Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepolit49pari

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

PARIS — A. DAVY IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE

52, rue Madame, 52

Fr. Lit.
R.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

Fondée en 1863

49e ANNÉE — 2me SEMESTRE

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1911

197227
9.7.25

PARIS

BUREAUX DE LA *REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (REVUE BLEUE)*

ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

41 bis, RUE DE CHATEAUDUN, 41 bis

1911

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 1 — 2 SEM. 49e ANNÉE 1 JUILLET 1911

SUR UN MANUSCRIT DE LAMARTINE

MILLY OU LA TERRE NATALE

Documents inédits [1]

Ce fut, dans ma vie de bibliophile, une journée heureuse que celle où je réussis à acquérir un des plus précieux carnets de Lamartine. Relié en maroquin rouge par Niedrée en 1846, et richement décoré, il porte une attestation curieuse : *Ce manuscrit est réellement de moi. Brouillon des Harmonies. Lamartine. Paris 13 mars 1850.* La déclaration était inutile. L'écriture nette et fine, les ratures, les indications marginales, les variantes auraient suffi à démontrer l'authenticité du recueil. D'ailleurs, Lamartine en dit trop. Ce n'est pas le brouillon des *Harmonies*, mais seulement le brouillon de trois harmonies que l'album renferme. Elles sont, dans l'ordre : *Tolérance*, écrite à Livourne le 2 septembre 1826, parue sous le titre de *Aux chrétiens dans les Temps d'Epreuve* (Livre I, VI) ; *Hosanne pour le premier jour de l'an*, écrite à Florence le 12 janvier 1827 ; — *Milly*, datée de Florence, 29 janvier 1827.

Les trois harmonies sont donc de la même date et remontent à l'un des plus heureux moments de l'inspiration de Lamartine. *Milly* est la plus célèbre et passe, à juste titre, de l'aveu unanime, pour l'un de ses grands chefs-d'œuvre. Lamartine, qui a souvent évoqué, en vers et en prose, les souvenirs et les bienfaits de la terre natale, n'a jamais trouvé, pour la célébrer, des accents plus purs et plus beaux. Seul l'admirable poème *La Vigne et la Maison* peut lui être comparé. Celui-ci est plus philosophique, celui-là est plus pittoresque : les deux sont profondément humains et témoignent, à des âges différents, de l'impression ineffaçable que les lieux où il avait passé son enfance avaient faite sur Lamartine.

La « petite terre de Milly », sise en Saône-et-Loire, et « qui ne rendait alors que deux ou trois mille livres de rente », fut, malgré la suppression du droit d'aînesse, le seul lot demandé par le père de Lamartine, dans l'héritage paternel. Le livre quatrième des *Confidences* fait du domaine une description à la fois poétique et précise qui nous le dépeint et nous le révèle tout entier, avec l'âme de ses habitants. La fraîcheur de ces pages émues rappelle les *Confessions* de Jean Jacques, dont elles s'inspirent.

En 1827, Lamartine, deuxième secrétaire d'ambassade à la Légation de Toscane, s'était richement installé à Florence. Il s'y consacrait, avec un zèle presque égal, à la diplomatie et à la poésie. L'Italie, qu'il aimait, ne le rendait pas infidèle au pays natal. Son « exil » était brillant, mais c'était un exil, et il suffisait du nom de la Patrie « pour faire frémir son cœur. » *Milly* est né de ce frémissement.

Le manuscrit contient une dédicace à *Montherot*, qui a disparu de l'édition originale. Par contre, l'harmonie, qui devait être la 17e, est intitulée simplement *Milly*. Les mots *ou la Terre Natale* figurent seulement dans le texte imprimé.

---

1. L'article que nous publions est le premier d'une série promise par M. Louis Barthou à la *Revue Bleue*. M. Barthou possède sur Lamartine, V. Hugo et Alfred de Vigny des documents inédits du plus haut intérêt. — Nous le remercions d'avoir bien voulu en réserver la primeur à nos lecteurs.

L'écriture est élégante et facile. Elle appartient à la belle période calligraphique de Lamartine. Peu de grandes ratures, mais des modifications de mots assez nombreuses. Je ne m'attacherai qu'aux variantes les plus importantes ou les plus significatives.

Tout d'abord, dans l'évocation des lieux par laquelle débute le poème, une strophe figure au manuscrit original, qui a disparu du texte.

[illegible]

Si le troisième vers et le quatrième sont assez faibles, n'est-il pas regrettable que les deux premiers, si expressifs, aient été sacrifiés ?

Voici, par contre, une correction nécessaire. Je lis dans le manuscrit :

[illegible]
J'ai vu des flots brillants la flottante ceinture
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Blanchir les caps fumants de gerbes de poussière.

Il n'est pas douteux que *de ses bords dentelés* est une erreur échappée à l'improvisation et que, lue telle qu'elle est écrite, la phrase serait inintelligible. Il faut évidemment, puisque le poète parle des mers, rectifier et dire : *de leurs bords dentelés*. Mais il resterait, le sens rétabli, bien des négligences : *sur ses bords* et *de ses bords*, la *flottantes* ceinture des *flots*, Lamartine conserve l'image, d'ailleurs si gracieuse, qui l'a inspiré, mais il en corrige l'expression :

[illegible]
J'ai vu des flots brillants l'onde[illegible] ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
[illegible]
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière...

Il suffit de rapprocher les deux textes pour voir ce que la réflexion a ajouté ou enlevé à l'improvisation, et pour se rendre compte, devant la transposition de certaines expressions, de l'ingéniosité du travail rectificatif du poète.

Il n'en coûterien d'ailleurs à l'auteur des *Harmonies* de faire d'apparents sacrifices. Son génie est d'une si riche abondance, qu'il renonce à publier des vers que de légères corrections auraient égalés à ses meilleurs. Dans l'énumération des spectacles qui, en Italie, avaient ravi ses yeux, mais sans prendre ou garder son cœur, par opposition à Milly (*Et c'est là qu'est mon cœur !*), Lamartine avait écrit les vers suivants :

J'ai fréquenté des rois les superbes asiles:
[illegible]
[illegible]
Le luxe fait lutter la nature et les arts:
[illegible]
Jette sur les frontons des festons de feuillage,
Et, pour éterniser un sens de volupté,
[illegible]
Invite au doux sommeil que sa chute insinue:
Où le rocher de marbre arraché de ses monts
Prend pour flatter les pas le poli des gazons:
Où, sur le faux duvet d'une feinte prairie,
[illegible]
Et sous le tiède abri de dômes toujours verts
[illegible]

Ce développement, vraiment très beau, n'a pas passé du manuscrit dans le texte. Pourquoi? Je doute que Lamartine, dont les nonchalances et les négligences sont assez fréquentes, l'ait trouvé indigne de lui. J'incline plutôt à croire qu'opposant la nature à la nature, la terre natale à la terre italienne, il n'a pas voulu conserver un *couplet*, si bien venu fût-il, qui était un hommage, non plus à la nature, mais à l'art de l'homme. Et, comme je ne me souviens pas qu'il l'ait utilisé ailleurs, c'est bien du Lamartine inédit que me révèle l'examen du texte original de *Milly*.

La suite du manuscrit ne procure pas d'égales bonnes fortunes. Beaucoup de vers ont subi des corrections, mais elles portent le plus souvent sur des mots impropres, auxquels l'auteur a substitué une expression plus exacte. Elles seraient à leur place dans une édition critique; je n'y insiste pas ici. Je cite seulement quelques modifications plus importantes.

Après l'exclamation *Et c'est là qu'est mon cœur!* le manuscrit porte :

[illegible]
Dont mon tendre regret fait flotter les images
[illegible]
Pour enchanter mes nuits empruntent leurs tableaux.

Voici comment ces vers sont modifiés dans le texte publié :

Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits [illegible] les plus [illegible]
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux.

De même les vers du manuscrit :

Mon cœur palpite au nom de quelque pierre obscure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur de [illegible]

sont devenus :

Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Parfois le manuscrit lui-même indique les deux variantes entre lesquelles l'auteur a choisi.

Ainsi à la version :

Et mes regards distraits respectaient ondoyer
Comme [illegible] de feu les [illegible] du foyer.

Lamartine a préféré celle-ci, sans doute pour éviter la répétition du premier vers, mais en perdant le second, si pittoresque :

Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passent heure après heure à les voir ondoyer.

Ailleurs, implorant Dieu pour conserver Milly à sa famille, le poète le supplie de ne pas permettre qu'un étranger puisse :

Et blasphémer [illegible] nom sous ces mêmes [illegible]
Ou [illegible] à nos voix [illegible] les cantiques.

Mais il écarte cette variante et s'arrête à la suivante :

Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Ou [illegible] à nos voix [illegible] les cantiques.

Sauf la répétition du mot *nom*, aisée à faire disparaître, avouerai-je encore que la version sacrifiée a mes préférences?

Il arrive une seule fois que des vers complètement nouveaux apparaissent dans le texte publié sans que l'idée s'en retrouve dans le manuscrit. Ils sont d'ailleurs aussi beaux par la pensée que par l'expression. A propos de son père, Lamartine dit :

Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu.

La fin de la pièce a subi une modification importante. Et ici je crois bien que la seconde inspiration de Lamartine, qui a emprunté d'ailleurs beaucoup à la première, lui est supérieure. Jugez-en. Le poète prévoit le réveil « de l'aurore éternelle », et le spectacle des lieux et des êtres aimés qui s'offrira à son cœur et à ses yeux :

Les [illegible] champs, le hameau, la [illegible]
Le [illegible] du [illegible], le [illegible] clocher, la [illegible]
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris,
Dont la cendre avec moi dormait sous ces débris,
Avec mes sœurs, mon père et l'âme de ma mère,
Ne [illegible] de cher en dépôt à la terre,
Me [illegible], en revenant sur [illegible] vers de Dieu,
Le [illegible] et [illegible].

Ecrits le 26 janvier 1827, ces vers sont effacés le 29. Et voici ce qu'ils deviennent :

Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne,
Et rassemblant de l'œil tous les êtres chéris,
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec ses Sœurs, son père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes,
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes.

Le vœu de Lamartine ne fut pas exaucé. L'« humble héritage » fut troqué contre un « vil prix » et passa aux mains d'un étranger. En 1845, pour éviter ce désastre, dont la crainte lui fit souffrir les plus douloureuses angoisses, Lamartine se résigna à publier ses cahiers intimes et vendit à Emile de Girardin le manuscrit des *Confidences*. Il faut en lire l'émouvante préface pour comprendre quels liens du cœur le rattachaient à Milly. Ce fut, mais à travers quelles misères et quelles luttes! un répit de 15 ans.

En 1851, sa situation financière était désespérée. J'ai sous les yeux, précieuse et douloureuse relique! le brouillon autographe d'une lettre que, le 12 décembre, il adressait à l'un de ses créanciers :

« La seul[illegible] résultant des derniers événements, événements que nulle prévoyance ne pouvait prévoir et que nulle bonne volonté ne peut surmonter, m'oblige à la démarche la plus pénible de ma vie. C'est la douleur de déclarer que je ne puis m'acquitter à leur date des engagements que j'ai pris et que j'avais pu prendre avec certitude de les tenir sous l'empire de circonstances ordinaires, et la nécessité de demander un peu de temps pour recouvrer les ressources nécessaires à mes rem[illegible]ements.

Je dois, monsieur, justifier à vos yeux cette nécessité par [illegible] tableau exact de mes affaires.

Depuis quatre ans, je ne vis que de mon travail : il suffisait largement à mes dépenses domestiques et mes charges, au paiement de mes intérêts, et il dépassait même tellement par ses produits mes nécessités annuelles, qu'il m'a permis, en 1851, de rembourser en sus plus de 200.000 francs en capital. J'ai les preuves de ces remboursements. Grâce à cette assiduité et à cette rémunération de mon travail, je pouvais, en quelques années, me libérer complètement en préservant encore après moi le patrimoine de ma famille.

Les événements du 2 décembre et les mesures sur la presse qui suppriment toute publicité périodique, ferment instantanément et complètement pour moi toutes ces sources de revenus. »

Lamartine énumère ici ce que lui rapportaient *le Pays*, *le Conseiller du Peuple*, et les *Foyers*, tous supprimés. Il ajoute que les événements, peu favorables aux ouvrages de luxe, ont rendu impossible une combinaison de librairie dont il espérait d'heureux résultats. D'autre part, un emprunt de 154.000 fr. qu'il négociait à Lyon n'a pas abouti. Il conclut :

« Dans de telles conditions, Monsieur, je crois n'avoir donc qu'une de ces [illegible] faire.

1° Vous demander un an de délai pour le remboursement du capital ou des billets que je vous dois, en servant bien exactement les intérêts; chose que je suis heureusement toujours en mesure de faire.

2° Vous déclarer que dans le cas où ce délai ne pourrait m'être accordé par vous ou vos ayants-droit, je me soumets sans murmure et sans opposition aux poursuites, offrant en homme d'honneur mes *meubles* et *immeubles* sans exception aux saisies et ventes qui pourraient être la juste conséquence de mon impuissance [illegible] en même temps les capitaux.

Depuis quatre ans toutes mes terres sont en vente sans qu'un seul acquéreur sérieux se soit présenté. Le moment serait évidemment aussi funeste à vous qu'à moi-même, car

tienne [illegible] vendre [illegible] mes propriétés dépasse de plus de [illegible] le montant de mes dettes, je craindrais que le prix des ventes en justice n'atteignît pas la somme nécessaire au gage de mes créanciers.

Si vous voulez bien m'accorder, Monsieur, le délai de six mois au moins d'un an au plus, que la nécessité me force à vous demander, je ne doute pas qu'en transformant en quelques mois mes travaux politiques en travaux purement littéraires, et en m'adressant au public sous cette autre forme périodique, je ne me rouvre des sources abondantes de capital et de revenu qui me permettent avant la fin de l'année de faire honneur à mes engagements de toute nature.

Soyez assez bon, Monsieur, pour envisager et pour faire envisager [illegible] vous avez droit cette impossibilité [illegible] et ces ressources prochaines et pour faire suspendre autant que cela dépendra de vous les poursuites et les frais inutiles à tous. Si néanmoins vous ne le pouvez pas, soyez certain que je ne me révolterai pas contre des exigences trop justes et que je n'accuserai que moi-même ou plutôt des circonstances politiques plus fortes que moi.

Cette lettre, si franche et si ferme, si digne et si émouvante, eut pour effet d'obtenir à Lamartine les délais qu'il sollicitait. Le *Cours familier de Littérature*, trop injustement dédaigné et où se rencontrent tant de pages admirables mêlées à de si prophétiques prévisions, fut la combinaison principale qui permit au poète, non de conjurer, mais d'ajourner le destin. Cinq ans plus tard, il fallut, en effet, se résigner à l'inévitable. Voici, tout entier écrit de la main de Lamartine, un document qui précise et résume sa détresse.

ETAT DE MES DETTES

Hypothécaires

Moreau [illegible]	[illegible]
Recouvrement [illegible]	[illegible]
MM. Perrier [illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
Sieur [illegible]	[illegible]
Arrérages restants [illegible]	[illegible]
Sieur Pinel [illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
Total [illegible]	[illegible] francs

Chirographaires

En [illegible]	[illegible] »
[illegible]	[illegible] »
Dette [illegible]	[illegible] »
Total [illegible]	[illegible] francs

[illegible]

LAMARTINE

[illegible]

Quel contraste entre la brutalité de ces échéances inéluctables accablant le vieillard de 69 ans et le vœu ardent que dans *Milly* il formait en 1827 :

Ah! si le nombre [illegible] des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours.

Milly fut vendu en 1860. « Tous mes biens étant hypothéqués pour leur valeur, dit Lamartine dans ses *Mémoires Politiques*, je fus contraint de m'arracher le cœur de ma propre main, en vendant la terre libre de Milly. Je n'y suis jamais retourné. Depuis cette séparation forcée de mon berceau et de ma vie, je n'ai plus vécu qu'à demi. » Et le 9 janvier 1861, il écrivait, dans une lettre publiée par M. de Chamborant. « Je déménage ces jours-ci le pauvre Milly vendu pauvre prix, pour faire face aux expropriations menaçantes. Mon berceau, celui de ma sœur, le lit de ma mère, viennent d'arriver ici, dans la cour. Dieu veuille qu'ils n'en sortent pas pour l'encan! Sauvez donc des patries de l'anarchie et de la guerre étrangère, voilà la récompense : un foyer vendu et perdu, juste retour de tant de foyers défendus! J'ai l'âme navrée, mais il faut travailler, comme si rien n'était, pour sauver ceux de mes braves et pauvres créanciers et de leurs familles ».

Pauvre cher grand homme! La postérité lui accorde la réparation que son temps, oublieux et ingrat, lui marchandait. Les souvenirs que j'ai évoqués, d'après des documents inédits, ne diminuent pas sa gloire. Ils y ajoutent, au contraire, tout le prix que donne à la vie un pénible travail courageusement accepté. L'œuvre de Lamartine, après l'inévitable éclipse qui suit les renommées trop retentissantes, reprend sa place, à laquelle aucune n'est supérieure, dans l'histoire littéraire du XIXe siècle. Mais l'homme, l'un des plus généreux et des plus désintéressés qui aient passé sur la terre, ne grandit pas moins que le poète. Il n'est pas de ceux que l'on admire sans les aimer. On l'admire et on l'aime. Son caractère fut digne de son génie. Et cela seul suffit à justifier le mot hardi et profond d'Alexandre Dumas fils. « Je ne le compare pas, je le sépare. » La postérité l'a mis à part.

LOUIS BARTHOU.

L'INSTITUT FRANÇAIS DES ÉTATS-UNIS

On sait l'importance et l'activité de la Fédération de l'Alliance Française aux États-Unis, et l'organisation régulière de Conférences — françaises dans la Grande Union Américaine, américaines à Paris — qui est résultée de ses efforts.

Cette Fédération a conçu un projet du plus grand intérêt : la création d'un Institut Français à New-York, chargé de familiariser, par une propagande permanente, les milieux américains avec la culture française.

Une de ses premières tâches consisterait à assurer, grâce à des moyens appropriés, (musée spécial, etc.)

la diffusion de l'art français; il poursuivrait ensuite celle de la littérature, du théâtre, de l'érudition et de la science françaises.

Cette idée a été aussitôt adoptée à Paris, par quelques personnalités éminentes : MM. Léon Bourgeois, Raymond Poincaré, E. Boutroux, Bayet, A. Leroy-Beaulieu, P. Deschanel, Marcel Poète, etc.., qui ont provoqué — dans l'un des salons du Ministère de l'Instruction Publique, le 14 juin 1911 — une réunion d'écrivains, d'artistes, de hauts fonctionnaires, etc..., en vue de pourvoir aux moyens de réalisation.

Dans cette assemblée, qui a constitué un comité définitif d'initiative et d'action, M. J. Bédier a dit l'état présent des relations intellectuelles entre la France et les États-Unis et la raison d'être de l'institution projetée. Nous sommes heureux de publier son remarquable exposé.

Que l'Institut projeté soit d'abord un musée, oui, cela est sage et bon, et presque nécessaire. Mais, s'il doit prospérer, il convient, je crois, qu'il serve d'autres intérêts encore que ceux de notre art: il devra témoigner bientôt que la France est grande aussi par son activité scientifique.

Il ne s'agirait pas d'une tentative de propagande indiscrète. Nous Français, « cultivant la science, nous ne serons jamais de ceux qui disent notre science », et comment serions-nous tentés de l'aller dire là-bas, au pays des Newcomb et des Edison, des Child et des William James, au pays qui, pour avoir compris mieux qu'aucun autre avec quelle largeur la science doit être organisée, possède aujourd'hui les universités les plus riches du monde, les plus puissantes, les mieux soutenues par la confiance et l'amour des citoyens, bâties qu'elles sont en belles pierres, mais elles aussi déjà bâties en hommes? Non, la science américaine n'a plus à recevoir ni de nous, ni de personne, des directions. Mais nous avons besoin les uns des autres. Quelle nation pourrait s'isoler sans fausser son originalité scientifique et sans l'appauvrir? C'est pourquoi les savants des Etats-Unis tiennent à rester en contact avec les savants d'Europe. Ils viennent fréquemment les visiter; ils les appellent chez eux; ils leur envoient volontiers leurs étudiants.

Seulement, leurs étudiants, jusqu'à ces dernières années, ce n'est guère en France qu'ils les envoyaient. « France, mère des arts... »; mais la science, croyaient-ils, c'est ailleurs qu'elle se fait. Et la répartition était simple: en France venaient les jeunes architectes américains, les sculpteurs, les peintres; mais les futurs philosophes, philologues, historiens, physiciens, chimistes, mathématiciens, naturalistes s'en allaient en Allemagne.

Ce prestige de la science allemande s'explique, et par des raisons qui ne nous sont que trop présentes. Il n'y a guère que trente ans, quarante au plus, que les États-Unis entreprirent de constituer puissamment leur haut enseignement, c'est-à-dire de superposer à leurs vieux collèges du type anglais des universités au sens européen du mot. On était au lendemain de la guerre : c'est sur le type allemand qu'ils les ont modelées. Les organisateurs de ces jeunes universités, leurs plus anciens professeurs, leurs étudiants vinrent alors chercher en Allemagne des idées directrices, programmes d'enseignement ou méthodes de recherche. La tradition s'est perpétuée, et c'est ainsi qu'aujourd'hui les professeurs d'université américains sont, pour les sept dixièmes, d'anciens étudiants de Berlin, de Marburg ou de Leipzig. Je me rappelle une soirée passée au club de l'Université, à Madison en Wisconsin. Ils étaient là cinquante professeurs. Leur réunion a pris spontanément les allures d'une *Kneipe*; le *Commersbuch*, le livre de chants des étudiants allemands, était ouvert devant eux, et bien me prit de me souvenir que j'ai, moi aussi, étudié en Allemagne, et que je sais boire de la bière selon le rite germanique. Naguère encore, il était d'usage assez répandu aux États-Unis que les futurs professeurs de philologie romane, c'est-à-dire principalement de français, prissent leur grade de docteur à Bonn ou à Heidelberg; ils ne manquaient pas d'ailleurs de faire aussi en France de petites excursions, aux vacances de Pâques ou du mois d'août, quand nos universités étaient fermées, pour perfectionner leur prononciation du français dans quelque pension de famille. Il existe, entre l'une des plus belles universités américaines, Yale, et celle de Leipzig des relations si étroites, qu'elles rappellent ces pactes de fraternité que formaient entre elles les abbayes du moyen âge. Quand Leipzig, il y a deux ans, célébra son jubilé, Yale lui dédia un volume de mémoires scientifiques composés par vingt de ses professeurs, tous anciens étudiants de l'université saxonne.

L'Allemagne est justement fière de ces nobles amitiés. Elle sait en outre qu'aux États-Unis plus encore qu'ailleurs, agir sur les Universités, c'est agir sur le pays entier, et qu'elle dispose par là de moyens d'influence d'une force incomparable. Aussi, pas un congrès, pas une fête universitaire où elle n'envoie des délégués, et le cablogramme de félicitations du ministre des cultes prussien ne manque jamais de traverser l'Atlantique pour arriver là-bas à la minute propice. Tous les deux ans, le jour où le professeur de Harvard envoyé à Berlin ouvre son cours, l'empereur, quand il n'y assiste pas en personne, s'y fait du moins représenter par un prince de sa maison. En vertu de conventions fermes, un professeur de Leipzig vient chaque année enseigner à Yale; à Chicago, un professeur de l'une des universités prussiennes : ils y étaient deux, quand j'y passai. Ce ne

[illegible] des douleurs, mais des hommes de premier plan, et qui s'honorent d'être chargés de telles missions : à Harvard, en 1910, le *visiting professor* s'appelait Eduard Meyer, membre de l'Académie des sciences de Berlin, l'un des historiens allemands le plus justement glorieux. Et tandis que de loin en loin un conférencier français vient, brille quelques heures, et puis s'en va, l'Allemand séjourne. Il ne fait pas figure de conférencier, mais de professeur : dans les séances de faculté, dans les jurys d'examen, il est un collègue parmi des collègues ; dans le « séminaire », dans le laboratoire, un savant parmi des savants. Ainsi se maintient l'idée que l'Allemagne cherche et découvre et que la France vulgarise.

Mais c'est là, messieurs, le tableau des choses d'hier; il n'est plus vrai tout à fait aujourd'hui. Depuis un demi-siècle, la France a tant travaillé dans tous les champs de la pensée, tant inventé! On commence à moins la méconnaître. Les premiers, quelques jeunes professeurs américains, qu'avait attirés isolément le renom de tel et tel de nos érudits, et particulièrement, à ma connaissance, quelques élèves de Gaston Paris, de M. Gabriel Monod, de M. Ch.-V. Langlois, ont dit chez eux qu'ils avaient vu en France des universités prospères, actives, pleines de vie scientifique; et, malgré les préventions contraires, cette notion nouvelle, cette révélation qu'ils apportaient fut accueillie; beaucoup de leurs collègues les crurent sans effort, parce que chacun d'eux, dans la mesure même où il était un savant, avait constaté déjà que, dans l'ordre de sa spécialité, il avait à compter chaque jour avec des idées et des découvertes françaises. Ce fut alors en notre faveur, et d'abord à notre insu, un éveil de curiosité, bientôt de sympathie, un esprit nouveau, presque un revirement. Les universités américaines se prirent à croire que, sans rien relâcher des liens qui les unissent à l'Allemagne savante, elles auront à gagner aussi et beaucoup, si elles entrent en communication plus intime avec la pensée française. Et comme aux États-Unis les mouvements d'idées sont prompts à se propager, et promptes les sympathies à s'exprimer par des actes, voici que, depuis quelques années, des étudiants américains, en nombre croissant, fréquentent nos laboratoires et nos salles de cours; voici que l'Université Columbia à New-York a adressé à plusieurs professeurs français d'honorables invitations; et voici un fait dont ceux-là mesureront la portée qui savent que l'Université Harvard est une des grandes puissances morales des États-Unis : le nouveau président de cette université, M. Lawrence Lowell, a négocié avec notre directeur de l'enseignement supérieur, M. Bayet, des échanges réguliers de professeurs. Désormais, la Sorbonne recevra tous les deux ans un professeur de Harvard, et, alternant avec le professeur allemand, un professeur français ira tous les deux ans enseigner à Harvard durant un semestre. Dès cette année trois de nos meilleurs savants, un historien, M. Charles Diehl, un critique littéraire, M. Gustave Lanson, un mathématicien, M. Hadamard, seront les hôtes soit de Harvard, soit de Columbia.

Ce ne sont là que les premiers symptômes, très précieux déjà, d'un rapprochement intellectuel entre nos deux nations. Qui donc y a travaillé et y travaille? Il est bon de le dire, car le dire, c'est dénombrer les forces dont disposera notre Institut français.

Nos amis, ce sont les professeurs de l'Université Harvard, qui, grâce aux très belles et très fécondes fondations de M. James H. Hyde, sont venus enseigner en Sorbonne, et qui sont restés depuis en communion de pensées avec leurs collègues français; et réciproquement, nos zélateurs, ce sont les conférenciers français, ceux de la fondation Hyde, ceux de l'Alliance française, qui ont aux États-Unis représenté chacun quelque noble aspect du tempérament de notre nation : et qu'il me soit permis de nommer ici au moins leur doyen d'âge, M. Émile Boutroux.

Nos zélateurs, nos champions, ce sont encore les dix ou douze Français qui servent avec honneur dans les Universités américaines, et en outre, occupant dans les collèges, dans les écoles, des postes plus modestes, cette centaine de nos compatriotes, qui forment, sous la présidence d'un homme excellent, M. George, l'Association des professeurs français aux États-Unis : ils n'apprennent pas seulement notre langue aux enfants américains; par la dignité de leur vie, ils leur montrent aussi ce que sont les fortes vertus françaises.

Nos champions, nos amis, ce sont encore, dans cinquante villes des États-Unis, les groupes de l'Alliance française, si énergiques, si ardents, et à leur tête, ces hommes admirables (je ne les nomme pas tous), M. J. Leroy-White, M. Mc Dougall Hawkes, M. Frédéric R. Coudert, M. Alexander T. Mason, M. T. Tileston Wells, M. J.-G. Rosengarten, qui donnent aux œuvres françaises leur argent, leur temps, leur talent, et qui ont choisi, comme étant leur manière à eux d'être de bons citoyens américains, d'aider leur patrie à mieux connaître et à mieux aimer la nôtre.

Et enfin, de ce côté-ci de l'Atlantique, les ouvriers de ce rapprochement, ce sont quelques hommes d'État, c'est ce rapporteur du budget, aujourd'hui ministre de l'Instruction publique, qui a si heureusement défini en ses études la « politique extérieure

de nos universités » [1] : c'est le vice-recteur de l'Académie de Paris, à qui principalement nos universités doivent leur récente réorganisation ; c'est le directeur de notre enseignement supérieur, qui a su répondre avec tant d'activité et de cœur aux initiatives américaines par des initiatives françaises : qui a travaillé à constituer l'office national des universités et écoles ; qui a favorisé la création de cours, de diplômes, de grades propres à attirer et à retenir chez nous les étudiants étrangers ; qui confie à de jeunes Américains des postes d'assistants dans nos lycées ; qui, lorsqu'on nous demande pour l'Amérique un jeune agrégé, le choisit parmi les meilleurs ; qui prouve par des actes aux Français enseignant en Amérique, que les pouvoirs publics savent leur dévoûment à la mère-patrie et veulent les assister.

Aussi sont-ils nombreux déjà, les professeurs et les étudiants français qui admirent, pour des raisons réfléchies, les Universités américaines, et qui les savent à l'avant-garde. Aussi sont-ils nombreux déjà, les professeurs et les étudiants américains, qui savent que la France pareillement est à l'avant-garde, et que jamais elle ne fut plus saine, plus laborieuse, plus créatrice. Ils sont nombreux, les Français et les Américains qui, pour s'être rencontrés dans l'intimité du travail quotidien, sont devenus amis, et qui ont compris le grand sens de cette parole : « Ung chascun preste, un chascun doibve ; tous soient debteurs, tous soient presteurs, car Nature n'a créé l'homme que pour prester et emprunter. » Ils sont nombreux, les Américains et les Français qui pensent que multiplier entre nos deux pays les contacts, les liens, les échanges, c'est une des meilleures façons que nous ayons de servir, eux leur patrie, et nous la nôtre.

L'Institut français de New-York pourra devenir le lieu de toutes ces sympathies, le foyer de toutes ces énergies. Cela, sans contrarier les initiatives déjà prises, sans empiéter sur elles, en les servant au contraire. Vous saurez bientôt, Messieurs, définir les modes principaux de son activité, arrêter les grandes lignes et les détails de son programme. Je n'ai voulu que définir l'esprit qui nous anime tous, et qu'exprime bien la parole de Rabelais : « Croyez que chose divine est prester ; debvoir est vertu héroïque. » Si cela est vrai, l'Institut français pourra n'être pas seulement un musée, mais vraiment, là-bas, la Maison française.

[illegible]

[1] Voir *L'E[illegible]* de l'[illegible] par J. [illegible], dans la *Revue bleue* des [illegible] et [illegible] 1911.

LETTRES DE RICHARD WAGNER A DES AMIES [1]

[illegible]

Ma bien chère enfant,

Hier, j'ai terminé la partition de *Tristan*. J'ai réservé ce moment important de mon existence pour venir, avec la conscience agréablement impressionnée, vous saluer.

Évoquerai-je des souvenirs [illegible] le passé. C'est au cours de l'automne 1853, que, toute jeune, avec votre âme profonde, noble, compatissante, vous fîtes votre apparition dans ma vie. Vous souvenez-vous du voyage à Paris ? Ce furent des jours de fête divins avec les amis les plus délicieux, et vous en fûtes l'organisatrice. Et vous croyez que cela n'aurait pas laissé de trace dans ma pauvre existence ? Au retour, après une interruption de six années pleines dans ma production musicale, je me remis au travail. Six ans ne se sont pas encore écoulés depuis. Pendant ce temps, je fus encore, à diverses reprises, empêché de poursuivre le travail commencé ; je puis compter trois périodes d'un trimestre entier, durant lesquelles je ne parvins pas à écrire une seule note. Néanmoins, j'ai achevé *l'Or du Rhin*, la *Walkyrie*, *Siegfried* pour la plus grande partie et, maintenant, *Tristan et Isolde*.

Il me faut attendre le jugement qu'on portera sur ces œuvres. Certainement on leur reprochera d'être, d'une façon trop continue, imprégnées de toute l'ampleur du sujet, écrites avec une passion trop persistante dans sa force, avec de la monotonie dans l'expression des sentiments les plus profonds.

On verra, du premier coup d'œil, que ces partitions sont beaucoup plus riches, d'une trame bien plus fine, d'une facture plus soutenue que toutes mes partitions précédentes prises ensemble. Et ces quatre œuvres, je les ai créées durant cette période, depuis mon retour de notre voyage à Paris. Croyez-vous que je ne puisse pas vous en attribuer une part ? Sans doute il fallait qu'une merveilleuse bénédiction veillât sur moi, pour que je fusse capable, durant ces années de misère, de privations, d'amertumes de tout genre, de créer ce que le public ne pourra, peut-être, se figurer que comme le riche épanouissement d'une existence harmonieuse.

Vous savez qu'il en est tout autrement. Vous savez aussi ce qui m'a soutenu : vous avez connu les fleurs

[1] Ces lettres sont extraites du recueil intitulé : *Lettres de* [illegible] *Wagner* [illegible] *à des amies* [illegible]

[illegible] peut-être, après de mon existence. Elles [illegible] entreprises, mais [illegible] miraculeuses qui, d'elles-mêmes, ne poussent que là, telles que les plus luxuriants jardins des tropiques n'en connaissent point.

Ainsi donc, rappelez-vous notre voyage à Paris et épanouissez-vous, charmante et belle fleur du [illegible]

Et dites à l'ami Liszt que je vais quitter la Suisse maintenant ; que je me propose d'aller à Paris vers le milieu de ce mois. Il m'a écrit à Venise qu'il aimerait plutôt me savoir à Paris dorénavant, parce que là il pourrait venir me rendre visite plus souvent et avec plus de facilité. Je puis donc l'y attendre, d'après [illegible] vers la [illegible]

Mille salutations.

[illegible] Richard Wagner.

A Mademoiselle [illegible] Wesendonck, 1

Paris, [illegible]

Chère amie,

Votre envoi d'aujourd'hui était doublement désirable, puisque, outre ce que j'ai vu, il m'apporte encore une fois votre adresse. Ce que j'ai à vous communiquer tout d'abord, le voici. Je vous prie de transmettre mes meilleurs compliments à Mme S. 2) et de lui dire combien je regrette de ne pouvoir encore lui rembourser l'argent qu'elle m'a, de si bonne grâce, envoyé, attendu qu'il n'y a, jusqu'à présent, pas le moindre changement dans ma situation. D'aucun côté je ne reçois des nouvelles favorables. Puisque, par malheur, Mme S... est si fortement intéressée à ma situation, je lui laisse le soin d'adresser une demande à Paris, en mon lieu et place. J'aimerais, toutefois, que l'on agît, comme si j'ignorais l'intention de me dédommager du déficit occasionné par mes concerts. Il m'eût été facile de solliciter un prêt de Mme S..., que je savais riche et absolument en situation de me fournir par elle-même la somme nécessaire. Bien disposée, elle me l'eût fournie et je suis convaincu que j'aurais pu lui rembourser l'argent au bout d'un certain nombre d'années. Cependant, je n'aurais pu suggérer, d'aucune manière, une souscription ayant pour but de m'offrir, à titre de présent, le montant de mon déficit. Je sais fort bien, en effet, quelle maigre confiance inspire celui qui s'adresse au coffre-fort d'autrui : dès ce moment, quelle que puisse être sa situation, il n'est jugé que d'après une seule et unique mesure. L'extraordinaire demeurera toujours tel et ne sera jamais compris. C'est pourquoi, je prie Mme S... d'agir comme si elle avait été informée, en dehors de ma connaissance, par vous, à qui j'aurais confié, durant le séjour à Paris, le montant de mon déficit. Heureusement, cette combinaison ne froissera en rien la délicatesse de mon amie dévouée. Je constate, à présent, que j'aurais mieux fait de laisser mes affaires domestiques dans leur état provisoire, d'autant plus que mes préférences personnelles étaient autres. Il s'agit, maintenant, de réparer la bévue. De temps en temps, des interventions extraordinaires, presque naturelles, étant donnée ma situation vis-à-vis du monde, me sont venues en aide, pour corriger ce que mes dispositions ont d'erroné. Je les ai toujours acceptées, dans la conviction que ceux qui s'intéressent à moi y trouvent plus de profit que moi-même, qui ne recherche plus ni repos ni bonheur ; mais uniquement l'air et l'espace indispensables pour de nouveaux travaux. Il semble que cela ne se veuille plus s'arranger aussi facilement ; j'attends en vain même ce qui m'a été annoncé et était, pour ainsi dire, certain. Si je ne suivais que mon penchant intime, je m'affranchirais absolument, d'un seul coup, car la possession matérielle n'a jamais eu le moindre pouvoir sur moi. Si jamais vous apprenez que la destinée m'a relevé de toute considération autre que celle de mon propre penchant, au point de vue de ma situation matérielle, vous saurez, en même temps, que j'ai choisi délibérément l'absolue pauvreté et la vie la plus retirée. Soyez-en certaine, chère amie !...

Que vous espériez venir à Paris, l'automne prochain, cela me cause un vif plaisir, vous le concevez bien ! Si vous continuez à souffrir de dépression, trouvez votre consolation, toujours, dans la demande de la princesse Léonore : « Qui est donc heureux ? » Quant à moi, je vous assure que j'observe le monde uniquement pour me rendre compte de quelle façon il se comporte avec un être de ma sorte et comment il sait en profiter, s'il lui accorde l'espace — uniquement déterminable par les lois de sa propre nature — nécessaire au développement de son activité ou jusqu'à quelles limites va sa chicane. Souvent je ne puis m'empêcher d'en sourire, bien que je ne puisse nier que, en homme sensible, j'y prends une part assez importante pour que l'expérience m'inflige toutes sortes de souffrances. Il est certain que j'ai déjà travaillé beaucoup plus qu'il ne serait nécessaire, si je voulais souvent me trouver heureux et content. Mais il n'en est pas ainsi.

Adieu, et recevez mes cordiaux remerciements

1) [illegible] Maître [illegible] Bonn [illegible] Allemagne. [illegible] s'établirent graduellement entre eux. Elle est surtout connue [illegible]

2) [illegible]

pour votre amitié... et aussi pour le tabac turc, dont je me promets une périodicité d'oriental nonchaloir.

Votre R. WAGNER.

A Mahoula de Meysenbug.

Paris, le 22 juin 1860.

Merci de votre lettre amicale. Vous avez raison d'attribuer mon long silence à une mauvaise disposition. J'ai eu à lutter, dans ma vie, avec des difficultés nombreuses et, par surcroît dérisoire à l'obstination de mon esprit, une pauvreté absolue m'a toujours entraîné dans de fâcheux conflits. Personne ne comprend cela bien exactement et cependant cela saute aux yeux, pour peu qu'on veuille se donner la peine de m'observer avec attention, par exemple à présent que je n'ai qu'à prendre ce qui apporterait du soulagement dans mon existence et que je puis si peu me résoudre à des concessions que j'ai déclaré, hier, au directeur de l'Opéra que *Tannhäuser* serait donné tel qu'il a été écrit, sans ballet au deuxième acte, ou bien pas du tout. Ce que signifie cette obstination, vous êtes bien à même d'en juger, connaissant ma situation. Je dois avouer, en effet, que, depuis huit années qu'on représente mes opéras en Allemagne, une situation analogue à celle qui pèse actuellement sur moi m'est toujours restée inconnue; il m'arrivait toujours quelque rentrée et je pouvais subsister, tant bien que mal. Tandis que, maintenant, mes anciens opéras ont épuisé leur succès et je suis empêché de faire monter mes œuvres nouvelles : de là des pertes énormes, et personne pour me venir en aide! Tout ce que je désire, c'est du crédit, pour la durée d'une stagnation de mes affaires. Impossible de le trouver! J'ai confiance et, comme récompense, je ne rencontre que délaissement. J'ai lu dans les journaux qu'on m'avait fait un cadeau de 100.000 francs, et l'outrage qu'on y joint est tout ce que j'en ai. Mon général russe arrive, et il se trouve qu'il ne faut pas songer à Saint-Pétersbourg, l'hiver prochain, car je devrais être là-bas à une époque de l'année où ma présence est indispensable ici. De là mauvaise humeur, déception! Puis, ensuite, il a fallu subir d'autres épreuves, les difficultés les plus pénibles dans mon intérieur, la surexcitation et les insomnies de ma femme. Elle devrait aller prendre les eaux à Soden et je ne parviens pas à amasser l'argent nécessaire. Et ainsi de suite, pour six mois, au moins, si tant est que cela puisse durer. Et cela m'arrive au moment où, de tous côtés, me parviennent des nouvelles de l'enthousiasme suscité par mes œuvres en tel et tel endroit. De toutes les personnes, auxquelles je me suis adressé, Mme S... est absolument la seule qui pouvait — j'ai des raisons pour le croire — se décider à me venir en aide. Au point où en sont les choses, je puis vous assurer, en toute vérité, que j'ai appris à estimer particulièrement Mme S... Quand je me rappelle comment vous êtes venue à moi, au moment décisif, et comment vous avez réussi à me procurer la somme importante qui m'était nécessaire, je ne puis m'empêcher de reconnaître que Mme S... est la seule personne dont la fidélité ne s'est point démentie. Dites-le-lui de ma part. Ne trouvez pas surprenant que je ne vous adresse aucun éloge, quoiqu'il me faille entrevoir votre œuvre dans la démarche de Mme S... : votre intervention était naturelle, tandis que la démarche de Mme S... prenait un caractère d'exception.

Il ne peut plus être aucunement question de la souscription; ici tout est manqué, de fond en comble. Ce qui pouvait être l'œuvre de deux jours, au maximum, a traîné durant l'espace de deux mois d'indiscrétions, jusque dans les journaux, pour tomber, en fin de compte, entre les mains de Fould (1), ce qui suffisait pour écarter tout bénéfice.

Mais laissons tout cela. Il ne me reste que ma dette, ma gratitude et mes regrets envers Mme S...; de ne pouvoir lui rembourser tout de suite, après quoi, l'enfer! Car, je n'ai pas la moindre idée d'où me viendra l'affranchissement. Il s'agit encore de trouver 5.000 francs, le restant de mon déficit, pour arriver à la représentation de *Tannhäuser*.

Néanmoins, j'ai pu porter mon intérêt sur Garibaldi, ces jours derniers, et je vous avoue que je me faisais apporter régulièrement, avec grande impatience, le journal du soir. Comme vous le remarquez justement, c'était la seule chose qui pouvait me restaurer, puisque l'élément artistique, chez moi, surtout, dans une situation telle que la mienne, en est incapable, car pour cela, il faut être libre et non pas seulement vouloir l'être. Avec de pareilles dispositions d'esprit, je n'ai pu trouver la liberté nécessaire pour des lectures d'art. Plutarque me fournit aussi actuellement la distraction qu'il me faut. Je tombai, par hasard, sur la vie de Timoléon, dont la lecture m'a, de nouveau, vivement impressionné. Cette vie se distingue par ce trait excessivement rare, qu'elle s'achève dans le bonheur le plus parfait, cas exceptionnel dans l'histoire. On est vraiment heureux de constater qu'il fut un temps où cela était possible; je ne puis cependant, en considérant tout ce qui est noble encore, m'empêcher de croire que pareil cas n'est qu'un appât, tendu par le démon du monde. Il

(1) Ministre [illegible] de Meyerbeer [illegible] Wagner [illegible] année 1860 [illegible]

fallait bien garder cette possibilité pour donner le change à tant d'autres sur le contenu réel du monde. Si cette possibilité ne se présentait jamais nulle part, il faudrait bien admettre qu'il nous serait possible d'arriver, par un chemin plus court, là où, nous autres occidentaux, — ce semble — nous n'arriverons que par de longs détours.

Combien d'analogies me faisaient comparer Garibaldi à Timoléon! Il est heureux encore! Serait-il possible que la véritable, la plus terrible amertume lui fût épargnée? De tout cœur, je le souhaite. Mais, souvent, la peur me prend, lorsque je ne le vois que comme une mouche dans la grande toile d'araignée européenne. De nombreuses éventualités restent ouvertes : peut-être la mouche est-elle trop grosse et trop forte? Il paraît qu'il ne compte pas beaucoup sur son peuple, mais bien sur ses chasseurs alpins; que, d'ailleurs, la trahison et la rouerie lui viendraient en aide, pour le diriger. Par la méchanceté des méchants, on arrive, parfois, à vaincre l'impudence des méchants.

Vous venez à Paris; cela m'est une consolation. Il m'est impossible de partir d'ici et je m'estimerai heureux, si je réussis seulement à envoyer ma pauvre femme aux eaux. Adieu! Recevez les meilleures salutations de

Votre RICHARD WAGNER.

A *la comtesse* [illegible] *de Gasparin* (1).

Madame,

Vous ne doutez, certes, pas un instant, de l'effet que votre admirable lettre a produit sur moi. Vous saviez qu'elle m'apportait la consolation dont j'avais besoin. Soyez-en profondément remerciée! Et ne doutez pas, un instant, qu'il me soit impossible de faire la moindre concession, pour sauver une apparence, alors que le cœur même de la chose est négligé.

Vous aurez sans doute appris déjà que j'ai retiré mon œuvre. Je dois vous dire, cependant, combien je souffre au fond de moi-même.

La nature particulière de mes conceptions artistiques me conduit toujours vers le drame : pour les réaliser je ne dispose pas d'autres moyens que le théâtre moderne. Inutile de vous dire ce qu'il vaut, ce théâtre moderne, car, tout comme moi, vous n'y faites pas attention. Imaginez donc ce que je ressens, lorsque, sortant de la plus profonde solitude, je dois me voir brusquement en contact avec ce monde ignoble, où tout me blesse jusqu'aux moelles, même le terme de métier le plus ordinaire. Croiriez-vous bien que mon désir de la mort est profond et sincère?

Agréez mes salutations, je vous prie. J'ai eu le bonheur de vous rencontrer sur le chemin que, sans vous, je ne puis poursuivre qu'en solitaire.

Je suis, avec respect, votre bien dévoué

RICHARD WAGNER.

(1) Cette dame, une admiratrice du Maître, lui avait écrit, [illegible] de la représentation de *Tannhäuser* en 1861, une lettre, dans laquelle elle exprimait, avec sympathie, tous les sentiments qui avaient ému son cœur, lors de cet événement.

A *Mathilde de Meysenbug*.

Paris, 25 juillet 1861.

Le plus vil est passé! Je ne veux pas m'attarder à une description de ce mois dernier : il ne mérite que l'oubli. En fin de compte, rien n'y a fait; je n'ai pu cacher plus longtemps la gravité de ma situation à mes amis diplomates d'ici. Au prix de beaucoup de difficultés et de tracas, — mais avec une grande bonne volonté, je dois l'avouer — le plus nécessaire a été fait et je suis heureux de ce que ma femme ait si peu remarqué, au total, ma détresse. Après être restés ensemble pendant quatre journées abominables dans la maison, elle est heureusement partie, il y a quinze jours, avec l'oiseau (1). Quant à moi, l'ambassadeur de Prusse (2) m'invita à venir m'installer chez lui pendant toute la durée de mon séjour à Paris. J'acceptai l'offre volontiers, surtout à cause du beau jardin, avec ses grands arbres et ses cygnes noirs. Je suis considéré comme étant de la famille : j'ai mon piano à queue dans un magnifique et spacieux salon, et je pourrais m'y plaire, si la plus grande part de la sympathie qu'on me porte encore ne venait déjà trop tard. En dehors d'un bien-être passager — que je dois surtout à l'agrément du silence — je n'éprouve plus le moindre bonheur. J'ai les yeux sans cesse mouillés de larmes; tout me paraît de plus en plus angoissant et niais. Etre seul, absolument seul, voilà ce qui me paraît convenir le mieux!

Le Vaisseau Fantôme n'avance que peu à peu en français; prêt ou non, je suis absolument décidé à partir lundi soir. J'irai passer une journée à Soden, pour voir ma femme. Je voudrais refuser l'invitation de Liszt; mais j'apprends qu'il serait parfaitement malheureux, si je n'acceptais pas. Après cela, je vais à Vienne, où je séjournerai sans doute un peu plus longtemps. Quand je jette un regard sur la partition de *Tristan*, je puis à peine croire que ce soit possible.

(1) Le perroquet.
(2) Le comte de Pourtalès.

Ce vous sera une consolation, chère amie, de savoir que, une fois de plus, j'ai échappé à la dernière extrémité. Je sens de plus en plus, hélas! que j'ai dû sacrifier beaucoup. Deux belles années sont entièrement perdues et je me sens extrêmement fatigué. Ce que j'ai perdu pour l'Art, peut-être l'ai-je gagné au point de vue de la Vie — une dernière expérience, qui se résume ainsi : « Il ne faut jamais tenter de forcer ce qui ne veut point plier. »

Adieu et continuez d'aimer

Votre R. WAGNER.

Jusqu'au 6 août à Weimar. Après cela, à Vienne, théâtre Impérial de l'Opéra.

A Madame de Meysenbug

Bayreuth, Lisaurstrasse, 12 [illegible]

Ma chère amie,

Ne me gardez pas rancune. Vous le voyez, j'arrive, en fin de compte, sans qu'on m'appelle. Je ne vous ai point oubliée, puisque je vous écris finalement de moi-même. Merci de votre fidélité.

Au demeurant, très chère amie, je me trouvais si malheureux que, vraiment, je me serais fait un reproche de causer une peine inutile à mes amis en leur donnant de mes nouvelles. Dans tous ces derniers temps, il n'y a qu'une seule et unique période où réellement j'existais. Notamment la période au cours de laquelle, dans des conditions d'un désavantageux inouï et pour me cramponner à la dernière bouée de sauvetage, je m'enfermai dans Paris et écrivis, en quatre semaines, le poème de mes *Maîtres Chanteurs*. J'avais terminé à la fin de janvier et il s'agissait alors de trouver un asile, où je pourrais écrire la musique. Je me suis installé, maintenant, à Biebrich, après de nombreuses difficultés, et ainsi le temps est aujourd'hui de nouveau passé des luttes continuelles contre les désagréments et les fâcheuses dispositions d'esprit. J'espère pouvoir commencer demain la composition. Je tiens à être absolument prêt pour la fin de l'automne, afin que l'œuvre puisse être donnée sur tous les théâtres d'Allemagne, l'hiver prochain — ce dont alors je ne m'occuperai pas le moins du monde. Cette résolution constituait mon unique ressource. Sur la garantie de cette entreprise, j'ai pu obtenir de mon éditeur les avances nécessaires pour subsister durant une année, au cours de mon travail. Les quatre semaines de Paris furent mes plus heureuses; je ne pouvais, cependant, rester sous le charme qu'en ne portant mes regards ni à droite ni à gauche. Finalement, plus personne à voir, hormis les garçons et les concierges. Le poème m'a procuré une joie immense ; je crois que c'est ma production la plus géniale. Je me propose de le faire imprimer vers la fin de l'été ; ce n'est malheureusement pas avant cette date que je pourrai vous le donner à lire. Mais voici un léger échantillon. Sachs, le cordonnier, travaille, la nuit, devant son établi, et chante (1)

Voilà! Que voulez-vous de plus? Vous avez des vers! Pour ce qui concerne le reste de ma vie, je tiens les gens, le plus possible, à distance : vous pouvez vous en assurer par le choix de mon asile. Avant tout, j'évite d'être en contact avec les théâtres et les opéras : travailler pour ces gens-là, je n'en ai plus la force, qu'à condition de ne point les voir. Ce que vous m'écrivez à propos de Bakounine (2) m'a vivement intéressé : il me semblait le voir devant mes yeux. Il est et demeure un formidable original.

Vraiment il faut connaître cet ours-là, pour s'expliquer semblable nature. Enfin Röckel a pu quitter la prison (3) : sa conduite a été admirable; il a fait preuve d'une inébranlable fermeté. Lui aussi se vante d'être un ours; il est heureux de pouvoir, de nouveau, s'adonner à la politique et faire de l'agitation. Certes, je n'y contredis pas et j'aime à savoir pareilles gens à l'œuvre. Seulement cela devient pour eux une sorte de métier et il leur vient aussi une routine d'idées et de conceptions, que j'admire de confiance. Mais il paraît qu'il ne faut pas y regarder d'aussi près. L'essence formelle de la politique a un nom tellement sonnant que cela a toujours l'air de quelque chose. Je n'en peux mais : je ne vois plus les masses, je ne vois que les individualités; et je constate que chacun a ses pensées propres, de même que j'ai les miennes. Adieu, chère amie. De tout cœur je vous salue.

Votre R. W.

A la Comtesse de Pourtalès (4)

Très honorée Comtesse,

Ce n'est pas le souci de ma propre personne — car combien de disgrâces n'ai-je point appris à subir de la destinée! — mais le souci d'une œuvre pour laquelle je souhaitais la meilleure réussite, qui me donne le [illegible]

1. [illegible]
2. [illegible] après le soulèvement de Dresde.
3. [illegible] Prusse, à Paris. Après les pénibles scandales des représentations [illegible] aussi gracieuse que réconfortante, dans l'hôtel de l'ambassade. Il [illegible] noble hôtesse, la Comtesse de Pourtalès [illegible] d'une pièce de musique [illegible]

votre bonté. J'ai besoin de l'assistance d'une amitié véritable, afin de remettre, pour quelque temps, de l'équilibre dans mon existence, accablée par des déboires de toutes sortes, de façon à pouvoir me consacrer, dans le calme et la disposition d'esprit indispensable, à la composition de mes *Maîtres Chanteurs*. L'irréflexion et la stupidité, qui condamnent à l'impossibilité d'accomplir sa destinée une vie telle que la mienne, uniquement consacrée à l'art, me forceraient à vaincre la répugnance que j'éprouve à importuner une sympathie aussi délicate, aussi purement dévouée à l'art, que fut la vôtre pour moi, afin de chercher assistance là où mes véritables besoins trouveront l'unique occasion d'être compris.

Vous sentirez certainement par là, très honorée amie, que ce doit être, en vérité, un noble souci qui me donne la force de vaincre une timidité, autrement bien compréhensible, en vous priant, du fond de mon âme, de m'accorder, le plus tôt possible, un secours de 1.200 thaler. Je crois pouvoir vous assurer que, après l'achèvement de mon œuvre, qui m'occupera, sans doute, exclusivement, toute l'année, je me trouverai en situation de vous rembourser cette somme, vraiment indispensable pour régler ma situation actuelle. Je serais heureux et me tiendrais pour honoré, si vous pouviez m'avancer cet argent à titre de prêt. Pour l'heure actuelle, ce service amical aurait pour moi l'incalculable valeur de me permettre de me consacrer absolument à mon travail.

Je suis installé ici dans la solitude la plus complète et me propose d'y rester jusqu'à l'achèvement de mon œuvre. Si je puis croire que je serais, un jour, le bienvenu chez vous, lorsque vous séjournerez au château de Rheineck, je n'attends que votre ordre pour me donner la satisfaction, qui me vaut si peu de chose à présent, de faire connaître ce qui jusqu'ici ne m'a pas été rendu possible par une visite à Berlin, contrariée de la manière la plus fâcheuse.

En vous priant de ne point m'en vouloir et d'être assurée de mon dévouement le plus sincère et de ma plus chaleureuse gratitude pour toute la bonté que vous m'avez accordée, je suis, avec le respect le plus profond.

Votre humble serviteur, RICHARD WAGNER.

Biebrich-Rhin, 21 mars 1862.

(Traduction de GEORGES KINGFIELD.)

JOE TRIMBORN (1)

La commotion fut terrible; d'abord, il ne put même pas penser. Quand il prit conscience, le premier effet fut de lui soulever le cœur, à l'odeur fétide et vinaigrée qui empestait l'air. Alors, seulement, il vit la meurtrière qui servait à éclairer et à aérer la cellule des ivrognes et des chemineaux; il s'en approcha, afin d'y boire, avant sa contamination, le filet d'air pur qui filtrait par l'interstice lumineux. La faculté de penser lui revint ensuite peu à peu.

Oh! la misérable situation où il était tombé, lui, Joe Trimborn! Le maudit docteur! Il crut comprendre le rire énorme et équivoque de celui-ci. Le maudit docteur! et pourtant le qualificatif de *maudit* ne correspondait pas à ce qu'il pensait réellement. Au fond, il ne le maudissait nullement. Le souvenir de ce qu'il avait été: une épave destinée à s'émietter jusqu'au néant, une douleur qui comptait minute par minute les heures qui la séparaient de la fin, une souffrance condamnée à se désespérer de ne pouvoir rester souffrance, parce qu'elle était l'unique moyen de vivre encore, tout cela l'obligeait à préférer la cellule d'à présent, sordide, abjecte, avilissante, mais d'où il *espérait* sortir bientôt à la terrible mansarde, ce refuge d'oubli définitif et de mort.

Espérer! Il se cramponnait à ce mot, se rappelant ce qu'il eût donné jadis pour le trouver dans sa mansarde. Espérer! la clarté d'une joyeuse reconnaissance filtrait dans son cœur troublé et ballotté, comme l'air pur se faufilait en lumière dans sa sombre cellule.

Il revoyait la forêt où il avait dormi, son réveil dans le matin, le soleil sur la route, le bon sommeil dans le foin des granges et la faim, la délicieuse faim apaisée sans qu'il en souffrît! Il se sentait fort, robuste, jeune encore, assoiffé de vivre et pour la première fois, dans la nuit et l'abomination de cette prison, l'ineffable, l'énorme bonté de la vie simple et naturelle, se fit jour à ses yeux. Mais la nuit approfondit la pensée ou plutôt cette autre lumière qui est la nuit nous en fait voir le revers et la fragilité? Serait-il libre? Si, pourtant, on l'envoyait à quelque dépôt?

A mesure que la petite ligne bleue de la lucarne pâlissait, annonçant le jour, ses craintes s'avivaient. Aussi, trembla-t-il de tous ses membres, quand il entendit le grincement de la grosse clef et qu'il vit la silhouette tragique du garde-champêtre. Mené au bureau de la mairie, Joe se demanda, s'il ne se trouvait pas en face du maire charitable qui lui avait fait don d'une pièce de dix sous? Ils étaient, dans

1. *Revue Bleue* des 1er et 8 juin 1[illegible].

tous les cas, identiques, à cela près néanmoins, que le premier était anormalement gros et trapu, tandis que celui-ci était long et fort maigre. Il eut toutes les peines à observer cette différence et, même alors, il dut convenir qu'ils étaient pareils et équivalents.

Même suffisance bienveillante, même supériorité empruntée au ton de la parole, même familiarité condescendante, qui de la personnalité réelle, mais dissimulée, faisait un personnage tout différent, une sorte de mannequin drapé de cérémonieux orgueil, un mannequin qui affectait les gestes et les paroles d'un homme simple, alors qu'il voulait visiblement ne pas paraître tel, et, se souvenant tout à coup d'une visite qu'il fit à son ancien camarade de bureau.

— Mais c'est Roosevelt, murmura-t-il! Mais, c'est lui, tel qu'il m'apparut à la *Maison Blanche*. Y aurait-il vraiment un esprit unique et conforme qui s'empare des hommes, quand ils accèdent au pouvoir?

Mais Joe n'eut pas le temps de divaguer.

— Ainsi donc, vous n'avez même pas de papiers? demanda le maire, mis en quelques mots au courant par son brigadier.

— En effet, Monsieur le maire... le docteur ne m'avait pas dit...

— Le docteur?

— Mais oui, Monsieur le maire; vous allez comprendre : je ne suis nullement le vagabond que suppose votre garde-champêtre. Si je joue de l'orgue, c'est par hygiène, car je suis... excessivement fortuné; je suis même archi-millionnaire et l'on m'appelle...

— C'est bon! C'est bon, mon ami! dit le maire en se levant de son fauteuil; je connais ça, mais, voyez-vous — et tandis qu'il parlait il glissa dans la main de Joe, une pièce de vingt-sous, — voyez-vous, il faudrait éviter de vous montrer aux autorités.

Joe voulut se défendre, mais le maire le poussa dehors en ajoutant :

— Car mon devoir serait de vous faire arrêter...

Ces mots étaient d'une signification terrible pour le millionnaire; aussi détala-t-il prestement, heureux de se sentir à nouveau sur la route, l'orgue au dos.

Il eut amplement le loisir de réfléchir aux vicissitudes par lesquelles il venait de passer, le village le plus proche, Ingoyghem, étant à trois bonnes lieues.

Contrairement à son attente, il ne se sentait point de trop méchante humeur. Ces derniers jours, jours d'une existence inattendue et étrange, avaient métamorphosé son corps. Il allait donc allègrement, savourant la joie d'être dans la campagne, de sentir un beau soleil de septembre lui chauffer les épaules, enfin de se savoir *libre*, tant déjà s'affirmait, en lui l'âme du chemineau.

La notion de la liberté, inexistante pour tant d'hommes, il en prenait conscience; cette petite effervescence de cœur qui est la sensation physique du bonheur, il la percevait à présent, sensation extrêmement rare, car s'ils sont peu nombreux ceux qui mesurent exactement le degré de leur infortune, il n'en est presque pas dont le tact soit assez fin pour s'apercevoir qu'ils sont vraiment heureux.

Et Joe l'était, par comparaison bien entendu, ce qui est après tout la seule façon de l'être.

Il opposait ce qu'il avait été à ce qu'il était et constata d'abord qu'il se trouvait *libre*, ce qu'il n'était pas auparavant, prisonnier de son propre ouvrage, un peu comme l'araignée l'est dans sa toile, parce qu'elle y concentre les besoins et les moyens de sa vie.

Et pourquoi se faisait-il le prisonnier de son œuvre? Pour aboutir en apparence à la fortune, en réalité à la maladie, à son affreuse mansarde ou à quelque équivalent. Car c'était bien le seul aboutissement possible; il en tenait les preuves : Barnato, le roi du diamant, s'était jeté à la mer dans un accès de neurasthénie aiguë; donc il était malade et malheureux! Rockefeller, le roi du pétrole, ce squelette dyspeptique, se mourait d'inanition, ne parvenant pas à dépenser, pour sa subsistance, deux sous de lait, alors que chaque jour entassait des millions autour de lui, comme des murs qui bientôt l'enterreraient vif! Carnegie lui-même, sombrant dans le scrupule et la neurasthénie religieuse, prêchait dans des chapelles malodorantes et, attaché à son remords comme une proie l'est aux griffes du rapace, essayait de racheter ses crimes d'accaparement en fondant, au creuset sans fond de la Charité, l'or qu'avaient payé tous les instants de sa vie. Et lui-même, Joe Trimborn, le roi de... allait crever de faim et d'insomnie, s'il n'avait trouvé les grands chemins, le soleil, la nature, la liberté! Soudain, sentant sourdre en lui un désir informulé, un enthousiasme imprécis, une sorte d'extase heureuse, — ce quelque chose sans doute dont avait parlé le docteur et qu'il appelait l'idéal — Joe s'arrêta au beau milieu de la route, loin de toute présence humaine, au milieu de l'énorme et taciturne solitude de la Flandre et, pour libérer son cœur gonflé et bondissant, se mit à tourner la manivelle de son orgue. Il jouait pour lui seul. Oh! le beau moment de sa vie! Le meilleur!

Joe était heureux et croyait exprimer son bonheur. Peu lui importait la qualité de son hymne : ne pouvant mieux, il chantait comme il pouvait et il était content de son chant comme l'est l'oiseau qui pépie, comme le Rossignol qui remplit du sien

[illegible] tout l'[illegible] de l'[illegible]. Qu'[illegible] la voix qui chante ! La beauté est dans le besoin de [illegible] que dans la [illegible].

Une sérénité joyeuse s'était installée comme une amie fidèle dans l'âme de Joe. Il était heureux. Non pas que les événements eussent changé, mais il se rendait compte que le bonheur se trouve moins dans les événements que dans une bonne disposition de l'esprit.

Dès son arrivée à Ingoyghem, il s'était logé à l'auberge de l'Ancre et n'en avait plus guère bougé. La saison s'avançait, les pluies devenaient fréquentes et la patronne, une flamande tout en chairs, restée veuve avec un enfant de deux ans, s'estimait payée, quand Joe s'occupait du petit, ce qui lui permettait de vaquer librement à sa besogne. Et la besogne ne manquait pas ; l'auberge, un bout de ferme, trois vaches à traire, le lait à baratter, les journées y suffisaient à peine. Elle était donc heureuse de l'aide imprévue qui lui était tombée du ciel et chaque fois que Joe, pris de scrupule, avait parlé de continuer son chemin, elle avait insinué qu'il ferait bien mieux de l'aider ; qu'il y gagnerait son pain et lui serait utile, à elle, en même temps.

La voix était agréable, la femme était jeune et sa chair, abondante et blonde, était si appétissante et si voluptueuse, que Joe ne demandait qu'à ne pas s'en éloigner. Avec la santé et la force, l'effervescence du sang poussait au désir ses sens longtemps assoupis. Cette nuque harmonieuse, ces bras fermes et moelleux à la fois, sortant des manches retroussées, menaient l'imagination de Joe vers la tiédeur de l'aisselle et la générosité des épaules. Et ce fut, par les mille sentiers des tentations quotidiennes, que le désir de cette femme saine, naturelle et vivante, se fraya une issue jusqu'à son cœur où il s'installa en maître.

De son côté, elle ne le voyait pas de mauvais œil. Il est bien, se disait-elle, un peu maniaque, un peu fou, dès qu'il parle de l'Amérique, mais il en est tant de cette espèce, et ces choses ne prennent jamais au village l'importance qu'on y attache à la ville. Elle avait du reste la meilleure façon d'esquiver ce genre d'entretiens et de couper court aux déraisonnements de Joe. Car Joe n'avait pas encore renoncé à retourner en son pays ou du moins il en parlait parfois, le soir, quand l'auberge était déserte, mais il en parlait sans y trop penser, plutôt par habitude, comme on parle d'une idée fixe qui s'use à la longue, peut-être même à force d'en parler.

— Je ne suis pas assez instruite pour discuter ces choses, interrompait-elle aussitôt ; je ne suis qu'une paysanne ; il faudrait aller voir quelqu'un de plus savant, le bourgmestre par exemple, ou l'abbé Verriest, ou encore M. Streuvels du *Lysternest*.

Le bourgmestre, pensait Joe, jamais ! Il savait à quoi s'en tenir sur ce genre d'hommes. M. Streuvels, un bonhomme qui écrit des livres, cela lui parut plus intéressant.

Il y pensa, y pensa longtemps, puis, un beau jour, y vint.

La maison était ravissante, c'était bien le refuge tranquille de la pensée, la retraite paisible d'une âme. Haussée sur son tertre de verdure, on avait l'impression que le maître l'avait plantée là, comme un arbre qui, par ses racines, saurait absorber l'esprit et le sens de la West-Flandre, l'âme et la chair du pays qu'elle dominait. C'était une de ces rares maisons devant lesquelles on s'arrête comme devant une personne et dans lesquelles, sans les connaître, on désire pénétrer, parce qu'on y pressent un secret ou une beauté à découvrir.

Le maître fut accueillant au pauvre millionnaire. Aussi bien, il n'était pas sans avoir appris l'histoire ou plutôt la légende du roi-cheminéau. Dès les premiers mots il se sentit intéressé et intrigué par l'aisance polie et l'apparente logique du récit ; ce fut avec bienveillance, comme on écoute les malades sans les contredire, qu'il laissa le singulier personnage aller jusqu'au bout.

L'homme était manifestement détraqué, mais il y avait un tel accent de vérité, même quand il parlait de l'Amérique, que Streuvels ne sentit son sourire devenir ironique que lorsque Trimborn en vint à conclure :

— Car je suis très riche, Monsieur Streuvels, très, très riche. Mon trust m'a fait gagner une somme incroyable de millions ; en un mot le roi de la machine à coudre, c'est moi !

Il arriva ce qui arrive inévitablement, quand un sage et un fou conversent : Streuvels se sentit terriblement gêné. Que répondre ? D'autant que le pauvre diable n'insistait pas outre mesure et ne terminait pas, à la manière des fous, par une offre de complicité ou d'association paradoxale.

En somme ce fut Joe qui mit son hôte à l'aise en se retirant au moment délicat et en remerciant dignement, quoique avec une ombre de tristesse dans la voix, du bienveillant accueil qu'il avait reçu.

Cette visite obséda longtemps le maître psychologue ; il se piquait de se connaître en hommes et au fond ne voyait pas très clair dans le cas de Trimborn. Il en parla à son ami, l'abbé Hugo Verriest, à Cyrille Buysse, l'observateur cruel, à d'autres encore dont il tenait la perspicacité en grande estime, mais tout en s'intéressant à ce nouveau genre de folie, nul ne parvenait à se l'expliquer. Finalement il fut entendu que Styn Streuvels inviterait Joe la première fois qu'ils se trouveraient réunis au *Lysternest*, ce qui advint peu après.

*
* *

— Dans tout cerveau de fou il y a, disait Streuvels, après que Trimborn les eut quittés, deux compartiments : l'un où sont rangées les idées saines, l'autre où se bousculent les folles ; mais, entre les deux, se trouve un mur ou un abîme et, à la lumière d'un peu d'attention, on perçoit nettement le moment où le malade escalade le mur ou franchit le gouffre. Ici, rien de semblable !

Que l'homme soit américain, c'est possible ! Encore que ce qu'il nous raconte de l'Amérique, de la Bourse, des trusts, des affaires, soit tout à fait illogique, invraisemblable, contraire à toutes les lois économiques ; mais c'est tout ce qu'on lui peut concéder, car la façon dont il aurait, selon lui, fait fortune — et une fortune de milliardaire, — ceci passe toute mesure, toute conception saine des choses.

Quant au reste, son histoire de docteur et de santé retrouvée sur les routes en jouant de l'orgue, c'est presque aussi comique que lorsqu'il se dit le roi de la machine à coudre. Et pourtant... et pourtant... n'est-il pas incroyable qu'un homme comme lui soit un chemineau? Or, c'est précisément ce qui nous paraît le plus invraisemblable qui est la réalité, la vérité.

De son côté, Joe, réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre, monologuait sur la route :

— Je n'y comprends plus rien ! Ou je suis fou, ou ils le sont. Si je le suis, moi qui ne dis que ce qui est, c'est donc que, dans ce monde, la vérité n'est pas la même partout; ou ils le sont et alors pourquoi est-ce moi qui passe pour détraqué et bavard?

Que je me promène en haillons, que je joue de l'orgue, que je mendie mon pain et mon gîte, alors que je suis archi-millionnaire, ils trouvent cela tout naturel, même ils y vont avec conviction de leur obole. Mais que je dise ce que je suis réellement, c'est-à-dire Joe Trimborn, et je ne vois plus qu'un sourire d'incrédulité, de la pitié ou de l'ironie?

Serait-il vraiment possible qu'un pauvre habit eût raison contre la vérité même ? Et pourtant... et pourtant il y a que les hommes tiennent pour vrai ce qui n'est qu'apparent et que, pour eux, l'habit seul fait le moine.

Après tout, à quoi sert une vérité qu'on est seul à connaître et qu'on ne peut faire partager aux autres? Car j'aurai beau faire, toujours j'aurai tort et toujours ils auront raison.

Mais ce qui passe décidément mon entendement, c'est que moi-même je finirai par fléchir dans ma conviction et qu'alors que je la sais aussi certaine, aussi vraie, aussi réelle que mon ombre que je vois, là, devant moi, sur le pavé... il est vrai que la nuit viendra et que mon ombre alors se confondra avec les autres ténèbres, dans un même néant.

Ces raisonnements qui aboutissaient aux conclusions les plus déraisonnables, ainsi que la persuasion continue des événements quotidiens finirent par user sa volonté et par opérer dans son esprit, une singulière substitution.

Comme toutes les idées fixes longtemps irréalisées, son désir de retourner en Amérique acheva de s'étouffer dans l'indolence de l'inaction et de s'envelopper de la soie du temps comme les chrysalides le font dans leur cocon. Puis, elle en sortit sous une forme nouvelle, quelque chose comme le souvenir d'une existence antérieure.

Il eut de plus en plus cette sensation que c'était un autre qui avait vécu sa vie de millionnaire et à mesure il *devenait* l'homme qu'il était. A la longue ce souvenir même s'usa et lorsque — très rarement au reste, — il lui arrivait encore d'évoquer l'image de sa femme, il la retrouvait totalement changée.

Ce n'était plus qu'une femme dure, peu aimante, très raisonnable, imbue de ce principe que les devoirs sociaux doivent l'emporter sur la faiblesse de l'affection. Et il la revoyait dînant, riant, dansant, tandis qu'il se mourait dans sa mansarde. Non, jamais il n'avait ressenti pour elle les chauds désirs rajeunissants que faisait naître dans son sang le corps voluptueux et la maternelle sollicitude de sa jeune hôtesse.

Déjà la rumeur villageoise la lui donnait comme femme et, à ces moments-là, il se complaisait dans cette pensée.

L'enfant, à son tour, aidait innocemment son destin à changer de route. Joe était à peine assis que le petit se hissait sur ses genoux, le captivant par cette tendresse, ces caresses et ces séductions puériles, que même les enfants des brutes trouvent en leur instinct, aussi naturellement que la fleur trouve son parfum. Comment expliquer qu'il n'eût jamais rien ressenti de pareil pour son propre enfant ? Car il avait un fils, oui, vraiment...

— Voyons, se disait-il alors. Comment est-il, mon fils? Aucune image ne se révélait sur la plaque noire de l'oubli.

Pourtant je l'ai vu... c'est certain ! une fois... deux fois... Enfin, j'ai fait pour lui ce que je devais. Je lui ai donné des nourrices, la meilleure éducation, le premier collège, un excellent gouverneur; je ne regardais à rien. A seize ans, il avait fait le tour du monde... Comment se fait-il qu'il n'ait point passé par la maison ? Qu'il ne soit point entré dans mon cœur ? Car, — il faut bien que je le confesse, — ce petit que j'ai là, sur mes genoux, qui me tire la barbe, qui boit à ma cuiller et qui dort le plus

souvent dans mes bras, ce petit est bien plus à moi que l'autre et surtout je suis plus à lui qu'au jeune gentilhomme qui se trouve sans doute à Saint-Louis... à moins que ce ne soit à Londres ou à Rio.

Joe alors embrassait le petit et l'œuvre de métamorphose s'accomplissant, véritable transmutation d'une âme.

— Satané docteur! pensait Joe, acquiesçant d'un sourire; il serait bien surpris, s'il connaissait le résultat du singulier régime qu'il me prescrivait.

Et transporté de joie à l'idée de sa paradoxale aventure, il essayait, en ces moments-là, de coller goulûment un baiser sur la nuque grassouillette de la paysanne tout en serrant entre ses mains avides sa taille généreuse et rebondissante.

La passion aidant, l'amour inassouvi le mena vivement dans l'impasse matrimoniale.

La patronne, elle, le voyait avec complaisance, songeant qu'elle ne ferait point une mauvaise affaire, car le petit grain de folie de Trimborn était une attraction pour les clients. Ils aimaient l'entendre déraisonner étrangement des choses d'Amérique. Et Styn Streuvels, qui ne dédaignait pas la familiarité des humbles et des frustes, rehaussait souvent de sa présence la compagnie de *l'Ancre*.

Tout allait donc de la meilleure façon du monde, quand un grain s'amoncela dans ce ciel tranquille et uni. Une gazette tomba sous les yeux de Joe et, dans cette gazette, on pouvait lire :

« La famille Trimborn offre cent mille dollars à qui retrouvera Joe Trimborn, mort ou vivant. »

C'était clair! Sa disparition devait être là-bas la cause d'une situation inextricable. Syndicats, trusts, succession, tout était arrêté, compromis!

Joe s'en fut tout droit chez son ami; cette fois Streuvels comprendrait et sans doute l'aiderait.

Par bonheur ou par malheur, qui le saura? Joe y trouva nombreuse compagnie, entre autres les fidèles Hugo Verriest et Cyriel Buysse. Néanmoins il fut introduit, car un fou n'est jamais de trop en joyeuse société. Seulement, devant leurs yeux amusés et interrogateurs, il se tut, résistant patiemment aux paradoxes provocateurs qu'on lui lançait en manière d'appât où finirait bien par mordre son obstiné silence. Longtemps il résista, mais enfin il fut pris et, alors il raconta longuement, avec tous les détails, l'histoire de sa vie, de sa fortune, de sa maladie et aussi de sa guérison.

C'était fou, c'était comique, mais, ainsi que Streuvels le leur avait annoncé, tout s'enchevêtrait si bien, les données spéciales et techniques sur l'organisation sociale et commerciale de l'Amérique étaient si précises, qu'on eût dit des vérités d'une autre planète.

Enfin, arrivant au terme de sa narration et voyant toujours sur leur face la même incrédulité, il crut le moment venu d'assommer leur manque de foi sous le coup d'un argument irréfutable, parce que matériel. Il tira le journal et leur mit sous les yeux les trois lignes d'annonces grassement soulignées de bleu. Il en attendait l'effet le plus magique; il faisait toucher du doigt, à ces Thomas incrédules, la réalité de son idée fixe. Il n'y eut rien, absolument rien; leurs regards se relevèrent sur lui, empreints de la même gêne. Streuvels, le premier, parla et visiblement exprima leur pensée intime à tous.

— Vous seriez fou de vouloir redevenir le Joe Trimborn dont vous venez de raconter la lamentable odyssée, quand vous êtes heureux ici, bien portant, au sein de vrais amis et alors que vous pouvez encore doubler ce bonheur en épousant la belle patronne de *l'Ancre*. Streuvels croyait, par un pieux et doux mensonge, soulager le pauvre Joe et avoir raison de son obstination maladive. Trimborn, lui, y trouva la première parole réellement raisonnable, le premier mouvement de sincère et définitive vérité. Sa figure s'éclaira d'un beau sourire, il venait enfin de découvrir sa destinée. Ce fut de tout son cœur qu'il acquiesça à la vie heureuse et simple offerte avec l'amour par le sort apitoyé. Il se retira, laissant ses amis étourdis, presque inquiets de la transfiguration de toute son attitude. Il marchait sur la route du pas léger des hommes heureux; enfin il était débarrassé, comme on l'est d'une douleur physique, de cette idée qui gâtait tous ses projets et songeait avec une joie ardente à la chair voluptueuse de sa future compagne; son cœur en sautait dans sa poitrine. Tout à coup il s'arrêta, fouilla sa poche, en tira le journal, le déchiqueta en mille morceaux que le vent dissémina en papillons et s'écria en un bon rire sonore :

Ce n'est pas moi qui trahirai l'asile de l'évadé!!

*
* *

La noce eut lieu à l'entrée de l'hiver. Comme toutes les noces humbles, au lieu d'un jour solennel et grave, ce fut un jour de liesse. Il n'y eut qu'un moment où la joie parut hésiter: quand il fut question d'inscrire le nom du nouvel époux. Le maire voulait à tout prix rester en règle avec les lois; heureusement Streuvels vint à son secours et, malgré une dernière et faible protestation du maire, l'on mit sur le registre : *Joris*, surnommé *Joe Trimborn* le millionnaire. Il ne possédait même plus son nom. Il n'en fut pas moins simplement heureux.

GRÉGOIRE LE ROY.

L'IMPÉRIALISME JAPONAIS [1]

Si l'on entend par impérialisme le mouvement d'expansion militaire, coloniale, commerciale et démographique d'un peuple à travers le monde, on peut dire qu'aucun autre pays que le Japon ne combine à un pareil degré l'ensemble de ces caractères. Pour être le dernier venu des impérialismes modernes et ne dater que de dix à quinze ans, l'impérialisme japonais n'en incarne pas moins, seul entre tous, l'impérialisme intégral.

Sous son aspect militaire, l'impérialisme japonais diffère de l'impérialisme anglais en ce que ses prétentions ne sont pas seulement soutenues par une puissante marine, mais aussi par une des premières armées continentales du monde. Grâce à cette armée, les succès des Japonais en Corée et en Manchourie ont été plus prompts et plus décisifs que ne le fut jamais l'intervention des mercenaires britanniques sur le continent européen, dans l'Inde ou l'Afrique australe. Quant à l'impérialisme américain, les effectifs de terre sur lesquels il peut compter sont moins nombreux et moins résistants encore que les contingents anglais.

Sous son aspect colonial, l'impérialisme japonais l'emporte sur tous les autres en ce que c'est au voisinage immédiat de la métropole que sont groupées les colonies nippones. Le Hokkaïdo, Karafouto, les Kouriles, au nord; les Hawaï, demi-dépendance japonaise, à l'est; les Riou-Kiou, Taïouane, les Hokoto, au sud; la Corée et le Kouantoung, à l'ouest : toutes ces terres gravitent, comme autant de satellites, autour du Nippon. Le bureau colonial, qui fonctionne à Tokio depuis 1910, se trouve ainsi installé au centre même de son champ d'action. Proximité grosse d'avantages. La conquête et la surveillance des colonies en sont facilitées. Les échanges entre les produits manufacturés que leur envoie le Japon et les matières premières qu'il en reçoit (poisson, riz, sucre, minerai, fruits) en sont singulièrement accrus. Enfin, cette ceinture d'îles et de presqu'îles forme comme un cordon de postes avancés, qui gardent les flancs de la métropole et garantissent sa sécurité contre les entreprises du dehors. Que l'on compare cette situation coloniale privilégiée à celle des États-Unis dans les Philippines, à celle de l'Angleterre dans l'Inde, à celle de la France en Indochine, à celle de l'Allemagne chez les Herreros!

Sous son aspect économique, l'impérialisme japonais ne saurait rivaliser avec ses concurrents pour le volume de la production industrielle. Mais il l'emporte de beaucoup sur les États-Unis par le tonnage d'une marine marchande, qui fait escale au Cap et à Sydney, à Anvers et à Seattle, à Buenos-Ayres et à Valparaiso. En outre, le développement commercial d'aucun pays n'a été aussi rapide que celui du Japon; le commerce y a plus que doublé en huit ans, de 1899 (1.122 millions de francs) à 1907 (2.389 millions), pour redescendre un peu, il est vrai, dans les années suivantes, à cause de la diminution des importations, favorable, après tout, à la « balance » du commerce. En ces vingt dernières années, le commerce extérieur du Japon a augmenté de 212 0 0; aucun pays du monde n'a atteint, pour la même période, un coefficient aussi élevé.

Sous son aspect démographique, l'impérialisme japonais se trouve en contradiction absolue avec l'impérialisme américain. Les États-Unis ont grandi par l'immigration; le Japon grandit par l'émigration. Et la mentalité de l'émigré japonais diffère de celle de l'émigré anglais ou allemand. L'émigré japonais, lui, est inassimilable au milieu qui l'entoure. Les quartiers japonais d'outre-mer sont imperméables à l'influence étrangère. Qu'ils résident à Vancouver ou à San Francisco, à Saïgon ou à Bombay, à Vladivostok ou au Brésil, les Japonais sont toujours campés chez leurs hôtes, comme ils le seraient en pays ennemi. Missionnaires de la religion nationale en tournée chez les *gentils*, groupant le faisceau de leurs forces autour de leurs agents officiels, hantés par la nostalgie des paysages et des souvenirs d'enfance, enivrés par la gloire de leur terre natale, dont ils emportent la poussière aux planchettes de leurs guettas, plus de cinq cent mille fils de *Kamis* se font, à travers le monde, les agents de la grandeur du Daï Nippon.

Ainsi, que l'on dénombre ses soldats, ses colonies, ses paquebots ou ses émigrants, l'impérialisme japonais s'annonce merveilleusement armé pour devenir une des forces de proie les plus redoutables du monde moderne.

A cet impérialisme-là (comme à certains autres, d'ailleurs) tous les procédés sont bons, s'ils sont efficaces. On commence par préparer le terrain : prostituées, guéïchas, indicateurs de toute espèce, tenanciers de maisons de jeu ou de débauche se présentent d'ordinaire les premiers. Ensuite, font leur apparition droguistes, artisans, boutiquiers, bonzes, journaliers « coupeurs de salaires » et « briseurs de grèves ». Puis, agents de Compagnies de navigation et d'émigration, voyageurs de commerce, représentants de banques, délégués officiels, viennent établir l'ordre dans le fourmillement de la nichée japonaise, classer ou approfondir les informations, nouer de

1 M. H. Labroue, professeur agrégé d'histoire et de géographie, ancien boursier de voyage autour du monde de l'Université de Paris, va publier, à la Librairie Delagrave, un volume sur l'*Impérialisme Japonais*. Nous donnons à nos lecteurs la conclusion de cet ouvrage.

relations avec les représentants des pays où ils opèrent. Des services de navigation sont organisés et fortement subventionnés, qui drainent au Japon le produit des salaires, y font affluer les commandes de saké ou de riz, de femmes ou de parasols, et qui exportent les produits japonais au long du Pacifique et des autres mers.

La tache d'huile s'étend méthodiquement. Ici, l'on profite des similitudes de l'écriture; là, on invoque des analogies de race. Tantôt, on se fait le défenseur du Prophète; tantôt, le disciple du Bouddha; au Vatican on envoie un ambassadeur extraordinaire; ailleurs, on sourit aux libres penseurs. Hostiles à la politique des zones d'influence en Chine, les Japonais n'en jalonnent pas moins les bords du Pacifique de Nouveaux-Japons, comme dans cette Californie, que le professeur Abé Iso appelle « le second empire japonais ». Dans les milieux officiels du Japon, la Croix-Rouge recrute de nombreux adhérents, et, sous l'œil des étrangers, les infirmières nippones entourent de soins les blessés russes : mais on extermine les Aïnos, on décime les Formosains, on fait la chasse aux Coréens. On parle de justice et de droit; mais on fait la guerre à la Chine et à la Russie sans la déclarer, et, lorsque, dans la querelle des chemins de fer d'Antoung et de Fakoumène, la Chine propose de recourir à l'arbitrage international, on répond par un ultimatum. Astuce et violence, voilà les deux pôles entre lesquels oscille trop souvent l'impérialisme nippon. La *fides japonica* est à la base; la force, au sommet.

Pour mesurer l'intensité de cette poussée japonaise et en pressentir la portée, il faut en préciser les causes essentielles : elles sont au nombre de quatre.

On a souvent vu dans la surpopulation du pays du Soleil-Levant la cause à peu près unique de son expansion. Les quatre îles japonaises comptaient, en 1910, 50.751.000 habitants, en progrès de 582.000 sur 1909. En vingt ans, de 1890 à 1910, la population s'accrut de dix millions. La densité s'élève à 133 habitants au kilomètre carré. Mais, pour considérable que soit cette densité, elle n'a rien d'anormal : elle reste inférieure à celle des Pays-Bas (162), de l'Angleterre proprement dite (215), de la Belgique (234). Il ne faut pas s'exagérer non plus la vitesse d'accroissement de cette population : l'Allemagne, l'Autriche et, plus encore, la Russie présentent un taux d'accroissement plus élevé. Il ne faut pas croire enfin que cette population soit dans l'impossibilité de trouver au Japon des ressources agricoles ou industrielles suffisantes pour la nourrir. Non, la surpopulation ne suffit pas à expliquer l'émigration. Mais elle contribue à l'expliquer, surtout quand ce peuple, pauvre et âpre au gain, sait qu'il trouvera, par delà les mers, des pays d' « opportunités » et de hauts salaires.

A la surpopulation joignons la surproduction. Il faut écouler la houille, le cuivre, les soieries, les cotonnades, le sucre, les boissons, le papier, les allumettes, que le Japon extrait, fabrique, manipule par quantités, chaque jour croissantes. Tout cela dépasse de beaucoup le pouvoir de consommation des indigènes. Dès lors, il faut exporter le surplus : 825 millions de francs en 1905, 1.065 millions en 1909. Il faut signer des traités de commerce, lancer des paquebots, opposer la camelote à la pacotille, accaparer les marchés vacants, saturer les marchés ouverts, fouiller la Chine, doubler Singapour, le Cap, le détroit de Magellan. Par contre, il faut importer de plus en plus les articles manufacturés que ne fabrique pas le Japon, ou les matières premières que son sol ne recèle point : une partie servira à la consommation nationale; le reste sera traité au Japon et déversé au dehors.

En canalisant cette poussée, les dirigeants japonais ne travaillent pas seulement à l'enrichissement du pays. Du même coup, ils consolident leur puissance. La politique de conquêtes fut, de tous temps, un instrument de règne, et l' « enrichissez-vous » est le mot d'ordre des gouvernements autoritaires. Par la guerre, les gouvernants nippons trouvent un dérivatif aux revendications politiques et aux conflits sociaux qui couvent dans la métropole. Par l'excitation chauvine, ils unifient la nation sous leur *imperium*, en face de l'étranger. Par l'émigration, ils évacuent les éléments turbulents, peuplent les colonies, préparent le terrain à de futures acquisitions. Par l'exaltation de « standard of living » ils concentrent les forces de la nation sur l'idée de gain. Or, quand un peuple n'a d'autre Dieu que le dollar, il se soucie médiocrement d' « idéologie » politique, sociale ou humaine.

Mais il est un mobile plus décisif, plus tenace que les précédents, mobile d'ordre moral, qui, du moindre pousse-pousse à la tétrarchie des guennros, ameute les Japonais contre le reste du monde : c'est la haine de l'étranger. *Adversus hostem æterna auctoritas esto* : l'implacable devise de l'ancienne Rome peut servir d'épigraphe à l'histoire du Japon moderne. Une xénophobie farouche, voilà le ressort essentiel de l'âme nippone.

Depuis le jour où la révolution de 1868 se faisait aux cris de *sonno djoï*! — respectez l'empereur, repoussez l'étranger! — la xénophobie japonaise a marqué de sa griffe toute la politique du Soleil-Levant. En toute circonstance s'est affirmé ce « sentiment de nationalisme absolu qui nous guide tou-

jours (1) ». Chez tout Japonais frémissent cette haine et ce mépris de l'étranger que Claude Farrère incarna si heureusement en ce marquis Yorisaka Sadao, Frégoli des pensées et des mœurs occidentales, mais irréconciliable adversaire des « hommes aux cheveux rouges ».

Certes, l'esprit japonais est trop rompu à l'art des paroles subtiles pour publier inconsidérément l'aveu de cette haine. Lisez le *Japan Times*, organe officieux du gouvernement de Tokio, et ne vous étonnez point de sa tranquille audace : « Tous les étrangers qui connaissent le Japon, écrit ce journal, ont remarqué que, depuis que le Japon s'est engagé dans la voie de la civilisation moderne, nous avons professé une véritable adoration (*a veritable worship*) pour l'Occident. Parfois, nous nous sommes sentis humiliés, mais nous avons pris ces humiliations comme d'amères pilules, favorables à notre relèvement. Nous avons toujours voué du respect à l'Occident (2). »

Voilà des mots, mais voici des faits.

Parcourez un journal écrit en japonais, et vous rencontrerez maintes fois des insultes à l'adresse de l'étranger, jusque sous la plume de hautes notabilités, comme ce M. Kamada, président de l'Université Kéioguidjikou, d'après qui « les Français sont descendus au plus bas degré de moralité (3) ». Le *Taiyo* imprime que Berlin n'est qu'une immense maison de prostitution, et le surintendant des douanes de Yokohama, M. Hochi Torou, qualifie de « femelle » la reine Victoria.

Entrez dans une boutique japonaise. Le marchand vous accueillera avec le plus gracieux sourire, portera ses mains à ses genoux, aspirera bruyamment sa salive, selon le rituel de la politesse, et murmurera à votre adresse le classique « *Konnitchi oua danna san, ikagua dé gozarimaska... tcho* », « je vous souhaite bien le bonjour, Monsieur... l'imbécile. » La flèche du Parthe! Après quoi, il vous vendra ses produits à des prix majorés.

Parcourez une rue de Tokio, — de la capitale elle-même. Vous serez bientôt escorté par une bande de gamins qui vous montreront du doigt, vous feront des gestes indécents, vous lanceront des injures :

« Vous avez un pardessus pour cacher vos vêtements en haillons ».

« Vous avez un chapeau pour cacher votre crâne déplumé ».

« Vous portez un faux-col pour cacher vos écrouelles ».

« Vous portez un lorgnon pour cacher vos yeux en putréfaction ».

Voilà l'hospitalité que les enfants japonais réservent aux « méprisables Européens » (*kétodjines*), sous l'œil attendri de leurs parents, de leurs maîtres d'école et des agents de police.

Versez votre obole à la « Société du Bon Accueil ». On vous facilitera l'accès de quelques jardins déserts et de quelques musées publics. Mais, si vous voulez être autre chose que le globe trotter bébête, qui se laisse mener aveuglément à travers les curiosités du Japon; si vous voulez sortir des sites catalogués ou vous étonner d'autre chose que des danses de guéïchas ou du fourmillement du Yochivara, alors, halte-là! Le Japon se ferme. La Compagnie Kanéguadfoudji vous refusera l'accès de ses ateliers de tissage; la Tokio Boséki vous interdira de jeter un coup d'œil sur ses dortoirs ouvriers; le vicomte Soné s'opposera à votre visite d'une prison de Séoul; la marine japonaise, pour qui nous n'avons aucun secret, vous fermera la porte de l'arsenal de Yokoska, que des Français ont fondé; dès San Francisco, les inscriptions des paquebots japonais vous interdiront de photographier les côtes nippones; et, quand vous demanderez en quoi consiste, au Japon, la culture européenne, le gouvernement japonais vous répondra — ô japoniaiserie! — en proscrivant du Japon les œuvres d'Alexandre Dumas, de Molière, de Zola et de Tolstoï.

Lisez les livres japonais d'histoire et de morale : ils débordent d'un orgueil hypertrophié. On y exalte le Japon ancien, sans expliquer pourquoi, depuis un demi-siècle, le Japon moderne a rompu avec un passé qu'on dit si parfait. On y enseigne que les Japonais sont le premier peuple de la terre et les prototypes de l'humanité, sans se demander pourquoi ces guides du monde en sont devenus les copistes. On vante la terre paradisiaque du Hondo, sans dire comment des rizières et des volcans chauves peuvent ressembler à des Édens. On loue le chinntoïsme de ne point comporter de morale, sous prétexte que les Japonais sont naturellement moraux; mais on ne donne point le pourquoi de tout cet appareil de lois, de règlements, de prisons, de gendarmes et de policiers qui se rencontrent, au Japon, pour le moins autant que dans les pays où l'on a la modestie d'avouer les faiblesses de l'humaine nature. On spécule sur la naïveté des paysans nippons pour leur faire croire qu'ils descendent de demi-dieux (Kamis), que la déesse Amatérasou est l'ancêtre directe du mikado, et qu'une impératrice japonaise, dont on ne veut pas avouer l'adultère, porta trois ans son fils dans son sein. Mais on ne s'aperçoit point qu'au XXe siècle, l'imposture politique et l'imposture religieuse font sou-

(1) Conférence du professeur Rioutaro Takimoura, à Paris, le 24 mars 1908.

(2) *Japan Times*, 10 mai 1908.

(3) Voir *Japan Weekly Chronicle*, 12 novembre 1909.

rire les esprits forts, sans réfréner les esprits faibles.

Un certain M. Nitobé a popularisé, sous le nom de *bouchido*, je ne sais quelle morale chevaleresque, faite de préciosité, de vanité et de vendetta ; et il a prétendu que les maximes du Bouchido furent celles des samouraïs. Mais on a prouvé à M. Nitobé que son histoire n'est qu'un roman ; que son bouchido n'est qu'une mosaïque de préceptes adaptés par lui de l'Occident médiéval ; que les grands hommes du Japon font souvent figures de Mandrins et de rôdeurs de barrières, et qu'ils sont nombreux, les bandits tels que Yochitsoumé, Benkéi ou le sanguinaire Hidéyochi, dont on vénère les reliques. Voilà les Vincent de Paul, les Pasteur et les Renan du Japon. Il est vrai que Miss Chimoda est un autre Pestallozzi, que le *Taïyo* égale la *Revue des Deux-Mondes*, que l'avenue Guinnza l'emporte sur le boulevard des Italiens, et que la tour d'Asaksa regarde de haut la tour Eiffel.

Visitez le port de Modji. Au-dessus du débarcadère principal, vous apercevrez deux échafaudages, que surmontent des tourelles percées d'étroites fenêtres. Là, veillent des individus à casquette dorée ; un appareil téléphonique se trouve à portée de leur main, et, armés de puissantes lorgnettes, ils explorent constamment la rade. On dirait de ces guetteurs qu'installaient jadis au sommet de leur donjon les seigneurs, dont la conscience mal à l'aise redoutait quelque revanche du seigneur voisin. Du haut de leurs tourelles, ces veilleurs étudient les allées et venues des bateaux étrangers, dénoncent les kodaks qui s'entr'ouvrent, signalent les yeux qui regardent, ordonnent la chasse des promeneurs qui s'arrêtent. Ils sont les fils de ces espions officiels que comptait le Japon, au temps des chogounes.

C'est ainsi que les Japonais me sont parfois apparus, en état de conspiration contre l'étranger.

Xénophobes, ces postiers qui vous remettent des lettres à l'enveloppe usée et béante, ou qui font passer par Kobé des correspondances adressées de Séoul à Paris. Xénophobes, ces journaux qui dénoncent comme espions l'Allemand Kemmering ou l'Autrichien Lambertz, parce qu'ils villégiaturent hors des quelques hôtels où l'on voudrait parquer l'étranger.

Xénophobe, cette cour d'appel qui, en 1909, réduisait la peine portée contre l'assassin du professeur Mayéda, car cet assassin avait agi par patriotisme. Xénophobes, ces politiciens qui voudraient enlever le droit de critique aux journaux anglais ou allemands qui s'impriment au Japon, alors qu'ils exigent de lourdes contributions des résidents étrangers, qui n'ont pourtant aucune représentation élective, et que les « Blancs » de Kobé paient 13 p. 100 des impôts prélevés sur la population de cette ville, dont ils ne représentent qu'un centième. Xénophobes, ces législateurs qui interdisent à un prisonnier étranger et aux personnes qui le visitent de parler une langue autre que le japonais. Xénophobes, ces universitaires qui ferment les écoles japonaises aux fils des étrangers, et qui n'admettent l'équivalence des diplômes délivrés par les Marianistes de Tokio, que si ces Marianistes reçoivent seulement des élèves japonais ; et pourtant ils crient à la persécution, quand les Californiens relèguent 93 boys nippons dans des établissements spéciaux. Xénophobes, ces diplomates qui travaillèrent vingt ans à la suppression de l'extra-territorialité ; et pourtant, ils veulent arracher ce privilège à la Turquie, et ils l'ont imposé à la Chine pour les Coréens du Kanto. Xénophobe, cette presse qui mène campagne en faveur du « direct trade » et cherche à évincer les éléments étrangers, parce qu'*indésirables* ; et pourtant, comme elle jette les hauts cris, quand les Colombiens tentent de restreindre le nombre des résidents japonais ! Xénophobes, ces bureaucrates qui réduisent le traitement du professeur Lafcadio Hearn, du jour où il se fait naturaliser ; et pourtant, Lafcadio Hearn n'a-t-il pas idolâtré son Japon, un Japon de rêve, il est vrai ? Xénophobes, ces financiers qui n'ont jamais voulu laisser un syndicat étranger construire au Japon des chemins de fer ; et pourtant, ils multiplient leurs voies ferrées en Mandchourie, c'est-à-dire en terre chinoise, et ils empêchent même la Chine d'y construire à son gré des chemins de fer.

Les armateurs refusent à beaucoup d'étrangers le droit de cabotage le long des côtes nippones ; pourtant, ils jouissent de ce droit sur les côtes étrangères ! Les auteurs du décret n° 352, de juillet 1899, ont interdit le Japon à tous ouvriers étrangers, agricoles, mineurs, pêcheurs, usiniers, qu'ils soient Européens ou Chinois ; pourtant, la main-d'œuvre japonaise s'insinue un peu partout à travers le monde, y forme de compactes « colonies sans drapeau », et se dit outragée, quand les Américains lui font grise mine. Des orateurs prêchent la substitution des Japonais à leurs alliés les Anglais, dans l'Inde ; mais, à la même époque, on musèle, en Corée, le journaliste anglais Bethell. Des contrebandiers nippons chassent le phoque aux îles Pribiloff, mais on demanderait sans doute des explications aux États-Unis, si un bateau de pêche yankee s'aventurait dans la baie de Tokio. Les gouvernants, depuis 1873, s'obstinent à refuser aux étrangers le droit de propriété du sol et du sous-sol japonais, mais ils ont exproprié les Coréens, et leurs compatriotes possèdent en pleine propriété, dans la seule Californie, 130 à 150.000 acres de terre (1).

(1) La [illegible] japonaise du 13 avril 1909 n'est qu'un trompe-

Ces chauvins n'en prétendent pas moins faire de leur pays « le paradis des nations (1) », « l'emporium, le comptoir du monde dans le Pacifique (2) », « le centre de la terre habitée, comme le soleil est le centre du ciel (*sic*) (3)? » « le lien de toutes les civilisations, par lequel le monde sera doté d'une civilisation unique et vraie ».

Loin de nous la pensée de suivre maints Japonais dans la voie de cet anthropocentrisme national, de prôner, à notre tour comme eux et contre eux, le fatalisme ethnique, et d'attiser les luttes de races, analogues aux guerres zoologiques que se livrent les diverses espèces de rongeurs et de carnassiers !

Certes, cette xénophobie s'explique par des raisons profondes et diverses. Il serait injuste et faux de la considérer comme un cas pathologique, auquel on ne trouverait ni des analogies nombreuses ni des causes majeures et décisives. Le mépris que l'étranger a souvent témoigné aux Japonais ; leur mentalité d'insulaires orgueilleux de leur passé, pleins de foi en leur avenir ; leur obligation de faire front à une coalition de convoitises ; la nécessité où ils se sont parfois trouvés d'attaquer pour se défendre ; la rapidité et l'ivresse de leurs premiers succès : tout cela n'a-t-il pas contribué à créer, dans les îles nippones, cet état d'esprit hostile à l'étranger, et à bander contre lui les ressorts de la nation ?

Mais il est permis de se rappeler que c'est des bords du bassin méditerranéen qu'est parti le premier appel fraternel adressé par des hommes à la terre entière. Il est permis d'évoquer l'admirable parole de Périclès, quand il disait d'Athènes : « Nous offrons notre ville en commun à tous les hommes ; aucune loi n'en écarte les étrangers ». Il n'en est pas ainsi du Japon. L'histoire politique de ce pays pourrait être rayée des annales du monde, sans que le patrimoine de l'humanité en fût sensiblement amoindri. Et l'on peut se demander si les Japonais, quoiqu'ils aient cessé d'être un petit peuple, ne sont pas encore, à certains égards, un peuple petit.

Quelle sera, dans l'avenir, la courbe de cet impérialisme naissant ? A-t-il atteint son point d'équilibre ? Ou bien les pas de géant qu'il a accomplis en dix années ne sont-ils que la première étape et comme le premier acte d'un grand drame extrême-oriental qui se déroulerait au cours du xxe siècle ? Bien hardi, qui oserait apporter des affirmations.

La population japonaise continuera sans doute longtemps encore à s'accroître. Chaque année, le Japon essaimera de par le monde le *ver sacrum* de ses émigrants, au nationalisme délirant, à la main crochue, aux yeux obliques. Les Chinn-Nihons se multiplieront, se cristalliseront. Et de nouveaux contacts pourront, encore une fois, dégénérer en querelles.

L'activité économique de la population japonaise continuera à dépasser sa consommation. Pour fabriquer, on cherchera de nouveaux centres d'approvisionnements et, pour vendre, de nouveaux débouchés. De là encore naîtront peut-être des conflits.

Le Japon est trop imprégné de féodalisme pour qu'un régime démocratique y triomphe à brève échéance. Le peuple japonais ne connaîtra pas de longtemps ces deux facteurs essentiels de paix que sont le suffrage vraiment universel et le service militaire vraiment universel. La caste dirigeante tient en main une masse docile, qui en est encore à la phase grégaire, et en qui l'orgueil collectif étouffe l'individualisme. Les fils des samouraïs ont beau jeu !

L'impérialisme japonais n'a pas dit son dernier mot. Puisse l'Occident ne pas être entraîné dans son tourbillon ! Puisse notre civilisation n'avoir point à interrompre sa marche, pour aller reprendre, aux antipodes, le dur collier de la guerre et s'imposer de douloureux recommencements !

Mais cette crise d'impérialisme n'est-elle point, somme toute, une crise de croissance ? A mesure qu'il sort de son insularité, ce peuple n'élargit-il pas son horizon ? Est-il interdit de croire que ces déchaînements d'appétits et ces convulsions tragiques qui se produisent, chaque fois, dans une enceinte toujours plus vaste, constituent autant d'étapes qui nous acheminent péniblement, mais sans doute efficacement, vers ce qui doit être le but de tous les êtres civilisés, je veux dire l'aménagement graduel de notre planète pour le bonheur et la dignité de l'espèce humaine ?

HENRI LABROUSSE.

ÉDOUARD SCHURÉ
et
LA RENAISSANCE DE L'IDÉALISME ROMANTIQUE

Aux époques où se préparent des formes nouvelles d'art et de littérature, il est difficile d'apprécier en leur temps et à leur vraie valeur les œuvres les plus représentatives et les plus fécondes. Les précurseurs sont généralement méconnus. On

---

tout, elle accorde théoriquement aux étrangers le droit de propriété immobilière, mais soumet l'exercice de ce droit à des conditions léonines ; c'est ainsi qu'elle astreint le propriétaire étranger à l'obligation de résider au Japon.

1. Takahachi, président de la Banque du Japon.
2. Professeur Rioutaro Takimoura.
3. Voir *Mélanges japonais*, avril 1907.

pourrait cependant les distinguer à un double caractère [illegible] ce dernier trait ne peut être aperçu que par ceux qui sont doués de la même clairvoyance ou accessibles aux mêmes pressentiments, le don de relier le présent au passé, tout au moins, devrait suffire à les révéler au siècle qu'ils sont destinés à marquer [illegible] un autre cours, et c'est seulement lorsque commencent à se vérifier les prophéties, qu'on se montre disposé à écouter le prophète. Pour cette raison, sans doute, les idées de M. Édouard Schuré ne se sont propagées au début qu'avec une extrême lenteur [1], et si grande que soit l'autorité qu'il s'est acquise, un petit nombre d'esprits seulement comprennent, à l'heure actuelle, la vaste portée de son œuvre. Critique littéraire ou critique d'art, également apte à pénétrer dans leurs dernières profondeurs la poésie de Shelley et la peinture de Gustave Moreau, les symphonies de Beethoven et le drame musical de Richard Wagner, M. Édouard Schuré a embrassé avec une largeur de sympathie et une lucidité rares les manifestations les plus diverses du génie humain. Sous cette diversité même, il a retrouvé l'unité d'une même inspiration, la continuité d'un même idéal, et l'impulsion d'une même puissance créatrice. Il a eu, comme Emerson, l'intuition des réalités supra-terrestres et des forces transcendantales. Il a montré, avec la sûreté d'un voyant, la direction dans laquelle doit s'engager l'avenir.

Le mal dont souffre notre époque, dit-il en substance dans la préface des *Grands Initiés*, est l'antagonisme de la religion et de la science. Ce mal, d'abord purement intellectuel, a déjà désorganisé les âmes et menace de désorganiser à son tour la société. « Tant que le christianisme ne fit qu'affirmer naïvement la foi chrétienne au milieu d'une Europe encore à demi-barbare, comme au moyen âge, il fut la plus grande des forces morales... Tant que la science expérimentale, ouvertement reconstituée au XVIe siècle, ne fit que revendiquer les droits légitimes de la raison et sa liberté illimitée, elle fut la plus grande des forces intellectuelles. » Malheureusement, l'Église, en prétendant soumettre la raison à ses dogmes, la science positive, en faisant abstraction du monde psychique, ont mis en opposition violente le besoin scientifique et le besoin religieux. Si ce conflit, par les émotions qu'il a déchaînées, a d'abord inspiré à la poésie et à la musique des accents pathétiques et grandioses, l'effort qu'il a provoqué, aboutissant à l'impuissance, a fini par le scepticisme et le dégoût. « La littérature et l'art ont perdu le sens du divin. » Or, le conflit s'apaisera, quand on comprendra que le dogme n'est pas la religion et que la vérité scientifique n'est pas toute la vérité, quand on cherchera dans l'âme elle-même et non dans le monde extérieur, la solution de l'énigme de la nature. Ainsi l'ont pensé les sages de l'Orient et de la Grèce qui ne furent pas seulement des rêveurs contemplatifs, mais aussi des hommes d'action, puisqu'ils ont puissamment influé sur la marche des sociétés humaines.

La tentative de M. Edouard Schuré vise donc à constituer la religion de l'avenir. En ce sens, elle se rattache directement au mouvement romantique. M. Edouard Schuré lui-même nous le laisse voir à plusieurs reprises [1]. Mais peut-être n'est-il pas sans intérêt d'insister sur ce point capital.

Les critiques et les historiens de la littérature se sont en effet mépris pour la plupart sur la véritable nature du mouvement romantique. Ici comme ailleurs on s'est attaché à des caractères accidentels, mais très apparents, plutôt qu'aux caractères essentiels moins aisément reconnaissables. L'orgueil du héros romantique, sa tendance à l'emphase, sa préoccupation de l'effet produit, son pessimisme et son amertume assez souvent conventionnelle, l'importance colossale qu'il attribue à ses moindres gestes, la fatalité qu'il prétend traîner après lui, voilà des traits qui frappaient tous les regards, et qui permettaient de le définir avec netteté et promptitude. Mais ce portrait n'était plus qu'une caricature où les défauts de l'original étaient exagérés et son vrai visage méconnu. Il était de même facile de caractériser l'état d'âme romantique par le « mal du siècle », l'inquiétude perpétuelle, la douleur sans retenue, la tristesse sans motif et la passion exaspérée. Par malheur, les éléments de cette définition ne s'appliquaient pas à tout le défini, non plus qu'au seul défini. En fait, les grands romantiques ont été aussi bien optimistes que pessimistes : les romans de George Sand, les poèmes de Victor Hugo, les symphonies de Beethoven témoignent d'une foi absolue dans les destinées ultérieures de l'humanité et si pessimiste qu'il fût, Schopenhauer lui-même a toujours cru fermement au triomphe de la vérité sur l'erreur. Et inversement certains romans naturalistes, ceux de Maupassant, par exemple, sont d'une tristesse qui, pour être d'une tout autre nature, ne le cède pas à celle des œuvres romantiques les plus amères et les plus découragées.

Reconnaissons donc que la définition donnée est mauvaise, et cherchons ailleurs les caractéristiques du romantisme.

---

1. [illegible] *Drame musical*, livre II, chapitre III. [illegible] *Wagner*, chapitre XI.

On a donné du romantisme une définition plus exacte en y voyant une prédominance de la sensibilité et de l'imagination sur l'intelligence, une exaltation de l'instinct aux dépens de la volonté réfléchie. Mais cette définition demeure à son tour insuffisante. Il y a des œuvres éminemment romantiques où la volonté réfléchie s'affirme, où l'intelligence domine la sensibilité et l'imagination : telle est par exemple la philosophie de Spinoza, telle la musique de Beethoven. La vérité, c'est que la sensibilité et l'imagination romantiques enveloppent en elles l'intuition des forces transcendantales, et que l'art romantique s'unit intimement avec la religion ou la métaphysique. Si l'on méconnaît ce point, on se trouve dans l'impossibilité d'embrasser d'un même regard les artistes, les écrivains et les penseurs auxquels on ne saurait refuser, quand on examine à part chacun d'eux, la qualification de romantiques. La peinture de Rembrandt et de Delacroix, les drames de Shakespeare et de Schiller, la poésie de Dante et de Leopardi, l'architecture ogivale, la musique de Sébastien Bach et de Richard Wagner, seront — sous un certain point de vue tout au moins — reconnus, isolément, pour romantiques, et l'on devra cependant renoncer à les réunir sous un même concept. Pourtant, si le romantisme n'est pas un mot vide de sens, un élément commun à tous peut être dégagé. A défaut d'un mot ou d'une formule, une intuition doit pouvoir saisir sous leur diversité magnifique une puissante et mystérieuse unité. Si nous ne pouvons trouver ici un mot, ou une formule qui contienne en soi toute l'essence du romantisme, c'est que nous aurons atteint une réalité qui, par sa nature même, se refuse à rentrer dans une phrase ou dans un concept. Et de cette impossibilité même, nous rendrons rigoureusement compte, en disant que le romantisme est une tendance plutôt qu'un état de fait.

Non seulement il existe un rapport étroit entre l'art et la littérature romantiques d'une part, la métaphysique et la religion de l'autre, mais des artistes et des écrivains romantiques ont eu conscience de ce rapport, et l'ont expressément affirmé. Victor-Hugo regardait la poésie comme un sacerdoce. Beethoven voyait dans la musique une révélation plus haute que la sagesse et que la philosophie. Richard Wagner concevait l'œuvre d'art de l'avenir comme un acte éminemment religieux. Et M. Edouard Schuré, qui retrouve dans l'histoire secrète des religions la vérification des idées auxquelles l'avait conduit l'étude des rapports de la poésie et de la musique, met en relief la pensée avouée ou latente du romantisme, en affirmant que l'art, par la conscience qu'il prend de lui-même, s'élève à la hauteur d'une religion.

A la lumière de cette idée, essayons, à notre tour, de caractériser le romantisme.

*
* *

Un trait commun au classicisme et au naturalisme est de considérer l'homme et le monde extérieur en faisant abstraction de l'unité et de la continuité de la vie universelle. Le romantisme procède d'une manière toute différente. Il prétend exprimer l'expansion des êtres vers la vie, sans isoler l'individu de l'univers. Et comme cette expansion naturelle des êtres prend, selon les circonstances qui la contrarient ou la favorisent, les formes les plus diverses, le romantisme lui-même se manifeste par des œuvres extrêmement variées. De là vient l'étonnante multiplicité de ses aspects, souvent opposés en apparence, mais procédant tous d'une même tendance qui est le mouvement même de la vie. L'homme n'est plus ici isolé dans la Nature, et la Nature n'est pas détachée de l'homme. La peinture du monde extérieur se lie à nos états d'âme les plus profonds ; nos sentiments et nos idées s'attachent à la forme extérieure des choses. L'homme vit ainsi d'une vie plus haute et plus forte : sa puissance d'être est décuplée. Ainsi s'explique tout à la fois ce double courant de sentiment et de pensée dont l'un tend à l'exaltation de la personnalité avec Byron, dont l'autre vise à la compréhension infinie de la Nature, avec Shelley ou Gœthe. Ainsi prend naissance ce double mouvement du romantisme vers le dehors et vers le dedans des choses, qui d'un côté s'applique à la recherche du pittoresque, comme dans les *Ballades* et les *Orientales* de Victor Hugo et la musique de Berlioz, et d'un autre côté sonde de plus en plus profondément l'âme humaine, comme dans les portraits de Rembrandt ou les drames de Shakespeare. Ainsi se produit cet élargissement de la sympathie qui, d'une part, devient le souci de la couleur locale, le goût des particularités, le désir de pénétrer l'individu dans son dernier fond, comme de comprendre chaque époque, chaque peuple et chaque race, dans ce qui constitue sa marque distinctive, sa nationalité ou son originalité ethnique, et qui d'autre part s'élève au sentiment de l'unité de la Nature, en situant l'homme à sa vraie place dans l'ensemble de l'univers, élargissement de la sympathie d'où sortent d'une part le roman et le drame historiques (Walter Scott, Prosper Mérimée, V. Hugo) et d'autre part la philosophie panthéiste (Fichte, Schelling, Hegel). Et cette union de l'individu avec l'univers engendre à son tour l'aspiration vers l'infini que nous constatons dans les cathédrales du moyen âge, ou dans la musique de Sébastien Bach, de César Franck et de Richard Wagner. Les caractères en apparence con-

tradictoires des diverses œuvres romantiques se fondent dans une suprême unité.

Ce besoin métaphysique et religieux du romantisme, qui cherchait à se satisfaire dans l'intuition profonde de l'âme ou dans la contemplation de la Nature, s'est trouvé tantôt apaisé et tantôt déçu. Dans le premier cas, il aboutit à l'optimisme, dans le second au pessimisme. S'agit-il de la Nature, nous oscillerons de l'optimisme absolu de Spinoza au pessimisme absolu de Léopardi, ou de l'optimisme évolutif de Fichte au pessimisme relatif de Schopenhauer. S'agit-il de la société? Nous trouvons encore ici deux sentiments opposés, d'une part la révolte contre l'ordre social établi, avec *les Brigands* de Schiller par exemple, d'autre part la foi dans le progrès, la confiance dans la réalisation du bonheur par la société et la civilisation, comme dans les dernières œuvres de Victor Hugo. Enfin lorsque l'effort d'où le romantisme est sorti se heurte à des obstacles qu'il croit pouvoir surmonter, lorsque le sentiment des résistances rencontrées ne peut triompher de la foi dans le succès final, le romantisme se fait héroïque : héroïsme philosophique dans l'œuvre et la vie de Spinoza, héroïsme moral chez Corneille qui par tout un côté de son œuvre est romantique autant que classique, héroïsme guerrier dans une partie de l'œuvre de Hugo. Le progrès de l'héroïsme à l'optimisme nous est d'ailleurs admirablement révélé dans les symphonies de Beethoven depuis la troisième symphonie en *mi* bémol jusqu'à la neuvième symphonie avec chœurs en passant par la cinquième symphonie en *ut* mineur qui est à la fois le poème et la métaphysique de la volonté.

L'effort de l'individu pour parvenir à une vie aussi haute, aussi riche, aussi complète que possible, en prenant une conscience aussi large que possible de la Nature, voilà ce qui constitue le fond même des aspirations romantiques. Or, cette union intime de l'âme avec l'univers est un phénomène d'ordre religieux. Dans la mesure où la religiosité romantique coïncide avec la religiosité des siècles antérieurs, elle se rapproche du christianisme; dans la mesure où elle s'en détache et s'en éloigne, elle répond au besoin d'une foi nouvelle, et de ce point de vue, le romantisme nous apparaît comme un effort, en grande partie inconscient, pour créer la religion de l'avenir.

Ainsi se justifie l'opinion, par nous émise, sur le romantisme de M. Edouard Schuré. Il nous reste à nous demander, si les idées de notre auteur se retrouvent chez les écrivains et les penseurs de notre temps, afin d'en déterminer les chances de durée et de progrès. Le mouvement moderniste, en essayant de concilier la science et la foi, est déjà de nature à prouver la justesse de ses vues, mais c'est en dehors de la pensée religieuse proprement dite, dans l'évolution de la philosophie et de la littérature, que nous nous proposons de chercher la solution du problème posé.

*
* *

Lorsque M. Edouard Schuré prévoyait, il y a vingt-cinq ans, la renaissance du spiritualisme et de l'idéalisme romantique (1), sa conviction, si forte et si motivée qu'elle fût, devait produire l'effet d'un paradoxe; et de nos jours même, en dépit des faits qui sont venus vérifier cette prophétie, nombre d'esprits peuvent douter encore de la clairvoyance de celui qui l'annonça. Avec la doctrine de M. Bergson, il est vrai, le spiritualisme renaît de ses cendres, plus souple et plus vivant que jamais; mais la littérature a marché plus lentement que la philosophie; et à s'en tenir aux apparences tout au moins, le romantisme rencontre parmi les écrivains de l'heure présente, plus d'hostilité que de sympathie. Les romanciers sont franchement réalistes; les poètes qui se réclament du symbolisme plus que de toute autre école, pénétrés avant tout du sentiment de la vie mobile des choses, semblent avoir perdu jusqu'à la nostalgie de l'idéal éternel. Même on pourrait dire que la philosophie de M. Bergson est plus symboliste que romantique, puisque, reposant tout entière sur la notion du temps et du devenir, elle s'attache à ce qu'il y a d'insaisissable et de fuyant dans notre vie intérieure. Enfin, le romantisme lui-même s'est trouvé dans ces dernières années, en butte aux attaques les plus violentes, et le plus passionné de ses détracteurs s'est vu soutenu et appuyé par des critiques plus mesurés dans leurs polémiques, mais aussi fermes dans leurs conclusions (2).

Doit-on s'en tenir aux apparences? Mais en premier lieu si le romantisme a réellement fait son temps et n'a vraiment aucune chance de réapparaître, pourquoi cette levée de boucliers? On ne concevrait pas que le mouvement anti-romantique actuel eût pris naissance, s'il n'avait eu à réagir contre un mouvement romantique au moins aussi fort, quoique généralement inaperçu. S'il en allait différemment, les adversaires du romantisme n'auraient combattu qu'une ombre. Mais ils formulent de trop sérieuses critiques pour qu'on puisse les assimiler à Don Quichotte chargeant les moulins à vent; et d'autre part, s'ils n'égarent pas leurs coups dans le vide,

(1) *Histoire du drame musical*, préface de la 2e édition [illegible].

(2) Pierre Lasserre, *Le romantisme français*, Paris, [illegible]. — Jules Lemaître, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, [illegible]. — Ernest Seillière, *Le mal romantique*, Paris, [illegible]. — [illegible], Paris, 1910.

force leur est bien de reconnaître que la réalité qu'ils assaillent, vivant, agissant et progressant en silence, reste, en dépit de tout, maîtresse de l'heure. Ainsi le public qui juge notre époque hostile au romantisme est dupe ; et c'est le cas de dire, comme David Hume, que la victoire n'est pas remportée par ceux qui portent l'épée et la pique, mais par les trompettes, les tambours et les musiciens de l'armée.

En fait d'ailleurs, les critiques adressées au romantisme ne sont pas demeurées sans réponse (1). Il semble même que certains de ses adversaires aient été sensibles aux arguments qu'on leur opposa et les éléments mystiques qu'il renferme en particulier, parurent, dans ces derniers temps, retenir l'attention ou même la sympathie (2). M. Ernest Seillière, en particulier, s'est montré plus disposé à reconnaître toute la valeur et toute la force du mysticisme romantique. Mais sans entrer dans le détail d'une querelle qui, vraisemblablement, est à son aurore plutôt qu'à son déclin, et sans même mentionner ici les efforts des jeunes écrivains qui se réclament expressément du romantisme (3), il y a lieu de s'interroger sur la direction réelle de la littérature et de la philosophie contemporaines pour essayer de dégager ce que sera l'idéal de demain. Peut-être alors verra-t-on que les prévisions de M. Édouard Schuré ont beaucoup de chances de se réaliser dans leur ensemble.

En serrant les faits de plus près, les défenseurs du romantisme auraient, je crois, quelque sujet de bien augurer de l'avenir. Si le réalisme domine encore le roman et le théâtre, il est déjà en voie d'évolution. En devenant de plus en plus psychologique, il s'éloigne de ses origines, et l'on peut voir, dans son analyse des mentalités et des caractères, un effort pour découvrir la vérité dans l'âme humaine plutôt que dans le monde extérieur. D'autre part, le public ne comprend plus le réalisme de la même manière qu'autrefois : ce qu'il cherche en lui, c'est un renseignement sur la vie et une direction morale, plutôt qu'une description fidèle du réel. La preuve en est que le roman lui-même a perdu de sa vogue au profit des biographies et des mémoires. — Le symbolisme, de son côté, n'a produit aucune œuvre vraiment durable. — Et quant à dire, comme me l'objectait récemment un philosophe italien (4), que la philosophie de M. Bergson est purement symboliste, c'est une question qui mérite l'examen, mais qui se peut résoudre en notre faveur. En effet, le romantisme philosophique s'est manifesté sous deux formes : avec Fichte, Schelling, Hegel et Schleiermacher, il est une théorie idéaliste de l'évolution ; avec Schopenhauer, il est une affirmation de la primauté de la volonté sur l'intelligence. Or, sur ces deux points, M. Bergson n'a fait que le continuer. Ainsi, tout en reconnaissant que M. Bergson, dans ce qu'il a de plus original, s'apparente au symbolisme, on ne saurait nier que sa philosophie prise dans son ensemble, dérive du romantisme et le prolonge. La théorie idéaliste de l'évolution est exposée, sous une forme nouvelle, dans l'*Évolution créatrice*, et la primauté de la volonté sur l'intelligence affirmée dans tous ses écrits. Notons d'ailleurs, en passant, à titre de symptôme, que la réaction contre l'intellectualisme se fait chaque jour plus forte. En psychologie, M. Th. Ribot insiste, plus que jamais, sur l'importance que les éléments affectifs jouent dans notre vie mentale. En pédagogie, le Dr Gustave Le Bon demande qu'on s'attache avant tout à la formation du caractère, et non à l'enseignement d'un programme, et en même temps il met en relief, par ses ouvrages de psychologie ethnique, le rôle capital de la volonté dans l'évolution des peuples. En sociologie, M. Georges Sorel croit que les transformations sociales résultent du jeu spontané des forces de la vie, les idées n'ayant qu'une valeur purement indicatrice. Enfin le progrès du pragmatisme, qui juge de la vérité des doctrines par leur efficacité morale, est un nouvel indice de l'orientation des esprits.

Peut-être même pourrait-on voir dans le symbolisme un premier essai de retour au romantisme. Le sentiment de la vie fuyante des choses, l'ingénuité de l'émotion, le goût des demi teintes et des nuances pâles qui caractérisent le symbolisme, enveloppent en eux le regret d'un monde perdu. Ce désir qui ne peut se satisfaire que dans l'imprécision de la pensée, cet espoir indécis, cette tristesse vague, cette aspiration mélancolique d'un mysticisme inavoué — que nous retrouvons d'ailleurs, en dehors du symbolisme, dans les romans de Pierre Loti ou les poésies de M. André Rivoire, — n'est-ce pas au fond la réminiscence et la nostalgie de l'idéal d'autrefois? Si le symbolisme n'a pas produit d'œuvres vraiment fortes et durables, n'est-ce pas parce qu'il n'était qu'un romantisme agonisant? Là où il montre une force réelle, comme dans la philosophie de M. Bergson, il s'allie étroitement au romantisme ou plutôt il y revient. Et à cet égard, la pensée romantique nous semble aussi vivante dans le présent que féconde pour l'avenir.

Telles sont les raisons qui nous font croire à une renaissance prochaine de l'idéalisme romantique et à l'influence durable des écrits de M. Edouard

1. André Joussain, *Romantisme et Réalisme*, Paris, 1910.
2. Jules Lemaître, *Fénelon*, Paris, 1910. — Ernest Seillière, *Introduction à la philosophie de l'impérialisme*, Paris, 1910.
3. *Revue néo-romantique*, 1907-1908. — *Anthologie néo-romantique* (Paris, 1910).
4. Giuseppe Prezzolini, *Il Resto del Carlino*, 9 août 1911.

Schuré qui en fut le premier précurseur. Nous ne pensons pas cependant qu'une telle renaissance soit de nature à donner entièrement tort aux adversaires du romantisme. Au contraire, nous avons la conviction que certains éléments du romantisme, ceux là-mêmes qui ont soulevé les critiques les plus vives, — le pessimisme morbide et conventionnel, la tendance à l'emphase, l'exaltation de la passion sans retenue et sans frein — seront complètement éliminés. Le romantisme du XXe siècle serait donc un romantisme assagi. Il constituerait, si l'on veut nous permettre cette expression, l'âge classique du romantisme. Une telle transformation se justifie d'ailleurs pleinement du point de vue qui est le nôtre. Car sentant le besoin d'une morale et d'une religion nouvelles, le romantisme devait nécessairement commencer par le doute, l'inquiétude et la révolte contre l'ordre de choses établi. Il a donc été déchiré par les incertitudes et les angoisses propres à toutes les époques qui cherchent leur voie. Mais il en a eu aussi les espoirs et les enthousiasmes. Il s'est souvent égaré, et quelquefois montré injuste, ce qui était inévitable, car il prétendait instituer un ordre nouveau, et toute révolution a ses excès. Mais aujourd'hui la révolution est accomplie, et c'est une période organique qui va s'ouvrir. A mesure que se satisferont les aspirations que le romantisme résume, l'optimisme, la confiance, la maîtrise de soi-même, reprendront leurs droits: et comme le prévoyait M. Edouard Schuré, dans une page vraiment prophétique, la conciliation de notre besoin de vérité et de notre besoin d'idéal mettra fin à la crise qui inspira au dernier siècle tant d'accents pathétiques et désespérés.

VAUGE JOUSSAIN.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Deux romancières.

Comtesse de PARDO-BAZAN. *Mère Nature*. Traduit de l'espagnol par J. DEMARÈS DE HILL. (Hachette.)
SELMA LAGERLÖF. *Le vieux Manoir* Traduit du suédois par MARC HÉLYS. Perrin.

On appelle *algebristas*, au pays de Galice, ces gens mi-médecins, mi-sorciers, que nos campagnes désignent du nom de rebouteux: ils remettent les membres brisés, connaissent de mystérieux remèdes, s'affirment les héritiers d'une science immémoriale, entretiennent parmi les paysans des supertitions étranges; ils perpétuent de dangereuses thérapeutiques et prolongent, en pleine civilisation moderne, les moins défendables barbaries d'un lointain passé. Ils sont pittoresques, et l'on ne sait guère de roman rustique où n'apparaisse l'inquiétante figure de l'un de ces praticiens naïfs et roués. Le rebouteux de nos provinces est un personnage classique, classé, archiconnu, un peu usé. Mais l'algebrista ! Nous ne marchandons point à l'algebrista quelque prestige. Nous ne le connaissons point, sans toutefois ignorer l'essentiel de sa psychologie: nous le rangeons avec sécurité dans un genre, non sans éprouver ce mouvement de curiosité qu'inspire au collectionneur la découverte d'une variété nouvelle. Et nous considérons sans ennui le portrait du señor Anton, renoueur de Boan, qui nous est présenté avec un grand luxe de détails véridiques, une description méthodique de ses mœurs, de ses doctrines et de son langage, par la plus appliquée des romancières, Mme de Pardo Bazan. Le señor Anton court de village en village:

Il allait en manches de chemises, sa jaquette sur l'épaule, une cigarette derrière l'oreille droite. Son pantalon gris foncé portait une large pièce triangulaire bleue à l'endroit qui s'use d'ordinaire le plus vite, et deux autres pièces aux genoux se faisaient pendant: très court, il laissait voir l'os de la cheville, à peine recouvert d'une peau tannée et momifiée, et les souliers tordus et recroquevillés comme une bouche grimaçante. De la poche intérieure de la jaquette sortait à demi un livre relié en parchemin, aux coins rongés par les souris, aux feuilles suintantes de graisse.

..... Son visage était plus ridé qu'une vieille pomme, plus sec qu'un sarment ; son nez tombait sur son menton ; celui-ci remontait vers sa bouche, ses lèvres minces étaient rentrées, et de la cavité de la bouche partaient d'innombrables rides convergentes rappelant l'armature d'un parapluie. Puisque nous parlons de parapluie, n'oublions pas de dire que le señor Anton en portait un sous le bras gauche, un parapluie énorme, en coton de couleur voyante, avec le bout en cuivre doré ; n'omettons pas non plus de remarquer que, sur sa tête, et par-dessus un foulard à carreaux, était juché un véritable chapeau de haute forme, démesuré comme un tuyau de poêle...

Voilà, si je ne me trompe, un signalement ! Mme de Pardo-Bazan ne saurait ni omettre un trait caractéristique d'une physionomie, ni oublier un détail pittoresque ou seulement spécifique d'un costume; elle décrit à la bonne franquette, lentement, intarissablement, mais non sans relief; elle décrit bien plus qu'elle ne conte ; elle déverse à travers des romans hétéroclites et des intrigues boiteuses et compliquées, les descriptions, les signalements, les portraits, une profusion d'images et de souvenirs surtout visuels, enregistrés avec une impressionnante sûreté. Elle a vu, vu vraiment ces gens et ce pays ; elle dispose autour de ces silhouettes et de ces tableaux champêtres les anecdotes, les aventures, et

tant bien que mal une affabulation : elle ne sait guère ordonner un récit ; la psychologie de ses personnages nous déconcerte dès qu'elle les fait agir ; elle est un peintre, non point sans doute élégant, mais pénétrant, et assurément vigoureux ; elle saisit un instant du mouvement et de la vie ; elle ignore les lentes démarches par où l'on suit un développement psychologique, et ne sait point construire un drame... Il en résulte que les protagonistes de ces romans ne nous intéressent pas plus, et souvent nous retiennent beaucoup moins, que les personnages secondaires : simple passant, un Anton s'impose à notre mémoire avec plus de force qu'un Gabriel Pardo de la Lage dont on prétendit nous révéler les évolutions intellectuelles et les préoccupations sentimentales. Qu'il est donc bien vivant cet Anton ! qu'il est savoureux le langage de ce rustre pédant ! et combien dignes d'être notées ces vigoureuses images, et cette phraséologie qui reflète on ne sait quel panthéisme crépusculaire.

De même le curé d'Ulloa, et son domestique Goros : personnages épisodiques, mais inoubliables : un saint, un rusé compère que la vie associa pour la tranquillité de l'un et le profit de l'autre ; un mystique épris de macérations, et que le dénuement eût achevé, si la Providence ne l'eût gratifié du plus parfait sacristain, dévot sans doute, mais âpre au gain, retors, avec cet instinct de l'usure qui gonfle soudain les plus maigres budgets : Goros vénère son maître et ne laisse pas de le traiter fréquemment en simple d'esprit ; grâce à son industrie le presbytère d'Ulloa possède du linge blanc, de chauds vêtements, et ces quelques réaux que l'on échange à Cébré contre de la chandelle, du vinaigre, du sel, des allumettes, de la toile, que sais-je ? Goros a les prévenances et le zèle d'une ménagère avisée. Et que d'esprit ! quelle verve de fieffé misogyne et de farouche anticlérical ! En présence du recteur les lèvres de Goros, « comme purifiées par le feu du prophète », ne profèrent que de pieux et charitables discours ; il se rattrape aux veillées paysannes : nul ne sait mieux railler les curés et leurs gouvernantes, chanter le couplet irrévérencieux, débiter la satire graveleuse, les commérages et les potins de sacristie par où le peuple de Galice, gouailleur et rude, se venge de l'influence des clercs. Goros !

On dresserait une longue liste de comparses qui peuplent ce roman et nous le rendent précieux : quelle galerie de la vie provinciale et rurale espagnole ! Et que de scènes brusquement entrevues, travaux des champs, réjouissances et danses au son du pandero et de la flûte ! que d'intérieurs et de foyers où l'on nous invite à surprendre la vie familière du paysan, du bourgeois, et du hobereau ! Ce livre vaut par les épisodes : il en est qu'ennoblit un souffle d'héroïsme ; et si Mme de Pardo Bazan était française, je pense que toutes nos anthologies contiendraient cette page, d'une ferme et éclatante beauté :

Tous les ans, à l'époque du [illegible] d'Ulloa avait l'habitude de battre les premières gerbes, pour montrer à ses ouvriers que, s'il ne gagnait pas la même journée qu'eux, ce n'était pas faute d'aptitude. Quand le descendant de ces Moscosos, qui avaient autrefois lutté, chaussant l'éperon d'or aux jours troublés, pour le pays de Galice, du règne d'Urraca et d'Alfonso de Aragon ; de ces Moscosos qui se distinguèrent parmi les paladins portugais sous le ciel brûlant de l'Afrique ; de ces Moscosos qui, jusqu'au milieu du XIXe siècle, conservèrent, érigés sur les limites de leurs domaines, les gibets menaçants, comme une muette protestation contre la suppression des droits seigneuriaux ; de ces Moscosos de Ulloa enfin, qui pouvaient rivaliser, sinon en richesses, du moins en sang bleu, avec les représentants les plus anciens et les plus qualifiés de la noblesse espagnole ; quand le descendant, dis-je, d'une si claire lignée empoignait le fléau et au commandement de une... deux... trois... se signait, l'élevait en l'air, et le faisait retomber sur les épis, un murmure d'approbation courait parmi les paysans, murmure qui croissait à mesure que le seigneur, avec une cadence admirable et une force d'athlète, réitérait les coups, sans plier un instant, ne le cédant en rien au plus hardi de ses gars. Sa chemise ouverte découvrait sa large poitrine, blanche et saillante, que le travail colorait de tons rosés ; ses manches, relevées jusqu'au-dessus du coude, permettaient de voir les puissants biceps que l'exercice gonflait et déprimait tour à tour. Et lorsque le battage était terminé et qu'il ne restait plus un grain dans les épis couchés, don Pedro, suant, fumant, mais la respiration libre et égale, s'appuyait sur son maillet, et criait d'une voix de stentor :

« Eh ! Qu'on apporte une jarre de vin ! Nous avons besoin de nous humecter les lèvres, nous autres bat-[illegible] ».

Et voici le dernier trait : don Pedro s'avance parmi les félicitations, ayant manifesté la vertu que le paysan admire par dessus tous les mérites des personnes distinguées, la force physique :

Don Pedro souriait, clignait de l'œil, caressait doucement la paille avec son fléau, avalait d'un seul trait le contenu de la jarre, sans omettre de prononcer auparavant les paroles sacramentelles : « Jusqu'au revoir, mon Jésus ! » et, après avoir accompli cette seconde prouesse, non moins remarquable que la première, il jetait sa veste sur ses épaules, remettait son chapeau sur sa tête, et assis sur les bottes de paille, il fumait en compagnie des autres travailleurs, avec une joie sereine et un intime orgueil.

Voilà, n'est-il pas vrai, un fragment de magnifiques Géorgiques. Et je nie point que çà et là une sorte de puissance épique éclate dans la glorification des instincts primitifs et des élémentaires ver-

de des campagnards où s'applique si heureusement Mme de Pardo-Bazan. Mais la sombre aventure de Manolita et de Perucho me semble assez gauchement déduite : et je vois bien qu'en cette figure d'adolescente, fille du seigneur de Ulloa, à demi abandonnée par son père, et qui court si librement les champs en compagnie du fils du majordome, je sais bien qu'en cette figure de vierge orgueilleuse et violente, Mme de Pardo-Bazan prétendit incarner tout le charme et l'ardeur, et la séduction d'une race livrée aux suggestions de la nature, loin des villes et de l'intrigue : je vois aussi que Perucho réalise la perfection de la vigueur, du courage, de la loyauté et de l'amour selon les lois d'un idéal optimiste et quasi rousseauiste : ces enfants s'aiment sans le savoir jusqu'au jour où le commandant Gabriel Pardo de la Lage s'en vient courtiser sa nièce ; incontinent les enfants s'avouent leur grand amour et se le prouvent ; or, Perucho, fils d'une servante et du seigneur d'Ulloa, se voit révéler son origine par Gabriel ; scène violente ; il s'enfuit, cependant que Manolita, désespérée, entre au couvent... Je vois bien, certes que Mme de Pardo-Bazan s'efforça de nuancer des crises d'âmes ; mais c'est par l'évocation d'une province, par l'évocation vigoureuse d'un peuple, par l'abondance de son observation, c'est par son réalisme surtout extérieur qu'elle séduit, et domine et retient son lecteur.

Et peut-être après tout ce roman n'est-il guère plus mal construit que tant d'informes récits de nos naturalistes.

Car Mme de Pardo-Bazan est, ou fut, naturaliste ; et si je ne l'ai point encore dit, c'est que son naturalisme ne se manifeste par aucune de ces truculences et de ces vaines violences où se plurent chez nous les émules de Zola : Mme de Pardo-Bazan fut l'une des premières gloires du naturalisme espagnol ; en cette excellente histoire de la littérature espagnole que traduisit M. Henry D. Davray, M. James Fitzmaurice-Kelly nous rappelle que l'auteur de *Mère Nature* fut « entraînée par le courant français ». Elle fut certes entraînée, mais n'abdiqua ni son tempérament, ni son désir d'indépendance : elle est naturaliste avec modération : quelque crudité de couleur ne l'effraie point ; elle montre qu'elle n'ignore point les brutalités de la vie, mais elle ne collabore point à cet évangile de la vilenie humaine, à cette bible du stupre et de la bestialité, que l'on s'efforcait ailleurs d'édifier et d'amplifier monstrueusement. Et c'est peut-être parce qu'elle sut s'affranchir des travers et des vices de l'Ecole, que ses œuvres survivent à la mode, et qu'il convient d'applaudir à la traduction d'un livre déjà vieux de vingt ans

*
* *

Non moins opportune, la traduction — fort élégante — du *Vieux Manoir* enchantera les admirateurs de la *Légende de Gosta Berling*, de *Jérusalem en Judéarlie*, des *Liens invisibles*, du *Livre des Légendes*, de ces œuvres ailées, si délicieuses par un mélange singulier de romantisme et d'observation, qui consacrèrent parmi nous la gloire de Mme Selma Lagerlöf. M. André Bellessort a retracé dans cette Revue l'étonnante carrière de cette romancière, et dénombré, avec une définitive précision, les traits d'une originalité surgie d'une immémoriale tradition de légendes et de fantaisie (1). On n'a point oublié que cette œuvre marqua en Suède l'apogée d'une protestation contre « les temps gris » de l'art et des Lettres, et donna tout son éclat à cette renaissance du lyrisme inaugurée par les Levertin et les Werner von Heidenstam : auprès de ces artistes délicats et de ces savants écrivains, Mme Selma Lagerlöf fut la voix inspirée, le truchement spontané, gauchement génial, de l'âme populaire, et de ces mélodies et de cette poésie qui sommeillent au fond des forêts bruissantes, au bord des lacs purs et calmes, sur les rives du skärgård, parmi les solitudes du plus poétique pays du monde. Jamais encore la fantaisie suédoise n'avait manifesté une plus libre allure ; les insuffisances de son art, ses ignorances, la fréquente incorrection de son style permettaient que l'on rangeât Mme Selma Lagerlöf dans la catégorie des inspirées, mais non point des gens de lettres. Avec elle, en elle triomphait l'une des plus magnifiques, des plus déconcertantes vertus du génie scandinave.

Or, parmi tous ces livres où s'ébat, et s'élance et étincelle une fantaisie inépuisable, le plus fantaisiste est peut-être le *Vieux Manoir* ; ou peut-être est-ce là, de tous les récits de Mme Selma Lagerlof, celui où l'on distingue le mieux l'irrisistible force qui la guide et l'entraîne, et dirige sa narration au mépris de toutes les prudences et de toutes les habiletés familières au commun des écrivains ; livre étrange, où ce qui nous surprend le moins, c'est encore cette contradiction : jamais Mme Selma Lagerlöf ne s'est plus complètement exprimée, jamais sans doute elle ne fut plus éloignée de la perfection littéraire. A quiconque voudra surprendre les plus intimes réactions, les premiers mouvements, la vie profonde de ce génie primesautier, le *Vieux Manoir* sera infiniment précieux. Livre étrange, désordonné, capricant, récit émouvant, qui de l'humble réalité bondit aux étoiles, et nous étonne par la soudaineté de ses changements à vue, cet incessant va-et-vient

(1) Voir *Le romancier suédois Selma Lagerlöf*, Revue Bleue, 7-14 novembre 1908. — (2) *La Suède*. Perrin

du monde terrestre aux royaumes de la chimère, et nous ravit par cette entente des sentiments les plus secrets et les plus délicats. Livre indéchiffrable à quiconque n'entend point la poésie, mais où le lecteur averti et vraiment sensible saura découvrir les plus subtils aromes de cette sagesse latente au fond des cœurs.

Histoire d'un fou, histoire d'une folie, où il n'y a de logique que la démence de cet infortuné Gunnar Hede : histoire démente et toute remplie d'éclatantes vérités. Démence, raison, on craint parfois de ne plus distinguer; c'est un jeu périlleux ; la qualité si pure de l'émotion rassure et fait que l'on surmonte toutes inquiétudes.

Gunnar Hede devint fou, parce qu'il perdit la faveur de sa fiancée au lendemain d'une fâcheuse spéculation : ce Dalécarlien est passionnément attaché à son domaine familial de Munkyttan ; étudiant à Upsal, il a abandonné livres et études pour sauver du désastre sa fortune, et d'abord ce Munkyttan, orgueil de trois générations de Hede ; il paie ses dettes en reprenant le métier de colporteur qui enrichit son aïeul... mais sa folie s'aggrave; il n'est plus, au long des interminables chemins forestiers, qu'une sorte de vagabond, méprisé et craintif, et qui ne se souvient plus d'avoir été un monsieur. A peine consent-il à de brefs séjours en ce Munkyttan à demi abandonné, où sa mère pleure, farouchement solitaire, les rêves évanouis.

Or, Gunnar Hede adore la musique, et ne se sépare jamais d'un violon qu'il sut faire vibrer naguère en virtuose ; il adore la musique et se souvient vaguement d'avoir joué tout un après-midi dans les cours upsaliennes son répertoire en compagnie d'acrobates de passage ; une fillette misérable suivait avec ravissement le déroulement des valses lentes et des chansons joyeuses ou tristes ; une fillette, une orpheline, la gracieuse Ingrid... Comment le lamentable Hede, quelques années plus tard, retrouve sur sa route Ingrid, comment il l'arrache à la tombe où des parents adoptifs la couchèrent, enterrée vivante, comment Ingrid débarque à Munkyttan et s'y console de dures épreuves parmi des songes divinateurs... (seule Mme Selma Lagerlöf pouvait tisser cette trame d'abracadabrantes aventures, je ne me risquerai point à vous l'expliquer. Mais l'admirable, c'est le miracle d'un double amour, dévotion infiniment timide d'une jeune fille à son cher souvenir, lueur tremblante en l'âme obscure d'un fou ; la musique est comme le lien secret de ces deux êtres, la douce lumière qui dissipera les ténèbres et la terreur où languit Gunnar Hede. Par la musique, Ingrid reconquerra Hede et le rappellera à la plénitude de la raison et de l'amour.

C'est la folle histoire d'une folie; mais que de haltes délicieuses en cette course à l'abîme ! quelle compréhension des humbles âmes, quel sens des secrets frémissements; quelle entente de l'humilité, quels poèmes de douceur et de tendresse, quelle compassion, quelle vibrante et intelligente charité ! La rudesse et la méchanceté des hommes ne nous sont point dissimulées; mais le ton égal du récit n'en est point altéré; on ne s'appesantit point aux vains spectacles de la violence et de la grossièreté. On préfère vivre et atteindre une plus profonde réalité... La nature elle-même s'humanise et semble nous avertir de l'émoi des cœurs; un lyrisme naturiste enveloppe d'une vibrante atmosphère ce conte d'amour et de folie : avec quelle simple aisance !

Rien n'est plus certain, le soleil aime pardessus tout les places ouvertes devant les petites églises de campagne. N'a-t-on pas remarqué qu'on ne voit jamais tant de soleil que devant une petite église blanchie à la chaux, pendant la messe ? Nulle part ailleurs, les rayons ne tissent un pareil filet de lumière ; nulle part l'air n'est ainsi suspendu, immobile et comme respectueux. Le soleil monte la garde pour qu'on ne s'arrête pas à causer sur le parvis. Il veut que tous entrent et que tous écoutent le prêtre. Voilà pourquoi il laisse tomber cette abondance de rayons...

Il y a de l'humour en cette simplicité: il y a de la fantaisie dans la plus simple ligne tombée de la plume de Mme Selma Lagerlöf. Il y a de l'humour, et de la fantaisie, et de l'émotion toujours, en cette description du somnolent domaine de Munkyttan, et de l'apparition de la Dame du Chagrin, et des lents progrès de Hede vers la raison, en mille scènes évoquées çà et là... Mme Selma Lagerlöf peut bien lâcher la bride à son imagination, et nous étonner aux excentricités de son capricieux génie ; il lui est interdit de ne point se révéler jusque dans ses erreurs, poète, je veux dire grand poète.

[illegible]

Chronique des Livres

DIVERS

C'est un recueil auquel [illegible] le plus [illegible] accueil, que celui où se trouvent réunies diverses pièces relatives à la création, en France, de l'Enseignement des Jeunes filles et les allocutions prononcées lors du *[illegible] des Lycées et Collèges [illegible] normale de Sèvres* (1).

(1) Bel album [illegible] composé par la Revue l'*Enseignement [illegible] Filles*, 1911. Librairie Félix A[illegible]

En plein relèvement national succédant au désastre de 1870-1871, les Républicains ayant conquis, par leur [illegible] leur [illegible], le pouvoir, il apparut à quelques-uns d'entre eux qu'il fallait assurer aux jeunes filles une éducation intellectuelle vraiment forte. C'était le moyen d'ouvrir plus complètement la nation à la culture et aux idées modernes, à la discipline critique; et c'était assurer la continuité de l'œuvre d'instruction nationale — car on sait quel rôle prépondérant la famille française accorde à la mère, dans la formation spirituelle des jeunes gens, et combien l'influence de l'épouse est sensible, par la suite, sur l'orientation civique de ces mêmes jeunes hommes!

Il importait qu'une élite féminine, de plus en plus nombreuse, comprît toute la noblesse de la régénération intellectuelle tentée, dans toutes les classes de la nation, par le nouveau régime, la nécessité de cette diffusion des notions scientifiques : et, pour cela, qu'elle en ressentît elle-même les bienfaits.

Peu d'idées sont aussi généreuses et fécondes, que celle qui présida à la création de l'Enseignement secondaire des jeunes filles. Il n'était point aisé, cependant, de la faire triompher : tant elle paraissait neuve et hardie, tant il semblait dangereux à de bons esprits, trop traditionalistes, de secouer cette sorte d'indifférence, de demi-léthargie, où demeurait depuis des siècles l'intellect féminin.

Un homme de mérite s'en fit le champion : M. Camille Sée. Il fut le promoteur, il fut le rapporteur, il fut l'heureux auteur des deux lois qui en établirent la réalisation pratique : la loi du 21 décembre 1880, par laquelle a été fondé l'enseignement secondaire des jeunes filles, et la loi du 26 juillet 1881, par laquelle a été instituée l'école normale des professeurs-femmes. Il lui a été donné depuis lors — satisfaction combien rare! — d'assister au développement magnifique de cette magnifique entreprise, alors si contestée, vouée disait-on au pire insuccès — et qui a essaimé, à l'heure présente, par toute la France, 50 lycées et 78 collèges, fréquentés par 35.000 jeunes filles.

« Elle saura d'ailleurs, cette institution devenue majeure, écrit M. Lucien Poincaré, directeur de l'Enseignement secondaire, s'adapter aux besoins nouveaux, que la pratique fait connaître; elle n'ignore pas que, dans un monde où tout évolue, rien n'est immuable; qu'il n'y a pas de vie durable sans amélioration constante... mais tout en admettant les transformations nécessaires, elle conservera fièrement la plus saine de ses traditions, et elle continuera à préparer des femmes à l'intelligence ouverte, au cœur haut placé et qui ne revendiquent pour elles qu'un seul droit, le droit au devoir. »

On distingue l'intérêt d'un recueil, qui rassemble les noms des hommes d'Etat et des éducateurs qui participèrent à cette grande œuvre, qui fait connaître leur pensée, qui expose les superbes résultats atteints.

— Car le « jubilé », célébré naguère — prétexte de ce recueil — fut également l'occasion d'un examen de conscience singulièrement satisfaisant! — « C'est bien là, écrit justement M. Lucien Poincaré, le livre d'or de l'Ecole de Sèvres, et des lycées et collèges de jeunes filles; mais c'est aussi le vieil et cher album de photographies, que l'on feuillette avec attendrissement et auquel, aux heures de découragement et de doute, on va demander le réconfort et l'affectueux conseil, qu'un être aimé semble vous donner avec un sourire un peu triste.

Sans nul doute, ce précieux recueil recevra auprès de tant de jeunes femmes, formées à la haute culture depuis une trentaine d'années, l'accueil le plus empressé, le plus cordial.

*
* *

Les *Etudes et Discours* de M. Sabatier, ancien président de l'ordre des avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation, seront fort goûtés des nombreux esprits qui ne séparent point le culte du Droit de celui des Lettres (1). Car ils sont à la fois savants et élégamment écrits. Ils ont trait à des sujets divers, quoique apparentés tous à la discipline juridique : les origines du Code civil; la création de l'ordre des avocats, leur éducation professionnelle et morale, l'éloquence judiciaire sous le second Empire, le Concordat et la souveraineté indépendante du Saint-Siège, etc... Les indications inédites, les réflexions personnelles agrémentent ces exposés, ainsi celui où se trouve finement analysée la « psychologie juridique de Napoléon ».

« Napoléon appuiera surtout l'influence romaine, parce que c'est l'esprit romain qui le domine, ou, si vous aimez mieux, l'esprit classique ; car esprit romain et esprit classique sont une seule et même chose. Esprit romain et esprit classique ont pour caractère commun le goût de l'ordre, de la grandeur, de l'harmonie puissante en toutes choses, dans les arts, dans les monuments, dans le gouvernement et dans les lois; et ce caractère n'appartient-il pas, au premier chef, à celui que Henri Heine appelait le grand classsique ? »

*
* *

Sait-on que l'Indochine est celle de nos colonies, qui entretient le commerce extérieur le plus actif? Son importance nous doit inciter à nous enquérir avec précision de ses richesses naturelles, afin d'accroître cette mise en valeur, déjà si avancée et si lucrative.

Voici un ouvrage qui rendra aisé cet examen minutieux : l'*Indochine française* de MM. H. Russier, et H. Brenier (2). C'est une description de la vaste péninsule située au sud-est de l'Asie, entre l'Inde et la Chine : de son relief, de son littoral, de son climat, de ses fleuves, de sa faune et de sa flore. C'est une étude des diverses populations qui l'habitent : Anamites, Thaï, Cambodgiens et Chams, Chinois, tribus sauvages. C'est un inventaire de ses gisements miniers, de ses ressources forestières, de ses cultures et de ses industries. C'est enfin un exposé de l'organisation et de l'œuvre françaises dans cette partie de l'Asie.

---

1. Librairie Hachette et Cie, 1911.
2. Vol. in 18 de 3[illegible] p. avec [illegible] gravures et 4 cartes hors texte. 1911. Librairie Armand Colin.

On ne peut rien souhaiter, on le voit, de plus complet sur notre opulente colonie : cet ouvrage la considère sous tous ses aspects, en conservant toujours le ton impersonnel et la concision un peu sèche d'un précis.

Il en marque le progrès industriel, le plus frappant pour nous autres occidentaux, qui distinguons mal de hautes cheminées d'usine dans l'élégant et grêle paysage oriental, si souvent décrit par nos écrivains. A la fin de 1906, écrivent MM. H. Russier et H. Brenier, la situation industrielle de l'Indochine se résumait dans les chiffres suivants: 200 usines actionnées par 26.400 chevaux-vapeur et dans lesquelles étaient employés 800 Européens et 55.000 indigènes, dont près de 2000 ouvriers d'art. »

Comme l'on comprend leurs conclusions optimistes! « On peut s'étonner, dans ces conditions, que l'ont ait déjà parlé si souvent d'abandonner l'Indochine. Ceux qui parlent ainsi ne se doutent certainement ni de la somme ni de la valeur des efforts accomplis dans ce pays par la France. Leur scepticisme ou leurs appréhensions ne sauraient décourager ceux qui, témoins ou artisans de tant de progrès, sont plus confiants dans l'avenir, et ont conscience, en travaillant pour l'Indochine, de travailler pour la plus grande France. »

* *

M. Victor Cambon, ingénieur des arts et manufactures, est de la lignée des enquêteurs, dont M. Jules Huret apparaît le grand maître. Sa plume est moins facile, moins littéraire que celle du célèbre journaliste, mais il a une compétence technique plus accentuée.

Son nouveau livre, *La France au Travail, Lyon, Saint-Etienne, Grenoble, Dijon,* (1) est de ceux qui ajoutent dans une forte dose, l'*utile dulci*. Il est de ceux dont il faut souhaiter la propagation, encourager la lecture, étant donné d'ailleurs que cette lecture n'est pas seulement réconfortante, mais qu'elle est d'un intérêt varié, et souvent distrayante.

C'est, en effet, la monographie de nos puissantes industries du sud-est : soieries de Lyon, mines et métallurgie de Saint-Etienne, vignobles de Bourgogne, exploitation de la « houille blanche » du Dauphiné, qu'a tentée cet auteur. Et cette monographie, très informée et très précise, est écrite dans un but de vulgarisation, sans aridité aucune. M. Victor Cambon s'applique à distinguer l'énergie, l'ingéniosité des hommes, plus encore qu'à décrire leur outillage. Car il croit, et il montre, que c'est avant tout de leur aptitude organisatrice, de leur génie pratique, que dépend le succès du commerce et de l'industrie.

On appréciera les pages alertes et pénétrantes où il fait la psychologie — d'ailleurs si tentante et bien souvent esquissée — des Lyonnais; où il dessine, en quelques traits justes et fermes, la silhouette des plus réputés d'entre eux. Peut-être montre-t-il à l'égard de leur ville, au point de vue architectural, une sévérité excessive. Mais on applaudira à ce jugement d'ensemble, très sûr : « Vertus d'un côté, défauts de l'autre font aux Lyonnais une moralité supérieure à la moyenne, parce que leurs mérites s'appliquent aux choses sérieuses, leurs travers aux superficielles; et, s'il fallait dire en quoi ils méritent le plus d'être loués, je répondrais qu'aucune place de commerce ne possède un crédit égal à celui de Lyon ». C'est que sa probité, sa loyauté scrupuleuses sont, de longues date, démontrées et reconnues.

Nous ne rendons pas suffisamment justice à la puissance laborieuse de maintes régions françaises. Nous ne la connaissons même pas. L'originalité, la valeur vraie de l'ouvrage de M. Victor Cambon, c'est de nous la révéler. Par quels moyens la fabrication lyonnaise, entre autre, résiste à la concurrence que lui font, avec d'énormes capitaux et une furieuse ardeur, la Suisse, l'Italie et l'Allemagne; comment elle réussit même à augmenter d'année en année son chiffres d'affaires; pourquoi elle maintient des exportations considérables, qui la placent au premier rang des industries françaises. Quelle résolution secrète et quelle tenacité, également, quel organe d'action ont permis à un chef-lieu quelconque de province, Grenoble, de se transformer soudain en une cité moderne, active, influente, productrice. Par quelle application admirable, d'autres villes comme Saint-Etienne, Le Creusot demeurent de grands centres de production et de richesse nationale : c'est tout cela, qu'expose excellemment M. Victor Cambon. — Malheureusement, ajoute-t-il, combien d'autres régions françaises restent dans l'inertie la plus complète! dont le châtiment est un lent déclin!

Puisse-t-il continuer avec la même conscience — et la même verve, car l'on découvre dans ses pages une grande variété d'aperçus, qui en raniment singulièrement l'intérêt — son enquête dans toute la France. On ne saurait, avec trop de force, appeler l'attention des Français sur l'œuvre économique, source de santé et de prospérité, de bien-être physique et moral, d'influence politique et intellectuelle.

Ce n'est plus par les armes, que se règlent les compétitions internationales : c'est par la lutte industrielle et commerciale. Et dans cette lutte, comme l'indique M. Victor Cambon en ses conclusions, l'Allemagne apporte une passion, une ambition, une puissance, dont nous n'avons pas l'idée!

* *

M. Hector Fleischmann s'est attaché à la réhabitation de Fouquier-Tinville. Est-il rien de plus séduisant, en histoire comme en philosophie, que de soutenir un paradoxe? Pour servir la mémoire de celui qui est, d'après lui, un grand méconnu, il publie les *Réquisitoires* de l'accusateur public près le Tribunal révolutionnaire (1). Ce sont tout au moins des documents à connaître, car ils sont fort propres à éclairer les dessous du grand drame de 1793, à indiquer la cause des terribles passions adverses. M. Hector Fleischmann rend donc, en publiant les plus significatifs d'entre eux, un réel service, dont il convient de le remercier.

1. Un vol. in-8° cu, 2[illegible] p., 20 planches hors texte, 1[illegible].

1. Coll[illegible] p., 1911. Li[illegible].

*
* *

M. Cunisset-Carnot réunit, dans un charmant volume, [illegible] sur [illegible] (1). Elles ont trait aux [illegible]pations rustiques, et surtout aux mœurs de notre faune française, durant les quatre saisons de l'année. Les oiseaux en sont les aimables héros, car l'auteur leur témoigne une prédilection, combien naturelle ! On relit avec plaisir ces pages, pleines de parfums sylvestres, où [illegible] — eût-on dit naguère — le masque gracieux d'une nymphe des eaux et des bois !

*
* *

M. de Lantivy-Trédion a fait, avec beaucoup de conscience, une enquête sur « les libertés régionales et la formation d'Etats provinciaux en Bretagne ». Il a obtenu des réponses explicites de la plupart des personnalités conservatrices de cette vieille province. Il les publie avec un commentaire critique, dans un livre intitulé *Vers une Bretagne organisée* (2). Ce faisant, il n'a point tort, car elles méritent d'être considérées. Beaucoup d'entre elles sont, comme les propres réflexions de l'enquêteur « distinguées », quoique formées d'un singulier mélange d'idées surannées et de tendances modernes. Il s'y trouve aussi des traits plutôt comiques :

« Je n'eus jamais d'enthousiasme, expose certain abbé, pour les expédients très légaux : discours, amendements, pétitions etc. Aujourd'hui, *j'en ai soupé* ; et l'un de mes étonnements les plus complets est de voir des gens intelligents y croire ou faire semblant d'y croire encore. *Nos adversaires sont de mauvaise foi, cela est archiprouvé.* Alors, qu'est-ce qu'on attend pour leur résister par des *arguments plus concrets* que les belles phrases? »

Et M. de Lantivy-Trédion d'opiner, sans ironie je le veux croire : « Ces graves, *sages et pieuses paroles* n'ont plus besoin de commentaire. Puissent-elles éveiller, de proche en proche, tous les échos de la vieille patrie ! »

La lecture d'un tel recueil n'est, on le voit, point ennuyeuse — et elle est instructive à tant d'égards !

*
* *

Contrat de travail et salariat, par M. Adéodat Boissard, professeur d'économie et de législation industrielle à la faculté libre de droit de Paris, est une étude approfondie, judicieuse, sur la réforme nécessaire de l'ancien « louage d'ouvrage », et les relations nouvelles à instituer entre le capital et la main d'œuvre, dans la production contemporaine (3).

A l'état de guerre actuel, marqué par la fréquence et la violence des grèves, l'auteur entend substituer un « régime de paix, » fondé sur la pratique des conventions collectives; pratique propre à assurer : « le rétablissement de l'égalité contractuelle des parties, la limitation de la concurrence entre ouvriers et entre patrons, la mise en contact, périodique et régulière, des divers collaborateurs de la production économique. »

A cet ouvrage s'oppose une sorte de manifeste, de pamphlet, dont le titre indique nettement l'esprit : *Les Droits du Travail, l'Homme ne veut plus du salariat*, par M. Ernest Lesigne (1), qui est dédié — dédicace fort légitime : « Aux associations ouvrières de production. »

*
* *

La fraude successorale par le procédé du compte joint, de M. René Depuichault, a trait à cette sorte d'émigration des capitaux, effrayés par l'élévation des droits successoraux, à laquelle nous assistons en France depuis quelques années (2). L'auteur indique le moyen par lequel cette évasion dans les banques étrangères — et la transmission aux héritiers — s'accomplissent loin du fisc, en toute sécurité. Son exposé est fort bien documenté et fort bien fait. Souhaitons qu'il convainque le législateur, plutôt que les capitalistes, et qu'il contribue à prévenir l'excessive majoration de droit successoraux, dont nous sommes à nouveau menacés.

Signalons également, dans l'ordre économique, l'ouvrage de M. Albin Huart sur *Les Ports de Commerce français* (3), où se trouvent d'utiles données documentaires.

*
* *

M. Maurice Rondet-Saint est un ardent partisan — à juste titre — de notre expansion maritime. Pour rallier de nombreuses adhésions à cette grande cause, il en expose la raison dans un livre intitulé : *L'avenir de la France est sur mer* (4). Son argumentation est assez confuse et fantaisiste. Un chapitre est consacré à la « question du mal de mer, » qui, paraît-il, est un empêchement sérieux au développement de notre puissance navale. Un autre à « Paris port-de-mer, » d'où dépend en grande partie, nous apprend-on, notre avenir maritime... Mais les intentions de cet auteur sont, répétons-le, excellentes.

M. Georges Meunier divulgue sous ce titre, *Ce qu'ils pensent du merveilleux*, les opinions de nos grands écrivains touchant les phénomènes, si curieux, de spiritisme, télépathie, divination, etc... Son recueil est attrayant. Il en résulte que « le merveilleux » laisse notre élite intellectuelle plutôt indifférente et sceptique (5).

JACQUES LUX.

---

(1) Un vol. [illegible] Pierre Roger, éditeur.
(2) Vol. in-18 jésus de [illegible]. Nouvelle Librairie Nationale.
(3) Un vol. [illegible] éditeur.

(1) Petit vol. de [illegible] p. [illegible] politiques et sociales, Marcel Rivière et Cie.
(2) Un vol. in-16 de [illegible] p. 1911. Félix Alcan, éditeur.
(3) 1911. Berger-Levault.
(4) 1911. Plon Nourrit et Cie, éditeurs.
(5) 1911. Albin Michel, éditeur.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 2 — 2e SEM. 49e ANNEE 8 JUILLET 1911

LE TROUPIER RUSSE

RÉCIT D'UN OFFICIER

Mon interlocuteur est un officier qui, pendant la dernière campagne, a reçu deux blessures à la jambe et au cou. Son visage est large et camus, sa barbe blonde et ses moustaches peu fournies. Comme il n'a pas l'habitude de porter un costume civil, il examine constamment ses vêtements et, de ses doigts tremblants, il arrange sans cesse sa cravate noire où une épingle étincelante est piquée. Il a une petite toux suspecte; les muscles de son cou sont tendus et sa grosse tête s'incline à droite, comme s'il écoutait avec attention on ne sait quoi. Dans ses yeux voilés par la fatigue brille une clarté inquiète; ses lèvres sont frémissantes, sa voix rauque trahit l'angoisse; il parle avec nervosité, d'une manière saccadée, et sa main droite s'agite en l'air continuellement.

— C'est merveilleux! s'écrie-t-il, en posant la main sur la table. C'est merveilleux! Mais, que voulez-vous? je n'y crois pas!

Relevant la tête, il fend l'air de la main, comme s'il coupait quelque chose, et il continue, d'un ton convaincu :

— Il y a onze ans que je suis dans l'armée, et je l'ai vu, votre peuple, à des milliers d'exemplaires, âgés de vingt à vingt-six ans, l'âge viril par excellence, vous en conviendrez? Eh bien, je ne crois pas en lui!

Il me regarde fixement, avec un sourire triste et pénible.

— Vous croyez que je vais l'accuser d'être bête Oh! non! pas du tout, il ne l'est pas. On y rencontre des gaillards très bien doués, oui, très bien doués. Les Tartares eux-mêmes, ainsi que les différentes races qu'on trouve dans nos régiments, sont loin d'être bêtes et, mêlés aux Russes, ils se façonnent vite et pour le mieux. Mais tout cela, c'est un peuple qui ne sent pas la terre sous ses pieds, — non pas au sens que les socialistes donnent à cette expression, mais — comment m'exprimer? — en esprit pour ainsi dire. Il n'a pas le sentiment de la propriété, comprenez-vous? Il ne sent pas, comme les autres peuples le sentent, que la terre nationale est à lui. Le paysan russe travaille mal, la chose est prouvée, il sait lui-même qu'il travaille mal et qu'il peut faire mieux. Et pourquoi un homme qui ne sait ni ce qu'il est, ni où il est, ni ce qui lui arrivera demain, travaillerait-il bien? Pourvu qu'il ait de quoi manger, peu lui importe le reste. Il ne vit pas, il se nourrit... Rien de plus!... Pardon! permettez-moi d'achever!

Il avait levé les deux bras vers le ciel et gonflé les joues; il garda le silence, un instant, comme s'il eût prié dans son angoisse.

— Je sais ce que vous vouliez dire : l'instruction, la culture, etc. De quelle nécessité sont-elles à un homme qui n'a pas de foyer, et dont la profession est manuelle? Il ne songe à rien, il ne désire pas apprendre, il n'a pas besoin de cela... il n'en a pas besoin!

Il avala un verre de vin coupé d'eau et continua rapidement, comme une personne fatiguée qui se déshabille à la hâte pour se coucher :

— Le peuple russe tout entier est nihiliste. C'est exagéré? Non, c'est la vérité. Il ne croit à rien. Rien

au battoir à l'existence : c'est une matière impropre à la construction d'un but. On n'en peut rien faire malgré tous les efforts. C'est du gravier, quelque chose de fragile et qui restera fragile à jamais ...

On sentait que l'officier avait médité longuement le sujet dont il parlait, et, quoique ses paroles fussent effacées, impersonnelles et surannées, il y avait dans sa voix et dans chacun de ses gestes cette force de conviction que donnent les nombreuses nuits d'insomnie, et la nostalgie d'une chose qu'on désire passionnément et dont on n'a peut-être qu'une vague conscience.

— Je crois que j'ai vu le peuple incarné tout entier dans un individu allégorique, un soldat de réserve, originaire de Novgorod, — reprit mon interlocuteur, le cou tendu, les yeux à demi fermés. C'est un fait étrange, mais qui arrive parfois: un être traverse un jour votre route et l'on se souvient de lui toute la vie, sans qu'on sache pourquoi. C'est ce qui eut lieu cette fois-là. Au moment de la mobilisation, je me trouvais à Staro Rouss, sur le quai de la gare. Tandis qu'on plaçait les soldats dans les wagons, les femmes se lamentaient, les ivrognes criaient et ceux qui n'étaient pas ivres faisaient une mine comme si on allait les écorcher. On voyait du coup que le peuple — le peuple, vous comprenez — se préparait à défendre sa patrie contre l'ennemi perfide, etc. Diable! Parmi ces visages de carême, j'en remarquai un: c'était celui d'un authentique Grand-Russien; poitrine, barbe, bras, tout en lui était énorme, son nez atteignait la dimension d'une pomme de terre ; il avait des yeux bleus et un air placide. Que le diable l'emporte! Il avait l'air de quelqu'un qui sait avec certitude que rien de bon ne peut arriver, que rien de bien n'arrivera jamais! Il tenait par l'épaule sa femme qui pleurait; le visage gonflé par les larmes, et d'une voix sépulcrale, mais tranquillement — tranquillement, vous dis-je — il lui donnait des instructions sur la vente de la récolte, etc. On le voyait, il ne nourrissait aucun espoir de retour, et, pour lui, il ne s'agissait pas d'une mobilisation, mais d'une liquidation: celle de sa vie tout entière! C'était fort agréable à voir, la résignation avec laquelle cet homme s'en allait à la guerre, au combat! Comprenez-vous cela, dites? L'union de l'eau et du feu donne naissance à la vapeur, mais celle de la résignation et de la lutte, c'est le pur néant! Je dis à cet homme: — « Mon ami, tu es bien calme! Tu t'en vas à la guerre et tu ne manifestes aucun enthousiasme! Il faut avoir l'esprit plus martial, et partir avec l'espoir que nous serons vainqueurs et que l'armée russe se couvrira de gloire. Il faut faire son devoir avec feu, avec passion! C'est pour la patrie... » — « Nous le comprenons bien, mon officier, me répondit-il. Nous sommes prêts à faire tout ce qu'on nous commandera. » — « Mais toi, lui dis-je, toi personnellement, tu souhaites la victoire de notre armée? » — « Oh! quant à moi, la victoire m'importe peu; à mon avis, il serait même préférable de ne pas se battre du tout! » A ce moment, un sous-officier survint qui le poussa dans un wagon.

*
* *

Mon interlocuteur s'agitait d'une façon presque maladive; des taches cramoisies s'étaient formées sur ses joues, tordues par des contorsions nerveuses: dans ses yeux, une douleur indomptable flambait et sa main droite battait l'air, comme l'aile cassée d'un grand oiseau blessé.

— Je rejoignis à Tchéliabinsk la compagnie à laquelle j'étais affecté et dont, à ma grande surprise, le soldat de Novgorod faisait partie. A mon arrivée, je feignis, je ne sais pourquoi, de ne pas le reconnaître. Mais lui, il me reconnut du coup et me dévora de ses yeux bleus tranquilles. C'était désagréable. Il est évident que la discipline, la soumission complète au chef est indispensable, mais encore faut-il que le soldat y mette un peu de son âme, de sa raison, qu'il ne se repose pas entièrement sur son chef, qu'il ne se comporte pas comme s'il était un enfant... Bref, il faut que le soldat soit vivant, qu'il soit un homme, dans la mesure du possible! Car, voyez-vous, quand deux cents et quelques paires d'yeux bleus vous regardent et que tous semblent vous dire tacitement : « Fais de moi ce que tu voudras, peu m'importe!... » cela ne vous semble pas drôle! Du coup, vous êtes chargé des pesantes chaînes de la responsabilité : vous êtes responsable de tous et de chacun... Pour supporter un pareil état de choses, il faudrait être un Napoléon, un de ces hommes bien trempés, à qui tout est indifférent et qui ne distinguent ni les unités ni les centaines. Mais il est au-dessus des forces d'un homme médiocre d'être ainsi considéré par deux cents êtres adultes, même s'il vit pour sa patrie. J'aime la Russie, je l'aime sincèrement, je vous le jure, je la voudrais glorieuse, riche, heureuse : je suis prêt à tout pour qu'elle le soit... Mais que puis-je faire ? Je suis un être moyen; je sens parfois avec une netteté étonnante que je n'ai point de tête, point de cerveau... Vous me comprenez ? Cela n'est pas risible. Ou plutôt, cela peut paraître risible à un idiot ou à un coquin, et, malgré tout, les idiots et les coquins ne forment pas encore la majorité de la population de l'empire russe. Oui, il me semble que j'ai dans la tête quelque chose qui s'agite, comme un chat qui, jouant avec des fils gris, les aurait embrouillés! Est-ce risible,

cela ! Ah ! monsieur ! Vous ne sauriez croire combien j'ai parfois pitié de moi et de l'humanité tout entière ! Je suis conservateur, je ne crois pas à l'Europe... d'ailleurs, je ne sais pas à quoi je crois. Je suis un simple conservateur, un membre des Cent-noirs, à en croire les journaux. Quelquefois, il me semble soudain que je suis le plus hardi des révolutionnaires... oui ! Un révolutionnaire, parce que j'ai pitié de tout le monde, de ces gens médiocres et stupides qui font des révolutions, des pogromes et se rendent coupables de mille actions répugnantes, dans les deux camps, à droite comme à gauche. Je le vois nettement : tout cela est bâti sur du sable, ou en l'air. En Russie, il n'y a pas de fondement moral, pas de terrain sur lequel on puisse construire des palais de la Raison, des forteresses d'espoir et de foi... tout est mouvant, vacillant, c'est un gravier stérile. On aimerait dire aux autres : « Frères, que faites-vous ? » Mais s'ils allaient vous demander ce qu'il faut faire, que leur répondre ? On se tait et on meurt de chagrin. Et l'on sent son cœur étreint d'une souffrance si épouvantable, qu'on voudrait crier, hurler, se frapper la tête contre un mur. Et le mur, c'est un corps humain, vivant, et dans le cas dont je vous parle, c'est ma compagnie...

*
* *

Je m'en allai donc avec elle à travers la Sibérie. Quels braves gens, et sérieux ! Ils étaient un peu tristes, accablés : c'était naturel, admissible, je le comprenais, mon Dieu ! Ils discutaient fort judicieusement de tout ce qui concernait la campagne, ils connaissaient leur affaire à fond. Mais tout de suite apparaissait ce nœud coulant inévitable, cet anneau irrésistible du nihilisme, du fatalisme oriental.

Les wagons étaient sales, pleins de fumée et d'ordures ; si on n'attirait pas leur attention là-dessus, les soldats ne le remarquaient pas ; ils perçaient des trous dans les bancs, grattaient la peinture des parois et crachaient n'importe où. En tout, ils se conduisirent d'une manière déplorable : dans les gares, ils arrachaient les couvercles des tonneaux d'eau, en les faisant claquer de toutes leurs forces, Dieu sait pourquoi ? Ils cassaient les arbres, salissaient tout ce qu'ils pouvaient, abominablement : en général, on eût dit des étrangers, des hordes en pays conquis. Ils semblaient n'être que de passage. Oui, de passage ! En route, j'eus l'occasion de converser avec eux ; et j'en avais envie ! Car, comme ma destinée était de vivre et de mourir avec ces gens-là, mon devoir était de les guider dans la lutte contre l'ennemi, etc... « — Ainsi, camarades, leur dis-je, nous allons défendre la Russie. » Ils me regardèrent attentivement, mais ils avaient des yeux loin-[illegible] « Comprenez vous ce que c'est que la Russie, la patrie ? » — « Parfaitement ! » répondirent quelques-uns. — « Qu'est-ce que la patrie, Schvétzof ? » c'était l'homme aux yeux bleus de Novgorod. Pas de réponse. « — Eh bien, sais-tu ce que c'est que la patrie, Schvétzof ? » — « Pas du tout, Votre Noblesse ! » répliqua-t-il. On sentait qu'il disait la vérité, de par le diable, on sentait qu'il était sincère. Je le lui explique. A parler franc, je n'avais pas non plus réfléchi à cela jusqu'alors. La Russie, c'était la Russie, et voilà tout. Il y avait telles et telles frontières, une maison régnante, une armée, etc. Mais je n'avais pas été plus loin. Je n'avais jamais eu l'occasion de penser que l'armée était formée du peuple ni de me demander ce qu'était le peuple en son organisation mentale. « Le peuple russe est débonnaire et blond », — cela je le savais, naturellement, mais il ne m'était pas venu à l'idée, qu'il n'était pas blond en sa totalité, ni tout à fait débonnaire en son ensemble. Arrivés dans une gare où nous attendions d'être transportés plus loin, je me mis à parler de la Russie, de ses visées dans l'Océan Pacifique : j'avais lu les journaux et je savais une ou deux choses sur l'Océan Pacifique, à ce moment-là. Je parlai. Quand j'eus fini, je demandai : — « Avez-vous compris ? » — « Parfaitement, votre Noblesse », me répondent ces Russes, obligés de se rendre sur la côte de l'océan Atlantique ; ils répondaient d'une manière unanime et je sentis qu'ils mentaient : ils n'avaient rien compris, et le sujet ne les intéressait absolument pas. Schvétzof, lui, montrait avec ostentation, qu'il n'avait pas compris : de ses yeux bleus il m'acculait dans un coin : je devinai qu'il voulait me demander quelque chose, mais qu'il n'osait pas. « — As-tu compris, Schvétzof ? » — « Non, Votre Noblesse ». — « Pourquoi ? » — « Voilà, Votre Noblesse : si on prenait la terre tout entière, comme si c'était un district, quand même les villages sont différents, les paysans sont les mêmes partout, et, si les villages marchent l'un contre l'autre pour se battre à coups d'épieux, ce sera une vie impossible pour tout le monde et personne n'y gagnera rien ».

L'officier se prit la tête et se mit à gémir en se balançant.

— Que c'est bête ! A votre point de vue, c'est peut-être très débonnaire et chrétien, mais c'est tout de même barbare et hypocrite ! Car il mentit, ce Schvétzof ! Et je sentis que ses camarades le comprenaient et qu'ils me regardaient en ayant l'air de dire : « Hein, frère ? Qu'en penses-tu ? » Ils m'étaient étrangers, ils m'examinaient avec des yeux étrangers.

Bref, je vis bientôt très clairement que j'allais me battre en compagnie de gens qui ne savaient pas pourquoi il fallait se battre. Je devais leur insuffler l'esprit guerrier... c'était mon devoir ! Et eux, ils ne croyaient à aucune de mes paroles et il semblait que chacun d'eux nourrissait au fond de son âme la conviction que cette guerre, c'était moi qui l'avait commencée, que c'était à moi qu'elle était indispensable, et à personne d'autre. Parfois j'avais grande envie de les injurier ; et surtout ce Schvétzof si placide qui me regardait... et se taisait. Il se taisait, mais il avait l'air prêt à tout. Et ses yeux semblaient me dire : « Je ferai tout ce que tu me commanderas, tout ce que tu voudras ; moi, je n'ai besoin de rien, je ne sais rien : c'est toi qui dois répondre de moi. »

Et c'est avec ces gens prêts à tout faire sur l'ordre d'autrui, que je tombai dans la mêlée ; notre bataillon couvrait la retraite sous Moukden ; ma compagnie et moi, nous nous cachions derrière les arbustes et dans les trous, au bord d'une stupide petite rivière. Au loin, sur l'autre rive, rampaient les Japonais, des gens très tranquilles, eux aussi, mais, pour eux, la tranquillité naissait de la conscience, de l'importance de leur tâche, tandis que, pour nous, le devoir, c'était de reculer avec le moins de pertes possible.

— Économisez vos cartouches ! dis-je à mes hommes.

Ils m'obéissent, sales, déguenillés, fatigués, ils restent couchés et regardent avec une indifférence indicible l'ennemi qui franchit l'espace, chaîne après chaîne, rapide et agile comme une bande de souris... On ne sait où, derrière nous, l'artillerie tonne ; à droite, des salves retentissent ; bientôt, c'est notre tour ; le bruit est infernal, les nerfs sont émoussés ; j'ai mal à la tête et je suis tout brûlant ; je me consume lentement, douloureusement, dans une colère désespérée, morne, sans issue.

Derrière moi, j'entends la voix calme et convaincante de Schvétzof :

— Ils sont légers, leurs armes sont bonnes, et, surtout, ils sont chez eux ; ils connaissent tout ici, chaque trou, chaque monticule : comment pourrait-on lutter contre eux ?

Et il reprend :

— Quand il est à sa place, l'homme est fort ; quand on est chez soi, dans sa patrie, on est invincible !

Les autres soldats approuvent, en reniflant et en grognant, les raisonnements de Schvétzof.

Alors je lui ai dit, que s'il ne finissait pas, je le... et je plaçai mon revolver sur son visage de bois. Ses yeux bleus s'écarquillèrent de chaque côté du canon et il me répondit :

— Pourquoi Votre Noblesse prendrait elle cette peine, les Japonais s'en chargeront bien !

J'étais honteux et je n'aurais pas su comment sortir de cette situation stupide, si je n'avais reçu à ce moment-là l'ordre de reculer encore. Nous reculâmes, comme nous étions venus, sans tirer un coup de fusil ; en général... ma compagnie joua pendant quelque temps un rôle étrange... on nous faisait sans cesse aller d'un endroit à l'autre, sans but et sans utilité. Nous marchions, affamés, assourdis, fatigués, en regardant voler les Cosaques, bondir l'artillerie, passer les convois de la Croix-Rouge... C'était un beau spectacle !

La nuit tombait. Nous étions couchés sur un monticule. Les Japonais grimpaient vers nous. Ils grimpaient sans se presser, semblait-il, mais ils avançaient réellement, surgis de toutes parts, sans s'arrêter. J'aperçus alors — ainsi que dans un rêve — un détachement qui venait dans notre direction par les champs, et, au flanc droit, je vis une lueur briller soudain et éclairer un visage rond de Mongol. C'était un Japonais qui fumait ! Pourquoi s'était-il mis à fumer ? je ne sais. Etait-ce pour montrer à ses soldats combien il était brave, ou était-il devenu fou de peur ! Bref, il fumait ! De tous côtés éclataient des salves — ma compagnie s'en mêla aussi, naturellement, — tandis que les Jaunes continuaient à avancer, avec, semblait-il, une lenteur excessive. On eût dit que tous savaient leur victoire certaine, infaillible, et qu'ils n'avaient pas besoin de se hâter ! Pourtant, la réalité était tout autre, mais ce fut mon impression d'alors. Et la maudite cigarette, dans l'obscurité, scintillait avec un éclat égal et audacieux. On sentait qu'elle faisait plaisir à l'homme. Nous la prîmes comme cible ; je conseillai à mes hommes de tirer plus bas pour atteindre la poitrine, et envoyer du plomb dans le ventre de ce téméraire ! Mais la cigarette était sans doute consumée ; l'homme la jeta, car un trait lumineux décrivit un arc en l'air. Vous trouverez peut-être que ce sont des bagatelles, des niaiseries. Si peu remarquable qu'il paraisse, ce simple fait suffit à me prouver que je n'aurais pas eu le calme nécessaire pour me mettre à fumer au moment de commander : « A la baïonnette !... » J'étais étranger à mes hommes ; ni la peur de mourir ni la certitude de vaincre ne nous rapprochait, nous appartenions à des races d'esprit différent ; eux, ils étaient des soldats, moi, j'étais leur chef, et voilà tout. Je ne les comprenais pas, ils ne me comprenaient pas, nous n'avions pas pitié les uns des autres ; à parler franc, nous ne nous aimions pas et nous avions un peu peur les uns des autres...

(*A suivre.*) MAXIME GORKI.

LETTRES DE RICHARD WAGNER A DES AMIES (1)

A la comtesse de Pourtalès.

Très honorée amie,

Votre acquiescement et votre bonne lettre n'ont fait que me rendre honteux et confus.

Cependant, je vous remercie notamment de ce qu'il vous soit possible de vous occuper de moi aussi sérieusement et avec une pareille compréhension. Je puis donc me permettre de vous donner des renseignements plus précis au sujet de ma situation, d'autant plus que votre bon cœur en exprime, de lui-même, le désir.

Le « réglement de ma situation » ne peut, en premier lieu, signifier qu'une chose : avoir le nécessaire pour un certain temps, de façon que ma femme et moi puissions subsister. Je ne possède pas la moindre fortune ; depuis treize ans, je n'ai aucun revenu régulier ; depuis deux ans, pas de revenu du tout. Les années, au cours desquelles j'ai vendu (en échange d'honoraires insignifiants), une à une, les partitions de mes anciens opéras aux théâtres d'Allemagne, je les ai consacrées, puisque je parvenais à subsister, à la création de quatre œuvres nouvelles. Depuis que je dépends du revenu de ces œuvres, je lutte contre la difficulté de mettre sur pied de bonnes premières représentations. L'été dernier la princesse de Metternich m'a sauvé, par ses démarches, de mon effroyable situation à Paris. Après cela, l'automne passé, une tentative pour arriver à une première représentation de *Tristan* n'a point réussi. Dans l'impossibilité de subsister durant l'année qui s'écoula avant le renouvellement de la tentative à Vienne, je traçai le plan de ma dernière œuvre et persuadai un éditeur de me faire immédiatement les avances d'argent nécessaires pour me permettre de travailler. La résolution de me tirer ainsi d'affaire était facilitée et rendue possible par l'espoir qu'on me donna, à Vienne, de trouver à Paris, dans l'hôtel de la princesse de Metternich, une convenable hospitalité. Le prince ayant été empêché brusquement, par suite d'affaires de famille, de me recueillir à Paris, mes plans financiers se trouvèrent anéantis. Déjà, j'ai été obligé d'épuiser la bienveillance de mon éditeur pour subsister pendant l'hiver, de sorte que, en ce moment, cette ressource n'existe plus pour moi.

Comme je voyais bien qu'il me serait impossible d'œuvrer dans des conditions pareilles, dépourvu de secours efficaces, je me suis adressé au Grand-duc de Bade, l'automne dernier. Il me répondit qu'il serait difficile de m'accorder ce que je désirais; cependant, lors de ma visite, en février dernier, il me pria instamment de lui indiquer de quelle façon il pourrait me rendre service. J'eus la satisfaction de constater qu'il comprenait parfaitement l'impossibilité pour moi d'accepter encore désormais un poste de « capellmeister » et, d'autre part, de vivre des revenus de mes œuvres artistiques proprement dites. En conséquence, puisque je ne possède pas la moindre fortune, il fallait tâcher d'obtenir une pension viagère, qui suffit à mes besoins, sans autre obligation que de poursuivre mon œuvre d'artiste. Il entreprit donc de s'aboucher avec la cour de Prusse, ainsi qu'avec le Grand-duc de Weimar, en vue de constituer une pension à mon profit. Je crois que je puis avoir confiance dans le sérieux et la constance de mon haut ami; je crains pourtant qu'il ne se heurte à des difficultés et n'arrive pas à obtenir de résultat aussi rapidement que cela m'est nécessaire.

Je me trouve donc, actuellement, sans ressources; les soins que nécessite la maladie de ma femme, à Dresde, me donnent beaucoup de tablature, et l'achèvement de ma nouvelle œuvre est, sous tous les rapports, d'une importance vitale. Après le dernier refus de mon éditeur, c'était pour moi la détresse extrême. Il me répugnait, cependant, de demander au Grand-duc un secours immédiat et je suppose que la généreuse amie, à qui j'ai donné la préférence, m'approuvera.

Voilà, honorée comtesse, quelle est ma situation présente. Vous voyez, c'est, purement et simplement, la lutte. Si le Grand-duc réussit dans ses vues excellentes, la possibilité de me créer, par une installation fixe, l'intérieur stable dont j'ai dû me passer depuis tellement longtemps, me permettra de songer à jouir du repos et de la tranquillité nécessaires au travail. Ce que j'œuvrerai maintenant, grâce à votre concours, ne me paraît qu'arraché par la violence à la destinée.

Veuillez agréer, du fond du cœur, mes remerciements et mes louanges. J'ose vous promettre que vous serez, un jour, heureuse de m'avoir secouru avec tant de générosité.

Avec un profond respect et un absolu dévouement, je me dis :

Votre humble serviteur. RICHARD WAGNER.

Biebrich s/Rhin, 12 avril 1862.

A la Comtesse de Pourtalès.

Très honorée amie,

Je vous accuse réception des 1200 thaler, que

(1) Ces lettres sont extraites du recueil intitulé : *Lettres de R. Wagner à des amies et des contemporains*, publiées par les éditeurs Schuster et Loeffler, à Berlin. — Voir la *Revue Bleue*, n° du 17 juin 1911 et suivants.

vous m'avez généreusement envoyés. Je puis vous assurer que jamais assistance ne me vint plus à propos, et ne mérite plus de gratitude : car elle s'adresse, non point au Passé, mais à l'Avenir. J'entrevois, à présent, devant moi, la liberté pour mon travail et, comme je m'appartiens complètement maintenant, je puis m'abandonner à l'espoir.

Si parfois ma visite pouvait vous être agréable, aussitôt que vous serez — comme je le suppose — aux bords du Rhin, je vous prie instamment de bien vouloir m'en avertir. Il me tarde de vous faire connaître l'*esprit* de mon travail.

Avec un profond respect et un dévouement reconnaissant, je reste

Votre fidèle serviteur, RICHARD WAGNER.

[illegible]

A la Comtesse de Pourtalès.

[illegible]

Honorée amie,

En quittant ma table de travail, je ne puis laisser passer mon anniversaire, que je fête absolument dans le silence et dans la solitude, sans vous envoyer, du plus profond de mon cœur, un salut respectueux et reconnaissant. Je relève de maladie et me suis mis au travail avec plus d'amour que jamais : l'œuvre se présente à moi clairement et, certes, comme mon œuvre la plus importante ; je suis assuré de la réussite complète. Comment pourrais-je me réjouir de cette certitude agréable et réconfortante, sans élever un regard de gratitude vers vous?

De la sorte, à votre insu, vous m'avez fait un cadeau magnifique pour mon anniversaire!

Si jamais vous venez à entendre l'Introduction du troisième acte (je travaille sans observer l'ordre des scènes) et puis le choral, par lequel le peuple enthousiasmé salue Hans Sachs (d'après le texte du poème de Sachs sur Luther) vous vous souviendrez de mon état d'âme, ce jour de mon anniversaire, et vous comprendrez ce que signifiait ma reconnaissance pour votre sympathie, lorsque, avec émotion, je songeai à vous.

Avec le plus profond et le plus sincère respect, je reste

Votre dévoué et fidèle, RICHARD WAGNER.

A la Comtesse de Pourtalès.

[illegible]

Très honorée amie,

Reconnaissez que je n'ai pas de chance! Je me réjouissais tellement d'être appelé à Rheineck et de pouvoir y réaliser mon désir de vous faire connaître les *Maîtres Chanteurs!* J'avais décliné une pressante invitation d'aller passer le jour de mon anniversaire, cette année, chez de vieilles connaissances à Dresde : je ne pouvais repousser la proposition d'aller entendre le chanteur Schnoir de Carlsfeld à Carlsruhe dans mon *Tannhaüser* et mon *Lohengrin*, sans m'exposer envers moi-même au reproche de négliger avec trop d'exagération mes intérêts au point de vue pratique de l'art.

En conséquence, lundi passé, 26 mai, dans la matinée, je me mis en route pour Carlsruhe ; j'y fus retenu par une entrevue, déjà par trop retardée, avec le Grand-Duc ; je rendis visite, au retour, à un jeune et talentueux ami atteint de maladie mortelle, et puis rentrai, seulement hier soir, chez moi, où j'ai trouvé votre lettre amicale, avec l'invitation tant désirée, accompagnée pourtant de la remarque que vous seriez à Rheineck seulement jusqu'à la fin de la semaine, donc vraisemblablement à l'instant précis où j'ai pu lire votre lettre! Je vous envoie donc ces lignes à Rheineck, dans la seule supposition que, de là, on les fera suivre à votre résidence actuelle, que je ne connais pas encore.

Il ne me reste qu'un unique espoir. Je crois pouvoir supposer, non sans raison, que votre prochaine villégiature d'été sera votre domaine au lac de Thoune. D'un autre côté, je juge nécessaire de m'accorder, dans le courant de l'été, une petite excursion, pour me distraire favorablement de mon travail. Je voudrais alors entreprendre un petit voyage en Suisse, avec l'espérance d'atteindre enfin au but de mes désirs. Ainsi donc je vous annoncerai à Thoune (Oberhofen, je pense) ma visite, vers l'époque à laquelle je crois pouvoir me permettre cette excursion ; à cette date je crois pouvoir aussi vous faire entendre quelques fragments, non sans intérêt, de la musique de mon ouvrage nouveau, peut-être avec le concours d'un ami, pianiste exercé.

Puissé-je trouver le même accueil favorable que votre aimable lettre me laissait entrevoir pour cette fois-ci, à Rheineck.

Dans l'entre-temps, je poursuis mon travail, sous votre sauvegarde, protégé par votre bénédiction.

Avec le plus fidèle et plus respectueux dévouement je reste.

Votre très humble serviteur,

RICHARD WAGNER.

A Malwida de Meysenbug.

Vienne, 13 septembre [illegible]

Chère amie,

J'ai bien reçu toutes vos lettres et vous en re-

1. Cette lettre fut, après coup, erronément datée par sa destinatrice ; elle appartient vraisemblablement à l'année 1861.

mercie de grand cœur. N'exigez pas de moi une correspondance régulière et soyez assurée que vous vous épargnerez, de la sorte, beaucoup de chagrins. Mais, vous, écrivez-moi fréquemment! De la sorte, il vous sera possible de vous faire, de temps en temps, sur mon existence des idées plaisantes, que vous devriez immédiatement reconnaître pour fausses, si je vous écrivais souvent. Bref, c'est toujours la même chanson, toujours la vieille illusion que, finalement, quelque chose pourrait bien réussir une fois!

Weimar (le festival de musique) (1) n'a présenté aucune importance : seul Liszt fut très charmant, et son hospitalité, que je partageais avec la moitié de l'Allemagne, des plus agréables. Seulement un peu trop de monde. Il me fallait recommencer l'histoire de ma vie toutes les demi-heures. Ridicule pour la plus grande part. Partout peu de talent, beaucoup de sottise. La musique, le plus souvent, était fort mauvaise. Il n'y avait d'excellent que le *Faust* de Liszt. Donc, toujours, ce que peu de gens peuvent se permettre. La foule fut plutôt encombrante.

Me voici, maintenant, à attendre le retour d'une voix de ténor dans le gosier de mon Tristan en perspective. Ander, mon ténor, après un enrouement de trois mois, n'a pas encore recouvré complétement sa voix et craint de la perdre, si on l'oblige à chanter, cet hiver, un rôle aussi écrasant que celui de *Tristan*. Si je veux m'avouer, plus ou moins, la vérité, il me faut tenir pour impossible l'exécution de mon projet pour cet hiver. Et voilà! Jugez des délices au milieu desquelles je nage ici, ne sachant pas, le moins du monde, quel parti prendre. Je doute fort qu'il soit possible de trouver remède à la situation et, vu le peu d'heures qui m'appartiennent, je ne sais que décider. Pour le moment, je n'entrevois encore aucune issue.

Par la moindre nouvelle de Paris. Qu'irais-je faire là-bas? Le reste n'est que silence; je n'ai plus que l'ennui le plus cordial, le dégoût le plus absolu pour tout ce que j'entreprends.

Il ne m'est pas donné d'arriver aisément à un résultat. Ainsi donc, je mène, encore une fois, une vie dispendieuse et misérable, tout ensemble. Dieu sait toutes les difficultés, auxquelles je viens me heurter! Vraiment le mieux serait d'arriver, bientôt, tout doucement, à ma fin. Il est entendu que le monde maintiendra son hostilité absolue à mon égard.

Eh bien! ai-je raison de ne point vous écrire? Quelles nouvelles fâcheuses n'allez-vous pas devoir entendre? Les situations misérables sont devenues tellement chroniques, en ce qui me concerne, qu'il faut, sans doute, les juger incurables. Tout est instable pour moi : nulle part, je ne trouve une place ferme, où je puisse même appuyer mon orteil!... Laissons toute cette misère!

Mon enfant, lorsque vous dirigerez vos regards vers moi, vous me verrez toujours en noir [illegible] vrai jour!

Plus tard, peut-être pourrai-je vous apporter la consolation d'une lettre plus [illegible] Adieu! Mille cordiaux remerciements de votre amitié.

Votre R. W.

A la comtesse de Pourtalès

Honorée amie,

Enfin je me vois en mesure de vous donner un léger signe de vie! Vous aviez espéré, sans doute, que, vers ce temps-ci, mon œuvre achevée aurait pu vous exprimer sa gratitude de la part importante que vous y avez prise? J'ai dû, bien à contre cœur, interrompre mon travail, et cela pour une durée assez longue. Cette résolution m'a tellement affecté, que j'ai préféré vous épargner ma présence ou même de mes nouvelles, au cours de ce fâcheux état d'esprit. Aller vous voir ne pourrait me venir à la pensée; je ne vous aurais procuré aucun plaisir, de n'importe quelle façon.

La catastrophe est survenue finalement, pour une cause de bien minime importance : la morsure, nullement dangereuse, d'un chien dans l'articulation de mon pouce droit, m'a empêché d'écrire durant deux mois. Mon travail en a été tellement retardé, que je ne pouvais plus songer à le terminer cet hiver; il me fallait, par conséquent, me tourner vers d'autres entreprises, dont les résultats sont encore toujours très problématiques, au point de vue de ma situation.

Cependant j'avais espéré pouvoir persuader M. de Hulsen de m'inviter à venir diriger à l'Opéra Royal quelques grandes exécutions musicales, et ainsi vous procurer l'occasion de vous faire connaître quelques fragments, assez bien réussis, de mes *Maîtres Chanteurs*. Malheureusement, on a dissipé toutes mes illusions à cet égard, et je dois renoncer aussi, pour cet hiver, à toute visite pouvant présenter de l'intérêt.

Je voulais cependant vous procurer, tout au moins dans une certaine mesure, l'occasion de connaître mes *Maîtres-Chanteurs*; j'attendais donc impatiemment qu'on eût achevé l'impression du poème. Je vous l'envoie aujourd'hui, avec le douloureux regret de ne pouvoir vous offrir davantage. Puisse-t-il éveiller en vous quelque intérêt, et vous prouver que votre sympathie était bien placée. Je me per-

(1) [illegible] assemblée générale des [illegible] Weimar les [illegible] août 1861. Cf. *Glasenapp*, Biographie de R. Wagner, III p. 332 et s.

mais d'y joindre une petite série de poèmes, que j'ai tirés des esquisses de mon portefeuille en vue de les publier à l'époque fâcheuse où je dus interrompre mon travail.

Pour le reste, il est préférable que je ne vous importune pas de plus amples informations au sujet de mon existence. Je ne puis mieux la caractériser qu'en l'intitulant « triomphe et misère! » Telle est l'exacte impression que m'ont laissée mes concerts, maintenant terminés, à Vienne.

Je doute fortement qu'on puisse arriver à monter *Tristan* : mon chanteur Ander est devenu complètement incapable de chanter ce rôle. De tous mes désirs, il ne me reste plus que celui de me reposer, pour pouvoir travailler en toute liberté. Où et quand cela sera-t-il possible?

Cependant, chère amie, que l'expression de ce désir ne vous inquiète plus! Vous vous êtes acquis bellement le droit de n'apprendre de moi, désormais, que des choses plaisantes.

Avec une gratitude profonde et un dévouement sans bornes, je demeure toujours

Votre très humble serviteur.

RICHARD WAGNER.

Vienne, 13 janvier 1863.

Hôtel Impératrice Elisabeth.

A la comtesse de Pourtalès.

Très chère, très honorée Madame la comtesse.

C'est aujourd'hui seulement que je trouve, plus ou moins, le recueillement nécessaire pour accomplir les devoirs les plus sacrés du cœur.

A mon retour de Saint-Pétersbourg, j'ai trouvé, à Vienne, votre lettre, qui m'est précieuse au-dessus de tout; je vous remercie, du plus profond de mon âme, pour la constance de votre sympathie et de votre amitié. Tout d'abord, je vous ai envoyé le poème, venant de paraître, de l'*Anneau du Nibelung*, me réservant de vous écrire bientôt une lettre à ce sujet, dès que je me trouverai dans une disposition d'esprit favorable. Mon étrange situation ne peut être comparée qu'à une chasse perpétuelle pour trouver le bonheur avec le repos. Le terrible effort d'une expédition en Russie, du succès de laquelle vous avez peut-être déjà reçu quelque information, n'avait pour moi que pareil sens. Pendant les heures d'épuisement le plus extrême, je ne faisais que songer au projet de me fixer en quelque endroit pour longtemps, afin de pouvoir me consacrer au travail, la seule chose qui me rattache encore à la vie. Dans cet ordre d'idées, je chargeai mes amis de me découvrir une tranquille habitation avec jardin, qu'on voulût me céder pour quelque temps. J'avais les yeux dirigés surtout vers le Rhin : des difficultés interminables se présentèrent là-bas. Par contre, il fut très facile de trouver ce que je cherchais ici, dans les environs immédiats de Vienne. Parfaitement indifférent quant à la localité et à la situation, mon seul bonheur consistait dans la possession, pour un temps assez long, d'un véritable intérieur. Je trouvai donc une belle habitation, absolument tranquille, avec un jardin rempli de grands et vieux arbres, et je préparai mon installation comme si je devais rester là jusqu'à la fin de mes jours. C'est ainsi que, dans la solitude, j'ai fêté mon cinquantième anniversaire.

L'interruption, dont mon travail a souffert depuis l'automne dernier m'a, cette fois, profondément affecté : je ne fais que sortir de déchirements et de dispersions tels que je n'en ai pas encore connus. Mon retour en Allemagne m'a démontré, à toute évidence, que je ne peux compter sur aucun appui, en ce qui concerne la pratique extérieure de mon art. Sous ce rapport, mes expériences à Berlin sont encore les plus pénibles de toutes. Quiconque est au courant des nombreux indices favorables qui m'étaient parvenus, depuis quelque temps, sur les dispositions de la reine de Prusse, m'excusera d'avoir attendu de cette haute protection quelques encouragements pour mon art. Non seulement, toutes les démarches en ce sens, de la part de la grande duchesse de Bade, ont échoué, à cause de la déplorable situation artistique à Berlin ; mais j'ai dû subir de la part du théâtre de la Cour, auquel j'avais annoncé ma visite, un refus de me recevoir. Il fallut, en conséquence, renoncer à tout et j'ai abandonné, maintenant, la moindre tentative de réaliser quoi que ce soit en Allemagne, si ce n'est par les voies ordinaires, comme un succès d'opéra, par exemple.

Tandis que tout un groupe de princes allemands s'intéresse à mon art et exprime hautement sa sympathie, il ne me reste qu'à me replier sur moi-même et, pour le faire, mettre à profit mes talents de chef d'orchestre, en gagnant les ressources nécessaires à ma subsistance par des concerts, de temps à autre, en Russie!... Avouez, comtesse, que cela doit me remplir d'amertume!

Ainsi donc, par des détours inconcevables (on a entendu, aux frontières de l'Asie, la musique de ma *Walkyrie*!) j'en suis arrivé à ceci, que j'ai réinstallé mon Erard (qui, un jour, a trouvé chez vous une si noble hospitalité), et que les *Maîtres chanteurs* sont disposés, de nouveau, sur le pupitre.

J'ai recommencé à travailler, et je vous prie, noble et généreuse amie, de m'accorder votre bénédiction. Prononcez quelque formule magique de profonde pitié, qui m'attache à mon travail bien-aimé et qui éloigne de moi toute misère, tout vil

souci, afin que je puisse bientôt présenter au monde mon œuvre de gaîté. Il en a passablement besoin.

Je vous baise, avec reconnaissance, les mains et reste toujours

Votre très humble serviteur

RICHARD WAGNER.

221 Penzinz-lez-Vienne
2 mai 1863

Traduction autorisée de [illegible]

SOUVENIRS D'UNE MISSION DIPLOMATIQUE DANS LA BULGARIE DU SUD [1]

II

Comment la formation d'un Comité dit « des Finances » mit fin à une reprise du fameux « duel de la Baleine et de l'Éléphant. » — L'ambassade de France dans le *yâli* de Térapia. — Le plus spirituel des ambassadeurs et la plus aimable des ambassadrices. — Comment le fin diplomate M. le comte de H..., aussi curieux qu'amateur de biftecks trop riches, *cuydant engeigner* son collègue français, ne réussit qu'à *s'engeigner* lui-même. — La potinière diplomatique de Constantinople en 1878 et 1879.

C'est sur la douce rive du Bosphore que notre Commission fit ses débuts sous la présidence d'Assim Pacha. Mais il avait été convenu, dès avant sa première séance, que nous ne tarderions pas à établir nos quartiers à Filippopoli, et que là nous serions présidés par tous les chefs des délégations, à tour de rôle, chaque président devant rester quinze jours en fonctions.

A peine commencés, nos travaux furent cependant suspendus, par suite d'un différend entre les délégués anglais et russes, au sujet du mode d'exécution de la consigne qui nous imposait l'administration effective des finances de la province dont nous devions organiser le gouvernement.

Les premiers voulaient que, sous le contrôle de la Commission, la Banque Impériale Ottomane fût chargée de la perception des impôts et de l'administration du revenu des propriétés de l'État, ainsi que des paiements à la charge de la province.

Les Russes, de leur côté, soutenaient que, tout en étant soumise à notre contrôle direct, la gestion des finances devait être laissée aux officiers de l'armée victorieuse, qui l'avaient assumée tout de suite après la dispersion du personnel ottoman... Ce conflit, qui dura longtemps et faillit aboutir à une rupture décisive, n'était évidemment qu'un épisode de la lutte entre les deux puissances intéressées, dont l'une poursuivait la confirmation de ses récentes victoires, tandis que l'autre s'acharnait à en diminuer le résultat. Nous assistions à une simple reprise de ce que, dans le jargon politique de l'époque, on nommait : « le duel entre la Baleine et l'Éléphant. »

La lutte ne prit fin que le jour où, à la suite de longs pourparlers hors séance, l'auteur des présentes notes, ayant été nommé à l'unanimité membre d'un comité des Finances avec Abro Effendi et Lord Donoughmore, fut invité à présenter à la Commission un directeur technique chargé de constituer une administration autonome, c'est-à-dire indépendante à la fois de l'Etat-Major russe et de la Banque Ottomane...

Aucun des commissaires ne se plaignit d'ailleurs de la prolongation de notre séjour sur le Bosphore, et ceux qui s'en félicitèrent le plus furent sans doute les délégués français, grâce à l'exquise hospitalité de l'ambassade de la République près la Sublime Porte.

*
* *

Elle était à ce moment-là installée dans son beau *yâli* de Térapia où, fidèles à une vieille tradition, depuis lors abandonnée, M. et Mme Fournier recevaient régulièrement à leur table tous les secrétaires et attachés non mariés, et où nous fûmes tout de suite admis, le baron de Ring et moi, comme si nous avions fait régulièrement partie de ce personnel.

On y travaillait beaucoup, mais bien gaîment, sous la direction d'un chef très actif, pétillant d'esprit, et l'on y menait une vie de famille singulièrement attachante.

Outre le comte de Montholon, premier secrétaire, qui fut, à diverses reprises, chargé de gérer l'ambassade, il y avait là MM. Denaut, aujourd'hui ministre de France au Luxembourg, Alfred Dumaine, récemment nommé président de la Commission des Pyrénées, après avoir été titulaire de nos légations de Munich et de Mexico, Geoffray, Ganivet, Albin Rozet, Emanuel Schlumberger. L'attaché militaire était M. de Torcy, qui a fait la campagne de Madagascar en qualité de chef d'Etat-major du général Duchesne et qui était encore il y a quelques mois à la tête du 3e Corps d'armée à Rouen.

Le vicomte de Beaumont, alors commandant de notre bon vieux stationnaire *Le Pétrel*, y fréquentait volontiers, et pas un Français ni une Française de distinction, visitant Constantinople en touristes, ne faisaient visite à Mme Fournier sans recevoir une invitation, soit à un de nos joyeux déjeuners dans la grande salle à manger semblable à une vaste serre

[1] V. la *Revue Bleue*, du 24 juin 1911.

[illegible] le lendemain soit à une fête de l'après-[illegible] [illegible] de l'ambassade soit à une soirée.

[illegible] aimable [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ...

* *

[illegible] M. Fournier qui [illegible] servait le plus souvent à notre table, était le comte de H... Il s'invitait souvent lui même à déjeuner.

Quand le chef de cuisine de l'ambassade était prévenu à temps de l'arrivée de ce noble convive, il préparait pour Son Excellence un mets que celle-ci prétendait ne trouver parfait que chez Mme Fournier. C'était un gros bifteck, recouvert d'un épais coulis truffé, composé de tout le jus de deux ou trois autres tranches épaisses de filet de bœuf écrasées dans un appareil à presser la viande...

Mais ce n'était pas seulement pour satisfaire un héroïque appétit que le comte de H... venait déjeuner chez son collègue de France. Il s'invitait surtout, afin d'avoir le plaisir d'entendre un des causeurs les plus spirituels et aussi les moins cachotiers qu'aient produits notre bon peuple, auquel des nations plus taciturnes reprochent à tort ou à raison de ne pas savoir endiguer sa verve.

Moins communicatif que son collègue français, mais peut-être moins apte à deviner bien des choses et à saisir des informations au vol, le comte se vantait — nous le savions — d'exceller à soutirer à M. Fournier toute espèce de confidences et de secrets.

Je me souviens qu'au lendemain d'un jour où l'ambassadeur de la République avait eu un long entretien, soit avec le Sultan, soit avec le Grand-Vizir, M. de H... vint comme par hasard savourer chez nous son mets favori. Nous nous donnâmes le mot pour mettre respectueusement « le patron » en garde contre la curiosité de cet amateur de biftecks sur-alimenteux. M. Fournier nous promit en riant de ne rien confier d'essentiel à son collègue, et même de s'amuser et nous amuser un peu aux dépens de celui-ci. Mais nous redoutions sa trop séduisante facilité de parole, dont il se grisait lui-même et qui l'entraînait parfois au-delà des limites qu'il s'était proposé de ne pas franchir.

Pendant tout le repas, chaque fois que, les yeux étincelants de malice, le maître de la maison paraissait prêt à lâcher une confidence, l'un de nous toussait ou se permettait une observation quelconque pour « rompre les chiens », ou s'efforçait d'attirer l'attention du grand causeur par un geste, un regard d'avertissement. Mme Fournier et sa fille, qui avaient été prévenues, et que le jeu amusait, nous aidaient spirituellement de leur mieux... Avant que le comte de H... allumât son cigare et bût sa première tasse de café à la turque, nous jugeâmes, à voir son air souriant, qu'il se réjouissait *in petto* d'avoir obtenu tout ce qu'il était venu chercher.

Il se trompait cependant ce jour-là — une fois n'est pas coutume. En effet, dès que le comte eut pris congé, M. Fournier s'écria : « Je ne lui ai rien dit, mes enfants! » et dans la soirée, quand nous chiffrâmes le compte rendu officiel de son audience de la veille, nous eûmes la satisfaction d'y trouver des détails essentiels auxquels pas une allusion n'avait été faite dans la causerie du déjeuner. Notre ambassadeur n'avait révélé que ce qui pouvait être dit à tout le monde.

« Sachez, répétait souvent le plus spirituel des diplomates, qu'on peut rester aussi discret en causant qu'en se taisant, et parler beaucoup sans bavarder. Mais il est certain que cela est difficile. »

* *

Un autre amusement du même Comte de H..., qui lui non plus ne manquait pas d'esprit, était, quand il voulait « faire un sort » à l'un de ses propres mots piquants ou drôles, d'en attribuer la paternité à M. Fournier.

« — Connaissez-vous, disait-il, la dernière boutade de l'Ambassadeur de France ? — » et ce petit procédé préparatoire assurait la marche rapide et sûre du trait plaisant que M. de H... voulait décocher.

Du reste, l'ambassadeur dont il s'agit ne jouait pas seul à ce petit jeu. D'autres, moins forts et plus méchants que lui, y prenaient également plaisir, et M. Fournier finit par être considéré comme l'auteur d'une quantité de propos que cet excellent homme n'avait jamais tenus.

En pleine potinière diplomatique il peut être dangereux de se montrer continuellement spirituel. Mais même dans ce milieu qui inspire tant de méfiance à beaucoup de braves gens, on ne trouve jamais qu'un homme a trop de patriotisme, de dévouement aux nobles causes, de bonté vraie et de fidélité à ses amis. Or, de ce genre de trésors M. Fournier était encore plus prodigue que d'esprit.

III

[illegible] — [illegible] — [illegible] — [illegible] — [illegible] — [illegible]

Filippopoli ou Filippopolis (Plovdiv en Bulgare, Félibé en Turc) est une ville pittoresque, dont la partie vieille est accrochée à deux collines escarpées,

dans une plaine fertile arrosée par la Maritza, entre les Balkans et le Rhodope.

A l'époque où la Commission Européenne y résida, il fallait avoir des jarrets nerveux et des bronches très saines pour en gravir les pentes sans fatigue, dans des ruelles abruptes hérissées de galets pointus. Mais, depuis cette époque lointaine, depuis l'heureuse unification de la Bulgarie, ses habitants l'ont, paraît-il, vite embellie, agrandie, modernisée, et cela ne saurait étonner qui connaît le robuste génie du peuple bulgare...

C'est près du sommet d'un des deux coteaux de ce glorieux chef-lieu, que la Délégation Française trouva un vaste logement, dans un yâli à la turque, tout en bois de pin. Or, comme ce grand châlet avait pendant la guerre servi de caserne à des guerriers de provenance anatolique, il avait fallu employer quatre journées à en nettoyer les parois, l'escalier, les plafonds et surtout les planchers, en les grattant d'abord avec de la limaille de fer, puis en les lavant à grands flots d'eau phéniquée.

Pour cette lessive, notre secrétaire, M. Rozet, arrivé avant nous, avait embauché toute une troupe de Juives, jeunes et vieilles.

Le jour où je vins rejoindre notre secrétaire-fourrier, qui avait préparé notre emménagement, ces femmes n'avaient pas encore achevé leur travail. En entrant dans le grand salon qu'elles « phéniquaient » avec ardeur, je fus surpris de les entendre jacasser en un dialecte castillan assez pur, non pas moderne toutefois comme celui que je parlais couramment, mais archaïque, et semblable à celui des plus vieilles stances du *Romancero*.

Je leur demandai pourquoi elles parlaient espagnol, et cette question, que la plupart ne comprirent pas, les fit toutes éclater de rire.

Cependant, la plus délurée de la bande, et sans doute la plus instruite, me répondit hardiment : « *Fabulamos* (1) *hebreo, senor caballero, porque somos hebreas* (nous parlons hébreu seigneur cavalier, parce que nous sommes des Hébreues) » et cette simple réponse provoqua une nouvelle explosion d'hilarité.

Là-dessus un bon vieux à barbe blanche, qui surveillait paternellement la joyeuse équipe féminine, et qui s'appelait Gonzalez, comme le premier venu des Castillans, me dit dans un langage digne des versiculets « morisques » et « caballeresques » :

« Je requiers Votre Seigneurie de daigner les excuser. Ce sont de pauvres femmes ignorantes. Comme elles se savent Hébreues de religion et de race, et qu'elles ont toujours, depuis leur bas âge, parlé la langue justement qualifiée d'espagnole par Votre Seigneurie, elles s'imaginent que cette langue est hébraïque comme elles-mêmes. Mais la vérité, très honoré caballero, est que nous sommes les descendants de familles juives expulsées d'Espagne par les moines, en même temps que les Maures, il y a de cela plusieurs siècles, et nous avons gardé nos noms castillans. Notre culte se fait en espagnol mêlé d'hébreu, dans notre vieille synagogue, où je suis chantre, allumeur de chandelles, et portier, pour servir Votre Seigneurie, si Celle-ci daignait me favoriser de ses ordres. »

Ces explications étaient aussi vraies que courtoisement formulées. Il existe dans la péninsule des Balkans une population israëlite nombreuse, dont la plus grande partie habite la Bulgarie du Sud, et qui est fière de sa provenance espagnole. Comme les Juifs Portugais, ces Hébreux espagnolisants s'estiment eux-mêmes et sont par leurs concitoyens jugés plus nobles que leurs coreligionnaires allemands, russes, polonais et roumains.

* * *

On dit, « fort comme un Turc, » et cette expression proverbiale est juste. Mais il ne faut pas croire qu'au sud des Balkans les hommes de race turque se distinguent seuls par une extraordinaire vigueur, ni qu'ils sont en général plus robustes que les autres habitants de cette région. Comme à Stamboul, on y voit en effet des Arméniens dont la force musculaire est égale à celle des plus athlétiques descendants des guerriers d'Ortogrul et une quantité de Bulgares aussi puissamment musclés que les Arméniens.

Le jour où des portefaix de nationalités diverses emménagèrent notre mobilier dans le yâli de la Délégation, un de ces hercules bulgares, ayant vu quatre assez beaux garçons porter jusqu'au bas de l'escalier le piano « demi-queue » du baron de Ring, se moqua discrètement d'eux et paria qu'il le porterait bien tout seul au palier du premier étage. Un de nos domestiques tint le pari, dont le montant me fut confié.

Puis le bonhomme, qui n'était pas un *hamâl* (1) professionnel, mais un simple charretier, s'arc-boutant solidement sur ses pieds massifs et courts chaussés de sandales à l'antique; les jambes un peu pliées; les mains appuyées sur les genoux; la tête baissée; offrit comme un pupitre son large dos armé d'un crochet en bois, sur lequel six hommes, ayant soulevé le piano d'un han vigoureux, déposèrent dou-

(1) « Fabulare, fabular » sont les plus anciennes formes du verbe « fablar » — aujourd'hui « hablar » — qui signifie parler.

(1) *Hamal* : portefaix. La plupart des hamals de Constantinople sont des Arméniens. Quelques-uns d'entre eux pourraient, dit-on, « rendre des peines » à nos [illegible]. (Note de l'auteur).

cement ce lourd fardeau. Lentement alors, régulièrement, sans s'appuyer à la rampe, sans s'arrêter une seconde pour souffler, le hamâl amateur accomplit son exploit. Après quoi, débarrassé de sa charge par les camarades, qui le traitaient de « buffle bulgare », il ne répondit que par des rires muets à nos cris d'admiration. Une seule chose paraissait d'ailleurs l'intéresser: le montant de son pari. Il l'empocha en clignant des yeux de l'air malins d'un paysan qui a joué un bon tour à des citadins.

*
* *

Ainsi que cela devrait toujours être le cas dans un poste diplomatique français, un de nos plus utiles collaborateurs fut notre cuisinier.

Il avait fait son apprentissage chez de bons chefs parisiens et, depuis le décès de la Commission, il a, je le sais, franchi quelques jolies étapes dans la noble carrière des sauciers, rôtisseurs, préparateurs de ragoûts et constructeurs d'entremets. Mais j'ai appris avec chagrin que, s'étant sur le tard avisé de vouloir augmenter sa petite fortune en jouant à la Bourse, il a comme tant d'autres perdu dans ce gouffre infernal la plus grande partie de ce qu'il avait gagné en fricotant des coulis, des salmis et des suprêmes.

Au demeurant, cet artiste avait des vues larges et hautes. Il ne croyait pas que de mesquines considérations de l'ordre budgétaire pussent préoccuper les représentants de la riche République Française, auxquels il était fier de servir des Potages apéritifs, des Relevés encourageants, des Entrées succulentes et des Rôts savoureux.

Il fallut un beau jour, d'abord, lui faire comprendre que le Pactole qui prend sa source au Quai d'Orsay ne prodigue pas ses flots à tous les postes qu'il arrose ; ensuite, lui imposer un forfait raisonnable, tout en faisant appel à son patriotisme sincère.

Grâce à lui, nous pûmes à la fin de notre mission nous rendre le témoignage qu'au cours d'une campagne où nous ne défendions pas directement des intérêts français immédiats, nous avions du moins servi l'utile gloire de notre cuisine nationale !

*
* *

Un des dîners les plus mémorables servis chez nous fut celui que nous eûmes l'honneur d'offrir à un haut dignitaire ecclésiastique, en plein carême.

C'est notre vénérable hôte qui en avait lui-même, à notre demande, fixé la date, et le choix de cette date nous avait étonnés, d'autant plus que les lois du jeûne orthodoxe sont excessivement sévères, mais il fit grand plaisir à notre Vatel.

« J'en suis ravi, nous dit-il. Ces messieurs ne m'avaient pas procuré la satisfaction de composer pour eux un menu de gala maigre. J'ai eu dans le temps la joie d'être appelé à en exécuter quelques-uns qui, j'ose le dire, m'ont valu des succès flatteurs. Avec l'aide de mes correspondants de Péra, je crois pouvoir promettre à ces messieurs une réussite qui leur fera honneur, surtout si Son Eminence est tant soit peu compétente. »

L'entreprise n'était d'ailleurs pas bien difficile. Avec de beaux et bons poissons des torrents bulgares ou du Bosphore, des crustacés, des légumes frais fournis par les maraîchers indigènes, qui sont des jardiniers remarquables; des morilles du pays ; des truffes de France ; des fruits et des confitures, n'importe quel officier de bouche aurait pu combiner un festin digne d'un évêque ou d'un Primat.

Malheureusement, dès le début du repas, notre monseigneur ayant refusé les deux potages qui furent servis — et dont l'un était, je crois, une bisque de langoustines — fut amené à confesser, d'un air un peu troublé, que l'état de sa santé ne lui permettait l'usage, ni du poison, ni de la rocaille, ni des légumes, à de rares exceptions près, et nous demanda pardon d'avoir omis de nous en prévenir.

Que faire?... Un instant notre confusion égala celle qu'exprimaient les traits fins et distingués de notre hôte.

Mais je me souvins tout à coup que notre proche voisin le prince Tzeretelef recevait à dîner ce soir là quelques officiers de l'état-major du général Skobelef, et je me dis que, probablement, sûrement même, cet aimable viveur ne s'était pas cru obligé à respecter les lois du carême.

Ayant demandé la permission de m'absenter une minute ou deux pour remédier par un ordre à un accident imprévu, je dis un mot à l'oreille du baron de Ring qui me promit de tirer un feu d'artifice d'esprit pour faire patienter les convives, et j'expédiai le chef lui-même chez mon collègue russe avec un message ainsi conçu :

« Notre hôte, Monseigneur X...., étant pour cause santé empêché faire maigre, vous envoyons nos hors-d'œuvre, nos huîtres à la Delmonico, nos truites en leur gelée, nos langoustes en belle vue, nos suprêmes de sterlet aux truffes, notre salade d'Estrées, etc. ; prière nous expédier illico, en retour, vos filets de bœuf, vos volailles, votre foie gras, vos cardons à la moelle, etc. Merci. Vive Skobelef! »

Dix minutes plus tard, le troc était effectué. Le haut dignitaire de l'Eglise bulgare n'a sans doute jamais su bien clairement pourquoi le service de notre table avait souffert d'une interruption, dont la verve du baron de Ring avait d'ailleurs atténué l'ennui. Il fit gaiement honneur au dîner du prince Tzeretelef.

Quant aux invités de celui-ci, ayant été mis dans la confidence, ils en rirent aux larmes et déclarèrent

que jamais ils n'avaient fait un repas meilleur ni plus amusant.

Cette anecdote prouve que, dès 1879, il pouvait être question d'une cordiale entente franco-russe.

*
* *

Les commissaires français n'offraient pas seuls des fêtes à la société de Filippopoli. Loin de là : dans toutes les délégations, on conviait la majorité bulgare et la minorité grecque à des dîners, des collations, des thés, des soupers ou des « soirées dansantes », surtout chez les Anglais et les Russes, dont les réceptions furent aussi luxueuses que le permettaient les ressources locales.

Il y eut aussi, dans la résidence du Gouverneur Militaire de la Province : M. le Général Arcadi Stolypine, de grands bals, dont sa femme, née Princesse Gorstchakof, et sa fille faisaient les honneurs avec la plus haute distinction, fort bien secondées par un aimable secrétaire général, aujourd'hui Sénateur de l'Empire ; M. Pierre Nekludof, le frère du sympathique secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris. Nous y vîmes d'élégants officiers danser d'admirables mazurkas avec de belles jeunes filles grecques et bulgares.

Tout cela était bien nouveau dans une ville où, si peu de temps auparavant, à la veille du triomphe des armées du *Tzar Libérateur*, il fallait, sous peine d'être rançonné, se garder de laisser voir aux agents d'un fisc sauvage le moindre « signe extérieur de richesse », et où les dames osaient à peine se risquer dans les rues.

Pendant les premières semaines de notre séjour, beaucoup de nos invités parurent souffrir d'une timidité presque gauche, bien excusable dans une société, même naturellement distinguée, qui, après des siècles d'oppression, venait d'être libérée. Mais la période d'initiation aux manières occidentales ne fut pas longue. Les progrès des femmes surtout nous parurent étonnamment rapides. Ayant été longtemps privées du plaisir de suivre les modes contemporaines, dès que des occasions se présentèrent de rivaliser d'élégance avec les élégantes Levantines du Bosphore, elles se firent habiller chez les meilleures faiseuses de Péra. Des modistes et des coiffeurs se risquèrent à Filippopoli pour y travailler « à *l'instar* de Vienne et de Paris » et vers la fin du règne de la Commission, le Gouverneur nommé par le Sultan d'accord avec les Puissances : l'aimable Aléco Pacha, Prince Vogoridès, put constater que la bonne bourgeoisie du chef-lieu de la Bulgarie du Sud s'était bien vite transformée. Sa femme, une grande dame grecque, en fut émerveillée.

(*A suivre*). GUSTAVE DE COUTOULY.

LES BIBLIOTHÈQUES MUNICIPALES [1]

Il est diverses espèces de Bibliothèques, ou plutôt divers types de Bibliothèques. Si nous laissons de côté les Bibliothèques populaires dont il faudrait parler à part, on peut ramener ces types à trois principaux :

a D'abord les Bibliothèques-musées où sont conservés des manuscrits anciens et précieux, des incunables, des estampes, des livres à gravures, des volumes empruntant de leur reliure, de leur provenance ou de toute autre particularité une valeur artistique ou documentaire. Ces monuments bibliographiques ont l'intérêt unique d'une œuvre d'art ou d'un vestige du passé, et c'est à ce titre qu'il importe de les conserver très précieusement.

Or, les Bibliothèques municipales, ou du moins les plus importantes d'entre elles, contiennent des documents de ce genre. Ce sont donc des Bibliothèques-musées. Elles doivent à l'origine très ancienne de leurs collections des richesses que leur a léguées le passé et dont personne, je crois, ne peut songer sérieusement à les déposséder. On paraît craindre aujourd'hui que ces trésors, l'orgueil et l'honneur des dépôts où ils sont conservés, ne demeurent pour ceux-ci une sorte de poids mort dont ils seraient alourdis et qui les empêcherait de se développer librement selon les besoins de la culture moderne. Personne plus que moi n'est convaincu de la nécessité d'orienter les Bibliothèques dans le sens de l'action utile, de la science présente et de la vie. Je ne puis pourtant partager de telles craintes. Si les Librairies provinciales d'Angleterre ou d'Amérique se trouvaient posséder de semblables trésors bibliographiques, elles en seraient très justement fières et ne manqueraient pas d'en prendre le soin le plus attentif, sans que leur activité vivante et utile soit par là entravée ni amoindrie d'aucune façon. Pourquoi les livres anciens ne pourraient-ils voisiner avec les publications les plus récentes ? Autant dire que les vieux monuments, qui font la beauté d'une ville et qui racontent le passé, sont un obstacle à sa prospérité présente et y gênent la vie moderne. Il faut seulement qu'il soit bien entendu que les Bibliothèques municipales ont à l'égard de ces fonds précieux un devoir de conservation, d'inventaire et de communication. S'il arrive qu'une libéralité privée enrichisse de quelque relique nouvelle cette partie du dépôt, on s'en réjouira comme d'une heureuse fortune, mais jamais, ou presque

1 Extrait de : *Bibliothèques, Livres et Lecteurs*. Conférences faites à l'École des Hautes Études sociales sous le patronage de l'Association des bibliothécaires français. 1 vol. in-8°.

pauvres, le bibliothécaire ne devra détourner vers de tels objets les faibles ressources dont il dispose.

A défaut d'argent, n'en gaspillera-t-il pas du moins au personnel si réduit des Bibliothèques municipales un temps précieux qui trouverait ailleurs un emploi plus utile? Eh bien, je ne le pense pas non plus. D'abord je suis loin d'accorder que le temps employé à classer et à cataloguer le fonds ancien d'une Bibliothèque soit un temps aucunement perdu, et vous me dispenserez d'insister sur l'intérêt supérieur de ces travaux. Mais, de toute façon, ces catalogues et ces classements sont aujourd'hui à peu près partout terminés. Le catalogue général des manuscrits des Bibliothèques des départements est achevé depuis quelques années. Celui des incunables, commencé par la regretté Mlle Pellechet, est continué par M. Polaine. Le personnel des Bibliothèques se trouve donc déchargé de ces travaux qui sont faits une fois pour toutes et qu'il n'y a pas lieu de reprendre. Sans doute faut-il exiger du bibliothécaire qu'il ne soit pas dépourvu de la compétence nécessaire à l'étude et à la connaissance des documents du passé. Il ne conviendrait pas qu'il en fût le simple gardien. Il doit connaître leur intérêt et leur valeur, être en état de collationner ou de transcrire un texte ancien, d'aider et de guider dans leurs recherches les savants qui s'adressent à lui. Mais ceci ne saurait détourner son esprit ni son activité de tout ce qui est actuel ou moderne.

En résumé, les Bibliothèques municipales se trouvent posséder historiquement des documents très précieux. Ces documents sont là à la place qui leur convient le mieux. Il est sage de les y laisser. Leur conservation ne s'oppose en rien à cette fameuse orientation moderne qui n'est après tout que le développement naturel et normal des Bibliothèques.

b) Un deuxième type nous est fourni par les Bibliothèques laboratoires. Entendez par cette expression un peu pédante celles qui sont à l'usage des savants, des spécialistes, quel que soit l'ordre d'étude considéré. Là sont réunis les matériaux qui servent à l'élaboration de la science et par suite à son progrès. Qu'il s'agisse de sciences naturelles ou bien d'histoire, de sociologie, d'art, de littérature, ces dépôts, autant qu'il est possible, doivent contenir, en même temps que des ouvrages généraux, les innombrables travaux de détail, les documents de toute sorte, les publications très spéciales qui précèdent et qui préparent les études d'ensemble et les travaux synthétiques. Est-il besoin de le dire, les Bibliothèques municipales n'ont pas le moyen de remplir dans la recherche scientifique ce rôle actif qui convient aux grands dépôts d'État, aux Bibliothèques de certaines institutions savantes et aux Bibliothèques universitaires. Ce n'est là ni leur fonction ni leur ambition. Tout au plus pourront-elles permettre au savant ou à l'érudit fixé dans une ville de province d'amorcer des études spéciales et peut-être d'en trouver sur place — surtout s'il s'agit d'histoire et d'érudition — les sources les plus importantes et les éléments bibliographiques essentiels. Mais de toute façon, c'est ailleurs qu'il devra chercher la documentation complète que réclame presque toujours la production scientifique.

Il n'est pourtant pas de grande Bibliothèque municipale qui ne se trouve contenir soit dans son fonds ancien, soit par le hasard d'une donation, quelque série spéciale parfois très intéressante et précieuse. C'est ainsi que la Bibliothèque d'Amiens possède dans son fonds de Lescalopier une importante collection de livres anciens et modernes sur les voyages et les pèlerinages en Terre Sainte. Le comte de Lescalopier avait réuni sur ce sujet qui l'intéressait particulièrement un ensemble d'ouvrages et de documents manuscrits dont on aurait peut-être quelque peine à trouver ailleurs l'équivalent.

Que doit faire le bibliothécaire municipal qui reçoit une nouvelle collection de ce genre? Encore une fois, il doit la classer, la cataloguer, la mettre en valeur du mieux qu'il peut, mais aussi se garder de la tentation de l'accroître, de la tenir au courant, de la continuer à l'infini. Il ne pourrait le faire qu'au préjudice d'acquisitions plus utiles ou du moins mieux à leur place dans le dépôt dont il a le soin. Car il est clair, n'est-ce pas, dans l'exemple que nous avons pris, que la Bibliothèque d'Amiens ne paraît pas très désignée pour un centre d'études palestiniennes.

A cette règle, règle de simple bon sens, il peut y avoir des exceptions, et presque partout il en est une de toute importance. Je veux parler du fonds d'histoire locale. Dès le début de cette causerie, j'ai insisté sur le caractère historique et provincial des Bibliothèques municipales. C'est là, avons-nous dit, ce qui assure à nos vieilles Bibliothèques, à nos Librairies à nous, une sorte d'individualité, de physionomie originale, pour tout dire, une âme traditionnelle qui n'est autre que celle de la province ou de la cité. Et c'est là, faut-il ajouter maintenant, ce qui leur donne aussi, sur un point, l'intérêt spécial et la valeur scientifique d'une Bibliothèque d'érudition. Il ne suffit donc plus ici de choisir les ouvrages les meilleurs ou ceux qui sont appropriés le mieux aux besoins actuels du public ; mais il faut, autant que possible, constituer des séries complètes. Aucune publication, si insignifiante qu'elle paraisse, ne doit être rejetée. Le bibliothécaire devra s'inquiéter à la fois de combler les lacunes des collections anciennes et de recueillir tous les documents

bibliographiques où se reflète et s'exprime la vie présente de la province, son activité intellectuelle, économique et politique. Peu importe que ces documents, parfois d'un bien mince intérêt, s'entassent sur les rayons pour y demeurer longtemps sans emploi ; car c'est là seulement qu'on pourra les retrouver un jour, et s'éclairant et se complétant l'un par l'autre, ils serviront alors, si peu que ce soit, à fixer un point d'histoire, à préciser les circonstances d'un événement oublié, à faire revivre une physionomie disparue, à expliquer l'origine ou les progrès d'une institution, et à faire avancer d'un pas cette enquête toujours ouverte qu'est la recherche de la vérité.

c) Nous arrivons maintenant au troisième type de Bibliothèque : les Bibliothèques de culture générale. Celles-ci ne sont pas d'un ordre moins élevé que les précédentes. Elles peuvent même présenter à certains égards un intérêt plus philosophique et plus humain, puisque ce ne sont pas les matériaux de la science qu'elles contiennent, mais plutôt ses résultats élaborés et mis en œuvre par un effort de synthèse ou par un travail de coordination. Elles sont encyclopédiques et non spéciales, n'étant pas faites pour quelques savants, mais pour tous les esprits cultivés.

Il est aisé de comprendre que ce type convient tout particulièrement aux Bibliothèques municipales. C'est dans ce sens qu'elles doivent se développer surtout ; et c'est ainsi qu'elles peuvent remplir dans la vie intellectuelle de la nation une fonction éducatrice importante où l'on ne voit pas qu'elles puissent être aucunement suppléées.

Le sceau de la grande culture, a dit Renan, ne saurait guère, en France, se prendre ailleurs qu'à Paris. Il faut pourtant qu'on puisse en province participer de quelque façon à la vie de l'esprit et de ne pas perdre, quand on l'a reçue une fois, cette sorte d'initiation — le mot est encore de Renan — dont Paris aura longtemps le secret. Les Bibliothèques, dans la mesure où il leur est possible de se tenir au courant par les livres et par les revues du mouvement des idées et du progrès de la science, seront dans chaque ville comme les foyers secondaires d'une vie intellectuelle dont les sources réelles sont ailleurs. Et, qui le sait, peut-être qu'à ces foyers la vie, par instants, pourra s'allumer encore, comme une flamme peut jaillir des rayons du soleil concentrés dans une lentille.

S'il est donc très nécessaire que les Bibliothèques municipales soient largement pourvues de livres de référence, de renseignements techniques et pratiques de toute sorte ; si l'on doit y trouver, à l'usage de tous, les meilleurs ouvrages de vulgarisation, cela pourtant ne peut suffire. Elles répondent encore à d'autres besoins ; et c'est d'une façon plus élevée et plus conforme à notre culture française qu'il faut entendre l'orientation moderne qu'on veut aujourd'hui leur donner. Sans les encombrer inutilement de tous les travaux qui ne sont utiles qu'à l'effort créateur de la science, il importe qu'on y réunisse, dans chaque branche d'étude, les ouvrages capitaux, les livres de haute et sérieuse portée littéraire et scientifique, tous ceux qui marquent un moment de l'évolution de la pensée et un certain état de la connaissance.

En physique et chimie, par exemple, sans doute trouvera-t-on d'abord des cours plus au moins élémentaires ; puis des traités supérieurs comme ceux de Bouty, de Violle, de Chwolson ; puis des livres techniques à l'usage des ingénieurs, des électriciens, des chimistes industriels. Mais à côté de ces ouvrages d'un intérêt pédagogique ou pratique, une grande Bibliothèque ne pourra se dispenser de posséder encore les livres originaux, les travaux de première main qui apportent quelque chose de nouveau, soit une découverte, soit une hypothèse théorique, et qui garderont une place dans l'histoire de la science. Le *Traité de chimie organique* de Berthelot, les *Leçons de chimie physique* de Vant'Hoff, les *Gaz de l'atmosphère* de Ramsay, le *Traité de microbiologie* de Duclaux, les *Leçons sur le carbone* de Le Chatelier, tels sont, pour n'en citer que quelques-uns, les ouvrages fondamentaux auxquels je fais allusion. Joignez-y, non certes toutes les publications, mais les travaux les plus importants et les plus significatifs de savants tels que Ostwald, Mach, Lord Kelvin, Maxwell, Poincaré, Curie, Lippmann, et bien d'autres. Ce n'est pas tout. Dans ce même ordre d'idée, s il ne faut pas négliger non plus de combler à l'occasion les lacunes que peut présenter la Bibliothèque dans la littérature scientifique du passé. C'est ainsi que je viens d'acquérir, pour la Bibliothèque d'Amiens, les fameuses *Réflexions sur la puissance motrice du feu* de Carnot, qui passèrent presque inaperçues au moment de leur publication et qui sont le point de départ des théories actuelles sur la dégradation de l'énergie.

Appliquez maintenant à toutes les branches d'étude les principes sur lesquels je viens de m'étendre un peu à propos des sciences physiques et chimiques, et vous jugerez de ce que doit être, à mon sens, une Bibliothèque de culture générale, que la richesse de ses collections anciennes invite, — loin de l'en dispenser — à se développer selon les directions de la pensée moderne. Il va de soi d'ailleurs qu'une large place sera faite ici aux sciences historiques. Pour être tournées vers le passé, elles n'en sont pas moins actuelles et vivantes ; elles intéressent un grand nombre d'esprits cultivés ; et,

remarquons-le, l'information bibliographique qui n'est après tout que l'accessoire pour d'autres études, est le fondement presque unique de celles-ci.

Mais on pourra se demander si un tel programme n'est pas un peu ambitieux pour les modestes Bibliothèques municipales, et surtout si c'est là ce que réclame le bon public provincial qui les fréquente. Cette inquiétude, soyez-en certains, n'est pas justifiée. Sans doute, les ouvrages de haute culture ne s'adresseront jamais qu'à une classe assez restreinte de lecteurs. Mais ces lecteurs existent. Il ne suffit pas de les compter, il faut les peser aussi; et s'il est très juste de se préoccuper du grand nombre, il ne faut pas non plus, par un faux esprit démocratique, négliger une élite, si nécessaire d'ailleurs à l'éducation de la foule.

Voici, à titre d'exemple et d'indication, quelques-uns des ouvrages qui ont été empruntés à la Bibliothèque d'Amiens pendant l'année 1910. Ces titres, que je relève dans le registre des prêts de la Bibliothèque, renseigneront mieux qu'un long discours.

En philosophie, avec les œuvres des grands philosophes, Descartes, Leibniz, Spinosa, Kant, Auguste Comte, Stuart Mill, Schopenhauer, je trouve des livres tels que l'*Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience* de Hoffding, *Matière et mémoire* et l'*Evolution créatrice* de Bergson, la *Science positive de la métaphysique* de Liard, l'*Avenir de la métaphysique* de Fouillée, les *Etudes d'histoire de la philosophie* de Boutroux, la *Philosophie des Grecs* de Zeller, l'*Expérience religieuse* de William James, les *Grands courants de la pensée contemporaine* de Eucken, etc.

En science, les *Eléments d'analyse mathématique* d'Appell, le *Traité de mathématiques générales* de Fabry, la *Science et l'hypothèse* de Poincaré, la *Mécanique* de Mach, les *Leçons sur la théorie des surfaces* de Darboux, le *Traité de chimie minérale* de Moissan, les *Leçons sur le carbone* de Le Chatelier, *la Face de la terre* de Suess, etc.

En histoire et sociologie, les ouvrages sur l'histoire grecque et romaine de Curtius, Droysen, Hertzberg, Mommsen, Duruy, le *Manuel des institutions romaines* de Mommsen, l'*Histoire de la Gaule* de Jullian, l'*Histoire de la Belgique* de Pirenne, les *Institutions monarchiques de la France* de Luchaire, l'*Histoire des doctrines économiques* de Charles Gide et Rist, l'*Histoire des classes ouvrières* de Levasseur, et bien d'autres, sans parler des recueils de textes, des grands ouvrages d'érudition et de beaucoup de livres et de travaux d'histoire locale.

En art et en archéologie, l'*Histoire de la sculpture grecque*, de Collignon, le *Répertoire de la statuaire grecque* de Reinach, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de Perrot et Chipiez, les *Leçons professées à l'Ecole du Louvre* de Courajod, l'*Art dans l'Italie méridionale* de Berteaux, des ouvrages anciens comme le recueil de Piranesi, et, bien entendu, les monographies connues d'artistes et de villes d'art.

Joignez-y un bon nombre d'ouvrages de critique littéraire et de littérature ancienne, française et étrangère, et sans qu'il soit besoin de pousser plus loin cette énumération, vous reconnaîtrez que ce sont là des lectures d'un caractère sérieux et élevé. Elles témoignent, chez le public qui fréquente nos Bibliothèques municipales, d'une curiosité intellectuelle et d'un goût des choses de l'esprit qu'on ne rencontre ailleurs — je veux dire à l'étranger — qu'en certaines villes universitaires et dans les milieux privilégiés. On lit davantage en Angleterre et en Amérique, mais il semble bien qu'on n'y cherche le plus souvent dans les livres qu'une rapide et peut-être assez futile distraction ou qu'une source de renseignements pratiques. C'est cela, sans doute, mais c'est autre chose encore que réclame le public de nos Bibliothèques provinciales. Un Américain, un professeur à l'Université d'Harvard, M. Barrett Wendell, qui avait été chargé en 1904 d'une sorte de mission académique en France, a écrit sur notre pays un livre très intéressant et très instructif. A diverses reprises, il y exprime son étonnement du haut degré de culture qu'il a rencontré chez nous, non pas à Paris seulement, mais aussi en province et dans les milieux sociaux les plus divers. « Plus vous pénétrez, dit-il, le caractère des Français, plus vous vous rendrez compte, qu'ils n'ont pas de qualité plus profondément spécifique que leur dévotion passionnée à ce que, dans le sens le plus large du mot, nous pouvons appeler la philosophie. Et ce trait a son origine dans une activité intellectuelle dont nous n'avons généralement aucune idée... Ils sont si éloignés d'être futiles, que j'ai peine à croire qu'aucun peuple puisse sembler plus profondément, plus étonnamment, de manière plus impressionnante, sérieux qu'eux-mêmes, soit dans une conversation mondaine, soit plus encore, lorsque vous commencez à entrer dans leur intimité. » Et parlant ailleurs de ce qu'il nomme la loyauté intellectuelle des Français : « Le lieu commun, dit-il, le bon sens nous satisfont. Les Français sont passionnément, fièvreusement désireux de comprendre, d'expliquer, de contrôler. » (1)

Sans tirer trop de vanité de ces éloges empreints peut-être d'une bienveillante exagération, reconnaissons pourtant que le génie latin, l'intelligence et le goût des idées générales, la passion de la logique et de la clarté, les traditions d'une culture ancienne et ininterrompue et, plus prochainement,

1) Barrett Wendell. *La France d'aujourd'hui*. Paris. 191

l'enseignement secondaire le plus sérieux et le plus « poussé » qui soit, ont créé et maintenu chez nous des habitudes et des besoins intellectuels qu'on ne rencontre pas au même degré chez les autres peuples. Il importe d'en tenir compte dans l'orientation de nos Bibliothèques françaises. Nous avons à apprendre beaucoup des Allemands, des Anglais, des Américains. A ceux-ci en particulier nous pouvons envier les abondantes ressources de leurs Bibliothèques, leur organisation si pratique et surtout cet esprit d'initiative, ce sens de la vie réelle et de l'action que rien ne peut suppléer. Empruntons-leur, s'il se peut, les méthodes excellentes qui ont donné chez eux de si bons résultats; mais efforçons-nous de les adapter aux fins qui nous sont propres; sachons les mettre au service d'un idéal français lentement et patiemment construit par des siècles de civilisation, et dont nous ne saurions faire un idéal américain.

Nous voici parvenus, Messieurs, au terme de cette étude très rapide et très incomplète des Bibliothèques municipales. Je ne vous ai pas dissimulé — elles sont d'ailleurs trop visibles — leurs imperfections ni parfois même leur misère. Mais peut-être ai-je su vous montrer aussi ce qu'elles doivent d'original à leur formation historique et comment se sont lentement recueillis en elles les souvenirs et les reliques de la vie passée des vieilles provinces françaises. Je vous ai dit encore quelle place, quel rôle elles pouvaient aisément tenir dans la vie actuelle de la cité, si du moins elles disposaient de moins médiocres ressources.

On s'est préoccupé beaucoup depuis quelques années de l'orientation qu'il convient de donner aux Bibliothèques, et l'on oppose volontiers le point de vue de l'action immédiate et de l'utilité pratique à celui de l'érudition historique et d'une culture toute spéculative. Je ne pense pas qu'entre ces deux tendances, l'une et l'autre très légitimes, l'opposition soit telle, qu'elle nous impose un choix exclusif. On peut d'ailleurs, comme l'a dit un philosophe, « en partant du concept utilitaire de la science, la justifier tout entière », car nous ne saurions distinguer d'avance « les connaissances qui sont susceptibles de nous être utiles d'avec celles qui ne pourront jamais nous rendre aucun service » (1) Les ouvrages de science abstraite, d'histoire, de philosophie, pour n'avoir pas toujours d'application immédiate, agissent pourtant sur les consciences individuelles et par contre-coup sur les formes sociales. Ceci n'est pas vrai seulement des livres nous offrant un système plus ou moins complet des lois de l'univers, de la pensée ou de l'histoire, mais encore des recherches les plus spéciales et les plus précises, ou qui semblent les plus isolées dans la spéculation pure. A l'érudit qui précise un point d'histoire locale, publie un document, rétablit l'intégrité d'un texte, il paraît bien que son étude a son but tout entier en elle-même et ne reconnaît d'autre fin que la vérité particulière qu'elle vise. L'intérêt profond en est pourtant ailleurs. C'est au moyen de ce lent travail collectif, de cet incessant apport de vérités partielles, de documents nouveaux, de leçons plus exactes, que l'histoire change d'aspect peu à peu. La connaissance du passé évolue en se précisant : et par cette idée nouvelle que l'on a du passé, le présent et l'avenir se trouvent modifiés à leur tour. Les innombrables travaux dont nos Bibliothèques sont pleines se trouvent ainsi la préparation et la matière de synthèses nouvelles et concourent enfin vers la vie et vers l'action comme vers un but secret.

C'est en vain qu'on voudrait opposer à la vie d'entreprise et de réalisation la vie la plus retirée, mais non moins efficace, de la pensée et de l'étude. L'une et l'autre se pénètrent et se complètent. Ce sont deux aspects, ou plutôt deux moments, de la même activité humaine; car l'idée est la forme la plus haute de l'action, et l'action la forme achevée de l'idée. Les livres, quels qu'ils soient, peuvent toujours aboutir à des actes: ils ont en eux la promesse et le germe d'une réalité extérieure à eux-mêmes. Sous cet aspect de nécropole dont on les raille volontiers, les Bibliothèques où s'accumulent tant de livres sont bien, sans paradoxe, les foyers d'une énergie d'autant plus intense, qu'elle est bien plus mystérieuse et cachée. Parce qu'elles contiennent tout le passé, elles contiennent encore tout l'avenir ; parce qu'on s'efforce d'y conserver l'acquis de la pensée, on y enferme encore le possible de l'action. Comme au château de la Belle au bois dormant, dans nos galeries de livres, toujours quelque princesse invisible attend un libérateur. Elle s'est endormie en feuilletant une vieille histoire étrangement illustrée de licornes et d'alérions; le livre est ouvert sur ses genoux, ses yeux sont clos, et sous son corsage aux ramages fanés son cœur a cessé de battre. Quelques débonnaires dragons — ce sont les bibliothécaires — gardent ce trésor, et le plus humble lecteur peut, à son insu, être un prince charmant qui vient réveiller la jeune belle endormie.

Ayons donc un pareil souci des livres anciens et des livres nouveaux. Ne les opposons pas les uns aux autres. Il n'est pas de livre tellement mort que la vie ne puisse s'y rallumer encore, et les plus vivants deviendront à leur tour des choses du passé. Leur valeur historique sera même d'autant plus grande un jour, que leur valeur actuelle l'est davan-

(1) Emile Meyerson. *Identité et réalité*. Paris 1908.

tage aujourd'hui. C'est en développant les Bibliothèques dans le sens des idées modernes, des sciences présentes et aussi de la vie active que nous continuerons le mieux l'œuvre du passé et que nous amasserons pour l'avenir un plus riche trésor d'histoire. Quelques vers de Gœthe, graves et sereins, résument assez bien tout ceci. Il songeait sans doute à tout l'effort humain; mais peut-être est-ce aux Bibliothèques que ces mots conviennent le mieux :

« Vaste monde et large vie, efforts des longues années; toujours chercher et toujours fonder, ne finir jamais... garder l'ancien avec fidélité, accueillir le nouveau avec bienveillance; une pensée sereine et des intentions droites, eh bien! on avance du moins de quelques pas ».

Henri Michel.

LE FÉMINISME
et
LE RÉGIME DE COMMUNAUTÉ LÉGALE ENTRE ÉPOUX

Il y a quelques années on a célébré le centenaire du code civil. Lorsque les journaux nous apprennent qu'un vieillard a atteint cet âge avancé, ils ajoutent généralement que le jubilaire jouit d'une vigueur étonnante pour son âge, possède toutes ses facultés, n'a jamais été plus jeune, etc... Il est douteux que l'on ait fait de pareils compliments au code civil.

Les lois sont, d'après Montesquieu, les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. Mais les choses évoluent, et les lois, une fois codifiées, restent. Il arrive nécessairement un moment où la loi écrite cesse d'être le rapport qui dérive des choses actuelles, pour n'être plus que l'expression des choses disparues; elle est nécrosée, fossile, et comme un code est bien long à refaire, le législateur ajoute des lois nouvelles sans éliminer les parties mortes, et la jurisprudence torture les textes pour les adapter aux besoins nouveaux.

Ecoutons M. Glasson, le savant professeur de la Faculté de Droit de Paris, que l'on considérera difficilement comme un révolutionnaire : « Notre code civil, dit-il, est la loi d'une société bourgeoise et des familles qui possèdent un patrimoine plus ou moins considérable, mais ce n'est pas le code du travail ni du travailleur. » Un simple exemple :

Il y a dans le code *deux* articles concernant le louage de travail, *cent* articles concernant les hypothèques. Le législateur de 1804 consacre cinquante fois plus d'articles aux garanties des créanciers immobiliers qu'aux intérêts tant des patrons que des ouvriers. Mais il y a certaines parties du Code qui n'ont pu vieillir, parce qu'elles n'ont jamais été jeunes, et l'on peut citer notamment le titre concernant le contrat de mariage.

Il n'a jamais été jeune, car la plupart des objections qu'il soulève ont déjà été formulées lors de son élaboration. L'un des principaux auteurs du Code, Monseigneur l'Archichancelier de l'Empire, Cambacérès, duc de Parme, a fait triompher des vues qui avaient été critiquées avec virulence par le citoyen Cambacérès, député à la Convention de la République une et indivisible.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

— Les deux cents articles du Code qui concernent « le contrat de mariage et les droits respectifs des époux » sont du plus haut intérêt pour tous les citoyens; c'est peut-être la partie la plus importante du Code, car on est infiniment plus exposé à se marier, qu'à recevoir ou donner entre vifs ou par testament, qu'à acheter ou vendre un immeuble, qu'à consentir ou purger une hypothèque. Or, on peut dire en résumé que tout ce que le Code édicte à ce sujet peut se diviser en deux parties : dans la première partie le législateur se méfie de la femme mariée et lui enlève tous droits; dans la deuxième il se méfie du mari et essaie de mettre la femme à l'abri de ses excès de pouvoir.

Laissons de côté les articles du Code ayant trait au contrat de mariage proprement dit, et ne considérons que les stipulations en cas d'absence de contrat. Quand on fait un contrat, il y a accord libre entre les parties et les clauses ne regardent qu'elles. En l'absence de contrat le législateur a réglé les relations pécuniaires entre époux de la façon suivante : Il existe entre les époux une société de biens, la communauté; elle comprend : 1° Tous les biens meubles des époux, titres, argent, créances, en un mot tout ce qui n'est pas immeuble dans le patrimoine des époux au moment du mariage; 2° tout élément d'actif acquis pendant le mariage, sauf les immeubles provenant de successions, dons ou legs, qui restent propres à l'époux bénéficiaire; 3° la jouissance des revenus appartenant aux deux époux.

Cette communauté est administrée par le mari seul en sa qualité de chef, et par suite il est défendu de porter atteinte à ces droits, même par contrat. Tous les actes à titre onéreux, ventes, échanges, baux, hypothèques, il peut les faire seul, sans le concours de sa femme. Il ne peut faire donation de ses immeubles, mais il peut donner librement tous les biens meubles, sauf deux exceptions pratiquement négligeables.

En ce qui concerne les biens propres à la femme,

celle-ci ne peut en disposer sans l'autorisation du mari. Pour tous les actes d'administration, le mari seul a pouvoir d'agir.

Au moment de la dissolution de la communauté, les biens de celle-ci se partagent par moitié entre les époux ou leurs ayants cause. La femme peut à ce moment, soit accepter la communauté, soit y renoncer.

Le régime, après avoir reçu un premier accroc par la loi du 9 avril 1881 qui permet aux femmes de déposer et retirer des fonds aux Caisses d'Epargne sans autorisation maritale, a subi une atteinte sérieuse par la loi du 13 Juillet 1907, qui, sous tous les régimes, réserve à la femme les sommes acquises par ses gains personnels ainsi que les économies en provenant.

Malgré cette amélioration toute récente, il est naturel qu'un tel régime soit violemment combattu par les féministes. Mais tout autant, sinon plus, que les articles organisant la communauté, c'est l'article 1388 qui les exaspère : « les époux ne peuvent déroger aux droits résultant de la puissance maritale sur la personne de la femme, et des enfants ou qui appartiennent au mari comme chef. » Quels sont ces droits?

Art. 213. — Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari.

Art. 214. — La femme est obligée d'habiter avec le mari.

Art. 215. — La femme, ne peut ester en jugement sans l'autorisation de son mari.

Art. 217. — La femme même séparée de biens, ne peut donner, aliéner, hypothèquer, acquérir à titre gratuit ou onéreux sans le concours du mari.

Parmi les féministes, il y a, comme dans presque toute doctrine, les deux tendances classiques de déduction et d'induction. Les déductifs partent d'un principe admis comme exact une fois pour toutes et en tirent les conséquences logiques. Les inductifs procèdent de l'examen des faits et basent leurs conclusions sur l'expérience. Les féministes déductifs partent de l'idée-principe de l'égalité de l'homme et de la femme et poursuivent une reconstruction générale des rapports entre les deux sexes. Les inductifs examinent les institutions existantes et cherchent à éliminer ce qui leur paraît injuste pour les femmes. Les premiers sont aprioristes, dogmatiques, révolutionnaires, Les seconds empiriques, opportunistes, évolutionnistes. Les premiers réclament avant tout les droits politiques et considèrent comme très efficace d'avoir ennuyé M. Asquith le ministre anglais; mais tout leur système dérivant du principe d'égalité des sexes, si on attaque ce principe, ils perdent la base de leur raisonnement, tandis que les seconds, s'appuyant sur des principes d'équité générale, ont pour beaucoup de réformes qu'ils réclament l'appui de nombreux non féministes.

Ecoutons les doléances des féministes concernant le rôle de la femme mariée. Voici comment s'exprime Madame Jenny d'Héricourt :

« Je vois que, sous votre droit commun de la France, la femme est une nullité, une exploitée, une paria ; que son mari peut faire don du mobilier commun à sa maîtresse, et mettre l'épouse sur la paille ; que le mari peut lui ôter ses vêtements de rechange, ses bijoux, pour en parer sa maîtresse ; et comme on lui ordonne l'obéissance et qu'on la met sous le pouvoir de l'homme qui est peut-être brutal, il est clair qu'elle ne s'avisera pas de refuser l'engagement, l'aliénation, la vente de ses biens personnels et exposera de la sorte elle et ses enfants à manquer de tout. Et comme la femme n'est pas la nullité que suppose la loi, qu'au contraire elle travaille et augmente l'avoir commun, que c'est surtout à elle qu'il est dû, le mari peut disposer du fruit de ce travail pour payer ses dettes, ses amendes, entretenir des femmes et se livrer à tous les désordres. »

Comme cela arrive assez souvent aux femmes, Mme d'Héricourt dépasse le but et elle mêle deux choses qui doivent être séparées: les voies de droit, c'est-à-dire les textes de lois, et les voies de fait, c'est-à-dire la brutalité possible du mari. Aucun régime, aucune loi, ne peut prévenir cette dernière possibilité, mais il est piquant de voir une féministe irréductible comme Mme d'Héricourt exciper de la différence de vigueur entre les deux sexes en faveur de l'égalité.

Mais, à côté de ces exagérations, l'énoncé même des droits du mari dans le régime de communauté, tels qu'ils résultent du code, en fait paraître l'énormité. La femme est traitée comme une mineure ou comme une aliénée. Le mari peut très légalement ruiner sa femme sans qu'elle puisse s'y opposer, et même sans qu'elle s'en doute. Le code, il est vrai, lui accorde l'hypothèque légale sur les immeubles du mari.

Les auteurs du code ont seulement négligé les quelques misérables qui ne sont pas propriétaires immobiliers.

Donnons la parole à M. Boistel, professeur à la Faculté de Droit de Paris ; « le droit d'aliénation sans contrôle du mari s'applique non seulement aux meubles de la communauté, mais encore aux immeubles qui peuvent avoir été acquis. Les meubles, d'ailleurs, peuvent notamment, sous forme de titres de bourse, constituer des valeurs énormes... tout cela est absolument à la merci du mari... qui n'a aucun compte à rendre des motifs qui l'ont fait agir, de la destination qu'il entendait donner à ces fonds.

Le mari peut les employer en objets de luxe, en objets de consommation immédiate, avoir une installation opulente, des réceptions brillantes, des chevaux, des équipages de chasse, bien au-dessus de la position que lui permettraient d'occuper les ressources du ménage. Il mangera ainsi non seulement les revenus en laissant peut-être sa femme et ses enfants manquer du nécessaire, mais encore le capital, en faisant venir à grands pas la ruine et la misère. Que dirons-nous, s'il dissipe ce patrimoine en dehors du foyer domestique, s'il vit joyeusement à son cercle ou ailleurs en des compagnies plus que suspectes, s'il s'installe un ménage irrégulier à côté du ménage légitime, s'il joue un jeu effréné? Tout cela lui sera légalement permis et il n'aura de compte à rendre à personne.

Ce ne sont pas seulement les ressources acquises que le mari est maître de dissiper, il peut aussi compromettre irréparablement la fortune à venir, car toutes les dettes qu'il contracte au cours du mariage grèvent la communauté. Bien plus :

Si le mari commet des délits ou des crimes, s'il vole, s'il incendie, s'il assassine, s'il est condamné de ce chef à de grosses indemnités, savez-vous qui est-ce qui paiera? Sa fortune à lui? Pes du tout : la communauté. Sa femme n'aura même pas le droit de se faire rembourser plus tard ces sommes par le mari. Vous voyez que le langage de M. Boistel ne diffère pas beaucoup de celui de Mme d'Héricourt. Faut-il que nous soyons vertueux pour n'avoir pas trop abusé des pouvoirs exorbitants que nous donnent les lois!...

Mais, en plus de cette critique, on peut en adresser deux autres très sérieuses au régime de communauté. Le reproche le plus grave qu'on puisse lui faire, suivant M. Planiol, est de rendre nécessaires un partage et une liquidation générale entre l'époux survivant et les héritiers du prédécédé. C'est l'Eldorado des hommes d'affaires. Il faudra alors trouver de grosses sommes en argent comptant pour régler les reprises qui ne peuvent pas toujours se solder au moyen de biens en nature; il faut réaliser des valeurs qui représentent une forte part de l'actif total; il faut vendre ou partager le fonds de commerce, quand il en existe un.

Les créanciers se présentent, réclament des garanties, souvent l'actif de la communauté est englouti par les suites d'une liquidation inopportune et onéreuse. La communauté produit encore un autre effet fâcheux : si l'un des époux a une fortune mobilière beaucoup plus considérable que l'autre, il perd la moitié de la différence au profit de son conjoint.

Bien mieux : Si au moment du mariage la fortune de l'un des époux est constituée en immeubles, celles de l'autre en meubles, le premier conserve intégralement son apport et gagne la moitié de la fortune du second.

Même en dehors de toute idée féministe, il y a donc de sérieuses critiques à adresser au régime de la loi française.

Quel remède nous propose-t-on? Là, les féministes se divisent : les uns demandent la conservation du régime actuel, mais l'égalité de droits entre les époux; les autres demandent le régime de la séparation de biens comme régime légal.

Ceux qui demandent le maintien du régime de communauté, mais avec égalité de droits entre les époux, ont pour eux l'autorité de Cambacérès, première manière.

Son premier projet comportait les articles suivants :

Art. 11. — Les époux ont et exercent un droit égal pour l'administration de leurs biens.

Art. 12. — Tout acte emportant vente, engagement, obligation ou hypothèque sur les biens de l'un et de l'autre, n'est valable s'il n'est consenti par l'un et l'autre des époux.

Laurent, le savant commentateur du Code Civil, l'auteur de l'avant-projet du code belge, demande l'égalité absolue des époux, leur décision conjointe. En cas de dissentiment, le tribunal départagera les avis.

Enfin Stuart Mill dit : « Il n'est pas vrai que dans toutes les associations volontaires de deux personnes, l'une d'elles doive être maîtresse exclusive, encore moins appartient-il à la loi de déterminer laquelle des deux le sera. Après le mariage, la forme d'association volontaire qui se voit le plus souvent, c'est la société commerciale. On ne juge pas nécessaire de régler par la loi, que dans toute société un des associés aura toute la direction des affaires et que les autres seront tenus d'obéir à ses ordres. »

Laissons répondre Cambacérès deuxième manière : « L'administration commune serait perpétuellement entravée et la diversité d'opinions sur les plus petits détails opérerait bientôt la dissolution du mariage. »

Supposons cette dualité de direction.

Monsieur veut habiter près de ses affaires, Madame ne trouve pas le quartier assez chic. Conflit : le tribunal appréciera.

Monsieur veut acheter une maison de campagne, Madame préfère une automobile. Conflit : le tribunal appréciera.

Monsieur veut placer les économies réalisées en valeurs d'Etat. Madame veut qu'elles servent à venir en aide à son oncle qui est un peu gêné pour l'instant. Conflit : le tribunal appréciera.

Rappelons-nous la lettre de Bonaparte à Carnot voulant lui adjoindre Clarke pour commander l'armée d'Italie en 1797 : un mauvais général vaut mieux que deux bons.

Le mauvais général pourra être meilleur que son adversaire, car tout n'est que relatif ; mais les deux bons généraux seront ou bien d'accord et alors l'un des deux est inutile..ou bien d'avis différent et ni l'un ni l'autre ne pourra appliquer ses idées.

Quant à la comparaison de Stuart Mill, elle est un pur sophisme : la société commerciale n'envisage exclusivement que les intérêts économiques, tandis que, malgré tout, ces intérêts ne sont qu'en deuxième ligne dans le mariage.

De plus, la société commerciale ne se crée pas à l'occasion d'un autre acte comme la communauté, mais expressément et elle a son but en elle-même. Enfin presque toujours les sociétés commerciales sont dirigées par un seul directeur, ou tout au moins par des directeurs en nombre impair, tant il tombe sous le sens qu'à droits égaux et sans moyen de se départager le nombre pair conduit à l'impuissance, à l'immobilité.

Du reste l'immense majorité des féministes modernes se rallie à la seconde solution, au changement de régime.

Quel régime substituer au régime actuel ?

Passons-les en revue: régime de communauté universelle, pratiqué en Hollande ; régime de communauté des meubles et acquêts pratiqué en France, régime de communauté des acquêts, pratiqué au Mexique; régime usufructuaire sans communauté, pratiqué en Allemagne; régime dotal pratiqué au Pérou; enfin régime de la séparation, adopté par les pays anglo-saxons. — Du moment qu'une partie plus ou moins grande du patrimoine de la femme est sous l'administration du mari, toutes les critiques adressées à la communauté gardent leur valeur à l'encontre du régime proposé

En effet, de deux choses l'une; ou bien la femme administre elle-même ses biens et c'est le régime de la séparation, ou bien c'est le mari qui a les pouvoirs d'administration : dans ce dernier cas, la femme aura évidemment recours contre le mari, mais si celui-ci a gaspillé sa fortune, ce recours pourra rester platonique, et on a pu justement dire que la différence entre ces différents régimes ne consistait qu'en ceci, que dans un cas la femme sera ruinée par le mari administrateur de la communauté, dans les autres par le mari administrateur des biens propres de la femme.

Et ce ne sont pas seulement les féministes qui parlent ainsi. Dans les très intéressants débats qui ont eu lieu au Reichstag lors du vote du nouveau Code Civil allemand, on a vu des chefs conservateurs comme le prince de Schoenaich Carolath, le baron de Stumm, se prononcer en faveur de la séparation comme régime légal. Ce dernier a dit : « En dehors de la séparation, tout régime ne fait qu'affirmer le droit du plus fort. » En France un homme qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire, Emile Ollivier, s'est prononcé dans le même sens. Et M. Ribot, qu'on n'a jamais pu prendre pour un fougueux révolutionnaire, a dit : « C'est une chose curieuse à remarquer que les pays qui professent le plus grand respect pour le foyer domestique ont été les premiers à réclamer l'émancipation totale de la femme dans les actes de la vie civile ».

Quant au régime dotal, régime qui est caractérisé par l'inaliénabilité des biens dotaux, il n'y a pas lieu d'en parler, alors qu'il s'agit d'augmenter les droits de la femme et non pas de les diminuer. Les féministes n'en veulent pas, les économistes le proscrivent comme contraire à la libre circulation des biens, et les juristes lui reprochent de ne donner qu'une protection illusoire à la femme malgré toutes les précautions prises. Du reste les statistiques des contrats passés prouvent le déclin de ce régime.

Avant d'aborder le régime de séparation, jetons un coup d'œil à l'étranger. La séparation est le régime légal en Angleterre, aux États-Unis, en Italie, en Russie.

La communauté est le régime légal aux Pays Bas, au Portugal, en Suède, en Belgique.

Le régime sans communauté, mais avec administration par le mari, est légal en Allemagne et en Autriche.

Le Pérou a la communauté avec régime dotal.

Enfin le Brésil et l'Espagne ont chacun deux régimes selon les cas : au Brésil le régime légal, c'est le régime dotal dans certains cas exceptionnels. Dans tous les autres cas, la communauté. En Espagne, si le mariage a lieu sans le consentement des parents ou au mépris de certaines prohibitions, c'est la séparation des biens; sinon c'est la communauté réduite aux acquêts.

Nous voyons donc des pays aussi différents au point de vue de l'histoire, de la religion et de l'évolution générale, que le sont d'une part la Russie, l'Angleterre et l'Italie; d'autre part le Portugal, les Pays-Bas et la Suède, avoir le même régime; la législation comparée ne nous est donc pas d'un grand secours.

Voyons si la statistique des contrats peut nous donner des indications plus précises : en effet les contrats librement faits constituent la coutume; celle-ci a souvent précédé la loi. Le législateur peut donc utilement s'en inspirer.

La statistique nous apprend que sur *287.179* mariages contractés en une année en France, les 7/10, c'est-à-dire *204.833* ont eu lieu sans contrat. Sur les 82.346 autres nous trouvons :

67.[illegible] la communauté réduite aux acquêts.

1.124 fois les diverses autres formes de la communauté.

6.524 fois le régime sans communauté.

10.112 fois le régime dotal.

2.128 fois la séparation des biens.

Discutons ces chiffres. Tout d'abord il serait absurde de croire que les 204.000 mariages sans contrat signifient que les époux ont considéré la communauté comme le régime par excellence, et en ne faisant pas de contrat ont déclaré choisir ce régime. Il ne saurait y avoir de doute sur ce point : l'immense majorité s'est mariée sans contrat, parce que le régime leur importait peu : où il n'y a rien le diable perd ses droits, dit-on, à plus forte raison le notaire.

Mais alors, dira-t-on, il y a 67.000 contrats, les 4/5 de tous les contrats, dans lesquels on a adopté la communauté réduite aux acquêts.

La très grande majorité des personnes qui ont fait la dépense d'un contrat choisissent ce régime. C'est une indication coutumière très nette.

Pourquoi ne pas adopter ce régime comme régime légal? — l'argument paraît spécieux : mais il y a lieu de considérer que la réduction aux acquêts constitue déjà une restriction des droits concédés par le Code.

Le beau-père dit : « J'ai toute confiance en vous, je suis certain que vous êtes le gendre de mes rêves, mais néanmoins j'ai moins de confiance en vous que le législateur n'en a, aussi vais-je prendre quelques précautions contre vous. »

Si, au contraire, le régime légal était le régime de la séparation, les contrats, au lieu de prouver la méfiance, prouveraient la confiance des beaux parents. Actuellement la stipulation de la séparation décèle des précautions, des défiances très nettes. Si elle était le régime légal, nul ne pourrait s'en formaliser. Et il n'est pas interdit aux législateurs de dépasser leurs électeurs en sagesse, prudence, clairvoyance.

Nous en arrivons à l'étude du régime de séparation.

Dans ce régime le mari n'a aucun droit d'administration, ni de jouissance sur les biens de la femme; celle-ci administre seule sa fortune et en perçoit tous les revenus.

Elle contribue sur ces revenus aux charges du ménage. Elle reste incapable d'aliéner seule ses immeubles, de s'obliger au delà de ses revenus, d'ester en justice; la jurisprudence lui laisse la latitude de convertir ses titres nominatifs en titres au porteur et, par conséquent, d'en disposer.

Quelles sont les critiques adressées à ce régime?

Tout d'abord, on dit qu'il est contraire à l'essence du mariage : la femme n'a plus d'intérêt à la prospérité du ménage. Ecoutons M. Turgeon, professeur à Rennes : « Nous avons marié nos personnes, car cela est de petite conséquence, quant à marier nos patrimoines, en vérité cela serait trop grave. Nos biens resteront propres. Nous nous sommes donnés, corps et âmes, n'est-ce pas assez? Pour ce qui est de nos fortunes particulières, il sera défendu à Monsieur de mordre dans le morceau de Madame, et à Madame de grignoter la portion de Monsieur ».

Il est vraiment trop facile de répondre : lorsqu'on s'est donné corps et âmes, il est parfaitement naturel de partager ses biens, mais de son plein gré, [illegible] les pays anglo-saxons, pays de séparation, le mari est généralement l'administrateur des biens de la femme, mais c'est du plein gré de celle-ci.

De plus, le régime de communauté fait faire une donation irrévocable au conjoint le plus riche. Admissible à la rigueur tant que le mariage était indissoluble, n'est-ce pas un scandale du moment que le divorce existe? Comment, voici un conjoint quelque soit son sexe qui est millionnaire, qui se marie par amour. Son partenaire ne possède rien. Aussitôt mariés, le conjoint ci-devant pauvre se livre à tous les écarts, trompe, bafoue son mari ou sa femme, lui rend l'existence impossible, le force de propos délibéré à divorcer. Il aura perdu ses illusions, son amour, aura subi tous les supplices moraux que l'on peut endurer et, par-dessus le marché, il aura sacrifié la moitié de sa fortune! Avec la séparation au contraire tout sera remis dans le statu quo ante. Les deux époux se retrouveront comme avant, la spéculation n'est pas possible. N'est-ce pas plus moral?

Deuxième objection : la force des traditions. D'après M. Lyon-Caen, elle aurait entraîné le choix du régime sans communauté en Allemagne de préférence à la séparation. On nous dit : il faut tenir un très grand compte des traditions, des habitudes, des coutumes des populations. Or, dans tous les pays, la séparation est contraire à l'idée que l'on se fait du mariage. Il est facile de comprendre qu'en Allemagne, où l'évolution historique règne sans partage et dans les sciences juridiques avec Jhering et Savigny, et dans les sciences économiques avec Roscher, Knies, Schmoller, cet argument ait emporté la décision.

Mais les Anglais, gens pratiques, empiriques, si l'on veut, ne se sont pas laissé influencer par lui. Chez eux, pourtant si conservateurs, si respectueux des traditions, la séparation des biens entièrement

contraire à toutes les traditions nationales fut adoptée en 1882 sur la proposition Shaw-Lefevre et sur le rapport d'une commission constatant « qu'il est malheureusement indiscutable que des maris s'adonnent à l'ivrognerie et entretiennent des concubines avec les revenus de leurs femmes. » Les Anglais n'ont pas poussé le respect des traditions jusqu'à l'absurde et du reste n'est-il pas souvent bien téméraire de se faire l'organe des traditions, des coutumes, des soi-disant préférences générales? La cuisinière bourgeoise nous apprend que le lapin demande à être écorché vif, tandis que le lièvre préfère attendre. Est-il bien certain qu'on reproduit fidèlement l'opinion de ces intéressants rongeurs? N'est-ce pas plutôt l'intérêt de ceux qui veulent les manger que l'on a en vue? On peut penser qu'une pareille usurpation d'opinion a lieu presque chaque fois qu'une réforme importante est à l'ordre du jour. On a invoqué les traditions en faveur de la royauté absolue, en faveur des jurandes et maîtrises, en faveur de l'esclavage, en faveur du régime féodal. Tous les coups d'Etat se sont fondés sur la prétendue opinion générale. On peut donc sans danger négliger cet argument, d'autant plus qu'à côté du régime légal à établir, il y aura toujours la liberté entière de faire des contrats sur telle base que l'on trouvera bon.

Troisième objection : difficultés pratiques d'application. En effet, dit-on, même lorsque les époux sont sous le régime de la séparation, il existe toujours une communauté de fait, une confusion du mobilier.

Si la femme veut être complètement à l'abri des créanciers du mari, elle doit avoir fait un inventaire authentique, autant dire un contrat de mariage.

Cette objection n'a pas grande valeur. Du fait que la séparation ne réalise pas l'absolue perfection il ne reste pas moins qu'elle améliore dans une mesure énorme la sécurité de la femme. D'abord l'objection ne s'applique qu'au cas de confusion de fait, il n'y a pas confusion de droit. De plus la femme garde la possibilité tout au moins de prouver par tous les moyens sa propriété particulière, tandis que, dans le régime actuel, la présomption de communauté est irréfragable.

Quatrième objection : La femme, ayant sous le régime de la séparation la possibilité pratique de dissiper ses capitaux mobiliers usera et abusera de cette faculté. S'il y a des hommes mauvais administrateurs, il y a aussi, affirme-t-on, des femmes dépensières. La jeune fille qui dans sa famille n'a peut-être jamais géré aucune portion de patrimoine se voit, tant qu'il ne s'agit pas d'immeubles, absolument libre de dépenser tout ce qu'elle possède, capital et intérêts. Est-elle bien préparée à administrer seule sa fortune? Le jour où elle sera ruinée, elle ne pourra plus subvenir pour sa quote part aux dépenses du ménage, et de ce fait causera un préjudice incontestable à son mari.

On pourrait répondre qu'en fait le mari sera généralement le mandataire de sa femme et aura suffisamment d'influence sur celle ci pour l'arrêter sur une voie qui peut la ruiner. On pourrait encore dire que la possibilité pour la femme de se ruiner aurait cet heureux effet de donner une plus grande importance à la recherche des qualités morales chez la femme plutôt que d'avantages pécuniaires, ces derniers pouvant être éphémères. Mais néanmoins l'objection a sa valeur : en effet la femme reprochera toujours à son mari de l'avoir laissée se ruiner. Nous avons connu une petite fille qui, étant tombée en jouant et s'étant fait une forte bosse au front, dit pleine de fureur à sa mère : « C'est bien fait pour toi, tu n'avais qu'à me surveiller davantage ». Bien souvent la femme raisonnerait de la même façon et en voudrait autant à son mari de s'être ruinée seule que si elle l'avait été par lui. Mais le remède est simple. La latitude donnée aux femmes séparées de disposer en fait de leurs capitaux ne provient que d'une obscurité des textes, qui, d'après d'excellents auteurs, ont été mal interprétés par la jurisprudence. Pour mettre la femme complètement à l'abri des suites de sa prodigalité, il suffirait de l'assimiler au mineur émancipé. Elle pourrait seule et librement disposer de ses revenus, mais pour l'aliénation de ses capitaux l'intervention du mari serait nécessaire.

Cinquième objection. — Prenons un cas très général. La femme a eu quelque fortune ou même n'a rien eu, elle a collaboré à l'œuvre de son mari, elle a été son associée, soit qu'effectivement elle ait apporté son travail, qu'elle ait été caissière, comptable, vendeuse dans le commerce de son mari, soit que, pendant que le mari exerçait une profession, elle s'occupât des soins de l'administration intérieure et débarrassât d'autant de soucis son partenaire. Quelle est actuellement la situation de cette femme? Pendant le mariage elle est censée n'avoir pas voix au chapitre. A la dissolution elle a la moitié des biens de la communauté. Supposons le régime de la séparation : le mari ne peut pas faire perdre à la femme ni ses biens, ni les produits de son travail extérieur, c'est entendu, mais à la dissolution elle n'aura aucune part à l'actif de ce qui malgré tout forme une communauté de fait, qu'elle a contribué à augmenter par son travail et son économie. C'est donc la destruction du mariage : La femme aura plus d'intérêt à exercer une profession distincte de celle de son mari, qu'à collaborer avec lui. Inutile d'insister sur les suites néfastes d'un pareil état de choses.

En somme le régime de la communauté sacrifie les droits de la femme pendant le mariage, mais les sauvegarde à la dissolution, la séparation sauvegarde les droits de la femme pendant le mariage, mais les sacrifie totalement ensuite. Cette objection est certainement la plus forte de toutes et, si vraiment on ne pouvait éviter ces suites de la séparation, il vaudrait encore mieux conserver le régime actuel. En effet la séparation n'offrirait d'avantages que dans le cas de maris incapables ou malhonnêtes, tandis que dans les cas normaux, la femme serait frustrée de tout le fruit de son activité, de sa collaboration. Et incontestablement, cette dernière hypothèse est la plus fréquente. Mais puisque nous sommes à la recherche du meilleur régime matrimonial, nous ne sommes pas forcé d'accepter sans modification le régime de la séparation tel qu'il est défini par le Code: nous pouvons l'améliorer pour répondre à l'objection, et la modification suivante pare à toutes les critiques: Pendant le mariage, et à défaut de contrat, les époux se trouvent sous le régime de séparation des biens. Au moment de la dissolution du mariage, l'époux survivant en cas de décès, l'époux en faveur duquel le divorce a été prononcé en cas de divorce, aura le droit d'opter entre la liquidation sur la base, soit de la séparation des biens, soit de la communauté réduite aux acquêts. Cette formule, semble-t-il, répond à toutes les objections; et le législateur s'en est rendu compte, puisque l'article 5 de la loi de 1907 sur les gains personnels de la femme dit: « S'il y a communauté ou société d'acquêts, les biens réservés entreront dans le partage du fonds commun. Si la femme renonce à la communauté, elle les gardera francs et quittes de toutes dettes. » C'est donc la généralisation de cette loi qui semble indiquée, son extension comme régime normal des deux époux, la suppression de toute disposition qui lui est contraire.

A suivre. ARMAND RIGAULT

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Romans et Nouvelles.

MARIUS ARY LEBLOND. *Annette et Pierre Desrades*, roman. (Fasquelle.)

PIERRE ULRIC. *Parmi les Jeunes*. Préface de M. ALFRED FOUILLÉE. (B. Grasset.)

ROBERT DERVILL. *Le Couvent des Orfèvres*. B. Grasset.

Nous vantons le charme d'un roman; c'est la grâce d'un décor qui nous a enchantés et comme ensorcelés; notre pensée ne peut plus s'éloigner d'un radieux pays où nous goûtons la joie de fuir nos peines et nos ennuis. Ou encore une aventure plaisante, d'aimables personnages, une fine psychologie nous ont séduits. A moins que nous n'obéissions au prestige d'une forme ailée, d'une langue souple et jolie, d'un style exact et poétique... L'art possède plus d'un secret: le secret de nous plaire n'est point si complexe qu'on croit, et l'on sait plus d'un auteur qui ne se met point en peine de multiplier les prétextes au succès. Calcul ou nonchalance?

Les frères Marius-Ary Leblond ne firent point ce calcul, cette nonchalance leur parut odieuse, quand ils résolurent d'écrire *Annette et Pierre Desrades*. Ils préméditèrent une méthode inverse et ne crurent être sûrs de notre plaisir qu'en assiégeant de séductions concertées notre entendement, notre imagination et notre sensibilité. Ils complotèrent en somme de nous séduire par tous les moyens. Peut-être quelques grincheux trouveront-ils à redire à cette tactique enveloppante, et qui semble diminuer le prix de la victoire en ne permettant pas qu'elle parût à aucun instant indécise. Je n'irai point grossir leur troupe infiniment réduite. J'avoue qu'il est bien agréable d'être ainsi sollicité; ces auteurs qui s'ingénient avec une si délicate application conquièrent ma sympathie; j'imagine qu'une pointe d'orgueil se mêlera à la satisfaction de leurs lecteurs, semblables à ces belles femmes trop courtisées, et qui conçoivent de tant de galanteries quelque vanité.

Au total les frères Marius-Ary Leblond nous donnent un bien gracieux roman; et je vous prouverais aisément, selon une dialectique chère aux critiques d'autrefois, que leur évocation d'un merveilleux paysage n'est point inférieure à son objet ; ensuite qu'ils nous révèlent en un récit nuancé des mœurs attrayantes et des amours et des âmes dignes d'être considérés avec la plus amicale curiosité; enfin qu'ils savent écrire une langue irisée, chatoyante ainsi qu'il convient à un pastel de la vie exotique, une langue vibrante et chaleureuse, discrètement audacieuse, d'une couleur bien française... je vous prouverais en trois points, que ce roman, étant charmant, doit nous charmer et nous charme en effet. Vous ne me liriez point ; vous auriez bien raison; hors des écoles ce genre d'exercice nous semble désuet et ridicule. On appelait cela disséquer une œuvre. On ne dissèque que les morts : j'ai toujours cru que la critique avait mieux à faire, et que par delà les analyses scolaires et fastidieuses dont le public ne lui demande point le détail, il importait d'abord de célébrer la vie, d'en reconnaître à travers les œuvres les pulsations généreuses et le rythme éternel, de s'associer à ce frémissement intérieur pour en faire pressentir l'intraduisible beauté.

Or, ce petit livre est animé d'un souffle égal, et que l'oreille la plus distraite percevra sans efforts. Petit livre diapré, palpitant, où se dissimule une âme voluptueuse, dévote et nostalgique. Dieu vous garde des lourds commentaires, qui écrasent et anéantissent les élans légers de l'esprit! Certes il n'est besoin d'aucune exégèse pour goûter la douce moiteur des Tropiques, la puissante volupté des parfums et des couleurs, des ciels et des mers, et cet alanguissement des belles créoles parmi l'encens des processions et des Fête-Dieu, et tout cet exotisme fleuri, éclatant, d'une sensualité affinée, parée d'élégance, et comme spiritualisée par l'afflux du sang de France.

Et j'ignore, s'il appartient vraiment aux frères Marius-Ary Leblond de nous intéresser aux aventures médiocres de quelconques créoles transplantés en un quelconque quartier latin — le roman de ces autres Déracinés ne saurait aller loin — j'ignore s'ils réussiront jamais à nous convertir aux longueurs, à la documentation excessive, à la fâcheuse écriture de je ne sais quelle renaissance naturaliste; je suis bien assuré qu'ils ne nous convertiront jamais aux bariolages coloniaux d'une langue insoucieuse de nos traditions... mais je ne saurais douter qu'une désignation nominative de la Providence les créa poètes, et leur confia la mission de chanter leur pays et de nous émouvoir en évoquant une île merveilleuse de l'Océan Indien; poètes, ils exaltent leurs plus chers enthousiasmes, leurs premiers rêves, les éblouissements juvéniles qui consacrèrent leur vocation d'artistes; ils nous font l'offrande de ce qu'ils possèdent de plus précieux; leur phrase est harmonieuse; leur sincérité exige un goût sévère; ils nous émeuvent; et leur œuvre est charmante.

Une émotion pareille fit naguère passer un frisson en quelques vers du plus impassible des poètes, ou du plus hostile à l'effusion du sentiment personnel; rappelez-vous *le Manchy* :

> Sous un nuage frais de claire mousseline,
> Tous les dimanches au matin,
> Tu venais à la ville en manchy de rotin,
> Par les rampes de la colline
>
> . . . . . .
>
> Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux,
> De la montagne à la grand'messe,
> Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse,
> Au pas rythmé de tes Hindous.
>
> Maintenant, dans le sable de nos grèves,
> Sous les chiendents, au bruit des mers,
> Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
> O charme de mes premiers rêves!

Leconte de Lisle eût aimé ce Pierre Desrades qui se souvient si joliment de sa Réunion natale, et sans déclamation, sans faux lyrisme, avec le sentiment le plus juste, les mots les plus vivants, en célèbre l'atmosphère, les jardins et les villes, les habitants et leurs poétiques enfances. Ce que nous devinions à travers les rythmes brefs de strophes isolées, Pierre Desrades nous l'expose à la pleine lumière de son talent et de son amour. Leconte de Lisle connut une époque plus prospère, une bourgeoisie plus opulente; nul doute qu'il n'eût reconnu ces fêtes, ce catholicisme décoratif, un peu puéril, ces rues ensoleillées, ces parfums de roses et de vanille, ces effluves tièdes et salins, et ces usages, ces bavardages, ces flirts, la grâce de ces fillettes, les émois précoces de ces écoliers rêveurs; peut-être eût-il même discerné, pressenties par un enfant, les raisons profondes de son propre désenchantement, en des pages comme celle-ci :

> Nous ne sortions ordinairement en voiture que pour nous rendre à l'église; quand ce fut pour nous promener, la campagne me parut de suite quelque chose de religieux. Je la contemplais avec adoration. Assis sur les coussins, nous ne parlions presque pas, et sous les nates hauts, le long des pandanus et des jamrosas aux ombres noires découpées en rosaces, nous gardions le silence qu'imposent les saintes nefs. Parfois une charrette, qui revenait du fourrage, agitait une sonnette lente. Les oiseaux qui s'envolaient sous les mimosas, les framboisiers dans la pierre des enclos, les grappes de bibasses à l'ouverture des ravines étaient des choses que je ne pouvais cueillir et que je goûtais avec un désir respectueux. Je ne pouvais m'arrêter afin de folâtrer à loisir : emporté par les bêtes, j'en jouissais avec charme de façon rapide. Et la mélancolie de ces promenades venait de cette résignation semblable à celle dont s'accompagne toute notre vie, qui se voudrait plus longue et moins précipitée.

Désormais nos mémoires ne sépareront plus des vers de Leconte de Lisle le souvenir de ce Pierre Desrades et des auteurs qui nous le firent connaître.

Vous conterai-je cependant l'histoire de Pierre Desrades et d'Anicette? Je m'en voudrais vraiment : une enfance, une adolescence, des joies et des tristesses toutes neuves, des impressions fugitives et qui marquent profondément l'âme et le cœur, la vie journalière d'un enfant, les amours de Pierre Desrades, si glorieusement hésitant parmi tout un essaim d'amies papillonnantes, la grâce inoubliable d'Anicette, la poésie qui enveloppe et parfume toute une jeunesse... est-ce que cela se résume? Il faut lire ce livre à petites gorgées, ainsi que l'on goûte un beau fruit des îles savoureux et sain.

*
* *

Parmi les Jeunes, de M. Pierre Ulric, est accompagné d'une préface que signa M. Alfred Fouillée; retenez ce fait : en même temps qu'il donnait cet admirable livre, *La Pensée et les nouvelles écoles*

anti-intellectualistes (1), M. Alfred Fouillée préfaçait un recueil de nouvelles; peut-être les historiens de sa pensée retiendront-ils qu'ayant formulé contre le pragmatisme, la « néo-sophistique pragmatiste », et l'intuitionnisme, les plus puissantes, les plus troublantes objections, ce maître de la critique philosophique n'hésitait point à encourager de sa sympathie et à soutenir de son autorité les enseignements d'une sagesse intuitive et d'une métaphysique basée sur le sentiment : il y a là une indication précieuse et qui marque le scrupule généreux d'une pensée respectueuse des droits de l'art et bienveillante à toutes les manifestations de la vie. Qu'une telle constatation nous soit imposée à propos d'un recueil de nouvelles, nous attribuons aussitôt à ces menus récits une importance et, si j'ose dire, une dignité très particulières.

Nous n'ignorions point que les philosophes ne témoignent nul mépris aux romanciers : M. Alfred Fouillée prend soin de nous dire leurs raisons : « Ces philosophes, obligés d'être psychologues et observateurs de l'âme, ont toujours pris un vif intérêt aux romans, ces études de psychologie qui montrent la vie sous tous ses aspects, principalement les plus intérieurs. » Il y a romans et romans, et cette définition met à nu l'infériorité d'une abondante et vague littérature romanesque. Il y a romans et romans : nous sommes avertis que les récits de M. Pierre Ulric, très dignes d'être médités, ne se rangent point parmi la catégorie la plus nombreuse des romans contemporains. Et la lecture de cet aimable volume nous l'eût révélée, mais il ne nous déplaît point que l'intention de l'auteur, précisée par lui-même, soit commentée par l'éminent préfacier :

Lui demandé à M. Pierre Ulric de quelle manière, pour son part, il concevait le roman : « Pour moi, le drame des consciences. » En effet, d'où découle l'intérêt d'un roman, ainsi que celui d'une vie? Est-ce des événements? C'est plutôt encore, selon moi, de la diversité et de la qualité des sentiments ou pensées que les événements font naître! Le moi intérieur, et sa vie intense, quoique silencieuse, voilà le tout de l'homme, voilà, en, à mon sens, ce que le romancier doit principalement nous faire entrevoir.

Le drame des consciences, la qualité des sentiments et des pensées, le moi intérieur et sa vie intense, quoique silencieuse, certes je ne sache pas de but plus haut à proposer à l'effort du romancier. Aussi bien me semble-t-il découvrir en Pierre Ulric un esprit net, pénétrant, ami de l'abstraction, fort délié dans le maniement des idées, et d'abord un intellectuel habile à discerner les conditions de son art et à en raisonner congrûment. Nul romancier plus clairvoyant, plus soucieux des privilèges qui font la noblesse de l'œuvre littéraire. Ajouterai-je, avec M. Alfred Fouillée, qu'il est « un esprit élevé et généreux, affranchi de tout dogmatisme étroit, croyons-nous, mais également affranchi de ce dogmatisme retourné, qui se cache souvent sous les dehors du scepticisme, bref, attaché d'instinct à l'idéalisme traditionnel des grands penseurs et des grands artistes. » Il me semble maintenant que nous connaissons assez bien la tournure d'esprit de Pierre Ulric.

Il s'est mis tout entier en ces quelques nouvelles; et peut-être vous appliquerez-vous d'abord à suivre parmi ces pages les manifestations de sa personnalité : il vous intéressera surtout de surprendre ou d'accueillir les vœux, les opinions, les fines remarques, les inquiétudes, la science psychologique d'un auteur qui n'a pas vécu en vain ; l'avouerai-je, ce qui m'a le plus vivement touché, ce sont de ces jugements où se trahissent une longue expérience de la vie, une pénétration indulgente, une certitude et une fermeté qui vont de pair avec une profonde commisération. Je l'avouerai enfin : il m'a semblé apercevoir çà et là des dons quasiment féminins, les plus précieux, une grâce dans la bonté, une délicatesse et comme une pudeur dans l'analyse des âmes et la peinture des sentiments où atteignent rarement les romanciers masculins.

*
* *

M. Robert Dervieu est un jeune écrivain qui eut un jour l'éblouissement de découvrir une idée — quand je dis qu'il est jeune, je n'en ai d'autres preuves que son inexpérience, un charmant embarras d'où il s'échappe le plus délibérément du monde en multipliant les étourderies, son style prodigieusement inégal, enfin et surtout, cette gaieté en fleur, cette allègre désinvolture que l'âge mûr tenterait vainement d'imiter. — Robert Dervieu eut un jour une idée, et se crut riche, l'étant d'une idée, d'une attrayante idée de roman ; il s'enorgueillit, s'amusa follement aux miroitements de sa trouvaille et jugea opportun de nous associer à cette opulence joyeuse ; j'ose affirmer qu'il alla jusqu'à la prodigalité. Je n'aurai point toutefois le courage de l'en blâmer trop fort.

Fait surprenant, avez-vous remarqué que le meilleur moyen de ne point montrer toute la fécondité d'une idée, c'est encore d'en développer implacablement les conséquences? Robert Dervieu est bien trop préoccupé de la logique de son sujet pour nous en révéler l'ampleur. Nous avouons notre satiété dans le même temps que nous déplorons je ne sais quelle sécheresse, la maigreur excessive de ce récit touffu.

Et je le dis sans retard, parce qu'il me semble

1. Alcan, 1911.

bien qu'un tel défaut ne découle point d'une fatalité psychologique, mais seulement d'un manque d'expérience; j'inclinerais à penser que la spontanéité de l'invention, une très libre fantaisie furent au contraire les présents d'une fée bienfaisante à l'heureux Robert Dervieu.

C'est même parce que je ne défends point de le penser tout à fait que je vous conseillerai de retenir ce nom, et de lire *Le Couvent des Orfèvres*.

Lecture divertissante. Certes Robert Dervieu écrit à la diable; sa négligence est sans excuse, et d'autant moins pardonnable, qu'il lui échappe çà et là des pages charmantes, où l'abandon ne nuit pas à la fermeté pittoresque de la forme. Je me demande, s'il a jamais songé à relire son manuscrit: il oublia, n'en doutons point, de relire les épreuves de son livre... Cela nous fâche d'abord. Nous oublions toutefois notre ressentiment. Du moins nous ne nous arrêtons point de lire. Certes ce livre est divertissant.

Il l'est par la verve ingénieuse dont fait preuve Robert Dervieu; il l'est par la fraîcheur d'une imagination juvénile: il se pourrait, je l'ai dit, que ce jeune écrivain fût doué de cette vertu si rare, et proprement inestimable, la fantaisie; d'autres s'efforcent laborieusement de l'acquérir et ne font qu'étaler la vanité de leur effort; l'aisance de Robert Dervieu autorise les plus sérieux espoirs.

Il y avait bien des façons d'illustrer l'histoire d'une chapelle, sans compter la façon des érudits, qui n'est point la plus brève: Robert Dervieu imagina de nous associer à la vie intime, et comme il dit — fort mal — aux « sensations » d'une œuvre humaine que la ferveur des hommes semble avoir dotée d'une âme; les sensations, les aventures sentimentales d'une chapelle, les recueillements, les joies, les colères, en vérité, oui, les colères d'une chapelle, ses désespoirs, ses décadences, ses léthargies, et ses résurrections, voilà ce que notre auteur entreprit de nous conter. Chapelle de monastère, chapelle de château, humble chapelle de hameau oublieuse des gloires anciennes. Elle naît en un lointain moyen-âge; nous assistons à la lente éclosion de ses colonnes et de ses chapiteaux, aux dialogues angoissés de ses pilastres effrayés de la lourdeur des voûtes; elle ne prend conscience de sa mission qu'à l'arrivée de ses saints:

A l'heure indiquée, les deux frères Vaucresson et Carion, sculpteurs du couvent, ouvrirent toutes grandes les portes de leur atelier, et les moines qui venaient d'entrer restèrent muets de surprise : vingt-deux saints [illegible] apparaissaient bien portants et satisfaits sur les rebords de la haute salle. La finesse de leurs traits, et la naïveté voulue de leur [illegible] frappaient l'imagination [illegible] la piété de tous. Ils avaient l'air de sourire et d'être tout contents, eux aussi, d'aller achever aussi bien la chapelle... Délicatement chaque novice en prit un, et suivis de tous les moines, ils se mirent lentement en marche vers le sanctuaire.

Toute l'après-midi on monta des saints, et ce ne fut pas besogne aisée. Les uns suspendus dans le vide avaient soin de fermer les yeux au-dessus de l'abîme pour ne pas se voir arriver. Les autres...

Saint Médard, saint Luc, saint Timothée, saint Hugues, saint Rémi, sainte Marthe, sainte Agathe, saint Eloi, saint Robert, saint Eusèbe, saint Jude, saint Jérôme... braves gens, aimablement bavards, et fort ingambes en dépit de leur apparence figée. Ils m'intéressent, ils m'intéressent infiniment davantage que les simples humains, moines, seigneurs et nobles demoiselles, curés et villageois, éphémères apparitions, fantoches auxquels il semble que la chapelle ait pris toute leur force vitale. Les saints survivent aux pillages, aux incendies, voire aux restaurations: leurs mésaventures sont émouvantes : saint Eusèbe est fort marri, parce que son nom, à demi effacé, réduit aux trois premières lettres *Eus*... est un jour allongé au profit de saint Eustache, en sorte qu'il reçoit des hommages destinés à un rival. Saint Eloi a la mémoire impitoyable : « Du temps de Dagobert,... du roi Dagobert... ». Chacun a ses manies, son style, son genre de plaisanterie et d'ironie ingénue. Tous se fâchent le jour où François Ier apporte jusque dans la chapelle les échos d'une débauche qui mit en rumeur les cellules de don Gibus et de ses moines. Tous complotent de rendre heureuse l'enfance de la gracieuse Madelon, et sont pitoyables aux amours de la si jolie petite fille du président de Terrebasse. Braves gens dont la candeur résiste aux siècles et dont la quasi éternité demeure comme embaumée d'une poésie narquoise et doucement mélancolique. Une foule de petits romans s'ébauchent à l'ombre de leurs socles; nous en saisissons ce qu'il est permis à des yeux naïfs et pénétrants d'en apercevoir; le monde reflété dans les prunelles d'une équipe de bons saints de campagne, cela est imprévu; nous ignorions ces perspectives, et voici une piquante manière de renouveler notre expérience de l'univers et de la vie. Bien entendu l'aspect des choses et des êtres nous semble étrangement déformé par ces yeux prévenus; mais il est comme une esthétique du cœur qui demeure immuable, et nous nous orientons sans peine parmi les surprises de ce céleste cinématographe.

Robert Dervieu a de l'humour et de la fantaisie — il est poète avec un rien de préciosité; longuet, son livre est divertissant; on ne le ferme point sans regret sur cet épilogue :

les tout l'histoire de ma chapelle...

Depuis, Jésus en est ressorti pour toujours. Il n'en reste plus qu'un squelette sans âme où le lierre grimpe... grimpe..

Entre les dalles, il y a de l'herbe qui pousse, et hier, par mégarde, j'ai vu une mésange posée sur la mitre de Saint-Médard qui n'était plus là...

Le *Couvent des Orfèvres* est comme une suite inattendue à la *Légende dorée*; Robert Dervieu est un hagiographe irrévérencieux à peine... il sera demain un séduisant romancier s'il veut bien... se relire.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

Les Touristes.

De temps en temps, lorsque le jour est gris et que nos costumes modernes me semblent trop lugubres, je vais faire un tour au Louvre, je vais voir des velours seigneuriaux et des perles, des cavaliers et des nobles dames vénitiennes ou brabançonnes, mais rarement j'arrive jusqu'aux toiles que j'aime, et je me laisse entraîner le plus souvent à suivre quelques visiteurs.

Leurs réflexions et leur ignorance font ma joie. Je me souviens d'avoir rencontré une escouade de troupiers en tournée à travers les salles pleines de chefs-d'œuvre.

Ils étaient là une douzaine de Bretons mélancoliques, de Normands rougeauds et de gars bourguignons futés, ébranlant les parquets royaux de leurs godillots énormes.

Pareils aux invités de Coupeau et de Gervaise dans l'*Assommoir*, de Zola, *des siècles d'art défilaient devant leur ignorance ahurie.*

Ils passaient sans rien voir, sans rien comprendre, devant les toiles de Breughel d'Enfer, sous les nobles et hautains regards des Velasquez, à côté des belles femmes du Titien couchées sous des baldaquins de pourpre et des soies orangées, si ambrées et si blanches, avec leurs cheveux emmêlés de torsades de perles.

Je les suivis.

Les Fragonard qui éblouirent les murs satinés de la chambre de la Guimard ou les boudoirs bleus de Louveciennes, les retinrent un moment; Rubens ne leur déplut pas trop; et je les laissai devant le divin *Embarquement pour Cythère*, que leur expliquait, à sa façon, un caporal!

L'autre jour, voulant saluer l'été naissant, dans le pays le plus français de France, je pris un billet pour Versailles.

Je franchissais la grille du château, comme descendait d'une immense voiture d'agence une trentaine de touristes.

C'étaient des Allemands, lourds, patients, avec des lunettes et d'horribles complets de voyage.

Les femmes sautaient à terre sur leurs larges pieds, serrant leurs jupons d'une robuste main qu'illustrait un guide.

Je n'ai pu résister au désir de les suivre eux-aussi.

Alignés devant la façade, écoutant leur cicérone comme un sergent-instructeur, ils m'ont gâté le développement du château sur le parc.

Dans la galerie des glaces, ils ont sans doute pensé à Bismarck, leur grand cuirassier à muffle de dogue retroussant sa moustache devant les miroirs qui avaient reflété les yeux noyés de Fontanges.

Dans ce coin de la Patrie où s'est épanoui le suprême génie de la race, je les ai trouvés partout. Ils regardaient à travers les verres fumés de leurs lunettes, sans un mot, mais, ô groupes des pièces d'eau semées de feuilles, blancheurs des statues, ifs desssinés par Le Nôtre, trophées sculptés aux façades, balcons royaux, larges fenêtres donnant sur la plus noble des perspectives, allées où Racine médita, vieux banc de marbre où se reposa Mme de Lamballe, terre de souvenirs et d'histoire, j'affirme qu'ils n'ont rien compris à vos charmes et qu'ils ont passé comme des barbares au milieu de votre mélancolie, de votre élégance et de votre noblesse.

*
* *

Concerts.

Une guitare prélude... La petite bonne du troisième entr'ouvre la croisée de sa cuisine, parce que *Madame* est à celle de sa chambre.

La scène est au fond de la cour, et le costume de l'acteur n'est guère beau.

N'importe. Il chante et à chaque fenêtre s'encadre un spectateur.

Ce qu'il dit, tout le monde peut le comprendre. Ses chansons sont pleines d'une philosophie moyenne; on les écoute volontiers, parce qu'on aime à entendre proclamer ce que l'on pense confusément: fragilité des serments, infidélité, brièveté du temps, rapidité des amours, beauté des lilas et des roses.

Les vieux thèmes éternels défilent:

« C'était, t'en souviens-tu, Lison,
Un beau dimanche.
Je t'emmenais à Robinson
En robe blanche... »

. . . . . .
« Non ! tu ne sauras jamais,
Oh ! toi qu'aujourd'hui j'adore,
Si je t'aime ou si je te hais... »

Un jeune homme rêve à sa croisée ; cela remue peut-être quelque chose dans son cœur...

Voici maintenant la série des *Orientales*.

L'homme supplie une favorite d'émir, une brune Sultane, Fatma ou Djelma, de le suivre au désert.

Son cheval piaffe, elle nouera à son cou ses beaux bras d'ambre et ils s'en iront ; elle n'emportera qu'un brin de jasmin, son collier de perles, et sa gazelle les accompagnera...

Ce poètique décor disparaît.

Les fortifs se dressent, et sur l'herbe rare, le chanteur fait passer une églogue de banlieue : accroche-cœur, vin bleu, argot et surin... à une autre.

Il finit en artiste qui sait plaire par une molle romance : le balcon de la belle est blanc de roses et de lune ; un rossignol chante éperdument dans un arbre ; un bras nu écarte une persienne... une fleur tombe... Minuit !..

Dans du papier, quelques sous tintent. L'homme les ramasse et s'en va.

A regret, les fenêtres se referment

O magie de la Poésie même banale, je me suis laissé prendre à ces rengaines comme la servante rêveuse du troisième !

* * *

Les Ennemis.

Avec la belle saison, les jours deviennent longs, blancs, chauds et francs, et s'arrêter à la terrasse d'un café du boulevard est une véritable joie.

Asseyons-nous. La chaise d'osier craque, la place est payée ; pour quelques sous nous avons le droit de rester là tout le temps que nous voudrons.

C'est l'heure. Sur la toile du soir comme sur celle d'un cinématographe, le défilé va commencer.

Voici d'abord le héraut de tout spectacle parisien, le camelot louche et disert.

La bouche tordue, il crie le titre d'un journal comme il lancerait des gravelures.

Il étourdit les consommateurs, il bourdonne autour des absinthes sucrées, tel un frelon autour des chasselas.

Sur son bras, il a un paquet de gazettes dont l'encre est encore toute fraîche ; et s'il vidait ses poches on trouverait des cartes, un couteau, de la ficelle et la dernière création du jour.

Il vous appellera : *monseigneur* ou *mon prince*, en ouvrant la portière du fiacre que vous hélez ; il vous parlera de sa sœur qui n'existe pas, empochera vos deux sous avec une révérence et disparaîtra subitement, car il est le farfadet, le gnôme de l'asphalte.

Les autres acteurs arrivent.

Voici les pères nobles, les vieilles duègnes, les ingénues, les amoureuses, les financiers et les soldats, tous les passants.

Mais, chose extraordinaire, tous se taisent. Comme c'est drôle !

Défense de se parler, sans se connaître, sans avoir été présentés.

Regardez ceux qui vont seuls. Et non seulement ils s'ignorent, mais ils se détestent. Tous ont un masque qu'ils ne doivent porter qu'à la ville ; un masque glacé qui les fait tous à peu près semblables. On ne peut rien deviner de leur vie, et je me souviens de quelques vieux vers publiés autrefois dans la *Revue Bleue*. On m'excusera d'en citer ces strophes :

« Ce passant qui regarde un chien roux qui s'ébre,
Est peut-être un tribun qui pourrait tout soudain
Faire, s'il le voulait, s'écouler un empire,
Rien qu'en haussant la voix et qu'en levant la main.

« Dans ce visage las cette terrible bouche
A peut-être hurlé pendant toute la nuit ;
Laissez aller en paix ceux-ci, que nul ne touche
Cette femme à côté de cette homme qui fuit...

« Peut-être qu'accablé d'un destin formidable
Auprès duquel est doux celui du vieux Thebain,
Il va, sa vie étant une tragique fable,
Il va, dans l'infini n'ayant que cette main.

« Ce mendiant trempé comme un humide gnôme
A peut-être perdu bien plus que le roi Lear.
Tout vieillard n'est-il pas exilé d'un royaume,
Et tout homme qui vit voit-il pas tout finir ?

« Et tous, tous ceux qui vont et marchent dans les rues,
Sous un masque abritant leur joie ou leur douleur,
Dans la rumeur que font les larmes contenues,
Pensent aux noirs lambeaux d'un drame intérieur. »

Nul ne parle, et si les automobiles, les voitures et les omnibus s'arrêtaient ; si, brusquement, il n'y avait plus ni roulements de chariots, ni cornes de tramway, on entendrait le lourd piétinement de cette foule muette.

Ils se taisent. Ils se taisent tellement que l'homme qui interpellerait un ami d'un trottoir à l'autre, étonnerait et détonnerait beaucoup.

Ils passent sans fin, et l'on n'en connaît aucun.

Les anciens étaient plus familiers que nous, ils se tutoyaient et s'abordaient sur la place publique. La vie devait être plus aimable, et pourtant que penserais-je moi-même, si ce voisin barbu venait s'asseoir à ma table et entamait une conversation, sous prétexte que nous passons ensemble, à un même moment de la durée, sur la planète ?...

Mais il se fait tard, la fresque immense des ennemis silencieux devient plus confuse ; le soir tombe ainsi qu'une défaite sur les trottoirs qui se vident

peu à peu, et lettre après lettre, les réclames électriques s'allument aux faîtes des maisons, et l'on [illegible] à voir les fatidiques mots de feu que traçait la main de l'ange aux murs de la salle babylonienne, et on lit tout simplement : *chocolat suisse* ou *cent milliards* [illegible]

Léo [illegible]

Chronique de l'Etranger

L'ART FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

Le pavé [illegible] Charles Vinnen [illegible] il y a peu de temps, un [illegible], pour protester contre [illegible] de l'art français, qui s'accomplit depuis quelques années dans les cercles d'art allemands prétendant être à la tête du progrès. » Il a envoyé cet écrit à un grand nombre d'artistes allemands, et à quelques critiques: puis, ayant réuni la signature d'importants adhérents, il a publié le tout sous le titre: *Une* [illegible]

Trois groupes d'adversaires sont en butte aux attaques de Charles Vinnen: les directeurs d'expositions d'art publiques et les propriétaires de collections privées; un certain nombre de jeunes artistes ; et les critiques d'art assujettis à une « esthétique de mode ». Les uns et les autres, paraît-il, sont coupables d'une admiration maladive de l'art moderne français : d'où il résulte que les jeunes peintres, prenant des modèles français, perdent leur propre originalité et produisent des imitations sans valeur, parce que sans caractère. Les esthéticiens troublent le jugement du public; et enfin ceux qui achètent des tableaux, pour eux ou pour les collections à eux confiées, laissent partir des millions vers la France, — argent qui eût servi la cause de l'art allemand!

Ces reproches, en eux-mêmes, ont quelque intérêt et vérité, exposent les *Suddeutsche Monatshefte*. Mais la brochure de Vinnen contient trop de contradictions et d'exagérations, pour qu'on la puisse considérer comme une manifestation d'art: c'est une simple machination destinée à alarmer l'opinion.

C'est notamment généraliser à tort, que d'accuser toute la jeune génération d'artistes Allemands d'une servile et d'une ridicule imitation de modèles étrangers.

Cette « protestation d'artistes allemands » est inutile: les galeries officielles allemandes n'ont acheté que les « perles de l'art français » moderne. De telles attaques ne sont donc propres qu'à susciter des querelles; elles sont par suite nuisibles.

Aussi les *Suddeutsche Monatshefte* opposent-ils aux noms réunis par Vinnen, les noms d'autres artistes, non moins allemands, non moins célèbres, avec leur appréciation sur la brochure de Vinnen, et d'abord ceux des présidents de l' « Union des artistes allemands » :

[illegible] Kalckreuth, Harr, Graf, [illegible] de Haas, [illegible] Berlin, Walther Puttner, Louis Corinth, Carl Moll, Gustave Klimt, Albert Lang, Max Slevogt, W. Trubner, etc.

Ces artistes voient moins, dans l'acte de Vinnen, une *question d'art* qu'une question de *commerce artistique*; et si désireux qu'ils soient de conserver un art allemand, ils refusent de se joindre à Vinnen, parce qu'aucune sorte de contrainte ne doit être apportée à l'art. — Le patriotisme n'a rien à voir avec les affaires, ni avec l'art.

On va prochainement publier une *Réponse à la Protestation des artistes allemands*, groupant les opinions adverses d'artistes, collectionneurs et publicistes allemands.

*
* *

SUR DOSTOIEWSKI

Charles Notzel écrit dans l'intéressante revue munich[illegible] anniversaire de la mort de Dostoiewski, une intéressante étude [illegible] premières impressions que le peuple et la nature russe firent sur l'auteur de *Pauvres Gens*.

Dostoiewski raconte lui-même que, tout jeune encore, il était un jour couché dans un champ, quand il lui parut soudain que quelqu'un criait: « Un loup arrive. » — Ce n'était d'ailleurs qu'une hallucination. — D'un bond il se redressa, éperdu de crainte, et il courut s'accrocher à un vieux paysan, qui labourait non loin dans un champ. « Je tremblais de tout mon corps, et j'étais en vérité très pâle. Le paysan me regarda avec un sourire tranquille: — Vois donc! Petit, dans quel état tu t'es mis. Ah! ah! — Et il secouait la tête: — C'est assez! Mon petit. — Il étendit la main et me caressa. — C'est assez! Que le Christ soit avec toi. Fais le signe de la croix. » Mais je ne me signais pas. Mes lèvres tremblaient. Le vieux paysan me parut tout ému. Il étendit avec précaution son gros doigt sali par la terre, taché d'un ongle tout noir, et toucha légèrement mes lèvres tremblantes, en souriant, d'un long sourire maternel. Et ici, en Sibérie je me rappelle le tendre sourire maternel du pauvre serf, comme il se signait, comme il secouait la tête; et je me rappelle surtout son gros doigt, sali par la terre et dont il toucha mes lèvres tremblantes avec une tendresse timide. Et soudain je sentis que je pouvais considérer « ces infortunés » d'un tout autre œil. »

Cet épisode est certainement l'un de ceux qui déterminèrent la carrière du poète. Sous la « grossièreté bestiale », du paysan russe, il distingua toujours la profondeur de son humaine sensibilité; une tendresse fine et presque maternelle vis-à-vis du faible, du malheureux, du souffrant. C'est ce que Aksakoff appela plus tard « la haute culture du peuple russe. »

Dostoiewski était âgé de 24 ans, lorsqu'il entra dans

les Lettres. Certain jour, il comparut devant Nekrasoff, une autorité en littérature, et lui tendit en tremblant son premier roman, *Pauvres gens* 1845. Dans la nuit suivante, vers 4 heures du matin, le poète était tiré de son sommeil par un violent coup de sonnette. Nekrasoff et un de ses amis se précipitaient dans sa chambre et l'embrassaient. Ils avaient commencé la lecture du roman, tard, le soir, et n'avaient pu l'interrompre. Ils étaient pressés de faire connaître au jeune auteur leur saisissement et leur enthousiasme. Le lendemain Dostoiewski était présenté au grand critique Bjelinsky, qui s'écria : « Oui, comprenez-vous bien ce que vous avez écrit là ? Vous n'avez pu composer une telle œuvre qu'avec le don direct de l'artiste. Mais vous êtes-vous rendu compte vous-même de la terrible vérité, que vous nous avez montrée là? Estimez votre talent; demeurez-lui fidèle, et vous deviendrez un grand écrivain! »

Et Dostoiewski confessa dans son journal : « Oh! comme je suis indigne d'un tel avenir; si Bjelinski savait tout ce qu'il y a de laid en moi! Mais je saurai m'en rendre digne ».

L'année 1880 forme le point culminant de la gloire de Dostoiewski. Son discours à la fête de Pouchkine à Moscou marque une période nouvelle dans l'histoire intellectuelle de Russie. Avant lui les plus grandes célébrités de la Russie d'alors avaient pris la parole : Tourguéneff, Aksakoff, Polousky. Ils furent tous oubliés, lorsque Dotoiewski, maigre et pâle, annonça, comme une vision d'en haut, la grandeur imminente de la Russie.

Grâce à sa profonde religiosité, déclara-t-il, l'âme russe était capable, avant toute autre, de comprendre tous les peuples et d'accueillir en soi toutes les cultures. Car le fondement le plus profond de chaque être vivant était précisément : la religiosité. A cause de cela la Russie avait encore son mot à dire en Europe et ce serait peut-être le mot le plus important qui ait jamais été dit à l'Europe, et ce serait un mot d'amour et de paix !

Mais cette mission impose des devoirs à chaque homme qui s'appelle Russe :

« Toi, homme fier, console-toi, et toi qui restes oisivement assis, remue tes mains. » Ainsi cria le poète dans la réunion solennelle; un frisson traversa l'assemblée. Et quand il eut fini, ce fut un silence de mort; puis éclatèrent de frénétiques applaudissements, les assistants avaient compris qu'ils avaient assisté à une scène historique; et mieux encore qu'ils avaient été témoins du plus haut élan poétique.

*
* *

GEORGE SAND ET CHOPIN

Nous lisons dans la revue *Der Merker* de Vienne, ces quelques lignes sur les relations orageuses qu'entretinrent les deux grands Romantiques.

George Sand avait connu Chopin par Liszt et Mme d'Agoult. Le 28 mars 1837, elle écrit de Nohant à Liszt : « Dites à Chopin que je le prie de vous accompagner... je l'idolâtre ». Et quelques jours après à Mme d'Agoult : « Dites à Chopin que j'ai pour lui de la vénération. » Mme d'Agoult remplit-elle cette mission? Elle a, en tout cas, répondu : « Chopin tousse avec une grâce infinie. C'est un homme hésitant. Sa toux seule est constante. » Ce trait cruel n'est-il pas vraiment féminin? se demande Lola Lorme, qui a déterminé les rapports entre Chopin, Delacroix et George Sand.

A l'époque où il intervint dans la vie de la célèbre femme de lettres, Chopin était le favori des salons parisiens. Il ne comptait que 27 ans. Mais son bruyant succès avait accentué son humeur farouche. Aussi n'avait-il aucune envie de faire connaissance avec George Sand. Il n'aimait pas les femmes de lettres. George Sand lui inspirait même quelque peur. Liszt, qui les avait présentés l'un à l'autre, écrivait que cet artiste sensitif craignait cette femme plus que toute autre femme parce que, comme une prêtresse de l'Oracle de Delphes, elle disait tant de choses que les autres ne savaient pas dire! » Chopin hésitait à la rencontrer, il l'évita.

Mais Mme Sand n'avait rien de la timidité d'une jeune fille. C'est elle qui alla au devant de lui. Naturellement on voit aussitôt par où il la séduisit. C'était par ces mêmes attraits qui lui gagnaient les sympathies féminines du monde entier, et même à cause de leur opposition de nature.

Elle était vigoureuse, expansive, exubérante. Il était discret, mystérieux plein de secret. Ce contraste était infiniment propre à leur plaire à tous deux. George Sand était très sensible aux charmes de la musique. Elle voyait en Chopin le type de l'artiste, comme elle l'avait imaginé dans ses rêves, lui qui, perdu dans des images éthérés, éloigné de toute activité pratique, était l'amoureux de l'impossible!

Près du lit de Musset malade, à Venise, elle écrivait : Qui pourrai-je soigner maintenant? » Chopin, malade, avait besoin de ses soins. On peut dire que George Sand les lui a donnés avec un admirable dévouement.

Mais si elle veilla bien sur son malade, ou, comme elle l'appelait, « son cher cadavre », les sympathies des deux artistes s'effacèrent pourtant. L'humeur de Chopin était aigrie par la grave maladie, et George Sand disait de lui qu'il était terrible dans sa colère. Il avait beaucoup d'esprit et savait persifler les gens qui lui déplaisaient. C'est ce qu'il fit aussi dans l'intimité. Les enfants de George Sand, Solange et Maurice, avaient grandi et cela rendait la situation intenable.

Dans l'année 1847, avant qu'ils se fussent séparés, George Sand publia un roman *Lucrèce Floriani* dans lequel Chopin était dessiné sous les traits du prince Charles. Elle ne voulut point l'avouer; mais les contemporains ne se laissèrent pas tromper, et Liszt donna dans sa biographie quelques passages du roman. Chopin lui même s'y reconnut et en fut extrêmement irrité. En vérité ce portrait n'était pas offensant. Et nous devons mettre sur le compte de l'excès de sensibilité de son âme d'artiste la colère que lui causa le fait d'avoir été le modèle d'une élégante figure de neurasthénique.

MARTIN GREIF (1)

Nous avons [illegible] dans une de nos précédentes chroniques, la [illegible] du poète d'outre-Rhin « Martin Greif », et nous avons indiqué, d'après *Das Literarische Echo*, les appréciations que porte sur son œuvre la critique allemande : En voici quelques nouveaux exemples, pris parmi les plus intéressants.

Dans le nombre des articles d'outre-Rhin sur l'écrivain disparu, on ne trouve guère qu'un seul éloge de l'art dramatique de Greif, que l'on considère généralement comme une rhétorique de décadence : c'est Jean Grube qui l'a écrit dans les *Hamburger Nachrichten*. Ce qui m'intéresse le plus chez Greif, dit-il, c'est le côté théâtral. On trouvera difficilement chez un autre dramaturge allemand une si proche parenté avec Shakespeare ; sa plasticité, sa concision, sa manière aiguë de caractériser ses personnages sont profondément originales. Il dessine des types en trois traits, il donne aux figurants épisodiques autant de vie qu'au principal héros... Et puis quel travail pour les acteurs ! Chacune de ses pièces a un tout autre ton que les précédentes ou les suivantes. Comparez seulement le drame de *Hohenstaufen* avec un autre chef-d'œuvre, tel que le *Prince Eugène*, avec *Hans Sachs* ou *Général York* : les propriétés de la langue sont si diverses, la veine en est si riche, que l'on pense toujours entendre un autre homme. On y découvre un fond populaire, un sentiment patriotique. On y distingue de la simplicité, de la chaleur et du réalisme.

*
* *

Un tel éloge du théâtre de Greif est, disons-nous, isolé. En général, c'est la poésie lyrique de Martin Greif que l'on admire : avec cette réserve que ses plus importantes compositions poétiques (pâles et de la décadence) ne paraissent pas à la hauteur de ses petits poèmes, qui eurent pour modèle le « Volkslied » et en possèdent toute la pureté.

Greif sentait vraiment d'une façon populaire, constate Alfred de Berger dans le *Journal de Magdebourg*. Le plus intime de lui-même était plus près du peuple, du moins de ce peuple qui donne naissance aux chants et légendes populaires, que du monde de culture artificielle. Chez lui le sentiment populaire n'est pas, comme chez les romantiques raffinés, simple fard de l'artiste ; il est véritablement ce qu'il fut chez Uhland : inné. Un honnête souffle du pays bavarois anime ses poésies.

Plusieurs critiques rappellent le mot de Adolphe Bayersdorfers : M. Greif est un lyrique élémentaire.

Willy Rath s'attache dans le *Courrier de Hanovre* et le supplément de la *Täglische Rundschau* à définir la manière propre, chez Greif, de peindre la nature :

Un nuage solitaire devient pour lui un saisissant symbole de désir sans espoir. Ou bien, il regarde, après les pluies d'orages, dans les Alpes, le lointain, soudainement éclairé — « abandonné à ton languide désir, tu t'appuies silencieusement sur ton bâton de pèlerin » — ... rien de plus. Ou encore de sa paisible demeure, il contemple, par dessus les feuillages et les buissons, la mer, et nous la voyons aussi. « Son miroir est uni et poli, elle est dans une profonde quiétude. »

De même la compréhension pénétrante de la nature, chez Greif, est signalée par la *Tageszeitung*.

Il fut aussi, comme poète, un visionnaire... Dans les mains tremblantes de son âme, écrit assez prétentieusement cette gazette, son inspiration était comme un modeste bouquet de fleurs, vivement rassemblé, qui donne à celui qui le porte ce trésor : la fraîcheur et le parfum des prairies et des champs, la chaleur et la clarté d'un jour de printemps.

Félix Lorenz conclut dans le *Berliner Tageblatt* :

« L'un des plus grands poètes lyriques de la nature est mort. Un poète du peuple dans le sens Goethien. Les nombreux chants qu'il a fait entendre, pendant sa vie, extérieurement peu agitée, se rattachent étroitement à la racine la plus riche en sève : le Volkslied ».

*
* *

ÉMILIO SALGARI

Sait-on que Emilio Salgari, l'écrivain cher à la jeunesse, dont nous avons ici même, à diverses reprises, signalé les œuvres (traduites en français), s'est récemment suicidé en Italie ?

Né à Vérone, il avait écrit dans quelques journaux ; puis, énergique, ardent, pénétré du goût des aventures, il s'était engagé dans la flotte, à Venise. Il courut le monde, sur ces anciens voiliers, de marche si capricieuse, qui faisaient de la navigation un art difficile et de la vie maritime une succession d'incidents et d'émotions imprévus. Il aimait passionnément la mer. Il n'omettait aucun de ses devoirs professionnels, et de mousse, grade après grade, devint capitaine.

Voici une vingtaine d'années qu'il commença à publier ses « romans de voyages » — et leur succès fut immédiat, considérable.

Il résolut de se consacrer aux lettres. Ses récits d'aventures, dont la mer formait toujours le cadre, le décor grandiose, ne cessèrent pas d'exciter l'enthousiasme des jeunes générations. Malheureusement, écrit *Das Literarische Echo*, il eut affaire à des éditeurs qui l'exploitèrent. Il tomba dans la gêne. Cette vie précaire, une maladie de sa femme, qui perdit la raison, le décidèrent lui, le vaillant, qui avait bravé sur l'Océan les pires dangers — au suicide.

En mourant, il laissa à ses éditeurs cette lettre émouvante : « A vous, qui vous êtes enrichi par le travail de ma plume, tandis que ma famille et moi restions continuellement dans la misère, je ne demande — en compensation du gain que je vous ai procuré — qu'une chose : c'est que vous vous occupiez de mon enterrement. Je brise ma plume et je vous salue. »

JACQUES LUX.

(1) Voir *Martin Greif et la Critique allemande*, dans la *Revue Bleue* du 10 juin 1911.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 3 — 2e série 49e ANNÉE 15 JUILLET 1911

LETTRES DE RICHARD WAGNER A DES AMIES (1)

A Mathilde de Wesendonk.

Penzing, le 22 Juin 1861.

Ma chère, bien chère amie,

En vérité, vous ne vous laissez pas décourager de sitôt, lorsqu'une de vos lettres ne reçoit pas de réponse. Au lieu de cela, vous vous empressez de reprendre la plume. Louanges vous soient rendues ! J'ai reçu votre avant-dernière lettre à Vienne, à mon retour de Russie. Je ne savais que dire de votre supposition que, par patriotisme polonais, je n'aurais pas accepté l'invitation de la Société Philharmonique de Saint-Pétersbourg (composée exclusivement de musiciens allemands) et préféré crever de faim en Allemagne.

Je dus, en conséquence, vous causer de l'étonnement, lorsqu'il vous fallut constater que j'allais néanmoins là-bas et, dans l'entre-temps, prendre des mesures pour sauvegarder, le mieux possible, à vos yeux, ma conscience politique. Hélas ! ma chère amie, je suis un homme absolument léger : j'ai le fanatisme du repos, sans plus. A Saint-Pétersbourg et à Moscou, au milieu de mes triomphes, au milieu de la véritable joie que me donnèrent des exécutions merveilleusement belles, mises sur pied avec les musiciens de là-bas, au milieu d'un enthousiasme comme je n'en ai jamais entendu d'aussi délirant, supérieur à celui de Vienne même, je n'avais, au total, de présents à mon imagination, que la maison et le jardin avec ses quelques beaux vieux arbres. Cette demeure, j'avais donné charge, partout, de me la procurer, dans le pays d'Allemagne que je laissais derrière moi et, par tous moyens possibles, dans les pays que je visitais maintenant, je m'efforçais de me la conquérir. A Vienne, en revenant de Saint-Pétersbourg, je ne rendis visite à personne : je ne cherchais que la maison avec jardin, depuis si longtemps désirée. Au Rhin, des retards — tout à coup on en découvre une à Penzing ! Une maison, avec jardin, tranquille, agréable. Je la louai et m'installai le plus confortablement possible, à mon goût, avec mon argent gagné ou plutôt avec ce qu'on m'en a laissé. Je suis seul ; j'ai trouvé un bon personnel domestique et repris mon travail.

Avouez qu'il n'y a rien à faire avec un être pareil ! Donnez donc votre langue aux chiens. Au cours de mes recherches, j'étais toujours à me dire : Dieu ! si Liszt, tout à coup, allait m'écrire qu'il m'a déniché à Rome une belle maison avec jardin, est-ce que tu te mettrais en route pour Rome ? Avec un enthousiasme médiocre. Pourquoi donc ? Les surexcitations ne me sont plus supportables, surtout en ce moment. J'ai perdu, de façon tellement scandaleuse, de précieuses années de travail et de productivité, que, à mon sens, la masse d'impressions nouvelles qui m'attendrait en Italie et à Rome me mettrait absolument hors de mes gonds. En opposition à ceux qui se promettaient des chemins de fer monts et merveilles pour le développement intellectuel des humains,

(1) Ces lettres sont extraites du recueil intitulé : *Lettres de R. Wagner à des amis et des contemporains*, publiées par les éditeurs Schuster et Loeffler, à Berlin. — Voir la *Revue Bleue*, n° du 17 juin 1911 et suivants.

Proud'hon dit, quelque part : « Le génie est sédentaire ». C'est la vérité vraie, croyez-m'en. Celui à qui peu de chose ne suffit pas pour s'édifier un monde ne le pourra pas, non plus, s'il a beaucoup de moyens à sa disposition. Cependant j'affirme tout cela avec quelque peu d'amertume, conséquence de de mon renoncement, Ciel ! combien j'aimerais pouvoir pousser de ce côté là, pour avoir l'impression d'un monde extérieur merveilleux ! Mais chacun a son démon, et le mien est cruellement féroce : il me tient sous la puissance de ses griffes et je dois obéir à sa volonté.

Dites-moi donc, mon enfant, comment pourrais-je vous faire parvenir le poème de mes *Maîtres Chanteurs*? Informez-vous et donnez moi la réponse. Je vis ici sans aucunes relations et ne désire qu'une chose, le calme, pour pouvoir achever, sans interruption, mon travail. En fin de compte, il m'est devenu parfaitement indifférent de savoir, si j'arriverai à l'exécution de l'une ou l'autre de mes œuvres. Oui, ce fut une bonne chose pour moi que de ne pas devoir, tout de suite, m'occuper encore une fois de *Tristan* la Dustmann est souffrante, après mes fatigues excessives. Au total, on ne peut faire plus que ce dont on est capable; l'unique satisfaction est de pouvoir respecter, de façon où d'autre, ce qu'on a fait.

Naturellement, il ne faut pas trop entendre parler et avec tant d'éloquence, des génies merveilleux comme Michel-Ange, etc., etc. : le regret deviendrait, certes, trop cuisant ! Aussi me faut-il vous écrire, pour vous tranquilliser, que je lis, quotidiennement, un journal autrichien; que, malgré moi, je prends parti pour l'insurrection polonaise; et que, d'une façon générale, je retombe en d'anciennes faiblesses. Il en est de moi comme de Gœthe : pour un véritable enthousiasme politique, je n'éprouve pas assez de haine, et sans cela on est insuffisant aux yeux de n'importe quel parti. Dieu! ne vous imaginez pas que, à Saint-Pétersbourg, il n'y ait aucun homme cultivé qui ne ressente de l'horreur pour les événements de Pologne, et qui n'en parle dans les mêmes termes que vous et moi. Mais la « politique », le « gouvernement » et tout cet arsenal diabolique, cela c'est autre chose ! Croyez-m'en, vous et moi ne sommes pas faits pour cela ; Garibaldi lui-même, non plus, et moins encore Bakounine ; mais bien certainement Louis-Napoléon. Qu'on ose donc me comparer à celui-ci ! Fi donc !

Le petit Tausig constitue mon unique société. C'est un jeune homme intelligent et pas banal du tout.

Si vous parvenez à sortir de ces lignes (dehors il fait un temps de chien !) ce me sera une grande joie. De quelle façon devrais-je donc m'y prendre, si je voulais vous écrire une lettre raisonnable ?

Mille cordiales amitiés.

Votre RICHARD WAGNER.

A Madame Marie de Mouchanoff (de Kalergis) née Comtesse de N[illegible] [1].

[illegible]

Ma destinée a pris une tournure inespérée, incroyablement belle. Je me trouvais à deux doigts de la ruine : toutes démarches en vue du salut de mon art avaient échoué. La malchance la plus extraordinaire, une malchance vraiment démoniaque, déjouait toutes mes tentatives; j'étais décidé à me retirer dans quelque maison de refuge pour le restant de mes jours, renonçant, de façon absolue, à toute entreprise artistique. Et, pendant la semaine où toute cette maturation se préparait, le jeune roi de Bavière, à peine monté sur le trône, me faisait chercher partout où je n'étais pas. En fin de compte, son envoyé me trouva à Stuttgard et me présenta à lui. Que vous dire maintenant? Le plus inconcevable, qui m'était cependant la seule chose nécessaire, est devenu réalité ! Je suis libre, je n'ai plus rien à faire qu'à terminer mes œuvres, en créer de nouvelles, m'occuper de les monter dans les conditions les meilleures. Je me suis remis aux *Nibelungen*, en exacte conformité avec mon plan. Dans cet admirable jeune homme, mon art vit, mû, dirait-on, par des ressorts visibles. « Il est ma patrie, mon foyer, ma félicité ! »

A Madame la Mensenbug.

Triebschen, le 1er juillet 1867.

Très chère amie,

« Illusion ! Illusion ! Partout illusion ! »

Tel est mon thème actuel. Vous avez cru que je ne vous répondais pas, uniquement pour le motif que tout allait bien pour moi. Voilà, encore une fois, un des *quiproquos* les plus extraordinaires qui puissent se produire. Tandis que vous nagez dans les délices de l'Italie, vos lettres adressées à Penzing (près Vienne) me trouvaient dans le désarroi et le désespoir permanents, cherchant vainement à mater ce monstre d'existence, de façon à me procurer, tout au moins, une année de calme pour travailler. Croyez-moi, c'eût été pur non-sens de vous

1 C'est pour elle que Théophile Gautier composa sa « Symphonie en blanc majeur ». R. Wagner lui dédia les « Eclaircissements sur le Judaïsme dans la Musique. »

répondre, alors que, d'un jour à l'autre, je risquais de devoir opérer de nouveaux déplacements. Je suis donc allé à Munich; tout m'y a bien réussi, n'est-ce pas? O mon enfant! Avez-vous la moindre idée de ce qu'il m'a fallu y souffrir, encore, en fin de compte? Ou bien croyez-vous, vraiment, que ce serait le bonheur pour moi d'[illegible] et un bon logis, même si, en compensation de cette félicité inouïe, il me faut laisser déchirer et traîner dans la boue? Dieu! à chaque minute, j'étais prêt à tout abandonner; la seule considération qui me retenait, c'était mon affection sincère pour mon jeune ami, si merveilleux, peut-être génial. Pour lui j'ai plus souffert que pour nul être au monde! Mais comment puis-je vous parler de tout cela tellement à la légère. Je l'ai sauvé et j'espère avoir sauvegardé, dans sa personne, pour le monde, une de mes meilleures œuvres. Vous avez eu des nouvelles de mon départ de Munich, en 1865. Je partis pour Genève, repris haleine, songeai au midi de la France ou à l'Italie, pour m'y caser tranquillement et pouvoir enfin travailler. Alors ma pensée se reporta vers vous : je voulus m'informer de votre résidence actuelle; car, comme j'avais décidé de me remettre au travail, l'idée que « les affaires allaient bien » se présentait de façon confuse, à mon esprit et c'est alors, précisément, que je pense à mes amis et non pas, dans la situation inverse, quand « les affaires vont mal. » Il s'agissait, maintenant, de savoir où vous étiez. Et, pour finir, vous aviez gardé le silence depuis tout un temps. Un jour, je trouve chez moi une carte de Herzen (1), qui était venu me rendre visite, accompagné d'une jeune dame. Au verso de la carte, la jeune dame avait écrit quelques lignes de salutation de votre part. On avait dit qu'on reviendrait. Alors, je me suis mis à la recherche de Herzen, qui demeurait loin de chez moi. Ces salutations que vous m'adressiez étaient un signe de la destinée. Je fus, deux ou trois fois de suite, dans l'impossibilité de rencontrer Herzen. Mes démarches ne le décidèrent pas à revenir me voir. J'en fus contrarié.

Outre cela, le démon, derrière mon dos, recommençait à faire des siennes. Je ne pouvais m'éloigner trop de Munich, si je voulais empêcher l'abdication du jeune roi. Au commencement du mois d'avril 1866, je louai cette maison de campagne, près de Lucerne, où je me suis établi pour dix années de travail. J'eus encore à vaincre d'énormes difficultés, l'été dernier; mais j'ai cependant achevé mes *Maîtres-chanteurs*. Enfin, encore une fois, une œuvre terminée! Je ne vais à Munich que pour des visites. Les *Maîtres-Chanteurs* seront, paraît-il, montés au commencement de l'hiver prochain. Vous viendrez pour la « première, » entendez-vous! C'est mon chef d'œuvre, aucune de mes autres œuvres n'en approche...

Maintenant vous savez tout, si peu que je vous écrive. J'ai relu plusieurs fois vos lettres, notamment celles de Rome. Après tout, vous autres femmes, vous trouvez plus aisément du plaisir à quelque chose; l'ambiance, les impressions, tout vous arrive plus vite. Figurez-vous, au contraire, que j'ai éprouvé, et que j'éprouve encore, à vrai dire, une réelle épouvante, rien qu'en songeant que je dois ou peux trouver du plaisir à toutes choses de la sorte. Chaque fois que j'ai essayé, je suis tombé misérablement malade — il en fut, notamment, ainsi en Italie. Je me trouve seulement d'aplomb, lorsque j'ai le calme pour travailler; tout ce qui est en dehors de cela ne m'apporte que le trouble, le trouble et encore le trouble! A présent, ce calme vient d'être, encore une fois, très difficile à maintenir. Vous m'avez envoyé quelqu'un à Munich? Oui, avec quelle célérité je suis parti de là-bas! Me voici, toujours quelque peu souffrant, avec deux chiens, un petit et un grand, un bon jeune musicien en qualité de secrétaire (1), dans un merveilleux pays de montagnes, et je compose: « Illusion! Illusion! Partout illusion! » Donnez-moi de vos nouvelles, afin que je me trouve vraiment quelque peu « bien ». De tout cœur.

Votre RICHARD WAGNER.

1. *Verena Stocker* (2).

Chère Vreneli,

Comme je suis fort occupé, Mme de Bulow vous a transmis, en mon lieu et place, les informations nécessaires. Cependant je vous fais savoir volontiers, en quelques lignes, que si le médecin vous a déconseillé d'effectuer un voyage en somme assez fatigant, il me faut, uniquement en considération de l'intérêt que je porte à votre santé, me joindre à son avis. Il me peine beaucoup que vous ne soyez donc pas en état d'assister aux belles représentations d'ici, ce que je vous aurais accordé avec un véritable plaisir. D'autre part, ne négligez aucun sacrifice pour sauvegarder votre santé; vous savez que je m'y intéresse avec la plus grande sincérité. La crainte du voyage à effectuer pour vous constitue

1. Le publiciste bien connu, Alexandre Herzen.

1. Hans Richter.

2. Verena Stocker était déjà [illegible] qu'il terminait à Lucerne [illegible] de *Tristan*. Elle lui témoigna le dévouement le plus noble et le plus complet. Elle dirigea le ménage de Wagner à Munich et à Triebschen. Le chien [illegible] dans une lettre précédente, fut offert au Maître par Vreneli, qui l'acheta sur ses économies.

aussi l'unique considération qui me faisait agir, surtout en apprenant combien vous [illegible] vous [illegible] vantiez [illegible] que j'ai toujours en vue, amicalement, votre bien-être. [illegible] donc, maintenez votre bonne santé, aussi votre brave homme de mari, de telle sorte que [illegible] encore longtemps de la joie à vous avoir, vous et votre famille. Comme cela tout ira bien : ayez seulement du courage !

Votre dévoué RICHARD WAGNER.

Munich, 13 juin 1866.

Je reviendrai peut-être déjà dans huit jours, (après la répétition générale), peut-être aussi seulement à la fin du mois. Informez-moi, quand votre bourse sera à sec. Si vous n'avez pas d'argent pour attendre mon retour, je puis vous en envoyer à tout instant.

Saluez tout le monde, et particulièrement aussi la petite Eva.

A Verena Stocker.

Chère Vreneli,

La représentation d'hier fut une fête grandiose, telle qu'on n'en verra sans doute plus. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'ai dû me tenir aux côtés du Roi, dans sa loge, et j'ai dû recevoir de là aussi les hommages du public (1). Jamais, et en aucun endroit, pareille chose n'est arrivée.

Je rentre, maintenant, tout d'une traite, à Triebschen et je pense y arriver mercredi prochain.

Je vous télégraphierai, si c'est à midi ou bien le soir.

J'espère retrouver tout le monde en bonne santé.

En attendant, cordiales salutations de

Votre R. W.

24 juin 1868.

A Verena Stocker.

Chère Vreneli,

Je veux vous appeler toujours ainsi, en souvenir du temps où vous et votre bon Jacob vous m'avez témoigné tant de fidèle affection. Je ne puis laisser passer la Noël, sans venir vous dire que je ne cesse jamais de me rappeler cette époque. Pour mon petit filleul Guillaume, que j'aurais voulu voir grandir aux côtés de mon Fidi (2), je vous envoie, aujourd'hui, un petit cadeau de parrain, destiné à sa tirelire, ou qui servira à lui faire acheter quelque chose de bon ou d'utile par ses chers Parents. Acceptez-le de bon cœur !

(1) Il s'agit de la « première » des *Maîtres Chanteurs*.
(2) Siegfried Wagner.

A ma grande satisfaction, j'apprends que tout va toujours bien. J'espère que la santé de Jacob ne laisse toujours rien à désirer. Nous sommes parvenus, finalement, après beaucoup de difficultés, à arranger notre maison comme nous le désirions : vous verrez cela, quand vous viendrez nous faire visite. La santé, Dieu merci ! est généralement bonne ; et les enfants, particulièrement Fidi, nous donnent beaucoup de satisfaction. Nous avons, pareillement, d'excellents amis, qui nous rendent l'existence agréable. Ma grande entreprise me donne, certes, pas mal de soucis ; mais elle avance. L'été prochain, déjà, de grandes répétitions auront lieu dans mon théâtre, et en 1876 viendront les représentations. Vous viendrez alors, n'est-ce pas ? Je pense encore toujours qu'après avoir bien constitué votre fortune à Lucerne, vous devriez créer ici une entreprise d'hôtel, facile à gérer puisque ce ne serait que pour une courte période, en été mais vraisemblament très lucrative. Je vous écrirai sous peu à ce sujet. Pour aujourd'hui, amitiés cordiales de tous ceux de *Wahnfried* à ceux de *Im Moos*.

Votre bien dévoué RICHARD WAGNER.

Bayreuth, le 22 décembre 1875.

A Verena Stocker.

Chère Vreneli,

Vous avez arrangé tout si bien, que je ne trouve pas de mots pour vous exprimer mon émerveillement, d'autant plus que le temps vous était compté ! Je considère, en vérité, comme une preuve de votre vieille affection, de votre fidélité éprouvée, d'avoir voulu vous consacrer avec tant de bonne volonté et de dévouement à un travail que n'importe quelle autre personne n'aurait pu accomplir. Mais qu'ont dit votre mari, vos enfants et Hans, lorsqu'ils ont vu que vous les laissiez en plan ?

Tout est parfaitement arrivé ; et votre voyage ne constituait, certes, pas le moindre de vos sacrifices. Je vous en remercie infiniment. Mais, à présent, j'attends la note de vos frais, car si haut que je les évalue, je pourrais me tromper à votre détriment.

Prière de ne point tarder ! Et soyez, encore une fois, remerciée ! .

Sans doute il y avait beaucoup de trouble chez nous ; mais heureusement, il ne s'agissait pas de nos enfants. Nous avons renouvelé, pour ainsi dire, tout notre personnel ; car un esprit mauvais s'y était introduit. Mme König est actuellement à Berlin. Le plus triste, cependant, fut que le bon Russ, joyeux et dispos jusqu'à la nuit, a été trouvé mort dans le jardin, le lendemain matin. Nous n'avons pas entendu le moindre bruit. Il était étendu, comme d'habitude, tout de son

long sur un paillasson : rien ne trahissait qu'il eût souffert. Notre affliction fut grande. A présent, il est enterré non loin de la place où je reposerai moi-même, que nous avons aménagée dans le jardin, et nous avons commandé une pierre avec l'inscription : « Ici, repose et veille Russ, de Wagner ». Vous pensez bien que cela évoque pour moi des souvenirs nombreux!

Pour le reste, ma grande entreprise avance, bien qu'avec des difficultés. Les représentations commenceront au mois d'août de l'an prochain, 1876. Dans tous les cas, vous serez chez nous alors, ma bonne Vreneli!

Comment va Jacob et sa sacrée toux? Il est de santé délicate et je crois qu'il doit éviter le moindre surmenage. Fedi n'a encore toujours aucun camarade; combien j'aurais voulu le voir pousser avec Guillaume! Tous les deux auraient pu échanger des taloches à souhait.

Je ne renonce pas encore à vous voir prendre vos cliques et vos claques pour Bayreuth. Mon Dieu! vous possédez des ressources, ce qui nous manque, toujours, à nous. Dans ces conditions, on trouve facilement bon gîte.

Donnez-moi donc bientôt de vos nouvelles et faites-moi savoir ce que je vous dois. Ma toilette du matin me rend tout fier, à présent.

Tout le monde vous salue et moi, je vous souhaite pleine prospérité.

Votre fidèlement dévoué. RICHARD WAGNER.

Bayreuth, [illegible] 1875.

A Vreneli Stocker.

Chère Vreneli,

Je ne puis laisser passer ce jour de Noël, non plus, sans songer à vous, mes bons, vieux et fidèles amis, sans me souvenir de votre inébranlable affection.

Aussi longtemps que vécut le pasteur Tschudi, je lui envoyai, annuellement, le jour anniversaire de mon mariage à Lucerne, un petit présent pour la communauté protestante. Maintenant je le destine à vous et à mon bon, studieux, petit filleul Guillaume. Acceptez de bon cœur ce que je joins à ces lignes, pour vous prouver que je vous suis toujours reconnaissant et que je n'oublie pas mes devoirs de parrain.

Vous avez eu l'amour-propre de ne point porter en compte vos récents débours. Il se pourrait bien, maintenant, que je vous envoie, dans quelques semaines, un travail, lequel ne consistera pas précisément à coudre de la grosse toile pour confectionner des sacs. Si vous étiez en Allemagne, ou bien à Bayreuth, je crois bien que vous auriez toujours quelque chose à faire pour moi.

Dieu veuille que vous alliez tous bien, que Jacob ne tousse plus et que les enfants soient toujours aussi gentils que nous les avons trouvés, lors de notre dernière visite. Il n'est pas impossible que nous venions vous rendre visite, l'été prochain. J'espère que le temps sera plus favorable alors.

Ici tout le monde va bien et se promet une masse de bonnes choses à la Noël.

Je vous salue de tout cœur, ma bonne, chère Vreneli et je reste à jamais

Votre dévoué RICHARD WAGNER.

Bayreuth, [illegible] 1875.

A Mademoiselle Elsa Uhlig (1).

Ma chère demoiselle,

Vous avez accueilli les démarches de ma femme, occupée à rassembler mes manuscrits épars, d'une manière très obligeante, en voulant bien lui remettre le manuscrit de mon livre intitulé : *Opéra et Drame*, dédié jadis à votre père, mon ami fidèle et dévoué, qui nous a été prématurément enlevé. A votre envoi, vous avez joint les autographes de quelques lettres, absolument confidentielles, que j'ai adressées au cher disparu. En échange, vous avez désiré un souvenir de moi. A cet effet, j'ai choisi une couronne de laurier en argent, qui m'a été offerte, il y a de cela assez longtemps, également, par quelques amis de Munich; je voudrais, aujourd'hui, honorer la mémoire de mon ami, décédé trop jeune, en vous priant de bien vouloir accepter cette couronne de mes mains (2).

Assurément j'aurais beaucoup voulu recevoir de votre part — bien entendu à mes frais — une copie, certifiée conforme par vous, de mes nombreuses lettres à votre père défunt, et que vous préférez conserver, en mémoire de lui. Si ces lettres ont, certainement, une grande valeur pour vous, en ce sens qu'elles vous rappellent ce que fut votre père, pour moi, jadis, leur contenu n'en est pas moins important aux yeux de mes propres héritiers, qui, un jour ou l'autre, pourraient avoir le désir de se renseigner sur cette correspondance. Dans le même ordre d'idées, vous m'auriez, pareillement, obligé en me retournant ma copie de la Neuvième symphonie de

(1) Fille de Theodore Uhlig.

(2) Après la [illegible] Munich, en 1865, Wagner [illegible] avec l'inscription [illegible] et admirateurs ». Le Maître envoya cette couronne à la famille Uhlig, plus tard [illegible] de l'ami Th. Uhlig. R. Wagner ».

Beethoven. La distribution de mes reliques à des amis constituait chez moi une espèce de sollicitude [illegible] famille, je me trouvais absolument seul dans le monde. La destinée, à présent, m'a accordé une famille et, parmi ma descendance, un fils qui donne tout plein de promesses. Lorsque je quitterai ce monde, je ne laisserai personne qui aura plus d'intérêt intime que ce fils, à connaître cette époque de ma vie, avec ses conséquences. Lui seul saura discerner, d'après d'autres expériences de ma vie aussi, dans quelles conditions et avec quel dessein, j'ai fait cette copie de l'œuvre de Beethoven et, entre ses mains, elle acquerra une signification vivante; tandis que pour vous et vos descendants, elle ne constituerait peut-être qu'une curiosité historique. Je vous prie donc de bien vouloir me remettre cette copie, à l'intention de mon fils.

Si, jusqu'à ce jour, la vie m'a été rendue amère et difficile par l'indigence et aussi par l'incapacité forcée de pouvoir servir mes amis, à présent ces difficultés ont disparu — parce que je donne mes œuvres en échange d'argent. Je serais à même maintenant, de vous assister, en quelque mesure, dans la lutte pour l'existence. Voudrez-vous vous exprimer sur ce point?

Avec les cordiales salutations de
Votre dévoué RICHARD WAGNER.

[illegible]

[illegible]

LE TROUPIER RUSSE

RÉCIT D'UN OFFICIER (1)

Il arriva une fois que nous capturâmes un espion chinois: l'homme s'assit à terre, entre ses deux gardiens, Schvétzof et un Tatare nommé Khoubaïdouline. J'entendis ce dernier converser amicalement à mi-voix avec son prisonnier, dans un langage fantaisiste.

— Ta terre est bonne...

Le Chinois répondit :

— Oui, mais vous nous avez ruinés complètement.

Et Schvétzof répliqua :

— Ce n'est pas notre faute, frère!... On nous a commandé de venir, nous sommes venus! Nous aussi, nous sommes des cultivateurs; sois certain que nous comprenons ton désespoir.

Il parlait tout à fait comme les paysans dans les histoires des vieux auteurs. Et il mentait, il mentait effrontément. Car j'avais vu trop souvent nos soldats piller les biens des Mandchous, sans aucune nécessité, bêtement, avec une colère stupide. Ils abattaient une dizaine d'arbres, quand il fallait une branche; ils incendiaient les chaumières, piétinaient les champs ensemencés, brisaient les meubles... Ils ont fait tout cela, vous le savez, vous devez le savoir. On a beaucoup écrit là-dessus. En revenant en Russie, ils ont agi de même, abîmant tout ce qu'ils pouvaient abîmer. Le proverbe coréen dit : « Rien n'est cher au misérable ». Peut-être justifie-t-il un peu la conduite de nos soldats...

J'écoutais les propos des trois hommes et je pensais : « C'est bon, mes amis. Tout cela est bien, tout cela est chrétien, mais cela n'est pas de saison ici. Nous sommes en guerre pour anéantir nos ennemis... »

Vers le soir, le sort du Chinois fut réglé, j'appelai un sous-officier et lui ordonnai :

— Prends Schvétzof, Khoubaïdouline et qu'ils fusillent l'espion!

Ils s'en allèrent... tranquillement! Je les suivis de loin. C'était le soir; la moitié du ciel était en feu; le Chinois se plaça devant un petit mur, face au soleil... c'était un grand gaillard! Vis-à-vis de lui, la nuque tournée vers moi, se tenaient les deux soldats. Ils firent feu; le Chinois se pencha en avant, comme s'il leur disait : « Adieu! » et il tomba, face contre terre. Les deux soldats mirent l'arme au pied et restèrent immobiles. Autour d'eux, tout était rouge et ils semblaient, eux aussi, vêtus de pourpre. Là-bas, les couchers de soleil sont toujours menaçants, semble-t-il, comme si l'astre, en s'abimant, disait avec colère : « Je me cache pour toujours, pour toujours! »

Cette nuit-là, je ne dormis pas. Mes camarades jouaient aux cartes, mais le jeu m'ennuya vite et je les quittai. Longtemps, je marchai comme en rêve; soudain, j'aperçus Schvétzof, debout près d'un arbre. Tel un bœuf chargé du joug, il baissait la tête et lentement, calmement, il se signait! Au bruit de mes pas, il se détourna et se redressa. Je m'approchai de lui; comme toujours, il se montra très correct. Je lui posai quelques questions banales. Il me répondit: « Parfaitement... Pas du tout ». Puis, brusquement, je lui demandai :

— Tu as pitié du Chinois, hein?

Il me répondit, après un instant de silence :

— Oui, un peu.

— On ne pouvait pourtant pas l'épargner, n'est-ce pas?

— Non.

— Pourquoi?

(1) V. la *Revue Bleue* du 8 juillet 1911.

— Dame! un espion...

Mais je sentis qu'il disait une chose qu'il n'approuvait pas, et qu'il rejettait sur moi, oui, sur moi seul, la responsabilité de cette mort. Son visage de bois était très éloquent à sa manière, et son regard soumis, terne et bovin, me condamnait.

Ah! je pourrais vous raconter une foule de détails de ce genre, à propos d'autres soldats encore, naturellement... Toutefois, par son silence et sa docilité, par sa façon de se justifier en tout et de s'écarter de tout, Schvétzof était le plus typique... à coup sûr...

*
* *

J'ai vu à Nagasaki un Français, un correspondant militaire, je crois. Il y a parfois chez les Français de ces visages aigus, comme ciselés, qui vous font dire, en les regardant: « Voilà un homme intelligent, intelligent avant tout » Il se trouvait sur le quai de la gare. Les mains dans les poches, il regardait d'un œil perspicace, à travers son pince-nez, nos guerriers captifs monter en wagon. Et voilà que soudain il se mit à siffler une marche funèbre! Je pensai alors: « Finie l'alliance! Quel avantage les Français trouveront-ils désormais à être alliés à des gens qui restent indifférents, quand on les bat, ignorent pour quelle raison ils doivent combattre et qui, en général, ne veulent rien comprendre? « Des années ont passé et l'alliance subsiste encore. « Vive la France, vive la Russie! » Mais, croyez-m'en, nous resterons bientôt tout seuls; nous serons le marais qui défend l'Europe contre les invasions des Mongols, comme il l'a défendue dans l'antiquité: c'est là notre rôle, dans les siècles des siècles et à jamais. Et nous protégerons l'Europe d'une manière passive: les Mongols arriveront jusque chez nous et ils s'embourberont parmi nous, comme dans un marécage, ainsi que les Tartares l'ont fait. C'est du pessimisme? Non. J'ai tout simplement pris contact avec le peuple de mon pays et je suis devenu fataliste. Nous sommes tous fatalistes, nihilistes... Assez là-dessus.

Comment il se fait que j'aie été à Nagasaki? C'est très simple. Ce même Schvétzof m'a magnanimement remis au Japonais comme prisonnier. Oui, c'est le mot, il m'a remis aux Japonais. J'avais été blessé au cou et à la jambe; j'avais reçu un coup de crosse au genou; j'étais couché, et, quand je revins à moi, j'avais le cou entouré de chiffons; j'étais si faible, que je ne pouvais remuer. C'était le matin; je vis à côté de moi mon héros et deux autres hommes couchés: nous étions tous blessés. Il y avait un assez grand nombre de morts, chez nous comme chez l'ennemi. Schvétzof bandait le pied nu de je ne sais qui avec des objets de pansement japonais; il avait une blessure au visage et il était tout ensanglanté; sur sa tête, ses cheveux s'étaient enchevêtrés. Je lui demandai où il était blessé.

Il me répondit avec empressement:

— Aux deux [illegible] Noblesse!

« Dieu merci, il s'en est tiré, » pensai-je alors.

L'instant d'après, je l'entendis dire d'une voix rauque:

— Il faudrait appeler les Japonais, pour qu'ils viennent vite nous prendre: c'est mauvais pour Votre Noblesse de rester couché là; vous pourriez en mourir.

Je ne pouvais prononcer un seul mot, je ne pouvais même pas cracher le sang dont j'avais la bouche pleine. Et il se mit à crier, simplement, à la manière des gens de Novgorod:

— Hé! hé! là-bas! Venez ici! Hé! hé!

Et il agitait les bras comme s'il appelait des amis. Les amis arrivèrent: c'étaient des ambulanciers proprets; l'un d'eux parlait un peu le russe; Schvétzof lui expliqua:

— Voilà un officier, il faut le relever, le panser...

L'ambulancier tourne autour de Schvétzof et dit poliment:

— Permettez, c'est d'abord vous qu'il faut soigner...

— Non, répondit le soldat, d'abord Sa Noblesse.

Mais, dans le ton dont ces paroles furent prononcées, je ne sentis aucune pitié envers moi et elles n'excitèrent pas en mon âme la plus intime gratitude...

On banda mes plaies, on me fit avaler je ne sais quoi, on me plaça sur un brancard et on m'emporta. Les blessés les moins atteints m'accompagnèrent; Schvétzof resta. Il mourut à quelque temps de là, sur le vaisseau qui nous conduisait au Japon.

Il mourut tranquillement, consciencieusement, comme s'il accomplissait l'acte le plus important de sa vie; je l'observai et cette tranquilité m'irritait:

— Eh bien, Schvétzof, — lui dis-je, — tu n'as pas envie de mourir?

— Ce n'est pas notre affaire. Votre Noblesse, c'est celle de Dieu...

*
* *

... Je crois que je n'ai pas su peindre assez nettement cet homme... Je ne le puis pas... Je n'ai point de faits à citer... Je ne connais pas ses actes. Je n'ai connu que le regard tranquille de ses yeux bleus sans fond, la flamme qui s'allumait parfois au plus profond de ses prunelles et qui marquait sa désapprobation, quand j'agissais ou que je tentais de le convaincre.

... Une fois, je m'en souviens, nous étions couchés

dans une tranchée; il gelait; le vent soufflait avec furie; on ne sait où, l'artillerie tonnait et la terre grondait sourdement, cette terre maudite, imbibée de notre sang.

— Eh bien, Schvétzof, — lui criai-je, — il fait froid!

— Parfaitement Votre Noblesse! — me répondit-il de sa voix placide.

— Quand le combat commencera, il fera plus chaud, hein?

— Ni la chaleur ni le froid ne font peur quand on va mourir...

— Pourquoi dis-tu : « Quand on va mourir » ? Il faut penser à la victoire, et non pas à la mort...

Il se tut. Et les autres imitèrent son silence, en louchant vers moi. Ils se turent posément, comme des pierres.

Je me sentis infernalement seul et humilié au milieu de ces êtres... Quelque chose d'enfantin s'agitait dans mon esprit... des pensées étranges s'y pressaient... j'avais envie de crier à ces hommes :

— Frères! Je suis Russe, moi aussi... je suis aussi un fils de votre sol, nous sommes parents!... Qu'y a-t-il? Que me taisez-vous?

Ils se recroquevillèrent en toussotant à cause du froid et ils regardèrent devant eux dans le brouillard bleuâtre et glacial qui dérobait les mouvements de l'ennemi. Ils regardaient tranquillement.

Une terreur s'empara de moi. Je ne crains pas de le dire : j'eus peur...

* * *

Le visage ravagé de l'officier est tordu par un sourire nerveux; ses yeux las se ferment à moitié. En agitant les doigts de la main droite, il continue d'une voix enrouée :

— J'ai eu une ordonnance, un nommé Tchoukhnof, un voleur ivrogne et avarié. Un jour, il me vola des bottes; je lui pardonnai. Puis il vendit à un fripier mes vieilles épaulettes : je lui tirai les oreilles, comme à un gamin et lui pardonnai encore. Vous espérez, peut-être que le fripon s'en tint là? Que non pas!

A cette époque, je filais le parfait amour avec ma voisine, la femme d'un fonctionnaire. Nos jardins étaient adjacents, en sorte qu'elle pouvait venir chez moi nuitamment, en passant par une ouverture que cette canaille d'ordonnance avait pratiquée dans la clôture : il suffisait d'enlever une planche, pour qu'elle pût se glisser sans peine. Une nuit, ma voisine arriva toute couverte de je ne sais quelle saleté : elle était honteuse, effrayée, sur le point d'avoir une crise de nerfs... On avait fixé à la clôture un seau plein de goudron et, quand elle avait enlevé la planche, le seau s'était renversé et elle avait été recouverte de goudron de la tête aux pieds... Qu'est-ce que cela signifiait? J'appelai Tchoukhnof et, du coup, à son regard de coquin, je devinai que c'était son œuvre. « C'est toi? » lui dis-je. Il nia. Puis il finit par avouer. J'en fus stupéfait... si stupéfait même, que je ne pus le souffleter. Le lendemain, je lui dis : « Tchoukhnof, pourquoi as-tu fait cela? Par deux fois, je t'ai sauvé du tribunal, et tu sais combien les juges sont sévères pour les voleurs de ton espèce. Pourquoi as-tu agi ainsi? Réponds! »

Je n'en pus rien tirer et je le renvoyai dans le rang.

Une autre de mes ordonnances, Milovidof, était un garçon intelligent et avisé, mais querelleur et batailleur à l'extrême. Ce forcené, qui méprisait le danger et la mort, aurait fait un excellent combattant, si sa témérité n'eût été dirigée à faux et, pour ainsi dire, à vide. En outre, il se montrait totalement, organiquement même, réfractaire à toute discipline. Au régiment, il avait été classé parmi les « fortes têtes », et différentes calamités le menaçaient, quand je pris pitié de lui et demandai au commandant de me le donner comme ordonnance. D'abord, tout alla bien, il fit consciencieusement son ouvrage et nous vécûmes en bonne harmonie. Mais, un jour que je me rasais, je vis dans la glace son visage : dans l'autre coin de la chambre, il me faisait une grimace insultante... Qu'avait-il? Je me mis à le surveiller et je le surpris de plus en plus souvent en train de faire ces grimaces qui me révoltaient profondément.

Enfin, un jour que j'étais de bonne humeur, je lui dis d'un ton amical :

— Pourquoi fais-tu ces grimaces derrière mon dos?

Très embarrassé d'abord, il clignota des yeux, d'un air coupable; puis il se redressa. Mû par un sentiment de bienveillance envers lui, par le désir sincère de le traiter d'homme à homme, de le comprendre, je le questionnai plus amicalement encore, aussi affectueusement que je le pouvais...

Et tout à coup, je vis que Milovidof avait grandi, qu'il ricanait de tout son corps, pour ainsi dire, de la tête jusqu'aux bottes; avec une familiarité outrageante et un plaisir évident, il me répondit :

— Parce que madame vous trompe avec le lieutenant un tel, voilà déjà plus d'un mois; je l'ai vu moi-même dans le jardin, derrière le pavillon...

Et il poursuivit en employant les mots les plus grossiers, les plus brutaux... Je vous le dis, il y avait là pour lui une jouissance qui m'accablait; la jouissance de me voir jouer un rôle honteux, humiliant...

Plus tard, je lui demandai :

— Milovidof, pourquoi ne m'as-tu pas informé, dès que tu as su ?

— Je ne sais pas !

Il mentait ! Il savait parfaitement pourquoi. C'était parce qu'il lui plaisait de me voir dupé et ridicule.

*
* *

Voilà le peuple au milieu duquel nous vivons, monsieur ! Nous autres intellectuels, nous sommes pareils à un îlot au milieu de sombres vagues. Il y a des siècles qu'elles le battent, qu'elles le dévorent sans cesse, et qu'elles l'anéantissent peu à peu, insensiblement...

Ce ne sont que des pierres, mais nous, nous sommes des êtres vivants et nous sommes effroyablement peu nombreux, comprenez-le ! Nous sommes terriblement peu ! Je crois que seuls, nous autres officiers, nous voyons avec netteté combien est infime le nombre de gens de bonne volonté dans le monde, en comparaison de la masse des êtres irréconciliablement hostiles, qui vivent de leur raison profonde, mais inaccessible pour nous et qui... qui attendent, peut-être, sans en avoir conscience, le moment où ils se lèveront tous, sur toute la terre, pour nous anéantir. Il faut lutter contre eux... il faut les vaincre !...

« C'est une fantaisie ? » dites-vous. Y a-t-il des fantaisies qui ne soient fondées sur la réalité, qui n'aient pas de racines dans la vie ?...

... Je ne crois pas au socialisme : ce sont les Juifs qui l'ont inventé ; c'est tout simplement une tentative que ce peuple disséminé dans le monde fait pour se rassembler. Le socialisme, le sionisme, c'est probablement une seule et même chose pour eux. Je n'en suis pas sûr, mais je le crois.

Le Russe ne peut être socialiste : il lui manque quelque chose pour cela. J'ai vu des socialistes russes, Monsieur, j'ai causé avec eux ; parfois, même, j'ai été séduit par les perspectives de l'avenir... mais j'en suis bien vite revenu... Des socialistes qui ne peuvent se souffrir les uns les autres, qui ne se respectent pas entre eux, quels socialistes sont-ce là ? Chez nous, cela ne dure qu'un jour, c'est un passe-temps... On est socialiste aujourd'hui et Dieu sait quoi le lendemain... Cette versatilité, vous ne pouvez la nier : elle caractérise la nation russe... Rappelez-vous les provocateurs : oui, c'est vrai, on en a assez parlé... Mais qui est coupable de cette épidémie de suicides ? Ce sont ceux qui, hier, disaient aux [illegible] et qui aujourd'hui leur ordonnent : « Halte ! Marquez le pas ! » Oui, [illegible] jeunes âmes, ils les ont convaincues, ils les ont accordées sur le ton idéaliste, puis, la partie perdue, ils se sont tranquillement placés à l'écart, et les jeunes restent seuls et sont déroutés à en mourir... à en mourir ! Je sais ce que signifie ce terme : « être las de la vie ! » Oh ! oui, je le sais ! Ces mots révèlent une désillusion, c'est-à-dire la perte d'une illusion. Où sont ceux qui l'ont fait naître et qui ont circonvenu les découragés ?

Ce sont des Russes aussi, c'est évident ; c'est ce qui explique peut-être leur faiblesse, leur trahison. Mais ce dont ils ne peuvent se justifier, c'est qu'étant nihilistes, ils aient si longtemps leurré les jeunes gens et joué le rôle de croyants, de fanatiques même.

La foi exige de la discipline. Si je crois qu'une certaine chose est nécessaire, je me soumets ; conscient et libre, je mêle ma volonté au torrent commun des volontés qui ont la même direction, le même but que moi. C'est ce que nous ne savons pas faire ; nous qui récemment encore étions des serfs et des valets, nous voulons tous aujourd'hui commander et être les maîtres...

Les anciens ne se trompaient pas, quand ils disaient de nous, les Slaves : « Ils ne sont jamais d'accord entre eux : ils éprouvent tous de la haine les uns pour les autres et aucun ne veut se soumettre à l'autre ». Oui, oui, je comprends, mais je parle de la nécessité de se soumettre à l'idée... de la fusion de la volonté personnelle avec celle de la nation tout entière. Voilà ce qui nous est inconnu...

J'ai lu passablement de choses ; je connais l'allemand et j'ai vu les Allemands. Chez eux, la discipline règne, ils sont actifs et savent ce qu'ils veulent. J'ignore s'ils sont socialistes au sens israëlite du mot, c'est-à-dire profondément, jusqu'à la moelle des os... avec un sentiment étonnamment développé de la solidarité... Mais ce que je sais bien, c'est qu'il y a de la discipline chez eux. De la discipline, non pas par peur, comprenez-vous, mais par conscience. Le travail est commun et la responsabilité consciente est commune aussi.

Et nous, si nous ne sommes pas cultivés, c'est que nous sommes organiquement inaptes à la discipline. Nous nous soumettons, dissimulant notre volonté dans un recoin obscur et profond de notre âme. Or nous commande : « A droite ! alignement ! » Nous nous alignons à droite. « A gauche ! alignement ! » nous nous alignons à gauche. Mais il y a toujours quelque chose de forcé en cela, quelque chose de bruyant, de criard, qui n'est pas sincère et qui manque de foi et d'enthousiasme... Notre volonté personnelle est dissimulée dans un coin ; elle obéit facilement à tous les mouvements du corps et... n'en approuve aucun... Il y a une chanson populaire qui dit :

— Nous ne marchons pas de nous-mêmes... C'est le besoin qui nous pousse...

C'est très national, je vous assure!... Nous sommes tous des anarchistes de naissance, dirais-je... oui, tous! Mais des anarchistes passifs...

*
* *

L'officier, fatigué, avait pâli et fermé les yeux, comme s'il se remémorait quelque chose de douloureux; il reprit d'une voix basse et enrouée :

— Quel peuple terrible que le nôtre!... terrible et malheureux!...

Et il secoua la tête, comme si une main pesante et invisible l'eût frappé d'un coup vengeur.

MAXIME GORKI.

[illegible]

L'ART CONTEMPORAIN A ROME

A chaque nouveau voyage que l'on fait au delà des Monts, on est frappé de l'activité, de la prospérité croissante de ce peuple italien, qu'on était un peu accoutumé en Europe à considérer comme un peuple de vieux enfants fait pour donner la comédie au reste du monde! Les amateurs de pittoresque peuvent regretter l'Italie plaisante et gracieuse, comique et passionnée, voluptueuse et dégradée, des petites cours bourboniennes et des Etats pontificaux, mais on ne peut se défendre d'admirer l'énergie de cette nation qui, parmi les ruines d'un passé admirable et odieux, s'est remis à vivre de la vie la plus ardente et la plus moderne. Dans tous les domaines de l'activité sociale, une merveilleuse renaissance se manifeste chez ces populations que le plus mauvais des régimes politiques avait conduites à une sorte de parasitisme puéril et résigné. De tous ces petits peuples qui se laissaient vivre comme ils pouvaient, on voit sortir un grand peuple qui veut vivre à sa manière, et s'il met une complaisance un peu naïve à marquer par des expositions répétées les étapes de son progrès il serait fort injuste de lui en faire grief.

Ces progrès, c'est d'abord dans l'activité économique et intellectuelle qu'ils se sont manifestés. Ces vingt dernières années ont vu se développer à la fois une grande industrie italienne, une science italienne, une littérature italienne. Non pas que ce vieux pays civilisateur ait jamais cessé de produire dans les sciences et les lettres de grands et nobles esprits, mais avant le succès de l'œuvre unificatrice de la maison de Savoie, ils étaient isolés dans un milieu hostile : ces derniers lustres ont vu naître à Florence, à Milan, à Bologne, à Rome et à Naples des foyers très intenses et très brillants d'une haute culture intellectuelle. Mais, par une singulière anomalie, cette terre classique des arts demeurait sous ce rapport dans l'état de servitude, de médiocrité, où elle était retombée depuis la courte renaissance artistique du XVIIIe siècle.

Pour beaucoup, l'art italien, c'est, encore aujourd'hui, ce brio vulgaire, cette facilité superficielle qui triomphent dans le chromo de bazar et le marbre de pacotille, ce *fa presto* dont on peut s'amuser, mais qui nuit plus à l'art vrai qu'une gaucherie consciencieuse. Et le fait est que les artistes italiens sont encore loin de s'être débarrassés de ces « qualités » périlleuses qu'ils doivent à la tradition corrompue d'un métier ingénieux, tricheur et presque simiesque. Mais quelle admirable bonne volonté, quelle constance dans l'effort!

Il est certain qu'il y a quinze ans encore l'art contemporain manquait complètement de public en Italie. Les rares artistes de valeur s'expatriaient, se naturalisaient à Paris et l'Ecole n'était guère composée que de médiocres sculpteurs de marbre en possession de certains « trucs » assez grossiers et de faiseurs de vignettes d'une incurable laideur.

C'est alors que l'Italie se mit résolument à l'école de l'étranger. Sur l'initiative de M. Fradeletto à Venise, on tenta de faire de cette ville une sorte de grand marché international de l'art. On met une belle générosité à attirer à ces expositions les artistes de tous les pays, comptant un peu sur l'émulation que le succès de quelques uns de ces étrangers devait produire parmi les Italiens. Ce généreux calcul s'est trouvé exact. A côté des honnêtes fabricants de tableaux qui continuaient à produire, « pour l'étranger « d'ailleurs, la petite toile de genre, proprette « léchée » et « spirituelle » *Graziella*, le *pifferaro* ou [illegible] comme Segantini, Inocenti, Tito, Ciardi, Lione, Scatola s'adonner avec passion et avec talent aux efforts réalistes, luministes, synthétistes qui ont renouvelé la peinture en France, en Angleterre, en Belgique, et qui, quoi qu'on puisse penser des résultats définitifs que ces écoles nouvelles ont donnés, apparaissent aujourd'hui comme la vie de l'art.

Il est incontestable que ces oppositions répétées ont puissamment contribué à faire renaître en Italie ce milieu artistique qui est indispensable à la formation de talents vivants. D'autre part, elles ont peu à peu acquis une importance considérable dans l'évolution de l'art européen. C'est à Venise, que l'on a pris l'habitude de confronter les diverses écoles qui, tout en procédant à de perpétuels échanges

et en influant puissamment les unes sur les autres, gardent un style national où se précise l'originalité des grands peuples artistes et la vigueur de leur culture.

C'est cette œuvre des expositions de Venise qui se poursuit cette année avec plus d'éclat, mais peut-être avec moins de discernement, à Rome, où l'on célèbre par ce moyen le cinquantième anniversaire de la proclamation du royaume d'Italie.

L'occasion paraissant admirable d'examiner quelles sont les tendances générales de l'art en Europe, quelle est l'école nationale qui s'impose le plus fortement aux autres, quelle esthétique nouvelle se dégage de nos recherches, de nos erreurs et de nos inquiétudes ou même plus simplement quelle est la mode qu'il conviendra de prôner pour paraître « averti ».

Hélas! il faut en rabattre! Une grande exposition officielle est généralement un magnifique assaut d'intrigues et de vanités; à Rome les commissaires généraux n'ont pas toujours su mettre le souci désintéressé de l'art au-dessus des intérêts de leur ambition ou des rancunes de leur coterie, d'autres ont vu leur bonne volonté débordée par la coalition des influences politiques et mondaines ou entravée par l'économie de leur gouvernement; cependant si l'on prend soin de corriger par quelques informations antérieures l'impression de l'exposition de Rome, on peut s'y rendre compte des grandeurs et des faiblesses de l'art contemporain.

*
* *

Pour formuler cette appréciation avec quelque justice il faut s'abstraire de l'atmosphère même de Rome. Rome est une ville où toutes les valeurs esthétiques sur lesquelles compte un honnête homme de critique, sont immédiatement faussées, à moins qu'il y vienne avec une sensibilité artistique très réduite et un système fortement établi, comme Ruskin ou Taine.

Un système étouffant la faculté de ressentir les impressions d'art avec sincérité, cela permet de condamner Saint-Pierre, au nom de l'honnêteté gothique et du bon goût grec, de mépriser le Bernin coupable évidemment d'afféterie, de brio et de pittoresque. Mais lorsqu'on a compris que ce système, très utile, s'il s'agit de professer en chaire, est ce qu'il y a de plus néfaste à l'émotion esthétique, lorsque l'on arrive à Rome dans le dessein de s'abandonner à sa fantaisie, de goûter la beauté des heures et le charme des choses, on aura vite vu que tous les arguments accumulés contre Saint-Pierre par les professeurs d'architecture et les prêtres du bon goût tombent devant l'ampleur de ce grand décor religieux où la pompe pontificale, succédant à la pompe impériale, fixe à jamais le caractère de la pompe romaine; on aura vu que ce Bernin, maniéré, affecté, comédien dans l'âme, est un délicieux grand homme, dont la fantaisie brillante et passionnée met, dans le décor grandiose et un peu administratif de Rome, le sourire imparfait et charmant de la vie.

C'est pourquoi ce qui serait insupportable autre part — les dorures du Gesu ou de Saint-Louis des Français, le plafond multicolore de Sainte-Marie de la Minerve, les effets de théâtre de Sainte-Marie de la Victoire — prend à Rome une valeur décorative. Ce que nous appellerions, en France, bon goût, mauvais goût, se perd là-bas dans une sorte de grand goût romain qui force l'admiration. Dès lors, comment conserver dans leur pureté les notions du style, de la sincérité, de la vérité en art, qui nous servent à juger les artistes contemporains?

Et puis l'étranger qui vient à Rome va d'abord chez Michel-Ange et chez Raphaël. C'est à peine s'il consent à voir la Rome moderne, si vivante pourtant, et si belle dans son ardeur à vivre, et beaucoup plus dans la tradition décorative et administrative de la Rome ancienne que ne le disent les guides et les visiteurs de musées. Quand il va voir une exposition d'art contemporain, comment ne la regarderait-il pas distraitement et dédaigneusement?

Et, pourtant, ce serait de l'injustice. Il ne semble pas qu'il y ait aujourd'hui beaucoup de grands maîtres à opposer à ceux du passé. Aucun contemporain ne nous donne cette sensation de plénitude et de puissance que nous communique l'œuvre d'un Michel-Ange, d'un Poussin, d'un Rubens ou d'un Rembrandt ; mais leur art inquiet, incomplet, tourmenté, correspond à certains besoins que nous sentons, à certaine façon que nous avons de concevoir la vie, le spectacle du monde et la volupté des regards. Il ne faut pas juger au même point de vue l'art que les siècles ont consacré et qui nous propose des vérités éternelles, et l'art contemporain qui nous touche surtout par ce qu'il a de transitoire et d'éphémère. Pour apprécier l'exposition de Rome, il faut d'abord s'imposer d'oublier Rome.

*
* *

Installée au pied du Pincio, non loin des merveilleux jardins de la Villa Borghèse, l'exposition des beaux-arts comprend un grand palais occupé par l'art italien et par une section internationale et quelques pavillons moins importants où différentes nations ont exposé par les soins d'un commissaire spécial, dans un local plus ou moins caractéristique. De ceux-ci, le plus important par la dimension

est celui qu'occupe la section française. Au point de vue architectural et décoratif, il a cette élégante banalité que l'on donne invariablement à toutes les expositions françaises à l'étranger: un agréable style [illegible] moyen, qui produit toujours hors de France une assez heureuse impression. Malheureusement, les tableaux et les statues qui y sont exposés sont plutôt inférieurs dans l'ensemble à ce goût français moyen. Pour représenter vraiment l'école française aujourd'hui, il faut, en effet, faire la part très large aux artistes indépendants, aux écoles avancées issues de l'impressionnisme; elles sont ce que l'art français a de plus vivant et aussi de plus traditionnel, car, au fond, rien n'est moins scolaire que les grandes gloires de l'art français. C'est ce qui avait été fait à Bruxelles en 1910. En cette remarquable exposition, l'Institut, certes, était représenté comme il convient, de même que ces peintres mondains dont la mode à Paris consacre les succès éphémères. Mais les peintres et les sculpteurs modernes, qui cherchent à enfermer les complexités du goût contemporain dans les lignes essentielles du style français, avaient la place la plus grande, et rien n'était plus intéressant que de voir une esthétique vraiment française se dégager du rapprochement imprévu des Besnard et des Bonnat, des Ménard et des Maurice Denis, des Renoir et des Carolus Duran (j'accouple à dessein les noms les plus opposés). A Rome, on a fait aux écoles nouvelles la place fort petite, et l'on n'a rien montré de ceux qui les représentent que de très connu. Aussi bien, l'ensemble de l'exposition n'est-il qu'une sorte d'échantillonnage des succès de Salons de ces dernières années: or, les succès de Salons, à Paris, ne sont pas toujours d'un très bon aloi. On a fait, par ailleurs, la part belle aux membres de l'Institut, ce qui nous vaut de revoir quelques beaux tableaux anciens, — tel l'admirable portrait équestre de Sophie Croisette par Carolus Duran, — mais aussi beaucoup de tableaux nouveaux fort médiocres, car le principal défaut des peintres de l'Institut est de ne pas s'apercevoir qu'ils ont vieilli.

Certes, dans ces nombreuses salles, on trouve des toiles agréables, des morceaux de sculpture de valeur. Mais tout cela noyé dans la masse de chromos patriotiques ou voluptueux, des portraits mondains ou des faux chefs-d'œuvre.

Et pourtant, si l'on fait la part des lacunes, des insuffisances et des choix obligés; si, parmi tant de médiocrités, on veut bien chercher les œuvres de mérite, on se rendra compte de la valeur et des faiblesses de l'art français d'aujourd'hui. On verra que décidément la « grande peinture, » la peinture d'histoire agonise dans l'art anecdotique et photographique de M. Detaille, dans l'art en clinquant de M. Rochegrosse, que la peinture décorative fait effort pour se renouveler sans y parvenir encore, que l'impressionnisme, qui a influencé tous les peintres, qu'ils le reconnaissent ou non, a introduit dans l'art pictural une sorte de goût musical, un amour singulier de la couleur pour la couleur, ou d'infinis raffinements ont été dépensés, mais dont on aperçoit aujourd'hui l'erreur et le danger — si l'on juge un tableau uniquement pour les harmonies colorées qui y sont mises, quel plus beau tableau qu'un vieux tapis persan? — enfin on s'apercevra que de toutes parts et plus encore chez les artistes les plus [illegible] thétique, à une peinture où le style, la composition et le sentiment aient au moins autant de part qu'un métier plus ou moins habile.

Ces constatations sont d'autant plus importantes, que l'art français n'a point perdu l'hégémonie qu'il exerce en Europe depuis une centaine d'années. C'est toujours en France que se créent les nouvelles doctrines, les nouvelles valeurs artistiques. L'Angleterre seule a pu un instant lui disputer ce rang du temps où le mouvement préraphaëlique séduisit le Monde. L'école britannique aujourd'hui s'attarde dans un art bourgeois, fignolé et sans grandeur. C'est au pavillon anglais que va un des plus gros succès de l'exposition, mais ce succès s'adresse à une très belle « rétrospective » où l'on a réuni quelques toiles fameuses de Turner, de Constable, de Gainsborough, de Hoggarth, de Romney. Les peintres modernes ne retiennent pas l'attention.

En Belgique, on a toujours suivi de très près l'école française, mais avec une certaine indépendance que les peintres de ce pays doivent à l'originalité de leur tempérament artistique et à la glorieuse tradition dont ils sont issus. Disciples de l'école de Fontainebleau, les grands paysagistes belges de 1860, les Boulenger, les Artan, les Louis Dubois, les Verwée, les Baron ont retrouvé par delà les initiateurs français le style des petits maîtres hollandais et flamands, dont les Rousseau, les Troyon, les Daubigny se reconnaissaient les héritiers. De même, les luministes belges, s'ils doivent beaucoup à l'impressionnisme français, ont su modifier le style et la doctrine à leur usage, interpréter la nature et les choses à leur façon. L'école belge, dans les grandes expositions internationales, montre une originalité bien tranchée, un style et un accent un peu lourds, un peu vulgaires parfois, mais puissants. Cela ne laisse pas que d'apparaître dans le pavillon belge de Rome, bien qu'il soit fort étriqué et que les tableaux s'y entassent de façon à se nuire.

Mais le grand effort, à l'exposition de Rome, a été donné par l'Allemagne et par l'Autriche. L'Allemagne

moderne, très sensible aux reproches de Gœthe et de Nietzsche, qui disaient qu'elle manquait de ce style dont « les manifestations dans toutes les formes de la vie sont le signe d'une véritable culture », a entrepris de se donner un style. Un critique fort connu en Allemagne, M. Breuer, formulait ce programme [illegible] préface qu'il écrivit pour le catalogue de l'Exposition allemande de Bruxelles.

« C'est une reddition de comptes que l'Allemagne présente à l'Exposition de Bruxelles, dit-il. Il faut que les peuples voient comment nous nous y sommes pris pour faire valoir l'écu que l'Angleterre nous prêta, et que la Belgique nous remit. Ce n'est certes pas un sentiment de vanité qui a poussé l'Allemagne à présenter un bilan public de ce qu'on est convenu d'appeler le mouvement de réforme moderne dans le domaine de l'architecture, de l'art industriel et des industries riches. Non : c'est plutôt — confessons-le franchement — le désir qu'avait l'Allemagne de participer à l'évolution artistique. Elle veut porter sa pierre au monument qui s'élève de nouveau du futur style européen. Les Spartiates de Prusse doivent disparaître de la conscience des nations à civilisation ancienne. L'Allemagne, cette cadette des grandes puissances, veut montrer aux autres pays une face de son activité pacifique : l'application du programme d'une jeune civilisation. Une civilisation est la résultante de qualités morales qui tendent à la réalisation d'une belle forme. La volonté de créer une civilisation s'est fait jour en Allemagne : cette volonté n'aura de cesse que lorsqu'elle aura abouti à la création de formes adéquates aux conditions de l'existence moderne ; elle n'aura de cesse que lorsque le style qui se trouve en puissance dans les nécessités et les réalités contemporaines se sera affirmé dans toutes les phases de la vie courante et dans chaque expression des besoins sociaux. »

On ne peut trop admirer cette belle confiance en l'avenir, et la section allemande à Rome, avec moins d'ampleur, mais de la même manière que la section allemande à Bruxelles, manifeste despotiquement cette volonté nationale. Seulement, à Rome comme à Bruxelles, les résultats obtenus montrent qu'on ne crée pas un style par ordre et que les plus beaux systèmes ne servent à rien, quand on manque de génie.

Ce style néo-allemand, c'est dans le domaine des Beaux-Arts, aussi bien que dans le domaine de l'art appliqué, une suite d'emprunts et de démarquages plus ou moins bien dissimulés. On retrouve dans l'art allemand toutes les modes françaises ou anglaises, mais alourdies, systématisées. Le Louis XVI, l'Empire, le style « Queen Anne », jusqu'au Louis-Philippe provincial dont les poésies de Francis Jammes et de la comtesse de Noailles ont répandu le goût dans la « petite classe », et c'est cette lourde synthèse, une synthèse professorale de ces modes éphémères, qu'on veut nous faire prendre pour le style néo-allemand. Il est vrai que les Allemands [illegible] sincérité.

L'art nouveau en Autriche est moins nationaliste. Il prétend aussi réaliser une synthèse internationale. Il est l'expression dernière du grand snobisme cosmopolite, il représente ce qu'on appelle à Vienne, [illegible] culture de l'Europe centrale, culture composite où l'on entend faire entrer la « gravité allemande », « l'inquiétude et la profondeur slave », l' « élégance anglaise », la « passion italienne », et même un peu de grâce française. Dans les arts plastiques et décoratifs, la culture de l'Europe centrale se manifeste par une simplicité raffinée : des murs nus de stuc poli ou de marbre encadrés de lignes noires ou or, quelques notes discrètes de lapis-lazuli. Telle est l'ornementation rêvée par les artistes viennois pour servir de cadre à la peinture de M. Klimt, ou de M. Khnopff, un artiste belge que Vienne a adopté, et qui, de fait, est pour beaucoup dans l'invention de ce style nouveau.

Qu'il y ait, parmi ces Viennois, de l'imagination, de curieux raffinements, une originalité véritable, on n'en saurait douter. Mais ce style hiératique et glacé qui fait vaguement songer à l'Egypte ou à la Chaldée demeure très loin de la vie. Impossible d'imaginer une conversation amicale et souriante, un rire d'enfant, dans les belles demeures que ces décorateurs nous proposent, temples ou hypogées. De même chez ces peintres, Klimt et ses confrères. Cet art précieux, tout intellectuel, a quelque chose de contourné, de bizarre, de malsain, un art d'ascète voluptueux, de mathématicien décorateur ou de sophiste aristocrate, art intéressant à coup sûr et caractéristique de certains besoins qu'éprouve le temps où nous vivons, mais qui demeure livresque, exceptionnel et sans avenir, parce qu'il n'emprunte pas ses éléments à la vie normale, et parce qu'il ne sert pas à l'ornement de la vie normale.

*
* *

Cette brève étude n'est pas un compte-rendu. J'ai négligé de parler de beaucoup d'artistes qui, individuellement, mériteraient une mention, mais dont l'envoi ne m'a pas paru comporter de signification générale. Pourtant, on ne peut commenter l'exposition de Rome sans signaler le très grand et très noble succès qu'y obtient M. Zuloaga. Très moderne, très

personnel, très curieux de toutes les nouveautés techniques inventées en France, cet artiste n'en est [illegible] nent naturellement sur les lèvres devant ses œuvres. [illegible] même cruauté dans le caractère, ce même goût des harmonies sombres et rudes, — des noirs profonds avec le brusque éclat d'un vert, d'un jaune ou d'un [illegible] mais rehaussé d'on ne sait quelle noblesse cavalière qui n'est qu'espagnole. Cet art-là ne procède d'aucun système, il ne doit rien aux livres. Il a pour origine l'instinct d'une vieille race cultivée, librement exprimé par une individualité puissante.

Et telle est la leçon de Rome. Il n'est d'art vivant que spontané. Tout le savant effort des professeurs demeure impuissant auprès du libre génie des vieux peuples qui n'ont jamais conçu l'art que mêlé à la vie, et la vie que mêlée à l'art. C'est pourquoi, si [illegible] l'art français en Europe montre à Rome qu'il garde son rang.

[illegible]

LA DANSE DANS L'ŒUVRE DE POUSSIN DE WATTEAU ET DE COROT

[illegible]

Si l'on en croit les confidences recueillies un jour, la contemplation des fines statuettes tanagréennes, la vue des frises du Parthénon, l'exemple offert par les formes sculptées ou peintes qu'on voit tournoyer, en façon de guirlandes, autour des poteries et des vases de la Grèce, n'ont pas été étrangers à cette inspiration si parfaite de la danse que miss Isadora Duncan a ressentie d'abord.

Une vive compréhension des lignes et des gestes harmonieux des figures dans les chefs-d'œuvre mutilés d'Athènes aida — si l'on s'en rapporte à ces confidences — à l'éveil du talent de celle qui nous enchante aujourd'hui par la musique de ses pas; mais, il est à croire que les grands statuaires de la Renaissance, un Clodion, un Falconnet au XVIIIe siècle, et, plus près de nous, Carpeaux, eussent pu, non moins que les maîtres de l'antiquité, inspirer la ballerine admirable. De tous temps, les sculpteurs ont aimé à communiquer à la terre ou la pierre ce frisson ému qui se dégage de la danse; et, cette sorte de délire, de joie effrénée et magnifique, qui s'élève d'un groupe comme celui de la façade de l'Opéra, suscite d'autant plus l'étonnement que la matière inerte était plus difficile à vaincre.

Au delà de la pierre brutale et de la terre habile à épouser les formes les plus souples, il est pourtant d'autres manières d'exprimer cette joie éperdue des êtres emportés dans l'élan des rythmes; et l'origi- [illegible] encore quelques chefs-d'œuvre de la peinture, de montrer que la statuaire seule ne possédait pas ce privilège exquis de refléter, dans son aspect le plus divers, le mouvement libre et gracieux des bras et des épaules, l'élancement des tailles, la cadence heurtée des talons.

Le *Parnasse* de Mantegna, le *Printemps* de Botticelli témoignent assez que, par des moyens bien différents, les peintres, autant que les sculpteurs, pouvaient exprimer, jusque dans ses délicatesses extrêmes, l'eurythmie des danses; mais, à trois Français, à trois grands maîtres: Poussin au [illegible] appartenait, plus encore peut-être qu'à Botticelli ou à Mantegna, d'affirmer cette démonstration.

*
* *

Bellori nous dit que c'était la joie de Poussin, durant son séjour à Rome, de monter — par les jours dorés de l'automne — jusqu'au mont Pincio; par « les brèves pentes délicieuses d'arbres et de fontaines », par les amènes collines, il aimait à errer. D'autres fois, c'était hors les murs, du côté de la Voie Appienne, ou sur les bords du Tibre, en amont d'Ostie, qu'il allait suivant sa chimère; et ce n'était pas sans bonheur pour Nicolas Poussin que, durant ses flâneries, dans ce beau paysage classique, apparaissait parfois sous les oliviers quelqu'un de ces joyeux cortèges de moissonneurs dont il prenait plaisir à admirer les danses.

De jeunes garçons pieds nus, coiffés de fins chapeaux de paille, offrant comme le petit Tityre de Longus « cheveux blonds et couleur vermeille » allaient en avant de l'attelage des bœufs; de belles jeunes filles, vêtues de tuniques lâches, suivaient sur les côtés agitant des tambourins; des bergers adolescents, mi-nus aussi et dont le torse luisait dans le soleil, les accompagnaient en jouant dans des pipeaux; derrière les fastueuses dépouilles de la terre, un vieillard plus magnifique que Booz marchait gravement drapé dans son manteau; et l'on pouvait voir que, parmi les glaneuses, une Ruth craintive, avançait en levant les yeux vers son maître. La chaude lumière du soir, la coloration

fondue du paysage, la diversité du jour si translucide, en enveloppant la longue suite de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants, ajoutaient, à l'imprévu du spectacle, une grandeur antique, un rayonnement admirable; et, pour peu qu'inspirés par la faveur du ciel, l'odeur grisante des grappes ou la richesse de la moisson, les garçons et les filles se prissent à danser autour du char, le peintre, ému, voyait tout à coup grandir, se préciser, s'animer devant lui ce *Triomphe de Flore* actuellement au Louvre et qui pourrait aussi bien être, avec un peu de changement, le *Triomphe de Cérès* ou celui de Bacchus.

Nourri de Virgile et de Théocrite, imprégné de la légende biblique, un peintre du genre de Poussin, de qui les paysages étaient composés et les sujets conçus avec ce sentiment de mesure, cette science savante des lignes qui n'appartiennent qu'aux maîtres, avait vivement ressenti, sous le ciel italien, tout ce que les danses de paysans, librement déployées dans la campagne, pouvaient apporter de cadence à ses ouvrages. Un homme comme lui, en qui la conception de la beauté avait gardé toute sa saveur primitive, entendait parfaitement que certains sentiments de plaisir, certaines expressions de contentement inhérents aux grands spectacles de la nature ne pussent bien se manifester que par cette joie totale et spontanée qui s'empare des corps au moment de la danse.

Les jeunes femmes qui dansent en avant, autour et derrière le char de la déesse Flore, attestent à quel point le Français des Andelys a ressenti l'écho de ces mouvements, la noblesse de ces jeux, la délicatesse élancée de ces formes si charmantes, détachées du sol et soulevées dans la lumière. La bondissante fille, à la flexible et molle taille, qui, dans le *Triomphe de Flore*, avance en ballant, accompagnée d'amours, n'est-elle point, déjà, la jeune Poéménis que Fénelon fera voir, vêtue à l'intention des danses d'une « robe légère avec une ceinture qui la relevait un peu pour être plus en état d'agir ».

Dans le temps que Poussin commençait à concevoir ses limpides chefs-d'œuvre, la danse, assez particulière et souvent perverse à la cour des Médicis et des Valois, entreprenait de reprendre sa simplicité; ce n'était point encore la danse toute mythologique que l'on verra un jour, au moment de Molière et Lully, paraître dans *Psyché*, les *Amants magnifiques* et la *Princesse d'Elide*; mais, une recherche plus rustique dans les figures, la modération dans les enlacements, le passe-pied et le jeu des mains tendaient à redonner, à ces divertissements, une noblesse plus sobre.

Saint François de Sales, qui n'était pas ennemi d'une mondanité modeste, à l'âge même où Poussin commençait à peindre, enseignait à sa chère Philotée que « pour jouer et danser loisiblement, il faut que ce soit par récréation et non point par affection, pour peu de temps et non jusques à se lasser ou étourdir. » Poussin, qui avait bien souvent dans le génie, autant de réserve que le saint de Genève, n'a donné que peu d'exaltation à sa *Danse des Saisons* qu'on peut voir à Londres (coll. Richard Wallace).

La danse, loin d'être ici lascive comme dans les païennes réjouissances de Bacchus et d'Ariadne, est un jeu pudique, exprimé avec mesure; ce n'est plus la saltation apparue dans la *Bacchanale* (National Gallery), le désordre des chevelures, le gonflement oppressé des poitrines, l'envolement des étoffes arrachées par les mains avides des faunes; mais, une pure sérénité, une quiétude radieuse embellissent ces déesses. L'élan des corps dans la liberté des tuniques n'est ni contraint ni forcé; il a du calme et de l'aisance; il se développe avec une grâce pensive et simple; à peine si les visages se colorent, si les gorges se soulèvent! J'imagine la joie de Poussin, à l'instant qu'il peignit chacune des figures de cette œuvre; et, comme chaque saison dut lui apparaître, à ce moment, radieuse et légère? Comme il lui sembla que les talons de chacune des nymphes effleuraient, sans presque s'y poser, le gazon heureux!

[illegible]
[illegible]

Bellori nous dit que, lorsqu'il fut question, pour Nicolas Poussin, de procéder à la décoration, abandonnée plus tard, de la grande galerie du Louvre, « on prit quelques empreintes de l'Arc de Constantin, l'Hercule du Palais Farnèse, le sacrifice du taureau provenant de la vigne Médicis, les fêtes nuptiales du salon du jardin Borghèse où sont aucunes vierges qui dansent... » C'est donc que le maître demeurait tourmenté toujours de cette idée élevée de l'idéal dans les mouvements et dans les lignes. Jamais toutefois il n'atteignit à une expression plus absolue de cette sérénité, de ce recueillement presque religieux du plaisir, qu'au moment où il imagina de peindre cette belle *Offrande à l'Hymen* qu'on peut voir à Richmond, près de Londres, dans la rare galerie de sir Frédéric Cook. Le geste plein de retenue des vierges dansant devant le temple, le flottement des étoffes moulées par les jeunes seins et par les flancs pubères, le gracieux dessin des bras nus dédiant des fleurs au dieu agréable, voilà le plus heureux des « tableaux dansés » qu'il m'a été donné de connaître de Poussin. Là, ce grand maître, dépassant, pour ainsi dire, ce qu'il avait conçu d'admirable dans le *Triomphe de Flore* et la *Danse des Saisons*, a touché à la perfection; là, il a exprimé la raison

harmonieuse des danses et montré que la peinture possédait, pour traduire cette musique et fixer ces mouvements, une flexibilité vive et légère, une langueur molle et douce auxquelles la statuaire ne pouvait atteindre.

*
* *

Avec Watteau et ses disciples dans la peinture, Pater et Lancret, la danse perd le caractère dionysiaque, païen, qu'elle avait acquis avec Poussin, qu'elle ne retrouvera plus que deux siècles plus tard, avec Camille Corot.

Dans cette danse d'une mélancolie et d'une élégance suprêmes, qui fait de certains des ouvrages du maître de *l'Enseigne* et de *l'Embarquement* des chefs-d'œuvre d'une expression si choisie, l'inspiration ne cesse pas, sous l'art du Français, d'être toujours d'origine italienne; mais, c'est moins ici de l'Italie de Virgile et de Théocrite que de celle des tréteaux vénitiens, des sauteurs de Florence et de la *Commedia dell'Arte* qu'il s'agit d'abord.

Tandis qu'en compagnie de ses amis du début : Sirois, Gillot, Gersaint, Watteau — encore tout désemparé de son arrivée de Valenciennes — fréquente au Pont-Neuf, aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain, les acteurs du Théâtre des Bamboches, les bateleurs déguisés en Colombine, Arlequin, Mezzetin et Gilles jouant les petites comédies de Le Sage, un pressentiment merveilleux naît en lui de tout ce qu'il pourra représenter un jour, au moyen de la danse; mais, d'abord, comme il est Flamand et de la manière du Nord, il ne différencie pas beaucoup, des divertissements de son pays, ces réjouissances comiques.

Un tableau, parmi tous ceux des maîtres qu'il est appelé à connaître à Paris, le frappe au début pardessus les autres : c'est la *Kermesse* de Rubens. Cette ronde effrénée de tout un peuple en liesse a de quoi flatter le garçon qui vécut, jusqu'à l'adolescence, dans le voisinage des tabagies, cabarets et buveurs de bière de sa cité des Flandres. Watteau, les jours de jubilés corporatifs, des entrées des rois et princes, des cortèges des métiers, milices et confréries, célébrant l'anniversaire des saints, la fête des Dentellières et de Marie-au-Bled, Watteau a vu, dès le jeune âge, danser comme cela autour de Valenciennes. Aussi, devant l'œuvre de Rubens, cet enlacement inouï des couples rués dans le plaisir, éprouve-t il d'abord la joie de retrouver, parmi les éclats de la couleur, le bruyant écho, le mouvement désordonné des lurons de ses campagnes.

la vue de cette œuvre tout embrasée de vives lueurs, il ressent une impression si forte, qu'il ne cesse, dès lors, d'en étudier de très près les détails; avec application, il en copie au crayon les figures et ne laisse point, du moment de cette rencontre, de placer dans ses tableaux de nombreux personnages occupés à valser et baller. Les ouvrages représentant des *Contrats* et des *Accordailles*, qu'il a peints dans ce moment, sont là pour témoigner à quel point l'impressionna longtemps le souvenir des personnages dansants de Téniers, des sautantes et bruyantes maritornes de Rubens. D'Argenville n'a-t-il pas écrit par ailleurs (*Abrégé de la vie des plus fameux peintres*) que Watteau avait fait, dans son pays, la connaissance d'un peintre décorateur avec lequel il vint à Paris travailler à l'Opéra; c'est donc que le Flamand fut presque aussitôt en mesure d'approcher des figures que les émules de Beauchamps, maître à danser du roi, les annonciateurs de Marcel et de Pécourt commençaient d'introduire dans les ballets.

Ce spectacle, autant que ceux que ses amis le menaient contempler çà et là dans Paris, devant les parades des mimes, enfin le goût dont il se prit pour la musique aux fameux concerts de Crozat, chez M. de Julienne, dans l'intimité de Rebel, maître de musique de la chambre du roi, amenèrent Watteau à quintessencier, affiner, de toute la chantante poésie de son cœur, la brutale et trépidante *Kermesse* qu'il avait tant aimée. A mesure que la grâce française, la fantaisie italienne entreprenaient de l'émouvoir, la rude vigueur flamande s'atténuait, au regard du peintre, dans une brume de songe; la langueur berceuse, la tendresse flottante et douce dont il commençait d'envelopper, comme dans un air d'azur, ses légères figurines lui aidaient à fondre les visions de son enfance; et, plus il entrait, plus il avançait dans l'irréel et délicieux monde de ses pensées, plus de fins menuets, de berceuses pavanes, de lentes et mourantes chaconnes, de gavottes pâmées et glissantes s'esquissaient devant lui, dans des parcs de rêve, au bord des terrasses et sur les parterres finement fauchés des boulingrins.

Watteau avait appris de Rubens la danse emportée, frénétique d'un peuple fort et vivant; mais les Français et les Italiens, en lui donnant l'exemple de la mesure, en lui enseignant le charme et la mélodie de mouvements plus amples et plus sobres, lui avaient aidé à dégager de cette cadence folle une conception adoucie aimable.

C'est un fait que la gavotte, cette simple et gracieuse danse, fut d'abord pratiquée à la campagne; il en est de même du menuet dont l'origine est due aux paysans du Poitou, du branle qu'inventèrent les vignerons champenois et bourguignons; pour le rigaudon, il est, tout comme la gavotte et le menuet, de provenance populaire. Les grandes dames

et seigneurs de la cour ne vinrent d'abord à ces danses que par risée, mais lorsque, à ces pas rustiques, on eut accordé de vieux airs italiens et français, la mode ne tarda point à s'en imposer à l'Opéra; c'est là, dans des décors de rêve et parmi les ballerines les plus belles du monde, qu'Antoine Watteau, dès son arrivée de Valenciennes, se trouva à même de les admirer; mais, comme son génie appelait la nature et, que, de toutes ces danses, la plupart étaient faites pour être exécutées à la campagne, sous des arbres, au bruit des jets d'eau, le peintre ne laissa pas, ainsi qu'avait fait Rubens, de les exprimer en plein air. Le décor argentin, discret, aux lointains irréels limpides, qui se prolonge au-delà des bassins, des grands vases et des statues de marbre, dans ces chefs-d'œuvre tendres et mélodieux qui vont de la *Fête champêtre* (d'Edimbourg) au *Plaisir pastoral* (de Chantilly) en passant par l'*Indifférent* (Louvre), la *Danse* (Postdam), *le Menuet* et l'*Amour au Théâtre-Français* (Berlin), ce décor est bien le seul qui convienne aux amoureux de théâtre que Watteau nous montre, extatiques et doux, glissant sur la pointe ou tournant sur le talon.

Caylus — qui a bien connu le maître — n'a point manqué de dire, de celui-ci, qu'il « avait des habits galants et quelques-uns de comiques dont il revêtait les personnes » qui voulaient bien se prêter à son caprice; et, comme Watteau était, par dessus tout, inspiré par l'esprit de la comédie, il s'est efforcé toujours de communiquer à ses galantes et à ses galants, assemblés pour danser sous les colonnades, un peu de l'apparat italien du théâtre.

> L[illegible]
> P[illegible] qui d'un saut
> De puce
> Franchit le buisson,
> Cassandre sous son
> Capuce,

Arlequin, Gilles, Scaramouche, Colombine, Isabelle, Aurelia, Lucinde, tous les drôles affublés de capes amples, de bicornes, de bottes ou d'épées, toutes les belles vêtues de longues robes de soie ou de satin coupées par le pli du dos, voilà les singulières figures ballantes que l'artiste, en de petites touches fines, trempées d'argent et de lumière, a fait vivre avec son pinceau frémissant.

De l'œuvre de Watteau, imprégné de toutes les grâces, où c'est, en dépit du masque, la femme française idéalisée qui paraît, les personnages exquis qu'avait animés le maître passèrent, ou moment où mourut ce dernier, dans les gracieux sujets de Pater et de Lancret.

Lancret, plus que Pater peut-être, a multiplié avec un rare bonheur les scènes paysannes; il a témoigné même, dans divers ouvrages de cette sorte, notamment dans ceux où Mlles Sallé et Camargo paraissent, d'un sentiment vraiment élégant de ces danses qui s'exécutaient, dans l'accord des tambourins et des musettes, devant des orchestres de campagne. Camargo, la belle, la flexible, la sylphide Camargo, la plus élancée faiseuse de pirouettes qu'on vit jamais exécuter un *saut de basque*, inspira, mieux encore que Mlle Sallé, le pinceau fluide, aérien, du délicat peintre. Lancret « a si bien su saisir ce qu'un aussi excellent modèle a d'inimitable, que jamais figure n'a paru plus dansante » a écrit au moment un auteur.

Le fait est que nul ne dansa mieux ni plus joliment dans les tableaux. La danse qu'on avait vue apparaître dans Poussin, qui renaîtra un jour chez Corot, était la danse heureuse, ardente ou idéalisée, mais indéfinie de la poésie; celle, non moins glissante et recueillie, si exquisement langoureuse et belle, qui se joue à pas lents sous les bosquets fleuris et vaporeux de Watteau, de Pater et de Lancret, c'est la danse la plus finement voluptueuse, la plus coquettement tendre que la femme française ait dansée jamais.

*
* *

L'Italie est-elle la terre classique de la danse? Il faut bien le penser, puisque c'est à ses promenades dans la campagne romaine, à ses méditations autour de Naples que Camille Corot dut l'inspiration de ses sujets « dansants ».

Ce que l'artiste, arrivé de Paris, recherche dans l'Italie d'abord, du côté de Tivoli, parmi toute cette région chérie d'Horace, ce sont les minuscules forêts de pins, les sous-bois mystérieux, et, sur la crête des hauteurs, ces villages brûlés de soleil, ces temples abandonnés, les vestiges des beaux monuments du paganisme envahis par l'herbe et brisés par le temps.

Corot, pas plus que ses devanciers, n'échappe à ce grand prestige des ruines et de la nature intimement confondues. A Olevano, Subiaco, Castel Gandolfo, petites bourgades peu éloignées de Rome il grimpe — à peine arrivé — en compagnie d'Aligny, par des chemins de chèvre bordés de maigres arbres. L'aspect des bois, épars çà et là en masses sombres, des plaines étendues, des vallées molles, de tout l'agréable et charmant plein-air ne tarde point à l'émouvoir; mais, aux tièdes et fins paysages qu'il esquisse d'abord et revêt, ainsi que cela se voit dans beaucoup de ces œuvres, d'une sorte d'impalpable et flottante buée, le jeune peintre sent bien vite la nécessité d'ajouter des figures. La vue des saltarelles que dansent les

paysans dans les villages, le rythme lent, berceur, puis emporté des tarentelles exécutées par les pêcheurs et par les pâtres ne sont pas étrangers à la conception animée que Corot se fait dès lors de la nature; et, les petites Italiennes que Léopold Robert a peintes d'un trait grêle, vêtues d'étoffes bariolées et jouant du tambourin, le nouveau venu va les estomper, les fondre, les incorporer à son tour, mais bien plus vivantes, à ses paysages du second genre. C'est ainsi que dans les harmonieux sous-bois, dans les clairières lumineuses, sur les gazons gris, dans le frisson argenté des saules, il va, autour des chênes et des peupliers, nouer la ronde éperdue de ces filles dévêtues de leurs atours et qui, sous des voiles transparents et plus légers qu'elles, ne seront bientôt plus que des dryades et des ménades.

Le charme, la langueur, la recherche élégante la plus raffinée avaient, dès l'âge le plus tendre, entouré le berceau de Corot. Sa mère, « la belle femme » comme lui-même l'appelait, tenait, dans la rue du Bac, au moment où il naquit, un magasin de modes que fréquentaient les coquettes du Directoire; c'est même cela qui a fait dire du grand peintre, à Théophile Gautier, qu'il avait été « bercé sur les genoux des Muses ». Il ne faut pas croire que Corot, élevé dans un milieu aussi féminin, fût, dès l'adolescence, tout comme La Fontaine, le Bonhomme aux façons rustiques qu'on connut plus tard. M. Dumesnil, l'un des biographes les meilleurs de l'artiste, ne manque point à cette occasion de nous apprendre que Corot, fervent de la musique, n'avait pas non plus, « aux heures de gaîté de sa jeunesse, méprisé la danse ». C'est donc que le peintre admirable portait en lui, déjà, ce sentiment d'une sorte de joie noble, d'exubérance douce et légère auquel nous serons redevables, dans les chefs-d'œuvre, de ces rondes fougueuses et vivantes de nymphes.

Ce sentiment de la danse qu'il traduira, un jour, avec un bonheur tout élyséen dans ses peintures, est toutefois, au début chez Corot peu visible encore. C'est en Italie seulement, dans cette Italie où l'artiste vient chercher la révélation de « la force et de la grâce de la nature », qu'il est appelé à connaître, auprès des villageois qui valsent et s'amusent, cette expression des lignes amples et belles, des jeux cadencés, que les petits bals d'étudiants de la Restauration lui avaient indiquée à peine.

Séduit par tout ce qu'un pays si charmant lui offre d'enchanteur, Corot ne peut se lasser de passer les monts; à plusieurs reprises, il quitte Paris, franchit les Alpes, descend les larges et douces vallées fraîches, atteint, du côté du Tibre, les collines qu'avaient gravies, avant lui, Poussin et Claude. S'il va plus avant encore, les filles de Sorrente ou du Transtévère, drapées avec tant de grâce dans les oripeaux de leurs pays, décrivent à ses yeux, dans le temps qu'elles vont à la fontaine ou marchent sur les chemins poudreux et ensoleillés, les plus beaux des rythmes. Corot, parfois, s'oublie à les contempler et, tandis qu'elles dansent, il lui semble qu'un pied-de-chèvre, au fond d'un bosquet, du lierre emmêlé dans ses cornes et le pipeau aux lèvres, module un air qui vient jusqu'à lui, guide sa main et conduit son pinceau. Le *Silène* du salon de 1848, enfin l'œuvre qu'il expose en 1841 : *Une danse de bergers italiens en vue d'une baie napolitaine*, s'annoncent déjà dans cet enchantement qui communique à ses paysages quelque chose des grands accords de la musique.

Les divins airs d'*Orphée* et d'*Iphigénie*, qu'il chérit par-dessus tous les autres de Gluck, transparaissent, à plus d'un passage, dans les radieux motifs qu'il imagine de peindre; mais, voici qu'un jour, vers 1845, se trouvant à Ville d'Avray, son neveu, un jeune homme de dix-sept ans, lit devant lui les poésies de Chénier. Corot ressent, à ce moment-là, jusqu'à l'extase, cette expression tout épurée du paganisme qu'il n'avait fait qu'entrevoir à travers les musiciens et les poètes. Ce que Gluck avait commencé de lui suggérer, ce que l'Italie lui avait laissé deviner à demi, Chénier achève de le définir à ses yeux avec un charme si vif, une puissance si persuasive, une ferveur amoureuse si convaincante, que lui, le grand peintre, étonné, ne peut plus, quoi qu'il arrive, apercevoir les arbres sans les dryades, les collines sans les faunes, les rivages des eaux sans les nymphes.

Néère, Glycère, Lydé, Chloé, Euphrosine,

Blanches comme Diane et légères comme elle,

la taille à peine entourée d'écharpes, agitant les branchages des pins et des chênes, chantant l'évohé, le sein et le talon nus, il les évoque dans toutes les rencontres. Et, sous le ciel vaporisé de ses chefs-d'œuvre, ainsi que dans les *Danses* du Louvre ou la *Danse* de Lille, nous les voyons depuis, les divinités délicieuses, bondir éperdument dans la rosée des fleurs!

Chez Corot, mieux que chez Poussin ou Watteau encore, la danse approche (parce que fondue, envolée, éthérée, impalpable) bien plus près des éléments de l'air; aucune n'est, chez personne, plus que chez ce maître, l'émanation du lyrisme de l'âme; aucune ne trahit, avec une joie plus éparse et plus répandue à tout un grand paysage, cette sensibilité vive et agreste comparable au jeune éveil du printemps.

« Ce que j'aime en elle, disait une fois Corot de l'un de ses modèles, la petite Dobigny qui, toute jeune encore, ne pouvait demeurer en place, c'est

sa mobilité. » Ce mot, mieux que des livres, peint le frissonnant génie du maître; il trahit sa fantaisie et sa tendresse.

Qu'il soit à Ville d'Avray, Auvers, Voisinlieu ou Arras, [illegible] à [illegible] de [illegible] moment, [illegible] comprendra plus que cette fluide et impalpable mobilité des êtres dans la nature. Chénier ne cessera de l'occuper. Jusqu'à la fin de sa vie les créations du poète accompagneront, dans sa pensée, les visions du peintre; longtemps elles continueront à baller devant lui, ceintes de pampres et couronnées de fleurs; et, cela est si vrai, qu'en 1874, un peu avant sa mort, Corot peint encore une *Danse de nymphes* (ou *Les Plaisirs du soir* qui paraîtront au salon de 75), *Danse* qui sera comme son adieu à la beauté mouvante, à la limpide jeunesse, à tout ce qui, jusque là, avait rayonné en lui.

*
* *

Car [illegible] le [illegible] passage au lyrisme intérieur qui les enthousiasme, il faut remarquer que — dans la danse — ce ne sont plus les lèvres seules qui vibrent, la voix qui se développe et grandit; mais, c'est le corps entier qui s'anime, ce sont toutes les formes de l'être : les talons rapides, les jambes fines et nerveuses, la taille flexible et les bras tendus qui participent à la réjouissance. La danse répond à l'ardeur du guerrier, à celle du poète et de l'amant. Socrate et Platon incitaient les Grecs à la danse; Sophocle dansait à Salamine, et ce bondissement sur la proue de la galère, de la belle victoire de Samothrace, c'est déjà le pas hardi des danses triomphales.

De nos jours, la danse a reconquis la faveur qu'elle avait perdue un moment; mais, la plénitude même du développement qu'elle avait acquis chez les Grecs, s'est adoucie encore; les lignes se sont apaisées un peu plus; et, la figuration des danses qu'on peut voir actuellement chez les peintres ne laisse pas de dériver de cette représentation toute pastorale à laquelle Poussin, Watteau et Corot l'ont, au cours des siècles, amenée dans leurs chefs-d'œuvre. A ce point de vue, les galants artistes du XVIIIe siècle ont exercé, plus que les autres encore, une influence visible jusque chez nos contemporains; et, de même qu'on pourrait, chez Carpeaux, retrouver un peu de l'élégance élancée de Falconnet, chez MM. Degas, Louis Legrand, Renoir, Willette — excellents maîtres modernes qui ont peint ou dessiné des ballerines — on pourrait, dans cette note toute particulière, reconnaître des rappels de Watteau, de Lancret, un peu de ce *chiffonné* que Fragonard a mis, au même siècle, dans la *Guimard dansant*.

L'essentiel était de dire, ici, au moment où la danse entreprend de s'imposer un peu partout à nouveau à nous, à quel point c'est là un art expresssif de la joie, de la jeunesse, de l'amour. S'il est exact, ainsi que l'a écrit M. Maeterlinck dans l'*Oiseau Bleu*, qu'il existe un bonheur de « courir pieds nus dans la rosée », les nymphes graves de Poussin et mutines de Corot ont connu un bonheur pareil. Pour les dames de Watteau, elles n'ont offert leurs pieds délicats que chaussés des plus jolies mules du monde; mais toutes, chaussées ou pieds nus, images animées de la joie, reflets poétisés de la vie, ont allègrement dansé dans les œuvres de ces maîtres.

[illegible]

LE FÉMINISME

[illegible] RÉGIME DE COMMUNAUTÉ LÉGALE ENTRE ÉPOUX [1]

... Nous avons actuellement le régime légal de communauté avec incapacité de la femme, et en plus la séparation de biens radicale pour les gains personnels de la femme. Que donnent dans la pratique ces deux systèmes opposés? Et d'abord la femme est elle vraiment en fait cette victime courbée devant l'autorité du mari, cette paria n'osant contredire son seigneur et son maître, obligée de subir tous ses caprices, son esclave, sa chose? On ne peut sans sourire poser cette question. Nous connaissons un adjoint au maire d'un arrondissement parisien, qui en cette qualité a uni quelques milliers de ses concitoyens. A la lecture de l'article 213 alinéa 2 : « La femme doit obéissance au mari » toutes les épousées, nous dit-il, blondes, brunes, rousses, châtaines, jeunes filles, vieilles filles, veuves, divorcées, toutes sans exception accusent un petit plissement des lèvres qui indique, avec toute la clarté désirable, qu'elles font à ce sujet les plus expresses réserves. — Jean Grave — pas précisément un ultra conservateur — dit dans « la Société future et l'anarchie » : « le pouvoir du mari est plus nominal que réel. » Que dit le peuple, quand il voit une cérémonie nuptiale : « une femme de plus et un homme de moins. » Ecoutons Mme Necker : « Ce qui prouve en faveur des femmes, c'est qu'elles ont tout contre elles et les lois et la force, et que cependant elles se laissent rarement dominer ! » *Habemus ream confitentem*. En 1896, une revue de famille organisa un plébiscite

1 Voir la *Revue Bleue* du 8 juillet 1911.

féminin au sujet du pouvoir marital. Sur les 6[illegible]12 votantes, 963 seulement approuvèrent le régime actuel, mais sur les [illegible]49 autres, 740 seulement préconisaient la manière forte pour en sortir : scènes, cris, larmes, évasion du domicile conjugal; les 4.809 autres considèrent comme armes suffisantes la souplesse, la ruse, la feinte douceur, la patience. Et l'une d'elles résume admirablement la question : « Obéir, oui, mais en se faisant ordonner précisément ce qu'on désire. » Inutile d'insister : on n'a qu'à regarder autour de soi, on n'a qu'à voir le rôle que nous donnent la littérature et le théâtre, pour pouvoir affirmer que nous autres, les maîtres suprêmes, les tyrans, nous ne méritons ni cet excès d'honneur ni cette indignité!...

Inversement, considérons l'effet de la loi de 1907 qui donne à la femme la libre disposition de ses gains. Cette réforme a-t-elle fait régner l'âge d'or chez l'ouvrière mariée? Le texte de la loi assure-t-il son bonheur? Lorsque le chevalier de la Châtre reçut l'ordre de rejoindre les armées du Roy Louis Quatorzième dans les Flandres, il fut fort marri à l'idée de laisser sa maîtresse exposée à toutes les tentations, car il l'aimait et il était de tempérament jaloux. Mais il eut une idée, admirable, mirifique, géniale! Il fit écrire à sa maîtresse un billet dans lequel elle promettait solennellement de ne pas le tromper pendant son absence. Il partit tranquillisé, heureux. Mais les amis, auxquels il avait montré le billet, toute la cour, toute la ville s'esclaffèrent! « Ah! le bon billet qu'a la Châtre », dirent-ils. Eh bien, la valeur pratique de la loi de 1907 n'est pas beaucoup plus grande.

On a dit autrefois que le régime gouvernemental de la Russie, c'etait le despotisme tempéré par la crainte des bombes. Le régime de la loi de 1907, c'est la séparation des biens tempérée par la peur des coups.

Le tribunal est loin, le poing est tout près.

Aucune législation civile n'y fera rien. Voici une femme qui a économisé sur les salaires de quoi acheter une machine à coudre, un beau jour le mari empoigne la machine, roue de coups la femme, pour la convaincre de l'inanité de l'art. 1er de la loi de 1907, porte la machine au Mont-de-Piété et boit l'argent obtenu.

Comme commentaire il lui dit : « Va te plaindre et je t'assomme. « Nous citons un fait réel qui a eu son dénouement devant les tribunaux. Tout ce que le législateur peut faire en ce cas sera inefficace, à moins que, suivant l'exemple du législateur anglais, il n'inflige des pénalités corporelles aux brutes de ce genre.

En examinant l'état réel créé par la législation, on voit que celle-ci ne fait jamais ni tout le bien ni tout le mal qu'elle pourrait occasionner. Mais ne suffit-il pas qu'elle soit contraire à l'équité pour qu'il faille la modifier? L'ouvrier qui bat sa femme pour lui enlever son salaire, viole la loi, le bourgeois qui ruine la sienne, respecte la loi. Que l'ouvrière n'ait qu'un recours souvent illusoire, cela est malheureux, mais il serait inique que ce recours même n'existât point.

Voilà pourquoi la séparation constitue un progrès sur la communauté, mais sans que l'on puisse en espérer plus qu'une loi ne peut donner, c'est-à-dire une efficacité subordonnée au degré de respect qu'elle inspire.

Si le régime de séparation avec option à la dissolution du mariage était le régime légal quel changement pratique en résulterait-il? Pour les classes tout à fait pauvres qui n'ont que leur salaire, aucun changement, puisque la séparation existe déjà pour elles. Pour les autres une incontestable augmentation de dignité dans le mariage. Les rôles seraient renversés : actuellement le futur n'a aucun intérêt à faire un contrat, avec la séparation ce serait la femme. Or, voit-on le prétendant venant demander aux parents la main de leur fille — mais à condition qu'un contrat soit fait en sa faveur à lui? Le rôle serait trop odieux et l'activité des chasseurs de dot professionnels se verrait singulièrement gênée. Pierre Mille nous raconte que, lors d'un voyage en Palestine, il fit la connaissance d'un vieux cheik arabe, qui, contrairement à la plupart de ses congénères, professait une grande admiration pour la civilisation européenne. Pierre Mille lui demanda ce qui avait plus particulièrement excité son approbation. Le parlementarisme? Les chemins de fer? Les aéroplanes? « Non, répondit ce vieux jeune-turc. Ce que j'admire par dessus tout, ce sont vos coutumes matrimoniales. Chez nous, pauvres sauvages que nous sommes, nous achetons nos femmes à leurs parents. Chez vous, O sages Roumis, les parents de votre femme vous indemnisent de ce que vous les débarrassiez de leur fille chérie. » Et le vieil Arabe concluait : « Peut-être cela est-il, parce que nous nous marions sans connaître nos épouses, tandis que vous ne procédez qu'à bon escient. »

Cet Arabe ne se trompait que sur un seul point ; nos coutumes matrimoniales actuelles ne sont nullement dignes d'admiration.

Les marchandages qui précèdent bien souvent les contrats de mariage sont ignobles. Les renseignements sur les dettes hypothécaires ou chirographaires abondent; nul ne s'occupe de la santé physique et morale des futurs conjoints.

On communie sous les espèces de Loysel, on trompe, on marchande, on maquignonne; on fait valoir ce qu'on appelle si gentiment les espérances,

la goutte du grand-père, l'artério-sclérose de la bonne tante, enfin on conclut, chacun pense avoir roulé l'autre et en sortant du notaire on passe chez l'avoué en vue des mesures à prendre pour ne pas payer *ob turpem causam* la commission promise aux intermédiaires.

Pour tous les mariages à base pécuniaire la séparation comme régime légal supprimerait tous ces trafics. Il y aurait beaucoup moins de contrats, car le contrat serait un témoignage de confiance et non pas un signe de défiance. Augmentation de sécurité pour la femme, augmentation de dignité pour l'homme, nous croyons que le changement de régime vaut la peine d'être fait; mais peut-être dira-t-on que ce régime sacrifierait trop les intérêts de l'homme ; le plus souvent il devra seul supporter toutes les charges du ménage. Nous répondrons d'abord que cette éventualité est normale, le code lui-même la prévoit par son obligation d'aide et de protection.

Mais de plus nous prétendons que, sauf pour les classes tout à fait riches ou tout à fait pauvres, le mari a un avantage même matériel à la séparation.

Croit-on sérieusement que les femmes qui ont confié leur fortune à leur mari se contentent des revenus au taux légal? Croit-on que la jeune fille qui apporte cent mille, deux cent mille, trois cent mille francs, ne coûte que quatre mille, huit mille, douze mille francs par an?

On peut affirmer qu'il n'y a pas de marchand de crocodiles empaillés qui tire un revenu plus usuraire de ses placements. Ecoutons Emile Augier dans les *Fourchambault* (3e acte) :

FOURCHAMBAULT

Parlez, monsieur Bernard.

BERNARD

A vous la parole monsieur.

FOURCHAMBAULT

Non, à vous

BERNARD

Soit. Nous venons d'examiner la situation à fond, madame, et nous sommes tombés d'accord que la première mesure à prendre pour relever la maison, c'est de réformer votre train.

Mme FOURCHAMBAULT

Comment monsieur ! réformer mon train.

FOURCHAMBAULT

Oui, mignonne. M. Bernard pense que quelques réductions...

BERNARD

En un mot vous dépensez cent vingt mille francs par an et nous estimons qu'avec quarante mille vous pouvez tenir votre maison sur un pied très honorable.

Mme FOURCHAMBAULT

Avec quarante mille ! Vous me donnerez votre recette, monsieur.

BERNARD

[illegible] gouville.

[illegible] sur la table)

[illegible]

FOURCHAMBAULT

Là, là, ne te fâche pas.

[illegible]

[illegible] de ménage.

FOURCHAMBAULT

M. Bernard n'est pas un étranger, il est mon associé, il défend nos intérêts communs, c'est son droit.

Mme FOURCHAMBAULT

[illegible] vous ai-je pas apporté huit cent mille francs? Trouvez-vous juste de réduire votre dépense à quarante mille, c'est-à-dire au revenu de ma dot? Trouvez-vous digne de vivre [illegible]

BERNARD

[illegible] fois pour toutes, le compte de cette fameuse dot qui est, paraît-il, votre cheval de bataille ; vous menez un train de cent-vingt mille francs dont M. Fourchambault n'a ni [illegible]

FOURCHAMBAULT

Oh non !

Mme FOURCHAMBAULT [illegible]

Lâche !

BERNARD

Sur ces cent-vingt mille francs, vous en apportez quarante, c'est donc quatre-vingt mille francs par an que vous coûtez à votre mari ; or, voilà trente ans environ que cela dure ; supputez vous-même combien de fois vous avez mangé votre dot, et n'en parlons plus.

Mme FOURCHAMBAULT

Que dit-il ?

FOURCHAMBAULT

Juste trois fois, ma bonne ami.

Mme FOURCHAMBAULT [illegible]

Oh !

BERNARD

M. Fourchambault [illegible] prêts à entendre vos observations.

Mme FOURCHAMBAULT

Je n'en ferai pas, monsieur.

BERNARD

Cela vaudra mieux [illegible]

[illegible] HAMBAULT

[illegible]

Mme [illegible] HAMBAULT [illegible]

[illegible]

[illegible] dépense exclusivement à son profit. Cela, bien entendu, c'est la théorie pure, car avec la séparation nous « marcherions » comme nous « marchons » à présent avec notre autorité de seigneurs et maîtres : très vite l'épouse s'aperçoit que l'homme n'est ni un demi-dieu ni un monstre mystérieux, mais une espèce d'être somme toute supportable, glouton, libidineux et par dessus tout vaniteux et que ces trois éminentes qualités rendent particulièrement facile [illegible]

***

Quelques mots encore pour expliquer comment sans être féministe, on peut arriver à des conclusions tout aussi libérales que celles des féministes. Entendons-nous d'abord : Il n'y a pas lieu de considérer la femme comme inférieure à l'homme, pas plus que supérieure, pas plus qu'égale. Elle est différente; et encore ce qui indiquerait sa supériorité sur l'homme, serait le fait que la femme a pu exercer avec succès toutes les professions masculines, tandis qu'il y a au moins une profession qu'aucun homme, quels qu'eussent été ses efforts et ses études n'a pu exercer. Nous voulons parler de la noble profession de nourrice. Nous disons que la femme est différente de l'homme et en raison de ses aptitudes différentes il faut qu'il y ait entre ces deux êtres complémentaires l'un de l'autre une association, une collaboration, pas une concurrence. Or, pour que cette collaboration soit efficace dans le mariage, il faut que les droits de la femme soient sauvegardés le plus largement possible. Actuellement le Code met la femme mariée sur le même rang que les enfants et les fous. Donnons-lui les droits que doit avoir une associée, une collaboratrice, et elle cessera de vouloir être une concurrente, une adversaire. La confiance fait naître la confiance.

Quand la femme verra que son compagnon n'a aucune intention d'abuser de sa force, elle quittera bien volontiers la route ardue et pénible où se poursuit la lutte pour la vie et elle se bornera à conserver et à embellir le foyer commun que l'homme a le devoir de créer et qu'il doit avoir l'orgueil d'entretenir de ses propres forces.

ARMAND RICHTER.

L'ÉQUIVISIONNEMENT DE LA CAVALERIE

D'APRÈS LA CONCEPTION NAPOLÉONIENNE

La loi des cadres va venir en discussion. Ecoutons les vivants: mais consultons aussi les morts et parmi eux celui dont l'avis compte : Napoléon.

L'exposé des motifs qui sert de préface au projet conclut ainsi :

« A ces modifications de détail le présent projet en ajoute un autre dont la portée est plus étendue. La loi de 1875, élaborée à une époque où l'on n'avait pu se rendre compte encore des divers modes d'emploi de la cavalerie dans les agglomérations énormes que sont les armées modernes, avait édicté des dispositions étroites concernant le groupement de ses éléments et leur utilisation éventuelle. Car s'il appartient au législateur de déterminer l'effort à fournir en fixant de façon intangible le nombre des corps de troupe et leur effectif, il importe, au contraire, que leur mode d'emploi puisse se plier aux exigences de la guerre. Il a donc paru nécessaire de donner plus d'élasticité aux dispositions législatives en vue de permettre de modifier, suivant les besoins, le groupement des régiments en brigades et en divisions [illegible] comme. »

Il y a ici une confusion dont le Général T. C. a [illegible] le danger [illegible] C'est l'*équivision* en effet qui doit être souple. L'organisation doit rendre possible cette souplesse de l'emploi non point par une élasticité exagérée qui amène de l'instabilité, mais bien plutôt par sa *simplicité*. Il faut à l'organisation une certaine part d'élasticité, comme nous essayerons de le montrer, mais une part bien plus grande encore de précision.

Il y a un peu plus d'un siècle, la cavalerie de Napoléon avait connu à la fois cette souplesse de l'emploi et en même temps cette élasticité limitée, cette précision, cette simplicité de l'organisation.

Tout en tenant compte des conditions nouvelles de notre époque, sommes-nous sur le point de retrouver tout cela? « L'emploi commande l'école » ; sans doute. Mais l'emploi commande aussi l'organisation.

Or, depuis nos revers, nous avons cherché à déterminer et à fixer une doctrine d'emploi. Pour atteindre ce but nous avons saisi la main du seul guide qui pouvait nous conduire d'une façon sûre : Napoléon.

1. [illegible] du 25 janvier 1911.

Le règlement sur le service des armées en campagne du 28 mai 1895 fut le résultat et la condensation de ce long et patient travail. Notre organisation au contraire, comme le fait remarquer l'exposé des motifs, date de 1875. Ces deux dates, même la plus récente, sont déjà anciennes.

Si l'organisation de 1875 ne répond plus depuis longtemps à ce qu'on attend d'elle aujourd'hui, il [illegible] que [illegible] de 1895 est, en ce qui concerne la cavalerie, incomplète ; le remarquable décret du 28 mai ne définit pas notre rôle avec toute l'ampleur qu'il comporte et que Napoléon lui avait assigné. Le texte du Titre III — [illegible] pourrait [illegible] « [illegible] masses est l'arme stratégique par excellence. Une des principales missions de cet ordre qu'elle peut être appelée à remplir en campagne est l'exploration. »

Il résulte en effet de l'étude des campagnes napoléoniennes, de celles surtout où la cavalerie fut définitivement organisée selon les vues de l'Empereur, — à partir de 1805 — que notre arme est avant tout *l'arme de la stratégie*. Dans cet ordre d'idées l'exploration est une des missions principales qu'elle peut avoir à remplir, *mais elle n'est pas la seule*. Et d'autre part, l'exploration peut se faire de bien des manières, le plus souvent par des détachements mixtes et non pas seulement, comme l'indique le décret, par l'utilisation, à grande distance des armées, de nos masses de cavalerie. *En dehors de l'exploration* ces masses sont nécessaires pour remplir d'autres missions encore et des plus importantes.

C'est ce qu'il faudrait bien voir avant de consacrer par une loi une organisation que nous voudrions nouvelle, mais ayant aussi ses racines dans le passé et tirant de lui sa jeunesse.

La réserve de cavalerie tout entière groupée en unités homogènes (divisions ou brigades de même subdivision d'arme) était entre les mains de l'empereur un outil stratégique de premier ordre; il l'employait de la façon la plus variée, la plus conforme à ses desseins et aux circonstances, la plus imprévue; à partir de 1805 surtout, c'est sur lui qu'il compte pour déconcerter l'adversaire, l'aveugler, le tromper, l'hypnotiser par le sentiment qu'il lui donne que les coups partent on ne sait d'où, on ne sait comment, on ne sait quand, puis enfin l'enserrer de telle sorte que, l'heure de la bataille venue, il est et il se sent vaincu d'avance.

D'Elchingen le 19 octobre 1805, Napoléon n'écrivait-il pas à Joséphine (1) : « J'ai rempli mon dessein; j'ai détruit l'armée autrichienne par de simples marches ».

Dans cette magistrale opération la réserve de cavalerie avait joué un rôle de tout premier ordre.

Etait-ce un rôle d'*exploration*?

. . . . . .

Celle-ci était assurée surtout et déjà dès le temps de paix soit par des officiers isolés en reconnaissance, soit par ce remarquable service d'espionnage que dirigeait le général Savary. L'empereur « réservait » ses masses de cavalerie moins pour orienter ses plans par le *renseignement* que pour en assurer, par l'emploi rapide de la force, l'exécution.

Comment le général d'armée de 1805 avait-il pu, en effet, faire exécuter à ses corps d'armée, dans le plus complet mystère, ces « simples marches » qui aboutirent à l'investissement de Mack dans Ulm? D'abord, il faut le dire, en fermant la bouche aux journaux; mais ensuite en aveuglant l'ennemi avec les divisions de sa réserve de cavalerie dont les masses se tendirent comme un épais rideau devant les yeux fascinés du général autrichien, tandis que les corps d'armée lui arrivaient dans le dos et les flancs.

Cette mission précise et temporaire remplie, le chef d'armée reprend sa cavalerie dans sa main; de nouveau il se la « réserve ».

En 1806 des portions de la réserve sont appelées à faire pendant quelques jours de l'exploration, concurremment du reste avec les véritables détachements mixtes qu'étaient en réalité, avec leur division de cavalerie légère, les corps d'Augereau, de Bernadotte et de Davout. Mais cela ne résulte nullement d'une méthode habituelle dont les procédés sont réglés d'avance. Cette exploration n'est encore qu'une disposition spéciale *concrète* et *temporaire* que l'empereur imagine pour atteindre un but précis : vérifier des renseignements qui lui semblent, à juste titre, erronés; s'assurer qu'au moment où il croira saisir l'ennemi, celui-ci ne lui échappe pas, etc.

. . . . . .

Le Frankenvald est franchi, et l'empereur a bien des raisons de croire que la concentration ennemie est sur sa gauche; cependant il reçoit de Soult et de Wattiez des renseignements qui lui parlent de rassemblements à Géra; il incline légèrement vers la droite ses directions de marche; mais avant de les modifier plus complètement, il lui faut vérifier l'exactitude de ces renseignements qui l'étonnent. C'est alors qu'il charge Murat d'aller voir; il lui donne non pas toute sa réserve, mais quelques fractions seulement pour augmenter ses effectifs en cavalerie et il continue de le faire soutenir par Bernadote, de plus loin cependant; avant de le laisser

(1) [illegible] Correspondance [illegible].

partir il lui donne donc le 21e dragons qui vient compléter à 2 régiments la brigade Milhaud pour se joindre ensuite au 1er corps (Bernadotte). La brigade légère de Wattiez rendue à la réserve est remplacée par la 3e division de dragons qui s'adjoint la brigade légère Lasalle.

Comme, pour chaque mission différente, les forces sont dosées! avec quelle facilité ce dosage s'opère grâce à la simplicité de l'organisation!

Rassuré du côté de Géra, l'Empereur veut savoir ensuite si l'ennemi, qu'il tient maintenant pour véritablement concentré sur sa gauche, ne cherche pas, en s'écoulant vers le nord par Naumbourg et Leipsick, à échapper à son étreinte : Le 12 octobre à 4 heures du matin il écrit à Murat : « Vous voyez par la situation de l'armée (ordre de ce jour) que j'enveloppe complètement l'ennemi ; mais il me faut des renseignements sur ce qu'il veut faire. Le maréchal Davout envoie directement à Naumbourg toute sa cavalerie. Inondez avec la vôtre toute la plaine de Leipsick. »

Chaque fois la mission est *précise* et *concrète* : les procédés d'exécution y sont exactement appropriés. La mission change-t-elle : ils changent aussi ; quand c'est utile, la répartition des forces se modifie. Avare de sa cavalerie, l'Empereur n'en détache pour remplir ces missions diverses, jugées par lui secondaires, que l'indispensable. Pour l'enveloppement, l'écrasement, la poursuite, la destruction totale de l'adversaire, but suprême, il en conserve le plus possible dans sa main. Et c'est ainsi que la veille d'Iéna le gros de la réserve de cavalerie est toujours intact et n'a encore rien fait; Murat, après avoir « inondé la plaine », doit recueillir ses eaux, car il ne tarde pas à recevoir des instructions précises qui lui fixent son rôle dans l'enveloppement stratégique et puis enfin dans la Bataille dont l'heure va sonner:

L'empereur enjoint donc à Murat de se porter, avec le 1er Corps, ses dragons, et la cavalerie légère, sur Comburg pour secourir Lannes, si ce dernier est attaqué ou pour se jeter dans le flanc de l'armée ennemie, si celle-ci défile devant lui.

L'organisation de la cavalerie en divisions et brigades homogènes (chaque division de cuirassiers ou de dragons pouvant s'adjoindre sans aucune difficulté telle ou telle brigade légère), se prête avec une souplesse parfaite à toutes ces combinaisons différentes, à cette sévère économie des forces. Car, comme nous venons de le voir, la réserve de cavalerie n'agit pas toujours par grandes masses et tout entière à la fois; bien loin de là. Elle est vraiment un réservoir de forces dans la main savante et parcimonieuse de l'empereur; il y puise les effectifs variables et strictement nécessaires à l'exécution des missions secondaires ou principales que réclame sa stratégie.

C'est ainsi, pour citer encore un exemple, que le 11 octobre 1805 à 3 h. du soir il écrit à Bernadotte et Davout : « Débarrassez-moi de toute espèce d'ennemis entre Isar et Lech. »

. . . . . .

Il veut avoir les mains libres pour régler le sort de Mack... Et à l'appui de sa lettre il envoie à Bernadotte la division d'Hautpoul, une division de cuirassiers cette fois, qu'il a choisie pour ce coup de force.

Si l'Empereur a organisé sa cavalerie en grandes masses, ce n'est donc pas dans la pensée qu'il lui faut de telles masses pour l'exploration; tant en 1805 qu'en 1806 l'exploration proprement dite, telle que la comprend notre décret de 1895, a duré peu de temps; une fraction seulement de la réserve y a été momentanément détachée, car l'empereur explore le plus habituellement non point avec des corps de cavalerie lancés très loin en avant de l'armée, mais avec des corps entiers d'infanterie comprenant de l'artillerie et une forte proportion de cavalerie légère et formant par suite de véritables et très forts détachements mixtes. « On reconnaît une armée entière avec une armée entière », disait plus tard Bugeaud en pensant à Napoléon. Après Ulm, pendant toute la longue marche, pourtant offensive et déjà triomphale, de la grande armée sur Vienne à la poursuite des Austro-Russes, on ne voit, en avant de cette armée, que de simples avant-gardes formés par des corps d'armée et leur cavalerie légère. Le 13 novembre au matin, lorsque Murat en imposa au prince d'Auersperg au point d'obtenir de lui qu'il abandonnât, sans même le défendre, le pont qu'il était chargé de détruire, l'enfant terrible n'est pas seul, mais en compagnie de Lannes et de Bertrand.

Les masses de cavalerie sont donc « réservées » beaucoup moins pour *reconnaître* l'ennemi que pour le *détruire*. Et c'est encore, et ce sera toujours leur principal, leur véritable rôle, dont elles partagent avec les masses d'infanterie et d'artillerie l'austère grandeur. Et voilà pourquoi plus les effectifs des armées en présence grossissent, plus le front de bataille s'étend, plus il est nécessaire au général commandant l'armée, au général commandant le groupes d'armée d'avoir à sa disposition des masses imposantes de cavalerie, qu'il puisse, selon les cas concrets qui se présentent, fractionner ou condenser.

Notre conception actuelle, abstraite et restreinte, du rôle stratégique de la cavalerie a été la cause dans ces dernières années de toutes les hérésies, de toutes les attaques de nos ennemis de l'intérieur qui ont failli nous détruire en pleine paix.

On a dit :

L'exploration (telle que la définit le décret de 1895) est un mythe; à l'ouverture des hostilités elle est matériellement impossible ; les couvertures sont nez à nez; l'espace manque. Renonçons donc à ces masses de cavalerie d'exploration; elles sont inutiles. Rapprochons la cavalerie de son infanterie; *répartissons la dans les unités de cette arme.*

Et nous retombions dans le système d'éparpillement de la cavalerie, tel qu'il fut pratiqué depuis 1793 jusqu'à la création des corps d'armée en 1800 par Napoléon !...

On a dit aussi :

Pour que l'exploration (telle que la définit le décret de 1895) fournisse un renseignement de quelque valeur et qui porte non pas seulement sur des contours apparents, souvent trompeurs, mais bien sur les gros ennemis, il faudra percer les rideaux. Or, par leurs moyens habituels, les masses de cavalerie ne le pourront pas; il faudra donc les engager dans la voie du combat à pied offensif, même de longue durée, et par gros effectifs, ou bien renoncer à la cavalerie en masse et la répartir dans les corps d'armée. Explorer avec la cavalerie dans les corps d'armée, c'est le système napoléonien le plus habituel, c'est vrai; mais répartir *toute* la cavalerie dans les corps d'armée, réduire ses grandes masses en poussière, c'est bien lui dire qu'elle doit cesser d'être (*in pulverem revertetur*), c'est bien le renoncement au système napoléonien par excellence : la défaite stratégique de l'ennemi : « J'ai rempli mon dessein ; j'ai détruit l'armée autrichienne par de simples marches. »

Quant au combat à pied offensif de la cavalerie de longue durée et par de gros effectifs, ce n'est pas le lieu d'en démontrer l'absurdité (1).

Dans quelques années les mêmes esprits superficiels qui ont voulu nous remplacer par les cyclistes s'écrieront : les masses de cavalerie d'exploration ne peuvent percer les rideaux pour aller jusqu'au gros. Qu'avons-nous besoin de ces masses? Pour reconnaître les gros ennemis nous avons l'aéroplane.

On a dit enfin : Le but de l'exploration n'est pas de combattre, mais de renseigner, aphorisme d'une vérité théorique incontestable; mais on a conclu : il n'est donc pas nécessaire de rechercher tout d'abord les masses de cavalerie adverse pour les combattre et les détruire. Et il eût fallu nous résigner à ne pas nous assurer tout d'abord la maîtrise de l'espace, à perdre la foi ardente en l'offensive qui doit nous l'assurer, à ne plus bien voir la nécessité absolue de nous préparer avant tout au combat le plus important de tous, le combat de cavalerie, comme si, en face d'une cavalerie allemande nombreuse, clamant, à toutes les pages de ses règlements, son désir de rechercher la lutte avec la cavalerie française, un tel combat était improbable !

Or, victorieux, quel besoin aurons-nous d'une brigade de corps pour couvrir nos corps d'armée? vaincus, à quoi serviraient ces faibles brigades contre les masses ennemies victorieuses décidées à être indiscrètes?

La future loi des cadres nous sauvera, espérons-le, du danger couru d'être réduits en poussière équestre. Car laissant pour la sureté (mission défensive) un effectif minimum (cavalerie de corps d'armée), elle nous fera rentrer dans notre tradition cavalière en « réservant », pour les missions stratégiques *offensives*, notre maximum de forces : (Cavalerie d'armée, cavalerie de groupe d'armées). Ce résultat toutefois ne sera atteint que si, comme nous l'avons fait remarquer au début de cette étude, des précisions sont données sur ce point si important par le texte même de la loi. Les décrets et décisions ministérielles ne sauraient la remplacer dans ce rôle.

Les réflexions que nous venons de faire sur l'emploi de l'arme nous amènent à chercher pour elle une organisation qui y corresponde ; il nous faut pour cela et comme nous l'avons fait remarquer déjà dans le cours de cette étude, des unités bien soudées, homogènes, maniables. Telles étaient les divisions, les brigades de cavalerie de l'empire. Il y avait de la légère (divisions ou brigades) dans les corps d'armée, de la légère aussi (brigades) dans la réserve de cavalerie. Mais dans cette réserve l'élément de force était fourni par les divisions de même subdivision d'arme (divisions de cuirassiers, divisions de dragons); à ces divisions l'on adjoignait, suivant les besoins, des brigades ou des régiments de légère tirés aussi bien de la légère des corps d'armée que de la légère de la réserve elle-même.

Ce système d'organisation à la fois si simple, si précis et jusqu'à un certain point si élastique, est, il est vrai, à l'opposé du système d'endivisionnement à 3 brigades de subdivisions d'armes différentes (brigade de cuirassiers, brigade de dragons, brigade de légère).

Ce dernier système, qui répond à une conception différente, présente certains avantages, il s'accommode de la faible proportion de cavalerie dont nous disposons à l'heure actuelle dans l'armée française et beaucoup songent à y revenir. Mais il n'est pas défendu d'envisager la question de l'endivisionnement sous un aspect plus large et d'attirer sur lui l'attention du législateur.

Ainsi donc il n'y aurait plus une cavalerie classée et compartimentée suivant une idée tactique arbitraire et préconçue, et répartie d'avance, d'une façon

(1) Voir *Revue de Cavalerie* d'août 1909. « Contradictions ».

non moins préconçue et selon des missions hypothétiques, en cavalerie d'exploration et en cavalerie de sûreté. — Il y aurait *de la cavalerie* qui serait mise à la disposition soit du groupe d'armées, soit de l'armée, soit du corps d'armée et qui remplirait les missions *concrètes*, définies et variées, dont le commandement la chargerait. Elle a le choix des procédés d'exécution, mais le chef qui l'emploie doit préciser ce qu'il attend d'elle. *Ces missions concrètes, elle ne les connaît pas d'avance ; mais elle s'y [illegible], dans le temps de paix, à bien comprendre l'esprit d'un maître [illegible] et à [illegible] avec bon sens et hardiesse.* Elle a travaillé dans ce but tantôt en masses, tantôt en petits paquets avec de l'Infanterie, soit dans les camps d'instruction, soit pendant les manœuvres spéciales à l'arme, soit dans la vie quotidienne des garnisons. Elle est embrigadée et endivisionnée, mais elle peut s'émietter, s'il le faut, soit pour s'instruire avec l'infanterie soit pour combattre avec elle.

Ces principes posés, on peut déjà opérer le groupement de nos régiments actuels sans rien changer au nombre que prévoit la loi des cadres :

La cavalerie est formée de divisions de cuirassiers, de divisions de dragons et de brigades légères.

La constitution ferme de ces divisions et brigades est l'affaire du législateur. La part qui reviendra de ces unités, soit au groupe d'armée, soit à l'armée, n'est pas déterminée d'avance par la loi. C'est l'affaire du ministre : Précision d'un côté, élasticité de l'autre.

La légère est la monnaie de la cavalerie, quand on est obligé de nous y réduire. Elle est nécessaire à l'infanterie pour l'éclairer; elle est utile aussi aux divisions de cuirassiers dans le même but; aux divisions de dragons, elle n'est pas inutile. Après avoir prélevé la quantité indispensable à l'infanterie, nous penserons donc à l'utile et répartirons ce qui nous reste entre les divisions de cuirassiers et celles de dragons. Si la part est inégale, nous la ferons plus belle aux cuirassiers : les dragons s'éclairent facilement eux-mêmes.

Voici donc l'endivisionnement qui semble découler rationnellement des considérations que nous venons de faire :

1° Nous avons 12 régiments de cuirassiers : nous les organisons en 3 divisions de cuirassiers; la division est à 2 brigades;

2° Nous avons 32 régiments de dragons : nous les organisons en 8 divisions de dragons; la division est à 2 brigades;

2° Nous avons 34 régiments de légère : nous en prélevons 20 pour les corps d'armée; il en reste 14; nous les organisons en 3 brigades et 8 régiments et donnons une brigade à chaque division de cuirassiers, un régiment à chacune des 8 divisions de dragons.

Avec le nombre de régiments existant, la France posséderait donc exactement :

3 Divisions de cuirassiers à 2 brigades de cuirassiers et 1 brigade légère.

8 Divisions de dragons à 2 brigades de dragons et 1 régiment de légère.

20 Régiments de légère pour les corps d'armée,

Si, à tel ou tel moment, tel ou tel corps d'armée, tel ou tel détachement mixte a besoin d'un appoint de cavalerie légère, on détache, des divisions, une brigade ou un régiment.

La cavalerie d'Afrique formant une division spéciale, elle aussi homogène dans son genre et soumise à l'organisation qui lui est propre.

*
* *

Voilà pour la partie matérielle. Il reste, pour achever l'œuvre, à souffler à cet organisme une âme : *unité de doctrine, unité d'instruction, unité de commandement.* C'est ce que le regretté général Brun avait entrepris et ce que ses successeurs auront l'honneur de continuer et d'achever.

En communion de pensée avec le vice-président du Conseil supérieur de la guerre, le centre des Hautes Etudes fera survivre, en notre siècle, la pensée napoléonienne; par elle, il assurera l'*unité de doctrine* : celle-ci fixée, une loi ou un simple décret pourra nous donner un Murat, le *magister equitum* réclamé depuis longtemps. Chargé de mettre la doctrine en action, ce grand chef assurera l'*unité d'instruction* et réalisera, le cas échéant, l'*unité de commandement*.

Tout en conservant, en effet, et développant dans chaque subdivision de notre arme les qualités essentielles et particulières à chacune (les qualités seulement), gardons-nous de revenir à la spécialisation de l'instruction. Il ne faut pas dire aux cuirassiers, qu'ils ont le droit d'être lourds et aux chasseurs, qu'ils ne sont d'aucun poids dans la bataille. Que notre cavalerie soit *une* dans sa variété. Conservons des cuirassiers qui galopent comme des hussards et des hussards qui chargent à fond comme des cuirassiers; que les uns comme les autres soient montés en chevaux de sang. Allégeons, si l'on veut, les cuirasses; qu'elles protègent contre la lance et le sabre, cela suffit; mais surtout donnons la lance à tous nos dragons ou bien, comme l'a demandé le général G. de Bourgogne, un converti (1), cuirassons-

1 V. Revue de Cavalerie de février 1907 : *Pour les Cuirassiers.*

les légèrement, mais ne laissons pas la moitié des régiments de cette arme avec l'armement imparfait qu'ils ont encore.

Et puis, choisissons notre heure; imposons-la à l'ennemi et, celle-ci venue, quel que soit notre effectif et le leur, attaquons toujours et toujours les premiers... et à fond.

Capitaine J. [illegible]

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Histoire et Mémoires.

Baron Despatys. *Un ami de Fouché*, d'après les mémoires de Gaillard. Préface de *Louis Madelin* (Plon).

François-Désiré Bancel (1822-1871), d'après ses lettres inédites, par H. Monin. (Bibl. de la « Révolution de 1848 », Edouard Cornély.)

Fouché eut-il donc des amis?

Il en eut un; c'est un fait; M. Louis Madelin ne permet pas que nous en doutions: ayant composé naguère une très remarquable biographie de Fouché, il publie maintenant une préface, une préface complémentaire de son précédent ouvrage, pour nous prouver que Fouché eut au moins un ami; le baron Despatys étaie cette préface d'un lourd volume de près de cinq cents pages. Donc voilà qui est acquis; on ne soutiendra plus, si l'on osa jamais l'affirmer, que Fouché fut incapable d'amitié. Quiconque rééditerait cette imposture, Louis Madelin le confondrait très psychologiquement: et puis il y a les cinq cents pages du baron Despatys.

Cinq cents pages, c'est un chiffre! Et certes la préface — trop brève — est agréable. Fallait-il toutefois à Louis Madelin un si pesant prétexte?

Retenez l'objet de la démonstration. Nous n'irons point déclarer qu'il soit négligeable. Nous savions que cet « infâme » Fouché fut à ses heures bon père, tendre époux, habile à mêler aux plus sinistres farces un vague parfum d'idylle sentimentale et florianesque. Qu'il ait en outre témoigné un attachement durable à un homme honnête, à un honnête ami, serviable, prévenant, peu exigeant, cela complète heureusement son personnage. Et sans doute ce trait eût été plus significatif, si l'ami se fût affirmé moins prévenant, moins docile, moins modestement consentant à bénéficier de l'appui et des faveurs du terrible ministre. Mais il convient de ne point chicaner les grands de ce monde sur leurs amitiés; ne soyons point ici trop délicats, ni trop exigeants... Fouché eut un ami. On admet aisément qu'il ne se soit point lassé de lui manifester une sympathie nonchalante; on admire davantage que l'ami n'ait point payé de quelque rancune ces bienfaits réitérés. Comme on dit, cela leur fait honneur à tous deux. Cela fait honneur à Fouché; cette fidélité qu'on lui voua témoigne en sa faveur; voici enfin un témoin à décharge. Qu'on l'accueille! qu'on l'écoute! Nous lui accorderons volontiers cinq minutes d'audience... le temps de lire une spirituelle préface.

Mais cinq cents pages, les cinq cents pages du baron Despatys!

Notez que ce Gaillard, qui fut l'ami de Fouché, n'a point d'autre originalité; qu'il semble avoir été un exemple excellent de banalité distinguée; que sa vie de parfait fonctionnaire est un roman assez plat, qu'au total un mot le définit, celui même que l'auteur inscrivit au titre de ce livre, et qu'ayant ainsi très loyalement averti le lecteur, le baron Despatys aurait dû mesurer mieux son cadre à l'exiguité de la figure.

Gaillard demeurera aux yeux des historiens l'homme qu'une illustre amitié sauve de l'oubli, une personnalité vague et quasi anonyme. De toutes les aventures — assez médiocres — que rappellera son nom, la plus mémorable survient trois quarts de siècle après sa mort, et c'est tout justement celle qui nous invite à philosopher sur le zèle excessif de certains éditeurs de papiers inédits. Au reste Gaillard ne fit rien pour préserver sa mémoire d'une telle aventure. Cet homme d'ordre, ce bourgeois appliqué et prudent, légua à sa famille des sortes de mémoires qu'il intitula « Simples notes ». Or, « s'il a choisi un titre aussi humble, c'est, comme il le dit lui-même, qu'il n'écrivait pas tant en vue de la postérité que pour ses enfants auxquels son ouvrage est dédié. » Sans doute! Gaillard n'écrivait pas pour la postérité. La postérité toutefois violente cette modestie. Il faut toujours se défier de la postérité, de sa malveillance, de sa curiosité, et par dessus tout de ses redoutables accès de sympathie inconsidérée. Gaillard fut pour le moins imprudent, il poussa l'imprudence jusqu'à écrire ces lignes vraiment fatales : « si l'un de mes petits-enfants se décide à publier un jour ces notes sous mon nom, il ne le fera qu'après ma mort et lorsque les personnes dont je parle auront cessé depuis longtemps d'exister. Dans ce cas, je lui recommande d'en soigner le style avec beaucoup plus d'attention que je n'ai pu le faire. » S'il fallait une preuve que Gaillard manqua de génie et d'esprit critique, certes ces lignes suffiraient. D'avance il autorise tous les tripatouillages, il sollicite la collaboration de gens qu'il ne connaît ni ne peut connaître, il provoque la piété indiscrète d'un baron Despatys.

il ne la provoque point en vain : le baron Despatys corrige le style défaillant du pâle mémorialiste; il consent même, semble-t-il, à chapitrer [illegible] la un insipide bavardage. Quelque chose [illegible] il a [illegible] ajouter? Il ajoute presque autant qu'il retranche : il compose un chapitre initial, une conclusion, transpose, enchevêtre, édifie une biographie uniformément grise, et d'où le ton personnel, si savoureux dans les Mémoires, est soigneusement exclu... Gaillard-Despatys, Despatys-Gaillard, qui est l'auteur de ce singulier ambigu? Gaillard balbutie des dates, des faits, de vagues considérations; Despatys paraphrase. Despatys est l'acteur dont un souffleur patient, intarissable, soutient la verve. Acteur, souffleur, auteur, falots personnages dont aucun ne s'avise un instant de manifester la plus modeste originalité! Nous leur serions moins sévères, si l'on distinguait mieux la part de responsabilité de chacun d'entre eux, s'ils n'avaient escompté une fâcheuse équivoque, et comploté — leur absence de talent mise en commun — de nous éblouir au spectacle de leurs faiblesses concertées.

Nous n'aimons point en histoire les syndicats d'opinions; une psychologie en partie double n'est point notre fait: Gaillard, le Gaillard de la Révolution et de l'Empire habillé par Despatys, non point à la mode de 1911 il est vrai, mais à la mode d'il y a cinquante ans, ne nous satisfait point. Il faut le dire tout net, pour l'édification des futurs éditeurs de Mémoires.

*
* *

Et je pense que l'on pouvait tirer un meilleur parti des abondants discours du bonhomme Gaillard.

Il n'eut aucun génie; mais il ne fut point dénué de quelque bon sens; brave homme, médiocrement ambitieux, assez sage pour ne souhaiter que des succès modérés et se contenter de les obtenir, assez habile pour les mériter, assez adroit, somme toute, puisqu'il fut successivement président du directoire de Seine-et-Marne, président de la cour criminelle du même département, député, vice-président du Corps législatif, conseiller à la cour impériale et royale de Paris, conseiller en cassation... ce qui est une assez belle carrière pour un ancien Oratorien. Gaillard possède une âme de fonctionnaire, disciplinée, indulgente au pouvoir et d'avance résignée aux changements de régime, une âme honnête que sa résignation, son indulgence et sa discipline n'aveuglent point sur les vices d'une époque et les fautes des gouvernements. Fonctionnaires, représentants nés de l'optimisme officiel, pessimistes secrets, critiques impitoyables et amers des institutions et des hommes! Il n'est que d'accueillir vos critiques pour n'être point dupe du décor impérial, royal ou républicain; il n'est que de surprendre vos propos sous l'orme du mail... L'impersonnalité d'un Gaillard fait que nous lui accorderions aisément notre confiance; représentant d'une corporation, il nous renseignerait sur l'état d'esprit des magistrats ses confrères, en même temps qu'il nous révèlerait la vie humble et secrète d'une prestigieuse Administration. On eût tiré des simples notes de Gaillard un manuel du parfait fonctionnaire, et maintes remarques utiles à l'historien.

On en eût tiré un chapitre fort curieux de l'histoire des rapports de l'Eglise et de la société laïque.

Certes on ne dira jamais assez quels services l'Eglise rendit à la cause de la Révolution et de la société moderne; elle n'a point donné à la Révolution que des Talleyrand, des Siéyès, des Fouché, elle a peuplé les cadres du régime consulaire et impérial; interrogez plutôt Gaillard, qui, pour avoir professé douze années dans les collèges des Oratoriens, ne cesse sa vie durant de rencontrer à chaque échelon de la hierarchie civile maint confrère échappé à la règle et je ne sais combien d'anciens élèves. Quelle fermentation des intelligences, quel bouillonnement des cerveaux et des cœurs en ces collèges à la veille de 1789! à Arras, Fouché, professeur de physique, fonde le *Bulletin des Patriotes de l'Oratoire;* un soir, au sortir du confessionnal, il a noté la ferveur, la fière allure du professeur de seconde : Fouché et Gaillard se lient dans la dévotion; ils ne se séparent point dans l'espoir d'une étonnante rénovation sociale; ils s'entretiennent des affaires publiques avec l'avocat du collège, avocaillon misérable, mais lettré, poète à ses heures, et qui sait faire ronfler les périodes d'une ardente et pompeuse éloquence, Robespierre. En 1790 le grand vicaire de l'évêque d'Arras est un autre oratorien, Daunou...

Soyez donc surpris, après cela, des avantages que le titre d'ex-*carabin* confère à un citoyen français au début du XIXe siècle : « carabin, nous dit-on, était le nom donné par les Oratoriens aux jeunes professeurs non engagés dans les ordres. Cette qualification se donnait également, parmi eux, aux hommes gais, aimables et spirituels. » Le carabin du Directoire et de l'empire, c'est le normalien de la troisième république, jeune premier de l'intellectualité ambitieuse, spirituel certes, mais d'abord fidèle à l'esprit du groupe, et qui se sait affilié à une vaste camaraderie; le carabin, c'est notre polytechnicien... le lauréat de l'une de nos grandes écoles. Etre carabin, c'est avoir droit à la bienveillance d' « anciens » influents; c'est par exemple ne douter point de la vague sympathie et de l'appui efficace du ministre de la police, Fouché.

Un carabin sait qu'une occulte Providence le secourra tôt ou tard, et par le ministère d'un ami retrouvé le tirera des plus mauvais pas : Gaillard vous conterait à ce propos la charmante histoire du P. Lescuyer. Ce P. Lescuyer, professeur de rhétorique au collège d'Arras, eut la malencontreuse idée de s'engager en 1793 au régiment de dragons de Compiègne ; il choisit la cavalerie « un de ses amis lui ayant dit que le service de la cavalerie était moins pénible que celui de l'infanterie ». O candeur d'un professeur de rhétorique! Le P. Lescuyer cessa bien vite de vanter les mérites de l'institution cavalière : « il n'était jamais monté à cheval, n'entendait rien au service de l'écurie, et beaucoup de ses camarades, plus jeunes que lui, simples paysans, ne sachant ni lire ni écrire, avaient quitté le dépôt et étaient entrés en campagne avant qu'il sût brider et seller son cheval. Il fut envoyé dix fois à l'hôpital pour chute au manège et à la manœuvre. Après deux ans du plus pénible apprentissage, ses chefs le jugèrent impropre au service de la cavalerie. » Le P. Lescuyer, excellent latiniste, disputeur émérite, mais dragon déplorable, était carabin : un jour d'inspection, un général le reconnaît, l'arrache aux répugnantes corvées, le fait libérer : Lescuyer épouse la fille de l'unique imprimeur de Compiègne, et dirige l'imprimerie... Lescuyer était carabin; d'imprimeur, il devient, par la grâce de Fouché, bibliothécaire du château.

Lescuyer prouve, par anticipation, l'utilité des grandes écoles.

Carabin, Gaillard ne se trouve point associé aux débuts de la fortune de Fouché : les deux amis renouent en 1799 de cordiales relations; qui fit le premier pas? le baron Despatys paraît croire que l'enthousiasme révolutionnaire de Gaillard n'avait guère duré : et sans doute les hauts faits de Fouché ne commandaient point une manifestation spontanée d'estime et de confiance.

Enfin Fouché était puissant, Gaillard en quête d'une situation : et je n'insinue pas que ces deux faits rapprochés nous dictent une interprétation défavorable du geste de Gaillard, mais on peut croire que leur concomitance a bien quelque rapport avec sa détermination. Au reste il me déplairait de chagriner sur ce chapitre le baron Despatys, qui pose la question, et tout aussitôt la résout avec une intrépidité généreuse : « dans son admiration pour les facultés supérieures de son ami d'Arras, il ne le considérait pas entièrement perdu pour le bien malgré ses entraînements, ses fautes, ses crimes passés. » Cela est aussi bienveillant que fâcheusement écrit ; cette psychologie me semble peu convaincante. — Une seconde raison, que développe le baron Despatys, me paraît plus plausible ; Gaillard pensait user de son crédit en faveur d'amis malheureux. — Certes, je crois peu à cet apostolat d'un Gaillard auprès d'un Fouché ; n'exagérons point la portée de quelques francs conseils et de quelques raisonnables avis ; la solidarité d'une ancienne camaraderie est souvent plus forte que les conflits d'opinion, et même les oppositions de caractère ; Gaillard et Fouché sont deux carabins qui pratiquent jusqu'au bout la règle d'une très banale franc-maçonnerie.

Ils s'entraîdent : le plus fort est le moins empressé : Fouché témoigne souvent d'une indifférence blessante; Gaillard ne lui voue nulle rancune : Fouché cesse, quand l'empire est proclamé, de tutoyer son ami. L'ami accepte cette insolence dont il ne se sent point offensé ; il est un confident discret, un conseiller attentif, clairvoyant. Il connaît les hommes, et ne met point son ami au-dessus de l'humanité ; il l'admire sans parvenir à l'estimer. Il est lui-même un brave homme, sans génie, qui louvoie parmi les incertitudes de la politique et les lâches intrigues des bureaux; il est habile, et condescend à la ruse : exemple : son fils est pensionnaire au collège de Juilly en un temps où l'empereur inflige des bourses de lycées aux familles de ses fonctionnaires; Gaillard esquive la bourse en escamotant son collégien; les Pères de Juilly ont ordre de reléguer à l'infirmerie l'élève Gaillard dès l'apparition d'un inspecteur de l'université... Gaillard a parfois besoin d'un protecteur influent; il est l'ami du puissant Fouché ; leur amitié est durable, elle dure jusqu'à la mort de Fouché ; cette amitié leur fait honneur... Mais vous n'avez jamais cru, je pense, que Fouché pût être capable d'un sentiment noblement désintéressé.

*
* *

Et voici un livre trop bref, de l'aveu de l'auteur ; érudite esquisse, mais esquisse, bien faite d'ailleurs pour stimuler de plus amples recherches et susciter le zèle d'un continuateur. Bancel, représentant de la Drôme, proscrit, professeur à Bruxelles, député de Paris, nous intéresse par ses opinions, qui furent celles des plus actifs et des plus désintéressés parmi les républicains du second empire, et par son talent. Républicain de l'âge héroïque, victime du 2 décembre, que ces enthousiasmes, ces colères, ces souffrances trop réelles, que cette éloquence, et ce désintéressement nous semblent donc lointains! combien périmés ce lyrisme, cette foi, cette aveugle confiance en la toute-puissante vertu d'un programme et d'un régime! Bancel meurt avant le désenchantement de la victoire; il est un authentique martyr de la cause républicaine, il est une des figures les plus « représentatives » de son temps, un esprit qui n'est

pas déchiré par la contradiction, l'un des représentants les plus parfaits d'une manière de penser et d'agir bien française, et qui caractérise la France d'il y [illegible]

De sa vie, nous ne connaissons guère que la période de l'exil: il fut, en Belgique, le propagateur de nos idées, l'apôtre de nos lettres et de notre art: en cette Belgique accueillante, mais défiante, il entraîne les hésitants, conquiert la jeunesse, fait acclamer une éloquence naturelle où se rejoignent et se confondent l'ardeur d'un Hugo, l'élan d'un Quinet. Les lettres qu'il écrit alors à sa famille sont comme remplies d'un écho d'applaudissements; la joie naïve du bon conférencier témoigne beaucoup moins d'une vanité surprise que d'un éblouissement devant la magnificence de la Cause. Lettres confiantes, rarement attristées, lettres violentes où l'abondance de l'invective trahit la sincérité de la haine et la certitude, longtemps démentie par les faits, que l'empire sera éphémère ; lettres politiques, lettres familières, émouvantes, toutes éloquentes. Remercions M. H. Monin de nous les avoir fait connaître.

LUCIEN MARCY.

Chronique des Livres

ÉTUDES HISTORIQUES

Ce fut une consultation nationale d'une précision et d'un [illegible] que la rédaction des cahiers des Etats Généraux de 1789. Toutes les provinces, toutes les classes, jusqu'aux paroisses rurales les plus misérables et les plus ignorantes, appelées à exprimer leurs souffrances, à dire leurs vœux, à donner leur témoignage sur le régime existant : qu'est-il de plus hardi, de plus probant, de plus digne d'être considéré et commenté ?

D'autant que ces « doléances », selon le terme consacré, les populations les exprimèrent avec une conscience parfaite. On s'est étonné de leur concordance; on a relevé, dans la plupart d'entre elles, quelques clauses de style, relatives à l'amour porté au Roi; on a inféré qu'elles étaient en général la reproduction de « modèles », circulant alors dans toute la France. Mais les érudits, qui ont étudié ces textes avec le plus d'application, déclarent une telle conclusion parfaitement fausse. Ils n'ont point de peine à montrer que ces documents présentent une grande diversité dans le détail : expressions locales, mention de coutumes locales, atténuations, compromis, décelant de longues discussions préalables, etc...

En définitive, l'importance des cahiers des Etats apparaît plus grande, au fur et à mesure qu'on les connaît mieux.

Car, chose singulière, il n'y a pas de bien longues années, qu'on les soumet à une analyse intégrale. Jusqu'ici, cette grande consultation, telle que depuis lors aucune autre de comparable n'a été accomplie en France, n'a point eu le sort qu'elle méritait.

Tout d'abord, l'Assemblée Constituante ne se mit point en peine d'en établir un tableau synthétique, un résumé fidèle. Dans aucune des grandes discussions — si ce n'est toutefois dans celle relative à la loi constitutionnelle — elle ne commença par s'enquérir méthodiquement des vues de la nation. Cette abstention paraît étrange, à quelques historiens contemporains, qui la reprochent sévèrement à la grande assemblée. Peut-être oublient-ils un peu que les élus représentaient alors, avant tout et surtout, un ordre et une circonscription territoriale — et que chacun d'eux était pénétré des doléances de ses commettants. Combien de fois, dans les débats, n'invoquent-ils point ces vœux locaux, pour justifier leur vote!

Les historiens ne procédèrent pas davantage, jusqu'à nos jours, à une revision complète des cahiers. Ils en étudièrent un certain nombre, pris parmi les plus caractéristiques et s'en tinrent là. Il faut arriver à notre époque, si encline aux enquêtes minutieuses, pour voir l'érudition assembler ces textes précieux, les publier, les analyser. Ce grand travail se poursuit régulièrement sous nos yeux.

M. Edme Champion donna, dès 1897, on sait avec quel succès, une vue d'ensemble sur *la France d'après les Cahiers de 1789*. La Commission officielle, chargée de publier les documents relatifs à la vie économique de la Révolution, ne cesse de divulguer d'autres de ces Doléances, jusqu'alors inconnues.

Voici que M. Amédée Vialay fait paraître une étude « historique, économique et sociale » sur *Les Cahiers de Doléances du Tiers-Etat, aux Etats Généraux de 1789* (1). Il a limité ses recherches à la classe la plus éprise de réformes et s'est attaché à mettre en relief (sans omettre la Constitution et la Religion), ses vœux d'ordre économique et financier. Mais, afin de les rendre pleinement compréhensibles, il a tenu à décrire les institutions incriminées. De même, désireux d'en déterminer l'action, il a recherché dans quelle mesure les lois de la Constituante, et les lois ultérieures, y ont donné satisfaction. Il a composé ainsi un tableau un peu chargé, un peu lourd, mais non point sans utilité.

M. René Stourm, l'éminent historien de nos finances, juge avec une clairvoyante bienveillance cette œuvre dans sa préface: « L'ensemble de son ouvrage, dit-il, après avoir marqué le caractère un peu arbitraire des très courtes conclusions de M. A. Vialay, n'en demeure pas moins *essentiellement documentaire* et scientifique. Voilà ce qui le rend éminemment instructif. Le lecteur éprouve un vif intérêt à suivre de près, dans ce savant récit, les phases du drame depuis si longtemps préparé, qui se joua en 1789, d'autant plus violent alors qu'il était tardif, et qui exerça, dans la suite, une si puissante influence sur les destinées du pays. »

(1) In-8 cou. 300 p. 1911. Perrin et Cie.

*
* *

M. Gustave Gautherot fait paraître sur *Gobel, ex-métropolitain constitutionnel de Paris*, une monographie copieuse, remplie de faits et qui éclaire l'existence de l'église constitutionnelle de la capitale, sous la Révolution (1). Ce médiocre personnage, qui fut exécuté par la Terreur (13 avril 1794) trois ans après avoir été élevé au premier siège archiépiscopal de France, ne fait pas grande figure, dans cette suite d'évènements tragiques et d'épisodes parfois comiques, dans ces conjonctures shakespeariennes. L'auteur retrace événements et épisodes avec un égal souci d'exactitude, après de consciencieuses recherches aux sources inédites, léguées aux archives françaises et étrangères par cette grande époque.

Ainsi documenté, son ouvrage mérite d'autant mieux d'être considéré, qu'il expose sur un point particulièrement épineux de l'histoire révolutionnaire — la tentative de création d'une Eglise civique, qui ne fût point nécessairement hétérodoxe — la thèse de l'orthodoxie romaine; M. Gautherot est en effet professeur à l'institut catholique de Paris. Et il libelle de la sorte ses conclusions:

« Ainsi se termina l'histoire de l'Eglise constitutionnelle de Paris. Les tortures morales et l'expiation suprême du premier de ses chefs [Gobel]; les cruels déboires et le long repentir du second, nous empêchent de flétrir jusqu'au bout la mémoire de ces malheureux, sur lesquels s'est appesantie, dès cette terre, la justice divine; mais ils obligent tout esprit impartial à reconnaître ce qu'il y avait de néfaste et d'odieux dans la constitution civile du clergé. »

Ce livre est donc comme, une contre-épreuve des ouvrages, si remarquables, étant à la fois si sûrs quant à la méthode, et d'esprit vraiment moderne, qu'ont consacrés à l'histoire religieuse de la Révolution MM. A. Aulard, Edme Champion, Mathiez, C. Latreille, etc.

*
* *

Le récent ouvrage de M. A. Aulard sur *Napoléon Ier et le monopole universitaire, Origines et fonctionnement de l'Université impériale*, est de nature à intéresser tout particulièrement — et profondément — les lecteurs de la *Revue Bleue*. (2). Car il expose, avec une précision et une impartialité parfaites, comme furent organisés, il y a un siècle, les trois ordres d'enseignement national, qui depuis lors ont suivi une si brillante carrière : le primaire, le secondaire et le supérieur; comment ils furent en quelque sorte fondus dans l'Université.

La création de cette grande institution « ne fut pas un coup de théâtre : ce fut comme le perfectionnement, » le couronnement des établissements d'instruction publique existant déjà. Dans toute sa politique scolaire, d'ailleurs, l'Empereur ne céda point à des inspirations spontanées, non plus qu'à des vues d'un égoïsme exclusif : il se pénétra des traditions anciennes et des idées nouvelles, des exigences de l'heure.

« Fils du XVIIIe siècle, écrit M. A. Aulard, fils de la Révolution française, comme le lui reprochaient si amèrement les Anglais, Napoléon reprenait à sa façon l'œuvre d'émancipation intellectuelle, que lui avaient comme léguée les philosophes et les révolutionnaires. S'il mit la religion catholique à la base de l'Université, c'est aussi pour faire enseigner cette religion par des hommes non fanatiques et choisis par lui, c'est pour neutraliser, si je puis dire, cet enseignement en le plaçant au lycée même dans le cadre officiel, sous la surveillance du proviseur. S'il créa son Université, c'est aussi pour que l'Eglise romaine ne se rendît pas maîtresse de l'enseignement national. »

Il voulait soumettre les jeunes esprits à une discipline intelligente et réaliste. « Il laissa à l'enseignement des sciences une place moins grande que celle que les hommes de la Révolution lui avaient donnée dans les écoles centrales, mais grande encore, immense, par rapport à la petite place dérisoire, qu'il tenait dans les collèges d'avant 1789. Il avait une haute idée, et originale, de l'enseignement de l'histoire... » En définitive, « il avait le goût d'un enseignement rationnel, il voulait faire des jeunes Français autant d'hommes raisonnables, vivant selon la raison. lui obéissant certes, à lui Napoléon, mais par raison et comme au plus raisonnable des Français. »

Telles sont les appréciations mesurées, auxquelles M. A. Aulard est conduit par l'examen minitieux des faits. Il aboutit à d'autres constatations, inattendues et importantes.

Le monopole décrété par l'Empereur demeura une fiction, sans devenir jamais une réalité. Les maisons d'éducation religieuse subsistèrent, toujours aussi nombreuses et prospères. Le droit, soi-disant exclusif, de l'Etat se résolut en une surveillance rigoureuse des écoles privées, et en une redevance; imposée à chacune d'elles.

Ni les vues novatrices de Napoléon Ier, ni ses desseins centralisateurs ne furent loyalement servis : le fidèle le docile Fontanes, grand-maître de l'Université, toujours prompt aux adulations outrancières, fut en réalité beaucoup moins soucieux de réaliser la grande œuvre projetée par son maître, que de plaire aux puissances opposantes, le clergé au premier rang. Aussi encourut-il, à diverses reprises, le blâme de Napoléon et faillit-il être frappé d'une disgrâce. Sa « demi-trahison » qu'attestent toute une série d'incidents et de mesures, en vérité fort graves, et qui s'accentua au fur et à mesure que déclinait la fortune impériale, l'eût bien méritée. Il y échappa par quelle adresse de courtisan, par quelle faiblesse de l'Empereur ?

« Il semble qu'il [Napoléon] aimât Fontanes, qu'avec lui, malgré quelques accès de colère, il fût en état de débonnaireté. Il fallait que Fontanes eût vraiment beaucoup d'art et de charme, pour maintenir Napoléon,

(1) In 8° de 7 8 p. 1911 Nouvelle librairie nationale.
(2) Un vol. in 18 de 386 p. 1911, Librairie Armand Colin.

déçu, contrarié, à demi trahi, dans un tel état. Il fallait que Napoléon, tout prêt qu'on le montre, eût une sensibilité plus délicate, des goûts plus raffinés qu'on ne le dit, pour qu'il prît un tel plaisir au manège et au jeu de ce virtuose équivoque, au point de ne pouvoir plus se passer de sa société. En tout cas, c'est sa complaisance pour Fontanes, qui fut en partie cause que l'Université impériale ne réussit pas tout à fait selon son dessein. »

Par ces trop courts fragments, l'on peut juger de la haute originalité des aperçus, que M. A. Aulard a tirés de l'étude rigoureusement objective des premiers ans et des premiers gestes de l'Université Impériale.

*
* *

Cette Université naissante devait conserver, malgré les puissantes influences qui s'exerçaient sur elle, certaine indépendance intellectuelle, puisque les écrivains catholiques dénoncent son action dissolvante. Tel M. de Guichen, dont nous avons signalé naguère de fort agréables études, *Pierre le Grand*, *Crépuscule d'ancien Régime*, et qui devient, avec ses derniers ouvrages, *Le duc d'Angoulême*, puis la *France morale et religieuse au début de la Restauration*, (1) l'historien du trône et de l'autel.

« A la chute du Premier Empire, écrit-il, on ne peut se défendre d'une impression de tristesse profonde, en considérant les ruines rencontrées dans le domaine moral et religieux... La pensée du relèvement des âmes est, dès ce moment, l'unique préoccupation du clergé de France, et il s'y adonne avec la conscience d'accomplir un devoir impérieux. . » Et cet auteur d'exposer ces efforts de l'Eglise de France, l'histoire complexe du malencontreux concordat de 1816, l'activité de « la congrégation », les fameuses missions, l'élévation de Mgr Frayssinous à la direction de l'Université...

Le plus urgent sous la Restauration, d'après les ultras, c'était de réfréner la liberté d'esprit de l'Université impériale. « Dans quelques lycées, écrit M. de Guichen, ils [les professeurs] apportent une doctrine saine, dépourvue de passions, mais, dans beaucoup d'autres, le maintien de l'ancien personnel conduit à des résultats différents. Les rapports des aumôniers sont remplis de doléances... »

La nation ne l'entendait point ainsi. Elle ne voulait pas retomber sous la domination de religieux pénétrés de convictions théocratiques. Malgré la présence au pouvoir d'un gouvernement complice, elle résista à leurs entreprises et les fit échouer. « Aussi peut-on soutenir, déclare tristement notre écrivain, que, par suite de cette lutte ardente, tenace, contre l'idée religieuse (?), les quinze dernières années d'un Régime, que l'histoire, inconsciemment ironique, appelle la Restauration, ne furent en réalité, malgré la suite d'efforts considérables, que la continuation de la Révolution triomphante, qui devait aboutir à la suprême étape de 1830 ».

1. In 8°. 1911. Emile Paul Frères.

Disons plus simplement que « l'œuvre d'émancipation intellectuelle » instituée par la Révolution, maintenue par Napoléon Ier, subsistait...

*
* *

M. Ernest Daudet, dont on connaît les nombreuses études relatives à tous les à-côtés, à tous les dessous, à tous les épisodes de la Terreur, de l'Emigration et de la Restauration, a publié, il y a quelques mois, de *Nouveaux récits des temps révolutionnaires* (1). On y retrouvera le même talent habile à animer l'évocation du passé, dont témoignent ses livres précédents. Il y conte la vie de l'impératrice Elisabeth de Russie, femme du tsar Alexandre, l'ami puis l'adversaire de Napoléon, vie effacée, passée en majeure partie dans l'isolement, dénuée de grandes joies. Il relate ensuite une « affaire mystérieuse » sous le Directoire ; « l'odyssée d'une aventurière », la belle Adélaïde Riflon, assez experte pour « entrer tout à la fois, à Madrid, dans l'intimité du général Pérignon, ambassadeur de la République française, dans celle du duc d'Havré, agent officieux du prétendant Louis XVIII, dans celle du prince de la Paix, premier ministre d'Espagne, et vendre au plus offrant des trois, quitte à les tromper tous, les secrets qu'elle aurait surpris chez les deux autres. » Il y réunit le récit de l'exécution d'un royaliste, à Troyes, pendant la campagne de 1814, quelques pages sur Louis XVIII, la chronique du Congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818. Cette seule énumération indique la variété du récent recueil de M. Ernest Daudet.

*
* *

Revenant à l'époque contemporaine, citons, non point un livre de sévère histoire, mais une chronique aimable, souriante, diverse, spirituelle et merveilleusement informée : *La vie à Paris, 1910*, de M. Jules Claretie (2).

Il serait imprudent de la présenter à des lettrés, qui, tous déjà, la connaissent fort bien — en lisant chaque semaine des fragments dans le *Temps* — et l'apprécient à souhait. M. Jules Claretie, d'ailleurs, la définit mieux que personne, dans sa préface :

« Lorsque, plus tard, écrit-il, on rouvrira ces volumes d'impressions et de souvenirs, peut-être (et je l'espère quelque critique ou quelque lecteur dira-t-il, en se rendant compte de ce que j'ai voulu faire :

« L'auteur de ces feuillets fut, spectateur des défilés et des mœurs de son temps, un moraliste cursif et un pessimiste indulgent.

« Il est prudent de composer son épitaphe soi-même. »

JACQUES LUX.

(1) In 16 de 275 pages. Hachette et Cie.

(2) 1911. Bibliothèque Charpentier. Eugène Fasquelle, éditeur.

2. Propriétaire-Gérant : PAUL ELAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 4. — 2e SEM. 49e ANNEE 22 JUILLET 1911

EMILE LITTRÉ : LETTRES INÉDITES

LA VIEILLESSE D'UN SAGE.

Naguère encore on disputait, non sans vivacité, sur la manière dont Littré termina sa laborieuse existence. L'acheva-t-il dans le sens des libres croyances qui l'avaient toujours guidé? ou bien, sollicité par ses proches, avait-il permis qu'on procédât à son égard à quelque cérémonie plus ou moins rituelle, faisant ainsi un acte d'adhésion au catholicisme, en qui il n'avait jamais eu manifestement foi ? Nous ne saurions apporter sur ce point délicat des lumières particulières, ni prendre parti dans l'un ou l'autre sens, bien que Littré nous paraisse conséquent avec lui-même, en autorisant, s'il l'a fait, quelque cérémonie agréable aux siens, dont il avait toujours respecté la croyance.

Mais il ne saurait être question ici d'élucider ce point. Seul un directeur de conscience le pourrait, et ce n'est pas ainsi que nous sont venus les renseignements qu'on trouvera ci-dessous. Ce sont des lettres écrites par Littré, dans sa vieillesse, à un ami de tous les temps, Jules Barthélemy-Saint-Hilaire, qui les a conservées et mises, en mourant, à la portée du public dans la bibliothèque de Victor Cousin. Pour les dernières années de la vie de Littré, ces lettres abondent en traits de caractère et montrent que les idées de ce sage ne furent modifiées ni par le temps ni par la souffrance, Nous l'entendrons parler, non sans avoir fourni au préalable quelques détails utiles sur les relations des deux vieux amis.

Ils s'étaient connus dans leur jeunesse, et la différence d'âge qui les séparait n'était pas pour nuire à leur union fraternelle. C'est surtout au logis de Littré qu'elle se noua. La famille de celui-ci habitait une petite maison avec jardin, rue des Maçons-Sorbonne, n° 3, où les jeunes gens venaient volontiers causer et s'instruire. Le père, Michel-François Littré, ancien canonnier de marine de la Révolution, alors chef de bureau à l'administration des droits réunis, était un homme antique, plein de courageuse énergie et avide de savoir. La mère, non moins ardente et courageuse, vouée surtout aux soins du modeste ménage, avait le même besoin de bonté agissante.

Pour suivre les études très brillantes de son fils, M. F. Littré avait appris le grec; plus tard, il apprit même le sanscrit, quand le jeune homme, ses classes achevées, voulut étendre ses connaissances dans un domaine moins accessible. La petite maison de la rue des Maçons devint alors un foyer de recherches plus ardent; malgré les maigres ressources, on achetait des ouvrages de philologie, luxe rare à l'époque, et, il y a quelques mois à peine, étaient mises au jour des lettres en allemand d'Emile Littré, apostillées par son père, pour demander à A. W. Schlegel des conseils et des livres. Ce touchant exemple de curiosité linguistique [illegible] à 1822, [illegible] fondaient la Société asiatique, dont l'action pour l'orientalisme a été si féconde depuis lors dans notre [illegible].

L'étude du sanscrit ne fut qu'un intermède dans la vie de travail d'Emile Littré et jamais il n'en prit avantage. C'est Eugène Barnouf qui le guidait dans ce sens et Jules Barthélemy-Saint-Hilaire était son compagnon d'étude. Tous deux avaient tant de goûts communs, des affinités si évidentes, que leurs destinées devaient se poursuivre parallèlement, parfois confondues, toujours rapprochées, également affectueuses et occupées. Tandis que Littré, après avoir abordé les études médicales, sans les achever d'ailleurs, se vouait à la traduction des œuvres d'Hippocrate, Barthélemy-Saint-Hilaire abordait celle des œuvres d'Aristote, et, par une rencontre touchante, tous [illegible]

volume à la mémoire de Michel-François Littré, mort prématurément en 1827, et qui avait été pour [illegible] et l'autre le modèle qui guide et la conscience qui fortifie.

D'ailleurs, si la science était le but essentiel de la vie des deux amis, elle ne leur faisait pas perdre de vue les choses du présent. Combattant courageux aux journées de juillet 1830, Littré était entré ensuite parmi les rédacteurs du *National*, où Barthélemy-Saint-Hilaire avait servi à l'introduire et où devait se nouer une étroite amitié avec Armand Carrel. Collaborateur aussi à la *Revue des Deux Mondes*, Littré y exposait avec une ampleur sereine les sujets les plus élevés de la spéculation humaine, les origines de l'homme, les époques antérieures à son apparition, l'ordre et la composition des mondes.

Tel Littré se montre dès l'origine et tel il persiste jusqu'au bout : travailleur infatigable, homme de pensée et de devoir, noble cœur, caractère loyal, acceptant et accomplissant avec plaisir toutes les obligations de la vie. Il se maria en 1835 avec une personne pieuse, dont il ne troubla jamais les croyances, et, trois ans plus tard, de cette union naissait une fille qui fut la consolation de son père après en avoir été la joie. Sainte-Beuve a tracé une esquisse aimable et vraie de cette intimité familiale, au moment où l'on voulait en faire passer le chef pour un philosophe sans scrupule et sans vertu, tandis que la personne de Littré inspira toujours le respect à tous ceux qui le connurent. En 1839, il entrait d'emblée à l'Académie des inscriptions, appelé par le vœu de ceux qui l'élurent et soutenu par la sympathie de Barthélemy-Saint-Hilaire qui stimulait son ambition et faisait les visites en sa compagnie, pour lui épargner l'embarras de parler de soi.

Car Littré n'était pas homme à rien céder de ses convictions pour gagner des suffrages. Le trait dominant de sa personnalité est alors une tendance à se répandre dans tous les sens, une universalité de connaissance et de production qui marque partout son empreinte. A la *Revue des Deux Mondes*, au *National*, au *Journal des Débats*, il aborde les sujets les plus divers, en apparence les plus opposés, et les traite avec une égale compétence. Il expose tout avec un talent de composition, un art du style, une sobre éloquence qui donnent à sa parole une autorité singulière, d'autant qu'elle demeure sur tout pertinente et convaincue.

Bien entendu, durant vingt-cinq ans, la traduction d'Hippocrate demeure comme le centre de l'activité intellectuelle de Littré, et ses autres travaux se rattachent plus ou moins étroitement à cet ordre de travail. Mais, pendant ce temps, ses idées philosophiques prennent une importance et une direction qu'elles n'avaient pas eues auparavant. Littré rencontre Auguste Comte et la forte mentalité du créateur du positivisme marque bientôt son action sur celle de Littré : il lui donne une méthode plus nette, dont cet esprit a besoin dans la variété de ses productions, et lui fournit la doctrine qui, pendant plusieurs années, guidera et groupera les manifestations d'une activité plus ample que coordonnée, puissante, certes, dans le détail et par la force de l'expression plus que par la vigueur de la pensée générale et directrice. Et il en sera ainsi tant que des dissentiments personnels, très honorables de la part de Littré, n'auront pas écarté les deux hommes l'un de l'autre, tant que le disciple n'aura pas vu les défauts du caractère du maître, les exagérations de sa doctrine sous des influences compromettantes.

Mais l'œuvre la plus personnelle de Littré, celle à laquelle il va s'abandonner, après sa traduction d'Hippocrate, de toute sa ténacité scientifique et qui fera son nom populaire, c'est le grand *Dictionnaire de la langue française*, à quoi il s'attache aussitôt. En entrant à l'Académie des inscriptions, Littré était venu à la philologie et ses devoirs académiques l'avaient amené à l'étude des textes du moyen âge. Ainsi il se trouva placé aux origines de la langue qu'il étudia avec méthode, en s'inspirant des théories philologiques allemandes pour les clarifier et pour les discuter. Ce que Littré voulait, pour notre langue, c'était d'en embrasser l'usage présent en même temps que l'usage passé, de saisir du même regard la suite des âges pour fournir l'évolution logique des mots, de leurs sens, de leurs formes. Et il réussit, grâce à son labeur surhumain, à pousser jusqu'au bout cette gigantesque entreprise.

Conçu vers 1844, à l'instigation de Louis Hachette, professeur devenu libraire, le dictionnaire de Littré commençait à voir le jour en 1863, et s'achevait en 1873. N'eussent été les événements publics, le livre aurait mis moins de temps à paraître, car l'auteur, résolu à le conduire à bien, avait pris toutes ses mesures pour cela et il était homme à ne pas faillir à la tâche. Passant ses journées et ses nuits au travail, l'hiver à Paris, l'été dans une modeste maison de campagne, acquise de ses deniers, à Mesnil-le-Roi, près de Maisons-Laffitte, Littré avait poursuivi son labeur avec une régularité inflexible, presque monastique. Il venait de l'achever, quand débute la correspondance avec Barthélemy-Saint-Hilaire à laquelle nous allons prélever quelques emprunts. Si aucune distraction n'avait pu le détourner de la besogne en train, les malheurs de la patrie l'avaient interrompue. Littré, qui n'avait rien accepté de la seconde république, se trouva mêlé, par le fait des électeurs, aux débuts politiques du gouvernement de la république. Réfugié à Bordeaux pendant le siège de Paris, que ses amis l'avaient décidé — non sans peine — à ne pas affronter, Littré était désigné par le département de la Seine comme député à l'Assemblée nationale, alors que Barthélemy-Saint-Hilaire était nommé représentant de Seine-et-Oise.

C'était la première fois que Littré abordait une assemblée politique, tandis que Barthélemy-Saint-Hilaire avait été déjà représentant du peuple et député au Corps législatif. De là s'ensuit que celui-ci sert volontiers de conseil et de guide à Littré un peu perdu, malgré son ferme bon sens, dans le dédale de la politique. D'ailleurs, Barthélemy-Saint-Hilaire était en même temps secrétaire général de la présidence de la République, ce qui lui donnait une autorité particulière. Mais, alors que Littré abordait la politique active, il pénétrait presque aussitôt à l'Académie française, où il remplaçait Villemain le 30 décembre 1871. Huit ans avant, en 1863, la

campagne avait préféré le comte de Tocqueville à Littré pour succéder à Biot, et cela sur l'intervention fougueuse de Mme Dupanloup, qui avait attaqué sans ménagement les doctrines positivistes du candidat. Tout cela fit beaucoup de bruit, en son temps, et c'est pour le protéger contre cette manœuvre que Sainte Beuve consacra à Littré les articles si bienveillants et si justes auxquels nous avons déjà fait allusion. Mais les esprits avaient évolué depuis lors, et cette fois-ci la protestation de l'évêque fut vaine : il dut, comme protestation suprême, donner sa démission d'Immortel, ce qui le priva seulement de reparaître sous la coupole.

Cette mauvaise humeur était un peu factice, et Littré ne la méritait ni par son caractère, ni même par sa doctrine, si respectueuse des croyances d'autrui. Ce caractère on va, d'ailleurs, le voir à nu dans les lettres qui suivent. Ce ne sont pas, malgré leur intimité, des effusions amicales comme en auraient écrites des plumes moins contenues et des esprits plus débordants. La réserve est un des traits de la personnalité de Littré, profondément affectueux, certes, mais ayant la pudeur de ses sentiments et de la pensée. Littré lui-même reconnaissait ne pas avoir le travail facile. Il manque effectivement de spontanéité dans l'expression et nulle part cette qualité n'est plus nécessaire que dans les lettres privées. Mais il la remplace par une telle loyauté de sentiment, une telle netteté de pensée et de style, que son esprit s'y montre, malgré tout, dans l'abandon le plus honorable. La première des lettres qui suivent est postérieure de peu à l'achèvement du *Dictionnaire* et en parle précisément. On ne pouvait mieux commencer. La voici :

Ménil [illegible] 18[illegible].

Mon cher Jules, je t'écris de Ménil, où je compte passer les vacances de l'Assemblée, pour tâcher de me rétablir; car ma santé est toujours fort ébranlée. Par le même courrier, j'écris à la librairie de t'envoyer un exemplaire de mon livre pour M. Thiers. Dis bien à M. Thiers, que si j'hésite au milieu de ses occupations infinies, à charger sa table d'un volume, je tiens du moins à lui donner un témoignage de mon dévouement à son gouvernement et de ma reconnaissance pour les services qu'il nous rend.

Comme tu t'intéresses à ce qui me regarde, je t'informe que mon *Dictionnaire de la langue française* réussit bien au delà de toutes mes prévisions. Il y en a 15.000 exemplaires complets vendus, et 10.000 pris par livraisons et souscription; et ce n'est pas fini. C'est énorme pour un livre qui se vend 100 fr.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

Si la satisfaction de l'ouvrier après la besogne achevée se montre ici fort justement, les sentiments du bon citoyen s'y font jour aussi bien que dans la lettre suivante, consacrée entièrement aux difficultés suscitées au gouvernement de Thiers et à la manière dont, selon Littré, on devait les envisager:

[illegible] 18[illegible].

Mon cher Jules, le succès Barodet m'a désolé. Mais les journaux rapportent une conversation de M. Thiers, laquelle montre qu'il ne se décourage pas, et qu'il reste aussi déterminé que jamais à poursuivre le salut du pays. Cela m'a un peu consolé. Mon concours, quelque petit qu'il soit, lui est acquis absolument, plus que jamais s'il est possible.

La grande difficulté va être, je pense, d'obtenir de l'Assemblée qu'elle se dissolve en temps voulu. N'y aurait-il pas possibilité de proposer un moyen terme dans la loi sur la transmission des pouvoirs dont le gouvernement est chargé de préparer le projet? Ce moyen terme serait le renouvellement partiel. Il satisfait en partie le besoin de rénovation, en partie le besoin de permanence. Je te soumets cette idée.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

On sait comment les choses tournèrent et que, moins d'un mois après, Thiers était renversé du pouvoir. Sans perdre de vue les difficultés intérieures, Littré envisage surtout la situation extérieure de la France. L'Allemagne, qui voyait d'un œil assez malveillant les progrès de notre armée, songeait, elle aussi, à réorganiser la sienne, et, pour y mieux réussir, on agitait la perspective possible d'une nouvelle guerre prochaine. Bismarck, à son tour, devait compter avec quelques difficultés intestines: son antagonisme avec le comte d'Arnim, des conflits religieux imminents lui créaient de graves embarras. C'est pour cela qu'il ne répugnait pas à la pensée d'hostilités renouvelées contre la France, et Littré était informé de toutes ces intentions, bien faites pour alarmer son patriotisme.

Paris [illegible] 18[illegible].

Mon cher Jules,... autre chose plus importante. De la même source, par laquelle j'avais appris les périls d'une agression de l'Allemagne, j'apprends actuellement que ces périls sont ajournés seulement, non conjurés. De pareilles informations, dans l'état où nous sommes, causent une cruelle angoisse. Saurais-tu (par M. Thiers, bien entendu) quelque chose qui affirme ou infirme mes craintes? Il va sans dire que si tu ne sais les choses que confidentiellement, je ne me formaliserai en aucune façon que tu ne me dises rien.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

L'orage est conjuré pour le moment. De cahots en cahots, la République suit sa route et établit ses lois principales. On abordait la loi sur l'organisation des pouvoirs publics, et Littré la suivait de son mieux, malgré sa santé toujours précaire. C'est à cette discussion que fait allusion le billet suivant, et aussi à un incident qui

[illegible] marque une [illegible] du Buffet que [illegible] accueillit [illegible] plaisir.

Mesnil, le 23 [illegible] 1876.

Mon cher Jules,... je suis allé hier mardi à Versailles. J'étais fatigué, je ne suis pas descendu jusque vers toi et suis parti dès qu'on a eu voté le passage à la seconde lecture. J'ai entendu l'allocution grincheuse de M. Buffet. Mon avis est toujours qu'il faut passer par-dessus tout cela, marcher, sans faire semblant d'entendre, aux votes des lois essentielles, et parvenir à la dissolution.

Ton vieil ami E. Littré.

P. S. Je ne t'écris que parce que je suis complètement ignorant des rapports de M. Thiers avec le ministère actuel.

Grâce à cette tactique, la situation se détend un peu : en désespérant moins, [illegible] l'organisation de la France nouvelle se poursuit normalement. Aux vacances parlementaires, Barthélemy Saint-Hilaire entreprend un voyage prolongé dont il fait part à Littré, qui, lui, ne se déplace guère, mais apprend avec plaisir les prouesses de son compagnon de jeunesse.

Mesnil, le 12 octobre 1876.

Mon cher Jules, je te remercie bien de m'avoir écrit durant ton long voyage. J'ai été émerveillé de la vigueur que tu conserves. Quarante-quatre heures en chemin de fer, sans désemparer ! Voilà un exploit dont je te félicite, et dont je serais bien incapable. Il est vrai que je suis ton aîné de près de cinq ans, et à la fin de la vie les années comptent double ou triple. Je suis toujours assez souffreteux ; en ce moment pourtant je suis aussi bien que je puisse être, n'ayant guère que mon catarrhe, duquel je ne me déferai que comme Beranger, dans sa chanson, se défait de son habit. Mais je ne me plains pas et n'ai vraiment pas lieu de me plaindre. Je garde la faculté du travail, et j'en use autant que je peux. Je prépare en ce moment, sans parler de petites broutilles, un supplément à mon dictionnaire. Il est possible que je le mette sous presse au commencement de l'année prochaine. Je forme toujours entreprises et projets comme si je ne touchais pas à ma 75e année. Cela ne m'empêche pas de songer tous les jours à la mort et de m'y préparer. Je dirai même que c'est la meilleure préparation au dernier moment.

Nous comptons rentrer à Paris jeudi prochain, le 21 du courant. Toi aussi tu dois être bien près de ta rentrée.

Ton vieil ami E. Littré.

On vient de voir des idées philosophiques chères à Littré et qui donnent son existence travailler sans cesse, car le travail est la meilleure leçon de la vie. Ce n'est pas, pour Littré, un moyen de s'abstraire du présent qui l'attire toujours, malgré ses difficultés. Maintenant l'Assemblée nationale a repris et poursuit la loi électorale. Elle réglemente le recrutement de la représentation française, que d'autres lois [illegible] et qui se compose dorénavant de deux assemblées : le Sénat et la Chambre des Députés. Le Sénat doit comprendre [illegible] soixante-quinze membres inamovibles, que l'Assemblée nationale va désigner et on prévoit une lutte ardente pour ces désignations, ce qui préoccupe Littré.

Paris, le [illegible] 1876.

Mon cher Jules, je viendrai certainement le jour ou les jours de l'élection des sénateurs ; il faudrait que je fusse dans mon lit et intransportable. Dans ce moment-ci, j'ai par-dessus mon catarrhe habituel, un rhume qui me fatigue. De plus j'ai été dérangé (cela va mieux), et le temps est rigoureux. Aussi je me dorlote. Cela est permis aux enfants et aux vieillards.

Ton vieil ami E. Littré.

L'[illegible] fut vive, en effet ; mais, [illegible] des forces républicaines, grâce aussi à la défection des bonapartistes, qui firent le jeu de la gauche, celle-ci remporta un succès éclatant. Barthélemy Saint-Hilaire était élu le 12e et Littré le 49e ; mais les plus notoires des monarchistes demeuraient sur le carreau, et, parmi eux, Mgr Dupanloup, qui ne réussit à passer que péniblement dans les derniers élus, alors que tout espoir semblait perdu. Cette constatation n'échappa point à Littré.

Dimanche, le [illegible] 1876.

Mon cher Jules,... les événements sont bien singuliers : je passe, dans cette Chambre, sénateur, et Mgr Dupanloup ne passe que quand ma nomination est faite ! Chimène, qui l'eût dit ?

Ton vieil ami E. Littré.

Cette allusion au passé est la seule qu'on trouve sous la plume de Littré, plus préoccupé des événements politiques que de lui-même. Ceux-ci d'ailleurs sont nombreux et montrent parfois un antagonisme entre les deux pouvoirs législatifs. Tandis, par exemple, que la Chambre, sur la proposition de Waddington, vient de retirer la collation des grades aux universités libres, le Sénat se montre hostile à cette idée et Littré s'en préoccupe.

Paris, le 25 juin 1876.

Mon cher Jules, je pars après-demain mardi pour la campagne... J'ai appris que la droite avait le projet d'ajourner la collation des grades, et qu'il y aurait une bataille là-dessus. Si tu apprends quelque

chose à ce sujet, informe-m'en au plus tôt, je t'en prie; je ne compte pas aller tous les jours au Sénat, et j'éprouverais un vif regret, si j'étais absent au jour décisif.

J'emporte à Ménil ton Marc-Aurèle que je n'ai pas encore ouvert.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

Cette opposition entre les deux Chambres complique les choses et inquiète les esprits, d'autant que la droite du Sénat cherche ostensiblement à presser sur les intentions intimes du maréchal de Mac-Mahon et veut l'amener à abandonner son ministère républicain pour revenir aux conservateurs. Le pays voyait la manœuvre et s'en préoccupait comme Littré.

Ménil, 24 juillet 1876.

Mon cher Jules,... ici, à Ménil, j'ai peu d'informations. Vendredi, autour de moi, on était dans la colère et dans le découragement. J'ai essayé de combattre l'une et l'autre. Est-ce ton avis? Est-ce l'avis de M. Thiers? et ai-je bien fait de prendre le parti de la patience et de la fermeté?

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

La situation n'avait guère changé pendant les vacances parlementaires et on sentait que le conflit pouvait passer à l'état aigu. Heureusement que les républicains voyaient en Thiers un chef consommé dont la prudence et le bon sens politique devait guider leurs efforts.

Paris, le 18 novembre 1876.

Mon cher Jules,... voilà M. Thiers de retour d'un long voyage; sa vieillesse est admirable. Dis-lui, bien que je vive loin de lui, combien je lui garde d'attachement et de respect pour les services qu'il nous a rendus.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

A suivre.

SOUVENIRS D'UNE MISSION DIPLOMATIQUE DANS LA BULGARIE DU SUD [1]

IV

Rapide aperçu des difficultés qui empêchèrent la Commission, surtout son Comité des Finances, d'exécuter complètement le mandat administratif d'ailleurs inexécutable que le Congrès lui avait imposé. — Pourquoi elle [illegible] battre le nationalisme bulgare [illegible] les signataires du Traité de Berlin [illegible] de Yamboli et Slivno — [illegible] fut l'objet d'une curieuse intrigue et spirituellement raillé à ce propos dans un article [illegible] journal de Paris.

Dès que notre administration des Finances fut organisée par son excellent directeur, le capitaine Adolphe Schmidt, recommandé à la Commission par la Banque Impériale Ottomane, qu'il avait servie pendant quelques années dans le pays bulgare même, en qualité d'Inspecteur, nous comprîmes tous que l'auguste Congrès nous avait chargés d'une tâche inexécutable pour plusieurs raisons.

La première était que la population bulgare, trop prudente pour risquer la bien dangereuse aventure d'une révolte que l'armée russe aurait été forcée de réprimer, mais énergique, avisée, têtue, confiante en son avenir, était résolue à ne pas reconnaître l'œuvre des Puissances...

La seconde était que le haut Commissaire Impérial Russe pour la Bulgarie: M. le Prince Dondoukof encourageait en secret, — nous en avons eu tout de suite des preuves certaine et abondantes — non seulement la résistance des vaillants indigènes, mais aussi celle des autorités libératrices, militaires et civiles, faisant partie de l'armée d'occupation victorieuse, et dont l'attitude des Gouvernements exaspérait la mauvaise humeur...

Dans ces conditions, il était assez naturel que la plupart des fonctionnaires des deuxième et troisième rangs crussent pouvoir et devoir sournoisement désobéir aux ordres corrects de leurs supérieurs et conspirer contre les Délégués du Congrès.

Cependant, ceux-ci, fidèles mandataires, ne voulant connaître que leur consigne, ne continuèrent pas moins à lutter jusqu'au bout de leur existence officielle, et cette lutte, fatalement condamnée à un insuccès final, donna lieu à de nombreux incidents pittoresques, et dont quelques-uns furent tragi-comiques.

*
* *

Pour ameuter contre le Directeur Schmidt les braves contribuables bulgares, qui frémissaient encore de colère au souvenir des exactions fiscales ottomanes, les agitateurs russes et indigènes avaient, entre autres moyens de le faire haïr, imaginé celui de « turquiser » son nom. Le bruit courut bientôt dans tout le pays qu'il s'appelait en réalité *Ismid*, et l'on distribua de grossières caricatures où *Ismid Bey* était représenté vêtu d'une *stambouline* et coiffé d'un *fez*. En entendant ce nom mal sonnant et en voyant ces images les paysans devaient croire et crurent en effet que le soi-disant fonctionnaire de la Commis-

1. V. la *Revue Bleue* des [illegible]

sion Internationale n'était vraiment qu'un rapace et [illegible] émissaire du Sultan, chargé de « rafler » tout l'argent de la Province et de le porter à Stamboul.

Il fut assailli de lettres de protestation pleines d'injures et de menaces. Quelques-unes étaient écrites [illegible], généralement mal orthographiées, mais toutes fort compréhensibles, entre autres celle-ci dont j'ai en ce moment l'original sous les yeux :

« Monsieur le Directeur des Finances [illegible] Roumélie Orientale.

[illegible] représentant d'une [illegible] dans notre province [illegible] vous confier les caisses, déjà [illegible] par nous autres. Il fallait [illegible] dans le temps des fameux [illegible] de nous protégé de la barbarisme [illegible] pour avoir maintenant droit le réclamé. Veuillez agréé nos salutations empressés. Les habitants de Yamboli avec ses environs... »

La rusticité peut-être affectée de ce petit document nous fit sourire, mais nous ne le jugeâmes pas moins intéressant, parce qu'il exprimait sans les coutumières hyperboles ce que tous les Bulgares non complétement libérés dès lors éprouvaient par suite des décisions du Congrès de Berlin...

A Philippopoli même, grâce au général Stolypine, à M. Pierre Necludoff, au Gouverneur de la Ville : M. le Baron Hubsch von Grossthal et à quelques fonctionnaires bulgares, aussi patriotes mais plus « opportunistes » que les Impatients, notre commission put mener tranquillement à bonne fin ses travaux « constituants, » et le Comité des Finances obtint que, dans la plupart des Recettes de la province, les employés nommés ou confirmés par M. Schmidt, exécutassent presque régulièrement les instructions qui leur étaient transmises. Il put aussi ordonner quelques travaux utiles, organiser des œuvres de bienfaisance et d'enseignement...

Mais chaque fois que, pour les besoins du service d'inspection nécessaire, ou simplement pour affirmer l'autorité souveraine de la Commission, où pourtant le Tzar était représenté comme les autres chefs d'Etat, le Directeur entreprenait de vérifier en personne, et sur place, les comptes municipaux, cantonaux ou départementaux, des attroupements tumultueux cernaient et envahissaient les bureaux où il essayait de travailler. On le huait et le plus souvent il était forcé de se retirer sans avoir pu même commencer sa besogne.

Dans ces occasions, les préfets et les sous-préfets russes, sommés d'intervenir, se bornaient à expliquer au peuple, correctement, mais mollement, pourquoi la Commission et son représentant devaient être respectés, et les foules manifestantes leur répondaient par des vociférations : « non ! non ! nous ne reconnaissons l'autorité ni de M. Schmidt, ni de ceux qui l'envoient, ni du traité de Berlin ; nous ne tolérerons pas le retour des Turcs. »

Il fut jusqu'au bout impossible à la Commission de faire comprendre aux nationalistes impatients que, sympathique au fond à leurs légitimes désirs, elle préparait leur affranchissement final, avec la lenteur qui lui était imposée, mais sûrement.

Du reste, ce ne fut pas, comme il serait assez naturel de le croire, au début de notre séjour en Bulgarie que les sentiments populaires se manifestèrent avec le plus de violence. L'agitation patriotique, assurément spontanée, mais entretenue avec soin par des agents russes, devint de plus en plus vive à mesure que notre travail progressait et — phénomène curieux ! — elle atteignit son comble à un moment où nos relations personnelles avec la Société indigène cultivée et les plus hautes autorités de l'Armée d'occupation étaient devenues tout à fait agréables.

Au mois de mars 1879, elle aboutit à de véritables émeutes, notamment à Yamboli et Slivno.

*
* *

Si je disposais d'un nombre de colonnes supérieur à celui que la *Revue Bleue* peut raisonnablement consacrer à la présente série de mes « souvenirs anecdotiques », il ne me déplairait pas de raconter en détail comment ces émeutes, d'ailleurs assez facilement réprimées, sans mort d'hommes, à coups de *nogaika* — c'est le fameux fouet des Cosaques — furent organisées ; comment très vite elles prirent un développement qui en inquiéta un peu les organisateurs ; et, enfin, comment elles furent étouffées par le général Stolypine en personne, sans dommage pour la popularité de celui-ci. Les documents et les notes dont j'ai tout un stock sous les yeux me permettraient d'en écrire une relation pittoresque et au fond instructive. Mais je crois devoir aujourd'hui me borner à narrer un incident tout à fait imprévu qui en fut la conséquence et qui égaya les dernières semaines du règne de la Commission.

*
* *

En sa qualité de membre du Comité des Finances, l'auteur des présentes lignes avait jugé convenable de se rendre à Slivno avec M. le directeur

Schmidt, à qui des émeutiers avaient interdit d'entrer dans leur ville et qu'ils avaient menacé de mort, s'il essayait de franchir une barricade élevée par eux.

Ayant des raisons de ne pas croire à la férocité de ces manifestants, j'étais du reste convaincu qu'ils n'oseraient pas attaquer un délégué officiel des Puissances et que, par conséquent, je ne risquais rien en me présentant devant leur ouvrage défensif.

Mais le général Stolypine craignait, lui, non sans raison peut être, que les meneurs de la manifestation ne fussent déjà plus maîtres des braves garçons ameutés par eux, et que ces derniers fissent des sottises. Il résolut de nous accompagner avec une respectable escorte de Cosaques et de gendarmes, et nous fûmes acclamés, lui et moi.

Les garçons et les fillettes des écoles municipales nous adressèrent des compliments rimés en nous offrant des bouquets, et l'un des plus riches habitants de la ville nous fit jouir chez lui de la plus gracieuse hospitalité. Mais les défenseurs de la caisse de Slivno ne se déclarèrent pas moins résolus à ne jamais la livrer à « Ismid Bey », le suppôt du Sultan, et il fallut, pour lui ménager accès au *Konak*, trois journées de manœuvres pacificatrices, où les *nogaïkas* furent efficacement employées à diverses reprises...

Enfin, l'insurrection se termina par une victoire de la Commission, victoire d'ailleurs plus apparente que réelle et décisive, mais dont le général me pria de me contenter, parce que, vu les circonstances, il suffisait, me dit-il, que le principe de notre souveraineté fût reconnu. Ses Cosaques et ses gendarmes ne pouvaient d'ailleurs pas faire davantage au service de ce principe, à moins d'ensanglanter leurs lances et leurs sabres.

Rien de tout cela ne me surprit. Mais je fus étonné, je l'avoue, de voir les organisateurs de l'émeute profiter de l'occasion pour amener la foule des émeutiers à manifester bruyamment des sentiments francophiles, chaque fois que je me montrais à une fenêtre ou dans la rue !... Pourquoi? A quel propos ?...

J'eus l'explication de cette petite énigme le lendemain de mon retour à Philippopoli où, en pleine séance de la Commission, le premier délégué anglais demanda comment il se faisait que, dans une occurrence où la Commission Européenne était bafouée, un de ses membres *se fût taillé* un succès pour son pays et sa propre personne...

Il ne me fut pas difficile d'expliquer qu'il s'agissait sans doute d'une intrigue un peu naïve, dont le double objet devait être, en premier lieu, de duper le deuxième commissaire de France en flattant sa vanité nationale, dont les étrangers ont toujours une idée exagérée ; en second lieu, de troubler un institut la Commission en inspirant quelques soupçons des membres des soupçons contre un de leurs collègues.

Et cette explication fut d'autant plus aisément admise, qu'au su de tous il suffisait encore, à cette époque lointaine, de prononcer le nom de la France devant un public avide de liberté pour que notre pays fût acclamé avec enthousiasme.

Mais l'intrigue ainsi dénoncée par moi prit tout à coup des proportions comiques.

En effet, le bruit se répandit bientôt qu'un grand nombre d'habitants de la Province avaient résolu de présenter la candidature du délégué adjoint de France au poste de gouverneur général de la Bulgarie du Sud !...

Une certaine quantité d'exemplaires d'une prétendue pétition rédigée à cet effet par je ne sais qui fut même distribuée jusque dans Filippopoli, et je pus m'en procurer quelques-uns déjà couverts de signatures. Les mêmes y figuraient [illegible] visible que la plupart avaient été « réquisitionnées » dans la milice indigène, dans les hôpitaux, les écoles et çà et là dans les ateliers des faubourgs.

Cette soi-disant manifestation de la volonté du peuple n'était donc évidemment qu'une farce. Elle n'eut dans la Commission qu'un succès de rire. Mais quelques journaux à l'étranger, notamment en Russie et en Angleterre, en furent dupes, ou feignirent de l'être. Ils publièrent des articles flétrissant ma folle et jusqu'à un certain point criminelle ambition.

Cependant à Paris, l'histoire de ma nomination fut contée avec plus d'esprit. Elle inspira au *Soleil* un article intitulé : « Une situation inespérée, » qui fut publié le 24 avril 1879, dans le numéro 113 de la septième année de cette feuille bien parisienne, alors dirigée par M. Edouard Hervé...

J'ai pieusement conservé ce petit morceau, dont le succès fut vif dans le chef-lieu de la Bulgarie méridionale et je le lis volontiers de temps en temps pour revivre un des épisodes les plus gais de ma jeunesse.

Je l'ai en ce moment devant moi et il me semble que, trente-deux années après qu'il a paru dans le journal d'Hervé, il peut amuser les lecteurs de la *Revue Bleue*.

En voici quelques extraits :

... L'un de [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

du « Temps » dans la capitale de l'Empire Allemand.

Vu ses relations avec M. Waddington il faut croire que l'influence de notre ministre, jointe aux aptitudes gouvernementales de M. de Coutouly, aurait aplani bien des difficultés et provoqué bien des concours si, comme il en fut question, non seulement dans quelques journaux français, mais dans la grande presse d'Angleterre, notre confrère eut abandonné la plume du journaliste pour les insignes d'un prince bulgare...

Il faut cependant que je constate cette probabilité, qui faillit devenir une certitude, d'un ancien rédacteur du « Temps, » s'installant sans cérémonie dans un Conak de Prince et peut être disposé à s'unir par un mariage à quelqu'une de ces familles princières d'Orient qui ont plus de filles que d'argent et qui sans doute n'auraient point tardé à rechercher l'alliance de Coutouly Ier...

Voilà de ces fortunes qui ne m'arriveront jamais, à moi qui me contenterais d'un menu lopin de terre!... Il est vrai que les besoins des Bulgares me sont étrangers. M. de Coutouly, lui, n'est pas dans les mêmes conditions. Avant de songer à faire le bonheur des Bulgares, il avait rendu de réels services à la diplomatie en qualité de 2e commissaire français dans la Commission de la Roumélie Orientale... C'est là qu'avec la simplicité des grands caractères il a fait preuve des qualités qui permettent de deviner un prince à un homme en passe de le devenir...

Malheureusement, l'affaire a manqué. La dynastie des Coutouly, justement appréciée dans la presse parisienne, n'a plus chance de trouver le moindre sceptre, fût-il en bambou comme celui du roi de Dahomey!

Ce badinage, qui montre quel fut le retentissement en Europe d'une petite mystification locale, imaginée par une poignée d'aimables politiciens russo-bulgares, est signé : Jean de Nivelle.

On peut regretter que le joyeux auteur d'un article si plaisant n'ait pas songé à me comparer, vu l'effet produit sur moi par la pétition fameuse de ces bons farceurs, au chien de son illustre homonyme, « qui fuit quand on l'appelle. » Mais je serais ravi, s'il vit encore, de pouvoir le remercier de l'agréable quart d'heure qu'il m'a fait passer en 1879, et j'ose espérer qu'au cas où une occasion me serait offerte de lui faire signe à cet effet, il n'imiterait pas le proverbial caniche du dit patron.

[illegible]

LES CAHIERS DES PAROISSES RURALES EN 1789

I

Dès que les cahiers de 89, trop longtemps négligés, commencèrent à attirer l'attention, ils furent vivement critiqués. Ceux des paroisses rurales surtout rencontrèrent des détracteurs acharnés. On soutint qu'ils n'exprimaient pas d'une façon sincère et fidèle les doléances et les vœux des campagnes. On fit remarquer l'emploi très fréquent de modèles reproduits avec une exactitude qui semble exclure tout examen. On montra dans certains cahiers un langage qui ne pouvait pas être celui des gens peu ou point lettrés dont ils portent les noms. Servilement copiés, inintelligibles à beaucoup de comparants, adoptés aveuglément, les cahiers n'avaient pas la valeur que leur attribuaient les amis de la Révolution.

Ceux ci répondaient qu'à la vérité ces critiques spécieuses n'étaient pas complètement dénuées de fondement, mais qu'elles étaient excessives et, à tout prendre, très injustes ; que dans la masse des cahiers, il y a sans doute des œuvres de rhétorique dont il faut se défier, leur teneur aussi bien que leur ton empêchant de les prendre au sérieux ; mais que ces œuvres dépourvues d'autorité sont des exceptions ; que beaucoup des cahiers dont on se défie diffèrent par la forme plus que par le fond, de ceux dont la valeur est incontestable ; que les auteurs des modèles étaient en général très exactement renseignés sur ce qui se passait dans les campagnes ; que copiés ou non, les cahiers des paroisses semblent exprimer d'une façon fidèle les misères des paysans qui les ont adoptés ; qu'enfin les bailliages n'étaient pas rares, dans lesquels la Noblesse condamnait aussi sévèrement que le Tiers État, non seulement les abus engendrés par le régime du bon plaisir, mais aussi ceux qui résultaient des droits seigneuriaux, et que, dans la nuit du 4 août, en finissant le discours où sont résumés les cahiers des paroisses bretonnes, Leguen de Kerangall avait remercié deux grands seigneurs, le vicomte de Noailles et le duc d'Aiguillon, d'avoir généreusement justifié les doléances contre la féodalité.

Ces arguments ont été depuis quelque temps confirmés, comme nous l'avions prévu, par des publications que facilitait l'atlas de M. Brette (1), et par des travaux importants dont l'énumération serait longue et aride. Nous signalerons seulement ici ce

(1) Cet ouvrage, comparable aux travaux des grands bénédictins, est intitulé : *Atlas des bailliages et juridictions assimilées*. Imprimerie nationale.

qui résulte des recherches faites dans le bailliage du Cotentin et dans la Sénéchaussée de Rennes (1).

II

En éditant les cahiers de Cotentin, M. Bridrey a patiemment entrepris de rapprocher les doléances des campagnes de toutes sortes de documents qui fournissent des renseignements précis sur l'ancien régime, monuments du droit provincial, pouillés des diocèses, état des biens des abbayes, déclaration des bénéfices, correspondance des intendants, rôles d'impositions, journaux de rentes, etc. Cette comparaison a eu un résultat décisif. Des notes très nombreuses et très riches prouvent que M. Bridrey était autorisé à dire : « Les faits que les cahiers allèguent sont-ils exacts? Les chiffres en particulier qu'ils avouent, chiffres d'impôts, de redevances, de possessions privilégiées sont-ils contrôlés par des pièces authentiques? Toute la question en réalité est là, et ce n'est que par l'apport d'éléments puisés dans des documents contemporains incontestés qu'on peut la résoudre. » De cet examen documenté sortira « la justification des cahiers »; leur véracité « apparaîtra éclatante et incontestable ». En effet, « dans toute la région du Cotentin, on peut en toute confiance rapprocher les cahiers des sources les plus officielles et les plus détaillées; sur les faits qu'ils avancent, les cahiers ont dit vrai; sur les chiffres qu'ils ont produits, chiffres des impôts royaux, chiffres des redevances seigneuriales, chiffres des dîmes. Tous les monuments les plus sûrs nous montrent qu'ils ont été exacts, souvent à une livre et à un boisseau près. Une seule ombre peut-être au tableau à propos de la milice : les cahiers sur ce point ont forcé la note sombre: mais en somme, ils n'ont pas donné de chiffre. L'ensemble certainement est vrai, est franc, est loyal, et c'est là une considération tellement capitale, qu'elle nous fera pardonner, nous l'espérons, les longues énumérations de rentes, de deniers, de pains, d'œufs et de poules que nous avons cru devoir reproduire intégralement... Rien ne peut donner une idée plus juste de la situation de nos paroisses rurales en mars-avril 1789, rien ne peut faire sentir d'une façon plus saisissante la formidable puissance qu'y détenaient encore les ordres privilégiés » (2).

Les éditeurs des cahiers de la Sénéchaussée de Rennes ont, comme M. Bridrey, cherché dans quelle mesure les doléances exprimées par les paroisses bretonnes correspondaient « à la réalité des faits ». Après avoir consulté aux Archives d'Ille-et-Vilaine, les fonds de l'Intendance, ceux des Etats de la province, ceux du Parlement et les fonds seigneuriaux, ils ont, eux aussi, reconnu que « le plus souvent les doléances des paysans paraissent pleinement justifiées; les populations des campagnes ont réellement souffert des abus dont elles se plaignent; leurs doléances sont presque toujours rigoureusement exactes ». Les éditeurs ne font de réserve que sur un article : « Peut-être trouvera-t-on que, contrairement à l'assertion des cahiers, la milice ne constitue pas une bien lourde charge... Mais la proportion des exemptés est souvent énorme, et c'est surtout des exceptions que l'on se plaint » (1).

Nous arrivons à la même conclusion, lorsque nous comparons les cahiers dans lesquels la voix des paysans n'est pas méconnaissable, à ceux dans lesquels on hésite à la reconnaître. Prenez le mémoire des griefs des habitants de la Trève de Penguilly (2); l'orthographe barbare, la rédaction pénible, les expressions naïves et surtout le ton de ce cahier ne permettent pas de douter que nous ayons là l'œuvre des gens illettrés de Penguilly; on n'invente pas de tels accents. Eh bien, dans cette forme rustique, grossière, les doléances si touchantes des « pauvres laboureurs » sont au fond en harmonie avec celles que des mains plus habiles ont enregistrées ailleurs sous une forme plus ou moins suspecte.

III

Nous savions depuis longtemps qu'en bien des endroits les modèles de cahiers n'avaient pas été copiés d'une façon servile. M. Bridrey fait voir qu'en effet, dans le Cotentin, ils furent utilisés en parfaite connaissance de cause, après examen, avec discernement, que des modifications nombreuses y furent apportées. « Tous les habitants de la paroisse de Fleury », après avoir eu lecture et connaissance du

---

1. *Cahiers du bailliage du Cotentin*, publiés par E. Bridrey, Imprimerie nationale. — *Cahiers des doléances de la Sénéchaussée de Rennes*, publiés par H. Sée et A. Lesort, Chauthur.

2. *Cahiers du Cotentin*, I, 70. M. Bridrey a rencontré quelques inexactitudes; elles sont peu nombreuses et peu graves; voir par exemple, I, 130, note 1, et note 2. — Entre autres remarques faites par le savant et consciencieux éditeur, il en est une qui mérite la plus grande attention. [illegible] il s'agit du droit [illegible] doléances des cahiers [illegible] on ne consulte que la législation, peuvent être en fait justifiées [illegible] note.

1. Nous venons d'entendre M. Bridrey [illegible] la même réserve que [illegible] Rennes ; ces Messieurs ont-ils raison ? Dans d'autres régions de la France, des motifs qui paraissent très sérieux sont invoqués, avec un grand détail, à l'appui de plaintes encore plus vives. Voir ce que dit la Noblesse de Provins dans l'article 2 de ses [illegible] Paris [illegible] article 6.

2. *Cahiers de la Sénéchaussée* [illegible]

[illegible] par les habitants de la paroisse limitrophe de celle de Fleury, « ont déclaré unanimement [illegible] adhérer en son contenu, comme rendant avec exactitude la misère du peuple et contenant leurs véritables sentiments (1).

Les éditeurs des cahiers de la Sénéchaussée de Rennes prouvent que nulle part peut-être les modèles ne furent plus généralement employés qu'en Bretagne, mais que nulle part ils ne l'ont été plus librement, avec plus de précaution et d'intelligence. Dans presque toute la sénéchaussée, excepté les paroisses Trégoroises, les *Charges d'un bon citoyen de campagne*, eurent une très grande influence, mais, en leur empruntant de nombreux articles, on en a presque toujours modifié le texte par des corrections, des additions ou des suppressions qui attestent une attention scrupuleuse et un contrôle sévère.

Le cahier de Baguer-Morvan, qui emprunte plusieurs articles aux *Instructions* du duc d'Orléans, fait une curieuse critique de deux autres articles de ces mêmes *Instructions* et les rejette (2).

En plusieurs endroits nous voyons les habitants réclamer contre une rédaction qui traduit mal leur opinion et substituer aux articles proposés par les agents du seigneur un texte plus conforme aux vœux populaires (3).

D'ailleurs un cahier, fût-il copié mot à mot d'un bout à l'autre, n'est pas pour cela nécessairement dénué d'autorité ; il vaut ce que vaut le modèle. Que valaient les modèles qui eurent le plus de succès dans la sénéchaussée de Rennes ?

La convocation des Etats généraux fut précédée en Bretagne de troubles pendant lesquels furent pris des arrêtés qui jettent un jour très vif sur cette question.

Tandis que dans le reste de la France l'espoir d'un accord entre le Tiers-État et la Noblesse n'était pas perdu, une lutte qui allait devenir sanglante commençait à Rennes. Le Tiers était las de supporter seul les fouages extraordinaires. De l'aveu de l'intendant de la province, Bertrand de Molleville, il fallait réformer cette imposition « aussi injuste qu'irrégulière. » Malgré l'évidence des preuves et l'équité des motifs sur lesquels le Tiers fondait ses protestations, la Noblesse opposait à cette réforme une résistance obstinée (4). Dès le 20 octobre 1788, l'Assemblée municipale de Rennes chargea ses députés de « défendre les droits et les intérêts du Tiers État dans toutes les circonstances et notamment dans l'affaire des fouages extraordinaires ». Les délibérations des 22-27 décembre formèrent un véritable cahier « interprète des vœux de la nation-bretonne. » (1)

Invitées à adhérer à ces manifestes, les paroisses rurales rédigèrent des arrêtés dans lesquel ceux de Rennes étaient reproduits en grande partie, mais accompagnés d'additions et de commentaires importants.

A Rennes, on s'était surtout occupé de politique et de finances ; toutes les paroisses de la ville s'étaient trouvées d'accord pour solliciter avant tout, tant aux États Généraux qu'aux États particuliers de la province, une constitution retirant l'ordre du Tiers de l'état d'oppression dont il avait à se plaindre depuis si longtemps. (2) Tout en s'empressant d'adhérer aux vœux émis par les gens de la ville, les paysans se prononcèrent énergiquement contre le régime féodal qui pesait sur eux au moins autant que le régime du bon plaisir ; ils amenèrent les bourgeois à « élargir leur programme » et à s'occuper des droits seigneuriaux.

Nous avons heureusement un très grand nombre de délibérations prises ainsi par les paroisses rurales à la fin de l'année 1788 ou au commencement de 1789. Il n'est pas douteux qu'elles aient servi à rédiger les *charges d'un bon citoyen de campagne*. Ce écrit qui fut le modèle de la plupart des cahiers adoptés en mars et en avril, n'était lui-même qu'un résumé très concis, mais très complet et très fidèle, de délibérations dignes d'une entière confiance. Celle qui fut prise à Bourg-des-Comptes, le 1er janvier 1789, s'achève par un paragraphe qui prouve que le rôle des campagnes ne fut point du tout passif et inintelligent, et que les paysans ne donnèrent pas aux arrêtés urbains une adhésion inconsidérée :

« Nous nous sommes adressés à plusieurs procureurs fiscaux pour faire rédiger notre présente déclaration et ils n'ont pas voulu nous aider, les uns parce que les seigneurs le leur avaient défendu, les autres pour d'autres raisons. Nous avons eu recours à un bon bourgeois qui a bien voulu nous expliquer les délibérations de la Ville de Rennes, après quoi nous lui avons dit nos raisons qu'il a écrites presque comme nous les avons dictées en les mettant en meilleur français que nous n'aurions pu le faire, et après avoir écouté attentivement lec-

(1) [illegible]

(2) [illegible] *de Rennes*, II, [illegible]

(3) [illegible] des [illegible] La paroisse de [illegible] qu'il soit défendu [illegible] les peines [illegible] Pourquoi les éditeurs vont-ils chercher l'origine d'une protestation si naturelle dans les Instructions du duc d'Orléans [illegible] elle est faite en termes différents.

(4) B. de Molleville, *Histoire de la Révolution de France*, p. 349.

(1) Elles furent résumées en quatorze articles dans une lettre adressée le [illegible] janvier aux paroisses de la province par les députés du Tiers. — La ville de Redon prit de même, le 15 novembre, un arrêté, qui fut expliqué et complété par une délibération du [illegible] décembre. *Cahiers*, II, [illegible].

(2) Voir la délibération de la paroisse de Saint-Jean, 20 novembre. *Cahiers de Rennes*. T. 31.

ture de tout ce que dessus, déclarons que c'est notre volonté à tous » (1).

IV

Longtemps avant d'être consignées dans les arrêtés de Rennes et dans les délibérations dont nous venons de parler, les doléances des paroisses bretonnes avaient été exprimées en termes que, malheureusement, on ne connaît pas assez. La plupart des historiens aiment mieux raconter tout au long des guerres fastidieuses, que de rappeler les misères et l'oppression du « bon vieux temps ». Ecoutez les paysans que le duc de Chaulnes faisait pendre ou fusiller sous les yeux de Mme de Sévigné : « Transportés d'une fureur diabolique, ils déclarent que les exactions que les seigneurs leur ont faites et les mauvais traitements qu'ils en ont reçus, tant pour l'argent qu'ils en avaient tiré que par le travail qu'ils leur faisaient faire continuellement, n'ayant pas plus de considération pour eux que pour des chevaux », ils n'avaient pu s'empêcher de secouer le joug (2).

En plein règne de Louis XIV, en 1675, dix-neuf ans avant la naissance de Voltaire, quarante-six avant les *Lettres persanes*, soixante-dix-huit avant le *Discours sur l'inégalité*, au cours de la révolte qui fit prendre les armes à plus de quinze mille Bretons conjurés pour obtenir justice « de la méchante noblesse, des juges et des maletotiers. (3), le *Règlement* fait par quatorze paroisses du pays armorique, proteste contre les droits de champart et de corvée, contre les dîmes, contre l'interdiction de détruire le gibier et autres animaux malfaisants, contre les droits de banalité, contre les pigeonniers, en un mot contre toutes les charges qui pèsent sur les campagnes « de quelque côté qu'elles viennent, aussi bien dîmes ecclésiastiques qu'obligations féodales ou impositions établies en faveur du pouvoir central ».

V

Nous pourrions remonter beaucoup plus haut. Dès le milieu du XIVe siècle, les abus du pouvoir royal et les maux inhérents au régime féodal avaient été dénoncés avec la plus grande énergie; la noblesse était détestée bien plus qu'au XVIIIe siècle. « Si gentilshommes n'engendraient jamais, tout le monde en paix vivrait » disait-on dans les campagnes. La Jacquerie de 1358 eut des semaines épouvantables.

Selon Tocqueville, en 89 la féodalité excitait plus de haine que jamais par cela même qu'elle était « réduite », moins pesante : « En détruisant une partie des institutions du moyen âge, on avait rendu cent fois plus odieux ce qu'on en laissait » (1). Mieux instruit de ce dont il parlait, Tocqueville n'aurait pas dépensé mal à propos tant d'ingéniosité.

Quoique beaucoup de cahiers soient encore inconnus, nous pouvons, dès à présent, assurer qu'en 89 la plupart des paroisses rurales n'ont guère parlé autrement que dans les temps antérieurs. Peut-être même se montraient elles à certains égards moins violentes, parce qu'elles avaient plus d'espoir. Ne cherchez donc rien de bien neuf dans les cahiers, si ce n'est peut-être la confiance inspirée par Louis XVI et par Necker. Vous y découvrirez peut être çà et là quelques articles différents de ceux du *Code paysan*, mais d'une façon générale, dans l'ensemble, ce qu'on appelle l'esprit du XVIIIe siècle n'apparaît guère; il ne se manifeste pas dans les écrits, parce qu'il ne règne pas encore dans les esprits. Pendant les premiers mois de l'année, qui songe à abolir la royauté ou à porter la moindre atteinte aux prérogatives de la religion catholique, apostolique et romaine? Il n'est même pas sérieusement question d'enlever à la noblesse ses privilèges honorifiques. Siéyès est presque seul à contester aux premiers ordres la moitié des sièges dans les Etats Généraux.

Cet esprit nouveau, qui passe pour avoir inspiré les doléances nationales, ne se développera pleinement et surtout ne se propagera que plusieurs mois après leur rédaction, par suite de la résistance aveugle qu'opposeront aux réformes les plus raisonnables, les plus urgentes, les partisans de l'ancien régime.

Les cahiers ne contiennent pas le programme de la Révolution française; ils sont seulement le programme de la révolution à laquelle nos grands pères se seraient très probablement bornés, s'ils l'avaient pu. Ils furent contraints de faire beaucoup plus qu'ils ne voulaient et même ce que d'abord ils ne voulaient certainement pas. Calonne (2) et bien d'autres ont, à bon droit, opposé souvent les vœux du printemps de 89 aux décrets de la Constituante. La Révolution, telle que nous la connaissons, est l'effet des provocations et des complots de la contre-révolution.

J'aime à croire que l'on ne se méprendra pas sur mes intentions ; je ne cherche nullement à diminuer le prix des savantes recherches auxquelles personne

1 [illegible] *Cahiers des paysans* [illegible] *de Beauvais*, p. [illegible].

2 [illegible] *Le Bocage* [illegible] *Vendée*, [illegible].

3 Lettre du marquis de Nevet à Louvois, 2 juillet [illegible]. C'est également à Louvois que le duc de Chaulnes écrit le 20 juillet, qu'il n'y a pas, à sa connaissance, de [illegible] qui n'ait augmenté son revenu de plus d'un tiers par des impositions extraordinaires.

1 [illegible] *Ancien Régime*, [illegible].

2 Voir *l'Etat de la France* [illegible] M. de [illegible] *d'Etat*.

n'applaudit plus sincèrement que moi. Il importe sans doute de bien savoir pourquoi, quand, comment, avec quels secours, nos cahiers furent faits et adoptés ; mais n'importe-t-il pas encore davantage de constater qu'ils ne sont que l'écho d'une longue tradition ? Les hommes de 89 n'ont pas inventé ni pris dans des traités de philosophie politique les revendications qu'ils apportèrent a Versailles. Ils n'ont fait que rajeunir en se l'appropriant la complainte qu'ils avaient entendue sortir de la bouche de leurs aïeux, la vieille complainte léguée par le [illegible] constamment répétée d'un bout à l'autre du royaume. Vous essayez en vain de faire croire que nos cahiers ne sont pas de bon aloi ; ils ont pour garants cinq ou six siècles de l'histoire de France

EDME CHAMPION.

QUELQUES AVENTURIERS MODÈLES

Je crois beaucoup trop pessimiste cette affirmation d'un de mes confrères dont la psychologie se dépense volontiers en maximes : « Grâce à l'instruction, il y a moins d'illettrés et plus d'imbéciles » ; mais je tiens pour nettement démontré cet aphorisme : jamais les imbéciles ne furent aussi bêtes que ceux d'aujourd'hui. J'en dirai autant des exploiteurs de la vanité jobarde, de la mégalomanie crédule, de la niaise folie du panache ; ces hommes ont perdu le caractère pseudo-romantique et simili-héroïque qui distinguait leurs prédécesseurs et nous inclinait parfois à les regarder sans mépris. Industriels de la basse pègre ils n'ont pas droit au titre de chevaliers d'industrie, car on chercherait vainement dans leur affaire le moindre atome chevaleresque. Les Valensi, les Clementi, les Reveillard, et autres ducs de Lormo sont vraiment de bien petits compagnons : leurs gogos, ambitieux seulement d'arborer un ruban violacé, rougeâtre, bleuâtre ou couleur omelette aux fines herbes, sont vraiment de pauvres gogos. Les uns et les autres font triste mine comparés aux aventuriers dont la presse racontait, il y a quelques années, les exploits : Amélie Ier qui échangea son rond de cuir d'officier ministériel périgourdin contre le trône d'Araucanie ; le marquis de Rays, qui faillit se tresser une couronne et ne réussit qu'à tresser des chaussons de lisière, Jules Gros, « protecteur de la République de Counani » etc... On peut se demander s'il n'a pas simplement manqué à ces gens-là, pour être célèbres, la circonstance favorable et déterminante et si, pour égaler la gloire d'un Colomb, d'un Pizarre ou d'un Vespuce, il ne leur a pas manqué simplement que Colomb, Pizarre et Vespuce se soient moins hâtés de découvrir tout ce qui en valait la peine, ne laissant derrière eux que le domaine de la bouffonnerie.

L'observation s'applique à Jules Gros d'une façon saisissante : Jules Gros est cruellement raillé ; on a même poussé les choses jusqu'à imprimer ces jours-ci que Counani *n'existe pas*. Eh bien, on est injuste envers sa mémoire. D'abord, Counani existe et je pense que vous me ferez l'honneur de ne plus en douter, quand j'aurai dit *que j'y suis allé* et que j'y ai séjourné une semaine, au temps où l'œuvre de Jules Gros — une œuvre intéressante — n'était point entièrement détruite.

La vérité est celle-ci :

Jules Gros, pendant un voyage en Guyane, eut l'idée de chercher aventure au « Contesté ». Qu'était-ce que le « Contesté ? » une vaste région comprise entre le Cap d'Orange et le Grâo-Para, dont la France et le Brésil, s'appuyant l'une et l'autre sur les articles 7, 9, 10, 11, 12 du traité signé à Utrecht le 11 avril 1713, se disputaient la possession. Pourquoi ce différend ? parce que les articles susdits, très légèrement rédigés sur une carte très fantaisiste du géographe hollandais, Van Heulen, attribuaient comme limite aux deux puissances signataires une certaine rivière « Vincent Pinçon » dont on ne parvenait pas à fixer la position. Bref, le territoire contesté, où Jules Gros pénétrait après avoir franchi l'Oyapoc, se trouvait *res nullius*, par conséquent *res omnium*. En arrivant dans un médiocre « patelin » qu'habitaient des Indo-Portugais issus d'anciens esclaves marrons, rien ne l'empêchait de songer à se l'approprier.

Il y demeura deux années. Sa faconde, son activité, ses allures d'homme supérieur, sa bonhomie en imposèrent aux Counaniens et il ne tarda pas à acquérir auprès d'eux une grande popularité. Son histoire commença comme celle de tous les fondateurs de capitales et d'empires, comme l'histoire de Moïse, de Romulus, d'un tas de gens notoires dont les faits et gestes légendaires furent pour nous des motifs détestés de récitations, de thèmes et de versions ; mais elle se termina moins heureusement. Jules Gros devint le chef, l'inspirateur, le guide suprême d'un groupement d'individus naïfs qui vivaient sans lois, sans règles, dans une aimable anarchie. Il aurait pu s'offrir le titre de roi ; il se contenta du titre de « protecteur » d'une république à la fois réelle et imaginaire ; réelle, puisqu'il la régissait de fait ; imaginaire, puisque son autorité ne reposait sur aucune base. Et cela aurait pu durer un temps quelconque, si la manie tatillonne du fonctionnarisme n'avait hanté le Protecteur. Jules Gros

rêva de donner aux Counaniens un gouvernement, d'agglutiner en un corps social ces indépendants ; il entrevit je ne sais quel Monaco équatorial et — je le dis à sa louange — un petit État-tampon, un minuscule allié de la France qui eût été très utile en drainant à notre profit les immenses richesses amifères du Carserwenne. Il manqua de flair politique, d'habileté et surtout de patience. Dès qu'il voulut légiférer, son attelage rua dans les brancards. Le petit peuple Counanien était bien aise d'avoir un conseiller, un ami éclairé, mais les vieux souvenirs de l'esclavage lui rendaient odieuse la pensée d'avoir un maître : chat échaudé craint l'eau froide.

Le protecteur n'insista pas; il plia bagage et se retira dans la banlieue parisienne où les joueurs de quilles, ses compères, prirent l'habitude de l'appeler « Monsieur le Président. »

Voilà une parenthèse un peu longue, un hors-d'œuvre dont je m'excuse; car, en prenant la plume, mon intention n'était point du tout de remémorer l'histoire de Jules Gros, mais de résumer celle d'un personnage beaucoup plus remarquable : Marie Ier, roi des Sédangs. J'y arrive par le chemin des écoliers.

* *

Charles d'Emeran (1) ignora jusqu'à l'âge de quarante-trois ans qu'il recélait en lui Marie Ier. Sous ce Bonaparte, Napoléon mit beaucoup de temps à percer.

Très jeune, il manifesta un goût décidé pour les sports et une antipathie non dissimulée pour les études classiques. Ses inclinations personnelles aussi bien que ses traditions de famille semblaient le pousser vers la carrière militaire. Il s'engagea, à 18 ans, dans les spahis, mais ne s'y distingua par rien de spécial; il fut, comme tant d'autres, bon cavalier, ni plus, ni moins et quand éclata la guerre franco-allemande, il portait modestement les galons de maréchal des logis. Libérable, il prolongea son service et obtint presqu'aussitôt l'épaulette. Fort beau garçon, de haute stature, de bonnes manières, il avait le je ne sais quoi qui séduit : une voix prenante aux inflexions très souples, un don de parole vraiment remarquable. Ces qualités se trouvèrent mises en relief, lorsque le général d'Aurelle de Paladines l'eut attaché à son état-major et elles contribuèrent à le faire nommer lieutenant. Ayant été chargé d'une mission, il en revint avec une balafre au front, un peu de sang au visage, un récit de combat fort dramatique et un sabre qui, néanmoins, paraissait vierge. On ne chercha point midi à quatorze heures et cet épisode douteux lui valut un troisième galon ainsi que le ruban rouge.

La guerre finie, il dut se mettre en quête d'une profession.

Son ruban, son chic, son charme singulier, une absence complète de scrupules, un grand appétit d'argent et de jouissances, un talent d'escrimeur et une adresse à tirer le pistolet très opportuns dans les circonstances délicates, un imperturbable aplomb, tels était ses éléments de succès. L'idée lui vint d'abord de les utiliser dans la politique, mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il ferait mieux de se tourner vers d'autres horizons. Bientôt, il saluait de la main tout ce qui porte un nom à Paris et faisait nombre parmi les gentlemen qui, sans un sou de patrimoine, sans gagne-pain visible, ont leurs poches bourrées de billets de banque, de coupons de loges, de cartes d'entrées et forment cette élite brillante, artificielle que les bons bourgeois regardent avec des yeux ronds. Le problème tient en deux mots : affaires et jeu, ou plutôt en un seul, le dernier, car les affaires dont s'occupent ces messieurs ressortissent au baccara; elles reposent uniquement sur la chance, et quelquefois un imprudent « tirage à cinq » a pour conséquence la correctionnelle. Charles d'Emeran n'attendit point cette éventualité. Une jeune fille délicieuse et très riche s'étant éprise de lui en l'espace de quelques valses, il l'épousa. D'où réouverture de crédit.

Ce crédit servit à monter une banque. Au bout de quelques mois, la banque s'effondra dans des conditions particulièrement fâcheuses, après avoir fait une bouchée de la dot de Mme d'Emeran. Le beau-père paya, sauva son gendre de la prison, mais l'engagea à circuler.

Tombé d'une situation normale, respectable, l'ancien spahi se releva un peu étourdi, un peu endommagé, mais, promptement, il se ressaisit; car, à l'exemple d'Anthée, personnage mythique et symbolique, c'est dans leur échec même que les hommes vraiment imaginatifs savent puiser de nouvelles forces. Charles d'Emeran résolut de se consacrer à l'exotisme et à la colonisation.

Son coup d'essai fut une entreprise ayant pour but de monopoliser l'exploitation d'un vague sultanat : défrichements, assèchements de marais, construction de routes carrossables et de voies ferrées, etc. Des plans, des cartes, des calculs, des actes de concessions revêtus de timbres et de sceaux formaient un dossier affriolant qu'il commentait et magnifiait avec une verve et une éloquence entraînantes : superbe affaire où l'intérêt et le patriotisme trouvaient également leur compte !

Beaucoup de gens la prirent au sérieux, entre

(1) Je modifie son nom véritable qui est encore porté par des hommes vivants.

autres un ingénieur, M. de V... qui venait d'exécuter de grands travaux en Afrique. M. de V... signa un acte d'association et versa des fonds. Charles d'Emeran avait affrété, disait-il, un navire, l'*Anna Julia*, qui n'attendait qu'un signal pour lever l'ancre et transporter, en même temps que des contremaîtres déjà embauchés, un premier stock d'outillage. On convint d'aller directement à Singapour, au-devant de l'*Anna Julia*. Ainsi fut fait. Mais, à Singapour, aucunes nouvelles de l'*Anna Julia*. Quinze jours, trois semaines s'écoulèrent. Afin de tromper l'impatience causée par ce retard, Charles d'Emeran proposa à son associé une chasse à l'éléphant. Il en revint seul : l'infortuné M. de V., moins habile tireur que lui, avait été victime de sa maladresse et s'était laissé surprendre dans la jungle par un éléphant blessé... Quant à l'*Anna Julia*, nul ne la vit jamais paraître.

Je n'ai eu connaissance de cette anecdote que beaucoup plus tard et indirectement; je la donne comme je l'ai reçue.

C'est en Indo-Chine que je rencontrai Charles d'Emeran, sans d'ailleurs avoir avec lui aucun rapport personnel. On y parlait beaucoup d'un voyage forestier qu'il avait fait, au cours duquel il avait trouvé quantité d'arbres à caoutchouc d'essence rare et inventé, pour tirer parti de leur précieuse gomme, un produit inédit, « la caoutchine ». Une société qui se proposait d'exploiter industriellement la « caoutchine » était en voie de formation. Mais, avant de lancer l'affaire, il importait d'obtenir l'appui tant moral que matériel des autorités. Une subvention de quarante mille piastres fut sollicitée. Le gouverneur général et son conseil colonial ne dirent pas non, mais ne jugèrent pas possible de dire oui, sans qu'une Commission *ad hoc* eût constaté le nombre, la grosseur, la richesse des euphorbiacées détentrices de « caoutchine ».

C'était à prendre ou à laisser. Le mieux était de plastronner en réprimant une grimace et en maudissant *in petto* le formalisme administratif.

La délégation monta à cheval; d'Emeran, faisant office de guide, caracolait en tête.

On s'arrêta pour déjeuner, puis on se retira sous une tente pour faire la sieste coloniale. Quand on se remit en selle, on était un peu courbaturé, on avait un peu de migraine, le soleil était dur.

Enfin, la forêt se montra. Bien que le jour commençat à décliner, on distinguait nettement un bouquet d'arbres dont la nuance foncée tranchait avec les autres verdures.

— Ce sont eux, je les reconnais! s'écria d'Emeran.

— Approchons, dit le président de la délégation.

On arriva à la lisière du bois. Aucun sentier; une brousse touffue.

— A quelle distance, vos caoutchoucs? reprit le président.

— A deux kilomètres environ; il va falloir, messieurs, descendre de cheval et marcher avec précaution, car c'est « l'heure du tigre. »

Comme pour souligner cette remarque, on entendit au loin le formidable *Ko-o-hop*! le bâillement du roi de la forêt. Les chevaux s'ébrouèrent, pointèrent des oreilles, frémirent de tous leurs membres, les chiens vinrent se réfugier derrière eux, la queue basse. La forêt se fit solennellement silencieuse.

— Il est tard, prononça quelqu'un; et puisque aussi bien nous voyons les arbres, puisque nous pouvons même les apprécier, ne pensez-vous pas, chers collègues, que notre mission est remplie?

— Vous avez raison, approuva le président, allons-nous-en!

Déjà, on tournait bride, quand un petit vieux répliqua avec aigreur :

— Je proteste absolument. Nous sommes chargés de constater, de toucher, d'inciser, de faire couler de la gomme et nous n'avons accompli aucune de ces choses.

Cet homme représentait l'élément gêneur qui croit « que c'est arrivé ». Mais il était dans l'exercice de son droit. Il descendit de sa monture et, résolument, s'enfonça dans la jungle.

— Que le diable t'emporte! pensèrent ses collègues.

— Puisses-tu te faire manger! grommela d'Emeran.

Le petit vieux ne se fit pas manger et revint une heure après.

— Eh bien?

— Eh bien, mes chers collègues, pas plus de caoutchouc que sur ma main. Ces arbres sont des chênes mouchetés.

— Diable! Mais alors!

L'explorateur s'excusa.

— Je me serai embrouillé dans mes points de repère. Demain matin, je m'y retrouverai.

On dut passer la nuit sous la tente. L'aurore n'en vit sortir que des visages chagrins découragés, boursouflés par les cruelles piqûres des moustiques. La commission longea la forêt. Plusieurs fois, Charles d'Emeran se dressa sur ses étriers, crut reconnaître ses arbres, et puis avoua s'être trompé. Ses souvenirs se faisaient de plus en plus confus.

On marcha un jour, deux jours... Les délégués fourbus, furieux, exaspérés, presque enragés, allaient prononcer des mots capables d'engendrer de graves conséquences. L'explorateur les prévint en donnant tout à coup des symptômes d'un mal terrible. On le ramena comme on put, presque mourant, à Saïgon. Il se remit, néanmoins, au bout de très peu de jours, exprima ses regrets en termes pathétiques,

déclara qu'il renonçait à toute subvention, annonça qu'il repartait seul, à la recherche de ses caoutchoucs, qu'il les retrouverait ou qu'il périrait...

Il partit, en effet, après s'être muni, à tout hasard, d'une pacotille d'explorateur, il partit pour le pays des Moïs qui habitent la région du haut Mékong comprise entre l'Annam, le Laos, la Birmanie et le Siam. Les Moïs sont des montagnards sauvages et ne forment pas une nation, mais un ensemble de tribus — Tchangaï, Giaraï, Banar, Sédangs, Radeh, Halangs etc. — toujours en querelle les unes avec les autres, se razziant, pratiquant leur devise : « Venge-toi, si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain ! », nomades quittant leurs campements au bout de trois ans pour chercher ailleurs des terrains cultivables (car ils ne possèdent point d'animaux de labour), très superstitieuses, ignorant l'écriture, regardant le « Cabaar » ou « papier parlé » comme un objet magique.

Charles d'Emeran allait vers eux sans dessein bien arrêté. Il traversa l'Annam, s'arrêta chez quelques résidents et administrateurs qu'il connaissait, parla d'une mission secrète, prit des airs mystérieux, charma tout le monde et obtint de grandes facilités pour son voyage. En route, comme il se dirigeait vers la province de Binh-Dinh, il rencontra je ne sais où un certain Charlot, ancien matelot, demi-forban, gaillard râblé, vigoureux, énergique, débrouillard, prêt à toutes les besognes. Charlot eut l'intuition qu'il venait de trouver le maître fait pour lui ; d'Emeran comprit qu'il avait rencontré le serviteur créé pour son usage. Tels don Quichotte et Sancho Pança. Tous deux arrivèrent chez les Halangs et virent des gens qui ramassaient sur les bords d'une rivière des pépites d'or, afin de rincer leurs gargoulettes. Moyennant quelques madras, quelques couteaux à treize sous, quelques miroirs grossiers, ils eurent licence de remplir de pépites, leurs poches, leurs fontes et leurs sacs. Mais rien autre chose à faire chez les Halangs, car le chant et le vol des oiseaux ayant été défavorables et les magiciennes ayant déclaré que la présence des étrangers ameuterait les mauvais esprits, attirerait les *deng*, nos conquistadores furent invités à déguerpir.

Charles et Charlot passèrent chez les Sédangs.

Ceux-ci venaient de déclarer la guerre aux Tchangraï et d'éprouver une sérieuse défaite. Charles d'Emeran leur offrit son concours. En un clin d'œil, il eut changé la face des choses, non seulement par son habileté tactique, mais surtout par sa merveilleuse adresse de tireur ; il abattait les chefs ennemis à une distance qu'aucune flèche ne pouvait atteindre et les frappait exactement à l'endroit du corps qu'il avait indiqué d'avance. Cela produisit sur les Tchangraï un effet de terreur folle et sur les Sédangs un effet d'admiration mêlée de crainte religieuse. On regarda Charles d'Emeran comme un personnage d'essence divine envoyé par le ciel avec son serviteur, dieu de second ordre, pour apporter la victoire. Il n'eut pas besoin de se faire proclamer chef : il était plus qu'un chef, plus qu'un roi. Quand il tira de sa poche un *Cabaar* et invita les anciens à y tracer des signes quelconques, ces hommes s'en montrèrent fort honorés.

Le *Cabaar* contenait un texte écrit en petite ronde dont les deux articles suivants résument le sens, de même que le dispositif d'un jugement en résume les motifs :

ARTICLE I. — *La République des Sédangs est [illegible] en monarchie.*

ARTICLE II. — *Charles d'Emeran, ancien officier de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, est proclamé roi des Sédangs sous le nom de Marcel I.*

Faites-moi de bonne politique, disait le baron Louis, et je vous ferai de bonnes finances.

Quand j'aurai de bonnes finances, se dit Charles d'Émeran, je leur ferai de bonne politique.

C'est pourquoi, suivi de Charlot, il quitta les Sédangs, au milieu des ovations, se promettant d'y revenir bientôt. Dans la contrée de Binh-Dinh, il répandit la nouvelle que son séjour au pays des Moïs avait produit des résultats considérables dont la prochaine divulgation serait fort émouvante. Puis il se rendit chez un riche négociant chinois, l'honorable N'go-Kiem-Ky. Cet opulent fils du Ciel examina soigneusement les pépites qu'on lui offrait en gage, les pesa congrûment, et, sous réserve de stipulations léonines, allongea la forte somme. Charlot, promu ministre des Finances, signa le reçu.

En ce jour fut fondé l'Ordre royal de Sainte Marguerite dont N'go-Kiem-Ky eut l'étrenne et dont beaucoup de nos concitoyens, qui ne s'en vantent pas, ont encore, au fond de leur tiroir, les insignes.

Rien ne s'opposait désormais — puisqu'il avait en poche le magique « Sésame, ouvre-toi » — à ce que le roi de Sédangs reparût à Saïgon. Fraîchement accueilli tout d'abord, il le fut mieux, puis très bien aussitôt qu'il eut commandé et payé rubis sur l'ongle de jolies croix au cœur d'émail suspendues à un ruban de moire bleue.

Les demandes de brevets affluèrent et tels qui avaient naguère accablé d'épithètes fort dures l'inventeur de la caoutchine se montrèrent les plus empressés à solliciter du grand maître de l'Ordre de Sainte Marguerite une rosette ou une cravate. J'ai vu cela sans en éprouver d'étonnement, car l'habitude des voyages m'a rendu un peu philosophe.

Cependant, Marie Ier ne voulait pas se contenter

d'être un monarque théorique; il tenait à prendre rang parmi les têtes officiellement couronnées. Il âta le gouverneur général.

— Je vous apporte, lui dit-il, le protectorat d'une riche contrée; je vous donne le moyen d'étendre la zone d'influence française au-delà des frontières de l'Annam; mon pavillon bleu et jaune mêlera toujours fraternellement ses plis à ceux du drapeau tricolore. En échange de ces avantages, je ne vous demande qu'une chose : reconnaissez-moi!

Le gouverneur général, flairant un bluff, craignant la fâcheuse gaffe, ayant peur du ridicule, mais ne pouvant se défendre, néanmoins, d'une certaine séduction, se fit apporter la cuvette de Ponce-Pilate et répondit par des paroles sagement évasives : reconnaître un roi, cela dépassait l'étendue de ses pouvoirs, et le ministère seul...

Charles d'Emeran nolisa un yacht et s'embarqua pour la France avec Charlot.

Pendant qu'il voguait sur la mer azurée, on causa par cablogramme.

— Comment devrons-nous le recevoir? interrogea-t-on de ce côté-ci de l'eau, bien ou mal? avec ou sans égards protocolaires?

— Suivant première hypothèse indiquée; voyez le chapitre : *Personnages illustres*.

Charles d'Emeran fut, en effet, reçu — quelques vieux huissiers et garçons de bureau ne peuvent l'avoir oublié — dans les formes réservées aux « personnages illustres ». Toutes les portes des cabinets ministériels s'ouvrirent devant lui et celle de l'Elysée s'entrebâilla.

Cela suffit pour déterminer, en certains milieux, un mouvement de snobisme et de curiosité; on invita les hommes en frac et des femmes décolletées à « rencontrer Monsieur d'Emeran »; ses voisines de table lui donnaient de discrets « Monseigneur » et dans le brouhaha des départs, au moment du vestiaire, il entendait chuchoter des « Sire » et des « Majesté ».

En d'autres milieux plus lâchés, il prenait carrément l'attitude du souverain voyageant incognito. Il eut bientôt une cour de parasites, de badauds, de demi-castors et d'aigrefins. Tout le monde attaqua avec ensemble et se mit à grignoter vigoureusement la liste civile, — je veux dire ce qui restait du fonds N'go-Kiem-Ky.

Charles d'Emeran, grisé par les effluves d'un encens grossier, ivre d'orgueil, saisi de vertige, entraîné par un tourbillon d'extravagantes ambitions et de vanités folles, sentant se dérober sous ses pieds le terrain, effaré par le besoin désespéré de soutenir son rôle, perdit complètement cette belle maîtrise de soi qui l'avait conduit presque au sommet.

Il se précipita tête baissée dans les pires compromissions, dans les plus vulgaires friponneries, vendant des « Sainte Marguerite » en gros et en détail, vendant aussi des portefeuilles imaginaires, monnayant par bribes son hypothétique territoire.

De « personnage illustre » il passa personnage suspect. Un mandat d'amener fut libellé.

Pour la seconde fois, Mme d'Emeran sortit de l'ombre dans laquelle, fièrement, elle avait caché sa douleur; pour la seconde fois, elle apparut, afin de sauver l'infidèle. Ses démarches, ses supplications obtinrent un sursis de vingt-quatre heures, et le roi des Sédangs eut le temps de franchir la frontière.

Il reprit, sur un cargo boat où il s'engagea en qualité de matelot, le chemin de son royaume. Il n'y arriva point. A Java, il fut piqué par une vipère « fer de lance » dont le poison est foudroyant.

On l'enterra debout, suivant la coutume du pays.

PAUL MARAN.

JEAN-JEAN

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE RURALE (1)

J'aime à marcher, loin des villes, seul, dans la nuit, à la lueur incertaine d'un mince croissant de lune, à l'heure où buissons et rochers s'évanouissent, tandis que, sur la route blanche, leur ombre prend corps comme la forme saisissable dont ils ne seraient eux-mêmes qu'une illusoire émanation; à l'heure où les bruits clairs du jour font place au miaulement plaintif de la chouette et aux murmures, aux souffles inquiétants qui ne disent ni d'où ils viennent ni ce qu'ils sont; à l'heure où les êtres malfaisants, lutins et follets, farfadets et gnomes, ou simples malandrins en quête d'un mauvais coup, sortent du sol ou de leurs repaires, pour courir la campagne, tandis que sommeillent derrière leurs portes verrouillées ceux qui pourraient nous porter secours ou nous réconforter par leur présence.

Les contes à faire peur qui ont bercé notre enfance nous remettent en l'esprit ces troublantes images de loups-garous aux dents aiguës, de sorcières grimaçantes, de brigands embusqués, qui nous laissaient tout tremblants. Mais on a grandi, la raison parle, on se sent un gaillard solide dont l'attaque promet plus de horions que de butin, et de ces terreurs chimériques il reste juste assez pour donner à la scène un charme de plus.

Telles sont les pensées que j'analyse, en foulant

(1) Suite aux études publiées par l'auteur chez Albin Michel sous le titre : *Hal'ucinés*.

l'un pas élastique la route de Morlaix à Saint-Pol de Léon. Novembre qui approche a rafraîchi les nuits d'une belle fin d'automne, et il fait bon hâter le pas pour chasser le petit frisson qui se glisse sous mon léger vêtement de touriste.

J'ai quitté Morlaix à la nuit tombante par la jolie route qui suit la rivière, puis monte en lacets sur le plateau. De la plaine monotone, rien n'est resté en ma mémoire, mais je revois avec plaisir la descente vers Penzée, au milieu des vallons touffus, et les bords sauvages de la rivière vaseuse qui descend de Penzée à la mer.

La route, après avoir suivi la rivière, s'en écarte par un brusque détour et là se découpe en plein ciel une rude silhouette rectiligne. Ah! j'y suis! C'est le viaduc du chemin de fer qui traverse la Penzée et sa vallée profonde, pour monter à Plouénan.

Il est de bon ton, quand on a des prétentions artistiques, de crier bien haut son horreur pour les lignes de chemin de fer et leurs prétendues *œuvres d'art* qui mettent dans l'œuvre de la nature une tache industrielle d'un goût fâcheux!

Je démêle un grain de snobisme dans cette appréciation, que beaucoup répètent, parce qu'elle passe pour la marque d'un esprit délicat. La vulgarité n'étant moins antipathique que la fausse distinction du snob, j'avouerai sans détour que tout autre est mon impression. Un noble pont jeté entre deux rives, un noir tunnel plongeant sous la montagne, et même ces deux minces bandes de fer, courant parallèles jusqu'à l'infini, sans autres limites, de quelque côté qu'on regarde, que cet autre infini, la mer, cela met dans l'esprit une impression de grandeur qui vaut toute autre émotion artistique. Et puis, cela passe sans chercher à se faire voir, sans altérer autour de soi le paysage, sans lui rien prendre, sans le connaître, intrusion brutale moins discrète, à l'inverse de ces odieuses affiches de réclame qui rappellent, là où l'on voudrait l'oublier, ce qu'il y a de plus abject dans les choses humaines, comme une ordure dans un parterre de fleurs.

Durant ces réflexions, mes jambes, activées par l'indignation contre ces *saboteurs* de paysages, m'ont conduit à un petit pont qui enjambe à son embouchure un modeste affluent de la Penzée. Le site est si impressionnant, que je m'arrête, ma colère oubliée, et, sentant un peu la fatigue d'une marche de trois heures, je m'accoude au parapet pour prendre le temps d'admirer en me reposant.

A gauche, du côté opposé à la Penzée, débouche une étroite et sinueuse miniature de vallée, au fond de laquelle un minuscule ruisselet serpente dans un vaste lit de vase. La vase n'a point d'ordinaire une valeur esthétique; mais il en est autrement de celle-ci. Ce n'est point de la boue jetée à la pelle; comme celle de la Penzée, elle a une allure, un dessin personnels; les îlots, les caps, les presqu'îles qu'elle forme, ses voussûres et ses ravinements, la mousse marine qui la revêt par places, racontent l'histoire de sa formation. Elle a un air sinistre, cette vase, on la sent profonde et traîtresse, et des visions d'enlisement soulèvent ma poitrine comme si j'allais manquer d'air.

Mais sur les bords, là où l'afflux d'eau salée n'arrête plus la végétation terrestre, c'est un chaos d'herbes, de roches rongées et d'arbustes, jetés là de façon si imprévue, que nulle esthétique savante ne saurait produire un effet plus saisissant.

Et tout cela, cependant, se résume en une formule simple: la lutte des vivants, pour la place au soleil les uns contre les autres, et de tous ensemble, d'un commun effort, contre la roche inerte qui se défend mal par sa dureté et contre la vase molle qui se défend mieux, parce qu'elle a, elle aussi, une sorte de vie, inférieure et rudimentaire.

En aval, sur la droite, la petite vallée, brusquement élargie, est tout à fait dénudée; plus rien que la roche et la vase et, tout au milieu... Quelle est cette singulière bicoque?

A l'analyser froidement, ce doit être un vieux petit moulin : il est en travers du courant central de la rivière qui se perd sous une arche surbaissée entre ses deux murs latéraux, et je crois bien apercevoir quelque chose comme les palettes disloquées d'une roue noircie de mousse. Mais tout d'abord il évoque l'image d'une tête de vieille sorcière, ridée, ratatinée, décrépite, à demi-cachée sous une capuche noire : la capuche, c'est le toit, informe; la bouche, c'est l'arche basse où disparaît le ruisseau; le nez est cet incompréhensible contrefort en porte-à-faux au dessus de la bouche, et les yeux sont ces deux fenêtres minuscules dont le bord de la capuche cache presque la moitié. Et, justement, un lumignon (quelque méchante chandelle fumeuse à demi-cachée dans l'âtre), éclairant la fenêtre de gauche, donne à cet œil un regard rouge, tandis que l'autre œil reste mort.

Oh! cette masure! Plus je la regarde et plus elle se mue en tête de vieille sorcière. Je vois la peau blafarde et parcheminée, les rides serrées, le nez crochu et, dans la bouche, des chicots noircis... Sûrement la lèvre a bougé... l'œil droit clignote et lance une faible flamme, aussitôt éteinte, et le gauche, plus sanglant, me regarde avec une fixité...

Ah çà! Suis-je fou? Vais-je avoir peur, maintenant, d'un vieux moulin en ruines?

Un pas lourd résonne sur la route : je me dresse

prêt à la défense, mais bientôt m'envahit la honte de ce geste qu'excuse à peine le trouble où m'a jeté cette vision de vieille sorcière.

C'est un pauvre vieux pliant sous le faix d'un grand fagot qu'il traîne plutôt qu'il ne le porte, soutenant le gros bout sur sesé paules, tandis que les branches balayent le sol. Il s'arrête non loin de moi pour se reposer avant d'aborder la longue côte qui monte à Plouénan, et la conversation s'engage.

— Bonsoir, mon brave homme.

— Bonsoir, monsieur.

— Comment s'appelle cet endroit?

— C'est Pont d'Eon.

— Pourquoi d'Eon?

— L'Eon, c'est ce petit bout de rivière qui coule là-dessous.

— Et vous allez loin avec ce fagot?

— Jusqu'à Plouénan seulement, mais j'ai encore toute la côte. Et vous, qu'est-ce que vous faites là à cette heure?

— J'admirais ce drôle de petit moulin qui ressemble à une tête de vieille femme.

— Qui ressemble à?...

Il me dévisage un instant, puis continue: vous êtes pourtant point bu. (Être bu pour avoir trop bu, c'est la locution du pays).

Cette douche me ramène au sentiment de la situation. Il a raison ce vieux bonhomme. N'est-ce pas une sorte de malsaine griserie que cette tournure d'imagination qui nous fait voir des ressemblances entre les objets les plus disparates. Je reprends donc sur un autre thème.

— Et qui habite là dedans?

— C'est la mère Cabioch.

— C'est elle qui dirige le moulin?

— Il y a beau temps que le moulin ne va plus. Elle couche encore là-dedans, mais pour vivre elle est obligée d'aller mendier son pain, depuis ce qui lui est arrivé.

— Ah! Et qu'est-ce qui lui est arrivé?

— Vous êtes donc de loin que vous ne savez pas ça?

— Je suis de Paris.

— Ça a fait assez de bruit à l'époque, et les journaux de Paris en ont parlé; mais il y a bien longtemps. Ça se pourrait bien qu'on commence à l'oublier ou que les jeunes mêmes n'en sachent rien. Quand on est vieux, les choses anciennes vous paraissent bien plus près que quand on est jeune.

— Et cette histoire, dis-je, en lui tendant ma blague ouverte pour bourrer la vieille pipe qu'il venait de tirer de sa poche.

Le vieux était bavard et ne se fit pas prier pour dire tout ce qu'il en savait, détaillant son récit et l'agrémentant de réflexions personnelles.

Il y a une cinquantaine d'années, dit-il, la vieille mère Cabioch était une jolie fille de vingt ans et une des plus riches parmi les gens d'ici; et, ma foi, à cette époque, si elle avait voulu de moi... Mais j'étais trop gueux; elle ne faisait pas plus cas de moi que d'un sabot qui prend l'eau. Elle épousa Yvonic Cabioch qui naviguait au long cours et qui lui apportait, en plus de sa paye, ce moulin. Or, à cette époque, tous les gens des environs y apportaient leur blé et son père le faisait marcher avec beaucoup d'entendement.

Y avait pas deux mois qu'ils étaient ensemble qu'Yvonic partit comme quartier-maître à bord de l'*Espère-en-Dieu* de Tréguier, la laissant enceinte, et quinze jours après (c'est pas de la chance), le père Cabioch mourait la laissant seule à se débrouiller avec le moulin.

Pendant quelque temps, elle eut de ci, de là, quelques lettres d'Yvonic; puis, à partir d'un moment, plus rien. Et plus tard elle apprit que là-bas, du côté de l'Amérique, l'*Espère-en-Dieu* avait dû partir, à une escale, sans qu'il ait reparu à bord, bien qu'on l'ait cherché et attendu aussi longtemps qu'on avait pu. Elle voulut savoir ce qu'il avait pu devenir. Le maire, qui est notre député, s'en mêla, on fit des recherches, mais on ne put rien trouver, si bien qu'après deux ou trois années, la pauvre Jenny se crut veuve et prit le deuil; et elle ne le quitta plus depuis.

Le moulin marcha assez bien pendant quelques années, grâce à un bon valet qu'elle eut la chance de trouver, mais un second fit de mauvais ouvrage, puis vint la concurrence de la minoterie avec des espèces de mécaniques qui font de l'ouvrage trois fois comme une roue de bois. En fin de compte, elle dut fermer son moulin qui lui rapportait plus de soucis que de pièces de vingt sous.

Heureusement qu'elle avait gardé les sacs d'écus de sa dot; et même elle avait achevé de les bien garnir pendant que le moulin la faisait gagner.

Il tira quelques bouffées de sa pipe, paraissant songer, puis reprit :

Elle aurait mieux fait de placer cet argent, mais, nous autres, vous savez, on sait qu'on ne s'y connaît pas, on se méfie toujours : ça nous fait un drôle d'effet d'échanger des beaux écus contre un méchant bout de papier qui ne dit rien; aujourd'hui, c'est un peu changé, mais à cette époque!...

Tout de même, comme il fallait vivre et élever ses enfants, car elle avait eu deux jumeaux, elle songeait à porter son argent à Morlaix, à la banque, pour voir si elle pourrait en tirer un intérêt qui la fît vivoter en travaillant; car elle voyait bien qu'à puiser au tas, même par petites sommes, ça ne l'aurait pas menée loin.

Elle me racontait tout cela, car nous étions devenus bons amis depuis qu'elle était dans le malheur.

Il tira encore quelques longues bouffées comme pour se recueillir, car il en venait à la partie intéressante de son récit, et reprit :

Un soir d'hiver, comme elle était à tricoter auprès d'un petit feu d'ajoncs et de bouses de vache, comme nous faisons par ici, on frappe à la porte; elle ouvre et se trouve en face d'un grand gaillard qui aussitôt la prend dans ses bras et l'embrasse bien fort, en disant : « Eh bien, ma pauvre Jenny, tu ne m'attendais plus, n'est-ce pas? Bien sûr, tu me croyais mort. Ah! il s'en est fallu de peu que tu ne sois veuve, en effet. J'en suis revenu tout de même. Je te raconterai ça. Mais, en attendant, fais-moi à manger : je crève de faim. »

Jenny n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles. Elle restait à le regarder et se méfiait un peu, trouvant que cet homme ressemblait assez bien à son mari, mais pas tout à fait cependant. Elle n'aurait pas pu dire au juste où était la différence, mais ça lui disait comme si c'était pas ça, surtout la voix, à ce qu'elle dit plus tard; mais sur le moment elle ne sut pas le démêler.

Pourtant elle lui fit à dîner et, tout en mangeant, l'homme lui rappela toutes sortes d'histoires d'avant son départ et lui dit tout bas des choses du moment du mariage qu'elle n'avait jamais racontées à personne et que son mari seul pouvait savoir, si bien qu'à la fin, elle se dit que ça devait bien être son Yvonic, et, peu à peu, sa méfiance s'en alla.

Après le dîner, l'homme se fit faire du café, puis la goutte et il se mit à l'embrasser encore, tout le temps, tout en continuant à lui raconter des choses d'avant son départ.

Elle voulut savoir ce qu'il était devenu pendant tout ce temps. « Oh! non, non, qu'il dit, demain je te raconterai tout ça en détail. Ce soir ce serait trop long : allons nous coucher. »

Quoiqu'un peu émue, la pauvre femme n'osa point dire non. Naturellement, elle n'a pas raconté la suite, mais il n'est pas difficile de deviner qu'il en prit tant qu'il en voulut; et je pense bien que, depuis le jour de ses noces, elle n'en avait jamais tant eu, si j'en juge d'après un drôle d'air qu'elle prend en faisant aller sa tête de haut en bas, quand elle en arrive à ce moment de son histoire. Et d'ailleurs, ce ne fut pas pour rien, car neuf mois après, jour pour jour, elle eut un bébé.

Il s'interrompit encore pour dire, comme se parlant à lui-même : faut être canaille tout de même! Puis il lança un jet de salive par-dessus le parapet et reprit :

Le lendemain matin, l'homme, qui parlait maintenant comme un qui a le droit, se fit ouvrir les armoires, donner tous les papiers et prit l'argent sans demander, en disant que c'était fou de laisser ça là sans rien produire et au risque d'être volé, et partit pour Morlaix, pour aller arranger tout ça. Et...

— Et?...

Et elle ne l'a jamais revu.

C'était un gredin qui avait fait connaissance d'Yvonic à Rio de Janeiro pendant une escale de l'Espère-en-Dieu et l'avait décidé à déserter son bord pour courir l'Amérique avec lui, en lui racontant toutes sortes d'histoires, qu'il lui ferait gagner en six mois plus qu'il n'en aurait en dix ans à naviguer. Ils roulèrent dans trente-six endroits par toute l'Amérique, jusqu'à ce qu'un jour Yvonic fut pris de la fièvre jaune et mourut en trois jours. Alors...

— Mais comment sut-on tout cela?

— Ah! voici. Après avoir attendu son prétendu mari pendant deux ou trois jours, la pauvre mère Cabioch vit bien qu'elle avait été filoutée et raconta la chose, à moi d'abord qui étais son plus proche voisin, puis à d'autres. Elle voulait pas qu'on en parle, rapport à ce qu'il avait passé la nuit, mais je ne l'écoutai point. J'allai à Morlaix avertir la police, on mit les gendarmes en campagne : on ne trouva rien dans le pays, mais on put suivre la trace du brigand et on l'arrêta à Lille. Là, le juge, qui était un malin, à ce qu'ont dit les journaux, sut lui tirer les vers du nez et lui fit tout avouer. Il raconta comment il s'était fait expliquer par Yvonic, qui parlait sans méfiance, comme à un ami, toutes les choses dont il s'est servi après pour donner confiance à la femme. Même le juge était persuadé qu'il avait assassiné Yvonic, car enfin, pourquoi qu'il se serait fait raconter tout ça, si ça n'avait pas été pour s'en servir; et puis on trouva dans sa malle un paquet de lettres d'Yvonic à sa femme, qu'il avait gardées pour les lire et y apprendre un tas de choses, et pour empêcher qu'elles n'arrivent, pour qu'on croie bien qu'Yvonic était mort. Bien sûr qu'il a dû le tuer; mais ça, on n'a jamais pu le lui faire avouer.

De même qu'on n'a jamais pu lui faire dire où était parti l'argent. Il avait dû l'enterrer quelque part.

— Et l'homme, le [illegible]

— L'homme était un malin lui aussi. Tandis qu'on le ramenait vers Morlaix, il a trouvé moyen de brûler la politesse aux gendarmes. Et depuis on n'e a jamais entendu parler.

Il fit une pause puis reprit : « Allons, c'est pas tout ça qui me mettra mon [illegible] côte. »

Il se leva et se mit en devoir de le charger, mais je l'arrêtai.

« A mon tour, mon brave. Moi je vais plus loin, jusqu'à Saint-Pol, mais je peux bien vous aider un peu pour vous récompenser de votre belle histoire. »

— Si vous la trouvez belle, vous n'êtes pas difficile, dit-il, tandis que nous nous mettions en route. C'est une vilaine histoire, bien vilaine.

— Vilaine pour la pauvre vieille Cabioch, mais belle pour moi. Et, vous en savez d'autres ?

— Moi, je sais pas d'histoire; je sais un peu ce qui s'est passé dans le pays, parce que je suis vieux et que j'aime bien à causer, quand l'ouvrage ne presse pas trop. Maintenant, si vous voulez appeler ça des histoires, je vous en empêche pas.

— Eh bien oui, des histoires comme celle que vous m'avez dite, des choses vraies et pas ordinaires qui se sont passées dans le pays. En savez-vous d'autres ?

— Si c'est comme ça que vous l'entendez, y a bien encore l'histoire de Jean-Jean.

— Ah ! Et où s'est-elle passée ?

— Toujours à ce satané moulin, qui porte malheur, faut croire. Mais celle-là, y a bien plus longtemps et puis ça n'a jamais été tiré tout à fait au clair. Ce pauvre Jean-Jean, pour moi, j'ai toujours cru qu'il était plutôt cervelle éventée que malicieux.

— Voyons l'histoire de Jean-Jean.

— Oh ! Ce ne sera pas bien long et par avant que nous soyons à Plouénan vous en saurez autant que moi.

L'histoire qu'il me raconta était obscure, en effet, mais j'y sentis des dessous si étranges, que je me proposai de la tirer au clair. Aussi, changeant mes plans, je couchai, cette nuit-là, à l'auberge de Plouénan, et le lendemain et les jours suivants je poursuivis mon enquête auprès des vieilles gens du pays.

J'ai pu sans trop de peine réunir et cordonner les faits qui en sont les éléments matériels; mais il m'a fallu bien des méditations pour deviner ce qui ne fut pas dit, comprendre ce qui semblait inexplicable, retrouver la pensée, revivre la vie du pauvre Jean-Jean.

L'histoire, bien que toute simple, s'accommoderait mal d'une narration des bribes de récits qu'obtint mon enquête. Je la dirai à ma façon, mais saurai-je vous la conter de manière qu'à mon récit vos yeux se mouillent et votre gorge se serre, comme il m'arrive à moi quand je pense à la triste fin du pauvre Jean-Jean ?

*
* *

Son père s'appelait François, sa mère était la Jeannette, et lui, tout naturellement, on l'avait appelé Jean-François. Mais dès qu'il eut atteint l'âge où les enfants commencent à montrer un peu de raison, il en montra si peu, lui, qu'on se demanda s'il n'était pas *innocent*. Les parents n'en voulaient rien croire, mais les voisins ne s'y trompèrent pas et ils l'appelèrent Jean-Jean, pensant exprimer par là leur sentiment de pitié indulgente, mêlée pourtant d'un peu de mépris.

Et ce nom lui resta.

Il n'était pas beau, le pauvre Jean-Jean. Assez chétif, quoique pas mal grand pour son âge, avec ses longs cheveux d'un blond de filasse, son visage couvert de taches de rousseur, son nez toujours enflé ou écorché, sa grande paire d'oreilles détachées de la tête et minces comme des ailes de chauve-souris, son petit pantalon de toile bleue qu'une paire de courtes bretelles remontait au milieu du dos et sa vareuse de futaine faite évidemment d'un vieux jupon à la Jeannette, il était si grotesque que parfois des passants grossiers s'esclaffaient en le voyant. Mais en le regardant de près, il avait un air si honnête, un peu triste et résigné, et deux yeux d'un bleu très pâle, si sincères et si candides, qu'on se sentait plutôt tendance à le plaindre et à l'aimer.

C'était bien sa faute, vraiment, s'il avait ainsi le nez enflé. Au lieu de regarder devant lui, quand il marchait, il avait toujours les yeux en l'air, et s'il se rencontrait sous ses pieds une bûche ou un baquet, voilà Jean-Jean par terre, et son nez payait pour ses yeux. Il se relevait sans pleurer et la Jeannette accourait, lui donnait une bonne tape sur le derrière, en le secouant comme un prunier, pour lui apprendre à mieux marcher, puis l'embrassait pour le consoler.

— Mais quelle idée, aussi, d'avoir toujours le nez en l'air en marchant. Pourquoi ne regardes-tu pas à tes pieds ?

— Je sais pas.

— Pourquoi regardes-tu en l'air ?

— C'est plus joli.

— C'est plus joli ! En voilà une idée. Et c'est plus joli aussi d'avoir tout le temps le nez comme une citrouille ? Tu ne recommenceras plus ?

— Non maman.

Et le lendemain il recommençait.

Sans qu'il s'en rendît bien compte encore (à dix ans on n'analyse guère ses impressions), il aimait regarder les nuages qui passaient dans le ciel, poussés par le vent de terre ou la brise de mer, se demandant d'où ils pouvaient venir, où ils allaient, et leur trouvant des ressemblances curieuses avec des bœufs, des bateaux, des moulins, ou même avec des hommes ou des femmes qui avaient l'air tantôt bons, tantôt effrayants.

Il était trop peu dégourdi pour qu'on songeât à l'envoyer à l'école, et c'est bien juste si, après un semblant de catéchisme, on put lui faire faire sa première communion. D'ailleurs, à cette époque ancienne, on n'envoyait guère à l'école les enfants qui demeuraient un peu loin du village. Pour l'occuper, la mère Jeannette lui avait donné à garder ses oies, dont elle avait trois seulement. Et c'était bien assez pour lui, car bien qu'il sût les compter, il lui arrivait souvent de n'en ramener que deux sans s'en être aperçu. Et tandis qu'on l'accueillait avec des bourrades, la manquante arrivait de son pas tranquille, plus avisée que celui qui avait charge de la garder.

— C'est plutôt elle qui devrait te conduire, criait la Jeannette, car elle a plus de bon sens que toi.

Pendant plusieurs années, la vie s'écoula au moulin de Pont d'Eon, monotone et tranquille, sans qu'il advînt à Jean-Jean rien qui soit digne d'être rapporté. Le père François et la Jeannette faisaient marcher le moulin et cultivaient quelques lopins de terre qu'ils avaient aux environs. Même ils avaient dû prendre un garçon et une servante, car le moulin marchait bien à cette époque et leur donnait plus à faire qu'ils n'auraient pu à eux deux, vu leur âge, qui commençait à leur alourdir les reins.

Le garçon, Guillaume (1) était un fort gaillard, épais et grossier, mais solide à l'ouvrage et de bonne volonté; et le père François ne lui en demandait pas davantage. La servante, Soizic (c'est Françoise en Breton) faisait bien la paire avec son compagnon : plus jeune, fraîche et rose quoique très brune, avec des yeux superbes, mais rude, les épaules épaisses, et les reins carrés, si bien que, si elle avait lutté avec Guillaume, il n'est pas bien sûr que celui-ci en serait venu à bout. Inutile de dire que le garçon courtisait la fille, qui le rembarrait, plutôt pour la forme que dans le fond. C'était d'ailleurs pour le bon motif. Sans surveillance, pouvant se rencontrer à toute heure et en tous lieux, il leur eût été facile de mal faire. Mais à cette époque et dans ces campagnes éloignées des villes, la vertu des filles était plus solide. On n'entendait point parler de filles-mères et de bâtards. En vérité, entre eux il ne se passait rien, et leurs sentiments s'exprimaient surtout par des bourrades échangées avec grands éclats de rire, qui eussent défoncé la poitrine d'un gringalet comme Jean-Jean.

Celui-ci continuait de garder les oies et on l'occupait aussi à quelques menus travaux qui n'exigeaient ni grande force ni beaucoup de connaissance. Ce n'est pas qu'il ne comprît très bien ce qu'on lui disait, et même, bien des fois, il faisait preuve d'un esprit plus délié que Guillaume; mais il était si distrait, si peu attentif à sa besogne, qu'il la faisait toujours en dépit du bon sens. Combien de fois lui était-il arrivé de transvaser de la farine dans le sac au son, ou de mélanger le blé de deux clients, tandis que son regard, perdu dans les solives du toit, suivait les manœuvres d'une araignée réparant sa toile!

*
* *

Cependant, les années venaient, Jean-Jean avait maintenant bien près de seize ans, et cet âge n'arrive point, chez les jeunes garçons, sans qu'il se passe en eux quelque chose qui les rend sensibles à ce qui ne les intéressait pas auparavant.

Jean-Jean, qui toujours avait les yeux dans les nuages, se trouva les abaisser plus souvent que de raison sur la ronde poitrine et les fortes hanches de Soizic; et quand celle-ci se baissait pour quelque ouvrage, volontiers son regard remontait sous la jupe courte aussi haut que la jambe voulait se laisser voir. Et la nuit, quand il rêvait, ce qui était pour lui l'habitude, il ne revoyait plus seulement, comme autrefois, les châteaux, les géants, les bateaux étranges et les animaux fantastiques qu'il avait vus dans les nuages; il s'y mêlait maintenant des apparitions de Soizic, et parfois dans des situations telles, qu'il se réveillait oppressé et comme honteux.

S'il avait connu son sentiment, il serait rentré sous terre plutôt que d'oser en parler; mais il ne le connaissait pas et ce furent les autres qui le lui apprirent en le plaisantant.

La première fois, ce fut à table, car tous prenaient ensemble leurs repas. La Jeannette lui dit brusquement :

— Ah çà, qu'est-ce que tu as, Jean-Jean, à regarder Soizic, comme si c'était la Sainte-Vierge. Je pense bien que tu ne te mets pas des idées dans la cervelle. Mange ta soupe, mon garçon, tu la laisses froidir.

Guillaume et Soizic partirent d'un gros éclat de rire en se tenant les côtes; le père François pinça amicalement l'oreille de son fils en disant :

— Eh! que voulez-vous? Il a beau être un peu innocent, ça pousse, ça pousse.

Jean-Jean regarda d'un air un peu hébété, puis rougit, et sans mot dire, reprit son écuelle.

A suivre. [illegible]

(1) [illegible]

LES FEMMES ROMAINES ET LA POLITIQUE

Au cours de sa campagne électorale, le candidat romain ne se contentait point de solliciter la bienveillance du peuple et de rechercher le concours de protecteurs influents. Il savait que la politique ne se faisait pas exclusivement au forum, ni dans le tumulte des assemblées; aussi, s'efforçait-il de faire jouer en sa faveur l'action discrète et tenace des romaines ; il cherchait, par sa réputation, par sa fortune ou par ses attraits, à les intéresser, à les gagner à sa cause, et, pour obtenir ceux des hommes, s'assurait le suffrage des femmes.

Cet appui, le plus puissant, le moins combattu, car il était ignoré, demeurait un privilège. Tous les candidats le recherchaient, mais tous n'y pouvaient prétendre. Le prestige des talents, de la richesse, du rang, un renom d'élégance, de générosité, de bravoure, en étaient le prétexte ou la cause. Celui qui l'avait décidé en sa faveur y voyait un présage de victoire. De fait, objet de toutes les conversations, il sentait se déterminer autour de lui un mouvement confus, lent, irrésistible, dont l'origine restait secrète. Averti de toutes les manœuvres, il pouvait les contrarier à temps, les devancer, y répondre. Il savait que cette influence ne pouvait être entravée que par une influence opposée de même nature ; pour ne pas lui donner prise et conserver son crédit, il devait s'efforcer de ne pas déplaire, et surtout éviter d'être trahi.

De leur côté, les dames romaines portaient un intérêt fervent aux choses de la politique. Elles ne concurent jamais l'inharmonieux dessein de réclamer des droits et de descendre au Forum. Ce n'était pas, suivant le mot de Sénèque, (1) par les discours, les salutations, les manifestations extérieures qu'elles agissaient. Elles s'en seraient senties diminuées. C'est de la maison qu'elles prenaient part aux luttes électorales, chacune suivant son naturel et ses goûts.

Souvent, elles trouvent dans les liens de parenté, qui les rattachent au candidat, une raison de le soutenir. Celle-ci travaille pour un fils, celle-là pour un neveu, cette autre pour un époux. Tite Live (2) nous cite l'exemple tragique d'une Quarta Hostilia, femme de Caius Calpurnius Pison, qui n'hésite pas à empoisonner son mari, pour favoriser l'élection de Quintus Fulvius Flaccus son fils du premier lit. Sénèque nous parle de ces mères, qui, puisque l'accès des honneurs leur est interdit, se font candidates à travers leurs fils, briguent pour eux « s'accaparent et épuisent pour l'ambition leur patrimoine » (1). Mais, si certaines femmes poussent à l'excès le zèle de la propagande (2), d'autres savent apporter dans leur action plus de tact et de mesure, et le même Sénèque (3) nous trace l'éloge touchant et délicat de sa tante, femme douce, grave, presque timide, qui, pour lui, mit en œuvre son influence avec tant de dignité qu'il dut la questure à son crédit.

Plus souvent encore, des liens qui, pour n'être pas des liens de parenté, n'en sont pas moins étroits, déterminent les femmes à l'initiative. On ne saura jamais de combien de services leur fut redevable César.

Il est certain qu'il fit tout pour les gagner, et qu'il y parvint. Ce Romain au pâle visage qu'éclairaient des yeux noirs et vifs, au corps maigre et délicat, que Suétone nous montre soucieux de cacher sa calvitie, et portant un laticlave bordé de franges jusqu'aux mains, et sur lequel il nouait trop lâchement une ample ceinture, eut le don d'émouvoir singulièrement ses contemporaines. Certes, l'ambition ne fut pas seule à déterminer ses nombreuses liaisons, mais assurément elle y trouva son compte. Il est difficile d'attribuer au seul caprice sa persistance d'ailleurs heureuse, à poursuivre des femmes du plus haut rang, une Posthumia, femme de Servius Sulpicius, une Lollia, femme d'Aulus Gabinius, une Tertullia, femme de Marcus Crassus, une Mucia, femme de Pompée (4). On ne peut oublier surtout que celle qu'il semble avoir entre toutes aimée, à ses débuts, la jeune, spirituelle et intelligente Servilia, la mère de Brutus, à qui il offrait une fois une perle qui lui coûtait 6 millions de sesterces (5), avait fait de sa maison un centre d'opposition au parti conservateur, groupé autour d'elle toute la jeunesse, et que, d'un mot tombé de ses gracieuses lèvres, elle pouvait faire ou défaire un consul.

Il y a enfin des femmes qui s'occupent de politique sans être apparemment conduites par d'autres motifs que le plaisir ou l'intérêt qu'elles y trouvent. Les graffites de Pompéi nous en donnent encore plus nettement le témoignage (6). Là, nous voyons les dames prendre ouvertement parti, patronner un

1 Sen. Consol. ad Helv. XVII. *Nec sententiam aut clamare ad [illegible]*

2 Liv. Xl. [illegible] C. Calpurnius Piso cos. 180 a. c.

1 Sen. Consol. ad Helv. XIV. *[illegible] nomen [illegible] per [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] exhaurientes et capiens.*

2 *Id. ibid.* XVII. *In [illegible] [illegible] [illegible]*

3 *Id. ibid.* XVII. *Nobil... mores [illegible] tenuit, quamvis [illegible] nec ambitiosa [illegible] dit [illegible] quaesturam meo [illegible] [illegible] [illegible]*

4 Suet. Caes. [illegible] et Plutarch. v. Caes. *pass.*

5 1 228 000 francs environ.

6 Willems. *Les Élections municipales à Pompéi. pass.*

candidat avec insistance, faire son éloge, se cotiser pour louer sur le mur d'une boutique une place où graver ses louanges (1). Fortunata, Successa, Helpis-Afra, Statia et Petronia, pour n'en citer que quelques-unes (2), n'appartenaient pas à des familles de rang, nous en croyons M. Willems : leur nom même trahit une origine servile. La plupart étaient des hôtelières (3), d'autres tenaient des cabarets au coin des rues (4). Que faisaient-elles, en plaidant la cause de Casellius ou Vattia, à flatter leur clientèle ou à l'accroître? Faut-il conclure d'une inscription (5) que leurs clients devenaient propagandistes, et que Pompéi connut aussi dans les batailles municipales la lutte des cabarets rivaux? Ce qu'on peut affirmer, c'est que la situation de ces dames donnait à leur recommandation un poids particulier. Certaines pouvaient même se permettre de parler au nom de la divinité protectrice de Pompéi (6) : c'est là sans doute ce que M. Willems appelle : faire agir Vénus « par personne interposée » (7).

A côté des précédentes, plusieurs inscriptions nous montrent l'épouse s'unissant à son mari pour présenter un candidat : Rufinus et Parthope (8), Nymphodotus et Caprasia (9), Hilarion et sa femme (10), une autre nous offre « Recepta, *nec sine Thalamo* » (11): Recepta et Thalamus, son mari, traduit M. Willems. Cette explication est évidemment la plus convenable.

Remarquons enfin que, dans l'ardeur de leur propagande, les femmes se permettaient même de rompre avec la tradition et de modifier les formules consacrées. Pour marquer leur attachement au candidat qu'elles protègent et mieux appeler sur lui le succès, elles ne se contentent plus comme [illegible]

(1) [illegible] candidats. Willems, *op. cit.*, p. 14.

M. CASELLIUM [illegible]
STATIA-E-PETRONIA [illegible]
FACIUNT CIVES IN COLONIA IN PERPETUO
C. I., IV, n° 3294.

(2) [illegible]

(3) [illegible] p. 14.

(4) [illegible] *Iconiti Dec.* p. 56.

[illegible] IV [illegible]

[illegible] soit pas parvenue entière :

VENUS
CASELLIUM AED
[illegible] IV [illegible]

[illegible] p. 56.

(8) [illegible]

(9) C. I., IV, n° 207.

(10) [illegible] C. I., IV [illegible] un rural.

(11) C. I., IV, n° 158.

hommes, de demander, elles désirent, elles élisent (1).

*
* *

Mais il en est pour les femmes de la politique comme des opinions ou des sentiments. Elles ne résistent pas à l'attrait des situations difficiles où leur imagination peut se donner libre cours, et si elles se plaisent aux élections, régal ordinaire de cette politique, elles se passionnent pour les complots qui en sont le roman. Ennemies naturelles de ce qui est et de ce qui dure, elles aiment évoluer dans la trame délicate et mystérieuse des conjurations, où elles peuvent tout à la fois satisfaire leur besoin d'intrigue et leur goût du changement. Rien ne les séduit davantage que de mettre au service d'un coup d'État leur habileté perfide et patiente, et d'éprouver, avec l'orgueil d'y avoir participé, comme un frisson de danger couru.

Aussi, s'il est à Rome une crise politique où se soit mieux révélée l'influence ingénieuse des femmes, où cette influence ait été mieux comprise et mieux employée par ceux qu'elle secondait dans la brigue, c'est à l'époque troublée des conspirations de Catilina (2).

Ce grand aventurier à qui seul le succès manqua pour devenir un grand homme, emporté par sa nature violente, servit par des crimes une ambition qu'eussent pu légitimer ses talents. Pour parvenir au consulat qui fuyait devant lui, pour accroître chaque jour le nombre des conjurés, tous les moyens étaient bons. Ceux qu'il ne pouvait convaincre par les prodigalités et les promesses, il se les attachait en flattant leurs vices. Ses agents, retenus à lui par la crainte de la justice et l'appât du gain, lui achetaient à prix d'or des serviteurs; mais les femmes conquises à sa cause par [illegible] ses profusions, l'attrait ou le besoin d'un rôle politique, lui gagnaient des partisans. Toutes se déclaraient en effet pour lui, elles répétaient « qu'on ne pouvait sans une injustice extrême, refuser la récompense de ses travaux dans la guerre et dans la paix à un Patricien de la première naissance : si la douceur de leurs suffrages et de leurs voix trouvaient encore de la résistance dans les esprits qu'elles voulaient persuader, elles faisaient parler au cœur de ces opiniâ-

(1) [illegible]

(2) [illegible]

Iphigenia .. facit. C. I., IV, 475. [illegible] *Bull.*, 125, dans la [illegible] le nom :

CLAUDE
[illegible] ANTHELL [illegible]

[illegible] *Catil.* [illegible]

tres toute l'éloquence de leur beauté ; la persuasion passait avec le plaisir, du cœur à l'esprit. Rome entière nommait Catilina Consul. » (1)

D'ailleurs, celui-ci ne s'était pas contenté de laisser ce courant de faveur le pousser à la dérive ; il s'en était rendu maître, et l'avait, pour ainsi dire, canalisé. Il réunissait chez lui, « les beautés, les femmes à la mode, celles qui jouaient l'esprit et le sentiment, celles enfin à qui l'âge ne laissait plus de ressources que dans la qualité d'intrigantes » (2). C'était à la belle Orestilla, son épouse, qu'était confié le soin de recruter et de diriger les comités féminins. Habile, souple, audacieuse, elle savait les femmes plus difficiles à satisfaire et à retenir que les hommes, aussi leur offrait-elle dans sa maison complaisante, tout le luxe et tous les plaisirs qui pouvaient flatter la vanité de leur sexe. Avec elles, la jeunesse dissolue de Rome était conviée dans cette demeure « asile de ce libertinage ouvert qu'on embellit dans tous les siècles du nom de liberté » (3). Aux unes et aux autres, elle dispensait les prodigalités de son mari ou facilitait des aventures. C'est là, parmi bien d'autres, que régnaient Sempronie (4), « la grâce de son siècle », et Fulvia qui devait plus tard trahir — car, s'il est du naturel des femmes de participer aux complots, il est de leur destin de les faire souvent échouer.

Ainsi, toutes ces femmes, attachées à Catilina par élégance ou par intérêt, conspiraient secrètement au succès de ses desseins, ressorts d'autant plus puissants qu'ils demeuraient inconnus. Lui, se promettait, par leur secours, d'engager dans son parti, leurs amis, leurs familles, leurs amants, de soulever les esclaves et de déterminer la Révolution. « Que pouvait, dit le vieil et charmant auteur de l'histoire de Catilina, que pouvait la force de l'Orateur (5) contre celle de leur séduction? Le cœur persuadé ne laissait seulement pas au jugement la liberté de la réflexion. On croyait ce que l'on aimait ; dans ce siècle comme dans le nôtre, on aimait ce qui plaisait ; et ce qui plaisait décidait dès lors du mérite, de la vertu et de la réputation. Qu'on pénètre le secret des fastes des Nations, l'histoire des vertus mêmes des hommes n'est souvent que l'empire de l'amour et de la beauté » (6). Et certes, sans la trahison de Fulvia, Cicéron n'eût jamais été élevé au rang de père de la Patrie, et Rome eût couronné de la dignité consulaire l'entreprise de Catilina.

GEORGES CHAGNEL.

1. *Histoire de Catilina*, liv. II, p. 131 et 132. Amsterdam, 1749.
2. *Ibid.*, p. 101.
3. *Ibid.*, p. 103.
4. Salluste, *Catil.*, cap. XV.
5. Cicéron.
6. *Histoire de Catilina*, liv. III, p. 225 et 226.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Esthéticiens et Artistes.

GABRIEL SÉAILLES. *Eug. Carrière* (Colin.

AUGUSTE RODIN. *L'Art.* Entretiens réunis par PAUL GSELL (B. Grasset.)

Paul Huet (1803-1869), d'après ses notes, sa correspondance, ses contemporains, documents recueillis par son fils RENÉ-PAUL HUET. Préface de *G. Lafenestre.* (Laurens.)

Puvis de Chavannes : 48 planches hors texte, notices par J. LARAN, étude biographique et critique par ANDRÉ MICHEL. (La Renaissance du Livre.)

Courbet : 48 planches hors texte, notices par J. LARAN, étude biographique et critique par LÉONCE BÉNÉDITE. (La Renaissance du Livre.)

A. BOPPE. *Les peintres du Bosphore au XVIIIe siècle.* Hachette.)

M. Gabriel Séailles est sans doute le plus séduisant de nos esthéticiens ; il excelle aux subtiles analyses ; qu'il disserte de l'art, discute les théories qu'en firent les philosophes, ou transpose et éclaire les révélations fragmentaires, les intuitions profondes des maîtres peintres ou sculpteurs pour en légitimer les termes souvent imprécis, et en démontrer la fécondité, il nous retient, nous persuade et nous charme. Un tel don de persuasion est infiniment rare ; Gabriel Séailles est un théoricien caressant ; nulle violence ; son argumentation s'empare de nous tout doucement, à la façon d'une onde lumineuse qui gagne lentement les recoins obscurs de notre esprit, et grandit en intensité, dissipant toutes les ombres, franchissant toutes barrières, anéantissant, sous l'effort d'une pressante obstination, toutes les résistances ; on ne se défend guère contre cette insinuante lumière, qui ne choque ni ne blesse, mais en vérité caresse, enveloppe, rayonne, anime d'une vibration contagieuse tout ce qu'elle touche, triomphe par la séduction d'une vivante harmonie... Il y a une éloquence philosophique, fort éloignée de la grossière rhétorique, et dont les Grecs donnèrent de parfaits modèles : jeu subtil et magnifique des idées, courtoises, désintéressées, brillantes des grâces platoniciennes... Gabriel Séailles en est parmi nous le représentant le plus autorisé, le plus délicatement habile, le plus assuré de plaire.

Qu'un tel art s'exerce en Sorbonne, vous comprendrez le prestige de ce maître parmi la jeunesse : son prestige fut grand dès le début ; dès son premier contact avec un jeune auditoire, Gabriel Séailles eut des disciples au sens antique et très noble du mot ; ce sens implique, n'est-il pas vrai, une adhésion affectueuse, une déférence active, un hommage

spontané non point seulement aux idées, à la méthode, mais à l'homme; cet enthousiasme répond à une prédication spirituelle; il faut y voir la contrepartie d'un apostolat efficace; on eût dit par moments que Gabriel Séailles était le chef de croisades passionnées et presque le directeur de conscience des meilleurs parmi l'élite de la jeunesse studieuse.

Observez ici le rôle de la personnalité, la puissance d'un art en quelque sorte inné, tant il demeure inséparable d'une impérieuse vocation, mais cultivé, affiné par toute une vie de méditations érudites, et la fréquentation des penseurs de tous les temps..... Car, si attrayants qu'ils soient en leur parfaite et hautaine élégance, si prestigieux qu'ils apparaissent à la jeunesse éprise d'abstractions, amoureuse de logique, et si prompte à confondre syllogisme et vérité, le jeu des idées pures, le criticisme universel, l'intellectualisme rebuteraient à la longue de juvéniles adeptes; comment ne redouteraient-ils point en effet l'influence dessséchante d'une telle culture et peut-être, car ils vont à l'extrême, les périls d'une dissolvante sophistique? Mais Gabriel Séailles est là; son caractère et son talent complètent heureusement sa méthode; magicien de l'abstrait, son discours se colore d'images et de poétiques métaphores; on écoute un philosophe, mais c'est un homme que l'on affectionne, un homme vibrant devant la beauté, troublé par la souffrance, ému, émouvant, et dont la sympathie offerte, la bonté chaleureuse, la sensibilité en éveil accompagnent et parfois démentent ou dépassent la froide logique.

Par là s'explique, j'imagine, l'aventure singulière de ce professeur si séduisant, de ce confesseur de la jeunesse, de ce créateur d'atmosphères spirituelles, homogènes et éphémères; car sa sollicitude couva les plus étonnantes divergences d'opinions : à peine évadés de son cercle ou de son groupe, ses disciples se séparent; quelques années écoulées, ils sont adversaires, parfois ennemis résolus : si la fécondité d'un enseignement se mesure à l'abondance des contrastes, à la violence des oppositions qu'il prépare, aucun ne dépassa de notre temps celui de Gabriel Séailles; et peut-être une certaine curiosité du mouvement social, une tournure d'esprit essentiellement politique, un sens particulier de la vie publique et de la responsabilité du citoyen caractérisent-ils la plupart de ceux qui vécurent près de sa pensée; mais du conservatisme à la violence, quelle n'est point la contradictoire diversité de leurs programmes! Ils subirent en commun, et recherchèrent l'influence personnelle du maître; ils aimèrent la tiède hospitalité d'une chapelle où nulle doctrine ne leur fut imposée, toutes étant tour à tour combattues et prêchées; ils apprirent la dialectique... Ils ne sauraient plus aujourd'hui se revendiquer de leur ancien maître sans nous donner à croire qu'il fut le plus surprenant professeur d'anarchie.

N'allons point là-dessus dresser un acte d'accusation imbécile contre ce délicieux, ce vivant et mobile esprit, hostile à tous les dogmatismes; sa gloire est assez belle, s'il fut, dans le domaine de la spéculation, un éveilleur de personnalités, l'un de nos plus actifs excitateurs d'énergie.

* *

Voyons-le plutôt à l'œuvre, assistons à l'un de ses cours, lisons ce livre qu'il consacre à la mémoire de son glorieux ami, le peintre Carrière.

Qu'il est donc ici à son avantage! quelle aisance! quelle force souple! l'harmonieuse lumière, limpide, douce, qui s'empare du modèle, et le traverse jusqu'à l'âme, vous capte, vous retient dans une sphère de clartés où il semble que les esprits communiquent naturellement et sans effort! Gabriel Séailles s'est donné tout entier à son œuvre; son amitié seconde sa coutumière pénétration; il possède l'art des « biographies psychologiques », si favorable à l'étude d'un Renan; il écrivit celle-ci avec amour, avec piété; une mélancolie ardente s'insinue parmi ses clairvoyantes argumentations; Gabriel Séailles s'est mis tout entier dans ce livre, avec sa science de l'art, son talent et son deuil. Nul peintre ne souhaiterait un monument plus propre à perpétuer l'exact souvenir de sa physionomie, la compréhension intelligente et complète de son œuvre.

L'homme et l'œuvre, Gabriel Séailles ne les sépare point en effet; ce psychologue sait trop que le secret de nos richesses est en nous : Eugène Carrière lui-même n'en doutait point, de qui la vie tout entière fut hantée par la passion de se découvrir soi-même; ce peintre déclare : « il vaudrait mieux brûler tous les musées et les bibliothèques du monde, s'ils devaient nous faire croire que c'est le moyen d'exprimer les sentiments qui est le but de la vie, et non les sentiments mêmes. » Les sentiments, la vie profondément sentie et méditée, qu'importent auprès de cela les habiletés, les procédés industrieux, l'insincère et inexpressif « métier » de tant de peintres... et de littérateurs! Il n'est en art qu'une force créatrice; le commentaire de Gabriel Séailles s'ajuste ici à la pensée de Carrière pour nous en mieux révéler la portée : « les formes passent, les modes d'expression changent, les styles se transforment, l'âme humaine reste la force créatrice et permanente qui, selon la même logique et la même loi de beauté, construit les corps variés où son émotion s'incarne. Que le contact des chefs d'œuvre, comme le contact de la nature, éveille en nous le génie spontané qui fait les œuvres vives! Ne laissons

pas se flétrir les racines cachées qui sur l'arbre de vie font s'épanouir la fleur de l'art. » L'âme humaine est en art la seule force créatrice, elle seule dépasse les apparences et rejoint la souffrance et la pensée par delà les lignes et les couleurs. Dès lors l'éducation de l'artiste « n'est pas l'apprentissage d'une technique spéciale, elle intéresse tout l'homme: loin de détacher du sentiment l'expression, elle est un effort pour assurer leur intime pénétration... » Vérités générales, principes absolus, que confirment toutes les grandes œuvres de l'art; vérités et principes qu'un Eugène Carrière ne se lasse pas de proclamer, et que toute son activité illustre avec une sorte d'emportement.

Quel artiste fut en effet plus que lui une âme vouée au perfectionnement de sa vie spirituelle, indifférente au succès, aux vanités, à tout ce qui ne favorisait point son ascension douloureuse, incessante, obstinée, vers la secrète vérité? Quel artiste conçut et réalisa une œuvre d'une plus grave et plus émouvante spiritualité? en ce vaste poème de l'enfance et de la maternité où il s'acharna avec une si triomphante vigueur, ses premières figures montrent un fin coloris, toute une discrète parure où se réjouissent les yeux les plus distraits; celles qui vinrent ensuite dédaignent ces superfluités, cette sorte d'écran où trop de regards s'arrêtent; les dernières témoignent d'un ascétisme qui a découvert enfin l'absolu; et l'on a pu dire que, dans ces compositions, brûlent toutes pures les flammes de l'esprit... Le peintre n'a rien abdiqué de son art en réalisant ce miracle d'expression; sa notation des dégradations de la lumière est d'un coloriste prodigieusement subtil; sa technique... demandez-en à Gabriel Séailles la théorie. Retenez toutefois que cette théorie est inséparable de la biographie d'Eugène Carrière, qu'elle naît d'une patiente expérience, et grandit avec la leçon de la joie et de la douleur, qu'il ne faut donc point extraire de ce récit cette analyse; n'allez point sans quelque précaution disjoindre les fragments d'une psychologie du génie habilement assemblés.

L'enseignement d'une telle vie est un des plus hauts que l'on puisse proposer à notre temps : la jeunesse pauvre, les luttes, l'ardent courage de Eugène Carrière, sa noble ambition, son culte de la vraie noblesse, sa mort héroïque, quel exemple, digne des plus grands hommes du passé, quel évangile d'exaltation et d'espoir! Peut-on s'étonner que ce grand artiste, qui fut si complètement un homme, ait rencontré de son vivant des amitiés ferventes? Sa mort ne les a point désunies. Les *Amis de Carrière* communient dans la dévotieuse méditation de sa mémoire et prolongent parmi nous l'écho de sa pensée; outre son œuvre peinte, ils recommandent à notre admiration les *Ecrits et Lettres choisies* [1], et ce livre de Charles Morice, [2] où l'on croit surprendre comme les aveux d'un autre Carrière, tant l'auteur, si proche du maître par toutes ses sympathies, achève, traduit et développe heureusement les plus précieuses confidences; livre de poète, œuvre de fraternelle exégèse, d'une exégèse infiniment précise et sûre, qu'illumine et échauffe une frémissante intuition: et si quelqu'un hésitait sur le rang qu'il convient d'attribuer au peintre Eugène Carrière dans la hiérarchie des esprits, je l'inviterais à relire, entre autres, cette page de Charles Morice :

> Surtout dans les dernières années, il évoquait invinciblement les plus augustes, les plus redoutables ressemblances, et j'ai ouï, de son vivant, [illegible] à propos de lui le nom de Beethoven. Je crois bien, en effet, que le musicien et le peintre étaient frères par l'ardeur de la tendresse comme dans la puissance de la création. Cette fraternité mystérieuse, lisible pour certains à l'évidence dans la stature et l'allure, dans la construction des traits de Carrière, est d'essence, indémontrable, je sais bien; pourtant, on ne saurait rien objecter contre l'intuitive certitude que j'ai, maintenant, d'avoir connu Beethoven, et contre ce fait fortement significatif que, pour peindre Carrière aux amis futurs de son génie, s'ils sont curieux de connaître sa personne physique, mon moyen le plus sûr sera de susciter devant leurs yeux Beethoven, — en ajoutant avec toutes les différences qui devaient, pour leur gloire à tous deux, séparer, si personnels l'un et l'autre, les représentants du même type.....

A les bien lire, les *Entretiens* de Rodin sur l'Art confirment avec éclat quelques-unes des idées les plus chères à Eugène Carrière : les peintres et les sculpteurs vraiment dignes d'être ainsi dénommés sont les moins matérialistes des hommes, entendez les plus défiants de l'apparence, les moins capables de se prosterner devant un spectacle dont la beauté serait dénuée de signification... ou plutôt ils ne conçoivent point une beauté inexpressive, et qui ne serait point le signe ou le symbole d'une harmonie cachée, inaccessible aux sens; les sens ne sont que des intermédiaires imparfaits et capricieux; le beau est un concept intellectuel; il ne se réalise que par une opération psychique : nulle beauté n'existe qui d'abord ne se révèle à l'âme; l'art n'est en conséquence qu'une traduction, l'illustration de l'indicible; les représentations du corps humain ne seront belles que si elles palpitent de la vie de l'âme; les paysages, les objets inanimés retenaient à l'égal des visages la méditation de Eugène Carrière; des uns et des autres les lignes

1. EUGÈNE CARRIÈRE. *Ecrits et Lettres choisies*. — Mercure.
2. CHARLES MORICE. *Eugène Carrière*. — Mercure. 1906.

lui apparaissaient d'une beauté parlante; il les comparait sans cesse. Ainsi fait Auguste Rodin, aux yeux de qui le corps de ses modèles résume le monde des formes terrestres. Et c'est Auguste Rodin qui déclare, mais Eugène Carrière l'en eût chaleureusement approuvé : « l'art indique aux hommes leur raison d'être. Il leur révèle le sens de la vie, il les éclaire sur leur destinée, et par conséquent les oriente dans l'existence. » Ne vous hâtez pas de condamner une telle prétention : Gabriel Séailles écrit à propos de Eugène Carrière, — mais elles s'appliqueraient aussi justement, il me semble, à Rodin — ces lignes qui vous détermineront à plus de prudence :

Son art n'est pas seulement son métier, il est sa science et sa morale, sa philosophie et sa religion; il est le principe de son accord avec lui-même, de sa sympathie avec les autres hommes, de sa communion avec l'esprit universel, dont l'action partout présente le rassure sur la valeur de son propre effort. A ceux qui seraient tentés de juger ce point de vue bien étroit, bien naïve cette prétention de trouver dans un art tous les éléments d'une vie pleinement humaine, je puis affirmer que cette illusion, si elle n'est plus de notre temps, a été celle des Léonard de Vinci, des Michel-Ange et des Albert Dürer.

Admettons qu'une telle attitude soit naturelle aux grands artistes; n'allons point leur reprocher une erreur ou une illusion que leurs œuvres rachètent magnifiquement. Aussi bien ne saurions-nous critiquer que l'abus d'une tendance féconde, des conséquences injustifiées; mais il ne nous déplaît point qu'un peintre, un sculpteur se fassent de leur art la conception la plus haute et mettent au service des plus nobles aspirations de l'esprit une technique et une piété parfaites.

Sur les fins de son art, Auguste Rodin ne pense point autrement que Léonard de Vinci, ou Michel Ange ou Albert Dürer; j'avoue que d'abord cette constatation m'enchante. Qu'il se trompe avec ces grands hommes, si seulement quelque chose de leur génie créateur revit en son œuvre.

Hypothèse que justifient maints chefs-d'œuvre.

A parcourir ces *Entretiens*, on découvre que Auguste Rodin s'accorde avec les maîtres éternels sur bien d'autres points; il s'accorde avec eux, et parfois s'éloigne de leur sagesse avec une obstination respectueuse; rien n'est plus suggestif que cette confrontation du passé et du présent, de la science hellénique ou italienne et du savoir moderne, où se joue la conversation érudite et jaillissante de Auguste Rodin; on s'y instruit doublement... et l'on apprend à mieux aimer ces marbres héroïques ou familiers, si frémissants, que d'abondantes gravures réparties dans le volume nous invitent à comparer aux modèles antiques.

On ne les aimerait point comme il faut les aimer, si l'on ignorait tout des ambitions de Auguste Rodin... Ces ambitions visent au sublime. Etant si magnifiquement exceptionnelles, elles incitent Auguste Rodin à quelque sévérité, dès qu'il juge ses contemporains : quel âpre jugement! quelle rude censure de nos mœurs! quel hautain mépris! Sommes-nous donc si injustes à l'art, si ignorants de sa noblesse désintéressée, de son pouvoir et de son utilité? La gloire d'un Rodin nous console de bien des bassesses; lui-même n'en tire aucun prétexte à l'indulgence. A-t-il pleinement raison? Comment concilier cette vue pessimiste avec l'optimisme métaphysique où le ramène, avec tant de grands artistes, la pratique de son art? Attendons de mieux connaître sa pensée, attendons ce livre des *Cathédrales* où nous avons quelque raison de croire qu'il l'exprimera tout entière.

* *

Et je n'ignore point que notre société est en proie aux appétits et aux détestables snobismes : pourtant une curiosité grandissante entoure les artistes; je n'en veux pour preuve que le nombre croissant des livres où sont utilement glorifiées leurs vies et leurs œuvres : en citerai-je quelques-uns? MM. J. Laran et André Michel publient un Puvis de Chavannes; le même J. Laran et M. Léonce Bénédite éditent un Courbet — ce sont de brèves monographies, qui valent par un parti-pris d'ingénieuse vulgarisation. — Un abondant volume est consacré par M. René Paul Huet à la mémoire de son père, Paul Huet; et peut-être eût-il été plus habile de restreindre cette extrême abondance qu'un dévouement filial conseilla, mais il n'était point superflu de nous révéler ce qu'il entrait de prescience dans l'ardeur exubérante de ce romantique : ajoutez, en outre, que les amitiés de Paul Huet nous renseignent fort opportunément sur maints aspects de la vie de l'art et des lettres au cours du XIXe siècle... Et voici enfin de très originales études sur les *Peintres du Bosphore* [illegible]

Originales, et que relève la saveur de véritables découvertes : à peine soupçonnions-nous cette province oubliée de l'art français; province ou mieux canton, mais si ingénument exotique, si gracieusement pittoresque, si imprévu, avec son mélange de couleur orientale et de clartés françaises, qu'on n'ira point en mesurer l'importance, ni surtout l'attrait, à l'étendue. Les initiés murmuraient parfois le nom de Liotard, mais Favray, mais Hilair, mais Melling, et ce spirituel J. B. Van Mour, accouru de Hollande

tout exprès pour créer sur les rives du Bosphore, une école française, qui donc les connaissait? Ils peignirent cependant d'inoubliables scènes, des fêtes semblables à celles des Mille et une Nuits, et ne furent point inférieurs à leur tâche, car ils aimèrent les prestigieux costumes, les invraisemblables cortèges, la somptuosité, la barbarie éclatante et romanesque d'un Stamboul à jamais évanoui, ils affectionnèrent le charme des belles levantines, la douceur des mers orientales, et leur amour sut fixer de merveilleuses visions.

Ils ne furent point les seuls : le succès de leurs œuvres retentit à travers l'Europe, et si l'on ne saurait dénombrer tous les peintres de turqueries qui ne se déterminèrent jamais à visiter l'Orient, suivre à travers les caprices de la mode leur succès grandissant nous plaît fort. Lancret, Vanloo, Cochin, La Tour lui-mêmes s'éprennent d'un étrange vestiaire asiatique ; les grandes dames n'agréent leurs portraits que « selon le costume des Turques »; Nattier peint Mlle de Clermont en odalisque : « les sultanes paraissaient alors être toutes en France ». On pousse si loin l'amour de la couleur locale, qu'un M. de la Morlière, ancien secrétaire de l'ambassade du Roi près le Grand Seigneur, « semble sous le crayon de La Tour, comme sous le pinceau d'Aved, jouer ce fâcheux rôle que certains fonctionnaires ont mission de remplir à l'intérieur du sérail »... Admirons cet héroïque la Morlière, admirons la puissance de la mode, et ne négligeons pas de lire les livres qui nous en révèlent la chatoyante histoire.

M. A. Boppe écrivit ce livre avec des scrupules érudits : il n'ajoute nulle littérature au récit de ses découvertes : il affectionne une sécheresse nerveuse et comme une grâce austère, qui suffiraient à témoigner de son goût.

LÉON MAURY.

LA VIE EN BLEU

A propos d'un Fût de Cognac.

Ceux qui lisent les journaux jusqu'aux plus insignifiants des faits-divers ont dû se réjouir ces jours-ci, en lisant l'histoire des agents de Toulouse et d'un baril de cognac.

Voici la chose. Près de la cité de Clémence Isaure, de la Belle Paule et des ténors illustres, quelques contrebandiers qui essayaient de *passer* en fraude cinq fûts de cognac se laissèrent arrêter par une escouade d'agents de ville.

On remisa les tonneaux dans la « geôle municipale » et un brigadier veilla lui-même sur l'eau-de-vie capturée.

La nuit était longue et vide. Un agent de police aux énormes moustaches en croc, et qui devait s'appeler Boudouresque, proposa à un de ses camarades, un gaillard brun comme un muletier espagnol, et qui se nommait sans doute Lucius Escoumirous, de goûter au cognac enfermé dans le *violon*.

Un petit verre! Personne ne le saurait et le crime, en effet, était mince. On trinqua. Les langues claquèrent. Escoumirous et Boudouresque étaient des connaisseurs. Quelques amis arrivèrent. On les invita. Puis on alla chercher des bouteilles; on ne l'avait pas volé que diable! Ces contrebandiers leur avaient donné du fil à retordre. Le poste de police tout entier se mit à trinquer, et l'alcool sournois embua les cervelles. On mit le fût en perce. Justement, la femme de Boudouresque voulait faire du *ratafia*; Escoumirous désirait depuis longtemps un peu de bonne eau-de-vie pour fabriquer des conserves de cerises. C'était une aubaine, et de fioles en flacons, on vida le baril.

Le lecteur, comme on dit dans les préfaces ennuyeuses, devine aisément la suite.

L'octroi, qui avait jaugé les fûts et qui n'était pas de la fête, intervint le lendemain, et les dix agents Toulousains ont fini en correctionnelle.

Je me garderai bien de les juger.

Ce fait-divers m'a fait tout simplement songer à la police provinciale. Les Parisiens la connaissent peu.

Il y a les gendarmes. Ce sont de vieux militaires agrestes, et leur caserne badigeonnée de clair de lune ferme ses volets à neuf heures du soir, sur la place de la mairie, entre l'école et la poste, d'un bout de la France à l'autre.

Le sommeil de cette maison guerrière rassure les villages. Dans la cour, il y a une prison, mais dans ce cachot qui n'a rien de commun avec ceux de l'Inquisition, on ne trouve ni paille humide, ni chaînes de fer; la femme du brigadier y serre d'ordinaire son bois et la cuve qui sert aux lessives.

Les bicornes de ces bons gendarmes apparaissent au coin des rues tortueuses, avec leur cocarde pareille à l'œil même de la Loi.

Ils s'en vont par couples comme les vers classiques et les bœufs.

Ils battent les routes en compagnie du garde champêtre, et ils se détournent, indulgents, des hautes herbes remuées d'où partent des éclats de rire.

Seuls les cheminaux dont ils lisent les papiers jaunis avec une patience d'archivistes-paléographes les redoutent.

On les voit, enfin, au passage des trains, sur les quais des gares décorées de feuillages ainsi que des guinguettes, droits, raides et engoncés, sur le trot-

toir encombré de bagages, tandis que l'express file vers ailleurs...

Dans les sous-préfectures il y a aussi les agents.

Il faudrait la plume malicieuse d'Alphonse Daudet et un peu de cette encre qui servit à écrire Tartarin de Tarascon pour en parler dignement.

Ce sont de braves gens que tout le monde connaît et que personne ne prend au sérieux.

Ceux du Midi sortent une chaise devant le poste de police et rêvent en écoutant grésiller la friture des cigales.

Leurs costumes sont extraordinaires, et les uniformes des agents de deux villes séparées par un pont de vingt mètres sont différents.

Je me souviens encore avec angoisse d'une rencontre que je fis, un matin de grande manœuvre militaire.

Ayant oublié dans la paille d'une grange où je dormais, l'heure du départ, je fus obligé de rejoindre l'armée par voie ferrée.

La petite ville provençale, où je débarquai en compagnie d'un sergent, s'éveillait sous ses platanes séculaires.

Nous allions, honteux comme des déserteurs, lorsque brusquement nous vîmes déboucher sur la place deux militaires fort curieux.

— Des officiers étrangers! eus-je le temps de souffler à mon compagnon.

Ils portaient des pantalons blancs, une tunique vert-olive au col brodé d'argent, des képis de généraux brésiliens, des épées de préfet ou d'académicien, et ils avaient une canne!

Nous cherchions rapidement à quelle marque extérieure de respect avaient droit ces deux inconnus lorsque je pus les identifier.

Nous éclatâmes de rire; les deux camarades aux uniformes verts étaient deux agents!

Ils étaient aussi l'obligeance personnifiée. Nous leur demandâmes notre route; il n'en fallait pas davantage pour faire connaissance, et nous allâmes prendre ensemble une tasse de café. C'était l'heure où les jeunes filles vont à la fontaine en portant leur cruche sur la tête.

Celles que je vis, ce matin, avaient la noblesse et la pure attitude que devaient avoir les filles des patriarches...

*
* *

Le Panier de Légumes.

J'ai rencontré la servante d'un écrivain que je connais.

Elle faisait des courses pour son maître, et au moment où je l'aperçus, une fruitière laissait ruisseler dans son filet de belles pommes d'Hespéride, des tomates cardinalices, somptueuses et lisses.

Elle achetait aussi des framboises; je la vis choisir des œufs, des pêches, des haricots verts et des aubergines violettes. Un pain dépassait toutes ces richesses agrestes, doré comme une barre de soleil.

D'un étal de boucher devant lequel elle passa sans s'arrêter venaient d'affreuses odeurs, et je trouvai très beau ce panier bourré de choses végétales.

Quel repas charmant allait faire mon ami! Comme c'était bien là tout ce qu'il faut pour un déjeuner d'été!

A la saison des fruits et des légumes, un ordre impérieux, venu de la terre, nous indique ce dont nous devons nous nourrir.

Tout abonde, les cosses éclatent, les fruits s'arrondissent, les pêches deviennent grasses et belles comme des femmes de quarante ans, il y a une vertu dans les jeunes haricots et dans les salades.

Il faut laisser la viande des bêtes égorgées à l'étal, avec les mouches et les mauvaises odeurs.

Quel rosbif est comparable à un muscat givré de clair de lune? quelle escalope, quel gigot, quelle sauce pointue, quel coulis onctueux égalent-ils une corbeille de fraises?

Je suis sûr que le poète dont j'ai rencontré la servante, pareille à une Pomone chenue, va écrire une belle page après ce repas de légumes et de fruits. Une mystérieuse alchimie va transmuer en trésor poétique ces tomates et ces haricots, et nous lirons sans doute à l'automne un admirable poème bu[illegible].

Ses périodes s'arrondiront naturellement comme les pêches sucrées du filet domestique; ses épithètes auront le glorieux éclat des tomates ou la splendeur épiscopale des aubergines; les framboises mettront dans ce poème des fraîcheurs de source et des odeurs de sente forestière; et parce qu'à tous ces verts et à cette pourpre agreste l'écrivain aura mélangé l'or du bon pain frais, la page écrite murmurera d'un bout à l'autre, et elle aura le balancement religieux des grands blés houleux piqués de coquelicots.

[illegible]

Chronique de l'Etranger

GEORGES BRANDÈS ET LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Le grand [illegible] du millénaire de la Normandie. Les sympathies qu'il témoigne à la culture et au génie français, sont, on le

[illegible] Tout, l'autre jeune d'une [illegible] n'exagérant nullement, pour se montrer [illegible] avec [illegible], l'éclat de semblables cérémonies.

L'incident ci-après en est la preuve. Il a été conté, au printemps [illegible] dans la *Zeitschrift*, de Hombourg, par certain publiciste qui prétend être, dans les pays de langue française, le représentant de la culture allemande. Ce publiciste commence par se plaindre du prétendu chauvinisme des cercles intellectuels français, et des hommes qu'il appelle nos « esprits dirigeants. » Ce sont précisément, d'après lui, les gens cultivés de notre pays, qui ne peuvent découvrir aucune affinité, aucun lien avec l'Allemagne, et qui se livrent, à son égard, à d'incroyables agaceries.

Il nous semble superflu de discuter cette thèse : renvoyons simplement ses partisans à l'étude, pleine de bonhomie et de sens, de M. Masson-Forestier : *Un peuple [illegible]* !

Si regrettable que soit ce fait, affirme notre narrateur, il en est un pire encore : des étrangers célèbres, épris de la France, professent pour elle une admiration plus exclusive, plus [illegible] chauvine [illegible] que les plus furieux Déroulédistes !

Il y a un an, continue-t-il, je faisais un cours à l'Université de Bruxelles sur la poésie moderne de l'Allemagne et je m'efforçais d'exposer la profonde et moderne inspiration lyrique des Liliencron, Dehmel, Schlaf, Hofmannsthal, Conrad, Zweig, etc. A la même époque j'avais publié dans une revue quelques remarques sur la littérature scandinave. A peine arrivé à Bruxelles, je trouvai la lettre suivante, que je tiens à publier entièrement, comme un document d'une indiscutable valeur, et propre à étonner beaucoup de gens.

« Cher monsieur,

Je voulais vous écrire déjà depuis longtemps, mais, par malheur, je n'avais pas votre adresse. J'apprends maintenant que vous faites des cours à Bruxelles, pour lesquels je vous souhaite le plus vif succès. Vous m'avez bien traité. Mais vous ne devriez pas parler encore de moi au superlatif. Vous dites de Verhaeren : le plus grand poète contemporain ; de moi : le seul critique vivant ! N'enchérissez jamais ainsi ! Les superlatifs, a dit Metternich, sont le propre des sots.

Vous, par contre, êtes homme d'esprit et de talent. Vous ressentez pour moi, sans me connaître, certaine prédilection. Mais tous mes instincts sont différents des vôtres. Vous aimez le vers libre, moi, au contraire, je préfère le vers de Leconte de Lisle et Hérédia. Vous admirez la littérature allemande. Moi, au contraire, sans aucun préjugé à son endroit, je n'ai non plus aucun goût pour elle. Je ne peux pas souffrir la langue allemande. Ma jeunesse n'a point en vain vu la guerre franco-allemande, et la tyrannie allemande dans le Schleswig est toujours présente à mon esprit.

Le pire est que, quand vous parlez de la Scandinavie, vous êtes un écho des Allemands. Vous ne nous connaissez qu'à travers l'Allemagne et nous jugez comme la critique allemande.

Les Danois, que vous louez, sont pour moi un objet d'aversion. Ce petit Johannes Jörgensen et ce J.-V. Jensen, que vous nommez le Verhaeren de la prose, sont [illegible] Mais pourquoi discuter ? Je n'en ai ni l'envie ni la force. Je sors de l'hôpital, dans lequel j'ai dû de nouveau passer des mois et où j'ai beaucoup souffert.

Si j'étais français de naissance comme l'est, semble-t-il, le publiciste en question, vraiment je n'irais pas m'éprendre de l'Allemagne contemporaine ; je n'étudierais pas non plus d'autres pays à travers les lunettes allemandes ! — Mon enthousiasme va ailleurs.

Malheureusement, vous n'avez jamais lu une ligne de moi dans l'original ; et la critique, que vous louez tellement chez moi, est l'œuvre de votre imagination et de votre bienveillance. J'espère que vous convertirez les Belges à la religion allemande et que l'on applaudira alors à tout faire crouler. [illegible]

Ainsi, conclut le publiciste qui reçut cette verte épître, un esprit remarquable, qui se consacra aux plus rares recherches, et qui fut l'un des premiers, sinon le premier qui ait découvert Nietzsche, pense de la sorte ! Je dois avouer, ajoute-t-il, que cette lettre me causa une impression très pénible.

Comment ? me disais-je, Brandès est encore plus hostile aux Allemands que les Français ? Et puis, que l'on pense de la politique allemande ce que l'on veut ; mais est-il défendu d'admirer la musique et le lyrisme, parce qu'ils sont allemands ?...

Heureusement, il y a en France quelques hommes qui ouvrent courageusement les fenêtres pour laisser pénétrer l'air bienfaisant du dehors. Parmi eux, Romain Rolland, le grandiose prosateur, puis Léon Bazalgette. Il y a des hommes qui s'efforcent de faire sauter l'odieux et insolent monument du chauvinisme français. Alors seulement, Dieu juste, la France renaîtra !

Tout commentaire serait inutile. Les sentiments de Georges Brandès à notre égard étaient notoires bien avant cette nouvelle et énergique expression. Indiquons seulement que le grand écrivain reprocha énergiquement à son correspondant occasionnel d'avoir livré à la publicité une lettre toute personnelle et d'user ainsi, dans ses polémiques, d'armes que prohibe la simple courtoisie.

*
* *

Dans la *Zukunft*, M. Louis Geiger prend la défense de Brandès — attaqué Outre-Rhin à la suite de cette déclaration épistolaire — et montre qu'il a bien compris la littérature allemande.

Signalons, en terminant, aux admirateurs de l'écrivain danois, ce fait curieux. Mme Charles Nielsen, le sculpteur notoire, ayant reçu la mission de modeler une statue équestre du roi Christian IX, le père de l'actuel roi de Danemark, pour la cour du château de Christianborg, à Copenhague, manifeste l'intention de faire figurer en relief sur le piédestal les personnalités les plus importantes du règne de ce monarque. Elle représentera ainsi Georges Brandès entre ses deux amis, morts

1. Voir la *Revue Bleue* des 8 et 15 octobre 1910.

actuellement, Holger Drachmann et J.-P. Jacobsen. Georges Brandès sera donc de ceux — bien rares — qu'un monument immortalise avant la fin de leur carrière.

GŒTHE INTIME

George Moore se plaignait naguère, dans la *Revue Bleue*, de la multitude de commentaires critiques publiés en Angleterre sur Shakespeare, sa vie, son œuvre : textes médiocres, disait-il, et propres surtout à cacher aux lecteurs la puissante personnalité du maître.

Une protestation semblable se produit en Allemagne, contre les exégèses, révélations, annotations, dont on accable là-bas l'œuvre admirable et la grande figure de Gœthe. C'est Herbert Eulenberg qui la formule dans *Die Neue Rundschau*.

L'événement est vraiment tragi-comique, écrit-il, que le créateur du famulus Wagner, type du savant doctoral d'Allemagne, accapare ainsi éditeurs et critiques.

Nous avons parlé assez longtemps avec Gœthe et son temps. Nous connaissons tous les sentiments de son cœur, qui reposent, bien séchés, dans l'herbier de l'histoire littéraire. Nous savons ce qu'il pensait sur les courses, l'Angleterre, Napoléon, la table, le plaisir de boire... Nous savons combien d'argent ses écrits lui ont rapporté et combien il a dépensé pour ses collections et son vin. Nous connaissons les lettres de sa mère, de sa sœur, de son beau-frère, de son amie, ainsi que ses entretiens avec tous les hommes possibles, plus petits que lui d'une ou deux coudées.

De ce Gœthe « intime », nous en avons assez, nous en avons trop !

Nous entendons écarter, une fois pour toutes, les intermédiaires qui se pressent entre lui et nous; nous voulons le voir lui-même et regarder ses grands yeux olympiens. Nous avons vraiment appris à le lire : il serait temps de nous accorder cette joie, sans être troublé, sans être importuné par des remarques plus ou moins semblables à celle de Duntzer, justement fameuse, qui écrivit en marge d'un aveu de Gœthe (disant) que de toutes les femmes c'était Lilli qu'il avait le mieux aimée : « En cela Gœthe se trompe : [illegible] préférée à toutes ! »

Que de vrai dans cet appel d'Eulenberg — et quel fatras parmi toute la littérature gœthienne d'Outre-Rhin !

OSCAR WILDE

A propos du livre sur les [illegible] Wilde et sa mère, Mme Anna Brémont donne quelques renseignements sur l'écrivain anglais dans les *Nouvelles Hambourgeoises*.

« Ses longs cheveux tombaient en tresses sur ses épaules; son visage, soigneusement rasé, avait une beauté féminine; mais le cou et les larges épaules lui donnaient une expression de force virile. Une grosse cravate de soie se nouait autour du cou nu. Vêtu de soie ou de satin, il portait à sa boutonnière un héliotrope, alors sa fleur préférée.

Très caractéristique le dernier entretien qu'elle eut avec Wilde, à Paris, peu avant sa mort. Wilde confessa :

« J'ai vécu, autant qu'on peut vivre. La vie a tenu une coupe pleine et parfumée devant mes lèvres, et je l'ai vidée jusqu'au fond... jusqu'à l'amertume. J'ai trouvé doux l'amer et amer ce qui était doux; oui; j'ai vécu.

Pourquoi n'écrivait-il plus ?

« Parce que j'ai déjà écrit tout ce que je devais écrire. J'ai écrit alors que je ne connaissais pas la vie; maintenant que je connais le sens de la vie, je n'ai plus rien à écrire. La vie ne peut pas être écrite. La vie peut seulement être vécue. Même si je voulais écrire, je n'en aurais plus le temps. Mon temps est mesuré; mon œuvre est faite et quand je cesserai de vivre, mes œuvres commenceront de vivre.

Ah ! Mon œuvre vivra aussi longtemps qu'il y aura des hommes, et qui liront. Mon œuvre sera mon grand monument.

« Voulez-vous apprendre à connaître mon secret ? Je ne le dis qu'à vous et à ce fleuve. J'ai trouvé mon âme; en prison j'étais heureux. J'étais heureux, parce que j'avais retrouvé mon âme. Ce que j'ai écrit auparavant, je l'ai écrit sans âme, et ce que j'ai écrit sous la dictée de l'âme, le monde le lira un jour et ce sera un message de mon âme à l'âme de [illegible]. Vous vous affligez pas sur moi, mais veillez et priez : cela ne durera plus longtemps; veillez et priez. »

SUR BJORNSON

Dans les souvenirs assez brefs qu'il a consacrés à Bjornson, Henrik Pontoppidan s'est demandé comment il se faisait que l'influence de Bjornson sur la vie intellectuelle du Nord — et [illegible] relativement si peu importante. « En dépit de l'enthousiasme qu'il éveillait personnellement, là où il se montrait, et en dépit du rayonnant éclat d'aurore boréale dont il sut entourer, dès ses jeunes années, un nom ridicule, il ne réussit pas à imprimer à son époque une empreinte durable.

« Cependant il était vraiment doué : Jamais peut-être [illegible] du Nord n'avait produit [illegible] que l'enfant qui vint au monde en cette froide nuit de décembre 1832, là-haut dans la pauvre maison de pasteur à Kvikne, sous le regard familier de la grande, de la petite ourse et de toutes les autres bêtes sauvages du jardin céleste.

« Un prodige était né; ou plutôt non : un jeune dieu : qui prit de bonne heure possession de ses forces surnaturelles et devint conscient de sa mission. Si cependant il ne devint pas un esprit souverain, faut-il en chercher la raison dans certaine circonstance de son caractère ou dans un défaut quelconque de cette nature prodigue? »

Cette question devint brûlante pour Pontoppidan, écrit *Das Literarische Echo*, jusqu'au jour où il entendit une conférence de Bjornson dans un village perdu de la montagne.

L'assemblée était comme frappée par une baguette magique — tout yeux, tout oreilles, les bouches grand' ouvertes. Seulement, je baissai le regard et sentis une piqure au cœur. L'orateur avait à peine prononcé quelques mots, qu'il devint clair pour moi, que sa conférence était une répétition de celle que j'avais entendue plusieurs années auparavant à Copenhague. Je la reconnus, phrase par phrase. L'exposition était absolument la même; les mots résonnaient à mes oreilles comme s'ils étaient répétés par un phonographe. Avec les années écoulées la plaque était seulement un peu usée... mais il ne manquait pas un mot. Rien n'y manquait, jusqu'aux couplets de bravoure et jusqu'aux longues pauses adroites qui précédaient l'apparition des images poétiques.

« C'était une désillusion, et plus encore, une sorte de tourment: cette magnificence de langage, amenée mécaniquement, ce pathos d'automate me l'assaient interdit...

« Le génie de Björnson a donné droit de cité aux tours d'adresse et à l'affectation, dans la poésie du Nord. Il nous semble un équilibriste du style. — Dans chaque génie ne trouve-t-on pas quelque chose du bateleur? »

Tel est l'épisode que narrent en ce moment, avec complaisance, les gazettes littéraires allemandes. Que n'ajoutent-elles qu'elles l'ont lu dans une étude remarquée, publiée, naguère, sur Björnson dans la *Revue Bleue* (1).

POÉSIE JAPONAISE

Hans Bethge compare dans l'*Allgemeine Zeitung* les poésies lyriques japonaises aux dessins à l'encre de Chine des artistes nippons. Comme ces dessins, dit-il, elles sont originales surtout par la force de suggestion. Elles veulent atteindre, en toute concision, à une impression nettement limitée; elles ont un caractère essentiellement impressionniste.

Nous trouvons en elle, comme dans les dessins japonais, une prédilection pour le tendre et le fleuri, pour le printemps, les fleurs et le délicat parfum.

« Le Japon est le pays des poètes de circonstance. Nous possédons des poèmes d'empereurs et d'impératrices, de courtisans, de savants et de courtisanes. Au xe siècle de notre ère, l'art de la poésie était si répandu au Japon, que l'empereur Daigo fut amené à créer « un ministère des affaires poétiques, comme nous dirions aujourd'hui : un tel département n'existe plus, mais c'est une jouissance générale pour les Japonais de modeler de petits poèmes.

Depuis longtemps, il n'y a, pour le poème lyrique japonais, qu'une seule forme classique et sévèrement conservée : on l'appelle tanka ou uta. Le *Tanka* est une petite pièce de cinq vers, et trente et une syllabes : chaque vers avant alternativement 5 — 7 — 5 — 7 — 7 syllabes — 31 en tout.

Le Tanka est sans rime. La langue japonaise n'est pas créée pour la rime, car tous les mots se terminent par l'une des cinq syllabes : a, e, i, o, u. Pour rimer, on serait obligé de recourir aux mêmes rimes monotones de voyelles simples; ce qui serait, à la longue, plus ridicule que beau.

Les règles du *Tanka* furent fixées déjà 700 ans avant notre ère par Sosano-Ono-Mikato, poète de l'époque héroïque; elles furent affirmées, en 905 après la naissance de Jésus-Christ, par le poète Tsurayuki sous l'empereur Daigo.

Ces règles sont exactement les mêmes aujourd'hui qu'il y a 2 600 ans.

Autrefois, on avait la coutume de réunir plusieurs « utas » en de plus longs poèmes (Naga-uta). Depuis le xvie siècle, on se contenta, surtout dans les poésies badines, des trois premières lignes d'un uta, pour former des poèmes d'une particulière brièveté épigrammatique. Ce sont les seules variantes de l'ancienne forme — si toutefois l'on peut parler ici de variété de formes.

L'extraordinaire brièveté de l'uta ou du Tanka offre des désavantages. Les poètes s'efforcent d'exprimer le plus possible dans ces fragments si brefs; et par suite de cette condensation exagérée, ils restent souvent obscurs. Jusqu'ici, on n'a pu se mettre d'accord sur le sens de maint poème de l'époque classique.

La période de floraison de la poésie lyrique japonaise est fort en arrière : la première époque classique est représentée par la grande anthologie Manyoshu, sans doute rassemblée par le zèle du poète Yakamochi et qui prend fin en 759. Du grand nombre des poètes qui s'y trouvent partiellement reproduits, ressortent, à côté de Yakamochi surtout, le poète élégiaque Hitamaro, le paysagiste Akahito et le réaliste Okura.

Hitamaro est considéré, du reste, comme le plus grand poète de la nation.

Les poètes de la seconde époque classique, dite « dorée » (suivant de près la première), sont cités dans une anthologie contenant environ 1.000 de leurs poésies: le Kokiushu (collection des anciens et nouveaux poètes): ce fut le poète Tsurayuki qui, sur l'ordre de l'empereur Daigo, les recueillit et elle finit en 905. Là, à côté du tendre Tsurayuki, se remarquent le viril Henjo et le mélancolique prince Narihira.

La décadence fut rapide. Environ cent ans, la poésie se maintint à un niveau honorable. Puis il régna un formalisme étouffant, vide et pédantesque, qui enchaîna pendant des siècles les libres inspirations poétiques. Faire des vers fut considéré comme un art que l'on peut apprendre et que l'on doit exercer selon certaine discipline corporative, d'après certaines règles immuables.

Telles sont les appréciations de Hans Bethge, elles n'ont rien de bien nouveau ; pour s'en convaincre il suffit de se reporter à l'excellente *littérature japonaise* de M. W. G. Aston, — traduite en français il y a quelques années — qui donne un aperçu d'une netteté et d'un attrait remarquables sur le développement de la poésie, au pays nippon, depuis son origine.

JACQUES LUX.

(1) Revue Bleue, 13 et 20 janvier 1900.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 5. — 2e SEM 49e ANNEE 29 JUILLET 1911

EMILE LITTRÉ : LETTRES INÉDITES (1)

On sait comment l'orage éclata : brusquement, le 16 mai 1877, le maréchal de Mac-Mahon congédiait le ministère Jules Simon pour le remplacer par un cabinet de Broglie-Fourtou et essayer de gouverner contre la majorité du pays. En même temps, la Chambre était prorogée, mais non dissoute : pour cela, il fallait un vote du Sénat que celui-ci n'allait pas tarder à rendre.

10 juin (1877).

Mon cher Jules, la résolution des légitimistes décide la question de la dissolution. Elle sera votée.

Cela me préoccupe incessamment. Mon état de santé est déplorable; cependant, je voudrais, s'il y a la moindre possibilité, ne pas manquer au rendez-vous. Crois-tu que la dissolution soit traitée comme une autre proposition, c'est-à-dire renvoyée dans les bureaux, l'objet d'un rapport, puis discutée?

Nos ennemis ne paraissent guère embarrassés; c'est nous qui le sommes beaucoup. Mon pessimisme est grand; il est vrai que je suis fort malade.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

Pourtant le succès du vote en faveur de la dissolution n'était pas si assuré qu'on le pouvait croire. La Chambre, un instant rappelée, avait eu le temps de faire entendre au ministère de combat de dures vérités et d'adopter contre lui, par 363 voix, un ordre du jour de défiance. On se comptait davantage au Sénat, où la majorité, assez précaire, demeurait conservatrice; mais enfin on pouvait contrebalancer les influences du gouvernement, et Littré n'y voulait pas manquer.

[illegible]

Mon cher Jules, M. Robin sort d'ici (6 heures du soir), et me dit qu'il serait fort désirable que je vinsse demain à Versailles. Il doit me télégraphier l'heure du vote à la tribune; car il paraît qu'il y aura un vote à la tribune. Entends-toi avec lui, je te prie, pour me télégraphier. Cela sera très pénible pour moi en mon état. La seule chose que je puisse peut-être est d'arriver à l'heure du vote, de voter et de repartir. Encore ne faut-il pas que ce soit une séance de nuit; du moins je doute qu'un voyage de nuit me soit facile. En tous cas, donnez-moi les informations les plus précises que vous pourrez, et je ferai mon possible. Mais est-il bien vrai que les légitimistes se retournent contre le gouvernement? Je n'en crois rien; et alors à quoi bon aller à Versailles pour augmenter d'une voix notre minorité?

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

La dissolution fut votée le 23 juin, par 149 voix contre 130, mais Littré n'avait pas pu venir en personne apporter son bulletin dans l'urne.

[illegible]

Mon cher Jules, décidément il m'est impossible d'aller à Versailles. Ce jour-ci est un de mes mauvais jours. Je le regrette beaucoup. Je donnerais bien ma démission, mais on me remplacerait par un réactionnaire. Nous y perdrions encore.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

1 V. la *Revue Bleue* du 22 juillet 1911.

Alors les événements se précipitent. La période électorale était virtuellement ouverte, et pour faire mieux connaître dès le début son véritable sentiment au pays, le maréchal de Mac-Mahon prétextait un ordre du jour aux troupes après une revue pour lancer quelques affirmations assez vagues, mais d'allure autoritaire que Littré prend un peu trop au sérieux.

Paris, le 2 juillet 1877.

Mon cher Jules, je viens de lire l'ordre du jour du maréchal Mac-Mahon; il est bien menaçant; il semble annoncer le coup d'Etat, si les élections ne sont pas favorables. Qu'en pense-t-on autour de toi?

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

[illegible] électorale, fut forcément assez restreint, car sa santé allait en empirant et lui-même jugeait son état sans illusion. Mais il suivait avec sympathie le progrès de la cause libérale qui lui était chère et dont le triomphe lui semblait désirable.

Mesnil, le 15 [illegible].

Mon cher Jules, je te remercie de ta lettre. Mon état ne s'améliore pas, et je ne compte pas sur une amélioration. Au reste, le voici, en bref, tel qu'il est. Depuis le commencement d'avril, je suis pris d'un rhumatisme articulaire qui s'est atténué, mais qui n'en reste pas moins tel qu'il faut m'habiller et me déshabiller comme un enfant. Il s'y est joint une éruption générale sur la peau, qui me cause de très vives démangeaisons, et me rend les journées pénibles et les nuits bien davantage. Enfin, un catarrhe ancien et qui s'est aggravé ajoute sa misère à toutes ces misères. D'un autre côté, la vie ne paraît pas immédiatement menacée. C'est pour cela que je t'écrivais que je ne puis ni vivre ni mourir, ce qui reste l'expression exacte de la vérité.

La tête est libre, et j'en profite pour travailler le plus que je puis. Malheureusement je n'en fais pas beaucoup. Le travail est le seul palliatif que j'aie trouvé.

Quand tu m'écriras, parle-moi politique et situation. Je ne vois personne et n'ai que les journaux. Je crois au succès électoral; mais d'un autre côté, le maréchal de Mac-Mahon répète que la crise ne finira que si le pays vote pour le 16 mai. L'imbroglio reste toujours bien périlleux. Voilà les réflexions d'un solitaire malade...

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

Seule, la mort inopinée de Thiers, survenue en pleine lutte, attrista les espoirs républicains qu'elle parut compromettre un instant. Mais l'événement, quelque douloureux qu'il fût, sembla au contraire donner plus d'autorité aux revendications libérales. Avant qu'on allât aux urnes, le parti républicain avait fait un retour sur lui-même, mesuré ses ambitions et ses forces et chacun avait pris sa part de responsabilité dans les événements qui se préparaient. Littré n'y manqua pas et il avait écrit son sentiment dans un journal, pour faire entendre plus loin un avis que sa sage modération devait rendre précieux.

Mesnil, le [illegible].

Mon cher Jules,... nous rentrons à Paris le 12 de ce mois. Ma femme s'est bien trouvée du séjour au bord de la mer; elle revient en assez bon état. Moi, je suis à peu près de même; il faut toujours qu'on m'habille et me déshabille, sans compter bien d'autres soins. Cependant j'ai gagné un peu de force.

Je suis bien aise que tu aies été content de mon article au *Temps*. Il faut que chacun paye de sa personne. Je ne pouvais faire que cela et je l'ai fait. Vous, vous travaillez plus activement et plus efficacement que moi. J'apprends que vous êtes pleins d'espérances. Malheureusement les ministres se disent aussi pleins d'espérances? Qui a raison? Dimanche prochain nous le saurons.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

Maintenant la victoire de la République est assurée. Ce n'est plus qu'une question de temps pour qu'elle soit complète et définitive. Aussi Littré se préoccupe-t-il moins des affaires intérieures que des questions extérieures, qui, sur certains points, continuent à être inquiétantes. La Russie, de concert avec l'Allemagne, ne préparait rien moins que le démembrement de la Turquie, ce qui inspirait à Littré une véritable anxiété pour toutes les conséquences que ce projet supposait.

Paris, le [illegible] 1878.

Mon cher Jules, c'est un grand événement que la prise de possession de Constantinople par les Russes, car c'est bien une prise de possession directe ou indirecte; mais c'est un grand malheur que le misérable effondrement de l'influence de l'Angleterre, la grande puissance libérale. Maintenant mes craintes extérieures renaissent avec vivacité. Il me paraît certain que l'Allemagne a donné carte blanche à la Russie. Mais quelles compensations a-t-elle en vue? Jusqu'à ce jour, pas un mot n'est sorti de la bouche de M. de Bismarck. Va-t-il reprendre ses desseins de 1875? et aurons-nous la guerre à la fin de l'été prochain? Toi qui es plus près que moi des gouvernants, exhorte-les à pousser sans relâche notre organisation militaire, et à étudier sans relâche aussi les plans d'une guerre défensive.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

Les confidences intimes abondent davantage maintenant sous la plume de Littré, non qu'il parle beaucoup de lui-même; mais enfin comme il sait tout l'intérêt que son ami lui porte, il ne fait pas de difficulté de donner quelques détails sur son propre compte, au milieu d'autres recommandations à Barthélemy Saint-Hilaire.

[illegible]

Mon cher Jules, comme d'habitude, ma femme se trouve bien du séjour au bord de la mer. Quant à moi, ma santé décline incessamment et graduellement, ici comme à Ménil et à Paris. Je suis dans ma 78e année et peu y arrivent. Sophie, qui te remercie beaucoup d'avoir envoyé tes billets de revue à ses cousins, va bien; elle est la providence de sa mère et surtout de moi qui en ai encore plus besoin.

Je viens de lire ce matin dans les *Débats* une courte analyse de ton mémoire sur la Métaphysique d'Aristote. Elle m'a intéressé, et m'a rappelé des détails qui ont quelque ressemblance avec ceux que l'antiquité nous a transmis sur la collection hippocratique. Je suis bien aise aussi de voir que tu travailles énergiquement à ta grande œuvre. Tu es notablement moins âgé que moi, et surtout ta vigoureuse santé promet beaucoup de longévité. Pourtant ne perds pas de temps pour pousser ton travail. Je te dirai comme le Fabuliste: *Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.* Pardonne-moi mon rabâchage en considération de La Fontaine.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

La santé devient en effet de moins en moins bonne et le vieillard s'en plaint, lui qui, d'ordinaire, accepte sans murmurer toutes les disgrâces de l'âge et ne se plaint même pas, quand on l'interroge.

[illegible]

Mon cher Jules,... je ne donne pas spontanément de mes nouvelles. Mais à toi je fais exception. Elles ne sont pas bonnes. Le mal s'aggrave avec une certaine lenteur, mais s'aggrave constamment.

Ton vieil ami qui va avoir tout à l'heure 78 ans, s'il y arrive, qui ne croyait pas atteindre un si grand âge, et qui, en réalité, est bien plus vieux que cela.

E. LITTRÉ.

Pourtant, il ne se désintéresse pas des questions politiques qui lui semblent mériter quelque attention. C'est d'abord, au lendemain de la démission du maréchal de Mac-Mahon et de son remplacement par Grévy, la question de l'amnistie aux communards, posée par le gouvernement, que quelques députés veulent plus large, mais dont Littré n'est pas partisan.

[illegible]

Mon cher Jules, j'apprends par les journaux qu'une proposition d'amnistie va être déposée au Sénat. J'y suis absolument contraire. Tant de grâces qu'on voudra; mais point d'amnistie. Fais-moi donc voter comme je le désire, quand le vote viendra. J'écris en même temps et dans les mêmes termes à mon voisin du Sénat, M. Charton, afin que, si l'un ou l'autre de vous manquait, mon intention fût néanmoins remplie.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

De fait, le Sénat adopta le projet d'amnistie que la Chambre avait accepté déjà. Un peu plus tard, c'est la question du retour des Chambres à Paris qui se pose; mais, sur ce point, malgré son peu d'enthousiasme, Littré suit le gouvernement.

[illegible]

Mon cher Jules, bien que j'aie plus d'une objection contre l'opportunité du retour à Paris, pourtant je me décide à ne pas me séparer du gouvernement. Fais-moi donc voter, je te prie, pour la proposition Peyrat contre le rapport Laboulaye. J'écris dans le même sens à notre collègue Charton.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

A la suite de ce court billet, une autre lettre plus longue nous informe de l'état précaire du vieillard, de ses maux, de ses consolations et la manière dont il s'exprime est toute une leçon de résignation philosophique.

[illegible]

Mon cher Jules, j'apprends avec un vif plaisir que le grand travail de la traduction de la métaphysique d'Aristote est terminé, et je te remercie des trois volumes. Je te dirais *Macte animo*, si tu avais besoin d'aucun encouragement. Tu connais le prix du temps; et ta vigoureuse santé me fait espérer que tu pourras achever la grande œuvre à laquelle tu as consacré une si large part de ta vie. Moi, je vais de décadence en décadence et de mal en pis. C'est avec peine et souffrance que j'ai pu gagner Ménil, et depuis que j'y suis l'aggravation a continué. Je regarderais une prompte mort comme une délivrance fort désirée. Mais comme les vœux pour vivre et pour mourir ne servent à rien, gardant l'esprit lucide, j'en use pour travailler un peu. C'est ma seule distraction.

Sophie te remercie des billets. Elle en profitera pour faire plaisir à quelque personne désireuse d'entendre M. de Gavardie.

La mort du Prince Impérial désorganise le parti

bonapartiste. Les journaux m'ont appris qu'en vertu d'un sénatus-consulte impérial sanctionné par le Sénat, mon empereur légitime est le prince Napoléon. A la bonne heure.

Je te serre la main. E. LITTRÉ.

[illegible] plus, et maintenant que les hommes d'État républicains sont au pouvoir, ils travaillent à organiser un gouvernement suivant leurs idées. Littré, qui se montra toujours si hardi dans la spéculation pure, au point d'entrer bruyamment quelques années auparavant dans la franc-maçonnerie, par antipathie pour la réaction cléricale, est bien plus réservé dans la pratique, sur des faits d'une moindre importance. Un moment, il songe à se séparer de ses amis politiques pour repousser le fameux article 7, et voici comment il s'en explique à Barthélemy-Saint-Hilaire.

[illegible]

Mon cher Jules, comme c'est M. Charton qui a mes bulletins de vote, je lui ai écrit pour lui indiquer comment j'ai l'intention de voter : repousser l'article 7 et accepter tous les autres articles; si l'article 7 ne passe pas, et je pense qu'il passera, voter l'ensemble de la loi, car je veux réduire au minimum mon opposition au ministère.

Je te serre la main.

Ton vieil ami toujours bien malade.

E. LITTRÉ.

Il ne fallut pas moins que quelques sages avis pour faire changer Littré de manière de faire sur ce point, et, finalement, transformer son opposition en une manifestation plus contenue.

[illegible]

Mon cher Jules, tes observations, celles que m'adresse M. Robin au nom de quelques-uns de nos amis, et un article que je viens de publier dans ma revue et où j'exprime que je suis ministériel et que j'entends soutenir le ministère, m'engagent à changer ma résolution au sujet de l'article 7. Je ne voterai pas contre, je m'abstiendrai. J'écris en ce sens à M. Charton, qui a mes bulletins de vote.

Ton vieil ami qui devient incapable de supporter les efforts et les émotions de la politique militante.

E. LITTRÉ.

Mais alors le vieillard était frappé à mort et ses jours réduits à un petit nombre. Le dernier mot qu'il écrit à Barthélemy-Saint-Hilaire est bien éloquent, dans sa brièveté, sur la misérable condition de celui qui envoie un pareil appel sans se plaindre.

Lundi juin 1880.

Mon cher Jules, tu es trop occupé pour pouvoir venir me voir. Mais écris-moi deux mots de temps en temps. Cela me console un peu dans ma solitude et dans ma maladie.

Ton vieil ami. E. LITTRÉ.

Un an plus tard, le 1er juin 1881, Littré décédait. Le délabrement sans cesse grandissant de son corps n'amoindrit jamais la lucidité de son esprit. Pourtant, quand il mourut, on apprit avec surprise que le philosophe positiviste allait recevoir des obsèques religieuses que rien dans sa conduite précédente n'avait pu faire prévoir. Lui qui, à 75 ans, s'était affilié avec éclat à la franc-maçonnerie, lui qui avait exposé jusqu'au bout ses doctrines, dans sa revue, avec une sérénité persistante, entrait, bon gré mal gré, dans le giron de l'Eglise. Littré n'avait jamais été baptisé, et la foi catholique croit que l'eau du baptême suffit à effacer les erreurs d'une vie et à rendre le néophyte qui la reçoit digne de la félicité des justes. On baptisa donc Littré moribond. Fut-ce de son assentiment ou non? A quoi bon se demander si, une fois de plus, suivant l'énergique expression de Vauvenargues, la conscience d'un mourant calomnia sa vie? Les philosophes voient surtout en Littré l'exemple d'une longue existence consacrée tout entière au culte de la vérité et de la vertu, indépendamment d'une croyance théologique, et on ne saurait dire que ce n'est pas là l'enseignement le plus manifeste et le plus profond de cette pensée noble et sans défaillance.

[illegible]

LES DEUX BOILLY

On vient d'inaugurer, à La Bassée, sa ville natale, un monument au peintre Louis-Léopold Boilly. Ce nom évoque surtout un artiste de genre au talent spirituel, d'une observation volontiers humoristique et qui a consigné dans de nombreux tableaux, croquis, aquarelles, lithographies, l'histoire anecdotique d'une époque singulièrement typique et mouvementée : celle de la Révolution, du Consulat et de l'Empire. Il est celui dont l'œuvre, documentaire à l'égal d'une pièce d'archives, renseigne le mieux sur la société de son temps. Il fournit par ses scènes galantes et ses scènes familières d'intérieur un commentaire précis et une illustration narquoise et pittoresque des mœurs et tra-

vers de l'âge où il vécut. Par certains de ses dons de sensibilité et par sa composition au dessin vigoureux et alerte, il se rattache à l'ancien régime, tandis qu'il devance et annonce par ses qualités de sobriété, par quelque prosaïsme d'imagination et le côté utilitaire de ses conceptions, l'esprit bourgeois qui va s'épanouir dans l'art sous Louis-Philippe, mais dont les premières manifestations sont bien antérieures. Louis-Léopold Boilly garde quelque chose de la finesse et de la grâce badine du XVIIIe siècle, quoiqu'il y ait déjà dans sa manière plus que de la galanterie désinvolte. Il lui arrive de toucher au réalisme licencieux. Mais les plus belles qualités dominent dans ses portraits ; il n'y retient souvent, en dépit de quelque fâcheux laisser-aller de détail, que délicatesse de ton et charme du coloris. Il excelle à y traduire, tout ensemble, le caractère essentiel de ses modèles et les traits par quoi se révèle et s'inscrit une époque jusque sur une figure. Ils sont des témoignages psychologiques des plus précieux.

Dans ces divers domaines de l'interprétation de la réalité, l'œuvre de Louis-Léopold Boilly est considérable. Il avait une extrême facilité de travail, et sa carrière d'artiste fut longue ; elle fut en outre laborieuse, car il fut souvent pressé de besoins matériels. On ne laisse pas dès lors d'être étonné que de tant de portraits hâtivement et merveilleusement peints, de tant de tableaux et de dessins multipliés par la lithographie où leur auteur était habile, il ne reste rien au pays d'origine. C'est un cas peut-être quasiment unique dans l'histoire de l'art qu'une ville soit si totalement dépourvue que La Bassée, des œuvres d'un de ses enfants. Le fait cependant peut s'expliquer. De très bonne heure, Louis-Léopold Boilly quitta la bourgade natale, afin d'aller étudier les arts à Douai, où l'un de ses oncles, prieur des Augustins, lui témoignait de l'affection. De là, il s'en fut habiter Arras, attiré par la bienveillance de l'évêque, Mgr de Conzie, qui tenait à soutenir sa réputation d'homme de goût et de mécène. Boilly resta six années en Artois, y prit femme, puis se décida, sur les instances d'un ami, à se rendre à Paris, quêter la gloire. Parti de La Bassée à dix-huit ans, le jeune homme quitta tout à fait à vingt-quatre la région du Nord et n'y revint plus que de très rares fois, aux minutes de la vie où les grandes circonstances familiales réunissent les parents : baptêmes, mariages, décès. C'est tout. Il ne semble point, en dehors de ces occasions-là, s'être préoccupé du berceau de sa race. Il n'essaya même pas non plus de placer à La Bassée, aux pires moments de sa vie difficile, quelques-unes de ses toiles. Du reste, ses compatriotes eux-mêmes soupçonnèrent-ils son vrai mérite? Il est permis d'en douter à voir ce qui se passe aujourd'hui. Il y a longtemps qu'on a constaté que nul n'est grand homme en sa province. Cela n'a jamais été plus vrai que pour Louis-Léopold Boilly. Il est aisé de s'en convaincre. Je l'ai pu vérifier moi-même, lorsqu'il me prit curiosité d'aller sur place, là-bas, chercher du nouveau sur l'artiste. Il reste bien peu d'inédit à recueillir sur Boilly à La Bassée. Et son nom même, loin d'être synonyme d'admiration, n'y éveille dans les mémoires que d'imprécis souvenirs. Quelques-uns seulement savent la vie et la gloire du peintre. Il est méconnu ou ignoré de la plupart. Ils ne sont pas bien nombreux ceux qui peuvent préciser : « on lui attribue, en effet, un tableau qu'on voit encore aujourd'hui dans l'église. En tout cas, l'œuvre n'est pas fameuse, et si vraiment elle lui vaut une statue, on obtient cet honneur à bon compte! »

Les compatriotes irrévérents de Louis-Léopold Boilly n'ont point, en somme, tout à fait tort. Il n'y aurait certes pas à insister autrement sur ce tableau conservé par miracle dans la paroisse, s'il n'avait son histoire ou mieux sa légende et s'il ne donnait occasion de préciser un point d'histoire de de l'art et de fixer une particularité biographique. Un érudit valenciennois, Dinaux, est le premier qui fasse mention de ce tableau. Il écrivait, en effet, en 1849, dans les *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du midi de la Belgique* une notice nécrologique où on lisait entre autres choses : « La Bassée, comme toutes les villes de la bonne Flandre, avait alors l'avantage de posséder plusieurs confréries dont l'une, celle placée sous l'invocation de Saint-Roch, réunissait les notabilités de l'endroit, y compris le père du jeune Boilly. Cette confrérie avait pour première et ancienne mission le soulagement des pestiférés et, subsidiairement, comme les pestes n'étaient plus de saison depuis longtemps, d'accompagner les morts jusqu'au champ du repos. Or, la confrérie de Saint-Roch, toute bien posée qu'elle était, n'avait point de tableau à sa chapelle ; elle proposa au père de Boilly de faire faire par son fils, — dont on citait déjà dans la petite ville la science en peinture, — un tableau représentant Saint-Roch guérissant les pestiférés. Voilà le jeune élève, âgé de onze ans et demi seulement, entreprenant seul et sans avoir jamais vu peindre un tableau de quinze pied sur dix.

« Cette œuvre originale et bizarre, comme on peut le penser, mais fort au-dessus de l'âge de son auteur plut singulièrement aux confrères qui, l'année suivante, voulurent avoir de la même main, un second tableau pour orner la salle d'assemblée. Cette fois, le sujet était plus complexe ; il ne s'agissait de rien moins que de représenter la confrérie tout entière conduisant un mort à sa dernière

demeure, avec le clergé en tête. Le jeune Boilly se mit à l'œuvre : il composa et exécuta cette grande page dont toutes les têtes sont autant de portraits... Ces deux tableaux, ouvrages d'un enfant de 12 ans environ, existent aujourd'hui à La Bassée... »

Le récit de Dinaux comportait quelques affirmations aventureuses. Le grave magistrat à faire de Boilly un enfant prodige allait créer autour de ses premières œuvres une véritable légende qui ne tarda point à s'amplifier et à perdre jusqu'à l'allure de la vraisemblance dans les récits des biographes futurs et les notices des dictionnaires spéciaux. Aussi le plus récent et le mieux informé des historiographes de Boilly, M. Henry Harrisse (1) frappé par les contradictions, manifestes et les fables émises à ce propos, entendit faire, une bonne fois, œuvre de critique et prononcer définitivement. Un peu plus railleur qu'il ne convient peut être à l'endroit des assertions de Dinaux, M. Harrisse observait après avoir cité le contemporain de Boilly :

« L'église de la Bassée possédait, en effet, lorsque Dinaux écrivit ce qui précède, deux grands tableaux dont l'un représente Saint-Roch guérissant les pestiférés et l'autre la confrérie de Saint Roch, conduisant un de ses membres au cimetière. Le premier de ces tableaux fut détruit lors de l'incendie de l'église en 1856. Le second échappa aux flammes et se trouve conservé actuellement dans l'église reconstruite. Ce tableau n'est pas daté, mais il est signé en lettres capitales parfaitement lisibles : A.-P. Boilly, c'est-à-dire Arnould-Polycarpe Boilly, nom du père de notre artiste. Comme l'autre tableau a été peint en même temps et par le même peintre — c'est Dinaux qui l'affirme — on ne saurait attribuer la paternité de ces toiles à L.-L. Boilly. » En suprême et péremptoire argument, M. Harrisse soulignait dans un renvoi cette note : « Ce fait (la signature A.-P. Boilly), a été obligeamment vérifié, à notre requête, par le représentant de la famille à La Bassée, M. Léopold Boilly, imprimeur-libraire, descendant direct d'André-Joseph, cousin-germain du peintre. »

Or, c'était aller vite à contredire et à conclure. Et, malgré qu'on ait répété, depuis, ces arguments de M. Harrisse, tout de même, en cette affaire, sauf sur quelques détails, Dinaux avait raison, Dinaux qu'on taxait si lestement d'ingénuité et d'ignorance. Il y a là, dans cette aventure, de quoi rendre bien circonspect en matière de critique d'art.

Il y eut effectivement deux tableaux de la jeunesse de Louis-Léopold Boilly et les sujets en étaient tels que Dinaux les énonce. Mais furent-ils bien tous deux dans l'ancienne église comme on va le répétant? Rien n'est moins certain. Et Dinaux lui-même à qui on le fait dire est moins affirmatif ; il assure seulement qu'ils « sont encore à La Bassée » à l'époque où il écrit. Justement, un historien du crû, M. Mannier, très renseigné concernant la ville de la Bassée, ne signale (1) déjà, dès 1854, qu'un tableau de Boilly, dans l'ancienne église : celui qui nous occupe. Il n'a point l'air de soupçonner un moment qu'il dût en exister un autre, lorsqu'il conclut dans les dernières lignes qui terminent son ouvrage : « On a bien de lui un tableau qui se trouve dans l'église, au-dessus de la chapelle de Saint-Roch ; c'est une œuvre de l'artiste, mais de l'artiste qui comptait à peine dix-huit ans et dont le talent était bien loin d'avoir acquis le perfectionnement qu'il a obtenu plus tard ». (2)

Il reste admis dans la tradition que ce tableau est de Louis-Léopold Boilly. Certes la valeur en est fort mince et discutable ; elle justifierait l'opinion irrévérencieuse des Basséens. Cette toile n'offre qu'un intérêt secondaire et local, et ne provoque rien de plus que la curiosité qui s'attache à essayer de surprendre dans les premiers essais d'hommes illustres les tâtonnements d'un génie qui se cherche ou s'éveille. Mais il est prodigieux qu'on ait, jusqu'à ce jour, formulé là-dessus tant d'erreurs, alors qu'il suffisait d'y aller voir et d'y regarder soi-même avec attention. Il est bien vrai que cette toile se trouve assez haut placée en un endroit mal éclairé d'une chapelle latérale naturellement obscure. Il est bien vrai encore que l'œuvre a subi, au cours des ans, quelques restaurations qui lui furent préjudiciables. On l'a déplorablement rafistolée et revernie. Cela compose, à l'heure qu'il est, un ensemble assez imprécis et dont un côté entier résiste obstinément à la photographie.

Cependant, dans sa partie essentielle, le sujet reste lisible. Sur la place de La Bassée, fidèlement reproduite, un convoi funèbre s'avance vers l'église dont pointe le clocher. Des prêtres en dalmatiques et des enfants de chœur précédent un cercueil porté à bout de bras par quatre confrères des Charitables. Une douzaine d'autres suivent en costumes de cérémonie : souliers à boucles, bas blancs, culotte et manteau bordé de rouge. A la main, plusieurs tiennent une baguette blanche. C'étaient là les attributs de la pieuse institution des Charitables qui depuis 1683 avait absorbé la Confrérie de Saint-Roch, primitivement établie pour visiter et soigner les lépreux. Leur mission se bornait désormais à assister à l'enterrement de tous les morts de la ville

(1) [illegible]

(2) [illegible]

et de la banlieue, mais vêtement et baguette rappelaient la houppelande et la verge, symbole de purification, qu'on donnait autrefois aux lazares au sortir de la maladrerie.

Au-dessus du groupe, au centre, dans une gloire de nuages, le Christ, le globe du monde et le sceptre de justice en main, attend l'âme du défunt. Sur le même plan, de chaque côté sont des armoiries. Celles de gauche, plus visibles, portent les clefs et la tiare. A celles qui font pendant on croit reconnaître le chapeau cardinalice. Ces accessoires disent assez qu'il s'agit là des armes papales et épiscopales que selon une habitude de l'époque on avait coûtume de faire figurer dans les sujets religieux. Il n'est pas douteux qu'en cela l'artiste s'était conformé au désir des dévots confrères de Saint-Roch.

La scène n'était d'ailleurs qu'un prétexte à portraits. La tradition l'assure, et on s'en convainc facilement à déchiffrer les lettres alphabétiques rudimentairement inscrites au-dessus de la tête de chacun des personnages. On y lit sans trop de peine: O. L. M. I. K. G. H. E. F. D. B. Ces lettres, reportées à gauche, y sont suivies de divers noms qui sont, à n'en point douter, ceux des personnages qu'elles repèrent. On distingue encore nettement les mentions suivantes :

« A. M. A. Doudan, curé et directeur de la confrérie Saint-Roch. »

« I. M. L. Melpaux, prévost. »

« K. M. Lesaffre, maïor. »

« ... Wincq... »

« G. M. A. J. P. Boilly. »

Ce nom, le septième de la rangée, est de tous le plus apparent. Il explique l'attribution fausse du tableau à Arnould-Jovite-Polycarpe Boilly, père de l'artiste. On a pris, pour une signature, une des mentions de la liste des confrères représentés. Les noms cités correspondent effectivement à quelques-uns de ceux que donnent, pour cette année-là, les archives de la Société des Charitables.

Or, Arnould-Polycarpe était sculpteur et ne peignait point.

D'investigation en investigation, on découvre encore, en petites capitales, presque en bordure du cadre cette autre mention : « Ce tableau appartient à la confrérie de Saint-Roch, fait en l'an 1776 ». Et ce serait insuffisant, à vrai dire, pour attribuer l'œuvre à Boilly d'une manière irréfutable, si, dans la partie la plus sombre de la toile, à droite, on ne lisait enfin, en petites italiques parfaitement formées, ceci : [illegible] 1776.

Le descendant actuel de Boilly à la Bassée, M. Léopold Boilly, [illegible] par M. Henry, [illegible] d'examiner le tableau, n'y avait pas tant vu. Le brave homme m'a conté d'ailleurs avec une parfaite bonne grâce, que, juché sur une échelle, une bougie en main, afin de s'éclairer, il avait fait de son mieux pour renseigner exactement le biographe de son parent. Il avait lu le nom de A.-J.-P. Boilly et, sans pousser plus loin ses recherches malaisées, il était descendu de sa position périlleuse. Peu versé en ces matières et en héraldisme, il pensait reconnaître Saint-Roch dans le Christ et les armes de la Bassée dans celles du Pape.

Cette date, 1776, prend une réelle importance dans la question. Ainsi ce n'est ni à douze ans, comme l'affirme naïvement Dinaux, ni à dix-huit, comme l'assure E. Mannier, mais indiscutablement à quinze ans, que Boilly exécuta ce tableau, ce qui porte à quatorze ans, l'époque de composition de la première œuvre disparue et rétablit toutes choses selon la vraisemblance. Louis-Léopold Boilly, étant né le [illegible] juillet 1761, [illegible] dessin de Douai et c'est probablement aux vacances qui suivirent sa deuxième année de séjour dans la vieille cité universitaire qu'il essaya de la sorte son talent de portraitiste dans un sujet de grande envergure. Il était dès lors en pleine possession des éléments de son art et, au surplus, manifestait déjà l'extrême facilité qui le caractérisa par la suite. Puisqu'une assemblée entière, fût-ce même à l'instigation du père, lui confiait le soin de portraiturer ses membres, tous gens notables, il apparaît que le jeune homme atteignait au moins la ressemblance dont on se préoccupe toujours beaucoup en province, en pareille circonstance. Il y mettait même mieux : un évident savoir faire, car, malgré des gaucheries fatales, l'ensemble de l'œuvre atteste un sens appréciable de la perspective et une certaine aisance de facture, en particulier en ce qui concerne l'attitude des trois prêtres représentés.

Une anecdote plaisante et tout à fait dans le goût des facéties habituelles que l'on prête au peintre des *Grimaces* se rattache à ce tableau des Charitables. On remarque que l'un des porteurs de la bière, à l'encontre des autres personnages, détourne la tête. Il ne faut point voir là un artifice du peintre pour varier les poses. Pour avoir chance de passer à la postérité sous sa véritable effigie et pour participer aussi aux frais d'établissement de l'œuvre, il paraît que chacun des Charitables devait payer à l'artiste une minime rétribution. Or, l'un d'eux ayant posé et mécontent peut-être de n'avoir pas été flatté par Boilly, refusa d'acquitter la redevance. Il se disait sans doute que figurant au premier plan, il était indispensable qu'il restât où on l'avait situé. Mais Boilly n'était pas à court d'expédients. Il eût tôt fait de se venger de ce compatriote avare. Ne pouvant l'omettre, il le rendit méconnaissable, non en le

chargeant, car les autres confrères n'auraient pas consenti à voir se mêler la caricature à une œuvre aussi grave que pieuse, mais en lui donnant une allure insolite. Et c'est pourquoi le deuxième porteur de la confrérie présente si incongrûment la queue enrubannée de sa perruque au spectateur, perpétuant ainsi, après avoir été à ce propos la risée de ses concitoyens, l'aventure de sa ladrerie.

Et voilà à quoi aboutit, un demi-siècle après sa mort, un voyage de recherches au pays natal de Louis-Léopold Boilly : à établir l'authenticité d'une œuvre de toute première jeunesse, à fixer un point controversé de biographie et à alimenter les historiens à venir d'une anecdote nouvelle. Avouons que c'est peu. Mais La Bassée n'a ni bibliothèque, ni musee, et il n'existe peut-être pas dans tout le canton trois œuvres avérées de l'artiste auquel on rend un tardif hommage.

Etrange petite ville que La Bassée ! Faut-il la dire indifférente à ses gloires ? On n'oserait. On y va pour connaître d'un peintre illustre, et c'est un sien parent un sculpteur qu'on rencontre. Celui-ci est populaire et révéré ; sur son compte abondent les souvenirs de ses compatriotes. Il n'est même pas ignoré de ceux qui ont écrit sur le célèbre peintre de qui il traversa plusieurs fois la vie, après avoir été son compagnon d'études. Comme collaborateur de Louis-Léopold Boilly dans un bon tour joué à un certain M. Pollet, apothicaire, on a souvent rappelé son nom. Personne cependant, jusqu'à ce jour, n'a eu la curiosité de s'informer quel homme et quel artiste avait été cet autre Boilly.

C'était un cousin germain de Louis-Léopold. Il s'appelait André-Joseph. Né à Haisnes, faubourg de la Bassée, le 1er septembre 1755, il était le cinquième enfant de Philippe Boilly, originaire d'Hinghes, dans le Pas-de-Calais.

Les deux frères, Philippe et Arnould-Jovite-Polycarpe, père du peintre, étaient très unis. En dehors des traditions qui l'assurent, on en a la preuve dans un antique registre conservé dans la famille depuis 1753. Le livret, de sa vieille encre jaunie, constate, en effet, que le premier enfant mâle de Philippe eut pour parrain son oncle Polycarpe. Les relations d'amitié continuèrent entre cousins. André ayant épousé le 2 décembre 1803, Marie Herbecque, en eut quatre enfants et l'un deux, Adolphe-Léopold, né le 12 décembre 1808, était le filleul de l'artiste alors célèbre à Paris. Cet Adolphe continua la branche collatérale. De son dernier fils, Léopold-Charles, né en 1841, est issue la descendance actuelle qui perpétue honorablement, à La Bassée, un nom illustre, cela dans la maison même où André exerça un art que ses concitoyens furent mieux à même d'apprécier que celui de son parent.

André Boilly était sculpteur sur bois, mais il pétrissait aussi la glaise à ses heures sans ambition aucune, à ce qu'il semble, et davantage par goût et plaisir qu'avec l'arrière-pensée d'en tirer profit et renommée. Il paraît avoir été un curieux bonhomme ; il a laissé en tout cas la réputation locale d'un habile artisan et d'un joyeux compagnon.

Sa physionomie nous a été, par un heureux hasard, conservée grâce à un petit portrait à l'huile, dû probablement à un artiste de terroir qui n'a pas marqué autrement pour la postérité. C'est une toile sans prétention où, sur un fond de rideau vert, se détache une figure de vieillard robuste sous la couronne de cheveux blancs. Les lèvres sont minces et narquoises, le nez bien accusé et fort à la manière de celui de Louis-Léopold Boilly, les yeux singulièrement vifs et clairs. Le cou s'engonce dans un col haut et une cravate à triple tour qui se termine en nœud plat sur un jabot discret. L'œuvre modeste est signée Letorey Decaux, 1824. André Boilly avait donc à cette époque 59 ans.

La spécialité de cet autre Boilly était la sculpture religieuse et l'ébénisterie. Il était, assure-t-on, l'auteur de la plupart des calvaires de bois fréquemment plantés aux carrefours des routes et dans les cimetières du pays de Laleux.

Laborieux et adroit, du matin au soir, il taillait dans le chêne, imagier ingénu, Jésus, la Vierge et les Saints. Il avait peuplé de ses œuvres, souvent anonymes, les villages du Nord et du Pas-de-Calais qui avoisinent La Bassée. Le moment était favorable, en effet. Après la tourmente de 1793, la foi renaissait de tous côtés avec une splendeur merveilleuse. Le zèle des croyants replaçait sur les croix désertes ou sur les socles vides les emblèmes religieux que la Révolution avait jetés bas. Mais, sauf peut-être, çà et là, à l'abri de quelque chapelle, la plupart de ces ouvrages, exposés qu'ils étaient aux intempéries, n'ont pas été sauvegardés de l'inévitable destruction.

Sans être un dévot, André Boilly était un croyant respectueux. Il avait, conte-t-on, une façon pittoresque d'obliger ceux qui étaient avec lui à saluer les calvaires :

— « Hé quoi ! disait-il familièrement, voilà-t-il pas qu'on passe devant un de mes enfants, sans lui dire un petit bonjour ! » Et les plus incrédules se découvraient, afin de ne point déplaire à tant de bonhomie.

André Boilly était connu pour ses réparties vives et spirituelles. Un jour, une bonne vieille, allant de La Bassée à Festubert, s'arrêta devant l'atelier d'ébénisterie, fort intriguée de voir Boilly creuser attentivement un bloc informe de bois.

— « Qu'est-ce que vous faites donc là, Monsieur Boilly? »

— « Je cherche, répondit l'Artisan, le saint Jean qui est caché là-dedans. Entrez en repassant j'aurai découvert son visage ».

S'agissait-il du saint Jean-Baptiste qui orne aujourd'hui la façade de l'Hospice municipal? Certains le prétendent, là-bas. Rien n'est moins assuré cependant.

Une autre fois, un voisin s'étonne de surprendre Boilly en train de façonner un démon vigoureusement cornu.

— « Comment, s'exclame-t-il, vous qui faites toujours des « Bon Dieu » pouvez-vous fabriquer un vilain diable? »

— « Il faut, répliqua sentencieusement le sculpteur, se créer des amis dans tous les mondes. Qui sait où l'on peut se trouver un jour! »

Une tradition veut qu'André Boilly soit l'auteur de belles gerbes d'épis ornementaux qui décorent aujourd'hui encore, aux grandes cérémonies, le maître-autel de la paroisse. Il était, en tout cas, plus sûrement le sculpteur d'une chaire monumentale dans l'ancienne église et qui fut détruite lors de l'incendie de cet édifice en 1855. (1) Mais j'ai vu dans l'atelier de Mlle Marguerite Boilly, — son arrière petite-fille, et artiste distinguée qui continue dignement dans les arts un nom lourd à porter, — une « caisse » d'horloge d'un beau dessin et un encadrement de glace agrémenté d'un travail décoratif infiniment délicat : un motif fouillé de guirlandes de roses, de pâquerettes et de lilas entourant deux colombes amoureuses.

Il reste enfin d'André Boilly un médaillon en terre cuite et une douzaine de bustes de famille pieusement recueillis et rassemblés par Mlle Boilly. On n'oserait dire qu'il y ait là du grand art.

Consciencieux et naïf, Boilly, le sculpteur, possédait certainement un réel tempérament et une vraie spontanéité; mais le don d'observation, pour n'avoir pas été dirigé, tombait fréquemment dans une minutie ennemie de la perfection. Tels pointillés de piqûre au revers d'un habit, le souci de figurer sur un visage trop ostensiblement les marques de petite vérole, de dresser, avec une fidélité gênante, une architecture de cheveux, d'ajourer, dans ses moindres détails, la guimpe d'un bonnet, indiquent assez que l'accessoire prenait dans les préoccupations du statuaire une importance excessive. Aucun de ces bustes néanmoins n'est quelconque ni de facture défectueuse. Il y en a même un tout à fait excellent. Aussi dignement représenterait-il au musée de Lille notre artiste que le portrait de Vincent Leleux qui s'y trouve et qui dut d'y entrer, il semble, plus à des considérations de personnalité du journalisme régional qu'à de sérieux motifs esthétiques.

Le principal mérite de ces œuvres réside au surplus dans leur valeur documentaire. Toute l'élégance bourgeoise et provinciale de 1830 est là prise sur le vif et consignée dans ces parements de redingotes échancrées, ces perruques où s'attarde le passé, ces larges peignes soutenant l'édifice des chignons, ces ruches et ces fraises au tuyautage empesé. La mode et la physionomie d'une société disparue s'y évoquent : c'est de l'histoire...

André Boilly est mort le 29 novembre 1832. Chargé d'ans et d'honneurs, Louis-Léopold Boilly suivit le cercueil de celui qui aurait pu connaître aussi, en tout autre milieu, une enviable destinée.

Regrettons qu'on n'ait point songé à associer et confondre dans un même hommage les deux Boilly. La notoriété locale de l'un aurait servi à perpétuer mieux, dans la ville natale, la gloire de l'autre.

LÉON BOCQUET.

(1) [illegible] au faîtage vermoulu, flamba un soir que, pour fêter l'anniversaire de la [illegible] conception, le curé-doyen avait imprudemment autorisé une illumination des tours et un feu d'artifice solennel.

L'INDE PORTUGAISE — BASSEIN

Cinq ans s'étaient écoulés depuis que Christophe Colomb, Génois au service de l'Espagne, avait mis à la voile pour l'Inde et avait découvert l'Amérique, lorsque, le 14 juillet 1497, Vasco de Gama, officier de la maison royale de Portugal, quittait Lisbonne avec la mission de parvenir jusqu'aux rives indiennes et d'entrer en relation avec les indigènes. Cette fois, l'erreur commise par Christophe Colomb ne pouvait plus se renouveler : le chemin était frayé. Les membres de la famille régnante de Portugal possédaient tous le goût des aventures lointaines. Dès 1400, le roi Jean Ier avait armé une petite escadre pour explorer les côtes de la Barbarie, sorte d'épilogue de la guerre contre les Maures, que les chrétiens avaient expulsés d'Europe et qu'ils étaient allés combattre sur leur propre sol. De sa résidence de Sagrez, au cap Saint-Vincent, son fils Henri, — ce prince navigateur dont les chroniques ont enregistré l'inclina-

(1) [illegible]

tion à découvrir de nouvelles terres et des mers inconnues, — envoyait des officiers reconnaître Madère; plus tard le cap Bojador était doublé, et enfin les marins Portugais, guidés par Diaz, arrivèrent d'escale en escale au cap des tempêtes. Mais, à l'aspect de la mer sans limites qui s'étendait devant eux, le cœur manqua à ces audacieux, et quoique l'Inde fût au bout, — l'Inde prestigieuse et opulente d'où les Républiques italiennes tiraient une partie de leurs richesses, — ils n'écoutèrent plus leur chef et rebroussèrent chemin. Ce ne fut donc pas à Diaz que revint la gloire de tenter la périlleuse traversée; il se contenta de surveiller la construction des trois bons navires confiés à Vasco de Gama pour leur permettre d'affronter les mers orageuses de l'Afrique Australe.

[illegible] Gama reçut de la main d'Emmanuel, devant la Cour assemblée, une bannière de soie où était attachée une croix de l'ordre du Christ, dont le roi était le grand maître, et prêta serment de faire tout ce qui dépendrait de lui pour atteindre le but indiqué à ses efforts. Le jour de l'embarquement, le Capitaine et les équipages vinrent au Couvent de Belem, d'où les moines les reconduisirent à leurs navires escortés d'une foule enthousiaste, et la flotte appareilla.

Le récit du mémorable voyage de Gama, écrit de sa main, a disparu (1). La seule relation authentique qui soit parvenue jusqu'à nous est le journal d'un matelot qui s'appelait Alvaro Velho, du *San Gabriel* (2). C'est dans son naïf, mais véridique *Roteiro* (livre de bord) qu'on peut suivre les principales étapes de la route immortalisée par le grand Camoens. Après neuf mois de navigation, les contours des côtes de l'Inde apparurent enfin aux Portugais. Le poète a fixé en vers magnifiques ce moment unique : « Déjà le soleil naissant éclairait les collines qui entendent murmurer à leurs pieds les eaux du Gange (sic). Le calme régnait sur les flots, et la paix dans les cœurs; quand, de la cime du grand mât, les nochers aperçurent la terre qui s'élevait devant eux. « Amis, s'écrie le pilote de Melinde (Côte d'Afrique), si j'en crois mes yeux, c'est la terre de Calicut; oui, c'est elle, et si l'Inde est le terme de vos travaux, réjouissez-vous, vos travaux sont finis. » A ces paroles du Pilote, à l'aspect du rivage, Gama ne peut retenir ses transports. Attendri, hors de lui, il fléchit le genou, lève les mains vers le ciel et lui rend grâce de son bonheur. » *Lusiades, ch. VI*.

« Les bords heureux », si longtemps désirés, se montrèrent hospitaliers. Bien reçu par le prince qui régnait dans ces parages, le Zamorin, Gama repartait avec un message pour le roi auquel le potentat hindou offrait les produits de son pays, cinnamome, girofles, gingembre, poivre et pierres précieuses, demandant en échange de l'or, de l'argent, du corail et de la pourpre.

Vasco de Gama mouilla heureusement dans les eaux du Tage le 29 août 1499, et avant de faire son entrée triomphale dans Lisbonne, il se retira pendant huit jours dans le couvent de Belem. Le roi reconnut ses mérites et lui conféra le titre de Comte de Vidiguiera, avec une magnifique pension, ainsi que le droit d'emporter de l'Inde, libre d'impôt, une quantité considérable d'épices. Pour marquer sa reconnaissance à la Vierge, protectrice de l'expédition, il éleva un monastère qui, depuis lors, a servi de résidence royale.

L'Espagne et le Portugal allaient désormais se partager l'empire des mers : à l'Espagne le nouveau monde découvert par Colomb, au Portugal l'Extrême-Orient dont Gama lui avait ouvert les portes.

Une folie de gloire, une soif de richesses, sanctifiées par l'ardeur d'un prosélytisme aveugle, s'emparèrent des « Enfants de Lusus », et ce prosélytisme, qui dégénéra bientôt en fanatisme, sera désormais leur règle de conduite. Dieu leur a donné une mission à laquelle ils ne peuvent se soustraire : « Vous n'occupez, s'écrie le poète, qu'un point sur le globe, faible portion du troupeau rassemblé par le divin pasteur. C'est vous qui vous chargez de ramener au bercail les nations égarées, et rien ne peut vous arrêter, ni la crainte du péril ni les conseils d'une ambition profane. » (*Lus. chant VII*).

Les premiers Portugais ne furent pas, en effet, des commerçants, comme les Hollandais et les Anglais, mais des amiraux investis d'une commission royale qui leur ordonnait de conquérir des territoires et de répandre le Christianisme. La première escadre, commandée par Cabral et composée de treize vaisseaux montés par douze mille hommes, partait en 1500 avec des instructions précises de commencer par prêcher, et si la prédication restait sans effet, d'insister à la pointe du glaive. La première équipe de moines arriva à cette époque, et les doux Franciscains se trouvèrent presque malgré eux identifiés à la soldatesque et enveloppés dans l'impopularité et la crainte qu'elle inspirait.

Pour comprendre à la fois le côté grandiose de l'occupation portugaise et les fautes des gouver-

(1) [illegible] *Les Grands voyages de Vasco de Gama* [illegible] *Les Lusiades de l'Inde* [illegible] Lisbonne, 1880. [illegible] Soc. Geog. [illegible] d'Alexandre [illegible] le [illegible] qui avait accompagné Gama.

(2) [illegible] du Saint Gabriel a été publié par Danvers, [illegible] d'après *Notícia* [illegible] Sociedade Geog. [illegible] donnée également par [illegible] *Viagens de Vasco da Gama* par [illegible] Braz [illegible]

nants, il faut se souvenir de la réponse de Vasco de Gama au Zamorin : *Vimos buscar Christaos e especiaria*, et les chrétiens furent toujours à leurs yeux de bien plus haute importance que les épices. Rome même n'avait-elle pas parlé ? Une bulle d'Alexandre VI constituait le roi de Portugal seigneur de la navigation, des conquêtes et du commerce d'Éthiopie, d'Arabie, de Perse et de l'Inde (1502). En possession d'un titre si beau, les princes s'efforcèrent de le mériter, et chaque année allait être marquée par des expéditions auxquelles seront associés les grands noms des pionniers du nouvel empire.

Le premier vice-roi fut Francesco d'Almeida, ce courageux guerrier, fameux par ses hauts faits, qui périt misérablement d'un coup de zagaie sur le sol africain. Son successeur, Albuquerque, étendit la puissance portugaise jusqu'à Malacca, dont il s'empara ; il ouvrit des débouchés pour le commerce dans l'Archipel indien, pénétra dans le Golfe Persique et la Mer Rouge ; enfin, disgracié, malade, il vint mourir à Goa, dont il avait fait la capitale de l'Empire qu'il avait contribué à fonder (1).

Pendant un siècle cet empire ne connut pas de rival. Les Portugais jouirent alors du monopole exclusif de l'Extrême-Orient. Du Japon à la Mer Rouge et au cap de Bonne-Espérance ils étaient les seuls maîtres et dispensateurs des trésors de ces régions, pendant que leurs conquêtes sur la côte d'Afrique et le Brésil complétaient leur domaine maritime ; mais leur caractère devait être l'obstacle à l'établissement durable de leur puissance. Les habitudes de cruauté qu'ils avaient contractées au contact des Maures leur avaient inspiré une politique et donné des mœurs qui épouvantaient au même degré les populations hindoues et musulmanes qu'ils venaient conquérir et gagner à la foi.

Albuquerque, seul, chercha à se concilier l'affection des Infidèles par sa justice et sa magnanimité, qui ajoutaient un grand prestige à sa gloire militaire ; aussi sa mémoire est-elle encore vénérée à Goa, et jadis les Hindous et les Musulmans allaient gémir sur sa tombe, prenant à témoin l'ombre illustre des maux qu'ils enduraient, et priant Dieu de les délivrer de la tyrannie de ses successeurs.

Ce furent, en effet, les excès des Loarez, des Sequeyra, des Menezès et autres vice-rois, qui exaspérèrent les princes indigènes et les firent s'allier contre les étrangers. Cette coalition porta le premier coup à la puissance portugaise en obligeant la mère-patrie à des dépenses militaires colossales pour soutenir l'armée coloniale. Une autre cause de décadence doit être cherchée dans la réunion de l'Espagne au Portugal qui, pendant soixante ans, subordonna les intérêts du Portugal en Asie à ceux de l'Espagne en Europe. Pendant ce temps, les Hollandais étaient entrés en scène et délogeaient peu à peu les Portugais de toutes leurs possessions. Deux fois ils assiégèrent la riche et florissante Goa aux portes de laquelle les Mahrattes osaient se présenter. Bref, leur puissance, battue en brèche, d'un côté, par les nations européennes, ses rivales, de l'autre, par les princes indigènes, disparaissait peu à peu. Ses derniers débris allèrent se réfugier derrière les remparts ruinés de quelques places fortes, et les voiles portugaises cessèrent de sillonner les mers de l'Inde.

* *

A qui faut-il s'adresser pour obtenir un jugement éclairé sur les causes de cette décadence suivie d'une ruine aussi éclatante ? Ne craignons pas de répondre hardiment que c'est aux Anglais ; leur triomphe sur toutes les nations européennes qui ont cherché à s'établir dans l'Inde a été si complet, qu'on peut se fier à l'impartialité de leurs historiens. Ils vous diront, ces historiens, que les Portugais ont échoué, parce que la tâche qu'ils avaient entreprise, — la conquête et la conversion de l'Inde, — était au-dessus de leurs forces. De petits territoires enclavés dans la Présidence de Bombay, une population indigente d'*half-castes*, la liste funèbre des victimes de l'Inquisition, enfin un admirable poème épique, les *Lusiades*, forment le bilan de leur occupation. *Hunter*. Nous laisserons de côté Goa « la Dourada », et les tristes villes de Daman et de Diu (1) qui composent le chétif apanage du Portugal pour évoquer le souvenir de sa

1 Cf. *Relées* [illegible] *Alb.* [illegible] *Histoire* [illegible] Le [illegible] H. Mo[illegible] Sa[illegible].

1 Les possessions [illegible] ment de 1900 Panjim, Nova Goa, résidence du gouverneur [illegible] les fonctions civiles et militaires : Diu presqu'île du Kathia[illegible] choisi parmi les fonctionnaires Européens ; les autres postes sont remplis par des natifs de Goa. L'installation du nouveau [illegible] Jésuites n'existe pas, puisqu'ils ont été expulsés, et celle des biens du clergé ne soulèvera aucune discussion, car ces biens ont peu de valeur, et le clergé est payé en partie par le gouvernement. [illegible] favorables au nouveau régime. Le gouvernement de Goa a maintenu les autorisations et les ordres précédemment donnés au sujet de l'exposition des reliques de Saint François [illegible] Les [illegible] quête de Goa ne furent pas contremandées.

[illegible] des [illegible] de la [illegible] que rien ne peut les ressusciter et que nul vestige de vie moderne ne troublera notre enquête, telle Bassein, la capitale du Nord, la rivale de Goa, avec ses anciennes dépendances éparses le long de la côte du Konkan, églises, couvents, châteaux abandonnés qui contrastent avec la prospérité de Bombay. Or, Bombay n'échappa sans doute au même sort que par les hasards de la politique qui la glissèrent en même temps que Tanger dans la corbeille de l'Infante Catherine lors de son mariage avec Charles II Stuart. Il est vrai que les Anglais ne se montrèrent pas très empressés d'en prendre possession, ignorants qu'ils étaient de la valeur de cette île que Lord Clarendon plaçait à une très petite distance du Brésil ; mais le vice-roi de Goa, Antonio de Mello de Castro, la connaissait bien, cette valeur ; aussi conjurait-il son maître de ne pas l'obliger à livrer Bombay. « L'Inde, écrivait-il, sera perdue le jour où la nation anglaise s'y établira. » Elle le fut en effet. Et c'est ici que les Anglais peuvent avouer avec un orgueil légitime qu'ils ont surpassé leurs prédécesseurs, non en qualité de constructeurs de temples comme les Hindous, de palais ou de tombes comme les Musulmans, de forts comme les Mahrattes, d'églises comme les Portugais ; mais comme fondateurs de villes où ils ont su attirer le commerce des nations du monde entier (*Hunter*). Dès que Bombay fut entre les mains habiles et intègres de notre compatriote Gerard Aungier, son premier gouverneur pour le compte de l'East India C^e^, elle prit un rapide essor (1). Aungier avait compris les avantages de sa position et prévu l'avenir qui attendait la ville qu'il avait résolu de fonder, « avec la grâce de Dieu », ajoutait le pieux croyant qu'il était.

Nous possédons des descriptions de Bombay sous la domination portugaise. Un pauvre et chétif château armé de quelques canons suffisait pour tenir en respect les Malabares qui venaient enlever le bétail et effrayer les habitants. Certaines parties de l'île étaient plantées de cocotiers ou occupées par des jardins au milieu desquels s'élevait le couvent des Franciscains. Mazagon appartenait à un Parsi, Naoroji Seth, et les Jésuites avaient un beau couvent [illegible] (2).

Quant à la population européenne, à peine y avait-il onze familles de colons portugais qui formaient une petite noblesse territoriale, et la seule propriétaire de l'île était une dame de qualité, Doña Iñez de Miranda qui jouissait de véritables droits seigneuriaux. Venaient ensuite les Indo-Portugais, les Topaz ou métis et les Chrétiens natifs. Ceux-ci occupaient un rang honorable et aidèrent les Anglais à s'établir dans l'île ; pour finir il y avait la tourbe des classes inférieures et des Aborigènes. Ce furent ces éléments dont Aungier sut tirer un si merveilleux parti, qu'à sa mort la population de Bombay s'élevait à 75.000 âmes. Les ruines des villes fortifiées des Portugais, dont l'enceinte protégeait cathédrales, palais, couvents, restent donc sur le territoire britannique comme une douloureuse et utile leçon de choses.

*
* *

L'île de Bassein appartient à l'archipel de Bombay, peut-être connu des Grecs sous le nom d'Heptanésia (? ; elle est bornée au nord par la rivière sacrée la Vaitarna, au Sud par le détroit de Bassein, à l'Est par un petit canal qui la sépare de la terre ferme ; à l'Ouest par la mer d'Arabie. (1)

Les chroniques hindoues (*mahatmyas*) qui célèbrent les lieux de pèlerinage fameux ont enregistré les mérites de la Vaitarna, tenue encore en si grande vénération, que ses fidèles croient que celui qui se baigne dans ses eaux tel ou tel jour de tel ou tel mois assure son bonheur éternel. Dans les âges historiques, Bassein dût appartenir à un prince de la dynastie Chaloukya ; puis les Musulmans s'en emparèrent et s'y fortifièrent ; mais ils en furent délogés par les Portugais (1536). La position géographique de l'île, les avantages, de son port si bien abrité avaient tenté ceux-ci ; après avoir effectué quelques descentes, ils cherchèrent querelle au souverain du Guzarate et obtinrent par traité, outre la cession de Bassein, celle de Thana, de Bombay, de Salcette et de Mahim avec la permission de construire des forts et d'imposer des droits sur le commerce de la mer Rouge. En outre, ils promettaient de protéger le prince contre l'Empereur de Delhi.

C'est à cette époque que fut bâtie par Nuño da Cunha (2), à l'extrémité Sud du petit bras de mer qui sépare Bassein de Salcette, la forteresse dont nous allons visiter les ruines. Son beau frère Garcia da Sé en devint le Capitaine.

Le fondateur de Bassein appartient à cette brillante phalange des héros de la vieille Lusitanie. Ses

---

1 (1) P. B. Mazagon, *Bombay in Marines*, London, 1910, [illegible] Il est consacré à Antonio [illegible] [illegible] avec l'emploi [illegible] admirable sujet.

2 (2) [illegible] *Indian Antiquary*, Vol. III, pp. 2[illegible], 292 et [illegible]

1 Da Cunha, *Notes [illegible] on the antiquities of Chaul and Bassein. Bombay, 1876. Bassein*, pp. 118 et sq. le premier travail entrepris sur ce sujet.

(2) Le successeur de Sampayo, Nuno da Cunha, dirigera longtemps le gouvernail de l'Inde. D'une main il élève les tours de Chale (Chaul) et de l'autre il tient en respect la superbe Diu. La forteresse de Bassein se [illegible] ses armes. *Lusiades*, Chant X.

qualités de général, d'homme d'Etat, de fin lettré ne l'empêchèrent pas d'encourir la même disgrâce qu'Albuquerque. Rappelé en Europe à l'instigation de ses ennemis, il mourut en mer à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance. Dans son testament, il ordonna de payer à son souverain le prix de la chaîne de fer dont on se servirait pour l'immerger; car, disait-il, il ne se connaissait pas d'autre dette. Ce fut son père, le distingué navigateur Tristao da Cunha (1539), qui se présenta au roi pour lui remettre la somme.

Les Portugais gardèrent Bassein près de deux cent dix ans. La ville atteignit rapidement un degré de splendeur qui lui valut le titre de *à Corte do Norte* (1), la capitale du Nord par rapport à Goa, et elle devint le rendez-vous des *fidalgos* les plus distingués et des riches marchands portugais, si bien qu'on avait coutume d'appeler un homme important *fidalgo* ou *cavalneiro* de Baçaim. (2) Elle contenait de beaux édifices, civils et religieux; outre la cathédrale, *matriz*, on y comptait plusieurs couvents, treize églises, une *misericordia* ou asile pour les orphelins. Les voyageurs ont donné d'intéressants détails sur son état à diverses époques (3). L'un d'eux, G. Careri (4) y a ajouté une description agréable des environs. A plus de quinze lieues à la ronde, on ne voyait que des champs de cannes à sucre et des vergers délicieux plantés d'arbres à fruits, tels que palmiers, figuiers et manguiers. La population rurale se composait d'Hindous, de Musulmans et de Chrétiens. Pendant la saison chaude, pour éviter une maladie contagieuse (*carazzo*) causée par une sorte de bubon et fort répandue à cette époque sur tout le littoral, les gens de qualité se rendaient dans les *aldées* (villages) ou dans leurs *caçabés* (maisons de plaisance), bâtis au milieu de jardins rafraîchis par des eaux bien distribuées.

Pendant les deux siècles d'occupation portugaise, le pays fut assez souvent troublé par les incursions des Musulmans et des Mahrattes, motivées surtout par l'intolérance religieuse des *fidalgos*. Quand les armées du Mogol vinrent piller les environs de la ville, ce n'est pas à la politique qu'il faut attribuer cette agression: c'est qu'on avait brûlé à Goa un *cazi* fort savant et très apprécié de ses coreligionnaires. Une autre cause du mécontentement des indigènes provenait de ce que les Portugais catéchisaient les enfants des personnes qui mouraient sur leur territoire, — les parents fussent-ils maures ou païens, — et s'emparaient de leurs biens au profit de l'Église (1). Orme (2) raconte que Sivaji et ses successeurs envahirent le territoire de Bassein, parce que les Portugais brûlaient les prisonniers mahrattes. Lorsque Moro Pandit (1674) descendit des Ghâthes avec dix mille hommes et vint réclamer à Bassein le quart (*chauth*) des revenus des Portugais, il se présentait avant tout en vengeur de certaines familles mahrattes de distinction qui avaient refusé de se convertir. D'après Goez, (3) les Portugais brisaient ou brulaient les idoles et souillaient les étangs sacrés. Bref, toutes ces vexations avaient fini par obliger un grand nombre d'Hindous, de Musulmans et de Parsis à abandonner leurs foyers et à s'établir dans les Etats de Châh Djehan, c'est-à-dire du côté de Surate, où ils jouissaient d'une plus grande liberté de conscience, si bien que, depuis Daman jusqu'à Bassein, la population était clair-semée et les terres restaient en jachère. En parcourant ce pays, il est facile de se figurer l'épouvante de paisibles ruraux victimes à la fois des brigandages des Mahrattes et des persécutions religieuses des Portugais. La rigueur de certaines ordonnances du Conseil provincial (4) au sujet de l'organisation des paroisses explique cet exode. Ainsi il était défendu aux néophytes de vivre avec les Infidèles sous peine de payer un *pardo* (six *annas*) au dénonciateur. Nul converti ne pouvait continuer à entretenir des relations amicales avec un païen ni l'employer comme domestique sauf en qualité de groom et encore lui était-il interdit de suivre sa religion.

D. MENANT.

(1) [illegible]
(2) [illegible]
(3) [illegible] *Viagem*, etc., vol. XI, pp. 226-7.
(4) [illegible] *Voyages de Churchill*, vol. IV, p. [illegible]. Hamilton, [illegible] *of the East Indies*, vol. I, p. [illegible]

(1) [illegible]
(2) Orme, [illegible]
(3) *Calcutta Review*, vol. V, p. 271.
(4) Institution [illegible] Goa.

LES ÉCOLES HOTELIÈRES ET L'INDUSTRIE DES HOTELS

On vient enfin d'inaugurer en France une École hôtelière. On a en cela imité l'exemple des Suisses, et l'on a bien fait. Il y a bien longtemps que l'on aurait dû songer en notre pays à former méthodiquement, par un enseignement approprié, ceux qui ont l'ambition de prendre la direction d'un hôtel.

Sans doute, les progrès les plus marqués ont été

réalisés en France, depuis une dizaine d'années surtout: dans toute ville un peu importante, on trouve un hôtel bien tenu; les hôtels des villes secondaires ont gagné en [illegible] [illegible] plus comme [illegible] première et presque unique place à la table et à la cuisine; nous n'en sommes plus au temps où tant d'étrangers redoutaient l'hôtel de province français. Et pourtant, encore souvent, tel bon cuisinier, qui dispose d'assez d'argent pour acheter un fonds, croit qu'il pourra sans peine s'improviser « maître d'hôtel », et qu'il n'a plus rien à apprendre dans la direction, l'administration d'un établissement de ce genre, sous prétexte qu'il a argent, science culinaire, bonne volonté.

Il y a là un métier bien spécial, difficile à pratiquer comme à apprendre dans ses nombreux détails; et, à cet égard, les meilleurs enseignements à recevoir sont assurément en Suisse.

On a maintes fois répété que la Suisse était une immense hôtellerie; mais une hôtellerie admirablement conduite. C'est pour cela que si longtemps on a pu dire que le voyageur ne se trouvait bien que là; et si sa prédominance en la matière a diminué notablement, c'est que, dans les progrès faits par ailleurs, on a imité ce qui avait été imaginé chez nos industrieux voisins. Cette industrie hôtelière y a mérité un nom spécial, le Fremdenverkehr, l'industrie des étrangers. Dès 1889, on comptait en Suisse environ un millier d'hôtels possédant dans leur ensemble 58.000 lits; quinze années plus tard, on arrivait aux chiffres de 1.690 hôtelleries et 87.000 lits. Et, en 1899, cette union des hôteliers dont nous allons parler était fière de relever dans ses statistiques 1900 établissements et 105.000 lits.

Presque tout le monde connaît quelqu'un de ces immenses caravansérails qui peuvent abriter simultanément des centaines et des centaines de personnes; il est juste de dire que les petits établissements sont aussi intéressants, en ce sens que, sur une échelle et avec des capitaux modestes, ils sont logiquement et confortablement organisés, et conduits avec la plus parfaite connaissance du métier. C'est surtout dans les cantons de Berne, de Lucerne, dans les Grisons, le Valais et le canton de Vaud que ces hôtels se sont multipliés.

Si nous en croyons les statistiques les plus récentes, qui sont assez exactes à cet égard, la Suisse posséderait actuellement bien près de 2.000 hôtels, avec 124.000 lits. On compterait 25.000 lits rien que dans le canton de Berne.

Le progrès de cette industrie est due en grande partie aux initiatives individuelles, comme toujours; mais aussi à une fédération absolument libre de ces initiatives. Les trois quarts au moins, en effet, des hôteliers Suisses appartiennent à la société Suisse des Maîtres d'hôtel; et celle-ci montre la plus grande activité pour défendre les intérêts de ses membres, mais de façon intelligente, et sans réclamer le moindre privilège. Elle envoie des questionnaires, poursuit des enquêtes qui lui permettent de « tâter le pouls » à l'industrie, de constater les périodes de crise ou de prospérité par lesquelles elle passe; et immédiatement, la société prend des mesures pour remédier aux dépressions qu'elle peut constater. Elle emploie tous les moyens possibles pour éduquer ses membres, pour les aider à acquérir l'instruction technique nécessaire, et aussi pour les mettre en mesure de se procurer assez facilement un personnel connaissant son métier.

L'effectif de la société a crû constamment, ce qui prouve qu'on apprécie les services qu'elle rend. Une de ses idées les plus originales a été de créer (et cela seulement en 1893, 11 ans après sa fondation) une école professionnelle. Celle-ci a été établie à Ouchy-Lausanne, dans une région où l'industrie des étrangers joue elle-même un rôle considérable. Elle a pour but d'enseigner aux jeunes gens qui veulent se vouer à la carrière d'hôtelier, les connaissances théoriques et pratiques indispensables. Et on comprend immédiatement qu'elle est précieuse même à ceux qui n'ont pas l'espoir de pouvoir de sitôt acheter un fonds, mais qui comptent passer d'abord par des emplois inférieurs, pour occuper ensuite des postes de plus en plus importants, en vertu même des services qu'ils peuvent rendre.

Cette institution est un internat, au contraire de l'Ecole que vient de créer la Fédération Hôtelière française. L'enseignement comprend les langues usuelles, la calligraphie, le calcul et la tenue des livres, la géographie appliquée aux voyages, et en particulier aux voyages en Suisse; on y enseigne également les règles de morale et de bonne tenue (disons civilité puérile et honnête), le régime des hôtels et de leur divers services, la connaissance des marchandises et de leurs lieux de production et de commerce. C'est dire que l'élève peut ensuite diriger un hôtel de façon raisonnée et pratique, si, naturellement, il a, avant ou après cet enseignement, pratiqué le métier.

On n'a pas de peine à trouver des élèves désireux de suivre cet enseignement. Il faut songer que les hôtels suisses occupent un personnel considérable de plus de 34.000 personnes, dont 14.000 au moins dans les hôtels ouverts toute l'année : les autres sont occupés dans des établissements saisonniers; mais étant données leur instruction et leurs qualités professionnelles, ils trouvent facilement à s'employer à l'étranger durant la fermeture des hôtels suisses. Tous ces gens de service, sommeliers comme gar-

gens de chambres, cuisiniers ou femmes de chambres, portiers, etc., sont fort appréciés sur la Rivière, en Angleterre et un peu partout. Ce n'est point une mince affaire pour les maîtres d'hôtels que de pouvoir compter sur un personnel remplissant bien ses fonctions : ils versent à ce personnel, en une année, plus de 16 millions de salaires, et dépensent pour lui plus de 11 millions comme nourriture et logement.

Aussi bien, et en dépit de la cohue qui se presse en Suisse et dans les hôtels helvétiques, ces exploitations doivent être conduites de façon très sérieuse, de manière à toujours satisfaire un client auquel maintenant d'autres pays s'offrent à fréquenter, où il trouve des hôtelleries autrement bien organisées que jadis. Une foule de ces établissements, établis à des hauteurs considérables, dans des situations isolées, supportent des frais d'approvisionnement très notables. On compte actuellement près de 800 millions de francs engagés dans l'industrie hôtelière de la Suisse, dont un peu moins de 500 pour les constructions proprement dites. Le chapitre des provisions et installations s'y rapportant a augmenté de 265 p. 0/0 depuis 1880, en raison des exigences croissantes des clients (et aussi des droits de douanes fortement majorés !) Une foule de ces hôtels, qui appartiennent maintenant souvent à des sociétés, ont un capital total s'élevant à 4, 5 et même 6 millions. Assurément les recettes totales de l'industrie hôtelière sont considérables, quelque 190 millions en bonne année; mais les dépenses et les amortissements laissent un rendement net qui n'atteint jamais 5 p. 100.

Et il faut bien se figurer qu'on est exposé à des aléas, d'abord du fait des intempéries, des refroidissements imprévus de la température, sans parler de la concurrence (qui se fait sentir si vivement à l'heure présente). On considère comme année très bonne celle où la proportion moyenne des lits occupés par rapport à l'année entière est de 37 p. 100; l'année moyenne donne un pourcentage compris entre 29 et 32. Et si la température du printemps est inclémente, le pourcentage baisse immédiatement d'une manière considérable et désastreuse. C'est ainsi que l'année 1908 a été particulièrement mauvaise pour l'industrie hôtelière suisse. Il est certain que, par suite même de l'amélioration de l'organisation et de l'exploitation des hôtels dans un grand nombre de pays, et particulièrement en France, l'étranger se sent tenté d'aller ailleurs que dans ce pays admirable pour le touriste qu'était presque exclusivement la Suisse, il n'y a pas encore si longtemps. On sait que, dans la Savoie française, dans le Dauphiné, les comités d'inititive se sont multipliés, qui ont amélioré toutes les conditions de séjour dans leur région, et ont assuré une transformation complète des hôtelleries; souvent ce sont des Suisses établis à l'étranger qui ont fait l'instruction de leurs concurrents de demain.

Mais ces industriels suisses, qui ont, les premiers, compris ce qu'il fallait pour satisfaire pleinement le voyageur et, les premiers, créé un établissement d'enseignement pour former le personnel des hôtels, ne se découragent point pour cela. Ils ont complété de plus en plus l'industrie d'été par une industrie d'hiver, en développant les sports d'hiver dans une foule de stations qui offrent un confort parfait pour les mois les plus froids de l'année. Ils n'ont pas hésité à établir des pistes extrêmement coûteuses pour les jeux auxquels entendent se livrer leurs pensionnaires; ils recourent à une réclame méthodique, et la Société des Hôteliers prépare la création d'un bureau de propagande englobant tout le pays, et rabattant de la façon la plus habile, la plus raisonnée, la clientèle la plus nombreuse possible.

DANIEL BELLET.

JEAN-JEAN

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE RURALE [1]

A partir de ce jour, les plaisanteries continuèrent bon train, et personne n'y mettait de malice, parce que personne ne prenait Jean-Jean au sérieux.

Cependant bien qu'il supportât les autres presque avec indifférence, celles de Guillaume, faites sous une forme grossière et méprisante, le laissaient piqué au vif. Il n'y répondait pas, mais son regard en disait long, et ses parents, plus d'une fois, lui en firent le reproche.

Pour ces raisons, malgré qu'il eût bien envie de s'occuper toujours auprès de Soizic et de tourner autour de ses jupes, il se plaisait peu à la maison et se sentait soulagé, quand il partait, une petite gaule à la main, pour conduire ses oies à la pâture.

Deux fois, il était allé se poster en un endroit d'où il pouvait voir Soizic vaquer à sa besogne, sans être aperçu. Mais cela lui avait mal réussi : la première il avait perdu ses trois oies dont une seulement était rentrée, si bien qu'on l'avait grondé et un peu battu; la seconde, il avait été surpris par Guillaume et c'avait bien été une autre chanson. Guillaume n'avait pas manqué une si belle occasion de tourner en ridicule son rival honteux.

— Ah ! vous ne savez pas pourquoi il perd ses

[1] Voir la *Revue Bleue* [illegible]

ies, avait-il dit en rentrant. Et bien, je vas vous le dire, moi. Il va se poster au haut du champ du père Guivach, derrière le tas d'ajoncs, et, de là, il regarde Soizic, qui pense pas plus à lui qu'à sa première coiffe, et il fait des yeux grands comme ça, comme s'il voulait l'avaler. Ah! on peut bien lui voler ses oies à ce moment! Je crois qu'on lui volerait sa culotte, il ne s'en apercevrait pas. J'ai eu beau lui crier son nom dans l'oreille, il m'a fallu le pousser pour le réveiller.

Et, de fait, il l'avait poussé si fort, que Jean-Jean en avait un bleu sur l'épaule.

Depuis ce temps, renonçant à cette ruse, Jean-Jean s'éloignait résolument du moulin et plus il allait loin, plus il était content.

Un jour qu'il se sentait plus mélancolique que de coutume, au lieu de conduire ses oies sur les bords des chemins creux, où la bonne herbe ne manque jamais, Jean-Jean s'engagea avec elles, à travers la brande, tout le long de l'Eon. Il avançait lentement, tantôt les poussant avec sa longue baguette de noisetier, tantôt les laissant s'arrêter quelques instants pour paître là où la bonne herbe se rencontrait. Il arriva ainsi, après une bonne heure, à un petit bois de chênes qu'il n'avait, jusqu'ici, aperçu jamais que de loin. Il y entra et parvint à une petite clairière, où l'herbe était si belle, qu'il décida d'y laisser ses oies paître à leur aise toute la journée. Il s'assit dans le bois, au bord de la clairière, sur une vieille souche, tira de sa poche deux tartines collées l'une contre l'autre par leur face beurrée et se mit à manger lentement, tout en jetant de temps à autre un coup d'œil sur son petit bétail. Et quand il eut fini, il resta là à songer.

A quoi songeait-il? A rien de bien précis. Dans sa tête passaient de vagues images du moulin, de la mère Jeannette, de Soizic et de Guillaume, de l'âne avec ses deux sacs en travers sur sa maigre échine, et cela lui remit en mémoire un grand cheval qu'il avait vu en rêve, cette nuit même, avec une longue crinière rouge et une tour sur le dos.

En face de lui était un vieux saule tout creux, presque sans branches, avec une grosse bosse sur une racine tordue qui partait de son pied. Et de temps à autre ses regards distraits tombaient sur le vieil arbre moussu qu'il voyait sans le regarder.

Or, voici qu'à un moment, il aperçut, assise sur la grosse bosse qui formait comme un siège, une vieille femme, très vieille et toute ratatinée. Sa figure était jaune et plus ridée qu'une pomme cuite; elle avait deux petits yeux très enfoncés entre un front bombé et des pommettes saillantes, un grand nez crochu, un menton de galoche qui allait et venait sans cesse, même quand elle ne parlait pas, et une ouche aux lèvres minces et comme avalées, vu qu'elle n'avait plus de dents; sous sa vieille capuche noire passaient quelques mèches blanches. Tout son corps était gros comme rien et l'on n'en voyait guère que les genoux remontés sous le menton et sur lesquels elle avait joint ses longues mains osseuses. A côté d'elle étaient son bâton et sa besace.

Jean-Jean fut étonné de la voir là, d'autant qu'il n'avait rien entendu ni rien vu bouger autour de lui, depuis qu'il avait vu la place vide. Il n'eut pas peur cependant, car la vieille n'avait pas l'air méchant. D'ailleurs, presque aussitôt elle lui parla d'un ton très doux.

— Bonjour, Jean-Jean.

— Bonjour, la mère.

— Tu n'étais encore jamais venu par ici?

— Non, je ne vais guère si loin, d'ordinaire.

— C'est dommage : nous aurions plus tôt fait connaissance. Je parle pour toi, car, moi, je te connais bien, et le père François aussi, et la Jeannette et Guillaume et Soizic. Eh bien, à propos de Soizic, tu en tiens à ce qu'il paraît.

— Oh! je vous en prie, la mère, ne me parlez pas de cela. C'est bien assez des ennuis qu'on me fait au moulin. Au moins, quand je suis dehors, qu'on ne me tracasse plus avec cette affaire.

C'était une bien longue parole pour Jean-Jean. Jamais peut-être il n'en avait dit si long d'une traite. Mais, sans savoir pourquoi, il se sentait en confiance auprès de la bonne vieille, sans doute parce qu'elle avait quelque chose de très doux dans la voix.

— C'est bon, reprit-elle, n'en parlons plus, puisque ça te chagrine, n'en parlons plus. Tiens, vois ce hanneton. Ne dirait-on pas le garde-champêtre avec son ceinturon verni, son gros ventre, ses petites jambes et son air important?

Jean-Jean regardait le hanneton sans mot dire, et la vieille reprit:

— Tu n'as jamais entendu parler de moi, Jean-Jean?

— Non, la mère. Comment vous appelez-vous?

— On m'appelle souvent la mère brèche-dent, ou la mère aux croûtes, rapport à celles que je traîne dans ma besace, mais mon vrai nom, c'est Cozarhoat (1) à cause de mon grand âge, car il y a beau temps que j'ai passé la centaine.

Jean-Jean la regardait sans mot dire, et la vieille le regardait aussi avec un bon sourire sur ses joues fanées. Puis elle se mit à chanter à mi-voix une vieille complainte qu'il savait par cœur et qui le remuait jusqu'aux entrailles, quand il en murmurait les couplets. Et il les chanta avec elle, mais en dedans, sans se faire entendre. La complainte était

(1) La vieille du bois.

très longue et, comme la vieille chantait de plus en plus bas et toujours plus lentement, il finit par l'entendre à peine et continuer tout seul, puis peu à peu lui-même cessa de chanter et se mit, en regardant la bonne femme, à penser à des choses indécises, puis à rien. Pendant longtemps il resta ainsi, insensible au cours des heures. A un moment il ressentit une secousse : c'était son front qui venait de tomber sur son genou. Il ouvrit ses yeux, les frotta et chercha la vieille. Le vieux saule était là, avec la grosse bosse formant siège sur la racine, mais la bonne femme avait disparu. Il chercha ses oies, elles n'étaient plus là; il regarda l'horizon à travers les arbres et vit qu'il devait être bien près de sept heures, car le soleil allait se coucher. Il avait donc dormi, et longtemps.

Il courut vers le moulin et eut la chance de rattraper ses oies au moment où elles abordaient la grand'route.

Le soir, après le dîner, il dit à la Jeannette.

— Mère, est-ce que vous connaissez Cozarhoat?

— Cozarhoat? Non, mon petit. Qu'est-ce que c'est que ça?

— Une vieille, très vieille, avec un bâton et une besace et qui n'a plus une dent.

— Et que fait-elle?

— Je pense qu'elle va de porte en porte dire ses prières en demandant son pain.

— Il y a la mère Mathieu qui passe quelquefois, mais elle n'est pas si vieille que ça, et elle doit encore avoir des dents, car elle mord bien dans ses croûtes, quand elle a faim. Où as-tu pris ta vieille Cozarhoat?

— Je l'ai rencontrée dans un petit bois et elle m'a dit son nom.

— Tu as dû rêver ça, mon pauvre Jean-Jean.

Il fut un peu indécis, mais il cessa de l'être, quand, le lendemain, étant retourné à la même place, il y retrouva la vieille qui y était venue avant lui. Elle lui prit la main, le fit asseoir à côté d'elle tout près et le regarda dans les yeux quelque temps sans mot dire, puis elle lui tapota doucement la main qu'elle avait gardée dans les siennes, et tout de suite se remit à chanter à voix basse.

Cette fois, ce fut une autre vieille chanson dont Jean-Jean ne savait que des bribes et il l'écouta avec grand intérêt, car elle racontait l'histoire de :

... la fille d'un meunier
Que le fils du roi voulait épouser,
La rididondaine, la rididondé
Mais la belle aimait un petit berger,

Qui n'avait ni sou ni maille,
Ni moutons, ni rien qui vaille
La rididondaine, la rididondaille,
Et qui couchait sur la paille.

Or, un jour qu'il faisait nuit
Avec son berger, elle s'enfuit,
La radidondaine, la radidondi,
Sans que le fils du roi en fût averti.

Le roi envoya sans tarder
Ses soldats pour les chercher,
La rididondaine, la rididondé,
Prendre la fille et pendre le berger.

Mais Cozarhoat était là,
Qui les fit tous deux pas plus gros qu'un chat,
Le rididondaine, la rididonda,
Et dans sa besace les cacha.

Si bien que les croyant partis
Le fils du roi en eut tel dépit
La rididondaine, la rididondi,
Que le lendemain il se pendit.

Et malgré lui, pendant qu'elle chantait, Jean-Jean voyait la belle fille sous les traits de Soizic, tandis qu'il était le petit berger et que Guillaume était le roi.

Jean-Jean rencontrait la bonne vieille un peu partout, de loin en loin, mais le plus souvent, quand il allait vers elle, elle avait disparu. C'est seulement dans le petit bois de chênes qu'elle se laissait approcher et causait avec lui. Il arrivait là, s'asseyait sur la grosse souche et se mettait à rêvasser en ruminant quelque chagrin, et bientôt la vieille se trouvait à côté de lui. Elle lui disait tout haut ce qu'il pensait tout bas, mais elle y ajoutait quelque petit rien qui dissipait son amertume.

Il pensait : Guillaume a dit que mes oreilles iraient bien au bourricot et Soizic a ri. La vieille se penchait vers lui et répétait « que mes oreilles iraient bien au bourricot et Soizic a ri », et elle redisait cela dix fois, mais à la onzième elle ajoutait : « Mais un jour Soizic verra que la cervelle de Guillaume irait bien au bourricot et elle ne trouvera plus si vilaines les oreilles de Jean-Jean. » Et Jean Jean était tout étonné de cette idée qui ne lui serait pas venue à lui tout seul.

Peu à peu, il se prenait à aimer la bonne vieille, mieux peut-être que sa mère. La Jeannette le soignait bien, ne le grondait guère, quand il avait mal fait, mais le traitait un peu comme son bétail; s'occupant plus de son bien-être que de ce qu'il pouvait penser. Tandis que la vieille Cozarhoat savait deviner ses peines et le consoler par des paroles simples qui trouvaient le chemin de son cœur et par des chansons qui semblaient faites pour lui. Sans prononcer le nom de Soizic, elle l'amenait à penser et faisait naître en son cœur l'espoir qu'un jour elle en viendrait à penser à lui.

En attendant, Jean-Jean devenait plus pâle et maigrissait.

— Tu ne manges plus, mon pauvre gars, lui disait la Jeannette, et tu es tout le temps à rêvasser. C'est-il que tu penses à Soizic? Ce n'est pas pour toi

— Oui, fit, comme [illegible] Et puis elle [illegible] bien, [illegible] de bien. Et puis encore tu sais bien qu'elle est la promise à Guillaume; et c'est pour le mieux, parce qu'une fois mariés ils resteront avec nous.

— Guillaume est un brutal, se hasarda à dire Jean-Jean.

— Bah, [illegible] on sait que tu ne le portes pas dans ton cœur, rapport à Soizic. Pense à autre chose, mon garçon. Songe donc que tu n'as que seize ans bien [illegible] Nous en reparlerons dans quatre ou cinq ans.

Hélas! il n'attendit pas si longtemps, car, à quelques jours de là, survint un événement qui mit fin à toute l'histoire.

C'était un dimanche; le moulin se reposait, le père François était allé à Penzée, la mère Jeannette tricotait devant la porte, Guillaume, en manches de chemise, fendait du bois à grands coups de sa cognée, et Soizic, endimanchée, avec une belle robe bleue, un corsage rouge et une guimpe aussi blanche que sa petite coiffe brodée, le regardait avec admiration, tandis que sa chemise entr'ouverte, aux manches retroussées, laissait voir sa poitrine velue et ses bras noueux.

Jean-Jean aussi était là, regardant sans voir et tout triste, car Soizic, n'avait d'yeux que pour Guillaume et la mère Cozarhoat, depuis plusieurs jours, avait manqué au rendez-vous.

C'est alors, quant tout semblait respirer le calme et la paix, qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la catastrophe arriva.

Guillaume prenait les lourdes bûches et, l'une après l'autre, les posait sur une pièce de bois qui lui servait de billot et les fendait à grands coups de sa cognée.

Tout d'un coup, sans qu'il l'eût vue venir, Jean-Jean aperçut, assise sur le tas de bûches, Cozarhoat qui le regardait avec ses bons yeux. Il se levait pour aller vers elle, quand Guillaume la saisit, la jeta sur son billot, et d'un seul coup lui abattit un bras, au ras de l'épaule. La pauvre vieille ne poussa pas un cri, mais elle devint toute blanche et tourna vers Jean-Jean ses yeux pour l'implorer; Jean-Jean voulut crier: sa gorge serrée ne laissa passer aucun son. Déjà Guillaume avait levé sa hache pour achever la vieille, alors il saisit une lourde pioche qui se trouvait là, l'éleva à deux bras au dessus de sa tête et l'abattit sur Guillaume qui roula sur le sol, la tête fendue. Cozarhoat avait disparu; sur le billot gisait un tronc biscornu dont la hache avait abattu une branche. Soizic s'était dressée toute pâle et la Jeannette courait vers lui. Il vit tout cela en un clin d'œil, et il lui sembla qu'il n'était pas ému. Mais tout à coup, il sentit une sueur froide lui monter aux tempes, vit tout tourner autour de lui et tomba évanoui.

Il resta longtemps sans connaissance et, quand il revint à lui, demeura plusieurs jours comme hébété. Il se retrouva étendu tout habillé sur son matelas de balle d'avoine: sa mère, assise auprès de lui, s'épongeait les yeux; deux messieurs, en redingote noire et chapeaux à haute forme, parlaient et écrivaient. Il entendit vaguement qu'on l'interrogeait, mais ne comprit pas et ne fit aucune réponse.

Un peu plus tard, il se vit dans une carriole trottant vers Morlaix. Un gendarme était assis près de lui. Puis il se trouva assis sur un lit dans une chambre sombre, étroite et très haute, ne recevant le jour que d'une petite lucarne, placée à dix pieds du sol et garnie de barreaux de fer. Là encore, des gens vinrent le tourmenter en lui posant toutes sortes de questions; il répondait une fois sur dix, un peu au hasard, sans y prendre aucun intérêt, désireux seulement qu'on le laissât en paix pour songer à la pauvre Cozarhoat. Car il ne l'avait pas revue depuis le jour où Guillaume avait voulu la tuer et il ne savait que penser.

Enfin, un jour, après bien longtemps, on vint le chercher, on le remit en voiture, on l'amena dans une belle maison tout en pierres de taille et on l'introduisit dans une grande salle pleine de monde. Des yeux il chercha Cozarhoat, mais elle n'était pas là. On le fit asseoir sur un banc à côté d'un gendarme. En face de lui étaient trois messieurs très sévères, dans de belles robes rouges, derrière une grande table très haute; à sa gauche, un autre en robe noire écrivait sur un pupitre; à sa droite, une douzaine de gens, vêtus comme tout le monde, regardaient sans parler.

Puis on le fit lever et le Monsieur en rouge, celui des trois qui était au milieu, se mit à l'interroger, lui demandant pour la dixième fois toujours les mêmes choses. Il répondit, à la manière d'un enfant sage qu'on ennuie, disant ce qu'il savait, se taisant quand il ne savait pas ou ne comprenait pas la question.

Il dit s'appeler Jean-Jean et non pas Jean-François, mais ne comprit pas, quand on lui demanda son nom de famille : sa famille, c'était la Jeannette et le père François,, il n'en savait pas plus long.

— Vous désiriez épouser la servante Françoise, dite Soizic?

Il rougit un peu et ne répondit pas.

— Ou peut-être en faire votre maîtresse?

Il regarda sans comprendre et resta muet.

— Mais elle ne répondait pas à vos sentiments et

votre attitude peu convenable vous attirait des remontrances ou des plaisanteries que vous supportiez avec impatience?

Point de réponse.

— D'ailleurs, vous étiez sournois et vindicatif, et l'on a remarqué les regards haineux que vous jetiez sur votre rival.

Point de réponse.

— Pourquoi avez-vous tué Guillaume?

— Je l'ai tué? Il est mort?

— Ne faites pas l'ignorant, vous savez fort bien qu'il ne pouvait survivre au terrible coup de pioche que vous lui avez asséné sur la tête.

Pour la première fois Jean-Jean comprit ce qu'il avait fait et se mit à pleurer silencieusement.

— Mais pourquoi l'avez-vous frappé?

— Il voulait tuer Cozarhoat. Je l'ai frappé pour l'en empêcher. Je ne savais pas que je pouvais le tuer.

— Voilà plusieurs fois que, dans vos interrogatoires successifs, vous faites intervenir ce personnage que nul ne connaît et que vous inventez pour donner le change. Défense puérile et qui ne saurait nous abuser. Vous avez tué Guillaume dans un accès de rage sauvage, parce que Soizic le préférait à vous, ce qui était son droit.

Jean-Jean n'écoutait plus. Il avait fait pour répondre au juge un effort bien long pour lui. A ce qui suivit il n'apporta plus qu'une attention distraite et interrompue. Il regardait au-dessus des juges le grand crucifix blanc et pensait à Cozarhoat.

Cependant, de temps à autre il voyait des gestes et entendait des paroles.

A un moment, ce fut sa mère qui gémissait :

— Ah! Messieurs les juges, vous ne lui ferez pas de mal, il est innocent comme l'enfant qui vient de naître; il n'a jamais fait de mal à personne. Il n'avait pas grand bon sens et ne savait pas causer, mais il n'était pas en dessous, ni malfaisant comme on a dit. Il avait bien une petite idée pour Soizic, mais ce n'est pas ça qui l'aurait poussé à mal faire. C'est vrai qu'il a tué Guillaume. Je ne peux pas dire non, puisque je l'ai vu, mais si je ne l'avais pas vu, je ne le croirais pas. Il faut qu'il soit devenu fou. Il faut lui pardonner, Messieurs les juges. Il ne faut pas lui faire du mal...

Il voulut suivre sa mère, quand on l'emmena, après qu'elle eut parlé, mais on le fit rasseoir et le gendarme le tint par le bras.

Puis ce furent les hommes en robe noire qui parlèrent, et ça n'en finissait pas.

Il entendait des bribes de discours :

« Non, messieurs les jurés, vous ne vous laisserez pas prendre à ce piège grossier. Sournois et vindicatif, capable des forfaits les plus atroces précisément, parce qu'il en comprend moins la portée, l'inculpé appartient à cette race d'êtres nuisibles et funestes chez lesquels l'atrophie de l'intelligence a laissé intacts les instincts sauvages des êtres primitifs, bien plus, en se retirant leur a laissé la place pour se développer. Rendez-lui la liberté et demain ce sera un autre innocent qui tombera victime de votre fatale indulgence. Et ce n'est pas assez de le mettre personnellement hors d'état de nuire, il faut que l'exemple d'une expiation complète serve à inspirer une crainte salutaire à ceux qui seraient tentés de l'imiter. »

De ces belles périodes, lancées d'une voix emphatique, il n'entendait que des bouts de phrases, pour lui dénués de sens, et il avait grand'hâte que tout cela fût fini pour se retrouver seul dans sa cellule et penser à Cozarhoat.

Le jury rentra avec un verdict de culpabilité mitigé de circonstances atténuantes, et le juge prononça une peine qu'il n'entendit même pas.

Enfin il se retrouva seul. Il y avait quelque chose d'un peu changé en lui; dans son cerveau trouble, une idée se faisait jour, c'est qu'en voulant protéger Cozarhoat, il n'avait pas seulement bousculé et frappé Guillaume, mais l'avait tué et cela le plongeait dans une sorte de vague stupeur. Cette idée hantait son cerveau, figée à la manière d'une image devant laquelle on reste en contemplation.

Mais une autre image vint à la fin prendre sa place, celle de la vieille Cozarhoat. Avait-elle été tuée ou s'était-elle enfuie? Avait-elle pour toujours disparu ou la reverrait-il, la bonne vieille qui savait si bien le comprendre et endormir sa peine par des paroles simples ou par ses vieilles chansons?

La nuit était venue, le geôlier s'était retiré après lui avoir porté son écuelle à laquelle il ne toucha pas. L'obscurité complète régna quelque temps. Assis au bord de son lit il continuait à songer.

Une tache claire, apparue sur le plancher, le tira de sa rêverie. Il leva la tête : c'était la lune dont un rayon venait de trouver le chemin de sa lucarne. Il leva les yeux vers la fenêtre grillée. Un arbre était derrière, dont les feuilles tremblaient sous le souffle d'une brise légère : une grosse branche morte touchait presque les barreaux.

Tout à coup, tandis qu'il regardait, il aperçut assise sur l'écorce moussue la vieille Cozarhoat, avec ses mèches blanches et son menton branlant. Il se leva tout ému.

— Et que fais-tu là, mon pauvre Jean-Jean?

— Vous n'êtes donc pas morte, et, je n'en puis croire mes yeux, vous avez vos deux bras?

— Bien sûr que je ne suis pas morte et que j'ai mes deux bras. Mais je suis bien mal, perchée si haut. Viens vite, nous irons nous asseoir sur les

bords de l'Eon, je te raconterai tout ce que tu veux savoir et tu seras consolé.

— Comment [illegible] puis-[illegible] La porte est [illegible]

— Eh bien, sors par la fenêtre.

— Elle est si haut que je ne saurais l'atteindre et, de l'autre côté, pourrait-on descendre sans se casser les reins?

— Suis mes conseils, Jean-Jean. Défais ton lit, déchire de ton drap une longue bande en suivant la lisière qui est plus solide. C'est cela, c'est bien. Maintenant, roule-la en corde entre tes mains. C'est bien. Prépare un nœud coulant d'un côté. Bien. Traîne ton lit sous la lucarne, mets dessus l'escabeau. C'est cela. Tu vois bien que tu atteins assez haut, maintenant.

Toujours suivant les conseils de la vieille, Jean-Jean, qui tout seul n'aurait pas eu tant d'esprit, saisit un barreau, y attacha l'autre bout de sa corde improvisée, puis se mit en devoir de s'engager dans le nœud coulant pour le fixer sous ses aisselles. La tête était passée déjà, il se disposait à passer le premier bras, quand l'escabeau bascula, le laissant suspendu par le cou au nœud coulant qui se serra autour de sa gorge. Désespérément, il tâcha de rattraper le barreau, mais il était trop haut; il battit des jambes pour retrouver un appui, mais l'escabeau avait roulé à terre et le lit était trop bas; il chercha à arracher le lien qui lui écrasait la gorge, mais il déchira ses ongles sans parvenir à le relâcher. Alors, il sentit qu'il était perdu et cessa de lutter. Une minute au moins, la souffrance atroce du manque d'air le secoua de convulsions, tandis que ses yeux jaillissaient hors de leurs orbites. Puis, brusquement, l'angoisse cessa et dans sa pensée passèrent, rapides, des images familières, la Jeannette avec son tricot et Soizic en jupon rouge, Guillaume portant un sac et le père François avec sa pipe, le moulin à mer basse et l'âne tirant sur sa longe, l'Eon vaseux et la Penzée avec des gabarres chargées de mœrl et de goémon, et le petit bois de chênes avec Cozarhoat et son menton branlant. Puis sans secousses, ces visions s'entrecroisèrent plus lentes et plus estompées, puis disparurent; un faible râle trouva issue dans sa gorge et tout cessa : c'était fini. .

Le lendemain, dans *Le Petit Morlaisien*, on lisait l'entrefilet suivant :

« Le précoce bandit condamné hier aux travaux forcés par un jury trop faible, qui ne s'était pas trouvé suffisamment édifié par l'évidence des faits, vient de faire l'aveu implicite de sa culpabilité. Avec une corde faite de son drap de lit, il s'est pendu, cette nuit, dans sa prison. »

D. T. Hervé.

« SAINTE-RADEGONDE »

ou

UN AMI DE MADAME ROLAND

La jolie vallée de Montmorency est fertile en souvenirs littéraires ou historiques. C'est là partout qu'on retrouve aujourd'hui l'ombre inquiète et charmante de Rousseau, dans ces lieux où l'écrivain, après tant d'orages, vint encore travailler, aimer et souffrir avant de s'endormir de son dernier sommeil. Cette ombre surgit à chaque pas; elle hante si bien les bosquets, les clairières, les fontaines et les silencieuses allées, qu'elle les peuplerait à elle seule, avec ses palpitants souvenirs. Et je ne sais rien de plus délicieux que de l'évoquer, aux heures claires des beaux jours, en méditant sous les châtaigniers si verts de la pittoresque forêt de Montmorency. Mais là d'autres ombres font escorte à celle du prestigieux magicien et du tendre enchanteur. Il serait fastidieux de les énumérer toutes; je voudrais n'en retenir qu'une.

Quand on arrive, en plein cœur de la forêt, à cet antique château de la Chasse, que tous les promeneurs connaissent, on aperçoit bien vite un étang bordé de longs roseaux et assoupi sous sa parure de feuilles. Après avoir suivi le sentier qui borde sa rive la plus proche, on tombe dans un chemin couvert d'arceaux de verdure et dont le sol se feutre d'herbe et de mousse. A deux ou trois cents pas de là, le chemin monte un peu, une clairière se découvre et entre un haut noyer et quelques poiriers, on aperçoit les murs et la porte d'un petit ermitage. L'endroit est sauvage, désert et charmant. On rêve d'un doux savant, qui viendrait là, dans ce cadre de fraîche nature, pour étudier, herboriser ou pour écrire. Vous êtes à Sainte-Radegonde, et si vous avez quelque connaissance de l'endroit, vous apercevrez dans la clairière, au bas d'une prairie qu'arrose un ruisseau, un groupe de sapins dont l'ombre dense enveloppe un petit tertre où sont rangées une dizaine de tombes. Un cimetière en plein bois! voilà qu'aussitôt votre curiosité s'éveille. Et l'on n'est pas que peu étonné, lorsque sur une des pierres mortuaires on déchiffre à grand'peine ces mots presque effacés par le temps : *Bosc, Membre de l'Institut.* Il est donc venu là, le doux savant rêvé et après y avoir vécu, il a donc voulu y reposer, bercé par les murmures de la grande forêt? Oui, et grâce à lui l'ermitage de Sainte-Radegonde n'est pas muet, il a une histoire, une touchante et véridique histoire à nous dire.

*
* *

Au XIIe siècle, ce que nous nommons aujourd'hui

Sainte-Radegonde s'appelait le prieuré de Notre-Dame du-Bois-Saint-Père (1). Sur le désir du connétable Mathieu de Montmorency, quelques moines de l'abbaye de Saint-Victor à Paris s'étaient détachés de leur communauté pour en venir former une autre à proximité du château dont les prieurs devinrent les chapelains. Une église en dépendait qui, ruinée, disparut vers le milieu du XVIIe siècle. Les moines, sans cesse inquiétés et pillés par les peu scrupuleux gens de guerre, n'avaient pas tardé à se disperser dans les villages d'alentour le prieur s'était lui-même établi à Saint-Prix, d'autant que leur mission pouvait sembler terminée : la demeure des Montmorency n'était plus habitée et ne servait que de rendez-vous de chasse occasionnel à ses anciens seigneurs. A la place de l'église, une petite chapelle fut édifiée et porta le nom de Sainte-Radegonde, parce qu'elle était en partie consacrée à cette sainte qui fut reine de France. Des bâtiments rustiques se construisirent par la suite autour de la chapelle et l'ensemble prit l'aspect d'une petite ferme. Le culte était rare, en effet, et, bien que le lundi de Pâques on vînt de tous les environs en pèlerinage à Sainte-Radegonde et à la source voisine qui avait, paraît-il, la réputation de « guérir la gale et la stérilité », cela ne suffisait point à rendre l'édifice prospère. Délabré, ruiné à son tour, il dut être abattu en 1842. Mais les bâtiments qui l'entouraient subsistèrent. Ce sont ceux qu'on aperçoit aujourd'hui. Un mur, une porte charretière, une autre petite porte, une cour, une maison campagnarde assez haute, composée de deux pièces se coupant à angle droit, avec un grenier, un toit de tuiles, des fenêtres à petits carreaux, tout cela dominant la prairie et enveloppé par les frondaisons de la forêt, voilà seulement ce qui reste de l'ermitage. La maison sert de logement à un garde-chasse. A certains jours d'automne, le bois ordinairement si calme résonne pendant de longues heures du crépitement des coups de fusil. Les hommes se sont dispersés dans les fourrés voisins. On chasse encore à Sainte-Radegonde.

Vers 1780, un jeune homme venait là assez souvent. Le silence de ces lieux plaisait à son âme méditative et studieuse. Il passait des heures à suivre les sentiers de cette belle solitude boisée, à explorer la flore des creux et des talus. Et il était heureux, quand, ayant découvert quelque trouvaille, il pouvait la classer triomphalement dans son herbier. Il faut dire que cette partie de la forêt est une vraie mine précieuse pour les botanistes; le terrain y a même cette particularité d'être le plus analogue à celui de la Basse-Caroline que l'on connaisse aux environs de Paris, ce chercheur l'a lui-même plus tard attesté. Lorsqu'il était las, il allait se reposer ou se restaurer dans la petite maison où habitait alors une pauvre veuve. Puis, au crépuscule, notre collectionneur d'herbes et de plantes reprenait mélancoliquement le chemin de Paris, heureux tout de même de sa journée de liberté, d'insouciance et d'air pur. Il se nommait Louis-Augustin-Guillaume Bosc, appelé encore : Bosc d'Antic, sans qu'on n'ait jamais pu expliquer l'origine de cette appellation. C'était le futur membre de l'Institut.

Bosc descendait d'une famille protestante cévenole. Son père, Paul Bosc d'Antic, fit ses études de médecine, abandonna cette profession pour entrer dans l'industrie et devint un maître verrier réputé. Il releva la manufacture de Saint-Gobain, et ses écrits sur l'art de la verrerie font autorité. Ses affaires cependant ne furent pas brillantes et il n'eut d'autre ressource que d'acheter à Paris, avec le dernier morceau de sa fortune, « une charge de médecin du Roi par quartier dont il vécut médiocrement ». Il devint membre correspondant de l'Académie des Sciences et il recevait chez lui des savants comme Rouelle, Parmentier, Buffon, Daubenton, Thouin, Brisson et Adanson. Louis, son fils, était né à Paris le 29 janvier 1759. Tout jeune, il affirmait son goût pour l'histoire naturelle. Il ne savait pas encore lire qu'il rassemblait déjà des pierres et des insectes (1). Alors que son père était encore verrier à Servin, près de Langres, on laissait l'enfant précocement épris de solitude passer la plupart de ses journées dans les bois et à quinze ans son amour de la nature était si vif, que « l'idée de s'y livrer tout entier, jointe à celle de cultiver un petit jardin, le décida presque à céder aux suggestions d'un Chartreux qui voulait l'attirer dans son ordre (2). Enfin, pour faire son éducation on le fit entrer au collège des Godrans à Dijon, où l'élève ne se distingua guère que dans la branche spéciale qui l'intéressait. On le destinait à l'artillerie, mais on dut abandonner ce premier projet.

Quand son père fut installé en qualité de médecin à Paris, il l'appela auprès de lui. Sa situation de fortune ne lui permettait pas de laisser son fils se livrer librement à sa vocation. Il lui obtint donc un emploi d'abord dans les bureaux du Contrôle Général, puis dans ceux de la Poste où Bosc devait plus tard occuper une situation importante sous le ministère Roland. Le jeune homme accepta de bonne grâce son

1. [illegible] sion de puiser au cours de cette étude. Librairie A. Picard. Paris, 1901.

[illegible]

modeste gagne-pain. Il ne s'en livra que plus ardemment à ses chères études, et cela prouve [illegible] que la persévérance mène à tout, puisque cette obligation ne l'empêcha pas par la suite de suivre avec [illegible] tion sa vraie carrière. Il étudia donc la chimie, la chimie expérimentale, la botanique, lut les ouvrages de Fabricius et de Linné. Chez son père, nous l'avons dit, il rencontrait une élite de savants. Cuvier assure que la franchise postale, dont jouissait Bosc, devait lui favoriser ses rapports avec le monde savant. Il suivait aussi avec assiduité les cours du Jardin du Roi. La botanique était alors en honneur. L'exemple de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre enthousiasmait les néophytes. Les leçons de Jussieu et de Thouin étaient très écoutées. « La famille Thouin, nous dit M. Auguste Rey (1), dont tous les membres étaient imbus d'histoire naturelle et travaillaient en commun, formait un véritable cénacle où M. de Malesherbes, garde des sceaux, ne dédaignait pas de venir converser ». Bosc ne tarda pas à entrer dans ce cénacle. Son culte de la nature l'entraînait encore à de longues promenades, lorsqu'il avait devant lui une journée de loisirs. Il laissait là ses cahiers et ses livres pour redevenir le sylvain ivre de liberté et d'espace qu'il avait été avec tant de bonheur durant son enfance. Le hasard d'une herborisation l'amena, sans doute, un jour d'été, à Sainte-Radegonde. Du coup il fut séduit. L'attraction de ce petit coin de forêt fut sur lui si forte, qu'il ne put jamais l'oublier ni s'en détacher. Bientôt, nous verrons, en pleine tourmente révolutionnaire, un ermite s'installer à Sainte Radegonde, cet ermite, ce sera lui et le seul qui fût jamais.

*
* *

Bosc s'était fait des amitiés au jardin du Roi. C'est en 1780, au cours de botanique de Jussieu, qu'il rencontra Roland et sa femme. Tout de suite, ils se lièrent. Roland, alors inspecteur du Commerce, travaillait à son dictionnaire qu'il allait publier bientôt. Mme Roland l'aidait dans ses recherches et elle suivait les cours de botanique et d'histoire naturelle, « unique et laborieuse récréation de ses occupations de secrétaire et de ménagère ». Bosc leur plut par sa modestie et son amour désintéressé de la science. De plus, chacun pouvait mettre son crédit et ses relations au service de l'autre. Quant à Bosc, s'il estimait Roland, il avait été pris au charme puissant qui émanait de la jeune femme. Elle avait vingt-six ans; elle était pleine de grâce et de vie, son esprit était nourri, son intelligence vive, et par moment, se révélait en elle cette flamme enthousiaste et ardente qui devait la précipiter dans la mêlée politique, lui faire dominer les événements et braver une mort injuste, prématurée, mais glorieuse. La sympathie de Bosc pour elle devait avec le temps se changer en une grande et inaltérable amitié poussée presqu'au dévouement le plus complet, le plus absolu. Quelques-uns sont allés jusqu'à parler, en ce qui touche Bosc, d'un sentiment plus fort dont le ton si familier de leur correspondance a autorisé la créance. Bosc fut sans doute, pendant quelques années, amoureux, mais amoureux timide, celui qui soupire dans l'ombre, et dont Mme Roland elle-même se moquait parfois un peu — mais d'un côté comme de l'autre, les intentions furent toujours pures.

Le jeune ménage partit pour Amiens; on n'eut d'autre ressource que de s'écrire et on s'écrivit souvent. Les lettres de Mme Roland à Bosc ont été à peu près intégralement conservées. On sait que Bosc joignait parfois à ses missives des notes pour le dictionnaire. Lorsqu'en 1784, Mme Roland vint à Paris pour s'occuper des lettres de noblesse que sollicitait son mari, Bosc, toujours empressé, l'accompagna dans ses démarches et joua auprès d'elle le rôle de chevalier-servant. Roland le plaisantait un peu lui aussi à ce propos. M. Claude Perroud, dans son édition complète des lettres de Mme Roland, assure qu'il y eut même entre celle-ci et Bosc quelques piques et quelques brouilles, mais ce n'étaient là que des nuages légers qui n'obscurcissaient pas le ciel si clair de cette noble amitié.

La Révolution avançait à grands pas. La correspondance de Bosc et des Roland s'enfiévrait de politique. Car les études de botanique n'avaient pas tenu le jeune naturaliste à l'abri des effervescences du moment. S'il était affilié à la Société de l'histoire naturelle dont il devint président, il fit aussi partie de celle des Amis de la Constitution d'où devait sortir le Club des Jacobins. Aux Jacobins, il était membre du Comité de correspondance. Plus tard, il s'en sépara pour se tourner vers la Gironde. Il fit encore partie des Amis de la Constitution de Montmorency. Mais dans tous ces groupes son rôle politique fut assez effacé. On s'étonne même d'y trouver ce jeune savant à l'esprit un peu romanesque et sentimental dont la botanique était le véritable élément. Cependant, ceux qui l'approchèrent, là ou ailleurs, rendirent toujours hommage à l'aménité et à la droiture de son caractère. Comme président de la Société de l'histoire naturelle, il avait inauguré au Jardin du Roi un buste de Linné placé sous le fameux cèdre du Liban. De même, en qualité de membre des Amis de la Constitution de Montmorency, il couronna de fleurs un buste de Rousseau dans le bois d'Andilly. « Les plantes que nous

(1) Opuscule cité.

offrons à tes mânes, disait-il dans son discours, ont fleuri autrefois sous tes pas. Tu y reconnaîtras la pervenche que tu nous as rendue si chère ». Le tendre Bosc est là tout entier. En revanche, il ne nous a rien été conservé de ses discours politiques, s'il en fit.

Des événements capitaux pour lui se produisirent en l'année 1792. Sur ses instances, son ami Bancal des Issarts se décidait à acheter Sainte-Radegonde, Mme Roland s'intéressa à la négociation de cette affaire. La vente eut lieu le 14 février. Bosc « secrétaire du directeur des Postes, demeurant à Paris, rue des Prouvaires, n° 52 » fut le mandataire. L'adjudication comprenait l'ermitage avec sa chapelle « surmontée d'un petit clocher » et un jardin de sept arpents, le tout pour 8150 livres. Bosc eut l'autorisation de loger à Sainte-Radegonde autant qu'il lui plairait, à condition de veiller à son entretien; ce dont il se chargea, avec quelle sollicitude, il est inutile de le dire. « Il n'est pas certain que le vrai maître y fît plus d'une visite en trente-six ans, c'est à croire qu'il avait acheté ce coin de forêt pour la seule joie du botaniste » (1). La fortune capricieuse souriait décidément à Bosc. La même année, le 23 mars, Roland était nommé ministre de l'Intérieur et le 12 mai, Bosc était appelé aux fonctions d'administrateur des Postes au traitement de 15.000 francs par an avec la charge de relever et de rajeunir cette administration.

*
* *

Un peu plus d'un an s'était écoulé, et le 31 mai 1793, les Girondins étaient décrétés d'accusation! Roland voulut échapper aux griffes du Comité révolutionnaire. Il courut demander assistance à Bosc. Celui-ci avait été arrêté le matin même, puis relaxé. Il ouvrit sa porte à son ami et le cacha dans son logement. Mais il était perpétuellement sur le qui-vive; à tout instant, Roland pouvait être dépisté. Alors il n'eut plus qu'une pensée : gagner avec Roland les bois de Montmorency et l'ermitage paisible de Sainte Radegonde. C'est là seulement que le fugitif serait en sécurité. Au premier moment favorable, ils passèrent les lignes des patriotes et arrivèrent à Sainte-Radegonde sains et saufs. On ne connaît aucun détail du séjour de Roland dans la forêt de Montmorency, mais ce séjour ne peut être révoqué en doute. Il est attesté par Mme Roland, Laréveillère-Lépeaux, Barrière, Cuvier et par Bosc lui-même dans une lettre. De nombreux historiens et érudits y ont, depuis, fait allusion (2).

Roland séjourna une quinzaine de jours à Sainte-Radegonde. C'est de là qu'il se dirigea vers Rouen où les demoiselles Malortie, comme l'on sait, consentirent, au péril de leur vie, à le recevoir.

Mme Roland avait été arrêtée dans la nuit du 31 mai et écrouée à la prison de l'Abbaye d'où elle devait sortir pour être incarcérée à Sainte-Pélagie. Le lendemain même de son arrestation, elle faisait passer à Bosc ce billet souvent cité :

[illegible]

« Aujourd'hui sur le trône et demain dans les fers, c'est ainsi que l'honnêteté est traitée en Révolution, mon pauvre ami. Vous ne sauriez croire combien je songe à vous depuis ce matin. Je suis persuadée que vous êtes un de ceux qui s'occupent davantage de mes vicissitudes. Me voici en bonne maison pour tant qu'il plaira à Dieu. Là comme ailleurs, je serai assez bien avec moi-même pour ne guère souffrir des changements. Il n'y a de puissance humaine capable d'enlever à une âme saine et forte l'espèce d'harmonie qui la tient au dessus de tout. Je vous embrasse cordialement, à la vie et à la mort, estime et amitié.

« ROLAND, née PHLIPON ».

A partir de ce moment, le rôle de Bosc devient vraiment touchant. Il appartient tout entier à ses amis. C'est lorsqu'on est dans l'adversité qu'on peut juger ceux qui disent nous aimer. Et précisément, plus ses amis sont malheureux, plus il multiplie les occasions de se dévouer à eux et de leur être utile. Il n'est pas de sacrifice auquel il ne consente; il exposera même sa vie pour les servir et, ce faisant, il donne la mesure de son âme généreuse. (1) On peut dire qu'il pratiqua l'amitié à la mode antique; il est en quelque sorte un vivant exemple en marge des auteurs anciens qui ont discouru avec le plus d'éloquence sur ce noble sentiment. Leurs théories sont mises d'une façon réconfortante en pratique par lui qui atteste ainsi que la vraie, la pure amitié, niée chez nous si particulièrement par certains moralistes amers, est bien le fort de tous les temps, de tous les lieux, de tous les cœurs vraiment grands!

Dès qu'il sut l'emprisonnement de Mme Roland, le premier soin de Bosc fut de s'occuper de trouver un asile sûr à sa fille Eudora, alors âgée de près de douze ans (2). Mme Roland, dans ses mémoires, a payé à Bosc sur ce point son tribut de reconnaissance en ces termes :

« Bosc, notre ancien ami, administrateur des Pos-

(1) A. [illegible]. Opusc. cité.

(2) Voir en particulier l'intéressant ouvrage de M. [illegible] *Vieilles maisons, vieux papiers*, 3e série. [illegible] Roland.

(1) En dehors des [illegible] rait citer d'autres [illegible] Bosc. Voir la brochure de M. A. [illegible]

(2) Eudora Roland [illegible]

tes, d'un caractère vrai, d'un esprit éclairé, allant chez moi le premier jour de ma détention, s'empressa de conduire ma fille chez Mme Creuzé-la-Touche qui l'accueillit, la compta au nombre de ses enfants avec lesquels il fut établi qu'elle resterait sous ses yeux. Il faut connaître les personnes pour sentir tout ce que vaut ce trait. Il faut se représenter Bosc, sensible et franc, accourant chez ses amis, se saisissant de leur enfant, le confiant de son propre mouvement à la famille la plus respectable, comme un dépôt qu'il s'honore de leur faire et qu'il sait devoir être reçu avec la reconnaissance qu'éprouvent les âmes délicates à qui on offre l'occasion de bien faire... »

Là ne s'arrêta pas le dévouement de Bosc. Il faisait de fréquentes visites à la prisonnière et, pour adoucir, dans la mesure où il le pouvait, la tristesse de sa détention, il lui apportait des gerbes de fleurs. « Le fidele Bosc, a-t-elle dit, qui m'apportait des fleurs du Jardin des Plantes dont les formes aimables, les couleurs brillantes et les doux parfums embellissaient mon austère réduit ». Et M. Auguste Rey, que nous citerons encore, ajoute : « Dans les derniers temps, m'a-t-on dit, les fleurs qui réjouissaient Mme Roland ne venaient pas du Jardin des Plantes où le botaniste ne se risquait plus à aller voir son ami Thouin, il les apportait dans une hotte des alentours de Sainte-Radegonde. Quel rafraîchissement pour l'atmosphère de la prison où la pauvre honnête femme enfermée avec un ramas de filles perdues était écœurée d'un voisinage qui la forçait du moins à tout voir et à tout entendre ».

Le temps vint bientôt où rendre visite à Mme Roland, c'était la compromettre. Bosc s'abstint de la voir et ce ne doit pas être pour lui un petit chagrin. Mais il accepta cette contrainte dans l'intérêt de la prisonnière. Celle-ci sentait l'heure suprême approcher. Avec une fougue où l'on devine le besoin de s'échapper du cercle étroit et sans issue qui l'oppresse, elle met la dernière main à ses mémoires et écrit ses dernières pensées. Au fur et à mesure qu'ils étaient prêts, les cahiers des mémoires étaient passés à Bosc par l'intermédiaire du personnage mystérieux qui se cachait sous le nom de Jany. Bosc avait remis à son ami Champagneux, pour les recopier, les premières pages de cet ouvrage, en particulier les notices historiques dont une partie fut brûlée. Cet accident regrettable le décida à conserver les derniers cahiers qui lui étaient parvenus. Il crut devoir les mettre à l'abri pendant la Terreur et l'on raconte qu'il pratiqua à cette fin une cachette au-dessus d'une porte de Sainte-Radegonde (la porte charretière, prétendent certains auteurs). C'est là que le manuscrit de Mme Roland attendit sa publication.

Mme Roland prend ses dernières dispositions. Elle fait ses adieux à ceux qu'elle aime et lègue à Bosc, en souvenir, une de ses bagues et un dessin qu'elle achève pour lui. En même temps, elle le supplie de lui faire passer de l'opium pour abréger son supplice. Bosc refusa énergiquement et lui affirma que l'intérêt de la République et de sa propre gloire lui commandait de monter sur l'échafaud. Nous nous représentons le tendre Bosc donnant cette suprême leçon de stoïcisme à la stoïque Mme Roland. Il nous semble le voir écrivant cela, mais si le ton est ferme de ce rappel au devoir, sans doute celui qui le rédige a la main tremblante et le regard obscurci de larmes. « Jamais rien ne m'a plus coûté que d'écrire cette lettre », avouait-il, et nous le comprenons.

Le 8 novembre, Mme Roland montait sur l'échafaud. Que de sombres, que d'amères pensées durent assaillir l'âme de son fervent ami, en ce jour funèbre! Peut-être songeait-il que, treize ans auparavant, il l'avait vue, fraîche, jeune et pimpante, au Jardin du Roi, sous les beaux arbres et au milieu des parterres, où ces amis des plantes trouvaient mille motifs à s'enthousiasmer. Treize ans, et que d'événements, que de sang versé! Elle-même avait dû payer son tribut à la Révolution et à présent, cette femme d'élite, orgueil de tout un parti, était morte! Bosc, au fil de ses pensées, devait faire un douloureux retour sur lui-même et sur les autres. Il pensait aussi à Roland. Quel coup si ce mari, qui savait qu'il n'était pas aimé, mais qui aimait toujours, dont la jalousie avait encore exacerbé la tendresse, apprenait l'affreuse nouvelle par les papiers publics! Bosc, assure-t-on, lui écrivit. On sait la suite. Démoralisé par cette perte, pris d'une infinie lassitude devant l'effondrement de ses rêves politiques, Roland, après avoir, dans la soirée du 10 novembre, rédigé un court billet qu'il mit dans sa poche, dit adieu aux demoiselles Malortie, s'enfui de Rouen, suivit la route de Paris et arrivé au château de Cocquetot, sur le territoire de la commune de Radepont, se perça par deux fois au côté gauche avec une canne-poignard que Bosc lui avait lui-même offerte au temps de son ministère, alors qu'il était déjà menacé d'assassinat par ses ennemis. [1]

*
* *

Bosc se terrait à Sainte-Radegonde. Les scellés avaient été mis à Paris sur ses papiers et ses meubles. Il était proscrit. Les bois de Montmorency avaient maintenant leur ermite qui attendait, dans leur solitude silencieuse, la fin de la tragique tour-

[1] Cette arme est au musée de Rouen.

mente. Bosc avait de tristes sujets de méditation : il pouvait se dire que notre décadence touche de près à notre fortune, que tout est éphémère ici-bas et l'est encore bien plus, par la folie sanguinaire des hommes, aux temps de révolution. Mais sans doute la botanique le consolait-elle de ces mélancoliques pensées. Le sage aime les fleurs et les herbes; elles pacifient son âme, lui donnent de doux conseils de sérénité et d'espoir, et lui enseignent, au sein de la nature, le sentiment de l'éternité et de l'infini.

Mais notre proscrit se risquait tout de même parfois à Paris; aucun péril ne pouvait l'empêcher d'y aller prendre des nouvelles de ses amis. C'est ainsi qu'il ramena un jour avec lui le député conventionnel Larévellière-Lépeaux, proscrit lui-aussi, qu'il connaissait très peu, mais auquel il rendit spontanément service. Larévellière se cacha trois semaines à Sainte-Radegonde. Ils étaient réduits à ne vivre qu'avec un peu de pain, des pommes de terre, un peu de lait et des limaçons de la forêt. Quand les pommes de terre manquèrent, Bosc n'eut d'autre ressource que de déterrer certaines racines comestibles avec lesquelles il nourrissait son compagnon. Leur basse-cour ne se composait que d'une poule dont les œufs étaient toujours réservés à Larévellière à cause de l'état pitoyable de sa santé. Encore fut-elle tuée par un oiseau de proie. Ce jour-là, Creuzé-La-Touche vint voir ses amis au moment où ils se lamentaient sur la perte qu'ils venaient de faire. Aussitôt les deux autres de changer d'avis, de se réjouir et de mettre vivement la poule au pot pour fêter leur visiteur. C'était précisément jour de carnaval... Larévellière, qui raconte ces faits dans ses mémoires, s'est plu à rendre un hommage ému à la bonté de Bosc et, il ajoute : « Je ne puis dire combien mon admirable hôte avait d'attentions pour moi ».

Bosc put revenir à Paris à la fin de l'année 1794. Ses affaires étaient en fâcheux état, et il fallait qu'il se remît au travail pour gagner sa vie. Il accepta comme un pieux devoir de devenir le tuteur d'Eudora Roland. L'orpheline n'avait pour tout patrimoine que quelques terres et le manuscrit des mémoires de sa mère. Ces terres avaient été mises sous séquestre par une fausse application de la loi sur les émigrés. Bosc s'occupa activement de les faire restituer à sa pupille. Quant aux mémoires, il en prépara lui-même une première édition qui parut en 1795. Elle avait pour titre : « Appel à l'impartiale postérité par la citoyenne Roland ou Recueil des écrits qu'elle a rédigés pendant sa détention aux prisons de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie ». L'ouvrage, précédé d'un avertissement de Bosc, se vendait chez le sieur Louvet, libraire, Maison-Egalité. D'une manière à la fois déclamatoire et ingénue, Bosc menaçait les contrefacteurs. « Cet ouvrage, disait-il, est quant à présent l'unique domaine d'Eudora, la fille unique, la fille chérie de Roland. Malheur au brigand qui ne rougirait pas de le contrefaire. Car il n'en vendrait sans doute pas un exemplaire et néanmoins j'appellerais sur lui toute la sévérité de la loi! »

Et Bosc, dans son zèle à défendre les intérêts de l'héritière des Roland, jouait si bien son rôle, qu'il ne tardait pas à en tomber éperdument amoureux !... Il manquerait quelque chose à la physionomie de cet homme affectueux et doux, dont la vie, aujourd'hui que nous la feuilletons, nous apparaît si claire, si franche, si sympathique en tous points, il manquerait quelque chose, s'il n'y avait cette romanesque folie. Un amour contrarié complète le portrait de ce tendre rêveur. Bosc avait aimé la mère; il aimait maintenant la fille. Mme Roland, dans une lettre au tour badin, comme elle se plaisait à en écrire à cet ami si cher, lui avait dit un jour qu'elle lui réserverait sa fille. Sans doute retrouverait-il dans la jeune fille quelques-unes des qualités qu'il prisait tant chez elle. Et voilà que Bosc suivait le malicieux programme de Mme Roland sur toute la ligne. Il avait alors trente-six ans ou peu s'en faut; Eudora n'en avait pas quinze. Certes, « la nature l'avait créé vigoureux ; une stature robuste, une figure noble et calme annonçaient à la fois la force du corps et la pureté de l'âme (1) ; mais la disproportion d'âge était bien grande, et Eudora n'était encore qu'une enfant. Il s'était lui-même mépris (avec une gaucherie, une ingénuité qui éclairent bien la psychologie simpliste mais exquise de ce calme savant) sur les sentiments que lui témoignait l'orpheline. Il avait vu de l'amour dans l'expression d'une bien naturelle reconnaissance. Ainsi, cet excellent Bosc se comportait comme le tuteur type du classique répertoire. Mais il montra tout de suite plus de noblesse et de générosité. Dès qu'il eut vu clair en lui; il envoya Eudora chez les demoiselles Malortie à Rouen. Ce voyage devait le fixer sur les sentiments qu'éprouvait sa pupille à son égard. Larévellière, devenu un des premiers membres du Directoire, offrit à Bosc de lui rendre ses fonctions d'administrateur aux Postes: celui-ci refusa. Il ne se souciait pas de se retrouver avec d'anciens collègues qui n'avaient sans doute pas été étrangers à sa destitution. C'est alors qu'il apprit qu'Eudora n'avait pour lui que des sentiments de filiale vénération. Il en conçut un si vif chagrin, qu'il ne pensa plus qu'à l'expédient auquel recourent les cœurs ulcérés en quête d'oubli : l'exil. Il pria un de ses amis de prendre sa place auprès de sa pupille. C'était Champagneux dont Eudora devait

1. CUVIER. *El.*

épouser un des fils. Il avait résolu de s'embarquer pour l'Amérique. Et le pauvre amoureux se mit tristement en route, il dut faire le voyage à pied jusqu'à Bordeaux à cause de la modicité de ses ressources.

* * *

Dans cette étude, nous nous sommes proposé de montrer un ami de Mme Roland et de dire quelle place tint dans son histoire le petit ermitage de Sainte-Radegonde. Notre travail devrait donc conséquemment s'arrêter ici, car si nous avons beaucoup emprunté aux meilleures biographies de Bosc, notre but n'est point de les suivre jusqu'au bout. Mais est-il possible de se détacher aussi facilement d'un personnage aussi intéressant que Bosc? Et peut-on le laisser suivre sa carrière de savant sans dire en quelques mots ce qu'elle fut? Car cette carrière n'a été vraiment féconde qu'au moment où précisément il était dans notre programme d'abandonner celui qui l'a si consciencieusement remplie.

En arrivant en Amérique où on lui avait promis un consulat, Bosc apprit le mariage d'Eudora Roland. Et sa blessure se rouvrit. Il se jeta alors fougueusement dans l'étude, ce baume des grandes souffrances chez les êtres d'élite. Le paysage américain, si varié et si riche, ouvrait un champ nouveau à ses investigations de botaniste et de zoologue; il en étudia attentivement la flore. Il envoyait des spécimens intéressants au Jardin des Plantes de Paris et il entreprit plusieurs grandes explorations. Il réunissait en même temps une partie des matériaux qu'il devait utiliser pour la rédaction de ses traités sur l'*Histoire naturelle des coquilles, les vers, les crustacés* et sur l'*Agriculture* [illegible]

Mais dans une lettre du 7 mars 1797 adressée à Mme Louvet de Couvray, la veuve de l'écrivain, il disait :

— « J'ignore quand la plaie de mon cœur sera assez consolidée pour me permettre de revoir sans trop d'amertume les lieux et les personnes qui me sont encore chers et dont la présence me rappellera de cruels souvenirs. Quoique bien plus calme qu'à mon départ, quoique actuellement facilement distrait par mes travaux scientifiques, par des occupations même manuelles, je ne me sens pas le courage de retourner à Paris. J'ai encore besoin de voir des indifférents pour m'accoutumer à l'être vis-à-vis de certaines personnes que j'ai aimées et que je ne puis oublier, quels que soient leurs torts à mon égard ou à celui de la République, sans compter mon Eudora. »

Le même courrier emportait une lettre à l'adresse de Bancal des Issarts, où Bosc demandait des nouvelles de Sainte-Radegonde.

Il revint en France, à la fin de l'année 1798. L'année suivante, il épousa une de ses cousines, et sa vie, dès lors, se partagea entre le foyer familial et ses travaux. Il fut inspecteur des jardins et pépinières, l'Académie l'élut en 1806 dans sa section de zoologie; plus tard, vers la fin de sa vie, il fut nommé professeur de culture au Jardin des Plantes, à ce même jardin où il avait débuté comme élève. Il y remplaçait son ami Thouin. Souvent il en est ainsi dans le voyage de la vie; notre dernière halte s'effectue à l'endroit même d'où nous nous sommes élancés pleins de confiance et d'espoir; le port est le même, mais c'est celui qui y aborde qui se sent pour jamais changé. Bosc a laissé son nom à quelques plantes, et Cuvier, dans son éloge, l'a loué d'avoir su allier avec succès « l'histoire naturelle scientifique avec l'agriculture pratique ».

Il n'oublia jamais Sainte-Radegonde. Trop de souvenirs agréables ou tristes y demeuraient attachés pour lui. Il y vint jusqu'au jour où Bancal des Issarts, le propriétaire, étant mort, l'ermitage fut vendu par ses héritiers au prince de Condé. Mais il avait acquis personnellement deux perches de terrain situées dans un coin du domaine. C'est là qu'il fit enterrer en 1801 sa première fille; c'est là que, par une douce et pieuse pensée, il voulut lui-même reposer, lorsqu'il s'éteignit le 10 juillet 1828. Depuis, d'autres membres de sa famille sont venus le rejoindre. Mais le souvenir de Bosc parfume, me semble-t-il, d'une façon honnête et sobre cette jolie clairière. Et quand, de Sainte-Radegonde, on regarde, au bas de la prairie, les hauts sapins dont la sombre ramure se profile en noir sur le vert plus tendre des châtaigniers, on ne peut se dire sans émotion que c'est là la dernière demeure d'un homme de bien dont la devise à la fois si simple et si rare aurait pu être : « Amitié et fidélité ».

SIDI EVANS.

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE EN FRANCE

Jamais la philosophie ne fut plus en faveur que de nos jours en France. La multiplication sans cesse croissante des publications qui se partagent la curiosité du public en témoigne. Je ne parle pas seulement de périodiques tels que la *Revue philosophique*, la *Revue de Métaphysique et de Morale*, la *Revue de philosophie*, le *Journal de psychologie nor-*

[illegible] et pathologique, l'*Année philosophique*, la *Revue thomiste*, les *Annales de philosophie chrétienne*, la *Revue augustinienne*, la *Revue néo-scolastique*, qui s'adressent aux spécialistes, ni des revues de jeunes adonnées à la spéculation avec une fougue qui fait bien augurer de l'avenir, — je m'en voudrais de ne pas citer le *Spectateur*, — ni même des thèses de doctorat en philosophie qui augmentent tous les ans de nombre et de volume, mais des collections de *philosophie contemporaine*, de *philosophie scientifique*, de *philosophie expérimentale*, ou de *psychologie expérimentale et de métapsychique* qui s'enrichissent quotidiennement d'ouvrages de grande valeur. Chaque année il s'en fonde de nouvelles. Alors qu'il y a quelque trente ans la maison Germer Baillière, devenue la librairie Félix Alcan, détenait le monopole de la philosophie, il n'est pas de maison d'édition aujourd'hui qui n'ait ouvert ses comptoirs à ce genre d'articles. Que ce goût provienne d'une instruction plus répandue, d'un sens critique plus avisé, d'un plus général désir de se rendre compte, d'un besoin de direction morale plus impérieux ou d'une inquiétude religieuse plus ardente, la philosophie, en un mot, est à la mode. Et, pour le dire en passant, l'Académie retarde, aux yeux des moins prévenus, qui ne compte pas parmi ses membres un philosophe, alors que nous en avons qui jouissent d'une célébrité mondiale, comme on dit à présent, et qui vraiment sont l'honneur de la France comme écrivains et comme penseurs.

Cette faveur qui s'attache aux études philosophiques françaises est, en effet, bien méritée. Sans parler du talent de ceux qui s'y consacrent, la philosophie a quitté, pour la réalité, l'idéologie, qui ne repose sur rien que sur un jeu de concepts sans communications avec la vie. On ne philosophe plus comme en 1867, date du célèbre rapport de Ravaisson sur la *philosophie en France pendant les deux premiers tiers du* XIXe *siècle*, alors que l'éclectisme de Victor Cousin et de ses disciples, composé de pièces et de morceaux qu'assemblaient les liens d'une vague et quelquefois agréable rhétorique, masquait l'œuvre de penseurs aussi originaux qu'Auguste Comte et Charles Renouvier. Pour se rendre compte du chemin parcouru, il faut lire l'admirable relation qu'Emile Boutroux en a donnée au Congrès de philosophie qui se tint en 1908 à Heidelberg[1].

La philosophie contemporaine se targue de faire œuvre sérieuse, scientifique devrais-je dire, et non plus seulement intéressante ou aimable. Elle a fui l'odeur poudrée des salons et l'atmosphère rance de l'école, où l'on se contentait de raisonner en *barbara* et en *baralipton*, pour courir au grand air, fréquenter la place publique, étudier dans les laboratoires, les bibliothèques, les musées, les hôpitaux. Elle ouvre les yeux et elle voyage, elle observe le présent et scrute le passé. Elle a reconnu qu'elle ne pouvait se suffire à elle-même sans tourner à l'art oratoire ou à l'exercice scolaire. Aussi, on peut bien avancer que, désormais, rien ne lui est étranger. L'histoire, l'art, la littérature, les sciences, le droit, la politique, l'économie publique et privée, la finance, les institutions, les mœurs, rien ne lui échappe, non seulement de l'homme, mais de la nature. Elle s'applique aux mathématiques, à la physique, à la chimie, aux sciences naturelles. Elle s'informe de tout, pénètre partout, ne néglige aucun fait, ne passe indifférente devant nulle œuvre, n'ignore quoi que ce soit. On ne saurait plus l'accuser de bavardage. Sans abandonner leur clarté d'exposition — ce qui est l'une des marques et l'une des forces de la philosophie française — nos modernes penseurs se sont mis à l'étude de la réalité.

Il faut faire remonter l'honneur d'un pareil changement, que préparèrent les Auguste Comte, les Charles Renouvier, les Jules Lachelier et les Félix Ravaisson, au progrès des sciences et de l'histoire, à la diffusion des œuvres de Spencer et de Darwin, mais principalement à la publication en 1870 de l'*Intelligence* de Taine et de la *Psychologie anglaise contemporaine* de Théodule Ribot. Ces ouvrages décidèrent de la constitution de la psychologie en science distincte, avec, à son service, l'observation non seulement interne, qui à bon droit ne fut jamais délaissée, mais externe ou objective, qu'elle soit normale ou pathologique, historique ou actuelle, et comme dernière ressource l'expérimentation. Par l'étude qu'il fit de l'*Hérédité psychologique* (1873), des *Maladies de la mémoire* (1881), des *Maladies de la volonté* (1883), des *Maladies de la per[illegible]* (1885), de l'*Attention* (1888), de la *P[illegible] des sentiments* (1896), de l'*[illegible] des [illegible] générales* (1897), de l'*Imagination créatrice* (1900), de la *Logique des sentiments* (1904), Théodule Ribot, joignant l'exemple au précepte, mit en pratique les règles de la méthode scientifique appliquée à la psychologie. Il imprima l'élan que suivirent Pierre Janet, Gustave Le Bon, Georges Dumas, Gabriel Compayré, Frédéric Paulhan, Alfred Binet, Clodius Piat, Dugas, Henri Marion, Tarde, Malapert, Delacroix, Recéjac et tant d'autres. Les uns se consacrèrent à la psychologie des aliénés, les autres à la psychologie évolutive, ceux-ci à la psycho-physiologie, ceux-là à la psychologie des foules, d'autres à la psychologie de l'enfant, à la psychologie des caractères, à la psychologie religieuse. Il en est qui se sont voués à l'exploration de la subconscience, cette région semi-obscure de l'esprit à laquelle nous

1 *Rev[illegible] Métaphysique et de Morale*, [illegible]

devons certains faits d'automatisme et, peut-être, nos inspirations les plus hautes, à coup sûr plusieurs de nos [illegible] sentiments.

Par ailleurs, Espinas publiait en 1877 un ouvrage intitulé *les Sociétés animales* à qui remonte la naissance du mouvement sociologique, qu'avait pressenti Auguste Comte et qu'Emile Durkheim canalisa. De sa remarquable monographie sur la *Division du travail social*, parue en 1893, date la Sociologie, à titre de science analogue aux autres, « comme une étude de faits et de lois soumis à un rigoureux déterminisme » (1). Il la dota d'une méthode, particulière et fonda en 1898 l'*Année Sociologique*. Elle groupe des chercheurs, — parmi lesquels il faut compter Bouglé, Mauss, Lapie, Milhaud, Parodi, — qui procèdent à de vastes enquêtes ou à de minutieuses analyses sur certains faits sociaux déterminés, tels que l'inceste, le suicide ou le régime des castes dans l'Inde (2). A coté d'eux, Tarde, Fouillée, Izoulet, René Worms, Henry Michel, recherchent soit dans l'inter-psychologie, soit dans l'acte essentiellement synthétique de penser, soit dans l'association, l'explication des phénomènes qui dépassent la psychologie individuelle.

Cependant, la morale, séparée de la religion et de la psychologie, tentait de s'exprimer, à son tour; dans le petit livre, qui eut un grand retentissement, que Léon Bourgeois publia en 1896 : *Solidarité*, pour faire reposer les règles de la conduite sur le fait de la solidarité, chaque homme étant débiteur de ses contemporains et de ses devanciers, il accéléra le mouvement qu'avaient déterminé la *Science de la Morale* de Renouvier (1889) et l'*Esquisse d'une morale sans sanction ni obligation* de Guyau (1885). Les Fouillée, les Lévy-Bruhl, les Raux, les Belot, les Lalande, les Bouglé, les Jacob et les Paul Gaultier s'efforcèrent, alors, d'édifier la morale sur des fondements exclusivement humains et, quelques-uns d'entre eux, strictement scientifiques.

L'esthétique ne devait pas demeurer en arrière. Elle a suscité de nombreux et importants travaux, qui ne consistent plus en méditations sur la beauté en soi, entrecoupées d'effusions plus ou moins lyriques, comme la *Science du Beau* de Charles Lévêque (1861) nous en offre le parfait exemplaire. Forts d'une méthode objective et d'une expérience très sûre de l'émotion esthétique et de ses conditions, Sully Prudhomme, Gabriel Séailles, Jules Combarieu, Bergson, Guyau, Lionel Dauriac, Robert de la Sizeranne, Albert Bazaillas et Paul Gaultier appliquèrent une analyse minutieuse à l'expression dans les beaux arts et à son retentissement sur notre sensibilité.

Enfin, du fait que la philosophie se rapprochait des sciences, elle devait être amenée à s'en quérir de leurs méthodes. A cet examen, qui débuta en 1879 par les recherches de Paul Tannery sur la connaissance mathématique, savants et philosophes s'adonnèrent avec un égal entrain. Qu'il suffise de citer, parmi les premiers, Henri Poincaré, Emile Picard, de Freycinet, Le Roy, Gustave Le Bon, Lucien Poincaré, Duhem, Hadamard, Painlevé, Pierre Boutroux, Borel et, parmi les seconds, Milhaud, Couturat, Goblot, Lalande, Abel Rey. Les philosophes d'à présent sont rompus au labeur scientifique, tout de même que les plus grands parmi nos savants sont habitués à dépasser leur science. Pour beaucoup, parmi lesquels s'inscrivent les Dastre, les Edmond Perrier, les Boussinesq, les Giard et les Le Dantec, elle sert de point de départ à la réflexion philosophique.

Est-ce à dire qu'ainsi divisée et subdivisée, non seulement en France, mais partout, la philosophie, jadis universelle, n'est plus qu'un terme vague pour désigner des sciences particulières qu'on pourrait mieux réunir sous le nom générique de sciences philosophiques? Ce morcellement aboutirait-il à confondre celles-ci avec les sciences elles-mêmes dont elles ne concerneraient que les généralités? En un mot, la philosophie, qui n'existe qu'autant qu'il y a unité ou, tout au moins, effort synthétique de l'esprit vers l'unité, tendance à dominer les connaissances humaines en les ramenant à un principe commun, s'y évanouirait-elle?

Je ne le crois pas. Je ne le crois pas, d'abord parce que l'esprit humain ne renoncera jamais, quel que soit son souci de la diversité, au désir d'unifier ses connaissances, que cet instinct me semble faire partie intégrante de sa nature et, ensuite, parce que, malgré la multiplicité des sciences et même des sujets particuliers d'études, pour ne pas dire des points de vue, entre lesquels se divise la philosophie contemporaine, deux tendances unificatrices bien distinctes et, à proprement parler, inverses, s'y manifestent.

L'une, qu'on pourrait appeler sociologique, explique les phénomènes psychologiques ou de conscience, individuels ou collectifs, par la pression que la société, dans laquelle ils vivent, exerce sur les individus. « L'Ame est fille de la Cité ». Les coutumes, les institutions, les modes, les opinions et les mœurs la façonnent du dehors. Elles-mêmes, loin d'être le produit de nos idées, de nos désirs, de nos volontés et de nos émois, auraient leur origine dans les faits antécédents de même espèce. La vie de l'esprit est ainsi ramenée à ces facteurs

(1) [illegible] *Le [illegible]* [illegible] 1903, [illegible] *Revue de Métaphysique et de Morale*, [illegible] p. [illegible]

(2) [illegible] *Les [illegible] des castes* [illegible] Année [illegible]

purement extérieurs que sont, suivant Durkheim, les faits sociaux. Et, du même coup, s'y trouvent réduites l'esthétique avec Charles Lalo, la morale avec Lévy-Bruhl et Albert Bayet. La psychologie et tout ce qui en dépend, y compris la logique et la métaphysique, est ainsi rattachée aux faits sociaux, et, par eux, aux faits physiologiques, physiques, chimiques et, en dernière analyse, mécaniques. La synthèse, sans doute, n'a pas encore été faite, mais on y tend. La philosophie se résoudrait ainsi dans la science, car elle ne peut subsister, à proprement parler, qu'en s'appuyant sur l'esprit. Science de la réalité interne, c'est-à-dire de la conscience, en nous et chez les autres, dans son essence et dans les œuvres qui la manifestent, elle n'a de raison d'être que si cette réalité existe, non pas séparée des phénomènes physiques, mais à l'état distinct et, pour une part, indépendant et supérieur. De cette réalité psychique, seule la philosophie peut s'autoriser pour prétendre à l'universel, non par extension, mais par approfondissement de ce qui est l'essentiel de notre vie et, peut-être, de toute vie.

Aussi bien, la seconde tendance des sciences philosophiques contemporaines est de tout ramener à la vie de l'esprit, non plus seulement intellectuelle et figée, mais profonde et intégrale, indéfiniment mouvante et en progrès. Au vrai, les sciences dites philosophiques ne sont philosophiques que par là, pour ne considérer toutes choses qu'à ce point de vue ou, si l'on préfère, en fonction de la réalité psychique. Quoi d'autre pourrait bien les réunir et les distinguer de l'histoire, de l'histoire naturelle, de la physiologie, de la médecine et, disons-le, de la sociologie? Cette tendance est très caractéristique et, en quelque sorte, portée à son plus haut point de perfection chez Alfred Fouillée. Toute son œuvre ne s'attache-t-elle pas à prouver que les sociétés et tout ce qui en éclòt, — institutions, mœurs, art, littérature, science, morale et religion, — provient des idées-forces, conçues, ainsi que l'indique ce nom qu'il leur donna, non plus comme des représentations immuables et sans influence, mais comme des facteurs d'action.

De fait, la métaphysique, qui est la connaissance suprême et unificatrice par excellence, puisqu'elle tâche de pénétrer le fond des choses, n'est pas morte. Le succès qui accueillit en 1893, la fondation par Xavier Léon de la *Revue de métaphysique et de Morale* servirait d'indice, s'il en était besoin. Elle est plus vivante que jamais précisément pour être sortie saine et sauve de la crise que lui a fait subir la faillite d'un intellectualisme superficiel qui voyait dans nos idées, plus que le reflet véridique, l'essence même du monde. De cette idéologie, dont elle a fait justice, la métaphysique fut ainsi ramenée sur la terre, c'est-à-dire à la considération de notre for intérieur comme point de départ. Ce fut une résurrection.

Dès 1864, Charles Renouvier avait mis en lumière tout ce que la certitude scientifique, tenue pour la plus assurée de toutes, comporte de croyance et, par conséquent, d'arbitraire, tandis que Jules Lachelier démontrait que l'induction dans les sciences s'appuie, non sur le principe des causes efficientes, mais sur celui des causes finales, qui, lui, suppose la vie. C'est alors qu'Émile Boutroux, dans le livre capital qu'il publia sur *la Contingence des lois de la nature* (1874), suspendit les lois, d'apparence nécessaires, que formule la science, à la spontanéité, — annonce et amorce de la liberté, — qu'il découvre à la racine de l'être. En 1880, Ollé-Laprune prolongeait cette liberté en foi religieuse, en montrant qu'elle ne diffère pas, tout bien posé, de la *certitude morale*, préparant ainsi Maurice Blondel qui devait dénoncer dans l'*Action* (1893), la vocation religieuse de l'humanité, vocation que Georges Fonsegrive, Edouard Le Roy, Laberthonnière et Wilbois ne cessent de mettre en lumière. Pendant ce temps, Henri Bergson tentait, par un effort intense de réflexion sur lui-même, de saisir la vie de l'âme dans son immédiat jaillissement. Dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), il fondait, en partant de l'intuition, la métaphysique sur l'expérience, l'expérience intime et profonde du moi le plus intérieur qui soit à nous-mêmes. Il en profitait pour montrer dans *Matière et Mémoire* (1896) l'originalité rationnellement indéfinissable de l'esprit, son indépendance vis-à-vis du corps, et, finalement, pour en déceler l'élan au principe de toute vie dans l'*Evolution créatrice* (1907). Il le représentait comme un effort pour se surpasser et soulever la matière qui, sans lui, demeurerait inerte.

Ainsi, tandis que la philosophie contemporaine se morcelle toujours davantage, en se rapprochant des sciences positives, qui se subdivisent de jour en jour ces fragments tendent à se rapprocher, soit en aspirant à se fondre, par l'intermédiaire de la sociologie, en une sorte de science universelle, soit, au contraire — et il semble bien que là est l'avenir, si ce l'est, à coup sûr, de la philosophie comme telle, — en se groupant sous un point de vue commun : celui de l'esprit vivant et jaillissant en un progrès indéfini, dont c'est le rôle de la métaphysique de nous fournir quelque aperçu et, à sa lumière, sinon de déchiffrer, du moins de nous faire entrevoir l'énigme du monde.

PAUL GAULTIER.

Chronique des Livres

LIVRES D'ART

[illegible] Vient une œuvre plus [illegible], plus [illegible] de l'un des grands peintres de Venise, le Titien. Il a fixé, en de nobles compositions, d'un admirable effet décoratif, tous les fastes, tous les élans, toutes les glorieuses figures de la Renaissance. Avec une dévotion égale, il a représenté la pureté, l'élévation de la Vierge et de l'Enfant Jésus, et la volupté, la puissance de Vénus et des dieux de l'Olympe; l'abnégation, les martyres des Saints, le repentir de Sainte Madeleine, et les scènes païennes où se meuvent les Diane, les Danaé, les Europe, les Antiope, Bacchus et Ariane, et les nymphes. Avec une égale pénétration, avec un éclat égal, il a dit le sens des deux traditions, classique et chrétienne. Il a donné de la nature, telle que la voyaient les hommes de cette époque, ennoblie par l'art, une magnifique interprétation. Il a rendu la vie orgueilleuse, ardente, éprise d'intellectualisme et de beauté, pittoresque et contradictoire, des Charles-Quint et des Paul III, des François Ier et des Philippe II, des humanistes et des cardinaux, du duc d'Albe et de l'Arétin, des doges et des condottieri. C'est un plaisir délicat, et divers et profond, que de contempler la Renaissance dans cette œuvre d'expression, d'harmonie et de lumière. Car le Titien a incarné le génie de la couleur. Son nom évoque les plus prestigieuses féeries, dont la peinture ait flatté l'œil humain.

Cette impression si rare, d'histoire et d'art, que donne l'œuvre du maître, chacun de nous désormais l'a à sa portée. Car un très beau recueil vient de paraître, où sont assemblés, en près de trois cents gravures, les grandes et les petites compositions, religieuses et profanes, les paysages et les nombreux portraits, dont le Titien a légué l'opulent héritage à la postérité (1). Il était osé de chercher à donner une telle suite de reproductions en noir, de fresques, de bois et de toiles, dont l'étonnante virtuosité réside dans la couleur. Mais le dessin du Titien est si net — bien qu'il ne soit point sculptural comme celui de Michel-Ange — le jeu des ombres est si bien rendu, que la tentative a réussi.

Cette galerie, vraiment unique, où parle seule l'œuvre du Maître, est précédée d'une courte notice biographique et suivie d'éclaircissements divers relatifs à ses tableaux. Les pages liminaires rappellent fort congrûment la carrière, heureuse et digne, du Titien, 1477-1576: ses origines, son éducation dans l'atelier de Giovanni Bellini, son attachement à Venise, ses séjours à la cour du duc Alphonse d'Este à Ferrare, à Bologne, près de Charles-Quint (1529), et à Rome près de Paul III (1545); « il avait 68 ans! Le duc d'Urbin lui fournit une escorte et le maître fut reçu au Vatican avec des honneurs princiers. Il fut ravi de son voyage; dans une lettre à l'Arétin, il exprime le regret de n'avoir pas vu vingt ans plus tôt la Ville Eternelle et ses chefs-d'œuvre. »

Le Titien menait à Venise une vie fastueuse, entourée de l'admiration publique. Mais il n'eût point été artiste, s'il ne s'était trouvé souvent à court d'argent. En 1547, Charles-Quint, à l'apogée de sa gloire, l'invite à venir à sa brillante cour d'Augsbourg et à devenir son peintre officiel. Malgré ses 70 ans, le maître accepte.

Son séjour en Souabe fut intermittent [« La nostalgie de Venise le prenait, quand il l'avait quittée quelques mois; mais pendant la trentaine d'années, qui le séparait de la mort, il resta le peintre attitré de Charles-Quint, et, quand celui-ci disparut, de son fils Philippe II ».

Ses dernières années, pendant lesquelles il s'acharnait avec un soin jaloux à accroître sa grande fortune, furent d'une prodigieuse fécondité. Il fallut qu'une épidémie de peste abattît, à l'âge de cent ans, ce vieillard d'une intense vitalité, qui ne cessait point de composer des chefs-d'œuvre!

Ces chefs-d'œuvre, tous les lettrés en ont admiré les principaux, dans les musées des capitales de l'Europe. Et ils en ont gardé cette impression, que définit si bien naguère le critique Maurice Hamel: « Titien triomphe dans l'expression du bonheur. Il est, par excellence, le peintre de la vénusté. Il ne se lasse pas de redire son cantique enivré. Beauté des formes souples et puissantes, fleur et tiédeur de la chair, charme féminin de bonté, de tendresse et de douceur, il a modulé toutes les strophes de ce poème avec un enthousiasme pénétrant et grave, où la délicatesse morale du christianisme adoucit le robuste naturalisme de la Grèce. Son ivresse est légère et fine, elle ne s'emporte pas à la fougue, au lyrisme ardent de Rubens. Toujours maître de lui-même, Titien est classique et latin par la séduction élégante, par l'ardeur contenue qui fuit la prodigalité et se ramène à l'excellence des termes définitifs. »

* *

Combien différente l'œuvre, combien opposée la carrière de Fra Angelico! Le dominicain exquis appartient d'ailleurs à une période autre, où survit encore quelque chose de la naïveté, de la candeur des Primitifs. Dans l'étroit horizon des murs de son couvent, il se détourne du vigoureux réalisme des mœurs et de l'art naissant de la Renaissance; il concentre sa pensée sur l'idéal de paix intérieure, de sanctification spirituelle. Et il compose l'œuvre la plus étroitement et la plus divinement religieuse qui soit.

Moine fervent, il mettait au premier rang les devoirs de son état, et il ne considérait son délicieux talent que comme un moyen — secondaire — d'exalter les célestes figures et les plus nobles scènes du catholicisme. Son épitaphe trahit son sentiment intime: « Ne me louez pas d'avoir égalé Apelle, mais bien d'avoir consacré tous mes efforts à soulager tes serviteurs, ô Christ! C'est ainsi que la terre possède une partie de mes œuvres et que les autres se trouvent dans le ciel. — Mon nom est Jean; pour patrie j'ai eu la ville qui est la fleur de la Toscane. »

(1) [illegible] (Paris, [illegible]).

Nul incident dans cette existence, la plus unie, la plus édifiante qui soit. Fra Angelico vécut à Cortone de [illegible] à 1478; il y peignit les fresques du couvent de Saint-Dominique, malheureusement détruites en majeure partie. Puis il vint au grand monastère dominicain de Fiesole et y séjourna dix-huit ans (1418-1436). Il y réalisa d'admirables œuvres, telles la *Vierge et l'Enfant* qui figure aujourd'hui à la Galerie des Offices, à Florence, le *Couronnement de la Vierge* (Louvre), etc.

Fra Angelico fut chargé ensuite de décorer le couvent de Saint-Marc, que le premier des Médicis, Cosme l'Ancien, venait de fonder à Florence. Il retraça en une série de fresques, [illegible] *Saints* et composa quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, [illegible] *Jésus-Christ*, la *Descente de Croix*. Il peignait aussi des œuvres destinées à des églises de la ville ou de Toscane. Son atelier était très fréquenté des jeunes artistes. Cette période 1436-1445 fut l'une des plus brillantes de la carrière du maître.

Enfin le pape Eugène IV, et, après sa mort, son successeur, Nicolas V, appelèrent Fra Angelico à Rome (1445) et le chargèrent de la décoration de deux chapelles du Vatican. Le dominicain connut, dans la Ville Eternelle, des artistes d'une inspiration différente de la sienne. Et il modifia sa propre manière, sans cesser d'ailleurs de manifester un talent d'une suavité merveilleuse. Il mourut en plein travail (1455).

Les étapes de la carrière du *Frate* sont exactement définies dans la préface du recueil, qui vient de paraître sous ce titre : *Fra Angelico da Fiesole, l'œuvre du maître.* (1) Mais surtout ce sont ses œuvres, qui apparaissent au lecteur, ses œuvres d'une technique si sûre et déjà si avancée, où se révèlent des moyens alors nouveaux d'atteindre à la perfection, de donner plus d'accent aux ombres, plus de finesse au modelé, et où éclate le plus pur génie chrétien. Les nobles et tendres sentiments de la religion du Christ et de la Vierge, Fra Angelico les a pénétrés et les a rendus : la douceur, la bonté profonde, la résignation, la ferveur, la douleur imprègnent les visages, toujours noblement humains, de ses personnages sacrés. La plus exquise poésie anime cette œuvre, d'une élégance d'autrefois, élevée entre toutes. Félicitons-nous d'avoir ainsi sous les yeux grâce à des planches aussi bien exécutées que nombreuses, l'évocation admirable, par le peintre angélique « de la paix de l'âme. »

*
* *

Voici sur Botticelli un petit livre bien informé et très juste, dénué des partis-pris habituels, dès qu'il s'agit de ce peintre ; livre qui n'est ni d'un admirateur aveugle, ni d'un adversaire acharné à dénigrer, mais d'un critique clairvoyant et bienveillant : c'est le *Sandro Botticelli*, de M. René Schneider.

L'artiste florentin [illegible] agitée, marquée par l'amitié de Laurent de Médicis et celle de Savonarole. Il eut un talent encore plus singulier, fait d'emprunts, et de tendances très personnelles, de contrastes. Tout en lui est singularités, nuances, essais, reflets des influences si diverses, qui agissaient sur la Renaissance italienne : humanisme et catholicisme, art voluptueux et frénésie mystique, traditions médiévales et suggestions toutes modernes...

M. René Schneider démêle finement ces complexités ; et il conclut : « En définitive Botticelli, borné dans ses moyens, infini dans ses vœux, est encore plus poète qu'artiste. Toute son œuvre est un peu inadéquate à l'intention : on y sent de l'inexprimé, qui voudrait venir vers nous, une confidence qui n'a pas trouvé ses mots. C'est le principe secret de son attrait, attrait de tout ce qui suggère au lieu d'exprimer, et de son apparente mélancolie. »

Il faut lire ces pages attachantes, cette analyse délicate et considérer les belles reproductions des œuvres du maître, leur accent étrange... (1)

*
* *

Téniers n'a pas de ces complications, qui déconcertent notre prédilection, et en même temps la stimulent. Il est le peintre de la vie extérieure, des scènes populaires, des épisodes amusants, des cabarets flamands. Sans doute, sa merveilleuse virtuosité, la sûreté de sa technique, qu'il tenait de son maître Rubens, lui ont permis d'aborder tous les genres : la grande composition historique, le portrait, les sujets religieux ou légendaires, etc., mais c'est aux salles enfumées de ses auberges, à l'animation de ses fêtes villageoises, à l'esprit de ses anecdotes peintes qu'il a dû et doit encore sa grande popularité.

On accueillera donc avec un vif plaisir l'ouvrage — court et d'agréable lecture — que M. Roger Peyre vient de consacrer à ce maître, sur lequel, chose singulière, nous n'avions point encore d'étude d'ensemble (2). Cet historien relate la vie, facile et heureuse, de Téniers, ses origines wallonnes, son éducation sous la direction de l'excellent peintre qu'était son père, l'amitié que lui témoigna Rubens, les historiettes dont il fut le héros, ses mariages, son château, les concerts, les promenades, les banquets dont il était friand, sa mort attristée et jusqu'à ce mot : « Je tiens mon génie de la nature, mon goût de mon père, ma perfection de Rubens ». La devise de cet artiste, si amplement doué, était : *Sine labore nihil.* En l'appliquant, il réalisa une œuvre considérable.

Cette œuvre, M. Roger Peyre l'analyse fort congrûment. Et de jolies reproductions en rappellent les fragments caractéristiques.

---

(1) Un vol. in-8° [illegible] Ouvrage illustré [illegible] toile rouge [illegible] (Collection [illegible] ques de l'Art), Hachette et Cie

(1) Vol. de 128 p., [illegible] rens, éditeur.

(2) [illegible]

Et puisque nous voici à la saison des voyages et du tourisme, signalons aux gens de goût qui parcourent notre pays, en quête de merveilles architecturales, la collection des « Petites Monographies des grands Edifices de la France ». Trois petits livres viennent précisément de paraître dans cette précieuse série, *La Cathédrale de Bourges*, par Amédée Boinet, *La Cathédrale d'Albi*, par Jean Laran et *L'Eglise de Brou*, par Victor Nodet (1).

La Cathédrale de Bourges, construite au XIIIe siècle, est l'un des chefs-d'œuvre de l'art gothique, d'une audace et d'une harmonie de lignes, justement célèbres. Elle possède une suite de verrières anciennes, qui appartiennent à l'histoire du vitrail en France. La notice qu'a rédigée sur ce monument et son ornementation M. Amédée Boinet, avec une érudition et une clarté louables, intéressera tous les esprits curieux des belles manifestations de l'art français.

La cathédrale d'Albi dresse au-dessus de la ville et de la vallée du Tarn une nef puissante, austère comme un château-fort. On dirait une colossale forteresse. Au lendemain de la guerre des Albigeois, à la fin du XIIIe siècle il était assez naturel que l'évêque, seigneur temporel de la ville, voulût que la maison de Dieu fût à l'abri de toutes attaques. Mais l'avenir fut moins sombre qu'on ne le craignait. Et dès la fin du XVe siècle, on put décorer l'église « du chœur et du jubé le plus somptueux de tous ceux qui ont été élevés à l'extrême fin du moyen âge ». Puis, en pleine Renaissance, on revêtit ses hautes murailles d'un « étonnant ensemble » de fresques, « le plus vaste et le mieux conservé qui existe en France ». C'est dire combien est substantielle l'étude de M. Jean Laran.

Quant à l'église de Brou, elle est bien connue de tous les touristes qui se rendent vers l'Italie ou la Suisse — et des autres! Elle présente en effet une unité, une originalité rares, dues à sa rapide construction (1510-1530) et à la nationalité flamande de son architecte. M. Victor Nodet en dit les beautés : le fameux retable de marbre, les stalles, les tombeaux de Philibert le Beau, de Marguerite de Bourbon et Marguerite d'Autriche, les remarquables verrières. Il fait ainsi connaître, à ceux qui n'ont pu l'admirer, ce précieux et ultime spécimen de l'art gothique.

M. Camille Enlart publie sur *le Musée de Sculpture comparée du Trocadéro* un livre plein d'enseignements qui est un véritable résumé de l'histoire de la sculpture française (2).

D'autre part, il convient de signaler une très commode *Anthologie d'Art français — Peinture — XIXe siècle*, aussi éclectique que le genre le comporte, où les écoles même les plus novatrices sont représentées (3). Précédée d'un aperçu d'ensemble, elle est suivie d'un index où de succinctes indications sont données sur tous les peintres dont une œuvre est reproduite dans ce recueil. Souhaitons que de telles *anthologies* propagent dans notre pays — et à l'étranger — le goût des œuvres d'art, et la connaissance de ce les qu'a produites le génie français.

1 Volumes de 200 [illegible] p. [illegible] de 40 à 48 gravures et d'un plan, 1911. H. Laurens, éditeur.

2 Vol. in-8° illustré de 115 gravures. H. Laurens, éditeur.

3 Vol. in-8°, 2 [illegible] p. [illegible] Librairie Larousse.

HISTOIRE

« Après avoir vu les événements de 1870-1871, noté les principaux incidents politiques, étudié les faits historiques qui se succédèrent, et réuni de précieuses archives, durant bien des années, Alphonse Bertrand avait entrepris d'écrire une *Histoire de la Troisième République*, quand la mort faucha son œuvre. Le présent volume, terminé avant 1900, comprend la période qui va de 1871 à 1876 — de la réunion à la fin de l'Assemblée de Bordeaux — jusqu'à l'achèvement et au vote des lois constitutionnelles. Il forme un travail d'ensemble sur les Origines et l'organisation de la Troisième République... » C'est en ces termes discrets qu'en une courte préface, M. Joseph Bertrand annonce l'ouvrage de son frère, M. Alphonse Bertrand, sur *Les Origines de la Troisième République* (1871-1876) (1).

Nous possédons plusieurs histoires synthétiques de cette courte période, si importante; et il paraît difficile de présenter sur elle, désormais, dans une étude d'ensemble, des aperçus nouveaux. Mais, cette réserve faite, il convient de reconnaître que l'exposé de M. Alphonse Bertrand est des mieux conçus et des plus fidèles.

L'auteur a groupé la multiplicité des événements dans quelques grands chapitres; de sorte que tout en retraçant leur suite avec l'exactitude requise, il ne disperse point l'attention des lecteurs : il la dirige au contraire sur les protagonistes et sur les scènes essentielles du grand drame national, qui s'ouvrit par les déchirements de la Commune et l'incendie de Paris, se poursuivit par la Libération du territoire et la réorganisation méthodique de nos finances et de notre armée, fut aggravé par la chute de Thiers et l'essai de Restauration monarchique, et enfin clos par l'élaboration et le vote des lois constitutionnelles de 1875.

M. Alphonse Bertrand, malgré qu'il les ait vécues, n'a gardé, des heures tragiques de 1871, et des heures irritantes qui, à diverses reprises, survinrent par la suite, aucun ressentiment, aucune amertume. Avec une pénétration, une égalité parfaites, il explique les causes des entraînements désastreux de la Commune, il dit la rigueur excessive de la répression, il rend justice aux divers partis. Peut-être, cependant, le rôle de Gambetta, sa propagande républicaine, qui prépara et rendit inéluctable l'avènement de la République, ne sont-ils point mis assez en évidence.

Mais l'étude de M. Alphonse Bertrand est très succincte. Ecrite avec soin, elle donne, et c'est là sa qualité maîtresse, une impression d'équité et de sûreté.

JACQUES LUX.

1 In-8° de 377 p., 1911. Librairie Perrin et Cie.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 6. — 2e SEM. 49e ANNÉE 5 AOUT 1911

LETTRES DE JEUNESSE

Aucune fête, aucun discours, aucun monument, aucun ouvrage n'a marqué, l'an dernier, le centenaire de celui qui a été, en France, l'un des plus ardents propagateurs des idées démocratiques et du suffrage universel. Alors que les idées dont il fut l'apôtre ont joué dans notre histoire un si grand rôle, l'oubli où l'on tient Ledru-Rollin paraît très injustifié.

Ces quelques lettres ne suffiront évidemment pas à réparer un tel oubli. Mais elles apportent des renseignements sur l'état d'esprit d'un étudiant libéral sous la Restauration; elles font connaître un Ledru-Rollin assez différent de celui qu'on imaginait ordinairement, qui ne s'absorbait pas dans l'étude des questions politiques au point de méconnaître tout ce qui embellit l'existence, la littérature, les beaux-arts, et... la séduction féminine.

Ces lettres sont adressées à M. D., son condisciple, de 1815 à 1824, à la pension Favart où les élèves suivaient les cours du collège Charlemagne.

M. D. choisit comme carrière la magistrature.

ANDRÉ MAGAIRE.

I

Mon cher ami,

J'ai passé ma thèse, le résultat a été tel que je l'attendais. Me voilà donc avocat; plus je pense qu'il n'y a point encore 3 ans que j'étudie le droit, plus je m'en trouve indigne. Cette réception, qui aurait dû me faire plaisir, m'a causé, comme tout ce qui fait époque dans ma vie, je ne sais quelles réflexions mélancoliques, et ce titre, objet de tant de vœux, je ne le considère point comme le port où il fallait arriver, mais comme le but d'où je vais partir. Ce titre, il est comme ceux de noblesse, qu'il ne faut pas traîner avec soi, mais qui doivent être portés avec talent ou au moins avec courage. Alors, quel long avenir de travail, de travail peut-être infructueux, ne s'ouvre pas devant moi! que d'obligations ne me sont point imposées! Puissent mes efforts y suffire et s'ils ne me permettent pas quelques moments de succès, me permettre au moins de traverser la vie en rendant quelques services, pour me dire à son déclin : si je n'ai pu toujours faire triompher la vérité, je l'ai au moins cherchée avec ardeur. La vérité, tel doit être le génie inspirateur de notre noble profession, et le travail son aliment journalier.

Et toi, mon cher ami, qui balances encore, sonde comme moi cet abyme, et si tu le trouves périlleux, vois au delà, avec quelque fumée de gloire, ce ciel pur, emblème de la sérénité de conscience que l'avocat, honnête homme, doit trouver à ses derniers moments.

N'hésite donc plus, entre comme moi courageusement dans la lice et parcourons la, sinon comme ces êtres privilégiés en rivaux de gloire, du moins [illegible] rivaux d'amitié.

Tout à toi. A. LEDRU [1]

Je t'envoie le manuscrit que tu m'as demandé. J'ai retranché le nantissement. Si tu avais changé d'idées et que tu voulusses venir à Paris pour quel-

[1] Alexandre Ledru, [illegible] professeur de [illegible] en 1830 [illegible] [illegible] M. Charles L[illegible]

ques heures, tu m'y trouverais jusqu'à dimanche prochain. Nous réfléchirions là-dessus et sur les moyens à prendre.

[illegible]

II

Mon cher ami, que fais-tu? que deviens-tu? Tu devais m'écrire avant que j'arrivasse à Fontenay. J'y suis depuis quelques jours et je ne vois rien de toi. Les soins qu'il faut rendre à l'amour exigeant, le recueillement de l'étude t'auraient-ils fait oublier le culte facile de l'amitié? L'amitié, ne dois-je la connaître que pour éprouver le vide qu'elle laisse dans l'absence? Bédier est à Bordeaux d'où il va cingler vers Bourbon, et c'est au moment où il m'adresse ses adieux, les derniers peut-être, où son départ me donne la mesure de l'affection que j'avais pour lui par la peine qu'il me cause, c'est à ce moment que tu me délaisses aussi, toi dont le cœur semble si bien fait pour consoler d'une perte. Quelquefois, j'ai ranimé ton ardeur chancelante, c'est maintenant que la mienne a besoin d'aiguillon. Je sens désormais la justesse de cette maxime: on est malheureux d'avoir été trop heureux. Depuis un mois environ, j'ai cru connaître l'amour, j'ai épuisé toutes ses délices et mes souvenirs ne sont plus que des regrets. Ils m'avaient tellement abattu, que tout m'était insipide, même l'étude. Mais je commence à travailler pour mon doctorat et pour une affaire civile personnelle que j'aurai à plaider au mois de septembre et enfin force livres sont pour moi la coupe du Léthé. Mon cher ami, qu'est-ce que l'homme et ses passions? je me demanderai cela jusqu'à mon dernier soupir; comme la moindre entrave dans sa machine change tous ses desseins!

Je suis allé à Paris passer un jour pendant lequel on m'a présenté à Madame Jaquotot (1), peintre du Roi, pour me faire admettre dans ses cercles, qui sont très brillants, dit-on. Elle m'a fait le plus aimable accueil, car elle est tout à fait sans façon. La modestie est le véritable type du talent, aussi en a-t-elle à faire trembler, comme disait Cassius en parlant de son rival. Elle nous a fait voir (et tous ses tableaux sont sur porcelaine, comme tu sais) une Sainte famille d'après Raphaël, vendue 7.500 francs. Je ne parle point du prix pour te donner la mesure du mérite, mais comme mon expression ne saurait t'en rendre le fini et les beautés, c'est pour te dire quel talent les amateurs ont dû reconnaître dans ce petit tableau, d'environ un pied. C'est à son sujet que Louis XVIII émerveillé dit à Mme Jaquotot: « Vous êtes heureuse, Madame, que Raphaël ne soit plus, car il serait jaloux de votre talent ». Elle nous a également montré une Anne de Boleyn, dont la tête presque virginale aura été peinte au premier moment de ses malheurs. On croit voir dans les traits de cette reine, dont le seul crime fut de porter une couronne que le cauteleux et volage Henri VIII voulait placer sur un autre front, ce pressentiment d'un grand revers, mais en même temps cette résignation angélique qui dicta sa lettre sublime à Elisabeth, sa fille, qui la soutint jusqu'à l'échafaud, et qui, dans la touche magistrale du peintre bien mieux que par des arguments sophistiques, révèle à l'âme l'espérance d'une autre vie. Nous vîmes aussi une petite Danaé: ce n'est pas celle de la fable près de laquelle Jupiter se glisse en pluie d'or, allusion qui avilit l'amour. Celle-ci, debout, belle de ses seuls charmes, est doucement parfumée d'une légère rosée de fleurs dont les couleurs se jouent avec l'albâtre de sa peau; l'amour lui présente un miroir, elle s'y regarde, regarde les fleurs semées autour d'elle, c'est la beauté éprise de la beauté, qui avec toute la sensibilité doit en avoir toute la faiblesse. On trouve dans cette petite statue et dans la transparence de ses voiles, une étude finie de l'antique, toute la légèreté de pose et de contours de la statuaire grecque, tout l'idéal, tout le fantastique d'un songe fortuné, d'une ombre voluptueuse que les Grâces, aux doigts délicats, auraient saisi et fixé sur la toile. Enfin, après d'autres beautés du même ordre dont le temps m'empêche de te donner une esquisse, j'arrive à un tableau d'une plus grande dimension, je ne dirai pas d'un plus grand intérêt, mais qui cependant m'a touché plus vivement. C'est la Corinne de Gérard reproduite sur porcelaine. Au loin la mer est calme comme pour contraster avec l'agitation passionnée qu'offrent les traits de Corinne; à l'horizon on aperçoit l'Etna, plus près quelques ruines; Corinne, seule sur ce rivage, est assise sur un roc détaché, son bras gauche languit sur sa lyre qui repose à terre, sa main droite, appuyée sur un fût de colonne, semble déjà prête à chercher les cordes harmonieuses. Son œil bleu qui éclaire noblement la beauté de ses traits, plein encore de ces passions de la terre, mais levé vers le ciel, y puise ses inspirations puissantes qu'on éprouve avec elle à l'agitation de son sein, à la vue de sa narine doucement enflée, de sa bouche légèrement entr'ouverte, dont les accents semblables par leur mélodie aux derniers chants du cygne, vont comme les siens expirer sous les eaux.

Qu'un tel talent est précieux, puisqu'il reproduit en quelques coups de pinceau, dans un cadre étroit, des passions que nos faibles mots ne peuvent développer qu'en plusieurs volumes. Qu'il est précieux

(1) Mme Marie-Victoire Jacquotot [illegible] fut attachée à la Manufacture de Sèvres en 1800 et au [illegible] du Roi en [illegible].

surtout, si nous réfléchissons que ces productions divines des Raphaël, des Michel-Ange, des David, dans lesquelles le génie a si artificieusement nuancé les couleurs, reviennent au bout de quelques siècles à une teinte uniforme et grisâtre, tandis que les peintures sur porcelaine, dans un renversement comme celui de Pompéïa, d'Herculanum, au milieu du choc des élémens, dans l'eau, à l'air, peuvent transmettre aux siècles les plus reculés la gloire de la France, avec toute la fraîcheur et tout l'éclat de leur coloris. De tels talents nous donnent de l'émulation, quoique dans un genre différent, parce qu'ils vous font sentir toute votre nullité.

Je t'en prie, écris-moi. Ne me laisse pas croire qu'on ne peut trouver de consolation morale que dans ses livres, parle-moi de l'emploi de ton temps, assure-moi que tu penses un peu à moi ; c'est là le malheur d'une âme aimante, elle demande toujours de l'affection. Mais surtout écris-moi, comme dit Pline, lorsque ce ne serait que pour me dire que tu n'as rien à m'écrire. Je désirerais bien que tu pusses me faire passer à Paris le plus prochainement possible mon 1er volume de Ducaurroy et la traduction des Institutes dont j'ai un pressant besoin. Si tu ne viens pas à Paris, tâche de m'y faire remettre cela par quelqu'un.

Tout à toi, A. Ledru.

Fontenay-aux-Roses, le 14 septembre 1827.

III

Mon cher Ami, avec la chute du jour se termine ma longue tâche hebdomadaire. Je posais ma plume fatiguée et j'allais, comme l'ouvrier laborieux, faire succéder le repos au travail : mais je pense de nouveau que tu ne m'as pas répondu : ma pauvre plume va encore en pâtir, car il faut nécessairement que je donne l'essor à mon attente.

Qui peut donc ainsi paralyser ta main ; mes conjectures de la dernière fois vont se renouveler. As-tu quitté Beaumont, ou bien le séjour ou plutôt le passage du Roi et tous les préparatifs qu'il a occasionnés t'ont-ils conduit à des bals, à des fêtes, à des banquets? Et là au milieu de plaisirs remets-tu de jour en jour, comme un fardeau pénible, le dessein de m'écrire ? L'impatience de te lire me fera dire encore avec Salomon : Ne te glorifie point pour le lendemain, car tu ne sais ce qu'amènera le jour à venir, et ce que ta main peut faire, fais-le promptement. Enfin, pour dernière interpellation : quelques-unes de mes lettres t'auraient-elles contrarié, froissé, que sais-je? Je ne puis le croire et ce serait à mon insu. Au surplus Byron, écrivant à un de ses amis, répondrait pour moi : « Malgré ton silence, l'oubli ne prendra point place dans mon cœur, et je sens mon âme se calmer à la seule idée que si jamais l'un ou l'autre avait tort, l'un l'autre serait assez généreux pour pardonner. »

Ah! il faut en convenir, Bédier, avec son air léger, est plus stable que toi. Il n'a point quitté Paris, son voyage est retardé de quatre mois. Il est venu me visiter dans ma solitude, où il s'est, dit-il, beaucoup amusé. Il a parcouru une partie de mes livres, et quand il m'a vu entouré de tant d'amis fidèles au moins : si je me trouvais à portée d'étudier, comme tu l'es ici, m'a-t-il dit, je me sens capable de dépouiller ma paresse pour devenir travailleur.

En effet, j'ai sous ma main une bibliothèque si abondante, que dans la crainte de ne pas toujours l'avoir, et pour en profiter, j'oublie même la toilette et jusqu'à mes jours de barbe. C'est à la lettre. Cela m'est égal en ce que je ne veux voir presque personne ; et que le monde n'est plus qu'un souvenir pour moi, mais dans ce souvenir tu as une grande part. Prends-y garde au moins, si tu y tiens un peu: l'amitié, ai-je ouï dire, n'est pas comme l'amour, elle ne se fortifie point par l'espace et le silence. Le silence au surplus n'est pas la vertu des avocats, c'est celle des Trappistes. Et Isaïe a dit : « Le silence est une marque de vertu inébranlable, et un présage de Justice ». Je crois que nous autres comme partie intrinsèque de la Justice, nous faisons bien mentir le proverbe de ce saint et grand homme ; ce qui dans nos légendes n'est pas toujours sympathique.

A ces citations ascétiques, tu vas te croire au temps du Protecteur et des Puritains. C'est que depuis quelques jours je me livre momentanément avec un docte abbé à des lectures évangéliques et à des traductions bibliques.

En te parlant de choses spirituelles et religieuses, je te dirai que M. Hennequin demeure à Fontenay, que nous nous voyons, car j'ai été lui présenter mes hommages comme à mon parrain sur les fonts de la cour Royale. C'est lui qui m'a présenté à la prestation de serment. Il est très aimable et m'a donné quelques conseils sur la profession.

Tu sais qu'un soir de printemps, après une longue discussion sur le Jansénisme et les troubles d'alors nous formâmes le beau projet d'aller en dévot pèlerinage visiter les ruines classiques et pieuses de Port-Royal des Champs. Eh bien, si tu étais un bon garçon, tu partirais immédiatement après la réception de ma lettre (car cette partie doit se faire mercredi). Tu prendrais un cabriolet à la rue d'Enfer [1] pour venir coucher à Fontenay et de là nous irions à Port-Royal. Puis, la carte à la main, guidés par des

[1] Actuellement [illegible]

vestiges, nous reconstruirions en imagination cette demeure du célèbre et mystique Saint-Cyran de Mauranne, ces lieux où s'enfermaient Arnault et Nicole, pour ne pas révéler à la société leur existence que par des chefs-d'œuvre de Polémique, ces lieux où Pascal irrité, communiqua à notre langue toute l'énergie de son esprit, toute la pureté, toute la douceur de sa conscience et de ses principes, où Racine méditait dans Isaïe et dans les Prophètes, son Athalie, son Esther, où le sévère Boileau venait modestement consulter pour ses ouvrages, où Lemaître enfin, saisissant des mains de Patru (1) le spectre encore informe de l'éloquence, après avoir étonné par sa supériorité le barreau et le monde, se retira à l'âge de 25 ans du monde et du barreau, sans autre motif que celui de vivre caché dans le sein de Dieu. Quels exemples! mais n'en est-il pas de plus utiles encore? Ne pourrons-nous point sur ces ruines consacrées nous rappeler avec Saint-Simon et mille autres historiens que les religieuses furent enlevées, traînées par des archers comme on s'empare des créatures prostituées d'un lieu infâme, et que cette scène si touchante et si étrangement tyrannique se passait sous le règne d'un Roi qui affectait *Le Grand*; que de plus par les ordres de ce Letellier que je ne pardonnerai jamais à Bossuet d'avoir loué, les arrêts et les lettres de cachet se multiplièrent, qu'il fut enjoint aux familles qui avaient des parents enterrés à Port-Royal d'en exhumer les corps, qu'on les jeta dans le cimetière d'une paroisse voisine avec toute l'indécence qui se peut imaginer; qu'ensuite on rasa la maison, l'église et tous les bâtiments comme on fait des maisons des assassins des Rois; en sorte, dit le même historien, qu'il ne resta pas pierre sur pierre pour contenter les Jésuites et leurs partisans; que les matériaux furent vendus, qu'on laboura, qu'on sema la place; à la vérité, ce ne fut pas de sel et c'est là toute la grâce qu'elle reçut. Ne pourrions-nous point, dis-je, dans de tels souvenirs, apprendre à détester l'intolérance, abstraction faite de toute opinion; et quels sacrifices sont trop grands pour prendre une telle leçon!

Tu t'apercevras que je suis bien long. Mon intention n'était cependant que de t'écrire quatre mots. C'est que l'effusion me pressait et je n'ai réellement pas eu le temps d'être plus court.

Tout à toi A. Ledru.

Poitiers, [illegible] septembre 1[illegible].

(1) Antoine Le Maître [illegible] Port-Royal [illegible] Ledru-Rollin [illegible] c'est Patru qui, [illegible] saisissant des mains de Le Maître le spectre *encore informe* de l'éloquence. » L'épithète est du reste pleine de justesse. Au lieu de « l'érudition lourde, » des [illegible] les plaidoyers de Le Maître [illegible] dans Patru, dit M. Lanson *Histoire de la Litt. Française*, [illegible] simplicité [illegible]

IV

Mon cher ami, avec toi je ne me ferai pas meilleur que je ne suis réellement, et je crois, en analysant mes idées, que le véritable motif qui m'a empêché de t'écrire est bien celui que tu as soupçonné. Jusqu'à présent je m'étais abstenu de m'en rendre précisément compte, et cette particularité seule, assez peu ordinaire à ma nature, me porte à croire que j'ai évité toute réflexion pensant qu'il s'y mêlerait quelque chose de pénible. Juge d'après ta profession franche et confiante, quels sont mes regrets d'avoir pu par ma négligence ajouter encore aux angoisses de ton cœur si légitimement tourmenté. On a raison de dire que souvent le premier mouvement est le meilleur; le jour même, je voulus t'écrire, j'en fus empêché par un rendez-vous; depuis ma pensée injustement prévenue s'attachait à chaque prétexte propre à différer. Bientôt peut-être la honte de n'avoir pas satisfait à l'amitié m'aurait fait jeter un voile sur l'amitié même, si ta raison ne m'eût appris qu'en te payant d'indifférence, je n'avais cependant pas de représailles à exercer. Que veux-tu? J'ai beau prendre avec Descartes la forte résolution de ne jamais analyser que la substance et de ne point en rester à l'écorce, que mon imagination impressionnable ne peut se défendre encore de cette habitude légère du monde qui juge tout sur les apparences. C'est un grand défaut de plus que tu as à me pardonner, mais je crois que je ne le corrigerais pas de sitôt, s'il avait toujours pour résultat une lettre aussi pleine de chaleur que la tienne et qui me prouvât autant d'intérêt.

Pour répondre à cet intérêt, je t'apprendrai que ton attente n'a point été trompée. 5 blanches ont heureusement couronné mon travail (1); et ces messieurs ont eu la bonté de les accompagner d'éloges flatteurs; deux d'entre eux m'ont engagé à faire mes premières armes au concours de cet hiver. Mais tel n'est point mon dessein. J'étais bien

(1) Ledru-Rollin, qui devait occuper une si grande place tant au Palais qu'à la Chambre des Députés, s'y était préparé par de fortes études juridiques. Son dossier d'étudiant, que nous avons consulté à la Faculté de droit, ne mentionne pas le sujet de sa thèse de doctorat. Mais il relate qu'Alexandre-Auguste Ledru, bachelier ès lettres du 30 octobre 1824, fut reçu à chacun de ses examens du baccalauréat en droit, le 16 août 1825 et le 3 août 1826 avec éloges, qu'il passa le 1er examen de licence le 17 août 1826 avec éloges et le 2e examen de licence le 2 mai 1827 avec 4 rouges. Ledru-Rollin était reçu au 1er examen de doctorat, le 11 janvier 1828 avec 2 blanches et 3 rouges, au 2e examen de doctorat, le 26 juin 1828 avec [illegible] blanches et 1 rouge.

disposé; mon argumentation a été facile et véhémente; et j'ai eu l'honneur, nonobstant les vives attaques de trois professeurs, de n'abandonner aucune de mes positions. Voici ce qui m'est arrivé avec M. Bugnet que je redoutais le plus. Suivant les règles de l'équité, il contestait l'interprétation rigoureuse que j'avais donnée d'un article, et après maintes considérations échangées et un quart d'heure de discussion, il paraissait vouloir me ramener à son opinion. Je tenais beaucoup à la mienne et lui dis qu'il en était sans doute, et que ce n'était que par forme d'argumentation qu'il la combattait. Il me répondit que c'était fort consciencieusement. Alors fort de cet aveu, moi de lui citer aussitôt une loi de Nivôse an II qui corroborait mon interprétation de la manière la plus concluante. M. Bugnet, un peu ébranlé, de répondre : « Où diable avez-vous pris cette loi? Vous vous trompez sans doute. » Mais je lui citai la teneur de l'art. 26 et comme je n'avais pas le texte, je fus heureux que M. Demante confirmât cette citation. Alors M. Bugnet, un peu désappointé, convint qu'il ignorait tout à fait cette loi, et que, d'après elle, mon interprétation lui paraissait juste. C'est un honneur contre une logique de fer comme la sienne. Ce qui m'a le plus touché, c'est la présence de deux professeurs non suffragants qui sont venus à plusieurs reprises se mêler aux auditeurs pour m'entendre et sans quitter leur grand costume. Voilà de petits incidents qui chatouillent doucement l'amour-propre, et font oublier bien des veilles, mais comme le bonheur n'est point fait pour l'homme, un souvenir douloureux s'y mêle encore, ces ombres de succès me rappellent incessamment le souvenir de mon père dont le cœur tendre aurait été si heureux de les voir; puis une idée mélancolique s'enchaînant à une autre, si jamais ces ombres se convertissaient en rayons plus brillans, me dis-je, aucun des miens peut-être ne pourrait plus s'en réjouir avec moi, et alors ces jouissances mêmes de l'amour-propre ne seraient plus qu'un fardeau pesant. Telle est cependant pour moi la fin de toute journée signalée par un événement remarquable dans mon obscure existence. Tout ce qui fait époque dans ma triste vie m'attriste; et si l'on a souvent comparé le temps à un fleuve, je voudrais au moins qu'il en eût cette monotone uniformité qui ne laisse aucune trace. Tu juges maintenant que si, dans cette disposition d'idées, je pèse et l'interrogé et les interrogateurs, quelle belle idée j'ai des grades et de ceux qui les donnent. O homme, être isolé, que tu es faible et ignorant, comparé à l'immensité des sciences qu'ont créées les travaux réunis et continus de tes semblables!...

Je te remercie de la réitération de ton invitation. Dès que Potron sera de retour, je compte m'y rendre. Il ne doit revenir que fin septembre. Je lui écrirai dès qu'il sera à poste fixe pour le faire diligenter.

Je t'embrasse de cœur.

Tout à toi. A. LEDRU.

P.-S. — Ecris-moi toujours à Paris.

Le 1 septembre 1828.

L'INDE PORTUGAISE — BASSEIN [1]

Les chrétiens de Bassein n'étaient pas plus libres: ils ne pouvaient employer les *Parsibus* (2) ni leur prêter de l'argent, ni les admettre dans leurs maisons de commerce, pas même les recevoir chez eux sous peine de transportation; — il est vrai qu'il fallait dans ce dernier cas l'agrément du vice-roi. — Aucun infidèle n'était accepté dans un bureau en qualité de commis, de *peon*, de receveur, d'interprète, d'homme de loi, de courtier, de banquier etc., pas plus que les chrétiens de Bassein et de Goa n'étaient autorisés à louer leurs propriétés aux païens. On comprend combien le commerce devait être entravé par de pareilles restrictions; 3 quand les Anglais s'établirent à Bombay, ils eurent soin au contraire d'attirer les castes marchandes, entre autres les Banians, auxquels ils accordèrent le libre exercice de leur culte. En outre, il était enjoint de tenir dans les paroisses de Bassein et de Goa un registre contenant la liste des infidèles qui y résidaient; chaque registre renfermait cent noms, et le dimanche, dans l'après-midi, les personnes inscrites étaient obligées de se présenter alternativement par moitié à une réunion où on leur expliquait les vérités de la religion chrétienne. Celles qui ne se présentaient pas étaient frappées d'une amende d'un *tanga* (2 *annas* 1/2) la première fois, de deux la seconde, de trois la troisième: le montant était acquis au dénonciateur. Après les raids militaires

[illegible]

des indigènes et l'intolérance religieuse, le relâchement des mœurs fut la cause de la décadence de la *Corte do Norte*. Dès le milieu du XVIIe siècle, Philippe IV s'en inquiétait, et à chaque mousson (*monçaõ*) il écrivait au vice-roi des lettres pressantes pour l'engager à réprimer les écarts de conduite de ses *fidalgos* (1) et les malversations de ses fonctionnaires. Hamilton, un siècle et demi plus tard, (2) trouvait Bassein dépourvue d'activité commerciale, parce que ses richesses étaient enfouies dans les églises ou concentrées entre les mains de gentilshommes campagnards, paresseux et indolents, qui passaient leurs jours dans l'oisiveté et la luxure, sans le moindre souci de la misère du pays. Toutefois les ressources et les conditions de bien-être étaient si exceptionnelles, que la population et l'état des finances ne périclitaient pas autant qu'on aurait pu le croire. En 1720, Basssein comptait encore 60,000 âmes, dont 58.000 étaient des chrétiens natifs; le reste était les Européens, les hôtes du Fort. Le revenu public, — le dernier cité par da Cunha (p. 145), — était en 1729 de 914.125 xs, soit 41 2 lakhs de roupies. Or notez que nous sommes à la veille de la chute de la domination portugaise dans le Konkan. Une somme de 14.357 xs était accordée aux prêtres comme *congruas*, outre leur casuel. Cet argent était tiré des sept divisions dépendant de la *Corte do Norte*. Mais cette prospérité ne suffit pas pour soustraire Bassein au danger qui la menaçait; l'indiscipline et l'insubordination des troupes la livraient d'avance à l'ennemi. Pourtant, le 19 mai 1739, lorsque le capitaine Caetano de Souza Pereira rendit le fort aux Mahrattes, il leur fit payer chèrement leur victoire. En trois mois les assiégeants avaient perdu 12.000 hommes, les assiégés seulement 500; la garnison sortit avec les honneurs de la guerre. On s'accorde même à reconnaître que nul engagement n'avait été plus glorieux pour les Portugais, depuis les jours anciens où Pacheco avec ses 400 hommes avait repoussé l'armée du Zamorin et qu'Albuquerque avait conquis deux fois Goa (3).

Bassein, entre les mains des Mahrattes, connut encore des jours heureux; mais la population changea. Comme il n'y avait plus d'Hindous des hautes castes, le Peichwah, pour remplacer ceux que les Portugais avaient chassés, offrit des terres aux personnes qui s'établiraient dans la ville et les environs, et il employa un impôt qu'il avait levé au bénéfice des Brahmanes pour purifier les chrétiens natifs considérés comme souillés par le fait de leur conversion, avant de les réintégrer dans leurs anciennes castes, ce qui attira des légions d'Hindous de toutes les parties du pays Mahratte et du Guzarate, surtout des *Parabus*, dont l'influence est toujours prépondérante dans la région.

La lutte ne tarda pas à s'engager entre les Anglais et les Peichwahs. Salcette étant convoitée par les Anglais, Bassein devint un gage précieux, tour à tour abandonné et repris par les deux rivaux. Enfin, les Anglais l'acquirent définitivement et l'incorporèrent à la présidence de Bombay. C'est actuellement un *taluka* du district de Thana; la ville compte 10.702 habitants recensement de 1901). Le vieux fort est à une petite distance en inclinant sur la gauche (1).

* * *

Lorsque le capitaine Dickinson vint prendre possession du fort (1818), il le trouva relativement en bon état; les Mahrattes l'avaient bien entretenu. En 1760, Anquetil avait constaté que la forteresse aurait été susceptible d'une belle défense entre des mains aguerries; il pouvait y avoir encore quarante canons en batterie (2). Les luttes entre les Anglais et les Mahrattes y laissèrent naturellement des traces toutefois, comme Dickinson eut l'idée de le convertir en prison, il faut croire que les vieux édifices ne devaient pas être hors de service (3). Ces projets ne furent pas mis à exécution. Six ans après, au moment de la visite de l'évêque Heber, le fort était inhabité (4). Une des portes était gardée par un petit détachement; l'abandon était complet. Les églises et les édifices civils frappèrent l'évêque par leur belles proportions; mais il qualifie de *paltry* (mesquin leur style grec mêlé de gothique. Les toits s'effondraient, les murailles étaient lézardées et la végétation commençait à tout envahir. Mrs Postans n'y trouva plus que quelques pêcheurs et des *shikarris* (chasseurs) (5); à l'encontre de l'évêque elle s'étend complaisamment sur la beauté des ruines.

Ce fut au mois de mai 19..., presque à la veille de la mousson, que je visitai Bassein en compagnie d'un ami de Bombay, M. B. M...

Nous entrâmes dans le fort par une large brèche pratiquée dans la muraille du côté de la campagne non loin de la *Porta do Campo*, et après avoir pris

---

1. [illegible] 1[illegible] mars 1887. C[illegible] 44.
2. Ne[illegible] *East Indies*, vol. I, [illegible]
Re[illegible] Bieca, pp. 34-37.

1. Il [illegible] de Bassein d'après de vieilles estampes. [illegible] nous n'en connaissons pas.
2. [illegible] Dis[illegible]
Re[illegible] [illegible] par [illegible] Cunha, [illegible] p. 208 *et passim*.
4. [illegible] *pour mer*, etc., vol. II, pp. 186-188.
5. [illegible] *Indies*, London, 1839, vol. I, p. 179-180.

le thé dans le *bungalow* de la famille Littlewood, qui possède le fort depuis 1870, nous commençâmes notre exploration. Un jeune chrétien natif, fameux tueur de serpents (le fort en est plein!), nous précédait, et avec un long bâton nous frayait un chemin à travers les hautes herbes (1).

Les murailles bâties par da Cunha ont encore grand air; l'enceinte a la forme d'un décagone irrégulier flanqué à chaque angle d'un bastion à quatre faces. On y pénétrait par deux portes. *Porta do mar*, clame le tueur de serpents devant une de ces portes aux vantaux de bois de teck hérissés de pointes de fer, qui semblent avoir été posées hier; puis, peu à peu, les monuments émergent de la verdure, et notre guide de crier devant chacun d'eux des noms sonores, et nous de le suivre docilement à travers cette jungle. Le tracé des rues peut se retrouver en quelques endroits; mais le plus souvent chaque édifice est enveloppé d'un réseau inextricable de lianes et d'arbrisseaux qui le défendent contre la curiosité des visiteurs. Et l'on éprouve une impression étrange à l'aspect de ces ruines européennes égarées sur le sol de l'Inde que, seuls, rappellent dans cette enceinte les temples aux grands toits inclinés d'Hanuman et de Trivikram!

Nous pénétrerons d'abord au cœur même de la vie sociale, dans le quartier où les monuments civils étaient groupés autour de la cathédrale et de la citadelle.

La cathédrale ou *Matriz de Saint-Joseph* s'élève à quelques pas de la porte de la mer, à gauche de la rue qui y mène. Bâtie dix ans après la fondation du fort, sous l'administration de dom Joao de Castro, elle fut restaurée en 1601, d'après l'inscription gravée sur le portail, quand l'illustre Dom Frei Aleixo de Menezes était Archevêque-Primat, et le Rev. Pedro Galvao Pereira, son vicaire (2). C'est un vaste édifice du type des monuments de l'Inde portugaise. Le portail de la façade est surmonté d'une tour et d'un campanile, les toits sont effondrés; mais quelques murs offrent encore de la résistance. Un escalier de pierre conduit au clocher, trop peu sûr pour qu'on puisse s'y aventurer; les éboulements y sont très fréquents. A droite du maître-autel une pierre tombale, celle de Pedro Galvao Pereira qui avait embelli l'église, et à l'extrémité ouest de la nef une autre à moitié enfouie dans le sol. Plus loin, au bout de la rue, à gauche de la *Porta do mar*, l'entrée du château ou citadelle fait face à la mer. La porte monumentale seule subsiste; elle est décorée de deux rangs de colonnes superposées, séparées par une frise sculptée où se mêlent des armoiries et des croix de Malte. Au sommet, une niche flanquée de colonnettes est surmontée d'une plaque de pierre sur laquelle on voit encore les lettres bien connues I. H. S. sculptées en haut relief. Les statues et les fûts des colonnes ont malheureusement disparu pour orner sans doute quelque obscure chapelle de l'île. Le terrain est jonché de débris; à gauche, une inscription gravée sur un bastion écroulé atteste que Garcia de Sa fit bâtir la citadelle en 1636 par ordre du gouverneur Nuño da Cunha. Cette partie est fort ancienne; d'après Boccaro, la maison du capitaine était enclavée dans des murs qui dataient du temps des Maures. La place du Marché, entourée de beaux édifices, s'étendait devant la citadelle; des rues larges et droites y aboutissaient (1). Nous sommes là en plein dans la jungle; la végétation, de plus en dense, atteint une épaisseur de deux pieds et recouvre des tas de décombres, autant de nids de reptiles et de bêtes malfaisantes! Il ne reste des palais du *Général du Nord* et du Capitaine que des pans de murs, des portes et des fenêtres, spécimens très rares de l'architecture civile portugaise. C'est non loin du marché que chaque jour, selon Fryer, le général convoquait les *fidalgos* dans un local spécial et leur donnait audience. L'étiquette obligeait de rester debout; le général, quoique goutteux, n'avait pas le droit de s'asseoir (2). La compagnie se réunissait de nouveau le soir pour se divertir et jouer aux cartes.

Le Capitaine du fort de la ville de Bassein était le chef de la colonie et touchait un traitement de [illegible] 000 *reis* (3). Il menait grand train. On [illegible] le relevé des dépenses occasionnées par l'entretien de sa suite fort nombreuse composée de peons (soldats ou officiers de police), de porteurs de torches et de parasols, d'un traducteur oriental etc. La charge restait en général dans les familles et était accordée pour ainsi dire « en survivance ».

Un bâtiment presque intact se trouve derrière la porte de la citadelle en allant vers la mer. Était-ce la maison du Capitaine, la cour de justice ou le couvent des Augustins? On l'ignore. La façade, très élégante, du style ecclésiastique des monuments du Midi de l'Europe, est précédée d'un portique supporté par quatre piliers qui forment trois arcades. Deux inscriptions apprennent que Saint-François Xavier avait été choisi comme patron de Bassein;

1. Cf. da Cunha *op. cit.*, p. 213 et sq.

2. Les ordres pour la construction de l'église émanent du roi Dom Joaõ III. On trouve dans Botelho une liste intéressante des dépenses pour l'entretien de la cathédrale en 1550. (Botelho était l'inspecteur des Finances de Bassein.

(3) Gemelli Careri (*op. cit.*, p. 192 mentionne l'église paroissiale de Notre Dame de [illegible] qui avait sept autels et deux chapelles.

1. Gemelli Careri [illegible]

2. Fryer (*op. cit.*, p. [illegible]

3. Mille [illegible] portugais [illegible]

d'après Boccaro, Saint-Sébastien l'avait été d'abord, probablement en souvenir de la protection du saint dont la fête tombait le jour de la prise de la ville par les Portugais ; or, étrange coïncidence, en 1739, les Mahrattes donnèrent l'assaut final précisément au bastion Saint-Sébastien.

Il n'existe plus de traces de la factorerie (1) ni de son grand magasin à sel (*ambar*) situé à côté du palais du Capitaine. Le facteur de Bassein, le second dignitaire de la ville, était payé 200.000 *reis* et avait sous ses ordres un nombreux personnel. Venaient ensuite l'*ouvidor* ou juge (2) avec sa suite, l'*alcaide do mar*, l'*almoxarife dos Almazens*, l'avocat du roi, le *provedor de defunctos* (le curateur des biens des défunts morts *ab intestat*), le chef de la patrouille de nuit, le directeur du Chantier de construction (on construisait d'excellents navires dans les docks de Bassein) (3). Il y avait encore une autre série de fonctionnaires : le constable du fort et ses douze artilleurs, l'architecte, l'ingénieur, le gardien du fort, le geôlier, le *thanadar* logé par le roi dans *Baraim de Cima* (Bassein supérieur) puis une foule de sulbaternes, *naïks*, *nafars*, traducteurs, bateliers etc. Un personnage officiel, le *Vedor*, venait de temps en temps en inspection. Bien qu'il ne figure pas dans les listes officielles, les voyageurs et les chroniques le mentionnent souvent.

Le général du Nord, qui résidait à Bassein, était le chef suprême ; sauf le vice-roi et les dignitaires de l'Eglise, aucun personnage ne l'égalait dans les colonies portugaises. Son autorité s'étendait sur le Capitaine de Bassein, et sur Daman, Diu et toutes les places au Nord du Kankan ; de là son titre. Mais sa position n'était pas toujours agréable ; l'Eglise gouvernant, d'après Hamilton, (*op. cit.*, p. 180) son administration devenait difficile et sa situation précaire.

Les « fidalgos » et les fonctionnaires étaient logés dans les rues dont parle Gemelli Careri. On retrouve encore le tracé de l'une d'elles parallèle à la nouvelle route qui conduit du centre du Fort à la *Porta do mar* ; de chaque côté les maisons achèvent de s'effondrer. Aux XVIe et XVIIe siècles c'étaient de somptueuses demeures aux miradors finement découpés, aux fenêtres garnies, suivant la mode de l'époque, de vitraux en écailles d'huîtres ou closes de jalousies (1). Les voyageurs ont laissé de curieux détails sur cette société des XVIe et XVIIe siècles. La population européenne, comme à Goa (2), avait contracté des habitudes de luxe et de mollesse qui dégénérèrent rapidement en dissipation et en oisiveté, nous l'avons vu, au déplaisir de Philippe II. Les seigneurs passaient leur temps dans des maisons de jeu ; les dames, renfermées dans de véritables *zenanas*, s'occupaient de galanterie et ont été assez mal traitées par les chroniqueurs. Pourtant la Portugaise dans l'Inde a montré parfois des qualités quasi viriles. Au siège de Diu, Isabel de Vega, à la tête de ses dames, réparait les brèches, pendant que les hommes se battaient sur les remparts, et Ana Fernandez, la femme d'un médecin, courait de poste en poste pour encourager les soldats ; son fils ayant été tué sous ses yeux, elle retira elle-même son corps de la mêlée et revint prendre part au combat.

On connaît les malheurs et le courage de Léonor dé Sa, abandonnée avec son mari Manoel de Souza, gouverneur de Diu, dans un désert de la Cafrerie ; dépouillée de ses vêtements par les sauvages, elle s'enfouit héroïquement dans le sable et périt ainsi sous les yeux de son infortuné compagnon et de ses enfants, qui trouvèrent la mort dans les forêts voisines. Les Iñez, les Filipa, les Juana, les Giomar qui reposent dans les cloîtres de Bassein, nobles bienfaitrices des monastères, n'ont pas été épargnées plus que les dames de Goa. Le Carme, Frère Vincenzo Maria, émissaire du pape Alexandre VII, outre certains griefs que nous n'avons pas à divulguer, leur reproche un goût immodéré pour le *pan supari*, habitude indigène fort innocente qui n'a d'autre inconvénient que de noircir les dents et les lèvres, mais qui courrouça fort le digne religieux. Tenons-leur compte au moins de leur générosité ; nous en avons un bel exemple dans la souscription de 200.000 xs, à laquelle il ne fut permis qu'aux plus nobles de prendre part, pour l'érection à Goa sous le vocable de Sainte Claire d'un couvent destiné à recevoir 200 nonnes. Mais au grand chagrin des donatrices, l'Archevêque s'empara des fonds pour le collège de Saint Bonaventure (3).

L'exclusivisme était le trait distinctif de la société de Bassein ; les *fidalgos* avaient seuls le privilège d'habiter les fastueuses demeures du fort ; nul, sauf les chrétiens, ne pouvait y loger (4). Les Banians étaient relégués dans les faubourgs. Arrogants et prodigues, les Portugais affichaient un

(1) Les Portugais avaient établi une factorerie à Bassein avant la prise de la ville.

(2) Pour la justice portugaise, Cf. *Instituto Lasso da Gama*, (vol. III, p. 162 et le travail du comte de FICALHO, *Garcia da Orta, e seu tempo*, ch VI, dont l'analyse est donnée dans le beau volume de M. P. B. MARGHAM, *Bombay in the Making*, pp. 26 et sq : ainsi que les renseignements pris dans le recueil inédit de *Archives du Religion de Goa* où se trouvent les instructions datant de l'INOCAUX *Ouvidores* des Indes portugais de Diu, *op. cit.* pp. 50-55.

(3) Bassein [illegible] *Gazettes of the E. I. C.*, vol. I, p. [illegible]

(4) [illegible] FRYER, *op. cit.*, p. 191.

(1) FRYER, *op. cit.*, pp. 74-75.

(2) Cf. les récits des voyageurs tels que Pyrard et Luischoten.

(3) *Rerum historicos*, *ad sup.* [illegible] p. [illegible]

(4) FRYER, *op. cit.*, p. 75 [illegible]

luxe insolent. Comme à Goa, ils ne montaient que des chevaux richement caparaçonnés. Selon Fryer ils affirmaient leur rang par le nombre de porteurs de parasols (*sumbreeros* et d'esclaves africains (*cofferies*) qui formaient leur cortège. Il paraît même que, le soir, il n'était pas prudent de courir les aventures à cause des rencontres de ces affreux noirs, notoirement connus pour leurs méfaits.

Quant aux dames, elles ne marchaient dans les rues que sur des tapis; des entrées réservées leur étaient ménagées dans les églises pour éviter tout contact avec les gens qui n'était pas de « sang bleu ». C'est ce qui explique le passage voûté qui reliait la Cathédrale à une maison voisine et permettait aux *senhoras* de se soustraire aux regards des plébéïens. Fryer, comme médecin, et Gemelli Careri, comme juriste, avaient fréquenté la bonne compagnie, et nous ont transmis quelques souvenirs curieux de la vie sociale de Bassein. Gemelli Careri, convié à un mariage à N.-D. de la Vida, remarqua que le marié ne donnait pas la main droite à la mariée et en demanda la raison. On lui expliqua que c'était l'usage au Portugal, afin que le gentilhomme pût mettre la main à l'épée pour défendre sa dame. La mariée, habillée à la française, était très élégante; mais les sonneries des trompettes donnaient au cortège l'air d'une exécution plutôt que d'une noce.

Le 10 février 1695, il entendait la messe chez les Augustins; l'assistance était nombreuse et composée de gens de qualité. La musique lui parut très bonne, pour l'Inde, ajoute-t-il. A cette époque, c'était la mode de porter de la soie et de fines mousselines; les hommes avaient adopté de larges pantalons tombant sur les talons, ce qui leur permettait de supprimer les bas et de mettre des sandales comme des religieux. On sait qu'à Goa les Portugais s'habillaient de vêtements légers pareils à ceux des indigènes, dont ils ne se distinguaient que par un rosaire passé autour du cou.

Quoique Bassein fût une ville très fréquentée, il n'y avait pas d'auberges; rien de pareil non plus, — tout au moins, ce semble, — aux garnis et aux maisons de jeu de Goa où se rassemblaient fils de famille décavés ou fraîchement débarqués, femmes légères, acteurs indigènes, bayadères, etc... On raconte que parfois les gentilshommes pauvres vivaient ensemble dans ces garnis et y mettaient tout en commun. Ils se prêtaient à tour de rôle l'unique costume pour l'achat duquel ils s'étaient cotisés et se pavanaient ainsi parés, suivis d'un porteur de parasol loué pour la circonstance. A Bassein, les étrangers étaient hébergés chez les moines. Pietro della Valle fut l'hôte des Jésuites (29 mars 1623). Gemelli Careri celui des Augustins. « Comme il n'y avait pas d'auberge dans la ville, nous fûmes reçus, dit-il, par le Frère Felicianus de la Nativité, né à Macao, dans le royaume de Chine et prieur du Monastère des Augustins, qui nous traita courtoisement, en vrai Portugais ».

Il y a beau temps que toute cette société a disparu. Les cent familles dont les noms sont inscrits dans l'Armorial de Goa (*Nobiliarchia Goana*) sont éteintes en partie; s'il en reste vingt-cinq, vingt n'ont pas de descendants directs; les collatéraux forment une race effacée qui végète dans les bas quartiers de Panjim (*Nova Goa*); les autres sont retournés dans leur pays.

Nous en avons fini avec la vie civile; nous allons entrer maintenant dans le domaine de l'Eglise, par la charité.

A côté du palais du général, on retrouve les restes de la *Misericordia* et de l'hôpital qui y était attaché; des croix de Malte décorent la porte d'entrée, car les membres de la *Misericordia* étaient autrefois des chevaliers de l'Ordre. L'église de N.S. da Vida, — celle où Gemelli Careri avait entendu la messe, — lui faisait vis-à-vis. Pour utiliser son vaisseau, on avait essayé d'y établir une raffinerie et de transformer en magasin la chapelle voisine qui devait être celle du monastère des Hospitaliers; mais l'entreprise ne réussit pas, et le peu d'activité qu'elle avait apporté momentanément a disparu. Cet ordre des Hospitaliers était fort répandu; il avait été fondé en Espagne par un homme de bien, Dom J. de Dios; les pères étaient des laïques qui se dévouaient au service des malades et des blessés. Ils n'étaient guère riches; lors de la visite de Gemelli Careri, on n'en comptait que trois dans le couvent, faute de pouvoir [illegible] un plus grand nombre.

Viennent enfin les trois grands monastères des Jésuites, des Franciscains et des Dominicains, qui ont tenu une si grande place dans l'histoire de Bassein.

Le couvent des Jésuites, avec sa belle église et les restes du collège, forme encore un ensemble imposant, quoique la plus grande partie des bâtiments tombe en ruine. Dans les cloîtres, on cultive le bananier, et les dattiers poussent à l'état sauvage; mais le style dénote de réelles beautés et semble mieux approprié au climat que les pastiches pseudo-gothiques de Bombay. La façade est la plus remarquable de tous les monuments religieux de Bassein: une arcade majestueuse, des colonnes cannelées aux chapiteaux corinthiens, le monogramme I. H. S., surmonté d'une croix sculptée sur le linteau de la porte et au-dessus des piliers de l'entrée, donnent au portail un aspect simple et grandiose. Le monastère

[illegible] en 1548 par Melchior [illegible], ami de Saint François-Xavier ; plusieurs voyageurs en ont laissé d'excellentes descriptions (1).

Les collèges des Jésuites et des Franciscains formaient une sorte d'Académie ; les étudiants, logés en ville, venaient chez les pères aux heures d'étude. Il y avait une bibliothèque, des classes d'histoire, de morale, etc. Le collège, bien construit, était orné de peintures ; quant aux cellules, elles ouvraient sur des cloîtres magnifiques, et le réfectoire était fameux pour ses vastes proportions. Gemelli Careri a décrit l'église surchargée de décors rehaussés d'or, les jardins où poussaient en abondance les fruits d'Europe et de l'Inde, surtout des figues et des raisins qui donnaient deux récoltes par an (2).

[illegible] G. MÉNANT.

L'INTERVENTIONNISME A ROME

L'intervention de l'État dans les rapports des catégories sociales entre elles, son intrusion dans l'activité économique générale ne sont pas des phénomènes essentiellement contemporains. Si loin qu'on remonte dans l'antiquité, quelque société qu'on envisage, se révèle cette ingérence. Les théories, que les Manchestériens ont développées, au milieu du XIXe siècle, — ces théories qui excluaient à la fois le protectionnisme, l'assistance et l'assurance des déshérités, l'établissement de primes à la production et la réglementation du travail, n'ont jamais été appliquées strictement. A toutes les époques de l'histoire, la puissance publique a été l'organe d'une classe dirigeante, et cette classe dirigeante a compris qu'à ne point tempérer, par la loi, le cours des choses, qu'à respecter à la lettre la liberté des contrats, elle saperait sa propre domination.

L'interventionnisme, quelque aspect révolutionnaire qu'il puisse revêtir parfois, est toujours un régime de conservation et de sauvegarde. Ou bien il tend à maintenir un équilibre des forces économiques, en stimulant telle d'entre elles qui risquerait de fléchir ; ou bien il vise à refréner des luttes sociales, par l'instauration de compromis transitoires, et imposés du dehors, entre les groupements en conflit. L'antiquité Romaine nous offre, à cet égard, les exemples les plus variés et les plus suggestifs.

On s'imagine souvent que l'Empire, — et surtout l'Empire de la décadence —, présente en raccourci toutes les formes d'étatisme, et que, par suite, point n'est besoin, pour comprendre les institutions étatistes de Rome, de reprendre l'histoire de la République. C'est là une vision inexacte des faits. Sans doute la puissance publique ne s'est interdit aucune entreprise aux IIIe et IVe siècles de notre ère ; — et les constitutions modifient profondément toutes les conceptions du droit, et délimitent avec minutie la condition des personnes, en fixant les rapports économiques parfois les plus délicats et les plus instables ; mais l'Empire pouvait s'autoriser de traditions déjà lointaines. Il développait seulement un système, qui remontait aux premiers âges de la cité ; — et même, sur certains points, il laissait tomber des pratiques qui s'étaient, à maintes reprises, renouvelées.

Nous voudrions ici, dans une vue d'ensemble, évoquer les différentes mesures d'interventionnisme auxquelles l'antiquité Romaine a recouru. De ce bref examen, on conclura que l'État d'il y a dix-huit ou vingt siècles n'était pas moins absorbant que l'État actuel. On en déduira aussi que son ingérence s'est toujours marquée soit pour briser l'offensive des classes inférieures, par des concessions opportunes, — soit pour protéger la vie matérielle de la société menacée de dépérissement rapide.

La loi agraire apparaît comme une des expressions les plus frappantes de l'étatisme Romain. Elle équivaut à une reprise de propriété d'un côté, à un partage de propriété de l'autre ; elle annonce longtemps à l'avance, et avec une moindre ampleur, l'opération que la Révolution Française exécutera contre les féodaux. Ce qui la caractérise, c'est que, réclamée le plus souvent par les paysans frustrés de toute détention du sol arable, elle a été mise en vigueur, — appliquée, par les patriciens ; elle ne devait pas donner une prime aux factions subversives, mais, au contraire, consolider l'ordre social, en restaurant une classe moyenne attachée aux institutions...

Toutes les lois agraires qui se sont succédé du Ve siècle au Ier, celle de Spurius Cassius, qui veut déjà arracher aux nobles les terres des Herniques indûment occupées, — les dix projets échelonnés de 485 à 467, le texte Licinien, qui limite à 125 hectares par tête, la possession de l'ager publicus, les mesures édictées par les Gracques ou projetées par Rullus ou imposées par César, aboutissent à une même fin, convergent à un même objectif politique : fixer à la culture la plèbe flottante, déshéritée, privée de son instrument de travail. A cette époque, où l'industrie n'est qu'une dépendance de l'exploitation rurale, et où le commerce demeure presque inexistant, l'homme ne peut vivre que du produit de son

(1) [illegible] Valle, M[illegible] Gemelli Ca[illegible]

(2) [illegible] IV, p. 192.

champ. La partie la plus avisée du patriciat comprend qu'à laisser le latifundium s'accroître sans limites, qu'à tolérer l'expropriation indéfinie des petits parcellaires, on accumule les risques de destruction, on compromet la domination de l'aristocratie foncière elle-même. La préoccupation de maintenir une classe moyenne forte, nombreuse, prospère, a été la pensée la plus durable du gouvernement Romain. Elle a dicté les confiscations qui ont été opérées au préjudice des grands domainiers, la reprise par le fisc des portions de l'ager violemlemment usurpées, leur redistribution entre les plébéiens. Lorsque Tibérius Gracchus proférait la phrase fameuse : « Les bêtes sauvages ont des tanières et des repaires, et ceux qui combattent, et qui meurent pour la défense de l'Italie, n'ont d'autres biens que la lumière et que l'air qu'ils respirent », — il ne prétendait nullement renverser la hiérarchie sociale. Il voulait, au contraire, plus intelligent, plus perspicace, en son conservatisme, que ses adversaires, la prémunir contre les attaques des misérables, en généralisant la petite propriété, sans imprimer, à la grande une régression ruineuse.

L'abolition des dettes, qui est une mesure, à laquelle on ne trouverait point d'analogue dans la phase contemporaine, procédait du même principe. Bien que la loi s'efforçât de refouler l'usure, de contenir l'intérêt dans un cadre précis, les prêteurs pressuraient à outrance tous ceux qui s'adressaient à leurs bourses. Ils exigeaient des taux, qui ne tardaient pas à ruiner les infortunés débiteurs. Or, la législation Romaine, celle des temps primitifs surtout, était terrible pour ceux qui n'exécutaient pas leurs engagements pécuniaires. Et comme, d'autre part, pendant la longue période de guerres qui va du ve au iie siècle, les plébéiens, abandonnant leurs terres pour porter les armes, étaient réduits à contracter emprunt sur emprunt, ils finissaient par former un formidable effectif de gens sans feu ni lieu. Les créanciers, lorsqu'ils ne se saisissaient pas de leurs personnes, confisquaient leurs biens pour se payer. Ce prolétariat, dénué de tout, devenait un véritable danger pour l'ordre public du temps. A maintes reprises, la plèbe, qui ne se contentait pas de formuler des revendications politiques, mais qui réclamait aussi des droits économiques, demanda avec force l'abolition des dettes. Ce fut pour soutenir ses prétentions, qu'elle fit sécession en 495 sur le Mont Sacré, et en 286 sur le Janicule. Ces deux grands mouvements populaires sont très connus, parce que les historiens, qui les ont considérés comme typiques, les ont décrits avec complaisance; mais il est certain que des séditions de débiteurs se produisirent à d'autres époques. Le pouvoir intervint donc, par intervalle, pour calmer ces soulèvements, qui ébranlaient les fondements mêmes de la cité. Tantôt il supprimait les créances, de sa propre autorité, comme en 495 et en 286, comme en 88 sous la dictature de Sylla, ou en 49 sous celle de César. Tantôt il se contentait, — et ce fut l'une des dispositions des lois Liciniennes, — de retrancher une part de ces créances. — En l'un et l'autre cas, il s'immisçait dans les conventions entre particuliers, pour effacer, ou pour diminuer, un droit acquis.

L'interventionnisme Romain s'est affirmé et avec une particulière vigueur, dans l'aménagement de la vie matérielle. Le problème des subsistances, qui apparut si grave en France à la fin de l'ancien régime, était encore plus angoissant dans les cités antiques, alors que l'aire des cultures était relativement beaucoup moins vaste, et que les agglomérations humaines atteignaient à un énorme degré de concentration.

La difficulté d'approvisionner Rome en céréales se marqua à toutes les heures: mais elle se révéla surtout, lorsque les éléments ruraux désertèrent les champs, que les latifundia se substituèrent à la petite propriété, et que la ville, devenue la capitale du monde, rassembla dans son enceinte, des centaines de milliers d'habitants. Force fut aux magistrats de se préoccuper de l'alimentation de tout ce peuple, car la famine eût provoqué d'irrémédiables révoltes. Dès le ve siècle, s'élabore le système, qui va se développer d'âge en âge. D'abord Rome conquiert des territoires nouveaux, pour se doter de greniers. Puis elle impose, aux nations vaincues, l'obligation de payer un tribut en nature, en céréales surtout, afin de fournir aux exigences croissantes de sa foule de désœuvrés. La Sicile, après l'Ombrie et l'Etrurie, la Sardaigne et la Corse, et plus tard l'Afrique et l'Egypte seront tenues de lui expédier, chaque année, des quantités déterminées de grains. Mais ce n'est point tout, et voici où la pratique étatiste s'exerce en la plénitude de son originalité. Ce blé, qui est nécessaire à la consommation des Romains, il est, dès l'an 439 avant notre ère, offert par les édiles à 1 as le boisseau, c'est-à-dire fort au dessous de sa valeur réelle.

Au iie siècle, après la chute de Carthage, et l'extension du domaine romain, le service des subsistances, l'annone, apparait, et à juste titre, comme l'un des plus essentiels. Que les mers se ferment, que les pirates enlèvent les convois, que le froment manque ou se vende trop cher, le patriciat risquera d'être emporté. La classe dirigeante s'attache donc à garantir la sécurité et la régularité des arrivages, en même temps que la modicité des cours. En 203 déjà, l'hectolitre était livré au prix de 2.64. Peu après il fléchissait à 2.50, et même à 1.15.

Mais les pouvoirs publics iront plus loin encore.

Jusqu'au milieu du IIe siècle, c'est de sa propre initiative, et en dehors de toute contrainte, que le gouvernement [illegible] cède à perte les chargements de grains, qui viennent des provinces. Caïus Gracchus proclame le droit de tout citoyen indigent à une allocation mensuelle de 5 boisseaux, à moitié cours. Le droit subsiste; mais l'État atténue de plus en plus ses exigences, et en 62, 20 millions de boisseaux sont vendus à raison de [illegible] le boisseau, ce qui met l'hectolitre à environ 50 centimes.

Les distributions gratuites n'ont été qu'exceptionnelles jusqu'ici; elles vont devenir normales, réglementaires, obligatoires. Le citoyen qui n'aura pas de ressources suffisantes, ou celui qui se fera passer pour pauvre [illegible] rien n'est plus [illegible] alors que les clientèles électorales, les ambitieux et les mercenaires sont les maîtres de la République, — pourra revendiquer l'assistance en nature. Il sera pourvu de froment, en attendant mieux, aux frais du Trésor. On ne lui demande point de travailler, ni de prouver que, voulant travailler, il n'a pas trouvé d'emploi. Rome n'introduit pas le droit au travail, parce qu'elle n'honorait pas le travail. Clodius, le fameux agitateur, inaugure les distributions régulières en 58, et 320.000 personnes viennent chercher leurs grains dans les magasins publics, — le budget romain affectant 23 millions de deniers par année à ces largesses. César, en l'an 49, tâche bien de limiter le nombre de bénéficiaires, en prescrivant des conditions très strictes, mais le chiffre de 200 000 qu'il a établi, ne laisse pas d'être dépassé de nouveau, dès les premiers règnes. Au temps de Septime Sévère, l'annone remet gratuitement, 28 millions de boisseaux — pour 12 mois — à une population, qui formule des exigences sans trêve, augmentées. L'État ne fournit plus seulement le blé. Aurélien organise le service du pain, et Valentinien, en 367, ordonnera que ce pain soit de première qualité. Les indigents finissent par recevoir leur huile, leur vin, leur viande, en dehors même des congiaires extraordinaires qui marquent les avènements, ou les grandes victoires extérieures. Un historien a calculé que, pour Rome seule, la dépense provoquée par ce système s'est élevée à 3 milliards, d'Auguste à Dioclétien; et Constantinople obtient les mêmes avantages que la vieille capitale, à dater du IVe siècle.

Le protectionnisme a été pratiqué dans un but fiscal, sous la République et sous l'Empire. Mais l'État ne se contentait pas de créer des zônes, qu'aucune marchandise ne pouvait franchir sans acquitter de fortes taxes, et qui constituaient autant de douanes intérieures; il se réservait de véritables monopoles, — tel celui de la fabrication de la pourpre, tel celui de la vente des étoffes teintes, toute infraction étant punie de la prison ou de la mort. Seul, un haut fonctionnaire spécialement préposé à cet office, avait qualité pour importer de la soie. Toute une série d'exportations étaient par contre prohibées, en sorte que la liberté du commerce était des plus restreintes.

Cette liberté fut encore atteinte par les actes officiels, qui prétendaient enrayer le renchérissement de toutes choses, et dont l'édit de 301, promulgué par Dioclétien, est le plus célèbre. Pour empêcher que l'État ne soit rançonné par les fournisseurs de l'armée, pour conjurer aussi les séditions que susciterait le relèvement ininterrompu et abusif des cours, le monarque détermine les taux maxima. Le tarif qui nous est resté, et qui, selon toute probabilité, ne constituait pas une innovation, n'énumérait pas seulement les vivres usuels, le blé, les œufs, la viande de porc, de bœuf ou de mouton, l'huile, le vin, mais aussi des objets fabriqués, les chaussures par exemple, et les salaires des différents métiers urbains et ruraux. Ils descendait jusqu'aux derniers détails, — visant les services du barbier et ceux du grammairien. Il diffère par suite essentiellement des tarifs modernes qui s'appliquent au pain et à la viande. Cette taxation apparaît comme la plus minutieuse des règlementations, comme la plus audacieuse des ingérences de la puissance publique dans le domaine des échanges.

Il n'est point surprenant que l'Empire déclinant ait créé des manufactures d'armes et d'étoffes dans toutes les provinces, y compris les plus éloignées de ses centres. En s'érigeant en autorité industrielle, le monarque se bornait à compléter un système, qui avait pris corps dès le troisième siècle, et qui avait subordonné, à l'État, toute l'activité économique de la partie du monde subjuguée.

Ce n'est point le lieu ici d'exposer comment la corporation d'artisans, tolérée à l'origine sous la République, surveillée et persécutée durant la période des guerres civiles, et au début de l'Empire, devint un rouage essentiel du mécanisme administratif. Lorsque les contingents serviles diminuent, et que la production des métaux, des textiles, des poteries, fléchit, après les Antonins, une grande crise s'abat sur l'Italie et sur toutes les provinces. Les empereurs se demandent par quels moyens ils subviendront aux besoins de leurs sujets; ils s'attachent à substituer le travail libre au labeur des esclaves, qui ne se recrutent plus: ils redoutent que la vie ne soit plus assurée, que les grains ne soient plus transportés, que l'annone ne fonctionne plus, que la population manque de subsistances et aussi de vêtements Ils échafaudent un formidable système de corporations obligatoires et privilégiées, assignant à chaque

homme son rôle dans l'activité économique, le rendant responsable de sa besogne dans ses biens et dans sa personne, — lui interdisant de sortir de la cellule sociale où il est enfermé. Bien plus, l'hérédité du métier est érigée en règle inviolable. Le monde romain avec ses millions et ses millions d'unités, n'est plus qu'une hiérarchie pesante et compliquée, au sommet de laquelle se dresse le monarque entouré d'une innombrable bureaucratie.

Alors l'étatisme est, peut-on dire, intégral. C'est l'Etat qui se charge de la nourriture des citoyens, c'est l'Etat qui fixe les prix, c'est l'Etat qui aménage, qui règle la production et les échanges. Toute liberté est annulée, toute initiative est anéantie. La société est suspendue, pour les plus infimes détails de son existence, aux ordres d'un despote qui se pique de représenter l'intérêt collectif, de sauvegarder l'équilibre des forces et les droits de tous, mais qui n'est que l'organisateur d'une effroyable servitude. La raison d'Etat, qui avait justifié les lois agraires et les abolitions de dettes sous la République, fondait, sous l'Empire, l'universel assujettissement. A cet interventionnisme, il ne faut point chercher d'autre explication à travers les âges, que la volonté de domination d'une classe dirigeante, le patriciat d'abord, — la noblesse des hauts fonctionnaires ensuite. Même lorsque certaines institutions semblent avantageuses à la plèbe, elles sont dictées exclusivement par le souci de la conservation sociale, et par la crainte d'une subversion des principes aristocratiques ou autocratiques.

PAUL LOUIS

LA CORSE ET L'ESPRIT CORSE

Il y a, au fond du caractère corse, une antinomie difficile à résoudre. Ce qui paraît dominer en lui, c'est le sentiment de la *solidarité familiale* avec toutes ses conséquences, que le célèbre roman de Mérimée a rendues classiques : mœurs farouches, vendettas implacables, bandits réfugiés dans le maquis... Mais examinez l'état économique de l'île, et recherchez pourquoi le pays reste pauvre malgré des ressources énormes, vous incriminerez peut-être son *individualisme* intense et presque exaspéré qui sait mal se plier aux mesures d'intérêt général : telle est du moins la conclusion à laquelle est arrivée la Commission gouvernementale de 1908 et que vous retrouverez au *Journal Officiel*, dans le rapport sur la réorganisation de la Corse.

Entre ces deux notions contradictoires, où est la vérité?

* * *

Une première impression se dégage immédiatement : c'est la joie, l'animation et l'exubérance née de la vie en plein air et, si j'ose dire, du contact perpétuel avec une nature ensoleillée.

Vous vous êtes embarqués à Marseille, sur un des bateaux de la Compagnie Fraissinet et vous allez faire quelque deux cents kilomètres en mer avant d'atterrir, soit à Calvi ou l'Ile Rousse, soit à Ajaccio, soit à Bastia. Vous êtes partis au commencement de l'après-midi, et vous arriverez en Corse le lendemain matin, vers quatre ou cinq heures. Pendant la nuit, vous êtes réveillés par une odeur étrange, indéfinissable et qui devient de plus en plus pénétrante à mesure que la terre se fait plus proche : c'est l'odeur des arbustes (lentisques, arbousiers, genévriers, etc.) qui composent le maquis. Napoléon, à Sainte-Hélène, disait qu'il reconnaîtrait son île natale, les yeux fermés, au seul parfum du maquis apporté sur les flots. Avant même de l'apercevoir nettement, c'est par le plus sensuel de nos sens que nous prenons contact avec la terre de Corse.

Puis les formes deviennent plus distinctes : la montagne, — verte, grise ou chauve, — se profile vigoureusement; on dirait un gigantesque monstre marin. Des tours génoises surveillent les deux côtés d'un promontoire; les « marines » se succèdent, vastes conques offertes par les schistes et les granites à la mer toujours bleue. Là-bas, sur le quai plein de soleil, les gens flânent, allant aux nouvelles — comme les Athéniens du temps de Démosthène — sans hâte et sans souci.

Au physique, le type est vigoureux, au corps svelte, petit, mais bien proportionné, aux membres déliés, à la démarche dégagée; le regard est vif, le geste prompt, les membres agiles. Au moral, la vue du soleil tient l'homme en joie, excite la légèreté et la mobilité de ses pensées : le Corse est naturellement gai, expansif, pétulant, capable d'engouements subits, mais rapides et passagers.

Les actions de la vie quotidienne, de même que les caractères, portent l'empreinte des conditions physiques qui dominent dans tout le pays. Nulle part ailleurs la vie ne s'écoule plus au dehors. L'homme, chez lequel les impressions sont mobiles et l'expression très près de la pensée, ne se plaît pas dans l'isolement : il lui faut la ville et la société de ses semblables. Il arrive que les maisons, très hautes, soient parfois, comme dans le vieux Bastia, de véritables caravansérails à six ou sept étages où grouille une population des plus bariolées et d'une extraordinaire densité : ce sont de vastes casernes

avec un enchevêtrement de cours intérieures tel qu'il n'est pas aisé d'en sortir sans guide; il en est qui abritent trois à quatre cents personnes. — Il n'y a rien là-dedans pour l'aménagement intérieur, — et en effet on y vit le moins possible. Le lieu de réunion, c'est la rue, étroite, resserrée par les hautes maisons aux étages surplombants qui la protègent du soleil, parfois même couverte. L'artisan y dresse son établi, le boutiquier y dispose son étalage, les femmes y bavardent en travaillant devant leur porte, les enfants s'y ébattent. La rue est ainsi le lieu des distractions et des affaires : toutes les professions s'y rencontrent, toutes les conditions s'y coudoient...

Nulle part la nature n'a façonné davantage les mœurs de l'homme. Une curieuse et pittoresque coutume n'en est que la traduction aimable. Quand les cloches reviennent de Rome, suivant la tradition, et se mettent à tinter à la veille de Pâques, après deux jours de silence, tous les habitants ouvrent leurs fenêtres toutes grandes. Et ce n'est pas seulement, croyez-le bien, par esprit religieux, pour faire pénétrer dans la maison un peu de la bénédiction divine : c'est pour saluer le printemps qui arrive et renouvelle toutes choses, c'est pour laisser entrer dans la vieille demeure toute la joie du ciel païen.

Des traditions analogues se retrouvent chez tous les peuples riverains de la Méditerranée, et il n'y a rien, en somme, dans tout cela, qui soit particulier à la Corse. Mais voici quelque chose de plus original : cette humeur joyeuse est atténuée par un tempérament mélancolique, un peu farouche même.

Pénétrons dans l'intérieur de l'île. Pendant des heures vous chevauchez à travers le maquis sur des sentiers de chèvres, et vous rencontrez peut-être une fois dans votre journée un de ces humbles abris de pierre qui servent aux bergers et qui ont un air de hutte alpestre. Tout est rocheux, pierreux, mais riche de verdure, et la mer étincelle au loin. Protégé par son *pelone*, son grand manteau en poils de chèvre, un berger, assis sur un gros roc moussu à moitié perdu dans les hautes fougères, rêve et regarde au loin, — ou bien il fredonne d'une voix grave et lente une cantilène étrange, une mélopée saccadée, une *pagiella* où se reflète son âme triste et rêveuse.

La montée devient plus abrupte ; cela longe les crêtes, zigzague autour des roches, cabriole sur les précipices : le triomphe du casse-cou. Mais, d'un pas aussi sûr et jamais fatigué, votre monture grimpe toujours avec courage. Tout à coup vous apercevez, accrochée à flanc de coteau ou sur le sommet même, une ligne de maisons serrées les unes contre les autres avec des ouvertures étroites, tache grise et sombre sur le ciel clair. Tout est morne, tout est triste.

Le village s'anime à votre arrivée. On vous reçoit avec cette franche hospitalité qui ne se trouve qu'en Corse. Vous pénétrez dans la chambre principale où se trouve le *fugone*. Figurez-vous un petit tréteau carré de 1m 50 de côté, 0m 25 à 0m 50 de haut, au milieu de la pièce, et c'est là qu'est le feu : des quartiers d'arbres entiers y brûlent, une âcre fumée se répand partout, piquant les yeux, enflammant la gorge ; au plafond les poutres, disjointes à dessein, laissent apercevoir les châtaignes qui sèchent pour l'hiver.

Autour de ce *fugone* et les pieds dans le feu, toute la famille se réunit aux longues soirées d'hiver, quand le vent fait rage et que la neige isole la maison. Or, il y a très longtemps que les familles vivent ainsi dans cet isolement, et c'est le résultat de l'histoire. Aux heures de péril national, lorsque la Corse, écrasée par Gênes, n'avait plus qu'à vaincre ou à périr, quand les récoltes étaient détruites, les villages brûlés, les ports bloqués, — le peuple, réfugié aux forêts hautes et aux maquis, trouvait à vivre avec le lait des chèvres, l'eau des fontaines et la châtaigne. Sur les hauteurs inaccessibles il se créait ainsi d'imprenables réduits. Des générations ont vécu là, sous la terreur de la domination étrangère, et l'âme en a gardé une tristesse profonde, en même temps qu'un étrange amour pour cette montagne âpre et rude où tant de souvenirs sont attachés.

La mélancolie des Corses est une conséquence de leur histoire : ils ont vécu dans un farouche isolement pour éviter l'oppression étrangère; à force de luttes difficiles, ils ont conquis leur indépendance. Comment s'étonner, après cela, qu'un orgueil très vif soit né en eux et se soit même développé jusqu'à l'excès?

Nous touchons ici au trait le plus saillant peut-être du caractère corse. Ils se regardent tous comme égaux et se croient pétris de la même pâte que leurs plus grands hommes. Il ne leur a manqué que les occasions et, s'ils avaient quitté leur foyer pour courir le monde, ils seraient, tout comme d'autres, arrivés aux postes les plus élevés. De là chez eux une extrême susceptibilité. De là aussi une vanité qui les pousse à rechercher avec empressement les distinctions et les marques d'honneur. De là, en un mot, la plaie du fonctionnarisme qui sévit avec intensité (1). Dans ces hommes sur qui l'uniforme et le galon exercent un irrésistible attrait, revit

1. Cf. F. Ratzel, *La Corse, étude anthropogéographique* (*Ann. de Géogr.*, t. VIII, 1898, pp. 304-329); Vanutberghe, *La Corse, étude de géographie humaine* (*Ibid.*, t. XIII, 1904, pp. 34-36).

l'âme des seigneurs féodaux, hostiles aux travaux de la terre et amoureux de domination. Les femmes sont chargées de toutes les besognes pénibles : elles récoltent les fruits, elles vont puiser au loin l'eau nécessaire à la maison, de leurs bras forts elles pétrissent le pain. Souvent l'homme ne mange pas en même temps que sa femme, tant il est plein du sentiment de son importance particulière : il se fait servir par elle. Parcourez, un jour de marché, les routes qui descendent de la campagne, vous rencontrerez des hommes et des femmes qui ensemble cheminent avec leur âne et leurs provisions. Mais l'homme est à califourchon sur l'âne, n'ayant que sa canne et sa pipe, souvent aussi son fusil ; quant à la femme, elle marche à côté, portant le panier sur sa tête. Un Corse serait déshonoré s'il portait un fardeau, méprisé s'il allait à pied. Les touristes eux-mêmes, s'ils voyagent à pied, sont considérés comme des gens de rien et souvent ne sont pas reçus dans les hôtels.

*
* *

Est-ce donc, en fin de compte, un individualisme forcené qui est au fond de l'esprit corse? Assurément non, car l'individu en réalité n'est rien : si l'homme sent en lui un si grand orgueil, ce n'est pas en tant qu'*individu* pris à part, mais en tant que *chef de famille*. Entre l'individu et l'Etat, voilà le groupement essentiel : c'est la famille qui est l'unité sociale.

Nulle part l'esprit de famille n'est plus vivace, nulle part il n'est plus profond. Le Corse ne laisse rien percer de sa tendresse, pas d'attentions ni de caresses, — mais il aime les siens et leur est extrêmement attaché. Des récits d'une moralité terrible et naïve se chargent de rappeler aux enfants leurs devoirs envers les parents.

Sur la route d'Evisa à Vico, dans un paysage grandiose de châtaigneraies splendides, on rencontre un escarpement de 1.500 mètres qui affecte la forme d'une paysanne corse : c'est la *Sposata* (l'Epousée). D'après la légende, il y avait autrefois dans la forêt de Libbio une jeune bergère d'une merveilleuse beauté dont s'éprit le seigneur de Cinarca. Après la célébration du mariage, l'orgueilleuse épousée, après avoir fait empiler dans ses coffres, pour grossir son trousseau, tout ce qui se trouvait à la maison, partit avec son seigneur et maître, sans un mot d'adieu pour sa vieille mère qui en demeura toute marrie... La brillante cavalcade suivait la crête de la montagne, lorsque l'épousée se rappela qu'elle avait oublié le racloir de son pétrin. Vite, elle dépêche un cavalier pour le réclamer. La vieille mère crut d'abord à un tardif mouvement de regret de sa fille ; mais voyant qu'elle [illegible] avoir laissée dans le [illegible] lui ravir encore le racloir du pétrin, [illegible] écœurée de tant d'ingratitude, le bras tendu vers sa fille, cette malédiction : — « Puisses-tu [illegible] là avec tout ton cortège! » Et l'épousée, depuis, [illegible] demeurée pétrifiée sur la crête de la montagne [1].

Si le père meurt, le fils aîné devient le tuteur et le chef des enfants : nulle part, le droit d'aînesse n'est autant respecté qu'en Corse. Comme dans les sociétés primitives aux mœurs patriarcales, l'aîné, qui hérite de la puissance paternelle, hérite aussi du prénom, symbole d'autorité, qui se perpétue d'aîné en aîné sans aucune défaillance.

C'est la conception de l'antiquité classique. Et d'ailleurs, comme dans l'antiquité classique, cette notion s'est élargie, et la famille ne comprend pas seulement les individus unis par les liens du sang : il faut y faire rentrer les serviteurs, ceux qui ont besoin d'être protégés, les clients. Dans cet ordre d'idées, le Corse s'arrête à l'horizon matériel où s'étend son regard : le village. Dans la plupart des villages, les habitants se disent aujourd'hui plus ou moins parents. Il est possible que cela soit exact en grande partie : dans le morcellement et l'isolement d'autrefois, les mariages se faisaient entre voisins. En tous cas, il y a certainement une parenté morale et cette fraternité que détermine une vie pareille, surtout quand certaines misères sont supportées en [illegible].

En 1832, une querelle s'éleva entre les habitants de Borgo et ceux de Lucciana, lutte homérique dont un baudet mort fut l'innocente cause. Un jour de la semaine sainte, une procession qui se rendait à une chapelle du voisinage rencontre un âne mort étendu au milieu de la route. Le bedeau, qui marchait en tête, blessé dans sa dignité, proféra des imprécations contre ceux qui avaient jeté là cet animal et montré un tel mépris de la religion. Des paroles on en vint aux coups, et la procession se changea en bataille. L'âne appartenait à la commune de Borgo, mais celle-ci le reniait. Les deux villages se renvoyèrent l'un à l'autre l'animal. Ceux de Lucciana retrouvèrent un jour l'animal à la porte de leur église ; sans se décourager, ils le retrainèrent jusqu'à Borgo et, après avoir pris ce village d'assaut, ils empalèrent le corps du délit sur le clocher des assiégés. A la fin, l'autorité fit saisir l'objet de cette guerre et le fit inhumer en paix déjà plus qu'à moitié putréfié. [2]

1. J.-B. MA[illegible], [illegible] syndicat d'initiative de [illegible]

2. Ce grave sujet [illegible] la matière d'un [illegible]

Cette solidarité étroite a déterminé le maintien de la *vendetta*, c'est-à-dire le droit pour l'homme d'exercer directement son droit de justice. Ce droit, comme on sait, n'est pas personnel à la victime : tous les membres de la famille, solidaires de l'offense et de la vengeance, sont autorisés à l'exercer.

Un exemple entre mille. Il se passe vers 1890, à Pietricaggio d'Alesani, délicieux petit village de la montagne, au centre de l'île. Un jeune homme avait jadis quitté ce village pour ne pas épouser la jeune fille qu'on l'accusait d'avoir séduite. La délaissée se marie, et trente ans environ se passent. Marié de son côté et déjà avancé en âge, l'homme a besoin de faire à Pietricaggio un court séjour : il y rentre... et le lendemain de son arrivée il était tué. Et par qui ? par un jeune homme qui n'avait pas vingt ans, c'est-à-dire qui n'était pas né au moment où le fait dont il tirait vengeance avait été commis (1).

Mais prenons garde d'être injuste. La vendetta trouve en Corse son explication, sinon son excuse, dans son long passé d'anarchie, quand les magistrats génois mettaient la justice en vente et refusaient de protéger l'individu. Alors celui-ci prit l'habitude, — moins coûteuse et plus sûre, — de régler ses affaires lui-même. D'ailleurs, le nombre des meurtres diminue : il est aujourd'hui inférieur à celui que les statistiques nous révèlent dans la plupart des autres départements. La réputation faite à la Corse n'a plus qu'un intérêt rétrospectif.

Il en est de même du banditisme : le mot est impropre et résulte simplement d'un contre-sens. Un homme a tué — par vendetta — ou bien il refuse de payer les impôts : il se trouve sous le coup de la loi. Alors il se retire de la société qui a fait la loi : il s'enfuit dans le maquis où il vit en *banni* (*bandito*). Regardez ces prétendus bandits qui ne volent ni ne pillent. Les plus célèbres furent les deux frères Bonelli, surnommés *Bellacoscia*. Leur père avait quelques exploits amoureux à son actif : il avait emmené avec lui trois jeunes filles, — les trois sœurs, — dont il fit ses épouses et dont il eut dix-huit enfants. Cela se passait vers 1811, dans le frais vallon de la Pentica, qui appartenait à la commune de Bocognano, mais où Bonelli s'était installé sans être inquiété. Quelques années plus tard, les deux fils aînés, Antoine et Jacques, durent prendre le maquis : un maire avait eu le mauvais goût de vouloir reprendre les terres communales de la Pentica ; il fut tué ainsi qu'un berger qui guidait les gendarmes... Jacques mourut le premier. En 1892, enfin, à l'occasion du voyage en Corse du président Carnot, Antoine Bonelli fit sa soumission : plusieurs fois condamné par contumace, il fut pourtant acquitté, ses crimes étant couverts par la prescription.

Dans cet intervalle de quatre-vingts ans (1811-1892) on évalue à près d'un demi-million la somme qu'ils ont coûtée au gouvernement en expéditions dirigées contre eux. Pendant des années on les a poursuivis sans cesse, toujours en vain. Des colonnes entières de gendarmes partaient, officiers en tête, battaient la région, occupaient les villages, cernaient les monts où l'on était *sûr* de les prendre. Et pendant ce temps, les frères Bellacoscia, assis tranquillement sur un pic voisin, suivaient avec intérêt les opérations de la troupe... Puis, fatigués de ce spectacle, ils redescendaient dans la plaine au devant du convoi qui apportait des vivres aux gendarmes. Et, selon leur humeur, ils s'emparaient des mulets chargés ou bien remettaient au conducteur un laissez-passer, signé Bellacoscia, à l'adresse de l'intendant militaire.

Ce n'était pas de méchantes gens que ces bandits ; ils étaient même très civilisés. Ils recevaient des visites : une duchesse régnante d'Allemagne, voire un préfet de la Corse. Un jour même, dit-on, ils se rendirent au bal de la préfecture. Pendant la guerre de 1870-1871, ils obtinrent un sauf-conduit pour organiser un corps de francs-tireurs, dans le cas peu probable d'une descente allemande. Ils retournèrent ensuite au maquis.

Le banditisme en Corse, ce n'est pas autre chose que de la littérature, et il ne faut pas croire à toutes les légendes du maquis. Le mot le plus juste peut-être, dans son ironie un peu grosse, a été dit par Émile Bergerat (1) : « ... De même que la soupe aux quatre-z-herbes, le maquis, forêt vierge de poche, se compose de huit plantes : ciste, lentisque, arbousier, myrte, bruyère, romarin, genévrier, olivier sauvage. Et c'est tout... Ces huit plantes, lorsque le divin soleil commence à en remuer les sèves, combinent leurs exhalaisons particulières en une sorte d'élixir terrible, à peu près assimilable à celui d'une résine poivrée, qui est le musc de l'île. Si le Père Éternel met un parfum dans son mouchoir, c'est celui-là. D'autant plus que la Corse ressemble, à s'y méprendre, à un flacon d'essence dont le cap Corse serait le goulot. Le Créateur est toujours clair et explicite dans ses créations. « Prendre le maquis » serait donc se retirer d'une société mal faite et puante pour aller vivre dans un bois odoriférant. Le bandit est peut-être un homme qui échappe sagement à la mauvaise odeur des lois et de ceux qui les incarnent, notamment à celle des gendarmes,

on a comparé au *Lutrin* de Boileau et à la *Secchia rapita* de Tassoni.

(1) J'emprunte cet exemple à une curieuse étude de M. Poletti, *La Vendetta et le Banditisme*, publiée dans le *Courrier de la Corse* du 29 avril 1897.

(1) *La Chasse au mouflon*, p. 20.

dont les bottes sonores exhalent un ylang-ylang si rude de ton et d'autorité.

Ce n'est pas bien profond, ce n'est pas non plus exagérément spirituel. Mais cela vaut mieux que de charger les bandits d'une foule de crimes imaginaires. On est même allé jusqu'à les rendre responsables du faible développement de l'île au point de vue économique.

« Le banditisme, — écrivait en 1887 un continental qui n'avait pas séjourné plus de quatre semaines en Corse et qui pouvait affirmer d'autant plus doctoralement qu'il connaissait moins les choses dont il parlait (1), — le banditisme a « fait plus de mal à la Corse que les luttes incessantes qu'elle a eu à soutenir depuis 2.000 ans. C'est lui qui a tué dans son sein le travail, l'agriculture, le commerce et l'industrie, étouffé la littérature et les arts et retenu dans l'engourdissement une des races les plus actives, les plus intelligentes et les plus énergiques de l'Europe. »

Sauf cette appréciation finale, il est difficile de commettre plus d'erreurs en moins de mots. Non seulement les bandits n'ont absolument rien à voir avec le développement économique de l'île; mais les Corses, en général, ne sauraient être accusés d'être paresseux ou de n'avoir pas le sens des intérêts généraux, parce que leur sol est infertile ou parce qu'il leur a manqué l'appui financier du gouvernement français.

Du reste, la question et délicate, et c'est précisément celle que nous devons maintenant examiner.

*
* *

La première idée qui se présente à l'esprit, c'est que la Corse, étant une île, va former un peuple de marins. Il y aurait, semble-t-il, une contradiction choquante à ce qu'il n'en soit pas ainsi, — et notre éducation classique évoque, en une comparaison facile, le damier des montagnes balkaniques qui a de tout temps poussé vers la mer l'activité des Grecs.

Les leçons de l'histoire paraissent coïncider avec les données géographiques. Par sa situation centrale dans le bassin de la Méditerranée, par la sûreté de ses mouillages, la Corse tenta la convoitise des peuples de l'antiquité : les Phéniciens établissent des comptoirs sur ses côtes; ils sont ensuite supplantés par les Phocéens, qui fondent Alalia; les Etrusques fondent Nicée; les Carthaginois s'emparent de l'île et la gardent jusqu'à la fin de la première guerre punique. Puis c'est, après une pénible guerre de Cent Ans, la période de la colonisation romaine de laquelle datent Mariana, fondée par Marius, Aleria, fondée par Sylla. Un moment même, la Corse faillit jouer un rôle décisif dans la crise qui allait emporter la République romaine, quand elle devint, avec la Sardaigne et la Sicile, le centre d'une redoutable thalassocratie qui permit à Sextus Pompée de tenir, pendant quelques années, la mer contre les triumvirs... Plus près de nous, c'est l'histoire des expéditions anglaises dirigées, à plusieurs reprises, contre l'île.

Si pourtant nous visitons les côtes de Corse, nous en rapporterons une impression de désolation et presque de mort. Il y a d'abord une région qui est impropre à la vie maritime, — c'est le littoral oriental, depuis la marine de Solenzara jusqu'aux portes de Bastia. Ce littoral est bas, marécageux, bordé d'étangs, dont quelques-uns (comme celui de Biguglia) sont poissonneux, — dont les autres sont l'origine des fièvres pernicieuses, de la malaria. La côte occidentale n'est guère plus favorisée : les ports les plus sûrs sont déserts. Au fond d'un vaste et admirable golfe, la petite cité de Saint-Florent s'endort sur les bords de l'Aliso au milieu d'une végétation splendide de lauriers-roses. Dominée par sa vieille citadelle du XIIIe siècle, où les masures sont branlantes, lézardées, effritées au vent, calcinées au soleil, la marine de Calvi est abandonnée; elle ne prend une apparence de vie qu'aux jours où arrive le bateau du continent, et cette animation est pareille à celle que pouvait déterminer naguère dans tel village du centre de la France le passage de la diligence. Quelques bateaux à peine viennent faire escale à Ajaccio et la ville, blanche et coquette, reste sans animation véritable. Il en est de même de Propriano, le port de Sartène, et de Bonifacio même, formé par un bras de mer qui s'avance à 1600 mètres environ dans l'intérieur des terres et que les éboulements des falaises calcaires comblent malheureusement peu à peu. Le golfe de Porto-Vecchio est plus remarquable encore, véritable fjord de 8 kilomètres de long; mais les navires y sont rares et la ville, jadis importante, est aujourd'hui abandonnée chaque année, de juin à octobre, à cause des fièvres.

Pour trouver une vie maritime active, il faut aller à Bastia. C'est la ville principale de la Corse : elle a de 25 à 30.000 habitants. Elle a été obligée de céder la préfecture à Ajaccio, — hommage rendu par Napoléon à sa ville natale, — mais elle a gardé le lycée, la cour d'appel, le gouvernement militaire de l'île. Le vieux port est petit, peu profond; il ne sert qu'à quelques barques et aux torpilleurs de la défense mobile. Mais le nouveau port est sûr et bien abrité : c'est là que viennent faire escale les navires de Marseille, de Nice et de Livourne; c'est là que se résume toute l'activité commerciale de l'île.

1. P. Bourde. *En Corse, l'esprit de clan*. Paris. C. Lévy, 1887, in-18.

Pourquoi, dans une île apte à la vie maritime, un peuple si peu maritime? Les habitants de Cap-Corse suffisent pourtant à nous prouver que le Corse peut avoir l'esprit des entreprises et le goût des aventures: ce sont les Cap-Corsins qui ont, en quelque sorte, découvert pour ainsi dire l'Amérique du sud, comme les gens de Barcelonnette émigrent au Mexique et comme quelques-uns dans l'Argentine. On a vite fait d'incriminer la race. Mais il y a des raisons plus profondes.

La première doit être cherchée dans la situation même de la Corse. Les terres continentales sont relativement lointaines. Je rappelais tout à l'heure l'exemple de la Grèce; mais ce n'était pas seulement la mer qui sollicitait le marin grec, c'était surtout la présence d'îles nombreuses où l'on pouvait se réfugier en cas de tempête: dans la mer de l'Archipel on ne quitte jamais la terre de vue. Or, je veux bien que l'Italie soit toute proche, à 80 kilomètres, à 6 heures de traversée, mais ni la Provence, ni l'Algérie ne sont assez voisines.

Aussi bien n'ont-elles pas cherché à se rapprocher par des relations plus régulières. Quelles marchandises leurs navires déposeraient-ils sur la terre de Corse et de quelles marchandises se chargeraient-ils? Ce qui fait un port, ce n'est pas seulement un abri profondément creusé par la nature, c'est un arrière-pays dont les ressources agricoles ou industrielles soient suffisantes pour donner au navire un fret rémunérateur. Ce n'est pas le cas en Corse.

La terre est trop rare aux flancs de ses montagnes et le maquis verdoyant est la seule végétation possible. Cette inculture est d'ailleurs bienfaisante: elle garantit les pentes, elle fournit même de beaux revenus avec le charbon de bois et les souches de bruyère pour les ébauchons de pipes. Le paysan corse est actif et ingénieux, mais il ne peut pas faire grand'chose. Dans la région montagneuse, tous les terrains cultivables ont été complantés en châtaigniers, en oliviers, et les fonds de vallées ont été convertis en jardins potagers et en prairies. Toute la côte orientale a été transformée en un fertile jardin qui commence à Bastia et s'étend sans interruption jusqu'à la marine de Solenzara. Dans les estuaires du Liamone et du Taravo, au Campo dell'Oro, la culture est en progrès, et pourtant la malaria ruine tous les ans la santé des cultivateurs de ces régions. Les Français du continent ne soupçonnent pas, faute de se renseigner sur place, qu'il y a en Corse une population laborieuse qui se débat pour tirer péniblement sa subsistance d'un sol pauvre, dans les conditions économiques désastreuses.

Au milieu de cette pauvreté générale, il y a des cantons privilégiés où la densité kilométrique moyenne de 33 habitants s'élève à 92 (la moyenne de la France étant de 73). C'est d'abord le cap Corse, le pays des millionnaires revenus d'Amérique et qu'on appelle en Corse les *Américains*. De retour dans leur île, ils exploitent leurs terres. Aidés par la main d'œuvre des Lucquois, ils ont transformé ce pays. Les oliviers y sont superbes; la vigne y donne des vins excellents, véritables vins de liqueur; leurs jardins sont admirablement fleuris. Surtout ils ont fait du Cap le plus grand producteur de cédrats de toute la Corse. — La *Castagniccia*, — la châtaigneraie, — sur les hauteurs qui dominent le Golo, est une deuxième région favorisée: nulle part on ne mange de meilleure *polenta*. Au centre même de cette région, Orezza possède des eaux ferrugineuses et gazeuses, excellentes pour l'anémie, et elle en exporte chaque année un demi-million de bouteilles. — Mais la véritable terre promise en Corse, c'est la *Balagne*, c'est-à-dire le pays de Calvi et de l'île Rousse, où les Génois avaient planté en masse le mûrier et surtout l'olivier. Nulle terre ne peut donner une telle impression de fécondité.

En dehors de ces trois régions riches et peuplées, il en existe quelques autres, disséminées çà et là. Par exemple, à la pointe septentrionale du golfe de Sagone, sur un étroit promontoire de granit, se trouve la curieuse ville de Cargèse, où la population — d'origine grecque — cultive la terre avec science. Pas de maquis, mais des champs, des prairies artificielles, des olivettes, des plantations de cédratiers; les champs sont enclos de figuiers de Barbarie, la culture est parfaitement active. Aussi règne-t-il une grande aisance dans cette petite cité, aux rues régulières, aux maisons bien bâties. Signalons aussi Bastelica, pays humide et verdoyant au pied du Monte Renoso, et enfin les vallées du Sud-Ouest, autour de Sainte Lucie de Tallano, avec leurs vignes renommées et leurs vergers abondants (1).

Tout cela, en somme, est bien peu de chose et voilà pourquoi le Corse, cherchant un moyen d'existence, va souvent le demander au dehors, dans une petite fonction. Mais quel est son rêve, quand il s'éloigne? revenir dans l'*Ile de Beauté* jouir de la retraite au bord de la mer bleue et dormir enfin dans la tombe des ancêtres, qui met sa tache blanche sur les flancs verts du mont et sur les noirs cyprès. Quelques-uns mêmes ne peuvent vivre exilés dans les pluies de Paris ou les brumes du Rhône,

1 Voir aussi, dans Théodore Dumazet, *Voyage en France*, 14e série, *la Corse*, 1898, 4e chap., p. pp. 132-14. relatif à Porto et à Ota transformés et enrichis par leurs habitants.

tant est forte la nostalgie de la terre natale. Ils rentrent aussitôt et cherchent du travail.

Mais il est rare qu'ils en trouvent dans un pays voué presque exclusivement à l'élevage pastoral. Du moins, quand ils en trouvent, ils montrent une activité et une intelligence de tout premier ordre.

Voici des faits.

« A l'ouverture des travaux du chemin de fer de la Corse, en 1879, on avait fait venir des maçons limousins que l'on payait 12 francs par jour, pour la construction des tunnels, et des mineurs piémontais qui recevaient un salaire de 7 à 8 francs par jour. L'ouvrier corse, qui ne gagnait que 2 francs par jour comme terrassier, s'improvisa, stimulé par la haute paye des ouvriers étrangers, maçon et mineur, et au bout de deux à trois ans les maçons et les mineurs corses faisaient aussi bien que les Limousins et les Piémontais qui ne tardèrent pas à être renvoyés par les entrepreneurs.

« La Société des caves de Roquefort a, depuis quatre ou cinq ans, installé des laiteries sur tout le pourtour de l'île, le lait du pays ayant été reconnu, à l'analyse, supérieur à celui du plateau de Larzac. Comme le lait de brebis est payé sur place trente centimes le litre, de tous côtés on s'est empressé d'accroître les troupeaux, on a défriché le maquis pour augmenter les pâturages et, par la même occasion, les terrains emblavés en céréales ont quadruplé[1] [illegible].

Ne dénonçons donc pas trop violemment la plaie du fonctionnarisme : elle n'est pas inhérente à la race, elle est imposée par les nécessités d'une existence précaire.

Ne nous hâtons pas non plus de reprocher aux Corses leurs mœurs politiques. Voilà des gens, répète-t-on trop souvent, qui ne se battent pas pour des idées, ils se bornent à rechercher à quelle famille, à quel clan, à quel protecteur se rattacher ; et ils suivent aveuglément l'opinion de leur chef de clan. Mais c'est qu'il faut un patron pour obtenir un emploi et il leur faut un emploi pour vivre. Vous savez le proverbe : *primo vivere, deinde philosophari.*

Républicains par intérêt, les Corses le seront par conviction, dès le jour où la République aura compris son devoir. De grands travaux restent à accomplir, pour lesquels les capitaux des insulaires sont insuffisants. Ce sont les subventions de l'État qui permettront de dessécher les marais, de construire des routes ou des chemins de fer, de mettre en valeur les terres malsaines de la côte, les terres perdues de l'intérieur.

1. J.-B. Marcaggi, *l'Ile de Corse*, 4e année, [illegible]

* * *

Entre le particularisme des individus et le souci de l'intérêt général, il n'y a pas antagonisme. Ces deux sentiments sont liés, et quand le premier semble seul apparaître, le second n'est pas loin d'éclore. Il y a ici des hommes, issus d'une terre pauvre et merveilleusement belle, que les problèmes pratiques et mesquins de l'existence journalière préoccupent avant tout. Alors ils s'exilent et, avec âpreté ils vivent d'une fonction, ne pouvant vivre de leur sol. Quand la terre de Corse, objet d'une colonisation attentive, pourra donner du travail à tous ceux qui viendront à elle, alors — mais alors seulement — la question corse n'existera plus.

[illegible]

KAKÉMONOS

Au moment où des peintures d'Extrême-Orient captivent la faveur parisienne, deux histoires populaires au Japon plairont peut-être par les mêmes lignes simples et d'aussi riches couleurs.

[illegible] Koumouracaki [illegible]

Près du temple de Foudô, aux environs de Tokio, s'élève une tombe toujours pieusement couverte de fleurs.

Là reposent, depuis l'ère de Ghennrok, [1] le beau chevalier Gompatchi et sa fidèle amante, Koumouracaki.

Shiraï Gompatchi, jeune seigneur de la province d'Inaba, se distinguait dans la foule héroïque et turbulente des « hommes à deux sabres » par sa bravoure et sa beauté.

Personne ne le surpassait dans la pratique du tir à l'arc, de l'escrime au bâton, à la lance, au sabre (ce fidèle compagnon des aventures guerrières). Nul ne faisait voler aussi prestement, d'un revers de lame, la tête d'un homme du vulgaire au moindre manquement de respect ; au plus léger reproche de son suzerain, le beau Gompatchi se fût ouvert le ventre sans hésiter.

Dans la fougue de ses seize ans, à propos d'une bataille où son chien avait été mis à mort par le chien d'un de ses camarades, Gompatchi se prit de querelle avec cet ami et le tua.

1. Fin du [illegible]

Epouvanté des conséquences, le jeune homme rompt avec son clan, s'enfuit et se dirige vers Eddo. (1)

Les sourires de la fortune l'attendent, sans doute, dans la capitale du Shiôgoun. Les occasions de nobles exploits et les servitudes dorées y abondent. Les tentations, la dure misère qui peuvent mener un chevalier errant jusqu'au crime, il n'y a [illegible] pas songer.

Indépendant, encore pourvu d'un léger pécule, Gompatchi part hardiment à la conquête du bonheur.

Et tout de suite, le long des grands chemins, les aventures éprouvent son endurance et son courage mais ne l'enrichissent [illegible]

Un soir, le jeune chevalier descend de cheval devant une tranquille auberge. Il n'entend plus tinter les pièces d'argent aux plis de sa ceinture, mais comme il a fière mine dans son armure, avec son sabre de prix !

Ayant mangé, il se coucha. On allait atteindre l'heure du rat (2), tout dormait dans l'hôtellerie paisible, lorsque la cloison de papier de sa chambre glissa doucement. Une jeune fille d'une beauté merveilleuse apparut, se pencha sur le chevalier, l'éveilla en le touchant à l'épaule :

— Seigneur, daignez excuser l'audace qui me pousse à me présenter devant vous ! murmurait-elle. Je suis la fille d'un riche marchand de Mikaoua. Vous vous trouvez dans le repaire des brigands qui me tiennent prisonnière depuis un an déjà ; votre perte aussi est décidée. Ils vous ont laissé entrer pour s'emparer de vous plus facilement. Peut-être votre bourse est-elle légère, mais votre sabre est une arme de valeur. Ils sont dix sous un chef éprouvé. Je vous en supplie, seigneur ! sauvez-moi et fuyons ensemble ce lieu d'horreur !

Agenouillée devant la natte de Gompatchi, elle laissait les pleurs mouiller les longues manches qui cachaient son visage. C'était une toute jeune fille, rose et virginale comme le lotus en bouton.

— Cachez-vous dehors à quelque distance et attendez-moi, dit Gompatchi. Dès qu'ils paraîtront, je les attaquerai et j'aurai la victoire.

Ce fut une belle mêlée. Quand les malfaiteurs pénétrèrent sans bruit dans la chambre, ils trouvèrent devant eux Gompatchi debout, armé de sa terrible lame. La première tête tomba d'un seul coup. La lutte désespérée du jeune homme déconcertait si fort ses adversaires qu'ils songeaient autant à fuir qu'à se battre. Tous les dix mesurèrent le sol ; l'orgueilleux Gompatchi quitta l'auberge couvert de sang et de gloire. Avec quelle joie, il prit, au point du jour, la route de Mikaoua et quel triomphe de ramener la captive à ses parents éplorés.

Comme on fit fête au jeune sauveur ! Les jours passèrent en festins joyeux, en réceptions d'amis. Le marchand très fortuné dépensait sans compter, comblait Gompatchi de ses présents et, respectueusement, demandait à l'adopter. La jeune fille lui donna sa tendresse.

Mais le démon de l'aventure de nouveau tentait Gompatchi et le détournait d'un bonheur trop facile. Que d'amours encore s'offriraient à lui dans l'empire du soleil levant ! Pouvait-il former la lignée d'un marchand ? Rendre le culte aux ancêtres d'un de ces hommes que l'opinion méprise ? Les voix des aïeux parlaient au fond de lui d'autre manière : « Illustre ta race, criaient-elles, cours au danger, à l'honneur. »

— Je suis chevalier, dit-il à son amie, et je dois entrer au service d'un nouveau seigneur. Je reviendrai, ayez confiance. Demeurez pieuse envers vos parents et soyez-moi fidèle.

Il partit, accompagné des bénédictions paternelles et de l'héroïque sourire que la Japonaise mettait, comme il se doit, sur sa profonde douleur.

Mais il n'était pas facile d'arriver à Eddo sans malencontre en des temps « où la vertu des anciens chevaliers ayant dégénéré, le ciel envoya maintes fois, des années de misère ». Des brigands de la plus basse classe, des seigneurs pillards, forts de leurs armes, battaient l'estrade autour de la capitale, dévalisant ceux que ses plaisirs et son luxe attiraient.

De ce fait des associations de *braves compagnons* avaient surgi de toutes parts. Les chevaliers bannerets du Shiôgoun s'étaient groupés en une de ces *otokodatès* ; elle avait à sa tête le puissant seigneur Djyiourozaémon. La plèbe de Eddo formait à son tour une ligue de *compagnons* justiciers, célèbres par leurs hauts faits. Leur chef, Tchôbè de Bandzouinn, le *Père* des opprimés, possédait une telle influence, qu'à l'occasion, le Shiôgoun l'employa à rétablir l'ordre. Le peuple, dont il sortait, en faisait son idole depuis qu'il avait en personne et victorieusement soutenu des luttes contre le chef même de l'*otokodaté* des seigneurs.

Donc, insoucieux du péril, Gompatchi approche de la capitale.

Son impatience est si grande que le dernier soir du voyage il ne s'arrête pas et continue à avancer malgré la nuit.

Dans l'obscurité, une bande de voleurs l'environne. Ils ne sont que six, mais, lançant leurs bâtons,

1 Eddo, [illegible] capitale [illegible] vassal [illegible] de [illegible]

2 [illegible] du rat [illegible] entre minuit et [illegible] du matin.

poussant des hurlements rauques, ils se multiplient dans les ténèbres comme les génies malfaisants. Gompatchi leur tient tête avec vaillance. Le premier rayon du jour lui permet de constater que deux des brigands sont morts, pourtant, exténué par sa longue étape, il faiblit sous les coups des quatre autres.

A ce moment, une chaise à porteurs passe sur la route; un homme en sort, le poignard à la main. Ses cris d'encouragement réconfortent le jeune héros. Le voici aux côtés de Gompatchi, les ennemis s'enfuient; une fois encore, le chevalier goûte l'enivrante victoire.

Après les révérences et les compliments d'usage, le jeune homme dit son nom et son histoire à l'inconnu.

— Je ne suis, répondit celui-ci, qu'un homme du vulgaire Tchôbé de Bandzouinn.

Veuillez m'excuser de vous faire une offre déplacée; si cependant, vous consentiez à user de mon humble hospitalité jusqu'au jour où vous auriez trouvé du service, ma maison est la vôtre.

Bénissant les dieux qui poussaient sur son chemin le *Père* puissant et généreux, Gompatchi n'eut garde de refuser.

Sur quels heureux présages, l'avenir s'ouvrait devant lui !

Le soleil montait au ciel; les deux hommes l'adorèrent; puis, la main au sabre, le jeune chevalier entra dans la ville comme en pays conquis; la noble sérénité de Tchôbé ne se démentait pas pendant qu'il marchait aussi vers son destin.

Devançant les années il faut savoir que Tchôbé de Bandzouinn trouvera la mort à Eddo, dans sa dernière lutte contre le chef de l'*otokodaté* des seigneurs bannerets.

Un jour, Djiyourozaémon invitait Tchôbé à un festin. Sur son ordre, le bain préparé pour son hôte était d'eau bouillante. Le *Père* n'ignora pas l'odieux subterfuge; il lui parut que marcher volontairement à ce supplice terminerait sa carrière avec gloire sur une splendide action d'éclat. Aussi, après avoir préparé son cercueil, Tchôbé se rendit-il chez le traître et entra-t-il dans le bain brûlant. Nul ne pourrait plus nier qu'un homme du peuple, pour la bravoure, valait un chevalier !

Que la vie était opulente et joyeuse dans Eddo, sous la brillante domination des Tokoghawa !

A toute heure, les vastes rues s'emplissent de piétons et de cavaliers. Tantôt, c'est le cortège d'un seigneur, formé de ses vassaux armés de hautes lances, portant les enseignes déployées, chargés de ces grandes boîtes de laque où l'on enferme les provisions de voyage, qui caracole parmi les révérences et la frayeur du populaire, tantôt, la litière de quelque dame d'honneur à la cour du Shiógoun s'immobilise dans un encombrement. Les rideaux armoriés s'écartent laissant apercevoir les amples robes soyeuses, couleur de cerisier, de prunier rouge ou de glycine. Devant les maisons de thé, de gais camarades jouent aux échecs, fument et boivent le saké. Les femmes se plongent dans le bain. Les bouquetiers disposent avec art leurs gerbes délicates. Dès que la nuit tombe, [illegible] hiwara, s'illumine pour la félicité des jeunes hommes.

Grisé par la facilité et l'abondance des plaisirs, amolli par l'oisiveté à laquelle il ne sait s'arracher, Gompatchi, dès les premiers mois passés près de son protecteur, glisse à l'existence dissolue de tant de nobles de son âge.

La partie de la capitale qu'il fréquente le plus assidûment, c'est cette *plaine du bonheur* où sa beauté lui assure le triomphe.

Or, l'endroit fameux vient de s'enrichir d'une admirable courtisane : Koumouracaki (1). Belle, douce, érudite, elle ne saurait avoir de rivales.

Curieux d'en juger, Gompatchi se hâte de se rendre « Aux trois rivages de la mer ». Il se fait présenter la merveilleuse personne.

Et voici que, sous les crépons brodés, sous le fard de ce visage et le savant arrangement des longs cheveux, Koumouracaki, c'est la fille du riche marchand de Mikaoua, la prisonnière que Gompatchi a délivrée, l'amie que tant de nouveaux objets chassaient de son souvenir.

— Hélas ! dit la pauvre fille, quelle triste histoire est la mienne !

A peine nous aviez-vous quittés, il y a un an, que le malheur est venu visiter notre maison. La maladie, la pauvreté accablèrent mes vieux parents. A la richesse succédait le plus complet dénuement.

Pitoyable et trop faible fille, que pouvais-je tenter pour leur venir en aide ? Vous-même, seigneur, ne m'aviez-vous pas recommandé en partant de les entourer de ma piété ?

J'ai vendu ce misérable corps, seul bien qui nous restât. Pendant quelque temps, mon père et ma mère ont pu subsister avec cet argent. Ils sont morts maintenant et je reste rivée à ma chaîne. Oh ! seigneur, y a-t-il sous le ciel une créature plus à plaindre que moi ?

Pourtant, puisque je vous retrouve, vous si fort, vous me viendrez en aide une fois de plus ! Vous me sauverez encore, seigneur ?

Ainsi qu'il convient, la jeune femme évitait de parler des promesses anciennes, de faire entendre des reproches à l'oublieux transfuge de la foi jurée.

---

(1) [illegible]

Mais les pleurs qu'elle ne laissait pas couler altéraient le timbre sa voix et l'amour rentrait tumultueusement au cœur du chevalier.

Koumouraçaki, quelle affreuse de[illegible] répondit-il.

Ayez confiance, je ne vous abandonnerai plus. Je suis toujours pauvre, il est vrai et je ne puis vous emmener d'ici. Mais je vous aimerai et ne vous quitterai de ma vie, affirma-t-il encore.

Alors elle oublia tous ses malheurs. Sa vile existence lui sembla contenir la félicité suprême, puisqu'elle y retrouvait l'amour de son ami.

Gompatchi passait près d'elle presque toutes ses heures. Pendant quelque temps ils vécurent parfaitement heureux.

Cependant les ressources du jeune noble s'épuisaient. Ne vivant plus que pour sa passion, il se trouvait incapable de remédier à cette situation. Il lui restait son bras et son sabre qui ne connaissaient plus les chevaleresques combats. Il devint un de ces sinistres « hommes de la vague » que la vie a roulés des sommets aux bas fonds.

Il tua pour se procurer de l'argent. Chaque fois qu'il en manquait, il rôdait, à son tour, près des imprudents ou des faibles que la grande ville recélait. Cachant son butin sanglant, il retournait ensuite près de l'innocente Koumouraçaki que son bonheur illusionnait.

Tchôbé de Bandzouinn, informé de la vérité, chassa durement le misérable. Puis, la police, mise sur sa piste, le surveilla, le prit.

Après le jugement sommaire accordé aux malfaiteurs du vulgaire, un matin, Gompatchi fut décapité dans la *plaine des supplices*.

Le cœur compatissant du *Père* s'émut de pitié, quand il sut que justice avait été faite. Tchôbé recueillit le corps du chevalier et obtint l'autorisation de l'inhumer dans la terre sacrée d'un temple.

La capture et la mise à mort du bandit qui terrorisait depuis un certain temps quelques quartiers de Eddo ne pouvaient passer inaperçues. La rumeur en vint à cette *plaine du bonheur* où il avait fait tant d'envieux et de jalouses, où il laissait Koumouraçaki. La malheureuse fille connut en même temps les crimes et l'expiation, et sa douleur fut aussi affreuse que ses joies avaient été grandes.

Mais bientôt, en vraie Japonaise, elle recouvra tout son courage dans la résolution qu'elle venait de prendre. En vraie Japonaise aussi, elle absolvait de ses fautes l'homme qui l'avait aimée. L'épreuve n'ébranlait pas sa propre passion. Parce que le mort avait été coupable, fallait-il lui devenir infidèle?

Koumouraçaki s'échappa de sa honteuse prison; elle parvint à s'enfuir et à trouver la tombe de son ami.

Elle s'agenouilla au pied du tertre funéraire, tira le poignard qu'elle avait glissé dans sa ceinture et, d'un grand coup ferme, se perça le cœur.

Quand ils relevèrent le cadavre, les prêtres du temple de Foudô furent saisis de compassion et quand on leur donna les détails de cette lamentable histoire, ils ne craignirent point d'ensevelir la courtisane dans la tombe du chevalier; et d'évoquer le souvenir des *hiyok*, ces oiseaux fabuleux, qui, n'ayant chacun qu'un œil et qu'une aile, doivent s'unir pour voler, symbolisant ainsi le lien conjugal.

Ainsi fut gravée l'inscription réparatrice que méritait au couple l'incomparable amour de Koumouraçaki : *Ces deux oiseaux, beaux comme des fleurs [illegible], périrent avant l'heure, comme les [illegible] abat[illegible] qu'elles aient pu porter leurs fruits.*

Sur la tombe du temple de Foudô, les ans n'ont pas effacé les paroles miséricordieuses.

II. — Les Quarante-Sept Fidèles.

Le théologien Hirata affirme qu'en tout être l'*âme rude* coexiste avec l'*âme douce*.

L'*âme rude* du vieux Japon féodal, enivré d'un chevaleresque vertige, s'exhale du trait héroïque que voici.

Açano, seigneur d'Akao, vivait à la cour du Shiôgoun dans les premières années du XVIIIe siècle.

A l'époque où l'on attendait les ordres augustes de l'Empereur, le mérite du jeune Açano lui valut d'être désigné pour accueillir l'envoyé du Mikado.

Afin de ne négliger aucune des règles d'une méticuleuse étiquette, Açano recourut aux leçons d'un vieux noble, Kira, gouverneur de la province de Kotské.

Mais cet avare samouraï trouva bien vite que le jeune homme n'offrait pas autant de présents qu'il eût désiré en recevoir. Alors ce furent les réprimandes injustes, les outrages même, jusqu'au jour où, perdant toute mesure, Açano tira son sabre et blessa au visage son persécuteur. Le vieux noble s'était enfui, la vie sauve, mais le combat avait eu lieu dans l'enceinte du palais shiôgounal: faute capitale.

L'exemple terrible, nécessaire envers des seigneurs qu'emportait sans cesse leur folie du point d'honneur, ne se fit pas attendre.

Açano dut s'ouvrir le ventre sur le champ; sa fortune fut confisquée, sa famille déclarée éteinte; les guerriers de son clan, dispersés, devinrent ces chevaliers-errants (ronnin) qui, n'ayant plus de chef, se dirigent au gré des événements.

Il fallait que le souvenir du coupable disparût au point que les choses reprendraient leur cours

comme si ce coupable n'avait jamais existé. On le noyait non seulement du monde des vivants, mais de la mémoire de la cour dont il fut un ornement.

Mériteraient-ils de survivre à leur maître, les ronnin de l'ancien clan d'Acano, s'ils acceptaient ce jugement? Voyaient-ils [illegible] en laissant paraître leur déloyauté ou leur indifférence à sa cause? La honte du vassal fait la honte du suzerain défunt. Le « cœur de l'auguste esprit de leur seigneur » s'irriterait et les punirait de leur félonie. C'est pourquoi, dans le plus grand mystère, ils préparèrent la vengeance.

Parmi les vassaux du mort, le plus ancien, le seigneur Oïshi Kouranoské choisit quarante-six autres fidèles. Leur premier acte fut de s'assembler en un conseil secret où, d'avance, les quarante-sept fidèles offrirent leur vie à celui qu'ils iraient rejoindre sur le chemin des ténèbres et ils mirent le « sceau du sang » à ce serment.

Ensuite, ils résolurent d'agir séparément, afin d'échapper à la surveillance de la police.

Les uns devinrent charpentiers, forgerons, marchands. Au bout de quelque temps, ces métiers leur permirent de s'introduire chez le vieux noble Kira et de se renseigner minutieusement sur la disposition intérieure de sa demeure.

D'autres passaient leurs jours dans les maisons de plaisir de la capitale.

Oïshi Kouranoské divorce, abandonne même ses enfants. Il va habiter Kyôto, la ville impériale et là roulant à une existence de débauche et d'ivrognerie, il épouse une prostituée et s'attire le mépris de tous.

Trompé par ces apparences, le vieux Kira, que sa police secrète informait de ces choses, laissait ses soupçons et sa crainte s'endormir.

Deux ans après, un soir du mois de shiwacon [illegible], tandis qu'une violente tempête de neige se déchaînait sur Eddo, dans le quartier qu'habitait Kira, des nobles se montrèrent, armés de leurs lances et de leurs sabres, les flèches de guerre tremblant derrière leurs épaules aux brusques écarts des chevaux.

Il se trouvaient quarante-sept qui se rangèrent en un mur de bronze devant la haute porte du samouraï.

L'un deux se détacha et la voix forte d'Oïshi Kouranoské rasssura avec politesse les voisins émus par cet appareil militaire. « Les honorables habitants de ce quartier n'étaient pas menacés. Seulement les fidèles d'Acano, seigneur d'Akao, allaient essayer la grande occasion de le venger. »

Les timides s'enfermèrent. Au fond du cœur, chacun faisait des vœux pour la cause des vaillants ronnin. Oïshi, marchant devant ses hommes, tenait dans sa main le poignard d'Acano *qui l'accompagnait*.

Un roulement de tambours s'éleva dans la nuit. A ce bruit, les braves de Kira éveillés en sursaut s'arment en hâte et se présentent en désordre. Déjà les assaillants forcent l'entrée, escaladent, au moyen d'échelles de cordes, les murs des jardins et même le toit du palais.

Leur connaissance des lieux les sert dans l'obscurité; la vaillance décuple leurs forces.

Les quarante-sept arrivent à tuer tous leurs ennemis, à entraîner, eux aussi, la formidable chute d'une noble maison et à laver l'injure faite à leur maître dans la ruine du présent et la destruction de l'avenir.

Au cœur de la place, épargnant les femmes et les enfants en bas-âge, ils cherchent Kira qui ne se trouve pas encore parmi les morts.

On découvrit le vil seigneur, transi de peur, au fond d'un coffre à bois.

Oïshi s'agenouille devant le vieillard, ainsi que l'exigent son rang et son âge, et lui expliquant humblement la raison de leur juste attaque, il lui offre aussi le poignard libérateur dont le jeune Acano s'est loyalement frappé au ventre.

Mais la main de Kira tremble trop fort, et le vieillard imbécile ne connaît que la lâcheté.

Alors, Oïshi leva la lame d'Acano, la lame qui *remplaçait* Acano près de lui dans ce « jour de la grande vengeance » et il coupa la tête de Kira.

Les quarante-sept fidèles quittèrent le palais dévasté emportant dans un baquet la tête mutilée. Ils allaient en cortège la déposer au temple de la « colline du printemps », sur la tombe de leur seigneur.

L'ouragan s'était apaisé et le jour se levait à mesure qu'ils suivaient les larges rues paisibles dans la lumière matinale.

Les premiers marchands circulent, les auvents des petites maisons basses s'ouvrent de tous côtés. Eddo renaît à sa vie active. Et sur le passage des guerriers, montrant leur trophée sanglant dans un décor de victoire, — enseignes flottantes, armes empourprées, — les gens du peuple se prosternent avec admiration. Un samouraï, qui les rencontre, leur fait offrir des boissons. Tous les cœurs battent de fierté près du cœur des braves qui ont accompli la grande vengeance.

Sur le ciel gris, le temple de Senngakouji dresse ses hauts portiques où se posent les oiseaux du ciel. Le chef de la bonzerie s'avance lui-même au-devant des fidèles.

Ils entrent dans le cimetière. Oïshi pose, devant la tombe, la tête de Kira et le poignard qui fit aujour-

(1) [illegible]

d'hui une si parfaite besogne, le poignard où, sans nul doute, le cœur d'Açano reposait.

Le vassal se prosterne, allume les baguettes d'encens, évoque respectueusement l'esprit de son noble seigneur et chaque fidèle, à son tour, accomplit les génuflexions, brûle l'encens, appelle le mort; les bonzes agitent sans relâche la cloche des prières: l'âme apaisée d'Açano se repaît, enfin, du spectacle que ses braves lui ont préparé.

Quand les chevaliers se relèvent, Oïshi règle les détails de leurs propres funérailles, car l'heure de l'expiation ne tardera pas à sonner.

En effet, l'ordre officiel arriva bientôt, les condamnant tous à mourir.

Il se séparèrent et chacun de son côté s'ouvrit le ventre dans la demeure de quelque ancien seigneur.

Les tombes des quarante-sept fidèles se dressent autour de celle d'Açano, au cimetière de la « colline du printemps », dans une éternelle garde que le Japon tout entier entoure de son enthousiaste vénération.

Car le peuple qui oppose dans sa production artistique le réalisme d'Hoksaï, la brutalité de Sharaku aux harmonieuses visions de Kiyonaga, en toutes choses, révèle un génie double et déconcertant. Sous la politesse raffinée, sous les aimables attitudes, l'héritage de férocité et de bravoure, jalousement gardé d'un glorieux passé, — legs pesant, par quoi s'explique peut-être l'antinomie de ses [illegible] diverses.

G. MIRABEN.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Supercheries romantiques.

VOYSEAU M. [illegible]. *La Guzla de Prosper Mérimée.* Etude d'histoire romantique; Préface de M. AUGUSTIN FILON. (Hachette.)

Ces romantiques furent en vérité des gens étonnants, et qui s'entendirent à corriger la monotonie de l'existence; non contents de s'éblouir entre eux aux éclats d'une invraisemblable littérature, ils cultivent l'aventure et parent de je ne sais quel reflet romanesque les plus banales occupations. Publier des livres est un passe-temps innocent; ils donnent à l'homme de lettres des allures de conspirateurs; l'écrivain s'entoure de mystère, se mystifie lui-même et mystifie ce bon public qui n'a point coutume d'attacher tant d'importance aux faits et gestes des hommes et des femmes de lettres. Au reste il dut parfois ne pas s'ennuyer, le bon public du commencement du XIXe siecle; poètes et nouvellistes régalent son bon sens de maintes farces assez bien réussies.

Voyez plutôt Nodier, l'aimable Nodier, l'excellent Nodier, de qui les œuvres ne sont plus guère lues, de qui les vers faciles accompagnent encore je ne sais quelles mélodies désuètes, goûtées naguère, à demi oubliées aujourd'hui de nos pensionnats de jeunes filles. Ce brave Nodier publia en 1818 un récit intitulé Jean Sbogar; il avait eu une vie mouvementée; en ce temps-là, nul n'était surpris qu'un plumitif aimable et remuant, et dont la police impériale avait failli prendre au sérieux les velléités d'indépendance, nul n'était surpris qu'un écrivain érudit, aimablement curieux, ancien secrétaire de Pichegru, ancien bibliothécaire à Besançon, eût, neuf mois durant, exercé les pittoresques fonctions de bibliothécaire de la ville de Laybach. A Laybach, Nodier avait été comme le conseiller intellectuel de Fouché, gouverneur de l'Illyrie française; il y avait rédigé le *Télégraphe officiel des provinces illyriennes*, journal polyglotte et napoléonien... Et sans doute n'eut-il point le temps de pénétrer profondément l'esprit, les mœurs et la littérature des Illyriens; il n'eut point le temps de s'apercevoir que deux langues rivalisaient en ces provinces et qu'on ne saurait confondre le serbo-croate et le slovène. Nodier confondit, et n'en parut que plus autorisé à révéler aux Français les beautés de l' « illyrien »... Simple détail; aujourd'hui encore plus d'un voyageur décrit abondamment un pays étranger et ses habitants, qui ne prit point la peine d'y séjourner neuf mois... Ayant habité huit mois à Laybach et fréquenté trente jours une pension allemande à Trieste, Nodier était apte à nous révéler l'Illyrie; il n'en douta jamais, et n'eût point de peine à répandre sa conviction parmi ses compatriotes. Aussi bien il avait manié de vieux livres, ouvert quelques grimoires, interrogé d'authentiques Illyriens; en outre, le goût de la description était en lui, et l'on doit croire qu'il se plaisait à la contemplation des beaux paysages, et qu'il en notait avec justesse les aspects essentiels, car, trente ans plus tard, Gérard de Nerval témoigne de son exactitude; de Dalmatie, Gérard écrira en effet à un ami :

Je t'écris en vue de Trieste, ville assez maussade, située sur une langue de terre qui s'avance dans l'Adriatique, avec ses grandes rues qui la coupent à angles droits et où souffle un vent continuel. Il y a de beaux paysages, sans doute, dans les montagnes sombres qui creusent l'horizon; mais tu peux en lire d'admirables descriptions dans *Jean Sbogar* et dans *Mademoiselle de Marsan*, de Charles Nodier; il est inutile de les recommencer.

En somme, Charles Nodier avait, comme on dit, tout ce qu'il fallait pour exploiter littérairement le pays illyrien ; c'est pourquoi, dès 1818, il publie *Jean Sbogar*.

Vous conterai-je les exploits du héros qui donne son nom au livre, espèce de Rocambole pleurard, mélancolique, emphatique et fatal ? Jean Sbogar est un bandit qui défie la maréchaussée impériale, nargue les régiments, commet mille atrocités sans cesser jamais d'affirmer une ambition sublime : bandit honnête homme, bandit philosophe... enfin le prototype des grands révoltés romantiques. Il aime en secret la blonde Antonia, française, fille d'un émigré qui vint mourir au bord de l'Adriatique ; mais il est né sous une étoile fatale ; il sait que « Dieu n'avait rien fait pour lui » ; il accepte la solitude en châtiment de ses péchés, et s'efforce d'étouffer une passion qui vouerait au malheur la mystique Antonia... Et ce scrupule serait fort honorable si Jean Sbogar s'y tenait ; mais qu'adviendrait-il du roman ? Le roman nous entraîne à Venise où Antonia rencontre un jeune étranger aussi séduisant, aussi noble, généreux, beau et magnifique que mystérieux, Lothario ; Antonia est singulièrement attentive aux discours de ce ténébreux jeune premier, car Lothario n'ignore ni Rousseau, ni Ossian, ni René, et son lyrisme spontané, sa misanthropie, sa haine de la vie civilisée confondent de prestigieuses réminiscences.

Bien jeune encore, je sentais déjà avec aigreur les maux de la société, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont quelquefois entraînée dans des excès que je n'ai que trop péniblement expiés. Par instinct plutôt que par raison, je fuyais les villes et les hommes qui les habitent : car je les haïssais, sans savoir combien un jour je devais les haïr. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croatie, les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres Dalmates, fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je restais peu dans les lieux où l'empire de la société s'était étendu ; et, reculant toujours devant ses progrès qui indignaient l'indépendance de mon cœur, je n'aspirais plus qu'à m'y soustraire entièrement. Il est un point de ces contrées, borne commune de la civilisation des modernes et d'une civilisation ancienne qui a laissé de profondes traces, la corruption et l'esclavage : le Monténégro est comme placé aux confins de deux mondes, et je ne sais quelle tradition vague m'avait donné lieu de croire qu'il ne participait ni de l'un ni de l'autre. C'est une oasis européenne...

Bref, Antonia regagnant l'Illyrie après que Lothario eut magnanimement refusé de l'épouser, Antonia est enlevée par la troupe de Jean Sbogar ; enfermée au château de Duino, elle devient folle — elle a vu poignarder sa sœur — elle divague, revient à la raison, mais ignore toujours le visage de son ravisseur perpétuellement voilé de noir. Un jour canonnade, fusillade, assaut du château, Jean Sbogar est conduit à Mantoue avec trente neuf compagnons ; on le condamne à mort, mais les juges ne sont point assurés d'en avoir fini avec le bandit qu'ils n'ont pu reconnaître ; on se souvient d'Antonia, on la mande dans la cour du supplice ; les condamnés paraissent :

— Lothario ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Lothario se détourna et la reconnut.

— Lothario ! dit-elle en s'ouvrant un passage au travers des sabres et des baïonnettes ; car elle comprenait qu'il allait mourir !

— Non, répondit-il, je suis Jean Sbogar !

— Lothario ! Lothario !

— Jean Sbogar ! répéta-t-il avec force.

— Jean Sbogar ! cria Antonia. O mon Dieu !

Et son cœur se brisa.

Elle était par terre, immobile, elle avait cessé de respirer. *Un des sabres souleva sa tête avec la pointe de son sabre, et lui laissa frapper le pavé en l'abandonnant à son poids.*

Cette jeune fille est morte, dit-il.

Morte, reprit Jean Sbogar en la considérant fixement. Marchons !

Nous ne lisons plus *Jean Sbogar* : vous voyez que nous avons tort : je recommande *Jean Sbogar* aux neurasthéniques, aux mélancoliques, à tous ceux que menacent le spleen et l'anémie cérébrale ; c'est une lecture honnête en même temps qu'un sûr tonique.

Les contemporains de Nodier étaient-ils blasés sur ce genre de littérature ? ils ne firent aucun succès à *Jean Sbogar* : pourtant l'auteur avait mis quelque astuce à solliciter leur attention : jugez-en.

D'abord Nodier jura que Jean Sbogar n'était pas un personnage chimérique, mais un héros populaire « dont la renommée aventureuse remplissait encore les Etats vénitiens » ; le livre reproduisait maintes pensées « tirées de sa conversation avec une scrupuleuse littéralité. » Nodier ira jusqu'à affirmer que son roman avait été composé « en 1812, aux lieux mêmes qui l'ont inspiré » ; il écrira :

Je me vois obligé de déclarer que personne au monde n'a de plagiat à m'imputer dans cette affaire, si ce n'est peut-être, le greffier des assises de Laybach en Carniole, l'honnête M. Repisitch, qui voulut bien me donner, dans le temps, les pièces de la procédure en communication pour y corriger quelques germanismes esclavonisés dont il craignait de s'être quelquefois rendu coupable dans la chaleur de la rédaction. Je proteste en outre que tout ce que j'ai pris dans son dossier se réduit à certains faits que je n'aurais pas pu mieux inventer, quand j'avais été Zschocke.

Dans ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire* il prendra à témoin la mémoire de Fouché. Il fera tant et si bien, que de très scrupuleux écrivains l'en

croiront : Émile Montégut affirme que Nodier avait « suivi de près les exploits et le procès de Jean Sbogar » ; M. Michel Salomon découvre en *Jean Sbogar* un « roman documentaire avant l'invention de ce mot ». Sainte-Beuve lui-même n'eut aucun soupçon.

Bien entendu ces excellents critiques furent victimes d'un conte à dormir debout : Jean Sbogar n'a rien d'illyrien ; son nom même semble tchèque, un bon juge, M. Voyslav M. Yovanovitch a dit le mot de la fin : « c'est un fantoche littéraire qui n'est pas même vraisemblable, et, pour le peindre, Nodier n'avait pas besoin d'aller à Laybach ».

Première supercherie.

Nodier, désireux de succès, en commet une autre plus singulière, et c'est ici qu'éclate en toute son ingénuité savoureuse la roublardise de ce romancier malgré lui.

Car *Jean Sbogar* parut sans nom d'auteur, mais accompagné d'un étrange avertissement ; les éditeurs avaient reçu le manuscrit des mains d'un voyageur prêt à partir pour la Russie ; quelques amis prononcèrent le nom de Mme de Krudener. Le *Journal de Paris* protesta :

Cet artifice était trop grossier pour réussir ; comment en effet le lecteur aurait-il pu confondre la mélancolie douce et suave, les sentiments pudiques, les pensées religieuses qui distinguent l'auteur de *Valérie*, avec cette misanthropie farouche, cet amour forcené d'un brigand pour une femme dont la tendresse est plus bizarre encore, avec des aventures extravagantes qui renchérissent sur les ténébreuses productions d'Anne Radcliffe, en un mot, avec Jean Sbogar ?

Le *Journal du Commerce* protesta :

L'éditeur de ce roman nous annonce dans sa préface que cet auteur part pour la Russie ; puisse cette contrée tempérer un peu la fougue de son imagination ! et puisse-t-il, si son amour pour l'état sauvage lui fait chercher les peuples dans l'état le plus près de la nature, ne pas trouver chez les Cosaques une réfutation *ad hominem* de ses systèmes exagérés.

Nodier répondit — et je suis bien obligé de citer ces textes, pour leur couleur inimitable :

Monsieur,

J'apprends par un numéro de votre journal qui vient de tomber dans mes mains, qu'on m'a attribué un roman intitulé *Jean Sbogar*. Les personnes qui me connaissent savent que je ne fais pas de roman : et comme je n'en lis pas plus que je n'en fais, je n'ai pas lu *Jean Sbogar*. Le jugement que vous exprimez sur ce livre pouvant donner cependant une idée fort étrange de mon caractère, qui, grâce au ciel, n'avait pas encore été compromis, et qui est à peu près tout ce qui me reste, j'espère que vous voudrez bien accorder à mon désaveu une mention de deux lignes.

Quant au vœu que vous avez la complaisance de former pour que les Cosaques ne répondent pas par un argument *ad hominem* à mes systèmes sur les peuples nouvellement civilisés, j'en sais apprécier la délicatesse, et je vous en remercie au nom de ma famille.

Et voilà quels divertissements les gazettes littéraires offraient à leurs lecteurs aux environs de 1820.

Nodier s'employa de son mieux à mystifier ses contemporains ; cet ancien fonctionnaire illyrien, et qui avait assurément séjourné en Illyrie, et s'en vantait, et ne manquait point d'en tirer quelque prestige, cet écrivain si bien préparé à nous révéler l'Illyrie, commençait par se dérober ; bien loin d'invoquer sa compétence, il la niait, et s'efforçait de faire triompher un piquant mensonge. On aimait beaucoup en ce temps-là ces petits jeux... Nodier toutefois n'en retira nul bénéfice ; et l'on n'eût point reparlé de Jean Sbogar, si la *Renommée* n'avait annoncé un jour « d'après les journaux anglais, que le prisonnier de Sainte-Hélène s'était occupé de ce roman deux jours : une nuit à le lire et quelques heures à l'annoter ». Napoléon était fort utile à la publicité. On soupçonna l'éditeur de s'en être avisé... Jean Sbogar eut une seconde édition, signée de Nodier. Les éditeurs parfois en remontrent aux auteurs en ingéniosité commerciale.

*
* *

Moins de dix ans plus tard Mérimée recommence le « coup » de Nodier, lorsqu'il publie *La Guzla ou choix de poésies illyriques recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine*. Son succès fut très mince en France ; et l'on demeure surpris des peines que se donnaient des gens de tant d'esprit pour duper quelques personnes crédules, inspirer au plus grand nombre une défiance évidente, et ne point conquérir la gloire que leur talent eût plus aisément obtenue à visage découvert. Il y a là un goût de la cachotterie que le romantisme favorisa étrangement ; et l'on n'oublie point que Mérimée sollicita l'influence de Stendhal, ce monomane de la dissimulation, et qu'à certains égards l'élève passa le maître dans l'art de se moquer de ses contemporains et plus encore de la postérité... Mérimée, qui plus tard jugeait sans indulgence la Guzla, en gardait surtout le souvenir d'une heureuse mystification, et nul n'ignore qu'il en tirait quelque vanité.

Il est vrai, écrit-il en 1842, qu'il ne s'en vendit guère qu'une douzaine d'exemplaires, mais si les Français ne me lurent point, les étrangers et des juges compétents me rendirent bien justice.

Deux mois après la publication de la *Guzla*, M. Bowring, auteur d'une anthologie slave, m'écrivit pour me demander les vers originaux que j'avais si bien traduits.

Puis M. Gerhart, conseiller et docteur quelque part en Allemagne, m'envoya deux gros volumes de poésies slaves traduites en allemand, la *Guzla* traduite aussi, et en vers, ce qui lui avait été facile, disait-il dans sa préface, car sous ma prose il avait découvert le mètre des vers illyriques. Les Allemands découvrent bien des choses, on le sait, et celui-là me demandait encore des ballades pour en faire un troisième volume.

Enfin, M. Pouchkine a traduit en russe quelques-unes de mes historiettes, et cela peut se comparer à *Gil Blas* [illegible] en espagnol, et aux *L*[illegible] [illegible] en portugais.

Mystification sur mystification, toute cette préface de 1842 est un tissu de contre-vérités : M. A. Filon, qui ne fut jamais sévère à Mérimée, en eut le sûr pressentiment ; M. Voyslav M. Yovanovitch apporte les preuves les plus péremptoirés ; et voici que s'écroule tout un château de légendes.

Et d'abord l'aventure de la *Guzla* fut moins glorieuse que ne l'affirme Mérimée ; les juges compétents qu'il invoque ne l'étaient guère : M. Bowring n'est point très sérieux ; M. Gerhard...

M. Gerhard mérite que l'on considère un instant sa falote figure de bourgeois gentilhomme et de parvenu de la science et de la littérature. Ce Gerhard a joué à la science et aux lettres allemandes un fort vilain tour ; il n'est que temps de s'en apercevoir et de ne plus accabler l'intellectualité germanique des méprises de ce bonhomme indiscret. « Savant allemand », « autorité allemande » s'en va-t-on répétant... Or, Gerhard ne fut jamais docteur, et son autorité parut toujours si contestable, que les encyclopédies de son pays ont oublié jusqu'à son nom. Cet ancien marchand de toile était l'ami de Goethe, dont il célébrait les anniversaires en vers pompeux et plats ; Goethe lui témoignait une considération indulgente et une bienveillance protectrice, car Gerhard était riche, et son zèle pouvait hâter la collection et la publication de ce folklore étranger auquel s'intéressait le poète. Gehrard traduisit en allemand des chants serbes, grecs modernes, espagnols, écossais, mais il édita en deux luxueux volumes ses propres poèmes... Ce vaniteux hurluberlu devait accueillir la *Guzla* avec enthousiasme ; il traduisit l'œuvre de Mérimée ; ayant quelque notion de la poésie serbe, il perfectionna, si l'on peut dire, la version française... En vérité cette aventure ne fait point tant d'honneur à l'auteur des *Lettres à une inconnue* ; et nous lui reconnaissons trop d'esprit pour le féliciter d'avoir surpris la naïve bonne foi d'un Gerhard.

Nous le féliciterions bien plutôt de n'avoir jamais abusé le grand Gœthe qui fit de la *Guzla* le plus gracieux et le plus spirituel compte-rendu : les Français, constate Gœthe, se sont, depuis peu, épris des littératures étrangères :

Aujourd'hui, nous assistons à la plus étrange nouveauté ; ils prennent le masque des nations étrangères et dans des œuvres supposées ils s'amusent avec esprit à se moquer très agréablement de nous. Nous avons d'abord lu avec plaisir, avec admiration, le faux original, et, après avoir découvert la ruse, nous avons eu un second plaisir, en reconnaissant l'habileté de talent qui a été déployée dans cette plaisanterie d'un esprit sérieux. On ne peut certes mieux prouver son goût pour les idées et les formes politiques d'une nation, qu'en cherchant à les reproduire par la traduction et l'imitation.

Dans le mot *Guzla* se cache le nom de Gazul : le nom de cette bohémienne espagnole masquée, qui s'était récemment moquée de nous avec tant de grâce, nous donna l'idée de faire des recherches sur cet Hyacinthe Maglanovitch, principal auteur de ces poésies dalmates, et nos recherches ont réussi... M. Mérimée ne trouvera donc pas mauvais que nous le déclarions ici l'auteur du [illegible]

Une plaisanterie ; les meilleures sont les plus brèves ; et l'on ne pourrait guère reprocher à Mérimée que de s'être complu un peu longuement à celle-ci ; sa supercherie fit des dupes en France, en Allemagne, en Angleterre et jusqu'en Russie : Voyslaw M. Yovanovitch toutefois, qui passe en revue les plus notoires, ne nous permet nulle illusion : ces dupes firent preuve de quelque bonne volonté : aucune compétence ne s'y laissa prendre... Mérimée lui-même ne s'avisa qu'assez tard, et par un sentiment de gloriole rétrospective, de grossir leur nombre et leur importance ; il récidivait, et cette fois avec plus de bonheur, lorsqu'il proclamait la *Guzla* un modèle de supercherie littéraire : on l'a cru trop longtemps : « à l'origine il n'y avait pas mis beaucoup plus de mystification que Montesquieu n'en avait mis aux *Lettres persanes*, et qu'il ne s'en trouve dans les *Voyages de Gulliver*... » Méfions-nous éternellement de ces romantiques.

*
* *

Voyslav M. Yovanovitch est le plus défiant des historiens de la littérature ; sa suspicion préalable, aidée d'une précise érudition, met fin à une plaisanterie un peu trop prolongée. Nous nous doutions certes que Mérimée ne doit jamais être cru sur parole ; Voyslav M. Yovanovitch confirme abondamment nos doutes et nos prévisions... Admirez toutefois la fécondité de ses recherches : parti d'un infime problème d'histoire littéraire, il aboutit à esquisser l'évolution d'un mouvement européen. Car cette négligeable Guzla n'est qu'un exemple entre bien

d'autres de cette curiosité de l'étranger, de cette fièvre d'exotisme, et l'on pourrait presque dire de cette crise du voyage où il faut voir l'un des plus singuliers symptômes du romantisme. Les popu laires de tous les pays, poèmes anglais, écossais, espagnols, grecs, allemands... voire madécasses, préoccupaient les lettrés et la foule. Voyslav M. Yovanovitch évoque la mêlée internationale où se précipitent les poètes du commencement du XIXe siècle ; il replace la *Guzla* à son rang parmi la multitude bariolée des copies, des imitations, de tous ces poèmes apocryphes où la mode contraignit les écrivains après le succès d'Ossian... Il remonte aux sources de la *Guzla*, surprend les procédés de composition de Mérimée, qui avait beaucoup de lecture... et quelque talent. Son savant livre, où brille une clarté méthodique, est aussi divertissant qu'instructif ; voilà certes une excellente thèse, dont il convient de féliciter, en même temps que l'auteur, l'Université de Grenoble. L'érudition étrangère apporte à nos Facultés une collaboration de plus en plus assidue ; le nombre grandit chaque jour des jeunes étrangers qui sollicitent le concours de la discipline française ; entre tant de thèses où se marient des originalités diverses, celle du serbe Voyslav M. Yovanovitch s'affirme l'une des plus remarquablement distinguées.

La lecture en est divertissante ; citerai-je encore ce trait ? Mérimée, qui ne lut point vainement *Jean Sbogar*, Mérimée, qui s'inspira fréquemment des « poèmes illyriens » de Nodier, — au point que Nodier se déclara « pillé » et « cria comme un aigle » à l'apparition de la *Guzla*, Mérimée hérita à l'Académie du fauteuil de son précurseur ; or, voici comment il paraphrase l'éloge que lui impose l'usage académique : « Nodier était un gaillard très taré, qui faisait le bonhomme et avait toujours la larme à l'œil. Je suis obligé de dire, dès mon exorde, que c'était un infâme menteur. Cela m'a fort coûté à dire en style académique. » Un infâme menteur ! ô Mérimée ! quelle imprudente vivacité !

LÉO LARGUIER.

LA VIE EN BLEU

Un Jour d'été.

J'ai quitté Paris, fuyant la chaleur, la Cour et ses brigues, comme on disait au bon siècle, et je veux tenir le journal peu sensationnel de cette journée que je vais passer aux champs :

— Les sonneries électriques bourdonnent comme des guêpes emprisonnées sous les cloches de porcelaine d'une petit gare, et trois jeunes miss ont déjà déballé des provisions de bouche : tranches de pain frais où le jambon tire une langue rosée, bouteille de vin clair, gobelets d'argent, minuscules serviettes à franges, pêches de velours...

Je les regarde à la dérobée, en affectant de lire un journal.

Elles portent de larges et fines bottines fauves, de commodes et souples vêtements. Leurs valises, leurs sacs de cuir jaune, sans couture, encombrent tout, mais vraiment je trouve charmant de n'avoir que cette petite place.

Elles sont fraîches et saines, blanches et roses, avec de beaux cheveux blonds et de limpides yeux bleus ou gris. Sur un de leur paquet j'ai pu lire une adresse : *Edith Sperfield (Eton)*.

Je sais donc que mes voyageuses sont du comté de Buckingham, et que le cottage de leur famille doit être sur la Tamise.

Les sièges du jardin sont en osier, leur père est roux, sérieux, actif et il porte des lunettes ; elles ont fait des manières dans la salle à manger, parce qu'elles préféraient les beurrées et la crème aux larges rosbifs saignant, et maintenant les voilà seules et pouvant jeter leur jambon par la portière et manger sans pain les pêches ruisselantes.

Elles parlent entre elles, mais comme je n'entends pas un mot d'anglais, je suis pareil à un homme d'une autre planète, à un citoyen de Mars ou de Sirius.

Dans les trois cadres des portières court furieusement l'antique terre de France.

Une noce passe dans un chemin creux et la mariée salue le train de son bouquet ; plus loin, une vieille bergère, paissant quelques brebis, ressemble à la mère de Jeanne d'Arc, après que sa fille lui eût laissé la garde des moutons pour aller conduire les terribles hommes d'armes.

Des vignobles tournent ; j'ai disparu avant que le bras levé des lavandières soit retombé sur le linge qu'elles frappent de leurs battoirs...

*
* *

— Au dessus d'une haie poudreuse, s'épanouissent, comme de belles fleurs, les visages amis qui m'attendaient...

*
* *

— Derrière les persiennes closes du salon, nous avons regardé, pendant toute l'après-midi, l'immense fournaise de l'été, comme on guette la fin d'un incendie, à une grande distance, et rien, aucun événement, tout est immobile sauf les mouches...

*
* *

— *8 heures.* C'est fini, mais il a fait tellement chaud qu'on s'étonne en sortant de ne pas trouver des ruines fumantes à la place du village, et de ne pas voir à la corne du champ de blé qui est à côté du vieux cimetière abandonné, Cérès, déesse des moissons, avec un coup de soleil sur la nuque...

*
* *

— Nous allons au théâtre.

Ce matin, me racontent mes amis, est arrivée une troupe de comédiens ambulants.

Ils ont cloué les planches d'une estrade, tendu quelques mauvaises toiles qui ont entouré deux platanes et annoncé pour ce soir leur première et grande représentation.

Puis, don *César* et la *Comtesse* ont épluché des tomates et de la salade dans un plat de fer, tandis que l'*Ingénue* peignait ses longs cheveux dans la roulotte et que la *Reine-Mère* soufflait sur un poêlon boiteux que la chaleur sans air contrariait.

Maintenant, deux maigres quinquets étonnent la vieille place toujours noire et nous allons fumer notre pipe sur un banc du théâtre. Le jardinier de mon ami est accompagné de son chien, et je devine le brave homme sourdement intrigué et inquiet. Quant au chien il aboie vers la scène à chaque fois que don César y paraît. La tête de ce héros ne lui revient sans doute pas.

Je suis sorti de cette baraque à onze heures, sans rire, et plein de souvenirs dramatiques.

O Pyrame et Thisbé, lady Macbeth, Juliette, Ophélie, Cordélia!...

*
* *

— Je rentre à présent. La roue d'un moulin tourne dans l'eau écumeuse, elle semble monter des blancs d'œufs pour une crème colossale; l'eau mousse tellement qu'elle n'est plus de l'eau, et la meunière doit dormir.

Je l'ai vue l'autre été, elle est rose et blanche; le meunier n'est ni rose ni blanc; il est poudreux et triste.

C'est l'heure mystérieuse des chauves-souris, des renards et des lièvres.

Il est minuit, et on ne s'imagine pas comme il est tard à minuit dans un village.

Tout le sommeil du monde écrase les toits des maisons; tout y dort, les rues, les fontaines, les murs, l'église, les arbres et le vent.

Les villages ont l'air à cette heure nocturne d'être sous verre, rien ne peut les troubler.

Ils reposent, plongés dans le sommeil et les rêves comme dans une eau laiteuse qui les engloutit.

Ils ignorent que, dans les théâtres, le rideau qui s'est abaissé se relève et que l'on applaudit les divas qui saluent et croisent leurs bras nus sur leur gorge palpitante ; que les villes capitales flamboient avec leurs avenues, si lumineuses, que les habitants de la lune pourraient les voir ; que des hommes riches dorment dans les lits des rapides : que les tripots s'ouvrent et qu'on perd des fortunes au bruit des cartes: que les assassins tiennent conseil en buvant des litres, leurs couteaux fermés, froids et pointus dans la poche ; que dans un luxueux hôtel du Prater, le général baron de W... en ôtant ses cordons et ses plaques d'ordre, fait une scène à sa jeune femme, une belle et rousse personne qui a trop dansé avec l'attaché militaire au bal de l'ambassade; les villages ne se doutent pas qu'il y a des choses aimables, calmes, magiques, terribles et divines à cette heure de minuit...

*
* *

— J'ai pris avant de m'endormir un livre du vieil entomologiste J.-H. Fabre, mais je n'ai pas lu longtemps.

Attirés par la clarté de ma bougie, les plus étranges insectes sont venus me visiter. Un grand papillon pareil à une énorme pensée sauvage faisait à ma lumière un cercle tournoyant de velours noir; des cousins vibraient sur mon front; des mites campagnardes cherchaient sur mon veston la trace du stoppage nécessité par l'œuvre de leurs sœurs de Paris; toute la chambre bourdonnait de petites vies mystérieuses dont je ne savais même pas les noms.

Ces insectes semblaient sortir du bouquin de J.-H. Fabre. Les mots avaient pris des élytres, des trompes, des antennes, des pattes et des ailes, et ils s'étaient envolés!

J'ai soufflé ma chandelle et je me suis endormi malgré une bestiole qui faisait sous les pampres de la croisée, ouverte à la molle nuit sans souffles, un bruit de rabot, de lime et de crin-crin, tandis qu'au loin, du côté de la rivière, des grenouilles formaient des chœurs batraciens comme dans les comédies d'Aristophane...

Chronique de l'Etranger

FRANCE ET ALLEMAGNE

[illegible] un article violent. Nous le résumons dans les lignes ci-[illegible]

[illegible] ville, écrit-il, l'*Allgemeine Zeitung* publia une lettre du philosophe et historien David Frédéric Strauss, le libéral, à Ernest Renan le plus sage et le plus instruit des Français d'alors. Elle était ainsi conçue :

Nous tenions la guerre contre la France, comme [illegible] Nous ne voulions pas cette guerre, mais nous connaissions assez les français pour savoir qu'ils la souhaitaient... La France est habituée, depuis Richelieu et Louis XIV, à jouer le premier rôle parmi les nations européennes, et elle a été fortifiée dans cette prétention par Napoléon Ier. La première condition de cette politique est la faiblesse de l'Allemagne. Mais chaque nation a son temps...

La France avait assisté en simple spectatrice aux événements de 1866 dans l'espoir de tirer bénéfice, pour sa prépondérance, des combats intérieurs du pays voisin. Lorsqu'elle se vit trompée dans son calcul, elle ne put cacher son dépit. Depuis la chute de Napoléon, la France a changé 3 fois sa constitution. L'Allemagne n'a jamais pensé à intervenir en ces occasions ; elle a toujours reconnu le droit du voisin à transformer à son gré l'intérieur de sa maison. Est-ce donc quelque chose d'autre, que nous avons fait, nous, Allemands, en 1866 et depuis ? Les changements que nous apportons à notre maison, notoirement inhabitable, ébranlaient-ils la maison voisine ? Cela menaçait-il de diminuer pour elle l'air et la lumière ? Pas le moins du monde ! Notre maison paraissait seulement trop belle. Ce voisin voulait posséder la plus belle et la plus haute maison de toute la rue. Et surtout la nôtre ne devait pas devenir trop solide ; nous ne devions jamais pouvoir la fermer et le voisin devait toujours avoir la permission, comme il l'avait fait déjà plusieurs fois, d'en prendre quelques chambres à sa fantaisie. La France ne voulait pas renoncer à sa suprématie européenne. Le succès, pour lequel nous luttons, n'est que la mise au même niveau des pays européens, c'est la certitude, qu'un voisin turbulent ne nous troublera pas au milieu des travaux de la paix et ne nous ravira pas les fruits de notre application. C'est pour cela que nous voulons avoir des cau-[illegible]

Après Sedan, et la chute de l'Empire, alors que Trochu était l'un des premiers chefs de la république, parut le 16 septembre, dans le *Journal des Débats*, la réponse de Renan.

L'éminent écrivain déclarait que le grand malheur du monde, c'est que la France ne comprend pas l'Allemagne, ni l'Allemagne la France ; et ce malentendu ne fera maintenant qu'empirer.

En 1866, disait-il, nous avons vu avec une joie sincère je parle au nom d'un petit groupe d'hommes vraiment libéraux que l'Allemagne commençait à se constituer en puissance de premier rang. Nous croyions, comme vous probablement, que l'Allemagne unie verrait se fondre en elle la Prusse, à qui elle devait cette unité. D'après une loi reconnue comme générale, le levain disparaît dans la masse, qu'il a mis en fermentation. A la place du pédantisme, prétentieux et étroit, qui choque parfois en Prusse, paraîtra peu à peu, pensions nous, au premier rang et pour longtemps, l'esprit allemand, qui nous rafraîchira avec sa merveilleuse ampleur, son élan philosophique et poétique.

Mais une bien dure réalité a suivi notre rêve...

Les projets de guerre de Bismarck ont été communiqués en 1865 à l'empereur Napoléon, qui y donna son assentiment... Un mois avant le commencement de la guerre de 1866, à ce que je sais, Napoléon croyait à la victoire prussienne, la souhaitait même...

La guerre que nous vivons actuellement n'était pas inévitable. La France ne la voulait absolument pas. On ne doit pas juger ces choses d'après des phrases de journaux et les cris du boulevard. La France aime la paix du plus profond de son cœur...

Deux opinions se font entendre en France : « Terminons cette querelle néfaste aussitôt que possible. Cédons tout ce qui est exigé : l'Alsace et la Lorraine : signons chaque clause du traité de paix. Mais après : haine mortelle : armement à outrance ; alliance avec qui voudra, concession sans limites aux vœux russes. Comme seul but et seul idéal actif de la vie nationale : guerre d'anéantissement contre la race germanique. — Ainsi parle un parti.

L'autre dit : « Il faut sauvegarder l'intégrité de la France, améliorer notre Constitution, reconnaître nos fautes, et au lieu de rêver de vengeance pour une guerre commencée injustement par nous, former une alliance avec l'Allemagne et l'Angleterre, qui permettra à l'humanité de marcher de l'avant.

Quelle politique la France choisira-t-elle ? Cela dépend de la conduite de l'Allemagne et cela décidera en même temps de l'avenir de la civilisation. La paix ne peut être que l'œuvre de l'Europe ; et cette Europe ne veut pas qu'un membre de sa famille soit trop affaibli. C'est à bon droit que vous exigez une caution contre le retour de rêves malsains. Vous auriez la plus forte caution, si l'Europe ratifiait l'entente en maintenant la frontière actuelle et défendait à chacun de déplacer les bornes protégées par d'anciens traités. Toute autre solution ouvre la porte à un désir de vengeance sans fin.

Strauss répondit le 2 octobre :

... Pour nous non plus, qui pensons comme des Allemands du Sud, l'être spécifiquement prussien n'est aimable. Mais comme « animal politique » le Prussien est supérieur à l'Allemand du Nord. Sans le plan de campagne prussien, sans l'armée prussienne et son organisation, les Allemands du Sud, en dépit de leur

bonne volonté, de leur force et de leur bravoure, n'auraient pas tenu contre les Français. Nous comptons sur le prix de la victoire et ne croyons pas que nous pourrions nous concilier la France par un traitement plein de ménagements.

Un peuple qui voulut obtenir une satisfaction pour Sadowa, pour une défaite absolument étrangère à son honneur, criera dix fois plus vengeance pour Wörth et Metz, pour Sedan et Paris, même si nous ne lui faisions rien d'autre que de l'avoir battu. Comme nous n'avons rien à attendre de sa bonne volonté, en aucune circonstance, nous devons faire attention à ce que cette mauvaise volonté ne puisse pas nous nuire dorénavant. Les forteresses, que la France a utilisées jusqu'alors pour envahir notre pays, nous les lui prendrons : non pour en profiter dans l'avenir, non pour attaquer le pays français, mais pour assurer la sécurité de notre pays allemand. Nous ne voulons pas laisser régler par l'intermédiaire de puissances neutres, notre conflit avec la France. Le dernier tribunal d'arbitres, le congrès de Vienne, s'est mal terminé pour nous. Nous ne déposerons en vérité cette épée, que nous avons saisie contraints par la nécessité, que lorsque le but de cette guerre sera atteint : mais nous ne la garderons pas un jour de plus en main. »

Une fois encore en automne Thiers était déjà président de la République), Renan écrivit à Strauss. La paix était depuis longtemps signée... l'amertume du vaincu perce dans la lettre...

Strauss avait publié l'échange de lettres en brochure, dont le bénéfice devait revenir à un institut d'invalides allemands, l'écrivain français en fut blessé...

Si vous m'aviez permis, dit-il, de publier vos écrits, il ne me serait jamais, en aucune circonstance, venu l'idée de remettre le bénéfice de la publication à notre maison des invalides. Nous sommes foncièrement différents. La vision du but vous entraîne. Cette pensée vous empêche de voir ce que des gens autres appellent goût et tact... L'Allemagne a commis une faute en anéantissant son adversaire... La Lorraine a appartenu à l'empire des Germains? Certainement, comme la Hollande, la Suisse, l'Italie même jusqu'à Bénévent et si l'on remonte plus loin que le traité de Verdun, toute la France. . Nous devions chercher ensemble la solution des problèmes sociaux. Mais les agissements des hommes d'Etat prussiens ont fait en sorte que la France ne voit qu'un but devant elle : reconquérir les provinces perdues...

Telle était l'opinion éclairée, il y a 40 ans, des deux côtés; seulement l'épée du vainqueur pourra briser le traité de Francfort.

Harden montre ensuite que Delcassé n'est pas le « mangeur d'allemand » de la légende; il examine la politique des dernières années et conclut :

« C'est devenu insupportable. Nous avons blessé la vanité française en son point sensible, avec des coups d'épingle et des essais d'humiliation dont aucun n'a réussi à affaiblir le voisin. Cela doit-il continuer ainsi? A chaque effort de la politique coloniale française, l'éternelle et vaine dispute des diplomates va-t-elle se renouveler?

Depuis que nous avons perdu le calme du fort et que nous avons agacé les Français avec une nervosité, qui allait de la tendresse flatteuse à la lourde contrainte, ils ne savent plus ce que nous voulons d'eux.

Qu'est-ce que l'Allemagne a voulu? Telle était déjà leur question irritée en l'année d'Algésiras.

Ils doivent apprendre enfin ce que l'Allemagne veut.

Nous ne voulons pas être paralysés plus longtemps; nous ne voulons pas traîner à chaque pas la certitude que la France cherche des alliés en vue de la première heure de détresse allemande.

Nous voulons aller de l'avant; et nous ne le pouvons que si nous battons encore une fois la France, ou si nous l'entraînons dans une alliance sans réserve. Il n'est pas besoin pour cela d'un art oratoire extraordinaire : il suffit que les Français croient de nouveau que l'Allemagne est prête pour la guerre.

Si une entente anglo-allemande réussit, l'espoir disparaît pour la France de voir augmenter sa puissance et l'influence de sa politique disparaît. Si l'on en vient à une guerre, ce sont les Français qui nous répondront des frais.

Nous dépensons chaque année au moins treize cents millions de marks pour l'armement de l'Empire, nous pouvons mettre en campagne au moins 5 millions d'hommes... Si l'épée de la République veut essayer, la France jugera.

... Cela ne peut plus durer ainsi entre les deux voisins. L'Allemagne a le nombre, la France la flamme : cette flamme peut éclairer les deux peuples pour une victoire pacifique. Nous devons l'éteindre dans le sang, si elle ne doit qu'exciter la colère de nos ennemis dans l'avenir.

Car la maison fermée il y a quarante ans devient trop étroite.

Edouard est mort et son successeur « le roi de la marine » est trop foncièrement puritain anglais pour aimer les Français; son empire est en proie à un travail intérieur qui ne souffre aucun retard : La faveur des astres appelle une prompte décision.

[illegible]

Nous voulons consacrer tout l'avoir de la nation à une grande entreprise, qui nous donnera le repos et fera sauter les verrous de l'étroite maison impériale.

* *

UN ÉPISODE DE LA VIE D'IBSEN

Gunnar Heiberg, dans Marz, raconte un épisode de la vie d'Ibsen, qu'on pourrait appeler un prélude à Nora. Cela se passa à Rome, à la Société scandinave. Ibsen y avait fait la proposition d'accorder le droit de vote aux femmes. La proposition avait été repoussée. Ibsen en garda rancune et rompit avec ses anciens amis. Il ne leur parlait plus et ne les saluait plus dans la rue. Un

soir où la Société donnait un bal, il apparut soudain à l'étonnement de tous. « Il se tenait isolé. Brusquement il se leva, se rendit devant une grande table, d'où il dominait toute la salle en fête, emplie de couples de danseurs.

Mesdames et Messieurs!... L'instant était solennel. Qu'allait-il se passer? Il n'allait pourtant pas prononcer un banal discours de fête, lui, Ibsen! Voulait-il faire un grand effort pour transformer la joie en bonheur? Ou bien...

Mesdames et Messieurs... il passa la main sur ses cheveux, avec circonspection. Puis il commença à voix basse, mais grave, très grave. Il avait voulu rendre à la Société un réel service, il avait voulu lui causer une vive joie, en attirant l'attention de ses membres sur les grands courants du temps, sur les grandes idées qui se répandaient partout, même jusque dans ce groupement,... cette réunion d'oisons. Il ne prononça pas le mot, mais l'allure méprisante, sa mimique, l'exprimaient assez clairement.

Et comment avait-on accepté son présent? Comme une attaque! Comme un attentat criminel. Rejeté à une grande majorité!

Et comment les femmes s'étaient-elles conduites, les femmes à qui son présent était destiné? Elles avaient intrigué contre le projet. Elles avaient jeté son offre dans la boue. Quelle sorte de femmes étaient-elles donc? Elles étaient pires, pires que les plus basses...

Maintenant il ne parlait plus tranquillement, il ne passait plus avec circonspection la main sur ses cheveux. Il secouait sa tête à la grise crinière, il croisait ses bras sur la poitrine, ses yeux étincelaient, sa voix tremblait. Il ressemblait à un lion ou plutôt un futur *Ennemi du peuple*, docteur Stockmann. Et il répétait, répétait: « Qu'est-ce donc que ces femmes-là, que ces dames, ces êtres féminins, ignorants, incultes, immoraux à placer au niveau des pires, des ...!

Une dame, la comtesse B..., tomba sur le plancher. Elle avait attendu un mot terrible, et pris le parti de s'évanouir. On la porta dehors. Ibsen continua, peut-être un peu plus calme, mais éloquemment, nettement, sans chercher ses mots comme à son ordinaire.

Il s'enivrait de sa verve en parlant de l'incompréhension des hommes et surtout des femmes, de leur incapacité à saisir les idées nouvelles, qui devaient rendre les hommes plus grands, plus riches et meilleurs. Il regardait au loin, perdu dans ses pensées. Tandis que sa voix tonnait, il semblait qu'il se livrât lui-même; tandis que sa langue parlait couramment, c'était comme si son esprit effleurait le fond de sa création poétique, de toute son œuvre. C'était comme s'il vivait ses théories dans la pratique, comme s'il expérimentait personnellement ses personnages.

Et quand il eut fini, il se retira dans le vestibule, prit un manteau et revint chez lui, silencieux et calme.

Il avait tenté la première épreuve pour son drame, l'épreuve du feu, dans laquelle Nora prit forme. Il savait maintenant comment cela agirait.

DIVERS

Les œuvres posthumes de Léon Tolstoï, nous apprend *Das Literarische Echo* au nombre de vingt cinq, paraîtront en trois volumes, en même temps, dans tous les pays civilisés. Le premier volume doit être publié le 20 novembre, à l'anniversaire de la mort de l'écrivain, et contiendra la comédie *Le cadavre vivant* et quelques moindres esquisses: parmi les contes plus importants *Le faux coupon*, *Le diable*, *Après le bal* et *Ce que j'ai vu en rêve*.

*
* *

« Pour diffusion d'écrits immoraux » le rédacteur et l'éditeur de la revue *Pan* ont été condamnés chacun à cinquante marks d'amende. Ils avaient publié une partie du *Journal de Flaubert* qui avait paru en France sans soulever de difficulté: Dans sa plaidoirie Richard Dehmel avait soutenu cette opinion.

Ce qui est considéré aujourd'hui comme immoral sera peut-être déjà dans 20 ou 30 ans regardé comme absolument moral. Faire à Flaubert le reproche d'obscénité est, pour les artistes et critiques littéraires, monstrueux et absurde. — Pour Flaubert tout était uniquement matière à études comme le cadavre pour l'homme des sciences. Et Dehmel concluait qu'il ne pouvait pas être question d'immoralité dans ce Journal.

On savait depuis un siècle que le seul portrait de Cervantès, publié dans l'édition londonienne de *Don Quichotte*, de l'année 1738 était un faux. Le professeur de dessin de l'Ecole d'art d'Oviedo, dans le nord de l'Espagne, José Alhiol a découvert le portrait original de Cervantès, peint sur bois en 1600 par Juan de Jaurigui. La peinture sera remise à l'Académie Espagnole.

*
* *

Le gouvernement russe a décidé d'acheter le domaine de Tolstoï, Isnaia Poliana, pour un demi million de roubles, après négociation entre la veuve de Tolstoï à son dernier séjour à Saint-Pétersbourg et le ministre des Finances. Du moins la question est décidé en principe n'ayant rencontré aucune opposition dans le conseil de cabinet. On sait que Tolstoï passa dans cette propriété presque toute sa vie.

*
* *

Le tribunal de Bochum a condamné à vingt marks d'amende ou quatre jours de prison pour « diffusion d'une œuvre immorale » le journaliste François Picrenkämpfer qui avait publié dans le *Volksblatt* social démocrate le roman de Zola, *Travail*. Dans les considérants, on ne discute pas la signification littéraire de Zola, ni la tendance éducatrice de ses œuvres; mais on indique que le passage incriminé, considéré en lui-même, blesse la pudeur.

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant: PAUL ELAT

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 7. — 2e SEM. 49e ANNÉE 12 AOUT 1911

LETTRES DE JEUNESSE (1)

V

Mon cher Ami,

Il y aurait ingratitude de ma part à ne pas avoir répondu plus tôt à la touchante amabilité de tes lettres, si je me fusse trouvé à Fontenay pour les recevoir en temps opportun. J'avais à peine passé quinze jours chez mon oncle, que, trouvant mes crises renforcées, je pris mon essor vers Fontainebleau et lieux circonvoisins. Ta première lettre n'arriva donc à sa destination que quand j'en fus moi-même parti, de sorte qu'à mon retour seulement tes deux missives me furent remises en même tems. Je formai bien le projet d'y répondre immédiatement, mais je ne te cacherai point qu'une paresse invincible, résultat sans doute de ma maladie, ne me laissait que le courage nécessaire pour orner mon esprit et cultiver mon cœur par la philosophie, sans me laisser la force de donner de l'expansion à l'un ou à l'autre. Cependant pour transiger un peu avec ma conscience qui me reprochait de ne point répondre à toutes les lettres amicales qui m'étaient adressées et surtout aux tiennes, je me jetai à corps perdu dans la lecture. Les philosophes, les poètes, les satiriques du seizième siècle fixèrent mon attention. Dégoûté de cette époque où tout individu qui sait tenir une plume est dominé par la soif d'écrire (voire même moi chétif) je me reportai vers ces siècles où le seul titre d'homme de lettres suffisait pour faire admirer, tant il était rare alors, témoin le bénéfice de clergie (1). Je passai rapidement en revue Charron, Montaigne, la Satire Ménippée, le Chancelier de l'Hospital; je relus entièrement Paul-Louis Courier (2) : je le comparai à ces auteurs, surtout à Montaigne et à Rabelais, et je trouvai dans celui-ci et dans l'Hospital de quoi innocenter tous les déclamateurs modernes accusés d'infractions aux lois de la presse (3). Jamais, même dans les journaux actuels, on ne trouva contre les ministres de diatribes aussi virulentes que l'accusation que l'Hos-

(1) V. la *Revue Bleue* du 5 aout 1911.

(1) Ledru-Rollin commet ici une erreur juridique. Le *privilège de clergie* ne concernait pas les hommes de lettres, mais uniquement les membres du clergé. En vertu de ce privilège, les juridictions ecclésiastiques revendiquaient la connaissance exclusive de toutes les poursuites à fins pénales dirigées contre les membres du clergé, et au civil de toutes les actions personnelles et mobilières ou ils étaient défendeurs. Cf. ESMEIN. *Traité d'Histoire du droit français* pp. 644-647).

(2) Le rapprochement entre Rabelais ou Montaigne et Paul-Louis Courier, tant au point de vue des idées générales qu'au point de vue du style, est des plus justes : Dans *Gargantua* ou dans les *Essais* comme dans les *grogneries* du vigneron tourangeau, c'est le même art d'aiguiser l'épigramme, la même ironie mordante et légère, la même netteté lumineuse de style.

Il n'est pas surprenant de voir Ledru-Rollin si imbu des idées de Paul-Louis Courier : celui-ci personnifiait tout le parti libéral sous la Restauration, et ses pamphlets traduisaient très exactement les sentiments de ceux qui avaient en abomination « le trône et l'autel » et leurs défenseurs : émigrés, curés, magistrats, gendarmes.

(3) Les lois réglementant la presse furent celles qui passionnèrent le plus vivement les polémistes et l'opinion publique pendant les premiers tiers du XIXe siècle. Aux mesures draconiennes du Premier Empire succèdent sous la Restauration des mesures momentanément plus généreuses : lois des 17 et 26 mai, et du 9 juin 1819. L'assassinat du duc de Berry provoque une réaction très vive : les lois

pital, en présence du Roi, porta contre les ministres de son tems aux Etats Généraux (4). Qui, même de nos jours, où l'on crie tant à la licence, oserait sans impunité traiter nos gouvernants de *sangsues du peuple*, comme Rabelais le fit à l'égard de François Ier, sous un voile assez transparent pour rendre l'allusion palpable; qui oserait appeler les bien-aimées de nos grands, *des juments dévorantes*, et c'est ainsi pourtant que le curé de Meudon, sous le poignard des occiseurs du tems, qualifiait cette virginale, cette irrésistible Diane de Poitiers, dont le chiffre illégitime se marie encore sous le palais de nos Rois à celui du Monarque restaurateur des lettres, du vainqueur de Marignan.

Telles étaient donc mes occupations auxquelles je faisais un peu diversion par l'étude du droit public, et surtout par l'analyse d'un ouvrage de Comte, le plus impartial que je connaisse, quand de nouvelles douleurs et des pustules de sang au visage m'apprirent qu'il fallait encore suspendre le cours de mes travaux, c'est-à-dire presque celui de mon existence. Il me fallut donc de nouveau quitter Fontenay pour me soustraire au charme attrayant des livres qu'il renferme.

Je me remis en route. Dans un certain endroit entre autres, je coulai huit jours ou plutôt huit secondes d'une existence qui n'avait du lien conjugal que les douces jouissances qu'il procure. Là c'était le palais d'Armide : adieu gracieuses illusions de gloire, désirs dévorants d'ambition, vous n'aviez plus d'accès dans mon âme ; un seul regard l'avait desséchée. Bonheur, jouissance... sensations fugitives, vain son d'un instrument qui meurt sous les doigts, qu'agissez-vous si violemment sur une âme active pour ne lui laisser que vide, regrets, mélancolie...

Comme il est presque de rigueur que, pour donner plus de sel, par le contraste, aux affections de la vie, un plaisir soit suivi d'une peine, en arrivant à Paris je trouvai ma mère assez sérieusement malade. Depuis lors, je suis chez moi, partageant mon temps entre des soins que je lui donne, et quelques lectures de droit criminel.

A propos de ta lettre, j'ai d'abord à te remercier sur l'intérêt vif que tu m'y marques et dont j'avais la preuve avant ma maladie; puis, cette part de gratitude faite, j'ai quelques reproches à t'adresser sur la manière outrée dont tu m'exaltes. Pour me faire quelque chose, tu te rabaisses trop. Ces regrets tant vifs que je te cause sont pure illusion. Toi et Potron, vous me voyez avec des verres grossissants. Si tu savais dans ce moment-ci, combien j'hésite sur le parti que je vais prendre, parce que je sens ma propre insuffisance, parce que je vois qu'abstraction faite d'un peu de vernis il ne reste plus de fonds, tu me trouverais plus à plaindre qu'à envier. J'ai été assez près de la tombe pour peser la vie à sa juste valeur. Je te réponds sur mon honneur qu'à part ma mère, je la quittais sans regrets, presque avec plaisir; chaque journée qui finit, lorsque je la repasse religieusement dans ma mémoire, me ramène à la même idée. C'est là l'état d'un homme accablé par le but auquel il tend, trahi par les facultés sur lesquelles il avait présomptueusement compté. C'est cependant ce même homme que toi et Potron, vous vous repentez, dites-vous, de n'avoir point imité. Va, mon ami, si vous aviez sa manière de sentir, son désir incisif de réputation tout en restant intègre, et pour perspective la crainte trop fondée de ne point y arriver, vous verriez que ce n'est pas là le bonheur. Je le vois comme vous; et cependant exalté par le trop de bienveillance de vos éloges, j'ai la faiblesse d'y succomber. Voilà cependant ce que vous enviez; que de choses vues de près perdent de leur valeur, et qu'il y aurait peu de bonheur sur la terre, si les corps, les apparences s'anéantissant tout à coup, le cœur, la pensée de chaque homme apparaissait à découvert. Toi-même, en cherchant à me prémunir contre le travail, tu m'y portes plus que jamais, par le tableau attrayant que tu m'as fait de la gloire de notre profession.

Je voudrais bien savoir où tu en es de tes études sur le code militaire : j'ai esquissé à ce sujet quelques vues qui me serviront, si je ne rentre pas chez l'avoué. Comptes-tu revenir bientôt à Paris? S'il en est autrement, réponds-moi de suite. Ne rends point négligence pour négligence. Car si j'en juge par les petits remords que m'a causés ma paresse à te répondre, tu en serais trop désagréablement puni.

Reviens le plutôt (*sic*) possible : nous nous prêterons un mutuel appui. J'ai besoin de stimulant. La tête va assez bien, un peu faible cependant.

Je t'embrasse de cœur.

Tout à toi. A. LEDRU-ROLLIN.

Le 4 octobre 1829, Paris.

*
* *

De 1830 à 1848, c'est, dans la vie de Ledru-Rollin, l'époque de la plus intense activité. Au Palais, ses tendances le portent à rechercher surtout les causes politiques. En 1832, il rédige une lumineuse consultation

du 31 mars 1820, 26 juillet 1821, 17 et 27 mars 1822 rétablissent l'autorisation préalable, la censure et créent même le délit de tendance.

Avec le ministère Martignac en 1828, la politique libérale l'emporte : les délits de tendance, la censure, l'autorisation préalable sont de nouveau supprimés. Et c'est pour avoir contresigné les ordonnances du prince de Polignac rapportant ces mesures libérales que Charles X provoque la Révolution de juillet et la chute de sa dynastie.

1. Aux États généraux d'Orléans, décembre 1560.

[illegible] siège proclamé après l'insurrection des 5 et 6 juillet 1832; il publie, en 1834, un mémoire sur les massacres de la rue Transnonain; il défend devant la Cour d'Assises le Journal du Peuple (1834), la Nouvelle Minerve (1835), le Charivari (1838) et devant la Chambre des Pairs Caussidière et Leveaux, accusés de complicité dans un attentat contre le Roi : Ledru-Rollin occupe en un mot la première place comme avocat de tous les grands procès politiques; aussi, en 1836, à 28 ans, il est élu membre du Conseil de l'Ordre des avocats. En 1838, il est nommé avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation. Enfin, après un échec honorable à Saint-Valéry, Ledru-Rollin est élu en 1841, à la mort de l'aîné des Garnier-Pagès, député du Mans.

A la suite de cette élection, Ledru-Rollin est poursuivi sous l'inculpation de provocation à la révolte. Après un arrêt de la Cour d'Appel d'Angers (6 septembre 1841), deux arrêts de la Cour de Cassation (8 octobre 1841 et 12 février 1842), un arrêt de la Cour d'Assises de Maine-et-Loire (23 novembre 1841), Ledru-Rollin, renvoyé devant la Cour d'Assises de la Mayenne, est acquitté (10 octobre 1843).

Suivant sa propre expression, acquittée, la démocratie entre à la Chambre, non plus la visière baissée, dissimulant son écu et sa devise, mais en conquérante, de par la double épreuve de l'urne électorale et de la Cour d'Assises.

Et de fait, soit à la tribune du Parlement, soit dans son journal la « Réforme », Ledru-Rollin ne laissera passer aucun événement important de la politique intérieure ou extérieure, qu'il s'agisse du monopole de l'Etat en matière d'enseignement ou de la réglementation du travail; qu'il s'agisse de l'abolition de l'esclavage ou de la politique franco-anglaise, sans tracer le programme des réformes politiques et des réformes sociales qu'il serait urgent d'accomplir :

VI

Mon cher ami,

Mon oncle me redemande Courier le vigneron, je suis allé chez toi, je ne l'y ai pas trouvé. Il est apparemment à Beaumont. Je te supplie de ne pas oublier de me le rapporter.

Que fais-tu? Les douces extases de la solitude te font oublier et tes promesses et tes amis, tu devais m'écrire et je ne reçois rien. As-tu des espérances [illegible]?

Je voulais t'écrire aussi, mais, bien que dix fois par jour je pense à toi, il m'est impossible de m'y résoudre. Je ne sais pourquoi, quand ma pensée est brûlante, je recule devant le papier, impuissant que je suis à la rendre telle qu'elle est, d'une manière forte, colorée. Aussi autant j'aimais écrire, autant maintenant j'aime mieux parler; autant bientôt, trouvant encore mon expression faible, molle, j'aimerais mieux penser et me taire. C'est le fait de l'expérience.

Tâche de revenir le plustôt possible, surtout n'oublie pas mon Paul Louis.

Ton ami. LEDRU-ROLLIN.

[illegible]

VII

[illegible]

Mon cher Ami,

Ci-joint le livre que tu m'as demandé. Je souhaite que tu le trouves à ton goût. J'ai fait pour le mieux. Tu me dis que la session approche et que mes travaux vont redoubler. Bien que, depuis deux mois, je sois occupé outre mesure à la Cour de Cassation (1), je me réjouis bien sincèrement du surcroît de besogne que la Chambre va m'apporter encore, car il me tarde, au milieu de la mortelle apathie qui nous tue, d'entendre et de faire entendre quelques généreuses paroles (2). Nous marchons vraiment en pleine restauration. Après douze ans! Bien décidément les dynasties et les familles sont marquées d'un sceau fatal. Il n'y a de grand, de vrai que les principes...

Tu peux compter que j'enverrai pour l'époque les fonds à M. Gibert.

Bonne fin d'année, et le plus de bonheur possible pour celle qui va commencer.

A toi. LEDRU-ROLLIN.

VIII

Mon cher Ami,

Quel triste lot que la vie, et dans la vie quel boulet

---

(1) Jusqu'en 1838, Ledru-Rollin [illegible] Palais que des procès politiques. [illegible] contraire, Ledru-Rollin va s'occuper uniquement de questions juridiques. Il devient avocat au Conseil d'Etat à la Cour de Cassation [illegible] *prudence administrative*. Il publie enfin une très remarquable étude sur [illegible] XIX siècle.

(2) « Jeune, grand, sanguin de visage, fougueux de voix et de geste, mais [illegible] l'emportement apparent de l'orateur, semblant le chef préparé et attendu par l'événement. » Lamartine, Histoire de la République de 1848[1]. Ledru-Rollin fut regardé, dès son [illegible] politiques sont l'acheminement vers les réformes sociales qui constituent [illegible] — Ce programme, sur lequel il avait été élu au Mans, Ledru-Rollin ne manqua aucune occasion de l'exposer à la tribune de la Chambre. — [illegible] tard, doit se faire jour; toutes vos restrictions électorales ne l'en empêcheront point. Laissez-lui son libre cours, il sera pacifique et bienfaisant : cherchez à la comprimer au contraire; en la concentrant vous centuplez sa puissance. Si multipliées que soient vos digues, elles ne sauraient l'arrêter.

que les affaires d'un parti militant comme celui auquel j'appartiens. On aime les gens et on n'a pas même le temps de le leur dire. Aussi on trouve de ces phrases dans leurs lettres :

« Je me rappelle à ton bon, et *sans doute* à ton excellent souvenir. » Est-ce que tu pourrais en douter par hasard? Ne m'as-tu pas donné et ne me donnes-tu pas chaque jour des preuves d'amitié que je ne pourrai jamais oublier, et si notre vieille amitié avait jamais eu besoin d'être fortifiée, ces derniers temps ne l'auraient-ils point augmentée encore ?

Oui, crois bien qu'il est peu de jours où je ne me promette bien le matin de t'écrire, de causer avec toi dans l'intimité du cœur, puis les milles petites tribulations de la journée surviennent et c'est encore ajourné au lendemain, *fugit ut umbra*.

Et elle fuit si bien, que je suis obligé de reprendre ici cette lettre commencée depuis avant-hier sur mon bureau. Le matin ce sont le *Journal du Palais* et les nombreux visiteurs de Paris et du département ; à midi un comité quotidien qui nous conduit jusqu'à deux heures, à deux heures la Chambre jusqu'à six, et à huit heures la *Réforme* (1) jusque vers minuit, une heure, que de fatigues ! pour aboutir à de bien petites choses. Enfin, l'avenir est peut-être à nous, et la vie au surplus ne vaut que la peine d'être sacrifiée à sa foi.

Tu me connais assez, mon bon ami, pour être bien persuadé que si j'entre dans ces détails, ce n'est point pour faire de l'importance, mais seulement pour m'excuser sur mon silence à ton égard qui, autrement, serait tout à fait inexplicable.

Oui, j'ai reçu les observations que tu m'as adressées sur l'augmentation du traitement des magistrats. Je les ai distribuées déjà à quelques-uns de mes collègues, et mon intention est de parler sur cette question où ma voix pourra avoir quelque autorité, car, on sait qu'en général nous sommes pour les économies. Mais ici la thèse de l'augmentation me paraît toute démocratique, c'est te dire que je n'y faillirai pas. Il ne faut pas nous dissimuler du reste que nous trouverons une vive résistance dans cette question, car il est une foule de gens qui croient se rendre les électeurs favorables en se montrant ce qu'ils appellent : les défenseurs des deniers publics. Ce qu'il faut empêcher, c'est le gaspillage et Dieu sait sous ce rapport ce que nous aurons à faire, et non la juste et honnête rémunération de la capacité et du travail.

Voudras-tu bien à cette occasion me servir d'interprète auprès de M. le Président du Tribunal de Saint-Pol, mon intention était de lui écrire pour lui dire que j'avais lu les développements de son opinion avec le plus grand intérêt, et pour le remercier surtout de la lettre si obligeante pour moi qu'il y avait jointe. Fais-moi pardonner en raison de mon peu de liberté et dis-lui bien qu'il verra, lors de la discussion, que ses lumières et son expérience m'ont été d'un grand secours.

Tu me parles de tes occupations et tu ne me dis rien de tes projets pour les vacances prochaines, on ne te verra donc point à Paris ; ma femme et moi nous aurions tant de plaisir à vous y recevoir. Dis à Mme D... combien nous serions heureux de la distraire un peu de sa vie paisible et régulière. Et ta pauvre sœur, ne sortira-t-elle donc jamais de son trou de Normandie? M. L. est un fameux égoïste.

Je finis ici, à peine de ne pas voir ma lettre encore partir aujourd'hui.

A toi bien sincèrement, LEDRU-ROLLIN.

Le 24 avril 1844.

IX

Mon bon ami,

Une absence de trois jours, faite à Rouen, m'a privé du plaisir de recevoir ta lettre de suite et par conséquent d'y répondre.

Avec quel chagrin j'ai appris la longue et douloureuse maladie que tu viens de subir. Vois donc ce que c'est que cette misérable vie, si ardente, si occupée que nous menons ici. Quoi ! j'aurais pu ne pas te revoir et une main étrangère me l'aurait appris avant que je pusse même savoir ta maladie. Ainsi va le monde, la vie s'écoule au milieu des importunités et des travaux, on sacrifie à tout excepté à ses amitiés les plus étroites, c'est-à-dire à la seule chose vraiment douce ici-bas.

Dois-tu bénir ou maudire cette cruelle maladie, me dis-tu ; tu dois la bénir et nous avec toi, puisqu'elle t'engagera à te ménager pour les affections si sincères qui t'environnent et pour nous tes amis ; la maladie, en élevant l'âme, en nous mettant au bord de l'abîme, nous fait mieux sentir ce qu'il y a de bonheur à jouir doucement des bonnes choses de la vie. La teinte de mélancolie qu'elle répand sur tous

1 Peu nombreux à la Chambre des Députés, le parti démocratique devait chercher dans le journal un puissant moyen d'action sur les masses. Ce fut d'abord le *Journal du Peuple*, remplacé le 29 juillet 1843 par le Journal *La Réforme* qui a comme programme : « la liberté est un mensonge là où l'égalité n'existe pas ; cette égalité est de faire passer les ouvriers, de salariés qu'ils sont, à l'état d'associés. » Le 24 novembre 1844, Ledru-Rollin écrivait dans *La Réforme* un important article où il recommandait aux ouvriers l'exercice de la pétition, qui est une « édition des pensées publiques qui n'a besoin ni d'abonnés, ni d'actionnaires, ni de prôneurs, ni de beau style ; dont l'éloquence est dans l'énergique vérité des faits, la modération des paroles, le nombre des signatures et dont le public même est l'auteur. »

les objets calme l'irritation, l'excitation de l'esprit; et, comme tu le reconnais, les chagrins de famille que tu cherchais à oublier ont eu trop d'empire sur ta santé.

Soigne-la donc désormais, soigne-la avec la plus grande réserve et pour ta femme si bonne et pour les services que ta capacité, mise à profit, peut encore rendre à ton pays, car nous marchons bien certainement à une crise grave et la patrie n'aura pas trop de tous ses enfants.

A propos de politique, j ai fondé depuis quelques mois un journal nouveau, la *Réforme*, avec le concours de MM. Arago, Joly, Louis Blanc, Cavaignac. Il est démocratique pur bien entendu, cela ne te va qu'à moitié, tu devrais cependant bien t'y abonner. Il ne coûte que 40 francs, et tu y auras au moins souvent de nos nouvelles. Ce n'est pas parce qu'il est fait par nous, mais je suis convaincu que tu en seras content. Donne cette preuve de sympathie à moi et à ces messieurs, nous avons besoin d'encouragement, car nous vivons de sacrifice.

Veux-tu que je te l'envoie, tu y verras le grand mouvement que fait en ce moment une *Pétition de Travailleurs* (1) dont j'ai eu la pensée. Cela te fera vivre de la vie de Paris, ce qui est toujours un indispensable aliment pour l'esprit.

J'ai remué tout cela malgré ma propre immobilité, car une chute de cheval m'a laissé deux mois sur mon lit, j'en souffre encore et je boiterai au moins tout l'hiver.

Est-ce qu'aux premiers jours du printemps, vous ne viendrez point à Paris avec Mme D... pour changer un peu d'atmosphère? Je serais si heureux de vous présenter à Mme Ledru-Rollin (2) et de vous lier avec elle. Elle est bien bonne aussi, je suis sûre que Mme D... et elle s'entendraient parfaitement.

M. Mazas (3) est venu passer quatre ou cinq jours à Paris, il est venu me voir et nous avons parlé de toi, car il t'aime sincèrement, je crois.

Je t'écris à la hâte du Palais, entre deux affaires de façon que je ne puis pas t'envoyer aujourd'hui le reçu dont tu me parles, car je ne me rappelle pas exactement le chiffre et j'ai laissé, sur mon bureau, ta lettre qui le contient.

Demain je te l'enverrai, mais j'ai préféré cela, que de retarder d'un jour encore les félicitations que je voulais t'adresser pour ton rétablissement.

Pour Dieu! ménage-toi, ménage-toi.

A toi de cœur. LEDRU-ROLLIN.

Mes respects à Mme D... Demain aussi, je te par- [illegible] du *répertoire du Journal du Palais*.

[illegible] événements de 1848, où Ledru-Rollin [illegible] grand rôle, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y insister.

[illegible] 1849, la majorité républicaine de l'Assemblée Constituante vote un ordre du jour d'après lequel elle admet le principe d'une occupation partielle et temporaire en Italie, destinée à soutenir le royaume de Sardaigne menacé par les Autrichiens. Louis-Napoléon, [illegible] plaire à la droite catholique, [illegible] cette occupation et donne l'ordre au corps expéditionnaire de marcher sur Rome pour y rétablir le Pape. Ledru-Rollin demande aussitôt la mise en accusation des ministres : « Vous me parlez Pape, s'écrie-t-il, et je vous parle, moi, souveraineté du peuple. Comment! Vous avez vu à Paris un peuple, passant devant vous, chasser un roi et vous ne voulez pas que l'on fasse à Rome ce que vous avez fait ici! Nier à Rome le droit de chasser son prince temporel, c'est nier à la France le droit qu'elle a eu de chasser Louis-Philippe. M. Guizot ne dirait pas autrement : faites place à M. Guizot! »

Sa motion est repoussée par 329 voix sur 620 votants, mais, à la nouvelle des combats devant Rome, Ledru-Rollin revient à la charge, et s'appuyant sur l'art. 5 de la Constitution : « La République française respecte les nationalités étrangères... et n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple ». Il demande à nouveau la mise en accusation du Président et de ses ministres. L'Assemblée ayant rejeté sa proposition, Ledru-Rollin déclare : « La Constitution a été violée et nous la défendrons même les armes à la main ».

Ledru-Rollin convoque les gardes nationaux, le 13 juin, à la mairie du Ve arrondissement, pour se rendre, sans armes, à l'Assemblée. Il ne vint que quelques centaines de gardes nationaux et des ouvriers. La manifestation est dispersée et Ledru-Rollin, cerné avec quelques amis dans le Conservatoire des Arts et Métiers, parvient à s'échapper et se réfugie à Londres.

Mme Ledru-Rollin écrit à M. D.

« C'est avec une bien vive émotion que j'ai lu la lettre touchante que vous avez bien voulu m'adresser.

---

1 Cette lettre était du 18 novembre, quelque temps auparavant, le 2 novembre, Ledru-Rollin avait publié dans la *Réforme* un article sur cette pétition : « Pétitionnez, disait-il, parlez vous-mêmes de vous-mêmes. La pétition, c'est la presse des masses, c'est la brochure composée par tous et par chacun, c'est la voix de l'ensemble. Aujourd'hui que le droit d'Association est détruit, que la presse est encore restreinte aux mains de ceux qui ont de l'argent, la pétition, c'est autre chose qu'un journal, organe d'un parti seulement; la pétition, c'est bien mieux que l'expression individuelle d'une opinion, d'une prétention. La pétition, si vous le voulez, c'est tout le monde; l'œuvre comme le droit de tout le monde ; c'est une édition de pensées publiques qui n'a besoin ni d'abonnés ni d'actionnaires, ni de prôneurs, ni de beau style: dont l'éloquence est dans l'énergique vérité des faits, la modération des paroles, le nombre des signatures, et dont le public même est l'auteur ».

(2) Ledru-Rollin venait de se marier avec une jeune fille Irlandaise. Son mariage fut béni par Mgr Affre, archevêque de Paris, dans la chapelle de la Chambre des Députés.

3 Alexandre Mazas, Castres, 1791. — Paris, 1856, [illegible] conservateur-adjoint à la bibliothèque de l'Arsenal en 1824, il donna sa démission en 1830. Il publia de nombreux travaux historiques notamment [illegible] *moyen âge*, 5 vol. [illegible].

[illegible] par tout le bien qu'il m'en a dit. Comme vous le dites, vous êtes le premier et le plus ancien de ses amis, et [illegible] vous a vouée ne s'est démentie.

Je sais combien il eût été touché de l'expression si bien sentie de votre douleur et du témoignage affectueux de l'intérêt que vous lui portez. Malheureusement, je n'ai pas pu jusqu'à présent communiquer avec lui; [illegible] manquerai pas de lui faire connaître tout ce que vous avez souffert en apprenant le coup qui l'a frappé.

J'ai mille excuses à vous faire d'avoir tardé à vous répondre, mais j'ose espérer que vous comprendrez qu'au milieu des tourments qui m'assiégeaient, il m'était [illegible] que la reconnaissance m'imposait.

Veuillez, monsieur, faire agréer à Mme D... l'expression de ma vive gratitude pour la part qu'elle a bien voulu prendre à ma douleur. C'est dans de semblables épreuves que l'on est surtout heureux de rencontrer des cœurs sympathiques.

Recevez, monsieur, avec la nouvelle assurance de mes sentiments de reconnaissance, l'expression de ma considération distinguée.

[illegible]

Ledru-Rollin rentre en France avant la chute du Second Empire, grâce à Emile Ollivier. Elu à l'Assemblée Nationale en 1871 par 3 départements, il refuse ce triple mandat, déclarant que, « sous la main de l'ennemi, le vote ne pouvait présenter les conditions d'indépendance et de spontanéité qui sont l'essence même du suffrage universel. »

Réélu dans le Var, en 1874, il ne fait qu'une seule apparition à la tribune, le 3 juin 1874, et meurt à Fontenay le [illegible].

ANDRÉ MAIGNE.

PENDANT UNE NUIT DE PAQUES

C'est la veille de Pâques. Sur la terre silencieuse le soir est déjà tombé. La petite ville s'est assoupie dans le silence en attendant que l'éveille le carillon joyeux des cloches. Les rues sont désertes : toute la vie s'est retirée dans les maisons d'où semble sortir comme un frémissement. Sur la ville, sur la terre entière passe le souffle de la résurrection.

Au sommet de la montagne, qui projette son ombre sur la ville, se découpe dans le ciel clair la masse sombre d'une large bâtisse dont les quatre tourelles aiguës piquent les nuages de leurs pointes.

Le premier tintement tombe du clocher de la cathédrale et se perd dans la nuit silencieuse.... puis le deuxième,.. le troisième... Et soudain tous les clochers, dans la ville, dans la campagne, égrènent leurs carillons. Les mille voix des cloches se fondent en une harmonie unique, en un chant puissant et solennel.

Et voici que, dans la bâtisse sombre, une cloche s'éveille aussi. Mais elle laisse tomber une note mate, si plaintive, si tremblante, si frêle, ... une note qui cherche en vain à monter comme les autres dans l'espace céleste et à chanter avec elles la joie de la délivrance. Elle glisse doucement sur la pente du mont et expire bientôt dans l'éther.

La musique des cloches cesse : les derniers tintements se répercutent encore, puis, à nouveau, c'est le silence.

Les lourdes portes du vieil édifice, là haut, sur le mont, grincent sur leurs gonds. Avec un cliquetis d'armes une escouade de soldats s'avance et, le seuil franchi, s'arrête automatiquement. Un homme se détache, relève la sentinelle qui reprend sa place, disparaissant pour ainsi dire dans le groupe noyé d'ombre. L'escouade s'ébranle, reprend sa marche, longeant les hautes murailles et s'arrêtant à chaque poterne.

Au pied de la muraille de l'ouest un jeune conscrit sort à son tour des rangs. Sa démarche est celle d'un paysan. On lit dans ses yeux la crainte du débutant qui, pour la première fois, va être placé à un poste de confiance. Il se tourne du côté de la muraille, met le fusil sur l'épaule, fait deux pas en avant, demi-tour, et s'arrête devant la sentinelle qui, aussitôt, machinalement, lui débite la consigne : « Contrôler les portes.... Veiller à ce que personne n'entre ni ne sorte sans le mot de passe... Ne pas s'endormir... » Il parle vite; le conscrit écoute de toutes ses oreilles.

— « Compris ? demande le caporal. Garde à vous ! » — Puis il ajoute d'un ton bonhomme. « Dis-moi, le bleu, tu n'as pas peur des revenants, au moins ? » — « Non, caporal, répond le conscrit, mais ce soir, n'est-ce pas, vous comprenez, j'ai le cœur tout à l'envers... »

Des rires s'échappent du groupe des soldats. Le caporal hausse les épaules et sourit, puis, d'une voix de commandement : « En avant ! marche ! — » Le détachement disparaît au tournant de la muraille et bientôt le bruit régulier des pas s'éteint. Le conscrit met l'arme sur l'épaule et commence lentemen sa ronde.

*
* *

Dès qu'a retenti le dernier coup de cloche, l'inté-

rieur de la prison s'est éveillé soudain d'une vie extraordinaire et inusitée. Comme si, avec ce tintement la liberté était réellement descendue sur la terre, les portes des chambres s'ouvrent... Dans leurs longs vêtements grisâtres les détenus sortent et se placent sur deux rangs dans le couloir pour se rendre à la chapelle dont les vitraux, là-bas, au fond de la cour, étincellent dans l'ombre. Les prisonniers viennent de gauche et de droite, descendent des étages supérieurs en longues files. Ils font, en marchant, sonner leurs chaînes avec un cliquetis régulier. Arrivée à la chapelle, toute cette foule prend place sur les bancs et le silence se fait. Chaque banc est clos d'une barre de fer.

La prison est maintenant déserte. Seuls, dans les cellules isolées des tourelles d'angle, des prisonniers sont demeurés enfermés. Chacun d'eux, l'oreille appuyée contre l'épaisse porte de chêne, essaie de percevoir quelques notes du cantique lointain qui là-bas résonne dans l'église.

Dans une de ces cellules, sur le lit de bois, un malade est étendu.

Tout à l'heure, au moment où il passait, conduisant les détenus à l'église, un brigadier, à qui l'on a fait part de son malaise subit, est venu l'examiner. Ses yeux brillaient de fièvre... il murmurait des paroles incohérentes...

— « Iwanof! hé Iwanof! lui a crié le brigadier. Le prisonnier n'a pas bougé... — « Demain, à l'hôpital, a déclaré le brigadier, et il est parti, laissant un gardien devant la porte.

Celui-ci demeure un instant à son poste, épiant le malade qui semble sans connaissance.

— « Ah! vagabond! tu as fini de courir, cette fois! murmure-t-il. Puis, convaincu que son prisonnier ne pourrait bouger, il s'approche de la chapelle et essaye, à travers la porte fermée, de saisir quelques mots du sermon. De temps à autre il s'agenouille et baise la terre.

Dans sa cellule le prisonnier délire. C'est un homme encore jeune et robuste. Il évoque le souvenir de son passé, et la douleur morale qu'il ressent se reflète sur son visage.

Dieu! comme il a souffert! Durant des jours, des nuits, avoir marché des centaines et des centaines de verstes,... avoir franchi des montagnes abruptes, côtoyé des gouffres,... avoir souffert de la faim, de la soif, soutenu par ce seul désir de revoir le village natal, par cette seule espérance de demeurer un mois, une semaine, une heure seulement auprès des siens, de pouvoir être chez soi, dans sa maison,... sachant même qu'il faudra bientôt refaire la route en sens inverse et retourner aux mines, en Sibérie... Et, tout près du but, au moment où quelques heures de marche l'en séparent encore, après tant d'efforts, tant de souffrances, être arrêté brusquement et jeté en prison!

Mais voici que le visage du malade s'éclaire. Ses yeux se dilatent, sa poitrine respire plus facilement... A nouveau des images joyeuses passent devant ses yeux : la forêt ondoie,... il lui semble en entendre le murmure, ce murmure composé de mille voix dont il comprend chacune, — car il connaît la langue de la forêt et celle de ses arbres : le pin majestueux chante tout là-haut, près des nues que perce sa cime verte; les sapins chuchotent mystérieusement entre eux; les feuilles peureuses du tremble s'agitent avec un frémissement mélancolique; les peupliers font comme un bruit de source... Et voici que des oiseaux passent dans les fourrés avec des cris joyeux... un ruisselet sautille de pierre en pierre... un parfum printanier flotte dans l'air...

Le prisonnier se soulève à demi sur sa couche et respire profondément. Il promène ses yeux de tous côtés et soudain son regard s'éclaire de joie; mais il a aussitôt un sourire incrédule... « Comment, lui, condamné à perpétuité, lui le forçat évadé, il verrait devant lui cette chose invraisemblable : une porte ouverte! »

L'instinct puissant de la liberté le secoue de la tête aux pieds... il ne sent plus son mal... Il est bien seul, et, devant lui, la porte est large ouverte... Le voici debout. La fièvre qui agitait son cerveau semble s'être réfugiée maintenant dans ses yeux qui brillent d'une lueur étrange...

A ce moment, quelqu'un sort de la chapelle. Quelques notes d'un chant lointain brusquement interrompu parviennent à l'oreille du prisonnier. Ses yeux se remplissent de larmes. Une image se dresse devant lui, qu'il a souvent évoquée : dans la nuit silencieuse, sous la clarté des étoiles, la vieille église de son village cachée sous les pins,... la vieille église où l'on se rend en bandes joyeuses, le soir, pour y entendre le même chant de délivrance.

... Et, songeant que peut-être ce rêve va devenir la réalité, en hâte il se glisse hors de sa cellule.

Pendant ce temps, agenouillé à la porte de la chapelle, le gardien murmure pieusement ses prières.

*
* *

L'arme sur l'épaule, le conscrit monte la garde.

Devant lui s'étend à perte de vue la plaine déserte où la neige vient de fondre. Les hautes herbes sèches en ondulant sous le vent léger font entendre un bruit d'une infinie tristesse... Le jeune soldat rêve, le cœur serré. Il s'arrête devant la haute muraille, met l'arme au pied et, appuyé sur le canon, s'abandonne à ses réflexions. Il ne peut comprendre pourquoi il se trouve à cette place,

durant cette nuit saine, le fusil en main, en face de la steppe déserte. Il est demeuré l'homme de la campagne : il y a tant de choses encore qu'il ne s'explique pas et qu'un soldat doit cependant savoir ! Tout cet inconnu le remplit d'un effroi qu'il ne peut chasser. Et, pour endormir sa crainte, vite il se réfugie dans le souvenir du pays natal. Lui aussi, il évoque son village, l'église illuminée... De temps en temps il cherche à chasser ces rêveries et la même idée lui revient, obsédante : « Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi m'avoir fait quitter les champs où je vivais librement ?... Pourquoi cette prison ?... Pourquoi cette arme dans mes mains ? » — Mais la réalité s'enfuit très vite et, doucement, il retourne au pays du rêve et s'endort, appuyé sur son fusil.

Non loin de l'endroit où il monte la garde un point noir apparaît à la crête du mur. C'est le vagabond. Il regarde la steppe où, à l'horizon, se découpe la ligne sombre de la forêt. Sa poitrine se dilate, il respire à pleins poumons l'air frais de la nuit... Maintenant il descend et se glisse silencieusement le long du mur...

* * *

De joyeux carillons résonnent parmi le silence nocturne. La porte de la chapelle s'est ouverte et, dans la cour, la procession se déroule, précédée des croix, des bannières et des saintes images... On entend le chant des cantiques dans l'église... Le soldat tressaille, se découvre, fait le signe de la croix.

Mais soudain il s'arrête, les mains encore levées pour la prière... Le vagabond s'est laissé glisser sur le sol et il fuit, cherchant à gagner les hautes herbes de la steppe...

Halte ! halte ! crie le soldat d'une voix presque suppliante.

Ce qu'il redoutait le plus, ce qui le faisait trembler de peur, c'était cela : voir devant lui un malheureux fugitif... Des mots lui sillonnent l'esprit, comme des éclairs : le devoir... la responsabilité... Il épaule son fusil et, d'une main tremblante, sans viser, appuie sur la gâchette.

Au même moment les cloches de la ville recommencent à bourdonner, et à nouveau la cloche de la prison fait entendre sa note triste,... au même moment résonne dans l'église le cantique de résurrection et de délivrance...

Et le coup de fusil déchire l'air... une faible plainte semble lui répondre...

Un instant tout demeure silencieux. Puis, au lointain, un écho répercute le bruit de la détonation qui expire au loin, dans la steppe, à l'infini...

W. KOROLENKO.

Traduit de H. HESSE *et* ANDRÉ ISNARD.

A PROPOS DE LA " CONSTITUTION " D'ALSACE-LORRAINE

Car c'est entendu. Depuis la fin de mai, de par la grâce du très haut et très puissant Empire de nation germanique, l'Alsace-Lorraine jouit d'une « Constitution.

La « question d'Alsace-Lorraine », de propos délibéré, n'a jamais, dans cette Revue, été effleurée par l'auteur de ces lignes. Non certes par méconnaissance du douloureux inconnu qui obscurcit de ce côté l'horizon politique, mais parce qu'il a paru plus logique, pour pénétrer le génie d'un peuple voisin, et comprendre ses sentiments, d'écarter tout ce qui peut nous séparer de lui, sans nous laisser hypnotiser par ce qui a pu n'être qu'un incident de l'histoire. Toutefois cet « accident » détermine des conséquences qu'il n'est plus permis de négliger, à peine de fausser le problème. Envisageons-les donc, de sang froid, en toute impartialité. Je voudrais aujourd'hui, laissant de côté tout artifice d'écrivain, exposer très simplement l'état d'âme des protagonistes du drame dont l'enjeu est un peuple.

Est-elle bonne, est-elle mauvaise, cette « Constitution « dont l'Empereur, le chancelier et le Parlement ont gratifié le Reichsland ? Marque-t-elle un progrès dans la situation politique de ces provinces, les achemine-t-elle vers « l'autonomie », ardent objet de leurs désirs, ou les rive-t-elle plus étroitement encore au navire qui porte Hohenzollern et sa fortune ?

Questions auxquelles toute réponse serait oiseuse parce que prématurée. Que les serres de l'aigle germanique ne se soient pas tout de suite largement ouvertes ; qu'au régime de la compression policière n'ait pas succédé, sans transition, une ère de liberté, ceux-là seuls s'en peuvent étonner qui ont oublié et les circonstances où l'Allemagne acquit l'Alsace-Lorraine, et la façon dont elle a depuis lors entendu son rôle envers les annexés. Dans ce rôle, elle n'a vu que la « germanisation », l'assimilation à outrance imposée par la force. Aujourd'hui même, en 1911, si complet qu'apparaisse l'échec du système autoritaire, l'Allemagne ne l'abjure pas encore. De ses nouveaux sujets, elle se défie toujours, et elle prend ses sûretés. Si le Reichsland vivra moins, désormais, sous la tutelle des princes confédérés, il reste plus que jamais en puissance du roi de Prusse. Le Statthalter qui représente celui-ci ne peut être que son exécuteur des hautes œuvres ; les trois représentants d'Alsace-Lorraine au Bundesrath, — bien que les scrupules des Etats sudistes aient obligé de spécifier qu'en aucun cas ces voix ne pourraient assurer la majorité à la Prusse — ces trois représentants n'en

seront pas moins, obligatoirement, des fonctionnaires prussiens ; et l'on comprend le sourire d'augure de M. Bethmann Hollweg, lorsqu'au cours de la discussion, il affirmait à M. de Heydebrand « que la Prusse faisait là un sacrifice mathématique plus que réel. » En fait, on l'a très justement dit, le Reichsland devient le Kaiserland, le pays d'Empire, terre de l'Empereur. En face de la chambre basse, élue au suffrage universel, va siéger une Chambre haute dont la moitié des membres sera nommée par le souverain, Chambre haute dont la nécessité ne s'imposait guère dans un petit pays sans classes privilégiées, à tendances fortement démocratiques, mais indispensable pour tenir droit et ferme le drapeau du germanisme et imposer silence, le cas échéant, aux revendications turbulentes. Dans l'intervalle des sessions, ou quand le Statthalter aura cru devoir fermer les portes du Parlement, l'Empereur rend des ordonnances qui ont force de loi, immédiatement exécutoires....

Assurément, le nouveau texte contient des articles moins élastiques, moins draconiens. Le fait que le Reichstag et le Bundesrat ne légifèreront plus pour le pays d'Empire, le suffrage universel — qu'on ne pourrait guère refuser à l'Alsace, quand il fait chaque jour de nouveaux progrès dans l'Allemagne du Sud — ce ne sont pas là après tout, des concessions insignifiantes. Mais la loi nouvelle vaudra ce que vaudront les hommes chargés de l'appliquer. Si le Statthalter, d'accord avec l'Empereur, constitue un ministère conforme aux vœux du pays, s'il renonce au régime bureaucratique et policier, le progrès sera évident. Mais ce sont moins encore les hommes que les circonstances qui décideront du sort de l'Alsace-Lorraine, car il va de soi que l'application du texte sera d'autant plus large et plus humaine, que les intéressés sembleront l'accepter, sinon avec plus d'enthousiasme, du moins avec une résignation plus sincère.

« Nous ne voulons plus être traités en Allemands de deuxième classe » a proclamé au Reichstag M. Grégoire, député de Metz. Que leur manque-t-il donc aux annexés, pour passer à la première classe? Il leur manque « l'autonomie », cette autonomie qui ferait de l'Alsace-Lorraine un État, au même titre que Bade ou la Bavière, et non plus cette très triste chose, le « Reichsland, » c'est-à-dire la possession commune de tous les souverains confédérés, le gage de l'unité, de la grandeur de l'Empire. Ont-ils cru réellement, les annexés, dans le tréfonds de leur âme, que cet Empire allait leur donner les mêmes privilèges qu'à ses autres ressortissants? Soyons sincères : il ne le pouvait. Dans l'état actuel des esprits, c'eût été une de ces imprudences généreuses telles que parfois en commet la France — toujours à ses dépens — mais jamais l'Allemagne. Par sa situation géographique, l'Alsace-Lorraine est pour l'Allemagne le « bastion de l'Ouest » le glacis de la forteresse nationale, où, dans l'état de paix armée imposé à l'Europe par le traité de Francfort, doit toujours régner la consigne du service des places. Toutes les tribus germaniques qui ont payé l'annexion de leur sang ont droit égal sur la terre conquise ; en elle se concrétise l'enthousiasme unitaire qui a effacé les rivalités, les défiances créées par dix siècles d'histoire particulariste : il n'est pas un Allemand qui n'éprouve l'orgueil du propriétaire à contempler la flèche d'Erwin de Steinbach ou à fouler l'Esplanade de Metz. L'Alsace constitue vraiment la clef de voûte de cet Empire prisonnier de sa victoire, de cette Allemagne formée par la guerre, et condamnée par ses origines à demeurer, tant qu'elle vivra, une puissance militaire et conquérante.

Très sincèrement, néanmoins, et sans aucune hypocrisie, les rédacteurs berlinois de la nouvelle Constitution ont pensé se montrer généreux. En tous cas, leur générosité tombait de haut, à blesser ceux mêmes qui en bénéficiaient. Témoin ces séances du Reichstag où, pendant la discussion du projet, les députés alsaciens-lorrains s'agitaient dans le vide comme des étrangers, leurs paroles expirant dans un grand silence dédaigneux ou déchainant une hilarité insultante... Ah! si Bismarck, dès le premier jour, au lieu de ployer sa conquête sous le joug impérial pour écraser ses frémissements, lui eût témoigné plus de confiance, l'histoire peut-être aurait évolué différemment. Unie à quelque Etat du Sud, par exemple à Bade à laquelle la rattachaient des relations de bon voisinage, beaucoup d'alliances de familles, une certaine analogie de mœurs, l'Alsace eût-elle témoigné d'un irrédentisme aussi vivace que sous le dur régime d'exception? Bismarck y avait songé : lorsque Bray, le premier ministre bavarois, au moment de signer le traité d'union, réclama le nord de Bade pour réunir la Bavière au Palatinat, le chancelier songea à dédommager le grand duc de Bade en lui offrant l'Alsace. Il s'abstint, parce qu'il n'avait pas le moindre doute sur les sentiments des Alsaciens : il ne partageait à aucun degré les illusions de certains libéraux qui s'imaginaient que les annexés, une fois la première stupeur passée, s'estimeraient heureux d'être réunis à leur famille naturelle. Peu lui importait donc de les exaspérer, puisqu'il avait la force pour les maîtriser. Il fit peser sur eux tout le poids de l'édifice unitaire dont il suspectait la jeune solidité. Seulement le Reichsland, dans ce système, gardait sa personnalité, à défaut d'autonomie. « La constitution d'un gouvernement local, des restes d'indépendance dans la législation, l'effort écono-

mique, ont contribué à fortifier, chez les Alsaciens-Lorrains, le sentiment de patriotisme local, qui n'avait pas été anéanti complètement par la domination française. » Ainsi s'exprimait M. de Bethmann Hollweg au Reichstag, le 28 janvier dernier. Il a plu au chancelier de voir dans ce patriotisme local, « un apport précieux pour les relations de ce pays avec l'Empire. » Qu'en pensent les annexés?

***

La génération française née au lendemain de la guerre n'a pas encore perdu la mémoire des années qui suivirent. Tristes années en vérité, où le froncement de sourcil du vainqueur, à propos d'un mandement d'évêque ou de quelques bataillons déplacés, rejetait le pays aux affres de l'invasion prochaine. Années fécondes cependant, car années de reconstruction et d'espoir. Si incohérente, si impuissante qu'à certains égards se soit montrée l'Assemblée Nationale, il serait profondément injuste de lui dénier ce mérite : d'avoir donné une impulsion vigoureuse à l'œuvre de notre relèvement. Car la France se relevait, et si vite, que ses vainqueurs en prenaient ombrage. Elle reprenait conscience et confiance. Le traité qui venait de l'amputer, elle le considérait comme provisoire : à cette époque-là, tous murmuraient ou songeaient : « Dans cinq ans, nous reprendrons ce qu'on nous a pris. » Et quand sonna outre-Vosges l'heure fixée pour opter, les milliers d'Alsaciens-Lorrains qui franchissaient la frontière jetaient ce cri à ceux qui demeuraient pour garder les tombes : « A bientôt! Dans trois ans! »

Ni trois ans, ni cinq! La frontière réparée, l'armée refaite, les finances restaurées, cette France, qui venait d'étonner le monde par sa vitalité, allait user cette vitalité dans de stériles dissensions politiques, qui n'apparaissent aujourd'hui à l'honneur d'aucun parti. Vis-à-vis de nos vainqueurs, la réserve digne des premiers temps se muait peu à peu en une attitude moins raide ; les hommes qui dirigeaient les destinées de la jeune République entraient en conversation, presque en coquetterie avec M. de Bismarck : jugeant à tort ou à raison, dangereux et stérile d'hypnotiser la France sur la trouée des Vosges, ils sollicitaient du chancelier un blanc-seing en faveur de notre politique d'expansion coloniale. L'opinion française soupçonnait, laissait faire, quitte à se révolter au premier échec et à flétrir ceux qu'elle eût acclamés en cas de succès : Ferry en sut quelque chose, qui s'écroula, en une heure d'affolement peu glorieuse, sous l'épithète infamante de « valet de Bismarck. »

Il y eut un jour, cependant, où parut imminente l'heure du conflit suprême, où la France crut trouver en un général blond celui qui la mènerait à la victoire, libèrerait les provinces perdues. Même en laissant de côté la personnalité de celui qui fut le pivot, non le héros de cet épisode, en négligeant les intrigues qui s'agitèrent autour de lui, un fait demeure : le pays eut confiance en son chef, espéra un instant le succès. Nous venions d'adopter le fusil Lebel ; le service à long terme nous donnait des troupes exercées, des réserves solides ; le public envisageait la lutte avec anxiété, mais sans épouvante. Et certes il demeure aisé, à distance, de travestir le « boulangisme » en comédie burlesque ; mais ceux qui vivaient alors à l'étranger se souviennent encore qu'on y parlait de l'armée française avec respect, de son chef avec quelque appréhension, d'un conflit possible avec quelque inquiétude. Depuis, il n'en fut pas toujours ainsi...

A l'occasion enfuie, à la crise passée, succéda l'éloignement des craintes, l'ajournement des espérances. La France se reprenait à vivre. Et elle voulait jouir de la vie, de sa richesse grandissante. Elle se détournait des apôtres qui la rappelaient sans cesse à des souvenirs gênants, des trouble-fête qui gardaient l'attitude impassible de la sentinelle, une main au pommeau de l'épée. L'auteur des *Chants du Soldat*, avec lequel le pays communia jadis dans un élan d'enthousiasme, n'était plus qu'un importun à l'heure où la France conviait le monde au petit jeu des « Expositions Universelles ». Et M. Jules Lemaître pouvait écrire : « M. Paul Déroulède donne l'idée d'un grand moulin à vent qui agiterait ses ailes pour ne rien moudre, et dont la généreuse gesticulation paraîtrait sans objet ». L'alliance russe venait, et scellait le pacte de résignation tacite, car il n'échappait à personne qu'un tel contrat ne pouvait avoir qu'un caractère purement défensif, et qu'à l'accepter la France admettait la situation créée par le traité de Francfort. N'importe : la nation éprouvait une joie délirante à ce contrat d'assurances, à ne plus se sentir isolée dans le monde, à pouvoir proclamer bien haut, lorsque quelqu'un paraissait douter de sa force militaire et la dire inférieure à celle de l'Allemagne : « Mais, là-bas, il y a les Russes... »

Et ce fut vraiment « l'abandon de la Revanche », quand le pays vécut ces jours lugubres, où l'esprit de caste, les haines de parti firent dévier sur le terrain politique et social une affaire qui jamais n'aurait dû sortir du domaine judiciaire, quand les deux clans, en lesquels se scinda le pays, défendirent ou attaquèrent avec de tels procédés, que sans plus savoir où était la justice le spectateur ne voyait que les torts réciproques ; quand l'étranger, chez lui et jusque chez nous, se crut le droit de

ger sans preuves, de condamner sans appel de ridiculiser sans merci. La crise de l'âme française qui en fut la conséquence, les derniers vestiges s'en remarquent encore. Sur les ruines accumulées poussèrent l'antimilitarisme, le pacifisme, l'internationalisme, toutes doctrines élastiques en lesquelles communiaient, non seulement les timides apeurés par l'idée du danger, mais les esprits généreusement chimériques qui s'imaginaient grandir et glorifier la France à lui faire jouer un rôle de progrès, d'avant-garde, sans regarder, au delà des frontières, si ce rôle ne risquait pas de devenir un rôle de dupe.

*
* *

Depuis la guerre, des milliers de jeunes Français ont passé la frontière de l'Est. Leurs pères les envoyaient là-bas étudier la langue et les mœurs de nos vainqueurs, persuadés que leurs fils puiseraient, dans l'analyse de la civilisation germanique, des raisons nouvelles de se sentir plus français, et que le rude contact de l'étranger fortifierait en eux la conscience nationale.

Ils se trompaient. De ces jeunes gens, nul n'avait vu la guerre, ses affres et ses déchirements. Les récits dont on avait bercé leur enfance s'estompaient déjà dans les brumes du passé. Vingt ans avaient fui. Loin que l'heure décisive parût plus proche, le premier élan de la nation s'était refroidi. Et la génération nouvelle commençait à se lasser, elle aussi, à la représentation de cette Alsace larmoyante qu'on lui montrait sous son grand nœud noir, figée dans la contemplation de la cathédrale strasbourgeoise. Eh bien oui, nous avions été vaincus, nous avions payé de deux provinces et cinq milliards notre ignorance, notre témérité. Mais les Prussiens, eux aussi, n'avaient ils pas connu Iéna? L'Allemagne tout entière n'avait-elle pas ployé sous le joug français les ruines des burgs rhénans ne portaient-elles pas un triste témoignage des exploits de nos armées? Alors, pourquoi des haines inexpiables? Pourquoi ces deux peuples qui s'étaient tant combattus n'arriveraient-ils pas à s'estimer, plus tard peut-être, à s'aimer à une austère et barbares une entente féconde et une collaboration civilisatrice?

Vers cette époque, c'était le début de ce qu'on a nommé « l'essor industriel et commercial » du peuple allemand. Ce peuple en effet commençait seulement à recueillir le fruit de ses longs efforts, de son patient labeur; il tâchait de s'imposer au monde par l'outil, comme jadis par l'épée; il cherchait partout, anxieusement, des marchés et des débouchés. Et il accueillait à bras ouverts ces jeunes étrangers qui venaient à lui, attirés par le rayonnement de sa gloire, fascinés bientôt au spectacle d'une prospérité que l'on étalait généreusement à leurs yeux, non sans une naïveté de parvenu. Sur les bancs des Universités allemandes, quelques jeunes intellectuels français puisaient le respect d'une science germanique dont la probité leur apparaissait au-dessus de tout soupçon, dont la puissance investigatrice et les méthodes infaillibles permettraient de serrer de plus près le mystère, de formuler des lois capables d'accroître le rendement matériel et moral de l'humanité. Ils s'inclinaient respectueusement sous la férule des savants d'outre-Rhin, et, rentrés chez eux, clamaient à tous l'essor illimité du jeune et formidable Empire, l'écrasante supériorité des teutons sur les latins. Ils [illegible] là-bas d'excellents camarades, dont ils croyaient faire de bons amis, et auxquels ils expliquaient leurs rêves de rapprochement...

Des nuages cependant, ne tardent pas à monter dans ce ciel si pur. Pour admirable que soit l'essor de l'Allemagne, il n'en devient pas moins gênant, dangereux même, aux yeux les plus myopes; pour sincères que soient ses attentions, elles n'en apparaissent pas moins intéressées; pour empressée que se montre sa politesse, elle dissimule mal parfois le ton rogue et autoritaire. Elle veut qu'on l'aime, et même elle le commanderait, si l'on déclinait son amour. Après Fachoda, elle a cru à une renaissance durable de notre haine contre l'Anglais : c'est l'époque où l'on nous laisse entendre — nous l'a-t-on assez servie, cette phrase! — que les deux plus grandes nations civilisés, marchant d'accord, feraient la loi au monde! Mais comme la France ne se décidait pas, mettait quelque pudeur à écouter ces insinuations, Germania à son tour cachait mal son dépit. Comment! on se permettait de la faire attendre, on ne s'estimait pas trop honoré d'ouvrir toutes grandes aux Allemands les portes [illegible] ciers d'outre Rhin le marché de Paris, dès lors qu'ils en avaient exprimé le désir! Et puis, eux aussi, dans toutes les régions de la planète, ces Français incorrigibles continuaient leur œuvre d'expansion! Du coup, l'Allemagne se fâcha; la main tendue devint [illegible] laissé [illegible] à Algésiras et à [illegible] nous traîna à Algésiras [illegible] européenne. Mais ici l'attendait une déception [illegible] elle ne [illegible] partout et [illegible] des fissures se manifestaient dans l'admiration qu'elle inspirait au monde. Et son dépit se donna libre carrière, s'exhala sans réticences. La presse allemande, la diplomatie allemande, sans s'en douter, nous ont rendu, [illegible] le plus signalé

des services. Au langage de l'une et aux procédés de l'autre, nous devons véritablement d'avoir pu nous ressaisir, faire figure de peuple devant l'Europe, échapper aux émanations corrosives où risquait de se dissoudre notre énergie nationale. Les yeux de beaucoup se sont alors dessillés, qui persistaient dans leur confiance inaltérable. Ils examinaient attentivement leur idole; et elle ne leur apparaissait pas sans tache : querelles sociales, scandales de mœurs, soucis financiers: l'Allemagne, elle aussi, avait donc sa part des inquiétudes qui obsèdent les Etats modernes? Il n'était pas jusqu'à la religion même de la science allemande qui ne recût de rudes atteintes, du jour où, l'ayant examinée de près, des esprits critiques y faisaient le départ de la recherche minutieuse et de la faculté d'interprétation. La France faisait un retour sur elle-même, s'estimait différente de sa voisine, et, à constater ce fait, ne se trouvait pas humiliée. Des écrivains célèbres, traduisant ce courant d'idées plutôt que le précédant, rappelaient la jeunesse au culte de ses traditions, au souvenir de son histoire... Et cette jeunesse même commençait de s'apercevoir que, selon le mot de M. Joseph Reinach « l'âme française n'a pas été moins amputée que le territoire par la perte de l'Alsace » que la brèche faite dans ces frontières naturelles, pour la possession desquelles ce pays avait luttépendant des siècles, n'avait pas seulement ouvert à notre flanc une plaie béante, car ces deux provinces, si longtemps mêlées à notre vie nationale dans la paix, unies à notre patrie par les liens du sang versé sur les champs de bataille, représentaient à n'en pas douter une des plus précieuses entre les valeurs françaises. Sur ce point, d'ailleurs, aucune entente possible avec des vainqueurs qui nous accusaient de transformer une question de fait en une question de sentiment, sans s'apercevoir que le problème matériel pesait pour la France d'un poids égal à celui des considérations morales, et qu'en face d'une Allemagne surpeuplée, militarisée, bête de proie prête à bondir, la situation demeure précaire qui laisse les plaines de l'Est à la merci d'un raid envahisseur. Pour que jamais il ait pu être question sinon d'entente, du moins de rapprochement envers les deux adversaires d'antan, il a fallu que d'un accord tacite fût laissé de côté le seul point sur lequel toute conciliation était chimérique. Mais l'histoire se rit de telles prétéritions diplomatiques. Quand la voix qui paraissait si gênante à entendre a retenti de nouveau, force a bien été de l'écouter.

*
* *

On a trop bien dit, pour que je les veuille redire, les phases successives de l'opinion alsacienne-lorraine ; la période héroïque de protestation irréductible, nullement affaiblie par le départ des centaines de mille optants; puis la période de flottement, de désarroi, lorsqu'il apparut clairement que la France faillissait à sa mission, ou du moins la différait, n'étonnait plus le monde qu'au spectacle de sa résignation; période enfin de réveil, où l'âme des annexés, à force d'avoir vécu, des années durant, comprimée, refoulée sur elle-même, apprit à se connaître, elle aussi, différente de l'âme des oppresseurs, où la bonne humeur de ce peuple sain reprit le dessus, où il reprit goût à vivre. « L'Alsace-Lorraine aux Alsaciens-Lorrains! » Tel fut le cri de ralliement universel. Tout en acceptant par nécessité le fait accompli, tout en demeurant sujets de l'Empire, les annexés entendent rester, avant tout, indigènes, c'est-à dire défendre et développer cette culture locale, savoureux amalgame du germanisme et du génie gaulois. Et ce n'est pas leur faute si, dans ce but, ils ont à soutenir une nouvelle lutte contre la brutalité, l'inintelligence de l'administration bureaucratique; ils ne peuvent être rendus responsables du passé séculaire qui a tissé entre eux et la France des liens de sympathie et d'affection autrement solides que les chaînes les plus robustes. De quoi les dominateurs n'ont cure ou plutôt, c'est ce qui leur échappe. Mois de prison, généreusement distribués à des députés ou à des dessinateurs, dissolutions de sociétés coupables d'arborer un képi ou de chanter la *Marseillaise*, injures grossières envers ces « pseudo-civilisés », tout cela fait accomplir plus de progrès à l' « autonomie morale » qu'à la germanisation rêvée. L'opinion française, aujourd'hui, commence à s'en apercevoir.

*
* *

Les esprits chagrins demeurent sceptiques, et les vieillards hochent la tête. Cette forme nouvelle de l'esprit alsacien-lorrain, qui ressemble si peu à l'opposition irréductible et farouche de la première persécution, leur inspire quelque méfiance. Ils s'inquiètent d'entendre l'un des champions les plus ardents de la cause française, l'abbé Wetterlé, dire en plein Reichstag : « Nous ne voulons pas être la propriété de l'Empire allemand, mais nous voulons bien devenir ses co-propriétaires ». Et ils ajoutent : « Voilà où en sont les plus courageux, les Preiss et les Wetterlé! Que sera-ce, lorsque, dans quelques années, leurs voix se seront tues? La génération nouvelle, là-bas, persistera-t-elle à se souvenir? »

Elle n'a rien oublié. Et ce serait une étrange conduite à nous, Français, de reprocher aux annexés le terrain sur lequel notre apathie les a contraints de transporter la lutte. Position d'ailleurs singuliè-

rement forte, puisqu'elle facilite aux Alsaciens-Lorrains, ces révoltés d'hier, une opposition loyale et une lutte ouverte pour un but qu'ils peuvent proclamer, et singulièrement propice à nos intérêts, car le patriotisme local du « Reichsland » constitue la barrière la plus étanche contre le flot montant du germanisme. Nous, fils des vaincus de Sedan, avons-nous le droit d'exiger davantage? L'Alsace-Lorraine ne *veut pas* être germanisée, et heureusement, ce n'est pas la Constitution nouvelle qui lui rendra plus facile la vie au sein de la communauté germanique. Jamais d'ailleurs race inférieure n'a assimilé une race supérieure : soyons donc rassurés sur l'avenir de l'âme alsacienne-lorraine. Dans les récents troubles de Metz on a vu avec surprise figurer, parmi les autochtones, un certain nombre d'adolescents immigrés; et ce n'est pas la moindre préoccupation des pangermanistes de constater avec quelle aisance, quelle rapidité les indigènes « alsacisent » les fonctionnaires ou les colons importés.

Le pangermanisme est un rêve. Le monde, pas plus que l'Alsace-Lorraine, n'entend être germanisé. Si haut que soit le génie allemand, il ne joue qu'une partie dans le concert de la civilisation. Et s'il s'avisait de vouloir couvrir les voix des autres exécutants, ceux-ci se mettraient vite d'accord pour lui imposer silence. L'histoire a de brusques retours. Qui donc, en 1810, refusait de courber la tête devant l'Empire français? Quelques paysans espagnols, l'Angleterre haletante dans son île... En 1813, le colosse était à bas; l'Europe avait brisé le joug. Mais ce fut parce que dès longtemps les opprimés s'étaient préparés à la révolte, parce que, sous la botte même du vainqueur, les vaincus d'Iéna avaient su reconstituer l'État, refaire l'armée, retremper l'âme de la nation...

MAURICE LAIR.

L'INDE PORTUGAISE. — BASSEIN (1)

Les Jésuites s'établirent à Bassein au milieu du XVIe siècle; les Franciscains et les Dominicains avaient été jusque-là chargés de l'évangélisation des populations; mais les Jésuites prirent leur place, et leur zèle fut encore accru par les trois visites de Saint François-Xavier. Nous ne pouvons toucher, même de loin, à l'histoire du monastère de Bassein, car c'est celle de l'œuvre de la propagation de la Foi dans cette partie de Koukan. Le nombre des convertis s'éleva rapidement; les baptêmes, — ceux des Hindous des hautes castes notamment, — étaient l'occasion de fêtes où le gouverneur, la noblesse et le clergé apportaient le prestige de leur présence. Ainsi, en 1573, près de seize cents païens furent baptisés dans l'église des Jésuites, en 1588, neuf mille quatre cents, et de toutes parts dans l'île de Salcette s'élevaient de nouvelles paroisses dont les Pères prenaient l'administration (1).

Le couvent des Franciscains confinait à celui des Jésuites; il avait été fondé par le vénérable Frère Antonio do Porto, qui vint mourir à Bassein après avoir bâti onze églises, converti 10.150 païens et détruit 200 temples (2). C'était le monastère le plus important de l'ordre après celui de Goa. De son collège dépendaient les églises des alentours et la plupart de celles de Salcette. Les ruines en sont belles; le plafond d'une des chapelles, le vestibule et la façade de l'église percée de trois grandes arcades sont même bien conservés. Le souvenir de Saint François-Xavier y est intimement associé. C'est chez les Franciscains que résidait l'apôtre des Indes pendant ses séjours à Bassein, et suivant la tradition il prenait plaisir à méditer dans les cloîtres qui s'étendent autour d'un vaste préau planté d'arbres. Une partie de l'organisation de sa mission y aurait même été conçue.

Les bâtiments du couvent et de l'église des Dominicains se trouvent entre ceux des Jésuites et des Franciscains; élevés en 1583, trente-cinq ans après la maison-mère de Goa, ils ont beaucoup souffert du temps. Le toit de l'église s'est en partie effondré; les murs résistent encore, et la *Capella mór* (chapelle principale) est en bon état. Du côté de l'évangile se cache au milieu des broussailles la tombe d'un bienfaiteur de l'ordre dont l'épitaphe est illisible.

Notre tournée touche à sa fin, mais elle n'est pas complète. Nous avons dit qu'à Bassein l'église gouvernait; on serait donc tenté de croire que c'est aux prieurs, aux moines, en un mot aux tonsurés de tous ces monastères (3) que Hamilton faisait allusion. Il n'en est rien. Le pouvoir civil s'inclinait devant le représentant d'une puissance autrement redoutable, le Commissaire de l'Inquisition! Son nom manquait à la liste des fonctionnaires que nous avons donnée; mais il n'avait besoin ni de place officielle ni de palais! Il s'accommodait d'un

1 Voir la *Revue Bleue* des 29 juillet et 5 août 1911.

1 Sur la capacité des Jésuites à Bassein [illegible] Vedor Geral *da Fazenda* [illegible] p. [illegible]

2) *Gabinette literario*, vol. I, p. 37.

3 Da Cunha estime que les [illegible] ecclésiastiques ont fait plus de mal que l'inquisition et qu'ils devinrent un *imperium in imperio*, devant le gouvernement du fond de leurs monastères fortifiés. *Op. cit*, préface, p. VIII.

modeste logement chez les Jésuites et d'une prison pour ses victimes. Le tribunal suprême était à Goa. Lorsque le médecin français Dellon (1) débarqua à Bassein en allant à Goa pour y être jugé, on le garda jusqu'à ce que le Commissaire eût ajouté à la liste des prisonniers envoyés de Daman un grand nombre de « compagnons d'infortune » qui furent expédiés avec lui sur un navire de la flotte du Nord (7 janvier 1674). La prison de Bassein, selon Dellon, était plus grande et plus propre que celle de Daman ; où était elle? C'est ce qu'il est impossible de dire. Une inscription gravée sur une dalle en dehors du fort indique qu'il devait s'en trouver une dans ces parages. Elle aurait été construite sous le vice-roi F. da Silva, c'est-à-dire de 1635 à 1639; mais n'insistons pas sur une des étapes de la voie douloureuse trop souvent terminée au Campo San Lazaro de Goa sous la hideuse livrée d'un *san benito* !

Une brèche dans le mur d'enceinte nous amena au bord de la mer où une barque nous attendait pour gagner, à quelques brasses au large, un ponton qui sert de bureau aux Inspecteurs des Salines. Du pont la vue est grandiose; c'est généralement dans cette anse que stationnent les yachts des touristes ; mais ce jour-là nous sommes seuls. Les murailles au pied desquelles l'eau vient expirer se profilent sur un ciel bleu, — brunes, ceintes de hautes herbes vertes! Tout autour les côtes se perdent dans une buée lumineuse. Pas un bruit, pas un souffle ! L'imagination s'attarde à repeupler ces remparts, à faire revivre les jours d'assaut, quand la noblesse portugaise repoussait les Maures et les Mahrattes ou arborait le drapeau blanc de la reddition. A peine ose-t-on élever la voix de peur de voir s'évanouir ce merveilleux décor et les souvenirs qu'il évoque. « *Deh ! parla basso* », murmure notre compagnon de route. Et c'est en silence que nous traversons le fort. Peu à peu les ombres du soir se répandent dans la campagne et en franchissant le grand pont qui sépare Bassein de Salcette, nous avons une dernière vision des fauves murailles de la noble « Porte do Norte. »

*
* *

La ruine s'est étendue sur le territoire placé jadis sous la juridiction de Bassein (2), c'est-à-dire sur les sept grandes divisions qui en ressortissaient, morcelées en un nombre infini de villages, de *tanadarias*, de *mandovins*, de *cacabès*, de *hortas*, de *pacarias* etc. Le district de Bassein comprenait la région fertile et cultivée du Konkan jusqu'à Daman, encore pleine des souvenirs de l'occupation portugaise. On en retrouve les traces dans ces *aldées* enveloppées de verdure, aux beaux étangs abrités de manguiers séculaires, qui témoignent encore de ce goût pour l'agriculture qui fut l'un des moyens les plus puissants de la colonisation chrétienne. Quant aux monastères, châteaux, orphelinats, ils ont disparu ou sont en voie de disparaître. Les forts de Tarapur et de Sanjan offrent le même aspect de vétusté que les monuments de Bassein et jettent la même note dans le paysage indien !

Les autres districts ont conservé quelques vestiges intéressants, par exemple à Thana, la cathédrale et le château. Là aussi s'élevait le fameux orphelinat créé par les Jésuites pour recueillir les enfants abandonnés. C'était une des stations les plus prospères; on la transporta au cœur même de Salcette au milieu des bois, non loin d'un temple hindou, et elle reçut le nom de la Sainte-Trinité. L'église et le collège devaient se trouver dans le voisinage du lac de Vehar où les restes de l'Orphelinat sont encore visibles.

La ruine la plus importante de Salcette est celle de l'église de Montpésier construite près de grottes païennes qui lui servirent de crypte. (1) Le collège qu'on y avait adjoint pouvait recevoir une centaine d'orphelins, et une colonie de 2000 convertis s'était groupée sur la colline voisine. Les traces du collège des Jésuites de Bandora, l'établissement le plus considérable de la région, ont totalement disparu. Le Collège, fondé au XVIIe siècle, prit un grand développement ; mais la conversion des indigènes est antérieure; elle remonte à la fin du XVIe siècle et est due au F. Manuel Gomez, « l'apôtre de Salcette ». Ce dernier bâtit l'église de Saint-André et un nombre infini de petites chapelles, soixante-cinq villages, dont treize entièrement chrétiens, ressortissaient à la juridiction de Bandora. Les populations étaient en général mieux traitées que dans le Konkan. Les villages étaient donnés pour trois générations, en récompense de services militaires, à des familles portugaises, et à perpétuité lorsque c'était à l'église. Les relations des *fidalgos* avec leurs tenanciers se rapprochaient beaucoup de celles de nos seigneurs et de leurs vassaux. Fryer a conservé une relation très vivante du Collège des Pères, de ses bâtiments superbes, défendus par des canons; (2) les abattoirs en occupent maintenant l'emplacement. La croix a été transportée dans le cimetière de Saint-André. Tout autour de la ville le Docteur anglais remarqua les habitations (aldées) des seigneurs

(1) [illegible] CXLIV, p. 711 et sq. [illegible] en Hollande par Dellon [illegible] 1688 [illegible]
(2) Cf. [illegible] *op. cit.*, pp. 158-207.

(1) Cf. [illegible] pp. 192 et sq.
(2) *Op. cit.* p. [illegible]

portugais qui, dit-il, menaient la vie de potentats. Quiconque naissait sur leurs terres leur appartenait et devenait un véritable serf.

Bandora, ravagée par les Mahrattes, prise enfin par les Anglais, est une localité florissante reliée par la chaussée de Mahim à l'île de Bombay. Entre la voie ferrée et la mer s'étend une zone de cocotiers, de jardins et de rizières dominée par une colline dont la crête est couronnée de palmiers et de dattiers. Partout des croix massives peinturlurées d'ocre et de bleu rappellent qu'on est en pays chrétien. Les convertis de Manuel Gomez lui sont restés fidèles et les églises qu'il a fondées, quoique dénaturées, sont encore debout; mais les autres témoins de l'occupation portugaise ont disparu. Il ne subsiste que le petit fort où les flottes venaient se ravitailler, l'*agoada* comme on l'appelle, caché au pied de la colline au sommet de laquelle s'élève l'antique sanctuaire de N.-S. do Monte.

Il n'y a pas lieu de poursuivre notre enquête dans les autres divisions de Bombay ou de Caranja etc. On y retrouve les mêmes traits caractéristiques, églises, forteresses, chapelles abandonnées, dont les noms aux assonnances portugaises frappent doucement l'oreille des étrangers.

*
* *

Les ruines ne sont pas les seuls souvenirs des Portugais dans la région. Bassein a été un des centres d'où a rayonné l'influence d'une politique dont les effets sont encore sensibles, et quand ses derniers monuments auront disparu par l'action du temps ou les intempéries des moussons, il restera de l'occupation portugaise des vestiges plus durables que les pierres et les moellons, — la race et la religion. Triste race que celle des métis portugais, encore nombreux dans l'Inde, puisqu'on en compte près de trente mille dans la présidence de Bombay et vingt mille au Bengale! Leur origine remonte à Albuquerque qui, pour s'attacher les naturels, imagina de mêler le sang des conquérants à celui des vaincus. Ayant fait des prisonnières, dont quelques-unes appartenaient à un rang social élevé, il les traita avec égards, les fit instruire et les maria à ses officiers (*Barros*). Les familles du pays comprenant les avantages qu'elles pouvaient tirer de ces unions s'y prêtèrent; on raconte même à ce sujet une assez plaisante histoire. Un soir, comme on célébrait chez le vice-roi une noce fastueuse, les lumières s'éteignirent, et la société se trouva plongée dans l'obscurité. Il s'ensuivit quelques méprises, dit-on, mais, le jour venu, personne ne se plaignit et chacun resta fidèle au lot qui lui était échu.

Les mariages ne furent malheureusement pas toujours contractés dans des conditions sociales aussi élevées : des officiers la coutume se répandit parmi les soldats qui s'adressèrent aux femmes des castes inférieures. Pourtant les Indo-Portugais (les *topaz* (1), ceux qui portaient des chapeaux) occupaient un rang assez respectable, mais la race dégénérait, précisément à cause de l'élément aborigène qui s'y était introduit. Or, les Portugais de Bassein ont tous cette origine ; il n'y a parmi eux aucun descendant des castes supérieures. De là cette altération si accentuée du type. On les reconnaît au signalement suivant : front fuyant, yeux petits, pommettes saillantes, narines dilatées, lèvres épaisses, teint foncé presque noir. Dans les couches inférieures, chez ceux qui s'adonnent à la boisson, l'expression du visage est sournoise et inquiète. Ils se sont livrés pendant longtemps à des occupations peu relevées ; jadis un petit nombre recevait de l'instruction et travaillait dans les bureaux des Anglais et des Parsis ou se mêlait de journalisme. On les a traités en général sans aucune bienveillance. Rudyard Kipling a pourtant donné une esquisse spirituelle de leur vie privée dans le roman de Miss Vezzis, la « nurse » et de Michele, l'employé du télégraphe, ces gens du « Borderline », c'est-à-dire de la limite où la dernière goutte de sang blanc vient se perdre dans la marée montante du sang noir!

On leur conteste le droit d'avoir des vertus, des talents: ils ne peuvent revendiquer aucune des qualités des races dont ils sont issus ; ils n'ont hérité que de leurs défauts. Est-ce juste?

Au commencement du XIXe siècle, un des leurs, Derozio, qui appartenait au groupe des Indo-Portugais du Bengale, a marqué dans les lettres d'une manière absolument distinguée, et la société de Calcutta avait accepté ce brillant causeur, ce poète de talent, presque de génie (2). Avec la diffusion de l'instruction, d'autres Derozios pourront venir donner un démenti aux pessimistes dénigrants des « half-castes ».

Quant à la religion, elle a subi d'étranges vicissitudes: elle offre un mélange bizarre des dogmes chrétiens et du rituel hindou, mélange qui se retrouve du reste chez les chrétiens natifs, les convertis du vénérable Frère-Antonio do Porto et du F. Manuel Gomez. Bien habile serait celui qui pourrait suivre et expliquer ces déformations! D'un autre côté, il n'est pas rare que ces chrétiens reviennent à la foi de leurs ancêtres, puis abjurent celle-ci

(1) [illegible] *de chapeau*.

(2) Henry Louis Vivian [illegible] à Calcutta, d'un père [illegible] poète et philosophe mort [illegible] *Revue* année 1881 [illegible].

pour revenir de nouveau au christianisme, ce qui fait que, si l'on demande à certains leur nom, ils en donnent un très répandu parmi les tribus aborigèrent (les Kolis) Bairû, Janiâ, et si on leur demande celui de leur père ou grand-père, ils répondent Joaô Fernandes, Pascoal da Silva, etc. C'est le même va et vient qui se retrouve dans d'autres communautés, chez les Musulmans, par exemple, et dénote l'inquiétude de l'âme hindoue, sans cesse sollicitée par ses hérédités, lorsqu'on lui impose des formes religieuses nouvelles. Mais quelque portés qu'ils soient à revenir aux supertitions païennes, les chrétiens de Bassein sont restés fidèles à l'ensemble du culte catholique et à certaines cérémonies réglées jadis par le clergé portugais, tels les *Santos Passos* apportés de de Goa à Bassein par Melchior Nunez Bareto. Sous certains rapports ces représentations de la passion se rapprochent de celles d'Oberammergau, avec un caractère plus naïf ; elles remplacèrent avantageusement les extravagances sanguinaires des « disciplinantes » de Gaspar Berzeo (1).

Il ne faut pas croire que le christianisme disparut avec les derniers fonctionnaires chassés de Bassein par les Mahrattes; bien que ceux-ci aient réintégré bon nombre de convertis dans leurs castes, ils firent preuve d'une grande tolérance. On s'en rend compte d'après le récit d'un voyageur français, Anquetil Duperron qui, daignant oublier un instant le Zend Avesta et les Parsis de Surate, parcourut en touriste curieux et en observateur averti l'ancienne province de la *Corte do Norte*. Depuis Daman jusqu'à Bombay, rien ne lui échappe: il inspecte les vieux forts, note l'état de leurs courtines, déjeune avec les curés des *aldées*, admire leurs presbytères abrités de cocotiers ou s'indigne de leur vétusté. A Thana, où la foi est grande, il lui faut chanter le *credo* en faux bourdon dans la cathédrale (*A Igreza da Se*), le 8 décembre, jour de la Conception de la Vierge, devant un immense concours de chrétiens noirs. L'affluence était telle que la tribune dans laquelle il se trouvait faillit s'effondrer. Un grand repas auquel était convié le clergé canarin, c'est-à-dire de Salcette, lui fut ensuite offert chez le curé, repas dont notre compatriote a laissé un spirituel croquis (2). Mais ne pouvant nous attarder à le suivre, retenons seulement quelques faits. Il vit après la messe (et il en fut fort impressionné plusieurs « Indiens païens » amener leurs enfants et leur faire dire des évangiles sur la tête; d'autres emporter de l'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de la Vierge. A cent cinquante ans de distance combien de fois n'avons-nous pas été témoins à Bandora de cette même confiance naïve des « Indiens païens » du XIXe siècle envers N. S. do Monte! Il y a dix ans, la chapelle était bien modeste; très blanche, on la voyait de loin en mer; à l'intérieur décoré en stuc bleu, la lumière singulièrement douce enveloppait les lustres frais et roses suspendus à la voûte, les dorures et les mousselines des autels, les statues des saints polychromes. Et c'était un touchant spectacle de voir les infidèles, pieds nus, glisser sans bruit sur les dalles de marbre et venir solliciter les grâces de « Matubai », comme ils appellent la statue miraculeuse, ou lui apporter des offrandes pour la remercier de celles qu'ils avaient obtenues! Ce simple détail peint « l'état d'âme » de ces populations, dont la religiosité implore tout aussi bien les *Pirs* musulmans que les saints catholiques.

Bien plus importante est l'affirmation d'Anquetil que les Mahrattes avaient laissé aux chrétiens une partie de leurs églises et la plus grande liberté d'exercer leur religion. Les fêtes se célébraient à Thana avec la même pompe qu'à Goa; les processions s'y faisaient sans danger, « même avec une sorte de respect de la part des gentils ».

Et encore à Bandora, comme à Thana, les processions passaient devant notre porte, bannières déployées. Un soir de carême, — il nous en souvient, — l'*ora pro nobis* des nonnes et des orphelines se mêlait au bruit lointain des tamtams d'une noce hindoue, et un nawab du nord de l'Inde fit stopper son fringant attelage pour céder le pas aux chrétiens des classes les plus humbles !

Les Mahrattes et les Anglais se sont rencontrés dans l'application d'un principe politique qui, méconnu par les Portugais, a causé la ruine de leur domination dans l'Inde : la neutralité du gouvernement en matière religieuse et la protection éclairée de tous les cultes!

D. MENANT.

(1) [illegible] que le Jésuite Berzeo établit cette société de pénitents dont [illegible].

(2) [illegible] pp. [illegible] et sqq.

UNE ANCIENNE ABBAYE GRECQUE PRÈS DE ROME

Lorsque l'abbé Nil, échappant à l'invasion des Sarrasins, parvint au pays du Latium, les barbares avaient déjà tout dévasté, et la plaine romaine ne présentait plus que l'aspect d'un vaste désert vraiment digne de pitié.

Arrivé à Tusculum, qui appartenait alors à Grégoire, successeur d'Albéric II — la nuit étant toute

proche — il se réfugia dans une grotte non loin de l'endroit où se trouve actuellement Grottaferrata.

Or, tandis que, entouré de ses compagnons, il causait de choses saintes avec Barthélemy, son disciple, la Sainte Vierge lui apparut, lui commanda d'ériger en ce lieu même une église à sa gloire et lui donna une pomme d'or pour qu'elle fût placée dans les fondements.

Le saint abbé fit ce qui lui était ordonné, et quand l'église fut complètement achevée, il plaça tout en haut du clocher, sur une petite colonne en marbre, une pomme d'or toute pareille à l'autre afin de ne jamais oublier la miraculeuse intervention. Plus tard, la foudre ayant abattu une partie du clocher, on transporta cette pomme dans la bibliothèque du couvent, où on peut la voir encore aujourd'hui religieusement gardée comme témoignagne indiscutable de cette sainte histoire.

Pendant qu'on bâtissait l'église, Saint Nil, qui savait combien le temps est précieux pour gagner le royaume du ciel, se retira avec ses disciples dans le petit couvent tout proche de Sainte-Agathe, pour s'y livrer plus complètement aux pratiques de la vertu et y goûter les joies angéliques de la possession de Dieu.

Un jour, comme il se dirigeait vers Tusculum, il rencontra Grégoire suivi de tout son peuple qui venait vers lui pour le remercier d'avoir préféré son domaine à tout autre et mettre à sa disposition ses terres et son château.

Saint Nil, dans son humilité, se contenta de demander un endroit écarté où il pût prier en repos et sur lequel on bâtit depuis la fameuse abbaye.

Deux années plus tard, son extrême faiblesse le retenant au monastère de Sainte-Agathe, il se fit porter dans l'église où il expira le soir de la fête de Saint Jean l'Evangéliste.

A l'endroit choisi pour son couvent s'élevait autrefois la célèbre villa de Cicéron. Primitivement construite par Sylla qui l'avait ornée de peintures rappelant le souvenir de ses victoires, elle avait reçu de son nouveau possesseur, qui s'y venait délasser de ses travaux, de nombreux embellissements. Située sur le Tusculum avec ses hautes murailles, sa citadelle et ses deux théâtres, elle avait vue d'un autre côté sur la vallée d'Albe, la voie Latine et le mont Algide, avec la perspective de la mer à l'Occident. Les jardins étaient vastes et abondamment arrosés par des eaux vives, pour lesquelles Cicéron payait une rente au fisc municipal; la maison offrait à l'extérieur l'aspect d'un portique formé d'une longue colonnade, tandis qu'à l'intérieur une galerie bien claire donnait entrée sur une vingtaine de pièces servant à l'habitation.

On comprend que l'attachement de Cicéron pour sa villa préférée fût grand : « Je me plais à Tusculum, et c'est même le seul endroit où je suis tout à fait content de moi-même » dit-il dans une lettre à Atticus (1). La valeur du domaine était telle qu'à son retour de l'exil, le Sénat lui alloua 500.000 sesterces pour réparer les dommages soufferts pendant son absence, et qu'il trouva qu'on était loin de lui avoir donné assez (2).

Cicéron voulut lui donner, en plus, un caractère particulier en rapport avec ses goûts littéraires, et qui pût rappeler sa chère ville d'Athènes où il avait complété ses études sur l'éloquence et la philosophie. Il y fit construire une bibliothèque à la manière des palestres grecques, puis deux espèces de gymnases qu'il appela le lycée et l'académie, en souvenir des écoles célèbres fondées par Platon et par Aristote. Sa correspondance avec Atticus nous montre quels soins persistants il apportait à se procurer des statues et des objets d'art précieux. « Je vous prie de continuer, écrit-il à son ami, à me chercher tout ce qui sera propre à orner ma maison de Tusculum, le seul endroit où je me repose de tous mes soucis et de mes travaux. » (3) Dans beaucoup d'autres lettres, mettant à contribution la complaisance de son ami, il lui parle de telle statue grecque provenant d'Athènes ou de Mégare. « J'attends avec impatience les statues de Mégare et les Mercures dont vous m'avez parlé. Quand vous trouverez en ce genre des choses qui méritent une place dans mon académie, n'hésitez pas à me les envoyer, et n'épargnez pas ma bourse. » (4) « Envoyez-moi, je vous prie, au plus tôt ce que vous m'avez acheté pour mon académie ; je ne saurais vous dire combien j'ai de plaisir, non seulement lorsque j'y suis, mais même lorsque j'y pense. » (5) Il stimule son zèle, et règle minutieusement les dispositions à prendre, afin d'éviter les avaries, en choisissant un vaisseau de préférence à un autre. Les envois arrivent sans accident, et la bibliothèque se décore peu à peu de statues qui, par leur nature, sont parfaitement appropriées au lieu qu'elles doivent orner. Il en est de même pour le lycée, situé dans la partie haute des jardins, et pour l'académie, sorte de petit amphithéâtre sans sièges formé d'une série d'arcades dans chacune desquelles s'élevait, sur un piédestal conique, un buste d'Hermès.

De cette villa de Cicéron, à qui, selon le président de Brosses « des moines grecs, de l'ordre de Saint-Basile, ont indignement succédé » ne restent aujourd'hui que quelques ruines, dont l'authenticité

1 Ad Att., 1, 6.
2 Boissier, *Cicéron et ses amis*.
3 Ad Att., 1, 5.
(4) Ad Att., 1, 9.
(5) Ad Att., 1, 11.

même a été contestée par quelques savants qui voulaient [illegible] au plus tard [illegible] Moffunella.

Singulière destinée de la gloire, que Cicéron avait cependant déjà si bien définie dans ses Tusculanes : « La gloire seule nous dédommage de la brièveté de la vie par le souvenir de la postérité ; elle nous rend présents aux lieux où nous ne sommes plus; elle nous fait vivre au delà du trépas; elle est le degré qui élève les hommes au rang des immortels. » (1)

Mais l'abbé Nil ne fut pas le seul fondateur de l'abbaye. Ce fut Saint-Barthélemy qui bâtit l'église, agrandit l'abbaye et put obtenir par ses démarches auprès des princes et des pontifes de l'enrichir considérablement. Grégoire, comte de Tusculum, qui avait à expier une foule d'œuvres de violence et de tyrannie, accusé même de traiter la chaire de Saint-Pierre comme son fief héréditaire, fut le plus ancien de ses bienfaiteurs.

De leur côté les populations voisines, édifiées par l'odeur de sainteté qui s'exhalait du monastère, faisaient monter, avec leurs offrandes, les rentes annuelles à plus de cinq cent mille livres par an! Les bons moines employaient ces sommes à leur entretien personnel tout en subventionnant les vingt deux églises qui dépendaient du monastère. Si quelque chose en restait, ils le donnaient en aumône pour la plus grande gloire de Saint Nil, fondateur de l'ordre. C'est pourquoi les souverains pontifes accordèrent de nombreux privilèges à l'abbaye de Grottaferrata. Les papes Calixte II et Eugène III l'honorèrent de leur protection, et après eux Innocent III et Grégoire IX vinrent souvent s'y reposer des fatigues du pontificat ainsi qu'en font foi les lettres qu'ils datèrent de cette résidence.

Ces moines eurent cependant aussi leurs ennemis et leurs déboires. Tolomé II, comte de Tusculum, loin de suivre l'exemple des ancêtres, mérita par sa conduite envers la célèbre abbaye d'être appelé le *tyran des moines*. En effet, il avait envahi les territoires du monastère et en confisquait les rentes : il osa même — en s'introduisant par ruse dans le couvent — ravir les objets sacrés du culte qui étaient d'une inestimable valeur. Oppresseur farouche, comme tous les barons romains de son époque, il n'aurait permis à qui que ce fût un blâme ou une protestation.

En ce temps-là, l'histoire des grandes abbayes italiennes est l'histoire même de la Rome ténébreuse et dramatique du moyen âge. Barons et princes, empereurs et papes se disputaient sans cesse le riche protectorat des monastères. De ces convoitises naquirent souvent les guerres intestines qui affligèrent tellement la péninsule et rendirent, peut-être, plus faciles les interventions étrangères.

Une inscription qu'on peut voir encore dans la célèbre abbaye de Sainte-Scolastique à Subiaco, nous apprend qu'en 1163 le couvent hébergea les moines de Grottaferrata qui étaient venus s'y réfugier en emportant tous leurs trésors. On conserve encore à Rome un acte du XIIIe siècle où il est question de grosses sommes d'argent déposées par ces moines au Sénat Romain, afin de les soustraire aux rapines inévitables des guerres civiles.

Frédéric II campa souvent au pied du monastère. Cet empereur allemand, roublard et débauché, qui poursuivait les infidèles et pillait les églises, avait jeté son regard curieux et amateur des objets d'art, sur les trésors du couvent. Il emporta, entre autres choses, deux statues en bronze de l'époque romaine qui décoraient les puits du monastère, pour en orner sa colonie sarrasine de Lucera (1).

La règle des moines de Grottaferrata s'était du reste bien transformée depuis les temps mystiques où Saint Nil, nu-pieds et vêtu seulement d'une peau de chèvre noire, se nourrissait de pain sec. Ils faisaient maintenant bonne chère et louaient Dieu de leur avoir donné des bois profonds où l'on trouvait toute sorte de viandes et venaisons; des lacs et des ruisseaux où l'on pêchait force esturgeons, brochets et lamproies; et des vignes grasses qui leur fournissaient copieusement les fruits savoureux et les vins les plus exquis.

Ils en remerciaient Dieu dans la joie et le glorifiaient dans ses œuvres qui sont aussi de plaisir et de volupté. Et comme ils savaient que le soin des richesses rend les hommes misérables et méchants, ils les méprisèrent à tel point, que la ruine étant à la porte du couvent, le Pape Pie II dut intervenir, en 1462, et par sa haute puissance y établit le régime de la commende (2).

Il nomma le cardinal Bessarion, administrateur et gouverneur.

C'était l'époque où triomphaient dans toute l'Italie les humanistes, les hellénistes, les néo-platoniciens. « Le paganisme était partout. Il était à la porte de Saint-Pierre, qui offrait l'image de Jupiter et de Léda; il était dans les pompes du culte; il était dans les banquets et dans les fêtes des cardinaux patriciens qui ouvraient les cortiles de leur palais aux représentations et aux allegories profanes; il était dans l'esprit, dans les mœurs, dans la conscience de cette cour pontificale, inspirée,

(1) [illegible] III. (2) [illegible] *Histoire de Rome au moyen âge*.

(1) [illegible] *de Rome au moyen âge*.
(2) [illegible] *Histoire de Rome au moyen âge*.

imbue, gorgée d'antiquité »[1] ; c'était l'aube de la Renaissance qui rayonnait sur l'azur du ciel latin.

Le cardinal Bessarion, qui avait fait de son salon au palais des S.-S. Apôtres une vraie académie de savants, était aussi un bibliophile passionné. Plein d'affection pour les religieux, ses compatriotes, il s'appliqua avant tout à reconnaître les domaines qui avaient été usurpés; et après avoir restauré les bâtiments du monastère il donna tous ses soins à la collection de manuscrits que les moines — trop occupés à adoucir les austérités du cloître — avaient complètement abandonnée. Il la remit en ordre avec amour et l'enrichit de telle façon, qu'aujourd'hui encore les trouvailles heureuses ne sont pas épuisées, comme il a été démontré par la découverte qu'on y fit en 1875 du fameux manuscrit de Strabon.

Le cardinal Giuliano della Rovere, neveu de Sixte IV, et depuis pape sous le nom de Jules II, lui succéda. Il fit démolir l'ancien bâtiment et commença le nouveau cloître et le palais abbatial qui fut orné avec de précieux objets d'art anciens et des bas-reliefs antiques provenant de la villa de Cicéron. Ensuite, pour le garantir des incursions et des guerres civiles, il fit élever la vaste enceinte fortifiée avec tours et fossés, qui, tout en donnant au monastère un aspect si distinctif, rappelle les goûts belliqueux de ce pontife patriote qui endossa l'armure, qui se battit à la Mirandole, sut être un grand roi et surtout un grand ennemi des étrangers dont il voulait débarrasser l'Italie.

Son élévation au pontificat interrompit les travaux. Son successeur, le cardinal Alessandro Farnese, poussé par un sentiment trop pratique, employa pour son usage personnel la partie nouvellement construite du couvent, ne laissant aux moines que quelques vieux locaux inhabitables.

Parmi les abbés commendataires qui suivirent, figurent les plus grands noms de l'Italie : ce sont les cardinaux Jean Colonna, Hippolyte de Médici, Odoard Farnese qui embellirent l'église et l'abbaye, et enfin le cardinal François Barberini, neveu d'Urbain VIII un des plus généreux bienfaiteurs du monastère.

Plusieurs papes aimèrent à passer les mois d'été sous les ombrages frais et ravissants de Grottaferrata. On remarque parmi eux le doux et savant Benoît XIV, Clement XIII et Pie VII.

Le cardinal Consalvi, qui remplit un rôle si important dans l'histoire de l'Église à l'époque de Napoléon Ier, fut un des derniers personnages célèbres dont le nom se rattache à la commende de l'abbaye. En 1810 les religieux ayant refusé — et cela très justement — de prêter serment au gouvernement français, le monastère dut être évacué et pendant plusieurs années il demeura en état d'abandon. Le cardinal Consalvi, généreux et zélé pour tout ce qui touchait à l'art, employa, lors du retour des moines, les revenus attachés à son titre à de grands travaux de réparations; et là s'écoulèrent — dans la poésie tranquille de cet endroit pittoresque — les dernières années de sa vie.

Enfin ce fut le pape Grégoire XVI, lui-même, qui s'appliqua à y faire refleurir l'étude de la théologie, de la philosophie et de la littérature grecque. La bibliothèque fut inventoriée, remise en ordre et put réunir plus de six mille volumes et deux cent trente manuscrits anciens dont la plupart en langue grecque.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur l'histoire de l'ordre grec des Pères Basiliens de Grottaferrata, on peut pénétrer dans l'église, qui est très intéressante à étudier pour ses mosaïques anciennes et ses peintures monumentales.

Un incendie ayant détruit une grande partie des vieilles relations manuscrites, nous ne pouvons plus savoir quelle était exactement la forme de l'église primitive, construite par Saint-Barthélemy et consacrée par le pape Jean XIX en 1025. Les arcades de l'entablement extérieur montrent, en tout cas, avec sûreté, qu'elle était isolée et très grande en comparaison du petit oratoire fondé par Saint Nil. Les descriptions que le père Sciammari, élu en 1730 abbé général de l'ordre, nous a laissées, nous apprennent que sur le devant de la grande entrée était disposé un atrium avec quatre magnifiques colonnes en granit d'Egypte, élevées sur plusieurs degrés, qui ont été depuis ensevelis par la surélévation du terrain. Au devant on voyait une ancienne fontaine aux formes souples et élégantes, où, selon le rituel grec, on célébrait en grande pompe le jour de l'Epiphanie la bénédiction des eaux. On y voyait aussi une image précieuse de la Sainte Vierge déjà presque effacée à cette époque, et un sarcophage ancien tout rempli d'ossements.

Mais les portes surtout étaient dignes d'intérêt pour les riches décorations anciennes qui les ornaient, de même que les jambages et l'architrave en marbre où on lisait ce verset en langue grecque :

[illegible]

Les trois nefs, qui étaient autrefois divisées par la majesté blanche de huit colonnes cannelées en marbre de Paros, et qui proviennent de l'ancienne villa de Cicéron, sont aujourd'hui dérobées au regard et

1. MONNIER, *Le quattrocento*.

1. GREGOROVIUS, *Hist.* [illegible]

recouvertes d'un lourd revêtement de marbres polychromes. Cet outrage à l'art antique est l'œuvre de Borromini, du maniérisme et du mauvais goût de 1600. Dans la nef de gauche une petite porte conduit au clocher carré à sept galeries. Dans la dernière, on voit, parmi les sveltes colonnettes, soutenues par des piliers de chêne, les anciennes et vénérables cloches — trésor archéologique — qui sont du même métal que celles qui existaient au petit monastère de Sainte-Agathe. On y lit tout autour : « *Men-[illegible] sanctam spontaneam honorem D[illegible] Patriæ liberationem* ».

Le pavé de l'église est recouvert de cette mosaïque riche, harmonieuse et cependant discrète, qui fut le triomphe des marbriers romains de ces temps ; la beauté en est rehaussée par une large dalle ronde en porphyre rouge d'Orient, qui se trouve au centre. Sous le sol repose la dépouille mortelle de Benoît IX... La brièveté caractéristique de l'inscription semble vouloir interdire au passant de s'arrêter sur la tombe de ce pape, qu'après sa mort, les paysans voyaient courir dans la nuit — monstre noir à forme humaine — sur les mont Latins (1). Né de cette funeste famille des comtes de Tusculum et petit neveu de ce Jean XII qui, pape à dix huit ans, « avait mis son harem au Latran, buvait aux dieux païens (2) », et mourait de façon si mystérieuse, Benoît IX, pape à douze ans, avait fait croire à l'Europe chrétienne « que les temps prédits par le visionnaire de Patmos commençaient et que l'antéchrist venait de coiffer la tiare. Le scandale de sa vie sembla si affreux que les capitaines de Rome jurèrent de l'étrangler à l'autel, au moment où il tiendrait Dieu dans ses mains impures. Mais l'éclipse de soleil rapportée par Glaber le sauva ; les conjurés, épouvantés, n'osèrent toucher au pape (3) ». Il semble — à ce que les bons moines disent — qu'après tant de péripéties tragiques il se retira enfin dans la vieille abbaye, s'ensevelit dans une cellule et mourut en odeur de sainteté. Tels sont les trésors d'indulgence dont dispose l'Eglise chrétienne !

L'épitaphe dit tout simplement :

SEPVLCHRVM-BENEDICTI-P. P. IX.

En passant de la nef au chœur on est arrêté par une mosaïque fort ancienne et de grande beauté placée au-dessus du maître-autel. Ce sont les douze apôtres *sedentes super sedes duodecim*. Cette œuvre du XIIe siècle, trahit par son ordonnance trop systématique l'action persistante du style byzantin. Elle fut cependant exécutée par Cavallini peintre romain, élève de Giotto, qui avait acquis une grande célébrité dans son art, qui aujourd'hui encore resplendit sur la façade de Sainte Marie au Transtévère. On lit dans Vasari qu'il avait aussi sculpté un crucifix dans la grande église de Saint-Paul, où il fut enseveli avec cette inscription :

QUANTUM ROMANÆ PETRUS DECUS ADDIDIT URBI,
PICTURA TANTUM DAT DECUS IPSI POLO.

Byzantine aussi, mais exquise de suavité et d'onction, est la Madone tout à côté, peinte — dit-on — par Saint Luc l'Evangéliste. Un parchemin de 1190, conservé dans la bibliothèque de l'Abbaye, affirme que cette relique due « à la magnificence des comtes du Tusculum » est *a manibus B. Lucae Evangelistae depictam* ; c'est pourquoi on l'avait gardée sous une grille en fer jusqu'à 1577 dans cette même grotte où Saint Nil et Saint Barthélemy avaient eu la célèbre vision. Le cardinal commendataire François Barberini lui fit ériger en 1687 un autel magnifique avec un tabernacle en métal doré soutenu par quatre colonnes d'agathe orientale et gardé par de grands anges en marbre, revêtus de bronze. Il s'était pour cela adressé au talent du chevalier Bernini qui mérita à son époque d'être surnommé *le second Michel-Ange*.

Au dessus du maître-autel soutenu par des colonnes de jaune antique, Annibal Carrache a représenté Saint Nil implorant l'assistance de la Vierge. Ce tableau, où se retrouvent les qualités éminentes du peintre bolonais, passe avec raison pour l'une de ses plus remarquables compositions. Protégé du cardinal Farnese, qui de Bologne l'avait appelé à Rome, sans que pour cela il fît fortune, « Annibal était un grand artiste, parce qu'il n'était pas un philosophe. (1) On retrouve ses qualités que son meilleur élève devait porter si loin, dans les fresques exécutées par le Dominiquin dans cette même église. L'artiste n'avait que vingt neuf ans — comme on le voit par la date de 1610 marquée au plafond — lorsque, sur la recommandation de son maître Annibal, qu'il avait aidé dans les décorations du palais Farnese, il fut chargé par le cardinal de représenter à Grottaferrata les principaux traits de la légende du fondateur de l'abbaye.

Parmi ces fresques, une surtout jouit d'une renommée pour son réalisme ultra-moderne. Elle montre Saint Nil opérant la guérison miraculeuse d'un jeune possédé. Les contractions spasmodiques du visage et du corps de l'enfant, la confiance du Saint dans les vertus de son exorcisme sont d'un effet saisissant et vraiment impressionnant. Mais l'intérêt de ces fresques s'augmente de ce que le Do-

(1) GREGOROVIUS. *Histoire de Rome au moyen âge*.
(2) GEBHART. *Moines et papes*.
(3) GEBHART. *Moines et papes*.

(1) STENDHAL. *Promenades dans Rome*.

miniquin y a peint lui-même son portrait aussi bien que ceux de ses camarades, le Guide et le Guerchin. Stendhal parlant de ces fresques dans ses *Promenades dans Rome*, observe que Saint Nil « fut en son temps un homme du plus grand courage et tout à fait supérieur » et qu'il avait trouvé dans le Dominiquin « un peintre digne de lui ». Déjà avant lui, Poussin s'était écrié : « Il est le premier après Raphaël! »

Cependant, si, de nos jours, il est tellement méconnu, il faut, peut-être, en accuser justement Stendhal lui-même qui, par son excès d'admiration, força les railleries et la révolte. En art, les opinions sont très souvent et surtout question de mode, le goût inné et le jugement serein sont bien plus rares que l'on ne croit. Quant à nous, nous admirerons le peintre ne serait-ce que pour son noble caractère. Au milieu des déboires, des malheurs, des luttes de toute sorte qu'il eut à soutenir, il chercha dans l'art la noblesse et non un moyen de s'enrichir. Seul avec Poussin il sut, à une époque où la peinture était devenue industrielle et démocrate, se maintenir sincère, original et pur.

En passant par la sacristie attenante à l'église, et par le beau réfectoire reconstruit par le pontife Benoit XIV, on arrive à la fameuse et intéressante bibliothèque, si remarquable par ses collections précieuses et sa célèbre école de calligraphie.

Elle avait été fondée par Saint-Nil même. Il était calligraphe et tachygraphe insigne, dans le temps où ces deux manifestations de l'intelligence étaient si nécessaires pour transmettre aux générations futures les chefs-d'œuvre grecs et latins qui auraient été autrement perdus; et ces chroniques contemporaines, aussi, grâce auxquelles on peut reconstituer maintenant l'histoire de ces jours lointains.

On conserve de la main de Saint Nil les *Cantiques* et plusieurs *manuscrits* d'une même écriture menue et serrée, d'une netteté et d'une beauté merveilleuses. Tout particulièrement intéressant est celui des *Doctrines* de Saint-Dorothé, portant la signature du saint en caractères cryptographiques.

On croyait — il y a quelques années encore — que le manuscrit *d'Hermogène*, qui est à Paris, était le seul incunable de la tachygraphie du xe siècle. Il a été au contraire démontré par le professeur G. Zeretele, dans son *De Compendiis Scripturae Codicum Graecorum*, qu'il en existe beaucoup d'autres originaires de cette école même de Saint Nil. Il eut, du reste, en cet art vénérable un grand nombre de disciples : Néophyte et Cyriaque, entre autres, dont les manuscrits sont maintenant à la bibliothèque Vaticane, et Paul abbé, dont on peut admirer l'œuvre brillante à travers les glaces polies d'une ancienne vitrine. Avec le temps et surtout du xe au XIIIe siècle cette école ne fit que progresser; nous lui devons l'heureux changement qui substitua le système *italique* à celui *d'Hermogène*.

A la fin du XVIIe siècle, le Père de Montfaucon vint visiter l'abbaye. La longueur de son séjour permet de supposer qu'il dut trouver un véritable contentement dans les silencieuses orgies de la méditation parmi tous ces vieux manuscrits, recouverts de lambeaux de pourpre ou revêtus de soie brochée d'or... Parmi eux il mentionne un recueil de livres ascétiques du xe siècle, à la fin duquel on lit ces mots écrits en grec par un moine qui vivait au siècle suivant: « En l'an du monde 6592, c'est-à-dire en l'an 1084 de la naissance du Christ, à la septième indiction, et au vingt-troisième jour du mois de mai, vers la troisième heure, le duc Robert Guiscard entra dans la ville de Rome et la saccagea. » Ce souvenir de la délivrance du pape Grégoire VII, ainsi consigné par la main d'un moine inconnu qui interrompt une lecture spirituelle pour marquer le jour et l'heure de l'événement, montre quel profond retentissement eut dans les monastères grecs et latins la grande querelle de l'Empire et de la Papauté.

Très célèbre aussi et précieux est l'*Eucologium* qu'on apporta en 1439 au concile de Florence, et que les pères du concile n'hésitèrent pas à admettre comme une autorité liturgique. L'exemplaire original fut donné par le cardinal Cesarini au cardinal Bessarion qui à son tour le céda à la bibliothèque.

Signalons enfin, pour terminer ce rapide aperçu de richesses sans nombre, quelques curieux palimpsestes. Il en est qui portent jusqu'à trois écritures superposées. Tel est le Strabon et le Psautier du XIIIe siècle, dont la première écriture est du VIIIe et la deuxième du XIe siècle. Parmi les œuvres d'art et les souvenirs précieux qui ornent la bibliothèque, on remarque un calice byzantin tout scintillant d'émaux et de lourdes pierreries, un manuscrit qui appartint jadis à la bibliothèque de Constantinople, un vase en céramique peinte par le Dominiquin et enfin le richissime *Omophorion* des évêques de Patras.

Nous pouvons maintenant quitter la vénérable et grande abbaye isolée sur les hauteurs silencieuses qui entourent la gloire de Rome éternelle... Tout autour le mouvement laborieux des hommes continue son œuvre ardue et incessante, tandis que le vieux monastère s'abime dans les profondeurs d'une histoire dont l'ancienne splendeur n'est plus qu'un souvenir!

WILFRID LOVATELLI.

TAINE ET ZOLA

L'ESTHÉTIQUE NATURALISTE ET L'ESTHÉTIQUE RÉALISTE

Zola estimait que les « facultés du critique [illegible] dent à se confondre aujourd'hui avec celles du romancier ». L'art devient de plus en plus réaliste, c'est-à-dire qu'il observe ou expérimente; et de même la méthode de critique, dite naturaliste, tend à expliquer et constater sans juger. En même temps que l'art, elle se rapproche donc aussi de la science. Et ce triple mouvement est fort naturel : à notre science expérimentale, une critique et même un roman également expérimentaux correspondent nécessairement. « Lorsque M. Taine étudie Balzac, il fait exactement ce que Balzac fait lui-même, lorsqu'il étudie par exemple le père Grandet. Le critique opère sur un écrivain pour connaître ses ouvrages comme le romancier opère sur un personnage pour connaître ses actes. Des deux côtés, c'est la même préoccupation du milieu et des circonstances (1) ».

Or, Taine est un critique naturaliste, et Zola approuve fort sa méthode; aussi n'est-il jamais arrivé à comprendre comment Taine de son côté n'approuvait pas ses romans. Bref, il ne s'expliquait pas qu'on pût être à la fois naturaliste en critique, et idéaliste en art.

En fait, pourtant, Taine n'avait aucun goût en peinture pour Manet ou Cézanne, les grands amis de Zola, ni en littérature pour Zola lui-même et pour ce réalisme français, que Guyau a proposé de nommer le « trivialisme ». Toutes ses préférences allaient, parmi les littératures contemporaines, au réalisme anglais, si suspect d'idéalisme sentimental : à Dickens, Thackeray, George Elliot. Et dans les arts plastiques, aux Flamands, superbes d'une éloquente trivialité, il préfère les Vénitiens plus nobles, à ceux-ci les Florentins plus purs, à ces derniers enfin les Grecs, plus idéalistes encore.

Comment comprendre chez un grand penseur, comme Taine, cette divergence étonnante entre les goûts personnels et les principes de la critique? Peut-être ce problème nous fera-t-il mieux pénétrer à la fois la vraie méthode de Taine, et les contresens que Zola, comme tant d'autres, a commis sur elle.

I. — La méthode naturaliste de Taine.

Toute critique d'art ou toute esthétique positive, — qui n'en est qu'une forme plus abstraite, — se propose trois grands problèmes. Y a-t-il dans l'art des *valeurs* esthétiques à estimer, ou seulement des *faits* à constater? La critique a-t-elle à juger, ou à expliquer? C'est le problème débattu entre l'esthétique « normative » ou « spéculative ». S'il y a de telles valeurs, sont-elles *générales* ou *individuelles?* objectives ou subjectives? C'est le problème du dogmatisme et de l'impressionnisme. Enfin ces valeurs sont-elles propres à l'art ou empruntées par lui à d'autres formes plus profondes de l'activité humaine, comme la moralité, la vie économique ou religieuse? est-il une fin en soi, ou bien un simple moyen pour des fins supérieures à lui-même? C'est le problème de l'*art pour l'art*, et de l'art moral, social, religieux ou utilitaire.

C'est pourquoi les reproches que l'on adresse d'ordinaire à la méthode de Taine se ramènent à trois : elle tend à expliquer sans juger; elle s'applique aux généralités, non aux individualités; elle procède par des considérations « anesthétiques », c'est-à-dire empruntées aux sciences naturelles ou morales, et nullement appropriées à l'esthétique.

Mais à la vérité la méthode de Taine n'est pas si étroite. Imprégnée de l'esprit hégélien, plus encore que de l'esprit scientifique, elle entreprend de donner à chaque « moment » de la pensée sa place légitime dans le développement intégral et harmonieux de la réflexion humaine.

* * *

Tout d'abord la critique de Taine se borne-t-elle à constater et *expliquer* des « faits » ou les *juge*-t-elle par des « normes? » Est-elle une classification descriptive, ou une échelle de valeurs? C'est mal poser le dilemme: Elle est tour à tour l'un et l'autre.

Par une réaction, peut-être exagérée, contre les anciens procédés de la rhétorique ou critique admirative, — critique classique des défauts, ou critique romantique des beautés, — Taine s'est d'abord efforcé de ramener l'esthétique à une analyse purement explicative, espérant qu'elle en deviendrait plus scientifique. A ce point de vue, une œuvre est un produit naturel comme tout autre. « Il n'y a, ici comme partout, qu'un problème de mécanique : l'effet total est un composé déterminé tout entier par la grandeur et la direction des forces qui le produisent » (1).

Cette explication des faits une fois épuisée, l'esthétique ne serait-elle pas achevée? « La nôtre est moderne, et diffère de l'ancienne en ce qu'elle est

(1) E. Zola, *Le Roman expérimental*, 1880, p. 220.

(1) H. Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, 1863, t. I, Préface, p. XXXI.

historique et non dogmatique, c'est-à-dire en ce qu'elle n'impose pas de préceptes, mais qu'elle constate des lois... Ainsi comprise la science ne proscrit ni ne pardonne; elle constate et explique... Elle fait comme la botanique qui étudie, avec un intérêt égal, tantôt l'oranger et le laurier, tantôt le sapin et le bouleau; elle est elle-même une sorte de botanique appliquée, non aux plantes, mais aux œuvre humaines. (1)

Cette absence, au moins provisoire, de toute échelle des valeurs esthétiques s'impose plus encore, par paradoxe, du point de vue de l'*idéal dans l'art*, qui semblerait si contraire. « Peut-on découvrir un principe de subordination qui assigne des rangs aux diverses œuvres d'art ? demande Taine dans la dernière partie de sa *Philosophie de l'Art*. Au premier regard on est tenté que dire que non... que toutes les œuvres d'art sont de niveau... En effet, si l'objet devient idéal par cela seul qu'il est conforme à l'idée, peu importe l'idée : elle est au choix de l'artiste. » (2)

Toutefois, ce sont des raisons de tactique surtout qui ont imposé à Taine ce parti pris étroit contre l'esthétique traditionnelle. Dès qu'il abandonne la polémique et reprend la sérénité du vrai savant, il *juge*, comme ses prédécesseurs, après avoir *expliqué* ; et toute sa réforme se réduit à tirer plus logiquement son jugement de son explication, comme une conséquence nécessaire.

« Et cependant, dit-il, dans le monde imaginaire comme dans le monde réel, il y a des rangs divers, parce qu'il y a des valeurs diverses. Le public et les connaisseurs assignent les premiers et estiment les autres. Nous n'avons pas fait autre chose depuis trois ans en parcourant les cinq siècles de la peinture italienne. Nous avons toujours, et à chaque pas, porté des jugements. Sans le savoir, nous avions en main un instrument de mesure ». (3)

N'allez pas croire qu'en cela l'esthétique fasse exception dans l'œuvre de Taine : « Personnellement, dans les *Origines de la France contemporaine*, écrit-il à Bourget, à propos du type de Sixte dans le *Disciple*, j'ai toujours accolé la qualification morale à l'explication psychologique dans le portrait des Jacobins, de Robespierre, de Bonaparte; mon analyse préalable est toujours rigoureusement déterministe, et ma conclusion terminale est rigoureusement judiciaire. » (4)

Contradiction dans le système, dira-t-on ? Tout au moins, apparition d'une seconde « manière », chez le penseur, vieilli et muri par l'expérience, comme le veulent certains interprètes ? — Ce sont plutôt deux phases nécessaires de la pensée, dont le développement est plus logique que chronologique. Une hiérarchie de « moments » ou de points de vue dont chacun a sa valeur propre, même quand il est contredit par le suivant : une telle conception est familière à la méthode hégélienne. Plus pratiquement et plus scientifiquement, classification c'est hiérarchie de caractères ; et hiérarchie, c'est différence de valeurs. Dans la méthode naturaliste le jugement découle normalement de l'explication, bien loin qu'il s'oppose à elle.

*
* *

Le second problème fondamental de la critique d'art, c'est celui de la généralité des valeurs esthétiques. Sur ce point encore la méthode de Taine, sans se contredire, se développe par deux moments successifs qui se complètent mutuellement : celui des généralités, celui des individualités.

La critique naturaliste prend pour premier objet les conditions générales d'un art, d'une école, d'un artiste ou enfin d'une œuvre. Cette partie de la méthode offre ce simple caractère d'être essentiellement inductive, ensuite mécanique, enfin extérieure à l'art, ou « anesthétique ».

Elle est extérieure aux œuvres ou aux artistes qu'elle veut expliquer et juger : car elle est tirée des trois célèbres facteurs généraux : « la race, le milieu, le moment ». Là se trouve l'explication dernière : là réside la cause primitive qui détermine le reste ». Cette action extérieure est toute mécanique. « Le milieu apporte ou emporte l'art à sa suite, comme le refroidissement plus ou moins grand dépose ou supprime la rosée ». Enfin des facteurs si complexes ne peuvent être fournis que par une lente observation des faits, aboutissant à une loi inductive. « Cette loi peut, au premier regard, s'exprimer ainsi : L'œuvre d'art est déterminée par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes. » (1)

Ainsi les caractères généraux de la race romaine ou anglo-saxonne expliquent les propriétés générales de la littérature latine ou anglaise ; et la cour de Louis XIV, c'est déjà toute la tragédie française.

Mais si la méthode de Taine s'en tenait à ce premier moment, elle tomberait aisément sous le reproche qu'on lui adresse d'ordinaire. Elles rendrait compte des généralités banales et des œuvres médiocres, mais point des individualités géniales, créatrices et par définition exceptionnelles, sans

(1) Taine, *Philosophie de l'Art*, [illegible]
(2) *Ibid.* T. II, p. 225.
(3) *Ibid.* T. II, p. 234.
(4) *Taine, sa vie et sa correspondance*, 1902.

(1) *Ph*[illegible]

commune mesure avec la foule : or, ce sont précisément celles-ci qui constituent le seul objet intéressant de la critique ou de l'esthétique.

Pour atteindre ce nouveau but, Taine change complètement d'attitude. Après que par sa méthode générale et inductive, il a comme disait malicieusement Sainte-Beuve « fait le siège » du personnage ou de l'œuvre à expliquer, il entre dans la place, qu'il traite en pays conquis. Ou, pour laisser les métaphores, il se place au cœur de son sujet, saisit la « formule essentielle » de la « faculté maîtresse », le « caractère dominateur » auquel tous les autres se ramènent comme des moyens se subordonnent à une fin, ou des organes à un organisme. Dès lors il ne procède plus que par déduction pour extraire de la loi trouvée toutes les conséquences dont elle est riche. La critique des conditions générales se développe par induction et du dehors au dedans. La critique des individualités va du dedans au dehors et opère par déduction. L'une complète l'autre sans la contredire.

Parmi tous les hommes de la race ou du milieu romain, Tite-Live seul s'est trouvé être « un orateur qui se fait historien,... au moment où la vie publique est confisquée ». Tel est « le trait caractéristique et dominateur duquel tout peut se déduire géométriquement... Tous ses défauts, toutes ses qualités, l'influence qu'a sur lui son éducation, sa vie, le génie de sa nation, de son époque, son caractère, sa famille, tout se rapporte à cela (1) ». Dans la première préface de la *Littérature Anglaise*, qu'il fit disparaître après son rapprochement avec Sainte-Beuve, Taine reproche indirectement au grand critique de présenter l'homme comme « un assemblage de pièces contiguës », tandis qu'il est un organisme vivant dont toutes les parties se tiennent par une « finalité interne », par une solidarité harmonieuse : « il est un système et non un amas (2) ».

Une œuvre, un auteur, un art, peuvent se résumer en « sept ou huit formules », telles que « la première étant donnée, les autres ne pouvaient être différentes... ; elles forment un système comme un corps organisé (3) ». Ainsi Cuvier reconstituait le *Megatherium* antédiluvien d'après un seul os du fossile alors inconnu, grâce à la « corrélation organique » qui règle l'interdépendance de tous les organes d'un être vivant quelconque.

Nous avons ainsi, à côté des conditions générales de leur milieu, les formules individuelles de Tite-Lire, de Shakespeare, de La Fontaine, de Racine ou de Balzac, d'où toute leur personnalité se déduit : unité, ou harmonie qui est d'autant plus solidement organisée qu'ils sont de plus grands hommes, c'est-à-dire de plus puissants caractères. Car si c'est l'individu moyen qui correspond le plus exactement au milieu, c'est l'individu supérieur qui comporte par définition le plus d'organisation interne ou de solidarité avec soi-même ; le moins de divergence et d'éparpillement des forces mentales. Quoi qu'on en ait dit, l'individualité n'est donc nullement absente de l'œuvre critique de Taine. Seulement, pour l'atteindre au sortir des généralités, il passe de l'induction à la déduction, de l'extérieur à l'intérieur, du mécanisme à la finalité : il élargit sa méthode, si possible, autant que les faits l'exigent : car une méthode n'est jamais qu'une approximation.

*
* *

Le troisième problème de toute esthétique est celui de « l'art pour l'art ». Sur ce point encore, la doctrine de Taine part d'un naturalisme étroit ; mais c'est pour le dépasser.

Les tendances naturalistes du système inclinent à subordonner l'art à la Science, et les faits esthétiques aux autres faits naturels : physiques, physiologiques, économiques, politiques, moraux. L'art dès lors n'est plus une fin en soi, mais un moyen pour d'autres fins.

Tout d'abord, parmi les trois grands facteurs de toute production artistique, deux sont communs à toute activité humaine, qu'elle soit morale, politique, religieuse ou esthétique. Ils n'expliquent donc nullement les caractères distinctifs de l'art. C'est la race et le milieu, éléments de toute évolution humaine au monde, mais pas plus de l'évolution esthétique, que de toute autre.

D'autre part, « l'œuvre d'art, dit Taine, a pour but de manifester quelque caractère essentiel ou saillant, portant quelque idée importante, plus clairement et plus complètement que ne le font les objets réels ». 1) Mais quelle autre définition donnerait-on de la science même, dont la fonction est aussi de dégager l'essentiel de chaque chose ? Or, l'« essentiel » du botaniste n'est pas l'essentiel du paysagiste : pour l'un, par exemple, le nombre des étamines est capital, et la couleur des pétales est tout à fait secondaire. Pour les peintres, c'est l'inverse. Taine a oublié d'indiquer les caractères spécifiques de la pensée esthétique, qui la différencient profondément de la pensée scientifique.

Aussi de cette définition et de ces facteurs essentiels il s'ensuit une échelle de valeurs naturelles et

1 [illegible] de Wolf, 1[illegible] [illegible]

2 Cité par F. Hemon, *La Critique*, [illegible], p. [illegible]

(3. Taine, *Essais*, Préface 8e éd.) p. X.

1 *Philosophie de l'Art*. [illegible] p. [illegible] [illegible] 22[illegible], 344, etc.

scientifiques ou même morales et sociales, si l'on veut, mais point une échelle des valeurs d'art proprement dites. Taine fournit trois critériums principaux : « l'importance, la bienfaisance, la convergence des effets. » Mais vous les appliquez aussi bien, — ou aussi mal, — à des arts politiques ou charitables, et à des tableaux ou des symphonies. Ils déterminent en toute chose ce qui est grand, sain ou normal, mais point ce qui est beau, au sens esthétique du terme, que l'on n'applique à toutes les choses grandes que par un abus de la métaphore.

Taine n'hésite pas à prononcer d'ailleurs que cette échelle des valeurs est avant tout morale ou physique : « A cette échelle des valeurs morales correspond, échelon par échelon, l'échelle des valeurs littéraires ». — « A cette échelle des valeurs physiques, reprend-il ailleurs, correspond, échelon par échelon, une échelle de valeurs plastiques ». — « La concordance est donc complète et les caractères apportent avec eux dans l'œuvre d'art la valeur qu'ils ont déjà dans la nature (1) ».

Mais quelle valeur? économique, sociale, hygiénique, ou bien esthétique? Taine veut les confondre toutes en une seule, ou plutôt la valeur esthétique n'est pour lui qu'une résultante dérivée de toutes les autres. Nous voici donc en face du critérium de beauté, présenté par tous ceux qu'on peut appeler les « ascètes », — savants, chrétiens ou socialistes, qui ont subordonné l'idéal esthétique à des buts étrangers à lui. Écoutez Auguste Comte, Tolstoï, ou Proudhon : le portrait d'un chenapan ou la représentation d'une passion coupable est une vilaine œuvre, la valeur du modèle étant la mesure de celle des œuvres; et tout réalisme qui ne prêche pas n'a aucune portée, même esthétique!

Rien d'aussi néfaste pour le critique ou l'artiste que ces confusions de toutes les valeurs. « Le vêtement, dit Taine, est un « dehors et un décor ». — « Et après? demande Jules Laforgue. C'est un dehors : ce dehors m'importe à moi, peintre, autant que votre dedans, psychologue (2 ».

Aussi Taine ne pouvait-il en rester là : à sa critique naturaliste il superpose, sans l'avouer jamais clairement, une critique technique, propre à l'art, et dans laquelle triomphe « l'art pour l'art ». D'abord à côté de la race et du milieu, qui sont « anesthétiques », son principe du « moment » reste proprement « esthétique »; car il ne désigne que l'évolution de l'art « l'influence des œuvres sur les œuvres », comme disent Brunetière ou M. Lanson; et non l'évolution générale de la société, l'influence des changements de mœurs politiques, familiales ou religieuses par exemple, comme on aurait pu croire, ainsi Euripide s'explique *avant tout* par Eschyle, Claudien par Lucrèce, Voltaire tragique par Corneille, le Guide par Vinci 1). « Avec le « moment », je me charge d'expliquer toute œuvre », s'écriera Brunetière, partisan de l'art pour l'art » plus qu'il ne croyait ou ne voulait lui-même.

De même la « convergence des effets », c'est avant tout la convergence d'effets techniques, qu'on ne trouve que dans l'art : ce n'est donc pas leur plus ou moins grande convergence, c'est leur caractère plus ou moins technique ou artistique qui constitue l'apport de ce facteur dans la valeur d'art.

On n'a pas assez remarqué combien l'intervention de ces deux données internes et spécifiques vient bouleverser toutes les autres pièces de la méthode. « Ici se présentent des éléments nouveaux, ou plutôt les mêmes éléments se présentent à un autre point de vue. Les lignes... ont une valeur par elles-mêmes... Par elles-mêmes et en dehors de leur emploi imitatif, les couleurs comme les lignes ont un sens ». Or, de tels éléments techniques ne sont pas secondaires, mais fondamentaux : « un tableau est une surface colorée, dans laquelle les divers tons et les divers degrés de lumière sont répartis avec un certain choix; *voilà son être intime*; que ces tons et ces degrés de lumière fassent des figures, des draperies, des architectures, c'est là pour eux une *propriété ultérieure*, qui n'empêche pas leur *propriété primitive* d'avoir toute son importance et tous ses droits. » (2)

Eh quoi! qu'importent le milieu, la race, la bienfaisance, l'importance, et tout le reste : ce peintre peint mieux que tel autre, et voilà tout l'appareil scientifique d'explication et de jugement bouleversé et annulé par ce nouveau facteur plus « primitif » que tous les autres, et que Taine essaie en vain de présenter comme « un nouveau point de vue sur tous les autres » : la technique, élément propre à l'art, en vertu duquel on juge l'art pour lui-même, et non pour la morale, ou la science, ou la société.

Avec cette nouvelle donnée, à la critique scientifique et naturaliste se surajoute une critique technique et proprement esthétique, qui vient la compléter nécessairement, et sans laquelle la méthode n'aurait en vérité rien d'esthétique.

*
* *

Conditions d'explication ou de faits, et conditions d'estimation ou de valeurs; conditions générales, extérieures et inductives, conditions individuelles,

1 *Philosophie de l'Art*, t. II, p. 257, 267, 272, 281.
2 J. Laforgue, *Mélanges posthumes*, 1903, p. 150.

1 Taine, *Littérature anglaise*, t. I, p. 24.
(2 *Philosophie de l'Art*, t. II, p. 357 et suiv.

inductives et déductives : conditions « esthétiques » et sociales ou naturelles, et conditions esthétiques ou techniques : tel est l'ensemble imposant de l'appareil critique de Taine. Pour le bien comprendre on ne doit en négliger aucun des éléments, qui sont étroitement solidaires, et chacun pris à part, parfaitement insuffisant.

Sa plus grande valeur, c'est de présenter dans l'esthétique, une image assez fidèle de l'esprit scientifique. L'esprit de quelle science ? a-t-on demandé non sans raison ; car Taine a invoqué tantôt la géométrie, tantôt la mécanique, ou bien la zoologie, la physiologie, enfin les sciences morales. Disons, pour être juste, qu'il n'a pas eu à prendre dans les sciences des *modèles*, mais seulement à leur demander des suggestions. Il s'inspire surtout de l'ensemble des méthodes naturelles : la classification et la hiérarchie de caractères établie par les anciens partisans de la fixité des espèces, et la loi historique en perpétuelle adaptation des partisans de l'évolution. Brunetière a rêvé d'être le Darwin de la critique, dont Taine n'aurait été que le Cuvier (1). C'est une illusion, Taine est à la fois le Cuvier et le Darwin de la critique.

Son principal défaut, mais il est considérable, et Brunetière n'a su l'éviter qu'en partie, — c'est d'avoir négligé les caractères spécifiques du beau, qui font de son évolution et de ses valeurs quelque chose de tout-à-fait irréductible à toute autre évolution ou classification naturelle. En sorte que la méthode naturaliste, malgré tous ses efforts, reste incapable de dissocier ces idées, parentes assurément, mais souvent distinctes : le type normal, la santé, la perfection de chaque être, et d'autre part part sa beauté : bref sa valeur dans la nature ou la société, et sa valeur dans l'art.

Lorsque, à partir de 1863, Zola, petit employé chez Hachette, écrivait ses premières nouvelles et réunissait les idées systématiques qui devaient le conduire bientôt aux doctrines réalistes, la méthode de Taine s'imposait à lui dans sa brillante nouveauté ; et ses paradoxes quasi-scientifiques s'offraient avec le prestige provocant que revêtent les prémisses ambitieuses d'une science naissante.

(*A suivre*). CHARLES LALO.

(1) BRUNETIÈRE. *L'évolution des genres*, p. 18-27.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Victor Giraud, historien de la littérature.

VICTOR GIRAUD. *Les Maîtres de l'Heure. Essais d'histoire littéraire contemporaine. Pierre Loti, Ferdinand Brunetière, Emile Faguet, Eugène Melchior de Vogüé, Paul Bourget.* (Hachette.

Voici d'excellentes, de précieuses pages d'histoire littéraire.

Ferdinand Brunetière et Eugène Melchior de Vogüé sont morts. Pierre Loti bien vivant. Dieu merci, continue de nous émerveiller ; nous n'espérons, nous ne souhaitons pas qu'après tant de chefs-d'œuvre il change sa manière. Il n'est point impertinent de constater que les dernières œuvres de Paul Bourget sont fort éloignées d'avoir l'importance des *Essais de psychologie contemporaine*, du *Disciple*, et des premiers romans. Emile Faguet prodigue une activité qui se défend d'exercer aucune influence ; modestie injustifiée, mais il y eut un temps où l'auteur du *Dix-huitième siècle* n'en eût pas soutenu le paradoxe...

Ces *Maîtres de l'Heure* eurent leur heure en effet ; quelques-uns peuvent bien en prolonger parmi les jeunes générations l'éclat ou le retentissement ; involontairement nous songeons aux premières minutes de leur gloire ; nous ne les jugeons plus sur leurs œuvres présentes ; ils furent une date, importante ou négligeable, de notre histoire littéraire ; la postérité s'efforcera de déterminer ce qu'ils apportèrent de nouveau à cette date ; elle prétendra distinguer à travers leurs œuvres un moment de la pensée et de la vie françaises ; de tels moments sont courts : il importe surtout d'en marquer le radieux avènement... Or, nous devançons la postérité ; les jeunes hommes d'aujourd'hui ne comprennent pas sans effort la génération qui eut vingt ans aux environs de 1870 : je crains qu'ils ne la jugent sans indulgence. Il était temps, — certes cette tentative n'a rien de prématuré — qu'un témoin impartial vînt débrouiller ce passé d'hier, mesurer l'œuvre accompli, et comme dresser un premier état, provisoire, mais résolument objectif, des titres de ces aînés ou de ces ancêtres.

Involontairement sans doute, M. Victor Giraud nous contraint d'apercevoir d'abord le caractère rétrospectif d'une semblable étude : on n'écrit que l'histoire du passé ; seul l'événement périmé requiert le jugement de l'historien ; on ne juge avec équité que ce qui est accompli... Or, Victor Giraud est équitable sans efforts ; à certains sa prodigieuse sérénité paraîtra plus cruelle que l'injustice : j'ose prédire à son

livre une singulière fortune auprès de tous ceux — hommes d'âge moyen — qui demeurent attachés par quelque libre secrète à ces œuvres hier encore tièdes et brillantes de vie, déjà presque prêtes pour l'oubli ou l'immortalité ; à tous son livre dessillera les yeux à la façon d'un impitoyable examen de conscience ; il fait la part de ce qui est révolu ; si averti que l'on se croie de la fragilité d'une éphémère humanité, on éprouve quelque stupeur. Ce tranquille historien m'émeut et m'épouvante, rien qu'en m'obligeant à mieux lire la fuite rapide du temps au cadran littéraire.

*
* *

Ce tranquille, cet imperturbable historien.

Victor Giraud est accoutumé à considérer les grandeurs du passé ; ses livres sur Pascal et Chateaubriand requièrent et obtiennent un renom d'autorité ; il annonce un *Lamennais* et un *Christianisme de Chateaubriand* qui sera une étude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIIIe et XIXe siècles ; son *Taine* est sans doute le commentaire d'ensemble le plus pénétrant et le plus informé que nous possédions d'une œuvre essentielle et d'une carrière inoubliable. Or, Taine fut le maître et l'ami de ces Maîtres de l'heure qu'il plaît aujourd'hui à son biographe d'interroger... Certes Victor Giraud ne dédaigne point d'envisager le désordre contemporain ; ses *Livres et Questions d'aujourd'hui* sont d'un observateur agile et très instruit de nos modes et de nos goûts. Mais d'abord et avant tout, il est un historien, un historien de notre littérature classique ; il s'attache aux grandes œuvres, aux œuvres maîtresses, entendez celles qui ébranlent profondément, durablement les consciences; il est un historien de la vie morale reconstituée d'après les chefs-d'œuvre de nos poètes et de nos penseurs... Ambitionne-t il d'évoquer la littérature de la fin du XIXe siècle, il entreprend cette tâche nouvelle avec sa gravité coutumière, avec son parti-pris de sincérité, avec son sang-froid d'érudit qu'une seule passion oriente et dirige parmi la multitude des faits — je veux dire l'unique et ardent désir d'aller jusqu'au bout de son dessein et jusqu'au fond des œuvres, de scruter les reins et les consciences, et de mettre en lumière ce qui participe de l'éternité des scrupules et des inquiétudes métaphysiques de l'homme.

Il n'étudie point Loti, Brunetière, Faguet... autrement qu'il n'étudia les gens du XVIIIe siècle; il n'a point deux méthodes; d'abord l'enquête la plus minutieuse: parcourez ces *Maîtres de l'Heure* : « l'information positive y joue, comme on le verra, un assez grand rôle. Ayant à parler d'écrivains dont la carrière, pour la plupart, n'est, heureusement, point encore terminée, et dont les « œuvres complètes » sont fort loin d'être recueillies, j'ai voulu que mon enquête sur chacun d'eux fût aussi large et aussi approfondie que possible ». C'est pourquoi Victor Giraud ne s'est point contenté de lire ou de relire la bibliothèque que constitue à elle seule l'œuvre de ces cinq auteurs; il a comparé les éditions, recherché les textes originaux des revues, compulsé les articles négligés, oubliés même de leurs auteurs; enfin la joie, si chère à l'historien, de recueillir des documents inédits ne lui fut point refusée; son livre, comme tous les livres d'histoire littéraire, est à base d'érudition philologique... Et je n'ai point besoin de souligner ce qu'il y gagne en solidité, ni de montrer tout ce qu'une semblable méthode apporte de définitif dans le mouvant domaine de la connaissance littéraire — bien entendu, je prends le terme philologique au sens large, et si vous voulez, au sens que lui attribuent les Allemands, de recherche approfondie et non point seulement d'exégèse, mais de curiosité méthodique appliquée à l'homme autant qu'à l'œuvre, aussi désireuse de précisions biographiques que de gloses grammaticales ou proprement littéraires. — Une telle méthode fixe pour un très long temps l'aspect des problèmes, en détermine la nature, en circonscrit les données, en marque les origines et les aboutissants; elle n'épuise certes point un sujet, elle le définit plutôt, en dénombre les difficultés, les résonnances fécondes; elle ne juge guère, et s'en rapporte, toutes les fois qu'elle le peut, à l'éloquence des faits. Contre un pareil genre de preuves nul recours... Pour le reste, pour toutes les questions qu'elle renonce à trancher, nous serons obligés de la consulter; elle est au point de départ de toutes les controverses que nous institueronsquelque jour... Elle est éminemment scientifique, objective, si de semblables disciplines se peuvent accommoder d'une rigueur où ne nous ont point accoutumé les fantaisies de la critique. Elle est austère : les esprits réfléchis lui savent gré de son désintéressement, de sa loyauté, de sa fécondité, qui excluent, mais ne leur font point regretter, de plus aimables agréments.

On voit bien en effet de quels secours se prive l'argumentation de Victor Giraud, et qu'elle proscrit les surprises du style, les agaceries du paradoxe, les ingéniosités et les piquantes revanches du sentiment personnel. Victor Giraud n'est point ici un essayiste, mais un historien, et, faut-il le redire? un homme de science, ou qui tout au moins travaille à constituer une science... Attitude toute pareille à celle qu'affectionna son maître Brunetière, ambition héritée de l'inventeur de l'évolution des genres, qui toute sa vie s'efforça de hausser en dignité la critique et l'histoire littéraires, et ne crut

mieux y réussir qu'en s'inspirant de la méthode des sciences naturelles. Les erreurs de méthode de Brunetière sont évidentes, et n'égarent plus ses disciples devenus à leur tour des maîtres de l'enseignement littéraire; les meilleurs d'entre eux sont en garde contre un esprit de système exagéré, les périls de la polémique, les réactions d'un tempérament très personnel; et peut-être n'ont-ils point son talent, mais ils tiennent de lui leur conception du rôle qui leur incombe, et cet accent qui en marque dans leurs écrits la noblesse et l'élévation, et les différencie encore aujourd'hui parmi l'armée de nos chercheurs et de nos savants.

Certes Brunetière eût approuvé cette curiosité des grands sujets, cette conception philosophique de la critique, cette hantise des problèmes généraux et humains, qui caractérisent l'activité de Victor Giraud; il eût approuvé, que l'on posât aux écrivains dont on prétend fixer la place dans l'évolution littéraire, quelques questions très simples, toujours les mêmes, et que l'on mesurât leur importance à la qualité de leurs réponses... Il eût encouragé enfin cette tendance à multiplier autour d'un sujet ou d'une existence les vues divergentes, à se hisser toujours plus haut, afin de découvrir un champ plus vaste de faits et d'idées; il eût applaudi ce dessein de multiplier les rapprochements, et de tenter et d'inaugurer le plus possible de rapports nouveaux entre les concepts, entre les hommes; il eût félicité Victor Giraud de ne point consentir à se laisser emprisonner dans les strictes limites d'une monographie; et l'on croit reconnaître sa lointaine et toujours présente influence en cette page qui illustre avec force la signification de ces *Maîtres de l'Heure*.

Un écrivain qui n'exprimerait que son moi n'offrirait pas au critique un sujet d'étude bien intéressant; un écrivain n'est grand qu'autant qu'il témoigne pour d'innombrables « amis inconnus ». Sans négliger donc l'étude individuelle, et même, en essayant de la serrer de très près, et avec toute la précision possible, j'ai tâché de montrer en quoi Loti, Brunetière, M. Faguet, E. M. de Vogüé et M. Bourget se sont trouvés, à certains moments de leur carrière, représenter avec une force singulière la pensée profonde de leur temps. Dans l'étude attentive de leur œuvre, j'ai tenté d'*inscrire*, si je puis ainsi parler, leur histoire intellectuelle et morale, et celle aussi de la génération à laquelle ils appartiennent. C'est cette histoire collective que j'avais en vue et quand mon enquête sera terminée, je n'aurai, je l'espère bien, qu'à en recueillir les résultats pour voir s'esquisser dans ses principaux traits cette histoire intellectuelle et morale de la génération qui nous a précédés dans l'existence.

Ce ferme propos, cette ambition logique, et cette confiance, voilà si je ne me trompe, la marque d'un esprit qui n'a point tout répudié du dogmatisme d'un Brunetière; voilà, si l'on ose dire, la marque d'une école, ou d'une famille d'esprits. On en mesurera mieux — défauts et qualités — l'originalité, si on la compare à tels contemporains que retiennent des études analogues, et par exemple à M. Faguet ou à M. Lanson.

*
* *

Donc voici un historien, un savant qui ne répudie rien des méthodes érudites, qui cultive ce que l'on pourrait appeler les sciences auxiliaires de l'histoire littéraire, qui toutefois ne s'arrête pas aux besognes préparatoires, mais corrige la sécheresse de la discipline philologique par l'amour des idées; qui aime les idées, en suit le cheminement à travers une époque, une génération, une littérature; qui témoigne aux écrivains une curiosité émue, et enfin ne désespère pas d'asseoir sur le vaste édifice de ses enquêtes le couronnement d'une précise idéologie... Devinez-vous l'ampleur d'études ainsi comprises, et quel qu'en soit le sujet, voyez-vous quels riches cortèges de semblables recherches feront défiler sous nos yeux?

S'agit-il de contemporains — ou presque, — on ne considère pas toutefois sans quelque inquiétude un aussi imposant appareil. On redoute, non pas l'encombrement, car Victor Giraud est un parfait ordonnateur, mais que ces hommes d'aujourd'hui ne semblent écrasés de tant d'histoire, et de tant de solidarités et de responsabilités qu'on leur découvre; de telles épreuves ne peuvent être, songe-t-on, impunément supportées que par les grands morts, les génies que leur temps délègue à la barre de l'Histoire.

Ou encore, ces témoins que vous investissez d'un si grand rôle, ne craignez-vous point qu'ils n'en tirent un excessif avantage? n'allez-vous point leur prêter des intentions qui ne furent point les leurs? vous illusionner et nous illusionner sur la portée réelle de leur action et de leur pensée? Voici par exemple Eugène-Melchior de Vogüé, écrivain irrésolu, et qui erra toute sa vie parmi des curiosités diverses et des vocations contradictoires; croirons-nous que tant d'aimable incertitude décelait un vigoureux tempérament, ou un génie puissant? Prenez bien garde de vous égarer sur son compte et de prêter à cette personnalité séduisante et vague une consistance qu'elle n'eut jamais.

Le risque est certain; de remède il n'y a que l'antidote de sévères analyses psychologiques : le secret du génie est dans l'homme, et c'est l'intensité de la vie intérieure qui détermine nos adhésions et nos admirations... Certes je ne me flatte point de l'apprendre à Victor Giraud, et je prévois ses raisons : il est désireux de comprendre bien plus que d'ad-

mirer; ce ne sont point des portraits qu'il peint, mais des sortes de fresques où revivent les aspirations intellectuelles et morales d'une époque. Les enseignements qu'il y inscrit nous sont trop précieux et trop nécessaires pour que nous protestions. Victor Giraud fait œuvre d'historien; il prépare, il facilite la tache du critique; devant cette tache lui-même se récuse; il la remplira — avec maîtrise — un autre jour; n'allons point confondre deux méthodes et deux buts différents.

Et l'on pourrait encore épiloguer sur le choix de ces figures, et observer que les écrivains à idées répondent le mieux aux intentions de Victor Giraud : ils vont en quelque sorte au devant de sa méthode, et semblent en solliciter, et presque en dicter les démarches. Les purs artistes se dérobent au contraire, et ne cèdent qu'à une habile insistance; allez donc toutefois multiplier à leur propos les rapprochements, ou préciser une doctrine! Que d'incertitudes! et que d'erreurs possibles! Et l'on peut bien penser que de ces cinq Maîtres de l'Heure, Loti est le plus grand, celui de qui le génie poétique est le plus assuré de léguer à la postérité un lumineux souvenir; peut-être fut-il donné à son merveilleux instinct d'éprouver et de traduire plus fortement certains émois de la sensibilité contemporaine... Le livre de Victor Giraud fortifiera en nous ces hypothèses et leur prêtera je ne sais quel luxe d'argumentations spécieuses ou convaincantes. Pourquoi toutefois cet abondant chapitre consacré à Loti ne me satisfait-il point complètement? et d'où vient que quelque confusion, après que l'on m'a si copieusement informé, me demeure dans l'esprit ?... tandis que l'étude sur Faguet — la meilleure, la plus complète et la plus suggestive du volume — l'étude sur Faguet me laisse une impression de dialectique vigoureuse et de clairvoyante justesse.

*
* *

N'allons point d'ailleurs juger trop précipitamment une œuvre inachevée; Victor Giraud nous promet un second volume, et tel est son dessein que les expériences fragmentaires ne nous permettent point d'inférer ses conclusions. Il dresse lentement, obstinément, une sorte de bilan moral où nous reconnaîtrons la France d'il y a vingt ans: époque déjà lointaine où Taine achevait ses *Origines*, tandis que paraissaient le *Disciple* de Paul Bourget, les *Remarques sur l'Exposition du Centenaire* de E.-M. de Vogüé, le *Dix-huitième siècle* de Faguet, le *Bossuet* de Lanson; Edouard Rod méditait les *Idées morales du temps présent*, et Paul Desjardins le *Devoir présent*... Époque lointaine à laquelle Victor Giraud ne refuse point une sympathie nostalgique :

Moment unique et douloureusement [illegible] de notre histoire morale, et auquel maintenant on ne peut songer sans mélancolie. Que reste-t-il aujourd'hui de ces rêves, de ces illusions peut-être, dont se berçaient, [illegible] vingt ans, les plus généreux d'entre nous? [illegible] la frivolité des uns, l'habileté, l'étroit dogmatisme, ou les grossiers appétits des autres, quelle place y a-t-il désormais — au moins extérieurement, — pour ces inquiétudes d'autrefois?

Oui, quelle place y a-t-il parmi nous pour ces préoccupations, ces œuvres et ces gloires de naguère? Victor Giraud nous le dira. Ces inquiétudes sont de toujours; certaines de ces gloires nous éclairent encore... Quant au moment présent, j'ai idée qu'il ne faudrait point en désespérer trop vite: les mêmes inquiétudes demeurent; nous les envisageons toutefois avec plus de confiante fermeté, et peut-être avec un plus viril et plus efficace idéalisme.

LUCIEN MAURY.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE THACKERAY

On fête, en Angleterre, le centenaire du célèbre romancier de l'époque victorienne, et les divers critiques littéraires lui consacrent quelques pages intéressantes.

[illegible] dans la *Fortnightly Review*, l'étude de M. [illegible] land Grey, intitulée : « Les garçons de Thackeray ».

Le centenaire de Thackeray, dit cet écrivain, ouvre un vaste champ à la discussion. Mais si nous condamnons l'inopportunité du jugement de ses contemporains qui sont unanimes à traiter à tort cet auteur de cynique, nous n'avons aucune raison d'être fiers de nos propres objections chicaneuses, quand il s'agit d'un grand littérateur, qui persista sagement à se laisser faire la loi par son seul génie.

Quelques-uns, parmi nous, trouvent spirituel de critiquer sa façon de « trop prêcher » et c'est pour eux une supériorité incontestable de le condamner comme sentimental. Nous commettons l'erreur éternelle de considérer le revers de ses qualités, au lieu de ne voir que les qualités elles-mêmes; un examen impartial et large de son œuvre semble encore impossible. Toutes les biographies, qu'il désira ardemment éviter, sont partiales et forment de véritables erreurs de critique.

Pourtant, en dépit de ces réserves, l'homme qu'était Thackeray émerge entre tous, comme un honorable gentleman anglais, du plus beau type. Mieux vaut sûrement essayer de jeter quelque faible lumière sur un aspect spécial de son génie, que de chercher à rapetisser ce qui est incontestablement magnifique et durable.

De tous les romanciers anglais, c'est peut-être Thacke-

[illegible] qu'ils « présent le plus grand nombre de jeunes [illegible] [illegible] série. A eux seuls ils peuvent [illegible] à monter « Greyfriars ou la Slaughter House », ainsi qu'il nomme indifféremment cette vieille école dont nous ne saurons jamais s'il l'aime ou la déteste.

Une citation des *Round about Papers* explique mieux la vraie raison de ce succès : « Si les dieux accédaient au désir de mon cœur, écrit-il, je serais capable d'écrire une histoire, que les adolescents goûteraient encore dans une douzaine de siècles. Le jeune critique aime le conte; plus âgé il en aime l'auteur. Ainsi se forme ce lien sympathique entre l'écrivain et le lecteur. »

C'est une tendresse toute spéciale pour les jeunes garçons qui dicta ces paroles au grand homme qui n'eut jamais de fils.

Il se [illegible] [illegible] des jeunes hommes, mais il ne les idéalise pas non plus. Il les place tels quels sous nos yeux.

Un autre romancier classique a-t-il invariablement commencé ses chefs-d'œuvre par de telles peintures vivantes de la jeunesse, pour laquelle Thackeray avait évidemment un grand amour? Il y a quelque chose d'émouvant, dans ce fait que l'histoire interrompue de *Denis Duval* était celle d'un garçon qui jamais ne grandit. Combien pauvres nous semblent les affectations du *Petit Chose* de Daudet, celle du presque antipathique héros du *Roman d'un Enfant* de Loti, à côté de *Clive Newcome* affectueusement ironique; du bossu « J. J. »; de *Pendennis*, brave et simple dans sa jeune conscience. Ou encore ces deux frères jumeaux si séduisants de Virginie ou même cet irrésistible jeune bandit *Barry Lyndon*. Ou encore le petit *Henry Esmond* abandonné. Chacun de ces enfants est décrit avec un soin affectueux, et minutieux; chacun se dresse devant nous « dans sa façon d'être, ainsi qu'il vivait ».

Laissant ces jeunes garçons dans le pays des ombres, nous pouvons nous arrêter, surpris de voir, combien ils sont nombreux, familiers et cependant distincts. Chacun d'eux étant absolument de sa propre époque, tous font partie de cette brillante association qu'Albert Samain a magnifiquement surnommée celle des « Chevaliers d'Avril ». Thackeray ne commit jamais la bévue de proférer la plus trompeuse de toutes les maximes: « Si jeunesse savait! » même, quand il soupirait le plus sérieusement du monde: « Si vieillesse pouvait ».

Il n'ignorait pas que c'est la sublime ignorance des fraîches premières années, qui donne le courage de relever l'espoir déçu du monde, de jeter à terre le gantelet de la défiance, donnant raison au cri de Napoléon que le mot « impossible » ne se trouve que dans le vocabulaire des imbéciles!

C'est le « matin prometteur et joyeux » qui éclaire le sentier obscur, là même où les secrets de la science reposent, gardés par des portes de fer. Nous avons besoin d'un cœur léger pour suivre la route qui conduit aux lumineux châteaux en Espagne, pour ouvrir la « grille d'ivoire et d'or », pour comprendre la Romance de la reine fée, ou braver la nuit de la forêt profonde, afin d'éveiller, par un baiser audacieux, cette beauté endormie : La Poésie!

Thackeray ne contenta jamais le « désir de son cœur d'écrire un livre « pour ses garçons ». Mais il fit pour nous une œuvre merveilleuse. Il nous apprit à les comprendre!

*
* *

Il n'est pas difficile, nous dit le distingué critique de « *The Nation* », de distinguer la cause de l'irritation que l'œuvre de Thackeray commence à inspirer au lecteur moderne. Dessinez une dame en chapeau cabriolet avec un cachemire, et intitulez votre dessin « Etude sur les modes de la Régence » vous aurez ajouté à la galerie de portraits du monde, une esquisse de valeur historique.

Dessinez la même dame, dans le même costume, mais omettez le titre, et l'on dira de vous que vous étiez un artiste du temps de la Régence, populaire en votre temps.

Ce fut la singularité de Thackeray, de ne jamais dater ses toiles. Aucun artiste, ne fut, plus que lui, la voix et l'esprit de son époque; mais aucun ne fut aussi moins concient des limites dans lesquelles il se complaisait. Hugo fut complaisamment le hérault révolutionnaire. Celui là seul, semble-t-il nous dire, à chaque page, qui a vu des barricades, qui a fulminé contre les tyrans, peut écrire. C'est la voix d'une moitié d'un siècle de tumulte et elle explique son propre accent. Tolstoi jette dans chacune de ses pages la même conviction. Il sait qu'il est l'homme de sa génération, qui contemple, avec les yeux de son temps, une vie particulière, locale, momentanée, tache, brillamment éclairée, dans un panorama mouvant. Ainsi fut-il aussi des autres artistes du siècle, petits et grands. Ils furent dominés par le sens historique. Ils contribuaient consciemment à édifier un grand musée national. Le présent les intéressait, parce qu'il différait absolument du passé et même plus peut-être, parce qu'il se différenciait curieusement du lendemain.

Ce fut au contraire la force et l'originalité du génie de Thackeray, de croire encore, au XIXe siècle, en un monde où le lendemain serait la reproduction du présent, où le fils ressemblerait au père. Il savait évidemment que les mœurs et les coutumes subissent certains changements. Il acquit pour ses romans historiques un certain verbiage d'antiquaire. Il saisit dans *Esmond*, avec une facilité de linguiste, la tournure géorgienne pour formuler une phrase, comme il aurait pu s'initier au goût géorgien pour dessiner une église. Mais quand il regardait autour de lui et voyait les petites vies étroites des hommes et des femmes de la prime époque victorienne, il croyait voir la vie humaine comme elle a été et sera éternellement.

On respire avec lui l'air intolérablement étouffé de ces salons. C'est parfaitement rendu, cela vous suffoque, serre la gorge. Mais il oublie de dire que la fenêtre est fermée. Il ne s'en est même pas aperçu. Il affecte, tout le temps, de croire que cette atmosphère stagnante est celle qui est et restera toujours. Son salon Régence est pour lui « Vanity Fair », éternel endroit de leurre et de fausseté. Il voit l'éternel féminin

[illegible] par le corset mental de l'époque. Son *Amélia Sedley* est pour lui la femme. — Sa fiction est vieille et classique.

C'est aussi la manière de Fielding et de Jane Austen. Chacun croyait décrire la vie universelle, l'invariable nature humaine, et chacun réussit à produire la peinture du moment contemporain, la plus admirable de caractère et d'allure, qui soit jamais sortie de la plume d'un romancier.

Cette prétention ne nous trouble pas dans Fielding et Jane Austin. Mais chez Thackeray, elle nous ennuie, parce que sa façon de moraliser est plus sommaire et aussi que les ruines de son temps sont encore au milieu de nous. Russell Square garde la mémoire des Sedleys et des Osbornes. Ce n'est pas tout à fait encore un vaste hôtel. La femme parasite est un type qui disparaît, mais qui n'est pas tout à fait éteint. Nous oublions, en feuilletant, d'ajouter la date, que Thackeray a omise. Nous lisons Tourgueneff sans révolte ou contradiction : c'est le monde évanoui de 1860 décrit par un homme qui en prévoyait la fin. Nous lisons Thackeray avec distraction et un peu d'indignation : c'est le monde de 1810, de 1830 décrit par un écrivain qui le [illegible] durable, qui se figurait même qu'il avait toujours existé.

Le temps viendra, il est même arrivé déjà pour quelques-uns d'entre nous, où cette contradiction entre le « Livre de la Vie » et les Annales de l'Angleterre de la première époque victorienne, ne nous choquera plus. *Vanity Fair* portera sa date aussi lisiblement que *Pride and Prejudice*. Nous ne ferons une distinction qu'entre les romans dont Thackeray fut consciemment ou inconsciemment le narrateur. Mais un seul dominera la série, grand et éternel dans sa beauté : *The Newcomes* survivront parmi les chefs-d'œuvre de la littérature européenne, non pas seulement parce que c'est une histoire racontée avec un rare talent de portraitiste et une puissance de sympathie émouvante. Il vivra comme la plus simple, la plus grande, la plus noble conception de la vie et du caractère, vus par un esprit conservateur.

C'est un grand poème épique d'optimisme en l'honneur de l'honnête homme moyen, idéal facile à atteindre, perfection d'un type qui ne demande pas une force rare d'imagination ou d'intelligence dans sa progression sereine.

On traite cet écrivain de cynique, parce que, dans sa simplicité, il flétrit la malice, la vanité et l'avidité. Mais il a écrit un livre qui peut rivaliser avec le *Vicar of Wakefield* pour l'expression classique d'un optimisme naïf.

Thackeray douta des hommes, mais il ne douta pas de la vie. Il vit dans l'obéissance la vertu la plus précieuse et dans « l'*adsum* » de l'élève à son maître le mot essentiel du savoir.

Il y a d'autres aspects, dont on peut faire un sujet remarquable d'étude littéraire. Un jeune romancier peut rendre intéressant un rebelle ou un artiste. Mais c'est précisément parce qu'il est élémentaire, primitif peu attirant dans sa noblesse paisible, que ce portrait d'un honnête homme peut prendre place parmi les œuvres les plus grandes et les plus rares du monde des livres.

*
* *

[illegible] M. H. F. Prevost Battersby : il est encore vivant parmi nous et cela suffit pour que l'on ne discute pas sa valeur. Thackeray fut le bienvenu parmi ses contemporains et il a été lu, depuis, par deux générations.

Mais en dépit de son succès on est souvent porté à discuter son tempérament artistique. On peut dire, par exemple, que, pour un grand homme, il fut terriblement l'esclave de son temps. Le génie devrait impliquer une façon de voir plus compréhensive qui ne confondrait pas la mode de son époque avec une immuabilité typique. Thackeray lui, n'eut pas cette compréhension. Il fut, dans le pire sens du mot, saturé par son propre modernisme. Il fut, dans ses appréciations et dépréciations, l'écho des modes du moment.

On peut excuser son penchant à la sentimentalité, ce laisser aller étant dans l'air, Thackeray était nécessairement entraîné à cette défaillance. Mais on ne peut lui pardonner son incapacité absolue de comprendre une manifestation artistique, qui ne fût pas déjà consacrée par ses contemporains. L'art pour l'art, l'amour de l'art n'était pas alors un cri de ralliement ; et pourtant c'est une réalité, depuis que l'homme des cavernes dessina [illegible] stodonte !

A son point de vue, et lors des premiers temps victoriens, c'était autre chose. Il déclara Balzac « peu fait pour le salon » : Dumas « aussi bien élevé qu'un courrier » et Victor Hugo, « profondément ignorant et absurde. » Il décréta la nudité de la nymphe d'Ebby « impossible à montrer à des gens respectables ». La contemplation de l'art grec, — et il avait de beaux spécimens sous les [illegible] le laissant [illegible] plexité déplaisant.

Une réflexion historique sur Rhodes le rendait « reconnaissant de ce que l'épicier gouverne maintenant le monde à la place du baron. »

*
* *

Telles sont les voix — pleines d'une franche admiration, mais d'une admiration non exclusive de réserves — qui s'élèvent d'Outre Manche, pour saluer, à l'occasion de son centenaire, le grand écrivain Thackeray.

LA FONDATION SCHILLER

Oskar Bulle donne des renseignements dans la *Gazette de Francfort* sur la fondation Schiller allemande.

Dans les cinquante premières années de son existence, c'est-à-dire de 1859 à 1909 la fondation Schiller a pu disposer d'une somme de 2.700.000 marks pour soutenir les écrivains dans la détresse ou leur famille soit par les propres moyens de sa caisse centrale,

soit par les revenus des sommes mises à la disposition des fondations filiales. Encore ne sont pas compris dans ces libéralités les prêts et nombreux secours accordés par les sociétés dépendantes.

La fortune totale de la fondation — dont on emploie les revenus à ces dépenses — est montée de 180.000 marks, réunis déjà en 1861, à 2 millions et demi de marks. Les plus forts accroissement viennent de la « loterie de Schiller » (900.000 marks), en l'année 1862 et la souscription des Femmes allemandes (250.000 marks) en [illegible] 1905.

Le reste, c'est-à-dire plus de la moitié de la fortune actuelle, est formé de petits dons et d'intérêts accumulés, quoique cette régulière épargne d'intérêts soit peu élevée, de même que les frais d'administration. Les dépenses pour secours se sont élevées de 30.000 M. en 1861 à 80.000 marks en 1909 ».

Bulle fait remarquer que, vu le nombre exagérément croissant des écrivains, la contribution allouée à chacun est tombée de 375 marks à 266 marks et que, pour offrir à chaque écrivain ce qu'elle donnait à ses débuts, il faudrait à la Fondation une fortune de 4 millions de marks. Il fait valoir que, parmi ceux qui furent secourus, se trouvèrent de tous temps des écrivains de valeur comme Otto Ludwig, Edouard Mörike, Hermann Kurz, Guillaume Raabe, Martin Greif, et combat la dangereuse erreur, que la littérature aujourd'hui puisse nourrir son homme.

Sans doute les œuvres d'une petite minorité d'écrivains connus sont payées à un haut prix ; mais par contre les travaux de la majorité sont rétribués à un taux inférieur à la moyenne en usage autrefois et qui permettait une vie digne.

Aucun homme raisonnable n'osera prétendre que le vrai talent, de signification littéraire et nationale, ne se trouve que parmi la petite minorité vouée au succès ; et que aucun poète digne de ce nom ne se rencontre dans la majorité malheureuse.

Bien plutôt, par suite de la concurrence entre les entreprises d'éditions et de librairies, qui recherchent surtout une marchandise accessible au grand public, le livre d'un véritable mérite littéraire a de moins en moins de chance d'être choisi et par conséquent d'obtenir une rémunération importante.

CE QU'ON PUBLIE EN ALLEMAGNE

Le *Börsenblatt* (*Journal de la Bourse*) nous apprend que le nombre des livres parus sur le territoire de langue allemande s'est encore accru — de 2 p. 100 — dans l'année 1909.

On a publié en 1908 30.317 et en 1909 31.051 livres et autres publications. Le plus grand nombre, 4.486, se rapporte au groupe : « Education, enseignement, livres pour la jeunesse ». Puis viennent les groupes : « Belles-lettres » (pièces de théâtre, contes populaires) avec 4.297 — Droit et économie politique avec 3.081. — Théologie avec 2.626. — Science de la langue et de la littérature avec 1997. — Commerce et industrie, trafic, avec 1.992, etc.

Le nombre des périodiques et particulièrement des revues s'élève, d'après l'*Annuaire des revues*, à 5.983, tandis que le nombre des journaux atteint 3.979, qui paraissent dans 2.228 localités de l'empire allemand !

Ces indications peuvent être rapprochées de celles que donne Tony Keller dans son livre : *Das buch als Lebensbegleiter*, et que résume *Las Literarische Echo*.

Cet auteur évalue la production totale annuelle du monde contemporain à 128.530 œuvres, dont 90.475 pour l'Europe et 38.055 pour les autres parties du monde. Il va même jusqu'à admettre la publication annuelle de 150.000 écrits — car tous les pays ne possèdent point de statistique bibliographique.

Le tiers environ des œuvres européennes est dû à l'Allemagne, renforcée par l'Autriche et la Suisse allemande (31.031, avons nous dit en 1909).

Il y a moins d'un siècle (1820) ces pays ne fournissaient, chaque année, que 3.958 ouvrages ; en 1600, 872, en 1564, 256... Quel progrès !

Le bon statisticien germanique a calculé que, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours, il n'est pas sorti des presses moins de 14 millions de livres différents. — Quelle nuée ! — O vanité d'écrire !

CE QU'ON JOUE EN ALLEMAGNE

Das Literarische Echo publie la curieuse statistique suivante sur les auteurs et les pièces que l'on joue de préférence Outre-Rhin.

Dans l'année écoulée, c'est Schiller qui a été interprété le plus souvent sur les scènes allemandes avec 1909 représentations ; puis viennent Sudermann avec 1026 ; Shakespeare, avec 961 ; Kadelburg (seul ou en collaboration) avec 957 ; Bahr, avec 850 ; Schönthan, avec 784 ; Ibsen, 735 ; Blumenthal (seul ou avec Kadelburg), 723 ; Gœthe, 589 ; Hauptmann, 579 ; Thoma et Alexandre Bisson, chacun 534 ; Björnson, 465 ; Wildenbruch, 452 ; L'Arronge, 437... Bataille, 323 ; Lessing, 317 ; Schnitzler, 307 ; Grillparzer, 299 ; Molière, 277 ; Fulda, 223 ; Hebbel, 222 ; Kleist, 214.

Les rois de l'opérette atteignent des chiffres bien plus élevés : Léo Fall, 3889 ; Lehar, 2200 ; Strausz, 1305 ; Jarno, 1217 ; Oscar Straus, 748 ; Offenbach, 518.

Fall et Lehar à eux seuls occupèrent aussi souvent la scène que Schiller, Gœthe, Lessing, Kleist, Hebbel, Grillparzer, Ibsen, Anzengruber, Bjornson, Hauptmann, Schnitzler ensemble.

Comment, après cela, nos bons voisins d'Outre-Rhin osent-ils parler de la légèreté française ?

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 8. — 2e SEM. 49e ANNÉE 19 AOUT 1911

EN ALLEMAGNE EN 1815

LETTRES DU MARQUIS DE CUSTINE A SA MÈRE

En quittant Vienne, Astolphe de Custine était non seulement attiré en Allemagne par le souci de refaire sa santé et de se perfectionner dans la culture germanique, mais aussi par le désir de vivre auprès d'un jeune homme de Darmstadt, Wilhelm Hesse, à qui il avait voué une amitié passionnée. C'est auprès de ce compagnon assez insignifiant, au dire de ceux qui le connurent, qu'Astolphe vint se fixer pour quelques mois et finit par y faire venir sa mère, un peu alarmée par ce sentiment exclusif. Mme de Custine eût souhaité marier son fils : il est question ci-dessous, d'un projet d'union avec la fille de Mme de Staël, qui échoua comme échouèrent d'autres négociations avec la comtesse Adélaïde Pappenheim, petite-fille de Hardenberg, ou avec la fille de la maréchale Moreau. Quoi qu'il en soit, quand Mme de Custine fut auprès de son fils, elle demeura presqu'une année en Allemagne, faisant rayonner autour d'elle la bonne grâce de son esprit et gagnant tous les cœurs. Son fils et elle nouèrent alors d'agréables relations avec les esprits les plus distingués de l'Allemagne, en particulier avec la fameuse Rahel et avec son mari Varnhagen d'Ense. Leur correspondance a été publiée, et c'est là qu'il faudrait aller chercher des renseignements complémentaires sur la période qui suit celle qui vit écrire les lettres imprimées ici pour la première fois.

PAUL BONNEFON.

Schlangenbad, ce 22 juillet 1815

... Ah! mon Dieu, Paris!... Restée à Paris!... J'en serais mort si je l'avais imaginé! Quel bonheur pour moi d'avoir vécu ici où l'on ne sait rien. J'ai ignoré les dangers des provinces sous Bonaparte, mais dix fois on nous a dit Paris brûlé. Je t'en croyais bien loin. Néanmoins ce que j'ai souffert est aussi inutile qu'impossible à décrire. Ma santé n'est point rétablie, quoique meilleure. Elle avait besoin de toi. Mon frère m'a déjà fait beaucoup de bien ; je me suis souvenu, au bout de quelques jours passés près de lui, qu'il y avait encore de la joie au monde pour moi... Je vis ici dans la plus profonde solitude, mais qui ne me paraît nullement triste. Je n'ai pas osé aller à Baden d'après le conseil de tout ce qu'il y a de gens prudents: on ne pouvait pas prévoir qu'on serait si tranquille aussi près de Strasbourg. Ces eaux-ci sont peu actives, mais d'une douceur extrême, et me font le plus grand bien. On m'ordonne un repos d'esprit et d'âme absolu. On m'ordonne le bonheur; cela m'a fait penser à chercher ce que c'est... Malgré la solitude, il y a ici toutes les princesses de la terre, et entre autres celle de Stolberg, sœur de la comtesse d'Albany et ancienne chanoinesse. Elle me comble d'attentions. Elle habite Francfort. Malgré cela, on se voit peu ici, excepté aux repas...

Ce 23 juillet, aux eaux de Schlangenbad, à 12 lieues de Francfort et à 7 de Mayence

.. Je vis ici depuis trois semaines dans un lieu ravissant par son repos et sa solitude. J'ai repris beaucoup; cependant ma tête est toujours douloureuse. Les médecins disent que cela durera longtemps. Les nerfs du cerveau ont été affaiblis par tant de secousses physiques et morales. De plus, le

sang se portant à la tête abonde dans les sinus, qui n'ayant plus la force de le repousser, se gonflent et me causent l'insupportable sensation d'un corps étranger dans le cerveau. Je n'ai plus ni vésicatoire ni cautère; mes douleurs de foie m'avaient rendu jaune, mais mon teint devient meilleur; j'ai prodigieusement maigri, mais l'air des montagnes et la tranquillité d'esprit me remettent peu à peu. Je ne saurais dire, depuis huit mois que je suis malade, combien de fois je me suis cru guéri...

Le roi veut donc mourir à présent pour le pont d'Iéna? Quel bel article de gazette! Il ne manque que d'offrir Madame en otage pour l'Apollon du Belvédère. Vraiment vous me paraissez tous aux Petites Maisons dans votre grande ville. Je ne me laisse plus prendre à la rhétorique de l'héroïsme; les belles paroles me sont insoutenables, mais, pour vous, il paraît que vous supportez encore mieux les cris de *Vive le roi!* C'est bien la peine d'avoir vécu dans notre siècle! *Vive le roi!* cela veut dire aujourd'hui vive le vent de quelque côté qu'il vienne. La princesse de Lowenstein me racontait hier qu'à Bruxelles, il y a trois mois, les nouveaux émigrés, reçus et comblés par le roi des Pays-Bas, disaient partout depuis la rue jusqu'au salon : « Ce pays-ci nous revient, il nous le faut!... » Voilà les grandes âmes qui réclament la générosité de leurs ennemis! On a fait son purgatoire dans ce monde-ci, quand on a eu quelque chose de commun avec cette nation-là. Quant à tes plaintes contre les Prussiens, je n'en puis pas juger; mais je ne leur reprocherai jamais, quelque chose qu'ils fassent, de manquer de générosité. La générosité ne peut être le devoir d'un peuple; c'est une vertu d'exception. Il faut s'accoutumer à considérer les hommes et les peuples devant Dieu, et l'on verra que cette générosité si vantée de nos jours rendrait souvent les hommes très coupables envers le ciel. Les hommes sont les instruments de la justice divine qu'ils ne doivent point oublier par humanité. Le législateur du peuple de Dieu, dont la loi est encore aujourd'hui le fondement de la nôtre, ne dit pas un mot de générosité; il ne parle que de justice. L'histoire sainte nous montre partout la soif de la justice, nulle part de la générosité, dans le sens du moins où on l'entend chez nous aujourd'hui. Quant à la différence de la manière anglaise à la conduite prussienne, il me semble qu'on peut se l'expliquer sans adorer les uns et sans se révolter contre les autres. Tout cela me paraît tout simple. D'ailleurs, je n'ai rien de commun avec la Prusse; je déteste la jactance du petit nombre des Prussiens que j'ai rencontrés, et qui, tels que le baron d'Ecartsein, m'ont offert le détestable assemblage de la rudesse avec la vanité. Tu peux être tranquille sur mon attrait pour les amis de la vertu, je ne les connais pas.

Ma pauvre mère, que nous avons souffert! Que ta pensée m'a fait du mal! et qu'elle m'en fait encore! Je sens que je ne guérirai jamais loin de toi; l'absence est un ver rongeur : il me faut une tranquillité parfaite et le tourment de penser à toi la bannit entièrement. Mon devoir aujourd'hui me paraît d'être heureux, car je ne serai jamais bon à rien dans l'état violent où j'ai vécu jusqu'ici. Mais ma première pensée doit être de me guérir; on m'ordonne aussi le bonheur comme premier remède. Je dois faire le voyage du Rhin le 1er août avec Wilhelm, qui viendra me chercher à Mayence. Ce voyage coûte peu, parce qu'on le fait par eau, et il me fera beaucoup de bien. Tous les médecins m'ont ordonné un exercice modéré, ainsi que le bon air après les eaux. Tu peux toujours m'écrire chez Schlosser, qui m'enverra tes lettres m'attendre ici. Nous serons une dizaine de jours en course. Adieu donc.

Ce 28 juillet.

J'ai beaucoup réfléchi sur ce que tu me dis de la mère d'Albertine (de Staël). La manière dont son image m'était redevenue présente depuis quelques jours a augmenté l'impression de ta lettre. J'avoue que je ne sais plus du tout ce que je dois penser d'elle, de moi, de nos destinées, si singulièrement suspendues. Mais ce que je sais, c'est qu'il y a huit jours, comme je me promenais dans une allée du bois avec la princesse de Stolberg, nous voyions venir à nous une jeune paysanne, d'une figure ravissante. Elle était nu-pieds et marchait légèrement, quoiqu'elle portât un panier chargé sur la tête. « Où allez-vous? » lui dis-je, lorsqu'elle passa devant nous. « A la forêt », répondit-elle en souriant, et ce sourire me fit une impressiop que je ne saurais exprimer, car je crus voir Albertine. C'est la première fois, depuis que je l'ai quittée, qu'une femme m'ait fait quelque impression. La jeune fille a disparu, je ne l'ai pas suivie, je ne m'en suis pas informé, mais l'image d'Albertine m'est restée présente comme si je l'avais revue, et je n'ai plus pu m'en distraire. Je ne savais pas alors que sa mère t'eût écrit. Que dois-je dire? J'ai été si malheureux, si près des plus grands maux, de la folie du désespoir, j'ai regardé avec tant d'effroi dans les abîmes de la solitude que tout ce qui ressemblera à mon ancienne vie me sera toujours pénible et je n'ai jamais senti si clairement qu'il est temps d'en changer. J'ai été consumé toute ma vie d'un amour sans objet; il m'a égaré, presque perdu; car la nature se venge de nos mépris, et dans mon fol

orgueil je l'avais toujours comptée pour rien. Mais j'ai appris à mes dépens à la craindre et même à la respecter.

Je viens de lire aussi un livre qui m'a réconcilié avec, un de ces livres qu'on ne lit jamais sans résultat. Schlosser me l'avait prêté non sans dessein pour venir ici; c'est Wilhelm Meister de Gœthe. Je n'ai vu nulle part autant de génie, d'esprit et surtout une connaissance plus profonde de la nature et des moyens de mettre l'homme d'accord avec lui-même en le reconciliant avec elle. Je lis à présent cet allemand si difficile comme du français. Je crois entendre l'esprit de la terre révéler sa puissance aux faibles mortels... Tout cela a changé mon âme. Il me semble qu'un nouveau jour s'est levé pour moi et tout inconnues que me sont les émotions qui m'agitent, elles me promettent cependant l'accomplissement de tous mes désirs, la justification de tous mes pressentiments. Ce seul sentiment si nouveau pour moi fait que toutes les époques de ma vie, toutes les scènes diverses auxquels j'ai assisté, me paraissent rapprochées, expliquées et liées entre elles par le but commun auquel elles tendaient toutes. C'est comme si j'avais trouvé la clef d'une histoire inintelligible; tout me paraît clair dans le passé, facile dans le présent, et je demeure avec le plus profond attendrissement en contemplation devant la puissance bienfaisante qui n'a cessé de diriger mon sort.

Cologne, ce 2 août 1811.

Un nouveau malheur me force à te faire une demande que je n'ai pas osé t'exprimer dans mes autres lettres, quoique j'en sentisse déjà le besoin. Ma pauvre tête vient de recevoir une nouvelle secousse. Le premier coup de rame en partant de Mayence a été pour elle; il y en avait là trente autres, Wilhelm était à un pas de moi, mais il a plu à un batelier de venir par derrière m'appliquer à moi, pauvre patient, un coup de bâton qui m'a rendu mes douleurs. Ce maudit homme passait sa rame d'un côté du yacht à l'autre, avant que nous eussions seulement levé l'ancre, et il a fallu que ma tête se trouvât sous sa main. Il n'y a pas de reproches à me faire, il n'y a qu'à me plaindre d'être la victime de hasards si extraordinaires, si l'on veut appeler cela du hasard. Je suis dans un état qui me rend ta présence absolument nécessaire; les souffrances de Vienne se renouvellent et de plus j'éprouve le découragement que doit donner un sort si déplorable et tout à la fois singulièrement commun, car il y a de la trivialité dans ma misère...

[illegible]

... Aujourd'hui je suis assez bien pour prendre patience et pour faire les choses avec réflexion. L'état de la France et tout ce que tu me dis me fait penser que tu n'aurais rien de mieux à faire que de venir passer l'hiver ici. Tu y vivrais plus économiquement qu'à Paris, et moi je m'y guérirais en étudiant, en t'aimant et en oubliant tout ce qui m'occupe aujourd'hui malgré moi.

J'ai revu tous les Schlosser ; celui de Vienne, qui est celui que j'aime le mieux, est enfin arrivé. J'ai eu un plaisir infini à le revoir, ainsi que son excellente femme. Ils ont adouci le temps le plus dur de ma vie, et je ne pense jamais à ce que j'ai souffert sans me rappeler ce qu'ils m'ont empêché de souffrir...

Quant à Albertine, je ne sais encore que résoudre. S'il faut s'attacher au monde et renoncer à un plan d'études qui est le seul moyen de me donner du repos d'esprit et de rétablir l'équilibre entre mes facultés, je dirai non. Cependant, je sens que s'il faut un jour se marier, ce ne sera pas avec une demoiselle de Paris et que je n'en retrouverai jamais une dont l'image me reste dans le cœur comme celle d'Albertine. Malheureusement je n'ai reçu aucune des lettres où tu me parlais des propositions de sa mère. Je lui ai écrit de Coblence sur un ton un peu plus tendre qu'à l'ordinaire; nous verrons ce que cela produira...

Francfort, ce 11 août.

Wilhelm m'a quitté ce matin, et je veux profiter des premiers moments de solitude pour t'écrire à tête reposée, ce que je n'ai pas fait depuis longtemps. Je commencerai par te rassurer sur ma santé; il y a des temps infinis que je ne m'étais trouvé aussi fort qu'à présent... Je viens de faire un voyage étonnant. Jamais je n'ai éprouvé tant de choses en si peu de temps. J'ai parcouru tous les sentiments de la vie, depuis l'indifférence de la mort jusqu'à l'amitié la plus vive, et le spectacle que le monde offrait à mes regards était bien peu de choses auprès des scènes que le plaisir et la douleur jouaient tour à tour dans mon âme... Il y a tant de vie en Allemagne qu'une course de quinze jours y donne plus à penser et à dire qu'un voyage de six mois ailleurs. Sans mon frère, je n'aurais joui de rien, car je ne me serais pas douté des Allemands; j'aurais voyagé en peintre, et encore en peintre qui ne peint pas, au lieu que j'ai voyagé en homme. Nous étions trois et nos différents caractères faisaient un contraste tout à fait amusant. Notre compagnon de voyage nous a quittés au bout de quelques jours, et nous avons

passé une semaine tous deux tout seuls à nous reposer et à parcourir les différentes eaux du Taunus, qui est une chaîne de montagne. Nous avons fini par visiter des établissements d'agriculture, dont Wilhelm ne voulait pas me faire grâce. Il me reproche l'éloignement naturel qu'il prétend voir en moi pour tout ce qui est utile, et espérait me convertir avec un tas de fumier et des champs de pommes de terre. Je lui réponds en lui lisant un plan de roman, le plus triste qu'on ait jamais écrit, et dont l'idée m'était venue à Vienne, l'hiver dernier. Il se récrie alors contre le danger de s'occuper à tracer de pareilles scènes; et moi je lui dis que le meilleur moyen de guérir un homme de la tristesse, c'est de la lui laisser peindre... Je crains que mon goût pour la littérature ne soit comme celui de Wilhelm Meister pour le théâtre : une illusion d'amour propre; et la vie si peu naturelle que j'ai menée depuis que je me connais m'ôte toute confiance dans mes inspirations, car mon âme pourrait bien par vanité se tromper sur la nature des desseins de Dieu. Je n'ai pas l'humilité la plus difficile à acquérir : celle de la destinée...

Francfort, ce 19 août 1815.

... Les Schlosser sont maintenant tout en désarroi. Celui de Vienne, que j'aime tant ainsi que sa femme, habite la campagne et vit dans les fêtes pour la noce d'un beau-frère; l'autre, que j'aime moins, soigne Goethe qui vient d'arriver et ne lui laisse pas un moment. Nous projetions des travaux pour cet hiver, mais avant ce temps-là je ne puis guère compter sur eux. Il me promet de me guider dans l'étude des anciens, de me faire connaître un peu les arts et beaucoup le Dante, etc. Et comme je travaillerais toujours à l'Allemand et aussi en particulier au latin, mon temps se trouverait bien rempli. Wilhelm d'un autre côté me propose des leçons de mathématiques, qui me seraient bien utiles pour me mettre de l'ordre dans la pensée, et d'histoire pendant que j'en prendrais aussi de latin et que je continuerais également l'allemand où je fais vraiment des progrès. Mais voilà que ce mariage et cette santé viennent tout déranger...

J'ai reçu ces jours-ci les lettres où tu m'annonces les propositions si claires de la mère d'Albertine. J'aurais bien voulu les savoir, quand je lui ai écrit, car elle ne croira jamais que je les ignorais.

Ce 22 août.

... J'ai reçu une lettre de la mère d'Albertine en réponse à la mienne. Elle est très aimable, mais pas si claire que la tienne. Elle gémit sur la France; elle s'intéresse à ma santé en me disant : « Nous nous y intéressons beaucoup, et dans ce nous mon Albertine est comprise »; et finit par m'annoncer le projet d'aller cet automne en Italie pleurer sur la France, où elle ne veut pas revenir avant le départ des étrangers. J'avais préparé une grande lettre que j'hésite à lui envoyer; elle serait décisive. J'y parle tout franchement et dis que ce qui m'avait arrêté jusqu'ici, c'est que la vie du monde n'est pas faite pour moi et que je pensais qu'elle était faite pour elle. Je ne dis pas cela tout bêtement; mais je fais en abrégé l'histoire de mon âme qui le prouve. J'attendrai une inspiration du ciel pour envoyer cette lettre; peut-être la garderai-je, je l'ignore absolument. Que n'es-tu là? Il serait trop long d'attendre ta réponse. D'ailleurs, me répondras-tu? Je ne puis exiger de toi cette fois que tu décides encore pour moi. Adieu. J'ai enfin vu Gœthe. Jamais la seule présence d'un homme ne m'a fait cette impression. Il a été silencieux avec moi, mais a parlé avec d'autres, ce qui m'intéressait encore plus.

Ce 24 août.

... J'irai après-demain chez Gœthe à la campagne, il m'y a engagé. Je n'éprouve pas devant lui le plus léger embarras. Je n'ai jamais vu un visage plus noblement tragique que le sien; c'est un héros antique opprimé par la bassesse et la trivialité de notre siècle. On dirait, lorsqu'il lève les yeux, qu'il pleure sur les misères de l'humanité. Il est impossible de peindre le charme d'une ironie douce et fine qu'il mêle souvent même à ses compliments, mais qui ne saurait se rendre dans notre langue. Je ne lui ai parlé qu'allemand, quoique je n'y sache encore dire qu'à demi ce que je veux; mais je lui disais : « Notre langue même n'exprime notre caractère que dans notre pays; dès que nous en sommes dehors, il faut renoncer à être entendu, quelque langue qu'on parle, et parler celle des autres tant bien que mal, car nous devons désirer alors non de nous communiquer — ce qui est impossible, — mais que les autres se communiquent à nous ». Il a répondu à cela par quelques mots polis et ne s'est pas communiqué. Mais, n'importe, je ne me rebute ni ne m'embarrasse jamais avec des gens vraiment supérieurs et d'une supériorité universelle, car je ne sais jamais que dire à un simple savant, tandis qu'à un homme comme Gœthe il n'y a rien dont on ne voulût parler, parce qu'on voit au premier coup d'œil qu'il pénètre tout et sait le fond de tout. C'est le seul homme qui n'aime rien et qui cependant n'ait point de sécheresse. Sa pensée l'a conduit jusqu'au vide, et c'est un phénomène bien extraordinaire qu'à cette hauteur il n'ait pas trouvé la lumière. Aussi est-il malheureux, il l'avoue lui-même, mais on lui pardonne

tout en faveur de la sublime tristesse de son visage et du feu qui l'anime dès qu'il parle. On y voit depuis Werther jusqu'à Faust et la distance est grande. Il te plairait plus que personne et toi à lui encore davantage, car il aime le naturel par dessus tout. Il a soixante-quatre ans et rappelle étonnamment la tête d'Homère.

Ce 26 mai

... Je te dirai en passant que j'ai une passion pour l'ironie allemande. Autant la masse plaisante lourdement, ou plutôt ne plaisante pas, autant les hommes vraiment supérieurs, comme Gœthe par exemple, ont une manière aimable et quelquefois profonde d'exciter à rire. Ils vous font rire de vous-même comme d'un tiers, et au lieu de vous aigrir comme nos persifleurs français, ils vous rendent meilleurs en se moquant de vous. Il y a un mot ici qu'on ne connaît pas en France et qui est la clef de l'existence des Allemands. Ce mot est *Bildung. Sich zubilden* est l'occupation de la vie pour un Allemand, et je défie de traduire par un mot français l'idée qui s'attache à ce mot. Notre mot culture en exprime une partie, mais il faudrait des pages pour définir le reste et encore y aurait-il des classes entières de gens chez nous qui n'y comprendraient rien. *Ein gebildeter Mann* est un homme d'aplomb sur lui-même, et qui, lorsqu'il désire une chose, sait prendre les moyens qu'il faut pour aller à elle ou pour l'attirer à soi; mais c'est un homme qui est arrivé là en se développant d'après les facultés qu'il avait et non d'après le hasard des événements ou les fantaisies du monde. Deux hommes également *gebildete* chacun, peuvent être les deux êtres les plus différents du monde, tandis qu'en France on entend par culture ce qui égalise tout. Mais en voilà assez sur un chapitre qui remplirait des livres.

Encore un mot sur Gœthe: il a une expression de tristesse sublime. Jamais je n'ai vu une plus noble physionomie. C'est vraiment une douleur tragique qui se peint dans ses yeux et sur son front, et sa bouche est d'une douceur infinie. Il est dévoré d'ennui. Quelle leçon que de voir un si grand esprit livré au monstre qui ronge les hommes les plus vulgaires! Cela prouve qu'on a beau tout penser et tout savoir, on est encore bien pauvre; quand on n'a rien de plus que tout on n'a rien. Heureux ceux qui arrivent plus loin sans avoir fait tant de chemin!... Malgré sa beauté, tu ne le trouverais peut-être pas agréable. La princesse de Stolberg me disait hier: « Il est bien laid, n'est-ce pas? » Il n'y a rien à répondre à cela; il faut donner raison à qui vous le dit, car autrement ce serait parler hébreux à un Iroquois. Le monde est plein de gens vides!

M. de Stein est à Paris; si tu le rencontrés, il t'intéressera; il n'est pas vide, lui, mais borné. Il a toujours été assez maussade pour moi, mais cela ne m'empêche pas d'avoir une inclination particulière pour lui. Nous avons passé dernièrement à Schwalbach une soirée à l'attendre; il est arrivé et nous n'avons pu lui dire qu'un mot à cause des bavardages du comte d'Hatzfeld, celui de Rome, et de M. de Balk, autre original qui va au Brésil porter ses prétentions à l'esprit. Mais voilà que j'écris comme ils parlent; c'est un débordement qui ne dit rien.

A suivre.)

UNE COLLÈGUE

Cette année-là, au retour d'un voyage à travers la Toscane, je m'étais arrêté au lac de Constance.

Un peu fatigué par les chaleurs de la canicule et par une légère indisposition, je résolus de me reposer quelques jours dans l'accueillante ville d'eaux de Schachen, afin de rentrer tout à fait bien portant à Munich.

Schachen était alors — il y a une trentaine d'années — un refuge sans prétention pour les surmenés de la vie qui venaient lui demander quelques paisibles semaines de vacances. Le canotage, la pêche à la ligne, le bain, les interminables stations sur les bancs des promenades, suffisaient à l'emploi des journées...

Depuis cette époque, Schachen s'est considérablement transformé et agrandi. Pendant la saison, c'est par centaines que se comptent les convives dans le nouveau hall du Grand Hôtel; et, chaque jour, des gens en quête d'une pension, d'une chambre meublée, se voient repoussés par manque de place.

Les parcs ombragés des bords du lac s'étendent davantage et sont plus fleuris que jadis, et les nombreux bateaux, qui sillonnent le lac en tous sens, débarquent maintenant une foule bariolée de touristes dans la petite ville que j'ai connue si calme.

Alors, il n'y avait guère plus de quarante convives à la table d'hôte de l'unique hôtel: parents avec leurs enfants, petits fonctionnaires, commerçants, instituteurs, presque tous Souabes ou Bavarois, comme il était aisé de le reconnaître à leur rude accent, qui dominait le brouhaha de la salle.

Un air de bien-être, de satisfaction béate, dû sans doute à l'excellente cuisine bourgeoise, était épandu sur tous les visages pendant le déjeuner. La conversation roulait toujours sur les mêmes sujets:

comptes-rendus d'excursions sur le lac, à Lindau, Romanshorn, Constance; résultats de la pêche à la ligne, qui passionnait particulièrement les vieux messieurs...

Les visages de tous ces braves gens étaient d'une banalité excessive, peu faite pour tenter un physionomiste.

En face de moi, cependant, légèrement voilée par une gerbe de fleurs qui se dressait au milieu de la table, une femme ne prenait pas part au bavardage général, mais regardait devant elle d'un air distrait et absent. Parfois, cependant, en entendant une réflexion particulièrement naïve de la grosse dame assise auprès d'elle, un sourire fugitif errait sur sa bouche et, par-dessus le bouquet, elle me regardait, comme si elle eût été assurée de trouver en moi un allié contre la nullité de nos voisins.

En me tenant droit, je pouvais à loisir étudier la physionomie de la demoiselle (je jugeai qu'elle n'était pas mariée à son doigt, fin et blanc, dépourvu d'alliance), qui tranchait dans ce milieu de faces rougeaudes.

Sans être belle, elle était originale et gracieuse. Plus très jeune, elle était à l'âge indécis où les femmes paraissent encore jeunes aux jours heureux, et presque vieilles aux heures tristes.

Elle se leva de table, me salua d'un léger signe de tête. Je suivis des yeux, jusqu'au seuil de la porte, sa silhouette flexible qui s'éloignait sans hâte.

— Qui est donc cette dame? demandai je à ma voisine, une très jeune femme qui m'avait tout l'air de stationner ici pendant son voyage de noces, et qui avait aimablement salué l'étrangère avant sa disparition.

— Je ne la connais que très peu, me répondit-elle, elle est ici depuis déjà plusieurs semaines, mais elle se tient à l'écart et ne recherche la compagnie de personne, sous prétexte qu'elle souffre de la gorge et ne doit pas parler. C'est une demoiselle X... (elle me la nomma). Elle vient de je ne sais quelle ville de l'Allemagne du Nord... Elle paraît très orgueilleuse; à part cela, elle me plaît assez, et j'aurais volontiers fait plus ample connaissance avec elle, si je ne me promenais toujours avec « mon Otto ».

Cet Otto se leva alors, me salua froidement, fit un signe à sa femme, qui se leva aussitôt. Ils quittèrent la salle ensemble et bientôt après je vis l'heureux couple, étroitement enlacé, disparaître derrière les massifs du jardin.

*
* *

Je trouvai très agréable de passer le brûlant après-midi dans ma chambre sans soleil. J'écrivis quelques lettres et ne descendis au lac que vers le soir. Le soleil couchant, qui éclairait d'une chaude lueur les montagnes de la rive suisse, l'avait recouvert d'un tapis d'or. Sa rive, cependant, était presque déserte : ils étaient bien rares ceux qui jouissaient du magnifique tableau et de la douce fraîcheur qui montait de l'eau tranquille.

Sur l'embarcadère, quelques vieux messieurs, le dos au soleil, la canne à pêche à la main, attendaient sans broncher un poisson problématique; le long de la rive, une demi-douzaine de petits garçons, prudemment couvés par l'œil maternel, se livraient au plaisir du canotage; sur les bancs, de pacifiques baigneurs lisaient ou jouaient aux dominos. C'était un spectacle propre à calmer les nerfs les plus surexcités. Je me décidai néanmoins à quitter ces braves gens et à me mettre en route pour Lindau.

Je ne marchai pas longtemps: au bout de quelques pas, je vis venir à moi une femme dont la démarche gracieuse me révéla, déjà de loin, ma compagne de table.

En nous rencontrant, nous nous arrêtâmes. On eût dit volontiers de deux vieilles connaissances qui se trouvaient sans s'y attendre.

Sous le large chapeau de paille, à l'ombre duquel brillaient des yeux sombres, sa figure me semblait plus attrayante qu'à la lumière crue; et, quand elle ouvrait ses lèvres fines, entre lesquelles on apercevait ses dents blanches, je lui demandais intérieurement pardon de ne l'avoir pas, de prime abord, trouvée jolie.

Je lui dis quelques mots banaux sur la belle soirée, la douce contrée, l'agrément de l'hôtel, où l'on était accueilli d'une façon toute patriarcale.

Elle me répondit qu'elle en avait joui pendant trois semaines et combien elle était contrariée d'être *obligée* de partir le lendemain.

— Est-il indiscret de vous demander le motif de cette obligation, puisque vous dites vous-même que le séjour ici vous a été bienfaisant, quand vous étiez souffrante ?

— Mon congé expire demain, dit-elle, je dois de nouveau me remettre au travail.

— Auriez-vous par hasard un emploi qui vous enchaîne aussi étroitement ?

— Oui, et même deux. Dans les deux on m'attend avec une égale impatience. Avant mon arrivée à Schachen, j'ai séjourné quinze jours dans la Haute-Italie et à Venise. Bien souvent j'ai su gré à mes maudites bronches de m'avoir procuré un tel répit. J'y aspirais depuis longtemps. L'Italie ! ce fut le rêve de ma jeunesse. Je n'en ai vu que bien peu, mais ce peu m'a ravie... Combien je vous envie, monsieur, de connaître aussi profondément cette terre promise !

— Vous avez certainement appris mon nom, mademoiselle, dis-je, et vous savez, par conséquent, que vous avez devant vous un vieil *Italianissimo*. 1 Moi aussi j'ai entendu le vôtre, mais cela ne m'a nullement renseigné quant aux deux emplois que vous occupez et qui maintenant vous rappellent. Si vous n'avez aucun motif de garder un incognito...

— Aucun motif. Je vis à B... et suis « experte en manuscrits » dans la grande maison d'édition de cette ville. Avec cela, je suis feuilletoniste. Au journal, on ne voulait pas me laisser partir : dans la morte-saison, le feuilleton doit dédommager de la maigre partie politique.

« Cependant, comme il y avait péril en la demeure et un certificat médical pour en témoigner, on a enfin consenti à mon départ... Et maintenant je vais trouver dans mes deux bureaux une montagne d'envois non dépouillés. Ce n'est pas une petite besogne, je vous assure, que de mettre à jour tout cela ! Mais à quoi bon se plaindre? Ne devons-nous pas payer à la vie tout le bien qu'elle nous accorde ?

— J'ai donc le plaisir de saluer en vous une collègue, dis-je, car j'imagine que vous avez parfois enrichi votre feuilleton de vos propres œuvres? 2

— Parfois, mais seulement de critiques théâtrales et de modestes comptes-rendus littéraires. Il est vrai que je ne puis nier avoir commis quelques nouvelles, et même un roman, mais je ne les ai même pas offerts à l'éditeur qui m'emploie et les ai fait paraître ailleurs sous pseudonyme. En tout cas, je n'ai pas une assez haute opinion de ces choses pour me permettre de me nommer votre collègue.

— Vous savez bien, mademoiselle, qu'on ne peut être à la fois juge et partie. Ne voudriez-vous pas ôter le masque qui me cache votre vrai visage? Peut-être alors vous reconnaîtrais-je? quoique, à vrai dire, je n'aie pas une connaissance très profonde de la littérature féminine contemporaine.

— Oh! dit-elle en souriant, je n'aurai garde de vous trahir mon nom d'auteur ; naturellement, c'est un nom masculin. N'empêche que si, par hasard, un de mes livres vous est tombé entre les mains, vous avez bien vite flairé son origine féminine et, aussitôt, mis à l'écart. Je sais bien ce que vous pensez des femmes de lettres :

Souvent [illegible]
Elle [illegible]
qu'elle [illegible]
L'[illegible] de ses [illegible]

Mais [illegible]
Devient bientôt une aimable habitude;
Et, [illegible] premier lac
Elle écrit aussi le deuxième et le troisième..

— C'est bien ce que vous avez dit vous-même, n'est-ce pas?

— Je ne puis nier, répliquai-je en riant, avoir en effet formulé cette pensée irrévérencieuse, quoique non dénuée de vérité. Néanmoins vous vous trompez en déduisant de ce qui précède que j'ai mauvaise opinion de toutes les femmes de lettres.

Ce premier livre qui jaillit du cœur est souvent un document féminin des plus intéressants. Beaucoup de ces femmes, quand elles se sont décidées à franchir l'étroite frontière de leur vie intérieure et à se rendre compte de la valeur de leur talent, ne sont pas inférieures à leurs confrères, voire même les mieux doués, et parfois les surpassent. L'art dramatique, il est vrai, leur est fermé. La cause en est difficile à découvrir, car la femme possède le sens de l'action passionnelle, que, dans la vie, elle sait parfaitement mettre en pratique.

Si Charlotte Corday pouvait tuer un Marat, pourquoi une femme ne pourrait-elle composer une tragédie : Charlotte Corday. Cependant cela n'arrive pas, ou n'arrive que d'une manière insuffisante. Tandis que, dans le roman et la poésie lyrique, on n'a qu'à songer à.... Et je citai quelques noms, déjà célèbres alors, et auxquels j'en pourrais ajouter aujourd'hui une assez longue série .

*
* *

Pendant cette conversation, nous avions quitté le bord du lac, car les promeneurs y étaient venus peu à peu et nous dévisageaient curieusement. Un chemin bordé de maisons rustiques nous conduisit, tout en flânant, dans la campagne solitaire, où nous poursuivîmes notre conversation. De temps à autre, nous nous arrêtions pour regarder par-dessus une haie de clôture, puis nous reprenions notre promenade.

— Non, dit elle, je ne veux pas me comparer à celles que vous venez de nommer : ce serait ne pas me rendre compte, comme vous dites, de la valeur de mon talent. Avant tout, je dois avouer que je n'ai ni débuté ni continué comme le disent vos vers. Si ma vie a eu, elle aussi, son « accroc », du moins je n'ai pas à me reprocher d'avoir chanté, comme dit Heine, « près de la lampe nocturne, la douleur

1 Paul Heyse passe, depuis de longues années, ses hivers en Italie. Il est un profond connaisseur de la langue et de la littérature italiennes. L'Allemagne lui doit d'excellentes traductions, entre autres celle des poèmes satiriques de Giuseppe Giusti.

2 Le feuilletoniste, en Allemagne, ne rédige pas nécessairement le feuilleton. Il le choisit plutôt parmi les œuvres qu'on lui envoie.

qui m'a frappée ». Si je me suis adonnée à la littérature, ce n'était pas tant pour le plaisir d'étaler dans des livres mon intimité, ou pour obéir à une impulsion cardiaque, que pour me procurer un gagne-pain. Maintenant, vous allez avoir une triste opinion de votre collègue..... non, non, n'essayez pas de protester: il est peu ou point honorable de cultiver un petit talent pour le gain qu'il nous procure. Certes, il est encore de pire avilissement. Quoi qu'il en soit, je suis d'avis que cette sorte d'industrie ne peut être un peu ennoblie qu'à la condition de se donner entièrement à son travail, en s'efforçant, le plus possible, d'en oublier le but intéressé. Longtemps avant de songer à un profit matériel, j'avais senti jaillir en moi une étincelle poétique, que je fis passer dans des poésies lyriques à la mode. J'avais parfois réussi, en outre, à mettre sur pied quelques études de mœurs, des portraits littéraires, que je ne montrais à personne, si ce n'est à une amie intime. Jamais je ne m'étais avisée — ce qui peut vous paraître étrange — de me faire imprimer. C'est d'ordinaire, si je ne me trompe, la pensée primordiale des auteurs des deux sexes. Pour moi, écrire n'était qu'un exercice tout à fait innocent, qui ne visait qu'à ma satisfaction personnelle et à l'emploi d'heures oisives.

Puis vint « l'accroc », qui, cependant, ne changea rien à ma vie intérieure. Je cessai même de faire des vers. J'aurais été bien embarrassée, si l'on m'avait demandé de formuler en vers mes sentiments lors de cette catastrophe. D'autre part, j'aurais considéré comme une indécence de la conter tout au long dans un roman ou une nouvelle. Si j'en arrivai à faire un métier de mon occupation favorite, il y eut une raison beaucoup plus amère.

Mon père était général; il prit sa retraite après la campagne de Holstein. Ma mère appartenait à une riche famille noble. Nous habitions un hôtel entouré d'un parc, où nous n'épargnions ni les fêtes ni les réceptions. Puis mon père mourut, et la splendeur s'évanouit tout à coup; il était clair que la fortune de ma mère était anéantie. Notre maison était accablée d'hypothèques et nous de dettes. Après la liquidation de ce triste héritage et la vente de la maison, il ne nous restait que la pension de ma mère, avec laquelle nous n'aurions pu vivre décemment ailleurs que dans un village. Ce fut à moi de combler les brèches.

Il n'y avait guère à tirer parti des problématiques manuscrits datant de notre prospérité. Et même ce que j'écrivis alors de nouveau ne me rapporta pas grand'chose. Cependant, sans m'en douter, javais acquis la réputation d'être un bas bleu. Un jour, le directeur de la grande maison d'édition dont je vous ai parlé, qui avait connu mon père et s'intéressait à notre situation, me pria de lire des manuscrits nouvellement arrivés et de lui en donner mon appréciation. Il jugea mon instruction suffisante et ma compétence en matière littéraire assez judicieuse pour me confier l'emploi que j'occupe depuis ce temps, et qui me laissa d'abord assez de loisirs pour des productions personnelles.

Plus tard, je fus chargée du feuilleton : mes loisirs disparurent presque complètement, et je ne pus que rarement me livrer à mon penchant favori. J'écrivis mon premier roman pendant un voyage; en ce moment, j'en écris un autre commencé au début de ces vacances. Vous comprendrez sans peine que je n'ai pas une très haute opinion de mon talent d'écrivain. Celui qui ne se donne pas corps et âme à un art ferait mieux d'y renoncer. Mais j'avais fait le premier pas... et comme je n'importune personne avec mes œuvres, pas même mon éditeur, qui parle pourtant d'une nouvelle édition, j'espère que le bon Dieu ne me regardera pas trop sévèrement au jour du jugement, quand j'arriverai devant son trône avec mes quelques bouquins sous le bras.

— Comme je le connais, dis-je en riant, je suis persuadé qu'il nous jugera tous avec miséricorde, si nous avons mêlé à l'encre répandue quelques larmes du cœur... et je suis presque sûr que cela vous est arrivé parfois.

Si cet accident ne vous a pas rendue poète, il vous a du moins aidée à découvrir votre cœur et à voir la vie, dès lors, avec d'autres yeux.

Elle s'arrêta songeuse et hocha la tête.

— Vous trouverez bizarre, ajouta-t-elle après une pause, si j'avoue en même temps qu'il s'agissait d'un amour malheureux, mais que mon cœur n'en acquit aucune expérience. Pour comprendre cela, il faut que vous sachiez quelle étrange créature j'étais encore à vingt ans. A cet âge, je n'avais jamais eu de ces préoccupations sentimentales qui, d'ordinaire, tourmentent les jeunes filles dès leur quinzième année.

L'Amour, cet Amour tant vanté, n'éveillait en moi nulle curiosité, nul désir de savoir ce que ce mot renferme. Aussi, dans mes vers, où je chantais la nature, où je philosophais d'une manière enfantine, il en était à peine question; et, dans la « société », les jeunes gens qui s'empressaient autour de moi me laissaient à peu près froide. Je vivais sans le moindre trouble sensuel, de sorte que mes amies disaient parfois en me taquinant que j'avais du sang de poisson dans les veines. Cela cessa, quand un jour je me fiançai... c'est-à-dire que les taquineries cessèrent; quant à la froideur, elle resta comme devant.

Pour être franche, je dois avouer que je trouvais beau, intelligent, spirituel, le jeune homme qui

s'éprit de moi et me demanda en mariage peu après. Son père était un riche armateur de Hambourg; cette union plaisait à mes parents, ne me déplaisait pas, et les fiançailles se conclurent.

Alors je m'imaginai de bonne foi connaître l'amour. J'espérais même devenir très heureuse, et cet espoir était encore fortifié par la complaisance que mettaient mes amies, qui m'enviaient, à m'énumérer les brillantes qualités de mon fiancé. Il va de soi que, en leur présence, j'étais toujours de leur avis, mais que, d'autre part, par une contradiction qui vous semblera étrange, tout en m'imaginant connaître l'amour, je me sentais le cœur aussi libre que s'il se fût agi du fiancé d'une voisine ou du héros d'un roman.

Il avait fait de grands voyages et je prenais plaisir à les lui entendre raconter. Son père avait l'intention de lui donner, dans la République Argentine, une plantation qui serait le but de notre voyage de noces. La perspective de ce voyage me ravissait, mais la pensée de l'accomplir avec « lui », de vivre là-bas avec « lui », était pour moi tout à fait secondaire. J'aurais volontiers reculé la date du mariage, que, de son côté, il voulait hâter le plus possible. C'était bien toujours le même sang de poisson qui coulait dans mes veines. Même quand il s'absentait, pas la moindre langueur, pas la plus légère tristesse. Néanmoins, quand il revenait, j'étais contente de le revoir et de l'entendre de nouveau me dire combien il m'idolâtrait.

La dernière fois qu'il revint de Hambourg, où il avait terminé les derniers préparatifs de notre mariage (la cérémonie devait avoir lieu en cette ville huit jours plus tard, car sa mère, souffrante depuis des années, ne pouvait venir chez nous), je le trouvai plus gai qu'à l'ordinaire, et cette gaîté me plaisait en lui. Il avait alors quelque chose de fier, de triomphant, comme s'il n'eût eu qu'un signe à faire pour conquérir le monde. J'étais douée d'un caractère énergique, d'une volonté ferme, je me serais mal accommodée d'un fiancé par trop langoureux et contemplatif. Deux êtres libres, conscients de leur dignité personnelle, s'unissant de plein gré mais sans emballement excessif, formaient, à mon avis, le couple idéal prédestiné au bonheur en ménage. De son côté, il m'avait avoué que la froideur et la réserve un peu farouche de ma nature l'avaient attiré et pleinement convaincu que j'étais la femme qui lui convenait. Il semblait avoir rencontré trop de créatures douces et dévouées, prêtes à se sacrifier et, par cela même, impuissantes à le retenir longtemps. Ce jour-là, il me charma presque et, moi aussi, je fus plus ouverte, plus expansive que de coutume. Jusqu'alors j'avais supporté sa tendresse sans lui en rendre l'équivalent. Il m'avait même mainte fois fait entendre que ma réserve naturelle ne devait pas exclure un certain abandon et même des manières câlines, tout à fait de mise entre fiancés. Au surplus, avait-il une fois déclaré, la glace fondra plus tard. Je lui assurai en riant, bien que je me sentisse toujours la même, qu'il s'exagérait ma congélation.

Après le déjeuner, nous quittâmes la salle à manger, où il faisait très chaud, et je l'emmenai au jardin pour lui montrer mes roses, dont les plus belles étaient justement en pleine floraison. Mais les plates-bandes étaient encore tellement au soleil, que nous les quittâmes bientôt pour nous enfoncer sous les charmilles. Nous nous assîmes sur un banc, au pied d'un arbre au tronc entouré de jasmin en fleur. Il avait passé son bras autour de mon cou et me glissait dans l'oreille un tas de folies dans le genre des suivantes : combien la pensée de m'avoir bientôt tout à lui le rendait heureux, comme il comptait les jours et les heures qui le séparaient de cette suprême félicité, puis exprimait des doutes sur sa possibilité de vivre jusque-là, tant son impatience le consumait... Bref, tout ce qu'un homme fortement épris raconte à une femme, surtout quand les vapeurs de quelques coupes de champagne viennent s'ajouter au lyrisme personnel. J'avais laissé presque intacte l'unique coupe qui m'avait été versée, et je l'écoutais avec un intérêt glacial, comme si j'avais compté me servir de ses paroles dans un roman. Au demeurant assez flattée d'avoir rendu poète — à moins que ce fût le champagne — un homme d'ordinaire à peu près dénué de lyrisme.

Tout à coup il se tut. J'entendis sa respiration devenir haletante. Je voulus m'éloigner, regagner la maison, car sa présence à mon côté me causait un véritable malaise. J'essayai de dénouer son bras, mais il me retint si violemment, tandis qu'il me couvrait le visage de baisers passionnés, qu'un dégoût invincible m'envahit toute. Je voulus le repousser : « Folle, dit-il alors d'une voix rauque, ne sais-tu pas que tu m'appartiens ? » Pour le coup, c'en était trop ! Je levai la main pour lui en frapper la poitrine, mais je visai mal ou, peut-être, il fit un mouvement, toujours est-il que je lui rencontrai la figure : l'instant d'après, nous étions en face l'un de l'autre, les yeux flamboyants de colère.

Il essuya lentement avec son mouchoir le sang qui lui coulait du nez, prit son chapeau, qu'il avait, au début, déposé sur le banc, puis, enfilant l'allée, regagna tout droit la maison.

*
* *

Elle se tut, et nous marchâmes quelque temps, silencieux, l'un près de l'autre. Qu'aurais-je pu

[illegible] à cette confession émouvante ? Il est vrai qu'elle ne semblait guère [illegible] de la résurrection d'une scène aussi pénible. Il [illegible] clair que, depuis longtemps, elle en avait pris son parti.

[illegible] A Schachen on dîne à sept heures. [illegible] je n'ai rien à ajouter que vous ne puissiez supposer vous-même. Il est certain que [illegible] passagère chez une fille véritablement [illegible] la pudeur [illegible] Quant à moi, il me fut impossible d'acquiescer à la demande de [illegible] pour me prier de lui faire des excuses. Comment me serais-je repentie de ce que j'eusse été prête à renouveler dans les mêmes circonstances ? Il est vrai aussi que je n'avais rien éprouvé qui eût pu me faire comprendre et pardonner l'orage qui avait bouillonné en lui. Je restai donc froide et inexorable, et les fiançailles furent rompues.

Je perdis mon père peu après. Il avait longtemps caressé l'espoir de voir sa fille bien établie et la déception que lui causa notre rupture accéléra sûrement sa mort. C'est la seule amertume que me laissa longtemps au cœur la vilaine histoire que je viens de vous [illegible] Puis je m'habituai à considérer mon mécompte comme un gage à ma connaissance des hommes, et je crois même que certain personnage de mon premier roman porte l'empreinte de mon expérience.

Depuis cette époque, j'ai eu maint motif de changer mon opinion sur ces choses de passion. Car, dès que je ne fus plus seulement « la fille de la maison, » mais une femme raisonnable qui doit travailler pour vivre, je vis les choses de plus haut. Mon entrée dans la vie date de mon affranchissement. Bientôt se développa en moi une véritable soif d'observation : j'observais tout ce qui peut l'être à l'œil nu, c'est-à-dire la vie extérieure des personnes qui m'entouraient. Mais cela ne me suffit bientôt plus. Je voulais pénétrer dans leur vie intérieure, connaître les mouvements de leur âme, et cette avidité développa en moi une faculté qui, à côté de l'imagination, doit être vénérée comme notre muse, du moins celle des femmes de lettres... J'ai nommé la *Curiosité*.

Vous allez rire de me voir élever au rang de muse la qualité imputée comme une faiblesse à notre sexe. Mais, dites-moi, cette faiblesse — si faiblesse il y a [illegible] pas excusable ? Que ferions-nous, pauvres créatures toujours empêchées par mille égards et préjugés de vivre à fond la vie humaine, si nous ne pouvions, de temps en temps, regarder par la serrure les scènes dont on nous exclut, et soulever parfois un coin du rideau qui nous tient certains secrets soigneusement voilés ? Je suis bien persuadée, du reste, que les orgueilleux seigneurs de la création eux-mêmes — qui se permettent cependant d'expérimenter bien des choses — ont parfois recours à leur flair, qui, dans certains cas, doit compenser l'expérience.

— Vous avez grandement raison, mademoiselle, dis-je. Il n'y a pas d'imagination possible ou, du moins, d'imagination féconde, si la faculté de savoir extraire ce qui est caché fait défaut. Et si nous ne devions représenter que ce que nous avons acquis par notre propre expérience, les chefs d'œuvre des grands écrivains, tant prosateurs que poètes, n'existeraient pas. L'écrivain est attiré par ce qui se passe dans l'âme de ses semblables, mais il faut qu'il soit clairvoyant pour faire pénétrer son regard, par la serrure, dans le nœud des événements et en induire les causes cachées. Quelques-uns n'ont pas cet œil pénétrant et s'arrêtent à la surface. Du reste, pour que cette œuvre de pénétration soit féconde, il faut que, dans l'âme du spectateur, c'est-à-dire de l'écrivain, il se passe quelque chose d'analogue au spectacle observé. Pour qu'un Shakespeare, par exemple, rendît les tragiques destinées de ses héros, il fallait que lui-même fût apte à éprouver — éprouvât même, tout au moins pendant la composition de ses tragédies — les sentiments qui les animent.

— Vous parlez d'un des plus grands ! dit elle en soupirant. Mais comment espérer que nous, pygmées, dont le génie n'a rien de comparable au leur, nous puissions éprouver des sentiments si fort au-dessus du niveau moyen de l'humanité ?... Même dans des circonstances très ordinaires, la simple curiosité ne nous est pas d'un grand secours. J'ai compris cela quand, dans mes histoires, je devais décrire la grande passion. Comme au début je ne travaillais que pour des « Revues des Familles », mon manque d'expérience n'était pas trop sensible : un peu de chaleur suffisait, les flammes ardentes ne devaient pas jaillir. Mais plus tard — dans mon premier roman — je me trouvai presque ridicule de parler de l'amour comme un aveugle des couleurs. Je vous ai déjà dit que je n'avais pas ressenti la moindre ivresse dans ma première et dernière histoire d'amour. Quant au vague besoin d'être aimée que j'avais ressenti — très faiblement, il est vrai — au moment de mes fiançailles, il avait sombré dans une invincible répugnance.

Ainsi rien ne restait que la curiosité de connaître un jour la part de vérité que contiennent les enthousiastes descriptions dont sont bourrés tous les bouquins, aussi loin et aussi complètement que l'exigeait mon métier de peintre consciencieux de la vie humaine.

Je puis vous assurer en toute connaissance de cause que, parmi les innombrables femmes qui succombent à la tentation de se livrer corps et

âme à la merci d'un homme, beaucoup le font, non tant parce qu'elles obéissent à l'impulsion de leur cœur ou de leurs sens, que parce qu'elles cèdent à la curiosité longtemps nourrie de connaître par elles-mêmes le frisson célébré comme la chose la plus douce et la plus enivrante dans toute la pauvre vie humaine. Moi, du moins, j'ai côtoyé cette tentation plus d'une fois, et je remercie mon bon ange de m'avoir montré, au moment de succomber, le spectre de mon fiancé, avec cette expression qui, autrefois, m'avait causé tant d'effroi et de dégoût. Une fois seulement, une seule fois... mais je vous ennuie avec ces confidences d'une âme féminine anormale?

— Comment pouvez-vous parlez ainsi, mademoiselle! Ne voyez-vous pas que j'écoute religieusement chacune de vos paroles?

— Eh bien, la femme se réveilla enfin en moi : une véritable femme munie d'un cœur et de sens. L'homme qui fit ce miracle... non, je ne puis le décrire; je puis seulement affirmer qu'il fut le seul en présence duquel le spectre de mon ex-fiancé était impuissant... Il eût pu faire de moi son esclave; car, auprès de lui, j'aurais oublié mes répugnances passées, ma fierté, mes révoltes... Je me serais donnée sans songer un seul instant à un passé, à un avenir...

Il m'aimait aussi, me l'avoua, et je répondis à son aveu avec une sincérité passionnée. Et pourtant nous savions bien que cet échange d'aveux était la dernière chose que nous nous dirions! Il n'était pas libre; mon amie intime était sa femme. Et comme rien ne pouvait empêcher que nous eussions une conscience, en même temps que le pressentiment de ne pouvoir jouir d'un bonheur empoisonné par le viol d'un devoir sacré, nous nous sommes quittés avec la promesse réciproque et formelle de ne jamais chercher à nous revoir.

Vous allez me trouver bien vieux style avec mes idées de l'autre monde. Je sais qu'il est des femmes modernes complètement persuadées qu'elles n'ont pas de devoir plus sacré que celui d'extraire de la vie tout ce qu'elle peut leur procurer de jouissances personnelles. Quant à moi, je suis condamnée pour le reste de mes jours à vivre avec ma curiosité non satisfaite, à présent d'autant plus pénible que j'étais arrivée au seuil de la porte, qu'un scrupule bourgeois m'empêcha seul de franchir.

Je quitterai donc le monde sans avoir accompli la vocation pour laquelle la Mère Nature a créé ses filles...

*
* *

Nous nous étions rapprochés de l'hôtel et nous entendions le son de la cloche annonçant le repas du soir.

Je m'arrêtai et cherchai une parole qui n'eût pas sonné comme une consolation trop banale et trop vide. Le soleil, qui disparaissait à l'horizon, derrière les cimes des arbres, illumina d'un dernier rayon sa noble figure, dont aucun trait ne traduisait un combat intérieur, mais, au contraire, un calme impassible devant une injustice du sort que rien ne pouvait compenser.

— Si maintenant vous pouviez vous voir avec mes yeux, lui dis-je, vous ne pourriez croire que le sort eût dit pour vous son dernier mot. Il est impossible que vous ne rencontriez pas une fois dans la vie un être animé des mêmes sentiments que cet ami auquel vous dûtes renoncer, et dont alors ne vous éloignerait plus votre conscience. Et pourquoi — puisque la femme s'est éveillée en vous — n'éprouveriez-vous pas de nouveau ce sentiment passionné qui fond toutes les glaces accumulées, et nous fait obéir aux vœux de la Mère Nature?

— C'est possible, répliqua-t-elle tranquillement (qui peut prévoir l'avenir?), mais ce n'est pas probable. On parle de premier amour dont l'ardeur jamais ne se répète. Malgré mes quarante ans, je suis tellement inexpérimentée, que je crois en cette légende. Assurément, plus d'une fois j'ai rencontré un homme qui eût volontiers fait de moi sa compagne; parfois il me plaisait aussi. Mais, quand je le comparais à l'objet de mon premier amour, mes velléités de tendresse s'évanouissaient bien vite : j'avais entrevu le ciel et ne me serais pas contentée de la terre...

Mais nous sommes dehors. Cette malencontreuse histoire nous fait oublier le dîner.

— Avant d'entrer, voulez-vous, lui dis-je, me faire une promesse?

Elle me regarda interrogativement.

— Ou plutôt deux promesses : d'abord, celle de m'envoyer votre prochain roman, et puis... de m'avertir quand ma prédiction se sera accomplie, c'est-à dire, quand vous serez enfin délivrée de votre curiosité.

Elle hésita un moment avant de répondre.

— Les deux promesses n'en feront qu'une. Si je trouve encore ce que j'ai cessé de chercher, mon travail en témoignera, et je me permettrai alors de vous l'adresser en qualité de modeste collègue. Si votre prédiction ne se réalise pas, vous saurez pourquoi je reste dans mon obscurité.

*
* *

Nous nous assimes de nouveau vis-à-vis l'un de l'autre. Nous ne nous parlions pas, nous contentant seulement de nous regarder par dessus les fleurs du bouquet, comme deux vieux amis qui n'ont

plus de secrets l'un pour l'autre, et qui, maintenant, se réjouissent en silence du seul fait de leur présence mutuelle.

Avant la fin du repas, elle se leva de table, me dit adieu d'un regard, et quitta la salle.

Le lendemain matin, avant que je fusse levé, elle était partie. La femme de chambre me remit de sa part un mot d'adieu et une rose du jardin à demi-effeuillée

Je n'ai jamais reçu le livre promis.

PAUL HEYSE.

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par MARIE-ANNA HELLE.

TAINE ET ZOLA

L'ESTHÉTIQUE NATURALISTE ET L'ESTHÉTIQUE RÉALISTE (1)

I. — LA MÉTHODE RÉALISTE DE ZOLA.

Zola n'aimait pas le mot de « réalisme », créé, semble-t-il, vers 1850 pour qualifier les œuvres de Champfleury. Il préférait pour sa propre école le terme plus large de « naturalisme ». Et la critique de Taine avec la philosophie positiviste contemporaine lui paraissaient être des corollaires nécessaires de sa propre réforme littéraire, comme de celle de Manet en peinture. Tous les courants simultanés de la pensée ne sont-ils pas parallèles et de même sens? Or, dans la société actuelle, ce sens est le naturalisme.

Aussi Zola approuvait-il la méthode scientifique de Taine; comme critique et comme romancier, et, à ces deux titres, croyait-il, comme expérimentateur, il la lui empruntait sauf quelques réserves. « On peut dire aujourd'hui que l'outil dégrossi par M. Taine reste le meilleur outil de critique que nous ayons, malgré les formules incomplètes ». (2) Mais ces réserves consistent chacune à l'affaiblir, à la diminuer par quelque côté, à la dépouiller de toute sa majestueuse ampleur, jusqu'à la rendre méconnaissable. « Je suis content, écrit-il, — très content — de ce petit travail [une définition du roman], dans lequel j'ai largement appliqué la méthode de Taine ». Malheureusement il ajoute : « En un mot, des affirmations carrées et audacieuses ». (1) Voilà qui est inquiétant : Zola n'aurait-il retenu que cela de la « méthode de Taine »?

Tout d'abord Taine avait l'esprit scientifique; Zola n'aura guère que l'esprit positiviste, ce qui est bien quelque chose de moins.

Selon Auguste Comte, l'humanité tout entière a passé par trois états successifs : états « théologique, métaphysique et positif », selon qu'elle a expliqué les faits par un ou plusieurs dieux comme les anciens, par des abstractions réalisées comme les scolastiques, enfin par d'autres faits positifs comme les modernes. C'est pourquoi le positivisme se présente comme l'aboutissement nécessaire de l'évolution humaine. Pourquoi le réalisme ne serait-il pas l'aboutissant également nécessaire de l'évolution esthétique? L'âge classique n'est-il pas comme une théologie artistique, et le romantisme comme une métaphysique littéraire? (A moins que ce ne soit l'inverse; car il ne faut pas être trop difficile sur les métaphores).

« Le roman expérimental est une conséquence de l'évolution scientifique du siècle; il continue et complète la physiologie, qui elle-même s'appuie sur la chimie et la physique; il substitue à l'étude de l'homme abstrait, de l'homme métaphysique, l'étude de l'homme naturel, soumis aux lois physico-chimiques et déterminé par les influences du milieu; il est en un mot la littérature de notre âge scientifique, comme la littérature classique et romantique a correspondu à un âge de scolastique et de théologie. » On reconnaît à la fois la classification des sciences et la « loi des trois états » d'Auguste Comte (2).

Zola a toujours été très pénétré de ces idées et de leur importance. « Je ne suis rien, Monsieur, écrit-il à Gustave Rivet, et le naturalisme est tout; car le naturalisme est l'évolution même de l'intelligence moderne » (3). Si la critique et le roman deviennent de plus en plus expérimentaux et scientifiques, « c'est là un double effet de l'évolution naturaliste du siècle. Au fond, si l'on fouillait, on arriverait au même sol philosophique, à l'enquête positiviste » (4).

Avec cet esprit, qui est moins celui de la science que celui d'une école, la féconde méthode de Taine ne saurait manquer de se diminuer au moins de moitié. Nous avons vu qu'elle pose trois grands pro-

(1) Extrait et adaptation d'un volume à paraître prochainement : *Philosophie de la Critique d'art. — Introduction à l'Esthétique.* — Voir la 1re partie dans la *Revue Bleue* du 12 août 1911.

(2) E. [illegible]. *Documents littéraires*, 1884, p. 291.

(1) E. ZOLA. *Lettre* à Antony Valabrègue (1866). *Correspondance, les Lettres et les Arts*, 1908, p. 37.

(2) E. ZOLA. *Le Roman expérimental*, 1880, 2e éd., 1893, p. 22.

(3) *Correspondance*, 1908, p. 168, 12 fév. 1879.

(4) *Le Roman expérimental*, p. 223.

blèmes et résout chacun en deux « moments » distincts, et qui se complètent mutuellement. La pensée étroite de Zola ne veut plus connaître dans chaque problème qu'un seul de ces moments : mutilation qui la rend à coup sûr insuffisante.

*
* *

Le premier problème est celui de l'*explication* des œuvres et de leur *estimation*. Dans le système de Taine, celle-ci succède nécessairement à celle-là, et en dérive. Zola supprime purement et simplement l'estimation, il veut réduire la critique ou l'esthétique à expliquer les œuvres, sans les juger. Dès lors, dira-t-on, il ne reste plus ni esthétique ni critique ? Peu lui importe. Taine niait d'abord en apparence le jugement critique : mais c'était pour l'affirmer ensuite plus énergiquement en lui donnant des bases scientifiques. Il ne niait en réalité que certains jugements : ceux des dogmatiques, entachés d'arbitraire. Zola se borne à la partie négative de cette conception.

La critique moderne, assure-t-il, se contente « d'expliquer et de dresser un procès-verbal ». — « Toute l'opération critique se borne ainsi à constater un fait, depuis la cause qui l'a produit jusqu'aux conséquences qu'il produira ». — « La critique expose, elle n'enseigne pas ». — « Elle a préféré jouer le beau rôle d'écrire l'histoire littéraire contemporaine, expliquée et commentée ». — « Le grand rôle, le beau rôle, est d'embrasser toute son époque, de voir d'où elle vient et de déduire où elle va, de dire nettement ce qu'elle est, non pas pour la changer, grand Dieu ! car ce serait là une besogne impossible ; mais pour faire que la génération de demain profite du spectacle vrai de la génération d'aujourd'hui » (1).

La plus grave conséquence pratique de ces principes, que Taine avait fort bien aperçue, — mais aussi dépassée, — c'est que toutes les écoles et même toutes les œuvres se valent, puisque la critique s'interdit de juger. « Je ne renverse aucune idole, je ne nie aucun artiste. J'accepte toutes les œuvres d'art au même titre, au titre de manifestation du génie humain. Et elles m'intéressent *presque* également, elles ont toutes la véritable beauté : la vie... La ridicule commune mesure n'existe plus » (1).

Ce mot « presque » est encore inquiétant ! Toutefois, il exprime bien la pensée définitive de Zola. Il a insisté dans une lettre, où il lui plaît d'appeler *Écran* la personnalité de l'artiste dans son œuvre. « Au point de vue absolu, il n'y a pas, dans l'art, de raison motivée de donner le pas à l'Ecran classique sur les Ecrans romantique et réaliste, et réciproquement, puisque ces Ecrans nous transmettent des images aussi fausses les unes que les autres. Ils sont tous *presque* aussi loin de leur idéal, la création ; et dès lors, ils doivent, pour le philosophe, avoir des mérites égaux ». — « Vous voudrez classer les écoles et les ranger selon un ordre de mérite. Je ne crois pas qu'on doive le faire » (1).

Sans doute le résultat pratique de cette doctrine est un éclectisme fort recommandable, qui fait leur part légitime à la fois aux goûts classique, romantique et réaliste. « Tout en comprenant l'Ecran [classique] qui arrondit et développe les lignes, qui éteint les couleurs, et celui qui avive les couleurs, qui brise les lignes [romantique], je préfère l'Ecran [réaliste] qui, serrant de plus près la réalité, se contente de mentir juste assez pour me faire sentir un homme dans une image de la création » (2). Mais le principe est beaucoup plus compromettant : c'est que tout se vaut, et que le chef-d'œuvre est devant la critique un « document humain », un « fait positif » de même valeur que l'œuvre médiocre, puisque celle-ci est également un fait ou un document : conception, qui pour vouloir être trop « positive » n'est plus ni scientifique, ni esthétique.

Position intenable d'ailleurs, et que suffirait à démentir le titre même d'un des recueils de Zola : « *Mes Haines* ». Haïr, n'est-ce donc pas juger ? « La haine est sainte. La haine fait justice. — Je hais les gens nuls et impuissants. — Je hais les hommes qui se parquent dans une idée *personnelle*, qui vont en *troupeau* (*sic*), se pressant les uns contre les autres. — Je hais les railleurs malsains. — Je hais les sots qui font les dédaigneux. — Je hais les cuistres qui nous régentent, les pédants et les ennuyeux qui refusent la vie... » (3)

Comment concilier tant d'anathèmes avec la parole de paix du nouvel Evangile littéraire : « Ne jugez pas, si vous ne voulez pas être exclus de la science positive ? »

*
* *

Impressionnisme et dogmatisme ; caractères individuels et généraux dans l'œuvre ou chez l'auteur : voilà la double antinomie que Taine a voulu résoudre dans une synthèse harmonieuse. De ce second problème encore, Zola ne connaît plus qu'une moitié. C'est ici que nous comprendrons mieux ce que, dans une curieuse lettre de jeunesse, il entend par l'*Écran*

1. E. Zola, *Mes Haines*, 1873 ; 2e éd., 1893, p. 341.

1. *Lettre* à Antony Valabrègue [illegible], *Correspondance*, 1908, p. 18.
2. *Ibid.*, p. 21.
3. *Mes Haines*, p. 1[illegible].

[illegible] travers lequel l'artiste voit la *Création*, c'est-à-dire la nature.

Il y a dans toute œuvre deux éléments : l'un est objectif, impersonnel et peut à la rigueur servir de commune mesure à toutes les valeurs esthétiques ; l'autre est subjectif, individuel, imprévisible. L'un est la nature, objet de science ; l'autre est l'homme, [illegible] à la science, du moins en tant qu'individu.

[illegible] d'art, aime à répéter Zola, ne sera [illegible] de la nature vu à travers un tempérament. [illegible] Ce tempérament, c'est l'« Ecran » [illegible] de chaque artiste interposé entre la nature et l'observation. Par exemple, Manet, tout réaliste qu'il est, déforme de toute nécessité la nature : « Il a d'ailleurs des partis pris ; l'art ne vit que de fanatisme. Et ces partis pris sont justement cette sécheresse élégante, cette violence des transitions, que j'ai signalées ». (2) « Certainement il est permis de préférer un Ecran à un autre, mais c'est là une question de goût et de tempérament » (3).

De ces deux éléments antagonistes, celui qui n'est pas scientifique ne va-t-il pas annihiler l'autre? Taine essayait de les réunir, de faire sortir le second du premier. Zola tend au contraire à les séparer irréductiblement. « Veut-on mon opinion entière sur M. Taine et son système? J'ai dit que j'avais souci de vérité. Tout bien examiné j'ai encore plus souci de personnalité et de vie. » Sans doute, dit-il, j'accepte le principe de la méthode. Mais « je supplie seulement M. Taine de faire une part plus large à la personnalité. » (4) Or, précisément, elle supprime selon Zola toute « commune mesure » : elle rend toute loi scientifique impossible.

L'axe de la méthode est donc interverti : ce qui en était pour Taine un complément nécessaire, une partie intégrante, devient, chez Zola, un obstacle redoutable, devant lequel elle se reconnaît impuissante.

*
* *

Enfin, explication ou jugement, généralités ou personnalités, seront-elles communes à toutes les sciences naturelles et morales, ou bien propres à l'art? Taine essayait de concilier ces deux extrêmes, ou du moins de les superposer. Il expliquait et jugeait la valeur d'une peinture d'abord par son milieu ou sa bienfaisance, ensuite par sa couleur ou son dessin. Zola, encore une fois, sacrifie l'un des deux termes, et le plus caractéristique : l'élément technique, « l'art pour l'art ».

Le « tempérament », l'« Ecran » à travers lesquels l'art reproduit la nature, c'est avant tout une technique personnelle à chaque artiste ; Zola emploie, en parlant du roman, le terme péjoratif : une « rhétorique ». C'est cet élément individuel qui n'est pas scientifique ou expérimental. Pour que le naturalisme reste le plus possible expérimental, il faut donc diminuer cet élément autant que possible. « Si l'on veut avoir mon opinion bien nette, dit Zola, c'est qu'on donne aujourd'hui une prépondérance exagérée à la forme. » [illegible] Fixons la méthode, qui doit être commune, puis acceptons dans les lettres toutes les rhétoriques qui se produiront. » (1).

Certes, on peut le dire sans épigramme, l'art de Zola lui-même n'est pas incompatible avec un tel dédain de la forme, si l'on ne désigne par là que le style, le vocabulaire, la construction de la phrase, et quelques autres éléments qui sont d'ordinaire assez négligés chez lui. Et toutefois, en un sens plus large, lui-même n'a fait que trop de place à la forme, s'il est vrai que sa composition trop centrée, à relief épais, ses déformations de la perspective pour l'effet ou pour la thèse, son sentiment puissant des grands ressorts dramatiques, bref toute sa rhétorique ampoulée ait porté plus d'une fois de rudes atteintes à son sens « naturaliste » de la vie réelle. Comment ce rhéteur s'est-il fait l'illusion de n'avoir pas de rhétorique, de s'effacer devant la réalité? Comment a-t-il oublié son approbation du procédé purement technique pratiqué par le Claude Lantier de l'*Œuvre*, sans doute d'après Manet, qui lui-même répétait le Giorgione et toute la Renaissance? Placer des nymphes sur la Seine, ou bien, au milieu d'une étude de femmes nues dans le plein air, un monsieur en veston, sans respect je ne dis pas pour les convenances, mais seulement pour la vraisemblance et le réalisme, uniquement parce qu'il avait besoin d'une tâche brune au premier plan : ne voilà-t-il pas le souci de la couleur pour la couleur, de la forme pour la forme, et en définitive de « l'art pour l'art? » Mais Zola est précisément occupé de le nier!

*
* *

On voit que sur les trois grands problèmes de méthode que pose toute esthétique ou toute critique d'art, la conception de Zola correspond assez exactement à celle de Taine, avec cette réserve qu'il en a supprimé sur chaque point une moitié, peut-être

1) *Mes Haines*, p. 25 ; *Roman expérimental*, p. 111 ; etc.
2. *Mes Haines*, p. 358.
3. *Lettre*, citée (1864), p. 18.
4. *Mes Haines*, p. 223, 527.

1) *Roman expérimental*, p. 46.

la meilleure. C'est ce qui fait la pauvreté de la méthode « réaliste », par opposition à la richesse de la méthode « naturaliste » : deux mots qu'il importe de conserver.

Le principal reproche qu'on a fait à Zola comme critique, c'est d'avoir assimilé l'art en général, et le roman en particulier, à l'expérimentation scientifique. Et cette objection ne manquait pas de force au temps où le positivisme présentait la science, très dogmatiquement, comme le dépositaire infaillible de la certitude définitive. Dans une telle conception l'art, et la critique d'art, n'ont assurément qu'à se tenir à distance respectueuse de cette divinité impeccable !

Mais depuis que des littérateurs notoires se sont avisés de proclamer la « faillité de la science », les savants de leur côté ont présenté la science comme moins divine et plus humaine ; il leur a suffi pour cela de se reconnaître eux mêmes moins impersonnels et très faillibles. Si l'on examine impartialement l'évolution des idées depuis l'époque où écrivait Zola, elle lui donne quelque peu raison sur ce point. L'art n'est sans doute pas devenu plus scientifique ; mais c'est la science qui s'est rapprochée de l'art et de la critique, en reconnaissant la part de subjectivité qu'elle implique à chaque pas, sous forme d'hypothèses, de postulats, de conventions, de symboles, d'approximations et de convictions personnelles, qu'elle soit la mathématique, la physique, l'hygiène, ou la sociologie.

On a beaucoup raillé Zola pour son assimilation quelque peu grossière d'une œuvre d'art avec une expérience de laboratoire. Que la conception du roman ait pu se présenter comme une « idée directrice », une hypothèse suggérée par des observations, on l'admet à la rigueur. Mais c'est la prétention de la *vérifier* qui a paru absurde. Ce qu'on veut bien appeler l'« hypothèse » du romancier, c'est la fable qu'il imagine : par définition elle n'a pas de réalité. Comment vérifier sur la réalité une fable qui est irréelle ?

« Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle fable prise pour exemple, dit Flaubert, une autre fable pourra servir de preuve contraire ; car les *développements* ne sont point des *conclusions*, d'un cas particulier, il ne faut rien induire de général, et *les gens qui se croient par la progressiste* contre la rencontre de la science moderne, laquelle exige qu'on amasse beaucoup de faits avant d'établir une loi (1) »

Toutefois cette assimilation n'a rien d'absurbe, si elle n'est pas poussée jusqu'à l'identification. Ce qui vérifie une fiction dans l'art, ce n'est pas sa réalisation ou sa vérité dans les faits ; c'est uniquement, selon le vieux mot d'Aristote, sa *vraisemblance* au regard de notre imagination, façonnée par notre expérience et guidée par nos raisonnements. Il n'est pas invraisemblable, il est même très logique que le baron Hulot, victime de sa passion, finisse par épouser sa servante et ruiner entièrement sa famille. Supposez que Balzac, voulant écrire pour un public inférieur un roman qui « finisse bien », ait converti le vieux Hulot et rétabli la fortune de sa femme : nous trouverions ce dénouement peu vraisemblable, *peu conforme aux faits connus*, bien que possible en soi.

Or, si l'on réfléchit que les vérifications comme les hypothèses des sciences ne sont jamais que des vraisemblances, des approximations, et non des certitudes, l'assimilation proposée par Zola n'est pas aussi ridicule qu'elle a souvent semblé : elle ne l'est que pour les littérateurs qui se font dans la science intangible, définitive et absolue, un fantôme qu'il est aisé ensuite d'opposer à l'art ou à la critique, toujours conjecturale et relative. Et Zola lui-même n'a pas échappé à ce mirage. Mais la science et sa méthode, aux yeux des savants ou des logiciens, n'est pas moins relative, et en principe moins simplement vraisemblable que l'art ou la critique aux yeux des artistes ou des esthéticiens.

Le géologue, l'astronome ou le médecin qui conjecturent la nature et les lois d'un tremblement de terre, d'une comète ou d'une maladie, ne trouvent le plus souvent à vérifier leurs hypothèses que par un tissu de vraisemblances ou d'analogies assez lointaines, portant sur de nouveaux cas, plus ou moins artificiels ou naturels selon les moyens, et jamais identiques au premier. Car il n'y a point, dans la nature concrète, d'identités à la rigueur : il n'y a en elle que des ressemblances, et par conséquent dans notre esprit que des vraisemblances. Et quand les savants trouveraient, pour leurs vérifications, des faits beaucoup plus précis que les critiques, ce qui est incontestable, — qu'est-ce donc qu'un *fait*, — j'entends non son aspect superficiel et sensible, qui importe peu ici, mais sa mesure et sa constatation scientifique, — qu'est-ce donc qu'un *fait scientifique*, sinon un autre tissu d'hypothèses, puisqu'il n'est que la *convergence d'un grand nombre de lois*, toutes hypothétiques par définition et toutes présupposées par le mécanisme et la théorie des instruments ou les systèmes de mesure et de calcul qui servent à l'enregistrer (1).

1. G. Flaubert. Préface aux *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet. 1872.

1. Voir les ouvrages de plus [illegible] H. Poincaré, H. Dubien, [illegible] les plus récents : E. Boutroux, H. [illegible], A. [illegible] Bonjean, etc.

La question que se pose le romancier : « étant donnée la fiction de tels caractères dans telles situations, quels états d'âme et quelles actions s'ensuivront *vraisemblablement?* » ce problème n'est donc pas absolument différent en nature de celui que se pose de son côté tout expérimentateur : « étant donnée l'hypothèse de telles lois entre tels faits, quels autres faits s'ensuivront *véritablement?* »

Quoi qu'en ait pensé Brunetière par exemple, le romancier n'est pas réduit à la pure observation, par cette bonne raison qu'il n'y a jamais d'observation pure. Claude Bernard a pris quelque peine pour démontrer que l'essence de l'expérimentation ne consiste pas dans l'altération manuelle, matérielle, artificielle de l'objet étudié; mais dans l'hypothèse, l'idée directrice que conçoit le savant à son occasion, qui désormais dirige ses observations sur lui, et que l'inspiration, c'est-à-dire le sentiment, lui suggère seule. Les fictions de l'artiste sont bien de telles hypothèses : et, si c'est à leur lumière qu'il oriente ses constatations sur lui-même ou sur les autres, ses constatations méritent le nom d'expériences. Pour faire une expérimentation psychologique sur Coupeau, il est inutile, quoi qu'on en pense, de « le prendre tout petit » et de le rendre artificiellement alcoolique : il suffit de l'observer avec des idées directrices, que l'on cherche à vérifier aussi vraisemblablement que possible par leurs conséquences et leurs applications (1).

Zola n'a donc point entièrement mal compris ni la science moderne, ni la critique : il a tout au plus diminué à l'excès, bien qu'il en ait eu parfaitement conscience, les nuances infinies qui les sépareront nécessairement toujours. D'un point de vue plus élevé, et aussi plus moderne, ce sont ses railleurs qui sont ridicules, et qui comprennent mal la vraie nature de la science. Ce qu'on devrait même reprocher à Zola, c'est d'être, — comme ses adversaires, — trop ambitieux pour la science qu'il connaît mal, et trop modeste pour la critique, qu'il méconnaît. Et peut-être Zola n'a-t-il pas tort d'assimiler tous ensemble les procédés généraux de l'esprit humain en tout ordre de connaissance, — si toutefois il réserve suffisamment leurs caractères particuliers et spécifiques.

Mais c'est précisément ce qui répugne à son esprit. Il protestait contre ces distinctions, chères à Sarcey, qui en abusait, mais familières à tous les critiques de tous les temps : « ceci est du théâtre, ceci est du roman... » Et de même nous l'avons vu assimiler l'œuvre du critique et celle du romancier : le travail de Taine sur Balzac, et celui de Balzac sur Grandet. Théâtre, critique, roman, n'y a-t-il pas avant tout, dans tous ces « genres », le « document », l'« expérimentation », le souci de la « réalité »? — Et tout le reste est « rhétorique. »

Malheureusement tout ce reste est « l'art », tout simplement. Et ce n'est pas une mince différence que d'appliquer les mêmes facultés générales du raisonnement, soit à un personnage réel, — ce qui est l'œuvre du romancier, — soit à la représentation technique de ce personnage, — ce qui est l'œuvre du critique; et elle est tout autre. L'un reproduit des faits, l'autre juge des valeurs. Qu'importe si les procédés généraux de leur pensée, comme les mots dont ils se servent nécessairement, sont les mêmes de part et d'autre?

Le grand défaut de Zola, c'est donc sa tendance à réduire confusément toutes les opérations de l'esprit l'une à l'autre sans tenir un compte suffisant de leurs divergences. « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », disait Descartes : c'est-à-dire que tous les hommes, dès qu'ils raisonnent, raisonnent de même. Mais ils appliquent très différemment leurs raisonnements, selon la nature de leurs esprits, et aussi des objets qu'ils envisagent. C'est cette nuance capitale que Zola a voulu méconnaître; et cette témérité n'est pas très estimable. Elle tient sans doute à la superstition du « raisonnement expérimental », que Zola emprunta aveuglément à Claude-Bernard, et qu'avec le zèle des néophytes il a voulu à tout prix retrouver partout.

En effet, de même que l'esprit scientifique de Taine s'est réduit chez Zola à l'esprit positiviste, de même la « méthode naturaliste » se ramène dans la thèse réaliste au « raisonnement expérimental ». Or, c'est là une transformation très caractéristique. Taine voulait appliquer à l'esthétique toute la *méthode des naturalistes* modernes : ensemble complexe dont les éléments très riches ont été constitués peu à peu par les Jussieu, Les Linné, les Cuvier, les Lamarck, les Darwin, et tant d'autres encore; et qui met en œuvre à la fois les idées de classification naturelle, d'évolution historique, de finalité interne et d'influence du milieu, enfin l'induction et la déduction appliquées à ces faits ou ces hypothèses fondamentales. Zola emprunte le *raisonnement d'un naturaliste*, Claude Bernard, qui a, non sans succès d'ailleurs, présenté sous le nom de « raisonnement expérimental » une sorte de synthèse de l'induction et de la déduction, destinée à schématiser la forme la plus générale du raisonnement dans toutes les sciences, sauf peut-être les mathématiques; encore l'exception est-elle douteuse. On voit déjà comment la conception de Zola est un rapetissement de celle de Taine; car, dans

(1) F. Brunetière, *L'Roman naturaliste*, 2e éd. 1892, p. 134. Voir une assimilation de la découverte à la création artistique, et de l'hypothèse à l'idéal, G. Sorel, *L'Art et la Science*, *Revue de Philosophie*, t. III, 1902-3, p. 29-46, 364-390.

cette forme très générale de la pensée, commune à toutes les sciences, il n'y a plus toute une méthode, pourvue de tous ses organes, et résumant toute l'expérience historique des sciences de la vie.

Taine, en empruntant les méthodes traditionnelles des naturalistes, — au sens le plus large de ce mot *méthode*, — arrivait forcément à distinguer parmi les œuvres, pour les juger, les types normaux, sains, caractéristiques de l'espèce, assez exactement comme les savants définissent le type normal du félin ou de l'herbivore, des rosacés ou des cryptogames, pour assigner à ces animaux ou ces plantes leur rang légitime dans l'échelle des êtres. Aussi Taine, muni de ce critérium général de la valeur esthétique, devait-il nécessairement préférer les œuvres typiques, saines, normales dans l'espèce qu'elles représentent. Or, ce juste milieu, cette constitution harmonieuse et naturelle, n'est-ce pas une moitié tout au moins de la définition des œuvres dites « classiques » dans tous les arts? Et ne faut-il pas en prendre précisément le contre-pied pour définir le réalisme, du moins le réalisme français et spécialement l'école de Zola, avec sa prédilection pour les cas extrêmes, les types dégénérés et les spectacles malsains?

Zola, en effet, empruntant à Claude Bernard non une *méthode*, mais un *raisonnement* au sens étroit de ce mot, n'a plus en main qu'un procédé tout formel de la pensée, commun à toutes les sortes de penseurs, et qui ne spécifie jamais à quel ordre d'objets, typiques ou non, il s'applique; ou à quelles sortes de conclusions, générales ou particulières, il conduit. Le schème de la méthode naturaliste, c'est: « Élimination expérimentale des faits anormaux ou accessoires; — mise en valeur des faits essentiels ou normaux ». Le schème du raisonnement expérimental de Claude Bernard, c'est: « Observation des faits susceptibles de suggérer une idée directrice, — invention de cette idée ou hypothèse, — production expérimentale d'autres faits, qui la vérifient. »

« Le savant est toujours entre deux faits », ajoutait le grand physiologiste; et entre les deux, il y a lui-même, ou ses idées. L'artiste aussi, reprend Zola, car c'est ainsi que j'opère: « le document ou la nature, — l'Écran ou le tempérament personnel, — enfin l'œuvre réaliste. » Mais quels faits? quels documents? quelle réalité? Sont-ils essentiels, ou accessoires? Nous n'en savons rien. La méthode reste toute formelle, peu importe le contenu qu'on lui imposera: normal ou anormal, général ou accidentel, un fait est toujours un fait; il en vaut un autre. La représentation de la santé n'est pas privilégiée aux yeux de l'artiste, plus que l'étude des cas anormaux n'est accessoire pour le physiologiste. On aurait même quelques raisons de penser précisément le contraire!

On peut dire que Taine remplaçait, au nom des sciences naturelles, la notion toute subjective de l'idéal par celle du *normal*, plus objective et très scientifique. C'est celle d'*hypothèse* que lui substitue Zola: mais elle est entièrement indéterminée, le propre de l'hypothèse étant dans tous les domaines l'arbitraire et le provisoire. « Je serais plus à l'aise, écrit-il à Georges Renard, si vous vouliez remplacer ce mot d'idéal par celui d'*hypothèse*, qui en est l'équivalent scientifique » (1).

Ainsi la méthode réaliste n'a plus nul souci de dégager des faits leur type normal ou essentiel à la façon des naturalistes. Aussi le vrai réaliste n'a-t-il rien des préoccupations du moraliste, ni même, n'en déplaise à Zola, du sociologue ou du savant en général (2): il vit dans les faits, et non dans leurs lois; il s'en forme des images, et non des idées.

Zola s'est pourtant présenté plus d'une fois, par gageure, comme un véritable moraliste: « J'insiste sur ce mot, que j'ai employé, de *moralistes expérimentateurs* appliqué aux romanciers naturalistes » (3). A son corps défendant, il répond à la violente plaidoirie de Mᵉ Rousse contre lui: « Il n'y a que l'ignorance et la mauvaise foi qui nient en moi la volonté du moraliste » (4).

Mais qu'est-ce donc que Zola entend par moralité? « Du moment où nous sommes la vérité, dit-il, nous sommes la morale » (5). Or précisément, la moralité, ce n'est pas *ce qui est*, c'est *ce qui doit être*. C'est, dirait Taine, l'idéal ou le normal, qui se trouve aussi être la beauté. C'est pourquoi la vraie pensée de Zola est ailleurs. Il a bien reconnu lui-même que le peintre des mœurs ne fait que frayer la route au sociologue ou au moraliste: sa tâche leur est utile: mais elle n'est que préalable à la leur. « Je me défends de conclure dans mes romans, dit-il justement: parce que, selon moi, la conclusion échappe à l'artiste » (6). — « Nous apportons les documents nécessaires pour qu'on puisse, en les connaissant, dominer le bien et le mal... Maintenant, c'est aux législateurs à faire naître le bien et à le développer.

---

1 *Lettre* à [illegible] *Lettres et les Arts*, 1908, p. 236.

2 [illegible] *de la Méthode sociologique*.

3 [illegible] p. 264.

4 [illegible]

5 [illegible]

6 [illegible]

à lutter avec le mal pour l'extirper et le détruire [illegible]. Conception fort défendable du rôle de l'art dans la société, mais qui ne fait que nous [illegible] le fossé creusé entre le réalisme et le naturalisme.

Zola décrit les faits quels qu'ils soient sans les qualifier; il laisse toutes les conséquences à tirer au moraliste ou au sociologue ; il leur prépare seulement le terrain comme artiste, il n'est pas moral ou immoral, il est amoral. Taine au contraire voulait être à la fois cet artiste et ce moraliste ou ce sociologue même : puisque la détermination du caractère dominateur ou sain et l'élimination des faits anormaux ou malsains est par elle-même un jugement, et un jugement à la fois et indivisément moral, social, scientifique et esthétique.

*
* *

En définitive, Zola s'arrête, dans toutes les directions, à la moitié du chemin que Taine a voulu parcourir jusqu'au bout : de l'explication au jugement, des généralités aux individualités, de la nature en dehors de l'art à la technique artistique.

On comprend ainsi combien l'œuvre tout entière de Zola dans le roman est solidaire de ses idées sur la critique : celles-ci ne font d'ailleurs, comme il arrive d'ordinaire, que justifier après coup celle-là. Car nos idées procèdent plus souvent de nos goûts et de nos pratiques, que nos goûts ou notre pratique, de nos idées : et cela est heureux, surtout chez l'artiste.

Mais on comprend aussi que ni sur les goûts, ni sur la méthode, Taine et Zola ne pouvaient guère s'entendre, malgré leur commun « naturalisme ». Il n'a, en effet, de commun que le nom, c'est-à-dire l'apparence, et, pour le fond, que la moitié des problèmes ou des solutions. L'étonnement de Zola à ce sujet montre qu'il avait lui-même assez mal compris la méthode de Taine, et volontairement ou non méconnu son véritable esprit. Le naturalisme n'est pas forcément réaliste. Il est même, à plus d'un égard, l'opposé du réalisme ; à coup sûr, du « trivialisme. »

[illegible]

[illegible], p. 191.

L'ÉVOLUTION DES CIVILISATIONS TUNISIENNES.

« Il n'y a pas de pays qui ait conservé plus de traces des régimes par lesquels ils a passé, a dit M. Gaston Boissier, en parlant de la Tunisie. Aucun d'eux n'y a tout à fait disparu ; les diverses époques de l'humanité y sont toutes représentées par quelque ruine, et l'on fait presque un cours d'histoire universelle en la parcourant. »

En cette brève formule se trouvent clairement réunis les principaux caractères de l'évolution des sociétés tunisiennes. Semblable constatation suffit à expliquer l'intérêt qui s'attache aux études relatives au passé de l'Afrique du Nord. Ce qui est vrai, en effet, de la Tunisie, l'est aussi des autres parties de cette région de l'Atlas où s'accomplit sous notre direction matérielle et morale une œuvre admirable de renaissance. Mais, en Tunisie, plus encore qu'en Algérie et au Maroc, les civilisations successives ont laissé des traces profondes, si bien qu'il est possible, par l'examen attentif des ruines éparses, des inscriptions, des médailles ou des mosaïques, d'y tenter un essai de reconstitution des sociétés disparues et d'y faire, avec quelque chance de succès, revivre l'œuvre de nos plus lointains devanciers. A l'intérêt scientifique que présente cette évocation de la vie des anciens Tunisiens s'ajoute du reste l'attrait du point de vue pratique. Si reculés dans le temps que nous apparaissent les colons phéniciens ou romains, ils restent toujours nos maîtres par certaines de leurs conceptions en matière économique ou sociale, et le moderne ingénieur-agronome ne saurait, sans dommage pour lui, dédaigner de parti pris les leçons du Carthaginois Magon ou les avis de Pline l'Ancien.

On aurait tort toutefois d'appliquer à la Régence le mot de Proudhon, et de croire que l'histoire des civilisations tunisiennes peut se définir « une succession de réformes ». Une telle formule est applicable seulement aux nations qui, ayant depuis longtemps pris conscience d'elles-mêmes, sont dès maintenant parvenues à un haut degré de culture par une suite d'améliorations, une série de réformes dont on peut suivre les étapes à travers les siècles.

Tels est le cas de la France, fille de la Gaule romaine, sortant peut à peu des ténèbres du moyen âge, grandissant dans le milieu anarchique de la Féodalité, se constituant en un Etat bien ramassé dans la main de son roi, résistant aux crises les plus terribles, prenant une part active au double mouvement de la Renaissance et de la Réforme, brillant au XVIIe et au XVIIIe siècle d'un tel éclat, que l'Europe entière a les

yeux tournés vers elle, s'agrandissant d'une province, puis d'une autre, marquant le terme de sa croissance par une Révolution qui bouleverse ses institutions politiques, devenant enfin, selon une expression célèbre, la plus haute personnalité morale du monde.

Combien différent fut le sort de la Tunisie! Il semble que, de toute éternité, les aborigènes de ce coin d'Afrique aient été destinés à subir la domination de races conquérantes plus fortement armées pour la lutte qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. Phéniciens, Romains, Byzantins, sans parler des barbares germaniques, et plus tard des Arabes ou des Turcs, seront les grands pasteurs de peuples dans la steppe tunisienne. Parmi eux il y eut des éducateurs, les Latins par exemple, mais il y eut aussi les Turcs, simples mangeurs de gens, *demoboroi*, pour parler le langage du vieil Homère, quand il veut qualifier les procédés de gouvernement de quelques-uns des tyranneaux mis en scène dans son *Iliade*.

En vain les primitifs habitants du pays tunisien, ceux qui dorment aujourd'hui leur dernier sommeil sous les dolmens de Menzel Dar-Bel-Ouar, comme ceux qui cherchaient un refuge dans les cavernes des Matmatas ou dans les forêts de Khroumirie, paraissaient-ils unis par la communauté de langue, de religion, de coutumes familiales et de traditions sociales, attestant ainsi, sinon la même origine ancestrale, du moins une certaine parenté entre les divers éléments dont s'était formé le peuple berbère. Soit que la diversité des régions et des climats eût développé en eux l'esprit particulariste soit qu'ils n'aient point compris la nécessité de perfectionner leur organisation politique, les Berbères ne parvinrent jamais à se passer des tuteurs que leur donna le caprice de la destinée.

Comme leurs voisins d'Egypte, ces peuples semblaient nés pour la servitude. Plus encore, du reste, que la vallée du Nil, la Tunisie peut être considérée comme un de ces carrefours où s'entrecroisent les grandes voies des migrations humaines. Par sa situation au centre du bassin méditerranéen, en face de la Sicile, elle fut, dès la plus haute antiquité, l'escale obligatoire pour tous les hardis navigateurs partis des mers d'Orient à la recherche du pays des Hespérides. Le long du golfe des Syrtes affluaient les aventuriers attirés par le renom de ces lointaines régions du couchant, sur lesquelles on avait brodé tant de légendes dorées et où Hercule avait réalisé des prouesses fameuses. Et c'est ainsi que, peu à peu, sur ce littoral, s'échelonnèrent les comptoirs où de rusés marchands phéniciens faisaient miroiter, aux yeux des naïfs Berbères, la verroterie et les bibelots de Sidon et de Tyr, en échange desquels ils obtenaient des plumes d'autruche, la poudre d'or, l'ivoire, tous les trésors si longtemps convoités.

Cependant des siècles passeront sans que la société berbère, au contact des étrangers venus d'Orient, paraisse subir de profondes modifications. Paysans et ouvriers indigènes, vivant dans un état de demi-servitude, travaillaient pour le plus grand profit des Carthaginois. Ils se mêlaient peu aux foules puniques, sauf dans les villes de la côte où l'on rencontrait de nombreux types métis attestant la puissance de séduction des Libyennes sur les frustes matelots des côtes du Liban.

L'histoire de la Tunisie n'est alors que l'histoire des progrès et de la décadence de Carthage, capitale d'un immense empire maritime, dont le front de bandière est formé par la longue ligne des emporia échelonnés de Tripoli à Tanger. Dans l'intérieur du pays s'agitent en un désarroi chaotique les tribus berbères. De temps à autre la haine du vainqueur les groupe sous un commun chef dont l'autorité toujours précaire cède bientôt à la force de l'instinct particulariste, à l'esprit de *çof* si vivace encore aujourd'hui dans le Maghreb. Carthage fût sans doute restée invincible dans sa presqu'île, si la ténacité romaine n'était venue faire obstacle à la menaçante expansion des armateurs phéniciens.

Que reste-t-il de cette lointaine civilisation? Des tombes. C'est avec le mobilier des morts qu'il faut essayer de reconstituer l'histoire de cette première colonisation. Rien ne subsiste plus des demeures princières où vivaient dans le luxe les Hamilcar et les Hamon. Les colonnades des temples de Tanit ou d'Eschmoun sont réduites en poussière. A peine si l'on devine, sur le sommet du Bou-Kournine, les traces des fondations du sanctuaire fameux que la piété des fidèles éleva en l'honneur du dieu Baal.

Sur l'emplacement de la grande ville rasée au niveau du sol, *æquata solo*, les Romains vont construire une cité nouvelle plus belle et plus prospère que l'ancienne. Les campagnes changent d'aspect; partout s'élèvent des édifices grandioses; partout la vigne, le blé et l'olivier enrichissent de leurs produits les patients laboureurs du Latium. Carthage s'était bornée à organiser la seule vallée de la Medjerdah en une vaste métairie; Rome étend son système d'exploitation agricole au pays tout entier.

La paix romaine a raison de la turbulence berbère. Sans doute il faut se défendre souvent contre les incursions des nomades sahariens ou les brusques descentes des montagnards de l'Aurès, mais ce sont les inévitables incidents d'une politique d'expansion coloniale. Au centre même du pays tunisien le calme est complet pendant plusieurs siècles, et la pensée de Rome y domine en maîtresse.

Carthage n'est plus une capitale. C'est un chef-

lieu de province. L'Afrique du Nord n'a plus d'existence propre, et la civilisation, dans son ensemble, y présente les mêmes caractères qu'en Gaule ou qu'en Espagne, qu'en Asie mineure ou dans les Balkans. L'histoire de la Zeugitane ou de la Byzacène est désormais une partie de l'histoire du monde romain.

En y regardant d'un peu près on ne tarde pas cependant à s'apercevoir que la romanisation du pays est plus apparente que réelle. Dougga a son Capitole, Sbeïtla son temple trigéminé, Thysdrus son Colisée immense, mais derrière cette façade, pullule toujours la foule des véritables Africains, descendants des anciens Libyens, métis de race libyco-punique, nègres ou mulâtres, Egyptiens même, représentants des races les plus diverses du Levant ou de la Vallée du Nil, du Soudan ou du-Sahara. La plupart ont pris des noms romains, mais continuent à parler la langue punique ou quelque dialecte berbère. Leur religion n'a jamais varié. Baal, Tanit, Eschmoun ont parfois changé de nom, mais les anciens rites sont partout en honneur, et le christianisme lui-même ne parviendra pas à effacer la survivance des anciens cultes. Carthage a marqué ce vieux fond de populations d'origines si diverses d'une empreinte ineffaçable. Ceux-là mêmes qu'elle avait si durement opprimés, qui parfois dans une brusque poussée de colère se rebellaient contre sa domination, restèrent fidèles à son souvenir.

Vienne la dislocation de l'empire de Rome et tous ces éléments sociaux longtemps contenus par une organisation politique savante se donneront libre carrière. Chacune des violentes secousses qui ébranle l'autorité des empereurs a sa répercussion en Afrique. Les crises religieuses ont aussi pour conséquence un mouvement dans les masses profondes de la population indigène. Le christianisme donne naissance au donatisme qui s'exacerbe avec les Circoncellions d'abord fauteurs d'anarchie, puis apôtres du nationalisme berbère. Faute d'avoir pris des mesures pour peupler le pays d'hommes de langue latine, les Romains sont condamnés à disparaître.

Voici que s'avance, rapide et submergeant tout dans sa course, le flot des invasions barbares. Pardessus le détroit de Gibraltar une vague déferle, énorme, jetant sur le rivage africain la horde sauvage des Vandales. Devant eux, c'est la fuite éperdue des populations, car ils sont sans pitié. La rumeur grandissante de leurs sinistres exploits est telle qu'à l'annonce de leur arrivée, les colons romains de Tunisie refluent en hâte sur la péninsule italique, laissant derrière eux, dans les bureaux du proconsul, la foule anonyme des employés subalternes : berbères, phéniciens, soudanais, romanisés par le nom et par l'éducation, africains d'instinct et de moralité.

Les Vandales maintiendront en fonctions ces petites gens, se mettront à leur école, leur demanderont d'être leurs interprètes auprès de la population bigarrée dont ils représentent eux-mêmes toutes les nuances, feront d'eux, en un mot, de véritables conseillers de gouvernement ; un instant frappés d'admiration par la grandeur de l'œuvre romaine en Afrique, les grossiers barbares de Germanie ne sauront pas résister longtemps à leur soif de pillage. Genséric passera la Méditerranée pour prendre à Rome même la revanche de Carthage. Pendant plus d'un siècle, de Tabarka à Gabès, les flottilles des Vandales guettèrent comme une proie facile les convois de navires venus d'Orient. Le golfe des Syrtes, qui avait vu grandir sur ses bords tant de cités florissantes, n'était plus qu'un repaire de pirates toujours en quête de meurtres et de rapines.

Quand les Byzantins eurent chassé ces féroces envahisseurs, l'ère des violences parut close. Une œuvre de restauration commença, ramenant avec la sécurité du présent l'espoir d'un avenir de prospérité durable.

Mais Byzance n'est plus comme la Sicile, comme l'Italie, une terre voisine de l'Afrique presque en vue du Beau Promontoire, notre Cap Bon. L'éloignement de la métropole fut pour les Berbères comme un encouragement à la reprise des luttes autrefois soutenues contre les représentants des derniers Césars. Pour assurer la tranquillité dans toute la région de l'Atlas, les Byzantins seront contraints à d'incessantes expéditions. Puis, soit que leur domination leur eût paru précaire, soit que leur contact prolongé avec les Asiatiques eût développé en eux le goût du péculat, les administrateurs de Byzance mirent le pays en coupe réglée. Financiers intraitables plutôt que politiques habiles ou diplomates avisés, ils imposèrent au paysan, au commerçant, à l'industriel les charges d'une fiscalité excessive. Les insurrections se multiplièrent, quelques-unes terribles. Désormais, les beaux jours de la paix romaine ne reviendront plus. Les statues sont réduites en chaux et servent à relier les blocs massifs des forteresses, les plus beaux monuments, mutilés, se transforment en tours et en bastions.

Pourtant, il ne faut pas méconnaître l'intérêt de l'œuvre accomplie par les Byzantins. Malgré les difficultés avec lesquelles ils sont aux prises, en dépit des erreurs qui peuvent être relevées dans l'emploi de certains de leurs procédés de gouvernement, ils n'en doivent pas moins rester à nos yeux comme les continuateurs de l'administration romaine. Si la reconstitution ébauchée avec les débris du passé est informe, c'est qu'il leur a fallu édifier en hâte dans la crainte incessante du péril grandissant. Le temps n'était plus où l'on pouvait entreprendre des ou-

vrages de longue haleine comme le fameux aqueduc de Zaghouan à Carthage. Il fallait se contenter de réparer les brèches de l'édifice menacé. Du vivant même de Justinien, tout annonçait la ruine prochaine de la grande entreprise de colonisation qu'un hasard heureux avait permis aux Byzantins de tenter dans l'Afrique du Nord.

Les artisans de l'expulsion des conquérants byzantins furent les Arabes. L'invasion se produisit soudainement « comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuage ». Pourtant, après avoir poussé leurs chevaux au-delà de Gabès, ils hésitèrent longtemps à s'avancer dans ce « lointain perfide », selon le mot d'un de leurs historiens. L'Afrique romaine, l'*Africa portentosa* leur inspirait une véritable terreur. Mille légendes s'étaient formées autour des soldats byzantins bardés de fer, les fameux cataphractaires, autour des énormes forteresses qui protégeaient le plat pays et le couvraient de leur ombre immense (1). Mais l'intérêt fut le plus fort. L'olivier, emblème de la paix, devint une cause de guerre. Pour se procurer la paisible possession des champs qui produisaient le fruit tant convoité, les Arabes se jetèrent à corps perdu sur les troupes du patrice Grégoire. Ils furent vainqueurs.

Dès lors commença pour la Tunisie une ère nouvelle. Avant cette brusque apparition de l'Islam, les tribus de l'extrême Ouest du Maghreb pratiquaient des cultes mal connus, tandis que les Berbères tunisiens étaient chrétiens, appartenant d'ailleurs aux sectes les plus diverses. Avec une surprenante rapidité, ces derniers passèrent à la religion des envahisseurs. Il est vrai qu'ils abandonnaient leurs nouvelles croyances avec la même facilité; telle était leur mobilité d'esprit qu'ils « apostasièrent jusqu'à douze fois », dit le fils d'Abou-Jezid.

En général ces paysans africains ne devaient pas être grands clercs ; le montanisme, le donatisme, l'arianisme et tant d'autres doctrines hétérodoxes leur avaient été présentées comme la vérité suprême : ils ne parvenaient plus à distinguer les uns des autres ces divers aspects du christianisme réformé. Il leur sembla que l'Islam, venu de l'Orient, était, lui aussi, un produit dérivé de l'ancienne religion. Comme le christianisme, il préconisait le culte d'un Dieu unique et proclamait l'égalité de tous les fidèles. Tout Musulman, quelle que fût son origine, pouvait être un homme libre, propriétaire, dispensé de l'impôt de capitation. Les chefs de l'Islam proclamaient bien haut qu'il n'y aurait plus de privilèges de races, plus de gouverneurs étrangers, plus de fisc impérial. Aux bénéfices immédiats de cette émancipation politique et sociale, allaient s'ajouter la gloire et le profit que pourraient trouver les Berbères à suivre les drapeaux des conquérants, devenus des frères, à marcher derrière eux au pillage de l'Europe.

Tel était cependant l'irréductible esprit d'opposition des Africains, qu'ils entendirent être Musulmans à leur manière. Il furent hérétiques Kharedjites, Ibadites ou Sofrites avec la nouvelle religion comme ils avaient été donatistes avec l'ancienne. Ainsi se trouvaient satisfaits leur goût de l'indépendance, leurs sentiments frondeurs à l'égard des Arabes. Le gouvernement de Kairouan, la Ville sainte, reste naturellement l'objectif des deux parties adverses. De là des complications continuelles pour l'organisation de l'administration centrale, une lutte de tous les instants entre l'élément berbère et l'élément arabe. C'est le triomphe du çof.

Parfois cependant un grand courant se produit entraînant brusquement les foules dans un irrésistible mouvement de prosélytisme religieux. Alors le Maghreb apparaît unifié sous l'autorité de quelqne éphémère dynastie. Avec les Chiites, par exemple, l'Islam, refluant de l'Ouest à l'Est, semble un moment destiné à servir la cause de l'indépendance berbère. Cette vigoureuse réaction contre la force assimilatrice des tribus arabes aboutit à l'instauration du sultanat de Mehdia et plus tard à la création du grand Khalifat des Fatimites du Caire.

Les princes de cette dynastie semblent avoir eu une compréhension plus nette que leurs prédécesseurs du rôle que pouvait jouer la Tunisie dans le monde méditerranéen. La fondation de Mehdia en est une preuve, comme aussi le tableau que tracent les écrivains arabes de la vie économique en Tunisie pendant la première moitié du XIe siècle. Les ouvrages d'Ibn Hankal, d'Ibn Adhari et de Bekri nous montrent un pays relativement prospère où l'on se préoccupait de suppléer à l'indigence des pluies par une ingénieuse distribution des eaux, où les cultures fruitières occupaient de vastes régions, où l'aisance était assez générale parmi la population rurale.

On voit par là combien est discutable cette opinion de M. Gaston Boissier parlant des invasions arabes : « De ce qui s'est passé en Tunisie pendant les derniers siècles il vaut mieux ne rien dire. L'histoire en présente peu d'intérêt, et il n'en reste guère de monuments qui méritent d'être regardés. »

Sans doute pendant cette longue période d'actions et de réactions successives, la Tunisie n'a pas d'existence nationale, et par comparaison avec la splendeur de l'époque romaine, on a la tristesse de constater un recul de civilisation sur toute l'étendue de son territoire, exception faite de ces courts intervalles où l'énergie d'un chef galvanise les volontés et fait

(1) V. l'*Afrique Byzantine* de Ch. Diehl.

colore les fleurs de l'art et de la poésie. Carthage n'est plus qu'une immense carrière de pierres, Hadrumète et Sbeïtla ne conservent plus que les vestiges de leur ancienne splendeur. Quand les nomades besogneux, jusque là cantonnés par la crainte des Khalifes Fatimites dans les districts les plus éloignés de la moyenne Égypte, se jetteront de toute la vitesse de leurs ardents coursiers du Hedjaz, sur les villes et les campagnes tunisiennes, il semble que ce soit la fin. Ces terribles pillards, plus malfaisants que les Vandales eux-mêmes, apparaissent aux populations de l'Ifrikïa comme une nuée de sauterelles dévastatrices, comme une bande de chacals affamés, il n'est pas d'épithète malsonnante dont ne les gratifient les historiens arabes ou berbères.

Et en effet, cette invasion de nomades opère comme un retour offensif des sables du Sahara, simoun meurtrier qui recouvre d'un linceul de mort l'oasis reconquise si laborieusement par les Romains, tant bien que mal conservée depuis la première conquête arabe, ayant néanmoins survécu en partie à la destruction systématique de la Kahena, à la fureur des luttes religieuses.

Les premiers temps de la conquête islamique avaient été marqués par l'apparition de petites armées fortement encadrées, précédant des administrateurs qui, s'ils ne réussirent pas à asseoir sur des bases solides l'organisation politique du pays, eurent au moins le mérite de tenter l'essai d'un système de gouvernement et parvinrent, autant par la persuasion que par la force des armes, à s'imposer au respect des Berbères, à leur inculquer de nouveaux principes religieux, à les contraindre même à l'abandon de leur langue pour adopter l'idiome cher au prophète Mohammed.

Avec les nomades du XIe siècle, c'est une horde grouillante qui se jette sur la Tunisie, c'est une migration de cinq cent mille hommes, peut-être un million, à moitié nus, n'ayant d'autres ressources que leurs armes et leurs maigres troupeaux, Bédouins marchant sans but précis, détruisant pour le plaisir de détruire, aveuglant les sources, comblant les canaux, coupant les palmeraies et les olivettes, ramenant derrière eux le désert et sa morne solitude. Jamais semblable cataclysme ne s'était abattu sur l'Afrique. L'herbe ne paraissait plus devoir repousser là où les chevaux des Hilal et des Soleïm avaient posé le pied.

Pourtant la Tunisie renaîtra de ses cendres sous les souverains almohades et hafsides.

Le plus illustre des Khalifes almohades fut Abd El Moumen qui tint une si grande place dans le monde musulman, qu'on a pu comparer son œuvre à celle de Charlemagne. Il fonda des universités, créa une armée et une flotte disciplinées, dota la Tunisie d'une administration régulière. De Tanger à Tripoli, tout le pays fut cadastré, un impôt foncier établi selon les principes d'une stricte justice, le calme partout rétabli pour le plus grand profit des agriculteurs et des marchands qui purent désormais circuler sans crainte. Il y avait des siècles que l'Afrique ne connaissait plus cette discipline et cette sécurité.

Les successeurs du grand homme furent indignes de lui, mais au XIIIe siècle, avec les Hafsides, s'ouvre une nouvelle période relativement brillante. A Tunis, devenue métropole et ville sainte, fréquentée par les voyageurs, les pèlerins et les savants, les sultans fondent des écoles et des bibliothèques, construisent des aqueducs, des mosquées et des palais. Renaissance partielle, du reste, dont les effets restent localisés à la zone étroite de Tunis et de sa banlieue. Malgré le zèle déployé par les souverains hafsides, les campagnes, encore trop souvent parcourues par les pasteurs nomades, verront peu à peu diminuer l'étendue des zones cultivées devant la lèpre de la friche.

L'ère des révolutions et des guerres intestines n'est pas close. Les luttes ruineuses et fréquemment renouvelées des Hafsides contre les Mérinides de Fez ou les Zianides de Tlemcen, l'influence néfaste exercée par les continuelles incursions des Hilaliens dans la banlieue des villes et jusque sous les murs de la Capitale empêchèrent la société musulmane de Tunisie de poursuivre le développement régulier de ses institutions.

Au début du XVIe siècle, l'anarchie était générale; Tunis apparaissait comme une proie facile pour l'étranger. Espagnols et Turcs vont se disputer la possession de cette Afrique du Nord si mal gouvernée, mais où se cachent tant de richesses. Au premier choc il semble que les Espagnols doivent sortir vainqueurs de la lutte. Ils s'emparent d'Oran, de Bougie, de Tripoli, bâtissent le Peñon d'Alger, s'installent à Tunis même, ou plutôt à la Goulette qu'ils transforment hâtivement en une place forte d'où ils surveillent les deux bassins de la Méditerranée.

Tous les chefs Tunisiens reconnaissent la suzeraineté du roi d'Espagne, lui paient un tribut annuel, acceptent même des garnisons chrétiennes sur quelques points du littoral.

L'obstination des frères Barberousse devait avoir raison de la vaillance castillane. Soutenus par les Berbères, par tous les Arabes, par tous les Musulmans, qu'exaspérait l'intransigeance religieuse des Espagnols, les Turcs resteront les maîtres des Régences barbaresques et s'installeront en vainqueur à la Kasbah de Tunis, aux applaudissements unanimes des habitants de la grande ville.

Pour la seconde fois, le sort de Tunis se trouve lié

à celui de Constantinople, mais, par un singulier retour des choses, les Ottomans paraissent encore moins que les Byzantins en état d'exercer une autorité réelle sur cette région.

Bientôt leur représentant en Tunisie n'eut plus qu'une autorité nominale. Malgré la présence d'une armée d'occupation cantonnée dans quelques places fortes, Arabes et Berbères parvinrent à reconquérir leur indépendance presque absolue dans l'intérieur du pays.

Isolés dans quelques villes du littoral, les Turcs, appuyés sur une étrange population de marins, d'esclaves, de renégats, ne se préoccupèrent que de pillages. Pendant trois siècles, Bizerte, Tunis, Sousse furent, comme Alger, des métropoles de la piraterie. Tous les forbans de la Méditerranée s'y donnaient rendez-vous; elles devinrent les patries d'adoption des aventuriers sans scrupule, la terreur des nations civilisées qu'elles bravaient avec l'audace d'une longue impunité.

C'est l'éclipse de la civilisation originale des Hafsides, la barbarie aux portes de l'Europe.

Mais cette barbarie même mérite d'être connue; son histoire n'est pas dépourvue d'intérêt, ne fût-ce qu'en raison de la nature des relations de la France avec la Tunisie pendant ces temps troublés, de l'influence exercée par nos consuls, de leur énergie à poursuivre le maintien de la « bonne correspondance » entre nos rois et les « Puissances ».

De ce passé, si proche de nous, qui pèse encore d'un poids si lourd sur le développement des progrès économiques et sociaux de la Régence, un fait important se dégage, c'est le maintien, à travers toutes les agitations du pays, de la notion d'une autorité centrale. Ce sentiment, a dit justement M. René Millet, n'a jamais pu être obscurci, n'a jamais été complètement effacé. Tantôt à Kairouan, sous les Aghlebites, tantôt à Mahdia, sous les Fatimites, plus tard à Tunis même à partir des Hafsides, il y a eu un pouvoir qui s'est fait reconnaître sur une grande partie du territoire. S'il se servait d'instruments rudimentaires, si la perception des impôts à l'intérieur se faisait, comme au Maroc, les armes à la main, du moins l'ancienne province romaine d'Afrique n'a-t-elle pas subi cette dislocation complète qui devait nous rendre l'Algérie si difficile à conquérir et à gouverner. Cette tradition qu'il peut y avoir un ordre établi et que cet ordre peut être respectable, si vague, si déformée qu'elle fût, en passant de main en main, subsistait encore à la fin du XVIIe siècle.

Elle permit à Hussein Ben Ali, le chef de la dynastie actuellement régnante, d'asseoir sur ce terrain mouvant un pouvoir régulier et d'ébaucher une administration qui, à plusieurs reprises, n'a manqué, ajoutait M. René Millet, ni de lumières ni surtout de bonne volonté.

Sans doute ses successeurs retomberont dans les fautes qui sont le triste privilège de certaines monarchies d'Orient. Les révolutions de palais seront fréquentes, les ministres et les caïds dépendront exclusivement du caprice des beys, le trésor du souverain sera trop souvent confondu avec le trésor public. Il en résultera un affaiblissement du pouvoir central et l'impossibilité, par suite du manque de moyens financiers, de faire sentir l'autorité beylicale jusqu'aux extrêmes limites de la Régence. Recrutant sans cesse de nouveaux éléments de force, les grandes tribus arabes se reconstitueront en groupements féodaux qui seront un des principaux obstacles au développement régulier des progrès économiques.

En dépit de ces causes de faiblesse, la Tunisie semble cependant prendre peu à peu conscience d'elle-même. Son instinct national s'éveille au cours des luttes qu'elle doit soutenir contre les Algériens. Les beys lui apparaissent comme les gardiens nécessaires des libertés que voudraient leur ravir les belliqueux montagnards de l'ancienne Numidie. C'est aussi grâce aux souverains husseinites que des rapports réguliers s'établissent avec les divers Etats européens dont les représentants vivent à Tunis.

Désormais nul événement important n'aura lieu en Europe sans que les habitants de la Regence en subissent le contre-coup. Ils suivent avec attention les phases diverses de la Révolution et des guerres de l'Empire. Ils comprennent que la campagne d'Egypte marque une date nouvelle dans la politique musulmane de la France. L'isolement d'autrefois n'est plus de mise en face des nations chrétiennes formidablement armées et capables d'imposer leurs volontés sans grand effort. Aussi les beys acceptent-ils de supprimer la piraterie, d'abolir l'esclavage. Plus tard ils manifesteront d'eux-mêmes le désir de régenter leurs sujets et d'organiser l'administration d'après les règles usitées en Europe. La Tunisie gravite désormais dans l'orbite des grandes puissances.

Cette transformation dans les procédés du gouvernement tunisien marque aussi le début de la décadence, car elle ne correspond pas à une mise en valeur des ressources naturelles du pays selon des méthodes appropriées au but poursuivi. M. d'Estournelles de Constant a montré, de façon précise, comment les efforts du hardi novateur que fut le bey Ahmed, disproportionnés avec les ressources financières de la Régence, devaient être la cause principale de la débâcle finale.

La France s'est trouvée là, fort à propos, pour recueillir la succession des beys et sauver la barque

du naufrage. Une nouvelle période de l'histoire tunisienne s'est ouverte dans le dernier quart du XIXe siècle. Nous sommes les artisans de cette rénovation et nous avons déjà prouvé que, sur une terre où tant de peuples se sont montrés créateurs d'énergie, nous entendions ne pas rester inférieurs à nos devanciers Dans les trente années qui viennent de s'écouler nous avons accompli une œuvre de géants. Sur tous les points du littoral accessibles au commerce, les anciens emporia reconstitués ont été mis à l'abri des fureurs de la mer sauvage, si redoutée de Salluste, par des travaux où se révèle l'excellence de nos procédés. Le réseau des routes romaines entièrement refait est doublé en puissance par le voisinage des voies ferrées et des lignes télégraphiques. Nos ingénieurs, disposant des forces incalculables que recèlent la vapeur ou l'électricité, savent s'en servir avec cette rigoureuse méthode scientifique à laquelle nous devons le succès de nos plus vastes entreprises. Avec d'aussi puissants moyens d'action, des vues d'ensemble aussi nettes, une utilisation logique du crédit permettant de faire contribuer l'avenir aux charges du présent, comment ne parviendrions-nous pas à rendre le pays tunisien méconnaissable, à retrouver les sources de son antique prospérité?

Nous avons aussi sur les Romains cet inappréciable avantage d'apporter dans nos relations avec l'indigène plus de justice et d'humanité. Autour de nous les haines sont moins farouches qu'au temps où l'on traînait Jugurtha aux sombres cachots de Tullianum.

Sans doute ceux qui nous ont précédés n'ont pas connu l'Islam, mais si l'Islam semble défier la force d'assimilation d'une civilisation européenne, on a pu dire cependant avec raison qu'il se prête à des alliances, à des associations, dont la portée dépasse de beaucoup les frontières de la Tunisie. La religion musulmane a marqué d'une telle empreinte les populations maghrebines, que les diverses formes sociales, politiques, administratives dérivent du Coran. Pouvons-nous ignorer la grandeur d'un tel phénomène?

Il est vrai que l'Islamisme n'a pas fait disparaître le manque de cohésion des différentes tribus qui peuplent le centre tunisien. Pas plus sous les Musulmans que sous les Chrétiens, les Berbères ne sont arrivés à former une agglomération compacte, à constituer une nation, au sens moderne du mot. Mais au moins faut-il reconnaître aux Arabes le mérite d'avoir deviné l'unité ethnique des peuplades de l'Afrique Septentrionale et de les avoir précisément réunies sous l'appellation commune de Berbères. Jusqu'aux temps de la prédication islamique ces tribus avaient été considérées comme des groupes sans lien entre eux. A peine Strabon observe-t-il que les Maurusiens et les Massisyliens s'habillent de la même manière. Saint-Augustin fera remarquer également la similitude de leur langage.

Il était réservé aux Arabes de deviner le parti qu'on pouvait tirer de cette parenté dans les mœurs et dans les dialectes. Par une action lente, mais incessante, ils parvinrent peu à peu à implanter dans le pays tout entier la langue sacrée du Coran avec la religion nouvelle prêchée par les adeptes du Prophète.

Sauf dans l'Extrême-Sud tunisien ou dans les montagnes de Khroumirie, il n'y a plus aujourd'hui ni Berbères, ni Arabes, mais une population composite participant des deux races, professant partout les doctrines de Mohammed et de ses disciples.

Et telle est la force du lien religieux unissant des éléments ethniques si divers, que l'Islam nous apparaît comme une puissance morale apte à consolider ou à détruire notre domination dans l'Afrique du Nord, selon que nous l'aurons pour alliée ou pour adversaire. Mais si nous voyons se dresser entre nous et le but à atteindre de multiples obstacles que les Romains n'ont pas connus, en revanche notre entreprise de colonisation comparée à la leur est, comme on l'a dit justement « plus intéressante et d'un dessein plus relevé. »

Pour arriver aux résultats souhaités, sachons demander à l'étude des civilisations tunisiennes les enseignements qu'elle contient. Rappelons-nous toujours ce mot de Renan : « Il n'y a au monde que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, celle d'Israël et celle de Rome. » Les Grecs de Byzance, la sémitique Carthage, Rome elle-même ont joué sur cette terre tunisienne un rôle immense et pouvons-nous oublier que les plus ardents missionnaires de l'Islam furent des Sémites de la péninsule arabique, proches parents de ceux qui habitèrent la Judée.

Commentant la parole de l'illustre maître, un historien ajoute que la Grèce nous a enseigné l'art, qu'Israël nous a donné la religion et que nous apprenons des Romains comment on gouverne les peuples. « Mettons-nous donc à l'école de ces illustres devanciers, profitons de leurs leçons, suivons leurs exemples, apprenons d'eux l'art de gouverner qu'ils ont si admirablement pratiqué dans leurs provinces africaines et, en les imitant, méritons de les égaler ».

GASTON LOTH.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

De Georges Clémenceau et de quelques Voyageurs.

GEORGES CLÉMENCEAU. *Notes de voyage dans l'Amérique du Sud : Argentine, Uruguay, Brésil* (Hachette.

ALBERT DAUZAT. *Mets et Montagnes d'Italie.* Fasquelle.)

EUGÈNE MONTFORT. *En flânant de Messine à Cadix.* Fayard.

M. Georges Clémenceau, homme d'Etat français, orateur, romancier, dramaturge, journaliste, polémiste, excellent écrivain, fut invité naguère à faire dans l'Amérique du Sud une série de conférences. Nous ne saurons jamais quels mérites désignent à la curiosité des Brésiliens et des Argentins tant de conférenciers qui chaque saison prennent le paquebot. A son tour Georges Clémenceau accomplit ce périple où le précédèrent des romanciers que tenta la politique, des politiciens vaguement amis de la littérature, voire d'authentiques écrivains, sans compter les journalistes, de qui nul n'ira contester l'utilité sociale.

A tous Georges Clémenceau ressemble par quelque trait de sa physionomie ou de son caractère; cet homme d'Etat, pourvu de talents si divers, rappelle tous ses prédécesseurs... et jusqu'à cet inoubliable Candide qui paraît bien n'avoir pas ignoré la philosophie de M. de Voltaire.

Est-ce donc l'homme d'Etat que les habitants des pampas voulurent connaître? Ou le « debater » rompu aux acrobaties parlementaires? Furent-ils séduits par le révolutionnaire assagi? Admirèrent-ils ses boutades de Bismarck montmartrois? ou ses discours incisifs et classiques? on son style? son imagination? peut-être sa philosophie?

Ils l'invitèrent à parler de l'évolution de la démocratie, telle qu'on la peut induire aussi bien de l'histoire « que des événements contemporains. » Sujet peu folâtre, Georges Clémenceau en convient. Il eut pourtant un nombreux auditoire, et fidèle. D'où nous sommes obligés de conclure que ces Américains du Sud étaient fort anxieux du sort de la démocratie, et très impatients du diagnostic qu'ils sollicitaient de Georges Clémenceau; et peut-être — certains — curieux de sa parole énergique ou de son geste, ou de son masque familier aux photographes des deux mondes... que sais-je?

A moins que toutes ces hypothèses ne se doivent réduire à une seule; et qu'Argentins et Brésiliens n'aient fait à Georges Clémenceau la politesse de découvrir en sa personne quelques-uns des caractères essentiels — les plus traditionnels — de notre race et de notre génie national. — Politesse avisée : il y a un poncif du tempérament français que la terre entière s'obstine à louanger ou à vitupérer; Georges Clémenceau en est, en chair et en os, l'un des plus parfaits représentants.

Il y a Français et Français.

Or cet être vif, spirituel, emporté et réfléchi, impulsif jusque dans la logique, idéaliste forcené, cet esprit clair, rapide, pétri de systèmes et qui se croit sceptique, cette intelligence nourrie de classicisme, soucieuse de goût, prudente et passionnée, ce bourgeois pondéré, ami des solutions extrêmes, et qu'enchantent les bergeries révolutionnaires, cet idéologue beau parleur, galant, au demeurant le plus gai compagnon et le plus spirituel... n'en doutez pas, c'est le Français que l'on recherche et que l'on hait de Pétersbourg à San-Francisco; dont on acclame l'inimitable élégance intellectuelle, dont on redoute l'ironie, dont on dénonce l'amoralisme, l'inconséquence, la légèreté... ce Français-là, c'est aux yeux de l'immense majorité des hommes civilisés, ou qui croient l'être, le Français, le Français « typique », le Français « historique », le « vrai » Français, enfin le Français.

Nierez-vous que Clémenceau ait contribué à perpétuer l'image sommaire, un peu injuste, de cette figure schématique? Figure anachronique, où ne se reconnaissent point les générations depuis 1870, et qui nous semblerait déjà lointaine, si justement un Clémenceau, dont elle est comme la caricature vieillotte et, je le veux, mensongère, n'affirmait parmi nous une robuste, une puissante et très moderne vitalité.

Donc Georges Clémenceau homme d'Etat, orateur, dramaturge, romancier, journaliste, ex-politicien d'avant-garde, écrivain traditionnaliste, et dont la carrière et les talents offrent tant de motifs de curiosité, Georges Clémenceau intrigua un nombreux public, par ce que ses talents, et son existence mouvementée incarnaient et glorifiaient le Français, le Français haïssable et séduisant.

*
* *

Lourd privilège, dont l'auteur du *Grand Pan* ne parut point accablé, dont il supporta la charge avec une bonne humeur allègre.

Un ancien président du Conseil ne voyage point sans quelque cérémonie; les journaux illustrés ne négligèrent aucune occasion de nous révéler les faits et gestes de celui-ci; il suffit d'en parcourir la collection pour s'assurer qu'il supporta sans mélancolie les plus rudes épreuves : Ah! l'éloquence du cliché!

Or, voici des *Notes de voyage* qui [illegible] heureusement et confirment de point en point cette éloquence. Notes et clichés nous apprennent qu'à la fleur de sa soixante-dixième année [illegible] Clémenceau n'hésite point à visiter les pampas, ne ne sais combien d'[illegible] et de *fazendas*, à parcourir des forêts vierges, des jardins zoologiques, maints cercles élégants, voire quelques écoles... qu'il témoigna partout de la plus franche intrépidité et ne s'[illegible] la guerre de repour de sa verve piquante *péons* et [illegible], clubmen, présidents de République, reporters et maîtres d'école.

Péons et gauchos, clubmen, présidents de République, reporters et maîtres d'école se déclarèrent enchantés; nous n'en sommes point surpris. Il n'y eut guère que le nonce de Rio de Janeiro qui ne se félicita point d'avoir rencontré cet impétueux voyageur: un bal commémorait l'indépendance du Chili; le corps diplomatique y brillait tout entier : Georges Clemenceau, désigné pour faire partie du quadrille officiel, prit soudain conscience de son ignorance chorégraphique; or, le nonce l'observait diaboliquement : « l'embarras était que je voyais devant moi les yeux railleurs du nonce rouge, avec qui je venais d'échanger une cordiale poignée de main, et qui, visiblement, ne me souhaitait pas le succès dans la carrière périlleuse où j'allais me lancer ». Georges Clemenceau interroge sa « danseuse », non moins inexperte. « Le bon gros homme, habillé d'une soie cramoisie et d'une bague où tout un œuf eût pu cuire à l'aise, paraissait s'amuser beaucoup... » De quel héroïsme Georges Clemenceau ne serait-il point capable, quand un nonce le regarde!... Il s'élança, découvrit que ses partenaires témoignaient d'une agilité médiocre, et tout aussitôt montra une assurance de maître de ballet : « Je comprends qu'il s'agit seulement de marcher sur les pieds les plus prochains et de faire de grands saluts d'excuse pour recommencer sans délai. C'est ce que j'accomplis avec un plein succès, au grand dépit de l'homme rouge, obligé de rire jaune au spectacle des grâces que je pouvais mettre au service de mon pays ».

Ce bal, de polychrôme mémoire, fut l'un des notables événements de ce voyage; il y en eut d'autres, beaucoup d'autres, que je ne vous conterai pas, où triompha certain esprit d'à-propos et de prompte répartie bien connu de nos orateurs parlementaires.

Au reste, l'accueil était partout si gracieusement courtois, que cet esprit n'eut guère lieu de s'affirmer satirique : M. Paul Groussac lui-même, Français d'origine, Argentin éminent, et le plus incommode des « ours mal léchés », oublia de rudoyer Georges Clemenceau, qui lui en témoigne une gaillarde reconnaissance :

Ayant conquis pour mon propre compte un certain [illegible] d'ordinaire, je ne doutai pas que nous ne [illegible] nos prétentions aux lauriers tout d'abord. Il [illegible] cultivée me donnant l'avantage, je me risquai [illegible] l'entrée ou le monstre le plus aimable et le plus souriant m'accueillit, toutes pattes ouvertes, avec des canines de sucre et des griffes de velours. Ainsi, je fus conquis. Ainsi, je devins prisonnier de l'aimable faune [illegible] peut inspirer [illegible] aux [illegible] de sous peut [illegible] que de pensée.

Ayant affronté M. Paul Groussac, Georges Clémenceau ne devait point redouter les plus farouches habitants des pampas; il semble les avoir honorés d'une toute spéciale prédilection; il décrit leurs mœurs avec une précision abondante; désormais quiconque voudra s'initier à la vie du *campo*, aux aventures du *gaucho*, quiconque prétendra connaître les secrets de la chasse à la corde, apprendre des *péons* comment on dompte les jeunes chevaux,... renoncera à la médiocre littérature des émules du capitaine Meyne Reed; un ancien président du conseil des ministres de France les renseignera. Georges Clémenceau s'égale en solidité à Roosevelt, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il le dépasse sur le chapitre de la psychologie.

Si ferré sur la faune et la flore de l'Amérique du sud, Georges Clémenceau ne l'est guère moins sur les méthodes d'élevage, les machines frigorifiques, l'agriculture, l'industrie... et bien entendu la politique; et voici de judicieux chapitres sur les hôpitaux, les écoles, les prisons, le confort et la cuisine, le parlement, la presse, le café, les serpents... un voyageur doit tout voir et disserter de tout.

Sociologue, Georges Clémenceau ne néglige pas de considérer la vie familiale : il admire fort les dames de la société de Buenos-Ayres, qui « s'abandonnent éperdument à la vertu ». Quant à la jeune fille, qui n'est point, comme dans l'Amérique du Nord, la première des institutions sociales, la jeune fille fleurit à Buenos-Ayres avec une grâce discrète et en vérité délicieuse; « faut-il tout dire? » ajoute cet impitoyable observateur. — Certes, dites tout!

On reproche à cette jeunesse, pour qui toute parure est superflue, de se plaire parfois aux « attraits empruntés » de la houppe et du pinceau, dont l'exemple lui viendrait de celle-là même dont la charge serait de l'en détourner. Ce doit être une calomnie, car toutes les interrogations que j'ai hasardées à cet égard n'ont obtenu qu'un haussement d'épaules agrémenté d'un éclat de rire. En pareil cas, tout homme qui sait vivre n'y voit jamais que du feu.

L'admirable est qu'en dépit de cette courtoisie, de ces périphrases, de cet optimisme, de cet aimable désordre, et de tout cet esprit, ces Notes laissent au lecteur une assez vive impression du monde sud-américain; monde en croissance, nations puis-

santes, grands espoirs et vastes pensers qu'encouragent des succès éclatants. Nous avons grand besoin de suivre avec sympathie cette croissance, ces ambitions magnifiques où collaborent tant de forces françaises; c'est encore ce qui ressort le plus nettement du livre de Georges Clémenceau; il suscitera quelques jeunes vocations de « trappeurs », et fera réfléchir quelques lecteurs; c'est bien quelque chose.

*
* *

Nous croyons connaître l'Italie; nous ne cessons toutefois de découvrir l'Italie; or, nos découvertes sont de vraies découvertes, et qui méritaient d'être faites; nous sommes tentés de conclure : cette Italie que nous aimons d'un si fervent amour, nous ne la connaîtrons jamais tout entière; nul pays plus familier au Français cultivé; nul pays plus fertile en imprévu; et rien ne serait plus décourageant, si justement l'amour n'était avide d'inconnu, en quête d'un perpétuel renouvellement. Nous n'aimons tant et d'une si durable passion l'Italie, que parce qu'elle dérobera toujours à nos curiosités quelqu'une de ses beautés; l'Italie est la coupe débordante qu'aucune ivresse n'épuisera jamais.

Les villes, les monuments, les musées, voilà ce que nous savons le mieux; mais il y a une Italie familière, villageoise, rustique, parfois délicieusement sauvage, et si j'osais blasphémer, quasiment barbare, que l'Italie citadine, artistique et monumentale, ne doit point faire oublier. Elle est infiniment variée; du Piémont aux Calabres elle étage de multiples contrastes; il faut la parcourir lentement; il faut l'aimer d'un cœur modeste; elle se livre à qui voyage en très simple appareil; elle se prodigue à quiconque renonce au banal chemin de fer, à la fiévreuse automobile... M. Albert Dauzat est tout justement l'un de ces touristes que guide une piété ingénieuse et désireuse de fuir les chemins battus; il parcourt les montagnes, les rives de la Méditerranée et de l'Adriatique, s'attarde où nul avant lui ne songea seulement à s'arrêter; voilà comment il convient de se composer à soi-même le portrait d'un beau visage, afin de n'en point seulement admirer les effigies d'apparat; le beau visage de l'Italie moderne nous semble plus vivant, plus humain, lorsqu'on l'étudie ainsi sans le secours de ses interprètes officiels. — Albert Dauzat nous enseigne l'art d'un fructueux vagabondage; il note les paysages; il est curieux de l'homme, il est curieux de tout et n'ignore point que les manifestations de la vie — les plus humbles parfois, et les plus négligées des observateurs patentés — sont pleines de sens, et souvent plus révélatrices que maintes œuvres d'art. Ose-t-on parler de l'âme italienne? Albert Dauzat sait bien qu'elle sommeille au fond des solitudes alpestres, et s'endort aux gracieux vallons de l'Apennin, et s'assoupit parmi les plus indigentes chaumières des pêcheurs ligures; apparente léthargie d'où la tire l'appel d'une patiente sympathie. Qu'on aille ensuite à Venise, à Gênes, à Naples... de quelle lumière imprévue ne resplendissent point les cités glorieuses! On demeure surpris de les pénétrer avec tant d'aisance; leurs riches secrets semblent plus riches; on découvre leur véritable opulence.

Journaliste, philologue, érudit, que le disparate de ses curiosités n'empêche point d'approfondir çà et là de multiples enquêtes, Albert Dauzat écrit — un peu vite — des livres passionnément vécus. Il nous plaît que son expérience affirme la solidité des amitiés italiennes; et nous sommes avec lui quand il invite les Français à manifester plus fréquemment un zèle réciproque, et à pratiquer avec plus de confiant abandon les agréables devoirs de la solidarité latine.

*
* *

Et voici l'œuvre d'un écrivain qui ne se hâte point d'écrire, qui écrit avec une application scrupuleuse, une savante patience, des soins infinis : impressions notées avec art, paysages amplement déroulés ou au contraire simplifiés et comme synthétisés en quelques traits de la plus saisissante violence; peintures diaprées, disposées au cours du récit pour l'unique joie de la couleur et du flamboiement des vocables; tableaux où se reflètent une mélancolie ou une passion, parmi les étrangetés d'un paysage spirituel, à la Barrès; anecdotes, descriptions, digressions... digressions d'un bout à l'autre, car ceci est un capricieux journal de route ordonné selon les lois d'un goût minutieux et d'une jalouse fantaisie. M. Eugène Montfort qui naguère évoquait *Naples* en un roman de la plus aimable sobriété (1) entendit se libérer de la tyrannie des intrigues; il s'embarqua un jour, et de Naples s'en fut à Reggio et à Messine d'où il gagna Tanger, Gibraltar, l'Andalousie, Malaga, Grenade, Cordoue, Séville, Cadix. Ce fut certes un beau voyage; Eugène Montfort flâne avec préméditation; son caprice ou sa rêverie ne le détourne point de voir ce qu'il faut voir; ce qu'il a vu, il nous le montre avec intensité, et sans doute on pourrait çà et là lui reprocher d'accorder le même relief à ce qui est important, à ce qui l'est moins, à ce qui ne l'est guère... il répondrait sans doute que tout importe en voyage; et c'est peut-être vrai à son point de

(1) [illegible]

vue de voyageur, qui se souvient et accorde du prix à mainte impression familière. Mais ce n'est point notre faute, si, charmés d'une page vigoureuse, il nous paraît que tel infime détail s'étale avec quelque complaisance superflue... Enfin, enfin ces notes de voyage sont de bien jolies notes, et tous les détails infimes qu'il plut à Eugène Montfort de retenir ne sont point sans saveur : jugez-en par ce trait :

Otero, qui est le grand maître de danse de Séville, organise pour les touristes, ce qu'il appelle des « bailes ingleses », des bals anglais, ou bals pour les Anglais. J'ai assisté à l'une de ces séances où il y avait plusieurs bons sujets. Mais bien entendu, cela est tout exhibition, et il est infiniment plus intéressant de voir des Andalous qui dansent pour eux mêmes que des professionnels qu'on pourrait rencontrer sur une scène n'importe où en Europe. Le plus singulier peut-être de cette séance, c'est que notre ancien ministre Pelletan y assistait également. On lui présente Otero, il garda longuement dans sa main serrée la main d'Otero, par une habitude d'homme public qui a énormément félicité dans sa vie, et tout comme si c'eût été la main d'un secrétaire de syndicat ou d'un meneur de grève d'inscrits. Et il répétait avec l'enthousiasme indifférent d'un homme politique : « Admirable ! admirable ! admirable !... » Otero, à l'espagnole, mettait, pour remercier, la main sur son cœur.

Rentrant en France, Eugène Montfort ne peut se défendre d'un fâcheux pessimisme : « la France devient grossière, elle va vers la vulgarité, les Français ne répondent plus guère à l'image idéale que nous nous faisions d'eux... » Cela est-il exact? Je n'en sais rien, je n'en suis pas sûr: Eugène Montfort, qui plusieurs fois déjà rentra d'Italie en France, devra franchir souvent encore la frontière : me permettra-t-il de lui assurer que les premières comparaisons sont souvent injustes? sévérités excessives, excessifs enthousiasmes; on va, on vient; on répète l'expérience; on s'aperçoit que l'on avait pris pour des infériorités françaises de simples différences; chaque peuple a ses vertus et ses défauts, et surtout une façon particulière de les manifester; vérité bien vieille, mais dont la banalité mérite méditation. Au reste un doute loyal formulé par un esprit précis est bien utile; et je souhaite que les Français cultivés prennent en considération l'avis sèvère, exagérément sévère de Eugène Montfort.

LUCIEN MALLEY.

LA VIE EN BLEU

Couronnes de carton
Science de papier.

Fiers sous leurs lauriers de papier vert ou doré, comme de petits césars romains, les écoliers, enfin libres, ont défilé, portant ces livres de prix dont les couvertures merveilleuses ont la nuance des plus délicates pâtisseries et des soieries les plus délicieusement vieillotes: framboise écrasée, vert olive, opales mourantes ou ventre de puce en fièvre de lait.

Beaux et glacés comme les gâteaux compliqués dont s'enorgueillissent les vitrines des confiseries de sous-préfecture, ces ouvrages récompensent une longue année de science et de labeur.

Est-ce bien vrai?

Un journal a publié des réponses que firent quelques candidats au certificat d'études, et elles sont vraiment stupéfiantes.

— Quelle est l'époque de l'histoire de France que vous préférez, et pourquoi? a-t-on demandé au *jeune clerc*.

Voici la réponse que nous recopions exactement:

— « La période de l'histoire de France que je préfère, c'est Duguesclin. Il rentrait toujours avec des habits déchirés. Un jour, il rencontre un ami. Duguesclin lui dit:

« Prête-moi de l'argent. » — « J'en ai bien, fait l'autre, mais je ne veux pas t'en prêter. « Duguesclin fiche une roulée à son ami et lui vole son argent. Puis, il va trouver son père, qui était à son bureau: « Prête-moi tes habits de tournoi. » — « Tu es fou? » répond le père... » et ce récit un peu incohérent continue sur ce ton.

Un autre enfant préfère la guerre de 1870:

— « Bismarck disait à Napoléon:

— « Es-tu prêt?

— « Oui, que fait l'autre: il ne me manque pas un bouton de guêtre!

« Alors, Napoléon dit à Mac-Mahon de venir. Mais Mac-Mahon, qui était sur la tour de Malakoff, répond :

— « J'y suis, j'y reste? » etc...

A l'examen oral, à présent:

— Qui était-ce que Charlemagne?

— *C'était un monsieur très riche.*

— Comment s'éclaire-t-on?

Avec la lune.

— Pourquoi ne faut-il pas boire beaucoup de vin?

— *Parce que ça nous soûle... si...*

Il faut tirer l'échelle sans trop s'indigner.

Peut-on raisonnablement demander à des enfants

de onze ans de démêler en histoire les vieux conflits guerriers, les antiques ambitions des peuples et des rois, les secrets des dynasties et de voir exactement comment la Patrie est sortie du creuset infernal, de l'alchimie obscure des siècles?

Peut-on demander à un enfant de cet âge, même si cet enfant devait être Hugo, Lamartine ou Renan, de savoir le sens des mots français?

Les réponses que nous reproduisons plus haut sont dans l'ordre.

Charlemagne était bien un vieux monsieur très riche, pour son temps; la lune éclaire parfaitement et sa lumière de perle vaporise les belles nuits d'août, et il ne faut pas boire beaucoup de Chambertin.

Ce qui est triste, c'est que beaucoup de ces enfants quitteront l'école après les triomphes du certificat d'études et qu'alors, ces erreurs enfantines feront boule de neige, deviendront d'âpres opinions enracinées, et que tout cela fera une confusion effroyable.

Ceux qui savent exactement quelque chose s'aperçoivent qu'ils n'ont effleuré qu'un peu de la science de leur temps, et que ce qui est leur vérité ne sera pas celle des hommes à venir, quand à ceux qui ne savent rien, c'est étonnant combien ils savent de choses et avec quelle assurance ils les savent.

Entrez chez un marchand de vins, attablez-vous et écoutez.

On se demande, stupéfait, où ces braves gens ont appris tout ce qu'ils racontent, et ils parlent de tout : économie politique, géographie, histoire, science, diplomatie... quelques-uns même, en sirotant un calvados chimique s'entretiennent de l'au-delà!

Dans quels étranges manuels ont-ils lu ce qu'ils avancent avec un accent tel qu'on les sent prêts à se battre pour ces caricaturales idées?

On croit qu'ils ont été victimes d'une mystification énorme, qu'un orateur fou les a trompés, que des historiens goguenards ont interverti l'ordre des temps et des dynasties, maquillé les faits et les dates et inventé des peuples chimériques.

On voit sourire des gens à qui on dit que la planète est ronde et qu'elle tourne.

Ils prouvent immédiatement le contraire par les masses d'eau du globe! Comment en effet l'eau pourrait-elle tenir sur une orange qui roulerait? L'argument est simple.

Et l'histoire, cette histoire fantaisiste apprise par les plus cultivés dans d'invraisemblables romans qui sont historiques, puisque les princes et les duchesses aux noms célèbres y courent la prétentaine avec des habits à la française, des perruques poudrées et des robes à paniers!

Un jour où l'orage m'avait obligé de m'abriter chez un cabaretier, j'ai entendu un consommateur, qui expliquait à sa façon, et avec une conviction qui me troublait, l'origine et le rôle de la noblesse française, tout comme M. Taine.

Aux cochers qui l'écoutaient distraitement, en mangeant un *maigre aux pommes*, il prouvait que les nobles étaient allemands.

Pour lui, la France qui a rossé l'Europe de long en large, avait toujours été envahie par les Prussiens. Ils avaient toujours vaincu nos armées et placé à la tête du pays des chefs germaniques. Ces chefs étaient les anciens seigneurs, et le roi étant le plus noble des nobles était le plus Prussien de tous. C'était clair, n'est-ce pas?

Puis, comme si cela eût logiquement découlé de sa théorie, il concluait : « C'est pourquoi on a bien fait de couper la tête à Capet!... »

L'averse cessa, je sortis du cabaret en regrettant que le père Loriquet, qui faisait de Napoléon un général au service de Louis XVIII, n'eût pas connu cet historien d'estaminet. A eux deux ils eussent écrit le plus étonnant des livres...

* * *

Les Lecteurs.

Leurs couronnes fragiles déchirées, et les beaux livres posés sur un meuble, les enfants s'en vont jouer.

La rue est tout un monde dans lequel ils pénètrent. L'horloger vous regarde avec une loupe dans l'œil; les melons de la fruitière embaument, et il serait amusant de faire s'écrouler son panier d'œufs; on va renifler à la devanture du coiffeur; on tourne le coin interdit et on est dans une autre rue, dans un royaume inconnu dont le peuple est peut-être hostile, on y court la joie et les dangers d'un combat, et sur tout cela, une grande, immense et totale allégresse plane : on est libre, la cloche de l'école ne sonne plus!...

Pourtant, au seuil des portes, devant les maisons aux volets clos, derrière lesquels les fauteuils et les chaises, sous leurs chemises de toile protectrice, tiennent de mystérieux conciliabules, les concierges lisent en cette divine saison, et ils lisent les beaux livres des distributions de prix auxquels les enfants se gardent bien de toucher.

Je voudrais m'asseoir là, sur le rebord du trottoir ou le dos contre le mur, et noter les commentaires qu'ils en font.

Malheureusement on ne peut saisir en passant que des morceaux de conversation.

J'ai entendu un vieillard qui s'entretenait avec sa

femme de *Robert-Robert* ! Un autre parlait du *comte* et de la fille du comte, et il prononçait ces mots avec un respect naïf, avec de bons yeux bleus de vieux serf qui verrait passer à la lisière de son champ de seigle le comte à cheval, revêtu de bande de fer et plumant au vent, de la bataille ou du tournoi.

Car tous les braves gens, qui croyaient en avoir fini une fois pour toutes et depuis longtemps avec les histoires puériles, lisent seulement à la chaude saison les livres que l'on donne à leur petits enfants pour les récompenser de leur force en orthographe ou en gymnastique.

Leur imagination, entravée tout le jour par les menus soucis et le travail, se réjouit, le soir venu, aux aventures extraordinaires.

Mâme Michou, la blanchisseuse d'en face, roussit le linge, éraille les faux-cols et déchire les mouchoirs; le propriétaire trouve qu'on use trop d'eau; la viande augmente, la loge est obscure, mille petites misères vous assaillent : mais dans le livre de l'enfant, les trappeurs marchent dans la savane pleine d'embûches; le Peau-Rouge rampe, un couteau aux dents; le fusil de Bombonnel, le tueur de panthères, brille au clair de la lune arabe, derrière un cactus; un singe se laisse glisser le long d'une liane; le capitaine Nèmo est sublime et mystérieux; des nègres chantent sous les bananiers, et les trois demoiselles du château épousent, après mille aventures, leurs trois fiancés.

Eternelle enfance du cœur !

LÉO LABOUHE.

Chronique de l'Etranger

—

UNE LETTRE DE F. SPIELHAGEN

Le poète Pierre Rosegger publie, dans la revue allemande *Heimgarten*, une série de Lettres que Frédéric Spielhagen lui a adressées de 1897 à 1909. Nous en détachons la suivante, où Spielhagen trouve des mots touchants pour pleurer sa femme, morte au commencement de 1900.

« Je vous remercie mille fois pour votre dernière lettre si cordiale. Vous voudriez tant venir à mon aide! Mais il n'y a plus de secours pour moi. Quand on a soixante et onze ans, la nature a perdu sa propre force de guérison. On saigne de la blessure, lentement peut-être, mais sûrement.

Lorsque vous avez perdu la bien aimée de votre jeunesse, vivait encore en votre moelle la puissance créatrice, qui devait enfanter un monde. Vous ne le saviez pas et ne pouviez y puiser aucun motif de consolation. Mais c'était pourtant le cas, et la consolation vint dans le travail, dont vous ne pouviez vous passer; car il vous était nécessaire comme la respiration.

Mais que peut-elle encore pour moi le travail? Il a accompli ce qu'il me devait, il est derrière moi. Et nous fatigue-t-il fatigue? Quand j'y réfléchis bien, je l'étais depuis longtemps. Et je ne travaillais plus que pour elle : parce que j'avais l'ambition de lui créer une vie extérieurement confortable, entourée d'un luxe modeste.

Maintenant qu'elle n'est plus, que je me promène dans des pièces vides, qu'elle se faisait une joie de décorer, que signifie tout cela pour moi? Ce n'est plus à mes yeux que friperie.

Mais la littérature... Que Dieu ait pitié de moi!... Je voudrais ne plus avoir besoin d'entendre parler d'elle. Elle me répugne, comme un mets dont on est plus que rassasié. Que d'autres, qui arrivent affamés au repas, y prennent joie! Je leur cède volontiers la place. Et ils n'attendent que cela, et les plus avides font comme si ma place était déjà vide. Je ne peux pas les blâmer pour cela. Dans mes jeunes années, je n'ai pas fait autrement, ni mieux.

A cela s'ajoute autre chose. Celui qui a vécu ce qu'il m'a fallu vivre; celui qui a goûté la terrible amertume de l'existence; celui qui sait enfin avec quelle froide brutalité, avec quelle cruauté aiguë, la vie réelle peut vous frapper au cœur et le déchirer, à celui-là sa soi-disant poésie, dont on croyait qu'elle était en somme un miroir de la réalité, apparaîtra comme un fugitif jeu d'ombres chinoises sur la muraille.

Et sachant enfin ce qu'est réellement la vie, continuer l'artifice du jeu d'ombres... cela me paraît ridicule, indigne. », blasphématoire. »

GEORGES BRANDÈS ET L'ALLEMAGNE

Georges Brandès est l'un des éminents représentants du cosmopolitisme littéraire — de la culture européenne. Les affinités qui lui rendent si compréhensible et si proche le génie latin — pour lequel il a dit maintes fois son admiration — ne l'empêchent nullement de distinguer ce qu'il y a d'élevé dans la pensée allemande.

Nous avons conté naguère comment il protesta contre certaines affirmations tapageuses, sur l'étroitesse d'esprit des meilleurs écrivains français et sur la magnificence des Lettres allemandes contemporaines. (1)

Cette protestation, nous écrit-il, ne fut point rendue exactement — il l'a d'ailleurs déclaré publiquement (2). Elle n'en souleva pas moins une vive émotion Outre-Rhin, où le maître danois fut littéralement vilipendé.

Le Professeur Ludwig Geiger s'élève dans la *Zukunft*

1 *Revue Bleue*, juillet 1911.
2 *Mercure de France*, 1er mai 1911, p. 218.

contre ces attaques germaniques aussi violentes qu'inconsidérées. Il montre fort congrument combien la critique de Brandès fut compréhensive à l'égard même des Lettres allemandes. Voici l'essentiel de son exposé, qui nous paraît d'un vif intérêt.

Les directeurs de journaux sérieux eux-mêmes, écrit-il, crurent bon de reprocher à M. Brandès de mal agir en [illegible] une langue par l'intermédiaire de laquelle ses travaux furent connus en de vastes milieux [illegible] récompensait avec une ingratitude impertinente les Allemands dont il recevait chaque année l'hospitalité. Les organes antisémites se firent un jeu de bafouer Georges-Brandès-Cohn, cet homme vaillant et spirituel, parce qu'il est d'origine juive. Il n'y eut qu'une voix pour le [illegible] de [illegible] l'avenir [illegible] [illegible].

Le cas est si typique, qu'il vaut la peine d'être commenté dans une revue. Savent-ils réellement ces journalistes allemands qui ont si vite fait de prononcer leur condamnation, qui est Georges Brandès et quel ton convient vis-à-vis de lui?

Je ne veux pas parler du créateur de la critique danoise, de l'homme qui apprit à ses compatriotes à connaître la littérature mondiale, et ses rapports avec leur propre littérature. Je ne veux pas parler du chercheur, qui, dans sa recherche de la vérité, brisa le premier avec le romantisme, naturaliste avant le naturalisme; ni du vaste esprit qui élargit l'étroite conception des belles-lettres et montra la littérature comme un résumé de la vie intellectuelle, de l'art et de la philosophie; ni de l'artiste qui sut saisir et rendre non seulement le contenu, mais aussi la technique des œuvres analysées par lui et qui sut exposer d'une façon vraiment plastique ce qu'il avait vu.

Mais de celui qui présenta aux Allemands la littérature allemande sous une forme magistrale.

Georges Brandès fut le premier à dévoiler le romantisme jusqu'alors mal distingué dans ses caractéristiques et sa signification; il fut presque le premier à animer, à restituer l'époque de la jeune Allemagne, jusqu'alors méconnue.

Il a publié en langue danoise sur l'Allemagne et la littérature allemande d'importantes études. Dans le 17e livre de ses œuvres complètes, il traite de la littérature allemande, en détail et avec affection, et, dans le douzième, de ses rapports personnels avec l'Allemagne. Dans son autobiographie, dont on ne connaît encore en Allemagne que quelques passages, il a parlé de sa vie à Berlin et de ses relations avec la vie intellectuelle de cette ville, non sans la plus chaude inclination. Dans le gros livre *Berlin* il expose toute l'évolution de la ville, comme un ami intime de l'Allemagne.

Et c'est d'un tel homme, qui, par conviction intérieure, et non pour acquérir des amitiés ou recueillir des louanges, parla si souvent et si nettement en faveur de la nation allemande et de la littérature allemande; c'est d'un tel homme que l'on ose dire qu'il hait les Allemands? On ose même prétendre que la littérature allemande lui a été plus utile par la diffusion de ses écrits, qu'il ne lui a rendu de services! Que l'on essaie donc sérieusement de prouver ce que l'Allemagne a fait pour Brandès!

Lorsque en 1872 parurent [illegible] *de la lit[illegible] XIX[illegible]* dans la [illegible] Adolphe Strodtmann, on l'accueillit avec enthousiasme en Allemagne. Pourtant cette première édition ne se répandit pas. Et un libraire, profitant de ce qu'il n'existe pas de convention littéraire entre l'Allemagne et le Danemark, en publia une version bien plus mauvaise, mais meilleur marché, de manière à empocher le profit. Ce contrefacteur fit suivre les quatre volumes de l'œuvre primitive d'un cinquième et d'un sixième donnant la suite des cours que Brandès avait faits à Copenhague.

Lorsque ensuite, en 1881, Brandès essaya de publier une nouvelle édition allemande de l'œuvre entière, non chez le premier éditeur Franz Duncker le propriétaire de la firme était mort et les papiers se trouvaient en d'autres mains), mais chez Veit et Co, à Leipzig, il se produisit cet accident étrange et regrettable : l'auteur fut entraîné par l'éditeur de contrefaçon dans un long procès qui causa à Brandès toutes sortes de soucis et de déboires et qui ne se termina pas même, comme on l'aurait pu croire, à son avantage. Ainsi l'Allemagne acheta l'œuvre à bon marché, sans aider l'auteur à faire valoir ses droits pour le préjudice qui lui était causé! La contrefaçon atteignit dix éditions, tandis que l'œuvre traduite par Strodtmann et que seule devrait utiliser un lecteur convenable, n'a pas dépassé la première édition! Tel est le remerciement que l'Allemagne a accordé à l'un de ses plus chauds partisans.

Oui à l'un de ses plus chauds partisans. Brandès le reste en dépit de la lettre privée que l'on exploite aujourd'hui contre lui. Quelle fut l'origine de cette lettre?

Comme M. ... désirait faire des conférences en 1910 à Bruxelles sur la littérature allemande, il envoya le plan de son étude à Brandès. La glorification, sans ombre de critique, de tout ce qui est allemand et les jugements faux sur le Nord, que le Français (?) répétait d'après de précédents conférenciers allemands, mirent si fort en colère le Danois, que, dans le premier moment d'indignation, il écrivit une lettre où se trouvent des expressions dures sur la manière d'être allemande. Que prouvent-elles? Qu'un Brandès aussi peut oublier l'équité dans sa mauvaise humeur!

Depuis quand les allemands sont-ils si susceptibles? Ont-ils dénoncé leur amitié pour Marc Twain, lorsqu'il leur conseilla publiquement de changer leur langue barbare? Ou bien en veulent-ils à Nietzsche, dont ils durent entendre bien pire?

Ont-ils proscrit Gœthe, parce qu'il disait qu'il n'était arrivé à la limite de la maîtrise que dans l'art d'écrire en allemand et parce qu'il ajoutait : « Et c'est ainsi qu'infortuné poète, je gâte malheureusement ma vie et ma force dans la plus ingrate matière. »

Sans doute Gœthe était allemand et il était Gœthe. Mais doit-on faire un crime au Danois d'un mot de hasard? Oublier tout ce que cet homme libre, vaillant, spirituel a fait pour vaincre la résistance de ses compatriotes vis-à-vis de la littérature allemande? et que,

pour la faire apprécier, il combattit une vie d'homme avec les armes de l'artiste et du penseur ?

Doit-on effacer tout cela de sa mémoire, parce que notre ami est entré une fois en lutte et a frappé aveuglément autour de lui ? Quel Allemand sérieux condamne le Français qui n'a pas oublié la blessure de la grande guerre ni la perte de deux provinces ? Devons-nous faire un crime impardonnable à un Danois de ce qu'il pense encore à l'annexion du Slesvig-Holstein et désapprouve le traitement que maint de ses compatriotes a souffert dans le Slesvig du Nord ? Devrons-nous considérer pour cela le Danois comme un mauvais homme ?

Je ne veux pas demander. Est-ce juste ? mais seulement. Est-ce prudent ? L'Allemagne, l'art et la littérature allemands n'ont pas tellement de héraults à l'étranger que nous nous laissions légèrement dépouiller d'un tel défenseur !

Pour moi Brandès reste un ami éprouvé de l'esprit allemand ; les services, qu'il a rendus à cet esprit en territoire ennemi, ont plus de valeur que le patriotisme facile des gens qui l'insultent maintenant !

Telle est la juste démonstration du professeur allemand. Brandès n'a pas rendu de moindres hommages à la littérature française. C'est là l'originalité de cet esprit, de s'enquérir des orientations de la pensée moderne, dans les divers pays, d'en distinguer les connexions et les différences, de n'admettre point de frontière pour les recherches et les élans intellectuels : c'est ce dont ne sauraient trop le louer ceux qui ne répudient pas la tradition éclairée des humanistes, de Voltaire et des Encyclopédistes — et de combien d'autres grands esprits, depuis lors !

LES DÉBUTS DE DISRAELI

Nous avons parlé déjà, d'après des critiques anglais, de la récente biographie, publiée par M. F. Monnypenny, sur *The Life of Benjamin Disraëli Earl of Beaconsfield* (1re partie, 1804-1837). Mme Charlotte Blennerhassett a consacré à cet ouvrage, dans le *Deustche Rundschau*, il y a quelque temps déjà, une curieuse étude. Voici quelques-unes de ses appréciations, prises dans *Das Literarische Echo*.

Comme le Corse Bonaparte en France, le juif italien Disraëli était un étranger. En 1834 on ne savait rien de lui, sinon qu'il écrivait des brochures et publiait des romans, dont la valeur était discutée, et qu'il accumulait les dettes, pour pouvoir, avant tout, faire figure à côté d'Orsay, le roi des dandies.

Le premier roman de Disraëli, *Vivian Grey*, avait paru en 1826 ; il avait été provoqué par *Tremaine*, un roman du membre du Parlement Plumer Ward, qui, avec ce livre, avait remporté un succès sensationnel. Disraëli fit battre le tambour de la réclame pour *Vivian Grey* avant l'apparition de l'ouvrage. « Il est superflu de discuter la question de savoir si Disraëli a eu l'intention d'écrire une autobiographie. Il avait peu vécu, mais tous les événements de sa vie sont mis en valeur dans le livre : les années d'école, le voyage au bord du Rhin, la première mission diplomatique sous le toit de sir Walter Scott, la brouille avec Murray (son premier éditeur). Byron est magnifié, le père chaudement loué, et une aristocratie fantasque décrite ; on y voit des figures de femmes, qui reviendront avec des noms à peine changés, sous les traits de la caricature, dans ses productions ultérieures et dont les aventures d'amour avec Vivian témoignent de son inexpérience relative.

L'humour est un peu forcé, le trait est satirique ; les entretiens veulent être trop spirituels et, par la suite, agissent d'une façon souvent fatigante. Vivian Grey seul se dessine en contours nets sur le fond de la peinture de mœurs. Il est plein de talent, cynique et vivant.

La hardiesse, la joie de vivre, la confiance en soi poussées jusqu'à l'insolence, sauvèrent le livre. Lorsque se fit jour la vérité sur l'auteur et que la critique surexcitée eut renseigné le public et lui eut appris que Vivian Grey était un garçon sans maturité d'origine étrangère, alors tout Londres s'aperçut qu'il avait confondu pose affectée avec savoir-faire artistique et reconnut des portraits ressemblants en des types inventés.

« J'étais devenu une figure ridicule, il était temps de mourir » fait dire l'auteur à l'un de ses autres héros à propos de ce roman ; et il a essayé plus tard de supprimer son œuvre de début. Ce fut en vain. *Vivian Grey* resta un livre populaire : très lu, admiré même de Gœthe.

Mais en Angleterre cela resta comme une accusation contre le cynique, qui y avait exposé son âme à nu. La politique de Disraëli fut, pendant des dizaines d'années, jugée d'après la mesure de Vivian Grey, d'après son mépris satirique des hommes.

Après l'apparition du roman, Disraëli voyagea à travers les Balkans. Lorsqu'il en revint un an plus tard, il rapporta deux romans presque terminés : *Alroy* et *Contarini Fleming*. L'auteur tenait ce dernier roman pour un chef-d'œuvre ; Heine jugeait de même, mais le public resta froid.

En 1836 parurent les romans « *Henrietta Temple* » et « *Venetia* ». La production de jeunesse de Disraeli prend fin avec « Venetia ». Elle parut en un temps où les plus grands se taisaient encore. Tout parallèle était impossible avec l'histoire romantique de Walter Scott et les caractéristiques de son génie. Les Français de la même génération, Balzac et George Sand, commençaient à peine leur carrière victorieuse et ne trouvaient aucune considération auprès de Disraëli. Mais Dickens publiait déjà en 1837 ses premiers contes et les « *Pickwick Papers* » et le niveau s'éleva. Lorsque cette renaissance atteignit à la hauteur d'une Brönte, d'un Thackeray, d'une George Elliot, Disraëli était enlevé à la littérature.

JACQUES LUX.

Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 9. — 2e SEM. 49e ANNÉE 26 AOUT 1911

EN ALLEMAGNE EN 1815

LETTRES DU MARQUIS DE CUSTINE A SA MÈRE

Darmstadt, ce dimanche 3 septembre.

J'ai écrit hier à la mère d'Albertine, mais seulement une lettre insignifiante et pour me donner du temps. Elle m'engageait à venir en Italie; je lui réponds en lui proposant l'Allemagne; j'ai parlé de manière à pouvoir toujours envoyer une grande lettre, quand j'aurai reçu ta réponse. Si la grâce de la mère venait de l'inclination de la fille, je n'hésiterais plus, car enfin on n'épouse ni Méduse ni Benjamin Constant. Mais, encore une fois, cependant, faut-il la revoir auparavant...?

Je vis ici parfaitement à ma guise; je ne vois personne et n'entends parler de rien au monde. Je lis cependant tous les jours une gazette, parce que je suis loin de toi, car si j'avais tout ce que j'aime j'oublierais le monde. Je me lève tous les jours avant sept heures et ne vois jamais Wilhelm avant trois heures de l'après-midi. Je travaille jusqu'à midi à écrire mon voyage, à lire la Bible, Homère, les opinions de Lessing et à étudier un peu de grammaire allemande. A midi je fais ma toilette et je dîne à une heure. A trois heures je vois Wilhelm et nous lisons ensemble du français, *Corinne*, et puis de l'allemand, *Goetz de Berlichingen*, qui était presque le seul ouvrage dramatique de Gœthe que je ne connusse pas. Nous lirons ensuite son fameux roman *die Wahlverwandtschaften* (*les Affinités électives*) et puis sa vie, si Dieu nous prête vie à nous-mêmes. Après notre lecture, nous allons promener par un temps magnifique qu'il fait depuis quinze jours. Nous revenons vers huit heures chez lui, où je soupe de fondation tous les jours avec sa famille, et puis après le souper, quand nous ne causons pas ou que nous ne nous promenons pas pour voir les étoiles, nous lisons encore jusqu'à onze heures. Cette vie me fait un bien que je ne saurais dire.

Darmstadt 10 septembre 181..

L'occupation continue, l'assurance que demain sera comme aujourd'hui, la liberté d'esprit dont je jouis, quand je n'ai que faire d'arranger ma vie, puisqu'elle est réglée une fois pour toutes, me font de la terre un séjour de bonheur. L'éternité ne se sent que dans la règle et il n'y a pas de bonheur sans éternité. Je suis si changé, je suis tellement revenu de cette *tristesse cherchée* de mes premières années, qu'aujourd'hui je me sentirais heureux de vivre, ne fût-ce que pour voir lever et coucher le soleil. Je reçois un rayon de lumière qui pénètre dans ma chambre avec une sorte de reconnaissance, et je jouis d'une idée claire qui se présente à mon esprit comme d'un don surnaturel, car j'ai appris que ce qu'il y a de plus journalier est ce qui m'appartient le moins, puisque, dans le triste état où j'ai vécu pendant tant de mois, il ne faisait jour ni pour mon cœur ni pour mes yeux. Tout en moi aujourd'hui se change en reconnaissance, et si je savais chanter, ma vie ne serait qu'un cantique de louanges. J'ai comparé la vraie douleur avec ma mélancolie factice,

(1) V. la *Revue Bleue* du 19 août 1911.

et cette terrible expérience m'a ramené au vrai avant que mon âme eût perdu tout à fait la faculté de le sentir...

Je relis *Corinne* avec mon frère, pour lui apprendre un peu de français. Ce qui me frappe le plus aujourd'hui dans ce livre, c'est le mauvais goût : il est d'un bout à l'autre entaché d'affectation, sans parler de la vanité qui devient innocente à force d'être ridicule. Cet ouvrage, malgré le génie ou plutôt l'esprit qui y étincelle de page en page, ne m'avait jamais séduit, aujourd'hui il fait pis, car il ne m'intéresse guère. Corinne n'existe pas : on la fait mourir le plus passionnément du monde, on peint sa douleur d'une manière admirable, mais elle n'aime pas, tant qu'elle n'est pas séparée de son amant. Ce caractère est si faux que je la vois toujours marchant la tête en bas et les pieds en l'air ; son cœur et sa tête ne sont vraiment pas à leur place et toute sa vie est une mauvaise scène de théâtre. Les jugements sur les arts sont de toute faiblesse; on voit que Mme de Staël a été faire devant les chefs-d'œuvre d'Italie des provisions de pensées quelquefois fines et spirituelles, mais quelquefois aussi communes, qu'elle s'est dépêchée d'écrire de peur d'avoir encore de sa vie à s'occuper de tableaux et de statues. Elle n'a joui de rien et aussi elle n'en fait pas jouir les autres. Je n'ai jamais vu un style plus spirituel et moins lumineux que le sien elle ne peint rien, elle ne donne de forme à rien; elle est l'opposé du poète et sa métaphysique mystérieuse donne à tout ce qu'elle écrit une couleur pleine de charme, mais tellement monotone, qu'il est impossible que tout esprit juste ne s'aperçoive pas qu'elle est fausse. Que d'enthousiasme, dans son imagination et combien peu dans son cœur ! Enfin, cet ouvrage me fait peur pour Albertine, et me rend un peu honteux de moi-même, car je me rappelle le temps où j'aurais défendu le cœur de Mme de Staël, envers et contre tous ; mais je suis bien aise cependant d'avoir trouvé dans son talent ce que j'ai entendu si souvent reprocher à son âme. Au reste, si je le juge si sévèrement, c'est au talent créateur de Goethe et à la sagacité de critique de Lessing qu'il faut s'en prendre. Ces esprits-là rendent difficile et surtout donnent le besoin du vrai et l'horreur de l'affectation...

... J'ai ri en voyant tout ce que tu te promets de Gœthe ! Tu ne sais donc pas que rien n'est plus difficile que d'approcher cet homme extraordinaire et de l'intéresser ? Il a été aimable pour moi; je pourrai aller le voir partout où je le rencontrerai, mais voilà tout et c'est beaucoup. D'ailleurs que voulais-tu qu'il découvrît en moi ? Je suis comme un lac agité, on ne sait ce qui s'y réflète. Schlosser, qui ne manque à rien, ne m'a pas cependant pressé de m'approcher plus près de Goethe. Tu aurais fait plus que tout auprès de lui, car il aime extrêmement les belles dames et le naturel ; malheureusement il ne reste pas à Francfort. Je vais tout de suite écrire à Schlosser pour avoir les renseignements que tu me demandes sur ce que coûterait la vie dans cette ville. La Diète s'y tiendra, ce qui la renchérira peut-être un peu, cependant Schlosser m'a dit qu'il ne croyait pas que cela fît une grande différence. Je frémis à l'idée de recommencer ma vie de Paris comme à l'ordinaire, et je n'ai rêvé depuis deux mois que le bonheur de t'avoir à Francfort ; vivre là ne serait pas quitter mon frère que je verrais toutes les semaines, et je profiterais beaucoup dans ce repos animé par ta présence et celle d'amis comme Schlosser et son frère. Si tu ne viens pas et que je n'aille pas te rejoindre, je resterai la plupart du temps ici où je puis apprendre tout ce qui aujourd'hui m'est le plus nécessaire et où je trouve un bonheur que toi seule peux remplacer.

Darmstadt, ce 17 septembre [illegible].

... J'aime mieux le dernier volume de *Corinne* que le reste. Tout ce qui tient à l'imagination y est admirable, mais il n'y a point de vrai sentiment. Je vois bien l'orage dans la tête, mais je ne trouve pas les abîmes dans le cœur ! Je suis toujours occupé d'Albertine, dès que mes tristes idées me laissent un moment de repos. Tu ne la crois pas digne de moi, mais je persiste à penser que la personne qui m'épouserait sur ma lettre me rendrait heureux, et songer à un autre mariage m'est absolument impossible. Je ne conçois même pas comment l'idée de me le proposer a pu te venir. Ce serait se tuer de raison, et, mourir pour mourir, j'aime mieux autre chose...

... Tu veux donc que je te parle de tout le monde dans mes lettres ; c'est ennuyeux comme des visites : ne peux-tu pas dire à chacun ce qu'il faut ? Il faut que je te dise cependant un mot de Mme de Duras, car je suis bien heureux que tu la voies. C'est la seule personne au delà de la rue de Miromesnil qui me fasse regretter Paris. Empêche-la de m'oublier tout-à-fait. Et *le Génie* (Chateaubriand) aussi, vient-il toujours déjeuner ? Est-ce qu'on déjeune en France ? Ce nom de France m'a fait toujours mal : je ne suis pas blasé sur la douleur qu'il me cause. Hélas ! la punition ne corrige que les individus; elle écrase les nations qui sont anéanties dès qu'elles deviennent humbles. Tout le profit qu'un homme peut tirer du malheur mérité est perdu pour un peuple. Dès qu'on fait justice d'un peuple, il est fini ; les seules infortunes qui profitent aux nations sont celles qui ne sont pas méritées : celles-là leur ren-

dent l'énergie et la vie. Mais la France, la France!... Je n'y vois qu'un tas de boue arrosé de larmes et de sang. Il manquait au siècle de l'impiété une guerre religieuse. Que veut dire le fanatisme des catholiques du midi? Et quand tous les protestants auraient été bonapartistes devrait-on les en punir? Serait-ce le souvenir de Louis XIV qui pourrait les rattacher à l'ancien ordre de choses? L'histoire de notre temps est vraiment inépuisable en sujets d'étonnement! Que je suis heureux que tu aies revu Canova! et qu'il se souvienne de moi! Il n'y a pas encore bien longtemps que nous l'avons quitté et cependant il ne me reconnaîtrait pas. J'ai été plus vite que le temps... Pardon, je suis triste et je ne sais pas le cacher...

Francfort, ce [illegible] septembre.

Je reste deux ou trois jours ici pour Schlosser et les merveilles de la foire, et puis, la semaine prochaine, je vais avec Wilhelm à Heidelberg, où nous retrouverons Gœthe, qui m'a fait dire un mot hier en passant à Darmstadt et que je serai bien heureux de contempler de nouveau, car c'est le mot avec un tel homme. Il y a à Heidelberg, outre les plus beaux sites et la plus belle ruine, une collection unique d'anciens tableaux allemands chez MM. Boisseri, que je connais déjà, qui sont très aimables et chez qui Gœthe logera. Il y a deux jours que tout cela m'aurait été bien égal, car de minute en minute j'attendais que quelque chose fît explosion en moi, soit la vie, soit la raison, mais à présent je jouis de tout...

A propos de mauvais goût, que crois-tu que Gœthe admire dans la littérature française, mais d'une admiration sérieuse, au moins?... Je te le dis tout de suite, mais je pourrais te le faire deviner longtemps... L'ermite de la Chaussée-d'Antin. Les bras m'en sont tombés; jamais nation n'en comprendra une autre, il n'en faut pas d'autre preuve. Comment prendre goût après cela aux critiques que les Allemands font de notre littérature? Ce n'est pas à moi que Gœthe a dit cela, mais à Schlosser, en lui conseillant cette lecture comme nous recommandons La Bruyère...

Darmstadt, [illegible] septembre.

Tu défends *Corinne*; c'est pourtant le caractère le le plus vain que je connaisse. Il n'y a de vrai dans ce livre que les malheurs de l'imagination: ceux-là y sont peints de main de maître. C'est un malheur que les gens qui les éprouvent n'aient jamais existé et que l'on voie par leur histoire même qu'ils n'ont jamais pu exister. Mme de Staël n'a jamais su peindre un caractère; elle donne des lambeaux de son âme à ses personnages, mais elle ne leur donne jamais l'existence; elle mêle le faux au vrai avec un talent qui n'appartient qu'à elle et le génie qui étincelle à travers la fumée de son style est comme la flamme du bois vert, il n'échauffe pas. Son enthousiasme est le délire de la vanité et je soutiens que *Corinne* est un des ouvrages du plus mauvais goût qu'on ait jamais fait avec tout l'esprit du monde. Ce voyage qui fait désirer ce roman pendant deux volumes est plein de descriptions affectées et d'enthousiasme factice: on voit clairement que l'auteur n'a joui de ce qu'elle peint que pour les autres, et que, si elle n'avait eu son imprimeur et les salons de Paris en perspective, elle se serait fort peu souciée de Rome et du Vésuve. Il faut du désintéressement dans l'esprit, il faut être capable d'une jouissance solitaire et savoir garder le silence sur une grande pensée pour s'entendre aux arts et sentir la nature; et tout cela manque à Mme de Staël.

Albertine se marie donc! Je ne sais ce que je dois dire à cette nouvelle, car je ne sais ce que je pense. J'ai beaucoup trop réfléchi, j'ai beaucoup trop jugé pour aimer; mais j'ai assez de cœur pour regretter par dessus tout de ne pas aimer. Je ne sais si elle m'aurait rendu heureux, mais je n'ai jamais senti le désir de l'être que par elle, et ne veux ni ne pourrai de longtemps penser à une autre. Du reste je suis parfaitement résigné et serai même un peu soulagé, quand ce jour sera décidé.

Darmstadt, [illegible]

Je viens de relire en allemand les *Affinités électives* de Gœthe qui m'avaient tant choqué dans la parodie française. Quel livre! Les gens qui trouvent là une école de mauvaises mœurs sont bien à plaindre. Je ne connais rien qui donne plus d'effroi pour toute espèce de désordre: le but de l'ouvrage est presque pédant, tant il montre le besoin de la règle et du respect pour les liens qu'impose la société. A la vérité, Gœthe ne prêche pas cela tout droit, comme un curé; mais la légèreté qu'il donne à la conduite de ses personnages dans la passion, légèreté qui attire inévitablement la foudre, épouvante comme la fatalité des anciens. L'ennuyeux de la vie et le ravage des passions dans les existences communes extérieurement sont peintes dans cet ouvrage avec une vérité admirable. Il y a un caractère de femme unique: c'est la sensitive. Elle a un besoin irrésistible de suivre les mouvements que chaque contact avec le monde exige de son âme, et quand elle n'obéit pas, elle devient stupide. Jamais âme n'eut un instinct d'équilibre moral aussi prononcé et ce caractère fait comprendre à lui seul la

nécessité des couvents. Mais quel génie ne faut-il pas pour exprimer de pareilles nuances par une histoire toute commune et sans nous faire sortir d'un ennuyeux château? La mort d'un enfant au clair de lune qui se noie dans un lac est peinte de main de maître. Enfin le style est d'un art merveilleux et les mystères de la nature physique mêlés avec le moral jouent là un rôle effrayant. Le naturel est un terrible poète, comme dit Mme de Staël en parlant du destin. Tout cela a été si mal jugé par le monde qu'on en a honte pour notre temps. Ce livre fait bien tort à *Corinne*; mais il est tout à fait insupportable en français, car c'est la quintessence de l'Allemagne.

Francfort, ce 7 octobre au soir.

Juge de ma joie en recevant cette lettre décisive du 29 septembre! Elle m'a rendu à la vie et je me suis réveillé ce matin presque couleur de rose. J'ai couru à Francfort, mais la petite maison est louée, et je l'ai manquée de la manière du monde la plus désagréable, car elle ne l'était pas, quand je suis arrivé ce matin... Tu peux toujours te mettre en route pour arriver ici le 1er novembre, car d'ici là il n'y a pas de doute que j'aurai trouvé. Quelle route prendras-tu? La plus courte est par Metz et Mayence, mais il faut bien s'informer, si elle est sûre; on ne peut savoir cela qu'en France. L'autre serait par les Pays-Bas, mais il n'est peut-être plus nécessaire de faire ce détour. Il y en a encore une par Kaiserslautern, Mannheim et Heidelberg. Mande-moi bien exactement celle que tu prendras et toutes tes couchées, afin que j'aille au devant de toi...

... Je t'ai dit tout crûment que tu me trouverais changé, car tout ce que je crains, c'est que tu ne me pleures en me voyant; j'ai mieux aimé nous préserver tous deux de la surprise. Pense cependant que j'ai bien plus gagné que perdu au change, car je suis bon plus que je n'étais beau. Ceci n'est pas que je n'attache beaucoup de prix à la beauté, surtout depuis que j'ai perdu la fraîcheur, qui était la seule que je possédasse, mais cependant je suis assez vieux pour y préférer bien des choses. Au reste, si l'espérance de te revoir produit encore quelques jours de suite l'effet d'aujourd'hui, tu me trouveras métamorphosé en bien. Je n'aurais jamais osé te dire à quel point tu m'étais nécessaire avant d'être sûr que tu vinsses.

Ce mardi 10 octobre.

Enfin j'ai un appartement! Vivent les commères! la terre leur est acquise. Les Schlosser n'ont rien pu trouver malgré leurs peines et soins, parce qu'ils ont trop d'esprit; mais la princesse a arrangé cette affaire en trois tours de langue et trois jours de promenade. Cet appartement a été habité par une de ses amies; il est en plein soleil; il appartient à la même personne que la première petite maison. Elle avait été fort choquée de ce que je m'étais plaint de ses meubles; la princesse a raccommodé tout cela. Elle est pleine d'obligeance; elle dit que c'est par égoïsme et je le crois bien: elle meurt d'envie de te voir. C'est une bonne personne, naturellement ennuyeuse, mais qui ne manque ni de bon sens, ni d'esprit; elle est ce qu'on appelle de bien bonne société et c'est une ancienne chanoinesse; c'est tout dire.

Darmstadt, ce jeudi 12 octobre 18[illegible]

... Ce qui est très important, c'est que tu fasses le voyage sûrement; aussi, si tu trouves une bonne occasion pour partir plus tôt, ne la laisse pas échapper, quand même tu devrais être moins bien établie pendant quelques jours. On m'assure que la route de Metz est parfaitement sûre. J'ai voyagé hier avec quelqu'un qui en arrive. Les militaires étrangers ne peuvent pas la prendre, à cause de la garnison française de la place; mais les particuliers passent tous sans le moindre embarras. Au reste, je m'en rapporte à ta prudence et à Koreff. Ce qu'il faut surtout éviter, c'est la marche des armées russes, qui, en Allemagne du moins, pillent les voyageurs. D'ailleurs, elles seront sans doute toutes passées lors de ton départ.

La princesse désire que tu apportes de quoi couvrir ton lit, car elle dit que les courtes-pointes d'ici ont toujours très mauvais air; elle voudrait un couvre-pieds de soie; j'ai dit que je croyais que tu n'en avais pas, ce qui lui a fait jeter les hauts cris. Une dame de Paris! Elle te recommande encore d'apporter ton édredon, qui au reste ne sera pas de trop peut-être dans la voiture. Elle est pleine de soins et d'attention; quoique je m'en sois souvent moqué avec toi, je suis obligé de convenir qu'il est fort heureux de rencontrer de pareilles personnes dans le monde, pourvu qu'on en trouve encore quelques autres. Adieu, je ne t'écris plus que des mots, car je n'ai plus rien à te dire et j'attends la nouvelle de ton arrivée avec une impatience que tu peux bien comprendre. Parle bien de moi au *Génie* avant ton départ, car il me semble que c'est le quitter moi-même que de ne t'avoir plus près de lui.

Darmstadt, dimanche 1[illegible] octobre 181[illegible]

N'oublie pas d'apporter les mémoires de Mme de

La Rochejaquelein. La princesse de Stolberg m'a chargé de te dire que les livres français à Francfort étaient très rares et très chers. Tu ne devinerais jamais celui que je lis à présent avec Wilhelm. *Les Liaisons dangereuses!* N'est-ce pas à hausser les épaules et à jeter les hauts cris? Mais écoute mes raisons. Ce livre est la meilleure introduction que je connaisse à l'histoire de la Révolution française; de plus, il tranche tellement avec les habitudes de notre temps et surtout avec les mœurs de l'Allemagne, qu'en le lisant on croit regarder par une fenêtre dans l'autre monde. Ce roman fait connaître mieux que tout l'esprit français, et les couleurs y sont si fortes, qu'elles frappent les yeux les moins exercés. Enfin, ce qui t'étonnera, c'est qu'il l'entend parfaitement; il le juge en jacobin et il a raison! A l'exception de quelques mots techniques, pour ainsi dire, de la bonne compagnie, que je lui explique, parce qu'ils n'ont de sens qu'à Paris, le style même lui paraît assez clair, malgré son extrême finesse. Enfin, il prend là mieux que dans aucun autre livre l'idée d'un salon de Paris; d'ailleurs, cette lecture lui ôtera peut-être un peu de sa confiance dans l'humanité, car on croit regarder au bord d'un abîme sans fond, quand on voit jusqu'où l'homme peut tomber! Et à notre siècle, à nos âges, il n'y a pas grand mal à douter des hommes. Une lecture pareille ne peut qu'être très utile, quand on y est arrivé à l'époque où l'esprit ne se forme plus qu'au milieu des contrastes... On voit aujourd'hui le squelette de la France; dans *les Liaisons dangereuses* on voit le cadavre et c'est toujours utile à observer. Au reste ce livre me dégoûte à vomir et nous serons charmés de l'avoir fini. Il y a un esprit prodigieux, mais qui tourne dans un cercle si petit, que le monde qu'il peint a l'air d'un théâtre de marionnettes. Combien les paniers de trois aunes allaient à ce genre d'amour! Jamais costume plus contre-nature n'a mieux rendu la bizarre corruption de ceux qui l'ont porté. J'ai toujours pensé, en voyant les tableaux de ce temps-là, qu'il était impossible que des personnages fagotés de la sorte eussent seulement un pressentiment de l'amour, et il n'y a qu'à lire *les Liaisons dangereuses* pour voir combien cette réflexion est vraie. Plus on observe son siècle, plus Rousseau paraît grand. Quelle âme il fallait avoir pour se conserver là! C'est aussi extraordinaire que le serait de la grâce sur le théâtre de l'Opéra ou de la sensibilité sur le Théâtre-Français (car Talma même n'en a pas). Au reste on serait fort injuste de regarder *les Liaisons dangereuses* comme une peinture de toute la société, mais il suffit de le lire pour avoir une idée de ce qu'était alors la France, car jamais, dans aucun autre pays, cet ouvrage ne serait sorti de la tête même du plus corrompu des hommes. Il est original comme Homère.

Quel livre que ces *Liaisons dangereuses*, que je suis bien aise de l'avoir fini! Quel tissu d'horreur! Mais quel talent! Au reste, comme toutes les peintures vraies, cet ouvrage produit sur mon âme saine un effet très moral. On y voit la peine qu'ont les hommes à être méchants: le travail de la corruption, lorsqu'elle excède les bornes de la faiblesse, est plus difficile que tous les efforts de la vertu et le caractère de Mme de Merteuil suffirait pour prouver cette vérité: cette femme est attachée aux galères du vice et l'histoire de sa dépravation est un vrai catéchisme du diable, dont les préceptes sont assurément plus sévères et plus difficiles à suivre que ceux qui mènent à Dieu. Quel travail pour devenir un monstre! Et qu'on se révolte encore contre les sacrifices qu'exige la religion! Tout n'est-il pas sacrifice ici-bas et peut-on prendre un parti quelconque dans ce monde sans renoncer à mille choses? Le méchant décidé le sait mieux que nous; il n'y a que l'homme faible et inconséquent qui doute de cette vérité. La conséquence du caractère de Mme de Merteuil en fait un chef-d'œuvre de hardiesse et de profondeur: c'est une âme qui n'a jamais reculé devant elle-même et qui s'est fait si peu d'illusion sur sa propre dépravation, qu'elle n'a travaillé qu'à se pervertir: elle s'est dégradée comme on remplit une vocation, elle a mis sa jouissance dans la conscience du mal et elle est devenue accomplie dans son genre. Ce roman dégoûte du langage des passions au point que le mot d'amour me fait mal au cœur, et quand le monde ressemblait à cela, il m'eût suffi d'en lire cette description pour me jeter dans un couvent. Je bénis Dieu de ce que la Révolution a porté le feu au milieu de ces tas de fumier. Le sang, pourvu que ce ne soit pas moi qui le fasse couler, me serait encore préférable à ces ordures fleuries, et il y a longtemps que je ne m'étais autant félicité de vivre dans mon siècle.

... Jamais un homme seul, quelque pervers qu'il soit, ne serait parvenu à cette sublimité d'infamie; elle est l'héritage des siècles, augmenté, cultivé par le commerce d'hommes sans cesse occupés à se fortifier les uns les autres dans leurs vices, comme il arrive toujours dans le monde, et l'on peut dire que Laclos a écrit le poème épique des salons du XVIIIe siècle, car son ouvrage n'est pas à lui, c'est le produit du monde où il a été fait, comme *l'Iliade*. Que la galanterie, que l'élégance des manières deviennent hideuses, quand on pense qu'il y a des hommes qui s'en sont servis pour masquer de pareils vices et les

rendre attrayants ! Et si l'on regrette leurs brillantes assemblées, c'est parce qu'on ne peut plus avoir le plaisir de les y braver à force de grossièreté et de donner une fois pour toutes un langage à leurs pensées. La politesse, avec de pareils monstres, n'est qu'un contrat de la vertu avec le vice, car quand le monde est parvenu à ce degré de corruption, l'homme de bien n'a plus d'autres armes que la rudesse : il faut outrer la nature, quand les méchants la méconnaissent, et les plus gros mots ne me paraîtraient pas assez lourds pour écraser l'élégant persiflage d'un Valmont! Au reste, il n'y a pas l'ombre de jouissance dans son libertinage et je le plains du fond de mon cœur: c'est une ruine morale, son âme n'a plus rien de vivant que l'orgueil et la vanité; sans ces deux sentiments on le prendrait pour un animal d'une espèce différente, pour une machine à paroles... Et qu'on se moque encore de ma peur de la vanité! Cette passion engloutit tout, elle mine toutes les autres, elle fait de l'âme un désert et règne sur les ruines de l'existence qu'elle a détruite. Que je comprends Rousseau et sa sublime haine pour les vices recherchés, et même le cynisme de sa conduite! Quand je pense aux hommes de son temps, je les trouve si au dessous, si différents de lui, que je trouve qu'il aurait dû pour vivre au milieu d'eux cacher son visage et montrer son derrière : ce costume eût été plus facile à justifier que celui d'Arménien. Encore une fois bénissons nos malheurs, si le repos que nous regrettons devait être acheté au prix d'un spectacle aussi hideux que celui qu'offrait le monde dans des temps qu'on ose appeler heureux! Bonsoir ; je suis tout bouffi de colère et me fâche devant ma table comme Don Quichotte se bat contre [illegible] Je ne me souviens pas, [illegible] Korff connaît [illegible]

[illegible]

... Je ne sais, si jamais je guérirai, mais à coup sûr ce ne sera pas sans devenir bien raisonnable, car toute espèce d'exaltation m'anéantit. Que de fois je me suis demandé pourquoi j'étais né, et surtout né comme je suis! Et cependant j'aime la vie, car il n'y a que l'indifférence qui puisse en dégoûter, et depuis que je me connais je n'ai pas eu un moment d'indifférence. Je n'en ai pas la faculté et mon besoin le plus impérieux, c'est un intérêt vif, tellement que je m'en créerais, si je manquais d'objet... J'espère beaucoup aussi de l'occupation et de notre vie en famille, car tu ne peux pas te figurer combien de petits désagréments vous font souvenir que vous êtes seul dans une auberge. Hélas, j'ai cru longtemps que l'indépendance était le plus grand des biens et tout ce qui y ressemblait me plaisait; j'en suis cruellement puni. J'ignore si je suis devenu humble, car c'est ce qu'on ne peut jamais savoir soi-même, mais ce que je sais, c'est que je suis bien humilié. Je sais aussi que j'ai gagné de la douceur, peut-être est-ce faiblesse, mais enfin je ne puis me fâcher et rien au monde ne pourrait me faire comprendre la haine ou le plaisir de nuire...

[illegible]

... Je suis aujourd'hui singulièrement disposé à me moquer de moi. J'ai une gaieté atrabilaire qui ressemble à ce que les Anglais appellent *humour*. Ta lettre m'a diverti. Quel bonheur que les Prussiens soient venus t'aider à déménager! Tu n'en serais jamais venue à bout sans eux. Je m'amuse toujours du choix des protecteurs que le sort nous envoie. Il ménage du moins les plaisirs de l'imagination dans notre destinée ; c'est bien quelque chose! Il faut remercier le sort, quand il se fait assez bon homme pour qu'on ait envie d'en rire. Cependant ne nous y fions pas... Je ménage le papier et j'oublie qu'il faut cependant te dire un mot de ton appartement. Je le verrai demain et ne fermerai ma lettre qu'après. Je suis déjà logé dans une chambre, chez la meilleure femme du monde, qui n'est pas la même que la propriétaire de ton appartement. Elle nous sera fort utile pour tout acheter; sa nièce enseignera les marchands et les prix à Dubois. Elle nous conseille fort de faire faire la cuisine chez nous et elle assure que ce sera meilleur marché et meilleur. Adieu. N'oublie pas de te faire recommander particulièrement par le prince de Hardenberg aux ambassadeurs de Prusse. Il y en a déjà un ici qui me comble d'attentions, quoique nous ne nous soyons jamais vus. Il m'a fait assurer de son désir de m'être utile dans les temps les plus critiques; il me connaît dit-il, de Vienne...

[illegible]

Schlosser prétend que je ferai un homme très utile à mon pays dans vingt ans. J'ai le temps d'y penser! Cette folie m'a fait rire. Cela suppose d'abord que j'aurai un pays, et c'est très douteux, et puis que j'existerai, ce qui l'est bien aussi. Il désire que je fasse avec lui cet hiver quelques lectures françaises. Nous avons choisi le sire de Joinville qui nous intéressera extrêmement. Ce sera pour les soirées, ainsi que le Dante. Quant à la journée, je la consacrerai à des travaux plus sérieux: deux ou trois heures de latin, deux heures d'études historiques, deux heures d'allemand et une d'étude de physique. Je ne serai aux ordres du monde que le soir. J'ai une telle fièvre d'inquiétude à présent, quand je perds mon temps

que cela me rend malade. Je suis maintenant responsable de moi, puisque je me soustrais pour un temps à l'empire de la société, et cela me fait trembler. Mais comme il faut du calme pour tout, je vais calmer cette crainte salutaire et me faire enfant, s'il est possible, pour commencer mes études. Wilhelm étudie l'histoire d'Angleterre et en fait des extraits, ce qui formera un cours complet qu'il me communiquera quelque jour, si nous sommes assez heureux pour vivre quelque temps en paix ensemble. Ma santé, les eaux et nos voyages et l'inquiétude politique ne m'ont pas permis de faire avec lui cet été des études sérieuses, mais j'ai cependant bien profité de lui pour l'allemand. J'ai lu, j'ai écrit. J'aurais voulu prendre de lui des leçons de mathématiques, mais nous n'étions pas assez posés. Schlosser prétend que, si je devenais jamais poète, ce serait par les mathématiques, parce que je n'entends rien aux formes et que les mathématiques seules me les rendront claires.

Adieu. Je livre cette lettre au hasard; elle ne t'arrivera peut-être qu'à Francfort et alors elle sera bien insipide. Je ne dis rien à personne, car le doute où me met ton départ me fait regarder cette lettre comme du rabâchage. C'est rabâcher d'avance qu'écrire ainsi et les rabâchages écrits perdent trop auprès des rabâchages parlés dans l'espérance desquels je vis à présent.

DANS LES CHASSES ROYALES DU PIÉMONT

[illegible] de Savoie [illegible] famille de chasseurs; aux raisons traditionnelles qui voulaient que tous les princes prissent plaisir aux nobles ébats de la chasse, s'ajoutaient ici des raisons locales, tenant à la situation même des domaines savoyards; cantonnés dans la région de Chambéry, les comtes habitaient un pays de forêts et de montagnes, où la chasse était non seulement une distraction, mais presqu'un devoir, tant abondaient, alors, les animaux dangereux, ours, lynx et loups; lorsque les comtes ds Savoie s'établirent en Piémont, ils étaient naturellement amenés à fréquenter les Alpes, et invités à s'y arrêter quelques jours pour y poursuivre l'ours, le bouquetin et le chamois. Cette tradition s'est continuée dans la famille royale d'Italie, mais depuis soixante années environ, la chasse en montagne a pris pour le roi certaines formes protocolaires. elle s'est cantonnée dans certaines régions, elle est presque devenue un rite national. C'est ce qu'on veut dire ici.—Lorsqu'on remonte l'admirable vallée d'Aoste, d'une beauté parfaite avec ses pentes fertiles, ses rocs brulants, ses glaciers laiteux, on remarque près du vieux château de Villeneuve trois gorges ouvertes dans la montagne; à les voir si étroites et si sombres, on les croirait de peu d'importance, si l'abondance impétueuse de leurs torrents ne démontrait à grand fracas que ces eaux viennent de loin; en réalité ces trois vallées ont chacune trente kilomètres de profondeur, et coupent un important massif de montagnes, que le Grand-Paradis domine de ses 4061 mètres. Chacune de ces trois vallées a son caractère spécial: le val de Cogne, à l'Est, s'élargit en un vaste rond point d'où rayonnent cinq ou six vallons secondaires; il abonde en pâturages verdoyants, en riches troupeaux, en ruchers bourdonnants, on y exploite des mines, c'est presque un pays civilisé. Le Valsavaranche qui se glisse au pied des formidables à-pic de la Grivola et du Grand-Paradis, est plus sauvage et plus pittoresque: il se termine au Pont par un délicieux cirque glaciaire, tapissé d'un gazon d'émeraude, dominé par des rochers travaillés en dentelle et des glaciers bleuâtres. Le Val de Rhême, à l'Ouest, pénètre dans des régions moins âpres, mais non moins belles, car les forêts y sont nombreuses et riches, et les glaciers qui le ferment descendent en cascades superbes. Un peu plus à l'ouest, encore, le Valgrisanche longe les sommets de la frontière française; et, au sud, le Val d'Orco, qui vient mourir dans la plaine du Pô, serpente au pied de rudes escarpements, ressauts du Grand-Paradis.

Ces cinq vallées forment une région spéciale, fermée, longtemps ignorée et dont l'isolement a conservé à ses habitants un caractère très particulier; ils ont gardé leur langage, leurs costumes et leurs coutumes; à Cogne, les femmes sont encore vêtues d'une jupe en rotonde, d'aspect disgracieux et lourd, d'un port peu commode pour les travaux de la montagne, mais dont elles ne se séparent point, parce que leurs mères et grands-mères en ont porté de pareilles, souvenirs de quelques antiques « paniers »; les montagnards parlent entre eux un patois qui rappelle celui du Valais, mais leur langage noble est un français savoureux, aux locutions du Dauphiné ou de la Provence; leurs chansons, mélancoliques et douces, sont toutes locales et ils ignorent celles qu'entonnent d'autres paysans, au nord du val d'Aoste. Longtemps ils ont vécu isolés, dans cette région où nul étranger ne venait; puis plusieurs d'entre eux sont descendus, ont cherché du travail et trouvé quelque aisance dans la plaine, à Aoste, à Turin, à Chambéry; mais, pris d'une invincible

nostalgie des montagnes, presque tous reviennent après quelques années d'absence avec leurs économies, et, dans un châlet perdu au fond d'une combe, un vieux pâtre en culottes m'a demandé des nouvelles de Paris où il a été cocher de fiacre pendant quinze ans; je lui ai demandé, s'il aurait plaisir à reprendre son fouet, il a secoué la tête négativement, il est plus montagnard qu'avant son départ. Ils seraient restés eux-mêmes, si les gens de la plaine n'étaient venus les rejoindre; les premiers passants furent des alpinistes de Turin et d'Angleterre, ils frayaient la voie; d'autres suivirent, qui établirent des cabanes au fond des vallées, des hôtels à Cogne, à Ceresole Reale, et pour eux se firent à Valsavaranche, au Pont, à Rhême-Notre-Dame, d'avenantes auberges; maintenant, chaque été, des familles viennent nombreuses, du Piémont, de la Lombardie, guère encore de France, car les distances sont longues, une lettre met trois jours, trois fois vingt-quatre heures, de Paris à Cogne; mais bientôt les chemins de mulets seront remplacés par des routes à diligence et automobiles; les auberges seront délaissées pour de grands hôtels; le pays sera toujours aussi beau, mais il ne sera plus le même.

*
* *

Telle est la région où les rois d'Italie ont leurs chasses habituelles; longtemps, ils en possédaient partout, aux deux versants des Alpes; au milieu du XIXe siècle, ils les ont cantonnées spécialement dans les trois vallées de Cogne, de Valsavaranche et d'Orco et d'innombrables écriteaux en ont fixé les limites sous cette formule: « Royale défense de chasse. Patente du 27 décembre 1836. » Ainsi se sont formés de vastes districts, où le gibier abonde, lièvres blancs, perdrix des neiges, chamois et bouquetins, conservés par de nombreux gardes; quelques permis sont donnés aux notables de la vallée, et les autorisent à chasser, dans les réserves royales, tout gibier, sauf le bouquetin; ce splendide animal, au port vigoureux, aux cornes majestueuses, n'existe plus en Europe que dans les districts royaux du Val d'Aoste, et sa chasse est réservée aux monarques d'Italie. « Le roi du gibier n'est qu'au roi du pays », me disait un vieux garde. Un jour, jadis, vint à passer un archiduc d'Autriche, qui voulut s'offrir ce royal plaisir, il télégraphia à Rome pour en solliciter l'autorisation; immédiatement la permission vint, très gracieuse, de tuer un bouquetin. Pourtant les bêtes sont nombreuses, un soir, niché avec mon brave guide, Jean Daynè, dans les rochers du Monte di Moncorvé, j'ai compté onze chèvres et leurs chevreaux qui sautaient de pierre en corniche; Victor-Emmanuel et Humbert étaient jaloux de leurs bouquetins, ils les aimaient passionnément.

Pour mieux permettre à ces nobles animaux de se maintenir, un roulement a été établi entre les séjours du roi dans ses trois vallées de chasse. Chaque année le monarque vient s'établir dans une des trois, soit à Cogne, soit à Valsavaranche, soit à Ceresole Réale dans le Val d'Orco, et il laisse les bêtes des deux autres districts se multiplier et croître en paix. Dans chaque vallée, le souverain possède un pavillon d'habitation, siège principal de son séjour, que le télégraphe relie au monde politique, et des rendez-vous dispersés dans la montagne aux endroits les plus giboyeux. Pendant les semaines qui précèdent son arrivée, les gardes sont dans l'agitation; ils remettent en état les bons sentiers qui permettront au roi d'arriver à cheval jusqu'à son poste de battue; ils surveillent les troupeaux de bouquetins, engagent les rabatteurs, s'assurent des pêcheurs qui apporteront à la table royale les exquises truites des torrents, où la pêche est réservée : Pesca Reservata a S. Majesta. Le pays est dans la joie, car le roi est généreux, laisse 10.000 francs aux rabatteurs, donne 2.500 francs aux pauvres, envoie aux notables des pièces de venerie et de pêche; les carabiniers montent d'Aoste, et l'on voit surgir des messieurs très bien, à l'air indifférent, mais très questionneurs. Enfin le monarque arrive et les chasses commencent.

Les trois premiers souverains ont apporté des habitudes différentes et chacun a révélé ici mieux encore que dans sa capitale son caractère personnel.

Sans façons, bon garçon, très montagnard, Victor-Emmanuel II a été adoré dans toute la région et son souvenir est partout célébré, depuis le monument près de la gare d'Aoste, où il est représenté sur un roc, à ses pieds un chamois abattu, jusqu'à la plaque où le Club alpin loue à Cogne « sa simplicité, vraiment digne de sa grandeur royale », jusqu'à la cabane qui porte son nom dans les neiges du Paradis. Tout jeune roi, il venait ici pour se consoler de l'amertume de ses tristes débuts; avec un ou deux amis, il battait la campagne, infatigable, et Dayné m'a conté avec orgueil, que son père fit avec lui la polenta sur une pierre au col de Nivolet. Plus tard il résolut d'organiser ses chasses; fin connaisseur d'hommes, il choisit ses premiers gardes parmi les braconniers, elles ne furent jamais mieux protégées. En pleine action politique, parfois il disparaissait au grand désespoir de Cavour, il fallait le relancer jusque dans les rochers. Lorsque l'unité de l'Italie fut faite, il se fit moindre scrupule encore de se retirer dans ses montagnes aimées, plusieurs de ses ministres avaient plaisir à l'y suivre, maints décrets sont signés de Valsavaranche, sa résidence

favorite. Il y prolongeait son séjour pendant des semaines; en 1873, lorsque le Shah de Perse vint en Italie, le roi n'interrompit que quelques jours sa villégiature, et dès le shah parti, regrimpa dans son nid d'aigle où il demeura cette année de longs mois.

Son successeur avait même passion : avec sa grosse moustache farouche, son regard perçant, Humbert semblait terrible au premier abord ; il n'était homme plus simple et d'un accueil plus aisé aux petits de la vie. Le syndic de Valsavaranche m'a raconté qu'un jour où le roi Humbert était en visite dans son village, après s'être intéressé aux moindres détails de la modeste politique du lieu, il avait renvoyé ses carabiniers, ne voulant avoir d'autre escorte que ses fidèles sujets de la montagne ; avec ces façons, il se faisait aimer sincèrement, profondément. Fusil merveilleux, il épaulait à peine, tirait, et le bouquetin tombait. Mon digne ami Prayet, l'hôtelier de Valsavaranche, conserve pieusement une photographie de la dernière chasse du roi Humbert : entouré de ses bons compagnons, le grand veneur Brambilla, le commandant de chasse comte Guala, de ses gardes, de ses amis, le roi contemple les vingt deux bouquetins abattus dans la chasse. C'était en septembre 1899 : lorsqu'il dit adieu à ses gardes fidèles, le roi était ému, plus qu'à l'ordinaire. L'année suivante, il devait aller à Cogne; à la fin de juillet tout était prêt, on l'attendait, déjà il était à Monza, sur le chemin des Alpes : le 29 juillet, il tombait sous le poignard d'un assassin. Ce jour-là, sur les faces rudes des montagnards coulèrent des larmes qu'on n'y avait jamais vues.

Le roi Victor-Emmanuel III a conservé pieusement les traditions de ses prédécesseurs, mais ses séjours sont moins prolongés; des devoirs multiples le retiennent à Rome ou dans la plaine du Pô ; d'esprit très cultivé, curieux de lettres, plus que d'exercices violents, il ne voit qu'une saine distraction où son grand-père et son père mettaient toute leur passion ; peut-être la découverte d'une belle médaille, d'un Janus bifrons de beau module, lui importerait-elle davantage que la poursuite d'un bouquetin ; osera-t-on le dire avec une respectueuse sympathie : il n'aime point abandonner longtemps un foyer où il a trouvé le parfait bonheur. Il apporte même ici ses préoccupations familiales : quelques couples de jeunes bouquetins ayant été capturés vivants, il les fit envoyer à son beau-père, pour peupler de gibier italien les forêts du Montenegro : qui pourra nier désormais l'influence de l'Italie dans la péninsule des Balkans!

Je suis monté un jour de pluie au campement du Roi, sur Valsavaranche, le séjour préféré de Victor-Emmanuel II, ce rude et joyeux fondateur de l'Italie nouvelle. Le chemin muletier, soigneusement entretenu, grimpe en lacets dans des bois de melèze, tapissés de rhododendrons en fleurs, puis sur des alpages à l'herbe courte. A 2.200 mètres d'altitude, sur un replat de la montagne, s'allonge un bâtiment très simple, bas, précédé d'une galerie couverte sur laquelle donnent des chambres numérotées ; on dirait le fruste casernement d'un détachement de soldats alpins. Le site est d'une sévère grandeur : des rocs, un maigre gazon, des flaques de neige que dominent des pics cornus : la bourrasque de ce jour donnait à toutes choses un aspect désolé ; une mer de nuages couvrait la vallée, entre les brumes paraissaient les pentes neigeuses de la Grivola et du Grand-Paradis ; le vent sifflait dans les rochers et fouettait une pluie à goût de neige, mais il me semblait entendre la voix goguenarde du grand roi, crier joyeusement dans la tempête : *Sempr' avanti savoia* ».

PAUL MA[illegible].

LE DROIT DU SEIGNEUR

Crin-crin, dinng.
Crin-crin, dinng.

Le repas de noce touchait à sa fin, et les musiciens accordaient leurs instruments : une lyre qui a la forme de l'ancienne, mais non le son, obtenu au moyen d'un archet pareil à celui du violon ; l'*arzarino*, un cercle d'acier ouvert au sommet, et sur lequel on frappe avec une baguette de même métal ; l'accordéon, le tambourin et la guitare : un orchestre bizarre, d'une douceur monotone, qui n'excite guère à danser.

Innocenza, la mariée, et Giusi di Barracca, le marié, etaient assis au bout de la longue table, autour de laquelle se pressaient les nombreux, mais pauvres parents, et une quantité d'amis.

Innocenza, une fille de dix-sept ans à peine, était une espèce de Lucie à la Manzoni, mais moins insisipide. Son teint de brune pâle, ayant à lutter avec le bleu trop vif de sa robe nuptiale, perdait un peu de son éclat ; mais, par contre, ses cheveux d'un noir de corbeau ressortaient sous le voile brodé du gramba, ses grands yeux noirs étincelaient sous ses longs cils constamment baissés, et un sourire frémissant, indice de sensibilité rare chez une paysanne, contractait ses lèvres bien arquées.

Giusi, un garçon honnête et facétieux, qui aurait été parfait, s'il n'avait pas trop aimé à boire, ne faisait point mauvaise figure à côté d'elle.

[illegible] l'union de deux misères et de deux cœurs; misères rendues supportables par une excellente [illegible] par les [illegible] à l'ouvrage; cœurs ardents et jeunes dont la fidélité avait bravé pendant trois ans les colères de *Mara Gabrela* (1), la mère de l'épousée, une petite femme astucieuse et rapace qui fondait les espérances les plus hardies sur la beauté de cette fille unique.

[illegible] d'Innocenza était assis *Natale'i Sabbeja*, le Messere (2), un homme de bon conseil, à qui l'on demandait un avis dans les plus graves circonstances, et Giusi avait à sa gauche Vice di Giannella, riche fermier, important personnage, qui devait être le parrain du premier né. Les autres suivaient, sans distinction de sexe, mais selon les règles d'une rigoureuse étiquette : les parents du marié à côté de la mariée, et vice versa, suivant le degré d'importance.

[illegible] les *Mericani* [illegible] leurs manières plus civiles, aux égards dont ils étaient l'objet; et tous s'asseyaient un peu écartés de la table à la façon des paysans, brandissant d'une main leur fourchette, l'autre main appuyée sur la cuisse. Seulement Mara Gabrela ne s'asseyait pas avec les autres. Suivant l'usage, son devoir était de faire la cuisine avec l'aide de quelque amie et en même temps de servir à table, de sorte qu'elle allait et venait continuellement apportant les mets dans des grands plats en terre; puis, après les avoir posés sur la nappe de toile bise, elle prenait part à la conversation, répondait à un mot piquant, riait d'une plaisanterie, se penchait pour murmurer quelque chose à l'oreille de sa fille ou de son gendre.

Veuve depuis plus de douze ans, c'était seulement ce jour-là qu'elle avait remplacé le *Vanchale* de drap noir qui, été comme hiver, encadre la figure des veuves, par le traditionnel *filandente* blanc; et cela faisait paraître plus brune sa figure couverte de rides précoces, plus noirs ses petits yeux de chouette, plus répugnante sa bouche large et humide qui trahissait une nature sensuelle, encline aux plaisirs de la table, et cupidement vénale.

Le repas avait été gai. On aurait cru d'abord qu'il serait troublé par une dispute qui avait surgi entre les femmes en allant à l'église, et qui avait continué à table à propos du droit de marcher à la *Spaja*, c'est-à-dire à côté d'Innocenza, droit que les coutumes assignent aux parentes les plus proches, mais que les amies de la mariée se disputent avec fureur; et par une autre qui avait eu lieu entre les sœurs de Giusi au sujet d'une place d'honneur qu'elles ambitionnaient toutes les deux à table. Du reste cela ne surprenait personne. L'étiquette paysanne est si compliquée, la susceptibilité des femmes est si grande, qu'il n'y a pas de solennité qui ne soit troublée par quelque discorde, et il n'est pas rare que des mécontentes quittent la table au milieu du repas, ou le cortège nuptial, et s'en retournent chez elles en secouant rageusement la tête sous la pluie de grains que l'on jette en signe de bon augure, pendant que tirent les mortiers.

Cette fois, grâce à l'autorité de Natale'i Sabbeja, et aux bons offices de Mico della Sorda et de Pascà di Buggiacca, amis inséparables, fameux chanteurs, boute-en-train de toute réunion villageoise, on était arrivé à la fin sans fâcheux incidents.

Et déjà Mara Gabrela avait triomphalement apporté sur la table les *nacàtole* dorées et saupoudrées de sucre, le vin blanc, les oranges douces comme le miel, et déjà par leurs accords les musiciens invitaient à la danse :

[illegible]
[illegible]

Mais personne ne bougeait. Les vieux causaient tranquillement d'un procès entre deux cultivateurs à propos d'un bœuf qui, en labourant, avait pénétré dans le champ voisin pour brouter l'herbe : les jeunes discutaient avec beaucoup plus d'ardeur si Rocco della Bella, dont le mariage venait d'être rompu, devait oui ou non payer à la famille de sa fiancée une indemnité pour les dépenses qu'elle avait faites et pour le préjudice qui lui était [illegible] (1).

— Allez donc! Allez donc! — hurlait Ntoni da' Fumata, ouvertement contraire à la loi — je voudrais bien voir qu'il faille leur payer maintenant un morceau qu'on a mangé! Ils devraient rougir de honte.

— Je ne suis pas de cet avis-là. Et la fille? Qui est-ce qui lui rendra les années perdues, les mariages manqués? Et les vivres, est-ce qu'ils tombaient du ciel? On devrait même lui constituer une dot.

Les vieilles filles approuvaient toutes Mico della Sorda qui s'était rangé si bravement du côté du plus faible, tandis que les *Maddamme* plus hautaines

(1) [illegible]
(2) [illegible]
On appelle ainsi les émigrants [illegible] d'Amérique.

(1) Dès que la fiancée est acceptée, il a sa place à la table de ses futurs beaux-parents, même si le mariage ne se fait qu'au bout de plusieurs années, comme cela arrive souvent. Mais si le mariage est rompu par sa faute, il est tenu de rembourser les frais à la famille de la future à raison de deux carlins par jour. C'est une coutume fort ancienne ayant acquis force de loi; cependant la génération actuelle refuse fréquemment de s'y soumettre, et alors on se fâche, on plaide, et le juge se conforme habituellement à l'usage et condamne le jeune homme à payer.

s'occupaient de critiquer entre elles les rustiques invités venus de la campagne, qui ignoraient le savoir-vivre au point de se partager le macaroni avec les mains.

Quant aux autres, ils n'étaient pas si dégoûtés, et la plus grande cordialité régnait parmi eux.

A chaque nouveau plat, les voisins échangeaient entre eux, suivant la coutume, une fourchetée de macaroni, de broccoli, de nacàtole, et si quelqu'un se reculait brusquement en laissant le morceau tomber sur la nappe ou sur les vêtements, la maladresse était accueillie avec la plus franche gaieté.

Le vin circulait en abondance. On en versait au marié et à la mariée; tous les convives s'en offraient réciproquement, en accompagnant leur geste d'un mot aimable ou d'une plaisanterie. Et c'étaient de grands éclats de rire, quand un farceur, après avoir approché son verre des lèvres du voisin, le vidait d'un trait, laissant l'autre tout ébaubi.

— Très peu, je vous en prie, très peu — suppliait la jolie petite mariée, condamnée à prendre un morceau de chaque assiette, une gorgée de chaque verre. Et pour ne pas avoir l'air malhonnête, elle y goûtait à peine, tandis que le marié mangeait et buvait gloutonnement jusqu'à s'en rendre malade.

Chistu v[illegible] n'importe di [illegible]
E [illegible]
Chistu v[illegible] Pe[illegible] di Bu[illegible]
E pr[illegible] ... Giusi, Bar[illegible]
E [illegible] la vi[illegible]
E salutiamo la compagna

C'est ainsi qu'en portant la santé des nouveaux mariés, Vice di Giannella commença les toasts qui se succédèrent comme les pièces d'un feu d'artifice.

Tout servait de prétexte, pourvu que cela rimât n'importe comment avec les noms des convives. Rimes barbares, et mesures barbares; mais c'était fait d'une manière si simple, avec tant d'enjouement, que personne n'aurait pu y trouver à redire.

Pour terminer on but à la santé de Mara Gabrela; puis la mariée se leva en laissant tomber les grains de blé qui étaient restés dans son tablier; le marié l'imita, ayant les jambes lourdes et la tête qui oscillait sur son cou, et tous se levèrent en jetant dans le plateau posé au milieu de la table la monnaie destinée à payer l'écot. Les uns mettaient quelques francs, d'autres des pièces de nickel, d'autres tout bonnement des sous, et il y en avait qui profitaient de la confusion pour y approcher seulement la main vide; les parents les plus riches y déposaient gravement un billet de cinq francs, et quand vint le tour de Vice di Giannella, le parrain, il y laisa tomber avec ostentation un billet de dix lire. Ce fut un triomphe.

Insouciante et distraite, Innocenza était allée nonchalamment s'asseoir loin de la table à côté de Giusi; le tintement de l'argent et du cuivre sur l'étain leur arrivait confusément et leur causait plus d'ennui que de plaisir; mais Mara Gabrela montait la garde et ne perdait pas de vue la monnaie qu'elle [illegible] d'un clin d'œil; puis, quand chacun eut fait son offrande, elle empoigna le plateau et disparut.

Elle revint bientôt pour enlever le couvert avec l'aide des femmes, et tirer contre le mur la table sur laquelle on aligna des bouteilles pleines et des verres vides. La chambre fut ainsi débarrassée pour le bal. C'était la plus grande de la jolie maisonnette que Mara Gabrela avait bâtie en deux mois pour sa fille, ce qui avait surpris tout le monde, et scandalisé bien des gens.

Une maison en deux mois! Dans un village! Qui donc lui avait donné l'argent? Ce n'était certes pas son gendre, Giusi, qui était pauvre comme Job, ni son défunt mari qui n'avait pas laissé un sou de dot à Innocenza.

Les mauvaises langues insinuaient que cette prospérité subite était due à un certain baron qui aimait les petites ouvrières en général, et Innocenza en particulier.

Mais les mieux informés savaient que Innocenza était la plus honnête fille du village; et qu'elle avait repoussé avec indignation les honteuses propositions de ce nouveau don Rodrigue.

Celui-ci n'avait ni les illustres ancêtres, ni le chapeau à plumes, ni l'arrogance et la fougue juvénile de ce fameux seigneur immortalisé par Manzoni. Gros et gras, d'une ignorance crasse, embarrassé de son titre et de sa fortune récente, autoritaire sans courage, orgueilleux sans fierté, prodigue pour lui et avare pour les autres, c'était le vrai type du hobereau moderne qui, dans certains pays retardataires, a remplacé l'ancien seigneur.

Je ne sais pas si quelqu'un ou quelque chose y a gagné au change: ce n'est certes pas la poésie ni l'esthétique, et les fermiers non plus qui, par servilité héréditaire, courbent l'échine devant les nouveaux maîtres.

Si les privilèges sont abolis, les moyens de domination sont nombreux et variés: l'argent est toujours une arme toute puissante, les lois sont faites pour les riches, et les Azzeccagarbugli prêts à s'en servir au profit des don Rodrigue ne se comptent plus.

Le juge est loin et la vengeance proche — se dit le moderne vassal ayant à subir non moins de vexations que l'ancien; et il se plie sous le joug d'une seigneurie non reconnue, mais incontestée, sans avoir des velléités de révolte. Le don Rodrigue d'Innocenza se contentait de ruiner ses métayers en [illegible] quelques années, et le [illegible]

sion de leurs femmes, quand elles lui plaisaient : discrétion qui lui valait la reconnaissance de bien des gens et l'estime générale; cependant, comme il était lâche, il n'aimait pas rencontrer Giusi di Barracca sur son chemin, et il n'aurait pas été envoyer au curé quelques *bravi*, qu'il ne lui aurait pourtant pas été bien difficile de trouver.

Il se bornait à menacer vaguement Innocenza qui, comme Lucie, jugeait prudent de n'en pas souffler mot à son Renzo, et à caresser les côtés faibles de Mara Gabrela qui donnait à sa fille des conseils intéressés :

— Sotte! Sotte! Qu'est-ce que tu en feras de ce pignouf, qui n'a seulement pas de chemise à se mettre? Au lieu qu'avec le baron...

Mais Innocenza l'arrêtait en la foudroyant d'un regard indigné :

— Quand on a la santé et de bons bras, on n'a rien à craindre.

— La santé?... de bons bras?... Et si les siens viennent à manquer, est-ce que tu travailleras toute seule pour toi, pour lui et pour les enfants qui viendront!

Innocenza haussait les épaules avec la belle imprévoyance des amoureux.

— Je ferai comme les autres.

— Les autres! Les autres ne sont même pas dignes de te dénouer tes souliers. Mais on fera comme tu voudras.

Et Mara Gabrela se résigna à consentir au mariage.

Alors, comme par un coup de baguette magique elle parut subitement changée.

Plus de reproches continuels à sa fille, ni de mauvaise humeur avec son futur gendre : comme si elle avait découvert un mystérieux trésor, elle bâtit en deux mois la petite maison, prépara pour Nocenzeja un trousseau de Maddamma, et poussa la générosité jusqu'à donner une certaine somme à Giusi pour qu'il achète les bijoux et les habits de noces.

Tant de luxe étonna tout le monde, excepté les fiancés, qui étaient trop heureux pour s'étonner de rien.

Enfin, que cela plaise ou non aux malins, la maison était achevée, une maisonnette de plein-pied, qui donnait d'un côté sur le Vallone, horrible précipice au fond duquel coulait une eau boueuse, de l'autre sur la rue, et qui se composait de trois pièces : la chambre à coucher des jeunes mariés à droite, la cuisine à gauche, et au milieu la salle où on avait fait le repas, et dans un coin de laquelle le lit de la vieille était habilement caché par des couvertures tendues en guise de rideaux. Et que cela plaise ou non aux malins, les noces avaient eu lieu, et puisque, en fait d'argent, l'essentiel c'est d'en avoir, les mauvaises langues invitées au banquet étaient les premières à en vanter le faste, en proclamant Mara Gabrela le modèle des mères, la perle des belles-mères, et à faire fête aux mariés.

Crin-crin, dinng,
Crin-crin dinng.

Le bal commençait pour les autres : pour Mara Gabrela, c'était le moment du travail le plus fatigant.

Il s'agissait d'envoyer les *mandate* (1) aux parents et aux amis qui n'avaient pas pu assister au festin, et en cela encore Mara Gabrela se couvrit de gloire, car on n'avait jamais vu des *mandate* plus nombreuses et plus abondantes partir, pour les quatre coins du village.

Les mariés ouvrirent le bal, tandis que la musique couvrait à peine le grognement assourdissant des porcs qui montait du Vallone. Innocenza dansait correctement, avec une grâce innée, tantôt prenant entre deux doigts un coin de son tablier de brocatelle, tantôt le laissant retomber. Elle tenait ses beaux yeux baissés, une pudique rougeur lui animait les joues, et le sourire s'accentuait sur ses lèvres, semblait faire alterner sur son visage des ombres et des clartés bizarres, peut-être produites seulement par le *grambà* qui flottait sur sa tête. Giusi au contraire se balançait lourdement, et sa danse ressemblait plus à celle d'un ours apprivoisé qu'à celle d'un heureux époux.

— Compère Giusi en a bu un doigt de trop — fit observer malicieusement Pascà di Buggiacca.

— Ah! les jeunes gens! — Et Natale'i Sabbeja sourit avec indulgence au péché mignon de Giusi, qui paraissait encore plus excusable ce jour-là.

Bien que très occupée, Mara Gabrela venait de temps en temps regarder sa fille. Elle s'arrêtait un instant sur le seuil, un poing sur la hanche, ses petits yeux luisant d'un légitime orgueil; puis elle s'essuyait la bouche avec le dos de sa main et disparaissait.

Après la première danse, elle s'approcha de son gendre et lui glissa dans la poche un louis d'or tout neuf, pour qu'il le donne à sa femme. L'usage voulait qu'à la fin de chaque danse, celui qui avait eu l'honneur d'être le cavalier de la mariée *la régalât*, en lui mettant dans la main une somme qui allait de un sou jusqu'à cent francs selon la générosité et selon la fortune de chacun.

Ce fut donc avec un vif mouvement de surprise qu'en retournant à sa place, Innocenza vit briller sur la paume de sa main une pièce de monnaie qu'elle n'avait jamais vue. Qu'est-ce que c'était? de l'or? Comment donc se trouvait-elle dans les poches

(1) *Mandate*, assiettes pleine de macaroni, de viande, etc.

de Giusi? De l'or, Giusi? — Mais on ne lui laissa pas le temps de réfléchir à cette aventure stupéfiante.

Mico della Sorda venait l'inviter pour la seconde danse, et quels éclats de rire, quand, après une tarentelle plus *élégante* que les autres, Mico, toujours farceur, lui mit dans la main un vieux sou du Pape.

D'autres couples se mirent à tournoyer, les femmes plus ou moins gracieuses, les hommes tous plus ou moins lourdauds, exception faite des *Mericani* qui savaient même danser *abbrazzati*, et avec une agilité et un respect de la mesure que les autres ignoraient.

Innocenza était continuellement invitée, et recevait toujours son petit cadeau. Elle devenait toute rouge chaque fois qu'elle se sentait cette obole dans la main. Elle courait la jeter dans une petite corbeille, comme si cela lui brûlait les doigts, puis elle retournait danser avec la même ardeur juvénile, avec le même plaisir naïf.

La sueur ruisselait sur sa figure, sa poitrine haletait, mais elle ne s'avouait pas vaincue ; bientôt la corbeille fut si pleine, que Mara Gabrela, qui était venue y donner un coup d'œil, s'empressa de la renfermer dans le coffre et d'en mettre une autre à la place.

Dans les moments de repos, les hommes s'approchaient de la table pour s'humecter le gosier avec un verre de vin, et les femmes allaient avaler une grande gorgée d'eau à la cruche qui était dans un coin.

Mara Gabrela offrait gracieusement des gâteaux et des liqueurs, versait à boire aux hommes, et poussait l'affabilité jusqu'à tendre elle-même le verre à son gendre :

— A ta santé, Giusi.

— A la vôtre, et à la santé de ceux que vous aimez.

Et Giusi vidait le verre d'un trait, en renversant la tête, et fermant à demi les yeux; puis il le reposait sur la table en faisant claquer sa langue pâteuse, tandis que Mara Gabrela, après avoir suivi d'un œil attentif les gestes de son gendre, lui versait de nouveau à boire.

— Maman, ne faites pas tant boire Giusi, — gronda Innocenza en tirant sa mère par sa robe au moment où elle passait près d'elle, — vous ne voyez pas qu'il s'énivre.

— Baste, ma fille, on ne se marie pas tous les jours!.

Et Mara Gabrela retourna dans la cuisine, tandis que Mico della Sorda et Pasca di Buggiacca se livraient à un exercice qui était un prodige d'adresse et de résistance.

Ils dansaient tête baissée, tenant les mains appuyées sous les hanches, puis les levant en l'air avec un grand coup de tambourin, accompagnant leurs ébats de vifs battements de pieds et de claquements des doigts, s'entremêlant de pirouettes et de cabrioles de toute sorte. Et soit qu'ils lancent des ruades comme un mulet gêné par sa charge, soit qu'ils se précipitent la tête en avant comme des taureaux voulant s'encorner, leurs visages gardaient un air grave et sérieux qui aurait fait rire, si la tension des muscles et la rougeur des joues n'avaient témoigné de leurs efforts.

Quand ils paraissaient sur le point de se rendre, une brusque pirouette suivie d'un dos à dos, et la danse recommencait plus endiablée que jamais. Les spectateurs en avaient assez, et lorsque Mara Gabrela revint apporter des lampes, elle fut accueillie comme une libératrice.

— Mara Gabrela! un petit tour, vous aussi. Faites-les finir ces enragés-là.

La bonne femme protestait en riant :

— Vous n'y pensez pas? A mon âge? Ça n'est plus pour mes jambes.

On lui criait :

— Il faut que vous dansiez. Il faut que vous dansiez. Avec Natale'i Sabbeja. Il vous attend.

Mais il n'y eut pas moyen de l'y décider.

Le brave homme la saisit par le cordon de son tablier : le beau-père et la bru se mirent à danser. Et Mara Gabrela se sauva si lestement, qu'un tonnerre d'applaudissements l'accompagna jusque dans la cuisine. Les mariés fermèrent le bal.

Innocenza, épuisée de fatigue, ne se tenait debout que par un miracle de volonté; Giusi complètement ivre virait sur ses pieds comme une toupie qui en est à ses derniers tours.

Les invités prirent congé; il ne resta que les parents les plus proches. On causa de choses et d'autres, de la querelle des deux belles sœurs, de l'argent récolté par la mariée, du mariage, du bouquet, du bal.

— Giusi, que le Seigneur te bénisse — dit enfin Natale'i Sebbeja en quittant sa chaise.

— Bénissez-moi, maman! Bénissez-moi, papa! — cria Innocenza en tombant à genoux, suivant l'usage, aux pieds de sa mère et de son beau-père. Giusi s'agenouilla lourdement à côté d'elle : les parents posèrent ensemble gravement la main sur la tête des époux.

— Je vous bénis, mes enfants. Puissiez-vous gagner beaucoup d'argent sans vous donner trop de peine.

Innocenza se remit la première sur ses pieds. Giusi voulut l'imiter, mais en se redressant il chancela et tomba comme une masse.

— Giusi!...

Au bruit de la chute, au cri déchirant de la mariée, les parents se précipitèrent pour relever le jeune homme sans connaissance, et le déposèrent sur le lit de Mara Gabrela. Et ils se pressèrent tous autour du lit en grondant, en gémissant, en donnant des conseils et des consolations:

— C'est ce vin frelaté qui vous casse la tête,

— Peu importe qu'on vous empoisonne, pourvu qu'on gagne quelques sous de plus.

— Avec toutes ces attaques d'apoplexie dont on parle.....

— Ne vous effrayez pas. Ca n'est rien. Un vertige.

— Un évanouissement.

— Jetez-lui de l'eau à la figure.

— Prenez un citron.

— Donnez-lui de l'eau de seltz avec du bicarbonate.

— Maman, déboutonnez-le, vous — murmurait Innocenza, retenue par la crainte et par la pudeur, et elle regardait avec des yeux suppliants sa mère qui s'était approchée du lit en répétant ;

— Ca n'est rien... ça n'est rien...

Mara Gabrela se pencha sur son gendre, lui déboutonna le col de la chemise et la ceinture du pantalon, lui bassina les tempes avec de l'eau vinaigrée. Aux premières aspersions, Giusi entr'ouvrit les yeux, allongea une jambe, respira fortement; puis, s'étant retourné de l'autre côté, il s'endormit.

Quand ils l'entendirent ronfler, les parents se disposèrent à partir, après avoir embrassé Innocenza qui fondait en larmes.

— Ne pleurez pas! Le vin n'a jamais fait mourir personne.

— Laissez-le dormir, et cela se passera.

— Soyez sûre que demain il se portera mieux que vous et moi...

Mara Gabrela les reconduisit avec une lampe jusqu'au détour de la ruelle, et rentra pendant que les pas s'assourdissaient au loin.

Assise dans un coin, son tablier sur les yeux, Innocenza pleurait toujours.

— Que tu es bête. Y a-t-il de quoi se désoler? Viens par là m'aider à compter l'argent du plateau.

— Et Giusi? — objecta la pauvre mariée en lançant un timide regard à son mari qui dormait — nous le laisserons tout seul? Ici?...

— Où donc voudrais-tu le mettre, nigaude? Dans le grand lit? Pour qu'il salisse la courtepointe et les draps brodés? Je lui cèderai mon lit pour cette nuit; il y sera comme un pape. Demain soir... demain soir ça sera une autre affaire.

Innocenza obéit machinalement. Ces ronflements, entremêlés de sifflements, lui faisaient un singulier effet, presque peur. La maison neuve, si riante le jour, lui paraissait horriblement sombre avec ses coins obscurs où n'arrivait qu'un reflet du lumignon fumeux.. Elle ne pouvait surmonter sa tristesse et son humiliation: elle voyait tout en noir.

Avant de s'éloigner, elle s'arrêta au pied du lit, en enveloppant d'un long regard mêlé de chagrin et de reproche le jeune marié plongé dans un de ces sommeils lourds qui semblent abolir jusqu'aux apparences de la vie.

— Regardez comme il dort! on croirait qu'il a pris une décoction de pavots.

Mara Gabrela se fâcha :

— Comment veux-tu qu'il dorme? Les yeux ouverts? Demain il n'y paraîtra plus. Et ne pleure pas, petite sotte, qui es née coiffée. Une autre, à ta place, danserait de joie.

Un coup discret, ou plutôt un léger grattement à la porte d'entrée, celle de la chambre à coucher qui donnait sur la rue, l'interrompit.

Innocenza sursauta.

— Qui cela peut-il être? Allez voir.

— Qui veux-tu que ce soit à cette heure-ci? C'est le vent sans doute, j'y vais.

Et Mara Gabrela se dirigea vers la chambre.

Sur le seuil elle s'arrêta, retenue par la voix larmoyante d'Innocenza :

— Ne me laissez pas seule, j'ai peur.

— Peur de quoi? C'est pour te rassurer : je ne fais qu'aller et venir.

Innocenza l'entendit ouvrir la porte et la refermer après un court murmure. Son cœur battait fort, sans qu'elle sache pourquoi.

— Qui était-ce? Avec qui parliez-vous? demanda-t-elle à sa mère qui rentrait.

— Qui veux-tu que ce soit? Personne.

— Il me semblait...

— Va te reposer, il est tard, je la compterai, la monnaie. Tu dois avoir récolté plus de cent francs.

Et croyant que sa fille hésitait par une crainte puérile de l'obscurité, elle ajouta d'un ton plus doux :

— Je garde la lampe, mais dans ta chambre il y a la veilleuse de Saint Roch... si le vent ne l'a pas éteinte. Va.

L'ayant prise par les épaules avec une douce violence, elle la poussa dans la chambre voisine; puis elle ferma la porte avec précaution, et resta derrière à écouter.

Le profond silence n'était interrompu que par la respiration oppressée de Giusi, et par celle, beaucoup plus sonore, des cochons, en bas dans le Vallone.

Mara Gabrela prit la lampe, se pencha sur le coffre et l'ouvrit. L'argent amoncelé sur le plateau brilla, Innocenza appela d'une voie plaintive :

— Maman! on n'y voit pas : la veilleuse est éteinte...

— Rallume-la. Il y a des allumettes sous ton oreiller.

Mara Gabrela se baissa de nouveau, prit le plateau avec une main qui tremblait un peu, et s'en alla dans la cuisine pour compter l'argent.

— Maman !

Un cri terrible retentit au milieu du silence.

— Maman !... Giusi ! Giusi !... Au secours !... Giusi ! Au secours !...

De la chambre à coucher venait comme le vacarme d'une lutte.

Quelqu'un courait éperdument, se heurtant dans les meubles, telle une chauve-souris, aveuglée par la lumière, dans une salle sans issue.

Soudain la fenêtre donnant sur le Vallone s'ouvrit avec violence, on entendit un fracas de vitres brisées, le bruit sourd d'un plongeon, un cri étouffé... plus rien.

Mara Gabrela était apparue sur le seuil de la cuisine en laissant tomber l'argent qu'elle avait dans son tablier. Livide, pétrifiée par un doute horrible, elle tendait l'oreille aux pas qui fuyaient dans la rue.

Le marié dormait toujours.

[illegible]

[illegible]

UN ANCÊTRE DU RÉGIONALISME LE COMTE ARTHUR DE GOBINEAU

Grâce aux récents travaux de MM. Schuré, Seillière et Dreyfus, l'œuvre du comte de Gobineau commence à trouver parmi nous de fervents lecteurs. Bientôt aucun détail important de cette noble existence ne sera ignoré, et la France reprendra à l'Allemagne un bien qui n'aurait jamais dû sortir de nos possessions intellectuelles.

Tour à tour poète, romancier, nouvelliste, voyageur, philosophe, ethnographe, le comte de Gobineau a poussé sa curiosité dans tous les domaines de l'esprit. Il est cependant un point sur lequel les commentateurs n'ont pas insisté et qui, pour dire le vrai, échappa à l'attention de la plupart des gobinistes. Je veux parler des idées du comte sur le régionalisme. Question capitale dans l'œuvre de Gobineau et des plus intéressantes à mettre en lumière, à cette heure où les thèses économiques et sociales sur la décentralisation préoccupent nombre d'esprits éminents.

On peut dire que la défense du régionalisme fut une des idées directrices de la vie de Gobineau, son *delenda Carthago*, le début comme le couronnement de sa carrière de penseur. A cette heure, les principales thèses sur la décentralisation sont tombées, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le domaine public ; il n'est personne de cultivé qui ne connaisse quelques-uns des principes essentiels sur quoi s'appuient les tenants de nos libertés provinciales. L'activité littéraire, économique, les associations professionnelles, les syndicats ruraux ont fait de grands progrès dans nos régions françaises, et nul ne songe à nier les bienfaits d'une sage décentralisation. Mais la plupart de ces idées, qui nous sont aujourd'hui familières, ne l'étaient pas encore en 1848, époque à laquelle Gobineau, âgé de trente-deux ans, fonda sa *Revue provinciale*. (1) D'autre part, en mourant, Gobineau laisse un manuscrit, édité avec soin par M. Schemann : *La troisième République française et ce qu'elle vaut* (2). Là se trouve condensée la longue et rude expérience de l'auteur des *Pléiades*. Là Gobineau discerne les maux par quoi s'active la marche de la décomposition de notre pays, et propose comme remède le fédéralisme et l'alliance des provinces de France en lesquelles réside le meilleur des forces vives de la nation.

Cette œuvre posthume, dédiée aux provinces de France en général et au Beauvaisis en particulier, où le comte possédait un château, sorte de testament politique, mérite, par l'importance des questions agitées, une étude complète. Je ne veux aujourd'hui m'occuper que de la *Revue provinciale* et dépouiller, la plume à la main, la collection de cet intéressant périodique, où nos sociologues trouveraient encore largement à puiser.

*
* *

Nous sommes en juillet 1848. Gobineau a trente-deux ans et, contrairement à l'opinion vulgaire qui n'a vu en lui qu'un diplomate, a déjà composé, publié en librairie ou dans des journaux, trois œuvres en vers et trois romans. Une activité dévorante le possède. Perdu au fond de la Bretagne, dans le milieu familial de Redon, quoique marié depuis deux ans et sur le point d'être père, Arthur se ronge d'ennui. L'idée lui vient de fonder une revue qui l'obligera à demeurer à Paris, où sa belle énergie s'y dépensera, sans compter que, bien conduit, ce périodique pourra rapporter quelque argent à son directeur. Bien vite ce projet prend

(1) *La Revue provinciale* [illegible] de MM. Louis de Kergorlay et [illegible] 1848.

(2) *La troisième République* [illegible] œuvre posthume [illegible]

corps, et le 3 juillet 1848, Gobineau écrit à son beau-frère, M. Jules Monnerot, inspecteur d'assurances à Marseille, la très curieuse lettre suivante :

Redon 3 juillet 1848.

Mon cher Jules,

Salomon lui-même n'a rien de moins vaincu pour parler pour ma Cause. Voici une idée que je tourne depuis quelque temps. Je voudrais fonder à Paris une revue, la *Revue Provinciale* dont toute l'affaire serait, en dehors de tout parti politique, pour conséquent s'adressant à tout le monde, de demander la décentralisation modérée, traitant toutes les questions qui s'y rattachent : administration, industrie vinicole, commerce des ports, propriété rurale, etc. Je paraîtrais toutes les 3 semaines. Donc, un cautionnement m'droits de timbre trop forts, sron les retaddit. Je me ferais imprimer par économie à Saint-Cloud ou à Sèvres et je gagnerais ainsi un quart sur le prix de la composition. Je serais de 4 à 5 feuilles in8°. Je prendrais à moi-même le plus souvent) 125 francs la feuille, et en comptant logement, frais de bureau imprévus, chaque numéro me reviendrait à 1.400 francs environ ; je vous tiens quitte du détail, par conséquent dans l'année, ou autrement dit pour 11 numéros, je dépenserais 12.100 francs, mettons 14.000, et pour couvrir cette dépense il me faudrait 20 francs par an (je ne recevrais pas d'abonnements à 3 ni à 6 mois, parce que la nature de la publication s'y oppose) il me faudrait, dis-je, sept cents abonnés, ou par département *huit*.

Je crois qu'il serait facile d'en trouver beaucoup plus. L'idée de décentralisation rencontre beaucoup de faveur dans toutes les opinions ; les journaux prouvent que dans le midi, à Toulouse, à Bordeaux surtout, on est encore beaucoup plus ardent. Je pense donc que l'affaire est très faisable. Je sais où trouver des écrivains très forts pour m'aider dans la besogne. L'embarras maintenant, c'est de trouver un associé (ou deux) qui veuille me procurer les 14.000 fr. sans lesquels je ne veux pas commencer, ne désirant nullement me ficher dans un échec ridicule ou perdre mon affaire pour n'être pas en état d'attendre les rentrées.

J'ai eu un très long entretien de deux jours avec M. de Kergorlay qui est venu ici à Redon exprès pour parler de cette affaire avec moi. Il est possible que nous concluions. Mais, entre nous, il est beaucoup trop légitimiste à mon gré et j'ai peur qu'il ne songe à nous adjoindre quelque troisième qui perdrait la publication aux yeux des gens appartenant à d'autres nuances de républicains du lendemain. Je vous en écris donc avant d'avoir de ses nouvelles et de savoir ses résolutions dernières. D'abord pensez-vous que vous pourriez me raccoler des abonnés à Marseille, Avignon, etc. ? Secondement avez-vous une idée que quelqu'un de vos entours voudrait risquer ces précieux 14.000 fr. dans cette affaire que je crois très faisable et très bonne ?

Notre mère et Clémence parlent de M. Reynard et de M. Gillie. Il n'y a que vous qui puissiez me dire ce qu'ils peuvent réellement dans cette affaire. Je pense aussi à Montigny et à Arnold Scheffer, mais avant de me lancer davantage j'attendrai votre réponse. Je me meurs de male rage d'être ici planté comme un cocquecigrue, pieds et poings liés et ne pouvant rien pour moi-même. Si je passe l'hiver ici je serai maigre comme la nymphe Echo, avec laquelle je vous embrasse.

Arthur [illegible].

On reconnaît l'ardeur juvénile, le bel espoir de tout fondateur de revue. Pourtant cette lettre, par le devis qui y est exposé, prouve la maturité d'esprit de Gobineau peu décidé à s'endetter. La question matérielle, l'angoissante question des abonnements n'est pas oubliée, comme il en advient d'ordinaire chez les jeunes directeurs enthousiastes que les affaires d'argent ne semblent pas intéresser.

Il est fâcheux que je ne possède pas la réponse du beau-frère de Gobineau. Quoi qu'il en soit ces quatorze mille francs ne purent être découverts et tout me laisse croire que le futur auteur de la *Renaissance* fut obligé d'avoir recours à la bourse de son ami royaliste de Kergorlay, en attendant ces « huit abonnés » très hypothétiques par département.

*
* *

Le premier n° de la *Revue Provinciale* paraît le 15 septembre 1848. Il s'ouvre sur cette fière déclaration signée des codirecteurs Gobineau et Kergorlay, véritable programme économique dont voici les principaux extraits :

La France veut à un égal degré l'ordre et la liberté ; ce qu'elle attend de l'avenir, ce qu'elle espère, ce qu'elle désire, ce sont des institutions qui lui garantissent la durée de ces deux éléments de tout bonheur public.

... Il semble donc que le remède aux plus grands maux qui affligent la patrie, doive se trouver dans le relâchement intelligent d'un nœud trop serré qui ne lie pas seulement, mais qui étouffe ; pour nous, qui entreprenons la *Revue Provinciale*, c'est l'objet d'une conviction dès longtemps acquise que la centralisation administrative, telle qu'elle existe en France, serait destinée, si elle durait, à amener la ruine du pays, soit par l'annihilation déjà trop démontrée des départements, soit par l'omnipotence déjà trop prouvée des passions turbulentes que Paris voudrait en vain, mais ne peut rejeter de son sein.

Il importe au plus haut degré qu'à notre système de centralisation succède une action plus libre, un jeu plus facile des institutions et par suite des intelligences ; en un mot, il faut que désormais la vie publique, dans ce qu'elle a d'élevé et de noble, circule sur toute l'étendue de notre patrie, et que depuis la plus humble commune rurale jusqu'à la métropole, la liberté subsiste également partout dans ses plus nécessaires et ses plus fécondes applications.

1. Lettre inédite.

... La *Revue Provinciale* aura donc surtout pour but de faire connaître les justes plaintes de la plus grande partie de notre pays, longtemps et durement comprimé par le système administratif. Elle étudiera la centralisation, non plus pour en approuver les exagérations, comme on l'a fait souvent jusqu'ici; mais bien par un effort tout contraire, pour en découvrir les vices nombreux, les oppressions énervantes et pour en renfermer l'action dans les justes bornes hors desquelles, cessant d'être bienfaisante, elle devient périlleuse.

L'organisation communale et départementale sera nécessairement l'objet de nos premiers travaux. Là, en effet, se trouve le nœud des principales difficultés qui appellent notre attention.

Nous aurons à nous occuper gravement des intérêts du clergé. Nous mettons au premier rang des éléments d'ordre et de progrès, la liberté religieuse et la dignité du sacerdoce.

La liberté de l'enseignement nous comptera au nombre de ses défenseurs; il importe plus que jamais, en ces jours difficiles, que la famille attaquée s'arme de tous les moyens légitimes de défense.

Suit une longue *introduction* non signée où sont expliquées les raisons de hâter la décentralisation intellectuelle et administrative de la France.

La France est vaste, y dit-on en substance. Depuis le Rhin jusqu'aux gaves des Pyrénées, bien des populations diverses, parlant des dialectes différents, cherchant des intérêts qui ne sont pas les mêmes, se trouvent réunies. La nature, leurs besoins les empêchent de s'accommoder d'une règle unique.

La France n'est vaste que géographiquement. Politiquement elle est bien petite et quelques lieues de tour la contiennent; le mur d'octroi de Paris en est la frontière. Paris a absorbé toute la vie, pompé tout le sang des provinces. Des villes comme Lyon, Bordeaux, Rouen, Toulouse, Nantes ne jouent pas le rôle qu'elles devraient avoir. Plus tyrannique que sous n'importe quel roi, l'administration française nous serre dans son étau. Le gouvernement peut ainsi bien plus facilement nous diriger; tout est centralisé en ses mains et il n'a plus à compter qu'avec l'opinion publique de la capitale; le reste de la France ne compte pas.

Sous les étreintes de l'Administration, la France a donc perdu toutes ses franchises municipales et provinciales, et les assemblées légales, qui se peuvent former hors de Paris, fonctionnent dans le cercle le plus rétréci. Ce système a porté ses fruits; la vie publique s'est peu à peu retirée des départements; la vie publique, cette âme de toute nationalité, est à peu près éteinte aujourd'hui partout; hors à Paris, et par suite d'une situation si funeste, les intérêts matériels ont souffert et les intérêts intellectuels ont été presque anéantis.

Suivent des considérations historiques. Les Gaulois, cependant [illegible] opprimés par des [illegible] avaient conservé un certain système municipal qui leur permettait la conduite de leurs affaires commerciales. Dans les moments les plus périlleux de notre histoire, par exemple sous Charles VII, ce qui nous a sauvés de l'étranger ce furent nos libertés locales.

Cette remarquable synthèse des doctrines décentralisatrices se clôt sur un passage prophétique.

Et si, ce qu'à Dieu ne plaise! la France venait à subir les suites d'une guerre malheureuse et les conséquences d'une invasion, il n'existe plus, dans ce pays matériellement centralisé et privé partout d'institutions locales, aucun élément de durée pour la nationalité française. C'est sur le roc des institutions locales que l'on a toujours fondé et que seulement on peut fonder réellement l'esprit public d'un grand peuple. Sans l'amour de la patrie partielle il n'y a pas d'amour pour la patrie totale.

Après ces diverses mises au point, Gobineau ouvre le feu par une *Etude sur les Municipalités*. L'importance des municipalités, nous dit-il, est considérable. Celles-ci sont chargées de prendre en main les intérêts locaux; à cet effet elles accueillent dans le conseil des villes les concitoyens les plus qualifiés, tous gens de métiers et très au courant des nécessités économiques de leur région. Mais les municipalités ne peuvent rendre les immenses services qu'on attend d'elles, que si l'Etat ne les étouffe d'une continuelle pression. Il importe de distinguer nettement les droits des communes et ceux de l'Etat. La liberté municipale est donc « l'action indépendante de tout ce qui est inhérent à l'administration des villes, sans préjudice des droits souverains de l'Etat ». Dans la dernière partie de son étude, Gobineau traite du point de vue historique les diverses fortunes que le système municipal a subies sur le sol de France. C'est peut-être le passage le plus neuf de ce travail, car on y trouve en germe quelques-unes des idées essentielles de l'*Essai sur l'inégalité des races*. Déjà, en effet, Gobineau s'élève contre la domination despotique de Rome et combat le système oppresseur des Romains, son système de castes, sa bureaucratie et ce fameux Digeste, que de fougueux vainqueurs à l'esprit étroit devaient imposer au monde.

Il n'est pas sans intérêt de lire après cette étude le *Projet de constitution au point de vue de la centralisation administrative*, de Louis de Kergorlay. Le jeune royaliste critique vivement la constitution de 1848 qui est l'institution d'une assemblée unique à la place de deux Chambres. Il montre les dangers de cette assemblée unique même corrigée par la création du conseil d'Etat, des tribunaux administratifs et de l'inamovibilité des juges. Ce travail est vivant et très poussé.

[illegible] numéro de la *Revue provinciale* se termine par un *Bulletin départemental* non signé, où sont cités quelques périodiques de province. Ce bulletin est une de plus heureuses innovations de la revue. Celle-ci se trouve donc en contact direct avec le cœur des diverses régions de France. Ce bulletin abondant et toujours plein d'actualité est comme l'illustration des théories proposées par Gobineau.

*
* *

Les fondateurs de la *Revue provinciale* furent seuls à alimenter de copie ce premier numéro; mais dès le second, nous lisons au sommaire de nouveaux noms et d'autres collaborateurs entrent en scène, parmi lesquels il faut citer M. de Cardonne, Eugène Forcade, de Chenevière-Pointel et surtout Adolphe d'Avril, un des plus fidèles amis de Gobineau.

Un mois après la fondation de la *Revue provinciale*, l'auteur des *Pléiades* écrit à son beau frère, Jules Monnerot : « La revue va très bien. Nous avons au bout d'un mois 80 abonnés. La moyenne de ceux qui nous arrivent chaque jour est de 3 environ. Chauffez les Marseillais, quand vous aurez le temps. Le numéro que vous allez recevoir contient un article qui va, sans doute, leur plaire. Tout va donc bien, mais non pas tout seul. Quel métier! Adieu ».

Ce numéro en question est celui du 15 octobre, le second de la collection. Il contient, en effet, un article sur *La Centralisation et les intérêts marseillais*, par Eugène Forcade. On y trouve encore une étude très bien faite sur la *Presse en province*, par M. de Cardonne, sorte de tableau historique du développement des périodiques régionaux. L'auteur montre qu'avant 1789, il n'existait aucun journal en province. Durant la Révolution, le Directoire, le Consulat, la presse locale possède trop peu d'indépendance pour jouer un rôle dans l'opinion. Sous l'Empire, on ne publie guère que des nouvelles insignifiantes et des madrigaux. Peu à peu la presse s'éveille, étend son influence. L'auteur cite comme exemple les polémiques de presse survenues en province sous le ministère de Villèle, et conclut que seule la presse des départements exprime véritablement l'opinion du pays.

L'article de tête, dû à la plume de Louis de Kergorlay a pour titre *De l'absentéisme électoral*. Les élections partielles du mois de septembre 1848 avaient été marquées par un grand nombre d'abstentions. Frappé de ce fait, l'auteur le commente en faisant preuve d'un grand libéralisme. Accommodons-nous du suffrage universel, dit-il, puisqu'on ne peut le supprimer, mais faisons-lui rendre tout ce qu'il peut donner de bon. Si l'oubli du devoir électoral continue à croître, la France va tomber entre les mains d'un parti tyrannique. Il n'est qu'une façon de prévoir le danger menaçant : donner aux gens l'envie de voter et pour cela attacher un prix immense à l'accomplissement du devoir civique. Faire sentir l'utilité des lois et donner aux provinces leur autonomie, tels sont les deux principes de régénération. « Si vous voulez que l'urne du scrutin soit remplie, donnez des libertés locales. Peu importera alors le mode de suffrage que vous aurez prescrit; mais quel que soit ce mode, l'urne restera à peu près vide, tant que l'administration française tout entière sera concentrée dans les bureaux de vos ministères ».

*
* *

L'analyse des deux premiers nos de la *Revue Provinciale* nous renseigne suffisamment sur le but proposé par leurs directeurs. Il n'entre pas dans mon plan de donner un sec résumé de tous les articles parus dans les nos suivants. Aussi bien ce qui importe ici, c'est de retrouver la genèse de la pensée de Gobineau et de prouver à quel point cette idée de décentralisation lui fut chère.

Gobineau, qui vécut longtemps en province, n'avait pas été sans remarquer les richesses morales et les réserves d'énergie qui y sont encloses. Avant Barrès il s'était promené dans cette « pépinière où le beau germe primitif se transmet de génération en génération. » Comme l'auteur des *Déracinés* il aurait pu dire : « Je vénère quelque chose de sacré dans cette monotonie, cette insignifiance, cette petitesse. Tout cela prépare d'une manière très humble et très sensible les plus magnifiques récoltes » (1). Mais en constatant les forces vives de la province, le jeune sociologue s'était rendu compte de la tyrannie de l'Etat et de cette sorte d'étranglement causé par un système centralisateur très serré. Précisément à la même époque, c'est-à-dire en 1848. Lamennais critiquait une méthode administrative qui amène « l'apoplexie au centre et la paralysie aux extrémités ». Plus que quiconque, Gobineau sentait ce besoin de différenciation ou « d'individualisme national », pour employer la belle expression de M. Lavisse (2).

Toute sa vie il défendit ce programme économique et social, et vingt-deux ans plus tard, après les désastres de 70, retiré dans son château de Trye en Beauvaisis, il conjurait les provinces de s'allier et de réclamer leur autonomie administrative.

Cette hantise des libertés communales nous la re-

1 Maurice Barrès : Réponse au discours de réception à l'Académie de Jean Richepin.

2 Ernest Lavisse : *Vue générale sur l'histoire politique de l'Europe*, p. 222, 230.

trouvons dans la plupart de ses œuvres, même littéraires. Je ne veux qu'un exemple. L'*Abbaye de Tiphaine* qui parut en 1867, après quelques remaniements, avait déjà été publiée en 1840, en feuilleton. C'est une description fort imagée de la vie des cloîtres et des burgs au XVIIe siècle. Ce roman, sorte de reconstitution historique à la manière de Walter Scott, nous fait assister à la lutte ardente entre la commune de Tiphaine, avide d'obtenir ses franchises, et les moines d'une abbaye voisine, possesseurs de nombreux fiefs. Lecture vraiment passionnante de ce récit mise à part, les idées qui y sont développées attestent à quel point Gobineau, avant de nous proposer une théorie du régionalisme, avait étudié l'histoire de notre pays. Sa conclusion est que la cellule mère de la France est la commune avec ses libertés.

Dans le même temps une influence considérable confirmait Gobineau dans ces vues. Je veux parler de son maître Tocqueville. On sait quels étroits rapports unirent ces deux esprits. Dès 1843 nous voyons Gobineau travailler sous sa coupe et tracer pour lui « un abrégé des progrès et transformations de la morale politique et sociale dans son état actuel (1). Appelé aux affaires étrangères Tocqueville prendra Gobineau pour secrétaire particulier. Ce choix décidera de la carrière diplomatique de notre auteur. Cette amitié ne se démentira pas et jusqu'à sa mort, survenue en 1859, Tocqueville ne cessera de correspondre avec son ancien protégé.

A dire le vrai, ces deux esprits d'un tempérament si contraire n'étaient guère faits pour s'entendre, les tendances démocratiques et l'optimisme de l'un ne pouvaient mener bon ménage avec le pessimisme et les goûts impérialistes de l'autre. Ils ne se ménagèrent ni les critiques ni les objections, et je crois bien qu'ils ne demeurèrent d'accord que sur un point, justement le régionalisme. Dans le troisième n° de la *Revue provinciale* qui s'ouvre sur un article de Gobineau : *la centralisation devant l'assemblée nationale*, le jeune écrivain s'écrie : « il faut en croire M. de Tocqueville ; il faut se réfugier dans les institutions communales, se retremper dans la vérité vraie, morale, utile, pratique, du foyer. » Plus tard, en 1856, dans une longue et très importante lettre à l'auteur de l'*Ancien Régime et la Révolution*, où Gobineau résume une partie de son système politique, nous lisons :

Il me paraît très difficile de pouvoir quadrier d'institutions libres la mécanique plus ou moins compliquée que l'on superpose à une société comme la notre pour la faire mouvoir. Un peuple qui, avec la république, le gouvernement représentatif ou l'empire, conservera toujours pieusement un amour immodéré pour l'intervention de l'Etat en toutes ses affaires, pour la gendarmerie, pour l'obéissance passive [illegible] à l'ingénieur, qui ne comprend plus l'administration municipale, et pour qui la centralisation absolue et sans réplique est le dernier mot du bien, ce peuple-là, non seulement n'aura jamais d'institutions libres, mais ne comprendra même jamais ce que c'est.

Tous deux concluaient que les révolutions sont toujours le fait des parisiens sans patrie et sans race. Ce qu'il y a de stable et de vivant dans le monde français est représenté par nos provinces. Tous deux excluaient le cosmopolitisme comme funeste dans ses apports. L'un et l'autre étudièrent nos vieilles franchises communales et, à ce sujet, l'influence de Tocqueville sur Gobineau est indéniable. Ce dernier, avec plus d'acuité et de vigueur peut-être, divisait la France en deux parties bien caractérisées : celle qui a connu les libertés municipales, c'est-à-dire la France du Nord où vont toutes ses sympathies, et celle qui ne les a pas connues, la France du Sud, romanisée et asservie.

Bien plus, Gobineau rêva d'une vaste organisation provinciale ayant son siège à Paris. La capitale aurait centralisé les articles que les provinces devaient dicter. Nous eûmes depuis des journaux chargés de défendre et de grouper les intérêts des départements, tels le *Savoyard de Paris*, le *Lyonnais de de Paris*, etc. En même temps Gobineau stimulait la presse régionale, donnant à la fin de chaque numéro de sa revue un bulletin départemental où l'opinion des périodiques des grandes villes de France est soigneusement enregistrée. C'est là un fait d'importance. Depuis 1870 les départements possèdent de riches et de puissants organes qui font l'opinion de leurs concitoyens sans prendre à Paris leur mot d'ordre. On peut même avouer que des journaux comme la *Dépêche de Toulouse*, le *Nouvelliste de* telle autre ville, le *Journal de Rouen* etc., font une sérieuse concurrence à la presse parisienne. A l'époque de la *Revue provinciale* il n'en était pas de même et il revient à l'honneur des Gobineau d'avoir montré qu'en cas de guerre et Paris assiégé, le salut viendrait de l'intérieur de nos régions. La *Revue provinciale* est pleine de ces aperçus prophétiques sur un mouvement, qui à cette heure requiert un grand nombre de sociologues et d'économistes.

*
* *

La *Revue provinciale* ne devait pas tarder à succomber. La mortalité des enfants âgés d'un an est effrayante ; il serait aisé de montrer, au moyen de statistiques, que cet âge est funeste aux périodiques

1 *Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau*, p. VI.

mensuels. Dès le troisième numéro les abonnés, dont la moyenne était de trois par jour, ainsi que l'écrivait Gobineau à son beau frère, cessèrent d'affluer. Je ne pense pas que leur nombre ait dépassé cent cinquante. La *Revue provinciale* tint bon jusqu'en août 1849. A ce moment climatérique elle fut atteinte d'une maladie fort commune, que Panurge nommait « faulte d'argent ». Ce numéro d'août 1849 s'ouvre sur la déclaration suivante qui ne manque pas de saveur en sa brièveté :

Le numéro de la *Revue provinciale* que nous offrons aujourd'hui au public, est le douzième de ce recueil, il en sera le dernier. La *Revue provinciale* aura vécu l'espace d'une année...

J'ai soutenu la *Revue provinciale* sans aucune ressource étrangère, pendant la durée de son existence. Quoique cette œuvre ait rencontré, dès l'origine, un concours et un assentiment suffisants pour encourager dans leurs efforts ceux qui s'y étaient voués, la période d'une année a été trop peu étendue pour l'amener à ce point où une entreprise cesse d'être onéreuse à ses créateurs. Elle aura donc trouvé sa fin dans cette même cause, très élémentaire et très connue, qu'on apercevrait, en y regardant de près, dans l'histoire de toutes les publications périodiques qui ont disparu.

Depuis deux mois, Gobineau était chef de cabinet d'Alexis de Tocqueville au ministère des Affaires étrangères. Le 4 novembre 1849, il était nommé au poste de premier secrétaire d'ambassade à Berne.

T. DE VISAN.

CAROLINE DE GUNDERODE

Chaque pays a apporté son contingent au martyrologe des amants célèbres, dont la destinée se redit d'âge en âge, pour l'apaisement des cœurs sensibles. L'Italie a Laure et Pétrarque, la France Héloïse et Abélard. Roméo et Juliette n'ont peut-être pas vécu; c'est la part de la froide Angleterre, une part d'invention poétique et qui ne lui appartient même qu'à moitié. Le romantisme allemand a ajouté à la série des amants malheureux le nom d'une femme poète, Caroline de Gunderode; et comme l'Allemagne est par excellence le pays des monographies, témoins et historiens se sont mis à l'œuvre pour publier les documents plus ou moins authentiques de son amour. Et voilà qu'une Française, Mlle Geneviève Bianquis, vient la présenter à la Sorbonne dans une thèse de doctorat, un volume de cinq cents pages, qui a de quoi satisfaire amplement notre curiosité (1).

1 *Caroline de Gunderode*, par GENEVIÈVE BIANQUIS. Paris, Alcan, 1910.

Il y avait, en 1804, à Heidelberg, un professeur qui enseignait avec succès la philologie classique; c'était Frédéric Creuzer, plus tard célèbre par un système d'interprétation appelé *la Symbolique*, dont l'originalité consistait à voir de profonds mystères et des allusions presque savantes dans les fictions naïves des anciennes mythologies. A ce moment, il était surtout connu dans le cercle de ses amis et de ses collègues comme un chercheur opiniâtre, ingénieux et quelque peu systématique, grand connaisseur de l'antiquité grecque et latine, vaguement épris d'orientalisme, que, faute de notions précises, il accommodait à sa fantaisie. C'était, de plus, un esprit vif et éveillé, un causeur aimable et intéressant, ayant porté son attention sur toutes sortes de choses, toujours prêt à repondre sur ce qu'il savait ou croyait savoir. Avec de telles facultés, et un besoin inné de communication et d'expansion, il se sentit mal à l'aise dans les relations étroites d'une petite ville universitaire, et, par surcroît d'ennui, il ne trouvait pas à son foyer domestique les joies intimes qui auraient pu le consoler de l'absence des distractions mondaines.

Jusque-là, Frédéric Creuzer avait surtout peiné sur les livres. Né à Marbourg le 19 mars 1771, fils d'un pauvre relieur, il avait perdu presque aussitôt son père. Sa mère, simple et pieuse, voulait faire de lui un pasteur. Les cours de Schiller et de Reinhold, qu'il suivit à Iéna, ceux de Hermann à Leipzig, le détournèrent de la théologie et le gagnèrent aux études spécialement littéraires. Il débuta dans sa ville natale, en 1799, comme *privatdocent*, c'est-à-dire comme professeur sans traitement. C'est alors qu'on lui présenta la veuve Leske, âgée de quarante-et-un ans, et qui avait déjà un fils et une fille de son premier mariage. Elle lui apportait une petite fortune, le moyen de continuer ses études sans être tourmenté par la préoccupation du pain quotidien : il l'épousa, sans amour. Il s'aperçut trop tard que le mariage n'avait fait qu'éveiller en lui des désirs qu'il ne pouvait pas satisfaire. Il crut alors avoir commis « un péché contre la nature ». Quand, quatre ans après, il fut appelé comme professeur ordinaire à Heidelberg, la situation réciproque des deux époux n'avait pas changé. Dans une de ses premières lettres à Caroline de Gunderode, Creuzer écrit : « Vous vous informez de ma vie domestique : elle est ce qu'elle peut être. Ma femme me donne le logement; je suis son pensionnaire. Elle s'occupe avec un soin scrupuleux de ces nécessités de l'existence, ce qui vaut bien un regard amical, une parole aimable, et, quant à cela, je m'en acquitte volontiers. La pauvre femme souffre, elle trouve que cela ne suffit pas, et je suis de son avis, quoique mon point de vue soit différent du

sien. Me voici à un âge où d'ordinaire on est heureux par l'amour, et je me sens victime d'une situation fausse, quand elle, de son côté, est victime de l'éternelle loi de la nature. Si elle voulait comprendre cela, elle pourrait encore être heureuse par l'amour filial que je lui témoignerais; j'aurais pour elle toutes les attentions qu'un fils pieux peut avoir pour sa mère... » Le sous-entendu, c'est que Mme Creuzer devrait supporter à côté d'elle et dans sa maison une union libre, la sienne n'étant qu'une union *symbolique*. On voit que le professeur, au moment où commencent ses relations avec Caroline de Gunderode, vit en pleine sophistique amoureuse.

Caroline appartenait à une famille noble, qui faisait remonter ses origines au XVe siècle. Elle était née à Carlsruhe, le 11 février 1780; elle était l'aînée de six enfants, cinq filles et un fils; trois filles moururent jeunes. Le père, le baron Hector-Wilhelm de Gunderode, conseiller de gouvernement du margraviat de Bade, avait acquis une certaine notoriété par ses travaux d'histoire et d'économie politique; il mourut en 1786, après huit ans de mariage, âgé seulement de trente-et-un ans. La mère, avec les restes de sa fortune, alla s'établir à Hanau, où elle avait été élevée; on la représente comme une femme belle, spirituelle, ayant du talent pour la poésie, très instruite et même un peu philosophe. Caroline, par ses liens de parenté ou d'amitié, se trouva mêlée de bonne heure à ce groupe, moitié littéraire, moitié mondain, qui, aux confins du XVIIIe et du XIXe siècle, avait son siège à Francfort et dans les villes voisines. Hanau fut, à partir de 1797, la résidence de Guillaume de Cassel et de sa femme Augusta, sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III. Les Savigny, descendants de huguenots français, avaient leur domaine dans les environs. A Francfort même se trouvait la nombreuse maisonnée des Brentano; la mère, Maximilienne, née de Laroche, qui avait inspiré une courte passion à Gœthe au temps où il méditait son *Werther*, mourut en 1793, mais deux de ses enfants, Clément et Bettina, allaient bientôt figurer parmi les coryphées du romantisme. La mère de Maximilienne, Sophie de Laroche, l'amie de jeunesse de Wieland, demeurait à Offenbach, à une lieue de Francfort; elle avait gardé, au dire de sa biographe Ludmilla Assing, toute l'activité de son esprit, et elle recevait encore la visite des gens de lettres qui étaient de passage; elle formait, pour ainsi dire, le lien entre deux âges de la littérature. Les universités de Marbourg et de Heidelberg, l'une au nord, l'autre au midi, marquaient les points extrêmes de la région. Gœthe, dont le souvenir restait vivant à Francfort, était le centre idéal du groupe.

A dix-sept ans, Caroline de Gunderode entra au Chapitre des Dames nobles qui avait son siège à Francfort, dans un vaste immeuble situé sur le Rossmarkt. Il fallait, pour y être admise, appartenir à l'Église luthérienne, se trouver dans une situation de fortune modeste, et être apparentée de près ou de loin à la personne de la fondatrice, une comtesse Justine de Cronstetten. Les chanoinesses étaient au nombre de douze; elles portaient en écharpe, sur une robe de couleur foncée, une croix attachée à un ruban blanc bordé de rouge, avec cette inscription : *in hoc signo salus*. Trois d'entre elles avaient le soin de l'administration, et il était dit dans les statuts qu'elles n'avaient de comptes à rendre qu'à Dieu, le souverain juge. La règle, assez sévère à l'origine, se relâcha dans la suite; les dames sortaient en ville, recevaient des visites, allaient au théâtre, au bal; elles pouvaient même quitter temporairement la maison et rentrer à leur gré.

Caroline avait un petit appartement de deux pièces au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin. « C'est là, raconte Bettina, que j'allais la voir l'après-midi, car je ne pouvais pas me passer d'elle un seul jour. Pendant que je lui faisais la lecture, je grimpais sur un peuplier blanc qui était devant la fenêtre (1). A chaque chapitre, je m'asseyais sur une branche plus élevée, et je continuais de là-haut ma lecture. Elle se tenait à la fenêtre et écoutait, et de temps en temps elle me criait : « Prends garde, Bettina! » Je sens seulement maintenant combien j'étais heureuse alors, car les moindres détails de ce temps se sont conservés comme une jouissance dans ma mémoire. L'exquise douceur de ses traits lui donnait l'apparence d'une blonde, quoiqu'elle eût des cheveux bruns. Ses yeux bleus étaient ombragés de longs cils. Elle ne riait jamais aux éclats; son rire était une sorte de murmure étouffé, traduisant une gaieté calme et sereine. On ne peut pas dire qu'elle marchait, tant son allure était légère. Son vêtement retombait sur elle en plis gracieux, et marquait la souplesse de ses mouvements. Elle avait la taille élancée, si toutefois ce mot peut exprimer ce qu'il y avait de *fluide* dans sa manière d'être. Elle était prévenante avec des airs timides, et elle avait trop peu de volonté pour se faire remarquer dans une société. Elle fut un jour invitée à dîner chez le prince primat avec toutes les dames de l'ordre; elle portait la robe noire à longue traîne et le col blanc avec la croix réglementaire, et quelqu'un dit, en la voyant ainsi, qu'elle ressemblait

(1) D'après des [illegible] peuplier était un [illegible] bitude de grandir les choses.

à une apparition, à un esprit qui allait se fondre dans l'air (1).

C'est à Offenbach, au printemps de 1801, que Bettina Brentano paraît avoir fait la connaissance de Caroline de Gunderode. Elle lui écrit quelque temps après : « Te souviens-tu de la première parole que je t'adressai : « L'hiver a été rude; le pied-de-coq qui pend sur le treillis a été presque entièrement gelé, et la tonnelle ne donne pas beaucoup d'ombre? » Tu répondis : « C'est le soleil qui donne, et c'est la tonnelle qui reçoit; ce qu'elle ne peut pas garder de lumière, elle le laisse tomber sur nous. » Et tu ajoutas : « Le nom de chèvrefeuille convient mieux à cette plante; on pense tout de suite à une petite chèvre broutant avec grâce la fleur odorante : la nature tient ainsi en réserve un idéal de vie pour chaque créature. » Bettina avait alors seize ans, cinq ans de moins que Caroline; elle n'était encore qu'une enfant espiègle, aux allures excentriques, quoique très sage au fond, se faisant un innocent plaisir d'effaroucher le bourgeois. Elle rassembla plus tard les lettres qu'elle avait échangées avec son amie, en les groupant à sa manière, sans se laisser gêner par les dates, et en les corrigeant au besoin, quand la plume lui fourchait entre les doigts : elle était incapable, par sa nature, de copier un texte sans le changer. Tel qu'il est, son livre appelé *la Gunderode* est encore une excellente source de renseignements, si l'on veut s'en tenir à la vérité générale et ne pas trop chicaner sur les détails (2).

A côté de Bettina, exubérante de vie et de santé, toute de joie et d'expansion, se détache la figure plus grave de la Gunderode, une nature noble et délicate, d'une grâce un peu farouche, à la fois ardente et timide, une âme prête à s'ouvrir à tout appel du dehors, et se refermant, comme une sensitive, au moindre contact douloureux. Elle a pris de bonne heure l'habitude de la souffrance; elle a de fréquents maux de tête, des insomnies, de mauvais rêves. Elle a déjà des pensées de suicide, et elle parle du bonheur de mourir jeune. Outre sa correspondance avec Bettina, nous en avons une autre, qu'elle entretient avec sa cousine, Mme de Barkhaus, et ici les rôles sont changés. Vis-à-vis de Bettina, c'est elle qui est l'aînée, la mieux instruite des choses de la vie, et ordinairement la plus raisonnable. Bettina ne la compare-t-elle pas à Platon?

Tu es Platon, lui écrit-elle, je t'appellerai mon cygne, comme t'appelait Socrate. » Avec Mme de Barkhaus, au contraire, c'est Caroline qui se subordonne, et qui s'incline devant une expérience supérieure. Pendant un séjour à Butzbach, dans la maison de son grand-père, elle lui écrit : « Vous me demandez comment je vis. Je suis souvent mécontente de moi-même, et parmi les personnes qui m'entourent — pardonnez-moi de le dire — il n'en est aucune que je puisse aimer. Je ne conçois pas l'affection sans une certaine communauté d'idées, qui est impossible ici. Et souvent — je ne peux pas le cacher à une amie comme vous — je me sens de l'amertume contre ces hommes, quand je les vois absolument indifférents à ce qui m'intéresse. Quand le premier assaut de mon irritation est passé, je reconnais bien — les choses étant ce qu'elles sont — que ces hommes ne peuvent pas sentir et penser comme moi. Cela m'afflige profondément, mais ne me corrige pas, et je ne peux pas commander à mon cœur. Je le dis mille fois, c'est de l'égoïsme de ne vouloir aimer que des gens qui pensent comme nous, mais cela ne me change pas. Je renonce à la sympathie des hommes, mais quant à aimer les créatures étranges que je vois, je ne le puis (1). »

Nous n'avons pas la réponse de Mme de Barkhaus, mais nous en devinons le contenu par une nouvelle lettre de Caroline : « Combien vous avez raison de dire qu'il faut prendre les hommes comme ils sont! Je le comprends parfaitement et le reconnais, et cependant je n'ai pas la force d'agir en conséquence. Je suis obligée de me dire chaque soir que j'ai trop espéré de tel ou tel, et je ne m'en veux pas moins des déceptions que je rencontre à chaque pas. Vous croyez que ma situation me décourage? Non, ma chère; ce qui me peine et m'oppresse, ce n'est pas de me sentir seule au milieu d'une société nombreuse, c'est de me dire que je manque à mon devoir et que je ne sais pas mettre mes actions en accord avec mes résolutions. »

Elle parle à son amie de ses lectures, où les poètes et les romanciers alternent avec les historiens et les philosophes. Elle cite, en particulier, Jean-Paul, Hœlderlin, Herder, Fichte. Pendant qu'elle lit les *Idées* de Herder, elle écrit : « Ce livre est pour moi un vrai réconfort dans mes douleurs. Je m'oublie moi-même, j'oublie mes peines et mes joies, en pensant aux destinées heureuses ou malheureuses de l'humanité. Je m'apparais alors comme un point si infime dans la création, que mes propres affaires ne me semblent plus mériter une seule larme, une seule minute d'anxiété. Mais c'est dommage que ces sentiments ne durent pas. L'intérêt que je ne pouvais et ne voulais donner qu'à l'humanité se reporte

(1) [illegible] (2) [illegible] *lettre* [illegible] p. [illegible]
[illegible] deux pièces, Leipzig [illegible]

(1) Cette [illegible] a été publiée p[illegible] un [illegible] *Encyclopédie* d'Ersch [illegible] tome XCVI.

[illegible] sur mes chagrins personnels. Il est triste de remarquer comme l'égoïsme nous guette et nous suit partout, et nous reprend, quand nous le croyons le plus loin de nous. » Elle ajoute en post-scriptum : « J'ai passé la plus grande partie de la journée dans mon lit ; ma tête est vide ; je ne peux plus rien vous écrire de sensé. »

Elle souffre dans son corps, « le compagnon martyrisé de son âme » ; elle souffre dans son imagination, qui la nourrit des visions et des chimères, et à tous ses maux s'ajoutent bientôt des peines de cœur. La précédente lettre est du mois de juillet 1799. Vers la même époque, elle fait la connaissance de Frédéric-Charles de Savigny, le futur jurisconsulte. C'était alors un jeune homme de vingt ans, à la taille élancée, aux manières élégantes, au regard vif et caressant, avec de longs cheveux bruns qui lui tombaient sur les épaules. Il devait avoir un extérieur séduisant, puisque Jacques Grimm, qui fut quelques années après son élève à Marbourg, vante le charme que sa simple présence exerçait sur les étudiants. Le 4 juillet, Caroline écrit à Mme de Barkhaus : « Je vous ai quittée hier malgré moi et en grand désaccord avec moi-même. Je me demandais, en effet, si je devais ou non vous découvrir l'état de mon cœur. C'eût été une consolation pour moi d'épancher mon âme dans la vôtre, et cependant une secrète appréhension, dont je ne pouvais m'expliquer la cause, me retenait. Par lettre, pensai-je enfin, ce sera plus facile. J'eus à peine vu Savigny, qu'il fit sur moi une impression profonde. Je cherchai d'abord à me dissimuler ce que j'éprouvais, à me persuader que ce qui m'attirait vers lui, c'était une sorte de mélancolie répandue sur tout son être. Mais bientôt la force croissante de mon sentiment m'apprit que j'étais en proie à une vraie passion. Je m'irrite contre moi-même, et je m'en veux de donner mon cœur si vite à un homme à qui probablement je suis indifférente, mais je n'y puis que faire... »

Mme de Barkhaus lui répond par une lettre très sensée, lui représente que Savigny ne paraît pas songer à se marier, qu'il est encore indécis sur sa carrière, que d'ailleurs, telle qu'elle croit le connaître, c'est un esprit chimérique, qui, dans la solitude où il a vécu, s'est forgé un idéal auquel rien ne répond dans la réalité. Jusqu'à quel point Savigny a-t-il partagé cette passion que Caroline avait tant de peine à dissimuler, ou l'a-t-il même connue? Il est difficile de le dire. On hésite, lorsqu'il s'agit d'un homme aussi sérieux que lui, à prononcer le mot de fatuité, mais il semble bien avoir eu dans son caractère un certain contentement de soi-même, qui exclut l'entier abandon du cœur. Il fit, de 1799 à 1800, pour terminer ses études, une tournée dans les universités saxonnes, Leipzig, Halle, Iéna. A Iéna, il fit la connaissance de Clément Brentano, et, au retour, il se fiança avec une sœur de Clément, Cunégonde Brentano, qu'il épousa en 1804. On a de lui treize lettres à Caroline de Gunderode. La première, qui est antérieure à ses fiançailles, ne sort pas du ton cérémonieux. Les autres datent de 1803 à 1806 ; elles témoignent d'une franche amitié, partagée par Cunégonde. Un seul passage porte la trace d'une légère émotion rétrospective : « La nature nous a faits pour être d'intimes amis. Il n'y a qu'un danger : je ne vous réponds pas du tout de ne pas devenir quelque jour un peu amoureux de vous, et ce serait la fin de notre amitié. Par exemple, je ne vous verrais pas sans péril porter une certaine petite montre d'or à une chaîne d'or autour du cou. Je ne redoute plus du tout un petit tablier blanc que vous aviez autrefois, car il doit être déchiré depuis longtemps. Mais je me garderai bien de vous lire *Clavigo* ou *[illegible]*. On devient sage à ses dépens, l'expérience est le meilleur des maîtres, et chat échaudé craint l'eau froide. On parle beaucoup des souffrances du jeune Werther : d'autres ont eu aussi leurs souffrances, mais elles n'ont pas été imprimées. (1) » La vraie passion ne parle pas sur ce ton. Caroline de Gunderode est bien une sœur de Werther ; mais si jamais Savigny a été atteint du même mal, il s'en est vite guéri.

Caroline était encore navrée de son amour déçu, lorsqu'elle fit la connaissance de Creuzer, et celui-ci, de son côté, souffrait sous la contrainte d'un mariage qu'il avait contracté « par reconnaissance ». Tels sont les deux éléments du drame qui va se jouer entre eux. Un troisième élément s'y ajoute : le romantisme à la mode, qui avait passé de la littérature dans les mœurs, et dont ils étaient imprégnés tous les deux. Il était admis alors que la poésie ne devait plus être un pur jeu de l'imagination, qu'elle devait entrer dans la vie, la rendre « belle ». L'homme devait s'épanouir comme une fleur au soleil. Les lois de la société n'étaient reconnues que si elles ne gênaient pas le libre développement de l'individu. Le mariage était la consécration de l'amour, mais l'amour n'avait qu'une règle : « être fidèle à soi-même », ce qui voulait dire que, du jour où l'union n'était plus désirée, non seulement on pouvait s'y soustraire, mais que c'était un devoir de la rompre. Ces principes ont été affichés dans toutes les littératures, mais l'Allemagne, avec l'esprit systématique qui la caractérise, les a d'abord réduits en formules. Ils forment le code de l'école romantique, et il se trouve ainsi que les écrivains de cette école, avec leur habitude de se marier, de se démarier et

(1) Ces lettres ont [illegible]

de se remarier, se présentent à nous comme une réunion de couples changeants, d'un aspect assez pittoresque, quoique peu édifiant, et donnant à la société bourgeoise l'exemple d'une liberté nouvelle.

Au mois d'août 1804, Caroline était en visite à Heidelberg, dans la famille du professeur Daub, dont la femme était une amie de sa mère. Sa première entrevue avec Creuzer eut lieu, pendant une promenade qu'elle fit en compagnie de ses hôtes, sur une terrasse du château, d'où la vue s'étend sur la ville et sur la vallée du Neckar. C'était une rencontre fortuite, mais il leur sembla que la destinée avait choisi exprès, pour les mener l'un vers l'autre, ce coin pittoresque, qui fut désormais pour eux un lieu sacré (*der heilige Altan*). Caroline nous a conservé, dans un de ses derniers écrits, sous une forme indirecte, l'impression qu'elle avait gardée de cette rencontre. Dans une *Correspondance entre deux amis*, dont l'un demande à l'autre de l'initier à la sagesse, elle fait dire au premier : « Avec quelle joie je pense à ce jour où, pour la première fois, nous nous sommes trouvés en présence ! Je t'abordai, plein d'un respectueux émoi, semblable au néophyte qui attend avec impatience l'enseignement du grand-prêtre. J'avais résolu de faire mon possible pour te plaire, et le sentiment de ma propre valeur eût été ébranlé en moi jusqu'aux racines, si tu t'étais détourné de moi avec indifférence. Mais comment j'ai réussi à te conquérir à ce point, c'est ce que je ne comprends pas encore !... » Creuzer, de son côté, écrit à son cousin Léonard, professeur à Marbourg, que ses fonctions le fatiguent, l'ennuient, que pour le moment les affaires universitaires sont reléguées au second plan, qu'une femme poète, Mlle de Gunderode, a séjourné à Heidelberg, qu'elle lui est « devenue chère », avant même qu'il ait connu ses poésies, et qu'elle doit revenir dans quelques jours.

Elle revint en effet, et leurs relations devinrent plus intimes. Le 4 octobre, après que Caroline est retournée à Francfort, Creuzer écrit, en réponse à une lettre d'elle, qui est perdue : « Comme j'ai compté les jours jusqu'au moment où j'ai reçu votre lettre ! Tout esprit de doute était loin de moi, mais il me manquait une parole encourageante de vous, et cela me rendait triste... L'atmosphère dans laquelle je vis ici me rendra malade, si vous n'y envoyez de temps en temps un frais souffle de vie... J'eus à peine reconnu les traits de votre chère écriture, que je m'enfuis, comme un homme qui a dérobé un trésor, afin de me trouver en pleine nature. Mon cœur débordait, et j'aurais étouffé dans l'air renfermé de la maison. La tranquille vallée où je m'engageais et l'ombrage qui me cachait aux yeux convenaient seuls au contentement intime qui me remplissait, et quand la reconnaissance me faisait regarder le ciel bleu à travers les branches, il me semblait revoir vos yeux bleus... »

Cette lettre ouvre la correspondance, dans l'état actuel. Nous ne possédons que les lettres de Creuzer, et encore ne les avons-nous pas toutes. Celles que Caroline lui adressa n'existent plus, et c'est grand dommage, car c'est sans doute ce qu'elle a écrit de mieux et ce qui, d'elle, aurait pu survivre (1). Le sentiment qui les attira l'un vers l'autre, simple en apparence, est, en réalité, très complexe. Il paraît certain que Caroline, toujours prompte à s'enflammer, fut d'abord séduite par un certain charme qui émanait de la personne de Creuzer, par l'enjouement avec lequel il causait des matières les plus graves, et par une sorte de candeur, qui, à défaut de la jeunesse du corps, faisait durer en lui la jeunesse de l'âme. « Vous êtes une *candida anima*, lui écrit une de ses correspondantes; accordez-moi un petit coin dans cette belle âme; j'en serai toute glorieuse. » Mais Creuzer était aussi, avec toute son ingénuité, un maître reconnu dans les lettres anciennes, et qui montrait par son exemple « que le sens de la poésie et l'esprit philosophique étaient la meilleure clef pour l'interprétation des textes ». Caroline reconnut bientôt en lui un guide, que la destinée avait mis sur son chemin pour fixer son imagination encore flottante. Elle venait de publier, sous le pseudonyme de Tian, son premier recueil de poésies, expression d'une âme malade en quête d'un idéal (2). Elle errait à l'aventure, dans les sentiers obscurs de *l'indétermination* romantique, et voilà que son nouvel ami, en lui montrant la Grèce et l'Orient, lui ouvrait tout d'un coup un monde plein de lumière, une école d'antique sagesse, un répertoire vénérable et authentique de symboles profonds et de formes harmonieuses. Ce qu'il lui donnait, elle le lui rendait, en le traduisant dans son langage à elle, qui était celui d'un vrai poète; car elle avait le génie; ce qui lui manquait, c'était la patience qui fait les œuvres durables. Creuzer lui reproche un jour « d'écrire trop et trop vite ». Au fond, elle n'a jamais été au delà d'une improvisation plus ou moins heureuse. Mais son âme transpirait sur sa physionomie, et ce furent à la fois la grâce de la jeune fille et l'ascendant de la femme poète qui subjuguèrent Creuzer. Elle lui pré-

(1) [illegible] Heidelberg, 1896.

(2) [illegible] Elle donna l'année suivante : *Poetische Fragmente von Tian*, [illegible] interrompue par sa mort : il a été réimprimé à un petit nombre [illegible] Caroline de Gunderode a été donnée par Goetz (Manheim, 18[illegible]).

sentait l'image parlante de ce qui n'était pour lui qu'une formule sèche; elle était la poésie de sa science. Leur amour fut donc à la fois sentimental et intellectuel; c'étaient le cœur et la tête qui étaient émus, et le cœur finit par les entraîner plus loin qu'ils n'auraient voulu.

Cet fut Creuzer qui s'insurgea le premier contre une situation qu'il avait créée lui-même, contre les suites de « cette faute qu'il avait commise cinq ans auparavant ». Il avait trente-trois ans, lorsqu'il connut Caroline de Gunderode; sa femme en avait quarante-six. « Est-il juste, s'écrie-t-il dans une lettre, et n'est-il pas cruel qu'une femme qui a suivi le cours de sa destinée selon la nature, qui a joui de l'amour d'un premier époux de son âge, qui a des enfants attentifs à ses moindres désirs, qui aura bientôt des petits-enfants, est-il juste que cette femme exige d'un homme encore jeune qu'il consacre sa vie à répandre un peu de chaleur et de lumière sur son automne à elle, qui incline déjà vers l'hiver ? — Oui, cela est juste ! Ne pouvait-il pas le prévoir ? Cela est juste ! — Silence, mon âme, silence ! Cela est juste ! »

Dès le mois d'octobre 1804, il a présenté à Mme Creuzer un projet de séparation, auquel elle a semblé se résigner, qu'il a même fait approuver par deux de ses collègues. Mais presque aussitôt des scrupules s'élèvent dans son esprit, et il a l'air de se repentir de sa démarche. On est peiné de le voir, dans la suite de ses lettres, se reprendre et se contredire sans cesse, torturé de désirs contraires et incapable de se fixer, et on le plaint presque autant que les deux femmes qu'il a rendues malheureuses. Si du moins Mme Creuzer lui résistait, cela lui donnerait peut-être un peu d'énergie. Mais non : « Elle est, pour mon malheur, la plus douce créature qui soit sous le soleil. » Elle est la Toute-Bonne (*die Gutmütige*), comme il l'appelle ordinairement dans ses lettres, uniquement occupée de lui rendre la vie facile, ne lui demandant même pas un mot de reconnaissance ou d'affection, et se permettant seulement de pleurer parfois à l'écart, ce qui était assurément bien pardonnable. Un jour, lasse sans doute des tergiversations de son mari, elle prend les devants, et elle quitte la maison. Et le voilà tout désemparé, ne sachant que faire de son trousseau de clefs et ne pouvant ouvrir une armoire. Et c'est lui qui la rappelle.

Il n'est pas seulement « le prisonnier du mariage », il est « rivé par des liens de fer à la galère de l'État ». — « J'ai été agréé, écrit-il à Caroline, à la condition d'avoir des pensées qui eussent au moins vingt ans de durée et un solide fondement bourgeois. Je dois donner l'exemple d'une conduite sérieuse à une jeunesse inculte qui me considère comme son maître. Il m'est interdit d'avoir de la poésie, à moi qui suis appelé à parler publiquement sur la poésie. Mais je voudrais bien voir qui aurait le droit de me ravir ce commerce intime que j'ai avec votre âme. C'est là la poésie de ma vie. Êtes-vous contente ainsi, ou dois-je demander encore moins ? » Il va jusqu'à prévoir le cas où Caroline épouserait un autre homme que lui, pourvu qu'il fût digne d'elle; il le lui conseille presque. Mais ces moments d'abnégation sont rares. La meilleure solution qu'il trouve, si c'en est une, est qu'il faut vivre au jour le jour (*planlos*), sans trop espérer du lendemain.

Quant à Caroline, elle n'a qu'une pensée, vivre pour l'homme qu'elle aime, avec lui si c'est possible, mais de toute manière se sacrifier à lui. Si elle a été imprudente dans son premier élan, elle s'est bientôt ressaisie. Ce n'est pas elle qui pousse au divorce; elle s'applique, au contraire, à calmer les impatiences de Creuzer; elle a même des paroles encourageantes pour Mme Creuzer, qu'elle ne considère pas comme une rivale. L'imagination a absorbé chez elle la vie des sens. Ce qu'elle veut, c'est un commerce idéal, un « mariage des âmes », cette forme de l'amour inventée par les romantiques, et que les chefs de l'école ont le moins pratiquée. Quand Creuzer, pour échapper aux commérages de la petite ville, et sans doute aussi pour trouver une fonction plus lucrative, entre en négociations avec des universités étrangères, elle a l'étrange idée de vouloir le suivre en costume d'homme, pour ne pas le compromettre; et il faut que son amie Lisette Nées d'Esenbeck lui écrive, pour la détourner de son projet: « Tu m'as souvent dit que tu ne cherchais que ce qui est grand et beau, et que tu étais prête à renoncer à tout le reste. Mais ton idée actuelle n'est ni grande, ni belle, ni bonne; elle n'est que l'image bâtarde de tout cela. Comme tu agis sans passion, je peux faire appel à ta réflexion. Tu te méconnais toi-même; tu te persuades que ton seul but est de rendre Creuzer heureux. Mais dis-moi comment tu entends cela. Tu veux vivre à côté de lui comme un ami, comme un homme. Mais Creuzer t'aime, il t'aime tout entière, corps et âme. Alors, ou sa vie sera une lutte perpétuelle contre lui-même, ou la nature sera plus forte que sa volonté, et il renoncera à la lutte. Dans ce dernier cas, si tu ne l'aimes pas, tu le prendras en dégoût; si tu l'aimes, tu te donneras à lui, et tu en mourras... » Elle termine par ces mots: « La poésie se vengera sur toi de ce que tu l'as arrachée à son domaine naturel, qui est l'art, pour la transporter dans les relations ordinaires de la vie, où elle ne peut que mourir »

Ces paroles, sortant d'une bouche amie, ne peignent-elles pas toute la destinée de Caroline de Gunderode ? Au mois de juillet 1804, Creuzer tomba

malade. Il fut même pendant quelques jours en danger de mort. Sa femme le soigna avec son dévouement accoutumé. Revenu à la vie, il eut des remords et aussi, paraît-il, des scrupules religieux. Alors, s'il faut en croire la légende, il aurait rassemblé ses amis autour de lui, et, solennellement, devant eux, il aurait déclaré qu'il voulait rompre avec Caroline et se réconcilier avec sa femme. Il est probable que les choses se passèrent plus simplement. Creuzer pria son collègue Daub de signifier la rupture à Caroline par le moyen qu'il jugerait le meilleur et le plus doux. Elle se trouvait alors à Winkel, un village aux bords du Rhin, [illegible] espérant se soulager de ses migraines; elle avait pris un petit appartement dans une maison appartenant à un marchand de Francfort, avec deux de ses amies, deux Françaises, Paule et Charlotte Servières. Les Brentano avaient une campagne dans le voisinage; on y montre encore la chambre que Gœthe occupa en 1814. Daub demanda à Mme de Heyden, la confidente ordinaire de Caroline, de lui servir d'intermédiaire auprès d'elle. Mme de Heyden refusa d'abord. « Vous sentez bien, répondit-elle, qu'il y va de la vie de cette malheureuse. » Daub insistant, elle écrivit à Charlotte de Servières, en lui recommandant tous les ménagements que l'on peut mettre à une communication verbale. Ce fut inutile. Caroline, poussée par un pressentiment, alla au-devant du facteur, lui prit la lettre des mains, et l'ouvrit. Elle monta dans sa chambre, en redescendit quelques instants après, dit adieu à ses amies, comme pour une promenade, et se dirigea vers le Rhin. C'était le 26 juillet; il faisait presque nuit. Le lendemain, on trouva son corps étendu sur la grève, et à côté d'elle le poignard dont elle s'était percé le cœur.

Creuzer entra en convalescence. Il n'apprit que deux mois plus tard la mort de Caroline. Ses amis rapportent qu'il en fut fort abattu et qu'il pensa même prendre sa retraite. Mais à la rentrée il reparut devant ses élèves. Le 31 octobre, il écrivit à son cousin Léonard : « La douleur a perdu son aiguillon. Puissè-je garder ma Sophie encore de longues années! » Sa Sophie lui fut enlevée par la mort en 1831. Il se remaria, et ce fut encore avec une veuve ayant deux enfants. Lui-même n'eut d'enfants ni de sa première ni de sa seconde femme. En 1848, il publia ses *Souvenirs de la vie d'un cœur et d'un professeur*; Caroline de Gunderode n'y est même pas nommée. Le professeur, en lui, avait repris la place de l'homme.

V. BOSSERT.

UN FRANÇAIS, ÉCRIVAIN ANGLAIS AU XVIIe SIÈCLE
PIERRE-ANTOINE MOTTEUX

La fortune dispense ses faveurs d'une main parfois bien partiale. Tandis qu'un vers bien frappé, une légende jolie, une refrain pittoresque, un mot, un geste, un rien suffit pour protéger un nom contre l'usure du temps, il en est d'autres, au contraire, sur lesquels semblent tomber et s'amonceler sans trêve la poussière des ans et l'oubli des siècles. Peut-être, quand il y a du sort rigueur immérité, est-ce un devoir de réparer un peu, si possible, cette injustice, surtout si elle est flagrante. C'est le cas, croyons-nous, pour Pierre-Antoine Motteux ou Lemotteux. Il n'y a pas jusqu'à l'orthographe même de son nom qui ne soit incertaine. Les dictionnaires sont muets, les encyclopédies sont brèves, parfois ridiculement erronées : aucune étude, chez nous n'a jamais été, que nous sachions, consacrée à la mémoire de ce Français d'Outre-Manche, qui pourtant fut tour à tour, avec talent, journaliste anglais, essayiste de la première heure, éditeur et traducteur, auteur de comédies et de tragédies anglaises, d'opéras, de masques et d'interludes, de prologues et d'épilogues alertes. Son œuvre, considérable et alors surtout précieuse, — car il fut, comme journaliste, un vulgarisateur très averti de toute production littéraire française — est écrite, non pas seulement avec cette correction absolue qui déjà, chez un étranger, n'eût pas manqué de mérite; mais avec une aisance, parfois une verve, que pouvaient lui envier, et qui lui envièrent, les meilleurs écrivains anglais. A Motteux donc, qui fit tant pour la diffusion de la littérature française en Angleterre, nous voudrions voir élever dans le temple de la Renommée, non pas sans doute un autel tout resplendissant d'or et de lumière, mais un buste de bronze en quelque coin discret où viendraient s'incliner avec respect tous ceux qui sont prêts à rendre hommage au labeur obstiné, au talent malheureux, en vain dépensé.

*
* *

Pierre-Antoine Motteux naquit en 1660, à Rouen, de famille protestante, fils d'un marchand, d'un libraire peut-être. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, à l'âge de vingt-cinq ans, il passa en Angleterre. L'exode des protestants français, très marqué déjà sous le règne de l'accueillante reine Elisabeth, avant et surtout après la Sainte-Barthélemy, ne fit que s'accroître, quand l'édit fut révoqué. Les Français arrivèrent en foule, non seulement à Londres, mais

aussi dans tous les ports et toutes les villes manufacturières de l'Angleterre. Quarante ou cinquante mille réfugiés, au dire de Burnet dans l'*Histoire de son temps*, s'établirent sur la terre anglaise, où Jacques II, soit spontanément, soit par calcul politique, les accueillit avec bienveillance, encore que Macaulay se refuse à reconnaître la bonté et la générosité du roi. Des collectes très fructueuses furent faites dans tout le royaume au profit des réfugiés qui recurent gratuitement des lettres de naturalisation et autres grands avantages. Il est naturel que les protestants français aient été attirés vers cette terre hospitalière.

Motteux, en 1685, arriva en Angleterre où habitait déjà son parrain et parent, un certain Paul Dominique, qui exerçait dans la Cité un commerce de quelque importance. Ne se connaissant pas sans doute dès le début des dispositions pour le commerce, qui chez lui se révélèrent plus tard, il se mit à l'étude de la langue anglaise avec une application et un succès presque sans précédent. Linguiste consommé, il savait à merveille les langues anciennes et connaissait parfaitement l'italien et l'espagnol : c'est cette admirable connaissance des langues qui lui valut un emploi dans les Postes pour la correspondance avec les étrangers.

Six ans après sa venue à Londres, Motteux devenait journaliste, entreprise redoutable pour quiconque n'est pas absolument sûr de sa langue. Il était à la hauteur de sa tâche ; il s'en tira même avec honneur. Motteux fut, en date, le premier journaliste littéraire de l'Angleterre. On a prononcé le nom de l'Anglais Dunton (1) : on a eu tort. En effet, ce ne sont ni les violences politiques « des chevaux de louage », c'est-à-dire des écrivailleurs à gages, de Grub-Street, ni le pauvre essai de Dunton avec le catéchisme bizarre, saugrenu et parfois graveleux de son *Mercure athénien*, qui peuvent empêcher la critique de revendiquer pour un Français, pour Motteux, l'honneur d'avoir fondé le premier journal littéraire anglais. Qu'importe la série de questions enfantines posées par Dunton : est-ce que les tourments des damnés sont visibles pour les saints qui sont dans le ciel ? — Est-il permis à un homme de battre sa femme ? — Où était l'âme de Lazare pendant les quatre jours passés dans le tombeau ? — Supposons que Lazare ait eu une propriété et l'ait léguée à ses amis, était-ce lui, ou ses légataires qui y avaient droit après sa résurrection ? — Où va le feu, quand on l'éteint ? — Que sont devenues les eaux après le déluge ?... et certaines autres demandes d'un réalisme si accusé, qu'on ne les peut citer ici. Est-ce là de la littérature ou des devinettes de mauvais almanach ?

Tout autre le journal de Motteux, le *Gentleman's Journal*. Il paraît en 1691 ; il est mensuel. « Les Français, dit le chroniqueur, ont eu chaque mois pendant des années un journal de ce genre, appelé le *Mercure Galant*. On a accusé l'auteur, comme d'ailleurs tous les panégyristes de la cour, d'avoir prodigué ses éloges à un point insupportable. Je m'efforcerai d'éviter ce défaut et, négligeant les puérilités autant que possible, je me refuserai absolument aux flatteries et aux flagorneries qui ont soulevé contre lui tous ceux qui aiment comme moi la candeur et l'impartialité ».

Motteux ne veut pas seulement des lecteurs : il lui faut des lectrices. Tout de suite, il les rassure : « Que le beau sexe ne craigne pas d'avoir à rougir, quand il m'honorera d'une lecture : ceci est en partie écrit pour lui et je suis du beau sexe un trop grand admirateur pour me rendre coupable d'un pareil crime. Elles étaient peu nombreuses en France les dames qui, voulant passer pour spirituelles ou galantes, ne faisaient pas du *Mercure Galant* leur favori ; et bien que je ne me propose pas de le copier en tout, cependant, mon journal n'est pas moins le Journal des Dames que celui des Messieurs ».

Le *Gentleman's Journal* n'est pas seulement littéraire. Ce qui frappe le lecteur, c'est l'extrême variété des « contributions » : les questions d'art sont abordées hardiment et traitées avec soin. C'est ainsi qu'après avoir annoncé un nouvel opéra de Purcell, Motteux se lance dans une digression fort intéressante sur l'opéra en général et la difficulté qu'ont les Anglais à s'accoutumer à ce « chant qui ne cesse pas ». Il insère volontiers la traduction anglaise de la fable de La Fontaine : « la Grenouille et le Bœuf » ; quand il ne publie pas de fables originales, comme celle de « La linotte et la pie ». Motteux ne néglige pas la culture littéraire de ses lecteurs : il leur donne des traductions anglaises d'odes et d'épîtres d'Horace, transpose en anglais à leur intention des passages de Juvénal et de Perse, leur parle de Perrault, exposant copieusement la question des Anciens et des Modernes qui se réduit à ceci : « Les arbres étaient-ils autrefois plus hauts que maintenant ? Si oui, Homère, Platon, Démosthène ne peuvent être égalés dans les siècles présents. Mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler les Anciens ». Motteux rend justice aux Anciens : toutefois on devine où vont ses préférences. « Si les Anciens, dit-il, nous ont précédés et dépassés sur certains points, sur d'autres cependant les Modernes non seulement ne leur sont pas inférieurs, mais ils leur sont même supérieurs : presque tous les gens judicieux sont de cet avis ». C'est évidemment aussi sa manière de voir à lui. *In medio veritas*.

1. Dunton. *Le Dunton et les hommes de lettres*. [illegible]

Motteux tient ses lecteurs au courant de tous les événements littéraires : il annonce une tragédie de Dryden, rend compte de l'accueil douteux fait à telle comédie comme L'*Excuse des Femmes*, analyse une nouvelle pièce de Southerne, un livre récent de William Temple, annonce la réimpression des œuvres de Ben Jonson ou des pièces de Robert Howard.

Il s'attache avec une prédilection bien marquée aux publications venues de France et s'applique à vulgariser toutes choses françaises : il revient à plusieurs reprises à la question des Anciens et des Modernes, fait connaître à ses lecteurs anglais le discours de Boileau lors de son entrée à l'Académie Française, les prévient que Dacier vient de traduire Aristote, que les lettres du chevalier de Méré vont être publiées, ainsi que les Nouvelles Conversations morales de Mlle de Scudéry, qu'une réponse aux *Provinciales* a été faite par un jésuite, qu'ils vont pouvoir lire l'art de se connaître soi-même d'Abbadie et consulter le Dictionnaire étymologique de la Langue française de Ménage. Il traduit à leur intention un sonnet de Malherbe, l'essai sur la Modestie de Mlle de Scudéry et les tient au courant des travaux de l'Académie Française. Sa curiosité passe les frontières. Aux curieux des choses de la littérature il annonce les publications faites à Rome, à Venise, Madrid, Libourne, Hambourg, Copenhague, Leyde, La Haye, Bruxelles.

Comme il veut plaire à tous ses lecteurs, même aux plus frivoles, il les aguiche par des énigmes en vers dont il donne la solution dans le numéro suivant : c'est un épi de blé, une girouette, une pipe avec du tabac. Il insère dans chaque numéro — et c'est bien là une innovation — une nouvelle, c'est-à-dire, ainsi que nous l'entendons aujourd'hui, un petit conte, souvent pleine de gaieté et d'humour comme « l'Aventure du Bonnet de Nuit, » « la Jalousie guérie » ou « l'Avarice punie ». L'intérêt du récit tient jusqu'au bout éveillée la curiosité du lecteur et l'histoire se termine souvent sur un franc éclat de rire. Les musiciens ne laissent pas d'y trouver leur compte : chaque mois le *Gentleman's Journal* imprime à leur intention — encore une nouveauté ! — un morceau de musique : c'est un chant de Purcell, un air de Lully, une chanson écossaise. Bref de toute façon Motteux s'ingénie à satisfaire ses lecteurs et son esprit inventif y réussit toujours.

Il y a aussi dans le *Gentleman's* une partie politique, une revue des affaires de France et de l'étranger, le récit des opérations militaires en cours. Le premier numéro ne contenant pas moins de 64 pages de texte, c'est le résumé fidèle, complet et très intéressant de tous les événements du mois. Quand Defoe créera sa *Revue*, Steele son *Babillard* et Addison son *Spectateur*, ils n'auront les uns et les autres qu'à tourner leurs regards vers l'œuvre de Motteux : c'est ce Français qui est leur prédécesseur et sera leur modèle : ils n'auront qu'à élargir et creuser un peu plus le sillon que sa charrue a par avance tracé devant eux. C'est de treize ans que Motteux a devancé Defoe et de vingt ans Addison.

Il y a un point surtout qui mérite de retenir notre attention : rien ne saurait mieux prouver le bon goût, l'acuité de vue, la hardiesse de jugement de ce Français d'Outre-Manche. On sait en quel discrédit était tombé Shakespeare en Angleterre au XVIIe siècle [1]. Démodé, pillé, transformé, défiguré, méprisé insulté, c'en était fait, semblait-il, du grand Will, Or, précisément à l'époque où paraissait le *Gentleman's Journal*, Rymer publiait sa fameuse diatribe contre Shakespeare, violente, injuste. La crise anti-Shakespearienne était à l'état aigu. Qui eut l'audace grande de réagir, non pas brusquement sans doute, car il y avait quelque danger, au moins, pour son journal à le tenter, mais avec efficacité. Ce fut Motteux. Et voici comment. L'attaque furieuse de Rymer a lieu. Motteux ne peut que signaler le livre : *A short view of tragedy*, mais il ne laisse pas de glisser le mot « sévérité » dans la note qu'il rédige et il ajoute : « les gens de goût sont quelque peu divisés sur les remarques que l'ouvrage contient, encore qu'ils s'accordent avec M. Rymer sur bien des points... C'est pour cela que je dois m'abstenir d'en dire davantage et renvoyer le lecteur au livre même, me rappelant bien ce que nous dit Quintilien : *Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt.* » Qu'on prenne garde donc de condamner ce que peut-être l'on ne comprend pas. L'avis de Quintilien pourrait bien être utile à d'autres qu'à Motteux. Qui sait si Rymer n'en devrait pas faire son profit ? Jamais ironie ne fut mieux enveloppée dans une phrase latine.

Mais voilà que Dennis va répondre aux critiques acerbes du polémiste. Motteux l'annonce avec une satisfaction peu dissimulée. « On nous promet, dit-il à ses lecteurs, que M. Dennis se propose de prouver que, si Shakespeare avait des défauts, il n'en était pas moins un très grand génie, ce que M. Rymer semble peu disposé à reconnaître. Mon seul regret, c'est que le temps qu'il faudra pour la recherche attentive des beautés, si nombreuses, éparses dans les pièces de Shakespeare empêchera pendant bien longtemps M. Dennis de nous donner son livre. » Motteux, on le sent, prend parti : nul doute, il est aux côtés de Shakespeare et de Dennis, alors qu'Ad-

1 *L'influence française en Angleterre au XVIIe siècle*, p. 566 et suivantes.

dison, l'année suivante, passant en revue « les plus grands poètes anglais », oublie le nom même de Shakespeare. Le critique franco-anglais va plus loin : dans le dernier numéro de son journal, il veut encore, avant de disparaître, en 1694, rompre une lance en faveur de Shakespeare ; il insère une poésie tout en l'honneur du grand tragique. « Shakespeare, soutien et gloire du théâtre, fut jadis l'ornement d'une époque grossière et charme maintenant un siècle cultivé : vrais comme la vie furent les tableaux de ce peintre verbal qui pourtant ne connut jamais les sentiers recherchés du savoir : c'est son esprit seul qui enfantait ses œuvres sans égales, les gens instruits étant fiers de lire et de copier ce qu'il a écrit. Dans chaque vers s'étale la force d'une pensée virile, et c'est d'une forme égale qu'il orne la puissance de sa pensée. Instruit par la nature à écrire sans les ressources de l'art, il méprise ses lourds critiques et leur piètre malice. » Après avoir noté ce qu'il y a de grand, de souple et de vigoureux dans les rôles d'Antoine et de Brutus de *Jules César*, le poète ajoute — et c'est le trait de la fin — « Que les critiques hargneux de Shakespeare écrivent des scènes comme celles-ci et cessent d'aboyer jusqu'à ce qu'ils aient des dents pour mordre. » Et le *Gentleman's Journal* disparut. Qu'était-ce M. G. auteur prétendu de cette poésie en l'honneur du puissant dramaturge anglais ? On ne le sut jamais. N'était-ce pas Motteux lui-même qui pouvait craindre, en représailles, les coups de massue de Rymer? En tout cas, ce n'est pas sans une vive satisfaction, que nous voyons un Français s'inscrire en faux contre les arrêts d'une critique aveugle et brutale et essayer alors de montrer aux Anglais quelle injustice, quels sacrilèges ils commettent chaque jour à l'égard de leur grand poète national. L'honneur de cette réhabilitation ne revient pas, comme on l'a dit, à Addison. Motteux l'avait devancé de quelque dix-sept ans.

Admirateur de Shakespeare, Motteux n'oubliait pas les grands génies français. Il fit les plus louables efforts, et les plus féconds, pour vulgariser en Angleterre le culte de Rabelais dont il se fit l'éditeur d'abord et le traducteur ensuite.

Dès 1653, un Écossais Urquhart, possédant, semble-t-il, le savoir encyclopédique de Rabelais et l'étendue variée de son vocabulaire, avait publié une traduction anglaise remarquable des deux premiers livres. L'œuvre était donc incomplète. Urquhart la poursuivait quand, en 1660, il mourut. Et la légende l'assimilant à Rabelais le faisait expirer dans un vaste éclat de rire, en apprenant la restauration des Stuarts. La traduction de Rabelais restait inachevée. D'ailleurs, quel que fût le mérite de cette transposition, elle avait été présentée au public en hâte sans doute, sans un mot de préface, sans introduction pour mettre le lecteur anglais un peu au courant de la vie de Rabelais, sans commentaire d'aucune sorte, soit sur la portée de l'œuvre, soit sur le sens de certains mots et de certaines allusions, d'interprétation, alors surtout, fort difficile.

Motteux reprit l'œuvre d'Urquhart, que quelques Français, placés à ses côtés, avaient d'ailleurs aidé en lui expliquant la signification de certains termes vraiment obscurs. « L'accueil fait aux deux premiers livres, écrit Motteux, avait été trop favorable pour ne pas encourager Urquhart à traduire les trois autres, ou tout au moins le troisième, car le quatrième et le cinquième livres sont en quelque sorte distincts, puisque ce sont les Voyages de Pantagruel. Aussi Urquhart traduisit-il le troisième livre et aurait probablement fini le tout, si la mort ne l'en avait empêché. Ce troisième livre ayant été découvert longtemps après en manuscrit, quelque peu incorrect, parmi les papiers du défunt, un gentilhomme, excellent linguiste, et aussi auteur lui-même d'ouvrages à bon droit remarquables, a bien voulu le revoir, ainsi que les deux premiers livres publiés il y a environ trente ans et devenus extrêmement rares ». C'est cette édition nouvelle que Motteux maintenant présente au public. Elle est de tous points, au moins pour l'époque, digne de Rabelais. Malgré les difficultés qu'il rencontre pour ses recherches « au milieu des ruines du temps, dans un royaume où il n'est pas facile de découvrir des ouvrages ou des personnes pouvant nous renseigner sur l'auteur, étant donné aussi le peu qu'il y a dans la dernière édition française », Motteux écrit une biographie de Rabelais, « ce Lucien français plus grand que le Lucien des Grecs, plus maltraité aussi. » Elle n'a pas moins de trente pages de texte et reste des plus précieuses. Il la fait suivre de l'opinion de certains lettrés sur Rabelais : c'est celle de Guillaume Budé, de De Thou, de Théodore de Bèze, de Scévole de Sainte-Marthe, de Van Dale, de William Temple, de l'abbé Costar, de Ménage et d'Estienne Pasquier.

Ce n'est pas tout. Il écrit une préface remarquable à laquelle, depuis, on n'a pas ajouté autant qu'on pourrait le croire. Motteux indique le plan et la nature de l'œuvre de Rabelais et explique les passages les plus obscurs : cette préface ne compte pas moins de cent quinze pages. L'éditeur y fait l'éloge de Rabelais, disant toute l'estime dont il jouit en France, mais il ne cèle pas la difficulté qu'il y a, par suite des termes vieillis, à lire cette œuvre satirique. Les Français eux-mêmes n'y sont pas plus habiles, que les Anglais à lire le vieux Chaucer. Grâce à Urquhart, dit-il, Rabelais sera désormais mieux

compris des Anglais qu'il ne l'est par un grand nombre de Français.

[illegible] Motteux, poursuivant ses efforts [illegible] d'Urquhart, cherche à dégager le sens des allégories rabelaisiennes. Avec beaucoup de soin et d'érudition il fait la critique des différentes clefs qui en ont été données, propose les siennes et appuie ses dires de raisons très substantielles. Sous forme de digression il disserte sur la nature et l'histoire de la Fable, et explique comment, par crainte du danger et aussi pour être lu davantage, Rabelais a eu recours à l'Allégorie. Il compare son œuvre à la satire Ménippée, note ce que Rabelais a pris à l'Antiquité, souligne son originalité, montre ce qu'il y a de dramatique dans l'ensemble, l'Europe étant le lieu de l'action, l'humanité le sujet traité, et les cinq livres représentant les cinq actes de la pièce. Il note le mélange des langues et des idiomes, excuse Rabelais de l'abondance de ses jeux de mot et calembours par l'exemple d'Aristophane, de Plaute et de Cicéron. Il ne néglige pas non plus de plaider en faveur du satirique pour que le lecteur lui pardonne ce qu'il y a de grossier et d'immoral dans sons œuvre. « C'est là un vin un peu fort, écrit Motteux, mais ne vaut-il pas mieux boire des vins trop forts que l'on peut diluer à sa guise, ce qui les rend d'autant plus agréables, que se contenter de liqueurs plates et insipides qui ne plaisent pas au palais et ne réchauffent pas intérieurement ? D'ailleurs les dames romaines ne contemplaient-elles pas, sans en être scandalisées, les gladiateurs tout nus au milieu du cirque ? A Sparte n'y avait-il pas des danseuses également nues? Sommes-nous offusqués des nudités que nous représentent des peintres de talent ? Bref, dit-il, *omnia*

[illegible]

Chronique

LES AMITIÉS FRANÇAISES

[illegible] développement et d'expression intellectuels, que cet esprit soit au nombre des plus policés, des plus élevés, des plus séduisants qu'ait connus l'humanité : c'est ce [illegible]

[illegible] traverser nos frontières et d'errer en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, pour saisir le contraste entre les préoccupations, la pensée qui y domine, qui inspire les écrivains, qui guide les artistes, à laquelle se plient jusqu'aux monuments, et les ambitions qui distinguent le génie français, et s'affirment dans ses œuvres.

Ces ambitions, les hommes qui les représentent chez nous avec le plus d'autorité, se sont attachés à les définir et à les justifier. Et il serait bien prétentieux d'en présenter après eux l'apologie. On sait d'ailleurs qu'elles aboutissent à des qualités de finesse et de clarté, de mesure et d'harmonie, dans l'expression ; et à certains caractères rationnel, justicier, social dans les spéculations idéologiques. La culture de l'esprit est, dans la conception française, un but beaucoup plus qu'un moyen. Comme elle ne saurait rester, cependant, sans utilisation, on entend qu'elle serve à rendre la cité plus douce et plus humaine.

Toute notre littérature, et la richesse de notre art, et jusqu'à notre intellectualité contemporaine, moins éclatante encore en quelques cerveaux privilégiés, qu'elle n'est diffuse dans une abondante classe éclairée, tous ces résultats magnifiques, impérissables, ou vraiment dignes de considération, attestent la fécondité de la formule française.

Peut-être même, est-ce parce que l'épanouissement de l'esprit français a été à certaines heures de notre histoire trop prestigieux et qu'il conserve une virulence manifeste, que tant d'attaques collectives, passionnées, violentes, se sont produites contre lui depuis un demi-siècle.

Toujours est-il — en négligeant ces violences agressives, qui témoignent d'une fâcheuse incompréhension, — qu'une véritable émulation a surgi entre cette culture française, qui fut jadis la culture européenne, et d'autres formes de développement intellectuel. Il importe donc que tous ceux qui ont compris la justesse et la beauté de l'idéal français affirment pour lui leur attachement et en soient les fidèles champions.

C'est ce qu'ont compris, à Liège « de jeunes hommes actifs et fervents », qui ont fondé en 1909 une association, *Les Amitiés françaises*, avec ce but avoué : « favoriser en dehors de tout étroit esprit de parti ou de race et de toute attache officielle, l'expansion de la civilisation française, en l'étudiant dans son évolution et dans son influence, en la faisant connaître, en la défendant contre les entreprises hostiles, en participant, autant que possible, à sa vie active, à ses douleurs comme à ses joies. »

Pour cela, se livrer à une propagande amicale dans des réunions tenues tout exprès ou dans des cours et conférences, créer des bibliothèques, et aller puiser à la source même de cette civilisation, par des voyages et visites aux villes d'art ou d'intellectualité, aux musées et monuments de France.

L'initiative de ces jeunes hommes était pleinement opportune. Elle eut un succès immédiat. Maintes personnalités tinrent, en Belgique, à l'encourager et à lui donner l'appui de leur autorité. « Dans la seule ville fondatrice, *Les Amitiés françaises* comptent aujourd'hui près de mille membres, et leur influence rayonne déjà sur toute la Belgique. Des sections existent ou se constituent à Mons, à Namur, à Charleroi, à Bruxelles, etc. et, pour tous ces adhérents, les associations de Liège et de Mons organisent en France des excursions d'art dans nos plus belles villes et vers nos sites historiques les plus célèbres et les plus pittoresques. »

Comment ne point concevoir quelque satisfaction, de cet élan de sympathies, surgi hors de nos frontières, de ce faisceau de dévouements résolus à soutenir un mouvement intellectuel, dont le bienfait est ainsi superbement attesté! Comment ne point chercher à seconder un zèle si actif et si généreux?

C'est ce qu'ont pensé un certain nombre de Parisiens et non des moindres. Un comité d'initiative s'est donc formé, où nous distinguons les noms de MM. Maurice Barrès, Léon Bourgeois, Georges Brandès, Georges Clemenceau, Jules Claretie, Paul Deschanel, Léon Dierx, [illegible], Pierre Loti, Maurice Maeterlinck, A. Mézières, Raymond Poincaré, H. de Régnier, Ribot, Ed. Rostand, etc.

Ce comité n'a pas seulement pour but, déclare le secrétaire général, M. Pascal-Bonetti, « de favoriser l'influence française à l'étranger, de faire plus profondément connaître les gloires de notre passé aussi bien que notre mouvement moderne d'art et de littérature, de faire plus exactement apprécier nos progrès scientifiques et autres. Fidèle à nos traditions d'hospitalité intellectuelle, à notre souci de tout ce que l'humanité engendre de noble beauté, il se propose également de propager en France les richesses et les conquêtes de la pensée étrangère, d'accueillir toutes les idées nouvelles et valeureuses, d'encourager tous les gestes magnanimes, en quelque endroit qu'ils se manifestent. »

D'ores et déjà, il prévoit de sérieux moyens d'action, il nous promet une méritoire activité.

« Des conférenciers iront aussi régulièrement dans chacune des sections étrangères, parler au nom des *Amitiés Françaises*, portant ainsi de ville en ville, de nation en nation, nos idées, nos convictions, nos admirations.

De même, le Comité d'Initiative accueillera et présentera au public français, des conférenciers étrangers qui viendront nous instruire du génie, des préoccupations artistiques et des plus hautes ambitions de leur race.

« Des expositions d'œuvres françaises et étrangères peinture, sculpture, gravure, céramique, et aussi tout ce qui peut représenter la production artistique particulière à un pays), des séances de musique française et étrangère, des représentations de théâtre français et étranger, des manifestations de toutes sortes concernant les découvertes et les conquêtes les plus récentes de la science contemporaine, auront lieu par les soins et sous les auspices des *Amitiés Françaises*.

« D'autre part, pour permettre aux adhérents des différentes sections étrangères la connaissance de la France et celle des pays étrangers aux adhérents français, des voyages seront organisés et facilités par réceptions mutuelles et cordiales. Et, afin de rendre hommage aux nations amies, le Comité français se fera une joie de fêter toutes les personnalités notoires qui séjourneront à Paris.

« Enfin, dans le désir de créer un lien important et d'entretenir une animation vivace et toujours renouvelée entre toutes les sections des *Amitiés Françaises*, et de puissamment desservir les intérêts artistiques et sociaux de tous leurs adhérents, un organe paraîtra prochainement sous le titre : *Les Amitiés françaises*. »

L'initiative des jeunes Liégeois ainsi ratifiée, élevée, trouve des échos dans maints pays étrangers. Des sections des *Amitiés françaises* sont en formation en Italie, en Angleterre, en Suisse, en Roumanie, en Portugal, [illegible] la République Argentine.

« Ainsi, par leur double action magistrale, en France et à l'étranger, par le libre échange de l'intelligence, traditionnelle universelle, les *Amitiés françaises* seront désormais une vaste association internationale, où se continuera dignement la noble fonction traditionnelle de la France : qui est d'entraîner le monde vers les idées nouvelles et généreuses et de mériter l'amitié de tous les peuples ».

Les *Amitiés françaises* de Belgique demeurent naturellement les mieux organisées et les plus agissantes. Elles exercent d'ailleurs leur action dans un milieu travaillé par des tendances tout autres, peu compréhensives, et par suite avec une raison d'être, et une utilité manifestes.

Elles préparent, pour le mois prochain, à Mons, un grand Congrès, où se rencontreront des hommes de toutes nationalités, pénétrés de l'excellence de la culture française et où l'on délibérera sur les moyens d'assurer à cette éducation intellectuelle toute sa force d'expansion. Le manifeste qu'ont lancé quelques écrivains belges pour convier tous leurs adeptes anciens et nouveaux à cette assemblée, est d'une belle allure. Nos lecteurs verront combien il témoigne de cette mesure et de cette précision, où l'on se plaît à voir l'un des traits de l'esprit français.

« En dehors de la France politique, des milliers d'hommes se considèrent comme les tributaires d'une France intellectuelle et morale dont les frontières sont de beaucoup plus étendues que les frontières de la France politique.

« Ils sont les « Français du dehors » et, bien qu'ils appartiennent aux nations les plus diverses, la culture française est pour eux la culture maternelle. Ils apprécient en elle un élément indispensable de la civilisation universelle et estiment que ses disciples constituent une aristocratie de l'intelligence.

« C'est pourquoi ils ont fondé en maintes villes de l'étranger les associations dites : « Les Amitiés Françaises ».

« Les membres des sociétés d'« Amitiés Françaises » entretiennent les relations les plus cordiales avec les Français de France qui tiennent à conserver et à développer l'influence intellectuelle et morale de leur pays au dehors.

« Mais ils demeurent attachés à leur pays d'origine par les liens du patriotisme. Dans l'admiration vouée par eux à la France, il entre, en effet, quelque reconnaissance pour la part qu'elle prit à la formation des nationalités, et pour le respect indiscutable qu'elle témoigne aux nationalités.

« La France n'inspire aucune crainte à aucune nation plus faible, et elle n'admet point que la conquête dispose des peuples civilisés.

« Les membres des sociétés d'« Amitiés Françaises » estiment que leurs devoirs envers la civilisation dont

« réclament ne sont pas moindres que ceux du patriotisme pur et simple.

« A ce moment, où la culture française rencontre des adversaires décidés et des partisans résolus, nous avons cru qu'il est opportun de nous réunir pour affirmer nos raisons d'attachement à cette culture, — notre culture, — constater son progrès ou son recul, concerter les moyens de la défendre.

« Et nous convoquons à cette réunion d'amitiés françaises, non seulement les membres des « Amitiés Françaises », mais tous ceux qui se réclament de la culture française et estiment que sa diminution serait pour eux une diminution intellectuelle et morale.

« La culture française s'affirme sans être provocante; elle se réclame de la persuasion et non de la violence; elle n'est pas essentiellement la négation d'une autre culture, mais nous pensons que la résistance à l'adversaire, quel que soit le nom qu'il prenne, est un élément de santé et que la rivalité de quelques civilisations est une des manifestations normales de la vie intellectuelle de l'Europe et du Monde.

Le Congrès des « Amitiés Françaises » aura lieu à Mons (Belgique), du 21 au 24 septembre 1911. Mons est une des principales et des plus caractéristiques cités de la Wallonie belge, l'un des postes les plus militants de cette Marche Française où brillent Tournai, Charleroi, Namur et Liège.

« Les fêtes inaugurales du Monument Commémoratif de la bataille de Jemmapes coïncideront avec les assises du Congrès. Les congressistes seront invités à cette importante manifestation.

« L'Administration communale de la ville de Mons recevra officiellement le Congrès. »

Ce manifeste est signé par MM. Maurice des Ombiaux, Georges Ducrocq, Louis Dumont-Wilden, Emile Jennissen, Alphonse Lambilliotte, Pascal Bonetti, Léon Souguenet.

Le Congrès présentera — à en juger par le nombre et l'importance des communications — un extrême intérêt. Il formera une grande et réconfortante démonstration « d'amitié française ».

Souhaitons que son succès en assure le renouvellement. Car l'un des moyens d'action les plus sûrs dont puissent disposer et user les *Amitiés françaises*, ce sera sans nul doute de mettre en présence, périodiquement, en des villes et des pays différents, ceux qui, sans se connaître encore, professent le même attachement au même idéal intellectuel. Créer entre eux des relations, les unir, ce sera augmenter, fortifier leur zèle, coordonner, féconder leur action. Ce sera servir efficacement la cause désintéressée, élevée, magnifique qu'est celle des « Amitiés Françaises. »

LOUIS II DE BAVIÈRE ET LE THÉATRE

Toutes sortes de légendes ont couru sur les célèbres représentations que Louis II de Bavière organisait pour lui seul; le bruit s'est même répandu que Louis II éprouvait le plus grand plaisir à voir dans des pièces cruelles et sanguinaires les acteurs « torturés jusqu'à la mort ». Rien de cela n'est exact, A. Dreyer le prouve dans un article sur « Les poètes de cour de Louis II » que publie la *Revue allemande* de Stuttgard.

Comme le roi, dans sa misanthropie grandissante, désirait jouir des œuvres dramatiques, sans être importuné par une curiosité blessante, il essaya d'abord de se rendre à une répétition principale : mais cela ne lui suffit pas et il commanda quelques représentations pour lui seul. On choisit pour cela des pièces qui n'avaient pas encore été jouées et qui procuraient ainsi au roi le charme piquant d'une « première » qui lui fût réservée.

Bientôt s'élevait chez le roi le désir de voir Louis XIV et Louis XV, principalement le roi-soleil, mêlés à l'action de ces pièces ou même en former le rôle principal. C'est ainsi que des pièces comme la comédie de Dumas père : *Un mariage sous Louis XV* ou bien la pièce de Scribe : *Salvoisy* durent seulement au penchant du roi pour de tels sujets l'honneur d'une représentation particulière.

Peu après le roi exigea de ses traducteurs, Fresenius et Schneegans, qu'ils prissent la peine d'introduire, d'eux-mêmes, les hommes importants de la cour de Louis XIV, comme Racine, Molière ou d'autres personnages de l'époque; ils devaient dessiner ces figures dans le sens que leur marquait sa propre fantaisie

En 1874 il alla plus loin. Sur des données insuffisantes, un poète désigné par lui devait écrire un drame. La plupart du temps le roi avait en tête quelque scène dramatique et il exigeait que ses desirs à ce sujet fussent rendus jusque dans les plus petites particularités. Les trois poètes de cour qui exercèrent leur activité sous sa direction furent Louis Schneegans, Hermann Schmid et Charles Auguste de Heigel. Schneegans a composé 3 drames pour Louis II dont *Le chemin de la patrie* est le plus riche en scènes saisissantes et en fraiches couleurs. Le sujet traite des tendres relations de Louis XIV et de Lavallière, ainsi que du mariage malheureux de Molière avec Armande Béjart.

Le plus important du groupe de ces poètes de cour fut incontestablement Heigel. Ses œuvres avaient attiré l'attention du roi qui, en 1878, demanda à l'auteur de prendre comme sujet du drame la première représentation de l'*Esther* de Racine par les élèves de Saint-Cyr. Heigel acquiesça. Ce n'était pas facile de satisfaire les exigences de Louis ; c'est ainsi que le roi exigea, au mois d'août, que, dans cette pièce, le duc de Bourgogne parût et qu'il fût dessiné surtout d'après les mémoires de Saint-Simon et d'après certaines sources sur lesquelles il devait donner des précisions un peu plus tard. Pour ses autres drames aussi Heigel eut maintes difficultés à remplir les désirs de Louis. L'Ingénu Althayer a lui-même reconnu que son *Testament de Charles II* était le plus ennuyeux drame qui ait jamais été écrit. Ce qui est certain, (comme l'a fait remarquer aussi Fossart) c'est que Heigel remplit ses fonctions non seulement avec une rare habileté, mais encore avec une réelle force créatrice et plus d'un de ces drames de ce poète de cour sera un jour ou l'autre repris sur la scène allemande.

JACQUES LUX.

Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 10. — 2e SEM. 49e ANNÉE 2 SEPTEMBRE 1911

LES MINISTRES ANGLAIS ET LEUR LIBERTÉ D'ACTION

Dans l'enquête que nous avons publiée récemment sur cette question si grave : *Comment assurer à nos Ministres la Liberté d'Action ?* plusieurs des éminents Parlementaires, qui nous ont fait l'honneur de nous exprimer leur opinion explicite — et qui étaient MM. Alexandre Ribot, Léon Bourgeois, Raymond Poincaré, Louis Barthou, E. Chaumié — ont fait allusion à des pratiques, plus heureuses, qui se maintenaient en Angleterre (1).

Nous avons songé à consulter sur ce point deux membres du parlement britannique. Grâce à l'aimable intervention de M. E. Lémonon, si informé des figures et des choses d'Outre-Manche, Lord Winterton et M. George Lloyd ont bien voulu rédiger, pour compléter notre enquête, deux importants exposés, où ils décrivent les obligations des Ministres anglais, et la manière dont le Parlement occupe leur temps.

Nos Politiques auront ainsi des éléments très sûrs de comparaison — dont ils pourront tirer de précieux enseignements. Puissent les conseils des maîtres de notre parlementarisme — et de leurs distingués collègues d'Angleterre — provoquer parmi eux un courant d'opinion, qui aboutisse à rendre à nos ministres certaine liberté d'action !

La première des deux déclarations britanniques qui nous est parvenue est celle de Lord Winterton. Nous l'insérons ci-après. Rappelons à ce propos que ce politique entra à la Chambre des Communes en novembre 1904, à l'âge de vingt-et-un an à peine : c'est-à-dire le plus tôt qu'un membre puisse y être élu.

Comme Pair irlandais, il lui est loisible de siéger à la Chambre des Communes, pendant toute la durée de son élection : mais alors, durant ce même délai, il ne peut user des prérogatives de la pairie.

Le Comte Winterton fut pendant quelque temps directeur du journal *The World* ; il donna sa démission en novembre dernier. Comme tous les aristocrates anglais, très attachés à leur devoir civique, il est fier de ses fonctions de juge de paix pour le Sussex et de capitaine [illegible]

E. M.

*
* *

C'est avec plaisir que je réponds à l'invitation de la *Revue Bleue*, de contribuer à l'enquête parue sur la question des *Ministres et de leur liberté d'action*. Je tiens pour un honneur d'écrire un article dans la *Revue Bleue* et, particulièrement, en la compagnie des si distingués écrivains, que sont M. Ribot et M. Poincaré — honneur d'autant plus grand, que je suis l'un des plus jeunes membres de mon Parti au Parlement : tout en ayant siégé presque sept ans à la Chambre des Communes, fait partie de quatre législatures et tout en ayant eu l'avantage, non seulement de remplir les fonctions de secrétaire particulier d'un ministre pendant le dernier gouvernement unioniste (ce qui m'a permis de me rendre compte des rouages d'un ministère), mais, aussi, d'être, pendant quelque temps, le secrétaire parlementaire particulier de M. Joseph Chamberlain.

Je regrette que ma connaissance insuffisante du français ne me permette pas d'écrire en cette langue ; car, un article traduit, quelle que soit l'habileté du traducteur, perd beaucoup de sa saveur, et ressemble, en vérité, à de la chair frigorifiée.

En ce qui concerne cette lacune, je suis le seul

(1) Voir la *Revue Bleue* des 20 mai, 3 et 10 juin dernier.

à blâmer ; car j'ai passé de longues années de ma vie d'écolier en France, pendant lesquelles j'aurais pu mettre à profit l'occasion d'apprendre à parler vraiment bien le français. Malheureusement, la majeure partie des Anglais est dans le même cas que moi. Notre nation apporte une paresse incurable à apprendre les langues étrangères — paresse qui n'a d'égale que notre incapacité absolue d'acquérir l'accent du langage que nous étudions.

*
* *

La comparaison des difficultés qui se rattachent aux fonctions ministérielles, en Angleterre et en France, est d'une grande importance, parce que, c'est dans ces deux pays, que le Gouvernement Parlementaire a atteint son maximum de puissance.

Quant à l'autre grande nation démocratique que forment les Etats-Unis d'Amérique, les restrictions imposées aux deux branches du corps législatif par le veto du Président, et l'interprétation de la constitution par la Cour suprême, y limitent matériellement le pouvoir des assemblées.

En Grande-Bretagne, le Parlement possède la suprématie. Le Parlement, suivant le vieil adage, « peut tout faire, excepté transformer un homme en femme, ou une femme en homme. » Théoriquement, comme de juste, cet absolutisme du Parlement, (dans lequel nous comprenons les deux chambres : Chambre des Communes et Chambre des Lords) dépend de la sanction du Roi. Mais, cependant, c'est en seule théorie que le Roi peut prendre l'initiative de propositions de législation ou d'impôts ; et, dans la pratique, il ne peut pas opposer son veto aux bills votés. Le veto n'a pas été prononcé depuis deux cents ans et pourrait être regardé comme désuet. Le Parlement est par conséquent, ainsi que je le disais, le seul pouvoir dirigeant actuel.

On peut se demander quel sera l'effet du Bill Parlementaire hier encore en discussion — maintenant devenu loi — sur cette suprématie, puisque par ce Bill une grande partie de son pouvoir va être enlevée à la seconde Chambre, la Chambre des Lords, y compris son droit d'intervenir dans la législation pour tout ce qui a trait à la finance. La réponse est celle-ci. Si le changement proposé est, de l'avis de tous ceux de nous qui appartiennent au parti unioniste et de beaucoup d'étrangers amis de l'Angleterre, un changement sérieux, parce qu'il porte atteinte à l'action efficace de la seconde Chambre : il n'altère pas la suprématie du Parlement. Jadis, cette suprématie était partagée par les deux Chambres. Aujourd'hui, le Bill du Parlement étant accepté, le lourd fardeau de régir le pays, reposera sur les épaules de la Chambre basse.

*
* *

Le gouvernement du jour, inspirant le Parlement, qui, pour toutes les questions pratiques, a la suprématie : il s'ensuit que les Ministres, en tant que corps, jouissent d'un pouvoir qui n'est pas de mince importance, pouvoir augmentant sans cesse, à cause de la perfection croissante du « caucus », mot, je crois, à peu près intraduisible en français.

En gros, les principes du caucus, sont l'organisation et la discipline rigide des membres du Parti, spécialement des candidats aux sièges législatifs ; de sorte que, peu de membres du Parlement peuvent éviter d'obéir absolument aux ordres des « whips » (fouets) et des « managers » du Parti : puisque les méconnaître serait risquer de perdre l'appui des représentants influents de son opinion, dans sa propre circonscription de député. Ce serait aussi la presque certitude de ne plus être reconnu comme membre officiel du Parti et, probablement de ne plus garder son siège, à l'élection suivante.

La perfection du caucus, a, sans aucun doute, énormément augmenté le pouvoir du cabinet et du gouvernement. La discipline des partis modernes est une force impérieuse et le gouvernement a peu de raisons de craindre la défection de ses « partisans de couloir » les (followers in the lobby) dans les discussions et les divisions critiques.

Superficiellement, ceci pourrait sembler assurer d'une manière nouvelle, la stabilité du gouvernement. En réalité, c'est faire du gouvernement une oligarchie, constituée par les managers du Parti et les conseillers, qui étouffent toute indépendance des Ministres, aussi bien que des membres privés.

Autrefois, un ministre, à la condition de respecter les principes généraux de son parti et de soutenir sa politique dans les divisions de Parti, jouissait d'une liberté d'action considérable et, avait l'occasion de marquer du sceau de sa personnalité son ministère. A la vérité, au XVIIIe siècle, il ne manque pas d'exemple de ministre critiquant à la Chambre des Communes les agissements de leurs collègues.

Aujourd'hui, toutes les divisions sont des divisions de parti, et, malheur au ministre ou au « Membre privé » qui vote contre son parti. Pour le premier, cela entraîne la démission immédiate, pour le second, l'ostracisme officiel du parti.

En réalité, le « caucus », surtout pendant les cinq dernières années, a amené une diminution alarmante de l'indépendance parlementaire, tandis que les désirs des électeurs ne sont pas réalisés comme ils le souhaitent, mais, comme il plaît aux managers du parti de les interpréter.

Le Parlement est aujourd'hui, constitué, alimenté, dirigé de façon mécanique, tandis que les Ministres, qui nous intéressent, maintenant, particulièrement, bien que leur pouvoir collectif soit augmenté, ont, comme je l'ai dit, beaucoup diminué leur pouvoir individuel. Ils font partie de la machine, mais, de telle façon, que chacun ne peut travailler, qu'à la place qui lui est assignée, puisque le pouvoir dirigeant de la machine dépend de la coopération exacte de chacune de ses parties. La vieille responsabilité, qui fit la grandeur de l'Angleterre, est en danger de disparaître.

*
* *

La perte de temps que fait subir aux Ministres, l'importunité de leurs quémandeurs, sollicitant des faveurs ou des fonctions du gouvernement pour eux-mêmes et leurs amis, que M. Ribot a si amèrement déplorée en France, n'a pas atteint une aussi grande proportion en Angleterre: parce que le nombre des places, à la disposition des ministres, est moindre ; beaucoup de positions administratives, comme dans les postes, par exemple, sont des emplois permanents qui ne s'obtiennent que par des concours.

En même temps, le nombre des fonctionnaires croît rapidement et, malheureusement, le gouvernement actuel copie ce que la plupart des Anglais considèrent — j'espère pouvoir le dire sans impertinence — comme la partie la moins à imiter du système parlementaire français, nommant des fonctionnaires sans concours, et les choisissant parmi leurs propres solliciteurs. La politique financière de de M. Lloyd George avec son enregistrement (registration) de la terre et des immeubles a conduit à la création d'une véritable armée de nouveaux fonctionnaires, au nombre de plus d'uu millier.

*
* *

J'arrive au plus grand obstacle, le dernier par ordre, mais non le moins important quant à l'activité ministérielle: les pertes de temps croissantes et inévitables nécessitées par leur présence au Parlement.

Ici, du moins, en attirant l'attention sur ce danger qui menace les ministres, je suis du même avis que M. Ribot et les collaborateurs de l'enquête. La situation est très curieuse à la Chambre des Communes. D'un côté, les restrictions apportées, ces dernières années, avec l'autorisation des Membres Privés, au droit d'interpeller le gouvernement, et l'usage drastique de la Clôture, appelée en argot parlementaire anglais : « Gag » ou « guillotine », ont donné plus de temps aux affaires gouvernementales.

D'un autre côté, l'effet de ces mesures a été plus que contrecarré par la progression de la quantité d'affaires parlementaires.

Le Parlement est dans un état de congestion chronique et le surmenage de tous ses membres est effrayant.

Des accidents de santé se reproduisent avec une fréquence alarmante ; je puis à ce sujet parler en connaissance de cause, car j'écris ceci d'un chalet au bord de la mer, où je me remets d'une maladie occasionnée par le surmenage et la tension d'esprit.

Qu'il me soit permis, pour le profit des lecteurs de la *Revue Bleue*, qui pour la plupart n'ont naturellement pas le temps d'étudier de près l'histoire parlementaire britannique, de donner un court résumé des faits et gestes du Parlement pendant les deux dernières années.

En 1909, le parlement se réunit en janvier et siégea, presque sans interruption, jusqu'en novembre. En mars, le budget, aujourd'hui célèbre dans le monde entier, de M. Lloyd George, a été présenté et discuté jusqu'en octobre. Pendant les jours caniculaires de juin, juillet, août et septembre, tandis que nos heureux collègues français se délassaient à la mer ou à la campagne, la Chambre des Communes anglaise siègeait tous les jours de la semaine, excepté le samedi, de trois heures de l'après midi à minuit, et le plus souvent cinq, six ou même sept heures du matin! Pour ceux de nous qui avaient encore des travaux personnels, c'était un manque de sommeil absolu. C'était la vie nocturne, dans ce qu'elle a de plus épuisant. La session se termina en novembre.

A partir de ce moment, jusqu'à Noël, nous fûmes tous occupés dans nos différentes circonscriptions à combattre, dans la plus grande lutte électorale dont on se souvienne. En janvier 1910, survint l'élection. En février, la nouvelle Chambre des Communes se réunit et, après une session fatigante et excitante, ajournée du mois d'août au mois d'octobre, vécut un mois et fut immédiatement dissoute: ce qui eut pour résultat d'amener une autre élection en décembre.

Cette année, le Parlement se réunit en février; à l'exception d'un congé de cinq jours à Pâques, dix jours à la Pentecôte et quatre jours pour le couronnement, il a siégé constamment depuis ; il se réunira encore au mois d'octobre et siégera, selon toute probabilité, jusqu'à Noël.

Comment, en de telles circonstances, les Ministres peuvent-ils s'initier aux devoirs de leur fonction et préparer convenablement les Bills qu'ils doivent présenter à la Chambre? Ils ne le peuvent et ne le font pas. On doit se rappeler que, tandis que la Chambre elle-même ne se réunit pas avant trois heures de l'après-midi, pour siéger (en temps ordinaire non dans une période de crise) jusqu'à minuit, les commissions de la Chambre, qui examinent les

Bills point assez importants pour être discutés complètement à la Chambre, siègent dans la matinée de onze heures et demie à deux heures de l'après midi et, un ou plusieurs ministres sont obligés d'assister à ces délibérations.

Qu'arrive t-il? Je vais en donner un exemple. Il y a maintenant, devant le Parlement, un Bill pour la réglementation des heures de travail des employés de magasins : c'est ce que l'on appelle le Bill des Magasins. Pendant ces deux derniers mois, ce Bill a occupé une commission, siégeant trois jours de la semaine, de onze heures et demie à deux heures. M. Winston Churchill était le ministre chargé du Bill, qui assistait aux séances de la Commission.

Pendant le mois d'avril, tandis que ce Bill des magasins était étudié, le Bill du Parlement se discutait à la Chambre, de trois heures de l'après-midi à une ou deux heures du matin. M. Churchill assistait à tous les débats. En l'absence du Premier Ministre qui, pendant un certain temps, fut empêché de remplir ses fonctions parlementaires à cause de la maladie d'une de ses filles (aujourd'hui heureusement rétablie) il était le leader de la Chambre.

M. Churchill, porte le titre de « Home secretary » qui correspond à celui de « ministre de l'Intérieur « en France et qui est une fonction importante dans tous les pays. Comment M. Churchill peut-il remplir les obligations de son emploi, si, trois jours par semaine, il discute des Bills à la Chambre des Communes de onze heures et demie à deux heures du matin suivant? Naturellement, il ne peut y arriver et, dans ces conjectures, peut-on s'étonner, s'il accuse des signes de fatigue mentale en faisant des discours excités et nerveux?

Quel serait le remède à cet état de choses? Le Parti Nationaliste Irlandais, assure que la congestion des affaires serait grandement diminuée par l'établissement d'un Parlement séparé pour l'Irlande. Mais ceci, toutes autres considérations mises à part, ne soutient pas l'examen. Les affaires irlandaises, ne prennent qu'une petite partie du temps du Parlement; on ne pourrait davantage déléguer des pouvoirs à des corps locaux : Conseils de comtés, Conseils de villes, Conseils ruraux de districts et ainsi de suite. Ces corps sont déjà surchargés de besogne et, la somme mise à leur disposition est bien assez importante. La dette du « County Council » de Londres est aussi forte que celle des petits États européens!

Le vrai remède, serait dans un programme de législation plus restreint pour chaque session. Les gouvernants sont enclins à accabler chaque session de Bills, au point d'en faire presque éclater, pour ainsi dire, le sac. Il n'y a aucune considération pour la résistance physique des ministres ou des membres du Parlement; car, la « Machine », comme d'autres machines, tient peu de cas de la vie humaine. C'est ainsi que des Chambres surmenées, aux nerfs tendus, votent les Bills avec une hâte fébrile. Un programme mieux compris pour chaque session, et, aussi, une autre organisation des séances de Parlement, pour remédier à ce scandale de délibérations poursuivies toute la nuit, donnerait une meilleure législation et une administration plus efficace.

*
* *

L'histoire politique de la France et de la grande Bretagne, est, à beaucoup de points de vue, similaire. Pour chacune, la liberté individuelle a été obtenue chèrement dans le passé. En France, la plus effrayante des révoltes, et la décapitation d'un roi ; en Angleterre, presque un siècle et demi plus tôt, une terrible guerre civile fratricide, se terminant aussi par l'exécution d'un Roi. Aujourd'hui, aucune de ces nations n'a rien à craindre de l'autocratie d'un homme, car, le chef bien aimé de l'Angleterre, s'il desirait altérer le cours de l'administration de la législation et des impôts, ne le pourrait pas.

Mais les deux pays, ont su trouver ce que les Grecs avaient déjà découvert il y a plus de deux mille ans : que la démocratie amène des dangers non moins grands que ceux du gouvernement autocratique des Rois. Par dessus tout, elle demande des hommes, dans le vrai sens du mot, pour la diriger.

Se montrent-ils en quantités suffisantes et s'il en est ainsi, le système n'entrave-t-il pas leur action utile en tuant leur individualité ?

Ces questions sont complexes, mais je suis sûr de ceci : c'est que, si ces deux grandes nations veulent garder leur puissance et leur rôle en Europe, elles doivent chacune maintenir l'ordre dans leurs Chambres respectives. Certainement, pendant les dernières années, chacune a donné des signes de dissension et de désunion, qui dépassent ce que peut justifier la lutte ordinaire des partis.

Si la France a eu ses grèves de chemins de fer, ses crises de sabotage à Paris, des émeutes incendiaires à Bar-sur-Aube, l'Angleterre, elle, a eu une lutte féroce, à propos du budget de M. Lloyd-George, sa grave crise constitutionnelle, ses émeutes à Tonypandy et Liverpool, dans le pays de Galles et même — car je regarde cela comme un sérieux symptôme d'indiscipline nationale grandissante — les scandaleuses attaques personnelles, que lancèrent contre les Ministres les suffragettes !

Dans les deux pays, chaque citoyen patriote, doit souhaiter des hommes forts : afin de conserver intactes les grandes et glorieuses traditions des siècles.

WINTERTON.

EN SACRIFICE AUX DIEUX

NOUVELLE POLONAISE

I

Dans la large vallée où, après avoir abandonné les défilés rocheux, coule au milieu d'une prairie verdoyante la grande rivière, une colonne de bois se dresse, ornée de sculptures. C'est autour de cette colonne que chaque année se réunissent les Toungouzes voyageant dans les montagnes environnantes. Ils s'y rendent en nombreuses caravanes et forment des groupes pittoresques où des dizaines d'hommes se mêlent à des centaines de rennes. Ces foules joyeuses parcourent la vallée, et leurs bruyants appels couvrent le murmure des eaux courantes.

Les feux semés en demi-cercle à la base des montagnes, dans la forêt, font des taches lumineuses parmi les ombres nocturnes. Ce sont comme des ceintures brillantes qui transparaissent derrière le rideau printanier où se mêlent les feuilles et le tissu gris des troncs et des branches.

Pour ces contrées, c'est la plus belle saison de l'année. Les moustiques et d'autres insectes ne sont pas encore éveillés; l'air est d'une tiédeur agréable; tout est fleuri. Sur les sommets seulement brillent les neiges hivernales que n'a pas encore touchées l'haleine chaude du printemps. Au dessus des neiges le ciel, même la nuit, ne s'assombrit pas : aucune étoile n'y brille, mais une aurore sans fin relie le jour qui fuit à celui qui renaît...

Près de la colonne, sur le gazon, s'éparpille le peuple et se réunissent les chefs de tribus; les sages vieillards traitent les affaires publiques, touchent les impôts et distribuent les charges.

Pendant ce temps, la jeunesse se divertit : ce ne sont, de tous côtés, que courses de vitesse, danses, idylles ébauchées. Dans la vallée résonnent les rires et les cris; on entend sonner les coups de hache et les chants éveillent les échos des montagnes; la terre tremble sous les sabots des rennes lancés au galop; sur les cornes des animaux destinés à la boucherie s'enroulent en sifflant les lanières du « momok »; les ornements d'argent et de verroterie cliquètent sur la poitrine des femmes...

Et ce spectacle est le même de temps immémorial.

Pourtant, une année, il en fut autrement.

Dans la vallée, comme de coutume, les hommes se rassemblèrent en grand nombre; mais le bruit de leurs voix ne couvrit pas la chanson de la rivière; il n'y eut ni galopades de rennes, ni danses parmi la jeunesse, ni rires, ni chants.

Les discussions en conseils n'eurent pas lieu avec la même ardeur; au seuil des tentes ne s'assemblèrent que de petits groupes. Les visages étaient tristes, les regards troubles, les conversations languissantes. Les rires et les plaisanteries, si chers aux Toungouzes, s'étaient évanouis dans la tristesse générale...

Cependant, toujours rassemblés, les groupes attendaient impatiemment le vieux Seltitchan, sans lequel ils n'auraient pas osé discuter les affaires importantes.

— Le vieillard ne vient pas... ne vient pas... et ne viendra pas! murmura un des assistants, assis près du foyer.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années qui ne paraissait pas de race toungouze. Gros, vêtu comme un Iakoute, portant une ceinture d'argent, il avait la mine dédaigneuse de quelqu'un de riche et qui a conscience de sa valeur.

— Quel est celui qui viendrait en hâte visiter ceux qui vont périr, ajouta-t-il.

— Nul ne saurait éviter son sort! dit tristement un vieillard assis en face de lui.

Ce dernier était misérablement vêtu, avait le visage cuivré et fripé comme de la mousse.

— C'est vrai! approuva un troisième. On ne peut l'éviter et rien ne sert de se cacher... Ne me suis-je pas enfui? Qu'y ai-je gagné? On le sait bien!... Et, tout ému, il commença à raconter, pour la centième fois peut-être, l'histoire de son malheur qui toujours avait trouvé les mêmes auditeurs aussi attentifs.

— Quand l'annonce de la Calamité me parvint, j'étais sur les hauteurs de Bouryangui et me préparais à descendre dans les vallées. Je cessai donc mes préparatifs et retardai mon départ. Longtemps, Dieu m'avait protégé et peut-être m'en étais-je trop glorifié. Une nuit, je m'éveille, épouvanté, le cœur battant... j'écoute... j'entends un bruit semblable en même temps à une détonation et à un appel. Je glisse ma tête hors de la couverture et de nouveau, dans la forêt, retentissent, plus lointaines, une suite de détonations. Les chiens se mettent à aboyer comme à l'approche d'un ours. Je sors de la tente, je regarde : la lune brille et, dans le fond du vallon, j'aperçois une ombre énorme, dépassant les collines, qui pénètre dans les bois. Les chiens se blottissent à mes pieds, je couvre mes yeux de mes mains, n'osant plus regarder. Mon cœur bat dans ma poitrine comme un oiseau effrayé et mes genoux se raidissent de terreur.

— Ahr! gémissent les assistants.

— Cent rennes tombèrent d'un seul coup! Alors, sans attendre l'aube, nous nous mîmes en route. Nous fuyions sans faire halte nulle part, mais nos troupeaux diminuaient toujours. Je les divisai en

trois parties que j'envoyai dans des directions différentes. Quelques jours plus tard mon fils, puis bientôt après ma fille, revinrent, tous deux seuls, ayant tout perdu. Je décidai alors de fuir au bout du monde, là où nul ne pourrait m'atteindre. Mais où est-il sur terre le lieu où personne n'a demeuré avant vous? Aux bêtes mortes, je ne retirai rien, pas même les brides. J'abandonnai tout... Et quand tomba le renne qui conduisait le troupeau je n'enlevai même pas de sa tête le ruban multicolore que [illegible]...

— Ahr!

Les femmes sanglotaient, sanglotaient..., continua le narrateur, encouragé par la compassion des assistants; mais les commerçants russes me l'avaient recommandé: ne prends rien, frère, à « *ses* » victimes, partout « *elle* » retrouvera son bien! J'obéis, je jetai tout et je m'enfuis encore. A la fin, j'arrivai si loin, que la peur me prit. Peut-être nul n'avait habité avant moi à l'endroit où j'étais parvenu... Pas d'arbres ni de broussailles... rien que les pierres, la neige partout... et la tempête... Nous ne pouvions dresser les tentes, car nous n'avions pas de piquets ni de perches et je n'osais pas envoyer quelqu'un dans la forêt assez lointaine. Nous creusâmes donc une caverne dans la neige au penchant d'un rocher et nous y logeâmes pour la nuit. Il y faisait bon, la joie commençait à revenir dans nos cœurs, car la peste avait cessé. Un jour passa, puis un deuxième. Aucun renne ne fut malade. En silence, nous attendions. Non seulement nous évitions de parler d' « *Elle* », mais encore nous ne voulions pas y penser; nous espérions que peut-être, « *Elle* » nous oublierait. Les regards fixés sur les rennes, nous allions où ils nous conduisaient, passant les nuits comme les Tchouktchi au milieu des troupeaux. Ainsi, un peu de temps passa. Ma femme, déjà, recommençait à sourire; je pensais que le malheur allait cesser, que petit à petit nos richesses reviendraient... Cependant, de nouveau, je m'éveillai soudain, tourmenté d'inquiétude. Là lune brillait; tout, autour de nous, était silencieux; les rennes dormaient sur la neige... Mais, un peu plus loin, au-dessus du sol une grande ombre planait dans le ciel...

— Ahr!...

Avec précaution je rampe hors de ma couche, je charge mon fusil et, sans me vêtir, tout nu, je me glisse à la dérobée vers « *Elle* ». « *Elle* » était debout au-dessus des rochers et regardait mon bien... elle ne me voyait pas; mais quand, en me hâtant, je fis du bruit, « *Elle* » se retourna et fixa sur moi ses énormes yeux de flamme. Je visai entre les deux et tirai... Qu'arriva-t-il ensuite? Me frappa-t-elle? Souffla-t-elle sur moi? Je ne sais! Comme une tempête, quelque chose passa au-dessus de ma tête et, quand je retrouvai mes sens, je n'avais plus un seul renne: Toumara n'était qu'un miséreux...

Le narrateur se tut, secoua la main d'un air résigné et subitement se leva, la tête baissée et le visage douloureux. Les plus jeunes des assistants se levèrent aussi; seuls, les vieillards restèrent immobiles, les yeux fixés sur Toumara, attendant la suite du récit.

— Et après?

Toumara releva la tête, ouvrit la bouche pour parler, mais son regard s'étant porté au delà des limites du cercle, une stupéfaction se peignit sur son visage, ses lèvres tremblèrent et des larmes roulèrent de ses yeux. Tous dirigèrent leurs regards vers le même point.

Non loin du foyer était debout un Toungouze aux cheveux blancs, vêtu de l'antique costume national et appuyé au dos d'un renne blanc comme du lait. A côté de lui se tenait un jeune garçon qui lui ressemblait de visage et de vêtement.

— Seltitchan! crièrent-ils tous. Enfin tu es venu, toi... notre père!... Nous pensions que tu nous abandonnais, nous qui périssons! Quelles nouvelles? Qu'as-tu vu et entendu, au delà des monts? Comment se porte la tribu de Memel? Vivent-ils encore, ou bien, comme nous, exhalent-ils le dernier soupir? Que penses-tu faire, notre Seigneur? Viens-tu seul ou avec tout ton peuple? Retournes-tu aux montagnes ou vas-tu vers la mer?

Seltitchan, après avoir remis à son fils la bride du renne de course, entra dans le cercle, serra la main de chacun et s'assit près du chef Iakoute, qui aussitôt lui céda la place. Puis, le nouveau venu tira d'un petit sac une courte pipe chinoise qu'il emplit lentement de tabac.

Tous se turent et reprirent leur place.

— Deux mois déjà se sont passés depuis le jour où la peste a pénétré au delà des hauteurs, dit le vieillard d'une voix calme et grave. Epouvantés, les gens de Memel se sont enfuis vers la mer par des voies différentes, afin d'éviter les lieux contaminés. Ne les attendez pas ici. — Ma caravane arrivera aujourd'hui.

— Ah! Seltitchan, qui pouvait douter que tu viendrais? Tu es sage, courageux, tu ne crains rien, nous le savons, s'écria le chef, en étendant la main vers lui. Une ombre passa sur le visage du vieillard.

— Nul n'évitera son sort, répondit-il froidement.

— Mais tu es né pour le bonheur, Seltitchan! Dieu t'aime, n'est-ce pas vrai? As-tu seulement perdu un petit de tes rennes, quand, autour de toi, périssaient des troupeaux entiers?...

De nouveau le front du vieillard se plissa.

— Dieu t'aime, Seltitchan! répéta le chef.

— Il m'aime, parce que je respecte les coutumes

ntiques. Mon bien n'a pas son origine dans les larmes des hommes ; il m'a été donné par les forêts, les rochers, les montagnes et les eaux ! répondit sèchement le vieillard.

— C'est vrai, et ta main est généreuse, dirent les assistants. Dans les jours de malheur, tu soutiens le peuple et tu partages avec lui ton avoir.

— Qui plus facilement que toi peut donner ? dit le chef. Que pourrais-je donner, moi, par exemple ? Je n'ai que des dettes. Dois-je les distribuer pendant les temps difficiles ? ajouta-t-il en riant. Parbleu, je suis Iakoute... Mais cependant mes dettes ne font pas naître des rennes...

De tous côtés ce furent des cris :

— C'est vrai ! Sans toi, Seltitchan, nous allons périr !... De qui recevrions-nous quelque chose... Qui fait paître des troupeaux plus nombreux que les tiens ? Qui a un cœur plus compatissant ?... Quelle tribu est plus glorieuse et plus riche que la tienne ? Qui possède des fils plus adroits tireurs et plus alertes chasseurs ? Qui donc a des filles méritant mieux d'attirer les regards de nos jeunes gens ? N'es-tu pas le premier d'entre nous ? Qui n'a jamais souffert, jamais menti, jamais trompé, comme nous qui, toujours, baissons la tête devant le sort ? Toi, Seltitchan ! Et de quel côté pourrons-nous nous tourner, si tu n'as pas pitié de nous ?

— Dieu m'est témoin que je partagerai tout avec vous ! C'est pour cela que je suis venu ! répondit le vieillard ému.

— Toumara !... Toumara !... criait pendant ce temps le chef en cherchant le narrateur, finis ton histoire ! — Tu verras, Seltitchan, ce qui est arrivé...

* * *

De nouveau, le silence régna. Toumara, assis au premier rang, caressa de sa main droite son oreille, réfléchit un instant et continua son récit.

— Nous avions donc perdu les rennes. Emportant nos enfants sur nos épaules, nous nous dirigeâmes vers les vallées. Les enfants tombèrent malades pour avoir mangé de la viande corrompue et bientôt ils moururent. Nous aussi, cette nourriture nous rendit malades. Mais que peut, au milieu du désert, durant une pareille calamité, trouver le chasseur ?

Nous mangeâmes tout ce que nous avions, des outres de cuir, de vieilles lanières, des tabliers maculés de graisse. Rien ne restait plus qui pût être utilisé. Mais, nous autres, nomades, parmi les montagnes, ne connaissons-nous pas la faim ? Et Toumara cependant n'est pas le dernier d'entre les Toungouzes.

— Il en est le premier !... affirmèrent les assistants.

— Voilà ce qui arriva : Nous, qui avions été si nombreux, n'étions plus alors que quatre : moi, ma femme, un fils et une fille. Nous allions sans nous arrêter, car nous soupirions après des visages humains... Nous visitâmes tous les lieux connus, tous les anciens points de halte et partout nous ne trouvions que des cendres refroidies et des foyers éteints... Les hommes s'étaient enfuis, dispersés par le danger. Dans notre course errante, nous nous éloignions d'eux de plus en plus et quand, arrivés au pied des montagnes, nous aperçûmes, au lieu des tentes de peaux la carcasse nue des perches qui les soutiennent, les forces nous abandonnèrent... Pourtant nous voulions continuer et chercher encore. Il est si dur à l'homme d'abandonner la vie et de mourir dans la neige sans laisser de trace après lui ! Fouillant les monceaux d'ordures abandonnées et les cendres humides des foyers refroidis dans l'espoir d'y découvrir des débris de nourriture, rongeant les os laissés par les chiens, nous ne faisions qu'exciter notre faim. Et il arriva que nous ne pouvions plus regarder sans un frisson nos enfants pleins de chair et de sang chaud...

« — Toumara, pour sauver les parents, que la fille meure » me dit ma femme.

L'enfant nous regardait sans comprendre...

« Tala, dit sa mère, selon les mœurs antiques, quand la tribu va périr, la fille meurt avant... »

— C'est juste ! dirent les assistants.

— Va, Tala, lave-toi dans la neige et, pour la dernière fois, regarde ce monde divin... » La fillette comprit enfin et voulut s'enfuir ; mais on l'arrêta. Alors, elle se mit à pleurer et à supplier : « Attendez jusqu'à ce soir, Dieu vous enverra peut-être quelque chose... Je veux vivre... j'ai peur !... »

Nous nous décidâmes à attendre. La fillette, à tout moment, sortait de la tente et regardait anxieusement du côté de la forêt. Sa mère ne la quittait pas des yeux et la suivait en cachant un couteau dans sa manche. Le crépuscule tomba. Tala sortait plus fréquemment et demeurait plus longtemps sur le seuil. J'étais couché dans l'ombre et j'attendais...

Tout à coup, j'entendis un cri... Mon cœur s'arrêta dans ma poitrine. Ma femme entra son couteau à la main, en chancelant, comme ivre...

Tu l'as tuée ?...

Non. Dieu a eu pitié de nous, dit-elle, voici un gibier qui sort de la forêt, là, tout près, à deux portées de fusil !...

Je bondis dehors avec mon fils. Sous la tente, Tala était assise les mains étendues, et, dans la forêt, à peu de distance, se tenait l'animal...

— Se tenait l'animal !... répéta l'assistance.

— Est-ce difficile pour un chasseur d'atteindre une bête en train de paître ? Pourtant mes membres

étaient si desséchés par la faim, si affaiblis par la misère que, me glissant à la dérobée vers la proie, je pouvais à peine tenir mon arme entre mes mains tremblantes. Quand la bête touchée par la balle se réfugia dans le taillis, nous nous élançâmes à sa poursuite comme des loups...

Dieu nous aida, nous restâmes vivants, pour recommencer peut-être à agoniser le lendemain...

*
* *

Toumara se tut, baissa la tête et de nouveau caressa de la main son oreille droite. Tous demeuraient silencieux.

Durant cette minute d'attente impatiente, il leur semblait entendre le clapotis de chaque onde de la rivière, le murmure de chaque brindille balancée par le vent...

Puis, parmi ces sons monotones, un autre son, bien différent, se fit entendre. Les visages s'éclairèrent; d'un seul mouvement les têtes se tournèrent dans la même direction.

Le fils de Seltitchan, le jeune Mioré, s'inclina devant son père en disant doucement :

— Père, voici les nôtres!...

Effectivement, la caravane s'approchait.

Les vieillards restèrent à leur place; mais, l'un après l'autre, les jeunes gens abandonnèrent le cercle et se groupèrent sur la lisière des broussailles d'où l'on pouvait mieux voir apparaître la caravane dans le défilé rocheux du vallon.

En tête venait une jeune fille, montée sur un renne brun. A en juger par son riche costume aux ornements d'argent, elle devait être aimée et choyée de sa famille. Elle tenait une lance en forme de palme: ses cheveux flottants n'étaient retenus que par un ruban brodé de perles de diverses couleurs.

Chevauchant la première, elle cassait les petites branches qui auraient pu s'accrocher aux bagages et aux vêtements des autres Toungouzes qui la suivaient. Elle leva sa lance; les rayons du soleil firent scintiller le tranchant d'acier qui brilla un instant sur sa tête comme un feu follet et se refléta sur le tablier brodé d'argent; puis l'arme, lancée d'une main habile, disparut dans la verdure.

— Hroka!... Hrogaï!... crièrent les jeunes gens ravis.

Deux chiens noirs accompagnaient la jeune fille. Ils couraient en avant, revenaient, regardant et flairant tout. Derrière elle marchaient en longue file les rennes portant des femmes, vieilles ou jeunes, des garçons, des filles, des petits enfants... Placés dans des sacs attachés au-dessus des bagages, ces derniers, immobiles et gras, semblaient les dieux du foyer.

En queue, venaient deux chasseurs armés qui, aidés des chiens, poussaient devant eux les animaux sans charge, les femelles et les petits.

Les cris, les piétinements, les plaintes des mères ayant perdu leurs petits dans le tumulte, le carillon des clochettes pendues au cou des bêtes d'avant-garde, les appels des hommes veillant au bon ordre du troupeau, toute cette vie bouillonnante, écumante, réveilla les échos du vallon et résonna aux oreilles des Toungouzes comme le chant du bonheur et du bien-être de la vie libre du nomade.

Leurs yeux brillaient. Ne pouvant retenir l'explosion de leurs sentiments, ils commencèrent à se communiquer tout haut leurs impressions, pendant que passaient devant eux, comme des ombres fugitives, les groupes et les visages.

— Voici la vieille Nioren!

— Encore belle femme!

— Autrefois, toutes les femmes toungouzes étaient ainsi.

— On le dit...

— Regardez avec quelle adresse elle conduit le renne.

— On dit qu'il y a peu de temps, elle a donné un fils à Seltitchan.

— Ça n'a rien d'extraordinaire... la femme de Mayantilan est encore plus vieille et elle a aussi eu un enfant...

— Silence! Regardez, voilà Sala, la bru du vieillard. Il y a des chansons sur elle...

— Ne les mérite-t-elle pas?

— C'est vrai!...

— Bavardez, bavardez, si Mioré entend, il va vous...

— Que peut-il faire?... Nous ne le craignons pas...

— Regardez, regardez!... Lobzal!... Il va tomber!

— Vraiment!... le renne est sauvage... pourquoi l'a-t-on fait monter par ce gamin!...

— Courageux enfant! il sera un jour la joie et la consolation du vieillard...

— Et Tchoun-Mé... Tchoun-Mé, murmurèrent quelques-uns dont les yeux cherchèrent la fillette qui portait la lance d'acier.

— On dit que le chef a l'intention de la demander pour son fils...

— Le vieux ne lui donnera pas sa fille préférée, il ne la lui donnera pas...

Quand le fils aîné de Seltitchan, glorieux chasseur, nommé « Reflet des glaciers », passa devant eux, tous les bavards observèrent un silence respectueux.

Bientôt disparut dans la broussaille le dernier renne de la caravane et les branches de la forêt longtemps séparées se réunirent à nouveau. Seltitchan se leva, salua les assistants d'un gracieux mouvement de tête, monta sur son renne et s'éloigna. Cela signifiait qu'il attendait tout le monde chez lui.

(*A suivre*.) WASLAW SIEROSZEWSKI.

Traduction ANDRE-ISNARD *et* SERGE KABLIS).

MAURICE BARRÈS, CRITIQUE D'ART

J'entendais l'autre jour de braves gens, possédés comme tant d'autres de l'abominable manie de classification qui sévit aujourd'hui partout et dans tous les ordres de choses, discuter, avec le plus grand sérieux du monde, en vue d'établir si les très suggestives pages que vient de publier M. Maurice Barrès sur l'étrange génie de Domenikos Theotocopuli, dit *Le Greco* (1) sont ou ne sont pas ce que l'on est convenu d'appeler de la « critique d'art » et si, et jusqu'à quel point, l'auteur de *Colette Baudoche* était qualifié pour traiter un pareil sujet.

Mon Dieu ! si l'on entend par « critique d'art » les élucubrations fumeuses et pédantes, les indigestes documentations auxquelles les Académies constituées réservent leurs suffrages, M. Maurice Barrès peut à bon droit s'enorgueillir que son *Greco* ne ressortisse guère à un genre qui n'a que d'aussi lointains rapports à la littérature et il est hors de doute que ses précédents « travaux » ne l'avaient point du tout préparé — heureusement ! — à cette espèce d'exercices. Aussi, comme je comprends que ces braves gens à la courte vue dont je parle lui refusent une place dans leur bibliothèque : M. Barrès a toujours été un homme heureux. Rassurez-vous : je ne vous répéterai pas les arguments sur lesquels on s'appuie, dans ces milieux dits artistiques, pour dénier à l'historiographe du Greco toute compétence en matière d'art ; mais il en est un qui me semble trop significatif d'un état d'esprit assez répandu aujourd'hui pour ne pas être retenu.

Il s'agit du danger, qu'à entendre certains, présente, tant pour qui veut jouir de l'art que pour qui le pratique, ce qu'ils nomment, non sans dédain ni méfiance, la littérature. L'art ne serait, d'après eux, susceptible d'être compris et senti que par les professionnels, et l'histoire de l'art ne serait que l'histoire des procédés d'expression plastique ; les musées, par suite, ne devraient être ouverts qu'aux seuls techniciens, capables seuls d'apprécier à leur vraie valeur les productions des maîtres. Qui ne sent ce qu'une pareille conception de l'art comporte de fausseté, combien elle est mesquine, étroite et menteuse ? Qui ne sait que ce ne sont pas les commentaires secs et les froides gloses des esthéticiens patentés qui ont jamais donné et donneront jamais aux autres le goût de l'art, qui ont jamais ouvert et ouvriront jamais les yeux des autres aux beautés de l'art, mais justement les libres interprétations des poètes, leurs frissons de sensibilité, leurs émotions au contact des chefs-d'œuvre. Certes, les travaux d'un Müntz nous fournissent sur le génie de Léonard de Vinci bien des documents utiles, mais les quelques pages si pénétrantes, si fécondes en aperçus révélateurs de Walter Pater ont une autre portée et une autre importance. Et où trouverons-nous ailleurs que dans le *Michel-Ange* de Romain Rolland une vision plus profonde et plus saisissante du sublime créateur de formes, si profonde et si saisissante qu'il semble que rien n'ait été dit auparavant sur son œuvre et sur sa personne ?

Bien qu'elles soient généralement d'un caractère plus personnel, plus subjectif, il faut bien l'avouer, les révélations que nous apporte Barrès n'offrent pas un moindre intérêt. Dès ses débuts, il a montré une prédilection marquée pour ce que l'on pourrait appeler les analyses psycho-esthétiques ; y mettant la curiosité passionnée, qui est la sienne, de tous les problèmes complexes, les posant et les résolvant, ces problèmes, avec l'espèce de parti-pris qui lui est propre de tout rapporter à soi-même, de ne s'intéresser qu'à ce dont il est sûr qu'il tirera profit, pour l'enrichissement de sa sensibilité et, je me hâte de le dire, pour notre plus pure joie intellectuelle.

Assistons donc à ce spectacle délicieux de Barrès se confrontant avec les maîtres de l'art, se regardant en eux, s'efforçant de se mettre à l'unisson avec leurs pensées et avec leurs songes ; ceux de ses ouvrages sont nombreux où nous le verrons, penché vers eux, les interroger et les écouter. Il se pourra que ses jugements ou ses impressions contredisent les nôtres et que nous soyons surpris de rencontrer chez Barrès de l'indifférence, quelquefois même du dédain pour certaines œuvres que nous imaginions faites pour le séduire et le contenter. C'est alors même que Barrès est le plus charmant : il se laisse aller à ses nerfs, comme une coquette dépitée ; il devient injuste et se butte dans son injustice, il fait la moue, il boude et sa bouderie lui inspire les traits d'ironie les plus piquants et les plus sûrs.

*
* *

A Venise, la première fois qu'il y aborde, aux environs de 1889, « la vision saine que se faisait de l'univers le Titien », « la paix qu'on lui voit », le séduit aussi peu que « le génie violent du Tintoret », « ce fanatique sombre » qu'il considère, par rapport à Véronèse, comme « un accident, un à-côté ». Et Véronèse lui-même, « si noble, si aisé », et chez qui il admire « la fierté de celui qui sait sa force », « l'intimide ». « Mon camarade, mon vrai moi, s'écrie-t-il, c'est Tiepolo ». Tiepolo, proclame Barrès, non sans emphase, est « le centre conscient de sa race... la conscience de Venise ». Il raffole littéralement de son « tapage éclatant et mélancolique », de son « abondance », de sa « verve inconsciente et

(1) *Le Greco*, par Maurice Barrès et Paul Lafond. H. Floury, éditeur.

[illegible] venirs fragmentaires, d'un pêle-mêle de toutes les écoles, heurtée, sans frein ni convenance [1], dites-vous, mais où l'harmonie naît d'une incroyable vibration lumineuse ». « Ce qu'il aime avant tout, c'est la lumière ; il en inonde ses tableaux, les contours se perdent, seules restent des taches colorées qui se pénètrent et se fondent divinement ». Cette impression superficielle — car il est de toute évidence que si Barrès avait étudié de plus près l'œuvre prodigieusement féconde en inventions étonnantes, en trouvailles originales, de Tiepolo, il en [illegible] moins, a-t-il essayé de la compléter et de l'appro- [illegible] Au contraire, « vers 1889, confesse-t-il, je distinguais une mélancolie déchirante dans la peinture en S de ce Tiepolo où je ne vois plus qu'un adorable maître de ballet et le peintre aux teintes claires qui nous révela les plus délicieuses jambes. » Qui ne voit que Barrès dépasse ici sa pensée, ou pour mieux dire, sa sensation. Car si l'on peut comprendre la déception qu'il éprouve à ne plus retrouver, chez le peintre du *Festin de Cléopâtre*, l'atmosphère de mélancolie déchirante que sa seule imagination lui avait permis d'y découvrir jadis, l'on est bien forcé cependant de ne pas l'approuver, quand on le voit traiter de maître de ballet, le presque génial imaginatif qui, au Palais archiépiscopal d'Udine, à la villa Pisani, à la villa Valmarana, au Palais Labia, au Palais épiscopal de Wurtzbourg, au Palais-Royal de Madrid, dans cent églises et cent demeures seigneuriales, a répandu avec une générosité créatrice qui tient du miracle les trésors de son intarissable fantaisie. Et si Barrès avait approfondi son impression au lieu de se laisser dominer par son dépit, il n'aurait pas manqué d'indiquer, n'eût-ce été qu'en passant, que Tiepolo est un des plus exquis, des plus rares, des plus raffinés coloristes que la peinture italienne ait engendrés.

En revanche, il a excellemment parlé du Sodoma, notant, dans ses pages sur Sienne, « l'antithèse entre l'énergie sévère des primitifs siennois et la force passionnée » du maître de l'*Extase de Sainte-Catherine*. « Le Sodoma ! c'est la volupté du Vinci ; mais le trouble ici a gagné tout le corps ». Et plus loin : « Chez un tel homme, les images sensuelles prennent une acuité exceptionnelle, rompent l'harmonie, ou, pour parler librement, la médiocrité de notre vision ordinaire. C'est une loi invincible de son être ; il transforme dans son esprit les réalités du monde extérieur, pour en faire une certaine beauté ardente et triste ». Et plus loin encore il remarque, avec non moins d'à propos, comment les [illegible] du Sodoma [illegible] physique attestée par leurs muscles d'athlètes une expression intellectuelle si aiguë qu'elle en devient douloureuse, sont une vision épuisante ».

* * *

Approchons maintenant, en compagnie de Barrès, le maître de la *Joconde*. « Intelligence unique par [illegible] apparaît à la fois un grand méditatif et un grand séducteur. Ses études universelles et profondes n[illegible] cavalier : d'une psychologie désabusée et fine, il évoluait avec aisance dans la vie décorative de son siècle pittoresque. Que des dons aussi opposés se soient trouvés dans un même homme, et poussés à une telle perfection, voilà qui déconcerte les catégories où nous sommes habitués à ranger les tempéraments ! Et cette dualité éclaire le sourire de toutes les figures qu'il a laissées, ce sourire que le temps emplit chaque jour d'une nuit plus profonde mais qui parut, dès son éclosion, inexplicable ! Il y peignait sa propre complexité, son âme habile tout à la fois à la science et à la séduction. » Ainsi s'exprime Barrès à propos de celui que Péladan appell « un demi-dieu » et Gabriel Séailles « une individualité irréductible ». Walter Pater avait dit : « Curiosité et désir de beauté, voilà les deux forces élémentaires du génie de Léonard, la curiosité étant souvent en conflit avec le désir de beauté, mais engendrant avec lui un type de grâce subtil et curieux et devant ces œuvres « pleines d'une étrange beauté cette beauté lointaine que comprennent seulement ceux qui l'ont soigneusement cherchée, ceux qui, partant des types reconnus de beauté, ont autant raffiné sur eux que les types raffinent eux-mêmes sur le monde des formes connues », il en arrivait à la conclusion où se résume Barrès, que « ce peintre exceptionnel est compris par la pensée autant que par les yeux ».

Mais les pages les plus pénétrantes peut-être qu'il ait écrites sur l'art, c'est, je crois, celles qu'il consacre à l'*Evolution de l'Individu dans les Musées de Toscane*. Contemplant Florence des hauteurs de San Miniato, « ce parfait paysage composé de noblesse et de tendresse mêlées, » il y découvre en puissance « l'humilité d'un Giotto, les formes sérieuses d'un Ghirlandajo, le précis, la finesse et la symétrie d'un

[1] [illegible] Tiepolo n'est [illegible] lâche et [illegible] et sans convenance », pour tout dire, « un extravagant ».

[2] [illegible] puissance créatrice de Tiepolo, le bel ouvrage que Pompeo Molmenti a [illegible] Paris, Hachette et Cie, 1911.

Lorenzo di Credi. Sur la droite de la terrasse Mich[illegible] Angelo, il y avait, hier au soir, un verger d'oliviers argentés, si tristes, si délicats, avec ces petits gestes sans tapages que font leurs branchages ténus. Et c'était tout Botticelli avec la grâce de sa Simonetta » et sa conception « d'une beauté un peu boudeuse, un peu précieuse aussi, légèrement contournée et que ne surcharge aucune parure ». Rien de plus vrai, rien de plus suggestif non plus; mais ne nous paraîtra-t-il pas étrange qu'après avoir si finement ressenti le charme délicat et fort de ceux que l'on appelle les primitifs florentins, Barrès traite aussitôt après de « simples, pauvres, et faibles » et considère comme dénués de « qualités émouvantes », les adorables chefs-d'œuvre des Giotto et des Masaccio, des Angelico et des Donatello, des Ghiberti, des Verrocchio, des Ghirlandajo, des Botticelli, des Lippi, de tant d'autres, et sous prétexte que les mauvais poètes d'accord avec les demoiselles anglaises « ont mis à la mode un romanesque, je ne sais quelle simplicité élégante, dont la fadeur dégoûtera bientôt les esprits sincères, » ne nous semblera-t-il pas encore plus étrange de voir l'homme de goût si discret et si intérieur qu'est Barrès, ne pas hésiter « à préférer aux primitifs et même aux peintres de la première moitié du xve siècle, le Guide, le Dominiquin, le Guerchin, les Carrache et leurs émules qui nous donnèrent de si fortes et abondantes analyses de la passion » et les porter aux nues, parce que « ces artistes dédaignés de la mode moderne, sont souvent sublimes, notamment dans l'expression intense de la volupté ». Rappelez-vous qu'à Venise, ni les Bellini, ni Carpaccio que Paul Flat n'hésite pas, dans son excellent ouvrage sur les *Premiers Vénitiens*, à considérer comme « l'incarnation vivante du génie décoratif vénitien » et « le plus vibrant coloriste du xve siècle vénitien », Carpaccio de qui l'œuvre est « comme un bouquet où s'entremêlent les essences les plus diverses et les plus rares, » ce Carpaccio que j'entendais d'Annunzio nommer un jour si joliment « l'Enfant », ni l'étonnant et somptueux Crivelli, pas plus que le sublime Mantegna à Padoue et à Mantoue, pas plus que le subtil Cossa à Ferrare, pas plus que le divin Agostino di Duccio à Rimini, ne l'ont attiré et retenu. « Tout ce petit peuple des musées du xve siècle a bien besoin que le Vinci vienne lui apprendre à méditer » et Michel Ange à « se créer un univers ».

Pour lui donc, « l'instant sublime est le groupe du Vinci, du Corrège, du Sodoma, dominés par Michel-Ange. » Vinci donne « à l'intelligence une valeur morale », Michel-Ange « substitue aux réalités admises de tous un univers qu'il crée de toutes pièces par sa méditation », tandis que le Corrège « ce peintre sublime, dit Barrès, qui créa une expression à tous les moments de l'âme féminine gradués de la plus fine contraction nerveuse jusqu'à la volupté défaillante d'une part et le Sodoma, de l'autre, enseignent aux hommes celui-ci à charmer, celui-là à souffrir. Et Raphaël? Que faites-vous du maître du *[illegible]* et de la *[illegible] la Sain[illegible]* Quelle place lui donnez-vous? Vous ne citez qu'une fois, au hasard, son nom, en lui reprochant de « nous donner pour des vierges de bonnes petites filles de Toscane! » Mais ces notes, me direz-vous, datent de dix-neuf ans? et vous étiez trop jeune alors pour goûter Raphaël? N'êtes-vous pas allé à Rome depuis? Ah! que nous aimerions savoir ce que vous pensez de ce surhumain! Courez vers la *Chambre de la Si[illegible]* Barrès [illegible] de votre émerveillement.

* * *

Une surprise, encore, nous est réservée: l'attitude de Barrès devant l'art grec.

Au pied du Parthénon, il reste les yeux secs; il avoue que, bien que « la beauté de Phidias s'impose avec domination à tous les hommes raisonnables », il n'a pas « le sens spécial » qu'il lui faudrait pour être ému. « Je n'ai point pénétré Phidias d'une vue et par le sentiment. Pour prendre mon plaisir, je m'aidais de réflexions ». L'incompréhensible tiédeur! Se souvenant, cependant, des trois Parques, de la Cérès et Proserpine, du torse de l'Ilissus, des Panathénées du British Museum, il concède, en présence du torse de Poséidon et de Cécrops et sa fille, que Phidias « avait l'amour de l'ordre, des proportions justes, des moyens simples » et que « ce grand art de l'Acropole soulève les plus graves problèmes intellectuels », mais il n'arrive pas à s'exalter. Il est victime de ce préjugé que la statuaire grecque n'est que froideur et raison, et, le miracle n'ayant pas eu lieu pour lui, loin de s'abandonner il se retient; loin d'ouvrir les yeux, il les ferme. Il n'aurait qu'un pas à faire pour caresser les marbres immortels; il recule. Aurait-il peur? De quoi? Craindrait-il de les sentir tout palpitants, tout chauds de la vie qui toujours y circule? Qu'est-ce donc qui l'empêche d'étreindre toute la beauté qui s'offre là, éternellement radieuse? « Entre le Parthénon et nous, confesse-t-il enfin, il y a dix-neuf siècles de christianisme ». Voilà ce qui gêne Barrès pour comprendre l'art grec et voilà, d'autre part, ne nous y trompons pas, ce qui le dispose, lui que nous savons cependant passionné de mesure, de méthode, de clarté, d'harmonie, à comprendre et à aimer le tumultueux et bizarre, désordonné et grimaçant Greco, qui lui livrera « le Secret de Tolède. »

Dès sa première visite à Tolède, Barrès est conquis. Les images « nerveuses et tristes » que lui [illegible] nte l'*Enterrement* [illegible] rieux de ces monotones figures, aussi bien que

cette couleur froide relevée de contrastes brûlants » lui font aussitôt éprouver qu'il se trouve « devant une âme forte et singulière, qu'il est raisonnable de tenir en défiance, mais plus raisonnable encore d'écouter attentivement ». « La vie de Greco est mystérieuse comme son œuvre. Ses jours sont voilés ; il n'est pas mieux connu dans ses années de gloire que dans sa jeunesse ; le temps a recouvert d'ombre plusieurs des aspects de son génie ; et l'on arrive à se convaincre que, pour atteindre ce personnage énigmatique, il n'est que la rêverie devant ses tableaux, difficiles d'ailleurs à découvrir dans l'obscurité et sous la poussière des profondes chapelles de Tolède. » Que ne pouvons-nous accompagner Barrès à travers la saisissante évocation du milieu où vécut et produisit son héros, écouter « le superbe dialogue entre la culture chrétienne et l'arabe qui s'assaillent, puis se confondent » partout ici, et que domine le bruit « de ces chansons sèches et tristes qui naissent d'un sol pierreux au bourdonnement de la guitare », chercher avec lui, par les rues étroites, dans les églises, les couvents, les palais déserts, à interroger l'âme de la vieille ville sacerdotale, pour essayer de comprendre « comment l'élève correct des brillants Vénitiens est devenu un peintre « si bizarre » et « si pauvre », et « dans quelle crise de l'âme dut éclore ce que certains nomment sa folie et ce que nous préférons appeler son génie ! » Les beaux, les émouvants spectacles où Barrès nous convie ! Avec quelle science de l'effet, avec quelle acuité d'analyse, il nous fait assister à la formation de cet art où l'abondance, la splendeur, la sérénité radieuse de Venise aboutit aux étrangetés, aux violences, « à ce singulier mélange d'harmonie et de déséquilibre, cette intensité froide et lumineuse » avec lesquels le Greco exprime si bien « les brusques alternatives, un peu barbares de l'âme espagnole tout entière », et « ce qui est le propre de l'Espagne, la tendance à l'exaltation des sentiments », de sorte que c'est lui, « ce Crétois qui nous fait le mieux comprendre les contemporains de Cervantès et de sainte Thérèse ».

Je voudrais multiplier ces citations, cueillir au cours de ces pages, sans doute les meilleures du genre qu'ait signées Barrès, les fleurs exquises et brûlantes, aux couleurs passionnées, à l'odeur sèche, qui y poussent à toutes les lignes, mais je ne puis, hélas ! Celles que je vous ai tendues à respirer auront suffi, je pense, à vous donner une idée des parfums dont est imprégné tout ce livre délicieusement émouvant et si pittoresquement évocateur où Barrès, supérieur encore à lui même en tant qu'écrivain d'art, se révèle plus expert que jamais à fouiller et à décrire les mouvements les plus secrets et les plus subtils de l'âme humaine.

GABRIEL MOUREY.

UN FRANÇAIS, ÉCRIVAIN ANGLAIS AU XVIIe SIÈCLE
PIERRE-ANTOINE MOTTEUX [1]

Jusqu'ici, toutefois, si Motteux s'est acquitté avec le plus grand soin et la plus sûre érudition de son rôle d'éditeur, il n'a pas touché au texte de Rabelais. Il ne se bornera pas là. Restent les quatrième et cinquième livres : il faut que l'œuvre entière passe en anglais : il se met à l'œuvre et traduit le *Voyage de Pantagruel* (1708). En une préface enjouée, qui ne manque ni de facilité, ni d'élégance, avec d'heureuses trouvailles de style, Motteux présente aux lecteurs ces deux derniers livres qui, dit-il, sont bien supérieurs, en français tout au moins, aux trois premiers livres de Rabelais. Il n'a pas à rendre compte de la façon dont il a procédé : les lecteurs, si la traduction ne leur plaît pas, ne se soucient pas plus des excuses et des mauvaises raisons de M. le traducteur que de celles qu'offre un cuisinier maladroit après avoir gâté un plat savoureux en le dressant. Toutefois, il dit les difficultés qu'il a rencontrées : « les termes et les tournures de phrase vieillis, les sujets obscurs, tout aussi obscurément traités, rendent le sens difficile à saisir même pour un Français, et il n'est pas aisé de conserver cet air libre et facile qu'a l'original ». Il se demande s'il a bien pu rendre, avec tout le langage de Billingsgate et le baragouin qu'il a entassé dans sa mémoire, les mots d'argot dont abonde cet auteur drôlatique.

Motteux peut se rassurer : c'est plutôt par excès que la traducteur pèche ici. Il possédait si bien la langue anglaise, il avait à sa disposition une telle provision d'argot, qu'il en a abusé, soit par crainte de rester au-dessous de son modèle, soit par plaisir de faire parade de cette maîtrise absolue de la langue qu'il avait acquise. Après avoir donné à nouveau les raisons de l'obscurité voulue de Rabelais et expliqué la portée de l'œuvre, après avoir comparé Rabelais à Homère, Motteux s'excuse sans grande conviction sans doute de son inhabileté à faire passer dans sa traduction toute la grâce que chaque langue comporte et qu'un étranger acquiert si rarement. Le Romain Albinus, qui avait écrit en grec, demandait qu'on lui pardonnât ses fautes de langue, mais Caton lui demanda avec ironie si quelqu'un l'avait jamais obligé à écrire dans une langue qu'il ne possédait pas complètement. Lucullus a écrit une histoire dans la même langue et dit qu'il y a semé quelque mauvais grec pour que l'on sache bien que c'est l'œuvre d'un Romain : « Je n'en dirai pas autant de mes écrits, ajoute Motteux ; je m'efforce

(1) V. la *Revue Bleue* du 26 août 1911.

d'y être aussi peu incorrect que la hâte de l'entreprise et la brièveté du temps accordé me le permettent... ; les erreurs qui se trouvent peut-être dans la forme s'y sont glissées contre ma volonté... Aussi ne me déplaît-il pas que l'on sache, que cette traduction est l'œuvre d'un homme qui, tout en étant né et élevé en France, a pour ce pays-ci l'amour et la vénération d'un sujet loyal, d'un homme à qui, comme beaucoup d'autres, la fatalité fait dire :

Nos patriam fugimus et dulcia linquimus arva,

qui doit s'assimiler, autant qu'il le peut, la langue de cet heureux pays et, plein de reconnaissance, dire avec tous les autres, sous ce gouvernement protestant :

Deus nobis hæc otia fecit.

Regrets sincères du pays natal, exprimés en termes virgiliens, mais fausse modestie aussi ! Motteux sait très bien, comme le lui a écrit Robert Gale, que le plus habile ne pourrait distinguer, s'il est né en France ou en Angleterre. Si sa traduction est par endroits défectueuse, c'est qu'il a pris avec le texte français des libertés vraiment trop grandes. Elle reflète sans doute les beautés de l'œuvre de Rabelais et donne bien l'impression générale que l'on ressent à la lecture de l'original, mais Motteux en prend vraiment trop à son aise avec le texte rabelaisien. Il ajoute trop volontiers non seulement des mots et des phrases, mais des alinéas entiers. Sa traduction est sans doute une belle infidèle, mais c'est une infidèle.

Après Rabelais vint le tour de Cervantès. Chose étrange, Motteux n'avoue pas être l'auteur de la traduction de *Don Quichotte*, « faite, dit-il, d'après l'original par plusieurs mains », mais il dédie chacun des quatre livres à l'un de ses quatre patrons. « Ne faut-il pas aux plus jolies fleurs, surtout à celles de provenance étrangère, l'abri le plus élevé et le soleil le plus chaud. » Quelles furent ces « mains étrangères ? » Aucun témoignage contemporain ou postérieur ne l'a jamais établi. Or, il est bien étrange, comme on l'a d'ailleurs noté, que personne n'ait jamais avoué et même revendiqué la paternité d'une œuvre des plus remarquables, miroir fidèle des qualités du modèle : les auteurs, même les traducteurs, n'ont d'ordinaire ni cette absence de tout amour propre littéraire, ni ce désintéressement. Il est infiniment probable donc que c'est Motteux l'auteur, caché pour quelque raison inconnue, de la traduction de *Don Quichotte*. Comment d'ailleurs aurait-il pu dédier à un protecteur quelconque une œuvre dont il n'aurait pas été l'auteur ? On sait aussi que Motteux connaissait admirablement l'italien et l'espagnol.

Nous négligerions peut-être, même en considérant Motteux comme traducteur, de citer sa version anglaise de la dissertation de l'ambassadeur français de Saint-Olon sur « Le présent état du Maroc », si, dans l'épître dédicatoire, Motteux n'affirmait trop positivement « le sincère amour d'un loyal sujet anglais » et ses « efforts pour paraître anglais autant qu'il le peut, même dans ses écrits, depuis qu'il a été jeté sur la côte stérile du Parnasse. » Motteux, en effet, sinon ici, au moins ailleurs, paraît bien être un peu trop anglais. On comprend sa rancœur contre Louis XIV qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, l'a forcé de sortir de France : on s'explique aussi ses emportements dédaigneux contre les flatteurs du roi proscripteur, on approuve son loyalisme envers un roi étranger qui l'a accueilli, mais on pardonne moins aisément à Motteux de confondre la France avec Louis XIV, d'insérer dans son journal une poésie du gallophobe Dennis « Sur une victoire en mer » et de battre des mains aux revers essuyés par les armées françaises.

Motteux a été jusqu'ici journaliste, éditeur, traducteur : le voici qui se fait parodiste — cette fois en français — et manie à merveille l'ironie la plus fine. Sa parodie de l'Ode sur la prise de Namur n'est pas sans humour. Elle nous intéresse aussi, parce que, dans la dédicace, nous voyons l'impression produite par Boileau sur Dryden et Wycherley. C'est Motteux qui écrit : « Je me souviens qu'ayant fait voir l'Ode de M. Despréaux à MM. Dryden et Wycherley, l'un aussi peu inférieur aux Malherbes et aux Corneilles que l'autre aux Voitures et aux Molières, ces Messieurs, qui aussi bien que moy sont les admirateurs des premières œuvres de M. Despréaux, eurent de la peine à concevoir que cette Ode fût de l'illustre auteur de l'Art Poétique ». Motteux, qui n'aimait décidément pas que l'on flattât le monarque proscripteur, s'en prend à Boileau, cet « Avorton du Parnasse », de sa « chanson pédantesque ». Comme Motteux ironise quand il dit :

Est-ce Ronsard le gothique
Est-ce Chapelain le dur,
Qui, flatteur et satirique,
Chante Louis et Namur
Boileau ta Muse fameuse,
En se noyant dans la Meuse,
Périt par un juste sort.

Plus loin, comme sa verve s'aiguise méchamment, quand il écrit :

Mais qui fait garder la chambre
A ce monarque [illegible]
Tandis qu'au bord de la Sambre
Tout un peuple est envoyé ?
Maintenon toute [illegible]
Et plus froide que Borée

[illegible]

Monarque et poète-artiste, chacun était différemment rudoyé. Comme on dut se gausser, dans ces milieux de [illegible] du Roi-Soleil et de Boileau, [illegible] Cependant, il faut le reconnaître, Molière jamais ne rechercha, semble-t-il, la société de ses compatriotes. L'un d'eux cependant, Abel Boyer, que la révocation de l'édit de Nantes avait fait passer à l'étranger, en Hollande d'abord, puis en Angleterre, aurait pu devenir son ami. Mêmes croyances religieuses, mêmes épreuves, même passion pour le travail, mêmes efforts pour apprendre la langue anglaise et même maîtrise obtenue, mêmes essais de journalisme, puisque Boyer dirigea et en partie rédigea *Le Petit Postillon*, même goût aussi pour le théâtre, puisqu'il fit jouer chez les Anglais qui, décidément n'ont jamais eu la tête racinienne, une traduction de l'*Iphigénie en Aulide* de Racine, mêmes [illegible] N'y avait-il pas [illegible] pour rapprocher ces deux Français? Or, rien ne permet de dire qu'ils se connurent jamais. Demoivre, Français aussi, éminent mathématicien, comme le reconnaît Pope, établi à Londres aussitôt après la révocation de l'édit, vivant avec Newton sur le pied d'une certaine intimité, aurait pu également devenir l'ami de Motteux, qui, comme pour Boyer, n'était pas de sept ans plus âgé que lui. Nombreux également étaient les Français autour de Saint-Evremond et de la duchesse de Mazarin. Le savoir de Motteux, ses mérites littéraires, à défaut de sa naissance, l'auraient certainement fait admettre dans ce milieu où précisément on ne s'arrêtait que fort peu aux différences sociales, pourvu que l'hôte fût d'intelligence vive, de science certaine ou d'esprit libre. Sa qualité de réfugié n'eût pas manqué de faire de lui un hôte bien accueilli. Jamais, non plus, Motteux ne parut, semble-t-il, au café de l'Arc-en-ciel où se réfugiaient chaque jour les protestants français. Il faut donc bien croire que le traducteur de Rabelais vécut à l'écart des Français d'Outre-Manche, se tenant à distance sans doute par désir et besoin d'écrire et de parler la langue en véritable Anglais.

Au contraire Motteux fréquenta assidûment les écrivains anglais les plus en renom de cette époque. Dryden, Steele, Addison le comptèrent parmi leurs meilleurs amis. Le gallophobe Dennis était son collaborateur au *Gentleman's Journal*. Ravenscroft et Farquhar lui demandaient pour leurs comédies des prologues et des épilogues que Motteux écrivait de sa plume alerte, quand il ne prenait pas part directement à la composition de quelqu'une de leurs œuvres, comme *La Diligence*, de Farquhar.

Un seul écrivain anglais, Pope, le Boileau d'Outre-Manche, mais un Boileau rachitique, rabougri et méchant, lui marqua un assez mauvais vouloir. Dans sa *Sottisiade*, à plusieurs reprises, il revint sur le bavardage de Motteux, lui faisant une réputation d'intarissable bavard. Dans une autre de ses satires, ne dit-il pas de lui très aimablement : « J'ai appris à supporter les bavards, car j'ai connu Motteux »? D'autre part dans son *Martin Scriblerus, ou l'Art de* [illegible] Pope ne se fait pas faute d'[illegible] Motteux. Il y range les écrivains anglais en différents groupes : ce sont d'abord les Poissons volants, ces écrivains qui de temps à autre s'élèvent sur leurs nageoires, mais dont les ailes sont vite séchées et qui retombent vite dans les bas fonds; puis les Hirondelles, c'est-à-dire ces auteurs qui effleurent tout, voltigent çà et là, mais à qui l'agileté ne sert qu'à attraper des mouches; les Autruches, écrivains si lourds qu'ils peuvent rarement s'élever au-dessus du sol et à qui leurs ailes sont tout à fait inutiles; les Perroquets, ceux qui répètent les paroles des autres, mais cela d'une voix si bizarre et si enrouée qu'on les croirait bien à eux; les Grenouilles, ceux qui ne peuvent ni marcher, ni voler, mais peuvent sauter et bondir admirablement, qui vivent d'ordinaire au fond d'un marais et mènent grand bruit chaque fois que leur tête passe au-dessus de l'eau : enfin, entre beaucoup d'autres, les Anguilles, ces auteurs obscurs qui s'enveloppent de leur propre boue, mais sont passablement agiles et lestes. Et Pope fait suivre chacune de ces catégories de simples initiales qui, désignant assez clairement certains écrivains anglais, firent à cette époque grand scandale. Les initiales P. M. désignent évidemment Pierre Motteux : l'attaque était mi-partie blessante et mi-partie flatteuse. Pope donc mis à part, Motteux entretint avec les écrivains anglais de ce temps qui, du reste, ne tarissent pas d'éloges à son égard, les relations les plus courtoises, voire les plus amicales.

Tour à tour journaliste, éditeur et traducteur, voire parodiste à l'occasion, Motteux n'avait pas fait fortune. Célibataire jusqu'ici, il vivait sans souci, encore qu'il ait dû, à son arrivée en Angleterre, peiner beaucoup pour apprendre rapidement une langue qu'il écrivait maintenant et parlait avec une aisance et une souplesse merveilleuses. Comme tous les écrivains de l'époque il comprit vite qu'il fallait faire du théâtre. C'était, en effet, la seule façon de gagner gloire et profit, car le goût de la cour anglaise et du public pour les spectacles dramatiques était chaque jour plus marqué. Bon gré, malgré, même quand, à l'exemple de Dryden, on n'y était pas enclin, un auteur devait écrire pour la scène. Motteux était bien trop avisé pour ne pas

s'apercevoir de cette nécessité. Aussi composa-t-il, dès 1696, *L'Amour est une plaisanterie*. Cette comédie, très voisine de la farce, obtint un succès qui semble avoir surpris l'auteur lui-même et qu'il n'était pas loin de déclarer scandaleux. « J'ai presque honte de parler du succès extraordinaire d'une pièce que je dois moi-même condamner, dit-il dans sa préface. Ce succès n'est fait que de l'indulgence d'un auditoire généreux pour un étranger, encore que la pièce ne fasse pas mauvaise figure sur la scène. » Quelques rivaux jaloux accusèrent Motteux de plagiat. Il faut voir comme sa bile s'échauffe contre les « poétaillons » envieux et impuissants, qui se permettent de viles insinuations évidemment fausses. Chaque fois, que dans une pièce étrangère, je trouverai de quoi nous divertir, je m'en servirai librement et tout aussi librement je l'avouerai. » Ce que les critiques d'alors auraient pu plutôt lui reprocher — mais personne n'y songeait alors — c'est l'extrême licence de trois chansons qui sont insérées dans cette farce en cinq actes. Il y a notamment la chanson d'un forgeron qui, vêtu de son costume de travail, une bouteille à la main et titubant, chante à sa femme, toute prête à lui donner la réplique, des horreurs qui seraient assez spirituelles, si elles étaient moins grossières. D'autres couplets, ceux des « rakes » (un peu nos « roués ») sont d'une saveur très accusée. Quant aux couplets en dialogue entre un petit garçon et une petite fille, ils sont, en leurs sous-entendus canailles, accompagnés de gestes à l'avenant, d'une indécence rare. Et dire que Motteux se flattait auprès des spectateurs, dans son épilogue, de leur avoir épargné la peine de s'effaroucher. « C'est, a-t-on dit, que les dames de cette époque avaient dû se mettre aux joues une belle couche de fard pour qu'on ne les vît pas rougir. » Ajoutons que la plupart d'entre elles, pour se conformer à la mode, n'allaient au théâtre que masquées.

Encouragé Motteux aurait dû peut-être poursuivre ses succès de poète comique : il n'en fit rien. Seulement quelque neuf ans après, en 1705, il écrivit et fit représenter son *Avare Amoureux*. Pedro, vieil avare, consent à ce que son fils épouse une jeune fille. Subitement le bonhomme devient lui-même amoureux de la belle et veut l'épouser : il ne renonce à son projet qu'à la suite de tous les tours que lui joue un rusé valet. Celui-ci, déguisé en capitaine de dragons de l'armée française, s'installe chez le vieillard amoureux avec une trentaine de dragons accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Ils mettent au pillage la maison de Pedro, consomment toutes ses provisions, boivent son vin, se font chemises et tabliers avec le linge du malheureux avare, trop heureux à la fin de se débarrasser du capitaine de dragons et de sa prétendue sœur, la belle tant aimée. Farce encore plutôt que comédie, la pièce fut représentée six fois et obtint moins de succès encore, quand, deux ans plus tard, elle reparut sous le titre de *Adieu folie*! Une autre farce : *L'Amour et les dragons*, aujourd'hui introuvable, même à la bibliothèque du British Museum, et que l'on suppose avoir été écrite, peut-être, vers 1700, pourrait bien avoir été la première esquisse de l'*Avare Amoureux*. Simple hypothèse !

Motteux, entre temps, s'était essayé à la tragédie. En 1698, sa *Beauté en détresse*, pièce en vers non rimés et en cinq actes, obtint un succès considérable. « Et pourtant, dit-il, cette tragédie n'avait rien de ce qu'il faut pour plaire à la plupart. Pas de chants, pas de danses, pas de mélange de comédie, pas de gaieté tapageuse, pas de changement de scène, pas de riches costumes, pas d'apparat, pas de déclamations, pas de comparaisons, pas de bouteilles, pas de meurtres sur la scène, pas de fantômes, pas de prodiges, et plus encore, pas de saletés, rien d'impie, rien d'immoral. » — Allusion directe au tout récent pamphlet de Jeremie Collier contre « l'impiété et l'immoralité du théâtre anglais. » — « De plus, il n'y a qu'une seule intrigue, et toute l'action se passe en un seul lieu, sans prendre plus de temps que la durée même de la représentation ; la liaison des scènes y est observée et l'on ne voit pas les personnages venir deux par deux, puis s'en aller, uniquement parce qu'ils n'ont plus rien à dire ». La pièce fut très émouvante : elle tira des larmes aux plus beaux yeux : la princesse royale elle-même, la future reine Anne, fit au poète un cadeau véritablement princier. Motteux était alors au faîte de sa renommée : il ne lui manquait même pas la troupe envieuse des détracteurs perfides. Motteux, en homme sûr de lui, les accueillit avec indifférence, leur jettant de haut et superbement ce défi. « Mes succès ininterrompus m'ont valu des ennemis... je puis avec calme laisser les envieux et les détracteurs à l'obscurité qu'ils méritent. » Dryden, le plus grand dramaturge de l'époque, prenait parti pour « un aussi bon poète, un aussi bon ami ». Et dans une épître fameuse à Motteux, à propos de sa pièce, il écrivait : « La voix publique te proclame aussi heureux dans le choix du sujet que dans la façon de le traiter. Les unités de temps, de lieu et d'action sont si bien observées par toi, que Corneille lui-même pourrait t'envier cette combinaison de sa triple unité. Les incidents sont semés peut-être un peu trop nombreux, mais c'est simplement par excès que tu pèches. Il y a deux poètes seulement capables de commettre un si heureux crime, c'est toi pour le dessin d'une pièce et Wycherley pour l'esprit.... mais qui donc t'inspire ainsi, toi et toi seul, pour réussir de la sorte dans une langue qui n'est pas la

tienne ? Et c'est pour nous un prodige qu'un hôte étranger comme toi l'emporte sur la plupart et égale les meilleurs d'entre nous ».

Motteux avait eu raison de se recueillir un peu avant de lancer sa tragédie, d'attendre que des acteurs tels que les Venbruggen, les Betterton et les Kynaston fussent prêts pour la représentation de sa pièce, et que des actrices comme Mmes Bracegirdle et Barry fussent libres et disposées à donner tous leurs soins à l'interprétation de l'œuvre nouvelle. L'auteur avait ainsi mis toutes les chances de son côté.

Aussi, en attendant, avait-il fait jouer, en 1697, comme pour occuper la scène et ne pas se laisser oublier, une combinaison dramatique bien étrange : *La Nouveauté*. Chaque acte forme une pièce distincte composée par un auteur différent : c'est d'abord une pastorale, *Thyrsis*, écrite par Oldmixon; le deuxième acte est une petite comédie : *Tout sans argent*, composée en hâte par Motteux lui-même, d'après un modèle français, et dont Garrick fit plus tard son *Valet menteur*. Joyeuse farce où un élégant, d'ailleurs sans le sou, offre à une belle un souper fin qu'il ne saurait payer. Grand, comme on pense, est l'embarras du galant, car le traiteur français — quel traiteur à la mode alors ne serait pas français ? — est peu confiant. Comment se tirer de ce mauvais pas ? Un adroit valet s'en charge : il annonce tout effaré que la fille du propriétaire est couchée, malade de la petite vérole. Et là-dessus tout le monde, galant, belle et traiteur, de s'enfuir à belles jambes ! Un masque, *Hercule*, forme le troisième acte: il est aussi de Motteux. Une courte tragédie est nécessaire pour le quatrième acte. Motteux retouche une pièce jouée sans succès six mois auparavant. *The Unnatural Brother*, réduite et débaptisée, devient *Le couple malheureux*: les parties les plus émouvantes y sont conservées : l'œuvre ainsi transformée est maintenant applaudie. Enfin une farce à la manière italienne, *Magie naturelle*, termine le spectacle dont les bénéfices, même à la sixième représentation — toutes les pièces disparaissent vite à cette époque si avide de nouveautés incessantes — satisfont pleinement l'auteur de cette mosaïque dramatique. Motteux, toutefois, a peut-être tort de présenter cette bizarre combinaison de cinq pièces en une seule comme une « nouveauté » sans précédent ayant par conséquent besoin, pour réussir, de puissants patrons. Ignorait-il le *Théâtre à louer*, de Davenant, dont le deuxième acte n'est que *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* de Molière, traduit en mauvais anglais, tel que le parle un Français après un court séjour en Angleterre.

L'activité de Motteux était décidément sans bornes : elle revêtait toutes les formes artistiques : c'étaient des *masques en musique*, sortes de pièces mythologiques, comme ses *Amours de Mars et Vénus*, dont chacun des trois actes était chanté après chaque acte de *l'Anatomiste, ou le Faux Docteur*, de Ravenscroft. La musique pouvait en être bonne : les trompettes, les timbales, les violons et les hautbois pouvaient faire merveille : c'est à grand' peine sans doute que cette musique parvenait à noyer un peu ce que la dispute de Vulcain et de Vénus avait de fort risqué. C'est à ce genre de compositions artistiques qu'appartenait aussi l'*Arcis et Galathée* de Motteux. Citons également ses Interludes des *Quatre Saisons*, des *Réjouissances de l'Europe*, du *Bonheur de la Bretagne* et du *Saltimbanque*, toutes compositions de mérite très secondaire, sinon tout à fait négligeable.

Ce serait mal connaître Motteux que de croire qu'il se borna là. Il alla, dans ses entreprises artistiques, jusqu'à l'opéra. La pièce de Beaumont et Fletcher, *The Island Princess* devint entre les mains de Motteux le livret d'un opéra dont Purcell composa la musique. Puis ce fut, en succession rapide, à un an d'intervalle, les opéras *Arsinoé, reine de Chypre*, *Le Temple de l'Amour*, *Thomyris, reine de Scythie* et *Le Triomphe de l'Amour*, où Motteux s'efforçait, semble-t-il, d'accoutumer le goût anglais à la musique et à l'opéra italiens, aux « doux airs vénitiens », d'unir « la vigueur anglaise à la grâce italienne ».

Faut-il ajouter à l'œuvre littéraire de Motteux les nombreux prologues et épilogues écrits par lui de façon fort alerte pour ses amis, sa collaboration avec Farquhar dans *La Diligence*, tirée de la pièce française *Les carrosses d'Orléans* ? Nous l'aurons alors résumée sans omission notable.

Les travaux littéraires de Motteux ne l'avaient pas enrichi, encore qu'à maintes reprises il ait eu à remercier de généreux patrons qui n'avaient pas laissé de lui venir en aide aux heures difficiles. Marié maintenant il avait deux fils, Antoine et François, sa fille Henriette n'étant pas encore née. Adieu le temps où, célibataire, il pouvait vivre au jour le jour et se permettre toutes les fantaisies, même celle d'être sans sou ni maille. Père de famille, il lui fallait veiller au grain, au grain de mil surtout. Délaissant la littérature, qui jusqu'ici avait à peine nourri son homme, il se fit marchand. Dans Leadenhall Street, à l'enseigne des « Deux éventails », Motteux ouvrit boutique. « Puisque nombre de commerçants, dit-il, deviennent auteurs, pourquoi d'auteur qu'il était ne se ferait-il pas commerçant ? » Ce fut la nouvelle incarnation de cet extraordinaire touche-à-tout. Addison et Steele, par amitié d'abord et aussi parce qu'ils se souvenaient du talent de journaliste de Motteux, le laissèrent volontiers se tailler de jolies petites réclames dans le *Spectateur*. Il y rappelait à ses jolies clientes le bon marché de ses marchandises venues de la Chine

et du Japon, de son thé excellent, de ses éventails, de sa mousseline, de ses peintures, de son arrock et autres produits de l'Inde. « Tout cela ne semble pas moins acceptable que mes traductions de Rabelais et de Don Quichotte ». Il fait savoir à sa clientèle qu'il franchit fréquemment les mers et que, parlant hollandais, français et bien d'autres langues encore, il a des facilités spéciales pour acheter et importer de riches brocarts, des atlas hollandais avec ou sans or et argent, les soieries étrangères les plus à la mode et des meilleures fabriques, les belles dentelles de Flandre, du linge, des tableaux de provenance sûre. Il a si bien tourné le dos à toute occupation littéraire, qu'il prétend ne plus jeter les yeux sur d'autres livres que sur ses livres de comptes. Ce qu'il lit surtout, en commerçant sérieux qu'il est, c'est, dans le *Spectateur*, les annonces plutôt que le reste du journal. Et il a grande envie, ajoute-t-il, d'inviter les autres écrivains à suivre son exemple et à ne plus troubler par leurs écrits le calme de leurs concitoyens.

En décembre de cette même année, Steele va, en voiture, rendre visite à son ami Motteux, ce commerçant industrieux qui, autrefois son confrère, a dédié au Spectateur son poème sur le thé. Et Steele de décrire la boutique : « J'ai trouvé ses magasins spacieux tout pleins de thé et ornés de curiosités venues de la Chine et de l'Inde. J'ai remarqué combien le tout était admirablement agencé : j'ai exulté en voyant comment la tête d'un poète a pu tout disposer et exercer dans la même maison tant de sortes de commerce. Ici étaient exposés les soies de teintes diverses et de couleurs variées, les riches brocarts et les plus riches produits des métiers étrangers : là on pouvait voir les plus belles dentelles présentées par les plus jolies mains : plus loin sous les beaux yeux des clientes les batistes, les mousselines et les toiles les plus fines. Je ne pus que féliciter mon ami d'avoir fait de son talent un emploi aussi modeste et, je l'espérais, aussi avantageux... » Il n'y avait plus qu'à se précipiter, client enthousiaste et fidèle, chez ce brave Motteux.

Son thé surtout devait être excellent, N'est-ce pas Motteux dont Addison, sans le nommer toutefois, disait quelques mois auparavant : « J'ai connu une personne qui s'y connaissait si parfaitement qu'après avoir goûté dix espèces différentes de thé, elle distinguait sans en voir la couleur celui qui lui était offert ; mieux encore, dans un mélange de thés en proportions égales, elle savait quelles deux sortes de thé avaient été mélangées. Cette personne allait plus loin : ainsi en goûtant du thé fait avec trois sortes de thé mélangées, elle disait de quels paquets venait le thé formant ce mélange. » N'était-ce pas Motteux aussi qui avait composé un « Poème en l'honneur du thé » tout comme Philips avait écrit un poème en faveur du « Cidre » et La Fontaine, en l'honneur du Quinquina. « Le vin, dit Motteux, enflamme l'imagination à un point dangereux, mais cette flamme est fumeuse et la lumière en est voilée ». Combien « pour le thé cette coulée de cristal vaut mieux que la coulée de boue » qu'on nomme le café. Le thé, en effet, c'est « la boisson de vie », la « liqueur dorée », son « nectar », sa » muse », la source de « délices célestes », « Le vin, c'est le feu, le thé, c'est la lumière ! »

Mais dans le magasin de Motteux il n'y avait pas que cet excellent thé de Chine chanté en vers si enthousiastes, il y avait des tableaux dont il était fier de dresser une liste pour ses clients habituels ou possibles, des tableaux authentiques qu'il voulait vendre, disait-il, honnêtement, et non des copies sans valeur. C'est ainsi qu'il annonçait la mise en vente à bon marché d'un portrait de Joseph Scaliger, d'après nature. On sait, d'autre part, qu'à la mort de Motteux sa collection fut dispersée dans sa salle de vente, à Covent-Garden, au bénéfice de sa veuve et de ses enfants. Cette mort fut, d'ailleurs, éminemment mystérieuse et tragique.

Un soir un noctambule attardé, drapé dans un manteau rouge et portant un sabre au côté, arrivait chez White où l'on versait aux clients un chocolat de choix. Il était en voiture. Une femme, d'allures joyeuses, une certaine Marie Roberts, rencontrée par hasard sur le pavé de Londres, accompagnait le visiteur. L'homme au manteau rouge entra dans l'établissement : la belle resta dans la voiture, soit que l'entrée de la chocolaterie fût interdite aux visiteuses de cette marque, soit, ce qui est plus probable, que le compagnon de la belle craignît de se compromettre en y produisant sans vergogne son amie de hasard. Après une assez longue attente, celle-ci, un peu impatiente sans doute, fit appeler le galant, et tous deux, dans cette même voiture, partirent pour Star Court, dans la rue des Bouchers à la recherche d'un gîte. Le lendemain matin l'homme au manteau rouge était mort : et cet homme était Motteux. Grand évidemment fut l'émoi de Mme Motteux en apprenant la fatale et scandaleuse nouvelle. Résignée, affectueuse, tenace, elle fit l'impossible pour découvrir ceux ou celles qui, croyait-elle, avaient assassiné son malheureux mari. Elle promit dans le « Daily Courant » une récompense de dix guinées au cocher qui, ayant conduit la victime à la chocolaterie White, la renseignerait et l'aiderait ainsi à la découverte des coupables. Vains efforts : le cocher resta introuvable. Les amis de Motteux alors s'entremirent peut-être. Un avis officiel fut publié dans la *London Gazette*, promettant au nom de la reine une récompense de cinquante

[illegible] sins, car on croyait à un empoisonnement. Cette promesse alléchante triompha des résistances du cocher qui vint déposer. On apprit alors, en dehors des détails ci-dessus, que vers une heure dans la nuit du drame un chirurgien avait été appelé en [illegible] du praticien. Celui-ci remarqua, ou crut remarquer au cou et sur la poitrine du défunt des traces de violences et sa conclusion fut que le malheureux avait été étranglé. La police aussitôt arrêta cinq femmes habitant la maison de plaisir, y compris Marie Roberts et la tenancière du lieu, puis un soldat d'infanterie sur lequel pesaient de graves soupçons. Malgré les dires du chirurgien et sur le témoignage concordant de tous les prisonniers il semble bien que les six inculpés furent acquittés. Motteux n'aurait pas été assassiné, mais aurait eu le tort grave, en cette soirée de plaisir, d'oublier qu'il avait cinquante-huit ans et que les fruits de l'amour ne sauraient être impunément cueillis par une main déjà tremblante. Une veuve restait avec deux fils et une fille.

Triste vie de labeur incessant, triste, plus triste fin encore!

Aussi ayons quelque indulgence pour Motteux. Pourquoi un biographe, aussi hâtif que sommaire, a-t-il parlé de « vie crapuleuse »? Quelles preuves a-t-il de cette assertion? Qu'est-ce qui lui permet de décocher cette épithète fâcheuse? Où s'est-il documenté aussi pour parler des vingt-deux enfants de Motteux? N'a-t-il pas assez légèrement jeté dans le pêle-mêle de la même famille, les trois enfants, les frères, les neveux et nièces de l'écrivain, tous les Motteux enfin rencontrés alors en Angleterre? Qui sait si cette soirée fatale ne fut pas pour Motteux un égarement passager des sens, une folie occasionnelle, d'ailleurs cruellement expiée? Oublions ces quelques heures sombres. Croyons plutôt à la noblesse coutumière de son caractère, à la dignité de sa vie, toute de labeur tenace, d'originalité réelle, d'activité industrieuse et vraiment inventive, toute enfin d'efforts persistants pour répandre au dehors un peu de notre gloire française, en faisant connaître aux Anglais tout ce qui se disait ou s'écrivait en France, en faisant rayonner à leurs yeux les grands noms de notre littérature nationale. Que s'il nous reste un doute, lisons et admirons cette poésie où Motteux peint, dit-il, « des sentiments qui ont été toujours, sont et resteront les siens », des tristesses aussi et des désenchantements qui ont pesé sur son existence. Elle est intitulée : *Portrait du poète par lui-même.*

« A quel affreux destin la Muse nous condamne — nous que le besoin force à nous torturer l'âme — pour enchanter un siècle ingrat, lourd et impie, — nous éternels forçats du journal, du théâtre, — dupes à tout instant, oublieux du passé — toujours riches d'espoir, malheureux jusqu'au bout — inspirés par moment, plus souvent sots que sages — amoureux d'une gloire aisément sacrifiée!

O tyran de ma vie, ô Fortune cruelle — aux sots si bienveillante, aux poètes si dure! — oui, tu peux à ton gré contraindre le poète — devenu ton esclave, à perdre tous ses droits — à la gloire qui fait ses plus chères délices; — mais jamais mon honneur, qui m'est plus cher encore — à toi, prostituée, ne se prostituera. — Puissé-je ne jamais éteindre ou profaner — le feu qui vient d'en haut et la flamme sacrée! — que jamais je n'allume un seul désir profane! — que par flatterie basse et vile calomnie — je ne verse jamais au faible le poison; — que jamais mon poignard ne frappe un innocent!

Oh! que ma muse chante en quelque humble retraite — le grand roi de Bretagne et du Ciel le monarque — bien plus puissant encore. Eux-mêmes les oiseaux, — nos frères des haliers, poètes comme nous, — s'efforcent par leurs chants de monter jusque-là. — A chaque aube leur voix que la Nature inspire — célèbre en gazouillis ce Dieu de la Nature. — Ce sont eux dont les chants aident le villageois — à tromper ses soucis. Cependant celui ci — tend un piège pervers aux pauvres oiselets — et la cage à jamais devient une prison. — Puis leur crevant les yeux, il leur fait oublier — leurs chansons d'autrefois et les malheureux chantent — tristement pour avoir quelque grain à manger.

C'est de même pour nous : la Nature d'abord — nous fit des êtres libres : nos chants furent sacrés, — tout comme nos autels; mais un monde égoïste — nous prit jeunes encor, fit de nous des esclaves — aveuglés par le vice, et nous apprit, hélas — des chants moins élevés. Prisonniers, presque nus, — jamais nous ne goûtons les douceurs du printemps. — La ville est notre cage, et c'est là qu'il nous faut — ou chanter sans gaieté, ou bien mourir de faim! »

Voilà toute la pensée du malheureux poète; nous voyons clair jusqu'au fond de son âme. Chanter est bien, mais chanter pour vivre, chanter par conséquent ce que d'autres veulent que vous chantiez doit être infiniment douloureux pour celui dont la muse désire rester digne et fière. Une ombre plane donc sur cette âme mélancolique, souffrant de sa servitude. Cela ne doit-il pas valoir à ce pauvre Motteux toutes les indulgences, peut-être toutes les pitiés?

LOUIS CHARLANNE.

UNE ROMANTIQUE D'OUTRE-MER
MARGARET FULLER OSSOLI (1810-1850)

C'est à Cambridge Port, dans le voisinage de l'université Harvard, que Margaret Fuller naquit le 23 mai 1810. Son père Timothy Fuller était fils de clergyman et avocat. C'était un homme instruit, versé dans les lettres anglaises et françaises, qui regardait la qualité de citoyen honorable et la possession d'un « home » comme « l'unique but de l'existence ». « Bon fils, bon frère, voisin prévenant, homme d'affaires plein d'activité », nous dit Margaret, cet homme possitif était destiné à avoir pour fille une sœur en imagination de Corinne et de Lélia. Elle reprochera un jour à son père « de n'avoir pas su lui ouvrir les sources profondes de l'âme, lui apprendre à regarder la vie comme la porte prophétique de l'immortalité et tendre son esprit vers la perfection ». Cela, elle le trouvera toute seule. L'ambition de Timothy Fuller était de faire de sa fille un prodige de savoir. Ancien étudiant de Harvard, scholar à l'ancienne mode, au lieu de confier Margaret à des maîtres étrangers, il se chargea lui-même de son éducation. Cette éducation, il la dirigea à la manière forte, celle des affaires. A six ans, Margaret était au latin. Elle nous raconte comment du matin au soir les leçons succédaient aux leçons. Elle les récitait le soir, tard parfois, quand son père était de retour du bureau et la tension d'esprit se doublant chez l'enfant de la crainte d'être prise en défaut, ce surmenage faillit la condamner au somnambulisme et aux cauchemars. Elle s'en ressentira toute sa vie et restera, de son propre aveu, une perpétuelle malade. De là certain déséquilibre dans une nature qui, dressée à la manière douce du père de notre Montaigne, en musique, se serait épanouie en fleurs et en fruits.

Margaret cependant, qui aurait eu tant de raisons pour haïr les livres, se met à les aimer de tout son cœur. A travers le texte des classiques elle découvre le génie de la Grèce et de Rome. Les désinences en *us*, le rythme militaire du vers latin, la vertu romaine, le profil romain la ravissent. Elle possède déjà dans ses classiques cette Italie dont il lui semblera un jour qu'elle était née citoyenne. La nature aussi existe pour elle. Margaret oublie ses leçons dans le jardin de son père, où ses pensées, nous dit-elle, « pouvaient du moins s'attarder au nid, couver au chaud, sans être contraintes de s'essorer et de chanter avant la saison ». A la tombée du jour, Margaret va voir les roses, les violettes, les œillets, les lys. Devant les fleurs sa sensibilité s'épanche comme celle d'Obermann : « Je cueillais les plus belles fleurs, écrit-elle, je les regardais dans tous les sens. Je les baisais, je les pressais sur mon sein avec des transports de passion, tels que jamais je n'avais osé en témoigner à créature humaine. L'ambition me montait au cœur d'être aussi belle, aussi parfaite qu'elles ». Mais elle ajoute : « Je n'ai pas tenu parole..., pardonnez-moi, asters sauvages, fleurs dorées de l'automne, qui reflétez les gloires du soleil en exil, et vous, fleurs argentées dont les yeux clair-de-lune m'étaient si familiers... pardonnez-moi! Vous vivez et vous épanouissez suivant des lois que rien ne contredit, à l'abri des souillures et des contraintes humaines... » et elle conclut cet appel aux fleurs, qui cache un discret parallèle entre sa destinée et la leur, par cet aveu, écho de Sénancour : « J'aimais sa tristesse. »

Margaret dispose de la « librairie » paternelle. L'avocat Fuller appartenait à la génération des Jefferson et des Franklin. Il avait été, si nous en croyons sa fille, « plus qu'à demi jacobin » à l'époque. Les meilleurs auteurs français du XVIIIe siècle se trouvaient dans sa bibliothèque. Margaret les dédaigne ainsi que les romans trop réalistes à son gré de Smolett et de Fielding. Qu'en ferait-elle? Elle a découvert Shakespeare. Date mémorable. C'était un dimanche d'hiver. Ce jour là tous les livres lui étaient permis sauf les romans et les pièces de théâtre. Mais cette fille d'Eve qui, à huit ans, ne trouve rien à l'église « en rapport avec sa vie intérieure » va droit au fruit défendu. Elle emporte au coin du feu *Roméo et Juliette* et s'absorbe dans la lecture. M. Fuller s'en aperçoit. Que lit Margaret? — Shakespeare! « Ce n'est pas un livre pour les dimanches ». Il faut le reporter sur son rayon. Margaret s'exécute. Mais l'immortel duo d'amour des deux enfants de Vérone la hante. Une deuxième fois elle retourne au beau livre. Alors M. Fuller se fâche. Il envoie Margaret au lit. Elle y va. Mais le soir, quand son père se présente pour finir le dimanche par un prêche, après la faute elle ne veut rien écouter et s'endort « dans l'impénitence ». Aux heures d'abattement et de souffrance Margaret regrettera parfois d'avoir sacrifié aux livres les jeux de son âge et le grand air, mais elle ne pourra plus se passer des livres.

* *

Telle était l'étrange petite fille qui grandissait vers 1820 dans un bourg de la Nouvelle-Angleterre sous l'égide d'un descendant des Puritains. Ce qu'il y a de plus touchant dans son cas, c'est le pressentiment qu'elle a d'un univers différent du sien, d'un monde où le ciel est plus bleu, où le bon soleil fond la neige, où il lui semble qu'à vivre elle échapperait à la monotonie qui l'enveloppe. Le regret des *ail-*

leurs la suivra toute sa vie. Elle souhaitera être née « aux sources des fleuves, où la voix des torrents invisibles retentit dans la nuit, où l'aigle s'enlève, où le tonnerre prolonge ses éclats, où de vastes ombres bleues s'étendent sur la vallée comme des ailes protectrices ». Un bouquet d'immortelles, qu'une Anglaise lui envoie de Madère, emporte l'imagination de Margaret vers des îles fortunées. Nous la voyons de même s'exercer à jouer les existences diverses qu'elle ne peut pas vivre. C'est ainsi qu'en lisant Guy Mannering de Walter Scott elle s'incarne dans Harry Bertram. Elle nous a laissé des souvenirs de sa vie d'écolière, qui rappellent les aventures de George Sand au couvent des Anglaises. Elle nous y donne en spectacle de curieux dédoublements de personnalité, de véritables crises de bovarysme. A en croire Margaret, quelque chose correspondait en elle au pouvoir excitateur attribué aux derviches. Comme eux, nous raconte-t-elle, pour faire diversion à la vie, « elle se prenait à tourner, tourner jusqu'à ce que ceux qui l'entouraient fussent pris de vertige. Au lieu d'être ébranlé par cette mimique, son cerveau se trouvait surexcité à l'action. Puis, s'arrêtant, elle déclamait des vers, jouait des rôles qui semblaient exercer une influence mystique sur son imagination et faisaient tour à tour éclater de rire ou fondre en larmes les spectateurs. » Elle reprenait alors l'étrange danse, suivie à nouveau du drame, « drame singulier dans lequel elle mêlait les scènes de son enfance .. avec des fantaisies inconnues à la vie, inconnues au ciel et à la terre... » Ajoutez, pour compléter le signalement romantique, le goût des déguisements. Mariana — c'est le nom de Margaret dans son autobiographie romantique — pour se distinguer de ses compagnes se donne à sa coiffure et à sa toilette des tours imprévus. Mariana se farde, et ses singularités lui attirent des persécutions. Le seul jour où Margaret paraît sans rouge au réfectoire, toutes ses compagnes se sont fardées par dérision. Au sortir du dîner Margaret honteuse tombe en convulsions sur le plancher de sa chambre. Elle se prend à haïr les hommes qu'elle meurt du désir d'aimer. Elle voudrait sortir d'un monde où la réalité n'est pas la sœur du rêve. Un jour elle se précipite tête première sur des chenêts brûlants. On la relève inanimée. Il lui restera de tout cela un pli d'amertume et de sarcasme qui frappera ses amis.

A quinze ans, Margaret qui communique à ses correspondants des impressions de personne mûre lit l'*Arioste* et *Helvétius*. Voici le programme d'une de ses journées : Lever avant cinq heures, promenade d'une heure, étude du piano jusqu'au petit déjeuner, puis français. Margaret lit l'histoire des littératures de l'Europe méridionale de Sismondi. Viennent ensuite la philosophie, le grec et la musique encore jusqu'au déjeuner de midi. Dans l'après-dîner, Margaret consacre deux heures à l'italien. A six heures, promenade à pied ou en voiture. Margaret chante ou joue du piano. Elle se couche à onze heures après avoir confié à son journal ses impressions. Dans une lettre écrite par Margaret à seize ans, nous trouvons les réflexions suivantes sur la politique européenne : « Le duc Nicolas va succéder à l'Empereur Alexandre, délivrant l'Europe des malheurs qu'allait lui causer le brutal Constantin et privant la Sainte Alliance de celui qui en était l'âme ». Ainsi s'acheminait notre romantique vers cette distinction qu'elle s'était juré d'obtenir à tout prix. Dès lors se pose pour elle la question capitale de l'avenir : sera-t-elle une Staël ou une Edgeworth ?

*
* *

A vingt ans, Margaret, qui ne sera jamais belle, est une blonde encore robuste, mais dont la santé est minée. Les contemporains signalent, à défaut de beauté, la séduction un peu hautaine de sa personne. Ils nous vantent le port gracieux de la tête et du cou, « un cou de cygne », qui se plie à toutes les nuances d'émotion, un vaste front intelligent éclairé d'yeux d'un gris bleu que dépare malheureusement la myopie, des yeux « pleins de feu », dit Edgar Poe. Poe, expert à déchiffrer les énigmes, trouve dans la bouche « une sensibilité profonde, une disposition affectueuse et même amoureuse ». Un sourire, éclairant cette physionomie suffisait, d'après lui, à la rendre belle. Mais Poe relève dans la lèvre supérieure le pli de sarcasme dont nous parlions. Au moral, d'après un autre biographe, comme l'Euphorion de Gœthe, enfant de Faust et d'Hélène, Margaret est un surprenant mélange « d'exubérance et de jugement, né de la plénitude romantique et de la mesure classique ». Il y a en elle, et elle en a conscience, quelque chose qui voudrait se donner libre jeu, sans y réussir. « Dante, s'écrie-t-elle, tu n'as pas décrit dans ton Enfer le tourment d'une existence épanouie à demi, la défaillance d'une âme au moment d'être ». C'est le battement d'ailes romantique et dans le cas de Margaret la paralysie d'ailes. Elle demande aux écrivains romantiques « d'exalter et d'élargir ses passions ». En lisant *Mademoiselle de l'Espinasse*, malgré son hérédité puritaine, Margaret trouve le tableau que trace de la passion cette sainte Thérèse de l'amour profane, « fidèle comme la mort ». Margaret découvre les écrivains de l'Allemagne romantique. Gœthe, dont elle projettera d'écrire la vie, est son dieu et son guide spirituel. Elle traduit les *Conversations avec Eckermann* et, tout en faisant des réserves sur l'éthique du plus grand païen des temps modernes, elle le révèle à ses

compatriotes. Elle pousse jusqu'à Fichte et à Jacobi. Jean-Paul Richter la saisit au point qu'elle en annote toutes les pages. Elle voudrait « s'en faire un bouquet et le porter au vif du cœur, pour se rafraîchir sans cesse à son parfum exquis... » Mais surtout elle voudrait se réaliser elle-même. Elle en est incapable : « Je sens en moi, écrit-elle, une force immense que je ne puis exprimer ». Elle est née pour la « self-culture », pour le développement moral et intellectuel du moi, à l'école de Gœthe et non pour la production littéraire. Elle ébauche le plan de six tragédies historiques. Nous n'aurons d'elle qu'une œuvre fragmentaire, des « stromates ».

*
* *

Le jour d'Action de grâces de l'année 1821, Margaret se crut guérie de ce qu'il y avait de morbide dans son romantisme. Elle nous a laissé de cet événement un récit détaillé qui fait songer à la conversion de Saint Augustin, mais avec des traits romantiques dans la mise en scène qui nous font douter de la sincérité de sa conversion à elle. Ce dimanche-là, la tristesse sans cause de Margaret était au comble. Au sortir de l'église, évitant les groupes des gens recueillis et heureux, Margaret prend à pas précipités la clef des champs. Il lui semble impossible de retourner jamais vers un monde « où il n'y a pas de place pour elle. » De tristes nuages glissent dans le ciel bleu et froid; la terre est terne et grise, avec çà et là des restes de verdure anémiée. Le vent gémit. Il jonche de feuilles mortes les sentiers. Margaret va s'asseoir auprès d'un ruisseau. Mais ne plus entendre cette voix printanière étouffée sous les feuilles flétries lui fait peine. C'est au bord d'un petit étang abrité par un bouquet d'arbres que notre Ophélie se réfugie. Alentour tout est morne, froid, impassible. Soudain, dans la paix de ce lieu triste, Margaret se sent élevée au-dessus de la sphère de l'égoïsme, vers l'idée pacifiante du Tout. Cette personnalité qui lui a été jusqu'ici si chère lui semble soudain étrangère. D'où vient-elle? Où va-t-elle? Qu'est ce moi qui la fait tant souffrir ? « Je découvre tout à coup nous dit-elle, *qu'il n'y avait pas de moi*, que l'égoïsme était de la folie et l'effet des circonstances, que ma souffrance n'était due qu'à ma croyance en la réalité du *self*, qu'il me suffisait de vivre dans l'idée du Tout pour que tout fût mien ». En un instant les angoisses de Margaret cessent dans ce sentiment d'aliénation, de désintégration de son individualité. Elle vit le transcendantalisme, qui bientôt, comme un vent sec et froid mais fortifiant, va souffler de la direction de Concord, où Emerson « dans sa cellule de cristal » adorera la Sagesse. Le soleil d'automne est à son coucher, quand Margaret quitte les bords de l'étang après sa sieste dans l'ineffable. Elle reprend le chemin de Cambridge dans l'obscurité qui ne l'effraie plus. Elle s'arrête même au cimetière où elle fait, nous dit-elle, la prière la plus profonde de sa vie.

Etait-elle guérie? On en doutera à lire ses confessions des années postérieures. Elle connaît à Boston, nous confie-t-elle, un Allemand blessé dans les guerres d'autrefois dont les blessures saignent dès qu'il chante. Il en est de même pour elle. Ses élans de pensée rouvrent sans cesse une blessure. Un chirurgien adroit pourrait panser la plaie. Margaret n'y consentira jamais. Elle est trop fière. Une autre fois, au retour d'un concert à l'Académie de musique à Boston, elle dédie à Beethoven une lettre imaginaire. Elle remercie Beethoven de l'avoir tirée de son long assoupissement. Elle a senti une parenté entre son âme et celle du maître : « Tu n'avais, disais-Ju, pas d'autre ami que l'art. Cet ami là suffit ». Et Margaret continue son lamento. Elle aussi a connu « les affres de l'amour dédaigné ». Il lui a manqué du génie pour faire de l'art avec sa souffrance. Mais elle a trouvé un consolateur. Tous ses instincts de dévouement féminin vont vers le Maître douloureux dont elle veut être la Samaritaine. « Maîtresse, elle l'arme pour la lutte », « fille, elle panse ses blessures ». Elle exalte Beethoven par dessus tous les artistes et, à défaut de la présence corporelle de celui qu'elle aime, elle retrouve partout autour d'elle dans la nature ses émotions. En vraie romantique Margaret est revenue à plusieurs reprises à cet éloge de la musique : « La musique, affirme-t-elle, est le Nepenthès désiré depuis les premiers âges de l'humanité ». Emerson nous assure que « ce n'était qu'en musique qu'elle pouvait s'exprimer pleinement ».

A l'éloge de la musique Margaret ajoutera bientôt l'éloge de tous les arts. Elle est en pays puritain la première esthète. Faute d'originaux — les musées américains de l'époque sont bien différents de ceux d'aujourd'hui — c'est dans des recueils de gravures que Margaret aborde les maîtres. Elle se fait prêter et étudie ainsi l'œuvre complet de Raphaël, Michel-Ange et Vinci. L'idéal artistique de notre romantique — et peut-être est-ce la faute des gravures — sera toujours d'ailleurs spiritualiste et sentimental comme son goût littéraire. « L'art, écrit-elle, n'est vraiment l'art que s'il produit au-dehors un symbole adéquat de notre vie intérieure ». Elle n'en était pas moins, d'après Emerson, « une des rares personnes qui regardent la vie comme un art ». « Elle se considérait elle-même, nous apprend-il, comme une statue vivante, dressée sur un brillant

piédestal, avec les attributs de mise et dans le meilleur jour. » Il ne lui manquait que le don créateur Née dans un milieu plus propice elle eût pu devenir Corinne au Cap Mycène, Rosa Bonheur ou Consuelo. Elle le savait.

*
* *

[illegible] elle [illegible] professant l'italien et l'allemand à l'école « intuitive » du platonicien Alcott, tout en poursuivant ses chères études, « s'abreuvant de Wordsworth », lisant Coleridge, Bacon, Herschel, Racine, Carlyle. Certain mois sa correspondance est en souffrance, elle s'en excuse : elle vient de lire et de discuter « cinq volumes en allemand, trois en anglais, deux en français ». Margaret, qui ne tient jamais la plume sans un sentiment de gêne, prend sa revanche en conversation. Elle y excelle. Emerson nous vante ses brillantes improvisations sur les thèmes éternels de la religion, de la poésie, de l'amour. Margaret avait su grouper autour d'elle l'élite de la jeunesse. Elle ne rencontrait jamais sans les séduire, nous rapporte encore Emerson, les jeunes gens des deux sexes. C'est devant un cercle de jeunes femmes éprises comme elle d'art, de littérature et de science, cercle qui la parait « comme un collier de diamants », nous dit l'auteur des Essais, que Margaret conduisit six hivers de suite ses fameuses causeries sur la Mythologie grecque, la Démonologie, l'Ethique. Un témoin occulaire nous décrit une de ces séances. Margaret Fuller en grande toilette parle de la Beauté. Chacune de ses auditrices a apporté sa définition. Margaret propose la sienne à son tour. Sur quoi affluent les questions, les commentaires, les explications. « Tout cela, nous affirme-t-on, avait le charme d'un dialogue de Platon. ».

Le moment semblait venu pour Margaret de donner toute sa mesure, quand fut fondé par le groupe transcendantal en 1841 le Dial, ce fameux « cadran » qui devait marquer l'heure idéale. Le transcendantalisme, c'est en Amérique la forme intellectuelle et un peu sèche du romantisme européen. C'est le mysticisme puritain, affranchi peu à peu du formalisme ecclésiastique, s'exaltant dans la solitude au contact de la pensée européenne et surtout allemande, importée par Coleridge, Carlyle et Cousin. La race pratique des écrivains et des « seers » américains dédaigne l'élément émotif du romantisme. Ils le veulent purement philosophique et mystique. Margaret seule parmi eux, étant femme, se passionne pour les idées, applique, à la littérature et à l'art, non seulement l'intelligence, mais le cœur. Une fois de plus malheureusement sa nature ardente fait fi de la vie. Impuissante à s'extérioriser elle dévore intérieurement ce qu'il y a de plus précieux en elle. Margaret est une essayiste lyrique qui juge de trop haut dans l'empyrée. Ses comptes-rendus, ses essais sibyllins du Dial sont aujourd'hui démodés.

*
* *

Au *Dial* Margaret cultive l'amitié sinon l'intimité d'Emerson. L'auteur des Essais jaloux de sa solitude se tient sur la défensive. Il trouve Margaret envahissante, il la sait séduisante et veut garder les distances. Il l'a assez bien connue pour apporter à un portrait déjà fidèle la touche finale. Dans un admirable chapitre du mémoire qu'il a consacré à son amie et qu'il intitule *Arcana*, Emerson nous révèle ce qu'il nomme en elle « le côté nocturne ». Il la dit « fille de la Thessalie féconde en magiciennes » plutôt que de la lumineuse Attique. L'ésotérisme occupait une large place dans la vie de Margaret. Elle est fataliste. Elle se croit sous la dépendance d'un démon. Elle a foi aux jours fastes et néfastes. Elle a le goût des gemmes, des chiffres, des talismans, des présages. Son emblème est le sistre d'Isis symbole de l'éternel mouvement. L'image de Mercure est gravée sur son cachet. Elle est chez elle au pays d'Ariel. Elle est sensible aux interpositions de lumière, aux murmures des vents, aux attraits décevants des eaux. « Je suis avouait-elle, une pauvre pierre d'aimant capable de blesser les corps que j'attire... » Margaret, nous dit Emerson, « était riche d'un potentiel de catastrophes ». Plusieurs fois en sa présence, le sage de Concord entendit une voix lui crier : « gare dessous! » comme si la maison menaçait ruine. Ces présages ne devaient pas mentir.

Un attrait déjà ancien poussait Margaret vers le vieux monde. Elle avait dû renoncer une fois à ce voyage d'Europe auquel elle était si bien préparée. Après une tentative dans le journalisme, à la *Tribune* de New York, Margaret s'embarquait pour l'Angleterre le premier août 1846. Suivant l'usage de ses compatriotes, elle fait visite aux célébrités littéraires d'alors. Parmi les roses trémières et les fuchsias de Rydall Mount elle subit non sans impatience le babillage sénile de Wordsworth. Elle rencontre De Quincey, le philosophe de l'opium. Elle entend Carlyle, qui fait grand cas d'elle et lui trouve « une âme héroïque », déblatérer à un dîner intime contre toutes les gloires de son temps et cribler de railleries la littérature française, à l'exception de Béranger! (Béranger passe en pays anglo-saxon pour le plus grand des lyriques français). Elle dit tout du farouche Teufelsdrockh en une phrase : « C'est le Sieg-

fried de l'Angleterre chauffant au rouge sa fournaise, défense d'approcher ! »

En décembre 1846 Margaret est à Paris. La *Revue Indépendante* a traduit son essai sur la littérature américaine. Bien qu'ils lui soient moins familiers que les Allemands, nos auteurs ne sont pas des inconnus pour elle. Elle leur rend d'ailleurs assez mal justice. Elle s'efforce d'être impartiale pour Balzac [illegible] réalisme [illegible] trop [illegible] français pour son goût ». D'Alfred de Vigny elle [illegible] sans sourciller : « de Vigny n'est pas poète ! » Béranger, Lamennais, George Sand sont pour elle au premier plan. Margaret rend visite à Lamennais. Sa joie est au comble de rencontrer chez lui « le plus [illegible] bonne [illegible] *man of France*, le chansonnier du Dieu des bonnes gens ! L'événement mémorable du séjour de Margaret à Paris, c'est sa visite à George Sand. Margaret s'était fait précéder d'une lettre que George Sand eut l'amabilité de trouver « charmante ». Margaret est ravie de l'entrevue. Elle y va de tout son français et après quelques difficultés à faire passer son nom à la porte, elle voit venir à elle celle dont elle a tant rêvé. George Sand ce jour-là est habillée de soie violette, avec une mantille noire sur les épaules. Margaret remarque l'art recherché de la coiffure, le bistre « espagnol » du teint. Elle note la beauté des yeux et du haut du front. Elle trouve dans la partie inférieure du visage quelque chose de masculin, mais rien de rude. En somme elle n'en revient pas de trouver sous les dehors très dignes d'une grande dame la bohême dont on faisait des légendes outre-mer. Malgré la cigarette de George, Margaret est gagnée. Sand lui semble « très bonne » et elle s'écrie : « Je l'aimais déjà et je l'aimerai toujours ! » Chopin est là également « toujours malade, frêle et blanc comme un flocon de neige ». Margaret trouve sa conversation aussi harmonieuse que sa musique.

Avant de quitter Paris, Margaret vénère à la Chambre des Députés un manuscrit de Rousseau, lui dont elle écrivait, nous livrant par la même occasion le secret de son romantisme : « Bénis les jours précoces où je m'assis aux pieds de Rousseau, prophète triste et majestueux comme un prophète hébreu. Tous les progrès de mon temps, tous les degrés que j'ai descendus dans les profondeurs solennelles de mon âme me rappellent tes oracles, ô Jean-Jacques ! »

*
* *

Par Gênes, au printemps de 1847, Margaret Fuller entre dans la Terre Promise. Elle arrive à peine en Italie, qu'elle se sent transformée. Elle est en paix. Elle écrit : « Je n'ai jamais été si bien depuis mon enfance. » « Ma vie à Rome comble mes espérances ». L'instinct qui l'attirait vers l'Europe ne l'a pas trompée. Que n'est-elle venue plus tôt ? Elle aurait gardé sa santé de corps et d'âme... Margaret, c'est l'Américaine déracinée par la culture. Elle est l'aînée de nombreuses sœurs, petites princesses américaines des beaux romans précieux de Henry James, qui ont lu un jour Browning ou Tennyson sous les ombrages d'un beau collège et s'évadent en Cosmopolis patrie de leur rêve. Devant le lac de Côme Margaret s'enthousiasme : « Il n'y a rien de pareil en Amérique. » Elle fait le tour du lac en compagnie de la comtesse Radzivill et de la marquise Arconati Visconti. C'est un jour brillant d'été. Des bannières rouges flottent. Des enfants chantent. Les jolies filles de Bellagio offrent des fleurs à la « comtesse » américaine et lui souhaitent « toutes les félicités qu'elle mérite ». En quittant Côme il semble à Margaret qu'elle laisse derrière elle la splendeur de sa vie. L'Italie lui inspire des pages comme elle n'avait jamais su en écrire. Désormais elle est simple. Elle peint sans parade, mais avec émotion, le décor italien. « Le printemps d'Italie, écrit-elle, est comme un paradis. » Elle « s'enivre » de Venise et d'art vénitien. Dans l'île de San Lazaro, sur la lagune, au couvent arménien qui vit lord Byron, elle s'attarde à respirer le parfum des lauriers-roses. Venise est un rêve, un enchantement. « L'art et la vie n'y font qu'un ». Margaret se passionne pour Giorgione. Il y a la mélancolie de Léopold Robert et de Loti dans quelques-unes de ses descriptions. Voici un printemps dans la *Campagna* : « le ciel italien se revêt de nouveau de bleu profond, le soleil est glorieux, une splendeur mélancolique s'étend sur la campagne romaine et des centaines d'alouettes chantent sur les ruines... » En Ombrie « l'air pur des montagnes est comme un élixir ». Il faut voir chez eux les primitifs. Margaret va chaque matin les regarder dans les églises. Elle nous décrit les vendanges en Toscane, « quand les grappes vermeilles pendent d'arbre en arbre. » Elle nous montre les *contadine* pieds nus, leurs grands yeux de madone baissés sous le chapeau de paille. Elle peint le Dôme de Florence et la cime neigeuse des monts teints de rose au soleil couchant. « O Rome, *mon* pays, cité de l'âme ! » s'écrie-t-elle... Elle est en Italie. Elle a peine à le croire, mais avant de parler de sa patrie d'adoption, elle veut « s'abreuver longuement à la coupe. » Elle finira par penser complètement en italien. Ce qui est anglais ou américain l'offusque. Elle s'installe à Rome à l'automne. Elle veut y fixer sa destinée. Elle occupe un modeste appartement au Corso, travaille et fréquente de loin en loin les artistes de la colonie américaine. Elle demande deux ou trois ans au moins de quiétude

absolue pour guérir ses meurtrissures et « renouveler sa vie jusqu'aux sources. » Lui seront-ils accordés? Elle a de sinistres pressentiments.

L'avenir l'effraie. Elle écrit à Emerson : « Je voudrais m'endormir et renaître à un état dans lequel ma vie ne serait pas prématurément opprimée... » Elle n'a pas pardonné à son enfance.

C'est au printemps de 1847, à Saint-Pierre, que Margaret rencontra le marquis Ossoli. Elle s'était égarée dans la basilique à l'issue des vêpres, quand un jeune homme à l'air distingué s'approcha et lui offrit de l'aider à retrouver ses amis. Il l'accompagna au Corso. Ce fut pour Ossoli le coup de foudre. Du côté de Margaret la « disposition affectueuse et amoureuse » dont parlait Edgar Poe l'emporta. Ils s'épousèrent et, en septembre 1848, Margaret donnait naissance à un fils, le petit Angelo. L'intrépide autodidacte, le brillant conférencier de Boston, la collaboratrice d'Emerson au *Dial* épousait un homme excellent, mais dont elle pouvait dire : « il ignore tout de ce qui se trouve dans les livres et n'a pas d'enthousiasme dans le caractère ». Il le lui rendit, il est vrai, en loyale et solide affection. Le marquis Ossoli appartenait à une famille de petite noblesse et rigide de principes. Il dut tenir secret son mariage avec une protestante, si catholique d'imagination qu'elle fût, et les tribulations commencèrent. Margaret était tombée à Rome en pleine effervescence populaire. C'était à la veille de la fuite du pape à Gaëte, de la proclamation de la république romaine et du bombardement de la Ville par l'armée d'Oudinot. Ossoli, officier dans la garde civile, faisait profession de républicanisme. Margaret qui correspondait avec Mazzini servait la même cause. A la nouvelle de l'arrivée des troupes françaises elle laisse, à tous risques, son enfant dans la montagne et vient retrouver son mari. Pendant l'assaut de Rome elle soigne les blessés dans les hôpitaux. Ossoli commande une batterie sur le mur du Vatican, à l'endroit le plus exposé. Elle faillit mourir d'angoisse et de fatigue. La capitulation survient. Margaret est désillusionnée. Elle croyait définitif le succès de la cause italienne. Elle s'est trompée. Ils sont pauvres. Ossoli est suspect. Après un court séjour à Florence, Margaret fait des projets de retour. Elle se rappelle ses admiratrices de Boston, ses collaborateurs du *Dial* et de la *Tribune*. Si elle écrivait une histoire de la révolution italienne qui serait bien reçue là-bas? Elle se met à l'œuvre, elle écrit deux volumes, elle achèvera le troisième pendant la traversée. Ossoli consent à s'expatrier. Ils vont partir. En mai 1850, après de longues hésitations et pour des raisons d'économie, les Ossoli retiennent leur passage sur un bateau marchand l'*Elizabeth*, capitaine Sumner. C'est un bateau neuf et solide qui ramène en Amérique une cargaison de marbre et les Esclaves du sculpteur Power. Au moment de quitter Florence, Margaret reçut des lettres qui, parvenues plus tôt à destination, l'auraient retenue en Italie. Un sombre pressentiment la hantait. Elle s'attendait à une crise. Elle demandait à Dieu de les prendre tous les trois plutôt que de voir son enfant enlevé par la maladie ou la mer. Ossoli se souvenait qu'un diseur de bonne aventure lui avait conseillé de se méfier de la mer. Le jour même du départ ces pressentiments étaient si forts, que Margaret hésita. Ils s'embarquent pourtant. Une fois en mer la petite vérole éclate à bord. L'excellent capitaine, qui les aurait probablement menés à bon port, meurt à Gibraltar. L'*Elizabeth* continue son voyage. Cette fois c'est le petit Angelo que le mal saisit. Il est heureusement bénin. Après deux mois de traversée, le jeudi 18 juillet 1850, l'*Elizabeth* est en vue des côtes du New-Jersey. Pensant doubler Sandy Hook à la faveur du vent, l'officier en premier qui remplace le capitaine met le cap est-nord-est. Il annonce aux passagers qu'il les débarquera à New-York le lendemain de bonne heure. Ils font leurs préparatifs pour descendre à terre. A neuf heures du soir le vent tourne en tempête. A minuit la mer est démontée. Trompé par la vitesse du vent, le commandant ignorait que le bateau courait droit sur les bancs de Long Island. Le 19 au matin l'*Elizabeth* donnait sur les récifs de Fire Island. Dès lors on croit relire l'agonie du Saint Géran. Une survivante, Mrs Hasty, nous a laissé un récit détaillé du drame. Au premier choc Margaret s'élance hors de sa cabine ; elle enveloppe dans un châle le petit Angelo qui crie de terreur et elle le berce en chantant, tandis qu'Ossoli essaie de rassurer les passagers. L'équipage abat deux des mâts. Les passagers se réfugient sur le gaillard d'avant. De là à quelque cent mètres à travers un rideau d'écume ils pouvaient voir le rivage. Des gens allaient et venaient à terre. Ils avaient même un bateau de sauvetage que personne ne voulait monter. Vers neuf heures tout espoir de sauver le navire était perdu. Des matelots se jettent à la mer avec un passager. Margaret refuse de se séparer des siens. Il fallait redouter le retour de la marée à laquelle l'épave ne résisterait pas. Le commandant presse de nouveau Margaret de quitter le bateau. En vain. Alors, à l'exception de quatre personnes, l'équipage se sauva. L'*Elizabeth* sombrait lentement. A trois heures les cabines et l'arrière disparaissaient ; l'avant était envahi et les survivants se serraient autour du grand mât. Puis le pont est emporté. C'est la fin. Un steward du bord prend dans ses bras le petit Angelo et jure de le sauver ou de mourir. On retrouva sur le rivage son corps et celui de l'enfant encore chauds. La dernière vision que nous ayons

de Margaret est celle d'une forme blanche accroupie au pied du grand mât. Le reste est silence.

Il a surnagé de ce naufrage quelques poèmes douloureux, un essai courageux et très érudit sur la *Femme au* XIXe *siècle*, et surtout le souvenir d'une des âmes les plus idéales et les plus passionnées d'outre-mer.

RÉGIS MICHAUD.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Autour de Balzac.

Dr CARANIS. *Balzac ignoré*. Albin Michel.
HENRI CLOUARD. *Balzac. Pages sociales et politiques*. (Librairie Nationale).

Balzac, qui était méridional, mais que les discours officiels proclameront éternellement tourangeau, Balzac s'est plu, comme la plupart des écrivains de son temps, à mystifier ses contemporains; non point en arriviste ingénu, à la façon de ce bon Nodier (1), non en ironiste aristocratique et glacé, comme Mérimée... non, mais en Gascon qui aime à rire, qui aime le gros rire: sa vie est pleine de galéjades énormes; n'importe qui citerait vingt anecdoctes.

Nous sommes donc avertis.

Nous n'ignorons point en outre que Balzac ne sut guère s'affranchir des travers de l'homme de lettres; géant de la corporation, il n'en illustre point que les essentielles qualités; il en possède les travers, les plus apparents et, il faut bien l'avouer, les plus ridicules; il n'a point que de l'orgueil, il ne répudie point la vanité, ces vanités puériles qui mènent au cabotinage, et font que certains auteurs ressemblent à ces gens de théâtre dont ils médisent; il est doué de cette espèce d'insincérité congénitale qui empêche tant d'écrivains de parler d'eux-mêmes et de leurs œuvres — je ne dis point avec modestie (quelque immodestie accompagne une nécessaire foi en soi-même) — mais avec seulement une approximative exactitude; en sorte que le moindre gribouilleur tend à créer autour de sa vie et de ses gestes une apparence de légende... Avec un Balzac, la légende prend vite corps, elle s'amplifie à la mesure de qui lui fournit le premier prétexte; elle s'enrichit de la plus abondante substance; elle grandit parmi les rumeurs de la notoriété; la gloire, semble-t-il, la consacre.

Nous savons cela, nous savons tout cela.

Nous n'ignorons point enfin que l'érudition contemporaine, si cruelle aux légendes, n'a nullement épargné celle de Balzac.

Il n'importe; nous nous soucions fort peu que la vie véritable du plus grand de nos romanciers soit infiniment émouvante et plus belle — d'une beauté amère et fréquemment sublime — que la légende. Les brouillards romantiques ne se dissipent point si aisément. En dépit de tout ce que nous savons, en dépit de ce que nous soupçonnons ou devinons, en dépit des érudits et de nos implacables chercheurs, Balzac demeure, aux yeux de presque tous les Français lettrés, comme un héros à demi légendaire.

Je n'y verrais quant à moi nul inconvénient, si la légende n'était à bien des égards médiocre et pour le moins superflue; étant par définition mensongère et de plus inutile, et fâcheuse à bien des égards, ne se trouvera-t-il pas quelqu'un pour la démentir point par point? Elle n'en serait pas moins chère à la foule... Mais la vérité nue serait précieuse à tous ceux qui souhaitent approfondir la psychologie du génie, ou simplement étudier les conditions de la production littéraire.

Un écrivain a des dettes et de grandes ambitions : il a d'abord l'ambition de payer ses dettes. Il ambitionne la gloire, mais d'abord ses créanciers sont là, pressants, impitoyables... Et l'écrivain écrit : il a du génie, ce dont il faut à la fois le plaindre et le féliciter. Un homme de génie paie difficilement ses dettes, ou s'il les paie, ce n'est point que son génie l'y ait aidé... bien au contraire. En sorte que Balzac toute sa vie a deux ennemis qui ne s'accordent point entre eux, qui le harcèlent sans trêve, qu'il ne peut vaincre séparément ni terrasser à la fois; ce qu'il accorde à l'un, l'autre lui en fait un grief. Et voilà le drame, en vérité simple et parfaitement insoluble. Balzac devait succomber après une double lutte, des efforts contrariés, la résistance la plus folle au désastre imminent.

Au total le combat pour l'argent, le combat quotidien et banal, engagé et soutenu avec les armes les plus défavorables; un perpétuel défi au bon sens, au sens commun, à la sagesse sociale qui enrichit un homme d'affaires, le plus médiocre commerçant, ou le plus quelconque intrigant, mais non point l'artiste en tant qu'artiste, ni surtout l'homme de génie; un combat, un défi, le roman effroyable de l'honnête homme qui a des dettes, des créanciers, des procès, les affaires les plus embrouillées, les plus difficiles, et qui espère, et bravement s'exténue... Qu'on me décrive, simplement, minutieusement, avec une exactitude défiante du lyrisme, ce combat, ces efforts, ces démêlés inglorieux, ce terrible labeur, les misères de l'écritoire, les souffrances du travail forcé... Un tel récit, sobre et sans commentaire, nous serait précieux. Tant que nous ne le posséde-

1 V. *Revue Bleue* 5 août 1911.

[illegible] point, quelque déclamation se mêle [illegible] verbeux éloges de cette grande infortune... Premier point; le génie viendrait ensuite; avec quelle dignité, avec quel imposant relief ne surgirait-il point de cette épouvantable aventure!

Au lieu de cela, on nous ressasse de ténébreuses histoires, des anecdotes, des mots, tout l'à peu près des on-dit, les fanfaronnades et les gasconnades où Balzac par jeu, par fausse habileté, par fierté, ou pour se venger de la sottise universelle, s'efforça d'envelopper, de parer, hélas! et de masquer la poignante réalité. Il est surprenant, il est infiniment regrettable que, par ce temps d'érudition, nous ne possédions point encore une définitive [illegible], une suffisante biographie de Balzac.

Appelons de tous nos vœux une biographie de Balzac.

* *

Et d'abord ne négligeons aucun des livres, où le biographe, que nos vœux sollicitent, devra puiser; les plus modestes méritent de retenir notre attention, et ceux mêmes où l'auteur, tout en nous instruisant, nous déçoit.

Or, je l'avoue, le Dr Cabanès ne réalise point les espérances que son livre permet d'abord de concevoir. Ce chercheur apporte çà et là d'utiles précisions; il cherche un peu au hasard et entreprend à bâtons rompus d'ingénieuses découvertes; il intitule quelques chapitres : *La dernière maladie et la* [illegible] *de Balzac*; *L'h*[illegible] *de Balzac*, *La* [illegible] *de Balzac*; *Balzac physiologiste, occultiste, chimiste, précurseur scientifique*; *Balzac et les médecins*; *Les médecins de la comédie humaine*... il mêle l'essentiel et la curiosité. Mais enfin ce médecin va envisager de son point de vue de médecin certaines légendes qui relèvent de sa compétence, qui s'offrent à sa critique et en quelque sorte l'appellent; vous l'espérez; vous espérez en ce praticien qui nécessairement s'est fait une opinion, qui ne peut se dispenser d'avoir une opinion sur tels détails de la vie de Balzac, telle théorie outrecuidante du travail, le régime physique, l'économie d'une existence surmenée. Or, le Dr Cabanès n'invoque presque point sa compétence et n'entreprend nullement la critique méthodique dont il lui eût été si aisé de nous gratifier. Il oublie volontiers son titre et se fait de son dilettantisme une élégance.

Et sans doute, il y a les textes fameux, les « aveux » de Balzac écrivant :

« Je suis [illegible] à six heures, [illegible] bec, et je dors jusqu'à minuit et demi. A une heure Auguste me pousse une tasse de café à mon réveil et je vais d'une seule traite, travaillant de une heure du matin à une heure de l'après-midi. Au bout de vingt jours, cela fait joliment d'ouvrage!

Ou encore :

« Je n'ai qu'une heure à donner au monde, de cinq à six, pendant mon dîner. J'ai juré d'avoir ma liberté, de ne devoir ni une page ni un sou, et dussé-je crever comme un mousquet, j'irai courageusement jusqu'à la fin.

Ou encore, dans une lettre à Mme de Hanska :

Couché à six heures, après mon dîner, levé à minuit, je suis là, penché sur cette table que tu connais, assis sur ce fauteuil que tu vois, à cette cheminée qui me chauffe depuis six ans, travaillant jusqu'à midi. Puis viennent les rendez-vous d'affaires, les détails d'existence dont il faut s'occuper; puis, souvent, à quatre heures, un bain; puis à cinq heures, le dîner. Et je recommence intrépidement, nageant dans le travail, vivant dans cette robe de chambre blanche, à ceinture de soie, que tu [illegible]

Dans cette robe blanche de dominicain, ô badauds, cette robe fameuse, ceinturée d'une chaîne d'or de Venise où pendent un canif d'or, un plioir d'or, une paire de ciseaux d'or; dans cette robe, de cachemire en été, de fine laine en hiver, qui recouvre un large pantalon blanc, et dissimule à peine des pantoufles de maroquin rouge, « richement brodées d'or », si bien que ce forçat apparaissait « plus garrotté qu'un Scythe, et resplendissant comme un mage »; dans cette robe, ô mes frères de lettres, qui devait occuper si fort l'imagination des feuilletonistes du siècle, et inspirer à maints d'entre eux les plus étranges débauches vestimentaires!

Certes, il y a les textes, les textes fameux, les aveux, les vantardises de Balzac; et l'on n'ira point prétendre que tout cela n'est que mensonge; on n'insinuera point que Balzac ait été nonchalant ou paresseux ou inactif; mais on se demandera si ce prodigieux travailleur sut jamais mesurer avantageusement, ou même raisonnablement l'emploi de ses forces, s'il n'en eût point, avec plus de sagesse, tiré une utilisation meilleure et plus durable; on se demandera si la règle de vie dont il est si fier, si les régimes qu'il préconise, les horaires qu'il vante, les drogues, l'hygiène dont il publie libéralement les recettes ne ralentirent point, au lieu de le favoriser, son labeur; on se demandera enfin si ce régime, il le vécut vraiment, à quelles époques, et pendant combien de temps; avec quelle ponctualité, ou quelles atténuations; et s'il pratiqua les théories médicales dont il avait la tête comme farcie, et ce qu'il convient d'en penser, et ce que penserait un savant d'aujourd'hui de cette physiologie et de cette fantaisiste thérapeutique.

Balzac, déclare le Dr Cabanès, abusa du café,

et peut-être du thé; et l'on sait que le café et le thé fournirent au romancier la matière d'une littérature tour à tour lyrique, dramatique ou plaisante et burlesque, puisqu'enfin le thé de M. de Balzac, ce thé conservé dans la boîte Kamtschadale parmi les replis d'un papier de soie couvert de caractères hiéroglyphiques, ce thé fin comme du tabac de Latakieh, jaune comme de l'or vénitien, arrosé de sang humain, et doué des plus merveilleuses vertus, une seule province chinoise en produisait une quantité médiocre, réservée au souverain de l'empire du milieu, qui en avait octroyé quelques feuilles au tsar, dont le ministre... Balzac abusa du thé, mais on ne nous dit point avec quel résultat.

Il ne fumait point; et l'on regrette d'en donner le démenti à Lamartine, qui l'a dépeint « les dents inégales, ébréchées, noircies par la fumée du cigare », mais sa haine du cigare est évidente; ils sont de Balzac ces aphorismes où s'avoue une rancune personnelle : « le cigare infeste l'ordre social », « le tabac détruit le corps, attaque l'intelligence et hébète les nations », le second si éloquemment péremptoire, qu'il sert d'épigraphe au *Bulletin de la Société contre l'abus du tabac* ! Pourtant Balzac, qui haïssait le cigare, et n'autorisait point la plus inoffensive cigarette, non pas même le léger papelito espagnol, en vérité Balzac prisait; le Dr Cabanès apporte à ce propos d'horribles précisions :

Un de nos confrères, bien âgé aujourd'hui, mais qui a conservé intacte la vivacité de la mémoire et de l'intelligence, comme dans ses jeunes ans, M. le Dr Tripier, nous contait naguère que Balzac était « le priseur le plus outrancier et le plus graveolent » qu'il eût jamais rencontré. A la salle d'exposition de l'Hôtel des Ventes, où il se rendait presque tous les dimanches, dans les environs de 1844, *on le sentait*, avant de l'avoir vu déployer son immense mouchoir à carreaux bleus, et que [illegible] Dans la conversation [illegible] phrases était ponctuée d'une prise de tabac. Employait-il le tabac comme désinfectant? L'ail n'eût pas pu lui plus [illegible]

Ce qui n'empêche pas le Dr Cabanès de déclarer : « il ne semble pas que Balzac ait fait abus du [illegible]

Balzac connut le haschich, mais en repoussa la tentation.

Balzac abusa-t-il de l'amour?

Ici encore il y a des textes, des textes fameux, et par exemple le témoignage de Gautier :

Il nous prêchait une étrange hygiène littéraire. Il fallait nous cloîtrer pendant deux ou trois ans, boire de l'eau, manger des lupins détrempés comme Protogène, nous coucher à six heures du soir, nous lever à minuit, et travailler jusqu'au matin... *vivre surtout dans la chasteté la plus absolue*; il insistait beaucoup sur cette dernière recommandation. [illegible] homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Selon lui, la chasteté réelle développait au plus haut degré les puissances de l'esprit, et donnait à ceux qui la pratiquaient des facultés inconnues. Nous objections timidement que les plus grands génies ne s'étaient interdit ni l'amour, ni la passion, ni même le plaisir, nous citions des noms illustres. Balzac hochait la tête et répondait : « Ils auraient fait bien autre chose sans les femmes! » Toute la concession qu'il put nous accorder, et encore la regrettait-il, fut de voir la personne aimée une demi-heure chaque année. Il permettait les lettres; cela formait le style.

Une demi-heure chaque année! le bon Théo n'en revenait pas, et l'on sait d'ailleurs que Balzac s'accorda quelques licences, que sa continence fut intermittente, et que sur ce chapitre son extraordinaire discrétion ne souffre point la lumière complète; sa sœur, Mme Surville, nous met en garde : « Je crois qu'il aurait pu être le plus fat de tous les hommes, s'il n'en avait été le plus discret. » Ne lui avouait-il point sa vie amoureuse dans le temps même où il se targuait de son ascétisme auprès de belles jalouses, et s'efforçait de répandre la légende de ses mœurs d'« anachorète »! Et sans doute l'œuvre de Balzac est toute remplie de l'éloge de la chasteté; mais nous saisissons précisément ici le contraste entre la vie et la théorie. C'est encore Mme Surville qui nous guide : aux louanges inconsidérées de Georges Sand qui s'ébahit bonnement, la sœur du romancier répond : « il ne mérite pas ces éloges : hors le travail qui primait tout, il aimait et goûtait tous les plaisirs de ce monde. »

*
* *

Hors le travail, ah! sans doute; Balzac travailla prodigieusement, et l'on se demande comment il concilia cet invraisemblable labeur avec ses multiples soucis, ses plaisirs, ses romans, et surtout ses théories, ses invraisemblables théories... car ce grand homme, qui eut de la vie d'autrui une vue si nette et si réaliste, semble bien avoir presque toujours édifié sa propre existence sur des chimères; esprit chimérique, et qui se débattait parmi les plus banales, les plus obsédantes matérialités, et qui veut nous faire prendre ses imaginations pour des réalités, et d'abord se persuade soi-même, et entend nous imposer un insoutenable roman...

C'est ce roman qu'il conviendrait enfin de contrôler, de rectifier, et sur bien des points de ruiner. Le Dr Cabanès y travaille, mais non point avec toute l'application soutenue qui eût été désirable. Voici des précisions médicales sur la dernière maladie et la mort de Balzac; nous en souhaiterions bien davantage sur la vie, le régime et l'hygiène qu'il

affirme avoir pratiqués. L'hygiène de Balzac! Et d'abord une hygiène du travail littéraire est-elle concevable? quelles règles appliquer à la diversité des tempéraments? La santé du corps et de l'esprit favorise-t-elle la fécondité littéraire? Ou bien une supérieure harmonie des forces humaines n'est-elle point la marque du plus exceptionnel génie? ainsi Gœthe...

Et que l'on ne voie point là une vaine digression; tout se tient; la vie et l'œuvre d'un grand écrivain sont inséparables; le Dr Cabanès le sait bien, qui a lu et médité les *Essais sur Balzac* de Paul Flat, et en approuve la doctrine littéraire, et cite cette vigoureuse formule : « le penseur moderne est conduit à envisager le style, ainsi que le sentirent toujours par intuition les grands artistes de lettres, avant et par-dessus tout, comme un *fait d'émotion*. » Un fait d'émotion, entendez que ne détermine point seulement une opération logique, mais auquel collaborent toutes les facultés de la vie psychique, un fait d'émotion, c'est-à-dire une sorte de synthèse à laquelle participent toutes les forces, et les vertus de l'être intelligent et sensible... En sorte qu'on n'approfondira jamais la *Comédie humaine*, si d'abord on ne recherche point les secrètes correspondances entre le style ou les idées et l'auteur : autant dire qu'il est indispensable de commencer par ne rien ignorer de cet auteur : de son tempérament, de sa vie et de son caractère.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

Les Hôtes.

Ah! les braves!

Je les ai rencontrés devant le Panthéon. Ils avaient dû profiter de ces nouveaux jours de fête qui ne figurent pas sur les bons vieux calendriers de nos pères, et que l'on appelle à présent, un *pont*.

Tout de suite, à l'accent de leurs voix assurées et sonores, je les ai reconnus.

J'ai vu, brusquement, surgir un blanc petit village du midi aux maisons poudreuses comme des moulins, des cyprès de bronze, un ciel implacable; j'ai entendu les cigales sur les platanes écailleux et rôtis; j'ai senti l'odeur des aubergines en train de frire dans les poêles plus larges que des boucliers grecs.

Ils étaient certainement en visite chez un de leurs parents, un vieux soldat de la garde républicaine qui ressemblait avec ses moustaches grises à un bon gros janissaire turc, et qui n'attendait sans doute que sa retraite pour regagner l'humble bourgade, la maisonnette enfarinée de poussière au bord de la route, là-bas où les cigales chantent et où les tomates, qu'on appelle des pommes d'amour, ne coûtent rien

Je suis sûr qu'il n'attendait que cela, que ce vieux rêve, caressé pendant toute sa vie, miroitait devant lui, dans le soleil, qu'il était au bout de toutes ses pensées et que toutes les routes y aboutissaient.

En culotte de peau et en tunique à revers rouges, dans les escaliers monumentaux de l'Elysée ou des ministères, il avait songé aux agrestes matinées du beau pays, alors qu'on ouvre sur le monde les yeux émerveillés du premier homme, à l'heure où tout s'éveille dans le jardin : les abeilles sur les muscats encore givrés de lune, les liserons, les insectes, les oiseaux et les feuilles...

Les jours de gala, escortant un landau emporté dans un torrent de sabots, de crinières et de sabres, il y songeait encore, tandis que, devant lui, se levait et s'abaissait le chapeau noir du Président de la République et le bicorne empanaché d'un souverain de passage...

Et les soirs d'émeute!... Ah! par ces soirs pluvieux où les chevaux glissent sur les pavés gras, les pavés sournois qui semblent devoir se dresser et former eux-mêmes des barricades, les soirs où l'on tourne sur les places comme sur les chevaux de bois des manèges, au chant du prolétariat organisé, quand M. le Préfet de police tend le bras, et que, dans les faubourgs, l'émeute, cette grande fille populaire, bat le rappel, en corsage rouge dont les trous laissent voir une peau splendide de lionne, comme il avait songé, le vieux militaire, à la paix du soir sur ses salades et ses tournesols, aux roses du mur, à l'eau fraîche de la source et à la treille du seuil usé.

Mais, par ce grand jour d'été, sans se soucier de l'immense chaleur, il allait tout rajeuni, montrant la capitale à ses parents.

Les femmes n'avaient pas fait de frais de toilette. Elles étaient moins bien vêtues qu'au village, le jour de la fête votive. A quoi bon? On se salit dans les trains, et, à Paris, personne ne vous remarque; mais les hommes, eux, les farauds, s'étaient mis sur leur trente-et-un, et le plus jeune portait avec ostentation une canne, *une canne comme on n'en voit pas beaucoup dans la capitale.*

C'était un bâton d'olivier, énorme, où s'enroulait jusqu'à la pomme un serpent jaune moucheté de points noirs.

Pescoluno, le vieux berger, l'avait sculpté de toutes pièces, rien qu'avec son couteau, s'il vous plaît! Les points noirs avaient été faits avec une aiguille à tricoter rougie au feu... Ah! ce Pescoluno, quel artiste s'il avait eu un peu d'instruction!

Et le jeune homme portait avec respect ce chef-d'œuvre d'un pâtre de là-bas, et les gens se retournaient pour le voir.

Evidemment aucun dandy parisien ne pouvait se vanter d'avoir une canne semblable. Elle ressemblait à un fétiche cafre, au bâton d'un sorcier dahoméen!

Je les ai suivis, ou du moins, j'ai essayé de les suivre. Cela eût été facile, si les femmes avaient été seules. Elles voulaient s'arrêter partout, *visiter* les moindres vitrines, mais l'homme à la canne! Il pressait ses compagnes avec ce sans-gêne oriental que l'on a pour les femmes, dans le midi, et c'étaient des *zou! zou!* qui signifiaient : allons, les femmes, pressez-vous; laissez les colifichets aux devantures, hâtez-vous un peu, Paris est à ceux qui vont vite; et il jetait un rapide coup d'œil aux arbres du Luxembourg, il se penchait sur une bouche d'égout où l'on accrochait une échelle, donnait de l'épaule contre un bec de gaz, et se recueillait quelques secondes devant la statue d'Emile Augier, que son guide lui montrait en disant : Voilà Béranger!

Quelques inexactitudes se glissaient parfois dans les explications du cicerone, mais qu'importe!

Revenus au village après ces quatre jours de panique, ils auront tout vu : la rue Le Goff, Montrouge-Gare de l'Est, le Luxembourg et la statue du père de Lisette.

Ils allaient si vite que, m'étant arrêté pour souffler sous un guichet du Louvre, je les ai perdus...

*
* *

Devant la Vénus de Milo.

Me souvenant alors de la fraîcheur du sanctuaire qui règne au plus fort de la canicule dans la galerie où la Vénus de Milo accueille les visiteurs au nom de toute la beauté plastique, j'ai été m'asseoir, pieusement, devant la statue de la déesse.

La rotonde était déserte. J'avais eu chaud, et je me suis assoupi en regardant l'Immortelle.

Alors, un miracle s'est produit.

J'ai parlé ici-même, autrefois, dans un conte, du mécanisme des rêves. Je disais que tel songe précis, clair, ordonné, et comptant assez de détails et de scènes pour peupler une nuit entière, ne dure, affirme-t-on que la seconde qu'il faut à un éclair pour éclabousser de soufre enflammé et d'argent livide un horizon d'orage, que le temps nécessaire à une paupière pour se fermer et s'ouvrir.

Mon assoupissement, sur cette banquette du Louvre, dura à peine quelques minutes.

Quoi qu'il en soit, je vis nettement la Vénus de Milo remonter d'un geste divin sa draperie de marbre jusqu'à ses épaules, car elle avait, dans mon rêve, d'admirables bras. Puis elle vint s'asseoir à mes côtés·

— « Salut, me dit-elle, que les dieux auxquels tu crois et les muses te soient propices. Je m'ennuyais. Il n'y a plus que les étrangers et les barbares qui viennent me voir, avec leurs femmes et leurs filles, si laides, que l'esclave borgne qui balayait l'atelier de Scopas s'en serait lui-même moqué...

Les archontes de cette cité devraient empêcher une telle profanation.

Ah! les belles femmes de Melos, de Melos ronde comme mon sein! les beaux soldats, les purs athlètes!

Savais-tu qu'au milieu des Cyclades, dans l'Archipel, Melos était ronde comme une pomme?

Vous vivez dans une époque bien étrange et vous vous trompez certainement... »

Et la déesse me dit l'éblouissement du soleil grec plus blanc que le nôtre, la beauté de la vie antique, l'harmonie, les théories sacrées, les offrandes de fleurs et de colombes, et le grand rêve souterrain qu'elle avait fait pendant des millénaires, jusqu'au jour où un paysan la découvrit près des ruines de l'amphithéâtre...

Je la regardais; près de moi sa jambe était dure et fraîche sous ses voiles blancs, et l'Olympienne sentait les roses de Provins et les aromates, une odeur qui me faisait défaillir!

Lorsqu'elle eût parlé sur un ton solennel et quelque peu sibyllin, je me permis plusieurs questions.

— Déesse, lui dis-je, tes bras absents ont troublé la vie de plusieurs savants, et moi-même je désirerais savoir quelle divine attitude le grand Scopas qui les sculpta leur avait donnée.

Celui-ci soutenait-il la draperie de tes beaux voiles, l'autre offrait-il la pomme de Pâris? ou bien, Victoire Aptère et non Vénus, inscrivais-tu d'une main les noms des Héros sur un bouclier que ton autre main soutenait? Je voudrais le savoir...

Ses admirables bras de guerrière et d'amoureuse étaient alors croisés sur les plis de sa tunique, cachant ses seins.

Elle sourit.

— « Enfants, éternels enfants! Tu me dis que des générations de savants ont cherché à savoir, si je tenais une pomme ou si j'inscrivais des noms sur un disque, vraiment, je ne sais si je dois y croire.

Mais puisque cela t'intéresse à ce point, regarde... » Elle se leva, sa tunique blanche croula jusqu'à ses hanches et...

Un bruit épouvantable me tira de mon assoupissement. C'était ma canne qu'un gros Saxon à lunettes fumées avait touchée du pied et qui sonnait sur les dalles.

Je me frottais les yeux. La Vénus de Milo était à sa place, sur le socle, et je partis en adressant, dans mon cœur, comme le berger d'Homère, des injures à ce lourd Germain qui m'avait empêché de savoir.

LÉO LARGUIER.

Chronique de l'Etranger

WEIMAR APRÈS LES CLASSIQUES

Mme Adélaïde de Schorn vient de [illegible] un livre intéressant, *Das [illegible] Weimar. — Weimar après les Classiques*, dont Alexandre de [illegible]-Ruzwurm parle en termes fort congrus dans *Das Literarische Echo*.

L'esprit aimable et la bonté, écrit-il, dominent dans les entretiens d'Adélaïde de Schorn et entraînent les [illegible] dans son doux rêve, que le [illegible] plus beau que le présent, parce qu'il embrasse sa propre jeunesse. Ce sont eux qui font le charme de ce livre et des récits vécus qu'il contient sur Weimar.

Mme de Schorn conte d'agréable façon. Elle évoque le grand duc Charles-Frédéric et Maria Paulowna, dont Schiller a magnifié la venue dans son « Hommage des Arts » : ils forment le centre de la cour; les génies ont disparu... ce qu'ils laissent à leurs descendants directs n'est pas toujours désirable. C'est ainsi que Charles-Auguste avait fait élever son fils d'un façon assez folle, et ces erreurs agirent d'une façon amère sur toute sa vie.

« Même âgé, Charles-Frédéric évitait certaines parties du parc, parce qu'il ne pouvait pas se débarrasser des souvenirs du dur traitement qu'il y avait subi ».

Le bonheur ne commença pour le jeune prince qu'après ses fiançailles: les habitants de Weimar avaient vu avec stupéfaction entrer quatre-vingts voitures, entourées de cosaques, qui gardaient la dot de la fille du prince russe. C'est avec étonnement qu'ils apprirent à aimer en Maria Paulowna une femme consciente de son but, et qui apportait quelque chose de tout nouveau, quelque chose d'inattendu, le sens de la bienfaisance, ce don du nouveau siècle au sexe féminin.

La grande duchesse Louise, plus imposante que sa belle-fille, mais qui appartenait à l'ancien temps, écrivait à ce sujet à son frère :

« La bienfaisance est devenue à la mode. Aimes-tu ces femmes, ces coureuses de bienfaisance (*sic*), qui mettent les gens à contribution et leur placent le couteau sous la gorge pour nourrir et habiller les pauvres? Je les déteste... »

A. de Schorn trace un vivant portrait de la cour et de la vie de société: soirées littéraires dans les grandes salles du château, où des savants, dont Alexandre de Humboldt, font des conférences et dont les assistants causent avec un dilettantisme aimable, continuant les traditions et rappelant la génération qui croit à la grandeur passée de Weimar...

La veuve de Schiller était partie avec sa famille, et la petite maison de l'esplanade se trouvait occupée par des étrangers.

La belle-fille de Gœthe, Ottilie, vivait avec les petits-fils Walter, Wolf et Alma « la ravissante enfant » dans les mansardes de la grande maison classique, aimée et blâmée en même temps par la société aux idées étroites et bourgeoises.

La « Dame d'un autre astre » ou l' « ange fin », comme quelques dames l'appelaient, était un grand enfant, qui se laissait aller à ses goûts romantiques. Sous la puissante personnalité de Gœthe, dont elle avait entouré la vieillesse avec une tendre sollicitude, elle avait dû plutôt souffrir qu'être heureuse. Son aveu est touchant: « Je consacre six heures par jour au père; souvent je n'en peux plus et pense que je vais m'évanouir de faiblesse; la pensée que je lui suis utile, que je lui suis nécessaire, me soutient. Dernièrement nous avons commencé à lire Plutarque; puis il me lut la deuxième partie du *Faust*; c'était beau et grand; mais quand, après onze heures, je rentrai dans ma chambre, je tombai de mon long sur le sol. »

Après la mort de Gœthe, elle réunit pendant quelques années, autour de sa table de thé, tout ce qui comptait à Weimar... Les petits-fils faisaient partie de la succession littéraire du grand-père. Considérés comme « des reliques » ils étaient obligés de fuir dans la solitude pour échapper aux curiosités indiscrètes. « Dites à l'impératrice que je ne suis pas une bête fauve, s'écriait Wolf, quand on voulait le présenter à la mère de Maria Paulowna. — Dès que ses enfants allèrent à l'université, Ottilie quitta Weimar. Et la maison de Gœthe resta fermée sur l'ordre des fils ».

Ottilie ne revint que comme vieille dame à Weimar dans l'année de la guerre franco-allemande... Après la mort de leur mère, les petits-fils de Gœthe menèrent une vie retirée, à l'abri du monde, dans la vieille maison.

Je me rappelle moi-même d'eux comme petit garçon, écrit le critique allemand, et je n'oublierai pas l'homme sérieux, aimable qui posa la main sur ma tête en me disant : « Tu es un arrière-petit-fils; cela ira mieux pour toi que pour nous petits-fils ».

*
* *

Cependant commence à Weimar une nouvelle vie : la musique et les arts plastiques l'emportent désormais.

Franz Liszt et Richard Wagner ajoutent leurs noms aux fastes de la résidence. En 1849 était représenté *Tannhauser* devant les habitants de Weimar. Le compositeur, qui se trouvait compromis dans le soulèvement de Mai à Dresde, assista, en tant que fugitif caché dans une loge, à la représentation de son opéra, dont l'orchestre était dirigé par Liszt. Wagner était descendu près de la demeure de Liszt et c'est de ces jours que date leur amitié. Liszt écrivait de son nouvel ami : « C'est un homme d'un génie admirable, une nouvelle brillante apparition dans l'art. »

Le livre se termine avec la fin du règne de Charles Frédéric.

Il existe en Allemagne, sur Weimar, d'innombrables ouvrages, mais bien peu sont consacrés à Weimar après les Classiques. Et leur intérêt est des plus douteux. Ce livre d'un témoin est intéressant.

Aussi l'œuvre de Mme Adélaïde de Schorn — qui forme une sorte de mémoires, — est-elle des mieux accueillis outre-Rhin.

SUR LE JOURNALISME?

Dans un article sur la signification du mot « journaliste », que publie *Das Literarische Echo*, M. Léon Feuchtwanger déclare que ce n'est pas « au mépris transcendant des savants pour le journalisme » qu'il faut imputer le bas niveau de cette littérature, mais à une fausse conception du journalisme et à cette circonstance qu'on le considère superficiellement comme l'ensemble des journaux.

Le journalisme touche à tant de choses, et sa compétence est si diverse, que la connaissance scientifique de toutes ses branches est impossible à un seul homme et encore excessivement difficile pour une société de savants. Aussi ne peut-on étudier le journalisme dans l'ancien sens du mot : est-il digne même d'être étudié ? Il est nécessaire d'abord d'expliquer et de préciser clairement ce que l'on entend par là.

*
* *

Le mot journal (jounel), qui remonte au latin vulgaire *diurnalem*, possède un passé mouvementé. On se servit de l'adjectif pour qualifier Lucifer, l'Etoile du matin, et l'ouvrier propre aux travaux pénibles! On appela journal le labeur du jour, le jour de la mort ; et l'on désigne encore ainsi, dans le patois du Vendômois et du Poitou, dans les Flandres françaises et quelques autres contrées, certaine mesure du sol.

On donna cette appellation au bréviaire du prêtre et au livre de profits et pertes du marchand, comme aux agenda.

Peu à peu la notion du « périodique » remplaça la notion du « quotidien ». Et l'on désigna ainsi des publications littéraires et scientifiques.

L'*Encyclopédie* définit, (p. 1504) :

« Un journal est un ouvrage périodique, qui contient les extraits des livres nouvellement imprimés, avec un détail des découvertes que l'on fait tous les jours dans les arts et dans les sciences ».

Par opposition au « journal, la feuille politique, la gazette, est un cahier, feuille volante, qu'on donne au public à certains jours de la semaine et qui contient les nouvelles des divers pays ».

Puis, le mot « journal » prit insensiblement la place de l'ancienne gazette et l'on trouve maintenant dans le *Dictionnaire de l'Académie* :

« Journal, se dit *particulièrement* d'un ouvrage quotidien ou périodique, qui se publie par feuilles, par numéros et qui fait connaître, soit par de simples annonces, soit par des articles raisonnés, les nouvelles politiques, scientifiques et littéraires, les ouvrages nouveaux, etc. »

*
* *

Le mot a pris droit de cité de bonne heure en Allemagne. Il signifie primitivement bréviaire. Puis il suit la même évolution qu'en France. Pendant un certain temps, on ne s'en sert que pour les imprimés périodiques, littéraires ou scientifiques, par opposition au mot « Zeitung » correspondant au terme « Gazette ».

Le mot « journaliste » fut admis par l'Académie dès 1718 ; par contre, le mot « journalisme » ne reçut pas sa légitimation avant 1781 et même ne fut accueilli qu'en 1878 par l'Académie.

Ainsi, en Allemagne comme en France, l'expression parvient, au cours du XIXe siècle, à une définition nette et claire. Cependant elle conserve diverses acceptions.

*
* *

En 1836 Jules Janin, le célèbre critique du *Journal des Débats*, en qui Barbey d'Aurevilly saluait le père du feuilleton français, qualifie Alcibiade de journaliste à cause de sa versatilité.

Depuis lors, le mot est employé tantôt comme une insulte, tantôt comme « Epithetum ornans ». Ainsi Théodore Mundt taxe Aristophane de journalisme, parce qu'il traite des intérêts du jour. Nestor Roqueplan se réjouit de ce que Victor Hugo ne se révèle pas seulement grand dramaturge dans ses pièces, mais encore journaliste éloquent. L'écrivain connu Léo Berg appelle Ibsen journaliste : car, ce qui l'intéresse, ce sont les tendances du jour.

Schiller lui-même est traité de journaliste pour la diversité de ses appréciations dans le domaine de l'art. Et Frédéric Schlegel appelle les singes, les journalistes de l'empire des bêtes!

Pour les uns le mot est synonyme de superficiel, vide, creux, pour les autres, d'agilité, habileté, élégance.

*
* *

Peut-on traiter de journalistes, se demande Léon Feuchtwanger tous ceux qui écrivent dans les journaux : annonciers feuilletonistes et écrivains ?

Les conditions actuelles de la littérature veulent que beaucoup d'œuvres, drames, romans, poèmes paraissent d'abord dans les journaux et revues. Peut-on les appeler des œuvres de journalisme ?

D'autres petits écrits, au contraire, malgré leur caractère éphémère, ne paraissent pas dans les quotidiens, mais leur appartiennent par nature. Une histoire du journalisme allemand doit parler de Luther ; et L'Aretin doit être envisagé comme journaliste, quoique ses *Lettere* n'aient paru ni dans une *gazetta* ni dans un [illegible].

La définition ordinaire est donc à la fois trop large et trop étroite.

L'auteur de l'article cherche une définition meilleure et croit la découvrir en s'appuyant sur le *principe de* [illegible].

Puis il conclut :

Le journalisme, en tant que littérature insérée dans les journaux, ne peut guère s'étudier et ne mérite guère de l'être.

Par contre le journalisme, en tant qu'écrit du jour et pour le jour, est du plus grand intérêt psychologique et son étude s'impose à l'Histoire littéraire.

LA POLICE DE LONDRES

Il est question de la police de Londres, depuis les récents troubles en Angleterre. M. Claud. W. Mullins donne sur elle, dans la *Revue de Rundschau*, de curieux détails.

[illegible] grande suppression sur [illegible] étrangers à Londres, écrit-il, que la police de la ville géante.

On se représente difficilement qu'on pouvait écrire, il y a un siècle : « La Police est dans ce pays une science inconnue ».

L'ordre était jadis naturellement respecté sous les gouvernements forts, et troublé sous les faibles. Cependant des mesures étaient prises pour le garantir.

Dès 1685 une ordonnance exigea qu'une maison sur dix, à Londres, ait une lanterne, la nuit. Mais ce ne fut qu'au courant du siècle suivant, que l'on fit des progrès vers une réforme de la justice et de la police, effort qui coïncide étroitement avec une transformation fondamentale dans la situation des fonctionnaires. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle ceux qui étaient chargés de faire observer les lois ne recevaient presque jamais de traitement et beaucoup étaient corruptibles. Le seul poste de police qui existât alors à Londres, en dehors de la Cité, était celui de la Bow-street et c'est de là que partit une transformation totale de la police.

En 1749 fut placé comme juge dans la Bow-street un homme qui était plus connu dans l'empire de la littérature que dans les sphères de la police londonienne, Henry Fielding, que sir Walter Scott appelait : « le père du roman anglais ». Cet écrivain magistrat passa les dernières années de sa vie à attirer l'attention du gouvernement et du public sur la négligence dont souffrait l'ordre public.

Qui veut connaître les abus extraordinaires alors en vigueur parmi les autorités chargées de la sécurité publique et qui les condamnaient à l'impuissance dans leur poursuite contre les criminels, les trouvera decrits dans l'introduction du *Journal d'un voyage à Lisbonne* de Fielding, paru seulement après sa mort (il avait entrepris ce voyage pour rétablir sa santé, il n'en revint pas vivant). Mais l'œuvre de réforme commencée par lui fut continuée.

Fielding avait formé une troupe bien payée d'hommes soigneusement choisis, qui formaient alors, sous le nom de « Bow-street-Patrouilles » ou Bow-street-Runners », le noyau de la police métropolitaine. Cette phalange servit de modèle à toutes les grandes villes anglaises. Le système eut un succès immédiat et Fiedling eut la satisfaction de voir « que la bande infernale avait presque entièrement disparu et qu'au lieu de lire, chaque matin, dans les journaux le récit de meurtres et de vols, maintenant on apprenait que, pendant la fin de novembre et tout le mois de décembre, il n'avait pas été commis un seul crime ! »

Cette tentative de réorganisation, dont le point de départ était à Bow-street, ne toucha pas la *Cité*, qui, comme aujourd'hui encore, formait un îlot au milieu de Londres et dont la police se trouvait sous le contrôle direct du Lord-maire.

Cependant, si la fin du XVIIIe siècle marqua un réveil moral, il survint ensuite une époque de troubles et de crimes. Pendant le soulèvement de 1780, dont le chef était le fanatique lord Gordon, Londres forma le théâtre de crimes et de pillages quotidiens : évènements que Charles Dickens immortalisa dans son célèbre roman *Barnaby Rudge*.

Le système inauguré par Fiedling se heurta aux plus sérieuses attaques. On parlait de « captivité du lion anglais » de « négation des droits les plus essentiels du libre citoyen, etc. »

... Les réformes définitives furent faites par sir Robert Peel, alors ministre de l'Intérieur : son souvenir vit encore dans le « slang argot», qui désigne le policeman, partout aujourd'hui, comme « Bobby » (expression populaire pour Robert).

Dans les soixante-dix huit dernières années la population de Londres a monté de 1.200.000 à 6 1/2 millions et la police s'est accrue dans les mêmes proportions. En 1830 elle comprenait 3.319 hommes. En 1890, 15.264 et en 1908, 18.167. En l'année 1908-1909 les frais d'entretien de la police métropolitaine s'élevèrent à 2 1/4 millions de livres sterling. On sait quelle est la perfection de son service...

Indépendante, la police de la *Cité* comprend aujourd'hui 1.092 hommes et leur entretien coûte environ 186.500 livres sterling, somme fournie par des impôts locaux et les fonds de la Corporation de la Cité.

ŒUVRES POSTHUMES DE TOPPFER

Il existe encore des inédits du vieux Töppffer, nous affirme *Das Literarische Echo*. Töppffer commença en 1825 ses voyages d'observation. Mais, en 1832 seulement parurent pour les écoliers les célèbres écrits d'où l'on tira les *Voyages en zigzag*.

Töppffer fit 15 albums d'esquisses, de texte et dessins : dont neuf parurent en 1844 et 1854 comme *Voyages en zigzag* et *Nouveaux voyages en zigzag*.

Les six autres, reproduits par l'autographie et la lithographie à peu d'exemplaires, ne furent connus que dans un cercle étroit d'écoliers.

On publie actuellement à Genève, comme *Derniers voyages* des années 1832 à 1836, une partie de ces relations qui sont extrêmement amusantes et joliment écrites. Les deux livres contiennent ensemble cent dessins originaux qui ont toutes les qualités de l'aimable crayon de Töppffer.

Il est à souhaiter que le succès des *Derniers voyages* invite à l'édition des *Premiers voyages*.

JACQUES LUX.

Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 11. — 2e SEM. 49e ANNÉE 9 SEPTEMBRE 1911

LES MINISTRES ANGLAIS ET LEUR LIBERTÉ D'ACTION

Nous clôturons notre enquête sur la *Liberté d'action des Ministres* (1) par la déclaration ci-après de M. George Lloyd, dont on remarquera le vif intérêt.

Né en 1879, fils d'un membre du Parlement, M. George Lloyd représente depuis 1910 à la Chambre des Communes, le West-Staffordshire.

Après avoir fait son éducation à Eton et Cambridge, et s'être spécialisé dans l'étude de la politique orientale, il accomplit de longs voyages en Birmanie, dans l'Inde, dans le Petit-Thibet, dans l'Himalaya, en Egypte, au Maroc, et en Asie Mineure. Il fut attaché à l'ambassade d'Angleterre à Constantinople. En 1908, le gouvernement le chargea, à titre de Commissaire spécial, d'une enquête sur l'avenir du commerce britannique en Turquie, en Mésopotamie et au golfe persique.

M. George Lloyd appartient au parti unioniste.

F. M.

Le développement rapide du gouvernement parlementaire et l'intérêt toujours croissant que prennent les masses aux plus légers détails de l'administration politique, tendent à exposer à la discussion et à l'examen la façon dont les Ministres remplissent leurs fonctions aujourd'hui, et jusqu'à quel point ils peuvent raisonnablement exercer leur contrôle.

(1) Voir dans la *Revue Bleue* des 20 mai, 3 et 10 juin les déclarations de MM. Alexandre Ribot, Léon Bourgeois, Raymond Poincaré, Louis Barthou, E. Chaumié, sur la situation des Ministres français ; et dans la *Revue Bleue* du 2 septembre l'étude du comte Winterton sur la situation des ministres anglais.

Cette discussion, développée avec tant d'intérêt dans les colonnes de la *Revue Bleue*, ces dernières semaines, a déjà établi que, même en France, où le contrôle populaire est si fort, il existe encore, sous forme d'autorité du cabinet, une espèce de régime oligarchique qui, à moins que l'on ne prenne les mesures nécessaires, est toujours capable d'amener certains résultats dangereux pour un libre gouvernement.

Les articles mentionnés plus haut montrent qu'en ce pays, où le développement et la production administratifs sont généralement supposés avoir atteint leur apogée, le travail des Ministres est exposé et soumis aux mêmes dangers, qui sembleraient ne devoir exister que sous un régime autocratique. Il est par conséquent nécessaire, et urgent, de prendre toutes les mesures, pour que les ministres, responsables de leurs fonctions, soient protégés dans leurs devoirs si difficiles contre les influences du favoritisme politique et les exigences qu'il entraîne.

De quelle façon peut-on donc donner cette immunité aux ministres, sans les absoudre indûment de leur responsabilité envers le peuple et sans les mettre trop à l'abri des courants salutaires de la critique publique ?

Il peut être intéressant de mettre brièvement en parallèle la situation respective des ministres anglais et français, et d'esquisser les mesures qui, en Angleterre, jusqu'à une époque récente, se montrèrent efficaces contre ces dangers.

L'histoire politique des deux pays est probablement cause des grandes différences qui existent à ce sujet. Les deux pays, dans les trois cents dernières années, ont changé leurs systèmes politiques en

passant par [illegible] depuis la monarchie absolue jusqu'au gouvernement par le peuple. Tous deux ont eu des guerres civiles provenant en grande partie des embarras financiers de leurs monarques. Mais, en Angleterre, la guerre civile, heureusement, ne fut pas aggravée par le conflit des classes, qui caractérisa la Révolution Française. Ceci, joint à ce que la période des guerres civiles anglaises fut antérieure dans le temps à [illegible] développements constitutionnels de s'étendre plus graduellement en Angleterre qu'en France ; et chaque progrès, dans la position des Ministres vis-à-vis du peuple, fut soigneusement examiné et décidé avant qu'en fût permis un autre.

Nous devons par cela même reconnaître que l'action et la responsabilité ministérielles en Angleterre ont été, en somme, singulièrement efficaces, indépendantes de la critique et plus dignes de confiance qu'en beaucoup de pays européens.

* *

Il est vrai qu'un changement rapide dans la position des ministres a eu lieu pendant les deux ou trois dernières années. Jusqu'à une date récente, la position des Ministres en Angleterre a été considérablement moins complexe que sous la constitution de n'importe quel autre pays.

On oublie souvent que, tandis que les institutions démocratiques ont existé depuis des siècles en Angleterre, la démocratie a, jusqu'à nos jours, pris très peu de place dans le gouvernement du pays. Une chose qui a été longtemps écartée, est saisie avec plus d'énergie et d'empressement que celle qui a été facilement obtenue. Il en est ainsi des institutions démocratiques de ce pays, qui ont été la propriété du peuple, depuis si longtemps, que, conscient de la sûreté de ses prérogatives, il n'a été que trop disposé à permettre aux classes plus instruites, ou soi-disant telles, d'être les représentants indiscutables de son pouvoir.

C'est ainsi que les Ministres ont été, presque sans exception, pris dans les classes oisives et fortunées de la communauté, qui, par leurs traditions, leur éducation, leur opulence, étaient moins exposées à subir les influences corruptrices que les politiciens moins stables d'aujourd'hui.

La politique hautement individualiste, qui a été la principale caractéristique du gouvernement Britannique, pendant le dernier siècle, a occasionné les plus grands abus de bureaucratie.

Il semble probable, cependant, que la situation des Ministres en Angleterre, aussi bien qu'en France, souffrira du pouvoir croissant de la démocratie et des idées communistes qui pénètrent graduellement les revendications politiques des deux grands partis de l'Etat. Le gouvernement Libéral actuel, qui s'appuie sur le Parti du Travail (Labour-Party) — qui est manifestement socialiste — est, au fond, entraîné vers le contrôle de tous les moyens de production ; et, dans ses tentatives pour améliorer la condition des classes ouvrières du pays, il a entièrement mis de côté toute prétention à une politique individualiste. Le Parti conservateur, plus individualiste, en théorie, se meut aussi dans la même direction : Ne s'est-il point engagé à l'introduction d'une réforme du « Tarif » actuel, qui, si elle n'est pas protectrice, dans son intention, est, comme toute autre intervention fiscale dans l'industrie, de tendance communiste et forme, en tous cas, un abandon complet des vieilles idées individualistes !

* * *

Tant que l'Angleterre évoluera dans cette direction, il est clair que ces mesures amèneront un accroissement du pouvoir des fonctionnaires et des Ministres qu'ils servent. Le nombre des employés civils est déjà très largement accru, et le fardeau de travail toujours croissant, qui s'appesantit sur le Parlement Impérial, rend cet agrandissement du domaine officiel encore plus dangereux, parce que le Parlement est moins capable de contrôler, de façon détaillée, le travail fait par la bureaucratie.

Une sécurité plus grande a été complètement perdue, par l'introduction, il y a quelques années, d'un rouage autocratique de mécanisme parlementaire, connu sous le nom de « guillotine », destiné à couper la discussion, dans l'intérêt de la brièveté — mais plus généralement employé pour étouffer la critique hostile et pour sauvegarder le passage de Bills de popularité douteuse, devant la Chambre des Communes.

Il en résulte que, tandis que le pouvoir bureaucratique a excessivement augmenté, le pouvoir de la critique Parlementaire a décru proportionnellement, et les Ministres détiennent aujourd'hui, en Angleterre, une puissance, dont on ne rêva jamais, et qui ne fut jamais envisagée par les grands champions de la liberté et du gouvernement parlementaire.

En Angleterre, le devoir d'un ministre n'est pas limité à la surveillance de son propre département. Il lui est demandé de défendre ses propres actes à la Chambre des Communes et de les défendre conséquemment dans le pays, si cela est nécessaire. Il n'a pas à défendre ses propres actes seuls, mais aussi ceux de son gouvernement dans leur ensemble. On pourrait citer comme exemples notables de la pression qui accable le titulaire d'un bureau gouvernemental, le cas de deux Ministres radicaux, à la

Chambre des Communes, qui, ont été obligés, dans les quelques derniers mois, d'accepter des pairies et de chercher le calme plus grand de la Chambre, haute pour s'acquitter efficacement du travail de leur département !

Ce n'est pas seulement sur les Ministres que s'exerce cette pression, on la retrouve aussi dans les rangs des députés. Leur prérogative, leur droit de critique, et les occasions qu'ils peuvent avoir de discuter, leur ont été enlevés de force, dans le vain espoir d'augmenter l'activité législative de la Chambre des Communes et pour la mettre mieux à même d'exécuter sa besogne.

La liberté absolue de parole et d'action, qui a été la principale justification de notre système de gouvernement représentatif — système qui provoqua l'admiration, et fut imité par le monde entier — disparaît très rapidement. Cette disparition provoque des résultats entièrement étrangers à l'expérience passée de l'Angleterre, et qui, si on ne les supprime pas rapidement, amèneront la corruption dans le régime politique de ce pays.

*
* *

Peut-être, la meilleure sauvegarde de la probité politique a-t-elle été la rareté des protections accordées par les ministres britanniques. Au contraire de ce qui se passe dans les Etats-Unis d'Amérique, les « permanent officials » (fonctionnaires permanents) ne sont pas congédiés, quand le ministère tombe. Ils sont « permanents » dans le vrai sens du mot et sont les conseillers réguliers des ministres qui se succèdent et des politiques adverses. Aucun candidat, briguant les honneurs de la politique parlementaire, ne pouvait, jusqu'à ces temps derniers, être exposé à subir des demandes d'emplois ou de postes du gouvernement. Ni lui, ni les ministres, n'étaient en situation de promettre ce qu'ils ne pouvaient pas donner : car les fonctions du service civil étaient, dans l'immense majorité des cas, distribuées, seulement d'après les résultats d'un concours.

Récemment et surtout depuis que le gouvernement actuel est au pouvoir, cette vieille et précieuse coutume a été délaissée ; et des postes innombrables ont été créés, que certains ministres donnent à leur gré et qui sont par conséquent attendus et recherchés des partisans des candidats du gouvernement, pendant les élections. Les ministres sont submergés de demandes de protection, et comme la main du teinturier est « asservie à la substance dans laquelle elle travaille », le ministre aussi, dans ces circonstances, trouve de plus en plus difficile de maintenir un jugement impartial.

Prenons pour exemple l'Acte des Pensions de Vieillesse mis en application par le gouvernement actuel. On a été obligé de créer un grand nombre de fonctionnaires pour administrer l'Acte et pour examiner l'application des pensions. On peut dire que la majorité de ceux-ci étaient désignés par l'autorité du gouvernement seul, sans aucune garantie publique de la capacité de ceux qui étaient choisis.

Peu après survinrent avec le budget de Mr Lloyd George les « Land-Taxes ». Il est impossible de déterminer le nombre exact d'experts qui furent créés pour imposer et estimer la valeur du sol suivant le nouveau système d'impôts : mais ici encore il n'y eut pas de cautionnenent public, les postes étant donnés à la discrétion des ministres au pouvoir. N'y a-t-il pas ici une grande tentation, pour le gouvernement, d'acheter un soutien politique au détriment de la capacité administrative !

Il y a d'autres exemples, non moins caractéristiques, de cette dangereuse innovation, dans l'administration de la Nouvelle Bourse du travail (Labour Exchanges) ; et si le bill actuel, pour les Assurances Nationales, passe à la Chambre des Communes, il n'est que trop probable que la même politique sera suivie.

On peut donner quelque idée des dépenses du Gouvernement, dans ces conditions, en montrant les augmentations du coût du Service Civil, seulement dans les trois premières années d'administration libérale, qui s'élevèrent de 675 millions de francs en 1906 à un milliard de francs en 1909-1910.

*
* *

J'ai parlé de ces faits pour montrer que l'Angleterre n'est pas libérée des difficultés et des dangers, qui forment les traits communs des Etats gouvernés populairement dans le monde entier. Si elle en a été préservée aussi longtemps, c'est grâce au sang-froid et à la clairvoyance politique, qui forment la grande caractéristique de notre peuple.

Le service de l'Etat a toujours été placé, dans le Royaume Uni, sur une sorte de haut piédestal. Des Membres du Parlement se sont estimés heureux de servir leur pays non seulement sans rémunération, mais en s'imposant à eux-mêmes une grande dépense. On a proposé, cette année même, de verser aux députés des indemnités analogues à celles données par les autres pays. Il est logiquement difficile de déterminer pourquoi un Ministre reçoit des appointements, tandis qu'un Député n'est pas rétribué.

Mais le fait de toucher une rémunération détruirait le grand principe qui a été accepté depuis si longtemps par les assemblées de ce pays : qu'un membre, une fois élu, est élu par la confiance de la

majorité du peuple, afin de mettre son libre jugement au service des intérêts de ses électeurs; mais qu'il n'est pas élu pour être un simple délégué, ou un organe des opinions, très souvent déconsidérées ou transitoires, d'une portion du peuple.

Avec les conditions difficiles actuelles du Gouvernement, il n'est pas aisé de trouver la mesure qui pourrait sauvegarder les fonctions des ministres. Mais, si une meilleure représentation des minorités au Parlement pouvait être obtenue par un système de représentation proportionnelle, si les postes officiels n'étaient jamais accordés, qu'avec le sauf conduit d'un concours, et, finalement, si on maintenait la non-rétribution et, par conséquent, l'affranchissement des Membres de la Chambre des Communes : il y a peu de doute que l'œuvre des Ministres ne pût recouvrer une liberté et une dignité, qu'elle court le danger de perdre, dans les conditions présentes.

GEORGE LLOYD,
Membre du Parlement.

LA GENÈSE DU "POLYPHÈME" DE SAMAIN

(D'après des documents inédits.)

Chaque été ramène plus nombreux les spectacles aux champs. Les théâtres de verdure et les représentations en plein air se multiplient dans les provinces et rencontrent une faveur exceptionnelle. Ici et là, aux traductions fidèles ou non des grands tragiques grecs, aux reconstitutions ou adaptations antiques, les programmes joignent souvent le *Polyphème* d'Albert Samain. Que ce soit en France, devant le Mur d'Orange, à Aix ou à Montpellier, que ce soit en Belgique, à Genval-les-Eaux, ou à Arlon le petit drame emprunte au décor naturel des beaux ombrages et du ciel une ampleur grandiose et pathétique. Les cris du cyclope amoureux, tâtonnant comme Œdipe dans la nuit de sa cécité volontaire, font que ces deux actes ne semblent pas inférieurs, quand tombe le crépuscule, aux immortelles créations d'Eschyle et de Sophocle. *Polyphème* apparaît alors d'essence et de tradition classiques, fait pour être joué en pleine lumière plutôt que vu aux chandelles. C'est ainsi seulement qu'avec ses chœurs de nymphes, son parfum bucolique et son horreur finale, il prend toute sa valeur et que le lyrisme de ses nobles vers, loin de nuire au mouvement scénique et de figer l'action, y ajoute un élément de majesté.

Polyphème a son histoire qu'il n'est pas sans intérêt de connaître, aujourd'hui que la gloire d'Albert Samain est suffisamment assise pour qu'il soit permis de voir en lui un poète qui restera. Il a, en effet, pour l'aimer, comme Musset, a-t-on dit, presque toutes les âmes sensibles.

On a trop tendance à s'imaginer que *Polyphème* a été un accident ou une passade dans la vie littéraire du poète d'*Au Jardin de l'Infante*, une fantaisie, lyrique elle-même, en marge de ses œuvres lyriques. Il n'en est rien. Certes, quand le 18 août 1900, Albert Samain mourut à Magny-les-Hameaux, discrètement et à l'écart, comme il avait vécu, plusieurs furent surpris d'apprendre, que parmi ses inédits, il laissait deux actes en vers. Cela tient à ce que, d'instinct, lui plaisaient l'ombre et le silence; « les parlottes littéraires », ainsi qu'il disait hautainement « ne lui inspiraient qu'une invincible répugnance. » De même qu'il dédaignait mettre le public au courant de ses aventures sentimentales, il ne croyait pas davantage décent de publier ses projets. Il ignorait l'art des manœuvres habiles et des adroits communiqués. Toutefois, il consentait à être moins réservé et moins intransigeant à l'endroit de quelques amis éprouvés. Ceux-ci savaient que *Polyphème* avait été, tout ensemble, une des grandes joies et des constantes préoccupations des derniers jours du poète.

M. Raymond Bonheur, à qui est dûe la musique des chœurs de la pièce, M. Paul Morisse, un intime, M. Alfred Vallette, un ami de sûr conseil, M. Maurice Donnay, Coppée et quelques autres, mis dans la confidence, n'ignoraient pas que Samain avait donné à *Polyphème* ses suprêmes enthousiasmes et les suprêmes heures de sa vie.

Polyphème avait été composé d'emballement au début de 1899. Pendant les rares répits de la maladie qui le minait, cette année-là et durant les premiers mois de l'année 1900, Samain s'était appliqué à pousser l'œuvre au point, à la parfaire, puis à s'inquiéter des moyens de la produire sur une de nos scènes nationales. Il avait concentré sur cette idée tout ce qui lui restait d'espoir et, lui qui en avait si peu, toutes ses ambitions.

Il y avait longtemps qu'Albert Samain nourrissait la pensée d'aborder le théâtre. Cette pensée, peut-on affirmer, est contemporaine de ses vrais débuts en littérature (1). L'écho et comme l'obsession s'en rencontrent à chaque instant aux pages d'une série de petits carnets de poche et d'agendas pleins

1. Dans une correspondance de jeunesse je trouve cette phrase qui fut remonter bien haut l'envie qu'avait Samain de s'occuper de drame ou comédie : « Il est possible que... je me livre à quelque œuvre, *roman ou théâtre par exemple*, d'un genre moins restreint... ». (Lettre à M. Georg Salomonsohn, 17 décembre 1884.)

de notes curieuses et suggestives, demeurées inédites et qui constituent une sorte de journal intime et familier. Là, le poète inscrivait de temps à autre, sans scrupule de style, au courant de la plume et assurément sans arrière-pensée de publication, ses réflexions, ses rêveries, ses remarques de solitaire sur l'art, sur soi-même et sur autrui.

Il existe encore, pour la question qui nous occupe, d'autres documents. Ce sont de précieuses lettres à M. Paul Morisse qui, avec M. Raymond Bonheur, a peut-être été un des rares hommes à pénètrer complètement le tréfonds de cette nature discrète et distante, farouchement orgueilleuse et si hostile au vain bruit et à la réclame qu'était Albert Samain. Lui, d'autre part, n'avait rien de caché pour les deux amis, si pieux depuis à la mémoire du disparu, qu'il avait, ainsi qu'il le répétait, « installés d'emblée au cœur de sa vie ». Autour de la noble et forte affection de ces trois êtres flottait une atmosphère de confiance et d'estime réciproques. Et de là vient qu'il est possible de reconstituer sans lacune l'historique des diverses tentatives qui menèrent le poète à concevoir et à écrire *Polyphème*.

Au Jardin de l'Infante était paru récemment, dans lequel de nombreuses pièces pouvaient témoigner de solides qualités oratoires et dramatiques. Dès ce temps, en 1893, Albert Samain confiait ceci à M. Paul Morisse :

« Je ne suis pas content tout à fait. Je n'ai pas encore fait ce que je voudrais avoir fait. Quoi? Je ne saurais préciser. Quelque chose de grand, quelque belle création de rêve comme Hérodiade, quelque beau drame de philosophie, de pensée et de passion comme Axel, quelque poème de spiritualité éperdue comme les poèmes de Poë... Je vois avec les années que les idées d'où pourraient sortir de pareilles œuvres ne s'emparent pas assez vigoureusement, assez puissamment et passionnément de mon esprit pour le féconder. J'ai peur alors que cela n'arrive jamais et que je finisse ma vie sans m'être exprimé dans quelque œuvre définitive » (1).

A maintes reprises, Samain revient à ce dessein. Peu à peu, il précise ses désirs. Bientôt, il écrit :

« Et toujours et plus que jamais je suis hanté par l'idée de faire une œuvre *que je vois surtout dans la forme dramatique*. Remarque qu'il ne me faudrait rien qu'un point de départ pour lequel je me passionne pendant seulement huit jours, *le temps de mettre la machine en train et d'amorcer le courant*. Et je ne cherche pas, bien entendu, de sujet compliqué, ayant la conviction que pour ce que je voudrais faire le « thème » est de peu d'importance et que seuls valent les développements qu'y ajouterait ma personnelle pensée » (1).

J'ai souligné deux phrases. La première, à sa date, est indicatrice de la genèse d'une idée chez Samain. L'autre renseigne à merveille sur les conditions de travail du poète. Parce qu'une sorte de paresse naturelle le conduisait au dilettantisme plutôt qu'à l'action, il manquait souvent de ferme décision et de propos délibéré pour tendre à la réalisation et à l'accomplissement de ses projets. Il attendait du dehors l'impulsion, l'encouragement et l'adjuvant nécessaires. De toutes façons, dans sa vie privée, comme dans sa vie intellectuelle, Albert Samain a été un indécis qu'il a fallu pousser par les épaules, en lui disant : « Marche ! ». Si on parvenait à le persuader de faire le premier pas et de surmonter sa défiance, il manifestait ensuite l'audace et la ténacité qui peuvent vaincre tous les obstacles rencontrés. Ah ! comme un peu de présomption, parfois, sert bien les âmes ! Au lieu de cela, voici qu'Albert Samain se replie, se scrute, s'analyse, dénombre ses forces, s'inquiète et doute. Il énerve en considérations préliminaires ses facultés. Et pourtant plus il réfléchit, plus il se convainc de dispositions innées pour le théâtre. Cette évidence même devait correspondre chez lui à un sentiment très profond et à un instinct bien impérieux puisqu'elle l'amenait à écrire des méditations de ce genre :

« Trouver quelque sujet de pièce qui me passionne, autour duquel je puisse mettre quatre à cinq cents vers, ou bien quelque drame philosophique à la façon de Faust. C'est cela qu'il faut trouver. Le sujet n'est rien. J'ai beau me le répéter et me persuader qu'il suffirait que je me penchasse sur la légende universelle pour y trouver le mythe qui convient à mon tour d'esprit, je ne trouve rien. Est-ce incapacité foncière de mon intelligence à créer ? Je me le suis souvent demandé. Est-ce paresse? J'incline à le croire. Et pourtant, devant tel sujet proposé et imposé en quelque sorte par les nécessités extérieures, je sens que j'accomplirais ma tâche sans défaillance » (2).

Ce serait un jeu, surtout après ce tourment que soulignent, à l'insu de l'auteur de ces lignes, les répétitions de mots : trouver, trouver, et cet aveu d'impuissance qui s'exagère les difficultés et qui est le propre pourtant de tous ceux que tente le labeur ardu de la prose ou des vers, les plus grands eux-mêmes... Et puis, là-dessus, de l'exaltation, mais de l'exaltation à côté. Poète jusqu'en ses griffonnages hâtifs, Samain poursuit :

« C'est un support, cette chose bête, un tuteur, un

1 Lettre à M. Paul Morisse, 1893. La date du mois manque.

1 Lettre à M. Paul Morisse, [illegible]

2 Notes inédites.

[illegible] moyens quelconque à planter en terre que j'attends: aussitôt toutes les énergies qui sont [illegible] pour [illegible] [illegible] raient, entreraient en travail, en fermentation, et bientôt je produirais, moi aussi, comme la vigne, mes lourdes grappes de raisins dorés... Oui, de beaux raisins à la peau violette, craquants de jus, chauffés et gonflés aux plus chauds rayons de la concentration intérieure. »

Que cet homme, à s'étudier par le menu, élucide bien sa conscience artistique! Et quel dommage vraiment de dépenser de la sorte ses vigueurs initiales et le don secret des images à se répéter, tel un enfant, avec des « si » de regret et des « peut-être » d'hésitation que, pourtant, on a sous le front quelque chose!

Les amis, sans doute, l'incitaient à s'abandonner à l'impulsion de la nature et à résolument aborder un sujet, bon ou mauvais. Dès lors, Albert Samain en vient à examiner les divers aspects de la question. Il n'est pas homme à se contenter du premier thème, ce serait chose trop simple pour un esprit aussi compliqué. Et le voilà qui s'interroge et se torture encore. Faut-il de l'antique ou du moderne? Qu'est-ce qu'il vaut mieux développer? Sur quoi s'arrêter de préférence? A quelle forme adapter l'aventure dès qu'elle sera trouvée? En réponse à ces incertitudes, les notes succèdent aux notes, les soliloques aux exposés sur les petits carnets de poche, attestant le souci obstiné et la fièvre du poète.

On lit ceci, par exemple:

« Sera-ce Persée et Andromaque, Orphée, Hélène, l'éternelle Hélène, Hermione, Ariane, Judith, Esther, Penthésilée?... Et les tragédies bourgeoises à la Ibsen?... Pourquoi ne rien tenter de ce côté? Chercher des décors, des jeux de scène, des mises en scène qui me séduisent. Qui sait? Peut-être, d'une vision, d'une seule vision de ce genre peut sortir tout un drame...

« Il est tels décors dont j'ai toujours rêvé et que je pourrais certainement réaliser à la scène, d'autres bonnes fortunes d'art me sont échues pour que celle-là ne m'arrive point aussi. Mais je voudrais que cela fût beau, d'une beauté maîtresse qui s'impose et qui dompte un public et qui force de haute lutte l'admiration.

« Je voudrais que la beauté, que l'essence de beauté concentrée que je mettrai dans chaque phrase et dans chaque vers fît comme explosion à la rampe et jetât toute une salle dans l'enthousiasme. Il me semble que pour le lecteur solitaire, certaines, beaucoup de mes pièces, doivent produire cet effet. Quand je pense que Flaubert a fait sortir tout un monde de la tentation de Saint-Antoine!... »

Ce n'était pas mal se juger littérairement que d'avouer le caractère éloquent et théâtral de beaubup de poèmes d'*Au jardin de l'Infante*. Ils y sont nombreux les vers d'allure ostentatoire et qui semblent écrits pour être déclamés: *Orgueil*, *Destins*, *Douleur*, *Tsilla* et ce dialogue pathétique entre l'amant et la Mort: *Tentation*.

Et Samain conclut:

« Donc, chercher des légendes et des « tableaux »: une femme accoudée à la fenêtre — un soir tombant sur la campagne... » (1).

Qu'on veuille bien remarquer ces derniers mots. Ils contiennent déjà, en intention, un des plus poétiques, sinon des plus dramatiques passages de *Polyphème* :

GALATÉE *s'accoudant doucement*.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Taisons-nous...

ACTE II.

A aucun moment le poète n'envisage la possibilité d'aborder la grande tragédie aux cinq actes classiques. Son ambition se borne à construire quelques scènes émouvantes, ne dépassant pas, on l'a vu, « quatre ou cinq cents vers ». Or, *Polyphème* a deux actes et moins de huit cents vers. On voit comme il est bien, en quelque manière, l'aboutissement des examens intérieurs cités plus haut. Cependant Samain hésite toujours. Se déterminera-t-il en faveur de l'antique ou du moderne? Un secret penchant l'incline vers l'antique, l'idéaliste et le rêveur qu'il est pouvant là faire se mouvoir plus à l'aise ses personnages, sans être tenu aux contingences banales. Ses protagonistes, en tous cas, sont de préférence des femmes amoureuses ou des groupes idylliques que domine, à l'arrière-plan, comme chez les Grecs, l'ombre de la Fatalité :

« Chercher quelque action poignante, très simple et où je puisse faire entrer une étude de quelque cas hautain d'humanité et qui comporterait aussi du mystère: Frédégonde, Brunehaut, Galswinthe... Chercher âprement quelque idée, la situer en décor, l'établir en scènes ou plutôt en tableaux; en prendre la vue d'ensemble, rédiger le plan général et me mettre à travailler à loisir les actes. Moderniser — qui sait? — Andromaque ou l'aventure de Phèdre, ou quelque autre mythe antique : Héro et Léandre, Théagène et Chariclée, Cymodocée, Welléda... » (2).

On sait que le grand art de Samain [illegible]

1. [illegible]
(2. Notes inédites.

[illegible] *du Vase* [illegible] de visions familières et quotidiennes dans une atmosphère de rêve, dans une Ionie idéale. Il replaçait des thèmes d'actualité sous la lumière antique. De même dans *Polyphème*, le poète a adapté à sa sensibilité personnelle une aventure héroïque et fabuleuse. Il a modifié, sans servilisme à l'endroit de la tradition, la légendaire situation du cyclope amoureux, afin de hausser la brute jusqu'à un cas passionnant de pure humanité.

Pourquoi s'arrêta-t-il à cette histoire-là plutôt qu'à telle autre qui l'avait sollicité d'abord ? Il n'est pas du tout impossible que, dans le Jardin du Luxembourg, devant l'admirable fontaine de Médicis, Samain, grand contemplateur de la beauté de Paris, ait un soir, par un merveilleux couchant dorant les eaux, les platanes et les marbres, reçu le choc inspirateur, trouvé enfin, le plus fortuitement du monde, le « support » attendu. On aimerait même se convaincre que *Polyphème*, où respire un si large et compréhensif amour de la nature, est né d'une vision de ce genre. Ou bien est-ce plus banalement, un incident d'ordre sentimental, reculé et transposé qui provoqua l'inspiration ?

Cela aussi se pourrait. Même l'accent de certains vers rapprochés de ceux des *Elégies* passionnées du *Chariot d'or* rend infiniment plausible pareille hypothèse. Quoi qu'il en soit, Samain n'en laisse rien soupçonner.

Avant, bien avant de tenir son sujet, il le situe et l'ordonne par l'imagination. Il se tâte de tous les côtés. Il évalue les éléments les plus favorables à la conception élevée du théâtre qui le préoccupe. Et déjà dans cette évolution en son esprit d'une idée, telles ou telles conditions lui paraissent immédiatement indispensables à l'action, quel que soit le thème, parce qu'elles concordent avec l'impression de grandeur tragique vers laquelle il tend. On peut trouver dans les lignes qui suivent une sorte d'exposé des principes dramatiques d'Albert Samain, une façon de dramaturgie succincte, en harmonie tout ensemble, avec le souvenir du théâtre grec et la vertu romantique du lyrisme particulier au poète :

« Suspendre la mort sur l'action à partir d'un certain moment et la pénétrer toute du mystère de terreur qu'elle dégage. Faire marcher, à partir de telle tragique scène, mon héros dans l'atmosphère supérieure et poignante des êtres qui vont mourir bientôt. Hausser l'action en la transportant dans l'inconnu. Faudrait-il y tolérer, çà et là, quelque élément comique ? Question. L'harmonie, forcément, semble-t-il, doit en souffrir.

« Me laisser aller à mon penchant à la douceur, en m'arrêtant à temps, et en bandant toutes mes forces pour une situation de violence et de passion. La passion déchaînée est belle d'une beauté sinistre parfois comme tout ce qui est puissant ; et, d'ailleurs, elle seule peut précipiter une aventure à la fatalité, parce qu'elle dépasse par son excès la mesure rationelle de la vie et que la réaction des lois violées doit forcément la vaincre et l'écraser en choc en retour. Prendre pour pivot ou l'Egoïsme, ou la Haine, ou l'Avarice, ou la Cupidité ; mais me laisser un personnage que je pourrai charger d'exprimer l'idée du drame et qui sera, en quelque sorte, la Conscience Humaine [1] ».

Il y a là comme le canevas de *Polyphème*. C'est, avant la lettre, la marche indiquée du développement. De ce commentaire anticipé qu'on rapproche la pièce. On y verra la logique des situations, le Destin premier rôle, la tendresse jointe à la passion, la grâce élégiaque unie au charme bucolique rendant plus sensible la violence amoureuse et le désespoir final du cyclope. Faut-il rappeler un passage ?

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Tant j'ai le cœur, vois-tu, dévoré par l'amour !...
Tu ne sais pas que j'ai le feu dans les entrailles,
Que, le jour, je me roule en sang dans les broussailles
Et qu'en haut, sur les monts, souvent le fauve a fui
En m'entendant hurler aux étoiles, la nuit !...

[illegible]

Pourtant, je ne suis pas tant que tu crois farouche.
[illegible]
Songe, que pour ta robe effleurée en passant,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Songe qu'à deux genoux je me traîne aux sentiers
Pour adorer la terre où tu posas tes pieds !...

Et plus loin :

« Tout à l'heure, un désir effrayant m'a mordu :
Fou d'amour et d'horreur, un instant, j'ai voulu,
Oui, j'ai voulu bondir sur toi comme un sauvage
[illegible]
Mais un éclair étrange a frappé mes pensers.
Mes poings levés se sont d'eux-mêmes abaissés
Et j'ai senti soudain ma fureur et ma rage
Crever et ruisseler à flots comme un orage,
Ne laissant à leur place, ayant tout emporté,
Qu'une grande souffrance où naissait la bonté...

Et c'est la Jalousie à quoi se substitue, après la Haine passagère, la Pitié, qui est réellement le « pivot » de ces deux actes. Le bon géant qui se crève les yeux de savoir Acis, le berger rival, aimé par Galatée, exprime en même temps la double idée morale de la pitié : la noblesse sublime du pardon et l'héroïque grandeur du sacrifice.

Les cahiers d'où sont extraits les divers passages

1. Notes inédites.

cités plus haut ne portent aucune date. Mais la comparaison de l'écriture, quoique hâtive et pressée, avec celle des lettres du poète permet de situer ces notes dans les années qui vont de 1893 à 1896. Les mêmes préoccupations, les mêmes affirmations, les mêmes tendances, les mêmes *règles* s'accusent, du reste, dans la correspondance de Samain, vers cette époque. A mesure que ses idées mûrissent, le poète est secrètement persécuté, dirait-on, pas une force latente, pour les appliquer. Cependant, il ne vient pas tout de suite à sa pièce. Des événements surgissent qui retardent les projets; des années passent. Un ami propose d'adapter *Faust* à la scène française. Samain témoigne de scrupules d'abord, puis refuse de tenter l'entreprise: il craint de trahir l'original et d'en être écrasé.

Puis, il cherche dans nos vieux conteurs, dans nos vieux historiens, dans Joinville notamment, un épisode propre à soutenir les théories qu'il a exposées. Il essaie alors, un peu au hasard, ses moyens en divers sujets. Ses intimes se souviennent et ses lettres font foi d'une comédie bourgeoise à laquelle il travailla longtemps, ensuite d'un opéra commencé. L'un et l'autre, par la suite, ont été perdus ou détruits. Il reste pourtant trace dans les manuscrits d'un drame en prose où se pose la question de l'inaptitude de l'homme de lettres à aimer.

Plus tard, à la prière de Mme de Polignac qui lui avait fait connaître Fauré et Vincent d'Indy, Samain s'était mis à écrire un libretto en vers, *Bouddha*, sorte de mystère de la religion hindoue. Le texte du scenario existe. La rédaction de sept tableaux est achevée avec un grand luxe d'explications en vue de la mise en scène.

Après plusieurs ébauches abandonnées et reprises pour être abandonnées encore, l'idée de *Polyphème* s'impose enfin à Samain très nettement. Il venait de publier *Aux flancs du vase* et il constatait de plus en plus son orientation intellectuelle vers l'antiquité, « vers les formes simples, les lignes sobres et les couleurs légères dans la lumière tranquille » et un goût précis pour les transpositions. Or, *Polyphème* rentre dans cette catégorie d'art néo-hellénique. Quelqu'un des familiers de l'auteur pourrait dire comment un des poèmes néo-antiques particulièrement chers à Samain se trouva amplifié dans un moment d'exaltation, prit tournure de dialogue, brisa le cadre étroit imposé d'abord et devint le petit drame que l'on sait. Ainsi s'explique-t-on que certaines personnes averties de la méthode de composition qui avait présidé à ces deux actes en vers restèrent prévenues contre les qualités scéniques de la pièce. Le grief ne laissait pas d'affecter sérieusement l'auteur.

A quelle date exactement fut écrit *Polyphème*? A n'en point douter, pendant la fin de l'hiver et le printemps de 1899. Une lettre du 26 avril de cette année contient cette phrase qui se rapporte évidemment à la question :

« J'ai essayé d'amorcer un petit poème dramatique » (1). Une autre lettre nous renseigne mieux encore. Au mois de mars 1900, Samain conte à M. Paul Morisse ses découragements et ses lassitudes, puis il ajoute :

« Chaque jour je pense que le salut va venir, que je vais secouer ce manteau de plomb; et rien! J'avais tant espéré, il y a un an, que j'aurais la grâce en sortant de *Polyphème* de passer dans une autre atmosphère de bonne exaltation. Cela ne s'est pas produit, malgré mes efforts et j'en suis plus loin, semble-t-il, que jamais... » (2).

Albert Samain a conçu *Polyphème*, comme il avait fait d'*Aux flancs du Vase*, « dans l'allégresse ». Cette constatation est d'autant plus remarquable, qu'à l'ordinaire, ainsi qu'il l'observe quelque part dans ses lettres, Samain ne ressentait nulle joie du travail de création et qu'il avait, en la circonstance, longtemps tâtonné, incertain, troublé. Il disait même : « Je ne connais pas cette sérénité du bon travailleur qui se met joyeusement à la tâche et se réjouit d'une longue suite de travaux... » (3)

Et une autre fois :

« Pourquoi faut-il que le fait de prendre une plume m'apparaisse toujours comme une chose pénible. C'est toujours pour commencer, chez moi, la pénitence imposée, à laquelle on va comme un chien qu'on fouette » (4)

Or, *Polyphème*, charpenté rapidement et écrit en plein enthousiasme, présentait, çà et là, des contradictions et de menus défauts. Samain revint à son drame, l'examina de plus près, s'astreignit à des modifications et à des corrections, généralement heureuses, les unes portant sur des nuances de sens, d'autres sur la syntaxe. Ainsi, scrupuleusement et méticuleusement, avec ordre et méthode, l'auteur procède au lustrage. Il prend l'avis de ses amis, reçoit des conseils, sans être toujours très souple à l'obéissance. Il discute les critiques. Il répond, par exemple, à M. Paul Mousse sur un point particulier :

« Quant à son observation pour le petit Lycas :

> Quand il est [illegible] quoi que je fasse
> Je suis grondé...

Je ne la trouve qu'à demi-juste. Voici pourquoi; c'est qu'il y a deux états d'esprit très différents pour Galatée; d'abord celui qui précède le moment

(1) Lettre à M. Paul Morisse, 26 avril 1899.
(2) Lettre à M. Paul Morisse, 16 mars 1900.
(3) Lettre à M. Paul Morisse, 12 septembre 1897.
(4) Lettre à M. P. M..., 4 juillet 1896.

où doit venir Acis, puis celui où Acis est là. Alors, la présence de Lycas, par qui elle se sent inconsciemment épiée la rend impatiente et elle le gronde à propos de tout.

« Je voudrais savoir si la contradiction des deux attitudes t'a frappé à la lecture ou à la réflexion... (1) »

Voilà assurément des indications non négligeables pour l'interprétation des rôles. Il en est de plus précieuses encore, comme cette lettre où Samain fixe l'âge qu'il imagine aux personnages et avoue que sa pièce a été faite quasiment de premier jet. Il écrit, considérant *Polyphème* plus froidement, et plus exactement :

« Tu me demandes où j'en suis de *Polyphème*. J'y ai travaillé ces derniers temps pour remanier quelques scènes. Il s'agit, par exemple, de la scène de la fin entre Acis et Galatée avec Polyphème caché derrière eux, la scène d'amour en un mot. J'ai trouvé que ces deux enfants de berger s'exprimaient un peu trop avec les élégances et les puérilités d'*Au Jardin de l'Infante* et j'ai essayé de leur faire dire — je dis essayé — des choses plus simples, plus à leur portée, plus de leur âge. Car, au fond, ils ont, elle, quinze ans, lui dix-huit. Je ne sais si j'ai réussi, mais cela me plaît mieux ainsi. C'est quelque chose que j'avais senti en le faisant, mais j'avais commencé mon travail à peu près par là et, à ce moment, j'étais si éloigné de croire à une possibilité d'achèvement et de réalisation, que j'avais fait une scène d'amour pour faire une scène d'amour. Après, j'ai eu hâte de conclure et de mettre le mot fin au bas du manuscrit et de le communiquer, et j'ai remis à plus tard de modifier ce qui me choquait un peu dans l'harmonie des personnages; j'ai modifié aussi la première scène d'Acis et de Galatée en y mettant quelques notes pastorales et j'ai fait entrer Acis autrement... Je n'ai pas changé un vers au rôle de Polyphème... (2) »

Il existe, par suite, plusieurs rédactions autographes du *Polyphème* et qui accusent des variantes fort suggestives. De ces textes différents, M. Louis Barthou, qui est un bibliophile très renseigné, et un lettré enthousiaste, en possède un. M. Paul Morisse en a un autre dont le manuscrit sera curieux à consulter pour ceux qui voudront se rendre compte de l'élaboration d'une œuvre d'art chez un poète comme Albert Samain. Il est aisé, au surplus, de s'apercevoir qu'aucune de ces rédactions, pas même celle qui a été éditée à la suite d'*Aux flancs du Vase*, complète par les poèmes inachevés et qui fut publiée [illegible] première fois par la *Revue de Paris* (1), n'est tout à fait définitive.

De nombreux jours de l'année 1899, alors que Samain, de plus en plus malade, était contraint de garder la chambre, furent occupés à mettre au point et reviser *Polyphème*. Il semble utile d'apporter ici une explication de nature à empêcher la critique de s'égarer en hypothèses aventureuses. On s'est demandé si le don d'émotion qui prend auditeurs ou lecteurs, si la sensibilité communicative de tels désirs de caresse exprimés et tels appels à l'amour qui vibrent dans le drame ne correspondent pas à un état d'âme bien défini de l'auteur. Est-ce qu'on n'entend pas, dans les rugissements du cyclope blessé, la plainte décuplée du cœur inutilement amoureux de Samain ? Sans doute, Samain était un tendre ; il a souffert, à certaines minutes de sa vie, de n'avoir point la consolatrice sur qui s'appuyer. Il a gémi de la solitude de son âme et peut-être d'une trahison. Mais la douleur prenante qui se lamente aux vers de *Polyphème* n'est pas seulement la tristesse des déconvenues sentimentales. Il y a là une autre tendresse et une autre souffrance accumulées que la tendresse vaine et la souffrance pudique d'un grand amour méconnu. Il importe de savoir que *Polyphème* a été écrit pendant une des périodes les plus pénibles de l'existence de Samain. Le poète venait de perdre sa mère et l'isolement de toute affection s'était fait sentir trop brusquement. Samain se trouvait valétudinaire et comme il disait « en plein désarroi physique et moral ». Il sentait la vie et l'amour lui échapper alors qu'il aimait tant et la vie et l'amour. De là, sa sensitivité s'affinant chaque jour davantage et grâce à cette substitution de l'auteur au personnage qu'il façonne incarnant l'œuvre à force de la sentir avec intensité, il pouvait faire rendre à *Polyphème* abandonné, à *Polyphème* désemparé et prêt à fermer, par un cruel sacrifice, ses yeux à la lumière, d'inouïs et d'inoubliables accents. Sous l'adieu si troublant que le géant aveugle soupire à la mer, au soleil, à toute la nature, il est permis d'entendre l'écho murmuré de la prière suprême de Samain, alors qu'il n'espérait déjà plus voir tomber dans la coupe vide qu'il levait, de ses mains amaigries et défaillantes « une goutte une large goutte du vin d'or » réconfortant des énergies.

Quoi qu'il en soit, Albert Samain, à la fin de 1899, distrait avec *Polyphème* la monotonie de sa claustration forcée et sa peine toujours présente. Mais même penché sur l'œuvre, il se sent mollir : il n'a plus l'enthousiasme des belles heures. Il s'inquiète

1. Lettre à M. P. M. [illegible] 1899.
2. Lettre à M. Paul M. [illegible] 1899.

1. [illegible] 1900.

[illegible] de rencontrer un interprète [illegible] pour son drame à la Comédie Française. Il écrit donc à M. Maurice Donnay et à M. Antony Mars qui peuvent l'aider ou lui fournir des [illegible] mettent d'intervenir en faveur du poète. Et lui-même se demande à quel artiste il conviendrait de confier de préférence le rôle du principal personnage. Il questionne là-dessus MM. Paul Morisse et Raymond Bonheur. Sur ces entrefaites, quelqu'un conseille « instamment Mounet-Sully. X... dit qu'avec lui, le rôle est taillé comme à sa mesure, j'ai fort peu à risquer et, par contre, tout à gagner. Ce qu'il m'a dit à cet égard m'a frappé. J'essaierai dans ce sens (2) ».

Des négociations sont entamées. Elles traînent en longueur, ou plutôt, comme il advient, les amis qui devaient s'entremettre, oublient. Le moyen aussi d'avancer, tandis que Samain ne peut quitter son coin de feu, même pour une visite indispensable! Le 5 décembre de cette année-là, le poète constate que « les choses sont toujours en l'état » où elles furent laissées quelques mois auparavant. Les personnes qui devaient suppléer le malade ne mettent point toute diligence à contenter ses vœux. Puis, M. Mounet-Sully est en tournée européenne ; puis, on objecte, à droite et à gauche, que *Polyphème* est à peine jouable. Là-dessus, Samain, qui a confiance en la puissance dramatique de son œuvre, se récrie.

C'est ici qu'il faut placer, bien qu'elle soit datée du 1er janvier 1899, une lettre à M. Paul Morisse et qui fait allusion à l'opinion de Coppée. Il est bien évident que c'est par mégarde et par suite d'une erreur imputable à la force de l'habitude, et d'ailleurs fréquente chez beaucoup de gens, que Samain a écrit 1899. Il n'y a pas de doute possible, on doit lire 1900. Il y est dit :

[illegible] mains et d'aller en voiture faire ma visite à Coppée. Il y a longtemps que je ne l'ai vu. J'ai eu un peu l'explication de son attitude réservée pour *Polyphème*. Il trouve ça un peu poème dialogué. Il est certain qu'en dehors du coup de théâtre de la fin les incidents et les coups de bascule n'abondent pas. Mais il me semblait que l'intérêt moral de mon sujet se soutenait tout seul, sans petite intrigue à côté, dans sa pure ligne droite, et même, je me serais bien gardé d'altérer cette ligne et de l'affaiblir par une ingéniosité de second ordre. Et puis, [illegible] chose qu'un poème dialogué ? »

C'était fort bien se défendre... La visite à Coppée eut lieu. Coppée promit d'agir et s'employa en effet. Un pas de plus était fait vers une solution.

Le 15 février de cette même année, comme suite à cette démarche, un de nos dramaturges en vue reçut Samain et lui assura qu'il entretiendrait Mounet-Sully à la première occasion. Il y a des gens pour qui l'occasion de rendre un service ne se présente jamais. Ce ne fut pas le cas ici ; mais il aurait été nécessaire de persévérer, et d'insister, d'importuner, d'intriguer. Samain ne savait s'y résoudre. Il avait, autrefois, dans une circonstance analogue déclaré : « Ne suis-je pas le dernier des hommes pour mettre en train pareille affaire, si grosse de démarches, si difficultueuse ? Tout un monde à remuer, c'est au-dessus de mes moyens ». (1) Et plus tard, il concluait : Moi, je suis un isolé et je porterai la peine de l'être... (2) »

Il disait vrai. L'événement se chargea de le démontrer. Déjà il ne pouvait plus espérer rien faire directement. Bientôt la maladie qui le minait sourdement prenait tournure inquiétante. Le besoin de repos et d'air pur pour sa poitrine délabrée conduisit Albert Samain, après un bref séjour à Lille son pays natal, à Magny-les-Hameaux en Seine-et-Oise. Là, le 18 août une visiteuse qu'on n'attendait point si promptement, survint : la mort.

La Gloire suivait de près. Et cependant, il n'a pas fallu moins de huit ans depuis et la renommée croissante du poète et l'épreuve concluante faite au Théâtre de l'Œuvre par M. Lugué-Poë et de Max (3) et toute la pieuse insistance des amis de l'auteur et la ténacité de ses admirateurs pour applaudir enfin, le 19 mai 1908, selon le plus cher vœu d'Albert Samain, *Polyphème* à la Comédie-Française. Mais un autre que Mounet-Sully incarna le cyclope.

[illegible]

EN SACRIFICE AUX DIEUX (1)

[illegible]

Le soir, autour de la tente du vieillard, on se réunit en foule : presque tout le peuple de la vallée s'y rassembla. Le maître fit égorger plusieurs rennes et régala ses hôtes. Quand, après un long festin, ils furent rassasiés de viande et de graisse, tous, inconscients, oubliant, en vrais Toungouzes qu'ils

[illegible]

étaient, les épreuves passées, commencèrent à danser et chanter joyeusement :

Hrorga [illegible]
Hrava [illegible]
Hraka ehrando hrarga!
Hrorga tchoo... o... tcha...

Les vieux, assis près du feu, regardaient les danseurs, balançaient la tête en mesure et répétaient :

Hr[illegible]

— Que penses-tu, Oltoungaba? Peut-être Dieu retirera-t-il sa main vengeresse et permettra-t-il que la joie revienne dans nos montagnes? demanda Seltitchan, se tournant vers un de ses invités au visage sombre comme le cuivre, ridé comme la mousse.

— Notre vie, Seltitchan, est une ombre qui se projette sur l'eau, répondit Oltoungaba rêveur...

II

Le jour suivant les habitants de la vallée s'éveillèrent de belle humeur. Ils s'attendaient à de nombreux événements. Le temps était splendide, le ciel bleu et sans nuage.

Ils se réunirent et s'assirent : les membres les plus âgés et les plus importants des tribus au premier rang, les jeunes, derrière eux, les femmes et les enfants encore plus loin, hors du cercle.

Oltoungaba, cédant à des invitations réitérées, entra au milieu.

— Vous l'exigez, malgré ma vieillesse, dit-il.

— A qui donc pourrions-nous nous adresser?

— Il y a bien d'autres devins plus jeunes, plus puissants...

— Oh! Oltoungaba! qui aurait l'audace de faire des prédictions quand tu es là!... cria-t-on de tous côtés.

Le vieillard se tut et regarda attentivement l'assistance.

— Tu hésites... et pour beaucoup d'entre nous, peut-être, le dernier jour est venu!...

— Je ne m'occupe pas de moi, je me remémore les mœurs antiques... Que vous dira ma langue? Aux temps malheureux, il faut un homme fort... Pourquoi réveiller inutilement le danger!... Si l'on ne trouve pas un homme brave, c'est moi qui devrai mourir!...

— Nous mourrons plutôt tous!... Tu nous veux du bien, Oltoungaba!...

— Qu'il soit fait comme vous voulez! dit enfin le devin après une courte réflexion.

Deux des sorciers les plus fameux lui tendirent un manteau magique à longues franges, garni d'une multitude de grelots et d'emblèmes. Ils délièrent la chevelure grise du vieillard et lui placèrent sur la tête une couronne de fer surmontée de branches en forme de cornes de renne.

Pendant ce temps un tout jeune Toungouze, qui devait remplir l'office de servant, tenait près du feu un tambour. Quand la peau en fut suffisamment sèche et tendue, il en essaya l'élasticité ; un son lugubre, bien connu, éveilla les échos et interrompit les conversations. Au milieu du cercle on étendit une fourrure de renne blanc, la tête tournée vers le sud. Le vieillard s'assit, alluma sa pipe et en avala la fumée en buvant ensuite de l'eau. Il lança ce qui lui en restait aux quatre coins de l'assistance et, le visage tourné vers le soleil, il s'immobilisa.

Longtemps il resta ainsi, la tête légèrement baissée. Ses cheveux tombaient sur sa figure et son regard était fixé sur le faîte des montagnes d'une blancheur aveuglante. Enfin, un frémissement secoua son corps et un hoquet sortit de sa poitrine. Les tremblements et les hoquets devinrent plus fréquents de minute en minute et finirent par des convulsions et des gémissements, moitié sincères, moitié feints. Les assistants sanglotaient, une vieille femme tomba, en se tordant convulsivement, elle aussi.

Au même instant, près du sorcier, sur la terre noire, passa une ombre rapide et dans le ciel au-dessus de lui un aigle plana. Un cri horrible déchira les airs. La foule s'inclina comme l'herbe fouettée par la tempête.

Qui avait crié ? Le sorcier ou l'aigle ?

Nul ne le savait.

— Mauvais ! mauvais ! murmura la foule.

— Silence !

On frappa le tambour : un grondement violent et lugubre retentit, pareil à celui du tonnerre..... L'aigle s'envola.

De nouveau le silence régna, troublé seulement par le murmure confus du sorcier.....

Au bout d'un instant, des sons isolés paraissant provenir de la forêt voisine et du fond des vallons se répandirent dans l'air et s'assemblèrent en un tout harmonieux. On eût dit le bourdonnement d'une ruche ou des gazouillis d'oiseaux s'appelant les uns les autres. C'était le bruit multiple des grelots secoués par Oltoungaba.

Les sons devinrent plus élevés, se rapprochèrent, rappelant, tantôt le bruit d'une cascade, tantôt le clapotement de la pluie.... Et en même temps les gémissements devenaient plus douloureux.

Tout à coup le servant éleva le tambour en haut, et le frappa furieusement d'une grêle de coups. Ce furent alors les rugissements d'une bête de proie apercevant une victime. Enfin, jeté sur la fourrure d'une main leste l'instrument fit entendre un instant encore ses vibrations, puis demeura silencieux.

— Oh ! Goloron ! gémit le sorcier en se couvrant le visage de ses mains.

Nouveau silence. On n'entendait plus que les hoquets, les bâillements et les murmures confus du sorcier, la même étrange musique, les mêmes gémissements, et, dominant tous ces bruits, passaient des cris imités, d'aigles, de corneilles et de vanneaux. On eût dit que les oiseaux voletaient au-dessus de la tête des Toungouses et, interrompant par leurs cris les incompréhensibles incantations du sorcier, partaient sur les hauteurs informer leurs Seigneurs du phénomène surnaturel et menaçant.

Petit à petit les incantations devinrent plus compréhensibles et bientôt, de la bouche du devin s'échappa la première strophe de l'hymne. Le servant approuvait à chaque fois ou répétait les dernières paroles du devin.

[illegible]

« Je suis le premier d'entre les élus...

[illegible] du soleil ! »

— Qu'ils viennent !

[illegible] feu vole devant lui...

« Fils de l'énigme !... »

— Fils de l'énigme !...

[illegible] je te supplie !... »

— Je te supplie !...

« Aide le cœur faible, en cette voie difficile...

[illegible]

« Les montagnes gémissent et le sein de la terre tressaille...

« Et je vais sans cesse, craintif mais sans défaillance... Mon soutien, mon seigneur, je t'appelle... »

— [illegible]

[illegible]

— [illegible]

« O, Puissant, aide nous ! O Courroucé, sauve-nous ! O Menaçant, aie pitié... »

— Nous t'en prions !...

[illegible]

« Sauve l'égaré, guide-moi... »

Le vieillard se leva et devenant de plus en plus alerte, commença à danser. Tout d'abord la danse fut une marche. Le sorcier, par des mots accompagnés d'une mimique expressive, décrivait les calamités présentes. Le servant le suivait et parfois lui soutenait le coude. Solennel et tranquille, le sorcier leva son tambour silencieux vers le ciel et chanta :

[illegible]

« Qui demeures dans les régions souterraines.

[illegible]

— O Etigar !...

« Et toi, Eniani, qui ressembles à un homme aux ailes immenses,

« Toi qui gardes les troupeaux contre le danger... »

[illegible]

« Et toi » Arkounda, qui connais le sort...

« Et vous, Nomandas, dont le cri terrible glace les cœurs !...

« Et toi Lavadabaki aux plumes de fer !

[illegible]

« Et ce qui a causé votre colère ?...

« Arrêtez vos serviteurs ; cessez votre persécution.

[illegible]

— Qui vous en apportera ?..

« Vers vous je viens, enveloppé d'un long vêtement,

« Sans défense... Les ans ont courbé mon dos.

[illegible]

— Ils ne voient pas, dit le servant qui, longtemps, s'était tu, n'osant répéter les terribles incantations.

« Nous allons de mer en mer...

[illegible]

« Vous aimez les rennes bigarrés.

« Ne vous plaisent-ils plus ?..

Ne vous plaisent-ils plu

Ah, Ah, Ah !... En dansant, vous nous avez oubliés,
En vous réjouissant, vous ne veillez plus sur nous...
Peut-être vous faut-il de riches fourrures,
[illegible]
Des gâteaux succulents, de l'eau-de-vie ? »

— De délicieuses choses, balbutia le servant.

Insensé ! Ne peuvent-ils pas tout prendre,
Les puissants, suivant leurs désirs ?...
Choisis donc une jeune fille,
« Qui ne connaît point d'homme...
Nous la marquerons...
Pour qu'aucun jouvenceau ne l'approche... »

[illegible]

O, [illegible]

[illegible]

Silence !

Oltoungaba frappa le tambour et parmi les roulements pareils à ceux du tonnerre, on entendit des mots hachés, menaçants, qui semblaient venir de loin :

« On jette aux chiens le superflu !

« Que le peuple s'humilie !

« Que les hommes se soumettent !

« [illegible]

« Comme le brouillard du matin ! »

— Ah ! que pouvons-nous donner ? nous ne possédons rien..

[illegible]

Le plus riche le plus fier
« Dont les fils ressemblent à la flèche qui vole,
Dont les filles rayonnent de beauté
Que les [illegible]
« Dont les pensées sont nobles, les [illegible]
« Le cœur brave : la main, généreuse : l'âme, dévouée...
« Ah [illegible] voyez vous le [illegible]
« Les [illegible] de ses [illegible]

Oltoungaba se tut et abaissa le tambour.

— Non, dit-il, après une courte réflexion, je ne dirai pas le nom. On pourrait penser : Oltoungaba est envieux ! Ai-je besoin du sang humain ! Le sorcier n'a besoin de rien, si ce n'est du tambour. J'ai dit...

Il termina rapidement la cérémonie. Triste et épuisé, il reprit sa place dans le rang. Pour lui et les hôtes de marque, on servit du thé. Pour les autres, on égorgea des rennes et on installa des chaudrons sur le feu. Mais il manquait maintenant le joyeux entrain des grandes réunions toungouzes. Les assistants parlaient à voix basse, surveillant leurs paroles. Ils étaient d'une extrême courtoisie envers la famille de Seltitchan ; mais ils évitaient avec soin de regarder le maître.

Seltitchan, comme s'il n'eût remarqué rien, était tranquille et affable comme à l'ordinaire. Il essaya même de causer avec Oltoungaba ; mais le sorcier se taisait tristement. Alors le vieillard commença à raconter comment ils avaient vécu, sa famille et lui, l'année précédente, au delà des montagnes. Il narra avec bonne humeur des anecdotes de chasse, plus spirituelles les unes que les autres, et bientot il ne fut entouré que de visages gais et souriants...

Seul, Mioré, son fils préféré, restait debout derrière son père et considérait tristement tous les assistants.

Peu à peu régna la bonne humeur qui précédait ordinairement le repas.

Et quand on retira des chaudrons la viande odorante, tous oublièrent la tristesse. Alors, durant un moment, Seltitchan, que ses auditeurs avaient abandonné, s'assombrit et Mioré, qui observait attentivement son père, s'attrista davantage...

— Je vois que vous voulez égorger le vieillard, dit brusquement à Oltoungaba le jeune garçon incapable de se maîtriser.

Oltoungaba le regarda avec surprise et colère

— Tu es jeune et sans expérience.

— C'est bien... vous ne réussirez pas, répondit le chasseur en secouant la tête. Et ils se séparèrent...

Ce colloque, remarqué, causa de nombreux commentaires.

Avant la fin du festin, Seltitchan avait retrouvé l'humeur aimable qui convient à un hôte traitant généreusement ses invités.

Mais quand il fut de retour sous sa tente, il ne chercha plus à cacher sa tristesse et, le front lourd de pensées, il s'assit devant le feu. Ne prêtant attention à rien, il ne s'aperçut même pas que sa femme venait de servir le repas du soir.

— Mange, Seltitchan !... Ne te désole pas, notre seigneur ! Nous sommes tes fidèles serviteurs, dit-elle doucement en lui touchant le bras.

La vieillard regarda sa famille, et sourit en voyant l'affection dont elle l'entourait. Il mangea beaucoup et avec appétit, car selon l'opinion Toungouze, il n'est pas dans la vie un seul évènement capable d'enlever à la viande grasse et succulente du renne sa saveur et son parfum...

Le lendemain matin, il s'éveilla plutôt que de coutume et sans ranimer le foyer mourant, sans éveiller qui que ce soit, il abandonna avec précaution la tente.

Le soleil n'apparaissait pas encore au-dessus des montagnes, quoiqu'il projetât déjà cependant sa lumière sur la terre. Puis l'aurore disparut et la lumière du jour brilla dans le ciel. De ci, de là, au-dessus des montagnes neigeuses, resplendirent les lignes d'or des rayons. En bas, tout dormait encore : la forêt noyée dans la brume, les hommes fatigués, les feux se consumant sous la cendre, les rennes couchés dans les taillis, sur la mousse, et ruminant leur dernier repas. Seule l'eau murmurait dans les ruisseaux, et les perdrix s'appelaient l'une l'autre et abandonnaient leurs couches nocturnes, couvertes de rosée, pour s'envoler sur le faîte des arbres.

Le vieillard contempla longuement le vallon bien connu. Tout à coup il tressaillit... Au loin devant une tente, celle du chef, il aperçut Oltoungaba qui, lui aussi, paraissait regarder les alentours. Le front de Seltitchan se plissa et il retourna vers les siens :

« Levez-vous, enfants ! Hé ! Tchoun-Mé, allume le feu... Assez dormi pour un pareil jour !... »

Tous se levèrent et se hâtèrent vers leur besogne, éprouvant une crainte vague. Avec plaisir le vieillard considérait comment, suivant l'ordre antique, en silence, ils se partageaient les travaux. Les femmes dressaient sur le feu les chaudrons ou transportaient au dehors les couchettes et les couvertures. Les hommes examinaient les armes et les harnachements, puis s'en allaient dans la forêt près des troupeaux. Le mouvement cessa quand le thé fut prêt et tous s'assirent gravement.

Personne n'osa interrompre le silence qu'observait le maître : tous, jusqu'à la vieille Nioren, étaient émus. Les jeunes femmes et les jeunes filles regardaient le vieux père avec une crainte indescriptible. Mioré semblait triste et furieux, et « Reflet-des-glaciers », avec un respect mêlé de curiosité, contemplait le vieillard.

Seltitchan, après avoir bu du thé, mangea un peu

[illegible]

[illegible] de son père :

— Qu'as-tu décidé, Père ?...

[illegible] consentir... J'ai parlé hier avec les jeunes gens, ils disaient : « Que périssent tous nos rennes ! Nous vivrons d'un métier... Et s'ils le veulent absolument, qu'ils égorgent le gros chef !... »

— Tu n'es pas raisonnable, mon enfant !... dit en souriant le vieillard. Je ne sais pas encore ce que je ferai ; je veux voir le peuple... Va, je te le répète...

— Notre seigneur, pourquoi nous trompes-tu avec cet espoir ?...

— Ne parle plus ; j'ai dit !...

— Si on ne nous laisse pas partir ; nous fuirons secrètement,

— J'ai dit !... répéta obstinément Seltitchan.

— O Père ! fuyons, fuyons, supplia-t-il en étendant les mains vers le vieillard. Mais celui-ci repoussa du pied l'obstiné Mioré en s'écriant :

— Maudits corbeaux, cessez de déchirer mon cœur !...

— Vraiment, dit Reflet-des-Glaciers qui jusque-là, tristement, s'était tu, pourquoi Mioré n'obéit-il pas quand le père ordonne ?

Le jeune homme longtemps encore resta affalé sur la terre en pleurant, puis il se leva et, silencieux, abondonna la tente...

*
* *

Auprès de la colonne, dans la vallée, de nouveau le peuple s'assembla. Jeunes et vieux, tous étaient présents. Bien armés, dans leurs habits de fête, ils étaient assis, groupés par tribus. Leurs ornements brillaient au soleil et ils se montraient réciproquement leurs vêtements de fourrures multicolores et garnis de longues franges.

Ils s'amusaient à batailler comme s'ils eussent oublié pourquoi ils étaient venus.

La tribu de Seltitchan se distinguait des autres par ses belles armes, ses riches vêtements, sa force, son adresse et son fier maintien. Lui-même, assis devant les siens, ragardait attentivement tout ce qui l'entourait.

— Le peuple est devenu faible, misérable,.. disait-il de temps à autre. La tribu de Toumara était-elle ainsi ? Où est Lelyel, que nulle ne dépassait, pas même ma propre tribu ? Où est Nilken ?...

— Quand tu nous auras quittés, nous aussi, nous nous affaiblirons et nous nous séparerons, lui répondaient les siens.

— Après moi restera Reflet-des-Glaciers, mon fils, et surtout mon compagnon...

Tous leurs visages s'assombrirent. Le vieillard s'en aperçut et devint hésitant.

Cependant l'excitation augmentait. On entendait des murmures étranges. Petit à petit la tribu de Seltitchan se trouva isolée. Personne n'allait à elle. Quand quelques-uns de ses membres s'approchaient des autres tribus, le silence les accueillait. Mais Mioré et quelques jeunes gens ne se découragèrent pas et continuèrent de se promener de groupe en groupe.

Au soir, tous se séparèrent ; mais l'effervescence ne se calma pas. Elle continua sous les tentes, autour des foyers. Des Toungouzes restèrent assis très avant dans la nuit, devisant à voix basse. Tout étranger qui entrait sous leurs tentes leur causait de l'inquiétude... Quelques-uns aiguisaient leurs [illegible]

— Un tel homme ne meurt pas sans que se produisent de graves événements, disaient-ils.

Le troisième jour, ils arrivèrent tous, armés de pied en cap.

Beaucoup de jeunes chasseurs avaient apporté des lances et s'appuyaient dessus, debout hors du cercle. Les réunions du conseil n'avaient pas commencé que des murmures passionnés laissaient prévoir déjà de promptes explosions de colère. A tout instant, les regards se tournaient vers Seltitchan qui, luxueusement vêtu, était assis tranquille et calme au milieu des membres de sa tribu, émus et anxieux...

— Permettrons-nous au vieillard de se jouer de nous ? disait le chef en passant de l'un à l'autre.

— Qu'espères-tu ? lui demanda-t-on. Peut-être comptes-tu obtenir plus facilement la fille quand le père aura quitté ce monde ? Tu te trompes. Reflet-des-Glaciers ne te la donnera jamais... Il n'oubliera jamais ta conduite...

— Quelle conduite ? Que périssent tous mes rennes, que je reste jusqu'à ma mort sur le même lieu, comme le Russe dans sa maison de bois, si ce que tu dis est vrai, jura le chef... Oltoungaba n'est pas un infâme !...

— Oltoungaba est un ivrogne !...

Le chef, confus, ne savait que répondre.

— Insensés ! s'écria-t-il enfin et, se caressant les oreilles, il alla se plaindre à d'autres.

Tout cela augmenta encore l'excitation : on discutait tout haut, et le bruit en arriva aux oreilles des gens de Seltitchan.

— Père, on nous trompe, s'écria le jeune homme

en allant à Seltitchan. Tu as décidé de mourir, mais tout ceci est fomenté par le chef, qui a soudoyé Oltoungaba. Il pense qu'après ta mort, nul ne l'égalera... Père, je t'en supplie, fuyons!... Nos tentes sont repliées, les jeunes gens sont prêts, les rennes sont sellés. Avant qu'ils s'en aperçoivent, nous serons dans les montagnes. Et même s'en apercevraient-ils, ne sommes-nous pas tes enfants?

Le front de Seltitchan se fronça...

— Qu'on appelle Oltoungaba, dit-il.

— Oltoungaba...! Oltoungaba! répétèrent les nombreuses voix des gens de Seltitchan.

— Oltoungaba! Oltoungaba! cria-t-on partout.

Triste, sombre comme la mousse, gris comme une colombe, le vieillard, à contre cœur, entra dans le cercle...

— Est-il vrai que tu aies reçu des présents du chef et que tu nous trompes pour lui? crièrent-ils tous.

— Attendez.., Qu'un seul parle à la fois... Ne voyez-vous donc pas que je n'ai que deux oreilles, qui ne peuvent suffire pour cent voix...

— Qu'un seul parle!

L'un parmi les plus estimés, s'assit au milieu du rond et demanda :

— As-tu accepté des présents?

— Je ne vis naturellement que de ce que me donnent les hommes bons et généreux... Seltitchan et toi-même m'avez fait des présents... Le chef aussi m'en a fait; mais il ne m'a rien demandé et je ne lui ai rien promis... C'est un péché de faire de pareilles suppositions et un scandale de les publier... N'avez-vous pas honte?

On appela des témoins. Tous se tinrent craintifs dans le cercle menaçant et l'on ne put rien apprendre... Oltoungaba était allé rendre visite au chef et comme beaucoup d'autres, il en avait reçu des présents.

Le chef jura, se caressa les oreilles des deux mains, et vanta chaudement son désintéressement, ses mérites, ses efforts auprès du gouvernement pour le bien des Toungouzes et surtout pour faire alléger leurs impôts.

Enfin Oltoungaba parla...

— Tu ne me crois pas, Seltitchan, dit-il au vieillard. Tu oublies comme je t'aimais et t'instruisais quand tu n'étais qu'un jeune garçon! Comme je te conseillais dans tes insuccès et te parlais des pays lointains et des temps passés... N'étais-je pas connu de ton père? J'étais déjà son ami, quand toi, tu te traînais encore sur le sol! Et, après, quand tu eus atteint l'âge d'homme, n'étais-je pas près de toi et n'écoutais-tu pas mes conseils? Lequel d'entre nous est meilleur combattant et chasseur plus adroit? Qui prononce des paroles plus sages et plus raisonnables?... Tu as toujours été, Seltitchan, un vrai Toungouze, nous le savons tous... Et, selon les anciennes mœurs, a-t-on choisi jamais les plus mauvais pour la mort? Je jure, vieillard, à toi et à tout le peuple, que j'ai dit la vérité! J'ai dit ce que m'ordonnait la voix du ciel .. Que mon visage se tourne vers mon dos, qu'il se dessèche comme une feuille de tabac, que les yeux me tombent des orbites, que mes muscles s'affaiblissent comme des fils mal séchés, et que ma main brûle comme le mépris brûle [illegible]

[illegible]

dans le feu...

Tous s'élancèrent et Seltitchan repoussa le vieillard hors du foyer.

— Pardonne, Oltoungaba; pardonnez, vous tous, dit-il ému. C'est un péché de soupçonner le mal!... Je m'en irai... appelé! Si je restais, c'est vous qui mourriez... à quoi cela servirait-il?

D'ailleurs l'homme peut-il vivre sans les rennes? Un Toungouze peut-il vivre sans d'autres Toungouzes?... Je disparaîtrai, mais ma mémoire restera avec vous!... Demeurez en paix!... Que vos troupeaux se multiplient!... Que vos enfants croissent et deviennent des hommes!... Que la joie ne fuie pas vos tentes!... Que la nourriture ne manque jamais dans vos chaudrons, ni la poudre dans vos cornes, ni la bonté dans vos cœurs!... Je m'en vais, mais mes pensées sont calmes comme les rayons du soleil couchant... Je m'en vais!... Mon peuple, adieu!... adieu!...

D'un mouvement rapide, il déchira sur sa poitrine le « dalis » multicolore et s'enfonça son poignard dans le cœur...

Un moment il resta debout. Son regard, qui s'éteignait, erra sur les assistants, puis il chancela et tomba.

Un seul et immense gémissement s'échappa de la bouche des Toungouzes...

Oltoungaba s'agenouilla, mit à nu la poitrine du mourant et appuyant la main droite contre la blessure, il étendit la gauche vers le soleil.

— O dieu, le plus grand entre tous! s'écria-t-il, aide nous!... défends-nous!... Nous ne serions pas les derniers et les plus misérables des hommes, si nous avions un cœur pareil à celui-ci...

— Un cœur pareil! gémit le peuple.

A tous, même au gros chef, il semblait que leur cœur était prêt pour le sacrifice, comme le cœur qui se refroidissait sous la main d'Oltoungaba.

— Voici un vrai combattant! murmura, après un moment, le sorcier et il couvrit le visage tremblant d'agonie avec le « dalis » multicolore...

[illegible]

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE DANS LA SUISSE FRANÇAISE

La Suisse n'a point de littérature proprement dite. Le bruit vulgaire des armes et les discussions des théologiens troublent seuls son silence dans l'histoire. Elle garde sous le voile des forêts et des neiges la virginité froide des terres sans poètes et sans dieux. Loin des grands rêves du paganisme, elle a vécu la vie sauvage de la montagne où paissent les troupeaux ingénus; le soleil des mythes ne fleurit pas les heures du court passé qui dort entre les plis profonds de ses lacs et de ses vallées. Sa beauté rude ignore la magnifique parure des ruines, ses jours violents et brefs tombent sans gloire vers la nuit, privés des secrètes lumières dont les dore la légende. Toute la splendeur des horizons qu'enivrent les blancheurs du glacier la laisse jalouse des petits champs heureux, des mélodieuses collines où les soirs latins glissent sous le ciel vivant de la fable.

Les historiens nationaux se sont efforcés de constituer à la Suisse une littérature indépendante, d'origine absolument pure. Ils ont cherché dans le passé d'Othon de Grandson et d'Hughes de Pierre des affinités discutables avec les siècles de Charles d'Orléans et de Villehardouin. Mais leur conscience honnête de protestants les oblige à reconnaître le vide d'un tel passé. La Suisse, malgré ses chevaliers poètes et ses maires prosateurs, ne possède point de littérature médiévale. Et, si nous en exceptons les *Chroniques* de Bonivard, elle ne produisit guère au XVIe siècle, sous l'influence de la Réforme, que des écrits politiques, des formulaires religieux, des sermons, des livres scolaires et des pamphlets. Le soleil de la Renaissance dédaigna cette petite terre âpre, secouée par l'orage biblique, où Farel et Calvin tonnaient. Ses montagnes gigantesques et sa foi combative effrayèrent les dieux grecs, et la flamme des bûchers en éloigna les poètes. Quant aux Genevois célèbres, Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant et Vinet, il demeure difficile de les enlever à la France. Notre histoire littéraire les réclame au même titre que l'Anglais Hamilton. Ce sont nos atavismes et notre culture qui leur permirent d'écrire des œuvres françaises et de les écrire en un français très pur, chose impossible à des indigènes comme Edouard Rod, Monnier, Godet, Ritter, Ramuz, Vallotton ou Chenevière. La Suisse, dans le monde des lettres, garde un rôle effacé d'intermédiaire, elle sert de lien entre l'Allemagne et la France, et ses écrivains se bornent à combiner, sous des formes imparfaites, les idées venues de ces deux pays. Il ne lui incombe que la tâche d'accueillir et d'utiliser des pensées étrangères.

Pour créer une littérature, la première condition nécessaire est, en effet, de posséder une langue. Or, les Suisses n'ont pas de langue. Le français, l'italien et l'allemand se croisent sur leur terre cosmopolite où les religions et les races se mêlent, comme les idiomes, à l'ombre des clochers ennemis de l'église et du temple. Dans cette atmosphère de trouble et de confusion, le développement du génie national sous la forme d'un style littéraire apparaît impossible. L'unité du verbe et de la foi, qui reliait, jadis, les Grecs marins, ne sera jamais le privilège des Helvètes montagnards. Ils vivent, sous la protection lointaine d'un gouvernement fédéral, séparés en groupes cantonaux qu'un esprit de méfiance et d'antipathie laisse rarement fusionner. Les Français de Genève dédaignent les Allemands de Berne et les catholiques de Fribourg, la petite ville médiévale où règne un clergé despotique, refusent de voisiner avec les protestants de Lausanne. « Nous nous aimons en tant que Suisses, avouait naguère Eugène Rambert; à cela près, nous nourrissons les uns contre les autres des préventions secrètes et des animosités inavouées. » Un seul lien national unit tous ces confédérés hostiles, la montagne, l'amour violent et pur dont elle exalte les cœurs. Sur ses radieux sommets, dans la paix des étoiles, les voix des cités et des plaines s'harmonisent et les sources qui tombent de ses flancs portent à toutes les vallées la même eau fécondante. Qu'elle soit douce, grave et bleue comme autour du Léman, virginale et sévère comme à Thoune, étroite et brisée de lignes comme à Fribourg, que les reflets verts de ses bois attristent le lac de Brienz ou que son élan s'achève dans les neiges sépulcrales de Zermatt, c'est toujours elle la couronne splendide et sacrée, l'orgueil du petit pays dont sa grande ombre limite et magnifie les jours. L'homme sent frémir en elle l'âme unifiée de la race et de la patrie. Et le vrai chant national est celui que ses pâtres jettent d'une cime à l'autre en gardant leurs troupeaux, mélodie solennelle qui berce dans le soir doré le rêve des pâturages.

Mais s'il existe une sorte de génie alpestre, une forme de songe particulière où le peuple suisse retrouve son unité et dont l'art indigène peut se réclamer, il n'existe point de *littérature alpestre*. La montagne attend toujours son épopée, celle que les divins Grecs ont chantée pour la mer. Le frisson des lyres n'a pas troublé la quiétude de ses neiges. Ses nobles fleurs, ses forêts abondantes ignorent la voix des poètes, son âme inconnue dort dans la nuit froide et bleue des sommets que le verbe n'atteint pas. Des chanteurs viendront-ils, un jour, sur sa beauté dormante jeter le voile brillant des rimes? Et le

berger robuste, aux membres lourds, athlète pastoral dont elle dirige et borne les candides destinées, se fera-t-il pour lui plaire une âme de troubadour aux doigts fiévreux joints sur la viole d'amour?

Les écrivains modernes, dont Edouard Rod demeure le chef, ne s'orientent pas vers ce but de créer des poèmes pour la montagne. Dans la Suisse romande, le mouvement littéraire, très intense depuis quelques années, se réclame de nos traditions et de notre culture latines. Il importe aux jeunes journalistes, poètes, romanciers et critiques du pays de Vaud d'appartenir aux siècles de Montaigne et de La Fontaine, comme à celui de Rousseau, et d'utiliser en vue de leur développement l'étude de nos classiques. Car, dit M. Robert de Traz, « pour nous réaliser, nous autres Romands, les auteurs classiques français sont plus utiles que ceux de Zurich et de Saint-Gall (1) ».

Je le crois volontiers. Rambert recommandait la lecture assidue de Voltaire, et M. Virgile Rossel, après avoir prononcé la phrase mémorable : « Soyons d'excellents Suisses mais fanatiques du meilleur français! », répétait dans un élan de lyrisme : « Ne redoutons pas pour les eaux profondes et un peu ternes de l'âme suisse le rayon de soleil de l'esprit français (2)! » La prétention, à peine secrète, des écrivains romands est donc de révéler sous la forme très française de leurs œuvres les plus élégantes qualités du génie français. Mais cette ambition les laisse résolus à ne rien sacrifier de l'originalité, de l'indépendance, de l'*helvétisme* qui doit caractériser leur pensée. « Jusque dans les sujets les plus divers, déclare M. Godet, je voudrais voir nos écrivains imprimer à leurs œuvres leur marque bien distincte, je voudrais voir se refléter notre âme à nous dans une littérature qui sera originale parce qu'elle sera vécue et qui ajoutera une note juste, franche et personnelle au grand concert des lettres françaises (3) ». M. de Traz confirme encore ce vœu : « J'aimerais que nous ne cherchions pas seulement « à favoriser l'échange des valeurs intellectuelles », mais surtout à favoriser notre développement original (4) ». Et ailleurs : « La Suisse romande se rattache aux traditions hélléno-latines et bénéficie d'une partie de la civilisation française... mais notre latinisme est suisse avant tout et jamais nous ne prétendrons l'élever offensivement contre nos confédérés germaniques (5). »

J'ignore ce que M. de Traz entend par un latinisme « suisse avant tout ». Les deux mots s'étonnent évidemment d'être accouplés. Quoi qu'il en soit, les jeunes rédacteurs de *La Voile latine*, la *Revue de culture suisse* (1) que dirige M. de Traz, ont un vaste programme. Et ce programme, ils l'ont exposé si souvent, ils en ont précisé les détails, élargi le cadre, prévu les conséquences, démontré la nécessité et justifié l'ambition en un si grand nombre d'articles que leur sympathique *Revue* a fini par devenir elle-même un programme. L'œuvre de quelques romanciers et poètes de la Suisse française, choisis parmi les plus célèbres ou les plus originaux des contemporains, nous dira de quelle manière l'action a suivi le plan et le livre, le projet.

Nul cadre n'apparaît aussi favorable à l'expansion du lyrisme littéraire que ce pays vaudois dont le Léman reflète les vergers savoureux. On n'y cueille pas l'olive et le myrte païens, mais le sourire abondant, lumineux et divers de son lac en a fait la Provence de la Suisse. Au sortir des vallées rocheuses et des âpres ravins de Berne et de Fribourg, il épanouit des jardins clairs, pleins de narcisses et de roses, où frémit déjà l'âme de l'Italie prochaine. Les nymphes d'Homère riraient à la joie de ses eaux bleues que le soir couvre d'une nappe d'or. Et pour les cœurs nostalgiques, tendus vers les lauriers d'Athènes et les lys de Florence, ses campagnes rayonnantes, ses horizons fluides et ses printemps légers gardent un charme consolant.

C'est au Léman que la Suisse française doit, en effet, ses vraies grâces littéraires. Il est la coupe d'azur où des poètes s'abreuvèrent de solitude et de songe. Ses vagues ont bercé dans des nuits ivres d'astres les destins passionnés d'Alastor et de Lara. Aux frontières du pays rustique dont Guillaume Tell, l'archer pesant, symbolisa l'âme soldatesque, il ouvre un chemin radieux sur le ciel des penseurs. Les héros, les artistes, les saints illuminés, les sages ont quitté pour ses rives les terres plus heureuses dont l'histoire enfièvre le monde. Il a vu passer le vol mystique de nos chimères et vibré des échos de nos lyres; ses bois tressaillent encore du rire aigu de Voltaire et l'ombre de Calvin remplit son vaste ciel. Il est la page frémissante et sonore où s'inscrivent des noms immortels, le lien qui rattache les destins helvétiques à la pensée française, le miroir où se reflèta l'or vivant de nos soleils. La nature autour de lui s'enchante d'une harmonie secrète, et le visage de la montagne s'idéalise entre ses ondes. Il mêle à ses parfums marins l'odeur de la vigne et des roses; les fraîches collines, les vallons boisés, les villages bruns et blancs s'estompent dans la brume délicate qui monte de ses rivages, et les cités studieuses, où s'érigent les temples sévères et les froids collèges calvinistes, s'émerveillent de l'entendre chanter sous les étoiles. Et sous les bran-

(1) *Au foyer romand*.
(2) [illegible]
(3) [illegible]
(4) [illegible]
(5) *La Voile latine*, octobre 1910.

ches des pêchers roses, aux jours opulents des narcisses, on rêve, en regardant Chillon s'exalter dans ses eaux, le rêve somptueux, monotone et fou des romantiques.

Ce florissant pays, que Genève anime depuis le XVIe siècle d'une si robuste pensée, devait inspirer des œuvres nombreuses et rayonner dans le monde comme un foyer d'idées. La tradition permet, en effet, d'y suivre un mouvement intellectuel dont l'ardeur étonnerait nos provinces somnolentes. [illegible] de Vevey : « [illegible] plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitants qu'on n'en trouverait dans toutes les pro[illegible] de la France. » Voltaire, M[illegible] et Gibbon nous révèlent de même un petit monde vaudois, plus actif et bruissant qu'une ruche d'abeilles, où l'austère calvinisme du XVIIIe siècle n'empêchait personne d'être expert dans l'art élégant de discourir et de raisonner. Malgré le jugement poncif de Vinet sur la France, « Célimène de l'Europe », les grâces de l'esprit parisien ont fleuri cette terre hospitalière que la Réforme peupla d'émigrants français. On y redoutait *Candide*, et Voltaire à Lausanne, comme Rousseau à Neufchâtel, souffrit de l'intolérance des « mornes prédicants. » Mais les Délices étaient le rendez-vous des lettrés et la première édition de l'*Esprit des lois* parut à Genève sous les auspices d'un théologien. Les villes romandes se souviennent de leur passé libéral et des beaux siècles savants qui donnèrent à la Suisse Turretini, Haller, les Saussure et les Tronchin. L'intensité de la vie universitaire, la richesse et l'abondance des idées apportées chaque jour par l'étranger, la ferveur du patriotisme, l'élévation de l'idéal religieux les maintiennent dignes de la noble époque où Farel et Calvin y fondaient l'enseignement public.

Et cependant quel silence autour du grand lac épanoui dans son azur romantique si les poètes nationaux seuls avaient dû le chanter! Pas un vers immortel n'emporta de ses belles rives jusqu'au ciel l'âme et le génie de la Suisse. M. Virgile Rossel et M. Philippe Godet dans leurs *Histoires littéraires* alignent vainement des textes et des noms. La plupart d'entre nous continuent d'ignorer les aèdes patriotes dont les deux Homère furent Albert Richard et ce Juste Olivier qui prétendait « doter la Suisse romande d'une poésie nationale, française par la forme, vaudoise par le fond ». Les mânes de Coppée lui-même goûteraient-elles le *vécu*, le *réel* admirés par M. Godet dans ces vers lamentables :

[illegible]
D'un feu clair et léger égayait la cuisine.
Assise auprès, la mère avait l'œil au dîner
[illegible]

« Je doute, ose dire M. Godet, qu'il existe beaucoup de recueils de vers français plus profondément originaux que les *Chansons lointaines* et les *Chansons du soir* de Juste Olivier ». O Chénier, Musset, Baudelaire, Samain, Verlaine! Et que penser des alexandrins de Ch. Didier :

[illegible]
Sans qu'une larme tombe au bord de ses moustaches »

ou des « suisseries » d'Albert Richard dont M. Rossel loue « la lyre aux cordes d'airain »? Le vœu du chanoine Bridel — à qui M. de Reynold, en désespoir de cause, consacra tout un livre — ne s'est pas réalisé. Vainement il aura dit :

[illegible]

Le Français demeure fidèle à Racine, La Fontaine et Hugo et les Muses n'ont prêté qu'une oreille distraite aux rimeurs du Parnasse vaudois.

Mais si l'univers attend toujours qu'un grand lyrique venge la Suisse « à ses yeux », il existe dès maintenant quelques poètes d'origine romande connus dans les milieux français. Les sentiments de gallophobie trop souvent exprimés par les Genevois de vieille roche qui redoutent notre influence n'empêchent pas d'estimer à Paris l'œuvre de ces confrères suisses. Aucun d'eux n'écrirait une page assez riche d'émotion et pure de forme pour figurer dans *Le Cœur innombrable*, *Les Médailles d'argile* ou *Le Jardin de l'infante*. Mais plusieurs sont célèbres, comme MM. Godet et Monnier, sinon par leurs poèmes, du moins par leurs travaux de critique ou d'érudition, et d'autres, comme MM. Spiess et de Reynold, méritent d'être cités pour leurs vers eux-mêmes, pour les promesses d'avenir que nous apportent ces vers tout fleuris de belle jeunesse.

Deux volumes décorés de titres précieux et singuliers, *Le Silence des heures* et *Chansons captives*, ont affirmé déjà les destins poétiques de M. Spiess. J'y note un trait particulier bien inattendu, l'absence de toute saveur de terroir. Ces vers délicats et gris où s'épanchent des rêves vagues n'offrent aucun des caractères vaudois qui distinguent les *Chansons* de Juste Olivier et de Marc Monnier. La Muse de M. Spiess est française. Son vocabulaire et sa métrique laissent deviner ses maîtres : Verlaine, Henri de Régnier et Samain. Ses premiers songes ressemblèrent à tous ceux des adolescents d'âme incertaine dont les strophes sont peuplées de chevaliers en armure d'or et de princesses aux longs doigts. Il éprouva entre seize et vingt ans, le fatal besoin d'évoquer le page, l'infante, le jardin et la coupe aux reflets d'améthyste ou d'opale qui symbolisent les états psychologiques des poètes. Et, cependant,

[illegible] son premier livre, sa personnalité se [illegible] molle, efféminée, fuyante, mais essentiellement, profondément artiste, et, sous les moindres nuances, révélant un lyrique. M. Spiess a même hérité des défauts qu'engendra le romantisme : l'importance demesurée qu'il attache à ses émotions, sa manie de se confesser, de se raconter lui-même, depuis ses désirs les plus frêles jusqu'à ses amours les plus brèves, son incapacité de réfléchir avec suite et profondeur rappellent les Jeune France du Cénacle où flamboyait le verbe de Hugo. Il se plaît à rêver et rêve de tout, des femmes, des moines, des poètes, de la neige, de la pluie, d'Arlequin, de Pierrot, de Dieu, mais il ne pense guère, ou du moins, il ne pense que d'une manière fugace et trouble. Ses vers sont simplement l'écho d'une sensibilité. Ils racontent une jeunesse inquiète, une âme frileuse et casanière dont un coin de ciel entrevu par la fenêtre borna tout l'horizon et qui redoute l'espace, le grand vent des sommets, les vivifiantes leçons de la réalité. L'idée y demeure flottante et le verbe nuageux. Parfois même, l'écrivain perd si bien la notion des termes et de leur valeur que les strophes tombées de sa plume ne présentent aucun sens :

« Ton mouvement paisible et nu
[illegible]
Est plus lointain que la mémoire
[illegible]

L'œuvre de M. Spiess est le reflet séduisant d'une personnalité. Elle a les tendres grâces et l'éclat languissant d'un crépuscule d'hiver. Les nuances de l'heure et de la saison, les fugitifs frôlements des choses, les frissons délicats des rêves, tout ce qui compose la trame fragile et ténue d'une vie de poète est venu s'y concentrer comme un parfum subtil dans un flacon de cristal. Mais une pensée vraiment forte ne se contente pas ainsi d'elle-même. Il lui faut le spectacle ardent du monde, le soleil et la mer, la montagne et l'abîme, le ciel où passe l'ombre éplorée des hommes, toute la splendeur des choses, toute la douleur des êtres devenus son trésor et sa proie. M. Spiess note d'une façon très habile les :

« Petits riens, petites chansons,
Petits airs, furtives cadences,
Petits sanglots, menus frissons,
Petits plaisirs sans importances ? »

qui forment la matière de ses jours. Mais il néglige trop le reste. Ses méditations d'étudiant penché à la fenêtre d'une bibliothèque ne suffisaient pas pour remplir deux volumes. Faute d'un contact direct avec la nature et la vie, il lui arriva, malgré tout son talent, de manquer de puissance et de goût. Les rythmes frêles, les expressions falotes, les mignardises, les adjectifs incolores et les images puériles foisonnent dans ses poèmes. Heureusement il connaît le secret de la rime, de la forte et claire syllabe où les vers trouvent leur consistance et qui permet au lecteur de prendre pied comme le nageur, perdu dans la vague bleue, prend pied sur le rocher sauveur :

[illegible]
M'emplissent d'un émoi douloureux et secret.
Vient d'ouvrir à mes yeux son palais de surprises.
[illegible]
Le passé nimbé d'or et pensif m'apparaît,
Son bras s'étend, son œil commande, et la forêt
Entr'ouvre devant lui ses profondeurs conquises [illegible] »

Plus le sentiment devient vague, plus il semble que la rime s'efforce de lui prêter sa vie nette et [illegible] :

« L'ombre douce envahit mon cœur.
Il y prie une cloche claire
Et les grillons crépusculaires
Vont cesser leur appel moqueur.

Car c'est le soir et l'accalmie
La trêve obscure et sans témoin
Dans mon cœur qui s'étend au loin
Telle une compagne endormie.

C'est la fin du jour et du bruit.
Oh ! le silence ! Mes pensées
Au gré du vent sont balancées
[illegible] »

Evidemment, le jeune auteur de *Chansons captives* n'a pas étudié sans profit l'œuvre des poètes modernes. Il connaît son métier et dispose d'un vocabulaire assez riche. La forme fut à ses yeux plus importante que la pensée, il l'aima d'un amour exclusif et passionné d'artiste. Nous ne retrouverons pas le même idéal chez ses compatriotes.

Les jeux du glaive et l'odeur des lauriers inspirent seuls M. de Reynold. Ses poèmes révèlent l'influence inattendue de Pindare. Ils sont orgueilleux, sincères, pleins de sentiments très jeunes. Le souffle alpestre les enlève et leurs strophes se déroulent aux horizons de la Suisse guerrière avec des claquements d'étendard. Ce sont les vers d'un érudit conscient d'appartenir à la race des Barbares, les cris du montagnard batailleur que la suavité des myrtes grecs et des violettes latines exaspère et ravit à la fois. M. de Reynold ne s'est pas contenté de lire Verlaine et Samain. Il a puisé aux sources de la poésie antique, il a rêvé parmi les horizons farouches de l'alpe aux dieux charmants de Ménard, aux sages déesses de Renan et subi l'enchantement virgilien des collines où les cyprès abritent la vie frémissante des colombes. La Grèce dorée des sculpteurs, l'Italie voluptueuse et molle des papes ont

1. *Chansons captives*. 2. *Id.*

3. *Le Silence des [illegible]*.

ébloui son cœur saturé de paysages muets. Il n'a pu vivre à l'ombre écrasante du glacier sans regret des petites acropoles dont les temples sourient dans l'azur caressant. Les forêts sauvages, les rochers chaotiques, les précipices funèbres, tombeaux des avalanches, les sommets impétueux que l'orage couronne d'éclairs lui font pleurer les roses légères d'Athènes, les deux mers de Corinthe où nichent les doux alcyons, les jardins blancs d'Assise et les tièdes collines de Florence. Dans la préface de son livre, *Les lauriers de l'armure*, page datée de Fribourg d'Helvétie (?) où des pensées trop juvéniles s'expriment avec effort, il ne laisse que pressentir ses nostalgies. Mais il les dit éloquemment dans *Les Barbares*, poème altier dont certaines strophes résonnent comme un hymne de victoire :

« [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Conquérir le soleil.

[illegible]
Dans mon butin choisi je t'apporte des lyres
D'or, d'ivoire et d'airain.

Car mes yeux offusqués par tes masses énormes
Se ferment pour revoir les lignes et les formes
[illegible]
Et comme le vainqueur aux poudreux équipages
[illegible]
[illegible] »

L'*Eloge de l'Italie*, *La vie divine*, *Le Retour des dieux* redisent ces désirs classiques du lettré et cette ambition du patriote qui veut prêter sa voix au pays silencieux,

« [illegible]
Répandre la chaleur et l'azur de l'Attique ».

Par malheur, M. de Reynold se trompe. Pour attirer les dieux vers les montagnes, il ne suffit pas

« D'une âme satisfaite et d'un cœur sans désir
Et d'une humble demeure où grimpe à la fenêtre
Une vigne féconde en fruits qu'on peut saisir ».

La Suisse honnête et simple ignore ces Immortels dont le poète lui promet le retour et dédaigne de chercher dans l'eau des fontaines grises

« [illegible]

Elle n'entendra jamais le rire des nymphes s'égrener sous la verdure de ses courts printemps et les sommets perdus dans l'azur métallique vibrer sous les roues du quadrige. Ses gloires sont celles des champs de bataille comme Morat, Sempach et Grandson.

Car les temples de la Grèce, les cyprès et les roses de l'Italie cachent aux Barbares le secret de leur ineffable grâce. Ils sont le trésor du cœur gonflé de beau sang latin, de l'âme qu'un riche patrimoine de littérature et d'art désigne à la faveur des dieux. Le soldat massif ou le berger tranquille dont Guillaume Tell incarne le passé national ne sait rien de leur miracle. M. de Reynold lui-même, malgré son classicisme et l'érudition généreuse déployée dans ses pages de critique, n'est-il pas trop Suisse, trop attaché aux traditions militaires de son pays, aux aspects sauvages de ses montagnes, pour cueillir d'une main pieuse les raisins de Dionysos et les grenades de Déméter ? O petitesse divine, sobre élégance, rythme ingénieux et délicat du Parthenon, qu'enseignez-vous à l'œil dont les masses géantes et les lignes torturées de l'alpe déformèrent la vision ?

Du mince volume intitulé *Poètes romands* que M. Jean de la Ponte honora d'une préface énigmatique, il serait difficile d'extraire un seul bon vers. On y trouve quatorze poètes représentés par un choix d'œuvres malheureux. M. de Reynold eût été le Ronsard de cette Pléïade, mais il n'en fait point partie et les sonnets médiocres de M. Spiess l'illustrent d'une gloire insuffisante. Il est curieux de noter dans un livre si petit un nombre si grand d'images banales, de pensées ternes, de mots mal accouplés et de fautes de syntaxe ou de prosodie. Entre le pathos affecté de M. Jean Violette et le langage trop dénué d'artifice de MM. Neuhaus et Carrara, je trouverais malaisé de faire un choix :

« Sur les touches d'ivoire où s'égarent tes mains
Sille une mélodie endeuillie (?) et frôlante...
[illegible]
Fluant leur fin lacis de fraîcheur et d'azur
Où l'ongle incarnadin a des douceurs sereines,
Mets les sur mon cœur las, sur mon cœur attristé
[illegible] comme une frange (1) »

C'est là tourmenter d'une façon bien zurichoise la langue des décadents. Mais le sonnet inspiré par l'odyssée de Cook et de Peary ne vaut pas davantage dans sa rusticité :

« Vous l'avez découverte enfin cettte calotte
[illegible]
Depuis des légions de siècles oublieux
Sur son axe où le froid des neiges le dorlote.

Des demain vous pourrez diriger une flotte
Vers l'Océan de glace, etc. etc. (2) »

Et la *Balade de la Grâce* dont voici la première strophe !

« La violette est gracieuse
Et le muguet est gracieux
Touchante est l'humble scabieuse
Le myosotis précieux

1. J. Violette.
2. Ch. Neuhaus.

Est plus pur que l'azur des cieux
Mais quelque fleur qu'avril m'apporte
Nulle ne te vaut à mes yeux
Ta grâce est toujours la plus forte [1]

Les vers d'un collégien de douze ans initié par d'honnêtes abbés aux mystères de la poésie témoigneraient de plus d'originalité et de savoir faire. En dépit de quelques alexandrins passables dûs à la plume de M. Chantre, le très sympathique auteur de *Vaine jeunesse*, *Poètes romands* soutient mal les renommées littéraires du pays de Vaud. Il suffit d'un tel livre pour constater que le sens de la mesure et de l'harmonie manque aux écrivains suisses. L'art de choisir des termes propres et de donner à chaque idée la plénitude de son expression est inconnu chez eux. Les uns pénètrent dans les jardins princiers de la littérature, comme des bourgeois dans le parc de Versailles, sans respect pour le bel agencement des parterres et la symétrie des allées. D'autres jugent la grammaire, la syntaxe et l'étude des classiques français des armes peu nécessaires pour conquérir la langue et prennent d'assaut cette pauvre langue que Racine, Voltaire, Renan, Ménard et France manièrent avec des précautions si grandes, un si profond amour de son élégance et de sa beauté. Bien peu cherchent, comme les Belges, à suppléer par l'effort et le travail au manque d'une tradition. Le français barbare qu'on parle à Fribourg et Lausanne ne vaut-il pas celui qu'on écrit à Paris?

Faute de goût naturel et de suffisante éducation, plusieurs poètes romands ont ainsi naufragé sur deux écueils : le maniérisme et le prosaïsme. Nous avons entendu déjà M. Violette parler des ongles d'une femme en des termes plus propres à dire un lever de soleil sur l'Atlantique. Ailleurs, il nous montrera son cœur, « percé par une énorme goule », son front « casqué d'indifférence », son sein *encuirassé* « qui râle une dernière plainte » et sa main couverte « d'un gantelet aux doigts secs de momie ». L'armure est bizarre. Et je ne sais s'il vaut la peine de dédaigner le génie rude et sain de la race helvétique et les conseils de la bonne montagne pour pécher de telle manière contre les Muses et le français.

M. Tavan et M. Godet, les doyens de la poésie romande, nous ramènent vers la prose. Le volume de M. Godet, *Les Réalités*, prouve, dès les premières pages, qu'il ne suffit pas de rimer ses impressions pour les dire avec art, et d'imiter Juste Olivier pour avoir du talent. M. Philippe Godet, quand il ne s'improvise pas poète, compte parmi les meilleurs écrivains de la Suisse française. On ne saurait trop louer les travaux de journaliste, d'historien et de critique où il prodigua tant d'aimable savoir et de lumineuse intelligence. Mais il pétrit les vers comme un boulanger pétrit du pain de ménage. C'est son goût. Il préfère les poteries d'argile aux amphores de cristal et d'or dont s'illumine la table des riches.

« [illegible]
[illegible]
[illegible]
Et mon œil te préfère encore,
Au vase d'argent qui décore,
[illegible]

Peut-être faut-il admirer ce sentiment de démocrate généreux en extase devant les faïences du peuple. Malheureusement la poésie est une aristocrate. Elle exige que ses fleurs s'épanouissent dans des vases d'argent.

M. Godet pressent lui-même la médiocrité de ses vers et les estime sans indulgence aux premières pages de *Les Réalités*. M. Tavan n'a pas cette modestie charmante. Il aime à faire l'éloge de ses propres talents. Le sonnet-préface de *La Coupe d'onyx* nous le montre formant des vœux pour les destins de cette coupe. Il lui souhaite « d'égaler en éclat les ailes du Phénix » et de mêler le rythme de son galbe :

« Dans les palais du [illegible]
Aux vases d'Euphranor [illegible] de Myron [illegible]

C'est beaucoup demander. Il est vrai, si nous en croyons M. Tavan, que ses vers sont tous « nobles et purs » et que « le sein fécond de l'idéal les a nourris d'azur ». Puis il compte sur Vénus pour ouvrir à leur charme les cœurs récalcitrants. Vénus l'exauça-t-il? Les dieux grecs sont bien loin de Genève : des ailes robustes franchiraient seules la distance qui sépare leur Olympe des glaciers. M. Tavan n'en a pas moins offert aux dieux tout son volume, y compris l'*Ode helvétique* où il assure que les héros de Saint-Jacques ont « dépassé la Grèce et Rome », ce qui est traduire en mauvais français un bon sentiment de patriote. Il chanta ensuite, sous l'influence de Lamartine, l'aile de l'amour, les bocages déserts et le ruisseau du vallon, images dont je croyais la fortune épuisée. Des vers de treize et quatorze pieds lui parurent nécessaires pour exprimer ses pensées intimes que leur gentille banalité faisait moins exigeantes. Enfin, il eut recours à son savoir de professeur pour traiter des sujets d'histoire ou de géographie propres à figurer dans un gros dictionnaire. Mais il parvint ainsi à remplir sa coupe d'onyx d'une fabuleuse quantité de choses. On y trouve pêle-mêle la Russie, l'Italie, l'Espagne, le Léthé, l'Achéron, les nymphes, les dieux bouddhiques, des auteurs latins, des mar-

[1] J. Carrara.

[1] A la [illegible]

quises françaises, des lacs, des sources, des fontaines et la mer. Cependant, la coupe une fois vidée, le lecteur s'aperçoit qu'elle ne contenait rien d'autre que l'âme d'un pédagogue suisse.

[illegible] un ciel plus heureux, vers un aimable accord du [illegible] à Genève comme à Paris lutté pour s'introduire dans le monde des lettres et plusieurs s'efforcent de monter au Parnasse sur les pas du chanoine Bridel. Atteindront-elles les cimes, les sommets où l'amour frère de la mort pourrait seul les conduire? Dans les cités sévères que la montagne abrite et défend, le cri d'Eros tentateur glisse sur l'âme féminine sans en troubler la paix. Elle ignore les passions, les fièvres et les gloires dont s'enivrèrent nos poétesses, Bacchantes divines et folles qu'éblouit le soleil grec. Elle ne sait pas quels délicieux secrets trahit une œuvre comme *Le Cœur innombrable* ou *Les Éblouissements*. Ou si elle le devine parfois, comment le laisser voir? Les lois morales, religieuses et sociales qui la gouvernent interdisent l'épanchement. Elle ose à peine évoquer dans le secret la mer berçante et bleue des naufrages et des aventures, les éclatants rivages où le désir aborde. Aux châlets dorés des campagnes, aux petites maisons des villes penchées sur le lac suisse, le matin grave et pur n'apporte aucun message. Il descend des hauteurs, dans les jardins fleuris d'ancolies virginales et d'honnêtes giroflées, vers ces demeures tranquilles de l'épouse et de la mère, comme un prince qui sait l'ordre établi sur ses terres et redoute peu les œuvres de la nuit suggestive. Le seuil où s'arrêtent ses pieds d'argent ne tressaille pas dans l'attente de la nouvelle heureuse. Les femmes le regardent venir sans émotion, d'un regard prêt à se tourner vers le labeur du jour. Seuls, la maison, les enfants, les livres, le travail et les fleurs attendent leurs mains et leur sourire. Elles n'ont rien à craindre et rien à souhaiter de l'heure sereine et toujours pareille qui les laissera pauvres de souvenirs. Cependant quelques-unes rêvent. Et celles-là nous racontent, à défaut du monde inconnu où l'amour et la mort chantent sous le ciel des miracles, les petits paradis dont le serpent n'a jamais approché. Un seul livre suffit pour enclore tout leur songe, un livre mince où les vers gazouillent et pépient comme d'innocents oiseaux dans une volière.

Les Fuseaux d'ivoire et *L'Heure brève* de MM^mes^ Cuchet Albaret et Kollbrunner Leemann nous apportent ainsi la révélation de deux âmes blanches, aux destins fervents et faciles. Ce sont des œuvres très féminines, pleines d'images fortes et d'idées frêles, dont la couleur germanique transparaît sous une forme à peu près française. On y respire l'odeur de la petite fleur bleue des ménagères allemandes, Gretchen idéalistes que leurs vertus bourgeoises n'empêchent pas d'éprouver des sentiments poétiques. *L'Heure brève* est une exaltation de cette âme éclose au bord du Rhin mélodieux et glacé. Des désirs mystérieux, des émotions vagues, des regrets informulés, des soupirs sans cause et des rêves sans objet composent tout le volume. Mme Kollbrunner Leemann dédaigne les certitudes joyeuses de l'heure et de la lumière pour gémir dans le brouillard, au milieu des fantômes. Le printemps, la forêt, la montagne, les fontaines, l'éclat doré des jours et les parfums des roses, tous les sourires, toutes les beautés du monde s'éteignent et s'abolissent dans sa mélancolie. Son goût de souffrir est tel, qu'avant de connaître l'amour, en attendant le maître inconnu, elle rêve et se plaint déjà comme si l'orage de la passion l'avait brisée. Le contact des mains chaudes et des lèvres vivantes, les baisers, les caresses n'arrachent pas un murmure à sa lyre douloureuse. Elle préfère au bonheur tangible ses visions chimériques et son âme s'élance vers l'idéal avec la fougue d'une âme française vers la réalité :

[illegible]
Pleurer, pâle d'amour, le front sur mes genoux...
[illegible]

Pauvre âme qu'au sein de la vie riche de soleil et de vérité le désir d'une ombre affole et qui jette à la nuit ses premiers rêves d'amour :

[illegible]
Afin que loin du bruit et des mots indiscrets
Il garde la fraîcheur de tes roses cachées...
[illegible]
O nuit, vase profond rempli de tant de larmes,
Prends ma douleur, ô nuit, dans ton ciel ignoré
[illegible]

Mme Cuchet Albaret n'a pas le cœur aussi tourmenté et l'esprit aussi vague que Mme Kollbrunner. Elle chante la vie de préférence à l'idéal. Mais sa conception de la vie flotte encore dans les brumes germaniques du sentimentalisme. Pour elle et pour sa Muse les horizons de Genève et la maison natale représentent l'univers. Un frais destin de jeune fille que l'amour, les papillons, la valse et les leçons du vieux professeur ont enrichi d'égales félicités, une existence sobre et rangée de femme dont le sourire d'un enfant contente tous les désirs, un village aux toits bruns endormi sous la rumeur des cloches et parmi les senteurs des vergers blancs, tels sont dans *Les Fuseaux d'ivoire* les seuls aspects du monde et de la réalité. Il ne faut rien de plus pour épanouir le rêve dans des cerveaux allemands. Mme Albaret suit la courbe de ses jours monotones avec autant d'ivresse et de plaisir que si l'attente,

le mystère et l'imprévu les glorifiaient. Les petits [illegible] quotidiens suffisent à [illegible] toute, comme un vase dont le cristal chante au plus léger contact.

[illegible]

dit-elle. Et, véritablement, l'heure appartient aux femmes qui savent en arracher du miel et des parfums avec cette ardeur d'abeille puisant au sein d'une fleur. Qu'importe si le paysage est borné, la maison basse et close, le jour sans miracle et la nuit sans délire? Les roses de l'étroit jardin bercent tout le printemps dans leurs calices et le soir où flotte leur âme languissante et fragile est plein d'astres et de songes.

[illegible]

... Vous éclairez le jardin tiède, et tout le soir
Resplendit des clartés de vos fleurs balancées.
Mais lui, remplit mon âme ardente et ma pensée.
[illegible]

Ainsi le rêve étend ses fils d'or sur la trame grise des jours, et quelques roses suffisent pour éclairer d'une soudaine gloire l'horizon puéril des jeunes filles. Les dieux ont été favorables à ce cœur féminin ployé sous le fardeau délicieux de l'amour comme un rameau fleuri sous le poids d'une colombe.

D'autres poètes encore mériteraient l'attention. Je devrais citer M. René de Weck, un écrivain très jeune, mais que ses premiers vers, mélodieux et lyriques, ont déjà fait remarquer. Je devrais parler de MM. Secrétan, Golay, René Morax, Aimé Chantre, Cérésole et Virgile Rossel, de Mme Marie de Blonay dont l'érudition fragile et la métrique indécise laissent deviner d'excellentes intentions. Mais il faut se contenter d'une gerbe pour évaluer les [illegible] de la moisson. [illegible] réalisera-t-il? Verrons-nous les poètes suisses « ajouter une note juste, franche et personnelle au grand concert des lettres françaises? » Je n'en suis pas certaine. La technique des Romands, sinon leur grammaire, est forcément la nôtre. Ils bénéficient des conquêtes françaises, de toutes les innovations apportées par nos poètes dans la structure du vers. Les grands artistes, comme Baudelaire, Verlaine, Samain, Mme de Noailles, ont inspiré les plus hardis d'entre eux; pour les timides, il restait l'œuvre des Parnassiens, et, pour les très bourgeois, celle de Coppée. Par malheur, les disciples sont loin d'égaler leurs maîtres. L'absence d'une tradition et l'évidente [illegible] de la [illegible] de lacunes dans leur pensée. Ils ne cherchent pas à devenir des lettrés avant d'être des poètes. Ils se racontent eux-mêmes et chantent leur petite patrie avec une obstination qui prouve leur incompétence en d'autres matières. Même chez des érudits comme M. de Reynold et chez des délicats comme M. Spiess, le *moi* s'étale sans discrétion, faute d'une longue habitude de céder la première place à la littérature et au savoir. Aucune de leurs œuvres n'éclaire ces horizons de l'histoire où Bamba *La Légende des siècles*, aucun de leurs vers n'exhale l'odeur de roses païennes et de myrrhe bibliques dont nous grisèrent [illegible] quiètent peu des tombeaux de Memphis et des jardins de Babylone, des vaisseaux de Corinthe et des palais de Byzance, de tout ce monde palpitant, fiévreux, sublime et fou que les impératrices ont tenu dans leurs petites mains. Les pâturages fleuris de gentianes et de soldanelles où ruminent les vaches blondes suffisent au cœur des simples. Et la plupart des poètes suisses vécurent sans autre amour à l'ombre du clocher natal. Ils n'ont pas le sens du mythe et comprennent mal l'histoire, tout bon patriote devant croire Guillaume Tell plus fameux qu'Alexandre et la Suisse de Winkelried plus intéressante que l'Égypte de Cléopâtre. Puis ils souffrent d'une gaucherie native, de leur impuissance à saisir la vie secrète et profonde des mots, de la pauvreté de leur vocabulaire où les néologismes sont toujours maladroits, de ce manque de mesure et de goût qui rend leurs strophes pesantes et leurs idées confuses. En revanche, quelle jeunesse de pensée et quelle fraîcheur de sentiment dans les poèmes qu'ils nous offrent tout imprégnés d'une vie généreuse et puisée aux sources mêmes du cœur! Ils n'introduisent aucune beauté nouvelle dans la littérature. Mais leur personnalité franche et robuste d'Helvètes s'y est imposée et, sous les minces parures de leurs vers, l'âme de la Suisse elle-même a rayonné.

Cette âme nationale que le poète révèle inconsciemment dans son œuvre les romanciers nous la livrent tout entière, avec ses reposantes candeurs et son ingénuité. Philippe Monnier [illegible], Ramuz, Vallotton et Noelle Roger en apparaissent les meilleurs représentants. Les qualités et les défauts remarqués chez les descendant de Juste Olivier se retrouvent en eux plus accentués, grâce à leur beau dédain pour les conventions littéraires trop gênantes et les modèles français trop difficiles à suivre. M. Alfred Ramuz et M. Philippe Monnier se sont même affranchis de toute règle avec une audace déconcertante pour le critique. Racine, Pascal, Voltaire et Chateaubriand

n'ont pas exercé la moindre influence sur ces libres Suisses créateurs d'une syntaxe et d'une grammaire plus bizarres que logiques. Ils préfèrent au langage des maîtres le parler vaudois dont M. Vallotton loue « la savoureuse indécision » et chacun de leurs ouvrages exhale le parfum du terroir. Dans les milieux français leur échec est certain. Jamais un lettré ne tolèrera des barbarismes comme ceux dont *Aline* et le *Le livre de Blaise* nous offrent tant d'exemples. Mais l'originalité de l'esprit suisse s'affirme dans cette recherche d'une forme verbale capable de l'exprimer plus nettement. Et sous la phrase pesante du romancier, on aperçoit le pays lui-même, le pays simple et fruste où l'église et l'école entretiennent depuis des siècles d'invariables principes moraux.

Pieuse, agricole, patriarcale, peuplée de moralistes sévères et de prêcheurs agressifs, fière du patriotisme et de la religion gardés intacts par ses enfants, la seconde patrie de Calvin se reflète dans l'œuvre des Vaudois comme dans un miroir fidèle. Il suffit de parcourir quelques « romans romands » pour noter chez l'écrivain les caractères mêmes de sa race. Dès les premières pages, l'esprit démocratique s'affirme dans le choix des milieux et des sujets. Les blasons, les couronnes, les parchemins, les titres, toutes les traditions vénérées en France, n'occupent jamais le romancier suisse. Son âme de psychologue honnête redoute les femmes du monde et leurs complications sentimentales. Il rougirait d'entrer dans les alcôves et les boudoirs où Feuillet et Bourget prirent tant de plaisir à voir pécher des patriciennes. Des petits bourgeois, des commerçants, des professeurs, des employés, des médecins, des paysans, tels sont les personnages modestes qu'il met en scène. Les différences sociales lui importent peu. Il sait que dans son pays républicain les descendants des vieilles familles reçoivent la même éducation, suivent les mêmes carrières et bénéficient des mêmes avantages que les simples particuliers. Son choix se porte naturellement sur la classe plus nombreuse où des sujets d'étude plus variés lui sont offerts. Mais de ces roturiers il sait faire des êtres vivants, des personnages réels. On voit leurs gestes et leurs visages, on entend leur parler lourd et lent, et l'image des petites maisons basses, des chalets aux balcons fleuris, des fermes rustiques où s'écoula leur vie, demeure dans la mémoire. Sans doute, le commissaire Potterat de M. Vallotton ne peut se comparer à M. Bergeret, ni le Rodolphe de M. Spiess au Daniel de Tristan Bernard, ni le Jean Luc, le grand Favre ou le Julien Damon de M. Ramuz aux paysans de Maupassant. Ils n'en sont pas moins pris sur le vif, et toute l'âme du pays vaudois se révèle dans leur sourire indolent et rusé. Un contact direct avec les êtres et des facultés d'observation toujours en éveil ont seuls permis à l'écrivain de noter avec cette précision leur voix dure, leurs gestes gauches, leur démarche disgracieuse et cette volonté morne et têtue, cette intelligence avisée qui sommeillent au fond de leurs yeux vagues.

Le paysan romand est l'objet des méditations de M. Ramuz. Mme Noëlle Roger, MM. Vallotton et Monnier préfèrent les petits bourgeois. Pour M. Ramuz le cœur, soi-disant simple, du paysan est un champ d'expériences continuelles. Ses montagnards, ses pâtres, ses jeunes fermières, ses guides, ses vieux mendiants sont aimés de tous les Suisses. Il faillit un jour immortaliser dans un chef-d'œuvre une de ces chères figures; l'instrument nécessaire, la langue lui a manqué pour le faire. *Aline*, malgré le style déplorable de l'auteur, est un livre puissant, singulièrement original, où les facultés du psychologue l'emportent encore sur celles du poète. M. de Reynold en fit un éloge hyperbolique dans la *Voile latine*. On n'oserait dire comme lui qu'*Aline* est le premier roman suisse digne de ce nom : *Le Ménage du pasteur Naudié*, *Pernette*, *l'Eau courante* et *Là-haut* démentiraient cette assertion. M. Ramuz est loin d'égaler Rod. Il eut, du moins, le talent, dans une idylle tragiquement close de deux cents pages, de décrire des mœurs locales et d'analyser des mentalités paysannes avec une exactitude, une vigueur de touche remarquables. Je le crois même parvenu, à force de pénétrante et juste psychologie, à comprendre et sentir la nature comme doit le faire un paysan. Sa vision nette et brusque des horizons, des jardins, des maisons, des champs, est véritablement celle d'une petite fermière ou d'un laboureur. Il trouve pour l'exprimer des mots neufs et vivants, des images pittoresques, frappées comme des médailles d'un beau relief, dont l'inattendu charme et surprend toujours. Je n'en veux d'autre preuve que ces phrases recueillies au hasard de la lecture : « La chaleur alourdit les heures comme la pluie les ailes des oiseaux... Les abeilles rebondissaient à la cime des fleurs comme des balles de résine... Par la porte, le jour blanc brillait comme une plaque d'argent... L'automne s'était posé à la cime des arbres et les feuilles touchées jaunirent. Elles ressemblaient dans les branches à de jolis oiseaux clairs qui vont s'envoler. La lumière adoucie était molle comme un fruit trop mûr. » *Aline* abonde ainsi en traits heureux. Il faut y louer encore la vérité des types choisis pour représenter un Don Juan de village, une vieille paysanne aux idées courtes et la jeune fille séduite que son triste amour conduit vers la honte et le suicide. Car les paysans de M. Ramuz sont bien réellement des paysans. Ils

n'ont pas le cœur idyllique et pur des héros de Gessner, l'âme bonne, candide et douce des sauvages de Rousseau. Ils ne professent pas la vénération des castes, l'humble respect des titres et le goût des fêtes pastorales que Mme de Genlis prête à ses jeunes bergers. Ils se dispensent de mettre des rubans bleus au cou des moutons blancs et d'offrir à leurs seigneurs des fromages et des fleurs champêtres comme les héros de Berquin. Ils s'occupent moins encore de faire du socialisme et de la philosophie à l'exemple du meunier d'Angibault. Au jour le jour, suivant le rythme des saisons qui règlent leur destin, dominés par des soucis matériels et des intérêts vulgaires, il vivent pour acquérir les richesses que l'Evangile leur a dit de mépriser, pour assurer ce lendemain dont les oiseaux du ciel et les lys des vallées ne s'inquiètent pas. Leur pensée, courbée vers la terre comme leur échine, s'est fixée sur les besoins du corps, d'un corps qu'il faut nourrir, loger, soigner, vêtir à force de sueurs, jusqu'au moment de l'étendre dans le cercueil en bois blanc des pauvres. Parfois, le brillant amour éclaire d'une heure de fête leurs années de servitude. Mais il faut des loisirs, il faut une pensée dégagée de toute angoisse matérielle pour goûter la minute profonde et saisir, dans un regard où l'aube se lève, sur une bouche où le baiser palpite, le secret de la vie véritable. Et, comme le prouve *Aline*, l'amour n'est trop souvent chez les paysans qu'une courte et misérable histoire de séduction.

(*A suivre.*) YV. DE ROMAIN.

LES ISRAÉLITES EN HONGRIE

Lors du dernier recensement qui se fit en Hongrie en l'année 1900, la population du royaume s'élevait à 19.254.560 habitants, au nombre desquels figuraient 851.380 israélites. La seule ville de Budapest en compte aujourd'hui près de 300.000 sur 900 et quelques mille âmes. De toutes les villes de l'Europe, c'est celle où l'élément israélite est le plus nombreux.

Pour comprendre la situation exceptionnelle des juifs en Hongrie, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'histoire de ce pays. On verra alors que, dès le moyen âge, la Hongrie fut une des patries d'élection des juifs, et que ce ne sont pas seulement certaines conditions économiques et sociales modernes, dont nous parlerons, qui expliquent leur affluence dans le royaume.

Au VIIe siècle d'importantes tribus de Kazarcs poursuivies par les Besnyök passent d'Asie en Europe et se convertissent au judaïsme. Un siècle plus tard, ces mêmes tribus sont de nouveau poursuivies parallèlement à celles des Magyars par les mêmes Besnyök d'Asie, qui par trois fois les chassent de leurs camps. Mais ces derniers sont arrêtés au bord de la mer Caspienne par les indigènes. Kazarcs et Magyars en profitent pour reprendre haleine. Le danger les a réunis. Ils vivent pacifiquement auprès les uns des autres et finissent par se mêler. Puis la nation commune qu'ils ont constituée continue son chemin, victorieux cette fois, vers le centre de l'Europe. Après de grandes victoires, elle retourne vers l'Asie, mais elle a appris à connaître le chemin du Danube, elle y revient au IXe, au Xe siècle. Enfin son roi Etienne le Saint parvient à la fixer dans la plaine qu'abritent les hautes montagnes des Karpathes

Cependant les Kazarcs, tout en se mêlant aux Magyars devenus chrétiens, n'ont pas perdu leur religion. Ils montrent, en outre, un instinct industrieux et mercantile que n'ont pas leurs compagnons; ils conservent donc entre leurs mains le commerce et l'industrie de la nation. Au début du XIe siècle, leur rôle devient plus important encore, car le roi s'appuie sur eux pour gouverner. Toutefois la prépondérance des juifs, au moins dans les villes, est battue en brèche par des colonies de Saxons et de Souabes qui se montrent également habiles commerçants. Puis au cours des Croisades, les juifs sont en butte aux attaques perpétuelles des chrétiens. Il ne faut pas moins de l'intervention armée du roi Coloman de la dynastie des Arpades, contre les Croisés qui ruinent le pays en le traversant, pour rendre aux juifs un peu de repos et de sécurité. Dès le XIVe siècle, ceux-ci jouissent de presque tous les droits qu'ils ont reconquis aujourd'hui, et au XVe siècle, le roi Mathias Corvin en anoblit plusieurs et élève l'un d'eux à la dignité de *ban* de Croatie. Il leur octroie même une sorte d'autonomie et crée une chancellerie, dont le siège est à Bude, et qui centralise leur force en même temps qu'elle assure leur contribution aux impôts. Bref, leur situation en Hongrie est à ce point avantageuse, qu'elle attire la plupart de ceux qui, à cette époque, sont chassés d'Espagne. Dans l'état financier déplorable du royaume, ils deviennent bientôt indispensables au souverain, qui trouve auprès d'eux seuls, comme cinq siècles plus tôt, l'appui matériel dont il a besoin. Mais dès l'avènement des Habsbourg, l'influence de l'élément allemand l'emporta et la situation changea pour eux. Jusqu'à l'année 1848, au cours de laquelle fut promulguée la loi d'émancipation des juifs, ceux-ci furent durement traités, et même l'exécution de ladite loi fut-elle suspendue presque au lendemain de sa promulgation et jusqu'en 1867. En 1887 seulement, une nouvelle loi

[illegible] la légalité complète des [illegible] de la population.

Ce résumé [illegible] histoire des juifs en Hongrie explique en partie déjà leur affluence dans le royaume, principalement depuis ces trente dernières années. Aujourd'hui 300.000 environ, avons-nous dit, rien qu'à Budapest, ils n'étaient dans cette ville, en 1880, que 40.000. Tenus éloignés par les Habsbourg, pendant plus de trois siècles, de leur patrie d'élection, ils y reviennent dès que la loi le leur permet. Quel accueil y trouvent-ils? Il faut ici distinguer entre les différentes classes de la société hongroise. La haute noblesse, généralement cléricale, leur est hostile. [illegible], sans les aimer, se contente de les envier. Préférant les charges de fonctionnaires aux occupations mercantiles qu'elle dédaigne, et ne disposant toutefois pas d'assez gros revenus pour garder, sans gagner, le rang qu'elle veut tenir, elle se ruine lentement au profit des israélites, qui commencent par lui emprunter ses capitaux, sous la fallacieuse promesse d'intérêts rémunérateurs, et finissent par les lui rendre quelquefois sous forme de prêts à la petite semaine... C'est là l'événement économique auquel nous faisions allusion et qui achève d'expliquer, avec l'attrait du commerce et de l'industrie qu'on leur abandonne presque exclusivement, l'affluence des juifs en Hongrie. Caste moins riche qu'orgueilleuse et de ce fait aisément exploitable, la *gentry* est l'appât par excellence offert à la tribu d'Israël que guide un trop sûr instinct.

Reste la bourgeoisie et le peuple. La première, qu'elle soit hongroise ou allemande, mais surtout si elle est allemande, n'accueille pas volontiers les juifs qui sont pour elle des concurrents dans son commerce et son industrie. Une des causes de l'insuccès du socialisme en Hongrie, c'est précisément que les propagateurs du mouvement y sont israélites et que la bourgeoisie ne les veut pas aider. Quant au peuple, il ne leur est généralement pas hostile; l'ouvrier ne fait aucune distinction entre juifs et chrétiens; il loue naturellement ses services à qui veut l'employer, mais son indifférence en outre est sincère.

Il convient d'ajouter que les juifs ont pour eux les intellectuels libéraux du pays. Cet appoint est considérable à cause de l'influence que ces derniers exercent et exerceront de plus en plus, à mesure que la culture intellectuelle se développera en Hongrie. Une singulière erreur nous semble pouvoir expliquer la sympathie des esprits cultivés pour les israélites : séduits par leur intelligence et leur activité, ils sont disposés à les considérer comme un des facteurs les plus efficaces du progrès qu'ils souhaitent à leur patrie. En cela ils ne se trompent pas, mais ils ont le tort, à notre avis, de ne pas se rendre compte du prix auquel la transformation s'accomplit. Lorsqu'on cherche à les mettre en garde contre la force d'accaparement et d'absorption de la tribu et qu'on leur représente le danger qu'il y a là, pour la race magyare, on n'est pas peu surpris de les entendre répondre par le sophisme suivant : « La plupart des israélites établis depuis un certain temps ici, disent-ils, sont magyarisés. Ils laissent l'allemand pour parler le hongrois; ils se sont toujours montrés bons patriotes. Qui a fourni le plus de fonds à Kossuth en 48?... Aujourd'hui dans certaines contrées du royaume habitées par les éléments de nationalités étrangères, l'on n'entendrait jamais parler hongrois sans les aubergistes juifs. Ces aubergistes sont du reste très populaires; ils usent de leur influence chaque fois qu'il s'agit de manifester l'opinion du peuple au cours de revendications nationales. Mieux encore : vous savez que beaucoup d'israélites se font baptiser depuis quelques années. Bref, c'est nous qui les absorbons au lieu que ce soient eux qui absorbent notre race magyare. » Le fait est que des banquiers, de riches industriels, se font baptiser, afin d'obtenir un rang, des titres nobiliaires, et se mêlent ainsi peu à peu à l'aristocratie hongroise. De son côté la noblesse prête volontiers l'autorité et la garantie de son nom aux sociétés financières et industrielles fondées par les juifs, et une communauté d'intérêts cimente, de cette manière, les relations purement mondaines.

On voit, par les arguments des intellectuels, jusqu'à quel point ces derniers oublient, dans un désir de progrès rapide pour leur patrie, la vertu exceptionnelle qu'a la race juive de se mêler aux autres sans rien perdre de ses propriétés essentielles.

Leur influence déjà grande laisse craindre que le sophisme ne l'emporte. Au reste, on se rappelle que, lors du congrès sionniste de Hambourg, le *Pesti Hirlap*, organe qui passe pour très libéral et qui toujours est prêt à soutenir les juifs, mit ses colonnes à la disposition d'un jeune écrivain, M. Joltan Szász, lequel, après avoir attiré l'attention du public sur « l'œuvre civilisatrice des juifs », y développait cette idée, que le « gouvernement hongrois devrait coloniser en Transylvanie ceux qui viennent de l'étranger, afin qu'ils se magyarisent et magyarisent les milieux nationalistes (c'est-à-dire les populations qui ne sont pas d'origine magyare) par l'influence commerciale et industrielle. » C'était en somme la thèse d'une Hongrie devenue colonie du royaume de Palestine dont les sionnistes réclamaient la restauration.

Une telle conception, ajoutée aux considérations qui précèdent, fera mieux encore comprendre la situation exceptionnelle des juifs en Hongrie.

[illegible]

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Deux récits.

André Gide. *Isabelle*, récit. Ed. de la « Nouvelle Revue Française ».)

Jérome et Jean Tharaud. *La Maîtresse servante* (Emile-Paul).

Isabelle, récit, non point roman. Les événements qui en constituent la trame ne se déroulent point selon leur succession chronologique ou un ordre déterminé par le souci d'en présenter le tableau le plus complet et le plus harmonieux ; ils nous sont révélés par un personnage qui vécut les uns et découvrit les autres à diverses époques, et par conséquent ne possède cette histoire que par fragments, et nous conte pêle-mêle ses souvenirs, ses intuitions, ses découvertes, avoue ses ignorances, nous offre au total une peinture incomplète, éclairée de vives lumières, trouée d'impénétrables ombres, image émouvante et fidèle de nos expériences de la vie et de notre connaissance des aventures humaines auxquelles nous fûmes mêlés... Récit bien plutôt que roman la *Maîtresse servante* : récit moins complexe, fragment d'autobiographie, histoire d'amour qu'un vieil homme connait bien pour en avoir été le héros ; récit encore où tous les événements se subordonnent à une sensibilité, où tous les événements, les lieux, les personnages nous apparaissent dans le miroir d'une âme qui se souvient et se raconte, fort incapable de se hausser à cette vue objective qui est la suprême ambition du romancier.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette forme du récit ; elle n'est souvent qu'un artifice littéraire — l'un des plus faciles et des plus anciens que connaisse l'histoire des littératures ; les avantages en sont trop évidents pour qu'on s'attache à les dénombrer... Observez toutefois qu'il est au moins un cas où cette forme s'impose presque à un auteur, et c'est lorsqu'il entend pousser avec quelque subtilité une étude d'âme, entreprendre en quelque sorte la monographie d'un sentiment, extraire du spectacle confus de la vie cet émouvant phénomène, une passion ; notre auteur sollicitera des aveux, une confession minutieuse ; de telles confessions ne peuvent être que gâtées ou affaiblies par un commentaire ; les habiles nous les livrent tels qu'ils les recueillirent ou les imaginèrent, et sans permettre que leur propre ombre surgisse entre nous et la scène et nous distraie d'un poignant spectacle... La forme du récit est alors si naturelle, commandée par les plus pressantes convenances — favorable à la vraisemblance, à l'émotion, à la vérité littéraire, — qu'elle fut à maintes reprises employée par les maîtres ; souvenez-vous : les plus frappants de nos « romans » psychologiques sont des récits au sens précisé plus haut ; les plus touffus amplifient un récit qu'on dégagerait aisément, et ne sont que des autobiographies maquillées. La confidence est la forme primitive, éternelle, irréductible de cette littérature personnelle qui fait le fond et la substance des œuvres les plus pénétrantes et les plus vraiment humaines.

Gérard Lacase s'embarrassant de précautions oratoires au moment de nous conter l'histoire d'Isabelle, ce qu'il a pu pénétrer de l'histoire d'Isabelle, s'écrie : « Vous permettrez alors que je parle beaucoup de moi... » — Francis Jammes lui répond : « Chacun de nous fait-il jamais rien d'autre ! » C'est bien ainsi que nous l'entendons : cette honnêteté est un des charmes du récit.

*
* *

Un André Gide, amateur du rare, auteur subtil, à qui la vérité ne suffit pas, et qui ne la goûterait guère sans le piment de quelque mystère et je ne sais quel arrangement un peu étrange, André Gide s'essayant au récit, nous prouve que le genre s'accommode d'une certaine complication : l'ingénuité ne saurait plaire à André Gide ; or il s'applique au récit, et découvre que cette forme simple et ce cadre rigide se prêtent à des complexités, à des souplesses imprévues ; un artiste aperçoit vite les facilités qu'une forme d'art offre à son tempérament : il se hâte d'en bénéficier et transforme au gré de ses propres tendances un canon que l'on croyait fixé. André Gide a bien vu de quelles ressources le récit pouvait accroître ou stimuler son talent ; nous sommes accoutumés à apprécier une narration directe, et en quelque sorte rectiligne ; l'unité de ton, un mouvement dramatique continu, une émotion ramassée, tels sont les mérites que recherchent communément les conteurs... Or André Gide a d'abord discerné la possibilité d'un savant désordre et d'un constant déséquilibre ; une harmonie sans cesse brisée, un mouvement saccadé et comme haché, des oppositions si brusques de ton et de couleur, que le réel s'y mue en fantastique, le libre jeu d'une fantaisie raisonneuse autour d'une très simple aventure, voilà ce qu'il plut à André Gide de tenter et de réaliser ; il y déploie tout son art ; et je suis plus sensible à cet art lorsqu'il se subordonne à un grand sujet, et par exemple triomphe dans *La Porte étroite* ; mais il faut bien avouer qu'il joue dans *Isabelle* la difficulté, hasarde et réussit les plus singulières habiletés, qu'enfin on connait de cet écrivain des livres plus puissants, plus riches de sens, plus vraiment originaux, mais qu'on n'en citerait point où il ait mis plus d'ingéniosité, plus de caprice disci-

pliné, une plus sûre, une plus impressionnante virtuosité.

Voyez comme l'histoire d'Isabelle de Saint-Auréol serait simplette si quelqu'un s'avisait de nous en résumer tout de go les grands traits; jeune fille, elle s'ennuie en ce château de la Quartfourche entre ses parents, fossiles vaniteux et ridicules, et le couple des Floche, ses oncle et tante, à peine moins ridicules, encore que M. Floche se pique d'érudition et que Mme Floche, sœur de Mme de Saint-Auréol, manifeste un timide jugement, et quelque sens de l'économie domestique; Isa a un amant qu'elle hésite à rejoindre un soir fixé pour l'enlèvement; cet amant est tué par un vieux domestique... Cette aventure, ce meurtre que l'on fait passer pour un accident de chasse, la naissance d'un enfant contrefait détraquent la malheureuse Isa, qui s'enfuit à la ville; son luxe tapageur, ses inquiétantes toilettes n'apparaissent plus à la Quartfourche qu'une ou deux fois par an; ses visites nocturnes exaltent et épouvantent le bâtard délaissé, cet affligeant Casimir qu'un cynique précepteur, l'abbé Santal, abandonne à une crapuleuse ignorance. Isa manifeste de grands besoins d'argent; M. et Mme Floche meurent; à tout le pays « ça a paru drôle de les voir mourir tous les deux à la fois. » Le pays n'affectionne point cette Isa qui reparaît pour ordonner le massacre des bois et du parc de la Quartfourche, et recueillir les minces bénéfices d'une liquidation précipitée; elle s'enfuira avec un cocher tandis que son père meurt dans un hospice de Caen, que sa mère agonise dans une ferme, et que son fils...

L'odyssée d'une coquine, la déchéance d'une famille en un coin somnolent de province, voilà bien le sujet d'un triste roman réaliste. Il suffit qu'un passant en surprenne les principaux incidents, devine le reste, et nous fasse le récit vécu de son émotion, tout aussitôt les conditions de ce roman changent prodigieusement. Gérard Lacase séjourne à la Quartfourche en quête de documents utiles à sa thèse de doctorat; sa surprise devant le mystère et l'ennui de cette morose gentilhommière sera notre surprise: les Floche, les Saint-Auréol, la gouvernante Olympe Verdure, l'abbé Santal, Casimir, quelle étrange, quelle invraisemblable humanité au regard de ce jeune Parisien à l'esprit vif, à l'âme passionnée! L'éveil de sa curiosité, son émoi devant la beauté que lui révèle une miniature de Mlle de Saint-Auréol, sa fièvre amoureuse, ses conjectures, sa prudente, son obstinée enquête, ses surprises, sa deception nuanceront, précipiteront, ralentiront de mille manières son récit... Vous apercevez qu'un second sujet dérive du premier, et s'y mêle, et que cela fait un double thème dont les développements se marient et s'opposent et se fondent avec la plus agréable diversité, et qu'enfin Mlle de Saint-Auréol et son entourage de burlesques fantoches peuvent bien amuser notre curiosité, nous récréer de gestes imprévus et de discours baroques, ils ne sont que l'accessoire, les comparses, ou mieux, le prétexte d'un drame plus relevé, et qui se joue tout entier dans une âme ardente, clairvoyante, digne en tous points du plus attentif intérêt.

*
* *

Les frères Tharaud ne possèdent ni ne recherchent le secret de ce pittoresque psychologique, de ces raccourcis, de ce mélange de froide passion, et de détachement, de cette subtilité pleine de contradictions qui donnent une si singulière saveur aux écrits d'André Gide. Leur loyal effort vise d'abord à répandre sur toute l'étendue d'un livre une lumière égale; leur art est loyal, franc, vigoureux, il a moins de dessous, il est d'une plus constante sobriété; les frères Tharaud ont le culte et presque la superstition d'une sécheresse nerveuse qui tourne parfois à l'âpreté; leur style brille çà et là de je ne sais quelle indigence hautaine. J'ignore si le code civil est leur livre de chevet; mais il ne me surprendrait nullement d'apprendre que certains conseils de Stendhal leur sont chers.

Ils ne font point du récit l'usage un peu paradoxal qu'il appartenait à un Gide de tenter; leur respect de la tradition les incite à ne négliger aucune des ressources d'une forme consacrée; peut-être un lecteur superficiel criera-t-il au pastiche, tant cette discipline exacte et mesurée de la composition, cette langue abstraite, ce vocabulaire classique évoquent de précises réminiscences; mais justement la gageure était de rajeunir ces vieux moyens, de peindre à l'aide de ces couleurs anciennes un tableau très moderne, et de nous inviter à goûter le rare spectacle de l'actualité surprise et notée avec cette dignité simple, ce relief si sobre et si fort qui distinguaient naguère nos meilleurs artistes. Ne vous arrêtez donc point au vêtement, mais constatez qu'une âme vivante palpite sous les atours de ce livre.

Constatez que la technique traditionnelle du récit ne contrarie nulle part, mais très réellement seconde à tout instant les ambitions des auteurs, en sorte qu'il faudrait louer l'heureuse conformité de l'art et du sujet, et non point reprocher aux frères Tharaud la relative, et d'ailleurs improbable facilité de leur entreprise.

Certes, d'une assez basse aventure on pouvait tirer un roman lourd de trivialité; un hobereau limousin accomplit au quartier latin ce stage par où notre jeunesse consacre son émancipation; sa maîtresse, Mariette, l'y retiendrait au delà du terme d'assez médiocres études juridiques si la mort d'un vieil inten-

dant ne l'obligeait à regagner ses terres; sa mère, veuve, gardienne des traditions, mais qui ne saurait à elle seule défendre leur maigre domaine contre les convoitises et les voleries des métayers et des gens d'affaires, réclame et précipite ce retour. Or, elle apprend que la présence de Mariette lui sera imposée: elle s'indigne, proteste, accepte enfin que la maîtresse de son fils habite, au bout du parc, le pavillon de l'intendant défunt; elle a son plan, qui est d'user lentement un juvénile entêtement; elle a pour auxiliaires la satiété, l'ennui, les ennuis d'une situation irrégulière, le temps, les circonstances; sa ruse de vieille femme obstinée lasse son fils, Mariette elle-même, qui se plie à la déchéance de travaux commandés; aimer une servante! voici la fin d'un rêve;... et d'une liaison prolongée beaucoup moins par amour que par dépit et par orgueil. Tout de bon Mariette entre au Pradeau comme caméristе, et n'en sort que pour ne point assister au mariage de son oublieux amant; elle se retire dans une ville voisine et bientôt y reçoit les confidences, les doléances, les plaintes d'une mère éplorée, vaincue à son tour par sa bru... Excédé de disputes, notre hobereau garde sa femme, exile sa mère en une métairie; Mariette console cette vieillesse solitaire; elle survit à l'aïeule, elle survit à la jeune femme dont elle avait redouté la venue... et parfois elle accueille encore les mélancoliques visites de l'homme qu'elle n'a jamais cessé d'aimer.

Banale ou plaisante, cette aventure serait une assez ingrate matière; contée par celui qui en fut le héros responsable, elle se pare d'un attrait nouveau; il n'est de vie si plate que ne rehausse une confession sincère; l'aridité du cœur est un spectacle moins fâcheux si quelque nostalgie nous fait soupçonner un commencement de remords; et peut-être le cas de ce médiocre amant ne nous eût-il guère retenu si l'émotion — très voilée — de la confidence ne lui restituait quelque humanité. Bien entendu les frères Tharaud ne se privent point d'introduire çà et là des mœurs provinciales, un coin de province, un rude Limousin dont la rudesse s'égaie de je ne sais quel accent méridional; ils évoquent un âpre et souriant pays, ils nous révèlent d'anachroniques hobereaux, un Limousin féodal où M. de Pourceaugnac reconnaîtrait encore maints usages, locutions, superstitions et préjugés... Tant de passé peut-il survivre au cœur de nos vieilles provinces et prolonger en plein XXe siècle une agonie tour à tour bouffonne et tragique, à tout le moins inattendue et surprenante? De ce passé les frères Tharaud ont voulu que la mère de leur héros fût une très vivante incarnation: inoubliable portrait, qui domine tout ce récit, et où peut-être leur vigueur atteint le plus sûrement à la maîtrise. Mélancolique visage où seul un souvenir filial découvre tardivement la grâce de la tendresse... en sorte que ce livre aux arêtes vives, et que l'on dirait sculpté dans le dur granit limousin, s'éclaire enfin d'une douce lumière, et nous propose le réconfort d'un magnifique enseignement:

Adieu, monsieur, je vous quitte. Excusez-moi de vous avoir fatigué si longtemps de mes inutiles regrets. Que d'affections se sont penchées sur ma tête! quelle sève, quelle profusion d'amour il y a partout dans la vie! Je songe que si chacun regardait autour de soi, il demeurerait confondu que tant d'êtres aient attaché à lui tant de prix.

*
* *

Lisez donc ces deux livres, et ne manquez point de noter l'approfondissement dramatique qu'ils doivent à ce ton du récit, à cette éloquence particulière si grave et si émouvante du monologue. Cette éloquence exprime dans le premier tout le trouble qu'un André Gide éprouve devant la complexité sournoise et redoutable de la vie, et dont il entend bien nous communiquer le frisson : « à vingt-cinq ans, déclare Gérard Lacase, j'ignorais encore avec quelle malignité les événements dérobent à nos yeux le côté par où ils nous intéresseraient davantage, et combien peu de prise ils offrent à qui ne sait pas les forcer. » Gérard Lacase force les événements sans nous laisser ignorer qu'il n'en embrasse jamais tout le sens inquiétant. La voix de Gérard Lacase nous pénètre et nous fait trembler à l'égal d'une parole de visionnaire... Elle confesse en outre d'étranges ardeurs : curiosité amoureuse? amour imaginaire ou amour de l'amour? La voilà bien, cette passion qu'un récit de ce genre isole, décrit jusque dans ses plus fugitives nuances pour nous livrer le résultat de la plus minutieuse dissection morale.

Ainsi firent les frères Tharaud; on reprochera à leur héros de ne point savoir aimer et de paraître ignorer l'amour; peut-être, comme tant d'autres hommes, n'en acquiert-il le respect qu'avec le regret... Peu m'importe; mais il m'importe qu'une passion habite l'âme de cet énigmatique Limousin, passion peu définissable sans doute, et que la brièveté de nos formules désigne mal, puisqu'il conviendrait de la chercher aux confins de l'orgueil, et de la vanité de caste, et d'une fausse fièvre de sentiment, sans oublier qu'elle empiète incessamment sur l'égoïsme le plus têtu et le plus aveugle : passion qu'un vocable désigne mal, et qu'il appartenait justement aux auteurs de poursuivre et de découvrir jusque dans ses plus secrètes manifestations.

De telles psychologies, infiniment émouvantes, flattent l'un des goûts les plus enracinés et les plus

[illegible] du public lettré de France [illegible] les plaires [illegible] aux lecteurs [illegible] pays qui [illegible] d'*Adolphe*, de *Dominique*, de *Volupté* et des romans de Stendhal... André Gide et les frères Tharaud reprennent et continuent une tradition glorieuse, ils la renouvellent avec des talents divers, ils ne sont point indignes de leurs illustres devanciers. Ne cherchez point une louange qui leur paraît plus expressive ni plus agréablement flatteuse : quant à vous, il vous suffit, n'est-il pas vrai, qu'elle soit juste.

[illegible]

Chronique des Livres

VIEUX ÉTATS ET PAYS COLONIAUX

[illegible] les multiples causes de faiblesse et de division qui sont en elle, la France réussisse à poursuivre son expansion lointaine. Elle y parvient par le courage de ses officiers et de ses soldats, courage dont il n'est plus de mode qu'elle s'enorgueillisse, dont la persistance — en dépit des crises d'antimilitarisme — témoigne cependant des virtualités admirables de la race.

Au nombre des récentes expéditions exotiques, celle de la Chaouia, dirigée par le général d'Amade, fut des mieux conduites et des mieux exécutées. Nous en avons conté naguère quelques brillants épisodes, d'après les *Souvenirs* du capitaine Paul Azan. Ces souvenirs, très curieux, étaient faits surtout d'anecdotes, de visions et d'impressions personnelles. Voici une relation plus objective — bien qu'écrite par un témoin — *A travers la Chaouia*, du capitaine Grasset, « Avec le Corps de Débarquement de Casablanca, 1907-1908 » (1). On la lira avec intérêt. Elle rend bien l'œuvre qui fut celle des troupes françaises, l'état d'esprit qui animait nos ennemis, la belle allure de cette petite campagne. Petite ? non point par les résultats ; et ni même hélas ! par les pertes subies.

« Durant cette campagne, commencée en août 1907, écrit le capitaine Grasset, et qui, ainsi, dura onze mois, dont sept d'opérations très actives, pendant lesquelles l'ennemi fut pourchassé sans trêve ni repos, il n'a pas été livré moins de vingt-neuf combats dont plusieurs ont présenté les caractères et les dangers de ceux d'une guerre européenne, 14 officiers tués et 17 blessés, 86 hommes tués et 377 blessés : Tel fut le bilan des pertes. Ce sont là des chiffres élevés. Mais l'honneur de la France exigeait de pénibles sacrifices et son drapeau a pu, à la fin, être porté victorieusement au milieu d'un peuple justement réputé pour sa bravoure ».

Ne rapetissons pas l'effort glorieux des troupes françaises : alors surtout qu'il montre comment, aux heures mêmes où notre pays paraît céder à des discordes, à des mouvements de démence, il ne faut jamais désespérer de son action !

C'est un bel ouvrage, qui est pensé et fera penser, que celui de M. Louis Cazamian, maître de conférence à la Sorbonne, sur l'*Angleterre moderne, son Evolution* (1).

Entre autres mérites, plus personnels, il a celui-ci, qu'il convient de ne point dédaigner : l'opportunité.

Des événements, d'une extrême gravité, se déroulent en effet sous nos yeux en Angleterre, sans que nous en saisissions nettement le sens : abolition du pouvoir traditionnel des Lords, grèves révolutionnaires, dont l'audace ou la violence subversive contrastent si fort avec le spectacle archaïque qu'offrait tout récemment le couronnement du Roi... M. Louis Cazamian nous apporte le mot de l'énigme.

D'après lui, un grand conflit pénètre, anime, divise « l'Angleterre moderne » : entre la puissance de ses traditions et l'élan de sa raison, éveillée par les difficultés, les périls de l'heure présente, et désireuse de moderniser le vieux royaume aristocratique et féodal ; entre toutes les forces sociales attachées au passé, et celles, chaque jour plus nombreuses, plus exigeantes, qui attendent, qui préparent un lendemain mieux ordonné.

Ce n'est pas la première fois que l'Angleterre connaît semblable conflit. La grandeur de l'ère victorienne provient de l'heureuse solution, de l'harmonie momentanée, établie à la suite d'un heurt comparable.

« Une vague de rationalisme, politique et social, se soulève en Angleterre, dans les années qui suivent Waterloo ; elle submerge, peu après 1830, les digues de l'ancienne Constitution et de l'ancienne vie ; apportant avec elle une réforme démocratique des lois et des mœurs, le redressement systématique des abus sociaux les plus criants, la liberté des échanges et des entreprises, le libéralisme en un mot et l'individualisme, elle s'épanche largement sur tout le cours du siècle, et fait sentir encore son action et sa force à son déclin. L'Angleterre moderne est d'abord sortie d'un premier effort pour mettre la société, les lois et les pensées en harmonie avec des conditions nouvelles, clairement définies ; elle est sortie d'abord d'un commencement d'adaptation réfléchie ».

M. Cazamian consacre la première partie de son livre à nous dépeindre cette invasion de la démocratie et du rationalisme (1832-1884), dans le régime social, les doctrines et les lois — les résistances qu'ils rencontrèrent, l'heureuse accommodation qui en résulta et qui donna à l'Angleterre, après 1870, une maîtrise, une prépondérance presque triomphale. L'interprétation qu'il est ainsi amené à donner de certains mouvements de la pensée britannique, de la philosophie de Carlyle et de l'esthétisme de Ruskin, la manière dont il les place dans l'ensemble de l'évolution anglaise, paraissent tout à-fait dignes d'attention.

(1) [illegible] texte et de deux cartes en noir. Hachette et Cie.

(1) [illegible] Hachette et Cie.

La stabilité, la quiétude [illegible] de longue durée. Des fissures se montrèrent dans l'édifice restauré, des besoins nouveaux apparurent, auxquels il était impropre à donner satisfaction. C'est l'agriculture qui entra, dans le dernier quart du siècle dernier, en complète décadence. C'est le commerce et l'industrie mêmes dont l'essor se ralentirent. Ce sont les rivalités étrangères — celle de l'Allemagne en premier lieu — qui menacèrent jusqu'à la suprématie maritime de la Grande-Bretagne. [illegible] organisée, manifesta des ambitions inattendues. Le disparate éclatait, entre les institutions existantes et les exigences contemporaines. Ne convenait-il point de procéder à une revision réfléchie, rationnelle, à la réforme intégrale du régime politique et social?

Les vieux partis se disloquèrent. Un nouveau parti de la résistance sociale se constitua avec, comme programme, un étrange compromis. Il prétend maintenir et affermir les liens séculaires, qui unissent les diverses parties de la Grande-Bretagne ; il entend accroître la puissance militaire et stimuler l'action diplomatique de l'Empire. Mais, « réagissant contre le prestige établi du libre-échange, et proclamant la nécessité d'un retour au protectionnisme, il se montre révolutionnaire à sa [illegible] ».

En regard, se dresse un parti libéral composite « dont l'unité est seulement maintenue par la vivacité de la lutte, et la pression de la synthèse contraire. » Il demeure au fond « individualiste et modéré, vaguement favorable à la réalisation lente de la démocratie politique, mais profondément hostile à toute doctrine abstraite et à tout changement brusque ». Et cependant, il se laisse entraîner par « un radicalisme à la française, accentué, socialiste et volontiers systématique. C'est le caractère propre de l'heure présente, que la force des choses ait donné à cette dernière tendance un pouvoir de rayonnement supérieur, et jusqu'ici presque sans analogie dans l'histoire anglaise. »

Comment seront résolus les problèmes si complexes, et si nombreux, qui mettent aux prises le vieil empirisme et le jeune rationalisme anglais? Par quelles mesures sera maintenue la prospérité économique menacée? seront apaisées les revendications ouvrières? assurées la défense, la cohésion et l'action extérieure de l'Empire colonial le plus vaste du monde? Quelle orientation, religieuse ou critique, sera donné à l'intellectualité anglaise? Sur tous ces points, des solutions divergentes s'opposent. « Le heurt des Communes et des Lords est l'effet et le symbole éclatant de cette opposition entre deux Angleterres. »

Dans cette sorte de dyptique — l'Angleterre victorienne, l'Angleterre d'aujourd'hui — qu'est le livre de M. Louis Cazamian, le second tableau ne le cède nullement au premier, on le voit, en ampleur, ni en profond intérêt. On y distingue une version non moins originale des phénomènes de tous ordres, même littéraires, ainsi, de l'œuvre d'un Meredith et d'un Hardy.

Quelle sera l'issue de ce vaste conflit? L'auteur se garde justement de prophétiser. Comment sonder les virtualités d'un peuple? Déjà l'anglais contemporain a changé, ne répond plus à l'image que nous nous faisons de lui, d'après ses Pères. « Initié aux nervosités, aux inquiétudes de la vie moderne, il s'est rapproché du type continental ». Que sont devenus son sang-froid, son flegme, sa correction traditionnels? » Des paroles inouies ont été prononcées de tous côtés. La violence, dans tous les partis, marque la grande dispute actuelle...

A défaut de conjectures, contentons-nous de ce souhait justifié : « L'Angleterre se résignera-t-elle, réussira-t-elle à subir sans dommage les transformations sociales et psychologiques, que semble réclamer la concurrence internationale? Son empirisme saura-t-il se dépasser lui-même et s'engager résolument dans le domaine supérieur de l'adaptation réfléchie, sans perdre le bénéfice de sa tâtonnante et aveugle infaillibilité? Ou, s'obstinant dans le moule trop fort de sa physionomie héréditaire, perpétuera-t-elle malgré tout, dans la vieille Europe, le type attardé, mais achevé, de la civilisation pré-scientifique? Entre ces deux solutions extrêmes, sans doute la sagesse anglaise saura trouver un juste milieu ».

M. Louis Cazamian, on le voit, poursuit heureusement son effort de classification et de synthèse — sans se laisser dominer par aucune idée systématique. Il a une vision nette et pénétrante des choses. Il ne néglige nullement les faits — et annexe même à son livre une utile documentation statistique. S'il en dégage des vues générales, si son livre est, en définitive, un livre d'idées, un nécessaire réalisme en forme le fond.

Maints écrivains de talent étudient en France l'évolution anglaise — et il convient de les en féliciter, car où trouveraient-ils actuellement d'autres événements de conséquences si étendues se prêtant si parfaitement à l'observation et à la réflexion? Ils composent, ils font paraître à chaque saison, des ouvrages de mérite. Celui de M. Casamian occupera, dans cette série si attachante, un rang des plus estimables. Car il témoigne d'une pensée vigoureuse et d'un effort de compréhension original.

M. Henri Bergmann, agrégé d'histoire et de géographie, nous donne une traduction de l'ouvrage de M. Pietro Orsi, chargé de cours d'histoire moderne à l'Université de Padoue, sur l'*Histoire de l'Italie moderne* (1750-1910) (1). Il nous rend ainsi un réel service, car aucun livre d'ensemble n'était consacré chez nous à la formation de la nation et de l'Etat italien. Et c'est là cependant un sujet, qui, à tant d'égards, nous importe si hautement!

Il n'est point de pays, en effet, au développement moderne duquel nous ayons autant contribué qu'à celui de la grande puissance transalpine. Avant et pendant la Révolution, sous le premier Empire, sous la seconde République, sous le second Empire, notre action Outre-Monts fut incessante, parfois glorieuse, souvent décisive. C'est là comme une épopée fragmentée, une geste française, qui continue celles de la Renaissance. Il

(1) [illegible]

était bon qu'un écrivain italien de talent en retraçât, avec bienveillance et équité, la suite agitée.

Il est non moins émouvant de contempler la lente ascension du peuple italien vers l'indépendance et l'unité. Que de figures héroïques, parmi tant de penseurs, de pamphlétaires, de conspirateurs, d'hommes d'Etat, qui y ont aidé ! Quelle diversité de tentatives téméraires, de revers, d'épreuves, d'élans admirables, dans cette grande entreprise italienne du siècle dernier !

Puis, l'œuvre achevée, le royaume constitué, c'est l'essor de toutes les forces nationales, économiques et intellectuelles. Une superbe esquisse des « Lettres et des Arts » dans l'Italie contemporaine couronne en quelque sorte le livre de M. Pietro Orsi.

On ne résume pas deux siècles d'une histoire aussi mouvementée, aussi riche en actes et en acteurs dignes d'être considérés. Disons simplement que l'exposé de M. Pietro Orsi — dont le succès en Italie, en Allemagne et en Angleterre a d'ailleurs été des plus vifs — est clair, alertement écrit; que la documentation s'y trouve éclairée par des aperçus d'ensemble; qu'il forme en définitive un ouvrage bien conçu — dont la lecture est d'un constant intérêt.

Et n'omettons pas de remercier M. Henri Bergmann d'une traduction si fidèle et utilement attrayante.

La Conquête du Sahara, de M. E. F. Gautier, est l'œuvre d'un libre esprit, dédaigneux des vérités officielles, épris de réalité, qui sait voir, et qui est habile à donner l'impression du *vrai* (1). Ce n'est ni une apologie de notre expansion au centre africain, ni un dénigrement. C'est l'exposé exact, assez ironique, clairvoyant et vigoureux, de nos moyens de conquête au désert saharien, et de leurs résultats.

Sahara touareg et sahara marocain, furent parcourus, assujettis, annexés, sans que notre gouvernement, timoré entre tous, le voulût, ni l'avouât. Sous de vagues prétextes administratifs, des explorateurs, des officiers allèrent de l'avant, se firent massacrer ou domptèrent l'ennemi. Bon gré mal gré, il fallut bien accepter un territoire que les plus aventureux de ses fils donnaient à la France. M. E. F. Gautier conte tous ces épisodes, peu connus ou travestis, tragiques ou bouffons, toute cette épopée héroï-comique, avec un sens juste, une verve, un humour peu communs. Il met au point le désastre, le suicide plutôt, de Flatters. Il écrit : « Le 27 décembre 1899, après deux batailles sanglantes, In-Salah a été conquis par G.-B.-M. Flamand, préparateur de géologie ; voilà, dans sa nudité brutale, rigoureusement et officiellement exact, le fait surprenant, qui fut porté inopinément à la connaissance du public, et je crois qu'il faut ajouter : du gouvernement...,

« Aucun ministre, aucun haut fonctionnaire n'aurait pris consciemment la responsabilité de faire la guerre, sans l'autorisation du Parlement. Nous en sommes doublement assurés, car ils n'étaient pas retenus seulement par le sentiment du devoir, mais aussi par celui de la peur, peut-être plus efficace en des temps qui n'ont pas la prétention d'être héroïques ». Cependant toute une colonne militaire accompagnait la mission géologique. Quelle fut l'intelligence qui prévit, décida, dirigea ? Mystère !

Ce ne fut certes pas le *deux ex machina* — le Financier — qu'invoquent, en de telles conjonctures, pour le vilipender à souhait, les partis d'extrême gauche ! « Au Sahara, on n'a pas même songé à y avoir recours. On n'a jamais supposé que le désert ait été conquis pour être mis en action, et sa conquête apparaît comme la plus joyeuse des absurdités économiques ».

Quelle est en effet la valeur de ce territoire sans limites? Actuellement peu de choses! Mais qui sait les services qu'il peut nous rendre, demain, en rendant aisées les communications entre nos deux gouvernements d'Algérie et d'Afrique équatoriale? Qui sait les richesses que recèle son sous-sol, et qui, peut-être, un jour lointain, deviendront exploitables?

M. E. F. Gautier dénombre les ressources vraies du désert saharien, avec la même indépendance, qu'il a mise à relater les procédés — et la hardiesse de sa conquête. Il en décrit les oasis, les habitants, les mœurs, — et l'animal qui y rend la vie et la circulation possibles, le méhari. Il dénonce « entre l'Européen et le chameau, l'énormité et la persistance d'un malentendu, qui, en certains cas, devient très dangereux. » Car cet animal, d'habitudes qui nous sont inconnues, meurt dès qu'il est soumis à un régime anormal. Le Sahara n'est point un désert abandonné — la conquête en eût été impossible : — les puits y sont admirablement entretenus par les indigènes. Dans le groupe du Touat, par exemple, existent « des aqueducs souterrains de captage, assez spacieux pour laisser passer un homme, reliés à l'air libre par des puits d'aération. Cette voirie de taupes, qui passe en certains points à soixante mètres au-dessous de la surface du sol, a, dans le Touat seul, au moins deux mille kilomètres de longueur. C'est un travail qui confond l'imagination. »

La conclusion de M. E. F. Gautier, dénuée d'optimisme lyrique, réfléchie et mesurée, c'est que cet immense territoire, dont l'occupation ne nous coûte ni plus ni moins de 3 millions par an, peut recevoir dès maintenant une première utilisation : par la création d'un télégraphe transsaharien qui relierait les Etats Européens à leurs possessions de l'Afrique tropicale et surtout par l'établissement d'un chemin de fer, qui serait l'armature de notre empire africain, l'instrument le plus puissant de sa mise en valeur...

Il faut lire ce livre, hardi, caustique, qui, sous la forme la moins pédantesque, donne maintes informations substantielles et judicieuses, et place sous nos yeux — encadré de ses vrais conquérants — le véritable Sahara.

JACQUES LUX.

(1) Un vol. in 18 jésus. Librairie Armand Colin.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 12. — 2e SEM. 49e ANNÉE 16 SEPTEMBRE 1911

L'IDÉE DE DIEU [1]

I. — L'IDÉE DES DIEUX.

L'idée de Dieu est l'idée que se font les hommes de l'organisation et du gouvernement du monde — et l'idée aussi qu'ils se font d'eux-mêmes, considérés comme aussi grands et aussi complets qu'ils désireraient l'être.

Les premiers hommes furent des êtres continuellement anxieux et effrayés. Ils ne constataient autour d'eux que des ennemis. Ennemis, les animaux plus armés qu'eux; ennemis; les puissances naturelles homicides et dévastatrices. Ils virent assez vite que les animaux étaient des êtres semblables à eux et seulement, pour la plupart, plus forts. Pour ce qui était des ouragans, des tempêtes, des tonnerres, des foudres, des tremblements de terre, des volcans, des incendies, des inondations, ils ne purent y voir que des manifestations d'êtres cachés, mystérieux, immensément forts, animaux ou hommes supérieurs.

Je dis : ils ne pouvaient y voir que cela, parce qu'il est naturel qu'à un animal tout paraisse forcé animale et la nature n'est pour le primitif qu'un miroir où il se voit, ou à peu près, pareil ou déformé ou rapetissé ou agrandi.

Je dis : animaux ou hommes supérieurs et l'on sait bien que les premiers dieux furent représentés sous forme d'animaux ou d'hommes ayant quelques organes d'animaux.

Ces premiers dieux, personnifiant l'air, le ciel, la mer, le fleuve ou le feu, étaient adorés avec terreur. On leur faisait des sacrifices humains ou des sacrifices sanglants; on ne cherchait qu'à les *apaiser*. Ils étaient l'aristocratie du monde, à laquelle on cherchait à plaire ou à ne pas déplaire.

Et l'idée était juste ; car les forces de la nature sont, en effet, l'aristocratie du monde sous laquelle la plèbe humaine fléchit longtemps, gémit longtemps jusqu'à ce qu'elle finisse par la garrotter et par la déposséder en partie.

II. — L'IDÉE DES DIEUX BONS.

La civilisation naquit, se développa. Le genre humain goûta un peu de bien-être. Une idée nouvelle lui vint, que j'appelle nouvelle quoiqu'il ait dû l'avoir déjà un peu, auparavant, mais que j'appelle nouvelle parce qu'auparavant elle ne pouvait être que faible et confuse. Cette idée était qu'il y avait du bon dans le monde, que la vie est en partie bonne, que le soleil est le plus souvent bienfaisant, que la source est fraîche, douce et salubre, que l'arbre donne des fruits, que la terre est nourricière. De là l'idée de dieux bons. De même que derrière les puissances dévastatrices il y a des êtres méchants, persécuteurs, ennemis de l'homme, jaloux de l'homme ; peut-être, de même, il faut bien qu'on le reconnaisse, il y a des êtres animés, bons aristocrates, qui aiment les hommes et qui se plaisent à faire quelque chose pour eux.

Mais voici une réflexion : Parmi ces bienfaits du

---

1. Pages extraites de l'ouvrage intitulé *De Dieu*, qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Sansot.

[illegible] à l'égard de l'homme, beaucoup, la plupart peut-être, proviennent des forces de la nature [illegible] par l'esprit et le travail de l'homme. Le soleil est vivifiant par lui-même, la source par elle-même fraîche et salubre, mais l'arbre ne donne de bons fruits que cultivé par l'homme : le feu n'est domestiqué et bienfaisant, au lieu d'être terrible, que provoqué ou conservé par des procédés dus à l'invention humaine ; la terre n'est largement nourricière que travaillée par l'homme.

De là cette idée que les êtres qui ont mis des forces naturelles au service de l'homme sont des dieux bons (Prométhée, Cérès) ou des hommes dont on ne peut pas savoir s'ils sont des dieux ou des hommes et qui, s'ils sont des hommes, ont dû s'élever, par les services rendus, à la dignité de dieux.

Les dieux, dès lors, sont très mêlés. Les uns sont bons, les autres sont méchants ; les uns (tous peut-être) sont jaloux des hommes trop forts et trop glorieux de leur force, les autres sont indulgents : les uns sont des dieux, les autres sont des hommes qui ont plus d'esprit, plus de force et plus de vaillance et plus de bonté que les autres hommes.

III. — [illegible]

Avec la civilisation se développant, la morale naît, c'est-à-dire le sentiment du bien et du mal que l'homme peut faire ; la morale naît, j'entends qu'elle prend conscience d'elle-même. On apprend à respecter, à vénérer, à honorer, à décorer d'appellations élogieuses ceux d'entre les hommes qui, dans la cité, se distinguent par leurs qualités morales. Ils forment une manière d'aristocratie à leur tour ou plutôt de leur côté. Mais si ce sont ceux-là, parmi les hommes, que l'on honore, comment peut-on honorer les dieux méchants qui existent encore, qui n'ont pas été rayés de la liste des dieux, qui sont consacrés par la légende, consacrés déjà par les chants des poètes ? Comment peut-on les honorer ?

Alors, on les modifie. On introduit en eux, même en eux, des qualités morales qui leur étaient absolument étrangères et qui doivent les étonner. L'air orageux et tempétueux devient, entre autres fonctions, le dieu de l'hospitalité ; le dieu du feu devient un dieu bon et doux ; la mer un dieu qui fonde les villes. La mythologie est adoucie et épurée par la morale. La Théopolis se rapproche de la cité des hommes. Les dieux, de plus en plus, dans tous les sens du mot, deviennent *humains*. Il sera dans quelques siècles tout naturel que tous les grands hommes soient divinisés et, *par suite*, que tous les dieux soient considérés comme ayant été autrefois des hommes.

IV. — [illegible]

Mais quoi encore ? La psychologie naît. L'homme considère en lui et commence à étudier les forces de son âme et se trompant peu, quoique se trompant quelquefois, sur ce qui dans son âme est faiblesse, il honore en lui la vaillance, la bonté, la bienfaisance, l'esprit de justice, l'amour du vrai, le dévouement et le sacrifice. Or, étonné de ces grandeurs, qui, du reste, ont ceci d'étonnant en effet, de singulier, qu'elles ne sont pas permanentes, qu'elles bondissent et jaillissent à *certains moments* d'un fond inconnu et mystérieux ; étonné de ces grandeurs dont les manisfestations, selon le mot sublime de Schopenhauer, « étant à la fois impossibles et réelles, sont des miracles », il se dit que ce doit être là des dieux intérieurs, exactement comme l'éclair qui jaillit est la manifestation d'un dieu, et de ces vertus humaines il fait des dieux en effet ; et voilà que vont s'asseoir, dans Théopolis, la Justice, la Vérité, la Bonne Foi, la Pudeur, la Vertu.

Ce qui n'empêche pas du reste que les mauvais instincts, que l'on sait qui sont des forces aussi, et redoutables, sont mis au rang des dieux également (Crainte, Discorde, Joies mauvaises), comme étaient dieux de la mythologie primitive, la foudre homicide ou le torrent dévastateur.

Dès lors, les dieux sont plus mêlés que jamais ; mais ils sont tout pénétrés d'humanité. Ils sont toujours, comme je le disais aux premières lignes, l'idée que se font les hommes de l'organisation et du gouvernement du monde ; mais ils deviennent de plus en plus l'idée que les hommes se font d'eux-mêmes agrandis et surélevés. Ils sont des surhommes.

Par cette pente, le moment vient, comme je l'ai indiqué en passant, où tout grand homme est consacré dieu après sa mort, pour cette raison qu'il a eu sa part et qu'il peut continuer de l'avoir dans l'organisation et le gouvernement du monde ; par cette raison qu'il représente, rassemblées en lui, quelques-unes de ces vertus qui sont des divinités elles-mêmes ; par souvenir enfin des premiers bienfaiteurs de l'humanité qui étaient des dieux se faisant hommes ou des hommes devenant dieux.

Il n'y a plus maintenant de solution de continuité entre les hommes et les dieux, et de l'homme au Dieu suprême il y a une série et une gradation. L'échelle à mille échelons, dont aucun n'est brisé, existe entre la terre et le ciel.

Voilà le polythéisme en ses lignes générales et en son progrès.

V. — Idée d'un Dieu.

Cependant, il ne faut pas oublier que, sinon toujours, du moins d'assez bonne heure, le polythéisme a comme [illegible] dans son sein un certain monothéisme, ou, si l'on préfère, un germe de monothéisme. Chez les plus anciens Grecs *où* Zeus est toujours le dieu suprême, *où* au-dessus de tous les dieux et de Zeus même, la *Loi*, la nécessité des choses, la suite nécessaire de l'organisation des choses, le Destin, comme ils disent, a comme une royauté supérieure. L'idée monothéique est là, en puissance et déjà assez précise. Chez les philosophes grecs l'unité de Dieu est comme de règle et les dieux ne sont plus considérés que comme des puissances intermédiaires entre l'homme et Dieu. Chez Platon, qui ne fait rien de moins, au fond, que de remplacer l'olympe anthropomorphique par un olympe spirituel et les dieux par les Idées, les Idées, néanmoins, vivent dans le sein de Dieu, n'en sont, pour ainsi parler, que les parties constitutives, et, tout compte fait, le laissent unique. Plus tard, il y a à relever des manifestations de monothéisme non chrétien qui sont singulièrement significatives. Pour les Romains — ce qui se comprend très bien, parce que si chez les Grecs le monothéisme était toujours combattu par la dévotion, dans chque ville, au dieu indigène, au dieu national, chez les Romains, possesseurs du monde, le monothéisme ne rencontrait pas cet obstacle, — pour les Romains, Jupiter fut toujours le dieu supérieur, extrêmement supérieur, *Deus optimus maximus*.

Voltaire a raison de citer l'opinion du platonicien Maxime de Tyr : « Quand on interroge les hommes sur la nature de la divinité, toutes leurs réponses sont différentes. Cependant, au milieu de cette prodigieuse variété d'opinions, vous trouverez un même sentiment sur toute la terre (il exagère) qui est qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui est le père de tous. » Il a même raison de citer la fameuse lettre, peut-être inauthentique, mais caractéristique au moins de l'esprit du temps, de Maxime de Madaure à saint Augustin : « Qu'il y ait un Dieu souverain qui soit sans commencement et qui, sans avoir rien engendré de semblable à lui, soit néanmoins le père commun de toutes choses, qui est-ce qui est assez stupide ou assez grossier pour en douter? Et c'est Lui dont nous adorons *sous divers noms* la puissance répandue dans les diverses parties du monde. Ainsi, en honorant séparément, par diverses sortes de cultes, ce qui est *comme ses divers membres*, nous l'adorons tout entier. Qu'ils nous conservent, ces dieux subalternes sous le nom desquels et par lesquels tous tant que nous sommes de mortels sur la terre nous adorons le père commun des dieux et des hommes [illegible] mais qui, dans leur variété, s'accordent et ne tendent qu'à la même fin. »

Ce Maxime de Madaure comprenait très bien le paganisme finissant. Le polythéisme glissait vers le monothéisme par la multiplicité même des dieux qui rapetissait chacun — « nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux, » — par les apothéoses d'hommes assez vulgaires qui, faisant descendre très bas les « dieux subalternes, » haussaient d'autant le Dieu supérieur « mais à parler sans fard de ces métamorphoses, l'effet est bien douteux de tant d'apothéoses, » par l'organisation de l'empire romain lui-même qui, en habituant les esprits à la prééminence et même à l'absolutisme d'un chef terrestre unique, les habituait à la prééminence et à l'absolutisme d'un unique chef céleste au-dessous duquel les autres chefs célestes n'avaient qu'une divinité honorifique.

Raisons plus profondes, encore que, comme efficacité, elles n'aient peut être pas été plus considérables que les précédentes; enfin, raisons plus philosophiques: pour l'homme primitif le monde est une anarchie; pour l'homme civilisé le monde est une monarchie; pour l'homme primitif le monde est chaoté et déchiré par mille puissances rivales, pour la plupart ennemies de l'homme, très souvent ennemies les unes des autres, qui se dévorent, qui se battent et qui se détrônent; pour le civilisé, qui a observé une certaine constance des lois de la nature, le monde est une œuvre d'art qui suppose un artiste unique et une monarchie qui suppose un administrateur unique, *tout au plus* aidé par des fonctionnaires très obéissants et très fidèles.

Et c'est là qu'en était le polythéisme finissant. Que pouvait lui dire la lutte des dieux, la guerre des dieux? La guerre des dieux serait sensible si le soleil refusait quelquefois de marcher, si les astres décrivaient des courbes accidentelles, si les saisons se succédaient dans un ordre irrégulier, si les fleuves remontaient vers leurs sources, si la mer qui bat l'occident des Gaules avait des caprices en ses flux et reflux, si le vieillard était rajeuni par une divinité protectrice, si le mort était ramené à la vie par un dieu qui assommerait Thanatos comme dans la comédie d'Euripide. Rien de tout cela ne se voit. N'est-ce pas à dire qu'il y a un roi du ciel qui a établi des lois fixes et qui les maintient?

S'il y en avait plusieurs, les effets de leurs volontés divergentes s'apercevraient tous les jours ou tout au moins souvent. Comme rien de pareil ne s'aperçoit jamais, il faut qu'il y ait un chef unique, ou si ponctuellement obéi de ses sous-ordres, que c'est comme s'il était seul.

Et peu à peu l'idée de ces sous-ordres, de ces dieux subalternes s'obscurcit, pâlit, parce qu'ils pâlissent eux-mêmes. Des sous-ordres, qui ne font exactement qu'obéir et que l'on ne voit jamais, deviennent des abstractions, moins encore, des hypothèses. On ne voit pas pourquoi un Dieu très fort aurait besoin d'eux. L'idée de leur inutilité s'introduit. Or, si on ne les voit pas et s'ils sont conçus comme inutiles, il est infiniment probable et rationnel qu'ils n'existent pas. Les dieux intermédiaires s'évanouissent.

VI. — Le Dieu chrétien.

Cela est prêché du reste par des hommes longtemps méprisés, longtemps persécutés aussi; mais qui, par la pureté de leur vie et par leur héroïsme dans les persécutions mêmes, se sont imposés et qui ne croient qu'en un seul Dieu et qui apprennent au monde qu'il y a eu un peuple très ancien qui n'avait exactement qu'un Dieu et qui croyait même qu'il n'y avait qu'un Dieu pour tout l'univers.

On résiste encore. Ce qui résiste c'est le patriotisme. Qu'on abandonne Vertumne, Pomone et Pales, et la divinité de la source et la divinité de l'arbre et la divinité de la rouille des blés, il importe peu; mais qu'on abandonne les dieux qui se sont mêlés à l'histoire nationale, cela paraît abandonner l'histoire elle-même de la patrie, et l'histoire de la patrie, c'est la patrie. Comment, par exemple (et comme cela est significatif !), enlever du Sénat la statue de la *Victoire*? Il semble que cela soit renier toutes les victoires que les pères ont remportées depuis Romulus, et, si la *Victoire* est chassée du Sénat, ne va-t-elle pas abandonner les armées?

Moribus antiquis res stat romana virisque.

Cependant ce dernier sentiment lui-même recule. Le sens du polythéisme nationaliste se perd. Il ne se perdrait pas dans une petite cité autonome. Il se perd dans l'immense empire qui *n'a pas besoin* de dieux indigètes et à qui, puisqu'il est universel, un Dieu universel suffit. Le polythéisme n'a plus que la valeur d'un souvenir historique et non plus d'une passion historique, le Dieu unique l'emporte : Dieu est né. Ce n'est pas à dire qu'aucun instinct polythéique ait disparu. De même qu'il y a toujours eu une sourde tendance monothéique au sein du polythéisme, de même il y aura toujours des diversions polythéiques au sein du monothéisme. Les Hébreux ont leurs Elohim; les chrétiens auront leurs anges, leurs saints et leurs notres-dames particulières. Que cela ne contrarie point du tout le monothéisme, pensez bien que je le sais; mais je dis qu'aux yeux des simples, pour qui les définitions précises n'existent pas, pour qui les choses, et surtout les choses intellectuelles, ne sont pas précises, le monothéisme s'arrange, s'organise comme spontanément, en une manière de polythéisme, et que cela est inévitable, et que cela, du reste, si l'on veut que je le dise, n'est point mauvais.

Pour la foule des fidèles naïfs, Dieu est Dieu, très supérieur, très transcendant, seul tout puissant, et il est *unique*, et il est seul, mais il n'est pas solitaire. Il y a une foule de puissances supérieures à l'homme, inférieures à Dieu, qui sont l'objet d'un culte. Surtout les notres-dames et les saints sont très significatifs à cet égard. La Notre-Dame de la Délivrance, la Notre-Dame de la bonne mort, ne sont, et le croyant le sait, que la même personne sacrée honorée sous différents noms; mais, confusément dans son esprit, chacune est une personne affectée à tel ou tel office, telle ou telle protection particulière. Un polythéisme ingénu et inoffensif est au fond de ce sentiment. La Notre-Dame, aussi, de tel lieu, la Notre-Dame de Poitiers ou la Notre-Dame de Cercy est un souvenir polythéique; c'est la protectrice du lieu, le *genius loci*.

Les saints surtout, hommes devenus puissances supérieures, assis auprès de Dieu, ses confidents et doués d'une certaine influence sur lui, sont un souvenir, très respectable du reste, du polythéisme, ou bien plutôt la manifestation du même besoin d'intermédiaires entre Dieu et nous qu'éprouvaient les polythéistes; et d'intermédiaires gardant quelque chose de l'humanité et voyant en nous, avec douceur d'indulgence, ce qu'ils ont été et *continuant* à nous assister et à nous servir.

VII. — Fétichisme survivant.

Polythéisme encore, mais plus dangereux, et que l'Eglise monothéiste, ne poussant pas la prudence et les ménagements jusqu'à la destruction d'elle-même, n'a jamais toléré, les superstitions, a-t-on dit, sont les gardes avancées de la religion, mais ce sont des gardes avancées qui la trahissent. La superstition consiste à se faire une religion particulière, croyance en un « fétiche », en un démon personnel, en un pressentiment ou en un ensemble de pressentiments, en telles circonstances qui sont des avertissements et dont l'ensemble, le total, la synthèse constituent pour vous une providence particulière. Rien n'est plus polythéique, puisque cela fait autant de dieux que d'êtres humains, et c'est même, par-delà le polythéisme, un retour au fétichisme proprement dit. Le superstitieux n'est pas un chrétien *du tout*, il n'est *aucunement* un monothéiste; il est, quoi qu'il puisse en croire, un polythéiste, un païen pur et simple. La remarque de Nietzsche est bien juste : « Le superstitieux, comparé au croyant, est

toujours plus *personnel* que lui. Il choisit sa superstition. La superstition est une libre pensée de second ordre. »

C'est en effet une libre pensée vulgaire. Je ferai pourtant remarquer qu'il y a peu de susperstitions personnelles; pour mon compte, je n'en connais pas ; on voit toujours une superstition *faire religion*, c'est-à-dire réunir sous elle et en elle un certain nombre, un assez grand nombre de personnes qui la professent et qui se reconnaissent en elle et qui prennent plaisir à se reconnaître en elle.

En ce sens, les superstitions ne sont pas autre chose qu'une survivance obscure, non pas de fétichisme, mais du polytéisme lui-même, de cet état où, en effet, chacun avait sa religion, mais où encore, par instinct d'imitation, chacun, d'ordinaire, avait la religion de beaucoup d'autres.

Remarquez que la fondation même du christianisme avait *pour le païen* — et cela n'a pas été sans doute pour peu dans la propagation du christianisme naissant parmi les gentils — un caractère de polythéisme *apparent*, un semblant de polythéisme, l'ombre *d'un minimum de polythéisme*. Un Dieu s'est fait homme par dévouement pour les hommes; il a souffert avec eux ; il a souffert pour eux ; il a eu les deux natures, conjointes, d'humanité et de divinité; il est mort; il est ressuscité; il a eu son apothéose; il reste l'intermédiaire entre Dieu le père et les hommes. Il y a là pour le païen de quoi n'être pas trop violemment, trop brusquement désorienté en passant de sa religion à la nouvelle. Ce sont des idées nouvelles que les idées anciennes peuvent contribuer à faire comprendre ou qu'un esprit dressé par les idées anciennes peut saisir, non sans peine, mais sans désorganisation de lui-même.

Bossuet a parfaitement entendu ce mystère psychologique. Il a parfaitement entendu que l'humanité avait besoin d'un Homme-Dieu et que c'est pour cela que Dieu lui a donné un Dieu-homme : « Tel était le remède que Dieu préparait à l'Idolâtrie. Il connaissait l'esprit de l'homme et il savait que ce n'était pas par raisonnement qu'il fallait détruire une erreur que le raisonnement n'avait pas établie... La divinité était devenue *visible* et grossière. Les hommes lui avaient donné leur figure et ce qui était plus honteux encore, leurs vices et leurs passions... L'idolâtrie prenait sa naissance de ce profond attachement que nous avons à nous-mêmes; c'est ce qui nous avait fait inventer des dieux semblables à nous, des dieux qui n'étaient que des hommes sujets à nos passions, à nos faiblesses et à nos vices... Le mystère de Jésus-Christ nous a fait voir comment la divinité pouvait, sans se ravilir, être unie à notre nature et se revêtir de nos faiblesses. Le Verbe s'est incarné; celui qui avait la forme et la nature de dieu, sans perdre ce qu'il était, a pris la forme d'esclave. O hommes! *vous voulez [illegible] que ce fussent que des hommes; voici [illegible] d'adoration qu'on vous propose : un Dieu [illegible] ensemble*; mais un homme qui n'a rien perdu de ce qu'il était en devenant ce que nous sommes... Il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a fait : il avait fait la nature, il l'a prise ; il avait fait la mortalité... il n'a pas dédaigné de la prendre... De cette sorte, au lieu des vices que les hommes mettaient dans leurs dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-homme; et, afin qu'elles y parussent dans les dernières épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourments. Ne cherchons pas d'autre *Dieu visible* après celui-ci. »

Le païen avait donc encore dans le christianisme un Dieu visible, un Dieu humain, un Dieu homme, époux de l'humanité, revêtu volontairement d'humanité, ayant en lui les deux natures, et son anthropomorphisme avait encore satisfaction.

Ces restes, apparents au moins, du polythéisme dans le monothéisme font comprendre que le passage de l'un à l'autre, si difficile du reste qu'il ait été, eût été possible, comme aussi l'existence d'un certain monothéisme au sein du polythéisme rendait lui aussi ce passage possible quoique malaisé. Obscurément ou subtilement, selon la nature des intelligences, le christianisme a pu paraître à tel ou tel païen du IIIe siècle, selon l'expression bien hétérodoxe, mais bien ingénieuse de Joseph de Maistre, un « paganisme nettoyé ».

VIII. — Dieu Un

Quoi qu'il en soit, Dieu est né et nous le considérerons désormais, nonobstant le polythéisme plus ou moins net qui l'environne, comme Dieu unique et Etre unique.

Dès que Dieu est unique, il succède aux dieux dans toutes les attributions que l'homme leur donnait : il est l'idée que se font les hommes de l'organisation et du gouvernement du monde; il est l'idée que se font les hommes d'eux-mêmes portés à la perfection.

Il est l'idée que se font les hommes de l'organisation et du gouvernement du monde : ils imaginent le monde comme un royaume : Dieu est un roi qui commande, qui veut qu'on l'honore, qui juge, qui récompense, qui punit ; — ils imaginent le monde comme une machine admirablement composée : Dieu est un mécanicien qui a construit la machine et qui continue de la diriger avec une sollicitude attentive: — ils imaginent le monde comme un mécanisme

[illegible] mai [illegible] que d'une [illegible] [illegible] le premier moteur [illegible] [illegible] plus qu'à [illegible] son œuvre ; — ils imaginent le monde comme quelque [illegible] mier effort se soulève indéfiniment vers le mieux : Dieu est un devenir ; il n'est pas, mais il devient, il [illegible] le rapport [illegible] monde et Dieu [illegible]

[illegible] d'eux-mêmes portés à la perfection ; donc il est force infinie, *cause* infinie, liberté absolue, vertu parfaite, bonté suprême. A cet égard, Dieu, comme il était tout à l'heure le point culminant d'une organisation, soit considérée comme définitive, soit considérée comme évolutive, est maintenant le point culminant d'une civilisation, de la civilisation. Ce que l'homme voudrait être comme cause, comme force, comme liberté, comme vertu, comme bonté, comme amour pour que la civilisation fût achevée et fût parfaite, *cela*, tenu pour réalisé quelque part, il l'appelle Dieu. De même que, dans le polythéisme, les premiers dieux non méchants étaient les civilisateurs, Prométhée, Hercule, Cérès, Triptolème, de même le Dieu uniqueest le civilisateur éternel.

Nietzsche dit très bien, quoique d'une façon terriblement obscure : « La seule possibilité de conserver un sens à l'idée de Dieu, serait de considérer Dieu, non pas comme force agissante, mais comme état maximal d'une époque, un point dans l'évolution de puissance, d'où s'expliquerait tout aussi bien le développement en avant que ce qui précède et aboutit jusqu'à lui. » Au risque de faire six contre-sens, j'interprète ainsi : les hommes qui ont l'idée de Dieu ont l'idée de toute la perfection dont leur époque peut leur donner l'idée, avec ce sentiment confus que cet idéal peut être lui-même dépassé, puis dépassé encore, ce pui forme dans leur esprit une conception de perfection indéterminée, existant quelque part et vers laquelle tout perfectionnement humain est un acheminement insensible et du reste méritoire. Dieu, conçu ainsi, est une cause finale de perfectionnement, et perfection divine, perfectibilité humaine sont sur deux plans, la seconde toujours inférieure et qui permet d'approcher la perfection divine sans [illegible] l'atteindre.

[illegible]

LA FORMATION D'UN GRAND HOMME

LA JEUNESSE DE RICHARD WAGNER

Si nous nous représentons aujourd'hui la figure de Richard Wagner, c'est toujours sous les traits vieillissants et dans l'apothéose finale du maître de Bayreuth. Il est ainsi des artistes qu'on ne s'imagine qu'à une heure déterminée de leur carrière. Cette prodigieuse destinée qui s'accomplit sur des années de triomphe, et groupa, autour de l'œuvre d'un seul homme, les pélerins venus des quatre coins du monde, présente je ne sais quoi d'insolite et d'unique qui sans doute n'aura pas de seconde édition dans l'histoire de l'art. Sa fin même n'évoque aucune image douloureuse, sinon celle de la disparition d'un génie et par conséquent d'un affaissement de vitalités générale, — ce qu'éprouve tout esprit cultivé à la mort d'un authentique grand homme. Mais c'est avec raison, c'est avec un sens aigu des réalité psychologiques et morales, que le poète d'Annunzio nous dépeignant, dans son roman : Le *Feu*, cette circonstance finale de sa vie, dispose autour de sa brève agonie, les magnificences d'un soleil couchant sur la lagune vénitienne (1).

Richard Wagner en Allemagne, Victor Hugo chez nous, ce sont deux fins de carrière à peu près identiques. Le retour solennel des cendres du musicien dans sa patrie répond aux solennités de l'Arc de Triomphe et au défilé des deux cent mille Français devant le cercueil du poète. Ces deux hommes qui se détestaient ou plus exactement s'ignoraient, — on sait que Victor Hugo appelait Wagner *Monsieur Vanier*, — n'eurent entre eux que ce point commun : leur vieillesse triomphante. Si Victor Hugo nous avait laissé des Mémoires, nous n'y pourrions suivre que la trame continue, ininterrompue, d'une destinée insolemment heureuse, car son exil même, en créant sa fortune politique, consolida et magnifia sa gloire de poète. Quelle différence pour Richard Wagner, de qui les trente premières années s'opposent — pathéthique contraste — aux dix dernières qui sont de l'histoire contemporaine, puisque certains d'entre nous les ont vécues ! Et c'est, faut-il le dire ? tout l'intérêt de ces Mémoires, ou plutôt de ce premier volume.

Il ne s'agit pas ici d'un ouvrage *sur* Wagner. Des commentaires wagnériens, nous en avons assez... même nous en avons trop, Richard Wagner étant vraisemblablement, avec Napoléon, le héros moderne

(1) On sait que Richard Wagner mourut à Venise au palais Vendramin, en quelques instants d'un banque accident cardiaque qui lui épargna les épreuves de la déchéance physique.

sur [illegible] duquel on [illegible] plus [illegible] je [illegible] sans [illegible] tation originale que seul le nom d'Alfred Dreyfus avait été plus souvent imprimé dans les journaux du monde entier que celui de Wagner... et pour ma part, je me rappelle fort bien qu'ayant commis, à l'heure de mes débuts, une plaquette sur Bayreuth, le Bayreuth de 1892 qui appartenait encore à l'âge héroïque, comme j'avais pris soin d'envoyer cette brochure au conservateur de la bibliothèque wagnérienne de Vienne, celui-ci me répondit fort courtoisement, qu'il l'enregistrait sous le n° d'ordre 10.250. Le chiffre me laissa rêveur, pour ne pas dire mélancolique : 10.250 opuscules ou livres sur Wagner, catalogués en 1892 ! Vous imaginez ce que cela représente vingt ans après en 1911 !

[illegible] Wagner [illegible] nous ; et nous entendons la voix du grand musicien aussi sincère que peut l'être celle de l'artiste assuré d'écrire pour la Postérité ! C'est lui qui, parvenu à l'étape suprême d'une carrière glorieuse, pleinement conscient de son œuvre autant que des prolongements qu'elle doit avoir sur l'art moderne, dicte à la compagne des jours heureux les circonstances à peine croyables d'une vie ballottée aux quatre vents du malheur. C'est le Mémorial de ce Napoléon du Théâtre, de qui la destinée s'accomplit au rebours de l'autre, puisqu'elle commence par l'infortune. J'ai rencontré des esprits chagrins pour contester l'intérêt de ces pages, en donnant cette raison qu'elles contiennent peu de vues d'ensemble sur l'art : c'est là, à mon sens, déplacer la question, c'est partir d'un point de vue faux. Les doctrines d'art, les vues esthétiques, c'est dans ses ouvrages théoriques qu'il convient de les chercher... C'est encore dans la correspondance de la maturité (Lettres à Franz Liszt — Lettres à Mathilde Wesendonk — Lettres à ses amis — dont les plus belles furent publiées récemment dans la *Revue Bleue*). Voilà des documents pour nous renseigner abondamment sur la marche de sa pensée. Ici répétons-le encore, l'intérêt est tout dans les circonstances biographiques qui préparent le passage de la vie *instinctive* à l'existence la plus hautement *consciente* qui fut jamais, consciente à la façon d'un Léonard ou d'un Goethe. S'il est vrai, comme on l'a écrit de lui en termes définitifs (2), « qu'il ne permit jamais à son être intérieur de se détourner de sa destinée » ; s'il est vrai que « pour rester fidèle à celle-ci, il sacrifia tout désir de jouissances, car il ne pouvait les acquérir qu'en soumettant ses facultés essentielles, ses instincts [illegible] à des [illegible] renoncement en vue d'un idéal supérieur est exact, il ne se vérifie du moins qu'aux approches de la maturité, vers la trentième année... et tout l'intérêt de ce premier volume est justement de nous conduire jusqu'à cette trentième année.

*
* *

Un aimable académicien, plein de jovialité et d'indulgence à la vie — certes, il serait bien injuste [illegible] me disait un soir dans les corridors de l'Opéra à [illegible] piétine sur place ! » Mon premier mouvement fut pour lui répondre : « Evidemment c'est du théâtre qui ne ressemble pas au vôtre », et même pour ajouter : « mais c'est du théâtre qui durera plus que le vôtre ». Hélas, le pacte social, nous ne le savons que trop, repose tout sur la dissimulation, et ma réponse fut un sourire d'acquiescement poli, qui signifiait aussi bien : Nous ne sommes pas faits pour nous entendre ! Ce souvenir me revenait à la mémoire, par contraste sans doute, en feuilletant ces témoignages du plus rude combat que jamais artiste ait livré contre l'infortune. Il fallait en vérité que celui-là eût, chevillée à l'âme, la foi en son destin, pour sortir victorieux des épreuves que lui réservait la vie.

On s'est plu souvent à représenter Wagner comme le type du parfait autodidacte, et c'est à mon sens une erreur, que corrige avec éclat cette publication de *Ma Vie*. Le véritable autodidacte, c'est celui qui, se développant dans un milieu hostile, contraire à ses instincts secrets, arrive cependant à prendre conscience de lui même et à affirmer sa personnalité par la seule vitalité de ces instincts. Tel ne fut pas le cas de Wagner, qui d'ailleurs fait assez grande figure dans l'histoire de l'art pour qu'il ne soit pas besoin de lui ajouter ce prestige supplémentaire. Fils d'un petit fonctionnaire allemand qui avait le goût du Beau, il se trouve dès sa première jeunesse en contact avec les choses et les gens de théâtre. Mais dès lors et par une sorte d'intuition secrète qui marque sa prédestination, il pressent comme un abîme entre l'art mercantile dont vécurent à toutes dates les entrepreneurs de spectacles et l'art saint et sacré, celui que concevait Beethoven, par où s'exprime l'âme humaine. Sans doute il est conduit, par ses fréquentations et par sa parenté, à entendre les pires ouvrages dont s'alimente le répertoire des scènes d'opéra. Mais la première fois qu'il entend le *Freyschütz*, c'est pour lui comme une révélation, et la personne de Weber prend soudain à ses yeux figure de héros. Voilà l'important, voilà l'essentiel :

1. [illegible]
2. [illegible]

c'est qu'un adolescent qui se cherche, sache accueillir dans son cœur, comme au sein d'une chapelle votive, les maîtres qui vont collaborer à sa formation. Nulle méthode pédagogique, nul enseignement de cuistre se conformant aux rigueurs d'un programme, ne saurait remplacer cet éveil de la vie intérieure qui est à l'origine de toute grande [illegible] Il entend la *Neuvième Symphonie* [illegible] sans oser affirmer qu'un jeune homme de cet âge — il a 17 ou 18 ans — puisse épuiser le sens de ce monumental poème musical, il en perçoit secrètement la noblesse, et que sur ces hauteurs sacrées, l'art et l'adoration s'unissent pour témoigner de la grandeur humaine... Enfin il entend pour la première fois l'illustre tragédienne Wilhelmine Schröder-Devrient, dans *Fidelio*, et pour la première fois aussi il mesure l'abîme qui sépare une telle interprète, de la séquelle des ténors et des chanteurs d'Opéra : « Je ne devais plus revoir sur la scène de femme qui lui fût comparable ». Plus tard il devait lui rendre publiquement un témoignage plus magnifique encore...

Peu à peu son éducation se fait, suivant les hasards et les innombrables à-coups d'une existence mouvementée. Il lit beaucoup, il assiste aux représentations de sa petite ville, il étudie la composition musicale, et vers la vingtième année le voilà en mesure de diriger un orchestre. C'est alors que s'ouvre la crise sentimentale qui devait avoir tant d'influence sur sa vie. Il tombe amoureux d'une chanteuse, cette Minna Planer qui allait devenir sa première femme. On trouve dans leurs premiers rapports, tout d'abord platoniques, je ne sais quel *Gemüth* allemand et des baisers à la dérobée qui sentent leur décor d'opéra. Minna Planer est une fille complaisante qui réserve ses pudeurs pour celui-là seul dont elle a décidé de se faire épouser. Avec le juvénile élan de ses vingt-deux ans, comme s'il voulait par avance justifier la doctrine de son futur maître Shopenhauer, le fougueux et aveugle chef d'orchestre donne dans le piège de cette Gretchen qui joue la comédie habituelle entre soupirants à l'heure des premiers baisers, et il la conduit à l'autel comme il ferait d'une authentique jeune fille. Pourtant il ne tarde pas à déchanter. Minna appartenait à cette catégorie de femmes qui n'osent rien refuser à leurs supérieurs hiérarchiques ; comme elle était chanteuse d'opéra, on conçoit que cela pouvait la mener loin — car les directeurs de théâtre furent en tous temps des hommes terribles sur ce chapitre. Peut-être comme tant de femmes, n'attachait-elle qu'une médiocre importance à l'acte auquel elle se prêtait, ou bien eût-elle dit, comme cette célèbre actrice française à qui l'on reprochait ses débordements. — « Que voulez-vous ! cela nous coûte si peu, et cela leur fait tant de plaisir ! » Toujours est-il que Wagner semble avoir connu avec elle les affres de la jalousie physique et ce cruel destin qui n'épargne même pas les grands hommes... que dis-je ! auquel, plus que les autres, l'histoire nous enseigne qu'ils sont soumis ! Wagner nous raconte les fuites de Minna, puis ses retours, ses colères et ses raccommodements. Quel drôle de corps d'ailleurs que cette Minna !... très capable après ses escapades de reprendre sagement sa place au foyer conjugal et même à la cuisine — car chez toute blonde et lymphatique allemande, chez celles-là même qui sont les plus folles de leur corps, il y a l'âme d'une parfaite ménagère et si j'ose dire d'une confiturière-née ! Il est vrai d'ajouter que nous n'entendons ici qu'une cloche, Wagner omettant de nous renseigner sur sa propre conduite. Or, de celui qui affirmait plus tard, à la façon d'un dogme esthétique, l'imbrisable lien existant entre la persistance du désir et la puissance de création poétique, on peut légitimement penser qu'il ne fut pas exempt de tout reproche.

*
* *

C'est avec elle, avec cette Minna que commence cette prodigieuse carrière d'aventures, cette odyssée lamentable qui le mène de Kœnigsberg à Mitau, de Mitau à Riga, de Riga à Londres, puis finalement à Paris, où il débarque, riche d'espoir, mais léger d'argent. A Paris il frappe à toutes les portes. Il voit Meyerbeer, dont il ne tire rien que d'inutiles recommandations, Duponchel, directeur de cet opéra où il devait, vingt ans plus tard, connaître l'humiliation des sifflets, les grand artistes d'alors : Mme Viardot, Lablache, qui l'éconduisent avec de bonnes paroles. La maison qu'il fréquente le plus assidûment, c'est encore le Mont-de-Piété, car ses ressources sont infimes et il connaît presque le supplice de la faim. Expressif et pathétique contraste : celui qui devait, quarante ans plus tard, et par la seule puissance de son génie enfin reconnu, assembler sous les portiques de son théâtre, temple d'un art nouveau, l'élite de la société européenne curieuse d'émotions inédites... celui de qui l'œuvre jouée sur toutes les scènes du monde allait assurer à ses héritiers un million de revenus annuels, en était réduit aux pires expédients pour trouver les quarante sous de son dîner... de *leur* dîner, car à cette heure encore était-il très heureux de trouver cette Minna pour partager sa détresse, et pour préparer ce dîner. Celui qui portait en germe dans son cerveau ces divines et immortelles figures : Elsa, Elisabeth, Isolde, Brunnhilde, ne trouvait d'autre occupation lucrative que la rédaction d'une méthode de cornet à piston, instru-

ment fort à la mode alors, et l'arrangement de quatorze suites ou pots-pourris sur les opéras italiens. Fut-il jamais drame imaginaire plus poignant que ce drame vécu par le cerveau d'un candidat à la gloire ! Quelle leçon pour nos jeunes arrivistes qui voudraient toucher au but, avant d'avoir commencé les étapes ! Pourtant il ne se rebute pas, il ne se laisse pas aller... Car il possède la vraie force *intérieure*, la seule qui compte : la foi en son Destin, qui jusqu'alors l'a soutenu, et qui continuera de le porter. Que dis-je, il trouve le temps de s'intéresser à la production du jour : il entend le *Roméo* de Berlioz, et il salue dans cet ouvrage, en dépit des inégalités et des imperfections qu'il enferme, la signature authentique du génie : pas un instant il ne confond ce vaillant lutteur, si discuté, si contesté, avec les *beati possidentes* d'alors, ceux qui de leurs ouvrages occupent la renommée; les Meyerbeer, les Halévy... Il devine le jugement de l'avenir et il le formule. Il entend au Conservatoire une magnifique exécution de la *Neuvième Symphonie*, l'œuvre de son Dieu, qui fut la plus haute révélation de sa première jeunesse, et il note cette impression que je me reprocherais de ne pas donner intégrale :

— Je vis tout à coup devant mes yeux l'image que j'avais devinée dans mes rêves de jeunesse, et que la misérable direction de Polenz avait effacée. Elle était maintenant claire comme le soleil et je pouvais la toucher de mes mains Autrefois je n'y avais aperçu que des constellations mystiques et des fantômes atones ; à présent les ondes d'une mélodie invincible, issues de sources innombrables, coulaient dans mon cœur avec une puissance sans nom... La période décadente de mon goût, qui avait précédemment commencé par le trouble où m'avait jeté l'exécution de l'œuvre de Beethoven et qui s'était malheureusement développée pendant mon insipide carrière de directeur de théâtre, prit fin dans la honte et le repentir. Ce changement intime avait été préparé, en ces dernières années par mes tristes expériences : mais mon esprit ne retrouva réellement sa force originelle que par l'indicible sensation ressentie au cours de cette exécution dont la perfection était chose absolument nouvelle pour moi. Je puis comparer cette émotion à celle que fit éprouver à l'adolescent de seize ans le *Fidelio* de Mme Schroeder-Devrient.

Quelle force ! quel jaillissement ! Quelle foi en ses idées ! Ici nous touchons à des hauteurs où la vision de l'artiste prend un caractère sublime et quasi-religieux. Et c'est bien une Foi en effet que l'art ainsi conçu, puisqu'il suffit à exalter une âme, à la maintenir sur des sommets où les vains bruits du monde ne parviendront plus à la troubler ! C'est l'épigraphe que je voudrais voir inscrit en tête du second volume des Mémoires. Richard Wagner approche de la trentième année : il est pleinement conscient de sa mission d'artiste et déjà flottent dans son cerveau les premiers linéaments des figures par où il doit enchanter le monde !

PAUL ELVA.

DU LOUVRE ET DE SA GARDE

« Les larmes sont légitimes chez les malheureux, et l'idée de vengeance n'étonne pas chez les violents qu'on a lésés... » Ainsi parle Plutarque. Je n'ajouterai pas un thrène à la grande lamentation pour le rapt de la Joconde, et je ne me flatte pas de trouver les complices qu'il faudrait pour la venger. Ramenant cette pathétique aventure au niveau le plus bas, à celui du collectionneur, j'ose cette proposition tolérable même à la Bourse, que ce n'est pas la peine de dépenser près d'un demi million, pour la conservation du Louvre, si ce cabinet national, est offert comme un champ de rapine aisée, aux maniaques ou aux marchands hardis : je pousserai même la témérité jusqu'à prétendre qu'un musée, qui a un budget d'un million quatre cent mille francs pour acheter des œuvres douteuses, pourrait distraire de cette somme le payement d'une réelle surveillance; et enfin, que les conservateurs rétribués, seraient aisés à remplacer par d'autres tout aussi compétents, plus zélés et gratuits : ce qui permettrait de faire surveiller les gardiens par la police.

Ceux qui donneraient leurs droits de citoyen pour voir Julia Grisi au bain, sont devenus légion, et Théophile Gautier qui scandalisa avec cette formule serait aujourd'hui le coryphée d'un grand nombre. Aussi le vol de la *Joconde* a-t-il secoué des indifférences profondes : que l'anarchie fût partout, c'était affaire politique et comme telle susceptible de jugements de toutes les couleurs. Chaque minorité crie à l'anarchie; mais l'anarchie au musée du Louvre, cela surprend comme si on transportait le bal Bullier à Notre-Dame.

Les faits sont connus de tous : il faut cependant les remémorer, pour en extraire le sens exact. Le lundi 21 août, jour de fermeture, vers 7 h. 1/2 du matin, le panneau de Léonard fut enlevé du Salon Carré. On ferme le Louvre, pendant plusieurs jours, on casse M. Homolle et on le remplace par un inspecteur des finances, comme s'il s'agissait de vérifier les livres de la rue du Sentier.

M. Homolle ne conservait pas plus que ses prédécesseurs, le Suisse Kaempfen ou M. de Ronchaud. Les conservations du Louvre sont des sinécures honorifiques ; et certes, le directeur des fouilles de Delphes et de Délos avait mérité sa sinécure. Il était en congé; eût-il été à Paris qu'il restait innocent comme l'agneau du Précurseur. Avec une sincérité un peu ingénue, il a dit la vérité. « Le conservateur est chargé de proposer les achats, de suivre les ventes et de visiter les amateurs » et non de conserver. Au Louvre, on conserve sa place, et depuis un quart de siècle, on a pas conservé autre chose. Ce qui cons-

[illegible] : [illegible] température, le rentoilage, la retouche, l'hygiène et la médecine des œuvres d'art est abandonné à des ouvriers; nul n'en a cure, ni nul n'en a notion. Essayez d'interroger quelqu'un sur le choix et la composition des vernis! Demandez avec quoi on a enlevé les sourcils de la *Joconde* et ce qu'ont subi les [illegible]

M. Homolle n'est pas coupable : il n'était pas même responsable. Il y a vingt-cinq ans que les [illegible] et non au directeur ni à aucun conservateur. La situation remonte peut être fort loin. Pour ne citer qu'un trait, un jour que M. Homolle risqua une observation, il reçut deux syllabes, vous savez les-[illegible] pas punir le goujat.

Comme il n'y a pas de conservateur au Louvre, il est injuste de frapper durement le directeur et de lui demander compte de ce qu'il n'a pas fait, puisqu'il ne pouvait rien faire.

[illegible] dépendu des gardiens. Ils sont recrutés exclusivement parmi les anciens soldats et en réalité proposés par des patronages politiques. C'est presque une tautologie de dire que le militaire sans discipline vaut moins qu'un autre, parce que sa conscience a pris un pli spécial et indélébile.

Or le gardien chef, en quatre ans n'infligea pas la plus légère punition ; il a même déclaré qu'il ne se reconnaissait pas le droit d'admonition envers [illegible]

Le jour du crime, à l'heure du crime, les deux gardiens affectés au Salon Carré, ont été appelés dans la grande galerie par le brigadier Desornais, pour décrocher des Murillo. Il n'y avait personne dans la salle des Primitifs, dans celle des Rubens et dans les galeries françaises.

C'est un enfantillage de s'exclamer sur cet état de choses du lundi 21 août; il y a un quart de siècle que cela va de ce train. Et cela continue, avec M. l'inspecteur des finances, qui a doublé la garde de nuit, avec les mêmes gardiens.

La seule sanction sérieuse eût été le licenciement de la garde et sa réorganisation avec des hommes neufs, commandés militairement, relevant du conseil de guerre et encadrés par une forte proportion d'agents de la sûreté.

Dire que la responsabilité du vol retombe sur celui qui prit les hommes du Salon Carré pour décrocher les Murillo, c'est aussi illogique que la révocation de M. Homolle.

Le 21 août, le palais du Louvre était dans son état habituel ; et le personnel n'a aucune culpabilité, ce jour là plutôt qu'un autre. Rien ne se produisit d'accidentel : les gardiens n'ont gardé ni plus ni moins, depuis de longues années. Ce serait une injustice de les punir : ils ont cessé d'obéir parce qu'on a cessé de commander. C'est une nécessité de les changer parcequ'ils étaient gâtés, et que l'impunité les pourrirait tout à fait.

Au reste, la garde du Louvre, au lieu de dépendre des deux Chambres, devrait être un poste d'honneur réservé à certains blessés, qui ne seraient pas des invalides, à des médaillés, à des hommes qu'une action d'éclat recommande. Mais quelque soin qu'on apporte à ce recrutement, c'est à la police de sûreté que le Louvre doit demander sa réelle sécurité.

Le pillage et le gaspillage des trésors ecclésiastiques n'est pas étranger au vol de *la Joconde* : non plus que l'esprit de sabotage, au relâchement incroyable de la garde du Louvre. Ce sont là des phénomènes d'ambiance où la responsabilité remonte si haut et s'étend si loin, que les dirigeants n'osent plus sévir : ils ont peur de ce qu'ils font, et à bon escient.

Un tableautin d'Ingres et l'admirable *Déluge* de Poussin ayant été égratignés par de stupides mécontents de la vie, on a aboli l'étude des tableaux de maître, gêné leur contemplation et rendu les substitutions faciles.

Certes, les peintres ont lieu de crier qu'on leur rend impossible la recherche et l'initiation, le public aussi peut se plaindre de voir le mur d'en face, les autres visiteurs ou lui-même quand il regarde une toile; mais je ne m'arrête qu'à une considération : avec la vitre, il n'y a plus d'authenticité.

Que M. Homolle qui, comme ses collègues ne s'occupait que de son département, ait laissé vitrer les tableaux, soit; mais que les conservateurs de cette catégorie aient accepté cette mesure : cela montre à quel point ils sont étrangers à cet art et indifférents aux intérêts des jeunes artistes. Ils devraient cependant avoir quelque soin de leur renommée : elle est fort entamée à cette heure. Ils n'ont eu ni les gestes ni les paroles qu'on attendait, et leur sang froid les a mal servis devant l'opinion, qui, elle, a vibré d'un bout du monde à l'autre. N'ayant pas à trembler pour leur place, ils sont restés tranquilles, sans s'époumonner à faire des actes de foi esthétique. Ce n'est pas leur affaire de garder les tableaux. Cependant, c'est bien leur affaire que le public ne doute pas des objets de son admiration; et leur silence ne les lavera pas de leur très grande faute.

Est-il admissible que l'on puisse imprimer sous des signatures sérieuses :

« La vraie Joconde a été volée au mois de juin 1902 et a été remplacée par une copie provenant d'un antiquaire de Saint-Etienne.

[illegible] qui a restauré [illegible] le compte dudit antiquaire, [illegible] deux petites taches vert pâle, en haut et à gauche.

[illegible] conservateurs ont [illegible] d'enlever [illegible] pour éclaircir ce point si grave. Une Joconde va [illegible] ou spéculer sur elle, il faut que le vide du Louvre soit comblé.

M. l'inspecteur des Finances aura beau dire : « la Joconde est revenue » avec le chœur des conservateurs, personne ne le croira. Désormais, nul au Louvre n'a d'autorité en la matière. Il faudra pour satisfaire l'opinion que ces hautains sei[illegible] connables, c'est-à-dire sans aucune attache à la politique, ni à l'administration, ni au monde offi[illegible] seuls avoir crédit dans cette tragique décision.

Il n'y a qu'un moyen, un seul, de prouver l'authenticité de la Joconde et si je le livre au hasard de la lecture, c'est qu'il ne peut que désespérer le détenteur et non l'avertir.

[illegible] d'une faible partie de la figure mais, prise dans le plus clair : [illegible] on peut la couvrir, on ne peut pas la copier, ni la reproduire exactement, quelque soin qu'on y mette. « Je n'y aurais jamais pensé », me dit le conservateur à qui j'en parlais et qui n'a du reste jamais pensé à aucune des questions matérielles qui constituent le métier de conservateur. Car c'est un métier, et ceux qui l'exercent ne le savent pas.

Je voudrais, si c'était possible, modifier dans l'esprit du lecteur cette fausse notion qu'un agrégé d'histoire, un élève de l'école des Chartes est apte au rôle de conservateur.

[illegible] sée, j'applaudis. La sinécure est une des bases de la vie civilisée : en tête de toutes collections natio[illegible] ce sinécuriste, il faudrait un homme qui fût compétent en la matière ; et non de cette compétence mnémotechnique et dissertative qui permet de faire un cours ou un livre, mais d'une compétence technique. Un conservateur de peinture doit être chimiste ; il devrait avoir à restaurer une vieille peinture, comme examen. Je vois d'ici le haut-le corps de l'agrégé. Quelqu'un qui peut prétendre à une chaire d'Université s'abaisserait à passer de la colophane sur une toile ! Qu'on renvoie l'agrégé ! Il n'aime pas l'art avec humilité. Il est incapable de se pencher sur un chef-d'œuvre comme un prêtre sur une âme, comme un vrai médecin sur un être malade : c'est un bourgeois stupide et dangereux. Oui, celui qui croirait indigne de lui de laver pieusement un Léonard, en retenant son souffle et de le manier comme un morceau de la vraie croix, celui-là est indigne d'une mission aussi haute, d'une fonction si sublime.

Les gardiens du Louvre se plaignent de balayer, ils ont fait présenter leur requête à l'opinion, en prétendant que, courbés à de vils travaux, ils n'avaient le temps ni le goût de s'initier à la valeur de ce qu'ils gardent. Le garde-champêtre est plus tyrannique que le préfet, le gardien plus fonctionnaire que le directeur, par bêtise d'abord et aussi par une sorte de corruption jacobine qui n'admet de mérite en aucune différence. Comme disait un fils d'Homais avec dédain, devant une statue : « Parce qu'il a eu la chanche de faire de bonnes [illegible]

[illegible] reliques livrées aux soins de voltairiens ?

Quel esprit esthétique ne s'alarme de voir les reliques d'art conservées par des sceptiques.

L'art est une foi, et ici, il ne s'agit pas de s'échauffer un moment et de l'exhaler en phrases mais de l'exercer en une œuvre monotone, qui veut beaucoup d'amour, comme l'a dit Verlaine.

A mesure que la valeur *venale* des chefs-d'œuvre augmente, leur insécurité s'accroît : il faut donc de nouvelles mesures : une police préventive, car le rôle de la justice a été piteux en cette affaire. Il est vrai qu'on lui a défendu de toucher aux gardiens, [illegible] Le plus grand éloge qu'aura jamais reçu M. Homolle comme individu, c'est la façon dont on l'a débarqué ; on ne le craint pas, c'est dire qu'il est hors de la politique et qu'il n'a pour lui que ses œuvres.

Oter les vitres qui serviront à encadrer des des[illegible] chaque salle : voilà la seule conduite que puisse tenir l'inspecteur des finances.

On a proposé de bien étranges partis en cette triste occurrence. L'un a préconisé un dispositif électrique aux crochets des tableaux, très propre à [illegible] du Louvre dans l'installation d'un tourniquet. Chaque jour, des histoires à la Rocambole illustrent les gazettes. Tantôt c'est un des Esseintes qui a fait voler la Joconde par son domestique, tantôt c'est une femme qui a voulu détruire sa rivale et mille autres folies malsaines. Un seul point ressort de l'instruction : ce vol n'a été possible que par une connivence intérieure. Qu'on licencie les gardiens et le traître sera dénoncé : mais ces 125 personnages [illegible]

soupçon n'ose pas même les *effleurer*. Il y eut un scélérat parmi les apôtres, il n'y en a point dans la garde du Louvre.

Quoique l'opinion ait perdu de sa force dans la proportion même où les gouvernants se succèdent avec rapidité, il y a désormais une suspicion sur notre grand musé et une telle dépréciation de ses dignitaires et de son personnel que les choses ne peuvent pas rester ce qu'elles sont, même avec un inspecteur des finances.

Les gardes sont d'anciens soldats; ils devraient être régis militairement, et les agents de la sûreté auraient autant à faire de les surveiller que de dévisager les visiteurs.

Que la Joconde ait été enlevée en 1902 qu'on ait le 21 août donné une copie? La plupart des gens sincères et compétents estiment qu'on ne rendra qu'une copie; et lorsque le Conservatoriat du Louvre aura accepté le nouveau panneau, le criminel, possesseur du véritable, pourra l'accrocher à son mur.

Ceux qui suivent le mouvement inauguré par l'*Illustration* pour le rachat de l'incomparable captive sont exposés à payer toujours trop cher une copie : je les supplie, dans l'intérêt de l'Art et du Louvre, de vouloir bien se souvenir que la marque d'authenticité, c'est la *craquelure des parties claires*: et ce faisant, j'accomplis un devoir.

Chaque jour amène un nouvel étonnement. Récompenser les gardiens et punir le public, tel est le programme du nouveau directeur. Autrefois, le gardien-chef chassa un conservateur M. de Tauzia. Si le public ne se tait pas, on le chassera! On a commencé! Le Louvre n'ouvre plus qu'à 11 h. du matin; les tout-puissants gardiens déjeuneront plus à l'aise, ils pourront digérer lentement car il n'y a plus le temps d'une visite avant le déjeûner et les salles seront vides jusqu'à 1 h. et plus. C'est comme si le Louvre n'était ouvert que l'après midi! *Ouvert!* Non! La collection Chauchard est visible avec ses sept gardiens, mais les Antiques et les Antiquités égyptiennes et babyloniennes sont fermés. Certains jours? Non, tous les jours, fermés une fois pour toutes. Tandis que M. Guiffrey, conservateur des peintures, est à Boston, pour trois ans. M. Pujalet transforme toutes les salles d'antiquités en dortoirs d'été pour les gardiens, qui sont vraiment les maîtres de notre grand Musée. Il n'y a donc au Louvre qu'un nouveau gardien-chef, qui chasse, non plus les conservateurs, mais le public!

PIERRE VIN.

VOLTAIRE POLITIQUE DE CLOCHER

L'un des principaux titres de Voltaire à la gloire civique, est, on le sait, l'établissement d'une zone douanière franche dans le pays de Gex, où il vivait depuis 1759, et comme on disait alors, la désunion du pays des fermes générales. Après de longues négociations, — elles ne durèrent pas moins de quinze ans — et l'arrivée de Turgot au ministère, un arrêt du Conseil, rendu le 22 décembre 1775, libéra la province des gabelles et des traites. En indemnité aux fermes, les petits Etats du pays de Gex devaient payer une annuité de 30.000 livres dont il leur fallait faire les fonds par des impôts nouveaux assis sur la terre. Cette opération dans l'idée de Turgot, était un essai préparatoire à l'établissement dans tout le royaume d'un impôt foncier, remplaçant les vingtièmes imposés sur le revenu. Elle ne se fit pas sans remontrances du Parlement de Dijon, présidé par M. de Brosses, qui considérait l'impôt foncier comme une innovation dangereuse.

Jusqu'à 1776, l'activité politique de la province avait été assez faible. Deux des trois ordres, noblesse et tiers, s'assemblaient en Etats tous les trois ans. Il débutaient par voter des gratifications aux autorités, ensuite présentaient des cahiers où étaient exprimés leurs vœux, votaient, quand il y avait lieu, les emprunts destinés à la confection des chemins, et l'abonnement de l'impôt de capitation; enfin ils arrêtaient les comptes de chaque triennalité, portant généralement sur les dépenses des routes et de la police. Dans l'intervalle des triennalités, les syndics des deux ordres, formant le conseil de la province, exécutaient les décisions des états, et répartissaient l'impôt des vingtièmes. L'édit du 22 décembre, en leur donnant la liberté économique, comportait à certains égards des droits politiques : en effet, la province, était libre sur trois points : 1° l'achat du sel et du tabac, dont il était permis aux habitants de se pourvoir où « bon leur semblerait; 2° la répartition et le recouvrement par les syndics des trois ordres de l'impôt destiné à l'indemnité; 3° la répartition et le recouvrement de l'impôt en remplacement des crises du sel et des corvées. A l'exception de la taille, ressortissant à l'Intendance, les Etats de Gex étaient donc appelés à s'administrer eux-mêmes, comme les Suisses.

Il a paru curieux de reconstituer d'après les archives la part que Voltaire, grand propriétaire foncier dans le pays, assuma dans ces délibérations.

* *

Le plus pressant, dans le début, fut le besoin de sel. Les Etats avaient d'abord espéré que la ferme

les fournirait au même prix que les Genevois et les Valaisans, soit à 6 livres 7 sols le minot; mais n'ayant reçu aucune nouvelle de Paris, ils durent songer à s'approvisionner. L'avis de Voltaire fut qu'en attendant le sel de la ferme, chacun se pourvût à sa guise selon la teneur de l'édit. Pour les syndics, ils se réglèrent sur des considérations patriotiques: le sel se vendant à Genève 3 sols 9 deniers la livre, il fallait le débiter au même prix dans le pays, si l'on ne voulait pas que, plus cher, le Gessiens, allassent l'acheter à l'étranger, ou moins cher, l'étranger ne vînt l'enlever aux Gessiens. Mais ce tarif ne pouvait être imposé que par un monopole, c'est-à-dire, selon l'usage du temps, par un privilège exclusif concédé à un adjudicataire. — Cette adjudication alluma aussitôt les convoitises.

Une compagnie proposée par l'ancien receveur des fermes Sédillot, s'était adressée, pour fourniture de 5.000 quintaux au roi de Sardaigne et au canton de Berne, où Fabry, subdélégué de l'Intendant, l'avait recommandée par lettre particulière. Pour des raisons qu'elle s'expliqua quelques jours plus tard, on lui fit partout des conditions équivalant à des refus. Cependant le même Fabry, que sa place mettait en relations avec les conseils de Genève et de Berne, faisait à son compte les mêmes démarches par un homme à lui; et du sel que Berne concédait à Sédillot à raison de 15 livres le quintal, il obtint sans discussion 2.000 quintaux à 6 livres. L'entrepreneur se chargeait de payer comptant, et de donner 11.000 livres à la province en vendant le sel 2 sous 9 deniers la livre. « Vous êtes un homme admirable, lui dit Voltaire, vous sauvez le pauvre petit pays; » mais pour modérer cet esprit d'entreprise il ajouta : « Je vais être sur le champ votre commissionnaire auprès de M. Turgot; il faut espérer qu'il engagera les fermiers généraux à traiter avec nous selon vos offres. »

Les critiques de certains notables furent moins détournées. Le seigneur de Crassier, gendre de Sédillot, qui avait rêvé de l'adjudication avec la commandite de Voltaire, en fit entendre de véhémentes. Le procureur Rouph, dont la fille était à Ferney en compagnie de Mme Denis, se joignit à lui en sourdine. M. de Brosses de Tournay, ancien bailli d'épée du pays et frère du Président, trouva les comptes de Fabry surfaits, les profits exagérés et « que le bonheur d'avoir trouvé un entrepreneur qui veuille bien bénéficier au moins de 1.000 écus, ne paraissait pas bien grand, ni avoir dû coûter bien de la peine à Fabry, qui est sûrement l'intime de cet entrepreneur. »

Pour se défendre, le premier syndic imagina plusieurs moyens : il réuni le conseil de la province et y proposea le désistement de l'adjudication, non sans s'être assuré du comte de La Forest, président de la chambre de la noblesse et du syndic de la noblesse, M. Sauvage de Verny, bonhomme tout à tous : au sortir du conseil, La Forest envoyait au président de Brosses, à destination du ministre, un mémoire justificatif rédigé par Fabry lui-même: il y avait à craindre en effet que son entreprise ne fût guère admirée à Versailles, où l'on avait obtenu des fermes 2 000 quintaux pour la province, au moment même qu'il traitait avec Berne. En même temps, Fabry se donnait comme victime d'une cabale de Mme de Saint-Julien, poussée par Crassier et par Rouph, peut-être par Voltaire, et contre eux, il réclama la protection de M. de Brosses. Rien, à la vérité, n'était plus controuvé : le philosophe, tout en jugeant Fabry dangereux, lui était indulgent et venait au contraire de plaider sa cause auprès de M. Turgot. Mais M. de Brosses, parlementaire et gentilhomme, en opposition naturelle, par sa place et son origine, avec l'autorité, vit ici l'occasion sans égale de séparer le subdélégué de Voltaire, qui depuis son arrivée dans le pays avait toujours été l'officieux de l'Intendance : malgré les avis de son frère, sa propre prévention contre Fabry, il le recommanda longuement au ministre.

La réponse de Turgot remit les choses au point :

« Le résultat de cette opération, dit-il, est d'établir pour la vente du sel dans le pays de Gex une forme absolument analogue à celle qui subsistait avant l'édit, et de priver ce pays de la liberté qu'il a si longtemps et si ardemment sollicitée. »

Si les notables de Gex étaient unanimes à désirer un profit sur le sel, c'est qu'ils n'examinaient pa sans inquiétude la répartition du nouvel impôt su leurs terres. Dans les bureaux dorés de la Surintendance, M. Turgot, ministre physiocrate, pouvait entrevoir à son aise, dans un avenir d'ailleurs indéterminé, certaine plus-value des terres, due à l'accroissement de l'industrie et par elle de la population. Pour eux, ils savaient le paysan ployé sous les dîmes, les tailles, les vingtièmes, la capitation; ils se sentaient eux-mêmes fortement grevés par la capitation et les vingtièmes ; et sans s'élever comme le Parlement de Dijon à des considérations systématiques, ils pensaient que les non-propriétaires, industriels, commerçants, et surtout cabaretiers, consommant du sel autant que les propriétaires, devaient comme eux contribuer. Quoique commanditaire des horlogers du canton, Voltaire adopta ces vues avec empressement : il en fit l'article de *Pièces et Questions* adressées au ministre le 13 janvier; il les développa à Dupont de Nemours le 2 février: « Le ministre n'a pu prétendre que des colons obligés de labourer avec six bœufs un terrain ne rendant que 3 pour 1 payassent toutes les charges qui sur-

[illegible] fâcher contre ceux qui préfèrent le bien public à leur [illegible] Dans [illegible] dant Fargès du 22 février, il ajoutait que les hôteliers, les bouchers, les boulangers, etc., offraient d'eux-mêmes une contribution.

Néanmoins en attendant la réponse royale aux re- [illegible] par provision de répartir l'impôt, non sur les biens-fonds, comme l'édit le portait, mais, ce qui paraissait [illegible] faire une estimation : le pays, selon eux, devait perdre beaucoup à déclarer sa vraie valeur; et le président de Brosses disait de ce cadastre : « Il y a des choses qu'il est plus à propos de faire moins bien que de les faire le mieux d'une manière qui tire trop à conséquence. » Quant aux Genevois possesseurs de terres franches, aux ecclésiastiques de qui les dîmes et bénéfices devaient contribuer, on décida de les imposer sur déclaration de leurs biens : et l'assemblée du clergé, tenue le 11 mars, arrêta en effet de fournir en honneur et conscience un état des biens-fonds, mais à condition que l'impôt se fît dans les formes du don gratuit, et séparément des autres ordres, de façon à empêcher tout contrôle. Voltaire, qu'un brevet personnel avait exempté à vie des vingtièmes, ne paraît pas s'être opposé à ces plans. Quelques semaines auparavant, il réclamait auprès de M. de Trudaine contre l'obligation où étaient les Gessiens d'aller porter à Belley l'argent de leurs impôts : il demandait la création d'une recette à Gex et proposait pour l'emploi le baron Sédillot, ci-devant receveur du grenier à sel, qui dans l'affaire des fermes générales « avait préféré hautement le bien public à son intérêt particulier ». Il le recommanda encore le 29 Mars. De cette manière on eût été tout à fait entre soi, et l'on aurait eu dans M. Sédillot, depuis vingt ans ennemi de Fabry, un contrôleur attentif du premier syndic et de la gestion des vingtièmes.

Mais dès qu'ils contribuaient, les curés, tenus jusqu'alors au second plan par les gentilshommes, prétendaient occuper dans le gouvernement de la province la place qu'ils pensaient revenir au premier ordre de l'Etat. Pour la répartition de l'impôt au marc la livre des vingtièmes, ils ne se confiaient nullement dans l'équité de Fabry, premier syndic et subdélégué; et leur chef, M. Castine, doyen de Gex, l'accusait nettement de mettre chaque année dans sa poche les 2.000 livres accordées par le roi pour le soulagement des taillables. Ils assuraient encore que sur les 25 000 fr. payés par le canton pour les vingtièmes, 5.000 à peine étaient remis au roi; enfin, ils avaient à cœur le marché conclu avec Berne. Dans un moment où chacun cherchait à cacher sa fortune, ils réclamèrent la confection d'un cadastre, comme « le seul moyen d'empêcher que le pauvre ne porte tout le faix de l'impôt. » A la vérité leur but était de ne point payer pour leurs dîmes, qu'ils prétendaient être des droits, mais non des biens fonciers : elles eussent été nécessairement chargées si, l'on avait imposé les revenus de la terre, plutôt que la terre elle même,

Sachant Fabry mécontent de Voltaire, mais n'osan eux mêmes s'adresser à Ferney, ils eurent l'idée d'intéresser le philosophe à leur plan, par l'entremise de Hennin, résident à Genève, dont Voltaire réclamait en ce moment les lumières. Effrayé maintenant par les conséquences d'un impôt assis sur l'industrie, préoccupé par la question des chemins, dont son « gendre Dupuits » voulait soumissionner l'entretien, le philosophe accueillit la démarche des prêtres. Il convia tous les notables à dîner le 14 Mars pour délibérer s'il y avait lieu ou de mettre un impôt sur l'industrie, ou d'éluder au contraire cette difficulté en réclamant des fermiers généraux une réduction nouvelle de l'indemnité.

Les notables ne se rendirent pas tous de bon gré à son invitation. Sans doute le plus grand nombre était-il acquis au vieillard : c'étaient les gentilshommes pauvres ses protégés, Dupuits et de Prez Crassier; les membres du clergé, tout vains de leur importance récente; les bourgeois du tiers dont il flattait l'ambition, tels le procureur Rouph et ses cousins Emery et Mégard, le premier second syndic, l'autre conseiller du Tiers. Mais il n'en allait pas ainsi pour les gentilshommes grands propriétaires, longtemps maîtres dans le pays, sur le point aujourd'hui d'être dépossédés d'influence par cet étranger.

Le moins hostile était le syndic de la noblesse : tout en souffrant sans patience le joug de « l'homme de Ferney », en osant seul élever devant lui des objections, il reconnaissait les services rendus à la province, en attendait d'autres pour l'avenir, et présentement acceptait de mauvaise grâce les propositions qui lui paraissaient profitables, comme la réduction de l'indemnité, la liberté pour la province d'entretenir les chemins à sa guise. Homme excellent, qu'inspirait le bien public plutôt que les passions de parti, il travaillait même, non sans déclamations contre Voltaire, à faire adopter les vues du poète par ses collègues. Mais ceux-ci, d'accord avec Fabry, avaient leur siège fait en prenant séance. Ils

écoutèrent sans mot dire leur hôte lire différents projets, entre autres celui de confier à un soumissionnaire par le canal de Dupuits, l'entretien des [illegible] dicter une délibération préparée à l'avance sous le nom des syndics et « adjoints » des trois ordres, où l'on arrêtait d'asseoir l'impôt sur les terres à l'exclusion de l'industrie. Au moment de signer, ils s'abstinrent, tandis que Fabry refusait ouvertement : cette délibération, selon lui, était illégale, l'entretien [illegible] à l'Intendance. En réalité, il ne se méprenait pas sur les visées des « adjoints », Dupuits de la noblesse et Rouph du Tiers-Etat. Devinant des rivaux imminents et résolu à défendre sa place de syndic il sortit l'ennemi déclaré de Voltaire.

Restait pourtant la question des chemins, dont l'entretien à la vérité ne pressait pas avant le printemps, mais pour laquelle il fallait une solution rapide : car un nouvel édit du mois de Février supprimait les corvées dans tout le royaume, et ordonnait leur remplacement par une taxe immobilière. Sur ce point l'opinion était unanime dans le pays de Gex. Les chemins ayant toujours été payés sur les fonds de la crue du sel, il était naturel de leur attribuer le bénéfice de la revente du sel. Ce bénéfice, le ministre pouvait défendre de l'affecter au paiement de l'indemnité, « mais pour l'article de nos chemins, disait M. de Brosses, on ne peut assurément nous empêcher de le prendre dans notre poche, et même dans celle de nos poches où il nous convient le mieux de fouiller ». Le patriarche avait d'abord partagé cet avis, mais quand il vit l'entreprise échapper à Dupuits, il se mit à penser différemment.

Pour se concilier le ministère, il commença par brocher « au nom de tous les citoyens du pays de Gex sans exception » un écrit que Turgot lui avait naguère demandé en réponse aux remontrances élevées par les Parlements contre l'édit. « Nos pauvres et honnêtes cultivateurs, grâce à votre équité, ne sont plus soumis à la tyrannie vandale des corvées. On les traînait loin de leurs chaumières, eux et leurs femmes ; on les forçait à travailler sans salaire, eux qui ne vivent que de leur salaire ; on les traitait enfin bien plus cruellement que les bêtes de somme, à qui l'on donne du moins la pâture quand on les fait travailler ». Ensuite il convoqua l'assem[illegible] se cotiser, soit de travailler aux chemins, fournit lui-même des chariots, des bœufs, des manœuvres, une contribution : « Tout le monde a travaillé avec allégresse, écrit-il, et en six jours le chemin a été solidement réparé ». Et, feignant d'ignorer l'objet principal de l'édit, il partait de là pour proposer à Dupont de Nemours que chacun en fît autant dans sa paroisse : « Il est juste que nous contribuions à l'entretien des chemins, puisque nous en jouissons ; il faut que le dernier paysan apprenne à aimer le bien public. Un entrepreneur de tous les chemins de la province voudra y gagner beaucoup. Chaque paroisse en travaillant séparément et en payant un peu sous les ordres de M. l'Intendant, rendra le fardeau insensible ». Il promettait, d'autre part, au cas où s'établirait un impôt pour les corvées, de rendre l'argent à ceux qui s'étaient cotisés.

Dupuits, qui n'avait pas perdu tout espoir, lui fit à ce propos ses observations.

Monsieur,

[illegible] tants de votre terre avaient tous offert de contribuer volontairement. Permettez-moi de vous faire observer [illegible] aura une imposition, ou une contribution, cet argent, [illegible] de Monseigneur, et c'est ce qu'il faudrait éviter. D'ailleurs, il me paraît encore qu'il serait à souhaiter que les chemins se pussent faire sans faire aucune imposition : cela nous procurerait le double avantage, et de moins dépendre de l'Intendant, et de payer moins ; or, [illegible] sels.

Effectivement, si on nous fait payer un impôt pour [illegible] toutes les années, tant sur les sels que sur les revenant-bons des vingtièmes et leurs autres revenus ? Et du moment que chaque individu n'en verra pas faire un usage utile, et qui le délivre de la corvée ou de l'impôt de la corvée, il aura le droit de réclamer contre ce droit que les Etats ont d'augmenter le prix du sel, mais qu'ils ne peuvent avoir légitimement qu'en faisant retourner tout ce profit à l'avantage du pays. En se servant de cet argent pour faire les chemins, l'Intendant ne peut plus nous gêner ; les chemins se trouveront réparés, et l'entrepreneur payé sans qu'on ait eu besoin de lui. Je vous supplie de vouloir bien peser mes raisons avant d'écrire à Monsieur Turgot. Je n'ai pas pu aller vous faire ma cour ; j'ai moi-même de rudes corvées : des fontaines qui ne coulent pas, des maçons qui ne peuvent pas travailler parce que je n'ai pas pu leur faire apporter des pierres, etc., etc.

Recevez les assurances du tendre et profond respect de tous vos enfants.

[illegible]

Mais, dès qu'il apprit les menées de Voltaire, l'Intendant prit une ordonnance pour la réparation des chemins.

Le philosophe n'en poursuivit pas moins son dessein. L'opinion générale, à Gex, était que le soin des routes revenait à la province puis qu'elle en assumait tous les frais. Le syndic de la noblesse, M. de Verny, réclama que l'Intendant ne pût rien ordonner sans le consentement des syndics, tout désagréable qu'il lui fût, dit-il, « de se trouver seul, pour résister aux prétentions des uns, à l'extrême avidité des autres, et pour s'opposer aux entreprises folles d'un homme qui croit tout pouvoir parce qu'il ose tout ». Le clergé, surtout, qui jadis avait eu à opiner, lors de la crue du sel destinée aux grandes routes, vit dans cet article un moyen d'accroître son importance. Comme il était en partie composé de Savoyards, et ressortissait d'un évêque étranger, il ne formait point de corps particulier, n'avait point d'assemblée régulière, partant ni syndic, ni conseillers qui entrassent au conseil de la province. Aussi l'ambition de son chef, M. Castin, curé de Gex, était-elle de présider les seigneurs aux assemblées des trois ordres. Il avait pour second M. Ancian, curé de Moëns. Voltaire fit une alliance étroite avec ces prêtres, quoique, quinze ans auparavant, ils eussent essayé de le faire pendre : mais il pratiquait aisément l'oubli des injures, et du reste commettait volontiers son curé dans les affaires de sa paroisse. L'entretien des chemins étant à ses yeux un cas de conscience, un évangile à prêcher au peuple chaque dimanche, il pressa le doyen de publier une lettre pastorale :

21 mai 1776.

Mes chers paroissiens, on vient d'afficher à la porte de l'église un prix fait à donner à Gex de toutes les réparations des chemins, et voici ce que c'est :

La déclaration du Roi pour l'affranchissement du pays porte qu'on ne travaillera plus aux chemins par corvées et sans être payé, mais, en même temps, le Roi a ordonné une imposition suffisante sur tous les biens fonds du pays et de la paroisse pour en payer les prix faits et les prix factaires... Pour nous épargner le poids d'une nouvelle imposition et la charge d'un prix fait excessif, il n'y a point d'autre moyen que de réparer nous-mêmes incessamment, la portion de chemins qui vous a été assignée et de bien retenir le nombre des journées que vous y aurez employées. Tous MM. les curés et les seigneurs de paroisse viennent ici à votre secours et seront les premiers à y faire travailler par leurs gens ou par des manouvriers.

Votre portion de chemin étant une fois mise en état, on ne pourra plus vous imposer pour l'y mettre, et dans le cas d'une imposition vous y trouvez un double avantage, et de vous voir payer vos journées ou rembourser vos frais, et d'empêcher par là qu'on ne vous impose plus qu'il ne faut pour votre portion du chemin, puisque vous en saurez les frais au plus juste. Voilà ce que l'intérêt le plus sincère m'a porté à vous insinuer.

Note de Tournay :)

Peut-on voir rien de plus déplacé, de plus sot, de plus irrégulier et de plus plat que cette pièce, qui a sûrement été faite sous la dictée de Voltaire, son guide, et qui l'a méchamment enfourné là-dedans ?.. elle suffit pour faire voir combien un si ignorant brouillon est incapable d'aucune administration que celle des sacrements, et surtout d'être à la tête d'un bureau.

On sentirait par cette note, si déjà on ne les avait perçues, les brigues, les divisions, que l'indépendance octroyée au pays de Gex y avait mises à jour. A la vérité, ces rivalités n'étaient pas nouvelles : Depuis vingt ans, le président de Brosses ne pardonnait pas à Voltaire de le passer dans son propre pays autant qu'à Paris et dans l'Académie. Séculaire était la lutte des gentilshommes et du clergé, qui depuis la révocation de l'édit de Nantes se croyait appelé à tout gouverner au nom de Dieu; mais elle était contenue jusqu'alors dans l'ombre de la paix royale. Enfin le plus visé était celui même qui à la faveur de sa place, avait longtemps dominé de plus haut, le subdélégué Fabry, premier syndic du Tiers, trésorier des Etats, maire de Gex, fermier des domaines, et directeur des Postes. Tant que les Etats, assemblés tous les trois ans, n'avaient eu qu'à dire oui devant lui, il avait pu, comme premier syndic, exécuter les ordres qu'il rédigeait et dirigeait comme subdélégué; encaisser, comme fermier des domaines, les amendes qu'il prononçait comme maire; et surtout, directeur des Postes, tenir à merci tout le pays. Mais dès que la province avait sa part effective dans l'administration, sa fonction d'homme du roi n'était plus compatible avec la magistrature dans les Etats.

Fabry, qui se savait à Gex combattu par le clergé, et se croyait dénoncé à Versailles par le puissant seigneur de Ferney, eut à la réunion tenue chez Voltaire, idée de remettre son syndicat : une vacance dans le Conseil était justement au point de se produire, par la démission de son gendre Perraut de Rutet. Cependant l'avarice, les sollicitations des gentilshommes, la peine qu'éprouve toujours un homme en place à réduire ses pouvoirs, le firent revenir sur son intention. Il crut que le pays une fois gouverné « par la troupe de vils brouillons, bas valets, dirigé par l'exécrable arsenic de Ferney », tandis qu'à Versailles régnait un ministre philosophe, c'était dans un avenir prochain le renvoi de la subdélégation. Aussi rédigea-t-il des mémoires prouvant que les deux places étaient compatibles, qu'il les avait sans conteste exercées pendant 27 ans, que son père les avait réunies 17 ans, qu'il en avait été de même dans le canton voisin du Bugey. Il intrigua pour faire nommer en place de son gendre, l'avocat Girod, fils du procureur de M. de Brosses; et pour exclure Rouph avec certitude, il faisait faire d'autres mé-

moires, dénonçait la parenté de celui-ci avec les conseillers Emery et Mégard. S'il se liait ainsi, sans retour possible, au parti des gentilshommes, et si ceux-ci, en récompense, reconnaissaient enfin, soutenaient même sa « vice-royauté », du moins tous éludaient par là « celle du foligot tyran ».

Contre le clergé, le jeu des gentilshommes se menait à découvert ; comme cet ordre n'avait pas de place dans les États, il leur était aisé de repousser, en droit, son ingérence : déjà, en décembre 1775, le doyen de Gex ayant convoqué dans un cabaret une assemblée générale des curés, pour accepter l'édit de libération, et s'étant fait députer devant les États avec les curés du Pérou et de Moëns, les syndics n'avaient reconnu valides, ni l'assemblée, ni la députation. Mais en fait, l'activité, l'ambition du curé de Gex rendaient d'autant plus dangereuse la situation indépendante du clergé, que les dispositions mêmes de l'édit, empêchaient les États de l'ignorer désormais : car il contribuait pour ses dîmes et les fonds de ses bénéfices. Pour « remettre en sa place » le curé de Gex, et ruiner « le despote qui n'est que trop ordinaire aux gens d'église » le plan des gentilshommes fut de contenir le clergé en des assemblées régulières, ordonnées par le ministère, et tenues au nom du roi par le bailli du pays. Ces assemblées eussent nommé au conseil de la province, ou bureau d'administration, un député, lequel y eût précédé ceux des autres ordres « puisque la prêtraille a usurpé cet avantage » ; mais la présidence devait rester au bailli, chef de la noblesse, et le seul homme du roi résidant dans le pays. Et en attendant que Malesherbes eût statué, on parvint, par le canal de l'ingénieur des Ponts, à faire chapitrer le doyen Castin par M. de Trudaine en personne, venu en inspection à Versoix à la fin d'avril.

Contre Voltaire, combattu dans le pays sur le dos de ses gens, une ressource suprême se ménageait à Versailles : une lettre bien ferme, que M. de Fargès, allié du président de Brosses, ferait écrire par son ministre pour contenir « cette vieille tête égarée ».

*
* *

Un des effets de la libération avait été de dresser autour de la province des barrières douanières : du côté de la France, des bureaux imposant à ses objets manufacturés, cuirs et horlogerie, les mêmes droits qu'aux produits étrangers, fermant au contraire la sortie des denrées et matières premières indispensables, comme les bois, les blés, les écorces pour tannerie ; du côté de la Suisse, un droit de transit, perçu à Nyons par les Bernois pour toutes les marchandises venant de Gex, et un droit de halle à Genève pour les produits maraîchers. Tant que les fermes, à Versoix, avaient tenu un bureau, les Genessiens avaient eu la satisfaction, modique il est vrai, de voir contrepeser les tarifs suisses. Désormais, le pays, fermé à toute exportation, était ouvert au contraire à toutes les entrées, excepté celles des denrées de première nécessité.

Voltaire s'était efforcé, dès le début, de remédier à ce double inconvénient. Dans la délibération du 14 mars, il demandait, au profit de la province, le maintien du bureau de Versoix : projet dont la solution fut éludée sur les observations de Fabry. Il fut plus heureux, sinon pour les blés et les fourrages du moins pour les blés du royaume, dont Turgot permit le versement à Gex comme devant, sous les réserves de l'acquit à caution et des certificats de nécessité. La chute de ce ministre, au mois de mai, et son remplacement par Clugny, lui causèrent une vive alerte ; car le nouveau contrôleur, pendant douze ans, avait été à Dijon le collègue de M. de Brosses. Mais il se fit « moine de Clugny », renouvela ses sollicitations auprès de l'Intendant Fargès, le petit Fargès, « haut comme un chou » ; et celui-ci le rassura poliment, non toutefois, sans lui insinuer selon les instances de sa belle-sœur fille du Président de Brosses, « qu'il eût à parler de vers et de Fréron, et laisser parler d'affaires aux gens qui les entendent »

Délivré des commis, certain d'avoir en suffisance du blé de France, et de le revendre aux Suisses avec profit, le peuple s'accoutumait au bonheur d'être libre : tout était à la franchise, depuis les femmes, portant des rubans *à la franchise*, jusqu'aux cabarets, qui mettaient ce beau nom sur leur enseigne, et ce qui rendait la joie sans mélange, c'est qu'on ne payait pas encore les taxes de remplacement. Mais l'embarras des Etats était extrême : sur les remontrances du Parlement de Dijon et les démarches de son premier Président, le nouveau contrôleur général, dans le courant de juin, venait de rendre une déclaration ordonnant que des 30.000 livres d'indemnité, 20.000 seraient payées par les propriétés selon la proportion des vingtièmes ; et le reste par l'industrie et commerce. Une somme de 14.600 livres était imposée en outre à la place des corvées.

Bien qu'eux-mêmes eussent réclamé l'assiette d'après les vingtièmes, les syndics, lors de la confection du nouveau rôle, furent effrayés par les charges à placer sur les biens-fonds : la contribution des taillables se trouvait augmentée de moitié, celle des privilégiés doublée, quoique moins lourde à proportion. D'autre part, l'imposition sur l'industrie apparaissait impossible : à la nouvelle de la taxe, la plupart des réfugiés genevois, à qui, pour s'établir dans le pays de Gex, on avait promis

une exemption d'impôt s'empresseraient de réintégrer leur ville d'origine : il était à craindre que la publication du rôle ne causât une désertion totale. Enfin les possesseurs de dîmes, curés de paroisse, moines de Saint-Claude et de Nantua, gentilshommes [illegible] exemples de [illegible] vingtièmes faisaient entendre des *distinguo* : si les dîmes étaient réputées fonds, disaient-ils, ils payeraient; mais les dîmes, selon eux, étaient des droits réels perçus sur les fruits de la terre, et non pas sur la terre elle-même. Rien, en principe, n'était moins embarrassant pour l'administration, puisque l'édit, par son art IV, interdisait toute exception. Mais il y avait, parmi les décimateurs de puissants personnages, comme l'abbé de Saint-Claude, comme Voltaire même, et l'on avait à craindre l'intervention de l'État de [illegible], propriétaire de dîmes dans [illegible] de Gex.

Ne sachant quel parti prendre, au milieu d'intérêts si divers et si compliqués, les syndics, à l'instigation de Fabry, résolurent de députer auprès de l'Intendant de Bourgogne, alors Dupleix de Bacquencourt. Celui-ci déclara accepter « avec d'autant plus de plaisir, qu'il y avait eu depuis un an, une foule d'intrigues, de correspondances [illegible] dénoncées, et [illegible] des règles ordinaires [illegible] revue eut lieu à Bourg le 22 septembre.

Au préalable, l'Intendant avait conféré avec M. de Brosses, partisan principal de l'impôt sur l'industrie; il le lui avait fait reconnaître comme impossible, surtout s'il était supporté par les ouvriers n'ayant pour subsister que leurs bras. Ainsi l'on arrêta d'inscrire sur les mêmes rôles les artisans non propriétaires, et ceux possesseurs d'un petit bien, et l'on fixa leurs contributions à 6.000 francs au lieu de 10.000. Les propriétaires ruraux furent grevés de sommes à peu près égales à celles de leurs vingtièmes, soit 24.000 francs au total. Pour les possesseurs de dîmes laïques et ecclésiastiques, une ordonnance exigea la déclaration de leurs biens. Enfin la somme à imposer pour les ouvrages d'art des ponts et chaussées était fixée à 6.000, la corvée personnelle étant rétablie dans le pays de Gex, comme elle l'avait été dans tout le royaume après le départ de Turgot. On ne voyait en effet « aucun inconvénient à la laisser subsister dans un pays très ouvert, où les grands chemins sont presque dans leur point de perfection et n'ont plus besoin que d'un entretien ordinaire, rendu plus facile encore par la longueur des hivers qui ne laissent aux gens de la campagne que trop de loisirs ».

De cette manière, l'Intendant réduisait à 36.000 fr. les nouveaux impôts, évalués d'abord à 48.000 fr., soit 30.000 d'indemnité, 14.600 au lieu des corvées, 3.400 pour les frais de collecte. Pour payer les collectes et balancer la diminution de 4.000 francs sur l'industrie, on consentit, un bénéfice sur le sel, qu'un adjudicataire vendrait par privilège au même prix qu'à Genève. Toutes ces décisions, comme on voit, répondaient aux vœux de la province. Les syndics s'en donnèrent pour satisfaits.

Mais c'est surtout à Fabry, leur inspirateur, qu'elles étaient favorables : Une ordonnance du 12 octobre portait que les rôles ordonnés par lui comme premier syndic, seraient soumis pour contrôle à l'Intendant, c'est-à-dire, en fait, à lui-même. Pareillement les adjudications des ponts, usurpées par le curé de Gex ne pouvaient avoir lieu que sous l'administration, l'autorité du subdélégué. Les appointements de collecteur s'ajoutaient encore aux bénéfices de sa place, et il ne lui était pas interdit, par le moyen d'un homme interposé, de se rendre l'adjudicataire des sels. Surtout la place de premier syndic, un moment contestée, lui était plus assurée que jamais, l'Intendant l'ayant jugée compatible avec celle de subdélégué; et, maître absolu du pays, il s'était précautionné contre les plaintes à venir en se donnant à Dijon « comme l'objet de l'envie, de l'animosité de ceux qui par l'affranchissement, espéraient trouver décharge de tout impôt ». Mais ce qui ne rendait pas son succès moins agréable, c'est que tout s'était fait en dehors de Voltaire.

Battu dans ses partisans, déjoué dans ses projets, humilié dans son prestige, le patriarche, dès lors, se désintéressa du pays de Gex. La ruine de sa manufacture d'horlogerie l'année suivante acheva de le dégoûter de la province. Au mois de janvier 1778 il quittait Ferney sans espoir de retour.

FERNAND GAUSSY.

L'OMBRE

CONTE.

Les ateliers alignaient leurs parois de planches brunes et leurs vitrages uniformes dans l'impasse. En face, des fenêtres sans persiennes trouaient le haut mur d'une maison locative pareille à une prison. La sombre colonne d'une cheminée d'usine versait intarissablement sur les toits une fumée sordide, qui se mêlait à la brume du crépuscule hâtif. Près de l'entrée, des blocs de pierre étaient épars dans la boue jaune, où traînaient les lambeaux d'une bâche délavée. Le grêle écheveau d'une vigne dépouillée s'accrochait à une gouttière, et laissait retomber sur l'auvent en fer-blanc de la porte ses longs fils noueux. Au pied du mur, un buste de plâtre

écrasé se désagrégeait sur le sol imprégné de gypse.

Je reconnus ce Baudelaire que Duras a tant de fois ébauché et détruit, sans donner à son projet de monument la forme définitive. Rien n'était changé dans ces lieux où je venais souvent autrefois. Le hasard, après des années, m'avait reconduit à cette porte. Je frappai comme jadis les trois coups convenus. Rien ne répondit, mais j'entendais le pas de Duras dans son atelier. Je frappai de nouveau. Une voix rude cria :

[illegible]

Je donnai mon nom, la voix radoucie cria de nouveau :

— Je viens.

[illegible] du sculpteur apparut dans le cliquetis d'une portière en verroterie. Duras me tendit vivement la main et me dit de sa voix bourrue et cordiale :

— C'est toi ! Ça, c'est gentil ; entre donc.

— Je te dérange ?

— Non, tu tombes bien. Je chôme. Ma parole, si je pensais à toi... Voilà un siècle qu'on ne t'a vu. Ma porte était condamnée aujourd'hui, mais pour toi...

Il écarta les longs chapelets de perles bleues et noires, puis un large rideau de velours, et je pénétrai dans l'atelier. La lumière agonisante y tamisait sa cendre blafarde. Je retrouvai le sourire familier du bouddha doré au-dessus du divan de Perse, les terres cuites chinoises mêlées aux jouets barbares, enluminés de couleurs violentes, et aux figurines de cire, brunies et patinées. Le masque de femme conservait son sourire ambigu et ses yeux baissés près du Christ écartelé, la tête renversée dans un dernier spasme d'agonie. Le dieu Terme émergeait de sa gaine de pierre, les lèvres distendues par un rire sardonique, comme un faune chatouillé par des abeilles.

D'autres figures nouvelles pour moi, tourmentés ou voluptueuses, dénotaient ce tempérament à la fois passionné et subtil qui avait fait la notoriété de Duras. Sur une selle, un linge mouillé drapait une grande ébauche. Mais une haute statue de granit dominait dans le fond tout ce peuple de marbre et d'argile. C'était la Mélusine qui avait valu à Duras les premiers succès d'une carrière glorieuse. Il n'avait voulu s'en défaire à aucun prix. Et comme jadis, une gerbe d'œillets rouges était placée à ses pieds dans une buire de Venise. L'avions-nous assez plaisanté de ce rite, qu'il dédaignait, avec un hautain sourire, de nous expliquer !

Duras n'était pas changé non plus ; sa poitrine large, sa taille restée svelte maintenaient son apparence de jeunesse robuste. Sous ses cheveux gris et sa courte barbe blanche, son visage était resté le [illegible] leur orbite profond, cerné d'une ombre bleue. Le pli désenchanté s'était accentué au coin de ses lèvres sensuelles et volontaires, sous l'épaisse moustache grise. Il y avait toujours dans sa parole chaude et âpre, cette brusquerie, cette véhémence qui m'avaient écarté de lui, un jour.

Il ne fit pas allusion à notre long malentendu. Il dit gravement.

« Tu tombes bien. Je démolis mes vieilleries. Mets-toi là, tu vas m'aider. »

Les portefeuilles éventrés laissaient couler sur le divan, sur les sièges, sur le plancher, les papiers de tous formats. Dans un coin, les maquettes rompues s'amassaient en un déblai informe de glaise torturée. Les armatures tordaient leur ferraille rouillée et terreuse ; je n'avais pas pris garde à ce désordre insolite. Duras ramassa par terre une brassée de papiers et la jeta au feu. Le poêle grondait dans sa ceinture de fonte rougie. Il se couronna soudain d'une flamme vigoureuse, comme un trépied antique.

J'eus un cris de surprise.

— Tu brûles tes croquis !

Ils étaient célèbres dans le monde des artistes par leur fougue, leur simplification hardie, leur sens aigu de la ligne et du mouvement. Il haussa les épaules.

— Ils valent mieux que mes bonshommes. Parbleu, je le sais bien. Ils sont plus près de la vie. Ils ont plus d'émotion et tout est là ! Parfois, je voudrais prendre un marteau et casser la figure à toutes mes vieilles machines. Quand on les revoit dans un musée, quelle honte ! On a beau détruire le passé, il en reste toujours trop. Il faut brûler la forêt pour semer un champ de blé. Passe-moi les papiers.

Et sans écouter mes protestations, il m'assit presque de force sur le divan. Il prit lui-même un tabouret, et, accroupi près du poêle, il semblait un chauffeur qui entretient le feu sous la chaudière. Il reprit d'une voix câline.

— Qu'est-ce que tu fais à présent ?

Je lui parlais de mes occupations, en termes vagues, qu'il écoutait distraitement. Et ses mains plongeaient sans relâche parmi les dessins et les calques. Une fois, il s'interrompit dans sa besogne, et dit avec emportement.

— Tout ça, des jours et des mois perdus. Tu sais ce qu'il a écrit, le patron, Michel-Ange. En voilà un qui a sué son œuvre dans la fatigue et dans l'angoisse. Il a travaillé comme personne, et il a dit : nul malheur n'est égal au temps qu'on a perdu !

Il froissa en boule une feuille de papier, et la jeta dans la bouche ardente du poêle. La flamme l'avala avec un hoquet glouton. Duras secoua rageuse-

ment l'anthracite avec un crochet de fer : des cendres et des étincelles volèrent. Il dit :

— Donne encore !

Je saisis au hasard dans le monceau de feuillets. Ce ne fut pas sans une révolte intérieure que je lui tendis ces croquis, où la vie palpitait encore. Il brûlait sans regarder, comme on détruit avec mélancolie des lettres jaunies. Parfois cependant il jetait un coup d'œil à ces traits de fusain ou de sanguine, et il riait.

— Tiens, Irma, qu'est-elle devenue celle-là ? Une bonne fille qui ne pensait qu'au plaisir. Tu t'en souviens? Quelle nuque admirable : de la jeune neige sous des hêtres d'automne ! Elle est peut-être concierge. Et celle-ci, un corps nerveux, qu'elle bandait comme un arc d'ivoire. J'ai oublié son nom. Elle posait pour Rodin. Regarde la courbe de cette hanche. Au fond, les êtres sont si peu intéressants ; la forme seule demeure.

Je ne l'écoutais plus. Je tenais entre mes doigts un papier gris d'assez grande dimension. Je levai les yeux vers la Mélusine, et je la comparai au dessin.

— Donne donc, me dit le sculpteur avec impatience.

Il vit mon regard. Il m'arracha le dessin des mains, et il le reconnut d'un coup d'œil. Son visage tressaillit et pâlit, d'une pâleur mortuaire de plâtre. Il ne prononça pas une parole, mais le papier trembla entre ses doigts trop fins. Il le regardait longuement, ardemment, comme s'il voyait quelque chose au delà, quelque chose de douloureux et de terrible.

Ce portrait de femme, plus poussé que les autres esquisses, semblait de la première manière de Duras. Les traits réguliers du visage rappelaient ces patriciennes que les Florentins de la Renaissance paraient d'attributs de déesse. Le nez était court et droit sous un front volontaire et le menton faisait un peu saillie sur le cou long et robuste, fortement attaché à l'épaule fuyante. Les cheveux noirs ondulés coiffaient la femme d'un sombre diadème. Le sourire extraordinaire des yeux, largement fendus et très clairs, était contredit par la ligne rigide, à peine sinueuse des lèvres. Ces yeux prêtaient à la noblesse un peu froide de ce visage l'émotion rare des vierges de Vinci, si passionnées et si méditatives. Ce portrait était un singulier mélange de grâce et de force, de plénitude sensuelle et de mystère.

J'observais Duras à la dérobée : il y avait dans la franchise de sa douleur, une violence qui commandait le respect. Il s'était voûté sur le dessin. Sa vieillesse semblait s'être accoudée sur ses épaules. Le sable du jour effrité coulait du vitrage La grande rumeur de la ville bourdonnait autour de nous, sans relâche, comme une mer mauvaise.

C'était l'heure fausse où l'ombre se sépare des choses pour suinter de partout. Elle montait du sol comme une buée malsaine. La blancheur des marbres et des plâtres en était amortie et salie. Les figures de pierre revêtaient lentement cette froide et douteuse placidité qui est celle de la mort. Le masque d'inconnue abaissait ses lourdes paupières pour voir la lèpre noire qui, sournoisement, décomposait ses joues, et le Christ renversait désespérément la tête pour boire la lumière agonisante. Seule, la grande figure grise souriait avec sa gravité amère. A ses pieds, les œillets étaient noirs.

Il y eut dans le feu un craquement sourd, et Duras murmura, comme un homme qui s'éveille :

— L'ombre vient, l'ombre vient. Quoi que nous fassions, nous la traînons avec nous. S'il nous arrive jamais d'oublier la mort, l'ombre monte la garde, et marche à côté de nous, coude à coude. Elle se couche à nos pieds comme un chien pour nous montrer la fosse. Maintenant, elle flotte autour de nous. Toujours et toujours elle nous accompagne. La nuit, tu crois l'éviter. Elle est en toi ; elle t'étouffe.

Il posa lentement le dessin devant lui comme une relique. Il prit sa tête à deux mains, et de nouveau s'enferma en lui-même. La ténébreuse marée montait dans l'atelier avec le silence. Je l'entendis murmurer d'une voix désolée.

— Je me fais vieux.

Duras m'avait accoutumé autrefois à ces bizarreries. Elles n'avaient pas été tout à fait étrangères à notre brouille momentanée, Jusqu'à cet attachement singulier pour cet atelier dans ce quartier sordide, il y avait des faits inexplicables dans la vie de l'artiste. Cette détresse, dont j'étais le témoin, et peut-être la cause involontaire, me serrait le cœur. Je n'osais pas parler, et je sentais qu'il fallait parler. Tout, dans cet atelier funèbre, où les formes devenaient hostiles, était préférable au silence. Mais un mot maladroit pouvait aggraver l'obscur malaise. Duras, penché sur la tache claire du papier devant lui, reprit soudain de sa voix habituelle :

— As-tu remarqué ce cou robuste qui contraste avec la tête un peu petite, et les pleins de ce visage, ce front surtout ? Regarde près de la base du cou, ce renflement voluptueux, le collier de Vénus. Son corps était la chose la plus admirable que j'aie vue. Quand j'ai élevé la lampe, pour contempler ce corps sans défaut, oui sans défaut, j'ai dit : Tu n'es pas belle seulement, tu es la beauté même. Comprends-tu cela, *la beauté même !*

Il me regarda dans les yeux, et il dit brusquement :

— Tu me crois un homme heureux, n'est-ce pas? J'ai eu la chance, le succès, les femmes et l'argent. Oui, je n'ai pas à me plaindre de la vie. Mais qu'est-ce qu'il y a au fond de tout ça? Sais-tu ce qui se cache

derrière le sourire d'un homme? Quelque chose de noir, une vieille douleur, un mal qui ne guérit pas.

C'est en Italie que je l'ai rencontrée. J'avais vingt-cinq ans. J'avais quitté la Villa, pour m'installer à Naples, en plein quartier de Santa-Lucia. J'aimais le grouillement de ces rues pouilleuses que d'éclatantes lessives, roses, bleues ou rouges, pavoisent comme pour une fête civique. Les bambini tout nus qui courent d'un taudis à l'autre sont si drôles : c'est la vie antique ressuscitée. Parfois, quand j'en avais assez de cette fièvre, de ce bruit et de cette paresse, je fuyais la poussière à Pouzzoles ou à Pompéi. Oui, j'ai connu l'enchantement de Pompéi. C'est comme une maison au lendemain d'un incendie ; on s'amuse à surprendre la vie intime des locataires. Là-bas, dans les villas décapitées, l'art de ces bourgeois riches est resté charmant. Je ne parle pas de leurs bibelots qui feraient bien dans les catalogues des grands magasins. Mais on sent encore dans les pierres calcinées, la santé et la joie de cette vie forte, de cette vie nue. Même les cadavres ont gardé tant de grâce dans leur moule de cendre!

Je l'ai vue pour la première fois dans la voie des tombeaux. Elle venait à moi de la ville, sur les pavés disjoints, entre la double rangée de cyprès et de marbres. Elle était tout en blanc. Son parasol rouge l'enveloppait d'une lumière pourpre. Rien qu'à sa ligne et à sa démarche, je la reconnus.

Les poètes disent: nous cherchons dans toutes, l'image d'une seule femme. C'est vrai. Mais nous sommes lâches; nous cherchons avec mollesse. Nous comptons sur le hasard, sur notre bonne étoile. Nous nous contentons d'un à peu près. Mais elle était cette femme.

Tu n'as pas senti le froid délicieux de ces yeux de jade vert, limpides comme une rivière dont on voit le fond de mousse. Un regard et j'étais pris. Elle sourit à peine et passa. Elle allait devant elle comme une habituée de cette ville des morts. Je n'osai ni l'arrêter ni la suivre. Je l'ai attendue. Elle reviendrait sur une litière d'or portée par des esclaves nègres. Les sénateurs, les consuls et les tribuns les prétoriens en cuirasses, les marchands d'oranges, les belluaires aux torses nus, les mimes fardés, les danseurs et les musiciennes, les joueurs de flûte lui serviraient d'escorte triomphale. Toute la ville de beauté et de plaisir ressuscitait de ses cendres.

Elle ne remonta pas la voie sacrée entre les tombes. Le soleil de midi me brûlait comme un feu. Je rentrai dans la grande rue où l'on voit l'ornière des chars. J'interrogeai les gardiens. Ils n'avaient pas remarqué l'étrangère: ils ne savaient pas qui elle était. Ils me répondaient avec un air gouailleur. L'un deux, je me souviens, m'offrit un peu de cette eau qu'ils font rafraîchir dans des fiasques de terre poreuse. Je courus à la gare. Même réponse des employés, même sourire narquois. J'attendis le passage des voitures à la croisée des deux routes dans l'allée d'acacias. Les cochers me harcelaient pour la course du Vésuve. Un gamin même me criait des offres à tue-tête. Hors de moi, je l'empoignai par le bras et l'envoyai rouler dans le ruisseau. Je l'aurais tué.

Je finis par prendre la grande route poussiéreuse de Torre-Annunziata. Cette route brûlée et aride qui n'en finissait pas entre les vignes, comme c'était bien le présage de ma vie solitaire, avec cette ombre qui était alors... *la mienne.*

Il se tût un instant. Le dessin palpita dans le tremblement sénile de ses doigts minces. Il semblait arracher à la nuit cette image à demi noyée. L'ombre accomplissait lentement sa besogne de destruction. Le faune et la bacchante s'effaçaient dans la pierre, et le ricaneur grimaçait férocement dans sa gaine, garotté par cette main noire. Un voile tombait sur les fronts pâles et soucieux des bustes, et tous semblaient suffoquer comme le Christ convulsif. Le sifflet de l'usine déchira brutalement le linge du brouillard tiré sur le vitrage.

Duras eut un petit rire ironique et sec.

— J'avais vingt-cinq ans, j'étais un naïf. Cela m'a servi d'ailleurs. J'ai eu l'audace de lui parler. Et pour lui proposer de faire son buste, tout simplement! C'était au musée; je faisais un croquis d'une danseuse d'Herculanum, tu sais celle qui relève un pli de sa tunique sur l'épaule, et qui nous regarde avec ses étranges yeux d'émail. Soudain je sentis qu'elle était derrière moi. Etait-ce cet ardent parfum d'œillets?... oui, c'était elle, vêtue d'une robe grise, couleur de lave. Son beau cou royal s'élancait du corsage décolleté. Deux œillets écarlates saignaient à sa ceinture, et ses yeux magnifiques éclairaient tout son visage, un peu hâlé, sous le grand chapeau souple garni de pavots gris. Et dans l'aveu spontané de mon désir d'artiste, je lui révélai tout mon amour.

Elle ne parut ni fâchée, ni même surprise. Elle rit et je vis l'éclair de ses dents parfaites. Elle me répondit en un toscan très pur.

— D'un inconnu, pareille demande paraîtrait une offense. Mais vous n'êtes pas un inconnu, et l'hommage d'un artiste est une trop flatteuse offrande pour qu'on la repousse sans grâce.

Je sus plaider ma cause; ma jeunesse ne l'avait-elle pas gagnée d'avance? Elle parut bientôt convaincue. Les femmes sont habiles. Elles ont l'air de se laisser persuader, quand elles désirent un chose. Elle m'interdit de l'accompagner jusqu'à son hôtel, mais je devais la retrouver au bateau qui partait le lendemain pour Capri.

Capri n'était pas alors une banlieue de Munich ou

de Berlin, avec ses brasseries et ses villas d'épicier. [illegible] Qui [illegible] d'opérette [illegible] Amorpri, était alors une petite maison blanche à toit plat, avec des terrasses festonnées de treilles. Des lauriers [illegible] à la chaux [illegible] du dévasté. Et l'ancien aubergiste en smoking graisseux, vante aujourd'hui les princesses qu'il héberge. [illegible]

Oui, l'île était encore un autel de Pentélique, âpre et brûlé, élevé aux dieux immortels sur la plus belle des mers. Quelle demeure de solitude et de volupté, [illegible] matin à l'aube, nous descendions vers la mer par un étroit sentier de chèvres. Des buissons de câpriers épineux bordaient cette rigole de pierre. Nous traversions les champs de blé moissonnés, et les éteules craquaient sous nos sandales. La brise marine faisait flotter ses cheveux défaits sous un mouchoir de soie, et gonflait comme des ailes les manches larges de son peignoir pâle. Elle courait à la mer comme une Victoire.

Nous nous déshabillions sur un mince palier de granit, battu par les vagues au pied des rochers. D'un mouvement prompt, elle quittait son peignoir; le corail clair de son corps s'éteignait dans l'eau glauque. Elle nageait mieux qu'une sirène intrépide, tendant sa poitrine comme un arc contre l'élan des lames.

Ce n'était pas l'heure encore où les pêcheurs amènent, sur de larges bateaux, les forestieri à la grotte bleue. Elle voulut pénétrer dans la caverne transparente. Son corps d'argent était à côté du mien, brillant comme une dorade. On eût dit une divinité marine, mi-femme, mi-poisson. Elle se blottit au fond de la grotte sur la roche polie, immobile avec la pâleur surnaturelle de ses membres sous la noire chevelure, pareille à une mouette à tête noire, posée sur le corps luisant d'un dauphin. La clarté bleue ruisselait comme une nacre mouvante dans l'énorme coquille. La voûte reflétait la lumière d'azur qui sortait de l'abîme. Et cette teinte bleue ou grise, bleue ou verte, d'un bleu fané et décomposé d'aigue-marine, était celle de ses yeux tantôt bleus, tantôt verts, tantôt gris.

Il fit dans la pénombre un geste onduleux du pouce, comme pour sculpter la courbe harmonieuse d'un corps.

— Quand elle recourbait ses deux bras levés pour nouer sur la nuque sa chevelure humide, c'était l'Anadyomène. Les rochers rouillés formaient un fond rugueux et sombre à cette lyre d'ivoire, qui chantait à l'âcre haleine de la mer, froide d'écume... Andromède ou Calypso, offrant au soleil, sa jeune chair triomphante. Et je ne savais pas *qui* elle était.

Non, je ne savais rien, ni son nom, ni son pays, ni rien. Moi, naïvement, j'avais déballé ma vie. Elle avait éludé toutes mes questions, par une sorte de pudeur, d'orgueil de grande dame, par cette passion du mystère qu'ont toutes les femmes. Mais sa beauté était à moi, tout à moi, à moi seul. Pourquoi désirer le don de l'âme, qui n'est jamais sincère? Et l'inconnu, n'est-ce pas l'attrait profond de l'amour?

J'ai toujours pensé que c'était une Slave. Elle avait une façon de vibrer certaines lettres... Mais elle ne s'est jamais trahie; c'est une race si expansive et si secrète. Elle chantait souvent des mélodies siciliennes d'une voix admirable. Elle chantait autrement qu'une Italienne cette musique qui nous brûle et nous prend à la gorge. Elle chantait comme une exilée. Sirène, ou une méchante et merveilleuse sirène.

Il tressaillit. Un son traînant, nazillard, sanglota dans la cour. Un orgue de barbarie parodiait avec des hoquets d'ivrogne la voix de l'absente. Nous nous taisions. L'orgue inexorable nous broyait le cœur. Il triturait cette fange qui est derrière nos pensées; elle remontait en nous, cette tristesse bestiale et primitive dont l'homme s'épouvante, comme d'un aveu d'invincible déchéance. Dans l'atelier, les formes s'animaient. Elles semblaient tourner languissamment au rythme de la valse crapuleuse.

Soudain un claquement de porte, une voix interrompirent rudement le musicien invisible. Il y eut un silence, puis l'écœurante mélodie reprit plus loin, noyée dans le roulement des voitures. Le sifflet de l'usine passa de nouveau dans le halètement continu de la ville. Duras s'était levé; il se promena à grands pas dans l'atelier. Il s'arrêta brusquement devant la haute statue indistincte et il dit:

— Oui, c'est elle. Regarde-la avant que la nuit l'ait engloutie. Quel modèle pouvait me rendre celle qui n'a pas sa pareille? J'ai lutté contre une ombre, et je n'ai fait que cette œuvre. Toujours, je l'ai recommencée. Est-ce que je pouvais créer autre chose?

Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour elle. Le motif de nos ambitions est bien lâche. Si on le connaissait, quel mépris pour nos œuvres! Tous mes succès, je les ai voulus pour elle, pour elle seule. J'espérais qu'elle lirait mon nom, qu'elle en serait fière... *qu'elle reviendrait*,... qu'elle reviendrait.

Je l'ai cherchée pendant des années. Pour la posséder encore une fois, ne fût-ce qu'une seconde, j'aurais donné ma vie. Maintenant, il est trop tard. Je suis vieux. C'est une chose atroce à dire: Je suis

vieux. Elle viendrait frapper à cette porte, je n'oserais pas ouvrir. Elle a peut-être les cheveux blancs. Tiens, j'aimerais mieux la savoir morte.

Tu souris. Tu sais mes bonnes fortunes. Je n'ai été ni un chaste, ni un saint. J'ai vécu. Les autres, les passantes, je les oublie. Savaient-elles *qui* je [illegible] un parfum, un [illegible] un geste...

Il baissa la voix.

— Une ombre, et elle me reprend sous son orgueilleuse domination, qui n'admet pas le partage. Et je lui dois peut-être le meilleur de moi-même, le meilleur de mon œuvre, la suprême douleur. Elle disait d'une voix héroïque. « Mon âme est rouge et sent l'œillet. Elle s'est mêlée à ton sang, et tu la [illegible] elle me torture. Pourquoi l'ai je perdue ?

Il revint s'asseoir près du poêle, et il reprit d'une voix sourde, amortie par le regret.

— Nous avions été nous promener au flanc de la montagne, le douzième jour, le dernier. Elle voulait voir le soleil se coucher sur la mer. Nous étions parvenus à une maison blanche, au pied des rochers. Il y avait un cyprès à côté, un vieux cyprès usé. La maison était fermée, comme une chapelle aban[illegible] sur la porte. Cette solitude lui plut pour se reposer et se rafraîchir. Le puits était devant la maison, avec ses pierres branlantes rongées par les herbes maigres. Je puisai l'eau froide pour elle et j'inclinai le seau vermoulu vers ses lèvres. Elle avait cueilli une petite branche de cyprès, et elle était assise près de moi pour regarder flotter, très loin, nos petites figures noires sur le ciel. Elle était du côté du soleil. Son ombre s'étirait le long du mur jusque dans l'eau. Remarque bien ceci, l'ombre plongeait dans l'eau.

Quelqu'un frappa à la porte de l'atelier. Duras s'interrompit et chuchota :

— N'ouvre pas.

La main légère frappa de nouveau. J'estimais le nombre des minutes qu'il faudrait pour lasser la patience de l'intrus. Mais il ne voulait pas s'en aller. Il frappa une troisième fois très doucement, comme un signe convenu.

Le sculpteur gronda d'une voix sourde.

— Qu'elle aille au diable !

Nous écoutions, immobiles. Le visiteur inconnu avait dû s'éloigner sans bruit, comme il était venu. Duras reprit sa confession, presque à voix basse.

— Alors, elle m'apprit sa résolution : elle voulait partir le lendemain. Elle parlait calmement sans me regarder. Elle était tournée vers la mer, comme si elle eût attendu une voile. Son profil était cerné par un trait de lumière. Elle froissait entre ses doigts le petit rameau de cyprès. Elle m'apprit sa décision en terme si froids, si cruels ! Non elle ne m'avait jamais aimé. Un amour sincère aurait trouvé les mots justes, les mots simples... Mais ces phrases banales et mortes !

Alors je l'ai insultée. J'étais fou de colère, plus encore que de douleur. Je lui ai reproché, comme un jeu barbare, ces heures de passion. J'aurais enfoncé mes ongles dans son collier de chair.

Elle ne m'écoutait pas, elle avait jeté le brin de cyprès, nerveusement, et elle jouait avec ses bagues, étrangère à mon désespoir. Et j'ai pleuré, comme on pleure une fois dans sa vie, oui, j'ai sangloté devant elle comme une femme. Elle restait maîtresse de son cœur... elle. .

Sa voix s'étrangla. Il criait presque les mots qu'il cherchait avec peine. Et là, derrière la porte, il y avait peut-être quelqu'un qui écoutait. Il fit un effort et se redressa.

— Pendant que je pleurais, sa main glissa dans la mienne. Elle me rendait l'anneau dont je lui avais fait présent... Mon seul présent !

C'était un antique anneau d'or vert, que j'avais acheté à un paysan près de Naples. Deux mots étaient gravés à l'intérieur, *Semper idem*. Elle l'avait accepté avec le sourire d'une artiste qui en appréciait la valeur. Maintenant cette bague n'était plus qu'un peu de métal, si pesant dans ma main.

Je la suppliais de conserver ce souvenir. Elle s'obstina dans son refus. Je l'avais trop profondément blessée.

Son ombre descendait dans le puits. Elle plongeait dans l'eau. Elle y prenait racine comme une longue plante vénéneuse. Je ne sais quelle idée m'a pris. J'ai élevé l'anneau comme le doge quand il se fiance à la mer et j'ai dit :

— Tu garderas mon anneau, toujours. Je le donne à ton ombre.

Elle se retourna, bouleversée. Trop tard ; l'ombre avait accepté l'offrande, là-bas, dans l'eau, avec un rire bref. Elle cria.

— Malheureux, qu'as-tu fait? Liés jusqu'à la mort.

Ses yeux fragiles de malade étaient pleins d'une terreur superstitieuse. Elle se tordrait les mains, puis dans une brusque étreinte, elle me baisa aux lèvres, comme quelqu'un qu'on ne doit plus revoir. Elle se leva, et prit la fuite.

Je la rejoignis. Nous tournions le dos au soleil. Nos ombres derrière nous se séparaient parfois, et couraient l'une vers l'autre pour s'embrasser éperduement. Elle n'écoutait pas mes supplications. Derrière nous au-dessus de la mer, un petit nuage blanc flottait comme un mouchoir d'adieu au pont d'un navire.

Elle ferma sa porte; elle me défendit de la suivre le lendemain. Elle me menaça. J'ai été lâche; le bateau suivant passait l'après-midi. Je l'ai poursuivie. Trop tard! Impossible de retrouver sa trace à Naples. J'ai été à Rome, à Florence. Je n'avais plus d'argent... si je ne me suis pas cassé la tête, c'est que j'espérais malgré tout. J'ai repris ma vie de misère. J'ai essayé de faire revivre sa figure, de pétrir sa haute stature entre mes doigts. Je me suis informé, j'ai fait des recherches. Rien, toujours rien.

J'ai tâché d'oublier. Regarde, ce dessin était mêlé aux autres. Je voulais le perdre, non le détruire. C'est la vie. J'ai eu d'autres femmes. Sur toutes mes joies, il y a eu comme une chose obscure, comme ces linges sordides et raides sur cette ébauche. J'ai été seul, seul comme un mort avec cette ombre près de moi.

Sa voix subitement changée, frémit d'angoisse.

— Ne sens-tu pas cette odeur d'œillets?

Dans l'atelier obscur comme une fosse, le sombre aromate se répandait traîtreusement. Tous les bruits de l'énorme ville s'étaient apaisés; ainsi un homme couché dans les ténèbres retient sa respiration pour épier. Le ciel, au-dessus de la grille des vitrages, semblait rougi par un reffet de forge. La tache blême du masque de plâtre dominait le troupeau confus des formes indistinctes. Le cruel parfum d'épices s'amplifiait, voluptueux et équivoque, dans le silence funèbre.

Le sculpteur se baissa. Ses doigts froissaient nerveusement le papier. Un geste... Le papier craqua en se déplissant dans le feu, et soudain, la flamme furieuse jaillit, épanouit en grondant ses pétales cramoisis.

Devant moi, la statue tressaillit, ensanglantée par la clarté sauvage. Et derrière elle, sur la tenture, je vis une forme noire, démesurée, qui envahissait tout l'atelier, et planait sur nos têtes. L'ombre était là, toujours *l'Ombre*.

RENÉ MORAX.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE DANS LA SUISSE FRANÇAISE (1)

Le désir de vivre pour un but éternel, suivant une loi morale et sociale rigoureuse, apparaît bien la tonique des âmes protestantes où Calvin, Viret et Farel implantèrent la foi comme un glaive. Elles aspirent à réaliser leurs destinées chrétiennes aussi complètement que leur idéal démocratique. Glorifier Dieu, servir les frères, fuir le péché et les occasions du péché, respecter le repos du dimanche, voilà leur simple code, mais ce code exige d'elles une inépuisable bonne volonté. Leur foi les soutient. Jamais le doute ne les effleura. Et cette absence totale de l'inquiétude métaphysique est encore un des traits distinctifs de la littérature romande. Elle repose tout entière sur ce principe inébranlable qu'un Dieu providentiel existe et que le Christ l'a révélé. Il serait aussi difficile d'y trouver une *Disciple* qu'une *Duchesse bleue*. Rod lui-même s'écarta de la doctrine traditionnelle, sous la pression des influences françaises, sans cesser d'être un des auteurs les plus religieux de son temps. Poètes, romanciers, critiques, journalistes, philosophes, tous les écrivains romands témoignent dans leurs œuvres d'un même esprit de foi sereine et solide. Le problème religieux n'existe pas pour eux, ils regardent la vie sous l'unique aspect du problème moral. De là l'honnêteté profonde et simple, l'élévation de sentiment, la candeur d'âme et cette réserve austère du langage qui caractérisent leurs livres. A l'exception de M. William Ritter, un catholique frère de Huysmans dont l'imagination érotique et la pensée malsaine ne nous arrêteront pas, ils écrivent d'une plume chaste, pour édifier et pour convaincre et non pour amuser. De là aussi ce goût fatigant de prêcher qui exaspérait Voltaire chez « les mornes prédicants » de « la pédante ville de Genève. » Le romancier vaudois semble parler toujours du haut d'une chaire. « Nous nous vantons, disait Rambert, d'être les instituteurs du monde. » Et M. Godet ajoute : « Nos écrivains font moins de l'art que de la propagande, ils n'écrivent pas pour écrire, mais pour enseigner et convaincre, en un mot ils croient avoir une mission (1), » Rien de plus vrai. Les facultés pédagogiques sont l'apanage de tous les Suisses. Ils ne se contentent pas de multiplier chez eux d'admirables écoles publiques, des universités, des pensionnats, des collèges, et d'envoyer sans cesse à l'étranger des institutrices et des professeurs. Ils « font la leçon » toujours et partout, avec ou sans motif et dans n'importe quelle circonstance. Assurément, Mme T. Combe se croyait « une mission » lorsqu'elle écrivait *Celle qui tua trois fois* pour mettre les jeunes gens en garde contre les dangers de l'absinthe. Mlle Isabelle Kaiser, dans ses romans prétentieux et puérils, ne perd pas davantage l'occasion de louer les vertus conjugales et d'admirer « les mères penchées sur les berceaux » qui lui paraissent résoudre la question féministe. Mais c'est là une littératures d'ordre inférieur. Les meilleures pages de *Cœurs lassés* ou de *L'Echarde*

(1) [illegible] 29 septembre 1911.

(1) *Histoire de la Littérature de la Suisse* [illegible]

au cœur ne valent que par la peinture des mœurs locales, et les triptyques de L'*Eclair dans la voile* (?) mériteraient le pinceau d'un imagier d'Epinal. Il vaut mieux étudier l'âme prédicante dans l'œuvre de Mme Roger et de M. Vallotton.

Le *credo* de Mme Roger est à la fois ardent et simple. Il se résume tout entier dans l'axiome évangélique : Aimez-vous les uns les autres. Cette femme auteur est une apôtre. Son âme déborde de charité compatissante, de tendresse pour les humbles et les souffrants dont la plainte vibre en elle. La mort l'inquiète, le vice et le péché l'affligent, mais elle croit au pardon qui remet les péchés et les regards de son Dieu mourant l'ont elle-même délivrée du mystère de la mort. Soulager la douleur humaine lui paraît le seul but digne d'une vie chrétienne. Ses héros, Mmes Hélier, Germaine, Frédéric, Michelle, ont pour mission de prêcher en acte et de nous montrer, par leurs erreurs ou leurs vertus, dans quel sentier d'amour nos pas doivent s'engager. Elle a compris le sens du mot magnifique et triste : *servir*, que Koundry murmurait aux pieds de Parsifal. Nulle femme écrivain ne fut si peu troublée par le souci de peindre, comme tant d'autres romanciers, des passions ordinaires. Eros au divin regard n'a jamais traversé le chemin net et droit de son rêve. D'autres le voient déployer sur le monde ses ailes sacrées, plus vastes que les ailes de la mort, et l'humanité courir vers leur ombre palpitante, comme une biche altérée vers des courants d'eau vive. Pour elle, les bouches triomphantes des amants sont muettes et les grands songes fatals où s'abîma le cœur de Phèdre et d'Yseult passent loin de son horizon. Elle ne cherche sur la terre que des deuils à consoler, des larmes à tarir et des misères à soulager. Elle les poursuit dans les milieux les plus obscurs, au cœur des sombres villes où la faim côtoie le crime, sous les toits des mansardes et des petits logis pauvres qu'habitent les ouvrières et les servantes. Les paroles de Michelle, l'héroïne de L'*Impossible oubli*, expriment bien sa pensée : « Oh ! toutes ces femmes et tous ces hommes dont j'ignorais l'existence autrefois, tous ces ratés, toutes ces obscures, ces institutrices sans leçons, ces maîtres de dessin, de musique, de langues, ces petits employés, j'en connais à présent... Je sais leurs souffrances et leurs luttes, et les soucis d'argent, et les nuits blanches... Leurs peines se prolongent en moi. » Ce don de sentir si vivement la douleur permet à l'écrivain d'atteindre le pathétique dans certaines pages comme *Les Rois Lear* et *La Servante Marie*, de *Nos Mensonges*. Elle fut moins heureuse à l'école de Dickens qui lui inspira, je crois, les dernières nouvelles de *Sculpteur de Christs*. Mais toujours sa sincérité robuste, sa foi profonde et brave, son amour généreux de l'humanité rayonnent sous la trame imparfaite de son style et prêtent à son œuvre, un peu lourde, l'éloquence de la vie.

Le héros de *La Moisson est grande*, le pasteur Chardonay, suit à peu près le même idéal que le Frédéric de L'*Impossible oubli*. M. Vallotton lui a donné des traits plus indécis qu'à son fameux Potterat. Il lui manque les caractères de simplicité, de candeur, d'humble et charmante bonne foi dont Rod composa la silhouette du Pasteur Cauche. Mais il personnifie très éloquemment l'idéal des moralistes vaudois : vivre pour Dieu et pour ses frères. Ce prêtre malheureux qu'un fils mauvais sujet, une femme neurasthénique et des soucis d'argent harcèlent, mais que l'orgueil de remplir un noble sacerdoce encourage et soutient, est vraiment une figure et, de plus, une idée. Les conflits et les luttes où il s'égare avant la victoire révèlent la hautaine pensée calviniste : « Il n'avait pas le droit de s'abandonner... Il devait être celui qui rayonne, celui qui console, celui qui ne veut pas s'isoler en des rêves déçus... Une voix lui criait : Va, fais ton œuvre... Il avait choisi la bonne part : prêcher, non pas des formules vides de sens, des dogmes moisis, mais les convictions sur lesquelles on peut asseoir une vie d'aplomb... Son front brillait de courage comme s'il eût voulu lutter d'avance contre les douleurs à venir. De nouveau, il se sentait vaillant, car la moisson était grande et il y avait peu d'ouvriers. »

J'avoue ne plus comprendre M. Vallotton dans *Portes entr'ouvertes* ou *Torgnoluz*. Les finesses et les ironies de ces œuvres m'échappent, comme elles échapperaient, je crois, à tout esprit français. L'*humour suisse* nous est trop étranger et diffère trop du nôtre. Il s'exerce sur des mœurs locales et des héros de village que nous ne connaissons pas. *Le livre de Blaise* de M. Monnier déconcerte également. On saisit mal le sens de l'ouvrage dont la composition flottante et lâche n'offre aucun point de repère et qui met en scène un philosophe de quatre-vingt-quatre ans au langage enfantin d'écolier. Le David de M. Robert de Traz est plus intéressant. Il offre les caractères déjà notés chez les héros de Mme Roger et le pasteur Chardonay de M. Vallotton. C'est un vrai Suisse quoique l'auteur s'efforce de lui donner une mentalité complexe et d'amplifier le sujet même du roman sous le titre prétentieux, vague et sonore de *Vivre*. Voici, en effet, des paroles bien romandes : « Mon dessein est de résister... Celui qui renonce n'est-il pas le héros ? Même si je ne puis mieux connaître l'héroïsme, je vivrai avec ce reflet de lumière au fond de ma vie et cette ambition démesurée... En lui se levait l'antique abnégation qui avait poussé tant d'hommes déjà à servir leur amour, leur Dieu

ou leur patrie. Et il était exalté à son tour par cette terre pavoisée où tant d'oriflammes semblaient glorifier sa victoire. »

Dans *Monnier*, il faut apprécier encore [illegible] timent de la nature, si vif et si profond, de M. Monnier et ce pur amour de la terre natale qu'il partage avec tous [illegible] compatriotes. [illegible] livre de « prédicant ». M. Monnier y célèbre sous la forme de quelques petites nouvelles plus ou moins bien venues, le mariage, « ses lois tranquilles, ses responsabilités hautes, ses leçons éternelles... tout l'espace d'humanité qu'il embrasse, les problèmes qu'il pose et les échos qu'il prolonge. » Cela fait bien des sujets pour un seul volume de deux cent cinquante pages. Et le beau talent de l'auteur nous paraît plus à l'aise dans les puissants ouvrages qu'il nous donna sur [illegible].

Pour bien juger l'âme suisse et ses pouvoirs de création, il faudrait l'étudier dans des œuvres meilleures. Car Genève, depuis Sabatier, le Réville et le Renan de la Suisse, a produit une légion de critiques clairvoyants comme MM. Godet, Roger Cornaz, Paul Seippel et Vallette, dont le talent ne dépend plus de l'entourage et de l'ambiance, mais contribue au mouvement général des idées. Et les écrits tombés de ces plumes intelligentes mériteraient plus d'éloges que tous les romans romands ou les poèmes vaudois cités dans notre article. Puis, ne fut il pas injuste de considérer sous un aspect très inférieur de leur pensée des écrivains comme M. Godet et M. Monnier dont les travaux d'histoire sont célèbres en France? Mais nous avons cherché dans la littérature suisse les traits propres à révéler le plus nettement l'esprit suisse. Et les poètes, les romanciers surtout, offrent en abondance ces traits particuliers. Ils ont toutes les qualités de leur race, l'honnêteté, le patriotisme, la foi religieuse, la bravoure, la sincérité. Ils en ont également tous les défauts, le manque de goût, de culture littéraire et de sens métaphysique, la pesanteur allemande et la froideur native qui interdit l'effusion lyrique. Ils ont créé beaucoup d'œuvres, mais peu de ces œuvres méritent de former « une province dans le monde des lettres françaises », comme ils le désirèrent. Leurs vertus mêmes furent quelquefois nuisibles. Trop orthodoxes pour être mystiques, trop convaincus de la vérité de leur religion pour s'égarer dans le doute, ils ignorent les sources magnifiques d'inspiration où puisèrent nos Pascal et nos Renan. L'amour exclusif de la patrie leur a fait dire sans cesse avec Juste Olivier :

> [illegible]
> [illegible]

Mais il ferma leurs yeux aux beautés de l'univers et fixa leur destin dans les vallées muettes et farouches où la légende ne fleurit pas. Le soleil levé sur notre passé latin les éclaire d'une lumière insuffisante. Jamais ils n'entendront chanter en eux l'histoire, la merveilleuse histoire née sur la rive marine où les dieux ont secoué leurs cheveux pleins de sel et d'algues. Jamais ils ne tiendront la lyre d'or des aèdes dans leurs mains faites pour bander l'arc et lever le bouclier. En revanche, ils pourraient donner au monde un utile enseignement et de nobles exemples. Car des forces se dégagent d'une pensée droite, saine et fraîche, étrangère au sophisme et au doute, et le spectacle d'un petit pays fidèle à ses grandes traditions, libre et fier comme la Grèce de Thémistocle, est plein d'éloquence et de beauté. L'emploi d'un style barbare ou prétentieux, déformé par l'abus des termes vaudois, empêche seul les littérateurs suisses d'agir efficacement. Nous les écoutons mal, faute de comprendre ce qu'ils disent. Comment suivre M. Ramuz jusqu'au bout des terribles phrases où l'intention d'être pittoresque lui fait massacrer tous les verbes et jongler avec tous les pronoms? « Il y a des fois qu'on a les tuyaux de la tête bouchés (1) ». « On pensait qu'il fallait qu'il se fût traîné là-dedans avec ses mains ; on pensait à cette jambe qu'on avait traînée là-dedans et qui avait dû se prendre et se déchirer là-dedans (2) ». Que répondre à M. Monnier quand il nous parle de *quiquageons*, de *boitons*, de *bibus*, de *gattes* et de *baculo*? Que penser des images trouvées par M. Ritter? « Désormais, de limpide et dormante comme ces étangs où fleurissent les nénuphars blancs et jaunes de l'oubli et de l'inconscience, elle fut, cette âme, comme une mare vaseuse et écumante et débordante de l'afflux des ruisseaux orageux et de l'écroulement en brouet noir de ses berges terreuses (3) ».

Et quel sens découvrir aux discours de M. Potterat : « Quand il bourrasque, que la pluie nous gicle à la figure, qu'on a les pieds dans l'eau et les mains gelées, et qu'il faut stationner entre une et trois heures du matin sur le plateau de Chailly, qu'on n'entend que les pioulées du vent dans les arbres... et qu'on *se* pense. . qu'il y a rien qu'à Lausanne, passé quarante mille personnes en train de dormir dans leurs lits, bien au chaud sous leurs couvertes, ça nous met en colère ». Ah ! combien M. Cornaz a raison ! « Un livre qui a l'honneur d'être écrit en français (5), dit-il, ne doit pas être compris par trois personnes seulement, ni même par dix mille. Il doit être accessible à tous ceux qui entendent le français ».

---

(1) *Aline.*
(2) [illegible]
(3) [illegible]
(4) *Portes* [illegible]
(5) *Au foyer* [illegible]

Espérons-le donc, les Romands consentiront un jour à remplacer l'étude des patois vaudois par une lecture assidue des *Lettres persanes*, des *Mémoires d'outre-tombe* et de L'*Histoire du peuple d'Israël*. Ils n'y trouveront pas le secret d'avoir du génie. Mais l'importance et la valeur d'une syntaxe française leur apparaîtront. Le dernier vœu de M. Godet se réalisera ce jour-là, car « la France saura bien entendre la voix de ce petit peuple romand qui tient à elle par des liens si nombreux et si forts » (1). Et nul ne dira plus de l'écrivain suisse ce que Joubert disait de Mme Necker : « Son style est une langue qu'il ne faut pas parler ».

VICOMTE DE ROMAIN.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Les Mémoires de Casanova

EDOUARD MAUGRAS. — *Casanova et son temps*. (« Mercure ».)

Paris sous Louis XV. Rapports des inspecteurs de police au roi, publiés et annotés par CAMILLE PITON. Troisième série. (« Mercure ».

Il paraît que nous n'avons point une édition définitive des *Mémoires* de Casanova.

Notre temps édite ou réédite les rapports secrets de la police au roi, les œuvres des conteurs libertins, les chroniques et les romans scandaleux ; il ramène au jour toute cette boue du XVIIIe siècle, cette basse, cette vaine littérature, qui n'a point toujours hélas ! et quoi qu'on en dise, l'excuse de paraître spirituelle. On édite, on réédite les plus indigentes élucubrations, les récits les plus plats, les plus monotones, où rien n'arrive qui ne soit trop prévu, récits en vérité édifiants s'il n'en est guère de plus propres à nous dégoûter du vice et de la perversité par l'ennui. Et nous en sommes réduits à des éditions de hasard, à de frauduleuses éditions, à des éditions incomplètes, tronquées, audacieusement contradictoires des *Mémoires* fameux de Jacques Casanova, chevalier de Seingalt !

Ce scandale, que l'illustre escroc ne prémédita point, ne saurait durer.

Songez que lorsqu'en 1820 Carlo Angiolini apporta à l'éditeur Brockhaus de Leipzig le manuscrit intitulé *Histoire de ma vie jusqu'à l'an 1797*, le double souhait d'une spéculation heureuse et d'une suffisante correction fit réduire exagérément un texte trop touffu ; l'édition allemande, purgée par G. de Schütz de maintes pages scabreuses ou diffamatoires, s'enrichit de contre-sens et d'inexactitudes qu'amplifia la fâcheuse traduction française de Jung et Aubert de Vitry. Sur quoi, Brockhaus, enfin soucieux d'exactitude, confia à un certain Jean Laforgue, professeur de français à Dresde, le soin de publier un texte acceptable ; or, ce Laforgue s'acquitta de sa tâche de façon à mériter l'exécration des érudits et des simples amateurs de documents authentiques : ce Laforgue, ignorant et benêt, expurgea une fois de plus, et, pour mieux les défigurer, récrivit en grande partie les Mémoires... Et voilà les sources empoisonnées où n'hésitèrent point à puiser avec le plus équitable et le plus désolant éclectisme tous les éditeurs qui vinrent ensuite.

Confrontez deux des principales éditions, celles de Garnier et de Rosez ; voyez comme elles s'accordent; quand la première porte :

> Irène quitta Trieste au commencement du carême avec la troupe dont elle faisait partie ; je la retrouvai trois ans plus tard à Padoue avec [illegible] la plus tendre.

la seconde affirme :

> Elle quitta Trieste avec [illegible] jusqu'à Padoue, lors de mes relations intimes avec sa fille... [illegible].

Ou bien encore, il nous faut choisir entre ces versions relatives à Saint-Germain : « il y a six ou sept ans qu'il est mort à Schleswig » — « j'appris depuis que le célèbre charlatan était mort en Silésie »...

Avouez qu'on ne saurait se désintéresser plus manifestement de la chronologie, de la topologie, de toutes ces strictes disciplines par où s'avère le respect dû aux textes. Avouez que nous traitons ce sympathique Casanova avec quelque désinvolture, que nous ne manifestons à sa mémoire nulle honnêteté, qu'il serait en droit de se plaindre... Certes, Jacques Casanova, chevalier de Seingalt, n'a rien fait pour mériter le frivole abandon où nous laissons maintes œuvres illustres et maints grands écrivains.

Il est temps, il est urgent que ce scandale soit rayé de nos préoccupations ; les grands écrivains peuvent attendre ; Casanova ne mérite pas cette pieuse indifférence ; bientôt, prochainement, nous connaîtrons enfin le texte complet de ses Mémoires ; une édition définitive nous sera offerte, et ce sera la seule exacte, la seule correcte, et comme la première. L'homme de lettres à qui nous en serons redevables bénéficiera des travaux de nombreux devanciers ; car il y a des « casanovistes » en France, en Alle-

(1) *Histoire de la Littérature de la Suisse française*.

magne, en Italie; il en est à Madrid et à Prague, à Copenhague et à Constantinople: la disgrâce dont est injustement frappée la mémoire littéraire de leur héros exalte leur zèle; ils multiplient les plus ingénieuses enquêtes.

En France il y a M. le docteur Guède: nul n'a plus patiemment approfondi l'œuvre et la carrière fertile en incidents et en exploits variés de l'aventurier vénitien; le docteur Guède a suivi Casanova pas à pas sur toutes les routes de l'Europe; avec lui il s'est évadé des Plombs, et l'a contraint à confesser la relative facilité d'une opération trop célébrée; il l'a accompagné à Barcelone où les archives de la citadelle n'ont point oublié les noms des prisonniers qu'énumèrent les *Mémoires*; aux *Enfants-Trouvés* à Paris, où certain acte de naissance témoigne que Casanova ne s'est point vanté mensongèrement d'une paternité clandestine; dans les études des notaires parisiens, où l'on conserve maints actes, baux, contrats et inventaires propres à donner une idée assez précise de ses affaires privées... Très malheureusement, le docteur Guède écrit peu; il est de ces collectionneurs qui jouissent jalousement de leur trésor et n'en font les honneurs qu'aux initiés; un jour sans doute, il consentira de plus amples largesses; et ce sera une mine précieuse ouverte à nos curiosités.

En Danemark, il y a M. Tage E. Bull, à qui rien n'échappe de ce qui peut intéresser un vrai casanoviste; Tage E. Bull nous donnera, en collaboration avec le vénitien Aldo Rava, une bibliographie casanovienne; et ce sera un très gros livre, fruit d'un immense et difficile labeur. Un de ses compatriotes, le docteur L. Bobé, éclairera les relations de Casanova et de Saint-Germain : le Danemark se souvient encore de Saint-Germain et du fameux arcane ou eau de jeunesse, cette jouvence qui fit déraisonner Louis XV et Mme de Pompadour; vous en doutiez-vous? « Toutes les pharmacies du Danemark en vendent encore; dans des quantités de plus en plus petites, il est vrai, car les jours sont loin où le landgrave de Hesse-Cassel payait à un médecin de Slesvig, le docteur Lossau, la somme de 1200 rixdalers (plus de 5.000 francs) par an, uniquement pour préparer les médicaments de Saint-Germain. »

Dès maintenant nous pouvons rendre justice aux œuvres essentielles de F. W. Barthold (*Geschichtlichen Persönlichkeiten in J. Casanova's Memoiren*), Armand Baschet (*Preuves curieuses de l'authenticité des Mémoires de Casanova*), et Alessandro d'Ancona (*Aventuriere del secolo XVIII*) : il faudrait citer encore les noms de Symons en Angleterre, de Brockhaus et Ottmann en Allemagne, de Charles Henry, Octave Uzanne, Malher, Philippe Monnier en France, de Rinaldo Fulin, Bazzoni, Lanza, Ademollo, Ettore Mola, Malfatti, Belgrano, Masi Bargellini, Carletta, Corrado Ricci, Frati, Dolcetti, etc. etc., en Italie; et l'on renonce à dénombrer les fiches accumulées au cours d'un demi-siècle dans l'*Intermédiaire des chercheurs*, les articles, les notes et notules qui s'envolent quotidiennement des bibliothèques et archives d'Europe, les curiosités qui partout rivalisent et s'entr'aident et s'élancent sur toutes les pistes où le moindre indice signale un souvenir probable de Casanova.

*
* *

Ainsi Casanova, le vrai Casanova nous sera prochainement révélé; on peut se demander si cette révélation constituera un événement littéraire; on se le demande sans oser l'espérer; il est bien vrai que Jean Laforgue écrivait platement, et qu'il élimina du texte des *Mémoires* les hardiesses de langage et les vocables et les tournures par où se rehausse le relief d'un style; il est certain que Jean Laforgue travailla avec un zèle constant et un indéniable succès à rendre insipide la langue de Casanova; ce vandalisme dûment constaté, rien ne prouve que le dommage ait été grave. Casanova, parmi tant de titres qu'il revendiqua tour à tour, affectionna celui d'hommes de lettres; il n'en était guère, en ces temps reculés, qu'il fût plus aisé d'usurper. Nous sommes toutefois bien obligés de croire que sa faconde dépassait infiniment sa verve d'écrivain; ses dupes innombrables — toutes n'étaient point sottes — témoignent de son charme et de cette séduction qui accompagnait le chatoiement de son insidieuse parole; il fut, en un siècle de causeurs, un étourdissant compagnon; si quelques-unes de ses pages échappèrent, ainsi qu'il semble probable, aux tripatouillages de ses collaborateurs imprévus, on hésitera à lui attribuer un rang parmi les littérateurs de son temps; du moins ce rang sera-t-il modeste; entre tant de conteurs son originalité paraît douteuse; et si ses *Mémoires* sont comparables, pour la diversité des situations, le mouvement, le romanesque des aventures, à tels exemples fameux du roman picaresque, on n'ira point prétendre que le style en soit supérieur ou même égal à celui de Lesage.

N'allez point croire toutefois que la laborieuse résurrection des authentiques *Mémoires* ait été entreprise pour le plaisir de deux ou trois douzaines de dilettantes, et je ne sais quel public de lecteurs honteux : « il y a des œuvres, comme des hommes, écrit fort justement M. Edouard Maynial, qui sont au-dessus de leur réputation. Ce sont leurs lecteurs qui ont fait tort aux unes, comme aux autres les mauvaises relations. Celles de Casanova étaient de

la pire espèce, et longtemps ses lecteurs n'ont guère mieux valu ». Collégiens précoces à l'imagination excitable, vieillards préoccupés de séniles galanteries, ce n'est point pour vous satisfaire que d'honnêtes érudits se vouèrent aux plus ingrates recherches, qu'une petite armée d'enquêteurs explora durant un demi-siècle les archives de l'Europe, que fut enfin accomplie la fastidieuse besogne d'où surgira savamment commentée, exacte, garantie, l'édition modèle, l'édition-étalon, immuable, *définitive*!

Et je n'ignore point que toutes ces enquêtes, et ces besognes et ces labeurs ne parurent point si ingrats ni si fastidieux à tous ces chercheurs; le plaisir de la plus mince découverte récompense magnifiquement une âme d'érudit; d'ailleurs l'érudition a pour ainsi dire sa fin en soi-même; il convient de la ranger parmi ces activités heureuses de se dépenser, et qui n'ambitionnent presque rien au-delà du bénéfice d'un salutaire exercice; si bien qu'elle demeure fréquemment indifférente à l'objet même de ses recherches et ne s'en préoccupe guère plus que d'un prétexte; merveilleuse indifférence, la première des vertus professionnelles qu'une discipline vraiment scientifique enseigne aux jeunes savants: elle est la cause déterminante des plus héroïques et parfois des plus singulières abnégations : et par exemple, si le culte n'en était efficacement entretenu et prêché, verrait-on dans nos Universités, ouvertes aux collaborations féminines, de vraies jeunes filles se charger parfois des plus scabreuses missions? Demandez à une philologue si les pires audaces d'un scribe moyenâgeux l'inquiètent ou seulement l'émeuvent...

Heureux les érudits qui s'avisèrent de contrôler es récits de Casanova! Nul sujet plus vaste sans jamais atteindre à la grandeur; son ampleur est faite de la multiplicité des infimes problèmes qu'il propose à nos sagacités patientes; petits problèmes, petites énigmes, gros mensonges sans portée qu'il s'agit de démasquer, vantardises, cryptographie malicieuse que l'on devra transpercer d'une lumière implacable et vengeresse; joli désordre où hommes et choses perdent leurs proportions et se mêlent au mépris de toutes les lois d'une juste perspective; on dirait d'un puzzle prodigieux, un peu puéril, et tout de même fort sérieux, puisque d'innombrables parcelles de vérité historique habitent ce brillant chaos... Ordonner ce puzzle, un coin minuscule de ce puzzle, quel triomphe pour un érudit! Certes nous aurions tort de plaindre les « casanovistes ». Et telle est la complexité du jeu auquel ils se plaisent que la seule volupté d'en vaincre les difficultés suffit à expliquer leur application et leur zèle quasiment fanatique; n'allez point subtilement leur prêter d'autres desseins, je ne sais quelles curiosités, je ne sais quelle passion secrète; il nous plairait, il n'est point improbable que Casanova doive à de bonnes âmes candides tant de soins par où survivra le récit de ses noirceurs, la complaisante peinture de ses vices et de son infamie.

*
* *

En somme nous comprenons très bien cette débauche d'enquêtes micrographiques: le zèle des casanovistes ne nous scandaliserait pas, même s'il nous paraissait inutile ou superflu à la façon d'un sport; le sport est sans doute le moins critiquable des luxes... Mais les casanovistes ne l'entendent point ainsi; l'admirable est qu'ils entendent faire œuvre utile, et qu'ils nous contraignent à envisager très sérieusement jusqu'aux plus frivoles en apparence de leurs démarches et de leurs écrits. Et voici un argument dont se serait fort bien passé leur cause, mais qu'ils invoquent avec une conviction croissante : les aventures de Casanova ne sont point toutes imaginaires; on s'en doutait, mais on ne soupçonnait point que la part de la réalité et des souvenirs vécus fût aussi grande en cette épopée du charlatanisme, et de la crapuleuse intrigue. Casanova a vraiment rencontré la plupart des personnages qu'il portraicture; il a visité les villes et les pays qu'il dépeint, constaté les mœurs qu'il décrit. Il est une manière d'historiographe capricieux, mais fréquemment véridique, des événements auquel il assista : son œuvre mérite le titre qu'il lui donna; il est un mémorialiste à peine plus suspect que tant d'autres dont nous invoquons couramment le témoignage. Casanova devient l'auxiliaire inévitable de nos plus graves historiens; et si vous me demandiez une preuve de cette soudaine dignité où se hausse l'homme des Plombs, je vous citerais ces lignes que signa naguère M. Morel Fatio : « qu'on ne s'étonne pas de nous voir invoquer ici le témoignage de cet auteur décrié. Plusieurs travaux récents ont démontré la parfaite exactitude des renseignements de Casanova sur les choses d'Italie et de France. Nous avons constaté qu'il n'était pas moins bien informé des choses d'Espagne, de celles, bien entendu, qui étaient de sa compétence. » La compétence de Casanova va plus loin qu'on ne l'eût supposé... Félicitons de cette découverte les casanovistes qui tout de même en tireront, aux yeux du public, un surcroît de considération. Quelque lustre en rejaillira sur la mémoire du chevalier de Seingalt; assez habile pour mettre la postérité dans l'impossibilité de nuire à sa réputation, avait-il prévu que nos scrupules accorderaient à ses *Mémoires* une utilité, et parfois comme une excuse honorable? Il était peu soucieux d'honneur; n'allons point l'accabler d'une vaine louange, mais servons-

nous de ses écrits; souffrons que nos historiens les consultent avec une prudence avertie; Casanova est un témoin qu'il ne faut point [illegible] récuser; il ne sera jamais un témoin de moralité... Rééditons ses Mémoires; ils prendront rang parmi les innombrables documents d'où nous extrayons une connaissance approximative du passé; ils sont [illegible] leur venin en [illegible] désormais comme stérilisé; déjà s'évapore ce parfum de scandale qui longtemps parut faire leur prix : seuls quelques moralistes, psychologues moroses, quelques artistes misanthropes en retrouveront l'arôme évanescent... Casanova connaîtra la paix majestueuse de l'édition définitive.

LUCIEN MAUPIN.

Chronique des Livres

LA VIE POLITIQUE DANS LES DEUX MONDES

[illegible] que nous [illegible] que publie un groupe de professeurs et d'anciens élèves de l'École des Sciences politiques sous ce titre : *La vie politique dans les Deux-Mondes* (1). C'est avec un plaisir nouveau que nous constatons, chaque été, l'apparition d'un nouveau tome : car ainsi s'attestent la vitalité de ce recueil, le succès qu'il a obtenu, son avenir, qu'il faut souhaiter prospère et durable.

Cet annuaire expose à l'opinion éclairée de France, en effet, les événements politiques, les grandes questions économiques et sociales, qui s'accomplissent ou se résolvent dans tous les pays du monde. Le volume qui vient de paraître, par exemple, embrasse l'année 1er octobre 1909 à 30 septembre 1910. Par cette publication, nous sommes à même, sans recourir aux grandes collections anglaises ou allemandes, à l'*Annual Register* entre autres, de reconstituer le développement interne des Etats étrangers qui nous intéressent. Elle procure la documentation essentielle critique, sur laquelle diplomates, historiens, politiques, économistes, publicistes peuvent établir leurs conceptions, leurs travaux et leurs doctrines.

Il n'est pas possible de donner, en quelques lignes, l'impression exacte de la masse de faits, qu'accueille, classe et présente, dans leur enchaînement et leur signification vraie, un tel annuaire.

Chaque puissance importante, chaque groupe de petits Etats et de pays coloniaux s'y trouve l'objet d'une notice étendue. Et comme il existe d'ores et déjà une activité internationale, qui ne saurait être rattachée à la politique d'une seule nation, quelque prééminente qu'elle soit, des exposés d'ensemble sont consacrés aux grandes conférences internationales (M. L. Renault, de l'Institut, en est l'auteur), à la politique internationale (par M. André Tardieu), aux actes internationaux, à la vie économique et au mouvement socialiste.

Au nombre des études, que l'on consultera avec le plus d'intérêt, sont celles relatives à l'Angleterre, aux Etats-Unis, à l'Allemagne... et à l'Amérique Latine, dont les faits et gestes nous semblent toujours si confus! — M. Maurice Caudel relate en effet, avec une clairvoyance et une clarté méritoires, les causes et les premiers actes du grand conflit constitutionnel, qui jusqu'aux jours derniers, a agité, soulevé presque la Grande-Bretagne. M. Achille Viallate présente la suite de la campagne du gouvernement américain contre les trusts, le jugement qui a atteint le *Standard oil trust* — et les autres caractéristiques du développement économique de la puissante Union. M. Paul Matter indique, à propos de l'Allemagne, tous les préliminaires de l'octroi d'une concession à l'Alsace-Lorraine. Enfin M. Maurice Escoffier dit l'importance de la quatrième conférence pan-américaine (Buenos-Ayres, juillet-août 1910), l'ingérence des Etats-Unis dans l'Amérique centrale, et le curieux projet d'alliance des trois Etats les mieux organisés de l'Amérique du Sud, Argentine, Chili, Brésil : sorte de ligue de défense latine, contre l'influence anglo-saxonne.

Dans les études qui ont trait aux autres Etats, que de faits saillants, qu'il serait intéressant de signaler!

Nous renvoyons le lecteur à ce précieux recueil, qui constitue l'une des entreprises de littérature politique les plus dignes d'attention et de soutien, du temps présent.

*
* *

Les Questions actuelles de Politique Etrangère en Europe ne sont autres que l'orientation diplomatique des grands Etats : celle de l'Angleterre, qui, par crainte du péril allemand, s'est rapprochée de la France; de l'Allemagne, qui vise par tous les moyens à maintenir son hégémonie; de l'Autriche-Hongrie, affaiblie par les divisions de ses nationalités; de la Russie, dont le gouvernement subit des influences diverses... ce sont aussi leurs politiques respectives dans les Balkans. Est-il questions de plus haute importance et dont dépendent au même degré la tranquillité et la prospérité des nations? Or elles ont été exposées, dans le recueil qui porte ce nom, par des écrivains réputés et des spécia-

(1) *La Vie Politique dans les Deux Mondes*, [illegible] 1er oct. 1909-30 sept. 1910, publiée sous la direction de M. A. Viallate et M. Caudel, professeurs à l'École des Sciences politiques, avec la collaboration de MM. W. [illegible], D. [illegible], P. [illegible], M. [illegible], M. [illegible], G. [illegible], P. Henry, [illegible], G. [illegible], J. [illegible], A. de Lavergne, A. Marvaud, P. Matter, G. [illegible], R. Pinon, P. Quentin-Beauchart, L. Renault, H.-R. Savard, [illegible], G. [illegible], R. [illegible] et anciens élèves de l'École des Sciences politiques. 1 volume in-8° de 620 pages de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*. Librairie Félix Alcan.

[illegible] publiées [illegible]. On conçoit le retentissement qu'elles ont eu — et que ce livre ait obtenu très rapidement une troisième édition.

Il se termine par une étude de M. Anatole Leroy-Beaulieu sur la Russie, qui est d'une clairvoyance et d'une sagesse lumineuses.

« Il y a encore, parmi nous Français, écrit l'éminent auteur, beaucoup de personnes, qui restent persuadées que, pour tirer la Russie d'embarras, pour lui rendre sa stabilité antérieure, et du même coup sa grande situation à l'étranger, il n'y a, pour elle, qu'à faire un choix et à s'y tenir résolument. Pour les uns, il faut qu'elle devienne absolutiste, autocratique. Pour les autres, elle n'a qu'à se faire libérale, démocratique, je dirais presque révolutionnaire — malheureusement la question est loin d'être aussi simple! »

Et M. Anatole Leroy-Beaulieu montre pertinemment que l'autocratie est désormais périmée, impossible — mais que l'inévitable évolution vers un régime de liberté et d'égalité se heurte à toute sorte d'obstacles et de difficultés.

Conclusion : « Je suis convaincu, quant à moi, que le vaste Empire n'aura pas trouvé son assiette avant quelque vingt ou trente ans, pour ne pas dire avant un demi-siècle. »

*
* *

Les *Questions actuelles de politique étrangère dans l'Amérique du Nord* sont conçues suivant le même plan que les précédentes (2). Elles ont trait au Canada et à l'Impérialisme britannique, au Canal de Panama, au Mexique et à son développement économique, aux Etats-Unis et à la crise des partis, à la doctrine de Monroe et au Panaméricanisme.

Ce qui fait la puissance de la domination anglaise, au Canada, c'est le loyalisme de ses sujets — loyalisme dû lui-même à l'extrême libéralisme de l'Etat métropolitain — et aussi vif parmi les Canadiens d'origine latine que parmi ceux d'origine anglo-saxonne.

« Les Français sont reconnaissants envers le gouvernement britannique de ce qu'il a fait pour eux. Ils sont reconnaissants d'avoir obtenu de Londres le respect de toutes leurs libertés : liberté de langage, liberté de parole, liberté de presse, liberté d'être représentés dans le Parlement fédéral en toute indépendance, et surtout liberté de mener leurs affaires dans la province de Québec, avec une pleine autonomie, exactement dans le sens où ils l'entendent. »

Or, le Canada subit, dans une forte mesure, l'attraction des Etats-Unis, avec lesquels ils ont plusieurs [illegible] kilomètres de [illegible] et échanges incessants. Finiront-ils par entrer dans l'union de Washington? Ce sera la question de demain.

Mais l'élément français, dût-il, ce qui est douteux, conserver sous le nouveau gouvernement fédéral ses franchises intégrales, n'en serait pas moins noyé dans l'énorme population anglo-saxonne. Il perdrait inévitablement son individualité.

Les Canadiens français en ont conscience, et « ils sont pour la domination britannique en Amérique, [illegible] M. André [illegible] Cette domination est, en définitive, assurée de durer, [illegible]

[illegible] M. Paul de Rousiers [illegible] du percement de l'isthme de Panama. Il le fait avec sa connaissance approfondie des choses maritimes. Il [illegible] que [illegible] servira les intérêts du commerce américain beaucoup plus que ceux du négoce européen. Par lui, en effet, les yankees pourront aller concurrencer les produits anglais, allemands et français sur les marchés d'Extrême-Orient, Chine, Japon, et en Australie. Par lui encore ils multiplieront leurs relations avec les ports de l'Amérique du Sud. « Il semble donc bien établi que l'ouverture du canal de Panama doit être le point de départ d'un nouvel essor économique et maritime des Etats-Unis. Ce sont eux qui retireront le principal bénéfice de l'œuvre qu'ils ont entreprise et qu'ils mèneront à bien ».

M. Firmin Roz analyse avec pénétration la crise des partis aux Etats-Unis. Il estime que le récent échec du président Roosevelt est un incident, et que l'avenir appartient à cet homme d'Etat. C'est lui, en effet, qui, devant la décrépitude des deux grands partis traditionnels, a « préparé la voie à un troisième parti, qui veut la force de l'Etat, pour la mettre au service de la démocratie ». Ce « nouveau nationalisme » ouvre, en quelque sorte, « un chapitre nouveau de l'histoire politique des Etats-Unis ».

Les études de M. de Perigny sur le Mexique, de M. André Tardieu sur la doctrine de Monroë, requièrent également l'attention. C'est, en définitive, une heureuse formule, que celle de semblables recueils, où des esprits distingués éclairent les questions qui leur sont familières, ces questions n'étant nullement disparates, mais étant au contraire connexes, et formant un ensemble. Elle bénéficie d'une vogue peu commune. C'est justice.

*
* *

Le capitaine O. Meynier, professeur à l'école militaire de Saint-Cyr, a composé [illegible] encyclopédique, une véritable somme (1), où régions naturelles, races, civilisations et dominations anciennes et actuelles, méthodes de colonisation européenne, etc... sont successivement décrites et définies.

Un cadre si vaste n'est pas sans entraîner de sérieux

1 *Les questions actuelles de politique étrangère en Europe*, par MM. F. Chaumeix, A. Leroy-Beaulieu, E. Meynet, V. [illegible], A. Vandal, R. [illegible], E. Henry, G. Louis-Jaray, E. Pinon, A. Tardieu. Nouvelle édition refondue et mise à jour. 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, avec 3 cartes hors texte et 6 cartes dans le texte. Paris, Librairie Félix Alcan.

2 Par MM. A. Siegfried, P. de Rousiers, de Perigny, Firmin Roz, A. Tardieu. 1 vol. in-16 avec 4 cartes hors texte. Librairie Félix Alcan.

1 Vol. in-8 de [illegible] Flammarion éditeur.

inconvénients. Il n'autorise guère les recherches originales, ni même une critique soutenue des documents employés, qui sont infiniment trop nombreux. Et il ne favorise pas davantage l'exposé d'idées personnelles — l'auteur étant contraint de rappeler les jugements généraux, dont l'essentiel est connu de tous les esprits éclairés.

Le capitaine O. Meynier n'a pu se soustraire à ces conséquences inévitables d'un plan trop ample. Son ouvrage n'en demeure pas moins utile, et il sera apprécié : parce qu'il est un résumé bien ordonné, clair, de toutes nos notions géographiques, historiques, philologiques, sociologiques, etc., etc... sur le Continent noir.

En voici les caractéristiques naturelles, les grandes zones distinctes, les conditions d'habitabilité, les principaux groupes ethniques : Berbères, Arabes, Peuhls, Hottentots et noirs proprement dits...

Quel fut, dans le passé le plus lointain, le sort de cette Afrique? L'auteur nous rappelle l'histoire de l'Egypte antique et de l'Ethiopie, de Carthage, de la domination romaine sur le littoral méditerranéen. Il relate ensuite les premiers groupements historiques des sociétés noires. Et il s'étend sur les grands royaumes noirs musulmans du XVIe siècle. « A ce moment, nous trouvons, tant dans la boucle du Niger que dans le bassin du Tchad, deux royaumes puissamment organisés, Songhaï et Bornou, pourvus d'un pouvoir fort, d'une armée solide, d'une administration admirablement agencée. Dans ces deux Etats, la prospérité commerciale et agricole est grande. La paix, assurée pour la majeure partie du peuple, grâce à l'institution des armées permanentes, permet à la population de se multiplier, aux communications de se développer. Le courant d'échanges avec le littoral méditerranéen est à son plus haut point d'intensité.

« Enfin, sous la protection de souverains éclairés, la littérature, les sciences et l'art même prennent une place d'honneur. Jamais plus le continent africain n'offrira pareil spectacle ».

Une telle civilisation — malheureusement décrite avec des termes modernes, qui expriment bien mal les choses d'alors — était due, nous dit le capitaine O. Meynier, à l'infiltration des Berbères, croisés avec les nègres, et à l'introduction, par leur intermédiaire, d'une religion supérieure, le mahométisme.

L'auteur suit les vicissitudes politiques — si l'on peut s'exprimer ainsi, — du continent noir, la colonisation arabe, puis au XIXe siècle, l'éveil de la race Peuhle.

Il retrace ensuite toute l'histoire de la découverte, du partage et de la mise en valeur de l'Afrique noire par les Européens.

Il termine par une étude sur le relèvement de la race noire et les principes de politique indigène française en pays noir — principes qui sont le fruit à la fois de l'expérience et du libéralisme.

« Nous avons montré combien il serait prématuré de parler, avec les sociétés noires, d'association, et coupable de vouloir d'une assimilation impossible. — Cependant il ne faut pas qu'une tutelle par trop tâtillonne en arrive à tuer chez les noirs toute initiative et tout caractère. Il convient au contraire, dès maintenant, rlors que presque partout la sécurité est rétablie et que les conditions de la vie matérielle s'améliorent, de les amener peu à peu à une conception plus large des nécessités et des devoirs sociaux ».

*
* *

Le livre de M. de Perigny, chargé de mission, sur *Les cinq Républiques de l'Amérique Centrale* est de même ordre, et mérite un éloge analogue (1). Il débute également par une plainte sur le peu d'empressement que nous mettons à rechercher des débouchés dans l'Amérique centrale, et par un appel à l'initiative et à l'activité de nos gens d'affaires.

Ils auraient tort de ne point écouter ces exhortations justifiées et désintéressées. Car, la description que M. de Perigny fait des ressources naturelles, — et des dispositions à notre égard, — de Costa-Rica, du Guatémala, du Honduras, du Nicaragua, du Salvador, est des plus tentantes. Ces pays ne sont nullement plongés dans un farniente léthargique. D'importantes initiatives économiques s'y manifestent avec succès. La preuve qu'ils peuvent faire l'objet d'une mise en valeur lucrative et d'un profitable commerce, c'est que les Américains du Nord s'y précipitent et s'efforcent de s'y créer une situation privilégiée.

Il est vrai que certains Français voient cette intrusion anglo-saxonne avec faveur. M. de Perigny cite ce propos d'une « haute personnalité de la finance » : « Il faut attendre que les États-Unis assainissent un peu ces pays ! » Le malheur est que c'est là le moindre de leurs soucis. Les Américains, qui parcourent l'Amérique centrale en quête de concessions, — et qui ne sont point les plus scrupuleux, — s'enrichissent par tous les moyens. Et lorsque leur colonie sera assez puissante, les rivaux seront, par eux, simplement évincés. Leur gouvernement même — on le voit par sa conduite dans l'affaire de Panama — est d'un exclusivisme dénué d'aménité.

M. de Perigny conte, sur cette rudesse en affaires des Américains du Nord, des anecdotes significatives : celles entre autres, qui ont trait à la « tyrannique Pacific Mail Steamship, C^o. »

Il ne faut donc pas hésiter à parcourir et, en quelque sorte, à écouter ce livre, fait de constatations et d'observations recueillies sur place. Il est d'ailleurs agréablement écrit.

JACQUES LUX.

(1) In-8 écu, 26 photogravures hors texte (1911). Pierre Roger et Cie, éditeurs.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 13. — 2e SEM. 49e ANNEE 23 SEPTEMBRE 1911

UNE LETTRE INÉDITE SUR LA COMMUNE

C'est le propre des hommes indépendants et modérés de se trouver naturellement, et comme sans effort, à la hauteur des devoirs que les circonstances leur imposent. Rien ne pouvait faire deviner dans la vie calme, studieuse, un peu retirée, que l'avocat Edmond Rousse menait depuis plus de trente ans au barreau de Paris, qu'il dut assumer un jour la tâche la plus lourde et la plus délicate qui puisse jamais incomber à un honnête homme : garantir la protection et la défense de braves gens arrêtés sans motifs par des bandits et traités avec tous les abus de la force brutale. C'est ce qui advint pourtant à l'avocat, et il ne se montra pas inférieur à sa mission, qu'il remplit sans ostentation, sans fracas, avec le ferme courage d'une volonté sûre d'elle-même.

Quand le grand jour de l'Histoire vint éclairer ainsi la personne d'Edmond Rousse, il montra aux contemporains un visage grave, bien connu déjà au Palais, une personnalité froide, un peu distante, très éprise de sa profession — on en avait la preuve, — la pratiquant cependant avec moins d'enthousiasme que d'autres, mais avec un juste sentiment des convenances et des règles de l'ordre. Né en 1817, inscrit au stage à vingt ans, secrétaire de la conférence en 1842, sous le bâtonnat de Chaix d'Est-Ange, Edmond Rousse avait gravi pas à pas les échelons d'une profession hierarchisée, dont le sérieux exercice lui était commandé autant par l'indépendance de son caractère que par des revers de fortune.

On sait maintenant, grâce aux deux volumes de *Lettres à un ami* récemment publiées, le détail de tout ce que cette longue vie laborieuse éprouva d'émotions au foyer et au dehors. Grandi, formé sous la monarchie de juillet, Edmond Rousse garda toujours le pli des habitudes de sa jeunesse et ne cessa d'envisager la royauté de Louis-Philippe comme la meilleure des républiques. Pourtant il se fût accommodé de celle de 1848, si elle eût été sage et présidée par Cavaignac. Quant au second empire, il n'y eut jamais confiance et se déroba même, lorsqu'on parut vouloir l'attacher à quelque parquet général. Par besoin de liberté ou soif d'indépendance, il cherche surtout à rester lui-même, protégeant sans cesse une intelligence ouverte à tout et asservie à rien. Classique en littérature, libéral en politique, juste milieu partout, par la plume ou par la parole, Edmond Rousse défend des idées modérées, judicieuses, prêche la suprématie du bon sens au risque de paraître rétrograde et de passer, chez ses confrères, pour un amateur attardé à ce qui n'est pas son métier. Sa raison demeure ardente ; son goût épuré brille d'autant plus vif et sa pensée, dégagée des contingences trop immédiates, n'en séduit et n'en convainc que mieux.

Tel on juge Edmond Rousse au Palais et on l'aime pour sa droiture. En 1862, après quelques succès à la barre et surtout après sa préface au recueil des plaidoiries de Chaix d'Est-Ange, ses confrères l'élisent au conseil de l'ordre et sa situation s'accroît d'autant. C'est là qu'après Allou, après Grévy, le bâtonnat lui échoit, en juillet 1870, alors que la guerre est déclarée et que les événements vont se précipiter avec une rapidité tragique. C'était, comme Rousse lui-même le dit, mal commencer l'apprentissage tardif des grandeurs.

Il le fit avec décision, avec courage, et du devoir ainsi accompli, sans forfanterie et sans faiblesse, se dégage une noblesse pleine de simplicité. Qui eût pu croire alors que ces journées douloureuses allaient être suivies d'heures plus douloureuses encore? Après la lutte contre l'envahisseur, la guerre civile éclate et le bâtonnier demeure à son poste, assuré que sa place est là, au milieu de ces nouveaux dangers, pires que les premiers.

Comment il y resta et combien il y fut utile, on le sait déjà par les lettres de lui qui ont été publiées. Celle qui va suivre n'apportera donc à cet égard rien de nouveau, si ce n'est qu'écrite au lendemain de l'écrasement de la Commune, elle offre un témoignage complet, précis, tout chaud des émotions ressenties et rempli de l'horrible vision du moment. De ce raccourci saisissant se dégage une leçon bonne à connaître et l'enseignement est toujours de saison. La voici. Remarquons seulement qu'Edmond Rousse habitait un entresol de la rue du Helder, 17, où il demeura quarante ans et qu'il occupait alors en compagnie de sa vieille mère aveugle et de son frère Emile, employé au Crédit foncier.

Paris, 7 juin 1871, dimanche.

Nous sommes tous trois sains et saufs, bonne et digne amie, et nous n'avons eu ni tués ni blessés dans cette terrible bataille. Nous avons été pendant deux jours sous les obus et les balles. Trois obus ont traversé notre maison, vingt-sept sont tombés dans les deux maisons de la rue Taitbout qui nous font face, et une soixantaine ont éclaté sous nos fenêtres, au coin du boulevard Hausmann. Ma mère a été superbe de sang-froid. Elle a couché trois nuits tout habillée, son sac sous le bras. Pendant deux jours, nous lui avons fait faire une gymnastique violente, montant et descendant de l'entresol au quatrième étage, et du quatrième à l'entresol, suivant que le *menu* variait des balles aux obus, et réciproquement.

Émile va bien. C'est toujours l'âme robuste et saine que vous connaissez. Entre les rafales de la mitraille et dans les rares entr'actes du combat, il lisait quelques pages de botanique et d'anatomie. Son Crédit Foncier, bien que planté au milieu même de la bataille et dans la principale place d'armes de l'insurrection, n'a pas souffert. Sauf quelques balafres à la façade, il est intact, et même il n'a pas été trop rançonné par la Commune.

Pour moi, j'ai vu bien des choses intéressantes et terribles que je vous raconterai plus tard une à une, avec des détails que je n'ai ni le temps ni le courage de vous donner aujourd'hui. J'avais entrepris de défendre, ou du moins de disputer sans espoir à leurs bourreaux les malheureux qu'ils ont massacrés. Je devais, la semaine dernière, me présenter avec ces pauvres gens devant le jury d'anthropophages *choisi* par la Commune. Je suis allé voir dans leur antre plusieurs des bêtes féroces de cette ménagerie ; je suis allé trouver à plusieurs reprises Protot à la Chancellerie, Levrault et Cournet à la Préfecture de police, Raoul Rigault au Palais. Trois jours avant les massacres, le samedi, j'ai vu tour à tour longuement le pauvre archevêque, l'abbé Deguerry, le P. Caubert, Chaudey.

Maintenant, n'ayant pu sauver ces infortunés, je les enterre l'un après l'autre. Mardi dernier, nous sommes allés à un service à la Madeleine pour le pauvre curé. Mercredi, j'ai enterré le P. Caubert; jeudi, Chaudey. Dans deux jours, c'est le tour de Mgr Darboy. Depuis trois semaines je vis au milieu des familles de ces malheureux. Vous me connaissez assez pour comprendre dans quel état je puis être. Cependant ma santé n'a pas trop souffert, et les migraines ont, pendant cette crise, épargné ma pauvre tête dont j'avais grand besoin. Maintenant je suis à bout de forces, et j'attends avec impatience que quelques *émigrés* viennent me remplacer au Conseil, pour aller respirer loin d'ici un autre air que cette atmosphère de sang et d'incendie.

Non! si loin que puisse aller votre imagination, chère et bonne amie, vous ne sauriez vous représenter ces scènes d'épouvante et ces ruines! La rue Royale de la Madeleine au faubourg Saint-Honoré; la rue de Rivoli, de la rue Saint-Florentin à l'Hôtel de Ville; la rue du Bac, du Pont-Royal à la rue de Grenelle; le quai d'Orsay, de la rue du Bac à la rue de Bellechasse, sont des amas de décombres. Des Tuileries, il reste les murs calcinés et quelques cheminées. L'incendie a ravagé l'aile sur la rue de Rivoli, jusqu'à la hauteur de la grille du Carrousel. Par un inconcevable bonheur, l'aile du quai, — *le Musée!!* — a été préservée. Du ministère des Finances, sur la rue de Rivoli, rien ne reste, que les murs. De l'Hôtel de Ville, rien! On ne peut même retrouver la forme du bâtiment du côté de la place. C'est maintenant une silhouette sinistre qui élève çà et là des pans de murs noirs et prêts à crouler. Notre pauvre Palais de Justice, brûlé! La salle des Pas-Perdus s'est effondrée. Ma vieille Bibliothèque, où j'écrivais, il y a trente ans, mes premières notes de plaidoiries, brûlée! Nous perdons 20.000 volumes sur 30.000. J'ai fait entasser ce qui nous reste dans la Sainte-Chapelle, qui, par un vrai miracle, est *absolument* intacte. Pas une vitre cassée au milieu de cette fournaise qui l'entourait. La cathédrale aussi est sauvée. Vingt-quatre heures plus tard, *Paris périssait tout entier.*

Mais je perds mon temps et le vôtre à vous donner des détails que depuis huit jours vous avez vus dans tous les journaux.

Maintenant, nous sommes tranquilles ou à peu près. On désarme tous les quartiers. Les barricades sont détruites. Les cadavres sont enterrés tant bien que mal. Il reste bien çà et là de grandes mares rouges sur les pavés et sur les trottoirs; mais après ce que nous avons vu, on n'y regarde pas de si près. Sauf les quartiers incendiés, Paris reprend sa physionomie habituelle. *Les cafés des boulevards sont pleins*, et quelques théâtres seront rouverts ce soir.

Dans huit jours, nous allons avoir des bandes d'Anglais venant faire ce que les ciceroni appelleront *le tour des ruines*, comme on disait *le tour du lac!* Je me ferai custode et domestique de place au Palais de Justice... Un bâtonnier! Je ferai de bonnes journées, et cela augmentera sensiblement les *1.120 fr.* que j'ai gagnés depuis *un an!!*

Dans les dernières semaines du règne de la Commune, ma mère était *absolument seule*. Maintenant, sa cour se repeuple. Mme Hardy est revenue avec tout son monde, ainsi que Mme Colmet. Gustave Reille s'annonce pour cette semaine; il est resté avec tous les siens à Saint-Malo depuis huit mois. La comtesse a écrit aussi qu'elle comptait venir à Paris avec André le 12. René est à Soultberg. Nous avons eu souvent des nouvelles de Charles qui est toujours à Antibes, mais depuis huit jours nous n'avons pas reçu de lettres de lui. Il n'allait ni mieux ni plus mal. Le climat et la vie de Provence paraissent lui convenir.

Tous les Ducamp sont à Bruxelles depuis fort longtemps. Je pense qu'ils vont bientôt revenir.

Aucunes nouvelles de Mme Lesoufaché.

Nicolet est venu hier passer la journée à Paris avec son fils. Mme Nicolet ne va pas bien. Elle a eu, il y a deux mois, des anthrax qui ont nécessité des opérations très douloureuses. D'après tout ce qu'on dit, elle paraît encore très souffrante. Mlle Elise va bien. Elle a eu la bonté de m'écrire il y a huit jours.

Je suis bien heureux d'apprendre que votre digne oncle va bien — et votre maison aussi. L'un et l'autre l'ont échappé belle.

Adieu, chère et bonne amie. Ma mère, qui est fort abattue et agitée depuis le massacre de ces pauvres martyrs, ne pourra peut-être pas vous écrire, mais elle me charge de vous embrasser bien tendrement. Nous en faisons autant, Emile et moi. J'espère que nous pourrons la semaine prochaine aller nous établir à la Roche pour une quinzaine de jours, quoique les audiences recommencent demain. On me fait au Palais de grands compliments que je ne mérite pas, n'ayant fait que mon devoir tout juste; mais ce que je mérite bien et ce que je m'adjugerai, c'est un répit de quelques jours pendant lesquels je tâcherai de ne penser à rien ni à personne. Ce qui n'est pas toujours facile, n'est-ce pas? Adieu encore. Rappelez-nous tous trois au bon souvenir de votre belle hôtesse que je me permettais d'appeler autrefois Junon. On riait encore un peu dans ce temps-là. A présent : *Se non piangi, di che pianger suoli?*

J'ai vu très souvent pendant toute cette crise les Massard. Ce sont de bien braves gens, pleins de cœur, d'entrain et d'intelligence. Ils vous aiment bien.

Tâchez de déchiffrer. EDMOND ROUSSE.

Si la trempe du caractère explique [illegible] tranquille, encore faut-il, pour y réussir, quelque expérience et quelque effort. La Commune n'était pas la première insurrection qu'Edmond Rousse eut vue de [illegible] son frère Emile, il avait assisté aux journées de juin 1848, et tous deux avaient assez froidement envisagé le danger pour ne plus le craindre désormais. Aussi quand des circonstances plus douloureuses exigèrent plus d'abnégation encore, Edmond Rousse se dévoua sans peine à l'accomplissement d'une tâche qui lui semblait si naturelle.

Mais on ne tarda pas à voir tout ce qu'un tel devoir si simplement accepté demandait de noblesse d'âme et d'abandon de soi-même. Désormais Edmond Rousse fut le bâtonnier du siège, et, quand il prit, l'orage passé, la parole devant ses confrères du Palais, ils firent un accueil vraiment triomphal à l'orateur qui les avait si bien représentés dans le péril. Et quand le public fut mis au courant, par la publication des notes mêmes d'Edmond Rousse, de ce que celui-ci avait fait, il éprouva pareil respect pour l'homme qui s'était conduit ainsi.

D'autant que cet homme de cœur était, par surcroît, un maître écrivain : *vir bonus dicendi peritus;* et la haute tenue du langage soulignait naturellement la générosité de l'attitude. On ne pouvait s'étonner lorsque, dix ans plus tard, l'Académie française songea à s'adjoindre l'avocat qui savait si bien parler et agir. Le fauteuil de Jules Favre était vacant : elle y fit asseoir Edmond Rousse. Sans doute le souvenir du passé avait sa large part dans ce suprême hommage, qui fêtait surtout l'écrivain. La joie eût été sans mélange pour l'élu, si la santé de sa vieille mère octogénaire n'avait pas décliné rapidement après ce succès. Elle ne devait pas assister à la réception de son fils sous la coupole, et la cérémonie ne fut plus, de ce fait, qu'une émotion pénible par l'absence qu'elle évoquait aux yeux de l'Immortel nouveau.

[illegible]

LES ÉTUDIANTS DE KYUSHU

I

Les étudiants du Dai-go-koto-Chu-gukko (1), ou Ecole Moyenne Supérieure, peuvent à peine être appelés de jeunes garçons, leur âge variant de la moyenne de dix-huit ans pour les cours primaires, à celle de vingt-cinq ans pour les classes supérieures. Peut-être la durée des études est-elle trop longue? Le meilleur élève ne peut guère espérer parvenir à l'Université Impériale avant sa vingt-troisième année, et, pour y être admis, il devra

(1) Université Impériale de Kumamoto.

connaître à fond le chinois écrit, et avoir aussi une connaissance pratique soit de l'anglais et de l'allemand, soit de l'anglais et du français. Ainsi, il est obligé à apprendre trois langues, en plus de tout ce qui se rapporte à la littérature raffinée de la sienne ; et on ne pourra comprendre le poids de sa tâche, sans savoir que l'étude du chinois à elle seule équivaut au travail d'acquérir six langues européennes.

L'impression produite sur moi par les étudiants de Kumamoto, fut très différente de celle que j'éprouvai lors de ma première présentation à mes élèves d'Izumo. Et cela, non pas seulement, parce que les premiers avaient bien dépassé la période délicieusement aimable de l'enfance japonaise, et s'étaient développés en des hommes ardents et taciturnes, mais aussi, parce qu'ils représentaient, à un degré très marqué, ce qu'on appelle le caractère de Kyûshû.

Kyûshû demeure encore, comme autrefois, la partie la plus conservatrice du Japon, et Kumamoto, sa ville principale, est le centre de l'esprit conservateur. Ce conservatisme est, cependant, à la fois rationnel et pratique. Kyûshû ne fut pas long à adopter les voies ferrées, les méthodes perfectionnées d'agriculture, l'application de la science à certaines industries ; mais, de toutes les régions de l'Empire, elle demeure la moins encline à imiter les us et coutumes de l'Occident. L'ancien esprit samurai y vit toujours, et cet esprit exigea, pendant des siècles, en Kyûshû, une sévère simplicité dans la façon de vivre. Des lois somptuaires contre l'extravagance de la toilette, et autres formes du luxe, étaient rigidement observées, et quoique ces lois soient devenues désuètes, depuis une génération, leur influence continue à se montrer dans les habits très simples et les manières discrètes et sincères des habitants. Les citoyens de Kumamoto sont, paraît-il, caractérisés par leur attachement à des traditions de conduite qui ont été oubliées partout ailleurs, et par une certaine franchise indépendante dans leur parler et leurs actions, difficile à définir pour un étranger, mais immédiatement évidente pour un Japonais de bonne éducation. Et ici, également, à l'ombre de la puissante forteresse de Kyomasa (1) — maintenant occupée par une immense garnison, — le sentiment national, l'esprit de loyalisme, et l'amour de la patrie, sont plus forts même que dans la capitale. Kumamoto est fière de ces choses, et se vante de ses traditions. En vérité elle n'a rien d'autre dont elle pourrait se glorifier. La ville elle-même est vaste, décousue et laide; il n'y a pas de rues pittoresques, point de grands temples, ni de jardins merveilleux. Brûlé à ras du sol pendant la guerre civile du dixième Meiji, ce lieu vous donne encore l'impression d'une désolation, de légers abris érigés en hâte, presque avant que le sol eût cessé de fumer. Il n'y a point de lieux remarquables à visiter, du moins pas dans les limites de la cité ; il n'y a pas de monuments, et peu de plaisirs. Pour cette raison même le collège est considéré comme bien situé ; il n'y a ni tentations, ni distractions pour ses pensionnaires. Mais il y a aussi une autre raison pour laquelle les citoyens riches de la capitale essayent d'envoyer leurs fils à Kumamoto. Il est tenu comme désirable qu'un jeune homme soit imbu de ce qu'on appelle « l'esprit de Kyûshû », et qu'il possède ce qu'on pourrait dénommer le « Ton de Kyûshû ». Je n'ai jamais pu apprendre suffisamment à ce sujet pour pouvoir bien le définir; mais c'est évidemment quelque chose qui participe de la nature du maintien d'un ancien samurai de Kyûshû. Certes les étudiants envoyés de Tokyo, ou de Kyoto à Kyûshû, ont à s'adapter à un milieu bien différent. Les jeunes gens de Kumamoto, et aussi ceux de Kagoshima, — toutes les fois qu'ils ne sont pas obligés à revêtir l'uniforme militaire pendant les heures de parade, et autres occasions spéciales, — restent fidèles à un costume ressemblant quelque peu à celui des anciens *bushi*, et par conséquent célébré dans les chants d'épée. Ils portent des sandales, la robe courte et le *hakama* s'arrêtant un peu au-dessus des genoux. La matière de la robe est bon marché, rude, et de couleur sombre ; des bas fendus (*tabi*) sont rarement portés, sauf par le grand froid, ou pendant de longues marches, pour empêcher que les courroies des sandales ne pénètrent dans la chair. Sans être rudes, les manières de ces jeunes gens ne sont point douces ; ils semblent même cultiver une certaine dureté extérieure de caractère. Ils peuvent conserver un maintien imperturbable en des circonstances tout à fait extraordinaires; mais, sous ce contrôle de soi, il y a une ardente conscience de force qui se montre, en de rares occasions, sous une forme menaçante. Ils méritent d'être qualifiés « hommes austères » à leur façon orientale. J'en connais qui, quoique appelés à posséder une fortune relative, ne trouvent pas de plaisir plus vif que celui d'essayer de déterminer la somme de fatigue physique qu'il leur est possible d'endurer. La plupart d'entre eux renonceraient sans hésiter à la vie, plutôt qu'à leurs principes très élevés ; et la rumeur d'un danger national transformerait instantanément les quatre cents étudiants de l'Université Impériale en un corps de soldats de fer. Mais en général, leur apparence extérieure est impassible à un degré qu'il est même difficile de comprendre.

Pendant longtemps je me demandais en vain quels sentiments, sensations, et idées pouvaient être

(1) Kato Kyomasa, célèbre guerrier qui vécut il y a trois siècles, conquérant de la Corée, ennemi des Jésuites, et protecteur des Bouddhistes.

cachés sous cette placidité peu souriante. Les maîtres indigènes, fonctionnaires du gouvernement, ne semblaient être intimes avec aucun de leurs élèves; il n'y avait pas de trace de cette affectueuse familiarité que j'avais vue à Izumo. Les relations entre les professeurs et étudiants paraissaient commencer et cesser avec les sonneries de clairon par lesquelles les cours étaient réunis et terminés. Je m'aperçus plus tard que je m'étais partiellement trompé; cependant les relations qui existaient de maître à élève étaient, pour la plupart, formelles, plutôt que naturelles, et tout à fait différentes des sympathies affectueuses, et peut-être démodées, dont le souvenir m'est toujours demeuré depuis mon départ de la Province des Dieux.

Mais ensuite, à de fréquents intervalles, il me vint des suggestions d'une vie intérieure bien plus attrayante que ce semblant extérieur, — des soupçons d'une individualité émotionnelle. J'en obtins quelques-uns au cours de conversations. Mais les plus remarquables furent contenues en des thèmes écrits. Certains sujets donnés comme compositions provoquaient parfois une floraison inattendue de pensées et de sentiments. Un fait très agréable était l'absence totale de fausse timidité, ou même de timidité d'aucune sorte; les jeunes gens n'avaient point honte de noter exactement ce qu'ils espéraient et pensaient. Ils écrivaient leurs impressions au sujet de leur « home », de l'amour révérentiel qu'ils portaient à leurs parents, des expériences heureuses de leur enfance, de leurs amitiés, de leurs aventures de vacances, et tout cela souvent d'une manière que je trouvai belle, à cause de sa sincérité absolue et naïve. Après nombre de telles surprises, j'appris à regretter vivement de n'avoir pas, dès le début, gardé des notes sur les plus remarquables compositions reçues. Une fois par semaine, je lisais à haute voix, et corrigeais à mon cours un choix tiré des meilleurs devoirs qui m'avaient été remis, revoyant le reste chez moi. Je ne pouvais pas toujours me permettre de lire tout haut les meilleurs, et de les critiquer pour le bien général, parce qu'ils traitaient de sujets trop sacrés pour être commentés méthodiquement, ainsi que pourront le montrer les exemples cités plus loin.

J'avais donné la question suivante comme sujet de composition anglaise:

De quoi les hommes se souviennent-ils le plus longtemps?

Un étudiant déclara que nous nous rappelons le plus longtemps nos moments heureux, parce qu'il est dans la nature de tout être raisonnable d'essayer d'oublier aussi vite que possible tout ce qui est désagréable où pénible. Je reçus bien d'autres réponses encore plus ingénieuses, dont certaines même donnaient la preuve d'une profonde étude psychologique de la question. Mais je préférai la réponse, toute simple, d'un étudiant qui croyait que l'on se souvenait plus longuement des événements douloureux. Il l'écrivit exactement comme suit — je n'eus pas à changer un seul mot.

— « Qu'est-ce que les hommes se rappellent le plus longtemps? Je crois que ce doit être ce qu'ils entendent ou voient en des circonstances douloureuses.

« Quand je n'avais que quatre ans, ma chère, chère mère mourut. C'était un jour d'hiver. Le vent soufflait très fort dans les arbres, et autour du toit de notre demeure. Il n'y avait pas de feuilles sur les branches des arbres. Des cailles sifflaient dans le lointain, faisant des sons mélancoliques. Je me souviens d'une chose que je fis. Tandis que ma mère reposait dans son lit, un peu avant sa mort, je lui donnai une orange sucrée. Elle sourit, la prit et la goûta. Ce fut la dernière fois qu'elle sourit..... Depuis le moment où elle cessa de respirer jusqu'à cette heure, près de seize ans se sont écoulés. Mais pour moi ce temps ne paraît qu'un moment. Maintenant aussi c'est l'hiver. Les vents qui soufflèrent quand ma mère mourut, soufflent comme alors; les cailles poussent les mêmes cris; toutes choses sont pareilles. Mais ma mère s'en est allée, et ne reviendra jamais.

Ce qui suit fut écrit en réponse à la même question.

— « Le plus grand chagrin de ma vie fut la mort de mon père. J'avais sept ans. Je puis me souvenir qu'il avait été souffrant toute la journée, que mes jouets avaient été rangés et que j'avais essayé de demeurer très tranquille. Je ne l'avais point vu le matin, et la journée me parut bien longue. A la fin je me glissai dans la chambre de mon père et je mis mes lèvres tout près de sa joue, et je murmurai: « Père!... Père!... » Et sa joue était très froide. Il ne me parla pas. Mon oncle vint et m'emporta de la chambre de mon père, mais il ne dit rien. Alors je songeai que mon père allait mourrir, car sa joue était froide ainsi que l'avait été celle de ma petite sœur, quand elle était morte. Le soir, bien des voisins et d'autres gens vinrent à la maison, et me caressèrent, de telle façon que je fus heureux pendant un temps. Mais ils emportèrent mon père pendant la nuit, et je ne le revis plus jamais. »

II.

D'après les extraits précédents, on pourrait croire qu'un style simple est la caractéristique des compotitions anglaises dans les écoles japonaises

supérieures. Le contraire est cependant la vérité. Il y a une tendance générale à préférer les mots longs aux mots courts, et de longues phrases compliquées aux périodes simples et brèves. Il y a pour ceci des raisons qui, pour être expliquées, nécessiteraient une étude philologique écrite par le Professeur Chamberlain. Mais la tendance en elle même, constamment renforcée par les ridicules *text-books* (1) en usage, peut être comprise en partie grâce au fait suivant : ce sont les formes d'expressions anglaises les plus simples qui sont les plus obscures pour les Japonnais, parce qu'elles sont pleines d'idiotismes. L'étudiant les considère comme des énigmes, puisque les idées de racine qui se cachent derrière elles sont si différentes de celles de leur propre langue, que, pour expliquer ces idées, il est d'abord indispensable de savoir quelque chose de la psychologie japonaise ; en évitant les idiomes simples, il suit instinctivement la direction de la moindre résistance.

J'essayais d'encourager une tendance contraire par divers moyens. Parfois j'écrivais pour mon cours des histoires familières, toutes exprimées en des phrases simples, et avec des mots d'une syllabe. Ou bien je suggérais des thèmes variés comme sujets de devoirs, dont la nature exigeait presque un traitement simple. Bien entendu, je n'eus pas beaucoup de succès dans mon initiative, mais un thème que je choisis, — « Mon premier jour à l'école », provoqua un grand nombre de compositions qui m'intéressèrent d'une tout autre façon, comme étant des révélations sincères de sentiments et de caractère. J'en offre certains extraits, légèrement abrégés et corrigés. Leur naïveté n'est point leur moindre charme, surtout si l'on se rappelle que ce ne sont pas des souvenirs d'enfants. Le suivant me parut un des meilleurs.

« — Je ne pus aller à l'école jusqu'à ce que j'eus huit ans. J'avais souvent supplié mon père de m'y laisser aller, car tous mes compagnons de jeu s'y rendaient déjà ; mais il ne voulait pas, croyant que je n'étais pas assez fort. Je demeurai donc à la maison, et je jouai avec mon frère.

« Mon frère m'accompagna à l'école le premier jour. Il parla au maître, puis il me quitta. Le maître me conduisit dans une chambre et m'ordonna de m'asseoir sur un banc ; puis il s'en alla aussi. Je me sentais triste, tandis que j'étais là, silencieux. Il n'y avait plus de frère avec lequel jouer, seulement beaucoup de petits garçons inconnus. Une cloche tinta deux fois, et un professeur entra dans la salle de classe, et nous ordonna de sortir nos ardoises. Puis il écrivit un caractère japonais sur le tableau noir, et nous dit de le copier. Ce jour-là, il nous apprit comment écrire deux mots japonais, et nous raconta une histoire à propos d'un sage petit garçon. Lorsque je retournai à mon « home », je courus à ma mère, et je m'agenouillai à ses côtés pour lui raconter ce que le professeur m'avait enseigné. Oh ! combien grand était alors mon plaisir ! Je ne puis dire ce que je ressentis, et encore moins l'écrire ! Je puis seulement déclarer que je pensais alors que le maître était plus instruit que mon père, ou que personne de ceux que je connaissais, — l'homme le plus effrayant et cependant le plus bienveillant du monde ».

L'extrait suivant nous montre aussi le professeur sous un jour très sympathique.

— « Mon frère et ma sœur me menèrent à l'école le premier jour. Je pensais pouvoir m'asseoir auprès d'eux, ainsi que je le faisais à la maison. Mais le professeur m'ordonna d'aller dans une classe très éloignée de celle de mon frère et de ma sœur. J'insistai pour demeurer avec eux, et, lorsque le maître me dit que c'était impossible, je me mis à pleurer, et à mener grand bruit. Alors ils permirent à mon frère de quitter sa propre classe et de m'accompagner à la mienne. Mais, après un temps, je trouvai des compagnons de jeu, et je ne craignis point de rester sans mon frère. »

Ceci est aussi tout à fait joli et vrai :

— « Un professeur — je crois le professeur en chef — m'appela à lui et me dit que j'avais à devenir un grand savant. Puis il pria un homme de me mener à une salle de classe où il y avait quarante ou cinquante écoliers. J'avais peur, et j'étais à la fois heureux à la pensée d'avoir autant de compagnons. Ils me regardèrent timidement, et moi de même. Au début, je craignais de leur parler. Les petits garçons sont innocents (naïfs) comme cela. Mais, après quelque temps, d'une façon ou d'une autre, nous nous mimes à jouer ensemble, et ils semblaient fort heureux de m'avoir pour jouer avec eux ».

Les trois compositions qui précèdent, furent écrites par des jeunes gens qui avaient reçu leur première éducation sous le système d'instruction actuel, qui prohibe toute dureté de la part des professeurs. Mais il semblerait que les maîtres de l'ère antérieure furent moins tendres. Voici trois devoirs rédigés par des étudiants plus âgés, qui paraissent avoir eu des expériences tout à fait différentes.

« 1° Avant Meiji il n'y avait pas d'écoles communales au Japon, telles qu'elles existent aujourd'hui.

(1) Livres d'école.

Mais, dans chaque province, il y avait une espèce d'association d'étudiants, composée des fils de samurai. A moins qu'un homme fût un samurai, son fils ne pouvait faire partie d'une telle association. Cette Société était sous le contrôle du seigneur de la Province, qui nommait un directeur pour gouverner les étudiants. L'étude principale du samurai était la langue et la littérature chinoises. La plupart des hommes d'Etat du Gouvernement actuel furent autrefois étudiants dans ces Collèges. Les citoyens ordinaires et les paysans devaient envoyer leurs fils et leurs filles à des écoles primaires appelées *Terakoya*, où toute l'instruction était, en général, faite par un seul maître. Cela se bornait à vous enseigner à lire, à écrire, à calculer, et un peu d'instruction morale. Nous pouvions y apprendre à rédiger une lettre ordinaire ou une composition très facile. A huit ans, je fus envoyé à une *terakoya*, comme je n'étais point fils de samurai. Au début je ne voulus pas y aller; et chaque matin mon grand-père devait me battre avec sa canne pour me forcer à m'y rendre. La discipline était très sévère dans cette école. Si un garçon n'obéissait pas, il était battu avec un bambou, maintenu à terre pour recevoir sa punition. Après un an, de nombreuses écoles communales furent ouvertes, et j'entrai dans une d'elles. »

« 2° Une grande grille, un édifice pompeux, et une immense et triste salle, avec des rangées de bancs, — de cela je me souviens. Les professeurs semblaient très sévères : je n'aimais pas leurs visages. Je m'assis sur une banquette et me sentis plein de haine. Les professeurs paraissaient méchants; aucun des élèves ne me connaissait ni ne me parlait. Un maître s'approcha du tableau noir, et se mit à appeler les noms. Il tenait un fouet à la main. Il appela mon nom. Je ne pus répondre et j'éclatai en sanglots. Alors je fus renvoyé chez moi. Tel fut mon premier jour à l'école.

« 3° Quand j'eus sept ans je fus obligé d'aller à une école dans mon village natal. Mon père me donna deux ou trois pinceaux à écrire et du papier : j'étais très heureux de les recevoir, et je promis d'étudier aussi sérieusement que je le pourrais. Mais combien désagréable fut ce premier jour à l'école ! Quand j'y allai tout d'abord aucun des écoliers ne me connaissait, et je me trouvai sans un ami. Je pénétrai dans la salle de classe. Le maître, un fouet à la main, appela mon nom d'une *forte* voix. J'en fus très surpris, et si effrayé que je ne pus m'empêcher de pleurer. Les garçons se mirent alors à rire très fort de moi; mais le professeur les gronda, en fouetta un et me dit : « N'ayez pas peur de ma voix. Quel est votre nom ? » Je le lui dis en pleurnichant. Je pensai alors que l'école était un endroit bien désagréable, où on ne pouvait ni pleurer ni rire. Je désirais seulement rentrer tout de suite chez moi, et, bien que je sentisse qu'il était hors de mon pouvoir de le faire, je pouvais à peine attendre que les leçons fussent finies. Lorsque enfin je retournai à la maison, je racontai à mon père ce que j'avais éprouvé à l'école et je déclarai : « Je n'aime pas du tout aller à l'école ! »

Le souvenir suivant, inutile de le dire, date du Meiji. Comme composition, cela témoigne de ce que nous appellerions en Occident [illegible] la suggestion de confiance en soi [illegible] ans, est délicieuse, ainsi que le détail de la petite sœur qui enlève ses *tabi* blancs pour en parer son jeune frère, lors de son premier jour à l'école.

— « J'avais six ans. Ma mère m'éveilla de bonne heure. Ma sœur me donna ses propres bas (*tabi*) à porter, et je me sentis très heureux. Mon père ordonna à un serviteur de me conduire à l'école, mais je refusai d'être accompagné. Je voulais sentir que je pouvais y aller seul. Je m'y rendis donc seul, et, comme l'école n'était pas éloignée de la maison, je me trouvai bientôt devant la grille. Là, je m'arrêtai quelques instants, parce que je ne connaissais aucun des enfants que je voyais entrer. Des garçons et des filles pénétraient dans la cour accompagnés de parents ou de serviteurs, et, à l'intérieur, j'en apercevais d'autres qui jouaient des jeux qui me remplissaient d'envie. Mais, tout à coup, un des plus jeunes garçons parmi ceux qui s'amusaient le vit, et courut vers moi en riant. Alors je fus très heureux. Je me promenai de long en large avec lui, le tenant par la main. Enfin le professeur nous appela tous dans une salle, et nous fit un discours que je ne compris pas. Après quoi nous fûmes libres pour le reste de la journée, parce que c'était le premier jour de classe. Je retournai chez moi avec mon ami. Mes parents m'attendaient avec des fruits et des gâteaux, et mon ami et moi les mangeâmes ensemble ! »

Un autre écrit :

« Quand j'allais pour la première fois à l'école, j'avais six ans. Je me souviens seulement que mon [illegible] père porta mes livres et mon ardoise pour moi; et que le maître et les élèves étaient très, très, très bons et bienveillants, de façon que je trouvai que l'école était un Paradis, et que je ne voulus point retourner à mon home ».

[illegible] trouve que cette petite description [illegible] remords naturel mérite également d'être notée.

— « J'avais huit ans, quand j'allai pour la première fois à l'école. J'étais un méchant garçon. Je me rappelle que, pendant le chemin de retour vers la maison, j'eus une querelle avec un de mes cama-

rades de jeu plus jeune que moi. Il me lança une très petite pierre qui m'atteignit. Je pris une branche d'arbre qui gisait sur la route, et l'en frappai au visage de toutes mes forces. Puis je m'enfuis, le laissant pleurer au milieu du chemin. Mon cœur me fit comprendre ce que j'avais fait. Après être rentré chez moi il me semblait entendre encore pleurer mon petit camarade de jeu. Il n'est plus, aujourd'hui, de ce monde. Personne saurait-il comprendre mes sentiments ?... »

Cette faculté, de la part de jeunes gens, de se reporter d'une façon parfaitement naturelle, aux scènes de leur enfance, me semble essentiellement orientale. Dans l'Occident, les hommes commencent rarement à se rappeler vivement leur enfance avant l'approche de la saison automnale de la vie. Mais au Japon, l'enfance est certainement plus heureuse que dans tous les autres pays, et, par conséquent, elle est peut-être regrettée plus tôt dans la vie adulte. L'extrait suivant tiré du journal d'un étudiant, et narrant une expérience de vacance, exprime ce regret d'une façon touchante.

— « Pendant les vacances du printemps, je retournai à mon *home* visiter mes parents. Juste avant la fin des vacances, alors qu'il était presque temps pour moi de rentrer au collège, j'appris que les étudiants de l'école moyenne de ma propre ville, allaient aussi à Kumamoto en excursion, et je résolus de les accompagner.

« Ils marchaient en alignement militaire, avec leurs fusils. Je n'avais point de fusil, et je pris donc place à l'arrière de la colonne. Nous marchâmes toute la journée, au rythme de chants patriotiques que nous chantions tous ensemble.

« Vers le soir nous parvînmes à Soyeda. Les maîtres et les élèves de l'Ecole de Soyeda, ainsi que les principaux dignitaires de la ville, nous accueillirent. Puis nous fûmes séparés en détachements, qui furent logés chacun dans un hôtel différent. Je pénétrai dans un hôtel avec le dernier détachement, pour me reposer pendant la nuit.

Mais, pour très longtemps, je ne pus m'endormir. Cinq ans auparavant, pendant une excursion militaire similaire, je m'étais reposé dans ce même hôtel, étant un élève de la même école moyenne. Je me souvenais de la fatigue et du plaisir, et je comparais mes sentiments actuels avec le souvenir de mes sentiments passés, comme petit garçon. Je ne pus m'empêcher de ressentir le faible désir d'être de nouveau jeune comme mes compagnons. Ils dormaient profondément, fatigués par leur longue marche; je m'assis et je contemplai leurs visages. Comme leurs figures paraissaient jolies dans ce jeune sommeil!

(*A suivre.*) LAFCADIO HEARN.

DE MOSCOU A SHANGHAI

CARNET DE ROUTE

2 sept[illegible] 190[illegible]

Il ne me souvient pas de m'être jamais mis en route avec un pire état d'esprit que celui que je portai dans le Transsibérien. J'avais été menacé, la veille de mon départ, de tant d'incommodités, de fatigues et de tribulations, que, pour un peu, j'eusse lâchement battu en retraite.

Dans la gare de Koursk — sinistre comme toutes les grandes gares, la nuit, vues par les yeux de la nervosité et de l'inquiétude, — je maudissais le furieux désir de connaître l'Extrême-Orient qui m'avait conduit là sans nécessité. En proie à des employés dont aucun ne me comprenait, mais qui en revanche pratiquaient, à la mode du pays, une mendicité tenace, préoccupé du sort de mes bagages, condamnés, m'avait-on charitablement averti, à être volés ou perdus en chemin, je faisais piteuse contenance. Où était mon enthousiasme des dernières semaines? Je pensais franchement à cette heure que le meilleur du voyage est l'époque de la préparation, alors que l'on s'excite sur des atlas, des guides et des photographies.

Eh bien, voici: nous roulons depuis vingt-quatre heures, et je ris de mes inquiétudes. Ce terrible Transsibérien ressemble à tous les trains de luxe que la Compagnie Internationale des Wagons-Lits promène à travers l'Europe. En tant que train russe il leur est même supérieur. L'écartement de la voie nous vaut des compartiments spacieux où l'on peut vivre très suffisamment à l'aise. Le restaurant est bien tenu; la cuisine y semble honnête. Certes nous sommes loin du fastueux train réclame devant lequel se déroulait, à l'Exposition de 1900, la toile du panorama russo-chinois; mais il faudrait avoir mauvaise grâce pour se plaindre.

Cela prouve une fois de plus que le *globe-trotter* en partance doit fermer l'oreille aux propos de deux sortes de gens. Il y a d'abord les sédentaires qui, avec plus ou moins de bonne foi, cherchent à vous troubler, désireux de vous faire sentir, et peut-être de se prouver à eux-mêmes, que de ceux qui partent ou de ceux qui restent, ces derniers sont les sages et les heureux. Puis viennent les voyageurs: ils rougiraient d'avouer qu'ils n'ont rien accompli d'extraordinaire et que sur la majeure partie du monde habité les temps héroïques sont révolus.

Je me propose fermement de n'imiter point tous ceux qui ont beau jeu d'exagérer, venant de loin. Je ne me ferai pas valoir. Le Journal de route que je tiens pour fixer mes souvenirs, je ne le corserai pas

à l'intention de lecteurs possibles. Penserais-je du reste à des lecteurs que je me croirais tenu au même souci d'exactitude, car rien ne me semble plus vain que ces bavardages exotiques où, sous couleur de littérature, la vérité se trouve arrangée, déformée ou travestie.

3 septembre.

Triste contrée. Depuis Moscou la plaine succède à la plaine. Les blés qui couvraient à perte de vue ces provinces ont été récoltés. Ce n'est plus qu'un désert aux longues ondulations, sous un implacable soleil. Où peuvent bien vivre les hommes qui ensemencent et fauchent ces immensités? De très loin en très loin, apparaît, à quelque distance d'une gare, un bourg noyé parmi les meules. Tas de chaume, toits de chaume se distinguent à peine les uns des autres. Parfois passe sur la route un tarentass, berceau d'osier perché sur quatre roues, ou bien une file de chariots primitifs conduits par des moujicks, dont la chemise rouge pique une note vive dans le paysage brûlé. Aucune autre manifestation de vie.

Nous souffrons de la chaleur, et le kwass de fruits que nous buvons en abondance nous désaltère médiocrement. Impossible d'ouvrir les fenêtres sous peine d'être envahi par la cendre et la poussière. Le train marche avec placidité et ne perd aucune occasion de s'endormir sur place.

Il ne sera pas dit toutefois que mon optimisme du début n'était que la réaction de mes angoisses. Quel voyage serait-il moins pénible avec une pareille température? Je me rends compte aussi que la lenteur qui, par moments, m'exaspère est une assurance contre la fatigue. On ne supporterait pas deux semaines durant les secousses et le fracas d'un rapide. Le simple trajet de Paris à Moscou m'avait moulu. Félicitons-nous aussi de ces arrêts qui nous permettent de respirer et de nous dégourdir les jambes.

Les quais des gares perdues où nous stationnons offrent à l'observateur un tableau d'autant plus divertissant que le spectacle de la nature n'a pas été fertile en intérêt. Les voyageurs ne manquent jamais de se répandre hors des wagons avec l'entrain d'écoliers mis en récréation. Sous l'œil de quelques paysans tannés et hirsutes, ils font les cent pas, bavardent, rient, s'inspectent, se jaugent. Des sympathies ou des hostilités se dessinent, des connaissances se nouent. Ces gens, condamnés à vivre côte à côte dans une longue oisiveté, tâchent de se constituer en société. Si différents qu'ils soient d'origine ou de qualité, leur sort commun crée entre eux un lien provisoire.

C'est la confusion des langues. Aucun train ne mérite mieux que le nôtre son nom d'international. Voici une famille suédoise, un dentiste américain opérant à Tien-Tsin, des négociants suisses établis à Yokohama, des missionnaires anglais et allemands des deux sexes, des commerçants qui sont venus passer l'été en Ecosse ou dans la Forêt Noire et s'en retournent en Chine à leurs affaires. Voici encore des officiers rejoignant quelque garnison de Sibérie, quatre étudiants japonais dont la Faculté de Berlin fit des docteurs en médecine, et pour compléter cet échantillonnage bigarré, une dame Belge, un Maltais et un Philippin. Je voudrais bien passer sous silence trois demoiselles à tournure de trottins, aux voix éraillées, au visage flétri, dont vis à vis de tous ces étrangers je me sens médiocrement honoré d'être le compatriote. Dépeignées, débraillées, bruyantes, elles traînent à la remorque un moutard qui à chaque repas fait des scènes abominables. Et les malheureuses, nullement confuses, semblent prendre les dîneurs exaspérés à témoin de la gentillesse de l'avorton.

M. F., mon compagnon de table, m'apprend que ces demoiselles se proposent de monter une maison de modes à Kharbine. On s'entendrait à demi-mot. Mais M. F. est allemand; il insiste. Bonhomme sous les dehors d'un important, ses yeux rient derrière le lorgnon. Il est visiblement enchanté, qu'il soit question de françaises et doit être convaincu qu'en pareille affaire il ne saurait être question que de françaises.

Son manque de tact mis à part, le lourdaud se montre des plus aimables avec moi. Ce n'est pas la première fois que je constate en voyage l'affectation de bonne grâce des Allemands à notre égard. Habitué du Transsibérien, établi depuis longtemps en Chine, M. F. me prodigue les renseignements et ne demande qu'à me rendre service.

Il n'en ferait certes pas autant pour un Anglais, surtout sur le chemin de l'Extrême Orient, car, là-bas, l'Anglais est son véritable, son seul ennemi. Nous autres, nous ne sommes pas à craindre. Ici même l'antipathie est manifeste entre les représentants des deux peuples qui se disputent le plus grand marché du monde. Mon compagnon ne dissimule pas son mépris pour « ces paresseux » qui, dans les concessions, jouent au tennis, alors que lui s'attarde à son bureau, pour ces « orgueilleux » qui ne condescendent à parler aucune autre langue que la leur, tandis que lui sait, par politique, se faire entendre de la plupart de ses clients. Confiant dans les qualités d'endurance et de souplesse qu'il partage avec ses compatriotes, il voit déjà la Chine allemande.

On a le plaisir, si c'en est un, de rajeunir tous les matins d'une petite heure. Le corps se plie du

reste malaisément à ces variations méridiennes, et les voyageurs ont régulièrement la surprise de trouver la pendule du restaurant en désaccord avec leur sommeil et leur appétit.

Nous sommes entrés en Asie. Nous avions eu la satisfaction de nous réveiller dans un paysage montueux, de lacs, de torrents et de bois, qui rappelait la Suisse. Mais bientôt a commencé la steppe, et nous ne sortons plus de ces marécages herbeux, de ces étendues sans relief couvertes d'une végétation misérable. Çà et là brillent des nappes d'eau toutes rondes, pareilles à des miroirs. La dureté d'un ciel caniculaire accentue la désolation du sol. Les villages, qui sont rares, m'étonnent et m'émeuvent. Leur église blanche au clocher vert, leurs minuscules isbas espacées le long de rues trop larges, trop droites, ouvertes sur l'infini, ressemblent à des jouets. Jouets indiciblement mélancoliques d'être si humbles, si lointains, si perdus dans le vaste monde. Il semble que ces villages de planches se souviennent des longs hivers qui les ensevelissent. L'été ne leur arrache aucun sourire. Malgré le ruissellement du soleil, je n'ai rien vu nulle part qui m'ait donné pareillement la sensation de l'extrême Nord.

Ce soir, à la station d'Ob, la gare présentait une grande animation. Jeunes gens, jeunes filles aux tresses pendantes, déambulaient bras dessus bras dessous sur le quai. Ils étaient venus, par manière de distraction, voir passer le train hebdomadaire, et se moquaient, je le crains, des bonnes têtes dont notre troupe offre un assortiment des plus réussis. Un pope à chevelure de femme, des officiers bien sanglés se promenaient parmi des fonctionnaires à casquette. Que d'uniformes ! On se demande souvent en Russie, si tels personnages galonnés sur toutes les coutures sont des généraux ou des employés de la gare. Le long des barrières, des émigrants, les hommes bottés, le bonnet enfoncé sur les sourcils, les femmes vêtues de hardes bariolées et coiffées de foulards, campaient accroupis parmi des tas de fourrures pelées et de loques sordides. Songeaient-ils, devant les beaux wagons illuminés, à ces compartiments de quatrième classe dont nous croisons fréquemment des convois, où ils s'empileraient sur la planche, pour des jours et des nuits, à destination des terres libres encore vacantes ? N'y avait-il que de la passivité résignée dans ce bétail humain abruti par la misère, l'alcool et la fatigue ?

[illegible] septembre.

Comme je regardais avec stupeur les officiers russes, qui, tout en dînant, ingurgitaient pêle-mêle vodka, bordeaux, bière, bénédictine et champagne, on m'a conté le singulier divertissement auquel certains d'entre eux, à bout de ressources dans leurs garnisons perdues, recourent afin de tuer l'interminable hiver. Cela s'appelle « voyager ». L'on convient d'un itinéraire, Irkousk-Vladivostock par exemple, et l'on se réunit pour banqueter. Il va de soi que les convives finissent par s'endormir sous la table. Après un tour de cadran, les ordonnances annoncent la première station. Les dormeurs se réveillent et se remettent à manger et à boire : l'ivresse a de nouveau raison d'eux. Ainsi, de ville en ville, ils atteignent le point terminus.

Je ne sais jusqu'à quel point l'histoire est digne de créance; du moins ne me paraît-elle nullement invraisemblable.

[illegible] septembre.

Je ne résiste pas au plaisir de croquer quelques-uns de mes compagnons qui en valent vraiment la peine.

Voici d'abord M. L., joli garçon à tête de marchand de pastilles du sérail, fluet, élégant, précieux, frétillant. Il est Maltais et se dit avocat. Il va chercher fortune en Chine. De quelle façon ? Il ne sait. En quelle province ? Il l'ignore. Pour le moment, il essaye d'approfondir le chinois (tout simplement !) dans une méthode anglaise. Il se colle à tous ceux des voyageurs qu'il croit susceptibles de le pousser là-bas, et afin de les impressionner en sa faveur, il leur exhibe la lettre de recommandation qu'un prélat *in-partibus* lui a donnée pour l'archevêque de Péking. Mais on flaire en lui l'aventurier; chacun le fuit. Il se console en flirtant avec la dame belge.

Grâce à la pénurie de femmes seules à peu près sortables, la dame belge a pris aux yeux des célibataires une importance à quoi ne semblait la prédestiner au départ ni son profil de martin-pêcheur, ni sa tournure de barmaid. Elle possède sa petite cour et fait l'évaporée. Elle se donne pour l'épouse légitime d'un gros bonnet de ***. La chose ne paraît pas impossible à qui connaît les mœurs coloniales.

On ne saurait compter pour des femmes nos trois ou quatre missionnaires à lunettes qui ont l'habitude de marcher les bras croisés, comme si elles allaient au martyre, non plus que les deux vieilles filles, anglaises caricaturales du type classique, qui se rendent à Tien-Tsin aux fins de mariage. Des fiancés qu'elles connaissent peu ou prou les attendent; du moins elles veulent bien l'espérer. (1)

---

1. A propos de missionnaires, nous fumes témoins, trois mois plus tard, dans le train de retour, d'une aventure à la fois pitoyable et burlesque. Deux anglaises qui avaient la manie de descendre aux stations, nu-tête et sans manteau, pour un [illegible] pour distribuer des bibles aux moujicks [illegible] le long de la voie s'éloignèrent un soir plus que de coutume. Elles n'entendirent pas le second coup de cloche qui annonce le départ du train, et [illegible] en les plantant là, sans bagages, sans argent, en pleine Sibérie glacée. Elles

Quant aux modistes françaises, elles sont par trop compromettantes pour obtenir le moindre hommage. J'ai bien surpris l'une d'elles en conversation avec un officier, mais c'était en pleine nuit derrière le fourgon.

Pauvres filles, je ne puis m'empêcher de les plaindre. A quelle extrémité sont-elles réduites pour aller jouer, jeunes encore, leur dernière carte en Mandchourie? Quel drame a-t-il déterminé leur exil? Quels sont le rêve et l'espoir qui les hantent? Ne seraient-elles point victimes des légendes de la guerre russo-japonaise? Elles croient peut-être, car elles semblent insouciantes, que Kharbine est resté le Pérou des filles galantes. J'entrevois les désillusions, les catastrophes qui leur sont promises.

7 septembre.

Hier, à la tombée du jour, nous avons franchi l'Iénisséï. L'énorme fleuve, qui descendait des montagnes lointaines, roulait ses eaux d'ardoise entre des berges escarpées, et montait tout droit, à perte de vue, vers le Nord. Nous venions de quitter Krasnoïarsk. La ville, d'un noir de cité industrielle, échelonnait derrière nous, sur la hauteur, l'entassement de ses édifices, de ses usines et de ses masures de bois. Sous le ciel livide, chargé de nuages, le spectacle était d'une grandeur tragique.

Nous nous trouvons aujourd'hui emprisonnés par la forêt. La steppe offrait peut-être moins de monotonie que cette opaque taïga dont les sapins, les bouleaux, les mélèzes, les fougères se pressent et s'enchevêtrent. On manquerait par trop d'air et de ciel entre ce double mur végétal aux profondeurs indéfinies, si parfois, œuvre de l'incendie, ne s'ouvrait une clairière où se dressent encore quelques troncs à demi calcinés.

La température, qui depuis vingt-quatre heures avait sensiblement baissé, tombe encore. On se sent d'autant plus frileux que l'on sort de la fournaise.

8 septembre.

A cinq heures du matin, changement de train à Irkoust par une nuit glaciale. Notre nouveau Transsibérien est rangé porte à porte avec celui que nous quittons. La satisfaction d'entrer dans des compartiments propres compense l'ennui du transbordement.

Profitant d'un arrêt de deux heures, les voyageurs se sont réfugiés dans le buffet, qui pour se restaurer, qui pour écrire des cartes-postales, qui pour se réchauffer à la tiédeur des poêles monumentaux. Comme j'examinais l'étalage de la bibliothèque, mon allemand me signala une rangée de ces livres à titres et à couvertures « éminemment suggestifs », du moins en style de publicité.

— Romans français! me dit-il en riant avec sa délicatesse tudesque.

Ce n'est pas la première fois que je me vois obligé de le rabrouer. Il m'avait déjà parlé de Paris en homme qui n'est pas fâché de nous abandonner la seule supériorité dont nous n'ayons pas lieu d'être fiers.

Il fait grand jour, lorsque nous quittons Irkoust. La ville, toute blanche et se détachant sur un fond de sombres collines, se déploie à quelque distance, au bord de l'Angara. Ses flèches, ses clochers, ses bulbes dorés, ses coupoles émergent des vapeurs du matin. Sous les cieux les plus rébarbatifs, les villes russes avec leur profusion d'églises à silhouettes de mosquées évoquent toujours l'Orient.

Nous accompagnons le fleuve vers son embouchure. Démesuré comme tous les fleuves sibériens, encombré par de grandes îles moussues, il court, baignant le pied des forêts et s'élargissant de plus en plus. Et voici que s'ouvre une mer : le Baïkal. La voie en corniche ne quittera plus jusqu'au soir la rive du lac. Vu par une belle journée de septembre, le Baïkal m'apparaît sous un aspect méditerranéen tout à fait inattendu. Une atmosphère délicate adoucit l'âpreté des puissantes montagnes qui le bornent de leurs parois presque verticales. Ses eaux bleues d'une, limpidité merveilleuse, palpitent doucement sur la grève. Très haut dans le ciel, par delà les premières masses rocheuses, une ligne de cimes blanches se dessine et brille au milieu des nuées légères.

A la station Baïkal, un chalet au bord de l'eau, quelques voyageurs, armés de kodaks, s'apprêtaient à viser le monumental bateau brise-glace amarré à la jetée, mais la gendarmerie est intervenue, notifiant l'interdiction de prendre des photographies. Un jeune Anglais qui voulait passer outre, a dû, sous menace de confiscation, vider son appareil et abandonner le film.

En quoi nos clichés eussent-ils compromis la sécurité de l'Empire? Ne vend-on pas dans toutes les gares des vues du lac? Mais nous sommes dans un pays où des tracasseries gratuites font sentir à l'étranger aussi bien qu'au citoyen qu'ils n'y sont point libres. Mentionnerai-je l'insupportable formalité du visa des passeports? Quant à la photographie, je savais qu'elle n'était pas en bonne odeur ici.

---

allaient être contraintes à attendre toute une semaine le passage du prochain transsibérien. Le malheur de ces vieilles filles suscita en général peu de pitié parmi les voyageurs. On jugea qu'elles pouvaient bien un peu souffrir pour Dieu. Ce serait trop commode s'il suffisait pour gagner le paradis de traverser le monde en wagon de première classe avec des ballots de publications évangéliques.

ayant dû, pour passer la frontière, soumettre mon kodak à l'examen des autorités.

On me dit que les Japonais ne sont pas moins chatouilleux sur cet article. Tant pis pour eux.

[illegible]

On n'imagine rien de plus nu que les régions accidentées que nous traversons depuis bientôt deux jours. Montagnes, vallées, plateaux sont uniformément revêtus de la même herbe courte. Pas un arbre; quelques rares arbustes. D'immenses troupeaux de bétail se nourrissent sur ces pâturages. Des chevaux blancs, par centaines, sont éparpillés sur les pentes. De loin, et vu le nombre, nous les prenions d'abord pour des moutons.

La nuit dernière, nous sommes entrés en Chine. On pourrait l'ignorer. La ligne est toujours russe. Les gares de bois, les isbas environnantes présentent toujours le même aspect. Les quelques Chinois loqueteux qui viennent, soit mendier, soit proposer à notre cuisinier des œufs ou des canards, habitent hors de notre vue et semblent ici presque étrangers.

Depuis Mandchouria, station frontière, le train est gardé militairement. Baïonnette au canon, un factionnaire se tient à l'extrémité de chaque wagon. Il paraît que la précaution, dont nous étions tentés de rire, n'est pas absolument inutile. Il arrive encore quelquefois qu'un train (autre, il est vrai, que le Transsibérien) soit attaqué par des Koungouzes pillards. La possibilité d'un danger, auquel on ne croit qu'à demi, assaisonne un peu la monotonie du voyage. En attendant, nous avons reçu au passage un grès de forte taille, lancé par une main ennemie. Bris de glace. Emotion. Sonnette d'alarme. Long arrêt du train, parfaitement inutile d'ailleurs. Un peu plus loin, nouvelle alerte. La locomotive a écharpé une vache. Ceci qui, paraît-il, est fréquent, expliquerait peut-être cela.

Mais nous voici au terme de notre première étape. Ce soir nous quittons le Transsibérien et aurons le plaisir de coucher dans un lit immobile. Je suis stupéfait de l'aisance avec laquelle s'est accomplie cette longue randonnée. Je n'ai éprouvé ni ennui, ni lassitude physique. On prend ses habitudes dans la maison roulante. On lit, on converse, on regarde, et comme on va vers l'inconnu, on ne se lasse pas de regarder. A défaut d'attrait, le paysage qui se déroulait sous nos yeux possédait la plupart du temps une réelle majesté (1).

12 septembre.

Je n'oublierai jamais Kharbine. A la clarté des globes électriques, la gare modern-style donnait l'illusion du monde civilisé. Il pouvait néanmoins paraître surprenant qu'à l'arrivée d'un train de l'importance du nôtre, les quais fussent déserts. La plus grande partie des voyageurs, à destination de la Chine, descendaient ici; ils se trouvèrent sur le trottoir, embarrassés de leurs menus colis et cherchant des yeux les employés absents. Un portier d'hôtel qui passe enfin et que tous interpellent met à tous la mort dans l'âme. Sa maison est au complet, et il doit en être de même des autres, à moins que, par hasard, au Grand Hôtel...

Plus de place! En quel honneur? Mais il ne s'agit pas de perdre son temps à se lamenter. J'avise un portefaix, à tablier blanc d'infirmier, qui daigne faire une apparition nonchalante, et nous voilà hors de la gare, en pleine nuit.

Tandis que l'on entasse les valises dans une antique guimbarde, j'entrevois nos compagnes françaises et leur mioche. Elles étaient attendues. La silhouette de la commère qui les emmène est suffisamment explicite, mais je n'ai pas le loisir cette fois de m'apitoyer sur leur sort.

Là-bas, à l'autre bord de la place qui devant nous s'ouvre comme un lac d'encre, un phare désigne l'emplacement du Grand-Hôtel. Nous nous acheminons, précédés de la voiture qui oscille, geint, tressaute sur un pavage sans nom. Nous butons à chaque pas; nous enfonçons dans des mares. Des hurlements de chiens s'élèvent dans le silence. Ah! la lugubre arrivée pour le voyageur inquiet déjà de son gîte!

Ce Grand-Hôtel ressemble fort à quelque « Cheval Blanc » de nos sous-préfectures. Mais à cette heure tardive, aucun « Cheval Blanc » n'a retenti de pareil bruit. Le piano fait rage, couvert par un tumulte de voix et de rires. Le propriétaire, entouré d'un va et vient de gens, ne se soucie nullement de notre présence. J'obtiens difficilement de lui la réponse que « tout est plein ». Ma terreur de repartir à l'aventure dans Kharbine me donne de l'éloquence. Le propriétaire se rappelle alors qu'il lui reste encore une chambre et me jette un prix dont la demande en pareille conjoncture est un véritable

(1) En revenant du Japon, nous avons de [illegible] traversé la Sibérie. L'hiver était commencé, et de ce fait le long tra[illegible] je redoutais la répétition [illegible] de [illegible] Après un voyage au cours duquel tant de beaux spectacles avaient été proposés à mon admiration, la splendeur immaculée des vastitudes sibériennes m'impressionna vivement. Les jeux de la lumière dans l'atmosphère la plus pure qui soit au monde tiennent de la féerie. Rien n'égale la délicatesse des aurores sur la steppe indéfiniment neigeuse, ni la véhémence des couchers de soleil derrière la taiga cristallisée par le givre, ni le pittoresque des villages aux toits de couleur se détachant sur la blancheur unanime, ni la majesté polaire des fleuves géants, changés en boulevards de glace.

chantage. D'autres voyageurs surviennent. L'hôtel soi-disant complet les logera tous. Ils ont su ce qu'il en coûtait.

Trop heureux si casés nous eussions pu goûter le repos. Dans la chambre où à trois nous devions nous partager deux lits de camp, le dégoût nous souleva le cœur, à la vue des carpettes maculées, de la literie douteuse, des meubles crevés, des murs peints à l'huile où se promenaient d'inquiétants insectes. La guerre avait passé là. Je songeais aux officiers qui avaient dû coucher, ivres et tout bottés, dans cette pièce, en proie à la fièvre de la bataille prochaine ou à l'exaspération de la défaite. Du rez-de-chaussée montait toujours un furieux vacarme. J'avais entrevu tout à l'heure la longue salle enfumée, à la fois salle à manger, bar, concert, café et cinématographe, où les noctambules de l'endroit menaient ce train.

Cette nuit ne nous a valu qu'insomnie et fatigue. Dès le matin, il faut se rembarquer. Au beau soleil, Kharbine ne ressemble pas à la ville sinistre que je me figurais sous l'impression d'une fâcheuse arrivée. En dépit de la fondrière qu'est la place de la gare, et des avenues ravinées qui s'ouvrent alentour, elle m'apparaît bien bâtie, dans toute la fraîcheur d'une cité neuve. Neuve en effet, mais déjà déclinante. La guerre a brisé son essor. Beaucoup de ces beaux immeubles restent inachevés, d'autres vacants. La cathédrale blanche aux coupoles d'or règne sur un avortement.

A la gare, extrêmement animée, je me sens tout à coup tranporté dans un monde nouveau. Coolies ou voyageurs, les Chinois forment nombre. Les uniformes russes sont noyés parmi les robes de cotonnade bleue. J'éprouve mon premier étonnement devant le titubement puéril de la dame chinoise aux pieds écrasés, devant la monumentale coiffure et les joues carminées de la dame mandchoue. Les Japonais abondent : vilains petits messieurs à lunettes d'or, en veston et chapeau melon. Les plongeons répétés, les mains aux genoux, avec lesquels ils s'abordent, contrastent plaisamment avec leur mise. Les cérémonies d'une courtoisie traditionnelle restent par contre charmantes chez leurs femmes qui, elles, ont conservé le kimono national.

Encore qu'auprès de la distance déjà franchie, le parcours de Kharbine à Péking semble ne pas compter, cette dernière partie du trajet, la seule compliquée, est de beaucoup la plus pénible. On doit en effet emprunter trois lignes : l'une russe, l'autre japonaise, l'autre chinoise. Et il s'agit à chaque changement de prendre un billet, de retirer ses bagages du fourgon et de les faire enregistrer à nouveau, opérations rendues malaisées par l'affolement des voyageurs, l'embarras de se faire comprendre, la nécessité de se procurer la monnaie en cours et de s'habituer séance tenante à s'en servir.

Pour commencer, nous nous traînons toute une longue journée avec une lenteur d'escargots, à travers des plaines sur lesquelles frissonnent les hampes à tête rousse du kaoliang. Nous sommes bien en Chine cette fois. Fermes et villages, bâtis en terre et peuplés de cochons noirs, trempent dans des bourbiers. Les toits des gares s'incurvent et se décorent de dragons. Et quelles clameurs assourdissantes aux stations ! Marchands de pain, de pommes, de pastèques, de volailles étiques, assis sur les talons le long de la voie, hèlent à tue-tête les chalands. Certains s'enhardissent, approchent avec leurs paniers, et, malgré la chasse que leur font les factionnaires, regagnent inlassablement le terrain perdu.

A Kouan-tchen-tse, le transbordement fut orageux. Bousculade au fourgon, au guichet, au bureau de change. Et le temps pressait. Mais une compensation nous attendait, et notre surprise ne fut pas mince en montant dans notre nouveau train. Aucun train de luxe en Europe ne saurait rivaliser avec celui-ci, dont les acajous et les cuivres étincelaient sous un ruissellement d'électricité.

La Compagnie du South Mandchuria Railway a bien fait les choses. Le matériel, venu d'Amérique, répond à toutes les exigences du confort. Partout règnent une propreté et un vernis de yacht.

Il est sensible que les Japonais ne sont plus à forcer la note. Le contraste frappe vivement l'esprit des voyageurs. En filant à grande vitesse dans le brillant dining-car, au sortir d'un poussiéreux omnibus, nous sommes tentés de nous dire que nous avons quitté la barbarie, et que la Mandchourie n'a rien perdu à échapper à l'influence russe. C'est bien là ce que voulaient les malins gnomes vainqueurs. Des paquets de cartes postales illustrées sont distribués aux convives, afin que ceux-ci puissent répandre séance tenante, leur favorable impression à tous les coins du monde.

Aux stations où je descends, je constate la même volonté de bonne tenue et de bonne organisation. Pas de désordre, pas de bruit. Les petites gares sont coquettement parées d'arbustes et de fleurs. Il n'y a rien à reprendre à la correction des fantassins et des employés qui éclairent la voie avec de grosses lanternes en papier.

J'envie ceux de nos compagnons qui poussent jusqu'à Dalny. Ils passeront une bonne nuit dans les lits du Pullman. Nous autres, qui devons changer à Moukden, attendons qu'il soit deux heures du matin. Je tombe de fatigue, mais la perspective d'un réveil prématuré m'empêche de m'abandonner au sommeil. Et puis, comment dormir dans le wagon

archibonde, aux stalles découvertes, trop éclaire, et dont le couloir central est une rue? Si parfois je m'assoupis, un vacarme de cloches me fait sursauter. Ah! la fâcheuse mode américaine que ces sonneries à toute volée pendant la traversée des gares!

Bientôt ces cloches, entendues dans le demi sommeil, me sembleront sonner un glas. Une vision tragique est venue me rappeler que nous roulons dans un décor factice de civilisation à travers une terre barbare.

Devant moi, à l'issue du wagon, une porte communique avec le fourgon des bagages. Mes yeux et cette porte se sont ouverts au même instant. Est-ce que je rêve? Que font là ces deux géants, à barbe de fleuve, vêtus de robes noires et coiffés de casques coloniaux, qui se tiennent debout, l'un en face de l'autre, les mains dans les manches? Pourquoi veillent-ils, immobiles comme des statues? Et j'aperçois entre eux sur un matelas un corps indistinct gisant. Il ne sortira pas de mes yeux ce tableau qui a fait soudain se lever au fond de ma mémoire le souvenir de lectures d'enfance dans les Annales de la Propagation de la Foi.

A suivre.

ED. DUCOTÉ.

L'EXPANSION SYNDICALISTE DANS LE MONDE

Les phénomènes sociaux, qui se déploient en dehors du territoire, demeurent encore sans valeur pour beaucoup de nos contemporains. Ils n'ont de regards que pour les événements qui surgissent dans le cadre des frontières. Ils n'accordent qu'un œil indifférent et sceptique à ceux qui se produisent dans les pays même limitrophes. Le concept d'un monde quasi-homogène, à peu près unifié dans sa structure, soumis à des règles générales, sujet tout entier aux mêmes crises organiques, n'a pas encore prévalu au point de vaincre la routine des esprits. La liaison des peuples entre eux, les répercussions qu'engendrent certains faits, d'une extrémité à l'autre de la terre habitée, échappent même à des cerveaux d'une culture supérieure à la moyenne, mais qui ne sont guère orientés vers l'étude des soubresauts internes des nations. Le Français possède un peu mieux qu'autrefois la géographie tout court, c'est-à-dire qu'il saurait plus nettement situer dans l'espace telle ville artistique d'Italie, ou telle cité industrielle d'Allemagne; mais la géographie sociale, si je puis risquer ce terme, n'exerce aucune séduction sur lui. Il s'imagine, par exemple, que la poussée syndicaliste est particulière à la France, que les grandes contrées manufacturières ou n'ont pas été effleurées par elle, ou ont réussi à la comprimer, ou encore qu'elle n'a pris nulle part ailleurs le caractère subversif ou destructeur qu'elle revêt chez nous. Lorsque éclata la grève des cheminots du Nord et de l'Ouest État, il y a à peu près un an, il sembla, pour la masse des gens, que ce fût-là un phénomène essentiellement neuf et sans précédent dans l'histoire, bien que l'Italie, l'Autriche, la Russie, la Suisse en eussent déjà éprouvé les effets. Et il y a quelques semaines, quand 200.000 employés des réseaux ferrés cessèrent brusquement leur labeur Outre Manche, pour revendiquer la reconnaissance de leurs syndicats et en outre des augmentations de salaire, on proclama de différents côtés, et jusque dans des journaux d'habitude informés sur les problèmes économiques, que le Trade-Unionisme britannique adoptait brusquement une attitude nouvelle, et rompait avec toutes ses traditions. Ce qu'on oubliait, c'est que ces employés des réseaux ferrés avaient déjà procédé de même façon, quatre ans auparavant; c'est aussi que le Trade-Unionisme, depuis ses origines très lointaines, a diversifié à l'infini ses tactiques, si bien qu'il peut opposer aux traditions réformistes et légalitaires, respectées à de certaines heures, des traditions révolutionnaires qui paraissent aujourd'hui prendre le pas sur les précédentes.

Le syndicalisme, et les incidents de toute nature, qui en mesurent l'expansion, doivent être envisagés simultanément dans tous les pays. A les examiner dans un seul, et à un moment déterminé, on risque fort de conclure inexactement, et de prendre pour permanent ce qui n'est que passager, ou pour éphémère et provisoire, ce qui est vraiment durable. C'est en se livrant à une enquête mondiale qu'on aura le loisir de dégager les traits généraux de ce prodigieux mouvement ouvrier, qu'on aboutira à une intelligence suffisante de ses causes, de sa formation et de ses chances. Les conservateurs eux-mêmes ne sauraient rien gagner à en contester la vigueur, contre l'évidence, ou à prétendre le localiser, contre la réalité, dans un domaine restreint. Il constitue un des éléments les plus décisifs de la vie sociale, ou si l'on préfère de la vie sociale contemporaine, et il joue le même rôle que le libéralisme vers 1820, le démocratisme vers 1848, ou le socialisme purement politique à une date plus proche. On peut encore dire que profitant des progrès d'outillage, des découvertes scientifiques, de la mobilité plus grande des hommes, de la propagation plus rapide des idées, il a universalisé son cheminement avec une célérité exceptionnelle.

A coup sûr, je ne prétends point, ce serait puéril et mensonger, que ce syndicalisme ait fait son apparition partout à la fois. Une pareille thèse n'irait pas seulement contre les faits, elle heurterait les explications rationnelles qui se déduisent des changements de structure sociale. Il serait étrange que l'énergie fédérative du prolétariat fût aussi manifeste et s'exerçât aussi activement dans l'île de Hawaï qu'en Belgique ou en Suisse.

Si l'on étudie deux des organismes syndicaux les plus puissants de cette époque, celui d'Angleterre et celui d'Allemagne, on constate que l'un est relativement ancien, car les Trade Unions, dont les Webb ont décrit la carrière tourmentée, inquiétaient déjà les cabinets britanniques de la fin du XVIIIe siècle, — et que l'autre est tout moderne : que l'on remonte à trente ans en arrière, le syndicalisme allemand est inexistant, et peu m'importe que les lois d'exception établies par Bismarck contre la Social Démocratie aient paralysé cette formation corporative : le résultat brutal est là ; les pouvoirs publics d'Outre-Rhin, qui ont de plus en plus à compter avec les « Gewerkschaften », se souciaient fort peu, en pratique, de ces groupements, entre 1880 et 1885.

En comparant l'histoire des mouvements ouvriers dans deux pays situés en une même zône du monde, on relève encore d'extraordinaires diversités de tactique. En prenant le mouvement ouvrier d'un pays à des dates différentes, le Trade Unionisme par exemple, ou encore les ligues agraires d'Italie ou les Fédérations de Belgique, on note les plus violentes évolutions d'attitude. Du légalitarisme au révolutionnarisme, le passage s'opère le plus souvent avec un minimum de transition ; mais à vrai dire ces observations n'ont qu'une valeur restreinte. Ce qui frappe, ce qui captive le regard, c'est la progression universelle des effectifs, c'est la pénétration du syndicalisme dans des milieux qui d'abord semblaient réfractaires à son influence, et qui brusquement s'ouvrent à lui avec une confiance inattendue.

De toutes les contrées du vieux Monde, l'Angleterre est celle qui a accru le moins vite son armée corporative, au cours des dernières années. De 1868 à 1891, la poussée fut stupéfiante chez elle, puisqu'on recensait 118.000 Trade-Unionistes à la première date, et 1.500.000 à la seconde. Mais de 1893 à 1910, tout en demeurant digne d'attention, cette poussée s'est révélée beaucoup moins vertigineuse ; il y avait 1.650.000 unionistes en 1898 — 1.922.000 en 1902 — 2.100.000 en 1906 et 2.400.000 en 1909. Si l'on songe que nos Syndicats abritaient 60.000 membres, lorsque Waldeck Rousseau, en 1884, invoquait leur existence, pour faire passer sa loi organique, — et qu'ils ont excédé le million, au 1er janvier dernier, on peut dire que la France a cheminé plus rapidement en ce domaine que la Grande Bretagne.

Elle a été elle-même distancée par l'Allemagne. Outre-Rhin, les groupements professionnels n'ont pu réellement subsister, et se concentrer à leur tour en Fédérations d'industrie, qu'après l'abolition des lois bismarckiennes. Ils englobaient 223.000 adhérents en 1893, 412.000 en 1897, 677.000 en 1900, 1.344.000 en 1905, 1.832.000 en 1908, et 2.017.000 en 1910. Malgré le fléchissement qui s'est produit, en certaines années de crises économiques, comme 1908, où la réduction fut de 33.000 membres, la majoration a été énorme dans la dernière décade. 1910 à elle seule a donné 184.000 cotisants de plus que 1909. Ce qui caractérise le syndicalisme allemand, tout comme l'anglais, c'est que les organismes primaires s'y associent en de gigantesques organismes secondaires, c'est que ces Fédérations l'emportent infiniment par leur ampleur sur les nôtres. La plus grosse fédération en France n'atteint guère qu'à 50.000 membres : celle du bâtiment. Outre-Manche 354.000 ouvriers sont réunis en un seul agrégat, dans le textile ; 376.000 dans la métallurgie, et 238.000 dans les transports. Outre-Manche la Ligue centrale des métallurgistes offre un front de 475.000 hommes.

Si l'on additionne les effectifs des syndiqués français, allemands, anglais, on obtient déjà un total de 5 millions et demi. Ce total s'élève à 8 millions, lorsqu'on y incorpore les syndiqués américains. Mais à ce chiffre formidable, chacune des nations que la transformation industrielle a atteintes, vient adjoindre son contingent. L'Autriche, qui ne comptait pas 100.000 ouvriers organisés en 1896, en accusait 550.000 en 1910 ; et la Hongrie de 10.000 en 1902, montait à 142.000 en 1908. L'Italie intervient pour près d'un million, y compris les adhérents des ligues agraires dont la stabilité, il est vrai, reste essentiellement fragile. Les contrées scandinaves, si l'on fait état de la médiocrité de leur développement manufacturier, ont poussé leur formation corporative avec une remarquable ténacité. Et le Danemarck à cet égard, se classe au tout premier plan avec ses 120.000 fédérés. Au cours des dix dernières années, la propagande syndicaliste s'y est déployée avec tant d'ardeur, que, dans telle profession, 50 ou 60 p. 100 des salariés sont affiliés à la Confédération générale du travail et que, dans tout le royaume, on ne trouverait pas 100 typographes rebelles à cette discipline.

Pour dresser le bilan du Syndicalisme mondial, il serait encore nécessaire de passer en revue les Belges, 140.000 ; — les Hollandais, 125.000 ; — les Suisses, 80.000 ; — les Russes dont les statistiques laissent fort à désirer, — les Serbes et les Bulgares,

les Argentins, les Mexicains, les Turcs, les Égyptiens; et selon toute évidence, la somme à laquelle on aboutirait, ne demeurerait pas très inférieure à 11 millions. Onze millions d'êtres humains se sont concertés, — répartis en fractions nationales, mais aussi rassemblés dans un commun effort, et orientés vers un objectif unique.

Certaines de ces fractions nationales disposent déjà de ressources considérables; elles se sont constitué des budgets, qui rappellent ceux des petits Etats d'autrefois, et l'opiniâtreté avec laquelle elles augmentent cette réserve de guerre, n'est pas le trait le moins suggestif de la période présente. Les ligues centrales allemandes — qui sont au nombre de 60, ont encaissé, l'an dernier, 81 millions de francs soit 40 francs par tête de cotisant; leur capital, excède 65 millions, et dans les vingt dernières années elles ont dépensé plus de 150 millions pour les secours de chômage, de grève, de décès. Les cent Trade-Unions anglaises les plus importantes, qui comprennent les six dixièmes des unionistes, ont perçu en 1910, 68 millions, soit 55 francs par tête et aménagé un trésor de 130 millions, où elles pourront puiser aux jours de combat. Depuis 1896, les recettes ont été grossies de plus de moitié, et le Trésor a beaucoup plus que doublé.

Dans le monde entier, le syndicalisme — qui fut longtemps hésitant à cet égard, — car il appréhendait de décourager ses adhérents, marque une tendance à accroître sa fiscalité. Il estime qu'il retiendra d'autant mieux les masses ouvrières, qu'il leur procurera plus d'avantages immédiats, et qu'il les prémunira plus exactement contre les divers risques de l'existence. Il se trouve d'autant plus incité à persévérer dans cette méthode, qu'en face des fédérations et des confédérations de salariés, se dressent les grandes associations patronales qui mènent la lutte avec de formidables capitaux. Cet état d'esprit, qui fut de tout temps celui des travailleurs d'Amérique, astreints parfois à des cotisations annuelles de 130 francs, qui s'est acclimaté de longue date Outre-Manche, chez les tisseurs et les mécaniciens, commence à s'imposer en France. Jusqu'à une époque très proche, nos syndicats, appréciant la résistance de l'ouvrier français aux lourds impôts corporatifs, raillaient la politique des gros sous, qui avait prévalu dans d'autres contrées. Ils croyaient que la possession d'encaisses puissantes alourdissait l'action quotidienne et paralysait les ardeurs combatives. Pour ces diverses raisons, les prélèvement mensuels de 0 fr. 50 et de 1 franc étaient la règle. Or, c'est un fait caractéristique que les congrès professionnels, tenus cet été, ont presque tous opiné en faveur d'une majoration de l'apport indivi- [illegible] l'exemple des groupements fran[illegible] nera, sans doute, un revirement de la tactique syndicale italienne ou espagnole, — les Scandinaves ayant toujours imité de préférence les Allemands et les Anglais.

Le syndicalisme, qui partout s'est incorporé des effectifs croissants, qui rassemble déjà en quelques contrées, telles que l'Allemagne, l'Angleterre, le Danemark, un quart, un tiers, et plus de la population salariée, use pour la bataille de chaque jour, de ressources grandissantes. Ce sont là quelques-uns de ses traits essentiels. Mais il en est d'autres, et qu'il faut aussi mettre en relief, car ils sont loin de rester négligeables.

Pendant longtemps, il s'est heurté à la timidité, à la méfiance des femmes. Cette abstention du sexe faible, dont on connaît le rôle considérable dans l'économie moderne, pouvait être périlleuse au suprême degré pour l'expansion corporative. Si des millions d'ouvrières et d'employées demeuraient inorganisées, en Allemagne, en France, en Angleterre, le patronat pourrait exploiter à l'infini la rivalité des sexes, et remplacer la main d'œuvre masculine par la main-d'œuvre féminine. Mais l'évolution économique elle même a engendré ses effets logiques et nécessaires, et depuis une dizaine d'années, les contingents de syndiquées vont en augmentant : 400.000 en Angleterre, 200.000 en Allemagne, 40.000 en Autriche.

La formation corporative s'était implantée d'abord dans l'usine : ce fut dans la grande industrie minière, métallurgique, textile, qu'elle remporta ses premiers succès. Mais dans tous les États modernes, le commerce occupe des masses de travailleurs qui, relativement disséminés, à travers des milliers d'entreprises, prennent malaisément contact entre eux. Il fallut que le syndicalisme conquît pas à pas des adhérents dans un milieu hérissé de difficultés; puis quand il y eut exercé sa propagande, il se trouva devant un nouveau monde qui lui restait fermé, le monde des salariés agricoles, soustrait par sa condition même, par son éloignement des grands centres, à la pénétration des idées nouvelles; et pourtant, à la faveur des crises économiques, aux alentours des villes d'abord, dans les districts purement ruraux ensuite, l'organisation professionnelle a fait son apparition. Le phénomène s'est généralisé sous le couvert des transformations de l'outillage, qui ont bouleversé la production.

Car le syndicalisme n'est pas sorti tout armé du cerveau de quelques penseurs. La part des militants ouvriers, de ceux qu'on appelle communément les meneurs, dans son expansion, est en fait minime ou médiocre. Ils auraient été impuissants à poursuivre leur propagande, au cas où les conditions générales ne se seraient pas révélées favorables, et où la con-

centration des capitaux et la concentration des hommes n'auraient pas façonné quasi automatiquement les organismes professionnels.

Si le Syndicalisme a surgi presque partout à la fois dans les vingt dernières années, si les classes possédantes et conservatrices déplorent l'assaut qu'il donne universellement à la vieille structure de l'Etat, c'est que la classe ouvrière elle même a été transplantée dans un cadre nouveau. Tandis que s'accentuait l'immigration rurale dans les villes, le machinisme progressait dans les exploitations agricoles et forestières, et sur les ruines de la petite propriété, desservie par le propriétaire et par sa famille, s'élevait le grand domaine, qui requérait un nombreux prolétariat. Jusque dans les pays neufs, et qui avaient longtemps semblé réfractaires à la révolution industrielle, l'usine appelait à elle les bras, alimentée souvent par l'argent de financiers étrangers. La métallurgie, le tissage, la filature, la fabrication des produits chimiques s'établissaient et groupaient de gros effectifs de salariés, qui auparavant demeuraient dispersés dans de minuscules entreprises. Ces salariés, juxtaposés par centaines, par milliers dans les mêmes locaux, prenaient conscience, sous l'influence des incidents quotidiens, de la solidarité de leurs aspirations. Ils se rendaient compte que pour faire prévaloir leurs volontés, ils seraient d'autant plus forts, qu'ils édifieraient des groupements plus amples. Dans toutes les formes de l'activité humaine, le syndicalisme s'érigea, et nulle loi coercitive n'était plus capable de le déraciner.

Cette expansion mondiale de la corporation, rajeunie et adaptée à une stricte notion des intérêts de classe, ne s'est pas manifestée seulement dans les effectifs de fédérés annuellement recensés : elle se traduit aussi dans la croissance continue des conflits du capital et du travail. Ici encore, le phénomène n'est pas spécial à la France, et la croissance — que je souligne — se marque à la fois dans le nombre de ces conflits, et dans le contingent de ceux qui y participent.

En Angleterre, on enregistrait 442 grèves en 1902 et 601 en 1907; 2.516.000 jours de chômage volontaire en 1899, et, 10.632.000 en 1908.

En Allemagne, le total des grèves et lock-out, de 1288, en 1899, est passé à 2.110 en 1910. Il a plus que triplé en Autriche, de 1900 à 1907; il a quadruplé en Suède dans le même laps de temps.

L'action ouvrière contre le régime capitaliste tend donc à s'accentuer toujours davantage; et rien n'est plus explicable que cette progression de la statistique des litiges, puisque le syndicalisme embrasse une part grossissante de la population salariée.

Mais l'action patronale contre la formation corporative n'est pas moins méthodique ni moins robuste, dans les pays de très grande industrie. En Allemagne, par exemple, le chiffre des lock-out, envisagés isolément, est monté de 305 en 1906 à 1.115 en 1910.

Pour bien comprendre l'ampleur de la lutte sociale qui se déploie sous nos yeux, l'importance universelle du syndicalisme ouvrier, il convient de ne point oublier cette résistance patronale qui s'universalise, elle aussi, et qui contribue à transformer le monde en un gigantesque champ clos, où possédants et non possédants sont aux prises.

PAUL LOUIS

CHRISTINE DE SUÈDE ET LA ROCHEFOUCAULD

D'après un manuscrit inédit.

Nous jugeons si mal — ou si bien — les femmes à notre époque, que l'on s'étonne volontiers de l'influence que le livre de La Rochefoucauld eut sur les âmes féminines du XVIIe siècle, et du succès qu'il trouva près d'elles. Nous sommes également surpris, en apprenant la participation discrète de Mme de La Fayette à l'élaboration des *Maximes*, qu'elle n'ait pas eu le désir d'atténuer davantage les jugements rigoureux de son ami désabusé. C'est que nous prêtons volontiers à ces femmes la sentimentalité du XVIIIe siècle ou de notre temps; nous oublions trop facilement qu'elles avaient vu la Fronde, qu'elles y avaient participé quelquefois; et la Fronde, sans être un des faits les plus importants de l'Histoire de France, reste néanmoins un phénomène social des plus étranges par l'état d'esprit, par les idées et les sentiments qu'il suppose. Nous aimerions à savoir ce que la Grande Mademoiselle, au déclin de sa vie, pensait de ces *Maximes*. Y trouvait-elle l'écho de ses déboires et de son expérience douloureuse de la vie?

Le hasard nous met en présence des impressions sur ce même livre, non d'une Française il est vrai, mais d'une femme qui est tout imprégnée d'antiquité comme les Français d'alors, qui a lu Corneille et les romans français de la première moitié du siècle, qui a puisé dans ces livres un idéal de grandeur et de gloire, tout comme Mlle de Montpensier, qui a suivi la Fronde avec curiosité, même avec passion, qui a aimé sinon d'amour du moins d'admiration le Grand Condé au seul nom de ses victoires, qui a voulu attirer près d'elle Mme de Chevreuse et Mme de Longueville, les grandes [illegible] qui

s'est plu à connaître la Grande Mademoiselle parce qu'elle avait été aux « occasions », une Française par ses lectures, par ses amitiés et ses admirations ; une femme en outre qui a voulu laisser à la postérité, conformément à l'idéal de grandeur qu'elle s'était fait, le souvenir d'un nom glorieux, et qui, non contente de s'assimiler aux rois et aux plus grands, a voulu les surpasser tous en abdiquant, une femme en un mot qui a voulu être un grand homme par le courage et la grandeur d'âme, mais une femme cependant et des plus femme, quoi qu'on en pense, je veux dire Christine de Suède.

Retirée à Rome, et revoyant dans le silence sa vie passée, à travers des sentiments nouveaux, elle se plut à lire La Rochefoucauld, à le méditer et à l'annoter. Le baron Bildt, qui seul a publié jusqu'ici des documents qui nous permettent de pénétrer dans l'intimité de Christine et de voir un peu clair dans les sentiments de son âme orageuse, a signalé (1) un manuscrit de Christine contenant des annotations à l'édition de 1671 de La Rochefoucauld. Un autre manuscrit, que vient d'acquérir la Bibliothèque royale de Stockholm, renferme des annotations très complètes à l'édition de 1678 qui est augmentée, comme on le sait, de plus de cent maximes. Et nous pouvons juger, d'après ces notes, de l'état d'âme de Christine et des pensées qu'elle voulait faire connaître à son ami, le cardinal Azzolino. Si nous ne pouvons être assurés d'avoir là les sentiments vrais de Christine, nous sommes du moins certains de savoir quelle femme elle voulait paraître à son ami le plus cher, à celui qui avait été plus qu'un ami, et qu'elle continuait, même au bord de la vieillesse, à aimer d'un amour encore vivant bien que sans espoir.

Très souvent elle est d'accord avec La Rochefoucauld : *Ceci est bien dit, ceci est divin* sont des formules qui reviennent souvent en marge des *Maximes*. Quelquefois même elle ajoute : *J'en suis caution par expérience*. L'amertume de ce livre ne la choque pas, son expérience lui suggère sans doute une aussi piètre idée de l'âme humaine et des passions qui l'agitent. Il arrive parfois cependant que la pensée lui paraisse trop générale. Elle pense qu'il y a des vertus pures de tout intérêt, ce sont des vertus très rares, des vertus peu communes, mais enfin il faut bien qu'elles existent puisqu'elle-même les possède : elle est souvent une exception que la règle commune n'atteint pas.

*
* *

A la lecture des « Mémoires de Chanut », on a l'impression très vive que Christine méprisait violemment l'humanité. Elle a protesté elle-même contre cette publication, et les historiens modernes de la Suède nous ont appris à nous défier extrêmement de ces « Mémoires » ; mais il n'en reste pas moins que Christine a écrit dans son « Ouvrage du Loisir » cette maxime, qui est la négation non seulement de l'amitié, mais de la fidélité et de toute vertu : « Il faut plus craindre ceux que l'on aime que ceux que l'on hait. » Et c'est encore elle qui a écrit dans quelques pages, destinées sans doute à servir de préface à ses pensées : « Elle [Christine] dit au roi Charles Gustave après l'avoir fait roi : Vous me serez ingrate, mais n'importe, vous le serez moins que je ne l'imagine. Cela arriva. » (1)

D'où vient donc un semblable pessimisme? Est-ce de l'esprit chrétien et d'une méditation religieuse sur les faiblesses et les imperfections de l'homme? Mais on peut affirmer que le christianisme de Christine n'est qu'en surface; il ne l'a pas pénétrée intimement. Elle invoque Dieu, sans doute, elle veut lui reporter toutes ses pensées, mais elle ignore ce qui fait le fond des vertus chrétiennes, le pardon des injures, la douceur de la clémence et l'amour du prochain. Le mépris du chrétien pour la nature humaine n'est qu'une forme de l'humilité : s'il rabaisse tous les hommes, c'est avant tout pour s'atteindre lui-même dans son orgueil et se pénétrer de son néant. Christine au contraire ne méprise que pour s'exalter. Son amour-propre (j'entends le mot au sens du XVIIe siècle) est la raison de son mépris universel ; elle est donc tout à l'opposé de l'esprit chrétien. Et peut-être a-t-elle encore plus de haine pour les hommes que de mépris pour l'humanité. La cause en est sans nul doute un orgueil immense, insondable, un désir et une assurance de supériorité qui lui fit dédier à Dieu son « Autobiographie ». Plus orgueilleuse encore que Mlle de Montpensier, si fière de sa « qualité », elle croyait que sa grandeur tenait moins à sa naissance qu'à la vertu propre de son cœur, « ce cœur qui à l'égal de Dieu a su faire des Rois » comme elle l'écrivait (2) au jeune roi de Suède Charles XI. Elle se croyait moins la fille de Gustave-Adolphe, pourtant si grand, que d'Alexandre

(1) *Pensées de Christine de Suède* avec une préface par le baron Bildt. Préface, p. VI-VII.

(1) Ce manuscrit de quatre pages est entièrement autographe. Il est intitulé : « Les pronostiques de la reine Christine ». Elle y déclare qu'il mériterait d'être transmis à la postérité pour montrer la « pénétration de son esprit » et de son « génie naturel incomparable en tout ». Ce manuscrit date des dernières années de la reine, puisqu'on y trouve une allusion à la prise et à l'évacuation de Messine (1676). Il est à croire qu'il est de l'époque où la reine s'occupait à rédiger ses pensées. Il nous est donc permis de supposer — contrairement à l'hypothèse du baron Bildt, que Christine songeait à une publication sinon immédiate, du moins posthume.

(2) Lettre du 1er octobre 1666. Bildt. *Christine de Suède et le cardinal Azzolino*, p. 241-242.

et de César dont elle pensait avoir égalé la gloire par la force de son esprit. Elle ne tenait que d'elle-même tout ce qu'elle avait de grand ; elle était « née » seulement le jour où elle avait abdiqué.

Cet orgueil de Christine, cet orgueil de son esprit surtout, nous aide à comprendre une distinction subtile qu'elle établit en marge de La Rochefoucauld entre la tromperie et la trahison. « L'intention de ne jamais tromper, disait-il, nous expose à être souvent trompés. »... « plutôt trahis que trompés, corrige-t-elle, mais quoi qu'il arrive cette intention est noble et il faut l'avoir ». A la maxime LXXXV. « Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompés », elle émet cette opinion : « Je n'en suis pas d'accord ; il y a des occasions où l'on peut et l'on doit se défier de ses meilleurs amis, sans offenser l'ami ni l'amitié ; d'être trahis est la honte de ceux qui trahissent, d'être trompés est la nôtre ». Ce qu'elle résumera ensuite sous cette forme dans son Ouvrage du Loisir : « Les plus habiles gens sont quelquefois trahis, mais rarement trompés ».

La distinction est juste, quoique subtile. Elle montre avec quel soin la reine tenait à se justifier d'avoir manqué de perspicacité, lorsqu'elle accordait sa confiance à des favoris qu'elle comblait de ses faveurs. Mais cette distinction a une bien autre portée ; elle est aussi une justification morale. Les traîtres, pense Christine, ne méritent aucune pitié, car la trahison vient « d'une faute de cœur ». « Je crois que pour trahir, dit le commentaire de la maxime CXX de La Rochefoucauld, il faut être lâche, et par conséquent faible, car les gens faibles sont incapables de fidélité et trahissent toujours ». Il ne faut donc pas hésiter à les châtier comme ils le méritent : car « c'est la plus grande des cruautés d'épargner les méchants. » Et voilà pourquoi mourut le triste Monaldeschi.

On trouve dans Archenholtz (1) une relation de la mort de Monaldeschi « qui semble avoir été rendue publique par la cour de Christine » et qui nous donne le commentaire de ces pensées de Christine. Monaldeschi, apprenant qu'il allait mourir, « tout épouvanté retomba aux pieds de la Reine, la priant de changer la sentence de mort en un bannissement perpétuel de l'Europe, mais la Reine lui répondit qu'il valait mieux pour lui de mourir que de vivre infâme. » Pensée cornélienne sans doute, mais singulièrement détournée de son sens, lorsque c'est le juge qui l'applique à celui qu'il a condamné.

Monaldeschi avait trahi ses intérêts, cela est bien certain, car l'hypothèse d'une vengeance amoureuse doit être écartée ; mais quels intérêts? Nous l'ignorons. Elle l'a frappé en vertu du droit qu'elle croyait avoir de justice souveraine, et elle n'a jamais voulu consentir à discuter ce droit. Mais elle se justifie néanmoins d'une manière détournée, et elle défend du même coup la légitimité de son acte et la pénétration de son esprit. Ce scrupule semble curieux pour nous qui avons une autre idée de la justice et qui serions tentés d'imaginer Christine hantée du spectre de Monaldeschi.

La vieillesse qui approche, l'expérience de la vie ne lui ont rien enlevé de l'inflexibilité de son caractère, elle continue à professer pour les vieillards et pour les femmes le mépris qu'elle leur a toujours voué : « Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples (1), » disait La Rochefoucauld. « Ils sont importuns par leur préceptes et ridicules par leurs exemples, » confirme Christine. A-t-elle donc trouvé le moyen d'échapper à la loi commune? Nous trouvons cependant dans ces notes un regret de la jeunesse passée : « Je voudrais que cette fièvre (de jeunesse) me durât pour toute la vie, quand même elle me ferait rêver. » Mais cet aveu discret, ce cri sincère reste enfoui dans ces notes familières. Les Pensées, dans la rédaction définitive, contiennent cette singulière affirmation : « La vieillesse, la maladie, la pauvreté sont l'apanage de l'ignorance. » Elle aimerait sans doute à nous faire croire qu'elle seule connaissait le secret de ne pas vieillir, ou plutôt n'est-ce pas au cardinal qu'elle essayait de le faire croire?

Elle a toujours également manifesté son mépris pour les femmes, et la vieillesse ne l'a pas réconciliée avec elles. Aussi approuve-t-elle le plus généralement La Rochefoucauld dans sa sévérité : « Les femmes croyent souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. » — « Cela est vrai (le) plus généralement et les hommes ne sont pas moins coquets que les femmes. Il y a peu de gens capables d'une véritable passion, et peu de gens la méritent aussi. » Elle serait bien près de souscrire à toutes les remarques sur la coquetterie des femmes si elle ne se ravisait. Il y a au moins des femmes qui échappent à ce défaut, et elle est de celles-là : « La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes, mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison [illegible] opposte Christine, et il y en a qui en sont incapables. »

1 ARCHENHOLTZ. *Mémoires concernant Christine Reine de Suède*, t. II, p. 2-4.

1 Maxime XCIII.

On se tromperait gravement, si l'on considérait Christine comme un prototype des féministes modernes. Les poètes français qui étaient à la cour de Suède du temps où elle régnait encore, croyaient la louer en composant des pièces « touchant la prééminence du sexe sur les Hommes » ou les grands s'imaginaient lui faire leur cour, lorsqu'ils faisaient élever une pyramide « érigée à Christine par Antiope, Penthésilée et Thalestris, les trois reines des Amazones (1) ». Erreur absolue, car personne plus qu'elle n'a été persuadé de la fragilité de son sexe. Quelques-unes de ses pensées à cet égard sont significatives. Elles approuve la loi salique, estimant que les femmes sont incapables de régner; elle réprouve l'usage de remettre aux femmes la régence du royaume pendant les minorités; elle condamne aussi les rois qui laissent leur femme ou leurs maîtresses prendre part au gouvernement. La femme est faible et ne peut avoir assez de force morale pour conduire les affaires publiques, à part quelques exemples, bien entendu, dont nous parle l'histoire. Et nous comprenons bien que Christine se range elle-même parmi les exceptions. Le mépris des femmes est encore pour elle une manière délicate de se louer.

Telle est la fière héroïne que Christine croit être et qu'elle voudrait bien faire l'effet d'être: un grand esprit et un esprit toujours lucide que les faiblesses habituelles à son sexe n'ont pas troublé. Et il nous semble bien, en effet, qu'elle ait eu de l'intelligence, qu'elle ait eu même des vertus viriles, trop viriles parfois. Il n'en reste pas moins qu'elle n'est qu'une faible femme comme les autres, et qu'elle a aussi sa misère cachée, car elle est le jouet de l'amour, un pauvre jouet dans les mains d'un maître qui la manie à son gré, le cardinal Azzolino.

*
* *

Si nous ne connaissons pas tout de cette intrigue, nous avons du moins quelques documents qui nous permettent de l'imaginer: on a publié les lettres intimes que Christine écrivit de 1666 à 1668 au Cardinal Azzolino (2) pendant son long séjour à Hambourg et son voyage en Suède. Les lettres du Cardinal ont disparu; mais nous pouvons parfois en deviner le sens d'après les réponses de Christine, et nous pouvons surtout juger de l'effet que ces lettres produisaient sur elle.

Or, il se trouve qu'il y eut entre eux, pendant le séjour de Christine à Rome, un amour ardent surtout de la part de la reine, mais qui vint un jour à lasser le cardinal. S'il faut en croire la lettre de Christine du 13 mai 1667, nous pouvons à peu près fixer la date de la rupture de cet amour, mais non de leur amitié; car elle dura très tendre et très fidèle jusqu'à la mort: « Si j'avais payé mes dettes, écrit la reine, je mourrais contente et ne regretterais rien, rien que d'avoir vécu deux ans de trop, car c'est à plus près de ce temps, et ceux..... » La Reine n'a pas achevé la phrase.

Le cardinal, désireux de rompre, et sachant bien qu'il ne le pourrait faire, si Christine restait à Rome, lui conseilla-t-il le voyage en Suède? C'est possible; elle laisse tout au moins entendre, dès ses premières lettres, qu'Azzolino veut l'éloigner de Rome. Mais elle continue à proclamer son amour en termes qui ne sont pas ambigus : « Je ne vous réponds pas à votre chiffre, car je ne sais que dire, si ce n'est de vous confirmer tout ce que je vous ai dit dans mes précédentes, vous assurant seulement que tous les changements qui pourront arriver dans votre cœur ne changeront pas le mien et que je vous conserverai une fidélité inviolable jusqu'à la mort (1).

Revenir à Rome est sa principale pensée, sa seule préoccupation, et le souci de ses intérêts en Suède ne l'occupe que par surcroît. Mais pour y revenir il lui faut être assurée d'y retrouver les sentiments qui faisaient autrefois pour elle le charme de cette ville. Aussi, pour éprouver le cœur du cardinal, elle annonce son intention presque définitive de ne jamais retourner à Rome : « J'y suis quasi résolue, mais enfin j'ai encore beaucoup à combattre et plus à vaincre en cette résolution. » C'est une feinte assurément, car la veille elle annonçait au roi de Suède son intention de retourner à Rome.

La réponse attendue ne vint pas. Bien au contraire il semble que le Cardinal ait éventé la ruse et qu'il ait manifesté quelque crainte de ce retour précipité. « Votre 24e lettre du 6 passé, écrit encore Christine, me fait connaître que je travaille en vain pour vous guérir de la crainte que vous donne mon retour et qu'après tout ce que je vous ai dit, vous ne me croyez pas. Je ne sais plus que vous dire... » (2), crainte sans cesse renouvelée de la part du Cardinal; car elle écrit encore quelques semaines plus tard : « Si Hambourg n'est pas assez éloigné de Rome pour satisfaire à votre cruauté, j'irai au bout du monde pour n'en revenir jamais » (3). Cependant le Cardinal s'adoucit un peu pour tâcher de calmer la peine et le ressentiment de son amie. « Rome tout entière, déclare-t-il, demande le retour de Christine » ; mais

(1) [illegible] *Ibid.* [illegible]
(2) [illegible] *Christine de Suède et le Cardinal Azzolino*. Paris, [illegible]

(1) Lettre du 29 septembre 1666. Bildt. *Ibid.*, p. 237.
(2) Lettre du 1er décembre 1666. Bildt. *Ibid.*, p. 278.
(3) Lettre du 19 janvier 1667. Bildt. *Ibid.*, p. [illegible].

il ne dit pas, quant à lui, s'il le desire, et la reine qui ne s'aveugle pas, sait ce que cela veut dire : « Du temps heureux que vous souhaitiez mon retour, lui répond-elle, il était indifférent à Rome, et à présent qu'il ne l'est pas à Rome, il l'est si fort à vous, qu'il n'y a rien de plus » (1). Et ce petit jeu continue jusqu'au mois de juillet 1668. Alors se présente l'affaire de Pologne et le premier cri de Christine est pour annoncer son retour : « ... Je me rendrai le plus tôt à Rome pour avoir la joie de vous revoir et pour être en un lieu où je puisse recevoir un tel honneur (s'il m'arrive) avec décence » (2). Et elle se donne à ce projet avec sa vivacité habituelle, elle écrit au pape, au nonce de Varsovie, elle prépare des proclamations, mais un doute l'effleure : Azzolino veut-il donc se débarrasser d'elle en l'envoyant chez ce peuple barbare dont elle ignore la langue et les mœurs? « ... il faut vous résoudre à devenir *polacco* aussi bien que moi, si cela arrive, et vous travaillez en vain, si vous n'y êtes résolu, quand avec la couronne de Pologne on m'offrirait celle de l'univers » (3). Son ambition n'est plus rien, l'amour désormais absorbe toute sa vie et ses pensées.

La fière nature a trouvé son maître : c'est l'amour, mais c'est aussi le Cardinal. Il joue de cette femme avec une habileté supérieure, il est souple, mais il la domine, la souplesse étant une forme de l'esprit de domination, surtout chez les gens d'église. Il la mène lentement, mais sûrement, à la résignation. Il lui notifie d'abord, brutalement peut-être, à tout le moins d'une manière bien nette, qu'il ne peut plus être son amant ; ses intérêts matériels et spirituels s'y opposent. Et Christine s'indigne et s'emporte. Mais la lettre suivante est pleine de sollicitude, d'inquiétude pour la santé de la reine et de crainte pour ses affaires de Suède. Et Christine s'émeut et s'excuse de sa colère. « Je souffre tout de vous », écrit-elle souvent. Vienne une autre lettre, elle ne contient plus que des conseils et des exhortations. Ce sont, à en croire la reine, des « homélies » d'où les sentiments tendres sont exclus. Et les lettres alternent ainsi, plus cruelles ou plus douces, cicatrisant parfois les blessures que les lettres précédentes ont pu faire. Et Christine ne veut pas que le Cardinal s'excuse de sa dureté : « C'est à moi, dit-elle, de vous demander pardon de ma sensibilité, mais enfin je vous prie de vous souvenir, que je ne suis composée de marbre ni d'acier » (4).

Il y eut même un jour où la jalousie de Christine s'émut. Le cardinal était allé en soirée chez l'ambassadeur de France qui avait deux jeunes et jolies filles. La reine lui dit son fait sur un ton d'ironie cinglante qui était chez elle la marque de la plus violente colère. Il se justifia, mais d'une manière insuffisante pour enlever tous les doutes, et Christine, qui ne s'abusait pas, ne s'y laissa pas tromper. Ce fut encore elle cependant qui demanda pardon : « Vous pouvez tout auprès de moi, et je ne me plaindrai jamais de vous, de quelque manière qu'il vous plaise d'en user (1) » N'est-ce pas l'histoire d'Alceste et de Célimène, les rôles renversés, où celui qui aime le plus, craignant pour son amour cède peu à peu et finit par s'accommoder de ce qu'on lui laisse. Elle devient humble, petit enfant satisfaite, à défaut d'amour, d'une amitié tendre, ces miettes de l'amour défunt.

Quelques années plus tard, après le retour à Rome, pendant le Conclave de 1670, le cardinal écrivit un jour à Christine, pour l'entretenir de l'état de ses affaires dans l'élection ; sa lettre était précédée des initiales S. M. qui étaient sans doute le rappel de quelque souvenir heureux de leur vie passée. Et Christine en fut émue jusqu'aux larmes. « Si je pouvais vous faire imaginer la joie que leur vue m'a donnée, vous me jugeriez, en quelque façon, digne de ce titre que je préfère à celui de la reine de l'univers. Mais je dois en être indigne, puisque vous me l'avez ôté. Faites ce qu'il vous plaira ; je suis d'une manière à vous que vous ne pourrez sans une injustice et une cruauté effroyable douter que S. M. me soit dû. » Mais cette lettre ne contenait pas que des douceurs amoureuses; elle contenait aussi des renseignements qui pouvaient être très utiles au cardinal pour la conduite qu'il devait tenir au Conclave, et il ne put la montrer à ses amis, empêché par les tirades sentimentales du début. Il rappela sèchement à Christine qu'il fallait désormais tenir ce qui regardait les affaires separé de toute autre chose (2). C'est, en petit, l'aventure de Mlle de Montpensier, brutalisée par le beau Lauzun.

Très singulière est la destinée de ces deux femmes qui, fatiguées de l'ambition, cherchèrent dans l'amour une consolation à leurs déboires passés, tandis que Mme de Longueville qui avait connu l'ambition et l'amour, allait s'enfermer dans un cloître. Elles ont considéré l'amour au temps de leur belle jeunesse, comme une passion « toute chargée de faiblesses » et dans leurs vieux jours elles ont cherché un abri près de lui pour se préserver peut-être de la solitude et du vide des heures. « Qu'une vie est belle, disait Pascal — si le Discours est bien de lui — quand elle commence par l'amour et qu'elle

1 Lettre du 16 février 1667. Bildt *Ibid.* p. 312.
2 Lettre du 1er août 1668. Bildt *Ibid.* p. 464.
3 Lettre du 29 août 1668. Bildt *Ibid.* p. 471.
4 Lettre du 29 août 1668. Bildt *Ibid.* p. 471.

1 Lettre du 1er août 1668. [illegible]
2 Bildt, *Christine de Suède et le Conclave de Clément X*, pp. 89-90.

finit par l'ambition. » Mlle de Montpensier et Christine ont suivi l'ordre inverse, et c'est peut-être la raison pour laquelle leur vie nous semble moins belle et plus extraordinaire.

Il y a dans les *Mémoires* de la Grande Mademoiselle un curieux passage qui se rapporte précisément au moment, où, mal satisfaite de sa condition passée, elle éprouve le besoin d'en changer, où ses anciennes préventions contre le mariage disparaissent, où elle se sent l'âme inquiète, les sens troublés, peut-être aussi. Elle s'examine alors suivant la méthode cornélienne, avec une conscience tranquille et lucide qui se voit et qui se juge; et la cause de son trouble ne lui échappe pas, c'est la présence du beau Lauzun, c'est le plaisir qu'elle éprouve à être aimée de lui, comme elle ne l'avait jamais été, qui a renouvelé sur le tard ses sentiments et ses pensées. Quelques objections se présentent, notamment la différence de condition qui les sépare. Mais l'histoire fournit des exemples de telles mésalliances, et Corneilleles justifie. Quelques vers de la suite du *Menteur* n'affirment-ils pas, qu'il est des cœurs faits l'un pour l'autre? Lauzun cependant, avec beaucoup d'habileté, semble ne pas comprendre qu'il est aimé. Comment donc le lui faire entendre? Mademoiselle cherche alors à l'éviter, à ne le voir jamais en particulier. Mais elle n'arrive pos à l'oublier, bien au contraire: « Je faisois, dit-elle, toujours le contraire de ce que je voulois chercher à faire; ce que j'avois projeté la nuit, je ne pouvois l'exécuter le jour. Voilà une manière de vie et de démêlé que j'avois cent fois le jour avec moi-même. Après avoir songé à l'impossibilité de m'ôter cela de la tête et aux obstacles que j'y pouvois trouver et que j'eus bien surmonté tout ce qu'on en pourroit dire, je me vis dans une nécessité absolue de prendre une résolution (1). » Et cette résolution, nous la connaissons, c'est la résolution à ce mariage qu'elle devait ensuite amèrement pleurer.

Malgré cette analyse méthodique, l'intelligence si lucide qu'elle soit n'a pas d'emprise sur la passion: elle ne peut rien pour la supprimer ou pour l'entraver, elle la constate, voilà tout. Le cœur et l'esprit ne communiquent plus entre eux comme ils le faisaient autrefois dans le théâtre de Corneille, ils ne peuvent plus rien l'un sur l'autre. L'amour du repos suggère la nécessité d'arriver à une conclusion, et le meilleur moyen de calmer les passions, selon Mlle de Montpensier, c'est en somme de les satisfaire. Étrange conclusion qui montre à quel point elle éprouvait le désir de mettre dans son cœur le calme dont elle avait besoin et qu'elle n'était jamais parvenue à mettre dans sa vie.

1. Mlle de MONTPENSIER. *Mémoires*. Ed. Michaud et Poujoulat, pp. 409-411.

Mme de Clèves n'a pas plus d'héroïsme. Elle renonce à son amour, cela est vrai, mais elle y renonce par crainte d'une passion plus troublante, par crainte de la jalousie. Son amour du repos lui fait voir plus loin que la satisfaction immédiate de sa passion. Et peut-être éprouve-t-elle un peu moins fortement la douceur d'aimer et d'être aimée, parce qu'elle est plus jeune. Cet amour sera le dernier, parce qu'elle le veut ainsi; ce n'est pas encore la vieillesse qui l'oblige à y renoncer.

Christine elle aussi a trouvé, après les agitations de sa vie, une amitié singulièrement dévouée et attentive; elle a éprouvé le plaisir de la tranquillité et du repos, et toute sa vie s'organise autour de cet amour qui est peut-être le premier, mais qui est assurément le dernier. Elle s'y attache, lorsqu'il la fuit, elle s'y cramponne désespérément. C'est tout uniment l'histoire amoureuse d'une femme qui se sent vieillir, mais d'une femme au moins qui reste lucide et qui scrute son amour. Comment le voit-elle et comment le juge-t-elle? Comment aussi veut-elle le faire voir à son ami le Cardinal?

*
* *

N'espérons pas trouver dans ces notes une confession des amours passées de Christine, en admettant qu'elle en ait eues : la chronique du temps lui en a prêté généreusement un très grand nombre, comme il convenait de le faire pour une femme célèbre et qui semblait extraordinaire. Il faut écarter Monaldeschi, nous l'avons dit. Mais on n'a pas très bien éclairci « l'affaire Pimentel. » Beaucoup de témoignages contemporains, dont quelques-uns semblent dignes de foi, rendent vraisemblable l'hypothèse de cette intrigue amoureuse. Le plus curieux de ces témoignages est une lettre de L. Boreel, ambassadeur des Pays-Bas à Paris, adressée à Jean de Witt le 23 octobre 1654; il écrivait, en faisant allusion à certaines lettres envoyées de Suède à destination de l'Espagne, et interceptées à leur passage par les Pays-Bas : « Il y en a une aussi de la reine Christine à don A. Pimentel qui est couchée d'une manière si plaisante et si ambiguë et dans des termes si passionnés de l'affection de S. M. pour M. Pimentel, que ceux qui ne connaîtraient pas la vertu de cette reine pourraient s'imaginer faussement que cette lettre part d'un amour tout charnel. Cependant on ne doit la regarder que comme une preuve de la grande estime et de l'affection que S. M. témoigne pour l'esprit et la capacité qu'elle chérit en Pimentel. Cette lettre est remplie des plus fortes expressions dont se puisse servir l'amour le plus violent. » (1)

(1) BILDT. *Christine de Suède et le cardinal Azzolino*, p. 21, n. 1.

Est-ce un aveu de Christine que nous trouvons en marge de la maxime LXXIII : « On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie, mais il est rare d'en trouver qui n'en ayent eu qu'une. » — « Il y a de tout dans le monde, reprend Christine. Il dit bien qu'il est rare, mais non pas impossible d'en trouver. »

Si cette remarque est suggérée à la reine par son expérience personnelle, elle ne peut s'appliquer à son intrigue avec le Cardinal, car elle est d'accord avec la Rochefoucauld pour déclarer que « ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour. » Et la galanterie ne l'intéresse pas, ou ne l'intéresse plus; elle ne veut désormais songer qu'à l'amour.

L'amour est un plaisir, égoïste parfois, mais enfin un plaisir, et de tous le plus grand : « Le plaisir de l'amour est d'aimer et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne », disait La Rochefoucauld. « Cela est admirable, parce qu'il est très vrai », confirme Christine. « Tant qu'on aime on ne s'ennuie pas » ajoute-t-elle en commentaire à la maxime CCCXII. Elle n'accepte pas la distinction faite par La Rochefoucauld entre « les premières amours où l'on aime surtout l'amant, et les autres où l'on aime l'amour », elle tient pour assuré que « l'on aime l'un et l'autre en tout temps. » Si la distinction était vraie, la maturité, ou la vieillesse, mettrait entre ces deux sortes d'amours un abîme infranchissable, et Christine a la prétention d'offrir au Cardinal un cœur toujours jeune.

Les maximes sur l'amour sont de tout le livre celles que Christine critique le plus. Et on sent qu'elle ne combat pas impartialement, au seul nom de son esprit et de son jugement; le ton devient âpre, agressif contre les Français en général et contre La Rochefoucauld en particulier. C'est tout son cœur qu'elle défend, c'est au nom de son expérience des dernières années qu'elle lutte; elle peut offrir un exemple de la fidélité inviolable qu'on trouve parfois dans l'amour. « Plaisante manière de se figurer du plaisir au changement; cela est bien français » avait-elle fait écrire par son secrétaire en marge de la maxime CLXXV, « et fort galant » ajoute-t-elle ensuite de sa propre main. Si La Rochefoucauld affirme que l'on est parfois constant par point d'honneur, elle proteste; la constance est inséparable de l'amour véritable; s'il prétend que l'on est constant par ennui de changer d'amant, elle trouve cette pensée ridicule; elle veut que l'on appelle « infidélité pure » la violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime. L'amour, à son avis — entendons l'amour véritable — contient en lui-même un principe d'éternité; il ne meurt pas pour avoir été satisfait, et il subsiste sans la crainte et sans l'espérance. Tout ceci est écrit au moins douze ans après les lettres de Hambourg que nous avons examinées. Christine peut à bon droit parler de fidélité et de constance.

Où elle conteste fortement le principe général de La Rochefoucauld sur l'amour-propre, l'amour de soi qui inspire tous les actes de la vie, c'est dans l'application qu'il en fait à l'amour. « Il n'y a point de passion, dit-il, où l'amour de soy-même règne si puissamment que dans l'amour, et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien ». — « Cela n'est pas aimer, et je crois que le contraire est vrai, supposé un véritable amour dont il n'y a guère dans le monde ». Nul doute que ceci encore ne soit sincère et vrai. Christine s'est dévouée aux intérêts du cardinal. Le baron Bildt nous a raconté longuement ses démarches et ses pourparlers avec les ambassadeurs étrangers pendant le conclave de 1670. Il était connu de tous qu'elle représentait, en dehors du conclave, l'escadron volant, ce parti de cardinaux dont Azzolino était le chef. L'ambassadeur de France traitait avec elle de puissance à puissance dans de longues conversations où « tout se passe, disait-il, à qui mentira le plus ». Ces négociations sans doute plaisaient au génie d'intrigue de Christine, flattaient peut-être en secret son ambition de faire un pape par son entremise. Mais elle fait le sacrifice de ses vues propres, ce qui est très méritoire pour elle, elle accepte les instructions du cardinal, quelquefois même ses rebuffades. Elle n'est qu'un instrument, intelligent sans conteste, mais docile et dévoué.

Où Christine s'abuse elle-même, car je la crois encore sincère au moment où elle écrit, c'est lorsqu'elle parle de la jalousie. Elle a oublié sans doute cette lettre de Hambourg où elle reprochait au cardinal sa visite à l'ambassadeur de France. A l'en croire, la jalousie suppose une bassesse d'âme dont elle estime évidemment être incapable. « Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour » disait La Rochefoucauld. « J'en doute, réplique-t-elle, la jalousie est une bassesse d'âme qui se défie de soi-même et des autres. L'amour la fait naître, mais elle le détruit... » Chez elle, le cœur est la dupe de l'esprit.

Son esprit n'a rien oublié de toutes ses notions anciennes sur la qualité des grandes âmes infaillibles qui ne peuvent être touchées des passions basses; mais son cœur ne se souvient plus des années troubles de sa passion; elle vit tout entière dans le moment présent, et lorsqu'elle analyse son amour, elle le voit dans le passé tel qu'elle l'éprouve maintenant; elle ne s'aperçoit pas qu'il s'est transformé en une amitié attentive et fidèle, charmante aux jours de la vieillesse, mais qui n'a plus rien

des douleurs et des joies d'un amour vivant. Quoi qu'elle en pense, elle a souffert vulgairement de la passion qui tourmente la commune humanité; nous aimerions seulement qu'elle n'en ait pas perdu le souvenir. S'il en était ainsi, nous ne l'estimerions pas moins, bien au contraire.

*
* *

Les historiens français n'ont pas ménagé Christine de Suède. Ils l'ont volontiers représentée comme un monstre, un être anormal, étranger à toute notion morale et à tous les sentiments d'humanité. Mais elle est cependant, par son éducation, par sa culture, par ses amitiés, toute latine et française. Son idéal de gloire sur lequel elle a voulu édifier sa vie, c'est à nous qu'elle l'a pris. Son orgueil, elle le partage avec toutes les femmes de la Fronde. Quant à sa morale, on pourrait la mettre en parallèle avec celle qu'on tirerait des mémoires de Mlle de Montpensier ou du cardinal de Retz; et si l'on mettait en maximes la vie de Monsieur le Prince, quelle singulière morale on en ferait! Christine est, elle aussi, le produit de son époque; elle n'est pas meilleure que ses contemporains, mais elle n'est pas beaucoup plus mauvaise qu'eux.

Nous trouvons à cette époque toutes les sortes d'orgueil hormis le seul qui nous touche aujourd'hui, l'orgueil des sentiments tendres, dévoués et délicats. Christine au moins l'a éprouvé et elle l'a eu fidèlement pendant plus de trente années. Elle a appris à souffrir beaucoup en aimant beaucoup; elle a appris à s'humilier et à pardonner. Elle n'a fait que sur le tard, l'éducation de son cœur. Ses tuteurs n'avaient songé qu'à l'éducation de son esprit et c'est pourquoi le cœur chez elle ne rectifie pas toujours les erreurs de l'esprit. Il ne lui a manqué, pour être vraiment grande, et vraiment femme, que d'être un peu plus convaincue de sa faiblesse, et d'avoir connu, au temps heureux de la jeunesse, un cardinal Azzolino.

VIRGILE PINOT.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Un Roman anglais: la Ville Enchantée.

MRS OLIPHANT. *La Ville Enchantée*. Roman, traduit de l'anglais par H. Brémond. Introduction par Maurice Barrès (Emile-Paul).

Les femmes ont, en littérature, des dons prestigieux; l'un des plus étonnants — je le dis sans ironie — est qu'elles n'ont point besoin de perfection pour nous séduire; comme si elles transportaient dans leurs œuvres cet art de plaire sans être régulièrement belles, et de nous faire aimer une grâce et une vertu plus rares que la beauté. Un vrai livre de femme peut mériter les critiques les plus graves sans cesser d'être délicieux; voilà qui humilie fort nos esthétiques les plus assurées, et la conception que la plupart des hommes se font de l'art littéraire; le génie féminin nous montre à plein la pauvreté de nos formules; avez-vous observé l'espèce de gêne où il retient maint critique masculin, entre une sévérité excessive et une pénible équité?... Des exemples? Voyez tels récits merveilleux de Selma Lagerlöf..... et la *Ville enchantée* de Mrs Oliphant.

Etrange fortune d'un livre qui parut il y a une quinzaine d'années en Angleterre, et n'y provoqua nulle émotion. Un livre de Mrs Oliphant, en vérité, il n'y avait point matière à s'émouvoir; elle en avait tant écrit, et de toutes sortes, de toutes les sortes qui conviennent à un magazine britannique, et à sa clientèle, plus avide d'abondance que de choix! Mrs Oliphant mourut en 1897 après avoir aménagé avec une coquetterie active et des soins nonchalants le jardin de ses œuvres — une centaine de volumes, parmi lesquels on n'avait point accoutumé de chercher des fleurs rares. Elle dépensa sans grande gloire le talent le plus souple et une charmante imagination qu'elle n'eut point le temps — pressée de besoins d'argent — de discipliner et de contraindre à un grand effort... Un livre de Mrs Oliphant, la nouveauté n'en semblait guère piquante: la *Ville Enchantée* sombra parmi cet océan vertigineux de littérature romanesque qui berce sous tous les climats du monde les misses rêveuses et les jeunes femmes anglo-saxonnes.

Or, voici qu'un sauveteur, un Français accoutumé à scruter ces immensités mornes, y découvre cette *Ville enchantée*, et l'arrache aux promiscuités humiliantes, à l'oubli, à la mort. Songez que ce livre eût pu être traduit il y a quinze ans par quelque manœuvre de la littérature internationale! Il est traduit par un écrivain excellent; cette heureuse fortune, le parrainage de Maurice Barrès replacent l'œuvre à son rang. Mélancolique récompense d'une vie de rude labeur, Mrs Oliphant connaît en France une discrète gloire posthume; son charmant, son délicieux génie ne plaira guère à la foule; il vivra dans le souvenir des esprits délicats.

La délicieuse, la charmante vieille anglaise! si anglaise jusque et peut-être surtout dans l'évocation de paysages et de héros français! si exquisement féminine, si audacieuse dès qu'elle sait obéir aux élans spontanés du cœur, si prodigieusement à l'aise parmi les plus légères nuances du sentiment, si parfaitement noble sans mièvrerie: elle manie les

âmes avec une clairvoyance et des égards maternels; elle a de la fermeté; ses mains délicates ne blessent ni ne déchirent; ce livre, avec des longueurs, n'est jamais bas ni faux; rêverie qui se déroule dans la lumière d'un impalpable éther, douce rêverie d'une femme que la vie attrista sans l'avilir, rêverie nostalgique, et qui s'arrête au bord du doute, rêverie où se mêle le piment de cette fantaisie qui ressemble aux fins et capricieux brouillards de la terre de Shakespeare, et pare toutes choses d'un attrait poétique.

On imagine cette romancière, discrète et vive, étonnant de ses sobres toilettes, de ses robes plates, de ses chapeaux *made in England*, de ses bandeaux, de son fier accent britannique nos petites villes de province; elle dut en affectionner, comme son compatriote Ruskin et tant d'Anglais cultivés, la sereine atmosphère, le recueillement parmi les œuvres d'un glorieux passé et les ruines émouvantes... Elle était trop entraînée à l'observation des caractères et des mœurs, trop près des hommes pour n'y point apercevoir la médiocrité des existences et la misère des âmes; elle n'en éprouva ni surprise ni rancune; elle ne songea point à nous accabler d'une sentence que méritent tous les peuples... Mais, désireuse un jour de surseoir à ses coutumières besognes, désireuse de laisser parler son cœur, et de léguer aux hommes un discours de sens profond, elle se souvint d'un beffroi, d'une cathédrale, d'un mail qui lui avaient été hospitaliers; elle nous fit la grâce d'y chercher le cadre de son rêve. Mrs Oliphant était bien sûre que la petite ville n'entendrait jamais le sens de sa parabole; mais quelques habitants s'y souviennent encore de son beau visage de flamme et de résignation.

*
* *

Semur est une sous-préfecture qui ressemble à beaucoup de sous-préfectures de France; la race n'y est ni plus dévote, ni plus impie, ni plus indifférente aux choses de l'âme, elle n'est point sans doute plus laborieuse, plus honnête ou plus soucieuse de gain et de facile plaisir qu'ailleurs. Du moins, Mrs Oliphant n'affirme rien de tel; elle entendit, je pense, que nous comprenions son silence sur ce point. N'allez pas surtout en conclure que Semur se distingue par une exceptionnelle spiritualité; les habitants de Semur s'occupent de mille intérêts qui stimulent et satisfont leur activité; les bourgeois possèdent des vignes, et l'on sait que le gouvernement de quelques lopins de sarments exige le don de l'homme tout entier. Ceux qui n'ont point de vignes s'efforcent d'en acquérir par tous les moyens que l'ingéniosité humaine sait concilier avec la sévérité de la loi. Le maire lui-même, de qui la sage modération et le solide bon sens ne s'inquiètent point aisément, constate « l'âpreté avec laquelle tout le monde se précipite vers le gain »; il y voit un « symptôme grave ». Il s'afflige d'entendre proclamer la divinité de « la pièce de cent sous »; il déplore cet appétit de jouissances, qui ne tolère nulle préoccupation élevée, non pas même le culte des morts.

Ce maire, à qui Mrs Oliphant emprunte le récit de journées extraordinaires, ce maire est lui-même un modèle de vertu civique, un parfait exemple de dignité courageuse; il est la preuve vivante que la petite société semuroise peut encore recruter parmi ses rangs une honorable aristocratie. Il n'envisage point sans dégoût la grossiéreté de certains de ses administrés. La religion, la dévotion de sa mère et de sa femme n'ont point ses sympathies. Son loyalisme libre-penseur et républicain n'en affirme que plus hautement une tolérance équitable et une impartialité résolue :

> Maire de Semur, je me suis donné pour consigne de prêter le moins d'attention que je pourrai aux sottises qu'on peut dire ou faire dans ma commune, et de tenir un juste milieu entre la superstition des personnes respectables et la frivolité des autres. Cela suffit à m'occuper tout entier.

Il conseille aux uns la réflexion, aux autres l'indulgence, respecte les opinions contradictoires, entretient avec son curé des relations distantes et froidement courtoises, et interdit la messe que le zèle des bonnes sœurs imposait sans distinction aux malades de la salle municipale Saint-Jean.

C'est un homme, un brave homme; et l'admirable est que ses travers et les limites de son bon sens nous soient signalés avec un implacable humour, sans que son courage, sa dignité, la dignité de son rôle social et de sa mission humaine en paraissent jamais diminués. Reconnaissez ici une main anglaise.

Or, Semur, glorieuse de son été resplendissant, de ses pampres, de ses mûrissantes moissons, de toute cette opulence dorée où la terre et le firmament communient pour le bonheur des hommes, Semur en pleine magnificence de l'été bourguignon sent fondre sur elle une étrange angoisse : « l'été chez nous est une longue fête, la fête du glorieux soleil ajoutant d'heure en heure et sous nos yeux éblouis une chaleur, une saveur, une somptuosité nouvelles à nos vendanges. Pendant cette période solennelle, de mémoire d'homme, jamais le soleil ne fut vaincu par les pluies. » Or voici que de persistantes ténèbres envahissent la cité, d'étranges ténèbres, glaciales, et peuplées de fantômes; le coudoiement

d'une invisible foule épouvante les femmes, les enfants; une terreur inexplicable, une force irrésistible assiégent les hommes, dirigent la marche des plus résolus, du maire lui-même : un soir les Semurois lisent ou croient lire au porche de leur cathédrale une flamboyante sommation :

Sommation [illegible] le titre, comme j'ai dit, puis venaient d'autres mots de feu que j'épelai, puis contruisis péniblement à la lumière, incessamment interrompue [illegible] chaque nouvel éclair. Horreur ! Tous les habitants de Semur, et moi leur maire, en tête, nous étions sommés d'avoir à vider les lieux que nous avions perdu le droit d'occuper, et à laisser la ville à ceux qui, étant morts, connaissaient mieux que nous le sens de la vie...

« Nous, les morts, [illegible] ces mots étincelaient près que à chaque ligne du terrible manifeste, et encore : « Allez, allez vous-en, laissez la place à ceux qui savent le vrai sens de la vie. » Je ne me rappelle que ces lambeaux...

Ni prestidigitation, ni supercherie; M. de Clairon, conservateur du Muséum, renonce toutefois à expliquer cette farce prodigieuse. Le curé soupçonne les religieuses de l'hôpital.

Pour moi, ma conviction était faite, M. le Curé se trompait. Prestidigitation ou non, les sœurs n'y étaient pour rien. Imaginez qu'elles aient machiné la chose. Elles n'auraient pas manqué l'occasion de nous servir quelque sermon de leur cru : la Sainte-Vierge — dont Dieu me préserve de parler autrement qu'avec un profond respect — saint Antoine, le devoir pascal, toute la lyre. M. le Curé de même. Mais là, rien, aucun rappel du catéchisme, seulement ces trois mots, si courts et si pleins : Le sens de la vie...

Les fantômes de Mrs Oliphant sont des fantômes de bonne compagnie; rien de macabre dans le déroulement de cette fantaisie logique, étayée de détails familiers, conformément à toutes les règles du fantastique anglais — et universel — déconcertante avec mesure, jamais puérile, et soudain élargie en fresques inoubliables. Lisez notamment le récit de la fuite, la débandade de cette population qui franchit en procession désordonnée les portes de la cité sous un vent d'épouvante, les scènes qui accompagnent cet exode et en marquent le sens, ces éclairs de joie profonde dont se sentent réconfortées les mères en deuil et les femmes frôlées par leurs chers morts... ; en d'autres temps on eût reconnu en ces pages comme une inspiration épique. — Et plus loin, quelle vision de puissant relief, cette ville habitée par les morts, si vainement assiégée par les vivants, cette nuit affolante, et cet irrésistible hosannah de lumière autour des flèches de la cathédrale!

Visions rapides ; c'est par une émotion intime, profonde, spontanément jaillissante, que Mrs Oliphant s'empare de son lecteur ; qui donc sut nous entretenir de la mort plus simplement, avec une plus souriante gravité, avec une plus confiante soumission? Le frémissement des hommes devant la mort, leur crainte effarée de l'au delà, Mrs Oliphant les comprend et les peint avec force, et s'en étonne doucement ; elle confie à quelques Semuroises la mission de protester ; les femmes furent moins que les hommes hostiles aux rêves d'outre-tombe ; leur amour violente en quelque sorte les consignes de la mort, et rejoint par un effort quotidien les mémoires des disparus; aussi leur est-il donné de n'être point sourdes aux timides appels des envahisseurs ; les plus aimantes reconnaissent clairement des présences adorées ; parmi les hommes le bizarre Lecamus, veuf inconsolable, et qui vécut longuement par le souvenir, n'est pas moins favorisé... Admirez le symbole, et la puissance de l'amour et l'émouvante fidélité des cœurs féminins — Mrs Oliphant s'étonne, et raille doucement nos craintes irraisonnées, et nous oblige à considérer de quelle pauvre philosophie s'accompagne l'idée de la mort chez la plupart des hommes ; quel problème nous laisse plus dénués, plus humiliés de notre faiblesse, de notre frivole vanité, de notre lâcheté ! Trois jours durant, les Semurois vivent une effroyable angoisse aux pieds de leurs murailles inaccessibles, gardées par d'invisibles puissances : les conciliabules autour du maire, les propos, les discours, les actes et les gestes de ces êtres désemparés nous sont rapportés : tableau exact de notre nature, où tout est indiqué d'un trait net, sans insistance. Mrs Oliphant s'afflige de notre misère sans nous en dissimuler le fréquent ridicule ; avec quel allègre et discret humour ne relève-t-elle pas les épisodes risibles de cette sinistre aventure! c'est le maire dont le journal est tout rempli d'une involontaire ironie, cet excellent, ce brave Martin Dupin (de la Clairière), qui ceint les trois couleurs, arbore à toute occasion l'écharpe-fétiche, en tire, ma foi, non seulement un nécessaire prestige, mais aussi de judicieuses inspirations ; c'est le curé, cet honnête curé, « vice-gérant » de l'Invisible, à qui l'Invisible n'accorde aucun pressentiment, qui presque seul parmi ses ouailles recherche vainement le contact des fantômes, et qui dissimule son dépit et souffre de cet affront : c'est M. de Bois-Sombre, aristocrate ennemi de la République, ami des préjugés vieillots; ce sont les femmes elles-mêmes, réfugiées à la Clairière, maison de campagne de Martin-Dupin, et de qui les gémissements et le désordre ne s'interrompraient guère sans le dévouement charitable de la femme, et l'initiative autoritaire de la mère de ce même Mar-

tin Dupin ; c'est enfin cette mère, Mme veuve Dupin, née Lepelletier, bourgeoise impérieuse, femme de devoir, impénétrable autant que le curé aux effluves du surnaturel, et qui harcèle son fils et proteste contre la fermeture de la chapelle Saint-Jean, cause unique à ses yeux de la colère des morts...

Et quelle constante ironie, voilée, mais pénétrante, et enfin angoissante, pour nous montrer l'inconscience, l'incompréhension des Semurois, cette sorte de cynisme où se réduit pour tant d'esprits la pratique d'une religion ! Mme Vve Dupin, née Lepelletier, ne considère que la fermeture de la chapelle Saint-Jean ; le populaire réclame avec elle l'annulation d'un arrêté municipal sollicité naguère avec une vive ardeur ; et quelles promesses !

Oui, nous comprenons : jamais plus nous ne refuserons de croire à la religion, jamais plus nous ne négligerons à nos devoirs. Et les églises seront pleines et nous observerons toutes les fêtes des saints. M. Lecamus, allez leur dire que nous ferons dire des messes pour eux et que nous leur obéirons en toutes choses. Nous avons assez vu ce qu'il en coûte de vivre comme des bêtes. Nous ferons un vœu à la sainte Vierge...

La colère de Martin Dupin est grande ; son dévouement n'en requiert pas moins l'honneur d'aller parlementer avec les morts ; une tacite réconciliation a lieu à la cathédrale. Les morts eux-mêmes sont las d'une excursion aussi prolongée hors de leur domaine... et aussi superflue. On a tremblé devant eux, mais on ne les a point entendus. Ils évacuent la ville... L'instinct maternel de Mrs Oliphant célèbre les spectacles de la vie, le retour des femmes et des enfants :

Que vous dirai-je ! Nous avions pourtant dominé les terreurs atroces de ces derniers jours, et maintenant nos forces nous échappaient. Pleurant, riant, tremblant d'émotion, nous descendîmes à leur rencontre. Une immense fierté me gonfla le cœur, quand je vis ma mère se lever sur la première charrette et me montrer ces petits êtres qui s'agrippaient autour d'elle : « Mon fils », me dit-elle, voici le dépôt que tu m'avais confié et avec ces enfants, la bénédiction du ciel. — Que Dieu te bénisse, ma mère », criai-je. Je lui baisai la main et tous les hommes qui étaient là firent comme moi.

Oh ! la joie de cueillir par brassées, toutes parfumées de l'air des champs, toutes chantantes comme des oiseaux, ces belles fleurs du paradis ! Nous les prenions par grappes de deux ou trois et nous les mangions de caresses avant de les remettre par terre...

Semur retourne à ses vignes, et bientôt à ses médiocres préoccupations ; elle oublie ses morts, et avec eux de plus nobles soucis.

*
* *

On se demandera quelle interprétation convient le mieux à ce petit roman ; la pire serait celle qui s'inspirerait de nos ordinaires débats. Maurice Barrès nous avertit de n'y point voir « une critique du monde radical ». Certes on parlerait aussi justement d'une critique du monde conservateur, ou catholique, ou d'une satire de notre classe bourgeoise : « une telle ironie, un si noble pessimisme vont plus loin ; ils s'appliquent à l'ensemble de la société moderne ». Et l'on soutiendrait que par delà la société, ils s'appliquent à l'homme moderne, et peut-être à l'homme de tous les temps.

L'homme de tous les temps souscrirait aux intuitions délicates de Mrs Oliphant, aux méditations passionnées que son livre suggère ; elles sont éternelles, ces lamentations, ils sont éternels ces regrets, ces déchirements, et cette spécieuse argumentation du sentiment qui sont le cortège ordinaire de nos deuils, et cette conviction qui défie toutes les métaphysiques, et cette paix et cette élévation de tout l'être dans la communion avec le vivant souvenir des morts... Par delà tous les cultes et tous les scepticismes palpite et s'écrie l'instinct, source de nos plus grandes merveilles. Mrs Oliphant s'en fait l'interprète émouvante et ne nous conseille rien au-delà ; relisez l'aventure de Lecamus.

L'occasion était unique pourtant de changer en vraie certitude cette foi aux choses invisibles qui a fait l'étude de toute ma vie. Que d'expériences décisives j'aurais pu faire ! Quelles lumières nouvelles apportées à mes concitoyens et au monde ! Mais je ne suis qu'un pauvre être de faiblesse et d'amour. J'oubliai tout à fait les nobles ambitions qui m'avaient soutenu jusque-là dans mes recherches, et au lieu des précieux secrets d'outre-tombe, je ne vous rapporte que la banale aventure de deux cœurs qui se rencontrent, qui se perdent et qui se poursuivent...

L'aventure de deux cœurs... voilà définie la tâche du romancier, qui n'est point celle du philosophe ou du théologien. Ce tact, cette réserve enveloppée déconcerteront quelques lecteurs ; d'autres reprocheront à Mrs Oliphant une excessive audace ; littérairement son livre ne brille point par une incontestable maîtrise, soit qu'on en incrimine les lenteurs, les inégalités, soit que l'on fasse à Mrs Oliphant un grief d'avoir si délibérément manqué un chef-d'œuvre, sans s'être cependant montrée inférieure à un grand sujet. Mais un chef-d'œuvre manqué peut être une œuvre infiniment attachante, curieuse, suggestive... L'ésotérisme de ce récit n'appelle point le succès ; il n'en plaira que davantage aux amis des profitables lectures.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

La Joconde.

[illegible]
[illegible] quinze jours [illegible]
Et dans ce pays-ci quinze jours, je le sais,
[illegible]
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle.
[illegible]

[illegible]

Ambiguë et mystérieuse, elle nous réservait cette surprise, et c'est peut-être cela qui faisait l'ironie de son sourire, bien que M. Rémy de Gourmont, ai-je lu quelque part, ait prétendu que Mona Lisa souriait de toutes les bêtises entendues au Louvre.

A propos de son enlèvement on a dit tout et le reste, et peut-être qu'on aura retrouvé la belle disparue, le jour où paraîtront ces lignes.

Ceux qui aimaient la Joconde ne doivent point le souhaiter. Ce ne serait sans doute plus elle ; ils pourraient la soupçonner et ils seraient désormais troublés comme ces amants qui, après un long voyage, ne retrouvent plus sur le visage adoré la chose unique qui en faisait le charme et que l'absence a effacée.

Elle est à jamais perdue, même si elle revenait encore.

Où est-elle ?

Dans un palais de la cinquième avenue, à New-York, chez quelque maniaque roi du coton ou du naphte ? Ce n'est guère probable, et je pense qu'elle est plus près de nous, dans l'appartement banal d'un habile cambrioleur qui se moque de Mona Lisa et de son sourire, de Léonard de Vinci et du grand Art.

On peut imaginer ce qui a dû se passer.

Le voleur, effrayé de voir l'émotion soulevée par son rapt, a fermé sa porte au verrou, et il a considéré un moment la Joconde posée sur les bras d'un horrible fauteuil moderne, genre oriental.

Toujours ambiguë et mystérieuse, Mona Lisa souriait aux abominables chromos qui décoraient les murs, comme elle souriait à tout le monde, depuis des siècles.

Alors, l'homme l'a emportée dans sa cuisine, et calme, aussi calme que s'il avait frappé sur un couvercle de caisse, il a pris un hachoir, et il a levé le bras.

Tout un pan du bleuâtre paysage de cimes et de lacs qui formaient le fond du tableau s'est écroulé. Il a frappé de nouveau, et bientôt, sur les carreaux rouges de la cuisine, la Joconde n'a été qu'un tas de planchettes.

Il les a rompues sur son genou, et il en a bourré le poêle, sans voir que sur deux baguettes un œil charmant vivait encore et que la bouche mystérieuse souriait toujours.

Il a pris un journal dans lequel un critique d'art parlait avec amour de la disparue, en première page et il a jeté la gazette enflammée sous le bois sec qui a pétillé joyeusement.

Puis, sur ce brasier, tranquillement, il a fait cuire deux œufs !

J'ai rêvé pendant longtemps en pensant à ce repas...

Théophile Gautier, dont on célèbre le centenaire, se plaisait quelquefois, pour fuir les soucis odieux du feuilleton et les travaux forcés de la copie, à faire le songe éblouissant de *Fortunio*.

Des milliards irréels payaient ses fantaisies énormes, il accrochait les toiles les plus célèbres aux murs dentelés d'un Alhambra chimérique, et afin de sécher l'encre parfumée, lorsqu'il écrivait un vers divin, de belles esclaves broyaient les rubis et les opales de leurs colliers avec des marteaux de diamant.

Cependant l'imagination du bon vieux maître impeccable eût reculé devant ce crime, et je songe avec le frémissement que l'on doit avoir en commettant un sacrilège, à ces deux œufs frits aux pétillements du panneau sur lequel souriait la Joconde ; mais je voudrais, pour les manger à la mode de mon pays, quelques gouttes de ce vinaigre dans lequel Cléopâtre fit dissoudre ses perles, du pain fabriqué avec le blé trouvé dans un sarcophage de reine égyptienne, et une amphore de Falerne découverte par un archéologue dans la cave même de Virgile.

*
* *

Vitrines.

A la devanture d'une petite boutique de mercerie où des cartes postales disposées en éventail attiraient l'œil, un groupe de soldats stationnait.

Je me suis approché, j'ai regardé comme eux.

Une jeune fille en corset d'azur passait un bras à travers le rideau végétal des volubilis de sa croisée. Des colombes becquetaient les lèvres de jolies personnes fort retouchées, et dans le voisinage du président, une nymphe moderne trempait son pied dans un bassin de décor photographique.

Les langues énormes traversées par l'anneau d'un cadenas, les belles-mères hérissées, les rébus dont le sens grossier est facile à trouver, toute la collection s'étalait.

Et ces grands garçons admiraient la jeune fille en corset d'azur, les femmes aux colombes, tout le bazar à deux sous.

Deux immenses cuirassiers lisaient par-dessus la

tête des trois fantassins et des artilleurs. Ils étaient une dizaine ; l'intendance elle-même était représentée,

Le soleil faisait étinceler leurs armes d'un éclat terne et cruel, et je les ai regardés longtemps, pensant que du jour au lendemain, ces grands enfants qui riaient de si bon cœur pouvaient être des choses terribles, former une bande redoutable, lâchée contre une autre bande.

J'ai vu les petits lignards charger leurs fusils dans un fossé et mettre la baïonnette, j'ai imaginé le bruit que déchaîneraient ces artilleurs, et sous un ciel marécageux, j'ai suivi, en tête du premier escadron les deux cuirassiers, boueux, trempés, transfigurés, le sabre haut, emportés par le galop de leurs bêtes, dans les lueurs sanglantes d'un soir de charge !

*
* *

Le Kiosque rouge.

L'horreur m'a arrêté devant un Kiosque à journaux.

Le génie de ce lieu émergeait jusqu'à mi-corps d'un amas de gazettes. C'était une bonne vieille vendeuse qui semblait symboliser le bavardage et les ragots au milieu de sa marchandise.

J'ai examiné sa collection.

Ils y étaient tous, tous les journaux, ceux Paris, ceux de l'étranger, ceux même qui s'impriment dans les rues herbeuses des sous-préfectures, et qu'un crieur rustique colporte dans un sac de cuir, par les rues du village et le long des haies.

Mais, retenus par des épingles, les *Illustrés* se balançaient au vent tiède de la saison, ils formaient un vaste rideau rouge, et je les ai examinés un à un.

Tous étaient abominables et représentaient les scènes les plus atroces.

Ici, deux hommes sinistres soulevaient au-dessus d'un pont une femme épouvantée qu'ils allaient jeter à la Seine... Le fleuve était noir, avec des égratignures livides et sanglantes que faisaient les becs de gaz sous le pont désert...

Là, dans une salle luxueuse aux glaces etoilées de bougies, un monsieur en frac et frisé au petit fer, frappait, sans froisser son plastron, un rival terrassé, d'un énorme couteau de cuisine.

Plus loin, un train nocturne broyait le corps d'un misérable, des chaudières éclataient dans un groupe d'ouvriers affolés, des sauvages hurlaient autour d'un poteau de torture.

Une seule gravure représentait un gros promeneur paisible qui semblait goûter l'air vif des Alpes, mais ce promeneur n'était autre que M. de Kiederlen-Waechter, qui a peut-être fait le rêve brutal de son maître, le lourd cuirassier blanc à muffle de dogue, Otto von Bismarck !...

Les romans policiers ne déparaient pas cette collection.

Une délicieuse jeune fille assistait à un concile d'apaches qu'elle dirigeait sans doute; et il y en avait, il y en avait; c'était la série rouge, comme on dit dans les faits divers.

N'y a-t-il donc plus de spectacles aimables sur la planète?

Ne pourrait-on pas choisir entre la peinture d'un assassinat et celle d'une noce au milieu des blés?

Aucun artiste, aucun écrivain, aucun penseur ne peut espérer connaître la célébrité d'un garçon boucher qui assassine sa patronne, et vraiment nos illustrateurs ne voient pas souvent la vie en bleu.

LÉO LARGUIER.

Chronique de l'Etranger

—

VINCENT VAN GOGH

On annonce la prochaine publication, à Munich, d'un recueil de *Souvenirs personnels* de Élisabeth Huberta du Quesne van Gogh, sœur du peintre hollandais Vincent van Gogh. Il est, nous dit-on, plein d'anecdotes, de considérations, de particularités révélatrices sur ce maître — d'autant plus précieuses, que l'on ne connaît point encore la personnalité déconcertante du grand artiste.

Die Zukunft fait paraître quelques extraits de ce livre. Nous les donnons ci-après, en raison de leur intérêt singulier.

D'une stature plus large que haute, le dos légèrement courbé par la mauvaise habitude de laisser pencher la tête, les cheveux d'un rouge-blond coupés court sous le chapeau de paille, ombrageant un étrange visage — pas un visage de jouvenceau — le front déjà légèrement ridé, les sourcils serrés, tirés, sur le front largement charpenté, les yeux petits et enfoncés, tantôt bleus, tantôt verdâtres, selon les impressions changeantes: avec un extérieur aussi laid, aussi gauche, van Gogh avait pourtant quelque chose de remarquable par l'expression évidente de profondeur intérieure. Frère et sœurs lui étaient étrangers; il se trouvait aussi vis-à-vis de lui-même et de sa propre jeunesse comme vis-à-vis de quelque chose d'étranger. A peine avancé en âge, le génie était déjà vivant en lui, encore inconnu de lui-même, comme un enfant qui ne comprend pas ce qu'est sa mère et pourtant sait tout d'elle en entendant sa voix. Ainsi était Vincent van Gogh.

Il connaissait chacun des endroits où poussaient des fleurs rares. Il évitait le village avec ses rues droites et

[illegible] petites maisons brabançonnes, d'où de vieilles bigotes, les lunettes sur le nez, cachées par les rideaux, épiaient le passant. Depuis que le village, jadis [illegible] important, n'était plus une halte pour la poste, la vie [illegible] était éteinte et comme morte. Le jeune homme cheminait à travers bois et vallées, étudiant les animaux et les [illegible] dans leurs mœurs familières. Il savait de façon [illegible] chaque oiseau nichant et frequentant. Lorsqu'il avait vu voltiger dans le seigle un couple d'alouettes, il savait s'approcher du nid sans abîmer les épis voisins, ni les froisser le moins du monde. La nature lui parlait avec ses mille voix; et son âme était aux écoutes; il ne pouvait alors mieux faire que d'écouter. On n'a aucun dessin de cette époque.

A la maison, la famille vivait confinée dans une tranquille intimité. Vincent avait toujours recherché la solitude, évitant toute compagnie, en dépit de la mauvaise humeur qu'excitait cette conduite chez ses parents. Lorsque, après un séjour à Paris de quelques mois seulement, il envoya une partie de son traitement, comme cadeau de Noël, pour ses frère et sœurs (ce qui prouve suffisamment que son éloignement d'eux ne provenait pas d'une aversion à leur égard, mais d'une certaine incapacité de donner de soi-même par amour pour les autres,) une lettre arriva aux parents qui disait que ses débuts à La Haye et Bruxelles dans le commerce d'œuvres d'art étaient assez satisfaisants, mais que son avenir était menacé par son amour de la solitude, sa répugnance de toute relation. Ces particularités de son caractère étaient insupportables pour le distingué public parisien, surtout pour les dames, qui, persuadées de leur entendement en art, ne désiraient pas voir ce rustre hollandais (comme elles l'appelaient) leur demander les raisons de leurs appréciations. Celui qui écrivait cette lettre disait encore que, sans les relations de sa famille avec l'un des chefs de la maison où se trouvait Vincent, on l'aurait depuis longtemps congédié. Maintenant il devait être envoyé à la maison Goupil à Londres. Peut-être le caractère anglais correspondrait-il mieux au sien. Ce rapport fut un coup de tonnerre dans un ciel bleu, pour les parents, qui, sans s'aveugler sur la singularité de leur fils aîné, étaient pourtant habitués à l'entendre louer, et pouvaient difficilement se représenter qu'il fût en état de détruire son avenir d'une manière si brutale. Leur chagrin fut grand, lorsque leur fils leur apprit, six semaines après, qu'il avait reçu son congé définitif.

Dans une discussion avec son chef, il avait très nettement exprimé l'opinion que le commerce consistait en une âpre recherche du gain et qu'une telle avidité n'était qu'une forme — tolerée par la loi — du vol.

... Le dimanche il visitait 6 à 7 églises ou assemblées religieuses, allant même dans les synagogues; il voulait connaître la doctrine israélite, le fondement des principes chrétiens, etc... Une preuve de la surexcitation de son système nerveux est qu'une fois il jeta dans l'aumônière sa montre d'or et une autre fois ses gants : la montre portait son monogramme et fut rapportée à la demeure de son oncle.

Les nombreuses lettres qu'il écrivait chez lui (parfois deux arrivaient le même jour) faisaient secouer la tête à ses parents; quand la poste arrivait avant l'heure du coucher, elles leur coûtaient ordinairement le repos de la nuit. Ils éprouvèrent une amère désillusion, lorsqu'ils leur apprit, au moment précisément où il devait commencer ses études à l'Académie, qu'il se sentait élu pour prêcher sans délai l'Evangile. Le Christ lui même lui avait montré l'exemple. Lui aussi avait été à l'Ecole chez les Pharisiens ; c'est ce qu'avaient également fait les disciples et apôtres.

En Angleterre il avait beaucoup entendu parler de missions parmi les travailleurs des mines. L'une des œuvres de Dickens avait éveillé au plus haut degré sa pitié pour le peuple peinant au milieu de l'obscurité et des dangers. A la lecture de ce livre, son cœur sensible s'était enflammé pour ces hommes dignes de commisération. Peu après avoir offert ses services, il se vit envoyé au Borinage, la région minière bien connue de Belgique où l'on avait grand besoin de la parole évangélique. On n'avait pas encore pu y construire une petite église de bois, car les moyens manquaient pour cela ; mais on pouvait se procurer quelque vaste salle ou une grange.

Les parents se prêtèrent, à contre-cœur, à ce plan qui contrariait absolument leurs intentions de voir leur fils acquérir une situation avantageuse. On ne pouvait pourtant pas méconnaître son but élevé, ils prirent donc sur eux de lourds soucis d'argent à cause de lui : il n'y pensait jamais, quoique alors, précisément, il vît son idéal en son père.

Les tableaux de Maris avec leur fraîcheur, leur franchise et leur spontanéité, l'intéressaient particulièrement et aussi ceux de Gabriel, de Bock, de Poggenbeck et Israël, tous des maîtres : certainement le jeune artiste retira de leurs œuvres un enseignement. Mais il n'a imité aucun d'eux ; il se tenait en dehors de leur sphère comme Mauve lui conseillait une fois de dessiner d'après les plâtres et qu'il avait placé dans son atelier une tête dans un éclairage favorable, il la jeta à terre au risque de la briser, et disparut de l'atelier. Naturellement cet incident mit fin à leur amitié. Car Mauve, qui était d'ailleurs facilement irritable, n'admit point un tel procédé.

Vincent, lui, considérait l'incident comme une bonne farce, et chaque fois qu'il en parlait, il en riait en véritable gamin des rues, qui a réussi un tour. Pourtant son admiration pour Mauve resta la même. Si déconcertant que cela paraisse, il craignait seulement d'en être influencé, redoutant toute imitation, tout emprunt à un autre artiste. C'est pour cela qu'il quitta Amsterdam. Il ne voulait obéir à aucune école.

Il ne se troublait nullement du fait que ses productions étaient invendables dans le commerce d'art. Un amateur connu refusa d'accepter des fleurs, peintes de sa main, qu'il offrait à la seule condition que le tableau fût suspendu dans la galerie du « Mécène ». Vincent en riait. Son art l'élevait dans l'essor de l'aigle au-dessus des petitesses du monde et si on lui avait reproché de ne pouvoir encore suffire à ses besoins, à son âge, il eût sûrement répondu comme celui à qui personne n'est comparable, lorsque ses parents le trouvèrent, lui,

âgé de 12 ans, au milieu des savants et lui reprochèrent de leur avoir échappé : Ne savez-vous pas que je dois être partout au service de mon Père.

Négligemment vêtu, avec la blouse blanche de paysan flamand, les cheveux courts, la barbe d'un rouge brun, et luisante, les yeux surtout enflammés et rougis d'avoir fixé quelque objet au soleil, le chapeau aux bords mous profondément enfoncé sur les yeux, tel il paraissait maintenant ; on ne l'eût pas pris pour le frère aîné de ses frère et sœurs, dont il se souciait peu : de cela, nous l'avons vu, la différence de vie — était cause, plutôt que l'antipathie.

Il prenait part aux repas communs d'une singulière façon : il s'asseyait dans un coin de la pièce, son assiette sur les genoux, ayant devant lui, à quelque distance sur une chaise, une toile encore humide... il se protégeait les yeux, à demi fermés, d'une main « pour uguiser sa vue », et de l'autre il maniait fourchette et cuiller. Il coupait lui-même son pain en d'épais morceaux ; il se servait lui-même du café et du thé, il était habitué dès l'enfance à manger son pain sec. Absent, plongé dans son travail, il savait à peine ce qu'il avalait, attentif seulement, avec la plus grande exactitude, à placer une couleur à côté de l'autre et à juger de l'effet.

Il avait son atelier dans la demeure du sacristain de l'église catholique, pièce vaste et assez longue. Deux ou trois tableaux encore humides s'y trouvaient, car il travaillait toujours à plusieurs toiles à la fois. Des dessins au fusain étaient fixés à la muraille, avec quelques dessins de la série qu'il avait composée à la Haye et enrichie de personnages de son invention. Dans un angle de l'atelier s'élevait un arbre, qui, abattu par l'orage, était desséché. Il était un peu effeuillé et placé dans une jatte pleine de terre. Les branches portaient beaucoup de nids d'oiseaux, que le peintre avait rapportés de ses promenades à travers les forêts, après que les oiseaux s'en étaient envolés. Là était suspendu le nid en forme d'entonnoir du roitelet, le nid mousseux du pinson, la simple demeure du moineau, de l'étourneau et de la grive, même un nid de rossignol, bâti avec moins d'art que tous les autres, et aussi un nid blanc comme neige, tapissé de duvet à l'intérieur, puis d'autres encore... Lui et son frère encore gamin et qui prenait grand intérêt à la collection, se donnaient parfois beaucoup de peine pour trouver certains nids assez rares ; le petit frère préférait, plutôt que de lire ses livres de classe, apprendre de l'aîné les particularités de la vie des oiseaux.

Les ventes de bois aux enchères forment souvent dans les villages du Brabant un curieux spectacle. Des tas de fagots de ramilles, ou de gros blocs de hêtre, des amas de branches de chêne fraîchement abattus, les paysans en blouse bleue et sabots de bois blanc, le blanc et le bleu tranchant vivement sur le gris poussiéreux et le brun de la route : tout cela frappa, un beau matin, l'œil de peintre de Vincent. Mais quelle alarme ! Il n'avait plus de couleurs : elles étaient épuisées ; il en attendait d'autres, en même temps que de la toile. Un instant de réflexion... puis il prit rapidement un rouleau de papier-aquarelle, alla chercher dans la cuisine de sa mère du bleu de lessive et du marc de café, et à onze heures, il rentra à la maison avec une aquarelle, qui contenait tous les tons bruns et bleus et aussi les tons neutres et qui était, en dépit de la matière défectueuse, achevée avec maîtrise. L'impression de la rue grise, la brume, les amas de bois, les paysans affairés : tout était rendu de main de maître.

« Mourir est difficile, mais vivre plus difficile encore », avait dit Vincent au lit de mort de son père. Les mois qui précédèrent sa mort furent pénibles. Il avait travaillé en ce lieu, mais trop travaillé. Le surmenage lui causait des nuits sans sommeil. Pendant des heures on l'entendait aller et venir, avant qu'il se couchât.

Il avait dû abandonner son atelier, qui fut utilisé par son propriétaire pour d'autres usages. Il dut se contenter d'une petite salle où on lavait, au rez de chaussée de la maison paternelle. Ce n'était naturellement pas un endroit approprié. La vie de famille, à laquelle il ne prenait pas part ordinairement, mais à laquelle il se trouva davantage mêlé, à la suite de ce changement, lui pesait. La différence des manières d'agir et de juger lui arrachait des remarques amères, qui étaient acceptées de façon diverse par ceux qui habitaient la maison. Il y avait partout quelque chose qui l'inquiétait, qui l' « agaçait » pour employer un mot français (qui signifie à la fois mauvais accord et amertume). Ce désaccord ressort du dessin même qu'il fit à cette époque, représentant la maison paternelle, vue de derrière, avec le jardin en fleurs De la vieille demeure, un peu inclinée sur le côté, du jardin bien soigné et agréable, il avait fait une maison de fantômes, au milieu d'herbes folles, entourée d'arbres, que le vent fouettait et courbait, de personnages, dont on ne savait qui ils étaient ni ce qu'ils faisaient.

Ce dessin, très finement travaillé, avec de beaux tons noirs et blancs, semblables à ceux d'une lithographie, décèle une véritable maîtrise.

Mais tout ce qui erre dans ce décor paraît pénétré de l'esprit de van Gogh, de son inquiétude, de son tourment de créer : l'œuvre est angoissante à considérer.

LES LETTRES GRECQUES CONTEMPORAINES

Un intéressant exposé des tendances littéraires de la Grèce contemporaine vient d'être fait par M. Max Hochdorf dans *Das Literarische Echo*. Nous en extrayons les fragments suivants :

La revue l'*Artiste*, fondée l'an dernier à Athènes, a ouvert une enquête, auprès des peintres, des sculpteurs, poètes et savants, sur l'avenir de l'art grec. Tous croient à une renaissance, qui sortira du relèvement politique de la jeune Grèce.

Ce qui est certain, c'est que les nouveaux poètes grecs n'osent plus écrire dans cette langue pétrifiée, qui, en opposition avec la langue populaire, fut appelée la langue pure. Si quelques maîtres d'école gardent leur affection pour cette langue inesthétique, semblable

prédilection décroît chez les artistes. Mais bien peu de savants osent éditer leurs livres dans la langue populaire. Aussi l'opposition entre la langue des artistes et celle des savants n'a-t-elle pas encore disparu. De violents conflits n'amèneront une solution qu'après bien des années.

*
* *

Les poètes grecs sont gens reconnaissants. A peine le poète provençal Mistral avait-t-il laissé tomber la petite phrase : « Mon village est un peu grec », que les nouveaux hellènes se mirent à l'exalter.

Jean Moréas, mort l'an dernier, était né à Athènes. Sa maison natale s'y trouve encore. Il est très hautement estimé dans la capitale grecque. Il a commencé comme poète grec; puis il s'exerça dans la langue allemande, avant d'écrire des vers français.

Les Hellènes ont de lui une traduction de *Hermann et Dorothée*. Ses derniers livres sont maintenant traduits du français en nouveau grec. Il a pris rang parmi les poètes nationaux.

En 1809, Lord Byron toucha pour la première fois le sol grec. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici combien il fut saisi par la beauté du pays et comment il voulut combattre pour sa liberté. Les Grecs ont encore aujourd'hui une grande piété pour Lord Byron. On a composé beaucoup de poésies à propos du centième anniversaire de sa venue. On rechercha les traces de son voyage en Grèce. On offrit des prix d'une valeur de deux mille drachmes aux artistes capables de traduire en nouveau grec les poésies de Byron dédiées à la Grèce: ces pièces de vers étaient au nombre de dix. Le *pèlerinage de Harold* a donné naissance à un très grand nombre d'imitations.

Les nouveaux Grecs sont de très assidus traducteurs d'œuvres étrangères. Ils ont traduit Dostoiewsky et Emerson. M. Kiwelli a fait représenter (en nouveau grec) *Mademoiselle Julie* de Strindberg. La *Loreley* de Heine a été rendue avec succès (par le jeune Mafrudhi). Caillavet et de Flers sont joués à Athènes. L'opérette européenne a beaucoup de succès. Athènes dispose maintenant d'un « Théâtre des Variétés » et d'un « Nouveau Théâtre », dont le nom indique un programme révolutionnaire. De plus quatre autres scènes restent ouvertes aux amateurs de théâtre. Bien entendu l'*Hymne au soleil* et le *Prologue* de *Chantecler* ont été annexés à la nouvelle littérature grecque. Enfin les *Mystères de Kunt Hamsen* ont été accueillis avec amour en Grèce.

*
* *

La directrice de l'Institut psychologique de l'université de Bruxelles, Mlle Ioteyko, a fait des expériences très curieuses avec Mlle Urania Diamandi, de Zanthe. La jeune demoiselle Diamandi est l'un de ces phénomènes dans l'art de compter, qui jonglent avec les problèmes arithmétiques les plus difficiles.

Ces phénomènes appartiennent, selon l'expression technique, aux types acoustiques ou aux types visuels : c'est-à-dire que ce sont des perceptions de l'ouie, qui activent leur mystérieux travail de calcul, ainsi que des opérations faites avec l'aide de l'œil. Ils ne comptent pas avec des chiffres abstraits : ils voient où ils entendent des chiffres géants (c'est comme musiciens ou peintres qu'ils tirent les racines).

Mlle Diamandi appartient au type visuel; et à côté de son génie du calcul, elle a reçu le génie poétique. C'est une poésie singulière qu'écrit en français la jeune poètesse grecque. Elle ne peut que rendre des images. On remarque facilement que sa vie intérieure n'est dirigée que par les impressions des yeux et qu'en faveur de celles-ci les perceptions de l'ouie et autres sens sont diminuées en force.

La doctoresse Ioteyko a établi que Mlle Diamandi voit 720 couleurs différentes et qu'elle résout les problèmes mathématiques en jouant avec ces 720 couleurs comme avec des balles ou des dés. Le psychologue, qui étudie ses essais poétiques, s'étonne de n'y trouver que des impressions indiquées par l'œil. José Maria de Heredia a composé de pareilles « strophes optiques » par amateurisme littéraire. Sans réfléchir, spontanément, nécessairement, forcée par sa nature, Mlle Diamandi écrit ainsi :

STATISTIQUE LITTÉRAIRE

D'après une statistique de l'Institut international de Bibliographie, reproduite par *Das Literarische Echo*, le nombre des revues s'est élevé, en 1908, dans les différents pays d'Europe, aux chiffres suivants :

En France, 8.940; en Allemagne, 8.050; en Angleterre, 4.329; en Italie, 3.068; en Belgique, 2.023; en Russie, 1.661; en Espagne, 1.350; en Suisse, 1.332; et aux Pays-Bas, 1.402. La progression des dernières années fut particulièrement considérable.

En France paraissait en 1640, 1 revue; en 1780, 24; en 1790, 350; en 1826, 490; en 1866, 1.640; en 1872, 2.024; en 1892, 5.600; en 1898, 6.417; en 1904, 8.270; en 1908, 8.940.

En Italie on a dressé, d'après les livres populaires, une statistique des auteurs le plus lus par le peuple. En première ligne, viennent les œuvres de Jules Verne, Zola, de Amicis. Puis Rovetta, Barréli, Dumas le Père, Victor Hugo, Tolstoï, Bourget, d'Annunzio, Sienkiewicz, Salvatore Farina, Ohnet, Walter Scott, Giovanni Verga, Elsabeth Werner, Néera, Balzac, Fogazzaro, Alphonse Daudet. Les auteurs allemands sont représentés uniquement par Elisabeth Werner.

Comme œuvres dramatiques, on demande les pièces de Cavalotti, Rostand (*Cyrano*, *Aiglon*), Ibsen (*Hedda Gabler* et *Les Revenants*) d'Annunzio (*La Fille de Jorio*).

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 14 — 2e SEM. 49e ANNÉE 30 SEPTEMBRE 1911

LES ÉTUDIANTS DE KYUSHU

III

Les fragments précédents (1) ne donnent pas plus d'indication sur le caractère général des compositions des étudiants, que ne le ferait un choix fait dans le but d'illustrer un sentiment particulier. Des exemples d'idées et de sentiments, extraits de thèmes d'un genre plus sérieux, montreraient une diversité de pensée, de l'originalité dans la façon de les traiter, et exigeraient d'être étudiés plus sérieusement. Quelques notes, cependant, copiées dans mon registre de cours, pourront être considérées comme suggestives.

Pendant les examens de l'été de 1893, je posai la question suivante, comme thème de composition, au concours des élèves.

— « Qu'est-ce que l'Éternel dans la littérature? »

Je m'attendais à des réponses originales, ce sujet n'ayant jamais été discuté entre nous, étant certainement nouveau pour mes élèves, en ce qui concernait leur connaissance de la littérature Occidentale. Presque tous les devoirs furent intéressants. Je choisis vingt réponses comme exemples; la plupart précédaient immédiatement un long débat, mais quelques-unes étaient incorporées dans le texte même de l'essai.

— *Demande* :

« Qu'est-ce que l'Eternel dans la Littérature?

— *Réponses* :

1° La Vérité et l'Eternité sont identiques; celles-ci forment le Cercle Complet, en Chinois : Yen-Man.

2° Tout ce qui, dans la vie et la conduite humaine, est selon les lois de l'Univers.

3° Les vies des patriotes, et l'enseignement de ceux qui ont donné au monde des maximes pures.

4° La Piété Filiale, et la doctrine de ceux qui l'enseignent. En vain les livres de Confucius furent-ils brûlés pendant la dynastie de Shin ; ils sont aujourd'hui traduits dans toutes les langues du monde civilisé.

5° Les Ethiques, et la Vérité Scientifique.

6° Le Mal et le Bien sont tous deux éternels, a dit un sage chinois. Nous devrions lire seulement le bien.

7° Les grandes pensées et idées de nos ancêtres.

8° Pour mille millions de siècles, la Vérité est la Vérité.

9° Ces idées du bien et du mal à propos desquelles toutes les Ecoles d'Ethiques sont d'accord.

10° Les livres qui expliquent correctement les phénomènes de l'Univers.

11° La conscience seule est inchangeable. Pour cette raison les livres sur les Ethiques, basés sur la conscience, sont éternels.

12° Des raisons pour de nobles actions : le temps ne peut les changer.

13° Les livres écrits sur les meilleurs moyens moraux pour donner le plus grand bonheur possible, au plus grand nombre de gens possible : c'est-à-dire à l'humanité.

14° Les *Gokyō*. (Les cinq Grands Classiques Chinois).

1 V. *Revue Bleue* du 23 septembre 1911

15° Les saints livres de la Chine et des Bouddhistes.

16° Tout ce qui enseigne le Pur et le Bon et le Beau de la Conduite Humaine.

17° L'Histoire de Kusunoki Masashigé, qui fit le vœu de renaître sept fois, afin de combattre les ennemis de son Souverain.

18° Le sentiment moral, sans lequel le monde ne serait qu'une immense motte de terre, et les livres des chiffons de papier inutiles!

19° Le Tao-te-King.

20° Le Tao-te-King : L'âme de celui qui lit ce qui est éternel volètera éternellement dans l'Univers.

IV

Des sentiments particulièrement orientaux étaient quelquefois provoqués par des discussions basées sur des histoires que je racontais de vive voix à mon cours, et à propos desquelles je sollicitais des commentaires écrits ou oraux. Les résultats d'un tel débat sont exposés plus loin. Au moment où il eut lieu, j'avais déjà narré, aux étudiants des cours supérieurs, un nombre considérable de contes, ainsi que les mythes grecs, parmi lesquels celui d'Œdipe et du Sphinx sembla leur plaire particulièrement, à cause de la morale cachée, tandis que celui d'Orphée, de même que toutes nos légendes relatives à la musique, ne paraissaient avoir nul intérêt pour eux. Je leur avais aussi conté diverses de nos plus célèbres histoires modernes. Le merveilleux conte de « La Fille de Rappacini », leur plut infiniment, et l'esprit de Hawthorne aurait même pu trouver un plaisir spirituel à l'interprétation qu'ils y donnèrent. « Monos et Daimonos », fut également accueilli avec faveur, et « Silence », le beau fragment de Poe, fut apprécié d'une manière qui me surprit. Au contraire « Frankenstein » leur produisit fort peu d'impression. Aucun ne la prit au sérieux. Pour des esprits Occidentaux, cette histoire contiendra toujours une horreur particulière, à cause du choc que cela imprime aux sentiments développés sous l'influence des idées hébraïques concernant l'origine de la vie, le caractère redoutable des prohibitions divines, et les terribles punitions réservées à ceux qui voudraient arracher le voile des secrets de la nature, ou se moquer, même inconsciemment, de l'œuvre d'un Créateur jaloux. Mais pour l'esprit oriental que ne trouble pas une foi aussi austère, qui ne sent aucun éloignement entre les dieux et les hommes, qui conçoit la vie comme un tout multiforme, gouverné par une loi uniforme, qui transforme la conséquence de chaque action en une récompense ou une punition, le caractère sinistre de cette narration n'apparaît aucunement. La plupart des critiques écrites me démontrèrent que « Frankenstein » était en général considéré une parabole comique ou semi-comique. Après cela, je fus un peu surpris, un matin, de recevoir une requête pour « une histoire morale très forte, du genre occidental ».

Je résolus soudain, bien que sachant que j'allais m'aventurer sur un terrain dangereux, d'essayer l'effet de certaine légende du Cycle d'Arthur, qui, j'en étais persuadé, serait critiquée énergiquement par quelques-uns de mes étudiants. La morale en est plus que « très forte », et, pour cette raison j'étais curieux d'apprécier leurs impressions.

Je leur relatai donc la légende de Sir Bors, contenue dans le seizième livre de La Morte d'Arthur, de Sir Thomas Mallory, — comment Sir Bors rencontra son frère Sir Lionel, captif et fouetté avec des épines, — l'épisode de la vierge qui allait être déshonorée, — et comment Sir Bors abandonna son frère pour secourir la damoiselle, et comment il leur fut appris que Sir Lionel était mort. Mais je n'essayai pas d'expliquer à mes élèves l'idéalisme chevaleresque représenté par cette belle et vieille légende, parce que je désirai les entendre commenter, à leur manière orientale, les faits de la narration.

Ils le firent comme suit :

— « L'action du chevalier de Mallory, s'écria Iwai, était contraire même aux principes du Christianisme, — s'il est vrai que cette religion déclare que tous les hommes sont frères. Une pareille conduite pourrait être bonne, s'il n'y avait pas de société dans le monde. Mais, tant qu'il existera une société formée de familles, l'amour familial doit être la force de cette société : l'action du chevalier était contraire à l'amour familial, et par suite contraire à la société. Le principe qu'il suivit était non seulement opposé à toute société, mais aussi à toute religion et à la morale de tous les pays.

— Cet histoire, est certainement immorale, dit Orito, ce qu'elle narre étant opposé à toutes nos idées concernant l'Amour et la Loyauté, et elle nous semble même contraire à la nature. La loyauté n'est pas un simple devoir. Elle doit venir du cœur; ce doit être un sentiment inné. Et cela existe ainsi dans la nature de chaque Japonais.

— C'est une horrible histoire déclara Ando. La philanthropie elle-même n'est qu'une expansion de l'amour fraternel. L'homme capable d'abandonner son, frère simplement pour se porter au secours d'une femme inconnue, était un mauvais homme. Mais peut-être était-il dominé par l'influence de la passion?

— Non, fis-je. Vous oubliez ce que je vous ai dit : son action ne contenait point d'égoïsme; elle doit être interprétée comme héroïsme.

— Je crois que l'explication de l'histoire doit être religieuse, remarqua Yasukochi. Elle nous paraît étrange, mais peut-être est-ce parce que nous ne comprenons pas très bien les idées occidentales? Bien entendu, le fait d'abandonner son propre frère, afin de sauver une femme inconnue, est contraire à toute notre conception du bien. Mais, si le chevalier était un homme au cœur pur, il a dû s'imaginer obligé d'agir ainsi, à cause de quelque promesse ou de quelque devoir. Même alors, ce dut lui sembler très pénible et honteux, et il n'a pu accomplir son acte sans sentir qu'il agissait contre l'enseignement de son cœur.

— Là vous avez raison, dis-je, mais vous devriez aussi savoir que le sentiment, auquel obéit Sir Bors, influence encore aujourd'hui la conduite d'hommes nobles et braves dans la société de l'Occident, — d'hommes qu'on ne pourrait même pas appeler religieux dans le sens ordinaire du mot.

— Cela n'empêche pas que nous considérions cela comme un très mauvais sentiment, fit Iwai. Et nous préférerions entendre une autre histoire, à propos d'une autre forme de société.

Alors il me vint l'idée de leur narrer l'immortelle légende d'Alceste. Je pensais un instant que le caractère d'Héraklès, dans ce drame divin, aurait un charme particulier pour eux. Mais leurs commentaires me prouvèrent que je m'étais trompé. Nul ne fit allusion à Héraklès. En vérité j'aurais dû me souvenir que nos idéals d'héroïsme, de force de volonté, et de mépris de la mort, ne s'adressent pas facilement aux jeunes Japonais. Et cela pour la raison que nul « gentleman » japonais ne considère ces qualités comme exceptionnelles : il tient l'héroïsme comme tout naturel, comme faisant partie de la virilité, et en étant inséparable. Il dirait qu'une femme peut avoir peur sans aucune honte, mais jamais un homme. Puis, comme simple idéalisation de la force physique, Héraklès ne peut intéresser les orientaux que très vaguement : leur propre mythologie contient de nombreuses personnifications de la vigueur; et ensuite, la dextérité, la rapidité et l'adresse sont beaucoup plus admirées par un vrai Japonais que la vigueur. Aucun jeune Nippon ne souhaiterait sincèrement ressembler au Géant Benkéi. Mais Yotshitsune, le mince et souple vainqueur et maître de Benkei, demeure l'idéal du parfait chevalier, cher au cœur de toute la jeunesse japonaise.

Kamegawa dit :

— L'histoire d'Alceste, ou plutôt celle d'Admète, est une histoire de lâcheté, d'immoralité, et de déloyauté! La conduite d'Admète fut abominable. Son épouse fut, en vérité, noble et vertueuse, — une femme beaucoup trop bonne pour un homme aussi éhonté! Je ne crois pas que le père d'Admète eût refusé de mourir à la place de son fils, si celui-ci en avait été digne. Je crois même qu'il serait mort pour son fils avec joie, s'il n'avait pas été écœuré par la lâcheté d'Admète. Et comme les sujets d'Admète furent déloyaux! Au moment où ils eurent connaissance du danger qui menaçait leur roi, ils auraient dû se précipiter au palais et supplier humblement qu'on leur permît de mourir à sa place. C'était leur devoir, même s'il s'était montré lâche et cruel. Ils étaient ses sujets. Ils vivaient par sa faveur. Et cependant, comme ils se montrèrent déloyaux! Un pays habité par des gens aussi éhontés irait vite à la ruine! Bien entendu, comme dit l'histoire, « il est doux de vivre ». Qui n'aime point la vie? Qui ne déteste mourir? Mais nul homme brave, ni même loyal, ne devrait songer à sa vie, quand le devoir réclame qu'il la donne.

— Mais, dit Midzuguchi, qui nous avait rejoints un peu trop tard pour entendre le début de la narration, peut-être Admète était-il influencé par la piété filiale? Si j'avais été Admète, et si je n'avais trouvé personne parmi mes sujets consentant à mourir à ma place, j'aurais dit à ma femme : « Chère épouse, je ne puis laisser mon père seul maintenant, parce qu'il n'a pas d'autre enfant, et que ses petits-fils sont encore trop jeunes pour lui être utiles. Donc, si vous m'aimez, mourez, s'il vous plaît, à ma place ».

— Vous ne comprenez point l'histoire, déclara Yasukochi. La piété filiale n'existait point chez Admète. Il désirait que son père mourût pour lui!

— Oh! s'écria l'apologiste avec une surprise véritable. Ce n'est pas une jolie histoire, Maître!

— Admète, remarqua Kawagushi, était tout ce qu'il y avait de mauvais. C'était un détestable lâche, parce qu'il craignait la mort; c'était un tyran, parce qu'il voulait que ses sujets mourussent pour lui. C'était un fils indigne, parce qu'il souhaitait que son père mourût à sa place; c'était un mauvais mari, parce qu'il demanda à son épouse, — une faible femme avec de tout jeunes enfants, — d'accomplir ce que lui, un homme, craignait de faire. Qui est-ce qui pourrait être plus vil qu'Admète?

— Mais, s'écria Iwai, Alceste était tout ce qu'il y a de bon. Car elle renonça à ses enfants, à tout, ainsi que le Bouddha *Shaka* lui-même. Cependant elle était très jeune. Comme elle fut brave et loyale! La beauté de son visage pourrait périr comme une floraison printanière, mais on devrait se souvenir de la beauté de son acte pour mille fois mille années. Eternellement son âme volètera dans l'Univers. Elle est maintenant immatérielle; mais ce sont les immatériels qui nous instruisent avec plus de douceur que nos maîtres vivants les plus bien-

veillants, — les âmes de ceux qui ont accompli des actions pures, braves, et sages.

— La femme d'Admète, observa Kumamoto, qui était enclin à une certaine austérité dans ses jugements, fut simplement obéissante. Elle ne fut point irréprochable. Car, avant la mort, son devoir le plus sublime eût été de réprimander sévèrement son mari pour sa sottise. Elle ne le fit pas, — du moins suivant la narration que notre maître nous a faite de l'histoire.

— Il nous est difficile de comprendre pourquoi les Occidentaux trouvent cette légende belle, fit Zaitzu. Elle contient beaucoup de faits qui nous remplissent de colère. Car il y en a, parmi nous, qui ne peuvent s'empêcher de songer à leurs propres parents, tout en écoutant cette histoire. Après la Révolution de Meiji, il y eut longtemps de grandes souffrances. — Souvent, peut-être, nos parents eurent faim : et cependant nous eûmes toujours à manger. Ils eurent parfois à peine assez d'argent pour vivre ; et cependant nous eûmes de l'instruction. Quand nous songeons à tout ce que cela leur a coûté pour nous instruire, au mal qu'ils ont eu pour nous élever, à tout l'amour dont ils nous entourèrent, et à toute la douleur que nous leur avons causée dans notre sotte enfance, alors il nous semble que nous ne pourrons jamais, jamais faire assez pour eux ! Donc nous n'aimons point cette histoire d'Admète !

Le clairon sonna, annonçant la récréation. J'allai au champ de parade pour fumer. Prestement quelques étudiants me rejoignirent, avec leurs fusils et leurs baïonnettes, car l'heure qui venait était consacrée aux exercices militaires. L'un d'eux me dit :

— Maître, nous aimerions un autre sujet de composition, pas trop facile.

Je suggérai :

— Celui-ci vous plairait-il : « Qu'est-ce qui est le plus difficile à comprendre ? »

— Il n'est guère ardu de répondre à cela, fit Kawabuchi : l'emploi correct des prépositions anglaises.

— Oui, dans l'étude de l'anglais par des étudiants japonais, dis-je. Mais je ne parlais point d'aucune difficulté spéciale. J'aurais voulu que vous écrivissiez vos impressions sur ce qui est le plus difficile à comprendre pour tous les hommes.

— L'Univers ? interrogea Yasukochi. C'est un sujet trop vaste !

— Quand j'avais seulement six ans, fit Orito, j'errais parfois au bord de la mer, par de beaux jours, et je m'émerveillais de l'immensité du monde. Notre « home » était près de la mer... Plus tard, on m'apprit que le problème de l'Univers s'évanouira enfin comme de la fumée...

— Je pense, observa Miyakawa, que ce qu'il y a de plus difficile à comprendre, c'est pourquoi les hommes vivent sur la terre ! Dès l'instant où un enfant naît, que fait-il ? Il mange et il boit ; il se sent joyeux ou triste ; il dort la nuit, il s'éveille le matin. Il s'instruit, il grandit ; il se marie ; il a des enfants ; il vieillit ; ses cheveux deviennent d'abord gris puis blancs ; il s'affaiblit de plus en plus, et puis, — il meurt !

Que fait-il toute sa vie ? Tout son vrai travail sur la terre est : boire, manger, se lever, se coucher, puisque, quelle que soit son occupation comme citoyen, il ne peine qu'afin de pouvoir continuer à faire ces choses. Mais dans quel but l'homme vient-il vraiment au monde ? Est-ce pour manger ? Est-ce pour boire ? Est-ce pour dormir ? Chaque jour il fait exactement les mêmes choses, et cependant il ne s'en fatigue point ! C'est étrange !

Récompensé il est joyeux, puni il est triste. S'il devient riche, il se croit heureux ; s'il devient pauvre il est très malheureux. Pourquoi est-il ainsi heureux ou malheureux suivant sa condition ? Le bonheur et le malheur ne sont que temporaires ! Pourquoi étudie-t-il autant ? Quelque grand savant qu'il puisse devenir, que reste-t-il de lui, quand il est mort ? Rien que des os !

Miyakawa était le plus vivant et le plus spirituel de sa classe, et le contraste entre son caractère si gai, et ses paroles, me parut presque effrayant. De semblables assombrissements de pensée, rapides et soudains, font assez souvent leur apparition, surtout depuis Meiji, chez les jeunes esprits orientaux ; ils sont aussi fugitifs que les ombres des nuages d'été ; ils ont une moindre signification qu'ils n'en auraient chez les adolescents de l'occident ; et puis le Japonais ne vit point par la pensée, ni par l'émotion, mais par le devoir. Cependant, ce ne sont pas là des fantômes dont on doit encourager la hantise.

— Je crois, remarquai-je, qu'un bien meilleur sujet de devoir pour vous tous serait le Ciel, les sensations que le Ciel crée en nous, quand nous le contemplons par un jour comme celui-ci. Voyez, comme c'est merveilleux !

Tout était bleu, jusqu'aux confins du monde, — sans même le plus léger duvet de nuage. A l'horizon, point de vapeurs, et les cimes très lointaines, en général invisibles, se massaient dans la lumière glorieuse, et paraissaient diaphanes.

Alors Kumashiro murmura avec révérence les anciennes paroles chinoises, en contemplant la voûte puissante :

— « *Quelle pensée est aussi haute que le Ciel? Quel esprit est aussi étendu?* »

— Aujourd'hui, fis-je, il fait aussi beau qu'un jour d'été, sauf que les feuilles tombent, et que les semi ont disparu.

— Vous aimez les semi, Maître? me demanda Mori.

— Cela me fait grand plaisir de les entendre, répondis-je. Nous n'avons point de cigales pareilles en Occident.

— La vie humaine est comparée à celle d'un semi, observa Orito, *utzusemi mo yo*. Brèves comme le chant d'un semi sont la jeunesse et toute joie humaine. Les hommes vivent pour une saison, et puis disparaissent comme les semi.

— Il n'y a point de semi en ce moment, dit Yasukochi. Peut-être le Maître éprouve-t-il de la tristesse?

— Je ne trouve pas qu'il fait triste, déclara Noguchi. Les semi nous empêchent de travailler. Je déteste le bruit qu'ils font. L'été, lorsque nous les entendons chanter, et que nous sommes las, cela ajoute à la fatigue de telle sorte que nous nous endormons. Si nous essayons de lire, d'écrire, ou de penser, et que nous percevions ce bruit, nous n'avons plus le courage de rien faire. Alors nous souhaitons que tous ces insectes soient morts.

— Peut-être aimez-vous les libellules? suggérai-je. Elles scintillent tout autour de nous, mais ne font point de bruit.

— Tous les Japonais aiment les libellules, fit Keimashiro. Vous savez que le Japon est appelé Akitsusu, ce qui veut dire le Pays des Libellules.

Nous nous entretînmes de différentes espèces de « demoiselles »; ils me parlèrent d'une que je n'avais point vue, la Shoroo-tombo, ou Libellule-Fantôme, qu'on dit avoir quelque étrange relation avec les morts. Ils parlèrent aussi des Yamma, libellules très grandes, et ils m'apprirent que dans certaines anciennes chansons les Samurai étaient appelés des Yamma, parce que la longue chevelure d'un jeune guerrier était nouée en un nœud qui rappelait la forme d'une libellule.

Un clairon retentit, et la voix de l'officier militaire résonna :

— *Atsumar E!* (Formez les rangs).

Mais les jeunes gens s'attardèrent encore un instant pour me demander :

— Eh bien, maître, quel sera notre sujet? Ce qui est le plus difficile à comprendre?

— Non, dis-je, le Ciel!

Et pendant tout le jour la beauté de l'axiome chinois me hanta, et me remplit comme une exaltation :

— Quelle pensée est aussi haute que le Ciel? Quel esprit est aussi étendu? »

V

Il y a un cas dans lequel les rapports existant entre maître et étudiant ne sont point formalistes du tout, — une précieuse survivance de l'amour mutuel des jours passés dans les anciennes écoles Samurai. Le vieux Professeur de Chinois est révéré par tous, et son influence sur les jeunes gens est très grande. Par un mot il pourrait calmer tout éclat de colère; par un sourire il pourrait fortifier tout mouvement généreux. Car pour ces jeunes gens il représente leur idéal de tout ce qui était brave, vrai et noble dans la vie d'autrefois, — l'Ame du Vieux Japon.

Son nom, qui signifie Lune d'Automne, est célèbre dans son propre pays. Un petit livre a été publié à propos de lui, contenant son portrait. C'était jadis un Samurai de haut rang, appartenant au grand clan de Aidzu. Il s'éleva vite à des positions de confiance et d'influence. Il fut chef d'Armée, médiateur entre des princes, homme d'État, gouverneur de provinces, tout ce qu'un chevalier pouvait être dans l'ère ancienne. Mais, pendant les intervalles entre ses devoirs militaires ou politiques, il semble avoir toujours été un professeur. Il y a peu de maîtres, de savants tels que lui. Et cependant, à le voir maintenant, vous auriez peine à croire combien il a été craint jadis, par les turbulents hommes de guerre placés sous son contrôle. Peut-être n'y a-t-il aucune douceur si pleine de charme, que celle d'un guerrier qui fut renommé dans sa jeunesse pour sa sévérité.

Quand le système féodal fit son dernier effort pour vivre, il entendit l'appel de son seigneur, et s'engagea dans cette lutte terrible à laquelle prirent part même les femmes et les enfants d'Aidzu. Mais le courage et l'épée seuls ne pouvaient prévaloir contre les nouvelles méthodes de guerre : — le pouvoir de Aidzu fut brisé, et Akizuki fut longtemps prisonnier politique, en sa qualité de chef de parti.

Ses vainqueurs l'estimèrent et le gouvernement, contre lequel il avait combattu en tout honneur, le prit à son service pour instruire les nouvelles générations. Celles-ci apprenaient avec de jeunes professeurs les sciences et les langues occidentales. Mais Akizuki enseignait toujours cette philosophie des sages de la Chine, qui est éternelle, — et aussi la loyauté, l'honneur, et tout ce qui fait un homme.

Quelques-uns de ses enfants s'éloignèrent de lui; mais il ne pouvait se sentir seul, car tous ceux qu'il avait instruits étaient, pour lui, pareils à ses fils, et

le révéraient comme tels. Et il devint vieux, très vieux, et il commença à ressembler à un Kami Sama.

Les Kami-Sama n'ont dans l'art aucune ressemblance avec les Bouddhas; divinités plus antiques, ils n'ont point les yeux baissés, ni l'impassibilité méditative des bouddhas. Ce sont des amoureux de la Nature ; ils hantent ses solitudes les plus belles, entrent dans la vie de ses arbres, parlent par ses eaux, et volètent dans ses brises. Une fois sur la terre ils vivent de même que les hommes; et les habitants du pays sont leur postérité. Ils demeurent très humains, même comme fantômes divins, et ont de multiples caractères. Ce sont les émotions, ce sont les sensations des vivants. Mais, tels qu'on les représente dans la légende, et dans l'Art né de la légende, ils sont pour la plupart agréables à connaître. Je ne parle point de l'Art vulgaire, qui, en ces jours de scepticisme, les traite d'une façon irrévérencieuse, mais de l'Art plus ancien qui expliquait les textes sacrés les concernant. Bien entendu, de telles représentations varient beaucoup; mais, si vous me demandiez quel est l'aspect traditionnel d'un Kami, je vous répondrais : — « C'est un homme fort vieux, au visage merveilleusement doux, ayant une longue barbe blanche, avec une ceinture blanche, et tout de blanc vêtu.

Et, si ce n'était que la ceinture du vieux Professeur était en soie noire, il ressemblait à une apparition du Shintö, lorsqu'il me rendit pour la dernière fois visite.

Il m'avait rencontré au Collège et m'avait dit :

— Je sais qu'il y a une « félicitation » dans votre maison, et je n'y suis pas allé, non parce que je suis âgé ni parce que votre demeure est fort éloignée, mais seulement parce que j'ai été longtemps malade. Cependant vous me verrez bientôt.

Il vint par une après-midi lumineuse, apportant des cadeaux de félicitation, — présents de l'ancienne haute courtoisie, simples en eux-mêmes et néanmoins dignes d'un prince : — un petit prunier dont chaque branche, chaque rameau, était un éblouissement de fleurs neigeuses ; un vase de bambou, joli et curieux, rempli de vin ; deux rouleaux sur lesquels étaient inscrits de beaux poèmes, des poèmes qui eussent été inestimables en eux-mêmes comme étant l'œuvre d'un rare poète et calligraphe, mais qui m'étaient encore infiniment plus précieux, parce qu'écrits de sa propre main. Je ne me rappelle plus exactement tout ce qu'il me dit. Je me souviens de paroles d'affectueux encouragement pous mes devoirs, — de quelques conseils sages et avisés, — d'une étrange histoire de sa jeunesse. Mais ce fut comme un rêve agréable, car sa seule présence était une caresse, et le parfum de son cadeau fleuri semblait une bouffée émanant du Takama-na hara. Et, ainsi qu'un kami doit venir et aller, ainsi sourit-il et s'en alla-t-il, laissant toutes choses comme sanctifiées.

Le petit prunier a perdu ses fleurs; un autre hiver doit s'écouler avant qu'il ne refleurisse. Mais quelque chose de très doux semble encore hanter la chambre d'amis, aujourd'hui vide. Peut-être n'est-ce que le souvenir de ce divin vieillard ; — peut-être est-ce un esprit ancestral, quelque Dame du Passé, qui, ce jour-là, le suivit invisiblement jusqu'à notre seuil, et qui demeure encore un peu auprès de moi, — parce qu'il m'aimait ?.....

LAFCADIO HEARN.

[illegible] par MARC LOGE.

LE FAUX ART DRAMATIQUE FRANÇAIS A L'ÉTRANGER (1)

C'est une banalité de dire que notre production intellectuelle française est suivie à l'Etranger. Votre présence ici, le nombre de vos adhérents en sont des gages irréfutables et qui valent mieux que toutes les démonstrations. Elle est connue cette production, célèbre même, mais j'ajouterait aussitôt : *mal connue*, à la faveur de certaines illusions d'optique comparables à celles que constatent ceux qui ont l'habitude de la mer et de la montagne. Or, ce n'est pas tout d'être connu... ce n'est même rien. Il faut être connu *pour ce qu'on est*. Il y a donc lieu de procéder à une revision des valeurs, qui s'impose surtout quand il s'agit de la Littérature envisagée comme véhicule des Idées.

Vous vous rappelez ce qu'écrit Thomas Carlyle, avec son expressive familiarité, sur l'influence de la page écrite. « Les livres accomplissent des miracles, comme les *Runes*, d'après la fable, le faisaient. Il n'est pas jusqu'au plus misérable roman de bibliothèque circulante que de sottes filles salissent et ressassent dans les villages éloignés, qui ne doive contribuer à régler respectivement et pratiquement les mariages et les ménages de ces sottes filles ». Encore le grand essayiste anglais ne parlait-il que du document écrit. Qu'eût-il pu dire du Théâtre ? Le Théâtre, c'est mille, quinze cents personnes réunies chaque soir, avec cette âme collective qui se crée spontanément par le seul fait du groupement, et dont les effluves réagissent magnétiquement les uns sur

(1) Discours prononcé au Congrès des *Amitiés Françaises*, tenu à Mons les 21, 22 septembre 1911.

les autres. D'où l'influence, sans analogue, de la forme dramatique. Dumas fils l'avait bien senti, qui voyait dans le théâtre un moyen d'action autrement puissant que celui de la chaire, et qui fut en réalité le grand prédicateur laïque du second Empire. Relisez ses préfaces, souvent plus intéressantes que ses pièces, écrites de ce style fumeux, mais éloquent, qui est le sien... et après les avoir lues envisagez le genre et la qualité d'effort de celui qui fut son véritable successeur à notre date : j'ai nommé Brieux ! Que sont les pièces les plus fameuses de ce dernier : les *Avariés*, les *Remplacantes* !.. Rien d'autre qu'un prêche laïque, d'où seule l'idée religieuse se trouve exclue... Et je suis le premier à reconnaître que si les pièces de Brieux ne m'agréent pas comme artiste, elles me donnent satisfaction comme moraliste. Dans cette forme courante, quelconque, un peu vulgaire, mais accessible à tous et d'autant plus efficace par conséquent, qui est la sienne, il a véhiculé par le monde un certain nombre d'idées utiles qui ont fait leur chemin et qui ont pesé sur l'opinion : je ne vous ferai pas l'injure de vous les rappeler.

Ce Brieux d'abord n'est ici qu'une transition pour arriver à mon véritable sujet... véritable, et que je suis heureux de traiter devant vous. Si, dans l'ordre du Bien, l'art dramatique peut exercer une influence efficace, combien plus active encore apparait-elle dans l'ordre du mal ! Ce n'est pas à tort que l'Eglise, qui connaissait parfaitement, bien avant qu'elles fussent formulées par la psychologie moderne, les lois de l'*Imitation*, la tendance humaine, et j'ajouterai *animale*, à l'*Imitation*, condamnait le Théâtre. Pour la comprendre il suffit de se mettre à son point de vue, exclusivement moralisateur. Nous ne pouvons accepter ce point de vue : il en faut pourtant tenir compte. Et nous arrivons alors à cette conclusion que vous accueillerez peut-être, venant d'un homme qui, durant huit années consécutives, a tenu l'emploi de critique dramatique dans une Revue française et qui, par conséquent, s'est trouvé aux premières loges pour observer un parallélisme entre l'affaissement de la production dramatique et une certaine diminution générale de la moralité qu'il nous faut bien constater : c'est là le résultat le plus clair que j'ai tiré de ma longue expérience...

A Paris, nous savons tous fort bien ce qu'il en faut penser, et ceux qui soutiennent un certain genre de théâtre, le font en parfaite connaissance de cause... entendez qu'ils savent les avantages précis qu'ils tireront de la force du groupement et de la puissance du syndicalisme dramatique. Ce n'est un secret pour personne chez nous qu'à l'heure actuelle toutes les scènes du boulevard sont aux mains de quelques auteurs qui, à l'aide de combinaisons financières et en se serrant les coudes, sont arrivés à écarter ceux qui n'appartiennent pas à leur clan, en organisant un véritable *trust* du théâtre. Quelle bonne naïveté, celle du débutant, qui, eût-il le plus beau talent, se présenterait chez un Directeur de théâtre avec son seul manuscrit sous le bras ! Je dis : les *scènes du boulevard*. Mais combien cette appellation est insuffisante ! Observez ceci : La Comédie-Française a donné quatre nouveautés cette saison. Sur ces quatre nouveautés il n'en est pas une qui ne soit signée d'un nom expressif. Et parmi ces quatre pièces, si je m'arrête à celle qui fit le plus de bruit, parce qu'elle portait le nom le plus célèbre, celui de M. Bernstein, vous plaît-il que nous levions le voile sur les raisons véritables qui arrêtèrent les représentations de *Après moi*? Si trois ou quatre mille personnes se mobilisèrent tous les soirs et huit jours durant sur la place du Théâtre-Français pour arrêter les représentations, croyez-vous sincèrement que ce fut pour faire expier à un auteur des fautes de jeunesse, graves évidemment, puisqu'elles allaient contre le devoir sacré que chacun de nous contracte envers son pays, mais qui de tout autre eussent été vite oubliées ! Derrière les causes apparentes il faut toujours chercher les raisons véritables que discernent les clairvoyants. La vraie raison, c'est qu'en sa personne on voulait atteindre le plus osé, le plus célèbre des auteurs qui ont organisé cette manière de *trust*, en imposant leur idéal et leur facture à un public aveuli qui n'a plus même la force de réagir et qui s'abandonne aux mains d'auteurs dramatiques d'autant plus audacieux que la matière qu'ils ont à leur disposition est plus inerte et plus malléable.

C'est sur cet art-là, que je ne crains pas d'appeler le *Faux art dramatique français*, et que M. Bernstein symbolise si expressivement, que je voudrais attirer votre attention... et si j'y atteins, je n'aurai perdu ni mon temps ni mes efforts. Et si je nomme M. Bernstein comme étant le plus expressif, me sera-t-il interdit d'ajouter à son nom, comme lui faisant un digne cortège, parmi ceux qui ont connu les succès des centièmes, ceux des Coolus, des Bataille, le Bataille de la *Vierge Folle* et de l'*Enfant de l'amour*, et j'en pourrais ajouter d'autres... Voilà les productions sur lesquelles l'Etranger nous juge et sur lesquelles j'ajouterai qu'il est déplorable que nous soyons jugés. Car elles constituent justement l'antinomie la plus profonde et la plus saisissante avec les qualités exquises et délicates qui correspondent à la tradition française et qui composèrent notre prestige dans le monde civilisé. Voilà ce dont je voudrais vous bien convaincre, car s'il est utile,

s'il est important de développer ces idées en France, combien plus utile, plus important encore de les faire pénétrer à l'étranger.

Pas plus que certains romans, faits ceux-là pour l'exportation, et dont les auteurs savent fort bien à qui ils s'adressent, mais sur lesquels malheureusement on nous juge aussi, pas plus qu'une certaine imagerie qui s'étale aux devantures des boutiques et que les ennemis de la France exploitent habilement contre nous dans leurs feuilles gallophobes, pas plus que ces romans et cette imagerie, mais pour d'autres raisons, ces diverses manifestations ne représentent l'esprit français et l'art français... Il m'appartient de vous mettre en garde contre ce faux art dramatique, qui peut bien avoir, grâce à une singulière habileté technique, les *semblants* du vrai. Mais ce ne sont que *faux semblants*, d'autant plus dangereux qu'ils trompent plus aisément, et qu'ils insinuent leur poison dans les esprits de ceux qui n'y prennent pas garde. Combien d'entre nous s'y laissèrent prendre ! Il n'est donc pas étonnant que les étrangers inclinent à ce genre de séduction. J'ai tenté jadis de la caractériser d'une façon brève et synthétique, précisément dans un portrait de ce Bernstein, qui, par la plus curieuse des coïncidences, parut quinze jours avant les événements du Théâtre Français. Permettez-moi d'insister sur la date : elle n'est pas indifférente. Permettez-moi aussi d'insister sur ses traits essentiels, car loin de s'être atténuées mes idées n'ont fait que s'accentuer et je vous les livre telles qu'elles furent alors présentées :

Quelle magnifique unité dans son théâtre, et comme on sent que l'homme qui l'a écrit ne s'embarrasse d'aucun scrupule, ni psychologique, ni moral ! En vain y chercheriez-vous des âmes, au sens complexe et raffiné où nous entendons le mot, c'est-à-dire un ensemble de forces diverses, celles-ci d'ordre supérieur, celles-là d'ordre inférieur, mais réagissant les unes sur les autres, et dont la lutte, source de conflits passionnels, crée le suprême intérêt des œuvres d'imagination ! Chez M. Bernstein je ne vois que des *instincts*, des *sensations* et des *détentes* à vrai dire, et puisque les organes essentiels de l'homme ont pu être pris comme symboles de la vie morale, rien pour le cerveau, rien pour le cœur, tout pour le reste ! C'est un art qui vise en bas et qui y atteint, avec quelle sûreté. Jamais Sagittaire ne fut ainsi sûr de son trait : il a l'œil excellent et la main prompte : toutes ses flèches ont porté au point exact où il les destinait. Ah ! celui-là connaît, il a approfondi, ou mieux il perçoit d'instinct les règles de la psychologie des foules, essentielles à connaître pour qui veut faire un certain théâtre. Il sent que les principes mauvais de l'âme humaine, toujours latents en chacun de nous et toujours prêts à s'affirmer, s'exacerbent étrangement dans l'atmosphère d'une salle de spectacle et, par une sorte de complicité soudaine, voient leur puissance décuplée au feu de la rampe.

Voilà par quels traits nous tentions de fixer, quinze jours avant la représentation de *Après moi*, la figure expressive de Bernstein et nous y ajoutions encore : il sait bien qu'à l'exemple de certaines femmes se complaisant aux violences et aux meurtrissures, le public aime à être mâté, dompté par la violence d'une situation qui exaspère ses nerfs. Que vient-on nous parler d'amour dans le théâtre de Breinstein ! Amours de fauves peut-être, où, dans l'intervalle des silences, on discerne coups de griffes et miaulements. Mais ce noble mot d'amour qui symbolise à nos yeux le plus beau don de la personne et physique et morale, l'oubli de soi et le sacrifice dans le malheur, que vient-on le prostituer à de telles situations ! Qu'on supprime un instant la complicité du plaisir entre ces amants, qu'on émousse l'intensité des sensations, l'ardeur de la volupté, vous verrez ce qu'il en restera. Leurs regards n'ont pas d'autre horizon que les quatre murs du cabinet secret où vont s'attarder leurs ébats. Ses femmes, toutes ses femmes, ont des sens aussi impérieux que le plus expert d'entre ses viveurs, et ce n'est point d'elles, d'une seule d'entre elles, que l'on pourrait dire ce que Stendhal observait si judicieusement d'une certaine catégorie d'amantes : « Quelques femmes tendres n'ont presque pas d'idée des plaisirs physiques : elles s'y sont rarement exposées, si l'on peut ainsi parler, et même alors les transports de l'amour-passion ont fait oublier les plaisirs du corps ».

Quoi de plus exquis que cette analyse du plus subtil et du plus français des psychologues qui, dans son livre de l'*Amour*, sut indiquer des nuances que nul n'avait marquées avant lui. Voici qu'en outre elle nous devient une transition merveilleuse pour caractériser par contraste le vrai génie dramatique français et pour préciser ses traditions. Mais de vous-mêmes, Messieurs, ne l'avez-vous pas fait déjà en prononçant mentalement les noms de ceux qui firent la grandeur et la gloire de notre scène française. Dans quelle lumière éclatante ne viennent-ils pas s'offrir à nous aujourd'hui, grâce au double miroir de ces deux mots magiques : *Amour-passion*, *Amour-physique*. Si l'amour physique, avec ses asservissantes exigences, assura le succès éphémère, mais du même coup précisa la tare indélébile des pièces sur lesquelles nous avons retenu notre attention, c'est l'amour-passion, avec ses conflits héroïques, la perpétuelle lutte entre le devoir et l'instinct qui fit la grandeur de notre Corneille. C'est encore l'amour-passion, avec ses conflits plus humains,

plus au niveau de terre si l'on veut, mais nuancés à l'infini, qui fait la séduction immortelle, toujours fraîche et toujours jeune de notre Racine. Vous parlerai-je de Beaumarchais, qui marque en quelque façon la transition entre les classiques et ceux de l'âge moderne, anneau précieux de l'imbrisable chaîne qui relie Musset à Racine, puisque, sans Chérubin, Fortunio n'eût pas existé, et que le vrai rôle de l' « Enfant du siècle », c'est d'aviver d'accent romantique la tradition française que lui transmettent ses illustres aïeux! Comment enfin Banville fait suite à Musset et prépare Rostand, le Rostand de la *Princesse Lointaine* et de *Cyrano*, vous le sentez sans qu'il soit besoin d'y insister. Et si maintenant, pour conclure, je veux répondre à l'objection que j'entends formuler autour de moi : « Mais où donc est le théâtre moderne, la peinture du milieu contemporain? » je vous répondrai par ces deux noms : Paul Hervieu et Henri Lavedan, le Paul Hervieu du *Dédale*, de la *Course du Flambeau*, le Lavedan du *Duel*, du *Marquis de Priola*, qui ne m'apparaissent point indignes de figurer à la suite de ces grands noms. Lorsque ce dernier, pour n'insister que sur son exemple, dans sa pièce fameuse et justement fameuse du *Duel*, prenait pour sujet principal cette antique donnée des *Frères Ennemis* dans l'amour, il avait soin, par un trait d'habileté qui est aussi une preuve de force, de le compliquer, en créant, si je puis dire, un *conflit* au *second degré*. Il surajoutait à l'*amour* qui seul ne satisfaisait pas ses ambitions, le conflit du *sentiment religieux*. Par là, nous le répétons, il nous donnait une preuve de force et d'habileté. De force tout d'abord, car c'est montrer une singulière entente des exigences de rajeunissement pour les grands lieux communs qu'composent la matière première du théâtre. D'habileté ensuite, puisque nul élément, plus que le sentiment religieux, ne saurait être à la fois *actuel* et *éternel*. La violence, l'âpreté des conflits, réels ceux-là qui à l'heure présente s'engagent en son nom, nous sont un gage certain de son actualité. Quant à son caractère d'*éternité*, nous en pouvons croire un maître peu suspect de complaisance à l'endroit des formes particulières par où il s'affirme tout le long des siècles, mais imbu du génie religieux dans ce qu'il eut de plus haut et de vraiment éternel... j'ai nommé Ernest Renan... Certes, M. Lavedan fut bien inspiré en sentant ce qu'enfermaient, comme ressort dramatique, de tels éléments, en en faisant l'intérêt majeur du *Duel*. La voilà, la vraie tradition de notre art dramatique français, et si je suis parvenu à vous en convaincre, j'aurai de nouvelles raisons pour me féliciter d'avoir assisté à ce Congrès qui glorifie la pensée française et resserre les liens existant déjà entre l'élite de nos deux pays!

Paul Flat

DE MOSCOU A SHANGHAI [1]

Moukden. Une pluie tiède tombe. Où nous réfugier en attendant la correspondance, laquelle partira seulement dans la matinée? Les salles d'attente sont closes. Nous ne pouvons du reste laisser nos bagages à l'abandon sur le trottoir : des figures patibulaires rôdent dans la pénombre. Là-bas, des coolies emportent sur une civière le missionnaire débarqué. Les deux compagnons de ce dernier parlant à haute voix, je reconnais avec émotion le son de paroles françaises. Et, la comédie se mêlant au drame, l'avocat maltais et la dame belge, également éperdus, courent de tous côtés à la recherche de renseignements introuvables.

Toujours serviable, M. F., à qui son expérience de la ligne permet de se débrouiller, vient par bonheur à notre secours. Il a découvert le train chinois formé sur une voie de garage. Nous parvenons à y faire porter nos malles et à nous y loger nous-mêmes dans un wagon dont les dures banquettes servent pour la plupart de lit à des dormeurs bien résolus à ne point se déranger. Impossible de s'étendre. Pas un accotoir. L'affreuse nuit! La pluie devenue torrentielle mitraille la toiture. Les mouches nous harcèlent. Les cloches des trains japonais sonnent à grands coups. Et les coqs plus matinaux que de raison se mettent soudain à se lancer des appels et à se répondre inlassablement.

Avec le jour commence l'envahissement des quais par les marchands, par des hordes de voyageurs, par les portefaix pliant sous de formidables charges. Un mandarin, qui doit faire route avec nous, arrive, accompagné d'une troupe nombreuse de clients et de serviteurs. Tout ce monde se bouscule sous des parapluies rouges. Un carrosse de poupée amène jusqu'au marchepied du compartiment réservé la femme et les enfants du personnage.

Quant aux dormeurs dont l'inertie s'était opposée à notre installation, ils s'éclipsent les uns après les autres, ayant trouvé le moyen de passer économiquement la nuit. L'un d'eux, un Anglais, fait sa toilette sur la plateforme, se rase, change de linge, et très correct s'en va à ses affaires, sa valise à la main. M. F. me conseille de me munir de monnaie chinoise pour les besoins de la route. Comme le bureau de change de la gare n'est pas encore ouvert, il nous faut recourir aux changeurs indigènes, qui, au dehors, tiennent comptoir en plein vent parmi les boutiques volantes d'un marché. Pour les joindre, il s'agit d'accomplir une véritable traversée, la pluie ayant

[1] Voir la Revue [illegible]

converti les abords de la gare en marécage. Inutile de choisir ses pas. Les traîneurs de pousse-pousse nous aspergent. Autour de nous, les chariots à bâche jaune où se prélassent accroupies des dames peintes, triturent la boue.

L'opération du change est laborieuse. Un cercle de curieux nous environne. Les dollars mexicains et le papier monnaie contenus dans la vitrine portative reçoivent des regards inquiétants. Tout en surveillant ses voisins, le marchand d'argent manie l'abaque. Ses calculs aboutissent à une forte dépréciation de nos roubles, qui pourtant devraient faire prime. Mais comment discuter ?

Enfin, nous voilà partis. Le mandarin qui voyage avec nous est un gros homme à mine cléricale, fonctionnaire d'importance assurément. A chaque arrêt il descend de wagon et reçoit les compliments d'un petit groupe de subordonnés qui attendait son passage. Tous ces messieurs, aux tempes soigneusement rasées, aux riches vestes de soie, et qui manient l'éventail, possèdent une dignité, une élégance de manières, un air d'intelligence bien propres à donner une haute idée de leur race et de leur civilisation. Le piquet qui rend les honneurs militaires offre malheureusement la contre partie. Armés de chassepots de réforme, vêtus de toile déteinte bleue ou kaki, timbrée d'énormes caractères, la queue roulée en chignon sous des canotiers cabossés, ces soldats qui ne savent ni s'aligner, ni se tenir droit, ne laissent pas d'être grotesques.

J'ai appris que les missionnaires entrevus cette nuit se trouvaient dans notre train. Ils conduisent à l'hôpital de Tien-Tsin un des leurs grièvement blessé. Je suis allé aux nouvelles. L'un des Pères, colosse à barbe rousse, hâlé par le soleil, me conte le simple drame. Cela se passait très loin « en pays païen ». Le malheureux Jésuite s'en revenait en voiture d'une tournée dans l'intérieur ; une petite escorte de cavaliers l'accompagnait. Soudain une fusillade a éclaté. A la faveur du désarroi causé par leur attaque inopinée et par le succès de leur crime, les Koungouzes se sont enfuis. Le missionnaire, atteint à la tête et baignant dans son sang, a été ramené sans connaissance à la mission voisine. Alors a commencé un terrible voyage, de quinze jours, de charrette en charrette, pour transporter le blessé à la station la plus proche, car, sa jeunesse et sa vigueur aidant, l'opération du trépan le sauvera peut-être. Il faut qu'il y ait en lui une puissance de vie bien rare, pour qu'il ait résisté jusqu'ici aux fatigues du trajet. Ses compagnons, eux, sont à bout d'énergie physique. Seul l'espoir d'un miracle, récompense de leur dévouement, les soutient.

Comment partagerais-je leur pieuse illusion ? Je regarde le blême visage enveloppé de linges : ces yeux vitreux, cette bouche qu'agite le délire me parlent de mort non moins éloquemment que le va et vient des mains sur le drap.

Mais d'autres voyageurs me remplacent et s'informent à leur tour. Avec une complaisance devenue machinale, le Père recommence l'histoire tant de fois racontée :

— Il revenait d'un village païen...

Quoique le sujet soit particulièrement de circonstance, M. F. ne me parle plus des missionnaires. C'avait été pourtant un de ses dadas dans le Transsibérien. Quelles que fussent leur nationalité et leur religion, il les mettait tous dans le même sac, ne voyant en eux que des gens d'affaires, parfaitement édifiés sur la vanité de leur propagande, source d'ennuis pour leurs compatriotes et de difficultés pour leurs gouvernements. Le voisinage d'un martyr lui a imposé silence.

Un martyr ! Heureux le mourant qui n'aura pas su la vérité ! Puisse-t-il, éclairé par une lueur de conscience, avoir cru qu'il tombait pour son Dieu, victime des infidèles ! Les Koungouzes, paraît-il, ne s'attaquent jamais aux missionnaires. Ils guettaient le passage d'un mandarin exacteur. La voiture, l'escorte les ont induits en erreur. Ils ont tiré. Martyr par méprise ! Quelle pitié !

13 septembre

Tandis qu'un énorme soleil sanglant jaillit au-dessus des rizières, je griffonne mes notes sur une des tables poisseuses du petit dining-car où l'on nous a servi hier d'infâmes repas. En face de moi, dans un coin, le boy ronfle à poings fermés. J'ai été réveillé à Tien-Tsin, bien avant le jour, par les clameurs gutturales des coolies qui montaient à l'assaut des bagages. Nos derniers compagnons de route, arrivés à destination, ne nous ont pas non plus épargné le bruit. J'ai d'ailleurs quitté sans regret la banquette par trop dure où le sommeil avait fini par me vaincre.

La fatigue et l'impatience de l'arrivée prochaine me rendent tout à fait nerveux. Je me sens seul, privé du soutien moral que dans un monde inconnu me donnait la présence de visages devenus familiers. Il y a plus de trois cents heures que nous avons quitté Moscou ; il ne s'agit maintenant que de minutes et pour la première fois le temps me semble long.

Le lever du soleil vient de me donner une singulière impression de déjà vu. Ce disque empourpré, cette plaine herbue et aqueuse, ces tréteaux sur pilotis d'où plongent des carrelets, Hok'saï me les a peints textuellement dans je ne sais quelle estampe. J'ai aussitôt signé de son nom ce paysage aussi bien chinois, m'aperçois-je, que japonais.

Le spectacle que j'ai admiré hier au soir était par contre absolument nouveau. Ni la nature, ni l'image ne m'en avaient jamais offert de pareil. La nuit s'était répandue brusquement. Toute la terre était devenue d'un noir d'une opacité extraordinaire. Plus de plans. Les hautes montagnes continuaient directement la plaine, et leurs arêtes au dessin saccadé se découpaient sur la lisière du ciel, d'un jaune intense, barrée de stratus couleur d'encre. Au pied de la masse d'ombre, luisait, par bandes jaunes, de l'eau. L'effet, dans son étrangeté, possédait une beauté inexprimable.

. . . . . .

Des toits de pagodes au milieu de la verdure ; des faubourgs aux masures de terre croulantes; au loin, une ligne de créneaux couronnée de distance en distance par des tours quadrangulaires ; un fossé marécageux dont les berges s'effritent. Le train rampe sous le rempart, puis s'arrête. Péking. La gare, ses voies, ses wagons, ses entrepôts, son encombrement, comme tout cela paraît petit au pied de la colossale muraille.

Nous sommes accueillis aux sons d'une musique militaire qui maltraite à pleins poumons un air occidental. Notre mandarin, un grand personnage décidément, met pied à terre au milieu d'une foule de collègues et de domestiques dont les chapeaux pointus couverts d'effilés cramoisis sont surmontés par une boule de verre. Une compagnie d'infanterie, sur laquelle flotte l'étendard jaune, rend les honneurs. Viennent à la suite, correctement alignés, des jeunes gens, élèves de quelque école militaire, je suppose. En uniforme de toile blanche immaculée, ils possèdent pour tout insigne une rose de papier à la boutonnière.

Je m'amuse un instant du spectacle très « nouvelle Chine » que m'offre au débarquer la capitale. Mais j'ai hâte de me reposer, de me restaurer et surtout de me baigner, car le manque d'eau n'a pas été le moindre désagrément de la dernière étape. Nous franchissons une porte dont les réparations parlent encore du canon des alliés, et nous voici, ou peu s'en faut, de retour en Europe, dans le quartier des Légations.

Spacieux, bien tenu, confortable, l'Hôtel des Wagons-Lits mérite les bénédictions des voyageurs. N'étaient le personnel indigène et certain meuble dont la présence dénonce une fâcheuse absence d'égouts, on se croirait difficilement dans une ville dont le nom évoque je ne sais quoi de particulièrement anachronique. Que d'autres déplorent de retrouver jusqu'à Péking les aises de la civilisation. Je ne suis point, je l'avoue sans vergogne, de ceux qui par amour de la couleur locale préféreraient une auberge pouilleuse ou quelque vieil hôtel colonial bien sale et riche en mouches. Ici d'ailleurs le contraste entre ce petit coin de vie occidentale et l'énorme chinoiserie environnante est par lui-même d'une rare saveur.

Je m'étais promis une journée de repos. Ma curiosité a fait honte à une paresse pourtant bien légitime.

Les palais des ambassades, entourés de vastes dépendances et de jardins, des casernements, des banques, une église, l'hôtel, un hôpital, deux ou trois bazars et quelques maisons particulières, voilà à peu près tout ce dont se compose le quartier sur lequel flottent les drapeaux des nations. Encore qu'il ne reste aucune trace matérielle du drame de 1900, la concession internationale reçoit son principal intérêt des souvenirs émouvants qu'elle évoque. Souvenirs qui s'imposent avec d'autant plus de force, que l'on sent planer une perpétuelle menace sur ce quartier otage, enclavé chez l'ennemi. Je ne me suis pas attardé dans ces rues correctes, mi-solennelles, mi-provinciales, qu'anime modérément le mouvement des pousse-pousse et où l'on s'étonne surtout de voir se coudoyer les uniformes des deux mondes ; je me suis fait conduire au temple du Ciel. Quelques minutes au trot allongé d'un coureur nu jusqu'à la ceinture, et tout à coup, sans transition, je tombe en pleine Chine. Quelle stupeur !

En vérité aucune lecture ne m'avait préparé à recevoir le choc. Je me représentais Péking comme une ville morte, et je contemple la plus violente manifestation de vie à laquelle il m'ait été donné d'assister. Comment fixer le mouvement, le bruit, la couleur qui m'étourdissaient et m'éblouissaient, tandis que, ballotté comme une épave, je fendais un flot désordonné de piétons, de cavaliers et de véhicules de toutes sortes?

Nous avons franchi les portes encombrées et dépassé le rempart au pied duquel grouille une fourmilière humaine, et nous suivons une large avenue, trop étroite encore pour contenir le va et vient de la foule. Des boutiques, béantes à la mode de l'Orient, présentent une succession irrégulière de façades où triomphe la fantaisie décorative la plus échevelée. Boutiques au fronton de bois fouillé de sculptures, surmontées de balcons découpés, de dragons, de mâts, de toits cornus. Les unes sont aveuglantes de vermillon ou de dorure; les autres ont leurs couleurs rongées par le soleil ou par la pluie; les autres ne sont plus que du bois pourri. Et devant toutes pendent des draperies ornées de caractères, des enseignes bizarres, des tablettes laquées, des breloques de métal. Le coup d'œil est d'un pittoresque sans égal.

Nous dépassons les tentes d'un marché plantées

le long d'une mare fangeuse et débouchons dans un immense terrain vague. Le soleil tombe d'aplomb sur ce désert bosselé de détritus et çà et là ponctué de formes humaines accroupies. L'intolérable puanteur de l'atmosphère trahirait suffisamment la nature de la besogne à quoi l'on se livre ici volontiers, si des nudités impudiques ne s'offraient à deux pas aux regards des passants. Là-bas, à droite et à gauche de la chaussée, se déploient d'interminables murailles couronnées de feuillage; d'une part l'enceinte de l'Autel de l'Agriculture, de l'autre, l'enceinte du Temple du Ciel.

Au sortir du tapage, de la cohue, de la poussière, de la chaleur, quelle délicieuse sensation d'apaisement nous pénétra, quand nous eûmes atteint le but de notre promenade. Dans le parc à demi-sauvage qui nous enveloppait de sa mélancolique majesté, comme on se sentait loin et à l'abri! Nul bruit ne s'élevait que le concert des cigales dans l'herbe haute. Sous les allées de caroubiers et sous les bois de cyprès, l'ombre était douce, et nous marchions avec recueillement, émus par la poésie qu'exhalaient ces solitudes nobles et bocagères.

Plusieurs édifices considérables sont groupés dans le parc. Des murs au faîte de tuiles émaillées les entourent, et leurs couvertures d'un jaune et d'un bleu intense s'enlèvent au-dessus des arbres. Comment les décrirais-je sans tomber dans la sécheresse d'un guide? Je me rappelle un palais, ceint d'une galerie aux colonnes laquées de vermillon et d'un fossé, rempli d'iris et de lotus, qu'enjambent d'élégantes passerelles de marbre accouplées deux à deux. Je revois un temple circulaire, peint de couleurs violentes, porté par de rondes plateformes que partagent des escaliers : trois toits superposés le coiffent, d'un bleu de nuit, et une boule d'or surmonte le dernier. En voici un autre encore, pavillons aux toits retroussés, portiques et degrés de marbre; mais quelle que soit la beauté singulière de ces diverses constructions, tout cela me paraît secondaire auprès de la véritable merveille : l'Autel du Ciel.

Une immense clairière dallée qu'encercle un mur de toutes parts pressé par la forêt; un mur intérieur où s'ouvrent des portiques, et tout au milieu, rondes comme le ciel, trois terrasses concentriques bordées de balustres. De triples escaliers montent vers le plateau supérieur où repose l'autel : une table de pierre. Simplicité sublime! Peu de monuments au monde m'ont donné pareille impression de souveraine grandeur. Oserai-je écrire que peut-être l'homme n'en a pas édifié de plus essentiellement religieux? Ici l'on adore la Divinité même, le Dieu qu'aucun artiste ne peut représenter et qu'aucun temple ne saurait contenir. Le peuple n'est pas admis à participer à un culte d'une qualité aussi supérieure. Ces espaces sacrés sont déserts; l'herbe qu'aucun pas ne foule disjoint les dalles et croît librement. Mais trois fois dans l'année, seul prêtre et seul fidèle, l'Empereur vient accomplir les sacrifices rituels, et la fumée des holocaustes s'échappe des braseros de fer, alignés dans l'enceinte, qui semblent empruntés à la cuisine d'un géant.

Nous sommes revenus bon train à travers le dédale des rues commerçantes de la cité chinoise. J'ai admiré, non sans quelque effroi momentané, la vigueur et l'adresse de mes hommes. L'un tirant, l'autre poussant, leur torse cuivré ruisselant de sueur, ils galopaient, inlassables, avec des cris continuels pour faire se garer les gens. Ils franchissaient les obstacles, se faufilaient dans les encombrements, opéraient des virages étourdissants. Je me voyais sans cesse au moment d'accrocher une autre voiture, de renverser un étalage, de culbuter un enfant ou un aveugle. On s'étonne de sortir de l'expédition sans plus de mal qu'une sérieuse courbature.

17 septembre.

Une journée qui compte.

Dès le matin, sous la conduite de l'indispensable boy que nous a procuré l'hôtel, nous gagnons l'Observatoire. Nous quittons bientôt les larges boulevards rectilignes qui partagent la ville mandchoue (1) et nous nous engageons dans des ruelles campagnardes au sol terriblement accidenté. Ces ruelles bordées de murs bas, ces maisons aux cours jalousement cachées par des écrans de maçonnerie, rappelleraient tout à fait l'Orient, n'étaient les auvents retroussés, les bornes en forme de chimère, les petites affiches collées sur les montants des portes, les caractères peints sur les écrans que précèdent souvent des cuves de bronze ou de faïence. Ces quartiers sont paisibles. On croise des ménagères, masculines et flétries, chancelant sur leurs moignons. Des enfants se montrent sur les seuils, comiques avec leurs quatre couettes de cheveux hérissées autour du crâne. Nous traversons des carrefours, qu'exhaussent par endroits des amoncellements de détritus. Les poules picorent parmi les ordures ménagères çà et là répandues. L'odorat se plaint d'une absence de voirie dont s'offense non moins le regard.

Le célèbre Observatoire occupe un bastion des

1 Pékin [illegible] trois villes, qui [illegible] leur enceinte : la ville chinoise, la ville mandchoue, et au cœur de cette dernière, la ville impériale, qui contient elle-même la cité interdite [illegible] par l'Empereur [illegible] plus aucun lien de [illegible] point de [illegible] population entre la ville mandchoue et la ville chinoise. Mais celle-ci est plus particulièrement commerçante.

remparts. Quelques constructions délabrées l'entourent, et dans un jardinet planté d'arbres malingres gisent parmi les ronces les instruments construits au XIIIe siècle par l'astronome du premier des empereurs mongols. Le temps a donné une patine admirable à ces bronzes d'une étourdissante ornementation. A l'époque où ils furent fondus, on ne distinguait pas la science de l'art et l'on n'estimait pas que la beauté fût un luxe superflu pour des appareils de précision. Cette conception florissait encore quatre cents ans plus tard, quand les Jésuites remplacèrent les instruments des Mongols par d'autres plus perfectionnés. Ceux-ci, placés au sommet de la tour, découpent sur le ciel leurs silhouettes géométriques et décoratives. Mais les barbares ont passé par là; plusieurs socles de marbre ne supportent plus que le vide. En 1900, les Allemands se sont emparés du globe sidéral et de la sphère armillaire et les ont emportés à Berlin. Belle leçon de brigandage, donnée par une nation occidentale au peuple dont ces bronzes magnifiques, aujourd'hui dépareillés, proclament l'antique civilisation.

Je les connaissais, ces instruments astronomiques pour les avoir vu figurés dans maint vieux livre, alors que je ne pensais guère les caresser jamais de mes mains. Aussi les ai-je approchés avec un peu d'émotion. Mais ce n'étaient que des bibelots perdus dans l'immensité. Je fus bientôt pris tout entier par le spectacle grandiose que m'offrait Péking étendu sous mes pieds.

Du haut de clochers ou de minarets j'ai contemplé bien des villes : aucune ne ressemblait à celle-ci. Une ville, non, un parc immense. Les maisons basses aux tuiles grises sont noyées parmi les arbres. On ne découvre qu'un moutonnement de verdure pâle, morcelé par des avenues et troué par des toitures de temples. Tout au milieu s'élève une colline chargée de pagodes; elle appartient à la cité impériale dont une muraille au faîte jaune dessine l'emplacement. Et, emprisonnant de sa masse écrasante cette ville-forêt, qui semble endormie sous la poussière des siècles, le rempart rectangulaire s'inscrit dans le cercle de l'horizon. Large et dallé comme une route, bordé par la dentelure des créneaux, il se déploie au-dessous de nous, le long d'une plaine de décombres où il enfonce régulièrement l'éperon de ses contreforts. Des tours carrées s'y espacent, coiffées de toits superposés, les unes entourées de galeries de bois peint, les autres, formidables, citadelles percées d'innombrables meurtrières ; de tous côtés, elles ponctuent le ciel. Une impression saisissante de force et de grandeur se dégage de cette vue. Nous ne pouvions nous arracher de la plateforme d'où Péking nous apparaissait dans sa majesté des vieux âges et défiant l'avenir en dépit de ses ruines.

En revenant par les ruelles paisibles, nous dûmes stationner devant une porte de blanc drapée. Des brancards et des insignes peints en rouge, de gros tambours bariolés gardés par des hommes à casaque verte encombraient le passage. Ces accessoires étaient, paraît-il, destinés aux funérailles de la femme d'un mandarin. Entrevoyant dans la cour du logis une décoration singulière, je me suis approché. Le boy a parlementé, et les membres de la famille, vêtus de blouses blanches de deuil, ont permis que je reste un instant sur le pas de la porte. Grâce à leur obligeance de gens dont les circonstances n'altéraient pas la belle humeur, j'ai pu contempler l'étalage le plus saugrenu qui se puisse concevoir de bouquets et de mannequins, fabriqués avec de la mousse ou du papier peint. Il y avait là, devant la maison, correctement alignés sur des tréteaux et abrités par une tente, des oiseaux, des arbustes fleuris, une voiture, une poupée (figurant la défunte sans doute) et d'autres objets indescriptibles, tout cela d'une puérilité telle que la stupeur désarmait en moi l'envie de rire. Mais un chariot s'arrêtait, et un gros mandarin à lunettes d'écaille se glissait pesamment hors de la bâche. Un des croque-morts verts annonçait la venue du visiteur en frappant à tour de bras sur une grosse caisse. De l'intérieur de la maison mortuaire répondirent les sons stridents du gong. La famille s'avança à la rencontre du nouvel arrivant à qui je cédai la place.

Nous étions ce matin en veine d'obsèques. En débouchant dans la prochaine avenue nous tombâmes sur un convoi. Cinquante hommes pour le moins pliaient sous les brancards qui supportaient en long et en travers le cercueil monumental et son dais. Au dessus de la foule compacte qui précédait le mort, se balançaient des étendards, des tablettes, des lanternes, des parasols. Et cette foule carnavalesque s'avançait en désordre, et, comme l'eau d'un fleuve traverse un lac sans s'y mêler, pénétrait la cohue environnante sans se confondre avec elle.

Après le déjeuner, nous repartions au fort de la chaleur, mais ici les distances pour atteindre le moindre but sont telles, que l'on n'a pas le loisir de souffler. Toujours emportés à toute allure et secoués Dieu sait comme, nous enfilons boulevards après boulevards, roulant, selon l'état du terrain, tantôt sur la chaussée, tantôt sur les bas côtés surélevés où débordent les forges, les menuiseries et les restaurants. Nous franchissons les portes aux abords desquelles fourmillent les loqueteux et se rassemblent par centaines les pousse-pousse, et par une

interminable route de plus en plus ravinée et poudreuse, nous gagnons un temple de Fo, le Buddha chinois. Autour de nous le mouvement populaire bat son plein. Parallèlement aux boutiques s'étale une file ininterrompue de déballages en plein vent, poteries, hardes, ferrailles, du vieux, du neuf, du vieux surtout. Les abords du temple ne sont plus [illegible].

A peine avons-nous mis pied à terre qu'une immonde séquelle de mendiants nous assaille. Enfants nus enduits de la tête aux pieds de fange, miséreux estropiés, amputés, couverts de plaies, vieillardes squelettiques aux mamelles vidées, nous pressent et nous touchent de leurs mains exigeantes. Nous traversons à grand'peine cette cour des miracles, sous l'œil horrifique des démons géants qui gardent l'entrée du temple, et c'est un indicible soulagement, lorsque, ayant pénétré dans l'enceinte, nous ne sommes plus harcelés que par des bonzes quêteurs.

Comme la plupart des temples chinois, celui-ci se compose de plusieurs bâtiments entourés de cours plantées d'arbres où se dressent les stèles commémoratives supportées par des tortues de pierre. Au fond de la dernière cour se trouve le sanctuaire; c'est une vaste et sombre halle aux murs et aux piliers noircis par la fumée qui contient un Buddha colossal, affublé d'un manteau de soie jaune. Aux pieds du Dieu, la table d'offrandes présente un bric à brac poussiéreux de vases de bronze, de brûle-parfums, de chandeliers, de bouquets de fleurs artificielles; il y traîne aussi quelques fruits déposés par des fidèles. Des gens du peuple entrent, allument des baguettes d'encens, prient rapidement et ressortent. Les bonzes se livrent sans discrétion au commerce des chandelles et des bâtons odoriférants.

Ce lieu ne laisse point toutefois de posséder certaine atmosphère de religiosité barbare et farouche. Il n'en est pas de même dans la galerie couverte qui entoure les cours du temple. Cette galerie est bordée par une suite de cellules qui contiennent toute une armée de divinités lesquelles se voudraient terribles et sont simplement grotesques. Ces Dieux, de grandeur d'homme et grossièrement peinturlurés, gesticulent, se contorsionnent et se grimacent au nez les uns des autres. Leur enduit s'écaille; la poussière et les toiles d'araignées s'accumulent autour d'eux. Cet Olympe pour sauvages a l'air d'un musée des horreurs en faillite. Les dévots semblent d'ailleurs s'abstenir de visiter ces chapelles. Il ne brûle guère de baguettes que devant le cheval de Fô, dont le bronze est poli par les attouchements.

(*A suivre.*) ED. DUCOTÉ.

LES FLAMANDS ET LA CULTURE FRANÇAISE

Rien n'est plus difficile pour le public français que de se rendre compte de la façon exacte dont se pose le problème des langues en Belgique, problème qui doit l'intéresser au plus haut point, puisque, sur cette frontière du Nord aussi, la culture française, jadis conquérante et triomphante, semble menacée. Dans quelle mesure peut-elle résister au mouvement qui la menace? C'est ce que je voudrais examiner ici.

*
* *

Il est très simple de considérer les flamingants comme une sorte d'avant-garde du pangermanisme. Fidèles à un mot d'ordre venu d'Allemagne, ils auraient entrepris une véritable croisade contre le français et la culture française, méditeraient d'envahir la Wallonie, terre française, terre de culture latine, et de lui imposer leur idiome. Cette conception est peut-être celle de quelques énergunèmes, éclaireurs, sentinelles perdues du flamingantisme, mais ce serait se tromper étrangement sur la valeur, la profondeur de ce mouvement linguistique et politique, et par conséquent sur les dangers qu'il présente pour la culture française, que de lui attribuer cette conception simpliste et intransigeante. La question des langues, en Belgique, est infiniment plus compliquée et je ne tenterai pas de l'exposer ici en son entier. Aussi bien, certains aspects qu'elle présente sont-ils d'intérêt purement local. Mais peut-être n'est-il pas inutile de montrer que contrairement à un préjugé, répandu dans un but aisé à discerner, par une minorité de flamingants que conduit une haine irraisonnée de la France, bien plus que le désir légitime de maintenir la langue et la civilisation originale de leur peuple, la Flandre n'est, en aucune manière, dans la dépendance de la culture allemande.

Certes dans les origines lointaines du parti flamingant, on trouverait certaines manifestations de sympathie très vives pour le germanisme romantique d'où est sortie l'insurrection de 1813 contre Napoléon. Puisqu'il s'agissait pour eux de maintenir la tradition et la langue populaires contre l'effort unificateur de l'administrateur francisé, les flamingants de 1835 à 1840 devaient être appelés forcément à emprunter leurs méthodes aux poètes, aux écrivains, aux agitateurs qui avaient reconstitué la vieille Allemagne contre l'empire unitaire de Napoléon. Mais de là à une adhésion à l'impérialisme et au pangermanisme modernes, il y a loin. Leurs mœurs, leur tempérament, toutes leurs façons

de penser et de sentir éloignent au moins autant les Flamands de l'Allemagne moderne que de la France; et si l'on accepte ces quelques personnalités encombrantes que l'ardeur de la lutte semble avoir entraînées plus loin qu'elles ne l'avaient voulu tout d'abord, on constate que ni le peuple flamand, ni même les chefs du flamingantisme n'ont répondu aux avances des pangermanistes. Le mouvement flamingant est essentiellement particulariste, et s'il s'attaque aujourd'hui à la culture française, c'est qu'il la croit menaçante pour son particularisme. Il n'en est du reste pas moins dangereux pour le développement de la culture spirituelle de la France en Belgique. S'il est également dangereux pour le développement du peuple flamand.

* *

Ce peuple a une grande et noble histoire. Il fut, au XIIIe siècle un des plus avancés de l'Europe et non seulement il sut se défendre de l'absorption dont la monarchie française le menaçait, comme tous les grands fiefs, mais il a pu développer une civilisation originale et brillante. Mais ce qu'on oublie trop souvent de remarquer, c'est que cette civilisation flamande est essentiellement bilingue. On sait que l'ancien comté de Flandre, qui outre les Flandres belges comprenait la Flandre française et l'Artois, était habité par autant de Français que de « Thiois ». Mais même dans la Flandre néerlandaise on n'a pas cessé de parler le français depuis le XIIIe siècle. Bien avant que des princes de la Maison de Valois eussent hérité du Comté, la cour de Bruges était purement française de mœurs, de langue et de manière. Les comtes de la Maison de Dampierre ne parlaient guère que le français; Louis de Nevers était le type achevé du « Chevalier français », du noble féodal à tel point qu'il perdit son domaine et son état par fidélité à son suzerain, le roi de France. Louis de Male son fils, plus avisé, plus politique et aussi plus nationaliste, n'en était pas moins un vrai prince français. Quant aux ducs de Bourgogne devenus comte de Flandre, si à partir de Jean Sans Peur ils se rangèrent parmi les ennemis les plus redoutables et les plus déterminés de leurs cousins de Valois et de la Monarchie française, ils n'en furent pas moins des princes français aussi bien à leur cour de Bruges, qu'à leur cour de Dijon. A leur exemple tous les gentilshommes de leur service, tous les grands fonctionnaires de leur État parlaient le français, suivant ainsi d'ailleurs une tradition déjà ancienne. La grande bourgeoisie depuis le siècle précédent, en usait de même, d'autant plus qu'unie au parti féodal elle cherchait auprès du roi de France, suzerain du comté, un appui contre les petits métiers démocratiques. On l'appelait le parti des Lys, les *Lelieaerts*. Certes cette circonstance renforçait l'attachement du menu peuple à son vieux langage thiois, le français lui apparaissant comme le langage de ses ennemis, les riches, mais cette langue n'en jouait pas moins un rôle capital dans le développement intellectuel et politique de la nation tout entière. La moitié des actes de l'administration flamande que l'on a conservés dans les archives, est rédigée en français, et si la littérature néerlandaise du moyen age est souvent anti-française de tendance, c'est que d'une part elle s'oppose à une littérature flamande d'expression française, et que d'autre part elle représente en général le sentiment populaire hostile à une culture particulière aux patriciens.

Au commencement du XVIe siècle, c'est-à-dire au moment où les nations se forment, où les Etats s'organisent, nous nous trouvons donc en Flandre devant un peuple bilingue. Ce bilinguisme s'est toujours maintenu et la situation de la Flandre au commencement du XIXe siècle est presque exactement celle de l'Alsace. Le français y est devenu naturellement l'instrument intellectuel de l'aristocratie et de la classe cultivée : le peuple parle un patois (1) germanique et le nombre des individus usant des deux idiomes devient de plus en plus grand, surtout par le désir naturel des gens du peuple pressés d'acquérir en même temps que le signe de la supériorité sociale, un précieux instrument de plus value économique.

Mais en Alsace cette civilisation bilingue fut toujours considérée comme un précieux avantage par la population tout entière. Il n'en est pas de même en Flandre et cela tient surtout à des circonstances politiques.

Au moment où l'Alsace fut annexée à la France, la civilisation française atteignait à son plus magnifique éclat : c'était dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Aussi les éléments de culture française qui s'y trouvaient déjà — car on parlait beaucoup le français à Strasbourg même avant l'annexion — se développèrent-ils rapidement.

Tout en gardant son particularisme, la grande ville rhénane fut au XVIIIe siècle un brillant centre français. Ce fut une cour charmante et tout à fait française que celle du cardinal de Rohan. La Flandre au contraire ne connut de la France de Louis XIV et de Louis XV que les armées et tous les maux

1. La langue [illegible] mais une langue [illegible] aux sources du Moyen Age [illegible] Il reste fidèle à son patois.

qu'engendrait le passage des armées à cette époque où les antiques lois de la guerre étaient durement appliquées. L'absurde bombardement de Bruxelles par le maréchal de Villeroi, que Louis XIV blâma du reste, donna pour longtemps aux habitants des Pays-Bas catholiques l'impression que la nation française était décidément l'ennemie de la leur. Comme, à cette époque, la politique, affaire des souverains, n'était point liée avec la culture qui appartient nécessairement au peuple, ces sentiments n'empêchèrent pas le développement de l'influence littéraire française en Belgique. Seulement, cette influence demeura strictement limitée aux classes supérieures et peu nombreuses. On continua de parler le français dans les maisons les plus opulentes de Bruges, de Gand, d'Ypres, de Bruxelles ou d'Anvers ; mais dans ces villes ruinées et momentanément déchues, il n'y avait pas place, en cette fin du XVIIe siècle, pour une véritable culture, pour un mouvement intellectuel de quelque importance. Le peuple y vivotait, ne trouvant de consolation à ses maux présents que dans la pratique d'une dévotion étroite. Aussi, si dans les hautes classes de la société flamande, on continua de parler et d'écrire le français, on perdit à peu près tout contact avec la pensée française contemporaine. C'est pourquoi, tandis que l'Alsace, ayant vécu dans une communion constante avec la France, ayant partagé toutes ses idées, tous ses sentiments, accueillait la Révolution avec ivresse, la Flandre n'y comprenait rien, la repoussait de toute sa force, et apprenait à considérer les Français comme les ennemis de Dieu, de l'ordre et de la civilisation.

Pourtant, sous l'Empire, ces idées se dissipèrent. La Renaissance industrielle et commerciale de Gand et d'Anvers remonte aux efforts intelligents des administrateurs de Napoléon. On s'en rendit compte immédiatement en Flandre, et l'on en fut reconnaissant. Tout le monde ne l'a pas encore oublié. D'autre part, de nombreux Belges, aûtant Flamands que Wallons, firent de brillantes carrières dans l'administration ou dans l'armée et l'on voyait encore, dans beaucoup de villages des Flandres il y a cinquante ans, de vieux soldats qui, connaissant à peine la langue française, se disaient Français, parce qu'ils avaient été à Austerlitz et à Iéna.

Ces souvenirs marchands et guerriers ont certainement contribué à maintenir la culture bilingue en Flandre au travers du régime hollandais qui fit cependant ce qu'il put pour extirper la langue française. Mais ce qui y contribua plus encore, c'est le sentiment de son utilité, utilité pratique dans cette Belgique nouvelle dont le français était la langue officielle, utilité psychologique, si l'on peut ainsi dire, car elle est devenu évident pour tous les Flamands que n'aveuglait pas le préjugé antifrançais que la culture française était pour eux un magnifique excitant, et aussi un merveilleux instrument dont l'emploi, loin d'atrophier leurs qualités originales, leur permettait de les développer harmonieusement.

*
* *

Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner le rôle des Flamands dans l'histoire de l'art et de la littérature française. Dans l'art, surtout. Dès le moyen âge les rapports entre les artistes français et flamands sont si intimes que les deux écoles se mêlent au point de se confondre. Au XIVe siècle, les peintres et les sculpteurs flamands merveilleusement doués par la nature se répandent dans toute l'Europe et principalement en France, mettent la marque de leur esprit et de leur sensibilité sur tout l'art occidental, hormis l'italien. Mais ces artistes flamands, vivant à la Cour de princes français ou francisés, sont malgré tout de culture française. La civilisation dont ils nous donnent l'image est une civilisation dont le centre de gravité se trouve en France.

Au XVIe siècle, bien que les princes belges de la maison de Habsbourg Bourgogne soient devenus les irréconciliables ennemis de la monarchie française, ces relations continuent. La cour artiste et lettrée de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, pour son neveu Charles-Quint, est tout à fait française de langage, de mœurs et de manières et si quelques-uns des artistes qui travaillent pour elle sont avant tout des italianisants, d'autres, comme Jean Gossart, dit Mabuse ou comme le peintre mystérieux que les critiques appellent assez bizarrement « Le maître des femmes à mi-corps », ont vraiment le goût français. Imitant Janet Clouet, l'auteur de la dynastie des Clouet, qui vint de Flandre dans les dernières années du XVIe siècle, plusieurs peintres d'Anvers et de Bruxelles travaillèrent d'autre part à la décoration de Fontainebleau et des palais de François Ier sous la direction du Primatice.

Et cette émigration de l'art flamand vers la France se poursuit au siècle suivant. Van der Meulen, de Bruxelles, est un des peintres attitrés de Louis XIV, Philippe de Champagne, de Bruxelle également, trouve en France le milieu favorable au développement de son noble et sobre talent. Portraitiste de Louis XIII et de Richelieu, il donne au jansénisme le peintre grave et religieux qui lui convenait. Van den Boogaerde, dit des Jardins, sculpteur excellent, collabore de la manière la plus brillante à l'ornementation de Versailles; puis c'est encore le graveur Edlinck, le peinte Juste d'Egmont, élève de Rubens, le portraitiste De Lyen, né à Gand, Jacob van Loo, de l'Ecluse, l'ancêtre de toute cette dynas-

tie des van Loo, si française, française jusque dans ses défaûts. Au XVIIIe siècle, c'est le décorateur van Spandonck, le miniaturiste Van Blarenberghe et d'autres plus obscurs, par centaines. Je ne parle pas du XIXe siècle, car alors l'art flamand se fond dans l'art belge et fait avec l'art français de fréquents échanges d'influences.

Et qu'on ne croie pas que les grands artistes qui n'ont point participé à ce mouvement d'émigration, qui ne sont point devenus des artistes français, se soient refusés à l'influence de la culture français. Certes, Rubens, le type le plus brillant, le plus achevé que la civilisation flamande ait produit, a surtout demandé à l'Italie l'affinement de son ample et puissant génie. Mais n'oublions pas qu'il travailla longtemps à Paris, et qu'il vécut à la Cour de Marie de Médicis. Il parlait le français, écrivait en français aussi bien qu'en flamand. Il était de cette élite européenne qui, déjà, acceptait l'hégémonie spirituelle de la France. Et l'on ne dira pas qu'il fût moins flamand pour cela.

Dans les lettres françaises, antérieurement au XIXe siècle, le rôle des Flamands fut assurément moins considérable. Sauf les écrivains populaires qui employaient le néerlandais, les Flamands lettrés des XVe, XVIe et XVIIe siècles étaient en général des érudits, des humanistes qui écrivaient en latin. On peut cependant rappeler que Georges Chastelain, le chroniqueur de la maison de Bourgogne, était d'origine flamande, comme Philippe de Commines que l'on tient pour le créateur de la prose politique française. De nos jours, n'est-il pas frappant de constater que les Flamands sont en grand nombre, qui jouèrent un rôle important dans l'essor contemporain de la littérature française en Belgique? Faut-il citer les noms de Verhaeren, de Maeterlinck, de Georges Eekhoud, de Charles van Lerberghe, de Grégoire Le Roy, de Georges Rodenbach, de van Arenbergh, pour ne nommer que les principaux, et que ceux aussi dont l'ascendance est purement flamande. Même chez ceux de ces écrivains qui ont cherché à se dénationaliser le plus possible, il ne serait pas difficile, par une analyse un peu attentive, de montrer que les traits de caractère, les façons de sentir propres aux Flamands se retrouvent toujours. Chez les uns, c'est ce mysticisme intime particulier aux vieux maîtres de Flandre qui, mieux que tous autres, surent « jouer dans la paille avec l'enfant de Bethléem »; chez d'autres, c'est le don de l'image colorée, vivante et un peu incohérente, ou le goût d'un pittoresque truculent, ou cette éloquence familière si caractéristique chez les orateurs flamands, ou encore cette imprécision, ce « flou » dans le raisonnement abstrait, qui paraît à des écrivains français une véritable déloyauté intellectuelle et qui ne gêne pas un esprit germanique.

Pourtant, ces Flamands, en employant le français, — ce qui permit à quelques-uns d'entre eux de devenir des écrivains vraiment européens — employèrent leur langue maternelle ou, si vous voulez, une de leurs deux langues maternelles — car tous ceux qui ont quelque peu vécu ou voyagé en Flandre savent que, dans les familles où l'on a le loisir d'avoir des idées générales, ces idées s'expriment en français, le flamand servant aux relations quotidiennes et ménagères. — Loin de manquer à leur race et à leur devoir de patriotes flamands, ils obéirent tout au contraire, à la plus ancienne tradition flamande. Et si, de même que les Alsaciens, ils apportent à la culture française l'appoint de certains éléments germaniques qui sont indispensables à cette culture, ils participent d'autre part aux avantages que lui confère son universalité. C'est grâce à la langue et à la culture françaises, que la pensée et la sensibilité flamandes trouvent le chemin du vaste univers.

On a remarqué le rôle brillant qu'avant et après la guerre, les Alsaciens ont joué dans la science et dans la littérature française, on a observé qu'ils filtraient en quelque sorte, à l'usage de la France, et les lui rendaient assimilables, certaines idées germaniques.

Pour ce qui est de la Flandre, au contraire, on a noté tout récemment qu'une des raisons du succès de Maeterlinck et de Verhaeren en Allemagne, c'est qu'ils fournissent à ce pays certaines idées françaises sous une forme plus assimilable à la sensibilité et à l'intellect germaniques que celle que leur donnerait un auteur français. Il y aurait peut-être bien des choses à dire sur la qualité française de ces idées dominantes, dans l'œuvre de Maeterlinck et de Verhaeren : mais telle est en général l'opinion allemande à leur égard. Toujours est-il, que la culture française, pour les écrivains comme pour les peintres flamands, dont je parlais ci-dessus, a été un merveilleux instrument d'éducation et d'affinement, et qu'elle leur a permis d'exercer une action universelle, ce qu'ils n'auraient pu faire, s'ils s'étaient exprimés en langue néerlandaise. La valeur même de leur œuvre montre donc la nécessité pour la Flandre de rester fidèle à cette culture bilingue qui, quoi qu'aient pu dire les flamingants, n'a jamais nui à son développement et que la clairvoyante Alsace défend en ce moment contre la germanisation officielle. Or, c'est cette culture bilingue que combattent les flamingants d'aujourd'hui. Ayant triomphé dans leurs premières revendications, d'ailleurs légitimes, ayant assuré la persistance du néerlandais en Flandre, ils ont entrepris d'en extirper le français: ils l'ont banni presque complètement de l'enseignement primaire.

Dans l'enseignement moyen, ils sont arrivés à ce qu'on ne le considère plus que comme une langue étrangère; ils veulent enfin le proscrire de l'enseiseignement supérieur, en imposant la langue flamande à l'Université de Gand. Par une savante excitation des passions démagogiques, d'une part, des passions conservatrices, de l'autre, ils représentent aux uns que la persistance de la culture française en Flandre tend à maintenir une barrière infranchissable entre le peuple ignorant et la bourgeoisie cultivée. Ils expliquent à d'autres que le français est le véhicule naturel des idées révolutionnaires et antireligieuses. Par ces moyens, ils sont arrivés à exercer une véritable intimidation sur les nombreux Flamands qui ne partagent pas leur opinion. C'est la situation de ces derniers qui mérite, avant tout, d'attirer l'attention des amis de la culture française en Belgique et de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir et à l'expansion de notre langue. Il y a là une province qui fut à demi conquise, et que nous sommes menacés de perdre tout à fait. Il n'est pas question d'essayer de ruiner le flamand en Flandre : cette langue a prouvé qu'elle avait le droit de vivre, et de se développer normalement. Mais elle peut le faire, elle doit vivre à côté du français. Tous les arguments que produisent les Alsaciens en faveur de la culture bilingue, leur donnant accès à deux civilisations, leur permettant d'une part, d'accéder au mouvement général des idées de l'Europe, et leur conservant de l'autre une précieuse tradition populaire, sont valables pour la Flandre. Ceux qui veulent aujourd'hui défendre et propager la langue française dans le vieux pays thiois, entendent infiniment mieux les intérêts présents et lointains du peuple flamand, que ceux qui, par un nationalisme mal entendu, veulent le priver d'un des éléments essentiels de sa civilisation composite.

L. Dumont-Wilden.

L'EUROPE
et
L'AVÉNEMENT DE NAPOLÉON (1804) (1)

Napoléon, devenu Empereur, fit son titre bénin, pour ne pas effrayer l'Europe : il proclama son amour de la paix, et qu'en fortifiant son autorité personnellement en France, il finissait la Révolution et garantissait l'ordre au profit de tous les gouvernements. On ne le crut qu'à moitié; on demeura en défiance: il paraissait invraisemblable que cet empereur de trente-cinq ans n'eût pas d'ambition.

D'autre part, la forme du gouvernement de la France est une question de politique intérieure, et il était ainsi difficile de ne pas reconnaître le nouveau régime impérial sans lui faire injure.

Napoléon reçut aussitôt de nombreuses adresses de félicitations: non pas de l'Angleterre, ni de la Suède: Gustave V, affolé de colère, parla de rétablir dans l'instant les Bourbons; écrivant à M. Caillard, le ministre de France à Stockholm, il affecta de n'appeler l'Empereur que « Monsieur Napoléon Bonaparte ». Caillard prit ses passeports; la rupture fut consommée entre la France et la Suède, et celle-ci resserra bientôt étroitement son alliance avec l'Angleterre (1).

Napoléon eut les félicitations qui convenaient de la part de la République Batave, de la République Italienne, de la Confédération Helvétique. Un enfant d'Altorf demandait à son père, si Bonaparte était aussi grand que Guillaume Tell; le père répondit: « Mon ami, ces deux héros sont également grands; si Bonaparte était né à Uri, il aurait été Guillaume Tell, et Guillaume Tell aurait été Bonaparte, s'il était né en France. » Cela n'est pas très sûr; mais l'enfant comprit et vénéra Bonaparte.

Les princes allemands se précipitèrent, comme l'Electeur-Archichancelier, en humbles compliments devant le nouvel Empereur. Les papillons volent à la lumière. Vingt-huit princes, des cercles de Franconie, Haut-Rhin, Souabe et Westphalie, venaient de former « l'Union de Francfort », pour mieux se défendre contre l'avidité de leurs voisins plus puissants; ils se confièrent « au héros immortel et bienfaisant que tous ils portaient dans leur cœur ». Napoléon consentit qu'ils eussent un ministre pour les représenter à Paris; ils crurent leur existence politique définitivement garantie. Ils espérèrent peut-être entrer dans quelque grand système germanique; car l'opinion unanime des contemporains était que des bouleversements considérables allaient bientôt se produire. Sébastiani, voyageant dans l'Allemagne du Sud, entendit ce propos : « L'Europe sera demain ce que voudra la France. — Pourquoi? — Voyez la France et son souverain, voyez les autres puissances et leurs souverains (2).

Le gouvernement espagnol fut informé, dès le 4 mai, du changement de régime qui allait avoir lieu en France; Talleyrand écrivait en effet à Beurnonville: « Le Tribunat a voté, à l'exception d'un

(1) Extrait de *Napoléon et l'Europe*: *Austerlitz, La fin du Second-Empire* (1805-1806), qui paraîtra prochainement à la librairie Félix Alcan.

1. Bonnin, IV, 70.
2. Aff. Et., Suisse, n. 454, f° 233 v°.

seul membre dont une foule de souvenirs discrédite assez l'opinion, que Bonaparte fût proclamé Empereur. » Le roi d'Espagne, oublieux de la mort récente de son parent le duc d'Enghien, adressa aussitôt à Paris ses compliments officiels; le comte de Provence, indigné d'une telle bassesse, lui renvoya son collier de la Toison d'Or.

Le 6 avril, six semaines avant la proclamation de l'Empire, Talleyrand essaya d'obtenir de la Prusse une reconnaissance rapide, même anticipée, des changements qui allaient avoir lieu dans le gouvernement français: c'était au moment où la Prusse se refusait décidément à une alliance formelle avec la France; les égards qu'on lui demandait seraient une compensation, une preuve de la continuité de ses bonnes dispositions; d'ailleurs le Premier Consul saurait particulièrement reconnaître l'empressement qu'on lui montrerait dans une circonstance aussi solennelle: c'est pourquoi le gouvernement de Vienne annonçait les meilleures intentions, en hâte sans doute de prévenir le gouvernement de Berlin.

Le roi de Prusse tomba dans le piège, non pas très loyal, mais familier à la diplomatie du Premier Consul; il adressa aussitôt de chaleureux compliments; il fit les choses très bien. Puis, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait été trompé comme un enfant, que l'Autriche ne s'était nullement déclarée, il réprimanda son ministre à Paris, M. de Lucchesini, de ne pas l'avoir suffisamment renseigné (1).

C'est qu'il avait péché lui-même par excès de précipitation. Sa réprimande croisa une dépêche intéressante de son ministre: la cour de Vienne faisait beaucoup de réserves; elle craignait que le nouvel Empereur ne se servît du Hanovre pour arriver à la couronne impériale d'Allemagne, qu'il ne joignît à l'hérédité de l'Empire français celle du royaume d'Italie; elle voulait des explications rassurantes, même des engagements officiels; l'ambassadeur autrichien à Paris, paraît-il, ne cachait pas son opinion sur l'idée d'une guerre continentale, dès que l'Empereur Napoléon voudrait « réunir dans sa personne et ses successeurs à l'Empire la dignité et la puissance du roi de Lombardie ».

Ces renseignements donnaient une idée assez juste de la position que prenait alors la diplomatie autrichienne à l'égard de la France ; cependant ils n'étaient pas tout à fait exacts ; l'Autriche ne faisait pas encore officiellement des réserves de cette nature ; elle préférait chercher dans cette affaire un profit positif, au lieu d'assurances qui ne la rassureraient que pour un temps.

Elle entretenait alors d'assez bonnes relations avec le gouvernement français; la question de la noblesse immédiate restait suspendue, mais n'était plus critique. Elle avait évité, sans doute par crainte pour elle-même, d'envenimer la querelle faite à la France par la Russie à l'occasion de l'enlèvement du duc d'Enghien. En témoignage de cette bonne intelligence, M. de Champagny, encore pour quelque temps ambassadeur à Vienne, avait été autorisé à prendre l'empereur d'Allemagne pour parrain de l'enfant qu'il attendait.

Le 16 mai, Champagny, ayant fait part au gouvernement autrichien de la dignité impériale à laquelle Napoléon venait d'être élevé, célébrait auprès de M. de Cobenzl l'importance exceptionnelle de l'événement : « C'est, disait il, le coup de massue donné à l'hydre révolutionnaire » ; le nouveau titre éloignait « cette activité inquiète et cette jalousie ombrageuse qui est le partage des républiques » ; il substituait « l'esprit réparateur et conservateur à l'esprit d'entreprise et de destruction ». Cobenzl voulut bien en convenir ; il s'exprima en excellents termes : « Il est certain, dit-il, que le nouvel Empereur est un collègue dont on ne peut être qu'honoré. » Il ne montra pas plus d'enthousiasme ; il promit de faire connaître bientôt les intentions de son souverain.

Cela demanda quelque temps ; l'Autriche se nourrissait d'inquiétudes, s'attardait en hésitations; elle tenait à se concerter avec la Russie dont l'attitude à l'égard de la France était alors fort hostile, à propos de l'affaire d'Ettenheim ; elle craignait de descendre au second rang, lorsqu'une autre maison posséderait un empire héréditaire, égal par son rang, supérieur par sa puissance.

Le 30 mai, Talleyrand s'impatientait, adressait à Champagny une dépêche finement mêlée d'assurances et de menaces : « Sa Majesté, en prenant le titre qui lui est déféré par le vœu et la loi du pays, n'a point la pensée d'en porter la prérogative au-delà de celle des anciens rois de France, et vous pouvez, Monsieur, déclarer formellement que les rapports d'étiquette qui existaient entre les cours de Vienne et de Versailles continueront à être observés : ce qui suppose toutefois que, de la part de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, il n'y aura aucun délai dans la reconnaissance des formes et du titre nouveau donnés au gouvernement de la France. Car s'il se pouvait que dans une pareille circonstance il y eût à Vienne la moindre hésitation et qu'on y prétendît surtout devoir se concerter avec telle ou telle puissance, Sa Majesté ne se regarderait pas comme engagée par la déclaration positive que vous êtes autorisé à faire; et, moins on aurait mis d'empressement et de grâce à reconnaître son titre, plus elle mon-

1. P. Bailly, II, 277.

trerait de prétention et d'exigence dans le soin d'élever sa prérogative et ses droits aussi haut qu'ils pourraient être portés. »

Le gouvernement autrichien venait de donner sa réponse, le 28 mai, à M. de Champagny; elle était extrêmement embarrassée. Elle assurait les meilleures intentions de la cour de Vienne : « Mais, songeant aussi à l'honneur de sa maison dans une circonstance où la continuation du titre d'Empereur dans sa famille devient plus douteuse qu'autrefois, Sa Majesté Impériale et Royale réclame pour le souverain de l'Autriche *l'égalité de rang* qui le plaçait auprès du monarque de France. Le comte Philippe de Cobenzl est chargé de s'éclaircir là-dessus avec M. de Talleyrand. »

A cette timidité qui l'amusa, Talleyrand répondit par une franchise généreuse. Instruit par Philippe de Cobenzl, que l'Autriche demandait la reconnaissance de l'hérédité du titre impérial en faveur du souverain de l'Autriche, il s'y montra admirablement disposé. Le 9 juin, il promit que le gouvernement français reconnaîtrait le titre héréditaire à l'Empereur d'Autriche, même en temps de guerre s'il venait à perdre la couronne d'Allemagne; Champagny fut autorisé à en faire la déclaration écrite au comte Louis de Cobenzl.

Le chancelier autrichien ne fut pas encore satisfait; il tenait à obtenir immédiatement et non à échéance, la reconnaissance de l'hérédité : « Un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras* », disait-il à Champagny, qui répliquait : « Mais vous tenez et vous aurez! » L'Autriche voulait deux *tiens*, pour pouvoir en perdre un. Elle aurait bien voulu aussi avoir quelques assurances sur l'avenir de l'Italie.

Enfin le 16 juillet, le gouvernement français annonça à Champagny sa résolution de reconnaître le premier sans délai le nouveau titre d'Empereur d'Autriche, si l'Empereur d'Allemagne jugeait à propos de le prendre. Le 28 juillet Talleyrand en fit la communication officielle à l'ambassadeur Philippe de Cobenzl, et se félicita avec lui des « rapports d'harmonie » qui s'établissaient ainsi entre les deux cours. Il fit aussitôt adresser à Champagny de nouvelles lettres de créance portant le nouveau titre de l'Empereur François II. La hâte qu'on y mit dispensa de donner des précisions sur les affaires d'Italie.

Il y eut encore quelque discussion sur des détails de rédaction, sur la réglementation de l'étiquette, sur la parité de rang, l'Autriche ayant le souci de ne laisser prendre aucune préséance à la France, et la France de n'en laisser aucune à l'Autriche. Le nouvel empereur héréditaire d'Autriche renonça à l'ancien titre de duc de Bourgogne; il garda celui de duc de Lorraine, ce nom étant le nom même de sa maison et ne comportant pas, déclara-t-il, d'autres prétentions.

Enfin tout fut réglé, et la déclaration en fut signée entre Champagny et Cobenzl, le 7 août (1).

Le 10 août, l'Empereur réunit à Vienne un conseil extraordinaire où il appela tous les ministres, l'archiduc Charles, l'archiduc palatin et les trois principaux dignitaires de la Hongrie; il y fut décidé que le gouvernement autrichien reconnaîtrait à titre héréditaire l'Empereur des Français Napoléon et que l'Empereur François II prendrait le titre d'Empereur héréditaire d'Autriche, l'Autriche gardant d'ailleurs son ancien titre d'archiduché, comme la Hongrie et la Bohême leur titre de royaume.

Le 11 août, par un décret impérial qui fut publié dans toute l'étendue de ses États, l'Empereur d'Allemagne se proclama Empereur héréditaire d'Autriche. Il fit connaître aussi, par une série de patentes de styles et d'enluminures magnifiques, les attributs du grand sceau romain et autrichien impérial, ceux du moyen sceau et ceux du petit sceau.

Philippe de Cobenzl reçut, quelques jours après, des instructions qui lui ordonnaient de se rendre auprès de l'Empereur Napoléon, qui se trouvait alors à Aix-la-Chapelle, et de lui remettre ses nouvelles lettres de créance. C'était enfin la reconnaissance officielle que Napoléon attendait depuis trois mois; elle fut, dans l'ancienne capitale de Charlemagne, particulièrement significative.

L'empereur d'Autriche s'en excusait à la Russie, disant qu'il n'avait pas pu faire autrement, à cause de la proximité de la France et de l'insistance du gouvernement français. Le tsar le plaignit de se mettre de niveau avec une famille qui, à force d'audace et d'astuce, prétendait fonder une nouvelle dynastie en France. Il y devait venir à son tour.

M. de Champagny fut alors nommé ministre de l'Intérieur. Mais, avant de quitter Vienne, il reçut l'ordre de présenter solennellement ses nouvelles lettres de créance, afin de clore sa mission avec éclat. Il eut ainsi le temps d'y faire baptiser son enfant.

Le 15 août, à peu près au même moment que la fête de la Grande-Armée à Boulogne, il célébra splendidement à Vienne la fête de « l'Empereur Grand Homme ». Son fils naquit le 9 septembre suivant. Mais l'impérial parrain avait quitté sa capitale, et voyageait en Bohême; il n'y a pas lieu de supposer qu'il cherchât à éviter une corvée ennuyeuse.

Champagny se mit à sa poursuite avec sa femme et le bébé. Ils le trouvèrent à Prague le 21 octobre. Le baptême eut lieu le 22, dans l'église métropolitaine

(1) Aff. Etr., Corr. de Vienne, n° 377, f. 89 et 230.

de Prague. M. et Mme de Champagny furent honorés, à cette occasion, des plus grands égards; ils furent admis à la table de Leurs Majestés Impériales.

Le lendemain, Champagny eut son audience de congé; l'Empereur lui tint le plus aimable langage : « Vous avez été à portée de connaître et de juger mes sentiments particuliers pour la personne de votre souverain. Je vous prie de lui en rendre témoignage. Qu'il sache que mon estime pour son caractère, plus encore que des intérêts politiques, me fait vivement désirer la continuation de l'amitié qui nous unit (1). »

Cependant, à Vienne, on poursuivait les préparatifs du *Te Deum* qui devait célébrer le nouvel accroissement de prospérité de la maison d'Autriche. La date en avait été fixée d'abord au 1er novembre; puis on s'aperçut que c'était presque le jour de la fête des Morts. Il fut remis au 8 décembre 1804. Il fut l'occasion d'une cérémonie grandiose à l'église cathédrale de Saint-Étienne.

L'éclat n'en effaça point celui du sacre de Notre-Dame de Paris, qui avait eu lieu quelques jours auparavant. Car, malgré tous les galas, il y avait déjà dans cette proclamation de l'Empereur d'Autriche, à *Vienne*, une sorte d'abdication de l'Empire d'Allemagne.

L'action diplomatique pour la reconnaissance de l'Empereur Napoléon fut encore plus laborieuse à Constantinople. Le général Brune, nommé ambassadeur de France auprès de la Sublime-Porte, y était arrivé en janvier 1803. Il avait depuis lors, avec son conseiller d'ambassade Ruffin, traité diverses affaires avec le gouvernement ottoman, les indemnités dues aux marchands français dont les intérêts avaient souffert pendant la dernière guerre, les tarifs de douanes, que la Porte voulait augmenter dans de fortes proportions, les relations commerciales, pour lesquelles il s'agissait de faire restituer à la France les privilèges des anciennes Capitulations. Brune entretenait d'ailleurs avec l'ambassadeur russe Italinski des relations très courtoises, sinon cordiales. La rivalité n'était pas encore déclarée, en Orient, entre la France et la Russie.

L'avènement de Napoléon au titre impérial posa ce problème dans toute sa gravité.

Le 8 mai, Talleyrand adressa à Brune une première lettre sur ce sujet : « Général, quoique les changements que doit éprouver incessamment la forme du gouvernement en France ne puissent être l'objet d'une notification anticipée, cependant, comme il est plus encore dans les sentiments et dans les opinions des Musulmans que de toute autre nation de considérer un État et un peuple en proportion de l'éclat et de la dignité de son gouvernement, et, comme, d'après cette disposition, on ne peut douter que le ministère ottoman n'applaudisse aux institutions qui agrandiront à ses yeux et l'Empire de France et le titre du chef qui doit le gouverner, je pense que vous pouvez faire des événements présents l'objet d'une communication amicale, et, dans une entrevue avec le grand vizir, lui expliquer et lui développer les avantages sans nombre qui doivent en résulter pour les amis de la France et particulièrement pour l'Empire ottoman.

« ... Que le Grand Seigneur soit le premier à manifester ses sentiments à cet égard, qu'il les manifeste même avant que l'événement soit entièrement accompli et qu'il soit informé de son accomplissement, il peut être dans la manière de penser des Ottomans d'en tirer vanité, comme d'une démarche qui constate la supériorité de leurs lumières et la prévoyance de leur discernement.

« *P.-S.* (de la main de M. d'Hauterive). — Je crois devoir vour informer que les cours de Vienne et de Berlin ont marqué évidemment la disposition de faire une reconnaissance anticipée du nouveau titre qui sera donné au gouvernement français. » (1) Ce qui n'était pas d'une scrupuleuse véracité.

Le Grand Seigneur fit la sourde oreille.

Le 18 juin, Brune reçut sa nomination de maréchal de France; il fit connaître officiellement à la Sublime-Porte l'avènement du Premier Consul au trône impérial. Quelques jours après il reçut les nouvelles lettres de créance qui l'accréditaient auprès du sultan comme ambassadeur de Sa Majesté l'Empereur Napoléon. Il avait hâte d'obtenir enfin du gouvernement ottoman la reconnaissance de l'Empereur des Français.

Comme, à Paris aussi, on y prévoyait des difficultés, Talleyrand tenta d'obtenir tout le concours de l'ambassadeur turc, Halet-effendi; il lui fit porter par un agent du ministère, Charles Franchini, une boîte d'or, avec le portrait de l'Empereur et une bourse de 40.000 francs. Charles Franchini rendit compte au ministre de sa démarche : « Monseigneur, conformément à vos ordres, j'ai été voir M. l'Ambassadeur turc. Les 40.000 francs ont produit la métamorphose la plus grande et la plus belle. Halet est changé au point que j'ai eu de la peine à le reconnaître. La joie était peinte sur sa figure; il m'a dit qu'il ne trouvait pas de mots assez forts pour exprimer l'effet agréable que le présent avait produit sur son âme et la reconnaissance que cela lui devait inspirer.

« La conversation a été longue; elle a roulé sur des éloges pour Votre Excellence et pour Sa Majesté

(1) Aff. Etr., Corr. de Vienne, n° [illegible].

(1) [illegible]

l'Empereur. C'est pour la première fois que j'ai entendu sans répugnance et avec un vif plaisir parler pendant une heure un ambassadeur de la Sublime-Porte. Il y a apparence que désormais il sera entièrement à votre disposition. Il est dans l'intention de parler à son gouvernement de la boîte et de lui laisser ignorer les 40.000 francs. » (1)

Halet-effendi n'eut sans doute pas le temps de donner les meilleurs conseils à son gouvernement; le 27 juin, Brune reçut une réponse à sa précédente communication; la Sublime-Porte exprimait « sa satisfaction au sujet de l'évènement qui lui avait été annoncé ».

En vérité, cela ne pouvait suffire. Brune courut chez le reis-effendi et demanda une audience du grand-vizir, même du Grand-Seigneur. Le reis-effendi lui promit ses bons offices. Huit jours se passèrent : le gouvernement ottoman faisait traduire le sénatus consulte du 18 mai; il était occupé à la fête du Prophète.

Enfin l'ambassadeur put avoir un nouvel entretien du reis-effendi, en attendant l'audience promise. La conversation se tint sur le ton le plus aimable.

« Depuis longtemps, déclara le ministre turc, nous désirions cet évènement dont Votre Excellence nous a donné une information officielle... La France a essayé plusieurs formes de gouvernement; il y a eu d'abord une Assemblée Nationale, ensuite un Directoire, ensuite un Premier Consul. Pour une petite nation, cela peut être indifférent; mais, pour une grande nation ! Il est impossible de la gouverner sans unité de pouvoir. Tout le monde désirait la tranquillité pour la France : la Sublime-Porte est charmée d'apprendre que ce pays est dans l'état qui convenait à son bonheur et à ses anciennes idées.

« — Sans doute, répondit l'ambassadeur, il n'est point de circonstance plus importante pour la France et pour ses amis que celle où, après beaucoup de vouloirs et d'inquiétudes, elle se donne un gouvernement stable, dont le chef auguste remplit toutes ses espérances, sait unir l'énergie à la sagesse, le génie de la guerre au génie de la paix. La Sublime-Porte y est vivement intéressée, car il ne subsiste plus aucun nuage de cette rupture arrivée dans des temps absolument changés. Il n'est pas un Français qui ne soit ami sincère des Musulmans; mais aussi il n'est point de gouvernement de qui la France doive attendre plus d'amitié que de la Sublime-Porte. D'ailleurs la forme actuelle du gouvernement français est l'ancienne forme : c'est celle des Capitulations. C'est avec l'empereur des Français que la Sublime-Porte a stipulé toutes ses grandes relations de politique et de commerce. Il ne se peut donc qu'elle tarde davantage à donner à mon gouvernement une réponse satisfaisante.

« — Mais, mon général, quelle réponse pouvons-nous faire en ce moment?

« — Votre Excellence me l'a déjà faite; il ne s'agit plus que de la consigner dans un office. Ne m'avez-vous pas dit en effet que la Sublime-Porte avait appris avec le plus grand plaisir que sa Majesté Napoléon était investie de la dignité impériale ? Il conviendra aussi que vous me disiez dans quel temps vous enverrez à Halet-effendi de nouvelles lettres de créance, afin que les relations officielles puissent être reprises à la fois dans les deux Empires.

« — Il convient, répartit le reis-effendi, que nous sachions d'abord quels sont les usages... Et puis, il n'y a pas de mot *Empereur* dans la langue turque; on dit, pour l'Empereur d'Allemagne, *Imperator*, qui ne signifie rien dans notre langue; encore il n'a ce titre qu'après avoir été cinq ou six mois Roi de Hongrie et de Bohême.

« — On peut, observa Brune, employer le mot *Padischah*, qui est significatif pour les Ottomans, et qui, d'ailleurs, est consacré de toute antiquité pour le monarque français, en y joignant le mot *Imperator* qui rend littéralement *Empereur* pour les diverses nations européennes. Ainsi déjà l'Empereur de Russie est qualifié ici *Imperator et Padischah*.

« — Nous avons, dit enfin le reis-effendi poussé à ses derniers arguments, un traité avec la Russie et l'Angleterre par lequel la Sublime-Porte est engagée à n'entrer dans aucune négociation importante sans en faire part à ces deux puissances; cet engagement est mutuel et il doit être observé surtout, quand il s'agit de la dignité et de la dénomination des couronnes. Il faut donc attendre ce qui sera décidé en Europe..., à moins que l'Empereur Napoléon ne se contente du titre de Padischah. » (1).

Brune estima qu'il devait sur ce point précis demander de nouvelles instructions à Paris. La Sublime-Porte eut du loisir pour prendre un parti.

Cependant le ministre de Prusse, consulté par elle, se prononçait pour la France, mais non sans réticence; l'internonce d'Autriche faisait valoir la grande différence qu'il y a entre de simples félicitations et une reconnaissance qui demandait les réflexions les plus sérieuses; il citait l'exemple de ce qui s'était passé au moment où les tsars de Russie avaient revendiqué le titre impérial; il en concluait qu'il serait bien possible que sa cour ne reconnût pas l'Empereur des Français avant vingt ou trente années. Le gouvernement ottoman avait donc du temps devant lui.

1. Aff. Etr., Corr. de Turquie, n° 208, f° 108.

1. Aff. Etr., Corr. de Turquie, n° 208, f° 110 et suiv.

Napoléon était plus pressé. Talleyrand écrivit à Brune le 8 août : « Lorsque la France change sa forme de gouvernement, la discussion de cet événement ne peut point devenir une question sur laquelle la Sublime-Porte ait à s'entendre avec les cours de Londres et de Saint-Pétersbourg avant d'entrer officiellement en communication avec Sa Majesté l'Empereur. Car le changement de titre du gouvernement français n'altère en aucune manière les anciens rapports avec la Porte Ottomane ; il ne rend nécessaire aucune négociation où la Russie et l'Angleterre puissent exiger de Sa Hautesse le droit d'intervenir.

« Il est de la dignité de la Sublime-Porte de ne prendre en cette circonstance conseil que de sa position et des sentiments d'amitié qui l'unissent à la France. Il est conforme à ses droits, et à ses obligations comme puissance neutre, de ne pas céder aux instigations de l'Angleterre ennemie de la France, et à celles de tout autre gouvernement qui croirait avoir quelque intérêt à donner au divan la même impulsion.

« Il faut donc que la Sublime-Porte au plus tôt reconnaisse officiellement le nouveau titre de Sa Majesté l'Empereur, et qu'elle joigne le titre *d'Imperator* à l'ancien titre de *Padischach*. » (1)

Le 11 septembre, au reçu de cette dépêche, Brune se rendit chez le reis-effendi, et le pressa tout aussitôt de s'expliquer. Le reis-effendi fit semblant d'abord de ne plus se rappeler de quoi il s'agissait. Quand la mémoire lui eut été rafraîchie, il refit ses premières observations. Brune, avec un commencement d'irritation, fit remarquer que l'Empire français était désormais reconnu par toutes les puissances, sauf une ou deux : « Je ne puis croire, ajouta-t-il, que la Sublime-Porte ait voulu se ranger parmi celles qui sont les plus lentes en amitié... Il me semble que la Turquie, outre qu'elle est amie de la France, est encore un pays indépendant. — Sans doute, répondit le reis-effendi, elle est indépendante pour ce qui dépend de sa volonté ; mais l'Europe ne s'est pas encore décidée dans cette affaire. »

Et, comme l'ambassadeur demandait une réponse pour son courrier du lendemain : « C'est trop tôt, se récria le ministre, il faut que je voie le grand-vizir... — Pour après-demain donc ? — Trop tôt encore : il faut un jour au moins pour le rapport à faire au grand-vizir, un jour pour le rapport du grand-vizir à Sa Hautesse : puis il faudra réunir le conseil... » Du moins il promit qu'il donnerait une réponse à la prochaine conférence qu'il aurait avec l'ambassadeur.

Brune commençait à deviner d'où venait l'opposition : l'Empereur de Russie ne voulait pas que Napoléon eût à Constantinople la même dignité que lui ; il ne voulait pas « être balancé même dans ses titres ».

La conférence décisive eut lieu le 21 septembre.

« Je vais donc avoir votre réponse, s'écria Brune aussitôt.

« — Il faut, dit le reis-effendi, parler de cette affaire amicalement. Si la Sublime-Porte était dans l'intention d'hésiter ou de refuser, elle n'aurait pas mis autant d'intérêt à l'examen des demandes de Votre Excellence. Son intention est véritablement d'augmenter de plus en plus l'amitié entre les deux puissances. Il faut maintenant discerner l'objet... La Sublime-Porte n'hésite pas : elle le déclare officiellement ; car il est important d'avoir des notions justes et claires. La Sublime-Porte ne refuse pas... On attendait que l'Empereur d'Allemagne reconnût, la nouvelle en est arrivée ; mais on voit que c'est par compensation qu'il a donné cette reconnaissance. La Sublime-Porte ne fait pas de difficultés ; mais elle cherche à arranger ceci avec des intérêts qui la regardent particulièrement... D'après tout cela, il n'y a point de refus, il n'y a point d'hésitation.

« — Je puis donc, observa l'ambassadeur, informer mon gouvernement que les lettres de créance porteront le titre demandé ?

« — Je le répète : il n'y a pas de refus. Mais la Sublime Porte veut arranger cette affaire en arrangeant quelques intérêts relatifs à ce titre. Quand ces arrangements seront faits, elle enverra les lettres de créance.

« — Je ne comprends pas cette réponse, répliqua Brune ». Il lui fut d'abord impossible d'obtenir d'autres explications.

« — Les négociations commencent seulement, reprit le ministre, et il n'y a point de refus ; s'il y en avait, il ne serait plus besoin de négociations. Il ne s'agit que de lever des obstacles ; la Sublime-Porte trouvera un moyen de lever ces obstacles.

« — Si vous voulez, dit l'ambassadeur, essayer de gagner du temps, vous vous apercevrez vite que gagner du temps, dans cette occasion, c'est en perdre.

« — On ne cherche pas à gagner du temps. La Sublime-Porte dit qu'elle accepte, mais qu'elle réfléchit sur les moyens d'accepter.

« — Dès qu'elle accepte, rien ne peut plus arrêter. Car il n'y a que trois moyens de répondre : nous reconnaissons ; ou, dans peu de temps, nous reconnaîtrons ; ou enfin, nous ne reconnaissons pas.

« — La Sublime-Porte ne peut pas dire : Nous ne reconnaissons pas. Elle reconnaît. Elle met son

(1) Aff. Corr. de Turquie, t. [illegible]

intention à accepter; elle y met toute sa diligence. Il n'y a plus, pour accepter définitivement, que de petites affaires qui s'arrangeront, et seulement pour ce qui regarde l'Europe... »

A ce moment, la conversation fut interrompue par l'appel du muezzin. Le reis-effendi sortit quelques minutes pour prier. Il en revint avec quelques lumières; parmi beaucoup de circonlocutions, il finit par laisser entendre que l'obstacle à tourner, c'était l'opposition de la Russie.

« Vous devez, dit Brune, dire à la Russie ceci : Nous avons bien médité sur nos intérêts dans cette circonstance; notre intention est de maintenir avec vous la meilleure intelligence; nous ne connaissons point vos démêlés avec la France; la Turquie y est étrangère. On nous demande une chose que nous ne pouvons pas refuser; nous avons fait tout ce que nous avons pu pour motiver un refus ou un délai. L'ambassadeur de France nous a pressés de manière à ne plus laisser de biais. Il vaut mieux donner un mot que d'avoir une mauvaise querelle. Voilà ce que vous pouvez dire à la Russie, et vous en serez quittes pour un peu de bouderie. »

Le reis-effendi expliqua que la Porte allait s'efforcer d'arranger cela avec la Russie, que par exemple le sultan Sélim pourrait écrire à l'Empereur Alexandre...

« — Le sultan Sélim, s'écria Brune, se déclarera-t-il donc vassal de l'empereur Alexandre?

« — Dans l'affaire qui nous occupe, répartit le ministre, la Russie peut s'opposer avec raison; elle peut dire : c'est à moi seule que vous avez donné le titre d'*Imperator et Padischah*; ce titre m'appartient comme celui de *Padischah* appartient à la France, comme celui d'*Imperator* appartient à l'Allemagne.

« — Si le titre de *Padischah* nous appartenait exclusivement, pourquoi le donnâtes-vous à la Russie? La France alors avait un roi et la Russie un grand-duc. La Russie a obtenu ces titres après vous avoir enlevé des provinces, et vous les refuseriez à la France, qui ne vous a rien pris, qui est votre amie!

« — Il est vrai. Mais Votre Excellence peut compter que les difficultés s'aplaniront.

« — Si vous tardez, je vous prédis que vous en aurez du désagrément ».

Le reis-effendi offrit la médiation de la Sublime-Porte entre la France et la Russie. Brune refusa ce sujet de conversation. Il insista encore pour une réponse ferme de la Porte; il consentit à l'attendre quelques jours de plus (1).

Au lieu d'une réponse, il reçut communication d'une note remise à la Porte par l'ambassadeur de Russie, M. d'Italinski. La Russie exigeait que le sultan ne reconnût l'Empereur des Français que « simultanément et de concert avec elle ». Le vrai et seul motif était d'amener le gouvernement français à l'exécution jusqu'alors éludée des articles solennellement convenus avec la cour de Russie et auxquels se liait l'intérêt de l'empire ottoman lui-même, puisqu'il s'agissait d'assurer pour toujours sa frontière et sa tranquillité en éloignant les troupes françaises du royaume de Naples : c'était la raison de la concentration des troupes russes à Corfou... Il ne fallait pas s'émouvoir de la menace que faisait l'ambassadeur français de s'en aller; la Porte pouvait compter sur la puissante protection de la Russie et de l'Angleterre. Si elle cédait, l'empereur de Russie ne pourrait plus dès lors considérer l'empire ottoman que comme une province française et son ministère que comme entièrement subordonné aux volontés du gouvernement français.

La Sublime-Porte était donc requise officiellement, par écrit, et dans le plus bref délai, si elle voulait ou non s'en tenir à ses alliances, maintenir dès lors en son entier sa dernière détermination relative au nouveau titre de Bonaparte, et ne le reconnaître, soit pour Empereur, soit pour Padischah des Français, que simultanément et de concert avec la Russie (1).

En remettant cette note, Italinski n'avait pas laissé ignorer au gouvernement ottoman que la Russie était résolue à faire aussitôt la guerre à la Turquie, par terre et par mer, si le Sultan reconnaissait l'Empereur des Français.

Brune comprit, d'après cette communication, le parti auquel s'arrêtait, pour le moment, la Porte; il demanda ses passeports; il fut quelques semaines avant de les obtenir; on ne cessait de le prier d'attendre que l'on eût le temps de faire concorder les demandes de la France avec le propre intérêt de la Porte.

Talleyrand eut un mouvement d'humeur : « Quoi donc! Est-ce que la Sublime-Porte est vassale de la Russie? Est-ce que la Russie a un droit exclusif à obtenir d'elle toutes les marques de considération qui peuvent être à sa convenance? Est-ce que la France a été consultée dans le temps pour savoir d'elle, s'il convenait de donner au souverain de la Russie le titre qu'il réclamait? Est-ce que, dans l'opinion de la Sublime-Porte, l'Empereur de Russie serait un souverain supérieur en puissance et en dignité à l'Empereur des Français? Est-ce que l'exemple de l'Autriche, de la Prusse, de tous les États du continent européen, hors peut-être le Roi de Suède et la République de Saint-Marin, n'est rien

(1) Aff. Etr., Corr. de Turquie, n° 248, f° 251.

(1) Aff. Etr., Corr. de Turquie, n° 249, f° [illegible]

aux yeux du gouvernement ottoman, s'il n'est consacré par celui de la Russie ? »

Cette indignation révélait du dépit.

A ce moment, Dimitrako Moruzzi, frère de l'hospodar de Valachie, donnait une fête et un bal à la colonie russe de Constantinople ; il y portait un toast en l'honneur de l'Empereur Alexandre, et « contre les ennemis de la Sublime-Porte, qui s'élèvent comme la fumée, mais qui se dissiperont comme les nuages (1) ».

L'échec était sensible pour Napoléon ; il en souffrit vivement dans son amour propre. Il était clair que la Russie avait alors à Constantinople plus d'influence, parce qu'elle avait plus de moyens d'action.

De l'Allemagne à la Turquie, de Ratisbonne à Constantinople, la Russie faisait obstacle aux ambitions du nouvel Empereur, et les relations entre Paris et Saint-Pétersbourg, de plus en plus tendues, allaient être bientôt rompues.

Il ne fut pas un moment question, à la cour de Russie, de reconnaître le titre impérial de Napoléon. D'ailleurs les deux ambassadeurs, M. de Markof et le général Hédouville, avaient été rappelés ; il n'y avait plus, entre les deux gouvernements, que des chargés d'affaires, M. d'Oubril et M. Gérard de Rayneval.

Le 21 juillet, dans le temps où l'affaire d'Ettenheim était encore soumise aux délibérations de la diète, M. d'Oubril remit au gouvernement français une longue note, où il reprenait tous les griefs de la Russie, depuis la signature du traité de Paris du 8-10 octobre 1801 (2). Il concluait que, d'ordre de sa cour, il ne pourrait prolonger son séjour à Paris qu'aux conditions suivantes, conformes à ce traité : évacuation du royaume de Naples ; — règlement des affaires d'Italie par un concert intime entre les deux puissances ; — indemnité au Roi de Sardaigne ; — évacuation du Nord de l'Allemagne par les troupes françaises, et respect de la neutralité du corps germanique (3).

M. d'Oubril attendit longtemps la réponse : Napoléon était à Pont-de-Briques. Le 28 août seulement, Talleyrand, comme s'il avait oublié de quoi il s'agissait, lui adressa une dépêche où il était question de tout autre chose. — Il se plaignait de la protection accordée par le gouvernement russe à des émigrés malintentionnés. Il proposait d'établir un concert entre la France et la Russie pour assurer la liberté des mers contre l'Angleterre. Il demandait l'observation par la Russie de l'article 9 de la convention secrète du 10 octobre 1801, qui garantissait l'indépendance de la République des Sept-Iles et ne permettait donc pas que la Russie y accumulât des troupes.

Le diplomate russe répondit assez faiblement sur ce point ; il déclara qu'il avait l'ordre de son gouvernement de demander ses passeports, toute correspondance ultérieure paraissant inutile ; il ajouta que son souverain, « avare du sang humain », s'en tiendrait d'abord à cette mesure, et qu'il dépendrait du gouvernement français de décider, si la guerre s'ensuivrait ou non.

Il reçut ses passeports, mais pour Mayence seulement. Il ne fut autorisé à franchir la frontière que lorsque le gouvernement français aurait l'assurance que M. Gérard de Rayneval avait quitté la Russie sans incident.

Le gouvernement russe ne tourmenta point M. de Rayneval ; le prince Adam Czartoryski eut même avec lui une dernière conversation très courtoise ; ils n'y échangèrent que de vagues propos sur les avantages que l'Europe tout entière éprouverait de l'établissement d'une parfaite intelligence entre la France et la Russie : espérance généreuse qui ne se réalisa jamais sous Napoléon. Car la rivalité était dès lors presque déclarée entre les deux Empereurs : la Russie voulait l'évacuation des ports napolitains par les troupes françaises, la France voulait l'évacuation de Corfou par les troupes russes. Elles se disputaient la domination de la Méditerranée.

Car si les prétentions de Napoléon sur l'Orient étaient évidentes depuis l'expédition d'Égypte et depuis la mission Sébastiani, conforme du reste à l'ancienne prépondérence de la France dans le Levant, les prétentions de la Russie, affirmées par Catherine II, fondées sur des sympathies de races et de religions, se précisaient par la contradiction même qu'elles rencontraient.

Czartoryski en faisait justement alors l'objet d'un important rapport à son souverain : il y a de la netteté dans le dessein, bien qu'il y ait encore de l'indécision sur la marche à suivre : à tous égards les termes en sont précieux pour la connaissance de la politique russe en Orient pendant tout le XIXe siècle.

« Il faut, dit le prince Adam, préserver l'empire ottoman dans son état actuel et empêcher qu'il ne soit entamé. L'avantage qu'il y a d'avoir un voisin faible et tranquille et les facilités que le commerce de la mer Noire a obtenues dernièrement sont des raisons suffisantes pour se contenter de l'état présent des choses.

« Cependant ces avantages peuvent n'être pas durables, tenant à la faiblesse du gouvernement actuel, s'il se laisse intimider par les menaces du gouvernement français ou égarer par ses promesses

1 Aff. Etr., Corr. de Turquie, t. 16, 22.
2 E. Driault, *Napoléon et l'Europe*, I, 210-21.
3 Aff. Etr., Corr. de Russie, n. 143, f° 263.

astucieuses, ou si quelque puissance européenne réussissait à s'emparer de la Grèce, de son Archipel et bientôt après de Constantinople. Il est facile de voir que, dans ce dernier cas surtout, la sûreté de l'empire de Russie serait fortement compromise, et que l'un des débouchés les plus essentiels de son commerce se trouverait à la merci d'autrui.

« En procédant dans cette matière importante, il semble qu'il naisse des difficultés à chaque pas, et que ce soit en quelque façon entre des écueils qu'il faille naviguer et contre lesquels on doive se garder de donner en prenant une direction fausse. Les circonstances locales de ce pays, les liaisons que la cour de Russie a contractées avec le gouvernement turc et celles qu'elle ne peut s'empêcher d'avoir avec les habitants qu'il opprime, augmentent surtout ces difficultés ; elles nous embarrassent déjà dans notre conduite actuelle et deviendraient encore plus compliquées, si la guerre venait à s'allumer dans ces contrées.

« Pourtant, en cas d'attaque, il faudra soutenir la Turquie. Mais faudra-t-il donc alors abandonner les Grecs à la tyrannie turque ?...

« Autant qu'il doit entrer dans la politique de la Russie de soutenir l'empire ottoman dans son état actuel, autant et plus encore il est important pour nous, si sa chute devient inévitable, de ne point permettre qu'aucune autre puissance s'établisse sur ses ruines, et de nous assurer alors de quelques points principaux desquels dépend le libre débouché de notre commerce de la mer Noire. »

La Russie savait bien ce qu'elle voulait ; mais elle ne savait pas comment le prendre. Il devait lui arriver maintes fois de donner contre les écueils. Consciente des difficultés et des hésitations inévitables où s'embarrassait son action, elle craignait d'autant plus l'action résolue d'un homme comme Bonaparte.

Ambitieuse de reconstituer l'Empire d'Orient, elle s'effrayait de voir apparaître, déjà tout près, un Empire d'Occident.

ÉDOUARD DRIAULT.

NICOLAS DENISOT DIT LE COMTE D'ALSINOIS POÈTE ET PEINTRE

L'école romantique n'est pas la seule qui ait compté parmi ses poètes un peintre. La Pléiade a eu son Théophile Gautier.

Il s'appelait Nicolas Denisot. De ces nom et prénom vulgaires et prosaïques, il tira par anagramme le surnom de Comte d'Alsinois, sous lequel il est plus ordinairement désigné de son temps. L'invention et l'adoption de ce titre fastueux donnent une idée de sa fantaisie. Elle était pourtant moins hardie que celle de Théophile Gautier. Dans la fameuse « pompe du bouc » à Arcueil, qui fit autant de bruit à l'époque de Ronsard que la bataille d'Hernani en 1830, nulle turbulence ne le distingua des autres poètes ses confrères. Il ne se singularisa par aucune extravagance de costume, capable de fasciner les regards de la postérité, comme le fameux gilet rouge. Il ne rendit pas à la nouvelle école le service d'intéresser à son succès le cercle, alors bien restreint, des artistes, peintres et sculpteurs. Il ne se soucia pas de tenter, dans ses poèmes, des transpositions d'art. Sa production poétique nous semble presque négligeable. Et pourtant son nom et plus encore son surnom se rencontrent fréquemment dans les œuvres de ses contemporains. Il fut célébré par la plupart des poètes et des lettrés, par Ronsard, par du Bellay, par Jean-Antoine de Baïf, par Jodelle, par Olivier de Magny, par Muret, par Michel de l'Hospital. Comment peuvent se justifier ou s'expliquer ces louanges, prodiguées à un artiste aujourd'hui si parfaitement oublié, et comme peintre et comme poète ?

*
* *

La vie de Denisot fut sinon aventureuse, du moins inquiète et vagabonde, comme celle de beaucoup de gens de lettres au XVIe siècle. (1) Il naquit en 1515 au Mans. Il y fit de médiocres études littéraires. Il se mit avec plus d'ardeur aux mathématiques ; mais c'est au dessin qu'il apporta le plus d'application. Son maître fut Simon Hayeneusve, ou Maistre Simon du Mans, de son temps « Le plus grand et excellent ouvrier en architecture antique », au témoignage de Geoffroy Tory. Il ne tarda pas à trouver dans la cartographie un premier emploi de son talent de dessinateur.

Ses débuts dans la carrière des lettres furent fâcheux. Il se mêla à la cohorte des poètes et gens de lettres manceaux qui se pressaient autour de Sagon, lors de la querelle de celui-ci avec Marot. Il proclama en vers latins la médiocrité de Marot et la grandeur de Sagon.

[illegible]

La querelle était au fond une controverse religieuse : ce que Sagon reprochait à Marot, c'étaient ses tendances hérétiques.

Denisot, frère d'un homme d'église, ami de ces

(1) Il [illegible] d'un de ses petits-neveux, Jacques Denisot, qui vivait dans le premier [illegible] siècle. En 1897, M. [illegible] *Denisot*. Le Mans, A. Leguicheux ; Paris, A. Lemerre.

chanoines du Mans que Jérome de Hangest, l'official du diocèse, entretenait dans une haine violente contre les Luthériens, devait naturellement se ranger parmi les adversaires de l'hérétique. — Les moqueries et les critiques qu'il s'attira dans cette lutte le firent réfléchir. Il reconnut la faiblesse de sa Muse latine et se remit à étudier les poètes latins. Puis, pour refaire à son nom une virginité, il le transforma. Désormais ses poésies furent signées le *Conte* ou le *Comte d'Alsinois* anagramme de Nicolas Denisot. Ses amis l'appelaient familièrement le Comte.

Cependant il continuait de résider dans sa ville natale et quelques années plus tard, en 1545 il publiait un recueil de poésies d'un caractère bien provincial, des *Noëls*. Ces cantiques célèbrent, selon la tradition, les divers épisodes de la nativité, liesse des bergers, adoration des Mages, sur des rythmes de chansons populaires, telles que : *Je suis grise voirement*. Les paroles pieuses que Denisot a ajustées sur ces airs vulgaires sont d'une platitude et d'une trivialité qui ne les distinguent en rien des nombreux cantiques de ce genre composés au XVIe siècle. Les bergers de Denisot, qui sont ses personnages de prédilection, ont même sur ceux que mettent en scène les Noëls d'origine populaire, le désavantage d'être posaïques sans être vraiment rustiques.

L'année même où il éditait ses *Noëls*, il quittait sa province pour Paris. Il fut admis à titre d'officier à la Cour de François Ier. A la suite d'une intrigue amoureuse, restée obscure, il dut passer en Angleterre. Là, il entra en relation avec des savants et des hommes politiques et joua à la Cour d'Angleterre le rôle d'agent secret de la diplomatie française. — Il se fit remarquer par des vers latins composés à l'occasion de la mort de Henri VIII et de l'avénement d'Edouard VI. Le premier ministre, duc de Somerset, le choisit comme précepteur de ses filles, Anne, Marguerite et Jeanne Seymour. C'est par ces princesses anglaises que l'attention des lettrés et des poètes de France allait être attirée sur le Comte d'Alsinois.

La mort de Marguerite de Navarre (2 décem. 1549) leur fournit une occasion de montrer combien elles avaient profité des leçons de poésie latine qu'elles avaient reçues pendant près de deux ans de leur précepteur français. Elles écrivirent à la louange de la sœur de François Ier cent quatre distiques latins. Denisot s'avisa que ces vers latins pouvaient parfaitement devenir les assises d'un *Tombeau*. On entendait alors par *Tombeau* un recueil de poèmes, composés par divers auteurs, au lendemain de la mort d'un grand personnage pour honorer sa mémoire. La mode en avait été importée d'Italie et, vers 1550, cette origine suffisait à la recommander en France. Aussi Denisot n'eut-il aucune peine à obtenir immédiatement odes, distiques, hendécasyllabes, poésies grecques et latines d'Antoine de Baïf, de Daurat et d'autres encore. Dans une lettre, dédicace en latin, il présenta ces œuvres au public et comme le poète Charles de Saint-Marthe avait regretté, dans une ode du recueil, de ne pas voir tous les poètes français participer à cet hommage solonnel rendu à la protectrice des lettres, dès l'année suivante, Denisot put faire paraître une seconde édition du *Tombeau* enrichie des poèmes de dix-neuf collaborateurs nouveaux. Parmi ceux-ci figuraient Ronsard et de Bellay. Dès lors la fortune du Comte d'Alsinois allait être pour quelque temps associée à celle de la nouvelle école. Il avait su s'imposer ou se faire agréer dans la Brigade qui reconnaissait pour chefs Ronsard et du Bellay.

Il fut du fameux « voyage d'Hercueil », où les amis de Jodelle, pour célébrer le succès de sa première tragédie, *Cléopâtre*, improvisèrent le simulacre du sacrifice d'un bouc à Bacchus. Ronsard nous le montre dans cette excursion « galopant un grand âne sans licol ». — Il eut sa part des louanges que les poètes de la Pléïade se décernaient entre eux. Son pseudonyme figure en français et en latin : le comte, Comes, Alsinoüs, dans les œuvres de Ronsard, de J. du Bellay, de Muret, d'Antoine de Baïf, d'Olivier de Magny. La nouvelle école est fière de compter parmi ses écrivains un peintre. Ronsard le proclame seul capable, avec Janet (François Clouet) de peintre « sa déesse » et il semble que chaque poète ait à cœur de posséder un portrait de sa maîtresse peint par Denisot.

Malheureusement, de ces œuvres du peintre il ne nous reste qu'un seul document. C'est le portrait gravé de Marguerite de Navarre, qui figure au frontispice de l'édition du *Tombeau* (1551). Il représente le buste de la reine, posée de trois quarts : les mains croisées tiennent un livre fermé. Par sa facture, il ressemble à tous les portraits, gravés ou dessinés, de cette époque. Une épigramme latine atteste que cette effigie est l'œuvre du Comte. Mais nous ignorons si elle est originale, ou si elle a été copiée sur quelque portrait peint. Elle ne nous apprend rien sur le talent de peintre de Denisot.

Les louages de ses amis ne nous renseignent pas davantage sur le caractère de son art. Antoine de Baïf vante ses « couleurs naïves », c'est-à-dire naturelles, ce qui est une indication bien vague. Un sonnet des *Regrets* de J. du Bellay le rapproche de Janet, qu'on opposait généralement comme peintre de portraits à Michel Ange, peintre de mythologie. On en peut conclure que Denisot cultivait particulièrement le portrait. Mais, sur son talent de portraitiste, nous ne savons rien.

Il y a plus. On est en droit de se demander si tous ces portraits mentionnés par Ronsard, du Bellay, Antoine de Baïf et Olivier de Magny ont jamais existé réellement. La description en vers d'un portrait peint était une fiction, un genre poétique renouvelé des Anciens, fort à la mode chez les poètes de la Pléïade. C'était un prétexte à détailler amoureusement les beautés parfois les plus intimes d'une maîtresse. Dans son commentaire des *Amours* de Ronsard, Muret nous avertit que la fameuse élégie dans laquelle Ronsard décrit successivement toutes les grâces du corps de « s'amie », en même temps que Janet les peint, n'est qu'une imitation d'un poème analogue d'Anacréon. Il est possible d'ailleurs que la description de Ronsard corresponde à un objet réel. Il n'en est pas de même de ce portrait de Méline, qu'Antoine de Baïf apostrophe dans une ode :

> Jamais ne sois que tu ne vives
> Portrait, et les couleurs naïves
> De qui mon Denisot t'a peint.

Baïf a avoué lui-même que cette Méline était une maîtresse imaginaire, une Iris en l'air. Qui sait s'il n'y a pas d'autres portraits fictifs parmi ceux dont les poètes de la Pléiade font honneur à Denisot ? L'art du Comte ne leur aurait fourni qu'un moyen de renouveler le thème traditionnel de la description d'une maîtresse.

Nous devons donc renoncer à nous faire une idée précise de la peinture de Denisot. En revanche, il nous a appris lui-même comment il concevait certain genre de tableaux : les scènes religieuses. Ses idées ne manquent pas d'originalité pour l'époque. On les dégage aisément d'une *Description d'un tableau où est dépeinte la Nativité de Jésu-Christ*, qui parut en 1553 dans son recueil des *Cantiques du premier advenement de Jésu-Christ*. Denisot proteste contre la conception traditionnelle de cette scène. Les tableaux, les gravures des livres d'heures (1) du temps nous représentent ordinairement une Vierge assise dans une attitude de majesté auprès du berceau. Elle est vêtue d'un riche costume ; ses cheveux annelés sont épandus sur ses épaules ; elle a les mains jointes et les yeux parfois tournés vers les spectateurs. A côté d'elle, Saint Joseph, vêtu d'un froc, comme un moine, appuyé sur une béquille, tient d'une main une chandelle ou une lanterne et se penche sur l'enfant Jésus. Denisot juge invraisemblable cette représentation de la Nativité ; les attributs traditionnels de Saint-Joseph et de la Vierge lui paraissent ridicules.

> Allez doncques, peintres ores.
> Peindre un vieil Joseph encore
> De son baton emparé.
> Allez peindre à la volée
> Une Vierge eschevelée
> Monstrant un œil esgaré
> Donnez encore à Joseph la chandelle
> Pour obscurcir cette clarté plus belle.

Pour lui, il apporte une « façon nouvelle ». Voici comment il comprend l'ordonnance de ce tableau. Dans une « logette », dont l'extérieur est assez éclairé par la « lumière d'argent des nues célestes » pour qu'on distingue ses murs « tapissés de mousse » et « hérissés de joubarbe, » règne une « ombre obscure » ; une seule clarté rayonne de l'enfant Jésus.

> Voyez Joseph, jeune d'aage,
> Habillé selon l'usage
> Des Hébreux : voyez-le peint
> Autrement que l'ignorance
> Des vieux peintres de la France
> Jusqu'ici ne l'avait peint.
> Voyez la Vierge honnestement coiffée
> Non pas [illegible]

Vérité dans la distribution de la lumière, vérité des attitudes, vérité du costume, voilà ce que le Comte d'Alsinois apporte de nouveau dans cette conception de la Nativité. Cette recherche de l'exactitude du costume procède sans doute en partie de ce besoin de réagir contre la routine des âges gothiques qui tourmentait tous les humanistes de l'époque. Mais le goût du pittoresque et le sentiment de la couleur locale ne sont pas étrangers à cette esquisse originale du décor et du costume : et n'est-ce-pas essentiellement une idée de peintre que cette indication de clair-obscur à l'intérieur de la « logette » ?

Les théories novatrices de Denisot en peinture passèrent inaperçues. Ses *Cantiques* et les *Prières* qu'il publia quelque temps après étaient loin de répondre aux éloges que les poètes de la Pléiade avaient décernés à sa muse poétique. Denisot se séparait d'eux d'abord par la médiocrité de sa facture, et aussi par la nature de son inspiration. Alors que Ronsard et du Bellay remettaient en honneur toutes les légendes païennes, lui ne chantait que l'avénement de Jésus-Christ. Il opposait l'inspiration chrétienne à la mythologie. Il lui arrivait bien de faire à ce trésor incomparable d'images et de fictions quelques emprunts qui nous paraissent à nous assez indiscrets. Il n'hésitait point par exemple à rappeler l'anecdote d'Hercule au berceau à propos de l'Enfant Jésus qui devait un jour triompher d'un « serpent infait ». Mais, en somme, il blâmait et ridiculisait le merveilleux païen qui était le lustre particulier des productions de la nouvelle école. Il ne fut pas renié ouvertement : on cessa peu à peu de le célébrer. Ronsard effaça de ses œuvres le nom du

(1) Cf. au Cabinet des Estampes les *Documents Archéologiques* du comte de Bastard, vol. 16, n° 48[illegible].

comte d'Alsinois et celui de Valentine, sa maîtresse.

Pourtant un épisode romanesque et dont les amis de Denisot auraient pu justement être fiers, allait couronner sa carrière d'agent secret du roi de France. On sait que dès 1552, Henri III méditait de reprendre par surprise Calais aux Anglais. En 1556, il envoya dans cette ville, où il comptait déjà des partisans, Denisot, sous prétexte d'instruire les enfants d'un fonctionnaire anglais. Habitué aux mœurs anglaises, Denisot sut gagner la confiance des habitants. Et, comme il était habile cartographe, il travailla à relever exactement le plan de la ville. Il le fit tenir à Henri II par un homme sûr, son propre neveu. Mais la nouvelle en fut éventée dans la ville et Denisot fut emprisonné. Relâché faute d'indices à sa charge, il jugea prudent de s'évader de Calais. Son départ fut remarqué; on donna l'alarme et les soldats de la garnison se lancèrent à sa poursuite. Il eût été arrêté, sans le dévouement d'une fille de ferme, qui le cacha pendant plusieurs jours dans une « barge de paille ». Il put se rendre auprès de Henri II, qui lui donna l'ordre de rester à Boulogne, prêt à seconder toute tentative sur Calais. Denisot revint à Paris au bout de quelques mois. Pour payer sa dette de reconnaissance à la paysanne qui lui avait sauvé la vie, il l'appela à Paris et la fit éduquer dans l'intention de l'épouser. Sur ces entrefaites, Henri II mourut et Denisot ne survécut que trois mois à son protecteur.

*
* *

Le contraste est étrange entre les éloges qui furent prodigués à Denisot de son vivant et le silence qui se fit sur son nom après sa mort. Seul peut-être parmi les écrivains de la génération suivante, Montaigne parle encore du Comte d'Alsinois et de « la gloire de sa poésie et peinture ». Il semble que ces deux lignes résument toutes les raisons de la notoriété de Denisot parmi ses contemporains. Il y avait dans sa vie et dans sa physionomie des traits plus originaux: son départ pour l'Angleterre, le rôle joué à Calais, son projet d'épouser la paysanne à qui il devait son salut, révèlent un caractère épris d'aventures et de romanesque. Sa poésie qui n'emprunte ses thèmes qu'à la tradition chrétienne se signale parmi les œuvres poétiques du temps, toutes parées des dépouilles de l'antiquité. Les contemporains furent moins frappés de ces caractères particuliers de sa vie et de son œuvre que de la singularité de son titre de fantaisie et de l'union de ses deux talents de peintre et de poète. A vrai dire, ils ne s'abusèrent pas sur la valeur de sa poésie et ne furent point dupes des louanges hyperboliques dont ils la comblaient. De même, il est probable qu'ils ont exagéré poétiquement leur admiration pour sa peinture. A lire Ronsard et du Bellay, on constate qu'il n'existe pour eux qu'un genre de peinture en harmonie avec leur idée de l'inspiration artistique. C'est la peinture de scènes mythologiques ou historiques, celle de Michel-Ange. Le portrait est pour eux une œuvre exempte de grandeur. Les vrais caractères de l'art de Clouet échappent à Ronsard. Au fond tous ces poètes de la Pléiade sont beaucoup moins sensibles qu'ils ne le proclament aux mérites d'un peintre de portrait. Si Denisot n'eût été que peintre, ils ne l'eussent point tant vanté. Mais seul parmi ces poètes, il avait le privilège de cultiver à la fois la poésie et la peinture. C'est disait Remy Belleau :

> C'est un vray présent des dieux
> Que d'estre peintre et poète.
> Et d'autre part que des cieux
> [illegible]

Seul parmi eux, le comte était capable par son art de « ravir les esprits et les yeux ». Seul, il était honoré des faveurs de deux des sœurs de la « neuvaine trope ». Leur imagination s'est excitée sur cette rare union de ces talents de peintre et de poète.

JEAN PLATTARD.

UNE AMÉRICAINE A LA COUR DE NAPOLÉON III

Mme de Hegermann-Lindencrone, auteur de lettres spirituelles, publiées dans le *Harper's Magazine*, qui donnent un aperçu étonnamment vivant de la cour de Napoléon III, est la femme du ministre plénipotentiaire [illegible] du Danemark en Allemagne.

Jeune fille, Miss Lillie Greenough habitait, Cambridge (Massachusetts), avec son grand-père le juge Fay, la vieille maison des Fay, maintenant, propriété du collège Radcliffe.

Elle était déjà réputée, à quinze ans, pour sa voix remarquable, quand sa mère la conduisit à Londres, afin qu'elle travaillât sous la direction de Garcia. Deux ans après, Miss Greenough épousait Charles Moulton, fils d'un banquier américain bien connu, qui résidait à Paris depuis le règne de Louis-Philippe.

C'est alors, après ce mariage, qu'elle fut l'hôte appréciée de la cour de Napoléon III. Les journaux parisiens de l'époque ne tarissent pas d'éloges sur son charme personnel et sa voix exquise.

Après la chute de l'empire et la mort de son mari, Mrs Moulton retourna en Amérique, où elle s'unit quelques années plus tard à M. de Hegermann-Lindencrone, alors ministre danois aux Etats-Unis, d'où il alla ensuite à Stockholm, Rome et Paris.

Peu de gens se sont trouvés, comme cette dame, en relations avec l'élite dirigeante, avec les puissants d'a-

lors; elle eut comme amis, non seulement les monarques des différents royaumes, mais aussi, presque toutes les personnalités éminentes des lettres et des arts, parmi lesquelles on peut citer Théophile Gautier et Prosper Mérimée, Wagner, Liszt, Gounod, Rossini et Auber.

C'est d'une plume alerte qu'elle nous conte maintes anecdotes amusantes sur la Cour impériale et sur les grands hommes, dont s'enorgueillissaient alors les fameuses réceptions de Compiègne.

Un soir, écrit-elle, je fus un peu décontenancée en apprenant que le poète Théophile Gautier devait être mon compagnon de table. Me parlerait-il poésie et comment devrai-je répondre ?

« J'essayai de me rappeler, pendant notre promenade dans le Hall, le *Psaume de la vie* de Longfellow, et, je tentai de me rémémorer quelque chose de ce que lui-même avait pu écrire. Mais je ne pus me souvenir que d'un livre très inconvenant intitulé *Mademoiselle de Maupin*, qu'on ne m'avait jamais permis de lire et qui, par conséquent, ne pouvait m'être d'aucune utilité dans la conversation.

« J'aurais pu m'épargner cet effort; car, à partir du moment où il s'assit à table, il ne parla guère que de chats et de chiens. Il aime tous les animaux, cela me plait en lui, et on peut voir qu'il les préfère à tout comme sujet de conversation.

Pour ce qui est de son apparence, je crois qu'il ressemble à Dickens. Je n'ai vu que des photographies de l'écrivain anglais et Gautier me les rappelle.

« Je ne puis me remettre en mémoire toutes les facéties qu'il raconta : Il dit qu'il possédait huit ou dix chats qui mangeaient avec lui à table. Chacun avait une place déterminée et une assiette et ils ne commettaient jamais l'erreur de prendre celle de leur voisin. Il était sûr, qu'il y avait pour eux un Paradis et un Enfer, où ils iraient après leur mort suivant leurs mérites et qu'ils avaient une âme et une conscience.

« Tous ces chats portaient des noms classiques et le poète en parlait comme d'êtres humains. Il affirmait qu'ils comprenaient tout ce que lui-même leur disait. Il me rapporta, en partie, ses conversations avec eux, qui devaient être bien drôles :

« — Cléopâtre, vous avez été dans la cuisine boire du lait? » Cléopâtre met sa queue entre ses jambes et a l'air coupable : je sais que la cuisinière m'a dit la vérité.

« Puis encore : — Jules César vous étiez dehors extrêmement tard, hier au soir; que faisiez-vous? — Th. Gautier dit que, quand il lui adresse ce reproche, Jules César descend de sa chaise, dresse sa queue, se frotte contre ses jambes, pour répondre qu'il ne recommencera plus!

« — Croyez-le bien, ajoute-t-il, ils savent tout ce que nous faisons et même davantage.

Je demandai :

« — Quand Jules César rentre de ses promenades nocturnes, est-il gris?

« — Gris? qu'entendez-vous par là?

« — Vous avez écrit dans certain poème (combien j'étais fière de cette réminiscence) : « A minuit les chats sont gris ».

« — C'est vrai, mais je parlais du Shah de Perse.

« — Tous les Shahs de Perse sont donc gris à minuit?

« — Tous ceux, que j'ai eu l'honneur de voir à minuit, étaient gris comme des Polonais.

« — Mais les chats dont vous avez parlé miaulaient sur les toits à minuit. Les Shahs de Perse font-ils donc cela?

« — L'ai-je dit, reprit Gautier? Alors je dois avoir parlé des chats. Vous êtes bien curieuse Madame!

« — Je le confesse, répondis-je. Voyez-vous, votre poème a été mis en musique, je le chante et vous pouvez penser que j'aime savoir exactement ce que je chante. On doit chanter avec un sentiment absolument différent, s'il s'agit de chats gris ou de souverains persans ivres.

Il rit et demanda d'un air innocent :

« — Pensez-vous que j'aurais pu vouloir dire qu'à minuit, rien n'a une couleur particulière, parce que tout est gris?

« — Je ne sais ce que vous avez voulu dire, mais racontez-moi ce que vous voulez me faire croire, parce que je crois tout ce qu'on me dit; je suis si naïve!

« — Vous, naïve! Vous êtes la personne la plus blasée que j'ai jamais rencontrée.

« — Moi, blasée, en voilà une idée!

Elle ne pouvait, en effet, se présenter qu'à un esprit de poète, doté d'une fantaisie poétique spéciale. J'étais très fâchée, et le lui déclarai en lui demandant si tous les poètes devenaient fous à huit heures du soir!

« Il répliqua :

« — Vous n'êtes pas seulement blasée, Madame, vous êtes sarcastique.

« Je m'amusai beaucoup pendant ce dîner, bien que je fûsse « blasée »; les plaisanteries de Gautier et sa conversation enjouée durèrent jusqu'à notre retour au salon. L'empereur s'approcha de nous, tandis que nous riions encore et nous adressa la parole. Je lui avouai que M. Gautier avait affirmé que j'étais blasée. L'empereur s'exclama :

« — Vous blasée! Il doit être bien difficile de l'être à votre âge.

« J'ajoutai que je ne savais, si je devais être fâchée contre Gautier.

« — Soyez-le, répondit l'Empereur, il le mérite. »

Théophile Gautier jugea qu'il devait une réparation à sa jolie voisine de table. Quelque temps après Mrs Moulton recevait une enveloppe contenant ce sonnet :

A MADAME CHARLES MOULTON

Vos prunelles ont [illegible] la lumière et la vie.
Telle une [illegible] boit l'infini des cieux
Et rien ne peut remplir l'abîme de vos yeux
Qui comme en un lotus dort votre âme assouvie

Pour vous plus de chimère [illegible]
Quel que soit l'idéal, votre rêve vaut mieux,
Et vous avez surtout le blasement des dieux,
Psyché, qu'Eros lui-même à grand'peine eût ravie!

Votre satiété n'attend pas le banquet

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Comme le souvenir d'une sphère oubliée.

[illegible]

*
* *

[illegible] paroles furent :

[illegible] vu combien nous étions émus, quand vous avez chanté : « Swanee River? » Je pensais rire, tandis que j'ai pleuré. Comment avez-vous pu être si pathétique?

« — Cela, répliquai-je, c'est l'art de mon professeur.

« — Qui est votre professeur?

— M. Delsarte. — [illegible] entendu parler de lui ?

« — Non, répondit l'Empereur. Je ne l'ai jamais entendu nommer. Est-ce un grand chanteur?

[illegible] ses théories, qui prouvent qu'on peut chanter sans avoir de voix. On a seulement besoin d'un visage pour exprimer l'émotion.

« — Il doit être extraordinaire, remarqua l'Empereur.

« — Il l'est en effet, et, tout à fait unique en son genre. Il dit, par exemple, qu'il peut faire frémir la personne la plus indifférente en chantant seulement une chanson des rues : J'ai du bon tabac !...

[illegible] fait verser des larmes.

« — Son tabac doit être très bon », dit en riant l'Empereur.

« — Il est au contraire de la plus mauvaise qualité.

« — Peut-être du caporal, dit l'Empereur avec un éclair joyeux dans les yeux.

« — Je ne connais rien aux grades militaires ; mais, s'il y en a un au-dessous de caporal, je pourrais assurer que c'est le nom de ce tabac.

« — Eh bien ! répliqua l'Empereur, s'il vous a appris à chanter comme vous chantez, il *mérite bien de la patrie.* »

« L'empereur était tout à fait délicieux, spirituel, amusant, riant continuellement, avec un jugement des plus subtils. Il semblait vraiment s'amuser.

. . . . . .

« En arrivant dans mon appartement, je vis sur ma table un paquet qui portait cette inscription : « *De la part de l'Empereur* ».

« Vous pouvez imaginer l'empressement avec lequel je me mis à l'ouvrir ! Ces mots magiques évoquaient des rêves inattendus devant mes yeux. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

« J'ouvris fiévreusement le paquet et, quelles ne furent pas ma surprise et ma déception, en trouvant une tabatière des plus ordinaires, avec un paquet de tabac qui portait la mention : « Du bon tabac, pour le maître [illegible] de Mme Moulton ».

N'était-ce pas un coup cruellement inattendu ? »

*
* *

Nous voilà de nouveau à Paris, écrit plus tard l'aimable américaine, heureuse d'être dans notre home, après cette joyeuse semaine de Compiègne. Si charmantes et délicieuses soient-elles, c'est toujours une grande fatigue que ces villégiatures. Aujourd'hui je me prélasse dans une *seule* robe, sans en changer cinq fois par jour. J'ai donné congé à ma femme de chambre, pour toute la journée et nous allons dîner au restaurant. Quel contraste ! Il me semble que j'ai été absente un [illegible].

[illegible] nous prenions notre thé du matin, nous avons été interrompus par l'arrivée du majordome qui nous a tendu un papier. Nous n'étions pas étonnés de cette visite, car un des hôtes nous avait prévenus d'avance : chacun devait rester dans ses appartements jusqu'à ce que cet important personnage ait accompli sa tournée pour recueillir le pourboire ! Je dis « le pourboire », parce qu'ils sont tous réunis en une seule somme. Ce papier, qu'il nous présentait, presque à la pointe de sa hallebarde, était un reçu de *six cents francs* — notre pourboire !

Dans le train, la conversation roula sur les pourboires. C'est, paraît-il, l'huissier, qui décide ce que chacun doit donner : Par exemple, il décrète qu'un ambassadeur doit donner deux mille francs. Pour un ministre d'Etat, un millier de francs suffisent, tandis qu'on ne peut, à des gens, qui, comme nous, n'ont rien d'officiel, demander plus de six cents francs. — Quant à la pauvre noblesse de France, elle s'en tire à raison de cinq cents francs !

Les dépenses journalières de Compiègne, d'après le Gouverneur de la Maison, ne s'élèvent pas à moins de dix mille francs et il y a plus de neuf cents personnes vivant dans le palais, nourries et logées ! »

*
* *

Deux ans après, c'est-à-dire en novembre 1868, M. et Mme Moulton recevaient une seconde invitation de l'Impératrice et de l'Empereur, à aller passer neuf [illegible] à Compiègne.

Quand l'invitation à être les hôtes de Napoléon III arriva, mon beau-père, écrit-elle, ne voulut rien entendre et je fus désolée. Le duc de Persigny, qui se trouvait chez nous à ce moment-là, sympathisa avec mon chagrin et essaya de modifier la résolution paternelle. Mais hélas ! l'esprit paternel était obstiné et tous les arguments furent vains : cela coûtait trop cher ; mes toilettes, l'apparat nécessaire et particulièrement l'énorme allocation aux serviteurs impériaux ! Je me lamentai tout le jour et me considérai comme l'être le plus misérable au monde.

« Aussi, imaginez ma joie, quelques jours après, de

---

1. A [illegible] Mrs Moulton avait chanté la veille, entre autres morceaux de [illegible] l'Empereur en Amérique et qu'il lui avait réclamées.

recevoir un second pli, nous informant que nos noms avaient été réinscrits sur la liste et qu'on nous attendait toujours le 27 pour neuf jours! Au même moment, arrivait un mot de M. de Persigny déclarant que Leurs Majestés étaient particulièrement désireuses de nous voir et ajoutant : « Dites à votre beau-père que la question des pourboires est close pour toujours. Il n'y a plus de gratifications à donner ou à recevoir à Compiègne ».

« Le consentement fut alors aisé et je fus béatement heureuse.

« Il paraît que l'attention de l'empereur avait été attirée sur les pourboires extravagants exigés à Compiègne, par de nombreux articles de journaux fort désagréables. L'Empereur, très ennuyé, avait ordonné la suppression de ce système qui se maintenait depuis des années à son insu ».

. . . . . .

Mme Moulton fut un jour conduite à table par l'auteur de *Colomba*.

« Qui pouvait m'offrir son bras pour le dîner ce soir, si ce n'est Prosper Mérimée, le lion des lions, le poète choyé, qui ravit tous ceux qui l'écoutent.

« Il ressemble plus à un Anglais qu'à un Français; il est tout à fait vieux, et je le crois plus vieux encore qu'il ne le paraît (il peut avoir cinquante ans). Il est grand et dégagé avec un sourire agréable et des yeux charmants, qui vous jettent cependant, parfois, un regard perçant et soupçonneux. Il parle très bien l'anglais; je lui dis (ce qui est vrai) que je n'avais jamais entendu un étranger parler un aussi bon anglais que lui.

« Il répliqua sans embarras : « Je dois le bien parler, l'ayant appris tout enfant » et ajouta avec complaisance : « Je puis encore mieux l'écrire ».

« Je lui demandai, s'il pouvait composer des poésies en anglais. Il me regarda comme pour me dire : « Mêlez-vous de vos affaires » et répondit : « — Je ne crois pas que je le puisse, mon anglais va jusqu'à un certain point et pas au-delà; je possède le strict nécessaire, mais non le superflu.

« — Pour faire des rimes, m'écriai-je finalement, on devrait, je crois, posséder tous les mots du dictionnaire! »

« — Oh! dit-il, je ne m'attaque pas aux rimes, elles sont trop loin de mon atteinte! »

« Quand il parle français, il est absolument délicieux. Il crée les mots les plus comiques et donne un tour tellement original à ses phrases, que vous êtes (moi, tout au moins) sur le qui vive, pour ne perdre aucune de ses paroles. Il est comme une personne, qui, improvisant au piano, ferait des modulations subtiles et inattendues.

« Il me raconta qu'il avait correspondu, pendant plus de quarante ans, avec une dame anglaise, qu'il n'avait jamais vue.

« — Etiez-vous amoureux d'elle, que vous lui ayez écrit pendant si longtemps?

« — J'étais amoureux de ses lettres, qui étaient les plus habiles que j'aie jamais lues, pleines d'esprit et d'humour.

« — Etait-elle amoureuse de vous ou de vos lettres? fus-je assez indiscrète pour lui demander.

« — Comment pouvez-vous le demander? répliqua-t-il? (Je me demande en effet, comment j'ai pu le faire.)

« — Ecrivait-elle en anglais et vous en français?

« — Oui, elle écrivait en anglais », répondit-il, paraissant ennuyé.

« — Est-elle morte? demandai-je devenant de plus en plus audacieuse? — Mais il ne voulut plus parler de cette dame si habile, et la conversation dévia. C'était fort malheureux! J'aurais aimé savoir si la dame vivait encore.

« Je souhaiterais me rappeler toutes les perles qui tombaient de ses lèvres, mais, hélas, tout le monde ne peut, comme Cléopâtre, les assimiler; je me souviens, cependant, qu'il dit ceci : « S'il me fallait définir la différence entre les hommes et les femmes, je dirais que les hommes valent *plus*, mais que les femmes valent *mieux*. » Je me demandai ensuite, si ce ne fut pas une des perles, qu'il laissa tomber au profit de l'étonnant « bas bleu » britannique.

. . . . . .

« Quelle ne fut pas ma joie, au thé de l'Impératrice, cet après-midi, d'y rencontrer Auber, mon cher vieil Auber! Il avait été invité pour le dîner et était arrivé avec les artistes qui devaient jouer ici le soir : « Il paraissait bien portant et jeune, en dépit de ses quatre vingt trois ans. Tout le monde l'aime et l'admire. Il est l'essence même de la bonté, du talent et de la modestie. Il écrit un nouvel opéra.

« Pensiez-vous qu'on puisse écrire un opéra à quatre vingt trois ans? »

J'ai demandé comment il allait l'intituler, à quoi il répondit :

« — *Le Rêve de l'Amour*. Le titre est trop jeune et le compositeur trop vieux; je commets une erreur, mais qu'importe? C'est ma dernière œuvre. »

*
* *

Puis, ce fut le moment du départ, sur lequel Mme Moultan s'attarde, non sans quelque mélancolie.

« Quand nous allâmes dans nos chambres pour mettre nos manteaux, il n'y avait pas l'huissier prétentieux réclamant son salaire ; notre valet particulier paraissait triste et évita nos yeux, quand j'essayai de rencontrer les siens pour lui adresser un sourire d'adieu. J'aimais mieux l'ancienne manière, où l'on sentait qu'en une certaine mesure on avait donné une petite compensation pour les jours délicieux qu'on avait passés.

« Le voyage de retour à Paris fut silencieux. Chacun des invités était occupé de ses propres pensées. Nous nous souhaitâmes mutuellement adieu, ajoutant, avec un prétendu enthousiasme, que nous espérions nous retrouver bientôt, — tandis que nous nous réjouissions peut-être à l'idée que nous ne nous reverrions pas de longtemps!

« Combien nous sommes des créatures peu sincères! »

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR PAUL FLAT

N° 15. — 2e SEM. 49e ANNEE 7 OCTOBRE 1911

LETTRES INÉDITES A L'ARCHÉOLOGUE DIDRON

Le 15 avril de l'année dernière était le centième anniversaire de la naissance de Charles Forbes de Montalembert, le grand orateur catholique. Cette date assurément eût mérité d'être commémorée avec quelque solennité par les coréligionnaires de l'écrivain. Il n'en fut rien. Au lieu de ne voir dans sa vie que ce qui en fait la conviction ardente et noble, on se souvint surtout des polémiques de jadis, de leurs élans parfois inconsidérés, des blessures qu'elles avaient pu faire, pour ne pas donner à cette grande mémoire l'unanime marque de respect qu'elle méritait. A peine si quelque conférence prudente et tardive vint saluer la vie et l'œuvre de cet homme de bien.

Il ne saurait être question d'y suppléer ici et on ne passera pas en revue l'action du comte de Montalembert pour en mesurer la portée ou en juger l'orthodoxie. On veut seulement mettre sous les yeux du lecteur quelques lettres inédites du noble écrivain, et en prendre prétexte pour mieux montrer un côté de son caractère. Il s'agit, il est vrai, d'une passion qui domine sa vie, la passion de l'art chrétien, et de même qu'un large pan du ciel peut se refléter dans une goutte d'eau, on verra, dans ces courts billets, d'amples morceaux d'une grande âme. Tous sont écrits à un archéologue qui eut son heure de notoriété et d'influence et qui, partageant les mêmes idées, devint vite l'ami de son correspondant.

Quoique venus au monde dans des situations fort différentes, Didron et le comte de Montalembert étaient bien faits pour se lier. Ils ne se connurent, semble-t-il, et ne s'apprécièrent que vers 1835, quand Guizot songea à établir le Comité historique des arts et monuments, pensée que Salvandy réalisa deux ans plus tard, en y faisant entrer Montalembert et Didron, l'un comme membre, l'autre comme secrétaire. Le comte de Montalembert était alors pair de France depuis 1831, et sa première intervention oratoire à la Chambre, à vingt-et-un ans, avait été un grand et légitime succès. Par la plume et par la parole il jouissait d'une autorité considérable, qu'il allait mettre au service de l'art chrétien, maintenant que Rome avait condamné ses tendances sociales et religieuses, en frappant la rédaction du journal l'*Avenir*.

Au contraire, Adolphe-Napoléon Didron était venu par une autre voie à l'archéologie. Né le 13 mars 1806, près de Reims, ses études terminées, il enseignait l'histoire dans une pension privée, à Paris, et la lecture de *Notre-Dame de Paris* détermina brusquement sa vocation pour l'archéologie nationale. Séduit par le lyrisme du roman, Didron voulut connaître le passé : il étudia, voyagea, cherchant partout les vestiges de jadis, et quand le gouvernement du roi des Français songea à grouper tous les fervents de l'archéologie, Didron était chargé de coordonner les efforts du comité nouveau. Avec Victor-Hugo, Mérimée, Vitet et d'autres, sous la présidence de Gasparin, Didron y trouvait Montalembert, l'un des plus assidus, l'un des plus convaincus de ces savants bénévoles. Bien vite ils se liaient et, deux ans après la création du comité, s'ouvre la correspondance suivante qui montre combien les deux hommes sont déjà en bons rapports.

Les originaux de ces lettres sont conservés au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, dans le volume n° 21,536 des nouvelles acquisitions du Fonds français.

Mon cher collègue, au retour de mon funèbre voyage en Angleterre, je trouve vos deux lettres : la dernière sur mon malheur m'a été au cœur et la

première m'a révélé sur votre position des détails que j'ignorais et qui ne peuvent qu'ajouter à mon estime pour vous. J'ignore si vous êtes parvenu au but si modeste et si utile de votre ambition. Il me semble que, dans tous les cas, M. de Gasparin, qui doit vous aimer, peut aujourd'hui vous payer sa dette. Quant à moi, je me console de n'avoir rien pu faire pour vous, par la conviction où je suis que mes efforts auraient été sans fruit. J'ai *beaucoup* demandé à M. de Salvandy comme à d'autres ministres, et je n'ai jamais *rien* obtenu. Jacobin aux yeux d'un parti et bigot aux yeux de l'autre, je n'ai de crédit sur personne, excepté peut-être sur quelques âmes droites et pures comme la vôtre. Parmi les nombreux sacrifices que je me suis imposés pour suivre la ligne de ma conscience, il n'en est point de plus pénible que celui de ne pouvoir être utile à des hommes que j'estime et que j'aime. Mais si j'étais autrement, vous ne voudriez ni de mon amitié ni de mon estime. Au revoir, lors de la première séance du comité.

Votre bien dévoué,

CH. Cte DE MONTALEMBERT.

Ce vendredi [illegible] avril 1840.

20 avril 1840.

Mon cher collègue, je viens de voir M. de Gasparin : après des refus réitérés et fondés sur la résistance acharnée de Vatout et Pouillet, il a paru accepter l'idée d'une concession *provisoire* et bornée à une seule des chapelles de l'abside. En renfermant ainsi notre demande dans les limites les plus étroites, il n'a su qu'objecter. Il a dit qu'il était inutile de voir la commission tout entière, mais seulement M. Mérimée à qui je viens d'écrire. Surtout ayons séance mercredi, et veuillez mettre à l'ordre du jour le rapport de ma conversation et de celle qu'aura avec lui demain M. Mérimée.

Votre tout dévoué,

CH. Cte DE MONTALEMBERT.

Mon cher collègue et ami, j'ai vu M. Villemain un moment avant de partir et lui ai parlé de vous comme vous le méritiez. Je lui ai surtout fait savoir *de qui* était le rapport de M. de Gasparin. Il m'a paru pénétré de vos services et de leur valeur. Mais il persiste à ne vous donner la croix *qu'au retour*, et en présence de la discussion de la Chambre des Pairs sur la Légion d'honneur comment aurais-je pu insister? Adieu donc. Puissiez-vous le retrouver au ministère, quand vous reviendrez, car il paraît vraiment vous aimer.

Tout à vous de cœur,

LE Cte DE MONTALEMBERT.

Boulogne, ce 1er juin 1839.

Monsieur et cher ami, j'ai écrit à Villemain conformément à vos désirs. Je viens de le voir à la Chambre. Il m'a dit que l'affaire du *Bulletin* était arrangée, et qu'il m'en serait écrit officiellement.

Quant à vous, il a dit que c'était plus difficile : toutefois qu'il s'occupait à ramasser quelques économies qui seraient pour vous. Il a opposé au projet de la Bibliothèque le manque de fonds : j'ai cru pouvoir répondre en votre nom que c'était surtout la place, le pied dans l'étrier qu'il vous fallait : sauf à voir venir les fonds plus tard. Ai-je bien fait ? Il me paraît du reste très bien disposé pour vous.

Croyez-moi toujours votre tout dévoué,

LE Cte DE MONTALEMBERT.

[illegible] 1840 [illegible] heures.

Mon cher collègue, M. de Rambuteau vient de m'écrire qu'il nous recevrait *samedi à onze heures*. Comme je ne sais pas quels sont les membres de notre commission, je suis obligé de vous donner la corvée de leur écrire. Si je me porte mieux, je tâcherai d'y être.

Votre tout dévoué,

LE Cte DE MONTALEMBERT.

Ce jeudi soir 13 mars 1840.

Mon cher collègue, vous m'avez dit, ce me semble, que vous alliez envoyer quelque chose à M. de Chambure. Soyez donc assez bon pour y joindre la lettre ci-jointe.

Nous avons eu une terrible prise hier matin avec M. Cousin sur l'existence même du Comité. Nous avons fini par lui faire entendre raison. Quant au *Bulletin*, il a encore une fois répété que c'était décidé au moins pour l'année actuelle. Il a bien peur de vous personnellement et de cette passion que M. Nisard voudrait retrancher! Je ne vous ai pas remercié, ce me semble, de l'aimable et bienveillante communication que vous m'avez faite relativement aux habitudes des moines de Clairvaux. Laissez-moi réparer maintenant cette omission et croyez-moi votre tout dévoué,

CH. DE MONTALEMBERT.

[illegible] avril 1840.

Mon cher collègue, c'est vraiment à contre-cœur et pour ne pas avoir même l'*air* de vous désobliger, que je vous envoie la lettre ci-jointe pour M. de Rambuteau. Je lui ai demandé plusieurs choses bien moins importantes, et n'ai jamais rien obtenu. Je suis on ne peut plus fatigué de l'ingrat métier de *solliciteur sans succès*. Mon amitié sincère pour vous m'impose en cette circonstance un sacrifice d'amour-propre et de résolution, dont je me consolerais du

reste facilement, s'il pouvait n'être pas stérile.

Que voulez-vous que je fasse pour vous auprès de Cousin? Je lui ai demandé cinq choses depuis deux mois qu'il est là : cinq toutes petites choses pour des intérêts religieux ou locaux : et il ne m'en a pas accordé *une seule*. Je lui parlerai bien volontiers de vous; mais quoiqu'il me fasse les plus belles phrases du monde, je vous conseille de ne pas vous fier à celles que je pourrai recueillir à votre sujet.

Votre tout dévoué,

CH. DE MONTALEMBERT.

Ce 2 mai 1840

Voilà la loi d'expropriation qui vient lundi, et je n'ai pas l'ombre de matériaux pour l'amendement des *historiques*!!

Longwy (Moselle), 2 juillet 1840

Mon cher collègue, j'ai reçu votre lettre au moment de quitter Paris : j'ai profité d'une halte forcée à Verdun pour écrire une dernière fois à M. Cousin, et insister sur la nécessité de vous donner une position conforme à vos droits et à vos vœux, à la Bibliothèque du Roi. J'y ai ajouté, de mon propre cru, des considérations sur la convenance qu'il y aurait à vous décorer pour les prochaines fêtes de juillet : car j'ai toujours trouvé absurde, en voyant les nombreuses décorations des membres du Comité, qu'il n'y eût que vous et Lenoir qui n'eussiez pas cette pauvre distinction, qui peut être utile en voyage.

Mais je suis habitué à ce que mes recommandations ne comptent pour rien et soient plutôt préjudiciables qu'utiles à mes amis.

Je dénonce à votre zèle et à votre science l'infâme restauration du pignon de Notre-Dame de l'Epine : je n'en connais ni l'auteur ni la date ; je ne l'ai vue qu'à travers les glaces de la voiture; mais je déclare que cela déshonore et ce délicieux monument et le pays même où de pareilles choses peuvent se commettre impunément.

Adieu, mon cher collègue ; au revoir peut-être dans six mois. Je voudrais, à votre exemple, frapper aux portes du Mont Athos. Mais j'emmènerai ma femme et on ne m'ouvrirait pas.

Croyez-moi toujours votre ancien et dévoué ami.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Mon cher collègue et ami, aussitôt après la discussion de l'adresse qui commence demain chez nous, je serai obligé de repartir pour mes affaires en province, de sorte que je ne sais pas précisément quand nous pourrons nous voir, avant mon prochain retour. Je verrai sans doute M. Villemain à la Chambre, et tout en l'attaquant, je chercherai l'occasion de lui parler de vous. Mais vous savez par expérience malheureusement combien mes efforts sont impuissants auprès de tous les ministres de l'Instruction publique, et de M. Villemain en particulier. Vous avez évidemment le bon droit pour vous, de toutes les façons : mais probablement vous avez contre vous d'implacables préventions de subalternes. Par le temps qui court, c'est le sort de la plupart des âmes généreuses, et c'est souvent un obstacle insurmontable. Je n'ai ni le droit ni le courage de vous prêcher la patience et la persévérance ; cependant je me figure que si vous connaissiez mieux l'effroyable boue de la vie politique de notre époque, vous regarderiez comme le dernier des malheurs de vous y précipiter sans mission expresse. Je vous remercie mille fois de votre précieuse note sur saint Bernard. Au revoir : d'ici là si j'apprends quelque chose de bon de M. Villemain, je vous le ferai savoir. Ma femme est à Naples. Mille amitiés.

Votre tout dévoué,

CH. DE MONTALEMBERT.

Ce 16 avril 1840

Villersexel, ce 3 juin 1841

Mon cher collègue, la maladie et la mort de mon grand-père, M. de Grammont, ne m'ont pas permis de vous répondre plus tôt. Je le fais aujourd'hui en vous renvoyant la communication ci-jointe de notre bon abbé Canéto : je crains bien que cela n'arrive trop tard. Vous verrez que cette communication est beaucoup plus à votre adresse qu'à la mienne. Donnez-lui du moins une petite place dans le *Bulletin*. Vous en tirez un parti merveilleux de ce *Bulletin*, que nous avons eu tant de peine à enfanter, mais qui, malgré la malveillance des pédants, ne succombera pas, s'il plaît à Dieu. Mais que de mal l'on a, en ce BAS monde, pour faire la moindre chose utile et désintéressée : vous en savez quelque chose, mon cher ami. Mais vous avez un fier et noble courage. Dieu vous le conserve!

Vous avez raison de ne pas dédaigner l'autorisation que Villemain vous a donnée de faire un cours; rien de ce qui donne de la publicité, même la plus incomplète, ne doit être négligé par nous. Est-ce que vous ne pourriez pas faire insérer votre introduction sur le Mont-Athos dans la *Revue des Deux-Mondes*. Il me semble que Buloz doit être en quête de collaborateurs, puisqu'il s'adresse même à moi. A son défaut, pensez un peu à l'*Université catholique* qui a déjà publié les travaux curieux de Cyprien Robert sur un sujet analogue.

Quand vous insérerez la notice du bon abbé Tridon sur sainte-Reine, ne manquez pas de mettre une note bien sévère sur le misérable évêque de Dijon, M. de

Boisville, qui a supprimé cette belle et populaire tradition de l'antiquité catholique. Et à propos d'insertion, j'espère bien qu'on mettra bientôt la note de Bottée de Toulmon sur le chœur de Notre-Dame : dites-lui bien à ce cher et bouillant collègue, que j'ai été tout aussi mystifié que lui par l'archevêque de Paris. C'est par les journaux que j'ai appris l'autocratie future de M. Danjou à Notre-Dame. Je ne connais pas ce monsieur même de réputation : mais je serais désolé que notre collègue crût que je fusse pour rien dans toute cette affaire. Mes absences continuelles et forcées ne m'ont pas permis de me rendre au conseil de fabrique, quand il a été convoqué.

Enfin, mon cher collègue, voyez, je vous en prie, s'il y a quelque chose à faire pour cette église de Rozières, dont il est question dans la lette ci-jointe du curé de ce village. Je suis toujours ému d'une vive sympathie, quand je vois se développer chez de pauvres prêtres le sentiment et l'intelligence de l'art chrétien, car ce développement est une sorte de miracle, vu l'éducation qu'ils reçoivent et le milieu où ils vivent. Je vois que vous partagez cette sympathie et il n'y a personne à qui je m'adresse avec plus de confiance que vous sur ce sujet. Adieu. Je fais les vœux les plus sincères pour le succès de toutes vos entreprises de cet été, regrettant amèrement de n'avoir autre chose que des vœux impuissants à vous offrir.

Votre ami et serviteur dévoué,

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Villersexel (Haute-Saône), ce 10 octobre 1841.

Mon cher collègue, merci mille fois de votre petite lettre du 1er août avec la note de l'abbé Tridon. Merci surtout des numéros de notre *Bulletin* où vous avez tiré un si merveilleux parti de tout ce que vous avez eu à votre disposition. Il ne manque plus qu'une chose à cette publication qui nous a coûté et *nous coûtera encore* tant d'efforts, c'est une table des matières *exacte* et où tous les noms de personnes et de lieux mentionnés dans les procès-verbaux soient compris. Il y a un homme précieux à Paris pour cette sorte de travail, c'est *M. Guénebault*, membre du bureau de charité, rue du Dragon, n^es^ 10, 12 ou 16 ; il se charge de faire la table de n'importe quel ouvrage, moyennant le don d'un exemplaire. Songez-y bien, mon cher compagnon d'armes, car c'est une vraie bataille que votre vie et la mienne aussi dans son genre.

Je vous envoie sous bande un numéro du *Franc-Comtois* qui renferme une invective de moi contre le Conseil général du département que j'habite. Voyez s'il ne serait pas possible de faire insérer cette lettre dans *l'Artiste* ou quelque recueil de ce genre.

J'ai fait cette année une longue tournée en Bretagne, où j'ai vu que le vandalisme était en pleine fleur. J'ai recueilli une foule de traits à foudroyer ; mais le temps me manque pour réunir et polir un peu mes matériaux. Et en supposant que j'aie le temps de rédiger mes notes de ces trois dernières années, où pourrai-je insérer mon travail une fois qu'il sera rédigé ? Donnez-moi, je vous en prie, un conseil à cet égard : dois-je en faire un rapport à notre comité ? ou un rapport à la société de M. de Caumont ? ou enfin un article pour l'*Artiste* ? Je ne parle pas de la *Revue des Deux Mondes*, parce que, tant que je n'y aurai pas vu vos articles sur la Grèce, je ne croirai pas à son zèle même passif pour notre cause.

J'ai applaudi de tout mon cœur à votre polémique dans l'*Univers* contre Godde et la municipalité de Paris. Vous avez écrit à ce sujet des pages pleines d'éloquence et de vérité. Vous êtes un homme sincère, droit et fier : c'est pourquoi vous serez toujours maltraité et méconnu. Comme toujours, et peut-être plus que jamais, pour réussir, il faut être à genoux devant les passions, les préjugés ou les intérêts du moment. Aussi ne me parlez pas du *succès*. Adieu, mon très cher collègue. Croyez-moi toujours votre fidèle ami et dévoué serviteur.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Villersexel, ce 17 octobre 1841.

Mon cher collègue et ami, votre lettre me fournit une occasion de vous féliciter de vos deux charmants et excellents articles sur Saint-Julien-le-Pauvre. Impossible de dire mieux et plus vrai !

Quant à ma lettre sur Chertier, faites-en absolument ce que vous voudrez ; je vous la donne et la remets entièrement à votre disposition, pour y ajouter, retrancher, modifier à votre gré, surtout pour la corriger, car il y a des fautes d'impression stupides comme *romain* pour *roman*. Les définitions techniques doivent être absurdes : il n'y a que vous, jusqu'à présent, qui ayez trouvé le secret d'être à la fois *exact*, *précis* et *pittoresque* en décrivant un monument. Je crois aussi m'être trompé en citant plusieurs Conseils généraux qui ne méritaient pas cet honneur, et en omettant plusieurs autres qui en eussent été dignes. Celui de la Haute-Saône est furieux contre moi : le secrétaire, aspirant député, prépare à ce qu'on me dit un long factum pour justifier son considérant. Ce sera curieux de voir un Conseil général s'évertuer à prouver qu'une construction de 1180 est du temps de *Louis XVI*, comme on l'a dit au sein de cette savante assemblée.

Ce que vous me dites de l'*Artiste* est bien *dégoûtant*. Pardon de l'expression, mais c'est la vraie. Ce qui m'étonne, c'est qu'en face de traits pareils, quand vous voyez que pour défendre un citoyen outragé à mille lieues de la patrie, comme d'Abbadie, ou un monument menacé au sein même de Paris, comme Saint-Julien-le-Pauvre, il n'y a qu'un seul malheureux journal, l'*Univers* ! vous avez encore le cœur de faire un éloge si magnifique de la Presse en général!!! Il me semble qu'une âme généreuse comme la vôtre a dû trouver assez d'occasions douloureuses pour savoir à quoi s'en tenir en ce qui touche au courage et au désintéressement de cette Presse, qui pourrait faire tant de bien et qui fait tant de mal. Mais à quoi bon vous désillusionner : conservez, mon cher ami, *vos confiances* tant que vous pourrez, mais conservez-moi surtout une amitié qui, partant d'un cœur droit et fier comme le vôtre, m'est infiniment précieuse. Veuillez bien croire à celle de votre tout dévoué serviteur et ami.

Le Cte Ch. de Montalembert.

A suivre.

DE MOSCOU A SHANGHAI [1]

Nous voilà de nouveau lancés, et les voies, toujours semblables, se succèdent indéfiniment. L'approche du temple des Lamas Thibétains nous est enfin signalée par la fréquence de passants en robe jaune et au chef tondu.

Ce fut certes un temple magnifique et l'on en peut encore juger par le nombre et la grandeur des bâtiments groupés dans son vaste enclos. Mais quelle décadence, voisine de la ruine définitive! La plupart de ces bâtiments paraissent abandonnés. Leurs charpentes, leurs élégantes menuiseries ajourées et leurs sculptures n'ont plus de couleur que celle du bois pourrissant. Les toitures sur lesquelles l'herbe a pris racine sont devenues des jardins sauvages que le poids du terreau fait ployer. Les tuiles émaillées se disjoignent, se soulèvent, glissent, et leurs débris d'un jaune d'or jonchent le sol où les graminées victorieuses croissent dans les interstices du dallage. Les lamas minables, qui nous ouvrent les portes et saisissent avec des doigts avides les menues rétributions d'usage, sont bien les dignes hôtes de ce sanctuaire déchu, encore que les vestiges de sa splendeur et la poésie de son abandon fasse honte à leur misère et à leur grossièreté.

Comme au temple de Fô, le dernier des édifices contient un Buddha colossal. Celui-ci, d'un certain style, l'emporte sur la lourde idole bête de tout à l'heure. Son chef se perd dans les hauteurs obscures. Ses ors jettent des lueurs dans la pénombre qui l'enveloppe. On se sent écrasé par sa formidable présence.

Nous revenions sur nos pas, quand dans une cour déserte une singulière apparition s'est offerte à notre étonnement. Un vieillard, drapé dans une toge pourpre et coiffé d'un bonnet de laine en forme de casque romain, s'avançait à pas comptés. C'était le supérieur des lamas. Il s'acheminait vers le pavillon où devait avoir lieu prochainement l'office annoncé par les sons graves d'une cloche. Et voici qu'à sa suite surgirent un à un, par deux, par trois, par bandes, les lamas. Avec leurs bonnets crasseux et leurs robes de toutes les nuances du jaune déteint, ils défilaient, des enfants pour la plupart, riant et se bousculant comme des écoliers. De tout petits, empêtrés dans leur vêtement trop long, trébuchaient. Ils s'engouffrèrent dans le temple. Au préalable, certains se retroussaient et du haut des marches arrosaient le fossé.

L'office commença bientôt. Il rappelait étrangement les vêpres catholiques. Nous nous sommes lassés assez vite d'entendre la mélopée nasillarde que glapissaient les lamas assis sur des bancs, sous la présidence de leur chef tout semblable à quelque vieux romain.

Le temple de Confucius était si proche, que pour n'avoir pas à revenir dans ce quartier lointain, nous profitâmes du voisinage pour le visiter. Mais nous étions fourbus, rassasiés d'architecture religieuse, et j'avoue n'avoir pas rendu un hommage assez déférent à la tablette du philosophe, plus impressionnante en sa simplicité que bien des idoles. J'ai traversé des cours, plantées d'antiques cyprès et de stèles innombrables, gravi des escaliers de marbre ouvragé, parcouru des salles aux colonnades majestueuses. De tout cela, qu'il me semblait avoir déjà vu cent fois, j'ai emporté un souvenir plutôt confus. Tous ces temples, construits sur le même type, ne diffèrent guère entre eux que par le degré de vétusté. Celui-ci, qui avait le grand tort de venir le dernier, méritait pourtant mieux qu'une visite distraite. Pour un édifice chinois, il était en assez bon état de conservation et relativement bien entretenu. Dans ce pays où l'on dirait que rien n'a jamais eu de nouveauté ni reçu le moindre soin, Confucius obtient des honneurs particuliers.

[1] Voir la *Revue Bleue* des 23 et 30 septembre 1911.

L'éreintante journée d'hier m'a servi de leçon. Je renonce délibérément à connaître Péking dans ses moindres pagodes. On achète au prix de trop de temps et de trop de fatigue la sensation du déjà vu. Et je sais que je ne retrouverai nulle part la beauté de l'Autel du Ciel. Je ne demande désormais aux monuments que d'enrichir le pittoresque de la ville par quelque portail de bois ciselé, peint de couleurs vives, par quelque fragile tour à clochettes, par quelque puissante toiture émaillée aux arêtes chargées de chimères.

La rue, voilà surtout ce qui m'attire. Elle est si prodigieusement vivante, si colorée, si fertile en spectacles curieux. Le carrosse à persiennes blanches du mandarin, derrière lequel se suspend un laquais pareil à un singe, y croise la brouette qui sert à transporter des baquets d'eau. A deux pas du cloaque public où vont s'accroupir les passants, le fabricant de cercueils expose des piles de brancards des bières et des tambours, le tout de proportions formidables. Chaque citerne est assiégée. Des enfants, vêtus de leur seule crasse, jouent sur les portes. Les tentes loqueteuses de campements improvisés empiètent sur la chaussée. Les coiffeurs, installés sur le trottoir, déploient la chevelure de leurs clients. Derrière le comptoir des belles boutiques, les commis, nus jusqu'à la ceinture, servent les acheteurs. Des aveugles cherchent leur chemin. Des oisifs fument la pipe, étalés sur des banquettes ou perchés sur les chevalets qui défendent la porte des demeures officielles. Les pousse-pousse font la chasse aux pratiques.

Il est malheureusement peu commode de flâner dans ces rues où règne un perpétuel désordre, sans compter que le sol ne favorise guère la promenade. Au reste, l'Européen, qui contre tout usage prétend se servir de ses jambes, se voit le point de mire d'une curiosité un peu agaçante. Il faut donc se résoudre à se laisser voiturer. L'amusement des yeux est assez vif pour faire oublier les cahots.

Le soleil aveuglant nous éloigne des larges voies de la cité mandchoue et des boulevards, bordés de yâmens princiers qui longent la muraille de la cité interdite. Nous nous réfugions dans les ruelles de la ville chinoise.

Ce n'est pas la faute de mon boy, si je parviens à me faire mener au quartier des libraires, dont le nom piquait ma curiosité. Ah! le sinistre imbécile qui m'a recommandé l'hôtel! Ce grand dadais, tout fier de porter un feutre mou, des bottines éculées et par dessus sa robe un *over-coat* pisseux, défroque d'un de ses anciens maîtres, ne connaît rien en dehors de la tournée banale des étrangers. Et encore de cette tournée ne connaît-il que l'itinéraire. Impossible d'arracher de lui une explication, un renseignement. Je crois, sans me vanter, en savoir plus long que lui sur les mœurs de son pays. Il est tout juste bon à m'indiquer le nombre de *cents* qu'il convient de débourser, le cas échéant. S'il survient d'ailleurs la moindre contestation, il prend un air idiot et ne donne raison ni tort à personne.

Les livres ne manquent point, comme de juste, dans le quartier des libraires, mais on y voit principalement de la peinture et des curiosités. Et, comme partout, l'échoppe la plus misérable, le bric-à-brac le plus sordide avoisinent la boutique la plus luxueuse. Au sortir de la rue brûlante, malpropre et bruyante, c'est un plaisir de pénétrer dans des salles fraîches et paisibles, dont les tables et les étagères de bois noir sont chargées d'objets précieux. Plats et cornets de porcelaines, coupes en cristal de roche, tabatières en pierres de couleur, bibelots de jade, ivoires, bronzes, tout cela est-il de réelle valeur, de fabrication ancienne ou récente? je ne cherche pas à l'approfondir. L'ensemble est d'une richesse discrète et d'un goût charmant.

Les propriétaires de ces établissements sont de trop grands seigneurs pour manifester le moindre désir de vendre ou le moindre dépit de n'avoir pas vendu. Leur visage reste impénétrable, leur politesse constante. Avec une inlassable complaisance les commis roulent et déroulent les kakemonos. Mais ne vous avisez point de demander le prix d'un objet, si vous ne le connaissez pas vous-même approximativement. On vous jettera des chiffres absurdes, destinés, il est vrai, à servir de base à la conversation. Il arrive qu'après une heure de palabres et maintes fausses sorties, le client obtienne pour vingt dollars le bibelot qui en valait d'abord deux cents et fasse encore une mauvaise affaire.

La population de la rue est essentiellement masculine. On n'en accorde que plus d'attention aux femmes qui, soit pékinoises, soit mandchoues, les unes raides sur leurs souliers de Cendrillons, les autres perchées sur de hautes socques, ont tout ce qu'il faut, sinon pour plaire, du moins pour étonner. Leurs toilettes aux colorations vives et contrastées, leurs coiffures ornées de fleurs ou de clinquant, la crudité du fard dont elles peignent leurs joues, sollicitent le regard. Il est rare que l'on soit tenté de les trouver jolies, mais on ne peut leur reprocher de manquer de caractère. Les jeunes chinoises possèdent quelquefois une gentillesse de poupées, avec laquelle s'harmonise la gaucherie de leur démarche d'estropiées. Plus belles femmes seraient les mand-

choues, mais leurs faces longues aux traits durs, souvent marquées de petite vérole, ne respirent pas précisément la grâce.

La plupart des dames que nous rencontrons, très parées et la bouche comme une cerise, dans les quartiers commerçants, ne sont pas des bourgeoises. Mon boy, saisissant une occasion de manifester sa connaissance de la langue de Brantôme, a employé pour nous les désigner le terme français le plus explicite.

Une drôle d'aventure s'en est suivie. Comme je lui avais posé diverses questions sur ces personnes, le boy me proposa de prendre le thé chez l'une d'elles. C'était du moins ce que j'avais cru saisir, et ce à quoi je consentis, l'enquête étant de celles qu'un voyageur peut se permettre en tout bien tout honneur. Là-dessus, mes coureurs bifurquent et s'engagent dans un dédale de ruelles tranquilles. Mais pourquoi se lancent-ils l'un à l'autre tant de plaisanteries? Et pourquoi se forme-t-il en une seconde un attroupement gouailleur devant la maison au seuil de laquelle je mets pied à terre?

Je compris un peu trop tard. Il était assez comique en effet de voir un étranger pénétrer dans une maison publique en plein jour.

Il n'y a nullement lieu de mettre ici une ligne de points. Nombre de « thés » à Paris sont moins convenables que le salon modestement meublé à l'européenne, où je me suis abreuvé d'eau chaude sous l'œil de cinq ou six demoiselles, d'âge tendre, gainées de soie blanche et coiffées à la chien, les plus réservées du monde. On ne m'a pas tenu rigueur de l'impolitesse que je commettais en refusant le linge fumant par trop crasseux avec lequel il est d'usage de s'essuyer la figure avant de boire, et, comme la conversation languissait immodérément, la maîtresse de la maison m'a offert en guise de divertissement une leçon de maquillage. Elle a apporté son matériel, glaces, bols, pots et pinceaux, s'est gifflée consciencieusement en façon de massage, puis a donné à sa face ronde et blême les couleurs d'une tête en carton. Ensuite on fit de la musique. Battant des cliquettes et accompagnée d'un vieil homme qui râclait une sorte de rebec à long manche, une fillette d'une quinzaine d'années chanta avec un sérieux extrême et de lamentables efforts de gosier une complainte d'une délicatesse et d'un raffinement d'harmonie très Debussystes. Bien que mon oreille ne soit pas encore faite aux glapissements suraigus de rigueur dans le chant du pays, ce petit concert eût été tout à fait agréable sans la monotonie d'un nombre abusif de couplets.

Tout cela avait été si décent, mes compagnes portaient un tel air d'ingénuité, que je n'ai souffert qu'après coup, la réflexion venue, de la monstruosité de cette prostitution chinoise qui exige de ses victimes l'âge des écolières.

Le soir, dans le hall de l'hôtel, où un prestidigitateur indigène, d'une adresse rare, exécutait ses tours, j'ai reconnu l'une des ridicules Anglaises du Transsibérien. La fiancée n'a pas perdu son temps. Son mariage a eu lieu à Tien-Tsin dès le lendemain de son arrivée, et la voici déjà à Péking, en voyage de noces. Le contentement et une toilette fraîche la métamorphosent. Le mari, par contre, semble déçu. J'ai appris que l'autre vieille fille n'a pas été aussi bien partagée. Elle a vainement cherché l'homme dont elle devait faire le bonheur, et elle ne possède pas un sou pour se rapatrier. Triste et comique!

Excursion à la Grande Muraille.

Etait-ce l'influence de la température, dès le matin trop chaude? Le départ a été orageux. Les pousse-pousse, qui devant l'hôtel sollicitent le client, tous à la fois, se disputaient à qui mieux mieux notre pratique, indifférents aux coups de matraque, distribués dans le tas par le policeman à longue queue. En outre, mon traîneur ayant choisi un autre homme de renfort que la veille, celui qui était évincé, furieux de perdre quelques *cents*, se mit à notre remorque et tomba à bras raccourcis sur son remplaçant. Bataille et quelles injures! La poursuite, entrecoupée de pugilats, a duré près d'une heure, jusqu'à la gare. Elle a un peu égayé le trajet par les boulevards aveuglants de soleil et par les venelles sordides dont la chaleur aggravait la fétidité.

Le train nous a déposés à Nankou à l'heure du déjeuner. Nous nous félicitions d'arriver pour l'ouverture d'un hôtel. Etant donné qu'il s'agissait d'une maison tenue par des Chinois, qui partant ne serait pas neuve bien longtemps, il y avait lieu de bénir la chance.

Situé à l'écart de la petite ville, le Ching-Er-Hôtel déployait aux confins d'un désert pierreux la blancheur de son mur surchargé d'énormes caractères. Il comprenait trois corps de bâtiment, entourant une cour encombrée de gravats et de matériaux hétéroclites. L'un d'eux avait été replâtré, muni de vitres, et sommairement meublé à l'européenne. Les deux autres, occupés par des ateliers et de vagues logements, menaçaient ruine, tous leurs carreaux de papier crevés. Mais, si la simplicité monacale des chambres avait du moins l'avantage de la propreté, la table déçut outre mesure l'appétit le moins exigeant. Il fallut rester affamé en face de répugnants brouets. L'hôtelier pris de court, car il ne comptait pas que sa maison serait inaugurée si tôt, nous avait présenté des mets du cru dans sa vaisselle an-

glaise. Il promit avec tant de bonne grâce que le soir la table serait mieux fournie, que nous trompâmes notre appétit avec un peu d'espérance. Hélas! son cuisinier a montré par la suite son adresse à transformer en plats innomables les produits les moins suspects.

Fort légers, nous reprimes le train. Je ne suis pas de ceux qui médisent à tout coup du progrès, et il est bien certain que cette ligne qui sous peu reliera Péking à Kalgan, au seuil de la Mongolie, et dans un avenir plus ou moins lointain Kalgan à la Sibérie, présente un intérêt et une utilité considérables. J'admire volontiers les ingénieurs Chinois qui, sans concours européen, sont venus à bout d'un tracé fort difficultueux. Mais en dépit de sa commodité, je ne puis me défendre de déplorer que le chemin de fer supprime le mouvement pittoresque des caravanes. C'est à peine si dans l'enceinte des auberges croulantes espacées de loin en loin on aperçoit encore au repos quelques chameaux chargés. Les beaux jours sont finis du chemin pierreux en escalier qui zigzague dans le creux de la gorge sauvage et parfois se confond avec le lit du torrent. Le pis est que l'impression produite sur le voyageur par la Grande Muraille se trouve à peu près annihilée.

Certes, le spectacle est grandiose, lorsque, arrivé au sommet de la passe, on grimpe sur le faite du rempart. A travers l'échancrure de la gorge, on découvre d'une part la plaine pékinoise, indéfiniment grise et nue, de l'autre la plaine mongole, enserrée dans des montagnes puissantes. Alentour, rien que des rocs décharnés et des broussailles. Et le mur, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, couronne de ses créneaux et de ses tours l'arête de la chaine.

Etonné surtout par la vue et l'âpreté du site, je n'ai pas ressenti, en présence de la muraille même, ce choc qui a fait exulter tant de voyageurs. Les fortifications de Péking m'ont frappé bien davantage, et je n'ai pas trouvé grande beauté à cette chenille de pierre aux serpentements capricieux.

Un vent aigu balayait ces hauteurs. Je m'assis dans les décombres à l'abri d'un bastion, et la réflexion est venue corriger ce que mon indifférence pour un ouvrage si fameux eût eu d'inexplicable. De même que les Pyramides, la Grande Muraille est une de ces « merveilles du monde, » inutiles et puériles, qui imposent l'admiration par leur disproportion avec les forces humaines. Mais combien devait-il être plus prompt à s'émerveiller, celui qui atteignait la muraille au prix d'un véritable effort. Sa fatigue et la longueur du trajet lui donnaient la mesure de la montagne, et il saisissait immédiatement l'énormité de l'entreprise et le prodige de sa réalisation.

Dans le train du retour, un train de matériel où les voyageurs devaient se contenter du fourgon, un vieux chinois qui faisait les honneurs de l'excursion à un de ses amis, m'a donné une leçon d'enthousiasme. Courant d'une plate-forme à l'autre, il poussait à chaque instant des exclamations joyeuses, montrait du doigt une tour, un Buddha sculpté dans le roc, un pan de mur crénelé, la profondeur du précipice. En voilà un dont le chemin de fer ne gâtait pas le plaisir, bien au contraire!

Nous ne nous sommes jamais senti aussi intimement en Chine que ce soir dans notre petit hôtel de Nankou. La cour, au milieu de laquelle un âne gambade, est animée par un va-et-vient de gens plus ou moins occupés. Leur journée finie, les ouvriers des ateliers voisins font leur toilette dans un baquet. A l'intérieur d'une petite salle de thé, un gros homme assis sur une chaise, raide et les mains aux genoux, chante d'une voix de fausset avec une gravité désopilante. En vain me suis-je approché du seuil, en vain un groupe amusé s'est-il formé autour de moi, rien ne déconcerte le personnage. Les yeux fixes, il semble ne pas nous voir. Les veines gonflées, les muscles du cou tendus, la face cramoisie, il va jusqu'au bout de sa chanson, qui est longue et de ton surélevé, sans reprendre haleine.

La nuit tombe, et l'on dirait que la montagne proche, dont la brume noie la racine, grandit.

17 septembre.

A cinq heures du matin, départ aux lanternes pour les tombeaux des Mings. Quatre robustes gaillards enlèvent ma chaise sur leurs épaules et d'un pas vif et exact s'enfoncent dans la nuit. Ils feront mon admiration ces porteurs qui, près de six heures d'affilée, marcheront sans un faux pas par les pires chemins, aussi alertes et aussi gais qu'au départ sous l'ardent soleil du retour, et qui n'éprouveront le besoin ni de se reposer, ni de se nourrir, ni de se désaltérer. Ce n'est du reste pas la première fois que je m'émerveille de la bonne humeur et de l'endurance de ce peuple dont les travaux les plus durs sont si dérisoirement rétribués. Ce n'est pas la première fois non plus que je constate, grâce à la saison, que les Chinois, que l'on se représente volontiers chez nous comme de vilains magots ont des muscles et souvent une élégance d'athlètes grecs.

La forte chaleur venue avec le jour, l'excursion m'a, par certains côtés, singulièrement rappelé l'Algérie. La plaine pierreuse, les montagnes dépouillées se découpant sur un ciel d'un bleu de lin, les larges torrents à sec aux berges ravinées comme celles des oueds, les villages ombragés aux murs de terre, les enfants bronzés nus sur les portes, les

troupeaux de chèvres, tout concourait à mon illusion. Une femme arabe toutefois n'eût point battu l'aire dans la tenue édénique d'une paysanne que j'entrevis au passage.

Nous suivions le pied de la chaîne qui borne la plaine du Pé-tchi-li. Je fus frappé de l'injustice avec laquelle on a coutume de traiter les paysagistes chinois. Paysages de convention, cela est bientôt dit, sous prétexte que ces paysages ne ressemblent pas aux nôtres. Je ne conteste pas que le dessin et les motifs ne soient devenus conventionnels chez des artistes ligottés par un respect absurde des traditions; les maîtres anciens ont du moins regardé et fidèlement interprété la nature. Ils ont vu, comme je les vois, ces montagnes aux arêtes vives, aux cassures imprévues, aux ombres fortes, ces montagnes qui, sans ondulations préparatoires, s'élèvent d'un seul jet au-dessus de la plaine, et qui, trempant matin et soir dans le brouillard, semblent flotter entre ciel et terre.

En choisissant pour y placer leurs tombeaux le fond d'une vallée aride et perdue, les empereurs Ming ont eu sans doute quelque idée commune avec les Pharaon (1). Quoique le site n'approche point de la désolation vraiment infernale de la Vallée des Rois, une comparaison s'impose à l'esprit. On ne peut non plus s'empêcher de songer aux colosses et aux allées de Sphinx de l'Egypte, lorsqu'on parcourt l'immense avenue gardée par des personnages et des animaux géants. Posés à même le sol et se faisant face, lions, éléphants, chameaux, debout ou couchés, mandarins civils et militaires ont été taillés avec le même réalisme simplificateur que les monolithes des bords du Nil, mais, produits d'un art inférieur, ils ne doivent guère leur majesté qu'à leur dimension.

Les sculpteurs chinois du XVe siècle ne furent que des barbares en comparaison de leurs ancêtres africains, et aucun idéal ne vivifie leur œuvre. Si grande que soit la conception de cette voie funéraire, si frappants que soient ces colosses espacés dans la solitude, il n'y a pour le spectateur motif que d'étonnement, non d'admiration.

Comme d'habitude en cette Chine où le délabrement semble l'état normal des choses, j'éprouve ici l'impression de me trouver en face d'une antiquité bien plus reculée qu'elle ne l'est réellement. La mauvaise qualité des matériaux, la rigueur du climat, l'incurie et la malfaisance des hommes précipitent partout la décadence. Quelle différence avec l'Egypte, où l'on a peine à admettre que l'âge de tel édifice se chiffre par millénaires! En moins de cinq cents ans, la magnifique chaussée dallée qui partageait la vallée a été presque entièrement détruite. Le pont jeté sur le torrent s'est effondré. Seul, le portique à cinq arches, de marbre blanc, fouillé de sculptures ambrées par le soleil, demeure intact au seuil de la voie funéraire; ce monument d'une élégante noblesse honore d'une époque, par ailleurs inapte à la force.

Le contraste est saisissant entre l'appareil sévère des approches, la rudesse du paysage et l'aspect riant des bosquets étagés sur les hauteurs qui ferment l'horizon. Chaque empereur possède une sépulture distincte. Des murs entourent ces oasis d'où émergent des toits d'un jaune ardent. Rien ici ne parle de mort; l'on penserait plutôt à des séjours de plaisance.

J'ai visité la sépulture de l'empereur Yong-lo, la plus belle de toutes et qui a servi de modèle aux autres. Elle comprend trois cours successives, séparées par des portiques, et un grand temple. Celui-ci, du type classique, encadré d'escaliers de marbre et de balustrades sculptées, possède une salle de proportions imposantes, et le temps n'a pu que détacher comme une écorce l'enduit de laque rouge des colonnes de cèdre aussi dures que le granit. Planté de pins et de chênes, l'enclos, où l'herbe croît, a la mélancolie d'un parc en friche. Le tombeau est terré derrière une tour crénelée qui s'adosse à la colline. Comme je gravissais la rampe intérieure de cette tour, des mules à qui elle servait d'écurie ont détalé. Leur galop a retenti sous la voûte comme un roulement de tonnerre. Etrange anomalie que chez un peuple dont le culte des morts est le principal ressort, les morts, fussent-ils empereurs, soient si peu respectés dans leur dernière demeure.

Nous étions de retour à Péking avant la fin du jour.

Les Chinois passent pour gourmands, et tous les voyageurs ont décrit dans leurs relations les festins pantagruéliques et singuliers auxquels ils avaient pris part. Encore que les voyageurs soient gens chez qui le sens du goût est généralement oblitéré par la fréquentation des gargottes, sinon par une prédisposition naturelle, heureuse dans l'espèce, je soupçonne fort de nous en conter les gens qui nous vantent des plats auxquels nous ne toucherons jamais. Pour ma part, la vue seule des nourritures du pays me retourne le cœur, et aucune curiosité ne me fera tâter par exemple de ces œufs « de cent ans » conservés dans la chaux, dont le jaune est devenu vert. J'ai retrouvé en rentrant à l'hôtel un touriste qui avait eu hier l'honneur de s'asseoir à la table d'un mandarin. Peut-être louera-t-il un jour ce repas. Pour l'instant il est encore blême.

(1) Voilà bien les méfaits du démon de l'analogie. Je me trompais du tout au tout. J'ai su depuis que cette région était entièrement boisée à l'époque des Ming. Les hommes ont dévasté la nature et les édifices avec la même fureur.

Quelle que soit d'ailleurs pour eux l'excellence de leur cuisine, les Chinois de condition ne font point fi de la nôtre, si j'en juge par le nombre de ceux qui viennent en partie fine à l'hôtel. Je ne suppose pas qu'ils partagent notre menu par snobisme moderniste uniquement. Dans la vaste salle à manger, blanchie à la chaux, où, sous l'hélice des ventilateurs, circule à pas feutrés une nuée de domestiques en robe bleu-ciel, il est amusant de voir, au milieu des smockings et des toilettes claires, la figure enluminée et le gilet brodé d'une mandchoue éclater comme un feu d'artifice.

Il y avait aujourd'hui grand dîner dans les salons réservés. La sœur du Prince Régent traitait de nombreux invités. Les dames, de qui l'assemblée brillait de l'éclat d'un parterre multicolore, mangeaient dans une pièce, les hommes dans une autre. La domesticité, là féminine, ici masculine, se tenait derrière les chaises. De part et d'autre, il ne semblait pas que l'on s'amusât follement; du moins conversait-on avec une discrétion confinant à la froideur.

Le repas terminé, les convives se sont débandés. Les dames, cigarette aux lèvres, ont traversé le hall avec une impassibilité d'idoles. Elles montèrent qui dans leur petit carrosse vitré, qui en pousse-pousse, qui dans leur chariot au cocher assis sur le brancard. La princesse, vêtue de brocard blanc et parée d'énormes brillants, fermait la marche. Tandis qu'elle descendait les degrés, soutenue par ses serviteurs, dont l'un portait son fume-cigarette en jade, cette jeune femme, alourdie par l'embonpoint, un sourire inquiétant rôdant sur sa face repue, me représentait assez bien ces souveraines asiatiques qui depuis toujours ont la même histoire : voluptés et cruautés.

18 septembre.

Une route pavée assez convenable permet de gagner le Palais d'Été en voiture. On traverse une campagne bien cultivée, et le défilé des villageois qui, à pied, à âne ou en charette, se dirigent vers la ville amuse les yeux tout le long de la promenade. En outre, comme c'est le jour hebdomadaire de la visite du Palais, tous les étrangers de passage à Péking ont réquisitionné les breacks et les victorias disponibles. Des bourgeois de la cité profitent aussi de la permission et se font conduire en pousse-pousse. Du train de leurs coureurs, que n'effraye ni la chaleur caniculaire ni la longueur de la course, ils ne seront pas les derniers arrivés. J'allais oublier, sur cette route si animée, une 10 H-P louée par l'hôtel, et dont les pneumatiques sont soumis à une rude épreuve. Cette automobile, unique dans le pays, fait figure de phénomène.

Le Palais d'Été a toujours servi d'objectif aux fureurs soldatesques, et les civilisés se sont comportés à son endroit comme les barbares dont ils flétrissent les excès avec tant d'éloquence. Comme je m'attendais à des ruines, la surprise a décuplé mon émerveillement, lorsque, ayant pénétré dans le domaine impérial, j'ai embrassé du regard un véritable décor de féerie. Toute la Chine de paravent, cette Chine fragile et précieuse comme ses porcelaines, cette Chine baroque et poétique dont s'amusaient nos pères et qui se silhouette dans notre imagination dès qu'il s'agit du Céleste Empire, se découvrait soudainement à moi, qui étais disposé à la traiter de légende pour n'avoir vu jusqu'ici que la Chine religieuse et militaire, et sa robuste grandeur. Certes, on peut placer cette dernière plus haut dans son admiration, mais comment resterait-on insensible au charme incomparable de ce Versailles de l'imprévu! Que le Palais ait irrémédiablement souffert dans certaines de ses parties, que les restaurations ne lui aient rendu qu'un reflet de sa splendeur, que la plupart de ses trésors aient disparu, je ne songeais même pas à le déplorer. Le décor, tel quel, est prestigieux, et il évoque toute une civilisation, amoureuse de l'élégance et du plaisir.

Une fantaisie aussi débordante supporte mal la description, et le fil du souvenir s'embrouille au milieu de ce désordre pittoresque. J'ai parcouru trop de préaux, franchi trop de portes, gravi trop de marches. De tant de pavillons, de kiosques, de pagodes, dispersés au bord du lac ou étagés jusqu'au faîte de la colline, autour d'un bâtiment central à plusieurs rangs de galeries, je ne retiens que la vision d'ensemble, harmonieuse en dépit de la confusion et chatoyante au suprême degré. Des toits de toutes formes et des crêtes de murs brillent de tous côtés et à tous les niveaux parmi les arbres. Le rouge, le bleu, le jaune, le vert les plus vifs revêtent les frêles constructions d'une somptueuse broderie d'ornements. Les frises de bois sculpté, les cloisons ajourées, les charpentes rivalisent de complication et de légèreté. Des lions de marbre, des brûle-parfums, des oiseaux de bronze, des arbrisseaux taillés, des pierres baroques dressées sur des piédestaux, décorent les petites cours dallées aux dispositions symétriques. Les escaliers, couverts ou découverts, se succèdent et s'entrecoupent. Les plateformes se superposent. Un amoncellement artificiel de rocaille aide la colline à supporter cette débauche d'architecture.

Mais la merveille du palais est le grand lac aux lignes paisibles où il se reflète. L'Italie n'a pas réalisé de plus prestigieux poème de marbre et d'eau.

de négligé la singularité de la monumentale jonque de marbre qui semble prête à se détacher du rivage, mais quelle aimable noblesse possèdent ces quais bordés de balustres, ces terrasses en saillie, ces degrés d'embarquement précédés de portiques! Quelle est la grâce inattendue de ce pont aux multiples arches en ogive qui de sa forte courbure relie au loin une île au rivage, et de cet autre pont gardé par des chimères, portant un kiosque au sommet de son double escalier!

Tandis qu'un radeau abrégeait le retour pour notre troupe de visiteurs un peu las, nous voyions défiler sous nos yeux ce domaine à nul autre comparable, qui semble moins fait pour des hommes que pour les créatures chimériques des potiches, des cabinets de laque et des éventails. L'ardente lumière dorait les marbres. Les émaux colorés luisaient dans le feuillage. Et sur l'eau, agitée par nos rameurs, les cent maisons de la colline, la tête à l'envers, dansaient.

Les étrangers en excursion au Palais d'Été sont autorisés à déjeuner dans les dépendances aménagées à l'européenne en vue de réceptions d'ambassadeurs. Des tables sont dressées parallèlement dans une salle qui rappelle un buffet de gare. Les boys déballent les paniers de provisions apportés des hôtels. Tous ces touristes, affamés et bruyants, m'ont paru de bien grossières gens. L'enchantement s'évanouissait. Je reprenais rudement contact avec les barbares occidentaux.

Retour par une chaleur suffocante. Nous avons toutefois fait un crochet à travers champs pour voir le petit temple hindou dit des cinq pagodes. C'est un édifice quadrangulaire ceint de la base au sommet par des rangées de Buddhas à raison de cinq clochetons; il a apporté un aliment un peu neuf à notre curiosité. Nous nous sommes ensuite arrêtés au Jardin zoologique; je ne le mentionnerais pas si ce n'était, à ma connaissance, le seul endroit vraiment moderne de Péking.

[illegible]

Du haut de la tour du Tambour, la plus élevée, je crois, de Péking, j'ai voulu contempler une fois encore la ville forêt si émouvante dans sa paisible majesté. Telle les plus anciens voyageurs l'ont vue, telle je la vois, et combien d'années passeront encore avant que son aspect se modifie! Il semble que ses puissantes fortifications la défendent à jamais contre les influences soufflant des quatre coins du monde. On l'imagine plutôt écroulée, finie, que différente.

Je me suis de là fait conduire au Houang-sseu, le Temple Jaune, dont j'avais aperçu hors des murs les importantes constructions trouant une oasis de verdure. La sortie de la ville est de ce côté plus mauvaise encore que partout ailleurs. Effondrement, lèpre, ordure, décombres. La route, creusée par le charroi, s'en va comme un fleuve de terre moulue entre des masures qui s'affaissent avec le sol. Rien n'égale la misère de cette plaine bornée par le sombre déroulement du rempart. Nous avons, pour couper au plus court, bifurqué à travers l'infini terrain vague. J'ai aperçu un cadavre en robe bleue, gisant à l'abandon, aplati sur la pierraille.

Du Houang-sseu, que dirais-je, sinon que pareil aux autres temples, mais de proportions plus vastes [illegible], il atteint à la sublime dans la décrépitude. L'oasis indisciplinée qui l'enveloppe le dévore, les toitures s'affaissent sous le poids de la végétation parasite, les cours sont jonchées de débris. L'étrange, c'est que cette ruine soit vivante. Une confrérie de lamas l'habite et y assure le culte. Cette soumission des hommes à la déchéance des monuments est bien particulière à ce pays, surtout en terrain bouddhique. J'avoue toutefois que les misérables bonzes qui, embusqués derrière chaque porte, se montrent si âpres à réclamer quelques *cents*, ne paraissent pas avoir conscience du détachement philosophique que je leur prête.

Un des plus séduisants édifices de Péking se cache parmi les cyprès dans un enclos écarté. C'est une pagode hindoue en marbre blanc, de proportions exquises et d'une exécution achevée dans les moindres détails. Précédée d'un beau portique et d'un escalier, elle se compose d'un bloc central qui rappelle vaguement la forme d'une sonnette et de quatre flèches élancées. Une ornementation d'une étonnante richesse la revêt entièrement. Il n'est pas jusqu'aux marches de l'escalier et au sol de la terrasse qui ne soient brodés de sculptures. Sur la panse de la sonnette se déroule en haut relief une suite de scènes de la vie du Buddha, digne du ciseau d'un maître gothique. Si hasardés que soient pareils rapprochements, je commets celui-ci qui s'est immédiatement offert à mon esprit.

Les soldats japonais, campés en 1900 dans cet enclos, se sont amusés à décapiter la plupart des admirables figurines. Ils prétendaient, m'a-t-on dit, tirer quelque vengeance de Buddha. Qui dressera jamais, pour la honte des fanatiques, le martyrologe des pierres!

(*A suivre*) [illegible]

LE ROI AVEUGLE

Un doigt devant ses lèvres, pour commander le silence, la reine guida vers les hautes fenêtres les ouvriers chargés d'échelles et de draperies.

— Là, dit-elle ; faites vite.....

Les hommes s'empressèrent ; on entendait, venant d'un endroit qui semblait éloigné, un grand bruit continu, en même temps sourd et violent, qui s'élevait et s'abaissait, s'élevait encore, et mourait presque pour s'affirmer plus vigoureux l'instant d'après ; on finissait par l'écouter sans attention ; mais à certains moments, des détonations éclataient, isolées ou nombreuses ; alors, ceux qui étaient dans le Palais s'entreregardaient, et les femmes, en tressaillant, portaient les mains à leurs oreilles pour essayer de ne pas entendre.

Devant cinq fenêtres, déjà, une triple épaisseur d'étoffes était disposée ; l'ombre et le silence, d'un même mouvement, s'installaient dans la pièce, comme si les fenêtres lumineuses eussent été des bouches dont un bâillon étouffait la voix ; on ne percevait plus les bruits inquiétants que diminués, lointains, portés par la dernière coulée de lumière que laissait filtrer la dernière baie.

Les lampes électriques s'allumèrent.

Maintenant, toutes les fenêtres drapées, il fallait écouter avec une très grande attention pour distinguer le murmure extérieur qui cependant n'avait pas cessé.

— Retirez-vous, dit la reine : je vais chercher le roi. Soyez prêt, Soldini.....

Le secrétaire, demeuré seul, prit sa place habituelle derrière la table de travail, face au fauteuil du roi. Depuis cinq ans, le vieux roi se déchargeait sur son fils aîné, Gabriele, des affaires de l'Etat. Mais chaque jour, à cette heure, son secrétaire l'informait des nouvelles reçues, et, sous sa dictée, expédiait quelques lettres.

Il entra ; bien qu'il eût atteint sa quatre-vingtième année, la courte moustache, qui barrait le visage coloré, et les cheveux, n'étaient pas entièrement blancs ; il tenait droit son corps grêle, et s'il marchait avec difficulté, c'était non point parce que ses forces défaillaient, mais parce que ses yeux, ouverts pourtant, demeuraient incapables de le guider : le roi était aveugle.

— J'écoute, Soldini..... A-t-on des nouvelles du Prince Gabriele ?

Le secrétaire leva les yeux vers son maître, et plus haut, vers la reine, droite derrière le fauteuil. Et sur le visage de femme, chargé, celui-là, de cheveux blancs, il lut un ordre si énergique, qu'il prononça :

— Les nouvelles sont excellentes, Sire : la présence de Monseigneur a suffi pour ramener le calme dans la Province de l'Est.

— Dieu soit loué ! Quand mon fils reviendra-t-il ?

— Pas avant une semaine ; mais dès ce jour la paix intérieure est assurée.

— Sa lettre : lisez-la moi.

— Il n'a pas écrit ; seulement un télégramme chiffré.

— Lisez-le.

— Que Sa Majesté m'excuse : il a été traduit sans retard. Mais je ne l'ai plus sous la main : je vais le chercher.

Froissant des papiers, il levait les yeux vers la reine, et sous le regard impérieux, il écoutait en lui-même, pour trouver la force de mentir, les paroles que l'heure d'avant elle disait aux serviteurs assemblés : le roi en danger de mort, le cœur malade ; une émotion le tuerait ; sachant que des troubles avaient éclaté dans le royaume, il avait eu, déjà, une syncope : maintenant que la révolution triomphait, que le pouvoir populaire s'installait dans la ville, ah ! que le roi, du moins, ignorât un tel désastre ! Il fallait tout lui cacher, tous ses malheurs, même sa déchéance, qui allait être accomplie. Le laisser vivre, d'abord ! Puis on verrait : on obtiendrait sa grâce des révolutionnaires, on fuirait, s'il le fallait ; mais ne pas le tuer d'une émotion : mentir, mentir ! Lui cacher l'horreur envahissante, lui assurer la vie dans les ténèbres de son infirmité ! C'est pourquoi, devant les hautes baies, des étoffes, contre la rumeur du peuple en folie, avaient été dressées ; c'est pourquoi, alors que les troupes royales, dans les faubourgs de la ville, venaient d'être vaincues, on assurait le roi de la paix reconquise.

— Lisez-moi la dépêche...

Soldini, d'une voix un peu hésitante, prononça les mots à la hâte jetés par la reine sur une feuille blanche.

— Donnez-la moi, que je la touche...

Un télégramme banal, qui traînait sur la table, lui fut offert ; longuement il le palpa, comme s'il eût demandé à ce chiffon, qu'il ne pouvait voir, de lui communiquer la pensée de son fils. Et il parut satisfait.

— Bien, dit-il ; merci.

A ce moment, malgré l'épaisseur des tentures, l'écho d'un tumulte plus fort envahit la pièce : une détonation massive et lointaine d'abord ; puis une clameur multiple, innombrable, irrésistible, qui déchirait l'espace, pénétrait les murailles, touchait, derrière leurs misérables abris, les oreilles des hommes : quelque édifice dont les révolutionnaires saluaient l'explosion...

Le roi, bien qu'il fût, par sa vieillesse, isolé des sons presque autant que des images, perçut un bruit insolite.

— Qu'est-cela, demanda-t-il?

— N'entendez-vous pas, depuis ce matin, la tempête ? répondit la reine ; aussi loin qu'on peut voir, la mer est blanche d'écume, et elle se brise, à l'entrée du port, avec un terrible fracas...

Elle marcha vers la fenêtre, comme pour regarder le spectacle qu'elle dépeignait, resta une minute appuyée contre la tenture, la main gauche s'efforçant de calmer les battements de son cœur, puis elle revint vers la table de travail et dit d'une voix calme :

— Pourvu qu'il n'arrive pas de naufrages ! Heureusement, on n'aperçoit aucun navire au large, et les barques de pêche ne sont pas sorties...

Mais son angoisse ne cessait de grandir, car les cris de la foule révoltée devenaient, à chaque seconde, plus nets ; et ils se rapprochaient : on n'entendait plus de détonations, l'armée tout entière vaincue, sans doute, ou elle-même hostile : les cris se rapprochaient, régulièrement, impitoyablement... Sous la rumeur, on distinguait certains mots ; la reine et Soldini s'interrogèrent du regard et se comprirent : c'était bien cela : les rebelles venaient au Palais.

Le roi, de nouveau, fixait son attention, troublé moins par les bruits qui blessaient à peine son oreille insensible, que par le sens intuitif des aveugles qui lui révélait un mystère.

La reine le prévint :

— Que se passe-t-il donc? prononça-t-elle, feignant d'être à peine curieuse ; il semble qu'il y ait, sur le port, une vive agitation : peut-être un accident causé par la tempête... Je vais voir, d'une pièce plus proche...

Le Palais était désert, tous les hommes groupés dans les couloirs et dans les antichambres, prêts à défendre la porte : tous les hommes — une cinquantaine, officiers, serviteurs, et ceux des gardes qui étaient restés fidèles. Et à cette porte, déjà, la grande grille forcée, le flot se heurtait, menaçant et hurlant : des pierres pleuvaient : des revolvers étaient levés, des épées brandies — et des bâtons. Mais aucun choc violent ne s'était produit : on hésitait encore. La reine se hâtait, bousculait les siens, qui s'écartaient pour son passage. Elle fut au premier rang, sur le perron, et si près des révoltés qu'ils pouvaient la toucher.

— Laissez-moi parler ! supplia-t-elle.

En la voyant, parce qu'elle était faible et bien qu'elle fût connue pour sa bonté, il monta, de la foule des hommes, un chœur de railleries et d'injures. Puis, le dominant, une détonation claqua, vers la gauche, et l'on vit s'élever une petite colonne de fumée : quelqu'un avait tiré sur la reine. Mais indifférente, seule devant tous, les bras étendus comme sur le bois d'une croix, chaque main s'appuyant à l'un des montants de la porte, elle reprenait :

— Ecoutez-moi...Vous êtes les plus forts : ne faites pas de mal à un vieillard ! Cela ne vous gênera pas qu'il vive... C'est un vieillard... Laissez-le vivre ! Ou plutôt, laissez-le mourir...

*
* *

Elle les avait émus ; d'ailleurs, ces révolutionnaires, plus habiles que cruels, ne tenaient pas à verser le sang : le roi aurait la vie sauve : le lendemain il serait conduit, dans la montagne, à Nerza, le plus modeste de ses châteaux. Les médecins expliquèrent au vieillard que sa santé exigeait un prompt voyage : c'était une raison à quoi il ne pouvait résister. On partit à l'aube, dans la lourde voiture qui servait pour ces courses en montagne. On traversa la ville accablée de victoire et d'orgie : des traces de réjouissances s'y mêlaient aux ruines : ici, on avait tué ; là, on avait dansé : des plaques rouges qui souillaient le pavé, on n'eût pu dire si elles étaient faites de vin ou de sang répandus ; aux carrefours, des cendres s'amoncelaient, restes de feux de joie ou d'incendies, et parmi les corps qui demeuraient couchés dans les rues, certains étaient des cadavres ; d'autres, des ivrognes endormis.

Le peuple sommeillait encore ; dans un faubourg, seulement, on reconnut l'équipage : des cris insultants furent poussés.

— On vous acclame ! dit la reine.

Et comme le roi, affirmant qu'il n'avait pas besoin de gardes, s'étonnait que des cavaliers galopassent près des portières :

— Laissez, fit-elle : c'est plus sûr, et ils ne vous rendront jamais assez d'honneurs !

Cependant elle redoutait qu'un incident dévoilât son mensonge : elle avait vu, déjà, sans pouvoir les contraindre au silence, se tordre devant son visage bien des bouches injurieuses : qu'adviendrait-il, si une insulte impunie, proférée devant le roi, lui signifiait sa déchéance ? Mais le voyage s'accomplit heureusement : le roi manifesta pourtant quelque surprise, parce que, lorsqu'on fut le soir à Nerza, les habitants du village ne vinrent point le saluer. La reine dut lui expliquer que l'on n'espérait pas si promptement sa venue.

Alors, dans le petit château, une illusoire vie royale commença : Soldini, deux officiers, trois ser-

viteurs, accompagnaient leur maître : la reine décida qu'ils tiendraient, à cause du vieillard, le rôle de ceux qui n'avaient pas été fidèles : elle les nommait, cent fois par jour, de noms divers, les décorant de titres et de grades à jamais abolis dans le royaume déchu : et ces mêmes hommes, cent fois, entraient, sortaient, s'agitaient, feignant d'être occupés à des tâches urgentes. Mais leurs efforts étaient sans autre but que de créer, autour d'un aveugle, l'illusion de la vie.

Les médecins avaient ordonné que le roi vécût en respirant l'air de la montagne, toutes fenêtres ouvertes, et qu'il ne sortît jamais du château. Ainsi espérait-on que son ignorance serait protégée. La reine ne le quittait pas. Soldini, avec une lenteur volontaire, — car la provision était mince, — lui lisait quelques ouvrages emportés du Palais. Puis, on dépouillait le courrier du roi, et le secrétaire préparait les réponses.

Le courrier du roi... La nuit, quand le vieil homme dormait, la reine s'asseyait, en face de Soldini, et patiemment, avec une tendre habileté, elle rédigeait les lettres qui le lendemain seraient décachetées : nouvelles du royaume, nouvelles de l'étranger...

Un jour vint où cette pieuse supercherie fut la plus douloureuse des épreuves : en réalité, on ne savait plus rien, à Nerza, des événements qui bouleversaient le pays. En vain la reine s'efforçait-elle de connaître le sort de son fils Gabriele, que l'on disait caché aux environs de la Ville : elle l'apprit un matin par un colporteur qu'elle accueillait, naguère, pour la délicatesse et la rareté de ses broderies et qui lui demeurait reconnaissant : on avait découvert le prince dans un village où, se croyant inconnu, il reformait peu à peu son parti : on l'avait tué, et ces faits menaçaient sans doute la sécurité du vieux roi.

Or, cette nuit même, pour tromper une inquiétude naissante, la reine avait imaginé que Gabriele, convié par quelque souverain ami, ne résistait pas à une si flatteuse prière et que, triomphalement, il voyageait; et elle avait tracé, pour que la lecture en fût faite à l'aveugle, la lettre que son fils, d'une cour en liesse, eût pu écrire.

C'est ainsi que dans le premier désespoir de son deuil, la reine, à la lecture du courrier quotidien, dut écouter ces paroles : « J'admire, mon cher père, comme ici l'on vous vénère et l'on vous aime; je goûte une grande joie et veux que vous la partagiez; il y a des heures, mon père, où il est doux de vivre... »

Elle écoutait cela, sachant que son enfant, à qui elle prêtait cette joie, était mort. — Mais personne n'entendit qu'elle pleurait.

*
* *

Si le roi continuait d'ignorer sa déchéance, une inquiétude plus vive, cependant, l'agitait; elle ne tarda pas à le fatiguer étrangement; des malaises violents se succédèrent, et l'unique médecin qui le soignait ne cacha point qu'il redoutait la crise finale.

Elle survint au bout de peu de jours. Et comme, tiré d'un évanouissement d'où il avait paru glisser jusque dans la mort, le roi, à l'agonie, rouvrait les yeux; on s'aperçut qu'il voyait : son regard n'avait plus cette fixité morne qui pesait vainement sur les êtres et les choses : par une grâce suprême, au moment où tout le corps allait mourir, il retrouvait, ce regard inerte, quelques instants de vie : et, à le voir ranimé d'une flamme, on oubliait la mort prochaine : on ne pensait plus qu'à une résurrection.

Le regard, tout d'abord, erra deux secondes, puis, ayant rencontré le visage de la reine, il s'y fixa; il caressait avidement les traits énergiques soulignés de rides profondes, les cheveux blanchis : et la voix haletante du vieillard prononça :

— Comme je suis heureux de te voir! Mais comme tu as souffert!

Le roi parcourut des yeux les murs de la pièce : ils étaient presque nus, les tapisseries qui jadis les garnissaient et les meubles de prix ayant été mis à vendre. Il ne dit rien, mais ses lèvres tremblaient; alors il distingua, attentifs et muets, dans un angle, Soldini et le trop faible groupe des officiers et des serviteurs fidèles : il leur sourit, chercha de nouveau le regard de la reine, et doublant, de l'interrogation de ses yeux, celle de sa voix épuisée, il demanda :

— Et les autres?

Car c'était la coutume, quand un roi mourait, que toute sa Maison vînt assister à son départ.

— Les autres? dit la reine, dont la bouche souriait dans un visage marqué d'angoisse; les autres? J'ai craint que leur présence ne vous fatiguât...

— Je veux les voir...

— C'est bien, c'est bien... On ira les chercher... Quelle joie, votre cher regard retrouvé!

— Je veux les voir...

La reine, de toute son énergie, cherchait en elle-même une ressource dernière : perdrait-elle le bénéfice de tant de ruses, et faudrait-il, pour une heure de lumière restituée, à l'instant suprême, que le roi mourût dans le désespoir, connaissant sa ruine et sa déchéance?

Soudain, un bruit d'armes et de pas remplit l'escalier, la porte fut ouverte brusquement : deux

officiers, l'épée à la main, et les premiers soldats d'une troupe envoyés par la Révolution pour se saisir du vieillard, pénétrèrent dans la chambre :

— Au nom...

Mais sur un signe de la reine, qui, debout derrière le lit, du geste des deux mains étendues, montrait la misère du roi, ils s'arrêtèrent.

Le roi, surpris, vaguement inquiet, avait soulevé son buste; et son regard renouvelé, chargé à la fois d'amour pour cet uniforme qui était celui de ses soldats et d'angoisse parce qu'il ne s'attendait pas à le voir, dans cette chambre, en un pareil moment, son regard ne quittait plus le groupe armé.

— Vous ne comprenez pas? dit la reine; j'ai voulu qu'une dernière fois ils fussent devant vos yeux... pour vous saluer...

— Pour me saluer... pour me saluer...

Il regardait toujours les hommes immobiles, détiant à cause de leur attitude douteuse. Le plus jeune des officiers fit un pas en avant. Mais la reine, les bras étendus comme pour le repousser, ouvrant sur les rebelles ses yeux agrandis par le désespoir et l'énergie, répétait au roi :

— Oui, pour vous saluer!

Ayant joint, dans un geste de prière, ses mains qui ne pouvaient plus ordonner ni combattre, elle commanda :

— Saluez le roi!

Une hésitation, une seconde mortelle... Puis, devant cette femme impérieusement suppliante, et devant ce vieillard mourant, les deux officiers, ensemble, élevèrent leur épée à hauteur de leurs lèvres et l'abaissèrent pour le salut... Un bruit sourd et le silence : les soldats présentaient leurs armes.

D'un effort violent, le roi s'était assis :

— C'est vrai! disait-il; c'est donc bien vrai!

On vit sa main ouverte commencer un geste qu'elle n'acheva point : car s'étant renversé sur l'oreiller, il mourut.

*
* *

Il mourut heureux, ignorant de sa déchéance et de la perte de ses trésors; mais il ne connut point sa véritable richesse : car il ne savait pas, dans l'ombre où il se croyait roi, qu'invisible et toujours actif à ses côtés, un amour tout puissant ordonnait son bonheur.

LOUIS LEFEBVRE.

UN CAS D'ADOPTION LITTÉRAIRE

Il y a exactement quinze ans aujourd'hui, en septembre 1896, paraissait dans la *Revue Bleue* un substantiel article intitulé : *Un Pamphlétaire oublié* et signé de M. G. Art. Il s'agissait de Claude Tillier, journaliste nivernais qui, sous la monarchie de Juillet, mena dans la presse provinciale le combat républicain et mérita le patronage de Félix Pyat, lorsque fut imprimée après sa mort, survenue en 1844, une édition de ses œuvres complètes. Or, cet article tomba quelques jours plus tard sous les yeux d'un savant allemand, le Dr Max Cornicelius, qui se trouvait être un admirateur de Claude Tillier romancier.

En effet, — et nous nous excusons d'ouvrir ici une parenthèse nécessaire — ce publiciste si profondément « oublié » dans sa patrie conservait au delà du Rhin toute une clientèle et y comptait même, comme nous le dirons, les plus éminents esprits parmi ses fervents. Au cours de la même année 1896 précisément, les orateurs du Congrès socialiste allemand réuni à Gotha n'avaient-ils pas cru pouvoir opposer la saine gaillardise qui marque pour nos voisins le talent de Claude Tillier narrateur, à ces préoccupations sexuelles de mauvais aloi dont s'inspire trop souvent certaine littérature contemporaine : comparaison qui se présentait à l'esprit des congressistes, parce qu'un des journaux socialistes le plus en vue de l'Allemagne, la *Gazette populaire de Leipzig*, venait de réimprimer en feuilleton le roman principal de Tillier, *Mon oncle Benjamin*, pour la plus grande satisfaction et récréation de ses lecteurs.

Rappelons en quelques mots les destinées de cette œuvre d'imagination qui a préparé la résurrection littéraire de son auteur. *Mon oncle Benjamin*, c'est l'histoire d'un bon vivant de Bourguignon, fort ami de la dive bouteille et fort peu prévoyant du lendemain, qui traversa la vie avec bonne humeur, dupant sans méchanceté les favorisés du sort et plaignant de bon cœur le destin des désargentés tels que lui-même. Publié en feuilleton dès 1842 dans un petit journal avancé de Nevers, alors à la veille d'expirer faute de lecteurs, ce récit, qui rappelle la manière de Paul de Kock, avait été édité en volume l'année suivante sans attirer aucunement l'attention publique. Mais un revirement devait bientôt se produire en sa faveur. — Vers 1850, raconte dans ses *Mémoires*, (1) Louis Bamberger, un homme politique libéral assez connu d'Outre-Rhin, habitait à Bruxelles une femme d'es-

(1) Berlin, 1899.

prit et de goût littéraire éclairé, Mme Eugénie Oppenheim, née Emden, de Francfort-sur-le Mein, mariée à un riche banquier du pays rhénan. Dans son salon se réunissaient les écrivains allemands d'opinion avancée qui séjournaient en grand nombre à Bruxelles depuis les événements des années précédentes. A l'un d'entre eux, Maurice Hartmann, venu de Paris en visite, Mme Oppenheim recommanda certain jour un petit volume intitulé *Mon oncle Benjamin*, œuvre fort intéressante, assurait-elle, bien que le public lui eût refusé son attention. Hartmann lut le livre et partagea l'opinion de son hôtesse: il l'emporta à Paris pour le communiquer aux réfugiés allemands qui se réunissaient autour de lui à l'hôtel des Trois-Frères, dans la rue du même nom, aujourd'hui disparue, qui prolongeait la rue Taitbout vers Montmartre. Là se forma sans délai un petit groupe d'admirateurs de Tillier parmi lesquels on comptait Ludwig Pfau, homme de lettres de quelque notoriété au delà du Rhin. Ce dernier publia en 1866 une traduction allemande assez libre de l'ouvrage qui, nous l'avons dit, conquit bientôt sous cette forme une véritable popularité chez nos voisins de l'Est.

Revenons maintenant au Dr Cornicelius et à ses impressions d'il y a quinze ans. Convaincu par la *Revue Bleue*, que Tillier, aussi intéressant comme pamphlétaire que comme romancier, méritait décidément d'être mieux connu de ses familiers d'Outre-Rhin, ce savant voua dès cette heure une grande part de son activité intellectuelle à notre compatriote. En mai 1902, il fit même le voyage de Clamecy, ville natale de Tillier, et visita également Nevers où s'était déroulée une partie de la carrière active du polémiste. Il espérait pouvoir réunir sur place quelques informations authentiques au sujet de son héros; et, si l'on parut fort étonné en Nivernais, lorsqu'on apprit que le souvenir du journaliste famélique demeurait si vivant au-delà de nos frontières, du moins M. Cornicelius recueillit-il sur toutes les lèvres cette exclamation de repentir: « Pauvre Claude Tillier, il faut le ressusciter! » — Au surplus M. Marius Gérin, professeur au lycée de Nevers, s'employait alors à la même tâche avec un dévouement éclairé, puisqu'il put faire paraître à la fin de 1902 des *Etudes sur Claude Tillier*, qui commencèrent l'œuvre de réparation vis-à vis de l'écrivain satirique. — En 1905, un monument lui était élevé à Clamecy, à la suite d'une souscription populaire, en présence du ministre de l'Instruction publique, représentant le gouvernement.

M. Cornicelius continuait cependant ses patients travaux. Ils viennent d'aboutir à une magistrale étude biographique et critique sur *Claude Tillier* (1) qui compte plus de cinq cents pages grand in-octavo, et cette publication excellente mérite de ne pas passer inaperçue au pays de l'écrivain nivernais. — Ce n'est pas que nous entendions revenir à ce propos sur la biographie, d'ailleurs sans grand relief, de ce hors cadre et de ce réfractaire. Nous en supposerons connu ce qui mérite de l'être, puisque la presse dut lui accorder quelque attention en 1905. Nous emprunterons au Prof. Cornicelius ce qu'il apporte de tout à fait nouveau sur son sujet: à savoir d'intéressantes indications sur l'étendue de la réputation de Tillier en Allemagne et sur les motifs psychologiques de cette réputation exotique — autant qu'il est possible tout au moins de déterminer ces motifs.

Il est curieux que, conjointement avec le nom de Claude Tillier, nous soit revenu d'Outre-Rhin il y a quelques années celui d'un autre Français qui fut, à quelques années près, son contemporain, bien qu'il lui ait longtemps survécu, le comte de Gobineau; la *Revue Bleue* entretenait récemment de lui ses lecteurs par la plume élégante de M. de Visan. Et, certes, il y a quelque chose de véritablement attrayant pour le psychologue dans ces cas d'adoption littéraire inopinée dont il n'est pas toujours facile de démêler exactement les ressorts. M. Cornicelius a réuni quelques exemples topiques de semblables aventures. Il arrive souvent, dit-il, que les œuvres maîtresses des grandes littératures contemporaines soient accueillies loin de leur pays d'origine avec plus de respect que de sympathie et demeurent incomprises ou en tous cas dépourvues d'influence au dehors. Tout au contraire on voit certains livres rencontrer à l'étranger un accueil cordial et un durable succès, qui pourtant restèrent ignorés dans le voisinage immédiat de leur auteur. Parfois enfin, l'estime et l'influence seront beaucoup plus largement mesurés à une œuvre de la pensée par des étrangers que par des frères de race. La *Consuelo* de George Sand n'a jamais été fort goûtée en France et n'y est plus depuis longtemps feuilletée; or, elle a trouvé et conserve en Europe de fidèles admirateurs. En 1867, à l'heure où Béranger cessait d'être placé très haut par nous, comme poète, Emerson le rangeait encore en compagnie de Rabelais et de Cervantès parmi les flambeaux de l'humanité pensante. Il paraît que, hors de l'Allemagne, Henri Heine est souvent comparé, presque préféré à Goethe pour ses productions lyriques, appréciation qui provoque le sourire et parfois l'indignation de nos voisins. Enfin le charmant et capricieux artiste qui improvisa les *Contes Fantastiques*, Hoffmann, a trouvé en France une clientèle et une influence autrement vastes et durables que dans son pays d'origine, tandis que Xavier de Maistre connaissait le même sort en sens inverse.*

(1) Claude Tillier. Max Niemeyer. Halle, a. S.

Quant à Claude Tillier, pour apprécier la place qu'il a conquise dans l'estime de nos voisins, il ne suffit pas de mettre en relief le nombre de ses éditions populaires ; il faut ajouter que Gottfried Keller, le grand romancier suisse, et Mommsen, le puissant historien de Rome, firent de son *Benjamin* leur lecture de prédilection. Il faut noter qu'Hermann Grimm — un critique récemment disparu, fils et neveu des célèbres frères Grimm et qui a joui en Allemagne d'une autorité comparable à celle d'un Brunetière ou d'un Faguet en France, — proclama Tillier le plus grand des humoristes français ! Il faut enfin recueillir le témoignage si caractéristique d'un des plus intéressants musiciens de la jeune école autrichienne, Hugo Wolf, qui était un esprit largement cultivé comme Berlioz ou Wagner et que M. Romain Rolland a fait récemment connaître et apprécier parmi nous, avec son autorité coutumière.

Wolf n'écrivait-il pas dans sa première jeunesse à son beau-frère, en lui envoyant *Mon oncle Benjamin* à l'occasion des fêtes de Noël et en s'excusant de ne rien offrir cette année-là aux enfants de la maison : « Je suis si pauvre que le diable lui-même ne voudrait pas m'emporter dans sa besace. Par monâme, il y a longtemps que les choses n'ont pas été aussi mal pour moi ! ». Mais le livre de Tillier l'aide à faire malgré tout bon visage à l'avenir : « Armé, poursuit-il, d'une philosophie comme celle dont dispose en toutes circonstances l'incomparable Benjamin, toi aussi tu pourras porter dans la lutte pour la vie une humeur gaie, hardie, intrépide. Tu pourras regarder en riant la nouvelle armée dans le blanc des yeux, dût-elle te saluer en retour par la plus affreuse grimace ! Ami, médite donc ce livre à loisir, car on y peut grandement apprendre, surtout dans la situation où nous nous trouvons présentement l'un et l'autre. Le petit monde au sein duquel tu te meus est, à peu de chose près, celui de Benjamin ; cela te rendra profitable son histoire, et tu en tireras sans conteste, mon très cher, autant d'utilité que de plaisir. Lis-le et relis-le à satiété, après quoi tu m'écriras ce que tu en penses. Fais de lui ton *Benedicite*, ta dévotion du matin et du soir. Apprends-le par cœur comme je l'ai appris moi-même ! »

Ainsi, une sorte d'évangile humoristique à la portée du petit bourgeois cultivé qui se sent supérieur à son humble situation économique et réagit de son mieux contre les inégalités sociales, telle est la portée que Wolf assignait au livre de Tillier. Telle fut en effet l'inspiration de l'auteur vers 1840 et telle est aussi la clientèle dont il demeure le mieux assuré en tous pays, malgré les adhésions plus éminentes dont nous avons dit qu'il récolta parfois le bénéfice ! Et pourtant, lorsque Tillier expira de misère au milieu du siècle dernier, il ne prévoyait ni la renommée durable, ni le moment officiel, lui qui, précisément, se représentait de si vive manière les satisfactions de la notoriété. Combien il doit être doux, soupirait-il en ses heures amères, de pressentir l'applaudissement posthume et d'escompter une aurore éclatante après les frissons de la journée brumeuse !

La gloire posthume lui est venue cependant, par le plus étonnant des détours et sans qu'il ait eu la consolation de l'escompter en rien de son vivant. Le professeur Cornicelius nous propose quelques considérants pour expliquer l'adoption de Tillier par ses compatriotes. Les Français, écrit-il, ont de tout temps cultivé en eux un sens extrêmement aigu de la forme : ils placent au-dessus de tout la clarté du style, l'originalité de l'expression et c'est ainsi qu'ils ont fait de leur prose un incomparable instrument pour l'exposition vivante et colorée des idées. En revanche, un sentiment vrai enfermé dans une forme lourde, la finesse ou la bonhomie de l'impression se dissimulant sous un vêtement négligé ne trouvent pas très facilement grâce à leurs yeux. Ils se refusent à l'effort qui est souvent nécessaire pour extraire une savoureuse amande des flancs d'une enveloppe grossière. Tout au contraire l'Allemand, ou même l'homme de race germanique en général, possède l'intelligence instinctive des œuvres dont le fond est solide sans que le prestige d'une forme accomplie soit venu rehausser leur valeur. Que leur contenu lui paraisse sincère, qu'il y rencontre des images ou des sensations largement humaines, quand bien même ces sensations ne seraient ni exprimées avec virtuosité, ni enchaînées avec adresse, et un tel livre, sans nul mérite artistique apparent, trouvera plus sûrement le chemin de son cœur qu'un chef-d'œuvre technique accompli.

Au surplus, conclut le très bienveillant exégète de Tillier, la bonté du cœur, la sentimentalité excessive, la faiblesse du caractère même peuvent être dissimulées aux regards superficiels par la rudesse native, la misanthropie apparente, les aspérités de la silhouette ou de l'accent, et tel fut le cas pour l'auteur de *Mon oncle Benjamin*. Or, un pareil alliage est beaucoup plus fréquent en Allemagne que partout ailleurs, et l'on ne s'y étonne pas que Tillier n'ait jamais su conquérir l'estime méritée par son talent, puisqu'on est fort souvent témoin d'une analogue aventure. Enfin, Gœthe lui-même a jugé particulièrement digne de son attention les individualités incomplètes, mais sur quelque point remarquables et l'on sait assez que la possible adhésion de Gœthe forme le suprême argument en faveur d'une cause ou d'une œuvre de l'esprit au jugement de nos voisins.

Quoi qu'il en soit de ces motifs psychologiques et

de quelques autres qui leur sont fort ingénieusement associés, nous nous féliciterons que Tilier, adopté par l'Allemagne, ait trouvé dans le Prof. Cornicelius un biographe aussi pieux qu'éclairé dont il est juste que soient connus parmi nous les travaux. Aussi bien de pareils épisodes littéraires fournissent-ils un pronostic en faveur des possibilités de l'avenir, si le caractère plus largement international qu'ils préparent à la culture européenne nous permet d'espérer une moins intermittente collaboration des grandes nations civilisées du présent au progrès moral et social de l'humanité dans son ensemble.

ERNEST SEILLIÈRE.

UNE ÉGLISE FRANÇAISE EN HOLLANDE

Une petite église gothique aux murs crépis à la chaux ou revêtus de vieux chêne, un encombrement de stalles et de bancs, pas d'autel, une simple chaire en bois sculpté, c'est l'ancienne chapelle de Saint-Wendelin, qui servit jadis au béguinage de Bréda et qui, en septembre 1590, fut accordée aux réfugiés wallons, venus des provinces du Sud, pour leur permettre d'y célébrer leur culte. Leur premier pasteur fut Chrétien du Blocq, originaire de Bruges, le second Lazare Bayard de Zierickzée, le troisième Antoine Hulsius de Leyde, mais, à partir de 1685, date de la Révocation de l'Edit de Nantes, les noms hollandais ou belges disparaissent presque et ce sont de vrais noms de France qu'on lit sur le respectable tableau de la sacristie. Le dernier qui y figure est celui de M. Allard, à qui je dois d'avoir été initié à la singulière et émouvante aventure des Eglises wallonnes aux Pays-Bas.

En effet, l'histoire de la communauté calviniste de Bréda se reproduit partout ailleurs : des wallons ou des flamands parlant français arrivent de Mons, de Tournai, de Lille, de Gand, de Bruges, d'Anvers, de Nivelles pour échapper à la tyrannie espagnole : voilà le premier *Refuge*, celui du XVIe siècle, qui se continue au XVIIe. Puis, dans le courant du XVIIe siècle, et surtout après 1685, des huguenots viennent les rejoindre, si nombreux qu'ils s'emparent en quelque sorte de leurs temples au point que l'*Eglise wallonne*, telle qu'elle subsiste encore aujourd'hui, est bien plutôt une *Eglise française* : voilà le second *Refuge*.

C'est le 3 juin 1578, rapporte leur éminent historien M. Poujol (1), que fut *officiellement* reconnue et proclamée par le Synode national de Dordrecht l'indépendance des églises de langue française : *d'autant qu'aux Pays-Bas, on use de deux langues assavoir bas-allemande et française, il a esté trouvé bon que les Eglises tiendront leurs Consistoires, Classes et Synodes particuliers distinctement selon leurs langues.*

Les rapports des deux Eglises flamande et wallonne restent néanmoins excellents, mais, forcément, la dernière est en connexion plus étroite avec les réformés de France. La *Confession de foy*, imprimée dès 1561, sur laquelle d'ailleurs Calvin et Théodore de Bèze avaient été consultés, n'est guère qu'un décalque de la Confession française, que le Synode national d'Emden signa pour *tesmoigner le consentement et conjonction des Eglises du pais-bas avec celles du royaume de France*. Bien plus, après leur constitution définitive, les réfugiés wallons envoyèrent souvent des délégués aux Synodes des réformés français. Les wallons font appel à ceux-ci, pour qu'ils leur fournissent des pasteurs et ils envoient leurs « proposants » aux Académies de Saumur, de Montauban et de Sedan, pour qu'ils aillent « s'y fortifier dans la langue ». Mais beaucoup s'y plaisent tant qu'ils ne reviennent plus!

Cependant, dans bien des cas, à Nimègue par exemple, les Wallons eurent à se contenter des prêches en français que leur faisaient les pasteurs flamands ou hollandais. Cette disette de prêtres était pour les églises wallonnes un germe de mort. Peu à peu les adeptes, là où ils n'étaient pas assez nombreux, fusionnaient avec les calvinistes hollandais. Des quarante-trois églises issues du premier « refuge », il n'en restait plus, vers le milieu du XVIIe siècle, que vingt-six. Des raisons économiques et sociales, les nécessités matérielles, les mariages, l'intermédiaire des flamands bilingues, allaient fatalement dissocier les communautés wallonnes, lorsque Louis XIV leur rendit, sans le vouloir, ce service de leur infuser un sang nouveau, dont la France allait se trouver appauvrie.

Depuis la prise de La Rochelle par Richelieu en 1628, les persécutions n'avaient fait que croître. Déjà en 1668, au retour de son ambassade à La Haye, le comte d'Estrades informe le protestant Revigny, que plus de 800 familles se sont retirées en Hollande. Les « missions bottées » de Louvois achevèrent ce que les édits et les vexations de toute espèce avaient si bien commencé.

Pour y répondre, les Etats de Hollande, par la déclaration de 1681, offrent aux réfugiés une exemption d'impôts pendant douze ans. La ville d'Ams-

1) Dans un livre très intéressant intitulé : *Histoire et influence des Eglises wallonnes dans les Pays-Bas*. Paris, Fischbacher 1902.

1) C'est-à-dire les réunions de plusieurs églises voisines.

terdam leur octroie le droit de bourgeoisie, la maîtrise franche et dispense de toutes charges pendant trois ans. Plus tard la Frise leur donnera des terres. Rotterdam fera des collectes, leur achètera des étoffes et les logera pendant quelque temps.

Dès lors, quand, sous prétexte qu'il n'y a plus de protestants en France, l'Édit de Nantes sera révoqué, c'est tout naturellement vers ce pays élu, qui les attire et d'avance les aime, où ils savent qu'ils ont des frères wallons, déjà organisés et qui sont prêts à les accueillir, que les malheureux persécutés vont se diriger. Ils suivent des « guides » qui payent souvent de leur vie cette périlleuse entreprise ou bien ils empruntent la voie de la mer et, habitants de l'Angoumois, du Poitou et de la Saintonge, ils suivent les routes que leurs marins connaissent bien et qui conduisent à Amsterdam. Ils y sont bientôt 15.000, autant à Rotterdam, un peu moins à La Haye. On manque de statistique précise, mais Tillières, l'agent secret du comte d'Avaux, les évalue en 1686 à 75.000. En 1698, les États généraux demandent au roi de Suède Charles XII de les recevoir à son tour car « les Provinces Unies sont tellement remplies d'émigrants qu'elles ne peuvent en nourrir davantage. »

Après avoir vécu un moment séparés de leurs amis wallons, les Français ne tardent pas à les rejoindre, attirés par l'affinité de la langue et du caractère. On ne manque plus de pasteurs désormais. Deux cents ministres français se sont offerts. Trente-huit prêchent tour à tour au grand temple d'Amsterdam.

Il en est de tout à fait remarquables par leur savoir et leur éloquence et notre histoire littéraire a conservé leurs noms.

C'est Jean Claude, adversaire des Arnauld et de Nicole, pasteur à Paris en 1666, « le fameux ministre Claude » comme on l'appelait, celui dont Bossuet disait : « Il me faisait trembler pour ceux qui l'écoutaient ». C'est Jacques Basnage dont Voltaire écrivait « qu'il était plus propre à être Ministre d'Église que d'une paroisse ». C'est Pierre Jurieu, qui fut, avec Basnage, le plus redoutable adversaire de Bossuet dans la fameuse controverse qu'il eut avec les protestants. On se rappelle les différentes phases du célèbre débat.

Le P. Maimbourg publie en 1682 son « Histoire du Calvinisme ». Bayle, car le célèbre philosophe n'a quitté sa chaire à l'Académie de Sedan, supprimée en 1681, que pour aller en occuper une autre à « l'École illustre » de Rotterdam, avec Jurieu, Bayle, y répond en quelques jours, avec cette rapidité qui lui est familière, par sa « Critique générale », dont le prince de Condé fait ses délices et que M. de la Reynie brûle à regret en place de Grève.

Jurieu lui, fait une réponse plus pesante, mais plus savante aussi. Il assène au P. Maimbourg les terribles coups de son « Histoire du Calvinisme et du Papisme, mis en parallèle » (1) (1682).

Ménage, spirituel et méchant, comparera les deux réfutations en disant : « Le livre de Bayle est celui d'un honnête homme, celui de Jurieu d'une vieille de prêche ». (2).

Maintenant Bossuet va entrer dans la lice avec son « Histoire des variations des Églises protestantes » (1688) à laquelle Basnage répliquera deux ans après (il faut le temps de préparer la réponse) par son « Histoire de la religion des Églises réformées », où, à son tour, il montre les variations de l'Église romaine sur la justification et la grâce.

Ce n'est pas fini. Bossuet prend contre M. Basnage, la « Défense de l'Histoire des variations des Églises protestantes » (1691) ; mais en même temps il a à se garder d'un autre adversaire, qui n'est pas moins redoutable, Jurieu, dont il réfute les « Lettres pastorales adressées aux fidèles de France qui gémissent sous la captivité de Babylone » (1686 et suivantes) dans ses « Avertissements aux Protestants » (1689 et suivantes).

Bayle cependant, ironique et sceptique, a l'air de marquer les coups; peut-être, en son for intérieur, espère-t-il que les deux adversaires se détruiront l'un l'autre, et feront place nette pour la philosophie de la raison. Ses compatriotes, réfugiés comme lui, ne se méprennent pas sur le compte de ce dangereux et trop spirituel allié. Ce protestant de naissance qui a déjà à son actif, ou plutôt à son passif, une apostasie dans sa jeunesse, ce terrible voltairien d'avant Voltaire, qui dans sa « Lettre sur les comètes » (1682) avait eu l'audace de soutenir qu'un athée pouvait être honnête homme et qu'une société d'athées pourrait exister, n'était pas moins redoutable pour les protestants que pour les catholiques. Aussi, le plus éloquent des réfugiés, Jacques Saurin, dans un de ses sermons, l'appelle-t-il « ce chrétien recueilli dans vos provinces, nourri dans votre sein et, ô honte de nos Églises, mêlé parmi les Réformés, comme autrefois le Démon avec les Anges, lorsqu'ils se présentèrent devant l'Éternel... ». « C'était un de ces hommes contradictoires », ajoute-t-il, que la plus grande pénétration ne saurait concilier avec lui même, et dont les qualités opposées

1. Sur les dates et la [illegible] voyez l'indispensable [illegible] de M. [illegible] au XVII siècle [illegible].

2. Cité par [illegible] dans [illegible] Bayle.

nous laissent toujours en suspens si nous devons le placer ou dans une extrémité ou dans l'extrémité opposée. D'un côté grand philosophe, sachant démêler le vrai d'avec le faux, voir l'enchaînement d'un principe et suivre une conséquence, d'un autre côté grand sophiste, prenant à tâche de confondre le faux avec le vrai, de tordre un principe, de renverser une conséquence. »

Polémique contre les catholiques, polémique contre les philosophes, voilà quelle fut, sans compter la querelle des Arminiens et des Gomaristes, de la fin du XVIIe au milieu du XVIIIe siècle, la grande préoccupation des ministres de l'Église wallonne. Mais au milieu de toutes ces luttes, malgré les souffrances qu'ils ont endurées et que peut-être ils endurent car :

« C'est pénible à gravir l'escalier de l'étranger » (1),

ils n'oublient point la France, et loin de maudire son roi, ils prient Dieu de l'éclairer : « Et toi, prince redoutable, s'écrie Jacques Saurin, que j'honorai jadis comme mon Roi, et que je respecte encore comme le fléau du Seigneur, tu auras aussi part à mes vœux. Ces Provinces que tu menaces, mais que le bras de l'Éternel soutient, ces climats, que tu peuples de fugitifs, mais de fugitifs que la charité anime, ces murs qui renferment mille martyrs que tu as faits, mais que la foi rend triomphants, retentiront encore de bénédictions en ta faveur. Dieu veuille faire tomber le bandeau fatal qui cache la vérité à ta vue. »

Hautes paroles à méditer par ceux qui, souffrant du gouvernement de leur pays, oublient parfois qu'au dessus du prince, il y a la patrie !

Et cependant l'Église wallonne faillit périr par la main de ceux-là mêmes qui eussent dû la soutenir et la protéger.

La Révolution française lui porta les premiers coups ou plutôt les idées des philosophes, répandues tout d'abord parmi ces réfugiés qui pouvaient plus facilement les entendre, lui avaient déjà frayé la route. Le Consistoire de Haarlem, où déjà on empruntait des noms de baptême aux écrits de Rousseau, devint une sorte de Club des patriotes. A Delft, le Cercle « Christi sacrum », qui fut d'abord société secrète, tenta de réunir les chrétiens de toutes les confessions en un culte surtout philosophique. Mais cela était dans l'ordre des choses. Pourquoi l'Église wallonne aurait-elle échappé à la tourmente qui emportait les autres cultes ? Ce qui est moins naturel, c'est que Louis-Napoléon, succédant à la République batave, ait fait à cette Église, qui était, comme l'exprimait justement sa requête, « le foyer d'où peut se répandre la culture de la langue française », une guerre sourde, mesquine et acharnée. On lui interdit de se réunir en Synode, on ne lui permit qu'un certain nombre de fondés de pouvoirs qui s'assemblaient pour régler les affaires communes et on supprima autant de places de pasteur qu'on le put, sous prétexte d'économie, frappant ainsi à mort certaines communautés peu nombreuses.

Guillaume Ier, souverain du nouveau royaume des Pays-Bas en 1815, n'eut, avant comme après la révolution de 1830, qu'à suivre un si bel exemple. Il continua d'interdire les synodes, remplacés par une réunion annuelle, qui ne fut plus que consultative, et par une commission permanente de 6 membres, dite commission wallonne, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Le gouvernement persista à lésiner et à supprimer des chaires, jusqu'à ce qu'intervînt en 1862, un accord définitif, qui prévoit un pasteur par communauté de 100 fidèles, deux pasteurs pour 800, trois pour 1.600, quatre pour 3.000.

Depuis ce temps l'Église est heureuse et n'a plus d'histoire. Quelques controverses brillantes l'ont parfois agitée et, de même qu'en France, le conflit toujours latent entre modernistes et traditionalistes, entre « réformateurs » et « réformés » éclate parfois en querelles plus vives. Les plus connues sont celles que soutint Busken Huet, le père du savant bibliothécaire de la Nationale, en 1857, après la publication de ses « Lettres sur la Bible ». Il quitta la place. Albert Réville, au contraire, le célèbre pasteur de Rotterdam, revendiqua pour les « libéraux » le droit d'y rester et successivement il publia ses deux brochures. « Nous maintiendrons » et « Notre foi et notre bon droit ». Il se maintint en effet jusqu'en 1873, date à laquelle il rentra à Paris. On sait avec quel éclat il occupa la chaire d'histoire des religions au Collège de France.

L'âge de ces luttes héroïques et de ces ardentes batailles d'idées est passé : libéraux et orthodoxes, dans les seize consistoires qui subsistent, vivent en bonne intelligence et certainement, si les libéraux l'emportent en nombre, ils savent à l'occasion s'incliner respectueusement devant les Anciens ; mais tous, avec une égale constance, gardent intact dans leurs prêches comme dans leur enseignement le précieux patrimoine de cette langue qu'ils ont héritée des ancêtres (1). Français pour la plupart, les pasteurs ne se contentent pas de raffermir chez leurs ouailles la foi de leurs pères, ils leur montrent à ne pas oublier la langue qu'ils ont aimée et fidèlement

1 DANTE, *Paradis*, XVII, 59-60.

1 Il n'en est pas de même en Allemagne où, dans les églises réformées « françaises », on ne prêche plus en français depuis plus d'un demi-siècle.

gardée, du moins dans les choses de la religion, à travers toutes les tempêtes.

Mais ce rôle de propagateurs de notre langue, ils ne se contentent pas de l'exercer à l'intérieur de leurs temples, ils l'exercent encore plus au dehors : ils sont dans beaucoup de villes, comme à Utrecht, le pasteur Genouy, comme à Rotterdam le pasteur Jalaguier, comme à Bréda, le pasteur Allard, les présidents infatigables de ces comités d'Alliance française, si accueillants aux conférenciers et qui continuent à faire de la Hollande un « refuge » non plus indispensable, mais cependant toujours cher, de la pensée française.

GUSTAVE COHEN.

L'OPIOMANIE [1]

Dans quel milieu se recrutent les fumeurs d'opium, et quelles sont les influences qui les ont poussés à s'intoxiquer de la sorte? En Chine, ce sont les deux classes extrêmes de la société qui fournissent le plus fort contingent, l'une donnant les fumeurs de véritable opium, article de luxe, l'autre les fumeurs de dross. Les fumeurs, constate Libermann, se recrutent surtout dans la classe élevée, celle des mandarins, des fonctionnaires et des lettrés, et dans la classe pauvre, parmi les journaliers et les ouvriers. La classe moyenne compte beaucoup moins d'adeptes que les deux autres. Les fumeurs débutent pour la plupart entre 18 et 20 ans, quelquefois plus tôt, à 15 et même 10 ans. La population adonnée à l'opium, en 1862, pouvait être évaluée suivant les régions tantôt au cinquième, tantôt aux deux tiers de la population masculine totale. C'est dire la force de l'exemple et de la contagion dans la diffusion de cette habitude. Point n'est besoin de recourir à plus ample ou plus savante explication : les Chinois fument aujourd'hui l'opium, parce qu'ils le voient fumer autour d'eux, tout comme nous-mêmes pratiquons la cigarette par esprit d'imitation.

Pour les fumeurs européens, ceux dont nous voulons nous occuper exclusivement, il n'en est pas tout à fait de même. L'opium n'est point, comme le tabac, un poison national et l'influence du milieu n'est pas toujours aussi puissamment propice, encore que le grand facteur soit, là comme ailleurs, *la contagion de l'exemple*. Si nous exceptons les soldats de l'armée coloniale qui se sont laissé initier par les indigènes, chinois ou annamites, avec lesquels ils sont constamment en rapport (et ce sont les plus intellectuels qui succombent le plus facilement), nous remarquerons que nos fumeurs d'opium sont pris, pour ainsi dire *tous*, parmi les cérébraux, point qui les rapproche des morphinomanes. « Ce sont les cérébraux, dit Georgelin (1), ceux qui, par l'éducation qu'ils ont reçue, l'instruction qu'ils ont acquise, appartiennent à l'élite sociale, ce sont ceux-là qui paient le plus lourd tribut au vice d'Orient ». Plus exactement, c'est une certaine catégorie de cérébraux qui produira les fumeurs d'opium, celle des imaginatifs et des sensitifs, celle des poètes et des artistes, celle en un mot des *rêveurs*. « Les gens positifs sont à l'abri » dit Petit de la Villéon (2) : c'est parmi les intelligences les plus affinées que l'opium recrute ses fervents, parmi les esprits avides d'étrangeté et de nouveau, peut-être, mais aussi avides d'un idéal de grand calme et de grand repos. Or, cet idéal est précisément celui de l'Oriental, fataliste et paresseux, s'élançant par le rêve jusqu'à un nirvana surhumain, goûtant par-dessus tout le repos du corps et de l'esprit et ne chérissant rien tant que son divan et sa pipe : « sublime in hookahs, glorious in a pipe! » comme s'exprime Byron (3). Le mode d'intoxication est en rapport avec le tempérament et les aspirations éthiques de chaque peuple comme de chaque individu : « L'idéal du blanc, écrit Jeanselme, c'est l'activité, qu'il s'agisse de labeur ou de plaisir ; celui des Orientaux, c'est la passivité, l'inertie. Le choix du toxique préféré par ces deux catégories d'hommes découle de cette différence primordiale. Le blanc demande à l'alcool un surcroît de force passagère, qu'il obtient, quand la mesure n'est pas dépassée. L'Hindou et le Chinois cherchent dans l'opium l'annihilation de la personnalité, la volupté du néant ».

Les trois grands facteurs de la morphinomanie, professait Ball (4), sont « la douleur, le chagrin et la volupté » : douleur que l'on veut éviter, chagrin que l'on veut oublier, volupté que l'on veut rechercher. Les buveurs de laudanum reconnaissent cette triple étiologie à laquelle il faut encore ajouter

(1) Extrait de : *Les Opiomanes, Mangeurs, buveurs et fumeurs d'opium*. Étude medico-littéraire qui paraîtra prochainement à la librairie Felix Alcan.

1 GEORGELIN. *Étude sur l'Opiomanie et les [illegible] considérés au point de vue de l'h[illegible]* (Thèse Bordeaux, 1906.)

2 PETIT DE LA VILLÉON. *Fumeurs d'Opium*. Mém. de la Soc. de Méd. et de Chir. de Bordeaux [illegible]

3 Cité par J. MOREAU de TOURS. *Recherches sur les [illegible] nés en Orient*. (Ann. Méd. Psychol., 1843, I, 103.)

4 « On entre dans la morphinomanie par la porte de la douleur..., par la porte de la volupté..., par la porte des chagrins, des soucis et de la fatigue ». (*La morphinomanie*, 2e édit. Paris, 1888, p. 12.)

l'impulsion obsédante dipsomaniaque laquelle fait si souvent partie du cortège de la psychose périodique. Poe, de l'aveu de tous ses biographes, était un dipsomane-type et Coleridge, pensons-nous, un intermittent, maniaque-dépressif. Les fumeurs d'opium ont encore à leur disposition d'autres excuses.

Il est, tout d'abord, une série de raisons, de mauvaises raisons, qu'invoquent ceux qui sont allés gagner leur mal en Orient : l'influence déprimante du climat indo-chinois, chaud, lourd, humide, accablant et décourageant ; la nostalgie du déraciné, du Parisien brusquement transplanté dans un milieu si différent du sien, sevré de ses affections, amputé de ses habitudes (1) ; l'ennui qui le ronge ainsi isolé, sans distractions bien souvent et l'esprit dégoûté de tout travail ; l'oisiveté qui résulte autant des trois facteurs précédents que du manque réel d'occupations consenti pour ne point dire imposé à certains fonctionnaires... Mais ce ne sont là que des causes accessoires, tout au plus favorables, incapables à elles seules d'engendrer l'*opiomanie*, dont nous avons vu depuis quelques années de si tristes exemples. Ses véritables causes, chez le fonctionnaire et chez l'officier, le colon ou l'artiste, l'affligé ou le snob, aussi bien à Paris qu'aux colonies, sont au nombre de deux, l'une prédisposante, le déséquilibre mental (2), l'autre occasionnelle et déterminante, la contagion de l'exemple.

J'ai demandé à plusieurs témoins dignes de foi, à des officiers de marine notamment, leur opinion sur l'opium, et leur réponse est qu'il faut toujours tenir le plus grand compte de l'état mental antérieur à l'initiation. Seuls, les « exaltés » ou les « neurasthéniques » prennent goût à la drogue, et ne peuvent s'affranchir de son esclavage une fois qu'ils ont aspiré son charme perfide. Les autres peuvent satisfaire un sentiment de curiosité ; ils savent, le moment venu, renoncer à la volupté de l'opium, s'arracher à la tentation, vaincre même le besoin naissant. Or, trop de nos coloniaux ne sont que de malheureux déséquilibrés, des « têtes brûlées », partis au loin chercher ce qu'ils ne trouvaient en France, la conquête d'une situation et la satisfaction de leurs appétits. On est en France de mœurs casanières et l'on a, encore aujourd'hui, une tendance irraisonnée à ne point vouloir même pour un temps quitter le sol natal et à y retenir pareillement ceux auxquels on voue de l'intérêt. D'où fatalement s'ensuit que, la route étant libre alors qu'elle devrait leur être inexorablement barrée, ce sont surtout les impulsifs, les déséquilibrés de toute catégorie, qui se précipitent dans nos colonies et qui sont une proie toute désignée pour l'avarie d'Extrême-Orient (1). Certains même y vont avec l'idée à l'avance arrêtée de la contracter, presque dans ce seul but. Ils ont lu, disent-ils, Quincey et Baudelaire et ils sont enthousiasmés de leurs descriptions ! Ils ne savent point, hélas, ce qu'ils ont été, le grand romancier et le grand poète, ni combien ils ont souffert de leurs faiblesses, dans leur chair, dans leur âme et dans leur œuvre, ni combien leur génie met de distance entre eux et les vulgaires opiomanes, distance que ne sauraient combler d'identiques fautes et de semblables douleurs, ni enfin quelles différences séparent les fumeurs d'opium des buveurs de laudanum.

Ces déséquilibrés, à désirs impulsifs et à volonté chétive, n'ont, au surplus, point besoin d'aller là-bas, au pays de la noire idole, pour devenir ses adorateurs. Il se contamineront à même la France, à Paris ou à Toulon, où existent de clandestines fumeries. Suivant l'exemple que les circonstances placeront sous leurs yeux, ils deviendront des éthéromanes ou des morphinés, des buveurs de laudanum ou des fumeurs d'opium. Ils rencontrent un jour, dans

1 [illegible] pas [illegible] à [illegible] ment, d'ailleurs, s'améliore de jour en jour. J'ai seulement [illegible] nies et à leur entrée dans une administration particulière ou de l'État. Les causes de cette fâcheuse pléthore ne m'ont été que trop faciles à saisir et j'ai pu méditer douloureusement ces lignes qu'écrivait, il y a quelques années à peine, un de nos distingués officiers de marine, lauréat en 1905 du prix Goncourt : « Nos coloniaux français véritablement sont d'une qualité par trop inférieure. Aux yeux unanimes de la nation française, les colonies ont la réputation d'être la dernière ressource et le suprême asile des déclassés de toutes les classes et des repris de toutes les justices. En foi de quoi la métropole garde pour elle, soigneusement, toutes ses recrues de valeur et n'exporte jamais que le rebut de son contingent. Nous hébergeons ici les malfaisants et les inutiles, les pique-assiettes et les vide-goussets... Ceux qui défrichent en Indo-Chine n'ont pas su labourer en France ; ceux qui trafiquent ont fait banqueroute : ceux qui commandent aux mandarins lettrés, sont fruits secs de collège ; ceux qui jugent et qui condamnent ont été quelquefois jugés et condamnés » (Claude Farrère. *Les Civilisés*, p. 91).

1 [illegible] ment, d'ailleurs, s'améliore de jour en jour. J'ai seulement [illegible] nies et à leur entrée dans une administration particulière ou de l'État. Les causes de cette fâcheuse pléthore ne m'ont été que trop faciles à saisir et j'ai pu méditer douloureusement ces lignes qu'écrivait, il y a quelques années à peine, un de nos distingués officiers de marine, lauréat en 1905 du prix Goncourt : « Nos coloniaux français véritablement sont d'une qualité par trop inférieure. Aux yeux unanimes de la nation française, les colonies ont la réputation d'être la dernière ressource et le suprême asile des déclassés de toutes les classes et des repris de toutes les justices. En foi de quoi la métropole garde pour elle, soigneusement, toutes ses recrues de valeur et n'exporte jamais que le rebut de son contingent. Nous hébergeons ici les malfaisants et les inutiles, les pique-assiettes et les vide-goussets... Ceux qui défrichent en Indo-Chine n'ont pas su labourer en France ; ceux qui trafiquent ont fait banqueroute : ceux qui commandent aux mandarins lettrés, sont fruits secs de collège ; ceux qui jugent et qui condamnent ont été quelquefois jugés et condamnés » (Claude Farrère. *Les Civilisés*, p. 91).

1 [illegible] *Presse Médicale*, 15 décembre 1909, p. 200).

2 Déjà [illegible] sur le rôle de l'état mental préalable dans la contagion. *Ne devient pas morphinique qui veut*, disait-il. Il y a des personnes, au jugement sain, au tempérament solide, à qui les adeptes de la morphinisation raconteront inutilement les phases délicieuses, vraies ou exagérées, par lesquelles les fait passer l'ivresse morphinique. Les intoxiqués de toute catégorie se recrutent, au contraire, bien souvent dans la grande classe des névropathes, des déséquilibrés de toutes nuances, des impondérés. Ceux-ci, par le fait même de leur état mental, sont déjà poussés non seulement à la recherche du merveilleux, mais à tout exagérer, à tout grandir, sans parler même de leur nature essentiellement vicieuse, qui les conduit non seulement à s'intoxiquer, mais à intoxiquer les autres. G. Pichon, *Le morphinisme. Hérédités, impulsions et causes, dites alcoolisme, névroses et le cerveau des morphinomanes*. Paris, 1896. — Voir aussi L. Vibert, *La toxicomanie*, *Presse Médicale*, 15 décembre 1909, p. 200).

le chemin de leur vie, des propagandistes de la sulévation intellectuelle par d'anormales excitations, des utopistes créateurs de chimériques paradis artificiels, et, immédiatement convaincus, l'opium ou le hachich comptera de nouveaux prosélytes. Ainsi l'exemple direct, aussi bien en France qu'aux colonies, est le grand pourvoyeur des victimes de l'opium. Au Tonkin, le fonctionnaire ou le marin fumeront surtout, parce qu'à leurs côtés tous, ou presque, le font : à Toulon, le petit midship fumera, avant seulement que d'avoir été embarqué sur le navire qui le mènera vers l'Orient, parce que des camarades, hommes ou femmes, l'auront débauché ou parce qu'il lui plaira de jouer au vieux colonial. A Paris, c'est le rêveur et l'esthète, imprudemment fourvoyés dans un cénacle empoisonné, qui imiteront ceux qui leur vantent les ineffables délices de l'opium et cherchent à les enrôler sous sa bannière. Voici, à titre d'exemple, comment l'un de nos sujets (F..., 32 ans) devint fumeur d'opium : son histoire est typique.

« [illegible] longtemps été un curieux de sensations neuves : je dis longtemps, car depuis que je connais l'opium je désire m'en tenir là, estimant que je ne saurais rien trouver de mieux ou de plus agréable, du moins convenant mieux à mes goûts ou à mon tempérament. J'avais pendant quelques années pratiqué l'éther, mais sans jamais en faire une habitude et par conséquent sans en abuser au point de souffrir de la privation. Il y a quatre ans environ, je fus présenté à une jeune femme peintre dans l'atelier de laquelle se réunissaient, pour fumer principalement, quelques jolies femmes, quelques officiers de marine, camarades de son amant, lui-même enseigne de vaisseau en congé d'un an, enfin des artistes de la bande dont je faisais partie depuis plusieurs années. Le cadre était séduisant, les amis agréables ; je fus prié d'essayer la fameuse drogue. Le premier soir je fumai trois ou quatre pipes qui me donnèrent un bien-être délicieux et ne me rendirent malade en aucune façon, contrairement à ce qui arrive généralement. Je retournai là assez souvent, fumant toujours à peu près cinq à huit pipes au plus, sans prendre encore l'habitude, mes fumeries étant assez espacées, même coupées par de fréquents voyages d'affaires. C'est à ce moment que j'eus une grande déception et de gros ennuis d'argent... J'étais seul, m'ennuyant mortellement. Il suffisait alors de deux louis pour se procurer une fumerie complète y compris une boîte de drogue de 200 grammes environ. On n'avait aucune difficulté à se procurer le tout à..... rue..... J'y allai et comme, pour m'amuser, j'avais appris à faire moi-même mes pipes, j'étais devenu fumeur... »

La contagion cependant ne se fait pas uniquement par l'exemple direct et grâce à une sollicitation active; elle s'insinue également sournoisement, et presque inconsciemment, par la lecture de ceux qu'on a appelés les chantres du divin opium : Quincey, Baudelaire, Poe... De peu clairvoyants admirateurs n'ont retenu de leurs descriptions et de leurs confessions que le magique décor ou l'exaltation superbe de l'ivresse, sans voir aucune de ses souillures ni de ses lamentables conséquences. Ils ont voulu, à leur suite, se lancer à la recherche de jouissances surhumaines, à la poursuite de féeriques chevauchées intellectuelles, dans les vastes plaines du Rêve et de la Création imaginative. D'autres ont été attirés vers l'opium par des ouvrages, non toujours dénués de valeur littéraire, où se trouvent dépeintes les grisantes visions des fumeurs d'opium (1).

L'influence délétère de ces lectures mal comprises nous ayant paru incontestable dans plusieurs cas observés personnellement, nous avons pensé qu'il y aurait quelque intérêt à montrer ce qu'avaient été au point de vue mental ces opiomanes célèbres, à étudier le rôle joué par l'opium dans leurs productions littéraires et dans l'évolution de leur génie, et à parcourir enfin dans une revue rapide la littérature moderne et française de l'opium. Nous débuterons naturellement dans cet appendice médico-littéraire par Thomas de Quincey, « ce singulier et si perspicace analyste de son propre vice », comme le dénomme Bourget (2).

Au résumé, des enquêtes étiologiques auxquelles nous nous sommes livré chez nos fumeurs d'opium, se dégage avec une absolue netteté la conclusion suivante : s'il y a parmi eux un certain nombre de « victimes accidentelles », susceptibles, d'ailleurs, de guérir entièrement et sans rechute ni récidive d'aucune sorte, la majorité est constituée par des « toxicomanes constitutionnels ». Chez ceux-ci l'opiumisme peut céder à une cure sérieusement entreprise, le goût du toxique persistera avec le fonds de déséquilible intellectuel et moral qui les caractérise. Plus encore qu'opiomanes, ce sont des

---

1. [illegible] naître chez leurs lecteurs les passions qu'ils décrivent sous les couleurs les plus brillantes [illegible] passions font courir [illegible] tes pour le moins d'une grande exagération et dont les autres appartenant [illegible] n'ayant pas les mêmes mobiles, ne sont pas sans [illegible] à ce point de vue le véritables dangers [illegible] leurs qualités littéraires. Presque tous donnent à leurs développements plus ou moins [illegible] forme qui précisément, à notre point [illegible] des inconvénients sérieux [illegible] il s'agit. Plus souvent [illegible] moins prédisposé [illegible] séduire par le charme des descriptions [illegible]

2. P. Bourget, [illegible] Aurevilly.

toxicomanes que leur facilité a pour ainsi dire voués aux rechutes. Leur opiomanie n'est, la plupart du temps, qu'un accident évoluant au milieu d'autres analogues, antécédents, contemporains ou ultérieurs, et c'est ce qui explique la fréquence de leurs *associations toxiques* ou de leurs intoxications successives. Nos vrais opiomanes sont en même temps grands fumeurs de tabac et grands buveurs d'éther, d'alcool ou d'absinthe; ils ont été antérieurement éthéromanes ou hachichomanes; ils deviendront plus tard, s'ils parviennent à abandonner leur pipe, des opiophages, des morphiniques, des alcooliques, des cocaïnomanes ou des héroïnomanes. Ils n'aboutissent guère, en quittant une drogue, qu'à verser dans un autre poison.

R. DUPUY.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Histoire et Psychologie internationale.

GABRIEL HANOTAUX : *La Fleur des histoires françaises.* (Hachette.)

JACQUES BARDOUX : *Victoria I, Edouard VII, Georges V.* (Hachette.)

Définir juridiquement l'institution monarchique anglaise, accumuler les textes, analyser des chartes, des ordonnances, édifier une logique architecture de droits et de privilèges, construire à coups de déductions le statut royal de l'Angleterre contemporaine, la belle entreprise, et bien faite pour séduire un esprit systématique. Plus aisément que quiconque, M. Jacques Bardoux se fût acquitté de cette tâche, s'il n'en eût d'abord aperçu la vanité Jacques Bardoux n'est point un esprit systématique, et si l'on ne saurait prétendre que l'auteur de *l'Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine* et de cet ample livre où il caractérisa le *Mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise*, fût ennemi des idées générales, des formules logiquement enchaînées, et des généralisations abstraites, on aurait tort de ne point apercevoir dans son œuvre une tendance toute contraire, et qui s'affirme de plus en plus heureusement, et semble bien être le bénéfice d'une longue familiarité de la vie anglaise. En vérité il se pourrait que naguère Jacques Bardoux ait, comme presque tous les jeunes intellectuels français, violemment admiré les pratiques d'une intempérante idéologie ; l'Angleterre lui enseigna le prix et le sens des solides réalités en même temps qu'elle lui apprenait à n'en point redouter les irréductibles contradictions. Jacques Bardoux publia ses *Silhouettes d'Outre-Manche* alertes et vivantes ; il abjura l'esprit de système ; il hait ces constructions de hasard, ces cadres fragiles où l'on s'efforce en vain d'ordonner l'encombrement des faits, il hait la théorie aventureuse, et dont l'équilibre ne s'affirme qu'au détriment du vrai. Parce qu'il ne lui convient point d'élever un ruineux château de chimère, il renonce à écrire un traité de la monarchie britannique.

Il préfère nous décrire l'activité du monarque anglais, comparer les méthodes de gouvernement qui firent la gloire de Victoria et d'Édouard VII et sauvegardent aujourd'hui encore l'influence de Georges V; par delà les institutions il aperçoit un tempérament humain, des habitudes d'esprit, des passions, des faiblesses ou des vertus individuelles; les droits du monarque, nul code ne permet de s'en faire une idée complète; mettre en formules une constitution à laquelle les Anglais eux-mêmes refusèrent toujours les précisions du texte définitif, Jacques Bardoux a bien vu qu'il n'y fallait pas songer; il aime mieux nous montrer à l'œuvre ces chefs d'État qui prolongent en pleine période démocratique le paradoxe de leur puissance occulte et souveraine, insaisissable et partout présente; il surprend dans le détail de leur vie privée les traits essentiels de leurs caractères; il scrute la magnificence extérieure de leur rôle; les paravents d'une encombrante représentation n'arrêtent point son regard; parmi d'analogues décors, Victoria, Edouard VII et Georges V travaillent à la même œuvre de succès dynastique et de grandeur nationale sans rien abdiquer de leurs préférences personnelles; leur empirisme traditionaliste s'accommode d'une grande diversité d'aptitudes et de façons d'agir. Jacques Bardoux définit ces aptitudes, ces préférences, ces principes d'activité et d'initiative. Et l'on pourrait dire de toutes les fonctions humaines qu'on ignore leur importance véritable, si d'abord on n'est point renseigné sur qui les exerce; cela est surtout vrai de la fonction royale en Angleterre : l'admirable est qu'en lui laissant une telle souplesse, les Anglais semblent l'avoir adaptée d'avance à la taille de chacun de leurs souverains.

Soumettre ces puissants personnages aux indiscrétions de la toise, voilà donc ce qu'il importe tout d'abord de tenter. Jacques Bardoux s'y emploie le plus heureusement du monde; il nous révèle des hérédités; il s'efforce de pénétrer des âmes orgueilleuses et distantes; il nous oriente parmi les contradictions d'une mouvante psychologie... Par là son livre ne relève point que de la juridiction des

purs historiens ; il intéresse les psychologues, c'est-à-dire vous ou moi, presque tout le monde.

Si l'intérêt d'un tel ouvrage apparaît de soi-même, point n'est besoin d'en signaler la nouveauté, non plus que de marquer les difficultés où se heurta son auteur. Nous n'ignorons point certes que d'ingénieux publicistes se font un sport de nous révéler périodiquement les plus secrètes pensées des princes et des chefs d'Etat; scandaleuses, et plus souvent insignifiantes, de telles « révélations » n'étonnent qu'un public naïf; nos magazines les accueillent; leurs auteurs n'y manifestent guère qu'une merveilleuse impuissance à traiter un sujet embroussaillé, quasiment impénétrable. Et comment le plus indiscret des reporters nous renseignerait-il avec exactitude sur ces maîtres de l'heure, quand l'historien, secouru par les mémorialistes et tant de témoins qui offrent d'abondantes dépositions posthumes, hésite à juger les grands morts? On ne s'accorde point toujours sur le caractère et la psychologie de Louis XIV : cela doit rendre prudent quiconque entend considérer le génie incohérent et séduisant de l'empereur Guillaume ou l'énigmatique personnalité d'un Nicolas II... Certes Jacques Bardoux osa une difficile entreprise; avouons sans retard que son audace ne se hasarda point à la légère; cet historien a longuement approfondi les origines de l'Angleterre contemporaine; il a, à maintes reprises, avec un zèle patient, décrit les institutions et la vie politique britanniques; on ne signalerait guère par delà la Manche un mouvement social important dont il n'ait recherché les commencements et suivi le cours avec une inlassable application; il a vécu au pays de John Bull; il sait le pays, les mœurs, les irrésistibles élans de la sensibilité anglo-saxonne, le fort et le faible d'un intellectualisme réaliste et imaginatif, le commerce et les crises économiques, l'impérialisme et les appétis de conquête, les luttes du présent, les incertitudes de l'avenir... Ainsi préparé, armé d'une rare expérience, historien, sociologue, expert à combiner la science et l'observation, Jacques Bardoux pouvait-il hésiter? — Nous lui devons une œuvre savoureuse et forte, qui atteint au maximum de précision définitive et de certitude que puissent offrir de semblables études.

Au reste il ne nous suffit point que sa méthode fût la seule applicable en l'espèce; nous l'en féliciterions moins vivement, si nous ne constations qu'elle vaut par sa fécondité; nos théoriciens politiques et nos historiens permettent que d'étranges légendes se perpétuent parmi nous : légende la toute-puissance de cette Chambre des Communes si vantée par opposition à l'impuissance de la Couronne; légende que les Anglais eux-mêmes célèbrent à l'égal d'un intangible dogme. Et peut-être serait-on tenté de les en croire après un examen superficiel de leurs mœurs politiques; les apparences de la vie publique, ici plus qu'ailleurs, sont trompeuses; des ressorts cachés agissent, qu'aperçoivent rarement les historiographes des crises parlementaires; une complicité de traditions et de prudences, un savant agencement de secrets professionnellement garantis et hiérarchisés tissent autour des volontés royales comme un voile de silence. Un regard averti s'efforce de percer cet obstacle : « au fur et à mesure que paraissent les mémoires et les lettres des hommes d'État, qui se sont étroitement associés à la vie politique du peuple anglais, au cours du XIXe siècle, la lumière filtre peu à peu. Il est, aujourd'hui, possible de dégager de ces pages les faits nécessaires pour établir l'étendue et préciser les limites du pouvoir monarchique. » Il est aujourd'hui possible d'esquisser une histoire de l'institution monarchique britannique... Je ne pense pas qu'un esprit réfléchi en puisse envisager sans une croissante surprise et quelque admiration les émouvantes péripéties.

*
* *

Quel spectacle plus attachant et plus digne d'être médité que celui de cette domination exercée sans fracas, qui fait dépendre le sort d'un grand empire de délibérations privées et presque de menées clandestines, et communique aux plus importantes affaires je ne sais quel parfum de soucis domestiques. Vous voyez bien qu'il ne s'agit point de décrire la structure d'un complexe organisme : la monarchie anglaise, c'est le génie, l'audace et la cautèle d'un citoyen privilégié; c'est beaucoup moins une de ces savantes machines dont rêve le formalisme des jurisconsultes qu'une âme sollicitée de vivre et de répandre dans tout le corps social l'impulsion de sa volonté... Une âme, vous dis-je, et qui s'accommode des extériorisations les plus diverses : une femme, un cercleux, un marin...

Jeune fille, Victoria sait se faire obéir : sentimentale, puérile, cette princesse bourgeoise demi-allemande impose à ses peuples le respect d'une beauté fade et d'une virginale simplicité; ses émois de jeune mariée traversent sans les contrarier les combinaisons des diplomates; elle associe le vaste monde à ses joies d'épousée; l'empire est amoureux d'Albert... Mère et bientôt aïeule, sa vigoureuse maturité nous révèle une Angleterre féconde, aux allures de matrone; et nous connûmes une Angleterre en cheveux blancs, accablée sous le poids des années, butée en ses entêtements d'acariâtre vieille femme. Pendant trois quarts de siècle du règne le plus glorieux, Victoria fit de la politique anglaise comme

un chapitre d'économie ménagère... Edouard VII en fit une étonnante leçon de choses et comme une démonstration de la philosophie du dandysme; du cabinet particulier à la salle du conseil la distance parut courte ; les marchandages britanniques y gagnèrent un renom d'élégance. John Bull fut un noceur fatigué, indulgent, libéral, et qui s'écriait devant le programme trop austère d'une représentation de gala au Théâtre-Français : me prend-on pour le chah de Perse ? »... Avec Georges V les intérêts de l'empire sont ceux d'un « col-bleu » puritain et d'un strict père de famille...

Et voilà l'un des aspects de la monarchie britannique ; il faut le dépasser, et voir comment une âme consciente de l'intérêt national, ou dominée par l'instinct de la fonction et guidée par la pressante réalité, a su concilier l'exécution du plus difficile devoir avec les agitations de ces destinées particulières ; comment cette âme sut pactiser avec la jeune fille, transiger avec l'amante, la mère et l'aïeule, le dandy, le marin... Cela est infiniment curieux, divertissant, attachant, instructif; cela est inattendu, et en vérité admirable... et l'œuvre accomplie est immense.

Une telle collaboration, inavouée et efficace, du souverain et de la nation n'est sans doute possible qu'en Angleterre, et prouve d'abord le royalisme foncier de nos voisins. Je n'en retiendrai qu'un trait dont la généralité éclaire jusque par delà les frontières britanniques la physionomie de notre temps.

Edouard VII fut plus anglais que Victoria ; Georges V est plus anglais que son père ; la dynastie se nationalise en quelque sorte, ou plutôt s'efforce de dépouiller ces goûts, ces allures et jusqu'à ces talents qui firent parfois des princes les plus éminents représentants d'une sorte d'internationalisme. Politique moins avisée que nécessaire et significative. Tandis que tant de forces concourent à mêler les peuples et que la civilisation moderne impose à tous une incessante coopération, nous constatons partout une sorte d'exaspération du sentiment national ; cette fièvre ne commande point seulement les calculs politiques, mais retentit dans tous les domaines de l'activité sociale et jusque dans les lettres et les arts ; il n'est si petit peuple qui n'entende « vivre sa vie » à la façon des héroïnes d'Ibsen, et ne s'efforce de diviniser en quelque sorte son individualité. Y a-t-il un « esprit européen » ? Ses manifestations demeurent timides et sont fort éloignées d'avoir l'ampleur que nos pères célébraient à l'avance. La science n'a point remplacé la culture humaine et philosophique du XVIIIe siècle, si propre à rapprocher les esprits les plus divers ; elle ne s'adresse point à tout l'homme et ne requiert qu'épisodiquement l'unanimité des consciences. L'état du monde contemporain est tel qu'il ne saurait être « pensé » que par un nombre infiniment restreint, et probablement décroissant de cerveaux. Tels sont les faits, dont l'irrésistible élan entraîne jusqu'aux plus puissantes dynasties...

Et qu'on n'aille point déplorer un simple concours de circonstances. Déjà nous entrevoyons un plus grave et plus angoissant problème : un Français ne saurait vivre longtemps à l'étranger sans en être frappé ; notre foi en l'universalité de la raison, notre loyauté intellectuelle font de nous d'étranges apôtres de fraternité mondiale ; l'idéalisme généreux que nous enseignèrent tous les grands Français n'admet nulle barrière entre les hommes ; or, voici que l'expérience nous dicte de singuliers doutes ; tant de faits qui démentent notre rêve séculaire seraient-ils point la manifestation tangible d'immuables et profondes réalités psychologiques ? Evoquez vos souvenirs personnels : vos amis étrangers vous surprirent d'abord par je ne sais quelles singularités que votre logique n'aurait point prévues ; menus désaccords ; conflits superficiels et bientôt apaisés ; il vous plut de vous livrer davantage ; une longue communion spirituelle vous rassérène jusqu'au jour où vous apercevez l'infranchissable fossé qui vous sépare à votre mutuel déplaisir ; découverte si inattendue qu'en vain chercheriez-vous à expliquer l'inexplicable par l'éducation ; déjà vous soupçonnez une cause plus lointaine et redoutez une hérédité durable...

Voit-on bien la question, et que selon la réponse dont la science nous gratifiera un de ces jours, nous envisagerons avec un libéralisme fortifié ou avec une plus égoïste réserve la concurrence des peuples et des civilisations ?

* *

Parce que cette concurrence est âpre, parce que des doutes et des inquiétudes nous assaillent, efforçons-nous de nous connaître nous-même, et de ne point permettre que rien nous soit dérobé de notre héritage moral. Sachons persévérer, et d'abord n'ignorons rien de nos richesses anciennes.

Je souhaiterais que tous les écoliers de France en possédassent cet inventaire sommaire et éloquent dont ils sont redevables à M. Gabriel Hanotaux : la Fleur des Histoires françaises, la fleur de nos héroïsmes, de nos labeurs et de nos arts, la fleur sanglante de nos souffrances, le parfum de nos champs, l'essence spirituelle qui survit à nos désastres, quels plus nobles sujets d'inspiration, de joie et de confiance proposer à notre jeunesse ! Certes il convient de montrer à nos adolescents un « idéal français ». Notre époque, dites-vous, en définit plusieurs dont

elle accorde mal les exigences contradictoires. Troublantes rivalités qui plus que jamais nous contraignent à chercher dans le passé des motifs de communs enthousiasmes et au total, le gage de notre unité menacée. En dépit des partis, notre histoire demeure le meilleur enseignement d'unanimité — à condition que nous sachions en faire éclater à tous les yeux la vertu bienfaisante:

« L'histoire d'un pays est — et doit être dans son enseignement — comme le souvenir des péripéties d'une pérégrination aventureuse accomplie pendant des siècles par une famille, une antique famille qui survit à toutes les autres et qui les contient toutes. Il ne s'agit pas seulement de connaître des listes de noms; il faut essayer de saisir le lien des âmes.

Tous ces hommes, d'origines si différentes, sont devenus des frères; ils tiennent l'un à l'autre par une vocation plus forte que leur propre volonté et à laquelle ils ne peuvent renoncer, même s'ils voulaient l'oublier; car on n'arrache pas les fibres de son être.

« Comment donc cela s'est-il fait? C'est à cette question que doit répondre la véritable histoire de France, l'histoire de la patrie française ».

Le lien des âmes, la vocation qui nous distingue et nous guide à notre insu parmi les appels des cultures et des civilisations, voilà ce qu'il convient de rechercher et de mettre en lumière; la vocation française domine nos sensibilités et nos cerveaux; acceptons-en l'empreinte; à la mieux mesurer nous acquerrons cette vue précise de notre valeur et cette estime de nous-même qui préviennent aussi bien les défaillances que les présomptions des sommaires nationalismes.

Gabriel Hanotaux excelle à renouer le fil lointain des âges que la mémoire des foules ignore ou défigure: « Si j'avais pu, écrit-il, j'aurais fait marcher, devant les jeunes gens assemblés, cette belle personne séculaire, la France... »; il excelle à sculpter à grands traits simples et vifs la figure de cette France allègre et si intensément vivante; il en évoque la terre, le ciel, les eaux, en de brefs tableaux où l'art enveloppe sans les dissimuler les précisions de la science. Ensuite, quelle aimable série de fresques légères et volontairement synthétiques où triomphe l'érudition aisée de l'un des maîtres de notre histoire! « J'ai suivi, déclare-t-il, presque sans m'en apercevoir, un certain ordre qui n'est ni l'ordre géographique, ni l'ordre chronologique, et qui ressemblerait plutôt à un processus biographique. »... Voici un discours sur l'Histoire de France, éloquent, persuasif et simple, et dont il faut souhaiter que soit entendu l'enseignement de concorde et de raison généreuse.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

La Mort de l'Été.

On oubliait qu'il avait doré les seigles, déployé les feuilles ainsi que des drapeaux verts, mûri les roses, gonflé les grappes, fait éclater le rire rouge des grenades, velouté les pêches, rebleui le ciel, semé sur le monde ébloui ses fleurs et ses papillons, rappelé les oiseaux bannis, immense, impitoyable, riche, et manquant justement un peu de mesure et de goût à cause de tant de génie.

Triomphateur vermeil, l'été radieux abusait de sa conquête.

Il n'épargnait aucune vexation à ceux qu'il avait soumis.

Il nous réduisait à nous cacher derrière les volets clos et les rideaux; il lançait de mystérieux décrets, dressait des listes de proscription, et tous les désœuvrés étaient obligés de fuir vers les montagnes glacées et les plages marines.

Courtisans tremblants, on essayait de célébrer ses louanges, on disait : Notre-Seigneur l'Été est un maître dur, mais il est splendide; son manteau d'azur et d'or n'a pas une tâche de nuage; il a la sérénité des justes, il faut l'aimer et nous estimer heureux de vivre sous sa domination magnifique.

On disait tout cela, on le pensait dans l'ombre de l'appartement, et dès que nous sortions, d'un seul regard de feu il nous faisait défaillir. Il nous assommait d'un grand coup ou bien il nous prenait par le ridicule : nos fronts ruisselaient, il cassait et mouillait nos cols raides d'empois et harcelait notre course.

Ses persécutions allaient plus loin. Il jetait un œil dans les celliers et le vin tournait, devenait aigre; il regardait l'étal des boucheries et les viandes n'étaient plus bonnes qu'à servir d'appâts pour la pêche à la ligne; il chauffait nos draps, tarissait les sources, rôtissait les feuilles, impitoyable et vermeil.

Depuis quelques jours cependant on comprenait que son génie l'abandonnait..

Il avait gagné la bataille des Seigles, la bataille des Fruits et celle des Raisins, mais après Eylau, Wagram et Austerlitz, il y a Waterloo; l'impérial été se préparait à perdre la sanglante bataille de l'Automne.

Cela avait commencé par quelques escarmouches, par quelques engagements sans importance.

Une avant-garde de nuages avait exploré l'horizon; le vent était accouru, des feuilles jaunes avaient été arrachées aux cimes des arbres, mais, au moment où cela semblait mal tourner pour lui, l'Été n'avait

eu qu'à faire sortir le soleil, et l'ennemi, jaune d'envie, avait cédé la place... Puis il y eut des préparatifs formidables.

Toutes les troupes de l'automne étaient, cette fois, mobilisées. Elles avançaient en bon ordre, occupant les meilleurs points stratégiques. L'azur se plombait, le ciel était un ciel de cataclysme, une immense angoisse pesait sur la terre et le silence était si vaste et si total, qu'un seul frelon bourdonnant sur une fleur de mauve semblait emplir le monde entier de son bourdonnement.

Une canonnade lointaine éclata sourdement, mais on n'assista point à la bataille.

Cela se passa très haut ou très loin. L'été, dont l'heure était venue, fut vaincu, sans résistance. Il se retira sous un ciel lugubre de panique abandonnant ses boulets rouges et ses lances d'or toutes brisées; et quand la nuit vint, pour la première fois fraiche et sentant l'eau, comme si ses murs gris eussent été faits de cette argile poreuse dans laquelle on pétrit les alcarazas d'Espagne, on sut que le grand combat avait été livré et que désormais c'était le doux, le mol, l'humide, le vaporeux, le jaune automne.

* *

Les Migrations.

Sans attendre le froid, les prudentes hirondelles ont quitté Paris.

Je les vis, l'autre matin, au-dessus de Notre-Dame. La vieille basilique en était couverte; elles mettaient un panache aux saints, une huppe aux gargouilles, elles perchaient sur les nimbes des apôtres et sur les ailes des archanges; chaque trou de pierres dentelée en abritait une, chaque tour en avait des milliers.

L'air était plein d'appels et de cris. Des martinets, très haut, scrutaient le ciel, d'autres allaient, venaient, des toits aux tours, faisant de rapides visites.

Il y avait des conciliabules, des réunions agitées, de graves assemblées, des avis jetés dans un cri perçant, des ordres donnés dans un frémissement de plumes et dans un battement d'ailes vives, et si je n'avais craint d'effrayer les bons oiseaux je serais monté dans les tours de Notre-Dame, ce qui ne viendrait jamais à l'idée d'un Français à qui les visites à la Colonne et au chandelier d'Eifel suffisent.

Je n'ai pu assister à leur départ, mais il paraît, d'après les journaux, qu'elles s'en sont allées vers le Nord, et des savants interrogés ont prétendu que l'automne ne serait ni froid, ni vaporeux, ni humide, mais qu'il succéderait à l'été comme un prince succède à son père, et que les hirondelles fuyaient devant la chaleur.

Il faut certes croire à l'astronomie et à l'ornithologie, mais il faut croire surtout aux étoiles, aux nuages et aux hirondelles, même si ces vapeurs devaient être menteuses, même si ces oiseaux devaient nous tromper.

Les hirondelles qui paraissaient tisser au dessus de Notre Dame de Paris une trame noire et rapide avaient leurs raisons.

Après cet immense été d'or, elles ont dû prévoir un automne pluvieux et un hiver terrible. Elles ont dû songer au voyage plus long, aux milliers de lieues qu'il leur faudrait faire en plus, peut-être, pour retrouver le soleil.

« Les oiseaux ont toujours raison, » me disait un vieux paysan devant lequel je m'étonnais, en plein champ, d'un autre départ qui semblait prématuré.

C'était, par un lucide matin de la fin de septembre, devant la rustique maison où ceux de ma race naquirent, vécurent, sans autres soucis que les moissons et les vendanges, et où le dernier venu que je suis a apporté quelques livres.

Des vols migrateurs nous forçaient à lever les yeux au ciel.

Il passait des triangles vibrants de grands canards sauvages, des nuages qui étaient faits de centaines et de centaines d'ailes, et j'essayais d'expliquer au vieux paysan ce que j'avais appris, ce que je savais du drame régulier des migrations.

Ornithologue d'occasion et plus poète que savant, je lui dis l'angoisse de ces nuées palpitantes d'ailes et de petits cœurs intrépides et timides; je lui fis voir les grands rapaces perchés sur les rocs froids des Alpes, les grands oiseaux de proie qui connaissent l'heure et le passage des migrations et qui s'apprêtent à réclamer un impôt cruel, un péage de sang.

Puis, comme il me pressait de questions auxquelles je ne pouvais plus répondre, j'allai chercher sur un rayon le divin livre de Michelet : *L'Oiseau*, et, assis sur un banc de bois tout gaufré d'or vermeil par les feuilles tombées de la vigne, je me mis à lire l'admirable passage sur la migration du rossignol :

« — ...Que feras-tu, pauvre rossignol isolé, qui pars, comme les autres, mais sans appuis, sans camarades, affronter la grande aventure? Toi, qu'es-tu, ami? une voix. Nulle puissance en toi que celle qui te dénoncerait. Dans ton habit obscur, tu dois passer muet, confondu avec les teintes des bois décolorés d'automne...

« Eh! que ne restes-tu? que n'imites-tu la timidité de tant d'oiseaux qui ne vont qu'en Provence?... Non, il faut partir. D'autres peuvent rester; ils n'ont que faire de l'Orient, moi, mon berceau m'appelle : il faut que je revoie ce ciel éblouissant, ces

ruines lumineuses et parées où mes aïeux chantèrent ; il faut que je me pose sur mon premier amour, sur la rose d'Asie...

« Donc, il part ; mais je crois que le cœur doit lui battre dès l'approche des Alpes, quand les cimes neigeuses annoncent la porte redoutable où ce pose le roi cruel, fils du jour et de la nuit, le vautour, l'aigle, tous les brigands griffés, crochus, altérés de sang chaud...

« Je me figure qu'alors le pauvre petit musicien dont la voix est éteinte, non l'*ingegno*, ni la fine pensée, n'ayant personne à consulter, se pose pour bien songer encore avant d'entrer dans le long piège du défilé de la Savoie...

« Il se dit : « si je passe de jour, ils sont tous là ; ils savent la saison ; l'aigle fond sur moi, je suis mort. Si je passe de nuit, le grand duc, le hibou, l'armée des horribles fantômes, aux yeux grandis dans les ténèbres, me prend, me porte à ses petits... Las ! que ferai-je ?... J'essayerai et d'éviter la nuit et le jour. Aux sombres heures du matin, quand l'eau froide détrempe et morfond sur son aire la grosse bête féroce qui ne sait pas bâtir un nid, je passerai inaperçu !... Et quand il me verrait, j'aurais passé avant qu'il pût mettre en mouvement le pesant appareil de ses ailes mouillées... »

Je lus pendant longtemps ces courtes phrases, rhythmées, semble-t-il, selon les pulsations d'un cœur angoissé de rossignol, et le vieillard s'était peu à peu approché de moi, et jamais Michelet n'eut un pareil admirateur.

Lorsque que j'eus fermé le livre, mon vieux compagnon tendit la main, et je lui donnai le bouquin.

Puis, au bout d'un moment, il me dit, les yeux pleins de larmes contenues, ces paroles que je n'oublierai jamais :

« L'homme qui a écrit ces pages est un saint, et l'on a envie de prier pour ces oiseaux qui partent... »

*
* *

Première Pluie.

Je hume avec joie l'incomparable et mélancolique charme français de Paris sous la première pluie d'automne, sur la plate-forme d'un omnibus.

Ici, un domestique écarte des rideaux à la fenêtre d'un vieil hôtel à mascarons et je m'attends à voir paraître Célimène avec sa poudre et ses paniers ; puis on longe le Louvre des Valois, Saint-Germain-l'Auxerrois au porche doré sous lequel passèrent Mme Catherine et ses dames d'atour, en robes à crevés de satin, avec leurs collerettes tuyautées ; et près d'une lourde allemande tanguant dans ses larges souliers, je regarde s'envoler un trottin aux pieds légers exactement gantés de cuir fauve...

Une dame, d'un certain âge, monte dans la voiture, bousculant son mari chargé de paquets.

Le malheureux, à côté de moi, oscille sur la plate-forme, pareil à ces polichinelles de jour de l'an encombrés de cartons et de joujoux.

Il a oublié son parapluie dans un magasin et on ne l'a pas retrouvé.

Sa compagne l'accable. Le conducteur, les voyageurs deviennent attentifs et narquois.

« — Tu n'en fais jamais d'autres. Dis, parle !

« — Quoi ? chérie...

« — Il n'y a pas de chérie !... Tais-toi... voyons, nous étions près du comptoir... cherche dans ta cervelle... Tu auras celui de la bonne à présent... »

Cela dure, cela dure, et l'omnibus s'arrête devant la statue de Molière qui eût fait avec cette catastrophe domestique quelque bonne bouffonnerie classique.

Un cuirassier sort de l'intérieur et la grosse dame prend sa place, digne et encore toute secouée.

Le cavalier descend et je m'aperçois que mon visage se reflète dans son casque, avec mon chapeau très allongé, et le cuirassier s'éloigne sans savoir qu'il emporte mon image dans ce miroir de cuivre militaire, au-dessous du plumet rouge que hérisse le petit vent de la première pluie.

LÉO LARGUIER.

Chronique de l'Étranger

LE COSTUME D'HONNEUR DE LA FEMME ALLEMANDE

Les *Hamburger Nachrichten* publient un bien curieux article, très symptomatique, de M. Kaulitz Niedeck. Le voici, traduit en entier, de façon à lui conserver toute sa saveur.

Lorsque l'Allemagne, lors des guerres de délivrance, secoua la domination française, les femmes allemandes essayèrent aussi — ce qui est moins connu — de se délivrer du joug de la mode parisienne. Leur sens patriotique était éveillé au point qu'elles tinrent pour indigne, et même pour déshonorant, d'imiter dans l'avenir les manières de se vêtir d'un peuple qui avait fait beaucoup de mal à leur patrie. Aussi voulurent-elles introduire une mode à elles, un costume national : « le costume d'honneur » et des jours de fête de la femme allemande, comme elles l'appelèrent.

L'idée première vint de ces courageuses infirmières bénévoles qui, pendant les guerres de 1813 et 1814, rendirent de loyaux services à la patrie, en soignant les blessés et les malades. C'étaient des femmes et jeunes filles de toutes les classes de la société, qui s'étaient réunies dans ce but et qui avaient formé des associations féminines patriotiques. Les présidentes de l'une de ces associations féminines envoyèrent en l'été 1814, après l'heureuse victoire des Allemands, une importante circulaire à toutes les présidentes d'associations féminines dans l'empire allemand au sujet de l'*introduction d'un costume d'honneur pour les associations féminines allemandes*.

La circulaire qui éveilla alors un grand intérêt chez les hommes comme chez les femmes, mérite encore aujourd'hui, après un siècle écoulé, notre attention, comme un document sur l'histoire des femmes allemandes.

Le conseiller de la cour Becker, à Gotha, qui s'était voué de toute son âme à la cause féminine, fut chargé d'assurer la diffusion de cet appel : le texte fait partie de ses œuvres complètes :

Aux présidentes des associations féminines allemandes ».

Avec notre indépendance, achetée au prix d'efforts et de sacrifices infinis, s'est réveillé un noble orgueil national, qui ne supporte plus le malheureux désir d'imiter les manières et les mœurs étrangères ; et qui ne peut *surtout s'accommoder, — fait dégradant — de ce qu'un peuple, qui nous a fait tant de mal, nous impose les lois de sa mode*. Le changement perpétuel de notre costume féminin, inspiré par les innombrables modèles des poupées parisiennes, en même temps qu'il était choquant à divers égards, devenait de plus en plus à charge aux femmes de sens *véritablement allemand*, ainsi qu'à tous les hommes honorables (et parmi eux spécialement aux pères et époux peu fortunés).

Un costume national résoudrait pour toujours ce problème ; mais les obstacles qui s'opposent à son établissement sont presque insurmontables : il peut paraître à beaucoup que l'on ne devrait pas restreindre le sens de coquetterie et de beauté — héritage antique et irrécusable de notre genre — en imposant une forme unique. Pourtant un important progrès serait possible, par votre noble effort, très honorées dames, si vous accueilliez favorablement notre proposition et la faisiez connaître dans vos cercles, aussi rapidement que possible.

Ce projet a pour but de créer et de faire adopter le vêtement d'honneur des associations féminines, ce qui rendrait toujours présent à l'esprit de nos filles le souvenir de notre grande époque.

Toutes celles qui se décideraient à accepter ce costume s'engageraient par là-même à le considérer comme leur costume le plus honorable et à le porter à chaque occasion solennelle — quoique de leur plein gré.

Le plus propre à remplir cet usage serait un costume vieux-allemand débarrassé de toute incommodité. Ci-joint un modèle : un vêtement tenu sous la poitrine, avec col dentelé, manches bouffantes, de deux étoffes différentes comme le bord de la robe.

L'étoffe ne serait pas déterminée ; mais la coupe resterait invariable ; les couleurs dominantes changeraient pour chaque âge, depuis le noir orné de blanc, jusqu'au blanc avec garniture à volonté. Comme coiffure on aurait le choix entre le seul arrangement de la chevelure (sans chapeau) ou le petit bonnet à plume dessiné ci-dessous.

Nous nous en remettons entièrement à vous pour faire ressortir les avantages qui découleraient de l'adoption de ce costume : l'influence certaine sur le sentiment d'indépendance de l'Allemagne, aussi bien que les économies qui en resulteraient. Et il est presque superflu de remarquer qu'on trouverait difficilement une époque plus favorable que la présente pour l'accomplissement de ce plan.

Nous n'apposons pas nos noms au bas de cette lettre : car à notre place vous auriez le même scrupule. On compromet trop facilement une bonne cause, si l'on donne l'occasion de présenter comme prétentions personnelles le but secret d'un mouvement. Toutefois, que cet écrit vienne d'une société réellement existante de femmes allemandes, un homme, sur notre prière, s'en porte garant, homme que vous connaissez et estimez, car il a beaucoup fait et beaucoup souffert pour la cause de la patrie.

Soyez assez aimable pour adresser à M. le Conseiller de la cour Becker, à Gotha, un court avis de reception, ainsi que quelques lignes sur l'accueil réservé à nôtre projet et les possibilités de le faire accepter. On ferait connaître ensuite le plan, par les feuilles publiques, au nom des associations de femmes qui auraient adhéré.

Nous vous saluons avec la profonde considération respectueuse que nous devons au mérite personnel et à l'honorable dignité des femmes allemandes comme à votre association-sœur.

*
* *

En réponse, le conseiller aulique Becker reçut de très nombreuses lettres de femmes de toutes les classes, et même de princesses. La plupart donnaient raison à la circulaire, trouvant indigne des femmes allemandes cette sujétion à des modes étrangères — et en ces termes : l'habitude de toujours trouver bien ce que la mode du jour prescrit, trouble la conception de la véritable beauté et de la grâce et induit même en erreur le jugement sur la propre forme féminime : elle élève, en effet, au rang d'une loi du beau, les inventions, souvent laides et grotesques, d'une modiste parisienne.

Puis la mode parisienne était tournée en ridicule, représentée comme caricaturale et folle. D'autres missives rappelaient que souvent la santé souffre des excès de la mode et aussi que la coquetterie féminine est artificiellement excitée par des modes toujours changeantes. Plus d'un jeune homme n'osait choisir une épouse, par crainte de ne pouvoir satisfaire ses désirs de toilette.

Souvent même le bonheur de toute une famille pouvait être détruit par le luxe de la mode !

Mais avant tout, les femmes approuvaient unanimement le but du projet : ne plus se laisser conduire par le sceptre tyrannique d'un peuple, dont le joug pesant n'avait été rejeté qu'au prix de tant de sang allemand et de si grands sacrifices. Toutes voulaient aider à répandre cette pensée. Telles étaient les assurances des femmes et jeunes filles allemandes. Un seul point ne les trouvait pas unanimes : l'introduction d'un vêtement de cérémonie pour les associations féminines exclusivement. D'innombrables femmes allemandes, qui n'appartenaient pas aux associations féminines, avaient agi en faveur de la nation allemande, de sorte qu'il ne convenait pas de se séparer d'elles par un vêtement d'honneur particulier !

*
* *

Le conseiller Becker considéra comme son devoir de dissiper les préjugés et scrupules de quelques dames, et il fit des propositions relatives à la création d'un unique costume féminin : il s'agissait de trouver une seule coupe de robe, tandis que l'étoffe — et sa qualité — pouvait varier. Il proposa ensuite que les dames portassent pour la première fois leur costume le 31 mars, jour anniversaire de la délivrance du peuple allemand.

« Nous, hommes, nous renouvelons le souvenir de ces grands jours, où la puissance du tyran fut brisée, par des feux de joie sur les collines et nos femmes éterniseront ce jour en des réunions de fêtes, où, par leur simple costume national, elles représenteront le triomphe de la raison allemande sur la folie étrangère. » Voilà ce qu'écrivait Becker, le jour anniversaire de la bataille de Leipzig. Son projet, comme celui des premières réformatrices du costume, ne fut pas pris en considération.

Une méchante plume féminine avait tourné en ridicule le conflit des modes allemandes, sous la forme d'un dialogue : deux dames se moquent du costume vieux-allemand des femmes, tandis qu'un homme, habillé à la française, coupe leur entretien de remarques sarcastiques. La farce se termine en livrant aux risées les femmes partisans d'une mode allemande.

C'est ainsi qu'échoua cet effort honorable pour une noble cause, par la faute de la division des cercles féminins; et maintenant encore règne la mode étrangère : qui s'efforcera de combattre un jour l'orgueil féminin des allemandes !

*
* *

Tel est l'exposé de M. Kaulitz-Niedeck, qui semble regretter vivement l'absence d'un civisme assez héroïque chez ses contemporaines.

Nos couturiers auraient tort de prendre au tragique cette sorte d'appel : dans le même numéro des *Hamburger Nachrichten*, figurent diverses annonces pour les étoffes françaises et les modes parisiennes !

Il en sera de cette pâle tentative, comme de celle de 1814.

POLITIQUE ALLEMANDE

Dans la *Zukunft* Maximilien Harden publie sous le titre « Malheur au vainqueur » un fort intéressant article.

Le prince Bülow, dit-il, a assuré dix fois et notamment dans une déclaration solennelle à l'ambassadeur d'Angleterre, que l'Allemagne ne recherchait aucun privilège, d'aucune sorte, au Maroc. Et le traité franco-allemand du 9 février 1909 Cambon-Kiderlen engage les gouvernements des deux pays à ne « tenter ni même encourager aucun essai, qui aurait pour but de créer des privilèges économiques en leur faveur ou en la faveur d'une autre nation quelconque ».

Ce traité, comme les actes signés en 1880 à Madrid et 1906 à Algésiras, deviendrait une dérision, si l'Allemagne obtenait maintenant un privilège...

A un certain point de vue, ajoute l'écrivain allemand, nous nous abaissons à la situation d'un vendeur, qui voudrait faire payer deux fois sa marchandise : notre renoncement à toute puissance politique au Maroc, nous l'avons donné en 1909; et il doit être payé de nouveau en 1911 !

Dans cette affaire, dites-vous, la folie a aveuglément accumulé les fautes, à un point qu'une faute nouvelle ne saurait plus nuire? Peut-être est-ce vrai. Mais devons-vous accepter ces erreurs sans défense? Etes-vous trop faibles, trop hésitants pour vous opposer à cette tentative insensée d'arracher aux Français des lambeaux de pays, pour lesquels les meilleurs d'entre eux ont combattu et versé leur sang?

Il y a six mois encore, tout citoyen, politiquement majeur, eût traité cela de démence. Bismarck n'emploierait pas d'autres termes, si cette nouvelle lui parvenait. Pendant des jours et des nuits, il a agité à Versailles la question de savoir s'il exigerait des Français un fragment de leur territoire; et encore s'agissait-il, après une guerre victorieuse, de provinces frontières dont la plus grande partie avait été enlevée aux Allemands autrefois par droit de conquête.

Maintenant nous voulons prendre au peuple voisin, renforcé dans sa puissance nationale et son crédit international, un pays, dont nous n'avons pas besoin et dont la perte restera dans l'âme de la France comme une blessure jamais cicatrisée !

Oh, vous qui aimez la paix, ce serait la guerre : demain ou dans trois ans; à l'heure la plus favorable aux puissances de l'Ouest.

Le monde de la Bourse n'est jamais sot; il ne le fut pas, les jours derniers, non plus. Il prévoit que son repos, dénué de soucis, ne reviendra pas de sitôt, si la France est obligée de s'amputer elle-même !

*
* *

De telles déclarations ne manquent pas de courage, ni de clairvoyance, — sous la plume d'un Allemand !

RAABE ET BEYERLEIN

Guillaume Kosch publie dans *Das Literarische Echo* des *Souvenirs sur Guillaume Raabe* avec lettres inédites de l'écrivain. Nous en détachons ce fragment :

A cette époque je signalai à Raabe l'identité du sujet du roman *Abu Telfan*, par Raabe, avec *La Retraite* de Beyerlein.

Dans les deux cas un jeune soldat aime la fille d'un sous-officier avec l'assentiment de son père ; les deux fois le soldat est supplanté par un officier, qui éblouit la jeune fille. Dans les deux cas, l'amoureux de la jeune fille déshonorée attaque le séducteur, son chef, avec l'arme de service. Les deux fois, la tragédie prend fin par l'intervention du père qui se charge de la vengeance.

Certain chapitre, dans lequel sont racontés les événements de la fin de l'acte, se termine dans le roman de Raabe par ces mots significatifs :

« Le lieutenant Kind, qui attendra patiemment la dernière retraite... »

Cette remarque, que je fis à Raabe, l'intéressa au plus haut point. Il m'écrivit :

« Je ne vais plus au théâtre et je n'ai pas même lu le drame ; aussi ce que vous me découvrez est tout à fait une nouveauté pour moi. Vous avez absolument raison : le titre devrait être *La Retraite*, tragédie de Franz Adam Beyerlein, d'après le roman *Abu Telfan* de G. Raabe. »

Depuis lors, Beyerlein a publié une déclaration affirmant qu'il n'avait aucune connaissance du roman de Raabe, lorsqu'il composa *La Retraite*.

EN RUSSIE

Le Musée Tolstoï vient d'être ouvert à Saint-Pétersbourg.

La réussite en est due, d'après *Das Literarische Echo*, à un politicien connu, M. A. Stachowitsch, qui connaissait personnellement le grand poète. Le musée contient plus de 3000 objets se rapportant à la personnalité de Tolstoï, à sa vie et son œuvre. Particulièrement importante est la collection des portraits, bustes et statuettes de Tolstoï. L'administration du musée espère obtenir de la censure l'autorisation de faire figurer dans la bibliothèque du musée, sans qu'elle soit « passée au caviar », toute la littérature étrangère relative à Tolstoï.

Cette requête sera-t-elle accordée ? C'est au moins douteux, si l'on considère le fait que, récemment, sur un ordre du tribunal de Moscou, trois volumes de l'œuvre complète posthume de Tolstoï ont été mis au pilon. Le jugement était basé sur les articles 73 (blasphèmes) (ou athéisme), 281 excitation du peuple à se conduire hostilement vis-à-vis du gouvernement, et 128 (mépris insolent de la puissance des Très-hauts) du code criminel russe.

D'ailleurs la traduction russe de l'*Ile des Pingouins* d'Anatole France a dû subir le même sort, conformément à un arrêt du Tribunal de Moscou.

*
* *

Quelques statistiques dressées récemment dans de grandes villes de province renseignent sur le goût des lecteurs russes des classes peu fortunées.

On voit d'après les chiffres de la bibliothèque de prêt de Samara, qu'en 1910 Léon Tolstoï était l'auteur le plus lu. Ses œuvres furent demandées 750 fois. En second lieu vient Tourgueneff (560 f.), puis Mme Anastasie Werbiz-Kaja (461 fois) et en quatrième rang Andreiew (312 fois). L'écrivain le plus lu de l'étranger est Knut Hamsun (272 fois), puis Sienkiewicz (204) et Maupassant (171 fois).

La direction de la bibliothèque publique de Iékatérinenburg publie des statistiques embrassant une dizaine d'années. Ici encore c'est Tolstoï qui arrive le premier ; ses écrits furent demandés, en moyenne, chaque année 1062 fois ; les chiffres ne tombent jamais pour un an au dessous de 900 et 1909 atteint 1582 demandes. Après lui vient Nemirowitsch-Dantschenko (859 fois par an) et en 3e lieu de nouveau Anastasie Werbiz-Kaja dont les œuvres n'ont été demandées que 74 fois en 1901, mais 2.330 fois en 1910, c'est-à-dire deux fois plus que les œuvres de Tolstoï.

On ne peut tirer de ces chiffres énormes aucune conclusion précise sur les écrits de Madame Werbiz-Kaja, ni même sur le goût de l'élite cultivée russe.

AUTEURS ALLEMANDS

Das Literariche Echo signale, d'après un article de M. Hans Bander, les contradictions et les invraisemblances qui se trouvent dans les œuvres des grands poètes... *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

Il rappelle que W. Scott dans *Ivanhoë* a décrit une scène nocturne telle qu'elle ne pouvait être vue ainsi qu'en plein jour. Il prouve que les auteurs allemands ont montré leur inexpérience surtout en astronomie ; il signale l'impossibilité de ce que, dans *Hermann et Dorothée*, le poète voie, à côté du blé, les grappes de raisins mûres. Il dresse la longue liste des anachronismes de *Faust*, du « vin de Champagne » au « tabac corrosif », à la « petite feuille hebdomadaire », etc...

Il trouve des contradictions dans *Don Carlos* et *Wallenstein* et le sérieux Lessing lui-même n'échappe pas à une erreur de date dans son *Nathan*.

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 16. — 2e SEM. 49e ANNEE 14 OCTOBRE 1911

ISIDORE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE ET MICHELET [1]

Il y aurait une étude intéressante à faire sur les relations de Michelet avec les hommes de science de son temps. La science de la nature l'a toujours attiré en même temps que la science de l'homme, et s'il n'a composé que dans les vingt dernières années de sa vie des ouvrages d'histoire naturelle, il projetait déjà en 1825 d'écrire une *Etude religieuse des sciences naturelles*, et en 1849 il esquissait le plan d'un livre intitulé : *Le Ventre*, qui aurait été un livre de psychologie sociale en même temps qu'un livre de physiologie. L'ami intime de sa première jeunesse, Poinsot, était un étudiant en médecine et il l'enviait d'étudier les lois de la nature plutôt que les évolutions humaines, les sciences de Dieu plutôt que celles de l'homme, la politique et l'histoire. Plus tard, nous le voyons constamment, dans ses moments de pire détresse morale, chercher un refuge dans la lecture des ouvrages de physiologie et d'histoire naturelle. Dans une note écrite en 1865 il rappelle le souvenir des grands savants dont le commerce lui fut si précieux.

« Plusieurs chapitres de mon *Histoire de France* furent soumis à mon illustre camarade de collège M. Elie de Beaumont, qui alors, contre Cuvier, tenait l'avant-garde de la science. J'étais aussi encouragé par l'amitié d'un homme très ingénieux, Edwards aîné. Eminent naturaliste, physicien, etc., il suivait jusque dans les langues l'histoire naturelle de l'homme, avec un esprit véritablement encyclopédique, fort admiré de Burnouf qui, lui aussi, avait commencé par les sciences physiques, avant de devenir le premier linguiste du monde. La tendance encyclopédique d'Edwards l'avait conduit de l'histoire naturelle aux langues. J'ai senti vivement l'incomplet de mon côté matérialiste. J'ai subi le puissant attrait des Geoffroy-Saint-Hilaire, cette maison si ombragée, hélas! vide aujourd'hui. Puis j'ai connu Serres et l'embryogénie. Là, se lient l'histoire et l'histoire naturelle. Plus tard Pouchet. Les grands chirurgiens : Dupuytren, la pléiade Aumussat, Lisfranc, Marjolin, Hahnemann, médecin homéopathe, Bouchardat, médecin chimique. Plus tard Berthelot, Robin. La Nature m'attira dès 1830. Retenu par l'absorbante spécialité hors des sciences naturelles, j'étais heureux par moment d'y jeter au moins un regard. J'y puisais de vives lueurs. J'allais, ému et dévot, souvent au Jardin des Plantes. J'y voyais le grand Geoffroy, un innocent de génie, d'admirable et sublime enfance. J'y trouvais l'aimable accueil de cette famille unique, mais à jamais regrettée, où tout respirait la douceur, le calme fécond pour l'esprit. En 1842, j'y connus Serres, qu'on pouvait dire un des Geoffroy. Je suivais parfois ses cours. Son livre de l'*Embryogénie* me souleva le voile d'Isis, me fit entrevoir l'énorme portée morale de ce qu'on croit physique. Cela couva longtemps en moi jusqu'à la révélation que j'eus du génie de Pouchet, des belles recherches de Coste, Gerbes, sur le point si grave où se croisent les sciences de l'homme et de la nature, de la vie matérielle et sociale. Ce point, c'est notre naissance, le mystère de notre origine, de notre vivant berceau. »

Michelet ne perdit pas une occasion pour rendre hommage au génie et au caractère d'Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, dans le *Peuple*, dans l'*Histoire de la Révolution*, dans ses livres d'histoire naturelle,

1. Cet article fait partie d'un volume dédié à la mémoire de M. Louis Olivier, qui paraîtra prochainement.

et d'unir Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire à son père dans sa reconnaissance et son admiration. C'est à eux qu'il devait d'avoir connu et compris le génie de Lamarck et vu dans la chimie organique le point d'appui d'une réfutation du mécanisme matérialiste. Voici ce qu'il écrivait, le 20 novembre 1838, en revenant de l'enterrement de Broussais, son collègue à l'Académie des Sciences morales et politiques.

« J'étais entre Blanqui, Lucas, Châteauneuf, Villermé, près de Geoffroy-Saint-Hilaire. En face, un vrai conciliabule de matérialisme, toute la faculté de médecine. Au pied du catafalque la figure sinistre d'Orfila et la face bonasse de Lamy. J'avais en perspective, pour dédommagement, M. Dumas le chimiste. Il me semblait voir mourir le *mécanisme* médical, commencer dans l'avenir, par suite de la chimie, la médecine *organique*. Broussais, quoiqu'il ait recommandé l'observation *physiologique*, s'est cependant contenté d'une médecine *mécanique* et négative, renonçant à interroger les *voies médicatives* de la nature. Broussais fut un héros; sa médecine, ou plutôt sa chirurgie, celle d'un âge héroïque, vraiment française : avoir plus d'esprit et de courage, dans un moment donné, c'est français. »

Les Geoffroy-Saint-Hilaire rendaient à Michelet affection pour affection, admiration pour admiration. Isidore écrivait à Michelet, le 11 septembre 1841, après avoir reçu le tome V de l'*Histoire de France* (sur Charles VII et Jeanne d'Arc) :

« Monsieur et illustre confrère, je viens de lire avec le plus vif intérêt la première partie de votre cinquième volume. Permettez-moi de vous remercier du don précieux que vous m'avez fait et de tout ce que ce don m'a valu déjà de plaisir intellectuel et d'instruction. Jeanne d'Arc revit dans ces belles pages; la *vie* active et réelle de vos personnage est l'un des éminents caractères de vos œuvres. Vous avez le don auquel les peuples reconnaissent les envoyés de Dieu. Vous dites aux morts : levez-vous, et ils se lèvent; ils marchent et agissent devant nos yeux. »

Quelques mois plus tard, Michelet, faisant au Collège de France un cours sur la Philosophie de l'histoire, se trouva amené à préparer une leçon sur les premiers âges du monde et l'évolution par laquelle l'humanité surgit du sein des espèces animales primitives. Ravaisson lui avait prêté les ouvrages de Secrétan et de Schimper et Michelet écrivit à Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire pour lui demander ce qu'il fallait penser de la relation de l'homme avec les espèces animales, s'il fallait étudier son origine dans les espèces disparues comme l'a voulu Schimper. Voici ce que répondit Isidore :

Le 30 avril 1842.

Monsieur et illustre confrère et ami,

« L'idée que les vertébrés anciens se rapprochaient plus de l'homme que leurs analogues contemporains, est entièrement fausse. Plus on s'écarte de l'époque actuelle, plus on pénètre profondément dans les couches du globe, et plus la création animale se montre différente de celle que l'homme a pu contempler, lorsqu'à son tour il a apparu sur la scène du monde, et plus différente aussi de l'homme lui-même. Dans les terrains les plus anciens où se trouvent les fossiles, les animaux dont on trouve des débris ne peuvent jamais rentrer dans les genres que nous voyons représentés dans la nature actuelle, et souvent même ne rentrent pas dans les familles, dans les ordres, parfois dans les classes aujourd'hui existants. Plus tard, si les animaux ne rentrent pas dans les genres actuels, ils sont du moins voisins de ceux-ci, n'en diffèrent que par des caractères très secondaires, et par conséquent rentrent très naturellement dans les mêmes familles. C'est ainsi que les ichthyosaures, les ptérodactyles, les plésiosaures, animaux des terrains anciens, ne rentrent dans aucun genre, aucune famille, et même, pour le ptérodactyle, dans aucune classe aujourd'hui existante : les mastodontes, au contraire, qui sont plus récents, les paléothériums et les lophiodons, qui le sont également, ne rentrent encore dans aucun de nos genres actuels, mais ils s'en écartent peu, et s'inscrivent naturellement à côté d'eux, dans les mêmes familles, comme les mastodontes à côté des éléphants, les paléothériums à côté des tapirs.

« A une époque plus récente les animaux fossiles rentrent, pour la plupart, non seulement dans les familles, mais aussi dans les genres connus; ce sont, par exemple, des espèces, aujourd'hui éteintes, d'ours, de chats, de cerfs, etc., mais non des types étrangers à la nature actuelle.

« Enfin, dans les terrains récents, on retrouve les mêmes espèces qui vivent aujourd'hui à la surface du sol.

« Ainsi, des différences d'abord classiques, ou ordinales ou de famille, puis génériques, puis seulement spécifiques, puis nulles : ce qui est le contraire de l'idée qu'aurait donnée Schimper, et qu'au reste je ne vois pas bien clairement exprimée dans l'ouvrage de M. Secrétan. Tout ceci est applicable aussi à l'homme en particulier : il n'y a point dans la création ancienne (au moins dans ce que nous en connaissons) d'êtres qui se rapprochent autant de l'homme que les premiers animaux, aujourd'hui existants, de la famille des singes.

« Du reste, dans le résumé qui précède, on ne doit voir que l'expression de l'ensemble des faits, et non la généralisation vigoureuse, certaine et définitivement établie dans la science, des résultats fournis par l'observation. En paléontologie, les auteurs (y compris M. Secrétan d'après Schimper) sont prodigues d'assertions absolues; mais toutes ces assertions doivent être marquées de gros points de doute. On raisonne sur la paléontologie avec aussi peu de certitude que raisonnerait sur la distribution géographique des espèces aujourd'hui vivantes, un navigateur qui aurait touché quelques points des côtes dans les diverses parties du monde.

Parmi les idées que présente M. Serétan et qui ont été souvent présentées déjà en France aussi bien qu'en Allemagne et ailleurs, l'une de celles qui ont eu le plus de succès est l'hypothèse des créations successives. Rien n'est moins démontré que la réalité de cette hypothèse qui est partout reproduite, et partout attribuée (même par son panégyriste officiel, M. Flourens) à Cuvier, qui la repoussait formellement, ainsi que je l'ai fait de [illegible] remarquer dans mes *Essais de Zoologie générale*. [illegible].

Quant à cette autre assertion (p. 46) que la division du règne animal en quatre embranchements, qu'a proposée Cuvier, est consacrée et démontrée par la géologie et par l'anatomie comparée, celle-ci n'est pas seulement douteuse, mais fausse. D'une part, il n'y a pas impossibilité, comme le dit l'auteur, de passer d'un des quatre types à l'autre ; et l'unité de plan subsiste à un point de vue très général : mais, de plus, à un point de vue plus particulier, et ceci surtout d'après les travaux de M. de Blainville, les trois premiers types de Cuvier se rattachent beaucoup plus intimement entre eux qu'ils ne se rattachent au dernier, qui comprend deux types extrêmement distincts, et plus éloignés même les uns des autres que ne le sont entre eux les trois premiers grands types de Cuvier. Ceci a conduit M. de Blainville à proposer, et c'est selon moi une très grande amélioration au point de vue logique comme au point de vue zoologique proprement dit, une division ternaire du règne animal. Un premier type comprend les trois premiers embranchements de Cuvier (vertébrés, articulés, mollusques) ; les deux autres comprennent la plupart des animaux placés par Cuvier dans le quatrième embranchement, dont une grande partie doit d'ailleurs être reportée aussi dans le premier type.

« La Géologie est tout aussi bien d'accord avec ces vues nouvelles qu'avec celles de Cuvier ; car ce qu'elle donne en définitive, c'est simplement la preuve qu'en général, et sauf des exceptions, sauf la nécessité surtout de remplir d'immenses lacunes, la nature a procédé du simple au composé, et par conséquent des animaux que toutes les classifications placent au bas de l'échelle animale à ceux qui en occupent le sommet.

« Agréez, je vous prie, la nouvelle expression de mes sentiments les plus dévoués et de ma plus haute considération.

I. GEOFFROY SAINT-HILAIRE ».

Michelet, au reçu de cette lettre, écrit dans son journal, le dimanche 1er mai : « *Omnis natura ingemiscit et parturit.* Saint-Paul. La nature aspira longtemps à son sauveur et le prophétisa dans des formes imparfaites qui montaient à lui », et il se rend chez les Saint-Hilaire pour se pénétrer des idées exprimées par Isidore sur l'unité de composition des êtres et leurs transformations. Comme Mme Isidore exprimait la crainte que ces idées ne fussent contraires à la religion, Michelet lui répondit « que Dieu était une mère qui avait dû allaiter le monde goutte à goutte », et, rentré chez lui, il jeta sur le papier, pour la leçon du jeudi 5 mai, un tableau poétique de la création, visiblement inspiré des idées d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire.

« La vie n'est qu'un soupir, une aspiration, un enfantement : *Omnis natura ingemiscit et parturit.*

« La grand'mère a enfanté longtemps avant nous. L'homme n'est pas un essai. Elle a beau cacher dans son sein les premières ébauches, les débris de ses vieux rêves, nous allons les lui ravir.

« Nous sommes curieux de voir comment notre bonne mère, s'étant à peine enfantée elle-même sous la chaude haleine de Dieu, se prit à rêver son fils.

« Visiblement, de bonne heure, se voilant d'un tiède brouillard, elle commença de couver. De loin elle voyait bien que, mobile et vivante planète comme elle était, elle ferait à sa surface de petites planètes vivantes qui vivraient d'elle et modifieraient sa vie.

« L'esprit lui donna des siècles, et à force de siècles elle en vint à concevoir ces systèmes vivants si compliqués des animaux supérieurs. Combien fière elle dut être, quand elle vit, sous des forêts d'herbes colossales, des fougères de soixante pieds, les derniers nés du limon, les bêtes puissantes et terribles qui couraient, nageaient, volaient, dans un je ne sais quoi de fangeux.

« Elle se reprit et fit mieux : elle fit le mastodonte, et quand elle vit ce colossal éléphant marcher sur le sol affermi, il lui sembla que le but était atteint, que l'être définitif était arrivé, car enfin, voyez cette forte et harmonique créature, si solidement fondée, noble animal, comme il va, grave et fort, entre les forêts moins hautes! Il semble le roi, le sage de la création animale : dans la caverne de son crâne tient le rêve de la nature.

« Mais il fallait que la nature cessât de rêver, d'enfler ses conceptions, qu'elle les réduisît et les raffinât, que, sortant de toute cette poésie matérielle, elle laissât l'esprit se faire jour.

« Cette victoire de l'Esprit, c'est l'homme. Dieu, lassé de monstres, subtilisa la création, et fit l'être frêle et délicat.

La nature grossière en rit à son tour, ne pouvant s'imaginer que l'enfant fût né viable. Les forts se comparèrent et rugirent de dérision. Celui-ci avait un don secret que personne ne vit d'abord, mais qui devait le faire durer, le faire croître et grandir, au point de devenir le fort des forts et le roi des rois.

« Il avait cette chose unique, qui fut sa *causa vivendi*, tout éphémère qu'il était : c'est que le Créateur l'avait fait créateur. Sans cela, il aurait moins duré qu'aucune des espèces éteintes.

« Et voilà pourquoi la nature l'avait si longtemps rêvé, cherché dans ses ébauches informes, ce sauveur qui devait le premier lutter contre la mort, augmenter la vie, créer à côté de la création, opposer au travail incessant de la destruction des œuvres qui ne meurent pas ».

Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire n'était pas effarouché par ces envolées poétiques de l'imagination de Michelet; il savait quelle passion de la vérité scientifique en était l'inspiration ; et il était lui-

même un esprit assez sensible aux charmes de l'éloquence, assez curieux des aventures de la pensée philosophique pour se plaire à aller souvent au Collège de France écouter la parole enthousiaste et prophétique de son ami. Il ne cessait en même temps de lui fournir les renseignements scientifiques que celui-ci ne cessait de lui demander.

Une lettre intéressante du 31 décembre 1844 sur Buffon, écrite à l'occasion du cours que Michelet se proposait de faire en 1845 sur la Révolution et ses précurseurs au XVIIe siècle, nous donne la preuve du soin que mettait Michelet à étudier ses auteurs dans les meilleures éditions et avec un esprit vraiment scientifique.

« Cher et illustre confrère,

Je voulais consulter notre bibliothécaire avant de vous répondre ; mais il est parti dès le matin et me voici obligé de vous répondre, d'après mes seules lumières.

« La meilleure, l'excellente édition de Buffon est celle de l'impression royale, en trois parties : minéralogie, homme, généralités, mammifères, 15 vol. ; oiseaux, 9 ; suppléments, 7.

« Mais on peut considérer comme bonnes les éditions moins dispendieuses, dans lesquelles on a réimprimé, *selon l'ordre suivi par Buffon*, qui est l'ordre chronologique, l'ordre dans lequel se sont enchaînées progressivement les pensées d'un grand homme qui s'est contredit souvent, et en général fort heureusement. Buffon était, *tout simplement*, un grand écrivain, quand il a commencé, et il lui est arrivé souvent alors de rendre sublimes des erreurs plus ou moins graves. Plus tard, aussi grand naturaliste que grand écrivain, ses idées, sans perdre de leur grandeur, sont devenues vraies.

De là la nécessité de conserver l'*ordre de Buffon*, savoir, les quadrupèdes domestiques, puis les quadrupèdes sauvages de nos pays, puis les animaux exotiques, puis les singes et enfin les oiseaux. Si, en lisant Buffon selon cet ordre, on le voit quelquefois en contradiction avec lui-même, on sait du moins quel est le jugement de première instance, et quel est l'arrêt souverain.

« Toutes les éditions où l'on a conservé l'ordre de Buffon sont bonnes. Les planches seules laissent généralement à désirer.

« Parmi les éditions j'indiquerai le Buffon publié en 1838 chez Pillot, six volumes grand in-8°, format du Panthéon littéraire (dont 5 volumes de texte, un de planches. En tête du premier volume, est un travail étendu de mon père *sur la vie, les ouvrages et les doctrines de Buffon*. Ce morceau est le seul où l'on ait compris et fait comprendre Buffon. Il ne faut pas oublier toutefois (et moins aujourd'hui que jamais!) la belle leçon de M. Villemain sur Buffon : comme littérateur, M. Villemain est ici hors ligne, et il est, après mon père, celui qui a le mieux compris Buffon comme savant. Quant à la notice de M. Cuvier sur Buffon dans la *Biographie universelle*, malgré tout mon respect pour M. Cuvier, c'est un pauvre morceau : Buffon n'y est représenté que comme un grand écrivain et l'auteur fondamental sur les quadrupèdes. De la philosophie de Buffon, de ses grandes vues par lesquelles il embrassait, dès le XVIIe siècle, tout l'avenir de la science, de ce qui à nos yeux constitue essentiellement Buffon, pas un mot. Quant à l'ouvrage récent de M. Flourens, c'est un morceau de membre de l'Académie française. Voilà une longue, bien longue parenthèse. Je reviens aux éditions de Buffon.

« Je vous ai dit les bonnes. Voici les mauvaises. Ce sont celles où l'on a voulu classer *méthodiquement* l'œuvre de Buffon. En faisant passer ainsi le grand naturaliste français sous le joug de Linné, on a confondu toutes les époques, et brisé violemment le lien des pensées de Buffon.

« Ainsi prenez une des éditions de la première catégorie : évitez soigneusement celles de la seconde. Voilà mon conseil auquel j'ajouterai maintenant une prière. Si vous sortez quelquefois le soir, vous nous rendrez bien heureux en venant, quand vous pourrez, nous voir les vendredis. Notre ami, M. Quinet, notre autre ami d'Eichtal, M. Reynaud et plusieurs autres nous ont promis de venir nous voir les vendredis soirs : leur joie serait grande de se rencontrer avec vous. Nous ne sommes d'ailleurs qu'un petit comité d'amis unis par la science et la philosophie.

« Je vous renouvelle l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués, et j'y ajoute, fidèle à l'usage de nos pères, des vœux qui sont d'ailleurs dictés plus encore par le cœur que par l'usage.

I. Geoffroy-Saint-Hilaire. »

Ces relations d'amitié et cette correspondance scientifique durèrent jusqu'à la mort de Geoffroy-Saint-Hilaire en 1861. Une lettre du 23 juillet 1860 adressée à Michelet alors que celui-ci composait *La Mer*, et qu'il désirait lire ce qu'Etienne Geoffroy avait écrit sur les poissons, se termine par ces lignes :

« Ne vous plaignez pas des fatigues que vous a causées votre *Louis XIV*. Ce volume est une de vos belles œuvres ; l'historien n'y fait pas seulement un admirable récit de grands événements, il y fait acte de justice. Le grand Louis XIV n'est désormais plus que Louis le grand égoïste. J'avais déjà ce roi en horreur ; je l'ai maintenant en exécration, et j'applaudis à votre histoire vengeresse.

« Votre bien dévoué confrère.

I. Geoffroy-Saint-Hilaire. »

Ces quelques extraits offrent, ce nous semble, un véritable intérêt. Ils nous font connaître ce que fut l'amitié de deux grands hommes et éclairent d'un jour précieux l'histoire intellectuelle de Michelet en montrant en lui, dès 1841 et 1845, le futur auteur de l'*Oiseau*, de l'*Insecte*, de la *Mer*, de la *Montagne*.

Gabriel Monod,
Membre de l'Institut.

LETTRES INÉDITES A L'ARCHÉOLOGUE DIDRON

Madère, ce 4 janvier 1842.

Mon cher collègue, je vous lis avec tant de plaisir, dans la solitude de mon exil atlantique, que je ne puis résister au besoin de vous en remercier et de vous féliciter bien cordialement de votre polémique dans l'*Univers*. Tout y est spirituel, incisif, convenable, et par dessus tout juste. Vous devez éveiller des sympathies nombreuses et plus précieuses que la mienne ; mais je ne pense pas qu'il y en ait de plus sincère, ni qui vous vienne de si loin!

Je ne dirai pas la même chose pour votre ami M. Labitte avec qui je suis bien désolé d'avoir fait connaissance, depuis que j'ai lu un article de lui dans la *Revue des Deux Mondes*, et un autre *sur* lui dans *le National*.

Je pense que les séances de notre Comité sont actuellement reprises, et je vous prie de m'excuser officiellement auprès de nos collègues ; il y a peu de choses que je regrette davantage à Paris que ces réunions où nous étions toujours, vous et moi, du même avis.

Je n'ai pas eu le temps avant mon départ d'écrire au ministre des Cultes sur les fresques du Mans: d'ailleurs je suis profondément dégoûté de m'adresser à un ministre quelconque. Mais s'il en est encore temps, et si cela n'a pas déjà été fait, veuillez appeler l'attention du Comité, en mon nom, sur cet objet; dites-lui de ma part qu'un des prêtres de la cathédrale a dit qu'il ferait retoucher ces croûtes *avec l'argent de ses dévotes*, parce qu'il trouve que de les laisser dans leur état actuel nuirait à la propreté de son église. L'abbé de Solesmes vous dira le nom et vous montrera la lettre du délinquant. Ces *croûtes*, que j'ai examinées avec soin, profitant pour cela d'un échafaudage propice, sont de charmantes fresques de la fin du xve siècle : elles représentent des anges musiciens dont les uns tiennent des instruments divers, et les autres des banderoles sur lesquelles on voit de la musique notée. Il n'y a des paroles que sur une seule des banderoles et les voici : *Ave Maria Domini mei mater alma caelica*. C'est un verset de l'admirable prose de l'Assomption qui commence ainsi.

A reâ virgâ primæ matris Evæ,

et qui se trouve dans le Missel Romain Parisien imprimé à Paris en 1585. Vous pouvez dire par parenthèse qu'on chante encore cette prose à l'abbaye de Solesmes, seul endroit de France où l'on célèbre encore selon l'antique liturgie catholique et nationale.

Ne venez jamais à Madère, et n'y envoyez jamais quelqu'un qui vous intéresse, si vous pouvez l'éviter. C'est un endroit fait pour des légumes, et non pour des hommes. Je ne me figurais pas qu'il y eût au monde un endroit soi-disant civilisé et aussi complètement dépourvu de toute ressource sociale ou intellectuelle. Du reste le climat mérite sa réputation. Mme de Montalembert va mieux, sans que nous puissions toutefois fixer l'époque de notre retour. Nous vivons tout à fait seuls et ne nous ennuyons pas. Mes livres, quoique endommagés par la tempête que nous avons essuyée en débarquant, m'ouvrent chaque jour les portes d'un monde admirable : Mabillon et d'Achery m'y introduisent; j'y trouve une foule d'hommes dont le génie, la bonté, le courage ne ressemblent guère à ce qui domine aujourd'hui.

Adieu, mon cher ami et collègue; si vous avez le temps de m'écrire, déposez votre lettre chez moi rue du Bac, d'où l'on m'envoie le 10 et le 25 de chaque mois un paquet de lettres et de journaux. Ne m'oubliez pas et comptez sur l'affectueux dévouement de votre sincère ami et serviteur.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Mon cher collègue, c'est à 6 heures précises et non à 6 heures 1/2 que je vous prie de venir dèmain, à cause d'une invitation aux Tuileries qui nous obligera à sortir de bonne heure après dîner. N'oubliez pas le *Rhin*, je vous en prie, si vous pouvez en disposer.

Tout à vous de cœur.

CHARLES DE MONTALEMBERT.

Ce samedi soir 1842.

Sur une même feuille de papier à lettre se lisent les trois mentions suivantes, écrites par trois personnes différentes, ainsi que nous l'indiquons:

[*De la main de Gasparin*:] Quel jour et quelle heure, M. le Préfet veut-il indiquer à la Commission du Comité des monuments et des arts pour la recevoir?

[*De la main de Rambuteau*:] Dimanche 10 h. 1/2.

[*De la main de Montalembert*:] Mon cher M. Didron, M. de Gasparin me charge de vous faire parvenir l'autographe ci-dessus de M. de Rambuteau, à l'occasion de l'entrevue qu'on veut de ce dernier pour l'hôtel de Sens.

Votre tout dévoué.

CH. DE MONTALEMBERT.

Chambre des Pairs, à 3 heures, ce 1er juin 1842.

(1) V. *Revue Bleue* du 7 octobre 1911.

Mon cher collègue, je vous remercie bien cordialement de votre approbation : vous savez combien je l'estime. J'aimerais bien à aller voir avec vous ce qui reste du collège des Bernardins, avant mon prochain départ. Je vous propose jeudi à midi : cela peut-il vous convenir ?

Votre dévoué de cœur.

[illegible] DE MONTALEMBERT.

[illegible]

[illegible]

Mon cher collègue, je viens de la campagne et je pars dans huit jours pour Madère. Dieu seul sait si j'en reviendrai jamais. Mais avant de partir, je voudrais bien revoir, si cela est possible, la collection du Sommerard, avec deux personnes de mes amis. Soyez assez bon, vous qui devez être au courant des affaires de cette malheureuse famille, pour me dire en deux lignes si c'est possible, ou si les scellés sont apposés, etc.

Votre dévoué de cœur.

Le C[illegible] DE MONTALEMBERT.

Doué d'une activité peu commune, Didron ne se contenta pas longtemps de ses fonctions au Comité. Il voulut fonder, à ses risques et périls, une publication périodique, *les Annales archéologiques*, qui réussit à rendre des services, mais qui aurait pu devenir une source d'embarras pour son organisateur. C'est ce que Montalembert essaya de lui faire comprendre.

Mon cher ami, je vous aime et je vous admire, mais je ne saurais vous approuver dans votre nouvelle entreprise. Je déteste l'éparpillement des forces, car rien ne nuit plus au succès de la bataille. Vous avez à votre disposition la publicité officielle et gratuite du *Bulletin* et les 1.500 abonnés de l'*Univers* qui renferment les cœurs et les esprits les mieux disposés à vous écouter et à vous suivre. A cela vous allez substituer une œuvre très coûteuse, très laborieuse, beaucoup plus complète, je le sais, mais beaucoup moins répandue. J'aime beaucoup votre prospectus, mais ne suis pas effrayé comme vous de la concurrence de *la Revue archéologique*. Le clergé et les catholiques du mouvement appartiendront à celui qui leur parlera par l'*Univers* : hors d'eux il n'y a pour l'archéologie chrétienne que des sympathies individuelles et stériles ; les leurs ne sont pas déjà trop fécondes.

Cependant vous êtes un brave, et je tiens qu'on doit soutenir les gens de cœur, même quand ils font des folies, — sans quoi l'espèce, déjà considérablement diminuée, s'en perdrait tout à fait. — Je vais donc examiner à votre intention l'état de mes finances cruellement délabrées, et si vous persévérez, je me rangerai parmi vos actionnaires à 250 francs.

Au revoir, mercredi. Je vous apporte de bonnes nouvelles et des *tuiles* d'Angleterre.

Votre dévoué de cœur.

Le C[illegible] DE MONTALEMBERT.

[illegible]

[illegible]

Mon cher ami, la vue de votre écriture a fait renaître dans mon cœur le remords qui l'avait agité pendant tout cet été, et surtout chaque fois que je voyais arriver un numéro de vos *Annales*. Cet excellent recueil, que vous avez poussé si vite, et malgré mes prédictions funèbres, à un si haut point de succès et de solidité, m'inspire chaque fois que je le lis le plus profond regret de ne pouvoir m'associer à ce succès en tenant la promesse que je vous ai faite. Mais en vérité il faut avoir pitié de moi. Je suis engagé dans une lutte où je n'ai presque pas d'auxiliaires, où je suis obligé de lutter contre la torpeur et la mollesse de nos chefs et de nos soldats, encore plus que contre la malice et l'acharnement de nos ennemis. Je n'ai plus un moment de liberté. Ma lettre sur l'état actuel de Cluny, commencée à Châlon il y a sept mois, est là devant moi dans mon portefeuille. Il m'a été impossible de la terminer pendant tout cet été. J'avais mon Saint-Bernard à terminer, et je n'y ai pas réussi ! Il faut donc me pardonner : je ne veux plus rien promettre, car je ne sais plus comment je pourrai tenir. Mais je veux que vous sachiez au moins combien j'aime et admire vos *Annales*, combien je jouis de leur éclatant succès, combien j'apprécie l'excellent esprit qui les anime, enfin combien j'ai recueilli de suffrages favorables à votre œuvre pendant les derniers mois. Je vois avec bonheur que le clergé vous comprend et vous goûte de plus en plus.

Quant au petit service que vous me demandez pour un de vos amis, je ne demande pas mieux. Mais il faut vous dire d'abord que je n'ai plus aucun crédit en Belgique depuis que j'ai reproché aux Belges leur lâcheté en 1839 ; ensuite je ne connais pas le moins du monde M. de Riedder. Je n'ai même jamais entendu parler de lui, et pour lui écrire j'aurais besoin de savoir ce qu'il est et ce qu'il pense, afin de ne pas donner à ma lettre une tournure déplacée.

Comptez sur moi pour le Comité autant que je le pourrai, et croyez moi toujours votre ancien, dévoué et sincère ami,

Le C[illegible] DE MONTALEMBERT.

Mon cher ami, M. Rio (1) dîne chez moi mardi prochain. Je désire beaucoup lui procurer votre connaissance. Vous seriez donc bien bon de venir vous joindre à nous ce jour-là à six heures.

Votre tout dévoué,

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Ce 8 février 184[illegible].

Mon cher ami, me rappelant vos aimables instances, j'ai griffonné les pages ci-jointes à votre intention, et afin que ma signature puisse au moins figurer dans *les Annales*. Si vous jugez ce babillage digne d'être imprimé dans votre journal, il sera bon de m'en envoyer une épreuve à corriger, à cause des noms propres (2).

Veuillez me compter parmi les souscripteurs à la *clochette* romane.

Je n'aime pas vous entendre dire, p. 169, que la bataille d'Ivry est d'un plus haut intérêt que la bataille de Samson contre les Philistins. Pour le vitrail d'une église, cela n'est point. Vous êtes un peu trop imbu de ce qu'on appelle dans le jargon de nos jours : *la nationalité*. Dans la religion comme dans l'art, la patrie ne vient qu'en second lieu : après *la vérité* dans la religion, et après *la beauté*, dans l'art. Je parle aussi quelquefois *d'art national*, mais c'est à mon corps défendant. Cela sent trop *l'église nationale* ; or l'église nationale, c'est tout bonnement rétrograder au paganisme.

M. de Verneilh est aussi trop absolu : il y a en outre une grosse faute, p. 140, *saint-Pétronne* n'est pas une sainte ; il s'agit de *saint Petronius*, en italien, *san Petronio*, évêque et confesseur.

Ne perdez jamais de vue, mon cher ami, que la grande majorité de vos abonnés est ecclésiastique : évitez soigneusement tout ce qui peut blesser leur orthodoxie (comme vous l'avez presque toujours fait jusqu'ici), et lorsqu'on vous fera quelques critiques de ce côté, ne vous défendez pas avec amertume. Posez en fait et en *droit* votre ignorance théologique, à côté des immenses services que vous, *laïc*, vous avez rendus à l'Eglise. Puis dites-vous, pour votre consolation personnelle, que les plus grands serviteurs et défenseurs de l'Eglise ont toujours été les plus critiqués, au sein même de l'Eglise, et qu'ils l'ont quelquefois mérité : témoin Tertullien et M. de Lamennais.

Adieu, mon cher ami, vous savez combien je vous suis sincèrement dévoué.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Ce 16 mars 184[illegible].

Ce [illegible] juillet 184[illegible].

Mon cher ami, voici mon rapport. Je vous jure qu'il n'est personne auquel j'ai plus pensé en l'écrivant qu'à *vous*. Je n'ai pas l'espoir de vous avoir complètement satisfait ; mais sachez que vous m'avez inspiré une terreur salutaire. Du reste il a étonnamment réussi auprès de la Chambre. Une foule de vieux encroûtés, amiraux, préfets, diplomates, et autres vandales par instinct, sont venus m'en faire compliment. Insérez-le en entier, si faire se peut, avec toutes les réserves et critiques que la chose comporte, mais en constatant les résultats acquis par un document qui, émanant d'une commission et *n'ayant rencontré aucune réclamation*, est censé représenter l'opinion de la Chambre tout entière.

Oui, comme vous le dites si bien, nous vivons dans un siècle bien triste, et surtout bien *esclave*. Mais si nous aimons la liberté, si nous lui gardons une foi persévérante, non seulement nous nous mettrons à part de la dégradation commune, mais bon gré mal gré nos contemporains subiront notre action.

Ce qui est désespérant, c'est la faiblesse de Rome. Mais l'histoire de l'Eglise est là pour nous montrer que cette faiblesse a sans cesse existé sans que pour cela l'Eglise ait cessé d'être immortelle, et en outre que cette faiblesse n'a jamais été plus grande qu'au moment où sa force allait éclater de nouveau.

Tout à vous de cœur.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Il s'agit l'à du rapport à la Chambre des pairs sur le projet de loi relatif à la cathédrale de Paris, [illegible] l'enthousiasme de Montalembert, son éloquence, les questions d'art et d'archéologie commencent à prendre l'importance et l'ampleur des questions politiques, et on en verra des preuves ci-dessous.

[illegible]

Mon cher ami, faites tout ce que vous voudrez de mon rapport, et dites-en ce que vous voudrez. Seulement prenez l'exemplaire que je vous ai envoyé, où il y a moins de fautes que dans *le Moniteur*.

Le Premier Président de Rouen ne pense pas comme vous au sujet du passage relatif à Saint-Ouen : il y a vu une censure indirecte de la loi récente sur l'achèvement de la façade ; et en effet, cette censure y était aussi mitigée qu'elle devait l'être, quand il est question d'une loi qui vient d'être votée par l'assemblée même à laquelle on parle, et au nom de laquelle on parle. Je ne puis d'ailleurs rien dire de plus, car en vérité, je ne désapprouve

1 Le philosophe chrétien et historien de l'art religieux.
2 C'est un article sur les *Artistes dominicains*.

pas comme vous l'achèvement de Saint-Ouen : je trouve seulement qu'il y avait mieux et autre chose à faire avec l'argent qu'on y a consacré.

Je pars dans trois jours : si la chose est composée avant vendredi soir, j'en reverrai avec plaisir les épreuves.

Tout à vous de cœur.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Mon cher ami, je vous recommande instamment le porteur de cette lettre, un pauvre curé de Franche-Comté qui cherche à bâtir une nouvelle église pour sa paroisse de 1.300 âmes qui n'en a pas. Ils sont tous archi-pauvres et demandent avant tout un plan économique. Mais je pense que vous leur prouverez par le fait que rien n'est plus économique que le style chrétien.

Je viens d'envoyer à Bellaguet une nouvelle description très détaillée de Solesmes par l'abbé de ce lieu, qui demande que cela lui serve de titre pour conserver la qualité de *Correspondant* du Comité. Veuillez en prendre note et compter sur mon inaltérable dévouement.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Ce 12 mars 1846.

Mon cher ami, voici un chapitre du volumineux et laborieux ouvrage auquel je travaille depuis cinq ans et qui, sous le titre : *De l'ordre monastique avant saint Bernard*, est destiné à servir d'introduction à l'histoire de ce saint et de son époque. Ce chapitre pourrait, ce me semble, convenir à votre beau recueil : j'y ai fait beaucoup d'additions à votre intention. Il n'en est pas moins fort superficiel et fort insuffisant pour une si belle matière. Voyez s'il vous convient et agréez toujours cette offrande comme une marque de ma sympathie persévérante pour votre œuvre si nécessaire et si féconde.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Ce 12 février 1847.

P. S. — Il est bien entendu que je n'ai voulu traiter que la partie du sujet antérieure au XIIe siècle.

Mon cher ami, s'il en est encore temps, ajoutez, je vous en prie, au passage de mon travail qui se rapporte à la peinture dans les monastères, une note sur les fresques de Saint-Savin, que M. Mérimée date de 1023 à 1150, époque qui est précisément celle dont je me suis le plus occupé. Je viens seulement de recevoir et de lire son volume de texte.

Votre tout dévoué en tout.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Ce 25 février 1847.

(*A suivre.*)

LE CENTENAIRE DE THÉOPHILE GAUTIER

Il semble qu'il y ait quelque ironie, quelque anomalie tout au moins, à fêter le centenaire de ce grand magicien du style à une époque où compte pour si peu la belle forme littéraire, et où le prosaïsme a tout envahi ; car si cette haute figure prend son relief décisif et son accentuation suprême dans la formule lapidaire de la Dédicace des *Fleurs du Mal*, celui qui fut et qui demeure encore le « parfait magicien ès-lettres françaises », a perdu la plus grande part de son autorité auprès des jeunes générations. Vingt-cinq années ont suffi pour marquer à cet égard comme une interversion des points de vue. Je me vois encore, — et je crois bien que je me verrai toujours — aux environs de l'année 1885, entre deux cours de l'Ecole qui n'était pour moi qu'un prétexte, parcourant la fameuse préface des *Fleurs du Mal*, et découvrant du même coup deux des maîtres qui allaient collaborer à la formation de ma sensibilité littéraire. Parti pour étudier les Pandectes à la Montagne Sainte-Geneviève, quelques pages feuilletées aux galeries de l'Odéon avaient suffi à me confirmer ma voie véritable. Merveille et délice uniques de ces initiations qui, dans une âme vibrante, soulignent la ferveur de la vingtième année ! C'est un geste de croyant et quasi-religieux, celui du jeune enthousiaste qui, sur sa table de travail, ajoute une nouvelle bible à celles qu'il a déjà admises en son intimité. Joignez-y telle figure d'un ami cher, aujourd'hui disparu, qui servait à donner leur plein sens à ces premières révélations : voilà des images sur quoi toute une vie pourra passer sans en effacer les contours !

Images lointaines, j'y souscris, si l'on compte les années qui nous séparent d'elles... si proches pourtant et si fraîches dans le souvenir par la qualité des émotions qu'elles suscitèrent en nous ! Depuis lors combien d'autres se sont inscrites sur cette plaque infiniment sensible et impressionnable de la mémoire, pour s'en effacer presque aussitôt sans y laisser de trace ! Et je ne puis m'empêcher, si j'y songe, d'évoquer les morts que j'ai aimés, combien plus réels, plus présents à mes yeux que la foule des vivants qui m'approchent et me coudoient ! Il y a là un phénomène d'élection assez semblable en somme à celui que notait le poète Shelley, quand il disait que la vie d'un homme ne se mesurait pas au nombre des années qu'il avait passées sur terre, mais à l'intensité des émotions qu'il y avait connues.

Et c'est bien aussi, je n'en doute pas, parce que telle pièce des *Emaux et Camées*, parce que la Préface des

Fleurs du Mal correspondaient exactement aux préoccupations esthétiques de ma vingtième année, que je puis revivre aujourd'hui jusqu'aux moindres détails des circonstances qui entourèrent leur révélation. Depuis lors, les années ont passé; de nouvelles façons de comprendre et de goûter la vie ont pu se développer en moi — nouvelles : c'est trop peu dire — des façons presque contraires à celles qu'exaltaient ces maîtres... Il n'en reste pas moins qu'ils eurent ce mérite d'être les premiers à modeler ma vie consciente, et comme l'image d'un premier et pur amour, celle de ces premières admirations survit à toutes les causes de destruction.

Le nom de Théophile Gautier, aussi bien que son œuvre, c'est le drapeau de toute une esthétique, symbolisée par le fameux gilet rouge d'*Hernani*... esthétique dont, à la faveur du recul, nous percevons la puissance de prise non moins que les limites. C'est peu que le talent pour assurer une influence durable : il y faut encore la complicité des circonstances qui prêtent la main aux dons du ciel et peut-être l'exemple de ce grand leader du Romantisme est-il la plus belle illustration qu'on puisse apporter de cette saisissante vérité. Aujourd'hui que son œuvre n'exerce plus d'action directe sur notre sensibilité et qu'elle appartient véritablement au domaine de l'Histoire, nous prenons une notion d'autant plus exacte de son rang et de l'influence qu'elle exerça sur les générations antérieures. La date de son centenaire nous devient ainsi une occasion de préciser ce qui s'affirme en elle d'éternel et de périssable.

* *

On connaît la boutade de ce peintre, — est-ce Géricault, est-ce Guérin ? — prétendant qu'un dessinateur habile doit être en mesure d'esquisser les lignes essentielles d'un corps humain dans le bref intervalle de temps qu'il met à choir du sixième étage jusqu'à sa rencontre avec le sol. Allégorie qui tend à affirmer la précellence du métier, et cette nécessité pour l'artiste de rester le maître absolu de son outil et de sa main. Une telle boutade, Théophile Gautier eût pu la prendre à son compte, et nul doute qu'il y eût pleinement adhéré. Il était l'homme capable de composer un feuilleton, le plus irréprochable quant à la forme, dans les pires conditions où puisse se trouver un écrivain, c'est-à-dire sur le rebord d'une table et dans une salle de rédaction emplie par le bavardage des confrères et le va-et-vient des protes. Bien mieux, il fut le prestigieux jongleur qui, à l'occasion du plus inepte vaudeville, sait lancer d'inimitables fusées : Paul de St-Victor appartenait à cette école. On juge alors de ce qu'il pouvait faire, quand le sujet était digne de lui et trouvait un écho véritable dans cette nature magnifiquement plastique : c'était l'admirable Préface de la réédition des *Fleurs du Mal*, à laquelle il faut toujours revenir, si l'on veut prendre une notion précise de ce que fut sa critique. C'étaient ses Salons, et notamment ces études sur Delacroix, qui contribuaient à établir la gloire du grand romantique.

Le seul examen de ses manuscrits nous édifie pleinement sur sa méthode de composition et sur cette facilité qu'il avait reçue en partage, à la façon d'un don du ciel. Je demande à ce propos qu'il me soit permis de rappeler le souvenir d'une visite faite dans la bibliothèque du fameux collectionneur d'autographes : le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul. Cet érudit belge, dont la compétence malheureusement n'était pas égale à la bonne volonté, me montra un jour plusieurs manuscrits inédits de Gautier, sur lesquels on ne discernait pas une rature : ils étaient écrits de cette prestigieuse petite écriture qui elle seule a déjà figure de symbole. Ceci se passait il y a une dizaine d'années, et depuis vingt ans déjà notre érudit songeait à les révéler au monde littéraire. Vous reconnaissez l'attitude du collectionneur, qui ne peut se décider à se séparer de ce qu'il possède : publier un inédit dont cependant on garde par devers soi l'original, c'est quelque chose comme lui ravir sa virginité, et plus attentif qu'un père veillant sur la vertu d'une fille adorée, le collectionneur réserve pour lui le précieux bien qu'il caresse d'une main jalouse : la publication, ce serait comme le mariage qui lui ravirait son enfant. Mais le collectionneur propose et la vie seule dispose : Quelques années après cette visite, M. de Lovenjoul disparaissait, faisant un legs à l'Institut de ses admirables collections. Autant dire qu'il les enterrait définitivement, car on sait bien ce qui entre dans le fonds de l'Institut ; pour ce qui en sort, on l'ignore à jamais.

Résignons-nous donc à ce que ces proses restent ignorées : assez d'autres illustres témoignent en faveur du maître. Rien d'étonnant qu'un tel homme ait été le théoricien intransigeant, et qui jamais ne devait désarmer, de la Doctrine de l'*Art pour l'Art*, le pontife respecté d'une école qui, avec les Flaubert, les Baudelaire, les Leconte de Lisle, allait exercer son influence sur vingt années de littérature et préparer en poésie l'avènement des Parnassiens. De cette influence notre jeunesse fut toute marquée — car l'oreille suit encore avec ravissement le chant des sirènes, quand déjà la raison nous avertit qu'il ne faut pas s'y abandonner.

Le Romantisme et ses tenants furent pour nous cette musique prestigieuse dont les doctrines de

l'Art pour l'Art affirmaient la souveraineté, et nous nous rappelons tous le premier article de ce code de la Beauté (1) :

« La Poésie, pour peu qu'on veuille descendre en soi-même, interroger son âme, rappeler [illegible] l'enthousiasme, n'a pas d'autre but qu'elle [illegible] ne peut pas en avoir d'autre, et aucun poème ne [illegible] si noble, si véritablement digne du nom de poème que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème ».

Combien ces belles formules sonnent encore délicieusement à nos oreilles, en éveillant le monde d'idées et de souvenirs que chacun de nous porte en soi, à la façon d'un trésor intime où il n'accède qu'à certaines heures! C'est le thyrse autour duquel l'imagination du poète dispose ses capricieuses fantaisies. Evidemment voilà un point de vue dont on peut dire qu'il est aujourd'hui dépassé, si l'on entend marquer ses limites nécessaires, vers lequel pourtant il ne paraîtra pas sans intérêt de revenir, à une époque où le sentiment de la forme est à tel point méconnu? Un personnage des Goncourt, le peintre Coriolis, je crois, s'écrie : « Je suis un homme pour qui le monde visible existe! » C'est aussi un disciple de Gautier et qui fait sa profession de foi... Il en est tant pour qui ce monde n'offre aucune réalité. Elle est justement contraire à celle des purs Idéologues, pour qui le monde des idées fait un écran suffisant à leur voiler celui des formes et des couleurs. C'est assez de lire dix pages de Brunetière, c'était assez d'avoir causé cinq minutes avec lui, pour comprendre qu'il n'avait jamais regardé ni la forme d'un arbre, ni le frémissement d'une eau courante. Et cela aussi est une étrange limite et une singulière infériorité, car enfin les seules idéologies ne suffisent pas à nous donner une vision intégrale des choses!

Mais voilà, les doctrines d'art, non moins que les théories politiques, alternent et triomphent tour à tour, par la vertu même de leur contraste, et parce que l'opinion ne déteste pas d'être violentée. Si les théories littéraires de Théophile Gautier apparaissent comme une suite logique du Romantisme au milieu duquel il avait tenu l'emploi de porte-drapeau, si les *Emaux et Camées* s'harmonisent à telle pièce de Victor Hugo, comme son *Fortunio* à telle nouvelle d'Alfred de Musset, — phénomène logique à coup sûr, puisque ces différents ouvrages furent conçus dans une même atmosphère, — n'oublions pas, à la date où nous sommes, et pour le juger aujourd'hui, que vingt années de Naturalisme ont modelé l'opinion, depuis la mort du grand magicien. Si le prestigieux artiste pouvait encore, à la rigueur et en dépit de brouilles fréquentes, s'accorder avec Flaubert, c'est que l'auteur de *Madame Bovary* restait avant tout pour lui l'écrivain de *Salammbo* et de la *Tentation*. Mais vous imaginez de quelle énergie il eût repoussé, s'il avait vécu, les tenants du Naturalisme ou ceux qui se donnaient pour tels. Veut-on que ce contraste prenne tout son sens, il suffit de lire successivement une nouvelle de Théophile Gautier, la *Morte amoureuse* par exemple, ou son fameux roman *Mademoiselle de Maupin*, après quoi on prendra une nouvelle de Maupassant, n'importe laquelle. Et je ne prétends pas, vous pensez bien, établir un rang pour des écrits aussi dissemblables comme esthétique et comme exécution, mais seulement faire toucher du doigt les raisons pour lesquelles ont vieilli et paraissent un peu démodés au regard du public certains des ouvrages qui jadis s'imposèrent à l'admiration.

Ce qui n'a pas vieilli en revanche, ce qui s'impose aujourd'hui encore comme la plus belle conquête du magicien, c'est cette fameuse *Fusion des arts*, dont il prépara l'avènement par ses doctrines et par la leçon vivante qui se dégage de son œuvre. Romantisme, naturalisme, ce ne sont que des étiquettes, par delà lesquelles il faut discerner les réalités. Gautier fut l'un des premiers à sentir — et dans ce magnifique effort associons à son nom celui de Baudelaire qui en demeure inséparable — que l'écriture est un *art* au même titre que la peinture et la musique, que ces petits signes abstraits dont un faux Intellectualisme faisait une émanation de la seule raison, composent une matière plastique aussi souple, aussi malléable, et prolongeant ses résonances dans notre sensibilité au même titre que les lignes, les couleurs et les sonorités. Il perçut non en philosophe, mais en artiste — ce qui est bien supérieur, puisque l'artiste a la vue synthétique des choses — l'unité de composition des phénomènes sensibles qui sont à la base de tout art. De là à voir leur corrélation, ou comme on dit si justement, leur *correspondance*, il n'y avait qu'un pas : encore fallait-il le franchir. Ce fut la vraie conquête de Théophile Gautier et de son école : sa biographie comme son œuvre sont là pour en témoigner.

Les conséquences en furent incalculables, et, nous pouvons le dire, sans craindre d'exagérer, elles se prolongèrent bien au-delà de ce que lui-même en pouvait attendre. Peut-être alléguera-t-on, pour diminuer son mérite, qu'il ne fut pas seul à en pressentir la portée, puisque, dans le même temps, et de l'autre côté du Rhin, la plus grande œuvre d'art du siècle, celle de Richard Wagner, s'édifiait progressivement sur des fondements identiques. Parallélisme qu'il n'est pas insignifiant de noter, et qui

(1) Baudelaire, cité par Th. Gautier, dans sa préface à la réédition des *Fleurs du Mal*.

prend tout son sens à la faveur du recul...on le sent d'autant mieux qu'on a pu le méditer sur la colline de Bayreuth, au temps où Bayreuth etait encore un lieu d'initiation. Qui donc s'en étonnera? Les grandes Idées sont dans l'air, flottant autour de nous: rien de surprenant qu'elles s'incarnent et prennent vie simultanément en des esprits de race différente. Songez bien à ceci : si Théophile Gautier et Baudelaire son disciple ont pu, sur Richard Wagner, écrire des pages immortelles et qui ne furent jamais dépassées, c'est qu'il existait entre ces trois cerveaux, puissamment marqués par le Romantisme, certaines analogies essentielles, certaines *correspondances* secrètes que même la divergence des [illegible] était impuissante à détruire.

PAUL FLAT.

UN MÉNAGE DE POÈTES AU XVIIIe SIÈCLE

LE COMTE ET LA COMTESSE DE BUSSY

(Documents inédits)

> Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
> Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
> Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
> Crispe ses poings vers Dieu qui la prend en pitié...
>
> BAUDELAIRE.

Il y eut Bussy et Bussy. Celui qui va nous occuper fut le dernier de la série. Il ressemblait à tous ses homonymes par quelque endroit, — ayant de l'un les talents littéraires, la rouerie et l'esprit de faire toujours oublier ses sottises par de plus grosses, d'un autre, le goût du trafic et des aventures lointaines, et d'un troisième, l'ambition de réussir aux missions secrètes des princes. Aussi la chronique, entretenue sans cesse de ses avatars et de ses saillies, observait-elle qu'il y avait quatre Bussy à ne pas confondre ; et tout en les faisant rimer ensemble, elle les distinguait par des surnoms : Bussy-*Rabutin*, qu'on loue assez rien qu'en le nommant ; Bussy-*Butin*, celui des Indes, le héros du siége de Pondichéry; Bussy-*Ragotin*, un commis aux affaires étrangères ; et Bussy-*P*... comment dire ? mettons Bussy-*Catin*, qui est le nôtre.

Marie-Etienne Dagonneau de Marcilly, comte de Bussy, né le 29 juillet 1735, sortait d'une riche famille de robe et de finance, originaire du Charolais, anoblie depuis trois générations seulement. Son aïeul avait été trésorier de France en la généralité de Bourgogne ; son grand-père ainsi que son père étaient conseillers au Parlement de cette province. Ce dernier mourut jeune encore, en 1738, laissant une veuve de trente-deux ans, avec trois enfants dont l'aîné, notre héros, survécut seul. Dans sa brève carrière, il avait fort embelli sa fortune et celle, plus considérable, de sa femme. Il avait notamment ajouté aux seigneuries dont il était nanti le fief de Bussy-le-Grand, qui lui donnait droit à ce titre de comte sous lequel son unique héritier se fit connaître. Cette terre de Bussy, dans l'Auxois, entourait un château superbe. L'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, qui en avait été le possesseur au siècle précédent, avait passé le meilleur [illegible] de son temps à [illegible] des [illegible] précieuses de livres, de sculptures et de tableaux de maîtres. Les jardins en avaient été plantés par Lenôtre, et le royal fontainier Piganiol de la Force en avait fait jouer les eaux, naturellement magnifiques. Et bref, cet ensemble, écrivait Bussy-Rabutin à Mme de Sévigné (23 juin 1678), avait « des beautés et des propretés uniques ». C'était son second fils et le dernier de sa race, l'évêque de Luçon, qui avait vendu tout cela au conseiller Dagonneau. « Les grands fiefs font les grands seigneurs, » disait le marquis de Mirabeau. Par de telles acquisitions, des robins fortunés pensaient, non sans raison, qu'en peu de temps leur roture décrassée à prix d'or soutiendrait le parallèle avec l'aristocratie la plus antique, si même elle ne la supplantait.

Voilà le fils unique du conseiller Dagonneau bien accommodé, en effet, pour fonder une maison et briller à la Cour. Il ne possédait, il est vrai, que le titre tout nu de comte de Bussy. Sa mère (connue toute sa vie sous le nom de Mme de Marcilly) avait pris sa tutelle avec la *garde-noble*, ce qui signifiait qu'elle avait la jouissance de tous les biens de son défunt mari, jusqu'à un certain âge au moins ; et elle avait commencé par se faire adjuger en remploi de ses propres la terre et le château de Bussy-le-Grand. Mais tant de biens, formant ensemble une fortune de plus de deux millions, ne devaient-ils pas tôt ou tard échoir à son enfant, suivant l'ordre de la nature? Le petit comte fut donc élevé avec faste. Une éducation de province ne lui eût pas convenu. Mme de Marcilly l'envoya faire ses humanités à Paris, chez les Jésuites, au collège de Louis-le-Grand. Il prit pour modèles Molière et Voltaire qui l'y avaient précédé.

Un épisode mal élucidé de ce temps d'études fut la mort violente d'un jésuite, dont on accusa le jeune Bussy. Il avait alors 15 ou 16 ans. Ce ne fut, sans doute, qu'un homicide par imprudence, et non un coup de pistolet à la des Grieux. Mme de Marcilly accourut à Paris. Grâce à ses relations et à des libéralités expiatoires, elle trouva des facilités de

erminer cette malheureuse affaire en ramenant simplement le comte à Dijon. Elle s'était fait accompagner dans ce voyage par un garçon de 21 ans, blondin agréable, prénommé comme son fils et qui était celui de son homme d'affaires, un sieur Colas, « banqueroutier insolvable à Dijon, nous dit Bussy, après avoir dépouillé autant qu'il l'avait pu trois familles dans la même ville. » Le jeune Etienne Colas n'avait pas été affecté dans sa carrière par les souvenirs de celle-là. Il était déjà substitut du procureur-général près le parlement de Bourgogne, et les bontés de Mme de Marcilly allaient lui permettre bientôt d'acheter une charge d'avocat-général.

Etienne Colas fut dès lors la bête noire du comte de Bussy qui, toute sa vie, devait le trouver entre sa mère et lui. Mais que faire pour briser cette possession singulière ? Bussy invectiva Colas, le rossa et n'en fut que plus mal venu dans le cœur de Mme de Marcilly. On craignait que cet intrigant n'épousât un jour la riche veuve et n'accaparât son bien. De plus sages que Bussy en avaient comme lui le soupçon. En vain, sur le tard, Colas se fit prêtre — sans cesser d'être magistrat. Le bizarre mariage qu'on appréhendait devint impossible; mais l'union suspecte n'en demeura pas moins intime et menaçante. Tandis qu'elle favorisait ainsi ce sigisbée, Mme de Marcilly humiliait et foulait son fils. Elle avait délégué toute son autorité sur lui à un ancien caporal des gardes-wallonnes, nommé Wondernmer, homme repris par la police à cause de ses brutalités; et elle mandait à cet étonnant gouverneur : « Rendez-moi mon fils fou, sage ou mort. » N'était-ce pas le dernier terme de cette alternative qui eût le mieux rempli ses vœux? « Il semble, observait un prieur de bénédictins, que Mme de Marcilly trouve son fils de trop sur la terre ». Elle punit d'abord une de ses frasques en le faisant enfermer treize jours durant au château de Dijon; c'était afin de corriger en lui, avait-elle expliqué vaguement, « un goût trop excessif pour le plaisir ». Puis tout en l'obligeant à étudier le droit et à prendre les grades indispensables à l'acquisition d'une charge parlementaire, elle lui refusa, ses licences obtenues, les moyens de sortir des rangs obscurs du barreau. Elle ne lui en reprocha pas moins, par la suite, de n'avoir pas su briller dans la robe.

Au fond, Bussy n'était pas fort entiché des dignités de la judicature. Si la force du sang le prédestinait à faire un plaideur incorrigible, celle de l'ambition le poussait à n'être que d'épée. Et puis, ces demoiselles de la capitale qu'on appelait des *nymphes*, mais à qui le nom de sirènes eût mieux convenu, le rappelaient d'une voix irrésistible auprès d'elles. Enfin, il se sentait poète. C'était du myrte, emblème de la gloire et du plaisir, qu'il rêvait; du myrte dont se coiffe Erato, quand elle préside aux chants amoureux, et non « des grands bords rabattus » d'un mortier de président. Passe encore une charge d'avocat du roi au Châtelet de Paris! Bussy n'eût pas dédaigné non plus la charge de maître des requêtes qu'il pouvait espérer que M. de Blancheton, le mari de sa tante, lui remettrait, parce que de là au ministère, sous Louis XV, il n'y avait qu'un pas. Finalement, il décida d'embrasser l'état de mousquetaire du roi; et nanti de la promesse d'une pension, arrachée non sans peine à sa mère, il quitta cette bonne dame, et Colas, et leur séquelle, pour s'avancer à la Cour, en octobre 1757.

Ainsi affranchi, dessalé, et ne sentant guère sa province qu'à l'humeur caustique et gaillarde qu'elle tire de ses vins ; léger d'argent, mais la tête pleine de ressources; riche en perspective et sûr de faire fortune, quitte à piper; ardent, sensible, exalté même; et séduisant au possible, bien fait, de la figure, un beau nom et plus de capacités qu'il n'en fallait pour viser à tout, voilà ce brillant mauvais sujet, possédé du dieu de la comédie et des vers, qui court au théâtre sitôt qu'il a repris pied dans la Babylone moderne. Il avait trop de finesse et de savoir-vivre pour s'y annoncer l'auteur de quelque lourde machine en cinq actes. Il suivait bien mieux son génie en allant applaudir Mlle Clairon dans le rôle de Didon où elle triomphait, et en lui adressant tout juste un madrigal, mais qui ne musait pas à la bagatelle :

Si cette reine de Carthage,
Belle Clairon, avait vos yeux,
Et qu'elle pût en faire usage,
Comme vous, pour faire un heureux :
Si j'eusse été le fils d'Anchise;
Si, dans un antre ténébreux,
J'eusse saisi d'une surprise
L'instant aux amants précieux,
Sur ma fuite et votre faiblesse
Vous n'eussiez point versé de pleurs;
Mais, digne fils de la déesse
Qui m'eût ménagé ces faveurs,
Sur votre bouche séduisante,
Sur votre gorge palpitante,
Dans vos bras unis par l'Amour,
J'eusse laissé mon âme errante,
Et c'eût été mon dernier jour.

Grimm fit à cette galanterie le compliment de la citer dans sa *Correspondance*, et l'actrice elle-même ne la trouva pas mauvaise. Si déjà Clairon prétendait à jouer les princesses au naturel, du moins n'avait-elle pas encore fait oublier à tous la licencieuse Frétillon de ses débuts. Grâce à quelques heureux tours de ce genre, Bussy fut bientôt implanté dans les « bureaux de littérature », dans les salons et dans les mauvais lieux hantés par la meilleure compagnie du bel air. Voltaire l'invita à Ferney. Où n'irait-il pas désormais?

A la vérité, ses succès rapides n'étourdissaient pas sa mère, et bien des embarras lui venaient toujours de ce côté. Le mousquetaire sans argent faisait force dettes dont ses chefs voyaient grossir la masse d'un œil indulgent; mais Mme de Marcilly, excitée par ses entours, demanda une lettre de cachet pour faire envoyer le jeune officier aux îles Sainte-Marguerite. L'autorité fit la sourde oreille : « Une mère qui se conduit ainsi peut plutôt éprouver les sévérités de la loi que les faire décerner, » écrivit en marge de sa supplique le capitaine de la 1re compagnie des mousquetaires, marquis de Jumilhac. On laissa donc Bussy tranquille, et il devint enseigne dans les Cent-Suisses de la garde du roi, avec quelque chance d'un meilleur avancement. Il avait un oncle maternel, M. de Macholles, capitaine de dragons dans le régiment Mestre-de-camp, dont la compagnie pouvait lui échoir.

Le service de la Maison du Roi n'était pas continu. On servait par semestres, il y avait de longs congés. C'est ainsi que Bussy villégiaturait à Ferney en 1758. Il retrouvait là bien des compatriotes, membres de l'Académie de Dijon, entr'autres le président de Ruffey avec sa jeune femme. Ces honnêtes gens y firent aussi grise mine à l'étourdi que du temps où, dans leur bonne ville, il comblait la mesure du scandale. Voltaire mandait alors au président de Brosses : « Nous avons un jeune M. de Bussy qui vient de nous donner une comédie de sa façon sur notre théâtre auprès de Genève. Vous voyez que nous devons nos plaisirs aux Dijonnais. » — « Vraiment, lui répondit le président, en un compliment pâteux d'où le mot piquant finissait par sortir comme une arête d'une tourte; vraiment, l'Héligon de Carrouge vous a fait voir une ode de M. de Bussy du dernier pindarique pour la comédie, qu'il a donnée sur votre théâtre? Je ne le connais pas. Je soupçonne seulement que sa pièce *manque de conduite*. » Bien plus tard, Mme de Ruffey reprochait à sa fille Sophie, marquise de Monnier, détenue dans un couvent de Gien à la suite de sa fugue avec Mirabeau, de quémander l'intercession de M. de Bussy auprès du vieux marquis de Monnier : « M. de Bussy, lui disait-elle, n'est pas parent de votré mari, et vous ne pouviez choisir un plus mauvais agent. C'est le fils de Mme de Marcilly; vous en avez entendu parler à tout le monde, et vous pouvez vous rappeler sur quel pied il est regardé. » Mme de Ruffey confondait. Ce n'était pas de cet exemplaire sans candeur du chevalier des Grieux, c'était bien plutôt de Bussy-*Ragotin*, le commis du ministre Vergennes, autre Bourguignon, que Sophie recherchait les bons offices.

On fait aujourd'hui une fin en se mariant. Au XVIIIe siècle, un habile homme ne débutait pas autrement. Bussy montrait le décousu de son caractère en négligeant cette habileté-là; et quand il y vint, assez tard, dans sa vingt-huitième année, il fit un de ces sots mariages, dits d'inclination, qui dérangent plus d'hommes qu'ils n'en établissent. Ses entrées à Ferney lui avaient procuré celle de la petite cour de Lunéville, où le vieux Stanislas, — « ce héros valeureux et philosophe », disait Bussy, — avait établi une académie de beaux ou de grands esprits, comparable aux cours d'amour du bon roi René. Bussy voyait se développer là les grâces et les dons rares d'une orpheline, Marie-Elisabeth Letellier, pauvre et de petite naissance, quoique par son père, jadis capitaine au service de Pologne et qui passait pour mort, elle tint à de bonnes maisons de Normandie, et que par sa mère, enterrée comme veuve il y avait longtemps, elle fût alliée aux seigneurs d'Arenoncourt, aux La Galaizière — et même à Mme de Marcilly. Le marquis de la Galaizière était le personnage le plus considérable en Lorraine. Il gouvernait en fait cette province, comme chancelier de Stanislas, pour le compte du roi de France; son fils, destiné à lui succéder, était maître des requêtes. Mlle Letellier devait à sa protection d'avoir été élevée sous les yeux de Stanislas, avec les demoiselles de sa cour; la beauté de sa voix et celle de son visage avaient fait le reste. De bonne heure, elle avait plu au roi, s'était attiré ses bienfaits, et avait fixé l'attention des hommes célèbres qui le visitaient, de Voltaire en particulier. On sait que, de 1747 à 1749, Voltaire vint plusieurs fois à Lunéville, en compagnie de la marquise du Châtelet qui mourut au cours d'une de ces visites. Mlle Letellier n'était qu'une fillette en ce temps-là; mais elle avait l'imagination vive et impressionnable. Les souvenirs flatteurs qu'elle gardait de ces rencontres devaient se réveiller à vingt-cinq ans de distance, dans tout leur prestige d'autrefois. Elle se fit une gloire de les évoquer, lorsque le patriarche de Ferney vint à Paris pour y recevoir les honneurs de l'apothéose; elle lui dédia cette épître :

> Chantre du meilleur de tes vers,
> Vous souviendrait-il qu'autrefois,
> Sur vos genoux, sur ceux de cette belle
> Que vous sûtes initier
> Dans l'art de se rendre immortelle,
> Vous m'entendiez balbutier
> Les vers que vous lisiez pour elle?
> Votre regard étincelant
> Fit naître le feu dans ma veine,
> Et j'eus la soif de l'Hippocrène
> Bien avant l'espoir du talent!
> Ah! que ne suis-je encore enfant!
> J'irais dans mon tendre délire
> Embrasser l'auteur de Zaïre
> Et me croirais Zaïre embrassant Lusignan...

Si jolie, si bien douée, si favorisée de S. M. le roi

de Pologne, Mlle Letellier fut obsédée par les galants, à peine fut-elle d'âge à les écouter. Il s'en présenta même pour le bon motif. Le premier gentilhomme de la chambre, distributeur ordinaire des bienfaits de Stanislas, pensa obtenir la préférence, et des bans furent publiés. « A la vue de ces bans, dit Bussy, je la jugeai digne de moi. » Mme de Marcilly fut suppliée de consentir à l'union de son fils avec cette demoiselle; elle s'y refusa, comme à une mésalliance. A son avis, la naissance de Mlle Letellier était pire qu'insuffisante, elle était illégitime. Au contraire, une tante de Bussy promettait à celui-ci une partie de son bien, s'il épousait (il est vrai qu'elle mourut peu après en négligeant de tenir sa promesse.) Encouragé de cette manière, piqué au jeu par l'avance du chambellan, épris peut-être, aimé à coup sûr, Bussy passa outre à l'opposition maternelle. Ayant persuadé la demoiselle de l'honnêteté de ses vues, il l'enleva et l'épousa en Italie. N'y eut-il qu'un simulacre de sacrement? Cette bénédiction étrangère, donnée ou reçue à la volée, laissait aux conjoints de tels doutes sur son efficacité que, de retour dans leur patrie, ils jugèrent opportun de tout recommencer, et Mme de Marcilly fut respectueusement sommée de cesser son opposition. « Je me mariai tout bonnement en France, raconta Bussy dans la suite, craignant que ce que j'avais accordé en Italie à la délicatesse de Mlle Letellier ne fût pas exactement suivant les lois civiles et canoniques. » Cette espèce de confirmation eut lieu au mois d'avril 1768. La comtesse de Bussy devait être dans ses vingt-cinq ans.

Les muses avaient formé cette union. Elles laissaient à d'autres le soin de la soutenir. On sait de trop qu'elles ne donnent point la richesse, et que même tous leurs ouvrages ne sont pas éternels. Les finances du ménage étaient dans un état si calamiteux que, peu de mois après avoir signé son contrat de mariage, par lequel il reconnaissait à sa femme un apport tout fictif de 40 000 écus (en reconnaissance de quoi elle-même le faisait donataire de tous ses biens, sis dans la lune), en août 1768, et par devant le même notaire, Bussy passa avec ses créanciers un contrat d'union où sa ruine totale était consommée.

Mme de Marcilly, secondée par un curateur honnête mais faible, avait, quelques années auparavant, imposé à son fils un compte de tutelle qui le lésait de plus de 300 000 livres. Il n'avait pas voulu l'accepter, et s'était engagé contre sa mère et son régisseur, et contre bien d'autres, dans des procès onéreux et interminables. Ses créanciers voyant fondre leur gage n'en étaient devenus que plus âpres à la curée; les domaines paternels de leur malheureux débiteur, — Marcilly, Terzey, Luchaux, — furent décrétés et vendus à vil prix; lui-même, pour échapper à une arrestation, se vit un moment, en 1763, dans l'obligation d'accepter un asile chez le duc d'Orléans. Il ne se tirait d'affaire, à présent, qu'en faisant à ses créanciers jusqu'à l'abandon de sa légitime éventuelle; moyennant quoi une quittance générale lui était octroyée, et il était rédimé de la contrainte par corps.

Après cela, il fallait subsister. Pendant des mois, — mieux que cela, pendant des années, — l'Amour et les usuriers s'entr'aidant, notre ménage de poètes résolut assez heureusement ce problème quotidien. Quelle ville fut jamais plus accommodante que Paris à ces plaisants déshérités? Mais il y avait souvent des passages de la sécheresse la plus aride. Certain jour, qui était celui de la fête de son mari, la comtesse de Bussy n'avait pas eu de quoi lui offrir mieux ni plus que ce quatrain :

[illegible]
Quel don te faire? je n'ai rien.
[illegible]
C'est me faire honneur de ton bien.

Vers 1770, avec l'agrément de Louis XV, le comte de Bussy quitta le service de France qui n'était que dispendieux, pour se mettre à celui de l'étranger. Rien n'était plus commun ni plus naturel alors. Les petites cours d'Allemagne, en particulier, accueillaient avec faveur nombre d'aventuriers français. Tantôt on les chargeait de commander quelques troupes, et tantôt, plus souvent même, d'organiser des spectacles. Parmi tant de roitelets qui s'offraient, Bussy s'en alla choisir un Childebrand en exil, le comte Philippe-Ferdinand de Limburg-Styrum, prince souverain d'Oberstein, dépossédé par le fisc de l'Empire d'une portion notable de ses domaines héréditaires. Les revenus du reste étaient saisis par une foule de créanciers. Mais sans doute, à défaut d'une solde régulière et payée comptant, le principicule assurait-il aux seigneurs de sa cour ambulantes des moyens de s'enrichir partout aux dépens des naïfs; car il ne manquait pas de courtisans, venus de tous pays; et lui-même donnait l'exemple de vivre assez grandement à Paris du produit variable de ses expédients. Il faisait valoir des droits sur de riches contrées que le roi de Danemark détenait en fait, mais que bien d'autres prétendants revendiquaient, notamment l'impératrice Catherine pour son fils. C'était dès cette époque la question des duchés qui se posait. Il ne s'agissait ni plus ni moins en effet que de la possession du Sleswig et du Holstein. Le comte de Limburg, par provision, en prenait bravement les titres, et pour en conquérir le fonds, il levait des troupes. Le corps de chasseurs où Bussy s'engagea d'abord se fondit vite; une

partie en passa au service du roi de Prusse ; mais ces troupes une fois « désassemblées », Bussy resta capitaine des gardes de son prince, avec le grade de colonel et plusieurs décorations. Cette garde du comte de Limburg ne le servait guère qu'à table ; et les décorations qu'il distribuait gratuitement à certains faisaient l'objet d'un commerce à peine clandestin, fort actif, et qui eût pu l'être davantage, si le comte de Limburg ne l'avait limité de peur de déprécier sa marchandise.

Bientôt, Limburg, dont les prétentions recevaient de la Cour de Versailles quelques encouragements secrets destinés à contrecarrer d'autres menées plus redoutables ou moins avantageuses à notre politique, Limburg entreprit la formation d'une nouvelle armée. La lever, l'équiper, fut la mission de Bussy, appelé à en devenir le généralissime. Il alla frapper la terre d'Espagne pour l'en faire sortir. Elle était féconde en miracles de cette force. La comtesse de Bussy demeurait à Paris pendant ce temps qui promettait d'être long.

Bussy, là-bas, ne réussissait pas mal, lorsqu'un vent de calomnie le jeta par terre. Les autorités du pays se mirent d'accord pour regarder ses opérations mi-diplomatiques mi-belliqueuses comme autant d'escroqueries, et elles le retinrent quatre mois aux arrêts militaires. Mme de Marcilly en fut informée à Dijon. Quelle bonne occasion de se débarrasser de son fils ! Vite, elle écrit au comte d'Aranda, président du conseil de Castille, pour demander son envoi comme galérien aux présides d'Afrique. On n'osa pourtant pas lui accorder cette grâce, qui eût pu devenir meurtrière, ainsi qu'elle l'espérait. Le duc d'Ossun, ambassadeur de France à la Cour de Madrid, intervint aussi à l'encontre. Il écrivit à son beau-frère, le marquis de la Tour-du-Pin, qui commandait pour le roi en Bourgogne, que Bussy n'avait pas mérité ses traverses. Et finalement, le malheureux put éviter aux généreux Espagnols le repentir d'une action injuste par son prompt retour en France. Au fait, son objet principal était rempli. Il ne ramenait pas une armée, mais il avait en poche de bons papiers attestant que le corps de volontaires, hussards et chasseurs-gardes de « S. A. S. Mgr le duc de Sleswig-Holstein, prince, comte régnant de Limbourg », était formé au delà des Pyrénées. Il ne s'agissait plus, en deçà, que d'habiller ce régiment et d'assurer sa subsistance tout le long de la route qu'il aurait à faire à travers le royaume de France, pour passer d'un pays où il vivait de rien et était vêtu de même, sous le dur climat germanique. Pour ces divers articles, Bussy passa des marchés à Nîmes, à Carcassonne, à Lyon. Rien que dans la première de ces villes, il achetait, à crédit, des bas de soie pour 24.000 livres ! Il reparut à Paris, en décembre 1773, afin de rendre compte de sa mission à son maître. Limbourg le récompensa magnifiquement. Il le nomma gouverneur de son comté de Styrum, le promut aux grandes dignités de ses ordres, presque aussi nombreux que ses soldats et de la même consistance, et lui donna licence de se divertir un moment.

Investi et chamarré de la sorte, assez fier de ses cordons et crachats pour en inspirer l'envie, sinon le respect, et franc goguenard comme devant, un soir que Bussy passait sous les fenêtres du marquis de Villette, son ancien compagnon de débauches, il y remarqua beaucoup de lumiéres et tout l'appareil d'une fête. Il entra. Villette n'avait pas encore épousé à Ferney *Belle et Bonne* ; mais il faisait mine de se ranger, et déjà Voltaire eût pu le louer, ainsi qu'il fit un peu plus tard, d'avoir délaissé pour les tendresses raisonnables de l'hyménée celles de « Vénus la friponne, »

> La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment :
> La Vénus qui n'aime personne
> Qui séduit tant de monde et qui n'a point d'amant

Villette ne déguisa pas à Bussy qu'il était surpris et contrarié de son apparition. Il l'avertit qu'il avait chez lui des femmes honnêtes et l'exhorta à se comporter dignement, si mieux il n'aimait se retirer, comme n'étant pas trop fait pour une telle compagnie. Bussy demeura au contraire quelques instants à plaisanter ; puis, en sortant, il entra dans un café, griffonna cette épigramme, et la fit tenir sur le champ à Villette :

> Monsieur le nouveau convert
> Vous avez manqué de prudence.
> Tenez vous pour bien averti
> Que la valeur et la puissance
> Forment un mérite assorti
> Que l'on sait distinguer en France.
> Ripostez donc à cet écrit.
> Ne vous livrez pas aux [illegible]
> Faites ferrailler votre esprit :
> Je veux [illegible].

Villette, à cette lecture, fut piqué et troublé au point de le laisser voir. L'assemblée l'obligea à s'en expliquer ; il montra son papier. Il croyait que Bussy l'appelait en duel, et il n'avait pas envie de se couper la gorge. On le rassura en lui démontrant que ce n'était qu'un cartel d'esprit auquel il devait répondre. Il répondit, mais mal. Et chacun de se gausser de lui. L'honneur de Bussy était satisfait.

La comtesse s'était assez bien arrangée de la longue absence de ce mari ; et comme il ne cessait de voyager que pour mieux courir, elle s'arrangea pareillement de son retour. En vérité, Bussy n'était pas un mari plus fâcheux qu'encombrant. Les affaires de sa famille allaient le rappeler bientôt

en Bourgogne, et de là, celles de son prince le conduire en Holstein. De pareilles séparations offraient bien plus d'avantages à une femme qu'un divorce dans les formes. D'ailleurs, Mme de Marcilly, toujours aussi prévenue contre sa bru que contre son fils, recimentait sans cesse leur union en les associant dans sa haine. Elle n'était empêchée de les détruire l'un et l'autre que par le crédit du comte de Limburg, qui en avait de toute espèce; il eut en particulier celui de ménager à son « colonel-gouverneur » la protection du prince de Condé. Non contente de refuser à son fils la portion congrue, Mme de Marcilly détournait de lui tant qu'elle pouvait les libéralités dont il s'attendait à être l'objet de la part de ses riches oncles et tantes, tant paternels que maternels; et si ces bonnes vieilles gens mouraient après les lui avoir quand même assurées, Mme de Marcilly détournait leurs testaments. Ainsi, tantôt deshérité et tantôt avantagé en vain, Bussy, exaspéré de ne récolter qu'avanies et que déboires, finissait par soupçonner, accuser et indisposer chacun, invectivant celui-ci, frappant celui-là et faisant des procès à tous. Ce qui le meurtrissait et l'irritait le plus, c'était son impuissance à toucher sa mère et à l'approcher sans intermédiaire, à l'isoler de son entourage d'exploiteurs étrangers ou collatéraux; car les bontés singulières de Mme de Marcilly ne se bornaient plus à Colas; elle avait donné à ce favori des acolytes; et le scandale de leur prospérité comparée à la détresse de Bussy criait de plus en plus haut. Arrivait-il parfois que des intérêts communs à régler remissent forcément la mère en présence du fils. Mme de Marcilly s'assurait, au préalable, d'un concours imposant de maréchaussée ou de valetaille, comme pour se protéger d'un brigand; elle voulait au moins qu'un exempt présidât à ces entrevues; armée de la sorte, elle se montrait froide, dure et agressive à plaisir. « Comment vous êtes-vous tiré d'Espagne? » fut sa première question en le revoyant. Cependant, ce pauvre diable d'enfant unique était si bon diable, qu'il parvenait toujours à l'attendrir; et cela finissait par des embrassades et par la promesse d'une pension. Mais sitôt parti, sitôt oublié, Bussy en restait la dupe. Comme il s'en plaignait à elle-même un jour, Mme de Marcilly lui repartit cyniquement: « Ma sœur est morte, je n'ai plus personne à ménager, je jette mon bonnet par dessus les moulins. » Et son bonnet partait en effet de sa main, il volait par la fenêtre. Elle écrivait ensuite à un cousin qui s'interposait: « Je ne suis nullement revenue sur le compte de mon fils; j'ai fait ce que les circonstances exigeaient pour ma tranquillité, mais je ne puis le souffrir. »

Elle se laissa volontiers persuader qu'une lettre de cachet était ce qu'il lui fallait pour mettre fin aux importunités de Bussy; elle affecta même de croire que celui-ci le premier avait eu l'idée de ce moyen pour se débarrasser d'elle. Mémoire au roi fut en conséquence dressé et présenté, à la suite d'une assemblée de famille; un parent, moine génovéfain, le rédigea; et un autre, ancien maître des requêtes, qui avait du crédit à la Cour, fut supplié de le faire aboutir: « Monsieur, lui disait Mme de Marcilly en se jetant presque à ses genoux, que je puisse le faire enfermer pendant trois mois, et je mourrai contente »! On lui avait fait espérer la perpétuité de l'ordre, s'il était une fois décerné, et dans sa fureur de réussir, elle rappelait à son aide le comte d'Aranda, devenu ambassadeur d'Espagne à Paris. Mais ce personnage n'en tint compte que pour prévenir amicalement Bussy des instances réitérées dont il était l'objet. D'autre part, le gouvernement faisait des difficultés. Louis XV venait de mourir, le nouveau roi n'était pas favorable aux lettres de cachet. Son ministre, le duc de la Vrillière, dont la situation paraissait chancelante, répugnait à en délivrer. Il se laissa pourtant forcer la main et il signa l'ordre qui eût été exécuté aussitôt, si Bussy n'avait trouvé un secours décisif dans l'intercession de sa femme: « Je n'ai cessé, écrivait alors la comtesse, de voir et de solliciter les ministres, depuis mon retour de la campagne, pour travailler à arrêter les diaboliques machinations de ses parents qui désirent sans raison lui ravir sa liberté. Je me fais un devoir de lui servir de bouclier, et j'espère l'être avec succès. Je n'ose pourtant encore chanter victoire, parce qu'il a bien des ennemis, mais depuis deux mois, on nous effraie et on n'exécute rien, ce qui contribue à nous rassurer ». Quand la nouvelle arriva que, sur le rapport du lieutenant-général de police Lenoir, l'ordre d'arrestation était suspendu, un grand dîner était préparé chez Mme de Marcilly pour en fêter l'exécution.

(*A suivre.*) DAUPHIN MEUNIER.

DE MOSCOU A SHANGHAI (1)

20 septembre.

J'ai rôdé toute la matinée aux alentours de la cité impériale. On a beau se dire que si l'on pouvait y pénétrer, il n'y aurait pas grande révélation à attendre et que ce Palais doit ressembler beaucoup au Palais d'Eté, on ne se sent pas moins attiré par le domaine interdit. Mais il est bien gardé par ses

(1) Voir la *Revue Bleue* des 23, 30 sept. et 7 octobre 1911.

hautes murailles et par les cours successives de ses différentes entrées. On n'en peut découvrir qu'une colline, singulièrement dénommée montagne de charbon où s'échelonnent plusieurs pavillons aux tuiles d'un bleu de turquoise.

Il y avait réception officielle au Palais. Les abords de la porte par où les privilégiés pénétraient offraient un coup d'œil analogue à celui d'une cour d'auberge un jour de marché : chevaux et mules dételés, vieux carrosses à persiennes, les brancards en l'air, rangées de chariots à deux roues, je veux dire de voitures à la mode indigène. Cochers, laquais, piqueurs, passablement débraillés, avaient quitté leurs chapeaux pointus couverts d'effilés et prenaient du bon temps. Et il va de soi que le sol était tout à fait comparable à celui des écuries d'Augias. La dignité, l'élégance, la distinction des mandarins sortant de l'audience eussent demandé un autre cadre. Mais je ne m'étonne plus ; je me suis vite habitué à ces contrastes brutaux de tous les instants, sans lesquels la Chine ne serait plus la Chine.

Le Prince Régent est parti l'un des derniers. Il a passé devant moi, rapidement emporté dans un palanquin de drap noir et dissimulé par la gaze noire des fenêtres. Une troupe de cavaliers et de serviteurs à pied en débandade lui faisait escorte.

Au cours de la journée, nous nous sommes longuement promenés dans l'enceinte d'un temple à l'abandon, envahi par une foire. Je ne sais rien de plus amusant et de plus instructif que ces spectacles de la vie populaire. Il se vendait là de tout, depuis des baguettes à manger le riz, des coiffures, des souliers minuscules, des jouets en terre cuite, jusqu'à des tabatières en porcelaine, des objets de jadéite, et de la bijouterie d'or et d'argent. Les traiteurs exposaient des poulets étiques, des œufs de conserve enveloppés d'une gangue épaisse, des baquets où dans des jus noirâtres flottaient d'inquiétantes choses. Les pâtissiers mi-nus pétrissaient sous l'œil du client. Au milieu d'un cercle d'auditeurs amusés par ses grimaces, un conteur d'histoires à la face ravagée, extraordinairement expressive, parlait, parlait, en s'accompagnant de cliquettes. Dans la foule qui se pressait entre les boutiques, il y avait autant de flâneurs que de chalands. Beaucoup d'hommes promenaient leur oiseau, comme chez nous l'on sort son chien.

Cette amitié des Chinois pour les oiseaux m'avait déjà souvent frappé. Ils s'en vont gravement, les uns portant une cage ronde, les autres une baguette au bout de laquelle perche un rossignol ou un bouvreuil retenu par un fil. On ne voit sur le pas des portes ou dans les cabarets en plein vent, tenant des discours à leur volatile dont la cage pend à un clou. Le trait de mœurs est charmant.

Nous avons erré au milieu de la presse sans avoir trop à nous plaindre de la curiosité environnante. Un Céleste flânant à la foire du Trône ne s'en tirerait pas à si bon compte. Sans doute il est bien difficile de se prononcer sur les sentiments d'individus qui échangent des réflexions dont on ne saisit pas un traître mot. Il ne m'a du moins jamais semblé discerner d'hostilité sur les physionomies, ni rien de particulièrement injurieux dans l'expression de gaieté répandue sur les visages. Je mets à part, bien entendu, les gens d'une certaine éducation qui affecteraient plutôt l'indifférence.

Ici, la foule, de condition moyenne, se montrait paisible et bon enfant. Mais il m'est parfois arrivé d'éprouver une seconde d'angoisse en me voyant noyé dans la populace qui grouille à la sortie des portes de la ville. Cette populace sordide, hurlante, frénétique, à peu près nue, ne laisse pas d'être alarmante. L'étranger, seul de sa race, est à la merci d'un mot, d'un geste. On sent que l'on disparaîtrait en peu de temps sans pour ainsi dire laisser de trace.

21 septembre.

Nous avons quitté Péking à dix heures du matin. Demain dans l'après midi nous serons à Hankeou. De là nous gagnerons Shanghaï par le Fleuve Bleu.

La ligne construite par une société franco-belge a été rachetée par la Chine. Le train de luxe hebdomadaire roule à bonne allure. La malpropreté du sleeping-car et du wagon-restaurant gâte malheureusement le plaisir de trouver des commodités modernes au cœur du vieil empire. La chaleur est extrême, et la poussière telle, que, fenêtres closes, les compartiments n'en sont pas moins envahis.

Toute la journée, le spectacle de la campagne a offert peu d'intérêt. Mais nous sommes chez un peuple d'agriculteurs ; il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit cultivé. Les arbres fruitiers abondent. Les villes se ressemblent toutes, du moins par ce que l'on peut voir : un rectangle de noires murailles crénelées posé dans la plaine verte.

Les gares sont encore plus bruyantes qu'au nord de Péking. Tous les meurt-de-faim, tous les estropiés du pays s'y donnent rendez-vous et poussent de pitoyables hurlements d'imploration. Ajoutez à cela les cris des marchands : le charivari est infernal. Ces derniers nous offrent de véritables fruits de Chanaan, bien tentateurs pour des gens altérés. Mais on parle beaucoup de choléra : la prudence com-

mande de trouver « trop vertes » ces grappes et ces poires phénoménales.

22 septembre.

Je parlais hier des mendiants. Leurs clameurs furent, la nuit dernière, pires que dans le jour. Pensaient-ils qu'en troublant le sommeil des voyageurs, ils violenteraient leur charité? Aujourd'hui le coup d'œil aux stations était hideux. Je n'ai jamais vu pareils rebuts d'humanité, tout cela, femmes, enfants, vieillards, exhibant des nudités monstrueuses, des moignons, des plaies. J'ai aperçu, mais j'ai vite fermé les yeux, une larve qui rampait; cette pourriture vivante ne possédait plus de visage.

Dès le matin, la température a été intolérable. Ce n'était plus la chaleur sèche et poudreuse de Péking, mais une chaleur d'étuve. L'atmosphère semblait se diluer. Le ciel et la terre suaient l'eau. Le paysage de bambous et de rizières s'accordait à cette moiteur tropicale. Dans la vase pataugeaient des buffles montés par des paysans à large chapeau et à manteau de paille.

Le malaise causé par ce bain de vapeur disposait déjà au dégoût. Que l'on juge du nôtre dans le wagon-restaurant gluant de crasse et au linge maculé où, faute de vivres, les restants de la veille repassaient. Les voyageurs indigènes, qui formaient le gros de la clientèle, se régalaient, tandis qu'aux stations les affamés se disputaient comme des chiens le contenu de nos assiettes, répandu par les portières.

Ce soir encore, dans ma cabine de pont, ouverte de toutes parts, aucun souffle d'air ne pénètre. Je ruisselle en écrivant. Le moment du départ approche par bonheur; peut-être la marche du bateau nous permettra-t-elle de respirer.

Par un temps pareil il n'y a pas de curiosité qui tienne. L'on ne songe qu'à se mettre à l'abri et à s'épargner du mouvement, et l'on sacrifierait la ville la plus intéressante du monde. Aussi ma visite d'Hankéou a-t-elle pâti des circonstances, encore qu'elle m'ait été grandement facilitée par M. S..., représentant d'une grosse maison allemande d'exportation, duquel j'avais fait la connaissance à Péking. Cet aimable homme m'a délivré de tout souci; il m'a retenu une cabine sur le premier bateau en partance, y a fait porter mes bagages par ses coolies et m'a promené dans sa voiture à travers la concession.

De l'Hankéou chinois, je n'ai vu que les ruelles qu'il m'a fallu traverser à pied pour me rendre à l'embarcadère. Ce ne sont point lieux propices à la flânerie. Le promeneur, qui glisse sur le pavé gluant, jonché d'épluchures, n'a d'autre préoccupation que de se garer. Pousse-pousse, cavaliers, brouettes, palanquins, mules bâtées circulent pêle-mêle dans l'espace le plus restreint, et, à travers l'encombrement, se faufilent au pas gymnastique des coolies chargés de formidables caisses.

Ce dangereux grouillement n'amuse que le touriste. Comme tous les coloniaux, M. S... est blasé sur la couleur locale. Il ne comprend pas que l'on perde son temps à regarder des Chinois, et la première chose qu'il m'ait offerte a été de visiter son club et le champ de courses. Hankéou ne vaut à ses yeux que par son magnifique développement commercial, son avenir, l'élégance et la propreté du *settlement*, et notamment de la concession allemande. Je ne me désintéresse d'ailleurs nullement de ces divers points de vue, et j'ai reconnu volontiers que la ville était des plus plaisantes. Ses rues parallèles aux noms écrits en russe, en français, en anglais, etc, selon le quartier, débouchent sur un large quai, planté d'arbres et bordé de belles constructions. Mais toute sa beauté elle la doit au Yang-Tsé, si large que les cheminées des usines d'Outchang sur l'autre rive semblent sortir de l'eau. Quel fleuve! Ceux de la Sibérie qui m'avaient étonné ne sont en comparaison que des ruisseaux. Les gros navires, rangés le long du Bund, font penser à la mer. On se croirait dans quelque immense estuaire, et nous nous trouvons à plus de mille kilomètres de l'embouchure! Le Yang-Tsé ne répond en rien aux riantes images qu'évoque son nom de Fleuve Bleu. Grandiose et impétueux, il roule des flots épais jaunis par le limon.

En attendant l'heure de l'embarquement, M. S... nous a hébergés. Grâce aux ventilateurs et aux stores de natte tendus devant la vérandah, une reposante fraîcheur régnait dans la maison. J'éprouvais trop de bien-être, j'étais comblé de trop d'amabilités pour en vouloir le moins du monde à mon hôte de sa complaisance à m'entretenir de la situation prépondérante prise par son pays à Hankéou aussi bien que dans la Chine entière. Et M. de Bismarck, dont la photographie d'une dimension un peu agressive formait le principal ornement du logis, présidait le goûter.

23 septembre.

Diverses compagnies assurent entre Hankéou et Shanghaï un service quotidien. Nous n'avons pas eu la chance de correspondre avec un des bateaux français de l'aménagement desquels on dit merveilles, et, seuls passagers européens, nous avons pris place dans le Kiang-yu, appartenant à une compagnie chinoise, mais dont le commandement est anglais. C'est un bateau plat, à trois étages, qui rappelle un peu

ceux du Nil. Les quatre cabines de première, situées ainsi que la salle à manger à l'arrière de l'entrepont, ont la dimension de véritables chambres. Nous disposons d'une salle de bains. Somme toute, et l'amabilité des officiers aidant, nous ne regrettons rien.

Le Kiang-yu transporte une quantité considérable de marchandises et deux cents voyageurs indigènes au bas mot. Ces derniers, encombrés d'une profusion de colis, de nattes, d'ustensiles et de vivres emplissent les cabines de l'avant et les dortoirs des ponts inférieur et supérieur. Il règne là-dedans une liberté de tenue et une puanteur fort dégoûtantes.

En raison de la largeur du fleuve le voyage s'annonçait d'abord comme assez monotone. Les berges de roseaux défilaient interminablement, et rien n'apparaissait du pays plat qui s'étendait au delà. Nous n'avions pour distraction que le passage continuel des jonques : les unes glissaient rapidement au fil de l'eau, les autres tiraient des bordées, leurs voiles armées de bambous largement déployées. Ces jonques trapues, à la haute mâture inclinée, et qui portent à l'avant la saillie de deux gros yeux ronds, tiennent du monstre marin et de l'oiseau.

Mais à partir de Kiou-Kiang, le paysage devint magnifique. Les montagnes déchiquetées qui s'élevaient à notre droite se rapprochèrent, et dans le cirque immense qu'elles formaient dormait un lac du milieu duquel jaillissait un piton de rochers. De ce lac, trop enfoncé dans l'intérieur des terres, nous ne découvrions pas la surface, et l'îlot singulier émergeait d'une pâle nappe de brume. Mais la rivière qui l'unit au Yang-Tsé venait courir parallèlement à ce dernier et n'en était séparée que par une étroite levée, au sommet de laquelle arbres et gens se découpaient avec une netteté d'ombres, c'est bien le lieu de le dire, chinoises. Les nuages, précurseurs d'un orage prochain, s'accumulaient sur les cimes, et des ombres profondes creusaient les montagnes violettes.

Le grain, après lequel nous aspirions, a éclaté. En quelques secondes, un rideau de pluie que le vent agitait comme une étoffe, a masqué le superbe décor. Le fleuve se souleva comme une mer, et les jonques affolées dansaient sur les vagues. Mais ce fut aussi bref que violent. Du moins la température s'abaissa-t-elle et pûmes-nous mieux respirer.

Plus loin, nous dépassâmes un petit port bourré de sampans, abrité par un promontoire rocheux où s'étageaient irrégulièrement les constructions d'un monastère, sur la blancheur desquelles s'enlevaient maints toits biscornus. Les architectes du pays, amis du paradoxe, s'entendent à ces dispositions, si pittoresques que de leur côté les peintres de kakemonos excellent à représenter. Ce qui, par exemple, ne manquait pas de cocasserie, c'étaient les remparts tout à fait hors de proportion avec l'humble bourgade tassée dans un recoin du rivage. Ils embrassaient les versants broussailleux des alentours, grimpant à pic jusqu'au sommet de la colline comme pour jouer gratuitement la difficulté.

Les montagnes de la rive droite surplombaient maintenant le Yang-Tsé ; de loin leurs épaulements semblaient devoir nous barrer le passage. Et vers le soir, comme nous décrivions une ample courbe, nous avons vu se dresser devant nous un Mont Saint-Michel d'eau douce. L'île à la base abrupte, plantée au milieu du courant, s'effilait en un piton chargé de sombre verdure. Une pagode se collait à son flanc et un kiosque en surmontait la pointe. Longtemps après que nous l'eûmes dépassée, elle a détaché sa noire silhouette conique sur la lisière du ciel où peu à peu s'éteignait le jour.

Les escales, notre grande distraction, se prolongent assez longtemps eu égard à la quantité de marchandises que nous débarquons et embarquons alternativement.

L'abordage est toujours orageux. A peine a-t-on lancé les câbles sur le ponton à plusieurs étages, que nous sommes pris d'assaut par une nuée de coolies qui, de toutes parts, sautent sur le Kyang-yu, au risque de tomber à l'eau ou de se casser les reins. En vain, un employé du bord, qui garde l'entrée des premières, tape-t-il à coups de rotin sur ses compatriotes trop envahissants ; en vain, l'officier en second, un grand Anglais maigre, ravagé par la fièvre, boxe-t-il quiconque lui tombe sous les poings. Rien n'arrête la ruée. On dirait qu'une prime attend le premier arrivé.

Le travail du déchargement commence à la minute. Il fait beau voir ces portefaix, dont certains sont des vieillards, défiler à la queue-leu-leu sur les passerelles en trottant et en s'encourageant de la voix. Haletants, baignés de sueur, ils vont et viennent, sans se reprendre une seconde, tant qu'il reste une balle à emporter. Ils donnent un spectacle extraordinaire de vigueur et d'activité.

J'ai oublié hier de mentionner l'amusante animation de la petite ville de Kiou-Kyang. Je ne sais quel prince-ministre faisait une visite d'inspection aux nouvelles batteries établies sur les rives. Ancré tout près de nous, le vieux garde-côte cuirassé sur lequel il voyageait portait le grand pavois. Des banderoles flottaient le long du quai, un joli quai à l'européenne, planté de platanes et dominé par le clocher de la mission. Les cuivres d'une musique emplissaient l'air d'une bruyante cacopho-

nie. Et nous avons aperçu de loin le parasol, le palanquin et l'escorte carnavalesque du personnage.

Les batteries, espacées sur les hauteurs, nous furent signalées en chemin par les oriflammes qui les décoraient pour la circonstance. En cas de besoin, le Yang-Tsé serait bien défendu, si toutefois les artilleurs savaient se servir de leurs pièces. La Chine fait manifestement un gros effort militaire, et elle répond ici à l'insolence, motivée je le veux bien, des puissances, qui entretiennent des stationnaires dans ses eaux. Tout à l'heure, devant Tchin-Kyang, étaient mouillés plusieurs croiseurs, battant pavillons étrangers.

Profitant de la longueur de l'escale, je voulais faire un tour dans Tchin-Kyang. Je me suis engagé dans une ruelle couverte de paillassons et de loques, dont les maisons disloquées, restaurants, fruiteries, boucheries, reposaient face à la rive sur des pilotis enfoncés dans la vase. J'eusse encore enduré le harcèlement des mendiants attachés à mes pas; j'ai été chassé par l'ordure et la puanteur. Bien que je me sois fort aguerri depuis mon arrivée dans le pays, il y a un degré dans l'immonde, passé lequel le cœur le plus solide se révolte. Il est dommage qu'aucun des romanciers naturalistes n'ait été voyageur. La Chine leur eût offert matière à descriptions de haut goût. Auprès de celles-ci, où ils se fussent complu, les plus relevées des leurs paraissent fades.

De retour sur le pont du Kiang-yu, j'ai vu un glorieux coucher de soleil métamorphoser les murs lépreux, les paillottes sordides, l'amas des bicoques titubantes. Une forêt de mâts de jonques rayait de noir la poupre du couchant, et très-haut dans le ciel une frêle pagode étageait ses toits en accent circonflexe. Autour de nous pullulaient les sampans, pleins de marmaille, menés à la godille par des commères aux petits pieds, la pipe aux dents.

25 septembre.

J'ai cru m'éveiller en pleine mer. Contrarié par le vent, le Yang-Tsé, duquel on ne découvrait plus les rives, se hérissait; ses vagues, frappées par le soleil, miroitaient avec un éclat insoutenable.

Lorsque reparut la verte lisière des berges, nous étions entrés dans le Ouampou. Et bientôt sur la plaine étale se sont montrées les grandes bâtisses, usines ou docks, qui sont pareilles sous toutes les latitudes. Murs de brique, toits de zinc, cheminées, wharfs, grues, réservoirs à pétrole, si ce sont là les éléments d'une beauté moderne, ils s'y trouvaient tous réunis. Le fleuve, sillonné par les remorqueurs, s'est empli de vaisseaux. Voiliers, paquebots, croiseurs, canonnières, vapeurs marchands, portaient les couleurs des grandes nations des deux mondes. Mais tandis que je cherchais vainement un drapeau français parmi les pavillons russes, anglais, américains, hollandais, allemands, allemands surtout, je constatais, pour la première fois, la puissance maritime du jeune Japon, de qui les nombreux bâtiments faisaient belle figure dans l'assemblée internationale.

Devant nous défilèrent enfin les édifices monumentaux du Bund, le Club Allemand, le Palace Hôtel, les banques. En abordant à Shanghaï il me semblait que, mon voyage déjà terminé, je me retrouvais en Europe.

Shanghaï est une fort belle ville, mais qui de prime abord n'offre au voyageur d'autre sujet d'admiration que son existence. Il m'importait médiocrement de parcourir des rues dont les maisons brunes, les magasins, les enseignes, les chapelles drapées de lierre, m'évoquaient certains coins de Londres. Le cocher de l'hôtel chargé de nous montrer les curiosités de la ville dirigea sa victoria vers le champ de courses et nous promena deux heures durant dans les avenues ombreuses d'une sorte de Neuilly tropical. Promenade charmante assurément, mais d'intérêt vite épuisé. Les riches trafiquants de la ville habitent cette élégante banlieue; leurs villas, de tous les styles imaginables, la plupart somptueuses, et en général d'assez bon goût, sont entourées de grands jardins aux pelouses de velours, admirablement tenus. J'avais complétement oublié la Chine, quand, parvenu aux confins de la campagne, j'ai aperçu dans un champ de betteraves trois cercueils posés côte à côte et qui, à demi éventrés, attendaient des obsèques problématiques.

Derrière le front du Bund et les quelques artères d'aspect spécialement britannique, s'étendent des quartiers, qui, pour dépendre soit de la concession anglaise, soit de la concession française, n'en sont pas moins également chinois. On ne s'apercevrait guère du passage de l'un à l'autre territoire, sans le changement de langue sur les plaques indicatrices et la différence de race des policiers, ici des Annamites gringalets, là des Hindous enturbannés, hommes superbes à la barbe et aux yeux de jais.

Ce Shanghaï sino-européen que j'ai traversé en revenant de ma promenade suburbaine m'a fait regretter la hâte avec laquelle je m'étais loué de ne pouvoir passer ici que fort peu de temps. Il est d'un caractère tout à fait particulier et d'une gaîté extraordinaire. On y peut observer la Chine commerçante, suffisamment touchée par le contact de l'Occident pour se modifier à son avantage, sans toute-

fois s'altérer foncièrement. Moins haute en couleurs, moins rude, moins contrastée, elle réalise par contre une harmonie très personnelle.

Les rues, droites et pavées de grès pointus, sont presque propres. Les maisons blanchies, d'architecture uniforme, semblent solides, et leurs toits bruns fortement incurvés, leurs murs cornus, leurs portes surmontées de délicats bas-reliefs en terre cuite leur donnent un cachet marqué d'élégance. Dans les voies importantes, bordées de boutiques, on ne voit plus comme à Pékin le magasin pompeux alterner avec l'échoppe en ruine. Ici règne un air général de richesse. Les frontons sculptés aux vives couleurs, les balcons ajourés, les tablettes laquées verticalement suspendues, se suivent sans interruption.

Dans ce décor, régal des yeux, circule une foule intense, mais une foule assez policée pour ne pas dégénérer comme dans la capitale en sauvage cohue. L'ensemble de la population respire le bien-être. Les fronts sont rasés de près, les noires queues de cheveux bien tressées, les vêtements de soie et les chaussures de feutre immaculés.

Foochow-Road, la rue la plus brillante et la plus animée du quartier commerçant, donne l'impression d'une fête perpétuelle. Des maisons de thé occupent les étages de la plupart des maisons, et aux balcons s'accoudent des oisifs et des demoiselles parées et fardées, lesquels assistent au défilé des piétons, des pousse-pousse et des équipages. La nuit, cette impression de fête s'accentue. Les magasins illuminés restent ouverts ; le mouvement et le brouhaha redoublent ; les lampes à arc répandent une clarté aveuglante ; les balcons regorgent de monde, et toutes les courtisanes de la ville y affichent leur jeunesse mignarde et simiesque.

Je suis entré dans un théâtre. Un public exclusivement masculin garnissait les bancs de la vaste halle ; mais dans un box, au balcon, s'alignaient quelques fillettes équivoques, la cigarette aux lèvres, coiffées à la chien, les cheveux pendant sur les joues. Sur la scène, évoluaient solennellement une demi-douzaine de personnages. Je n'ai pas compris le sens de leurs évolutions, accompagnées par le tintamarre de l'orchestre placé derrière eux sur le proscenium ; du moins ai-je admiré la somptuosité de leurs costumes brodés d'or. Lorsqu'ils furent sortis en bon ordre, un enfant, qui, si j'en juge par la barbe postiche qui lui tombait sur la poitrine, tenait un rôle de vieillard, chanta à tue-tête un air écrit comme de coutume au-dessus de l'extrême portée de la voix. Et pour comble le malheureux luttait avec un concert déchirant de tympanon, de gong et de cymbales. Les oreilles chinoises, sensibles cependant à des délicatesses d'harmonie d'un charme réel, endurent volontiers des bruits épouvantables. Tandis qu'un danseur grotesque, emplumé et chargé de verroteries, faisait se tordre les spectateurs, j'ai dû battre en retraite. Ma tête éclatait, et je pensais être assourdi pour le restant de mes jours.

26 septembre.

Le capitaine R., de l'Est Asiatique, a tenu à m'offrir une dernière bouteille de champagne avant mon embarquement. Assis contre une fenêtre du bar du Palace, nous regardons le Bund, attristé par le dimanche anglais, où se promènent des coolies désœuvrés, des bonnes d'enfants japonaises, des misses en flanelle blanche. Des pousse-pousse rapides emportent d'élégants petits messieurs chinois, s'abritant de leur éventail. Parfois passe une victoria dont le cocher et le valet de pied sont affublés de manteaux blancs à triple collet.

Le capitaine, qui n'est pas russe à demi, ne ménage pas ses expansions. Nous nous connaissons depuis quarante-huit heures, et il me traite comme son meilleur ami. « Il adore la France et les Français » ; afin de m'en convaincre, il ânonne, la langue pâteuse, des phrases qu'il a jadis apprises dans une méthode : « Le... père... est... bon... La... maison... est... belle ». Il gémit de n'en pas savoir davantage, jure de réparer bientôt la fâcheuse lacune de son instruction, et me promet une visite à Paris qu'il brûle de connaître. En attendant nous nous comprenons en anglais, et quel anglais !

Nous nous étions rencontrés à bord du Kiang-yu ; il y était monté à Nankin où l'avaient appelé les affaires de sa compagnie. Depuis il ne m'a guère quitté. Hier, au sortir du théâtre, nous avons fait de conserve la tournée des lieux de plaisir.

Il faut avoir la jeunesse d'esprit d'un marin pour trouver divertissantes ces bordées. Le capitaine s'amusait de si bon cœur, que son entrain me gagnait. Possédé d'une fringale telle qu'il ne la voulait calmer nulle part dans l'espoir de découvertes prochaines, il me traînait d'un bout de la ville à l'autre, des bouges chinois, obscurs et sordides, peuplés de petites guenons, aux maisons japonaises, reluisantes de propreté, où des créatures décentes et mélancoliques se tenaient accroupies sur une estrade nattée. Dans le salon blanc des maisons américaines, ruisselantes d'électricité, mon compagnon, allumé par le champagne allemand, fit tourner, au son du piano mécanique, de robustes filles de San-Francisco dont le sourire stupide découvrait un luxe d'aurification. Finalement, comme le capitaine, tenant à témoigner ses amitiés françaises, ne voulait plus entendre parler que de

« French girls », le cocher peu fixé nous conduisit chez des Juives d'Odessa, parfaitement répugnantes, des pattes desquelles leur compatriote un peu dégrisé eut toutes les peines du monde à se tirer.

[illegible]

Un petit vapeur nous a conduits jusqu'au Yang-Tse, le paquebot qui nous mène au Japon étant de trop fort tonnage pour remonter la rivière de Shanghaï.

Je me félicite d'avoir suivi le conseil que tous les voyageurs rencontrés m'ont donné de prendre un bateau du Norddeutscher Lloyd. Le *Lützow* est à tous égards de premier ordre. Aurais-je dû, par patriotisme, préférer quelque vieux bâtiment des Messageries, moins confortable, moins exact et réputé par sa malpropreté? J'étais tout de même un peu agacé, quand, aux sons de l'hymne allemand, nous montâmes à bord, sous l'œil d'officiers, gonflés d'importance et trop galonnés, en compagnie de voyageurs qui se sentaient trop chez eux sur le fleuve où leur drapeau flottait de tous côtés. Et j'ai éprouvé une satisfaction profonde en découvrant dans nos parages la blanche silhouette du stationnaire français, le *d'Entrecasteaux*, à l'arrière duquel le vent déployait les trois couleurs.

EDOUARD DUCOTÉ.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Le Style de Mme Marcelle Tinayre.

MARCELLE TINAYRE. *La Douceur de Vivre.* (Calmann-Lévy.)

En ce temps-là vivaient en Flandre deux jeunes femmes, deux cousines, jolies et tendres; elles aimaient l'amour ainsi qu'il est naturel et convenable à de jolies et tendres jeunes femmes, et bien que leur expérience amoureuse fût courte et décevante. Elles aimaient l'amour chacune à sa façon, l'une inquiète, ardente, forgeant des rêves qu'elle se sentait prête à réaliser, l'autre mélancolique, éprise de vague nostalgie, penchant au mysticisme. S'il fallait préciser, je dirais qu'Isabelle van Coppenolle croyait aimer l'amour, et que Marie Laubespin, moins clairvoyante, ou plus délicate, semblait ignorer le sens de ses ferveurs intimes. Mais redoutons ces subtilités : Isabelle et Marie aimaient l'amour — chacune à sa façon, puisque nous nous révélons tout entiers dans nos passions, et que l'amour est la grande épreuve où se reconnaissent les mérites, la force, les faiblesses du génie féminin.

Marie n'est point heureuse; mariée trop jeune, sa fine élégance, sa beauté grêle, son charme timide n'ont point longtemps retenu l'exubérant Laubespin; vite oublieuse de ce mari qu'elle n'a point aimé, elle vit à Pont-sur-Deule, chez son père, l'illustre archéologue Wallers; elle vit dans le silence et la douceur tiède d'une petite maison flamande, et sa vie, à demi assoupie, ressemble à cette provisoire léthargie, à ce recueillement des sens et de l'âme qui précède les grandes joies et les douleurs profondes. Trop catholique pour divorcer, elle se voue à l'oubli, aux anesthésiants de la piété et du rêve : réfugiée en son lumineux atelier — les âmes blessées, inguérissables, recherchent l'ombre, le clair obscur, les demi-teintes; Marie à son premier printemps veut autour d'elle les blancheurs, les limpidités d'une franche lumière — elle travaille à la hauteur des cloches et des oiseaux : elle travaille et rêve; sa lente application erre parmi les miniatures italiennes et flamandes qui formeront, avec un commentaire de Guillaume Wallers, le *Livre des Annonciations*. Marie copie dévotement les Annonciations, les joyeuses, les tragiques, « et celles de l'aube et celles du soir, et celles qui sont violettes comme l'améthyste, et celles qui s'embrasent comme les rubis de l'amour divin. » Elle affectionne la gravité de ces fins visages, la laideur gracieuse de cette Vierge siennoise, d'après Simone Memmi, la beauté pensive de la Vierge d'Orcagna et la rayonnante féminité de tant d'autres, la Vierge blanche et bleue d'Agnolo Gaddi, la Vierge de Baldovinetto, la Vierge blonde attribuée au Vinci, la fillette florentine de Lorenzo di Credi... Marie les interrogea toutes, et vit leurs cils frémir et tout leur être irradier une indicible joie au souffle mystique des ailes de l'Annonciateur; mais elle chérit d'une particulière tendresse cette effigie qu'un maître inconnu inscrivit aux pages de l'évangéliaire,— front bombé, cheveux rares, poitrine étroite, — humble, chétive madone flamande, servante et non fiancée du Seigneur, « paquerette née à l'ombre des cathédrales, sans force, sans vie, sans éclat, mais qui fleurit de bonne volonté, et qui attend que Dieu la cueille. » Marie est une petite madone flamande sœur par le rêve et la tristesse de cette fillette désolée, très moderne par la sensibilité, et qui attend sans oser l'espérer le providentiel éblouissement de l'amour.

Isabelle n'est point heureuse : mariée à un industriel morose, violent, trop lourdement Flamand, trop pesamment raisonnable, les brutales homélies de Frédéric Van Coppenolle, la tutelle d'une belle-mère irascible exaspèrent sa légèreté d'oiselle au brillant plumage. Elle habite Courtrai où ne la re-

tiennent point le babillage et les larmes de ses enfants quand éclatent de trop brusques désaccords : « Frédéric est un balourd et Isabelle une écervelée. L'un est resté Belge et l'autre est devenue Parisienne. La bière forte et le vin mousseux ». Cette Parisienne (au sens belge du mot accourt fréquemment à Pont-sur-Deule : la sage cousine accueille la folle, et la sagesse de l'une et la folie de l'autre s'affrontent parmi des sourires et des pleurs, des reproches, des aveux, et cette crainte et cet espoir de l'amour où communient toujours deux cœurs ardemment féminins... Isabelle aime l'amour sans mystère, elle a de soudains caprices, et n'imagine rien au delà de la joie de l'instant ; sa plantureuse beauté, son rire facile, ses toilettes scandaliseut les vieux Wallers, et semblent une offense à l'honnêteté parcimonieuse, grise et distingué de ces parfaits bourgeois. Belle comme Hélène Fourment, elle est l'orage qui menace leur timide sérénité, un somptueux et encombrant orage, auquel la plus élémentaire prudence commande de ne point ouvrir les libres espaces du monde. Or...

Or Marie, aimée par un certain Claude Delannoy, son camarade d'enfance, aimée en silence, avec un tendre respect et d'infinis scrupules, Marie a pris peur, quand ce respect, ces scrupules, et le mur léger du silence se sont évanouis devant l'exaspération de l'attente. Effrayée par l'amour, épouvantée d'elle-même, Marie s'est enfuie en Italie. Isabelle la rejoint.

O Italie qu'allez-vous faire de ces fugitives? Pompéï, Naples, azur, golfe bleu, romances, langueurs, frénésies, volupté païenne éparse dans l'air et la lumière, péché chrétien, dont l'exemple s'étale naïvement triomphant dans l'ombre des cloîtres fleuris et des basiliques parfumées, que deviendront parmi vos enchantements cette douce lueur mystique et ce feu inquiétant? Qu'adviendra-t-il de ces pèlerines angoissées, que guident l'effroi et la démence, si craintives et si confiantes, et qui se hâtent vers le foyer brûlant des incendies romantiques?

*
* *

Nous le devinons.

Nous le devinons tout de suite. Et rien n'est plus fâcheux... Mais il y a le style de Marcelle Tinayre, l'art, l'esprit, l'art enchanteur, et l'émotion et la finesse spirituelle de Marcelle Tinayre.

Le style d'abord est incomparable. Qu'on m'entende bien. Je sais des écrivains plus puissants, et qui témoignent de plus de hardiesse et de zèle novateur dans la recherche et l'arrangement des vocables; mais un auteur qui égale cette élégante simplicité, cette aisance, ce sens de la langue courante, fière cependant de séculaires quartiers de noblesse, en vérité, je ne connais point cet auteur-là. Marcelle Tinayre retrouve avec un sûr instinct dans la langue d'aujourd'hui le français de toujours. Ecrivain de race, je n'aime guère ce qualificatif galvaudé, mais je l'emploierais ici, si l'on voulait bien m'accorder qu'il marque une très réelle filiation, le legs authentique et vivant de nos vrais ancêtres littéraires, les écrivains classiques et le bon peuple de France.

En vérité il serait temps que notre époque, assaillie par tant de cacographes des deux sexes, s'en aperçût : elle possède une romancière dont les juges difficiles d'autrefois eussent approuvé le style. Les étrangers dénoncent les déformations, les imprécisions, les vices surprenants de notre langue qu'ils ne parviennent plus à comprendre; puissent-ils lire les ouvrages de Marcelle Tinayre, et apprendre d'elle que nos anciennes vertus font encore le prix de l'art le plus moderne. Il serait temps en vérité que l'opinion tout entière — et non point seulement le petit nombre des lettrés — attribuât à Marcelle Tinayre écrivain le rang, parmi les tout premiers, auquel elle a droit; son droit n'est pas contestable, s'il apparaît avec évidence qu'elle nous rend l'immense service de remettre en honneur l'une de nos plus chères élégances, s'il apparaît qu'elle perpétue l'une de nos plus nécessaires traditions, en reprenant une mission féminine illustrée par les Sévigné, les la Fayette, les Girardin et tant d'autres : nous avons grand besoin que s'exerce efficacement parmi nous ce discret apostolat d'urbanité gracieuse, de tact, de grâce naturelle et aisée qui fut l'une des parures de nos lettres, et l'un des plus sûrs titres de gloire de la femme française.

Je tiens le style de Marcelle Tinayre pour un modèle d'exactitude, de justesse et de goût : la propriété des termes, la solidité de la syntaxe, cela se mesure et le contrôle est aisé; vertus méprisées de nombre de nos écrivains, vertus élémentaires et capitales, et d'où découlent les plus heureuses conséquences : une parfaite convenance de la forme, une constante adaptation de la couleur à la pensée, un rythme du style auquel le lecteur ne résiste pas, et enfin — soyez surpris, fantaisistes de l'à-peu-près — une séduisante variété. Il se pourrait que la caractéristique de ce style si français fût l'intelligence, une intelligence infiniment sensible aux nuances, et d'abord soucieuse de l'exactitude des rapports, et comme diraient les peintres, de la sincérité des valeurs; la langue de nos pères fut un chef-d'œuvre de précision intellectuelle; pour hériter de leur maîtrise, il faut des aptitudes logiques, un entraînement spécial de la raison. Remercions Marcelle Tinayre de nous prouver que cette austère formation, cette minutie, ces scrupules ne brident,

ni ne retardent l'élan de l'imagination, la spontanéité du talent, la verve, le libre génie de l'écrivain, mais bien plutôt secondent ses dons naturels et en accusent le relief.

Si remarquable par la fermeté, la foncière solidité, le style de cette romancière est d'une prestigieuse séduction ; et peut-être n'en est-il guère de plus féminin, s'il faut demander le secret de cette séduction à un art, très particulier, de discrétion, et presque de dissimulation, à une souplesse, à une habileté singulière, qui fait oublier sa victoire dans l'instant même du triomphe. Certes ce trait est éminemment féminin ; et l'on reconnaît encore la finesse féminine à cette entente du goût, d'une bienséance décorative, et d'une décence piquante, à ce petit air de bravade et presque de défi... Ce style sans afféterie, et qui ignore la mignardise et la préciosité, ce style si ferme, et qui nous dissimule sa force, est d'une suprême coquetterie.

Et c'est pourquoi nous pouvons bien regretter que la *Douceur de vivre* nous prépare un trop facile problème ; il en est un que nous serions fort empêchés de résoudre : comment nous dispenserions-nous d'accompagner jusqu'au bout de leur voyage et de leurs aventures prévues, ces deux folles, l'écervelée et la prudente, Isabelle et Marie?

Nous accompagnons Marie et Isabelle et découvrons que jamais encore Marcelle Tinayre ne nous avait aussi libéralement révélé toutes les ressources de son art : aucun de ses précédents romans — et je n'en excepte ni la *Maison du péché* ni les *Amours de François Barbazanges* — ne nous avait aussi péremptoirement prouvé que cet art est apte à toutes les tâches de l'expression littéraire.

Admirons que cette naïve aventure de deux jeunes femmes ait fourni le prétexte d'une aussi riche démonstration : S'agit-il d'évoquer un paysage, une terre, une cité, un peuple, un personnage, un aspect ensoleillé, ou ténébreux ou joyeux, ou tragique de la nature ou de l'homme, Marcelle Tinayre éclaire d'une limpide lumière le trait essentiel, les couleurs inoubliables ; nul empâtement des tons : ni hésitation, ni surcharge ; une brièveté, une concision, une simplicité de moyens dignes de l'aquarelliste ; rien de plus frais, de plus pittoresque, de plus translucide, de plus vrai que tous ces tableaux inscrits dans la trame de son récit. Entend-elle pénétrer une âme, elle sait les mots qui suggèrent et définissent les réalités émouvantes du monde immatériel. Le dialogue, où échouent tant de romanciers, elle en transcrit avec la plus heureuse promptitude l'accent, le timbre, toute la vie éphémère et palpitante. L'idée abstraite surgit sans effrayer ni embarrasser cette intrépide analyste...

Je vous laisse à chercher dans la *Douceur de vivre* des exemples et des preuves. Je ne m'attache qu'au style, qui est la grande merveille de ce livre. Ce style se prête aux caprices de la romancière avec une impressionnante docilité ; il est apte à tout, et ne s'en fait point accroire ; Marcelle Tinayre en joue comme d'un instrument délicat, pour le plaisir ; son plaisir est grand ; le nôtre est fait d'une joie confiante, et qui se renouvelle. Ce style est mouvementé ; il est le mouvement même. Je ne me lasserais pas d'en dire les mérites, je ne me lasserais pas de dénombrer les grâces dont il vous pare, comme d'une jolie robe de lumière, ô sage Marie, ô inconstante Isabelle !

* * *

Marie, qui aime l'amour, et s'épouvante au premier aveu d'une tendresse passionnée, et Isabelle, amoureuse du plaisir et qu'affole le morne ennui d'un foyer sans tendresse, se réfugient en Italie ; et voici ce qui arrive...

Mais d'abord sachez qu'une étrange, une extravagante et très divertissante famille les accueille à Naples : aristocratie et commerce, noblesse et décadence : Donna Carmela di Toma, veuve d'un savant archéologue, offre aux amis de feu son époux l'hospitalité médiocre d'une pension inconfortable et peu achalandée. Donna Carmela est une mère napolitaine, très noble, et très indulgente à ses fils, le bel Angelo, le difforme Salvatore ; Angelo, peintre à ses heures, est un gaillard très napolitain, très roucoulant, très beau parleur, œil de feu, cœur volcanique ; non moins napolitain dans ses colères, Salvatore, si laid, témoigne de plus de discrétion dans la galanterie... Enfin ces gens sont napolitains, leur rhétorique est napolitaine, leurs injures sont napolitaines, et leurs superstitions et leur langue et leurs amours... Et sans doute il est des Napolitains sérieux : Guillaume Wallers en connaît, qu'il présente à sa fille, entre deux randonnées parmi les ruines de Pompéï. Et les archéologues allemands, suisses, russes, scandinaves, que l'on présente à Marie sont aussi fort sérieux, sans toutefois l'être autant que les moins sages des Napolitains — lesquels vouent à l'amour, à de multiples amours, le plus clair de leur temps. C'est Salvatore qui nous révèle « le danger d'être jolie et jeune et seule dans un pays où les hommes ne pensent qu'à l'amour — même les vieillards, même les disgraciés, même ceux qui font profession de philosophie et de renoncement ! » Cet infortuné Salvatore étouffe de passion rentrée. Ce joyeux drille d'Angelo fait une cour savante à Marie qui est arrivée la première, à Isabelle, qui s'est empressée d'accourir... Et tous ces gens s'agitent, et voilà le carnaval le plus plaisant du monde.

— Mais enfin qu'advient-il de nos deux fugitives?

Sachez d'abord que Naples est fort sale et malodorante, et que vous ignorez la splendeur de l'ordure et la magnificence de la crasse, si vous ne vous êtes point attardé par les vicoli du Mercato ou de la Vicaria, entre la Marine et la porte Capouane; sachez que Naples est belle de toutes les beautés que peuvent engendrer, opposer l'une à l'autre, et cordonner en une supérieure harmonie la nature et l'art humain et la vie luxuriante et la mort éternelle; sachez que Naples et son golfe et ses grèves jusqu'au Vésuve menaçant et superbe, baignés de l'azur le plus voluptueux, inondés de clartés, d'effluves marines et de parfums terrestres, enivrent d'un perpétuel désir le cœur faible des hommes, le cœur tendre des femmes. Naples étonne d'un brusque assaut de joie les âmes mélancoliques du Nord, force les remparts de scrupules, impose aux plus rebelles, aux plus orgueilleuses consciences les délirantes capitulations. Naples apaise et délie, exalte et rassérène et révèle à tous la douceur de vivre... O Naples, conseillère de passion, de sensualité, de facile et ardent bonheur!... Tout auprès voici Pompéï où vont rêver les poètes; quelle pure mélodie n'y entendent-ils point, s'ils ont l'ouïe fine de Marcelle Tinayre!

... la mort, à Pompéï, n'est pas ricanante et grimaçante; c'est un génie voilé comme Isis, ailé comme l'Amour, couronné d'aches et d'asphodèles comme son frère le Sommeil. Il disperse dans le feu subtil, la forme humaine, préservée de la corruption; il ignore l'appareil hideux des cercueils et des fosses, les linceuls, les vers, la pourriture. Il ne présente pas aux philosophes en mal de méditation ces images répugnantes. Une torche éteinte, un sablier renversé, un vaisseau voguant vers le port, une poignée de cendres dans un beau vase, suffisent au stoïcien comme au voluptueux pour sentir toute la vanité ou toute la douceur de la vie...

— Mais enfin Isabelle et Marie...

Sachez que des pages d'une aussi ample sonorité classique ne sont point rares en ce livre; que Marcelle Tinayre est une magicienne; que le détail de ce récit nous contraint à chaque minute d'en convenir; qu'au surplus Marcelle Tinayre entend célébrer la douceur de vivre; qu'elle n'entend point la célébrer sans réserve; qu'elle a très peur de la morale; qu'elle ne redouterait guère moins de s'avouer immorale; qu'elle sait très bien ce qu'il convient de penser de cette sotte formule du « droit au bonheur, droit à l'amour », dont tous les snobs et les farceurs de lettres et les négligeables héroïnes d'une soi-disant littérature féminine nous rebattent les oreilles; qu'elle autorise pourtant un léger doute; qu'entre tant d'hésitations, et de prudences et de petites habiletés, elle oublie les avantages d'une vigoureuse loyauté; qu'elle renonce ouvertement à l'étude suivie des caractères, et n'esquisse une crise morale que pour en éluder aussitôt les injonctions d'unité, de sérieux et de concentration dramatique.

— Renoncerez-vous à nous dire l'aventure des deux cousines?

— J'y renonce. Cela importe peu. Seul le style importe en ce livre. Ce style est très bon; style de rare écrivain, et presque de grand écrivain, si les livres chatoyants qu'il habille ne laissaient une impression de futilité gracieuse, et comme un arrière-goût de cendre. Serait-il possible qu'une éloquence aussi pénétrante se désintéressât des éternelles passions, des joies et des douleurs profondes? Marcelle Tinayre se contente d'un vaudeville franco-napolitain, tel un fragile portique où elle suspend ses brillantes guirlandes. Or, elle possède les dons les plus précieux du romancier.

— Sauf celui de les utiliser.

— Je ne l'aurais point dit. Ce n'est là qu'un mot. On serait moins sévère à Marcelle Tinayre si l'on plaçait moins haut sa jeune gloire d'artiste littéraire et d'écrvain français.

LUCIEN MAURY.

THÉATRES

Théâtre Antoine : *Le Vagabond*. Pièce en trois actes, de M. FELLINGER, traduite par M. G. SCHROEDER, adaptée par M. HENRI BERTEYLE; — *Perdreau*, pièce en deux actes, de M. ROBERT DIEUDONNÉ.

Comédie-Française : *Primerose*, comédie en trois actes, en prose, de MM. R. DE FLERS et G. DE CAILLAVET.

La réouverture du Théâtre Antoine, avec deux pièces fort estimables, ne nous a guère apporté qu'une double déception.

Le Vagabond est conçu et exécuté suivant l'esthétique du Théâtre Libre, section étrangère. Trois influences principales, si je ne me trompe, se partageaient cette scène: le naturalisme français, la jeune école allemande et les Scandinaves. Elles n'étaient pas d'ailleurs sans réagir plus ou moins l'une sur l'autre et se combiner en diverses proportions. La pièce de M. Fellinger eût été certes accueillie jadis avec une faveur que ne lui assurera peut-être pas son succès honorable d'aujourd'hui. Le temps est passé où ce dramatique un peu artificiel, un peu sommaire, produisait tout son effet.

Henri Sinner est un sous-officier modèle de l'armée autrichienne. Marié avec une jeune femme riche, il pourrait quitter le service et vivre libre, heureux,

dans la jolie maison que lui fait bâtir son beau-père. Il ne le veut pas. Il aime sa « servitude volontaire », il en accepte les obligations et en pratique les devoirs avec une sorte de mysticisme. C'est que le service l'a racheté. Enfant perdu, abandonné, il a couru les grands chemins et n'est entré dans la société que par la porte de la caserne : il ne doit d'être un homme qu'aux bienfaits de la discipline militaire. Elle lui a rendu ou plutôt révélé la conscience de sa dignité. Sans elle il ne serait peut-être encore qu'un vagabond, — comme celui-là même qui vient tout juste s'enrôler dans son régiment.

Or, celui-là, Pierre Kiesel, n'est autre, vous l'avez déjà deviné, que son propre compagnon de misère et d'infamie. Ensemble ils ont connu les hasards de la route, les expédients et les tentations. Ensemble ils ont glissé du vol à l'assassinat : oui, ils ont tué un meunier, et ce meurtre est resté impuni : les deux vauriens ont échappé aux recherches de la justice. Ils se retrouvent aujourd'hui en présence, l'un bien différent de ce qu'il était naguère, l'autre toujours pareil. Cette situation est tout le sujet.

Passons sur ce qu'elle a de factice et de forcé, encore qu'il nous soit bien difficile d'oublier, au cours de l'action, l'artifice du point de départ. Nous n'aimons pas beaucoup que l'auteur nous impose d'abord une situation à seule fin de nous montrer ses personnages occupés à s'y débattre. Nous lui dirions volontiers : ce n'est pas de jeu. Strictement, pourtant, c'est son droit, comme c'est le droit des professionnels du billard, si par un coup habile ou heureux ils ont placé les trois billes dans un coin, d'y finir, sans grande peine comme sans grand mérite, la partie en une série. Il ne nous reste qu'à attendre, résignés. Nous attendons, — qu'on nous permette une autre comparaison après la première, — avec l'angoisse physique de spectateurs qui auraient vu quelqu'un allumer la mèche d'une bombe et se sauver : l'explosion se produira. Elle est inévitable, elle ne dépend plus de la main qui l'a préparée. De même nous attendons ici des péripéties et un dénouement qui ont quelque chose de mécanique. Comme dans l'*Enigme* de M. Paul Hervieu, la donnée est tout : elle commande la marche de l'action, elle prime les caractères, elle prime l'art, elle prime la vie. Que nous sommes loin de la belle indifférence de nos classiques — et n'est-ce pas celle d'un Shakespeare aussi ? — pour qui le sujet importe si peu en comparaison de l'usage qu'en saura faire leur génie !

Empressons-nous de reconnaître, une fois posées ces réserves de principe, que M. Fellinger a tiré de son thème un assez bon parti. Il y a une situation qui ne manque pas de grandeur dans le conflit des deux forces représentées par le sous-officier discipliné et le vagabond incapable de se soumettre à une loi ; et c'est une belle idée que celle de Jean Sinner, quand il rêve le relèvement et le rachat de son ancien complice par la vertu de l'obéissance passive et de l'ordre auquel doit se plier la vie du soldat. La scène où Sinner révèle le passé à sa femme, ce passé qu'il croyait mort et qu'il a si vaillamment racheté, est poignante et tragique. Malheureusement, rien de tout cela n'est nouveau ni renouvelé. Il y a bien des effets faciles, bien des choses qui donnent l'impression du déjà vu dans ces scènes de la vie militaire et ces ébats d'un chemineau. A vrai dire, la pièce vient vingt ans trop tard.

M. Dorival (en représentation) a composé avec un réalisme très savoureux le rôle de Pierre Kiesel, dont il a également bien rendu la truculence et le cynisme. MM. Saillard (Henri Sinner), Mme Dermoz (Louise) et Dargeville (Rickele, une jeune bonne) doivent être cités en tête d'une interprétation qui est, dans son ensemble, excellente.

*
* *

Trop tard aussi cette fantaisie de *Perdreau*, puisque nous avions *Boubouroche*. Le sentimental Perdreau, Léon Perdreau, sera berné par toutes les femmes : cela se voit tout de suite à sa figure, et nous n'avons pas la moindre illusion, quand nous le voyons, au café, entre sa récente conquête, Camille, et son conquérant collègue du ministère, Rochard Albert. Regardez-les : l'affaire est claire, si claire même, que nous ne nous y intéressons plus. A peine l'amie est-elle arrivée au rendez-vous que Perdreau va faire des courses sous la pluie, tandis qu'Albert prend des consommations avec la belle. Nous les retrouvons au lit tous les deux, le volage Albert las de sa victoire et ne pensant qu'à s'en aller, la collante Camille d'autant plus acharnée à le retenir. Elle n'y réussit pas. Il s'en va. Perdreau rentre chez lui, car c'est chez lui que se passait l'idylle. A qui donc Camille pourrait-elle mieux confier ses chagrins ? On pleure ensemble, chacun sur sa propre peine, et comme celle de Camille est vraiment à fendre le cœur sensible de Perdreau, le fidèle ami va chercher l'irrésistible Albert. Ils pourraient se rencontrer en route, car ce sympathique mauvais sujet est revenu, pour un moment, un bon moment, le temps nécessaire à une interminable scène à trois. Et finalement ils resteront deux, Camille et Perdreau, comme Amélie et Boubouroche.

Il y a beaucoup de longueurs, mais des détails plaisants, dans ces deux actes qui ne sont non plus ni nouveaux, ni renouvelés.

Mlle Marthe Lutzi (Camille), MM. Marchal (Perdreau) et Rouyer (Rochard) ont bien joué cette pièce,

où Mme Greyval a introduit une figure de bonne qui fait la véritable originalité de l'interprétation.

*
* *

MM. de Flers et Caillavet connaissent tous les secrets de leur art et ils le pratiquent avec une habileté, une aisance, une bonne grâce incomparables. Ils connaissent le goût de leur temps, le goût d'aujourd'hui, qui n'est déjà plus le goût d'hier et qui peut-être ne sera plus celui de demain. La pièce qu'ils viennent de donner à la Comédie Française est dans la manière gracieuse, poétique, honnête et sentimentale, dont le succès réplique et s'oppose aux excès du théâtre brutal : le théâtre rose après le théâtre rosse. Il est à craindre que cette réaction ne se compromette elle-même par ses propres excès. En attendant, le moment est bon encore et ce n'est point une œuvre comme celle-là qui contribuera à discréditer le genre.

On peut le trouver faux : la vérité sans doute a un visage moins plaisant, un sourire moins doucement mouillé de larmes. Mais n'est-elle pas plus différente encore du masque grimaçant et contracté qu'on voudrait nous faire prendre pour sa figure ? La vérité ne s'exprime que dans quelques œuvres profondes où le génie a fixé pour les siècles ses intuitions. N'accablons pas sous ce grand mot des fantaisies charmantes, qui n'en s'en réclament point, encore qu'elles y aient autant de droits que tant d'ignobles caricatures où l'humanité n'est représentée que par ses dégradations et par ses vices. Il y a dans *Primerose* de l'ironie sans méchanceté, de la satire sans colère, une indulgence tour à tour railleuse et attendrie. Il y a de l'esprit, beaucoup d'esprit. Et cela fait un de ces mélanges qui, nous le savons bien, s'altèrent en vieillissant, mais n'en ont pas moins, dans la fraîcheur du premier apprêt, une agréable saveur.

Primerose est la jeune fille idéale. Le théâtre d'aujourd'hui nous la devait bien : il nous a montré assez de gamines mal élevées, de détraquées et de « vierges folles ». Voici la vierge sage, la vierge pure, loyale et quasi sainte. La réparation est éclatante. Nous n'en demandions pas tant. Primerose a vingt deux ans; elle est du monde, du plus grand monde, fille du Comte de Plélan, nièce du Cardinal de Merance, riche, belle, parée de toutes les grâces et de toutes les vertus. Enfant sans mère, livrée aux institutrices, elle a grandi parmi les flirts, les intrigues, les plaisirs stériles et les agitations vaines par quoi l'on essaie autour d'elle de tromper le néant de la vie. Elle a vu et compris beaucoup de choses, deviné le reste. Sa précoce ignorance lui a fait perdre bien des illusions, mais lui a laissé toute sa candeur. Elle croit au bien, qu'elle pratique, à la charité qui est sa joie, à la bonté qui rayonne de son jeune cœur. Elle croit à l'amour, parce qu'elle a près d'elle un homme qu'elle peut aimer et parce que déjà elle l'aime.

C'est son ami d'enfance, Pierre de Lancry, un homme, en effet, le seul qui soit digne de son choix, digne d'être le compagnon d'une si noble existence et d'aider à la maintenir au-dessus des petitesses et des laideurs, des défaillances et des compromissions. Avec lui, avec lui seul, Primerose aura le courage de fonder un foyer et d'envisager les responsabilités de l'avenir. Elle est de celles qui n'aiment qu'une fois et mettent dans cet unique amour toute leur confiance, tout leur espoir, tous leurs rêves. Pierre de Lancry est revenu, il y a peu de temps, du Texas, après y avoir vaillamment refait sa fortune. Et voici qu'un télégramme lui annonce la faillite de la banque américaine dans laquelle il l'a déposée. Il faut repartir. Primerose, qui n'osait parler, lui a mis dans la main le matin même, au retour d'une promenade à cheval — ah ! que cette scène nous est joliment contée ! — un billet où elle lui demandait : « M'aimez-vous? » Que peut-il, que doit-il répondre maintenant? Il est pauvre et se voit condamné à recommencer une vie de labeur et d'aventure. Non il n'a plus le droit d'être aimé et par conséquent il ne doit plus avouer qu'il aime. L'héroïque mensonge sortira donc de ses lèvres : « Je ne vous aime pas ». Et il part.

Vous imaginez bien qu'il reviendra. Ce n'est pas long. Le temps de toucher les cinquante pour cent que donne une bonne faillite américaine et le voici revenu. Primerose est au couvent. Elle y a trouvé l'asile cher aux âmes éprises de perfection et d'absolu. Elle y a trouvé la paix. Nous la revoyons en petite sœur franciscaine, dépouillée de tout et pour la première fois remplie du sentiment de sa richesse, vraie fille, par sa gaîté, du *Poverello* d'Assise, du grand et charmant saint qui vivait en si suave intimité avec son frère le soleil et sa sœur la lumière. Elle est détachée du sol, entre ciel et terre, dans une région où les terrestres amours ne peuvent atteindre qu'épurés. Primerose et Pierre se rencontrent; mais ils ne parlent plus le même langage, et la sainte amitié qu'offre la religieuse ne ressemble guère à l'ardent amour que le jeune homme lui rapportait.

Cependant Primerose n'a pas terminé son noviciat, et avant qu'elle ait prononcé ses vœux, le couvent est fermé; les religieuses dispersées. Elle est libre; Pierre lui a dit qu'il l'aimait, quand elle ne pouvait l'entendre. Il le lui redit maintenant. Pourquoi ne l'écoute-t-elle pas? Rappelons-nous ses propres paroles : elle est de celles qui ne sauraient trouver de sens à ces mots si souvent entendus : j'ai

aimé. Si on a aimé, on aime encore, car l'amour ne passe point. Primerose aime Pierre, nous n'en doutons pas; mais il faut qu'elle reprenne conscience de ses sentiments, il faut qu'elle reprenne pied sur le sol où naguère elle marchait si droit, d'un pas si léger et si sûr, il faut qu'elle retrouve le goût de la vie. Il lui revient bien vite, parmi tout ce qui lui rappelle son ancienne condition, ses jours terrestres de jeune fille. Il lui revient entre les feuillets d'un livre qu'elle a lu, un livre d'amour, *Roméo et Juliette*, dans les plis de la robe qu'elle portait à son dernier bal, dans le parfum des roses qu'elle n'avait plus respirées... Elle s'éveille étourdie, chancelante, et avec elle son amour qui n'était qu'endormi...

Tel est le thème essentiel, et l'on peut discerner déjà ce qu'il mêle d'arrangement, d'artifice et de convention à sa vérité. Les auteurs ont-ils dépassé la mesure de parti pris et de partialité que nous devons tolérer dans une œuvre d'art, dès qu'elle n'est pas une création du génie souverain? Le talent voit les choses sous un certain angle et les façonne selon un certain biais. Cette « équation personnelle », si je puis dire, est son originalité, et l'on comprend alors la profonde et paradoxale parole d'Emerson, que le génie n'est pas original du tout. Pardonnons au talent ses illusions et ses prestiges. Sans oublier que tout mirage est décevant, cédons, quand ils nous offrent un apaisement et une diversion, au charme de ses mirages. Et ne disputons pas trop sur notre plaisir.

Une exacte analyse nous persuaderait peut-être que nous avons tort de nous y abandonner. Et ce serait tant pis. Il est si bon de voir sur notre scène un amour qui ne confine pas au vice et ne mène pas à l'avilissement, une jeune fille honnête et un vaillant garçon! Nous fâcherons-nous qu'on ait fait à leurs vertus la part trop belle, qu'on les ait un peu trop complaisamment parées d'idéalisme et parées de romanesque? Non, de grâce, ne nous fâchons pas.

J'accorde que nous nous apercevrions moins de l'artifice ou que nous lui serions plus indulgents, s'il ne se répétait, plus accentué, chez tous les personnages et ne s'étalait dans tous les épisodes. Le Cardinal de Merance prend une grande part à l'action; en un sens, il la conduit, et sa fine bonté, sa souriante indulgence en expriment toute la philosophie. Je ne doute pas qu'il n'y ait des traits bien justes dans cette figure d'une si noble bonhomie, et j'admire l'habileté, le tact des auteurs qui ont su nous presenter avec tant de vraisemblance et sans une note choquante — ou peu s'en faut — un cardinal de comédie. Mais tout de même il y a bien fallu quelques arrangements et concessions. Je n'aime pas beaucoup, d'abord, qu'on nous présente ce prince de l'Église entre deux bénédictions, celle qu'il donne à la meute de son beau-frère dans la cour d'honneur du château, celle qu'il donnera bientôt, dans une église de Rome, à sa nièce Primerose et à son nouveau neveu. L'histoire de ses rendez-vous hebdomadaires et clandestins, avec son préfet, quand il était évêque, pour parler de Ronsard et lire Horace dans un petit bois, est aussi invraisemblable que jolie. Il paraît avoir encore des sympathies pour la République et garde ses rigueurs pour les défenseurs trop violents de l'Eglise. Il fait une profession de foi gallicane et s'attendrit sur le voisinage, au sommet de son clocher, de la croix et du coq. On pense tour à tour à l'abbé Constantin dans la pourpre et à une chanson de Béranger.

La vieille amie du cardinal, Mme de Sermaise, est comme lui, beaucoup plus que lui, un personnage de théâtre. Sentimentale, mélancolique et agitée, elle l'a aimé, quand il était sous-lieutenant d'artillerie et elle a gardé de cet impossible amour une nostalgie qui dure encore. C'est pourquoi elle s'intéresse si fort aux amours des autres. Cette amusante figure est joliment, trop joliment dessinée; tout y est mis au point, exclusivement, pour l'éclairage de la rampe.

Et le même artifice a découpé les autres silhouettes, qui ne tiennent plus que peu ou point à l'action, le Dr Fardin, ancien séminariste, radical farouche et au demeurant le meilleur fils du monde; le comte de Plélan, gentilhomme de vieille roche, maugréant et joyeux, dont la philosophie sommaire s'accommode que les temps soient durs, pourvu que les gens soient gais; Donatienne, petite religieuse humble et naïve, qui est devenue au couvent l'inséparable compagne de Primerose, et les Montureux et les Champvernier et tous les comparses, en caricature, de la vie de château... Leur va-et-vient, leurs gestes, leurs propos, leurs tics, tout cela est supérieurement réglé pour la scène et n'est rien de plus. Il est amusant de les voir et oiseux d'en parler, quand on les a vus. On s'apercevrait moins de leur insuffisance, si la pièce était franchement un badinage. Elle reste indécise entre le ton sérieux et celui du boulevard. En cela encore le genre est faux. Un peu fausse aussi la grâce tour à tour pétillante et poétique du dialogue. MM. de Flers et Cavaillet ont fait trop de toilette à leur esprit; avant de l'envoyer sur la scène de la Comédie, ils lui ont recommandé d'être bien sage. Le gentil gamin est un peu gêné.

Mais je me rends bien compte, que c'est un peu trahir une pièce comme celle-là que de disserter à son propos. Elle ne comporte qu'une interprétation, celle des artistes dont le talent collabore vraiment avec les auteurs. M. de Féraudy est parfait dans le cardinal de Mérance, en qui il a su fondre

avec une perfection achevée la dignité et la bonhomie. Quelle maîtrise supposent tant de mesure et un si juste sentiment des nuances! M. George Grand à la belle allure et l'énergie passionnée qui conviennent à Pierre de Lancry. Je n'imagine pas sous d'autres traits que ceux de Mme Pierson la charmante marraine en cheveux gris, qu'est pour sa filleule Primerose, et généralement pour tous les amoureux, Mme de Sermaize. Il faut faire une place à part à celle qui sera sans doute la première dans le succès comme son rôle est le premier dans la pièce, à Mlle Leconte. La résolution tranquille de la jeune fille qui connaît son propre cœur et qui a choisi son chemin dans la vie; l'innocente et enfantine gaieté de la religieuse, la force sérieuse qu'elle puise dans l'obéissance et la pauvreté; enfin l'isolement dans le monde après la fermeture du couvent, la volonté de rester morte pour lui, et l'appel de la vie, et la voix de la conscience qui se confond avec celle de l'orgueil, et le sourd travail, dans l'inconscient, de l'amour qui se réveille, et son réveil enfin, dans un grand cri de douleur et de joie, — tout cela, que MM. de Flers et Caillavet ont si finement mêlé dans leur personnage, Mlle Leconte l'a traduit avec un art consommé et un charme délicieux. Elle n'a pas eu une défaillance; elle a porté avec une allégresse, qui est la marque d'un beau tempérament dramatique, le poids de ce rôle accablant. Elle n'est pas seulement Primerose : elle est l'image vivante en qui se résument et s'expriment la grâce, l'élégance et l'esprit de la pièce elle-même,

FIRMIN ROZ.

Chronique des Livres

—

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Un livre sur Bersot est nécessairement paré de ces vertus, un peu désuètes : la mesure, le goût, l'ironie discrète, l'esprit accueillant et aimable, la grâce. Il convient qu'il exhale certain parfum d'atticisme. Il présente d'autant mieux ces agréments littéraires, cette souple et fine réflexion, qu'il a pour auteur M. Félix Hémon, écrivain alerte, philosophe épris de psychologie, et plus soucieux, semble-t-il, d'esprit philosophique, que de spéculations transcendantes.

On lira donc avec gratitude et avec piété, dans l'Université, on lira avec un délicat plaisir, partout ailleurs, en raison de ses justes couleurs, de son ton si décent, (au sens latin du mot) *Bersot et ses amis*, que publie aujourd'hui le distingué professeur (1). Sans doute ce livre n'étonnera point par l'ampleur des développements par la forte originalité des aperçus historiques, par la profondeur de la pensée métaphysique. Mais il plaira, il séduira par tout un ensemble de qualités moins éclatantes, assez rares toutefois, par l'experte reconstitution de la pensée et de la vie de l'un des groupes intellectuels du siècle dernier auquel nous sommes le plus redevables : celui des penseurs libéraux, qui défendirent vaillamment sous le second Empire et firent triompher, avec la troisième République, les droits des libres esprits; celui des Cousin, des Rémusat, des Jules Simon, des Ed. Schérer, des Saint-Marc Girardin, des Prévost-Paradol, des Gréard, etc..., et des Bersot.

C'est une vue heureuse, qu'eut M. Félix Hémon de considérer et nous montrer ainsi Bersot dans son entourage habituel. Car ce moraliste se piquait de ne point séparer la pensée de l'action, de connaître et d'enseigner surtout l'art de vivre, de vivre avec civisme, avec dignité, avec élévation. Et pour le bien pénétrer, dans sa doctrine et jusque dans sa personnalité, sa conduite importe autant que son œuvre.

Il appartenait d'ailleurs à une famille d'esprits qui, née de Victor Cousin, avait la même conception de la philosophie et de la vie, que les révolutions politiques du siècle dernier affermirent dans ses convictions... et obligèrent d'ailleurs à certaine solidarité. Le moyen le plus sur de mesurer ce qu'il y a de vraiment personnel dans ses gestes et ses idées, c'est donc de voir ce que pensaient et faisaient ses amis, comment les mêmes événements décisifs réagissaient sur eux et lui, en quoi il les imitait ou se séparait d'eux.

M. Félix Hémon a été conduit ainsi dans ce livre à se comporter en historien plus qu'en philosophe. Il examine beaucoup moins les écrits de Bersot, ses thèses essentielles, qu'il ne raconte sa carrière — non point bien entendu son *cursus honorum*, mais sa vie intérieure, et celle de son groupe. Il suit pas à pas les démarches de cet esprit, les manifestations de ses maîtres, de ses amis, de ses disciples. Il s'aide, dans cette restitution, des lettres des uns et des autres, pour la plupart inédites, qu'il a eu le zèle de rechercher et dont il a le mérite de divulguer maints fragments de vif intérêt. Sa relation est minutieuse, s'attarde aux incidents ; il réussit ainsi à nous donner l'image la plus exacte de l'activité intellectuelle et des mœurs universitaires entre 1840 et 1880.

Bersot eut, en effet, très hâtive et très marquée, la vocation de l'enseignement. Elève, puis maître d'études au lycée de Bordeaux, il prépara l'Ecole Normale. « Le directeur V. Cousin recommandait aux examinateurs de faire une juste part aux connaissances acquises des candidats, mais de rechercher avant tout l'*aptitude* innée; car c'est là ce que rien ne remplace, tandis que l'Enseignement de l'Ecole a bientôt fait de combler les lacunes de l'instruction. » L'application de cette règle,

(1) Un vol. in-16 de 356 pages. Librairie Hachette, 1.24

nous dit M. C. Hémon, assura l'admission de Bersot. Il connut, il fréquenta à Paris l'élite des maîtres du jour et du lendemain. Vacherot, Rinn, Garnier, J. Simon le prirent en amitié et l'aidèrent de leurs conseils, tandis que Victor Cousin, directeur de l'Ecole, lui était comme un patron respecté, un peu lointain, Cousin « l'éloquent organe de ce libéralisme, dont Thiers était le chef parlementaire et d'un libéralisme alors hostile aux ambitions de l'Eglise » (1836-1839).

Thiers, président du conseil au 1er mars 1840, appela Victor Cousin à l'Instruction publique. Le maître de l'éclectisme était aussi habile à choisir les hommes que les idées. Il nomma Barthélemy-Saint-Hilaire chef de son cabinet et lui donna Bersot comme auxiliaire. « La mi. ère glorieuse des secrétaires de Cousin, écrit M. Félix Hémon, est légendaire. Bersot prit rang parmi les agrégés suppléants des collèges royaux pour l'histoire et la philosophie. Il ne semble pas qu'il ait été payé d'autre façon, mais on n'évalue pas financièrement l'espérance, et les secrétaires de Cousin en étaient riches ». Des souvenirs agréables lui demeurèrent d'ailleurs de cette fonction, grâce à laquelle il entra en relation avec les grands écrivains de l'époque. Il la quitta assez tôt, pour le poste de professeur de philosophie au collège de Bordeaux.

De vives difficultés l'y attendaient. Très vite, en effet, il se heurta à une coalition réactionnaire, dont faisaient partie le recteur, le proviseur et le professeur de philosophie à la Faculté, et qui l'accabla de persécutions. En 1842, il était ainsi noté par le recteur : « Présomptueux enthousiaste, plein du vain orgueil d'une science idolâtre d'elle-même, ce jeune professeur, prématurément élevé à une mission qu'il n'a pas su comprendre, a perdu toute considération par la mauvaise direction qu'il a donnée à son enseignement. Il a émis et soutenu les propositions les plus dangereuses, ne reconnaissant d'autre autorité que sa raison individuelle, sa raison de vingt-six ans! » Son rappel était énergiquement réclamé!

Villemain, qui avait succédé à Cousin au département de l'Instruction publique, discerna les vrais motifs de cette colère et de cette injuste sévérité. Très galamment il défendit le jeune professeur. Il répondit au recteur avec une courtoisie fortement teintée d'ironie.

Ce fonctionnaire irascible redoubla d'acharnement contre le jeune professeur, l'accusa de matérialisme, déclara qu'il ruinait le collège de Bordeaux, réclama plus impérieusement son renvoi, provoqua publiquement une scène pénible entre cet ennemi et lui. Des inspecteurs généraux vinrent enquêter et rédigèrent heureusement un rapport, qui « est un chef-d'œuvre de haute et ferme impartialité. » Bersot sortit vainqueur — quoique assez las — de ce conflit, qui montre l'ingérence et les exigences outrecuidantes de l'autorité ecclésiastique, dans la direction de l'université, sous Louis-Philippe, et le rôle ardu des ministres vraiment libéraux. N'est-ce point Villemain, qui répond alors aux sommations d'un évêque, exigeant le renvoi de trois membres de l'Enseignement public : « Personne, dans le royaume, n'adresse de mise en demeure aux ministres du Roi. »

L'Université — et Bersot — n'étaient point au bout de leurs épreuves. Le second Empire leur en réservait de cruelles. Bersot, connu déjà par sa thèse et de remarquables études, lié avec l'élite intellectuelle de ce temps, refusa le serment, après le 2 décembre 1851 et perdit sa chaire de professeur au lycée de Versailles. Il se fit journaliste, écrivit aux *Débats*, dans la *Revue de l'Instruction publique*, publia ses ouvrages les plus estimés. C'est l'époque où se resserrent ses amitiés avec tous les maîtres exclus par l'Empire, qui seront, vingt ans plus tard, les chefs de l'Université républicaine ; l'époque où se développent ses relations avec les Renan, les Sainte-Beuve, les Jules Simon les Edmond Schérer. M. Félix Hémon élargit ici le champ de ses recherches et de ses notations. Il donne maintes précisions curieuses sur les débuts, les crises, les efforts des Gréard, des Prévost-Paradol, et de leurs camarades. Il dit le charme de cette communauté de sentiments et d'idées, qui unissait alors contre l'oppression tant de talents brillants et divers. Il a quelques pages, dont on goûtera la nouveauté, sur Victor Duruy, sa manière d'agir et de penser, sa politique à la fois conciliante et déterminée, le mérite de son entreprise qui conquit Bersot. Il ne néglige point de conter les vicissitudes et la fin de l'Eclectisme, dont Bersot était si l'on peut dire le disciple indiscipliné.

Voici, après les horreurs de l'invasion et du démembrement, l'œuvre de reconstitution républicaine, qui s'impose. Les hommes de passé intègre et de valeur éminente sont conviés à la mener à bien. Jules Simon, Ministre de l'Instruction publique, appelle son ancien condisciple Bersot à la direction de l'Ecole Normale. C'est la plus flatteuse et la plus belle des missions, à laquelle l'écrivain philosophe devait logiquement prétendre : Il s'y employa avec une ferveur, un art, un succès, dont le souvenir est resté très vivant dans l'université. « Libre penseur, sans équivoque ni bravade, n'affirmant et ne niant rien avec brutalité, pénétré du sentiment de sa responsabilité nouvelle, le hardi polemiste d'autrefois devint un directeur infiniment prudent. » Son autorité fut bientôt telle, que ni le gouvernement du 24 mai, ni le gouvernement du 16 mai n'osèrent rien contre lui... Son action devint prépondérante, lorsque les républicains revinrent enfin, pour toujours, au pouvoir, et au département de l'Instruction publique.

M. Félix Hémon envisage les actes de l'éminent éducateur avec la même attention scrupuleuse qu'il a mise à suivre la formation de son esprit et de son caractère. Il termine par un « coup d'œil d'ensemble », très pénétrant, sur la personnalité complexe, affinée, séduisante de Bersot.

« Un moment, sa nature a pu sembler partagée entre le sens critique et le sens poétique ; mais c'est le sens poétique, qui a persisté et dominé. C'était le contraire d'une nature chimérique, mais l'opposé aussi d'une nature platement réaliste. Cet homme d'action ne voulait pas que l'action occupât et, pour ainsi dire, dévorât

la vie entière : « La vie sans le rêve, sans le sentiment, sans la poésie, sans le sacrifice, ce n'est pas la vie. » Ainsi la vie, c'est l'action, mais c'est l'action prenant sa source dans le rêve ou s'y retrempant. Par là s'explique le double attrait qui groupe autour de Bersot tant d'amis, si peu semblables les uns aux autres, les Thiers comme les Renan, les Paradol comme les Michelet, hommes d'action ou d'imagination ou de sentiment. Les uns l'aiment pour ce qu'il leur a livré de lui ; les autres pour ce qu'il leur en a laissé deviner. »

Aucun livre ne pouvait être plus opportun que celui-ci. L'Université est maintenant en butte à des reproches véhéments. On l'accuse de n'avoir plus que cet étroit idéal : l'érudition ; — et de combattre, chez ses élèves, toute manifestation d'un tempérament personnel, qui s'accommoderait mal des petites et minutieuses servitudes de la recherche objective du fait. Il est bon de rappeler qu'elle représenta naguère, avec éclat, des tendances tout autres. C'est le moyen de montrer combien il lui est aisé de concilier les égances de naguère et la méthode d'aujourd'hui, le talent et la recherche désintéressée du réel.

Grâce à M. Félix Hémon, Bersot, le spirituel écrivain, le moraliste aimable, l'éducateur clairvoyant et fin, rendra de ce nouveau service à l'Alma Mater et à ses élèves, qu'il a tant aimés.

* *

Que de transformations mirifiques ne nous a-t-on point anoncées, en Chine, depuis le soulèvement des Boxers et la prise de Péking ! Réorganisation de l'administration, de l'enseignement, de l'armée, développement économique : à en croire les quotidiens, le gouvernement chinois aurait en quelques années mené à bien les réformes les plus considérables.

Une mise au point s'imposait. M. Edmond Rottach, ancien chargé de cours à l'Académie des Langues du Houpé, l'a faite — et de façon très pratique, satisfaisante, dans son livre sur *La Chine moderne* [1].

Il envisage tout d'abord « la plus vieille Chine, » les provinces qui entourent Péking et forment le noyau historique de l'Empire. Elles en restent l'assise économique. C'est la grande plaine, couverte de culture, dont les voyageurs nous ont si souvent entretenu. La population n'y vit point largement, malgré la fécondité du sol et sa propre application au travail. Elle ne possède aucun outillage, aucun moyen d'amendement vraiment efficaces. Elles est privée de bétail. Et surtout des sécheresses et des inondations alternatives détruisent ses récoltes. Il faudrait tout un ensemble de travaux hydrauliques — et d'aides diverses au cultivateur, que le gouvernement, ne songe guère à entreprendre.

C'est dans cette partie de céleste Empire, dans le Chansi, que se trouvent les grandes mines de charbon — dont la consommation locale augmente de plus en plus, tandis que l'excédent est exporté au Japon. L'exploitation en est fructueuse, mais donne lieu à des difficultés sans nombre avec les pouvoirs publics, désireux de réserver « la Chine aux Chinois » — ce qui constitue une impossibilité manifeste. M. Edmond Rottach dénombre les grandes entreprises en activité — et chiffre leur production.

Il rend compte, avec la même précision, du développement des autres industries : aciéries, filatures, forges, etc.. Le lecteur a ainsi la mesure du progrès réalisé par la Chine, en tous ordres d'activité économique.

M. Ed. Rottach, décrit la côte et la vallée du Yangtsé, centre d'action des Etrangers. Il n'y a pas moins de neuf compagnies de navigation — trois anglaises, deux japonaises, deux allemandes, une chinoise et une française, — qui assurent les communications entre Hankéou et Changhaï. « En 1909, les deux villes ont, à elles deux, fait presque un milliard d'affaires : Changhaï 160 millions de taels (à 3, 28 le tael), Hankéou 107, soit le cinquième du commerce total de la Chine. »

Une autre région rivalise, maintenant, par sa hâte à se moderniser, avec celle du Yangtse : c'est la Mandchourie. « Depuis la guerre russo-japonaise, elle est devenue comme un nouveau champ de bataille pour les luttes économiques, une sorte de marché international que se disputent les nations les plus commerçantes du monde et particulièrement l'Allemagne et l'Amérique, en même temps qu'un champ d'expériences modernes pour l'Empire. » Entreprises minières, exploitations forestières, compagnies de chemin de fer s'y multiplient et s'y développent rapidement.

M. Edmond Rottach parcourt ainsi en tous sens la Chine historique. Il nous montre la prodigieuse activité des Allemands au Chantoug, Péking, « foyer administratif, » Wout'chang, centre universitaire, dont l'étonnante floraison d'écoles paraît d'ailleurs bien compromise.

Il s'engage ensuite dans « le pourtour de l'empire chinois » et nous dit tout l'attrait pittoresque et toute l'activité moderne du « triple centre méridional » : Macao, Hong-Kong et Canton.

Il va hors de l'empire, chez « ces derniers barbares, » qu'a récemment visités et brillamment décrits le commandant d'Ollone. Enfin, il fait ressortir — contrastant avec l'immixtion européenne en Chine — l'expansion chinoise dans le monde.

L'impression qu'il emporte de cette immense randonnée, c'est que la Chine est bien peu capable d'opérer son relèvement, sans un incessant stimulant, sans une aide persistante. Elle dispose d'un instrument incomparable : l'ouvrier chinois, qui est vigoureux, sobre, docile, intelligent. Mais elle n'a point une classe dirigeante, une élite, dotée d'une puissance intellectuelle et surtout d'une énergie tenace, suffisantes. Maintenant encore, après tant de rudes secousses, elle reste inerte : « l'agriculture est routinière ; on ne fait rien pour accélérer l'exploitation des mines ; l'ancien régime d'enseignement paraît reprendre le dessus, même pour

[1] un vol in-8 cu orné de 20 photographies hors texte et 1 une carte, 1911. Pierre Roger et Cie, éditeurs.

le petit nombre d'esprits très utilitaires ou mal pondérés qu'avait séduits un moment le savoir nouveau; bref, vivant de sa propre substance, sans y être contraint du dehors, l'esprit chinois, tout seul, ne se renouvelle guère. Il suffit à sa vitalité, livrée à ses seules forces, de se maintenir; il ne prétend pas aller de l'avant ».

La mise en valeur de la Chine sera donc poursuivie surtout par les colonies étrangères. M. Edmond Rottach écrit un véritable plaidoyer, très convaincant, pour engager les banquiers, industriels et commerçants français, et nos jeunes compatriotes préparés aux affaires, à intervenir en Chine, à s'y rendre et au besoin à s'y fixer. Il met en évidence ce fait, que nous sommes les plus gros acheteurs de produits chinois — pour 100 millions par an — et que nous y restons de très petits vendeurs.

Son ouvrage on le voit, un peu compact, un peu dense, est de ceux qui sont utilement répandus: conçu de façon bien pratique, il est propre à rendre de réels services.

*
* *

On sait combien l'histoire, non plus des *théories*, mais des *faits* économiques est, pour la France même, loin d'être connue et d'être écrite. Depuis longtemps déjà, un maître en avait compris et dit l'intérêt, M. E. Levasseur, dont nous avons signalé naguère la magistrale *Histoire du commerce en France jusqu'en 1789*. Mais combien d'événements, d'institutions, de mouvements de prospérité ou de déclin, pour telle forme ou tel centre d'activité industrielle et marchande, restent à déterminer! Un champ immense, encore inexploré, s'offre à nos investigations. C'est la documentation même, qui, avant toute rédaction, est à découvrir et à révéler.

Les chercheurs se mettent à l'œuvre. Des commissions officielles, de création récente, poursuivent le classement et la divulgation des documents économiques relatifs à telle ou telle période de notre passé. Voici qu'une initiative privée vient à leur aide, celle d'un commerçant : M. Julien Hayem entreprend la publication de *Mémoires et Documents pour servir à l'Histoire du Commerce et de l'Industrie en France*. Avec le concours d'archivistes, MM. Eugène Guitard et Georges Mathieu, il vient de faire paraître un premier volume : c'est un recueil de monographies sur certaines industries, quelques grèves et un réglement d'atelier, de telles ou telles provinces de France, sous l'ancien régime. Un mémoire inédit de l'intendant Jérôme Bignon y est joint.

Dans une éloquente préface M. Paul Delombre, notre éminent collaborateur, dit le haut intérêt de semblables travaux :

« Étudier plus profondément le passé, c'est presque cheminer dans le présent. Des publications de la nature de celle dont M. Julien Hayem a si courageusement assumé la charge sont fécondes en leçons de tout genre. Par les comparaisons qu'elles provoquent, par les analogies qu'elles révèlent, par les réflexions qu'elles suggèrent, elles sont éminemment utiles. Elles font penser. Elles montrent, notamment, combien l'esprit d'arbitraire est tenace, comme l'affranchissement véritable, fondé sur le respect des droits individuels, est encore précaire, et quelles conquêtes sur lui-même l'homme devra réaliser, quels apprentissages de la liberté il lui reste à faire, pour que les ressources admirables mises à sa disposition par la science et les institutions politiques modernes ne risquent pas de demeurer trop souvent stériles. »

« De pareilles études ont un autre avantage : elles sont d'un inestimable réconfort. Par la lumière qu'elles projettent sur les conditions exactes d'une évolution démocratique régulière, elles autorisent tous les espoirs. Ayant permis de mesurer les fautes commises, elles enseignent l'énergie indispensable pour en détruire les causes. »

*
* *

Si l'on est en quête de renseignements plus complets sur les résultats auxquels ont atteint nos voisins transalpins, que l'on consulte *l'Italie contemporaine* de M. Henri Joly, membre de l'Institut (1). Ce savant compose, on le sait, des ouvrages d'une érudition facile, à la manière d'autrefois. Il s'est livré à une enquête agraire en Italie. Il en a profité pour s'informer de beaucoup d'autres choses : l'esprit public, le sentiment religieux, la criminalité, l'émigration, que sais-je encore! Sur tout cela il relate des faits, des impressions, qui ne laissent point le lecteur indifférent. Il décrit le développement de l'Italie du nord et l'état de l'Italie du sud. Il donne des conseils à ce peuple ami : « Mieux vaudrait un sincère amour du bien public et la volonté d'élever l'âme populaire par un retour à des croyances qui ennoblissent tout et ne gâtent rien. Quand une nation redevient sérieusement chrétienne, elle redevient nationale dans le sens le plus beau du mot, et bientôt elle exerce sur les autres Etats une autorité qui excite à la fois moins de défiance et plus de respect. »

Ainsi va devisant M. Henri Joly, à la manière de jadis. On lit avec quelque agrément et non sans profit son livre, dont le sous-titre, un peu prétentieux, porte *Enquêtes sociales*.

JACQUES LUX.

1 Un vol. in-16. 1911. Bloud et Cie, éditeurs.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 17. — 2e SEM. 49e ANNÉE 21 OCTOBRE 1911

LETTRES INÉDITES A L'ARCHÉOLOGUE DIDRON (1)

Mon cher ami, veuillez m'excuser auprès du Comité : je comptais bien assister à la réunion d'aujourd'hui ; mais un mal au pied, qui a eu pour résultat une opération assez douloureuse, me condamne à rester pendant huit jours couché.

Je vous transmets pour le Comité une note du sculpteur Bion qui me paraît très fondée.

Je voudrais bien trouver une occasion de dresser à la Chambre des Pairs un acte d'accusation contre le vandalisme, d'accord avec M. Victor Hugo ; mais jusqu'à présent elle ne s'est pas présentée.

Mille amitiés sincères.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Ce 22 [illegible] 1847.

Mon cher ami, vous voyez que j'ai suivi vos avis de mon mieux ; et je n'ai qu'à m'en féliciter, car je dois à votre suggestion un des succès les moins contestés que j'aie encore obtenus. Mais ce succès même m'attirera une grêle de réclamations. Je vais partir, et n'ai d'ailleurs pas le temps de me livrer à une polémique de ce genre. Je ne répondrai donc à personne : mais j'ose espérer que vous répondrez pour moi, dans l'*Univers*, s'il y a urgence, et si non, dans les *Annales*.

Je fais faire au *Moniteur* un petit tirage à part de 100 exemplaires. Si vous avez quelques rectifications ou corrections à m'indiquer, veuillez le faire sans délai.

Votre tout dévoué et obligé.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Ce 28 juillet 1847.

Mon cher ami, je suis revenu trop tard pour pouvoir me rendre à votre convocation, et je repars à l'instant. J'ai vu M. l'Archevêque à votre intention : il vous recevra le soir que vous voudrez, à Marie-Thérèse, près l'Observatoire, rue d'Enfer, je crois. Allez-y le plus tôt possible. L'abbé de Solesmes est absent jusqu'au 15. Il vous recevra à bras ouverts dès après son retour. Allez donc le chercher. Je verrai M. Michiels avec le plus grand plaisir l'hiver prochain. J'ai lu de lui dans le *Temps* des choses qui m'ont intéressé.

Je vous préviens que l'Archevêque, impatienté de ne pas recevoir le programme du Comité, a demandé un devis au ministère et que ce devis est en train d'exécution. Le nom de l'architecte est encore en blanc.

Adieu, mon cher collègue. Conservez-moi votre bonne amitié à laquelle vous savez combien je tiens.

Ch. DE MONTALEMBERT.

Ce 7 juillet (1848).

Mon cher ami, après-demain jeudi à midi et demi, si vous le voulez bien et si d'ici là je ne suis pas obligé de parler.

Ch. DE MONTALEMBERT.

31 octobre 1848.

L'état d'esprit a changé avec la révolution de février

(1) V. *Revue Bleue* des 7 et 14 octobre 1911.

et les préoccupations se sont faites plus nombreuses. Montalembert est plus mêlé à la lutte qu'auparavant. On sait son autorité, son influence, et on y recourt, quoiqu'il se défende d'être aussi bien partagé. Et l'appui qu'il doit donner aux hommes semble faire quelque tort à l'archéologie et au soin du passé.

Ce 11 janvier 1849.

Mon cher ami, voici ce que M. Mérimée m'a envoyé pour la séance du Comité de *samedi*, et que je n'ai reçu que dans l'après-midi de ce jour. Veuillez le réserver pour la prochaine séance, en invitant M. Viollet-Le-Duc à s'y trouver.

M. de Falloux m'a dit qu'il vous avait vu. Je vous jure qu'il ne fait *rien* de ce que je lui demande, sans quoi il aurait déjà fait quelque chose pour vous.

M.

Ce 24 janvier 1849.

Nous avez raison, mon cher ami, de compter sur [illegible] dévouement. Je viens d'écrire *une quatrième* [illegible] votre faveur à M. de Falloux. Il ne me [illegible]ond pas, et quand je lui parle, il me dit toujours [illegible]n'a rien! Pour la Bibliothèque royale (*sic*), il [illegible]ncore affirmé avant-hier qu'il n'y avait pas un [illegible] de disponible. Je suis plus triste de tout [illegible] je ne puis vous le dire. M.

Monsieur le Président, je vous prie de m'excuser auprès du Comité : il m'est impossible de me rendre à la séance indiquée pour ce jour. Qu'il me soit permis d'insister de nouveau pour que nos réunions soient fixées au lundi et à midi.

Recevez et veuillez faire agréer à nos collègues mes salutations les plus empressées.

Ch. de MONTALEMBERT.

Ce 10 février 1849.

Mon cher ami, j'ai fait encore hier une charge à fond sur M. de Falloux, à votre intention, mais j'ai été repoussé avec perte par le récit que m'a fait le ministre de la conversation qu'il avait eue avec vous et M. Durrieu, conversation où vous auriez absolument refusé l'inspection des cathédrales, qu'on offrait de créer pour vous, sous prétexte que ce n'était pas là une place définitive, ni assez considérable, etc., etc. M. de Falloux n'est pas précisément indisposé contre vous, mais très découragé à votre endroit. Il n'y a pas moyen du reste de traiter une affaire avec lui, jusqu'à ce qu'il ait passé par la cruelle épreuve de la discussion de son budget. Mais en supposant qu'il s'en tire, je ne pense pas qu'on puisse lui demander de destituer quelqu'un ou de créer une place toute nouvelle pour vous. Je regrette donc vivement que vous ne vouliez pas accepter la position, quelque modeste qu'elle fût, qu'il vous offrait provisoirement. Cela vaudrait toujours mieux, croyez-m'en, que la politique qui est, de toutes les carrières, le plus stérile et la plus ingrate, lorsque le devoir ne nous y enchaîne pas.

Votre tout dévoué. M.

Ce 10 avril 1849.

Paris, ce 26 avril 1849.

Mon cher ami, j'ai parlé comme vous le désiriez à M. de Falloux pour la place de Dumersan. Il m'a répondu qu'elle se donnait sur *présentation* du conservatoire de la Bibliothèque. Cette présentation a été faite hier : elle comprend M. Chabouillet, Lajard, et un troisième dont j'oublie le nom.

J'ai cru vous rendre service en allant trouver M. Lenormant et en lui parlant de votre situation et du désir que j'aurais de vous faire une position dans la bibliothèque. Il est entré avec beaucoup de cordialité dans mes vues. Il m'a dit que d'ici à un ou deux mois il y aura probablement deux places vacantes dans le département des Manuscrits, places valant 2.000 fr. environ. Il m'a dit qu'il parlerait sérieusement de vous à M. Hase, l'un des conservateurs de ce département, et que vous feriez bien de faire travailler auprès de Hauréau, qui est l'autre conservateur. J'aurais de l'influence sur lui par mes collègues Roux-Lavergne et Corcelle. Voyez si cette perspective vous sourit. Quant à moi, je crois qu'elle vous vaut mieux que celle de la politique.

Vous savez comme j'ai peu de loisir : je fais mon possible pour vous, parce que votre position et votre amitié vous constituent des droits exceptionnels sur moi.

Tout à vous. Ch. de MONTALEMBERT.

Avec cette place à la Bibliothèque et celle de secrétaire du Comité, dont nous tâcherons de faire augmenter le traitement, vous auriez, ce me semble, une amélioration réelle, et de plus vous auriez une entrée définitive dans *la Bibliothèque*, qui est une carrière digne de vous.

Mon cher Monsieur Didron, j'espère que vous ne vous contenterez pas des articles si insuffisants des journaux de ce matin sur la cérémonie *religieuse* d'hier. Il faut que vous fassiez pour *l'Ami de la religion*, ou pour *l'Univers*, ou pour *le Constitutionnel* (qui est presque aussi dévot que les deux précédents), un tableau de cette cérémonie qui puisse être reproduit par toutes les feuilles qui s'intéressent au culte de l'art, et qui saisisse l'imagination du clergé.

Dites bien à M. Clément que *la musique* a été ce

qu'il y a eu de plus goûté, de plus admiré. Il n'y a eu qu'une voix chez les représentants et chez les magistrats que j'ai vus, pour s'extasier devant ces mélodies sublimes. Le premier morceau (exécuté au milieu du bruit de la ridicule dispute de préséance et d'estrade suscitée par la susceptibilité démocratique de notre bureau), a été, selon moi et selon d'autres, le chef-d'œuvre de la journée.

Mais en même temps faites bien ressortir le contraste produit par ces épouvantables *ornements* du clergé, ces rabats ! ces chasubles où l'imagination de Mlle Quinet se joue en formes si grotesques ! ces mitres ! Il y a de grands et bons enseignements à tirer de tout cela.

Je n'ai plus de loisir, plus de liberté d'esprit, plus de jouissance historique ou artistique, depuis que la République a détruit la pairie; mais j'ai été bien heureux de cette matinée d'hier.

Voici une lettre pour M. l'abbé Laran. Veuillez la lui faire parvenir, en modifiant l'adresse, s'il y a lieu.

Mille amitiés et remerciements.

Ch. de Montalembert.

[illegible] 1849

Mon cher ami, n'oubliez pas, je vous prie, que je ne *veux* ni ne *dois* ni ne *puis* solliciter.

J'ai cependant parlé au ministre de l'Intérieur de M. de Coussemaker: il a bien accueilli cette idée, mais m'a répondu que M. Berlioz, conservateur adjoint, lui paraissait avoir des droits acquis à la place vacante; mais qu'il nommerait volontiers M. de Coussemaker conservateur adjoint, si cela lui convenait.

Quant à la croix de Lassus, j'ai fait pour elle plus que pour aucune autre croix d'honneur au monde. Je verrai s'il y a moyen d'en reparler à l'un ou à l'autre des ministres compétents d'ici au 1er mai.

Mais rappelez-vous qu'il ne faut plus rien me demander d'ici à un an au moins.

Ch. de Montalembert.

[illegible]

Mon cher ami, les courses et les embarras d'un commencement de vacances m'ont empêché de répondre plus tôt à votre lettre du 12. J'ai vu dans votre démarche une nouvelle preuve de votre vieille amitié, à laquelle je tiens d'autant plus que j'ai été dans ces derniers temps révolté par l'ingratitude et l'iniquité de ceux qui m'avaient les plus grandes et les plus sérieuses obligations. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous rendre personnellement le service dont vous avez besoin. Mais je suis, depuis la République, dans des embarras d'argent bien plus sérieux qu'auparavant. J'ai commencé de trop bonne heure à écorner mon patrimoine pour des œuvres dont je ne saurais me repentir, malgré le peu de reconnaissance et de justice même que j'en ai récolté. A mesure que l'âge et la famille me sont arrivés, mes ressources ont diminué et mes charges ont augmenté. La République est venue mettre le comble à mes petites difficultés en m'empêchant de vendre mes bois et de louer mes terres. Quant à l'*infâme* capital, il se dérobe, comme vous savez. Je n'ai jamais eu affaire qu'à un seul capitaliste, lequel n'a jamais voulu me faire des avances que moyennant de bons intérêts et sur de bonnes hypothèques, lesquels intérêts et frais d'hypothèques absorbaient le double ou le triple du revenu de la somme empruntée, si elle était placée en terres.

Je suis désolé de n'avoir pas de réponse plus encourageante à vous faire; mais je suis vraiment le plus ignorant et le plus maladroit des hommes en fait d'affaires. Je n'en ai jamais fait que de mauvaises pour moi, et je ne vois aucune chance d'être plus heureux quand il s'agit de mes amis.

N'en croyez pas moins à mon affectueuse sympathie pour votre personne et pour vos œuvres de plus en plus méritoires.

Ch. de Montalembert.

On voit à [illegible] Montalembert a [illegible] souffert des événements. Accablé mais non abattu. [illegible] toujours [illegible] soient contraires et le pouvoir hostile. Toujours dévoué, il montre encore son obligeance dans les divers billets qui suivent, parfois sans date, et qu'il est malaisé de situer exactement.

Mon cher ami,

[illegible]

Vel duo, vel nemo...

Je me suis sans cesse répété ces vers de Perse en écrivant les deux gros volumes que je vous ai envoyés ce matin. Mais j'ai la certitude que vous serez de ces *duo*; j'attends même de vous une insertion dans le prochain numéro des *Annales*, bien que mon livre, dans sa partie achevée, ne touche que très indirectement à l'art. Mais je me flatte que vous reconnaîtrez dans tous les vieux saints évoqués par moi un catholicisme civil et honnête, bien différent de ces théories odieuses et de ces pratiques répugnantes que le Veuillotisme a fait prévaloir chez le clergé contemporain. C'est ce que je vous demande de signaler aussitôt que vous le pourrez dans votre recueil, en vous renouvelant l'assurance de ma constante amitié.

Ch. de Montalembert.

Ce 12 juillet 1850.

Mon cher ami, M. Lassus a dû vous dire tout ce que j'avais tenté pendant votre absence et spontanément, pour que vous eussiez au moins une part de la succession de M. Varin. Ce n'est pas ma faute, si j'ai échoué. M. de Falloux me répond toujours qu'il a augmenté votre traitement de secrétaire du Comité, souscrit à vos *Annales*, et qu'il ne peut faire davantage pour le moment. D'un autre côté, ayant à débattre avec lui les questions les plus graves, et même les plus compliquées, par suite de la scission des catholiques sur son projet de loi, si je devais toujours mêler à cet entretien des sollicitations personnelles, ma position deviendrait intolérable, et la sienne aussi.

Je lui ai cependant parlé de votre projet de voyage en Espagne. Il m'a dit qu'il n'aurait d'ici à six mois pas un sol à donner à qui que ce soit sur le fonds des missions, qu'il devait encore 8.000 francs, sur les allocations données par M. de Salvandy. Il ne m'a pas paru, du reste, éloigné de goûter votre idée pour l'avenir. Je vous engage donc à rédiger une note un peu soignée sur la nature et l'utilité de ce voyage : je la lui remettrai après la prorogation, et nous verrons ce qu'il faut faire pour que vous puissiez vous mettre en route vers le carême.

J'accepte avec d'autant plus de plaisir la dédicace du travail de M. Laran, qu'en ma qualité d'historien, futur de l'ordre de Citeaux, je prends un intérêt tout particulier au monastère de la Huelgas. J'ai demandé à M. votre frère le livre espagnol que son catalogue annonce sur cette célèbre abbaye. Quand vous irez en Castille, j'aurai bien d'autres questions à vous adresser sur les abbayes cisterciennes de ce royaume et leur état actuel. Soyez assez bon pour m'envoyer *une épreuve de cet article*, afin que je puisse la garder à part de la collection des *Annales*.

Il m'est impossible de m'occuper de l'affaire de M. Clément. Je ne suis ni ministre ni coadjuteur du ministre, comme on a trop l'air de le croire, amis et ennemis.

Votre tout dévoué,

CH. DE MONTALEMBERT.

Mon cher collègue, la dangereuse maladie de ma petite fille m'empêche d'aller au Comité aujourd'hui et m'empêchera également d'aller à Saint-Denis avec M. Lenoir vendredi. Veuillez l'en prévenir; je me réserve une place dans la seconde expédition, si elle a lieu.

Votre tout dévoué serviteur et ami.

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Ce mercredi 13.

Mon cher ami, permettez-moi de vous recommander très vivement la personne qui vous remettra cette lettre. C'est Lord Adare, fils du comte de Dunraven, pair d'Angleterre, et lui-même membre de la Chambre des Communes. Il est grand ami de M. Ambrose Phillips qui me prie de vous l'adresser. Il prend le plus vif intérêt à tout ce qui touche l'art catholique et l'archéologie religieuse.

Votre tout dévoué,

CH. DE MONTALEMBERT.

Mon cher ami, je vous conjure de ne pas insérer la lettre que je vous ai écrite; et au besoin j'exige de votre délicatesse et de votre amitié ce petit sacrifice. Ma lettre était tout à fait confidentielle : si elle était publiée elle me perdrait *à jamais* aux yeux de mes collègues. Ah! comme on voit bien que vous ne vivez pas au milieu d'une assemblée d'hommes publics. Je passe déjà pour avoir plus mauvaise tête que pas un. Mais, après cette publication, je ne pourrais pas me montrer.

J'ai mis un mot à la page..., à la fin du rapport, qui doit vous suffire. J'ai indiqué plusieurs autres conditions exigées par la réalité des faits ou les convenances. Il est toujours *inutile*, pour ne pas dire plus, de trop injurier les gens.

Il m'est impossible de collationner le rapport sur le texte de l'impression ordonnée par la Chambre, mais celui-ci vaut mieux, j'en suis sûr. Je pars demain et n'ai pas encore commencé mes paquets.

Adieu, mon cher ami; vous me faites trembler à la pensée que cette lettre aurait pu être imprimée sans que j'en susse quelque chose, si j'avais été absent. Je n'oserai plus vous écrire. En attendant, je vous serre la main bien affectueusement.

M.

Mon cher ami, s'il en est encore temps, veuillez ajouter à mon post-scriptum sur *le Vandalisme restaurateur* une phrase quelconque sur ce qui se passe au Puy. N'ayant pas mon manuscrit sous les yeux, je ne saurais comment l'encadrer. Dites ce que vous voudrez; j'en prends la responsabilité, mais tâchez d'y placer le nom de M. de Becdelièvre. Je suppose que vous êtes au courant de l'affaire, mais je vous envoie à tout hasard le numéro ci-joint de *la Haute Loire*, que j'ai reçu hier après le Comité.

Tout à vous de cœur,

Le Cte DE MONTALEMBERT.

Ce jeudi 27.

Ce dernier mot a trait à l'archéologie nationale. Toute sa vie, Montalembert fut possédé du culte du passé, leçon et guide du présent, et ce culte charma son esprit, comme il raffermit son cœur et sa foi. Aussi aime-t-on à entendre sa voix parler avec une chaleur si passionnée de ce qui fit la force et la douceur d'une existence si noblement employée.

PAUL BONNEFON.

UN MÉNAGE DE POÈTES AU XVIIIe SIÈCLE

LE COMTE ET LA COMTESSE DE BUSSY

(*Documents inédits*) (1)

L'an 1774 finissait sur ces entrefaites, et l'*Almanach des Muses* pour 1775 venait de paraître. La comtesse de Bussy était une des Flores de cet épais feuillage poétique. Des vers gracieux signés d'elle ou à elle dédiés la signalaient aux empressements des courtisans de la vogue et de la nouveauté. L'amie de Dorat, la comtesse de Beauharnais, était alors en possession de tous les hommages, mais elle était mûre et si répandue! Sa rivale se levait avec tous les avantages de la jeunesse et suivie de satellites qui, bien que peu nombreux, n'étaient pas à dédaigner. L'un était l'abbé Delille. La comtesse de Bussy l'avait promené en l'émerveillant dans ses jardins à l'anglaise d'Anel près Compiègne, et il les décrivait avec complaisance, en la complimentant elle-même ainsi :

J'ai dit de vos jardins ce que l'on dit de vous ;
C'est l'Art conduit par la Nature...

Un autre admirateur, plus heureux, était Roucher. La comtesse publiait une *Réponse à une déclaration d'amour en vers*, qui n'était point décourageante et dont Roucher était très apparemment le destinataire :

En vers il faut répondre aux vôtres,
Car en prose il faudrait gronder.
Au fol Amour m'inviter à céder!...
Vous-même en pareil cas vous blâmeriez les autres,

commençait-elle par dire. Elle terminait par la proposition honnête qui, d'ordinaire, sert d'avant-propos à des conventions moins platoniques :

Et puis, d'ailleurs, rompre avec vous,
Je l'avouerai, serait dommage ;
Il vaut bien mieux, loin des Amours,
Que l'Amitié file nos jours ;
Nous y gagnerons davantage.
Amant, je vous verrais volage ;
Ami, vous m'aimerez toujours.

Pour sa part, dans ce recueil, Roucher, — qui signait encore *Rocher*, de son vrai nom, — célébrait lui aussi les plaisirs de l'automne goûtés naguère dans « les labyrinthes agrestes » d'Anel :

Pour moi, sous tes lambris modestes,
Folâtraient l'Amour et sa sœur.
Les jeux, la danse, la folie,
Les concerts, les doux entretiens,
Le rire piquant de Thalie,
Tout m'y rendait cher mes liens.
Revenez, jeunesse fleurie ;
Pourquoi sitôt vous envoler?
Mais rien ne peut vous rappeler.
La plus belle heure de la vie
Est la première à s'écouler.

Il dédiait en outre un petit poème anacréontique *à Madame la Comtesse de Bussy qui avait joué dans un proverbe le rôle d'un jeune mendiant* :

Sous les traits charmants de Bussy,
L'Amour mendiait à Cythère...

Il mendiait des cœurs, cela va de soi.

Et cœurs attendris par ses plaintes
Tombaient sans nombre en son filet.
A mon tour je viens à paraître :
Il me tend sa petite main :
Mais en dessous le jeune traître
Me jette un sourire malin
Et ce souris le fait connaître.
J'entre alors en profond souci
Et cherche pour quelle aventure
L'enfant ailé se cache ainsi ;
Oh, me dit-il, n'en ayez cure :
C'est mon secret et le voici :
Quand je veux faire ample capture,
Vite! je quitte ma figure,
Et je prends celle de Bussy.

Ces galanteries étaient les premiers échanges d'une tendresse déjà ancienne, et que ses confidents pouvaient croire sur sa fin, à cette heure où le public était seulement informé de ses débuts. Depuis plus d'une année, Roucher avait rompu cette liaison, au moins en ce qu'elle avait de passionnel, pour faire son premier pas, un pas décisif, dans le droit chemin de la vertu, en se mariant. Il avait épousé une descendante de Jeanne Hachette, demoiselle sans fortune, mais d'un caractère bien trempé, hardi, tranchant, acéré et tel, en un mot, que son nom l'annonçait. Elle n'était pas d'humeur à partager sans lutte son mari, et sa jalousie était d'autant plus âpre, que Roucher, à peine âgé de trente ans, convenait d'avoir eu « des passions terribles » et une jeunesse déréglée « où le crime ne lui aurait pas plus coûté que la vertu; il n'aurait fallu, précisait-il, pour le lui faire commettre, que lui montrer l'Amour pour récompense ». Même si l'on admettait que, ce disant, Roucher s'exagérait ses capacités pour le mal comme pour le bien (n'était-il pas de Montpellier?) il restait en effet à craindre, pour Mme Roucher, qu'il ne regardât pas son nouvel état d'homme rangé sans loucher encore du côté de l'ancien avec un peu de concupiscence. Le fait est que, du point de vue littéraire, il n'avait pas gagné au change. Les frivolités ingénieuses du libertinage seyaient mieux à son gentil talent que les régulières beautés du genre grave, auxquelles il croyait devoir se consacrer désormais pour mettre ses œuvres d'ac-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 14 octobre 1911.

cord avec sa conduite. Quand il s'apercevait qu'il avait perdu la grâce et la facilité pour n'acquérir, avec effort, que l'enflure, la comtesse de Bussy n'était pas loin, sans doute, de rentrer dans son cœur à la suite de ce regret judicieux.

La comtesse continuait d'avouer hautement Roucher pour son maître. Mais le public, qui la croyait bien plutôt sa maîtresse, prétendait qu'elle l'avait formé à la fois aux vers et à l'amour. A coup sûr, elle y avait fait ses écoles bien avant lui; et presque aussi sûrement, il devait à sa voluptueuse influence d'avoir paru jusque là très persuadé, comme certain héros de Gresset,

> . . . . . que l'harmonie
> Ne vers ses heureux présent
> Que sur le matin de la vie,
> Et que, sans un peu de folie,
> On ne rime plus à trente ans.

A l'avenir, il allait subir de plus en plus, et jusqu'à en devenir méconnaissable, l'influence de Jean-Jacques Rousseau et celle de Turgot. Le premier l'avait amené, et le second prétendait le contenir, à l'austère contemplation du devoir conjugal et de la mission civique de l'écrivain. Roucher, élevé en vue de la cléricature, avait eu beau jeter son petit collet aux orties, comme Mme de Marcilly son bonnet par la fenêtre: il gardait de cette première éducation l'ineffaçable empreinte; en sorte que ses scrupules et les conseils des deux philosophes, ses pontifes actuels, collaboraient à sa double métamorphose en époux modèle et en poète didactique. En quelque manière, c'était pour s'exciter à la vertu et pour en adopter le langage qu'il délaissait le vers libre en faveur de l'alexandrin. Il jurait de ne plus rien écrire dont une mère « ne pût prescrire la lecture à sa fille ». Après avoir conçu et commencé son poème des *Mois*, sous les ombrages d'Anel et de Compiègne, dans un rythme court et léger, il allait substituer froidement, à ces heureux essais, de vastes et redondants morceaux de rhétorique, — vrais morceaux de bravoure pour le temps, — mais qui nous semblent aujourd'hui n'être que rimes prosées ou proses rimées. Bien mieux, il couronnait cette conversion, il pensait peut-être la consolider, en attirant la comtesse de Bussy dans sa voie sérieuse et profitable. Il venait d'y faire un assez beau chemin, que sa dissipation lui aurait tenu fermé. Turgot était arrivé au contrôle-général des finances; et par un seul bienfait, à jamais louable, il avait voulu libérer de tous les soucis matériels le ménage de Roucher et soustraire sa Muse aux tentations de redevenir licencieuse et courtisane. Il l'avait doté d'une sinécure lucrative, la recette du grenier à sel de Montfort l'Amaury. Le consentement du roi à cette grâce n'exigeait qu'un prétexte, et Turgot le trouva aisément. Il remit sous les yeux de Louis XVI et de la Reine certain poème que Roucher avait composé naguère pour leurs noces: *La France et l'Autriche au temple de l'Hymen*.

Roucher prêchait une belle convertie. La comtesse de Bussy s'était essayée plus d'une fois à ces à-propos solennels. A la cour du bon roi de Pologne, où elle avait appris à chanter et à plaire, ce genre-là était de rigueur pour les débutants comme pour les maîtres. Elle avait vu Voltaire s'y plier. Elle ne demandait qu'à y réussir. Le jour même de l'accession de Louis XVI au trône, elle avait adressé à ce jeune prince de bon vouloir, mais inexpérimenté et plus défiant de soi que d'autrui, un discours en vers qui n'avait pas été remarqué, ni même entendu, tant la presse était grande ce jour-là, tant le concert de louanges, de pronostics et de conseils était assourdissant et indiscret. Nul n'avait eu le cœur de taire son secret de l'art de régner, sa recette infaillible de bonheur. Peut-être la comtesse avait-elle imprudemment cédé à cet entraînement général. En tout cas, son discours était à recommencer. La cérémonie du sacre en offrait l'occasion, mais ni moins bruyante ni moins courue que la précédente. La comtesse attendit sagement une heure plus calme.

Dans sa seconde *Epître au Roi*, elle débuta par rappeler l'insuccès de la première. Elle ne l'expliquait pas sans adresse en ce vers :

> Le cri de tout un peuple était seul entendu...

Puis, elle résumait ce texte perdu, non sans en corriger les défauts qui avaient pu l'empêcher de parvenir, et sans promettre que « l'expérience unie au désir de plaire » inspirerait désormais ses accents. Excellent préambule, quoiqu'un peu long, — mais lit-on jamais le gros d'un placet? — pour en arriver à parler d'elle-même, puisque aussi bien tel était son véritable sujet et qu'il faut toujours en venir à sa fin. Nous ne retiendrons que cette conclusion, probablement élaborée dans la société de Roucher sous les ormes touffus de Montfort-l'Amaury ou d'Anel. (Mais *la retraite*, l'*asile* dont la comtesse parle, et qui l'abritait d'habitude, était probablement un couvent de Paris, où elle se tenait par économie et décence) :

> Tels seraient, ô Louis, les sincères discours
> Que je ferais ouïr du fond de ma retraite,
> Du fond de cet asile où mon âme regrette
> Le bonheur qui jadis a brillé sur mes jours.
> Oh, comme ce bonheur a fui loin de ma vie!
> Au retour du soleil, dans le calme des nuits,
> De quels chagrins cuisants je me vois poursuivie!
> Tous mes jours ne sont plus qu'un long tissu d'ennuis.
> Mais pourquoi te remplir de mes propres alarmes?
> Le tableau de ton règne adoucit mes douleurs.
> Dussé-je vivre encore un siècle dans les larmes,

Dès qu'il n'en faut verser que sur mes seuls malheurs.
Mon existence encore aura pour moi des charmes!
Oui, tendrement émue à la voix des heureux
Qui célèbrent en chœur ton active prudence,
Je me tais, et du Ciel oubliant l'inclémence,
Pour mon propre bonheur je ne fais plus de vœux.
Eh! n'est-ce pas assez que de ta bienfaisance
Chacun autour de moi ressente les effets?
Sans doute, et sur mon sort plus calme désormais,
Je mettrai comme toi toute ma jouissance
A compter les heureux que tes lois auront faits.

Evidemment, elle était dans une situation précaire, critique même; et Boucher, qui n'eût pas mieux dit, fit très bien s'il appela sur cette requête, comme on doit le présumer, l'attention de son tout-puissant bienfaiteur Turgot. Turgot ne disposait pas des pensions, mais il en revisait la liste, et la Cour l'écoutait volontiers, quand il proposait d'y inscrire de nouveaux noms. Quand il voulut en rayer d'anciens, elle le renvoya (mai 1776).

C'était moins que jamais de son mari que la comtesse pouvait attendre des consolations et du secours. Il en avait plus de besoin qu'elle-même. Une pension de 3.000 livres que Mme de Marcilly lui avait promise ne lui était jamais payée. Les procès le dévoraient. Des maux physiques le détruisaient. Il ne voulait pourtant succomber « qu'en belle tête », comme un valeureux gentilhomme, et en faisant peur à l'ennemi. Dans les premiers jours de 1775, il avait reparu à Dijon pour réclamer son dû et hâter quelques plaidoiries. La consternation fut grande, à son arrivée, parmi les parasites de sa mère. Une démarche fut même faite par l'un d'eux auprès du marquis de la Tour du-Pin pour obtenir la protection de soldats d'artillerie! Ce couard fut éconduit, et le corps municipal de Dijon, prenant parti pour l'enfant prodigue, lui délivra toutes les attestations qu'il voulut pour sauvegarder sa liberté menacée. Puis les Etats de Bourgogne s'ouvrirent. Le prince de Condé, venu tout exprès pour les présider, avait reçu de fortes recommandations en faveur de Bussy. Il lui marqua ostensiblement de l'intérêt en l'admettant à lui faire sa cour. Bussy profita habilement de cette protection pour lancer contre un sieur Bernigaud, de l'espèce à Colas, une *Déduction* en forme de mémoire judiciaire qui amusa la Ville et les Etats. Un autre jour, il ameuta les passants au pied de l'escalier de sa mère en demandant du pain. L'avocat-général Colas survint à l'improviste, mais pris de peur, s'enfuit aussitôt sous les huées. Mme de Marcilly qui, peu de temps auparavant, avait offert 40.000 livres à quiconque serait appelé en justice par son fils, lui en offrit 4.000 à lui-même, s'il consentait à s'éloigner. Bussy resta. Il fit bien; sa mère dut ainsi l'héberger pendant six semaines. Les Etats à peine clos, elle le congédia en lui payant le premier quartier d'une pension qui ne devait plus être que de 100 louis. Mais du deuxième quartier, point de paiement. Bussy se représente chez sa mère, pénètre dans la salle à manger, y voit un excellent dîner servi, et, sous prétexte qu'on lui refuse les aliments, il l'absorbe à lui seul. Pour assouvir ce furieux appétit, Mme de Marcilly lui fit apporter son quartier de pension échu, et Bussy trouva que c'était presque dommage, car il fut « exclu du souper » pendant la durée encore assez longue de son séjour à Dijon. Bien entendu, il ne regagna Paris que dûment lesté; et Mme de Marcilly qui, son fils présent, feignait de n'oser se rendre à la campagne, s'en alla de son côté respirer un peu en son château de Bussy-le-Grand.

Ce château fut, l'année suivante, le théâtre d'une autre comédie. Le comte de Bussy était gravement malade et alité à Paris, dans un hôtel garni, à l'enseigne de Louis-le-Grand, rue de la Jussienne, sur la paroisse de St-Eustache. Il souffrait d'une fistule, et de pis que cela, disait-on. Le curé le visitait, et puis écrivait à Mme de Marcilly pour en obtenir des secours : « Il n'a besoin que de bouillon », répondait-elle. Or, tandis qu'il était cloué de la sorte, à son tour elle tomba en danger de mort; et ses favoris et parents lui firent faire un testament qui, naturellement, déshéritait son fils unique et instituait légataire universelle une jeune nièce par alliance, Mme de Machéco, fille des Dagonneau implantés en Auvergne. Afin d'exercer sur cette pitoyable mère un ascendant plus complet, en frappant son esprit altéré par la maladie, un de ses jeunes parasites, nommé Burteur, fils d'un ancien maire de Dijon, s'avisa de recourir à un stratagème grossier, mais qui ne pouvait manquer son effet. Il persuada un soir à Mme de Marcilly que son fils rôdait dans les alentours et qu'il annonçait le projet d'attaquer le château; après quoi, Burteur alla s'adosse au mur extérieur et tira des coups de pistolet sur un but imaginaire.

Mme de Marcilly demeura convaincue que l'imposteur l'avait héroïquement sauvée d'un parricide; et lorsque Bussy délabré revint demander à l'air natal quelques réparations, on devine comment elle l'accueillit. Elle lui refusa un logement à Dijon. Il se rendit alors au bourg de Bussy-le-Grand, où l'un de ses vassaux possédait une maison agréable et la lui céda à bail. A la faveur de ce voisinage et de connivences amicales, il parvint à s'introduire dans le château paternel. Mme de Marcilly chassa le concierge qui lui en avait ouvert les portes. C'est qu'elle redoutait que son fils n'y constatât ses déprédations. En quarante années de jouissance, il n'y avait eu aucune amélioration de la terre; et en deux ou trois mois de résidence annuelle, les revenus étaient gé-

néralement dépensés et au delà, sans qu'une partie en servît à maintenir le prestige du propriétaire. Les riches collections de statues et de tableaux réunies par Bussy-Rabutin, les œuvres de Poussin, de Coypel, de Mignard et de Le Brun avant son voyage de Rome, la suite la plus précieuse de portraits historiques, entre lesquels brillait celui de Mme de Sévigné avec cette inscription au bas : « Marie de Rabutin, une des plus jolies filles de France », — tout cela périssait de dégradation, par la misère morale de Mme de Marcilly et de sa tourbe.

Encore une fois, Bussy regagna Paris, et une fois encore, l'année suivante, il reparut à Dijon. Il s'était annoncé, sans doute, à Mme de Marcilly, puisqu'en se présentant chez elle, au débotté, il fut arrêté à la poste par un cavalier de la maréchaussée en faction. C'était le 3 juin, à 7 heures du soir, il faisait encore grand jour. « A-t-on volé chez ma mère, ou le feu y est-il? demande Bussy. — « Non, Monsieur, lui répond le cavalier, mais je suis ici en sauvegarde, et j'ai l'ordre de M. le Prévôt-général de vous refuser l'entrée. » Bussy court chez le grand-prévôt, M. de Montherot, qui reconnaît avoir obéi à des suggestions de Colas et s'en explique en s'excusant : « Je n'ai pu refuser cette satisfaction aux terreurs vaines d'une vieille femme. » Mme de Montherot, présente à l'entretien, affecte elle-même une vigoureuse indignation contre Colas qui, disait-elle, était « maître depuis 30 ans chez Mme de Marcilly. » On convint ensemble des termes d'une plainte que Bussy adresserait au grand-prévot, et Bussy rentra chez lui pour la rédiger. Il dut s'y échauffer, puisque, en la recevant, M. de Montherot n'y reconnut pas les termes convenus et que, non sans fâcherie, il se borna à répondre « que cette sommation ne le regardait en rien et qu'il n'avait de compte à rendre qu'au Roi. » Mme de Montherot fut plus fâchée encore. C'était une maîtresse femme, qui, l'épée à la main, avait forcé son mari à l'épouser, le dirigeait toujours à sa guise. Elle se déclara partout contre Bussy, dans le public, à l'hôtel de Condé et chez le prince de Montbarrey qui était le ministre de la guerre du lendemain. Riposte de Bussy, qui porta une nouvelle plainte contre le grand-prévôt et l'adressa au ministre de la province, M. Amelot. Celui-cile renvoya aux juges ordinaires. Bussy saisit alors le juge du point d'honneur, à savoir le tribunal des maréchaux. En leur nom, on le pria de porter son affaire à la connétablie du Palais. Bussy, là-dessus, consigna à nouveau sa plainte, par devant notaire, dans un « acte conservatoire et préservatif, » chargea son procureur de saisir la connétablie, et rentra à Paris, fin juillet 1777. Il y devait trouver complication de maux et sa perte.

Cet homme trop ardent, trop exalté, trop caustique aussi, avait fini par fatiguer ses derniers appuis. Tout était près de s'unir pour combler les vœux de Mme de Marcilly. Il précipita peut-être cette coalition en indisposant sa femme par un trait d'esprit décoché non contre elle, mais contre Roucher qu'elle avouait toujours pour son Apollon.

La comtesse avait été engagée, l'année précédente, par Roucher, à disputer le prix de poésie au concours ouvert par l'Académie française sur le sujet des adieux d'Hector et d'Andromaque, d'après l'Iliade; il lui avait certifié qu'elle l'emporterait. Elle ne fut pas même mentionnée. Sa composition était élégante, mais sèche et froide. Dépitée, elle avait juré de renoncer à la fois aux Muses et à Roucher. Il n'eut guère de peine à la ramener à elles comme à lui; elle se rétracta; et même elle lui fit honneur publiquement de sa rétractation, rédigée en vers, ce qui démontrait le mouvement en marchant : « O séducteur! lui rappelait-elle,

> O séducteur, comme au fond de mon âme
> Tout doucement vous glissiez le poison!
> Avec quel art vous savez d'une femme
> Par la louange endormir la raison!
> Je la perdis et poursuivis la gloire :
> Sans doute une autre en aurait fait autant.
> Par vous guidée, aisément j'ai pu croire
> Que sans effort j'obtiendrais la victoire.
> Que vos regards doubleraient mon talent.
> A mes fuseaux me voilà renvoyée...

Elle terminait ainsi :

> C'en est donc fait, y dussé-je broncher.
> Je veux encor tenter cette carrière;
> Malgré le sort qui m'a fait trébucher,
> Je puis au but arriver la première.
> Ne suis-je pas l'enfant à la lisière?
> C'est en tombant qu'on apprend à marcher.

Bussy ne prenait pas ombrage de cette collaboration déclarée. Il n'avait pas le ridicule d'exiger de sa femme une conduite plus morose que la sienne. Même il aurait volontiers convenu que la comtesse valait mieux que lui par ses choix : alors qu'elle élisait Roucher, il s'affichait pour la Duparc; il n'y avait pas de comparaison. Mais comment retenir un heureux sarcasme contre ce rival et confrère qui lui prêtait le flanc? Roucher, en 1777, imprimait son poème des *Mois* et le répandait en bonnes feuilles dans la ville, en attendant l'autorisation de le publier en deux in-quarto du plus imposant aspect. Bussy en reçut un ou s'en procura un exemplaire. Quelle désillusion! Le commentaire y étouffait le texte. On ne l'ouvrait guère au hasard sans tomber sur quelque savante dissertation de mythologie, d'histoire, de géographie, d'astronomie, de physique, de zoologie ou d'économie politique : jusqu'à un traité sur la liberté du commerce des grains! jusqu'à une thèse « féministe » en faveur du divorce pour incompatibilité d'humeur ou pour manque d'amour! Ceci

n'était pas le plus déplaisant. Mais entre ces tranches épaisses de prose, les fleurs du poème, aplaties, étouffées et vides de suc, paraissaient elles-mêmes en papier. On s'attendait à y voir au moins les charmes de la comtesse de Bussy décrits plus au naturel, ou sous quelque figure de Flore, amante de Zéphire. Au lieu de cela, on ne reconnaissait pas sans peine et sans dépit cette poétesse et amante passionnée dans une créature appelée *Myrthé*, aux traits incertains, et si peu charnelle de complexion, qu'on l'aurait pu croire sans sexe, comme un ange, si Roucher n'avait confessé la chérir en diable et souhaiter vivement de l'avoir auprès de lui pendant le mois d'avril. Plus loin, d'ailleurs, dans le mois de *Septembre*, il se déclarait bien refroidi pour Myrthé, et tout entier revenu à l'honnête et constante *Zilla*, qui personnifiait Mme Roucher. Il nous faut citer sa palinodie.

On connaît la fin pitoyable de Clitie, cette amante d'Apollon changée en tournesol par son désespoir du dédain subit de ce dieu. Roucher y compatissait en ces vers qu'on oserait dire prosaïques, si ce n'était pas offenser la prose :

Je consons son chagrin, si tendrement mon flambeau,
Zilla, comme Myrthe, pour un autre s'enflamme.
Je me connais : mes jours, flétris par la douleur,
Expireraient bientôt, desséchés dans leur fleur.
Mais non, non; dans les nœuds d'un amour légitime,
Je repose sans crainte, appuyé sur l'estime.
Myrthé, comme Zilla, ne m'a jamais aimé...

C'étaient des passages de cette force qui, peut-être bien, inspiraient à la comtesse de Bussy de s'écrier :

Chantre des Mois, plus sublime que tendre !

Mais pour Bussy lui-même, il bâilla tout franchement là-dessus et fit courir à l'applaudissement général ce quatrain *sur un certain poème* :

J'ai passé ma triste journée
A lire vos tristes saisons :
Vos douze mois sont un peu longs
Et je suis plus vieux d'une année.

Jusqu'alors, la comtesse avait rejeté avec mépris l'offre que lui faisait sa belle-mère d'une pension ou d'une forte somme pour prix de son adhésion aux mesures de rigueur sollicitées contre Bussy. Elle tendit tout à coup l'oreille à ces avances, et moyennant un don de 30.000 livres, elle souscrivit à une demande de lettre de cachet. En même temps, deux créanciers, qui n'étaient pas engagés par le contrat d'union de 1768, firent opposition aux arrêts de défense du Parlement qui avaient mis Bussy à l'abri de la contrainte par corps pour dettes ; et un troisième le traîna, pour une dette d'honneur non réglée, devant le tribunal des maréchaux. Ceux-ci renvoyèrent aux juges ordinaires la question d'argent, mais retenant celle d'honneur, ils décidèrent que Bussy, ainsi que sa partie, ferait un mois de prison à l'Abbaye. Le malheureux était alors cruellement tourmenté par sa fistule; le régime de la prison ne lui convenait pas; il se réfugia au Temple, lieu d'asile.

Ce parti n'avait rien d'effrayant. La vieille tour des Templiers, presque abandonnée, se dressait au milieu d'un enclos très peuplé. Environ 4.000 âmes faisaient du Temple une petite ville dans la grande, qui avait ses lois, ses usages, ses divertissements, son juge et sa prison, son gouvernement propre et son seigneur, le grand-prieur de l'Ordre de Malte. Celui-ci était le petit duc d'Angoulême, âgé de cinq ans, au nom duquel le bailli de Crussol administrait l'enclos. Autour de l'hôtel prieural habité par le comte d'Artois, s'élevaient d'autres hôtels de grands seigneurs et tout un amas de maisons numérotées, formant des rues qui avaient des noms et où vivaient une foule d'artisans, attirés là par l'entière franchise de leurs professions. Les jurés de communautés n'avaient pas accès au Temple, non plus que les huissiers et recors. Aussi « les gens pour dettes » n'y étaient-ils guère plus nombreux que ces artisans, chez lesquels ils logeaient communément dans d'étroites chambres garnies, louées fort cher. Dans la journée, le contraste était très marqué de la vie laborieuse des uns et du désœuvrement absolu des autres; mais, la nuit venue, tous menaient ensemble joyeuse vie soit dans l'enceinte, soit au dehors où il n'y avait plus aucun danger à se répandre. Les gens pour dettes avaient encore la liberté de se promener ostensiblement dans Paris les dimanches et jours fériés, où les recors n'instrumentaient pas. De temps à autre, les représentants de l'autorité du roi, et surtout les gens de justice, dénonçaient ces privilèges exorbitants du lieu d'asile; et par politique, le grand-prieur devait leur concéder quelque chose : il ne leur livrait personne, mais il expulsait sans bruit le coupable dont l'impunité causait du scandale.

Le comte de Bussy trouvait encore vivant au Temple le souvenir de l'homme illustre dont il faisait revivre plus que le nom. Bussy-Rabutin y avait longtemps séjourné sous le couvert de son oncle le grand-prieur; une de ses filles y était même née en 1653. Plus modestement, notre pauvre héros se logea dans l'enclos chez un bijoutier nommé Guillois, et là, en fieffé Chicaneau qu'il était devenu, il fit un procès, pour se distraire, par devant le juge du Temple, à l'un des syndics de ses créanciers qui lui avait écrit : « Je tremble que vous ne mouriez en spectacle public ! » — ce qui voulait évidemment dire que Bussy finirait en place de Grève sur la roue. Un procès plus sérieux l'occupa davantage.

L'ISSUE DE LA CRISE ANGLAISE ET SES CONSÉQUENCES IMMÉDIATES

La crise constitutionnelle anglaise est-elle terminée? Beaucoup, se fiant aux apparences, le prétendent, mais celles-ci, en politique comme ailleurs, sont le plus souvent trompeuses. Certes le *veto bill* a été définitivement adopté, mais la défaite des conservateurs a marqué le début d'une nouvelle lutte. Ceux-ci n'accepteront pas la situation qui leur a été faite; ils essaieront de soulever la nation contre les radicaux, dont la politique deviendra, il faut le craindre, chaque jour plus hardie. Pour les radicaux en effet, le vote du *veto bill* est plutôt une trêve momentanée qu'un traité définitif. Tout prédit — et eux-mêmes l'ont déclaré à maintes reprises, — qu'ils vont entreprendre dans le pays de nouvelles et graves réformes, et que, demain comme hier, en face d'eux se dresseront les conservateurs, vaincus aujourd'hui mais non abattus. Il est trop tôt pour parler de paix. L'Angleterre verra, sans doute, pendant longtemps encore, deux partis politiques s'entredéchirer. La lutte sera menée sur le terrain social, elle sera menée aussi sur le terrain constitutionnel. La vieille constitution anglaise, dans laquelle une si large brèche vient d'être faite, recevra encore de multiples coups, et il est bien probable que sous l'effort de ses adversaires, elle succombera de nouveau.

*
* *

Après les fêtes du couronnement, le *veto bill*, voté par les Communes, fut mis en discussion devant la Chambre des Lords. Celle-ci, le 20 juillet, le vota, *mais en y insérant toutes les dispositions du bill Lansdowne* (1). Le *veto bill* retourna alors aux Communes, qui — naturellement — rejetèrent en bloc tous les amendements insérés par les Lords. La séance du 24 juillet, à la Chambre basse, fut l'une des plus violentes de l'histoire parlementaire britannique. M. Asquith fut traité de « traître », et grossièrement insulté par l'opposition. On entendit à peine son discours, qu'il ne put même pas achever: le texte écrit dut être communiqué à la presse. Le speaker, tant était grand le vacarme, leva précipitamment la séance.

Le tumulte n'avait pas seulement pour cause le *veto bill* lui-même: il était dû aussi à la mesure que, quelques jours auparavant, Mr. Asquith avait annoncée, pour le cas où les conservateurs refuseraient définitivement de céder. Il avait déclaré avoir obtenu du Roi l'assurance d'une fournée de 300 ou 400 pairs libéraux, destinée à assurer, malgré la résistance conservatrice, une majorité libérale à la Chambre Haute, et par suite le vote par celle-ci du *veto bill*. Dans le camp conservateur, à cette nouvelle, l'émoi avait été extrêmement vif: la menace avait déjà été faite, mais jamais on n'avait cru qu'elle se réaliserait. L'histoire ne présentait en effet qu'un seul exemple d'obstination d'une Chambre du Parlement vaincue par une fournée de pairs. En 1712, pour terminer la guerre avec la France, le ministère tory, alors au pouvoir, désireux de briser la majorité whig de la Chambre des lords, avait obtenu du Roi la création de 12 pairs. Depuis, semblable mesure, quelquefois demandée, n'avait plus jamais été employée. Les conservateurs eurent beau jeu pour reprocher à leurs adversaires de vouloir, eux les hommes de demain, faire usage de cette prérogative d'hier...

Les lords, certains d'être vaincus, comprirent l'inutilité de toute résistance. Mr. Balfour et lord Lansdowne eurent un beau geste, avant de céder. Ils présentèrent devant le Parlement la motion de censure suivante contre la promesse de la fournée de pairs, arrachée au Roi:

> Le conseil donné à Sa Majesté par les Ministres de Sa Majesté, alors que ceux-ci ont obtenu de Sa Majesté la promesse que des pairs seraient créés en nombre suffisant pour assurer l'adoption du véto bill dans la forme que les Communes lui ont donnée, est une violation flagrante de la liberté constitutionnelle; il aura pour résultat, entre autres conséquences, d'empêcher le peuple de se prononcer sur le House bill.

Par 365 voix contre 240, cette motion fut repoussée par les Communes; par 282 voix contre 68, elle fut, le 8 août, adoptée par la Chambre des Lords. Ce fut le dernier cri de son indépendance. Deux jours plus tard, la Chambre des Lords n'était plus une assemblée souveraine: le *veto bill, qu'elle venait de voter, dans les termes mêmes acceptés par les Communes*, faisait d'elle une assemblée simplement consultative.

La Chambre des Lords adopta, en effet, à 17 voix de majorité, le *veto bill* radical. Elle le vota sur les instances mêmes de ceux qui, depuis près de deux années, avaient contre lui mené le combat : Mr Balfour et lord Lansdowne. Pour épargner au Roi l'odieux de cette fournée de « pairs marionnettes » (*puppets peers*), qui devait ruiner le prestige de l'aristocratie anglaise et de la Chambre des Lords, pour garder, dans cette Chambre, à l'opposition son nombre et sa force, pour éviter que le radicalisme n'y compte 300 ou 400 membres nouveaux qui étoufferaient dans l'avenir tout effort conservateur, les leaders de l'opposition conseillèrent de cesser toute résistance et de laisser passer le *veto bill*. Lors du vote, s'abstenir : tel fut le mot d'ordre.

(1) Voir ce sujet notre article dans la *Revue Bleue* du 24 juin.

Mais des intransigeants, partisans du *no surrender*, se révoltèrent contre cette politique, qu'ils jugeaient indigne et humiliante. Autour du vieux lord Halsbury, tous les adeptes de la résistance à outrance se groupèrent. Au moment du vote, ils votèrent contre le bill, — et peu s'en fallut que celui-ci ne fût rejeté. Pour le faire passer, des lords du groupe Lansdowne durent non pas s'abstenir, mais voter pour lui, joindre leurs voix aux voix radicales. Une majorité de 17 voix en faveur du bill se forma ainsi : la Chambre des Lords signait elle-même son arrêt de mort, mais évitait le déshonneur d'une fournée de pairs, et pouvait sans honte regarder en face l'avenir.

*
* *

L'avenir, quel sera-t-il? Du côté des conservateurs, des inquiétudes très vives existent. Si l'on peut beaucoup espérer de demain, il faut convenir qu'aujourd'hui est singulièrement angoissant. La défaite du parti fut aussi noble, aussi digne qu'elle pouvait être, mais une scission s'est produite, dont on ne peut exactement prévoir les conséquences. Les partisans de lord Halsbury vont-ils revenir à lord Lansdowne, ou bien lui garderont-ils rancune de son attitude, à leur avis trop conciliante et trop modérée? De graves paroles ont été prononcées. Au cours du banquet qui fut offert à lord Halsbury, le 26 juillet, où les intransigeants réglèrent leur conduite définitive, le comte Selborne donna lecture d'un télégramme de Mr Chamberlain, qui contenait la phrase suivante : « Le pays doit une grande dette de reconnaissance à Lord Halsbury, vu que dans la crise des destinées nationales, *il a refusé d'abandonner ses principes.* » Les intransigeants feront-ils amende honorable, s'excuseront-ils d'avoir ainsi traité de traître lord Lansdowne et Mr. Balfour? L'avenir du parti conservateur est entre leurs mains. Si la scission disparaît, le parti peut tout espérer; divisé comme il l'est aujourd'hui, il est voué à une irrémédiable impuissance.

Les radicaux ne sont pas non plus actuellement en brillante posture. Ils ont fini par vaincre l'obstination conservatrice, mais au prix de quels efforts et de quelles compromissions! A vrai dire ils ne sont pas aujourd'hui les maîtres de l'Angleterre. Ils sont — et cela depuis presque le début de la crise, — les sujets, les jouets, des Irlandais et des travaillistes, et ce sont ceux-ci et ceux-là qui gouvernent à présent le Royaume Uni. Parce que leur concours était indispensable pour former aux Communes une majorité en faveur du *veto bill*, on leur a promis monts et merveilles qu'il va falloir leur donner. M. Asquith s'est engagé à réaliser le *Home Rule*, et le moment viendra bientôt où il devra donner un sens à ces deux mots, qui, à l'heure actuelle encore, n'en possèdent véritablement aucun. Comment réalisera-t-il cette indépendance irlandaise en satisfaisant à la fois les revendications séparatistes et les aspirations impériales? Comment fera-t-il surtout pour imposer le statut nouveau, ce statut que beaucoup d'Irlandais appellent depuis si longtemps de leurs vœux, mais que par contre d'autres repoussent avec énergie? Ceux qu'il devrait combattre seraient donc ceux qui placent dans leur cœur le Royaume Uni avant l'Irlande, qui veulent rester intimement liés comme aujourd'hui à la mère-patrie! Et ils sont nombreux, ceux-là, car le régime actuel anglo-irlandais a fait ses preuves, et n'a pas été, comme on le prétend à tort si souvent, funeste aux intérêts de l'île. L'agriculture et l'industrie sont loin d'y déchoir. Certes, des progrès pourraient être réalisés; certes le *Home Rule*, en donnant à l'Irlande la responsabilité, y développerait l'énergie morale. Mais pratiquement et économiquement, ne ferait-il que du bien? C'est une question que je pose, sans vouloir ici y répondre. Il faut seulement se souvenir que l'Angleterre est indispensable à l'Irlande. Et l'inverse est également vrai. Relâcher, au moins aujourd'hui, les liens qui unissent les deux pays, serait porter à la puissance britannique un coup douloureux... Il est probable, même certain, que les radicaux, parce qu'ils en ont pris l'engagement, tenteront cette nouvelle brèche dans l'organisation politique anglaise. Les conservateurs seront-ils de taille à les arrêter?

Quant aux travaillistes, le gouvernement a déjà commencé de payer le salaire qui leur était dû. Au lendemain du vote du *veto bill*, une grève immense prenait naissance, qui s'est terminée par la victoire des ouvriers. Je ne veux point ici rechercher où étaient les torts : je veux noter seulement que les compagnies n'ont cédé, qu'elles n'ont accepté de reconnaître les syndicats, que sous la pression officielle du Chancelier de l'Echiquier. Celui-ci a montré une fois de plus aux ouvriers qu'il était leur homme. Et le groupe parlementaire travailliste les a secondés de tous ses efforts. Le lendemain du jour où la paix — combien durera-t-elle? — avait été signée, au ministère même du Commerce, entre patrons et ouvriers, ceux-ci tinrent à Trafalgar square un grand meeting... de satisfaction, et on put voir à ce meeting MM. Mac Donald et Keir Hardie, les deux chefs du Labour party, fraterniser avec le chef des grévistes, Ben Tillett, qui la veille encore était le maître de Londres. Travaillistes et grévistes n'ont fait qu'un. On est en droit de s'en inquiéter, quand on sait l'alliance intime des travaillistes et du gouvernement, quand on sait que celui-ci a une dette envers ceux-là. Pour s'acquitter de cette dette, quelles concessions les radicaux ne feront-ils pas?

Ils ont déjà, dans la dernière grève, soutenu les grévistes contre les patrons; ils ont fait voter par les Communes — et cela encore pour satisfaire le Labour party, — un traitement de 10.000 francs aux membres de la Chambre basse: symptômes inquiétants, surtout si on les rapproche des mesures prises contre les Lords... Le radicalisme anglais, chaque jour davantage, va droit au socialisme.

Nul plus que nous n'est convaincu de la nécessité et de la grandeur des réformes sociales. Ce sera l'un des titres de gloire de notre époque d'avoir amélioré le sort de la classe ouvrière, d'avoir eu constamment en vue la condition des travailleurs. Mais, dans la voie du progrès, il faut quelquefois savoir avancer lentement. Les radicaux anglais semblent vouloir brûler les étapes, saper l'édifice du passé pour en construire un autre tout neuf. Dans leur œuvre de rénovation, ils peuvent compter sur les sympathies françaises tant qu'ils sauront se souvenir qu'aujourd'hui la vraie formule de gouvernement semble être: ni réaction, ni révolution. Ils ont déjà, par le *veto bill*, transformé la physionomie politique de l'Angleterre: l'avenir dira s'ils on eu tort ou raison. Puissent-ils en tous cas, dorénavant, dans la voie des réformes sociales et des réformes constitutionnelles, n'avancer qu'avec prudence, en tenant compte des réalités, sans se leurrer de chimériques espoirs... Puissent-ils porter sur la marine et l'armée, sur l'industrie et l'agriculture, une attention toujours en éveil, consciente des dangers qui menacent le pays, et qu'il lui faut savoir éviter. A ne diriger leurs efforts que contre la richesse, à transformer trop vite l'Angleterre si profondément traditionnaliste, ils entretiendraient un état de guerre, qui pourrait être profondément funeste aux intérêts vitaux de la nation.

ERNEST LÉMONON.

LE SINISTRÉ

« Monsié l'àgean d'à surence à Paris,

« Je m'ent prèce de vous ecrir c'est deus maus pour vous dire que j'atan toujours apprès votre letre chès Boilot à Billancour. Mais je voit bien que vous se payet de ma tête mai cela il ne fau pas croire que sa va se passé comme selà, car si j'ai pas une réponse tou suite je vous ferais bien marchet autre men que sa car j'été trot gentil enver vous que je voi jamais praisé mais vous fichet de ma tête maintenan qne je suis stropiet, depuis que vous avé mis ma sueur dans votre poche si vous pouvié m'envoiller baladet vous le feré bien : Croillet pas sa, z'aten une arangemen et une reponce chez boillot eaubergiz à Billancour sans sa nous allons au guges ».

— Et ben! c'est-y jeté? interrogea l'auteur de la lettre, un aide-maçon à la tête entourée de pansements, adossé au zinc du comptoir, où le père Boillot mouillait une rangée de « bleues » et de « tomates ». Et il guettait l'impression produite sur les camarades réunis autour de lui pour l'audition du morceau.

Il y eut une rumeur laudative.

— Y vont être verts! jubila un compagnon.

— Ça ne fait rien! objurgua un manœuvre crâneur, si qu'on finirait plus raide? Moi j'y mettrais : « Sans ça nous allons au juge et y vous fera trouver du pognon! »

— Ça oui! c'est encore plus tapé!

— Vas-y! ça fait la rue Michel!

Sous l'approbation générale, l'écrivain paracheva son œuvre, en lui ajoutant avec mille peines cette ultime sommation. Les verres se choquèrent avec ardeur au succès de « l'engueulade » vengeresse, à la « trouille » de l'Assurance. Et conseillé par le bistro prudent, l'homme à l'épître s'en fut la recommander au bureau de poste le plus proche.

Il était temps que sa patience fût récompensée. Sitôt remis d'un terrible accident, échappé par miracle à la mort, il avait réclamé à son patron la rente qu'il se persuadait y avoir gagnée.

— C'est sûr autant comme un titre en banque! proclamait-il, glorieux et entendu.

Mais le patron l'avait renvoyé à la Compagnie d'Assurances contre les accidents du travail, à laquelle il payait d'importantes primes. Et la réponse se faisait désirer.

Le blessé vivait sur l'unique foi de ces revenus futurs, chez le mastroquet à la longue inquiet de cette incertaine garantie. Il savourait doucement un peu de bon temps dans ce cabaret de banlieue paisible, où, ses derniers sous mangés à sa sortie de l'hôpital, il dormait la moitié du jour auprès d'un chat boiteux, à peu près aussi mal nourri que lui. Il n'y souffrait pas, du moins, de l'isolement, et veuf, sans enfants, n'ayant plus d'autre gîte, il ne souhaitait pas une fin trop prompte de cette existence.

Pourtant, il avait écrit lettres sur lettres à « La Rédemptrice », mais égarées ou mal comprises, il fallait cette mise en demeure catégorique pour forcer sans nul doute ce silence de sourds.

En attendant qu'elle obtînt cet immanquable résultat, elle le rehaussa d'abord dans la considération générale. Puis il en éprouva un regain d'espoir, une impatience décuplée, partagée par les

« frères » du bâtiment, et même par le quartier qui l'appelait « la victime du bar Boillot ». Et grâce à l'estime commune, l'établissement lui continua crédit. Enfin, cet acte énergique, propagé par les bonnes langues, lui fit une réclame. Tous les jours se pressa autour de ce crâne casqué de toiles impressionnantes, un peuple avide de contempler, non sans quelque obscur malaise, un exemple tragique de ces maléfices sociaux, dont les orateurs de comptoirs, parmi la fraîcheur des apéritifs, dégageaient, pour son édification, l'âpre philosophie.

Certains soirs, c'était un vrai spectacle. Le bruit s'en répandait vite au dehors, et le bar regorgeait, versant sur un grouillement noir une terne lumière fumeuse. Le maçon, à demi ivre, refaisait le récit de « la catastrophe », debout contre une table, dans l'envol blafard de sa longue blouse qui, raide de plâtre, sculptait sa mimique douloureuse. Et fixant ce front qu'il *voyait* fraîchement ouvert par la rouge entaille, ce trou d'ombre de la bouche d'où jaillissaient des cris d'épouvante et de colère, l'auditoire grondait à l'unisson, puis frissonnait d'une vague contagion de folie, lorsque l'homme, épuisé d'affres presque vraies, s'abattait soudain, divaguait, en acteur qui vit son rôle jusqu'au délire.

On y vint comme au cinéma, le père Boillot connut les gros sous de l'engouement populaire, altéré et sympathique. Cette foule des drames, qui « n'en rate pas une », se ruait chez lui, et bouche ouverte, suant silencieusement, gagnait une soif inextinguible à cette petite mort. Elle choyait son frisson du moment, se gorgeait et gorgeait d'alcools inférieurs, entretenait de mixtures corrosives, son tragédien favori, ce misérable qui pouvait bien par ailleurs crever de faim.

Elle l'abreuva ainsi jusqu'à en étancher sa propre soif, jusqu'au jour où, comme de coutume, à cette fureur d'émotions vécues succéda son indifférence aux spectacles imposés, son détachement des misères et des faits inévitables. Les « bleues » fraternelles se firent de plus en plus rares, le récit tragique devint un radotage, le bonhomme essuya maintes rebuffades. Et ce fut, pour quelques malins, une façon d'enterrer cette histoire rancie que de se toucher la tête, en murmurant avec sarcasme et pitié : « Il est piqué le vieux ! »

Quant au patron du bar, finies les belles recettes, il commença de tarabuster sérieusement la « victime » pour l'envoyer à Paris se faire payer aux bureaux mêmes de l'Assurance. Il n'osait le jeter à l'asile, et ne voyant plus en lui qu'un « client à la manque », il craignait fort de le relever à la fin de dessous une table, avec ses guenilles pour solde de tout compte. Le pire était que ce « crampon » se déclarait incapable de tenir tête aux finasseries de ces renards d'assureurs, et redoutant mille pièges, ne « démarrait » plus du comptoir.

— Et si tu prendrais un homme d'affaires? — suggérait-il.

— Un requin, oui! qui mangera *la demnité*, rispostait l'autre, et me laissera la peau pour crever... plus souvent!

Et ce n'était plus lui « la victime du bar » disaient les farceurs en reluquant la mine longue du troquet à ces propos!

La réponse dont on désespérait arriva cependant.

C'était une convocation au Siège de la Compagnie.

Le bistro informa un soir ceux du bâtiment, que l'aide-maçon, le plus misérablement accoutré qu'il lui avait été possible, était parti « en ville, à pied, avec un litre dans le nez, pour gueuler ferme, et sa note à lui Boillot, dûment allongée, pour faire cracher l'assurance jusqu'à la gauche ! »

— Tout de même, blâmèrent quelques compagnons dont l'intérêt se réveilla, fallait pas qu'il y aille tout seul! Il est trop faiblard, c't'homme là! Y va jacter de travers, et se faire rouler. Et puis c'est sûr que sa tête se décroche!

— Et s'y fait des blagues?

— Ou qu'y tombe sur des apaches! — conclut-on pour embêter Boillot.

*
* *

L'homme un moment hésita, devant le péristyle colossal où l'or inscrivait sur le marbre rouge en hauts caractères : « La Rédemptrice ».

D'instinct il cherchait la porte de service, le passage des humbles, dérobé loin des larges battants réservés aux Maîtres.

Pourtant il se résolut à franchir ce seuil splendide. Il traversa le hall d'entrée, monta des marches, suivit ces couloirs, et rejeté d'étage en étage, ahuri par les indications contraires des garçons, il erra longtemps dans les rayons multiples de cette ruche silencieuse, où sourdait un bourdonnement étrange, plus gros de périls que le fracas des chantiers.

Il déboucha enfin dans une longue salle en équerre. A l'angle une sorte de cage vitrée commandait des tablées d'employés. Le jour était bas, les lampes électriques jetaient de l'or sur les tables noires, soulignaient dans la pénombre les taches rouges, vertes, ou blanches, des cartonniers, des registres et des liasses.

Surpris, l'homme s'arrêta, fit un salut gauche, et se rencoigna contre un mur.

Figé dans son émoi, il grimaçait un faux sourire rusé et servile. Sous sa casquette effilochée, les linges qui couvraient jusqu'aux sourcils sa tête, pleins de sang, de sueur et de poussière séchés,

accentuaient la patine d'ombres et de pâleurs jaunes de son masque creusé. Et comme guindé de défi et de gloire, drapé dans sa longue blouse de maçon toute raide de plâtre, campé sur ses sabots poudreux, il était semblable, solide et branlant à la fois, à un Terme de pierre, vétuste et souillé.

Le bruissement qui l'avait inquiété dans ce labyrinthe, s'élevait là plus fort. C'était la voix des papiers remués par cent mains actives, la voix sournoise de cette force occulte, habile et maléfique, qui traque l'ignare et le pauvre avec sa meute de grimoires, et à la fin, le broie d'un mot.

Des jeunes gens rirent en dessous de sa face de macaron sculpté. Charitable, l'un d'eux lui offrit une chaise, prit sa lettre de convocation, et lui recommanda d'attendre l'appel de son numéro de sinistre, le 913.

Il s'assit près d'un ouvrier qui portait un bras en écharpe. D'autres entrèrent. Ce fut un pied énorme, gonflé d'ouates et de charpies, un visage absorbé par de grosses bésicles noires, une main amputée de trois doigts...

Ces hommes se jetaient entre eux un regard d'initiation. Ils se reconnaissaient de la même race. Race mutilée, peuple pitoyable de tronçons et de chairs mortes, grandissant sans cesse, poussant jusqu'à l'avenir ses rameaux hachés, en face de la force et de la beauté de la Race!... Souche infirme, entée et cultivée sur l'arbre sain par une loi infirme, plus funeste que la machine, instrument des volontaires sinistres...

Ils pénétraient là, défiants, agressifs ou humbles. Obscurément, ils se sentaient forts, de cette infirmité à laquelle on doit compte. L'accident, en leur retranchant une part d'eux-mêmes, les douait, par compensation, d'un être moral nouveau, raisonneur et exigeant. Et les mieux eduqués s'étaient vus dressés par leurs tribuns comme une caste nouvelle et puissante, armée, à la faveur d'un idéal philosophique, de lois exorbitant le droit de tous, la Créancière de la société!

Une dette publique, désormais, grève le trésor des nations : l'indemnité des périls courus et des sacrifices consentis sur le champ du travail.

Dans ces palais qui ressemblent à des casernes neuves, c'est le défilé journalier d'un retour de batailles, par cent individus des mille corps-de-métiers le plus fréquemment frappés. Affaissés ou clopinant, ou raidis d'orgueil, alignés comme une phalange décimée, on les désigne d'un nom lugubre et comme héroïque *Les Sinistrés*. Les vieux marqués des stigmates laborieux pareils aux cicatrices des vétérans de guerre, les jeunes hâlés à peine par le feu des primes tâches, dédiant au seuil de la carrière un premier holocauste, ils viennent toucher le prix de leur sang. Leurs durs cerveaux retentissent d'un même mot, ce mot magique où ils mettent toute la douleur des blessures, tout le resplendissement de la rançon : l'Assurance!

Mais là, dans ces bureaux banals, le prestige de cette rançon, l'honneur de ces blessures, se ravalent à un encan, un marchandage âprement débattu, comme sur un comptoir tendu de serge verte, selon les taux divers d'un tarif légal, à tant le membre, à tant la mesure de sang. Et pour eux-mêmes, il ne s'agit encore en définitive, que d'un salaire, surtout plus sûr et plus avantageux que celui de la sueur, salaire qu'un peu de chair broyée fait rente.

Si bien qu'à les voir, impatients d'argent, gardant leurs façons familières avec leurs vêtements de travail, on dirait d'un soir de paie, à peine plus grave et plus solennel, chez un patron d'une autre sorte qu'ils se figurent tout autant enrichir.

A cette heure, au bout de leurs tracas, délivrés du harcèlement de tous ceux, hommes d'affaires, inspecteurs, gens de loi, de politique ou de finance, à qui ils font leur part d'argent et de popularité, sortis des mains des médecins, les plus admirables et les pires, ils étaient dans ce bureau de « la Rédemptrice », une dizaine qui attendaient le bon plaisir du chef des Sinistres. Représentant, en somme, de la Société, gros homme gonflé de son personnage, une manière d'épicier parvenu, celui-ci feuilletait sans hâte leurs dossiers. C'étaient sous cotes matriculées, rouges pour les incapacités permanentes, vertes pour les incapacités temporaires, de véritables livrets d'états de blessures.

On appela le 912. Le sinistré s'empressa, disparut tôt, non sans un air de défaite. On le soupçonnait d'avoir envenimé sa blessure tout d'abord légère. Tant d'ouvriers, pour cette cote rouge pouvant devenir titre de rente, se sont volontairement mutilés!

— Le 913!

L'homme à la tête bandée entra à son tour dans la cabine de verre. Et il fut comme un poisson effaré dans le bocal où l'attend, placide et fascinateur, le monstre inconnu qui va le happer.

Compulsant la cote, le chef énonça :

— Chute d'un moellon des bâtiments du Métropolitain en construction à la passerelle de Passy : maladresse d'un collègue (recours impossible). Crâne enfoncé, contusions diverses. Transport à l'hôpital Saint-Antoine, de là à Sainte-Anne, et à Villejuif (aliénés), sortie de cet hospice le...

Et tout de suite il trancha :

— Chez le médecin! — avec un signe à l'employé chargé de conduire les blessés au médecin en permanence dans les bureaux.

— L'arrêt médical, voulut-il expliquer, forme la

base nécessaire de toute solution définitive... Vous ne comprenez pas? Eh bien, il faut savoir l'avis du Docteur sur votre état, avant de nous entendre !

Dans un sous-sol aménagé en salle d'examen s'affairait un petit homme bilieux, aux yeux en vrilles, à la lèvre glabre et sardonique. Par habitude de clinique, il retroussait jusqu'aux coudes sur de maigres avant-bras velus ses manches de chemise. Et les poings sur les hanches, il attendait, prêt à fondre sur le patient dévêtu, examiné, jugé en un clin d'œil, et tout surpris de ne pas s'entendre expédier, par le sacramentel « Enlevez, c'est pesé ! »

— Ah ! Ah ! C'est vous le fou ! s'exclama-t-il dès qu'il eut jeté les yeux sur la cote 913. Et bien? Qu'est-ce que vous éprouvez? Voyons, contez-moi ça...

Et d'un tour de main, si rapide et léger qu'on eût dit d'une passe magnétique, il décortiqua le crâne fêlé des bandages douteux qui collaient aux cheveux et aux croûtes des cicatrices. Du même coup parut-il dévoiler les intentions suspectes du cerveau que ses doigts déchiffrèrent comme un livre d'aveugle aux caractères en relief. Son regard aigu scruta le désarroi, le recroquevillement de tout l'être anxieux d'échapper à la prise de ces pinces vivantes, lucides, despotiques, fouilla les pauvres yeux honteux qui se dérobaient, pleurant presque sous la poussée du rouge au visage. Mais il eut un sourire: tous les mêmes ces gens-là ! Faisant les braves et les blagueurs, derrière, et tout petits, pétrifiés, imbéciles devant le médecin !

— Qu'est-ce que vous avez mis là-dessus ? poursuivit-il, de l'eau boriquée?... oh pas souvent !... et des *mominettes*? davantage, hein?

Il s'attarda un instant à savourer sa bonnne plaisanterie! Puis, pour rattraper ce retard, il précipita l'interrogatoire, dépêcha les détails oiseux, coupa court aux sempiternels clichés, devança même la plupart des réponses, soucieux d'atteindre vite la vérité aux détours des phrases lentes et confuses. Bousculé, ébahi, l'homme bredouillait, il finit par ne plus lâcher que la même antienne : « Je ne sais pas, moi !... J'ai pas bien ma tête, comprenez ! » Il rabâcha des réminiscences d'hôpital, l'amnésie — il disait magnésie — les vertiges, le ramollissement, la persistance de douleurs sourdes. Et son ahurissement ne simulait pas, écrasé qu'il était par un sentiment d'immense infériorité, et peu à peu envahi de torpeur sous le feu des regards, l'imposition des mains, et la pluie des interrogations serrées.

— Très fort, ou complètement gâteux ! — hésitait avec agacement le praticien.

Pris d'une fièvre de scrupule, il recommença poussa à fond l'examen. Cependant il cédait à sa méfiance professionnelle. Ce ne fut plus la vérité qu'il rechercha, mais l'aboutissement d'une opinion préconcue, à mesure dégagée, fortifiée, confirmée par l'observation minutieuse. Ces prunelles, ces mains clairvoyantes, à travers l'être qu'elles bouleversaient sans souci, s'emparèrent enfin du but difficile, le diagnostic décisif. Et il soliloquait, à mi-voix, sans souci de l'ignare, incompréhensif, comme adressant ses conclusions à des élèves de clinique.

— Le fléchissement du ressort mental se discerne, certes ! Après un tel traumatisme !... Mais qu'ai-je à y voir ? L'hyperesthésie est nulle: voilà un quart d'heure que je lui malaxe les méninges sans qu'il ait une réaction franche ! La machine reste intacte, la capacité fonctionnelle sans dépréciation évaluable. C'est mon point de vue, le seul qui me concerne. Je m'y tiens. Donc, un cas de « sinistrose », tout simplement. Les tribunaux n'en font pas encore une incapacité permanente. Ils y arrivent, c'est vrai ! Mais enfin, c'est encore une question d'appréciation : le fait du Juge ! Avant tout, peut-il travailler de ses bras comme avant ? Oui. Un peu plus obtus?... possible, mais pas sûr ! A quel point ses facultés en étaient-elles, auparavant?... Et d'ailleurs, ces peinards-là font l'imbécile à merveille ! C'est en jouant au plus bête qu'on pince le simulateur... Au fait ! je vais bien voir, si mon bonhomme a si peu de tête qu'il veut le dire !

Décidant une dernière épreuve, il cessa toute investigation physiologique, abandonna la phraséologie et l'autorité du médecin, pour entamer une conversation à la brave homme, pas fière et engageante. Les questions de métier, les petites misères quotidiennes, la dureté des temps, excitèrent son intérêt, son entente de sujets familiers à sa profession. Mais l'autre ne se prenait pas tout de suite à ces bonnes manières soudaines, recroquevillé davantage, et obstiné dans son bredouillement hermétique. Alors par d'adroites hésitations, par de volontaires erreurs, il se montra désireux de compléter son savoir, le faisant tout aise d'en apprendre à plus savant que lui. Il provoqua des amertumes, des regrets mal résignés, au moyen de paroles d'un tact pareil à celui de ses mains subtiles. Il compatit à de sympathiques doléances, aprouva de timides aphorismes, partagea de vagues revendications. Et les confidences vinrent, peureuses d'abord, et méfiantes, mal servies encore par la mémoire atrophiée. Puis subjugué par tant de bonté inaccoutumée, suggestionné par cette volonté tyrannique, entraîné par une confession si facile et si douce, pris d'une véritable hypermnésie enfin, le sinistré sentit

s'ouvrir sous sa cervelle des floraisons de souvenirs irrésistibles. Comme à un ami d'enfance, avec qui l'on repasse les années écoulées l'un sans l'autre, il confia à ce juge, que tout à l'heure il souhaitait tromper, tout ce passé qui remontait en lui dans un emportement délicieux. Ses déboires, ses joies, les points noirs ou brillants de son existence, tout se retrouva en ordre avec des dates perdues, des faits insignifiants et baroques, illustrant la fresque simple et grossièrement bariolée de ses jours.

Le médecin n'avait garde à présent de l'interrompre. Rayonnant, s'applaudissant tout bas du succès de sa maïeutique, il l'écouta faire une grande lamentation de rester incapable de se conduire dans la vie, solitaire et abruti par l'accident, bon tout au plus aux dernières besognes, aux travaux d'enfants ou d'idiots. D'un stylo rapide, il griffonnait des notes, et sur cette péroraison, il termina un rapport concluant, où s'affirmaient l'intégrité absolue de la mémoire, la conservation parfaite de la valeur ouvrière. Quant à la valeur humaine, il n'en était pas question ; elle ne faisait pas matière. Et au bonhomme tout attendri encore sur lui-même, convaincu d'avoir gagné à sa cause un si bénévole auditeur, il dit d'un ton léger :

— Allons, un mois de repos pour vous dédommager, mon ami ! Et courage ! La tête est bonne encore ! Gare seulement aux mominettes !

L'employé revenait. Confiant en cette réconfortante rondeur, l'homme le suivit. Il réemmaillottait sa tête, et cachait sa déception. Il escomptait d'ailleurs plus de profit d'une discussion avec le gros chef, influencé probablement par l'entourage respectueux de sa dignité. Traversant de vraies catacombes de dossiers poudreux, où s'amoncelaient vingt années de sinistres, tout un martyrologe du travail, il recomparut dans la cage de verre.

Derrière l'attestation médicale irréfutable, le bureaucrate, avec flegme, l'écouta vitupérer violemment. Peu soucieux des employés, habitués à de pareilles sorties, il l'entendit les prendre comme à témoins du dol qu'il subissait, accuser « ces voleurs, de mettre sa sueur dans leur poche », de « trafiquer sur sa peau, se payer de sa tête ».

« — Vous nous avez déjà écrit ça ! Vous voyez que nous n'avons pas craint de vous appeler pour vous prouver le contraire ! Et pour nous enrichir sur vous, ah, je puis vous l'affirmer, vos syndicats savent mieux que personne combien nous sommes près d'y perdre !

Quant aux menaces de juge de paix, de procès, il répliqua par l'exposé infaillible de la procédure.

— L'expertise médicale confirmera le présent rapport, et le jugement sera conforme !

Enfin, déployant de la grandiloquence, il l'abasourdit avec « le caractère forfaitaire et transactionnel — reconnu par tous les tribunaux ! — de cette loi de 1898 qui ne saurait imposer la réparation totale du préjudice causé ! » Et pour en finir, par la puissance de la somme ronde immédiate, il le persuada de transiger.

Ce ne fut pas, d'ailleurs, sans éclairer sa religion.

— Le médecin vous dit guéri dès aujourd'hui. Mais pour être conciliants et larges, nous vous accorderons un mois de plus. Nous vous payerons six mois de demi-salaire : 504 francs, à 2 fr. 80 par jour. Après cela, oh, fini !... Nous ne vous devrons plus rien ! Attention !... Ni indemnité nouvelle, ni rente, non ! Vos camarades vous diront peut-être que ça n'engage à rien. On signe, on empoche, et puis on revient, on refait le malade, et l'assurance marche ! Elle serait trop simple, l'assurance ! Elle a en mains attestation médicale et désintéressement de l'ouvrier. Si vous réclamiez, pour rechute, ou même — je vous préviens en tout et pour tout ! — pour infirmité survenue, bien entendu, dans le délai légal, ce serait à vous de vous faire mentir tout le premier, à vous de prouver le nouveau fait, et l'absence absolue de toute faute, même légère, de votre part ! Songez-y bien ! Moins qu'un autre vous seriez en bonne posture, avec cette tendance à l'alcoolisme que vous n'avez pu dissimuler ! Surveillez-vous ! Voilà !... C'est la paix, si vous voulez ; ce serait la guerre... Acceptez avec l'idée de vous tenir pour satisfait, ou bien allez-vous-en, et attaquez-nous. Lancez-vous dans une mauvaise cause, ou prenez honnêtement les cinq cents francs !

Ahuri par ce discours, le sinistré ne distinguait plus très nettement son intérêt. Avec prudence, il s'en fit répéter les points essentiels. Puis, par tous les procédés de marchandage qu'il pouvait connaître, il essaya d'augmenter l'importance de la somme offerte. Mais ce fut peine perdue. Et le chef lui déclara en souriant :

— Pour un homme qui dit n'avoir plus sa tête, vous m'avez tout l'air d'en avoir comme deux !

Il fit mine de partir, et revint en silence signer un reçu définitif et total d'indemnité pour incapacité temporaire.

Maintenant, il se retrouvait sous le péristyle colossal, les pièces d'or tintant dans sa poche. Etourdi, les yeux troubles, pareil à un ressuscité, il se mêla à la foule indifférente.

*
* *

Il avait conquis sinon la proie rêvée, du moins une belle pâture à ses appétits, refrénés durant des mois. Le père Boillot serait payé, les amis régalés, une bonne petite vie s'écoulerait, quiète, de menus

travaux aidants. Avec la fatigue de deux heures de marche, de ces débats, de ces émotions, une nervosité ardente saccadait ses pas, dont l'excès même l'écrasait. Il titubait, hébété, fuyant la ruche énorme comme un frelon enivré et lourd, qui vient d'y ravir un butin doré et le peut à peine emporter.

L'air était doux et chaud. Ses pieds enfonçaient dans la boue grasse des trottoirs et des chaussées comme dans un tapis moëlleux. Des voitures l'éclaboussaient, des passants le heurtaient, il riait, il allait, à la fois léger et pesant. La nuit roulait dans sa tête d'ilote ivre, pleine de scintillations, de multitudes, de rumeurs. Le bruit de la rue se confondait avec la musique inouïe de l'or. Cette poignée de reflets jaunes, c'était son sang, le ruisseau jailli de son crâne, la sueur des nuits d'hôpital hallucinées de fantasmes et d'agonies: Cinq cents francs!... Jamais il n'avait possédé tant d'argent à la fois. Les festins, les débauches, les paresses alternèrent leurs délices dans le vertige de l'or qui le soulevait et le terrassait; il en méprisa les passants affairés, mornes ombres courant parmi la crotte et le brouillard. Lui se sentait marcher dans le faisceau lumineux qui, sur la scène, environne, en l'accompagnant, le héros. Il eût voulu conter son triomphe à tous les compagnons, les travailleurs qu'il rencontrait!

Ronflante et miroitante, une automobile stoppa à côté de lui. Aux rayons bleuâtres du réverbère une femme en jaillit, flexueuse et vive dans le chatoiement d'un voile de soie. Une fourrure glissait de son épaule, les mailles d'or d'une large bourse scintillaient à son bras. Elle disparut comme un grand éclair qui laisse une clarté mourir après lui. Il resta stupide de sa pauvreté que lui révélait tout ce luxe!...

Il se ressaisit dans un besoin de jouissance immédiate et brutale. Il eut soif. Mais les grands bars resplendissants l'intimidaient. Et il se sentait perdu dans la ville immense. Rentrer à Billancourt était le mieux, raisonna-t-il. Il se reposerait chez Boillot en vivotant sur ce petit capital, et plus tard on verrait. Harassé de fatigue, épuisé par le plus dur effort cérébral de son existence, il s'endormit sur le tramway qui le ramena.

Le bistro, quoique sans enthousiasme, le reprit pour pensionnaire, tout en exigeant un arriéré respectable et de grosses avances. Les camarades, après un accueil circonspect, et quelques tournées au cours desquelles l'assurance fut tantôt conspuée, tantôt célébrée, occupèrent ailleurs leur solidarité. C'était une affaire réglée, après tout! Il n'était plus des leurs, car il possédait. S'éterniser sur le sort de ceux qui sont pourvus, même à moitié seulement, ce serait frustrer ceux qui n'ont rien! Les syndicats débordés estimaient beau qu'un chacun reçût sa minime part. Dès lors ses jours s'écoulèrent dans une prostration semblable à la léthargie d'hiver de certains animaux mal industrieux. Inutile et désœuvré, déclinant d'heure en heure, vieillard bientôt cacochyme malgré ses cinquante ans, il se traîna dans la solitude et l'hypocondrie. Les anciens, excédés, eux qui travaillaient encore, se détournaient de lui. Il répugnait aux jeunes.

Un seul être le rattacha au monde vivant: le chat boiteux, qui gardait au bonhomme un attachement, une fidélité invariables. Prenant d'autorité possession de ses genoux, il unissait à cette stupeur d'infirme ses assoupissements de bête. Et cette sympathie inférieure, comme une intelligence secrète, consolait le maçon de l'abandon des hommes.

Il gardait aussi une distraction. Le bar Arsène, érigé sur un tertre qu'escalade un escalier de mauvaises planches, lui offrait l'illusion d'un guignol de bois colorié. Les consommateurs, là-haut, se démenaient comme sur une scène, et leur gaieté ostentatoire, dans le décor naïf, le retenait béant ainsi qu'un animal devant des marionnettes. Trop misérable pour y figurer lui-même, il demeurait des heures, posté en bas, à considérer leurs gesticulations.

Mais Boillot, âpre Auvergnat, lui ayant tout pris, le subissait avec impatience. Nonobstant cette spoliation, il lui abandonnait à regret de vaguesreliefs, qu'il tâchait à lui faire payer encore par de basses besognes. Et sa fureur croissait de ce qu'un tremblement sénile lui faisait maintenant répandre la sauce ou le vin, briser les assiettes ou les verres, tandis que, tiraillés par des névralgies faciales, ses traits repoussaient. D'ailleurs, en prospérant, le bar se devait d'éloigner pareille clique! Quand il en eut suffisamment dégoûté ses clients, sûr de n'être blamé de personne, et le sachant inoffensif, il l'exécuta.

Trois semaines après son retour, sans plus, il lui défendit sa porte, arguant avec solennité « qu'il le volait et déconsidérait sa maison ».

Plongé dans une de ces songeries interminables, d'où il fallait le tirer à grand fracas, l'autre ne comprit pas exactement ce qui lui arrivait. Il s'étonna soudain de ne pas sentir la chaleur du matou sur ses jambes, et s'aperçut alors qu'il se trouvait à la rue.

Un serrement de cœur intolérable l'éveilla tout à fait. Et la conscience poignante de ces jours de déchéance rapide et sans remède, l'assaillit.

Ainsi les hommes le rejetaient d'eux, comme un membre mort, un parasite pourrissant du grand corps vivace, déchet encombrant mûr pour le charnier. Les mauvais prophètes du bar l'avaient prédit :

— Quand on a eu la tête écrasée, faut qu'on en reste idiot, ou qu'on en soye crevé !

Idiot, il n'avait pas su défendre le pain de ses derniers jours, contre ceux qui, de bonne foi peut-être, l'avaient payé si bon marché ! Et, volé, abandonné, il allait mourir, sans une pitié sans un asile au monde !

Trop faible pour se révolter, il pleura ! Et ces larmes semblaient éteindre la dernière lueur de son intelligence... La lampe s'épuise, un à un de la chambre disparaît tout atome lumineux...

Une inspiration pourtant surnagea !... l'impulsion instinctive du pauvre chien qui retourne où il trouva, un jour de famine, une croûte salutaire : l'Assurance ! Elle le recueillerait, elle, elle reconnaîtrait sa misère, et puisqu'il ne pouvait plus travailler, l'aiderait d'un nouveau secours.

Il prit sa marche vers Paris.

Il suivit l'avenue de Versailles ; quel chemin infini, douloureux ! Défaillant le long des maisons et des palissades, il allait, s'accrochant à cette idée fixe pour ne pas tomber.

Un soir étouffant d'été pesait aux cimes des arbres exténués où se frôlaient les nues. Des éclairs de chaleur par instants refoulaient les ténèbres, y découvraient des gouffres profonds de lumière mauve. Sa tête oscillait sur ses épaules, sphère de plomb prête à fondre...

Comme un long vestibule suspendu par dessus le fleuve, la passerelle de Passy, sur le jais brillant des eaux, ouvrit ses baies lumineuses, ses arches élancées, soutenant le roulement électrique des trains du Métropolitain. Un air de fête émanait de cette illumination. Quel beau travail ! En pâtir n'empêche pas un homme de se rappeler la part qu'il en a eue !

Mais ce sentiment fut bref comme un adieu. Il passa, il se hâta. Il avait l'aspect de ces hypnotiques attirés contre tous obstacles au but mystérieux par la suggestion, l'ordre irrésistible.

Les piétons s'écartaient de cet étrange somnambule ; un tramway derrière lui s'arrêta, sa sonnerie furieuse le laissait sourd. Il courait, insulté par des cochers dont les chevaux s'effrayaient. L'un d'eux exaspéré lui détacha un coup de fouet. Le cinglement réveilla l'automate, le fit bondir sous la douleur atroce. Il porta la main à son front, la ramena poissée. Des cicatrices rouvertes, le sang sourdait. Sous son crâne, une masse formidable lancée à la volée, écrasa tout, broya les tempes, fit éclater les tympans, tandis que l'air, comme d'un ballon crevé, sembla jaillir du front ouvert, jeter des flammes par les yeux brûlés.

Il s'enfuit comme un homme dont les vêtements prennent feu, se jeta d'un élan sous un large porche au fond duquel se dressait une grille infranchissable.

Alors la congestion cérébrale l'empoigna à la nuque, l'immobilisa une seconde, puis le plaqua sur les barreaux où ses doigts s'accrochèrent. Le sang fusa des tempes, et de la bouche. Un dernier sursaut le souleva, l'étendit tout de son long sur les dalles.

Derrière la grille, contre laquelle gisait le sinistré, rayonnait faiblement, en hautes lettres d'or « La Rédemptrice ».

JEAN GRILLEANDE.

LE CARACTÈRE ET L'HABITUDE [1]

Les habitudes ne peuvent jamais donner que l'illusion du caractère ; il faut ajouter qu'elles n'en ont pas ni n'en sauraient avoir la fixité. Quoique l'objet propre et essentiel des habitudes paraisse être de ramener le retour des mêmes actes, l'unité qu'elles établissent dans la conduite et dans la vie est bien différente de celle du caractère ; elle est à quelque degré artificielle et par là même toujours menacée, en danger de disparaître. Les habitudes par suite ne présentent pas les mêmes garanties que le caractère : avec elles on n'est sûr de rien, ni de leur force ni de leur faiblesse ; il ne faut pas compter sur leur appui, qui peut manquer, et il ne faut pas les braver, s'en croire victorieux, parce qu'on les a vaincues une fois. Leur force est toujours mystérieuse, latente ; leurs effets, incertains et imprévus. C'est qu'en réalité il n'y a point d'habitudes, pas plus négatives que positives, qui soient définitives ou parfaites ; on n'est jamais habitué à rien, on n'est jamais déshabitué de rien.

Ainsi par exemple on peut se croire de bonne foi à l'abri de certaines passions, de celles précisément dont on est revenu, dont on a épuisé le charme et touché le fond ; on fonde alors sa sécurité pour l'avenir dans la satiété ou le dégoût même qu'on a gardé du passé ; on dit qu'on a vaincu sa nature, refoulé ses instincts, triomphé du « vieil homme », en termes moins bibliques, qu'on a « jeté sa gourme ». Celui qui est tenté de se croire le plus sage est celui qu'on appelle un homme assagi ; il a trouvé le port après la tempête ; il est entré, après une jeunesse orageuse, dans la vie calme et bourgeoise ; il s'est créé des occupations régulières, il mène une vie exemplaire ; il est un employé ou un

(1) Extrait de l'*Education du Caractère*, qui paraîtra prochainement à la librairie Felix Alcan.

fonctionnaire modèle, un mari édifiant, un père respectable ; la confiance qu'il inspire aux autres et à lui-même est entière et paraît cent fois justifiée. Elle est cependant au fond de même nature que celle des sinistrés de Messine reconstruisant leurs maisons sur l'emplacement de leur ville détruite. Rien ne prouve que la lave des passions supposées éteintes ne fera pas un jour craquer cette mince couche d'habitudes réglées où l'on veut voir la formation d'un caractère stable. Le retour d'habitudes lointaines, primitives ou ancestrales, ne peut-il pas faire échec aux habitudes d'acquisition récente ou même relativement ancienne ? Comme on voit reparaître, à fréquents intervalles, le type primitif de la race chez les derniers descendants, on voit aussi surgir, par une sorte d'atavisme individuel, les traits du caractère ou de la physionomie morale de l'enfant chez le vieillard, de l'adulte, chez l'homme mûr. Il y a lutte entre les habitudes qui se succèdent en nous; les plus « invétérées » sont généralement les plus fortes ; mais elles ne sont pas cependant elles-mêmes insurmontables ; toute habitude, quelle qu'elle soit, a des degrés ; aucune n'est invincible et stable à la rigueur. Il n'y a donc pas une habitude dont on puisse se dire détaché, contre laquelle on soit garanti, immunisé.

Il n'y en a pas non plus qu'on puisse regarder comme définitivement acquise. De même qu'on peut toujours reprendre le genre de vie qu'on a renié, dont on s'est détourné avec horreur, on peut aussi toujours abandonner ou perdre les habitudes qu'on pouvait croire les plus fortement ancrées en soi. Les hommes qui mènent d'ordinaire la vie la plus laborieuse peuvent, à l'occasion, flâner avec délices et se découvrir des aptitudes presque écœurantes à une oisiveté totale et prolongée : les plus intellectuels peuvent aussi, sans en souffrir, mener une vie contraire à leurs habitudes, tout animale et végétative, que dis-je? peuvent s'en trouver réconfortés et ravis et s'en accommoder à la longue ; de même encore les plus sérieux et les plus graves peuvent dépouiller leur personnage et révéler des trésors de gaminerie cachée. C'est donc, comme on l'a dit plus haut, que l'habitude ne peut rien sans le caractère et que, si elle l'a contre elle, elle doit être balayée comme le sable par la mer. La fragilité de l'habitude s'accroît encore de ce fait, qu'à mesure qu'elle devient plus envahissante et plus forte, elle se rend odieuse ou au moins déplaisante ; on dirait qu'une sorte d'instinct avertit du danger qu'il y a à la subir; on sent venir le joug et on se dérobe par la fuite. Certains hommes, « à mesure que leurs occupations se font plus routinières, s'y intéressent moins et laissent grandir en eux, plus ou moins ignorés, des désirs nouveaux jusqu'au moment de la crise qui éclatera tôt ou tard et deviendra le point de départ d'une évolution nouvelle » Paulhan . C'est sous cette loi que je rangerais les phénomènes morbides, qu'on appelle des » fugues ». Il y a peut-être des fugues salutaires, représentant une réaction normale contre le danger trop réel de l'habitude.

Quoi qu'il en soit, l'habitude n'a pas la fixité du caractère ou se confond avec lui. Si des habitudes qu'on croyait éteintes peuvent tout à coup reprendre une vie inattendue, c'est qu'elles sont l'expression ou plutôt l'exertion du caractère, et si d'autres, au contraire, qu'on croyait établies et fermes, disparaissent tout d'un coup, c'est qu'elles étaient étrangères au caractère et partant sans base réelle et solide. Loin donc qu'elle se ramène au caractère, l'habitude suppose le caractère, s'appuie sur lui et ne se soutient, ne subsiste et ne dure que par lui.

Mais ce n'est pas seulement par la stabilité que l'habitude, prise en soi, s'oppose au caractère, c'est encore par sa vertu et ses effets. Le caractère est une force, une source inépuisable d'énergie ; l'habitude est, en un sens, une faiblesse, et ce qu'elle a de force est médiocre et s'épuise bientôt. Supposons des gens réduits à l'habitude seule, à l'automatisme pur et complet ; on les jugera plutôt à plaindre ; ils ne jouissent pas même de ce qu'on pourrait regarder comme le bénéfice de leur condition, ils n'ont pas même les qualités qu'on serait tenté de leur attribuer. Ceux qui ont pour toujours arrangé leur vie sont d'abord ceux que les circonstances prennent le plus au dépourvu, troublent, bouleversent et atteignent le plus. Ils sont donc exposés à souffrir de leur caractère, ou plutôt de l'anéantissement de leur caractère, qui les rend incapables d'accepter aucun changement, parce qu'il leur ôte toute initiative et tout ressort. « Des gens qui, dans leur routine de chaque jour, paraissaient actifs, énergiques, décidés, se trouvent, du jour au lendemain, si leur situation change brusquement, s'ils perdent leur place, si quelqu'un de leurs proches leur manque, s'ils se trouvent dans un milieu qu'ils ne connaissent pas, mous, hésitants, déséquilibrés, incapables de vouloir avec intelligence et énergie (1) ». Voilà bien en effet les ressources de l'habitude : elle suffit ou paraît suffire à une circonstance donnée, mais elle nous laisse désemparés devant la vie qui est complexe et toujours changeante. S'enfermer dans l'habitude seule, c'est imiter le joueur qui risque toute sa fortune sur un coup de dé et se ruine.

Mais si l'habitude, prise en soi, *à part du caractère*, est ainsi sans valeur et sans force réelle, que

(1) Paulhan, *Le Caractère*.

devient le caractère lui-même, dont nous avons dit qu'il est une conquête du vouloir, qu'il est fait d'habitudes librement contractées? Nous exprimerons sous une forme nouvelle ce que nous avons avancé déjà, en disant que le vrai caractère est la synthèse de la nature et de l'habitude, du caractère inné et du caractère acquis. Il est en effet et ne peut être que le caractère acquis, celui qu'on se donne par un effort énergique et suivi de la volonté ; mais celui-ci n'est lui-même que la réalisation du caractère inné. Si donc, en un sens, on est ce qu'on devient, en un autre, on ne devient que ce qu'on est. Il n'y a là ni jeu de mots ni paradoxe. Ceux qui ont au plus haut degré le souci de leur perfectionnement moral, ceux qui s'imposent la vie la plus rude, les habitudes les plus réglées n'ignorent pas qu'ils doivent compter avec leur nature, qu'il ne leur servirait point de la forcer et qu'ils ne la forceraient pas longtemps ; l'expérience leur a appris que les instincts refoulés (je parle de ceux qui sont fondamentaux, profonds) toujours à la fin éclatent avec une violence égale à la compression subie. Autrement dit, il y a une limite au pouvoir des habitudes ; celles-ci ne sont fortes et durables qu'autant qu'elles s'appuient sur le tempérament et le développent, au lieu de le contredire. On a saisi, dans l'ordre moral, l'équivalent de la règle établie dans l'ordre intellectuel : « Ne forcez pas votre talent. » Il est telle forme de caractère que nous ne saurions atteindre, que nous devons pas même viser. Les seules habitudes que nous devions contracter sont celles que nous pouvons soutenir, c'est-à-dire celles qui sont conformes à notre nature ou du moins ne vont pas jusqu'à la contredire. L'éducation ne peut-être que la réalisation sous sa forme idéale du caractère inné. De fait, comme nous verrons, tout caractère d'emprunt, tout rôle qu'on se donne, toute attitude qu'on prend vis-à-vis de soi-même et des autres disparaît bien vite pour laisser revenir le caractère vrai qu'il avait pu seulement un moment masquer.

Mais ceci ne veut point dire que l'éducation est vaine ou apparente et que le caractère est à l'origine tout ce qu'il est et demeure tel qu'il est. Le caractère inné est une virtualité pure, un simple possible, c'est-à-dire une abstraction ; il faut qu'il se traduise, se manifeste et se réalise : il faut qu'il s'éprouve, se connaisse et se révèle à lui-même ; il faut qu'il se constitue et se fonde. Un caractère n'existe qu'après qu'il a fait l'essai de ses forces, qu'il s'est affirmé et rouvé ; il n'existe pas *a priori*, il est un fait d'expérience, et l'expérience qui le réalise et le manifeste, c'est l'habitude. Il est donc également vrai de dire que l'habitude n'existe pas en dehors du caractère, et que le caractère n'existe pas en dehors de l'habitude.

L. DUGAS.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Les Origines et la Signification de l'Exotisme littéraire

GILBERT CHINARD. *L'exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle, d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc.* (Hachette).

Avez-vous jamais rencontré parmi les rayons délaissés d'une bibliothèque ancienne l'ouvrage qui porte ce titre suggestif :

Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique. Contenant la navigation, et choses remarquables, veues sur mer par l'auteur. Le comportement de Villegagnon, en ce pais la. Les meurs et façons de vivre estranges des Sauvages Amériquaines, avec un colloque de leur langage. Ensemble la description de plusieurs animaux, arbres, et autres choses singulières, et du tout inconnues par deça... Le tout recueilli sur les lieux par Jean de Léry natif de la Margelle terre sainct Sene au Duché de Bourgogne. Seigneur je te celebreray entre les peuples, et te diray entre les nations. Psea, CVIII. A la Rochelle. Pour Antoine Chupin, MDLXXVIII.

En vérité, c'est un ouvrage fort recommandable, et si j'en crois M. Gilbert Chinard, d'une savoureuse lecture. Gilbert Chinard a lu, et fort bien lu le livre de Jean de Léry ; il a lu avec non moins de zèle la relation intitulée : *Les singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amérique et de plusieurs Terres et Isles descouvertes de notre temps. Par André Thévet, natif d'Angoulesme. A Paris, chez les héritiers de Maurice de la Porte, 1558.* Gilbert Chinard n'a pas lu avec une moins patiente sagacité *Le Brief récit et succincte narration de la navigation fait en MDXXXV et MDXXXVI par le capitaine Jacques Cartier es ysles de Canada, Hochelagua et Saguenay, et autres avec particulières meurs, langaige et ceremonies des habitants d'icelles fort delectable à veoir.* 1545.

Armé d'une critique ingénieuse, ce disciple des Bédier, des Abel Lefranc et des Strowski a scruté les récits variés du hugenot Jean de Léry, les rhapsodies à demi romanesques du moine André Thévet, les rapports avisés et quasi scientifiques du normand Jacques Cartier, ainsi qu'une foule d'autres relations, mémoires, journaux de bord et de voyage publiés par d'aventureux compagnons, capitaines, conquistadors ou marchands, sans oublier, bien entendu, les *Navigations* fameuses de Pantagruel. Or, s'il est trop évident que jamais, en ses plus audacieuses pérégrinations, Chateaubriand n'explora le pays de Satin, nous ne saurions refuser d'admettre que Panurge fut, à sa façon, un précurseur de René;

Gilbert Chinard vous prouvera que sous la rude écorce des proses de Jean de Léry vibre déjà l'émotion de Chateaubriand, ou même la sensibilité et presque le nervosisme de Loti, du Loti de Rarahu ; Thévet, le bon Thévet devance l'abbé Prévost..., à peu près dans le même temps que Jodelle et Ronsard semblent annoncer nos pacifistes et nos anti-coloniaux ; et tous, Léry, Thévet, Jodelle, Ronsard... sont un peu les ancêtres de Rousseau — Gilbert Chinard fait ainsi d'étonnantes découvertes, et qui, en dépit de sa hâte généralisatrice, et de quelque promptitude dans l'affirmation des rapprochements et des comparaisons, nous surprennent parfois sans jamais nous inquiéter. Déjà M. Bédier nous avait révélé les larcins de Chateaubriand, plagiaire génial de voyageurs obscurs ; et nous savions — MM. Abel Lefranc et Strowski nous en avertirent — que d'autres voyageurs furent aussi utiles à Rabelais, à Montaigne... Voilà découvert le lien qui unit secrètement l'exploration, la géographie et la science du globe aux lettres ; quelques brillants chaînons apparaissaient ; Gilbert Chinard s'efforce de reconstituer toute la chaîne ; il constate de singulières analogies ; si quelque hypothèse se mêle à son argumentation, nul n'en niera la fécondité ; ce livre sera lu avec un vif intérêt par quiconque est curieux de l'histoire de nos lettres et de la lente germination des idées au cours de nos grands siècles littéraires.

*
* *

L'histoire des idées réserve au profane maintes surprises ; les plus vigoureuses, celles qui étendent le plus loin et le plus longuement leurs vibrations, pénètrent, ébranlent toute une société en orientant les sentimentalités populaires ; en vérité ces souveraines, ces dominatrices, ces divinités d'un Olympe renouvelable et irrésistible ne naissent point tout armées du cerveau des poètes et des penseurs ; presque toujours leurs obscures origines nous échappent : elles naissent d'un concours de circonstances imposées à l'humanité, elles surgissent parmi les malentendus, les contradictions, les ignorances ; nul ne les reconnaît ni ne prévoit leur fortune ; elles grandissent sournoisement... Leur radieuse adolescence, leur maturité redoutable nous surprennent et nous émerveillent, parce que nous ignorons leur longue enfance, leurs bégaiements et les noms oubliés de leurs premiers parrains.

Cette enfance, ces bégaiements, ces noms... savez-vous rien de plus attrayant ? Quelle mystérieuse et dramatique et difficile histoire ! Histoire primordiale, essentielle, et qu'il conviendrait d'approfondir et de connaître tout d'abord, si l'on entend découvrir un sens au déroulement chaotique des événements humains.

Qui nous dira par exemple les infinies répercussions, dans tous les domaines de l'activité moderne, de cette croyance idéologique à la bonté naturelle de l'homme ? Mais d'abord d'où vient-elle ? Quels sont ses premiers répondants ? les raisons lointaines de son succès et du crédit qui assura ses progrès ? Gilbert Chinard apporte sur tous ces points des lumières nouvelles ; voilà un essai d'enquête sur les origines de l'une de ces entités qui triomphent durablement de nos doutes et de nos scepticismes. Et cette enquête ne néglige aucun de ces courants de curiosité qui donnent à l'exotisme son orientation : on voit toutefois quelle en est la portée, qui dépasse les limites d'une simple province de notre littérature.

Gilbert Chinard ne recherche point les racines philosophiques de cette croyance à la bonté naturelle de l'homme — une idée qui touche à la conception métaphysique de l'homme et de la nature en a toujours de très profondes et très anciennes — mais il a très bien vu qu'un ensemble de faits concomitants favorise au XVIe siècle la diffusion d'un préjugé étrangement favorable à l'homme non civilisé, au sauvage, au « cannibale », l'homme de la nature du XVIIIe siècle. Et certes que l'on eût découvert par delà l'Océan des peuples aux mœurs primitives vivant heureux sans presque de gouvernement, avec une organisation sociale rudimentaire, et point de religion, ni de lois véritables, cela devait induire en de subversives méditations des esprits à peine émancipés du formalisme médiéval, et qui se préparaient à créer l'état et la culture modernes. On douta de la civilisation. Tacite avait dès l'antiquité mis en parallèle la vertu germanique et la corruption romaine ; aucune doctrine n'était sortie d'une argumentation polémique. Au XVIe siècle une comparaison analogue s'imposa : la multiplicité des contacts entre les nations européennes et les peuplades américaines, le rapide essor des conquêtes et des négoces, une concurrence effrénée, les promesses d'un magnifique avenir contraignirent les esprits réfléchis à reprendre les termes de la comparaison, à les préciser, à les envisager au point de vue du droit et de la morale, bref à ne se désintéresser d'aucun des problèmes qu'ils comportent. Longtemps la confusion parut extrême : et non point seulement parce que l'opposition des idées fut vive, mais parce que les plus contradictoires semblaient fréquemment régenter l'opinion avec une force égale. Gardons-nous de systématiser après coup. L'admirable plaidoyer d'un Las Cases en faveur des esclaves ne correspond à aucun effort doctrinal ; il y faudra l'éloquence généreuse de notre Montaigne. La singularité même et l'éclat de cet exemple accusent l'obscurité du chaos environnant. Du moins retrouve-

t-on dans les œuvres de ce temps, des jugements et des formules voués à d'heureuses destinées, et d'abord les éléments de cette conception littéraire du « sauvage » qui prévaudra jusque vers la fin du XVIIIe ou le commencement du XIXe siècle, et dont le premier corollaire affirme la précellence de l'homme de la nature sur le citoyen de l'Europe monarchique ou impériale.

L'admirable est que les prémisses de ces beaux raisonnements aient été définies par des âmes naïves et parfois des intelligences avisées, mais qui ne semblaient point devoir prétendre à une aussi durable influence sur l'esprit public et les lettres; et ceci nous ramène à cette humilité qu'affectionne l'enfance des toutes-puissantes idées : quelle n'est point la modestie de leurs parrains !

*
* *

Vous souvient-il de la visite que fit Pantagruel à cet étrange musée de tapisseries semblables aux planches d'une Cosmographie? Les monstres qui hantèrent l'imagination du moyen âge sont tous là, caméléons, hydres, phénix et manthicores, catoblepes, satyres et cynocéphales. Le savant gardien de ce bestiaire, bossu, contrefait, s'appelle *Ouy dire* : « il avait la gueule fendue jusqu'aux oreilles, et dedans la gueule sept langues, et chaque langue fendue en sept parties : quoyque ce fust, de toutes sept ensemble parlait divers propos et langages divers; avait aussi parmy la tête et le reste du corps autant d'oreilles comme jadis eut Argus d'yeux; au reste estoit aveugle et paralytique des jambes. » Juste satire d'une science trop peu soucieuse de l'expérience et des méthodes de l'observation directe. Rabelais, si sévère aux « cosmographes » de cabinet, n'ignorait point que de hardis voyageurs pratiquaient une autre science et s'autorisaient d'authentiques découvertes pour modifier l'aspect traditionnel et légendaire de la mappemonde : il connut les entreprises de Verrazano et Jacques Cartier, et s'en inspira pour tracer l'itinéraire de Pantagruel : et c'est pourquoi la route du pays de la Bouteille n'est autre que la route, passionnément cherchée par tant de navigateurs, de l'Inde, par le Nord-ouest; et c'est pourquoi nos érudits reconnaissent l'île des Alliances et l'île des Macréons, et l'île des Oiseaux, et ne doutent pas que les épisodes de la Nef lanternoise et du monstrueux physétère ne jalonnent des parages explorés par des marins français. Le même Rabelais n'en lut pas moins avec délices les prestigieux récits de Marco Polo et Pierre Martyr sur Cipangu la dorée, et le Mexique aux fabuleuses richesses; il y puise à pleines mains, comme aussi dans les extravagants traités de tous les seigneurs *Ouy dire*... en sorte que nos érudits avancent à tâtons parmi une œuvre qui a tout l'air d'une sylve trop touffue, encore encombrée d'une folle végétation de mythes et de fantasmes. Ce fait n'en demeure pas moins capital que d'authentiques récits de voyage aient si fort impressionné Rabelais.

Les mêmes récits, d'autres plus abondamment développés, plus détaillés et mieux pourvus de substantifique moëlle firent une extraordinaire impression sur la plupart des écrivains du XVIe siècle : un simple Thévet est glorifié par les poètes : Dorat, Ronsard, Jodelle, Baïf, du Bellay, Remi Belleau l'encensent de vers enthousiastes que l'auteur de la *Cosmographie* s'empresse de glisser parmi ses œuvres. Thévet pourtant n'est qu'un moine crédule, imaginatif, et qui entremêle ses souvenirs de singulières et puériles fantaisies. Léry l'attaquera fort vivement; ils avaient l'un et l'autre été associés à la malheureuse tentative de colonisation de Villegagnon au Brésil; et l'on voit bien que le zèle protestant de Léry n'accable point à tort l'ignorance du cordelier Thévet : « Par le trou de son chapeau, il semble avoir tout vu, et vous en baillera des vertes et des cornues... Comme s'il n'y avait pas assez de choses remarquables en toute cette machine ronde ni en ce monde, il va encore oultre cela chercher des fariboles au royaume de la lune, pour remplir et augmenter ses livres des contes de la cigoingne. » Léry ne s'attarde point aux contes de la cigoingne ; il préfère entrelarder ses récits de psaumes et de citations bibliques; au reste l'antique poésie du désert s'harmonise aux descriptions du Nouveau Monde, et l'on sait de reste que Chateaubriand et de nos jours Loti retrouveront au cours de leurs voyages l'emploi des grandes images du Psalmiste... Ce Léry fut à maints égards un précuseur; si l'on en croit le séduisant portrait que trace du voyageur et de l'écrivain Gilbert Chinard, il fut un précurseur écouté; un moraliste voyageur, un Montaigne explorateur, l'éloge n'est pas mince; peut-être semblera-t-il moins audacieux, si l'on songe que tel chapitre des *Essais* suit de très près l'*Histoire d'un voyage fait sur la terre du Brésil*..., et que parfois Montaigne semble copier non point seulement des informations, mais encore des jugements. Aussi bien, quand l'ardeur théologique ne l'aveugle point, Léry manifeste-t-il un tour de réflexion qui devait plaire au philosophe bordelais. Il est capable d'émotion et rencontre le trait pittoresque pour décrire ce qu'il a senti : écoutez de quel ton il évoque les jeux turbulents des petits Indiens : « C'était un passe-temps de voir cette petite marmaille toute nue, laquelle pour trouver et amasser ces hameçons trépillait et grattait la terre comme connilz en ga-

renne ». La nudité des sauvagesses lui déplaît fort, et plus encore leur obstination à ne point se parer des chemises que leur offrent les pieux ministres de Calvin ; il approuve le fouet moralisateur ; puis tout-à-coup il est pris d'un doute ; « et partant je maintiens que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillez, grands collets fraisez, vertugales, robbes sur robbes, et autres infinies bagatelles dont les femmes et les filles de par deça se contrefont et n'ont jamais assez, sont sans comparaison cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages ; lesquelles cependant, quant au naturel, ne doivent rien aux autres en beauté. » Léry discerne parfois très bien les suggestions de la nature ; il accueille la tendresse ; un sentiment profond anime sa rude éloquence : voici notamment une page qu'il faut remercier Gilbert Chinard d'avoir tiré de l'oubli, et que l'on souhaiterait voir désormais figurer dans les anthologies du XVIe siècle : deux cents ans avant Rousseau, quel réquisitoire contre la négligence des mères !

Pour l'esgard de la nourriture ce sera quelques farines maschées et autres viandes bien tendres, avec le laict de la mère, laquelle au surplus ne demeurant qu'un jour ou deux en la couche, prenant puis après son petit enfant pendu à son col dans une escharpe de cotton faite exprès pour cela, s'en ira au jardin ou à quelques autres affaires. Ce que je dis sans déroger à la coutume des dames de par deça, lesquelles, à cause du mauvais air du pays, à cause qu'elles demeurent le plus souvent quinze jours ou trois semaines dans le lict, encore pour la plupart sont si délicattes, que sans avoir aucun mal qui les peust empêcher de nourrir leurs enfants comme les femmes américaines font les leurs, elles sont si inhumaines que aussitôt qu'elles en ont été délivrées ou elles les envoyent si loin que s'ils ne meurent sans qu'elles n'en sachent rien, pour le moins faut-il qu'ils soient ja grandets, afin de leur donner du passe-temps, afin qu'elles les veuillent souffrir auprès d'elles ; que s'il y en a quelques sucrées qui pensent que je leur face tort de les comparer à ces femmes sauvages desquelles, diront-elles, la façon rurale n'a rien de commun avec leurs corps si tendres et délicats, je suis content pour adoucir ceste amertume de les renvoyer à l'escole des bestes brutes, lesquelles, jusqu'aux petits oiselets, leur apprendront ceste leçon que c'est à chacune espèce d'avoir soin, voire prendre peine elle-même d'eslever son engeance. Mais afin de couper broche à toutes les répliques qu'elles pourroyent faire là-dessus, seront-elles plus douillettes que ne fust jadis une Reyne de France, laquelle comme on lit ès histoires, poussée d'affection vrayment maternelle, ayant sceu que son enfant avait tété une autre femme, en fut si jalouse, qu'elle ne cessa jamais jusqu'à ce qu'elle luy eust fait vomir le laict qu'il avait prins ailleurs que des mamelles de sa propre mère.

Léry prône une puériculture en quelque sorte rationnelle, et dont les sages principes seraient aujourd'hui encore d'un utile enseignement aux nourrices et aux mères.

Il raisonne les idées de son temps, et s'étonne souvent de ne les pouvoir approuver. Comme tel de ses prédécesseurs, il a rencontré un cannibal dialecticien, un « philosophe nud » ; le langage qu'il lui prête eût ravi les gens du XVIIIe siècle :

Vraiment, dit lors mon vieillard, lequel vous jugerez n'estoit nullement lourdaud, à ceste heure cognois-je que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, estes de grands fols, car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui vous a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour vous nourrir ? Nous avons (adjousta-t-il) des parens et des enfans, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela...

Quelles ingénieuses et révolutionnaires déductions n'allait-on point tirer de cette philosophie !

Léry est tout près d'excuser le cannibalisme, et les raisons qu'il donne de son indulgence sont piquantes ; elles humilient la cruauté des civilisés, et la barbarie des sociétés européennes.

Pourtant Léry ne voue point aux sauvages une admiration aveugle : son christianisme est sévère à ces païens ; c'est involontairement, semble-t-il, qu'il les peint en beau ; et d'ailleurs tel trait qui requiert notre sympathie lui parut, et parut à ses contemporains, repoussant. Léry ne redoute point au total les contradictions : il hésite, et la fermeté même de ses jugements lui interdit une conciliation ou une synthèse ; héritier du préjugé qui assimilait les hommes sauvages aux animaux de la forêt et de la brousse, il ne sait point s'en dégager en dépit de ses constatations et des pénétrantes interprétations qu'elles lui suggèrent. Il est double et, comme tant de ses contemporains, nous donne le singulier spectacle d'un esprit et presque d'une sensibilité modernes, en qui survivent les puissances du moyen âge.

Et voilà un étrange exotisme, mais qui déjà contient en germe presque tout ce que ce vocable désignera pendant trois siècles de sentiments et d'inquiétudes, et de curiosités et de critiques implicites de nos mœurs et de notre sagesse.

*
* *

Voit-on l'intérêt de ces vieux récits de voyage, de toute cette abondante et poudreuse littérature, et qu'elle introduit dans la vie européenne des fer-

ments de pensée prodigieusement actifs. Littérature oubliée, secondaire, mais non point médiocre, puisqu'elle bégaie les thèmes dont s'inspirèrent longuement l'art, la politique et la pensée modernes. Littérature contradictoire, où se mêlent la superstition, la théologie et la science, mais qui déjà ébranle les étroites limites du monde ancien, et par contre coup renverse les geôles orgueilleuses de la scolastique. L'existence des antipodes démontrée, nous avons peine à réaliser l'émotion qui dut s'emparer des esprits à cette étonnante nouvelle ; et peut-être les plus réfléchis furent-ils moins émerveillés de l'immensité des horizons soudainement ouverts à l'homme, que de la grandeur des ruines accumulées au souffle du verbe nouveau : songez au désastre des cosmographes anciens et des Pères de l'Église; quel écroulement, lorsqu'il apparut que les propositions les plus formelles de Lactance et de saint Augustin et des conciles étaient fausses ! Toutes les croyances en demeuraient suspectes, la foi elle-même exigeait une revision sévère ; brusquement l'humanité était contrainte à l'un de ces périodiques examens de conscience qui renouvellent la face du monde et de la civilisation.

N'allait-on point constater les faiblesses de la morale conventionnelle et apercevoir la relativité des lois auxquelles obéit la vertu en tant de pays divers ! à fréquenter Chinois, Persans et cannibales l'homme le plus résolu éprouve la fragilité de bien des dogmatismes... Le législateur, le sociologue tirent de la comparaison de tant d'états et de régimes sociaux les plus riches enseignements... Le simple citoyen, que les fautes de la monarchie et la dureté des temps incitent à la révolte, pousse à l'extrême l'apparente logique de son raisonnement, dénonce la malfaisance de la machine gouvernementale, oppose à sa propre misère l'utopie, entrevue par delà l'Océan, d'une idylle anarchique...

La tyrannie théologique frappée à mort, le dogme relégué dans son domaine propre, le sentiment religieux élargi et comme sécularisé au profit du déisme imminent, l'éthique remise en question, l'État et la société soumis à une âpre critique... tous les grands problèmes renaissent et sollicitent l'effort humain. De ces bouleversements l'art et les lettres profitent grandement. Nous sommes accoutumés à en suivre le retentissement à travers les vicissitudes d'un long processus historique, et d'une glorieuse littérature. Nous aurions tort de n'en point étudier les origines là où il convient de les chercher. Tous ces problèmes auxquels de grands esprits tentèrent de découvrir une solution, les premières formules en furent données par ces voyageurs et ces esprits curieux qni en subirent d'abord la nécessité : et certes, il n'est point indifférent de connaître les circonstances de cette nécessité, de surprendre le frisson initial des consciences et des âmes, la révolte, le zèle, enfin l'attitude primordiale des intelligences devant ces pressantes énigmes, de préciser les craintes, les émois, les affirmations où s'épuisèrent tant d'ardeurs novatrices et de courages et d'ingéniosités. Bien plus qu'on ne le croit généralement, ces efforts, ces solutions, hâtives et incomplètes, déterminèrent les méthodes, les préférences, les doctrines qui prévalurent ensuite; et nous venons de voir que les œuvres les plus célèbres en fournissent, jusque dans le détail de la langue, une preuve péremptoire.

C'est pourquoi le livre agréable, ingénieusement érudit, limpide et suggestif de Gilbert Chinard est un livre opportun, et que les érudits ne seront point seuls à lire.

LUCIEN MAURY.

THÉATRES

Vaudeville. *Sa Fille*. Comédie en quatre actes, de MM. [illegible] et [illegible].

Odéon. [illegible] de *M[illegible]*, pièce en trois actes, de [illegible] et M. [illegible].

La nouvelle pièce du Théâtre du Vaudeville est une agréable vieillerie. Je l'imagine fort bien dépouillée de quelques ornements au goût du jour, telle qu'elle eût pu paraître devant nos grands-parents, sous ce titre qu'ils auraient aimé : *La Fille naturelle*. Ils y auraient retrouvé avec plaisir d'anciennes connaissances : la demi-mondaine devenue marquise et, comme on disait alors, « menant la vie à grandes guides » ; — la jeune fille sans père, négligée par sa mère et réduite à arranger toute seule ses affaires de cœur; le bon jeune homme sans mère, gâté par son père qui lui passe tout, et prêt à aimer, parce qu'il ne manque à son bonheur qu'une tendresse de femme. Ils auraient aimé surtout le marquis, ce sacré marquis, terré dans son castel de Sologne, encanaillé parmi des paysans, toujours viveur, puisqu'il bat les cartes avec eux, vide des brocs de vin en leur compagnie, prend le menton et même la taille de sa jolie servante, mais qui reste gentilhomme par-dessus tout cela, ou le redevient par moment, au bon moment, dit ce qu'il faut dire et fait ce qu'il convient de faire. Ah ! quel succès il aurait eu vers 1840 ! Et les spectateurs du temps se seraient vivement intéressés, je n'en doute pas, aux amours de Gilbert Rivers et de Raymonde de Croix-Fontaine (ces noms seuls déjà les eussent ravis), traversés par les méchants desseins de la marquise

et du Président Cottin-Chappardon. Il y avait en ce temps-là, dans le *Voleur*, le *Journal du Jeudi* et le *Journal du Dimanche*, nombre d'honnêtes feuilletons où se développaient de belles histoires toutes pareilles. Gerbier seulement — c'est l'intrigant qu'on veut faire épouser à la pauvre Raymonde — n'eût pas été nécessairement du Tarn-et-Garonne, car ce détail eût alors manqué de saveur, ni encore moins sous-secrétaire d'État à la guerre, car la chose eût paru trop invraisemblable ; et peut-être les auteurs auraient-ils choisi, pour lui faire jouer le rôle équivoque de M. Cottin-Chappardon, vieil ami de la belle marquise et son homme à tout faire, un autre personnage qu'un Président à la Cour de Cassation. Encore ne faut-il jurer de rien. Mais à peu de chose près l'aventure restait la même et la voici.

Le marquis de Croix-Fontaine, décavé, dégradé, tombé « sur le pavé », a jadis vendu son nom et son titre à une triomphante personne qui se tenait alors comme il le lui dit si bien, « un peu plus haut ». Le marché portait qu'il adopterait l'enfant et jouirait d'une rente avec quoi il irait vivre dans un obscur domaine et s'y faire, autant que possible, oublier. La nouvelle marquise dispose du revenu de douze millions, dont deux lui ont été légués en toute possession par le père naturel de sa fille — un lord, s'il vous plaît, — tandis que des dix autres, dont celle-ci est l'héritière, elle n'a que l'usufruit. Avec une pareille fortune, n'est-ce pas? on peut tout faire, et Mme de Croix-Fontaine — voilà la seule idée qui ne lui fut peut-être pas venue en 1840 — s'offre le luxe et l'agrément d'un salon littéraire. Elle voulait s'imposer : elle s'est imposée ; elle voulait forcer les grandes portes : elle les a forcées. Elle voulait un sceptre mondain : elle le tient. Ou du moins elle nous l'affirme, non sans quelque naïveté, de la part des auteurs ou de la sienne, car c'est un assez pauvre « salon » que cette cohue disparate où un académicien ridicule pérore entre un général d'opérette, une princesse rastaquouère et quelques fantoches de Parlement.

Aussi bien, peu importe : les rêves de la marquise sont comblés et à ce train magnifique elle a dissipé, avec ses revenus, son capital et un respectable morceau de celui dont elle n'avait que l'usufruit. Le Président n'a pas l'air de trouver cela extraordinaire ; mais il reconnaît que c'est embêtant. Il faut aviser. L'insouciante marquise remettrait volontiers à plus tard les affaires sérieuses, puisqu'elle a encore devant elle deux ou trois années avant la majorité de sa fille et quelques millions. Le Président a des vues plus sages. Il sait, en bon juriste, que le mariage « émanciperait » la jeune fille, c'est-à-dire hâterait l'heure légale du règlement. La mère ne pense qu'à éviter cette conjoncture : quel enfantillage! Il faut la faire naître et la diriger. C'est de la grande politique. Il faut trouver le mari qui s'accommodera d'une modique part du gâteau, quelques centaines de mille francs, et moyennant cette prime prendra livraison de la jeune personne en donnant quitus de tous ses droits. L'homme de la situation est tout désigné : c'est le sous-secrétaire d'Etat.

Mais pourquoi, direz-vous, n'essaierait-on pas la combinaison avec Gilbert, il est riche, désintéressé, et profondément épris. On nous a invité à prendre note de ces particularités. On a pris la précaution d'ajouter que son père ne voyait que par ses yeux et ne lui refusait rien... Patience! Tout cela servira plus tard. Le moment n'est pas venu. Et d'ailleurs il n'y aurait plus moyen de faire une pièce, s'il fallait laisser aller les choses tout droit, par le plus court chemin. L'art dramatique est fait de péripéties qui ralentissent, détournent et font rebondir l'action Ne pressentez-vous rien? Ne devinez-vous rien? Mais parbleu ! Le séduisant Gilbert, que Raymonde a connu à Londres et avec qui elle s'est fiancée à l'anglaise, a trouvé un moyen de se faire présenter chez la marquise et la marquise en est devenue amoureuse. Aussi la jeune fille est bien reçue, quand elle avoue son grand amour et raconte son petit roman. L'irascible mère l'envoie réfléchir dans un couvent et met le garçon à la porte avec un congé bien conditionné. Je ne vous donne pas cela pour de la psychologie très neuve, ni même pour de la psychologie très sûre. Mais enfin c'est une péripétie et elle fait le nœud de l'action.

J'aime infiniment mieux la manière dont les auteurs se sont avisés de la dénouer. Ils ont fait intervenir le marquis, — le père légal, le père « putatif » — et cette intervention est arrangée assez plaisamment. Mieux que cela : elle laisse voir une idée juste, fine, d'une jolie qualité dramatique, à quoi la pièce doit sans aucun doute ce qu'elle a de meilleur.

Raymonde ignore que le marquis de Croix-Fontaine n'est pas son père. On lui a conté je ne sais quelle histoire invraisemblable, qu'il vivait à la campagne pour sa santé, et voilà dix-huit ans qu'elle s'en accommode. C'est bien difficile à accepter. Acceptons. Tout à coup, dans sa détresse, elle s'avise que ce père existe et elle déclare à sa gouvernante anglaise, miss Fly, qu'elle veut le voir. Justement il est sur le chemin de son couvent. Nous avions déjà vu une première fois le marquis, dans une circonstance qui n'était pas à son avantage et ne brillait pas non plus par la vraisemblance. Il est venu chez sa femme à moitié ivre, hébété par quelque basse orgie et lui a demandé qu'elle doublât sa pension. Pourquoi à ce moment? Cette apparition ne s'explique guère. Voici maintenant que Raymonde vient chez lui. Sans la précaution de Miss Fly, qui est entrée devant,

elle le trouverait en compagnie de rustres, jouant, buvant et paillardant. Mais miss Fly a préparé la voie, et le marquis a eu le temps de prendre une attitude décente. Il écoute cette enfant, qui lui tient de charmants propos : elle a toujours pensé à lui ; elle aimait imaginer ses traits ; elle souffrait de ne pas le connaître. Et maintenant qu'elle a forcé sa solitude, elle ne veut plus l'y laisser : il viendra vivre avec elle et le mari qu'elle s'est choisi ; ils seront heureux ensemble... Lui, le vieux viveur blasé, mais abandonné aussi, il ne saurait être complètement insensible à sa grâce, à sa confiance, à sa tendresse. La fausseté de la situation où elle le met, a quelque chose de comique et de touchant. Il ne sait trop que lui dire et il ne voit pas bien ce qu'il pourrait faire ; mais il suffit qu'elle ait passé, pour qu'il ne soit plus tout à fait le même. Cela est gracieux, cela est vrai.

Et bientôt nous le reverrons, combien différent de ce qu'il était d'abord! L'idée à peine entrevue s'est précisée, a pris corps : au fait pourquoi ne viendrait-il pas en aide à la jeune fille? Ce serait gentil et généreux ; et puis il jouerait ainsi un bon tour à la marquise. Celle-ci a poussé les choses. Cottin-Chappardon a négocié l'affaire de la dot et du désistement. Il offrait six cent mille, Gerbier voulait un million : on a transigé à sept cent mille et il est bien entendu que c'est « un forfait ». Reste le consentement du père, simple formalité, puisqu'il n'est pas le père et qu'aussi bien la marquise vient au rendez-vous avec quelques arguments en espèces, propres à le toucher. Ah bien oui ! voilà que le marquis est un autre homme. Outre qu'il a retrouvé son meilleur air, il est résolu à prendre en une fois sa revanche de ce qu'il y eut d'humiliant pour lui dans le marché de jadis, du sans-gêne avec lequel on l'y a traité et de sa propre dégradation. En vérité il parle fort bien, ne s'en fait pas accroire sur sa dignité, mais ramène la marquise à une plus juste appréciation de son propre rôle en toute cette affaire et, bref, refuse son consentement. Vous devinez le reste : la marquise est obligée de reconnaître devant sa fille ses dilapidations, que celle-ci lui pardonne d'ailleurs, abandonnant même ce qui en reste et courant se jeter sans dot dans les bras du fiancé de son cœur, assez riche pour deux.

Ce quatrième acte est de beaucoup le meilleur. Le marquis y fait un assez agréable personnage et les auteurs ont habilement placé près de lui une figure très amusante, celle d'un greffier de village, ferré sur le droit, qui lui sert de conseil et forme ainsi le plus piquant contraste avec le Président Cottin-Chappardon, conseil de la marquise. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est pas le Président qui a le beau rôle. Ce n'est pas lui non plus, comme on dit, qui tient le bon bout. Le marquis a raconté toute son histoire à Grenoux (c'est le nom du greffier), qui s'est documenté sur le reste, c'est-à-dire les affaires et les intentions de la marquise. Grenoux est un maître. Ce rusé compère cache sous des apparences de farce un excellent type de comédie.

La pièce de MM. Félix Duquesnel et André Barde nous laisse donc sur une impression très favorable. Espérons qu'elle en profitera et souhaitons-lui le succès. Ce n'est pas du mauvais théâtre, si ce n'est que du théâtre, au sens où l'on prend aujourd'hui trop souvent le mot, c'est-à-dire si tout est réglé en vue des artifices de la scène et si l'on n'y trouve guère autre chose que ses conventions. Du moins n'y a-t-il rien, dans une œuvre de ce genre, qui nous rende intolérable de les accepter.

L'interprétation est fort honorable, avec des parties excellentes. M. Duquesnel a composé avec art le personnage du gentilhomme encanaillé qui se réveille ; M. Joffre est quelquefois meilleur encore que dans le Président Cottin-Chappardon où il est très bon. M. Cousin, c'est Grenoux lui-même tel qu'on peut le désirer. Mme Marcelle Lender est une opulente et magnifique marquise de Croix-Fontaine. Mme Ellen Andrée nous a régalé, comme nul autre ne saurait le faire, de l'insignifiante et, grâce à elle, impayable figure de Mme Cottin-Chappardon dont tout le rôle est d'être sourde. Mme Terka-Lyon est une très gentille et très anglaise miss Fly. Je mets à part, comme le programme lui-même, Mlle Monna Delza. Le rôle effacé et un peu niais de Raymonde n'est nullement ce qui convient à cette capiteuse artiste. Elle a très joliment joué la seule scène où il y ait quelque chose à faire : l'entrevue de Raymonde et du marquis. Pour le reste, elle ne pouvait que montrer son joli visage, ses jolies allures, ses jolies toilettes. Et cela ne relève que très indirectement de la critique dramatique.

*
* *

La pièce de Guy de Maupassant et M. Jacques Normand remonte à vingt années. Quoique bien accueillie les premiers jours, elle fit une médiocre carrière, et le directeur du Gymnase, supposant que son public avait été effarouché, convint que l'idée était scabreuse et que, s'il n'avait pas eu la censure pour le couvrir, il n'eût pas monté *Musotte*. Nous avons fait, il faut le croire, depuis ce temps-là, nos écoles, car la hardiesse de *Musotte* ne nous choque plus, et à vrai dire, nous ne la remarquons pas. Nous ne nous aviserions point de nous-mêmes qu'il y eût de l'audace là-dedans.

Si quelque chose devait nous choquer peut-être, ce serait plutôt ce qu'il y a de factice et de forcé

dans sa donnée. Jean Martinel a aimé Musotte pendant trois ans. Ils ont vécu trois ans ensemble et il l'a quittée pour se marier. Elle a compris, s'est résignée, ne lui a même pas dit, quand elle s'en est aperçue quelque temps après, qu'elle allait être mère. L'enfant est né et elle va mourir, le soir même du mariage de Jean. Elle veut le revoir et lui recommander son fils. Le billet arrive au moment précis où les jeunes époux, qui ont dîné en famille, vont se retirer chez eux. Que fera Jean? Il répondra à cet appel, car il est, on a pris soin de nous le dire, un cœur loyal et généreux. Que fera Gilberte? Elle comprendra et acceptera; elle adoptera l'enfant que la mourante lui a légué. Tout cela est inévitable, tout cela s'impose trop évidemment comme suite nécessaire de la donnée primitive qui, elle, au contraire, ne s'imposait point et qu'on nous impose. Nous n'aimons pas beaucoup qu'on nous emprisonne dans une situation à la seule fin de nous faire constater combien il est difficile d'en sortir.

Ce défaut, que ma précédente chronique reprochait déjà à la récente pièce du Théâtre Antoine, me paraît essentiellement contraire à la nature de l'art. Celui-ci, en effet, est, en son dernier fond, liberté. C'est une grande faute de n'user de cette liberté que pour l'asservir en le contraignant de représenter un cas rigoureusement dominé par les circonstances, complètement tyrannisé par le hasard, et où nous voyons d'avance quelle sera la conduite des personnages, la seule conduite possible dans le cas donné.

Encore est-il qu'il reste la manière de dérouler cette suite logique.

Dans le cas de *Musotte*, elle n'atténue guère le défaut et n'en compense qu'insuffisamment les effets. Le dessin très simplifié des personnages accentue encore le déterminisme de l'action. La tante de Gilberte, Mme de Ronchard, a été malheureuse en ménage avec un mari trop séduisant. Trompée, trahie, elle s'est retirée, après une année, de la vie conjugale qui lui avait offert pourtant une grande douceur. Et cette joie refoulée s'est tournée en irritation, en amertume. Sa défiance de l'homme en général est devenue, avec les fiançailles de sa nièce, une défiance particulière de son futur neveu. Il a le charme, lui aussi, et n'en est que plus à surveiller, plus à craindre. Toutes les raisons de le tenir pour suspect, Mme de Rochard les fait valoir par ses leçons et les illustre par son exemple. Elle personnifie si j'ose dire, un des aspects de la question.

Léon de Petitpré, le frère de Gilberte, personnifie l'autre. Il est l'ami de Jean. Il connaît son passé; et il a confiance. C'est lui qui a introduit dans la maison son futur beau-frère; ce mariage est son œuvre. Même dans la crise qui menace d'emporter le bonheur de sa sœur, il ne désespère pas. Il a raison de ne pas désespérer. L'indulgence de ce bon ami voit juste et l'optimiste de ce bon garçon est dans le vrai. On pourrait situer entre les deux M. Martinel, excellent homme qui l'a élevé, et notable commerçant du Havre. A la tante de Gilberte répond et s'oppose l'oncle de Jean. Oncle provincial et bourgeois, tante parisienne entichée du monde, rien ne manque à la symétrie : c'est un diptyque, assez joliment dessiné par un habile crayon. Quant à M. de Petitpré, le père de Gilberte, sa psychologie est encore moins poussée. Il reste au second plan, comme s'y tiennent, dans la vie, la bonté un peu craintive, la sagesse un peu inquiète et la volonté de suivre la raison sans rompre avec le préjugé. Et Gilberte? Et Jean? Et Musotte? La fiancée idéale, le plus gentil des amants qui, après avoir quitté sa maîtresse, fera le meilleur des maris, la maîtresse parfaite, simple, désintéressée, héroïque. Tous les trois parfaits, en vérité, et tels que ce qui est arrivé devait arriver, rien d'autre, et rigoureusement comme c'est arrivé. Gilberte savait que Jean avait aimé Musotte; Musotte savait qu'elle ne pouvait être toujours aimée de Jean et surtout qu'elle ne pouvait songer, pauvre petit modèle, à épouser un artiste de si grand avenir. Il lui a donc annoncé un jour qu'il allait se marier; il avait toujours été bon pour elle; il a été généreux : il lui a laissé de quoi vivre honnêtement. Tout étant réglé ainsi, fini, ils ne devaient plus se revoir. Musotte n'aurait jamais troublé un bonheur qu'elle trouve naturel et légitime, si, en échange de la vie nouvelle qu'elle a créée, il ne lui fallait donner la sienne. Alors elle a pensé à l'avenir de l'enfant, et avant de mourir elle veut le confier à son père. Celui-ci vient, et leur entrevue est touchante, comme a été leur amour, comme a été leur séparation. Elle comprend tout; elle ne récrimine pas; elle n'a pas un mot de reproche, ni d'amertume. Ce qu'elle demande, il le promet; l'enfant aura un père; il aura même peut-être une mère, si l'amour de Gilberte ne sombre pas dans cette épreuve et si elle comprend la beauté de la prière que lui adresse Musotte mourante... J'ai déjà dit, et j'avais à peine besoin de le dire, que Gilberte n'hésite pas.

Nous voilà bien loin, n'est-ce pas? du réalisme, de son esprit, de son esthétique et de ses procédés. Par ailleurs, on lui a fait sa part. Le second acte nous offre la chambre de Musotte, et son lit d'agonie, les caquets de la sage-femme, ancienne danseuse de l'Opéra, et de la nourrice, jolie fille normande déjà mère de trois marmots. Nous voyons aussi le médecin, bellâtre en habits, la fleur rouge à la boutonnière, qui est allé faire un tour dans les coulisses, entre deux visites et évoque avec la sage-femme

de galants souvenirs communs. Comme ce placage s'écaille déjà et qu'il nous a donc paru conventionnel et faux! Si la pièce, qui est simple, bien conduite, écrite d'un style excellent, ne réussit encore qu'à moitié, ce sera surtout à cause de ce mélange des tons et de l'indécision du genre. Sentimentale et réaliste, optimiste et cruelle, elle nous déconcerte et semble comme tiraillée entre ses deux auteurs. Ce n'est plus du Maupassant et ce n'est pas exclusivement du Jacques Normand; et il serait bien difficile que ce fût à la fois l'un et l'autre.

L'interprétation est fort bonne. Mlle Sylvie est une tendre et pathétique Musotte; Mmes Grumbach, une excellente Mme de Rochard; Andrée Méry, une très gracieuse et fine Gilberte; Marguerite Peuget, une exacte Mme Flache, et Barjac une savoureuse Lise Babin. M. Vargas est élégant, sobre, distingué dans le personnage de Jean. M. Denis d'Inès donne la rondeur voulue à celui de M. Martinel et mêle comme il convient une pointe de finesse à la bonhomie du bourgeois havrais. On ne saurait mieux rendre que ne l'a fait M. Flateau la cordialité, l'enjouement de Léon de Petitpré ni mieux mêler à ce que le rôle a de sérieux, une pointe de comique. Cette représentation fait honneur au théâtre de l'Odeon, qui nous a donné en même temps *Monsieur de Pourceaugnac* tel qu'il est, en farce, sans rétrécir en rien, ni affadir la large et plantureuse bouffonnerie où s'est amusé Molière. L'idée n'était point mauvaise, nous l'avons bien vu, de confier le personnage du gentilhomme limousin à Vilbert. Il y a mis beaucoup de finesse dans l'énormité. Il a été excellent, et on a, par des applaudissements redoublés, fêté le talent de l'artiste et le choix du directeur.

FIRMIN ROZ.

LA VIE EN BLEU

Les Cartes postales de Mme de Sévigné.

Au moment même où j'écris devant ce premier feu, que je dédie comme un vieux romain superstitieux aux froides divinités de l'hiver, on inaugure discrètement à Vitré, en Bretagne, la statue de Mme de Sévigné.

La marquise était bourguignonne, mais elle aimait cet ermitage breton des *Rochers*, et on a eu l'idée de la fêter dans ce coin de France où elle passa quelques saisons.

Sa maison était modeste et aimable. Elle y lisait, elle y méditait et elle y écrivit quelques-unes de ses plus belles lettres.

Lorsqu'elle s'ennuyait trop fort, elle descendait au jardin que Le Nôtre avait dessiné et qu'entretenait l'honnête Pitois, son jardinier.

De temps en temps elle faisait atteler son carrosse et elle se rendait à une invitation de M. de Chaulnes qui était un ami charmant, bien qu'il eût parfois la justice un peu prompte et qu'il fît, d'un cœur léger, brancher des manants aux noyers de son parc seigneurial.

La route n'était sans doute pas fameuse, mais c'était une bonne vieille route de l'ancienne France avec des diligences, des carrosses et des postillons; il faisait doux, car c'était surtout après les vendanges que Mme de Sévigné allait aux *Rochers*; de grands arbres laissaient pleuvoir sur la voiture des feuilles safranées ou mordorées comme le capitonnage des coussins, la marquise regardait rêveusement le paysage; puis lorsque les toits de Vitré pointaient dans le lointain, elle sortait son miroir, sa houppe et sa poudre, et, satisfaite de sa belle figure, de ses grasses épaules nacrées de veuve heureuse que l'on voyait à travers les jours des dentelles, elle arrangeait une torsade de perles dans les longues boucles de ses cheveux.

Puis, dès qu'elle était de retour, elle écrivait à sa fille, à cette jeune comtesse de Grignan qui était « gouvernante de Provence », et, dont les toilettes, les manières de Cour et la beauté blonde faisaient l'étonnement et l'admiration des robins et des chats-fourrés d'Aix, des hobereaux faméliques de Vaucluse et des croquants mi-sarrasins et mi-romains de la noble cité d'Arles...

Aujourd'hui, après avoir lu les articles consacrés à l'inauguration de son monument, on peut se demander si, vivant de nos jours, Mme de Sévigné pourrait laisser un tel trésor épistolaire.

Autour de sa statue, on doit vendre des cartes-postales qui la représentent.

Passons vite, nous venons de lâcher le nom de l'ennemie des lettres.

La marquise écrivait à Mme de Grignan, en 1671; « Je suis partie de Paris avec l'abbé, Hélène, Hébert et Marphise, dans le dessein de me retirer du monde et du bruit jusqu'à jeudi; je prétends être en solitude; je fais de ceci une petite trappe, je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions; j'ai résolu d'y jeuner beaucoup pour toutes sortes de raisons, de marcher pour tout le temps que j'ai été dans ma chambre, et surtout de m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous, ma fille; je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée, et, ne pouvant contenir tous mes sentiments, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siège de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée... »

Il est probable qu'en 1911, ôtant des lunettes de cantonnier et des gants de laponne, Mme de Sévigné aurait acheté une carte postale dans un bureau de tabac et qu'elle aurait gribouillé :

« Bon souvenir de Vitré. Nous sommes en panne. Je vous écris sur mon genou, faite comme une crocheteuse, tandis que ce bon de Chaulnes, couché sous l'auto, avec le chauffeur, essaye de réparer le carbu... »

*
* *

Souvenirs.

J'ai accompagné un ami au Salon d'Automne. Cet ami, critique d'art fervent, n'admire au monde que la peinture, et les sculpteurs sont pour lui des tailleurs de pierres et des maçons.

Il me plaît ainsi, car il est rare de rencontrer de nos jours des hommes pleins d'une foi exclusive.

J'ai donc fait en sa docte compagnie le tour des salles de peintures. J'ai admiré avec lui le *Chant d'Adrienne* de Mme Marval, mais, lorsque, les sourcils froncés, il s'est arrêté devant les tableaux de l'école cubiste qui ont l'air de puzzles obscurs et compliqués, j'ai retenu mon souffle et je me suis bien gardé d'avoir une opinion, ayant peur, comme M. Bergeret, d'offenser la beauté méconnue et la peinture de l'avenir.

De temps en temps, devant quelque bleuâtre paysage de pins et de coteaux, j'entendais mon critique d'art murmurer : « Encore un Cézanne, ils le copient tous... »

Je n'ai rien dit, mais à partir de ce moment j'ai défilé devant les kilomètres de toiles sans les voir.

Je crois que je suis un des rares hommes ayant pénétré dans l'intimité du vieux peintre Cézanne, et je veux lui donner ici un souvenir ému.

Il a de si fervents disciples, de si nombreux ennemis, et on a fait tant de bruit autour de son labeur solitaire que quelques admirateurs du maître me sauront peut-être gré de ne pas garder ce que je sais pour moi seul.

Je l'ai vu tous les soirs, pendant deux années, dans cette aristocratique et calme cité d'Aix-en-Provence où l'herbe pousse aux pavés des vieux hôtels, où chantent d'innombrables fontaines sous des platanes séculaires.

La ville, pourtant si élégante et si noble, ignorait presque le plus illustre de ses fils.

Paul Cézanne, qui avait d'ailleurs l'esprit un peu tourné à la persécution, travaillait infatigablement, farouchement et se livrait rarement.

Tous les soirs, il venait me prendre à la porte de la caserne, et nous allions à petits pas, à travers les vieilles rues d'Aix où le Dante avait passé. Quelquefois, il s'arrêtait pour me montrer une nuance de l'heure, pour m'entretenir de ses projets, et je dois dire que jamais je ne l'ai entendu parler que de la divine peinture qu'il appelait de plus expressive et plus familière façon « cette sacrée peinture ! »

Le malheur que je n'aie point retenu tout cela ! J'ai oublié de dire que je l'avais connu pendant mon service militaire, et lorsque j'étais libre, le dimanche, j'allais fuir, dans son atelier où personne n'entrait, ces longs après-midi de province que redoutent les soldats désœuvrés.

Par la baie ouverte, au dessous des toits, le ciel bleu, le ciel marin de la Provence étincelait. Le Pilon du Roy dentelait l'horizon du côté de Marseille et le Mont de la Victoire s'enlevait dans l'implacable pureté de l'azur, orgueilleux témoin dont les rocs blancs, pareils à des remparts de citadelle, virent Marius et les légions de Rome, par un sanglant matin de bataille.

Paul Cézanne, timide et toujours replié sur lui-même, était souvent un causeur parfait, et il savait Virgile et Horace par cœur.

J'ai porté sa boîte à couleurs et je l'ai vu souvent en pleine campagne, s'acharner jusqu'au crépuscule à surprendre les secrets changeants des nuances et des lumières. Parfois, en revenant d'une manœuvre militaire, notre colonne était obligée de se ranger, et je voyais arriver une énorme calèche fermée, avec deux chevaux blancs, allant au pas.

C'était un train de roi, fuyant à petites journées vers l'exil.

Je savais que la barbe d'argent du vieux maître allait poindre à la portière.

Il me cherchait... je sortais du rang et je lui serrais la main.

Un jour, je fis escorter sa voiture par mon escouade. J'étais seul à savoir qu'on rendait à cet artiste le simulacre des honneurs. En réalité, je lui parlais, près de sa berline, et mes hommes suivaient, l'arme à la bretelle, sur la route blanche et dure comme du marbre, sans comprendre que ce vieillard souriant et vêtu ainsi qu'un paysan était plus illustre que leur général.

Un autre jour, en plein été, je sonnai chez lui. Il faisait la sieste et il vint m'ouvrir à peine vêtu. Cette entrevue ressemblait assez à une gravure ancienne dans laquelle un soldat frappe à la porte de Gaspard de Coligny.

Paul Cézanne avait en effet la tête militaire de M. l'Amiral...

Les lecteurs de la *Revue Bleue* se souviennent de la très belle étude de mon confrère M. Lucien Maury, sur le poëte Humilis.

En la relisant, j'ai vu un matin de printemps. C'était un dimanche. Les cloches d'Aix sonnaient pour la sortie de la messe, et sous le porche de

l'église, de belles Provençales ressemblaient à Mireille.

Paul Cézanne, qui était pieux comme un artiste du moyen-âge, sortit le dernier. Je le vis fouiller dans la poche de son tricot de laine. Il en tira un écu qu'il mit dans le chapeau d'un mendiant, puis m'ayant aperçu, sur la place, il vint à moi, et nous rentrâmes.

Dans l'escalier de sa maison qu'emplissait l'agréable fumet dominical d'une volaille à la broche, Paul Cézanne me prit le bras : « Vous avez vu me dit-il, l'homme à qui j'ai fait l'aumône, sous le porche de l'église? Eh bien, c'est le poète Germain Nouveau... ». J'ai appris depuis que Germain Nouveau était cet Humilis dont parlait M. Lucien Maury, et c'est avec une émotion que l'on comprendra que j'ai lu les beaux vers de ce mendiant auquel j'avais vu Paul Cézanne faire la charité :

« C'est Dieu qui fit les mains fécondes en merveilles ;
Elles ont pris leur neige aux lys des Séraphins...
Il circule un printemps mystique dans les veines
[illegible] la violette ou le bluet sourit
[illegible] de la paume ont [illegible] les [illegible]
Les mains disent aux yeux les secrets de l'esprit... »

LÉO LARGUIER.

Chronique de l'Étranger

—

LES COLLECTIONS D'AUTOGRAPHES

M. [illegible] von Zobeltitz, critique berlinois, écrit dans [illegible], quelques pages sans prétention, mais non dénuées d'intérêt, sur le goût et la recherche des manuscrits.

La première collection importante d'autographes, dit-il, fut celle du secrétaire d'Etat de Henri IV, Antoine Loménie de Brienne, qui mourut en 1638. Naturellement, on avait déjà collectionné plus tôt. La conservation des manuscrits précieux fut de tout temps considérée par les peuples civilisés comme une nécessité. Mais les éléments en détruisirent beaucoup et la bêtise humaine aida à cette œuvre de destruction...

Faut-il rappeler que les manuscrits de Pythagore furent brûlés à Athènes, sous prétexte qu'ils traitaient de magie, et à Rome ceux de Numa, parce qu'ils menaçaient la religion d'Etat? Ce que le bûcher épargna fut la proie de barbares avides.

Les Anglais et les Français étaient plus civilisés; ils s'emparaient des papiers de leurs ennemis, dans leurs campagnes militaires, et apportaient le produit de ces rapts dans leurs propres archives.

Le berceau des manuscrits, ce furent les cloîtres. Mais il se développa aussi de bonne heure une corporation de copistes qui, dans l'Italie du XIIIe siècle, obéissait déjà à des prescriptions semblables à des statuts, réglementant le commerce des manuscrits. On ne prêtait que contre le dépôt d'un gage (comme dans nos bibliothèques de prêt). Lorsque le roi Louis XI voulut emprunter à la faculté de médecine de Paris les œuvres d'un médecin arabe, il dut donner en gage une certaine quantité de vaisselle d'argent et, par dessus le marché, désigner un riche bourgeois comme caution.

Quand s'accrut l'importance des universités, elles entreprirent le prêt des livres; mais, auprès d'elles, le trafic antérieur subsista.

Il y eut sûrement, dès le moyen âge, des bibliophiles qui collectionnaient les œuvres écrites par les écrivains eux-mêmes.

La pensée de collectionner des manuscrits de personnages célèbres — dit le général de Radowitz, lui-même collectionneur passionné — est tellement dans la nature des choses, qu'elle est sans doute aussi vieille que l'art d'écrire : le mot autographe lui-même est déjà employé en 1733 dans un écrit de Jamet...

En tout cas Loménie de Brienne possédait la première collection d'autographes devenue célèbre. Mais lui-même n'avait pas la véritable nature du collectionneur. C'est ainsi qu'il fit copier ses innombrables manuscrits par les frères Dupuy en 340 volumes in folio, qu'il dédia à Louis XIV, et il leur donna, pour leur travail, les précieux originaux. C'était donc un nigaud. Les Dupuy furent plus avisés. Ils recueillirent tout ce qu'ils purent; ils possédaient surtout une importante collection de documents originaux sur la prérogative de la Couronne, et des documents d'auteurs grecs et latins, français et italiens.

Sous Henri IV et Louis XIII le comte Philippe de Béthune passait pour un collectionneur zélé et son fils hérita de cette passion, en sorte que sa collection comprenait un millier de manuscrits, de l'année 1300 jusqu'au XVe siècle. Mais les Bethune étaient des gens riches qui pouvaient dépenser facilement pour satisfaire leurs goûts.

Par contre nous voyons le type d'un collectionneur peu riche, mais doué d'un flair très fin et du sens de la spéculation, en François Roger de Gaignières, dont les merveilleux trésors échurent en 1715 à la bibliothèque royale de Paris.

A peu près à la même époque l'auditeur Caille-Dufourny disposait pour la même bibliothèque de sa collection de documents pour l'histoire des comtes de Bar et Lorraine. De même l'écrivain Etienne Baluza, qui réussit à recueillir pour lui seul 258 bulles papales — et certainement pour peu d'argent!

Le président de Mesmes (mort en 1723) possédait une collection de manuscrits forte d'environ 600 volumes. Colbert acheta tout ce qu'avait laissé le ministère de Mazarin et l'incorpora à sa bibliothèque. Et l'évêque Huet (mort en 1721) possédait de riches trésors d'autographes. Toutes ces collections appartiennent encore aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale.

Après la révolution, où les vandales de la démagogie sévirent aussi parmi les lettres mortes, on entreprit le premier essai d'une vente aux enchères. En 1801 la

collection du maréchal de Richelieu devait être vendue aux enchères. Mais on manifesta plus d'intérêt pour une boîte en verre, où le vieux libertin avait enfermé les boucles de sa bien-aimée, que pour les manuscrits, qu'un petit libraire acheta moyennant une maigre somme, en vue de les disperser dans le monde entier. La vente de la collection d'autographes de l'abbé de Tersan en 1815, et, en 1820, la vente Courtois eurent plus de succès.

A partir de ce moment grandit le goût pour les collectionneurs d'autographes, d'abord en France, puis dans les autres pays : en même temps ce genre de trafic devint florissant.

En 1822 parut à Paris le premier catalogue d'autographes, celui de Pixérécourt. De 1822 à 1835 eurent lieu à Paris 46 ventes d'autographes, de 1836 à 1840 : 23, de 1841 à 1845 : 39, ce qui montre le développement rapide du commerce des manuscrits.

La première vente aux enchères *allemande*, pour autographes fut préparée par le libraire Franz Graffer en 1838, à Vienne. Son exemple fut suivi, en 1843, par T. O. Weigel à Leipzig. Les ventes de Weigel se répétèrent presque chaque année (parmi celles-ci la célèbre vente de Falkenstein en 1856). Parfois des Instituts d'État achetaient des collections entières, comme celle de Radowitz en 1864 ; mais d'ordinaire l'État ne disposait pas d'argent pour ces trésors laborieusement rassemblés et de nouveau dispersés à tous les vents.

C'est ce qui se produisit pour la collection du majos de Donop, d'Alexandre Meyer Cohn et tout récemment encore pour celle de Geibel

La valeur des autographes varie naturellement à l'infini. Elle ne dépend pas seulement de l'intérêt que l'on prend à la personne qui a écrit, mais encore de l'état de conservation du manuscrit, du lieu et de la date, etc...

On trouve en ce domaine infiniment de faux. Que l'on pense seulement aux fameuses inscriptions de l'abbé Fourmont, aux livres d'*Uranie* du grec Simonide, aux autographes de Schiller, de l'architecte weimarien de Gerstenberg. Dans son roman l'*Immortel*, Daudet a tracé en traits inoubliables la figure du faussaire, qui trompa le mathématicien Chasles, à Paris, avec de naïves lettres de César, Cléopâtre, Galilée, Pascal, etc. Plus récemment, le faussaire en autographes Hermann Kyrieleis fit beaucoup parler de lui..., il avait écrit une centaine de dédicaces de Luther sur des œuvres de la Réforme, et il les vendit ensuite à des antiquaires comme des curiosités de premier ordre. Amusante fut la découverte de la tromperie de Kyrieleis avec le soi-disant texte primitif du chant : « Une solide forteresse est notre Dieu »...

Dans l'appréciation de la valeur des autographes entrent en ligne de compte les intérêts littéraires, les intérêts locaux et parfois aussi les caprices de la mode. Que ceux de Goethe et Schiller soient bien payés, c'est naturel, surtout s'ils sont entièrement de la main de ces auteurs et s'il s'agit de manuscrits complets, comme pour la ballade de Schiller *Hero et Léandre* qui apparut en sa forme primitive en Mai à la vente chez Boerner. L'énorme somme qui fut payé à la même vente pour la lettre de Luther du 25 Avril 1521 à l'empereur Charles, ne pouvait être offerte que par un milliardaire américain, poursuivant à tout prix son but. On raconte, d'ailleurs à ce sujet une petite histoire, que je ne puis toutefois garantir véridique.

Un agent de l'Américain devait acheter la lettre à n'importe quel prix. Or, il se trouvait, parmi les gens présents à la vente, un marchand, qui avait déjà souvent servi d'intermédiaire au milliardaire et qui, ignorant les ordres donnés à son confrère, poussa si haut les enchères, que le prix excéda 100.000 francs, tandis qu'autrement le marteau du commissaire eût peut-être [illegible] à 50.000 francs.

D'ailleurs la prudence s'impose dans ces ventes : un de mes amis avait, par méprise, chargé *deux* libraires de lui acheter un manuscrit à une enchère : naturellement, les deux mandataires firent monter très haut le prix et rirent lorsqu'ils connurent la vérité. Mais mon ami fut fort en colère.

Atteignent aussi des prix élevés les livres d'auteurs célèbres, avec dédicace de leurs propres mains. A la vente Meyer Cohn, un exemplaire de l'*Iphigénie*, avec dédicace de Gœthe à Milder-Hauptmann, fut payé 1.360 mark. Le *discours de Goethe sur Shakespeare*, de 1.711 monta même à 7.000 mark, aussi haut qu'une lettre de Rembrandt.

On peut dire en général que les affaires sont florissantes sur le marché des autographes, tandis que les ventes de livres aux enchères périclitent.

Il y a dix ans, une première édition des *Bienfands* était vendue à une vente de Leipzig 2.250 mark. L'année dernière un exemplaire bien conservé seulement 955 mark. Le *Phœbus* de Kleist fut vendu en 1907 pour 1.700 mark et en 1910 seulement 950 mark.

C'est encore une jolie somme. Mais tout le monde n'a pas la chance de mon défunt ami Gotthilf Weiszstein, qui acheta l'*Elegie* de Schiller sur Weckerlin pour 80 pfennigs à la voiture d'un libraire ambulant !

QUI COMMANDERAIT L'ARMÉE ALLEMANDE ?

On s'est beaucoup inquiété, en France, du commandement de nos armées en cas de guerre. Un ministère est tombé, il y a quelques mois, pour avoir indiqué, à ce propos, une solution néfaste : la division du pouvoir et des responsabilités.

Cette question si grave — comment mener au combat des centaines de milliers d'hommes, qui exercera la direction suprême ? — se pose aussi en Allemagne. Elle y est même d'autant plus angoissante, que la solution naturelle — la concentration des pouvoirs entre les mains de Guillaume II — semble dangereuse à la plupart des Allemands.

Die Zukunft publie à ce propos, d'une personnalité qui ne signe point, un curieux article, dont voici l'essentiel.

Déjà, depuis les guerres de Frédéric-Guillaume III et l'augmentation importante des armées datant de cette époque, aucun roi des Hohenzollern n'a plus régné en seul maître et en propre personne sur le champ de bataille : les chefs d'état-major général et les généraux commandants d'armée ont remplacé l'ancien pouvoir dictatorial.

P[illegible] Moltke fut le maître du terrain, son autorité était si intangible que Guillaume, roi à 64 ans, laissa à cet homme de génie la même liberté d'action qu'à Bismarck dans la politique. Il y eut pourtant des conflits d'opinion ; le vieil empereur était, surtout au début de la guerre franco-allemande, d'un autre avis que Moltke, dont finalement il respectait les décisions.

Que s[illegible] aurait-il aujourd'hui ?

D'après l'*Ordre de bataille*, en cas de guerre, l'armée entière est soumise à l'empereur. On peut se demander néanmoins dans quelle mesure il ferait usage de ce pouvoir suprême de tout ordonner et conduire. Cette question reçoit diverses réponses de ceux que cela regarde personnellement, les généraux ; quant à l'empereur il a jusqu'ici évité de se prononcer lui-même sur ce point.

Mais on croit, d'une façon générale, que Guillaume a le vif désir de participer très activement à la conduite de la guerre ; dans ce but, il a étudié avec ardeur les œuvres de son grand aïeul et celles de Bonaparte.

C'est pour cela que l'on ne discute pas sans une *inquiétude secrète*, dans les hautes sphères de l'armée, la question de savoir jusqu'à quelle limite l'Empereur admettra l'indépendance de ses conseillers militaires et des généraux qui lui seront subordonnés.

Il est toujours difficile de juger de la stratégie, d'après les livres... Guillaume II est un partisan de la tactique Frédéricienne, et Döberitz lui a donné maintes fois l'occasion de s'essayer sur ce terrain. En dépit des conceptions modernes vers lesquelles l'Empereur incline (ce que l'on voit aussi à la façon dont il accepte en général les propositions de réforme des chefs responsables), dans le cercle des hommes silencieux qui seront peut-être appelés à décider, comme commandants d'armée, du sort de l'Allemagne, on partage cette opinion.

Que l'Empereur aurait bien les qualités nécessaires pour être à la tête de ce pouvoir central, d'où doit partir l'unité de vues pour l'ensemble de l'organisme de l'armée, mais qu'une intervention personnelle, non prévue — ce qui n'est pas impossible, vu la nature impulsive de Guillaume — pourrait conduire à la confusion et peut-être à un tournure fatale des événements.

L'Empereur allemand est considéré comme une nature absolument militaire, comme dominé par la pensée de ne jamais laisser s'ébrécher l'épée tranchante de l'empire.

Il ressent certainement aussi, avec netteté, ce dont l'armée a besoin et ne peut se passer. Mais pour marquer avec sang-froid la place de chaque élément sur l'échiquier « France » ou « Russie », pour diriger des marches stratégiques, comme savait le faire le vieux maître Moltke, il faut un génie créateur qui, de son propre fonds, tire constamment de nouvelles combinaisons, ou qui s'entende à profiter de chaque information sur la situation de l'instant. Avec la variété de ses dons, l'Empereur n'est pas une nature de cette sorte. Cela n'est, ne peut être un reproche, puisque tout ne saurait pas être donné à un seul homme...

Alors que, lors des fêtes fraternelles de Cronstadt et Toulon, de sombres nuages s'accumulaient à l'horizon, l'Empereur, discutant la possibilité d'une guerre dans le cercle de ses intimes, aurait dit qu'il *conduirait lui-même la guerre* contre la France, et que X... conduirait la campagne contre la Russie. X... représente un nom, auquel ne pouvaient se rattacher de grandes espérances...

Ce mot peut être contesté, mais il est d'autant plus vraisemblable, que l'Empereur avait depuis longtemps le désir de jouer également le rôle le plus important dans la politique. Mais tandis que la précipitation peut être corrigée par une diplomatie circonspecte, en campagne une catastrophe est souvent la rançon d'une erreur.

Quels hommes pourraient être appelés à diriger une armée en cas de guerre? ou, ce qui est peut-être encore plus important, quels généraux se trouveraient dans le voisinage immédiat de l'empereur? Personne ne peut répondre d'une façon précise.

L'auteur anonyme de l'article nomme ici différentes personnalités :

Le chef du grand état major général, von Moltke ;

Le comte Schlieffen ;

Le comte Haeseler, trop vieux ;

Le baron von der Goltz, Maréchal de camp général

Terminant son article, l'auteur revient à l'empereur.

Une critique experte a détourné, dit-il, l'empereur des puissantes attaques de cavalerie. L'armée le connaît, et il connaît l'armée. Il ne limitera pas trop étroitement la faculté de décision des chefs particuliers. Ce n'est plus un impétueux jeune homme, et la crainte qu'il puisse, avec la meilleure intention, imposer sa volonté dans la guerre aux hommes responsables, est, nous devons l'espérer avec confiance, une injure à l'empereur grisonnant, qui a blanchi sous l'uniforme militaire.

Ce qui résulte, ajouterons-nous, de ces déclarations si prudentes et de ces réticences visibles, c'est que les Allemands ont fort peu de confiance en le génie stratégique de leur empereur. Ils partagent, à cet égard, le sentiment et le jugement assez sévères du général de Bonnal.

Ils craignent que ce soit Guillaume II qui les mène au combat et voudraient l'inciter à leur donner un chef plus expérimenté.

Depuis Napoléon III et Sedan, le prestige militaire des Empereurs a singulièrement diminué. J. Lux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 18. — 2e SEM 49e ANNÉE 28 OCTOBRE 1911

VARIÉTÉS ÉTYMOLOGIQUES

—

L'ESPACE ET LE TEMPS

Ces grandes conceptions de l'espace et du temps, qui, depuis les philosophes de l'école d'Ionie, n'ont point cessé d'occuper la pensée des hommes, le simple langage de tout le monde n'a pas la prétention de les expliquer ni de les définir. Mais il ne peut s'empêcher d'y toucher, il y touche involontairement, quand, par les nécessités de la vie, il est amené à y faire allusion, à les représenter de façon plus ou moins imparfaite, et conséquemment quand il est obligé d'en prononcer les noms. La linguistique, au moyen de ces noms, peut donc observer les premiers pas de l'intelligence sur ce domaine; elle peut espérer découvrir d'où sont parties les premières suggestions.

Cet examen nous permet de dire que l'*espace* et le *temps* ont eu des noms sans que les hommes se fussent beaucoup mis en peine de les trouver. Ces noms, choisis un peu de rencontre, leur sont cependant restés ; ce sont les mêmes dont nous nous servons encore.

Nous bornons notre revue à la famille indo-européenne et spécialement à la langue grecque. Mais nous ne doutons pas que dans d'autres familles de langues un examen pareil conduirait à des conclusions semblables.

Voyons d'abord comment a été désigné l'*espace*.

A des hommes de race grecque, pour nommer l'espace, il s'offrait une image toute prête : celle du cirque ouvert aux chars durant les fêtes qui réunissent les peuples de la Grèce. C'est le *stade* qui a prêté son nom aux étendues infinies du ciel et de l'atmosphère Le monde hellénique, d'un accord unanime, a compris et accepté l'image. Seulement quelques parties de la Grèce modifièrent un peu le nom, selon les habitudes de leur prononciation : *stadion* (στάδιον) est devenu *spadion* (σπάδιον) comme on a le nom de nombre *tessares* « quatre » qui en éolien est devenu *pisures*. C'est sous la forme *spadion* que le mot figure sur des inscriptions doriennes et est mentionné par les grammairiens. Le *spadion* grec a donné *spatium* en latin.

C'est ce mot qui, par le latin, a passé aux peuples modern s. Le changement du *d* en *t* doit faire supposer que les Étrusques ont été les intermédiaires. L'alphabet étrusque n'a pas de *d*.

Du cirque où courent les chars à l'étendue infinie de l'atmosphère et du ciel, on peut trouver que le grandissement n'est pas médiocre. Mais nous aurions tort de nous en étonner. Ces ancêtres doriens ont donné un exemple qui depuis n'a pas cessé d'être suivi. Notre langage le plus habituel, le style de nos narrations les plus simples, celui de nos descriptions les moins ambitieuses, est rempli de termes empruntés à l'outillage et à la vie du théâtre. Nos journaux parlent-ils d'autre chose que de *scènes*, de *dénoûments*, de *personnages*, de *rôles*? En nommant les étendues infinies qui font rêver Pascal, du même nom qui désigne un champ d'exercice ou un lieu de délassement, ces antiques Doriens affirmaient déjà le goût de la race, en même temps qu'ils fournissaient l'expression dont la philosophie avait besoin et à laquelle elle n'a plus renoncé.

Non moins difficile à définir, peut-être plus obscure encore eût été l'idée du *temps*, si l'on avait dû en donner scientifiquement la formule. Mais le problème a été résolu de façon non moins simple.

Ce qui paraît avoir fait impression sur la claire et haute intelligence grecque, c'est la vue de l'éternel flux des choses, de la perpétuelle et générale usure, de cette puissance secrète qui ronge et dévore tout. [illegible] χρόνον ἔχει. Ce verbe χρόνω *chrono* « user, effleurer, » a donné *chronos* « l'usure », comme *kteino* « tuer » a donné *ktonos* « le meurtre. »

Si nous passons au latin, nous trouvons le mot *tempus* en regard de *chronos*.

Pour les Latins il semble que cette idée d'un agent mystérieux et inlassable, d'un universel rongeur, ait été trop abstraite. Ils ont préféré désigner le temps par le côté qui intéresse surtout le laboureur, par celui qui lui importe le plus : le temps qu'il fait, le bon ou le mauvais temps. *Tempus* est la forme neutre correspondant au masculin *tepor*.

Le temps, pour le paysan du Latium, c'est, avant tout, le plus ou moins de chaleur. Le mot a pu se spiritualiser, mais le sens primitif est resté dans les dérivés : *temperare*, *temperies*, *tempestas*.

Je m'arrête pour finir par une observation plus générale.

Quoique partis de régions de la pensée fort éloignées l'une de l'autre, ces deux mots *chronos* et *tempus* sont devenus synonymes, si bien que l'un peut servir de traduction à l'autre. C'est là un effet du progrès de la pensée. Une fois parvenu à un certain degré d'abstraction, le langage sait se dégager de ses origines et disposer librement des mots dont il a fait choix. Il faudrait se défier de l'interprète qui, trop constamment, trop étroitement voudrait ramener les mots à leur origine, et en quelque sorte faire remonter la raison humaine à ses débuts.

MICHEL BRÉAL,
de l'Institut.

A PROPOS DE L'INAUGURATION D'UN MONUMENT DE BOSSUET

Joseph de Maistre ne sera pas content demain, s'il n'est pas irrévérencieux de croire que la béatitude garde quelque vestige des rancunes terrestres. L'un des hommes qu'il a maltraités avec le plus de « rage sainte » (l'expression est de lui), — sans d'ailleurs avoir pris beaucoup la peine de le connaître (voyez le livre si curieux de M. Latreille, *Joseph de Maistre et la Papauté*), — Bossuet va être glorifié par son présent successeur sur le siège épiscopal de Meaux, en pleine cathédrale, dans une solennité ecclésiastique à laquelle le Pape a envoyé son approbation et la bénédiction apostolique, que je ne crois pas que l'auteur de l'*Eglise gallicane* et du livre *du Pape* ait jamais obtenues, au moins publiquement. Léon XIII avait déjà loué le projet lancé jadis par Mgr Le Nordez, à Dijon, par Mgr de Briey à Meaux, du monument à Bossuet dont Pie X et Mgr Merry del Val approuvent aujourd'hui « de grand cœur » l'inauguration. Il est vrai que le Saint-Siège, en sa sagesse souvent circonspecte a toujours eu, je crois, pour le vieil évêque gallican, beaucoup plus d'égards que les Ultramontains ou les Féneloniens de France.

Et c'est justice. Je n'oserais sans doute reprendre le mot plus ou moins ironique de Sainte-Beuve, que « la gloire de Bossuet est une des religions de la France ». Mgr Marbeau se borne à dire que « la grande mémoire de Bossuet est restée chère à notre pays ». Sauf que « chère » implique une affection dont je n'oserais, hélas ! me porter garant, le mot est plus juste. Oui : parmi nos grands hommes d'autrefois qui tombent, tombent, à mesure que l'histoire s'allonge et que les idées changent, Bossuet, je me permets de le penser, est un de ceux qui ont chance de résister le plus longtemps. Et cela, parce que, comme d'autres de nos grands écrivains d'avant la Révolution, dans des voies différentes de la sienne, ou même tout opposées, — comme Rabelais et comme Montaigne, comme Corneille et comme Molière, comme Voltaire et Chateaubriand, — il a représenté dans ses écrits d'une façon française, nettement, loyalement, avec une richesse aussi instructive qu'éloquente, des idées et des sentiments, qui durent, eux aussi, quoique affaiblis, et que, même en nous en déprenant, nous comprendrons longtemps encore.

A cette survie glorieuse, ne craignez pas que la vigueur et l'ardeur de son christianisme catholique soient un obstacle. Il n'y a que les esprits étroits, et peu avisés, pour se figurer qu'en France la mentalité mystique discrédite son homme. Anticléricaux, nous le sommes sans doute, et de tout temps et irrémédiablement (M. Faguet l'affirme) ; anti-cultuels (qu'on me permette ce barbarisme ; vous sentez que j'entends l'éloignement des pratiques), oui encore ; — antireligieux, très rarement. Puis, la religion de Bossuet, telle surtout qu'elle s'exprime dans les ouvrages de la première partie de sa vie, — les *Sermons*, l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise*, le *Discours sur l'Histoire Universelle* — n'est pas du tout faite pour nous déplaire, ni par le ton, ni par le fond. D'abord cette foi se déclare chez lui avec tant de franchise ! Ses gestes de jeune lévite sont charmants. Il croit de naissance assurément, et par héritage, ce petit bourguignon, fils d'une famille

chanoine, consacré à la Sainte Vierge dès le berceau et chanoine à *treize* ans. Mais dès qu'il prend conscience de la foi de son berceau, non seulement il s'en réjouit et s'éprend, pour elle, d'une tendresse qu'il conservera jusqu'au dernier jour, mais il la creuse, la pèse et s'y confirme, et se découvre à lui-même, avec une haute et ingénieuse raison, les meilleurs motifs d'adhérer au Dieu de ses pères. Cette joie et ces raisons de croire, ses Sermons nous l'étalent avec une éloquence juvénile, broussailleuse, fleurie et charmante. Lisez la *Méditation sur la brièveté de la vie*, le *sermon sur la loi de Dieu*, et toutes ses homélies de Metz, dont la critique d'un professeur de la Sorbonne, Emile Gandar a commencé, vers 1850, de rétablir le texte vrai; ce fut alors parmi les plus mécréants Universitaires, une explosion d'enthousiasme, d'enthousiasme attendri, de componction presque.

Ensuite, cette foi, dont nous prenons très bien notre parti, est conséquente et logique. Et cela, encore, est loin de nous être désagréable, avec notre goût national pour les positions nettes. Qu'est-ce qu'une foi religieuse à l'au delà, à tout un monde mystérieux, à un Etre suprême, à un Dieu fait homme, et qui ne changerait rien aux conceptions de ceux qui la professent? Nous nous en défierions. Avec Bossuet nous sommes tranquilles. Ces réflexions, dont je viens de parler, elles enfantent aussitôt en lui tout un système de conceptions sur l'être et sur la société. Et sans doute ces conceptions, tout imprégnées de surnaturel, les générations françaises, depuis deux siècles s'en sont de plus en plus éloignées. Mais que ces conceptions soient belles, bonnes, qu'elles soient singulièrement suivies et cohérentes, qui voudrait le nier? Quand, dans les sermons de Bossuet (car c'est là que tout le corps de ses idées jusque vers 1680 se trouve), nous voyons tour à tour, selon le hasard des sujets, comment, de son point de vue de chrétien, il explique la vie, la société, la vertu, l'action, la justice, il n'y a pas à dire, nous sommes frappés. Et quand le jeune prédicateur, en ces apostrophes familières qu'il a souvent à la bouche, nous dit : « Suivez, messieurs, ces beaux raisonnements; comprenez la suite de mes discours », eh! bien! oui, nous suivons, à demi subjugués; nous nous inclinons; nous saluons cette construction magnifique et spécieuse où c'est vraiment une solide et puissante raison qui se met, qui s'évertue, au service de la foi.

La vie? nous dit-il, par exemple, mais c'est le christianisme qui la rend vivante, qui la fait active, en la soustrayant au doute qui paralyse, aux incertitudes stériles des philosophes, en imposant à l'activité de l'homme une loi sévère et immuable, qui la soutient en la dirigeant.

Le bonheur? Bossuet aristotélicien et thomiste en est très préoccupé. Nul n'a reconnu, avec plus de loyauté que lui, la légitimité de la soif de bonheur chez l'homme, et presque le droit qu'il a d'y atteindre. Mais de ce que la terre et la vie humaine peuvent lui offrir, nul plus impitoyablement que lui n'a fait l'inventaire et le procès. Le bonheur vrai, solide et continu, c'est le christianisme qui le détient, en l'attachant dès ici-bas à la volonté éclairée de l'homme et à son amour de raison pour l'invisible suprême. Si l'amour humain a besoin d'infini, le christianisme est vrai.

La société? Elle est lamentable et inique, quand on la regarde avec des yeux d'homme, et de plain pied. Mais montez sur les sommets du Christianisme. Là se résout l'énigme. De cette cime, vous verrez deux cités : que seulement la cité terrestre adopte le principe de la cité de Dieu : tout changera de face et tout rentrera dans l'ordre de la justice et de la vérité. Car, dans la cité de Dieu, ce sont les pauvres qui sont rois; et les riches, favorisés par le bon plaisir du hasard ou la besogne criminelle du péché, doivent se faire pardonner leur richesse, en donnant, infatigablement, jamais trop, leurs biens, et eux-mêmes. A ce dogme réparateur de l'Eminente Dignité des Pauvres dans l'Eglise, Bossuet s'attache, aux temps de la Fronde et de sa navrante misère, avec une insistante logique. Il ne devait jamais désavouer ou restreindre cette sociologie, chrétienne aussi, profondément, d'un christianisme pris à la moelle des temps primitifs de l'Eglise jeune.

Et c'est avec une vraie satisfaction intellectuelle que l'on voit, quand on suit l'ordre chronologique de ses écrits, se construire d'année en année, jusque vers 1675-1680, le monument de sa pensée chrétienne. Il faut le dire, et ne pas craindre sottement d'admirer ce qui est admirable, le contentement, que l'on prend à la lecture de la plupart de ces œuvres, est de la plus haute qualité. Il vaut, à mon avis, celui qu'on éprouve parfois à lire quelque beau développement de Descartes, ou de Goethe, ou quelqu'une de ces lettres philosophiques de Leibniz, dans lesquelles lui aussi, d'un point de vue métaphysique une fois donné, il décrit ou construit le monde, explique pourquoi les choses sont ce qu'elles sont, ou comment il faudrait qu'elles fussent. Même dans la partie la plus contestable sans doute de ce grand édifice, même dans l'histoire universelle, l'interprétation que Bossuet donne de l'antiquité révèle une profondeur d'ingéniosité, qui impressionne. Et les chapitres du *Discours* où Bossuet expose l'armature de philosophie chrétienne qui encadre ce panorama du passé, ces chapitres ont, dans l'hypothèse, une solidité de certitude à laquelle on ne se dérobe pas sans quelque peine, — sans quelque regret, dirais-je, qu'il y ait tout de même de fortes objections.

D'autant que, dans la première période de la vie

de Bossuet, encore que son système soit tout subordonné à une vision surnaturelle, encore qu'il ne quitte point d'un pas les enseignements et les postulata de sa foi, — cependant, ses ouvrages nous le montrent s'ouvrant aux disciplines intellectuelles, si actives à ce moment du XVIIe siècle en France, et à leurs résultats. C'est évidemment le milieu parisien, mondain, intellectuel, où il vit alors, qui l'y induit : il est à Paris, précepteur du Dauphin, en relation avec tous les « beaux esprits », lettrés, philosophes, savants ; il lui serait difficile de fermer les yeux et les oreilles. Il ne les ferme pas. C'est ce qui a été démontré, j'ose le croire, par les études patientes auxquelles, dans ces dernières années, on a soumis ses grandes œuvres. Hardiment, crânement, allais-je dire, car il y met une témérité toute simple, il en admet les méthodes, et les conquêtes. Il est, alors, si sûr de son fait ! Il est si convaincu que ces efforts humains ne peuvent contrarier en rien ses principes à lui et ses données !

Aussi fait-il bon visage à la philosophie. Et, quoiqu'un instinct sagace le retienne d'adhérer tout à fait à la philosophie de Descartes, tout de même, il prône le libre examen, le doute méthodique, le critérium de l'évidence.

Il ne méconnaît pas les sciences naturelles. Son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* le prouve. Il a suivi des leçons d'anatomie. Il a vu quels liens multiples, innombrables, lient le corps à l'âme ; combien ils dépendent l'un de l'autre ; combien respectivement ils s'impressionnent. Et il le dit. Il subordonne prudemment, mais sans embarras, à une excitation primordiale des sens les conceptions les plus hautes de l'intelligence.

Il s'initie à l'érudition et à la critique. Son histoire, comme tout le reste de sa pensée, est pieuse : elle n'est pas bigote, pas partiale, pas déloyale. Certes, elle ne doit pas satisfaire le prélat qui naguère, me dit-on, dans un document public, conseillait aux historiens catholiques de taire bravement ce qui est contraire à leurs thèses. Bossuet ne tait rien ni dans son *Histoire des variations des églises protestantes*, ni dans son *Histoire de France*, ni dans ses traités sur la *Communion sous les deux Espèces*. Précisément parce qu'il sait que, pour un chrétien, tout s'explique. Son *Discours sur l'Histoire Universelle* peut offrir des lacunes. Mais c'étaient celles de la science profane d'alors. On ne saurait les lui reprocher. Et malgré la persuasion où il est que la Providence mène le monde au but fixé par elle de toute éternité, il évite d'invoquer, pour expliquer les faits, les vues inconnaissables et le bon plaisir de Dieu. « A la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu sa cause dans les siècles précédents » et il cherche, consciencieusement, scientifiquement, ces causes secondes.

Son *Histoire des Variations des Eglises protestantes* est pleine d'érudition. Ceux qui s'obstinent à traiter Bossuet de beau parleur ignorant, je voudrais qu'on pût encore les envoyer à Meaux consulter les manuscrits des notes prises par lui pour cette Histoire. Ils y verraient qu'il ne faisait pas comme fit pour lui Joseph de Maistre, qui lisait Bossuet dans l'histoire du Cardinal de Bausset. Lui, voulant parler de Luther, de Calvin, de Mélanchton, il lisait, il « extrayait » Mélanchton, Calvin et Luther. Il prenait des notes. Et quand il employait ces documents, il ne contestait pas l'incontestable, il disait ce qu'il avait vu et appris ; et l'interprétait avec une critique parfaitement correcte. Et il avouait, quand il le fallait, des torts des catholiques ou de l'Eglise. Sa foi même le lui ordonne, « Qu'importe à Bossuet — a-t-on dit avec raison, je crois, — que certains Papes aient été méchants et Luther un honnête homme ? Dieu a des voies impénétrables. » Ces scandales même, se tournent à preuve, pour lui, de la divinité de l'Eglise.

Ainsi cette grande construction chrétienne qui gardera l'utilité de nous montrer comment un chrétien très fervent voit, en les regardant avec ses yeux de chrétien, l'histoire et la vie, a aussi l'intérêt de nous faire voir comment il peut s'ouvrir, vis-à-vis de la science, à des concessions toujours nécessaires. Jusque vers 1680, Bossuet réalise à nos yeux, en ses écrits, ce que son contemporain Locke allait appeler le « Christianisme raisonnable ». Comme traduction d'un catholicisme parfaitement orthodoxe, intimement pieux mais tout imbu et animé de raison, et très honorablement nourri de science, la première partie de l'œuvre de Bossuet restera.

La deuxième est, on le sait, fort différente.

ALFRED RÉBELLIAU.

A suivre.

LE THÉATRE ET LA MORALE

Peut-être ne semblera-t-il pas inutile de revenir sur un sujet auquel j'ai touché dans un rapport au Congrès des *Amitiés Françaises* de Mons, et qui parut ici sous ce titre : Le *Faux art dramatique français à l'étranger*. Ce morceau, qui tout d'abord n'avait été rédigé qu'en vue du public assez restreint d'un Congrès, eut des échos que je ne soupçonnais pas, et que j'avais tort de ne pas soupçonner, car

tout ce qui se rapporte au théâtre a le don de passionner l'opinion. Son allure un peu vive d'ailleurs, son ton un peu dégagé à l'endroit des puissances du jour, de ceux qui sont, à l'heure présente, les maîtres du boulevard, n'étaient pas pour me concilier les sympathies, et l'on me fit savoir assez énergiquement que je n'entendais rien à la question. Ces messieurs n'aiment pas beaucoup qu'on dise la vérité et que l'on démasque publiquement un génie des affaires évidemment très supérieur en eux à celui du théâtre.

Nul doute que le trait eût porté au bon endroit : je n'en veux pour preuve que la façon insidieuse dont mes arguments furent repris et utilisés. Parce que j'avais une fois prononcé le mot de morale à propos de théâtre, on feignit d'y voir le pivot de mon article, et c'est ainsi que de l'accessoire on voulut faire le principal. Ce sont là façons coutumières dès qu'on aborde la polémique, et je n'en suis pas autrement supris. Parce que je m'étais servi de l'exemple de M. Brieux pour marquer l'influence que peut exercer le théâtre, un certain genre de théâtre, sur les mouvements de l'opinion, on en déduisit que je tenais pour l'art moralisateur et que j'avais du goût pour une forme dramatique qui de toutes est celle-là justement qui m'agrèe le moins.

Bien plutôt que le point de vue moral, c'est le point de vue traditionnel de notre art que mon étude s'appliquait à défendre, en soulignant les tendances de certains ouvrages qui m'y semblent le plus manifestement hostiles. Elle visait avant tout le théâtre de M. Bernstein, et le nom de M. Bataille ne s'y trouvait qu'une fois prononcé. Mais ses amis en prirent ombrage, car on sait qu'à l'heure présente M. Bataille est le maître incontesté, le roi du Boulevard. On n'a plus le droit d'imprimer son nom, si ce n'est pour exalter ses mérites, et toute réserve est comme une offense à l'évidente souveraineté du triomphateur. Il est même notable qu'à la différence du triomphateur antique, lequel avait derrière lui l'esclave chargé de le rappeler à l'humaine réalité, nul critique ne se permettrait de rappeler à M. Bataille que la Fortune est parfois inconstante.

Or il se trouve — et ce détail ne laisse pas d'être assez piquant, surtout rapproché de l'actuelle discussion — que voici un certain nombre d'années, j'eus l'occasion de défendre M. Bataille lui-même au nom de la liberté de l'art. C'était à l'occasion de *Maman Colibri*, qui reste une des meilleures choses de M. Bataille et qui me fournit l'occasion d'exposer quelques idées sur les rapports du Théâtre et de la Morale. Je tenais à peu près ce langage : on a parlé de la question de *Moralité* à propos de cette pièce dont la donnée est plus qu'audacieuse, pénible... atroce, ajouteront quelques-uns et nous ne le contestons pas. Encore faudrait-il s'entendre sur le sens et la vraie portée de ce mot : moralité, dont on a fait si grand usage et même abus dans les jugements littéraires. Si par morale en littérature on entend une œuvre où ne soit exposé aucun des conflits passionnels qui troublent et déconcertent les réunions familiales et sociales, certes non *Maman Colibri* n'est point une œuvre morale, et je n'en conseillerais pas, je n'en conseille d'aucune façon d'ailleurs, l'audition aux « petites filles dont on coupe le pain en tartines ». C'est le cas de répéter ici, de transcrire la distinction subtile, définitive à nos yeux, que Baudelaire établissait dans son article trop peu connu, et qui est un pur chef-d'œuvre, sur *Madame Bovary*, lors du procès fameux : — Plusieurs critiques avaient dit : « Cette œuvre, vraiment belle par la minutie et la vivacité des descriptions, ne contient pas un seul personnage qui représente la morale, qui parle la conscience de l'auteur. Où est-il le personnage proverbial et légendaire chargé d'expliquer la fable et de diriger l'intelligence du lecteur ? En d'autres termes, où est le Réquisitoire ? » Et l'auteur de l'*Art Romantique* répondait : « Absurdité ! Eternelle et incorrigible confusion des fonctions et des genres ! Une véritable œuvre d'art n'a pas besoin de réquisitoire. La logique de l'œuvre suffit à toutes les postulations de la morale, et c'est au lecteur de tirer les conclusions de la conclusion ».

Merveilleuse consultation en vérité que ce diagnostic littéraire. Consultation qui suffit à anéantir la thèse enfantine du livre fameux : *Qu'est-ce que l'art?* qui fit tant de bruit à son apparition, parce qu'il était signé du grand nom de Tolstoï. La *logique de l'œuvre suffit à toutes les postulations de la morale* : voilà l'épigraphe que je mettrais en tête de ma pièce, si j'étais M. Bataille, car il ne saurait trouver meilleure défense à son effort envisagé du point de vue : *moralité*. La logique, ce n'est pas seulement l'œuvre, c'est la vie qui nous la donne... et voilà pourquoi la pièce de M. Bataille est bonne... que dis-je? saine à voir et profondément morale pour celles qui seraient sur la pente où Irène glissa si allègrement. Lorsque l'épouse infidèle et qui a trente-neuf ans — 39 ans, c'est une coquetterie d'auteur : c'est pour montrer qu'elle n'a pas franchi le redoutable cap des 40, mais en réalité, c'est la même chose : cela est expressif, quand on l'écrit en chiffres, mais ne signifie rien, quand on emploie des lettres, — lorsque, dis-je, l'épouse infidèle et la mère coupable s'est enfuie avec le mineur qu'elle a détourné; lorsque durant une année, dans sa solitude des environs d'Alger, elle a joui de sa jeunesse et de ses caresses, puis que peu à peu elle

voit en lui la lassitude succéder au désir, lorsque finalement elle le sent se détacher d'elle pour reporter ses soins sur une fille de vingt ans, quelle douleur alors peut égaler celle de l'amante qui bientôt sera la délaissée, qui pressent l'inévitable, et, par crainte d'en mourir, préfère quitter la place! Irène, qui est une passionnée, et une passionnée sensuelle, s'écrie, à un moment de cette douloureuse désillusion, qu'elle ne regrette rien et qu'elle a connu des joies qui compensent toutes ses douleurs! Surtout n'en croyez rien, femmes de quarante ans, qui pourriez être tentées d'en faire l'expérience! Elle connaît là une douleur à laquelle n'équivaut aucune joie, car après elle il n'y aurait plus que la mort — puisqu'elle n'est pas croyante — s'il ne lui restait l'étreinte et le pardon des siens. Quelle moralité, je vous le demande, pourrait être plus active, plus efficace que celle-là, cette *logique de l'œuvre*, qui est aussi celle de la vie et qui redresse les pires erreurs en leur imposant la plus effroyable souffrance! Immorale, cette pièce! Allons donc, je la juge au contraire de la plus immédiate moralité, puisqu'à la faute elle fait succéder le châtiment!

Tels sont les arguments qui nous servaient alors à défendre M. Bataille taxé d'immoralité pour le choix d'un thème dont l'expérience quotidienne ne nous montre que trop d'exemples vécus. C'est ainsi que nous rompions une lance en faveur de la liberté de l'art, et que nous revendiquions pour l'artiste le droit de traiter un sujet aussi délicat, aussi scabreux que celui dont il s'agit, pourvu qu'il y appliquât ce sérieux et cette gravité qui composent la beauté essentielle d'une pièce comme *Maman Colibri*. Telle était notre opinion, quand la pièce de M. Bataille parut pour la première fois devant le public. Faut-il dire que cette opinion n'a pas changé, et que nous l'appliquons, en manière de criterium, à toutes les œuvres d'art que nous avons à juger! Ce qui a changé, en revanche, c'est l'esthétique de M. Bataille, c'est l'esprit qui préside à ses nouvelles œuvres. Ce n'est pas notre faute si, grisé par les succès d'un confrère qui lui marquait la voie vers de nouvelles audaces, et d'ailleurs très-enclin par son tempérament à s'y engager derrière lui, il a fait bon marché de ses dons de styliste qui nous avaient charmé à l'origine, de ces facultés d'analyse aigue et de nuancement délicat par où il nous avait pris... ce n'est pas notre faute si de gaîté de cœur il a renoncé à tout cela pour une certaine manière brutale dont par ailleurs on lui donnait l'exemple! Ce qui est certain, c'est que ni par les qualités de forme, ni par la structure intime, les dernières pièces de M. Bataille ne se rattachent à ses œuvres précédentes. Voilà ce que j'ai voulu dire en parlant de la tradition française dans notre théâtre, et en déplorant qu'un auteur de ce talent eût délibérément rompu avec elle pour n'écouter que les conseils de l'immédiat succès! Mon argumentation s'attachait presque exclusivement à M. Bernstein, parce que celui-là m'apparaissait comme le maître du genre, et jusqu'ici sans équivalent, ni rival possible. On l'a reporté en partie sur M. Bataille, parce que depuis deux ou trois ans M. Bataille a, de vive force, pris sa place et remporté des succès presque équivalents. Au fond ils suivent une carrière identique... et c'est là seulement ce que j'ai voulu marquer en les isolant de la belle tradition française où il semblait bien tout d'abord que M. Bataille pût tenir son rang. Que des professionnels du journalisme, des fabricants de copie à tant la ligne n'aient pas senti la nuance, il n'est rien là de surprenant, et d'ailleurs M. Bataille est un assez gros personnage pour traîner à sa remorque toute une clientèle zélée qui, celle-là, n'a rien à voir avec les nuances. C'est le rôle de l'écrivain, du véritable homme de lettres, ou simplement de l'homme de goût, qui peut n'avoir jamais tenu une plume et cependant s'affirmer connaisseur subtil et raffiné : je ne doute pas que dans cette catégorie il s'en trouve plus d'un pour me donner raison.

PAUL FLAT.

LETTRES DU MAROC

[illegible]

Quelques impressions jetées à la hâte.

Casablanca, avec ses minarets élancés, est très orientale de loin, mais déjà environnée d'une banlieue européenne et fortement imprégnée d'une population mi-cosmopolite, mi-française. La France domine ici d'une manière incontestable. Les noms de rues, la presque totalité des inscriptions sont en français, qui est, avec l'arabe, la langue courante. L'espagnol, parlé seul autrefois, s'efface visiblement. Beaucoup de juifs marocains emploient le castillan.

Il y a en ville un grouillement inouï qui m'a rappelé celui de Biskra. Le camp français n'en finit plus; il est vrai qu'il renferme des magasins capables d'organiser une armée de 20.000 hommes.

Rabat-Salé. — La première très grosse cité, caractéristique avec sa vieille forteresse portugaise, assise sur un rocher qui domine à la fois l'océan et le Bou-Regreg. Déjà on sent battre ici le cœur de l'Islam marocain. Le pacha de la ville s'est trouvé

mal, paraît-il, quand le chef français du tabor de police lui a appris que nos colonnes allaient traverser Rabat pour franchir le Bou-Regreg devant Salé. Il a fallu percer la muraille pour le passage de l'artillerie. Énorme affluence sur notre passage : des musulmans silencieux, l'air superbe et hostile ; des masses de juifs au fez noir, quelques Européens qui saluent au passage; les terrasses sont garnies de mouquères au visage couvert.

Salé a un aspect plus sévère et fanatique. Pour s'y rendre, il faut traverser le Bou-Regreg sur de grosses barcasses. Le fleuve, à marée basse, a encore 120 m. de large. La vénérable tour Hassane, sœur de la Giralda, domine ce paysage de jardins en fleurs et de prairies vertes, qui ressemble aux bords les plus riches de la Loire.

Nous traversons aussi « Slâ » de part en part. De la stupeur mêlée d'indignation chez les habitants de ce foyer religieux. Ils n'osent pas bouger, car les canons de nos croiseurs les écraseraient.

Nous allons camper à 3 kilomètres plus au nord, au Dar el Haroussi.

Des cultures, toujours des cultures, des prairies, des blés, des champs de lin, à l'infini, avec quelques rares figuiers; plaine immense, légèrement ondulée, à cette heure prête à livrer à l'homme le produit de ses terres fécondes, vrai pays de culture et de pâture où le Français retrouve sa patrie.

8 mai. Combat de Dar-el-Haroussi. — La veille, en allant aux distributions à Salé avec vingt hommes armés, j'avais remarqué l'arrogance des habitants; un crachat lancé d'une fenêtre était tombé près de moi. Le 8, à 10 heures du matin, j'écrivais sous la tente du capitaine, quand une balle frappe la toile après avoir traversé le pantalon de mon ordonnance; en même temps retentit le cri « aux armes ». Sont présents au camp le général Moinier, le colonel Gouraud et environ 2.000 hommes, tirailleurs, zouaves, marsouins, chasseurs d'Afrique et spahis. Vite on court aux tranchées; les balles sifflent au-dessus de nos têtes. Nous sommes attaqués par 400 Zaer à cheval ou à pied. Ah! les fiers cavaliers, venant caracoler à 400 mètres de nos lignes et paraissant invulnérables. On leur a envoyé 3 à 4.000 balles et 21 coups de canon pour tuer 6 ou 7 hommes. Ma compagnie a été à l'honneur et j'ai reçu le vrai baptême du feu. Mon peloton, avec une mitrailleuse, a reçu l'ordre de se porter dans la direction de Salé, afin de protéger la corvée de distribution revenant de cette ville, à travers des jardins bordés de figuiers de Barbarie. J'ai été avec mon capitaine à 2 kilom. de distance jusqu'au cimetière est de « Slâ ». Là des balles Lebel nous ont accueillis ; les zouaves de Salé, tirant sur les Marocains, nous fusillaient en même temps. Nous avons dû reculer et ce mouvement heureux nous a fait surprendre une dizaine de cavaliers qui fuyaient les projectiles du camp. Deux sont tombés, mais les camarades les ont mis en travers de leur selle ne laissant que les chevaux. Quelques Zaer se sont approchés à 60 pas d'une section. Quels braves gens et quel courage! La région paraissant infestée et hostile, nous nous sommes mis à tirer sur des indigènes sortant de la forêt de la Mamoura. Notre mitrailleuse, abritée comme nous, tirait comme à la cible, avec la hausse exacte, 900 mètres. Les Marocains ahuris, ne voyant ni hommes, ni fumée, se couchaient aussitôt, puis se relevaient pour fuir de nouveau, dès que le feu cessait. L'un d'eux cependant a eu une attitude homérique. Littéralement enveloppé par les 25 balles d'une « bande » de mitrailleuse, il n'avait que trois ou quatre pas à faire pour se mettre à l'abri derrière une haie. Lui se campe fièrement, regarde en tous sens d'où peut venir cette avalanche, puis, au bout de quelques secondes, il se déculotte, fait lentement ses besoins, se rhabille avec tranquillité, et enfin reprend sa marche. Nous avons eu deux blessés seulement.

Étape de Dar-el-Haroussi à Salé à El Kneitra (30 kilomètres, le long de la mer d'abord, et du Sebou ensuite). — Encore une Beauce à perte de vue, avec des blés de 1 m. 60 de haut, dans lesquels nous disparaissons. Donc, la contrée renferme une population dense. Eh bien, pendant 36 kilomètres, pas âme qui vive, le vide absolu devant nous. Les douars sont abandonnés; les habitants ont dû se réfugier dans la grande forêt de Mamoura, masse sombre de 25 kilomètres de côté qui borde l'horizon à l'est. Nous sommes très impressionnés par ce spectacle, cette fuite d'un peuple devant le roumi détesté. Du reste la fameuse mehalla d'El Mrani, venant de Mogador, et qui devait se joindre à nous, a passé à l'ennemi hier (1).

Nous voici donc sur la route de Fez, à 220 kilomètres de la capitale. A un kilomètre du camp coule le Sébou, large comme la Saône à Chalon, au milieu de prairies bourguignonnes.

Le corps expéditionnaire va se diviser ainsi :

1er échelon, colonne Brulard, 2.500 hommes.

2e échelon, colonne principale, général Dalbiez avec 6.000 hommes.

3e échelon, 2.000 hommes.

4e échelon, en réserve à Mehedia, corps colonial, général Ditte, 2.500 hommes.

On peut ajouter [illegible]

1. A dix [illegible] d'un cheval [illegible] de 4 [illegible] consistant [illegible] dont un [illegible]

Chaouia, fort de 4.000 hommes. Avec les 8.000 hommes concentrés à Taourirt, cela fait au total 2[illegible].000 hommes.

Le colonel Gouraud, le héros de Mauritanie, est ici. Demain si des approvisionnements suffisants viennent de Mehedia, où la barre est difficile, le premier échelon va partir.

D'autre part on s'attend à une attaque générale des Zemmour. Nos troupes sont superbes d'allure et répondent du tac au tac aux provocations marocaines.

*
* *

Colonne de Lalla Ito, 1 mai 1911.

Trois combats en trois jours dont une attaque en pleine nuit ! Nous avons rejoint la colonne Brulard et nous sommes les premiers Européens en armes qui campons dans les plaines du Sebou. Je ne crois pas que les Portugais, au XVIe siècle, soient allés à 60 kilomètres de Mehedia, dans la direction de Fez. Toujours le vide absolu autour de nous, en une région où les cultures se touchent et démontrent la densité de la population. On ne sort guère d'une étroite bande large d'un kilomètre et longue comme la colonne. Si l'on s'aventurait en dehors de cette zone, on serait impitoyablement massacré.

De Mechra er Lemla à Lalla Ito nous avons accompagné un convoi de 1.100 chameaux. Ces braves Zemmour n'ont pas cessé d'embêter l'arrière garde ; mais l'artillerie de 75 les oblige à rester à grande distance. Le général ne pourra arriver à Fez que si on ne lui tue ni chevaux, ni mulets, ni chameaux.

Hier matin, après une fusillade qui avait duré toute la soirée précédente, des cris sauvages retentirent autour du camp vers 1 h. 1/2. La lune était superbe et l'on y voyait presque clair. L'attaque avait lieu sur la face opposée à la nôtre, mais les hurlements étaient si intenses, on entendait si distinctement les imprécations ennemies, que nous avons cru le camp envahi. Le caïd en personne de Lalla Ito, avec tous ses tributaires, conduisait l'assaut. Les cris des femmes et des enfants nous déchiraient les oreilles. Quel courage et quel fanatisme ! On a bien brûlé 10.000 cartouches pour tuer une trentaine de personnes ; dix cadavres et deux blessés ont été retrouvés dans l'après-midi. La compagnie voisine a eu un tué, et l'ensemble du bataillon quelques blessés légèrement.

Un campement de Zemmour nous ayant été signalé hier à 6 kilomètres au sud, sur la lisière de la grande forêt, nous sommes partis dans la nuit, afin de le surprendre à l'aube. Mon bataillon était ainsi composé : deux compagnies de tirailleurs algériens, une compagnie de tirailleurs sénégalais, une compagnie de zouaves. L'ennemi n'a pas eu le temps de lever ses tentes auxquelles douze pièces de canon ont mis le feu. Au lieu de fuir, les Zemmour se sont rués sur nous en fourrageurs, ce qui explique leurs pertes légères.

*
* *

Sidi Gueddar, 18 mai 1911.

Toute la journée, mon bataillon a été à l'extrême avant-garde du corps expéditionnaire. Changement à vue. Le vide absolu a fait place à une intense agitation. Les Beni Ahsen, écrasés l'autre jour par nos artilleurs, ont demandé l'aman ; ils avouent 86 morts. Aussi maintenant se pressent-ils sur notre passage nous offrant sucre, café, raisins secs, beurre, poulets, oignons, à des prix fabuleux du reste. Visages superbes, attitudes guerrières, yeux surpris, effarés, parfois souriants au passage de leurs frères, les tirailleurs, et des Sénégalais. Ces Marocains ont, en travers de leurs selles, des fusils de divers systèmes : Winchester, Gras, vieux moukhala aux crosses damasquinées. Les piétons, hommes ou femmes au visage découvert, s'accroupissent sur le bord de la route et nous contemplent gravement.

Le corps expéditionnaire évite la route directe de Rabat à Fez par Bab Tiouka où il faut passer homme par homme ; en remontant vers le nord nous retrouvons les pistes suivies par le commandant Brémond.

Nous voici à 80 kilomètres au nord-ouest de Fez, à la jonction des Beni Ahsen et des Cherarda. La route de Larache passe ici et nous pourrons nous réapprovisionner facilement. La montagne commence à quelques kilomètres ; un cirque immense et imposant nous entoure ; la plaine du Sebou s'étend à l'infini, avec ses blés jaunissants, ses avoines encore vertes. Quelle richesse, quelle pampa magnifique ! Pourquoi aller faire de l'élevage à Buenos-Ayres, quand on a près de France des terres aussi merveilleuses.

Donc, avec un bataillon de Sénégalais, un peloton de spahis et une section d'artillerie, nous allons constituer ici, sur les bords de l'oued Rdom, un poste et un gîte d'étapes. Nous allons voir défiler les diverses colonnes marchant sur Fez, tandis que nous resterons l'arme au pied. C'est ennuyeux, mais, du jour au lendemain, le moindre incident peut nous pousser du côté de la capitale. Nous formerons du reste des escortes de convoi allant dans les deux sens, ce qui me permettra de pénétrer un peu dans la zone montagneuse.

Il fait beau et pas trop chaud. Les nuages rares crèvent parfois et nous envoient des ondées bien-

faisantes. C'est le climat de la Nièvre en plein mai. Les deux ouadi que nous venons de traverser à gué, l'oued Beht et l'oued Rdom, coulent à pleins bords, avec courant assez rapide; aux endroits aménagés par le génie on avait tout de même de l'eau jusqu'au ventre. L'artillerie de 75 passe partout, ce qui doit ahurir les indigènes.

*
* *

Sidi Gueddar, 28 mai 1911.

Nous sommes décidément dans une sale région, à 45 kilomètres de Mequinez qui est aux mains des rebelles, à 90 kilomètres de Fez au pied de montagnes remplies de fanatiques, à la jonction des Zemmour et des Beni Ahsen, tribus indépendantes et belliqueuses. Nous sommes cernés dans notre camp, et la seule tribu amie, originaire de Miliana, a ses campements à 8 kilomètres d'ici, sur les bords du Sebou.

Hier, la colonne Gouraud, qui marchait à l'oued Beht sur Sidi Gueddar, a été attaquée par un millier de Zemmour. L'avant-garde, surprise, a eu en quelques minutes 5 morts et 18 blessés. L'arrivée de ces malheureux au camp, sur des chameaux, dans des attitudes tragiques, était impressionnante. On a flanqué par terre une centaine de Zemmour (chiffre minimum). Les marsouins s'en sont payé une tranche et ils sont rentrés couverts de dépouilles, fusils, poires à poudre, sabres, etc.

Ici nous allons passer notre temps à accompagner des convois dans les deux sens. C'est dire que nous combattrons chaque fois, perdant du monde dans des opérations sans gloire. Inch'n Allah!

Notre petit cimetière de Sidi Gueddar compte déjà 9 tombes dont 4 Dahoméens, ces derniers ne peuvent supporter les froids nocturnes et meurent de pneumonie ; les Bambara, Ouolofs, Toucouleurs se portent bien.

*
* *

Bivouac de Sidi Gueddar, 27 mai 1911

Je crois rêver, quand je pense à notre situation. Nous sommes ici moins de 50 Français, avec un millier de nègres sénégalais (dont la moitié n'a que deux mois de service), de tirailleurs algériens et de goumiers marocains; nous avons deux canons et une section de mitrailleuses, et c'est avec cet appareil guerrier que nous tenons, en rase campagne, avec des tranchées qu'on franchirait d'un saut, un territoire « siba » peuplé de tribus farouches. Les quelques indigènes qui nous apportent des vivres, disent que les Zemmour, les Beni Ahsen et les Cherarda, tous nos aimables voisins, s'attaquent d'abord aux grosses colonnes; ils nous réservent comme un poire pour la soif, étant sûrs de nous détruire, quand ils le voudront.

Jusqu'à présent, en effet, la colonne Gouraud, forte de 2.500 hommes, a supporté les chocs les plus violents, d'abord à 8 kilomètres d'ici entre l'oued Beht et l'oued Rdom, puis à Bab Tiouka dans la direction de Fez. Je suis passé avant hier sur le terrain du premier combat ; les morts ont disparu, enlevés par leurs coreligionnaires, mais j'ai compté 17 chevaux à quelques mètres de la piste. Un feu très violent n'a pu arrêter un groupe de Zemmour, qui, parti à mille mètres de distance, est arrivé au contact ! Les officiers indigènes, qui ont fait la campagne de la Chaouïa en 1907-1908, disent que jamais ils n'avaient vu un acharnement pareil. A Bab Tiouka les mêmes Zemmour ont chargé une mitrailleuse qui a jeté par terre huit caïds et une cinquantaine de cavaliers. Beni Ahsen et Zemmour ne sont pas corrigés et, chaque jour, ils nous font annoncer leur prochaine attaque, tels les héros d'Homère. Ils ont l'intention de tenir la campagne encore deux mois, jusqu'à une usure complète de leurs munitions et décimation de leurs rangs ; alors seulement ils reconnaîtront la supériorité des Français. Cela nous promet de chaudes journées. En attendant nous voici absolument isolés et coupés de Lalla Ito ainsi que de Fez. Les convois sont rares ; nous manquons de pain et de vin, de légumes et de café. Aucune lettre depuis le 15 mai. Nous entendons gronder le canon vers Mequinez, mais nous ignorons ce qui se passe. Depuis hier il pleut et nous campons sur un océan de boue ; les mouches, les araignées, les mille-pattes, les bêtes immondes sont innombrables, et l'on annonce pour la mi-juin 45° à l'ombre. Le pays se défend par lui-même. Plus tard cela constituera une série de souvenirs intenses, dramatiques, pittoresques, alors que, pour l'instant, il y a de quoi en roter. Enfin j'aurai été parmi les 50 Français de Sidi Gueddar, installés au centre du Maroc.

*
* *

Poste de Sidi Gueddar, [illegible] 1911

Après les furieux combats de mai, la paix règne entre El Knitra et Fez. L'époque des moissons commence ; les Marocains Beni Ahsen et Cherarda, qui avaient fait le vide devant nous, sont rentrés dans leurs douars après avoir demandé l'aman, et ils moissonnent leurs champs magnifiques avec une activité fébrile. Nous voilà tranquilles au moins pour six semaines. Ensuite, il est probable que les hostilités se rouvriront. Au lieu de rester derrière

nos tranchées et d'ignorer ce qui se passe à 500 mètres du poste, nous rayonnons alentour, vers le Sebou, l'oued Beht et le col de Zegotta. Hier, nous avons dû faire une grande corvée de bois sur la rive gauche du Sebou où les tamaris abondent. Bien que le fleuve ne soit qu'à 8 kilomètres de Sidi Gueddar, nous avons fait une randonnée de 30 kilomètres, traversant une dizaine de villages et des champs dorés remplis de travailleurs dont les mélopées et les cris bizarres arrivaient jusqu'à nous. Les gens se pressaient sur notre passage, étonnés devant ces soi-disant Français parlant arabe ou bambara, très intéressés par le canon de 75 dont les exploits leur arrivent démesurément grossis, silencieux et répondant brièvement aux interrogations des officiers ou des hommes. Que de types superbes au visage énergique et guerrier ; dans deux ans on recrutera là de beaux régiments de tirailleurs marocains et des escadrons d'une allure impressionnante. Nos goumiers, levés en Chaouïa, chez les Doukhala et les Zemmour, sont de véritables centaures à haute stature. Il faut les voir galoper à toute allure, debout sur leurs étriers, avec leur grand manteau bleu.

Tâche de trouver sur la carte le marabout de Sidi Mohamed Chleuh. Nous n'avons pas dépassé ce point sur le Sébou, qui coule imposant et assez rapide. Aucune communication entre les deux rives et, disent les indigènes, un homme debout sur un chameau et les bras levés disparaîtrait dans le lit du fleuve. Le seul passage en bac est à 10 kilomètres plus à l'ouest, sur la route de Larache à Fez. La coupure du Sebou, profonde d'environ 12 mètres, avec des berges à pic, montre l'épaisseur de l'humus, qui varie entre 3 et 8 mètres. Pas un caillou ; aussi quelle fertilité ! Les chardons, les centaurées atteignent 3 mètres.

Dans quelques jours nous irons accompagner un convoi jusqu'au col de Zegotta, au sud du Djebel Tselfat, dont la masse imposante, isolée comme le Puy-de-Dôme, domine notre plaine. Nous donnerons la main à cet endroit au dernier poste avant Fez. Si les hostilités ne reprennent pas avant août, je rentrerai soit en France, soit en Algérie, fin septembre, en passant par la capitale et Tanger. C'est maintenant, au milieu des fatigues et des privations de cette campagne, que je comprends (oh combien !) les douceurs du home.

Comme autour de moi on ne parle que bambara ou arabe, je fais de rapides progrès dans cette dernière langue.

Pas de nouvelles depuis le 14 mai ; j'ignore ce qui se passe en Europe, en France et même au Maroc. A partir de mercredi nous aurons ici un poste de télégraphie sans fil. Il y a quinze jours restaient en armes les Beni Mtir au sud de Fez, les Zemmour dont va se charger le général Ditte, et les Zaer qui auront à faire aux troupes de la Chouïa proprement dite.

*
* *

Sidi Gueddar, 12 mai 1914.

Dernière journée passée à Sidi Gueddar. Demain nous bivouaquons au col de Zegotta, au sud du Djebel Tselfat ; le 13 à Nzala des Beni Amar, devenu le camp Petitjean, en souvenir du capitaine tué à Knitra. Après la plaine infinie et monotone du Sebou, avec ses moissons dorées et ses chardons géants, changement de décor. Nous abordons la montagne. Nzala est à 350 mètres d'altitude, au nord du Zerhoun qui culmine à plus de 1000 mètres, avec ses pentes couvertes d'oliviers millénaires. C'est le bois sacré des sultans et des marabouts. Voilà ce que les camarades de l'avant nous racontent ; peut-être, une fois sur les lieux, faudra-t-il déchanter ! Je quitte sans regrets Sidi Gueddar, ses eaux vaseuses, ses mouches et ses moustiques. Pourtant nous n'y avons pas souffert de la chaleur. La plaine domine si peu l'océan, qu'une brise fraîche, venant de l'ouest, tempère les ardeurs du soleil. Les nuits sont presque froides. Les Sénégalais ont été décimés au début, et, vite ils se sont construits des paillottes, des maisons en toub, qui ont stimulé nos tirailleurs. D'élégantes villas commençaient à sortir de terre et il faut les abandonner !

Combien de cités d'Algérie ont eu même origine ! Après avoir mélangé coloniaux et troupes du 19e corps, le commandement paraît vouloir les séparer. Cependant nous faisions bon ménage. Chaque soir, derrière les tranchées, il y avait « danse du ventre » par d'habiles tirailleurs, devant les yeux extasiés des Bambara et des Dahoméens. Les sons criards de la « reita » alternaient avec les rires et les cris des spectateurs. — J'ai été surpris d'apprendre que nos hommes ont une certaine crainte des noirs, qui, disent-ils, « mangent les Marocains après les avoir tués ».

Toujours peu de nouvelles de l'avant. La télégraphie sans fil vient de nous apprendre que le général Moinier bombardera aujourd'hui, dans le Djebel Zerhoun, le sanctuaire de Moulay Idriss, dernier refuge des fanatiques et des rebelles autour de Fez. Après demain nous y serons nous-mêmes.

*
* *

Nzala Beni Amar, Camp Petitjean, 18 mai.

Marche pénible, le 13, de Sidi Gueddar à Nzala des

Beni Amar. Partie le matin, à 4 h. 1/2, ma compagnie, placée à l'arrière-garde, n'arrivait au nouveau poste qu'à 9 heures. Pourtant l'étape ne dépassa guère 40 kilomètres. Mais nous escortions 1800 chameaux chargés, des voitures, des arabas pleines, de l'artillerie, du matériel et de plus, à partir de Bab Tiouka, on aborde la région montagneuse. Le chemin devient étroit, tortueux, il monte, il descend, traverse des ravins pierreux, des ouadi au lit vaseux. A chaque passage difficile l'allongement augmentait et, à la fin de la journée, il atteignait 6 kilomètres. Quelle salade en cas d'attaque !

Les colonnes précédentes ont rencontré les mêmes difficultés, semant la route de cadavres d'animaux. Les chameaux, dépouillés de leur peau par les Marocains, répandent une odeur pestilentielle. A chaque convoi, d'autres victimes viennent s'ajouter aux premières. Le nôtre en a laissé onze. Pauvres bêtes qui regardent s'éloigner leurs compagnons de misère avec quelle attention douloureuse !

Grand concours d'habitants, Cherarda, Guerouanes, au passage de la colonne. La moisson bat son plein. Des groupes d'indigènes, armés de faucilles, se hâtent de couper les tiges de blé à mi-hauteur. Beaucoup de terres en friche, recouvertes de mauvaises herbes. Partout où elle est cultivée, la terre, noire et grasse, porte de superbes récoltes.

Les Indigènes ne paraissent point se rendre compte du fait nouveau et capital qu'est l'expédition française. Les querelles intestines ne sont pas éteintes et la prédication de la Djehad n'a fanatisé personne. Au col de Zegotta, un de nos sergents interroge quelques Cherarda : « Nous nous soumettons aux Français, à leur force, à leur justice, mais nous ne voulons ni de Moulay Hafid, ni d'El Glaoui, qui nous pressure et nous dépouille. Voyez nos champs si riches ; eh bien, nous sommes pauvres et nos vêtements sont des guenilles ».

— Autour de « Petitjean » la paix règne depuis quinze jours. Quelques salves, quelques coups de canon sur les villages du Zerhoun ont pacifié les esprits. Le camp, dans la plus heureuse des situations, occupe un mamelon aux pentes douces et découvertes. Le périmètre du réduit atteint 800 m. et la longueur des tranchées-abris dépasse deux kilomètres. La garnison actuelle est d'un bataillon de tirailleurs, un bataillon colonial, une section d'artillerie, deux pelotons de cavalerie, et les divers services administratifs, four, télégraphe, etc.

Un petit oued au courant rapide serpente au milieu des roseaux, à 300 mètres de la face sud ; dans son lit, trois sources abondantes nous procurent une eau de table limpide et fraîche.

Les flancs nord du Zerhoun me donnent l'impression d'un paysage déjà vu. Oui, ces collines aux olivettes soignées, aux jardins remplis de grenadiers, de figuiers et de vignes, me rappellent les environs de la Colle Noire, tout près des Maures ; les villages kabyles des Beni-Amar, perchés à mi-pente, ont une ressemblance étonnante avec Fayence ou Montauroux, et nous ne voyons qu'une lisière ! Derrière s'étend la région plus belle encore de Moulay Idriss et de Mequinez. — Un capitaine, fervent disciple de Saint-Hubert, est enchanté d'avoir à sa portée un territoire de chasse incomparable. Des tourterelles sortent de chaque buisson, et leur murmure remplit le silence des olivettes, des perdrix énormes dites bartavelles, des canepetières, des lièvres nous partent dans les jambes. Dès que nous aurons l'autorisation de nous promener loin du poste, j'achèterai un fusil.

Notre camp prend les apparences d'une ville. Nous achevons de construire une série de maisons aux murs en roseaux et aux toits de paille. Chaque officier cherche à mieux faire que le voisin et certains de nos hommes deviennent des architectes virtuoses.

Nous comptons rester ici un mois ou deux. La partie mobile du poste servira à escorter les convois dans les directions de Fez, Mequinez et Zegotta. Je n'ai pas fini de parcourir le bled marocain, de visiter ses parties les plus pittoresques. Il est probable que, après la soumission des Zemmour, la ligne d'étapes sera reportée plus au sud et que Petit-Jean sera évacué. Ce sera dommage. Quel joli coin de Provence !

[illegible]

Notre existence s'écoule paisible et tranquille à Petitjean. Deux ou trois fois par semaine, des compagnies sont détachées du poste, afin d'accompagner les convois qui passent. Ma compagnie est désignée pour se rendre à Mequinez en deux étapes. Le 29 nous irons au col de Zegotta prendre le convoi venant de l'arrière et nous camperons le premier soir à Aïn Faraoun, à trois kilomètres de Moulay Idriss ; le lendemain, étape de Mequinez, où nous nous reposerons un jour entier avant de revenir à Petitjean.

Aïn Faraoun, autrement dit la fontaine des Pharaons, est le nom actuel de l'ancienne Volubilis. Il me tarde de voir ces ruines. Dans quel livre ai-je lu, que les Romains avaient peu colonisé l'intérieur du Maroc et qu'ils s'étaient contentés de bâtir des villes sur [illegible] Zerhoun, couvert de bois et de cultures, sillonné de ruisseaux clairs et chantants, rempli de sources limpides et fraîches, je ne suis pas étonné que l'on

y ait créé des cités importantes, et j'ai la conviction que le Maghreb fut véritablement le grenier de l'Italie, tandis que la Tunisie n'en était que l'entrepôt.

La population berbère continue à nous faire bonne figure. Il est vrai que les conditions de paix imposées aux tribus environnantes n'ont eu rien de terrible. Les Beni Amar et leurs voisins devaient nous payer 10.000 douros hassanis. Or, ce matin, les notables sont venus protester, disant que Moulay Hafid leur imposait une nouvelle contribution de 60.000 douros pour avoir pris les armes contre nous. Comment se fait-il qu'en présence de nos troupes et du général Moinier à Fez, le sultan puisse agir avec un tel sans gêne et écraser d'impôts, sans même nous prévenir, des populations pacifiées? La France doit agir en maîtresse absolue, au moins pour l'instant, et contrôler chaque acte du Maghzen, sinon nous aurons frappé dans le vide.

Notre marché prend de l'importance. Des juifs de Fez y ont fait leur apparition et ils vendent ce qui nous manquait: du papier à lettres, des sandales, des sacoches, des objets de cuisine, des cartes postales, etc., etc. Ces marchands ont une certaine allure, des traits fins, des visages ouverts et intelligents; ils paraissent satisfaits de notre présence et ils ont envers nous une attitude prévenante, mais sans aucune bassesse.

Depuis le 14, la T. S. F. ne se contente plus de transmettre les télégrammes officiels. Chaque jour nous sommes tenus au courant des événements européens, que nous apprenions auparavant avec 15 ou 20 jours de retard: le débarquement des Espagnols à Larache, l'occupation d'El Ksar, l'intervention de l'Angleterre, les fêtes du couronnement à Londres, les exploits de nos aviateurs à Madrid, à Rome, dans le circuit européen, les régates de Kiel, la chute du ministère Monis, etc. On se sent relié au reste du monde et très près de la France.

Le camp se couvre de cases en tiges d'aloes recouvertes de roseaux et de paille tressée; il y en a bien une centaine maintenant à côté des tentes. Chaque compagnie rivalise d'ingéniosité et déjà des meubles fabriqués avec des caisses à biscuit ornent les plus belles demeures. La mienne est surmontée d'une oriflamme tricolore sur laquelle sont inscrits les noms des quatre combats auxquels a pris part mon peloton. Il est interdit d'arborer un drapeau français: seul le général Moinier en a le droit. La température continue à être clémente et plutôt froide la nuit. Quelle différence avec Bône et Nice où l'on doit déjà souffrir de la chaleur et des moustiques! Je ne crois pas me tromper en affirmant que, si l'Algérie, la Tunisie et la Côte d'Azur ont un climat « africain », le bassin du Sebou a un climat semblable à celui de la vallée de la Loire.

28 juin. — Nous partons demain pour Mequinez où notre colonne se reposera un jour. J'en suis enchanté. Le temps passe vite, quand on marche, en dépit des étapes les plus pénibles.

*
* *

[illegible] juillet 1911

J'achève ici une tournée mirifique à travers le Djebel Zerhoun et la plaine de Meknez.

Le 30 juin, à Petitjean, le lieutenant colonel Simon reçoit l'ordre d'accompagner un convoi de chameaux à Meknez; il devra être rentré au camp le 4 juillet. La colonne formée comprend notre bataillon de tirailleurs, une compagnie du 2e bataillon, une compagnie sénégalaise, une compagnie coloniale, un canon de 75 et un peloton de spahis. Le chemin direct par les Beni Amar étant impraticable pour l'artillerie, nous passons par le col de Zegotta et nous campons le premier soir à Aïn Selkas, belle source abondante et fraîche, qui forme immédiatement un ruisseau clair coulant à travers des bouquets de lauriers-roses. Les indigènes des villages voisins viennent à nous et fraternisent avec nos hommes. Quel élément puissant de pénétration et d'apaisement nous possédons grâce à nos merveilleux tirailleurs!

1er juillet. — Nous débouchons vers 6 heures dans une vallée large, limitée par de hautes collines qui prennent en amont des allures de montagnes; un léger brouillard couvre les hauteurs et empêche de deviner la nature de la végétation, en sorte qu'il me semble voir un paysage franc-comtois, assez semblable au panorama de Besançon aperçu de l'ouest; des lignes de peupliers élancés augmentent l'illusion; la citadelle de Moulay Idriss apparaît toute blanche sur son rocher à trois pointes; les maisons escaladent les pentes raides et descendent jusqu'au vallon. La ville, aussi étendue que Constantine, doit renfermer de 20 à 25.000 âmes. Le brouillard se lève et alors le paysage devient méridional, grâce aux olivettes semées de vignobles qui montent à l'assaut des coteaux. La masse imposante du Zerhoun domine le site, très provençal par sa couleur, sa végétation et son ciel; mais la terre, au lieu d'être caillouteuse et rouge, apparaît noire, grasse, fertile sous la pioche du laboureur; nous sommes en été, et les fontaines, les sources jaillissent de tous côtés. Les Européens de la colonne, même les vieux africains, sont enthousiasmés de tant de richesse et du pittoresque oriental de l'ensemble. Après avoir tra-

versé l'emplacement de Volubilis, marqué par quelques pierres et les ruines d'un temple, nous atteignons le camp 1500 mètres plus loin, à 1 kilom. de Moulay Idriss. En piochant le sol pour fixer ma tente, le fer rencontre une grande dalle ; une villa romaine dort peut être sous mes pieds.

A 4 heures, le colonel emmène avec lui, à cheval, tous les officiers qui désirent visiter la vieille cité religieuse où jamais ni un juif, ni un européen n'ont pénétré. Le caïd et le fils du chérif nous attendent; un cavalier guide nos pas à travers les ruelles caillouteuses et étroites qui regorgent de monde sous le soleil; la foule ne semble pas hostile, plutôt étonnée et froide; quelques passants se détournent ou jouent l'indifférence, d'autres répondent en souriant à nos questions. A un détour de rue une barrière en bois coupe un chemin; des indigènes, à l'air grave et déterminé, la gardent et interdisent le passage qui mène au sanctuaire de Moulay Idriss, saint vénéré dans tout le Maroc. Quel événement pour ces fanatiques que cette entrée des « Nsrasni », les Nazaréens, dans leurs murs ! Nous voici assis sur des nattes et des coussins garnissant deux salles. Le caïd, ayant à sa gauche notre colonel, préside avec une amabilité mêlée d'une certaine contrainte, une noblesse de gestes qui contraste souvent avec nos façons un peu rudes. Quelques plaisanteries d'un goût douteux le font rire jaune. Voici le thé exquis à la menthe servi dans des théières d'argent, des soucoupes fines posées sur un immense plat ciselé, des gâteaux à foison, des galettes arabes, des amandes grillées, une jarre de beurre laiteux excellent. Le fils du chérif nous sert lui-même, aidé par deux domestiques. On parle de Moulay-Hafid, de la mission militaire du colonel Mangin, des chefs influents du Maghzen, des tribus qui restent en armes ; puis un tapis brodé fait dévier la conversation sur les dentelles coloriées de Fez, sur les armes, les poignards ciselés. Enfin, après une courte premenade sur la place du marché, grouillante de « djellaba » d'un blanc sale, nous quittons l'antique citadelle qui n'a pas dû changer depuis le Moyen Age.

Chacun jette un dernier coup d'œil d'envie sur les jardins paradisiaques qui bordent le chemin ; on voudrait vivre quelques jours de farniente dans ces sentiers ombreux fleuris de chèvrefeuilles.

2 juillet. — Étape de Meknez ; départ avant l'aurore. La piste devient affreuse. Comment la pièce d'artillerie va-t-elle passer? Mais elle suit tout de même... le matériel est solide. L'horizon s'éclaircit. Avant de descendre dans la plaine, deux tas énormes de pierres semblent barrer le chemin ; ils marquent le point d'où l'on aperçoit le « lieu saint ». En effet, malgré la brume et les 15 kilomètres qui nous séparent de Meknez, la ville apparaît avec ses hauts minarets blancs, aux formes diverses. « On dirait Kairouan », crie mon capitaine ! Deux kilomètres plus loin d'énormes blocs taillés gisent par terre, à demi enterrés ; ce sont les pierres de Moulay Ismaël. Il y a environ trois siècles, ce sultan voulut se faire construire un palais, et il fit venir, comme tous les habitants de Meknez, des pierres de Volubilis ; mais, à mi-route, les voituriers apprirent la mort de leur maître et ils abandonnèrent leur chargement sur le chemin ; il y est encore.

La silhouette de la ville se précise; nous traversons des jardins superbes de grenadiers ; l'eau court partout. Voici à droite une maison de campagne qui rappelle le Généralife de Grenade, mais un Généralife habité, vivant, non souillé par les chrétiens. Sa toiture, faite de tuiles vertes, étincelle au soleil, et un vénérable gardien à la barbe blanche, porteur d'une clé énorme, veille sur le seuil. Serait-ce une mosquée?

La colonne franchit une première porte bordée de murs cyclopéens; des soldats du Maghzen aux tenues effarantes, aux brodequins sans lacets, rendent les honneurs. Les quartiers que nous traversons sont à peu près déserts et en ruines ; les portes se succèdent et, après la septième, au bout d'une heure de marche, nous débouchons sur une vaste esplanade que dominent les restes de l'antique Dar el Maghzen. La garnison composée d'un bataillon du 4e tirailleurs et d'un escadron de spahis occupe quelques bâtiments de ce palais, qui fut le Versailles des Sultans. L'une des cours renferme une cinquantaine de canons datant de Louis XIV ou du siècle dernier. Je remarque deux mitrailleuses modèle 1869 Un parc voisin, limité à l'ouest par une vaste pièce d'eau, sert de promenade à un troupeau d'autruches. Tout cela sent l'abandon et la misère. Les Juifs, fort nombreux, peuplent un quartier spécial, le Mellah. Eux seuls se réjouissent de notre arrivée et ils quitteront sous peu la coiffure noire qui les fait reconnaître.

3 juillet. — Au lieu de rentrer à Petitjean, nous suivons le général Moinier, parti la veille dans la direction de Salé avec les colonnes Dalbiez, Brulard et Gouraud. Pendant trois heures nous entendons tonner le canon ; le général est aux prises avec les Zemmour. En arrivant au bivouac d'Aïn Hourma, à 22 kilomètres de Meknez, tout bruit cesse. La région, d'allure algérienne, avec ses collines mi-dénudées, mi couvertes de cultures, prend un aspect sauvage. Plus de villages, mais de nombreux douars en partie désertés. Nous sommes en plein pays berbère et les Zemmour ne comprennent de l'arabe que les mots usuels. Comment ces tribus ont-elles pu maintenir leur langage dans cette plaine à peine ondulée entre Salé et l'oued Beht? La haute

vallée assez montagneuse de cette rivière et l'immense forêt de la Mamoura leur ont sans doute servi de refuge, de point d'appui, de rempart pour leur indépendance et leur ont conservé leur caractère ethnique.

4 juillet. — Nous rejoignons à Souk el Arba le général Moinier. Les colonnes sont à cheval sur l'oued Beht, le colonel Gouraud sur la rive droite, le général Dalbiez et le colonel Brulard sur la rive gauche. Le lieutenant-colonel Simon s'installe aussi sur un éperon de la rive gauche, là où notre bataillon va organiser un nouveau poste sur la ligne d'étapes directe Meknez-Salé. Une dizaine de mille hommes, la presque totalité du corps expéditionnaire, se trouvent réunis. Le général Moinier malade ne reçoit personne. Nos camarades racontent le combat de la veille : une canonnade furieuse sur tout groupe armé qui s'est montré le long de la colonne; les Zemmour n'ont pas pu s'approcher à moins d'un kilomètre; un groupe ennemi, qui se croyait à l'abri derrière une colline, a été surpris par un canon doublé d'une mitrailleuse et exterminé. Pertes insignifiantes : un goumier tué et un spahi blessé. La résistance des Zemmour est frappée à mort, avant qu'elle se soit réellement produite. Voilà une vaste confédération qui devait servir de rempart au Maghzen, et nous venons, en qualité d'amis du Sultan, non pas de la côte, mais de Meknez. C'est à n'y rien comprendre pour eux ! Il y aura sans doute encore quelques coups de fusil isolés, une ou deux tribus dissidentes qui se hâteront, après un léger choc, de se joindre aux tribus soumises. Déjà le général Ditte, parti de Salé, campe à Sidi Allal sur le Bou Regreg. Le général Moinier va lui donner la main à Tiflet et purger la Mamoura; puis il reviendra, par Fez, installer un tabor de police à Sefrou et la campagne sera finie. Voilà ce que pensent la plupart d'entre nous. Il faut donc s'attendre cet automne à rentrer en Algérie ou à tenir garnison à Rabat ainsi qu'en Chaouïa. Le Maroc sera évacué et nous n'y occuperons plus que les postes de la route directe entre Salé et Meknez.

5 juillet. — Le général Moinier part en brancard, porté par 4 hommes; il souffre, dit-on, de l'estomac. Des officiers affirment qu'il va rentrer en France et qu'il sera remplacé par le général Ditte. Les diverses colonnes s'éloignent à partir de 4 heures du matin dans la direction de l'Ouest; jusqu'à midi chacun tend l'oreille, mais nul bruit de fusillade ne parvient jusqu'à nous.

Avec notre bataillon, la moitié d'un autre bataillon de tirailleurs, une compagnie coloniale, trois canons de 75, une section de mitrailleuses et un peloton de spahis, nous commençons l'installation du nouveau poste, placé sous les ordres du lieutenant-colonel de Lavarène. Le camp domine d'une trentaine de mètres l'Oued Beht qui coule à pleins bords comme une belle rivière Vosgienne. Que nous sommes loin de la sèche Algérie et près de la douce France ! L'oued serpente au milieu d'une forêt de lauriers-roses, de lentisques et jujubiers. Ce bois, large d'environ un kilomètre, avec ses clairières cultivées, se perd à l'infini en aval et en amont. Un murmure continu monte de ses arbres touffus; c'est le roucoulement sans fin des milliers de tourterelles qui y nichent. Du reste le gibier foisonne : lapins de garenne, perdrix, canards sauvages, cailles vous partent dans les jambes. Quelle superbe ouverture nous comptons faire, quand nos fusils seront arrivés de Tanger ! La rivière, dont le lit est pierreux et sablonneux, regorge de barbeaux excellents, et ce n'est pas un spectacle banal que tous ces bouchons débonnaires glissant au fil de l'eau là où il y a quatre jours on se tirait des coups de fusil. De nombreux baigneurs en costume d'Adam, l'école de clairons matin et soir au bord de l'oued, ajoutent à la placidité du lieu. Déjà de rares Zemmour apportent à notre marché embryonnaire des légumes, des œufs et des volailles; deux juifs sont venus de Meknez et ils s'offrent à nous servir de commissionnaires; on leur commandera surtout du linge !

Un dernier détail qui a son importance et explique l'état sanitaire parfait. Nous n'avons pas encore souffert de la chaleur et nous sommes en Juillet; les nuits sont froides, parfois glaciales, les journées souvent nuageuses et rafraîchies par la brise de l'ouest.

9 juillet. — La jonction des généraux Moinier et Ditte a eu lieu avant hier à l'est de Tiflet, presque sans coup férir; une légère escarmouche nous a coûté deux blessés. Quant aux Zemmour dissidents ils se sont évanouis. Les Zaer seuls restent en armes et le colonel Branlière se charge de les mettre à la raison.

*
* *

Souk el Arba des Zemmour, 12 juillet.

Nous devions aller à Sefrou, mais finalement on nous retient ici jusqu'au rapatriement prochain. Les Zemmour ne s'avouent pas vaincus. Les quelques prisonniers que nous avons au camp nous offrent ouvertement de recommencer la lutte, comme des héros d'Homère, à condition de ne plus nous servir de nos canons et de ne pas empêcher la contrebande des armes. Quels gens énergiques et quels tirailleurs merveilleux on recruterait-là !

*
* *

Gueltet el Fila, Oued Grou, 20 août.

Nous avons heureusement quitté le cimetière de Souk el Arba, où dorment une quinzaine de coloniaux, dont deux lieutenants. Mon bataillon retournait à Rabat, quand il a été arrêté à Tiflet et emmené par les généraux Moinier et Ditte dans l'arrière pays Zemmour et Zaer. Notre colonne, forte de six mille hommes — et quels hommes ! — a pacifié la région du moyen Bou Regreg. Un incident regrettable avant hier : le goum algérien de Khenchela a voulu razzier un troupeau, en arrivant ici. Les Zaer ont riposté à coups de Winchester, tuant quatre hommes, en blessant neuf et mettant quatorze chevaux hors de service. Comme on ne les a pas poursuivis dans ce pays terriblement raviné, ils se figurent avoir remporté une grande victoire et ils viennent embêter nos vedettes.

La colonne va donc se dissoudre. Tandis que le général Moinier se dirigera vers Meknez et Fez, le général Ditte (avec mon bataillon) regagnera la côte ... à moins qu'on ne nous laisse dans un poste de nouvelle création. J'en ai assez d'aménager des camps : ce serait le quatrième !

Ma santé demeure excellente et j'en suis étonné moi-même, étant donné nos privations, le manque de pain, de bonne nourriture, les nuits blanches, l'absence totale de confort, la mauvaise eau, etc

*
* *

Rabat, le 8 septembre.

J'ai eu la veine de trouver à louer une maison arabe en plein quartier musulman. Nous vivons en plein orient, bercés chaque nuit par les chants étranges du Ramadan. Rabat est une ville splendide, avec sa vieille kasba portugaise dominant à la fois l'océan, le Bou Regreg et sa rivale Salé qui s'étend paresseusement sur les sables de la rive droite, ses jardins, ses vignes produisant un muscat délicieux, ses mosquées nombreuses aux minarets jaillissant vers le ciel bleu. C'est un séjour enchanteur, au climat doux, tempéré par la brise de mer et je comprend qu'autrefois les Sultans aient choisi cette ville comme séjour d'été.

Nous nous reposions dans le plus doux des farniente, quand hier on nous annonça brusquement que nous partirions aujourd'hui en reconnaissance de cinq jours chez les Zaer. On fait les préparatifs de départ, quand se produit un épouvantable accident. La poudrière de Rabat saute avec 200.000 kg. de poudre ; deux capitaines, dix soldats, trois marocains sont tués et on compte une douzaine de blessés. Du coup notre excursion est remise à demain Nous allons reconnaître sur l'oued Korifla un emplacement de poste intermédiaire entre le camp Marchand et Rabat. De retour le 13 j'espère être plus tranquille.

A partir du 16 juillet et jusqu'à l'arrivée ici nous avons atrocement souffert de la chaleur et du sirocco ; nous avons eu une moyenne de 40° à l'ombre, un maximum de 45° le jour et 30° environ pendant la nuit. Avec cela il fallait marcher ! Le résultat est que bien des Européens sont morts ou ont été évacués. Seuls les tirailleurs et les Sénégalais ont pu résister, et encore que d'accès fiévreux ! C'est un miracle que je m'en sois tiré sans y laisser la moindre plume.

*
* *

Rabat, 15 septembre.

Je suis rentré le 13 d'une tournée de cinq jours chez les Zaer de la région de l'oued Grou. Sur cinq tribus traversées quatre avaient fui. En somme la pacification n'est pas faite, et bientôt nous aurons affaire aux montagnards Ait Tserrouchen et autres, qui n'hésiteront pas à venir nous attaquer jusque sous les murs de Fez.

***

LE CAS DE M. PAUL DESCHANEL

Il intervient dans la carrière des hommes, comme dans celle des nations, je ne sais quelle puissance ironique, qui se rit des efforts les plus obstinés. Elle prend à tâche de déconcerter notre pauvre logique, celle que nous cherchons à mettre dans notre vie ou que nous distinguons dans la suite des événements. Elle donne aux actes et aux faits le résultat le plus insolite.

C'est ainsi qu'il est plusieurs hommes d'Etat dont les succès ou les insuccès prolongés forment une véritable énigme. Tel d'entre eux fut plusieurs fois président du Conseil, dont nul ne parvint jamais à découvrir les mérites. Tels autres, d'une netteté et d'une élévation d'esprit singulières, demeurent écartés du pouvoir — parfois même du Parlement — alors que, depuis vingt ans, tant de politiciens de la plus banale médiocrité se sont hissés au ministère.

De ces bizarreries du destin, de ces « cas, » le plus connu, le mieux avéré est sans doute celui de M. Paul Deschanel. Ce parlementaire professe, sur les grands problèmes qui agitent l'Etat et la société modernes,

sur le moyen de préparer une solution conciliante, les idées les plus clairvoyantes; il les expose avec une admirable clarté... et en vertu d'on ne sait quelle fatalité, il est constamment empêché d'en tenter, au gouvernement, la réalisation.

Il possède la pénétration de l'homme d'Etat; il exerce son mandat législatif avec une activité consciencieuse, que rehausse de temps à autre quelque brillante manifestation oratoire... Et le pouvoir se dérobe obstinément à ses atteintes!

Voyons donc, une fois de plus — car ce cas est chronique, il passionnait les esprits il y a une dizaine d'années, de sorte qu'en reparler encore semble un peu démodé — voyons quelles sont les vues de M. Paul Deschanel, et combien il est étrange qu'il n'ait point été convié à les mettre en application.

*
* *

Trois recueils récents, où ce politique exemplaire a réuni les discours, rapports, études, qu'il fit durant la dernière législature, rendent à la fois plus actuel et plus aisé cet examen. Le plus important porte un titre, qui exprime à la fois l'objet des fragments dont il est composé, et l'objet des réflexions où M. Paul Deschanel se complut toute sa vie : *L'Organisation de la Démocratie* (1).

Car c'est bien là ce que se propose et nous propose d'accomplir ce Parlementaire, entré dans la phase décisive de sa carrière au moment même où, vers 1893, les institutions républicaines dûment établies, apparurent la gravité des questions sociales et le premier essor du socialisme.

D'un loyalisme en quelque sorte inné à l'égard du régime du 4 septembre, il nie la nécessité d'un bouleversement politique et social, comme en souhaitent les jeunes hommes élevés depuis lors au milieu des faiblesses et des scandales du parlementarisme républicain, et qui, de dépit, se rejettent à droite, ou plutôt à l'extrême gauche. Mais il entend revivifier ce régime, déjà vieilli, l'accommoder aux exigences de la société nouvelle... c'est la sagesse même qui parle en lui.

Très vite, il affirme « la prédominance des questions sociales sur les questions de politique pure » (14 mars 1897). Il définit d'abord l'effort à accomplir de façon un peu abstraite : « Le problème de notre âge consiste à concilier le principe de la liberté individuelle — car la propriété n'est qu'une des formes de la liberté, c'est la liberté concrète, visible — avec le principe de la solidarité et de la justice sociale » (20 nov. 1894). Il indique de façon un peu générale la voie des améliorations futures : par la création ordonnée de richesses nouvelles et non par l'âpre dispute des biens déjà appropriés. « Le nœud de la question sociale, dit-il, est moins dans la répartition que dans la production des richesses » (20 nov. 1894). — Mais, depuis lors, il a envisagé, retourné, analysé tous les éléments d'une solution mesurée.

La condition première d'une transformation graduelle et pacifique, c'est que les forces nouvelles — les syndicats ouvriers — dont le développement et le but avoué forment pour le régime une menace si nette — agissent désormais dans la légalité républicaine. « Il faut dégager peu à peu, déclare-t-il, de ces forces élémentaires et souvent anarchiques, un ordre rationnel, et, en nous efforçant de restituer aux syndicats le caractère professionnel, que le législateur avait voulu leur donner, les soustraire aux actes de violence et de tyrannie, d'où qu'ils viennent. »

Ce caractère professionnel, il l'entend d'ailleurs de façon beaucoup plus large que le législateur de 1884. Il veut l'étendre, par delà la défense des intérêts immédiats des salariés, à la création et à l'administration d'entreprises ouvrières de production, de consommation, etc. Il a été des premiers, par suite, à réclamer « l'élargissement » de la capacité des syndicats, afin qu'ils deviennent des centres d'initiative et d'action économiques.

« Le principe de l'association commerciale, qui, depuis un demi-siècle, a renouvelé profondément les conditions du commerce et de la finance, renouvellera sans doute aussi en partie, dans l'avenir, les conditions du travail. » Ces sociétés d'ouvriers — coopératives, anonymes, — établiront en effet des modes meilleurs de collaboration et d'appropriation : « elles contribueront puissamment à cette évolution décisive, qui sera l'honneur du XXe siècle, l'accession générale des travailleurs au capital et à la propriété. »

Mais les syndicats accepteront-ils cette mission, d'une magnifique ampleur? Jusqu'ici ils la déclinent avec véhémence ; ils n'ont confiance qu'en la force, en la violence : leur action est — pourquoi le céler? — de plus en plus négative et destructrice. Le postulat sur lequel repose toute la foi politique de M. Paul Deschanel — le syndicat assagi — est donc bien hasardé.

Mais ce politique manifeste, à cet égard, un optimisme intrépide — celui-là même qu'on affichait, il y a dix ou douze ans, pour se cacher les progrès de l'anarchisme. Il ne doute pas qu'à l'appel du législateur, qui lui en donnerait les moyens légaux, le prolétariat syndical ne procède à « l'organisation méthodique des forces ouvrières ». Inorganisées,

1. — 1 vol. 1910. Les deux autres [illegible] sont *Hommes des [illegible]* 1909 et *Pays des Français* 1911. — [illegible] laquelle, [illegible]

elles sont brutales, dévastatrices ; ordonnées, elles deviennent bienfaisantes. « Le travail, une fois scientifiquement organisé, entre, non pas en lutte, mais en tractation avec le capital ». Maints organes de représentation, de discussion, de conciliation sont créés ; des contrats collectifs de travail sont négociés ; enfin « le travail devient progressivement, sous des formes diverses, travail associé ; et certaines méthodes, déjà en honneur chez nos voisins, rendent l'ouvrier co-propriétaire de l'entreprise. »

Se peut-il vraiment que l'action des lois — une simple autorisation légale — puisse déterminer dans le syndicalisme une volte-face si caractérisée, une conversion si féconde ? — Mais, dans l'élan de sa pensée généreuse, M. Paul Deschanel entrevoit des perspectives plus merveilleuses encore.

« Ces organismes [illegible] les syndicats apparaissent comme les cellules d'une société plus haute ; ils annoncent une phase supérieure de la civilisation. Et tous ces groupements syndicaux et coopératifs — coopératifs sous leur quadruple forme : production, consommation, crédit et construction — se rejoignant, se combinant, se pénétrant, se fécondant les uns les autres, voilà la République économique, la République sociale qui commence à surgir sous nos yeux et dont nous devons hâter les développements successifs. Elle n'est pas une hypothèse, celle-là, *elle est une réalité vivante.* »

Souhaitons que, dans quelques années, ces lignes ne paraissent pas trop... enthousiastes, qu'elles ne laissent pas l'impression de noble candeur, causée par telles effusions de Lamartine, en 1848, avant les journées de juin...

*
* *

Guidé par une foi si vive en l'influence des lois et la vertu puissante de la démocratie, M. Paul Deschanel n'est nullement partisan d'une politique de résistance, mais bien d'une politique de mouvement. Il a, fort avant leur vote, préconisé la plupart des mesures de protection ouvrière édictées par le Parlement depuis une quinzaine d'années. Et il a contribué par son suffrage, parfois par sa parole, à les faire admettre — ainsi des retraites aux paysans et salariés, dont il acceptait l'obligation, tout en cherchant à en sauvegarder et à en développer l'organisation mutualiste.

Il se sépare nettement de l'école orthodoxe d'Economie politique et du parti progressiste libéral. Il ne croit pas à l'inéluctabilité des inégalités sociales, qui viennent alourdir à l'excès le faix des inégalités naturelles : « la grandeur de l'homme est de les corriger »... de l'homme d'Etat, ajouterons-nous, pour préciser sa pensée.

Il ne verse point toutefois dans le socialisme d'Etat. L'élément essentiel du progrès social, c'est à ses yeux l'initiative, l'énergie individuelle — que la loi ne saurait trop provoquer, soutenir, mais à laquelle il serait néfaste qu'elle se substituât. Il entend maintenir la part de liberté, que les Français ont mis plus d'un siècle à conquérir. Les organisations nouvelles doivent surgir, croître et s'épanouir à côté des entreprises anciennes. Le capitalisme traditionnel survivra près des groupements ouvriers de production. Le salarié qui préfèrera demeurer isolé, travailler même aux jours de grève décrétée par le syndicat, en conservera la faculté. Il importe en somme de créer, sans détruire — le temps éliminant les formes d'activité désuètes.

C'est donc au prolétariat — M. Paul Deschanel aime à le répéter — encouragé par la loi, mais animé d'une libre conviction, de s'efforcer à son relèvement, de s'évertuer aux tentatives multiples, dont le succès lui assurera une vie large et indépendante, tout en rendant la nation plus forte et plus grande.

Mais ces masses ouvrières, de mauvais bergers prétendent en prendre la direction et les employer à la réalisation de fins subversives. Contre eux, M. Paul Deschanel se dresse avec une force, une ténacité et parfois une passion singulières. Depuis vingt ans, il combat le collectivisme. En ces dernières années, il s'est attaqué avec plus d'ardeur encore à l'anarchisme. De là ces sentiments, cette attitude de conservateur, que lui prêtent les esprits superficiels, habitués à fonder leurs jugements sur les impressions ambiantes et non sur les textes et les faits.

Dès l'apparition du parti socialiste, à la Chambre en 1893, M. Paul Deschanel se posa en adversaire, non point aveugle et haineux, mais éclairé, résolu. On se rappelle les grandes joutes oratoires, auxquelles, pour la haute satisfaction et l'édification de nos représentants, il se livra contre Jaurès. Aux tableaux épiques, aux évocations lyriques du tribun magnifique, il opposait la netteté de ses analyses, la sûreté de ses vues réformatrices, la flamme contenue de ses appels à la clarté, à la sagesse françaises. Les éclaircissements véhéments de son partenaire lui semblent « des éclairs dans le brouillard ». Certes, il rend hommage à tout ce qu'il y a de nobles aspirations dans le socialisme, « ce grand effort de l'esprit humain vers la justice sociale » ; mais il montre sur quelles hypothèses forcées il repose — théorie de la concentration des entreprises et théorie de la concentration des fortunes — et à quelles difficultés d'application, vraiment inextricables, il aboutit (réglementation de la production et répartition des produits).

Paul Deschanel est plus irrité encore contre l'anar-

chisme, qui fait dévier le mouvement syndical vers la simple destruction. Il en dégage les principes : privilège des « minorités conscientes », omnipotence revendiquée pour cette petite « élite » de salariés, exclusivement : c'est-à-dire négation des principes démocratiques, du suffrage universel et du système représentatif. Ce relent aristocratique et césarien marque, à ses yeux, la perversion, le danger de cette doctrine anarchiste. Quant aux moyens d'action, admis, prescrits par elle, ce sont le sabotage, la propagande antimilitariste ; le but, c'est la grève générale, c'est-à-dire la « révolution décentralisée » : autant de formes d'une « insurrection contre la loi ». Paul Deschanel l'estime intolérable. Et, désespérément « à ces illégalités, à ces violences, à ces conceptions régressives et barbares... » — « Les civilisés vous applaudissent! s'écrie M. Marcel Sembat — « à cet orgueil anti-égalitaire et anti-démocratique », il oppose « le *programme syndical démocratique* et la politique de solidarité. »

Dans l'*Organisation de la Démocratie*, on trouvera ces exposés des doctrines extrêmes, coupés d'ardentes réfutations. Ils sont fort exacts, quoiqu'un peu simplifiés, et comme grossis, afin d'être à la portée des intelligences les plus lentes. Accentuant encore cette clarté et cette simplicité, si précieuses dans un discours, quelques arguments communs, quelques couplets de bravoure, propres à distraire des auditeurs politiciens, les parsément, sans en abaisser sensiblement le ton ; quelques réminiscences aussi : « Ce grand peuple se sauvera lui-même, en sauvant la liberté, la patrie et les lois! » O Saint-Just! O Danton!

Si l'anarchisme est un ennemi plus récent et plus forcené, le collectivisme est, pour M. Deschanel, l'adversaire de toujours. Dans toutes les législatures, il l'a discuté, combattu. « C'est une effroyable mystification », s'écriait-il le 26 nov. 1894. Son œuvre oratoire n'échappe point, par là, à quelque monotonie. N'est-ce point lui qui l'a dit : « C'est la misère de notre métier, à nous autres politiques, que, à chaque génération nouvelle, tout ou presque tout est à recommencer... »

*
* *

Comment se fait-il qu'un leader aussi vigoureux, aussi redoutable, n'ait point été porté au pouvoir par la majorité de la Chambre et le vœu de la nation, manifestement éloignées, sinon effrayées, du collectivisme ? Paul Deschanel n'est-il point d'un loyalisme républicain à toute épreuve ?

Fils d'une « victime du 2 décembre » et bénéficiaire lui-même du régime du 4 septembre, il est de ceux que leurs origines, leurs traditions familiales, leur situation, comme leurs convictions, attachent à jamais au parlementarisme républicain.

S'il était trop jeune pour prendre une part appréciable à la fondation des institutions actuelles, il les considéra toujours comme définitives. Lois scolaires, restriction des prérogatives de l'Eglise eurent en lui un partisan résolu. Il a voté la séparation des Eglises et de l'Etat, qui lui semblait l'aboutissement logique d'une politique de trente ans — et, par delà ces mesures, d'une suite séculaire d'évènements. « S'il est une loi historique, dont l'existence ne puisse être contestée, c'est la séparation toujours croissante du spirituel et du temporel. »

Des innovations fiscales ne sauraient l'inquiéter, dès lors qu'elles visent à égaliser les charges et non les fortunes. « Un système d'impôts, pour être juste, explique-t-il, doit remplir deux conditions : exonérer à la base de chaque revenu un minimum d'existence en tenant compte des charges de famille et redresser par une taxe de compensation progressive la progression à rebours, qui résulte des contributions indirectes. » Il a donc voté le projet d'impôt sur le revenu, admis par la Chambre.

Il a voté même l'abolition — chère aux humanitaires — de la peine de mort.

Il constate « la discordance entre la France du xxe siècle et un régime administratif, qui ne correspond plus à son état politique et social », le visible anachronisme que constitue de nos jours le système napoléonien d'autorité concentrée et de discipline passive. Il en infère la nécessité d'une répartition nouvelle des pouvoirs administratifs : décentralisation étendue, charte et prérogatives accordées aux centaines de milliers de fonctionnaires et employés des services publics.

Il souhaite, en somme, un gouvernement capable d'action, qui ait, comme il le dit ailleurs, « de l'avenir dans l'esprit », qui sache où il convient d'aller et s'y achemine. Il déplore la faiblesse de la plupart des Cabinets, et que, dans telle crise sociale, « ce soient les pouvoirs publics, qui aient donné l'exemple de l'anarchie ».

Enfin s'il considère le Parlement comme intangible, il est de ceux qui n'en nient point les vices — par trop criants ; représentant, depuis vingt-six ans, un collège qui lui manifeste une fidélité touchante, il appelle néanmoins les bienfaits d'un scrutin élargi, avec représentation proportionnelle : « nous sacrifions non seulement nos intérêts légitimes, mais nos sentiments les plus profonds, à cette œuvre de justice, qui est la condition des œuvres de rénovation et de salut ».

Un gouvernement fort, un parlement respecté donneront sa pleine efficacité à ce régime « de discussion et de contrôle », auquel nous sommes,

affirme-t-il, « invinciblement attachés » et en dehors duquel « nous ne voyons qu'aventures et périls. »

*
* *

Pour lasser, peut-être, les préventions, obstinées contre lui, M. Paul Deschanel s'est occupé de questions qui, malgré leur importance, soulèvent au Parlement un intérêt moins passionné : les questions diplomatiques.

Président depuis six ans de la commission des Affaires extérieures, rapporteur depuis quatre ans du budget des affaires Étrangères, il a envisagé l'ensemble et les éléments de notre représentation et de notre action au loin ; et il l'a fait avec sa pénétration coutumière.

Il a dénoncé les abus qui se perpétuent au ministère du quai d'Orsay : « l'accès de la carrière rendu très difficile aux hommes sans fortune », « l'achat des offices » (les emplois parisiens étant offerts au rabais), etc...

Il a signalé les défauts graves de nos services diplomatique et consulaire, la mauvaise distribution géographique des postes, l'insuffisance des traitements, la fréquence des déplacements, « prime à la richesse, ce qui est un contresens dans une démocratie ».

Sur nos grandes interventions hors de nos frontières, nos alliances, nos négociations, nos expéditions, sur l'affaire marocaine, il s'est étendu en développements, en aperçus d'une belle lucidité !

M. Paul Deschanel ferait un ministre des affaires étrangères informé, vigilant, d'une courtoise fermeté : et c'est la fonction, sans doute, où il se heurterait aux moindres résistances...

*
* *

Mais enfin pourquoi cette sorte d'ostracisme, dont il est la victime mal résignée ?

Que M. Paul Deschanel y veuille échapper; qu'il souffre de ce que ses talents soient réduits à la seule activité verbale : c'est chose fort compréhensible — et que décèlent bien des mots amers. En rappelant ses vaillantes campagnes oratoires contre le collectivisme, il s'écrie : « on nous a systématiquement découragé ». Et quand il voit tel de ceux qu'il combattait, conquérir, au prix d'une conversion, le pouvoir, il s'indigne : « Etrange pays, où la folie vous pousse en haut, où la répudiation de la folie vous y maintient, où l'on provoque d'abord par ses excès l'enthousiasme des violents, où l'on gagne ensuite par son repentir l'applaudissement des sages ».

C'est dans une série de petits faits — et non de raisons probantes — que l'on a coutume de chercher le *pourquoi* de cet isolement.

Tout d'abord, dans sa manière d'être. Nul n'ignore que M. Paul Deschanel, étant de ceux dont un écrivain de jadis se serait plu à décrire la « noble stature » et l' « harmonie des traits », aggrave cette mâle beauté par l'élégance de sa coiffure et de sa mise. Jusqu'à ces dernières années, il apparaissait comme un prince de Sagan... démocratique et républicain. Mais en régime populaire, ou même bourgeois, l'élégance est une faiblesse — non point certes une faiblesse de caractère, mais une cause de sourdes jalousies, de rancunes inavouées...

M. Paul Deschanel y joignait le maintien qui convenait : certaine raideur dans les gestes, certaine brièveté dans les propos, je ne sais quelle sécheresse... ces manières détonnaient à la Chambre, où règne le bon-garçonnisme ; et les gros mots d'affectation, de hauteur, les imputations plus sérieuses d'égoïsme, d'incapacité de se donner, s'élevaient contre lui...

Il ne faut pas nier l'effet de cette « cote », que confèrent à chacun, au Parlement, ses allures extérieures. Bon nombre de médiocrités se sont fait élire au pouvoir par l'aisance des poignées de main, la plus serviable — et la plus banale — des camaraderies. — Mais il ne faut pas l'exagérer.

Une impression peu favorable à M. Paul Deschanel est demeurée, aussi, du goût qu'il marqua naguère pour les fonctions décoratives et représentatives. Il fut un temps — il y a quelque treize ans — où il jouissait de ce courant de sympathies, de cette vogue, que toutes les personnalités en vedette, politiques, écrivains ou artistes, connaissent, à certaines heures de leur carrière; les espoirs des nouvelles générations se portaient sur lui; on l'exaltait comme l'organisateur du régime social attendu ; il était l'homme du jour, mieux encore, l'homme du lendemain... il dédaigna le pouvoir, pour obtenir la présidence de la Chambre !

L'âge a donné plus de dignité souple aux manières de M. Paul Deschanel, et il lui a donné aussi des ambitions plus viriles : celles d'un véritable homme d'Etat. Mais l'heure propice n'est point revenue...

Des griefs assez graves, ce sont certains actes parlementaires de M. Deschanel, son silence pendant « l'Affaire », la façon dont il accepta d'être séparé de l'ensemble des groupes républicains... C'est sa nouvelle candidature à la Présidence de la Chambre, en janvier dernier, contre un devancier âgé et respecté, avec l'appui des voix de droite. Ce jour-là il dispersa soudain les sympathies très réelles, que le spectacle de son activité soutenue, de l'injustice durable de son sort, ralliaient autour de lui.

Il n'est aucun de ces faits, sans doute, au sujet

duquel M. Paul Deschanel n'ait de bonnes raisons à donner. Il expliquerait probablement, qu'en butte à l'animosité tenace du groupe collectiviste, il a dû, sinon rechercher, du moins accepter un contrepoids à droite : les partis extrêmes s'annihilant ainsi l'un l'autre. Il ajouterait peut-être qu'en d'autres circonstances, tel leader de gauche agit ainsi, à qui nul n'en tint rigueur. Mais plus il diminuerait ces raisons, en quelque sorte tangibles, qui expliquent son délaissement, plus il ferait ressortir l'étrangeté de son sort parlementaire.

Si cette exclusion s'est prolongée et persiste encore, ne serait-ce point que M. Paul Deschanel n'a point fait d'efforts héroïques pour en triompher? A-t-il essayé d'agir sur l'opinion publique — puisque le Parlement se dérobait? En a-t-il appelé au pays, comme l'eût fait un Gambetta? — Il ne semble pas que la lutte l'ait tenté. Forcer le consentement des assemblées et des foules ne paraît point son fait.

En régime populaire, un homme d'Etat n'a point seulement à discerner les orientations justes, celles qui assurent l'ordre dans le présent et préparent l'avenir : il a à propager ses idées, à les faire admettre, à les faire triompher. Visiblement, M. Paul Deschanel est mieux doué pour la première de ces tâches que pour la seconde. Il a, sur les questions politiques et sociales, des vues pénétrantes, empreintes de hardiesse et de générosité, il poursuit un but très noble : concilier les institutions républicaines et les entreprises syndicales et sociales, le présent et l'avenir, « organiser la démocratie »; il expose ses desseins dans des discours, qui sont des chefs-d'œuvre de clarté. Il ne va pas au delà. S'entourer de concours utiles, grouper, enflammer un parti, *faire centre*, multiplier ainsi sa prise sur l'opinion : ce souci, ce labeur lui demeure étranger. Il n'a pas ce ressort, cette puissance de rayonnement, qui fait les grands politiques populaires.

Voilà pourquoi ce parlementaire lettré, de haute culture, d'idées intelligemment conciliantes, poursuit une carrière si platonique. Reconnaissant en lui un orateur de bonne lignée, l'Académie française lui a offert, contre les vulgarités, les brutalités, les déceptions de la vie publique, le plus agréable, le plus envié des refuges. Souhaitons qu'il ne s'y laisse pas distraire à l'excès. Car sa fermeté, sa clairvoyance, son éloquence sont nécessaires à la Chambre — et lui assureront quelque jour, souhaitons — le pour le bien de l'Etat, une revanche du sort.

FRANÇOIS MAURY.

UN MÉNAGE DE POÈTES AU XVIIIe SIÈCLE

LE COMTE ET LA COMTESSE DE BUSSY

Documents inédits [1]

Les affaires de son prince tournaient mal. Le comte de Limburg avait donné une extension imprudente à son trafic des décorations de ses ordres. Le grand-cordon de Saint-Philippe barrait à présent la poitrine de toute sorte d'*espèces*, un oculiste, un droguiste, un libraire, trois tailleurs et certain marquis de Quincy qui se fâchait et criait comme une oie plumée. Quincy répandait un pamphlet virulent où Limbourg-Styrum et sa suite étaient peints chacun à son rang, de manière que Bussy figurait en vedette dans cette galerie. Son portrait que voici, bien qu'anonyme et en trois lignes, n'était pas mal ressemblant: « Bel esprit par nécessité, chevalier par hasard, industrieux par caractère, il soutient son existence amphibie par tous les talents que procurent le besoin et l'adresse... » Au-dessous, en légende, étaient rappelées les vicissitudes de son expédition en Espagne. Quincy ajoutait : « Préférant la vie tranquille de versificateur et de chevalier de Saint-Philippe à la vie orageuse de politique et d'homme d'État, il est venu couler ses jours obscurs sous l'aile de Pégase et sous celle de M. de Limbourg, rudoyé par l'un, trahissant l'autre, aiguisant l'épigramme contre chacun, et vivant aux dépens de tous. Ses hautes destinées lui préparaient cependant une place dans un des *temples* de la capitale, comme un sûr et dernier asile. »

Ni le dernier, ni le plus sûr, hélas! Le comte de Limburg se retourna inopinément contre son *alter ego* et l'abandonna sans secours aux poursuites du marquis de Quincy. Quelle ingratitude! Bussy en garda un amer souvenir. « J'ai soutenu seul, racontait-il plus tard, le poids d'une affaire au tribunal pour sauver au prince de Limburg le désagrément de voir compromettre les privilèges qu'affectent les souverains maintenus par le traité de Westphalie ; » autrement dit, pour épargner au prince la honte d'une plainte en escroquerie et pour lui maintenir les apparences de l'immunité diplomatique. Limburg disait de son côté s'être convaincu que son « colonel-gouverneur » avait abusé d'une de ses lettres en la livrant à un tiers contre espèces, et il associait en conséquence sa vindicte aux ressentiments privés de la comtesse de Bussy. Celle-ci, l'excitait d'ailleurs à punir le traître dans de fré-

1 V. *Revue Bleue* des 14 et 21 octobre 1911.

quentes visites faites « sous les apparences de la plus tendre amitié. » En outre, elle formait une demande en séparation de corps, en invoquant les plus lointains griefs: quelques-uns dataient de l'année de son mariage, 1768. Bussy répliqua. « Voilà, dit-il, un article que j'ai peine à digérer. Avais-je à craindre qu'une femme vertueuse s'ennuyât d'un lien où les beaux jours ont passé le nombre des jours nébuleux? » Il la menaça d'un mémoire de 600 pages. Mais elle eut le crédit de le faire saisir avant son apparition. « Je serai *cynique* et *cruel*, l'avertissait-il ; je vous démasquerai. » Il ajoutait : « C'est la plus dissimulée des femmes. » Ses griefs d'époux, eux aussi, n'étaient-ils pas sans nombre et d'une antiquité assez vénérable? L'un des plus sérieux était l'existence d'un bâtard de la comtesse. Que ne lui devait pourtant pas celle-ci! Son nom, la perspective d'une fortune immense et, dans une certaine mesure, sa réputation d'esprit et de talent. Bussy avait évité de lui ôter « celle des mœurs. » Maintenant, il allait parler. Mais, dut-il reconnaître bientôt, « on empoisonna le sens de ses paroles; on les présenta comme les expressions d'un furieux qui menace les jours de ceux qui sont exposés à son courroux » ; enfin, on ne lui laissa d'alternative que son passage au service des *insurgens* à Boston, ou la prison d'Etat.

Mme de Marcilly se louait fort à présent de sa bru, dont elle ne parlait jamais auparavant que pour la couvrir « des injures réservées aux femmes de la halle. » Elle espérait que le résultat de son entente avec elle ne se ferait plus longtemps attendre. Effectivement, la comtesse de Bussy avait autour d'elle « une clique nombreuse » d'auteurs à la mode et d'adorateurs dont les moindres avaient le bras long. Elle avait ses grandes entrées dans les bureaux ministériels, ainsi que chez les principaux officiers de la police de Paris dont le chef, le lieutenant-général Lenoir, n'avait rien à lui refuser. Elle avait jusqu'à des accès à la Cour ; Monsieur, frère du roi, et la reine la protégeaient ouvertement. En un mot, dit Bussy, elle conjurait « les autorités les plus formidables. » Elle était bien secondée aussi par sa sœur, Marie-Charlotte Letellier, veuve Genreau, que Bussy avait contribué jadis à marier et qui, vite fatiguée du lien conjugal, s'en était délivrée en faisant enfermer son mari à la maison de force d'Armentières, où il était mort. Bussy dénonçait violemment de telles collusions ; mais il ne pouvait s'empêcher de noter avec plus d'indulgence « les passions qui peuvent naître dans le cœur d'une belle femme, pleine de talents, de grâces, d'aménité, réunissant les suffrages de la Ville et de la Cour, éprouvant les faveurs des ministres du roi et de la reine elle-même, secondée dans l'art de plaire et de tromper par les beaux esprits et les agréables de la capitale, et même par des magistrats, des prélats, fameux amateurs, vieux prêcheurs, que je pourrais nommer », concluait-il, « et que je nommerai peut-être ; car pourquoi ferais-je grâce à un seul auteur de mes calamités ? »

M. de Montbarrey, devenu ministre de la guerre, fut l'artisan du dénouement. Il avait son hôtel tout près du Temple, il était à demi Bourguignon, il connaissait Bussy, il en avait pitié. Mais chez lui fréquentait la vindicative Mme de Montherot. Il était fort sollicité aussi par l'avocat-général Colas que renforçait un parent, membre du conseil de Monsieur. Pour enlever l'adhésion du ministre hésitant, la comtesse de Bussy donnait de sa personne auprès de lui et lui imposait un secrétaire de sa main. A la fin, Montbarrey céda et s'en alla porter au comte de Maurepas les plaintes et mémoires de sa belle suppliante : la lettre de cachet fut délivrée au mois de juillet 1778. Restait à l'exécuter.

Le Temple était rempli d'espions et d'affidés occupés uniquement à capter la confiance des réfugiés et à tout tenter pour les attirer hors du lieu d'asile. Rien ne fut négligé pour en faire sortir Bussy. Mme de Marcilly et les siens y consacrèrent quelque argent. On finit par obtenir du bailli de Crussol, administrateur-général du Temple, une ordonnance qui permettait l'entrée des exempts. Toutefois, le bailli, défenseur naturel des privilèges de l'enclos, ne se souciait pas de les amoindrir ostensiblement, et il fit évader Bussy, qui se tint caché six mois encore dans Paris avant d'être arrêté chez un notaire. On le conduisit de là au Châtelet ; ses papiers furent saisis et remis tant à sa femme qu'à ses autres persécuteurs ; puis la maréchaussée le mena bon train, en 54 heures, à Lyon. Il y fut écroué le 27 mai 1779, dans la forteresse de Pierre-Scise. L'opération coûta 6.000 livres à Mme de Marcilly ; mais elle pensait y gagner le centuple.

Pierre-Scise! la Bastille lyonnaise, vieux château des rois Burgondes transformé en prison d'Etat par Louis XI. Son histoire était un martyrologe, ses légendes un épouvantail. « J'en habitais dit Bussy, la tour à la forme du pain de la douleur. » Tour malsaine, juchée comme un champignon sur la pointe d'une grosse aiguille de rocher au bord de la Saône; on y avait les pieds dans l'eau, ou la tête dans les brouillards. La compagnie n'était pas meilleure, quoique la prison fût pour gens de qualité. Par exemple, Bussy dut s'y lier avec un détenu dijonnais, le marquis de Ragny, de la grande famille des Chartraire, qui jouissait paisiblement là de 60.000 livres de revenu, et traitait la ville et les faubourgs. Ragny s'y était même remarié sans sortir de captivité et avait fait souche. Sa fréquentation adoucis-

sait beaucoup le régime de ses compagnons d'infortune. Mais son histoire éloignait de lui ceux qui avaient gardé de l'honneur. Ce bon vivant avait été enfermé à Pierre-Scise, en 1734, pour avoir assassiné sur la grande route, près d'Avallon, le comte de Jaucourt, son ami et son hôte. Il eût mérité d'être roué. Au lieu de cela, quand il mourut en 1783, on l'inhuma avec honneur à Lyon dans l'église collégiale de Saint-Paul.

Il avait suffi d'un quatrain, peut-être, pour déclancher le ressort qui précipitait Bussy dans cet antre. Or, admirez la diversité des fortunes. Un autre quatrain, dans le même temps, avait ouvert à la comtesse le séjour des dieux. Au printemps de 1778, Mme de Bussy avait prédit à la reine la naissance d'un dauphin. Si l'événement avait confirmé sa prophétie, on devine quelles faveurs l'en auraient récompensée. Mais ce fut une Madame Royale qui naquit, le 18 décembre. La déconvenue de Marie-Antoinette risquait de se faire sentir à l'augure. La comtesse se tira de ce mauvais pas à merveille. Elle déclara maldonne à la reine, tout en retenant l'enjeu pour le prochain coup; elle lui écrivit ceci :

Oui, pour fée étourdie à vos yeux je me livre;
[illegible] prophétie a manqué son effet,
Il faut vous l'avouer, c'est qu'en ouvrant mon livre,
J'avais, pour le premier, pris le second feuillet.

Mme de Bussy n'avait pas été la seule à se hasarder dans cet embarras. Aussi son quatrain fit-il fureur, fut-il répété à l'envi; et maintes devineresses morfondues laissèrent entendre qu'elles l'avaient fait. Qui l'attribuèrent ainsi à la *muse limonadière* et qui, trompés par l'identité du titre et des initiales, à la comtesse de Beauharnais. Ce n'était pas le seul tort qu'on fit à son véritable auteur. Pas plus que les gazetiers d'aujourd'hui, ceux d'alors n'admettaient qu'une femme-poète fût autre chose qu'une femme avec un poète. On sait le distique dont Mme de Beauharnais était poursuivie :

Chloe, belle et poète, a deux petits travers:
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

On lui prêtait Dorat pour *teinturier*, comme Roucher à Mme de Bussy, et comme La Harpe à Mlle Necker débutante. Pourtant, alors, on se le rappelle, Roucher débitait son *Mois* de septembre où il protestait de son retour définitif à Zilla; et de son côté, la comtesse publiait une *élégie* sur cet abandon... Il aurait donc fallu que Myrthé eût trouvé sans désemparer un poète de rechange et qui se prêtât à écrire pour elle cette lamentation : était-ce vraisemblable? Elle l'écrivait bien toute seule, ce nous semble. Sans complaisance, on y peut reconnaître la naïveté sensuelle et le style précieux de sa manière :

Un berger trop cher me délaisse,
[illegible] me rendre le bonheur perdu.
L'ingrat, il porte ailleurs ses vœux et sa tendresse
Et de ma trop longue faiblesse
Il a perdu le souvenir.
Ici, sous ce même feuillage,
Pour la première fois il me parla d'amour:
Ici, je m'attendris à son pressant langage,
Et, ne soupçonnant point qu'il pût être volage,
Je couronnai ses feux d'un crédule retour.
. . . . . .
Aujourd'hui, quelle différence!
Mes beaux jours sont finis, mon bonheur est passé.
Ou, dans mon souvenir, s'il vit encor trace,
Sa fugitive jouissance
[illegible] moment de plaisir pour mon cœur délaissé.
Et bien, je l'oublierai, l'ingrat qui me méprise,
Je l'oublierai. Cruel amour,
Je hais ta chaîne, je la brise,
[illegible] sans retour.

Sans retour? sauf rétractations. Serment d'amoureuse et serment de poète se valaient. Une femme si jeune, si belle et si répandue! On serait allé la reprendre au cloître et plus loin. Les salons la recherchaient aussi. Plus volontiers que ses vers, aussi volontiers que des amants, on lui prêtait de l'agrément de société, du génie de conversation.

L'Espion Anglais nous la montre chez la Minerve aveugle et valétudinaire du temps, chez Mme du Deffand, au milieu des célébrités en hommes et en femmes que ce bureau d'esprit rassemblait : Mmes de Beauharnais et Geoffrin, le galant Dorat, le « sublime » Thomas, l'astronome marquis de La Lande, Marmontel, l'abbé de Reyrac, censeur royal, dit *Calchas*, et maints seigneurs, religieux, magistrats, docteurs. Cette compagnie-là ne ressemblait pas trop aux nôtres, où des gens venus en cohue se poussent pour paraître et surmontent à grosse ou perçante voix la causerie effarée. Rien non plus de ces réunions pédantes, dont Mme Geoffrin eut l'idée, et qui sur un sujet donné lancent un parleur unique, comme un hanneton retenu par un fil au bout d'une férule. On voyait chez Mme du Deffand un libre va-et-vient de familiers apportant chacun sa cueillette de nouvelles fraîches et piquantes, et la répandant aux pieds d'un aréopage féminin qui en faisait le lien et l'arrangement à sa fantaisie. Un docteur rappelait la querelle implacable de deux de ses fameux confrères de la Faculté, Bordeu et Bouvard. Il citait le sarcasme dont Bouvard, connu pour son cynisme, avait accueilli l'annonce de la mort de Bordeu, qu'il aurait voulu voir pendu : *Je n'aurais jamais cru que j'en mourrais malheureusement!* — Voilà qui est abominable! s'écriait la comtesse de Bussy. — On ne peut rien de plus horriblement méchant, renchérissait Dorat. Heureusement, Madame, l'ombre du défunt en est bien dédommagée par votre charmant bon mot sur son compte : *La mort a*

eu peur de lui ; elle l'a pris en dormant. Oh ! c'est trop joli ! — C'est charmant ! approuvait Mme de Beauharnais, toujours amène et bonne âme, sans jalousie, sans fiel, presque sans malice. Et la comtesse de Bussy de reprendre : Vous êtes bien bons ; je ne sais à propos de quoi l'on est allé insérer cela dans le Journal de Paris. — Ne craignez rien, madame, repartait Dorat, qui déguisait mieux la vanité d'autrui que la sienne : personne ne vous accusera de l'y avoir envoyé. C'est une de ces fleurs qui naissent continuellement sous vos pas : les rédacteurs l'ont cueillie et en ont orné leur bouquet. » Fleurs épineuses parfois ; le savant La Lande, qui vendait cher ses pronostics du temps, ayant fait le désintéressé, la comtesse l'égratignait vivement. Puis, le docteur entamait un récit graveleux, et Mmes de Bussy et de Beauharnais se retiraient ensemble par décence, mais en riant sous cape et assez lentement pour tout entendre.

La comtesse ne pouvait, cependant, demeurer en vue, — se tenir « sous le feu du réverbère », comme on disait alors, — tandis qu'on emmenait son mari à Pierre-Scise. Il était de bon ton, au début de ces sortes de séparation, qu'une honnête femme s'écartât un peu du tourbillon de la ville. Un scandale n'éclaterait-il pas ? Bussy, sous les verrous, était homme encore à tout faire comme à tout dire pour s'en tirer : et l'on comprend que, durant cette crise, sa femme ait aspiré avec force au calme de la vie des champs. Elle jurait en avoir toujours eu le goût. Mais elle le jurait avec un accent d'irritation plus qu'agreste, presque républicain, qui nous met en défiance. Elle méprisait un peu soudainement ce qu'elle avait toujours recherché. Elle s'écriait :

> Quand pourrai-je loin de ces murs
> Où la fastueuse opulence
> Lève un front couvert d'insolence,
> Couler enfin des jours obscurs !

Elle décrivait assez vaguement ce séjour abhorré :

> D'un vaste et superbe château,
> Tout l'éclat ne me tente guère...

Il s'agissait probablement de Compiègne ou de Fontainebleau. Peut-être aussi de Vincennes, qui était *maison royale*, où la Cour ne résidait plus, mais dont elle cédait gracieusement la jouissance à des privilégiés de toutes qualités, pour qu'ils y refissent leur santé, leur bourse ou leur réputation : officiers invalides à maigre pension, premiers commis, haute valetaille, bohème de littérateurs et de savants, seigneurs et dames dédorés ou dont l'existence avait éprouvé de ces « malheurs » qui éloignent le monde et qui donnent de l'éloignement pour lui. La comtesse avait quelque droit à y occuper un appartement ; c'était un parent de sa mère, le marquis Orry de Fuloy, frère de la marquise de la Galaizière, qui avait autrefois créé la manufacture de porcelaine de Vincennes, depuis transférée à Sèvres ; et le fils de ce personnage, poète comme elle, était un de ses chevaliers servants. Dans cette dernière supposition, la comtesse n'aurait pas fait ailleurs qu'à Vincennes la connaissance de Mirabeau, détenu au donjon, mais qu'on autorisait à en sortir journellement pour faire de l'équitation dans les avenues du parc. La complaisance de ses porte-clefs lui permettait d'entretenir, au cours de ces sorties, des relations très particulières avec plusieurs des belles dames logées dans les pavillons du Roi et de la Reine.

Quoi qu'il en soit, à peine l'eut-on élargi, en décembre 1780, et se fut-il installé à Paris, rue Basse-du-Rempart, chez le sieur Boucher, premier commis du lieutenant-général de police, que Mirabeau ne cessa plus d'y rencontrer la comtesse de Bussy, plus que jamais solliciteuse contre son mari. Le lieutenant de police, si complaisant pour elle naguère, se montrait à présent importuné de ses demandes. Un inspecteur, qu'elle avait envoyé à Pierre-Scise porter à Bussy des propositions de séparation de corps à l'amiable, était revenu fort attendri par les doléances du prisonnier. Il osa en parler à M. Lenoir. « Ne vous mêlez pas de cette affaire, elle n'est pas claire, elle n'est pas finie, lui répondit le lieutenant de police. Bussy fera des mémoires accablants, et vous serez cité et moi aussi. » Mais par l'influence de Boucher et de Mirabeau, la comtesse espérait le ramener à ses vues. Mirabeau exerçait le plus fort ascendant sur Boucher, qu'il appelait son « bon ange », et sur M. Lenoir lui-même.

Boucher aimait les arts, les lettres et la société de ceux qui les cultivent. Sa femme, un peu intempérante et évaporée, peignait le portrait avec talent. Leur ménage tenait ainsi du salon, de l'atelier et de l'hôtellerie. On y rencontrait une élite fort mêlée, chatouilleuse du goût et facile ou blasée de mœurs. Mirabeau et la comtesse de Bussy étaient faits on ne peut mieux pour s'accorder dans ce milieu, pour le séduire et pour y dominer. Toutes les femmes raffolaient de lui et tous les hommes d'elle. Il jouit bientôt de toutes les primautés. Mais quel cas faisait-il de la plus enviée de ses conquêtes ? Son jugement sur ce point est à recueillir. Mirabeau était, en général, un appréciateur cynique, mais impartial, du mérite féminin. Il se dispersait entre trop de créatures à la fois pour déraisonner complètement d'aucune. Ah, si nous possédions la correspondance qu'il échangeait avec la comtesse de Bussy ! Il devait leur échapper parfois de s'écrire des louanges d'une lucidité plus pénétrante qu'une critique aiguë et réfléchie. Pour la première fois de sa vie, Mirabeau trouvait dans l'une de ses maîtresses un assemblage

complet des attributs partagés entre toutes les autres. Mme de Bussy avait la beauté et l'intelligence, l'éducation et l'expérience, de l'esprit et du cœur; elle ne sacrifiait pas à l'amour aux dépens de l'ambition; et sous un air de considération et de bienséance entretenu avec soin, elle était d'une fertilité d'expédients, elle avait un fond de rouerie qui, dans un commerce intime avec elle, permettaient de penser tout haut et de dépouiller toute hypocrisie, toute contrainte; car pour elle comme pour Mirabeau, l'existence était une industrie quotidienne, où il fallait tantôt solliciter, tantôt corriger la fortune, et posséder plus d'à-propos, de finesse, d'élasticité, d'entregent, que de droiture et d'abandon.

A défaut de ces lettres perdues, il nous reste des parties inédites d'une autre correspondance que Mirabeau adressait dans le même temps à son ami Vitry, familier comme lui du ménage Boucher. Vitry était son courrier ordinaire et le confident unique de ses liaisons amoureuses avec la plupart des femmes rencontrées dans cet intérieur accueillant. Mirabeau les lui désignait en général par des surnoms, pour obéir à des nécessités de discrétion autant que pour satisfaire à une manie, héritée des siens, de donner des sobriquets à tout le monde, entourage ou simples connaissances. Mais il est remarquable que, seul des Mirabeau, il n'y mettait presque jamais de dérision. Il appelait Boucher, avons-nous dit, son *bon ange*; et tels autres étaient ses *Pylades*; Mlle Julie Dauvers, qu'il avait voulu s'attacher au sortir du donjon de Vincennes, était *Liriette*; et celle-là, *Christophe*; et Mme de Bussy, *Zénéide* ou la *belle des belles*... Il n'y avait guère que la marquise de Monnier, toujours entretenue d'une espérance de réunion, pour rester invariablement, d'un nom vrai et simple comme elle, *Sophie*. Toutefois, s'il ne surnommait la comtesse de Bussy qu'à la louange de son physique, Mirabeau ne jugeait pas son moral aussi flatteusement. N'exagérons rien : au demeurant, il la tenait pour plus honnête homme qu'honnête femme; et n'était-ce pas tout profit pour lui?

La première de ces lettres à Vitry où il était fréquemment question de la comtesse n'a d'autre intérêt que de nous montrer Mirabeau dans une politique de ménagements bonne à tromper autant de femmes qu'il en séduisait et à n'en affliger aucune de la certitude de son infidélité. On y entrevoit la comtesse de Bussy non moins attentive, de son côté, à ne pas contrister Boucher... Quoi, Boucher? lui encore? Nous le croyions oublié. Il ne l'était point. Boucher demeurait l'ami de fondation, celui à qui l'on est constante à travers tous les attachements d'intérêt ou de caprice, l'ami du matin de la vie, qu'on délaisse un peu dans le jour, mais en lui gardant la meilleure place dans l'âtre pour charmer le vide, le froid et l'ennui des soirs. Or, Boucher avait pour médecin l'excellent docteur Baignières, dont la sœur était mariée au sculpteur Lucas de Montigny; et celui-ci était en train de modeler un buste de Mirabeau, tout riant de force, de passion et de grâce, et dont la bouche semblait exhaler un soupir d'amour satisfait, ou chanter la plus tendre romance, ou moduler les plus voluptueux vers de la Muse son amante... De cette circonstance s'ensuivaient des recommandations non datées, mais qu'on peut situer à coup sûr dans les premiers mois de 1781 :

« Mon cher Vitry, il est arrangé que nous dînons tous ensemble jeudi chez Lucas. Je vous prie de recommander à Lucas que les Boucher ne le sachent pas, et si par hasard il le leur avait dit, qu'il se dédise. Je désirerais, en outre, pour cinq cent mille raisons, que les Baignières n'en fussent pas, mais surtout pour celle-ci : c'est que la comtesse viendra m'y prendre pour voir mon buste (lequel, par parenthèse, je supplie Lucas d'avancer le plus possible pour ce jour-là, et, en conséquence, je lui donnerai une longue séance demain de 10 h. à midi) et la jolie maison dont vous avez parlé et dont il faut me renvoyer le signalement que j'ai perdu. Or, vous savez les liaisons de Baignières et de Boucher, ce qui fait que la vue de celui-là ne serait pas fort agréable à mon amie. Arrangez aussi que l'on fasse faire à mes frais un petit fromage à la glace pour les quatre heures où elle viendra. J'espère que le galant Vitry me saura quelque gré de lui procurer la vue et la conversation de la belle des belles. »

Très vite, semble-t-il, Mirabeau et la comtesse s'aperçurent que les similitudes de goûts, de caractères et de conduite, qui font le ciment de l'amitié, disloquent l'amour où il faut se compléter pour s'entendre, et non pas se doubler. Lequel le premier se sentit une surcharge pour l'autre et se détacha, peu importe. Ils ne s'en voulurent pas d'une méprise si commune, et ils ne se dégoûtèrent pas non plus, en se séparant, de ce vif plaisir de se reconnaître, de s'admirer et de se chérir l'un dans l'autre, qu'ils avaient cru propre à amalgamer, sans les froisser, leur amour-propre et leur égoïsme infusible. Peut-être aussi que ce qui n'aida pas peu à cette séparation douce fut le départ obligé de Mirabeau, que l'Ami des Hommes emmenait avec lui dans sa campagne du Bignon en Gâtinois. Mirabeau allait employer cette longue villégiature à préparer la rétractation de la sentence du bailliage de Pontarlier qui l'avait condamné par contumace, en 1777, à perdre la tête sur l'échafaud, en punition du rapt de Sophie de Monnier.

Au Bignon, il se distrayait de ce labeur ardu en

chassant les gibiers de tous poils, sans négliger un moment d'occuper de lui la comtesse de Bussy. Par ses relations, elle pouvait l'aider puissamment « à remettre sa tête sur ses épaules », comme disait son père. Au lieu de l'attrait passionnel, c'était à présent de la confraternité littéraire qui attachait Mirabeau à Mme de Bussy. Il aimait ses vers, il les recopiait, et, il faut bien le dire, il méditait de les publier sans son aveu, anonymement, pis encore : à son profit exclusif. Il lui soumettait ses propres écrits, ses *Contes*, une traduction de Tibulle, et les divertissements rimés dont il était de tradition au Bignon de réjouir l'Ami des Hommes, ou sa maîtresse, Mme de Pailly, ou sa fille, Mme du Saillant, au jour de leur fête. Pour l'économie de ces échanges, Mirabeau empruntait le port franc (un contreseing aux armes de Lorraine) de la complaisante comtesse; il faisait passer de la même façon à Paris son énorme production épistolaire. Enfin, la comtesse le servait encore d'autres manières. Elle acquittait certain jour, par exemple, les vieilles dettes de reconnaissance du marquis de Mirabeau lui-même, — et non pas à l'insu de celui-ci, — en faisant nommer à la direction de l'hôpital de Bayeux M. Poisson, ancien précepteur de Mirabeau et de son frère Boniface, et père du littérateur Poisson de La Chabeaussière.

Cependant, la comtesse était elle-même à ce moment dans de grands embarras judiciaires, que lui avait suscités, dès le mois d'avril 1780, par une requête en sauvegarde adressée au Parlement de Paris, le détenu de Pierre-Scise, son mari. Le parlement était à la veille de s'en occuper. L'anxiété la rendait nerveuse et susceptible. De là, sans doute, dans ses relations avec Mirabeau, un trouble et des agacements fréquents, que justifiaient assez, d'autre part, l'ubiquité du cœur et les petites trahisons notoires ou soupçonnées de ce bourreau du sexe. Ne s'avisait-il pas d'envoyer à Vitry, dans le même paquet, sous le contreseing aux armes de Lorraine, des lettres amoureuses pour *Zénéide* et pour *Christophe*? il ne prenait que la précaution de dire à l'intermédiaire : « Vous n'êtes pas homme à faire quelque étourderie en matière si délicate; vous connaissez trop le beau sexe et la pomme de discorde. » Il ne s'en croyait pas moins fondé à se plaindre des suites inévitables de sa duplicité et il interdisait à Vitry toute tentation de s'insinuer dans ces amitiés féminines entre lesquelles il se partageait si négligemment. Mirabeau était jaloux; il avait trop bonne opinion de lui-même pour ne pas le devenir par orgueil et par amour-propre, quand il ne l'eût pas été de tempérament et de race. L'honnête, le loyal, le discret Vitry niait en vain d'avoir aucune tentation de ce genre et s'offensait même du soupçon. Mirabeau y revenait, tout en se défendant de l'avoir conçu; et nous sommes redevables à cette petite querelle des plus curieuses réflexions du futur tribun sur la belle comtesse. Lisons donc un moment dans ce portefeuille, sans plus de commentaire :

8 juillet 1781. — « Je crois qu'il ne fallait pas toute votre pénétration pour deviner la petite astuce femelle que contient la lettre ouverte que vous m'envoyez, bien que vous ignorassiez ce que j'apprends, et ce qui est très singulier, que deux lettres que j'ai adressées par une autre voie que la vôtre, le tout par complaisance pour l'inépuisable méfiance de ce sexe, ont été ouvertes, ce qui, à bon droit, a fort inquiété Zénéide; elle m'écrit une grande complainte à ce sujet. Il est certain que ses affaires sont dans la crise, qu'elle ne saurait user de trop de circonspection; mais je crois que vous avez pris sous votre bonnet qu'elle ne voulait plus que je lui adressasse de lettres; du moins pourrais-je vous administrer des preuves péremptoires que telle n'est pas son intention. Au reste, soyez *scélérat* tant que vous voudrez; vous verrez beaucoup de pays avant de l'être autant qu'elle le mérite. Sur le tout, je joins ici une lettre pour elle. »

26 août. — « Zénéide a pris le bon parti, mon ami, je vous assure, car j'étais tout décidé à ne plus lui écrire, si elle n'eût pas voulu m'écrire par vous. C'est une pantalonnade qu'elle m'envoie; mais elle a éprouvé tant d'indignités de tant d'espèces qu'elle a fort mauvaise opinion des hommes, et elle ne m'excepte que parce que le hasard m'a soumis vis-à-vis d'elle à tant d'épreuves, que sa raison en est forcée à me croire honnête homme beaucoup plus encore que son cœur n'y penchait. »

30 septembre. — « Soyez très circonspect vis-à-vis de Zénéide. Vous n'avez aucune idée de l'étendue et de la finesse d'esprit de cette femme-là... »

10 octobre. — « Votre lettre est très jolie, mon cher Vitry, fort jolie assurément, et Zénéide aussi; mais j'aime mieux votre loyauté que ses finasseries, et quoique je m'y prête avec une complaisance qui tient à la facilité de mes mœurs et à une sorte de principes que j'ai avec les femmes même les moins curieuses du secret, je m'en ennuie. La vérité est que Zénéide est une femme fort aimable et qui a même des qualités essentielles, qu'elle sait obliger, qu'elle a des choses vraiment estimables, et qu'elle est aussi précieuse en amitié qu'elle est coquine en amour. Il y a beaucoup à parier que j'ai eu de ses faveurs tout ce que j'en aurai, du moins avec suite, mais que j'ai su me ménager sa confiance et son estime, et elle a assez les miennes sous un certain point de vue, pour que je m'applaudisse d'avoir su échapper au sort de presque tous ses amants. Au reste, si vous en avez la fantaisie bien fort, dites-le moi. Je

suis bon diable et vous donnerai un moyen d'après lequel je vous garantis le succès. Vous voyez que c'est tout de bon que je veux vous complaire; et en effet, que diable auriez-vous fait là deux heures, si vous n'aviez pas formé des vues? Je n'en sais rien, mais je trouverais fort mauvais, je vous assure, que vous fissiez le discret vis-à-vis de moi... Je n'ai jamais voulu convenir avec Zénéide que je fusse lié avec Christophe qu'elle soupçonne bien de m'aimer beaucoup. Prenez garde à cela. »

19 octobre. — « Je reçois enfin, mon cher paresseux, votre lettre du 15, et je vois clairement que vous avez cru que je vous tendais un piège sur Zénéide. Vous vous êtes trompé, mon ami. Je ne suis point amoureux d'elle; je ne l'ai même jamais été au point de ressentir avec douleur son inconstance. Cependant je vous aurais su mauvais gré, au temps où sa jouissance faisait une grande partie des plaisirs mutilés qui me consolaient d'une triste et fatigante vie, de chercher à me l'ôter. Aujourd'hui que je ne suis que son ami et que son lit est si loin de moi, je serais trop bizarre de prétendre à sa fidélité. Cette femme charmante n'est capable de constance qu'autant qu'elle se permet des caprices. Je lui suis très attaché; j'en fais un grand cas; je suis sûr d'en être estimé, prisé, chéri même autant qu'elle peut chérir; je ne troquerais pas mon lot et n'enverais pas le vôtre, quand même vous seriez plus heureux. Je ne vous en dirais pas autant de quelques autres; et la preuve que je n'ai pas cru votre probité intéressée à mes plaisanteries, c'est que je les ai faites. »

16 décembre. — « Allez voir quand vous voudrez la belle Zénéide dont je n'entends plus parler. Je vous souhaite à tous deux bonne chance. Pour moi, c'est sur les terres de l'hymen que je cherche à présent des conquêtes. »

Mirabeau n'était pas si avancé. il avait à faire un long et pénible détour avant de rentrer sur ces terres-là, situées en Provence, où la frivole comtesse de Mirabeau vivait dans une société galante et fastueuse, en reine de salon, de cour d'amour et de théâtre. Mirabeau ne l'avait pas revue depuis huit années. Elle ne se souciait pas de le revoir. Mais il était forcé de la reconquérir, sinon de renoncer au rétablissement de sa fortune et à la perpétuité de sa maison. Son plan était donc, après avoir blanchi autant que possible son passé, de se représenter devant sa femme en homme nouveau et de la disposer à une réunion à l'amiable par les procédés, plus cavaliers que chevaleresques, auxquels il devait de l'avoir épousée. Il quitta Paris en février 1782 pour se rendre à Pontarlier, s'y constituer prisonnier, et purger sa coutumace. Le crédit de la comtesse de Bussy lui devenait plus que jamais précieux dans cette voie scabreuse.

Hélas, à l'instant de le secourir, Zénéide manquait de se perdre dans une aventure mal élucidée avec un jeune chevalier de Chateaugai, qui était assez de la société des Mirabeau pour que Mme du Saillant s'employât à le tirer d'affaire. Vilaine affaire, si l'on en juge d'après l'attitude de Mirabeau, quand il en fut informé. S'agissait-il d'une complicité dans la rédaction de certain libelle intitulé *Vie d'Antoinette*, qui faisait arrêter plusieurs individus dont l'un était homme de qualité, un autre, libraire, un autre, inspecteur de la librairie étrangère? ou bien d'une retentissante cause de dol et d'usure, jugée le 7 février par le Châtelet, et qui intéressait un gentilhomme littérateur comme victime, avec une foule d'aventuriers de toutes conditions comme exploiteurs? C'étaient les deux scandales du moment. La comtesse de Bussy se cachait, et ses amis, pour détourner les recherches, la disaient passée en Angleterre. Mirabeau écrivait à sa sœur du Saillant, le 19 février 1782, pour s'en laver les mains : « Tu trouveras l'aventure de Zénéide étrange; le pis, c'est que bien du monde y est impliqué, et ce n'est peut-être pas un mal pour moi que, depuis quelque temps, notre correspondance fût infiniment refroidie et presque interrompue. « Et le 3 mars suivant : « Je n'ai point encore reçu de réponse de Vitry sur la belle dame qui m'a furieusement étonné, quand j'ai su qu'elle s'était écartée de la profonde circonspection que je lui ai toujours vue. Je suis bien heureux de n'avoir eu pour elle qu'une fantaisie. »

L'esclandre fut bientôt étouffé en ce qui touchait au moins Zénéide. qu'on a peine à croire capable d'aucune vilenie irrémissible. Elle reparut donc, n'ayant guère perdu de son crédit; et Mirabeau de la solliciter comme par le passé : « Au reçu de cette lettre, mandait-il à Vitry le 26 mars, courez chez Zénéide, portez-lui un de mes mémoires, annoncez-lui incessamment le second, et dites-lui que je réclame ses bons offices auprès du prince de Bauffremont. » La comtesse fit sur le champ, et avec succès, ce qu'il lui demandait. Le prince de Bauffremont, très grand seigneur de Franche-Comté, grand chambellan de l'archevêque de Besançon et bailli d'Aval, était à ce dernier titre un chef honoraire de la magistrature de cette province; il avait l'oreille de son parlement et de ses bailliages.

« Je ne doute pas, mon cher ami, reprenait Mirabeau le 3 avril suivant, que vous n'ayez fait mes tendres remerciements à Zénéide dont la générosité et l'activité, sans me surprendre, m'ont véritablement touché. Réitérez-les lui, mon cher Vitry, en la prévenant que j'écris ce courrier au prince de Bauffre-

mont pour lui exprimer ma reconnaissance; je lui demande, en outre, des recommandations pour ses amis du parlement; car les intrigues, les machinations et les manœuvres de mes ennemis sont inconcevables. Dites donc à Zénéide que je la supplie d'insister, et que si mon tendre et respectueux attachement pour elle a toujours été une jouissance délicieuse pour mon cœur, elle le devient beaucoup davantage aujourd'hui que je lui dois et devrai beaucoup de reconnaissance... Dites-lui que je ne suis pas tellement occupé de mon procès que je ne voulusse savoir où en est le sien. »

Elle était sur le point de le gagner, ce que nous savons par un billet de Mirabeau qui lui en faisait son chaud compliment. Il s'en réjouissait avec une sincérité non suspecte : n'était-ce pas son avantage qu'elle n'eût plus désormais à solliciter les juges et les gens en place pour elle-même? Il continuait de s'intéresser aussi à la poétesse : elle ne rimait rien dont il ne demandât copie sur le champ ; il montrait le 28 mai, en particulier, une singulière impatience de recevoir son dernier poème, *Mon Rêve*, en vérité le plus attrayant et le plus libre, le mieux fait et le moins affecté de sa composition... Mais faut-il louer ces vers en tant de mots? voici qui résume tout : la comtesse s'y dévoilait elle-même. Etait-ce à Mirabeau qu'elle avait « rêvé » en les traçant? et pourquoi pas? Les *tristes lieux* où elle situait son *cher Mysis*, — objet trop longtemps absent de ses désirs à la fois comblés et déçus, — ne pouvaient être plus tristes que les noires et misérables prisons de Pontarlier. Enfin, si Mirabeau n'était pas Mysis, on n'en doit pas moins croire qu'il se vanta de l'être. La poétesse n'était pas là pour le démentir, et le poème, dès ses premiers mots, semblait l'approuver, comme on va l'entendre :

MON RÊVE

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Je t'ai vu, tu versais des larmes,
Je t'ai vu frissonner, tomber à mes genoux
[illegible]
Ecarter le tissu jaloux...

N'imitons pas Mysis en allant plus avant : passons à la fin de ce poème, elle était plus décente, il ne faut pas s'en étonner. Après les désordres de l'amour passe un frisson qui semble un retour de la pudeur. Alors, Vénus elle-même, honteuse d'être nue, se couvre de sa rougeur; et les beautés mortelles, plus douillettes, ramènent sur elles des voiles moins transparents. C'est le moment où l'on cause : et la comtesse disait, après ses délires imaginaires :

Hâte-toi donc, Mysis, quitte ces tristes lieux
[illegible]
[illegible]
Et loin de toi je sens que je vieillis moi-même.
[illegible]
[illegible]
Ici, rêveuse et solitaire,
Partout autour de moi je porte un œil distrait.
Viens me la faire aimer, cette ville bruyante
Où je vis à regret si loin de mon amant :
Ah! viens calmer un trop cruel tourment.
[illegible]

A son tour, Mirabeau gagna son procès, ou, plus exactement, il y coupa court par une transaction amiable avec sa partie. L'échafaud se trouvait rayé de ses papiers, et aussi l'amende. Mais les faux frais avaient été considérables, et l'Ami des Hommes tenait sa bourse serrée. Pour se procurer quelque argent, Mirabeau alla faire un tour à Neuchatel en Suisse, et il y vendit au libraire Fauche *l'Espion dévalisé*, recueil de mélanges bizarres, hétéroclites, et dont le titre seul peut-être n'était pas volé : on y trouvait entre autres plusieurs pièces de vers de la comtesse de Bussy. Puis, l'effronté compilateur gagna la Provence en faisant sonner sa victoire modeste et pénible sur le vieux et vindicatif marquis de Monnier. Mme de Mirabeau, on le sait, lui ferma sa porte. Un procès en séparation de corps s'ensuivit.

A Aix, la comtesse de Bussy ne pouvait plus rien en faveur de Mirabeau. Mais il avait laissé à Paris plus d'une dette impayée, plus d'un ami dans la gêne. Vitry notamment, qui lui avait sacrifié sa paix et ses loisirs, prêté son logis et sa bourse, Zénéide eut compassion de ce brave ami et se mit à le servir : Mirabeau n'eut qu'à remercier : c'était là toute sa monnaie.

« Je suis vraiment touché, écrivait-il à Vitry le 10 janvier 1783, que la belle des belles ait mis du zèle à vous obliger. On ne peut pas voir une plus belle âme ni un esprit plus rempli d'agrément et de dextérité. Je suis heureux de n'avoir connu cette femme étonnante qu'à l'âge où je commençais à savoir jouer avec l'amour et ne plus m'en faire l'occupation la plus importante de ma vie; car, comme grâce à Lucifer, elle est amante aussi coquine que fidèle amie, elle m'aurait fait donner beaucoup plus au diable qu'elle n'a fait. Mais je lui suis et lui resterai tout dévoué : et à ce propos, comme je veux pourtant réparer mes torts et que vos lettres ne m'ont pas suivi ici, envoyez-moi l'adresse précise de sa nouvelle maison. »

En vérité, il ne l'oubliait point : mais il ne lui vouait plus guère qu'un culte de mémoire, et même, il lui arrivait d'offrir à d'autres idoles les derniers attributs de ce culte-là. Il transportait de la sorte à la Saint-Huberty le titre de *belle des belles* que Zénéide avait encore des droits à se réserver. A cette confusion d'hommages et de souvenirs, Rou-

cher lui même, — à son insu, il va de soi. — collaborait. Voici l'anecdote.

Au lendemain de la perte de son procès en séparation, Mirabeau avait appelé en duel et blessé d'un coup d'épée le comte de Galliffet, sigisbée de sa femme; puis, non content, à peine M. de Galliffet fut-il rétabli, qu'il le provoqua de nouveau. Il lui donnait rendez-vous, pour plus de commodité et d'agrément, en terre d'Avignon, à Lisle, près de la fontaine de Vaucluse. « C'est un petit endroit bien agréable », a noté son valet de chambre Legrain dans ses *souvenirs*. Mirabeau y avait précédemment excursionné en compagnie de Mlle Saint Huberty qui remportait, dans cet été de 1783, des succès inouïs sur les scènes d'Aix et de Marseille; et ce lieu lui avait laissé des impressions si douces qu'il n'était pas fâché de le revoir plus à loisir. M. de Galliffet n'y parut point. — « Monsieur, dit Legrain à son maître, je crois qu'il ne viendra pas plus ici qu'à Avignon. Vos pistolets ne serviront pas plus que votre épée. Nous ne perdrons pas tout! Les voyageurs viennent dans ce pays pour le voir... » Mirabeau se souvint alors que Roucher n'avait jamais vu cette fontaine hantée des ombres de Pétrarque et de Laure et, que, néanmoins, il en avait hasardé une description dans son poème des *Mois*, au chant de *septembre*. Il crut que ce serait un jeu de faire mieux d'après nature, et il s'y essaya en prose. Toutefois, le pillard qu'il était ne put se défendre d'utiliser maint passage de la description qu'un voyageur avait écrite *de visu*, en 1764, et d'après laquelle Roucher, qui la citait dans ses notes, avait composé la sienne. A qui revenait la palme, du poète à la veine plus enflée que pleine, ou du prosateur à demi plagiaire et qui déguisait son emprunt? C'est ce dont on reste incertain; ne la décernons pas. Son petit travail achevé, Mirabeau le fit précéder d'une lettre-dédicace à la fameuse cantatrice : « Si je voulais, si je pouvais vouloir gronder *la belle des belles*, tandis que je ne sais que la regretter », commençait-il; et il terminait ainsi : « *Adélaïde* pourrait défier Laure dont, quoi qu'on dise, la vertu constante, pénible et cruelle est une vérité historique aussi bien prouvée qu'aucune autre... »

Il est probable que Zénéide reçut une copie de ces lignes comme si l'original en avait été composé pour elle seule. De pareilles supercheries étaient coutumières à Mirabeau. Deux mois après, vers le milieu de septembre, il rentrait à Paris, d'où il était absent depuis seize mois. S'il ne se hâta point de revoir la comtesse de Bussy, il ne la revit guère que malade, ou mourante, ou morte. Elle expirait le 27 décembre 1783.

(A suivre.) DAUPHIN MEUNIER.

LE SOURIRE DE LA JOCONDE

S'il faut en croire nos contemporains, il ne manque pas, à présent, de gens qui ont « le Sourire ». Il semble bien que ce ne fût point commun de tout temps. Les nuances d'âme, qui correspondent au fléchissement des muscles de la bouche et des yeux, seraient-elles d'essence moderne? Fallut-il notre septicisme désabusé pour goûter le charme, dont l'assouplissement des lignes de la face agrémente le masque humain? La statuaire grecque a dédaigné cette modification suggestive et momentanée, qui altère la sérénité du visage. Vénus, Diane, Apollon, Jupiter, Pallas et Atalante sont impassibles. Les dieux de l'Olympe n'ont eu « le Sourire » que quand Offenbach le leur a donné. Il y a bien le ricanement de Bacchus ivre et celui du chèvre-pieds égrillard; — mais ce n'est que l'épanouissement de la goinfrerie et de la luxure. — Ce n'est pas le Sourire de la Joconde.

C'est Léonard de Vinci qui découvrit le secret du sourire, c'est lui qui découvrit le mécanisme physiognomonique, par quoi s'extériorise le mystère profond des âmes. Physiologiste savant, anatomiste minutieux, il monta et démonta, comme un horloger adroit, les trente muscles faciaux. Le premier, il put rendre grâce à la nature de cette prodigalité, par laquelle elle différencie l'homme du singe, qu'un seul muscle facial condamne, quelles que soient ses émotions, à les résumer toutes par l'unique grimace simiesque. Avec soin, Léonard releva l'action complexe des faisceaux de l'orbiculaire, en forme d'anneau, qui contourne les lèvres. Les petits muscles, pareils à des cordes de harpe, dont il se compose, lui livrèrent l'ingéniosité de leur délicate structure. C'est en se tendant et en se détendant qu'ils trahissent les désirs, les douleurs et les passions de l'homme. Léonard note que ces muscles révélateurs forment un carré dans la terreur, un triangle dans l'abattement, que celui qui est chargé de marquer la joie commence de vibrer sous les pommettes des joues où il s'attache pour achever son frémissement aux commissures de la bouche. Celui-là, c'est le grand zygomatique : le petit zygomatique déclanche les larmes. Aussi Léonard sait-il ce qu'il fait, quand il relève et raccourcit la lèvre gauche de la Joconde et qu'il établit la correspondance nerveuse de ce tressaillement labial avec le clignement d'une paupière, tandis que l'orbiculaire droit reste au repos. En désharmonisant le jeu parallèle de ces muscles, l'incomparable virtuose veut obtenir une expression ambiguë et double, susceptible de traduire à la fois le ravissement et la mélancolie. Mais il y a encore quelque chose de plus spécial dans le sourire de la

Joconde, quelque chose de délicieux et d'infini, de surnaturel et d'inexprimable, qui est proprement merveilleux. Non, ce sourire prescient, rêveur, insondable ne peut avoir appartenu à cette bourgeoise italienne que, sans lui, rien ne distinguerait de ses contemporaines qu'une évidente belle santé. Si cette femme eut été capable de sourire de la sorte, on le saurait par quelque chronique documentaire. D'autres preuves seraient demeurées de la supériorité intellectuelle, trahie par cette physionomie, que ce portrait unique et incomparable. Sur le sien, l'harmonieuse Isabelle, qui aurait eu cependant quelques valables raisons pour en posséder un semblable, ne sourit pas ainsi. D'ailleurs, si Mona Lisa avait vraiment ce sourire, quel besoin aurait eu Léonard, d'entretenir, durant les heures de poses, des musiciens salariés? La cause intérieure déterminante de son charme étrange et poignant se fut chargée de le faire naître. La munificence musicale de son peintre prouverait plutôt que Mona Lisa n'avait, à l'ordinaire, aucun sourire et que, pour épanouir son modèle, le maître dut recourir à des moyens factices. Il est vrai qu'on pourrait alléguer que Léonard commandait à ses violes, à ses flûtes et à ses hautbois d'exécuter sa propre musique, dont l'inspiration faisait peut-être pressentir Bach, Beethoven ou Wagner : ce qui après tout expliquerait encore l'enchantement de ce sourire.

Mais, pourquoi ce sourire ne devient-il légendaire qu'aux lèvres de la Joconde? Sur l'inoubliable Carton de Londres, Sainte-Anne, la Vierge, l'Enfant Jésus sourient ainsi. De même, le Saint-Jean-Baptiste au doigt levé. Est-il vraisemblable que Léonard, l'inventeur de la théorie expérimentale, ait doté ces personnages sacrés du sourire alliciant d'une dame florentine dans lequel on eût pu, à la rigueur, relever quelques traces légères de coquetterie et de perfidie? Alors...? Alors, la vérité, c'est que Léonard inventa de toute pièce ce sourire révélateur « du divin. » — Quand Léonard l'emploie pour éclairer des figures célestes, on en remarque à peine la sublimité, parce qu'elle est à sa place, elle n'affole sur le visage d'une femme, qui par ailleurs n'a rien de séraphique, que par son inopportunité même.

Ayant enrichi la figure humaine d'une expression supra-terrestre, jamais rendue, par ce sourire d'où émane véritablement l'âme subtile et immortelle — il était assez naturel que Léonard en fît à une femme qu'il aimait, à la place d'un joyau de prix, le présent magique et singulier. Le lui fit-il par malignité, pour « étonner » la postérité, ou pour assurer l'immortalité à une image dont l'inspiratrice avait droit à sa reconnaissance? Quoi qu'il en soit, il a réussi doublement, puisque, depuis quatre siècles, on agite encore l'énigme du sourire obsédant et indéchiffrable de Mona Lisa.

Maintenant la France a perdu le sourire de la Joconde, mais il lui reste le sourire de Jean Jacques et celui de Voltaire. Sur leurs effigies, ces maîtres de la pensée contemporaine sourient aussi. Sourient-ils de pressentir leur génie précurseur vivante proie des sectaires, des faiseurs de système, des politiciens de l'avenir? — Ne pouvant plus se fâcher de tout ce à quoi on fera servir leurs doctrines, ils ont pris la meilleure attitude pour charmer la postérité. Ils sourient. Est-ce de vanité, de mépris, de dédain, d'admiration, de condescendance ou de pitié? Qu'importe, si nous déterminons par ce sourire la caractéristique d'un côté de leur philosophie.

Voici le sourire de Jean-Jacques, le sourire incertain, vassal, doucereux, un peu obséquieux même du commensal parasitaire, soumettant son humeur à celle de l'hôte. Il fuit, il se dérobe, c'est le sourire de l'homme qui ne regarde jamais en face ni les réalités, ni les devoirs de la vie, ni celui auquel il s'adresse. Tourné en dedans, il va uniquement aux jeunes utopies qui sortent de son cerveau de novateur, nues comme la Vérité, qu'il croit leur mère.

Sur le pastel de La Tour, le sourire de Jean-Jacques, c'est mieux que de la poudre légère mêlée, colorée, triturée par le doigt habile et l'œil perspicace d'un maître peintre. C'est, fixé, le rayon fugitif et palpitant dont s'anima le regard et la bouche d'un de ceux qui s'imaginèrent capter la Chimère. Jean-Jacques sourit-il de suffisance d'avoir arrêté un moment son vol capricieux, ou de désappointement de voir entre les mains des hommes, au lieu des ailes flamboyantes qu'il avait cru arracher pour les leur léguer, le plumage décoloré et souillé d'une oie de basse cour...? Sourit-il en regardant la trace de ses pas mortels si largement agrandie par les pieds de tous les rêveurs qui l'ont suivi, qu'ils en ont fait la grande route monotone, piétinée, banale et creusée d'ornières où s'écoule le flot des passants anonymes et déçus? — Son sourire va-t-il aux exploiteurs futurs du frisson nouveau de sensibilité, qu'il cueillit au sein de l'éternelle nature?

Et puis, il y a le sourire de Voltaire. Le « hideux sourire qui voltige sur les os décharnés ». Musset exagère. Ce souvenir de vieillard en coquetterie avec la mort ne manque pas d'ironie ni de grandeur. A quarante ans, sur son pastel de La Tour, au temps où il portait son habit de cour en soie vert pâle brodé de fleurs d'argent, Voltaire ne se montre pas très différent d'attitude et de sourire de ce que fut M. Le Bargy dans un rôle du répertoire. Mais à soixante-dix ans, sur son portrait par Carmontel,

le hideux sourire a une signification supérieure. Batailleur, il fait pointer le menton comme une arme terrible et offensive, contracte les ailes du nez en palpitations vives, qui semblent, d'une ardeur encore singulièrement juvénile, renifler l'actualité dans le vent.

Le dernier sourire de Voltaire c'est le sourire de l'homme déifié. Sourire squeléttique et glorieux par lequel le vieillard cherche à imprimer à jamais, sur ses lèvres rentrées, l'expression dont il importe de laisser se graver le souvenir dans la mémoire instable des hommes. Sourire de vieillard, rictus suprême et omnipotent pour lequel il serre les mâchoires, grince des dents qui lui restent, où il y a de l'orgueil, du regret, de la peur et surtout l'indécision torturante d'emporter hors du temps la survivance de sa gloire.

R. GASTON-CHARLES.

Chronique des Livres

LITTÉRATURE ÉCONOMIQUE

La France est le pays qui, de l'aveu général, possède la classe d'économistes la plus nombreuse et la plus active à produire des œuvres remarquables. Il existe, à l'étranger, de grands praticiens de la finance et de savants professeurs de sciences économiques : mais le plus souvent enfermés dans leur spécialité, étrangers les uns aux autres et peu capables, les uns d'idées doctrinales ou générales, les autres de vérification expérimentale. Les économistes français sont accoutumés à une vue beaucoup plus synthétique des phénomènes de production, de circulation et des choses de la finance.

Ils sont comme soutenus par une longue tradition, qui se manifeste, non sans éclat, dès le début du XVIIe siècle, avec Montchrétien, s'affirme avec Vauban, triomphe dans l'œuvre retentissante et variée des physiocrates et philosophes du XVIIIe siècle. Longtemps négligée, cette suite d'écrits est maintenant étudiée avec ardeur. Et l'on y découvre nombre d'observations, d'aperçus, d'idées du plus grand intérêt. La forme même, comme dans les fameux *Dialogues sur les Blés*, de l'abbé Galiani, est parfois très littéraire. Il y a là, en somme, tout un vaste domaine, que l'on annexe, depuis peu, à la littérature française.

Ce serait donc une faute, que de délaisser les œuvres de leurs continuateurs, les économistes français d'aujourd'hui. Elle serait d'autant plus grave, que ces auteurs forment, nous le disions, un groupe compact, où se coudoient savants et hommes d'Etat, administrateurs et financiers ; qu'ils ont des méthodes d'investigation très sûres et qu'ils aboutissent à des conclusions originales. Il y a beaucoup à apprendre, dans leur fréquentation.

C'est ainsi qu'on lira sans difficulté aucune, et avec profit, un important ouvrage, d'une technicité nullement aride : *Le commerce Extérieur et les Tarifs de Douane*, de M. Aug. Arnauné, conseiller maître à la Cour des Comptes, ancien directeur de l'administration des monnaies et médailles, professeur à l'Ecole des sciences politiques (1). C'est l'histoire des initiatives, des ingérences douanières de l'Etat français, depuis Colbert, en vue de soutenir notre industrie, notre commerce et notre agriculture contre la concurrence des grandes nations étrangères.

C'est un sujet d'une belle ampleur : car il implique des notions très précises sur les fluctuations de l'état économique de notre pays depuis trois siècles et sur les vicissitudes des doctrines mercantiliste, protectionniste, libre-échangiste, leurs alternatives de faveur et de déclin, dans l'esprit de nos économistes, de nos hommes d'Etat, etc... Situation de nos industries, théorie en vogue sont les deux conditions essentielles qui déterminent notre législation douanière, Réalité économique, idéal logique, mesures d'Etat forment, en définitive, trois éléments, en relation constante les uns avec les autres, et dont il est infiniment intéressant de suivre l'action et la réaction, les conséquences pratiques.

Cette histoire ne manque pas de variété. La France a fait un assez grand nombre d'expériences douanières — presque autant que d'expériences politiques. Elle n'en a pas achevé le cycle ; car elle paraît assez éloignée, d'après M. Aug. Arnauné, d'un régime satisfaisant.

C'est Colbert qui, le premier, conçut et appliqua un système douanier complet et cohérent ; son but était de maintenir et d'accroître en France l'abondance du numéraire, qui formait, d'après les idées mercantilistes d'alors, la véritable richesse. Le moyen lui semblait être de protéger et stimuler l'industrie nationale, qui substituerait en France ses produits à ceux d'importation étrangère, et les exporterait au loin, provoquant ainsi des entrées d'or et d'argent.

« Il est exact, écrit M. Aug. Arnauné, que Colbert, abusé par les préjugés de son temps et suivant d'ailleurs l'exemple de l'Angleterre, voyait dans le commerce extérieur, considéré comme source de la richesse métallique, *une sorte de service public*. Il organisa la balance du commerce rapport des exportations et des importations en administrateur, et l'on peut dire, malgré l'erreur initiale du système et l'insuccès final auquel il était voué, en grand administrateur. Ses prédécesseurs avaient usé surtout d'expédients, tels que la prohibition d'exporter l'or et l'argent. Ce sont les moindres moyens de Colbert. Il a vraiment une politique commerciale. »

Cette politique, deux grands actes la manifestent dans sa partie douanière : les tarifs de 1664 et de 1667. Le premier opposait un obstacle sérieux aux importations d'Angleterre et de Hollande, dont les industries concurrençaient seules alors les nôtres. Le second aggravait ce mode de défense. « Il s'ensuivit une

(1) Vol. [illegible] p., 1911. Librairie Félix Alcan.

guerre douanière, qui se termina, en ce qui concerne la Hollande, dès le traité de Ryswick, mais qui devait durer vis-à-vis de l'Angleterre jusqu'à la paix de Versailles ».

Deux siècles plus tard, la même conclusion, la même solution protectionniste est soutenue — et appliquée — en vertu de prémisses tout autres. C'est M. Jules Méline, rapporteur général des tarifs de 1892, le héraut du nouveau système. Il s'agit avant tout de défendre l'agriculture française contre l'invasion des céréales d'Orient et des blés du Nouveau Monde, obtenus sur des terres neuves, moyennant des frais réduits, transportés par mer à un prix infime, et favorisés par certaines conditions commerciales (le change). On se propose, en second lieu, de réserver le marché intérieur à certaines industries françaises, approvisionnées en combustibles et en matières premières à un taux plus onéreux que leurs concurrentes étrangères, et incapables, par suite, de rivaliser avec elles comme bon marché. Les tarifs alors établis sont beaucoup plus onéreux que ceux imaginés par Colbert.

Entre ces deux actes extrêmes de la politique douanière française, s'inscrivent bien des mesures contradictoires : le traité de 1786 qui admettait en France les marchandises anglaises ; le tarif général de 1791, qui rétablissait un système de protection industrielle modérée ; la prohibition des marchandises anglaises pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire ; l'interdiction systématique, sous la Restauration et le Gouvernement de juillet, de l'entrée des grands produits industriels étrangers et la protection naissante de quelques produits agricoles : ce qui permettait à la classe censitaire et électrice de s'enrichir ; enfin le fameux traité franco-anglais de 1860 et les conventions complémentaires, dont il est couramment admis, qu'ils ont établi le régime du libre échange, alors qu'ils revenaient en réalité à la protection, limitée à l'industrie, et modérée, conçue par Colbert.

Ces grandes mesures, les campagnes doctrinales qui les préparèrent ou en amenèrent le changement, les crises et prospérités économiques de la France par quoi on les justifiait : tous ces actes, idées, phénomènes enchevêtrés sont élucidés, démêlés, clairement exposés par M. Aug. Arnauné. Son ouvrage est de valeur et d'importance égales, c'est-à-dire très grandes.

* *

Nous avons souvent dit l'extrême utilité d'un recueil créé depuis quelques années, *La Vie Politique dans les Deux mondes*, et combien est méritoire l'effort de ses fondateurs et de ses nombreux collaborateurs. Il est juste de recommander un recueil du même genre, consacré à la vie économique des grandes nations, qui paraît depuis vingt ans et qui est dû à un seul écrivain : *Le Marché français*, par M. Arthur Raffalovich, correspondant de l'Institut.

1. 1 vol. grand in-8° de [illegible] p., 1911. Librairie Félix Alcan.

Le livre relatif à l'année financière 1910-1911 vient de paraître (1). Il débute par un ensemble de considérations générales sur la situation économique du monde, considérations de haut intérêt. Et il contient, sur chaque grand pays, une notice pleine de renseignements sûrs autant que récents.

M. A. Raffalovich constate la solidarité, très apparente, qui unit, au point de vue industriel, commercial et financier, les diverses nations. Sans doute, leurs communes vicissitudes n'excluent point chez chacune d'elles des particularités trop évidentes : mais leurs relations d'affaires, leurs prêts mutuels de capitaux les rendent de plus en plus dépendantes les unes des autres.

L'éminent économiste signale aussi la production généralisée de forces et de produits, jusqu'ici inexploités ou inconnus : caoutchouc, houille blanche, fabrication industrielle de l'azote, etc... Nos moyens d'action, notre confort matériel sont accrus d'autant... De cette création sans cesse plus abondante de richesses, quelque apaisement ne résultera-t-il point un jour — entre les classes et entre les nations ?

La prospérité actuelle est, du moins dans une large mesure, une garantie contre les effets des crises. Elle les atténue, si elle ne les prévient pas. C'est ainsi que l'année 1910 aurait dû être tout à fait fâcheuse en France. Nos récoltes, en effet, furent nettement déficitaires ; de terribles inondations causèrent des désastres ; enfin la grève des chemins de fer jeta le désarroi dans nos échanges. Mais nos disponibilités, fruit de notre activité antérieure, nous permirent de faire face aux difficultés de la situation. Nous conclûmes de grands achats à l'étranger, sans cesser de soutenir nos diverses industries. De sorte que nos charbonnages, nos acieries, nos établissements de tous ordres, continuèrent normalement à se développer.

En indiquant cette force de résistance, dont notre pays fit preuve l'an dernier, M. Arthur Raffalovich déclare qu'elle ne doit point nous aveugler sur les dangers de l'avenir. Ses réflexions sont d'une fine justesse. « Il ne convient pas, écrit-il, de se laisser endormir dans une douce quiétude et de s'illusionner sur l'effet bienfaisant de cette pléthore d'argent. D'abord, la France n'est plus seule à posséder cette capacité d'épargne, qui fait sa richesse. Les statistiques nous montrent en effet les progrès réalisés par l'épargne allemande. De plus les vieilles habitudes d'économie peuvent s'émousser. Le renchérissement de la vie matérielle suit une progression rapide ; les besoins de luxe et de bien-être augmentent aussi, et comme les revenus ne paraissent pas progresser aussi vite que les dépenses, il y a lieu de s'attendre à une diminution sensible dans cette puissance de l'épargne française. Enfin, même en supposant la continuité de cette vertu séculaire, on ne peut pas s'empêcher de craindre que l'épargne se trouve déroutée par la lutte entreprise contre elle par l'application des théories socialistes. »

Toujours est-il que notre aisance et notre activité demeurent, pour l'instant, très satisfaisantes. M. Arthur Raffalovich les mesure, dans chacune de leurs manifestations essentielles. Rendement des impôts durant

l'année écoulée, bénéfices de nos établissements de crédit, résultats de l'exploitation des chemins de fer, production des charbonnages et des acieries, commerce extérieur, etc., etc... il donne sur tous ces points et sur bien d'autres les statistiques les plus récentes et les plus explicites.

A noter que ce partisan des libertés économiques n'est nullement hostile à l'ingérence de l'Etat dans l'admission des valeurs étrangères à la cote officielle de la Bourse de Paris. Il estime bon que les agents diplomatiques et séculaires soient employés à vérifier au loin les ressources réelles des pays emprunteurs, « ainsi que les garanties offertes comme gage du service d'intérêts et d'amortissement ». C'est à ses yeux le développement logique de cette « politique d'affaires », que notre époque assigne très justement à la diplomatie.

M. Arthur Raffalovich rend compte, avec une égale profusion de chiffres caractéristiques, et des aperçus aussi pénétrants, de l'évolution, du progrès économiques dans les grands pays étrangers. Il insiste sur le prompt relèvement de la Russie, depuis la guerre du Japon et la crise révolutionnaire. Il mentionne les grands appels au crédit faits, en 1910, par les Etats de l'Amérique du sud. Les orientations économiques de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Autriche-Hongrie, des Etats-Unis, du Japon, de la Turquie etc... sont définies par lui avec un luxe de détails et une précision parfaite.

On s'étonne que l'information, l'érudition d'un seul écrivain suffise à remplir un cadre si vaste. Ce recueil est si dense, qu'après avoir été lu, il reste comme un document, unique, qu'il sera nécessaire de consulter maintes fois. Et c'est le *vingtième* que fait paraître M. A. Raffalovich !

Une telle entreprise rend les plus précieux services à l'étude et à la science économiques. Elle est l'honneur d'une carrière de savant.

*
* *

Les livres de M. Yves Guyot ne sont jamais indifférents. Ils sont comme la résultante d'une grande somme de connaissances, d'une expérience singulière, de convictions passionnées et de beaucoup de verve. La langue même en est savoureuse, étant un mélange de terminologie technique et d'expressions de la polémique la moins objective. Les épithètes... électorales de « lâche », « d'idiot » agrémentent, sous la plume de ce maître de l'Économique... et du pamphlet, les exposés les plus didactiques.

M. Yves Guyot n'est pas tendre pour ses anciens collègues, les parlementaires, ni pour les Ministres, ses continuateurs. Le socialisme est, si l'on peut dire, son ennemi personnel. Aussi les invectives tiennent-elles une grande place dans son œuvre.

Mais cette œuvre est aussi, nous l'avons dit, celle d'un homme qui a beaucoup agi, beaucoup appris, et beaucoup retenu. Elle contient nombre d'observations, de réflexions, d'aperçus, dont on ne trouverait pas ailleurs l'analogue. Elle n'est jamais ennuyeuse — n'en déplaise aux mânes de Pailleron ! Et elle est souvent d'une lecture très profitable.

Le nouveau livre de M. Yves Guyot, *Les Chemins de fer et la grève*, ne la dépare en aucune façon. Il renferme beaucoup d'indications, de suggestions, de choses diverses, parmi lesquelles de très osées et d'autres excellentes (1).

Il ne contient pas moins de *sept* parties. D'abord le récit de deux grèves oubliées, que l'auteur, étant au pouvoir, sut clore heureusement et rapidement, et la relation des faiblesses gouvernementales ultérieures, qui amenèrent la récente et grande grève des chemins de fer ; puis trois études, l'une sur les projets de loi Briand de décembre 1910 et les amendements à y apporter, une autre sur les retraites des « Cheminots », la troisième sur les législations étrangères relatives aux grèves de transport. Suivent deux exposés relatifs à la répartition des titres de chemins de fer entre une foule de petits porteurs et aux « réintégrations ». La dernière partie, qui porte un titre humoristique « l'homme oublié », rappelle que les chemins de fer ont été créés pour « Monsieur tout le monde » et énumère « ce qu'il faut faire » pour ce malheureux client, toujours délaissé !

Mais une analyse succincte ne saurait donner l'impression de la variété, de l'abondance — oserai-je dire de la truculence — de ce livre, non plus que de son opportunité. Il faut le lire.

Il faut toujours lire M. Yves Guyot.

*
* *

Signalons une intéressante étude sur *l'Outillage national*, de M. Marius Richard. L'auteur montre avec force la nécessité, pour notre pays, de compléter et d'améliorer son réseau navigable et ses ports. Il soutient la proposition faite, par quelques parlementaires, d'inviter les initiatives privées à accomplir ces grands travaux. L'Etat substituerait ainsi à l'exécution directe — combien lente — la concession.

Sur la comparaison des transports par voie ferrée et par eau, sur divers autres points, M. Marius Richard donne des éclaircissements vraiment utiles. Si elle n'est point toujours originale, son étude est constamment judicieuse : Puisse-t-elle former une légion de convaincus ! (2)

JACQUES LUX.

(1) Un vol. in-16 de 330 pages, 1911. — Librairie Félix Alcan.
(2) 142 p., 1911, A. Pedone, éditeur.

Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 19. — 2e SÉR. 49e ANNÉE 4 NOVEMBRE 1911

SULLY PRUDHOMME POÈTE ET PHILOSOPHE (1)

En 1865, Sully Prudhomme, âgé de vingt-six ans, clerc de notaire et étudiant en droit, faisait paraître son premier recueil de poésies : *Stances et Poèmes*. Cette même année, pendant les vacances, il fut présenté, par son camarade du lycée Bonaparte et intime ami Léon Bernard-Derosne, à la famille de M. Émile Amiel, ancien professeur de l'Université, auteur d'un savant ouvrage sur *L'Éloquence sous les Césars* (*1864*), devenu, par suite d'un héritage, industriel à Pouilly-en-Auxois, dans la Côte-d'Or. Versés dans les choses d'art et de littérature, et gracieusement hospitaliers, M. et Mme Amiel avaient coutume de réunir dans leur demeure, à cette époque de l'année, un petit groupe d'amis fidèles, qu'ils voyaient avec plaisir amener avec eux, à l'occasion, quelque ami personnel, aimable et distingué.

Sully Prudhomme goûta vivement la tranquille gaieté et le charme affectueux qui régnaient dans cet intérieur, ainsi que la liberté qu'il y trouva de songer et de rêver à sa guise. A la fin de son séjour, il lui arriva de tomber malade. La sollicitude avec laquelle il fut soigné le toucha vivement, et fit couler des larmes de reconnaissance des yeux de sa mère veuve, à qui il en avait fait part. Des relations s'établirent entre les deux familles. Naturellement les Amiel s'intéressèrent aux débuts du jeune poète. Celui-ci, de son côté, trouvait auprès d'eux ce qu'il cherchait avec un soin ardent : des témoins dignes de confiance, sur qui éprouver la valeur de ses créations. En effet, douée d'une excellente mémoire, qu'elle avait fort bien garnie, d'une intelligence prompte et souple, et de cet esprit de terroir qui, d'abord, saisit le ridicule ou l'exagération, et, d'un mot, remet les choses au point, très franche, et aussi spontanée dans son langage que dans ses impressions, Mme Amiel, en particulier, était le critique idéal, dont le jugement annonce celui du public. Sully Prudhomme éprouva une satisfaction profonde à s'entretenir, de loin, avec cette femme d'élite, de ses ébauches, de ses réflexions, de ses projets, de ses idées sur l'art, le monde et la vie, et à méditer les jugements, aussi indépendants que sympathiques, de sa correspondante. Celle-ci se prêtait de bonne grâce à son dessein. « Certes, lui dit-elle un jour en riant, je suis heureuse de lire les jolies choses que vous nous envoyez. Mais avouez que je suis un peu la servante de Molière; je vous donne le diapason pour vos lecteurs futurs. » A quoi Sully Prudhomme répondit par cet impromptu inédit, que la famille de Mme Amiel a la bonté de nous communiquer :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Madame [illegible]
Du goût délicat qui les donne
[illegible]
Mais [illegible]
[illegible]
Cependant ne les dédaignez !

(1) Ces pages servent de préface aux *Lettres* [illegible] (1865-187[illegible]), que des mains pieuses viennent de faire imprimer. Cette correspondance n'est pas mise en vente.

[illegible]

Ce sont les lettres adressées par Sully Prudhomme à Mme [illegible] Amiel, entre 1865 et 1881, date de la mort de cette dame, que l'on offre aujourd'hui aux amis du poète. Ces lettres se placent entre la première publication faite par Sully Prudhomme et sa réception à l'Académie française. Elles correspondent à la plus grande portion de sa carrière poétique et au commencement de sa carrière philosophique. Abondantes, faciles, cordiales, primesautières, à travers leur impeccable correction et élégance; abordant, au hasard des circonstances et de l'humeur du poète, tous les sujets qui préoccupent cet esprit inquiet; marquant d'un trait précis et ferme, sans atténuation ou ménagement, ce qu'il pense des choses et des personnes; sobres, mais pleines, et n'avançant guère d'idée sans en déduire les raisons avec le scrupule du philosophe, ces lettres sont d'une lecture aussi instructive qu'attachante. Elles nous font voir quelle était la fécondité naturelle, l'aisance et l'agilité intellectuelle de cet écrivain, que ses livres nous montrent tendu vers une concision mathématique, et comment telle formule, telle épithète très simple est le résumé d'analyses, de réflexions et de remaniements sans nombre. Elles nous font assister à la genèse de ses œuvres, au labeur de sa pensée, aux angoisses de sa conscience, aux réactions si vives, et le plus souvent si douloureuses, que provoquent en lui, et la vue des énigmes de la nature, et le choc des événements journaliers. Elles mettent à nu devant nous, en quelque sorte, l'âme de Sully Prudhomme.

Peut-on dire, toutefois, qu'elles nous révèlent quelque côté de sa nature que ses œuvres ne trahiraient en aucune façon? Cet inédit va-t-il éclairer d'un jour nouveau l'homme ou le poète? Il ne le semble pas, et la raison en est sérieuse. Un mot est à la mode aujourd'hui, qu'on a prostitué à force de l'appliquer à tout ce que l'on prétend nous faire admirer : c'est le mot de sincérité. Il faudrait lui rendre sa force et sa pureté premières, pour l'employer à caractériser Sully Prudhomme. Cet artiste, cet amant des belles formes et des rythmes captivants, soit qu'il s'adresse au grand public, à un ami ou à lui-même, n'écrit pas une ligne, ne prononce pas une parole sans s'être anxieusement interrogé sur ce qu'il voit, pense, sait et sent en réalité. Il est aussi sincèrement lui-même dans la strophe la plus finement ouvrée que dans une lettre écrite en hâte pour une amie discrète. L'identité foncière de cette correspondance avec les publications du poète nous en est un témoignage; et je ne sais, si, par là, cette correspondance ne nous donne pas plus de contentement que ne feraient des nouveautés surprenantes, puisqu'elle achève de nous démontrer qu'en tout ce que nous lisons de Sully Prudhomme nous avons affaire, non à un auteur, mais à un homme.

Est-ce à dire que la correspondance n'ait pas un caractère plus concret, plus intime, que les livres destinés au grand public? Certes, on y trouve des noms propres, des détails précis, notés au passage par un observateur singulièrement perspicace, à qui les grands airs n'imposent pas. Mais Sully Prudhomme n'est guère moins réservé avec lui-même qu'avec les autres. L'intérêt du reportage lui échappe; et le réel des choses, à ses yeux, c'est principalement leur vérité, leur rapport au fonds mystérieux de la nature et de l'âme humaine. En sorte que l'on serait grandement déçu, si l'on cherchait dans cette correspondance, ainsi que dans beaucoup d'autres, des indiscrétions sur les contemporains.

Dirai-je que l'on éprouve, à la lire, une émotion autrement vive, profonde et sympathique, que le chatouillement d'une curiosité d'érudit ou d'homme du monde? Œuvre d'un homme pour qui vivre c'est, en même temps que sentir, méditer, chercher, se chercher, et travailler à exprimer fidèlement ce qu'il pense, cette correspondance si limpide, si naturelle, si riche de pensées rares enchâssées dans des formules lapidaires, est, pour le lecteur, une continuelle excitation à penser lui-même. C'est ainsi que, lorsqu'on causait avec Sully Prudhomme, et que l'on voyait, fixé sur soi, son beau regard clair, doux, candide, inquiet, démesurément avide de lumière et d'intelligence, on avait honte des idées toutes faites qu'on s'apprêtait à lui débiter, et on se sentait obligé à rentrer en soi-même, pour tâcher de mieux voir et de mieux comprendre ce qu'on avait dans l'esprit, avant de lui répondre.

Le premier objet que cette correspondance propose à nos méditations, c'est la personne même de Sully Prudhomme.

A mesure que l'on avance dans la lecture, on se demande si la base de cette personnalité ne fut pas la souffrance, et la réflexion sur la souffrance.

Depuis la paralysie noblement contractée sous les drapeaux en 1870, il souffre dans son corps, presque continuellement. Il n'est guère de lettre où il ne se plaigne de la gêne que sa misérable santé inflige à son existence, à son travail. Qui pourrait dire si elle n'a pas, d'autre part, favorisé le développement de sa vie intérieure, et retenu son attention sur ce problème de la destinée des êtres sentants dans l'univers stupide, qui lui inspira tant de sublimes accents? Une âme puissante peut habiter un

corps débile, et tirer avantage de sa débilité même. Ce n'est pas seulement dans Junéval, c'est dans la vie, que le mot classique [illegible] n'a pas le sens que communément on lui attribue.

Bien avant de souffrir physiquement, Sully Prudhomme, souffrait dans son cœur. Il a aimé dès sa tendre enfance; et l'amour, pour lui, n'a été, qui sait? ne pouvait être que rêve et déception. Poète et géomètre, il veut, d'une ardeur égale, en l'objet de sa poursuite, le charme et la vérité, la forme et le fond, la beauté et l'amour. Ces deux éléments sont-ils compatibles? La beauté semble le symbole de l'amour; mais, ce que disent les yeux, le cœur n'en sait rien. Réciproquement, les pures qualités de l'âme veulent une candeur incompatible avec la beauté : elles se dissoudraient sous son brûlant rayon. En sorte que celui qui aime est condamné à ne saisir jamais qu'un corps sans âme ou une âme sans corps. Sully Prudhomme, pourtant, ne peut se passer de la femme. C'est elle, à son insu même, qu'appellent tous ses désirs. Sentir, tout en travaillant, parmi l'air silencieux, flotter la caresse de l'épouse, ce serait le bonheur. Mais notre monde l'exclut : l'amour ne s'y satisfait que dans la mort, qui lui épargne le désenchantement.

Savant, philosophe, penseur, Sully Prudhomme souffre dans son intelligence. A côté des réalités matérielles et sensibles, dont la science s'est rendue maîtresse, il est des objets spirituels, invisibles, intérieurs, sans lesquels nous ne pouvons vivre, et que la science nie. Dans de telles conditions quel parti prendre? Dois-je sacrifier mon être à ma science ou ma science à mon être? Quel sens admissible peut bien présenter l'une ou l'autre de ces deux solutions? Et comment écarter l'alternative? Mon intelligence n'est donc pas moins habile à me torturer que mon cœur et mes sens : elle ne me permet de croire que ce qu'elle démontre ; et ses démonstrations ruinent toutes les croyances qui me laisseraient quelque raison de vivre.

Enfin le travail, sa passion suprême et sa solution empirique du problème de la vie, est, pour Sully Prudhomme, la souffrance aiguë et toujours renaissante. Il y a une disproportion insurmontable entre la tâche à laquelle il est voué et les moyens de réalisation dont il dispose. Il doit traduire la vérité en beauté, transmuter des pensées et des sentiments en formes propres à séduire les sens et l'imagination. Et c'est avec des mots, des nombres, des rythmes et des rimes, qu'il lui faut accomplir ce prodige. Or quelle apparence y a-t-il que ces éléments, totalement hétérogènes, vont se plier à la demande du poète? La réalité dont il s'agit est quelque chose d'infiniment riche et divers, de nuancé, de continu et de mouvant, en un mot d'individuel. Et les mots sont des pièces taillées d'avance, immuables et séparées, des généralités en nombre fini et restreint, qu'on ne peut que juxtaposer sans les mêler et les fondre. Comment, avec cette mosaïque, rendre la vie? Aussi quelle distance entre la douce rêverie, qui, dans la lumière du ciel intérieur, voit les idées naissantes voltiger et essayer, en se jouant, mille formes diverses, et le terrible labeur de l'écrivain, qui, après avoir défini les idées par des formules, doit traduire ces abstractions en images poétiques et en mots assemblés suivant les innombrables règles de la langue, du goût et de la versification! « La versification me tue » : c'est le cri de douleur que pousse, à chaque pas, notre poète, dans cette correspondance.

Ainsi la souffrance est partout dans la vie de Sully Prudhomme; mais ce n'en est qu'une face. Quoi que lui-même semble en penser parfois, il ne s'y abandonne pas. Cette âme si délicate et vulnérable, cette intelligence, tremblante esclave de l'évidence scientifique, est une personne et une volonté. Sans protestations d'énergie et de vertu, très modestement, Sully Prudhomme fait paraître un caractère d'une droiture, d'une fermeté, d'une dignité, d'une élévation, qui ne se démentent pas. Ses jugements, sa conduite, ne sauraient être dictés que par le sentiment du vrai et du juste. Il est très indépendant en politique, et il ignore si ses opinions sont courageuses. Sa fière ambition de réussir et d'obtenir de légitimes honneurs écarte d'abord, sans examen, tout moyen qui tiendrait de l'habileté. Le bien-être, les ressources pécuniaires ne signifient pour lui que la facilité de travailler selon sa vocation, et il ne saurait s'en préoccuper en un autre sens. Un bon fauteuil, où il puisse, à son aise, vivre sa vie intérieure, représente peut-être, à ses yeux, tout l'essentiel de la vie matérielle.

Il souffre cruellement dans sa sensibilité très fine et clairvoyante, mais cette sensibilité ne s'émousse pas. Il ne compte pas ses années par la perte de ses illusions. En vain les objets de son amour lui échappent : l'amour demeure.

Il s'appuie avec confiance sur l'amitié. Sa correspondance avec Mme Emile Amiel est vraiment pour lui une joie et une force. Il a peu d'amis intimes, mais chacun d'eux a pour lui le cœur de Gaston Paris. Et leur estime le réconforte. Car ce solitaire, qui fait profession de ne regarder qu'en soi, ne se fie à ses idées que si de bons juges les approuvent. Quelle n'était pas l'émotion de ceux à qui il les confiait, quand ils songeaient qu'une hésitation de leur part allait peut-être déconcerter cette puissante intelligence! Mais on eût pu le troubler, non le décourager. Une difficulté, c'était une nouvelle bataille à livrer, ce ne pouvait être le renoncement à la

[illegible] à l'effort, à la dignité, au devoir de penser et d'écrire avec probité.

En vain l'art et la philosophie imposent-ils à l'esprit humain des problèmes qui semblent insolubles. Nul, certes, plus vivement que Sully Prudhomme, ne voit les contradictions impliquées dans les objets qu'il poursuit. Mais sous le vent du doute il se redresse, comme le roseau de Pascal. Et, sans savoir s'il pourra résoudre les énigmes que lui offrent la philosophie et la poésie, il va, il marche, infatigable, vers la beauté, vers la lumière.

L'œuvre de ce scrupuleux, de ce rare auteur, qui porte en soi son plus sévère critique, est, en fait, assez considérable. Six volumes de vers, de nombreux travaux philosophiques attestent, chez Sully Prudhomme, une volonté d'aboutir d'autant plus énergique qu'elle se heurtait à de plus rudes obstacles. Heureuse souffrance, serait-on tenté de dire, avec la cruauté de celui qui reçoit envers celui qui donne, la souffrance qui a exercé cette sensibilité, défié cette intelligence, trempé cette volonté!

[illegible] Émile Boutroux,
de l'Institut.

A PROPOS DE L'INAUGURATION D'UN MONUMENT DE BOSSUET (1)

Après la traduction magnifique d'un christianisme large et serein, appuyé volontiers sur la science et l'histoire, c'est autre chose que Bossuet nous montre, — qu'il nous montre aussi bien, — dans la seconde partie de sa vie.

Car il y eut, dans cette vie que ses anciens biographes avaient le tort de représenter comme parfaitement une et directe, un tournant. Il y eut, dans le développement qu'avait, depuis 1648, suivi cette pensée, une évolution, qui, peut-être, sans les circonstances extérieures, ne se fût point produite. Mais c'était un élément de la mentalité de Bossuet, c'était une des qualités constitutives de son « bon sens » et de sa conscience, que d'avoir l'œil alerte sur l'ambiance, l'oreille éveillée aux bruits du dehors, aux mouvements des hommes et des choses. A son avis, le penseur chrétien ne doit pas être un isolé, un amateur, spéculant pour lui-même, sans se soucier du monde et des nécessités du présent. Bossuet voit avec quelque impatience les philosophes abstraits qui, comme Malebranche, s'enfermaient, pour tisser leur toile, dans la tour d'ivoire du rêve. Pour lui, le théologien prêtre est la sentinelle d'Israël, qui fait incessamment le tour des murs, parcourant du regard l'horizon.

Or l'horizon se chargeait, de 1680 à 1690. Pendant que, cordialement, joyeusement, l'esprit de Bossuet suivait sa courbe primitive, d'autres esprits contemporains, aiguillés autrement, marchant par d'autres voies, avaient suivi leur pente, étaient au bout et se révélaient. Coup sur coup, de 1680 à 1690, des manifestations se produisent qui étonnent, contrarient, dérangent le cours de la pensée de Bossuet et de ses projets ou de ses désirs et le modifient lui-même

La première fut, dans l'ordre des faits, celle des hommes d'État de l'école de Colbert, d'Omer Talon, de Lyonne, des Gallicans du gouvernement et de la magistrature : l'explosion, voulue par le roi, du Gallicanisme spirituel appelé à la rescousse du Gallicanisme étatiste, l'intervention, réclamée et organisée par Louis XIV, du Clergé de France dans la querelle de la Régale, à l'Assemblée du Clergé de 1681-1682. Que ce conflit ouvert entre les deux puissances dont les querelles momentanées ne lui avaient sans doute jamais paru que des dissentiments contingents et des démêlés de pure diplomatie, que ce conflit ait navré Bossuet, c'est incontestable. « On veut que je sois de l'Assemblée. » Il en fut, par service commandé. Et par ordre aussi, et par dévouement, pour que la mission n'en fût pas confiée à des collègues emportés ou perfides, il accepta de faire le sermon d'inauguration de l'Assemblée, de rédiger, même, la déclaration des principes que Louis XIV tenait à faire affirmer et revendiquer solennellement à son Eglise de France, mais de tenir le rôle principal dans cette bataille néfaste, il était, sa correspondance nous l'atteste, moins fier que triste.

Au même instant, les philosophes l'impatientaient. Et pour comble, des philosophes d'Eglise! Le doux P. Malebranche, placide et souriant, poussait jusqu'à leurs dernières conséquences, appliquait aux choses divines les « principes », la « méthode » de ce « M. Descartes » où il voit un envoyé de Dieu, et, imperturbablement, réclamait pour la raison libre, et libre de ne croire qu'à la seule évidence, des droits illimités.

Puis, en 1689-1690, les Protestants, un instant déconcertés par l'Histoire de leurs « variations », se reprennent. Après les avoir niées, ils s'avisent de les revendiquer avec orgueil ; ils soutiennent que le changement est la loi des religions vivantes, et le libre examen l'honneur de la Réforme. — Voici, de plus, que Jurieu et Bayle, et nombre de réfugiés qui remplissent l'Europe de leurs gazettes françaises, brandissent contre le catholicisme une arme nouvelle : élargissant leurs plaintes et leurs colères,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 28 octobre 1911.

ils rendent responsables des dragonnades et de la Révocation la monarchie autant que l'Eglise, ils soutiennent que les infamies de la persécution seraient impossibles, si les peuples se gouvernaient eux-mêmes, ils osent préparer des révoltes futures en faisant luire aux yeux des peuples le principe de la Souveraineté de la nation.

Puis du protestantisme et de l'étranger il faut en 1694-1695 que l'attention de Bossuet revienne sur ses coreligionnaires, sur ses compatriotes. C'est dans l'Eglise française, c'est à la cour que tout d'un coup, avec Mme Guyon, se déclare une invasion subite de l'hérésie de Molinos, du mysticisme quiétiste; et le plus remarquable des jeunes amis, des presque disciples de Bossuet, Fénelon, se fait le scandaleux patron de ces rêveries délétères où l'amour, avec toutes ses bizarreries malsaines, prétend primer ou supprimer la foi, l'espérance et les œuvres.

Pendant ce temps, les Jansénistes ne craignent pas de relever les propositions condamnées de Jansénius, de réhabiliter cette condamnation absolue de la Nature, cette toute puissance annihilante et tyrannique de la Grâce, contre laquelle Bossuet a toujours protesté même au temps de sa plus intime liaison avec Port-Royal. En face d'eux et par esprit de revanche, les Casuistes ressuscitent impudemment les complaisances criminelles du Laxisme, flétri par Pascal. Mais ce sont surtout, les érudits, les « critiques, » qui, dès 1692, et jusqu'à son dernier soupir, l'inquiètent. Ellies du Pin, Richard Simon appliquent non seulement à l'histoire des faits ou des hommes, mais à l'histoire des dogmes, non seulement à l'histoire des faits « humains », mais à celle des faits miraculeux, non seulement à l'histoire ecclésiastique ou biblique, mais aux paroles mêmes des Livres Saints les procédés investigateurs et cartésiens de la critique philologique et historique. Et leur curiosité menace d'exercer son enquête sur tous les textes quels qu'ils soient, sans qu'il semble leur importer si de ce dépouillement et de cette perquisition indiscrète, toutes les bases de la Foi mystique comme de la Tradition historique ne sont pas découvertes et ébranlées.

Par toutes ces explosions diverses d'une insubordination générale, Bossuet est réveillé peu à peu, de ce beau rêve qu'il avait fait plus de trente ans d'un monde pénétré de christianisme, d'une religion amie de la science respectueuse et discrète, d'un Etat allié du sacerdoce. Bossuet s'émeut profondément. Mais, homme de sincérité et de devoir, il n'hésite pas. Son esprit lucide, sa volonté prompte, son cœur ardent, fidèle à la foi aimée, n'a pas d'incertitude sur ce qui lui reste à faire. Il renonce au rêve. Il change de front. Chrétien avant tout, et ayant toujours trouvé dans la croyance à l'Évangile et au Dieu de l'Évangile sa raison satisfaite, il ne vivra plus que d'une pensée : la maintenir, défendre l'intégrité de cette foi bienfaisante. Il renonce, quoi qu'il puisse lui en coûter peut-être mais il ne lui en coûta guère, je crois, aux illusions conciliatrices. Son « libéralisme » se change en une intransigeance chagrine, soupçonneuse, irritée.

Et qui, sans doute, nous est à nous, aujourd'hui, peu sympathique. Elles nous sont chères pour la plupart, les thèses qu'il combat. Et elles ont été opérées, elles sont gardées — et avec attachement, quoiqu'on en dise parfois, — par la société moderne, les émancipations contre lesquelles il part en guerre. On comprend que, dans les moments de notre histoire intellectuelle et politique où ces affranchissements furent définitivement conquis, le nom de Bossuet ait souffert de s'en être déclaré l'ennemi. « Prophète du passé! » ont dit alors de lui les plus courtois. « Écraseur de toutes les libertés! gendarme de toutes les réactions! » ont dit les autres. Mais à présent que ces « nouveautés « qui désolèrent Bossuet de 1680 à 1704, sont, depuis longtemps, implantées dans nos mœurs, au moins dans la société civile, — à présent qu'elles ont triomphé, et, malgré qu'on essaie parfois encore de les égratigner, durablement triomphé —, nous n'avons plus le goût de reprocher à Bossuet la franchise décidée de son évolution. Nous constatons sans chagrin, que, dans cette attitude nouvelle, dans ce rôle même ingrat, il s'impose à notre admiration. Car dans ces combats qui remplissent (on ne sait par quel prodige de vigilance et d'activité) les vingt-cinq dernières années de sa vie, il essaie de porter la même raison, il porte en tout cas la même richesse et la même ingéniosité de logique, et la même sincérité passionnée, et la même force ardente de déduction dans les conséquences d'un principe une fois accepté.

Il n'y a qu'une question sur laquelle il manqua de netteté, certainement : c'est la première en date qu'il eut à résoudre, c'est le conflit du Gallicanisme et de la doctrine politico-religieuse du Saint-Siège sur ses droits à l'égard de l'État. De là il n'y avait pas moyen vraiment qu'il sortît. Gallican dès sa jeunesse, par tradition familiale, par loyalisme monarchique, et aussi par une belle conception sacerdotale et cléricale de la mission des Évêques, il ne pouvait pas dénouer tous ces liens, rejeter tous ces sentiments si intimes; il ne pouvait pas plus renier son « gallicanisme épiscopal » que mentir à son dévouement envers le prince dont il est le « conseiller d'État ». Et d'autre part, après avoir raisonné, comme il l'a fait, son catholicisme, après avoir pénétré l'essence de l'Église par la plus intelligente analyse, pouvait-il ne pas reconnaître que l'unité est indispensable à l'Église catholique, l'autorit

suprême à l'unité, et que le magistère décisif comme la suprématie hiérarchique du Pape dans l'Eglise était la forme historique, incontestable et précieuse, de cette autorité et de cette unité? — Mais il y a des contraires que l'éloquence la plus inventive et la plus souple ne peut synthétiser et masquer suffisamment. Discutant sur la liberté et sur la grâce, Bossuet peut bien, en cette matière de pure idée, se borner à développer, avec une hardiesse supérieure, cette thèse commode qu'il n'est que de « tenir les deux bouts de la chaîne. » Mais quand il s'agit de prouver que l'Église française doit, dans l'Église universelle, former un tout indépendant, — sans être indépendante, — et que le Saint-Siège doit être la « tête » de l'Eglise, — sans avoir seul la fonction de juger en dernier ressort, — il n'y aurait qu'un moyen : il n'y aurait qu'à revendiquer pour le sentiment religieux le droit aux groupements arbitraires, aux manifestations variées, aux différences de vie et d'organisation locales, dans les limites larges et élastiques d'une fédération, non d'un empire... A cette solution, si c'en est une, Bossuet ne songe pas, bien évidemment. Sauf les protestants, (et encore!) personne n'y songeait à son époque. Alors, il fallait bien qu'il se bornât, dans le *Sermon sur l'Unité de l'Eglise*, comme la *Defensio* et la *Gallia orthodoxa*, à balancer, péniblement parfois, avec plus d'esprit que de solidité, avec une bonne volonté plus touchante qu'elle n'est heureuse, les deux thèses adverses.

Au contraire, dans les autres controverses qu'il mène alors contre tant de novateurs, sa position est nette. S'agit-il du cartésianisme? Le cartésianisme menace la croyance : renoncez à lui, — et c'est la *lettre* vibrante de 1687 *à un disciple du P. Malebranche* confirmée dans le *Traité de la Concupiscence* par des déclarations comme celle-ci : « La philosophie non soumise à la révélation n'enfante que des superbes » et « j'en fais bon marché. » — Jurieu affecte de faire fi de l'unité et de la perpétuité catholique et chrétienne : eh! bien! on montrera à Jurieu que cette tactique impudente conduit infailliblement son calvinisme à l'incrédulité ou à l'indifférence. Et c'est le *sixième avertissement aux protestants*. — Le même Jurieu et Bayle prêchent la démocratie : faisons leur voir que leurs « séditieuses » maximes sur le droit de résistance à la tyrannie aboutissent à renverser toutes les formes de gouvernement et à autoriser l'anarchie. C'est le *Cinquième Avertissement*. Et comme un secret instinct et le spectacle de l'établissement du Parlementarisme en Angleterre avertissent Bossuet qu'il y a là pour la France un danger tout prochain, il ne veut pas se contenter de cette réfutation à l'adresse des protestants; il reprend, en vue du grand public, un ouvrage qu'étant précepteur du Dauphin il avait commencé, et dans un esprit assez différent peut-être, — la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, — et il travaillera jusqu'à sa mort à recueillir dans les Livres Saints et à commenter de toute sa dialectique d'avocat, les exemples propres à montrer que le souverain, représentant de Dieu, par fonction, père du peuple, a doublement droit de commander seul, et, seul, de travailler au bien public, et de ne connaître en son pouvoir d'autres bornes que celles qu'il veut spontanément recevoir de Dieu, de la raison et de la bonté propre.

A Mme Guyon et à Fénelon qui se dérobent et qui s'obstinent, il répondra quatre ans durant avec une patience quelquefois exaspérée, mais infatigable, avec une clarté croissante ; il leur répondra que pour s'appuyer sur quelques autorités mystiques (qu'il essaie d'ailleurs âprement et subtilement de leur arracher) leur mysticisme n'en est pas moins pernicieux dans sa tendance secrète, car cette tendance va à diluer, dans l'amour, qui est doux, la foi, qui est dure ; — qu'il est pernicieux dans ses résultats : car il entame, tout ensemble, la foi au Jésus historique, la morale, le culte, et mène, quoiqu'il s'en défende, au quiétisme, à son vide et à ses hontes. Et ce sont, à travers les innombrables écrits de Bossuet contre Fénelon, les *Instructions sur les états d'oraison*, solides et calmes, la *Relation sur le quiétisme*, satirique, écrasante.

Contre les Jansénistes, frondeurs éternels, — entêtés, malgré leurs amis sincères et leurs admirateurs sympathiques, dont — il est, — à raviver maladroitement des querelles terminées, à revenir sur des questions jugées, il travaille à un livre sur *les Jugements ecclésiastiques* où, peut-être, sur la question de l'autorité du Saint-Siège, sa pensée, restée, en 1682, plus ou moins volontairement obscure, se serait précisée.

Contre les Casuistes, en même temps qu'à l'assemblée du clergé de 1700 il agit avec éclat : son *Traité de la Concupiscence*, ses *Maximes sur la Comédie* rétablissent la vraie et pure morale qu'ils ennuagent vilainement ou qu'ils énervent criminellement.

Et quant à Richard Simon et aux « critiques », il faut qu'ils en prennent leur parti. Il le leur dénonce sans ambages : la liberté de chercher, comme la liberté de penser, a ses limites. Deux domaines lui sont interdits : le texte sacré qui ne doit pas « perdre un iota » puisque chacune de ses paroles est pour Bossuet, pénétré comme il l'est de l'Ecriture, une pierre fondamentale de quelque colonne ou de quelque mur de la Doctrine ; la tradition dogmatique de l'Eglise qui *doit* en montrer partout, coûte que coûte, la constante perpétuité. Donc « il n'y a pas de science de l'Ecriture; » donc l'histoire des Pères et des Conciles ne doit être qu'une apologie faite de piété et de prudence. Et c'est la *Défense*

de la Tradition et des Saints Pères, qui proscrit au fond toute exégèse philologique de la Bible, comme toute histoire critique de la pensée chrétienne.

On voit quel imposant ensemble forme cette seconde série des écrits de Bossuet, et que, sur plusieurs des questions qui intéressent encore, qui intéresseront longtemps encore l'Eglise catholique et ses fidèles, Bossuet aborde, carrément — qu'on me passe le mot — les problèmes, et les résout. Il faut le lire (on ne le regrette point) pour se rendre compte avec quelle vigueur et quelle habileté de dialectique, avec quel désir passionné de convaincre, avec quelle adhésion nette et sans nuls ambages à un principe primordial d'où il tire, sans embarras et réticence, tout le contenu.

Mais de cette façon absolument sincère de penser et d'exprimer sa pensée que résulte-t-il? Que, comme je l'ai dit, là encore, Bossuet garde, et gardera, vraisemblablement longtemps une « actualité. » C'est ce que, à Rome même, si je ne me trompe, Brunetière voulut démontrer un jour. De même que Bossuet, dans la première partie de son existence, tant que les contingences des concurrences contemporaines ne sont point venues le troubler — a excellé à montrer le christianisme hospitalier, ouvert, clément aux heures de paix, dans une sécurité féconde — il a excellé ensuite, quand il l'a fallu, à le montrer, de la même façon définitive, dans son attitude inquiète, impérative, hostile, fermant les portes, hérissant les tours du Temple. De l'un comme de l'autre, Bossuet nous a donné les formules les plus instructives. Il les a compris, traduits, fait parler tous les deux avec une aussi orthodoxe exactitude et avec une égale clairvoyance. Il nous fait connaître et comprendre, aussi magistralement, les deux conceptions opposées. Il est, — pour nous, du moins, Français, — l'interprète loyal et sûr de l'Autorité chrétienne, comme il a été celui de la Raison chrétienne. S'il nous est plus agréable, de voir se dérouler les larges et libérales idées du premier Bossuet, en sa naturelle manière, nous ne pouvons nous dispenser de consulter le second Bossuet, et tout en protestant souvent contre les *non possumus* et les arrêts de proscription qu'il prononce sans hésitation dans le rôle nouveau que lui imposent les circonstances, nous ne pouvons qu'admirer la richesse, la solidité et la probité de réquisitoires ou de verdicts aussi motivés qu'éloquents. Il est pour nous le Docteur chrétien.

Et voilà, ce me semble, pourquoi sa mémoire et son œuvre resteront sinon « chères », au moins précieuses, longtemps, aux Français cultivés, qu'intéresse un passé dont tant d'atomes constitutifs flottent encore dans notre présent, et qui sait? reprendront peut-être vie, sous les souffles imprévisibles de l'avenir.

ALFRED RÉGELLIAT.

UN TYPE

On l'appelait don Pietro le *Bossu*, mais c'était son père qui avait été vraiment le bossu et qui ayant même deux bosses, l'une devant l'autre derrière, avait trouvé une femme d'un grand courage, laquelle s'était résignée à l'épouser et lui avait donné deux fils, droits comme des fuseaux. Malgré cela le surnom était resté attaché à la famille et il est probable que jusqu'à la dernière génération les d'Accurso seront appelés les *Bossus*.

Les gens disaient que si don Pietro d'Accurso n'était pas bossu, il méritait de l'être. La bosse, ajoutaient-ils, il l'a dans le cœur. De sa vie il n'avait jamais donné une gousse de fève à un malheureux, ni une goutte d'eau, jamais, jamais! Si un pauvre diable allait lui demander l'aumône et lui disait: — Je n'ai rien mis dans mon estomac depuis deux jours! — Il avait l'impudence de lui répondre:

— Tu es bien heureux, toi, qui peux vivre deux jours sans manger! Moi, vois-tu, j'ai fait collation il y a deux heures et déjà je me sens l'estomac vide.

A l'entendre, il n'y avait pire misère que celle d'être riche. Que de soucis! Que de casse-tête! Et comme il portait envie à ces va-nu-pieds qui n'avaient pas un sou en poche, ni un pouce de terre au soleil, ni un toit où se réfugier! Pour eux, il n'y avait ni percepteurs, ni agents du fisc, ni receveurs de l'enregistrement, ni impôts de consommation, ni rôle de voitures! Ils pouvaient rire joyeusement, en face du gouvernement et de la mort, tandis que lui, le malheureux! il ne respirait pas du matin au soir, toujours courant de ci et de là, pour payer, payer, payer; à peine avait-il fini d'un côté, qu'il fallait recommencer de l'autre! Le Seigneur lui avait mis une lourde croix sur les épaules et il lui fallait la porter, et il en était accablé: c'était un calvaire à gravir jour après jour.

Son plus lourd fardeau c'était le *Puddaru*, sa propriété avec les vignes et les oliviers qui couvraient les collines, les vastes terrains ensemencés jusqu'au pied de la montagne, et le grand bâtiment au milieu des terres, moitié ferme, moitié villa; avec le moulin à olives, le pressoir à vin, la cave, l'étable pour les bœufs, les granges pour la paille et le foin, et tant et tant d'autres embarras.

Ah! Que ne fallait-il pas pour la récolte des olives?

Une vingtaine de gens pour gauler les fruits, une cinquantaine pour les ramasser et, de plus, dix ou douze propres-à-rien qui travaillaient, oui, nuit et jour dans le moulin, sales, graissés d'huile, hâves par le manque de sommeil, mais qui, en attendant, dévoraient comme des loups, même quand ils

n'avaient pas faim. Où la mettaient-ils donc toute cette marchandise indigeste qu'il était obligé de faire cuire par la fermière?... Un mois et demi d'enfer!

Les jarres, il est vrai, se remplissaient d'huile, mais il lui fallait à chaque instant descendre à la cave, au risque de se rompre le cou sur des marches glissantes, et surveiller les hommes pour qu'ils ne fissent pas d'erreur en versant l'huile de première qualité dans une jarre, et l'huile de *sanza* dans une autre. S'il n'ouvrait pas les yeux tout grands, qui sait quels mélanges ils lui feraient!

Et, finalemement, ces gueux se ramassaient ainsi de pleins mouchoirs de pièces de cinq francs, se nettoyaient, s'habillaient de neuf, tandis que lui, le pauvre homme, qui avait à peine dormi deux ou trois heures par nuit, pendant un mois et demi de suite, se sentait brisé et avait la nausée de cette odeur d'huile dont ses narines et son gosier étaient pleins... Et ce n'était pas fini!

Cette bienheureuse huile pouvait-elle rester ainsi à la cave, dans les jarres! Il fallait la vendre. Mais auparavant!... La transvaser deux, trois fois, ôter le dépôt du fond des jarres, et puis attendre que le prix montât, montât!... Sûrement, attendre, pendant que les pauvres gens qui n'en avaient seulement que trois ou quatre flacons s'en débarrassaient tout de suite et n'y pensaient plus.

Et que de discussions, que de colères les jours de vente, avec ces voleurs de mesureurs qui avaient de fausses mesures et qui, tout en remplissant le *cafiso* avec l'entonnoir, avaient soin de tenir l'éponge autour de son col pour la laisser s'imprégner d'huile! Et quelles rages avec les acheteurs, plus voleurs encore que les mesureurs! Ces satanés acheteurs qui cherchaient à lui faufiler de fausses pièces de cinq francs flambantes neuves qui auraient été sa ruine, s'il n'avait pas eu la sainte patience de bien les examiner, les tournant et les retournant et les faisant sauter sur le marbre une à une pour en entendre le son! Ne les gagnait-il pas réellement à la sueur de son front, ces pièces de cinq francs! s'enrageant, s'enrouant, y perdant la voix... Et deux jours après qu'était-elle devenue toute cette pile d'argent?

Elle avait passé aux mains du Percepteur, du Receveur, de l'Enregistreur!

— Tu n'as pas tous ces ennuis! disait-il à Taunizzu, pauvre diable qui le servait comme un chien et restait maigre et efflanqué au milieu de toute l'abondance de son maître.

— Eh! que votre Excellence me donne tous ses biens! Comme cela elle n'aura plus d'ennuis! lui répondait Taunizzu en riant.

— Je te ferais un beau cadeau! Tu me maudirais nuit et jour! Reste tranquille. Pensons aux semences plutôt.

Là-bas, au *Puddaru*, vingt, trente charrues préparaient le terrain; et dans le magasin de graines, le vanneur passait au crible le froment, la *timinia*, la *francese*, l'orge, dans un nuage de poussière qui faisait tousser don Pietro comme s'il allait cracher ses poumons. Mais c'était là sa croix! Avoir l'œil à tout, se garder contre tous pour ne pas se laisser mettre à sac, maintenant qu'il n'y avait plus de moralité dans ce monde et qu'il y avait belle lurette qu'était perdu le moule des honnêtes gens.

Etait-il sûr que tout ce grain destiné aux semences allât dans les sillons? Il ne pouvait pourtant pas avoir cent yeux! Il ne pouvait pas être présent partout à la fois comme le Bon Dieu! Il faisait ce qu'il pouvait, et il s'y usait la vie; il en perdait l'appétit et la santé.

— Tu es bien heureux, toi, Taunizzu! Du pain et de l'oignon, voilà ton ordinaire, n'est-ce pas? Tu en fais de grosses bouchées! Moi, pendant ce temps, si je n'ai pas un bon bouillon de bœuf, un peu de friture, un peu de poisson, un morceau de rosbif, du fromage, un plat doux et du fruit et du café!... Ce n'est qu'avec tout cela que je peux me soutenir!... Ah! si j'avais ton estomac d'autruche qui digère jusqu'à du fer! Et tu peux boire aussi cette espèce de vinaigre et t'en lécher les moustaches. Moi, au lieu de cela... quelle misère!... Sans deux doigts de Marsala, de muscat, de vin de Calabre, les autres vins ne me réussissent pas... ils ne passent pas, ils me reviennent sur le cœur... Il me faut aussi un peu de Chianti, un peu de Bordeaux... Quelle misère! Mais il faut faire la volonté de Dieu!

Taunizzu répondait quelquefois :

— Je la ferais bien, moi aussi, cette volonté de Dieu!

Don Pietro lui coupait la parole :

— Imbécile! Imbécile! Du pain et de l'oignon! Remercie Jésus-Christ qui ne t'a pas donné autre chose! Regarde mon frère. Il n'a rien et il fait le monsieur. Il est garde-champêtre, et il va à cheval du matin au soir. Que doit-il garder? Les chèvres qui paissent par les routes communales de campagne! Il n'a jamais voulu rien faire; il a joué et mangé et bu tout ce qu'il avait... et il est content! Mais comme il est encore plus bête que toi, il ne peut pas me voir, il me haït, parce que je n'ai pas fait comme lui. Où est ma faute? Je ne vois que mon malheur là-dedans; j'ai fait comme la fourmi; tout m'a réussi, tout me réussit: si je mettais de l'eau dans mes lampes, je crois vraiment qu'elles brûleraient comme avec du pétrole. Où est mon tort?... Mais il me faut m'échiner comme un crocheteur, suer sang et eau tout le long du jour et penser

tout le long de la nuit ; penser à ceci, à cela, à cent choses!... La tête m'en part en l'air... que je voudrais donc dormir du bon sommeil dont tu dors, toi, sur ta dure paillasse! A quoi sert que mon lit ait trois matelas de laine choisie et qu'ils soient bien remués et que je m'y enfonce mollement? Ma tête éclate, te dis-je. Je me tourne de droite et de gauche... Ah! bien, oui!... Malheur à moi si je dormais comme toi profondément, ronflant toute ma nuit. Qui penserait à la moisson, à battre le blé? Qui à la vendange? Est-ce que je peux jamais reprendre haleine?... Tu ris, grosse bête, comme si je disais des absurdités... Et moi je te dis que je changerais volontiers ton sort avec le mien.

— Changeons-les, Excellence!

— Tu me maudirais l'âme cent fois le jour!

— Mais enfin, d'ici à cent ans, votre Excellence n'emportera pas tout dans l'autre monde! Pour qui travaille-t-elle?

Est-ce que je le sais? C'est ma croix, tu ne comprends pas? Est-ce que j'en jouis, par hasard, de toute cette fortune?... Car, pour des richesses, il y en a, tu le sais, il y en a! Le magasin à grains est plein comme un œuf; la cave n'a pas une barrique vide ; la dépense a quarante jarres remplies d'huile jusqu'au bord... Et puis, et puis!... Si je te disais ce que me doit le baron Pitulla? Avec de belles hypothèques... Eh! Eh!... Mais à quoi bon! Il se coule la vie douce à Naples, à Rome, à Turin, à Paris, avec des femmes... Et moi je ne suis allé à Rome qu'une seule fois, avec le pélerinage, pour voir le Pape!... Et si je n'étais pas revenu tout de suite, adieu la moisson! Est-ce que je peux prendre une distraction, moi?... Jamais, jamais! C'est là ma croix! Que la volonté de Dieu soit faite!

Et don Pietro d'Accurso, dit le Bossu, avait vieilli, mangeant bien, buvant mieux, gras, frais, bedonnant avec son éternelle lamentation sur les lèvres, proclamant toujours qu'il n'y a pire misère au monde que celle d'être riche. Il avait vieilli, ne faisant jamais une charité à personne, pas même à son frère qui avait huit enfants et ne savait comment les nourrir avec son misérable salaire de garde-champêtre; faisant vivre cependant une quantité de gens, les payant tous ponctuellement jusqu'au dernier centime, mais pas un centime de plus, par exemple, comme pas un centime de moins. Égoïste, oui, mais sincère dans ses lamentations et dans son aphorisme préféré : il n'y a pas de pire misère que la richesse!

On le vit bien dans la maladie qui l'emporta.

Quand il se rendit compte que son heure dernière était venue, il fit chercher son frère :

— Écoute, Nanni; il t'arrive un grand malheur : tu vas devenir riche, très riche, que le Seigneur ait pitié de toi. Pense aux funérailles. Tu seras obligé de dépenser quelques milliers de francs. Que veux-tu y faire! L'argent est là, dans ce coffret. Les pauvres gens s'en vont dans l'autre monde sans cierges, sans prêtres et sans musique ; je suis riche et il me faut penser à ces futilités, même à l'article de la mort!... Écoute, Nanni : une belle bière en noyer sombre, doublée de satin... Cela te coûtera quelque chose... Mais que veux-tu y faire! Toi, si tu étais mort garde-champêtre, tu aurais dû te contenter d'une bière payée par la commune. Tu l'aurais eue, sans t'en mettre nullement en peine, sans un sou de dépense. En voilà assez. Je m'en vais. Cela me fâche que ce soit à moi que tu doives ce malheur, cette grande infortune de devenir riche... Fais la volonté de Dieu, comme je l'ai faite!... Je vais rendre mes comptes là-haut!... Qui sait comment cela se passera! Ayons bon espoir. Pense à tout ce que je t'ai dit : la bière, les cloches, la musique... Et... dépêche-toi, dépêche-toi... Envoie-moi le confesseur!

LUIGI CAPUANA.

[illegible] de l'Italien par M. H. [illegible].

L'ESCLAVAGE DANS L'INDUSTRIE ANTIQUE

L'industrie antique (et en particulier l'industrie romaine) nous est relativement connue. Les écrivains nous ont laissé sur elle, sur ses procédés, sur ses développements successifs, des détails précieux, et qui constituent un suffisant aperçu de son activité.

Lorsqu'on envisage la production manufacturière dans les territoires que Rome s'appropria progressivement, on constate qu'elle a été en se compliquant et en se perfectionnant sans cesse. Rudimentaire et grossière dans la période du début, quand les besoins restaient médiocres, et que le luxe était assimilé à un vice ou à une trahison, elle a été s'affinant à partir des guerres puniques, sous l'influence des Asiatiques, des Égyptiens, des Carthaginois et des Hellènes d'Europe, dont la civilisation se révélait plus délicate et plus exigeante. Sous l'Empire, quand les moyens techniques s'accroissent, et que s'opère une sorte de fusion de tous les peuples du bassin méditerranéen, les fabrications les plus diverses s'améliorent, multiplient leur rendement et abaissent leur prix de vente. L'industrie romaine, sans jamais affirmer aucune

tendance originale, ni apporter au monde la moindre innovation, offre une série d'évolutions fort bien marquées depuis les premiers [illegible] jusqu'à la mort de Théodose.

Ce n'est point notre intention ici de l'étudier dans ses phases successives, encore que cette enquête présente un intérêt fondamental. Ce que nous voulons examiner, c'est le rôle qu'y tinrent conjointement, — et le plus souvent en antagonisme l'un avec l'autre, — l'esclavage et le prolétariat libre, le travail servile et le labeur de l'artisanat.

On s'est fait souvent de l'antiquité romaine, comme de l'antiquité hellénique, une conception si simpliste, qu'elle aboutit à une erreur totale, à une grossière déformation des réalités. Parce que dans ces deux grandes sociétés de l'époque ancienne, une classe de captifs contraints aux plus dures besognes s'est juxtaposée à la plèbe proprement dite, — parce que l'existence de cette catégorie d'opprimés a été l'un des traits dominants de l'histoire sociale aux temps de Périclès, des Gracques, de Cicéron, de Trajan, d'aucuns se sont imaginé que toute activité agricole et manufacturière était concentrée dans la population servile. Le mépris, que les écrivains classiques marquaient pour l'effort manuel, corrobora encore cette opinion. Il semblait que seuls les prisonniers de guerre, ramenés par les généraux vainqueurs ou achetés sur les grands marchés de l'Archipel, dussent être employés dans les ateliers de tissage ou de céramique, ou dans les officines métallurgiques. Rien n'est plus faux.

Si, à Athènes, les esclaves ont accaparé, vers le ve siècle avant notre ère, presque toute la production manufacturière, à Rome la concurrence de l'artisanat libre ne s'est jamais totalement effacée. Le nombre des collèges, à toutes les phases des annales de la Royauté, de la République et de l'Empire, attesterait à lui seul que les ouvriers autonomes, pourvus des droits civiques, maîtres de leur vigueur corporelle, ont défendu énergiquement leurs positions. L'esclavage est bien, dans l'ordre économique, l'institution capitale, le rouage prépondérant des sociétés de l'antiquité. En dehors de lui, ces sociétés ne sauraient se concevoir, tant il fut intimement mêlé à l'essentiel même de leur vie. Mais il ne condense pas en lui toute l'organisation productive. Selon les moments, son jeu est plus ou moins large; il laisse un champ plus ou moins vaste au labeur de la plèbe indépendante. Ce sont les vicissitudes de son influence que nous allons évoquer succinctement ici, et cette évocation engendrera comme un résumé schématique de l'industrie romaine à travers les onze siècles et demi d'histoire que nous considérons.

Pendant la première période de sa carrière, depuis sa fondation jusqu'aux guerres Puniques, Rome conquiert une grande partie de la péninsule. Toutefois la surface de ses domaines demeure étroite — et faible le contingent des habitants qui s'y dispersent entre les villes et les campagnes. Les gens du Tibre ont pris contact avec les Etrusques et avec les populations de la Grande Grèce, qui appliquent déjà avec art certains procédés industriels. Mais les cités n'offrent qu'une médiocre densité; la technique de la production est encore au plus bas degré; les besoins, même dans le patriciat, où le goût du luxe disqualifie un citoyen, restent élémentaires; enfin chaque groupement, centre urbain ou hameau, s'efforce de se suffire à lui-même, et les échanges apparaissent d'autant plus rares, que les transports comportent plus de difficultés.

L'esclavage se pratique régulièrement du nord au sud. L'heure est déjà passée où l'on tue les prisonniers de guerre, et les Romains trouvent plus expédient de les affecter au service de leurs exploitations, mais souvent aussi, la campagne terminée, ils les remettent en liberté. Luttant contre des peuples de leur race, ils les ménagent, par un sens politique bien compris: ils redoutent en outre qu'en accumulant des servi d'origine et de civilisation si proches des leurs, ils ne préparent de permanents foyers de sédition. L'esclavage, durant ces trois cents premières années, — ne prit qu'une extension limitée; nous savons que, dans l'Attique, au ve siècle avant notre ère, l'on comptait dix esclaves pour un homme libre, et l'on se demande, non sans surprise, comment put subsister une société aussi mal équilibrée; d'après Denys d'Halicarnasse, Rome, vers la même époque, commandait à une population servile de 17.000 unités tout au plus; un siècle plus tard encore, cette population servile ne correspondait qu'à un douzième du total. L'esclavage, dans ce monde Romain déjà grandissant, ne pouvait donc accaparer la production.

C'est surtout dans les milieux ruraux que son activité était précieuse. Les cultivateurs, qui ramenaient de la guerre ou qui achetaient sur un marché des captifs, les installaient sur leurs champs. Il ne faut pas oublier que, pendant une longue phase d'histoire, le peuple Romain ne fut guère composé que de laboureurs; les nations vaincues et annexées par lui offraient une même structure; les villes ne gagnèrent en étendue et en animation, que lorsque, pour diverses raisons politiques et économiques, se furent constitués les *latifundia*.

Les Romains primitifs prenaient donc les esclaves comme collaborateurs de leurs durs labours, mais dans les campagnes italiennes, l'industrie restait encore étroitement liée à l'agriculture. L'unité de la production n'était pas brisée. Autant que pos-

sible, l'exploitation rurale devait nourrir, vêtir, fournir d'ustensiles variés tous ceux qui y vivaient. Les servi, qui y étaient employés, confectionnaient des poteries grossières et, avec les femmes libres, coopéraient à la fabrication des tissus... Les transformations textiles ne s'érigèrent que tarvement en besognes indépendantes.

Cependant même en ces temps reculés, il y eut une industrie à Rome: industrie de qualité douteuse et de procédés sans puissance, d'autant plus restreinte en ses ambitions que certaines matières premières faisaient totalement défaut, et que le peuple du Tibre fut privé de tous gîtes miniers jusqu'au jour où l'Etrurie fut conquise. C'étaient des artisans libres, et qui ne redoutaient pas encore la concurrence de la main-d'œuvre servile, assez rare à la ville, qui formaient les fameuses corporations de Numa, dont nous parle Plutarque. On distinguait les joueurs de flûte, les fondeurs en or, les forgerons, les teinturiers, les cordonniers, les corroyeurs, les ouvriers en airain et les potiers. A coup sûr le premier de ces collèges professionnels, — fondés avant tout pour célébrer un culte commun, — n'avait que des rapports très lointains avec la production manufacturière, mais tous les autres, par leur seul énoncé, indiquent que l'esclavage laissait aux citoyens la plus grande partie des tâches industrielles. On remarquera qu'aucune corporation ne revendiquait le tissage ou la préparation des vêtements. Ainsi, pendant cette première période, l'artisanat garde sa place à la ville, et refoule l'activité servile aux champs... Brusquement l'évolution s'annonce et les rapports des deux catégories en présence sont bouleversés.

Entre les guerres Puniques et la fin des guerres civiles, durant près de deux siècles et demi, la conquête romaine s'étend sur le monde. La petite collectivité, fondée par Romulus, finit par commander à trois millions de kilomètres carrés : une partie de l'Europe, le littoral africain, l'Asie antérieure entrent dans son domaine, et avec ces vastes contrées, qu'habitent des dizaines de millions d'hommes, des cités populeuses et opulentes. Les généraux victorieux rapportent par quantités infinies les matières précieuses, et la capitale du Tibre, gorgée d'or et d'argent, appelle à elle les ruraux de l'Italie et les riches ou les déshérités des pays les plus lointains. Au Ier siècle avant notre ère, ayant détruit Carthage, annexé Athènes, soumis Alexandrie à son influence, elle surgit vraiment en métropole de la portion connue de l'univers.

Depuis la bataille de Zama, les Romains ont cessé d'être de frustes laboureurs que seules préoccupent les variations de l'atmosphère. Ils veulent une vie plus douce. Plus tard, ils ont reçu les leçons de la civilisation hellénique et asiatique et se complaisent dans les raffinements du luxe. En même temps ils se sont assimilé les progrès techniques réalisés par les peuples de la Méditerranée orientale, les inventions des Alexandrins. L'industrie se développe pour répondre à des exigences nouvelles, et elle se pourvoit de moyens techniques plus adaptés à une production à la fois abondante et délicate. Alors elle se détache peu à peu de la terre sans cependant émigrer totalement vers les villes ; elle devient une activité autonome.

C'est dans l'esclavage qu'elle trouve la main-d'œuvre appropriée à ses conditions générales de fonctionnement. L'outillage mécanique est réduit à sa plus élémentaire expression encore; — et d'énormes contingents d'ouvriers sont nécessaires pour des taches simples en apparence. Les procédés de fabrication ne sont pas tels qu'ils requièrent, comme les nôtres, une réelle division du travail, et par suite la population servile, grossière et dépourvue d'aptitudes professionnelles, peut suffire à la plupart des besognes. Cette population servile, au surplus, se recrute très facilement en ces siècles de guerres continues, chez des nations qui, sauf exception, résistent mal à la puissance toujours croissante de la République.

Les historiens ont pris soin, à chaque campagne, et presque à chaque bataille, de dresser la statistique des captures accomplies par les généraux ; et ce sont là des données d'autant plus dignes d'attention que les anciens ne comprenaient guère l'utilité des précisions en chiffres. S'il est malaisé de reconstituer le mouvement économique du monde Hellénique et Romain à une époque déterminée, c'est justement que ces indications indispensables manquent le plus souvent.

Nous savons que des centaines et des centaines de milliers de Carthaginois, de Sardes, de Cisalpins, de Grecs, de Macédoniens, d'Asiatiques du Pont, de la Syrie, de la Cilicie, de la Paphlagonie, etc., furent expédiés sur le Tibre, après des guerres heureuses. Il arriva même qu'à certains moments, le Sénat fut effrayé de la surabondance de ces convois.

En 201, 35.000 Carthaginois furent dépêchés en Italie ; en 177, c'était le tour de 80.000 Sardes de venir dans la Péninsule, les fers aux pieds. En 167, 150.000 Macédoniens leur succédaient. La conquête de la Gaule enleva à cette contrée plus d'un million de ses citoyens, qui furent réduits en servitude. Dès le IIe siècle, avant notre ère, d'après Polybe, plus de 5 millions de servi étaient à la disposition des Romains et des nations italiques.

Ces gros contingents n'allaient pas en totalité dans les exploitations rurales. Une portion devait peupler

les ateliers que les patriciens possédaient dans les villes ou dans leur voisinage, et où l'on aménageait les travaux manufacturiers les plus variés; dans les exploitations rurales, les familiæ — c'est-à-dire les groupements d'esclaves — étaient parfois affectées à des besognes industrielles, à la fabrication des vêtements, et surtout à celle des poteries grossières et des briques qui avait pris une grande extension, et qui constituait pour les propriétaires une source de revenus assurés. Tantôt le maître employait directement cette main d'œuvre servile — pour en revendre les produits, et tantôt il la louait à des entrepreneurs. Caton l'Ancien savait déjà faire rendre à ses captifs le maximum, et Crassus avait des milliers et des milliers d'esclaves rangés par catégories, et auxquels il donnait ordre d'enseigner des métiers divers.

A dater du IIe siècle, si rude que soit encore l'industrie romaine, elle connaît de curieux procédés de teinture; elle a pénétré le secret des alliages, elle fait subir à la matière des transformations qui en décuplent le prix.

Grâce aux écrivains classiques, historiens ou autres, on a pu recomposer à peu près l'aspect qu'elle avait revêtu vers l'époque de Cicéron. Des ateliers d'armurerie fonctionnaient à Mantoue, à Côme, à Brundusium, à Tarente; le bronze et le fer étaient travaillés à Rome, à Minturnes, à Syracuse, à Rhegium, à Venafre. La céramique (opus doliare) était monopolisée par les grandes familles consulaires. Le tissage de la laine ne restait plus purement domestique : loin de là, car l'on citait — pour ne prendre que la Péninsule — les fabriques de Pouzzoles, de Tarente, de Baïes, de Parme et de Modène, où d'imposantes armées d'esclaves fournissaient un labeur presque ininterrompu. Le lin alimentait d'autres fabriques, à peine moins peuplées, de l'Etrurie, de la Cispadane, de la Transpadane.

C'était surtout l'élément servile que mettait en œuvre cette industrie. Pendant cette période de l'histoire, l'élément libre, l'artisanat recule devant lui. Sans doute des corporations nouvelles se forment dans la capitale, ouvriers en anneaux ou en couronnes, scieurs de pierre, etc., mais elles sont peu nombreuses. Tandis que la plèbe s'accroît de tous les expropriés de la terre, victimes des *latifundia*, elle est expulsée de la plupart des professions : seules lui sont laissées celles qui comportent une dextérité supérieure, une tradition, des connaissances lentement acquises, et c'est parce que cette plèbe se trouve réduite à une détresse croissante que le service de l'annone, — des subsistances à bas prix, puis gratuites, — acquiert un exceptionnel développement. Un fait prouve que l'artisanat avait fléchi devant l'esclavage au point de perdre toute vigueur de résistance. Le Sénat, après la révolte de Catilina, — et César, après leur restauration par Clodius — purent abolir la plupart des collèges sans soulever de retentissantes colères. Le régime servile triomphe, à la fin des guerres civiles, dans les grandes exploitations foncières comme dans les entreprises manufacturières des cités.

Il subit à son tour une régression accentuée dans une troisième phase de l'histoire, qui va de l'établissement de l'Empire jusqu'à la mort de Théodose. Durant ces quatre cent vingt-cinq années, la civilisation romaine s'affine au point de tomber dans une corruption effrénée. Avec la Monarchie Orientale, s'établissent les coutumes importées d'Egypte, d'Asie Mineure, empruntées même aux contrées plus lointaines, qui s'étendent au-delà des frontières. Ce n'est point l'alimentation seulement qui se transforme; le vêtement, en cette époque de décadence, n'offre plus que de vagues affinités avec les costumes de la fin de la République. Les belles teintes de pourpre se paient des prix fabuleux; l'usage de la soie se répand dans la classe aristocratique, parmi les hauts fonctionnaires. L'industrie, armée de nouveaux procédés, pourvue de moyens mécaniques de beaucoup supérieurs à ceux de la phase précédente, développe son rendement à proportion même de l'élargissement du marché et de la diffusion du luxe.

L'esclavage n'y occupe plus la place essentielle, qui lui était dévolue aux siècles des Gracques et de César, car l'artisanat réglementé, hiérarchisé, distribué en catégories officiellement organisées, se relève peu à peu en face de lui. A la fin de l'Empire, la main-d'œuvre libre — si ce mot peut encore s'employer — et la main-d'œuvre servile se partagent les grandes professions. Mais la main-d'œuvre libre ne se retrouve plus que dans les corporations devenues autant de services publics, et la main-d'œuvre servile tend à se concentrer dans les manufactures d'Etat dirigées par des agents du fisc.

Cette double évolution se conçoit assez aisément. Il est facile de l'expliquer même dans un article aux limites étroites. Les sources de recrutement de l'esclavage sont taries; et les ouvriers, sur lesquels ne pèse point la servitude, se refusent à travailler alors qu'ils sont en proie à mille menaces, que les troubles civils, les invasions, les exigences financières de l'Empire paralysent ou menacent, à chaque instant, leur activité. Les artisans auraient repris courage devant le fléchissement des effectifs serviles, s'ils n'avaient été exposés à l'insécurité de l'existence et aux rapines des monarques. L'Etat n'est intervenu que parce que la production risquait de

tomber au-dessous des besoins, et que toute la société romaine autrement eût été vouée à une mort plus rapide, à une déchéance plus certaine.

L'esclavage ne renouvelle plus ses contingents, depuis le jour où les grandes conquêtes ont cessé. Si quelques empereurs s'efforcent encore d'arrondir leurs domaines, la plupart d'entre eux sont contents, lorsqu'ils ont refoulé les hordes germaines ou autres qui se déversent par intervalles dans la Thrace, dans la Gaule et dans l'Italie du Nord. Rome laisse plus de prisonniers aux mains des assaillants qu'elle ne ramène de captifs. Ses marchés, où jadis affluaient les hommes, les femmes, les enfants entravés, ferment peu à peu leurs cachots vides, et l'armée servile, qui ne retrouve plus de recrues, se désagrège par les affranchissements, sous l'influence aussi du colonat qui prend un rôle croissant.

L'agriculture souffre de ce déclin, mais l'industrie n'est pas moins atteinte. Les perfectionnements mêmes de l'activité manufacturière lasseraient d'ailleurs l'insuffisance et l'inexpérience du personnel servile. Il se restreint en quantité au moment où l'évolution technique lui retirerait la prépondérance qu'il a longtemps exercée. Alors les empereurs se retournent vers l'artisanat, qu'ils s'ingénient à subordonner aux besoins généraux, ou mieux à l'intérêt de l'Etat.

Les corporations avaient été abolies, pourchassées au début de l'Empire. Puis les monarques les tolèrent, s'efforcent même d'en grossir le nombre. A partir du IIIe siècle de notre ère, ils les favorisent et les convertissent en institutions officielles. Ceux qui y sont inscrits n'en peuvent plus sortir; leurs fils et parfois leurs gendres héritent de leurs métiers. Toute tentative d'émancipation est assimilée à un crime, dont on répond sur sa personne et sur ses biens. Chaque ville a ses collèges, non seulement de boulangers, de bouchers, de charcutiers, mais aussi de muletiers, d'orfèvres, de cordonniers, de fabricants de bronze, etc. Ces collèges, en échange des services qu'ils doivent à la collectivité, jouissent de privilèges qui ne sont pas négligeables. Leurs membres apparaissent en quelque sorte comme des fonctionnaires. Ils occupaient assez souvent une haute situation, tels les naviculaires qui bénéficiaient de multiples immunités, parce qu'ils avaient mandat de transporter les céréales.

Ce travail libre, — et qui n'était libre que de nom, — se substitua, en beaucoup de lieux, au travail servile. Mais les empereurs, pour rétablir l'équilibre entre l'un et l'autre, prirent l'initiative de concentrations industrielles, que ni l'époque de Cicéron, ni celle des Antonins n'avaient connues. Quelque autorité qu'ils eussent sur les corporations, ils auraient été à leur merci, s'ils n'avaient aménagé de véritables fabriques d'Etat administrées par leurs procurateurs et peuplées d'esclaves.

Déjà, Dioclétien, par le fameux édit de 301, qui établissait le maximum, avait réagi contre le renchérissement croissant, que les collèges provoquaient, et qui vidait le Trésor du meilleur de ses ressources. Les manufactures officielles prirent, sous ses successeurs, une très grande extension. Leurs productions étaient diverses. Certaines avaient pour mission de fournir aux légions des armes, que l'artisanat n'eût cédées qu'à des prix trop élevés, et probablement avec une irrégularité gênante : il y [illegible] avait à Arles, [illegible] D'autres fabriquaient des tissus de laine et des couvertures pour les soldats et aussi pour le public, — à Langres, à Tournay, à Parme, à Modène, à Aquilée, à Metz; d'autres livraient des toiles, — à Sirmium, à Spalato, à Salone. D'autres enfin, qui possédaient un véritable monopole, procuraient au fisc des revenus considérables : telles la manufacture de pourpre de Tyr, et ses rivales du littoral méditerranéen.

C'était l'exploitation des esclaves qui faisait prospères ces ateliers où, en somme, les procédés n'étaient guère compliqués, et où les innovations n'étaient accueillies qu'avec une extrême prudence. Il semble que ces établissements aient eu une réelle durée, et que dispersés dans tout l'Empire, depuis la Bétique jusqu'à la Thrace, à l'Egypte et à l'Asie Mineure, ils aient contribué à maintenir, dans les pires périodes de troubles et d'invasions, une rudimentaire activité.

Le travail libre et le travail servile ont coexisté à travers toute l'antiquité romaine. A aucune période l'un n'a réussi à s'affranchir totalement de la concurrence de l'autre. Ils se sont d'ailleurs le plus souvent exercés dans des catégories différentes, et c'eût été un très grand malheur pour la civilisation elle-même que l'artisanat eût succombé, un seul instant, à la lourde poussée des hordes captives.

[illegible]

UN MÉNAGE DE POÈTES AU XVIIIe SIÈCLE

LE COMTE ET LA COMTESSE DE BUSSY

[illegible] [1]

Sa vie n'avait été, en définitive, malgré ses nuages et ses mauvais temps, qu'une belle saison. Mme de Marcilly avait prétendu autrefois que sa naissance

1 V. *Revue Bleue* [illegible]

était illégitime, qu'elle était *une enfant de l'amour*, ainsi que nous disons. Au moins cette enfant merveilleuse n'avait-elle point renié ce père frivole qui, lui non plus, ne l'avait jamais délaissée. L'amour l'avait formée pour lui, il la ravissait aux premières atteintes de l'âge, aux premiers dégoûts des amants, en la reprenant mûrie, mais si éloignée encore du terme naturel de son talent et de sa beauté, que sa fin parut à tout le monde subite et accidentelle. Par malheur, la société dont elle avait orné le déclin ne s'était pas conservée aussi bien qu'elle. Il y avait déjà longtemps que du libertinage de l'esprit, cette société avait passé au libertinage du cœur et qu'allant de dépravation en débauche, elle s'était conformée au cynisme de langage et de sentiments d'une pourvoyeuse de la Vénus cloacine. Sa malignité s'exerçait contre les plus aimables créatures, sans respecter même leurs cendres. On osa ainsi imprimer que la comtesse de Bussy « périssait victime d'une maladie qui ne se gagne point dans le cloître ou le célibat. » Calomnie sans excuse, sinon sans prétexte; mais telle était la monnaie courante du temps. Nous ne l'accepterons pas. La postérité, qui est le véritable nocher des morts, vérifie l'obole du passage et ne s'y trompe point. Elle doit permettre à l'ombre légère de la comtesse de Bussy de s'évanouir doucement sur le flot qui purifie tout, et ne faire honte qu'à ses contemporains d'avoir glissé dans sa main inerte cette méchante pièce, trop nettement frappée à la date et à l'effigie de son époque.

Roucher, s'il pleura la comtesse, cacha ses larmes. Tout puissant au *Journal de Paris*, il ne lui donna pas même une ligne de souvenir. Mais une voix sincèrement émue, et païenne comme il seyait au dénouement d'une existence païenne, s'éleva au-dessus des propos téméraires, rompit ces silences timorés, pour rendre à la mémoire de la poétesse et de la femme un « hommage bien mérité ». Le marquis de Fulvy conduisit sa muse gentille et fluette sur le tombeau de cette émule qu'il chérissait, qu'il admirait et qu'il avait toujours eu la courtoisie d'avouer pour sa cousine; et la muse y inscrivit cette épitaphe que la croix de Lorraine a vaguement l'air d'enfermer dans l'ombre de son double branchage :

> Je pleure l'aimable Myrte,
> Sa douce lyre sans orgueil,
> Obligeante sans vanité,
> Sans fiel poète et belle sans caprice.
> Sur son tombeau la sincère Amitié
> Répandra les plus justes larmes.
> Dans le cœur de Myrte les charmes
> Paraissaient croître de moitié.
> Et l'Amour et le dieu qui lui prêta sa lyre
> Lui doivent les mêmes regrets:
> L'un, pour plaire, en reçut les plus jolis secrets,
> Et sa beauté, de l'autre, affermissait l'empire.

A en croire Bussy lui-même, la comtesse avait expiré dans les pleurs et dans les remords: « La mort l'a enlevée : elle a pleuré, dit-il, elle s'est repentie et n'a plus à rougir de son ingratitude et de sa perfidie reconnues par son propre père. » M. Letellier, qu'on croyait enterré depuis trente ans, avait en effet reparu un moment, et son premier signe de survie avait été de s'élever et de s'indigner par écrit « contre l'iniquité » de la détention de son gendre; il avait, peu après, péri à Saint-Cloud *de mort violente*. Mais Bussy n'est pas trop croyable. Il avait intérêt à soutenir la version de ce revirement suprême de sa femme contre les apparences qui la démontraient irréconciliable. Le certain, c'est que peu de temps avant qu'elle mourût, le bruit s'était répandu que Bussy lui-même avait trépassé ; elle avait aussitôt commandé son deuil et annoncé son remariage.

A présent qu'elle était descendue aux enfers, Bussy n'allait-il pas renaître à la liberté, à la vie ? Il lui restait de bonnes dents, et sa mère avait maintenant quatre-vingt ans sonnés ! Il pouvait compter sensément sur un retour d'affection de cette immortelle mégère avant sa fin, ainsi que sur la lassitude ou la dispersion de ses ennemis. Son espoir fut trompé. En août 1785, il en était encore réduit à écrire de Pierre-Scise au ministre baron de Breteuil: « Je suis fils unique, j'ai 50 ans; il y en a trente-cinq que ma mère me hait cordialement. » Et le ministre ne faisait pas mine de l'entendre. Ses créanciers, qui eux-mêmes s'employaient à le faire sortir, n'avaient pas un meilleur succès. Ils s'étaient assemblés en avril 1784, et avaient présenté requête au roi pour obtenir son élargissement; il ne leur fut pas répondu. Bussy multiplia les appels au cœur de Mme de Marcilly: porte close. Il implora des personnages considérables, Buffon entre autres, qui, installé à Montbard, passait pour s'être laissé influencer par les vilains commensaux du château de Bussy-le-Grand. Buffon reçut du captif une lettre pleine de déférence, « telle qu'on l'écrit à un grand homme révéré », avec ce quatrain sur son commencement de cécité :

> Ah! s'il est vrai que Buffon perd les yeux,
> Que le jour se refuse au foyer des lumières,
> La nature à vouloir punir de curieux
> Qui dévoilait tous ses mystères.

Silence du grand homme qui, sans doute, ne lisait plus. Dans les intervalles, Bussy composait aussi d'innombrables factums destinés au public, au tribunal de l'opinion. Cette dernière tentative devait lui réussir à la longue.

En 1786, dans le courant de juin, les promeneurs matineux du Palais-Royal trouvèrent le sol jonché de feuilles tombées dans la nuit, — des feuillets

plutôt, du format in-12, imprimés clandestinement sous ce titre : LE PLUS COURT ET LE PLUS VRAI DES MÉMOIRES, avec cette épigraphe : *Brevis oratio penetrat in cœlos*. On y dénonçait les sept années de prison et les trente années de persécution souffertes par le comte de Bussy du fait de la brigue de sa famille et de l'arbitraire surpris des ministres du roi. On en promettait des preuves décisives que, toutefois, pour ne pas alourdir ce mémoire et mentir à son titre, on remettait à une autre occasion de produire. Cette chanson était connue, rabâchée ; mais l'avidité des Parisiens pour ce genre d'écrits dispensait leurs auteurs d'y mettre du talent et du sérieux ; on ne leur demandait que de savoir saisir l'attention publique et que d'ajouter aux embarras croissants du gouvernement. On était en pleine effervescence ; l'affaire du collier se terminait à peine ; et la faillite énorme des Guéménée déchaînait les libellistes à gages ainsi que beaucoup de seigneurs — le marquis de Villette, entre autres — fort éprouvés par cette catastrophe. Ainsi, les feuillets de Bussy volaient par bon vent.

Un officier de dragons et publiciste, le vicomte de Toustaing, en était l'éditeur. Il ne connaissait pas Bussy, prétendait-il ; il ne connaissait que l'humanité et son propre zèle pour les malheureux. Après avoir pris des informations en Bourgogne, et dépouillé le fatras des papiers du prisonnier, il avait rédigé un exposé de son affaire et s'en était venu le soumettre au baron de Breteuil. Ce ministre l'avait éconduit ; mais Toustaing ne l'avait quitté qu'en le menaçant de l'intervention prochaine du redresseur de torts à la mode, le conseiller Duval d'Espréménil. Ce magistrat bouillant était le principal agitateur du parlement et de l'opinion. Il multipliait les motions agressives, les dénonciations tapageuses. Grand ami du poète Roucher et de la marquise de Cabris, la sœur cadette de Mirabeau, d'Espréménil se flattait d'être aussi devenu, au cours de l'affaire du Collier, l'adepte et l'admirateur de... Cagliostro. Il avait bien d'autres clients de cet acabit, à la suite desquels Bussy dut prendre rang ; mais l'actif d'Espréménil ne chômait point et put dénoncer son cas aux Chambres-assemblées dès le 9 août. Le parlement remit à statuer après vacations et se dispersa. Le baron de Breteuil profita habilement du répit pour mettre Bussy dehors, à la muette.

Ceux qu'on appelait alors les *patriotes* avaient fait trop de bruit sur cette détention abusive pour n'en pas célébrer la fin comme un triomphe des idées nouvelles. Mais chez Mme de Marcilly, la nouvelle en fut reçue comme un coup terrible. La vieille dame, qui était au château de Bussy, tomba à la renverse, puis, se relevant et regardant ses associés jeunes et vieux, fort accrus en nombre et dont était toujours Colas, elle leur dit : « Eh, Messieurs, est-ce là ce que vous m'aviez promis ?... Eh bien, je ne lui paierai plus de pension ! » Elle se tint parole tant qu'elle put. Mais que nous importe à présent ! Bussy pouvait vivre cinq ans, dix ans encore ; il n'en était pas moins un homme fini.

Réconcilié avec le comte de Limburg-Styrum, qui se défendait d'avoir jamais concouru à le faire enfermer, Bussy se retira de son service avec les attestations les plus honorables et rentra dans sa petite patrie de Dijon, non sans avoir tenté quelque esclandre sur son cas à Paris. Comme Polichinelle, il voulait bien être pendu, pourvu qu'on parlât de lui. Il avait annoncé un factum de 6.000 pages, — le plus long des mémoires après le plus court. Cette énormité fit rire un moment ; mais il n'y en avait que l'intention de plaisante ; son exécution excédait les forces de Bussy tout le premier. Il était épuisé de corps et d'esprit. Sa verve n'avait jamais été puissante, ni ses idées suivies ; et sa captivité avait achevé de lui détraquer la tête. Une hantise unique le possédait : plaider. Plaider sa mère, plaider Colas, « blondin voluptueux jusqu'à 60 ans » et devenu prêtre-chapelain de Mme de Marcilly, plaider ses collatéraux et les acolytes de Colas, plaider le neuf et plaider le vieux en reprenant tous ses anciens procès, enfin, s'il en avait le loisir, plaider pour le compte d'autrui... D'abord inscrit parmi les avocats du parlement de Dijon, il se fit agréger par la suite au barreau de Charolles. La Révolution, qui l'y trouva, ne daigna ni l'employer ni s'occuper de lui. Elle le traita en fantoche, et il lui fit en vain sa cour, en prose et en vers qu'il signait très citoyennement : DAGONNEAU, *mais plus* DE BUSSY.

A la fin de 1790, Mme de Marcilly mourut, âgée de 88 ans. Elle fit encore une belle défense. Pendant les six jours de son agonie, son fils fut écarté de son chevet. Mais quand le dernier instant approcha, qu'on eut administré la moribonde, qu'on fut sûr qu'elle ne pourrait revenir sur ses dispositions, on alla le chercher, et il la trouva encore vivante. Le voilà qui se jette à genoux à son chevet et qui couvre de baisers et de larmes sa main à peine sensible. Aura-t-elle un retour vers lui ? voudra-t-elle au moins lui pardonner le mal qu'elle lui a fait ? « Comme ces cruels vous ont trompée, ma mère ! lui dit-il. M'aimez-vous ? — Oui, je vous aime », répond-elle. Et ce fut tout. Mme de Marcilly n'était plus. Ses dispositions testamentaires restaient invariables ; elles réduisaient Bussy à sa légitime.

La déception de ses créanciers fut immense, comme la sienne. Il ne s'était jamais désintéressé de leurs droits ; aussi leur demanda-t-il avec con-

fiance les subsides nécessaires tant « pour subvenir aux frais des procès à intenter que pour entretenir sa vie et sa santé dont la conservation était nécessaire à l'intérêt commun. » Il lança un dernier mémoire, engagea un dernier procès, eut de dernières altercations avec ses juges, ses parties et ses détracteurs, et tout à coup, disparut, sombra, s'en alla mourir on ne sait où ni quand, fou à lier sans doute, et n'ayant plus même un ami pour signaler sa fin. « Connaissez-vous, disait une marionnette de ce temps-là, connaissez-vous des gens ruinés qui aient des amis? »

La célébrité de sa femme survécut une heure à la sienne, et puis s'effaça pareillement. Les misérables pamphlétaires qui désignaient au jour le jour à la Terreur ses victimes avaient marqué Roucher; et pour démontrer sans doute qu'il était infecté d'aristocratie, ils lui rappelèrent publiquement « une certaine Mme de Bussy ». Roucher ne l'entendit pas comme une insulte, ou il méprisa de la relever, et se tut. Ce silence-là était courageux, il faut le reconnaître. D'ailleurs, Roucher avait grandi et d'âme et de cœur, sinon de talent, avec les circonstances; et c'était précisément cette grandeur tardive qui le destinait à tomber sous la guillotine, mais pour se relever immortel, aux côtés de son compagnon de charrette Chénier, le divin André.

DAUPHIN MEUNIER.

L'ESPAGNE AU TEMPS DE PHILIPPE IV [1]

Pour raconter les événements de la période qui va de 1654 à 1660, nous possédons, par une rare bonne fortune, des matériaux de premier ordre : ce sont des descriptions et des comptes rendus de la vie de la Cour, à cette date, mais si précis, d'une telle fidélité photographique, et si dignes de foi, qu'ils vont nous permettre d'établir, en toute exactitude, une comparaison entre la situation de l'Espagne à l'avènement de Philippe IV et l'état du pays au terme de vingt-cinq années d'un règne désastreux. Ils nous sont fournis par Jeronimo de Barrionuevo, ecclésiastique doublé d'un bon poète. Cet écrivain, chez qui le talent littéraire s'alliait à une insatiable curiosité et à une observation pénétrante, adressa de Madrid, presque chaque semaine, pendant plusieurs années, à partir de 1654, soit à son ami le doyen du Chapitre de Saragosse, soit à d'autres personnages, une longue lettre, où, avec une sincérité parfaite, il relatait tous les événements de la capitale dignes d'être rapportés (1). De plus, à la même époque, un fin observateur hollandais, Arsens van Sommerdyck, visitait l'Espagne et séjournait assez longtemps à Madrid pour être en mesure d'écrire, tel qu'il pouvait apparaître aux yeux d'un étranger intelligent, un tableau de l'état politique et social de la Cour (2). Enfin, et à son tour, le Français Bonnecasse composait alors, sur la vie à Madrid, un récit étincelant, qui vient confirmer les impressions respectives de l'Espagnol et du Hollandais (3). Si l'on ajoute à ce dossier les lettres envoyées chaque semaine à Sœur Marie par Philippe IV, et les rapports, également publiés, des ambassadeurs de Venise, on voit donc que nous sommes en possession d'une riche gerbe de documents, contemporains et irrécusables, qui font autorité, en particulier sur les points où ils se trouvent tous d'accord.

Nous devons nous en féliciter, car le tableau qui nous reste à tracer de la vie dans la capitale des Espagnes, à la fin du règne de Philippe IV, est tellement sombre, que l'historien qui se risquerait à l'entreprendre sans se réclamer du témoignage de tous les documents contemporains pourrait être accusé de partialité et d'exagération.

Quoique, aux débuts du règne, la masse du peuple fût déjà plongée dans la misère, il y avait pourtant toute une classe assez nombreuse de nobles, d'ecclésiastiques et de fonctionnaires, qui, grâce aux faveurs royales ou au pillage des biens d'État, détenaient encore la richesse. Mais, à l'époque qui nous occupe maintenant, la noblesse elle-même, saignée

1 Pages extraites de l'ouvrage *La Cour de Philippe IV*, [illegible] prochainement chez [illegible].

1 Cf. *Avisos de Barrionuevo* (Colección de Autores Castellanos), Madrid, 1892.

Ce Barrionuevo, frère du Marquis de Cusano, est une figure originale : prêtre jovial, il appartenait à une famille très remuante qui se trouvait toujours mêlée à quelque affaire de duel, et il ne craignait pas de faire parade lui-même de ses grands airs, de ses bonnes fortunes, et de sa bravoure. Il n'a pas un mot de réprobation pour rapporter le meurtre commis à Madrid, en pleine rue, par son parent, Francisco Barrionuevo, sur un homme qui s'était vanté d'avoir courtisé sa femme : en chroniqueur qu'il est, c'est sur le ton le plus indifférent qu'il prédit que le meurtrier se tirera d'embarras, car il s'est autorisé du droit d'asile. Il avoue d'ailleurs que sa curiosité, toujours en éveil, n'est jamais satisfaite : il fait causer tout le monde; et, chaque matin, il se rend au Palais afin de savoir ce qui s'y passe. Du reste, son information n'était pas moins à jour sur ce qui se passait en Angleterre, grâce aux lettres de son frère, ambassadeur d'Espagne à Londres. On trouvera, au premier volume des *Avisos*, la biographie de Barrionuevo par Señor Paz y Melia.

(2). Cf. ARSENS VAN SOMMERDIK, *Voyage en Espagne* (1655). Amsterdam, 1666.

3 Cf. BONNECASSE, *Relation de l'État et Gouvernement d'Espagne* (1659).

à blanc par les emprunts, se trouvait au contraire entièrement ruinée. Si, en théorie, il y avait pour elle, comme pour l'Église, un privilège qui l'exemptait d'impôts, en pratique, elles se trouvaient acculées l'une et l'autre à la même situation misérable que leurs inférieurs, par suite des perpétuelles demandes d'argent qu'on leur adressait, surtout à la noblesse, pour créer des fonds de guerre. Gens de finance et négociants, tous avaient perdu confiance : la confiscation arbitraire et incessante de leurs biens par le gouvernement; les impôts écrasants qui pesaient sur l'exportation, colonies espagnoles comprises ; tout avait peu à peu amené l'organisation de la contrebande et de la fraude universelles, c'est-à-dire, achevé en fait de vider le trésor royal (1). Sans doute Haro, qui encaissait chaque année cent trente mille ducats, avait encore de grandes richesses; et c'était aussi le cas de quelques membres de sa famille, qui continuaient à piller ce qui restait encore, si peu qu'il en restât. Mais c'étaient là des exceptions : les seules caisses où se cachait encore quelque argent étaient celles des fonctionnaires coloniaux, lesquels étaient revenus au pays les mains pleines du butin qu'ils avaient pu faire dans l'exercice de leur charge.

Dans toutes les classes de la capitale, la prétention et la paresse avaient pris à ce moment de telles proportions, que c'étaient en réalité les étrangers qui accomplissaient tout le travail qu'il y avait à faire. Madrid ne comptait pas alors moins de quarante mille sujets français qui portaient le costume espagnol, et qui, pour se soustraire à la taxe sur les étrangers, prenaient le nom de Bourguignons ou de Wallons (2) : c'étaient eux qui détenaient presque toute l'industrie locale et qui exerçaient la plupart des métiers ; le contingent des petits trafiquants, des employés, et des mendiants se trouvait fourni par la classe ouvrière espagnole. On ne faisait pas attention, même à Madrid, aux cas de brigandage et d'assassinat, tant ils étaient communs. Mais, si les rues étaient plus malpropres et les édifices plus délabrés que jamais, il restait encore une foule innombrable d'oisifs pour encombrer les promenades, la Calle Mayor, en hiver, puis, en été, le Prado et les bords du Manzanarès. Comme on avait confisqué tous les chevaux, les Madrilènes qui n'allaient pas à pied faisaient traîner leurs carrosses par des mules. L'épée et la dague au côté, les gens du peuple coudoyaient avec une audacieuse insolence les personnes des classes supérieurs et affichaient, en les dépassant par leur vantardise, la prétention d'être aussi respectés que les nobles.

Chaque jour, dans les deux théâtres dont on avait rouvert les portes à l'occasion du second mariage du Roi, s'entassaient en cohue, avec un costume clinquant, des artisans qui faisaient sonner haut leur nom de *caballeros* (1), et qui achetaient pour dix à quinze sols le droit d'avoir une place (2). La classe ouvrière de la Péninsule s'entêtait à afficher bruyamment ses sottes traditions de distinction nationale : elle avait la bouche pleine de la puissance espagnole et des immenses richesses de Sa Majesté. Pendant ce temps, la plus grande partie des champs demeurait inculte, et le travail était, dans les villes, aux mains des étrangers : détail incroyable, le drap que portaient les Espagnols, ce drap tissé avec la laine du pays, leur arrivait de Hollande. D'autre part, le prix de la vie avait subi une hausse considérable à la suite des fluctuations successives du cours de l'argent; et, bien que les maisons de Madrid fussent toujours basses, d'aspect sordide, et la plupart du temps dénuées de confort, le malaise s'était surtout accusé dans la location des immeubles, car un droit royal réservait au Souverain la jouissance du premier étage de chaque édifice, ou à son défaut, le montant de la location.

Ce qui frappait cependant le plus, à cette date, soit les étrangers, soit les Espagnols doués de quelque esprit d'observation, c'était l'épouvantable licence des mœurs qui s'étalait encore dans la capitale. Les femmes légères s'y étaient à peu près adjugé le monopole des promenades publiques (3). Le sans-gêne impudent de leurs allures, même en plein jour, avait contribué à faire baisser le niveau de la moralité jusque parmi les femmes honnêtes, lesquelles en étaient arrivées à ne plus considérer comme une insulte, mais presque à se faire une gloire, d'être interpellées dans la rue, en termes provocateurs, par des hommes qu'elles ne connaissaient pas. Bravant les interdictions royales, la plu-

(1) Cf. Van Sommerdyk [illegible]

(2) [illegible] Madrid [illegible] deux [illegible] mille [illegible]

Il y en a, [illegible] plus de cinquante mille [illegible] celons [illegible]

(1) « Chevaliers ». C'était aussi, on s'en souvient, le nom [illegible] tranquille [illegible] l'envoyé [illegible]

(2) [illegible] un sol et demi. [illegible] outre, pour toutes les places « assises », un droit supplémentaire de deux sols. Quant aux sièges les moins chers, ils coûtaient encore sept sols, somme qui revenait au directeur, [illegible]

(3) [illegible] seulement, trente mille créatures de cette sorte. Aujourd'hui encore, les étrangers sont surpris de voir combien libre- [illegible]

part d'entre elles continuaient à aller et venir, le visage caché sous la mantille, sauf un œil qui flamboyait en vedette, ce qui, dans toutes les classes de la société, facilitait les intrigues, d'une façon révoltante. Le gouvernement avait beau se désespérer à la vue du mépris absolu dans lequel étaient enveloppés ses règlements sur le costume, on persistait à faire litière de toutes ses Pragmatiques ; et, depuis surtout que la Reine et les dames d'honneur en avaient lancé la mode, on avait adopté en masse les larges crinolines, et les perruques raides et extravagantes : il n'y avait, en définitive, d'atteints et de punis que les pauvres diables de marchands, qui étaient surpris approvisionnant leurs clientes de tous ces articles prohibés.

Il y a, dans l'état moral de l'Espagne considéré alors en son ensemble, une sorte de problème social dont l'absence de l'influence des femmes sur la société, soit à cette date, soit antérieurement, peut seule donner la solution. Une teinte de traditions orientales avait en effet toujours persisté, en Espagne, dans la façon dont la femme y était traitée. Tenue dans un isolement absolu, c'était, le plus souvent, une parfaite ignorante ; en tout cas, elle n'avait jamais eu la même situation sociale que l'homme. Ordinairement, elle ne mangeait pas à la même table que son mari. Quand elle allait visiter ses amies, c'était dans une chaise à porteur ou dans un carrosse fermé. Assise sur ses talons, elle passait son temps dans des milieux où des questions de dévotion, ou des bagatelles infimes, formaient toute la trame de la causerie. Il n'est donc point surprenant, avec un pareil état social, que les femmes de la bourgeoisie et celles du peuple aient abandonné le plus souvent à l'exploitation immorale le trottoir des rues et les angles des places publiques : et il n'est pas non plus étonnant que, privés de l'influence salutaire qu'aurait pu exercer là le contact d'honnêtes femmes, les hommes se soient de plus en plus enlizés dans le vice. Sous l'influence de Sœur Marie, Philippe IV avait fait tous ses efforts pour imprimer à la capitale un peu plus de tenue. Mais il avait trouvé contre lui l'opinion tout entière ; et l'opinion était plus puissante que ses édits : aussi bien, les exemples qu'il donnait, à ce même point de vue, étaient des plus mauvais et paralysaient donc notablement ses efforts. Barrionuevo, dans une lettre datée de cette époque, a écrit ce mot typique : « Le Roi a la main heureuse, quand il s'agit de bâtards ; mais, avec les enfants légitimes, il a bien peu de chance ! » Plus loin, faisant allusion à l'à-coup d'une tentative nouvelle entreprise quelque temps après par Philippe IV pour nettoyer la capitale, le même écrivain ajoutait : « On arrête toutes les femmes inoccupées que l'on rencontre dans les rues ; c'est par dizaines, par vingtaines, qu'on les jette au cachot, les mains liées. La prison en est pleine à regorger : elles y ont tout juste assez de place pour se tenir debout. Si ces mesures rigoureuses doivent durer, il faudra élargir considérablement la maison ; ou bien, il faudra y apporter beaucoup de bois pour y brûler un certain nombre de pensionnaires. »

Avec les hommes au contraire, comme Philippe IV avait mis d'accord sa propre conduite et ses préceptes sur le costume, il était venu à bout d'imposer la mode des vêtements sombres et modestes. Aucun homme n'était admis à se présenter devant le Roi, non plus qu'à lui tendre une supplique, lorsqu'il se rendait à la messe escorté de ses hallebardiers en rouge et en jaune, s'il n'était entièrement vêtu de noir et s'il ne portait le *golilla*. Aussi bien, depuis l'avènement de Philippe IV, l'ensemble du costume avait subi quelques modifications. Les chapeaux, par exemple, étaient sensiblement moins larges que jadis, ils étaient souvent en soie, ou en feutre, et garnis à profusion de dentelle noire. Le pourpoint, la cape, et les chausses étaient généralement en serge noire, tout de même que la *ropilla*, sorte de tunique serrée et sans boutons qui descendait jusqu'aux cuisses, avec des manches ouvertes retombant des épaules ; en été toutefois, les gentilshommes portaient facilement un pourpoint et des chausses de soie noire. Les chausses ou culottes, dont la coupe était alors fort étroite, étaient pourvues de boutons, comme le pantalon écossais d'aujourd'hui. La mode régnait aussi de porter, sous les bas blancs, des bas de soie noire bien légers. Enfin, l'on se servait, pour attacher les souliers, de rubans noirs très larges (1).

Si l'on excepte les deux ou trois jours de chaque semaine, où, donnant audience publique, le Roi, presque immobile, siégeait pendant une heure, recevait les pétitions, et y répondait en faisant à don Luis de Haro un léger signe de tête, Philippe IV ne se montrait alors en public que fort rarement. Comme autrefois, les divers Conseils du Royaume discutaient avec longueur, et le Roi pouvait, invisible, prêter l'oreille à leurs délibérations. Mais son intervention se réduisait, en pratique, à siéger sur son trône, chaque vendredi matin, pendant que, à voix haute, les Secrétaires lui donnaient lecture de leur rapport sur tout ce qui avait été fait la semaine

(1) Une autre mode s'était établie encore, depuis plusieurs années de [illegible] Madrid : c'était de s'affubler d'énormes lunettes rondes, supportées par une monture de corne. On en trouve un spécimen dans le portrait de Quevedo. — Rappelons, à ce propos, que, en espagnol moderne, *quevedos* signifie justement « besicles ».

Priser du tabac était aussi un usage de bon ton, et alors très répandu.

précédente. D'ordinaire, par un « C'est bien ! » (*Está bien*), il se contentait d'approuver leurs conclusions : quand, d'aventure, la question réclamait une attention particulière, il se tournait vers Don Luis de Haro assis à ses côtés, et le priait de l'en entretenir de nouveau. Ce dernier avait en effet toutes les prérogatives du vice-roi, hormis le nom : personne, non pas même le Secrétaire d'État, ne lui adressait la parole, sans s'agenouiller ; et le Roi contresignait de confiance, ou presque sans examen, par un « Moi, le Roi » (*Yo el Rey*), toutes les pièces que lui soumettait le favori.

Quant aux finances publiques, elles se trouvaient alors, surtout depuis l'alliance de Cromwell avec la France contre l'Espagne, plus désespérément obérées que jamais. L'année précédente (1654), Philippe IV avait rappelé aux Cortès de Castille, que, sur les dix millions de ducats qu'elles lui avaient votés, il n'en n'avait encore reçu que trois. Lorsque les années étaient bonnes, les Indes lui faisaient parvenir, au total, un million et demi à deux millions de ducats (1) ; deux millions environ lui venaient enfin d'Aragon, ou d'ailleurs. D'où, cette conséquence : c'est que, sur le chiffre officiel d'environ dix-huit millions de ducats, qui représentait tout son revenu, le Roi en percevait à peine la moitié, soit huit à neuf millions ; le reste avait été épuisé déjà par des appels anticipés, ou bien s'égarait en route aux mains de la malversation. Philippe IV, qui reconnut, en 1654, que le passif s'élevait à cent vingt millions de ducats, ne faisait certes point mystère de sa pauvreté. Mais tout cela n'empêchait pas le pays en général, et, en particulier, le peuple madrilène, de faire sonner bien haut, avec orgueil, que le Roi avait à sa disposition des richesses extraordinaires. Les lettres de Barrionuevo renferment des allusions nombreuses à l'affreuse misère qui sévissait partout, à cette époque (2), et qui régnait jusque dans l'intérieur de Palais de Philippe IV. Bornons-nous à extraire quelques lignes d'une lettre datée de 1657 :

« Le Roi n'a pas un réal ; et voilà deux mois et demi déjà que l'on n'a pas distribué au Palais les rations ordinaires. Le jour de la Saint-François, comme on servait un chapon à l'Infante (3), elle le fit remporter aussitôt, car, à n'en pas douter, il sentait... autre chose. On lui présenta alors, sur un lit de rôties saturées de jus, un poulet, dont elle est très friande ; mais il était couvert d'un tel régiment de mouches, qu'elle faillit, en le repoussant, renverser tout le plat. Voilà comment se passent les choses au Palais... La Reine, dit-on, apprécie fort aussi les tartelettes de pâtisserie, à la fin de son dîner. Or, comme on ne lui en avait point servi depuis quelques jours, elle demanda à la dame chargée de cet office pourquoi on ne lui en présentait plus comme d'ordinaire. Celle-ci répondit que le confiseur, à qui l'on devait déjà une grosse facture, et que l'on ne réglait pas, refusait d'en livrer. Tirant alors de ses doigts une bague et la remettant à un domestique : « Courez prestement, lui dit-elle ; et avec ce bijou, achetez, où vous voudrez, quelques friandises ». — « Maîtresse, répliqua le bouffon Manuelito de Gante, qui assistait à la scène, remettez la bague à votre doigt ». Et, sortant de sa poche un réal de cuivre : « Va vite, cria-t-il au serviteur, va chercher des friandises pour que cette bonne dame puisse au moins achever son dîner. »

On voit donc que la misère se faisait sentir jusqu'à la table de la Reine. Pendant ce temps, Philippe et ses ministres désespéraient de découvrir quelques moyens nouveaux pour faire sortir encore de l'argent, soit des poches vides des Espagnols, soit des trésors cachés de l'Eglise. C'était la misère noire ; et pourtant, on persistait à étaler la prodigalité la plus folle. En janvier 1657, quelques mois seulement avant la scène intime que nous venons de rappeler, le fils aîné de Haro, le Marquis de Heliche, avait donné à la Zarzuela, en dehors de Madrid, une fête à l'occasion de la visite dont l'avaient honoré Philippe IV et sa femme. Barrionuevo nous a laissé, de cette réception, où les comédies et autres réjouissances furent accompagnées d'un grand banquet, la description suivante :

« La fête coûta seize mille ducats... Il y eut un dîner de mille couverts, et l'on y servit un ragoût qui n'aurait pas été indigne de Gargantua. On l'avait préparé dans une marmite monumentale qui reposait sur un brasier, ras du sol : là, mijotaient ensemble quatre moutons, deux cents volailles et autant de pigeons, cent perdrix et autant de lapins, mille pieds de porc et autant de langues, trente jambons, cinq cents saucisses, et dix mille autres menus accessoires. C'étaient des cadeaux, dans l'ensemble ; on dit néanmoins que le ragoût a coûté huit mille réaux. Or, ne croyez point que j'exagère : j'atténue plutôt ; et tout ce que j'avance est exactement vrai. Trois à quatre mille personnes assistaient à la fête, et il y eut pour tout ce monde plus de mets qu'il n'en fallait : il en resta même tellement, qu'on en rapporta à Madrid, dans des paniers ; j'ai

1 Le ducat valait environ 3 fr. 50.

2 Barrionuevo mentionne cependant aussi le cas de plusieurs gens, qui, bien qu'ils passassent pour pauvres, avaient secrètement amassé des trésors. Dans toutes les classes de la société, le manque de confiance était la vraie cause qui poussait ainsi à entasser, surtout l'argent, dans des proportions considérables. C'est ce qui explique comment, même au milieu de la misère publique, on put en trouver facilement, lorsque surgirent des cas de nécessité.

3 Marie-Thérèse.

héritée, pour ne pas dire d'une de ses relées [illegible] de quelques [illegible] de cela des pâtés, des gâteaux sucrés, des tartes, des choux, des fruits, des conserves, sans parler des vins et des liqueurs, offerts en quantité [illegible]. L'ambassadeur de Venise fit don de cristaux d'une valeur de cinq mille ducats, et Tutavilla ne dépensa pas, en vaisselle, une somme moins élevée. Tous les décors, toutes les garnitures, ont été transportés au nouveau théâtre que l'on a construit dans l'Hermitage Saint-Paul, au Buen Retiro, où l'on doit donner une réédition de la fête, au prochain carnaval. »

Il est à peine besoin d'ajouter que, quelques jours après ce festin pantagruélique, on récompensait Heliche en le nommant Grand d'Espagne.

Si, personnellement, Philippe ne prenait plus aucun plaisir à ces frivolités vulgaires, sa femme, au rebours, en éprouvait le besoin pour combattre les crises de nostalgie et dissiper l'abattement qui de temps à autre la faisaient souffrir, tribut douloureux de la triste monotonie de son existence et des déceptions répétées qui succédaient à ses espérances de devenir mère. Au surplus, le Roi lui-même frôlait aussi l'abattement: sa vie ressemblait à celle d'un automate; c'était sans entamer une discussion, ni même faire une remarque, qu'il apposait ordinairement sa signature au bas des papiers présentés par Haro (1). Victime de la misère sordide sous laquelle il succombait, il se trouvait dans un état qui n'était pas sans quelque ressemblance avec la folie, une folie à la fois triste et religieuse: en attendant une mort prématurée, il pleurait ses fautes, il pleurait la ruine totale dont il était menacé, il pleurait l'absence de l'héritier mâle qu'il voulait donner à ses États si éprouvés. Une de ses manies, à cette époque, était d'aller passer des heures entières, tout seul, dans le nouveau mausolée de jaspe de l'Escurial, où il avait récemment fait transférer les corps de ses ancêtres. C'est au retour d'une de ces visites qu'il écrivait à Sœur Marie: « J'ai vu les restes de l'Empereur, dont le corps est toujours intact, quoique la mort remonte à quatre-vingt-seize ans. Cette préservation montre de quelle façon généreuse le Seigneur l'a récompensé des efforts qu'il fit en faveur de la foi durant sa vie. Cela m'a fait beaucoup de bien, surtout lorsque j'ai jeté les yeux sur l'endroit où je reposerai à mon tour, quand Dieu m'aura appelé à Lui. Je lui ai demandé de ne pas me laisser oublier ce que j'y ai vu ». Barrionuevo rapporte que, peu de temps après, le Roi, seul et à genoux, passa deux heures en prières, sur les dalles nues du mausolée, devant la niche qui devait être son dernier lieu de repos; lorsqu'il se releva pour sortir, ses yeux rougis étaient gonflés de larmes.

Cependant les années succédaient aux années, et Mariana continuait à être déçue dans ses espérances de maternité. Sa santé d'ailleurs n'était point satisfaisante, car elle menait une vie trop agitée. Quant à Philippe IV, abattu par les ennuis, il avait vieilli d'une façon effrayante. La flotte des Indes, qui jadis avait fourni une source de revenus si précieuse, était maintenant régulièrement capturée par les croiseurs de Cromwell, qui tenaient Cadix étroitement assiégé; et, d'autre part, sur la frontière des Flandres et en Catalogne, les Français continuaient à occuper le territoire espagnol, et le succès n'était pas venu couronner la belle conduite de Don Juan (1). Que la paix fût donc pour lui une nécessité vitale, Philippe ne le savait que trop; mais, outre que l'orgueil l'empêchait d'abandonner à l'étranger le sol de ses pères, les conditions proposées par Mazarin étaient trop humiliantes, pour pouvoir être acceptées d'une puissance qui s'était réclamée si longtemps de sa prépondérance en Europe.

En dépit de toutes les concessions faites à Mariana pour que les choses tournassent bien, les fillettes à qui elle avait donné le jour étaient toutes mortes (2) en naissant, ou peu de temps après. La petite fille qu'elle eut encore, au mois d'août 1656, étant morte en venant au monde, le Roi et sa femme perdirent alors tout espoir: ils tombèrent dans une mélancolie profonde, dont aucun rayon bienfaisant de lumière ne vint éclairer les ténèbres. Or, si nous faisons abstraction des prières à quoi il vaquait et des turpitudes qui faisaient son désespoir, Philippe trouvait alors son principal plaisir à venir visiter, au vieux Palais, l'atelier de Velasquez. Sous le pinceau magique de l'artiste, il voyait surgir peu à peu les portraits de tous les êtres au milieu desquels s'était écoulée sa vie: les nains et les fous, qui s'employaient, non sans succès, à le faire sourire; les

(1) Barrionuevo signale l'existence d'une caricature maligne où l'on satirisait le découragement du Roi en face de la corruption générale. Cette caricature, qui circulait au Palais en 1655, est formée d'un groupe dont voici les quatre personnages: Philippe d'abord, qui dit: « Je vois tout »; Haro ensuite, le premier ministre, qui dit: « Je puis tout; » puis, le confesseur du Roi, qui dit: « J'absous tout »; et enfin, le diable, qui les regarde et dit: « J'emporterai tout! »

De son côté, Aersens rapporte que, étant à Saint-Sébastien, il vit sur la plage un grand navire de guerre en construction, auquel on n'avait pas touché depuis longtemps: « On y avait, dit-il, dépensé déjà plus de millions qu'il n'en eût fallu pour en construire une douzaine; mais ceux qui ont [illegible] en tirer profit. » — Ce fait-là encore nous fait entrevoir dans quelles proportions régnaient alors la corruption et l'incapacité.

1. Dans [illegible] Flandre, en 1656.

2. Il [illegible] cependant, exceptée [illegible] jeune Infante Marguerite-Marie, née en 1651, et qui vivait toujours.

personnages curieux, et comme les originaux, du Palais, les généraux, amiraux, conseillers, et secrétaires, dont les visages lui étaient si familiers ; et surtout ses deux petites filles (1) et sa jeune femme, celle-ci avec ses joues éclatantes de vermillon, sa perruque raide et carrée, et ses yeux durs. Jalouse de Maria-Teresa, l'aînée des Infantes, Mariana traitait en enfant préférée la petite Infante Marguerite, née en 1651 d'un sang dégénéré, mais belle alors, parce que ne s'accusaient point encore en elle les traits désagréables dont elle avait hérité. L'étiquette dans laquelle elles vivaient toutes deux, elle et sa sœur, avait un caractère officiel et glacial : on s'agenouillait pour les servir, et rien ne leur arrivait sans avoir préalablement passé par plusieurs mains. En même temps que très gênant, le costume qu'elles portaient, à savoir, les grands cercles de leur garde-infante et leurs longs corsets pleins de raideur, contribuait à leur enlever tout le caractère de leur âge. Le charme enveloppant de l'enfance persistait néanmoins chez Marguerite ; et les portraits que Velasquez nous a laissés d'elle à cette époque demeureront toujours des modèles de grâce enfantine.

Le plus beau portrait que le maître ait campé sur son chevalet est celui où la petite Princesse, qui n'est point seule, se détache d'un cadre infiniment plus révélateur pour nous, sur la vie de la Cour à cette époque (1656), que ne pourraient l'être de longues pages de description. Là, dans l'atelier de Velasquez, la mignonne enfant est debout, avec sa robe à crinoline de satin blanc, et sa belle chevelure séparée sur le côté. L'artiste porte, sur la poitrine, la croix de Santiago, objet de tant d'ambitions (2) ; et il travaille, à gauche, à un portrait du Roi et de la Reine, qui ne font pas partie du groupe, mais dont une glace plaquée à l'extrémité de la salle reflète les traits. Il est probable que l'enfant avait été amené dans l'atelier pour distraire ses parents des longueurs de la pose : quoi qu'il en soit, elle semble y éprouver quelque impatience, et elle réclame des amusements. A genoux devant elle, Doña Maria de Sarmiento, la jeune fille d'honneur, lui tend, sur un plateau d'or, un tasse d'eau, en terre fine rouge et parfumée (3). Accroupi au premier plan, à droite, un dogue somnole. Derrière lui se trouve Mari Barbola et Nicolasico Pertusato, deux de ces nains disgracieux qui jouaient pourtant à la Cour d'Espagne le rôle de si importants personnages. Entre eux et l'Infante, apparaît une autre fille d'honneur, Doña Isabelle de Velasco, qui s'incline légèrement pour faire un salut. A l'arrière, dans la pénombre, se profilent une dame, en costume conventuel, et un gentilhomme, de la suite royale. Enfin, tout au fond, dans l'embrasure de la porte, on aperçoit Don Jose Nieto, officier attaché à la personne de la Reine, lequel tire une tenture, peut-être pour projeter un peu plus de lumière sur le Roi et sa femme, dont l'artiste est occupé à brosser le portrait. Avec son éclairage particulier et sa merveilleuse perspective, l'intérieur de cette salle a pour nous la valeur documentaire d'un « instantané » ; il fixe, devant nous, un moment de la vie à la Cour de Philippe IV, une heure où personne ne songe à prendre des attitudes ; et ainsi, par sa vérité d'histoire, un tel tableau est donc d'un prix inestimable pour la postérité. L'existence, en quelque sorte cristallisée, qu'il étale, sous nos yeux, était d'ailleurs une existence triste et maussade : les seules distractions qu'y trouvait le Roi étaient dans la présence de son enfant, et dans les secours d'une religion terrible, mais consolatrice.

Cependant, à l'automne de 1657, un rayon d'espoir sembla de nouveau briller pour lui, pendant quelque temps. Après des mois d'inquiétude, au cours desquels ce père angoissé ne cessait de faire confidence à Sœur Marie de ses appréhensions et de ses craintes, Philippe IV eut l'assurance qu'un autre enfant allait encore lui être donné. Aussitôt, devins et astrologues prédirent que, cette fois, ce serait un fils, et que l'enfant vivrait. Or, d'une part, à cette date, le Roi se trouvait toujours aux prises avec les mêmes terribles embarras d'argent : le jour, par exemple, de la Vigile de la Présentation de la Sainte-Vierge, il n'eut pas de poisson à manger ; rien que des œufs ; car les marchands se refusaient à livrer quoi que ce fût à crédit, et la caisse de son intendant n'avait pas le quart d'un réal pour acheter autre chose. D'autre part cependant, la Reine avait alors les envies les plus excentriques, et il fallait à tout prix ne pas contrarier ses caprices. On les contenta donc ; et bientôt les joyeux accords de la musique se firent entendre derechef, au Buen Retiro : parties de plaisirs sur le lac, comédies désopilantes, combats de taureaux encore inédits, divertissements de toutes sortes, tout fut mis en œuvre pour être agréable à Mariana. De Flandre, Don Juan lui adressa un superbe [illegible]

(1) L'Infante Maria-Teresa que Philippe IV avait eue, en [illegible] de sa première femme Isabelle, et l'Infante Marguerite-Marie, enfant du second lit.

(2) Les traditions sont tenaces. Il y en a une qui veut que ce soit Philippe IV en personne qui ait peint la croix de Santiago sur le portrait de Velasquez pour témoigner à l'artiste tout le plaisir que lui avait causé son chef-d'œuvre. Cette tradition semble pourtant bien invraisemblable, car le peintre ne reçut la croix que deux ans après [illegible] donc plus sûr de penser que l'adjonction de cette [illegible] fut purement accidentelle, et qu'elle se fit sur l'ordre du Roi, bien que, au moment où la toile s'achevait, Velasquez ne fût point encore chevalier de Santiago.

(3) Les femmes de ce temps [illegible] avaient la détestable [illegible] tude de machonner, sinon même de manger, ces objets de fine terre parfumée.

de tentures de brocart : tout ce que la sollicitude le plus en éveil, tout ce que les soins les plus délicats purent inventer, tout cela fut mis au service de la Reine pour préparer l'heureuse venue de l'héritier qu'on attendait.

Enfin, aux derniers jours de novembre 1657, un enfant mâle naquit à ce Roi de cinquante-deux ans, fatigué et usé. On crut, un instant, que la mère allait mourir. Mais personne ne s'inquiéta d'elle. Tout à la joie de la naissance d'un fils de Philippe IV, la capitale salua cet heureux événement par des réjouissances dont la folie suffirait, toute seule, à prouver à quel degré de désordre et d'inconscience le peuple était alors descendu. Barrionuevo pouvait donc tracer, le 5 décembre 1657, les lignes qu'on va lire :

« Le jour de la naissance de l'Infant, il n'y a pas eu, au Palais, un banc ou une table qu'on n'ait réduit en pièces, ni, en ville, une pâtisserie ou une taverne qu'on n'ait mise au pillage. Pour je ne sais quel futile prétexte, on a vu, chez l'Amiral, un de ses écuyers, qui est le maître d'équitation de quelques-uns des plus grands gentilshommes de Madrid, tuer, dans l'écurie, son valet d'un coup de poignard... Il s'est échappé : c'était un chevalier de l'ordre de Calatrava. Trois ou quatre accidents semblables se sont produits, le même soir; et, dans la fièvre des réjouissances publiques, personne n'a pu réussir à conserver sa cape intacte... Le bruit circule que Sa Majesté veut aller, demain, à cheval, à l'Atocha, pour remercier la Mère de Dieu. Quant au Prince, on dit que c'est un petit enfant charmant, et que le Roi a le dessein de le faire baptiser tout de suite, avant que surviennent les froids rigoureux... Dès que la Reine pourra se lever pour y assister, il doit y avoir aussi des cavalcades, des combats de taureaux, des tournois à la canne, sans préjudice de quelques pièces dont la machinerie est de l'invention d'un ingénieur, domestique chez le Nonce, et que l'on jouera sur le théâtre du Buen Retiro et dans le salon du Palais... La Municipalité est venue, à la suite des Conseils, féliciter le Roi;... petit ou grand, aucun gentilhomme n'a manqué d'agir de même sorte. Parmi les incidents de la journée, quelques-uns ont égayé la galerie. En voici deux, entre autres. Le petit Comte de Haro, fils de l'Amiral, qui n'a encore que six ans, est allé lui aussi chez le Roi, lequel s'est montré charmé du sérieux de ce petit bonhomme, surtout lorsqu'il a dit à Sa Majesté : « Mais, Sire, vos boutons sont condamnés par la Pragmatique, car ils sont en or ! » C'étaient, en réalité, des boutons de diamant, que le Roi avait mis pour la circonstance. Le favori l'accompagnait. Or, un courtisan qui se trouvait là s'avança vers lui; et, comme si ce fût Haro qui eût en fait arrangé les affaires : « Dieu bénisse Votre Excellence, lui dit-il, pour la faveur qu'Elle a faite à l'Espagne, en nous envoyant un Prince ! » On s'est beaucoup diverti de ce propos. »

Les astrologues ne savaient où donner de la tête ; ils prédisaient au Prince nouveau-né tous les succès et toutes les gloires. Plein de reconnaissance, le Roi s'abandonnait à l'espoir que maintenant tout irait bien. « Aidez-moi, écrivait-il, aidez-moi Sœur Marie, à remercier Dieu, car je suis incapable de le faire moi-même dans la mesure où il le faut. Priez-le de mettre en mon cœur la gratitude pour la faveur signalée dont je suis l'objet, et de me donner désormais la force de faire sa sainte volonté. Le nouveau-né va bien. Je vous supplie de le prendre sous votre protection, et de prier Notre-Seigneur et sa Sainte Mère de le garder pour leur service, pour l'exaltation de la foi, et pour le bien de ses Etats. S'il devait en être autrement, oh ! alors, de grâce, qu'on me l'enlève avant qu'il atteigne l'âge d'homme ! (1) »

Pendant plusieurs semaines, les fêtes accoutumées allèrent leur train, à Madrid; mais elles se ressentirent de la misère générale, qui leur enleva en partie l'éclat qu'elles eussent pu avoir dans une pareille circonstance. Quant à Philippe IV, on eût dit que la joie lui avait rendu la jeunesse. Monté sur un fougueux cheval napolitain, il traversa, le 6 décembre, les rues de sa capitale, aux accords de la musique, parmi les danses et les mascarades du peuple qui lui faisait accueil; le soir, des milliers de torches de cire illuminèrent la nuit, en prolongeant la clarté du jour (2). Une semaine plus tard, dans

1. *Carlos de San Maria.* Il est évident que en traçant ces lignes, Philippe IV se rappelait la douleur amère qu'il avait éprouvée de perdre à la fleur de l'âge son fils Baltasar Carlos.

2. Barrionuevo cite une méchante ballade, qui fut composée à cette occasion, et qui contient plusieurs vers consacrés à la joie du Roi. En voici quelques fragments :

Salio el Rey a ver lo todo,
y tambien a que le viesen
porque todos conociesen
en el rey, que es modo
de salir...

En todo [illegible] rodeo
hacer locuras mayores
a plebeyos y señores,
y sin espada, entrando
al Rey le iban hablando
desde el Grande hasta el rapaz

Fue el Rey el dia noveno
a dar las gracias a Atocha
sin tiro que una melocha,
y por Dios, que iba muy bueno
de diamantes todo lleno,
y que [illegible] parecia.

Le Roi sortit pour tout voir,
et aussi pour qu'on le vît,

la Chapelle Royale, le Cardinal Borja, archevêque de Tolède, administra au Prince le baptême. Costumes, ornements ou équipages, les magnifiques préparatifs de la cérémonie ne durent pas s'élever à moins de cinquante mille ducats; mais, s'il faut en croire Barrionuevo, Son Eminence ne toucha pas un réal. Voici le tableautin qu'il nous a laissé de la fête :

« Le jeudi, 13 (1), on décora avec une grande splendeur les cours et les couloirs du Palais, où trois dais furent dressés, un dans la chapelle, et un dans chacun des deux corridors. A côté du cabinet fermé du Roi, il y avait un lit très somptueux; puis, à deux pas de distance, une estrade avec deux marches, et un triangle d'argent sur lequel avaient éte placés, outre les fonts baptismaux de Saint-Dominique, six gros braseros d'argent remplis de combustible et qu'on alimentait constamment pour élever la température jusqu'à-ce qu'on eût obtenu l'ambiance d'une serre chaude. Là aussi se trouvaient des candélabres, dont les cierges en brûlant parfumaient divinement l'atmosphère. La cérémonie commença un peu après deux heures. Près de l'autel et assisté de l'Inquisiteur Général et de l'Evêque de Sigüenza (2), le Cardinal attendait l'arrivée de l'Infant dans la Chapelle, tendue tout entière des plus magnifiques tapisseries que le Roi possédât. Don Luis Ponce, sans cape, ouvrait la marche, avec la Garde espagnole : venaient ensuite les Pairs, les Nobles et les Grands d'Espagne ; puis, le Nonce et les Ambassadeurs, avec, à leur suite, le ministre Don Luis de Haro, vêtu d'une robe de drap d'or cerclée d'une ceinture rouge (3). Derrière lui s'avançaient le Prince, dans un costume très riche, aux bras de la comtesse de Salvatierra assise dans une chaise à porteurs en cristal, et l'Infante Maria-Teresa, dont la Maîtresse des robes soutenait la traîne. Les hérauts et les archers de la Garde fermaient le défilé et faisaient la haie tout autour. Le Marquis de Priego portait le bougeoir; Alba la custode et les linges; et l'Amiral l'aiguière, laquelle était incrustée de diamants et formée d'une seule émeraude de grande dimension. Le massepain (1) était échu au comte d'Oñate; les essuie-mains, à Medina de las Torres; et la salière, au Prince d'Astillano, son fils. Les dames de la Cour suivaient l'Infante, avec, chacune, un page pour porter sa traîne. Tout autour de la Chapelle, derrière les Grands d'Espagne, les Présidents des Conseils s'étaient rangés, avec leurs doyens à côté d'eux. La dame d'honneur remit à l'Infante le petit Prince presque nu, car il n'avait qu'une chemisette très courte, mais extrêmement ornée, avec de fausses manches. Ce que voyant, l'Infante protesta aussitôt : « Pourquoi donc, cria-t-elle d'une voix perçante, pourquoi ne lui avez-vous pas mis de robe? Pourquoi me le donnez-vous déshabillé à ce point? » — « Madame, répondit la dame d'honneur, « ce déshabillé » est voulu ; il faut bien qu'on voie que c'est un enfant mâle! » L'eau, dont on se servit pour le baptême, avait été puisée daus le Jourdain;... peu de temps auparavant, elle avait été apportée à Madrid par des moines qui revenaient de Terre-Sainte. Lorsqu'elle coula sur son front, le petit Prince poussa des cris énergiques, dont le retentissement attira l'attention du Roi, alors à l'affût pour tout voir à travers les lames de ses jalousies : « Ah! ah! s'écria-t-il, voilà qui sonne bien! On sent maintenant qu'il y a un homme dans la maison! (2) »

Après avoir énuméré les noms donnés à l'enfant (3) et les présents magnifiques offerts à sa nourrice, le narrateur signale un exemple bien curieux de l'outrecuidance altière par quoi se distinguait alors la grande noblesse d'Espagne. Un escalier s'étant effondré sous le poids et la poussée de la foule, il fut impossible au Duc de Béjar, à qui

---

afin que tout le monde
par sa joie la manière
de se présenter...

De toute ma vie je n'ai [illegible]
le peuple et les seigneurs
faire de plus grandes folies
ils entraient sans difficulté
et ils parlaient au Roi

Le neuvième jour, le Roi,
plus tendre qu'un pain d'épices
alla rendre grâces à l'Eglise d'Atocha,
et certes, il était en bonne santé,
et couvert de diamants,
il ressemblait à ce ciel.

(1) Le 13 décembre 1657.

(2) S[illegible], perché à environ mille mètres d'altitude dans la Sierra Ministra, laquelle prolonge l'important massif de Guadarrama, se trouve à cent quarante kilomètres au nord-est de la capitale, sur la route de Madrid à Saragosse. C'est une petite ville de cinq mille habitants, avec de gracieuses promenades sur les bords du Henarès (affluent du Tage), qui la baigne. Son curieux évêché aux allures guerrières de forteresse (ancien Alcazar des Maures), sa belle église romano-ogivale, du douzième siècle, et son aqueduc en rendent la visite assez intéressante.

(3) On se rappelle que, lors du baptême de Baltasar Carlos, Olivarès portait exactement le même costume, et que l'on en avait témoigné alors quelque surprise. Mais il semble bien que ce costume avait été effectivement réservé pour les cérémonies du baptême royal.

(1) Le « massepain » dont il est question pour les baptêmes royaux n'était pas notre pâtisserie faite avec des amandes pilées et du sucre (ou du miel), mais un morceau de mie de pain, dont l'évêque se servait pour s'essuyer les doigts après les onctions faites sur l'enfant royal pendant la cérémonie. Toutefois, il arrivait fréquemment que cette mie de pain était entourée d'une croûte de massepain; et on la portait, à la procession, sur un plateau d'or où elle était recouverte d'une broderie magnifique.

(2) Cf. Barrionuevo, [illegible].

(3) Philippe, Prosper, et, « à la suite, toute la litanie des saints. »

incombait le soin de porter le massepain, de se frayer un passage à travers la cohue. Le Comte de Puñonrostro, chambellan en fonctions, voyant que la cérémonie allait subir du retard, demanda au Roi ce qu'il fallait faire. « Dites, répondit Philippe IV, dites au Connétable de porter le massepain. Or, c'était du Duc de Frias, grand Connétable de Castille, qu'il s'agissait. Mais celui-ci objecta qu'il avait mal aux bras, et qu'il ne pouvait rien porter du tout. Son refus n'ayant eu pourtant d'autre effet que de faire réitérer par le Roi l'ordre déjà donné au Connétable d'avoir à porter le massepain, Frias répliqua par ces mots : « Dites à Sa Majesté que les Connétables de Castille ont trop de surface pour pouvoir servir de bouche-trou ! » Le surlendemain, l'on arrêtait le Duc, et il était envoyé à Berlenga (1). L'orgueil, n'était pas cependant le monopole des grands ; toutes distances gardées, les marmitons eux-mêmes affichaient des prétentions presque aussi insupportables que les Connétables et les Ducs. Une semaine après cette aventure, et à propos d'une simple question d'honneur, la cuisine du Roi fut le théâtre d'une vraie bataille rangée entre les marmitons et les gardes : vingt des belligérants furent tués sur le coup; vingt autres furent blessés; et le reste, en nombre plus considérable encore, fut dirigé vers la prison de la Cour, pour y purger la peine méritée par sa turbulence.

L'admiration, se donnant libre cours, surenchérissait alors en éloges dithyrambiques sur la beauté de l'enfant que Philippe IV venait d'avoir à son déclin. Jamais père n'avait eu un bébé pareil! Et les vers s'ajoutaient à la prose pour célébrer à la fois sa perfection présente et sa grandeur future. Mais, hélas! comme on pouvait s'y attendre avec un rejeton de plusieurs générations incestueuses, Philippe Prosper n'était en réalité qu'un misérable avorton épileptique : après avoir fait, aux sonneries des trompettes, son entrée dans le monde, il en sortit sans bruit, quatre ans après. Quant à Sœur Marie, elle eut, loin du tumulte et des réjouissances qui accompagnèrent la naissance du Prince, le pressentiment du caractère profane de ces fêtes et le soupçon de leur extravagance. Elle ne craignit donc pas de faire arriver, à ce propos, ses doléances à Philippe IV : « Il n'est pas mauvais, lui écrivit-elle, que Votre Majesté reçoive les félicitations de ses sujets ; c'est même de la saine politique... Mais je vous supplie instamment de ne pas laisser enfouir, pour des fêtes comme celles-ci, des sommes exorbitantes, au moment même où l'on manque de l'argent nécessaire pour la défense de votre propre couronne. Que l'on n'offense pas Dieu dans ce que l'on fait... Il est bon de se réjouir à la naissance du Prince ; mais faisons-le, de grâce, avec une conscience pure (1). »

MARTIN HUME.

(1) Comme l'on dirait, en France, [illegible] la Nouvelle ! Les îles rocheuses et escarpées de Berlenga se trouvent dans l'Atlantique à peu près au même degré de latitude que le Petit port de Peniche et seulement à quelques milles de la côte portugaise.

(1) *Cartas de S. M. [illegible]*.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Hobereaux et Paysans.

ALPHONSE DE CHATEAUBRIAND. *M. des Lourdines*. (Histoire d'un gentilhomme campagnard. (Grasset).

GABRIEL MAURIÈRE. *La Politique à Saint Gengoult* (Juven).

PAUL HAREL. *Hobereaux et Villageois*. (Jouve).

EMILE GUILLAUMIN. *Baptiste et sa Femme*. (Fasquelle).

Il y a donc encore en France des paysans et des hobereaux! des paysans attachés à la glèbe qu'ils aiment furieusement, laborieux, un peu lents, fidèles aux vieux usages, au vieux langage, aux vertus anciennes qui font les nations fortes, et par ailleurs doués de quelque rudesse, et de défauts qui offusquent grandement la délicatesse des citadins... enfin de vrais paysans ; des hobereaux enracinés dans leurs terres, où ils se dessèchent à la façon de ces grands arbres exténués par l'âge et qui meurent sur place, des hobereaux ignorants de leur temps, de nos mœurs, du vertige où s'abîme notre vie, ridicules et vieillots, dignes de pitié, et peut-être d'admiration, si vieillots, si manifestement évadés d'un autre âge qu'on les nomma naguère les Fossiles, enfin de vrais hobereaux... Cette découverte, et qui compte, et que ne nous firent point pressentir nos romanciers mondains, nos romancières, ni même M. René Bazin, nous en sommes redevables à un groupe d'écrivains patients, appliqués, plus soucieux de vérité que de bruyante réclame, et comme de juste mieux informés des secrets de leur coin de terre que des usages du boulevard ou des tarifs de la publicité littéraire.

Avant eux, direz-vous, bien d'autres l'avaient faite. J'oserai répondre que beaucoup d'autres après eux la referont, qu'il s'agit d'une découverte en quelque sorte périodique, et dont la périodicité nous garantit le précieux intérêt en même temps que l'éternelle nouveauté. Tant qu'il y aura des paysans sur le vieux sol français — et les hobereaux ne sont guère au point de vue de la vie moderne qu'une

variété de paysans, plus instruits, plus conscients de leur destinée, plus ancrés dans leur résistance au présent, des paysans qui ont cessé d'évoluer, en quelque sorte des paysans-types — il sera bon, utile, nécessaire de révéler au monde qui lit leur existence, leurs modes d'existence monotones et pareils, et très variés, aussi divers que les aspects du monde et les caprices de la terre, des ciels et des eaux. Et longtemps encore, probablement jusqu'au jour de leur disparition au sein d'une humanité affranchie et uniformisée par la science toute-puissante, l'effet de cette révélation sera le même ; extrême surprise de tout ce qui vit dans les cités ou plus exactement de tout ce qui ne vit pas du sillon, de cette minorité qui grandit en nombre et s'est toujours crue la partie la plus importante et la plus intéressante de l'humanité ; extrême surprise et souvent déplaisir, crainte, ou dégoût, et fréquemment joie sincère, renaissance du sentiment de la nature et retour aux salubres inspirations du grand Pan... n'est-ce point en effet de ces sentiments que s'accompagne l'apparition du campagnard dans notre littérature, du sombre manant de La Bruyère au berger Pompadour et au rustre vertueux et sentimental de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, du Berrichon de George Sand, au Cévenol de Ferdinand Fabre, au Normand de Guy de Maupassant — et je n'oublie ni les fortes silhouettes de Balzac, ni les monstres de Zola, ni les fades villageois d'Octave Feuillet non plus que tous ces Bretons, Poitevins, Basques, Provençaux, Bourguignons, Lorrains et Alsaciens, Picards et Flamands dont les portraits véridiques ou flattés illustrent depuis un demi-siècle une abondante littérature régionaliste.

Voyez à quel point s'affirme l'utilité de ces découvertes successives dès qu'on en considère d'ensemble la série indéfinie; elles se complètent et en quelque sorte s'additionnent; leur synthèse domine l'observateur qui s'efforce de les dépasser en les continuant; chacune nous avertit autant par son insuffisance et ses aveugles négations que par ses affirmations et ses mérites indiscutables ; l'extravagante brutalité du Jésus-Christ de la *Terre* nous choque par sa fausseté presque autant que la galanterie des bergers du Lignon offusqua les premiers réalistes. Tant d'expériences complémentaires invitent l'artiste et l'écrivain d'aujourd'hui à se défier de ses premières impressions, presque nécessairement grosses d'illusions, car le paysan se dérobe avec une subtilité merveilleuse aux prises de l'intellectuel : grâce à tant d'erreurs manifestes corrigées par maintes évidentes vérités, le peintre ou le romancier contemporain sait à n'en plus douter qu'en dépit de ses rudes ou naïves apparences le paysan est à peine moins compliqué, et souvent l'est beaucoup plus que l'homme des villes; il sait d'avance que le paysan vit et meurt des mêmes passions que nous tous; il n'ignore plus qu'une âme rurale est capable de noblesse, d'une grande délicatesse de sentiments et de toutes les vertus dont nous faisons habituellement honneur à des êtres d'apparence plus cultivés; l'artiste ou le romancier de nos jours n'a plus le droit de mépriser cet axiome, où le ramène beaucoup de psychologie, si une rapide et superficielle observation paraît l'en éloigner, à savoir l'identité, en tous lieux et sous tous les climats, de l'âme humaine — fait singulier peut-être, et que n'arrivent point à concevoir certains biologistes et évolutionnistes peu accoutumés à l'étude minutieuse du monde moral; fait indiscutable, puisque nous ne parvenons point depuis qu'il est des hommes, et qui s'expriment, fixent et communiquent leur pensée au moyen des monuments les plus divers, puisque nous ne sommes point encore parvenus à découvrir entre eux une différence foncière; et peu importent l'immense variété des moyens d'expression et les acquisitions du civilisé et la contradiction universelle des idées ou des croyances... Ce fait primordial, base de toute psychologie pénétrante, les premiers découvreurs de l'Amérique en eurent l'intuition jusque chez les cannibales; la surprise d'un André Thévet ou d'un Jean de Léry ne nous surprend plus ; nous attendons de nos romanciers qu'ils nous confirment d'abord dans notre sécurité; ils n'obtiendront notre confiance et ne parviendront à nous émouvoir que s'ils nous montrent, parmi le décor changeant et pittoresque de leurs peintures rustiques, l'homme, l'homme éternel.

*
* *

Et c'est à quoi s'appliquent, il me semble, les derniers venus parmi les auteurs de romans rustiques, MM. Alphonse de Châteaubriand, Gabriel Maurière, Paul Harel, Emile Guillaumin.

Emile Guillaumin et Gabriel Maurière s'y appliquent de dessein prémédité; et peut-être, le premier avoue-t-il trop ouvertement son intention; ou plutôt, — car je n'irai pas lui reprocher un aussi louable ferme-propos, — peut-être ne remplit-il qu'à demi son dessein, et par des moyens un peu faciles et qui ne nous obligent qu'à une demi conviction : son roman est l'histoire d'un paysan du Bourbonnais que son mariage déracine; Baptiste Aubry est auprès de ses parents un laboureur robuste, insouciant, et quasiment heureux, jusqu'au jour où Valentine Rifour fait son entrée à la ferme de Chantemilan; une bru coquette, et qui n'aime point les champs, ne saurait plaire à la mère de Baptiste, cette Virginie active, autoritaire et éco-

nome ; le jeune couple achète une auberge à Montluçon ; et c'est la déchéance, l'homme désœuvré, découragé ; la femme accueillante aux galanteries qui s'offrent. Valentine s'enfuit avec un « pensionnaire » ; humiliation de Baptiste : lui-même a pour maîtresse la jeune bonne, Geneviève Rondet, qui l'abandonne pour se marier ; désespoir de l'aubergiste ruiné : il se réfugie à Chantemilan ; il y est rejoint par Valentine repentante ; mais Chantemilan n'agrée point la femme adultère ; le couple regagne la ville ; Valentine s'évade de nouveau, et Baptiste échoue parmi les miséreux d'une vague banlieue où il périrait dans le dénuement, si un oncle charitable ne le ramenait à la charrue... Voilà une triste histoire, monotone et grise, et qui nous retiendrait davantage, si la banalité voulue des personnages et des aventures ne commandait trop aisément la banalité recherchée des couleurs et du style. Et je vois bien que certains traits de mœurs et de caractère rattachent Baptiste et les gens de son entourage à leur province et que Emile Guillaumin pourrait être un évocateur précis et un peintre informé de ce plantureux Bourbonnais ; (nous n'avons point oublié *La vie d'un Simple*, ni *Près du Sol*, ni *Rose et sa parisienne*) mais je vois aussi qu'il redoute le relief, qu'il ne s'attarde guère aux mœurs, et demeure surtout préoccupé de priver ses paysans de toute originalité ; singulière esthétique qui humilie la réalité, et l'appauvrit, et l'avilit audacieusement, et ne découvre que dans une platitude universelle le secret de la vérité humaine et générale !

Les paysans d'Emile Guillaumin sont neurasthéniques et volontiers pleurards ; ceux que Gabriel Maurière nous présente sont généralement narquois et satisfaits d'eux-mêmes, malins, malins... Emile Guillaumin est un réaliste que détournent d'une vigoureuse franchise toute sorte de repentirs inavoués. Gabriel Maurière est un réaliste gaillard, et qui penche naturellement à la satire : rappelez-vous *Monsieur Caillour, homme politique*, cette robuste peinture des mœurs électorales d'un canton de France. La *Politique à Saint-Gengoult* est comme une suite à ce roman ; en vérité, la politique serait, si l'on en croit Gabriel Maurière, le vice le plus pernicieux de nos campagnes ; ni l'alcool, ni la cupidité, ni la brutalité sensuelle ne dégradent aussi communément l'âme paysanne ; la politique encourage les plus fâcheux instincts, multiplie les discordes au village, affole les têtes faibles et fait déraisonner les raisonnables : la politique est odieuse et ridicule ; elle bouffonne et entraîne nos provinces dans les cruelles péripéties d'un immense drame. Voilà ce que l'on discerne tout d'abord en ces peintures allègres où Gabriel Maurière semble s'attacher à illustrer les mille aspects divers d'un sujet unique. Ce sujet, il le possède à fond : je ne sache pas qu'aucun romancier se soit appliqué avec un zèle aussi minutieux et une sincérité aussi aiguë à instruire le procès de la contagion politicienne... *La Politique à Saint-Gengoult* continue *Monsieur Caillour* : la même inspiration fait l'unité de ces récits détachés, de ces tableaux, de ces esquisses au trait rapide et sûr, de cette poussière de notes et de vives notules ; Gabriel Maurière y joint quelques *Silhouettes rustiques* et *Sous les hampètres*. Découvrons donc ici la matière d'un roman : que ne fut-il composé ? Gabriel Maurière nous doit des œuvres solidement enchaînées... Qu'ils sont vivants, et narquois, et malins et parfois touchants, et souvent dignes de pitié ses paysans, ses paysannes ! et comme, à la faveur de ce mal, qui semble appeler le scalpel de l'analyste et orienter l'enquête du psychologue, nous pénétrons jusqu'aux immuables profondeurs de ces héros éphémères ! Le livre s'ouvre sur le récit nuancé d'un amour secret et malheureux : la *Prussienne* (les lecteurs de la *Revue Bleue* en eurent naguère la primeur) prouve que Gabriel Maurière sait à merveille commenter d'humbles vies, silencieuses, et tout entières éclairées d'un sentiment durable... Qu'attend-il pour rassembler son trésor épars et nous donner un livre puissamment synthétique ?

Les paysans de M. Paul Harel ne le cèdent point en malice et en ruse aux habitants de Saint-Gengoult, mais ils sont plus gais ; c'est par la cordialité et la sympathie que Paul Harel s'introduit dans l'intimité de l'âme paysanne ; sympathie rayonnante, cordialité joyeuse et volontiers hilare, qui inspire d'emblée la confiance et fait éclater une espèce de fraternité : hobereaux et paysans normands, le cabaretier-poète d'Echauffour est en effet leur frère. Et c'est sans effort, le plus naturellement du monde, qu'il nous révèle leurs joies et leurs soucis ; ses récits ont la saveur de confessions... de confessions fort peu contrites bien entendu, et qui respirent d'abord la joie de vivre. Cette franche allure, cet accent personnel qui relève le bon garçonnisme aventureux du style, font l'agrément de ce petit roman sentimental et guilleret à la façon d'une image d'Epinal : le *Père Cyprien*. Le lettré féru de beau langage et de truculent catholicisme se manifeste dans un hommage à la mémoire de Barbey d'Aurevilly... Mais j'avoue ne point détester les images d'Epinal, quand un poète se divertit à en ordonner le dessin et les couleurs sommaires ; et je n'oublierai point le manoir de Talonney où certain vin de Malvoisie mêle agréablement son parfum à l'amertume du drame :

Au manoir de Talonney, les Houlmont, le plus souvent, mangent dans leur cuisine, sur une table de chêne, longue et massive, au bout de laquelle on admet les

domestiques. Repas patriarcaux entre les vaisselles joyeuses d'un haut dressoir et les chaudrons de cuivre rouge suspendus près d'une grande cheminée. Aux jours de cérémonie, on dresse le couvert dans une salle ornée de boiseries dont les panneaux sont couverts d'anciens cadres. Mme Houlmont, née de Talonney, compte là vingt portraits de famille : ce sont des gens de robe, présidents, conseillers, procureurs, avocats. Çà et là, quelques femmes, portant de hauts chignons et des robes de soie fleurie...

*
* *

Les Houlmont reconnaîtraient leurs usages, leurs façons de vivre, de penser, de sentir chez les des Lourdines; ces Normands ne seraient point dépaysés au foyer de ces Poitevins; hobereaux du Nord et de l'Ouest, ils perpétuent des mœurs identiques; la cuisine hospitalière de Talonney est comparable à la cuisine bourdonnante, chaude, étincelante de cuivres, où palpite l'âme ménagère, aristocratique et rustique du Petit-Fougeray; les gars de la vallée d'Auge entendraient la plaisanterie des pâtres du Bocage, qui s'en vont chantant si joliment :

Il avait un bout [illegible]
Qui gardait des [illegible]
Qui gardait des agnelles
Il n'en gardait point [illegible]
Il n'en gardait que trois.

Paul Harel et M. Alphonse de Châteaubriand se concertent pour nous affirmer l'unité de mœurs de l'ancienne France.

Alphonse de Châteaubriand... un arrière-neveu de l'autre, et qui avoue cette parenté, et tout simplement débute dans les lettres : cela est formidable...

Enfin, l'auteur de *M. des Lourdines* s'appelle de ce nom gigantesque : il use d'un double droit en écrivant et en signant ainsi des œuvres d'imagination dont nul ne lui contestera le droit complémentaire et hasardeux de faire des chefs-d'œuvre.

Ce droit-là, Alphonse de Châteaubriand en usera peut-être un jour; dès maintenant, il le revendique avec une audace juvénile, et qui plaira, et que l'on ne se hâtera pas de proclamer excessive.

Félicitons-nous des espoirs que ce livre ne nous interdit point et de ceux qu'il nous oblige de concevoir; car il contient beaucoup mieux que des promesses, et je crois bien qu'il annonce un écrivain.

Un écrivain artiste, et qui possède le don inimitable des images et de la forme plastique et frémissante. Certes il serait charmant qu'un Chateaubriand nous rendît un grand style... Celui-ci débute; il possède un style qui n'est point médiocre, mais dont il est comme encore embarrassé; parure somptueuse assurément, et d'une richesse de bon aloi, qu'il étend sur la mince anatomie d'un roman squelettique. Et je ne suis pas bien sûr qu'une âme unique habite ce corps superbement, gauchement empanaché, mais je ne puis douter qu'à de certains instants le souffle d'un créateur ne l'anime.

M. des Lourdines, vers 1840 — le récit ne confirme que fort distraitement cette date — M. des Lourdines rêve, herborise, erre, et rêve éperdument dans la gracieuse Thébaïde qu'est son domaine du Petit-Fougeray; Mme des Lourdines, confinée au manoir, assume l'administration des terres : son mari déambule en poète, parmi les bois et les friches... Or, leur fils Anthime les ruine au jeu. Mme des Lourdines meurt; le désastre rapproche le père, rêveur impénitent, et le fils, jeune fou qui oubliait à Paris le charme du Poitou et la voix éloquente du passé... ils vivront désormais côte à côte, humblement, magnifiquement, dans l'unique ferme sauvée du naufrage.

M. des Lourdines est le héros — singulier, déconcertant comme une ébauche vigoureuse et sommaire — d'une histoire où nous admirons une puissance remarquable de description et d'évocation poétique; la forêt, le champ, l'horizon vaporeux, les grands ciels tourmentés de la côte océane, certaines scènes de la vie rustique, et l'émotion subtile, et passagère, ou violente et dominatrice, et l'angoisse et la volupté que dispensent les spectacles de la nature, le caprice de la lumière, la caresse et le parfum de l'air... tout cela, qu'une sensibilité particulière peut seule découvrir et éprouver, ce livre l'exprime et nous en communique la sensation nostalgique. La poésie de son sujet, Alphonse de Châteaubriand l'a vécue, et l'exprime avec la plus frappante, la plus originale éloquence ; nous la vivons avec lui : le drame humain nous ne le vivons point.

Nous le vivons par intermittences, et je ne nie point qu'on emporte de ce livre une idée imprécise, et comme une impression poétique et vague de l'étrange vie des hobereaux poitevins — toujours l'atmosphère, la poésie — ce sont les personnages qui ne domptent point notre oublieuse mémoire.

Qu'on n'aille point là-dessus étiqueter lyrique et descriptif ce talent fraîchement éclos, et lui dénier la pénétration psychologique ou le sens du tragique : il y a dans ce livre de confuses puissances, je ne sais quelle force jeune, la générosité ample et ardente d'un tempérament qui n'use point de toutes ses ressources; voilà un magnifique début — et pour l'Académie Goncourt une rare occasion de décerner un prix *littéraire*.

Retenez ce nom... et que désormais ils sont *deux*.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

Noms et Mots.

Avez-vous remarqué comme on souffre confusément, lorsque quelqu'un ne prononce pas exactement votre nom?

On a le sentiment du vol et de l'amoindrissement.

On vient de me monter une lettre sur l'enveloppe de laquelle mon nom est estropié, et les onze lettres qui le composent m'apparaissent étranges, pour la première fois de ma vie, et je les trace une à une sur du papier blanc.

Arrangées selon cet ordre, elles forment mon nom, le seul nom dont on puisse m'appeler parmi les hommes, sur la planète.

J'essaye de changer un *a* ou un *i*, et c'est fini, je suis défiguré, je ne me reconnais plus.

Jamais je n'avais senti la force des mots comme ce soir. Ils vivent, ils sont une foule, un peuple immense régi par des lois précises. Il y en a que l'on déteste, que l'on méprise et que l'on n'appelle jamais, et d'autres qui vous font rêver pendant des heures.

Certains sont habillés de soie et sont brillants comme des vizirs orientaux; il en est de plus déguenillés que de vieux pauvres aux houppelandes argileuses.

Tel est une âpre oiseau dans un océan d'azur; tel autre a la grâce d'un front de fiancée; ceux des plantes sont lourds d'odeurs sylvestres, et ceux des papillons ont des éclats de fleurs fraîches. Certains ont des langueurs de femmes grasses accoudées à minuit aux balustres de ces terrasses lombardes d'où l'on aperçoit la mer lunaire entre les fûts religieux des grands pins.

Il en est de musclés et de sanguins, il en est de blessés et de défaillants, de vifs comme l'éclair d'une œillade; il en est de plus purs, de plus larges que l'azur migrateur des cieux pommelés d'avril, et lorqu'on prononce ceux qui servent à désigner les gemmes et les pierres précieuses, il semble que l'on écrase sous ses dents de mystérieuses poussières fleuries.

Les tribuns en ont qui font que les rues des villes se hérissent de poings furieux et tendus.

Les mots ont leurs grandes dames et leurs poissardes. *Frangipane*, *améthyste*, *perle*, sont des duchesses aux profils hautains, d'aristocratiques beautés tout en velours et en dentelles, on entend bruire leur traîne de soie et de satin, on voit briller leurs diamants et leurs diadèmes, on respire leur parfum. *Casserole*, *marmite*, *coiffe*, sont de bonnes ménagères, honnêtes et robustes, qui ont des mains rouges et des sabots et qui font sauter l'omelette et coupent des tartines pour les mioches...

Prune, *guigne*, *cerises*, *groseilles* sont de fraîches jeunes filles campagnardes, de rustiques beautés villageoises aux rubans bleus et verts, en corsages de quatre sous.

Tabatière, *mante*, *chaumine* sont d'humbles aïeules qui se chauffent au soleil d'automne, assises sur une meule brisée, au-dessous de la treille où bourdonnent les dernières abeilles, et *gifle*, *gueule*, *trogne*, sont des harangères massives qui posent leurs poings fermés sur leurs fortes hanches...

Ils en est que l'on ne peut murmurer qu'aux vierges; d'autres, au contraire, sont pareils à des rouliers ivres qui boivent du vin épais à la table d'une auberge, en mangeant du lard avec de gros couteaux.

Ils sont comme nous prisonniers de leurs lois. D'un temps à l'autre, du *présent* au *subjonctif* ils sont obligés de changer de costume, et telle épithète est condamnée à vivre avec son substantif, mariages sans pittoresque, ménages monotones!

Ceux qui s'unissent pour former des phrases polies et menteuses connaissent les honneurs, la fortune et la vie de salon, ils portent un frac impeccable avec une fleur rare ou une décoration à la boutonnière, et ils s'effaroucheraient d'entendre ceux qui sont vêtus d'une cotte ou d'une blouse bleue, et qui sonnent, francs et rudes, comme des sabots sur les routes gelées; mais ils tolèrent, par snobisme, quelques anglais que l'on dit très brillants et très riches dans leur pays, et qui arrivent, sans se gêner, en vestons à carreaux. Ceux qui tournent mal ont leurs bagnes et leurs prisons, et ils sont décriés et sinistres à un tel point que, si je les jetais sur ce papier, avec leur bonnet de bure et leur vareuse de forçats, il ne me resterait plus qu'à disparaître...

*
* *

Magots.

Il semble que le vieux globe ait livré tous ses mystères, et les contrées que l'on tenait pour étranges et inaccessibles n'ont à présent plus de secrets.

La terre des sphinx, des pyramides, des momies et des temples, l'antique Egypte, n'est plus qu'une station d'hiver, plus élégante que Nice et que Pau.

Alger la barbaresque est un faubourg de Marseille, et ses chefs arabes, qui ressemblent à des prophètes guerriers et que l'on pourrait croire toujours prêts à déployer le drapeau vert de la guerre sainte, ont fait d'excellentes études à Paris, et vont bostonner, les soirs de gala, chez le Gouverneur. On a fait disparaître les chiens errants de Constantinople: massacre inutile d'ailleurs, les tramways électriques et les *autos-taxis* se seraient chargés de les écraser un à un, car on peut à présent attendre la correspon-

dance de l'omnibus dans les rues où jadis le calife Haroun-al-Raschid errait avec sa lanterne.

Les sultanes deviennent féministes : les femmes du sérail sont bachelières et désenchantées, les ennuques romantiques les conduisent à la Faculté, et Victor Hugo ne pourrait plus écrire de nos jours :

> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> Près d'un trône,
> Entre deux griffons dorés !
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> Et l'ennuque
> Aux dents blanches, au front noir !... »

Les seins d'ébène, les poignards aux manches semés de perles, les juives dorées, les tartanes, les prames et les felouques, les icoglans stupides et les pachas cruels, les yatagans et les longues carabines albanaises, Nourmahal la Rousse et les lys pâles de Damanhour, sont relégués à tout jamais dans les vestiaires et les poudreux magasins aux accessoires de la littérature orientale.

Les bons Turcs ne rêvent plus sur les coussins de leur divan en fumant indolemment le narghilé ou en égrenant leur chapelet d'ambre jaune, ils sont députés et vont discuter au Parlement à propos des cotons anglais ou des bières prussiennes, et le grand vizir, à qui on ne parlait qu'à plat ventre et le front dans la poussière, est obligé d'entendre les propos sans aménité et les discours dépouillés de belles métaphores, les jours de séance orageuse et d'interpellation.

On pensait volontiers que l'Asie, la vieille aïeule jaune et mystérieuse, opposait à nos agitations, à nos modes et à nos découvertes, un impénétrable visage d'idole.

Nous savions bien que devant les drapeaux japonais, les navires russes avaient abaissé leurs pavillons écartelés de croix de Saint-André, mais le Céleste Empire du milieu, l'immense Chine nous semblait toujours immobile.

Elle était toujours pour nous une Chine de paravents, la Chine cocasse et poétique du XVIIIe siècle, le pays jaune des magots à longues queues, des femmes aux yeux relevés vers les tempes et aux pieds minuscules ; la terre des dragons verts et roses, du thé, des pavots et des pivoines.

On croyait volontiers que les Célestes habitaient dans des maisons de porcelaine, sous des toits à clochetons, parmi des pêchers éternellement en fleurs.

Les soulèvements récents ne nous avaient rien appris. On se disait : les Boxeurs sont des conservateurs révoltés devant l'envahissement des occidentaux.

Ils veulent défendre la vieille terre et l'azur calme de leur patrie, cet azur où flottent les âmes des ancêtres, contre les agitations des Européens, contre les ingénieurs et les industriels qui bâtissent des cheminées d'usine et plantent des poteaux télégraphiques. La Chine veut continuer son rêve millénaire, immobile et muet.

Et voici que, brusquement, nous apprenons par les gazettes que ces magots ont de puissantes organisations secrètes, qu'ils sont syndiqués et qu'il existe des C. G. T chinoises !

Pékin a ses prolétaires conscients et sa rue Grange-aux-Belles, et on pourrait s'imaginer que c'est au Portugal que se passent les événements commentés par les journaux : *Le plan des révolutionnaires. — On annonce que les fils télégraphiques ont été coupés à 70 milles au nord de Hankeou. Les insurgés tentent de tourner les forces impériales. Si ce mouvement réussit les rebelles occuperaient les cols des montagnes et barreraient le passage des impériaux sur le Chemin de fer...*

La nouvelle est précise et brutale. C'est la fin du pittoresque et de la féerie, et d'ici quelque temps, ayant brisé leurs magots, leurs céladons et leurs porcelaines, les Chinois auront un roi constitutionnel qui portera un parapluie comme Louis-Philippe et des lunettes comme M. Thiers.

LÉO LARGUIER.

Chronique de l'Étranger

JOHN CHURTON COLLINS

On connaît assez mal, en France, le nom, l'œuvre et la carrière de John Churton Collins, l'un des représentants, aujourd'hui disparus, des Lettres Victoriennes, l'adversaire du critique officiel Edmund Gosse, historien et juge fort érudit de la Littérature britannique : et des moins fantaisistes, bien qu'il vécût un peu en bohème.

Nos anthologies, nos livres sur les maîtres d'outre-Manche, nos dictionnaires biographiques montrent presque tous une sévérité excessive — la plus rigoureuse même — pour cet auteur curieux à tant d'égards : ils l'ignorent !

Le fils de John Churton Collins vient de faire paraître les mémoires paternels, auxquels il a joint ses propres souvenirs. De cette collaboration familiale — et pos-

thume — est résultée une œuvre des plus intéressantes, et qui obtient en Angleterre un vif succès d'estime.

C'est l'occasion de rappeler ce que fut l'écrivain victorien — en résumant les études que consacre aujourd'hui à ses [illegible] des meilleurs critiques anglais.

[illegible] Frank Harris écrit entre autres choses : voici un livre, qui m'a procuré trois ou quatre heures de joie délicate et pure. Le fils raconte l'histoire des années de jeunesse de son père de façon excellente, nous présentant un jeune homme heureux, studieux et énergique, le faisant vivre sous nos yeux; et, par un hasard propice, les mémoires du père viennent continuer le récit, que le fils de nouveau complète en relatant la mort tragique et inexplicable.

Les mémoires de Churton Collins contiennent des interviews et des conversations avec une demi-douzaine des grands hommes de son temps, et nous font connaître leur opinion sur les sujets les plus importants.

Avec Swinburne, Churton Collins parle poésie et littérature et entend sa critique, inconnue de nous: mépris pour Sainte-Beuve, admiration pour Cyril Tourneur.

De Carlyle, il apprend que le Christ fut « une sottise historique mondiale. » — Swinburne est un curieux produit. — George Eliot est triste et l'œuvre de Ouida, damnable, haissable, abominable.

Browning lui raconte que les leaders de son temps pensent à la mort et à l'au-delà.

« Tennyson me dit qu'il était absolument certain d'une extension de la conscience individuelle après la mort.

« Carlyle me confia, peu de temps avant sa mort : je n'ai aucune idée, pas la plus petite notion, de ce que je vais devenir: si je vais être anéanti, ou si je vais revivre en quelque chose de splendide et d'étrange. »

Le vieux Landor affirmait : « Je ne me soucie pas de ce que cela peut être : je suis prêt à tout. »

Huxley, lui, se sentait déprimé et chagriné à la pensée de finir; il sentait l'amertume d'avoir à perdre la conscience, quand sa curiosité était ardente, quand tant de nouvelles vérités surgissaient chaque jour.

Henriette Martineau était anxieuse de vivre, parce qu'elle avait en horreur l'idée de l'anéantissement, dont elle était pénétrée.

Browning déclarait que, s'il était absolument certain d'avoir une nouvelle vie devant lui, avec une nouvelle série d'expériences, il n'aurait aucun scrupule à quitter l'existence présente, après avoir fait les meilleurs arrangements pour assurer le confort des siens. »

Browning assurait aussi que sa croyance en Dieu et en sa bonté était absolue, et que chaque fois qu'il tendait la main, il était sûr d'un miracle.

*
* *

La première impression que me fit Churton Collins, conte M. Frank Harris, fut assez agréable. Il y a de cela vingt ans, c'était peu de temps après sa fameuse attaque contre M. Edmond Gosse dans la *Quarterly Review*, attaque qui le rendit célèbre. Je l'avais rencontré déjà à un dîner chez M. Charles Dilke, mais je n'avais pu causer de façon intime avec lui.

Churton Collins était grand et largement bâti, sans être particulièrement muscle ; il était excellent marcheur et cycliste. La tête avait une jolie forme, le front était haut, les yeux clairs et le bas de la figure carré.

On lui trouvait une intelligence puissante, et une prodigieuse volonté.

Son attaque contre Edmond Gosse provoqua une grande curiosité : « Pourquoi avez-vous fait cela, lui demandai-je?

— A cause de son ignorance, de sa négligence, de ses erreurs », répondit-il.

C'était dit sur un ton de maître d'école. Mais la vraie cause de sa colère était, qu'il avait un extrême respect des faits, que Gosse traitait, à son avis, trop légèrement. Collins feuilleta un jour les registres de quarante-deux églises à Norwich, pour trouver la date exacte de la mort du poète Greene et finit par la trouver!

Je craignis tout d'abord de ne pouvoir m'entendre avec lui; car il avait un peu de l'envie du maître d'école.

« Pensez un peu: Cambridge demandant à un homme pareil de faire des conférences, n'est-ce pas déshonorant? » s'écriait-il !

Son acrimonie m'amusait, la rage semblant hors de propos, quand il s'agit de Lettres et des Arts.

Je me rappelle avoir vanté, une fois, un de ses articles et l'avoir déclaré meilleur que tout ce qu'avait écrit Macaulay. Il devint fou de joie, car il admirait Macaulay plus que de raison, en savait des pages entières par cœur, le trouvait très injustement maltraité par Arnold et était ravi de lui être comparé. « Macaulay, jugeait-il, fut un des grands écrivains anglais. »

Un jour, je le surpris à citer un vers de façon erronée. Il protesta d'abord de son exactitude; puis, quand on l'eut convaincu, il reconnut qu'il avait une mémoire peu fidèle. Cela peut paraître étrange à dire, mais sa mauvaise mémoire était la cause de l'extraordinaire véracité de ses écrits. Il était obligé de vérifier chaque chose, et cette habitude devint une qualité qui correspondait à l'extrême minutie de sa nature. Je le connus ainsi plusieurs années, professeur très sûr, intelligent et érudit, de littérature anglaise, avec une mauvaise mémoire et un soin sans égal des moindres faits. Nature bonne et honnête, pleine de courtoisie et de loyauté, avec une incompréhensible amertume, vis-à-vis de ce qu'il regardait comme l'ignorance prétentieuse, hôte aimable, facilement satisfait et aimant à rire, préférant sa pipe et son fauteuil avec une bonne causerie littéraire (sur la poésie de préférence) à toute autre chose. Il aimait aussi la bière, la bonne simplicité de la vie anglaise et trouvait sa vraie tentation dans un verre de vieux porto.

*
* *

Quand je pris la direction de la *Saturday Review* en 1894, écrit M. Frank Harris, il fut l'un des premiers — après Bernard Shaw, Cunninghame Graham, H. G. Wells et D. S. Mac Coll — que j'invitai à collaborer. Tandis qu'il faisait de la critique dans mon périodique, nous devînmes amis; j'appris à le connaître et à l'apprécier.

Nous avions l'habitude de parler de Shakespeare interminablement. Il l'admirait sans réserve et avait une idée vague de sa personnalité, idée nébuleuse et peu cohérente, qui embrassait *Hostpur* aussi bien qu'*Hamlet*, mais qui cependant était une idée.

Il voyait Shakespeare à travers des lunettes professionnelles, enfumées par maints préjugés inconsistants. Je crois que j'éclaircis pour lui cette impression du maître, mais je me garderai bien de dire qu'il accepta jamais mes opinions, même partiellement. Il les jugeait « très intéressantes » et m'assura, plus d'une fois, que, dès l'apparition de mon livre, il en ferait le compte rendu dans la *Quarterly*, mais c'était tout.

Je crois que je me fis comprendre d'abord, quant à la critique des textes. Il avait naturellement en tête l'idée habituelle, que *Titus Andronicus* et la première partie de *Henry VI* et les deux actes de *Périclès* ne sont pas de Shakespeare ; et il suivait l'opinion générale en ce qui concernait l'attribution de *Henry VIII*. J'arrivai à modifier avec le temps une bonne partie de ces conceptions : ses mémoires le prouvent.

Il y donne la relation d'une entrevue avec Swinburne et ajoute : « Il fut d'accord avec moi pour penser que Peel et Kyd ont pu être pour quelque chose dans la rédaction de *Titus Andronicus*. » — Plus loin, il écrit à Sir Sidney Lee sur sa *Vie de Shakespeare* en ces termes :

« Il me semble que nous n'avons aucun droit de contester l'authenticité de *Titus Andronicus*. — C'est du jeune Shakespeare, l'évidence en est concluante. Mais je ne puis être du même avis que vous, que *Troilus et Cressida* peuvent avoir été composés aussi tôt que 1603; sûrement ils portent l'empreinte de la dernière manière... *Henry VIII*? Eletcher, selon mon humble opinion, n'aurait jamais pu écrire le discours de Wolsey à Cromwell ; mais ce n'est en somme qu'un simple avis. Je ne puis non plus dire avec vous qu'il est *certain*, que Shakespeare ne rédigea pas la première partie de *Henry VI* et les vieilles pièces d'après lesquelles furent écrits le deuxième et le troisième acte. »

Mais, tout en ayant l'air de céder, il restait obstiné et scrupuleusement consciencieux. Il discutait chaque nouvel argument jusqu'à ce qu'il fût convaincu, et s'en allait souvent sans être persuadé ! Ce qui ne l'empêchait pas, plus tard, de reconnaître que j'avais raison.

Dans la lettre que j'ai citée plus haut, à Lee, il limite la part de Shakespeare à l'adieu de Wolsey à Cromwell, quoique le monologue qui précède soit encore plus manifestement de Shakespeare. Mais, pour une raison ou une autre, Collins n'en était pas certain, et ne voulait pas l'admettre : car c'était une âme obstinée, s'il en fût !

*
* *

Collins avait une admiration absolue pour le génie et prenait un plaisir extrême à vanter un jeune poète, même inconnu.

J'arrivai bientôt à la pleine conviction que ce professeur sérieux et honnête aurait plutôt écrit une seule ligne magnifique, aurait plutôt composé une page suprême, qu'il n'aurait réussi à conquérir tous les honneurs du métier. Il était assez près du génie, pour dire qu'il était distinct du talent; et il avait pour lui-même une révérence instinctive et honorable, — un besoin de haute estime littéraire.

Ce fut là le côté tragique de sa vie. Il savait d'aventure que rien de ce qu'il faisait ne pourrait survivre, que ce qu'il y avait de meilleur en lui était ce qu'il qualifiait de « médiocrité laborieuse »; qu'atteindre le génie — comme l'aisance était pour toujours hors de sa portée. « D'autres travaillent, avouait-il, avec espoir, se consolant par la conviction qu'ils réalisent le grand œuvre et ils s'admirent. Je n'ai pas d'illusion... je fais un bon travail de maçon et c'est tout. »

Et c'était aussi la raison de son aversion pour quiconque, sans être ce qu'il appelait « un génie », arrivait cependant à la notoriété. Sa faculté critique le cédait alors à l'antipathie.

Je ne puis m'empêcher de penser que, de toutes les terribles tragédies de l'existence humaine, il n'en est pas de plus grande : désirer la gloire, agoniser pour l'atteindre et savoir à tout instant qu'on n'en a pas le pouvoir ! Telle fut la souffrance, le drame de la vie de Collins.

Mais ce ne fut pas assez pour briser le robuste cours de sa destinée. Il avait une nombreuse famille; il fut un affamé de labeur et travailla de façon extraordinaire dans sa vieillesse encore. « Si je ne puis atteindre ce qu'il y a de plus haut, se disait-il, tout au moins, je ferai agir tout ce qui est en moi; j'amènerai au jour tout ce que je possède, j'en montrerai toute la vertu. » Et joint à désir de réalisation, il y avait aussi celui de gagner de l'argent pour ses enfants; avec les années ceci devint le but de sa vie.

Il ne lui suffisait pas de faire autant de journalisme qu'un journaliste ordinaire en peut faire, tout en écrivant autant de livres qu'un auteur ordinaire : il faisait aussi deux ou trois conférences par jour, durant des mois entiers. Il me confia qu'il gagnait 4.000 livres sterling par an.

Après avoir gagné de telles sommes pendant quinze ans, il n'avait aucune raison d'être gêné, car ses besoins étaient simples et son train de vie pouvait se monter à mille livres sterling par an. Mais, en matière d'argent, Collins n'était qu'un enfant. Il ne distinguait pas un placement d'un autre et prenait des avis qui n'étaient pas toujours désintéressés. Cette insuffisance pratique, cette inaptitude à comprendre les détails les plus ordinaires des affaires était la conséquence de l'idéalisme de cet homme et cela s'alliait bien avec sa mise négligée.

Un jour, en parlant de Carlyle, il confessa que, lui aussi étant, jusqu'à ce, en cette excédé, un malheur, qu'il souffrait depuis de longues années qu'il pensait toujours au suicide.

« C'est seulement ma famille qui me retient, ajoutait-il. Autrement, j'aurais mis fin à cela depuis longtemps et je serais au repos! Un jour je me jetai dans la Serpentine, pensant que ce plongeon pourrait changer les choses, me délivrer des idées noires et des pensées déprimantes. La nage me fit en effet tout le bien du monde. Elle enleva complètement ma lassitude. »

Graduellement, pendant les années qui suivirent, Churton Collins semble avoir appris à vivre. Il se débarrassa de la désespérance jusqu'à un certain point : mais la dépression continua, de plus en plus accentuée. Il eut toutefois des moments heureux. Il séjourna une fois avec moi sur la Riviera, conte M. Frank Harris, et il fut extrêmement intéressé par la vie gaie et joyeuse de Monte-Carlo, déclarant qu'il n'avait jamais eu de meilleures vacances et qu'il s'en irait le cœur léger.

Mais la catastrophe n'était que différée. Il indique lui même la cause de la crise : une grande tension de travail, puis une cessation brusque. Ces derniers mots sont significatifs. Le travail le préservait, en quelque sorte, de la pensée désespérante.

Vers la fin, il parla franchement, dans son *journal*, de sa misère et de sa dépression : « Cherchant la mort » écrit-il. Plus tard, il consigne cet aveu : « Je puis bien dormir, que Dieu soit loué ! » et le lendemain : « Encore cette terrible dépression, qu'adviendra-t-il des enfants, si je vais plus mal? » Puis, le 2 septembre : « Je suis maintenant dans une détresse de mort et de suicide... »

Survint alors la tragédie suprême de la fin...

On peut penser au pauvre Churton Collins, non harrassé et éreinté, mais tel qu'il était dans ses premières années heureuses. J'aime à me remémorer son rire, sa pipe, sa bonne camaraderie — toute la bonté et le charme qui étaient en lui, son enthousiasme aussi, sa courtoisie, et son honnêteté ; car après tout, il fut un grand travailleur, un honnête ouvrier anglais.

« Un homme bon, qui s'en est allé là où nous irons tous ».

Ainsi conte — et prononce — avec une pénétration et une sûreté remarquables M. Frank Harris.

IMPRESSIONS SUR WEIMAR

De Guillaume Hegeler, ces impressions sur Weimar.

« Gentil ! très gentil, Weimar, Mais vivre ici... » Et le silence qui suit est significatif.

D'autres visiteurs s'expriment plus nettement; ils émettent le doute que l'on puisse vivre dans une ville qui représente à tel point le passé.

Bâtir sa maison à l'ombre des grands morts ne convient pas à chacun. Mais cette appréhension est affaire d'imagination comme la crainte qu'ont les vieilles dames d'habiter près d'un cimetière.

... Sans doute les pierres parlent, mais les écrits de Gœthe parlent plus haut encore. Le touriste qui visite rapidement Weimar est dominé par la toute-présence du grand homme. Celui qui habite Weimar revient au Gœthe qu'il a connu auparavant et cette évocation d'autrefois est persistante et douce comme une silencieuse mélodie.

Sans Gœthe et Charles Auguste, la ville ressemblerait à mainte autre résidence du milieu de l'Allemagne. Théâtre, bibliothèque, musées, tout remonte à ce temps...

En dépit de sa petitesse, Weimar n'est rien moins qu'une petite ville.

L'Ecole d'art, où le grand-duc est professeur, l'Institut des Arts et Métiers, l'Ecole de Musique, attirent des éléments cosmopolites. En outre, la « société » est, par rapport au chiffre des habitants, tout à fait nombreuse. Elle se partage naturellement en cercles plus ou moins ouverts, mais qui ne sont pas absolument sans connexion et se rapprochent les uns de autres en diverses circonstances. Dans certains d'entre eux on s'en tient consciencieusement aux vieilles traditions: ailleurs, comme dans les archives de Nietzsche, ou accueille surtout des idées nouvelles.

L'observateur a donc l'occasion d'étudier divers types et ne court pas le danger de tomber dans une étroite coterie... Ce qui manque, c'est proprement l'intérêt scientifique, comme on le trouve par exemple dans les milieux de Iéna, et aussi le mouvement des affaires et de l'industrie.

Ce rythme si calme de la vie, favorable à la création, en même temps que l'agréable situation de la ville, ont attiré à Weimar nombre d'écrivains. Je ne les ai pas comptés; mais ils dépassent la centaine... Autant que je sache ils entretiennent peu de relations entre eux. Chacun se réjouit de sa quiétude heureuse, que le parc soit si vaste et ses allées si secrètes.

Il n'y a donc point à proprement parler, de *colonie d'écrivains*, ce qui se laisse d'ailleurs difficilement imaginer : on ne peut reprocher aux poètes d'avoir chacun son credo.

BJORNSON ET VICTOR HUGO

Du *Literarische Echo*.

Cet automne, doit paraître un dernier livre de Björnstjerne Björnson. Il ne s'agit pas en vérité d'une œuvre originale, mais d'une traduction : de la transposition en prose rythmique norvégienne des poèmes de Victor Hugo, *la Légende des Siècles*.

Björnson aimait les poèmes de Hugo et les déclamait aussi bien en ses conférences que dans le cercle de ses intimes. Il veillait sévèrement sur son manuscrit et disait fréquemment que, durant sa vie, personne n'y jetterait un coup d'œil.

JACQUES LUX.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 20. — 2e SEM. 49e ANNÉE 11 NOVEMBRE 1911

L'UTILITÉ DU LATIN

Est-il encore possible de parler du latin avec sang-froid, sans prêter à ses adversaires des motifs d'intérêt personnel et sans exagérer sa propre pensée? Je voudrais essayer de montrer en quoi l'étude du latin est vraiment utile, et quelles illusions se mêlent parfois aux apologies qu'on en présente.

L'un des arguments qu'on entend invoquer le plus souvent en faveur du latin, c'est qu'il est indispensable à la connaissance du français, par la raison qu'il en est la source et que le français, en définitive, n'est que du latin qui a évolué. La plupart des mots français dérivant du latin, il est nécessaire, dit-on, pour les mieux comprendre, de connaître les mots latins correspondants. Cette argumentation frappe toujours le public: elle est facile à saisir et elle a un air d'évidence qui entraîne la conviction. Elle renferme cependant plus d'une confusion.

Quand on raisonne ainsi, on néglige deux ou trois points qui ne sont pas sans importance. On oublie d'abord que beaucoup de mots français, quand ils viennent du latin, dérivent de mots populaires que les textes classiques ignorent; ensuite que le mot français, même dérivé de la langue latine classique, comporte presque toujours des nuances de signification que le latin ne possède pas; il se rattache au latin par son étymologie plus qu'il ne le rappelle par sa valeur précise. Car la science de l'étymologie, si intéressante qu'elle soit, n'a qu'un rapport assez lointain avec l'intelligence exacte des acceptions usuelles des mots, laquelle importe seule au lecteur des textes littéraires et à l'écrivain. Il est même assez amusant de voir à quelles divagations une prétendue connaissance du latin entraîne parfois ceux qui dissertent sur le sens des mots en s'appuyant sur leur étymologie: le mot *religio*, dont le véritable sens étymologique est obscur, en est un exemple caractéristique. En réalité, savoir le français, ce n'est pas connaître l'étymologie des mots français; mais c'est connaître leur valeur usuelle et vivante, chose toute différente. — On oublie aussi que la signification des mots n'est qu'une partie de la langue et que la manière de les construire grammaticalement ne contribue pas moins à lui donner une physionomie originale: or la construction diffère absolument en français et en latin. En outre, les deux langues possèdent chacune leurs idiotismes propres qui n'ont rien de commun. De sorte que ces prétendues ressemblances aboutissent en fait à des différences essentielles sur une foule de points, et que, si l'on voulait traduire en français une phrase latine, le meilleur moyen d'écrire un galimatias inintelligible serait de mettre sous chaque mot latin le mot français qui en est issu directement. On ferait ainsi ce qui s'appelle, dans le langage des écoliers, du « français de version latine, » c'est-à-dire quelque chose qui n'est ni français ni latin.

Je n'ignore pas que certains latinismes, sous une plume habile, peuvent avoir beaucoup de saveur; mais c'est là une exception qui n'intéresse que les écrivains d'élite et elle est sans importance pratique pour le sujet qui nous occupe. Il est permis de dire qu'en général on ne rend bien une phrase latine qu'à la condition de la *repenser* à la française, et l'on s'aperçoit alors que tous les détails en sont

changés, parce que jamais écrivain français, ayant à exprimer d'original une pensée analogue, ne l'eut jetée dans le moule qui s'offrait de lui-même à l'écrivain latin. C'est l'exagération de ce principe qui produisit au XVIIe siècle ce qu'on appela « les belles infidèles », c'est-à-dire ces traductions paraphrasées dont les auteurs, soucieux avant tout de bien dire, prenaient avec le texte des libertés excessives. Et, au contraire, c'est l'oubli de ce même principe qui, vers le milieu du XVIIIe siècle, exposait les gens de collège au reproche justifié de ne pas savoir le français.

Quelle est donc l'utilité de la version latine pour l'étude du français ? Elle est très grande, et j'y crois, pour ma part, fermement. Mais, contrairement à ce que s'imaginent beaucoup de personnes, elle résulte, non pas des ressemblances du latin avec le français, mais au contraire des différences qui l'en séparent. Le moi, disent les philosophes, se pose en s'opposant. On ne se connaît bien soi-même qu'en se distinguant des autres. On sait d'autant mieux le français qu'on le compare au latin pour l'en distinguer et qu'on prend ainsi plus pleinement conscience de ce qui constitue son génie propre. Mais ce génie propre du français, ce n'est pas dans le latin qu'on le découvre : c'est dans le sentiment qu'en possède tout écolier de France ; sentiment inné, pour ainsi dire, et qui se développe journellement par la conversation, par la lecture des textes littéraires, par les observations d'un professeur éclairé. Même quand on traduit du latin, il est donc parfaitement vrai de dire que c'est *par le français* qu'on apprend le français, et non par le latin, quoi qu'en pensent ceux qui s'en tiennent aux apparences.

Et, du même coup, on voit que toute autre langue pourrait offrir des avantages analogues à ceux du latin. Car chaque langue a son génie, son style propre, et toutes peuvent servir à nous donner par comparaison conscience de la nôtre. Une bonne traduction d'un texte anglais, allemand, italien (sans parler du grec) va au même but qu'une version latine, si elle est intelligente et pénétrante. Ajoutons que tout exercice de traduction est un exercice fécond non seulement pour l'étude de la langue française, mais aussi pour la culture de la pensée, parce qu'elle met l'enfant en contact avec une intelligence virile dont il se pénètre en cherchant à l'exprimer à sa manière. L'effort nécessaire pour y réussir est une gymnastique intellectuelle d'autant meilleure qu'elle n'est pas disproportionnée avec les forces de l'enfant. Le latin, à cet égard, n'a donc pas de privilège absolu, et surtout il n'a pas le genre de privilège que lui attribuent certains de ses partisans.

Est-ce à dire, pourtant, que le latin n'offre pas certains avantages capables de le faire préférer à d'autres langues ? Je crois, au contraire, qu'il en a plusieurs, et qu'ils sont considérables.

D'abord, il est historiquement l'ancêtre du français, et si cela ne suffit pas pour faire qu'un bon latiniste soit nécessairement un bon écrivain français, cette filiation n'en a pas moins pour conséquence de nous le rendre plus accessible, plus familier, moins rébarbatif à première vue. Il n'intimide pas les écoliers, comme fait le grec, très supérieur au latin à beaucoup d'égards, mais trop difficile pour être bien su de ceux qui ne sont pas des spécialistes, et toujours un peu distant. Le grec n'a jamais été et ne sera jamais qu'un objet de luxe dans l'enseignement secondaire.

Il n'y a pas seulement, entre la littérature latine et la nôtre, parenté de langage : il y a aussi parenté d'idées et de sentiments. Nous sommes nourris de latinité. Notre civilisation vient directement de celle de Rome, qui a servi d'intermédiaire entre la Grèce et nous. Les idées qui forment le fond de la littérature latine ont passé plus ou moins dans notre substance. Nous les reconnaissons à première vue comme nôtres, malgré la différence du costume. Il n'est pas nécessaire de montrer tout ce que gagne l'esprit de l'enfant à reculer ainsi son horizon dans le passé et à retrouver en quelque sortes les titres de la pensée française. D'autant plus qu'il découvre en même temps l'unité du monde latin, et que l'étude de la langue mère lui donne la clef des langues et des civilisations romanes.

Ce n'est pas tout encore. Ces idées latines, que nous appelons anciennes, sont en réalité très jeunes, et adaptées par conséquent à l'âge de l'enfant. Car les civilisations antiques sont moins compliquées que la nôtre, et cette simplicité des idées s'exprime par le caractère plus concret du langage, fort éloigné de nos abstractions. Cela seul suffirait à donner au latin, sur la plupart des langues modernes, et en particulier sur l'allemand, un avantage marqué. Mais en outre ce langage concret des Latins a été presque toujours écrit par des hommes qui voulaient, en écrivant, faire œuvre d'art, c'est-à-dire qui se préoccupaient de la netteté élégante de l'expression et de l'équilibre harmonieux de la composition. On ne saurait en dire autant de beaucoup de prosateurs étrangers. A Rome, comme en France, on a, même en prose, le souci du style. C'est là, pour des écoliers, un perpétuel exemple et une leçon des plus utiles.

Faut-il ajouter enfin que la littérature latine classique, par sa date, échappe à nos querelles religieuses et qu'elle est *laïque* en toute simplicité ? Il est quelquefois délicat, pour un homme du XXe siècle

d'expliquer Bossuet ou Voltaire : avec Cicéron et Tite-Live, ou même Lucrèce, on est beaucoup plus à l'aise.

Donc, pour toutes sortes de raisons, l'étude du latin continue d'avoir sa place marquée d'avance dans l'éducation, et il n'est pas à craindre, quoi qu'on en dise, qu'elle la perde de sitôt. Suit-il de là qu'une éducation sans latin soit nécessairement une éducation manquée ou inférieure, et qu'un Français qui n'a pas appris le latin soit condamné à n'écrire jamais bien en français? Évidemment non.

D'abord trop d'exemples prouvent le contraire. Ensuite, il est certain que cette éducation latine ne convient pas à tout le monde et qu'il est facile d'imaginer d'autres moyens de parvenir à des résultats équivalents. Il y a des hommes fort intelligents qui n'ont jamais été dans leurs classes des latinistes même médiocres. On sait assez combien la proportion de ceux qu'on appelait autrefois des *cancres* a toujours été forte dans nos lycées et collèges : c'est même un des reproches qu'on a le plus souvent adressés jadis à notre enseignement. Or, ces cancres du lycée n'étaient pas tous destinés à devenir des cancres dans la vie. Certains esprits, avec des dons remarquables d'ailleurs, sont rebelles à l'étude des langues : ceux-là, nulle étude latine n'en fera jamais des écrivains ni en latin ni en français, mais ils peuvent être, en plus d'un domaine, des hommes distingués et même des créateurs. D'autres pourront acquérir le sentiment du style, mais seulement quand ils auront quelque chose à dire; ils sont réfléchis et réalistes, plus attentifs aux choses qu'aux mots, dénués de mémoire verbale, et l'étude simultanée de plusieurs langues les déconcerte. Pourquoi les obliger à une besogne qu'ils feront toujours mal? Puisque les bons latinistes mêmes apprennent le français surtout par le français, et non par le latin, pourquoi ne pas s'en tenir, avec ceux qui ne sauront jamais bien le latin, à une culture mieux appropriée à leurs aptitudes, et qui, perdant en étendue, a quelque chance de gagner en intensité? Ce qu'on demande surtout au latin, c'est de développer chez l'enfant, avec le sentiment du style, les facultés d'attention, d'analyse, de finesse. Mais l'étude des classiques français, bien dirigée, peut atteindre au même but : les Grecs, qui ne savaient que leur propre langue, n'ont manqué ni de style ni de finesse; et il y a d'ailleurs d'autres études qui sont capables, selon le goût de chacun, de cultiver les qualités essentielles de l'intelligence. Les sciences, sans parler des langues étrangères, peuvent développer sans doute l'esprit d'analyse et l'esprit d'observation. Le tout est de les enseigner comme il faut, c'est-à-dire en vue de la culture générale et non simplement pour meubler la mémoire de notions utiles. Ajoutons qu'il est nécessaire aussi d'y mettre le temps, et qu'une éducation hâtive n'est pas une éducation, quelle qu'en soit la matière.

Je crois que les partisans exclusifs et intransigeants de la culture latine oublient trop les quatre siècles qui nous séparent de la Renaissance. Au XVIe siècle, on ne pouvait trouver que dans les œuvres de l'ancienne Rome les exemples de raison éloquente réclamés par l'esprit du temps.

Il était naturel que l'éducation fût toute latine et classique. Aujourd'hui, cette raison éloquente est partout dans les chefs-d'œuvre de notre littérature et un besoin nouveau de vérité exacte est né du progrès de toutes les sciences. Pourquoi s'indigner, si les méthodes d'éducation ne sont plus les mêmes? Au reste, l'évolution ne date pas d'hier : elle a été continue depuis l'origine. Quelques-uns voudraient les arrêter au point où elle était parvenue il y a trente ou quarante ans. Il serait plus raisonnable, semble-t-il, de la laisser suivre son cours, en cherchant à la diriger et à l'améliorer dans le détail. Cela vaudrait mieux que de mêler tant de passion à un débat qui exige de la clairvoyance et de la mesure.

ÉMILE BOUTROUX,
de l'Institut.

SULLY PRUDHOMME POÈTE ET PHILOSOPHE [1]

C'est ainsi que la correspondance de Sully Prudhomme avec Mme Amiel nous aide à pénétrer de plus en plus avant dans cette âme exquise et profonde, vouée candidement à la vérité et à l'idéal. Mais elle nous invite, en outre, si je ne me trompe, à étudier, entres autres questions, le problème si intéressant du rapport de Sully Prudhomme poète à Sully Prudhomme philosophe. Comment l'auteur des *Solitudes* en est-il venu à délaisser la poésie?

Une particularité frappera certainement le lecteur de ces lettres. L'acharné travailleur qu'est Sully Prudhomme dirige bien moins son travail qu'il n'est mené par lui. Il a d'invincibles moments de sécheresse. Et quand l'idée survient, elle s'empare de lui, et le contraint à peiner jour et nuit pour la comprendre et pour la rendre, si douloureux que soit l'effort. C'est ainsi qu'il s'est senti pressé de traduire en poétiques symboles et en vers harmonieux la brisure secrète de son cœur et son incurable solitude morale.

[1] V. la *Revue Bleue* du [illegible]

Or, tandis qu'avec un éclat et une maîtrise superbes il faisait œuvre d'artiste, cette question se dressa devant lui : Comment l'art est-il possible? L'art prétend, non signifier, mais exprimer ; non substituer aux choses des signes arbitraires qui ne peuvent jamais que leur correspondre extérieurement, mais faire passer dans notre âme une part de leur essence et de leur réalité même. Et là ne se borne pas son ambition : il vise, en outre, à nous charmer, à contenter notre imagination et notre sensibilité. Il veut être à la fois vrai et aimable. Que peut valoir une telle prétention? L'expression artistique ne serait-elle pas, en soi, quelque chose de contradictoire et de chimérique?

Ce problème n'est pas le seul qui le tienne à la gorge. Un autre, de bonne heure, l'a saisi, et, de plus en plus impérieusement, commande sa méditation.

La poésie a pour mission de dire l'âme humaine vibrant sous l'action des choses. Or, chez l'homme d'aujourd'hui, une certaine impression, plus ou moins distinctement, domine toutes les autres : celle d'un heurt terrible de son cœur, au contact du monde tel que son intelligence l'aperçoit. Peu de penseurs ont vu avec autant de lucidité que Sully Prudhomme quel monde la science nous a fait. La science prouve, elle est même la seule qui prouve effectivement. Or, ce qu'elle prouve, c'est qu'il n'y a, dans les choses, dans l'être tel qu'il est, rien qui ressemble aux objets que notre cœur réclame comme indispensables à sa satisfaction et à son bonheur. Nous aspirons à aimer, à aimer quelqu'un d'aimant, de bon et de juste. Mais l'être, en soi, est poids, figure et nombre, et n'est que cela. Dans les espaces infinis un silence éternel règne. Comme la femme est inconsciente de ce que disent ses yeux, ainsi le monde, objet de notre science, ne se sait pas ; il n'y a, sous son voile de beauté, rien qui réponde à notre intelligence, à notre amour, à nos aspirations. La conscience est hors de l'être. Pouvons-nous, pourtant, rejeter notre conscience, notre besoin d'amour, de justice, et de bonheur, comme on se débarrasse d'une monnaie fausse ? Notre conscience, n'est-ce pas nous-même ; et peut-on demander à un être qui pense de s'anéantir devant une chose stupide et morne? Telle est donc notre condition : d'un côté la certitude ; l'enjeu de notre vie, de l'autre.

Sully Prudhomme, dans ses vers, a traité de ces deux problèmes, merveilleuse matière de poésie. Mais il avait pour maxime : La vérité une fois définie, en trouver l'expression poétique. Or, plus il réfléchissait sur ces questions, plus elles lui semblaient difficiles ; et plus il s'apercevait que la condition préalable de son travail d'artiste, la possession de la vérité, lui faisait défaut.

Il semble que, dans ses méditations sur ces sujets, il ait passé par trois phases.

Pendant la première, il voit, certes, distinctement l'abîme qui sépare le monde de l'intelligence et de la science d'avec celui de l'imagination et du cœur. Mais il est frappé, en même temps, de l'énergie avec laquelle le cœur, tout en reconnaissant qu'il ne peut percevoir et mordre la vérité, se persuade, du moins, qu'il la couve et en pressent l'éclosion. Pourquoi l'homme ne maintiendrait-il pas dans son esprit, côte à côte, la science, qui prouve, et la foi, qui fait vivre? Et si le poète, à qui parlent les choses, ne peut, au point de vue scientifique, leur attribuer le langage qu'elles lui tiennent, ne demeure-t-il pas vrai, en fait, que telle forme, malgré que j'en aie, me touche ; que ce bleu me tue, parce qu'il luit dans des prunelles? Qu'importe que je ne voie pas l'enchaînement par où la science se relie à la poésie? L'une et l'autre, chacune à sa manière, se relie à moi, est pour moi.

Mais, à mesure que Sully Prudhomme avance dans l'examen du problème, il est moins satisfait de ce dualisme, et il entre dans une seconde phase. Les titres des deux parties se peuvent-ils égaler? D'un côté, c'est le monde de la science, le monde tel qu'il est : car l'évidence de la science est absolue ; et le mot de réalité, ou n'a pas de sens, ou désigne la figure de l'être telle qu'elle se dégage des expériences et des raisonnements du savant. De l'autre côté, ce sont des sentiments, des aspirations, des rêves qui non seulement diffèrent des affirmations de la science, mais les contredisent. Où donc la conscience pourra-t-elle trouver, pour son propre être, un point d'appui et un fondement de réalité, si le réel a pour caractère, précisément, l'inconscience et l'insensibilité universelle? Que signifient notre justice, notre foi au bien, notre amour, notre désir de bonheur, dans un monde où règne seule, inflexible, la loi du plus fort, de la sélection naturelle, de l'entremangement?

Ce n'est pas seulement parce qu'il est, dans l'univers, un néant devant un infini, c'est parce qu'il est incompatible avec l'univers, que l'homme, en vérité, n'est rien qu'une vaine apparence, une bulle de savon brillante et vide, une surface sans intérieur, le rêve d'une ombre. Sa vie est un contresens. La perpétuelle question de la conscience réfléchissante : à quoi bon ? ne comporte pas de réponse, parce qu'elle est absurde.

Et, de même, le métier de poète n'est pas seulement difficile, il est contradictoire. Puisque seule la vérité peut contenter un esprit bien fait, quelle folie n'est-ce pas, lorsque déjà le savant a tant de peine à la formuler au moyen des symboles qu'il compose pour cet usage même, de vouloir ensuite traduire ce langage, relativement souple, dans un

autre, que gênent mille exigences, traditions et préoccupations antiscientifiques ? Que pèse tout l'œuvre de Victor Hugo, en regard d'une démonstration de Newton ? A quoi bon construire si laborieusement de fragiles édifices de mots, que d'un souffle, porteur de quelques chiffres, la science doit balayer ?

En tout cas, comment le poète pourrait-il continuer à pratiquer ce jeu puéril et vain, après qu'il en a compris toute la vanité ? Pour chercher à exprimer le vrai, il faudrait le connaître avec autant de précision que de certitude ; et pour tenter de l'exprimer par la poésie, il faudrait pouvoir admettre que, par quelque côté, la vérité confine à la beauté et aux formes poétiques traditionnelles.

Sous l'empire de ces réflexions, Sully Prudhomme, dès 1876, sentait mourir en lui l'estime et le goût de la poésie. Et, de fait, il devait, à partir de 1888, c'est-à-dire pendant les vingt dernières années de sa vie, la sacrifier de plus en plus à la philosophie.

Ses recherches dans ce second domaine ne furent, d'ailleurs, nullement infructueuses. La lumière lui vint de ce même problème que posait devant lui l'existence de l'art, le problème de l'expression.

L'expression artistique tend à nous procurer une certaine perception de l'essence même de l'objet, au moyen de formes belles. Or, pour que la beauté, sans laquelle il n'y a pas d'œuvre d'art, puisse être, non seulement source de plaisir, mais truchement de vérité, il faut qu'elle ait un rapport aux choses, de même qu'elle a un rapport à notre sensibilité. Telle est donc l'alternative : ou j'admets que les choses sont, en soi, totalement dépourvues de beauté, et alors ce que j'appelle expression artistique n'est qu'illusion et mensonge : toute en surface, l'œuvre d'art n'a ni fond, ni sens ; ou je crois fermement à la puissance expressive de l'art, je prends au sérieux les émotions sympathiques et mystérieuses qu'il suscite en moi, et alors je dois reconnaître qu'outre les caractères qui différencient entre elles ma sensibilité et les choses extérieures, il existe certains caractères communs à celles-ci et à celle-là, et qu'au nombre de ces caractères figure précisément la beauté. La fonction de l'artiste est, dès lors, de découvrir, d'extraire, et de rendre sensible au commun des hommes ce merveilleux élément des choses qui échappe à leur regard matériel et superficiel. Certes, science et poésie semblent, à première vue, n'avoir rien de commun ; qui sait pourtant, si le poète, dégageant du monde de la science son essence la plus intime, ne découvrirait pas que cette essence même, loin d'être une abstraite formule d'algèbre, est un parfum et un baume, offrande secrète de l'intelligence à la sensibilité ?

Mais, si le beau a une telle signification, dois-je persister à croire qu'entre la science et ma conscience il existe une véritable opposition ? L'analyse des conditions de l'expression artistique me fait découvrir, en la beauté, un caractère qui existe dans les choses mêmes, non moins que dans mon âme. Qu'est-ce à dire ? La beauté ne serait-elle pas le gage d'un accord possible entre les deux mondes, pris, l'un et l'autre, dans l'ensemble de leur compréhension ?

Orientée dans ce sens, la pensée de Sully Prudhomme devait s'avancer, avec une sûreté et un succès croissants, vers la résolution de la cruelle antinomie.

Ne voyons-nous pas, expose-t-il, dans le poème de *La Justice*, la nature elle-même, par le moyen de ces lois qui nous apparaissent comme aveuglément nécessaires, réaliser la beauté qui nous enchante? Et n'est-ce pas de cette même beauté que naît la dignité, principe de notre morale? Qu'est-ce, en effet, que la dignité, sinon la beauté singulière que comportent nos sentiments et nos actions? C'est donc la science elle-même, sous sa forme la plus moderne, qui nous invite à restituer une valeur rationnelle à nos intuitions et à nos aspirations morales. Si nos idées de justice et de bonheur sont nées de l'évolution naturelle de l'univers, n'est-ce pas que dans les germes mêmes de cet univers se cachait quelque obscure tendance vers ces fins supérieures?

Considérons, d'autre part, les sociétés humaines, la manifestation de l'être la plus haute qui soit sur notre planète. Si nous recherchons la manière dont se forme et se serre le lien social, nous voyons la nature ébaucher, dans le phénomène du besoin, le rapprochement des êtres; puis l'intelligence créer les contrats et les lois; le cœur, enfin, achever, par l'amour, la pénétration et l'harmonie des consciences. Donc la société humaine, qui tend à la réalisation de la justice, n'est pas une chimérique construction aérienne : elle a ses fondements solides dans le sol même des réalités naturelles.

Telles furent les méditations philosophiques de Sully Prudhomme. Il protestait modestement que sa philosophie n'était rien que son effort pour voir clair dans ses propres pensées. Mais il y a des individus qui, dans leur moi, trouvent, non un moi, mais l'homme. Tel Socrate, travaillant à se connaître. Tel Pascal, se cherchant dans Montaigne. Tandis qu'il racontait l'histoire de son esprit, Sully Prudhomme nous disait la nôtre. Car nous aussi avons passé par ces trois phases : le dualisme, l'alternative, l'effort de conciliation. Après avoir laissé, pendant un temps, vivre à côté l'un de l'autre, comme deux étrangers, le cœur et l'intelligence, la poésie et la science, nous avons cru nous convaincre que ces deux puissances étaient, non seulement irréducti-

bles entre elles, mais incompatibles, et que, tôt ou tard, ceci devait tuer cela. Mais beaucoup d'esprits, aujourd'hui, se demandent, comme fit, en troisième lieu, Sully Prudhomme, si vraiment la science et la conscience s'excluent, et s'il n'y aurait pas entre elles quelque connexion secrète que la raison avoue. Les poètes jamais le disent.

Pourquoi, cependant, parvenu à ce point, Sully Prudhomme ne s'est-il pas ressouvenu qu'il était né poète? Car désormais il était en possession de théories rationnelles, victorieuses de toutes les objections qu'il s'était faites contre la valeur et la possibilité de la poésie.

Le métier de poète redevenait intelligible, s'il ne s'agissait plus de poser premièrement la vérité abstraite, et de la vêtir ensuite d'images et de rythmes hétérogènes, mais bien de puiser à cette source vivante où l'idée et la forme, l'intuition et l'expression, ne font qu'un encore, et d'où jaillissent, spontanées, des pensées visibles et des images parlantes. Et qui dira si le génie de l'artiste, loin de se borner à affubler de chatoyants et artificiels ornements une vérité nue, préalablement découverte, n'a pas précisément pour mission de créer l'œuvre initiale, encore animée et féconde, où puiseront et la science et la pratique, pour composer avec méthode leurs formules et leurs règles? De la foi à l'intelligence! Ne serait-ce pas l'éternelle loi de la pensée humaine?

Et le grand problème du rapport entre le monde de la science et le monde du cœur redevenait un digne objet de méditation et de composition poétiques, si, loin que le premier seul existât et que le second ne fût que vaine illusion, tous deux avaient leur réalité certaine, et si derrière leur coexistence persistante se cachaient des rapports indestructibles, d'une subtilité telle que la tâche de les démêler soit, pour l'intelligence humaine, aussi difficile que passionnante.

Longtemps le poète, chez Sully Prudhomme, opposa son instinct et sa vocation innée aux scrupules du philosophe, acharné, semblait-il, à lui rendre la tâche impossible. Or, lorsque le philosophe fut enfin parvenu à découvrir la légitimité de la poésie et la réalité de ses objets, le poète, déshabitué d'oser, ne se remit pas à l'œuvre.

Céda-t-il à un sentiment de fatigue, à la crainte de ne pouvoir suffisamment se renouveler? Subit-il l'influence de la solitude relative où le confina sa mauvaise santé, et qui le priva en partie de ce commerce de la nature et des arts, si propice au mouvement de son imagination? Douta-t-il des dispositions du public, notamment du grand public, largement humain, dont il avait rêvé d'être le poète? De telles hypothèses sont insuffisantes. Car, en fait, ni son cœur, ni son imagination, ni son ardeur, ni sa puissance de pensée et de travail n'avaient faibli. Qui sait s'il ne s'est pas heurté contre un obstacle mystérieux, que dressait devant lui la nature humaine elle-même? Est-il permis à un homme de goûter à la fois le fruit de l'arbre de vie et le fruit de l'arbre de science? Et, pour celui qui a fait la gageure de ne juger des choses que d'après l'idée de la connaissance claire et distincte, et de régler exclusivement son action et ses ambitions sur ce genre d'évidence, le paradis de la vie, de l'intuition et de la spontanéité peut-il jamais se rouvrir? Chose étrange! Alors même qu'une réflexion philosophique plus profonde a restauré dans l'esprit la croyance instinctive à l'unité foncière de l'intelligence et du sentiment, il semble qu'il soit impossible à l'homme qui a douté de recouvrer sa confiance en soi et sa fécondité premières. Serait-il donc vrai qu'à moins d'avoir l'innocence de l'enfant on ne peut entrer dans le royaume des Cieux? Mais comment, étant homme, se refaire enfant?

La tâche, ainsi comprise, serait étrange. Mais pourquoi l'homme prétendrait-il n'être autre chose que ce que, par lui-même et à lui seul, il peut faire de soi? Il y a en lui, par delà son moi borné et son activité calculée, une puissance de pensée, d'amour et de création spontanée, qui le dépasse. A l'action libérale de cette puissance il doit, en fait, le meilleur de ce qu'il croit trouver par lui-même. Pourquoi n'en voudrait-il pas le déploiement libre et triomphant, aussi bien qu'il se veut et se développe lui-même? L'expérience montre qu'une telle conversion demeure toujours possible, mais à condition que l'homme, si savant et habile soit-il, s'humilie et se renonce, pour s'offrir, docile, aux inspirations de cette puissance mystérieuse. Lui qui sait forcer la nature à lui obéir, il faut qu'il dédaigne son empire, et que, sur la foi, non de la science, mais de l'amour, il se donne, croie et espère. A cette condition, il pourra être, simultanément, mais non avec la même personnalité, poète et philosophe. Avouons-le : Sully Prudhomme s'est trompé, quand il s'est demandé si, en lui, le poète, convaincu de futilité et d'impuissance par le philosophe, n'avait pas péri. Jusqu'au bout ce poète a vibré, et est resté grand. S'il a renoncé à s'exprimer en vers, c'est que l'immensité de ses intuitions l'a effrayé et déconcerté. Mais il n'a cessé de répandre, à travers les analyses du philosophe, l'âme invisible et présente qui vivait sous son front songeur. Il s'est révélé, dans l'idéale grandeur de cette pensée, dont les plus cruelles souffrances et la vue de la mort impatiente n'ont pu entraver l'essor libre et fier; et, quand la parole même lui a manqué pour s'exprimer, il a continué de nous dire, par son regard aux profondeurs infinies, son rêve inquiet et ses amours sublimes et immortelles.

ÉMILE BOUTROUX,
de l'Institut.

FRANZ LISZT
ou
LE MUSICIEN DU ROMANTISME [1]

Quelle période dans l'histoire de l'art celle de ce quart de siècle qui commence avec les cinq dernières années du dix-huitième et va jusqu'aux environs de 1820 ! C'est toute la poussée du Romantisme qui vient à la vie avec l'apparition sur terre de ceux qui doivent solidement établir sa renommée et son influence. Songez-y bien : ce sont tous les fils spirituels de Chateaubriand que nous voyons aujourd'hui groupés en un glorieux cortège. Presque tous ennemis ou rivaux dans la vie, la mort les a réconciliés pour faire avec leurs œuvres une auréole à ce début de siècle. Faut-il les nommer? C'est Lamartine, c'est Hugo, c'est Vigny, c'est Musset, c'est-à-dire toute notre poésie lyrique. C'est encore Balzac, père du Roman moderne. Voici Delacroix, qui domine toute la peinture contemporaine... et pour la musique voici Berlioz et Wagner, ces deux sommets et non loin d'eux, Frédéric Chopin et Robert Schumann ! Notre énumération se limite aux génies, et certes, si la générosité, si la bonne volonté d'un seul homme avait suffi pour faire l'accord entre eux tous, cet homme eût été ce Franz Liszt qui les connut, qui aima leur génie et fut, pour certains du moins, le bienfaisant excitateur dont l'artiste a si souvent besoin !

*
* *

Nulle figure plus attachante, parmi celles qui prennent vie à l'aurore du dix-neuvième siècle... aucune, à mon sens, plus digne de fixer l'attention, que celle du prestigieux virtuose — et je n'entends pas seulement virtuose du clavier, mais virtuose d'universelle culture — dont l'Europe musicienne célèbre actuellement le centenaire ! Non pas — il faut bien préciser — que Franz Liszt, comme inventeur et créateur de formes musicales, soit destiné dans l'avenir à tenir un rang comparable à celui de ses illustres émules : Wagner, Berlioz, Chopin, Schumann, dont il fut le protecteur et l'ami. C'est vainement qu'une certaine catégorie de critiques s'obstine, par un prodige de paradoxe, à faire de lui l'égal de ces créateurs inégalables : ils n'y parviendront pas. Lui-même, détail piquant, marquait un sens bien plus exact de son vrai rôle, de sa place dans l'histoire de l'art, lorsqu'il prononçait ce mot mélancolique et pourtant si expressif : c'était en 1876, à l'inauguration de Bayreuth ; il se trouvait, durant un entr'acte, sous le portique du théâtre au milieu d'un groupe de Français qui n'avaient pas de termes assez lyriques pour exalter le génie de Wagner. L'un d'eux prononça le nom de Napoléon, et comme il associait le nom de Liszt à celui de Wagner : « Oui, sans doute, ajouta Liszt, *j'aurai été* [illegible] »

Parole charmante, exquise de modestie et de vérité, qui rend un compte si exact de cette nature et de cette destinée. Qu'il ait su lui-même en dégager la formule, voilà le rare et le merveilleux ! Nul artiste chez qui la vie se trouve plus intimement confondue avec l'art, parce que chez lui la vie même et ses expériences émotives deviennent la matière, et si j'ose dire, l'étoffe du rêve. Chez un Delacroix par exemple, pour prendre un des grands noms du Romantisme, on pourrait négliger les circonstances biographiques sans rien méconnaître de son génie, car elles n'eurent — je crois l'avoir indiqué déjà dans la préface du *Journal* — qu'un faible retentissement sur ce génie même. A vrai dire, cette vie tout entière tient entre les quatre murs du modeste atelier où frileusement il s'enfermait, si soigneusement clos qu'à George Sand qui tentait d'en forcer la porte pour compléter sa liste, il fermait bruyamment cette porte au nez. Geste symbolique... il n'est pas vain de le noter. C'est le contraire qu'eût esquissé Franz Liszt. De toute nécessité il convient donc de référer à sa biographie.

*
* *

La vie de Liszt, c'est un des plus beaux documents, une des plus belles pages vécues du Romantisme. Tout enfant, le voici qui traverse les capitales, jeune prodige en possession d'une renommée européenne, qui ne quitte son tabouret à piano que pour s'asseoir sur les genoux des reines, car Franz Liszt et le jeune Mozart eurent un début de carrière identique. Pourtant, dès la seizième année, il sent la vanité de cette existence. Il semble qu'une sorte d'intuition secrète, — car il ne peut s'agir de raisonnement à cet âge — lui précise le vide de cette destinée d'interprète où tout n'est que bruit et fumée ! On voit déjà s'esquisser en lui comme les premiers linéaments de cette universelle curiosité par où plus tard il étonnera le monde. C'est l'époque de sa

1. J'emprunte la [illegible] de M. Jean Chantavoine [illegible] des *Maîtres de la M*[illegible] par l'[illegible] forme et qui [illegible] habituelles compilations [illegible] phes.

1. [illegible]

rencontre avec Mignet qu'il aborde en lui présentant son ambitieuse requête : « Monsieur Mignet, apprenez-moi toute la littérature française! » On imagine l'accueil qu'elle pouvait recevoir. Le sage professeur, pour qui la méthode était évidemment la première règle d'acquisition des connaissances, reçut le coup dans l'estomac, et fit aussitôt la fameuse réponse : « Une grande confusion semble régner dans la tête de ce jeune homme ». Il est trop clair que M. Mignet et Franz Liszt n'étaient pas faits pour se comprendre.

Sa jeune renommée le rapproche de Berlioz et de Paganini. Pour le coup, voilà des éducateurs dignes d'un tel élève! Le jeune homme a trouvé sa voie que désormais il n'abandonnera plus, car Berlioz et Paganini, ce ne sont pas seulement des artistes romantiques, c'est le Romantisme en chair et en os. Joignez-y la société et l'influence de Lamennais, tout entier à ses préoccupations d'art religieux, qui ajoute la dernière touche mystique à cette sensibilité dans sa période de formation. Il est mûr maintenant pour toutes les folies de l'amour, et pour ces expériences passionnelles, pierre de touche du Romantisme intégral. La destinée met le comble à ses faveurs en plaçant sur son chemin une disciple de George Sand, disciple et admiratrice à défaut de Sand elle-même. On connaît le cas de cette comtesse d'Agoult, grande dame appartenant à la plus haute aristocratie, qui, par l'indépendance et le débraillé de sa vie, eût pu rendre des points à celle qui, pour être plus libre, ne craignait pas de déguiser son sexe sous des vêtements d'homme. Mariée, mère de famille, elle rencontre un jour Franz Liszt, le virtuose fascinateur, le dévorateur de cœurs, celui dont on pouvait dire déjà que, lorsqu'il tendait ses mains à baiser, à la suite de ses triomphes, « *il trouvait une femme suspendue à chaque doigt* ». Entre la comtesse et le pianiste, c'est donc le coup de foudre. Elle oublie tout, elle laisse tout... ou plutôt je me trompe : elle ne laisse que son mari ; elle emmène ses enfants... et c'est alors le départ pour les régions enchantés, pour les montagnes de la Suisse que l'on découvrait alors, pour les rives des lacs italiens qui n'étaient pas encore des thèmes à romances. C'est le premier roman de ce lac de Côme, qui devait par la suite en abriter tant d'autres, mais pas un, j'en suis garant, qui eût cette touche de romanesque et de romantisme exacerbé.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que « Côme et ses rives sont l'asile de tous les adultères où l'on agit avec indépendance et avec goût » ; que « facile, indulgent de climat, rejetant toujours le voyageur dans ses barques où l'on s'étend, ou l'on rêve, le pays de Côme convient à tous ceux qui entendent ne pas résister à leur passion... » (1) les fugitifs avaient bien choisi le séjour de leur retraite. Pour eux la nature et l'art, indissolublement unis, collaborent à ces exaltations du cœur, vivifiées par la jeunesse des sens. Ce sont des mois d'enchantement durant lesquels la musique, la poésie, les magnificences de la nature, font une sorte de féerie ininterrompue où s'alimentent toutes les puissances du rêve. Pourtant comme il n'est pas dans la nature humaine, fût-ce celle du plus fougueux des virtuoses et de la plus ardente des femmes littéraires, de se maintenir sans défaillance sur les sommets ; comme nul n'échappe à l'implacable loi qui veut que la possession éteigne la passion, la lassitude se manifeste, chez lui surtout, et la situation peu à peu devient intolérable, d'autant plus intolérable pour elle, qu'elle vient de plus loin, et que le retour lui paraît plus malaisé aux exigences de la vie régulière.

*
* *

La comtesse d'Agoult, cette évadée du Romantisme, nous offre déjà comme une première épreuve et comme un avant-goût de nos Femmes littéraires (2) d'aujourd'hui, avec plus de générosité seulement et plus d'élégance. Sa domination sur le grand virtuose devait prendre fin nécessairement, parce qu'elle avait méconnu le besoin le plus impérieux de cette riche nature. Franz Liszt, le perpétuel errant, qui avait connu les ovations dans toutes les capitales de l'Europe, était à vrai dire rassasié de ces triomphes d'un jour, et ne demandait plus qu'à se fixer. Il s'agissait seulement de lui organiser une résidence acceptable, d'où son influence et son activité pussent rayonner sur cette élite de l'art européen qu'il connaissait maintenant à la faveur de ses voyages et dont il pouvait jouer non moins habilement que de son clavier. C'est ce que sentit à merveille la princesse de Sayn-Wittgenstein, qui recueillit la lourde succession de la comtesse d'Agoult et qui s'acquitta de sa tâche avec la plus merveilleuse compréhension de cette extraordinaire nature et cette rare intuition du Génie féminin que rien ne remplace, quand elle sait se tenir dans les limites de sa fonction. Maîtresse, amante, nul doute qu'elle fût tout cela pour Liszt... Mais il s'agit bien de cela!... A Weimar, dans l'illustre petite ville où déjà se dressent pour l'immortalité les figures de Gœthe et de Schiller, c'est elle, la princesse de Sayn-Wittgenstein, qui, de ses menues mains de femme, édifie peu

1 Maurice Barrès. *Le Roman du Lac de Côme.*

2 Voir la conclusion de *Nos Femmes de Lettres* où j'ai tenté de fixer les traits essentiels de cette psychologie.

à peu le socle où s'élèvera plus tard la statue de Franz Liszt! C'est elle qui organise, avec une entente merveilleuse de ses plus intimes exigences, cette manière de royauté spirituelle, où il va trouver l'emploi de ses multiples dons et qui lui permettra d'exercer son influence sur l'Europe artiste... reine aussi, cela va sans dire, mais sachant s'effacer pour laisser au maître le premier rang.

Ces quinze années de Weimar, c'est la période la plus brillante de cette étonnante carrière : aussi bien Liszt est-il dans la force de l'âge et du tempérament. C'est ici que nous pouvons embrasser ce curieux génie sous ses multiples aspects. Le voici directeur de théâtre... et vous pensez bien qu'il ne saurait y avoir rien de commun entre un tel *Directeur* et les vagues industriels qui dans notre actuelle démocratie s'affublent d'un tel titre. Il a toutes les initiatives et il marque toutes les audaces: c'est lui qui, pour la première fois, monte *Tanhaüser* et *Lohengrin*. Il donne à Weimar le *Benvenuto* de Berlioz dont Paris n'avait pas voulu. Il fait jouer l'*Estelle* de Schubert et la *Genoveva* de Schumann. Le voici encore directeur de concert, et tous les maîtres de la Musique, depuis Bach jusqu'à Wagner, passent à tour de rôle sur son pupitre de chef d'orchestre. Le voici enfin critique, écrivain, publiant ses magnifiques études sur Beethoven, sur Richard Wagner, composant son livre sur Chopin où il pénètre jusqu'au plus intime mystère de ce délicieux génie, composant son ouvrage des *Bohémiens*, par où il s'exprime lui-même en tâchant d'expliquer ceux de sa race, enfin trouvant le temps de rédiger cette formidable correspondance avec tous les grands artistes du temps par où il maintient son influence.

Plus que tout c'est un *excitateur*, un *suggestionneur*, qui dépense en faveur de ceux qu'il aime ou qu'il admire la prodigieuse activité que tant d'autres réserveraient pour eux-mêmes. Et c'est aussi pourquoi sans doute il n'est pas un grand créateur. Tandis que la plupart des artistes s'enferment jalousement dans la limite de leur personnalité et donnent l'exemple, souvent attristant, d'un farouche mais fécond égoïsme, Franz Liszt se dépense avec ivresse, il se répand en tous sens, et n'est jamais si heureux que quand il peut faire un heureux. Sa générosité s'étend jusqu'aux plus humbles des exécutants, auxquels il prodigue conseils et leçons. Il se *donne* aux petits, il se *renonce* avec les grands. C'est lui, on le sait, qui découvre le génie de Schumann et qui l'annonce à l'Europe musicienne. C'est lui encore qui soutient, qui protège Frédéric Chopin. Il lui devait bien cela... car c'est lui aussi hélas! qui l'a présenté à George Sand! J'ai dit qu'il se *renonçait* avec les grands et j'y insiste. Son admiration, son culte, sa grandeur d'âme avec Wagner, ont je ne sais quoi d'inouï et de quasi-religieux, et leur correspondance est un document sans égal pour qui veut prendre une conscience exacte de ce qu'un homme peut être pour un autre homme! « Le but de toute ma vie, lui écrit-il, est d'être digne de ton amitié! » Combien de fois Wagner fait-il appel à ses conseils, à sa bourse, à son appui matériel et moral, sans jamais connaître un refus ni même un refroidissement! Pourquoi faut-il que les lettres de Richard Wagner ne fassent pas une réplique en tous points digne de cet incomparable ami! C'est une des tristesses, hélas! de notre pauvre nature humaine, que la noblesse du cœur ne s'associe pas nécessairement à la grandeur du génie! On sent, au ton de Wagner, je ne sais quoi de protecteur et d'indifférent à l'œuvre de Liszt, bien fait pour contrister ceux qui ont le sens de l'harmonie, et qui voudraient qu'un grand cerveau fût pareillement un grand cœur! Encore l'attitude de Wagner n'est-elle rien au prix de celle de Berlioz qui dans ses rapports avez Liszt se comporte en véritable goujat. On sait ce que Liszt fut pour Berlioz : annonciateur de son génie, c'est lui qui a monté le *Benvenuto* à Weimar et qui l'a vengé de son échec à Paris. Franz Liszt vient à Paris donner un concert de ses œuvres, et Berlioz quitte ostensiblement sa place au cours de l'exécution. Et sans doute je sais bien qu'il y a plus de musique, plus de génie créateur et de sensibilité — cette sensibilité imaginative que rien ne remplace — dans la seule scène d'amour de *Roméo* que dans toute l'œuvre personnelle de Liszt. Il n'importe : le plus élémentaire sentiment des convenances, à défaut de gratitude, commandait à Berlioz de rester à sa place pour donner à l'assemblée le signal des applaudissements.

*
* *

Aux approches de la soixantaine commence pour Franz Liszt la période du déclin. C'est l'époque où il quitte Weimar pour se réfugier à Rome, dans cette ville dont Renan écrivait en termes magnifiques : « Je ne puis concevoir Rome que telle qu'elle est, musée de toutes les grandeurs déchues, rendez-vous de tous les meurtris de ce monde, souverains détrônés, politiques déçus, penseurs sceptiques, malades et dégoûtés de toute espèce ». A cette époque justement, l'auteur des *Dialogues philosophiques* rencontrait à Rome même la princesse de Sayn-Wittgenstein, et s'entretenait longuement avec elle... Qui sait si cette réflexion ne fut pas inspirée par un de leurs entretiens! Toujours est-il que Liszt est déchu de sa grandeur weimarienne : il a senti faiblir la souveraineté qu'il exerçait. Il n'est pas arrivé,

n'arrivera jamais à imposer son œuvre de créateur au rang de [illegible] pour lesquelles il a tout fait, sans doute aux dépens de lui-même... et c'est assez semble-t-il, d'indiquer les données du problème pour en souligner l'amertume. Enfin, ses dernières démarches en Cour de Rome ont échoué, pour obtenir la régularisation de son union avec la princesse Wittgenstein. C'est alors qu'il accomplit son ultime évolution et qu'il revêt la fameuse soutane qui fit à son heure la joie du Boulevard. Mais, nous le savons par expérience, le Boulevard a le rire facile et sa psychologie ne va pas très-avant. Il ne sera pas défendu de penser, à ceux du moins qui peuvent embrasser l'ensemble d'une telle carrière, que le dernier geste de Franz Liszt fut un geste aussi sincère que celui par lequel adolescent il découvrait au professeur Mignet l'ardeur de sa généreuse nature.

PAUL FLAM.

LES ENNEMIS

Une page de la guerre russo-japonaise (1).

Le caporal Moukhine, qui tirait à côté du capitaine en second Bereznikof, tomba soudain, la face contre le parapet. On le vit glisser sur le bord du mur argileux et choir lourdement au fond de la tranchée. Derrière lui, sa carabine dévala la pente avec des heurts sonores. Bereznikof saisit l'arme, s'appuya au parapet et se mit à faire le coup de feu avec la compagnie.

Au loin, du pied de la colline, s'élevait une large vague de Japonais, toute crépitante de détonations. D'innombrables silhouettes, menues comme des fourmis, gravissaient la hauteur — et couraient en se dépassant. Au-dessus d'elles, s'épandaient les vapeurs blanches des schrapnels. Bereznikof tirait. Il avait la tête alourdie par le cognac qu'il avait bu, l'insomnie de la veille et le bruit des projectiles qui explosaient autour de lui. Il tirait et, soudain, il aperçut, à mi-flanc de la colline, un Japonais isolé qui venait droit au retranchement, avec une avance considérable sur ses camarades. La carabine à la main, le corps plié en deux, son bras libre tendu en avant, l'homme grimpait la côte au pas de gymnastique, semblable, dans l'éloignement, à une perdrix que vient de lever un chasseur.

— Canaille! murmura Bereznikof stupéfait. Il changea sa hausse, visa le Japonais, fit feu et manqua son but. Il tira une seconde fois et rata de nouveau l'objectif.

Cependant, le Jaune ne cessait de courir, calme et hardi, comme s'il eût été entouré de camarades invisibles.

— Eh, Spinjare! Le vois-tu? Culbute-le donc!

Spinjare, le meilleur tireur de la compagnie, coucha le Japonais en joue, pressa la détente et le manqua. Après lui, trois autres soldats tirèrent à l'envi, mais en vain. Le Japonais continuait son ascension.

Dissimulant le trouble qui l'envahissait, Bereznikof commanda alors, à voix haute, en traînant sur les mots :

— Feu de salve sur l'homme qui monte... Feu!

La salve tonna. Des flots de poussière jaillirent sous les pieds du Japonais. Il se baissa davantage et accéléra encore son allure.

Une émotion incompréhensible s'empara des combattants de la tranchée. Dans l'air, les schrapnels éclataient; les boulets pulvérisaient les rochers; le flot ennemi, crépitant de détonations, déferlait toujours plus haut. Mais personne n'y prenait garde; tous tiraient à la débandade sur l'homme qui s'avançait vers eux. C'était angoissant et étrange: qu'espérait-il faire, à lui tout seul, et pourquoi courait-il?

Le feu cessa sur toute la ligne.

On vit alors cette chose bizarre : le Japonais, qui n'était plus qu'à trente pas du retranchement, ralentit sa course et s'assit brusquement à terre, les jambes écartées. Il resta assis dans cette attitude, en s'étayant par derrière sur ses mains et regarda fixement les soldats. Sa grêle silhouette se dessinait nettement sur le ciel bleu d'automne. Il n'était pas blessé, on le voyait et cela ne laissait pas de rendre plus étrange encore la tranquillité avec laquelle il restait assis, la poitrine exposée aux canons dirigés contre lui et le large sourire qui semblait lui fendre la bouche.

Bereznikof sauta hors du retranchement et, tout en dégaînant, s'élança vers le Japonais. Comment et pourquoi agissait-il ainsi? Il l'ignorait; les oreilles lui tintaient. Il semblait que tout espoir de tuer le Japonais, même en ce moment, fût anéanti en lui.

L'homme était toujours assis, dans la même position. Immobile, il regardait, les yeux écarquillés, l'officier qui accourait. « Que regarde-t-il? Pourquoi ne se défend-il pas? » pensa vaguement Bereznikof. Sous la visière jaune ornée d'une petite étoile, dans le visage couleur cannelle qui blêmissait, il vit des yeux troubles qui se posaient sur lui. Le Japonais était en proie à un de ces paroxysmes de fatigue

(1) [illegible]

agne, mortelle, qu'on a observée bien souvent au cours de cette guerre, lorsque les soldats faisaient à pas redoublés l'ascension de hautes montagnes. Il ouvrait la bouche comme un poisson jeté sur le rivage, respirait lentement, et ses yeux vagues se voilaient d'une vapeur. Rapidement, sans se rendre compte de rien, Bereznikof prit son élan et asséna un coup de son sabre pesant sur la tête du Japonais.

Le crâne craqua avec un bruit sec, l'homme tomba à la renverse très vite, étrangement vite, sans un cri, sans une convulsion ; comme s'il eût été déjà mort et qu'il eût gardé l'apparence de la vie. L'instant d'après, du retranchement, on ouvrit le feu par pelotons sur les lignes ennemies qui gravissaient la hauteur.

Bereznikof retourna à son poste. Il se penchait pour essuyer sur l'herbe son sabre ensanglanté, lorsqu'il se ravisa. Dans le vague brouillard qui remplissait sa tête, se dessina nettement le visage de sa fille, Zinotchka, vêtue de sa robe d'écolière, qui regardait curieusement le sabre paternel rougi du sang japonais.

Soudain, quelque chose lui traversa le côté droit de la poitrine avec une douleur aiguë. Les lignes des assaillants dévièrent brusquement et se dirigèrent vers le ciel. La colline voisine se coucha sur le flanc. Et tout disparut à ses yeux...

*
* *

Quand Bereznikof reprit connaissance, le soir tombait. Au loin, les canons tonnaient, et de longs gémissements arrivaient d'en bas. Le capitaine fit un mouvement, mais une douleur terrible lui transperça le flanc. En outre, le pied gauche lui faisait mal. Il avait soif, atrocement soif. Et il aurait désiré que quelqu'un se penchât tendrement sur lui en lui posant la main sur sa poitrine percée par les balles, tandis qu'il resterait là couché, sans remuer.

Tout grimaçant de souffrance, le capitaine se souleva lentement sur les mains ; il s'assit et regarda. Autour de lui gisaient pêle-mêle des cadavres russes et japonais. Un corps à corps féroce avait sans doute eu lieu. A deux pas de lui, Spinjare, couché sur le dos, la poitrine déchirée par un coup de baïonnette, ouvrait et fermait tour à tour ses yeux qui se ternissaient. Au pied de la hauteur, un brouillard blanchâtre s'étendait sur la vaste plaine. Le monticule voisin, énorme, noir et ferme, se dressait lourdement au-dessus de la mer de brouillard vacillante. Dans le lointain, s'étageaient en longues séries d'autres monticules, paisibles et lumineux à la clarté du crépuscule.

Soudain, Bereznikof sentit qu'à côté de lui quelqu'un le regardait. Il tourna vivement la tête. A une dizaine de pas émergeait au-dessus des cadavres un visage couvert de sang ; et dans ce visage, deux yeux noirs regardaient Bereznikof ; ils le regardaient fixement, comme s'ils l'eussent visé. Un col rouge, un uniforme de coupe étrangère... Bereznikof sortit aussitôt son revolver.

L'arme à la main, le Japonais ne le quittait pas des yeux. Pendant un instant, ils s'examinèrent en silence, les doigts crispés sur leurs armes. Enfin, le Japonais jeta un coup d'œil interrogateur sur Bereznikof et posa sa carabine. Le capitaine abaissa son revolver en hésitant.

Le Japonais sourit, hocha la tête et rampa vers Bereznikof.

Il examina les blessures de l'officier, entoura d'un bandage serré la poitrine du capitaine ainsi que sa jambe percée d'une balle. Bereznikof le regardait attentivement ; il se rendit bientôt compte que c'était le même Japonais qu'il avait frappé d'un coup de sabre.

— Eh bien, maintenant... maintenant, c'est moi qui vais te soigner, dit-il d'une voix sourde en désignant du doigt la tête du Nippon.

Celui-ci haussa les sourcils, sourit faiblement et baissa sa tête couverte de cheveux noirs, courts et rêches. Le capitaine arracha à la hâte l'enveloppe de son matériel de pansement, tout en regardant la blessure de son ennemi. Les bords de la plaie étaient tuméfiés et les cheveux agglutinés par le sang ; on apercevait un os fendu de couleur blanchâtre et par un trou noir, une matière molle et grisâtre qui faisait peur à voir. Il couvrit rapidement la fente avec de la gaze et appliqua un pansement. Le Japonais se redressa et s'assit sur ses talons.

Bereznikof loucha d'un air avide et indécis vers la gourde en aluminium qui pendait au flanc du Japonais. Celui-ci s'en aperçut et lui tendit le récipient avec prévenance.

— Ah ! mon ami, grand merci ! fit le capitaine tout joyeux. Il colla ses lèvres au goulot.

L'autre le regardait et tout son visage maculé de sang souriait.

— Khào (c'est bon) ? demanda t-il en chinois.

— Khào, répondit Bereznikof en lui rendant la gourde. Et il sourit aussi, de ses lèvres blêmes et exsangues.

Le visage du Japonais souriait, mais ses yeux avaient une expression douloureuse : la mort était en eux. Il remit sa casquette sur sa tête entourée de bandages, puis il se leva en chancelant et fit le salut militaire. Le capitaine serra avec force la main du Japonais qu'il garda dans la sienne. Son cœur se mit à battre plus rapidement dans sa poitrine.

— Mamandi ! (Attends !), murmura-t-il.

Et il attira le Japonais à lui, par le bras. Celui-ci s'accroupit, en le regardant en face avec attention. Bereznikof le prit par les épaules, et, éclatant en sanglots, il l'embrassa sur sa moustache rêche et maigre.

*
* *

Bereznikof se mit à ramper. Sa jambe et son flanc droit lui faisaient horriblement mal. Dans son esprit tout se confondait en une seule sensation de souffrance et en une seule pensée: « arriverait il à quelque endroit en rampant? » Devant ses yeux, s'étendaient toujours deux pas de terre sèche et crevassée où poussait une herbe jaunâtre et clairsemée. Le crépuscule s'éteignait, en une lueur orangée et terne, étrangement floue. La mer de brouillard blanchâtre qui se balançait sur la plaine s'était obscurcie; d'une couleur gris-souris, elle s'était abaissée vers le sol au ras duquel elle planait maintenant, immobile et sombre. Ce brouillard extraordinaire et si paisible était mystérieux et angoissant.

La lune aurait dû se lever depuis longtemps déjà, pourquoi ne la voyait-on pas? Bereznikof scruta l'horizon : l'astre était invisible. L'obscurité croissait sans cesse; seules, des bandes blanchâtres qui luisaient faiblement s'allongeaient à travers le brouillard gris et silencieux.

Bereznikof descendait en rampant le long d'un champ, entre deux sillons de caolin aux tiges pointues et fauchées en biais. Une odeur humide s'exhalait de la terre. Le brouillard gris souris avançait toujours et prenait une teinte blanchâtre. Mais pourquoi ne voyait-on pas la lune? Derrière un contrefort de la montagne, le ciel paraissait s'éclaircir : était-ce elle qui se levait?... Des souffrances aiguës, déchirantes à chaque mouvement, deux pas de terre devant les yeux... Ce voyage aurait-il une fin?

Tout en rampant ainsi Bereznikof arriva à un canal au bord duquel poussaient des iris; au-delà, se trouvait un chemin. Il se coucha un moment sur la berge qui était basse et se mit à fumer. Et tout à coup, à droite, très haut, il aperçut la lune, à l'endroit opposé à celui où il l'avait cherchée. Il lui sembla qu'elle venait brusquement d'émerger on ne sait d'où, des montagnes peut-être... Mais elle ne brillait pas au ciel. Son disque, bombé d'une teinte orange éclatante, était suspendu au loin, dans un brouillard doré. Tout semblait vague et insolite aussi bien dans la nature mystérieuse que dans l'âme de l'officier. La lune courait toute perplexe sur la route. On eût dit qu'elle s'était égarée dans le brouillard et qu'elle y flottait à la dérive, en s'efforçant vainement de regagner le ciel.

La fumée de la cigarette de Bereznikof le fit tousser. Une voix menaçante, qui trahissait l'effroi, retentit dans le brouillard :

— Qui va là?

C'était une patrouille de Cosaques.

*
* *

Le brancard se balançait doucement et légèrement. La lune convexe avait jauni; mais elle continuait à flotter dans la brume dorée et transparente; maladroite et impuissante, elle cherchait toujours le ciel et ne le trouvait pas.

Tout allait bien. Bereznikof ne souffrait plus; il était enfin arrivé. Mais pourquoi n'éprouvait-il pas de sensation agréable? Pourquoi son âme était-elle accablée d'un fardeau inoublié?

Ah! oui... Sous le tranchant du sabre, un crâne a craqué avec un bruit sec, quelque chose de gris et de mou est sorti d'une fente noire, un visage tout maculé de sang a souri et on apercevait la mort au fond de deux prunelles douloureuses... Brave, brave garçon! Quelle gratitude il ressentait pour lui! Comme il avait bien su bander ses blessures! Que Dieu lui accorde sa bénédiction... Mais non, ce n'était pas cela! Pourquoi donc son âme était-elle si anxieuse, si perplexe, si différente des autres jours?...

Le capitaine se rappela le baiser qu'il avait donné au Nippon. Et la lumière se fit dans son esprit. L'ivresse sanguinaire, les corps mutilés, le coup terrible fendant le crâne, peu importait tout cela! En soi-même, ce ne serait encore rien. Plus haut que la vie, une grande cause rayonnante peut planer, au nom de laquelle l'existence de l'individu lui-même, comme celle des autres, semble négligeable. Les âmes s'enflamment d'une haine féroce pour tout ce qui se montre hostile à cette cause; et dans cette haine, tout s'oublie. Mourants, les ennemis s'élanceront l'un contre l'autre, sans voir l'homme dans l'adversaire...

Mais ce qui venait de se passer était incompréhensible!... Ils s'étaient sabrés et mutilés l'un l'autre, puis ils avaient pansé réciproquement leurs blessures et ils s'étaient embrassés... Alors?... Dernièrement, un camarade avait déclaré : « Notre métier, c'est de mourir et de tuer »... Etait-il possible de mourir et de tuer au nom d'un métier et non pas au nom de cette cause, incommensurablement grande, qui seule peut sanctifier et le sang et la mort?

Sous la tente-ambulance, une lumière brillait. Tout le monde était accablé de besogne. Au dehors, il n'y avait que des brancards et des blessés. Les ambulanciers en amenaient sans cesse de nouveaux. A côté de Bereznikof, un fantassin, blessé au crâne

par un éclat de bombe, s'agitait, en proie au délire. Il tournait sa tête rouge de sang et répétait :

— « Oh ! laissez-moi aller par le vaste monde ! »

Depuis longtemps la lune avait retrouvé le ciel. Elle y luisait indifférente, redevenue le disque plat coutumier. Et Bereznikof poursuivait sa méditation, en proie à un trouble grandissant.

— Maman !... Maman ! appelait le soldat dans son délire.

Ce cri enfantin d'un homme adulte appelant sa mère donnait envie de pleurer. De partout arrivaient des gémissements, des lamentations sanglotantes, comme si une roue énorme et répugnante eût passé sur des corps sanguinolents et estropiés. Et il n'y avait que de la honte et du dégoût dans les âmes.

V. VÉRESSAIEF.

(Traduit du russe par SERGE PERSKY.)

M. CLÉMENCEAU ET LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

La description d'une grande république sud-américaine, telle que le Brésil ou l'Argentine, ne se conçoit guère que comme le résultat ultime, le fruit patiemment mûri d'un long séjour. S'il s'agissait d'une étude intégrale du groupe ethnique, en ses multiples manifestations, on pourrait se dire que plusieurs années de contact et d'expériences sur place ne sont pas de trop pour en dégager les principaux éléments : milieu physique et habitat, faune et flore, races et langues, aptitudes et mœurs, — histoire et sociologie, — jusqu'à ces assises profondes de la nationalité où germent les causes invisibles dont les affleurements extérieurs ne sont que des effets.

Cette vue idéale du sujet semble d'abord inattaquable, et même, en théorie, la seule rationnelle. Il suffit d'une minute de réflexion pour faire saillir ce qu'elle enferme de peu réalisable, presque de chimérique. L'écrivain complet se rencontrât-il, né là-bas ou importé, capable de dresser les matériaux amassés en dix ans de labeur encyclopédique, que la lente construction, vieillie quoique à peine terminée, apparaîtrait déjà caduque par endroits et bonne à refaire : tant est changeante et journalière la morphologie de ces sociétés nouvelles sous la double poussée du ressort interne et des apports étrangers !

On objectera peut-être qu'il ne s'agit là que de sociologie élémentaire, le progrès de ces peuples en formation consistant essentiellement à s'assimiler de primesaut la civilisation européenne — du moins ce qui en est ainsi assimilable. Sans doute, dans leur structure encore imparfaite, on n'aurait pas de peine à découvrir des parties embryonnaires. On se trouve devant d'immenses chantiers en travail où partout le provisoire se heurte à l'inachevé. Il y a même quelque naïveté à souligner cette remarque, la notion de croissance emportant celle de transition et d'inachèvement. Cette évidence constatée, on aurait tort d'en déduire le droit et la possibilité de juger ces pays sur un examen superficiel. La relative simplicité de l'organisme se trouve ici plus que compensée par son extrême mobilité. C'est plutôt l'étude d'un groupe européen qui, par comparaison, semblerait aisée : grâce, d'abord, aux devanciers qui ont, comme on dit, mâché la besogne, et aussi à la stabilité d'un système à évolution si régulière que, pour une période donnée et sauf à-coups accidentels, on en pourrait calculer d'avance la marche et l'amplitude.

Quel contraste avec la course effrénée d'une Argentine emportée à toute allure vers un avenir de richesse et de grandeur matérielle — de noblesse morale aussi et de beauté, espérons-le pour la gloire tardive du nom latin en Amérique ! Etudier cette évolution rapide, ce n'est rien de moins qu'une fuite éperdue de centaures dans la pampa infinie qu'il s'agirait, non seulement de fixer en une image instantanée, mais de mesurer en ses élans hasardeux pour en établir le schéma et, par celui-ci, les conditions générales, sinon la loi génératrice !

Une dernière objection — et non la moindre — au plan tracé plus haut, n'est autre que ce même progrès par assimilation, qui passait tout à l'heure pour simplifier le sujet, alors qu'il le complique. Il est vrai que ce terme : assimilation s'appliquerait cette fois, non plus à une banale appropriation des choses, mais, ce qui est d'une tout autre portée, à l'absorption immédiate et à la transformation prochaine des détritus humains que le vieux monde déverse incessamment sur le nouveau. C'est donc cette fonction primordiale qu'il serait nécessaire, et qu'il est, par une étrange contradiction, presque impossible d'étudier à fond. Etant donné, en effet, un pays de grande immigration comme l'Argentine, le fait d'assimiler à mesure l'énorme masse étrangère qui chaque jour y afflue, jusqu'à la convertir, dès la seconde génération, en substance nationale peu discernable de l'ancienne ; cette « argentinisation », comme la nomme M. Clemenceau, constitue un phénomène démographique sans précédent exact : car la fusion est aux Etats-Unis plus imparfaite ou moins rapide, et, dans le reste de l'Amérique espagnole, elle s'opère en des proportions trop restreintes pour servir de comparaison. Ne faudrait-il

nos enfants tout compte de l'altération plus forte, mais non moins profonde, que fait subir au milieu l'accession des éléments étrangers ? Par un principe connu, la réaction est égale à l'action, quoiqu'elle soit ici plus faible sur chaque point, pour être répartie sur un plus large espace; ce n'est donc pas seulement une Argentine différente, mais aussi un Argentin nouveau qui s'élabore à chaque nouvelle génération. Tel est le processus des combinaisons qui s'accomplissent dans cet immense creuset d'humanité nouvelle. On ne saurait s'en exagérer l'importance, pas plus que la complexité, tant au point de vue de la sociologie qu'à celui de la science pure[1].

On entrevoit, sans insister davantage, de quelles difficultés est entourée l'étude approfondie de ces démocraties en perpétuelle agitation, surtout depuis que l'ancien virus révolutionnaire s'est atténué, du moins chez les plus prospères, en ferment d'activité pratique. Il ne semble pas douteux, *a priori*, que l'effort d'un travailleur isolé, si robuste fût-il, s'épuiserait à suivre la carrière de ces peuples jeunes, dont l'élastique vigueur se retrempe sans cesse aux inépuisables réserves d'énergie que l'Europe lui fournit.

En fait, on constate que les conditions marquées plus haut n'ont presque jamais été remplies. La plupart des descriptions, soi-disant complètes, de contrées lointaines, se modèlent sur l'un ou l'autre des types suivants : 1° le travail de deuxième ou de troisième main, compilation souvent méritoire de quelque géographe en chambre; 2° l'entreprise de librairie poussée à la vapeur, grâce à la division par chapitres confiés à des « spécialistes », et aboutissant à un ou plusieurs gros volumes faits de pièces et de morceaux d'inégale valeur qui vont, comme les épigrammes de Martial, de l'excellent au pire.

Pourtant, ces massives et coûteuses unités comptent pour peu dans l'innombrable flotte des récits de voyage : « Sensations », « Impressions « « Promenades », « Souvenirs », etc., la plupart issus d'auteurs improvisés, et qui souvent n'en sont pas pour cela plus mauvais. Nous voici donc arrivés aux notes instantanées, cueillies au hasard du chemin, rédigées à l'étape par le touriste au bagage léger qui s'y approvisionne de faits et, au moral comme au physique, se contente de vivre sur le pays. Nous y sommes venus à bon escient, ayant appris par raison démonstrative que le simple journal de route a sa raison d'être, et qu'il dépend de lui de se faire goûter, en attendant l'ouvrage substantiel qui peut-être ne viendra jamais. Et les considérations antérieures, peut-être un peu longues, ne tendant qu'à expliquer ce que les *Notes* de M. Clémenceau ne sont pas, il ne nous reste qu'à déduire honnêtement ce qu'il nous semble qu'elles sont.

*
* *

Tout d'abord, nous ne demandons pas à un récit de voyage ce qu'il ne prétend pas nous donner. Accordons-lui que son but serait atteint et son programme rempli, s'il suppléait à ce que nous avons dit, et qui forcément y manque, par une vue sincère des choses, une information courante pas trop inexacte, des observations superficielles mais justes, quelques croquis de paysages et de mœurs locales bien venus. C'est là, évidemment, tout ce que nous attendons de l'auteur et pouvons exiger de lui. Si nous découvrons dans son livre autre chose encore, c'est que nous avons affaire cette fois à un « touriste » d'essence peu commune, qui, non content de nous tenir suspendus à son attachante causerie, condescend par surcroît à nous faire penser.

Il s'en faut, d'ailleurs, que tout soit manque ou déchet dans l'écriture cursive. L'habitant d'un pays ne se rend pas toujours compte de ce que l'accoutumance au milieu lui enlève de susceptibilité à être affecté par l'aspect ou le contact des choses. C'est un truisme psychologique qu'une sensation trop prolongée s'émousse et finalement s'abolit. Nous cessons bientôt d'être frappés par ce qui nous entoure; nous n'observons plus, nous ne voyons même plus le décor familier. Survient un passant : du premier coup d'œil, il discerne le détail pittoresque ou insolite dont notre rétine — tel un film ayant servi — n'était plus impressionnée. Hâtons-nous d'ajouter que la médaille a son revers. Trop souvent, l'homme aux instantanés fait grand mystère de ce qu'il est seul à ignorer, et prête à rire aux gens du lieu en décrivant leur train journalier comme une curieuse aventure. Ailleurs, par contre, c'est l'accident exceptionnel qu'il aura le tort, s'il

---

1. On aimerait nous faire observer ici que dans cette vaste expérience pourtant, ou des composants hétérogènes aboutissent indiscutablement à une combinaison homogène (laquelle représente bien un progrès sur l'état antérieur), c'est la réalité patente et tangible qui vient contredire la doctrine évolutionniste sur sa loi maîtresse, que Herbert Spencer formule ainsi : « La transformation de l'homogène en hétérogène est l'essence même du progrès ». Du reste, l'auteur lui-même se charge de nous faire toucher l'inconsistance de sa théorie par cette « loi du changement » qu'il donne comme l'explication et la base de l'autre : *Toute cause produit plus d'un effet*. Ce n'est qu'une face de la vérité; il fallait la compléter par la réciproque : *Tout effet a plusieurs causes*. Celle-ci manquant, l'autre ne nous sert à rien : le pont, interrompu à mi-chemin, nous laisse au milieu de la rivière. Un fait quelconque est le point de croisement de ses antécédents et de ses conséquents, de même qu'un individu est à la fois descendant et ascendant [illegible]. A mesure qu'on remonte ou descend, les causes et les effets, comme les ancêtres et les neveux possibles, se multiplient.

n'y prend garde, de généraliser. La devise de Mérimée doit être celle du touriste : « Souviens-toi de te défier » !

Toutes ces précautions critiques seraient hors de propos, si nous n'avions songé qu'au livre vivant et alerte, parfois humoristique, souvent profond, toujours amusant, dans lequel M. Clémenceau s'est décidé à réunir les notes de son voyage en Amérique ; ou plutôt à ressusciter en lui, pour notre agrément, quelques-unes de ses sensations déjà lointaines. Car il se défend vivement, dans son *Avant-Propos*, d'avoir « couché ses impressions noir sur blanc » à l'heure même où il les ressentait, et personne ne mettra en doute ce qu'il affirme. D'ailleurs, un lecteur attentif reconnaîtrait sans peine, à dix endroits du livre, l'écrivain qui bat le rappel aux souvenirs, et, çà et là, sans autre raison qu'une défaillance, très rare, de la mémoire, omet ou transpose certains détails de la réalité. *Felix culpa* ! qui nous ravit, moins encore par ce qu'elle nous vaut, que parce qu'elle nous épargne !

Est-il besoin d'avertir que M. Clémenceau ne ressemble nullement au questionnaire ambulant qui entre chez vous comme au moulin, veut tout savoir, se mêle à tout, darde partout un regard fureteur, et se croirait perdu d'honneur s'il manquait une minute d'indiscrétion ? Celui qui part au matin, le crayon en arrêt, l'inséparable carnet ouvert pour y inscrire pêle-mêle, sans hésitation ni contrôle, le renseignement irresponsable, le fait douteux, le trait prétendu local qui n'est qu'un accident, le mot saisi au vol et souvent mal compris ; puis rentre le soir au logis et, dare-dare, abattant la besogne comme on abat des noix, tire de sa tournée journalière deux cents lignes de prose facile, où l'heureux mortel discourt de ce qu'il ignorait hier, soupçonne à peine aujourd'hui et ne reconnaîtrait plus demain. Ce que l'homme au carnet pense d'*Hamlet* n'importe guère ; mais s'il l'a lu ou vu, on peut affirmer que la marque éclatante du chef-d'œuvre, il la découvre dans ce trait admirable du reporter princier qui, à minuit, sur l'esplanade d'Elseneur, encore secoué par la terrifiante vision, tire précipitamment ses tablettes : — *My tables, My tables* ! — pour y consigner la grave niaiserie que vous savez.

*
* *

Toute description d'un pays étranger s'adresse à deux grandes catégories de lecteurs : d'un côté, le public extérieur, pour qui le sujet est matière nouvelle et qui, suivant l'humeur de chacun, tantôt s'attache à l'exactitude de l'information, tantôt à la nouveauté des tableaux ; de l'autre, les habitants de la contrée décrite, qui, la connaissant mieux que l'auteur, ne s'occupent guère que de la façon dont il a présenté les faits et, en jugeant hommes et choses, flatté ou froissé l'amour-propre national. On perçoit l'opposition des deux points de vue. Il resterait encore quelques connaisseurs — les *happy few* de Stendhal — qui, pouvant également apprécier le fond et la forme de l'ouvrage, en seraient les juges naturels ; mais ceux-ci, clairsemés et peu bruyants, ne pesent guère dans la balance de l'opinion. C'est bien par le vote des deux masses de lecteurs cités que s'exprime le suffrage universel, réparti entre ceux qu'intéresse la matière et ceux qu'amuse la manière.

Personne, avant d'ouvrir le présent livre, ne doutera que ces derniers soient les mieux partagés. Non pas que le fond du sujet soit mal vu ou sacrifié ; et, moins encore, que les tableaux de nature et de mœurs manquent de couleur ou de vérité. Mais, toute justice rendue à l'appréciateur clairvoyant des forces et des valeurs nationales, au peintre sincère et ému du paysage américain : ce qui surprend et restera de ce raid trop bref, — trois mois à peine, — à travers des pays neufs, dont la surface européenne semble faite à souhait pour créer un mirage trompeur, c'est précisément l'observation aiguë et perçant l'épiderme des choses, l'assurance du jugement primesautier, l'ordinaire exactitude des conclusions, rapidement déduites d'un petit nombre de cas. Certes la méthode n'est pas recommandable : au pouvoir d'un opérateur novice, elle aboutirait fatalement à un échec. On est d'autant plus heureux d'applaudir au procédé téméraire, lorsque, en des mains adroites et fortes, on le voit réussir presque tout à coup, nous donnant l'illusion de résultats obtenus par l'expérience prolongée et la solide information, auxquelles, cela va sans dire, rien ne supplée.

Nous croirions manquer au lecteur et à l'auteur lui-même en laissant entendre que tout, dans ces *Notes* improvisées, nous paraît également juste, impeccable, accompli. On y relèverait bien, çà et là, quelques méprises matérielles, et même, ce qui est un peu plus grave, certaines appréciations erronées. Le miracle — dont M. Clémenceau n'est pas plus partisan que nous-même — serait que quelques lapsus ne se fussent pas glissés parmi tant de vues exactes et neuves, tant de justes et fécondes réflexions. Dans l'excellence de l'ensemble, ces rares défaillances ne comptent pas : *Non ego paucis...* Cela compte d'autant moins que, le plus souvent, l'erreur provient d'un guide patenté sur le bras duquel notre voyageur a cru pouvoir s'appuyer en toute confiance. Ainsi, quand il donne l'*ombu* comme le seul arbre du désert pampéen, alors que le gigantesque végétal transplanté décèle précisément le

voisinage de l'homme, il ne fait que répéter une bévue générale, classique, et, jusqu'à ces derniers temps, acceptée de tous. Il en va de même pour le *Cheirantho* ou margousier *Mezereozedarach* dont le nom andalou correspond à notre « arbre saint », et qui ne touche au « paradis » que par ses graines rondes, lesquelles, enfilées en chapelets, nous y conduisent infailliblement. M. Clémenceau est encore excusable (pour ne pas sortir du riant domaine botanique) d'avoir cru que l'étrange bombacée dite *Pa[illegible]* (qui est notre fromager *Ch[illegible] insignia*), devait son appellation vulgaire « d'ivrogne » à son tronc bizarre « qui aurait l'air de tituber ». C'est l'étymologie courante, et nous ne sommes pas très nombreux à savoir que la vraie est celle qui rattache le nom de l'arbre à *borracha*, (outre, pour son ventre rebondi. Ce n'est pas non plus, chez un voyageur, un cas pendable d'avoir confondu quelque part le dialecte *guarani*, qui est celui du Paraguay, avec le *quichua* ou langue des Incas, qu'on parle encore dans une partie du Tucuman. Le même lapsus échappa au savant Burmeister, qui avait dirigé trente ans le museum de Buenos-Ayres et même, je crois, pris femme à Tucuman — sans avoir, lui, l'excuse d'un commerce intime avec *Candide* où les deux pays semblent se toucher. A propos du Paraguay, félicitons M. Clémenceau de n'avoir pas écrit, comme d'autres, que la courge où l'on boit l'infusion du fameux Thé des Jésuites, « s'appelle *maté* du nom même de la plante ». Le nom indigène (guarani) de *l'Ilex paraguayensis* est *caà*; en espagnol, *Yerba* (plus correctement, *hierba*), c'est-à-dire : l'herbe par excellence. *Maté* désigne en quichua la courge ou calebasse. Le vocable est encore usuel dans le nord de l'Argentine; il pénétra au Paraguay avec les Jésuites, où, bientôt, par une métonymie très commune, le nom du contenant passa au contenu. Mais jamais la plante ne s'est appelée *maté*.

*
* *

On pourrait signaler quelques autres méprises un peu moins négligeables et provenant aussi, presque toujours, soit d'un mauvais renseignement transmis, soit d'une confusion des souvenirs. Un exemple du premier cas est cette histoire fantastique de révolution (en pleines fêtes du Centenaire!), rapportée ou inventée par un compagnon de voyage, et dont personne, autre que ce visionnaire, n'entendit parler. S'il n'y a pas erreur de lieu, le conte à faire frémir est apocryphe ou retarde d'un demi-siècle.

Ailleurs, M. Clémenceau nous dépeint un horrible Tucuman saharien ou vésuvien, enseveli sous un linceul de poussière rougeâtre. Il en profite même pour se moquer agréablement de cette « belle prairie entrecoupée de ruisseaux », que Candide et son fidèle Cacambo traversent sur leurs « chevaux andalous ». Bien que la direction n'y soit pas, Voltaire semble en effet avoir songé à Tucuman, qui est caractérisé à peu près ainsi dans l'*Histoire* de Charlevoix, de trois ans antérieure à *Candide*, et que le maître en raillerie fréquentait alors assidûment pour son chapitre de l'*Essai*: « Tucuman est la plus petite et la plus belle des provinces argentines; on l'a surnommée le « jardin de la République ». Le trait cité, que Voltaire doit à Charlevoix, qui l'avait trouvé dans Lozano, lequel passa sa vie dans le Tucuman, est d'une parfaite exactitude : seize ruisseaux descendent de la montagne voisine et arrosent abondamment les champs de canne et les prairies. M. Clémenceau visita le pays pendant l'hiver tropical, qui est un pur délice.

Que faut-il penser? L'auteur des *Notes* serait-il resté insensible à la beauté de la nature tropicale? Nullement. Il y a eu simplement confusion dans son souvenir entre la traversée — réellement cruelle dans la saison sèche — de la province de Santiago, et celle de Tucuman, qui vient après; et il faut croire qu'une partie de la poussière qu'il y trouvait partout, c'est lui-même qui l'avait apportée. Il l'a si peu méconnu ce paysage tucumanais, qu'il lui doit tout un chapitre d'une richesse de couleur spontanée et jaillissante, à laquelle un ancien « peintre ordinaire » de la contrée doit être particulièrement sensible. On voudrait, si l'espace ne faisait défaut, en transcrire une page comme spécimen : celle, entre toutes, où, à Santa-Ana, d'un coin de forêt vierge, brossé en pleine pâte avec une largeur fougueuse et exubérante qui rappelle certaines pages de Taine, se détache la silhouette étrangement attirante — Atala et Carmen mêlées — d'une jeune *chola* entrevue sur le seuil de son ranche, « toute droite dans sa simplicité de demi-sauvage, sans une parole, sans même un geste de salut ». Il faut savourer ce morceau, enlevé avec une verdeur toute juvénile. L'effet est saisissant : telles ces arabesques surchargées de rinceaux et d'entrelacs, où, d'un fouillis épais de lianes et de feuillages simulant des profils chimériques, surgit tout à coup une vraie figure humaine... Il passe, erre dans la forêt, retrouve sa jolie métisse, rêve un instant à son charme troublant et pimenté : « J'aurais voulu lui parler, connaître quelque chose de son histoire, de ses sensations du monde, de ses idées... » Qu'il ne regrette pas trop le dialogue manqué. Les « idées » qui sommeillent sous ce front bas casqué de noir, derrière ces larges yeux « d'obscurité flambante » ne sont pas très complexes : c'est du moins l'impression qu'en a gardée quelqu'un qui les explorait à vingt ans, le bel âge pour ce genre d'études!

Le livre contient bien d'autres tableaux de nature, quelques-uns éblouissants de ton et de lumière, d'autres au charme plus pénétrant — je n'ose écrire « poétique » par égard pour l'éminent ironiste, bien que je croie peu, pour ma part, à l'ironie des passionnés. Les paysages du Brésil, notamment, déploient une opulence de coloris incomparable. Malgré cela — ou pour cela même — il est permis de ne pas les préférer à celui que nous avons cité, ni même à certaine tombée du jour dans la pampa mélancolique : on croit y sentir un peu de virtuosité, et comme l'exécution brillante d'un thème proposé par l'Académie de Rio. Du reste, les trois chapitres que M. Clémenceau a consacrés au Brésil trahissent un parti pris de bienveillance universelle qui, par moment, s'affadit presque en bénissage — et certes, la fadeur est son moindre défaut. L'intention est généreuse et s'explique d'elle-même. Les circonstances ayant fait que le Brésil ne tint pas dans le livre une place proportionnée à son « mérite » géographique (65 pages, contre 200 données à l'Argentine), l'auteur, par compensation, n'a voulu parler qu'en bien du grand pays dont il parlait si peu. Il y a pourtant limite à tout; et le souvenir cuisant de João Candido est encore un peu récent pour proposer à notre admiration l'invraisemblable discipline des soldats paulistes (farouches *Mamelucos* d'autrefois, où êtes-vous?) à qui leurs instructeurs n'ont « jamais eu la pensée d'infliger une punition ». On pensera peut-être qu'ils ne sont pas très regardants; mais nous apprenons que lesdits instructeurs ne sont pas autorisés à punir : alors on comprend mieux que la pensée ne leur en vienne pas!

*
* *

Nos précédentes remarques indiquent assez que le livre de M. Clémenceau, en dépit de son titre compréhensif, est surtout consacré à la République Argentine. Ce n'est pas seulement par l'espace occupé que celle-ci apparaît prépondérante, mais encore par le caractère plus insistant qu'y prend l'observation. L'aspect robuste et sain de l'Uruguay, enfant prodigue de l'Argentine, n'a point manqué d'intéresser l'auteur, qui s'est aussi imperceptiblement égayé de son ultra-latinisme débordant; ce qu'il a vu du Brésil l'a ébloui par la splendeur presque accablante du décor tropical. Mais c'est la grande porteuse de moissons — *alma parens frugum* — ou, comme il la désigne, « l'immense réservoir de toutes les énergies fécondes »; c'est la Pampa verte et dorée qui a retenu le penseur, comme elle fit rêver l'artiste devant l'infini de ses perspectives.

Ce sont toutes ces réflexions éparses et, pour ainsi dire, déposées par les impressions rétrospectives qui forment, nous l'avons indiqué, la substance précieuse du livre. Mais elles s'y trouvent disséminées, mêlées au tableau des mœurs politiques ou sociales, aux croquis de nature qu'elles résument ou commentent. Ces clous d'or plantés çà et là dans la muraille, suivant l'image de Bossuet, il faudrait pouvoir les « amasser et en emplir la main. » Nous nous bornerons à noter que ces brefs résumés revêtent presque toujours un tour de cordiale et bienveillante courtoisie. Pourtant, la vérité n'y perd rien, et par moment le sujet examiné sent la pointe ironique lui piquer l'épiderme. Comment en vouloir au censeur souriant qui vous insinue, entre cuir et chair, cette aiguille si fine : « le chauvinisme argentin prend des allures si aimables et si candides qu'on se laisse entraîner bien vite au *désir de le voir se justifier* »? La piqûre est plutôt agréable. Elle l'est un peu moins, quand le persiflage s'en prend à quelques usages ou goûts locaux, que le spirituel voyageur cesserait de trouver étranges au bout de quelques mois, en devenant lui-même moins étranger. Le délit n'est pas grave, d'autant que les persifflés trouveraient au besoin leur petite revanche chez un autre Président non moins spirituel — et à mortier, celui-là — qui, voilà presque deux siècles, plaçait dans la bouche des Parisiens cette question bien... parisienne : *Comment peut-on être Persan?* Mais les Argentins n'y songeront guère, car dès le premier jour — dès la première de ces inoubliables conférences de Buenos-Aires — ils ont été conquis, ils ont senti s'établir entre eux et le grand tribun sincère, qui leur apportait un enseignement de franchise et de vérité, le chaud courant de sympathie qui, certes, ne tient pas à une épigramme, puisque l'éloignement a pu l'interrompre sans l'abolir.

Comment donner l'idée de ces raccourcis puissants où M. Clémenceau résume la substance d'un chapitre, et par lesquels il caractérise tout un large côté de la vie argentine? Il faudrait en citer une douzaine dont chacun, tenant en une ligne, exigerait une page de commentaire. En voici deux ou trois exemples, pris au hasard parmi ceux que j'ai soulignés à une première lecture. C'est un lieu commun d'observation journalière, chez tous les voyageurs ou résidents étrangers, de dénoncer le cas de mégalocéphalie qui représente l'accroissement monstrueux de Buenos-Aires par rapport au reste de l'organisme national; M. Clemenceau n'y voit qu'une « avance de cette grande ville d'Europe, destinée à devenir *la capitale d'un continent* ». La définition nous a rassurés. Désirez-vous son opinion sur les grosses fortunes faites à Tucuman dans l'industrie sucrière? Il suffit de [illegible] trois mots, que lui ne souligne pas, mais [illegible] dans l'éloge mérité d'un grand industriel fran-

cais : « Il fonda une fabrique de sucre qui lui permit — *le régime protectionniste aidant* — de laisser à sa mort, etc. » Et voilà pourquoi, en Argentine, le sucre est plus cher qu'à Paris. Voulez-vous apprécier, dans la même page, un éloge et une critique également sincères et fondés ? Presque au début de son séjour, il a vite fait de démêler que « la générosité est le premier trait du caractère argentin » : voilà pour l'éloge mérité. Voici la critique, non moins juste, et qui porte loin : « Parfois encore l'étranger, dans quelques territoires, se trouve insuffisamment protégé, non par le manque d'autorités locales, mais par leurs procédés arbitraires. » Enfin, comme dernier exemple, il a perçu le danger que renferme, pour la culture nationale, la montée croissante des « nouveaux enrichis », cette ploutocratie grossière, poussée trop vite sur le fumier des fortunes soudaines, et que Dante a peinte en un seul vers :

La gente nuova e i subiti guadagni.

*
* *

Ces coups de sonde rapides et profonds, dans un terrain que l'explorateur connaissait à peine, sont de tous les instants, et il n'en est presque pas un qui ne ramène au jour quelque spécimen de matière intéressante ou neuve. Il n'est certes pas indifférent, et nous l'avons bien vu, au paysage pittoresque, — plaine ondulée, delta du fleuve ou forêt vierge ; mais tout cela contemplé et rendu, c'est de nouveau le groupe humain qui le rappelle et dont l'étude ne le lasse jamais : « Il est temps de revenir en ville pour s'éclairer de plus en plus sur l'habitant. » Voilà la marque du philosophe politique et de l'homme d'Etat. Tandis que le touriste professionnel, brave kodak à deux pieds, ne trouve plus grand'chose à faire, ses sites et ses monuments une fois « pris », M. Clémenceau s'en tiendrait volontiers à l'arbre humain, à *la pianta uomo*, suivant le mot d'Alfieri (1), comme au facteur primordial de tout progrès réel. Et c'est ainsi qu'il condense en une cinquantaine de pages la matière d'un gros volume, où il émet, sur la politique, la société argentine, les institutions, les mœurs, le présent et l'avenir du pays — sans oublier certes la colonie française, plus importante là que dans le reste de l'Amérique prise en bloc, — à peu près tout ce que qu'il y a d'essentiel à dire.

A propos du patriotisme argentin, qu'il admire et respecte même en ses exagérations, M. Clémenceau voit se poser devant lui la grave question relative à la nationalité des fils de Français nés et élevés dans l'Argentine. On pense qu'il n'est pas homme à esquiver cette difficulté, non plus que les autres. Il l'examine donc et en propose une solution excellente au point de vue français, mais qui n'effleure même pas le côté argentin, qui est tout le problème : c'est une clef qui ouvre la porte, du dedans, où l'on pourrait s'en passer, mais n'agit pas du dehors, où elle est indispensable. Nous nous en voudrions d'étrangler un débat de cette importance et que, d'ailleurs, nous nous proposons de traiter prochainement, avec l'ampleur qu'il exige. Bornons-nous à dire qu'en cherchant simplement à concilier les lois — militaires ou civiles — des deux nations, on ne fait que retourner un terrain stérile où rien de viable ne poussera. Ce qu'il faut scruter, ce sont moins les prescriptions légales, élaborées par nous, que les conditions psychologiques, imposées par la nature : or, celle-ci a fait du patriotisme un sentiment, avant que la loi n'en fît une observance. Voici le fait organique, indéracinable, inébranlable, dont toute loi survenante, sous peine de nullité pratique, ne devra être que la sanction : l'enfant né et élevé en Argentine, quelle que soit la nationalité paternelle, se considère, se sent exclusivement argentin. Et l'homme continue l'enfant. L'influence du milieu est toute-puissante malgré celle de la race. En allant contre, nous ne ferons qu'augmenter la clientèle argentine de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne. Le conflit de la double nationalité, c'est nous qui le créons par nos lois arbitraires, qui ne dérivent pas de « la nature des choses », suivant la belle définition de Montesquieu, mais de nos préjugés politiques : loin d'être essentiel, il apparaît aussi artificiel que celui qui placerait l'enfant entre sa mère et son aïeule, non pour les aimer toutes deux, mais pour rejeter celle qu'il ne préférerait pas. Cet antagonisme n'éclate que par exception, mais, en tel cas, on sait bien comment le résout la nature : celle qui nous a enfantés emporte tout.

*
* *

Le livre de M. Clémenceau se termine — sans phrases — sur un tableau comparatif des ressources et « possibilités » du Brésil et de l'Argentine. C'est, en effet, la conclusion logique de l'ouvrage et qui range les choses à leur place, suivant leur caractère, sinon le plus élevé, du moins le plus positif. Toute intention dénigrante, à l'égard de la nation

(1) Il faudrait dire « Suivant le mot que Byron prête à Alfieri ». C'est dans la lettre à Hobhouse, Préface du IVe chant de Childe Harold, que Byron écrit : [illegible] *by Alfieri* [illegible] *la pianta* [illegible] *robusta* [illegible] *Italia* [illegible]

L'expression même n'est pas dans Alfieri [illegible] en pas [illegible] c'est à un passage du traité *Del* [illegible] que Byron [illegible] Illusion. On [illegible] III, cap. XI [illegible] *suoi* [illegible] *robusta* [illegible]

brésilienne, est bien loin de notre pensée: nous en apprécions la civilisation et la richesse, et y comptons d'excellents amis dont la culture raffinée est, certes, une recommandation éloquente de leur pays. Mais enfin, les faits sont les faits. La puissance économique actuelle — et surtout virtuelle — des deux contrées, se manifeste trop inégale pour que, frappant M. Clémenceau, il ait pu s'empêcher de la mettre en relief. Il la résume donc en quelques évaluations approximatives et significatives, dont nous détachons les totaux relatifs au commerce extérieur: Brésil, 1.470 millions de francs en 1900, 2.541 millions en 1909; République Argentine: 1.340 millions en 1900, 3.501 millions en 1909. Par dessus la disproportion des résultats absolus, se rapportant au présent, on perçoit la différence des vitesses acquises, qui prédit une inégalité croissante pour l'avenir. Enfin, le sens de cette inégalité est aggravé — non atténué, comme l'insinuent, avec une naïveté touchante, quelques statistiques locales — par les chiffres respectifs des populations, qui sont de 20 millions pour le Brésil et de 7 millions à peine pour l'Argentine. Il en résulte irréfutablement que dans ce dernier pays le coefficient de production individuelle, ou indice économique, apparait quatre fois plus fort que dans l'autre. Nous n'avons pas à donner ici l'interprétation ethnique de cette disparité, qui deviendrait facilement désobligeante; rappelons simplement le mot d'Alfieri cité plus haut et qui suffit à la caractériser: oui, c'est toujours de la « plante humaine », bien plus que du café ou du blé (dont les caractères sociologiques sont, du reste, fort dissemblables), que dépendent la richesse et la puissance d'une nation.

Disons, en terminant, que pour ce qui touche spécialement aux rapports de divers ordres, existants ou à créer, entre la France et l'Argentine, un critérium décisif a dû malheureusement échapper au regard, si pénétrant soit-il, d'un observateur de passage. M. Clémenceau a bien eu la sensation globale de la situation acquise dans l'Argentine par nos compatriotes: il n'a pu calculer la somme d'intérêts matériels et sociaux que représentent les 150.000 Français, dont 20.000 propriétaires, répandus sur l'immense territoire, des frontières de Bolivie à la Terre de Feu. Quand verrons-nous les choses sous leur rapport réel? Journellement, notre paresse ou notre indifférence accepte, la réclame aidant, les exposés les plus fantaisistes sur l'importance respective des groupes français établis dans les diverses Républiques américaines. Il n'y a aucune comparaison possible entre les colonies françaises du Mexique (4.000), du Brésil (2.000), du Chili (2.000)., qui toutes ensemble représentent moins de 10.000 unités, et celle de la Plata qui seule en contient quinze fois plus. Et il va de soi que tout le reste est à l'avenant, comme nous nous réservons d'en fournir sous peu une démonstration ample et documentée. M. Clémenceau a donc été bien inspiré dans ses admirations et ses préférences, et si l'Argentine en est fière à bon droit, l'illustre homme d'État peut être satisfait à son tour des sentiments de respect et d'affection que lui a voués le peuple assurément le plus français de l'Amérique latine.

[illegible]

L'ESPAGNE AU TEMPS DE PHILIPPE IV [1]

Les guerres où se trouvait engagé le pays suivaient leur train, au cours de ces mêmes années. L'Espagne avait pu, à prix d'or, séduire et gagner un certain nombre des ennemis de Mazarin; et l'on vit, pendant quelque temps, les deux plus grands capitaines de la France d'alors, Turenne et Condé, entrer, contre leur pays, au service de Philippe IV. Cela suffit pour changer la face des affaires, surtout sur la frontière de Flandre, pendant que, soutenus par l'Espagne, les chefs de la Fronde tenaient les troupes du Cardinal occupées dans le Midi. Mais quand Turenne repassa du côté de la France, la victoire aussi changea de drapeau (1655). L'Archiduc Léopold, gouverneur de la Flandre pour Philippe IV, se retira après une série de défaites, et laissa pour lui succéder dans son gouvernement Don Juan, fils du Roi, pendant que Condé héritait de son bâton de commandement à la tête des troupes (1656). Certes, ces deux brillants jeunes gens ne firent pas peu pour rétablir, en Flandre, le prestige de l'Espagne. Mais le jour où Comwell et Mazarin signèrent leur alliance, l'Espagne se trouva dans une infériorité évidente, et tout observateur attentif put se convaincre qu la France finirait sûrement par l'emporter.

L'une après l'autre, en effet, les cités de la frontière flamande ouvraient leurs portes aux alliés. Mais ce fut pendant l'été de 1658 que les armes de Philippe IV recurent encore le plus rude coup. Mazarin avait promis Dunkerque à Cromwell; et là, dans la zone des Dunes, pendant qu'une flotte anglaise investissait du côté de la mer ce port espagnol des Flandres, une armée française commandée par Turenne, qu'accompagnait le jeune Louis XIV en personne, assiégeait la ville, du côté du continent. Don Juan, Condé, et le duc Jacques

1) Voir la *Revue* [illegible] du [illegible] octobre 1911.

d'York, alors amiral de la flotte espagnole, étaient à la tête des troupes de Philippe IV. Celles-ci tentèrent bien de forcer les lignes de Turenne, et de dégager la place. Mais, par un coup de main hardi, Turenne déborda l'armée espagnole, laquelle se trouva prise entre le feu de ses troupes et les boulets de la flotte de Cromwell. Gagnés alors par la panique, les soldats de Philippe IV battirent précipitamment en retraite, après avoir essuyé des pertes énormes; et Dunkerque ne tarda guère à capituler. Le désastre de la bataille des Dunes fut, pour Philippe IV, la dernière goutte de la coupe d'amertume: cette bataille mettait à la merci des royalistes français la Flandre entière; et toutes les villes, en effet, tombèrent l'une après l'autre entre leurs mains.

D'autre part, peu de temps après le baptême de Philippe Prosper (13 décembre 1657), et, par conséquent, quelques mois avant la bataille des Dunes (14 juin 1658), la fortune de Philippe IV avait subi, sur la frontière Portugaise, une autre catastrophe. L'hostilité, qui n'avait jamais cessé, depuis 1640, entre les deux Etats, se traduisait, de part et d'autre, par de fréquents assauts. Or, à mesure que la Castille devenait plus épuisée, la virile Espagnole devenue reine mère de Portugal (1) prenait inversement plus d'audace : elle avait mis en plein état de siège la puissante forteresse de Badajoz (2), à la frontière même de l'Espagne. Il fallait donc, à tout prix, faire cesser une hardiesse aussi insolente. Malheureusement pour Philippe IV, Don Juan se trouvait alors en Flandre, et le Roi n'avait pas autour de lui de généraux capables à sa disposition : à tout hasard, il confia à son favori Luis de Haro, les huit mille hommes de troupes qu'il n'avait réussi à rassembler qu'avec des peines et des sacrifices infinis. Levant le siège de Badajoz à la nouvelle de son approche, les Portugais franchirent de nouveau la frontière et attirèrent, à les poursuivre, Haro qui n'avait pas la moindre expérience encore des choses de la guerre et qui tomba dans une embuscade : ils s'emparèrent de ses canons et de ses bagages, et firent prisonnière la plus grande partie des troupes, pendant que le reste prenait, avec le général, honteusement la fuite.

Or, cette défaite, aggravée encore quelques mois après par le désastre des Dunes, prouva clairement à tout le monde que l'Espagne était à bout d'expédients et acculée à l'impossibilité de continuer la lutte. Les ressources matérielles, la foi en elle-même, la croyance en sa mission, et jusqu'à la confiance en son Dieu, tout avait disparu, tout, hormis son fol orgueil qui subsistait encore, et, avec lui, sa dévotion tranquille et toute rituelle qui recouvrait à peine son ironie sceptique à l'égard du noble idéal dont avait été faite quelque temps sa grandeur. La paix s'imposait donc à Philippe IV comme une nécessité absolue. La reine de France, Anne d'Autriche, n'avait certes pas, depuis le traité de Munster, ménagé ses efforts pour acheminer à une entente avec son frère; mais ils avaient toujours été paralysés par les exigences de Mazarin, qui voulait que les Français gardassent tout ce qu'ils avaient conquis, la Catalogne comprise. Cette fois cependant, les affaires étaient en train de changer de face. D'un côté, la Catalogne se montrait définitivement lasse des Français, qui lui laissaient moins de liberté qu'elle n'en avait avec les rois de Castille : de l'autre, l'état de mécontentement qui divisait profondément la France y rendait impopulaire l'administration de Mazarin et faisait de la paix, pour le Cardinal lui-même, une nécessité. Mais une autre circonstance contribua encore, plus que tout, à amener une entente pacifique, ce fut la santé de Philippe IV, qui déclinait à vue d'œil. Il ne restait plus alors, entre les deux Maisons de France et d'Espagne, qu'un seul personnage : un enfant scrofuleux et épileptique, Philippe Prosper. Si, par ailleurs, Anne d'Autriche avait, au moment de son mariage avec Louis XIII, solennellement renoncé, pour elle et pour sa famille, à ses droits de succession sur la couronne d'Espagne, on ne pouvait pas cependant oublier qu'une partie de la dot qu'elle devait apporter à son époux n'avait pas été payée; et ainsi, par suite de la non exécution d'une des clauses du contrat, la Maison de France se trouvait en droit de se refuser à l'exécution des autres clauses qui ne lui étaient point favorables. Cette situation anormale ne faisait donc que rendre plus impérieuse la nécessité d'une entente. Mais il fallait compter aussi avec la seconde femme de Philippe IV, Mariana, qui, autant que femme du Roi, était, à Madrid, ambassadeur d'Autriche : comme telle, elle avait toujours fait machine arrière, et empêché tout rapprochement entre l'Espagne et la

1. On se souvient que la duchesse de Bragance, dont le mari, Jean IV, avait conquis la couronne de Portugal, le 1er décembre 1640, était une Guzman. A la mort Jean IV, en 1656, elle devint Reine-Régente, pendant la minorité de son fils Alphonse VI.

2. *Badajoz* est, par la voie ferrée, avec la longue courbe de Ciudad Real et de Merida, à cinq cent dix kilomètres au sud-ouest de Madrid. Sa population, qui ne fut jamais bien considérable, ne dépasse guère aujourd'hui trente mille habitants. Mais sa position, dans une chaîne de collines basses, et ses travaux de défense, remparts, forts, et bastions, en font une ville très puissante : maintenant encore, elle [illegible] la clef [illegible] de l'Espagne, du côté du Portugal. Dès 1642, le roi Jean IV s'était empressé de faire fortifier Elvas, qui se trouve de l'autre côté de la frontière, à [illegible] à l'ouest de Badajoz, et tout en face; et il en avait fait la première forteresse de son nouveau [illegible] les [illegible] de Philippe IV tentèrent vainement [illegible] en 1658, pendant la campagne dirigée par [illegible].

France; avec ses instigateurs, les agents de l'Allemagne, elle n'avait en réalité qu'un but, celui de consolider l'alliance déjà existante entre les deux branches de la Maison d'Autriche, alliance néfaste qui avait déjà entraîné l'Espagne à sa ruine.

Malgré cet enchevêtrement de difficultés et d'obstacles, la France, au cours de l'été de 1656, avait fait une sérieuse tentative pour aboutir à un accord avec Philippe IV. M. de Lionne, un habile diplomate, qui avait toute la confiance de Mazarin, était arrivé en grand secret à Madrid, où l'on l'avait logé au Buen Retiro. Il avait eu avec Luis de Haro des entrevues fréquentes, et les deux hommes d'Etat avaient fini par s'entendre absolument sur un grand nombre de points, notamment sur le retour à l'Espagne de la Catalogne, moins le Roussillon. Or, au cours d'une de ces conférences, Lionne remarqua que Haro portait — ce qui n'était manifestement pas le fait du hasard — une médaille frappée à l'effigie de Marie-Teresa. Ce fut un trait de lumière. « Si, dit alors Lionne, si le Roi d'Espagne, votre souverain, consentait à donner à mon Maître l'original du portrait que vous portez, je crois que la paix serait bien vite conclue (1) ! » Le ministre prit cette réflexion d'autant moins au sérieux que, en l'absence d'un héritier mâle (2), il était impossible à Philippe IV d'unir Maria-Teresa au roi de France. Cependant l'idée était dans l'air; et maintes fois déjà les gazetiers de Madrid avaient discuté la possibilité de préparer, comme gage de paix entre les deux pays, une union de ce genre (3).

Si les négociations entamées par Lionne, en 1656, n'eurent alors aucun résultat, ce fut, en partie, à cause de la situation délicate et difficile de Condé, à quoi l'on ne trouvait point de solution. Mais quand la naissance de Philippe-Prosper (nov. 1657) eut assuré à Philippe IV un héritier, l'idée du mariage de l'Infante revint à sa place au premier plan; et, dès ce moment, les négociations en vue de la paix reprirent leur cours avec une allure conciliante qu'elles n'avaient pas pu avoir jusque-là. Ce qui les activa encore, c'est que justement on chuchotait, à cette heure même, le bruit d'une autre combinaison matrimoniale pour le roi de France. Louis XIV se trouvait alors en route, dans les provinces françaises du midi, pour une équipée sentimentale. Et il allait donc, au mois de mai 1659, trouver la Princesse de Savoie, lorsque, en toute hâte, Luis de Haro dépêcha Antonio Pimentel à Mazarin, pour lui rappeler les propositions du mariage espagnol que Lionne avait faites trois ans auparavant. A cette ouverture Anne d'Autriche et Mazarin n'objectèrent aucune difficulté. Après quelques semaines de pourparlers, les diplomates des deux puissances rédigèrent un armistice aux termes duquel les hostilités se trouvaient suspendues, et une réunion décidée des plénipotentiaires de la France et de l'Espagne : cette réunion se tiendrait, au mois d'août, dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, rivière limitrophe des deux États. En attendant, les ministres s'occupèrent de rédiger le contrat de mariage et de régler les principales questions qui divisaient encore les deux puissances. Dérangée dans ses plans, Mariana proposa aussitôt de marier l'Infante à son frère Léopold, héritier de l'Empereur Ferdinand III. En tout cas, elle mit tout en œuvre pour empêcher l'accord franco-espagnol. Elle persuada même à son frère d'envoyer en Flandre l'Archiduc Sigismond pour y prendre la place de Don Juan, et d'y conduire une forte armée impériale pour y défendre le territoire espagnol. Mais elle s'agitait trop tard : avant que cette armée arrivât en face des Français, la trêve conclue entre Philippe IV et Louis XIV était déjà signée (juin 1659) : c'était bien, cette fois, une défaite pour leurs intérêts qu'encaissaient les Autrichiens.

Si nous revenons maintenant à ce qui se passa pendant très longtemps dans la capitale, ce sera pour remarquer que, dans la paix comme dans la guerre, la série stéréotypée des fêtes de la Cour ne s'y ralentit jamais. A l'exemple d'Olivarès, et soucieux comme lui de distraire le Roi, les ministres de Philippe IV étaient constamment en quête de nouveaux prétextes pour en organiser, et constamment à la recherche de musiciens, de bouffons, et de « beautés professionnelles » à produire (1). Les fêtes que l'on organisa en l'honneur de la naissance

1. Cf. Le Marquis Fauro. *Recueil des instructions données aux ambassadeurs français*. Paris, 1896.

2. On se rappelle que le fils de Philippe IV, Prosper-Philippe, n'eut seulement à la fin de novembre 1657. Les conférences de Lionne avec Luis de Haro avaient eu lieu plus d'un an auparavant, pendant l'été de 1656. (N. D. T.)

3. [illegible] 1657, la procession du Vendredi Saint avait, comme de coutume, passé devant le Palais de Madrid. Au moment où le cortège de sculptures qui représentait la « Fuite en Egypte » défilait sous les balcons du Roi, on lâcha un vol nombreux de colombes blanches. On raconte Barrionuevo, pendant qu'une de ces colombes allait droit à la fenêtre où se trouvait l'Infante et se posait sur sa tête, une autre venait se planter sur le chapeau du Roi. Philippe donna l'ordre de prendre les deux colombes, et de les relâcher. Mais tout Madrid vit là un heureux présage, et l'anecdote défraya bientôt toutes les conversations.

(1) [illegible] jour de la Saint-[illegible] en 1658, le Roi et la Reine s'en vont au Retiro, il y aura, le 8 février, la grande corrida qui coûtera, avec sa machinerie toute nouvelle, cinq mille ducats. Les exécutants seront au nombre de cent trente-deux, parmi lesquels quarante-deux musiciens venus de toutes les parties de l'Espagne... Une des artistes, la Bezona, est une dame de Seville, d'une grande beauté. [illegible] La fête durera [illegible] et sera fort belle.

du chétif Philippe-Prosper durèrent des mois entiers. Aux remontrances que lui adressait, à ce propos, Sœur Marie, Philippe répondit en invitant la religieuse à lui dire comment il pourrait réaliser son désir d'arracher son esprit à l'obsession des choses de ce monde. « Je suis en effet obligé, lui écrivait-il, de vivre au milieu des hommes ; je dois assister à des fêtes et à d'autres cérémonies publiques dont je ne saurais me dispenser. Or, au milieu de tout ce tumulte, j'aimerais, si ma fragilité ne m'empêche pas de le faire, à exécuter vos avis. Aidez-moi donc Sœur Marie : et priez Dieu et sa Sainte-Mère de m'aider aussi à arriver à cet heureux résultat (1). » Pendant une des fréquentes maladies de Philippe-Prosper, un saint religieux récemment arrivé de Jérusalem, le Père Antonio, vint trouver le Roi et dit à brûle-pourpoint à Philippe IV, qui lui demandait de prier pour la santé du Prince, qu'il devrait bien, lui, Roi, faire de même, et prier, en laissant là toutes ces comédies et autres réjouissances (2) ». Mais les Madrilènes de ce temps-là auraient mieux aimé manquer du pain de chaque jour que de sacrifier leurs vains plaisirs. Et comme il fallait de l'argent pour les organiser, on mit sur la nourriture et les acquits de toute sorte de nouvelles taxes de 2 p. 100, et l'on majora les impositions des foyers et des fenêtres, afin, dit Barrionuevo, « de faire racheter ces impôts par le versement immédiat d'une somme et d'obtenir ainsi de l'argent d'une façon rapide ». Toutes ces combinaisons, ajoute-t-il, mettent les gens d'affaires au désespoir ; « on dit que la taxe doit grever jusqu'aux prêts et aux paiements de toute nature, en sorte qu'il ne nous restera bientôt plus, pour payer, que l'eau et le soleil (3) » !

Quelques jours seulement après que Barrionuevo traçait ces lignes inquiètes, la Municipalité de Madrid offrait un lunch aux onze Conseils royaux : on dut y distribuer de bien riches cadeaux, car les frais de la fête dépassèrent cinq cent cinquante mille ducats. Quoi qu'il en soit, il ne s'écoula guère alors de semaine où l'on n'eût à enregistrer deux ou trois fêtes magnifiques, combats de taureaux, mascarades, tournois, dans lesquels on remarque ordinairement, avec l'étalage invariable d'élégants costumes nouveaux, la présence du Roi et de la Reine, et dont le jeune Marquis de Heliche est généralement l'organisateur le plus actif. Bien que l'hiver de 1658 fût plus rigoureux que tous ceux dont on se souvenait de mémoire d'homme, la capitale regorgeait, en février, de gens étrangers à Madrid ou même à l'Espagne, qu'y attirait l'éclat de ces fêtes incessantes : c'étaient eux, à n'en point douter, qui faisaient les frais d'une partie des sommes folles engouffrées dans ce gaspillage. Quant au peuple il continuait à se débattre avec la misère : le vol était devenu alors un expédient tellement commun, qu'il s'en rencontre quelques exemples jusque parmi le clergé. C'est un ecclésiastique de marque, Barrionuevo lui-même, qui rapporte la chose et qui semble n'en pas éprouver beaucoup de surprise : « La pauvreté, dit-il, se fait sentir si durement, que tout le monde est obligé de le faire ! »

On voit donc l'étrange anarchie dont Madrid nous offre le tableau, à cette époque. Les gens employés dans l'administration, soit en Espagne, soit dans les colonies, étaient les seuls riches, et ils dépensaient leur argent avec une prodigalité extrême ; mais ils ne formaient qu'un groupe relativement restreint. L'immense majorité de la population au contraire, qui vivait au jour le jour des petits profits de ces dépenses, n'amassait ces profits qu'en mettant son travail au service des riches, ou qu'en recourant au vol. Pratiquement, il n'existait pas d'industrie, hormis l'industrie insignifiante que les étrangers détenaient entre leurs mains ; et ainsi, en définitive, directement ou indirectement, le plus grand nombre des Madrilènes vivait aux frais du gouvernement espagnol. Philippe IV voyait tout cela avec désespoir et semblait convaincu de l'impossibilité d'y porter remède : le Très-Haut n'avait-il pas déchaîné tous ces maux expressément pour le châtier, et pour punir les transgressions de son peuple ? C'était d'ailleurs d'une voix tonnante, et avec impunité, que, du haut de la chaire, les prédicateurs protestaient que le Roi pourrait, avec de l'énergie, conjurer la plupart de ces maux. L'un d'eux, entre autres, lui criait, un jour : « Votre Majesté est pauvre ; mais vos ministres sont riches. A des gens comme eux, qui vous trompent par leurs faux-semblants, vous accordez les faveurs, les dons, les pensions, et une rétribution double. Mais il n'est pas d'aigle si altier qui ne puisse devenir nu comme un ver, si, l'une après l'autre, on lui arrache les plumes. Et c'est à ces ministres, à qui elle permet d'arrondir leurs vastes domaines, que Votre Majesté est réduite ensuite à recourir, si elle veut avoir l'argent nécessaire à son costume et à sa subsistance ! »

Mais, franchement, n'était-il pas trop tard pour faire des sermons à Philippe IV ? Il ne s'occupait guère alors qu'à enregistrer les décisions d'autrui, et qu'à s'acquitter, avec son masque terreux et désolé, de la série de ses monotones fonctions. Il répète alors sans cesse que son grand réconfort lui vient des lettres de Sœur Marie, où il trouve l'assurance à la fois de la miséricorde divine et de l'efficacité de la prière persévérante.

(1) *Cartas de Sor Maria.*
(2) Cf. BARRIONUEVO, *op. cit.*
(3) *Ibid.*

A sa joie très vive, il eut un second fils, au mois de décembre 1658; mais l'enfant ne vécut que quelques mois. Philippe-Prosper, alors âgé d'un an, traînait lui-même son enfance maladive. Or, c'est à cette époque que Don Luis de Haro et le Cardinal Mazarin, en sérieux pourparlers dans l'île des Faisans, arrêtaient les conditions du traité de paix dont le besoin se faisait si profondément sentir. Avec la mort de Cromwell et la restauration probable des Stuarts sur le trône d'Angleterre, Philippe IV pouvait donc, après une longue vie traversée par des guerres continuelles, espérer que ses jours s'achèveraient au milieu de la paix générale.

Au mois d'octobre 1659, les négociations étaient assez avancées, pour que l'on pût officiellement demander à Philippe IV d'accorder la main de Maria-Teresa à son cousin Louis XIV. Ce fut l'un des plus grands seigneurs de la Cour de France, le Maréchal de Grammont, que l'on choisit pour cette ambassade. Mais Madrid eut beau revêtir — et c'était certes bien le cas, cette fois-ci — son plus pompeux appareil; les Espagnols eurent beau relever la tête; quand le Maréchal, entouré de sa brillante escorte, pénétra dans la capitale, il avait pleinement conscience de représenter un nouvel état de choses, lequel, providentiellement, était en train de remplacer la suprématie de l'Espagne. Celle-ci avait, depuis un siècle et demi, revendiqué la préséance sur toutes les puissances de la terre : sa langue avait été celle de la culture, et de l'usage; par sa littérature, par son théâtre, et surtout par le roman, elle avait donné, en Europe, le ton aux écrivains; c'était elle qui lançait les modes nouvelles du costume; c'étaient ses soldats qui avaient appris aux nations l'art de la guerre, et ses explorateurs qui avaient porté aux quatre coins du globe ses traditions, sa religion et son idiome. L'entrée solennelle de Grammont au Palais de Madrid, avec de nouveaux airs et des grâces nouvelles, marquait enfin, après plus de trente années d'une guerre dévastatrice, le commencement d'une ère différente dans la civilisation universelle. Le vieil athlète qui dépérissait, c'était l'Espagne; le jeune géant, qui avait devant lui l'avenir d'une longue vie, c'était la France. Las et épuisé après un règne tout rempli de tragiques déboires, Philippe IV s'enfonçait dans le repos après quoi il avait si longtemps soupiré; mais le Roi-Soleil escaladait les cieux. Or, ces faits notoires ne pouvaient être atténués ni par les conventions courtoises des diplomates, ni par la politesse gracieuse de Grammont, ni par la délicate considération dont les hommes politiques de France firent preuve envers l'Espagne dans le traité de paix. Ce qu'il était pareillement impossible de cacher, c'était que l'amitié nouvelle récemment contractée annonçait la fin de l'Union de l'Espagne et de l'Autriche, union fatale dont le but avait été d'imposer l'orthodoxie à tout l'univers.

Mariana ne put se retenir de faire la moue et de froncer le sourcil, lorsque, suivi de son escorte de princes et de seigneurs, Grammont se présenta pour la saluer. Aux yeux du Français triomphant et au gai costume qui venait à peine de quitter la Cour jeune et enjouée de Louis XIV, l'austère grandeur de l'antique Palais de Madrid, et les riches mais sombres costumes de Philippe IV et de ses courtisans, parurent assez bien en harmonie avec le vieux régime étouffant qui agonisait. En rapportant l'impression faite sur eux par la vue d'une société qui leur apparut à la fois comme romantique et retardataire, les membres de la délégation ne se sont pas montrés avec nous avares de détails. (1) Un des chapelains de l'ambassade a laissé notamment, de la représentation théâtrale donnée dans le vieux Palais de Madrid en l'honneur de Grammont, une description qui nous fait excellemment voir un des plus originaux caractères de la Cour de Philippe IV, à cette époque. « Le grand salon, dit-il, n'était éclairé que par six énormes chandelles de cire, piquées sur de gigantesques luminaires d'argent. En face l'une de l'autre, de chaque côté de la pièce, il y avait deux loges, ou tribunes, dont l'une était occupée par l'Infante, et l'autre destinée au Maréchal, avec, en dessous, deux banquettes recouvertes de tapis de Perse où avaient pris place une douzaine de dames de la Cour: nous autres Français, nous nous tenions derrière elles. La Reine et la petite Infante entrèrent précédées d'une dame qui portait un flambeau! Quand le Roi parut, il salua les dames et prit place dans la loge, à la droite de la Reine; la petite Infante était à la gauche de celle-ci. Le Roi resta immobile tout le long de la pièce, et il ne rompit le silence qu'une fois, pour dire un mot à la Reine : mais, de temps à autre, il jetait un coup d'œil de chaque côté tout autour de lui : tout près de lui, un nain se tenait debout. A la fin de la pièce, toutes les dames se levèrent et vinrent se grouper au milieu du salon, comme font les chanoines au chœur après l'office : joignant alors les mains, elles firent, l'une après l'autre, leur révérence, cérémonie qui dura bien sept à huit minutes. Pendant ce temps, le Roi aussi s'était levé : il fit une inclination à la Reine, qui en

1. [illegible]

fit une à son tour à l'Infante ; après quoi, tous joignirent les mains et se retirèrent (1).

L'hiver de 1659 était déjà assez avancé, et pourtant les plénipotentiaires réunis dans l'île des Faisans n'avaient pas pu encore se mettre définitivement d'accord sur toutes les conditions de l'important traité de paix des Pyrénées. Les négociations furent même plus d'une fois sur le point de se rompre. Les conditions proposées par la France étaient cependant assez douces ; mais, quelque modérées qu'elles fussent, elles ne laissaient pas néanmoins de paraître amères à l'orgueil espagnol (2). Il s'agissait en effet pour l'Espagne de rendre le Roussillon, avec une grande partie de l'Artois et les principales villes de la Flandre française, et de laisser aux Anglais le port de Dunkerque : en retour, la Catalogne s'offrait à redevenir espagnole avec son ancienne constitution, et l'on excluait du traité le nouveau Roi d'Angleterre et ses amis les Portugais. Tout finit peu à peu par s'arranger. Les réjouissances, à Madrid, ne connurent alors pas de bornes, pas plus du reste que les éloges adressés au favori Haro, qui fut salué du nom du « Prince de la Paix ». Qu'importaient après tout, pensaient les Espagnols, qu'importaient les conditions onéreuses auxquelles on achetait la tranquillité ? Délivrée enfin du souci de la guerre qui l'avait écrasée pendant toute une génération, l'Espagne allait donc pouvoir faire expier leur résistance aux rebelles Portugais, et Philippe IV redevenir Roi de la Péninsule : déjà Don Juan, le fils du Roi, était chargé de reconquérir le Portugal à la Castille. Mais, en attendant la réalisation de ce beau rêve, un évènement plus immédiat sollicitait alors l'attention publique : et il n'était donc bruit que du voyage solennel du Roi Philippe et de sa Cour à la frontière française, pour conduire sa fille au royal fiancé qui l'y attendait.

Malgré le désir bien arrêté de Philippe IV de faire les choses le plus économiquement possible, on travailla aux préparatifs du voyage pendant de longs mois et avec une magnificence qui éclipsait celle que l'on avait pu déployer précédemment pour des cérémonies semblables entre l'Espagne et la France. C'était Haro qui donnait le ton ; et, en le prenant sur lui, seigneurs et courtisans se montraient bien décidés, dussent-ils y manger leur dernier ducat, à prouver aux Français que l'Espagne ne souffrait pas plus de l'épuisement matériel qu'elle ne connaissait l'humiliation morale. Le vieux tempérament Castillan, fait de prodigalité et d'orgueil, s'étalait de nouveau avec complaisance. Refoulant leur misère à l'arrière plan, les Madrilènes gaspillèrent en bagatelles leurs derniers réaux ; et quand, avant le départ du Roi pour la France, un festin d'adieu fut donné aux équipages royaux, tout Madrid s'y porta en foule pour s'en offrir le spectacle. Voici le croquis qu'on trouve dans un supplément aux lettres de Barrionuevo : « Il y avait merveilleux spectacle ! quatre litières, et quatorze carrosses, attelés chacun de six mulets. Le nouveau service de table, gravé aux armes de France et d'Espagne, que son Altesse doit emporter avec elle, est un miracle de richesse et de beauté. Les bijoux que l'on doit, ou donner, ou porter, dépassent tout prix et échappent à tout éloge. Chacun des gentilshommes qui accompagneront la Famille Royale fait, de son côté, des préparatifs, mais qui sont moins en rapport avec ses moyens qu'avec ses ambitions. Le Duc de Medina de las Torres doit, dit-on, particulièrement se distinguer : à chacun de ses serviteurs il donne cinq costumes différents ; et une série de ces livrées, qui a été exécutée à Naples, coûtera, à elle seule, soixante-cinq mille ducats. Quant aux habits de Son Excellence, on en dit des choses incroyables, tout de même que des joyaux qu'il emporte avec lui, et qui sont bien dignes de son grand cœur. Mais, pour Don Luis de Haro, l'on ne réussira à se faire quelque idée de ses préparatifs que si l'on se rappelle d'abord qu'il est le luminaire du monde, sur quoi viennent totalement se réfléchir et s'irradier l'éclat et la majesté mêmes de notre Roi-Soleil. On dit aussi que les chevaux et leur équipage valent, rien qu'à eux, un immense trésor ; et pourtant, quelque riche qu'en soit le harnachement, ils seront encore indignes de figurer en une fête aussi grandiose, si nous considérons le rang des personnes que porteront les chevaux du Soleil, à leur entrée à Irun. On comprend bien que, en disant adieu aux autels de Madrid, les yeux de notre Infante se soient mouillés de larmes ; cependant, nos femmes voilées, à la maligne clairvoyance de qui rien n'échappe, nous ont, en rapportant la chose, laissé entendre que ces larmes pourraient bien être en réalité de sincères sourires. La Reine, au contraire, semble fort triste du départ du Roi. (1) »

MARTIN HUME.

1 Cf. Abbé BERTAUT, *Journal du Voyage d'Espagne*. Paris 1669.

(2) La jalousie était encore si vive entre les deux peuples, que Mazarin crut devoir formellement interdire à tous les Français de sa suite de traverser, pendant la Conférence, les lignes espagnoles. « C'était, lit-on dans une publication contemporaine, dans la crainte qu'il avait que les Français, accoutumés à mépriser les étrangers et à se moquer de tous ceux qui ne sont pas vêtus à leur mode, ne fissent quelques déplaisirs aux Espagnols, dont le procédé est plus sérieux et plu[illegible]. — C[illegible] *L'Isle de la Conférence et le [illegible] de li[illegible]*.

(1). Cf. *Avisos anonimos*. Appendice aux Lettres de Barrionuevo.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

A propos de Dante.

HENRI HAUVETTE. *Dante*. Introduction à l'étude de la *Divine Comédie*. (Hachette.)

Dante : *La Divine Comédie*, traduction française par P. A. FIORENTINO. (Hachette.)

On ne consacre point sans s'excuser un bref article à un tel sujet. Il faut l'intrépidité de certains chroniqueurs pour juger Dante en cinquante lignes, et le louer en une demi-douzaine, voire une douzaine d'adjectifs. On admire fort les ignorants qui, n'y mettant guère plus de façon, vous tranchent d'un aphorisme, à la fin d'un dîner, tel cas épineux de la controverse dantesque. Les chroniqueurs ont peut-être une excuse que n'ont point ces impudents « causeurs » ; ils obéissent à l'une des plus cocasses obligations de leur métier, devant improviser à tout instant *de omni re scibili*, et se recommandent d'un privilège que l'on serait fort embarrassé de leur contester; les en priver serait injuste, et tout le monde y perdrait; les chroniqueurs — c'est une chance qu'ils doivent à leur fonction et dont on ne les tient point responsables — n'ont point besoin de génie ni même de sérieux ou de réflexion pour faire œuvre utile.

Au reste le souvenir de Dante et de la *Divine Comédie* n'encombre point les chroniques de nos quotidiens; l'ombre de Béatrice ne fréquente point les salles de rédaction; l'Enfer et le Paradis préoccupent peu et rarement le Boulevard. Le bon public préfère qu'on l'entretienne de sujets plus gais, et par exemple des romans ou des « créations » de Mme Colette Willy.

Nos chroniqueurs ne chroniquent guère à propos de Dante ; et c'est de quoi on les féliciterait, si leur silence n'impliquait l'indifférence d'une foule de gens qui ne sont point tous nécessairement, ni tout à fait illettrés : on ne lit plus la *Divine Comédie*.

Voici donc un cercle vicieux : on ne lit plus la *Divine Comédie*, parce que les chroniqueurs, ces pourvoyeurs de la pâture intellectuelle la plus accessible au public — négligent de maintenir Dante « au premier plan », à n'importe quel plan de l'actualité; les chroniqueurs boycottent Dante, ainsi que quelques autres grands hommes, parce que le public ne réclame point chaque matin le rajeunissement de ces gloires anciennes — et que peut-être les moins audacieux éprouveraient comme une pudeur à ne pouvoir se recueillir devant une si grave et si imposante matière.

Et le monde va s'abêtissant.

Il vous expliquera, ce monde haletant et trépidant, que Dante ne convient plus à nos méditations impromptu; nos recueillements ne sont que des divertissements rapides ; nous sommes distraits jusque dans le rêve : allez donc, après cela, vous efforcer de suivre la pensée la plus altière, le rêve le plus impérieux ; l'œuvre de Dante est trop abrupte; dès l'approche on se lasse ; on se lasse des subtilités, des allusions, des figures, de tout cet étalage de science, de théologie, de politique, et de cette polémique, et de ces perpétuelles énigmes qui nous font mieux mesurer notre ignorance de son temps, de sa psychologie, de son art ; embarrassé de tant d'obstacles, comment s'associer à un vertigineux essor? Dante est un « auteur difficile », le plus difficile peut-être qui soit parmi les très grands. Il faut l'abandonner, ou très humblement, comme ces écoliers qui ânonnent des explications de texte, consentir un pénible, un long apprentissage.

Dure rançon, mais non point exorbitante, du plus rare plaisir.

Or, voici que ce labeur préalable et nécessaire, l'homme de France, qui connaît le mieux les infinis dédales de la *Divine Comédie*, nous invite à l'entreprendre et à le mener à bien avec lui, en même temps que lui, avec le secours constant et efficace de son zèle disert et de son obligeante érudition. Hâtons-nous de remercier M. Henri Hauvette qui nous gratifie d'un inestimable cadeau ; voici la clé de l'œuvre de Dante, une clé portative, et dont l'usage s'offre à tous, tant l'auteur s'ingénia à prévoir la commodité de chacun ; ce maître est prévenant à l'ignorance, indulgent aux défauts de mémoire, aux inattentions, aux ironies, aux frivolités des lecteurs les moins préparés; plus bienveillant à nos faiblesses que Virgile aux effrois du Florentin, il nous guide, avec une ardeur longanime, inlassable : il sait nos hésitations, il en triomphe sans nous humilier; sa bonne grâce devance nos questions, prévoit et résout la difficulté qu'il nous eût été pénible d'avouer ; son dévouement imperturbable rassurera les timides, secondera les impatients, recrutera et disciplinera des enthousiasmes jusque parmi les indifférents et les tièdes ; les savants le consulteront... A tous il plaira, parce que sa modestie est grande, et qu'il développe et formule ses précieuses leçons le plus simplement du monde. Voilà certes de l'excellente « explication de texte », voilà de l'excellent enseignement ; je n'en sais guère de plus discrètement bienfaisant, de plus méritoire, de plus vraiment utile aux Lettres.

Admirez la loyauté modeste de l'homme informé, l'abnégation — où quelques-uns discerneront comme une pointe d'orgueil et de fierté profes-

sionnels — du spécialiste : Henri Hauvette déclare tout d'abord : « je suis sûr de n'apporter aucune nouvelle lumière en ce qui concerne l'intelligence et l'interprétation de la *Divine Comédie* » d'autre part je ne me soucie pas d'ajouter « mon portrait de Dante » à la longue série de ceux qui existent déjà, et cet essai ne prétend pas à la dignité d'œuvre d'art... » Précipitamment, il ajoute : « obligé de « sérier » les difficultés, d'analyser et de décomposer ce qui, dans la création artistique, est intimement fondu, indissoluble, j'avoue que j'éparpille l'attention, et que la physionomie du poème dantesque s'en trouve altérée... ». N'allez point croire surtout que Henri Hauvette vous imposera ses préférences bibliographiques ; il a dû se résoudre à choisir parmi l'innombrable « littérature » de son sujet : « mais je ne me dissimule pas que mon choix, résultant de mon expérience personnelle plutôt que de principes fixes, peut paraître très arbitraire, et l'est sans aucun doute ». *Habeant sibi cæteri*, vont s'écrier quelques plaisantins, encore qu'il n'y ait point lieu ici de plaisanter... Henri Hauvette de la meilleure foi du monde exagère, et nul n'aura de peine à découvrir qu'utilisant la science de ses devanciers il la transmet au lecteur avec le plus délicat scrupule, mais sans cesser de la filtrer, de la raisonner, de la critiquer, et donc de la rajeunir, et parfois de la renouveler. Lui-même ne doute point qu'une prudente analyse ne soit la plus nécessaire préface à la synthèse vivante réalisée par le poète... Quant au choix de la bibliographie, laissons à ses confrères l'aimable soin de le quereller, s'il leur plaît, à ce propos. — Pour nous, concluons que la pédagogie s'éloigne de plus en plus de la rigide assurance dont elle se fit naguère une vertu, que la science moderne est une école de clair bon sens, de simplicité, de goût, et qu'en vérité le pédantisme ne loge point par préférence à la Sorbonne.

Et maintenant, quel sera le sort de ce livre ? Si vivement qu'on en recommande la lecture, on peut douter qu'il inspire de fréquentes chroniques ; certes il ne fera nul tort au plus plat roman, à la plus indigente « nouveauté » littéraire : il ne privera ni Mme X. ni M. Y. de la banale réclame à laquelle ont droit désormais les plus déplorables plumitifs... On souhaiterait qu'il rendît quelques lecteurs à la Comédie délaissée : tel est le but que se propose l'auteur, peu empressé à briller, à retenir sur soi, selon la coutume des mauvais guides, l'attention sollicitée en faveur d'un immortel chef-d'œuvre ; il faut lire ce livre pour gagner du temps, abréger le fastidieux purgatoire, l'épreuve aride imposée par Dante à l'oublieuse postérité que nous sommes ; il faut lire ce livre pour retrouver et parcourir d'un élan la route miraculeuse qui mène au sublime.

*
* *

Et certes il serait désirable que la *Divine Comédie* nous fût plus familière : elle nous dépayse assez pour nous procurer fréquemment l'utile secousse de la surprise et nous contraindre à l'effort qui nous tire de nos opinions préconcues et de nos nonchalances d'esprit ; elle est trop étroitement circonscrite par l'ensemble des traditions intellectuelles et morales d'où est issu le meilleur de nous-même pour que nous nous sentions étrangers à son émouvante beauté ; la grâce, l'ardeur spirituelle et l'élan lyrique du moyen âge, le charme italien et latin de ce printemps de l'esprit qui annonce la floraison prodigieuse du génie antique revivifié par une sève moderne, le mysticisme, et la logique aristotélicienne, la poésie toute pure, et la passion dans la splendeur de la jeunesse, et la science, la Grèce, Rome et Florence, qui donc reniera jamais ces sources infiniment généreuses de notre art et de notre pensée ?

On ne les renie point, on les oublie.

Or, l'instant est favorable à un équitable et nécessaire effort de mémoire ; non sans doute que toutes les obscurités de la *Divine Comédie* aient été dissipées ; mais dès maintenant les ambitions de l'exégèse dantesque sont en partie satisfaites ; il n'est plus permis d'ignorer ses succès ; avec une lente patience elle a reconstitué une biographie de Dante ; les circonstances, l'homme et l'œuvre, elle a tout étudié avec cette ingéniosité passionnée qui multiplie les rapprochements, note les coïncidences, retrouve le lien et l'unité d'une inspiration en apparence diverse et contradictoire aux faits : elle a replacé le poète dans le cadre de son époque agitée, et retrouvé dans le poème le souvenir exact ou déformé des événements, des idées, des croyances qui préoccupèrent cette époque. Il n'est plus permis désormais de se récuser, d'arguer de ces ténèbres qui trop longtemps découragèrent les timides amis de la *Divine Comédie* ; la science a rendu à la poésie un éminent service : le plus vaste et le plus magnifique des poèmes obscurs nous devient intelligible.

Et notez bien ceci : avec la lumière une émotion nouvelle pénètre son mystère ; il ne nous est point indifférent que Dante ait vraiment vécu les amours et les haines qu'il célèbre avec la plus véhémente éloquence : plus proche de la réalité, son poème nous paraît plus fraternellement humain ; et par exemple il ne saurait nous déplaire d'apprendre que la fameuse Béatrice ne fut point l'image d'un rêve, mais une belle Florentine ; on avait certes observé que les guides allégoriques à qui se confie le héros de la *Divine Comédie* n'étaient point des êtres chimé-

riques : Virgile, symbole de l'intelligence, Caton [illegible] du Purgatoire « image de l'affranchissement volontaire », Matelda, la Matelda du Paradis terrestre, Saint Bernard le Voyant, qui éclaire aux yeux du poète le mystère de la Trinité. Se pouvait-il que seule Béatrice fût une création de l'imagination de Dante? On le soutint, en dépit du témoignage de Boccace; l'école d'Adolfo Bartoli s'en prétendit assurée; les jeux de l'arithmétique dantesque semblaient confirmer cette hypothèse; parce que le nombre neuf fut fréquemment associé aux vicissitudes de son culte amoureux, parce que Dante et Béatrice avaient neuf ans lors de leur première entrevue, et qu'ils se revirent neuf ans plus tard, à la neuvième heure du jour, et que Béatrice mourut le 8 juin 1290, c'est-à-dire le neuvième jour du mois selon le calendrier arabe, et le neuvième mois de l'année selon le calendrier syriaque... il parut excessif que cette explication nous fût donnée : « Trois est la racine de neuf... Si donc trois est par lui-même facteur de neuf, et si le facteur des miracles est lui-même trois, c'est-à-dire le Père, le Fils et le Saint-Esprit, cette femme, que le nombre neuf a constamment accompagnée, est elle-même un neuf, c'est-à-dire un miracle, dont la racine n'est autre que la miraculeuse Trinité. » Si déconcertantes que nous semblent de pareilles galanteries, nous ne pouvons plus guère nier l'identité de Béatrice et de cette Bice, fille de Folco Portinari — notable citoyen de Florence, voisin des Alighieri — et femme de Simone de Bardi... Car Béatrice fut mariée : et voici encore une précision dont ne souffre point un inoubliable roman d'amour.

On aimerait à penser qu'[illegible] si elle ne put appartenir à Dante, elle n'appartint à personne; certains lecteurs [illegible] tout de la moralité du poète et de la pureté [illegible] dame une idée si haute, qu'ils tolèrent difficilement la présence de Simone de Bardi entre eux. Ces scrupules sont infiniment respectables; mais ils ne sauraient prévaloir contre les faits. Ces faits sont de deux ordres : d'une part, Dante emploie, pour désigner Béatrice, certaines expressions qui ne peuvent en aucun cas s'appliquer à une [illegible] Dante [illegible] Monna Vanna [illegible] Guido Cavalcanti sont manifestement des femmes mariées. D'autre part, la tradition constante de la poésie amoureuse, depuis les troubadours, était de courtiser les nobles épouses des seigneurs et des chevaliers, les jeunes filles ne paraissant [illegible] si l'on veut, car les hommages les plus éthérés dissimulaient parfois des intrigues peu honnêtes; mais ce commerce poétique pouvait être aussi pur, aussi chaste que s'il se fût agi d'une jeune fille.

Donc Béatrice était mariée; ce fâcheux Simone de Bardi apporte une ombre imprévue en ce poème de lumière; mais on ne lui garde nul ressentiment; son aventure témoigne que les protagonistes de ce poème furent soumis aux ordinaires conditions, et qu'il n'y eut de surhumains en cette affaire qu'un merveilleux amour et un extraordinaire génie. Cet amour, ce génie, ce poème en sont-ils moins poignants?

On multiplierait aisément les exemples : le livre de Henri Hauvette en fournit un grand nombre, dont il n'est point superflu de méditer le sens, non plus qu'on ne saurait se dispenser de réfléchir aux salutaires avertissements dont cet ouvrage est tout rempli : nous n'avons point coutume de nous souvenir qu'entre le mysticisme et le rationalisme les préférences de Dante vont au rationalisme; c'est une décision qui le rapproche de nous, et dont les considérants et les atténuations, épars en son poème, illustrent durablement l'éternel conflit du raisonnement discursif et de l'intuition; parce que Avicenne et Averroès et saint Thomas ne sont plus nos conseillers intellectuels, il ne faudrait point cependant oublier que ces commentateurs d'Aristote inaugurèrent une vive protestation contre la tradition des néo-platoniciens, des Pères, de Plotin et de saint Augustin, et que si l'abus du syllogisme allait déterminer le verbalisme des scolastiques, une ferme confiance en l'efficacité de la raison humaine instituait une activité nouvelle de la pensée et de l'investigation scientifique. Or Dante se rattache aux aristotéliciens; et sans doute découvre-t-il en ce ciel du Soleil, où retentissent les louanges de saint Dominique et de saint François, deux cercles concentriques également lumineux, et qui symbolisent la dualité du monde théologique et des théories en faveur au XIVe siècle; de ces deux groupes de docteurs, les mystiques et les aristotéliciens, saint Bonaventure et saint Thomas sont les interprètes. Et c'est par l'entremise d'un grand contemplatif, saint Bernard, que le poète obtient la faveur de la vision suprême. Ses prédilections toutefois ne sont point douteuses; il est même remarquable que son saint Thomas, un peu différent de l'ennemi des hérétiques, et notamment d'Averroès, célébré par l'hagiographie dominicaine, s'accommode du voisinage et en vérité de la complicité d'Albert-le-Grand et de Siger de Brabant, notoire averroïste... Ne nous laissons donc point égarer par les beautés mystiques de la poésie de Dante : « l'auteur de la *Vita Nuova*, et de la *Commedia* a été certes un croyant exalté, presque un visionnaire, et sa piété a bien été celle d'un mystique : mais sa science ne se serait pas accommodée d'une méthode purement intuitive; il était plus fait pour la recherche et pour l'action que pour l'extase, et son intelligence, avide de tout comprendre, s'adaptait merveilleuse-

ment au raisonnement déductif. » Et c'est pourquoi ce génie si complet, en qui s'équilibraient les puissances si rarement associées de l'esprit humain, aboutit à la généreuse synthèse de son paradis intellectuel : averroïstes et thomistes, platoniciens et mystiques, tous les héros de la pensée y jouissent d'une éternelle sérénité ; parmi les philosophes de l'antiquité, seul Epicure est damné ; mais une sorte de paradis de rémission accueille Platon, Aristote, Démocrite lui-même ; et ce « noble château » abrite, en des Limbes éclatantes Saladin en même temps que Brutus l'Ancien et Lucrèce, Avicenne et Averroès, en même temps que Senèque, Euclide et Hippocrate. Et cela est proprement admirable :

C'est en cela, et en cela seulement que consistent l'originalité de Dante et la nouveauté de son attitude en face des problèmes théologiques ou philosophiques : cette largeur de vues, cette insatiable curiosité d'esprit, cet amour de la science, où notre âme trouve la satisfaction suprême de ses aspirations et la plus haute forme du bonheur, sont des traits qui détachent fortement Dante de sa génération, et font de lui l'initiateur d'un renouveau intellectuel, que rien n'annonçait si proche au moment où il venait au monde.

*
* *

On extrairait aisément du livre de Henri Hauvette les directions d'une étude que l'on serait tenté d'intituler : de la modernité de Dante. . Tel est le bénéfice d'une exégèse intelligente que les passions et les problèmes dont la *Divine Comédie* nous révèle un aspect transitoire semblent dépouiller leur vêtement médiéval et nous apparaître dans la nudité de leur poignante et éternelle splendeur... Approfondissez donc en compagnie de ce guide bienveillant et informé l'histoire des rapports de Dante avec les Blancs et les Noirs, l'histoire de cette turbulente Florence, l'art, la science, la théologie de ces siècles lointains ; il n'est guère de cendres plus brûlantes ni d'où jaillissent de plus éclatantes lueurs. Et revenez enfin à Dante, à Dante que les chroniqueurs négligent, parce qu'il ne leur est point permis de faire triompher une définition raisonnable de l'actualité, à Dante assuré du respect méprisant, quasiment injurieux des ignorants, à Dante qui doit demeurer l'un des plus puissants prophètes de notre église artistique et intellectuelle.

LUCIEN MAURY.

THÉATRES

Théâtre Antoine : *Le Bonheur*, comédie en trois actes de M. Albert Guinon.

Odéon : *Le Forbat*, pièce en quatre actes de MM. Alfred [illegible] et René Jeanne.

Il faut reconnaître d'abord — et on le fait ici bien volontiers — qu'une pièce de M. Albert Guinon n'est jamais négligeable. L'auteur de *Décadence*, du *Partage*, du *Joug* et de *Son Père* n'est pas un de ces industriels adroits et heureux dont l'usine « fait », par provision ou sur commande, l'article soigné, agréable à l'œil, et fournit, selon les besoins de la consommation, au commerce théâtral. Ecrivain et moraliste, il veut que sa littérature soit du théâtre, mais il veut aussi, et non moins fortement, que son théâtre reste de la littérature. C'est jouer gros jeu : il y a le risque de la réussite, puisqu'il faut faire coup double, et que l'œuvre d'art soit une œuvre dramatique; il y a le risque du succès, car on déconcerte aisément des spectateurs, quand on les tire de leurs habitudes en sortant soi-même de la convention. La position de l'homme de lettres au théâtre n'est pas, depuis Scribe, une position de tout repos.

Peut-être M. Albert Guinon s'en est-il rendu compte et a-t-il aggravé la difficulté en essayant de l'atténuer. Sa pièce, qu'il a voulue psychologique et scénique, est à la fois hardie et conventionnelle, cruelle et légère : elle mêle, sans réussir à les accorder et à les fondre, l'idéologie, l'observation et la fantaisie. Les caractères restent pris entre les exigences de la thèse et les nécessités de l'action. De là un manque d'unité, de décision, qui compromet la valeur de la pièce comme sa fortune et fait que, si nous ne refusons pas d'en suivre le développement jusqu'à son terme, nous lui reprochons de n'avoir pas su nous entraîner.

Colette Passenant est une jeune et jolie femme, mariée depuis sept ans, et qui ne trouve dans son ménage que la moitié du bonheur. Elle a pu s'en accommoder jusqu'ici, mais nous voyons clairement qu'elle ne s'en contentera plus. Des désirs nouveaux la tourmentent. Il lui apparaît soudain que la vie et l'amour ne se bornent pas aux joies bourgeoises du confort conjugal ; elle rêve d'ivresses romantiques, se grise de Lamartine et demande honnêtement à son mari qu'il veuille bien se mettre au diapason de ce soudain lyrisme. Le mari, excellent homme au demeurant, et courtier d'assurances, ne comprend même pas. Deux de ses amis, René Liverdun et Dubois-Mantel, ont fort bien compris, eux, que c'était l'heure du berger. Ils font galamment et symétriquement la cour à Colette. Le sujet de la pièce ne va-t-il donc

être que de savoir avec lequel cette aimable personne tromperas son mari? Mieux que cela, en vérité, M. Albert Guinon ne se mettrait pas pour si peu en peine d'écrire, et il nous rassure tout de suite en faisant disparaître, dès le premier acte, ce mari devenu inutile. C'est l'affaire d'une congestion, et nous sommes tranquilles : cette jeune veuve nous réserve quelque chose de mieux que la banale aventure.

Dix mois après, René Liverdun, qui avait su lire avec l'accent voulu les vers de Lamartine, est devenu l'amant. Dubois-Mantel, qui ânonnait pitoyablement les stances du *Lac*, est allé se consoler dans l'Inde, car c'est son habitude de prendre à la lettre le congé des femmes qui l'envoient promener : elles lui ont fait voir ainsi beaucoup de pays. Nous retrouvons donc René et Colette, seuls, radieux, extasiés. Seuls ? Hélas non ! Et j'allais oublier moi-même cette loi du théâtre : que les personnages dramatiques sentent, pensent et agissent toujours sous les regards d'une foule assemblée. Donc, pour que nous ne doutions pas de son bonheur, ce couple passionné tient devant nous de ces propos qui ne sont point faits pour les tiers, et qu'il est plus fastidieux encore qu'inconvenant de tenir devant quinze cents personnes. Leur rhétorique amoureuse, rehaussée d'une action expressive, a fort déplu, et il ne faudrait pas beaucoup de taches de ce genre pour compromettre le sort d'une pièce où elles ne sont pourtant qu'un accident. Je crois qu'il y avait peu de peine et tout profit à les faire disparaître, ne fût-ce que par égard pour les excellents artistes qui se trouvent ainsi, devant les rires ironiques des spectateurs, dans une fâcheuse situation.

Tout ce tendre délire, aussi bien, va faire place, en un instant, à des invectives et à des fureurs. Car il faut dire que René et Colette ont résolu de se marier et que leur amour n'est point fait pour le mariage. Ce n'est point de l'amour, mais du désir, de l'avidité, de l'égoïsme. Dès qu'il s'agit d'organiser une vie commune, avec ses obligations, ses responsabilités, les caractères se heurtent et l'antagonisme apparaît. Un rien suffit d'abord, la démarche d'un tapissier, qui vient prendre la commande du mobilier : chacun des deux fiancés avait arrêté, sans penser à l'autre, son choix sur un style. Puis surgit une difficulté plus grave : Colette n'a point de fortune, et le père de René, vieux viveur dont ce mariage dérange les habitudes, déclare qu'il donnera à son fils une dot modique. C'est la gêne en perspective. Enfin le conflit éclate, quand Liverdun demande à Colette de ne plus recevoir Dubois-Mantel après leur mariage. Elle entrevoit les exigences cassantes du mari futur, son autorité tracassière, sa jalousie qui, après l'avoir charmée comme une preuve d'amour, l'outrage comme une marque de défiance : tant il est vrai que tout change selon le point de vue auquel on se place et que celui des amants n'est pas celui des époux ! Colette et René se disent des paroles irréparables et dans la violence de leur dépit vont jusqu'à rompre le lien qu'ils ont reconnu impossible, celui même qui les enchaînait si délicieusement. Rien ne résiste à de telles explications et les illusions entraînent dans leur déroute ce qui se mêlait à elles de réalité.

C'est que, pour Colette du moins, illusions et réalité se confondaient en un unique idéal. Et nous touchons ici à la thèse même de la pièce. Il eût suffit sans doute à René Liverdun d'avoir une maîtresse : il ne suffit pas à Colette d'avoir un amant. Elle veut un mari. Elle veut l'un et l'autre. Nous l'avons vue mécontente de ce que son mari ne fût pas un amant; elle rêve que son amant devienne un mari. Elle est à la fois — comme toute femme, si nous en croyons l'auteur — bourgeoise et romanesque, sentimentale et « pot-au-feu. » Elle a besoin de lyrisme et besoin d'ordre ; il lui faut les envolées dans le bleu et la douceur du nid, l'enivrement et la sécurité. Elle a connu séparément l'un et l'autre : nous devons croire qu'il n'est pas facile de les trouver ensemble, puisque par deux fois elle a échoué. Quoi donc alors? Etant bien prouvée dès lors l'incompatibilité entre les qualités d'amant et les qualités d'époux, il ne reste plus à Colette que d'assumer elle-même la tâche de réunir dans sa vie ce que la nature des choses a séparé. Elle prendra un amant et un mari.

Ils sont trouvés l'un et l'autre. Dubois-Mantel est revenu fort à propos et sa réapparition détermine une grande scène qui est le pendant de celle où Colette et René s'aperçoivent qu'ils ne sont pas faits pour être époux. Celle-ci, fort joliment conduite, amène Dubois-Mantel et Colette à découvrir qu'après tout ils n'ont rien de mieux à faire qu'à se marier. Très riche, très calme, très « philosophe », ce soupirant, jusqu'ici dédaigné, offre, au bon moment, sa main, sa fortune et la liberté. Colette accepte les trois ensemble : l'argent et le mariage lui permettront de jouir en paix de la liberté. Avant que tombe le rideau sur le dernier acte, tout cela est confortablement arrangé. « A bientôt », dit Dubois-Mantel à Liverdun, qui lui répond : « A bientôt ».

Pourquoi ce dénouement a-t-il choqué? Le public a vu pire sans protester. Je me demande s'il n'a pas cette fois le sentiment d'être quelque peu mystifié. Il y a peut-être ici trop de logique dans les marchandages et de sérénité dans l'ignominie. Et puis ces gens-là nous déconcertent : nous ne savons jamais s'il faut les prendre au sérieux, ni quand ils commencent ou quand ils cessent de l'être. Cette

pierre à l'être semble tout au plus qu'une sorte de mœurs et parfois qu'une fantaisie légère. Tantôt l'auteur semble influencé par M. François de Curel et tantôt par M. Tristan Bernard. Et à travers tout cela il reste toujours lui-même : moraliste d'une misanthropie un peu de commande, dramaturge d'une logique un peu stricte, d'une symétrie un peu forcée, artiste enfin d'une écriture très distinguée et plutôt un peu trop littéraire.

Mais le grand reproche que j'adresserai à cette pièce, la raison principale de la malveillance que les spectateurs ont par moments témoignée aux personnages, c'est que ceux-ci ne sont pas intéressants. Qu'est-ce, en fin de compte, que cette Colette, sinon une sorte d'abstraction très gentiment réalisée, la personnification de la femme de trente ans avec son double besoin, son idéal d'amante et d'épouse? Et qu'est-ce que Liverdun, sinon la personnification quasi-symbolique de l'amant? Et Dubois-Mantel, sinon la personnification non moins symbolique de l'époux? Plus vague encore, plus schématique, le mari entrevu au premier acte, ce compagnon placide, lourd de bons repas et actif à ses affaires. Il en reste un, qui semble jouer parmi les autres le rôle de raisonneur : c'est le père de Liverdun. Ce veuf déluré, qui s'est refait une vie de célibataire noceur et qui ne rêve pas pour son fils un autre avenir, se borne à disserter, assez agréablement d'ailleurs, contre le mariage, en faveur de la polygamie. Dubois-Mantel tient déjà trop du fantoche ; celui-là l'est tout à fait. Cette pièce, un peu composite et assez fine, manque vraiment d'humanité.

Mme Andrée Mégard a corrigé ce défaut de son rôle par une perfection de grâce et une richesse de nuances qui en font une de ses meilleures créations. On ne saurait trop louer un art si délicat et si sûr. D'un bout à l'autre de l'action, où elle est toujours présente, cette excellente comédienne a été charmante. M. André Dubosc a subtilement dosé la fantaisie et le comique dans le personnage assez ingrat de Dubois-Mantel. MM. Capellani (René Liverdun) et Mangin (Liverdun père) complètent une très bonne interprétation.

* * *

Il est clair qu'il ne faut pas apporter aux « matinées d'essai » du théâtre de l'Odéon les mêmes dispositions qu'à un spectacle ordinaire. On nous y promet, non point des réalisations, mais des « promesses » et on nous y fait espérer moins des chefs-d'œuvre que des « espérances ». A ce point de vue, nous n'avions pas lieu d'être mécontents durant les deux premiers actes de la pièce qui a fait l'ouverture de la nouvelle campagne. Malgré bien des maladresses et des inexpériences, un style très livresque et très jeune, — assez vieilli par conséquent, car les jeunes, par la faute de leurs modèles, retardent toujours nécessairement un peu — il nous semblait y voir un sujet, encore que bien hardi et scabreux pour des auteurs novices. Mais l'audace ne messied pas à la jeunesse et elle lui réussit quelquefois. Nous avons donc cru, ou du moins j'ai cru pour ma part, que nous allions assister à un intéressant début.

Pierre Landry a vingt-trois ans, son frère Jacques dix-sept. Leur mère (supposez-la aussi jeune que vous voudrez) est une femme de tête, charmante encore, mais par dessus tout active, pratique et résolue. Restée veuve, elle a dirigé avec une maîtrise incomparable l'usine d'articles de sports de la maison Landry, à Puteaux, accru son industrie et sa fortune, dirigé les études de ses fils et préparé leur carrière, bref, tenu avec courage et avec succès son propre rôle et celui du père. Elle a bien mérité le prestige légitime qu'elle exerce sur tout son entourage, sur ses employés et sur ses enfants. Pierre et Jacques vivent dociles et heureux sous son empire. C'est au point que Pierre, dont l'intransigeante maman, sévère aux siens comme à soi-même, ne veut ni comprendre ni tolérer la liaison irrégulière avec l'exquise Marianne Martel, artiste-peintre, sacrifie son amour et sa maîtresse pour sauvegarder l'unité parfaite de la famille et le bel ordre de cette petite monarchie absolue.

Or, à ce moment même, Mme Landry, qui a trouvé à céder très avantageusement sa maison, se propose de commencer, puisqu'elle en a fini avec les affaires, à goûter quelque peu, à son tour, la douceur de vivre, à s'habiller, à voyager. Avant d'aller plus loin, nous sommes fixés et savons comment cela finira. Qu'elle s'en doute ou non, Marthe Landry est prête pour l'amour : l'automne d'une femme. Et vous imaginez aisément ce que pouvait donner cette situation, quel beau conflit dans le cœur de cette femme, de cette mère, entre la sévérité de la mère et les aspirations nouvelles de la femme. Qui l'emportera? Nous attendions la lutte, le déchirement. Comment renoncer si vite à tout un passé, ou, si l'on y renonce, comment défendre encore des principes qu'on ne pratique plus, auxquels il est à peu près fatal qu'on ait cessé de croire? C'est l'unité d'une vie qui va finir, et c'est aussi la rigidité d'une conception absolue qui va s'adoucir et plier. Ou alors, quel sacrifice! Et de toute façon, l'alternative est douloureuse, essentiellement dramatique. Nous supposions qu'elle serait le fond de la pièce. Nous supposions aussi une autre direction possible de l'action, si le fils venait à découvrir les entraînements de sa mère, de cette mère pour laquelle il avait tant de soumission avec tant de tendresse. Ce n'était rien de tout cela que nous réservaient le 3e

et le 4e acte. Et ce n'était rien d'autre, à vrai dire. La pièce tourne court après les deux premiers actes et finit piètrement.

Marthe Landry s'est laissé prendre aux belles paroles d'un de ces bellâtres vulgaires et odieux auxquelles, au théâtre, les femmes ne résistent pas. Elle ne lui a pas résisté. Elle l'aime. Il est incapable d'aimer. C'est proprement un goujat ; et il va la faire beaucoup souffrir. Elle paiera ainsi son tribut à l'amour qu'elle a méconnu, qu'elle a nié, qu'elle a persécuté. L'amour prend sa revanche.

« C'est comme dans la vie », — répondaient jadis les auteurs du Théâtre Libre, quand on leur reprochait qu'il n'y avait pas de pièce. Ils oubliaient que, si le théâtre tient par un côté à la vie, il tient par l'autre à l'art, qui a aussi ses exigences, ses besoins et ses lois. L'essai que nous a présenté l'Odéon est insuffisant du point de vue de l'art comme du point de vue de la vie.

[illegible] Hez.

Chronique de l'Étranger

ENCORE CHURTON COLLINS

[illegible] Frantz Harris [illegible] Churton Collins [illegible] la gloire littéraires.

[illegible] ce qu'est un chef-d'œuvre, le sentiment, si vif chez lui, alors qu'il est si rare chez les gens de Lettres, de ne pouvoir atteindre à la maîtrise, sa tristesse durable et sa désespérance finale, tous ces traits, qui lui donnent une originalité si marquée, ont ému la critique d'Outre-Manche. Elle parle abondamment de Churton Collins, — à propos de ses *Mémoires*, publiés par son fils — le plus souvent avec bienveillance.

Voici quelques extraits d'un article que lui consacre le critique de *The Nation* dont le ton est plus sévère, cependant, que celui de M. Frantz Harris.

En général, il vaudrait mieux qu'une biographie ne fût pas écrite par un fils respectueux, dit-il. Mais, cette fois-ci, il faut reconnaître, que l'auteur s'efface, aussi souvent qu'il peut laisser parler son père.

Churton Collins était un interviewer de premier ordre, et il avait l'habitude, après chaque visite importante, de la décrire dans son journal. C'est ainsi que nous avons de lui des croquis de Abraham Hayward, Mark Pattison, [illegible] Carlyle, Arnold, Froude et Robert Browning. Il entretint aussi une correspondance très intéressante avec Swinburne et d'autres contemporains. Nous voyons Collins faire des conférences, écrire contre son temps, exalter l'étude de la littérature anglaise et essayer de créer une école de journalisme.

Il fut toujours exceptionnel... Même quand il était jeune garçon, à l'école, et qu'à l'heure du dîner il errait dans les rues de Birmingham récitant quelques vers de Virgile ou de Tennyson. Il en fut de même, plus tard, à Balliol, où on le rencontrait errant seul, répétant des strophes sur un ton plaintif. A Londres il conserva les habitudes nocturnes des étudiants : il allait souvent chez des amis vers minuit, s'installait, causait, jusqu'à trois heures du matin. Les cimetières avaient pour lui une attraction spéciale : il n'était satisfait que lorsqu'il pouvait découvrir dans quel endroit avait été enterré quelqu'un qui l'avait particulièrement intéressé.

Les procès criminels éveillaient chez lui une curiosité ardente, et son singulier talent de conteur des « causes célèbres » lui valut l'honneur d'être le lion d'une coterie célèbre, appelée le « Club du Crime ». Ce cercle, soigneusement fermé, exista, surtout au début, dans la seule fin de faire valoir les remarquables dons de narrateur de Collins, quant aux récits de crimes célèbres.

Son extraordinaire connaissance des cimetières, ses dépressions, ses abstractions, les questions saugrenues qu'il posait parfois à ses élèves, son refus obstiné de discuter Byron avec les jeunes gens, sa connaissance toute spéciale des Monts-de-Piété et de leurs tarifs, l'histoire merveilleuse qu'il contait de la victime de « Ireland's Eye » — la religieuse onction avec laquelle il citait Sophocle, sa colère contre Lord Salisbury qui permit que l'italien fût écarté du concours du Service civil — voici quel jues faits qui pourraient nous être révélés plus abondamment par une enquête minutieuse.

Au point de vue littéraire, Collins représenta un curieux mélange de dons brillants, et de qualités brusquement limitées. Il connaissait intimement les grands maîtres et se constituait lui-même héraut des cent meilleurs d'entre eux — sorte de Don Quichotte des grands classiques. Mais il était trop enclin à considérer la littérature comme un fait accompli : ses trônes, [illegible] dieux inamovibles!

Il passait donc pour le défenseur de l'orthodoxie la plus étroite, de la plus rigide école de hiérarchie littéraire. C'était aussi la conséquence de ce qu'il avait conquis ses grades dans l'école de Jeffrey et de Macaulay. Un critique sensible ne voudrait jamais prendre Macaulay pour maître; aussi, en ce qui concerne les intimités, les délicatesses, les distinctions subtiles, on pourrait dire de lui qu'il était le contraire de Goldsmith, et qu'il ne pouvait, en ce domaine, rien toucher sans le déformer. Mais il possédait à la perfection le rythme de la phrase à la Macaulay. Les premiers essais dans la *Quarterly* rappellent toutes les résonnances de la prose de Macaulay et leur succès fut pour lui une satisfaction intense.

. . . . . .

Beaucoup penseront, que la plaidoirie de Collins en

faveur d'écoles de littérature anglaise et d'écoles de journalisme fut une erreur. L'un des charmes de la littérature et du journalisme, c'est qu'il n'y a pas eu d'écoles pour les régenter. Les jurys d'études professeraient évidemment le respect de l'opinion publique, consacreraient la commune manière de voir par des diplômes et classeraient les écrivains journalistes d'après les honoraires qu'ils seraient aptes à gagner.

Collins fut surtout malheureux avec Tennyson, que personne n'aima et n'admira plus que lui. Mais le professeur aimait encore mieux un parallèle littéraire ; et Tennyson fut profondément offensé du manque de [illegible] parallèles.

Collins commit ainsi des erreurs nombreuses ; malgré cela plusieurs de ses ouvrages *Essays and Studies* — *Studies in* [illegible] *Poetry and Criticism* et son charmant *Treasury of Minor British Poetry*, méritent d'être lus.

On trouve dans chacune de ses appréciations un réel enthousiasme, un désir de justice évident. Collins joignit, à cette ferveur, une passion excessive pour une œuvre grande, le courage patient, une énorme puissance de travail et un immense respect pour tout ce qu'il considérait comme vérité littéraire.

La pauvreté, le surmenage, la déception et la pire des mélancolies ne diminuèrent pas cet enthousiasme, ni l'essentielle bonté de son cœur. Il aurait tout abandonné, accablé de travail comme il était, pour aider un de ses collègues. Il pouvait faire six conférences, dans six endroits différents, le même jour et se montrer partout aussi intéressant, joyeux et enthousiaste.

Mais il est certain qu'il se surmena continuellement, pour échapper surtout à une dépression qui, somme toute, a pu être aussi le résultat de ce surmenage. On peut croire qu'il eut à souffrir plus que les autres hommes des inconséquences et des ironies de la vie : il fut surtout de ceux qui ne peuvent jamais être « un succès » dans leur pays.

Le plus grand service qu'il lui a été donné de rendre, c'est peut-être d'avoir inspiré à certains de ses élèves un profond et constant intérêt pour les Lettres.

*
* *

Il nous a paru intéressant de relater ces anecdotes et ces appréciations — un peu désordonnées — qui contribueront à mieux faire connaître parmi nous Churton Collins.

Bien que secondaire, cette figure recueillera sans doute en France une sympathie attristée. Car les vocations littéraires sont plus fréquentes en deçà qu'au delà de la Manche ; les périls auxquels elles exposent les meilleurs, étant plus proches de nous, excitent davantage notre compassion.

Or, Churton Collins est une noble victime à inscrire au martyrologe — si abondamment pourvu — des lettres et des arts.

SYMPATHIES ITALO-GERMANIQUES

De la *Gazette de Francfort*, cette curieuse protestation.

Le *Corriere della Sera* édite depuis quelque temps un supplément pour enfants sous le titre *Corriere dei Piccoli* qui est fort bien rédigé. Les écrivains allemands ne sont presque jamais représentés dans cette publication : mais on y trouve par contre une foule d'écrivains français et même des noms nouveaux pour la littérature [illegible].

Y parut il y a peu de temps un conte sous le titre : *Le avventure di uno schiaccianoci*, les aventures d'un casse-noisette, sous la signature de Alexandre Dumas. Nous ne nous rappelions pas avoir lu rien de pareil chez Dumas et au contraire, les noms allemands des personnages nous frappèrent.

Ce conte était une traduction textuelle de celui d'Hoffmann *Casse-noisette et le roi des souris*.

A notre question la rédaction du *Corriere* répondit très poliment qu'elle avait acquis le conte de la maison d'édition parisienne bien connue C. L. et qu'il avait déjà paru dans le *Journal de la Jeunesse* sans que personne ait apparemment remarqué le plagiat.

L'histoire est en tout cas significative. Pourquoi passe-t-on sous silence le nom de l'auteur allemand et le remplace-t-on par le nom d'un français faiseur de romans ?

UN THÉATRE LITTÉRAIRE A BERLIN

On se plaint amèrement de l'absence à Paris d'un théâtre littéraire, absence d'autant moins concevable qu'il y a, dans notre capitale, une élite dont l'assiduité serait acquise à des représentations de réelle valeur. Le succès de l'ancien théâtre Antoine et celui du théâtre de l'Œuvre, au temps où il nous révélait la dramaturgie ibsénienne, en est la preuve.

A Berlin, la situation ne paraît pas plus brillante. Les grandes scènes y sont également et uniquement soucieuses de jouer des pièces à gros effets, procurant d'amples recettes. Mais les écrivains, ainsi évincés, réagissent.

Sur l'initiative de Frédéric Kuyszler vient de se fonder un *Théâtre des non-représentés*. On prévoit pour cette saison d'hiver la représentation de dix œuvres théâtrales. Ces pièces seront jouées aussi bien à Vienne qu'à Berlin et Munich et, à la vérité, devant un public d'invités.

Le nom de la nouvelle union est : Théâtre libre Berlinois.

Souhaitons-lui tout le succès que mérite une tentative si méritoire et si digne d'intérêt.

Souhaitons aussi qu'un tel exemple trouve en France des imitateurs.

JACQUES LUX.

Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 21 — 2e SÉM. 49e ANNÉE 18 NOVEMBRE 1911

LE SOURIRE D'ATHÉNA

Mon cher Beaunier,

Je vous remercie du magnifique cadeau que vous me faites en me dédiant votre *Sourire d'Athéna*. Ce récit de votre voyage en Grèce nous dit où en sont actuellement les connaissances archéologiques. Personne ne pouvait dresser cette mise au point mieux que vous, qui avez été à l'école de Tournier. Tournier, le grand hellénisant, l'ami de Louis Ménard, l'éditeur et, ce que je puis mieux goûter, l'auteur de cette profonde thèse, *Némésis*, où nous voyons comment les Grecs ont cru que la divinité pouvait s'alarmer pour elle-même de l'ambition des mortels et haïr, châtier en eux l'excès de la prospérité ! C'est un titre d'honneur que d'avoir à vingt ans reçu de telles leçons. Elles donnent à votre livre toute autorité. Mais j'entends bien que votre but en l'écrivant est moins d'enseigner que d'être agréable et de plaire, aussi vous êtes-vous gardé d'une exposition monotone et vous distribuez la science dans une grande diversité de tableaux. Vous auriez pu être plus lourd sans danger. On désire tellement être instruit sur ces grandes questions ! Elles sont tellement excitantes ! Et pas à fleur de peau, car elles intéressent notre conscience profonde. Ce que nous appelons l'hellénisme, c'est une des façons, elles ne sont pas très nombreuses, que les hommes ont de comprendre la vie. N'ayez pas peur de dire les choses avec un simple sérieux, c'est cela même que l'esprit désire. La preuve en est que, de tous temps, on a vu naître et réussir de beaux livres de l'espèce du vôtre qui se proposent de dévoiler au public les secrets mis à jour sur place par les archéologues et ceux dégagés des textes par les philologues.

*
* *

Je n'ai pas su jouir et bénéficier pleinement de la Grèce ; je ne l'avais pas encore quittée que je sentais déjà qu'il m'y faudrait revenir. En me promenant là-bas au milieu des fouilles, je regrettais de n'avoir pas la science et, à défaut de cette science qui ne saurait s'acquérir en un jour, de n'avoir pas sous la main un manuel conçu à la française, celui-là même que vous nous offrez aujourd'hui. Sur l'exemplaire de mon *Voyage de Sparte*, au-dessous de ce titre qui n'ose pas dire que je suis allé à Athènes, j'ai mis au crayon *première visite d'un ignorant aux dieux de la Fable*. Et pour me préparer à mieux les entendre, ces dieux, j'ai saisi, il y a peu, l'occasion de visiter leurs berceaux. Comme les anciens sages de la Grèce, je suis allé interroger les vieux temples du Nil. Ils ne m'ont rien dit. Beaucoup d'autres interrogations me restaient à poser. Longue besogne que vous me simplifiez. Vous avez recueilli les réponses de tous ceux qui ont poussé le plus loin cette enquête. A tous, sous des formes variées, vous demandez : Où est l'âme d'Athènes ? Et de toutes leurs réponses, vous êtes amené à conclure que les érudits eux-mêmes ne peuvent pas saisir cette âme grecque qu'ils poursuivent toujours.

Nous voilà donc au même point. J'aurais voulu m'identifier avec Athéna par le sentiment. Vous cherchez à vous l'approprier par la science. Et nous aboutissons au même aveu d'impuissance. J'ai dit :

« Je ne comprends pas la Grèce. » Vous dites : « On ne la connaît pas ».

Ce silence décevant des pierres archéologiques, combien de fois je l'ai ressenti avec une intensité qui allait jusqu'à la souffrance. Je voyais la Grèce comme un sublime opéra qui s'est tu, comme une [illegible] après tous les instruments de l'orchestre. Sur le sable d'Olympie, près de l'Alpheus [illegible] ces débris pieusement recueillis ne me faisaient aucune musique. Mais ma déception la plus forte, ma totale impuissance, c'est au pauvre village de Lefsina, et dans le silence d'Eleusis que je l'ai ressentie. Qu'ils sont beaux, attirants, religieux les trois personnages du bas relief trouvé dans le sol du sanctuaire, au Temple des Mystères. Comme tout se tait en nous pour les écouter, les prier. Ils auraient à nous dire de si profondes révélations sur tout ce qui touche à la vie souterraine. Hélas! ces magnifiques témoins ne surent pas m'en dire plus que ne fait une touffe de sombres asphodèles sur les rochers de notre Provence. C'est alors qu'au retour, sur l'antique voie où la procession payenne portait les objets sacrés, je m'arrêtai avec effusion dans la petite église chrétienne de Daphné. Tout ce que j'avais désiré, appelé au milieu des fouilles et des tranchées des archéologues, je le trouvai là vivant. A Eleusis, on m'avait bien fait la leçon, donné la marche des cérémonies, expliqué même les initiations, les mystères, mais j'écoutais tout cela avec une application qui bientôt tournait à l'ennui. La petite Daphné, sans phrase, s'est fait entendre tout de suite. Enfin, voici sur le sol de Grèce quelque chose avec quoi mon sentiment résonne.

*
* *

Je l'ai dit simplement et, je le croyais du moins, avec toute la clarté du monde. Je n'ai pas toujours été bien compris. Quelques personnes ont semblé croire que je mettais au-dessus d'Athènes les petites villes lorraines et surtout le chef-lieu de canton où j'habite en été. La bonne plaisanterie! Laissez-moi hausser les épaules. C'est vraiment trop méconnaître le sens largement représentatif, je dirai même symbolique, que je donne au mot de Lorraine. Sous ce mot j'entends tout l'ensemble des sentiments innés qui constituent notre nature profonde. J'avais voulu un jour entrer en contact direct avec le vieux sol classique, je n'y ai trouvé rien où me prendre, rien qu'une poussière de collège où je ne pouvais me planter et fleurir; je suis retourné à mes terrains solides, aux conditions qui me formèrent, à mes fatalités, et voilà tout ce que j'ai voulu dire en célébrant le plaisir que j'éprouvais à quitter cette Athènes fameuse pour rejoindre mon aigre Lorraine.

Mais le bien être que je trouve chez moi ne me console pas de revenir les mains vides. Comme vous, mon cher Beaunier, je continue à me demander : Qu'est-ce que l'hellénisme? Et précisons, qu'est-ce que les dieux?

J'ai fait en Grèce des acquisitions de détail; je me suis mieux approché de l'idée de perfection artistique. Mais ce n'est rien rapporter si l'on ne rapporte pas l'essentiel. Mon désir n'était pas de reconstituer savamment le beau travail de Phidias. J'aurais voulu comprendre le sentiment religieux de ceux qui venaient prier dans ces pierres. Mon cher neveu, Charles Demange, a laissé la trace d'une belle méditation dans les carnets qu'il griffonnait à Athènes. « Nous demeurons sur l'Acropole, écrit-il, *dans ce désert de prières*, comme les matérialistes devant le corps humain : ils distinguent les beautés éparses de ce mécanisme; ils n'aperçoivent rien qui les anime. »

Comment les Grecs concevaient-ils leur rapport avec la divinité? Dans un pays où je me promène, je laisse volontiers glisser entre mes mains beaucoup de belles choses, pour y saisir l'essentiel, pour en rapporter l'image, l'idée d'un Dieu. Quand j'admire un beau paysage, je voudrais toujours qu'il m'advînt l'éblouissante aventure de l'Indoue qui s'en allait puiser l'eau du Gange, sans cruche, sans vase, sans ustensile d'aucune sorte. Dans ses mains pieuses, l'eau mouvante se solidifiait en un globe magnifique. Elle l'emportait dans sa pauvre maison. Moins heureux que l'Indoue, je n'ai pas su saisir au rivage sacré un globe merveilleux; je n'ai pas su donner un corps pur à la lumière de l'Attique et aux souvenirs qui s'exhalent de ses ruines.

*
* *

Je ne prends pas mon parti de revenir les mains vides, quand j'aurais voulu rapporter une image vraie de la déesse Athéna. Et la vie ne me laisse pas oublier ma déception. Les circonstances les plus imprévues la ravivent.

Il y a quelque temps, à la Chambre, dans un débat sur l'enseignement ou mieux sur les aspirations de la conscience française, on a recherché comment l'instituteur primaire et le maître, à tous les degrés de l'enseignement, pourraient satisfaire cet immense besoin de discipline et d'élévation qui est dans toute âme humaine. J'ai montré que nos instituteurs cherchent vainement une doctrine qui les satisfasse. Le Ministre, puis M. Gérard-Varet, puis M. Jaurès sont venus me répondre que je me trompais, que l'Université a une tradition et une foi. Et cette foi, ils la nommaient, la définissaient,

c'est l'hellénisme... On l'enseigne en effet dans nos lycées. Burdeau me l'a prêché avec éloquence, au temps lointain où j'étais son élève en classe de philosophie. Je puis dire que nous étions là trente petits Lorrains incapables de l'entendre avec profit. Mieux eût valu pour nous qu'un maître nous fournît une discipline locale et nous expliquât le destin particulier de ceux qui naissent entre la France et l'Allemagne. Les idées helléniques tombaient sur nous comme une pluie d'étoiles. Les ai-je mieux comprises plus tard? Dans le cénacle de Leconte de Lisle, quand j'écoutais une éternelle apologie de la Grèce, je n'y sentais de positif que la haine du Christianisme.

C'est, à bien voir, le sentiment qui fait la continuité de l'œuvre d'un Anatole France. Ses *Noces Corinthiennes*, où l'on trouve une mystérieuse protestation en faveur des dieux antiques menacés par l'aube chrétienne, donnent la clef de toute son œuvre. Toujours des négations et, hors de là, nulle clarté, nulle efficacité. Je vois que ces beaux poètes battent en brèche le Christ; mais je ne vois pas ce que sont vraiment les dieux qu'ils rappellent de l'exil pour présider à la vie des hommes d'aujourd'hui.

Vainement sur le seuil du temple, les poètes, les archéologues, les universitaires et les philosophes du monde politique multiplient leurs appels, coupés de formules évocatrices, les dieux, pas plus que les hommes qui les avaient conçus, ne remonteront du noir séjour de l'Hadès. Mes yeux ne m'ont pas trompé sur l'Acropole d'Athènes : j'ai vu là-bas une maison déserte. Dans le Parthénon, la cella, le naos est vide, irrémédiablement.

[illegible] Maurice Barrès.
[illegible]

CHARLES X

LETTRES INÉDITES AU DUC D'ANGOULÊME

[illegible] de la [illegible] le mars au milieu de juillet 1823, Charles X n'avait pas encore droit à ce titre, n'étant devenu roi de France que plus d'un an après, le 16 septembre 1824. Il gardait toujours le nom de comte d'Artois, qu'il avait reçu à sa naissance, soixante-cinq ans plus tôt. Mais il n'était pas [illegible] de prévoir qu'il allait bientôt succéder à son frère Louis XVIII, [illegible] brée faisait envisager une fin prochaine. Il y a des allusions à cette éventualité dans les lettres qui suivent, et la façon dont le comte d'Artois s'exprime montre qu'il était moins pressé de gravir le trône qu'on ne le croit [illegible]

[illegible] n'en était pas moins sensible pour cela. Elle fut permanente, et Louis XVIII n'eut parfois qu'à grand peine la [illegible] comte d'Artois. Celui-ci, comme jadis sous Louis XVI, fut pour la monarchie restaurée une source d'embarras [illegible]

Telle fut l'intervention de la France en Espagne qu'il provoqua, à l'encontre du ministre Villèle, pour soutenir le roi Ferdinand contre les Cortès libérales, intervention qui amena les armées françaises au delà des Pyrénées et qui leur prit six mois, du 7 avril au 1er oc- [illegible]

C'est le fils aîné du comte d'Artois, le duc d'Angoulême, qui devait commander ces troupes, et, s'il était facile de désigner un soldat plus qualifié pour mettre à leur tête, il était impossible de trouver un défenseur plus convaincu de l'absolutisme politique. Heureusement qu'il était secondé par des militaires ayant fait leurs preuves ailleurs : le maréchal Victor, duc de Bellune, ministre de la guerre, qui prépara l'expédition sans enthousiasme; les généraux Bordesoulle, Bourmont et d'autres qui la conduisirent de façon à n'éprouver nulle part de résistance sérieuse. On ne trouvera ici des détails que sur la première partie de la campagne, jusqu'au moment où, après la reddition de Madrid, les armées s'avançaient vers le sud, poussant jusqu'à Ca- [illegible]

Les lettres suivantes ne sont pas publiées d'après les originaux, conservés, semble-t-il, dans des archives princières, à Frohsdorf peut-être, mais seulement d'après une copie qui offre tous les caractères de l'authenticité. En tête de cette copie se trouve cette note que nous reproduisons en entier, parce qu'elle fournit des détails utiles sur l'origine et sur la portée de cette correspondance. On y lit :

Je déclare que le manuscrit cédé ce jour par mon entremise à M. Edouard Mennechet, moyennant la somme de 1500 francs, contenant la correspondance du roi Charles X avec le duc d'Angoulême, en trente-trois lettres numérotées par première et dernière, est entièrement conforme, sauf quelques mots restés en blanc qu'on n'a pu lire, aux autographes sur lesquels ce manuscrit a été fait.

Je déclare en outre que ces autographes, au nombre de trente-deux seulement, desquels on a traité, il y a plus de deux ans, pour une cour étrangère, n'avaient, à cette époque, passé dans aucune main intermédiaire que la mienne, qu'ainsi je puis affirmer qu'aucune copie, avant comme après la cession dont il s'agit, n'a pu être prise par des tiers. C'est pourquoi je garantis M. Mennechet de toutes réclamations quelconques de la part de qui que ce soit, pour le fait de la cession actuelle, me portant à cet effet garant responsable du cédant qui veut garder l'anonyme, comme si j'agissais en mon propre nom.

En foi de quoi j'ai paraphé la présente déclaration, écrite de ma main, pour équivaloir à ma signature.

[illegible]

A Paris [illegible]

En possession de la copie qui lui était [illegible] cédée, le marquis de Pastoret la fit relier dans un volume à ses armes et qui semble surtout avoir été pour lui un souvenir historique. Ces documents fournissent en effet, sur l'intimité des princes, des données intéressantes. Charles X, [illegible] devoir, s'y montre sous un jour moins défavorable : en père avisé et en politique assez sensé. Il ne ménage pas les conseils à son fils, dont le caractère, emporté et fétu, se devine à ce langage. On y voit la grande estime, l'affection profonde que Charles X porte à sa première belle-fille, la duchesse d'Angoulême, la douloureuse fille de Louis XVI, et le peu de sympathie qu'il nourrit au contraire pour sa seconde belle-fille, la veuve du duc de Berry, dont il devait s'éloigner davantage encore dans la suite. Le grand-père y trouve des mots tendres pour parler de ses petits-enfants, les *choux*, le jeune duc de Bordeaux et sa sœur, *Mamzelle*, la future duchesse de Parme. Charles X gagne à être vu ainsi, et comme père de famille et comme héritier présomptif. Toujours il parle de Louis XVIII avec une convenance parfaite, parfois même avec une réelle émotion. Quant aux bruits de cour qui sont, dans ces lettres, noyés au milieu de trop de détails de chasse — toujours chère aux Bourbons, — leur valeur rétrospective s'accroît de ce qu'ils ont été enregistrés par une plume royale, qui n'est pas sans agrément et qui sait dire nettement ce qu'elle veut exprimer, et encore de ce qu'ils nous renseignent aussi bien sur l'humeur de celui qui les a recueillis que sur les aventures de ceux qui en furent les héros.

PAUL BONNEFON.

Paris, 31 mars 1823.

Je viens de recevoir, cher enfant, ta lettre du 27. Celles que je t'ai écrites par MM. de Caux et de Cherisey ont dû te prouver que je m'attendais à ce que tu as éprouvé à la lecture de celles de M. de V. et du d. de B. (1) Je ne répéterai point ici ce que je t'ai déjà dit à ce sujet. Venons maintenant au fait. La chose est fâcheuse, malheureuse en elle-même et dans ses conséquences. Mais si (comme je le crois) on a commis quelques fautes de précipitation, il ne faut pas en accuser les intentions, et tout rejeter sur les craintes qu'a inspirées le contenu de la caisse adressée au 1er aide de camp de Guilleminot. Ces craintes ont décidé trop promptement Naudin d'arrêter M. de Lostande, tout le reste s'en est suivi.

Je jouis de voir que tu n'y mets ni humeur ni fâcherie, et je t'en sais d'autant plus gré, que, d'un côté, tu es fort content du zèle et de l'activité de Guilleminot, et que, de l'autre, tu parais croire (ce que dans le fond de l'âme je crois injuste) que tout ceci est un jeu joué par le d. de B. pour arriver à la place de Major général de ton armée. D'après cette opinion, tu t'arrêtes à l'idée que tu ne peux plus être utile au poste que le Roi t'a confié, parce que tu ne peux bien servir que si tu en as les moyens et le pouvoir. Je sépare cette idée en deux parties. Je condamne la première et j'approuve entièrement la seconde. Je ne m'étendrai pas sur tous les inconvénients et les malheurs incalculables pour toi, pour nous tous, pour l'armée et pour la France, qui résulteraient indubitablement de ta retraite par motif de mécontentement. En voilà assez de dit à ce sujet, et j'ai la ferme confiance, qu'après avoir éprouvé, au premier abord, un mouvement très naturel, vos justes et sages réflexions n'auront pas tardé à écarter de votre esprit toute idée de retraite, et qu'il vous aura été inutile de connaître les intentions du Roi à cet égard.

Quant à la seconde partie, j'abonde entièrement dans votre sens. Pour faire le bien, il faut que votre pouvoir sur l'armée et sur tous les officiers qui la composent soit entier, absolu et sujet à aucun contrôle. Je sais que telle est l'intention du Roi, et je puis t'affirmer que c'est également l'opinion de M. de V.

Aujourd'hui que vous êtes établi à votre quartier général, tout roule sur vous, et c'est de vous seul que doivent émaner tous les ordres quelconques. Jusque là, cependant que vous étiez en route ou même à Perpignan, le ministre de la guerre pouvait et devait même envoyer des ordres directs à Bayonne pour hâter les préparatifs nécessaires à ton entrée en Espagne. Ainsi je pense que la plainte à cet égard n'est pas justement fondée.

J'en arrive maintenant à te dire, avec la franchise de mon cœur, ce que je pense sur la conduite que tu dois tenir, et sur le parti que tu peux prendre; mais souviens-toi que ceci est uniquement entre nous; que ce sont simplement les conseils d'un ami bien plus que ceux d'un père, et que, quelle que puisse être ta résolution, j'y applaudirai de cœur, d'âme et toujours secrètement et publiquement, quand même cette résolution se trouverait sur quelques points contraire à mes avis.

Guilleminot n'est ni accusé ni compromis en rien. Je crois qu'il te sert avec zèle et fidélité et les comptes qu'il a rendus jusqu'ici à M. de V. me prouvent qu'il a beaucoup d'intelligence et d'activité; mais il est affecté et même blessé de l'arrestation de son aide-de-camp, laquelle arrestation a été faite, je l'avoue, avec une précipitation et des formes qui ne trouvent leur excuse que dans des craintes exagérées pour ta propre sûreté. Je pense donc que, sans blesser le d. de B., il faut que tu emploies, avec bonté et fermeté, tous les moyens qui sont en toi pour conserver l'utilité des services de Guilleminot

(1) Il s'agit ici du comte de Villèle et du duc de Bellune, le maréchal Victor, qui sont souvent désignés ainsi dans la suite de cette correspondance.

et pour le faire marcher d'accord avec le d. de B. Si tu y réussis, tu pourras te vanter d'avoir obtenu un véritable succès qui deviendra nécessairement le prélude de ceux de la campagne. Tu peux te servir à cet égard d'un bon moyen : c'est que ce n'est pas toi, mais le d. de B. qui a fait choix de Guilleminot pour ton major général d'après l'opinion qu'il avait de ses moyens et de ses talents.

J'admets maintenant que, malgré tous tes soins, tu ne puisses pas parvenir à mettre ces deux hommes d'accord, et que tu te trouves enfin dans la dure mais indispensable nécessité d'éloigner et par conséquent de sacrifier l'un ou l'autre. Je commence par dire qu'il serait plus agréable pour toi et plus utile pour ta gloire personnelle, de ne rien changer à ce qui était établi avant ce malheureux événement, et de conserver Guilleminot auquel j'accorde volontiers plus de moyens, plus d'activité et plus de noble ambition d'acquérir de la gloire et de la réputation, qu'au d. de B; mais d'un autre côté si tu te trouves réduit à la nécessité du choix, songe bien sérieusement à la différence qui existe entre la conduite de ces deux hommes depuis 1814. Guilleminot, après avoir montré toutes les apparences du zèle en mars 1815 sous les ordres de ton pauvre frère, n'a pas tardé à reprendre du service avec Bonaparte, et il commandait une division à la bataille de Waterloo. Depuis, sa conduite a été sage, mais il a toujours conservé des liaisons assez mauvaises, et on ne peut pas se dissimuler qu'il a été exposé à des soupçons, et qu'il n'a été employé qu'au travail de fixer les limites de nos frontières. Le d. de B. au contraire a montré, depuis le premier moment, une fidélité à toute épreuve, et il a acquis aux yeux des bons Français une considération et une estime qui l'ont conduit, bien plus que ses talents, au ministère de la guerre. J'ajouterai encore que si le d. de B. n'a pas fait dans son ministère tout le bien, qu'il y avait à faire, on doit lui rendre et on lui rend la justice que, depuis 15 mois, l'esprit de l'armée est considérablement amélioré.

Je m'arrête ici, et si (comme cela est très possible) ton parti est pris avant que cette lettre te parvienne, j'aurai la douce confiance que le Ciel t'aura inspiré, et que tu ne trouveras dans ma lettre que l'expression de ma vive tendresse.

Ta femme est bien, et toute notre famille aussi. Mon rhume est fini, et, excepté le cœur qui est souffrant, ma santé est très bonne. Je te presse mille fois sur mon cœur comme il t'aime.

Ta femme est venue comme je finissais ma lettre, et elle est la seule à qui je l'aie montrée. Elle m'a dit que M. de V. l'avait assurée qu'excepté ton retour, auquel, comme je m'y attendais, le Roi s'est formellement opposé, il te laissait le maître absolu de tout le reste, même de faire repartir le d. de B.. A présent c'est à toi de tout décider. Dieu sera pour toi, et le vieux père approuvera tout ce que tu feras.

[illegible]

Ta femme m'a demandé de t'écrire aujourd'hui par l'estafette ordinaire, et je lui obéis avec une sorte de consolation. Je t'avoue qu'il me serait plus que pénible d'écrire à tout autre, et tu me croiras facilement, connaissant mon cœur, mes habitudes journalières, et surtout l'impossibilité où je suis d'ouvrir mon âme à aucun autre qu'à toi et à elle. Tout cela me porterait facilement au noir, mais je tâcherai de l'éloigner le plus possible, et comme tu sais bien, cher enfant, que grâce à Dieu je suis loin de craindre la solitude, tu seras tranquille sur mon compte.

Tout ce qui vient ordinairement chez ta sœur, s'était réuni hier pour faire ses adieux à ta femme, ce qui a rendu la soirée un peu fatigante pour elle; elle a voulu que je fisse une partie de billard avec Damas, et pendant ce temps-là, elle s'est en allée d'un autre côté. Le matin j'ai entendu la messe avec elle à 7 h. 1/2, et Dieu veuille que les prières que je lui ai adressées pour le ménage soient exaucées, alors je pourrai dire mon *Nunc dimittis*. Nous sommes remontés chez moi après la messe, et pendant une demi-heure nous n'avons parlé que de toi, de ta position, de ses dangers moraux bien plus que physiques, et enfin de la belle, utile et solide gloire que tu dois acquérir si le Ciel daigne te protéger. Je me suis assez bien contenu pendant que ta femme était avec moi, mais après son départ, je me suis laissé aller, et cela m'a soulagé. En sortant de chez moi elle a été chez elle où les enfants étaient encore, et où ta sœur l'attendait. Ensuite elle a monté chez le Roi, et elle est revenue déjeuner chez elle avec les 3 (*sic*) dames Vibraie, d'Agoult, Grammont, Champagny et Rivière qu'elle avait invitées pour venir me donner des nouvelles de son départ. Elle est partie à 10 heures précises, et j'ai été le premier à désirer de ne pas m'y trouver. Elle est partie en assez bon état, et si le voyage ainsi que les réceptions ne la fatiguent pas trop, j'espère qu'elle arrivera en bon état à Bordeaux. Elle avait cependant une joue un peu enflée depuis hier, mais cela allait déjà mieux ce matin. Ma vie ne sera changée en rien, excepté que j'irai déjeuner tous les jours avec le Roi, sauf les jours de chasse ; il m'a paru que l'offre que je lui ai faite à cet égard a été acceptée avec plaisir, et dans le fait, cela ne me gêne presque point. Ta femme m'avait dit que si elle en avait le temps, elle t'écrirait un petit mot pour mettre dans ma lettre, mais Rivière ne m'a rien remis de sa part.

[illegible] de Bayonne, mais je les attends avec toute confiance. J'espère que tout aura pu s'arranger à l'amiable et surtout de la manière qui te sera la plus avantageuse et la plus convenable. Je sais d'ailleurs que le Roi te laisse, comme de raison, le maître de décider sur tout, et comme la mission du d. de B. n'est que temporaire, tu pourras te servir de lui pour hâter et compléter les préparatifs et le renvoyer ensuite ici. J'ai vu M. de V. hier. La sécheresse de ta lettre l'avait affligé, mais il se flatte que tu lui rendras la justice que mérite son véritable attachement pour nous tous, et d'ailleurs les lettres qu'il avait reçues de Toulouse sur la manière dont tu y as été accueilli, et la grâce que tu as montrée vis-à-vis de tout le monde, lui avaient donné une véritable consolation.

Il n'y a rien de nouveau ici. On espère que les députés auront fini le 29, et les pairs le 30. Si ta femme ne t'a pas écrit, je sais qu'elle s'était informée de ton écurie et que tout y était en bon état, hommes et chevaux. L'équipage a chassé aujourd'hui. Ils ont pris une seconde tête à l' (*un blanc*) de Conflans. La chasse a duré trois quarts d'heure et n'a pas été très vive. C'est Armand qui m'a dit cela. D'Humencourt doit m'apporter demain le pied et le détail. J'irai samedi en battues ou toiles à Saint-Germain et je chasserai la semaine prochaine à Meudon ou à Verrières, si le temps le permet.

Adieu, cher, et bien cher enfant ; aime-moi beaucoup et plains-moi un peu, surtout le matin, et de 5 heures à 9 h. 1/2.

Je t'embrasse mille fois du plus tendre de mon cœur. Toute la famille se porte bien.

Paris, [illegible] avril 182[illegible].

J'ai reçu ce matin, cher enfant, ta lettre du 31. Je l'ai communiquée au Roi ainsi qu'à M. de V. qui m'a montré aussi celle que tu lui as écrite de la même date. Voici en peu de mots le résultat de nos réflexions mutuelles.

Te trouvant chargé de l'entière confiance du Roi, pour la direction générale de la grande opération qui t'est confiée, et ta position te mettant plus à portée qu'aucun autre de bien juger le meilleur parti à prendre, nous avons été d'accord tous les trois, à penser que, malgré le titre que le d. de B. avait reçu à son départ de Paris, tu ne mérites aucun reproche d'avoir maintenu Guilleminot dans les fonctions de Major Général de ton armée, puisque tu as jugé cette mesure nécessaire pour le bien du service. En même temps, le Roi a fort approuvé que tu aies empêché le d. de B. de repartir sur le champ pour Paris.

J'ai vu M. de V. avant qu'il ait pris les ordres du Roi pour te répondre, et comme je ne le reverrai plus avant qu'il t'écrive par l'estafette d'aujourd'hui, je ne puis donc que me référer au contenu de la lettre que M. de V. doit t'écrire. Cependant comme nous avons causé assez longtemps sur un sujet si intéressant pour moi, je crois pouvoir te dire d'avance :

1° Que le désir du Roi et de son ministre est qu'aussitôt ton entrée en Espagne tu laisses le d. de B. avec son titre de major général soit à Bayonne, soit à la frontière, pour hâter la marche des troupes qui devront te rejoindre, et pour surveiller d'après tes ordres le service des subsistances de toute espèce, et des munitions qui devront être envoyées à l'armée.

2° Que vous ordonniez au d. de B. de ne rester que 12 ou 15 jours à la frontière occidentale, et de se porter ensuite à Perpignan pour y remplir les mêmes fonctions, pour hâter l'arrivée des troupes qui doivent composer le corps d'armée du maréchal Moncey, et que ce corps étant réuni et ayant dépassé la frontière, le d. de B. doit quitter son titre de Major général et revenir à Paris pour reprendre le ministère de la guerre.

3° Enfin que le général Guilleminot doit conserver le titre et les fonctions de Major général des quatre corps sous vos ordres plus directs, qui doivent entrer en Espagne par les Pyrénées occidentales ; et définitivement que Guilleminot devra se retrouver Major général de toute l'armée, aussitôt que le maréchal Moncey ayant passé la frontière, le d. de B. sera reparti pour Paris.

Je suis fermement convaincu que voilà ce qui te sera proposé par M. de V. au nom du Roi, et je t'avoue que je trouve de l'avantage et de la convenance à l'adoption de cette mesure. 1° Elle évitera l'inconvénient de faire reculer trop précipitamment le Roi sur les ordres qu'il avait cru devoir donner. 2° Elle diminuera la peine que le d. de B. doit éprouver. Ce brave homme a fait une faute majeure en faisant arrêter M. de Lostende comme il a fait, sans prévenir et sans consulter personne ; mais comme je te l'ai déjà dit, il faut excuser son intention. 3° Guilleminot restera exactement dans la même position où il était et à portée d'employer son zèle et son activité pour te bien servir.

Je dois ajouter que, dans la lettre que le d. de B. a écrite à M. de V., il fait un grand éloge de Guilleminot.

Je conçois mieux qu'un autre que tu aies été bien aise de l'arrivée de MM. de Martignac et de Caux pour te débarrasser des politiques espagnols, mais souviens-toi que, dans ta position, tout doit émaner

de toi, et que ces MM. ne peuvent être que tes conseillers.

J'ai envoyé tes deux lettres et fait ta commission pour ta sœur qui me charge de mille choses pour toi; elle se porte bien, ainsi que les enfants, ma santé est bonne aussi. J'avoue que je suis un peu vivement affecté de tout ce qui se passe et se passera de ton côté. L'éloignement de ta femme est un terrible manque pour moi; mais je me soumets à ce qui devait être, et j'espère que Dieu me donnera force et courage. Il fait un temps atroce aujourd'hui, mais je n'en irai pas moins demain à Saint-Germain pour des battues et des toiles, auprès de la croix de (*mot en blanc*). J'y mènerai le d. de Duras. Je joins ici le rapport de d'Hennencourt.

Tu ne m'en dis rien, mais je parie que tout ceci et ton entrevue avec le d. de B., t'a agité le sang et fait un peu souffrir; avoue à la vérité. Mon cher enfant, soigne-toi, et que le Ciel te conserve pour la fin de ma vie. Je t'embrasse mille fois du plus tendre de mon cœur.

L'Espagnol dont tu me parles n'est pas arrivé, et ce que tu me dis ne me donne aucune impatience de le voir.

[illegible] 7 avril 18[illegible]

J'ai reçu, cher et bien cher enfant, tes lettres du 2 et du 4, ainsi que ta proclamation et ton excellent ordre du jour. M. de V. m'a aussi communiqué tes lettres et celles du maréchal. C'est avec une connaissance entière de tout ce que tu as fait jusqu'ici, que je puis te dire du fond de l'âme, que je jouis bien vivement de ta conduite dans cette malheureuse et importante affaire. Le premier moment a dû être pénible pour toi, et je te connais trop bien pour avoir été surpris de ce qui est arrivé. Mais après un peu de vivacité qui tient à notre sang, ton bon esprit et ton bon cœur n'ont pas tardé à prendre le dessus. Tu as renoncé à une idée de retraite que tu ne pouvais pas conserver un instant, ensuite tu as montré le caractère et la fermeté convenable que tu étais autorisé à employer. Enfin en témoignant au maréchal ton estime, qu'il est digne de mériter, tu as mis tout le bon droit de ton côté, par les deux honorables propositions que tu lui as faites et qu'il a cru devoir refuser. Au surplus, le parti que le maréchal a pris en définitive, est précisément celui que M. de V. et moi t'avions proposé dans nos lettres du 4. Tu connais mon cœur et ma si vive tendresse pour toi; juge donc avec quel plaisir je parle à tout le monde de ta conduite vis-à-vis du maréchal, et combien je jouis de l'approbation générale qui est donnée à la manière dont tu t'es tiré de ce pas très difficile. J'ai la ferme confiance que ce premier succès est le prélude de tous ceux que tu vas obtenir; j'en remercie Dieu du fond de l'âme et je lui demande, avec plus d'ardeur que jamais, qu'il daigne te protéger et te soutenir dans les grandes difficultés que tu auras encore à surmonter, tant de la politique, que des prétentions et du peu d'accord de nos amis les Espagnols. Je ne me permettrai aucun conseil à cet égard ; tout doit être décidé par toi sur les lieux et d'après la connaissance que tu as déjà des hommes et des choses.

Tu me fais du bien et beaucoup de bien en me disant que mes lettres te font un peu de plaisir. Je te dirai toujours avec franchise tout ce que je penserai, mais je finirai en m'en rapportant entièrement à toi, et avec la ferme conviction que le Ciel t'éclairera. J'ai été avant-hier à la chasse, elle était fort jolie, j'ai envoyé le détail à ta femme qui te le fera passer. J'ai été bien mouillé, mais cela ne m'a fait aucun mal, et je puis t'assurer avec vérité que ma santé est très bonne. Je la conserverai pour mes bons enfants. Je ferai ta commission pour ta sœur et pour les enfants. Ces pauvres petits sont bien gentils; ils me demandent souvent de tes nouvelles et de celles de ta femme, et je les aime mille fois plus dans ce moment-là. Ah! mon Dieu, pourquoi! n'importe, il faut se soumettre à tout. Je dois dire que ta sœur se conduit bien vis-à-vis de moi. Je l'ai cependant grognée une fois assez ferme, depuis le départ de ta femme, et elle a obéi à ce que je voulais d'elle.

Grâce à Dieu, le télégraphe est établi, du moins jusqu'à Bordeaux, car le Roi a reçu ce matin la nouvelle que ta femme y était arrivée hier à 3 heures. Cet établissement sera bien utile pour le gouvernement et bien doux pour moi ; ma solitude n'a rien qui m'effraie, mais je trouverai toujours, à tous les moments jusqu'à notre réunion, que tout me manque autour de moi. J'ai été tellement occupé de toi et de toute cette affaire, que jusqu'ici j'ai moins senti les peines de mon cœur. Ta femme est aussi bien bonne et bien aimable pour moi.

A nous revoir, cher et excellent enfant! je te presse mille fois dans mes bras et sur mon cœur aussi tendrement qu'il t'aime.

Distribue des souvenirs aimables de ma part à tous ceux qui te servent avec zèle et utilité.

Je chasserai le cerf après-demain au rond de la Boursillière.

[illegible]

Quelle bonne matinée pour moi, cher enfant! D'abord Digeon est venu chez moi à 8 h. 1/2 pour me montrer la lettre de Guilleminot qui lui rend compte de sa petite, mais très heureuse affaire du 6. Ensuite, en rentrant de la messe, j'ai reçu tes deux lettres du 6 et du 7, de St-Jean de Luz et d'Irun. Je

ne me flattais pas d'un début aussi heureux et aussi important. Tu aurais déjà battu 20.000 Espagnols, que cette victoire ne serait pas aussi favorable que d'avoir fait tirer sur les cocardes et drapeaux tricolores, surtout par un général qui restait douteux (1) aux yeux de beaucoup de gens, et par l'artillerie qui n'inspirait pas autant de confiance que les autres corps de l'armée. Enfin, je regarde ceci comme un coup décisif, et la manière dont tu as été reçu, après avoir passé la rivière, augmente ma vive satisfaction. J'aime aussi que les constitutionnels espagnols n'aient pas voulu se mêler avec les rebelles français. Enfin j'aime tout ce que tu me dis. J'ai la ferme confiance que Dieu te protègera comme tu le mérites de lui, et mon cœur et mon âme jouiront bien plus que toi de tes succès. Je viens de voir M. de V., il est aussi enchanté que moi. Il craint seulement que le marché qu'on s'est trouvé obligé de conclure avec Ouvrard, pour les subsistances, ne soit aussi lucratif pour lui, qu'onéreux pour l'Etat. Mais je te réponds qu'il n'est effrayé de rien, et que, comptant entièrement sur toi, il a et aura de quoi faire face à tout. Le d. de B., qui n'ira pas à Perpignan, à cause de sa goutte, va se mettre en route pour Paris où il compte arriver le 15 au plus tard. Le maréchal reprendra, en arrivant, le ministère de la guerre. Il a montré bien peu de talent pour la partie administrative de ce département, mais en même temps, il a fait tant de bien dans le personnel, et il a fourni une si belle armée, que M. de V. pense qu'il ferait une grande faute, en cherchant à l'éloigner pour y placer Digeon, et que le maréchal, ayant vu par lui-même tous les torts de ceux qu'il a employés dans son administration, on pourra lui faire entendre raison à cet égard. Enfin le d. de B. est et reste ministre de la guerre, et Digeon recevra une preuve de bonté du Roi, qu'il mérite par la manière dont il s'est chargé d'une besogne diabolique, dans la situation où étaient les choses.

Je ne te parle pas de ton excellente femme, parce que, grâce à Dieu, tu es à portée de recevoir sans cesse de ses nouvelles. Je te dirai seulement qu'elle est bonne et aimable au possible, et que je suis tellement occupé toute la journée de toi et d'elle, que je sens, d'une manière moins pénible, ce qui me manque à tous les moments. Ta sœur est jusqu'ici bien pour moi, je dois lui rendre cette justice, mais elle ne remplace rien, exactement rien. Elle me charge de dire bien des choses de sa part, ainsi que les enfants qui se portent à merveille et sont gentils au possible. Ma santé est très bonne à présent, et la chasse d'hier m'a amusé sans me fatiguer.

D'Hunencourt ne m'a pas envoyé le récit de la chasse, mais comme cela te distraira un moment, je vais te le faire moi-même avec un peu plus de détails. Il y avait au rapport un cerf dix cors et une quatrième tête dans Verrières ; 3 enceintes au *blanc* de l'obélisque ; une deuxième et une troisième tête à l'Homme mort, rien dans Meudon. Nous avons été comme de raison attaquer le gros cerf ; il a paru tout de suite, et on a découplé les chiens de meute ; mais l'autre cerf est venu au milieu des chiens, cela a fait deux chasses. Le cerf dix-cors est (*blanc*) dans Verrières, l'on a débouché derrière le pavillon, avec assez de chiens, et on a découplé la vieille meute au débuché. Il a été à Clamart, et il a redébuché pour rentrer à la Grange (*quelques mots en blanc*). Les chiens chassaient très mollement, et ils étaient même tombés en défaut, on les a cependant remis sur la voie, et peu à peu nous sommes arrivés au rond d' (*blanc*) et à l'étang de l'Écrevisse où le cerf a donné. Il n'y est resté qu'un moment, et en était déjà ressorti, lorsque les chiens sont arrivés. Nous avons continué à chasser mollement, quoiqu'on eût donné la seconde. Celle-là a monté et descendu 10 fois la côte, et après avoir tournaillé au rond d'Ursine, le cerf a passé la vallée à (*blanc*) au précipice, et la (*blanc*) pour aller au fond de Murval, et à la dernière enceinte auprès de Chaville. J'étais resté auprès du chemin de la Garde ; croyant que nous allions passer à fausse (*blanc*) et comme j'avais le vent contraire, je n'entendais rien et j'attendais des nouvelles. Pendant ce temps là, le cerf était entré dans l'étang de Brise-Miche, et lorsque j'y suis arrivé il venait de sortir : il a remonté la montagne et passé à la garenne de Sèvres. Nous y avons trouvé des biches qui ont séparé et retardé les chiens. Cependant il en était resté avec le cerf, et il a tenu dans le fond de la Garenne ; il est encore remonté, n'ayant qu'un chien avec lui, les autres l'on rejoint et ne l'ont plus quitté. Il a débuché le long des murs de Sèvres, il est entré dans le village, a suivi le grand chemin, et a été porté bas à l'endroit même du relais des princes. Je l'ai vu dix fois dans la chasse, et je le voyais encore, lorsqu'il a débuché, mais les chemins étaient si terribles, que ne voulant pas me casser le col, je suis descendu très doucement, et il était mort depuis quelques minutes, lorsque je suis arrivé. Il a été attaqué à midi 3/4 à peu près, et pris 3 h. 3/4. Il avait les reculés recouvertes et prenait sa tête de dix cors jeunement. Il n'y avait d'étranger à la chasse que Ld Worcester, Vte de l'Aigle et M. de Manneville. J'ai été escorté par Jean Nerville et Roussel. J'oubliais Elie de Périgord et Oudinot qui étaient à la chasse ou qui l'ont rejointe Toute la Vénerie se porte à merveille et est bien occupée de toi. Mme de Vienne était aussi à la chasse J'espère que tu seras content de mon récit.

1 L[illegible] Vamin

J'oubliais de te dire que j'ai reçu hier ta bonne petite lettre de Bayonne avant ton départ.

J'aime aussi ce que tu as fait le matin du 6 : cela t'a porté bonheur. J'espère en faire autant dimanche prochain.

A nous revoir, cher et bien cher enfant. C'est du plus tendre de mon cœur que je t'aime et t'embrasse.

Paris, 12 avril 1823.

J'ai reçu, bien cher enfant, ta lettre du 8, et malgré toutes les réceptions du jour, je me suis réservé un moment pour te dire ce que je pense bien franchement sur tout ce qui s'est passé vis-à-vis de toi. Je pense donc que le d. de B. a eu le premier tort en se pressant de faire arrêter M. de Lostande, sans en prévenir ni toi ni Guilleminot. Ce tort en a entraîné un autre de la part de tout le conseil, et de M. de V. lui-même, par l'ordonnance qui nommait le d. de B. major général, sans avoir ton assentiment. L'excuse de tant de torts est tout entière dans la crainte que les premières découvertes ont donnée pour ta sûreté; mais ils n'en ont pas moins existé, et cela prouve qu'il faut presque toujours se donner le temps de réfléchir avant de prendre un grand parti. Quant à ce qui te regarde, je t'ai déjà dit que je comprenais, que je sentais tout ce que tu as éprouvé, et que je ne blâmais que l'idée que tu as eue un moment de quitter l'armée, idée à laquelle j'étais bien sûr que tu renoncerais promptement. Quant à M. de V. il a eu un moment d'affliction de ta lettre, mais tu as dissipé bien vite sa peine, et il est aussi heureux que possible de la justice que tu rends à son zèle, à sa manière de servir le Roi, et à son véritable attachement pour toi. A présent il faut que tu saches que mon cœur éprouve la plus douce des jouissances, pour la manière dont tout le monde sans exception approuve et vante ta conduite. On applaudit à la fermeté que tu as montrée dans cette occasion, jointe à la bonté que tu as témoignée au d. de B., et aux offres superbes que tu lui as faites. Enfin tout le monde dit, répète que tu te fais adorer de l'armée, que tu mets vis-à-vis d'elle justice et bonté, et que par là, tu rends le plus éminent service au Roi et à la France. Voilà ce que j'entends dans toutes les bouches, et ce que je lis dans les lettres particulières qui viennent de l'armée. Juge, connaissant toute ma tendresse pour toi, tout le plaisir que j'en éprouve ! Il en est de même du voyage de ta femme et de son séjour à Bordeaux. Tout cela m'attendrit, me console et me donne toute la force dont j'ai besoin pour supporter une séparation, encore indéfinie, avec un ménage qui m'est si cher. On répand depuis hier les plus belles nouvelles du monde, tant sur le Portugal que sur le midi de l'Espagne ; mais je ne me livre pas à ces grandes espérances et je suis au contraire presque fâché que tu sois dans le cas de prolonger ton séjour à Irun, et que les villes de Saint-Sébastien et de Pampelune n'aient pas ouvert leurs portes. Enfin je remets tout entre les mains de Dieu, et demain matin, je le prierai, avec toute la ferveur dont je suis capable, de te protéger et de t'accorder le bonheur et la gloire que tu mérites si bien.

C'est bien le d. de B. qui a fait nommer Digeon ; mais comme celui-ci s'est cru obligé, pour le bien du service, de faire des changements dans l'administration, je suis convaincu que le bon maréchal, voyant d'un côté que tu tenais, *avec raison*, à conserver ta confiance à Guilleminot, et craignant, de l'autre, que Digeon s'établisse un peu trop au ministère, n'a pas voulu risquer de rester entre deux selles, le cul à terre, et a refusé tes offres pour venir reprendre son portefeuille. C'est aussi ce qui va arriver. On attend le maréchal ce soir ou demain, et Digeon a déjà remis au Roi la démission de son ministère provisoire. Tout ce qui concerne le personnel et l'esprit des troupes a été parfaitement conduit par le maréchal, et on espère que ce qu'il a vu par lui même à Bayonne lui servira de leçon sur les abus et les torts, et tout ce qui tient sur la partie administrative. Je n'ai rien de nouveau à te dire de ce qui se passe ici. Ta sœur se porte bien quoiqu'un peu enrhumée. Elle est bien dans ce moment et je n'ai pas à m'en plaindre. Dieu veuille que cela continue ! Les enfants se portent comme des charmes et sont gentils au possible. Le Roi n'est sorti qu'une fois à cause du vent de N. E. qui est assez froid. Au surplus il se porte bien et mange de même, peut-être un peu trop, car il s'est endormi ce matin après le déjeuner. Moi je ne tousse plus du tout et je me porte à merveille. J'irai mardi à Saint-Germain faire des battues, et peut-être tirer quelques biches, d'après le désir de d'Hannencourt ; et vendredi 17, je chasserai encore le cerf à Verrières ou à Meudon. Le vieux Béthisy dispute encore contre la mort, mais je crains que cela ne soit pas long. Mme de Caumont, belle-fille de ta gouvernante, a eu une attaque d'apoplexie ; on croit cependant qu'elle en reviendra.

A nous revoir bientôt, cher et bien cher enfant, je te serre mille fois dans mes bras, aussi tendrement que je t'aime.

[illegible]

J'ai reçu hier, mon bien cher enfant, ta lettre du 12, et comme tu ne devais écrire que le lendemain à M. de V., je l'ai envoyé chercher après le conseil, pour lui communiquer le contenu de ta lettre. Après avoir causé un moment avec moi, il m'a dit qu'il

allait vous écrire en sortant de chez moi : ainsi sur les détails, je ne puis que m'en rapporter à ce qu'il te mande. Il croit qu'Ouvrard est un adroit fripon et qu'il gagnera plusieurs millions sur le marché qu'il a conclu. Cela lui fait un peu de peine, sans lui causer aucune inquiétude. Mais ce qui le tourmente, c'est l'opinion qu'il acquiert de plus en plus, que Sicard, fort honnête homme d'ailleurs, n'a pas la capacité nécessaire pour la place importante qu'il occupe à l'armée, et que c'est avec les moyens mêmes qui avaient été mis à la disposition de l'intendance générale, qu'Ouvrard fait le service indispensable pour fournir l'armée, et en y gagnant des sommes considérables. Je ne puis pas avoir une opinion fixe sur des objets que je connais peu, et qui sont trop éloignés de moi. Au surplus, je sais que M. de V.. en te proposant ses idées sur cette affaire, s'en rapporte entièrement à ta décision définitive. Personne ne conçoit plus que moi tout ce que tu as et que tu auras à souffrir de l'indiscipline et de l'insubordination des royalistes espagnols, et je crois que, sans oublier que c'est pour la cause de ces royalistes que tu combats, tu dois employer vis-à-vis d'eux une grande fermeté, en te faisant appuyer par la Junte qui doit être dans ta main, et après leur avoir bien fait sentir que, par leur conduite inconsidérée, ils nuisent de la manière la plus directe et la plus positive à la cause à laquelle ils sont dévoués ; enfin si tu n'étais pas écouté et obéi, tu devrais, d'accord avec la Junte, déplacer sans hésiter les chefs dont tu aurais à te plaindre ; je t'ai dit, et je le pense toujours, que tu as bien fait de donner des récompenses à ceux qui ont montré zèle et valeur à l'affaire qui a eu lieu devant Saint-Sébastien ; mais je crois en même temps que tu dois te montrer par la suite moins prodigue des grâces ; et comme je ne veux te rien cacher, je te dirai que des officiers qui n'ont servi que sous Bonaparte ont trouvé que tu en avais trop fait pour peu de choses. Tu feras ce que tu voudras de cette réflexion, et au fait étant sur les lieux, c'est à toi de juger ce que tu croiras le mieux. Je n'ai pas encore vu le maréchal qui est retenu chez lui par la goutte, mais je sais qu'il a culbuté, en arrivant, tout ce qu'avait fait Digeon, et qu'il a remis Perceval à la tête de toute l'administration, ce qui paraît un peu farouche à ses collègues. Mais je crois qu'on ne lui parlera de rien avant la fin des Chambres, qui aura lieu sûrement le 1er mai au plus tard.

Le Roi se porte bien, est toujours fort aimable pour moi, et de très bonne humeur ; ta sœur continue à être assez bien, et l'arrivée de M. de M. et de Mme de G. n'a rien changé jusqu'ici à sa manière. Je doute que cela dure, mais il faut prendre le bien quand on le trouve, et ne pas s'inquiéter de l'avenir. Elle me charge de te dire mille choses de sa part, ainsi que des enfants qui se portent à merveille et qui sont gentils au possible. La petite parle comme une pie borgne et commence à lire très joliment. Ta femme t'enverra le détail de l'énorme chasse que j'ai faite avant hier. Je croyais qu'il n'y avait dans les toiles que quelques biches que l'on voulait tuer, mais il s'y est trouvé 30 daims et biches. Je voulais d'abord n'en tuer que fort peu ; mais, d'une part, on trouvait qu'il y en avait trop dans la forêt ; et de l'autre, après quatre battues où j'en avais tué six, on les a resserrés contre le treillage. L'ardeur m'a pris un moment et j'en ai fait un massacre. Je n'ai pas tardé à me le reprocher, en me trouvant tout seul, et j'ai été faire de petites battues, en revenant à la Muette. Je chasse encore demain à Verrières ; le gros cerf y est resté et nous tâcherons de le prendre. Je ne manquerai pas samedi de te faire un rapport aussi détaillé que celui de l'autre jour.

Il n'y a rien de nouveau ici. On sait seulement que M. Canning et lord Liverpool, après avoir dit bien des sottises sur notre compte, ont fini par conclure pour une *Neutralité absolue*. Voilà l'essentiel. Ma santé est fort bonne, et pourtant je suis tellement occupé des nouvelles du Midi, que cela me donne un peu plus de forces pour supporter l'absence du ménage qui seul me fait tenir à la vie. Je prie Dieu de mon mieux et j'espère qu'il m'exaucera. Je t'embrasse mille fois comme je t'aime.

A 5 h. 3/4 M. de V. m'a montré votre lettre du 13 et m'a dit ce qu'il te répondait ; tout cela m'a fait un vrai plaisir.

D'Hunnencourt, qui est venu prendre mes ordres ce matin, m'a dit que la deuxième fille de Saint Perne était à la mort et qu'il ne pourrait pas venir à la chasse demain. Le vieux Béthisy traîne toujours. Mme de Caumont est *un blanc* le marquis de Clermont *blanc* a eu une attaque d'apoplexie. Il était fort question d'un mariage pour Eliza Oudinot, mais il paraît que cela est rompu ; ainsi n'en parle pas au maréchal.

A suivre.

LE CAS DE JEAN BUNANT

[illegible]

Ayant quitté Paris par le train du soir, Jules Ardell et Jean Bunant, les deux J comme on les désignait familièrement, débarquèrent à Grenoble le lendemain. Ils prirent ensuite un tramway qui les conduisit à Vizille, un train sur route qui les cahota

jusqu'au Bourg-d'Oisans, enfin un car, sorte d'automobile spéciale au pays dauphinois, qui les hissa jusqu'à La Grave : au total, dix-huit heures consacrées à des systèmes de traction divers, n'ayant de commun que le même mode impérieux d'imposer au voyageur la conviction qu'il est un colis — le pire de tous, car il se plaint.

Au départ de Paris, le ciel était parfaitement limpide, et les étoiles avaient cet aspect de boutons bien astiqués qui présage aux ignorants que, le soleil ayant résolu de faire la fête du lendemain, le mois de juin gardera son habit numéro un. A Grenoble, quelques nuages, accrochés çà et là aux croupes des bois, annoncèrent que la fête serait moins chomée qu'on n'aurait dû s'y attendre. C'étaient d'ailleurs des nuages sans conséquence, assez semblables aux touffes de laine que les buissons décrochent sur le dos des brebis. Dès l'approche de Vizille, il fallut reconnaître que le soleil décidément avait rebroussé chemin. Les nuages, cette fois, pénétrant dans la montagne comme un grand couteau dans une motte de beurre, n'avaient plus laissé sur Taillefer et sur Belledonne que des cimes horizontales. Au Bourg-d'Oisans, la pluie commença. En entrant dans La Grave, trempés et transis, Jules Ardell et Jean Bunant avaient donc la sensation très nette que le Dauphiné est un pays dont les montagnes sont invisibles, mais où l'hiver sévit par contre en plein été.

— Charmante contrée, pittoresque excursion! déclara Jules Ardell se secouant, à l'arrivée, comme un caniche au sortir du bain.

— As-tu envie de redescendre? répondit Jean Bunant.

— Merci. Je sors d'en prendre.

Ils s'installèrent, résignés. L'hôtel, au surplus, est confortable. Étant les premiers touristes de la saison, ils avaient, en outre, un air de colombe de nature à dérider le possesseur d'arche le plus grincheux.

Après le dîner, ils s'assirent au coin du feu, sans autre distraction que le bruit de la pluie assez violent pour couvrir celui que fait la Romanche au creux du ravin. Jules Ardell alluma un cigare, étendit ses jambes pour savourer le bien-être dû à la flambée et dit enfin :

— Bien que je sois philosophe, et médiocrement curieux, daigneras-tu m'expliquer à quelle idée saugrenue tu as obéi en m'obligeant de t'accompagner dans ce lieu sans gaîté, par un temps à rêver de suicide?

Jean Bunant parut hésiter avant de répondre et regarda son compagnon.

Tous deux formaient un parfait contraste : lui, maigre, le nez arqué, les yeux singulièrement vifs; Ardell au contraire possédait une carrure de fermier anglais fortement nourri, et cet air jovial des gens auxquels la vie a réussi, parce que le peu d'occupation qu'ils y mettent n'est consacré qu'à eux-mêmes.

Au moral, mêmes dissemblances : Bunant cachait sous des formes froides une ardeur passionnée, Ardell épuisait en paroles et en gestes la petite mousse inutile d'une âme sans dessous.

— Eh bien? répéta Jules Ardell, impatienté de voir que Bunant continuait de se taire.

— Eh bien, répondit Bunant résigné à s'expliquer, maintenant que c'est fait, il me paraît en effet que je puis, sans inconvénient, te révéler ma petite histoire. A dire vrai, j'avais craint de ne pouvoir me tirer du voyage. Ne me souciant pas de mourir entre les bras d'un homme d'équipe, j'avais choisi les tiens pour finir commodément. Je n'ai pas eu à en user : merci.

Un silence effaré suivit ces mots. Après quoi, Jules Ardell, se redressant sur son fauteuil, demanda :

— Qu'est-ce que cette plaisanterie?

— La simple vérité, répliqua Bunant.

— J'imagine que tu n'es pas malade?

— Il paraît que si.

— Tu en es bien sûr?

— Mon cœur et mon médecin sont d'accord sur ce point.

Cette fois, Jules Ardell s'était levé tout à fait. Il marcha dans la pièce, s'efforçant de rassembler ses idées, puis, ayant fait cinq ou six tours, résuma son ennui de l'aventure :

— Le cœur et le médecin, nous voilà frais!... Et qu'est-ce que tu as? De quel nom décores-tu ta manière de souffrir?

— Est-ce qu'on sait au juste avec les médicastres.

— Mais, c'est grave?

— Ce l'était.

Ardell reprit sa marche :

— Sacrebleu! on prévient, au moins, quand on joue de ces tours!

Il frémissait à la pensée que, si Bunant disait vrai, il aurait pu se trouver, lui! dans une effroyable histoire.

Bunant, qui lisait dans ses yeux, haussa les épaules :

— Allons, remets-toi, mon vieux ; ayant échappé à la syncope en wagon, tu es inexcusable d'avoir peur rétrospectivement, car tu n'as plus rien à craindre. Il paraît, en effet, qu'à condition de rester ici, un mois ou deux, très paisible, sans bouger, ni monter, ni marcher, la mécanique, un instant déréglée, se remettra d'elle-même. J'en serai quitte pour une frousse bête, quelques mois d'étouffements préalables, un voyage un peu rude et de la

patience... Donc, rengaine ta frayeur, ne songe pas, comme je le vois à ta mine, à reboucler tes malles. Tu as besoin de rester au vert. J'ai moi-même peu de goût pour la solitude. Nous pouvons donc nous être mutuellement très utiles. Si, par la suite, le cœur t'en dit, tu auras toujours la ressource de choisir un jour de beau temps pour revenir sur tes pas, ou prendre une autre route, laquelle te mènera quelque part, en un lieu où il y aura des petites femmes et des cartes...

Un nouveau silence suivit. Ardell, perplexe, continuait sa promenade.

— Eh bien? reprit cette fois Bunant.

— Mon Dieu! fit Ardell, si j'ai rechigné à la nouvelle, ce n'était pas manque de dévouement à ton égard. Seulement, j'avoue en toute simplicité n'avoir aucune vocation pour soigner les malades. Enfin, du moment que tout danger est écarté...

— Tu consens à rester? interrompit Bunant, amusé malgré lui par cet aveu candide.

— J'essayerai.

— Je n'en souhaite pas plus.

Ils demeurèrent ensuite immobiles, à regarder le feu pétiller dans l'âtre. La pluie s'obstinait à tapoter aux vitres et des rafales de vent refoulaient la fumée. Une tristesse singulière émanait de l'hôtel sans voyageurs, de la nuit froide.

Ardell jeta son cigare :

— Zut, il est tard... allons nous coucher!

Et ils firent comme ils disaient.

*
* *

Le lendemain, le paysage parut. C'était une vallée profonde où coulait la Romanche avec un bruit de mer. L'hôtel et le village, accrochés à un versant, s'avançaient en éperon au-dessus du torrent. En face, la Meije se dressait.

Dès qu'il fut descendu, Jules Ardell parcourut sommairement les glaciers avec sa jumelle et résuma son opinion :

— Cela ressemble à Chamonix.

Jean Bunant répliqua :

— Toutes les montagnes sont pareilles. Elles ne diffèrent, comme les maisons de Paris, que par le nombre d'étages. J'espérais cependant un horizon plus large.

L'un et l'autre, devant ce spectacle inattendu, éprouvaient cette stupeur un peu bête qui est de règle chez les hommes, quand ils découvrent une forme de nature inusitée.

Ardell conclut :

— Pas de bois, beaucoup de glace, un grand au-dessus... c'est vu.

En effet, ils n'avaient aucun désir d'analyser mieux, peut-être parce qu'ils ne l'auraient pu.

Comme un écho, Bunant dit à son tour :

— Évidemment : on est ici dans un cachot.

Et ils se sentirent pleinement à l'unisson, tant ils se découvraient d'hostilité pour ce décor énorme et rude, dépourvu des grâces gentilles de la Suisse organisée. Ils possédaient aussi des âmes pareilles de citadins, auxquelles manque la vue des rues et des trottoirs fleuris de becs de gaz.

— En attendant, reprit Ardell, je me suis informé auprès de la femme de chambre qui est fort bien, ma foi! et j'ai commandé une mule.

Jean Bunant se mit à rire :

— Voilà donc la raison du costume d'opérette!

Moqueur, il inspectait les jambières neuves d'Ardell et ses chaussures jaunes qui luisaient trop. Mais Ardell, anxieux, avisa les traits tirés de Bunant :

— Sapristi! je ne t'ai pas demandé de tes nouvelles : comment vas-tu, ce matin?

— Très bien, tu peux caracoler tranquille. Ou vas-tu?

— Un endroit quelconque, renommé pour la vue.

— Bonne chance!

On amenait la bête. Ardell enfourcha sa monture et partit, escorté par un paysan.

Alors, ne sachant que devenir, Bunant examina les aîtres. En face de l'hôtel et séparée de lui par la route était une longue terrasse qu'il baptisa tout de suite « le préau ». Le village était en arrière, juché sur une série d'étagements qui le rendaient inaccessible. Ainsi, aucune distraction possible sinon rester à cette place, et contempler la Meije...

Il fit un geste d'agacement :

— Fichue idée de me choisir ce patelin!

Il songea ensuite :

— L'essentiel étant de vivre très haut, si j'allais ailleurs?

Une nausée de fatigue étouffa aussitôt cette velléité de changement.

Ailleurs, ne serait-ce pas encore de même, le cachot peut être changé de forme, mais toujours lui retirant la liberté? Ah! reprendre sa vie normale, bêtement! Il se souciait si peu des arbres, des glaciers, de la nature!

Il ne prisait vraiment que les œuvres humaines. Une cathédrale le passionnait, parce qu'elle exprime la pensée du peuple qui l'a bâtie. De même il aurait vécu indéfiniment dans une bibliothèque, tant il y a de bonheur à tirer d'un papier mort une étincelle vivante. Par contre, devant ce mur de roches, résultat d'une hasardeuse convulsion de sol, il n'éprouvait qu'une inconsciente exaspération, comme devant un obstacle contre lequel on sait d'avance tout effort impuissant.

— Ah ! vous examinez la Meije ? dit l'hôtelier s'approchant. Tous ceux qui la voient s'accordent à la trouver la plus belle des montagnes. Et méchante, avec cela ! Ce qu'elle s'est défendue longtemps ! Enfin, on la gravit maintenant. Dix ou quinze fois par an, pas plus, et s'il n'y a pas de verglas. Le premier qui s'y est risqué...

Bunant, impatienté, interrompit le flot.

— Rassurez-vous, je n'en serai pas.

— Qui sait ! J'en ai tant vu qui disaient d'abord la même chose. Et puis, à force de la regarder...

— Je vous assure qu'ils n'étaient pas comme moi, interrompit encore Bunant ramené au souvenir de son mal.

L'hôtelier s'éloigna.

— En tous cas, je respire, songea Bunant.

C'était vrai. L'air ici était léger. Il y courait des senteurs de printemps précoce, on ne savait quoi de mousseux qui donnait une vague griserie. Il donnait envie de le boire comme une liqueur fraîche. Et c'était une sensation exquise : si longtemps, Bunant avait étouffé : voici que la bête, qui avait cherché à l'étrangler, relâchait son étreinte.

Cependant ses yeux étaient restés fixés sur la montagne, source de ce bien-être. Peu à peu, par désœuvrement, il en étudiait les formes. Ce fut une surprise. Des lignes se dégageaient du chaos, balancées, rythmiques, développant une architecture somptueuse.

Cela commençait au torrent même, par une embase de prés verts ondés en coquille comme le pied d'un flambeau italien. Au-dessus des prés, une digue d'escarpements violets formait la seconde marche précédant le vrai seuil : et l'édifice aussitôt commençait. D'abord, une colossale muraille de granit gris dont la crête s'évasait au milieu ; puis une toiture de glaces, terminée aux deux cornes faitières par des rangées d'aiguilles sombres ; enfin, au-dessus, une crête noire et, sur la droite, en guise de clocher, une pyramide se perdant vers le ciel : la Meige.

— A la rigueur, on pourrait s'imaginer qu'elle sert de temple aux adeptes d'une religion fantastique, fit Bunant, égayé par sa découverte.

Il rit ensuite de lui-même, s'apercevant qu'il imitait l'hôtelier, et parlait de cette entité géographique ainsi que d'un être : mais, bientôt las de cette fantaisie vaine, il cessa de voir, ou plutôt, continuant de regarder, s'abandonna au fil de ses pensées.

De nouveau, la perspective de rester deux mois, peut-être trois, à cette place, devant ce spectacle toujours pareil, l'écrasait. Une détresse le submergea. Comment remplir les heures? Par quel artifice tromper un ennui toujours renaissant?

Ardell?... oui, évidemment, Ardell était un ami; Ardell avait pour lui une bonne affection d'habitude... On aime ainsi son chien, des oiseaux : mais de là à pénétrer les âmes, quel abîme ! D'ailleurs, Bunant connaissait Ardell. Haine de l'isolement ou frayeur de rester avec un malade, celui-ci filerait avant huit jours...

Alors rien... aucune famille : pas un être auquel recourir. Qui avait-il aimé? Personne, puisqu'il se le demandait.

Ainsi, son unique bonheur, travailler, lui échappant, il se découvrait en dérive. Il semblait que le silence et la puissance auguste du paysage n'aidassent qu'à rendre plus certain ce naufrage de vie. A Paris, il y aurait moins pensé : Paris est un étourdissement continu de la vue et du cerveau ; ici, le seul mouvement perceptible était dans l'eau du torrent, une eau qui s'écoule sans trêve et fuit à grand bruit ces lieux de solitude...

Soudain, comme il levait encore la tête vers la Meije, Bunant aperçut un nuage en forme de navire qui approchait de la cime, curieux peut-être de ce voisinage redoutable. Bientôt il l'atteignit et devint immobile. Pareille à une sirène, la montagne l'avait happé, le gardait. Et d'autres nuages parurent à leur tour. Ceux-ci avaient l'air hâtif de gens qui répondent à un appel. Ils arrivaient, on ne savait d'où, peut-être d'un autre ciel, mais tous allaient aussi vers la cime colossale, s'y accrochaient, l'isolaient peu à peu du reste des choses visibles...

— Bigre ! fit Ardell, je crois que je rentre à point : avant une demi-heure, tout sera couvert.

— Déjà de retour ! s'écria Bunant, tiré désagréablement de son rêve.

— Merci.

— Au moins, es-tu satisfait de ta promenade ?

— Ah ! mon cher, quelle montée ! Une route !...

— Carrossable?

— Suffisamment. A chaque tournant, La Grave filait plus bas au fond d'un trou, tandis qu'en face, l'autre devenait plus haute...

— Quelle autre ?

— Mais la Meije ! évidemment !... Enfin, j'arrive dans un village. Là, plus de route, un chemin cahotique, le temps qui se fait grinchu et le muletier qui m'assure que, plus loin, la vue restera pareille... Ma foi, j'ai tourné bride.

— Mais enfin, cette vue ?

— La même qu'ici. Un peu plus de glace, par ci par là...

— C'est tout ?

— A dire vrai, cette garce de femme de chambre m'avait mal renseigné. L'intéressant doit être en face.

— Vas-y.

— Mais depuis que tu respires mal [illegible] que ta maladie se [illegible] ?

Il conclut avec un rire sonore :

— D'ailleurs, le métier d'ascensionniste, une blague!... Ainsi, ce matin... une promenade au Bois, mais plus variée... comprends-tu ?

Était-ce passagère disposition d'humeur, ou égoïste jalousie de n'avoir pas joui de ces chemins faciles, Bunant éprouvait un agacement. Le rappel du Bois acheva de l'irriter.

— Peste, murmura-t-il, tu pratiques l'art d'être enthousiaste sans lyrisme.

— Mais, toi-même, reprit Ardell sans relever l'ironie du propos, qu'as-tu fait ?

— Oh ! moi, je suis resté à cette place. Je regardais les nuages. Après tout, ce sont des passants.

— Ils sont trop [illegible]

— Cela ne me déplaît pas.

Et le reste de la journée s'écoula encore sur « le préau ».

De temps à autre, Ardell, saisi d'impatience, allait faire les cent pas sur la route et revenait, disant : « Chien de pays ! » D'autres fois, il fouillait avec la jumelle les sentiers placés en face, ou bien encore, allumant cigare sur cigare, rabâchait le détail de son excursion du matin.

Bunant, lui, avait déterré sur une table un guide local et le lisait par désœuvrement.

Des auteurs au style naïf y racontaient leurs ascensions avec un luxe de précisions sur la mangeaille, les durées de repos et les heures de mise en marche. Point ou peu de descriptions : en revanche une sorte de ferveur et un mysticisme d'initié. On pressentait une parenté entre ces grimpades essoufflantes et les pèlerinages à Lourdes. Ici et là même attente du miracle, une vénération du Dieu visible l'exaltation physique provoquant par contre-coup l'ivresse morale. Sans doute, s'agissait-il là d'une névrose particulière. On ne vit pas impunément devant un horizon fermé. A rester longtemps devant un mur, l'envie prend, irrésistible, de le sauter. Cela d'ailleurs semblait sévir surtout chez les citadins.

— Qui sait si je ne serai pas pris à mon tour ? songea Bunant ironique, et il ferma le livre.

Cependant son visage changeait. Son cœur recommençait à battre douloureusement.

— Qu'est-ce qui te prend ? interrogea Jules Ardell.

— Rien... le temps qui est à l'orage...

Il s'efforçait de faire bonne contenance contre l'angoisse trop connue. Vain effort. Il dut remonter dans sa chambre. Quel découragement ! Pourtant, ne savait-il pas que vingt-quatre heures ne pouvaient lui assurer la guérison ? Dehors, aussi, les nuages avaient achevé de s'accumuler sur la vallée. Ils réunissaient maintenant les premiers escarpements par un plafond uni sous lequel les gazons de l'alpe prenaient un ton livide. L'averse enfin creva, pareille à celle de l'arrivée.

Ardell leva les bras au ciel :

— Quelle boîte !

*

La crise dura trois jours. Durant trois jours, Bunant s'alita, solitaire le plus souvent, car Ardell, sous prétexte de ne pas le fatiguer, s'obstinait à le fuir. Lorsque Ardell était présent, il avait d'ailleurs une façon sinistre de le distraire, ne lui parlant que de son mal.

« Comment se fait-il que tu n'en aies jamais rien dit ? On ne cache pas des choses pareilles ! »

Ou bien encore :

« Si j'avais su, non seulement je ne t'aurais pas accompagné, mais je t'aurais interdit de partir ! »

Suivaient des lamentations sur le temps qui restait exécrable. Toujours aussi Bunant croyait surprendre dans les yeux d'Ardell la crainte lancinante que lui, Bunant, ne vînt à claquer dans ce lit d'hôtel : si bien que, sentant la crise céder, il n'y put tenir :

— Assez de sacrifice ! boucle tes malles et file !

Ardell, retenu par le respect humain, se défendait. Mais Bunant s'emporta :

— Je t'assure que, pour me remettre, j'ai besoin d'être seul.

Il voulut consulter lui-même l'indicateur, découvrit qu'à condition de partir sur l'heure, on trouverait à Grenoble un train parfait pour Aix.

Vaincu enfin sans excès de résistance, Ardell répliqua :

— Mon pauvre vieux, je te plains de rester dans ces lieux inhospitaliers. Il est convenu d'ailleur que tu me rappelleras en cas de besoin : Aix est très près.

Et l'adieu fut d'autant plus cordial qu'il répondait au désir intime de chacun.

A peine Bunant eut-il entendu la voiture s'éloigner qu'il éprouva un immense soulagement et décida de se lever.

Surprise délicieuse : sur le préau, il eut la sensation de l'espace. Était-ce sa respiration devenue meilleure, ou un résultat d'accoutumance, la vallée ne lui paraissait plus aussi étroite, le ciel semblait plus vaste. De même, il parcourut des yeux la Meije avec sécurité, telle une chose familière.

Des heures de grâce suivirent. L'hôtel était vide. Parce qu'il avait beaucoup souffert et ne souffrait plus, Bunant avait à la fois des pensées agiles et une paresse de corps qui lui faisait savourer l'immobilité. Nul ennui ; un goût du silence, accru par le bruit endormeur de la Romanche. Enfin, la Meije

seule étant devant lui, la Meije ne cessant de s'imposer à lui sauf lorsqu'il dormait, il prit l'habitude de ne regarder qu'elle. Ce fut ainsi qu'il découvrit combien elle changeait.

Elle changeait plus vite que la mer. Sans doute, ses formes générales restaient pareilles : mais sa hauteur, sa couleur avaient des mobilités de visage. Il y avait des heures où elle était prodigieusement haute, ses contreforts pareils à des licteurs, la haussant sur un pavois ; d'autres, au contraire, où appesantissant sur eux sa masse formidable de granit, elle les contraignait à baisser les épaules. Il y avait des minutes où ses moindres arêtes s'aiguisaient en lames aigues, d'autres où toutes devenaient vaporeuses, plus légères que l'ombre d'un nuage. Et la couleur de cette Meije, aussi, n'était jamais pareille, tantôt d'un noir méchant, tantôt d'un jaune blond, tantôt d'un gris de cendres calcinées. Sa forme même semblait varier. A certains jours, la pyramide paraissait se confondre avec l'arête à laquelle elle est liée ; d'autres fois c'étaient les brumes qui jouaient à la coiffer, et elle devenait alors une bête fantastique, avec une crête noire émergeant seule de la nuée, ou une autre crête, allongée sous des neiges lointaines, et qui fuyait vers la Bérarde.

Cependant, à travers toutes ces variations, elle demeurait une architecture merveilleuse d'équilibre. Si Bunant l'avait d'abord comparée à un temple, c'est qu'il l'avait isolée des cimes voisines, alors que celles-ci vraiment n'avaient surgi que pour servir sa beauté. Tels des satellites, le Rateau et le Bec de l'Homme soutenaient devant elle une écharpe de glaciers. A ses pieds, une coulée de seracs se ruait sur la vallée, comme pour rappeler que les forêts aussi lui étaient soumises : et toutes les lignes de roches intermédiaires, orientées comme des rayons qui remontent à leur source, convergeaient vers sa cime.

Ainsi, peu à peu, elle s'imposait. Chaque matin, en se levant, le premier désir de Bunant était maintenant d'ouvrir sa fenêtre pour l'examiner. Il disait : « Aujourd'hui, je crois qu'*elle* sera belle » ou bien encore : « *Elle* est de mauvaise humeur : nous avons cessé de plaire ». Il ne trouvait plus ridicule que l'hôtelier en parlât comme d'un être. En réalité, il avait senti qu'elle devait vivre d'une vie à part et, désormais, il l'isolait du reste des choses, arrivait presque à lui prêter une âme.

Une semaine s'écoula.

Le samedi, se trouvant de mieux en mieux, il se décida enfin à lâcher la terrasse, et sur le conseil de l'hôtelier descendit vers la Romanche. C'était un tour de vingt minutes à peine. Il partit très lentement pour mieux surveiller les battements de son cœur. Une fraîcheur sucrée animait l'air. On aurait cru marcher dans du printemps. Bientôt, parce qu'il ne souffrait pas, il cessa de penser à son mal. En revanche, à mesure qu'il s'enfonçait dans le ravin, la Meije grandissait, ayant ce soir-là un aspect terrifiant.

Soudain, il eut un cri de surprise. Au delà de la Romanche, à terre, un tapis d'Orient s'étalait, féerique. L'herbe moirée était constellée de gentianes bleues, de soldanelles et de pensées. Un peu plus loin, suivant sa ligne humide, un ruisseau de narcisses. Et c'étaient partout des encolies au visage pervers, des anémones enveloppées dans un manteau de peluche, des renoncules dressant très haut leurs boules d'or sur un col mince, une frénésie de plantes, une ivresse de parfum. On avait à la fois le désir de se rouler dans ce parterre et l'effroi de marcher sur ces splendeurs.

Alors, sans aller plus loin, Jean Bunant s'assit. Il n'avait pas imaginé que le colosse eût pris pour piédestal un bouquet ; et il aspirait l'odeur, s'emplissait les yeux de ces couleurs surexcitées. Pour la première fois l'idée lui vint d'une Meije ignorée, d'une Meije gardant son secret et que seuls de rares élus pénètrent. Cela ne dura que l'intervalle d'un éclair : déjà sa pensée tournait.

Il admirait de supporter maintenant la solitude, *comme s'il n'était pas seul*. Le souvenir d'Ardell l'effleura. Fameuse idée que de l'avoir congédié ! Rien que ses jambières en cuir jaune et le son de sa voix grasse auraient suffi pour détruire la sérénité réconfortante de cette heure. Ah ! pouvoir rester ainsi, toujours, dans le vaste silence, et respirant !...

Or, lorsqu'il rentra, une surprise désagréable l'attendait. Des touristes débarquaient à l'hôtel. Empressé, l'hôtelier leur désignait des chambres.

Jean Bunant ne put retenir un mouvement de violente humeur. Il lui semblait que son bien-être était compromis. Assurément, il regretta son isolement.

*
* *

Ces touristes étaient au nombre de trois, deux hommes et une femme. Bien qu'anglais, ils faisaient de louables efforts pour s'exprimer en français.

Les deux hommes portaient des costumes en laine verdâtre et des souliers armés de clous répartis autour de la semelle, comme des crocs dans la gueule d'un molosse. Ils avaient le visage couperosé, les mains gonflées et rouges.

La femme était quelconque, plate et maigre, faite évidemment à l'abandon en compagnie des malles, tandis que les hommes escaladaient.

Ce fut elle qui, dès le soir de l'arrivée, adressa la parole à Bunant. Elle l'interrogea sur le pays, le trouvait « tout à fait joli ».

— On dit que les ascensions y sont difficiles ! acheva-t-elle d'une voix plaintive.

Et elle joignait les mains, avec l'air résigné d'une pauvre petite chose accoutumée à vivre dans l'angoisse en la taisant.

Bunant demanda :

— Ces messieurs sont vos parents ?

— Mon mari et mon fils.

— Ils viennent sans doute avec l'intention de faire des courses ?

Elle tressaillit, touchée à l'endroit de la plaie :

— Aoh yes... La Meije, pour être les premiers cette année.

— C'est absurde ! s'écria Bunant. Vous aurez tort de les laisser partir.

Pourquoi dit-il cela ? Que lui importait en somme que ces anglais montassent ou non là-haut ? Pourtant il y avait de la colère dans son accent.

L'anglaise murmura pour toute réponse :

— Oh ! je suis habituée à voir Harry et Jim dans des choses très dangereuses.

Elle y était habituée, en effet, mais mal. Cela se découvrait au tremblement de ses mains et à son attitude.

— Malgré tout, conclut Bunant, j'espère bien qu'ils renonceront à cette aventure, quand ils sauront. D'ailleurs, il est trop tôt.

Il affirmait cela aussi d'instinct, sans être au courant.

Les deux anglais pourtant, à peine débarqués, avaient prié qu'on leur envoyât des guides.

Ceux-ci arrivaient maintenant à l'hôtel, l'allure égale et lente, chacun vêtu pareillement de bure couleur de terre et arborant fièrement à la boutonnière sa plaque d'argent. A côté d'eux, les anglais, en dépit de leur accoutrement, étaient devenus élégants et leur peau semblait trop blanche.

Obéissant à une irrésistible curiosité, Bunant s'approcha et, sans se soucier d'être indiscret, tendit l'oreille.

Le colloque fut bref.

La Meije ?... oui, c'était possible... peut-être... quoique ce fût joliment tôt... Dans deux ou trois jours, sans doute, la neige aurait fondu sur les arêtes. Le glacier aussi serait meilleur...

Les anglais écoutaient, faisant répéter de temps à autre les mots qu'ils ne comprenaient pas. Ils déclarèrent :

— Nous voulons absolument monter les premiers.

Aussitôt les guides se récrièrent :

— Si ce n'était que cela, on pouvait bien être sûr que personne n'irait là-haut d'ici quarante-huit heures. D'ailleurs la Bérarde était fermée. De ce côté donc, aucune surprise à craindre. En attendant ce court délai, ils répondaient de tout...

Un débat silencieux s'agitait dans l'âme des deux hommes.

Enfin le père dit :

— Conclu : dans quarante-huit heures.

Et alors, mais alors seulement, il daigna s'informer :

— Où est la Meije ?

Un rire silencieux passa sur les lèvres des guides. Le plus vieux tendit le bras vers la pyramide :

— Mais... la voilà !

En même temps, Bunant éprouva un mépris violent pour ces êtres qui avaient décidé d'aller là-haut, sans même savoir où était ce « là-haut ».

— All right ! revenez demain. Vous montrerez la route avec la lunette.

Les guides s'éloignèrent. La nuit tombait. Au bas du ravin de la Romanche les mélèzes avaient déjà glissé dans l'ombre opaque. Pareil à une table énorme, le glacier du Tabuchet reflétait en vert le ciel aux lueurs mourantes. Seule la cime restait claire, ayant l'air de regarder les bas fonds avec ironie.

Bunant dormit mal.

Agité par une inquiétude sans objet, il songeait : « C'est l'ennui de voir l'hôtel envahi : aujourd'hui on est quatre : demain nous serons quinze... » mais c'était autre chose qu'il n'arrivait pas à discerner. Il songeait encore : « J'ai pris l'habitude de considérer l'hôtel, la terrasse, la vue, comme mon bien propre. Il m'en coûtera évidemment de partager avec le premier venu ». Mais, de nouveau, il avait la certitude de se tromper, sentant qu'il souffrait de la venue de ces gens-là précisément, et non pas d'autres.

Le malaise persista malgré le sommeil. Il rêva qu'il gravissait la Meije. Il savait que c'était la Meije ; cependant il ne la reconnaissait pas, car elle était réduite à une paroi bleue, vêtue de gentianes. En même temps il apercevait les deux anglais beaucoup plus haut et qui montaient aussi. Plus il s'efforçait de les rejoindre, plus ses jambes devenaient lourdes. Tout à coup, il perdit pied... et s'éveilla, suffoqué.

« Mon cœur qui fait des siennes... j'ai eu tort de me fatiguer... » réfléchit-il en se dressant.

Puis cette hantise de la Meije, qui commençait, lui parut intolérable. Il résolut de ne pas la regarder durant la matinée, et tint parole, ne quitta sa chambre qu'à l'heure du déjeuner.

Lorsqu'il revint sur la terrasse, l'anglaise s'y trouvait déjà. Elle avait comme la veille l'aspect pitoyable d'un meuble abandonné. Les deux hom-

mes, assis près d'elle, fumaient sans échanger un mot.

Bunant avança près d'eux et salua. Ils causèrent. D'abord du temps :

— Très beau, disaient les anglais.

— Avec menace d'orage, répliquait Bunant.

Puis de voyages. Depuis seize ans, les anglais avaient couru les Alpes; mais ils s'étaient rabattus sur le Dauphiné, parce que plus difficile.

Enfin de la Meije.

— Alors, demanda brusquement Bunant, vous voulez y grimper ?

— Avec un guide convenable.

— Peuh ! à votre place, j'y regarderais de plus près.

Ce fut l'hôtelier, venu pour servir le café, qui répondit à leur place :

— Ces messieurs ont bien raison de vouloir essayer. D'ailleurs elle n'est méchante que tous les onze ans et le dernier accident remonte à l'an dernier.

Sur la prière de l'anglaise, il donna des détails. Toujours des gens en quête de la vraie voie pour gravir le Pic Central par la face nord ! Celui-ci était un russe, très jeune, moins de vingt ans peut-être. Au Glacier Carré, il avait congédié les guides et voulut rester seul. Au bout de trois jours, ne le voyant pas redescendre, on était parti le chercher.

— Tenez, dit-il, c'est justement votre guide, Mathonnet, qui l'a découvert. Il était enfoui dans la neige jusqu'à mi-corps, tout droit, les os brisés, mais il avait l'air de regarder encore la paroi. Quand on a vu que Mathonnet n'appelait plus et restait le chapeau à la main, on a su qu'il était inutile d'aller plus haut. On dut descendre le corps à Saint-Christophe, car de ce côté les gens ne tombent jamais : c'est comme si le glacier n'en voulait pas. Et le russe a été enterré là-bas. On ne sait pas son nom. C'était peut-être un suicide...

Le visage de l'anglaise était contracté par l'angoisse.

— Après tout, fit Bunant, la Meije a raison de se défendre.

Il aurait voulu que l'hôtelier prolongeât son récit en évoquant le long martyrologe qui célèbre la cime. Si souvent, depuis qu'on l'a vaincue, elle s'est plu à ranimer l'effroi qui menaçait de s'effacer !

Il reprit, s'adressant aux anglais :

— Vous l'ignorez peut-être, mais c'est une tueuse d'hommes.

Et l'on n'aurait su, s'il disait cela pour les en dégoûter ou parce qu'il trouvait absurde ce genre de sacrifices.

[illegible]

rire !

Alors Bunant le regarda. Tout à coup il venait de comprendre qu'il le haïssait à cause de son projet : sans ajouter un mot, il se leva et partit sur la route.

Bouleversé, il se demandait :

— Qu'est-ce qui me prend ? Pourquoi suis-je ainsi ?

Il découvrait dans sa conscience le résultat d'un travail mystérieux, véritable envoûtement d'autant plus redoutable qu'il s'était fait sans bruit, au fil des heures inoccupées.

(*A suivre.*) ED. ESTAUNIÉ.

L'AMBITION ROMAINE

Depuis qu'une révolution a substitué à Rome le gouvernement républicain au gouvernement monarchique, la plupart des magistratures sont devenues électives, et c'est le peuple qui les donne. Ces magistratures, telles que nous les pouvons observer à la fin de la République, sont la questure, le tribunat de la plèbe, l'édilité, la préture, le consulat, la censure. Le consulat est de toutes la plus importante. Il en est d'autres dont le Sénat dispose, comme le proconsulat, la propréture, mais encore convient-il de remarquer que ceux-là seuls les peuvent obtenir qui ont exercé une charge conférée par les suffrages populaires. C'est donc vers l'obtention de ces suffrages que l'ambitieux doit faire converger ses efforts.

Il y a pour un Romain des raisons multiples de désirer les magistratures, et principalement le consulat. L'ambition politique est de tous les temps : peut-être est-elle plus ardente dans les cités antiques où, longtemps du moins, c'est une sorte d'obligation pour tous de s'occuper des Affaires de l'Etat (1). Les magistratures romaines confèrent de vastes pouvoirs, limités il est vrai par leur durée qui est d'un an, et par la collégialité dont aucune n'est exempte. Telles quelles, elles valent la peine d'être recherchées : « Celui qui obtient le consulat, « écrit M. Gaston Boissier (2), va représenter et « résumer en lui, le plus grand et le plus glorieux « de tous les peuples ; il commande ses armées, di- « rige sa politique; il fait les affaires de tout le « monde civilisé. » Ajoutons qu'une fois sorti de charge, il prend place dans les rangs d'une aristocratie héréditaire, mais non fermée, si toutefois sa

[illegible]

vantes.

naissance ne les lui a ouverts déjà. L'homme nouveau a donc de puissants motifs de désirer le pouvoir. Celui dont les ancêtres ont exercé des magistratures ne veut pas démériter et rêve d'ajouter à la gloire d'un nom déjà [illegible] Les raisons d'intérêt se joignent aux autres. La préture et le consulat ouvrent le gouvernement des provinces qui est la source de gros revenus. Tel a quitté Rome perdu de dettes pour quelque lointain empire d'Afrique ou d'Asie qui, à peine de retour, fait bâtir de somptueuses demeures, achète jardins et villas, donne des festins et des fêtes. On le voit se promener sous de riches costumes ; le nombre de ses esclaves, le train de sa maison font l'entretien de tous, et les adolescents sur le point de revêtir la toge virile forment le vœu d'égaler son destin.

Est-ce à dire que tout le peuple se rue vers les honneurs?

Sans parler des catégories de gens à qui la loi romaine a refusé le droit de candidature (1), remarquons que la fréquence des élections n'est pas sans épuiser un peu le nombre des aspirants. Remarquons surtout que n'est pas candidat qui veut. Les grandes magistratures ne s'obtiennent qu'après un stage dans les charges sulbaternes judicieusement échelonnées de façon à former, si l'on peut ainsi parler, un *gradus ad consulatum*. C'est la règle — il est vrai plus d'une fois violée (2) — que l'ambitieux se trouve séparé par un grand espace de temps et de nombreuses étapes du terme de son ambition. Il ne sera candidat au consulat qu'après avoir parcouru ce qu'on est convenu d'appeler « la carrière des honneurs », c'est-à-dire après avoir obtenu la questure, l'édilité, la préture. Même le tribunat, magistrature extraordinaire arrachée — avec combien de peine ! — à l'orgueil patricien par les efforts de la plèbe, a fini par prendre place dans le *cursus honorum*, par n'être plus qu'un gradin dans l'ascension du pouvoir. Il y a en outre, pour qui veut accéder aux charges publiques, des conditions d'âge à remplir. Il faut avoir 30 ans pour être questeur, 33 pour être tribun, 36 pour être édile, 40 pour être préteur, 43 pour être consul. Sans doute, on peut citer plus d'un cas où ces conditions ne sont pas réalisées, celui de Scipion l'Africain qui se présente à l'édilité à 22 ans et répond fièrement aux tribuns qui crient au scandale : « Si j'ai assez de voix, j'ai assez d'années (1) » ; celui de Pompée élu consul à 29 ans et chargé de la guerre contre Sertorius : mais ce sont des exceptions et le plus souvent la règle subsiste.

Suffit-il donc pour prétendre à l'honneur d'être consul, d'être citoyen, d'avoir parcouru la carrière des honneurs, d'avoir un âge déterminé? En principe oui, du moins depuis que la Loi Licinia a permis aux plébéiens l'accès de la magistrature suprême. En réalité, il faut plus encore. On n'est pas candidat, si l'on ne dispose de fortes sommes d'argent. Il en faut pour conquérir les suffrages : et il convient d'observer que les fonctions publiques à Rome ne sont pas rétribuées. Que se présentent donc seuls les citoyens qui ont de la fortune ou qui ont le talent d'emprunter, ce qui est rarement le cas des hommes nouveaux. Si ces derniers ont de fortes raisons de désirer le pouvoir, ils en ont souvent de plus fortes encore de n'y point prétendre : les patriciens les repoussent; les plébéiens, jaloux de leur élévation possible, ne les soutiennent pas; les suffrages populaires vont par habitude aux grandes familles. Aussi n'est-il pas probable que beaucoup se soient présentés : il est sûr du moins que très peu furent élus.

A tous ces motifs capables de réduire le nombre des candidats qu'on en ajoute un moins important, mais qu'il convient de signaler toutefois, et dont on sent l'influence dans les derniers temps de la République : le détachement naissant à l'égard des choses de la Cité, détachement recommandé par Epicure, impérieusement prêché par Lucrèce. Qu'on se rappelle en quels termes le grand poète célèbre la joie dédaigneuse du sage à voir les autres hommes s'efforcer vers les honneurs, les convoiter longtemps, y atteindre enfin, et, tout épuisés de fatigues et de veilles, s'asseoir au sommet des choses sous ses pieds! Plus d'un Romain contemporain de César a ces vers présents à l'esprit; plus d'un surtout, à la façon d'Atticus, commence à couvrir d'un prétexte philosophique son indolence naturelle.

Malgré tout, il faut reconnaître que jamais il n'a manqué d'aspirants aux charges publiques. A l'édilité curule, Paul-Emile, si l'on en croit Plutarque, est élu contre 12 concurrents ; Tite-Live parle de 6 candidats à la censure en 191, de 10 en 186; nous savons, grâce à lui, qu'il y eut, en 216, 5 candidats au consulat, qu'il y en eut 7 en 187. Ce sont des chiffres assez forts, encore qu'à chaque élection il y eût deux places à donner. Il est vrai qu'il n'en est pas toujours ainsi : il n'y a que 4 candidats en 491

(1) Sans rappeler les cas nombreux d'inéligibilité basés sur le service militaire, le cens, etc., notons l'interdiction faite à tout citoyen absent au moment du vote, de briguer les magistratures. Il fallait avoir fait en personne sa *professio*. Le débat sur le point de savoir si César devait être ou non exempté de cette règle pour les élections de 706 a directement [illegible]

(2) [illegible] de questeur ni édile.

(1) [illegible] XXV [illegible] les tribuns n'insistèrent pas : Scipion fut élu.

qui se disputent le consulat ; Cicéron, quand il brigue cette magistrature, a d'abord 7 concurrents, mais qui rapidement se réduisent à 3 puis à 2.

Il est incontestable du moins que les luttes électorales sont très vives, celles-là surtout qui ont pour enjeu le consulat. Et cela se comprend. Pour être le plus souvent restreintes entre patriciens, elles deviennent des luttes de personnes et n'en sont pas moins des luttes de partis, même des luttes de classes. L'exemple n'est pas rare en effet du patricien ambitieux, qui prend en main les intérêts du peuple contre l'intérêt des privilégiés ses pareils, et, soutenu par la plèbe, attaque le Sénat. Le principe même du *cursus honorum* a pour effet d'exaspérer les ambitions et de les armer en les forçant à une longue attente. Le Romain qui se présente à la questure a déjà en vue le consulat. Il s'y prépare de longue main et, quand enfin il l'aborde, c'est en professionnel de la brigue, dressé qu'il est par les fonctions si diverses dont il a dû s'acquitter — le magistrat romain étant tour à tour ou tout ensemble, caissier, administrateur, général — dressé surtout par ses candidatures antérieures. Ses concurrents en sont au même point. Et c'est à qui va déployer le plus de ressources pour s'insinuer dans la faveur de cette masse confuse, agitée, changeante, qui est le peuple.

Le Peuple.

Comme le futur candidat, tournons-nous vers ce peuple romain qui dispense à son gré les magistratures : de la composition et du mécanisme de ses assemblées tâchons de dégager les chances diverses qu'il présente à ceux qui se disputent l'honneur de le commander.

Rome, au cours des siècles, a élargi sans mesure son empire. Elle a été forcée de donner des droits politiques, non certes à tous les peuples qu'elle a conquis, mais au moins aux Italiens qui étaient les instruments de la conquête. Cependant, son gouvernement est resté le gouvernement d'une cité : elle n'en a pas modifié les cadres : pas un moment n'est venue aux Romains l'idée d'assemblées représentatives comme les nôtres. C'est à peine si le candidat contemporain de César peut se soucier un peu plus que le candidat contemporain de Camille de ce qui n'est pas Rome. Il ne doit accorder d'attention qu'à cette infime minorité de citoyens qui vient dans les comices disposer à la fois et des autres citoyens et du monde.

Il y a à Rome à la fin de la République trois assemblées électorales coexistantes.

Des comices curiates, les plus anciens, le candidat peut se dispenser de faire cas : ils ne subsistent que pour la forme. Le temps n'est plus où, divisés en 30 curies accessibles aux seuls patriciens, ils disposaient de l'Etat. Trente licteurs y tiennent lieu des curies absentes. En vertu de la tradition, ils garderont jusqu'à la fin le privilège de voter la loi curiate qui défère l'*imperium* : mais c'est là un acte tout mécanique. Ils n'ont plus rien à donner de ce qui constitue le pouvoir.

Il n'en est pas de même des comices par centuries et des comices par tribus qui réunissent patriciens et plébéiens.

Les premiers, appelés aussi grands comices en raison de leurs larges attributions et que la légende fait remonter à Servius Tullius, élisent consuls, préteurs, tribuns militaires, censeurs, décemvirs et magistrats ordinaires.

Les seconds, arrachés en 263 à la résistance des patriciens, élargis par Valérius, tribun, nomment les officiers administratifs plébéiens et secondaires, édiles, questeurs, tribuns et certains fonctionnaires sacerdotaux.

C'est à ces derniers que le candidat qui rêve d'accomplir le *cursus honorum* doit d'abord s'efforcer de plaire.

Dans les comices tributes, le citoyen vote selon le quartier qu'il habite, autrement dit selon sa tribu. Il y a 33 tribus, 4 pour la ville, 31 pour le reste du territoire de Rome. La disproportion est trop forte pour n'être pas l'effet d'un calcul : on y sent la volonté des aristocrates possédants d'assurer la prépondérance aux propriétaires, c'est-à-dire à eux-mêmes, servie par la présence et mieux encore par l'absence de ces paysans de la banlieue, beaucoup moins soucieux des questions politiques que de leurs récoltes, s'abstenant le plus souvent de voter, ne venant guère à Rome que les jours de marché où Varron s'amusait à les observer, rasés de frais, graves et lourds sous leurs habits démodés, et vociférant des paroles qui sentaient l'ail et l'oignon. Supposons les 35 tribus appelées à voter. Chacune n'a qu'un vote quel que soit le nombre des citoyens qui y sont présents. 18 voix forment la majorité. Admettons un moment qu'il y ait en moyenne 100 suffrages exprimés par tribu. Le candidat qui aurait recueilli 18 fois 51 suffrages, soit 918 suffrages individuels, sera élu contre un adversaire qui aura pu obtenir l'unanimité de 17 tribus, soit 1.700 voix plus une minorité de 49 voix dans chacune des 18 autres ou 882 voix, ce qui fait un total de 2.582 voix mises en minorité par 918.

Il est permis de croire que la constitution de l'assemblée la plus démocratique de Rome devait singulièrement encourager le candidat de l'aristocratie; que du moins à tout aspirant à une magistrature populaire elle devait démontrer clairement que

l'important n'est pas d'avoir le plus de voix (1) mais les voix les mieux placées, qu'une élection est affaire d'habileté plus que de popularité. Du fonctionnement des comices centuriales dont il devenait nécessaire de solliciter la faveur à mesure qu'on s'élevait dans la hiérarchie, fallait-il attendre un autre enseignement?

Depuis une date indéterminée dans le cours du IIIe siècle ces comices avaient été profondément remaniés.

A l'origine, il nous montrent l'organisation à la fois militaire et censitaire du peuple romain. Les centuries, c'est l'armée constituée d'après l'évaluation des fortunes et exerçant sur le Champ de Mars ses droits civiques. Cette assemblée se compose de tous les citoyens en âge de porter les armes de 17 à 60 ans (2). Ils sont divisés d'après la fortune et l'armement en cinq classes, subdivisées en un nombre inégal de centuries. 18 premières centuries hors classe ou centuries équestres comprennent, avec les sénateurs, les citoyens ayant les ressources nécessaires pour acheter et entretenir un cheval. La première classe qui vient ensuite est composée des citoyens possédant une fortune d'au moins 100.000 as. Quoique relativement peu nombreuse, elle compte 80 centuries qui jointes aux 18 centuries équestres forment la majorité de l'Assemblée, car les 4 dernières classes ne comptent que 95 centuries en tout. Nul doute qu'une pareille organisation n'ait pour effet d'assurer aux riches la prépondérance. La première centurie appelée à voter, la « prérogative », est désignée par le sort dans celles de la première classe : son vote, considéré comme un présage, un signe de la volonté des dieux (*omen*) entraîne le plus souvent ceux du reste de l'Assemblée. Les citoyens de chaque centurie votent individuellement, mais la majorité de leurs suffrages constitue le vote unique de la centurie. Que la moitié plus une des centuries, soit 97, donnent chacune la moitié de ses voix plus une à un candidat et que les 96 autres donnent l'unanimité de leurs voix à son concurrent, le candidat évincé aura obtenu en vain une énorme majorité.

Le remaniement du IIIe siècle marque un effort pour accorder l'organisation des centuries avec la division territoriale en 35 tribus et sans doute aussi pour répartir le droit de vote un peu plus également entre les citoyens. Il y a dès lors, outre les 18 centuries équestres, 2 centuries de chacune des cinq classes, soit 10 centuries par tribu, en tout 350, auxquelles il convient de joindre 5 centuries *infra classem*, composées des *prolétaires* et des *capite censi*. Mais le raisonnement est le même pour les 373 centuries de l'ordre nouveau que pour 193 de l'ordre ancien. Le système du vote collectif produit les mêmes effets : dès que la majorité des suffrages dans 187 centuries s'est prononcée dans un sens, il devient inutile de consulter les 186 autres, fussent-elles unanimes dans le sens contraire.

C'est donc ici encore le triomphe de ce principe d'arithmétique électorale que formule Cicéron : les plus nombreux ne doivent pas être les plus puissants : « *Ne plurimum valeat plurimum* ». Le spectacle de l'organisation des comices centuriales comme celui des tributes est pour le candidat une école d'habileté. Le principe militaire sur lequel ils sont primitivement établis peut lui apprendre en outre à faire entrer l'armée dans ses calculs électoraux, le convaincre que si elle est la cité en armes, la cité ne pourrait bien être que l'armée au repos.

Mais la constitution politique d'un peuple vaut moins par elle-même que par les mœurs de ce peuple qui en sont le commentaire obligé, et ces mœurs elles-mêmes sont en général déterminées par l'état social.

Le candidat qui vit à la fin de la République ne peut pas ne pas constater à Rome la présence d'une plèbe immense et ne pas remarquer que cette plèbe est à vendre.

Comment s'est-elle formée ? Elle est le résultat, elle est la rançon des conquêtes. Celles-ci ont eu pour effet d'enrichir les capitalistes et de détruire les classes moyennes. Le regard se perd dans les campagnes d'Italie à chercher les petits paysans libres d'autrefois comme aussi leurs petits domaines ensemencés de blé et garnis d'enclos. Ils ont vendu leur terre, incapables de soutenir sur les marchés la concurrence du blé étranger ; ils ont quitté le pays, exclus par la concurrence des esclaves de la domesticité des grands propriétaires terriens, si bien que la grande propriété subsiste seule, que sur d'immenses étendues errent avec des esclaves les troupeaux de bœufs et de moutons, car le maître absent remplace la culture par l'élevage qui demande moins de soin. Ces dépossédés sont venus à Rome ; ils se sont mêlés aux affranchis et aux petits travailleurs que la concurrence servile prive de leur travail ; avec eux, ils constituent cette masse con-

1. Nous rappelons que une tentative de réforme entreprise par Servius Sulpicius fut repoussée à l'instigation de Caecilius par le Sénat. Lettre à *Pro Murena*. Cicéron fait grief à Sulpicius d'avoir, en demandant la mise en vigueur de la loi Manilia, essayé d'obtenir la confusion des suffrages et de supprimer ainsi toute distinction de mérite, de credit et de rang, il se déclare de son invention. *Illa ista nova et novitatis studiosa sententia [repugnat] dignitati*. Pro Murena. XXIII.

2. Les limites de 17 et 60 ans forment les centuries *juniores* et *seniores*. Après 60 ans le citoyen romain n'a plus l'exercice de ses droits civiques, et si par vanité il se présente aux comices pour voter, il risque d'être « deputatus » *depontanus*, c'est-à-dire jeté par dessus le pont du suffrage.

fuse, désœuvrée, misérable qu'est la plèbe : ils n'ont plus de ressources : ils vivront des largesses intéressées des grandes familles : ils n'ont plus de terre à vendre, ils sont prêts à vendre leur vote.

Ces hommes, tout candidat peut être assuré de les entraîner à sa suite en flattant leurs passions, et surtout en les achetant. Comme des malades qui craignent le médecin, ils sont rebelles aux véritables réformateurs, à ceux qui, comme Tiberius Gracchus, voudraient restituer à la terre leurs bras inutiles, mais ils sont dociles à l'aristocratie qui nourrit leur paresse, dociles aux démagogues, aux Clodius et au Milons qui savent leur offrir la distraction des émeutes. Bref ils sont une force inquiétante, éternellement disponible, prête à se déchaîner au gré du plus riche, du plus souple, du plus violent. C'est dans leurs rangs, par l'intermédiaire de professionnels exercés à la brigue, habiles à tirer parti des groupements, collèges et associations existant dans leur sein, que se pratique le système de propagande et de distribution inséparable de toute ambition électorale.

On objectera peut-être : « leur suffrage est-il si précieux? Ne sont-ils point parqués dans les cinq centuries *infra classem* dont on ne demande presque jamais le vote et dans les quatre tribus urbaines submergées toujours par les trente et une tribus rurales? » Nous répondrons qu'ils n'agissent pas seulement par leur vote mais par leur agitation, et qu'on peut fort bien s'en servir pour intimider les autres électeurs; qu'ils ont l'avantage d'être présents, alors que les ruraux sont retenus par leur travaux et que pas mal de citoyens peuvent être éloignés par les guerres qui n'ont jamais cessé sous la République, enfin et surtout qu'il s'en faut que les droits des votants soient bien vérifiés et que le cas ne doit pas être rare de prolétaires figurant et votant dans d'autres centuries et d'autres tribus que les leurs.

Ainsi la constitution de Rome, injuste par essence, est encore faussée par les mœurs de la plèbe romaine généralement au plus grand profit de l'aristocratie, toujours au plus grand profit des candidats qui ne mettent point leur espoir dans un programme, mais, nous le répétons, dans leur adresse, dans leur audace et dans leur manque absolu de scrupules.

GEORGES CHAIGNE

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Romans

SIMONE BODÈVE. *Son Mari*. (B. Grasset.)
P. DORIS. *Sur le Sable*. (A. Z. Mathot.)
HENRI ARDEL. *L'Aube*. (Plon.)
MARIUS CHAILLOU DU COURIOLY. *La Duchesse de Pouvreuse*. Roman de vénerie. (Plon.)
GABRIEL SALVAT. *La Famille Cadet Rousselle*. (B. Grasset.)
GASTON MERCIER. *Jean Guilbert : Scènes du Rouergue*. (B. Grasset.)
LOUIS LA ROSE. *Les Vérités menteuses*. (Perrin.)

M. P. Doris n'est pas un « professionel » de la littérature ; je le devine très bien fonctionnaire distingué, souriant, doucement philosophe, et parce qu'il a vécu, attaché à de chers souvenirs, et parce que l'âge vient, et commence d'estomper le passé parmi de légères brumes, désireux de fixer ces souvenirs ; au reste sans ambition de style, incapable de forcer son talent, insoucieux de la gloire et presque du succès... Au temps jadis, P. Doris eût composé un journal rétrospectif de son enfance et de sa jeunesse, des mémoires tout simples, qui eussent été charmants, qu'il n'eût point édités, qu'il eût légués aux archives de sa famille, ou à la bibliothèque municipale de quelque paisible petite ville ; un jour peut-être la postérité les eût découverts, en eût aimé la franchise, la grâce, la saveur demodée, caractéristique d'une époque évanouie... Etant notre contemporain, P. Doris a préféré écrire un roman.

Et voici *Sur le sable*, qui est un gentil roman, et n'est rien autre chose ; un gentil récit, aimablement sentimental, honnête, avec çà et là quelques-uns de ces souvenirs où l'on sent bien que l'auteur associe un sentiment de gratitude et quelque émotion. Cela se passe en Bretagne ; en cette Bretagne nous apercevons des bretons bretonnants, et des Bretons parisiens, une famille, un artiste, un milieu de bourgeoisie posée... Seuls les souvenirs nous intéressent et P. Doris s'en doute, mais il y a la mode dont justement le plus beau triomphe est de vaincre les scrupules et les hésitations des honnêtes gens et des gens d'esprit ; il y a la mode, qui contraint de plus en plus tyranniquement les Français et les Françaises à écrire des romans ; on ne se soustrait point aisément à cette mode-là. Et c'est peut-être charmant, cette occupation nationale qui retient tout un peuple dans la recherche d'une affabulation ou d'une intrigue ; cela suppose une application si j'ose dire frivole, l'amour de la chimère,

du caprice et de l'invention... Mais l'imagination créatrice est infiniment rare et sans imagination créatrice... Je suis bien certain que P. Doris a pensé à tout cela; obligé de suivre le goût de ses contemporains, il a galamment couru le risque où tous s'exposent sans peur; je vous laisse à discerner ce que nous y gagnons, ce que sans doute la postérité y perd; il n'a point composé de Mémoires, mais un gentil roman... et que l'on peut mettre dans toutes les mains.

M. Henri Ardel est un professionnel, si j'en crois la liste de ses ouvrages, qui est déjà longue; d'avoir signé des romans intitulés *Cœur de sceptique* (couronné par l'Académie française), *L'heure décisive*, [illegible] *d'autrui*, *Le Mal d'aimer*, *Rêve blanc*, *L'Ete de Guillemette*, illustre une carrière, et caractérise une vocation et une personnalité d'écrivain... Henri Ardel ambitionne-t-il un plus large succès? pourtant *Mon Cousin Guy* eut les honneurs de la *quarantième* édition.) Ou bien assistons-nous à un soudain épanouissement de sa manière? — Je n'ose dire de son talent, encore qu'une virtuosité particulière se manifeste en de tels récits, attendus, accueillis par tout un public... Henri Ardel nous donne un grand roman, — sentimental et fort honnête — mais un grand roman, enrichi de descriptions et de beaucoup de passion, et d'encore plus de psychologie, si riche qu'il contient jusqu'à un sujet de roman véritable, un sujet un peu usé, mais enfin un sujet; jugez-en par ce « papillon » dont l'astuce me ravit, et à quoi je sens bien que je ne saurais rien ajouter :

> Quelle sera l'aube de sa vie de femme, pour (*sic*) une créature très jeune, passionnément éprise de vérité, que le mariage transplante, de la solitude d'un vieux domaine breton, dans le milieu tout parisien, qui est celui de son mari, un brillant *clubman* et artiste, habitué à n'obéir qu'à son seul bon plaisir?
>
> Que deviendront, unis l'un à l'autre, [illegible] deux êtres d'essence morale toute différente (*sic*)? Quelle crise connaîtront-ils fatalement? Et quelle en sera l'issue? C'est la très émouvante étude que nous offre M. Henri Ardel, dans son nouveau roman, l'*Aube*, qui...

M. Marius Chaillou du Cœurjoly n'a point l'habileté de Henri Ardel, mais il a découvert un sujet pittoresque : « roman de vénerie »! pourquoi, je vous le demande, ne mettrait-on pas la vénerie en roman, tout comme la psychologie? sans compter que vénerie et psychologie s'accordent fort bien ensemble, et qu'un roman de vénerie, comportant des héros aristocrates, appelle naturellement l'analyse copieusement développée de certaines élégances d'âme et de sentiment. Marius Chaillou du Cœurjoly déverse donc dans son roman la science cynégétique, toute la science cynégétique; il l'inonde de psychologie; cette inondation est impressionnante. Et vous pouvez m'en croire, ce livre n'est point écrit plus platement — ni d'ailleurs avec plus de souci d'art — que quelques milliers d'autres romans parus cette année : et que voici un alléchant programme!

> Par moment, on voit passer distinctement de riches et pittoresques cortèges qui semblent détachés d'une toile d'Oudry ou de Van Arthois; on assiste aux incidents pressants et en quelque sorte rituels, de la quête, de la poursuite, de la curée aux flambeaux, et la dernière chasse du duc de Rouvreuse évoque, par une tragique coïncidence, l'ouverture fantastique de *Robin* [illegible]

Applaudissons cette surprenante coïncidence, applaudissons Robin des Bois.

Coïncidences, coïncidences encore plus surprenantes dans le roman de M. Gabriel Salvat, *La Famille Cadet-Rousselle*; jamais certes nous n'eussions soupçonné que les mœurs des confins de la Touraine fussent si proches de la légende et du petit monde de la chanson populaire; les héros de cette aventure s'appellent le père Lustucru, Polichinelle et sa dame, Mattefin, le vieux Cassandre, Merlandier, le garde Pierrot, sans oublier la famille Cadet Rousselle... Les habitants de Margouillat s'en vont chantant :

> [illegible] bon tabac dans ma tabatière
> Tu n'en auras pas pour ton fichu nez!

ou encore :

> C'est la mère Michel qui a perdu son chat
> Qui crie.....

Et tout cela est d'une fantaisie bien puérile, ou bien lourde.

M. Gaston Mercier se défie de la fantaisie; peut-être sa défiance, encore qu'involontaire, est-elle excessive. Gaston Mercier s'applique fort sérieusement à peindre des « scènes du Rouergue ». Son livre sera utile un jour aux archéologues ou aux folkloristes... et peut-être aux historiens politiques, car Gaston Mercier conte bien férocement le crime de la République, qui naguère fit inventorier les biens de la fabrique de Lévèze...

Et revoici de la fantaisie, et combien! et quelle! M. Louis La Rose adore la fantaisie, truculente, subtile, savante, avant tout colorée, la fantaisie voyante, superbe, un peu rhétoricienne, à la façon des romantiques. Louis La Rose est un romantique amoureux des symboles, des contrastes, du cliquetis des rapprochements imprévus...; cette esthétique eût enchanté nos grands pères; cet art est décidément vieillot. Louis La Rose ne pratique point l'art qu'il mérite, car il mérite mieux; sous

ce badigeon romantique on aperçoit une tournure d'esprit, une culture qui pourraient être originales, des traces d'observation...

*

Voici un cas très curieux.

Nous connaissons des romancières capables d'écrire avec grâce, et de qui l'on pourrait attendre des chefs d'œuvre, si la matière même d'un vrai roman ne semblait se volatiliser sous leurs jolis doigts... Voici une romancière qui n'a point de style, qui ignore le style, et semble n'avoir jamais goûté ou pressenti la volupté de la forme; elle est riche d'une observation abondante, savoureuse et nouvelle. Ses sœurs de lettres revêtent — quelques-unes — des plus aimables parures un demi dénuement; elle étale gauchement une opulence dont elle ne sait que faire, et qui n'attire point le regard, désordonnée et quasiment informe; un talent aussi démuni et aussi vigoureux, pénétrant et si étroitement borné, cet œil qui sait voir, ce discours qui balbutie, ce récit cahoté, incohérent, avec des accents de vérité, de force et d'émotion, ce désordre, ce poignant chaos... je ne sache guère de cas littéraire plus étrange, plus digne de retenir l'attention.

Le roman, le vrai roman de la couturière, le voilà! Nous ne fûmes jamais dupe d'un art mièvre et savant, et d'ailleurs aimable, et qui parut faire agréer des salons, sous le patronage imprévu d'Octave Mirbeau, la poésie de la mansarde : cette *Marie-Claire*, dont la légende ne trompa personne, fut le triomphe d'un métier raffiné... La robustesse, la violence, les préjugés, les ignorances, l'art sommaire et presque brutal qui caractérisent nécessairement une œuvre surgie d'un milieu populaire sans le secours d'aucun poète ni d'aucun gens-de-lettre, ce sont les romans de Mme Simone Bodève qui nous en offrent l'inimitable spectacle... Je ne connais pas Mme Simone Bodève, mais je serais fort surpris qu'elle n'eût vécu pas longuement parmi les personnages de ses récits, partagé leurs labeurs, leurs soucis; elle ne s'est pas même éloignée d'eux pour les peindre; nulle perspective en ses livres; et sans doute s'efforce-t-elle de comprendre ces hommes et ces femmes qu'elle observe avec plus de patience tenace que de sympathie, mais jamais il ne lui arrive d'élire un point de vue dont ils ne se fussent point avisés: elle n'ajoute rien aux pensées qui sont les leurs; et non seulement elle ne les juge que conformément à leur morale et à leur conception du monde, de la science et de la vie, mais il apparaît d'une façon presque indubitable qu'elle-même n'aperçoit guère au delà de cette morale une autre morale, au delà de cette philosophie de l'existence une autre philosophie, par delà leurs plaisirs et leurs passions, des joies, des amours, une activité humaine plus amples, plus généreuses, plus riches... Et parce que ses romans manquent de perspective, ils sont compacts, sans air, pesants et gris; et parce qu'ils ne s'éclairent d'aucune échappée sur un vaste horizon, parce qu'ils suppriment l'étendue, la lointaine lumière, et l'horizon lui-même, on y respire mal; on y est comme prisonnier d'une geôle aveugle et sans issue; on en subit avec inquiétude l'accablement; ils sont sans espoir.

Le roman de la couturière, le voilà! il n'est point aimable, ni raffiné, ni combiné selon les rites évanescents d'une élégante esthétique de décadence. Il est tout entier dominé par d'effroyables fatalités; il ne connaît que la dureté de vivre, la perpétuelle menace du destin, l'angoisse du risque, de la souffrance et du lendemain incertain; il ne connaît que des joies furtives; surtout il est sans espoir... Il n'ignore point peut-être la tendresse ni la beauté, mais il ne sait rien de la puissance de l'amour, et la beauté dont il croit deviner çà et là d'intimes reflets est sans rayonnement. Comment s'accorderait-il le loisir d'une élégance ou d'une habileté? d'urgentes nécessités le pressent, et l'obligation d'exprimer tumultueusement la médiocrité désolée de certaines vies, de crier des angoisses et des désespoirs...; il méprise la belle ordonnance des phrases et de la composition, il n'est point éloquent, mais parfois dépasse l'éloquence; il est parfois sinistre, et d'autant plus qu'il s'en aperçoit moins; il n'est jamais négligeable.

Étroitement borné à une catégorie sociale, ce roman échapperait cependant à la monotonie si toute une classe d'hommes et de femmes y apportait la variété de ses manières d'être et de penser; mais c'est ce qu'il n'admet point; il est d'abord le roman de la femme, d'une certaine femme qui peuple les ateliers, les bureaux, les humbles foyers, et fréquemment tombe aux hasards de la vie irrégulière; car elle ne se marie point toujours; elle fait d'héroïques efforts pour se hausser au mariage qui ne lui assure point régulièrement la dignité de la vie, et souvent ne la sauve ni de la faim, ni même de la prostitution. A travers ces livres retentit une immense clameur féminine; et c'est par là qu'ils nous touchent... mais ce cri d'un être durement meurtri est si fort qu'il ne nous permet d'entendre presque aucune autre voix. Tout ici est ramené à la mesure de la femme; la société, le monde, la morale et la loi, tout est jugé implicitement au gré des instincts et des intérêts immédiats de cette femme; et cela précise, comme on dit, une mentalité, et éclaire d'une lumière crue et inattendue toute une psychologie... mais au détriment de l'art, de la vie, et, si l'on n'est

point prévenu, de la vérité; car je ne crois pas que l'on doive chercher ici une image fidèle de la vie populaire; Simone Bodève n'en observe de parti-pris qu'une manifestation ou un aspect, l'un des plus douloureux; qu'elle est donc affligeante cette humanité laborieuse, vue par des yeux de femme, jugée par une conscience et un cœur féminins — affligeante, basse, uniformément, trop uniformément médiocre et pareille pour ne point sembler comme exsangue et fréquemment conventionnelle.

Des documents, voilà en somme ce qu'apporte Simone Bodève, des documents directs, si candidement originaux qu'ils apparaissent tout de suite irréfutables, des documents précis, fragmentaires, et dont les lacunes mêmes garantissent la criante véracité; elle en nourrit une quelconque affabulation; jamais elle ne nous émeut aussi sûrement que lorsqu'elle les jette tout vifs au travers de son récit; peut-être vous souvient-il qu'en son premier roman, *La petite Lotte*, l'évocation d'un atelier de couturières montmartroises lui fournissait le prétexte d'une série de notes biographiques de la plus poignante vigueur; dans *Son mari*, j'aperçois de même un paquet de fiches sommairement rédigées où le lecteur le moins attentif se récriera, et admirera la puissance d'une vive exactitude : Caroline Belbèze collabore aux travaux d'une équipe féminine dans les bureaux de Marcel Gilquin, chimiste et parfumeur; ses compagnes et les hommes, qui apportent les rumeurs du boulevard proche, représentants, voyageurs... mais surtout ses compagnes, avec quel relief leurs physionomies ne tranchent-elles pas sur la grisaille du roman!

Le roman lui-même, je n'en pourrais rien dire de plus, que l'on ne pressente ou devine : il languit dès que Simone Bodève s'éloigne de sa documentation; nous consentons à épeler lentement l'existence de cette Caroline Belbèze, fille de petits commerçants, sensible et passionnée, ardente et mélancolique, et qui se marie sans amour pour se soustraire aux plaintes, aux récriminations, aux promiscuités d'une indiscrète famille; qui fait un « mariage riche », et n'apprend point à aimer son naïf et excellent mari, et déçoit un amant honnête et malheureux, et bouleverse avec un sang-froid boudeur son propre foyer, et désespère les siens, et déconcerte ou irrite le petit monde de son entourage et de ses amis, enclin à raisonner de l'existence avec plus de simplicité... Folle, ou victime inconsciente d'un idéal condamné par les brutalités du sort? Simone Bodève néglige d'en décider; nous demeurons dans une fâcheuse incertitude, et doutons si l'on prétendit nous avertir que les femmes d'une certaine classe sociale rêvent de délicatesses et de raffinements de sentiment encore insoupçonnés de leur milieu, ou si l'on entendit faire le procès de l'égoïsme masculin, ou de la famille, ou du régime social... Simone Bodève a un faible pour cette Caroline, si fine et si distinguée; si illogique — à moins que ce ne soit l'auteur — que nous ne parvenons point toujours à comprendre le motif de ses actes... Mais enfin, nous consentons à suivre, jusque dans le détail, le déroulement de cette existence, et à découvrir en même temps maintes autres existences comparables, nous consentons à être initiés à toute la vie de Caroline Belbèze jusqu'aux complications sentimentales incluses... Ici toutefois, Simone Bodève s'égare, nous nous égarons à sa suite et lui tenons rigueur de cette incursion en un domaine qui n'est point le sien; complications, ah! certes, complications et recherches, galimatias sentimental, fausse subtilité dont peut-être l'auteur est dupe, mais dont nous sommes bien vite excédés; cette fin de roman est l'incohérence même... Que souhaite Caroline? que veut-elle? Une heroïne de roman peut bien être irrésolue; Caroline abuse de ce droit... Mais voici qui est plus grave : la romancière elle-même témoigne devant la vie d'une singulière indécision. Que pense Simone Bodève? quels vœux imprécis formule-t-elle? et quelle conception de la vie nous propose-t-elle? Conception, vœux, idées, il semble bien que ceux de ses personnages soient aussi les siens; elle souffre obscurément de cette indigence et nous abandonne à une inexprimable confusion.

Est-ce donc là cette littérature prolétarienne qu'annoncent avec épouvante les mandarins fatigués de notre vieille culture? Et fallait-il qu'une femme en donnât l'un des premiers et des plus saisissants exemples? Nous voyons bien ce que cette littérature apporte de vigueur nouvelle à notre roman défaillant; nous savons tout ce qui lui manque et dont elle ne continuera pas de se priver sans se priver en même temps du plus nécessaire attrait. Car ces livres sans envolée, ni horizon, si éloignés de l'art, si cruellement sevrés de poésie pourront bien retenir quelques esprits curieux; la foule pour qui ils semblent avoir été écrits ne les comprendra guère... Et tout cela n'empêche point que cette romancière ne soit l'une des plus dignes d'attention, l'une de celles à qui l'on souhaite le plus sincèrement un élargissement de son œuvre — et le succès — parmi les femmes de lettres contemporaines.

LUCIEN MAURY

THÉATRES

Gymnase. *L'Amour défendu*, pièce en trois actes de M. Pierre Wolff.

Odéon. *David Copperfield*, pièce en neuf actes de Max Maurey, d'après Charles Dickens.

M. Pierre Wolff, qu'il l'ait voulu ou non, a essayé une formule dramatique assez singulière : étant donné un sujet, un beau sujet, comment, après un minimum d'exposition au premier acte, l'esquiver tout le long des deux autres et les remplir sans le développer ? C'est la pièce par prétérition.

Il semble — et je ne saurais dire plus, car un tel système nous livre sans garantie à nos conjectures — que le thème fondamental soit le conflit de l'amour et de l'amitié. Pierre Verneuil découvre que Jean Dorigny, son meilleur ami, aime sa femme et il a compris que celle-ci en est, à tout le moins, fort troublée. Il s'éloigne en la lui confiant : situation hardie, dont l'audace même semble à ce mari éperdu la suprême sagesse et en tout cas la seule chance de salut, puisqu'elle mettra plus expressément l'ami entre son amitié et son amour, l'obligera, s'il trahit, à une trahison plus formelle et qu'elle lui rend ainsi son devoir plus clair et plus pressant. A la fin du premier acte, après une explication entre les deux hommes, qui est la grande scène, nous sommes nettement aiguillés sur cette piste et d'autant moins disposés à l'abandonner que nous avons eu plus de peine à la prendre. Les scènes précédentes, en effet, nous laissent deviner ce que nous pourrons, supposer ce que nous voudrons et chercher le sujet comme on cherche le mot dans une charade. Il nous a fallu identifier les personnages, recueillir des indices épars, les rapprocher et les ajuster comme les pièces d'un *puzzle*. Nous en sommes venus successivement à découvrir que cette dame très affairée et un peu préoccupée, chez qui s'engage l'action, est la mère de la personne qui dort dans un fauteuil, face à la mer et nous tournant le dos, qui dort profondément, inébranlablement, invraisemblablement, qui dort au milieu des bavardages et ne s'éveille même pas, quand un monsieur vient déposer une rose sur ses genoux et un baiser sur ses cheveux. Quel est ce monsieur ? Et quel est cet autre, qui ouvre une porte à la minute précise où il fallait l'ouvrir pour contempler ce poétique spectacle ? Il recule saisi, l'épouvante et l'horreur sur sa loyale figure : non, le doute n'est guère possible. C'est le mari, celui-là, et quant au premier... Un instant plus tard, nous sommes fixés. Mais nous sommes encore loin de savoir tout ce que nous voudrions, tout ce qu'il nous faudrait savoir. Il eût été nécessaire, pour nous intéresser à cet amour, de nous en faire connaître l'histoire, de nous en dire tout au moins, ce qui nous permettrait d'en soupçonner la qualité et mesurer la force. Le peu que nous avons surpris, ou deviné, de Madeleine Verneuil nous rend au contraire la situation incompréhensible : on nous a dit qu'elle était mariée depuis deux ans, qu'elle avait attendu jusqu'à vingt-sept avant de se décider. Nous ne savons rien des raisons de son choix ; mais il paraît excellent, car on nous a présenté ce Pierre Verneuil — oh ! bien indirectement, par allusions — comme un mari idéal ; et ce n'est tout de même pas une raison, parce qu'il est le mari, pour qu'elle se jette éperdument dans les bras d'un autre.

Et cet autre, Jean Dorigny, nous n'en connaissons rien sinon qu'il est l'ami de Pierre Verneuil, son ami de toujours, son confident, son compagnon de toutes les heures, qu'il a introduit comme un frère dans sa maison et presque installé à son foyer. Vous me direz que cela doit nous suffire et que la situation est classique. Soit. Mais quand a commencé cet amour défendu, cet amour coupable ? Quelle fut la part de chacun ? Que s'est-il passé dans ces deux âmes ? Ce qui eût été dans un roman l'une des parties essentielles, ce qu'il eût fallu trouver le moyen de nous révéler au théâtre sans subtilités d'analyse et par les ressources propres à l'art de la scène, le voilà escamoté ici pour la plus grande commodité de l'auteur et au grand dommage de l'action. Nous avançons dans le vide et dans le noir. Nous ne savons rien, nous comprenons seulement que l'heure a sonné où plus rien ne peut retenir ceux qui veulent être et qui vont être des amants.

Plus rien ? — C'est ici que l'amitié, sur le point d'être trahie, va tenter un suprême effort pour se mettre en travers de l'amour. Pierre Verneuil, qui, il est vrai, ne sait pas, comme nous, à quel point en sont les choses, veut obliger Jean à se ressaisir, à voir en pleine lumière ce qui ne lui apparaît peut-être plus qu'au travers des brouillards de la passion, à mesurer exactement toute l'étendue de sa responsabilité, et il imagine de la grandir encore et de l'en accabler. Il lui avoue donc des inquiétudes, des soupçons même, lui rappelle de quel amour il aime Madeleine, et quelle ruine, quel désastre ce serait pour lui de la perdre. Finalement il la lui confie. Seul son ami peut le sauver. Il observera l'épouse, trouvera le moyen d'étendre sur elle une influence protectrice, d'exercer une action tutélaire, et quand il jugera que les craintes de Pierre n'ont jamais été justifiées ou ont cessé de l'être, il le rappellera. Jean essaie en vain de se dérober à cette mission : Pierre lui en dépose le fardeau sur les épaules et, sous le prétexte d'une affaire qui le rappelle à Paris, s'en va.

A travers les longueurs, les inutilités et les insuffisances du premier acte, — malgré tout ce qu'il y avait de trop et tout ce qu'il y manquait, lentement et assez péniblement, la situation s'est dessinée.

Voici enfin Jean Dorigny entre son amitié et son amour. C'est le moment où il commence à nous intéresser : c'est le moment que l'auteur choisit pour le faire disparaître. Au second acte, nous nous trouvons devant un autre sujet, quelque chose comme une transposition de Phèdre. Madeleine, à qui s'est brusquement arraché l'amour qu'elle croyait tenir et où sa soif infinie allait s'assouvir, n'est plus qu'une ombre douloureuse, un corps en peine que consume l'âme brûlante. Elle erre désolée, étrangère à tout et à tous, silencieuse et taciturne :

[illegible]

La mère, Mme Rousset, soupçonne quelque inquiétant secret, qu'elle essaie en vain de pénétrer. Dix jours ont passé, nous dit-on : Jean n'a pas reparu à la maison. Il revient ; une explication éclate et Madeleine lui crie qu'il est trop tard pour se dérober, qu'il aurait pu connaître plus tôt ses scrupules et que l'amitié a mis bien longtemps à réclamer ses droits. Nous savons, nous, qu'elle les lui a rappelés au bon moment et avec sa force. Il l'annonce à Madeleine et celle-ci, dans son désespoir, dans sa détresse, révèle tout à sa mère. Cela nous vaut une scène dont la hardiesse risquée aurait eu besoin, pour s'imposer comme une beauté dramatique, d'être préparée, nécessitée, par la logique des faits et des caractères. Je ne dis point que c'est invraisemblable, ni que c'est faux : mais c'était peut-être inutile. Mme Rousset, en présence de Jean, l'accable d'abord de justes reproches pour en être arrivé là et se laisse emporter jusqu'à lui reprocher aussi, puisqu'il en est arrivé là, de se ressaisir si aisément maintenant. J'entends bien, c'est le cri de la mère, qui voit souffrir son enfant et qui tremble devant le danger de cette souffrance trop forte. Mais la mère, ici ne nous intéresse pas. Le drame n'est pas dans son cœur. A peine, d'ailleurs, ce cri lui a-t-il échappé qu'elle en a honte. Et il ne change rien. Le parti de Jean est inébranlable. Entre les deux explications, il a écrit à Pierre Verneuil la lettre convenue : « Reviens ».

Pierre est revenu, rasséréné : triomphant. Mais, dès le seuil, il comprend que les choses ne sont pas ce qu'il supposait, ce qu'elles devraient être. Il ne reconnaît plus la maison. Sa femme n'est pas là pour l'accueillir. L'anxiété, la crainte sont sur tous les visages et dans toutes les paroles. Il perçoit des contradictions. Comment ne comprendrait-il pas qu'on lui cache la vérité? Il la devine bientôt, quand Madeleine paraît, défaite, brisée, l'ombre d'elle-même. Elle avait fui comme une bête blessée, mortellement blessée, qui cherche un gîte pour y cacher son agonie. On lui a annoncé le retour de son mari: et la voilà. La voilà, telle que l'amour l'a faite, un amour dont il ne peut pas, dont il ne veut pas, dont il ne doit pas accepter le sacrifice. Il repart donc, et pour longtemps, et pour toujours cette fois... La pièce est finie, et ce dénouement ferme moins une action qu'il n'en ouvre une autre : qu'adviendra-t-il de l'amour défendu, qui se trouve maintenant un amour permis? Qu'adviendra-t-il de Jean et de Madeleine? Le mari, l'ami, qu'ils ont trahi et torturé, ne restera-t-il pas entre eux après les avoir donnés l'un à l'autre, et son sacrifice n'est-il pas pour jamais, ou pour longtemps, en travers de leur bonheur?... C'est une mauvaise condition pour un dénouement que d'amorcer une autre pièce.

Celle que M. Pierre Wolff a écrit nous laisse ainsi jusqu'à la fin une sorte d'insécurité et de malaise, comme si notre intérêt n'y trouvait point de centre où se fixer et n'était éveillé que pour être aussitôt déçu. Le sujet, si je puis dire, se ramifie entre les trois actes, ou encore il se développe comme certains organismes inférieurs, par scissiparité. Les personnages secondaires ajoutent à la division et à la dispersion. Ils auraient pu, ils auraient dû, au contraire, rendre ici des services exceptionnels, nous éclairer les commencements obscurs de l'action, nous guider dans ses divergences, nous tendre la main pour franchir les vides devant lesquels nous restons parfois un peu hésitants. Ils n'ont jamais eu la part si belle ; ils n'ont jamais manqué meilleure occasion de réhabiliter leur présence et de justifier leur intervention. En vérité, ils l'ont bien manquée. Voici, par exemple, le parrain de Madeleine, un vieux garçon, aimable et léger : il ne sait rien, ne voit rien, ne fait rien et ne dit rien, ou du moins rien qui vaille. Etait-ce la peine de le faire revenir de l'Inde et du Japon pour tomber au milieu de cette sombre histoire et nous raconter des impressions du Yoshiwara? C'est plein d'à propos et le moment est bien choisi. Nous nous passerions plus volontiers encore des parties de poker et de ce vieux joueur grotesque et grincheux, qui se fâche quand il gagne et « tape » quand il perd. Nous en voulons enfin à ces jolies femmes de leur inutile va-et-vient, de leur oiseux bavardage. Il en est une surtout à qui nous pardonnons difficilement d'être venue au premier acte nous raconter qu'elle est enceinte, qu'elle a annoncé la nouvelle à son mari, qu'il lui a envoyé en réponse un collier de perles et qu'il va tout à l'heure lui parler au téléphone. Celle-là, en nous laissant croire que toute cette histoire servirait plus tard à quelque chose, s'est moquée de nous.

Chose curieuse! M. Pierre Wolff, qui a un tour de main étonnant, semble, cette fois, extrêmement gêné dans l'exécution. Ne serait-ce pas qu'il se trouvait hors du champ où se donnent carrière avec le plus de bonheur ses véritables talents? Comme s'il était dépaysé dans ce grand sujet plutôt sévère, l'homme d'esprit, le satirique, le fantaisiste n'y trouve plus l'emploi de ses dons. Le dialogue même, qui est d'ordinaire chez lui, si vif, si aisé, si brillant, devient languissant et terne, encombré de réflexions banales et de mots « clichés ». On reconnaît à deux ou trois scènes l'auteur dramatique : mais qu'allait-il faire dans cette tragédie?

Je crois que le prestige de M. Henry Bataille, dont quatre pièces se jouaient en même temps sur nos grandes scènes, n'est pas étranger à l'erreur de M. Pierre Wolff. Les grands succès laissent, au théâtre, un long sillage qui fait chavirer bien des barques. M. Pierre Wolff avait jusqu'ici fort adroitement conduit la sienne. Elle me semble prise aujourd'hui dans un remous d'où il faudrait alors la dégager au plus vite.

L'interprétation est excellente en ce sens que les artistes ont tiré le meilleur parti possible de leurs rôles. M. Huguenet a montré qu'un talent supérieur est à l'aise partout. Mais la gravité monotone et douloureuse de Pierre Verneuil est assurément ce qui lui convient le moins. Mmes Lély et Emilienne Dux représentent, avec beaucoup de justesse et de vérité, Madeleine et sa mère. Le jeu si ferme et si sûr de M. Garry ne trouve guère son emploi dans l'inconsistant personnage de Jean Dorigny. M. Dufaur tient avec autant d'aisance que de finesse celui de Langeac. Il est impossible de dessiner plus joliment une silhouette.

*
* *

On a brillamment accueilli le *David Copperfield* que M. Max Maurey a tiré du célèbre roman de Dickens et que l'Odéon a mis en scène avec une rare perfection. C'est une grande nouveauté : une pièce sans amour. Quel repos et quel délice! Le héros est un gamin de dix ans. Le sujet? ses aventures entre le jour où un méchant beau-père l'envoie en pension à Londres, jusqu'à celui où il passe aux soins d'une tante vieille fille qui cache un cœur d'or sous ses brusqueries. Nous voyons tour à tour le pauvre bonhomme au foyer domestique où sa douce maman, tombée au pouvoir d'un second mari qui déteste l'enfant, ne peut plus rien pour lui, — dans une singulière et cocasse institution, où six ou sept gamins comme lui balaient l'école, lessivent le linge de la maison et assistent aux algarades des fournisseurs impayés, voire à l'arrestation du maître qui [illegible] de fré[illegible] chez sa fidèle bonne la brave Pegotty qui est venue lui annoncer la mort de sa mère et l'a pris avec elle, en attendant que le beau-père revendique devant un conseil de famille ses droits de tuteur, — dans un bouge de Londres où un vieux coquin héberge quelques jeunes vauriens et les dresse au vol, — chez la bonne et terrible tante enfin, qui lui donnera un *home* confortable, des bains, des tartines, du thé et tout ce qui fait le petit bonheur anglais de chaque jour. Comment rester indifférents à tant de péripéties et à des aventures si dramatiques et si pittoresques?

M. Max Maurey les a découpées fort habilement dans le roman touffu de Dickens. Il a beaucoup élagué, se bornant d'abord à l'enfance de David, à quelques mois de son enfance, et ne retenant des copieuses richesses où se prodigue sans s'épuiser le fécond génie du romancier, que ce qui est indispensable au dessin des caractères et à la marche de l'action. On est étonné de voir combien aisément Dickens s'accommode d'une telle simplification. C'est que lui-même, au fond, sous la profusion du détail, est très simple aussi. Il voit la vie à travers une sensibilité qui grossit toutes les souffrances et toutes les injustices, qui s'attendrit sur les bons et s'emporte contre les méchants et qui ne voit guère dans le monde que leur conflit. Cela est certainement très dramatique. Et il y a aussi ceux qui paraissent méchants en apparence ou en surface et qui au fond sont excellents. Dickens les aime et leur témoigne cette complaisance particulière que les enfants ont pour les histoires qui leur font peur d'abord et qui finissent bien, — ou pour les boîtes à surprise. Et à ce grand enfant, toujours livré à sa sensibilité et à son imagination, il faut toute une amusante collection de pantins, tout un guignol magnifique et fantaisiste: quel riche trésor d'originaux, d'excentriques et de caricatures! Tout cela est vu en grand, en gros, avec une netteté, un relief, une couleur merveilleusement adaptés à l'optique de la scène. Les minutieuses descriptions donnent tout ce qu'il faut, plus qu'il ne faut, pour réaliser le décor et l'atmosphère. Rien ne manque, et les spectateurs peuvent accourir : ils ne resteront pas indifférents ni insensibles : ils participeront aux sentiments et aux passions du créateur, à son universelle pitié, à ses colères et à ses tendresses; ils riront et pleureront avec lui; car il rit et il pleure, et nul n'a jamais pratiqué, plus naturellement, plus largement, plus cordialement l'antique précepte qu'Horace avait déjà donné et que Boileau traduisait dans ce vers :

[illegible]

Nous avons donc vu à l'Odéon le triste et souffre-

teux David, sa maman la douce Clara Murdstone, qui meurt si vite, son beau-père le méchant et froid Murdstone, dont la cruauté la tue, la fidèle Pegotty, sa bonne, le perfide Uriah Heep, âme damnée de Murdstone et son homme à tout faire, le fantasque et pittoresque Micawber, maître d'école, et son honorable épouse qui épluche des oignons dans la chaire magistrale, et miss Trotwood qui se donne tant de mal pour paraître moins bonne qu'elle n'est, et l'affreux Creckle qui fait école de petits voleurs (si je ne me trompe, celui-ci est emprunté à un autre roman : *Oliver Twist*) et le brave Barkis, conducteur de diligences, qui finit par épouser Pegotty et lui offre comme voyage de noces des « aller et retour » sur sa patache, et cet aimable loufoque de Dick avec ses expériences sur la direction des cerfs-volants et sa fidèle amitié pour Miss Trotwood qui le bouscule comme une gouvernante acariâtre et l'aime au fond comme une maman. Certes ce sont des « figures » plutôt que des âmes et il ne faut y chercher ni les nuances, ni même l'exacte vérité. Mais par là même ils conviennent éminemment au spectacle. Et je ne dirai pas qu'ils sont faux, mais je repéterai volontiers qu'ils sont simples, — sans préjudice d'une certaine humanité très simple aussi et comme symbolique, qu'ils tiennent de l'imagination si cordiale et si humaine de leur créateur. En résumé, la pièce que nous a donnée M. Max Maurey n'est sans doute pas tout Dickens, mais c'est du Dickens et c'est en même temps une pièce bien faite, ordonnée et logique, à la française.

Elle est remarquablement jouée. Monna Gondré, l'artiste fillette que tous les enfants ont applaudie au Théâtre Fémina, tient avec autorité et sans défaillance le personnage de David Copperfield dont elle exprime bien la tristesse repliée et craintive, la tendresse foncière, l'enfantine noblesse. Mme Denège, est, au premier acte, une si charmante Clara, qu'elle nous fait regretter plus vivement encore la mort prématurée de la jeune femme, Mmes Kerwich (Miss Trotwood), Barsange (Miss Murdstone) et Rosay (Mrs Micawber), sont de très amusantes caricatures anglaises. Il me paraît que M. Desfontaines a chargé outre mesure la vilenie rampante et la perfidie reptilienne d'Uriah Heep : le coquin qu'il nous représente n'est plus un homme, mais une répugnante larve. Peut-être pourrait-on adresser le même reproche à M. Jean d'Yd, qui a fait de Dick un personnage du Châtelet. Je crois qu'il faut laisser à la fantaisie de Dickens un peu plus de réalité. Aussi bien M. Vilbert nous donne la parfaite mesure et la note juste dans sa jolie création de M. Micawber, si amusant, si légèrement posé à terre, si allègrement prêt à partir dans les nuages. Il est la joie de la pièce. Nous devons louer aussi M. Bacqué qui campe devant nous, dans la personne de Barkis, un conducteur de diligence tout à fait « old England » et M. Flateau qui a lestement enlevé les scènes où cet honnête chenapan de Toby, le meilleur élève de Creckle, s'apitoie sur son honnête petit compagnon et aide David à s'échapper. Creckle lui-même doit à M. Denis d'Inès de nous apparaître ce qu'il est, un ample et solide coquin. Tout cela n'est pas moins amusant, et c'est de qualité beaucoup meilleure, que les aventures de Nick Carter.

FIRMIN ROZ.

LA VIE EN BLEU

Les Veillées.

Les villes dorment et veillent comme les êtres.

Il y a des villages qui ont l'air de se coucher tôt, dès la nuit tombée et les poules rentrées ; quelques rares lampes piquent d'or les fenêtres sombres, on songe à ces vieux petits livres aujourd'hui délaissés, aux *Veillées des Chaumières*. L'aïeule file et conte ; la bûche siffle; au-dessous du plancher, on entend ruminer les moutons; le chien aboie en rêvant; une poésie mystérieuse transforme les moindres choses, et lorsque le vent ébranle la porte, on s'attend à voir entrer le vieux mendiant qui possède l'anneau magique, la fée Carabosse, ou quelque grand ange aux ailes froissées qui ne peut plus remonter au ciel.

A neuf heures tout s'éteint, et les villages dorment jusqu'à l'aube, comme des bûcherons au plus épais des bois, comme des paysans dans une grange.

Les sous-préfectures font des rêves bleus et gris pareils à ceux que font les bonnes vieilles demoiselles à mitaines qui ont des armoires pleines de confitures et de solide linge parfumé.

Elles se couchent un peu plus tard que les villages.

Le *Gambrinus*, le café de l'*Industrie et des Beaux Arts*, l'inévitable *Hôtel du Luxembourg* trouent la nuit de la place de leurs quinquets : on fête au Cercle Radical la nomination d'un nouveau percepteur, mais à minuit il y a longtemps que tout le monde est couché.

Partout, minuit semble une heure terrible que l'on aime peu à dépasser, comme si à ce moment la terre était livrée aux génies obscurs qui vivent dans les ténèbres et qu'il ne faut jamais essayer de voir.

A Paris seulement on peut dépasser cette occulte frontière.

Ailleurs, tous les songes, tous les sommeils: ceux de la meunière, du berger, des bois, des moutons, des champs et de la lune viennent assiéger la lampe qui ne brille pas longtemps; ici, au contraire, tout soutient notre veillée.

On sait que des trains arrivent sous les halls des gares retentissantes. Les artistes, les penseurs, travaillent.

Une lampe dore les hautes vitres d'un laboratoire ; les lieux de plaisir sont illuminés, les théâtres sont sonores d'applaudissements ; des soldats et des agents font leur ronde; les boulangers pétrissent le pain du lendemain ; les maraîchers, qui ont pillé les jardins, traînent leur butin de légumes et de fleurs dans les rues; une immense activité nocturne nous garde du sommeil.

Et ce n'est pas tout.

Les nuits de Paris sont fourmillantes et peuplées. Pour les poètes, c'est là où veillèrent Ronsard, Jean de La Fontaine, Racine avec son beau visage solaire et sa perruque ; Chateaubriand; Balzac en robe de moine, martyr du roman et de la copie; Victor Hugo, Gautier... Les ambitieux peuvent songer aux nuits où le Premier Consul, ses cheveux plats sur le col de son habit brodé, faisait de grandioses rêves d'empire...

Ceux qui croient enfin que le bonheur est dans la passion, mieux qu'à Naples, mieux qu'à Venise, mieux que dans toutes les villes célébrées par les romances, s'y sentent entourés par d'innombrables souvenirs d'amour, et la buée qui flotte, la nuit, sur les monuments et les toits de la ville capitale, et qui ne serait ailleurs qu'un peu de vapeur, ressemble à l'haleine flottante des siècles.

*
* *

Le Miracle.

Immense nef grise, l'aéroplane passait d'un vol droit, rapide et tremblé, à quelques centaines de mètres au-dessus des dômes, des clochers et des toits, dans le bleu céleste qui est, selon la belle expression d'un poète japonais, l'Ame du Monde.

Les fronts que la terre attire comme un sombre et grossier aimant, se tendaient, et les yeux, ces gouttes d'une lumière mystérieuse et vivante que troublent et que voilent les humbles soucis de la chair rivée au sol, se levaient vers leur véritable patrie, vers l'azur que violait l'homme aux ailes de bois et de toile.

Le passage de ce grand oiseau prométhéen bouleversait le tranquille après-midi d'extrême automne.

Les cochers vexés renversaient le cou, laissant aller au pas leur haridelle; des gens pressés, qui s'apprêtaient à disputer âprement un bout de banquette dans un omnibus, oublaient de prendre leur ticket; des boutiquiers se précipitaient.

Je vis un horloger ôter rapidement la courte loupe qui lui servait à réparer ces dents de rats qui grignotent les secondes et les minutes dans le boîtier des montres; un petit épicier dont le front bas indiquait qu'il n'avait aucune imagination et qu'il vivait sans fantaisie, derrière son comptoir, au milieu de ces prodigieux motifs à rêveries que sont les épices, le poivre, le café, les pruneaux et les harengs saurs, entraînait une cliente sur le trottoir.

Tous, ils voulaient voir le miracle, recevoir le grand souffle qui venait de là-haut, le frisson divin que soulevait en plein ciel la fuite de ces ailes sûres.

Tout était bouleversé. Les vieilles valeurs existaient à peine.

Ce soldat était prêt à crier à son général tout son confus et profond enthousiasme ; une jeune femme élégante, dont la fourrure représentait le massacre de plusieurs tribus de loutres, causait à un ouvrier dont le veston de toile ne valait pas vingt sous; une créature abominablement maquillée s'entretenait avec une vieille dame en capote et en repentirs qui tenait à la main un livre de prières, enfin une jeune fille qui en temps ordinaire m'eût menacé de *Monsieur l'Agent*, si je m'étais permis de lui faire un compliment dans la rue, me toucha le bras pour me demander si je savais le nom du pilote !

Devant la sublime apparition, devant le miracle rapide, aucun protocole, aucune des contraintes et des conventions qui enchaînent et forment toute notre vie n'existaient plus, et je songeais aux strophes prophétiques de Hugo :

« Oh, ce navire [illegible] le voyage [illegible]
C'est l'ascension bleue à son premier degré ;
[illegible]
Hors de la pesanteur, c'est l'avenir fondé ;
C'est le destin de l'homme à la fin évadé
Qui lève l'ancre et sort de l'ombre!...

Nef magique et suprême ! elle a, rien qu'en marchant,
Changé le [illegible] en pitié [illegible]
Rajeuni les races flétries,
Etabli l'ordre vrai, montré le chemin sûr
Dieu juste ! et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'elle a supprimé les patries !

« Faisant à l'homme avec le ciel une cité,
Une pensée avec toute l'immensité,
Elle abolit les vieilles règles;
Elle abaisse les monts, elle annule les tours ;
Splendide, elle introduit les peuples, marcheurs lourds,
Dans la communion des aigles... »

*
* *

Au ciel du soir qui se foncait rapidement, la « nef magique » n'était déjà plus qu'un point tremblant, un vague flottement d'aile égarée, d'hirondelle sur-

prise, au fond embrumé de l'horizon, mais, nous, [illegible] qui l'idéal est de vendre cher de pauvres marchandises, d'exploiter un cheval, de balayer comme il faut les feuilles mortes, de boire le plus de verres possible ou de polir des phrases...

Lorsque, de retour chez moi, j'ouvris ma fenêtre, [illegible] soir, — une confuse bénédiction planait encore dans l'azur vide où la lune montait en oscillant.

A cause de l'aéroplane, j'oubliai qu'elle avait vaporisé les nuits grecques où méditait Platon, et le jardin de Virgile, que ses lumières d'argent avaient flotté sur la clairière où dormait Endymion, sur les chastes plateaux du mont où courait Diane ; j'oubliai qu'elle était l'astre poétique aux aubes de perle et de nacre, la lune des amants extasiés, le soleil des liserons, des rossignols et des mystères nocturnes, et je trouvai qu'elle avait l'air d'un vieux ballon maladroit, balourd, archaïque et jaune.

[illegible]

Chronique de l'Étranger

QUATORZE ANS DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS

[illegible] rience religieuse. Il l'a écrit, dit-il, avec une véritable passion. Et son œuvre a atteint parfois au pathétique d'une tragédie poignante. Nous empruntons à *The A*[illegible] curieuses confidences et sur leur auteur.

C'est la première partie de l'ouvrage, dit le critique anglais, qui semblera la plus attachante. Elle décrit la vie religieuse d'une noble maison ultramontaine de la Prusse Rhénane, depuis le milieu du XIXe siècle. M. de Hoensbroech parle de ses parents avec un mélange de tendresse, de clairvoyance et de cruauté, qui provoque à la fois, l'admiration et l'étonnement : son père, aveugle dès son jeune âge, cultivé comme bien peu de ses contemporains l'étaient, et dévot fils de l'Eglise ; sa mère figure plus sympathique et plus originale, belle, bien douée, héroïque « et qui aurait haï, si sa religion le lui avait permis, bien des choses et bien des gens ; catholique ultramontaine dont la foi était si absolue et si passionnée, que ses pensées, ses sentiments et ses actes même en étaient pénétrés ». Elle éleva ses enfants suivant son cœur. On les voit, récitant le rosaire, dans leurs promenades en voiture, s'agenouillant maintes fois, tels de pieux pélerins, devant la Madone miraculeuse de Kevlaer : recevant les cendres [illegible] la mère se joignit bientôt celle, toute insinuante, des Jésuites.

Le comte de Hoensbroech, en parlant de ceux-ci et d'autres sujets le touchant plus particulièrement, tels [illegible] gatoire, sa peur du diable, sa première confession, se place au point de vue d'un esprit détaché non seulement de l'ordre des Jésuites, mais aussi de l'Église catholique. C'est ainsi qu'il profère une condamnation courroucée contre les extravagances ultramontaines.

Il est clair qu'il y eut toujours une divergence naturelle et instinctive entre Paul von Hoensbroech et les autres membres de cette famille qui faisait passer sa foi avant sa patrie, au point de se mettre du côté des Ennemis catholiques de la Prusse en 1866 et 1870. Leur opposition à Bismarck n'était d'ailleurs pas violente ; mais leur adhésion à l'Empire resta mélangée d'une profonde répulsion pour son Protestantisme dominant. Paul, au contraire, même quand il était enfant à la maison, professait un profond amour pour sa patrie. Il osa souhaiter le triomphe des armées protestantes ; car, ceux qui les composaient étaient ses compatriotes et il osa soutenir Bismarck.

* * *

[illegible] Feldkirch ; il y demeura jusqu'à l'âge de dix-sept ans et le quitta avec la ferme résolution d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il décrit longuement la vie et les études à Feldkirch, et profite de l'occasion pour donner un aperçu général du système des Jésuites quant à l'instruction et à l'éducation dans leurs collèges. Il leur conteste l'originalité et prétend leurs programmes calqués sur ceux de Paris et de Louvain et sur ceux des écoles des « Frères de la Vie Commune » à Liège.

Il accuse les jésuites d'étendre aux élèves ordinaires, n'ayant aucune intention d'entrer dans leurs rangs, le système rigide d'instruction, la prohibition de connaissances plus étendues, et la subordination de toutes les études à la théologie, instituées pour les novices. Il est justement sévère à l'endroit de la coutume qui régit la désignation des maîtres, et qui établit entre eux un roulement incessant : non en vue du bien des élèves, mais seulement parce que l'éducation d'un jésuite comprend quelques années vouées à l'enseignement. A l'appui de ses dires, il cite le maigre succès des élèves des Jésuites à la sortie de leurs collèges.

Il a aussi beaucoup à nous apprendre, sur l'influence du confessionnal, sur l'étrangeté et la futilité des pratiques ascétiques autorisées.

Nombre des reproches adressés, par le comte von Hoensbroech, aux écoles des Jésuites, pourraient être adressés aussi aux écoles publiques anglaises ; mais un grief plus grave est celui de la pression exercée sur de jeunes esprits dans ce qu'on appelle « le choix d'une vocation ».

Jugez cette sorte d'exercice : « Une feuille de papier

est divisée en deux colonnes, d'un côté on énumère les dangers spirituels d'une carrière mondaine, et les moyens dont on dispose pour résister à ces périls; de l'autre, les avantages d'une vocation religieuse pour le bien de l'âme... Il est inutile de dire que le résultat de la comparaison est tout en faveur de la vocation religieuse.

« Sans exagération, je puis affirmer, que, dans le temps de mes études, je pris part à deux douzaines de ces « choix de vocation » et la solution était toujours au profit de l'Ordre des Jésuites...

« Quand le choix se résout en faveur d'une carrière spirituelle dans la Compagnie la « *gratia vocationis* » est atteinte... ceux qui négligent cette grâce, endossent une lourde culpabilité et une responsabilité non moins grave... Je souffris plus par la « grâce de la vocation qu'un esclave sous le fouet; mais, dans mon cas, elle était le moyen employé contre moi par mes confesseurs, mes guides spirituels, mes proches parents mêmes ».

Pendant neuf ans, von Hoensbroech résista à cette pression; il céda à la fin, poussé surtout par les excès du *Kulturkampf*, qui excitèrent sa chevalerie en faveur de la religion catholique.

* *

En discutant l'économie intérieure de la Compagnie, l'auteur lui concède avec peine le droit de diriger ses propres affaires. C'est ainsi qu'il se plaint souvent et amèrement de son internationalisme, grief plutôt vain, quand on considère la raison d'être des Jésuites.

Il en est de même, quand il décrit la vie de la Société. Il trouve à redire à sa rigueur intellectuelle et même corporelle... quoiqu'il ait à lui reprocher aussi sa nourriture abondante, sa prodigalité de beaux édifices et sa magnificence ecclésiastique.

D'après les descriptions mêmes de cet auteur, le résultat d'une telle éducation, en ce qui concerne le Jésuite individuellement, montre qu'elle est adéquate au but que se propose la compagnie.

« Les Jésuites deviennent des maîtres dans l'art du sang froid et de l'abnégation. Un enfant ne passe pas plus facilement des larmes au rire, qu'un Jésuite bien entraîné d'une émotion à celle qui lui est opposée. Comme ses propres émotions sont autant de sujets pour sa méditation, il regarde son âme comme avec les yeux d'une tierce personne impartiale, tantôt louant, tantôt blâmant, comme s'il était un critique objectif, plein de calme, des actions d'autrui ».

Les Jésuites doivent aussi se détacher des plaisirs et des souffrances matérielles, et garder un visage immuable. Un jour que je me soumettais à une opération dentaire très pénible, sans qu'un muscle de ma face bougeât, raconte M. de Hoensbrœch, le dentiste m'assura que, d'après sa longue expérience, les Jésuites étaient les seuls patients à ne point sourciller sous les traitements les plus douloureux.

D'une façon analogue, les muscles intérieurs d'un Jésuite ne tressaillent pas, même dans les conditions les plus pénibles. D'une main ferme il brûle et arrache en lui tout ce qui est contraire à la perfection monastique.

On suit plus volontiers le comte von Hoensbroech, dans ses critiques de la théorie et de la conduite des Jésuites en ce qui regarde les affaires séculières. Pourtant nous ne pouvons nous défendre, prononce le critique anglais, d'une certaine déception. Il compile les iniquités commises par les Jésuites dont beaucoup ont été déjà révélées par les érudits auteurs de leur histoire; et aucune d'elles, prise en elle-même, ne jette une lumière nouvelle sur l'énigme de leur psychologie. Néanmoins, il faut noter les pages singulièrement charmantes qu'il dédie au sage et saint von Ketteler, la plus sympathique figure du concile du Vatican, et ce qu'il nous rapporte du Père Link, son vieux confesseur de Feldkirch.

Il n'a pas non plus hésité à nous décrire la longue agonie qui précéda sa rupture avec la Compagnie. Il fut d'abord torturé par les doutes sur la vérité du dogme. Ses directeurs furent incapables d'y répondre; ils se montrèrent même si complètement inaptes à les comprendre, qu'ils l'envoyèrent à Berlin, avec des instructions pour étudier, dans un but de controverse, la critique et l'histoire, sujets qui, jusque là, lui avaient été interdits.

Ce livre, conclut le distingué critique anglais, peut confirmer de façon puissante l'opinion des libres esprits qui proclament le temps venu d'une seconde suppression des Jésuites.

Toutefois en dépit du mal qu'elle a fait et du mal que ses ennemis ont dit d'elle, la Compagnie de Jésus, peut encore être considérée comme l'essai le plus désintéressé que des êtres humains aient jamais fait, dans la périlleuse entreprise de supprimer le monde visible, pour le service immédiat et sans condition de l'invisible.

L'ESPRIT PUBLIC ET LA LITTÉRATURE EN ALLEMAGNE

Il existe, en Allemagne, une foule de sociétés qui se proposent d'entretenir la ferveur littéraire. Y réussissent-elles? En aucune façon, à en croire Charles Spitteler, dont *Das Literarische Echo* résume ainsi l'argumentation, parue dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*.

« On croit généralement que tout encouragement à la littérature rend en même temps service à la poésie; que l'on réussit ainsi à éveiller dans le peuple le goût des Lettres, que l'on peut considérer en somme comme un gain chaque nouvelle association littéraire, chaque *Société-Shakespeare*, ou *Gœthe* ou *Heine*, chaque livre juste sur un poète important ou sur une période littéraire; qu'enfin on ne saurait jamais aimer assez la littérature ni la propager assez, à condition qu'il s'agisse de bonne littérature; que jamais l'on ne fraiera trop de chemins vers Weimar, à condition que ce soient de vrais chemins.

« Ce pays lit peu de bons livres; il faut, par conséquent, que la propagande littéraire vienne à la rescousse; on va à peine au Théâtre dans cette ville, il faut donc y redoubler d'efforts pour améliorer la situation.

Tel est le jugement général.

Je prétends que c'est là une erreur. Je ne conteste pas que l'aide sans limite, par tous les moyens, nuise à la littérature. Mais je doute qu'elle soit utile à la poésie, je crois plutôt qu'elle lui est défavorable.

Comparez donc le sort des livres qu'un poète ou un artiste compose, avec le sort des livres qui sont écrits sur ce même poète. Les poètes rencontrent les plus grands obstacles sur leur voie : les autres, qui travaillent au point de vue de l'histoire littéraire, trouvent aussitôt toutes les portes ouvertes...

Les mêmes revues, les mêmes éditeurs, qui repoussent le travail des véritables créateurs, se jettent sur les études consacrées à l'œuvre de ces maîtres.

Comparez le bruit que fait à son apparition l'œuvre principale d'un auteur, avec le tapage que soulève une trouvaille dans ses œuvres posthumes : Chaque manuscrit, même dépourvu de valeur littéraire, est salué de nos jours, par le monde littéraire, comme un événement sensationnel : tandis que peut-être le chef d'œuvre de l'écrivain, qui laissa ce manuscrit, a passé inaperçu. Ce que le présent connaît de plus important, c'est une lettre inédite. Devant elle chacun ploie les genoux avec dévotion.

Une remarque en passant. Tenez-vous pour possible, pour imaginable, qu'une œuvre poétique, même la plus importante, soulève dès son apparition une émotion joyeuse, dans toute la nation? Moi, je ne le crois pas.

Seconde question. Tenez-vous pour possible ou même pour vraisemblable, qu'en Allemagne, un maître de la poésie trouve de son vivant un respect général, une opinion nationale déférente, sans exception, comme cela se produit à l'étranger ou en Allemagne même en faveur des Erudits ?

Quand, dans une nation, le goût littéraire atteint toutes les classes de la société, quand l'intérêt pour la poésie et la littérature est devenu général, que nul n'ose s'y soustraire, sous peine de mépris, alors se produit ce que j'appelle l'invasion... Des centaines de milliers de personnes, qui n'appartiennent pas à la Cité des Lettres, et qui feraient mieux de s'abstenir d'écrire, se mettent à griffonner proses et poésies.

L'Allemagne n'en est pas là. Elle n'a nul penchant irrésistible pour les Lettres pures. Toute sa prédilection est réservée à l'Erudition

L'UNION LITTÉRAIRE INTERNATIONALE

Das Literarische Echo consacre une intéressante notice aux vingt-cinq années — et surtout aux toutes premières — de l'Union littéraire internationale (1).

Le 9 septembre 1886 était signée à Berne l'Union littéraire, par les représentants de dix Etats.

La pensée première de cette fondation revenait à quelques précurseurs isolés : On chercha en tâtonnant à la réaliser de deux façons : en ramenant vers l'unité les diverses législations et en faisant concorder les traités littéraires internationaux.

Mais ce n'est qu'en mai 1882, au IVe congrès, tenu à Rome, de « l'Association littéraire et artistique internationale » que cette pensée fut exprimée avec pleine conscience du but à atteindre par un Allemand, le Dr Paul Schmidt.

On demandait à trois gouvernements, ceux de la Frane, de l'Italie et de la Suisse de prendre l'initiative de l'Union. Le gouvernement Suisse s'occupa activement de l'affaire. Dès l'automne 1884, une conférence diplomatique se réunit à Berne. Un projet fut préparé qui fut étudié à fond en 1885 et signé en 1886.

Röthlisberger caractérise ainsi les membres de cette conférence diplomatique. Le président, Numa Droz mort en 1899, qui s'était élevé de la place d'apprenti graveur aux plus hautes fonctions..., dirigeait les séances avec une connaissance parfaite des choses et des hommes, dans un esprit de conciliation et de concession mutuelles, en vue d'aboutir à une entente. Il fut aidé dans ce rôle par l'unique vice-président des trois conférences, l'ambassadeur français à Berne, Emmanuel Arago, le diplomate « au profil bourbonien » dont les manières aimables contribuèrent beaucoup à calmer les excitations et les intransigeances à l'intérieur et à l'extérieur de ce parlement diplomatique.

Dans ce parlement se formèrent — d'après la propre définition de Droz — une gauche, dirigée par la France un centre, représenté par l'Allemagne et une droite formée par l'Angleterre.

A gauche on remarquait le brillant et éloquent romancier L. Ulbach, qui, lorsque les prétentions les plus radicales ne trouvèrent point accueil, prononça ce mot résigné que *l'on ne devait pas violenter le temps*, puis le consul général René Lavollée qui combattait avec élégance et décision, et en dirigeant les retraites. A côté d'eux paraissait déjà en 1885 la sympathique figure, tout empreinte de sincérité, du distingué et fin jurisconsulte Louis Renault, — le même qui rendit de si grands services pour le développement du droit d'union, comme rapporteur des conférences parisiennes et berlinoises de 1896 et 1908.

Les délégués allemands, qui s'étaient mis d'abord d'avance dans le but de codifier les dispositions disparates sur la propriété littéraire, travaillèrent ensuite à l'élaboration d'un traité littéraire franco-allemand, déjà projeté en 1883 et assez avancé. Le conseiller aux affaires étrangères, M. Reichardt, travailleur infatigable, connaissant admirablement le français et possédant à fond ces questions, était un jouteur redouté : dans l'intérêt du progrès, il ne craignit pas de dépasser la législation allemande, notamment en ce qui concerne la reconnaissance du droit de traduction, et de promettre aux auteurs de l'Union des droits plus considérables que n'en possédaient les Allemands.

Tels furent les débuts d'une puissante et bienfaisante institution.

JACQUES LUX.

(1) D'après une étude de Röthlisberger parue dans le [illegible]

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 22. — 2e SEM. 49e ANNÉE 25 NOVEMBRE 1911

CHARLES X

LETTRES INÉDITES AU DUC D'ANGOULÊME (1)

Paris, 19 avril 1823.

C'est hier, en rentrant de la chasse, que j'ai reçu, cher enfant, ta lettre du 14. Tout ce que tu me dis de toi, de l'armée et des heureuses dispositions du pays, me fait le plus sensible plaisir. Que tout cela continue, que le Ciel te protège, et j'aurai force et courage pour attendre le jour si heureux de ma réunion avec ton ménage. Je vois cependant avec un peu de peine, qu'il n'est pas encore question de la reddition des places ; que Moncey ne pourra passer la frontière que le 25 de ce mois, et que par conséquent tu ne passeras pas l'Ebre avant le 15 mai. On dit aussi qu'il pourrait bien y avoir une affaire un peu sérieuse du côte de Saragosse, si Mina réunit ses forces à celles de Ballasteros, et, ce dont je doute, si ces deux chefs veulent risquer une bataille. Ces retards indispensables te retiendront sûrement quelque temps à Vittoria ou dans les environs, et t'empêcheront de pénétrer promptement en Castille. On pense généralement que la conduite, que tiendront les deux Castilles, aura une grande influence sur l'opinion de l'Espagne. C'est cependant cette opinion des Espagnols qui peut assurer, consolider tes forces, et abréger une expédition, qu'il est si important pour mon cœur et pour le bien général, de voir terminer promptement et honorablement. Je ne te dirai rien de la partie des subsistances, ni de celle de l'argent, parce que je sais que M. de V. t'a écrit sur tout cela avec beaucoup de détails, en réponse à ta très bonne lettre du 13.

Tu es réellement gentil de m'avoir donné des détails sur tes chevaux et sur l'intérieur de ta maison, et je jouis de voir que tu es content de tout cela et surtout que tu n'es ni fatigué, ni souffrant. Quant à moi je mène toujours la même vie. Le déjeuner de chez le Roi ne me gêne pas, et comme il est réellement très aimable pour moi, je suis bien aise de lui donner cette petite marque d'attention. Les enfants se portent à merveille et parlent souvent d'oncle et de tante. Quant à la mère, je n'ai jusqu'ici aucun lieu de m'en plaindre, mais au fond elle est et sera toujours la même. Elle veut faire l'aimable pour moi, mais je t'avoue que ses attentions ne font que me cheniller, qu'elle ne m'est pas de la plus petite ressource, et que je ne lui sais pas le moindre gré de ne pas aller à Rosny. Enfin c'est une plaie avec laquelle il faut vivre.

D'Hunnencourt est venu m'apporter ce matin le rapport des deux dernières chasses et je te le joins. Je t'ai déjà tout dit sur la chasse du 9, et je vais t'ajouter quelque chose sur celle d'hier. Le rapport était un cerf dix-cors et une 4e tête à Clamart, un dix cors [*blanc*] une 4e et une 2e tête à Verrières. J'ai été comme de raison chercher le gros cerf qui était avec la 4e tête. J'ai envoyé les veneurs attaquer, et je me suis placé au pavillon de Trivaux. Les deux cerfs sont venus ensemble traverser la grande route de [*blanc*] et après avoir passé ensemble les [*blanc*] de la Patte d'Oie et le [*blanc*] de Meudon, alors le gros cerf est retourné repasser le [*blanc*], et toute la masse des chiens a suivi la 4e tête. On m'a demandé

(1) Voir la *Revue Bleue* du 18 novembre 1911.

mes ordres, et j'ai dit d'appuyer à la masse des chiens. D'Hunnencourt n'était pas auprès de moi dans ce moment-là, et je crois qu'il avait insisté pour le gros cerf qui soufflait déjà beaucoup, et qui aurait duré moins longtemps que l'autre. La chasse a été charmante et très vive jusqu'aux Gaimards. Là le cerf a fait des retours, on a arrêté les chiens à Nonfins, croyant à tort qu'ils étaient du contre pied. Il y a eu de l'embarras; aussi le cerf avait-il une demi-heure d'avance, lorsqu'il a débuché à Coteaux de Sivry. De même, en passant à l'Homme mort, et de là en rentrant à Meudon, entre Vélisy et Villacoublais. Je dirai même, avec vérité que c'est à des paysans que nous devons d'avoir retrouvé le [*blanc*] dans la [*blanc*]. Nous sommes arrivés très nettement au [*blanc*] d'Ursine; là cela s'est réchauffé, on m'a donné la seconde et la fin a été jolie. Je n'ai pas vu le cerf à [*blanc*] parce que comme l'autre jour je ne me suis pas pressé pour descendre. Le cerf vivotait encore quand je suis arrivé. Il avait le bonnet carré, et il a été décidé qu'il prenait sa 4e tête. Le gros cerf, que j'ai vu de très près, portait au moins grand six. On m'a dit qu'il avait tenu à deux chiens, et il est retrouvé à Verrières. J'en ai [*blanc*] dans la plaine de Velisy. Il y avait les deux de l'Aigle, M. Alfred de Noailles qui va aussi bien et aussi vite que toi, et ce M. de Marneville. Je me suis assez amusé et point fatigué. A présent l'équipage va se reposer jusqu'au 10 juillet; ils feront 3 ou 4 chasses, et je compte y aller deux fois comme l'année dernière, dans les premiers jours d'août. Dieu veuille que je n'y sois pas seul! mais je n'ose pas m'en flatter.

Adieu, cher et bien cher enfant, je t'aime et t'embrasse mille fois du plus tendre de mon cœur.

J'ai remis ta lettre au Roi qui me paraît toujours fort content.

Paris, 24 avril 1823.

J'ai reçu, cher enfant, tes lettres des 16 et 18, et j'attends avec impatience ta première lettre qui me donnera des détails sur l'affaire de Logrono et sur les suites qu'elle peut avoir. Cette résistance assez opiniâtre de la part des ennemis me porte à croire qu'ils tenteront de défendre Saragosse et le reste du cours de l'Ebre, et qu'il pourra bien y avoir une espèce de bataille de ce côté-là. Comme le succès ne pourrait pas être douteux pour nos armes, je ne sais pas trop ce que je désirerais à cet égard, mais nous ne pouvons qu'attendre les événements et nous confier entièrement dans la Providence. C'est hier que nous avons appris, par le télégraphe, le combat de Logrono et la prise de cette ville, avec le général et 200 hommes. On ne pouvait pas en dire davantage. M. de V., que j'ai vu ce matin, ne savait rien de plus. Il avait reçu une lettre de toi relative aux objets d'administration, il en était fort content et il doit te répondre ainsi qu'à Martignac. Nous désirerions que la Junte ou les armées royalistes eussent plus de communications avec le centre et le midi de l'Espagne, car depuis le commencement des hostilités, on n'a plus aucunes nouvelles, ni du Roi, ni de Séville, ni de tous les partis royalistes dont on parlait, il y a quinze jours. Vois de ton côté si tu as quelque chose à faire pour cela. Notre armée ne peut avoir rien à craindre des troupes ennemies, mais il faut toujours songer à la fin et mettre les Espagnols fidèles en état de bien servir leur Roi et de se passer de notre appui.

Je ne suis jamais plus heureux que quand on me dit du bien de toi, et c'est avec *illisible* que je te confie la joie qu'éprouve mon cœur. Grâce à Dieu, jusqu'ici ta conduite est universellement approuvée. Voici cependant *illisible* qui afflige un corps bien dévoué, et je vais te dire tout ce que j'ai appris. Je savais depuis deux jours que le détachement des gardes du corps était très peiné de l'ordre que tu lui as donné de rester à Pau. Mais ce matin Gramont est venu m'en parler et m'a conté en même temps ce qui avait occasionné l'ordre que tu as donné. M. d'Audenarde a mal interprété l'instruction qu'on lui avait donnée en partant, et il a eu parfaitement tort de faire des représentations sur les ordres que tu lui as fait communiquer par Guilleminot, de se joindre au corps de la Garde, sous le commandement de Bordesoulle; et Gramont m'a assuré qu'on venait de prescrire à d'Audenarde, de donner l'exemple de l'obéissance la plus absolue, et de ne jamais se permettre de faire aucune réflexion, ni de montrer aucune prétention.

Voilà ce que j'ai appris, voici maintenant ce que je pense. Tu as toujours eu un peu peur des prétentions de la maison du Roi et *illisible* que tu as très bien fait de ne pas garder le détachement de ce corps toujours auprès de toi, et de le charger presque uniquement de ta garde personnelle, comme cela était autrefois. Ce qui était très simple et très convenable pourrait aujourd'hui avoir des inconvénients que tu as bien fait de prévenir. Je trouve aussi que tu as pris un sage parti de réunir le détachement des Gardes du Roi au corps de la Garde royale : mais si tu voulais aller plus loin et empêcher les gardes du corps de montrer leur zèle et leur fidélité, je pense tout franchement que tu aurais tort, et comme le Roi tient beaucoup (et suivant moi avec raison) à sa maison militaire, il pourrait bien te témoigner que cela lui fait de la peine. Songe encore à une chose, c'est que la maison militaire n'est plus ce qu'elle était autrefois. Maintenant, elle est véritablement l'élite de l'armée et même de la garde royale, puisque cette maison est presque entièrement compo-

sée d'officiers et sous-officiers et de gardes qui sortent de la ligne. Voici maintenant ce que je ferais à ta place. 1° Si d'Audenarde s'est donné un tort de subordination, c'est lui qui doit être puni et non son détachement. 2° En laissant les Gardes du corps avec la Garde royale, sous les ordres de Bordesoulle, je les considérerais comme le 1er régiment de cavalerie du corps de la Garde. 3° Lorsque ce corps se trouverait auprès de mon quartier général, je me ferais garder par le détachement de la maison militaire, non habituellement, mais à son tour et *illisible* avec les régiments de la cavalerie de la garde. 4° Enfin, loin de chercher à ménager ce détachement de la maison du Roi, je profiterais de son zèle et de son ardeur, pour l'exposer comme tout le reste de l'armée, lorsque l'occasion s'en présenterait. Réfléchis à cela, cher enfant, et j'espère que tu trouveras que le vieux père a raison et que malgré ses 66 ans, il se porte, autant qu'il le peut, aux idées nouvelles que les circonstances ont dû amener. Je suis très fâché de la scène de Loverdo avec Potier. Tu as très bien fait de punir Potier, puisqu'il avait désobéi à son chef, et que la subordination est le premier devoir d'un militaire; mais si ces deux messieurs sont égaux en mauvaise tête, ce n'est pas Loverdo qui a l'avantage en moralité, et j'avoue que ce Grec ne m'inspire aucune confiance, malgré ce qu'il a fait en 1815.

Le Roi, ta sœur, les choux et moi, nous nous portons tous à merveille. Les pauvres petits prient Dieu tous les jours pour toi et pour ta femme, et c'est Mamselle qui apprend les prières à son petit frère. Je compte aller vendredi commencer les battues à Marly, et, comme tu les aimes, je te regretterai plus que jamais. L'équipage va aller à Fontainebleau, parce que d'Hunnencourt s'y établira jusqu'au mois de juillet, et qu'on donne des congés à tous les officiers de la Vénerie.

Il n'y a rien de nouveau ici. Le d. de B. s'entête à donner toute sa confiance à Perseval. Je crois cependant qu'il a consenti à prendre Tabarié pour secrétaire général. Le marquis de Clermont-Gallerande est mort de son apoplexie. Béthisy se défend encore. Adieu, cher et bien cher enfant, je t'aime et t'embrasse mille fois du plus tendre de mon cœur.

Paris, 30 avril 182..

Je n'ai rien reçu de toi aujourd'hui, cher enfant, et je m'y attendais. Nous n'avons non plus, jusqu'à présent, aucune nouvelle de l'armée. Je n'en suis pas surpris, et je me borne à faire des vœux pour que les choses continuent à aller aussi bien qu'elles ont été jusqu'ici. Je ne sache rien à te mander de nouveau. Le Roi a toujours la jaunisse; et quoiqu'il n'ait point de fièvre, il sent que la bile le tourmente et il n'a plus d'appétit. Il en résulte que le *blanc* se soutient à merveille, et c'est un vrai bien pour lui. Du reste il est de fort bonne humeur. Les enfants se portent bien, mais les médecins demandent, exigent même, qu'ils soient à la campagne depuis le mois de mai jusqu'à celui de septembre, et n'y ayant plus de voyage de Saint-Cloud, les petits iront décidément à Meudon. Cela sera fort incommode pour moi, mais on ne doit pas songer à soi, lorsqu'il est question de la santé de ces pauvres petits. Nous allons arranger à présent avec le d. de Raguse ce qui sera nécessaire pour leur sûreté. On parle beaucoup dans ce moment d'un grand déjeuner et d'une petite fête que Mme du Cayla doit donner après demain à Saint-Ouen. Il y aura au moins 400 personnes d'invitées, et le prétexte est l'inauguration du tableau que Gérard a fait du Roi dans son cabinet, tenant à la main la déclaration de Saint-Ouen. On m'a un peu tourné pour m'y faire aller, mais je m'y suis refusé, en disant que je n'allais nulle part. Ainsi je resterai à la maison, à moins que le Roi n'y aille en se promenant, et qu'il ne me propose de l'y suivre, ce dont je doute beaucoup. J'ai lu dans les papiers le dîner que le général Bourke a donné au gouverneur de Saint-Sébastien. Je sais qu'il a eu un prétexte ; mais autant j'approuve que tu fasses ou que tu fasses faire des démarches pour attirer et pour persuader les principaux généraux constitutionnels, autant je crois qu'il y aurait beaucoup d'inconvénient à souffrir que nos officiers généraux ou particuliers ayent aucunes communications avec les ennemis, à moins qu'ils n'en aient reçu l'ordre direct de toi. Cela me paraîtrait tout à fait contraire à la nature de cette guerre et en opposition aux principes consacrés dans ta proclamation. Les politesses naturelles entre ennemis, qui sont fort nobles et fort convenables dans une guerre ordinaire, me paraîtraient inconvenantes et même dangereuses dans la guerre actuelle. Cela ne peut ni ne doit point empêcher les bons procédés et même les soins vis-à-vis des blessés et des prisonniers. Mais ce gouverneur de Saint-Sébastien, après quelques compliments à nos troupes, a bien déclaré qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité ; donc il est notre ennemi, et toujours d'après ta déclaration, doit être considéré comme révolté contre l'autorité légitime que tu viens défendre. J'espère, cher enfant, que tu trouveras ma réflexion juste et conforme à tous nos intérêts. J'attache un tel prix à ton succès complet et définitif, que, même sur les plus petites clauses, je te dirai toujours bien franchement ce que je penserai.

Adieu, cher et bien cher enfant, je te serre dans mes bras et sur mon cœur comme il t'aime.

J'ai envoyé savoir des nouvelles de ta vieille gouvernante et lui faire compliment sur la mort de sa belle-fille. C'est une grande perte pour ce pauvre Clermont.

Paris, 7 mai 1825.

Comme je m'y attendais, cher enfant, je n'ai rien reçu de toi ni de ta femme, et je suppose que dans ce moment vous êtes l'un et l'autre en voyage. M. de V., que j'ai vu aujourd'hui et qui a reçu une lettre intéressante de Martignac, est d'avis, ainsi que ses collègues, que d'après les nouvelles reçues de Saragosse, vous devez hâter votre marche sur Madrid, dans l'espoir fondé que ce mouvement de notre armée produira une explosion dans plusieurs parties de l'Espagne, et pourra hâter la conclusion de cette grande entreprise; je le souhaite bien vivement et je ne suis pas éloigné de l'espérer, quoique je n'y ajoute pas une confiance entière, mais cependant je n'insiste pas sur ce que je te disais hier, et en réunissant 20.000 hommes du corps d'Oudinot et de la réserve, je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu marches droit sur Madrid. Je suis bien sûr que tu ne rencontreras pas un seul obstacle, et si les corps de Moncey et de Molitor sont suffisants pour détruire ou pour dissiper l'armée de Mina et celle de Ballesteros, tu seras bientôt rejoint par des forces considérables et tu pourras te regarder comme maître de la plus grande partie de l'Espagne. L'opinion de la grande majorité des habitants et la protection du Ciel achèveront le reste. Je n'ai rien à ajouter sur ce que M. de V. te mande aujourd'hui sur la formation d'un gouvernement central ou d'une régence à Madrid. Le choix des hommes qui doivent composer ce gouvernement est assez bon en lui-même, et d'ailleurs il a le très grand avantage d'être indiqué par le Roi lui-même, et cela seul diminuera ta responsabilité en cas d'embarras, et devra faciliter les arrangements ultérieurs, en cas de succès.

Je n'ai rien à te dire d'important de ce qui se passe ici. Tout le monde est dans la joie des nouvelles que chacun, excepté moi, se plaît à embellir suivant sa tête. Le Roi a été très bien reçu à sa promenade ordinaire du 3 mai, mais il a été fatigué de sa journée, et ce matin il était un peu faible et endormi. Cependant la bile coule très bien et son état ne présente rien d'inquiétant. Ta sœur se porte bien et me charge de mille choses pour toi. Il y avait hier 400 personnes chez elle et une grande chaleur. J'ai fait mon aimable autant que je l'ai pu, et comme je ne m'étais pas assis un moment, en rentrant chez moi, à 11 h. 1/4, je n'ai pas été fâché de me reposer. Le whist a remplacé le loto du dimanche, et je l'aime mieux. En tout la manière de ta sœur est meilleure que je n'osais l'espérer, et ses attentions pour moi continuent d'une bonne façon; enfin si je la connaissais moins, je croirais à un changement en bien, mais je n'y compte pas du tout. Je ne t'écrirai pas demain, parce que je vais à la chasse à Marly et que tu sais que cela prend toute la matinée. J'ai les tristes dames le soir, et ensuite une assemblée chez Mme de Gontaut, qui continuera les lundis jusqu'à ce que les enfants aillent à Meudon.

Adieu, cher et bien cher enfant, je te quitte pour aller à vêpres, après t'avoir embrassé mille fois du plus tendre de mon cœur.

(A suivre.)

LE SOURIRE D'ATHÉNA [1]

Bien loin de m'aider à comprendre l'antiquité, je soupçonne vos érudits, mon cher Beaunier, de me l'avoir rendue, en Grèce, inabordable. Comme je suis plus à l'aise en Provence, dans la Provence montagnarde que je connais et qu'il n'est pas absurde d'assimiler au Peloponèse! Ici comme là-bas, circulent des ruisselets, le plus souvent desséchés. Des soins séculaires ont créé sur ces versants arides des petits champs en terrasse, des vergers d'amandiers, d'oliviers et de vignes, mais qui se perdent bientôt dans les ronces et la broussaille, et la montagne s'achève quasi nue. C'est vraiment le Peloponèse, tel que je le vis au printemps, quand mon mulet me promenait à travers ses maigres buissons, à travers ses friches pierreuses, interminables. C'est la nature au large, libre, sans contrainte, un paysage qu'aucune volonté n'a remanié, humanisé. Il garde la vérité la plus pure. J'aime ses détails très décoratifs; je ne m'y arrête pas; je m'attache à ce qui s'y trouve d'éternellement vrai, d'éternellement fort. Une divine lumière toute vivante du chant des oiseaux donne aux formes de la terre plus de solidité, des renflements bien proportionnés, l'épanouissement d'une fleur heureuse. Sous l'influence de cette beauté qui s'épand des cieux, le vaste horizon compose une heureuse unité, qui me fait songer à cette harmonie qu'un génie paisible répand sur un problème chargé de difficultés.

Il y a quelques semaines, je voyais naître le printemps sur la Durance. Ce fut, pour commencer, l'odeur des pins, quelques chants d'oiseaux, le bien être d'un peu de chaleur et l'éclat joyeux d'une lumière rajeunissant toute la campagne. La brise gar-

1 V. la *Revue Bleue* du 18 novembre 1911.

dait encore la fraîcheur des neiges brillantes sur un horizon de montagnes. Enfin voici les premières notes de la huppe. Elle fut autrefois, les poètes persans me l'ont dit, messagère d'amour entre Salomon et la reine de Saba; dans les collines de Provence elle est toujours la messagère du soleil. J'écoute les appels lointains de l'oiseau que je désirais et de qui je ne puis pas faire entendre mon merci. Insensible nature, si puissante sur mon cœur! Je me promène sous les bois de pins. Qui dois-je remercier d'une telle beauté? M'est-il possible d'en jouir sans qu'une de mes pensées ne s'oriente, ne s'élève et ne dise : « J'ai reçu ton message de plaisir, de noblesse. Je voudrais le comprendre. Accepte ma bonne volonté. Une fois encore, je suis prêt à croire ce beau sourire du Printemps de Provence, à suivre ses matines, ses vêpres, ses complies. » D'instinctives prières se forment dans mon cœur. Sont-ce des prières? Des mouvements de plaisir, des remerciements, une gratitude pour ces belles minutes.

Qu'une chapelle est charmante et solide au milieu d'une solitude champêtre! Comme elle ramasse et rassure nos rêveries! Elle en sacrifie, elle en laisse tomber une part immense, c'est vrai, mais pour garder un beau choix. Avec tant d'abondance, n'allions-nous pas tout à l'heure nous retrouver les mains vides et le cœur dispersé? Ils sont innombrables en Provence les petits oratoires, chapelles ou simples stèles. Et sur ce bord de la Durance j'aime entre tous un petit monument votif au bord d'un chemin et entouré d'amandiers taillés en corbeille. On y voit les traces d'un bel appareillage romain, misérablement consolidé à travers les siècles par des éléments de hasard. Sa niche est vide. Je souffre de cette vacance. Qu'y mettrai-je? Quels dieux?

En général, la grille et l'image sont tombées. Je les rétablis avec aisance. C'est une vierge, un saint rustiques. Ils me mènent sans effort à leurs prédécesseurs.

Quand les dieux de la Grèce et de Rome gouvernaient les collines de Provence, c'était la même huppe qui jetait là-bas derrière les collines sa note narquoise, c'était le même printemps, et les modestes divinités de jadis sollicitent, attirent toujours l'hommage de celui qui goûte le bonheur d'errer du Rhône à la Durance. Ces chapelles, ces petits oratoires, alors même qu'il n'entre aucune pierre antique dans leur maçonnerie, rappellent par l'endroit où ils sont placés des souvenirs païens. Avant eux, il y a eu à la même place une stèle, un dieu therme posé au carrefour du chemin, un autel votif dédié à une source, à un arbre, à une plante sacrée. Si vous allez en Provence, mon cher Beaunier, un de ses meilleurs fils et de ceux qui la connaissent le mieux dans son présent et dans son passé vous montrera sur les bords de l'Huveaume la fameuse inscription *Matribus Ubelnæ* et, non loin de là, un sanctuaire chrétien. On y continue à la Bonne Mère, à la Vierge, le culte que l'on rendait à la source, à la Mère des Eaux. Notre ami Aude, le savant bibliothécaire de la Méjane d'Aix, l'ami de Mistral et d'Henri Brémond, vous mènera encore à Notre-Dame du Rouet, c'est-à-dire, Notre-Dame du Chêne, à Notre-Dame de Caderot, c'est-à-dire du genèvrier, et à Mimet sur les ruines de Notre-Dame du Cyprès. Là s'élevait, dans les débris d'un temple païen, l'ancienne église paroissiale, et le cyprès qui l'ombrageait, dernier survivant d'un bois sacré, faisait l'objet d'une vénération profonde. Quel conte charmant à la Paul Arène on pourrait écrire, n'est-ce pas, avec le petit drame, en apparence comique et si baigné de mystère à bien voir, qui advint, lorsqu'un jour le conseil du village s'avisa de le faire couper, ce beau cyprès. Le croiriez vous, c'est le curé qui cria au sacrilège et voulut intenter un procès aux profanateurs.

Mais pourquoi se référer à ces grandes curiosités? Regardez au hasard chacun de ces petits domaines comme il y en a partout là-bas, isolés dans leurs collines de pierrailles et de chênes verts, à proximité d'une source. On y voit une petite maison basse, le bastidon, avec une ou deux pièces, une tonnelle où grimpent des vignes vierges. Rien n'a changé depuis le temps des Antonins. Elle est toujours là, sur le côté, la jarre à moitié enfouie, où jadis les Gallo-Romains mettaient du grain et qui près de la citerne sert aujourd'hui à rafraîchir l'eau. Un beau cyprès s'élance devant le petit portail, et voilà toujours les plantes sacrées, le laurier, la verveine, le jasmin, le figuier. Si le maître, en labourant sa terre, a trouvé une pierre écrite, un fragment de sculpture, il l'a encastré dans la muraille au-dessus de sa porte. Tout s'est emmêlé, pénétré dans ce paysage immuable. On ne saurait faire le départ de ce qui est païen et chrétien ; les choses se sont placées dans une même tradition ; ce que je vois aujourd'hui sous mes yeux me fait aisément remonter la chaîne des siècles et m'approche paisiblement des plus anciennes divinités. Et de même pour nous acheminer vers une idée de ce que put être un interlocuteur de Platon ou bien un poète de la Grande-Grèce, le mieux n'est-il pas de considérer un Mistral, un Maurras, d'arrêter notre esprit sur une dialectique formée aux bords de l'étang de Martigues et sous les oliviers auxois, ou bien encore de nous en aller en pèlerinage au village sacré de Maillane? Et pour perfectionner cette vue, on aimerait dire ce que l'un doit à la scholastique de l'Ange de

l'Ecole interprète d'Aristote et l'autre à saint Virgile.

Où que j'aille en Provence, je me trouve placé au cœur de l'antiquité. Mais cette antiquité, pour moi, en Grèce, oserai-je le dire, elle demeurait de l'exotisme. C'est la faute des érudits. En isolant la Grèce et, dans la Grèce, la grande époque, ils nous ont rendu le cinquième siècle incompréhensible. Leurs abstractions font se combattre ce que la nature avait su harmoniser. En Provence, je n'ai jamais le désarroi qu'avec tous leurs musées ils m'organisent méthodiquement.

En réalité, la meilleure façon de comprendre la Grèce, c'est encore une conception poétique, je veux dire toute d'instinct et de sympathie, qui sans lacune relierait le présent avec le passé. C'est la manière de Gœthe et des grands artistes de la Renaissance. Quel est donc pour vous le moment où le génie de la Grèce meurt? Est-ce au siège de Corinthe, quand le Romain l'emmène captif? Ou bien sur la brèche ouverte à Byzance par Mahomet II? Nos chevaliers français n'en respirèrent-ils rien dans leurs chevauchées d'Achaïe? Chateaubriand n'a-t-il entendu aucune voix répondre aux appels qu'il lançait sur la rive de l'Eurotas? Pourquoi cet abîme que vous voulez créer entre nous et les contemporains de Périclès? Il y a là deux mille ans qu'il n'est pas permis d'effacer, car tels quels ce sont encore eux les meilleurs guides vers cette antiquité qu'il nous ont conservée. Il y a quelque chose de souverainement injuste et de maussade à dédaigner les siècles où la vieille nationalité grecque gardant sa langue au fond des monastères chrétiens ne cessa jamais de résister, fut presque toujours en état d'insurrection. Sachons dans un mouvement d'allégresse relier la Grèce la plus antique avec la plus nouvelle, pourvu qu'elle soit héroïque, et dans l'entre-deux des chevaliers français, des gens de chez nous, des gens comme nous qui prennent la succession des héros d'Homère et de Plutarque. Qu'il soit hospitalier et toujours prêt à recevoir de nouveaux feuillets, notre album des belles images grecques, hospitalier jusqu'à permettre que le *Massacre de Scio* y trouve sa place naturelle.

Laissons les honnêtes érudits dans leurs fouilles, sous l'épaisse nappe de leurs utiles conjectures, et d'un coup de talon remontons à la surface, mon cher Beaunier, pour jouir d'un plus vaste horizon. Rejoignons nos véritables maîtres, les grands artistes de la Renaissance et les Gœthe, qui jouirent des formes antiques avec la liberté des La Fontaine et des Racine. Pourquoi séparer la Grèce athénienne de la Grèce, et, dans Athènes, mettre trop à part le cinquième siècle? Pourquoi des amateurs s'astreindraient-ils à ces conceptions d'archéologues qui, bien voir, ne sont utiles que pour l'enseignement et le travail? Pourquoi limiter étroitement l'âge de la perfection? Pouvons-nous oublier que les figurines de Tanagra et de Mirrhina sont du quatrième siècle; du quatrième encore les lécythes blancs d'Athènes; la victoire de Samothrace, du troisième; le torse du Belvédère et la Vénus Milo, peut être de la basse époque? Pourquoi auraient-ils tort, ceux qui trouvent une émotion d'art au théâtre de Marcellus aussi bien qu'au Parthénon, et qui jugent le temple de la Fortune, au Capitole, d'une grâce égale à celle de l'Erechthéion? Ce sont quelques statues de jardins qui donnèrent à l'auteur de *l'Iphigénie en Tauride* l'idée de la beauté grecque.

Je m'accommode assez de la bonhomie d'un Gœthe, je m'accommode aussi de l'éclectisme de Michel-Ange, faisant large accueil à tout ce qui sortait de terre. Je vois l'antiquité comme une planche magnifique de Piranèse, et l'harmonie n'est pas complète, si le tombeau de la Voie Appienne ne porte pas toujours sa ferme où s'agitent des poulets sur un beau fumier, si l'Acropole est dépouillée de son donjon chevaleresque, si l'église romano-byzantine de Daphné en est écartée.

Rien n'est plus faux comme représentation de la vie qu'une série dans un musée. Ces divisions, ces classifications, fort utiles pour exposer les faits, pour en faire une matière d'enseignement, faussent le spectacle, dénaturent la vie antique. On a voulu me mettre en présence du miracle grec, on me l'a rendu incompréhensible. Il fallait accepter ces disparates, la tour des Francs sur l'Acropole, les églises chrétiennes près de Minerve, et Minerve elle-même confondue avec Athéna. Ces oppositions s'accordent fort bien dans mon cerveau. Il y a plus, l'antiquité, pour m'être intelligible, pour que je puisse y profiter, doit accepter les végétations que les siècles lui ont mises dessus. Si vous prétendez l'épurer et construire un système en n'y conservant que le cinquième siècle, vous risquez d'aller à l'encontre de mes manières de sentir et de mes besoins, et de faire un chef-d'œuvre inefficace. L'Athènes du cinquième siècle, telle que la posent devant nous les archéologues, dégagée, nettoyée de tout ce que les siècles y avaient ajouté, soustraite à l'action du temps, c'est un musée en plein air, un froid tombeau. Si vous voulez que j'atteigne au miracle grec, laissez-moi suivre la série des expériences qui m'en séparent et remonter vers lui comme par une suite d'échelons. Il y a dans cette riche tradition où le christianisme hérite des acquisitions païennes quelque chose qui éveille l'imagination et oriente la pensée, et du point de vue moral même quelque

chose d'autrement fécond pour nos âmes modernes que l'énigmatique et mince pensée que vous avez isolée à l'usage de votre Université, dans le grand flot de la vie grecque, pour en faire un instrument de guerre, une page de manuel laïque.

C'est ce que me disait excellemment, dans un charmant billet où il m'accusait réception du *Voyage de Sparte*, un homme d'une intelligence forte et claire et qui n'avait rien d'un pédant, le cardinal Mathieu. Après s'être réjoui avec une grande bienveillance que je n'eusse pas « abdiqué nos souvenirs lorrains sur l'Acropole » et que j'aie « rappelé les chevaliers chrétiens qui ont fondé le duché d'Athènes », il ajoutait : « J'aurais voulu encore que Saint-Paul fût un peu vengé des mépris de Renan pour son discours à l'Aréopage, qui est d'un tour délicat et renferme une citation de Ménandre. Des millions d'hommes se sont consolés en adorant Celui que prêchait « l'affreux petit Juif », et l'admiration de Minerve est un plaisir du dimanche, réservé à une élite qui, elle-même, ne peut s'en contenter : l'esthétique ne suffit pas à gouverner la vie ».

Le charmant billet, n'est-ce pas, mon cher Beaunier, il colore de christianisme mes réflexions un peu plus que je ne voudrais, mais il ne les dénature pas, et je n'ai pu résister au plaisir de mettre sous vos yeux ces lignes si agréables et si justes.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

SULLY

HOMME DE GUERRE ET HOMME D'ÉTAT

Le fondateur de la *Revue Bleue*, Eugène Yung, s'est acquis une juste et durable notoriété par son livre, si vivant encore malgré le long temps écoulé : *Henri IV écrivain*. Ce serait une raison suffisante pour parler de Henri IV et de Sully dans cette Revue, à l'heure où se commémore le cinquantième anniversaire de sa fondation. Mais il est bien d'autres raisons d'actualité pour un tel sujet. Je n'en citerai qu'une.

Quand, il y a cinq ans, Berthelot prit l'initiative d'un hommage à rendre par la France aux généreux efforts par lesquels le Président des Etats-Unis avait contribué à rétablir la paix entre la Russie et le Japon, le livre qui parut symboliser le mieux le pacifisme chrétien, le pacifisme qui ne sépare pas l'idée de patrie de l'idée d'humanité, ni la bravoure de la générosité, ce sont les Mémoires de Sully. C'est un exemplaire de l'édition originale qui devait être offert à M. Roosevelt, de l'édition des trois V, imprimée sous les yeux de l'auteur, dans son château même de Sully, par des imprimeurs à [illegible], en l'an de grâce 1638, [illegible].

Que je voudrais pouvoir en reproduire ici le premier feuillet en fac-similé, avec son titre d'une complication si étrange :

[illegible]
ŒCONOMIES D'ESTAT
[illegible]
[illegible]

l'Exemplaire des Roys, le Prince des Vertus, des Armes et des Lois, et le Père en effet de ses peuples François.

[illegible]

[illegible]

Au dessous de ce titre, une couronne de laurier, enluminée de vert et mêlée de feuilles rouges d'amaranthe, surmonte trois grands V accouplés où s'intercalent les mots *Foy*, *Esperance*, *Charité* : symbole du « Prince des vertus, » des vertus qui ne se flétrissent jamais, comme l'explique la devise qui court autour de l'encadrement : *Nusquam marcescit virtus*. (1)

Tout est singulier dans ce livre, — la forme et le fond — mais tout aussi, et jusqu'aux taches, est plein d'enseignement pour l'historien.

La forme ! Sully, au lieu d'écrire ses mémoires dans sa belle robe de chambre qu'un inventaire de 1634 nous décrit « de velours amarante façonné, doublé de panne de même couleur, avec une tavelle d'or et de boutons à queue d'or et d'argent, prisée soixante livres » (2), Sully s'asseoit en grand costume d'apparat dans sa chaire seigneuriale et écoute le récit que quatre secrétaires lui font de ses hauts faits, de ses exploits guerriers, de ses actes politi-

(1) En réalité — [illegible] que c'est la véritable édition *princeps* qui a été offerte à M. Roosevelt. [illegible] 122 suiv.

(2) Inventaire [illegible] De Mallevoue Les *Actes de Sully*, Introduction p. LXV Paris 1911.

ques, de tous les événements grands et menus de son existence. Ils lui répètent ses propres paroles, redisent celles qu'il avait entendues jadis de ses interlocuteurs, lui relisent les missives qu'il a reçues, les minutes des lettres qu'il a écrites, les rapports qu'il a faits, les notes qu'il a prises, les documents qu'il a recueillis. Et tout cela avec le cérémonial, avec la solennité qui s'imposent, quand on s'adresse à un si haut et puissant seigneur : Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, duc-pair de Sully, prince souverain de Boisbelle et de Henrichemont, superintendant des finances, fortifications et bâtiments du roi, Grand Maître et capitaine général de l'artillerie, Grand Voyer de France, gouverneur de la Bastille, gouverneur du Poitou, et que de titres encore !

Quelle bizarre mise en scène, que d'apparat, que d'emphase, que d'amplification oratoire et de redondance, et combien l'âpre et venimeux censeur, Marbault, le secrétaire de Duplessis-Mornay, avait beau jeu pour jeter la défaveur sur des récits dont la forme fictive lui sert à réfuter le fond solide. Il remarquera, par exemple, fort malicieusement : « les quatre secrétaires étaient bien vieux, quands ils ont fait ce récit, estant en charge dès l'an 1574, et devaient être (alors) fort occupés, leur maître à l'âge de treize à quatorze ans devant avoir force affaires et si grande maison qu'il y eust de quoi les employer tous. »

Remarque impertinente, puisqu'il s'agissait d'une simple fiction littéraire, sous laquelle Sully voulait présenter au public le travail des secrétaires fort nombreux (il y en eut bien une dizaine) qu'il employa, soit en pleine fonction, soit après sa retraite des affaires, à mettre au net ses papiers et ses souvenirs, transcrire les uns, fixer les autres, pour exalter son roi et confondre ses détracteurs.

Voilà pour la forme, et que dirai-je du fond ? C'est de l'or pur et du clinquant, ce sont des diamants de la plus belle eau et des cailloux du Rhin. C'est un mélange, une confusion, une juxtaposition des documents les plus précieux et de pièces remaniées, refaites, fabriquées même parfois, des réalités les plus vivantes et de récits fantaisistes. Ici les personnages parlent, se meuvent, agissent avec une intensité et un relief surprenants ; on entend leur langage vif, pittoresque, savoureux ; on pénètre partout, jusque dans la chambre à coucher du roi, jusqu'auprès de son lit où il converse avec la reine et près duquel se tient le ministre qui leur apporte leurs étrennes. Ailleurs ce sont d'interminables harangues, des dissertations et des considérations à perte de vue, des traits lourdement décochés à des adversaires ou à des rivaux. A côté des renseignements, d'un prix inestimable sur la politique, sur la guerre, les finances, les négociations, l'état des esprits et des mœurs, nous trouvons de pures rêveries, ou des projets imaginaires, tel notamment — et avec quel appareil de documentation ! — ce fameux *grand dessein* prêté à Henri IV et qui a fait une si brillante fortune, le projet d'une République chrétienne, d'Etats Unis d'Europe basés sur l'équilibre des forces et l'*arbitrage international*. Sully lui-même (par la bouche de Henri IV) a comparé un jour ses projets d'avenir à l'envolée d'un oiseau qui s'échappe.

Et pourquoi suis-je entré de plain-pied dans ces détails sur l'œuvre écrite de Sully ? parce que de son utilisation et de sa critique dépend, en dernière analyse, le jugement qu'on portera sur l'homme d'Etat, parce que surtout c'est elle qui a permis de faire passer la figure de Sully par tant de phases contradictoires, durant les trois siècles qui nous séparent de lui. Je cherche une image pour me faire mieux comprendre et je n'en trouve pas de meilleure que celle-ci. Les *Économies royales* sont semblables à ces globes miroir dont jadis, plus qu'aujourd'hui, on égayait les jardins, où se reflètent avec une netteté et un éclat merveilleux de vastes horizons et de minuscules personnages, et où les figures grossissent démesurément et se déforment à mesure qu'on en approche. C'est cette déformation surtout qui a frappé et égaré la postérité, c'est elle qui aujourd'hui encore déçoit et trompe et que l'historien doit prendre à tâche de corriger.

Sully, si populaire de nos jours comme le sage ministre du plus populaire de nos rois — Saint Eloi ne l'est-il pas comme le ministre avisé du roi le plus distrait ? — fut de son vivant abhorré, cela va de soi, des courtisans et des solliciteurs, auxquels, a dit un contemporain, *ses yeux et ses mains faisaient peur*, auxquels il opposait un *front négatif*, comme par les financiers, les agioteurs, les pêcheurs en eau trouble auxquels il faisait rendre gorge. L'opinion publique fut par eux excitée contre lui, et les campagnes mêmes, qui grâce à lui respiraient, ne lui en surent nul gré. Des mesures salutaires parurent vexatoires, et l'on raconte ce fait typique. Les fameux ormes que Sully avait fait planter le long des grandes routes et qu'aujourd'hui le paysan vénère en disant : «C'est un Sully », le paysan d'alors les coupait en disant : « C'est un Rosny, faisons-en un Biron », c'est-à-dire décapitons-le. Cela surprend, mais cela s'explique. La misère, léguée par le passé, était longue et pénible à guérir.

Cette impopularité fut accrue par la disgrâce de Sully après la mort de Henri IV, par l'opposition qu'il fit à Marie de Médicis, par l'espèce d'envie que Richelieu lui porta, et surtout par le premier éclat du règne de Louis XIV qui prétendit éclipser tous ses prédécesseurs.

Mais voici que l'opinion change. Le XVIIIe siècle oppose Henri IV à Louis XIV, Sully à Colbert, le gouvernement paternel à l'absolutisme despotique, la liberté de conscience et la liberté économique, représentées par Sully, aux persécutions religieuses et au protectionnisme. Que faut-il alors pour réhabiliter Sully? que les *Économies royales* soient accommodées au goût du jour, remaniées, arrangées. C'est ce que fait un abbé, l'abbé de l'Écluse, en 1745, et de là date, pour Sully, la phase de grande, d'immense popularité.

De nos jours pourtant d'autres sons de cloche se font de nouveau entendre. Dans la seconde moitié du XIXe siècle la critique historique sévit avec rage. S'armant des *Remarques* virulentes de Marbault, qui ont vu le jour pour la première fois en 1857, des historiens récents, s'en sont pris et à la valeur historique des Mémoires de Sully, et finalement à son caractère, à sa personne. Ils ont prétendu ébranler sa gloire en contestant sa véracité. Ils ont oublié que la critique des textes ne date vraiment que de notre époque, et que les contemporains de Sully, les auteurs de mémoires qui l'ont précédé ou suivi, ont pris dans la publication des pièces des libertés aussi grandes que lui.

Je suis persuadé pour ma part, et j'en ai la preuve, que le jour où l'on publiera, à l'aide des manuscrits originaux de Sully que possède la Bibliothèque nationale, une édition scientifique des *Économies royales*, leur véracité apparaîtra sous un jour tout nouveau et que le caractère de Sully ne pourra que grandir, la part faite, du reste, à ses défauts : une jalousie née de sa fidélité passionnée et partiale à Henri IV, une soif exagérée de dignités, d'honneurs, et trop d'ostentation.

Plus justement a-t-on contesté que le fameux *Grand dessein* ait jamais été conçu ni connu même par Henri IV. Mais là aussi on a dépassé le but, on a méconnu la valeur des éléments historiques qui sont entrés dans sa composition et des vues lointaines comme des aspirations généreuses ou vraiment chrétiennes de Sully.

A tous ces points de vue j'attends beaucoup de l'édition critique des *Économies* qu'un érudit prépare, M. Gabriel de Mun. Un premier résultat déjà vient d'être acquis. Le Comité des travaux historiques a publié, cette année même, les *Actes de Sully passés au nom du roi*, de 1600 à 1610, et leur éditeur, après avoir étudié en outre, dans les minutes notariales, tous les actes privés de Sully jusqu'à sa mort, a pu conclure :

« Il n'est pas impossible, il est vrai, de relever quelques erreurs de détail dans un recueil aussi considérable (les *Œconomies royales* dont les rédacteurs n'avaient pas la précision que l'on exige aujourd'hui dans un ouvrage historique, mais aucune de ces erreurs n'est de nature à faire naître des doutes sur la véracité des *Œconomies royales* qui restent, dans leur forme originale (1), la meilleure source à consulter pour l'histoire du règne de Henri IV » (p. LXXI).

***

On a pu voir déjà quelle difficulté il y a de saisir la physionomie vraie de Sully. La manière la meilleure de la faire connaître sera, je crois, de le montrer en action.

Rousseau a composé un écrit qu'il a intitulé : *Rousseau juge de Jean Jacques*. On pourrait en composer un autre : *Maximilien de Béthune juge du duc de Sully*. Car, remarquez-le bien, l'ombre est à côté de la lumière, le défaut avoué à côté du mérite prôné.

Vous pouvez vous en convaincre par ce passage inédit, que j'emprunte aux Manuscrits originaux de Sully.

Un secrétaire s'excuse de la liberté qu'il prend de censurer son maître. Ne vous formalisez pas, dit-il en substance : « si j'en remarque également les deffauts et les perfections et ce qui se trouve en vous qui peut estre subjet à blâme aussi bien qu'à louange, puisque c'est en quelque sorte imiter la franchise dont vous usez envers les autres...

« ...il (y) aurait besoing d'un grand, intelligent et fort esprit et d'un jugement acéré tel que chacun confesse qu'est le vostre, et qui seroit tenu de tous pour admirable et du tout inimitable s'il avoit un peu plus de patience et moins d'impétuosité et s'il n'estoit estimé pour mespriser tous autres esprits à son respect, ne considérant pas avecq une modération convenable et toujours bien séante à ceux qui sont constituez en dignité, qui s'entremestent des affaires publicques et ont à traiter avecq toutes sortes d'esprits et de personnes, à la diversité desquels il est plus à propos de s'accommoder que de les vouloir refformer à vostre sens — lequel a des imaginations si vives, des compréhensions sy soudaines, des conclusions si hardies et des exécutions si diligentes que ceux qui ne les peuvent suivre sont par vous mesprisez et leurs conseils rejettez, ce qui soit dit en passant par forme d'advertissement venant d'un loyal serviteur et non pour vous blasmer ny pour vouloir faire le censeur de vostre vie, reconguoissant avecq vérité qu'il y a en vous tant d'au-

(1) [illegible]

tres vertus excellentes (et sur toutes ceste foy et parole inviolable dont vous estes renommé et ceste franchise de cœur ennemi de toutes fraudes et cautelles) qu'elles sont suffisantes pour couvrir ou du moins faire supporter patiemment tous vos défaux et ne laisser pas destimer vos rares vertus comme aussy elles méritent » (1).

La même note se retrouve dans le jugement célèbre prêté à Henri IV sur ses trois principaux ministres, Sully, Sillery et Villeroy, jugement qui mérite d'être replacé dans son cadre.

« Un jour (qui fut, ce nous semble, au mois de juin, car il faisoit grand chaud) le Roy vous envoya querir par un des garçons de la chambre, pour aller parler à luy; vous montastes aussi-tost dans vostre carrosse pour aller au Louvre; mais comme vous fustes entré dans la cour (car nous dirons, par parentese, que lors deux autres ducs et vous seulement aviez obtenu permission d'entrer en carrosse dans le Louvre, cela fondé sur vostre âge, les incommoditez de vos personnes, et que le Roy vous mandant quelque fois le soir et la nuict, vous preniez pour excuses, *peut-estre pour servir à cette vanité*, que vous craigniez le serain) et que vous fustes monté en la chambre du Roy, vous trouvastes qu'il estoit entré en sa gallerie, et de l'une en l'autre passé aux Tuilleries, ou vous ne le pustes attraper qu'il ne fut desja sur la grande terrasse des Capucins, près de la petite porte, pour ouyr la messe.

« Et, comme il vit venir une grande trouppe (car plusieurs vous suivoient comme on fait les favoris), il demanda qui c'estoit, et quelqu'un lui ayant respondu : « Sire, c'est M. de Sully », il dit : « Allez dire aux Capucins que l'on fasse attendre ma messe, car il faut que j'entretienne cet homme-là qui vient, lequel n'est pas homme à messe; que s'il me vouloit croire en cela, je l'aimerois de tout mon cœur, et n'y a rien que je ne fisse pour luy, encore que tel qu'il est je l'aime bien et m'en sers utilement ».

Longue conversation ambulatoire avec Sully, suivie le lendemain d'une autre avec les trois ministres. Après son dîner où il « fut fort resveur et battoit avec son couteau sur son assiette, parlant fort peu à personne, » Henri IV dit à ses familiers : « Je suis las de m'estre tant promené ce matin, car j'ay esté plus de deux heures avec trois hommes, sur de grands discours où je les ay trouvez aussi divers en opinions qu'ils sont en complexions et desseins... »

« Vous les connoistrez bien sans que je les nomme, car de l'un (Sully) aucuns se plaignent et quelquefois moy-mesme, qu'il est d'humeur rude, impatiente et contredisante; l'accusent d'avoir l'esprit entreprenant, qui présume tout de ses opinions et de ses actions et mesprise celles d'autruy, qui veut eslever sa fortune et avoir des biens et des honneurs. Or, combien que j'y reconnoisse une partie de ces deffauts... néanmoins je ne laisse pas de l'aymer, d'en endurer, de l'estimer et de m'en bien et utilement servir, pour ce que d'ailleurs je reconnois que véritablement... il désire avec passion la gloire, l'honneur et la grandeur de moy et de mon royaume; aussi qu'il n'a rien de malin dans le cœur, a l'esprit fort industrieux et fertile en expediens, est grand ménager de mon bien; homme fort laborieux et diligent, *qui essaye de ne rien ignorer et de se rendre capable de toutes sortes d'affaires, de paix et de guerre*; qui escrit et parle assez bien, d'un stile qui me plaist, pour ce qu'il sent *son soldat et son homme d'État* ». (1609, Collect. Michaud, XVII, p. 287-289).

La justesse de ce jugement est d'une éclatante vérité.

La puissance de travail de Sully, son zèle et son dévouement à la chose publique tiennent du prodige. Ils n'avaient d'égal que son intrépidité à la guerre et au Conseil. L'ambition le poussait sans répit en avant, mais jamais tête baissée. Il apercevait les obstacles de loin et les contournait, quand il courait risque de s'y briser. A ce point de vue, il avait une souplesse et une finesse très voisines de celles de Henri IV. Quoique né dans l'Ile-de-France, il n'était guère moins gascon que lui, et l'on peut l'entendre raconter, avec le plus grand sérieux, qu'un jour, en 1606, il lui est sorti, après plus de quinze ans, d'une blessure faite par un coup de pistolet tiré à bout-portant, à travers la bouche et le cou : « du plomb, de la bourre, et quelques grains de poudre *encore si entiers* qu'ils prirent feu, quand on les mit sur des charbons ardents ».

Il avait, comme Henri IV, l'humeur joviale, le mot vif, à l'emporte-pièce, pittoresque, — et s'il parut souvent bourru et hargneux, quand il résistait aux prodigalités des courtisans, des quémandeurs, du roi lui-même, il ne faisait qu'obéir à un impérieux devoir. A ce point de vue il fut supérieur, à n'en pas douter, à Colbert — « qui flatta le goût de Louis XIV pour les fêtes et la pompe de la Cour », qui sacrifia le peuple à celle-ci.

Il est vrai qu'il donnait trop à la jactance, à l'apparat et à la vanité, mais il ne le fit jamais aux dépens de la fortune publique. Ses contemporains, en l'appelant *glorieux et dur*, n'ont pas assez reconnu que le premier de ces défauts était inoffensif pour l'Etat et que le second lui fut d'un avantage immense. Combien plus vraies se trouvaient être en leur naïveté les réflexions enfantines de Louis XIV.

Quand, à l'âge de cinq ans, Mme de Montplat,

gouvernante, l'engage à demander de l'argent à Sully et que le surintendant répond : « Il n'est pas encore temps », le dauphin se retourne avec ces mots : « C'est pas du sien, c'est de celui à papa ».

Il l'appellera plus tard *glorieux*, un soir où l'enfant danse son premier ballet à l'Arsenal et se voit refuser l'entrée pour sa gouvernante et sa nourrice. Mais il ne tiendra pas rancune de ces rebuffades, car le 29 janvier 1611, apprenant que ce jour même Sully a été « démis de la garde de la Bastille et de la surintendance des finances » Louis XIII dira à son précepteur M. de Souvré : « L'on a ôté M. de Sully des finances? — Oui, Sire — Pourquoi... en êtes-vous marri? — Oui (1) ».

La rigidité inflexible de Sully était faite de droiture, de bon sens, de loyauté, d'un attachement passionné à son souverain, d'un amour profond, enthousiaste de son pays, d'une foi éclairée et robuste.

Plus il est constant dans ses croyances, plus il est respectueux des croyances *d'autrui*, plus il est brave dans la lutte armée, plus ardent est son zèle de rétablir entre tous les Français la paix, la concorde et l'harmonie.

Ainsi traverse-t-il le front haut une société où la violence le dispute à l'abjection, où la volte-face politique et la palinodie religieuse paraissent aussi naturelles que l'improbité et la friponnerie. Il fallait alors autant de courage pour être *honnête* que pour être *économe*. La faveur publique allait aux prodigues et aux larrons.

Sully devint ainsi le mentor du Béarnais. S'il ne parvint pas toujours à l'arracher aux charmes d'une Calypso ou d'une Circé, du moins y réussit-il souvent, quand le bien public l'exigeait. Est-il scène plus parlante, plus expressive que celle-ci? Gabrielle d'Estrées vient de mourir, Henri IV est attiré dans les filets d'une enchanteresse autrement dangereuse, Henriette d'Entragues, la future duchesse de Verneuil. Intrigante, audacieuse, elle vient de se faire souscrire par le roi une promesse de mariage. Il éprouve le besoin d'en parler à Sully et voici la scène qui se passe :

« ... sçeut cette pimbèche et rosée femelle cajoler si bien le Roy, le tourner de tant de costez et gagner de telle sorte tous les portes-poulets, cajoleurs et persuadeurs de desbauches, qui estoient tous les jours à ses oreilles, pour lui proposer qui un plaisir et qui un autre, qu'il se laissa enfin persuader à faire cette promesse... Un matin, à Fontainebleau, (le roi)... vous mettant un papier entre les mains et se tournant de l'autre costé (avec une certaine façon comme s'il en eust eu honte de vous le voir lire) vous dit : « Lisez cela et puis m'en distes vostre advis, » lequel ayant leu, vous vous en revinstes vers le Roy, ce papier tout ployé à la main; lequel vous ayant demandé ce qu'il vous en sembloit, vous lui respondites n'avoir pas assez médité sur une tant importante affaire en son affection, pour en dire ce qu'il vous en sembloit : « La, la vous dist le Roy, parlez-en librement et ne faites point tant le discret; vostre silence m'offence plus que ne sçauraient faire toutes vos contrariantes paroles... partant parlez librement et me dites ce qu'il vous en semble; je le veux et vous le commande absolument. — Vous le voulez donc, Sire, et me promettez de n'en estre point en colère contre moy, quoy que je puisse dire et faire? — Ouy, ouy dit le Roy, je vous promets tout ce que vous voudrez, car aussi bien pour vostre dire n'en sera-t-il ny plus ny moins.

« Et là-dessus en prenant cette promesse comme si vous luy eussiez voulu rendre; mais au lieu de la luy mettre en main, vous la deschirastes en deux pièces. « Voilà, Sire, puisqu'il vous plaist de sçavoir, ce qu'il me semble d'une telle promesse. — Comment, morbieu! ce dit le Roy, que pensez-vous faire, je crois que vous êtes fou? — il est vray, Sire, dites-vous, je suis un fou et un sot, et *voudrois l'estre si fort que je le fusse tout seul en France* (1). »

Quelle verdeur de style, n'est-ce pas! et quelle malicieuse hardiesse dans le franc parler!

Ce franc parler, Henri IV eut le bon esprit de s'en offusquer si peu, qu'il dit un jour à Sully : « Le jour où vous ne me contredirez plus, je croirai que vous ne m'aimez plus ».

Le postérité a eu conscience de ce rôle capital de mentor joué par Sully auprès de Henri IV, et c'est pour cela, semble-t-il, qu'elle s'est toujours représenté le premier comme l'aîné du second, et que les peintres mêmes ou les graveurs ont donné dans cette erreur. Que je le dise en passant, nous n'avons qu'un seul portrait excellent de Sully, celui qui est à Chantilly. Il reflète à merveille toutes les qualités de finesse et de franchise, de dignité et d'esprit, d'énergie et d'intelligence dont je n'ai pu et ne pourrai donner qu'une très pâle idée.

(1) *Journal de Héroard* (1 p. 2 S. 12° II p. 1

(1) *Mém.* 012. 1. p. [illegible]

(1) *Mém.* 012. 1. p. [illegible]

LE CAS DE JEAN BUNANT [1]

Depuis son arrivée, sans qu'il s'en aperçût, il n'avait été occupé que de cette Meije. Il ne cessait de la regarder. Fermait-il les yeux, il la revoyait encore. Et parce qu'elle était ainsi toujours présente, parce que toujours il l'avait retrouvée à la limite de ses pensées comme de son horizon, peu à peu, il s'était appris à lui découvrir des formes, une beauté, même une âme! Le matin, il imaginait ainsi qu'elle l'attendait à sa croisée pour répondre à son salut : le soir, elle lui jetait l'apaisement nécessaire au sommeil. A toutes les minutes, elle lui parlait...

Il dit :

— Soit : je la trouve belle, mais de là à être jaloux de ces gens...

Car il ne s'y trompait pas : il reconnaissait bien cette angoisse pour l'avoir éprouvée jadis, quand il avait cru aimer.

Et il partit d'un rire nerveux :

— Positivement, je déraille. On pourrait croire que j'en suis amoureux.

Cependant, le mot, par son énormité, lui rendit son sang-froid ; il se ressaisit. En somme, il était victime d'une idée fixe, victime d'autant plus désignée que son cerveau lassé par la maladie se défendait mal. Était-ce même autre chose qu'un mouvement de fièvre momentané? Trouver un paysage intéressant, soit : qui a jamais vécu, donné sa vie pour un paysage?

Quelqu'un répondit :

— Le russe est mort pour *elle*.

Il haussa les épaules, répétant la phrase de l'hôtelier :

— C'était peut-être un suicide...

Résolument, il fit de cette hypothèse une certitude, car s'il en avait douté, il aurait tremblé pour lui-même. Un fait demeurait pourtant, impossible à nier. Des gens qui semblent dépourvus d'imagination, qui évitent avec le plus grand soin, dans la rue, les maisons dont un ouvrier répare le toit, des gens qui, chez eux, surveillent leurs rhumes, étouffent sous la prudence, ces mêmes gens soudain résolvent de gravir une montagne et y risquent leur vie, d'autant plus acharnés que l'entreprise est plus folle. Quelle ivresse spéciale s'est donc emparée d'eux? A quel appel répondent-ils?

Bunant secoua la tête :

— En tous cas, est-ce une raison pour devenir comme eux? Je fais de la littérature : mauvais signe...

Puis résolument il *la* regarda :

— Mon Dieu oui, c'était beau, pas plus qu'un amas de pierres et de glaces. Pauvre chose, vraiment!...

Et rafraîchi, calmé, il revint à l'hôtel, n'hésita pas à rejoindre les anglais, s'informa presque gaîment :

— Les guides sont-ils venus vous montrer le chemin?

Ils n'avaient pas encore paru, ayant sans doute consacré cette dernière journée à travailler aux champs.

Tous quatre assistèrent ensuite au coucher du soleil. Comme l'avait prévu Bunant, le temps s'était mis à l'orage. Des brumes d'un jaune soufre avaient effacé la cime et pesaient sur le glacier du Tabuchet. C'était, cependant, un coucher de soleil léger, tout en teintes vives qui moutonnaient sur les croupes. De même, à l'approche du vent, la mer s'irise et les vagues, pointées d'écume, ont l'air de se creuser sous le poids de mouettes innombrables.

Les anglais, sans parler, suivaient à la lorgnette, le jeu des nuages. Soudain l'un d'eux poussa un cri :

— Des hommes!

Tous se levèrent.

— Sur le glacier, près du pic!

Eperdu, chacun parcourait l'étendue blanche avec des yeux de fièvre.

L'anglais reprit :

— Ils descendent!

L'hôtelier, accouru, dit :

— C'est impossible! D'ailleurs, à pareille heure, nul ne s'y risquerait!

Mais l'anglais répétait, pris de colère :

— Je les vois. Ils sont trois! Je vous dis qu'ils descendent!

— Et moi aussi, je vois! s'écria Bunant.

Il venait à son tour de les atteindre, et il apercevait distinctement trois formes noires moins grosses que des fourmis, trois petites taches qui semblaient se mouvoir avec une extrême lenteur. On ne distinguait pas les bras, ni la corde, ni les sacs. Ce n'étaient que des silhouettes, mais des silhouettes infiniment lasses, exténuées et prudentes : et l'on sentait qu'elles devaient se mouvoir dans une terreur de silence, plus redoutable que la fatigue, plus décourageante que le danger.

— Les malheureux! fit l'hôtelier, quand seront-ils en bas! Ils ont au moins quatre heures de retard sur le temps normal!

Mais l'anglais, s'exaspérant à froid, se tournait vers sa femme :

— Sales guides! Je veux partir ce soir pour les Ecrins.

Une joie illumina le visage de l'anglaise : quand

[1] Voir le *Livre Bleu* du 15 novembre 1911.

on vit dans l'effroi, un répit, si court soit-il, est un message de bonheur

Bunant rit.

— Vous renoncez à la Meije?

Il se reprit, dominant sa propre exaltation :

— Peut-être avez-vous tort : savez-vous seulement s'ils l'ont faite? Ce sont probablement des gens qui ont essayé et qui n'ont pas pu.

Cette idée l'enchantait. Il s'y complut, interrogea l'hôtelier :

— L'ont-ils faite? Le croyez-vous?

L'anglais, têtu, répétait :

— Je voulais être premier.

Et tous, sur cette terrasse, malgré le jour finissant, ils continuaient de suivre ardemment les trois petits points noirs égarés dans le blanc. Ils ne savaient pas quels étaient ces hommes ; ils n'avaient aucune idée de leur figure, de leur nationalité, de leur âge, mais devant leur danger, à la pensée de la nuit qui accourait après avoir mangé déjà la vallée, un grand frisson de solidarité humaine les étreignait : émotion poignante, heure divine, où projeté hors de soi, chacun vit pour le passant inconnu redevenu son frère, parce qu'il est en perdition.

Dix minutes s'écoulèrent, scandées uniquement par des mots brefs qui résumaient la marche.

— Ils sont au bord du pic central.

— Ils s'arrêtent!

— Ah! on dirait qu'ils cherchent. Le guide n'est plus sûr de sa route...

— Attendez! une fois au Tabuchet, ils seront hors de peine.

Brusquement, ils disparurent derrière une épaule de rocher ; et du même coup, la nuit s'abattit sur les sommets, comme s'ils avaient emporté avec eux le reste de la lumière.

— On ne les apercevra plus avant une demi-heure, fit l'hôtelier.

D'ailleurs, les apercevrait-on? Sensation étrange; on s'obstinait à fouiller l'obscurité. Tant qu'on les avait tenus au bout de la lorgnette, il semblait qu'on eût aidé à dissiper autour d'eux l'affolante solitude. Les voilà de nouveau seuls, jetés en pâture à la glace traître, aux ténèbres. Ah! les voir reparaître, escorter encore leur descente lasse!...

— Voyons, messieurs, le dîner est sonné!

Mais Bunant demeurait :

— Je n'ai pas faim.

Il avait d'ailleurs besoin d'air, besoin surtout de guetter l'apparition nouvelle. Il ignorait comment la découvrir dans la nuit : il savait cependant qu'il arriverait à la voir.

Frémissant, il demeura sur la terrasse. Les anglais, dociles, étaient rentrés.

Il écoutait le bruit de la Romanche, tressaillait à la pensée qu'un cri d'appel pouvait traverser l'air. Une vie extérieure, démesurée, délicieuse, circulait dans ses veines. Sans arrêt, il vivait la marche de là-haut, terrifiée, et pourtant grisante, belle comme toutes les folies du courage.

Enfin, toujours très haut, une lueur parut, plus petite qu'une étoile, point rouge à peine distinct, mais qui bougeait, s'éteignait, reparaissait.

Il n'eut aucune hésitation. C'étaient encore eux, eux marquant désormais leur sillage sur l'énorme flanc de la Meije avec la flamme d'une bougie! O merveille : la montagne s'est évanouie; tout est confondu, roches et glaces, gazons, abîmes, torrents. A cette heure, les bêtes se sont terrées, les oiseaux ne volent plus : nulle chose vivante ne se hasarde plus à errer dans ces lieux hérissés de pièges. Seule une petite lueur chemine, et cette lueur guide des hommes!

Tout à l'heure, elle paraissait se mouvoir à peine; elle n'était qu'une étoile; elle est devenue phare, elle oscille au gré de la marche, elle dit où sont les crevasses, comment on passera la rimaye: elle trace la route; elle dépouille la solitude de ses terreurs : c'est la Lumière!

— Tiens! on les revoit.

L'hôtelier, bonhomme, s'empresse d'allumer les lampes électriques de la façade.

— Oh! maintenant, ils sont hors d'affaire! Drôle d'idée, tout de même, que d'être montés si tôt! Bien vrai, vous ne dînez pas, M. Bunant?

— Non, merci.

— Vous savez que, s'ils arrivent, ce ne sera pas avant dix heures?

— Aussi vais-je gagner mon lit.

Jean Bunant reprit encore :

— Sérieusement, croyez-vous qu'ils aient fait la Meije?

— Est-ce qu'on sait? ils nous le diront demain

Il eut un sourire singulier.

— Oui, demain... nous saurons...

Puis, au lieu de se coucher, il s'installa sur le balcon de sa chambre, pour continuer de suivre les mouvements de la luciole. De nouveaux arrêts ont coupé sa descente. Des taillis la dérobent. Un instant, elle s'élève, égarée peut-être... Enfin elle a gagné la Romanche, elle remonte, elle est là... Et Jean Bunant, se penchant vers la route, vit ceci :

Trois hommes qui avancent à la file, d'une allure écrasée, mécanique, affreusement lasse. A chaque mouvement, on dirait que la terre colle à leurs pieds et qu'ils doivent s'en arracher comme d'un marais.

Le premier de ces hommes portait une lanterne qui allait et venait, balancée en même temps que la main qui la tenait : il s'appuyait sur un piolet dont

la pointe, heurtant le sol, donnait de petits sons métalliques.

Le second suivait, pareil au premier, mais sans lanterne et la tête basse. Il avait le dos chargé d'un sac et recourbé en arc. On sentait celui-là dans une sorte de léthargie.

Le troisième enfin marchait plus en arrière. Parce qu'il ouvrait moins les jambes, bien qu'il fît les mêmes pas, il paraissait encore plus accablé. Seul, il gardait la tête levée vers le ciel, tandis que ses mains étendues tenaient le piolet contre son dos, tel un dossier de siège.

Aucun d'eux n'avait l'air de s'apercevoir qu'on était arrivé. Aucun ne parlait. Ils marchaient douloureusement, sourdement. Et cela ressemblait au cortège funèbre d'une morte...

Bunant rentra violemment, ayant envie de crier au secours...

*
* *

Le lendemain, les anglais étaient partis. En revanche, Jean Bunant vit descendre vers dix heures un petit homme à figure de terre cuite, le nez chevauché par des lunettes d'or, l'air niais et impassible. Rien, dans cet homme, ne rappelait le vainqueur extatique, les yeux au ciel, dont Bunant, la veille, avait aperçu la rentrée. Il était de petite taille, tandis que l'autre paraissait très grand, corpulent, et non svelte.

C'était lui, pourtant. L'hôtelier dit son nom : Constant Larive, un nom de commis-voyageur, très adéquat à la forme épaisse de celui qui le portait.

Il n'avait pas de profession connue.

Jean Bunant le regarda longuement.

— C'est une brute, songea-t-il.

Pourtant il éprouvait un violent désir de l'aborder. Il approcha de lui :

— Est-il vrai, Monsieur, que vous ayez pu faire la Meije ?

L'homme se contenta d'incliner la tête en signe d'assentiment.

Jean Bunant balbutia :

— Mes compliments !

Mais aucune réponse ne vint. Et ce fut tout. Dans la soirée, le voyageur repartit. L'hôtel était redevenu désert. Jean Bunant y restait seul.

Une semaine désœuvrée commença. Il semblait aussi que l'âme de Jean Bunant se fût vidée. Il avait cessé de songer à cette ascension de la Meije et à la crise singulière qui avait précédé. La vue de la Meije constituait comme auparavant son unique distraction, mais c'était devenu une distraction machinale, et pour ainsi dire indifférente. Dans l'intervalle, une lettre d'Ardell vint aussi. Celui-ci s'informait de la santé de son ami. Aussi bien, le jeu lui était favorable, et puisqu'un mois ou à peu près s'était écoulé, il comptait bien que Bunant allait se décider à le rejoindre.

Bunant déchira la lettre négligemment :

— Ardell retarde, songea-t-il. Je n'ai pas la moindre envie de partir.

Il lui semblait en effet qu'il devait rester indéfiniment là. Son imagination sommeillait. Son cœur était d'aplomb. Il croyait être à une de ces heures exquises où, encore trop las pour désirer le mouvement et pas assez pour sentir la fatigue, on goûte pleinement la saveur de la vie. En réalité, ce n'était qu'une trêve. Elle dura peu, cinq jours à peine, et, comme toujours, ce fut une occasion futile qui provoqua la catastrophe.

Chaque soir, maintenant, les guides du pays venaient s'asseoir sur un banc devant l'hôtel. Cette réunion coutumière, instituée pour guetter le client, se tenait avant même que la saison eût commencé. On y discutait les histoires du pays, les chances de récolte, et les probabilités concernant le temps, l'affluence probable des touristes, le nombre d'ascensions.

Comme l'assemblée finissait, l'un d'eux, Pic, s'approcha de Bunant assis, suivant sa coutume, sur la terrasse.

— Tout de même, Monsieur, vous vous déciderez bien aussi, un jour ou l'autre !

Jean Bunant sursauta, et le regardant :

— A quoi faire ? Vous voyez bien que je ne marche pas.

— On dit cela tant qu'on n'a pas grimpé, mais après !...

Bunant haussa les épaules et par mode de raillerie :

— Cependant, vous ne voudriez pas que je montasse à la Meije ?

Pic hésita une seconde :

— Pourquoi pas ? fit-il avec gravité. J'y ai déjà mené un monsieur qui n'avait jamais vu la montagne. Vous, qui êtes maigre...

Il y eut ensuite un petit silence, un de ces silences que rien ne distingue des autres, bien qu'ils décident parfois d'une destinée.

Brusquement, Bunant s'était levé.

— Regardez-moi donc, mon brave Pic ; je suis un homme sans souffle et qui ne peut pas, ne doit pas monter.

Pic répondit lentement :

— Enfin, si jamais ça vous prend, vous songeriez à moi... même pour elle ?...

Et il tourna les talons, assuré par expérience que, tôt ou tard, l'arbre devrait porter son fruit.

Immobile, Bunant ne le vit pas s'éloigner. Involontairement ses yeux s'étaient tournés vers la Meije.

Jamais celle-ci, avant de s'endormir, ne s'était vêtue de couleurs plus aériennes et de pareils tons de printemps. A ses pieds, les gazons avaient pris une fraîcheur de naissance, les glaces une blancheur de mariée, et toutes les crêtes, aussi, apparaissaient noyées sous une pluie de rayons, pareille à cette poussière d'eau que les jardiniers laissent tomber au-dessus des parterres, les jours de grande chaleur. Vision qui semblait un appel. Plus d'effroi. La cime rapprochée tendait les bras. Tout respirait l'attente, jusqu'à cette aube recommencée le soir!

Bunant frémit :

— C'est, pardieu! vrai, que je l'aime et qu'elle m'invite à monter! murmura-t-il avec une sorte d'épouvante.

A dater de cette minute, se comprenant vaincu, résigné à subir l'inévitable, tel un fumeur d'opium qui, certain d'en mourir, retourne à son ivresse, il cessa de lutter. Victime à son tour de cette névrose qu'il avait raillée en lisant des récits d'alpiniste, il *aima* la Meije.

C'était un amour étrange, passionné, exclusif, presque charnel; un amour où se mêlaient la terreur de voir à nouveau des êtres humains fouler la bien-aimée, et le désir aigu de posséder celle-ci.

Jusqu'à ce moment, Bunant ne s'était pas préoccupé des noms donnés aux diverses parties de l'arête: tout à coup il voulut les apprendre. Mieux que l'hôtelier, il sut dès lors où étaient le Pic du Glacier Carré, le Pic Central, la brèche Sigmondi et cette formidable dalle inclinée en qui l'épouvante des hommes a reconnu le Doigt de Dieu.

Il voulut encore connaître leurs formes véritables, et pour cela récolta des photographies, des cartes postales. Mais il avait beau examiner à la loupe les moindres aspérités, il n'arrivait pas à se les figurer. Si, fermant les yeux, il s'exerçait à grandir les dimensions jusqu'à l'échelle colossale de la réalité, vains efforts : à la seule pensée de la muraille Castelnau plongeant à pic de 2.000 mètres sur la vallée des Etançons, toute mesure lui échappait; il n'éprouvait qu'une sensation de vertige.

Puis, il prit l'habitude de causer chaque soir avec Pic. Guidé par ses explications, la jumelle à la main, il faisait en rêve le terrible parcours des crêtes, ou, durant quatre heures, on suit entre deux abîmes une dentelure large de trente centimètres.

Sans arrêt, l'idée qu'*elle* est un être prodigieux et vivant grandissait en lui. Il avait envie de la prier comme un dieu. Il savait quand elle souriait, quand elle menaçait; il devinait ses caprices, heureux, quand auréolée de lumière elle montait vers l'azur, épiant avec angoisse les nuages qui venaient la lui cacher.

Jamais, d'ailleurs, elle n'avait été plus personnelle, plus diverse, le soir surtout, quand les taillis de saules se détachant sur l'Alpe en nappes drues ont l'air de monter à sa recherche.

C'est ainsi qu'un jour le ciel était encore très couvert. On sentait que le soleil mourait sur place, tant sa lumière était égale. Tout paraissait net, allégé, immobile. Soudain sans qu'on sût à quelle minute c'était venu, une rampe invisible s'alluma autour d'elle. Alors isolée des glaciers et des rocs par un rempart de pourpre, elle s'était éveillée de son sommeil glacé, et regardant face à face ce que les yeux humains ne voyaient plus, longuement elle avait confronté sa magnificence avec celle de l'astre qui allait mourir. Il parut ensuite que, satisfaite d'être la plus belle, elle faisait signe à ses gardes d'arrêter leurs pompes inutiles et rentrait dans son rêve éternel. Les rampes s'éteignirent. Il n'y eut plus, comme auparavant, qu'une pyramide ocellée de blanc sur un ciel noir.

D'autres fois, elle s'endormait, pareille à une Valkyrie, enveloppée de fumée, la tête seule visible, tandis qu'alentour le Rateau, le Rocher de l'Aigle, toutes les cimes étaient devenues des cassolettes géantes allumées par le Dieu Log. Quand elle disparaissait, une vapeur incandescente continuait de dessiner ses formes, cependant que plus bas les seracs avaient l'air d'une armée se ruant pour sa défense sur le Tabuchet, qu'un nuage tout petit planait, pareil à une fumée de canon, et qu'à l'arrière la Brèche découpait sur le ciel une coupe d'azur.

Cependant, à travers ces imaginations inutiles, une pensée unique subsistait : à dire vrai, Bunant sentait même que le reste n'existait que pour elle. Il la retrouvait au détour de chaque rêve; elle l'accueillait au réveil, le ramenait le soir à son balcon, le jour à la terrasse : et c'était d'accepter l'offre de Pic pour monter jusqu'à *elle*!

Monter! une folie évidemment, presque un suicide...

Il se révoltait :

— Passe de divaguer, mais cela!... cela!

Dans un suprême effort de raison, il chassait ensuite avec violence la suggestion redoutable : mais une voix reprenait :

— Pourquoi pas?

Après tout, l'amélioration prévue dans son état était venue. Il respirait comme tout le monde depuis trois semaines. A Paris, le médecin n'avait-il pas affirmé : « Vous guérirez »? C'était fait.

Il répliquait :

— Allons donc! le médecin a dit cela pour calmer mon inquiétude, mais je *sais* que lorsque ses lèvres prononçaient : « Vous guérirez », ses yeux exprimaient : « Il est perdu! » Ah! inutile de nier! j'ai lu la phrase, comme s'il parlait tout haut!

La voix répondait encore :

— Dans ce cas, perdu pour perdu, que risques-tu ? Vaut-il pas mieux mourir ici plutôt que sur un trottoir de Paris ?

Enfin un jour, las de lutter, peut-être aussi pour s'étourdir, il décida d'essayer ses forces et, grimpant à travers le village, parvint jusqu'à l'Eglise.

C'est un édifice charmant. Bâtie en pierres jaunes qui deviennent écarlates au grand soleil, elle porte une flèche grêle qui semble, de loin, un peuplier roussi par de l'automne précoce. Un porche précède l'entrée. Alentour est le cimetière, porté par une terrasse qui surplombe le vide. De simples croix de bois marquent les tombes. Le bruit du torrent ou le vent qui passe troublent seuls le sommeil des morts : les vivants, qui perpétuent ceux-ci, voient depuis le parapet la vallée fuir entre des croupes abruptes, la Romanche couverte d'écumes et la Meije grandie.

Accoudé à celui-ci, Bunant demeura immobile. Il n'éprouvait qu'un peu d'essoufflement, très peu. Il enviait aussi la paix ineffable de ceux qui dormaient là. Jamais cimetière ne lui avait insufflé des pensées plus consolantes.

Puis il comprit que cette promenade, destinée à calmer sa faim, n'avait servi qu'à l'exciter. Cette fois, sa décision était prise. Il irait...

Justement, la maison des Pic était proche. Il s'y rendit

La femme l'accueillit sans surprise et s'offrit à aller chercher son homme qui était aux champs. Bunant attendit une demi-heure, la cervelle vide.

Quand Pic enfin parut, il alla vivement à sa rencontre.

— Etes-vous encore disposé ? demanda-t-il d'une voix brève, et sans qu'il crût nécessaire de s'expliquer plus.

Pic réfléchit à nouveau :

— Evidemment... on peut tenter...

Bunant reprit :

— Voilà : je n'ai jamais fait d'ascension, j'ai très peu de souffle, mais je ne crois pas avoir le vertige. En montant avec précaution, j'estime que c'est possible. Nous mettrons toutefois beaucoup plus de temps que ce n'est l'usage. Acceptez-vous ?

Pic reprit encore :

— Puisque je m'y suis offert, c'est dit.

— Alors quand partons-nous ?

Pic regarda le ciel, inspecta l'aspect des croupes :

— On a du beau pour une série. Demain soir à minuit, voulez-vous ? Vingt-quatre heures pour aller au refuge du Promontoire : ensuite repos. Puis la muraille, traversée de l'arête et coucher au refuge de l'Aigle ? où l'on prendra encore vingt-quatre heures. On sera de retour samedi au plus tard.

— Tope, répondit Bunant.

Sa voix était indifférente.

— A propos, reprit-il, je désirerais beaucoup vous payer tout de suite.

Pic eut une révolte :

— Non, Monsieur, cela ne se fait pas.

— J'y tiens.

Bunant eut un rire sourd :

— Comprenez-vous ? On ne sait pas ce qui peut arriver. En procédant ainsi, je vous mets à l'abri.

Pic dut céder.

— Alors, à demain soir.

Et Bunant descendit vers l'hôtel. Il avait une marche tâtonnante bien que prodigieusement légère. Il ressemblait à un homme ivre.

*
* *

Il vécut une nuit étrange. Il se faisait l'effet d'un voyageur qui part, ayant oublié de faire sa malle. Il s'apercevait qu'il n'avait aucun équipement, ni piolet, ni souliers, ni vêtements convenables, et parcourant en rêve les magasins du pays, il se demandait : « Trouverai-je le nécessaire ? »

Puis sa pensée, brusquement, le transportait là-haut. Les récits des guides lui revenaient en mémoire. Il se voyait balancé dans le vide au bout de la corde, ou glissant avec un cri sur le Glacier Carré. Il ne pensait plus à la Meije, ou plutôt, il ne l'apercevait plus qu'à travers une véritable terreur physique dont l'angoisse le serrait à la gorge jusqu'à l'étouffement.

Tout à coup, il porta la main à son cœur et songea :

« Certainement, je mourrai là-haut !

C'était une certitude absolue. Tout paraissait possible, excepté d'échapper à cette mort. Il ne pouvait pas ne pas mourir.

Alors, devant cette certitude, une sueur d'agonie couvrit son front. En même temps, il s'éveilla du long cauchemar ; dégrisé, il sentit que sa folie l'abandonnait et dit à voix haute :

— Tant pis, je décommanderai Pic.

Mais cette résolution ne suffisait pas. Tout à l'heure, la seule vue de la Meije était capable de ranimer son délire. Donc il devait inventer un moyen pour enchaîner sa volonté, coûte que coûte. Il chercha.

Le plus simple, évidemment, était de partir et de rejoindre Ardell. Cependant, des objections surgirent, spécieuses. Il n'avait pas prévenu l'hôtel. Il aurait l'air de fuir, par peur de l'ascension projetée. Devait-il aussi renoncer au bénéfice de cet air qui lui rendait la vie ?

Une idée, enfin, lui vint : aviser Ardell par télé-

gramme. Il serait à La Grave avant le soir. Nul doute que, mis au courant, il n'empêchât son ami de commettre cette folie, dût-il pour cela l'emprisonner dans sa chambre.

Bunant, aussitôt, écrivit d'une main fébrile :

« Ardell. Grand Hôtel. Aix-les-Bains.

« Arrive par voie la plus rapide. Urgent. »

Quand le domestique emporta la feuille à la poste, il eut ensuite un accès de joie farouche. Vaincu, le vertige ! Eparpillées, les chimères ! Un souffle de raison avait passé : rien n'en restait plus qu'un peu de malaise et une sensation maladive d'instabilité.

Il feuilleta l'indicateur, constata qu'Ardell arriverait soit à cinq heures, soit à dix heures du soir, toujours à temps, dans tous les cas.

— Ce sera pour cinq heures évidemment, songea-t-il.

Lorsqu'il descendit à la terrasse, son cerveau semblait revenu à l'équilibre du jour de l'arrivée. Il n'éprouvait qu'une grande jouissance à vivre, ainsi qu'il arrive toujours, quand on sort d'échapper à un grand danger. Il ne regarda pas la Meije : on aurait pu croire qu'il l'avait oubliée.

Vers quatre heures, il se leva machinalement. Il venait de réfléchir qu'il était convenable d'acheter un équipement. Il se devait d'avoir fait tous les préparatifs nécessaires, faute de quoi Pic rirait de lui et Ardell ne prendrait pas au sérieux sa mission de gardien. Il se dirigea par suite vers le magasin d'épicerie de La Grave, qui est une façon de Bon Marché pour touristes. Ayant trouvé, non sans peine, ce qu'il cherchait, il revint à cinq heures et s'informa : Ardell n'était pas arrivé.

— Bon, dit-il, ce sera pour dix heures, et il s'éloigna, soulagé par ce retard.

Subitement, en songeant à la voix d'Ardell, à ses récits de noce bête ou de parties heureuses, il venait d'éprouver un haut-le-cœur. Il lui semblait qu'après avoir volé dans les nues, il allait, grâce à ce contact, chavirer dans la boue. Du même coup, il comprit qu'il avait traversé des émotions si belles que tout le passé, devant elles, s'effaçait. Jamais il n'avait aimé de la sorte, avec cette profondeur, ces extases, dans ce silence. Enfin ! il avait connu des jalousies d'amant, l'affolement du bonheur entrevu, le doute, l'ivresse d'être choisi ! Il avait eu pour maîtresse une bien aimée inaccessible et toujours présente, telle qu'aucun mot de la langue humaine n'arriverait à la peindre : et cette aventure avait pris son corps et son âme. A cause d'elle, il communiait désormais avec les bois, les ruisseaux, les glaces lointaines, le ciel qui change et les rochers qui mettent devant lui des bornes éternelles. Par elle, son cœur de savant, inexpert aux extases [illegible], était devenu un champ de fleurs. Ayant bu à la coupe d'ambroisie, par quelle aberration voulait-il la jeter encore pleine ?

Les heures s'écoulaient. Il continuait d'attendre. Etait-ce la venue d'Ardell qui excitait son impatience, ou l'espoir informulé que le sauveur arriverait trop tard ?

A dix heures, encore, Ardell ne vint pas.

— Peut-être, dit l'hôtelier, aura-t-il pris une voiture et passé le Galibier.

— Je ne le pense pas, dit Bunant. En revanche, l'idée de me coucher ou de veiller inutilement jusqu'à minuit, m'est insupportable. Voulez-vous avoir l'obligeance de demander à Pic, s'il consentirait à partir maintenant ?

Cette fois, la fatalité le portait. Il monta dans sa chambre, s'équipa. Il avait des gestes automatiques et les idées parfaitement claires, la certitude de ne point revenir, et une gratitude infinie pour le hasard qui avait retardé son ami. S'il se mettait si vite en route, c'était d'ailleurs par crainte que l'hôtelier n'eût dit vrai et qu'Ardell ne parût, par une autre route.

Déjà Pic et le porteur étaient devant la porte.

Il faisait une nuit sans lune, mais très limpide. Les étoiles avaient l'air de lampions plaqués pour décorer la fête.

Avant de commencer la marche, Bunant, arrêté au bord de la route, contempla une dernière fois la bien-aimée vers laquelle il allait. Une extase surhumaine le subjugua. Il sentit une telle plénitude de vivre, que le reste d'une vie lui parut inutile.

— Allons ! dit-il d'une voix douce.

Aussitôt la caravane descendit, silencieuse. Pic tenait à la main une lanterne allumée. Cela rappelait le cortège de l'autre jour, mais la lueur s'éloignait avec l'air de ne plus devoir revenir.

La montée vers le glacier se fit sans incident. Chose curieuse, Jean Bunant n'éprouvait aucune peine. Il avait au contraire un désir fébrile d'aller plus vite, s'irritait de voir Pic avancer avec une telle lenteur.

— Vous ne soufflez pas ? demandait celui-ci étonné.

Et, satisfait, il formulait son contentement en sifflant.

Il ne fallut pas deux heures pour parvenir à la base du glacier. Presque à la même minute, Ardell arrivait à l'hôtel et apprenait, stupéfait, le départ de Bunant.

C'est à la base du glacier que commence l'ascension véritable. Deux roches, presque verticales, les Enfletchores, servent à faciliter la première escalade. Avant de les aborder, Pic fit un arrêt pour attacher la corde.

Bunant, de plus en plus impatient, exigea qu'on repartît dès l'opération terminée. Tout de suite la grimpée débuta, vertigineuse, en pleine nuit. Chaque mouvement, désormais, creusait l'abîme voisin.

Pareil à un automate, Bunant suivait les indications de Pic :

— Votre pied droit ici, la main gauche là... vous passerez.

Il passait. Ses oreilles s'étaient mises à bourdonner. Il respirait aussi plus vite, goulûment. Jamais il n'avait trouvé l'air si bon. En même temps son corps frémissait au contact de cette pierre qui était un peu d'elle. Il n'avait plus peur, et sentait naître en lui un héros prodigieux.

Soudain, il aperçut, dans une vision, la cime plus haute que jamais. Elle avait l'air de défier son effort et semblait dire : « Tu ne m'atteindras pas ! »

Puis il vit, dans une plaine, une maison basse qui était celle de son enfance. Sa mère était dans le jardin et, ayant coupé une rose, la lui tendait avec un air de ravissement. Il vit encore une étude où il était assis en costume de lycéen, le coin favori où il s'asseyait, quand il allait travailler à l'Arsenal. Une vague d'ivresse roula dans ses veines. Tout son sang reflua vers le cœur. Il poussa un léger cri et perdit pied.

— N... de Dieu ! cria Pic, s'arcboutant contre une entaille de la roche.

Avec les précautions infinies, lui et le porteur hissèr[illegible]t le corps qui se balançait au bout de la corde [illegible] pendu.

Bu[illegible]t [illegible]ardé les yeux ouverts. L'extase répar[illegible]aits pouvait laisser croire que la visio[illegible]..

Et [illegible]que mourut d'un anévrisme Jean Bunant, [illegible]ève de l'Ecole des Chartes, archiviste palé[illegible] de son état.

Ed. Estaunié.

[illegible]nouv[illegible]

[illegible]t...

NOS HOMMES D'ÉTAT

—

M. JOSEPH CAILLAUX

C'est le privilège des vieilles nations, de culture ancienne et raffinée, de former des esprits et des sensibilités d'une dissemblance infinie ; et cela non seulement dans des milieux tout différents, littéraire, artistique ou industriel, ce qui semble normal ; mais aussi dans le même domaine intellectuel, dans le même ordre d'activité.

Parmi ses seuls parlementaires, la France possède des esprits aussi dénués de parenté, d'affinit[illegible] même, qu'un Jaurès, orateur-philosophe, ébloui[illegible]sant d'images et d'idées, d'un optimisme et d'un[illegible] ampleur qui toujours dépassent la réalité, et qu'u[illegible] Raymond Poincaré, analyste très fin, presque tr[illegible] fin, des mœurs et des aspirations contemporaine[illegible] conscient des prolongements de chaque réforme[illegible] qu'un Georges Clemenceau, un Alexandre Rib[illegible] et un Albert de Mun ; qu'un Aristide Briand [illegible] un Paul Deschanel : dont le contraste est éviden[illegible] malgré qu'ils appartiennent aux mêmes génération[illegible] et aient vécu dans la même atmosphère. Au nombr[illegible] de ces figures originales du Parlement apparaî[illegible] M. Joseph Caillaux.

Le talent — le génie même — possède bien rarement les privilèges extérieurs, les apparences expressives, de la simple grâce féminine. Sans rien d[illegible]saillant dans la stature et le visage, M. Joseph Caillaux a le regard dur, l'allure roide, le gest[illegible] bref, la voix rauque, le ton impérieux — tels certains officiers orgueilleux de leur galon. Prétend-i[illegible] ainsi à ce grand air d'autorité, naturel à quelques hommes, mais qui s'acquiert si rarement ? Non point, cette désinvolture, qui parfois confine à l'impertinence, n'est point chez lui calcul ; elle est plutôt l'indice d'une humeur impatiente et ombrageuse...

Tel il se manifeste partout, dans les salons comme à la Chambre, au risque de blesser maintes vanités contraires, d'humilier maintes compétences discrètes. Toujours il se montre ardent en ses vues, exclusif en ses volontés, incisif en ses propos. D'où ses démêlés incessants et aigus avec son entourage : avec son « patron », M. Clemenceau, président du Conseil, ou avec son ministre des Affaires Etrangères, M. de Selves. M. Caillaux n'a pas la réputation d'un homme aimable : la souhaite-t-il même ? On trouverait dans son œuvre des aveux à rapprocher de ceux de Guizot sur les joies austères de l'impopularité. Il se soucie peu qu'on l'aime... il entend forcer l'estime.

*
* *

Il est de ceux auxquels l'avantageuse situation de leur famille évita les rigueurs, les lenteurs, les lassitudes habituelles des débuts dans la vie virile — et l'assouplissement qui en résulte. — Ancien polytechnicien, ingénieur en chef de la Compagnie des chemins-de-fer de l'Ouest, député de la Sarthe en 1871, ministre, son père lui procurait, en même temps que la vie large, des relations influentes : ainsi la bienveillante amitié des Léon Say, des Maurice Rouvier, etc... Il est vrai qu'après avoir soutenu la politique de Thiers, ce représentant se rallia à celle de M. de Broglie, et qu'après avoir dirigé le

département des Travaux publics (1874-1876), il accepta le portefeuille des finances dans le cabinet du 16 mai : acte combien fâcheux !

Mais M. Joseph Caillaux n'était nullement enclin à demeurer parmi les vaincus. Tout jeune, il parut d'esprit aussi vif qu'émancipé. Il ne se sentit aucunement lié — ni gêné — par l'erreur paternelle. Une bonne famille bourgeoise ne se reconnaît-elle pas à la valeur de ses relations dans les camps opposés ? Par sa mère, M. Joseph Caillaux se rattachait au monde protestant, fort en faveur sous le régime nouveau. Il descendait même d'un Procureur-syndic de la Révolution, ami de Brissot et de Petion. Il avait le spectacle d'une longue ascendance ayant exercé depuis deux siècles, quels que fussent les gouvernements au pouvoir, des charges financières et des magistratures municipales ou autres. Il entra résolument au service de l'Etat républicain.

Le concours lui en ouvrit l'accès. Doué d'aptitudes remarquables, il n'eut aucune peine à se préparer et à parvenir à l'Inspection des Finances. C'est une discipline singulièrement stricte que celle des chiffres. Elle contraint à l'extrême précision et permet d'atteindre à l'exactitude absolue. Il n'est pas douteux qu'elle ait accentué la netteté d'intelligence de M. Caillaux, sa décision... et peut-être son assurance coupante. Il lui conserve une durable gratitude : car les postes importants, soit dans les affaires, soit dans les services publics, il en dispose de préférence en faveur de camarades ou de cadets formés à cette école.

Cette discipline a cependant l'inconvénient grave qu'implique sa vertu même : elle tend à rétrécir, à dessécher l'esprit. Elle le limite à l'étude et au maniement de ces signes, que sont les chiffres, et qui dissimulent les actes, les mobiles humains. Elle peut dresser des intelligences précises, plutôt qu'ouvertes, ou très personnelles. C'est le mérite de M. Joseph Caillaux, c'est la marque de sa vigueur native, d'avoir extrait la substance de cette technique, sans abdiquer ses curiosités, ni son indépendance de jugement, ni l'observation directe de la vie.

Resté lui-même, avec des vues positives sur la société contemporaine et la manière de s'y comporter, il n'a pas cru que la science financière, non plus que la science économique, avaient leurs fins en elles-mêmes. Il les a considérées comme des moyens de développement personnel, comme des instruments de progrès national. Alors que les spécialistes s'émerveillent des lois de la Chrématistique et du mécanisme complexe qu'est le système fiscal français, lui s'est habitué à les envisager, non seulement du dedans, mais du dehors, dans leur adaptation aux mœurs, aux exigences de la société d'aujourd'hui. Et il a perçu ce qu'il y avait en eux d'anachronique, de condamné.

Il est à observer d'ailleurs, que M. J. Caillaux s'est d'autant plus détaché du point de vue de l'homme de métier, des sujétions professionnelles de pensée et de jugement, qu'il est entré plus avant dans la vie politique. Ses écrits et ses actes permettent de distinguer cette libération grandissante. Toujours est-il que, grâce à cette dualité, ou plutôt à cette union qu'il réalise, d'un technicien très sûr et d'un réaliste avisé, d'un logicien des finances et d'un observateur attaché à en découvrir le rapport avec le développement social, son œuvre d'écrivain financier présente une originalité saisissante.

Il n'y a pas, dans la littérature économique contemporaine, de pages plus neuves, plus profondes, plus lumineuses que cette préface à son traité didactique des *Impôts en France*, où M. Joseph Caillaux retrace à larges traits l'histoire de notre système fiscal, dégage ses caractéristiques, fixe sa direction logique, présage son lendemain. On n'aurait aucune peine à y relever quelques raisonnements spécieux et certain goût du paradoxe. Mais comment n'être point frappé de l'ampleur, du mouvement des idées, de la maîtrise superbe, avec laquelle l'écrivain dispose, anime, meut ces sèches abstractions, que sont les formes d'imposition, évoque les raisons profondes de leur apparition et de leur déclin ! Sous sa plume le développement de notre fiscalité devient l'un des chapitres les plus émouvants, les p[illegible] révé-[illegible]

Dans des fragments moins impo[illegible] ou pages écrites — on admire d[illegible] aisance, le don de vie, avec lesqu[illegible] Caillaux expose, colore, ces notions [illegible] Il les possède jusque dans le dé[illegible] toujours il retrouve, sous leur épanouissem[illegible] réalités humaines où elles prennent racin[illegible]

Voilà une préparation et des qualités d'esprit, qui assuraient à M. Joseph Caillaux une action bien personnelle, du jour où, cédant à des tendances héréditaires et à une ambition ardente autant que justifiée, il entrerait dans la vie publique.

Elles le rendaient apte à distinguer — et à accepter — aussitôt les conditions du succès, dont la première est d'être en harmonie avec son temps, d'en partager les grandes passions ; la seconde de parler un langage vigoureux ; la troisième d'apporter à l'œuvre démocratique un concours résolu. Il comprit la puissance irrésistible du mouvement égalitaire, la nécessité de s'y rallier, pour être des dirigeants.

Il força un peu la voix, grossit ou colora certains griefs, consentit ou même offrit certaines concessions, afin d'être entendu et écouté. N'a-t-il point avoué qu'entraîné par la chaleur de la polémique, il avait noirci la peinture de notre système d'impôts? De là cette nuance démagogique, que ce politique, dédaigneux des sympathies banales, mais non point des appuis populaires, a paru revêtir à certaines heures.

A cette entente des situations de fait, à cette liberté d'orientation, M. Caillaux adjoignait cette force si rare, dans l'incompétence générale du Parlement : une autorité financière. On pressentait ce que donnerait de poids, à des projets de refonte fiscale, l'adhésion d'un tel politique, d'origines conservatrices et de bourgeoisie cossue, aussi informé de la technique que de la pratique financières. Bien qu'il se fût affilié au grand parti démocratique, M. Joseph Caillaux devait devenir le favori du parti radical-socialiste...

A peine était-il entré au Parlement, que Waldeck-Rousseau l'appela au pouvoir. Précieux patronage, admirable école que celle du grand Légiste, qui, par delà ses amis et son parti, essentiellement modérés, par delà ses préférences intimes, instituait, d'après les seules exigences d'une phase troublée entre toutes, une politique audacieuse et large. Avec des collaborateurs aussi disparates que Gallifet, l'homme du passé, Millerand alors à l'apogée de sa force, Caillaux, jeune député d'avenir, dont, en raison de leurs origines ou de leur goût de l'autorité, il s'estimait également sûr, il comptait ne pas dépasser, dans les représailles contre les puissances et les traditions de droite et dans l'alliance obligée avec les éléments turbulents du syndicalisme, certaines limites : que, dès son retrait du pouvoir, il eut la tristesse de voir aussitôt franchies.

Ministre des finances à trente-six ans, confiant en soi, impatient de donner sa mesure, M. Caillaux entendit réaliser quelques réformes importantes. Mais il n'eût pas été lui-même, il n'eût pas été un virtuose de la science financière, s'il se fût décidé d'après la simple opportunité. Il s'inspira de vues scientifiques et procéda d'après un plan d'ensemble, méthodiquement.

L'une des doctrines essentielles que M. Caillaux doit à sa forte éducation économique, c'est celle de la liberté nécessaire des échanges. Avec les maîtres de la science orthodoxe, il estime que la concurrence établit la meilleure distribution du labeur agricole et industriel entre les établissements, les villes et les régions, les pays même ; qu'elle assigne à chaque groupe d'exploitants le genre de culture ou de fabrication, qu'il est propre à accomplir aux moindres frais ; que, par cette division du travail, cette spécialisation des tâches, elle entretient une circulation intense des matières premières et des produits, d'où résultent partout le bon marché de la production et de la vie, le bien-être et l'activité.

M. Caillaux n'éprouve donc aucune inclination pour le protectionnisme, qui tend à empêcher les échanges entre Etats ; non plus que pour les taxes indirectes, lourdes et compliquées, qui les entravent à l'intérieur du pays. Il a, contre ces impôts, un autre grief, non moins grave : leur improportionnalité grossière, par rapport à la richesse publique et aux fortunes privées.

Le fait est patent : les recettes douanières s'élèvent d'autant plus que la nation est momentanément appauvrie. Les récoltes sont-elles déficitaires? Est-on menacé de l'enchérissement du blé et du pain? On recourt à l'importation de céréales. Mais la taxe d'entrée, de jouer lourdement. Elle pèse sur les prix, qu'il eût fallu réduire pour soulager les populations affamées. La plus-value de l'impôt exprime non point un accroissement, mais une diminution de la richesse publique.

De même les taxes indirectes sur les grandes consommations frappent les classes pauvres beaucoup plus que la minorité opulente. Les unes, étant nombreuses, chargées d'enfants, sont tenues en effet à une absorption considérable de produits communs. L'autre ne peut utiliser qu'une quantité de vin, de sucre, de sel, de café, de tabac, etc., proportionnée au nombre restreint de ses membres et non à leur fortune prépondérante.

La plupart des grands ministres des Finances, que la France a eus depuis un siècle, manifestaient cependant une véritable prédilection pour les impôts d'ordre indirect. Ce n'est pas qu'il leur fût indifférent d'établir ou non un régime fiscal conforme aux lois économiques et équitable en fait. Mais un souci primait chez eux toutes considérations éclairées : obtenir les recettes les plus grosses, pour parer au déficit budgétaire permanent, et les obtenir sans que la nation y prît garde. Or, des droits sur les consommations courantes, perçus à l'entrée des produits à nos frontières, ou à leur sortie des fabriques intérieures, réalisent à souhait ce double avantage : ils sont très productifs, ils restent invisibles pour la masse des contribuables.

D'où, à travers les régimes, du Consulat à la République de M. Thiers, le prodigieux développement des impôts indirects, d'où leur prédominance dans l'actuel système fiscal, et la charge supplémentaire dont sont indûment atteintes les classes laborieuses.

M. Caillaux s'élève contre cet excès, cet abus, in-

tolérable à notre époque de science exacte et de justice. Il reconnaît l'impossibilité de supprimer ces taxes, en raison même de leur rendement considérable, si nécessaire. Du moins est-ce à ses yeux un devoir urgent de les réduire de façon systématique.

Le dégrèvement d'ailleurs n'est pas seulement d'après lui un moyen de progrès économique, et de justice réparative, c'est aussi un excellent instrument de fiscalité. En allégeant le présent, il prépare un avenir fructueux. Telle industrie, tel commerce, végète sous le poids d'une taxe excessive; et l'impôt cesse de donner des plus-values. Diminuez-le, la consommation s'étend aussitôt; après une baisse momentanée, la taxe reprend son élasticité.

Telle est, brièvement résumée, la pensée de M. Joseph Caillaux; c'est d'elle qu'émanent les grandes réalisations de son premier ministère.

Tout d'abord, la transformation du régime des boissons, dont le but avoué était de dégrever les boissons hygiéniques : les vignerons, les fabricants de cidre écouleraient plus aisément leurs récoltes, tandis qu'un bien être nouveau pénétrerait dans les classes peu aisées; la prospérité générale serait accrue, la santé publique améliorée.

Des droits surannés, tel « le droit de détail », — donnant lieu à une inquisition perpétuelle chez les débitants de boissons, le fameux « exercice », — étaient abolis, d'autres réduits. Le dégrèvement, en vérité considérable, était en partie compensé par la surtaxe de l'alcool — de l'alcool de table. L'utilisation industrielle de l'alcool était au contraire encouragée par la suppression de la taxe de dénaturation.

La réforme était bien conçue, éminemment bienfaisante, tout à l'honneur du jeune ministre.

Il y adjoignit bientôt une simplification extrêmement heureuse de la législation fiscale sur les sucres : législation incohérente, folle, sorte de démonstration par l'absurde de la sottise du protectionnisme outré.

L'État français versait des primes élevées aux producteurs de sucre, tout en les protégeant par de fortes taxes douanières contre la concurrence étrangère. De sorte que, grâce à ces largesses, nos fabricants vendaient le sucre aussi cher en France que bon marché à l'étranger !

Dans une question si grave (mettant en cause la culture betteravière des campagnes du Nord) et si complexe (notre exportation était menacée par diverses sortes de représailles), M. Caillaux agit avec une exemplaire habileté, engageant les nations étrangères en des négociations qu'il dirigea, et d'où sortit la convention de Bruxelles (5 mars 1902).

Les États signataires supprimaient tous les avantages résultant directement ou indirectement, pour les diverses catégories de producteurs de betteraves et de sucre, de leurs législations fiscales respectives. Ils rétablissaient entre fabricants l'égalité. Le commerce du sucre était rendu à la libre concurrence.

Cet acte, qui mettait fin en France à une situation périlleuse, fut complété par un large dégrèvement du sucre — frappé à l'intérieur d'une taxe indirecte excessive; la consommation s'accrut aussitôt. C'est le successeur de M. Caillaux au ministère des Finances, qui fit voter la loi d'application, (28 janvier 1903).

* * *

La surcharge des classes laborieuses, du fait des impôts indirects, est-elle compensée par une taxation plus forte des classes aisées, au moyen des impôts directs? En aucune façon. Il faut lire la critique que M. Joseph Caillaux fait de nos contributions foncière, personnelle et mobilière, patentes, portes et fenêtres, « les quatre vieilles » comme on dit à la Chambre. Il n'en est pas de plus pénétrante ni de plus frappante, de plus approfondie ni de plus passionnée, de plus vraie ni de plus satirique, en un mot de plus péremptoire.

L'inégalité foncière des citoyens devant l'impôt direct, résultant du fameux « système indiciaire », qui consiste, comme on sait, à frapper les contribuables, non d'après leurs revenus réels — dont le fisc a la délicatesse de ne demander ni de rechercher le montant — mais d'après les signes extérieurs de leur avoir (loyer, portes et fenêtres, etc...) la vétusté du système, ses exemptions arbitraires, ses majorations fantastiques (en matière immobilière ou de patente) : tous ces vices et bien d'autres éclatent dans cette démonstration impitoyable.

M. Caillaux songea donc à la refonte de ces modes périmés de taxation directe; il élabora un projet sur le revenu : projet timide, que ni l'opinion n'avait encore la préparation requise, ni lui-même l'assurance voulue, pour faire aboutir. Il se contenta, dans cet ordre d'idées, de soutenir et faire voter une réforme présentée, cinq ans plus tôt, par un de ses éminents devanciers, M. Raymond Poincaré.

Dès 1895, la refonte des droits de succession et de donation, avec les deux innovations essentielles, déduction du passif et dégression du tarif, avait été votée par la Chambre des Députés. Depuis lors, elle était enlisée dans les formalités procédurières et dilatoires, que le Sénat excelle à multiplier, lorsque lui est soumise une mesure dont l'admission, souhaitée par l'opinion publique, lui paraît dangereuse.

M. Caillaux n'hésita pas : il fit retirer par décret l'ensemble des dispositions, en instance devant la

haute assemblée, et il les inséra dans son projet de budget pour l'exercice 1901. La réforme bénéficiait ainsi de la procédure sommaire, appliquée aux lois budgétaires. Elle fut adoptée. M. Caillaux eut soin d'indiquer alors, que la taxation, partant d'un taux normal pour s'abaisser proportionnellement à la médiocrité des moyennes et petites successions, était dégressive; et qu'une telle graduation ne saurait être invoquée plus tard, pour justifier la progression dans un autre impôt, tel l'impôt sur le revenu.

En fait, cependant, le principe de compensation à la surcharge des classes laborieuses, frappées à l'excès dans leurs consommations, par la surtaxe des classes aisées, visées dans leurs propriétés, devenait l'une des caractéristiques de notre régime fiscal.

* *

Telles furent les réformes réalisées par M. Joseph Caillaux, membre du cabinet Waldeck-Rousseau (juin 1899, juin 1902). Comment n'en point reconnaître le bien-fondé, la convenance parfaite!

Sans doute l'initiative première n'en revenait pas au jeune ministre. Chacune de ces grandes mesures avait été étudiée déjà par les administrations intéressées et avait fait l'objet de projets antérieurs. L'une d'elles même — relative aux droits de succession — avait été votée par la Chambre. Mais qui ne sait la vanité de ces tentatives, encloses par centaines dans les archives des assemblées et qui jamais ne dépassent ces limbes parlementaires?

M. Joseph Caillaux eut ce mérite rare : il leur insuffla la vie; il les fit entrer — non sans laborieux efforts — dans la réalité.

Il eut aussi celui de les rattacher à un plan d'ensemble, à un nouvel édifice fiscal, dont elles devenaient comme les assises ou les pierres d'attente. Aux innovations spontanées, hasardées, il substituait une suite de mesures réfléchies, coordonnées; à l'empirisme fiscal, une politique financière.

Cette politique, qui se heurta dans la bourgeoisie conservatrice à de vives résistances, concordait à merveille avec les aspirations de la fraction avancée de la nation électorale. M. Caillaux tendait à devenir le grand trésorier du parti des réformes sociales. De tels débuts au pouvoir décelaient une précoce maîtrise dans l'action, comme dans la doctrine, et la volonté d'aller de l'avant. Ils annonçaient de vastes ambitions.

A suivre. FRANÇOIS MALBA.

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

LA NOUVELLE PSYCHOLOGIE ANIMALE [1]

« Pourquoi, dit Montaigne, espeissit l'araignée sa toile en un endroit et relasche en un autre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle-là, si elle n'a et délibération, et pensement, et conclusion. » Montaigne confère nettement le raisonnement aux animaux ; il n'est pas le seul. Plutarque n'écrivit-il pas un petit traité pour prouver *Que les bêtes usent de la raison?* Soucieux d'infliger une leçon à l'humaine engeance, ce dernier va jusqu'à mettre dans la bouche de Gryllus, qui fut changé en pourceau par Circé, cet aveu ingénu que « l'âme des animaux est mieux disposée et plus parfaite que celle de l'homme pour produire la vertu » ! Bien des siècles plus tard, un savant illustre, Charles Darwin, relate dans la *Descendance de l'homme* le fait suivant : « Un naturaliste digne de foi, M. Gardner, observait un *Gelasimus* (espèce de crabe) occupé à creuser son trou; il jeta vers le trou commencé quelques coquilles, dont une roula dans l'intérieur et trois autres s'arrêtèrent à une petite distance du bord. Cinq minutes après, le crabe sortit la coquille qui était tombée dans l'intérieur et la porta à un pied de distance ; voyant ensuite les trois coquilles qui se trouvaient tout près, et pensant évidemment qu'elles pourraient aussi rouler dans le trou, il les porta successivement au point où il avait placé la première. » Et Darwin de conclure : « Il serait difficile, je crois, d'établir une distinction entre un acte de ce genre et celui qu'exécuterait un homme usant de sa raison. » (2) Comment s'étonner après cela, des exagérations manifestes de naturalistes aussi imaginatifs que Romanes? Celui-ci n'explique-t-il pas que, nonobstant leur curiosité qui les attire vers la lumière, les papillons et les oiseaux ne se dirigent pas vers la lune, parce que, objet « connu » et accepté » pour tel, ils n'ont pas l'envie d'aller « l'explorer » ! L'anthropomorphisme est une belle chose. Paul Bert, ayant constaté que, placés dans le spectre, les *Daphnies*, qui sont de petits

1 G. [illegible] — *La Nouvelle Intelligence* [illegible] Chamerot. — *La Nouvelle Psychologie animale* [illegible] Alcan. — J. Loeb, *Le Dynamisme* [illegible] Alcan.

Cl. Bernard, *La Science expérimentale*. Hachette. — Romanes, *L'évolution mentale chez les animaux*. Trad. de Varigny. — Schleicher, *Les âmes des animaux*, 2 vol. Alcan. — [illegible], *Souvenirs entomologiques*, 10 vol. Delagrave. — Lubbock, *Les sens et l'intelligence des animaux*. Alcan.

2 Ch. Darwin, *La Descendance de l'Homme*. Trad. Barbier, p. 298.

crustacés d'eau douce, se groupent dans le jaune, leur attribue une prédilection pour cette couleur, tout comme Lubbock rapporte l'habitude des fourmis de se cacher dans leurs nids, elles et leurs œufs, à ce qu'elles n'« aiment » pas la lumière, faute de s'y sentir en sécurité. Cette habitude de tout rapporter à l'homme, qui remonte à nos premiers ancêtres, accoutumés qu'ils étaient à juger les vivants et les choses d'après eux-mêmes, est tellement enracinée, qu'un esprit de la valeur de M. Henri Piéron n'hésite pas, encore aujourd'hui, à voir une décision volontaire dans l'autotomie des crabes, cette faculté propre à certains d'entre eux de s'amputer d'une patte et d'échapper ainsi aux prises de leurs ennemis. Il gratifie, bien mieux, les anémones de mer, qui se ferment, quand le flux se retire des mares où elles vivent, du don de prévoir la disparition de l'oxygène. Quelle ne sera pas, dans ces conjonctures, la dignité des animaux supérieurs, celle du chien et du chat !

> Qu'on m'aille soutenir . . . .
> Que les bêtes n'ont point d'esprit !
> Pour moi, si j'en étais le maître,
> Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.

s'écrie La Fontaine. Le plus fantaisiste des deux n'est pas celui qu'on pense. Et je me demande, en vérité, pourquoi ceux-là ne sont pas partisans de la métempsycose qui font des animaux, même inférieurs, autant de personnages à l'image de l'homme. « On rapporte, remarque ironiquement Xénophon, que Pythagore vit un jeune chien qu'on battait avec beaucoup de cruauté; il en eut compassion et tint ce langage : *Arrêtez, ne frappez plus! c'est l'âme infortunée d'un de mes amis ; je le reconnais à sa voix* » (1). Il ne manque pas de savants qui seraient mal venus de le vouloir désavouer.

Au XVIIe siècle, Descartes réagit, mais réagit trop violemment, contre cette mythologie : il fit de l'animal une machine. Ne lui refuse-t-il pas non seulement la raison, non seulement l'intelligence, mais le sentiment et, par suite, la conscience ? Le sentiment étant, pour lui, un mode de la pensée, l'accorder c'est accorder celle-ci. Mais, si les bêtes pensent, elles ont une âme ; cette âme est immatérielle, donc immortelle, ce qui ne saurait être. La perfection même de leur industrie fournit, d'ailleurs, la preuve, selon Descartes, qu'elles ne pensent point ; sinon, elles nous surpasseraient en tout. Donc elles ne sentent pas. « Les bêtes mangent sans plaisir, crient sans douleur, croissent sans le savoir, stipule Malebranche; elles ne désirent rien, elles ne craignent rien, elles ne connaissent rien. Comment sentiraient-elles ? insiste-t-il : les bêtes ne peuvent être condamnées à la douleur, conséquence du péché originel, à moins d'admettre qu'elles aient mangé du foin défendu ». Aux yeux des cartésiens, plus qu'à ceux de Descartes en personne, — dont les *Lettres* révèlent quelque incertitude au sujet de la sensibilité animale, — les bêtes sont de purs automates. Tous leurs actes, en conséquence, supposent « quelque disposition particulière des organes ». Ces mots sont de Descartes. C'est là qu'il faut, à l'entendre, chercher le secret de leur activité. L'araignée est une machine à tisser, la taupe une pelle à fouir.

*
* *

Vue admirable, si on la dégage de l'exclusivisme de la théorie cartésienne, et que devait reprendre, deux siècles plus tard, le grand biologiste américain Jacques Loeb, qui eut la prudence de la limiter aux animaux inférieurs — infusoires, vers, mollusques et crustacés, — et de ne pas l'étendre, au surplus, à l'ensemble de leur activité.

Tous les êtres vivants quels qu'ils soient, plantes ou animaux, sont incontestablement soumis aux forces de la nature — lumière, pesanteur, chaleur ou autre, — et en particulier à l'action de leur milieu. Ils le sont d'autant plus que moins élevés sur l'échelle des êtres. Or, Loeb a scientifiquement constaté que les animaux inférieurs, même d'organisation déjà assez complexe, tels que les annélides, leur sont *assujettis* au point de ne pouvoir résister.

On abandonne à lui-même certain ver dans le sable : il monte ou descend suivant la verticale et ne semble pas plus pouvoir s'en écarter que la racine d'une plante qui s'enfonce dans le sol ou sa tige qui s'élève dans l'air. Tout de même, l'ombre attire la littorine (qui est un coquillage de nos côtes), la lumière les papillons, l'odeur d'un fruit en fermentation la *drosophila ampetophila* (petit insecte diptère) : on dirait l'attraction du fer par l'aimant. Autant de *tropismes*, ainsi qu'on a baptisé l'action irrésistible qu'exercent sur les organismes la terre (géotropisme), la lumière (phototropisme positif), l'ombre (phototropisme négatif), certaines substances chimiques (chimiotropisme) ou autres agents d'ordre soit mécanique, soit physique. Aucun choix, donc nul psychisme, conclut le Dr Bohn avec tous les disciples du physiologiste américain. L'animal suit fatalement une voie qu'on peut tracer d'avance. En vain invoquerait-on que ces réactions parfois varient, par exemple l'autotomie qui, tantôt facile tantôt pénible, peut ne pas avoir lieu. Ces variations ont une origine organique, chimique ou bien périphérique et réceptive. Quand le grapse notamment, qui est un crabe fort agile, a subi une dessiccation dans les roches abandonnées par la mer et

(1) Diogène Laërce, VIII, 36.

ensoleillées, le phénomène ne se produit pas ou ne se produit qu'avec difficulté.

Pareillement, du fait qu'en pinceant tel ou tel segment de la patte, on obtient ou non la rupture, il ne faudrait pas conclure à un caprice, mais à une différence de sensibilité des diverses parties du membre. Loeb, du reste, est loin de contester l'importance du facteur organique. On ne saurait trop l'en louer. Elle est fondamentale, au point que les tropismes varient, changent de signe, s'exacerbent ou s'annulent suivant les conditions physiologiques de nutrition, de sexualité ou de locomotion et, par voie de conséquence, suivant les particularités d'habitat dans lesquelles se trouve l'animal. A jeun, par exemple, les chenilles de *porthesia chrysorhœa* recherchent la lumière ; elles présentent, autrement dit, un phototropisme positif, qui disparaît dès qu'elles ont mangé. De même, au moment des amours, le mâle et la femelle des fourmis et des abeilles manifestent une vive attirance vers le soleil, qu'ils n'ont pas en temps normal. Plus encore, de positif qu'il était à sec, le phototropisme de certains vers annelés qui vivent dans les estuaires devient négatif avec le retour de l'eau. La sensibilité et, par suite, l'activité des animaux inférieurs n'est, en somme, sous l'influence des variations ambiantes que parce qu'elles modifient leur état physiologique : elle dépend, d'après Loeb, de la vitesse des réactions chimiques dans les cellules périphériques. On le peut voir à l'agilité de ces petits crustacés copépodes, qu'on rencontre en abondance dans les mares qui bordent la mer : intense quand le flot les a renouvelées, elle se ralentit quand l'eau se putréfie.

D'ordre exclusivement physique, les tropismes ne témoignent, d'ailleurs, d'aucun discernement, si rudimentaire fût-il. Soit un ver que la lumière habituellement attire : si vous placez devant lui deux sources lumineuses d'égale puissance, il ne se dirige vers aucune d'elle, mais entre les deux. On ne peut soutenir qu'il y ait là finalité, fait observer le Dr Bohn, mais simplement que l'animal se meut de façon à ce que l'action combinée des deux lumières éclaire également les deux côtés de son corps. Et il rend compte des tropismes par le maintien purement mécanique de l'équilibre ou de la symétrie organique en présence d'un excitant. « Deux points symétriques, écrit-il, doivent recevoir l'excitation de la même façon ». Que pour une cause ou une autre, le corps dévie de son équilibre, il tend à y revenir en quelque sorte automatiquement. Bien mieux, si l'on détruit la symétrie des organes de réception ou de conduction, par noircissement d'un œil, par exemple chez les crustacés, ou sectionnement latéral des centres sensoriels, l'équilibre ne pourra être repris : l'animal se met à exécuter un mouvement de manège; il tourne, jusqu'à épuisement, preuve irréfutable qu'il obéit à une inégale excitation latérale. Il ne s'agit en l'espèce, pour Lœb, — remarquons-le — que d'une action physico-chimique, la tension musculaire augmentant de ce fait du côté sensible à la lumière, au détriment de l'autre. Alors que ses sens sont intacts, un pareil mécanisme remet l'animal en équilibre, quand il ne fait plus face à la lumière : les muscles les plus relâchés étant les plus éclairés, ils tirent davantage, si je puis m'exprimer ainsi, que ceux qui le sont moins ; d'où le redressement qui rétablit l'égalité. De fait, quand plusieurs tropismes sont en jeu, les divers mouvements qu'ils suscitent se combinent conformément aux lois de la mécanique. Ces tropismes sont fonction du milieu et de l'état organique.

Aussi bien, ils ne s'apprennent pas ; ils ne résultent point, souligne Loeb, de l'habitude : des crustacés, retirés de fonds vaseux où ils n'avaient jamais vu le jour, marchent immédiatement vers la lumière. La nouvelle psychologie animale enseigne, d'ailleurs, que les tropismes ne répondent à aucun besoin, ne manifestent aucun désir, aucune appétition, ne révèlent pas la moindre finalité. Ils ne sont, d'ordinaire, pas plus utiles que nuisibles. « C'est une erreur, déclare le Dr Bohn, qui a germé dans l'esprit des finalistes, de croire que les tropismes sont bien adaptés. Ils peuvent l'être accidentellement, mais ne le sont pas forcément » (1). Parfois, ils sont meurtriers, avec cette restriction, posée par Loeb, que « les espèces qui présentent des tropismes incompatibles avec la reproduction et la conservation de l'espèce ont dû disparaître ».

Les phénomènes de *sensibilité différentielle* ne relèvent pas mieux, au reste, du psychisme, assurent les néo-psychologues, que les tropismes eux-mêmes. Jennings, autre physiologiste américain, a cru pouvoir fonder en partie sa théorie des essais et des erreurs (2) ou du choix chez les animaux, même unicellulaires, sur ce fait, qui semble trahir des hésitations, que l'infusoire, l'*Oxytricha fallax*, quand on lui présente une surface chaude, s'en approche, « recule, puis, tourne sur lui-même; repart dans une nouvelle direction peu différente de la première, rencontre de nouveau la région chaude, et alors recule, puis tourne ; quatre fois de suite l'animal exécute les mêmes mouvements, s'avançant dans des directions qui s'écartent de plus en plus les unes des autres, et atteignant finalement celle qui lui serait le plus favorable » (3). Il aurait recherché la bonne direction, comme un singe cherche parmi

1 [illegible]

2 [illegible]

3 [illegible] *La Nouvelle Psychologie animale*, p. [illegible]

diverses boîtes celle qui contient l'aliment. Point du tout, répondent Loeb, Torry et Georges Bohn : simple composition de forces. Si l'animalcule ne s'oriente pas tout de suite, c'est que, trop faible, son tropisme est contrecarré par le jeu de la sensibilité différentielle. La preuve en est, arguent-ils, qu'il suffit d'augmenter l'activité de l'infusoire avec de l'acide carbonique pour que les sinuosités diminuent. Comme les tropismes, la sensibilité différentielle est, au dire de Loeb et de ses disciples, un simple fait d'automatisme, en vertu de quoi les animaux réagissent toujours de la même manière aux variations d'intensité que subissent les forces auxquelles ils sont soumis. De même qu'un fil à plomb que l'on écarte de sa position d'équilibre tend à y revenir après une série d'oscillations, quand l'intensité d'un foyer lumineux vers lequel se dirige un animal inférieur varie brusquement, celui-ci quitte momentanément son chemin pour le reprendre peu à peu. Comme la lumière l'attire, les changements d'éclairage provoquent des mouvements oscillatoires. Il n'y a rien là que de fatal. M. Georges Bohn y voit, — contrairement à ceux qui voudraient trouver partout du changement dans la nature — l'effet d'une sorte d'inertie, les mouvements qu'il attribue à la sensibilité différentielle lui paraissant permettre à l'organisme d'échapper aux variations du milieu. De fait, un animal doué de phototropisme positif, quand il arrive au bord d'une ombre, — à moins qu'il ne continue son chemin, son tropisme étant le plus fort dit-on — s'arrête, recule ou effectue une rotation de 180 degrés, de manière à se retourner complètement, et marche pendant un certain temps dans un sens opposé au premier. Il en va pareillement, quand l'animal monte une pente dont on augmente d'un coup l'inclinaison ou qu'on verse une goutte d'acide chlorhydrique dans une eau chargée d'infusoires : à la limite ceux-ci s'arrêtent ou rétrogradent.

Il y a mieux : « Mettez une étoile de mer dans un cylindre à grand axe horizontal, elle se fixe suivant la génératrice supérieure, les pieds contre le verre, c'est-à-dire dirigés vers le haut; « brusquement on tourne le cylindre de 180 degrés sur lui-même; l'animal se trouve alors contre la génératrice inférieure les pieds dirigés vers le bas; et, c'est là le fait curieux, il se retourne de manière à conserver sa position dans l'espace, c'est-à-dire détache ses pieds du support pour les amener vers le haut » (1). Suivant la nouvelle psychologie, tous ces phénomènes sont mécaniques : nulle adaptation, nul rapport à l'intérêt du sujet. La conduite des *acanthia lectularia*, qu'on appelait autrefois *lucifuges*, parce que ces insectes fuient la lumière, est à cet égard probante. Pendant que l'un d'eux s'éloigne d'une fenêtre, plaçons devant lui une lampe : il rebroussera chemin; mais plaçons-la par derrière : il en fera autant et se précipitera dans la flamme. A en croire Jennings, plusieurs infusoires agissent ainsi. Tropismes et sensibilité différentielle peuvent donc fort bien conduire l'animal à sa perte. L'école de Loeb en conclut, non seulement qu'ils ne comportent ni finalité ni conscience, mais que tout ce que les psychologues ont appelé jusqu'ici spontanéité chez les animaux inférieurs s'y ramène. Les mouvements qu'on impute à cette faculté résultent, du point de vue de la nouvelle école, d'excitations externes. Il suffit, fournit en argument Georges Bohn, de mettre une anémone de mer ou actinie, — chez qui Lukes de Vienne reconnaît expressément la propriété de s'épanouir et se replier de soi-même, — à l'abri des variations brusques, pour qu'elle demeure dans le même état et « que la spontanéité qu'on lui attribuait s'évanouisse en quelque sorte » (1). Fermées, un contact quelconque les ouvre; ouvertes, les ferme. Autre exemple : une étoile de mer est immobile à la surface de l'eau; une diminution d'éclairage, même légère pourvu qu'elle soit instantanée, entraîne immédiatement un mouvement de descente. La prétendue spontanéité des animaux élémentaires s'explique en définitive, selon Loeb, par l'action combinée des tropismes et de la sensibilité différentielle.

Il n'y réduit, cependant, pas toute l'activité animale. Au rebours des Allemands, Beer, Bethe, Mexdüll et Nuell, — ses disciples très exagérés, — qui nient toute sensation, tout psychisme, même chez les animaux supérieurs, Loeb en reconnaît des traces jusque chez les polypes et les vers. Il en admet, à plus forte raison, l'existence chez les articulés et, à un haut degré de perfection, chez les vertébrés. Il ne le refuse catégoriquement qu'aux organismes unicellulaires. Il n'assigne pas ainsi, à l'instar de Lamarck, pour origine au psychisme l'apparition du système nerveux. Ce n'est pas un mince mérite, qu'il partage avec Bohn. Loeb affirme expressément que les animaux n'ont pas besoin de nerfs pour sentir et se mouvoir. Il a pu extirper le système ganglionnaire tout entier d'une ascidie sans lui enlever sa mobilité et Georges Bohn détruire en grande partie la chaîne ventrale d'une sangsue sans rien changer à ses habitudes. Au fait, Betcherew prétend que le protoplasma de l'amibe, l'être unicellulaire le plus simple qui existe, possède une composition chimique bien plus voisine de celle du système nerveux des vertébrés que le protoplasma de

1. G. Bohn. *La Nouvelle psychologie animale*, p. 23.

1. Georges Bohn. *La Nouvelle psychologie animale*.

n'importe quelle de leurs cellules. Non, Loeb et Bohn prennent comme signe ou critère du psychisme la mémoire associative, qui est la faculté, — que présentent les animaux supérieurs dans tout son éclat et à laquelle préludent, en s'y essayant, des animaux aussi peu élevés que les mollusques, — d'associer, pour en tirer profit, à leurs sensations présentes leurs sensations passées.

Dépassant l'ère des tropismes et de la sensibilité différentielle, les phénomènes associatifs, pauvres et rares au début, — je veux dire au bas de l'échelle — finissent par les reléguer au dernier plan, jusqu'à les effacer pour ainsi dire complètement. La mémoire associative constitue l'expérience. Qu'une *patelle*, au cours de ses déplacements, rencontre sur un rocher une surface lisse de même inclinaison que sa place habituelle, elle s'y arrêtera. Ne suffit-il pas — un échelon plus haut — de placer des crustacés, des insectes, dans un aquarium ou un vivarium parmi divers objets présentant une disposition invariable pour qu'au bout de quelques jours, voire de quelques heures, ils aient contracté des habitudes en rapport avec le voisinage? Plus haut encore, Semon cite le cas de poissons vivant dans un bac : si l'on en pêche un à la ligne, impossible de prendre les autres. Grâce à la mémoire associative, les animaux donc apprennent; ils forment des habitudes. Le fait n'est pas niable. Les associations sont d'autant plus diverses et compliquées que leurs éléments — les sensations — sont plus nombreux et effectivement les sens plus perfectionnés. L'activité en bénéficie. M. Georges Bohn a soin de montrer qu'elle devient de plus en plus complexe et adaptée au fur et à mesure qu'elle découle de combinaisons plus variées.

On a, du reste, institué des expériences qui montrent à quel point articulés et vertébrés sont capables d'apprentissage. Je ne cite que pour mémoire les expériences de Yerkes sur l'écrevisse et la grenouille verte. Placées dans un labyrinthe, sorte de boîte divisée en plusieurs compartiments dont un seul mène à la sortie, ces bestioles arrivent au bout de plusieurs essais à ne plus guère se tromper. De bien plus curieuses tentatives ont été faites par le même auteur sur les souris. Dans une boîte sont deux couloirs aux portes d'entrée contiguës : la souris doit choisir entre eux, car dans l'un elle recevra une décharge électrique et dans l'autre trouvera de la nourriture; pour la renseigner ces portes sont garnies de cartes diversement éclairées ou coloriées. Eh ! bien, la souris apprend non seulement à distinguer entre les deux, mais à changer de côté, quand on change les signaux. Thorndike enfin a opéré avec des chiens et des chats. Ceux-ci devaient sortir d'une cage pour prendre leur repas et, à cet effet, en ouvrir la porte au moyen d'un loquet. Quand, s'agitant, un mouvement accidentel l'avait ouverte, l'animal essayait de le reproduire, y réussissait au bout d'un certain temps et, dès lors, le renouvelait de plus en plus vite. Hamilton ayant remplacé le loquet par quatre leviers de couleurs différentes, dont, un seul de même couleur qu'un signal, était susceptible de fonctionner; à un moment donné, constata qu'un chien pouvait parfaitement apprendre à presser sur le levier correspondant. Ne peut-on rapprocher cette expérience du récit de Lubbock qui avait dressé son chien *Van* à apporter des cartons sur lesquels étaient imprimés les mots *food* (nourriture), *tea* (thé), *bone* (os), *water* (eau), *out* (dehors ; il le récompensait en lui donnant à manger ou le laissant sortir. « Lorsque je lui demandais, dit Lubbock, s'il voulait sortir pour se promener, il allait avec plaisir saisir, dans le tas, le carton où se trouvait le mot *out*, le choisissait au milieu de beaucoup d'autres, me le rapportait, ou le portait triomphalement en courant vers la porte. » N'y a-t-il pas, dans ces différents cas, une sorte d'abstraction — automatique je le veux bien — mais qui n'en résout pas moins un ensemble concret en ses éléments, de telle sorte qu'il suffit que l'un d'eux, tel qu'une couleur ou un mot imprimé, soit rappelé pour que le reste revienne en mémoire et décide de l'acte? M. Bohn est franchement de cet avis.

N'avait-on pas déjà constaté, en se servant de fleurs artificielles, que les abeilles reconnaissent les corolles qui leur conviennent à la couleur et n'a-t-on pas vu, enfin, les bernards-l'ermite se comporter avec une boule en bois de même courbure qu'une coquille comme si c'en était une quitte à la délaisser ensuite faute de pouvoir s'y loger ?

PAUL GAULTIER.

THÉATRES

Comédie-Française. — *La Brebis perdue*, pièce en trois actes, de M. GABRIEL TRARIEUX.

Théâtre des Arts. — *La Peau*, tragédie populaire en trois actes et trois tableaux, de M. HENRI GIRON.

On suit la pièce de M. Gabriel Trarieux avec un intérêt soutenu ; on se laisse prendre, d'abord, au terrible fait-divers qui en fournit la matière, puis à la crise d'âme qui en fait la signification. Il n'en faut pas plus aux spectateurs, et ils feront, je le crois, je l'espère, je le souhaite, un succès à cette nouveauté. Elle offre à la critique une excellente occasion d'examiner les rapports des deux éléments

qu'elle juxtapose sans réussir tout à fait peut-être à les fondre et sans réaliser complètement l'harmonie de ses moyens ni l'unité de notre impression.

C'est une sombre histoire que celle de Véronique Sauviat, — doublement sombre, car elle est à la fois horrible et obscure. Fille de travailleur, née « dans la ferraille », mais belle, séduisante, « éduquée », elle a épousé le vieux Graslin, banquier sordide et opulent. Nous la voyons dans son salon de Limoges, à son jour. Viennent en visite un haut bourgeois de la ville, galant et magnifique, l'évêque, l'avocat-général, vicomte de Granville, le docteur Roubaud. Le notable, quoique affublé du nom plébien de Grossetête, a tout l'air d'un muscadin blanchi sous le harnais. Il était sans doute un peu mûr déjà sous le Directoire pour faire figure parmi les Incroyables et le voici installé aujourd'hui près de la belle Véronique dans les fonctions de sigisbée. Il a été son guide mondain, le conseiller de ses lectures, l'arbitre des élégances, tout cela, qu'ils s'en rendît compte ou non, pour se constituer le gardien de sa vertu. Tous ces rôles divers ne sont que des succédanés de celui auquel il ne peut prétendre et qu'il ne veut laisser à personne.

Cette surveillance est-elle nécessaire? Il ne le semble pas et nous sommes tout disposés à croire Véronique, quand elle assure qu'elle se garde fort bien toute seule. Epouse chrétienne, vouée aux bonnes œuvres, il faut voir comment elle reçoit ses soupirants et de quel ton elle répond aux déclarations passionnées du vicomte de Granville, jeune, beau, ambitieux, magistrat, doué par conséquent de tous les prestiges et qui doit être, en cet an de grace 1818, le lion de la ville. Que serait-ce, si le docteur Roubaud avait parlé? Non certes, elle n'a pas d'arrière-pensée; et pourtant elle n'est pas heureuse. Il y a, répandue sur toute son ardente beauté, l'ombre lourde d'une déception et d'une lassitude. Quoi donc alors? Aimera-t-elle un jour, plus tard? Peut-être. Son calme concentré respire l'orage. L'air, autour de cette jeune vie sans bonheur, est chargé de menaces.

Et voici le coup de théâtre. Les visiteurs partis, Véronique prend sur sa table une lampe, l'élève et l'abaisse derrière les vitres de sa fenêtre. Un signal, sans doute. Presque aussitôt une bonne vient lui annoncer qu'un garçon demande à lui parler, Jean François Tascheron. Indifférente, et comme importunée, elle hésite, puis permet qu'on introduise le jeune rustaud. Là porte à peine refermée sur lui, il s'élance farouche et tendre, au pied de Véronique : elle le relève, l'enlace, le presse, lui dit des mots éperdus, lui annonce qu'il l'a rendue mère. Tous les deux décident de fuir, dès le lendemain, en Amérique. Il a emprunté de l'argent, trente mille francs. Ils peuvent partir. Ce soir ils se retrouveront au lieu ordinaire de leurs rendez-vous, dans une maisonnette écartée.

Cette exposition est dramatique. Elle veut être dramatique : elle a tout sacrifié à la volonté d'y parvenir. Elle a trop sacrifié. Nous aurions grand besoin de savoir, d'abord, comment et pourquoi s'est fait le mariage de Véronique, car la femme que l'on nous montre deux ans après est une personnalité singulièrement forte et ne ressemble guère aux douces vierges ignorantes qui se laissent conduire à l'autel les yeux fermés et la main tremblante. Pour l'action, il suffit que Véronique soit mariée : n'en demandons pas davantage. Pareillement, nous aimerions savoir comment est né l'amour de Véronique et de Tascheron. Celui-ci était ouvrier chez son père ; elle le connaissait jeune fille : l'aimait-elle déjà? A-t-elle été, en devenant la femme d'un autre, une inconsciente ou une misérable? Quand et comment cette épouse chrétienne en est-elle arrivée à l'infidélité? Il suffit à l'action qu'elle y soit arrivée. On ne se contente pas de nous laisser ignorer ce que nous aurions besoin de savoir: on nous égare sur ce que nous voyons. Tout est ordonné, dans les premières scènes du premier acte, tout est ménagé, calculé pour nous donner, des dispositions et des sentiments de Véronique, une certaine idée qu'on renversera, qu'on retournera, dans les dernières, avec un évident plaisir. On veut faire « du théâtre » et on estime que le triomphe du théâtre est dans le coup de théâtre.

En voici un second, qui suit le premier : nous apprenons, quand le rideau se lève sur le deuxième acte, que Tascheron a assassiné. Il n'a jamais songé à emprunter de l'argent : quel crédit d'ailleurs trouverait un ouvrier comme lui, un gamin de vingt ans? Seule une femme folle d'amour a pu admettre un instant une pareille invraisemblance. La réalité était tout autre : Tascheron connaissait le secret d'un vieil avare et sa cachette. Il s'est résolu à voler. Surpris, il a frappé ; il a tué l'homme, il a tué la servante accourue aux cris de son maître. Il est maintenant sous les verrous et son jugement s'apprête. Toute la ville se passionne pour cette affaire, car elle est ingénieuse et romanesque, et il y a dans le criminel une façon de héros. Les femmes en sont férues, et l'on vient jusque dans le salon de Mme Graslin agiter les hypothèse, évaluer les chances et confronter les pronostics. La malheureuse, étendue sur sa chaise longue, endure toutes les souffrances physiques et morales. Le crime, l'arrestation du coupable, c'en était trop pour son état ; de la maternité commençante il ne reste plus rien qu'un brisement de tout le corps. Mais c'est l'âme surtout qui subit un cruel martyre. Tascheron n'a pas parlé : il tient stoïquement ses lèvres closes : ni sur les

motifs, ni sur les circonstances du crime, l'enquête n'a pu triompher de son mutisme. Elle a établi qu'il avait un complice et que ce complice est une femme : rien de plus. Avouera-t-il ? Dénoncera-t-il ? Restituera-t-il ? Sera-t-il condamné à mort ? Tels sont les thèmes des conversations auxquelles doit prendre part Mme Graslin. Et cela encore, c'est « du théâtre », c'est « une situation ». Elle n'est point commandée par les caractères ; elle ne dérive point d'une logique intérieure de l'action. Elle est imposée comme un postulat dont la justification est dans les « effets » qu'on en tire. Nous ne devons plus rien demander à Mme Graslin que d'être « un rôle ». De ce point de vue, mais de ce point de vue seul, le personnage est heureusement conçu et avantageusement présenté.

Les autres, trop évidemment, ne servent plus qu'à le faire valoir et lui sont subordonnés. Leurs propos n'ont d'autre intérêt que de déchaîner le combat dans le cœur de l'infortunée, la déchirer de sentiments contraires, faire passer sur son visage le reflet de toutes les angoisses. Nous sommes surtout bien déçus par le vieil ami garde du corps : n'est-il donc là que pour prendre sa part des palabres, sans plus ? Le docteur a du moins une occasion de se rendre utile et il prodigue ses soins.

Mme Graslin lui demande le secret sur la nature de la maladie, car le mari doit ignorer cette grossesse où il sait trop bien qu'il n'est pour rien, et elle s'empresse de le révéler, ce secret, à M. de Granville. C'est qu'avec celui-là elle va jouer la grosse partie. Vous l'avez deviné : le voilà pris entre sa passion et sa fonction. Véronique veut sauver la tête du coupable. Elle essaie de convaincre l'avocat général que le crime a été commis sans préméditation. Elle s'anime, elle s'obstine, elle plaide, et, pour justifier cet acharnement, elle lui confesse, comme une idée de femme, une chimère de malade, son obsession de sauver une vie, alors que vient de lui échapper l'espoir d'en créer une elle-même. Mais ce magistrat est ambitieux : il lui serait dur de « saboter », comme nous dirions aujourd'hui, une si belle affaire. D'ailleurs elle est devenue politique : les partis y ont vu une question de classes et s'en sont emparés ; le gouvernement a envoyé des instructions. Enfin — et pourquoi ne pas dire surtout ? — le jeune magistrat a le sentiment de sa responsabilité et de ses devoirs ; il veut exercer dans toute son étendue et sa rigueur la défense de la société, le ministère public. Une seule considération l'arrêterait : s'il y allait de sa destinée même, du bonheur de toute sa vie. Véronique, selon toute vraisemblance, sera bientôt veuve : qu'elle lui promette de l'épouser... La scène ne manque point de force ; elle est bien conduite ; elle nous secoue pourtant, si j'ose dire, plus qu'elle ne nous émeut. Elle reste extérieure et factice, nous sentons qu'elle est là pour elle-même, qu'elle ne peut servir à rien, car s'il est une chose certaine à nos yeux, c'est que ce Granville n'est appelé à tenir aucune place dans la destinée de Véronique. Le drame véritable se joue ailleurs, et nous n'avons ici rien qui en prépare le dénouement.

Une sûre intuition, au contraire, nous avertit que nous touchons au vif de l'aventure, quand apparaît le curé Bonnet. Sa réputation de sainteté, les merveilles qu'il a accomplies dans son village de Montégnac ont décidé l'aumônier de la prison à solliciter de l'évêque le concours de ce vénérable prêtre pour essayer de sauver le pécheur endurci qu'est Tascheron, d'obtenir de lui la restitution de l'argent volé, la confession et le repentir. Le curé est venu ; il a amené avec lui la jeune sœur du criminel ; il a obtenu tout ce qu'il voulait : il sait tout maintenant. Il sait, et devant lui, pour la première fois, Véronique est enfin délivrée du poids de son mensonge. Une force impérieuse l'élance vers celui qui la voit telle qu'elle est, dans sa honte et sa misère, qui seul pourra la secourir... Cela est très beau.

Toute l'action désormais se concentre dans l'âme de Véronique. Son mari vient de mourir, subitement, dans son bureau, sur ses tas d'or. Plus rien ne la retient : elle se dénonce ; elle crie son amour et raconte le crime, comment elle en est la cause, comment elle s'est faite complice, pour le sauver, de celui qui l'avait commis. Elle demande sa part du châtiment. Et cette confession éperdue faite devant tous, le curé Bonnet, l'évêque, l'avocat général, le docteur Roubaud, Grossetête, n'est sans doute que pour les prendre à témoins de sa détresse et pour implorer leur secours. Mais l'évêque s'est effacé devant le saint homme de prêtre, et les autres ne peuvent rien pour cette malheureuse, car ils n'ont à son service que leur propre égoïsme, leurs désirs, leurs intérêts et leurs passions. Et qu'y a-t-il autre chose en elle que passion, c'est-à-dire désir, égoïsme forcené ? Il est temps qu'elle se détourne d'eux. La voici devant le prêtre. La scène a une véritable grandeur. Ce curé de village est par sa piété et sa vertu un grand maître des âmes. Il comprend qu'il faut faire mourir d'abord à elle-même celle qui se débat dans les convulsions de la passion, qu'il faut la faire naître au détachement et au repentir. Y parviendrait-il ? Déjà il avait réussi à faire jaillir, dans ce désert brûlé des feux de l'amour, la source vive des larmes, quand on vient annoncer que Jean-François s'est étranglé dans sa prison. Avec sa science merveilleuse du cœur humain, le curé Bonnet, ennoblissant et transfigurant l'amour de Véronique, la décide à venir vivre dans son village, qui est le berceau du malheureux garçon, et là,

près de sa tombe, de faire le bien en son nom, de travailler à conserver et à améliorer la vie autour d'elle en souvenir de celui qui a donné et qui s'est donné la mort, — en souvenir et en expiation. Ainsi le bon pasteur ramène au bercail cette brebis égarée.

Comment elle s'est perdue, comment elle fut sauvée : voilà, je suppose, le double intérêt où M. Gabriel Trarieux a vu la raison de sa pièce. Celle-ci a donc pour centre une étude de conscience; et c'est l'ordinaire ambition de l'auteur, dont tous les amis de la scène française doivent lui savoir gré et le louer. Mais il sait aussi qu'une telle étude n'est rien au théâtre, si elle n'a une valeur dramatique, et autour de ce thème, qui est ici, comme dans l'*Alibi*, un beau sujet, l'auteur dispose, avec tout l'art que lui assurent son expérience et son habileté technique, une action où il lui arrive de sacrifier trop aux effets. De là ce mélange de vérité et d'artifice, de sentiments justes et de situations forcées. Il me semble que chez M. Gabriel Trarieux l'idée dramatique n'enfante pas elle-même sa propre réalisation. Entre les deux s'intercale et s'interpose une volonté consciente, réfléchie, résolue à chercher et à trouver les moyens les plus saisissants d'ordonner l'action autour de l'idée. C'est la formule même des grandes œuvres et M. Trarieux nous en donnera une, s'il réussit à la fondre d'un jet. En attendant nous lui en devons qui ne sont point indifférentes et qui comptent parmi les meilleures du jeune théâtre contemporain.

L'interprétation de *La brebis perdue*, est d'une parfaite beauté, Mme Bartet, toujours égale à elle-même, a trouvé dans le personnage de Véronique une occasion nouvelle de déployer toute sa science et tous ses dons. Mme Kolb nous a montré une solide et pittoresque « artisane » du Limousin, et Mme Robinne une si exquise figure « Restauration » que ce fut un enchantement. M. Paul Mounet est admirable dans le rôle du curé Bonnet, dont il exprime avec autant de justesse que de force la simplicité rude, le sublime naturel, la noblesse et l'autorité. De Granville, l'avocat général, doit à M. Henri Mayer une belle allure qui lui convient. M. Alexandre ne nous montre que pendant une scène, mais de façon à nous faire comprendre ce qu'est dans la suite le personnage, le jeune Tascheron. M. Georges Le Roy a dessiné avec un goût et une mesure qu'il faut tout particulièrement louer la figure de l'abbé Gabriel de Rastignac, secrétaire de l'évêque. Dans le dernier rôle, M. Louis Delaunay a montré ses qualités ordinaires, comme M. Bernard dans celui de Grossetête.

*
* *

M. Henri Ghéon a voulu écrire une « tragédie populaire », et il ne pense pas qu'il y ait contradiction dans les termes. La tragédie, à ses yeux, « est une sorte d'ouvrage accessible à tous, sans arrière-plan et sans réticences, qui cherche à susciter la plus directe émotion autant au cœur de l'homme cultivé que de l'homme sans culture. Elle n'y saurait réussir sans faire appel aux sentiments les plus généraux, les plus simples, en apparence les moins neufs ». Sans doute. Mais si toute tragédie est nécessairement d'une vérité très simple, très humaine et très générale, s'ensuit-il que toute œuvre dramatique, dès qu'elle présente ces caractères, soit par cela même et par cela seul une tragédie? Ne discutons pas le point pour l'instant. Aussi bien, les novateurs aiment ce mot ancien et vénérable : ne nous a-t-on pas déjà donné, s'il m'en souvient bien, au théâtre des Arts, une « tragédie » en un acte et en prose? Allons donc pour la tragédie populaire en quatre actes et cinq tableaux de M. Henri Ghéon. Ne jugeons point ce que l'auteur a voulu faire, mais ce qu'il a fait.

Sa pièce est, selon qu'il s'est proposé, d'une simplicité extrême.

Une rue de faubourg, par un blafard et triste matin d'hiver. Des ouvriers s'entretiennent devant la boulangerie de Pierre Franc. Il ne vendait pas son pain, celui-là, il le donnait. Cela ne plaît pas à tout le monde, car le généreux et pacifique amour ne fait point le compte des agitateurs qui vivent des dissensions et des haines. La famine est venue, après la guerre : Pierre Franc n'a plus de farine. Il est obligé, le désespoir au cœur, de renvoyer les mains vides ceux qui viennent frapper à sa porte.

Une arrière-boutique. Pierre Franc subit les reproches et les plaintes de sa jeune femme. Elle avait cru être heureuse avec lui. Elle voyait l'avenir assuré par leur double aisance, une perspective de jours tranquilles. Et voici que la ruine s'installe au foyer de ce vigoureux travailleur. Dans ce désastre Jeanne avoue que son père, le meunier, garde en réserve une provision de farine. Elle supplie Pierre de pétrir un peu de pain pour la maison.

Un coin de halle, le soir; une réunion publique. Discours des agitateurs. Discours de Pierre. Il supplie le peuple de ne pas ajouter aux maux actuels ceux de la violence. Il lui donne tout ce qu'il a : ses généreux sentiments, ses exhortations d'ami sincère.

L'intérieur d'un fournil. Pierre Franc pétrit la pâte : sa chaleureuse bonté s'exalte jusqu'au plus ardent lyrisme; il s'enivre de sa mission sacrée et malgré son beau-père, malgré sa femme, c'est pour tous qu'il fait le pain.

La boulangerie. Elle s'est de nouveau ouverte à tous, et celui qui a voulu naguère le pain pour les

pauvres comme pour les riches, le donne aujourd'hui, en ce temps de famine, aux riches comme aux pauvres. La veuve d'un patron assassiné est venue mendier l'aumône de vie. Elle est surprise à la sortie de la boutique, brutalement ramenée devant le boulanger comme une accusation. Pierre Franc fait face à la foule déchaînée, proclame une fois de plus son évangile d'amour et abandonne sans regrets sa vie aux fureurs ignorantes que de pareils holocaustes pourront seuls conjurer...

Ce sont bien, en effet, des passions élémentaires, des instincts primitifs qui animent ce drame si simple : égoïsme de la femme et de son père, générosité et pitié de Pierre Franc, impulsions aveugles de la foule ombrageuse et douloureuse. L'auteur écrit pour tous et tous peuvent le comprendre. Mais déjà Rovel et Langevin, les ouvriers agitateurs, sont des figures beaucoup plus déterminées, plus particulières, qui correspondent à un certain état des esprits et de la société. Ils relèvent de la comédie de mœurs ou de la satire, et il appartient à un Aristophane de nous les représenter, non à un Eschyle.

Et quant aux autres protagonistes de l'action, quant au héros lui-même, Pierre Franc, la vérité générale et le symbole humain qu'ils expriment s'enveloppent de formes trop concrètes, trop précises, trop proches de nous et trop familières pour jamais atteindre aux proportions grandioses qui donnent à la tragédie toute sa signification et toute sa beauté. On nous dira que c'est là un rajeunissement nécessaire et logique de la tragédie, son adaptation à la vie moderne. La vie des Athéniens du ve siècle n'était-elle pas, pour eux, la vie moderne ? Et n'y avait-il pas, dans leur démocratie, des charcutiers et des corroyeurs qui tenaient entre leurs mains les destinées de la cité de Solon et de Périclès ? Nul tragique pourtant n'eut jamais l'idée de faire chausser le cothurne à Cléon. La tragédie d'un peuple est faite de ses héros nationaux, de ses légendes épiques ; s'il y a une transposition moderne de la tragédie, c'est le drame wagnérien, et si un génie moderne a su nous rendre quelque chose de l'impression que dut causer l'*Orestie* aux contemporains d'Eschyle, c'est l'auteur de la *Tétralogie*.

La pièce de M. Henri Ghéon est une composition dramatique où le réalisme le plus cru s'unit tout naturellement au plus haut symbolisme. C'est, comme l'a voulu l'auteur, une exaltation du réel. Par la simplicité de l'action, du développement et des caractères, par la manière directe et large dont sont traitées les situations, *Le Pain* est une œuvre remarquable. Elle est remarquable aussi par une forme en très heureux accord avec ce fond. La prose rythmée et assonancée de M. Henri Ghéon est d'une qualité excellente, en même temps qu'elle se prête avec complaisance à tous les tons, depuis le plus simple langage courant jusqu'au lyrisme de la stance, de l'ode et de l'élégie. Certes une pareille tentative, disons plutôt une pareille réalisation, n'est point banale ; et nous devons nous féliciter qu'il y ait à Paris un théâtre pour l'accueillir, — un théâtre original, lui aussi, où l'on sait, comme nulle part, mettre en harmonie tous les éléments divers qui concourent à l'œuvre dramatique. Les décors, conçus et exécutés par des artistes, y sont toujours d'une justesse merveilleuse. Ils ne prétendent, suivant l'esthétique si heureusement formulée par le fondateur, M. Jacques Rouché, qu'à *évoquer*, avec le minimum possible de moyens, les cadres indispensables de l'action. Ils « proposent à l'imagination des spectateurs une mise en scène simplifiée, délibérément arbitraire. » C'est ce qu'a fait pour *Le Pain*, c'est ce qu'a voulu faire M. Frantz Jourdain. Respectant le ton de la pièce, il a « volontairement écarté tout détail *ingénieux*, tout pittoresque facile qui eût été peu en rapport avec le souci de généralisation de l'auteur et eût situé l'action d'une façon trop précise. » On ne saurait mieux dire. Et je ne saurais mieux caractériser que par ces termes mêmes le jeu des acteurs. Eux aussi se subordonnent, avec un parfait désintéressement, et avec une discrétion où il entre plus d'art que dans les *effets* les plus brillants, aux intentions du dramatiste et à l'esprit de son œuvre. Mmes Rosni-Derys Jeanne Franc), Mady-Berry et Ch. Brécilly, MM. Roger Karl (Pierre Franc), Charles Dullin (Finet, meunier), R. Blondeau et Joachim, dans leurs rôles d'ouvriers agitateurs, tous les autres, car l'ensemble est incomparable, nous ont donné l'illusion de la réalité, d'une réalité telle que doit la donner l'art, c'est-à-dire plus juste, plus vigoureuse et plus pleine. Et il y a un personnage qu'il ne faut pas oublier : la foule. Celui-là a été merveilleusement rendu, et le mérite en revient sans doute pour la plus grande part à M. Durec, qui excelle dans la mise en scène.

FLORIAN ROZ.

Chronique des Livres

MONSIEUR CHARMERET EN ITALIE

Il n'est pas de grand maître — et il est bien peu de petits maîtres — qui, depuis la Renaissance, n'aient été s'inspirer des motifs de souveraine beauté, que recèle l'Italie. De Joachim du Bellay à Chateaubriand et à Anatole France, quelle suite sans égale d'impressions

magnifiques sur la Ville éternelle, la Campagne romaine, Venise et Florence!

Il semble que tout ait été dit — et en quel langage incomparable — sur les civilisations éclatantes, qui s'épanouirent, aux siècles passés, dans la péninsule, mère des nations latines. Cependant le pèlerinage des artistes, des écrivains continue; et avec lui le flot des confidences. Sans répit, romanciers, historiens, critiques s'essayent sur ce thème inépuisable.

Voici un nouveau recueil d'appréciations ferventes, d'élans lyriques... Mais le lettré qui les a ressentis ou émis est homme de goût. Il n'a pas voulu formuler *ex cathedra* une indiscrète profession de foi. Au cours des lentes étapes d'un voyage cisalpin, il a dit ses aveux à un aimable écrivain. Et cet interprète nous les a transmis, mêlés à une ingénieuse affabulation.

Telle est du moins la trame réelle que l'on devine, sous la poésie légère de ce livre de M. R. Gaston-Charles: *Monsieur Charmeret en Italie*. Lisez plutôt cette description liminaire du héros et dites si elle ne précise point les traits de l'un de nos contemporains les plus spirituels :

« L'exquis M. Charmeret, l'érudit collectionneur, est un sage, arrivé sur le versant opposé de la colline, celui d'où l'on regarde l'autre avec sérénité et philosophie...

« Il porte les cheveux un peu longs autour d'un visage frais et rasé. Il a l'œil malicieux et bleu d'un petit enfant, le nez aquilin un peu fort, la bouche fine d'Erasme et de Saint-Evremond. La courbe volontaire de son menton lui donne, adouci, le profil de Wagner. Au demeurant il a l'allure qu'on prêterait volontiers au comte Mosca, de la Chartreuse de Parme.

« ... M. Charmeret s'enorgueillit de ce qu'un long commerce avec Thémis n'eût pas atrophié en lui le dilettante ; de ce qu'au rebours de celle de ses confrères, dont l'intelligence s'épaissit en vieillissant, la sienne se fût clarifiée et assouplie par l'aride gymnastique du code... »

Comme son prototype, très parisien, M. Charmeret raffole des œuvres d'art — nullement par vain snobisme, mais parce qu'elles émeuvent profondément sa sensibilité, et parce qu'il discerne en elles une source de merveilleux réconfort, de bienfaisant idéal. Spontané, un tel amour est donc comme magnifié par les plus fortes raisons philosophiques. Est-il étonnant qu'il éclaire toute une vie et qu'il conduise un esprit, déjà très orné, aux investigations les plus patientes, aux analyses les plus subtiles?

Pour un tel dilettante, l'Italie est terre d'élection. N'est-elle point toute parée encore des merveilleuses floraisons du moyen âge et de la Renaissance? Quelles énigmes sans nombre — énigmes d'histoire, énigmes de la technique — ses chefs d'œuvre anciens n'offrent-ils pas à la sagacité des critiques émerveillés!

Ce que M. Charmeret va chercher, outre-monts, c'est la compagnie divine des Primitifs et des grands maîtres des XIVe et XVe siècles, des peintres de la Lombardie, de l'Ombrie, de la Toscane, de la Vénétie; c'est la lumière de leurs œuvres; c'est la vérité sur leur génie. Il s'enquiert des agitations de leur carrière, du décor où ils vécurent, de l'entourage qui fut le leur, des émotions puissantes qui exaltèrent leur pensée. A force d'interroger leur œuvre et leur vie, il devient leur familier. Il sait la signification ultime de telle physionomie, de tel geste, qu'ils prêtèrent à leurs personnages, et quel rêve fut le leur, en peignant les compositions que nous admirons aujourd'hui.

On pressent quel plaisir de rare aloi, il y a à accompagner en Italie cet homme sensible, comme on eût dit au XVIIIe siècle, et savant. Sur chaque maître, sur chaque œuvre, on peut lui demander une suggestion, qui l'explique, ou une observation, dont la finesse séduira. Qu'il soit devant un Signorelli, un Benozzo Gozzoli, un Botticelli, un Ghirlandajo, un Sodoma, un Carpaccio, un Véronèse, ou devant la toile d'un de leurs contemporains oubliés, ses propos ont la même pénétration et la même saveur...

Non point la même chaleur. Car cet initié excelle à saisir les nuances et départager les mérites. « C'est à l'idéal de Vinci qu'il se montre le plus sensible, à cet Idéal, qui a vu dans la peinture un moyen de réaliser virtuellement l'Inconnaissable, cette force subtile, intangible, impondérable, qui anime la matière. Léonard a saisi et fixé le frisson de vie sur des lèvres de femme... Sa perpétuelle recherche du mystère fascine M. Charmeret. Léonard lui en impose l'obsession par ses lumineux clairs-obscurs, les transparentes ténèbres dont il compose ses rousses atmosphères, dont la tonalité est en mineur, mystérieuse comme le but, que poursuit le maître incomparable, comme la fin vers laquelle il tend...

Il aime la diversité que réalisent, dans leur apparente monotonie, les Primitifs. « Avec la même scène sacrée, interprétée par tous, tour-à-tour, la riche variété de l'inspiration de chacun éclate, malgré l'uniformité voulue et répétée de la légende et de la tradition ».

L'éclat des peintres de la Renaissance, leur zèle passionné à rendre la beauté des formes humaines, l'emplit d'admiration. Et cependant il rend justice à l'imprécation fanatique du moine Savonarole :

« M. Charmeret l'admettait : Savonarole avait voulu tenter pour la peinture religieuse le même essai de réforme que les promoteurs du plain-chant, dénonçant le mauvais goût de ce qui, musique d'hommage au divin, n'était pas toute harmonie spirituelle. Botticelli, Signorelli bénéficièrent de ses idées sur la dignité et la noblesse de l'art religieux. Michel-Ange tient de lui cette inquiétude sublime, qui le force à l'inspiration grandiose, hausse son geste surhumain à saisir la vérité hors des limites du temps et de la vie... Le Titan visionnaire, à la formidable « terribilità », entendait encore la voix du moine sombre, éloquent et tragique, quand il dressait les grands prophètes, Isaïe, Ezéchiel et Jérémie sous les voûtes de la Sixtine. »

M. Charmeret aura les plus fervents lecteurs mais

lé, [illegible] les plus charmantes auditrices. Le culte de l'art n'exige pas que l'on s'y voue avec une exclusivité farouche ; il incite au contraire à l'admiration de la beauté, de la grâce concrètes, que réalisent tant d'aimables femmes. M. Charmeret, fut un voluptueux, il demeure un épicurien : son interprète ne nous le laisse point ignorer, il exprime même ces divers état... d'esprit en termes d'une crudité, que se permettent seules, à l'accoutumée, les auteurs féminins.

La fantaisie inspire d'ailleurs à cet écrivain des pages charmantes, par lesquelles il relie adroitement les commentaires délicats de M. Charmeret. Mais pourquoi faut-il, qu'en décrivant les amours diverses de son héros, il écrive : « Après cette petite fleuriste, *il avait eu de très grandes dames : une juive de Constantinople mariée dans la Banque.* » Ceci perd toute vraisemblance : M. Charmeret ne parle pas ainsi !

M. R. Gaston-Charles non plus d'ailleurs — qui pèche plutôt par excès de rhétorique précieuse et redondante. Et c'est là un simple lapsus. Ce romancier montre donc M. Charmeret pérégrinant avec deux jolies femmes, empressées à recueillir les précieux enseignements, qu'il donne avec une courtoise galanterie. « C'est qu'aujourd'hui, dit finement l'une d'elles, il ne s'agit plus seulement d'être jolie, la mode exige que notre physionomie s'éclaire d'une intelligence raffinée et avertie. » Entre le désir d'acquérir cette science aimable, et le goût des flirts, cette jeune femme est d'ailleurs, souvent hésitante : de là de piquantes intrigues...

Car ce livre est fort habilement tissu d'éléments variés autant qu'agréables : descriptions de paysages italiens, réminiscences, scènes de la vie de voyages, curieux récits historiques, portraits des plus notoires écrivains contemporains d'Outremont, idylle mirifique d'une jeune institutrice montmartroise et d'un prince de Ferrare, et, avant tout, éloquence diserte de M. Charmeret...

M. Gaston-Charles a un talent d'une souplesse étonnante, apte par cela même à gagner en correction et en concision, en force et en originalité...

Un nouveau livre d'impressions sur l'Italie : l'entreprise, en vérité, ne manquait pas d'audace ! Malgré les préventions initiales, on y prend très vite plaisir, un plaisir de plus en plus insinuant.

M. Charmeret est un charmeur. On s'attarde avec dilection en sa compagnie dans les rues et les musées de Rome et de Florence. Quand il part, on ne quitte ce galant homme et ce délicieux lettré, cet élégant et savant causeur, qu'avec les plus vifs regrets.

DIVERS

Il vient de paraître un ouvrage agréablement écrit, orné de nombreuses caricatures et estampes, sur *Hommes et choses du P. L. M.* C'est une histoire anecdotique du grand réseau, où se trouvent relatés les débuts des chemins de fer en France, le mérite des premiers ingénieurs, les efforts des premières sociétés, leur fusion sous le second Empire, l'organisation, l'action et la puissance de l'actuelle compagnie.

Tous les *à-côtés*, si l'on peut dire, du chemin de fer, l'effet qu'il fit jadis sur l'imagination publique... et sur la verve des caricaturistes, le rôle qu'il joua durant la Révolution de 1848 et la guerre 1870-1871, les critiques ou les encouragements que lui adressèrent les hommes d'Etat, les scènes comiques auxquelles prête la vie de voyage, tout cela et bien d'autres choses encore sont relatés dans ce joli volume. C'est comme une galerie rétrospective, où apparaissent les pensers, les essais, les figures de jadis — et d'aujourd'hui.

Pour conclure, cette constatation :

« La Compagnie consacre chaque année à l'amélioration du sort de ses agents, des sommes considérables, dont la fraction la plus importante sert à alimenter les caisses de retraites. Leurs dotations ont atteint en 1909 un total de 19 millions 1/2, sans compter plus de 4 millions consacrés à des dépenses diverses en faveur du personnel : allocations aux familles nombreuses, secours de maladie, frais médicaux, contribution aux dépenses de séjour dans les sanatoria, hospices ou stations thermales, orphelinats, subventions aux sociétés mutualistes, coopérations, bourses d'études, etc... Le total des sommes consacrées à ces diverses allocations patronales — presque négligeable au début de l'existence de la compagnie — a atteint près de 24 millions en 1909, soit 53 p. 100 du dividende distribué aux actionnaires. »

*
* *

M. P. Foncin a composé, en l'honneur des *Explorateurs*, un petit recueil où se trouvent réunies les biographies des plus vaillants et des plus célèbres d'entre eux, de Livingstone à Nansen, de Brazza à Sven Hedin, de Francis Garnier à... ce conquérant de l'air, l'aviateur Blériot (1).

C'est là une noble pensée, et féconde, puisque l'énergie, l'héroïsme, et les admirables résultats qu'ils engendrent, forment pour l'esprit le plus beau spectacle et la plus forte leçon.

Combien il serait désirable que des pages si vivifiantes fussent mises sous les yeux de tous les écoliers de France !

Remercions M. P. Foncin de les avoir écrites, et souhaitons-leur la propagation la plus étendue.

Signalons en terminant l'*Amérique du Sud à tort et à travers, six mois de tourisme* (2), par M. Maurice Honoré, dont le titre indique le facile laisser-aller.

JACQUES LUX.

1. In-8° cou. 26 gravures. Librairie Armand Colin.
2. R. Ringel et Chernoviz, éditeurs.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 23 - 2e SÉM. 49e ANNÉE 2 DÉCEMBRE 1911

CHATEAUBRIAND ET VICTOR HUGO

Sainte-Beuve, dans l'ouvrage pénétrant, malicieux et souvent injuste qu'il a consacré à *Chateaubriand et son groupe littéraire*, a relevé, à plusieurs reprises, l'influence que l'auteur du *Génie du Christianisme* a exercée sur Lamartine. Il y aurait un chapitre d'histoire littéraire à écrire, et qui ne serait pas moins curieux, sur l'influence de Chateaubriand sur Victor Hugo. Elle fut plus grande et plus durable qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Il ne suffit pas, en effet, de la limiter aux œuvres de jeunesse dans lesquelles Victor Hugo affirma ses sentiments catholiques et ses opinions royalistes. Elle s'est prolongée jusque dans l'âge mûr. L'auteur de *Choses Vues*, apprenant qu'une des « splendeurs du siècle » venait de s'éteindre, quittait, le 5 juin 1848, l'Assemblée Nationale pour faire à l'illustre mort une suprême visite. Il devait cet hommage à celui dont la gloire consacrée avait protégé son génie naissant. L'empreinte qu'il en avait reçue était assez profonde pour ne pas s'être effacée encore. Trois ans plus tard, elle se retrouvait dans un des plus merveilleux épisodes de l'*Expiation* : M. Victor Giraud a fait à cet égard des rapprochements, un peu forcés parfois, mais qui dénotent de bien curieuses réminiscences.

C'est surtout sur les débuts de Victor Hugo que l'action de Chateaubriand fut décisive. Elève de la pension Cordier, et âgé de 14 ans, il avait écrit, en 1816, sur un de ses carnets d'écolier : Je veux être Chateaubriand ou rien. En 1819, le *Lycée Français*, dont la devise était : *dulces ante omnia musæ*, publiait une élégie intitulée : *La Canadienne suspendant au palmier le tombeau de son nouveau-né*. Ces vers furent reproduits en 1825, dans les *Annales Romantiques* avec une note curieuse : « Cette jolie pièce, que M. Victor Hugo a composée en 1819, n'a pas été jugée digne par lui d'être insérée dans les éditions de ses poésies qui ont été publiées. Nous ne doutons pas que le lecteur ne nous sache gré d'avoir été moins sévère que le jeune poète. » Ces vers, faciles et tendres, qui ne méritent pas l'oubli, procèdent visiblement de l'émouvant épilogue d'*Atala* où une Indienne pleure son enfant mort, « qu'elle a placé dans la demeure des petits oiseaux. » C'est la première inspiration de Chateaubriand qui s'avoue dans une pièce de Victor Hugo.

Au cours de cette même année, le poète donnait une ode nouvelle : les *Destins de la Vendée*. Elle était dédiée à M. le vicomte de Chateaubriand. Cette dédicace dépassait la portée d'un hommage; elle disait une inspiration. La première strophe évoquait le souvenir de la « muse sacrée » qui avait dicté *Les Martyrs*. Même une note établissait un rapprochement entre un passage du poème de Chateaubriand et le début de l'ode.

[illegible]

Qui de [illegible]
N'a trouvé son ami pleurant sur un cercueil ?
[illegible]
Qui de nous [illegible]

La deuxième strophe empruntait à Chateaubriand une inspiration qui commandait le plan même et les développements de l'ode.

[illegible]

Chateaubriand venait, en effet, de publier (juillet 1819) dans la quarante-quatrième livraison du *Conservateur Politique* un article enflammé! *Ce que* [illegible] *Ce que la Vendée* [illegible] *Ce que les ministres du* [illegible] *pour la Vendée*. L'ode [illegible] Hugo avait trouvé dans ce libelle violent et vengeur sa source, son occasion et quelques-uns de ses motifs.

Je ne crois pourtant pas que l'ode sur *Les Destins de la Vendée* ait suffi à créer des relations personnelles entre Victor Hugo et Chateaubriand. Et voici le témoignage sur lequel s'appuient mes doutes. Les trois frères Hugo avaient fondé, en décembre 1819, un journal qu'ils appelaient le *Conservateur Littéraire* pour bien montrer la fidélité d'admiration et la communauté d'opinion qui les rattachaient au *Conservateur Politique*. Celui-ci, glorieux aîné, fit au cadet naissant les honneurs d'un éloge peu banal. Il disait comment les trois frères avaient voulu acquitter envers « la mère distinguée » qui les avait élevés « une dette aussi sacrée que douce ».

Le *Conservateur Littéraire* est rédigé par trois frères, MM. Hugo dont l'aîné a peine à 20 ans et dont le plus jeune n'en a que 17. Celui qu'on distingue par le nom de Victor était déjà connu par une ode sur *La Vendée* et par une satire sur le *Télégraphe*. Il y a, dans cette honorable entreprise, [illegible] de plus intéressant et le plus touchant encore, c'est son motif, dont MM. Hugo *que nous n'avons point* [illegible] nous pardonneront de révéler le secret. »

La 7e livraison du *Conservateur Littéraire* publiait, en février 1820, une ode de V. M. Hugo sur *La mort de Son Altesse Royale Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, Fils de France*. Elle produisit dans le monde royaliste un effet immense. Est-ce à cette occasion que Chateaubriand aurait appelé Victor Hugo l'enfant sublime? Les témoignages sont contradictoires, non seulement sur les dates, mais sur le fait lui-même. Victor Hugo disait — je tiens le récit de son interlocuteur, homme de lettres très distingué — que le mot lui avait valu auprès des nobles dames du Faubourg des succès dont sa précocité regrettait l'insuffisance. L'auteur du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* rattache à cette ode la première visite que Victor Hugo fit à Chateaubriand, qui se serait plaint à un de ses amis de ne l'avoir pas encore reçue.

L'accueil flatteur et hautain marqua à la fois de l'admiration et les distances. Mais le mot? Sainte-Beuve, qui avait vécu cette époque, tenait avec fermeté pour sa réalité. M. Edmond Biré, expert au jeu des petits papiers, a essayé de démontrer, au contraire, que c'était une légende. Mais, par une inadvertance dont il est assez coutumier, les textes qu'il invoque se retournent contre lui. L'opinion de Chateaubriand n'est malheureusement pas plus décisive. Il est possible, sans que la démonstration absolue en ait été faite, qu'il ait nié le propos. Ce démenti tardif n'avait pas convaincu Sainte-Beuve, qui se souvenait d'avoir pris plusieurs fois le grand écrivain en flagrant délit d'inexactitude.

[illegible] M. de Chateaubriand faisait la grimace, quand on lui rappelait cette généreuse parole : il l'avait dite bien réellement, mais il avait acquis cette faculté, en vieillissant, de ne vouloir précisé[illegible]

Toujours est-il que cette année 1820 vit s'établir des relations suivies entre Chateaubriand et Victor Hugo. M. Biré a cité, exactement cette fois, il faut le croire, une lettre que l'auteur de l'*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux* écrivait le 20 octobre, à son ami Saint-Valry. « L'ode que je vous envoie était terminée deux jours après l'accouchement. M. de Chateaubriand, à qui je la fis voir sur le champ, m'indiqua cinq ou six taches à faire disparaître. » Cette lettre montre l'intimité qui existait entre le maître et le disciple. Il est à croire qu'un article du *Conservateur Littéraire* n'y avait pas été étranger. Le tome II de ce recueil rarissime, dont j'ai la bonne fortune de posséder un précieux exemplaire, renferme un article sur les *Mémoires, Lettres et Pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berry, par M. le vicomte de Chateaubriand*. L'article est signé d'un V. C'était l'une des initiales sous lesquelles, pour laisser croire à l'existence d'un grand nombre de rédacteurs, Victor Hugo dissimulait sa personnalité. On peut discuter l'attribution qu'il faut donner à d'autres initiales et à certains pseudonymes du *Conservateur Littéraire*. Mais pour les articles signés V., il ne saurait y avoir aucun doute. Victor Hugo, qui en a reproduit plus de la moitié dans *Littérature et Philosophie mêlées*, leur a conféré ainsi une paternité incontestable. Cet article est dithyrambique.

« La France s'est un moment crue perdue. Elle se rassure chaque jour davantage, car il reste encore dans son sein de

ces hommes qui sont très puissants contre les révolutions et dont le génie peut suffire quelquefois pour arrêter la décomposition des empires. A la tête de ces Français privilégiés nous aimons à placer M. le vicomte de Chateaubriand. Dans cette époque de stérilité littéraire et de monstrueuses politiques, chaque ouvrage du noble pair est un bienfait pour les lettres, et, ce qui est plus rare, un service pour la monarchie. On peut lui appliquer ce que Virgile a dit du sage jeté au milieu des agitations populaires :

Ut pelagi rupes magno fluctu undique ductus.

La suite tient les promesses de l'exorde. On loue chez « le plus illustre de nos écrivains, la richesse de l'imagination, la profondeur de sentiment, la variété du style, la prodigieuse propriété d'expression, la facilité, l'harmonie et jusqu'à la négligence si gracieuse. « Il est vraiment remarquable que l'excès apparent de ces éloges ne nuise pas à la clairvoyance de l'appréciation. Toutes ces épithètes sont mesurées avec un goût très sûr et aucun critique n'en a depuis refusé à Chateaubriand le juste tribut. L'analyse de l'article, dont les réflexions servent à joindre les diverses parties, « comme l'alliage dans l'or, » procède d'un sentiment d'admiration enthousiaste qui va à la fois à l'écrivain et au royaliste.

Si convaincu qu'il fût de la grandeur de son génie, je doute que Chateaubriand ait pu être insensible à la conclusion d'une étude où celui qui incarnait les plus prodigieuses espérances de la génération nouvelle s'exprimait en ces termes :

« Dans cet écrit, l'homme d'Etat et l'homme de lettres vivent tous deux avec une égale supériorité, et c'est une chose consolante, dans [illegible] de sophismes qui [illegible] politique de M. de Chateaubriand, toute généreuse, soit en même temps si juste et si forte de raison. M. de Chateaubriand parle, pense et écrit avec son âme, voilà pourquoi il n'y a pas dans ses Mémoires une seule ligne qu'un lecteur français voulût retrancher. »

* * *

La 18e livraison, parue deux mois après, apportait à l'auteur du *Génie du Christianisme* un nouvel hommage sous la forme d'une ode. Elle fut publiée en juillet 1820. Trois mois avant, en avril, la deuxième édition des *Méditations* avait donné sous le même titre une ode de Lamartine, dédiée à M. de Bonald. Les deux odes sont du même mètre : la stance est de huit pieds et a dix vers. Mais l'inspiration diffère. Lamartine se soucie peu de M. de Bonald. Il nous a avoué qu'il ne le connaissait que de nom et n'avait rien lu de lui. C'est pour plaire à Julie, dont l'admiration le lui avait avait révélé comme une sorte de « Solon moderne », qu'il écrit ces vers. M. de Bonald lui envoya, pour le remercier, l'édition complète de ses œuvres. « Je l'ai lue, dit-il, avec cet élan de la poésie vers le passé et avec cette piété du cœur pour les ruines qui se change si facilement en dogme et en système dans l'*imagination des enfants*. Je m'efforçai de croire pendant quelques mois aux gouvernements révélés, sur la foi de M. de Chateaubriand et de M. de Bonald. » Comme cette ode avait été écrite en 1817, et qu'il avait alors 27 ans, on voit que Lamartine prolonge *son enfance* jusqu'à un âge où l'on considère d'ordinaire qu'elle est depuis longtemps achevée.

Victor Hugo, au contraire, n'avait que 18 ans lorsqu'il composa *Le Génie*. L'inspiration chez lui était directe. Tandis que Lamartine n'avait, de son propre aveu, loué la politique que pour plaire à l'amour, son glorieux émule avait puisé dans une admiration passionnée pour Chateaubriand les accents enflammés de l'ode qu'il lui dédiait. J'en ai sous les yeux le manuscrit original. Il fait partie d'un curieux volume qui compte parmi les plus précieuses reliques de Victor Hugo. C'est un exemplaire des *Œuvres Illustrées*, parues en 1855, chez Hetzel, gros volume massif de 1460 pages, qui a la forme d'un lourd dictionnaire. La reliure de chagrin vert ne relève pas d'élégance son aspect extérieur. L'écrin manque de grâce, mais il renferme des trésors. *Exemplaire unique donné à ma filleule Anna-Alice-Adèle Asplet*. Victor Hugo. Guernesey, [illegible] 1855, *Hauteville House*. Mlle Asplet était la fille du centenier de Guernesey, chez lequel le proscrit du 2 décembre avait trouvé l'hospitalité la plus généreuse et la plus courageuse. Et vraiment l'exemplaire est unique ! M. Paul Berret dans sa très curieuse étude sur la *Philosophie de Victor Hugo* a exprimé le regret que le volume soit sorti de France. J'ai eu le grand plaisir, où ma fierté de bibliophile trouvait sa part, de le détromper. Il est un des joyaux de ma bibliothèque. J'en donnerai quelque jour la description détaillée. Elle en vaut la peine. Victor Hugo n'y a pas fait moins de quatre dessins. Il y a retranscrit, pour faire plaisir et honneur à sa filleule, de nombreuses pages de ses œuvres. Sa femme, ses fils, ses amis ont collaboré à l'œuvre de la commune reconnaissance. Les dédicaces, les pages copiées, les photographies, les aquarelles, les autographes illustres sont semés dans le volume avec une prodigalité réjouissante. Et voici la perle incomparable : l'ode *Le Génie* y est tout entière en manuscrit original, écrite en 1820 par Victor Hugo. La calligraphie en est admirable. Ce n'est pas le premier jet, mais ce n'est pas non plus la copie définitive, puisque le manuscrit contient de nombreuses variantes. Il serait fastidieux de les donner toutes. Je m'en tiendrai aux essentielles. La septième strophe se présente ainsi sur le manuscrit :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
S'éveilla dans l'autre univers.
Contemplant, etc.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Contemplant etc.

Jeune encore, vers un nouveau monde
Tu fuis loin de nos bords sanglants,
Et là, du feu qui te féconde
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Ces [illegible] au texte définitif :

[illegible]
[illegible]
Tu fuis; le feu pur qui t'anime
S'éveilla dans l'autre univers:
Contemplant ces vastes rivages,
[illegible]
Aux [illegible]

[illegible]
[illegible]
Effacé les traces de Dieu.

La 8e strophe publiée est restée semblable à la strophe manuscrite. Il y a peu de changements dans la 9e. Mais, au contraire, la 10e comporte de nombreuses variantes. Le manuscrit se présente avec la physionomie suivante :

[illegible] Numide
[illegible] bord
[illegible] Pyramide,
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
T'enseigna ses secrets divins.

[illegible] tombe délaissée
[illegible] Amos [illegible]
[illegible] Elie
T'enseigna, etc.

[illegible]
La sainte muse du prophète,
T'enseigna, etc.

[illegible] possibles [illegible]
La sainte muse du prophète
T'enseigna, etc.

Et près de la tombe éternelle
La muse sainte et solennelle
T'enseigna, etc.

[illegible]
Tente immobile de la mort,
Le camp-voyageur du Numide
T'accueillit, errant sur ce bord.
Tu vis encore le mont auguste
Où, maudit par son peuple injuste,
Mourut le Sauveur des humains.
Et, près de sa tombe adorée,
La muse éternelle et sacrée
T'enseigna ses secrets divins.

Ces multiples variantes, qui témoignent de la précoce facilité du poète devaient aboutir à la strophe suivante :

A l'ombre de la Pyramide,
Tente immobile de la mort,
[illegible]
T'accueillit, errant sur ce bord.
[illegible]
Où, maudit par son peuple injuste
Mourut le Sauveur des humains.
Sur le tombeau qui nous rachète,
La muse sainte du prophète
T'enseigna ses secrets divins

Voici, d'après le texte publié, la 10e strophe :

Enfin au foyer de tes pères
Tu vins, rapportant pour trésor
Tes maux aux rives étrangères
Et les hautes leçons du sort!
Tu déposas ta douce lyre :
Dès lors, la raison qui t'inspire
Au Sénat [illegible] :
Et la Liberté rassurée
Confia sa cause sacrée
A ton bras, défenseur des rois.

Le poète avait préféré les quatre premiers vers à ceux-ci qu'il a biffés :

Enfin au foyer de tes pères
Tu revins, fatigué du sort,
Ton grand cœur, tes nobles misères
Te restaient pour dernier trésor.

Ce sont les trois derniers vers, relatifs à la Liberté, qui ont le plus fait hésiter Victor Hugo. Voici les variantes du manuscrit :

Et la Liberté, chaste et sage,
Vint fuir un culte qui l'outrage
Dans tes bras, défenseur des rois.

Et la Liberté, sage et fière
Confia sa chaste bannière
A ton bras, défenseur des rois.

Et la Liberté [illegible]
[illegible]
Dans tes bras, défenseur [illegible]

Et la Liberté rassurée
Commit la cause vénérée
A ton bras, défenseur des rois.

L'ode, quand elle parut en 1822 dans la première édition des *Odes et Poésies diverses*, s'enrichit de deux épigraphes, qu'il faut citer, parce qu'elles révèlent les sentiments d'enthousiasme dont Victor Hugo était animé envers Chateaubriand. L'une était empruntée à une ode du Tasse : « Va d'un pas ferme au Capitole ». L'autre était prise dans F. de Lamennais :

« Les circonstances ne forment pas les hommes, elles les montrent. Elles dévoilent pour ainsi dire la royauté du Génie, dernière ressource des peuples éteints. Ces rois, qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera difficilement. »

La 19e livraison du *Conservateur Littéraire* prenait contre les *Lettres Normandes*, qui avaient mis en doute le désintéressement politique de Chateaubriand, la défense de « la gloire la plus éclatante et la mieux méritée de ce siècle ». L'article était bref, mais, blâmant « la tolérance monstrueuse de la censure » il rachetait sa brièveté par sa virulence. « Le nom de M. de Chateaubriand est une sorte de propriété nationale sur laquelle nous veillons avec jalousie contre les envieux et les libéraux, cette double espèce de Vandales. » Ce début promettait; la fin dépassait ce qu'on en pouvait attendre. « Il y a peu de profit pour les Figaro politiques à calomnier un homme tel que M. de Chateaubriand. Sur cet athlète invulnérable la *cicatrice* ne reste même pas. » L'article n'est pas signé, mais il porte une griffe à laquelle il est facile de reconnaître son auteur.

La 24e livraison appelle de ses vœux, en vue de la crise des élections, la publication d'un ouvrage de Chateaubriand « dont il y aurait peut-être indiscrétion de notre part à révéler le titre ». Cette simple phrase suffit à montrer que le *Conservateur Littéraire*, c'est-à-dire Victor Hugo, qui le résumait tout entier et le rédigeait presque en entier, recevait les confidences de Chateaubriand. Le *Conservateur Politique* avait disparu. Aussi « les royalistes désiraient-ils bien vivement connaître l'opinion du premier de nos écrivains et de nos hommes d'Etat sur la marche des événements ».

Aucune occasion n'échappe à Victor-Hugo pour célébrer la gloire du maître qu'il admire. Il termine un long article sur l'*Histoire Générale de France* de M. Dufau en disant qu'un historien ne doit pas écrire l'histoire des peuples étrangers, parce qu'il est « des convenances de langage qui ne sont révélées à l'écrivain que par l'esprit de la nation ». Cette considération générale, qui est d'ailleurs d'un nationalisme littéraire fort contestable, paraît n'avoir été énoncée que pour appeler une application particulière.

M. de Chateaubriand écrit l'histoire de France. Quel vide remplira dans notre littérature l'ouvrage de cet homme qui, suivant la belle expression de M. Lamennais, est *si avant dans la gloire*. Nous posséderons alors notre histoire écrite par un personnage historique, nos hommes d'Etat jugés par un homme d'Etat, nos écrivains appréciés par un écrivain, nos grands hommes enfin immortalisés une seconde fois par un grand homme ! »

Le début de l'année 1821 voit s'achever l'existence du *Conservateur Littéraire* dont le dernier numéro parut au mois de mars. Le culte de Chateaubriand s'y affirme encore. Voici un écho, comme on dit aujourd'hui.

Grande nouvelle. M. Pigault-Lebrun [illegible] publier... Quoi, un poème?... Vous n'y êtes pas... Quoi donc, une tragédie?... C'est bien pis... Quoi donc, enfin?... Une *Histoire de France!... Risum teneatis*. Celle de M. de Chateaubriand est parodiée d'avance. »

A suivre. LOUIS BARTHOU.

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSSON A TRAVERS LA SUÈDE

Tel est le titre d'un livre que Mme Selma Lagerlöf écrivit pour les écoliers de son pays; œuvre charmante où le public scandinave et européen s'est plu à retrouver les qualités de la grande romancière. Composant une sorte de conte de fées, Mme Selma Lagerlöf a pu donner libre cours à sa fantaisie; en ce long récit mouvementé, et qui vaut tour à tour par l'observation, une vive peinture du pays, de la vie animale, des mœurs des hommes, par la fraîcheur des impressions, le charme des légendes évoquées en grand nombre, la variété des situations et l'humour, la poésie jaillit

des spectacles les plus familiers et des âmes les plus humbles. Un immense succès l'accueillit. Ce récit est encore inédit en France ; nous en détachons et en offrons ci-dessous aux lecteurs de la *Revue Bleue* quelques épisodes.

Le thème est le suivant: Nils Holgersson, fils d'un paysan Scanien, gamin nonchalant et capricieux, est transformé en « tomte » (lutin ; haut comme « un revers de main, il est emporté un jour par un jars domestique qu'entraîne au printemps une bande d'oies sauvages en route pour la Laponie; la vieille oie-guide Akka de Kebnekaise le prend sous sa protection et lui fait visiter au cours de ses migrations toute la Suède.

T. H.

LA GRANDE DANSE DES GRUES A KULLABERG

Mardi [illegible]

Kullaberg est une montagne basse, longue, nullement grande ni puissante ; son large sommet porte des champs, des bois et quelques petites landes: çà et là surgissent des renflements couverts de bruyère et de rocs nus; là-haut le paysage n'est pas particulièrement beau; il a l'aspect de la plupart des contrées élevées de Scanie.

Quiconque suit le chemin du sommet est un peu déçu. Mais qu'il s'écarte de la piste, s'approche des flancs de la montagne et jette un coup d'œil vers les pentes abruptes; il découvrira une foule de choses curieuses et se demandera comment il pourra les examiner toutes. Kullaberg en effet ne repose pas comme tant d'autres montagnes sur la terre, entourée de plaines et de vallées : elle s'est élancée dans la mer aussi loin qu'elle a pu. Nulle bande de terre ne s'étend à ses pieds et ne la protège contre les vagues. Celles-ci atteignent ses murailles et ont eu le loisir de les former et de les user à leur guise. Aussi ces murailles se dressent-elles ouvrées et sculptées par la mer et son auxiliaire le vent. Il y a des précipices taillés dans la falaise, et des pics noirs polis sous les coups de fouets incessants du vent. Il y a des colonnes isolées qui surgissent de l'eau, et de sombres cavernes aux entrées étroites. Il y a des escarpements verticaux et nus et de douces pentes envahies par la végétation. Il y a de petits promontoires et de petites baies et de petits galets que les lames roulent dans un perpétuel bruissement. Il y a de superbes portails de pierre qui ouvrent leurs voûtes au-dessus de l'eau ; il y a des récifs pointus que noie à chaque instant une écume blanche, et d'autres qui se mirent dans une eau glauque et noire, éternellement tranquille. Il y a des marmites géantes creusées dans le roc ; d'énormes crevasses incitent le promeneur à se risquer dans l'intérieur de la montagne jusqu'à la caverne du gnome de Kullen.

Des ronces et des plantes rampent, escaladant et dégringolant ces falaises, ces rocs et ces crevasses. Des arbres ont poussé, mais la puissance du vent les a contraints à se transformer en buissons pour pouvoir se retenir aux flancs de la montagne. Les chênes s'écrasent sur le sol, et des hêtres aux troncs bas forment, dans les replis et les trous, de grandes tentes de verdure.

Ces merveilleuses murailles, avec la mer vaste et bleue en bas, et l'air piquant, scintillant au-dessus, ont rendu Kullaberg si chère aux hommes qu'ils y viennent en foule tout le long de l'été. Il est plus difficile de dire ce qui y attire les animaux, mais ils s'y assemblent tous les ans en une grande réunion de jeu. C'est une coutume qui date de temps immémoriaux ; il aurait fallu être là au moment où la première vague de la mer couvrit d'écume la rive pour expliquer la raison de ce choix.

Lorsque l'assemblée va avoir lieu, les cerfs, les chevreuils, les lièvres, les renards et les autres quadrupèdes se mettent en route dans la nuit pour n'être pas vus par les hommes. Un peu avant le lever du soleil, ils se rendent à la place des jeux, une lande à gauche du chemin non loin de la pointe extrême de l'île.

La place des jeux est entourée de tous côtés de hauteurs arrondies : on ne la découvre qu'en arrivant tout près. Au mois de mars, il est peu probable que personne s'égare de ce côté. Les étrangers, qui pendant la belle saison se promènent à travers les collines et escaladent la montagne, ont été chassés par les tempêtes de l'automne. Le gardien du phare du promontoire, la vieille dame qui habite Kullagård, le fermier de Kullen et ses gens, suivent leurs chemins accoutumés, et ne rôdent pas dans les landes désertes.

Arrivés à la place des jeux, les quadrupèdes s'installent sur les collines, chaque espèce d'animaux séparément, bien que, un jour comme celui-là, la paix générale règne, et que personne n'ait rien à craindre. Ce jour-là, un levreau pourrait traverser la colline des renards sans même risquer de perdre le bout de ses longues oreilles. Pourtant les animaux se tiennent par groupes. C'est la coutume. Lorsqu'ils ont tous pris leur place, ils commencent à attendre l'arrivée des oiseaux. Il fait presque toujours beau temps ce jour-là. Les grues sont habiles à prévoir le temps ; elles ne convoqueraient pas les animaux s'il était à la pluie.

Or, bien que l'air soit limpide et que rien n'arrête le regard, les quadrupèdes ne voient pas venir les oiseaux. C'est étrange, car le soleil est déjà levé, et

les oiseaux auraient dû être en route. On n'aperçoit que de petits nuages noirs qui passent sur la plaine. Mais voilà! Un de ces nuages se dirige vers Kullaberg en suivant la côte du Sund. Arrivé au-dessus de la place des jeux, il s'arrête, et soudain tout le nuage n'est que chants et trilles et musique. Il monte et s'abaisse, remonte encore, redescend et ce ne sont que chants et trilles et musique. Enfin tout le nuage s'abat sur une colline, tout le nuage d'un coup, et instantanément la colline disparaît, cachée par des alouettes grises, de beaux pinsons rouges, gris et blancs, des étourneaux tachetés et des mésanges d'un vert jaune.

Bientôt une brume légère passe sur la plaine. Elle ralentit son allure au-dessus de chaque groupe de maisons, au-dessus des chaumières et des châteaux, des hameaux et des villes : et chaque fois elle semble aspirer du sol une petite colonne tourbillonnante de grains de poussière grise. Elle grandit, grandit, et lorsqu'enfin elle se dirige vers Kullaberg, ce n'est plus une brume inconsistante, mais un nuage compact si vaste, que son ombre s'étend sur le sol de Höganäs à Mölle. Lorsqu'il s'arrête au dessus de la place des jeux, il cache le soleil; un bon moment, il pleut des moineaux avant que ceux qui volaient au centre du nuage voient la claire lumière du jour.

Mais voilà le plus gros des nuages d'oiseaux qui arrive. Il est formé de bandes d'oiseaux venus de partout. Il est d'un gris bleu lourd, et ne laisse pas percer un seul rayon de soleil. Il vient, sombre et terrifiant comme un nuage d'orage. Il retentit d'un tapage infernal, de cris terribles, des rires les plus moqueurs, et des plus sinistres croassements. On est content de le voir se désagréger en une pluie papillonnante et croassante de corneilles et de choucas, de corbeaux et de freux.

Ensuite, outre les nuages, apparaissent dans le ciel une foule de figures et de signes. Des lignes droites et pointillées surgissent à l'est et au nord-est : ce sont des oiseaux des bois venus du Smatland : les gélinottes et les coqs de bruyères volent en file à deux ou trois mètres de distance les uns des autres. Les oiseaux d'eau, qui vivent à l'île Mårkläppen devant Falsterbo, remontent le Sund groupés en figures étranges : triangles et longs harpons, crochets obliques et demi-cercles.

L'année où Nils voyageait avec les oies sauvages, Akka et sa bande arrivèrent après tous les autres : elles avaient eu en effet à traverser la Scanie dans toute sa largeur pour arriver à Kullaberg. Nils fit le voyage à califourchon sur le cou de Herr Ermenrich, la cigogne. Bien que ce fût pour lui un grand honneur, il n'en fut pas moins assez inquiet par moment, car Herr Ermenrich était un maître dans l'art du vol, et allait autrement vite que les oies sauvages. Akka volait son chemin tout droit, à coup d'ailes égaux; Herr Ermenrich s'amusait à des tours d'adresse. Tantôt il restait immobile à une hauteur vertigineuse, planant dans l'air sans remuer les ailes, tantôt il se précipitait en bas si vite qu'il semblait, tel une pierre, devoir s'abîmer sur le sol. Tantôt il s'amusait à tourner autour d'Akka en cercles de plus en plus étroits comme un tourbillon. Le gamin n'avait jamais rien vu de pareil, et tout en éprouvant une peur constante, il dut s'avouer qu'il n'avait pas su jusqu'ici ce que c'était qu'un beau vol.

On ne fit qu'un arrêt en route, au Vombsjön, où l'on rejoignit la bande d'Akka. Puis on vola droit sur Kullaberg.

On descendit sur le sommet de la colline réservée aux oies sauvages. En promenant ses regards sur les hauteurs environnantes, le gamin reconnut sur l'une les bois aux nombreux andouillers des cerfs, sur une autre les huppes grises des hérons. Une colline était rouge de renards, une autre noire et blanche d'oiseaux marins, une autre encore grise de souris et de rats. Une colline était occupée par des corbeaux noirs qui ne cessaient de croasser, une autre par des alouettes incapables de rester en place : à chaque instant, elles s'élançaient dans l'air en chantant d'allégresse.

L'usage voulait que les corneilles commencassent les jeux et les exercices du jour par une danse aérienne. Elles se divisèrent en deux groupes que l'on vit voler l'un vers l'autre, se rencontrer, se séparer, et puis recommencer. Cette danse comprenait plusieurs reprises; aux spectateurs qui n'étaient pas au courant des règles, elle parut un peu monotone. Les corneilles en étaient très fières, mais les autres animaux furent contents, lorsque ce fut fini. Cette danse leur semblait aussi morne et dénuée de sens que le jeu des tempêtes d'hiver avec les flocons de neige. Elle attrista tout le monde, on attendait impatiemment quelque chose de plus gai.

On n'attendit pas longtemps; à peine les corneilles avaient-elles fini que les lièvres se précipitaient. Ils s'élancèrent en une longue file sans beaucoup d'ordre, tantôt isolés, tantôt trois ou quatre de front. Tous se dressaient sur leurs pattes de derrière, puis ils couraient si vite que leurs longues oreilles tournoyaient de tous côtés. Sans cesser de courir, ils tourbillonnaient sur eux-mêmes, bondissaient et de leurs pattes de devant se frappaient la poitrine pour la faire résonner. Quelques-uns firent des séries de culbutes, d'autres se plièrent en deux et roulèrent comme des roues; on en voyait qui se tenaient sur une patte et tournaient en rond, d'autres marchaient sur leurs pattes de devant. Tout cela sans ordre, mais il y avait beaucoup de gaieté dans la danse des lièvres, et les animaux qui les re-

gardaient, commencèrent à respirer plus vite. C'était le printemps, la joie, et les plaisirs allaient revenir. L'hiver était fini. L'été approchait. Bientôt ce ne serait qu'un jeu de vivre.

Lorsque les lièvres eurent fini leurs ébats, ce fut aux grands oiseaux des bois de montrer leur adresse. Une centaine de coqs de bruyères à la robe noire miroitante, et aux sourcils écarlates se posèrent sur un grand chêne au milieu de la place. Celui, qui s'était posé sur la branche supérieure, hérissa ses plumes, abaissa ses ailes et déploya sa queue en éventail, de façon à laisser voir ses tectrices blanches. Puis il tendit le cou, et lança quelques notes profondes de sa gorge gonflée « Tiœc, tiœc, tiœc. » C'est tout ce qu'il put articuler, puis on n'entendit que quelques sons rauques arrachés du fond du gosier. Il ferma les yeux et chuchota: « Sis, sis, sis! Ecoute comme c'est beau ! Sis, sis, sis ! » Et il fut saisi d'un tel ravissement, qu'il perdit toute notion de ce qui se passait autour de lui.

Pendant que le premier coq de bruyères était encore en train de siffler, les trois coqs posés au dessous de lui se mirent à chanter, et avant qu'ils eussent terminé toute leur chanson, les dix, qui se trouvaient sur les branches au dessous, commencèrent à leur tour, et ainsi de suite de branche en branche: et enfin les cent coqs de bruyères chantaient, gloussaient et sifflaient. Ils étaient tous saisis du même ravissement, et cela agit sur les autres animaux comme une ivresse contagieuse. Le sang qui tout à l'heure avait couru joyeux et léger était maintenant lourd et brûlant : « En vérité, c'est le printemps, se disaient les animaux. Le froid de l'hiver s'est évanoui. Le feu du renouveau brûle sur la terre. »

Lorsque les gelinottes virent le succès des coqs de bruyères, elles ne purent rester tranquilles. Comme il n'y avait pas d'arbre où elles pussent s'installer, elles s'élancèrent vers le champ des jeux où la bruyère se dressait si haute que seules les plumes gracieusement recourbées de leurs queues et leurs gros becs apparaissaient, et elles commencèrent à chanter : « Orr, orr, orr. »

Au moment où les gelinottes entraient en lutte avec les coqs de bruyères, quelque chose d'inouï se passa. Un renard profita du moment où l'attention de tous les animaux était fixée sur le jeu des coqs de bruyères pour se glisser vers la colline des oies sauvages. Il rampa très prudemment et il était déjà presque au sommet, lorsqu'une oie l'aperçut. Comme elle pensait bien qu'un renard ne s'était pas glissé parmi les oies dans une bonne intention, elle se mit à crier : « Gare, oies sauvages ! Gare ! » Le renard se jeta sur elle et la mordit au cou, peut-être surtout pour la forcer à se taire, mais les autres oies avaient déjà entendu le cri et s'élevèrent rapidement en l'ai Les autres animaux virent alors, sur la colline d sertée par les oies, Smirre, le renard, une oie mor dans la gueule.

Il avait rompu la trêve du jour des jeux : il fu condamné à une punition si sévère, que, toute sa vi il allait regretter de n'avoir pas su maîtriser so désir de se venger d'Akka et de sa bande : une foul de renards l'entourèrent rapidement et le con damnèrent selon la vieille coutume à l'exil. Aucu des renards n'essaya d'atténuer la peine, car ils sa vaient tous qu'en ce cas, ils seraient à jamai chassés de la place des jeux, et qu'on ne leur per mettrait jamais d'y revenir. En conséquence, l'exi fut unanimement prononcé contre Smirre, le renard Défense lui était faite de séjourner en Scanie. I était forcé de quitter sa femme et ses parents, le districts de chasse, demeures, refuges et caches qu'il avait possédés pour chercher fortune ailleurs Afin de faire savoir à tous que Smirre était proscrit, le doyen des renards lui mordit la pointe de l'oreille droite. Tout de suite, les jeunes commencèrent à glapir, assoiffés de sang, et se jetèrent sur Smirre. Il ne lui resta qu'à prendre la fuite, et poursuivi par toute une bande de jeunes renards il détala sur les pentes du mont Kullaberg.

Pendant ce temps les gelinottes et les coqs de bruyères jouaient leur jeu. Mais ces oiseaux s'absorbent tellement dans leurs chants qu'ils ne voient ni n'entendent rien.

Leur concours était à peine achevé, que les cerfs de Hœckeberga avancèrent à leur tour; plusieurs couples de grands cerfs luttaient à la fois. Ils se jetaient l'un contre l'autre avec une grande force, entrechoquaient avec éclat leurs bois dont les andouillers s'enchevêtraient, et essayaient ainsi de se faire reculer l'un l'autre. Ils déchiraient de leurs sabots les tertres de bruyère; leur haleine formait comme une fumée autour d'eux, des cris rauques sortaient de leur gorge et l'écume coulait le long de leurs épaules.

Tout autour sur les collines régnait un silence haletant; les animaux étaient remués de sentiments nouveaux. Tous se sentaient courageux et forts, animés d'une vigueur renaissante, ravivés par le printemps, alertes et prêts à toutes les aventures. Ils n'éprouvaient point de colère les uns envers les autres; néanmoins les ailes et les plumes des cous se redressaient, les griffes s'aiguisaient. Si les cerfs avaient continué encore longtemps, la lutte aurait éclaté partout sur les collines, car tous étaient saisis du désir de montrer qu'ils étaient pleins de vie, que l'impuissance de l'hiver était vaincue, que la force bouillonnait dans leurs corps.

Mais les cerfs cessèrent leurs combats, et un mur-

mure se propagea de colline en colline : « Les grues arrivent ».

Ils arrivaient en effet les oiseaux gris, vêtus de crépuscule, aux ailes ornées de longues plumes flottantes, une aigrette rouge sur la nuque. Les grands oiseaux aux longues pattes, aux fins cous déliés, aux petites têtes, descendirent la pente comme en glissant, et saisis d'un vertige mystérieux. Tout en glissant en avant, ils tournaient sur eux-mêmes, moitié volant, moitié dansant. Les ailes élégamment relevées, ils se mouvaient avec une rapidité incompréhensible. Leur danse avait quelque chose de singulier et d'étrange. On eût dit des ombres grises jouant un jeu que l'œil suivait diffilement, et ce jeu, il semblait qu'elles l'eussent appris des brouillards qui flottent sur les marécages déserts. Cela tenait du sortilège. Tous ceux qui venaient pour la première fois au mont Kullaberg comprirent enfin pourquoi la réunion était appelée la danse des grues. Il y avait de la sauvagerie dans cette danse, mais le sentiment qu'elle éveillait dans le spectateur n'en était pas moins une douce langueur. Personne ne songeait plus à lutter. Mais tous, ceux qui avaient des ailes et ceux qui n'en avaient pas, aspiraient à s'élever au-dessus des nuages, à chercher ce qu'il y avait derrière, à abandonner le corps pesant qui les entraînait vers la terre, à s'envoler vers le ciel.

Cette nostalgie de l'inaccessible, de ce qui est caché au delà de la vie, les animaux ne la ressentent qu'une fois par an, et c'est en voyant la grande danse des grues.

(*A suivre.*) SELMA LAGERLOF.

SULLY

HOMME DE GUERRE ET HOMME D'ÉTAT (1)

Loin d'être l'aîné de Henri IV, Sully était son cadet de bon nombre d'années, exactement de sept ans, si l'on s'en tient à la date admise de 1560, comme date de naissance de Sully, de six ans seulement si l'on accepte la date donnée par André Duchesne. C'est même une coïncidence curieuse que le futur roi et son futur ministre sont nés le même jour, 13 décembre, jour de sainte Luce.

Est-ce pour cela que les astrologues leur avaient prédit à tous deux de brillantes destinées, à l'un la couronne, à l'autre les dignités? Précisément. Sully s'est complu à le redire (1). Ces prophéties avaient quelque mérite ; car, au point de vue rationnel, les auspices n'étaient guère propices.

Quand Henri IV naquit, à Pau, le 13 décembre 1553, des degrés trop nombreux (pas moins de vingt) le séparaient du trône, sans parler de tant d'autres obstacles. De son côté, Maximilien de Béthune n'était pas même l'aîné de la famille. Il ne le devint qu'à dix-huit ans, par la mort accidentelle de son frère. Si sa maison avait de grandes prétentions nobiliaires, si elle faisait remonter son origine jusqu'au xe siècle, jusqu'à Robert de Béthune, avoué d'Arras, et se disait apparentée aux comtes de Flandre et alliée aux maisons souveraines, elle n'était de toutes manières qu'une branche cadette, et son mince patrimoine n'était qu'un apport de mariage. Le dicton : à père avare, fils prodigue, devait se retourner ici. Sully devint l'économie faite homme, son grand-père avait été si prodigue qu'il ne laissa derrière lui que le château et la baronnie de Rosny qui lui provenait de son mariage avec Anne de Melun.

Mais Henri IV et Sully avaient tous deux de qui tenir, du côté de leur mère surtout. Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV, qui fut appelée la *mignonne des rois*, était une des princesses les plus accomplies de l'Europe, comme fermeté de caractère et comme esprit, et sa mère à elle n'était autre que la Marguerite des Marguerite, la délicieuse sœur de François Ier.

Sully, par sa mère, se rattachait à une famille de robe. Son grand-père maternel était président à la Cour des Comptes, et s'il est vrai, comme on l'assure, que sa grand'mère était proche parente des Briçonnet, nous trouverions un lien de sang inattendu entre le célèbre surintendant des finances de Louis XIII et celui de Henri IV.

*
* *

Agrippa d'Aubigné, dans la préface de sa volumineuse *Histoire universelle*, jetant un coup d'œil sur la vie de Henri IV, la résume en cette poétique image :

« Nous tirons un prince du berceau encourtiné d'espines, d'elles armé et picqué tout ensemble, comme une fleur qui a langui longtemps dans un hallier d'horties et de serpens.

« Son matin n'a veu le soleil qu'entre les nuées qui l'ont noyée en l'espanouissant.

« Son midi a esté effroyable de tonnerres et d'orages sans repos.

« Sa soirée plus douce nous a donné loisir de pen-

(1) V. la *Revue Bleue* du 25 novembre 1911.

(1) Edit. orig. I, p. 32 [illegible]

dre nos habillemens mouillez devant l'autel du Dieu de paix.

[illegible] qui lui a fermé les yeux d'une façon aussi peu commune que sa vie, nous la laissons sous le rideau jusques à l'heure d'en parler (1). »

Nous pouvons nous servir d'une image analogue pour nous représenter la vie du compagnon à côté de celle du maître. Ce sont comme quatre phases de floraison que nous offre la longue existence de Sully. Son printemps, le matin de sa vie fut tout de lutte guerrière. Mais, en pleine mêlée, le conseil, la prudence, la sagesse tiennent autant de place que la bravoure. Il travaille à la paix, à la paix politique, à la paix religieuse en faisant la guerre. C'est la première période : elle va jusqu'à l'abjuration de Henri IV et à la prise de Paris, 1577-1584. Elle dure [illegible]

Voici la seconde : La guerre continue, mais la réorganisation commence — et Sully en est un des plus diligents, un des plus solides ouvriers. Le couronnement de l'œuvre, c'est, grâce aux négociations de Sully, la soumission des derniers rebelles, c'est la paix de Vervins avec l'Espagne (1598), c'est, la même année, l'Edit de Nantes.

Nous entrons dans la troisième période; elle s'étend sur douze années de paix, presque jour pour jour, du 12 mai 1598 au 14 mai 1610. Sully est au faîte des honneurs, des dignités, des charges, à l'apogée du pouvoir et de la vie (38 à 50 ans). Tout est réorganisé, finances, voirie, administration, armée, commerce, agriculture, instruction. Il fait face à tout. Il est financier, grand voyer, administrateur, agronome, artilleur, architecte, ingénieur, quoi encore? ambassadeur et négociateur, soit avec l'Angleterre, soit avec le duc de Savoie; gouverneur du Poitou, protecteur du Collège de France, pourquoi ne le dirais-je pas? pourquoi ne rendrais-je pas à sa mémoire cet hommage de gratitude au nom de mes lointains prédécesseurs. L'un d'eux Guillaume Duval dans son *Collège royal*, daté de 1644, raconte ce trait :

« Henry IVe de très glorieuse mémoire disait un jour, il y a quarante deux ans ou environ donc vers 1598 (je le scay de personnes dignes de foy et d'authorité qui estoient présents) comme quelques Lecteurs faisoient plainte à sa Majesté de ce qu'ils n'étoint payés de leurs gages : « J'ayme mieux qu'on diminue de ma despense et qu'on m'oste de ma table, pour en payer mes Lecteurs : je veux les contenter, M. de Rosny les payera. » Ce qui fut exécuté le lendemain avec cette parolle de M. de Rosny ou de Sully, lors surintendant, aux Lecteurs qui le salüoint et supplioint : « Les autres vous ont donné du papier, du parchemin et de la cire; le Roy vous a donné sa parolle, et moy je vous donnerai de l'argent » (1).

Maintenant, notez-le, en étant tout ce que j'ai dit, Sully ne cesse d'être soldat. Il est financier, administrateur l'épée au côté ou au poing, C'est lui qui donnera à Henri IV les conseils les plus énergiques pour le pousser à la guerre contre le duc de Savoie et qui contribuera plus que personne, en mettant immédiatement en ligne une armée pourvue de tout (2), à l'annexion à la France de la Bresse et du Bugey. L'épée le quitte si peu, qu'il lui faut la Bastille à gouverner, l'Arsenal à diriger, comme grand-maître de l'artillerie, il lui faut des forteresses, des châteaux forts où il puisse se retirer d'où il puisse défendre le trésor, assurer la tranquillité et le bien du pays contre tous les assaillants. Personne n'a jamais pratiqué mieux et plus complètement que lui l'axiome: *Si vis pacem, para bellum*. Son grand effort [illegible] de mettre par un trésor opulent enfermé à la Bastille une armée puissante, un armement perfectionné, une artillerie formidable, son souverain en mesure de triompher définitivement de la maison d'Autriche (3) et d'acquérir ainsi pour la France et l'Europe une prépondérance bienfaisante, civilisatrice et tolérante! Fut-il jamais plus noble but, et voyez-vous poindre déjà ce qu'il y avait de réalisable dans une conception que les circonstances seules, comme je le dirai, transformerent en utopie.

Henri IV tombe sous le couteau de Ravaillac le 14 mai 1610, quand il se rendait à l'Arsenal pour visiter Sully malade, et il semble que désormais Sully ne vive plus que d'une *vie posthume* de Hen-

(1) [illegible] pierre. Et cette même année Critton, professeur royal, traduisait en latin le panégyrique de Sully que le président [illegible]

[illegible] réussi, avec une rapidité extrême et pour un prix modique, à concentrer à Lyon tout le matériel de campagne pesant 3 millions 300 milliers. Les voituriers parisiens s'étaient engagés [illegible] cun les meubles, coffres, hardes et *autres choses* qu'il plaira [illegible] liers de poudre etc. Ils étaient liés ; ils durent s'exécuter.

[illegible] 3.000 chevaux rouliers étaient achetés pour l'artillerie, *cent* [illegible] allaient être transportés sur la Meuse. Et dans les coffres de la Bastille un trésor de guerre de plus de 43 millions était [illegible]

(1) [illegible]

ry IV. Le manuscrit original des *Économies* caractérise bien cette attitude. J'y lis :

« Veu la mauvaise posture ou vous estes demeuré apprès vostre retraite de la court, telle que l'on ne sauroit davantage offencer les dieux du temps... que de faire la moindre mention du monde des illustres et magnifiques vertuz du feu Roy et de vostre ordre et d'administration dans les affaires dont ils semblent *avoir pris le contre-pied* » (1).

Et, en effet, Marie de Médicis, les Concini et leur séquelle, les courtisans et les princes ont repris les anciennes mœurs, et la désastreuse politique de division à l'intérieur, de faiblesse au dehors envers la maison d'Autriche. En moins de dix ans les réserves accumulées par Sully sont gaspillées, dilapidées, les coffres sont vidés. Dès 1621 il faut inaugurer la série des emprunts qui, en quelques années, vont endetter le trésor de près de trois cents millions de livres tournois.

On s'explique que Sully n'ait plus vécu que dans le passé et que, par les additions qu'il a faites aux *Économies* et par leur remaniement incessant, il se soit constitué, comme l'a dit avec esprit M. Pfister, « le gendarme de la mémoire de Henri IV ». Ce n'est qu'en apparence que la continuation de ses Mémoires va jusqu'en 1628. Elle s'arrête au vrai en 1610. Elle n'est, elle-même, selon les propres termes de sa préface, que l' « histoire de deux vies et de deux fortunes seulement, à sçavoir d'un vertueux et magnanime roy et grand capitaine, et d'un utile et loyal sujet » (2).

Sully fut-il présenté dès le premier âge à Jeanne d'Albret et engagé au service de Henri IV? Il n'y a pas de raison sérieuse pour en douter. Rosny n'était pas si loin de Vendôme, où la reine de Navarre tenait sa cour, pour que le jeune homme ne pût y être mené. La description qu'il a faite plus tard de cette audience est en tout cas charmante, même si l'imagination de l'écrivain s'y est jouée.

Il est difficile de préciser l'époque où Sully fit ses premières armes avec Henri de Navarre. Ce qui est certain, c'est qu'il s'acquit une grande réputation de bravoure, qu'il fut à l'armée dès l'âge de dix-sept ou dix-huit ans (1577-1578) et qu'il apprit le métier des armes à fond.

Les occasions de se battre n'allaient pas manquer puisque, aux premiers États de Blois (1576), Henri III s'était déclaré chef de la Ligue et que l'extermination des réformés en était le but avoué. Une accalmie se produit-elle en 1580, une paix momentanée, Sully, impatient d'activité guerrière, demande à son maître l'autorisation de suivre le duc d'Alençon (frère du roi) dans l'expédition qu'il tente sur les Pays-Bas espagnols. Il espère ainsi recouvrer dans le Nord les biens perdus par la famille de Béthune. Il n'en rapporta que de curieuses anecdotes pour ses Mémoires, celle-ci, par exemple, qui vous permettra de juger de son talent d'écrivain.

L'armée venait de s'emparer de Cateau Cambrésis et voici l'aventure qu'il se fait raconter par ses secrétaires : « Comme vous alliez par les rues (c'est un secrétaire qui parle), suivy de ceux de vos compagnons qui avaient esté avec vous à l'assaut, vous vistes venir droict à vous une assez belle fille, toute deschevelée et gouspillée en ses habits : laquelle courant tant que jambes la pouvoient porter, se vint jetter entre vos bras, vous voyant une mandille de velours orangé en broderie d'argent, et criant : « Hélas ! monsieur, sauvez-moy l'honneur et la vie : car voilà de vos soldats qui me poursuivent pour me tuer ou violer. » A quoy vous luy respondites : « Hé ! où sont-ils, ma mie, car je ne vois personne après vous? » Ils se sont cachez, vous dit-elle, dans une maison que voylà, lorsqu'ils vous ont veus, et en voy encor'un, qui regarde à la porte ce que je deviendray ». « Et bien, bien, luy dites-vous, n'ayez plus de peur, j'empescheray bien qu'ils vous fassent desplaisir, voire vous meneray seurement dans la plus prochaine Église ». A quoy elle respondit, vous tenant toujours embrassé : « Hélas ! monsieur, je m'y suis bien voulu retirer; mais celles qui sont dedans, ne m'ont pas voulu recevoir, à cause qu'ils scavent que j'ay la maladie. » « Comment vray Dieu, luy dites-vous en la repoussant des deux bras, vous avez la peste? Pardieu, vous estes une méchante femelle, et yrez chercher refuge ailleurs qu'entre mes bras. Hé ! mamie, ne vous estoit-ce pas une assez bonne défence, pour empescher que l'on ne vous touchast, que de dire que vous estiez pestiférée? » Et lors sans attendre sa response, vous la quittastes là avec une telle apprehension, qu'à toutes heures, plus de quatre jours durant, vous vous tastiez le pous, et au moindre mal de teste que vous sentiez, vous croyez avoir la peste, neantmoins vous n'eustes aucun [illegible] »

L'histoire est plaisante, mais il ne faudrait pas qu'elle vous fît supposer que Sully n'était pas à l'occasion aussi brave devant l'épidémie que devant le feu. Il retourna en pleine peste rejoindre sa femme dans son château de Rosny, où elle était comme bloquée, mise en quarantaine.

C'est là qu'il s'installe momentanément dès 1584,

(1) Bibl. nat., Ms. [illegible]
(2) Bibl. nat. Ms. [illegible]

(1) Bibl. [illegible]

après avoir épousé Anne de Courtenay, et aussitôt il s'y montre merveilleux économe, *parfait ménager* comme on disait alors.

Nul de son temps n'a eu, dans l'entourage de Henri de Navarre, plus nette conscience que le *bon ménage* est à la fois le nerf dans la guerre et la condition primordiale du bonheur public dans la paix. De ce bonheur, du reste, qui donc avait souci alors? Qui songeait, en plein déchaînement des passions les plus violentes, au milieu d'une lutte sauvage que souillèrent les assassinats les plus odieux, celui de Guise, celui de Henri III, qui songeait à la concorde des esprits, à l'harmonie des âmes? Sully eut le mérite non seulement d'y songer, mais d'y travailler, en attendant qu'il devînt le réorganisateur du pays.

* *

Les événements se précipitent, la popularité du chef véritable de la Ligue, Henri le Balafré, est au comble, les barricades se dressent à Paris. Henri III se sauve à Chartres. La Ligue est maîtresse de la capitale; elle va, appuyée sur l'étranger, chasser du trône Henri III et en écarter, elle n'en doute pas, Henri de Navarre. Les deux rois, après l'assassinat de Guise, forfait auquel le Béarnais est resté complètement étranger) s'accordent à Tours et vont ensemble assiéger Paris. Le 1er août 1589 Henri III est, à Saint-Cloud, frappé à mort par Jacques Clément.

Et alors la lutte décisive s'engage où Sully est sans cesse aux côtés de Henri IV. A la bataille d'Ivry (1590) il est criblé de blessures et se couvre de gloire. Il prend part à la surprise des faubourgs de Paris (27 juillet 1592) et au second siège de la capitale.

Le dénouement approche. Il faut vaincre, mourir ou abjurer. La France est le champ clos des puissances étrangères, catholiques et protestantes. Le pape Grégoire XIV lève et dirige sur la France une armée de 120.000 hommes et de fort subsides en argent, 4.000 Espagnols, 2.000 Allemands et Suisses défendent Paris. L'Angleterre et l'Allemagne envoient des armées de secours à Henri IV, et l'Espagne menace, à la sollicitation du Saint-Siège, de faire entrer toutes ses forces en ligne, si les Etats Généraux, que Mayence est obligé de convoquer à Paris, n'élisent pas un roi de France à qui Philippe II puisse donner en mariage l'infante d'Espagne.

Fort habilement Henri IV pare le coup en demandant la convocation à Suresnes d'une conférence de délégués de la Ligue et de ses propres députés. Mais il faut prendre parti sur la question religieuse.

L'abjuration du roi à bref délai devient une impérieuse nécessité. Sully la lui conseille. Il est à la tête de ceux qui lui remontrent que *de tous les canons, le canon de la messe était le meilleur pour réduire les villes de son royaume.* Henri IV abjure à Saint-Denis, et le 22 mars 1594, Paris lui ouvre ses portes.

Quel fut, au vrai, le rôle que Sully a eu dans ce grand événement?

Sully se tient à égale distance des huguenots intransigeants et des catholiques fanatiques. Il sait fort bien, du reste, que pour le plus grand nombre la religion n'est qu'un manteau aux passions haineuses et aux appétits effrénés — appétits de pouvoir, appétits de fortune. Tous ceux-là, ce sera à la politique de les ramener ou de les réduire. Les autres, les chrétiens sincères, comment ne trouveraient-ils pas un terrain d'entente pour leurs consciences?

Un excellent historien, M. Perrens, en a fait la réflexion sagace : « Sully, a-t-il dit, est un chrétien, mais un chrétien libre, exempt de tout esprit de secte, tolérant pour ce motif même, et semblable plus que personne au prince dont il avait l'amitié. Leurs sentiments religieux sont à peu de choses près les mêmes ; s'ils se distinguent, c'est par plus de rigidité personnelle chez le serviteur et de flexibilité chez le maître. »

L'opinion publique leur a fait injure à tous deux en prêtant à l'un et en faisant remonter à l'autre le propos aussi impertinent que fameux : « Paris vaut bien une messe. » C'est un de ces nombreux mots historiques jamais prononcés, ni même conçus, et imaginés après coup sur des apparences trompeuses, par une transposition des faits et des idées. Celui-ci a dû naître à Paris, sous l'influence de ce *Tiers parti* que Péréfixe a appelé « la plus dangereuse affaire que nostre Henry eût jamais à démesler, » et qui « pressait incessamment le roi de se faire catholique », sous la menace de se joindre à la Ligue.

Le mot se trouve, dès 1622, dans le facétieux recueil de commérages parisiens : les *Caquets de l'accouchée*, où Henri IV demande à Sully « pourquoi il n'alloit pas à la messe aussi bien que lui » et Sully de répondre : « Sire, sire, la couronne vaut bien une messe. » Puis vient cette malicieuse glose : « Aussi une espée de connestable donnée à un vieil routier de guerre mérite bien de desguiser pour un temps sa conscience et de feindre d'estre grand catholique ». 1

Voilà qui s'accorde, non avec le langage du souverain et de son ministre, mais avec celui du *Tiers parti*. C'est lui qui a ravalé le culte à n'être plus qu'un simple rite, une cérémonie tout extérieure, à laquelle chacun, par intérêt, à plus forte raison, un prince, pour gagner une couronne, peut aisément

1. [illegible], Paris, 18[illegible], p. 173.

se plier. A la veille même de la conversion du roi, l'un des chefs de ce parti, François d'Orléans, ne lui mettait-il pas en ces termes grossiers le marché à la main?

« Sire, il ne faut plus tortignonner (et puis adjoutant un mot honteux et un jurement du nom de Dieu à sa façon), vous avez dans les huict jours un roi eslu en France... si vous ne prenez une *prompte et galante* résolution d'ouyr *une messe*... Si vous estiez quelque prince fort dévotieux, je craindrois de vous tenir ce langage, mais vous vivez trop en bon compagnon pour que nous vous soupçonnions *de faire tout par conscience*... Avisez à choisir ou de complaire à vos prophètes de Gascogne, et retourner courir le guildrou... ou à vaincre la Ligue, qui ne craint rien de vous tant que vostre conversion... *gagnant plus en une heure de messe* que vous ne feriez en vingt batailles gagnées et en vingt ans de périls et de labeurs (1) ».

Pour leur honneur commun, ce n'est pas de telles suggestions que Sully pouvait faire à son maître. Comprendrait-on sans cela, qu'ambitieux comme il était, malgré les promesses les plus séduisantes (l'offre de la connétablie par exemple) et les sollicitations les plus pressantes du roi, il n'ait pas consenti à suivre son exemple, à quitter la religion où il était né? C'est que, pour lui-même, le salut de la patrie n'était pas en jeu, tandis qu'il l'était, à ses yeux, pour Henri IV.

Sully, en conseillant l'abjuration, a parlé en homme d'Etat et en chrétien, Henri IV a agi en parfait accord de sentiment et de pensée avec lui : comme unique mobile l'intérêt de la chose publique, la tranquillité et le bonheur de la France, comme justification un sentiment religieux et une foi chrétienne qui font rayonner au-dessus du dogme l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Lisez, pour vous en convaincre, la conversation avec Henri IV rapportée au chapitre XXXVIII des *Economies* (2). Voici le mobile d'abord, où Sully fait, sans doute, une part, une part nécessaire, aux faiblesses humaines du souverain pour mieux le décider, mais où l'intérêt public prime tout :

« Quelque droict que vous ayez au royaume, et besoin qu'il aye de vostre *courage et vertu pour son restablissement*, si m'a-t-il tousjours semblé que vous ne parviendrez jamais à l'entière possession et paisible joüyssance d'iceluy, que par deux seuls expédiens et moyens, par le premier desquels, qui est la force et les armes, il vous faudra user de fortes résolutions, severitez, rigueurs et *violences*, qui sont toutes procédures entièrement *contraires à vostre humeur et inclination*) et vous faudra passer par une milliasse de difficultez, fatigues, peines... avoir continuellement le cul sur la selle, le halecret sur le dos... dire adieu repos, plaisirs, amours, maîtresses... Au lieu que par l'autre voye qui est de vous accommoder, touchant la Religion, à la volonté du plus grand nombre de vos sujets, vous ne rencontrerez pas tant d'ennuis, peines et difficultez *en ce monde*; mais pour l'autre, lui dittes-vous en riant, je ne vous en réponds pas; aussi est-ce à votre Majesté à y prendre une absolüe résolution d'ellemesme, sans la tirer d'autruy, et moins de moy que de nul autre, sçachant bien que je suis de la Religion et que vous me tenez près de vous, non pour *Théologien* et *Conseiller d'Eglise*, mais pour homme de main et *Conseiller d'Etat*...

« ... Concluant... qu'il vous sera impossible de regner jamais pacifiquement, tant que vous serez de profession extérieure d'une Religion qui est en si grande aversion à la pluspart des grands et des petits de vostre royaume, sans laquelle tranquillité universelle il ne vous faut point entreprendre ny espérer de le mettre *en l'opulence, splendeur, richesse et félicitez de peuples* que je vous en ay veu souvent faire le projet... »

Et maintenant les scrupules de conscience : « Je tiens pour infaillible qu'en quelque sorte de Religion dont les hommes fassent profession extérieure, s'ils meurent en l'observation du Décalogue, créance au Symbole, *ayment Dieu de tout leur cœur, ont charité envers leurs prochains*, espèrent en la miséricorde de Dieu, *et d'obtenir salut par la mort, le mérite et la justice de Jésus-Christ*, qu'ils ne peuvent faillir d'estre sauvez, pourceque dés lors ne sont-ils plus d'aucune Religion erronée, mais de celle qui est la plus agréable à Dieu. »

N'est-ce pas au fond ce qu'Henri IV lui-même avait écrit, longtemps avant son abjuration, à M. de Batz : « Combien que vous soyez de ceux-là du Pape, je n'avois, comme le cuydiés, mesfiance de vous... Ceux qui suyvent tout droict leur conscyence sont de ma relygion, et je suis de celle de tous ceux-là quy sont braves et bons. »

[illegible]

(1) [illegible] VIII [illegible] Ruble.

(2) [illegible]

CHARLES X

LETTRES INÉDITES AU DUC D'ANGOULÊME (1)

Paris, 7 mai [illegible]

J'ai reçu ce matin, de bonne heure, cher enfant, ta lettre du 3, et je l'ai communiquée tout de suite au Roi, en lui annonçant que j'avais fait dire à M. de V. de passer chez moi avant le conseil. Il m'a été recommandé de ne pas le retenir passé midi, attendu que c'était le jour des petits Bingille (*sic*). J'ai donc vu M. de V. et je lui ai montré ta lettre, il parlera de son contenu au conseil, et il t'écrira demain en détail, mais je puis te dire d'avance quelle sera sa réponse. L'escadre est ou va partir pour bloquer Cadix, ou croiser du moins à l'entrée du port. Quant aux troupes de débarquement, il ne croit pas la chose possible, surtout pour l'époque où on le désirerait. Notre marine n'est pas en brillant état, et elle manque surtout de bâtiments de transports. Il calcule donc, et je crois avec raison, qu'en y mettant tout le soin et toute l'activité possible, l'expédition ne pourrait mouiller aux côtes d'Espagne, qu'au milieu de juillet au plus tôt, et que, d'ici là, le sort du Roi et de sa famille doit être décidé, non pour les faire périr, mais pour les conduire à Cadix, à Badajos, ou peut-être même à Gibraltar, à moins (ce dont on ne se flatte pas encore) qu'à ton arrivée à Madrid, l'exemple de Burgos et de Saragosse ne soit suivi dans tout le midi de l'Espagne, et que toute la famille ne soit délivrée par le seul mouvement des Espagnols. V. pense, et est fondé à le croire par les discours de sir Ch. Stuart, que les Anglais, qui voient bien que le gouvernement des Cortès ne peut se soutenir, veulent profiter des moyens qui lui restent encore, pour mettre le Roi et sa famille en leur pouvoir, et conserver par là une grande influence par les arrangements définitifs qui auront nécessairement lieu pour terminer cette affaire. Voilà, en peu de mots, la manière dont V. a envisagé, dans le premier moment, la demande du roi d'Espagne de cette expédition maritime. Au surplus la chose aura été discutée devant le Roi. De V. te mandera demain ce qui aura été décidé à cet égard. Il me vient une idée dont tu feras ce que tu voudras. Si, à l'époque de ton arrivée à Madrid, Mina avait été ou battu ou chassé de la Catalogne, ou enfin enfermé dans Barcelone, le corps de Moncey serait suffisant pour maintenir la partie orientale de l'Espagne. Il serait possible que le corps de Molitor vînt le rejoindre, et que, te trouvant alors au moins quarante mille hommes, tu le rapproches de la Sierra Morena, et que tu envoies vers Séville, si (ce dont je doute) il y est encore à cette époque. Ce n'est qu'une simple idée que je donne comme elle me vient.

Nous n'avons rien de nouveau ici. La Chambre finira paisiblement ce soir ou vendredi, à cause de la fête de demain. Le Roi est un peu moins jaune, et la bile continue à couler, mais je le trouve très faible et souvent affaissé, et je n'aime pas cela. Cependant personne ni les médecins ne sont inquiets de son état. Ma petite fluxion sur les yeux va très bien aujourd'hui et ma santé est bonne. Les Choux sont gentils et se portent à merveille. Je fais tes commissions pour eux et pour ta sœur.

Fais des pâtés et aie des distractions tant que tu le voudras, cela ne m'empêche pas de te lire à merveille et d'avoir un gros plaisir à recevoir tes lettres. J'ai enfin reçu une lettre de ta femme, de Montauban, mais par la poste ordinaire, n'y ayant pas d'estafette par Toulouse. Ses succès continuent comme les tiens, j'en rends grâce à Dieu du fond de l'âme. Adieu, cher et bien cher enfant, je t'embrasse mille fois comme je t'aime.

Le vieux Béthisy se défend encore. Les gazettes veulent que Müller soit mort de ses blessures, mais j'espère bien qu'il n'en est rien.

Paris, 13 mai 1823.

J'ai reçu hier, cher enfant, ta lettre du 8, et je parie, quoique tu ne me dises rien, que tu as profité de ton séjour à Boibiesca, pour faire une bonne action. Je suis fâché des fautes des soldats suisses, mais je suis bien aise du bon effet qu'a produit la juste sévérite de *blanc*]. Je ne suis pas étonné de la disparition de L'Abisbal, il tourne à tout vent, et il est trop méprisé pour rendre aucun service. V., que j'ai vu tantôt, m'a dit que Mina s'était rapproché des frontières et que Curial et d'Eroles le poursuivaient; mais je crains qu'il ne s'échappe encore. Son métier est celui d'un partisan, et il le fait assez bien. Ce sera en Catalogne une guerre de Chouans. C'est exactement ce que me disait Suchet, hier, avant qu'on sût la nouvelle. V. croit que ce sera à Badajos où l'on conduira le Roi et sa famille, afin de tâcher de produire de l'effet sur l'Angleterre. Mais il ne la craint pas, et il est bien d'avis que, si les troupes se trouvaient en Espagne vis-à-vis de Rego, tu dois le traiter en ennemi. Du reste, il n'y a rien de nouveau ici. Le Roi est beaucoup mieux, plus jeune, moins faible, et il est content de lui. Fabre le trouve aussi fort bien. J'ai eu des nouvelles de ta femme de Montpellier et de Nîmes; elle est reçue avec transport partout, et sa santé est bonne. Au surplus, je suis sûr que, malgré son voyage, elle t'écrit plus que moi, et que tu as exactement de ses

(1) Voir la *Revue Bleue* des 18 et 25 novembre 1911.

nouvelles. Les enfants se portent à merveille et sont gentils. La signora (1) est en bonne santé, et sa raison a encore l'air de se soutenir, mais je ne m'y fie pas beaucoup.

Ci-joint le détail de ma chasse d'hier. J'ai tué encore un daguet et cassé la cuisse à l'autre. Cela me déplaît, mais les 100 arpents sont si fourrés et les routes si étroites, qu'il était impossible de reconnaître les petits daguets; j'aurais tiré plus de biches dans ce treillage si je n'avais pas eu peur d *blanc*, quelques cerfs qui n'avaient que très peu de *blanc*. Il y a plus d'animaux que les années dernières, et quoique cette chasse me distraie un peu, je n'y vais jamais qu'avec un véritable regret, et en te voyant sur ta petite chaise ou sur le *blanc* et le Barbot, enfin Dieu permettra que nous soyons un jour réunis, d'une manière solide pour nous tous et glorieuse pour toi. Alors je pourrai dire mon *Nunc dimittis*, quand le Ciel le voudra. Je ne compte retourner à la chasse que le lundi de la Pentecôte, et je tâcherai de t'écrire tous les jours d'ici-là, ne fût-ce que quatre lignes. Les libéraux ont sur l'oreille. Suchet me fait sans cesse les plus belles phrases du monde; Béliard tourne aussi pour se rapprocher, et il en sera de même de tous, si le vent continue à nous être favorable. Ce que c'est que de nous! Mais il faut prendre les hommes comme ils sont et ne pas les repousser, excepté du côté de la confiance.

Adieu, cher et bien cher enfant, je t'aime et t'embrasse mille fois du plus tendre de mon cœur.

[illegible]

J'ai reçu ce matin, cher enfant, ta lettre du 10, de Burgos. Je jouis plus que toi-même de tes succès et de la manière dont tu es reçu partout; mais je te plains d'avoir affaire à de telles gens, et il faudra autant d'adresse que de fermeté pour leur faire entendre raison. Quesada est un bon garçon, mais je lui crois de la tête et je pense comme toi qu'il a été joliment gâté ici, par toutes nos dames surtout. Enfin j'espère que la Régence une fois bien établie à Madrid, et les ambassadeurs réunis autour d'elle, tu auras plus de facilité pour former un gouvernement, ainsi qu'une bonne armée. Je suis charmé que le baron d'Eroles doive être de la régence. Je le crois militairement et politiquement un des meilleurs instruments que l'on puisse employer. Je ne te parle pas du corps de Moncey, parce que tu dois être instruit avant nous de ce qui s'y passe. Il serait possible que Mina vînt insulter nos frontières; je ne doute pas de l'effet que cela produirait momentanément dans l'opinion, mais Curial, qui le suit de près avec d'Eroles, en ferait bientôt justice. Quant à toi, je suis convaincu, comme tu le dis, que tu traverserais l'Espagne avec six mille hommes. Mais les grandes difficultés viendront de la politique. Cependant V. voit les choses très en beau, même du côté de l'Angleterre, et il va jusqu'à croire que, si l'on mène le Roi à Badajos et de là en Portugal, tu pourrais fort bien marcher avec 40 mille hommes sur Lisbonne, et délivrer deux Rois à la fois, sans que les Anglais y mettent le moindre obstacle. Le Prince de Carignan doit être déjà avec toi, puisqu'il est parti le 8 de Nîmes, après avoir dîné chez ta femme. Je te plains de cette chenillerie, mais au fond ce qu'il fait est bien. Je suis bien aise que le maréchal Oudinot soit d'assez bonne humeur, malgré la séparation nécessaire de la division Bourke. Le maréchal, qui est plus soldat que politique, doit trouver ceci une drôle de guerre. Le Roi va de mieux en mieux et je le regarde comme tout à fait quitte de cette invasion de bile. Les Choux se portent à merveille. La signora dit qu'elle a mal au côté, mais on n'est pas obligé de la croire comme l'Évangile. A propos, as-tu repris pour confesseur ce petit homme que tu avais déjà eu à Madrid? ou bien, suivant ta coutume, en prends-tu partout où tu te trouves? Le Roi a nommé ce matin Jules à l'ambassade de Londres, et M. de Talaru à celle de Madrid. On ne sait pas encore quels seront les ministres de Berlin et de Pétersbourg. M. Brunethy est déjà nommé pour Vienne. Le vieux La Suze m'a prié de te demander de faire entrer dans les gardes du corps du Roi son petit-fils, qui est sous-officier dans les chasseurs de la garde; si tu le peux tu me feras plaisir; celui-là est un bon sujet. Il me paraît que ta chère petite femme commence à être un peu fatiguée et surtout ennuyée de son beau voyage, mais j'espère qu'elle aura santé et courage jusqu'à la fin.

Adieu, cher et bien cher enfant, je te serre dans mes bras comme je t'aime.

Je voudrais me flatter comme toi que nous serons réunis avant l'hiver, mais à cet égard-là, je ne croirai que ce que je tiendrai.

[illegible]

J'ai reçu hier, cher enfant, ta lettre du 22, et ce matin celle du 23. Leur contenu a été communiqué tout de suite au Roi et à M. de V. Je crois que ce dernier t'écrit aujourd'hui. La visite que tu as reçue du d. de l'Infantado et le résultat de ta conversation avec lui, m'ont causé un très grand plaisir, non seulement pour le bien de la chose, mais pour ton avantage personnel. Cet homme n'est pas un grand génie, mais il a une bonne réputation, jouit de

(1) La duchesse de [illegible]

beaucoup de considération, et se trouvant naturellement à la tête de la Régence, et son président, il donne à ce gouvernement provisoire le poids dont il a besoin jusqu'à la liberté du Roi. Je ne suis pas partisan des idées exagérées, mais j'avoue que je pense, comme le d. de l'Infantado, que dans le premier moment pourtant il serait très dangereux et très impolitique de se servir ou de bien traiter ceux qui ont pris parti d'une manière un peu marquante pour la révolution, à moins qu'ils ne rendent de tels services que leurs fautes puissent être oubliées. La Régence, une fois établie, ne devra s'occuper que d'un seul objet, celui de la délivrance complète du Roi, sans aucun accommodement quelconque avec les Cortès, surtout comme gouvernement; car s'il se trouvait par hasard, dans cette coupable réunion, quelques individus qui s'en séparassent pour se dévouer au Roi, ceux-là pourraient mériter des exceptions. La Régence te servira aussi, de la manière la plus utile, pour régulariser les corps royalistes, pour en imposer aux chefs de ces corps qui montreraient de la désobéissance, et enfin pour former parmi eux un noyau d'armée bien fidèle au Roi. J'espère aussi que cette Régence se défiera autant que toi des avances et des protestations que ne manqueront pas de faire ceux qui ont pris part à la révolte. C'est d'après ces motifs que j'ai regretté la convention avec Zayas. La conduite de Bessières, en voulant entrer dans Madrid, a été pour le moins très inconsidérée, et je sais même qu'elle a été blâmée par les Espagnols. Mais, enfin, suivant moi, il n'en est pas moins malheureux qu'on ait été dans le cas de traiter avec Zayas, au moment même où il venait de combattre et de battre un corps royaliste. Je conçois que tu aies voulu travailler à empêcher l'effusion du sang, mais, sans être fort méchant, je crois qu'il ne faut pas trop le craindre. Je te dis tout cela parce que je le pense et que je ne saurais te mettre trop en garde contre des gens qui, se sentant coupables et n'ayant aucune force en main, cherchent à gagner et à transiger par des formes souvent meilleures que celles des hommes les plus fidèles. On serait bien étonné au surplus si on pouvait se douter que je te fais une espèce de petit reproche, car si le Roi t'a témoigné sa satisfaction de ta conduite, tu en verrais bien d'autres si tu pouvais entendre tout ce que l'on dit de toi; au surplus V., qui était un peu tourmenté ces jours-ci, est dans la joie à présent, et enchanté du résultat de ta conférence avec le d. de l'Infantado et de tout ce que tu lui as dit.

Ta sœur, qui est aussi bien pour moi qu'elle puisse l'être, avec le caractère que Dieu lui a donné, me charge de mille choses pour toi, ainsi que les enfants qui se portent à merveille. Ma santé est bonne et je tâcherai de la conserver, puisque mes bons enfants y attachent du prix. Je ne te parle plus de ta chère petite femme, parce qu'elle sera demain à Bordeaux.

Adieu, cher et bien cher enfant, c'est du plus tendre de mon cœur que je t'aime et t'embrasse.

A propos, que sont devenus Molitor et son corps d'armée? Il y a plus de 15 jours que nous n'en avons entendu parler. Je les suppose dans la direction de Valence.

Tes premières nouvelles seront bien intéressantes, politiquement parlant.

Paris, 1er juin 1823.

C'est en rentrant de la procession qui a été longue et chaude, que j'ai reçu, cher enfant, ta lettre du 27. Tu ne savais pas encore la petite affaire de Vallea à Talaveyra; elle t'aura fait autant de plaisir qu'à nous, et j'en jouis doublement. En tout, sans être ni aveuglés sur les grandes et désagréables difficultés qui te restent à vaincre, il faut convenir que le Ciel a l'air de veiller sur nous, et qu'il te donne tout l'appui qu'on peut recevoir sur la terre. Je crois que ton projet d'envoyer les deux corps à Séville et à Badajos est parfaitement bon. Il est sûrement possible que tout finisse en un instant, et que ce soit les Espagnols eux-mêmes qui se défassent des Cortès, et qui ramènent le Roi et sa famille à Madrid; mais comme cela n'est pas problable, et comme avant tout, par dessus tout, on ne peut qu'exiger des Cortès la liberté du Roi, sans autre condition que la vie sauve pour ceux qui coopéreraient à ce grand acte, il est indispensable de profiter des circonstances favorables pour pousser ces gens là dans leurs derniers retranchements, et les réduire par la terreur de nos armes, seul moyen efficace vis-à-vis d'eux. Je suis donc fort aise du parti auquel tu t'es décidé, et je désirerais que tu pusses rejoindre bientôt Bordesoulle et Bourmont, ce qui sera possible, lorsque Molitor aura pu détacher 10,000 hommes sur Madrid. Au surplus je te donne toutes mes idées qui sont d'accord avec celles du Roi et de V., et c'est à toi de juger sur les lieux. Je suis fâché que la santé de Vittré le mette dans le cas de revenir en France, car c'est un bon officier, bien actif et bien dévoué, ce qui est toujours précieux. Je sais que Lauriston est un fort bon colonel, mais n'est-il pas bien jeune pour devenir si promptement maréchal de camp? Je ne suis point ennemi des avancements rapides, mais Lauriston n'a pas été dans le cas de se prononcer devant l'ennemi, et je crains que cela ne t'attire bien des demandes qui auront l'air d'être fondées. Au surplus c'est une chose faite, et ce que je dis ne peut te servir que par la suite. Quant à B. [*blanc*] et à [*blanc*], ce sont deux bons et anciens officiers

et je crois que de pareils choix seront généralement approuvés. Je ne m'étonne pas qu'Oudinot t'ait donné sujet de te plaindre de lui par sa susceptibilité et souvent son peu de sens commun. Je n'ai sur cela qu'un petit fond d'inquiétude, c'est que M. mon fils, qui n'aime pas la contrariété, n'ait été un peu trop vif avec ledit... Dis-moi que je me trompe et je te croirai absolument. J'avais deviné d'avance la commission du comte de la Puebla; c'est là ce que ce pauvre Roi veut et désire avant tout. Que Dieu daigne le bien inspirer, lorsqu'il sera libre.

Je n'écrirai pas demain ni à toi ni à ta femme, parce que je vais à Marly; ma santé est fort bonne. J'avais hier un petit commencement de rhume, mais je crois que le soleil, d'aplomb sur ma tête, l'a guéri.

Le Roi, ta sœur et les enfants se portent à merveille. J'embrasse mille fois mon excellent enfant aussi tendrement que je l'aime.

J'ai ri de ton coucher avant 9 heures, c'est encore mieux qu'ici.

Ta proclamation est généralement approuvée.

Paris, 5 juin 1823

J'ai reçu, cher enfant, ta lettre du 3, et M. de V. m'a communiqué celle que vous lui avez écrite le même jour, ainsi que les pièces qui y étaient jointes. Il y a dans tout ce que j'ai lu, deux pièces importantes dont je dois te parler. La première a rapport au d. de B. Nul doute que d'après la manière dont il a formé l'armée depuis son ministère, ce ne fût un vrai malheur que de l'en voir éloigné, mais nul doute aussi que, poussé par ses subordonnés et ne pouvant pas oublier le tort qu'il a eu lors de son voyage à Bayonne, il est possible et très probable qu'il a de l'humeur, non contre toi, mais contre ton État-major, et que, dans cette disposition, on n'obtienne de lui des choses qui peuvent te déplaire et t'impatienter. Mais sois tranquille, on veille et on veillera plus que jamais sur le maréchal. — V., qui a vu Joinville et avec lequel il est d'accord, espère que sa mission, que tu as approuvée, pourra diminuer et écarter même les difficultés que tu éprouves. Au surplus, si après cette mission tu avais encore à te plaindre du maréchal, ce ne serait pas à toi que l'on donnerait tort, et V. te répond que malgré sa fidélité et les services qu'il a rendus, il serait bientôt écarté du ministère. Le Roi n'y tient pas beaucoup, et tu peux t'en rapporter à V. et à moi.

Quant à la seconde, si tu as lu avec attention la première page et ma lettre d'avant-hier, tu y auras vu toute mon opinion d'accord avec celle de V. et tu auras pu croire que j'avais deviné ta conversation avec le d. de l'Infantado. C[illegible] cache jamais la vérité, je te dirai que tu as eu tort et surtout que tu n'as pas calculé le poids que ta conduite et ta position donnent à tes paroles, lorsque tu lui as parlé des deux chambres, et par conséquent d'une constitution à peu près semblable à la nôtre. Souviens-toi des expressions du discours du Roi à l'ouverture des chambres, et du contenu de ta proclamation en entrant en Espagne, et tu sentiras que, dans cette occasion-là, tu as un peu parlé avant de bien réfléchir. Je ne sais pas si V. en parlera au Roi, moi je ne lui en dirai rien; mais je te réponds qu'il partagerait mon opinion sous tous les rapports. V. ne te parlerait pas si ouvertement que moi, mais il voit et sent de même, et il a trouvé que nous devons être fort contents du désir que le duc de l'Infantado t'a témoigné du retour aux anciens Cortès. Je n'ajoute plus rien à cet égard, parce que je ne ferais que répéter ce qui est dans ma dernière lettre.

Ne pense plus du tout au petit mécontentement que le Roi a témoigné relativement aux changements dans sa garde. Il n'y songe plus du tout. Seulement tu y mettras un peu plus de formes pour la suite. Coëtlosquet est venu hier chez moi pour de très petites affaires, et quand elles ont été finies, il m'a parlé, de lui-même, des nominations que tu viens de faire, et il ne se doutait pas de ce que le Roi m'a dit à cet égard, il m'a dit qu'il connaissait très bien les officiers que tu as nommés, et que tu ne pouvais pas faire de meilleurs choix. Cela m'a fait plaisir et je me suis promis de te le dire. Ta revue devait être superbe. Je crois que tu t'es joliment ennuyé au spectacle, et j'ai ri de ta veillée. M. de Talaru part samedi, je ne lui donnerai pas de lettres, parce que j'aime mieux les estafettes. C'est un homme froid et sage, je crois que tu en seras content; il paraît positif que les ministres des cours alliées te suivront de près. Les choix de la Régence et des ministres sont généralement approuvés. Je suis [*blanc*] du prompt départ des deux corps. Tes choix des officiers généraux sont très bons. Il n'y a que le Carignan que je n'aime pas. Puisque tu ne me dis plus rien d'Oudinot, je suppose que sa petite tête s'est calmée.

Tout le monde se porte bien et te dit mille choses. Adieu, cher et bien cher enfant. Je ne t'aimerais pas, si je ne te disais pas franchement et ouvertement ce que je pense, et il est trop sûr que, dans cette occasion-là, ta bonne tête n'a pu arrêter ta langue.

Je t'embrasse et te serre sur mon cœur comme il t'aime.

(*A suivre.*)

PSYCHOLOGIE DU CRÉATEUR ROMANTIQUE

LES TRENTE ANS DE RICHARD WAGNER (1)

[illegible] en 1842 [illegible] c'est-à-dire que Richard Wagner approche de la trentaine. Il en a fini avec les épreuves de son premier séjour à Paris, fini avec Meyerbeer et Donizetti, avec les réductions de la *Favorite* et les arrangements pour cornet à piston. De ces épreuves, humiliantes j'y souscris, si l'on songe à ce que contenait en puissance le cerveau qui les supportait, il a pu dégager, dès ces premières années d'apprentissage, toute une philosophie de la vie, dont il rendra plus tard hommage au pessimiste Schopenhauer et qui peut se résumer dans l'éloquente formule de d'Aurevilly : la *fertilisante douleur*. Tous les esprits religieux me comprendront : pour la même raison qu'un Macaulay n'atteignit point sans doute à donner sa mesure, parce qu'il fut trop constamment et trop continûment heureux, une part de la future grandeur de Richard Wagner est faite des épreuves quasi-légendaires où se fortifia son caractère et se trempa sa volonté. Un autre eût plié sous le faix des circonstances qui s'acharnaient sur lui comme un inéluctable destin. Mais l'opiniâtre énergie que traduisent ces yeux d'aigle et ce menton proéminent devait triompher de cette coalition de forces ennemies.

Le voici donc maintenant rentré dans son pays natal. C'est l'époque où il compose *Tannhaüser*, où il fait jouer à Dresde *Rienzi* et le *Hollandais volant*. Il se débat encore au milieu des plus graves difficultés, difficultés d'argent, de situation... mais comme il a pris conscience de sa force, dont il s'est administré à lui-même la preuve vivante, toujours au contact des maîtres qu'il admire : Weber et surtout Beethoven ! Ces musiciens sont pour lui les *Phares* qui l'éclairent dans la nuit, en lui marquant le sens de son orientation. Comme chez les natures très vibrantes, qui connaissent tour à tour les extrêmes de l'enthousiasme et de la désespérance, comme chez tous les grands imaginatifs, chacune de ces détentes produit une salutaire réaction, et c'est toujours le contact avec un de ses dieux, surtout avec le Beethoven de la neuvième symphonie, qui lui donne le coup de fouet salutaire :

[illegible] il suffirait peut-être d'un homme ardent et convaincu, [illegible] sante sur les artistes, sur le public, et délivrer l'art enchaîné dans des liens ignominieux. »

C'est son portrait qu'il esquisse, le Wagner triomphant de la maturité. C'est sa destinée qu'il pressent et qu'il indique. Il n'y a pas à dire, voilà l'accent du véritable Idéaliste, cette foi que rien ne remplace en la vertu de son Idée, autant qu'en la force intérieure et profonde qui lui servira d'assise pour triompher dans le monde ! Suggestion si l'on veut, *auto-suggestion*, diront les neurologues qui voudraient tout expliquer par le jeu des phénomènes physiologiques. Qu'importe la cause initiale dont nous n'arriverons jamais sans doute à démêler le mystère ! Ce qui importe, c'est l'effet produit, cette exaltation d'une âme possédée par son Dieu et mûre pour les grandes choses ! Que ce Dieu soit l'art, qu'il soit la science, qu'il soit la cause première, c'est un même et identique état, dont nous sommes bien fondés à dire qu'il traduit les plus hautes facultés de l'âme, puisqu'il n'en saurait exister de plus noble ni de plus religieux.

Possédé par son Dieu, ne l'est-il pas de toute façon, si par là nous n'entendons plus seulement l'Idéal qui se fait jour progressivement en lui, mais l'inspiration elle-même qui le soulève et suscite le désir de créer ? Ah ! le merveilleux document que ces pages sur le rôle des facultés émotives dans la production de l'œuvre d'art et ce que j'appellerai l'*état lyrique* d'un grand artiste ! Jamais nous ne réunirons assez de témoignages — et les meilleurs de tous sont les confessions personnelles — sur la façon dont les idées et par conséquent les images se présentent et s'organisent dans le cerveau de ceux qui furent d'authentiques créateurs. Ce second volume des Mémoires (1) contient à cet égard des traits infiniment précieux. Le voici à Dresde, où ses fonctions de chef d'orchestre le contraignent aux besognes qui furent déjà les siennes dans ses précédents postes : il préside aux destinées du théâtre, et ses idées ne se modifient pas, on peut le penser, sur la qualité des ouvrages qui forment le répertoire courant, non plus que sur la valeur des interprètes qui composent la troupe. Il a même une pénible surprise à constater que la Schrœder-Devrient, cette actrice pour laquelle en son cœur il nourrit une sorte de culte enthousiaste, n'échappe pas aux petitesses courantes. De plus en plus il fait

(1) [illegible] de la [illegible] septembre 1911.

(1) [illegible], Paris [illegible]

deux parts dans sa vie : celle du chef d'orchestre qui exerce son métier — car il faut bien vivre — et celle du candidat à la gloire, qui prend une conscience de plus en plus nette de sa mission sur terre, qui écoute ses appels intérieurs, ses *voix* pourrait-on dire, qui les suscite au besoin, et se confronte lui-même avec ses maîtres. Sa première rencontre avec la Mythologie allemande marque d'un trait irréfutable le mécanisme cérébral qui chez un grand traditionaliste comme lui précède la création et la prépare de façon sûre. Il vient de lire le livre de Grimm sur la Mythologie allemande, et voici soudainement en lui quelque chose comme une illumination.

« [illegible] d'un [illegible] sensitives se [illegible] personnages qu'il me semblait connaître depuis longtemps. En les voyant [illegible] dant leur langage, je me demandai d'où leur venait cette affinité avec moi. Je ne saurais comparer mon état d'âme d'alors qu'à une renaissance, et de même qu'on admire avec émotion chez l'enfant le premier signe de perception, de [illegible] mon propre [illegible] lueuse d'un monde vis-à-vis duquel j'avais vécu jusqu'alors, aussi aveugle que l'enfant dans le sein maternel. »

C'est de cet accord, de cette harmonie intérieure entre son génie propre et la mythologie allemande, c'est de cette illumination que vont sortir tout armés — telle Pallas du cerveau de Jupiter — le Lohengrin et les héros de la Tétralogie. Le maître allemand a reconnu ses véritables sources : il a touché du doigt ses origines. Il s'est confronté à ses ascendants. La parenté est indiscutable : c'est bien d'eux qu'il descend... c'est à eux qu'il *doit* remonter, à eux qu'il remontera, comme à la fontaine jaillissante d'où émane toute force et toute vie. Bien avant que la loi ait été formulée, le jeune musicien sent d'intuition qu'un grand homme, le plus doué des créateurs, n'est jamais que la *somme* des puissances qui lui furent transmises par ses aïeux, ou, si l'on veut, une magnifique addition dont il figure le total. Mais écoutons-le lui-même, car rien ne vaut, pour nous édifier, les pages où il raconte la genèse de *Lohengrin*.

Le voici à Marienbad, où fatigué, malade, épuisé par ses besognes, il fait une cure prescrite par son médecin. La première recommandation du médecin, c'est le repos absolu. Il s'enfonce donc dans la forêt avec les poèmes de Wolfram d'Eschenbach. Il s'assied au pied d'un arbre et se distrait en la compagnie de Titurel et de Parsifal. Mais soudain l'énervement s'empare de lui et « le Lohengrin se présente avec les détails et la forme dramatique à donner au sujet ». De cette hantise, comment va-t-il se libérer, puisque l'ordre du médecin est formel : aucun travail cérébral. Pareil à un amant qui chercherait à se guérir d'une maîtresse en évoquant l'image d'une autre, il détourne sa pensée de *Lohengrin*, pour la reporter sur l'histoire de la littérature allemande de Gervinus et sur les Maîtres-Chanteurs de Nüremberg. Et voici que tout aussitôt le même phénomène se reproduit. Toute la comédie des *Maîtres* se dresse devant lui, si vivante qu'il se croit permis, puisque c'est un sujet gai, de le transcrire sur le papier malgré l'ordre du docteur :

« Je le fis immédiatement, dans l'espoir que je me délivrerais ainsi de l'obsession de *Lohengrin*. Erreur ! A peine fus- [illegible] entre dans mon bain vers [illegible] *Lohengrin* s'empara violemment de moi. Incapable de passer l'heure entière dans l'eau, je sautai hors de ma baignoire au bout de quelques minutes, et, prenant à peine le temps de me vêtir convenablement, je courus comme un fou dans mon logis pour jeter sur le papier ce qui m'oppressait. Cela se renouvela plusieurs jours de suite jusqu'à ce que le plan scénique de *Lohengrin* fût complètement établi. Le médecin trouva alors que décidément je n'étais pas fait pour ces sortes de cures et qu'il valait mieux abandonner source et baignoire. Ma nervosité avait augmenté encore, et les vains efforts, que je faisais chaque nuit pour dormir, produisaient régulièrement une série d'aventures. »

A ces signes certains, indiscutables, et qui se confrontent entre eux, vous reconnaissez la psychologie du Romantique, et les analogies par où Richard Wagner se rapproche des plus fameux créateurs de son temps. C'est ainsi que produisait Berlioz, le sulfureux Berlioz, de qui les Mémoires fournissent des traits plus expressifs encore, bien que toujours suspects d'une certaine *attitude*, et de ce cabotinage qui gâte tant soit peu la figure de notre grand musicien français. Ainsi encore composait Musset — et l'on se rappelle comment en quelques heures furent écrits et *Rolla* et les *Nuits*. A défaut d'indication précise, nous nous en serions bien douté, grâce au seul accent de leurs strophes, et le témoignage de Sand et de Paul de Musset ne fait que corroborer des certitudes intimes. Imaginez-vous Chopin composant ses Nocturnes autrement qu'aux bougies, tous rideaux tirés sur le monde extérieur et dans l'exaltation d'une sensibilité par nature frémissante, fiévreuse dès le plus jeune âge ?

C'est là un des symptômes de ce que l'on a nommé le *Mal romantique*, désignation séduisante au premier abord, mais à vrai dire, plus ingénieuse que profonde, et qui jette de la poudre aux yeux ; car si toute médaille a nécessairement son revers, il arrive par contre que de la maladie naissent souvent les fruits les plus savoureux. Tel fut le cas de cette *affection Romantique* qui affirma avec éclat dans la création de l'œuvre d'art la prépondérance des facultés émotives sur les intellectuelles (1). On s'en

(1) J'ai tenté jadis de condenser cette loi dans une formule :

serait bien douté, rien qu'à consulter d'autres périodes de l'histoire de l'art, notamment celle de la Renaissance italienne. Mais cette poussée du début du XIXe siècle eut l'inestimable avantage d'imposer sa démonstration en groupant les cas les plus décisifs. Chaque mode de création est légitime et porte en soi sa justification. Il n'en reste pas moins que, si l'on s'attache aux résultats, celui de l'auteur de *Lohengrin* nous touche davantage que la prudente méthode de l'écrivain qui chaque matin couvre un nombre déterminé de feuillets, puis descend faire son hygiène au boulevard. Richard Wagner évidemment n'était pas de ceux-là, et si, comme nous l'espérons, la publication de ses Mémoires s'étend jusqu'à la période de la maturité, la genèse de *Tristan* nous deviendra une occasion nouvelle de vérifier comment le plus grand des chefs-d'œuvre a pu sortir des seules contractions d'un cœur blessé.

PAUL FLAT.

NOS HOMMES D'ÉTAT

M. JOSEPH CAILLAUX

Il n'est point dans la nature de ce Politique de se contenter de demi-mesures, de réformes secondaires ou d'un rôle effacé (1).

Voici longtemps que nos meilleurs ministres des Finances s'appliquent à être d'habiles trésoriers, zélés à susciter par des expédients ingénieux un complément momentané de recettes. M. Caillaux professe une considération mitigée pour ces maîtres argentiers, soucieux d'accroître le rendement du mécanisme fiscal et non point de le moderniser. C'est ainsi qu'il adressa les critiques les plus incisives à la politique de son vieil et bienveillant ami Rouvier, sur la tombe duquel il parla néanmoins avec autant de force que d'émotion. Visiblement il le plaçait au rang de ces manieurs d'argent, « pour qui l'art des finances consiste à mettre en œuvre quelques-uns de ces élégants procédés de trésorerie, qui valent à ceux qui les emploient le renom de grands financiers. »

Quant à lui, il a une conception autrement ample du rôle d'un ministre des Finances à notre époque. Voici un siècle, que la France vit sur le système napoléonien d'impôts — système qu'il représente comme le contre-pied des desseins des Assemblées révolutionnaires, désireuses de faire prédominer l'impôt direct, et comme le parachèvement des traditions et des tentatives de l'Ancien Régime. Ce système était d'ailleurs fort bien adapté à l'état politique et à l'économie rurale de la France d'alors. Napoléon était un « grand financier » et ses Ministres, comme ceux de la Restauration, les Gaudin, les Baron Louis, les Villèle, d'admirables commis.

Mais un siècle a passé. Ce système n'est plus en harmonie avec le régime social de la France. Il n'est pas davantage adapté aux formes nouvelles de la richesse publique. Enfin il est tout aussi insuffisant, par rapport aux exigences budgétaires de l'Etat contemporain.

La prédominance, qui le caractérise, des impôts sur les consommations, frappant lourdement les classes laborieuses et légèrement la classe aisée, contredit, en effet, au principe même de la démocratie.

D'autre part nos contributions directes, de base trop étroite, épargnent maintes sortes de fortune mobilière, dont le prodigieux développement n'était point prévu il y a cent ans. Malgré l'impôt sur les valeurs mobilières créé en 1872, ni la rente française, ni les fonds d'Etats étrangers, ni les traitements, souvent fort élevés, que versent à leur personnel directeur les grandes entreprises commerciales et industrielles, ni d'ailleurs les traitements que distribuent l'Etat, les départements et les communes à l'armée formidable de leurs fonctionnaires ou employés, ni les revenus de plusieurs carrières libérales, ne sont l'objet d'une taxe distincte.

Enfin notre système fiscal étant à ce point anachronique, le législateur ne peut, sous peine d'aggravation intolérable, en obtenir à son gré un supplément de recettes : les taxes indirectes ne peuvent guère être que réduites — et il en est de même des principales contributions directes. L'État doit se contenter de plus-values impossibles à prévoir, puisqu'elles ne sont nullement liées au progrès de la richesse publique : il n'est pas en mesure de couvrir les frais des réformes sociales. — Nécessité d'agir, impossibilité de le faire, telle est pour lui la situation.

Ces trois raisons essentielles — improportionnalité foncière, exonérations inadmissibles, défaut

---

[illegible] « On [illegible] bon marché de la [illegible] C'était [illegible] est trop évident que pour [illegible] la [illegible] approfondie de la langue et de [illegible] est aussi indispensable que pour le musicien celle de l'harmonie et de l'orchestration. Ce sont là choses sous-entendues dont il ne devrait même pas être question, comme il est sous-entendu qu'un bon acteur sait *articuler* et *poser sa voix*. La technique d'un art, c'est une chose qui s'apprend ; mais nulle application ne peut créer cette sensibilité, qui représente le *don* ou *état de grâce* pour l'artiste.

(1) [illegible] partie de cette étude dans la *Revue Bleue* du 25 novembre 1911.

d'élasticité — rendent nécessaire une refonte complète, et non point une simple « réparation », de notre système fiscal — dont l'organisation technique est d'ailleurs profondément viciée, la contribution personnelle mobilière et la contribution sur les propriétés non bâties étant réparties entre les départements et les communes suivant des évaluations vieilles de quatre vingts à cent ans, ou parfaitement insuffisante (pour les patentes) : ce qui donne lieu, dans l'application d'un même impôt, à des inégalités incroyables.

On entrevoit l'étendue de la pensée de M. Caillaux, qui remonte aux origines mêmes de notre système fiscal, pour en découvrir la raison d'être; et qui en montre, s'aggravant au cours du siècle, la triple discordance : sociale, économique et budgétaire. Sans doute, il a trouvé dans l'œuvre de maints devanciers, théoriciens ou praticiens de la finance, les éléments de cette critique. Mais il les a singulièrement éprouvés, renforcés; et il les a réunis dans la plus puissante, la plus originale synthèse. Ce fut là le travail qu'il s'assigna au lendemain de son retrait du pouvoir, avec le cabinet Waldeck-Rousseau.

*
* *

Lorsqu'il revint aux affaires dans le cabinet Clemenceau (octobre 1906-juillet 1909), ce ministre laborieux avait la perception très nette de la grande réforme fiscale à accomplir; et il avait à cœur de la mener à bien. Il déposa presque aussitôt son fameux projet d'impôt sur le revenu (7 février 1907) comportant une refonte complète de nos impôts directs — soit d'un ensemble de recettes d'État de 710 millions (1). Dès lors il n'eut plus de répit : enquête, discussions en commission, remaniements, grands débats parlementaires, il mit, sous maintes formes, une activité incessante au service de son projet, qu'il eut l'honneur de faire voter, amendé, par la Chambre, le 9 mars 1909.

Il est toujours, en France, des questions dont il semble interdit de parler avec sang-froid : telle, naguère, la fameuse « Affaire », ou l'Anticléricalisme — tel, à l'heure présente, l'Impôt sur le Revenu. Il importe de l'exalter — ou plutôt de le vilipender. On ne tolère, à son égard, que le ton de la polémique.

L'œuvre conçue par M. Caillaux mérite cependant, pour tout esprit impartial, un autre traitement. Elle apparaît comme hautement remarquable. Et ses répercussions s'entrevoient si graves, si prolongées, qu'une enquête approfondie (ce n'est pas le lieu de l'instituer ici) semble nécessaire avant de la juger.

Remarquable, ce projet l'est par le sens de la tradition, le sens non moins net de ce qui est possible à l'heure actuelle et de ce que l'avenir rend nécessaire.

M. Caillaux sait qu'il n'est de fortes plantes, que celles enracinées très avant dans le sol. Ce sont donc nos vieilles contributions directes, qu'il a prises comme base de son projet — quitte à les amender, à les compléter, et à coordonner le tout selon un ordre nouveau.

Le but essentiel de cette transformation, c'est de soulager les classes laborieuses, en surtaxant la minorité aisée, et surtout en atteignant des sources de revenus, jusqu'ici exonérées : cela au moyen de taxes réglables à volonté, c'est-à-dire susceptibles de subir des augmentations ou des réductions temporaires, selon les besoins de l'État.

L'agencement technique de ces impôts, leur assiette et leur mode de perception sont d'une ingéniosité, ou se révèle l'expérience du praticien. Les moyens les plus sûrs de parvenir à la détermination des revenus individuels sont mis en œuvre, avec un souci réel, sinon toujours efficace, d'éliminer les déclarations forcées ou les vérifications domiciliaires, toutes les pratiques d'inquisition vexatoire.

M. Caillaux n'a, la plupart du temps, point eu à inventer : les rouages s'offraient à son choix dans les législations étrangères, dans les multiples projets de ses prédécesseurs, ou dans les innombrables études consacrées à cette forme d'impôts : mais il les a combinés avec une habileté, une sûreté rares.

Tel qu'il se présente, avec ses assises empruntées au régime fiscal en vigueur, avec ses innovations prises à l'étranger, en Angleterre surtout, chacune de ces parties étant façonnée, polie à nouveau, adaptée aux exigences (morales et matérielles) de la France d'aujourd'hui, l'édifice paraît tout nouveau, très impressionnant, marqué (vœu suprême de M. Caillaux) « d'une grande idée et d'une grande personnalité ».

L'auteur en a lui-même indiqué à larges traits l'économie dans les lignes suivantes :

> L'ancien système [illegible] taxes sur certaines catégories de revenu (contribution foncière et patentes), auxquelles, dans le cours du XIXe siècle, est venue [illegible] qui frappe le [illegible] La première partie du projet consiste [illegible] les étendant [illegible] été omises.
>
> En second [illegible]

(1) En comprenant le produit de la taxe sur le revenu [illegible] valeurs mobilières conservée et étendue dans le [illegible]

[contribution personnelle mobilière, portes et fenêtres]. — Je vous propose de reprendre et de refaire cet impôt personnel et, je le répète, c'est dans le cadre de l'ancien système français, que je vous demande de vouloir bien vous mouvoir. »

Donc deux sortes d'impôts : d'abord un impôt général sur les revenus de toutes catégories, qui, réparti en sept cédules, se résout, en définitive, en sept taxes d'un caractère plus réel que personnel, frappant les revenus à leur source sans souci de la fortune de leur possesseurs : revenus des propriétés foncières bâties, d'une part et non bâties d'autre part ; des capitaux mobiliers ; des professions libérales ; bénéfices du commerce et de l'industrie, des charges et offices ; de l'exploitation agricole ; traitements publics et privés, salaires et pensions. Le taux en varie de 3 p. 100 (revenus du travail) à 4 p. 100 (revenus des capitaux) — sauf exemption complète pour les revenus de faible montant.

En second lieu, un impôt complémentaire sur l'ensemble du revenu de chaque chef de famille, impôt personnel, du taux de 5 p. 100 pour les revenus surpassant 25.000 francs, avec dégression pour les revenus inférieurs et exemption pour les revenus de 5.000 francs et moins encore.

Ajoutons qu'à ces charges doivent s'ajouter celles qu'établiront les départements et les communes en remplacement des anciens « centimes additionnels » : taxes calquées, dans la pensée de M. Caillaux, sur les nouveaux impôts directs d'Etat, de deux sortes comme eux (cédulaires et complémentaire), mais n'admettant à la base que d'infimes dégrèvements.

*

L'innovation capitale du projet, la plus violemment attaquée, c'est l'impôt complémentaire dégressif sur l'ensemble des revenus de chaque citoyen. Il exige l'établissement d'une véritable statistique des revenus et fortunes individuels, en France. Cette statistique, c'est la clef de voûte de la réforme. Elle est indispensable, déclare M. Caillaux, pour rétablir la proportion, jusqu'ici faussée, entre l'aisance, l'opulence de chaque contribuable et le prélèvement fiscal. Et l'assertion paraît irréfutable : c'est là vraiment la condition de la justice dans l'impôt.

Sans doute, répondent les adversaires de la réforme ; mais ne sera-ce point quelque jour le moyen des pires exactions ? Un grand livre fiscal, où sont mesurées, définies, les fortunes de tous les Français, c'est un instrument de précision qui peut servir à deux fins : sous un régime d'ordre à une taxation parfaitement équitable ; sous un régime démagogique, à une expropriation progressive.

Or quelle sera la fermeté d'un gouvernement, qui, malgré la grandeur de ses principes et la beauté réelle de quelques-unes de ses réalisations, tolère, avec une faiblesse coupable, tant d'abus, tant de scandales odieux ? Ne cèdera-t-il pas aux injonctions du parti collectiviste ? Ou, s'il y résiste, ne sera-t-il pas entraîné par l'effrayante progression des dépenses publiques, à majorer à l'excès, pour les contribuables riches, le taux de l'impôt ? En des mains débiles, un instrument de justice ne deviendra-t-il point un instrument d'iniquité ?

Tel est l'argument : comment nier qu'il n'ait quelque fondement ? La réforme, légitime en principe, exige un acte de foi en l'autorité qui l'appliquera. Cet acte de foi, une classe s'estime en droit de le refuser.

Ce conflit si troublant ne paraît pas, toutefois, irréductible. Si l'ère des *actes de foi* est close, celle des *non possumus* l'est aussi. Une classe s'expose à un discrédit funeste, quand elle rejette sans réserve une réforme juste en principe et mûrie par le temps. Qu'elle s'y résigne en l'amendant, en en excluant tout germe d'arbitraire, en exigeant de multiples garanties : garanties contre l'indiscrétion des agents du fisc, garantie contre l'abus de la progression, garanties générales d'une législation plus étudiée et d'un gouvernement plus ferme, d'un recours et d'un contrôle mieux armés : là peuvent s'exercer utilement son droit et sa force de résistance ; en cela consiste son devoir social.

La conséquence essentielle de la réforme sera un vaste déplacement des charges publiques. Et ce déplacement consistera beaucoup moins en une taxation plus forte des fortunes qu'en celle des revenus mobiliers dont vivent les classes moyennes urbaines. La propriété foncière, aristocratique ou plébéienne, la terre en un mot, sera considérablement dégrevée. Il est à cela une raison d'équité — les impôts fonciers étant ruineux ; et un grand intérêt social : celui de soutenir la classe paysanne, où résida de tout temps le meilleur de l'énergie, de la puissance françaises.

Mais encore ne faut-il point accabler cette élite populaire et cette petite bourgeoisie des villes, où se recrutent les artisans de l'essor commercial et industriel, de l'expansion économique de la France. Déjà elles supportent un énorme impôt occulte : du fait du protectionnisme agricole, qui majore, au profit des cultivateurs, le prix des denrées alimentaires. Il semble que la taxation nouvelle accroîtra lourdement leur fardeau. C'est parmi elles, que seront atteints la plupart des contribuables jusqu'ici exonérés : et cela sans atténuation appréciable proportionnée aux charges de famille, excessives dans les Villes, et que l'Etat a de singulières raisons de ne point aggraver encore ; et sans discrimination suffisante, quant à la nature des revenus.

Il est bien évident par exemple, qu'à montant égal, un traitement privé n'est pas l'équivalent d'un traitement public : car il comprend deux fortes primes, l'une contre sa précarité même, et l'autre qui compense l'absence de retraite. C'est à l'appointé du commerce ou de l'industrie, à en retrancher cette large part, pour s'assurer la sécurité du lendemain et celle de la vieillesse — garanties au contraire au service de l'Etat. En frappant brusquement, sans réserve, dans leurs gains, souvent tardifs et temporaires, les jeunes hommes engagés en ces carrières indépendantes, l'Etat rend leur sort, déjà aléatoire, plus rebutant et tend à décourager — au profit du fonctionnarisme — les libres initiatives.

Par cette objection, à laquelle maintes autres pourraient être adjointes, on voit l'extraordinaire difficulté d'une péréquation des impôts : combien il est aisé, en voulant effacer des iniquités anciennes, d'en établir de nouvelles, par là même plus pénibles, et de porter atteinte à l'équilibre des forces sociales, dont est formée la nation.

M. Caillaux n'ignore point d'ailleurs le danger de ces répercussions. Et l'un des aspects qu'il fait ressortir de préférence, dans la fiscalité nouvelle, c'est sa plasticité. Il convie toutes les compétences à collaborer à sa conformité parfaite à la distribution de la fortune publique.

Il y a de la noblesse, dans l'attitude d'un homme qui combat pour une œuvre. Dans la lutte acharnée, prolongée, que le jeune ministre livra à la Chambre en faveur de son projet, il y eut bien autre chose : une souplesse et une chaleur, une abondance d'aperçus et une force d'argumentation, un jaillissement d'idées générales, une intrépidité vraiment superbes. Qu'il s'agisse d'en appeler à la science financière ou à la pratique fiscale, à la tradition française ou au cours irrésistible du mouvement égalitaire, ce leader parle de façon magistrale, avec une maîtrise saisissante.

Tel de ses discours, celui entre autres qui a trait à l'imposition de la rente, est un chef d'œuvre d'érudition, de dialectique — et de ténacité jamais lasse (1).

*
* *

Trois mois après le vote par la Chambre du projet d'impôt sur le revenu, M. Clemenceau, président du Conseil, fut atteint dans son duel politique avec M. Delcassé et le ministère renversé. M. Aristide Briand eut la courtoisie d'offrir à M. Caillaux de conserver son portefeuille. En réalité, malgré la dissemblance des talents, leur humeur était trop peu compatible, leurs ambitions trop rivales, pour que les deux hommes pussent s'entendre : ils se séparèrent.

Avec ce réalisme positif, cet utilitarisme pratique, et ce besoin d'activité qui le distinguent, M. J. Caillaux se fit homme d'affaires. Il entra dans des sociétés financières, auxquelles son autorité, ses facultés si rares de compréhension devaient être précieuses. Après les débats tumultueux de la Chambre, les délibérations courtoises des conseils d'administration lui étaient un délassement.

Puis le leader aux vues si finement pénétrantes, mais qui reste dans l'action un dilettante impénitent, à son tour, tomba. Survint le court et pâle intermède du cabinet Monis. Enfin M. Joseph Caillaux, désigné par son œuvre et par ses grands desseins, reçut la présidence du Conseil. Il abandonna alors le portefeuille des finances (qu'il avait recouvré depuis trois mois) et prit celui de l'Intérieur : marquant ainsi qu'en lui le financier le cédait à l'homme d'Etat.

Jamais traverses aussi redoutables ne se sont opposées à la mission de gouverner. Le mépris de l'autorité, l'indiscipline, la rébellion sont partout dans l'Etat. Dans les services publics, plus encore que dans le reste de la nation, l'impunité a encouragé les pires pratiques, la plus désastreuse incurie. Les puissances étrangères, conscientes de notre faiblesse, ne dissimulent plus les visées les plus insolentes, les plus alarmantes. Sous pareils maux, toute autre nation succomberait. La nôtre est d'un tel illogisme, si prompte aux revirements, capable de tels élans (comme au moment le plus critique du conflit franco-allemand), que l'on ne saurait désespérer. Mais le devoir du Ministère est aussi ardu, qu'il est impérieux.

Ce devoir, M. J. Caillaux, avec sa netteté coutumière, le voit et le proclame. Il sait comprendre et il ose dire, que la mission de gouverner prime celle de réformer. Dans cette maison en désarroi, dans « ce manoir à l'envers », que tend à devenir le présent régime, il faut, avant tout, comme l'avait déjà dit M. Briand, mettre chaque homme et chaque chose à sa place ; imposer le respect de la loi, l'ordre prescrit par elle. C'est la condition même des réformes. C'est dans la mesure où il rassurera l'opinion par le rétablissement de la discipline légale, que le cabinet l'amènera à accepter une transformation fiscale. Toute concession démagogique l'éloigne du grand acte qu'il prétend réaliser.

La politique du Ministère — formé d'hommes de mérite, jeunes et actifs, MM. Steeg et Messimy, Augagneur et Delcassé — a-t-elle la même énergie précise que les déclarations de son chef?

---

(1) [illegible] discours sur [illegible] dans le [illegible] [illegible] de M. J. Caillaux — [illegible]. 1 [illegible] — Berger-Levrault, éditeurs.

A l'extérieur, ce Cabinet a obtenu, au prix de quels efforts et de quelles alarmes, la liquidation de l'imbroglio marocain — au moins en ce qui regarde l'Allemagne. Dans ces laborieuses tractations, mal engagées, la décision brusque et impatiente de M. J. Caillaux s'est heurtée, dit-on, à la diplomatie subtile et tenace de M. de Selves. Avec la désinvolture d'un homme d'affaires, que gênent peu les sentiments, et qui accepte les risques d'une vaste opération, quitte à inscrire aux profits et pertes un mécompte imprévu, M. Caillaux consentait aussitôt à la cession de terres congolaises, dont nous semblons peu aptes à tirer parti. Il voulait une entente rapide et franche. L'histoire précisera son ingérence et dira si, en présence d'adversaires aussi retors, la méthode de temporisation, de discussion mot-à-mot, chère à la Diplomatie, n'a point été préférable. L'accord peut être considéré comme la résultante la moins mauvaise d'une situation éminemment fâcheuse; conclusion de principe, d'ailleurs, menacée par les prétentions espagnoles, et dont une politique ferme et persévérante pourra seule rendre l'application favorable, dégager les avantages.

A l'intérieur, au contraire, la confusion reste au comble : depuis l'avènement du présent ministère — c'est-à-dire depuis cinq mois — tandis que les émeutes provoquées par l'enchérissement de la vie ont témoigné, dans la nation, d'un mépris croissant de la légalité, les scandales et les catastrophes se sont succédé dans la plupart des grands services publics : ceux des musées (vol de la Joconde), de la marine (explosion et perte de la *Liberté*), des poudres (affaire Maissin), des arsenaux (drapeau rouge à Lorient), des Affaires étrangères (affaire Bapst), des chemins de fer de l'Etat, etc... Cependant, loin de concentrer son action sur le rétablissement de l'ordre légal et la réorganisation des services publics, loin de soutenir la réforme électorale, la *R. P.* qui semble la condition de toutes les grandes améliorations indispensables, et de préparer ainsi la réforme fiscale — qui ne peut s'accomplir que dans la sécurité — le cabinet Caillaux se dépense en actes sans unité. Ainsi son chef, économiste avisé, entend seconder l'industrie libre, instituer le crédit aux entreprises moyennes : mais un autre ministre décourage semblable orientation en cherchant à étendre la main-mise du pouvoir politique sur ces vastes exploitations techniques que sont les compagnies de chemins de fer; ainsi encore... mais, qui ne voit ces écarts, ces discords flagrants ?

Ce ministère ne sera-t-il donc, comme tant d'autres, qu'occupé sans cesse à démentir ses déclarations? A compenser ses mesures d'ordre par des concessions démagogiques ? A continuer ce jeu de bascule, vraiment néfaste, où se résume l'art de la plupart de nos gouvernants ? Et, ce faisant, se laissera-t-il aussi surprendre et dépasser par les événements? — Sera-t-il de politique inconsistante et de durée éphémère ?

Ou au contraire, son chef sortira-t-il vainqueur de l'épreuve où tant de ses devanciers ont échoué; saura-t-il dominer les hommes et les choses, pour instaurer un gouvernement d'ordre et d'action? Souhaitons-le : la situation est autrement grave pour le régime et pour la France, que ne se plaît à l'affirmer certain optimisme officiel et superficiel (1).

*
* *

La plaie de l'Etat moderne, c'est le besoin d'argent, immense, insatiable. Il lui faut des ressources accrues pour entretenir ces armées, ces marines colossales, seules capables d'assurer l'intégrité nationale et l'expansion coloniale; pour constituer l'outillage formidable (chemins de fer, canaux, ports, etc...) propre à garantir l'indépendance économique; pour procurer aux classes ouvrières ce minimum de sécurité et de bien-être, qu'elles revendiquent impérieusement.

Par la force même des choses, les financiers sont en tous pays, aux premiers rangs des Dirigeants : hier, un Witte en Russie, un de Miquel en Prusse, un Limantour au Mexique, aujourd'hui un Luzzatti en Italie, un Lloyd George en Angleterre. Ce grand rôle de créateur et dispensateur des ressources budgétaires, d'ordonnateur des réformes, d'excitateur des énergies nationales, M. Joseph Caillaux l'ambitionne en France.

Sa forte éducation économique, sa maîtrise financière l'y prédestinent; et d'autres mérites lui permettent d'y prétendre : l'intelligence de son temps, un discernement qui ne se laisse prendre ni à la piperie des apparences ni à celle des formules, la conviction que le labeur industriel est le premier facteur du bien-être national — enfin l'aptitude au travail et la décision. Ce ministre sait ce qu'il convient de faire et le réalise. Sa carrière est à maints égards de clairvoyance et d'activité, sa politique de résultats.

Mais, de par l'impéritie de nos gouvernements, leur politique « d'incohérence », selon le mot d'un

1 Depuis que cette étude s'est produite [illegible] Chambre un incident [illegible] où M. A. Briand [illegible] à des manœuvres inquiétantes attribuées au Président du Conseil contre M. Clemenceau et lui-même, s'est écrié, devant une assemblée frémissante, qui l'acclamait : « Mais moi, je ne me désolidarise pas de mes prédécesseurs! » Séance du 23 novembre).

Si cette attaque a ainsi porté, c'est que les mécomptes de la politique extérieure, les scandales réitérés dans les services publics ont affaibli l'autorité du Ministère.

Président du Conseil, qui caractérise toute une phase, la situation est devenue en France d'une extrême gravité. Le régime qui semblait le plus propre à atténuer le heurt des classes est devenu, par la faute des hommes, ses dirigeants, le plus inapte à contenir, sous l'application des lois, la ruée des appétits, les instincts inassouvis de destruction. Les grandes forces sociales qui, ailleurs, sont en opposition pacifique, se combattent, chez nous, avec la dernière violence : faits de sabotage, émeutes, cas d'impéritie criminelle dans les services publics deviennent quotidiens... Pour rétablir l'équilibre légal, quel homme d'État, aussi ferme dans la direction politique que dans ses desseins éclairés, ne faudrait-il pas?

Or M. Caillaux a, très accentué, le défaut de notre époque, où le développement excessif de l'intelligence est compensé par certaine fièvre, certaine dureté dans l'action, une impatience cynique d'aboutir. L'obstacle l'irrite, le cabre, suscite en lui je ne sais quel besoin de brusquer, de défier, d'étonner. Cette intransigeance et cette nervosité — que décèle la désinvolture de ses manières — peuvent être, dans des circonstances décisives, une cause de dangereux aveuglement. Elles enlèvent à l'homme d'État le sang-froid, la sûreté indispensables dans la poursuite de son but. Elles le détournent du service, et même de la stricte vision de l'intérêt général.

M. Joseph Caillaux trouve donc, non seulement dans le désordre de la nation, mais plus encore peut-être en lui-même, de singuliers empêchements à ce grand rôle qu'il discerne, et dont l'ambition seule le grandit : contenir, apaiser la nation, la ramener aux disciplines laborieuses — pour l'orienter sûrement vers ses destins nouveaux.

FRANÇOIS MARTY.

LE TRIOMPHE DE LA MORALE [1]

Le triomphe de la morale et la fédération du genre humain sont des termes synonymes. En effet, la fédération du genre humain, c'est le respect absolu des droits du prochain : et le respect des droits du prochain est, au fond, l'amour du prochain. Il est contradictoire d'affirmer qu'on puisse aimer quelqu'un, quand on ne veut pas respecter ses droits, c'est-à-dire quand on veut lui faire du mal, puisque la violation des droits est toujours accompagnée d'une souffrance.

« Aimez-vous les uns les autres » est la base de la morale. Si ce précepte avait été véritablement pratiqué, la fédération du genre humain aurait été la condition permanente de notre espèce. Bien que cela puisse paraître paradoxal, il est incontestable que la question morale est une question internationale. A la rigueur, le respect du droit peut aller sans l'amour du prochain, mais l'amour du prochain est absolument impossible sans le respect du droit, en sorte que ce respect est la condition indispensable du règne de la morale. C'est pourquoi la morale est un fait international.

Depuis la plus haute antiquité, de nombreuses relations se sont établies entre les hommes. De nos jours, elles se sont multipliées d'une façon extrême. Chacun de nous se trouve donc impliqué à chaque moment dans les rapports suivants :

1° Avec des individus appartenant au même État et à la même nationalité ;

2° Avec des individus apartenant au même État, mais à une nationalité différente (Tchèques et Allemands, en Autriche, par exemple) ;

3° Avec des individus apppartenant à un autre État et une autre nationalité, mais vivant dans notre patrie (Anglais habitant la France, par exemple) ;

4° Avec les collectivités existant sur la terre (1).

Si *tous* les rapports, énumérés ci-dessus, ne sont pas basés sur le respect absolu des droits, la morale devient irréalisable, parce que l'amour du prochain s'évanouit.

Nul ne conteste qu'il n'y a pas de morale possible, si un Anglais, par exemple, ne respecte pas les droits d'un autre Anglais dans leur plénitude entière ; nul ne conteste que les rapports entre concitoyens et compatriotes doivent être basés sur l'équité la plus complète.

Cela n'est déjà plus admis, quand il s'agit de concitoyens, mais non de compatriotes. Ainsi les Russes trouvent utile de ne pas respecter les droits des Polonais, de les opprimer, comme on dit en termes usuels. Des nationalités différentes, soumises à un seul pouvoir politique, constituent ces monstres sociaux que sont les Etats polyglottes. Sitôt qu'ils ne sont plus gouvernés selon la justice la plus stricte, comme en Suisse, par exemple, ces Etats polyglottes sont livrés à un despotisme odieux, produisant de très grandes souffrances. Le régime peut être plus ou moins tolérable, il peut aller d'une brutalité très grande, comme en Turquie, à une brutalité un peu moindre, comme en Russie, et encore moindre,

1. [illegible]

1. [illegible] ici.

comme en Autriche, mais jamais l'État polyglotte, s'il y a une nationalité dominante et des nationalités dominées, ne peut pratiquer la justice dans une mesure suffisante et il reste une organisation despotique. Or, despotisme et amour du prochain sont des termes opposés et contraires. Les Polonais haïssent les Russes, les Grecs haïssent les Turcs et il en est de même de tous les peuples opprimés par rapport à leurs oppresseurs. Mais les oppresseurs nourrissent aussi des antipathies profondes à l'égard des opprimés. Les Russes ne songent qu'à faire du mal aux Polonais, les Turcs aux Grecs et, par malheur, ces ressentiments aboutissent bien souvent à des tueries sans pitié.

Pour ce qui est des étrangers vivant dans le sein de notre État, les métèques, comme on les appelait à Athènes, si nous refusons de leur accorder les mêmes droits qu'à nos propres concitoyens, nous violons les principes les plus élémentaires de l'hospitalité internationale (1). Nous pouvons acculer ces étrangers à la famine ; dans tous les cas, nous les empêchons de profiter de toutes les chances favorables qui peuvent leur échoir ; nous voulons donc leur malheur. Ce n'est, certes, pas une manière de les aimer.

Enfin, pour ce qui concerne les rapports entre collectivités, sitôt qu'ils cessent de s'opérer sur la base de la justice la plus stricte, ils aboutissent à l'anarchie et à la désastreuse paix armée dans laquelle nous languissons depuis de si longues années. Cet état de choses absurde enlève à chacun de nous une grande part du bonheur dont nous aurions pu jouir ici-bas. il est élémentaire qu'une pareille conduite n'a absolument rien de commun avec l'amour du prochain, puisqu'elle en est précisément l'opposé.

Il reste donc prouvé que l'amour du prochain ne pourra devenir une réalité que dans le sein de la fédération universelle. Celle-ci supprimera les Etats polyglottes (2) ; elle fera de chaque nationalité un État séparé et autonome ; elle liera toutes les nationalités en un faisceau de groupes politiques unis par des institutions profondément respectueuses du droit de chacun, comme c'est le cas dans la Confédération helvétique où Allemands, Français et Italiens vivent dans la plus parfaite concorde. Au sein de la fédération universelle, comme de nos jours aux États-Unis, chaque habitant de notre globe jouira partout des mêmes droits. L'hospitalité internationale sera complète, et les souffrances provenant des exclusivismes nationaux disparaîtront. Enfin, au sein de la fédération universelle, il n'y aura ni anarchie ni paix armée, comme cela se voit maintenant entre les quarante-huit républiques qui constituent les États-Unis.

J'ai déjà dit que le respect des droits du prochain ne pourra se réaliser au sein des États que lorsqu'il se réalisera entre États. On voit donc que si jamais le principe fondamental de la morale « aimez-vous les uns les autres » peut devenir une réalité concrète, cela sera seulement par l'organisation de la fédération universelle.

Mais, dira-t-on, cette fédération universelle n'est-elle pas une pure abstraction ? Alors si elle seule doit réaliser un jour l'amour du prochain, cet amour sera un fantôme éternellement poursuivi et jamais atteint, un idéal que nous saurons pertinemment être inaccessible. La morale s'envolera dans les nuages de l'empyrée.

Oui, autrefois et il n'y a pas trop longtemps encore, la fédération du genre humain était une abstraction. Elle l'était certainement du temps de Sénèque et même du temps de Montesquieu, mais elle ne l'est plus aujourd'hui. Les anciens connaissaient à peine le dixième de la superficie du globe. Maintenant nous la connaissons toute, et une société internationale est en train d'en publier une carte au millionième. Au temps de Montesquieu, même au temps d'Auguste Comte, plusieurs races humaines vivaient complètement isolées, sans aucune communication avec l'Europe. Au moyen âge, des siècles pouvaient s'écouler sans que l'on sût, à Paris, ce qui se passait dans certaines régions écartées de l'Asie et de l'Afrique. Il n'en est plus ainsi. Nous savons maintenant ce qui s'est passé sur tout le globe dans les vingt-quatre heures précédentes. Tous les peuples sont désormais en contact perpétuel, tant au point de vue économique qu'au point de vue mental. L'organisation du transport des marchandises et des communications de la pensée est devenue si parfaite, que le genre humain forme désormais un seul tout au point de vue social (1). Les progrès techniques qui ont amené cet état de choses sont de l'ordre le plus réaliste et le plus concret. Personne ne dira qu'un câble sous-marin ou un chemin de fer transcontinental sont des abstractions. Les pro-

(1) Kant a parfaitement exposé, il y a plus de cent ans, que l'hospitalité internationale était la base même du droit des États.

(2) De nos jours les Etats ne veulent pas abandonner des provinces réfractaires, parce que celles-ci, passant au voisin, renforceront ce voisin et lui permettront de tenter de nouvelles conquêtes. Mais dans le sein de la fédération, où la sécurité sera absolue, ces considérations n'auront plus aucun poids. Tout le monde comprendra alors que l'autonomie de chaque nationalité sera l'organisation la plus parfaite et la plus avantageuse pour tous.

(1) En décembre 1907, un journal de Copenhague a imaginé une intéressante expérience. Il s'est fait envoyer une dépêche devant faire le tour du monde et elle lui est revenue, après l'avoir accompli en 3 heures 23 minutes. Il y a un siècle, une nouvelle mettait six mois pour aller de Londres à Calcutta

grès de l'outillage font que, de nos jours, on peut réunir les délégués de tous les États de notre globe plus facilement qu'au temps de Philippe-le-Bel, les députés aux États Généraux du royaume de France.

En effet, en 1907, les délégués de presque tous les États de notre globe se sont réunis, pour la *première* fois depuis l'origine de notre espèce. Ce fait, comme c'est généralement le cas, n'a pas été apprécié à sa juste valeur par nos contemporains (1). Il constitue cependant une date importante dans l'histoire de l'humanité. Il y a actuellement cinquante-cinq États indépendants sur la terre. Trois d'entre eux : Monaco, Saint-Marin et Lichtenstein sont si minuscules, que leur souveraineté est purement protocolaire. Il en reste donc cinquante-deux, desquels seulement sept (Abyssinie, Afghanistan, Costa-Rica, Libéria, Maroc, Népal et Oman) n'ont pas envoyé de représentants à La Haye. Assurément, ce n'est pas la difficulté des communications qui les en a empêchés.

Il faut remarquer, de plus, un autre fait très important. Non seulement, pour la première fois, depuis que le monde est monde, les délégués de presque tous les Etats de la terre se sont réunis dans un même local, mais ils se sont réunis dans des conditions absolument nouvelles. Jusqu'alors (sauf la première conférence de La Haye, en 1899), les grandes assises diplomatiques venaient après de longues suites d'hécatombes humaines, dont la continuation paraissait impossible. Alors, à bout de force, on se réunissait pour trouver un *modus vivendi* plus ou moins tolérable. Tels avaient été les congrès de Münster et d'Osnabruck et le congrès de Vienne. Or, à La Haye, en 1907, c'était tout autre chose, et complètement nouveau. Il n'y avait pas eu de guerre. Les délégués de tous les États s'étaient réunis pour commencer l'organisation juridique du genre humain. Quoi qu'en disent les conservateurs, tel a été véritablement le but des deux conférences de la Haye. Les résultats atteints dans cet ordre d'idées ont été, hélas, encore bien modestes, mais il ne faut pas oublier que tous les embryons commencent par être invisibles. Cela ne les empêche pas de croître et de devenir parfois des organismes gigantesques. Le fait aussi qu'à la seconde conférence de la Haye, 35 Etats sur 45 (donc plus des deux tiers) se sont prononcés pour un traité général d'arbitrage international obligatoire, montre combien la nécessité de l'union universelle est maintenant vivement ressentie par les esprits éclairés.

A vrai dire, à notre époque, la fédération est déjà faite dans une mesure appréciable, puisque le *quart* de l'humanité vit actuellement en relations juridiques, sous le sceptre du roi d'Angleterre. L'organisation industrielle et commerciale précède déjà l'organisation politique. Certains trusts (celui du pétrole, par exemple) embrassent les entreprises du globe entier. L'Europe (avec l'Amérique bien entendu, en un mot la race blanche) règle les destinées de notre espèce et, sur ce continent, six puissances l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et la Russie, dirigent tout le mouvement. nul intérêt *concret* et *réel* ne divise vraiment ces pays. Même la redoutable question de l'Alsace-Lorraine n'existe que par suite d'un pur fantôme (la fidélité aux traditions des ancêtres logée dans les esprits des classes gouvernantes de la Prusse). Nous sommes près de la fédération du genre humain, au commencement du vingtième siècle. Nous n'avons pour ainsi direqu'à étendre la main!... Mais, hélas!.. combien d'années se passeront avant que nous puissions la réaliser ?

Aussi longtemps que les communication rapides et constantes ne s'étaient pas établies entre les hommes, la fédération universelle était une abstraction. De nos jours, grâce aux progrès techniques et aux conjonctures historiques, la fédération rentre dans le domaine des faits réalisables, donc concrets. Par suite, le principe fondamental de la morale : « Aimez-vous les uns les autres », pourra aussi descendre des nuages du mysticisme et poser enfin un pied sur le sol ensanglanté de notre malheureuse planète.

On dira peut-être que mon idéal est bien terre à terre. Eh quoi ! se contenter de ne pas violer les droits du prochain, est-ce assez? Cette conduite, purement passive, peut-elle suffire aux aspirations de l'âme humaine? N'est-ce pas la rapetisser que de restreindre son action ? Elle a des élans plus élevés. Ne pas faire du mal au prochain ne lui suffit pas... elle veut faire le bien ! Aider son semblable, adoucir ses souffrances, guérir ceux qui sont malades, consoler ceux qui ont perdu des êtres adorés, verser un peu de joie dans les cœurs endoloris, voilà ce à quoi aspire le véritable amour du prochain. Pendant des siècles tant de nobles créatures ont pratiqué des œuvres de ce genre dans notre monde corrompu! Faut-il revenir en arrière, faut-il tarir la source vive de l'amour véritable, faut-il renoncer à la sainte

(1) [illegible] Cependant les contemporains ne se sont certainement pas aperçus de cet événement qui nous paraît si important. L'empire romain avait été maintes fois partagé entre plusieurs césars, depuis Dioclétien, puis il avait été réuni sous l'autorité d'un seul. En 476, Odoacre, chef des Hérules, qui [illegible] pour la partie occidentale de l'empire et proclama que, tout entier, il [illegible] Constantinople.

charité pour se confiner dans le seul respect du droit, si sec et si glacial?

Nul plus que moi n'admire les hautes aspirations de l'âme dont il vient d'être question, et ces dévouements admirables qui sont l'honneur et la consolation de notre misérable espèce. Mais il faut savoir se borner, si l'on veut réussir. A chaque jour suffit sa peine. Pour nous, sauvages que nous sommes, le seul respect du droit est un idéal auquel il nous sera bien difficile d'atteindre. Combien de siècles mettrons-nous pour arriver à ce but, que les âmes enthousiastes proclament trop prosaïque?

De plus, si l'on y réfléchit, on s'aperçoit bien vite que la justice universelle n'est pas du tout un idéal aussi terre à terre qu'on veut bien le dire. Lorsque les hommes, trouvant la justice conforme à leur intérêt, respecteront scrupuleusement les droits de leurs semblables, ils seront bien près d'aimer leurs semblables. Par suite de la division du travail, les hommes sont obligés d'échanger des services. Or, un service, pour ne pas être gratuit, n'en est pas moins un bienfait. L'argent qu'un médecin reçoit d'un malade ne l'empêche pas de soulager celui-ci, donc de lui épargner des souffrances, ce qui peut établir un courant de puissante sympathie entre ces deux individus. Tels sont aussi les rapports entre un fournisseur et ses clients, quand ces rapports sont basés sur une parfaite honnêteté de part et d'autre. Il y a des milliers de cas analogues dans les sociétés. Du moment que les hommes respectent les droits de leurs semblables, ils ne peuvent plus se faire de mal les uns aux autres, ils ne peuvent que se rendre des services, c'est-à-dire se faire du bien, ce qui infailliblement amène la sympathie.

Une dernière considération dans cet ordre d'idées. L'amour du prochain, au point de vue concret, se traduit par des actes de charité, par exemple les secours aux malheureux qui souffrent, par suite de mille circonstances indépendantes de leur volonté (maladies, infortunes économiques, cataclysmes de tout genre, etc.). Il est facile de montrer que la fédération du genre humain donnera la plus grande efficacité possible à ces actes. En premier lieu (et c'est le fait le plus important), elle diminuera le nombre de ceux qui auront besoin de la charité. De nos jours, par suite de l'anarchie internationale, la sécurité du lendemain est bien faible et les gaspillages de tout genre sont effrayants. L'État enlève aux citoyens une si grande part de leur fortune que le nombre des pauvres devient très considérable. Avec la sécurité complète, donnée par la fédération, la production augmentera dans une mesure énorme et le nombre des pauvres diminuera considérablement. Alors, ayant moins de clients à secourir, la charité deviendra plus efficace, et elle le deviendra encore davantage, ayant plus de ressources à sa disposition. En effet, plus la production augmentera, plus on aura de moyens pour secourir les malades et les malheureux. Les statistiques ont établi, de nos jours, que si l'on confisquait tous les gains de plus de 10 000 francs par famille et par an, pour les distribuer à ceux qui gagnent moins que cette somme, ces derniers auraient seulement 12 p. 100 de plus que ce qu'ils ont aujourd'hui. Donc une ouvrière gagnant actuellement 1.000 francs par an, aurait 1.120 francs. On voit qu'avec de si faibles ressources la charité ne peut pas grand'chose. Mais lorsque la fédération décuplera pour le moins notre production, il en sera tout autrement.

Un dernier mot. On m'a reproché quelquefois mon matérialisme. On a prétendu que je m'occupe uniquement du bien-être économique des populations. Cependant, l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit aussi et c'est son plus grand honneur, par le cœur et la pensée. Ce reproche n'est pas justifié. Nul plus que moi n'apprécie les élans magnifiques de l'âme et ses admirables envolées vers l'infini et l'inconnaissable. Mais, pour que ces phénomènes soient possibles, il faut de grandes ressources matérielles. Assurément un milliardaire peut ne jamais ouvrir un livre, ne jamais regarder un tableau et ne jamais écouter une symphonie, tandis qu'un modeste travailleur peut passer sa vie dans les bibliothèques publiques et les musées, et se griser de musique. Certes, c'est vrai. Mais il ne faut pas oublier que l'élévation mentale du travailleur en question est fondée sur le très haut piédestal de la richesse publique. La Bibliothèque nationale de Paris et le Louvre représentent un capital énorme. La haute civilisation est une plante magnifique qui peut éclore seulement sur la haute tige d'une production économique très importante.

A suivre. J. NOVICOW.

THÉATRES

Théâtre Réjane. — Les représentations italiennes. — Ermete Novelli (*Otello* : — *La plus heureuse des trois*, comédie en trois actes, de M. JACQUES VINCENT.

Odéon. — [illegible] de M. [illegible] en trois actes de [illegible] Fabre, [illegible] traduction de MM. Gustave [illegible] et ANTOINE LAURENT.

M. Ermete Novelli nous a donné, dans la série de ses représentations italiennes, un *Otello*. Comment ne pas rester saisi d'une admiration toujours nouvelle devant la simplicité, la sûreté, la liberté, la

divine liberté de cet art souverain ! Les premières paroles, les premiers gestes posent les caractères ; toute la suite les développe, et les situations naissent à mesure, naturelles, logiques, inévitables, exprimant jusqu'au fond toute l'âme des personnages. Je sais bien que Shakespeare lui-même, dont l'œuvre est si diverse, n'a pas toujours atteint cette perfection absolue; je sais bien qu'*Otello* est probablement le chef-d'œuvre dramatique du poète qui est à lui seul le drame tout entier. C'est une raison de plus pour y chercher le secret de son art. Othello, Desdémona, Iago, quelle vérité dans les caractères, quelle force dans la passion, quelle continuité et quelle solidarité dans l'action ! Et autour d'eux, comme tous les autres personnages gravitent dans le même cercle, sous l'impulsion des mêmes forces, qui les entraînent dans le mouvement d'un même système ! Il n'est pas un mot du léger et honnête Cassio, pas un geste qui ne contribue à nous faire voir en lui la cause innocente de tout le mal. La courageuse colère d'Emilia traduit l'émotion du spectateur et maintient le drame à la hauteur sublime où il s'est élevé. Brabantio, le patricien, ne pouvant s'expliquer la séduction de sa fille, vient devant le sénat accuser le More de sortilège et, quand il est obligé de s'incliner devant la décision du haut tribunal, se retire sur cette parole : « Garde bien ta femme, More ; celle qui a trompé un père pourra bien tromper un mari. » Toute la pièce est là comme en germe. Mais je n'ai pas à l'étudier ici. Je veux seulement dire que l'interprétation de M. Novelli est admirable. Il y a dans ce grand comédien des ressources infinies. Il est à chaque fois entièrement différent dans chacun de ses rôles. Sa plasticité n'a pas de limite. Nous l'avons vu, corps et âme, un Maure du quinzième siècle, avec sa mâle et simple dignité de soldat, sa tendre et farouche passion, les ardeurs primitives et les mouvements élémentaires de sa sensibilité impulsive. Nous avons vu affleurer sous ce visage bronzé, et monter aux yeux terribles, aux lèvres sauvages, des doutes et des fureurs qui ravagent une âme incapable de réflexion ; nous avons vu ce héros terrassé par une douleur qui est un délire. Il est impossible de mettre plus de poésie dans la vérité, d'être plus shakespearien que ne l'a été Ermete Novelli. Paris a encore une fois fêté comme il convient ce grand artiste.

*

Le public des répétitions générales, fatigué de ses admirations factices et de ses enthousiasmes de commande, a besoin parfois de se détendre les nerfs : malheureuse la pièce qui fait les frais de ce divertissement et, se présentant sans défense, incite des juges, trop indulgents d'ordinaire, à racheter d'un coup, sans danger, toutes leurs complaisances. La critique doit se défendre de telles impulsions. Si le sujet de *La plus heureuse des trois* n'est pas neuf (ce qui importe assez peu) et s'il n'a pas été profondément renouvelé, du moins est-il traité avec une suite logique qui en développe l'intérêt, une aisance qui ne manque pas d'agrément et une vérité d'observation qui en fait le mérite essentiel. C'est quelque chose que tout cela.

Le jeune peintre André Laurent a un grand talent et l'amour de son art. Par l'intermédiaire de son maître, l'excellent Martin Vanier, il a trouvé la troisième et dernière condition d'un bon travail et d'un bel avenir : l'indépendance matérielle. Il a épousé une charmante fille, qui lui a apporté une très grosse dot. Le ménage, installé d'abord dans un manoir de Normandie, s'est établi depuis peu à Paris, et nous le voyons le jour du vernissage. André Laurent triomphe avec son *Verger*. Ses admiratrices, précédées de fleurs, de confiseries et de compliments sur vélin, viennent le féliciter et prendre leur part de sa victoire. Prendre leur part, oui c'est bien cela, car le désintéressement, nous le verrons tout à l'heure, n'est le fait ni de la baronne d'Ausart ni de Mme Jacques Nivelle. Ces deux brillantes personnes éblouissent aisément le naïf provincial et n'ont pas de peine à éclipser sa douce et discrète compagne. La première décide le peintre à faire son portrait (nous savons ce que cela veut dire); la seconde à lui donner quelques conseils (tout à l'heure nous comprendrons pourquoi). L'une et l'autre se succèdent dans son atelier. Il ne fait plus rien. Sa femme est fort malheureuse, et tout cela irait très mal si au moment même où l'ardente et facile baronne, qui est devenue bientôt sa maîtresse, porte ailleurs ses faveurs, il ne s'apercevait que l'artiste, l'esthète, l'exploite sans vergogne et qu'il a près de lui, fidèle, aimante et généreuse, la seule femme vraiment capable de le comprendre et de l'aimer, celle qui lui a donné sa vie, qui le veut heureux par elle et qui veut être heureuse par lui. C'est le triomphe de l'épouse, un thème à la mode, celui de *La Vierge folle*, de *Comme ils sont tous* et des *Marionnettes*. Il n'y a pas d'épouse plus digne de triompher que cette charmante petite Mme André Laurent. Elle se défend si honnêtement, si bravement, par de si jolis moyens ! Pas un mot de récriminations, pas un geste de mauvaise humeur, pas une plainte. Elle feint de tout ignorer et continue de sourire : un peu tristement sans doute, et son mari s'en apercevrait, s'il y prenait garde, mais il n'y regarde pas de si près. Il ne commence à regarder que quand sa baronne et son esthète lui ont laissé voir le fond de

leur belle âme. Il découvre alors une femme qui ordonne et assure la vie autour de lui, qui reçoit bien, qui sait causer de peinture tout comme une autre et même mieux, et à qui il n'a fallu qu'un peu moins d'économie, c'est-à-dire de raison et d'abnégation, pour mettre en valeur toute sa beauté. Le mérite de cette découverte est très diminué, il faut bien le dire, par les conditions dans lesquelles il la fait. On peut regretter pour le personnage de la jeune femme que l'auteur ne lui ait pas ménagé une victoire plus difficile et plus glorieuse. Mais il avait, je crois le voir, une autre intention.

Un des traits caractéristiques du théâtre d'aujourd'hui, c'est sa fausseté. Même quand il ne manque ni de force, ni d'éclat, ni de grâce, il reste dépourvu de vérité. On se contente d'imaginer et de construire : c'est plus facile; c'est plus commode aussi pour « truquer ». Je suis frappé, au contraire, de la vérité de certaines figures. L'auteur connaît le monde et je serais bien surpris qu'il n'eût pas vu, telle quelle, la baronne d'Ausart et, à peine moins ridicule qu'il ne nous l'a montrée (ou que ne nous l'a montrée l'interprète), cette prétentieuse et encombrante Mme Nivelle avec ses robes de femme-serpent, ses bandeaux plats, ses sempiternelles invocations à Botticelli, ses minauderies, son esthétisme et sa roublardise. Le comte Filippi, ce rastaquouère, nous le rencontrons partout, et Jaer, le critique d'art qui ne sait rien, ne fait rien, débine ou glorifie sans vergogne, se pousse dans les salons, qui de nous ne l'a rencontré quelque part? Cette peinture de mœurs tient une grande place dans la pièce de M. Jacques Vincent. L'auteur y tenait et il nous faut bien reconnaître qu'il n'avait pas tort, même si nous pouvons regretter que le personnage de Mme André Laurent ait été trop délibérément subordonné à celui de ses deux rivales.

Nous pouvons regretter aussi qu'une observation juste tourne à la caricature. Il y a trop d'humour et de trop facile. C'est, je le suppose, un assaisonnement que l'auteur a voulu. Il s'est interdit — et que nous devrions donc lui en savoir de gré! — celui dont le goût blasé des spectateurs a pris l'habitude et le besoin. Par quoi relever une cuisine trop simple que nous ne savons plus apprécier? On a essayé d'amuser les spectateurs au lieu de les exciter. De là tant de fantoches. Il ne fallait pas nous donner cette impression de mascarade. Encore n'est-elle pas aussi fausse qu'on pourrait le croire, tant certains salons de Paris ressemblent à une assemblée de carnaval; mais la vérité de la vie est une chose et la vérité de l'art en est une autre, et c'est pourquoi, au théâtre, le modèle Lili, le rapin Léchelle, Schutz le marchand de tableaux, Jaer le critique de profession et d'Ausart l'amateur, Filippi le « rasta » et toute la famille des bonnetiers de province, cela fait tout de même trop de pantins.

Les deux principaux rôles de femmes sont médiocrement tenus. Mme Suzanne Avril nous a représenté une baronne d'Ausart trop vulgaire et trop lourdement sensuelle, Mme L. Marion une Mme Nivelle trop peu séduisante. Tout le reste de l'interprétation m'a paru très satisfaisant: Mme Gina Barbieri a composé avec une parfaite intelligence le personnage de Mme Rataud, la belle-mère du peintre, et Mme Noizeux celui de sa femme. Mlle Fusier (Lili) est un drôle de petit modèle. Du côté des hommes, il convient de louer particulièrement M. Séverin-Mars (Martin-Vanier) et Bosman qui a su faire une si amusante silhouette du rapin Léchelle.

*

L'Odéon nous a donné, pour la seconde de ses matinées du samedi, une pièce espagnole qui a été une heureuse surprise. Quelle netteté de dessin et quelle vivacité de couleur dans ces trois actes de M. José Feliu y Codina! La mort prématurée de l'auteur, à vingt-six ans, a probablement fait perdre à son pays un grand dramaturge. Il est impossible de ne pas aimer la franche allure, les sentiments simples et violents, les mœurs pittoresques des Andalous, que nous présente la traduction de MM. Carlos de Battle et Antonin Lavergne.

L'action est rapide, naturellement conduite, nouée avec aisance et dénouée sans artifice. Elle nous fait assister aux suites d'une de ces querelles qui si souvent, en Espagne comme en Italie, comme en Corse, divisent la population d'un village et opposent deux camps. Javier, au cours d'une rixe, a reçu un coup de couteau dans la poitrine. Les autorités ne connaissent pas son meurtrier, Penjo, qui s'est enfui, par précaution, car il a méchante renommée et craint d'être dénoncé. La fiancée de Penjo, Maria del Carmen, a soigné Javier, cherché à gagner son amitié et celle de ses parents pour servir à l'occasion celui qu'elle aime. Mais voici que Javier, un peu rétabli, aime Maria et veut l'épouser. Il l'aime à en mourir; et son père croit que c'est de cet amour qu'il meurt, plutôt que de sa blessure, car celle-ci semble guérie. Les parents sont bien vite d'accord : ceux de la jeune fille sont assez pauvres et fort avaricieux. Le père de Javier, riche cultivateur de la huerta, est prêt à tous les sacrifices pour acheter le bonheur de son unique enfant. Cette exposition est un peu longue et nous ne nous y reconnaissons pas toujours aussi aisément qu'il le faudrait. Mais l'action s'engage vivement et ne cesse de progresser avec une rapidité et une logique admirables. Penjo, chez qui les rumeurs du pays, trans-

mises par un ami, ont éveillé le soupçon, accourt et tombe au milieu des fiançailles que Maria del Carmen s'est laissé imposer pour le sauver. Le père de Javier, en effet, possède une pièce à conviction qui lui donne le sûr moyen de faire condamner le coupable, et la jeune fille, avec la spontanéité de l'instinct, se jette en travers de ce péril. L'amour va au plus pressé et, dans son désarroi, Maria serait d'ailleurs bien incapable de raisonner. Elle nous a paru très vraie avec sa simplicité primitive élémentaire et cette passivité orientale qui ne nous surprend pas dans le vieux royaume [illegible], centre de la domination carthaginoise en Espagne, où la population est encore, en grande partie, d'origine africaine et sémitique.

La voici donc entre les deux hommes, dressés en face l'un de l'autre et qui se disputent cette délicieuse proie. Javier, consumé par son mal, est tout enflammé du désir de se venger et du soin de défendre son amour. Maria del Carmen n'a pu revoir Penjo, entendre ses reproches, sans se laisser aller à lui dire qu'elle l'aimait toujours, et il est moins décidé que jamais à accepter un sacrifice qui lui ferait payer trop cher son salut. A lui aussi, sans doute, on pourrait appliquer, en le modifiant un peu, le beau mot de son pays ; il aime mieux son amour que sa vie (*Yo amo mas a tu amor que a tu vida*). Il se dénoncera, pour rendre ce sacrifice inutile : il aime mieux perdre Maria del Carmen que de la donner ou de se la laisser prendre. Combien cet héroïsme sauvage, mais conforme aux sentiments les plus profonds de la nature humaine, nous change des vilenies qui constituent presque exclusivement au théâtre le tableau de nos mœurs raffinées ! Ah certes ! ils ne sont pas « nouveau jeu », ceux-là ; ils ne saisissent pas la beauté de la trahison et seraient insensibles, une fois mariés, à l'élégance de l'adultère. Pauvres et simples gens ! Mais comme la passion est belle chez eux, comme elle reste pure ! Et vous allez voir qu'ils peuvent atteindre à la grandeur, je ne dis plus à une grandeur barbare, mais à la grandeur morale.

Aussitôt que Penjo s'est dénoncé, l'action rebondit sous le choc des caractères, et une magnifique péripétie la précipite vers son dénouement. Javier avait juré à Penjo qu'il se vengerait : quand celui-ci se livre à la justice, l'autre l'accuse de chercher un refuge contre ses représailles et lui jette au visage l'accusation de lâcheté. C'en est trop : ils se battront. Justement, à la demande du père, le médecin vient d'examiner Javier et il a déclaré devant lui qu'il était guéri. Oui, le garçon le sent bien : il est aussi fort qu'un autre. Penjo vient le chercher, et, au moment où ils vont sortir pour se battre, le docteur entre avec le père ; les deux rivaux n'ont que le temps de se cacher. Le docteur apporte la douloureuse vérité : Javier est perdu. Sa blessure, cicatrisée au dehors, s'est envenimée au dedans ; elle le ronge. C'est miracle qu'il soit encore debout, qu'il soit vivant. Tout l'art des médecins ne peut que tenter de le prolonger de quelques jours. Sur cette révélation qu'il entend, le condamné défaille dans les bras de son ennemi.

Mais comment seraient-ils ennemis encore? Penjo refuse de se battre et Javier lui conseille de fuir. Avec Maria? demande le premier. Non ; le moribond ne peut aller jusque-là ; il a bien voulu sacrifier sa vengeance, comme l'autre sa liberté : ils ne peuvent pas, ils ne veulent pas sacrifier leur amour. Et cet amour reste entre eux, comme entre les droits de la mort et ceux de la vie. C'est très beau. Cependant le temps presse : « Sauve-toi », crie Javier ; et Penjo répète : « Avec elle? » Maria est entrée. Javier s'obstine encore. Et tout-à-coup, peut-être parce qu'il a compris qu'il n'avait plus le choix qu'entre le sacrifice de son amour et le sacrifice de celle qu'il aime, il la donne au rival naguère abhorré et leur crie de fuir ensemble, de fuir vers la vie, tandis qu'il va lui-même s'abattre dans la mort.

Le drame de M. José Féliu y Codina a ceci d'admirable que la violence des sentiments ne fait que rehausser leur pittoresque et leur vérité. Il a pour nous le double mérite d'être tout à fait espagnol et tout à fait humain. Les personnages secondaires ne sont pas des accessoires : ils servent à l'action ; ils y prennent étroitement part et ils ont leur physionomie bien accusée.

L'interprétation est fort satisfaisante, sauf une erreur de distribution. M. Joubé est un ardent et hardi Penjo, M. Hervé un fiévreux et douloureux Javier, M. Malavié un Domingo très sobrement dramatique. Mlle Lucienne Guett, qui est bien jolie, garde trop de sa finesse parisienne et de son raffinement dans le personnage de Maria del Carmen. Elle n'est pas du tout Espagnole. Ce qui l'est bien, ce sont les danses du deuxième acte, par Mlle Maria la Bella et MM. Antonio de Bilbao et Rafael Pagan. Cet intermède, qui a tant de caractère et de couleur, suffirait à assurer le succès de la pièce. M. Antoine, sans doute, la fera passer à ses spectacles du soir. Et je ne trouve pas mauvais qu'on aille voir les danses espagnoles, d'abord parce qu'elles sont fort curieuses, ensuite parce qu'on verra la pièce par surcroît et que la voir c'est la condition nécessaire, mais suffisante, je crois, pour l'apprécier.

FERMIN ROZ

Chronique de l'Étranger

LES DÉBUTS DE LAFCADIO HEARN

M. Stefan Zweig rappelle, dans *Du Zukunft*, la vie navrante que mena, durant de très longues années, Lafcadio Hearn, avant de s'installer au Japon et d'y devenir l'écrivain [illegible] que les lettrés de tous pays ont lu avec délectation. Voici les passages les plus curieux — et les plus douloureux — de cette relation.

Pour ceux à qui il ne fut pas donné de vivre au Japon et qui s'enquièrent, avec une impatiente curiosité, des images et des ravissants objet de l'art Japonais, pour ceux-là L. Hearn est devenu un aide et un ami incomparable

Il naquit en 1850 à peu près... l'époque où les Européens purent, pour la première fois, pénétrer dans le pays fermé) à l'autre bout du monde, à Léocadia, une île ionique. Son père était un médecin militaire irlandais; sa mère, une Grecque de famille distinguée : deux races, deux nations, deux religions se confondaient dans l'enfant et préparaient de bonne heure le citoyen du monde.

A six ans, ses parents emmenèrent le petit garçon en Angleterre, où le malheur allait fondre sur lui, pour lui rester attaché plusieurs années. En ce pays froid et gris, sa mère a la nostalgie de sa blanche patrie, quitte son époux, laissant seul l'enfant, qui est placé dans un collège. C'est là que l'atteint un second malheur : en jouant avec ses camarades, il est blessé à l'œil et le perd : sa famille est appauvrie et il est chassé impitoyablement dans le monde, avant d'avoir achevé ses études.

A dix-neuf ans donc, ce jeune homme inexpérimenté, et par dessus le marché débile, n'ayant en outre qu'un œil, se trouve jeté par un sort impitoyable dans les rues de New-York, sans amis et sans parents, sans situation ni capacités bien nettes. Une brume impénétrable pèse sur ces années amères de sa vie. Qu'a donc été là-bas Lafcadio Hearn? Journalier, marchand, domestique, peut-être mendiant? En tout cas il appartint longtemps à cette classe d'hommes, la plus basse, qui vit du hasard dans les rues de New-York.

Ce dut être pour lui un véritable martyre : car même les années les plus gaies de sa maison de bambous à Kyoto ne l'ont jamais amené à raconter ces souvenirs. Il n'a confessé qu'un seul épisode.

Il n'a rien mangé pendant trois jours; il est assis dans une voiture, l'ombre bleue de l'évanouissement devant les yeux. Soudain, sans qu'il l'ait demandé, une paysanne norvégienne, qui se trouve en face de lui, lui tend un morceau de pain : il l'avale gloutonnement. — Il se rappela trente ans plus tard, qu'étranglé par la faim, il avait oublié de remercier!

Puis, de nouveau, des années amères, n'importe où!

A Cincinnati il réapparaît comme correcteur d'un journal, lui à moitié aveugle. Mais là, son sort devait s'améliorer. Employé à des reportages, il y fait preuve d'une habileté surprenante et enfin manifeste son talent d'écrivain.

Dans toutes ces sombres années, parmi les durs labeurs, il avait su parfaire, avec persévérance, sa culture personnelle : aussi maintenant, écrit-il quelques livres qui trahissent la connaissance des langues orientales et une rare compréhension de la philosophie du Levant.

Il est impossible de décrire ce que cet homme calme et doux a souffert au pays des « agressive selfishness ». Mais cette grande souffrance a été bienfaisante pour son œuvre.

Il ne le savait pas encore et ne sentait que l'inutilité, l'incohérence, la misère de sa vie, dans ce pays d'affaires fiévreuses : il était comme un élément réfractaire dans le rythme de cette race.

Au printemps 1890, un éditeur lui proposa d'aller au Japon, pour y prendre, avec un dessinateur, des esquisses de la vie populaire. Le lointain attira Hearn, qui quitta pour toujours le pays de son malheur.

A 40 ans, il arriva au Japon, pauvre, fatigué, sans patrie, sans but dans la vie, à moitié aveugle, solitaire, sans femme, ni enfant, sans nom, ni gloire.

Il décida d'y rester un mois, puis deux : il y resta sa vie entière, s'y maria avec une noble japonaise, y fut enfin heureux.

Et la célébrité vint aussi...

MARTIN GREIF

Les Revues allemandes parlent encore du poète Martin Greif, mort il y a quelques mois.

Louis Ganghofer raconte dans les *Süddeutsche Monatshefte*, comment il connut cet écrivain. C'était à Munich dans le café Maximilien, bien connu, et qui avait aussi chaque jour Ibsen pour hôte.

« Là se réunissaient toutes les célébrités du Nord, de l'Est et de l'Ouest. C'était un grand honneur pour un simple mortel de boire son café à cette table brillante. Je fis la connaissance du poète Martin Greif et je me rappelle qu'il me dit :

« On ne m'a pas encore rendu justice comme dramaturge. Mais comme poète lyrique je suis promis à l'immortalité. Après ma mort, on reviendra de mes poèmes à [illegible] ».

Martin Greif est mort, ajoute Ganghofer sans que le monde sache nettement, s'il était « un grand » ou bien « un petit ». Mais cela doit-il toujours être déterminé d'après un criterium pédantesque?

Est-ce un crime d'être une alouette, parce que le cygne jette un cri plus fort?

Greif vécut trente ans à Munich. Lorsqu'il se sentit très malade, il alla à Kufstein, où il avait des amis fidèles. Et aussi parce qu'à Kufstein... l'hôpital était meilleur marché. A Kufstein il put agoniser pour sept couronnes par jour. A Munich cela lui eût couté douze ou 15 marks, peut-être encore plus. Et lorsqu'il eut fermé les yeux, à bon marché, il y eut des couronnes de laurier aussi grosses que des roues de voiture pour honorer le poète mort... !

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 24. — 2e SÉM. 49e ANNÉE 9 DÉCEMBRE 1911

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSSON A TRAVERS LA SUÈDE (1)

KARLSKRONA.

Samedi 2 avril

C'était à Karlskrona, un soir de clair de lune. Il faisait un temps beau et calme, mais, dans la journée, une tempête avait fait rage; il avait plu, les habitants de la ville s'imaginaient sans doute que le mauvais temps continuait, car il n'y avait personne dans les rues.

La ville semblait déserte, quand Akka et sa bande y arrivèrent. Il était tard déjà, et les oies étaient à la recherche d'un gîte sûr dans les îles. Elles n'osaient pas rester sur la terre ferme par peur de Smirre, le renard.

Les oies volaient très haut, et Nils, qui contemplait la mer et les îles au-dessous de lui, trouva que tout avait un air irréel et fantastique. Le ciel n'était plus bleu, il formait au-dessus de la terre comme une cloche de verre glauque. La mer était blanche comme du lait. Aussi loin qu'il pouvait voir, elle roulait de petites vagues blanches aux cimes argentées. Au milieu de toute cette blancheur, les nombreuses îles devant la côte semblaient noires.

Nils s'était promis d'être brave cette nuit-là, mais tout à coup il aperçut quelque chose qui l'effraya terriblement. C'était une haute île rocheuse, couverte d'énormes blocs carrés entre lesquels il y avait un semis de petits grains d'or. Il pensa tout de suite à la pierre de Magle, à Trolle-Ljungby, que les trolls hissent quelquefois la nuit sur de hautes colonnes d'or. Ce devait être quelque chose du même genre. Mais ce qui l'effraya plus encore, ce fut de voir une foule de choses inquiétantes dans l'eau qui entourait l'île. On eût dit des baleines et des requins, ou d'autres monstres marins, mais le gamin comprenait que c'étaient les trolls de la mer qui s'étaient réunis pour monter à l'assaut de l'île. En effet, au sommet de l'île, un géant debout tendait désespérément vers le ciel ses deux bras.

Nils fut encore plus épouvanté, lorsqu'il s'aperçut que les oies commençaient à descendre. « Non, non, pas là ! Ne descendons pas là, cria-t-il ».

Mais les oies ne firent pas attention à ses cris, et bientôt le gamin fut tout surpris et honteux d'avoir pu se tromper de cette façon. Les gros blocs de pierre n'étaient que des maisons, et les points d'or brillants étaient des reverbères et des fenêtres éclairées. Le géant qui tendait les bras était une église aux tours carrées, et les monstres et les trolls de la mer étaient des navires et des bateaux de toutes espèces, ancrés et amarrés autour de l'île. Du côté de la terre, c'étaient surtout des barques à rames, des cutters à voile, des chaloupes à vapeur pour la navigation côtière, mais de l'autre côté, il y avait des vaisseaux de guerre cuirassés, les uns larges avec de grosses cheminées inclinées en arrière, d'autres longs, minces et construits de façon à pouvoir traverser l'eau comme des poissons.

Quelle était cette ville ? Nils trouva la réponse ne voyant les vaisseaux de guerre. Il avait toute sa vie

1 V. la *Revue Bleue* du 2 décembre 1911.

aimé les bateaux, il n'en avait jamais vu d'autres que les goelettes qu'il avait fait naviguer sur l'eau des fossés au bord de la route, mais il comprit tout de suite qu'une ville où il y avait un si grand nombre de vaisseaux de guerre ne pouvait être que Karlskrona.

Le grand père maternel de Nils était un ancien matelot de la marine de guerre ; quand il vivait, il parlait tous les jours de Karlskrona, du grand chantier de la marine et de tout ce que l'on pouvait y voir.

Nils eut tout juste le temps de jeter un coup d'œil sur les tours et les fortifications qui ferment l'entrée du port. Akka descendit se poser avec sa bande sur le toit plat d'une des églises.

C'était certainement un endroit sûr pour échapper à un renard, et le gamin pensait que cette nuit il pourrait oser se glisser sous l'aile du jars. Il serait bon de dormir. Il essayerait ensuite de voir le chantier et les vaisseaux, lorsqu'il ferait jour.

Nils ne comprenait pas lui-même pourquoi il ne put rester tranquille et attendre le matin pour voir les vaisseaux. Il n'avait guère dormi plus de cinq minutes que déjà il se dégageait de l'aile du jars et se laissait glisser à terre le long du paratonnerre et des gouttières.

Il se trouva bientôt sur une vaste place devant l'église. Ceux qui sont habitués au désert, ou qui demeurent dans un coin éloigné, se sentent toujours inquiets, lorsqu'ils viennent dans une ville où les maisons se dressent toutes droites et où les rues sont ouvertes et n'offrent point d'abri. Aussi Nils souhaita-t-il bientôt d'être de nouveau là-haut sur la tour avec les oies. Heureusement il n'y avait pas un être vivant sur la place ; seul, un homme de bronze se dressait sur un socle élevé. C'était un grand homme vigoureux, vêtu d'un chapeau tricorne, d'une longue redingote, de culottes courtes et de gros souliers. Il tenait à la main un bâton et il avait bien l'air de savoir s'en servir au besoin, car son visage était terriblement sévère, avec un grand nez courbé et une bouche très laide.

« Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là, avec sa grosse lèvre pendante ? » dit enfin le gamin ; jamais il ne s'était senti plus petit et plus misérable que ce soir. Il essaya de se donner du courage en faisant le fanfaron. Puis il ne pensa plus à la statue, et s'engagea dans une large rue qui descendait vers l'eau.

Il n'avait fait que quelques pas, lorsqu'il entendit quelqu'un marcher derrière lui. Des pieds lourds martelaient le pavé et un bâton frappait le sol. On eût dit que l'homme de bronze lui-même s'était mis en route.

Nils épia les pas et se sauva en courant ; il eut bientôt la certitude que c'était l'homme de bronze. La terre tremblait et les maisons en étaient secouées. Lui seul pouvait marcher aussi pesamment, et Nils eut peur de son mot de tout à l'heure. Il n'osa tourner la tête.

« Il se promène peut-être pour son plaisir, pensa-t-il. Il ne pourra m'en vouloir de ce que j'ai dit. C'était sans mauvaise intention ».

Au lieu de continuer tout droit, Nils prit une rue transversale. Il espérait ainsi échapper à son compagnon.

Mais il entendit bientôt l'homme de bronze qui s'engageait dans cette même rue, et il eut très peur. Comment trouver un refuge dans une ville où toutes les portes sont fermées ? Il aperçut à droite une vieille église de bois, entourée d'un vaste square. Il s'y précipita sans hésitation : « Si seulement j'arrive là, je serai bien protégé ».

Tout à coup, il aperçut au milieu de l'allée qui menait à l'église un homme qui lui faisait des signes. Il fut très heureux et s'approcha en hâte. Son cœur battait terriblement.

Mais lorsqu'il fut arrivé tout près de l'homme, qui était debout sur un petit tabouret et au bord de l'allée, il s'arrêta interdit : « Ce ne peut pas être celui-là qui m'a fait signe, car il est en bois. »

Il resta immobile un moment à le regarder. C'était un bonhomme courtaud et fort, avec un large visage, rose et frais, des cheveux noirs et lisses, et une grande barbe noire. Sur sa tête il portait un chapeau de bois noir, sur son corps un habit de bois brun, autour de la taille une ceinture de bois noir, aux jambes de larges culottes de bois grises et des bas de bois, aux pieds des bottines de bois noires. Il était peint de frais, vernis de frais ; il brillait et luisait au clair de lune, ce qui sans doute ajoutait à son air de bonhomie, et inspira de la confiance au gamin.

De la main gauche il tenait un tableau de bois où Nils lut : « Humblement, je vous supplie, quoique d'une voix faible ; venez déposer une obole, mais soulevez d'abord mon chapeau. »

Nils comprit : l'homme n'était qu'un tronc pour les pauvres. Il fut déçu. Il s'était attendu à mieux. Il se rappela que son grand-père avait parlé de ce bonhomme de bois, disant que les enfants de Karlskrona l'aimaient beaucoup. Nils comprenait bien cela. L'homme avait un si bon air d'autrefois qu'on lui aurait donné plusieurs fois cent ans. En même temps il semblait fort, crâne et joyeux, comme on s'imagine que les gens étaient jadis.

A regarder le bonhomme de bois, Nils oublia presque l'autre qui le poursuivait. Mais voilà qu'il l'entendit tout à coup. Il entrait dans le cimetière. Il approchait. Où se cacher ?

A ce moment, Nils vit l'homme de bois se baisser

« [illegible] grande et large main. Impossible de n'avoir pas confiance en lui : Nils sauta dans la main qu'on lui offrait. Et l'homme de bois l'éleva jusqu'à son chapeau et le glissa dessous.

A peine le gamin fut-il caché, à peine l'homme avait-il eu le temps d'abaisser son bras et de reprendre sa pose, que l'homme de bronze s'arrêtait devant lui, frappait le sol de son bâton et s'écriait d'une voix forte et sonore : « Qui êtes-vous? »

Le bras de l'homme de bois remonta avec une précision qui fit craquer sa vieille charpente, ses doigts touchèrent les bords du chapeau et il répondit : « Rosenbom sauf votre respect, Majesté. Dans le temps, second maître à bord du vaisseau de ligne « L'Intrépidité » ; retraité, le service de guerre fini, comme gardien de l'église de l'Amirauté ; finalement sculpté en bois, et dressé dans le cimetière comme tronc pour les pauvres ».

Le gamin eut un haut le corps en entendant l'homme de bois dire « Majesté ». En réfléchissant, il comprit que la statue de la grande place représentait celui qui avait fondé la ville. C'était tout simplement au roi Charles XI qu'il avait eu affaire.

« Vous vous expliquez bien, dit l'homme de bronze. Pouvez-vous me dire encore, si vous avez vu un petit gamin qui court partout dans la ville cette nuit ? C'est un petit coquin et un impertinent ; si seulement je l'attrape, je lui apprendrai à être insolent ».

— Sauf votre respect, Majesté, je l'ai vu, dit l'homme de bois.

A cette réponse le gamin, qui s'était blotti sous le chapeau et regardait le roi par une fente du bois, eut si peur, qu'il commença à trembler. Mais il se calma, lorsque l'homme de bois poursuivit :

— Votre Majesté suit une mauvaise piste. Le gamin semblait avoir l'intention de se réfugier dans le chantier pour s'y cacher.

— Vous croyez, Rosenbom? Eh bien, ne restez donc pas là immobile sur votre tabouret, mais suivez-moi, et aidez-moi à le retrouver! Quatre yeux voient mieux que deux, Rosenbom.

Mais l'homme de bois répondit d'une voix geignarde : « Je prie humblement Votre Majesté de me laisser où je suis. J'ai l'air frais et reluisant à cause de la peinture, mais je suis vieux et pourri, et ne supporterais pas un effort ».

L'homme de bronze ne semblait pas être de ceux qui supportent la contradiction.

— Qu'est-ce que ces histoires? Venez tout de suite Rosenbom! » Le roi leva son long bâton et en donna à l'autre un coup retentissant sur l'épaule : « Vous voyez que vous tenez encore, Rosenbom ».

Là-dessus ils se mirent en route. Grands et puissants, ils traversèrent les rues de Karlskrona et atteignirent enfin une lourde porte qui menait au chantier. Un matelot montait la garde, mais l'homme de bronze n'y fit même point attention. Il poussa la porte du pied, et ils entrèrent.

Devant eux s'étendait un vaste port, divisé en compartiments par des ponts sur pilotis. Les bassins étaient occupés par des vaisseaux de guerre.

— Par où vaut-il mieux commencer les recherches, Rosenbom? demanda l'homme de bronze.

— Un petit bout d'homme comme lui se sera probablement caché dans la salle aux modèles?

Sur une étroite langue de terre qui s'étendait à droite tout le long du port, s'élevaient quelques anciens bâtiments. L'homme de bronze s'approcha d'une maison à petites fenêtres avec un très haut toit. Il heurta de son bâton la porte qui s'ouvrit, et monta ensuite lourdement un vieil escalier aux marches usées. Les deux hommes entrèrent dans une grande salle remplie de petits navires entièrement gréés. Le gamin comprit que c'étaient les modèles des navires construits pour la flotte suédoise.

Il y avait des bateaux de toutes espèces : de vieux vaisseaux de ligne aux flancs bourrés de canons, avec de hautes constructions à l'arrière et à l'avant, et dont les mâts supportaient un enchevêtrement de cordes et de voiles ; de petits garde-côte avec des bancs pour les rameurs sur toute leur longueur ; des canonnières sans pont, et des frégates richement dorées, modèles de celles dont s'étaient servi les rois pour leurs voyages. Enfin, il y avait aussi de ces longs et lourds cuirassés avec des tourelles et des canons sur le pont, qu'on emploie de nos jours, et de fins et minces torpilleurs pareils à de longs poissons.

Nils n'en revenait pas d'admiration : « Dire qu'on a bâti des vaisseaux si gros et si beaux ici en Suède!

Il eut tout le temps de les admirer, car l'homme de bronze, en apercevant les modèles, oublia toute autre chose. Il les passa tous en revue. Et Rosenbom, ci-devant second-maître à bord de l'*Intrépidité*, dut raconter tout ce qu'il savait sur les constructeurs de navires et ceux qui les avaient commandés et le sort qu'ils avaient subi. Il parlait de Chapman et de Puke et de Trolle ; des batailles de Hogland et de Svensksund, jusqu'en 1809, époque après laquelle il n'en avait plus été. Lui et son compagnon avaient surtout beaucoup à se dire sur les vieux navires de bois si ornés. Ils ne semblaient pas comprendre les nouveaux cuirassés.

— Je vois, Rosenbom, que vous ne savez rien sur ces vaisseaux modernes, dit le roi. Allons voir autre chose. Car tout cela m'intéresse, Rosenbom ».

Ils avaient cessé de chercher le gamin, et celui-ci

se sentit calme et à son aise dans le chapeau de bois. Ils se mirent à parcourir les grands établissements du chantier, les ateliers où l'on coud les voiles, la forge, les fabriques de machines et de menuiserie. Ils visitèrent les grues à mâter et les docks, les grands magasins aux provisions, le parc d'artillerie, l'arsenal, la longue corderie, la vaste cale abandonnée, creusée dans le roc. Ils sortirent sur les jetées, où les vaisseaux de guerre étaient amarrés, montèrent à bord, regardèrent tout comme deux vieux loups de mer, hésitèrent, condamnèrent, approuvèrent et se fâchèrent.

Nils, à l'abri du chapeau de bois, les écoutait. Il apprit ainsi combien on avait lutté et travaillé en cet endroit pour pouvoir armer toutes les flottes expédiées du port de guerre. Il sut qu'on avait risqué son sang et sa vie, qu'on avait sacrifié jusqu'à son dernier liard, pour construire ces vaisseaux de guerre, que des hommes de talent avaient consacré tous leurs efforts à améliorer et à perfectionner ces navires qui avaient été la sauvegarde de la patrie. Le gamin eut des larmes aux yeux en entendant parler de tout cela et il se sentit heureux d'être si bien renseigné sur toutes ces choses.

Ils finirent par entrer dans une cour ouverte, où, sous une galerie, étaient rangées les figures de proue des vieux vaisseaux de ligne. Nils n'avait jamais rien vu de plus étrange, car toutes ces figures avaient des visages incroyablement puissants et effrayants. Elles étaient grandes, hardies et sauvages, inspirées du même esprit fier qui avait armé les gros navires. Il se sentit plus petit que jamais.

Mais alors, l'homme de bronze dit à l'homme de bois : « Lève ton chapeau, Rosenbom, devant celles qui sont là! Elles ont toutes été à la guerre pour la patrie! » Rosenbom, comme l'homme de bronze, avaient complètement oublié pourquoi ils étaient venus là. Sans réfléchir il leva son chapeau de bois et s'écria : « Je lève mon chapeau en l'honneur de celui qui choisit l'emplacement du port, fonda le chantier, et recréa la marine, pour le roi qui a donné la vie à tout ceci ».

— Merci, Rosenbom. C'est bien dit, tu es un brave homme... Mais qu'est ce que c'est que ça, Rosenbom ?

Il montrait Nils Holgersson debout sur le crâne nu de Rosenbom. Mais Nils n'avait plus peur : il agita son bonnet et cria : « Hourrah, hourrah pour l'homme à la grosse lèvre! »

L'homme de bronze frappa la terre avec son gros bâton, mais le gamin ne put jamais savoir ce qu'il comptait faire, car à cet instant le soleil se leva; aussitôt l'homme de bronze et l'homme de bois disparurent comme s'ils avaient été faits de brouillards. Pendant qu'il restait encore là à les chercher des yeux, les oies sauvages s'envolèrent du toit de l'église et se mirent à planer sur la ville. Tout à coup, elles aperçurent Nils Holgersson, et le grand jars blanc fendit l'air et descendit le chercher.

LE GRAND PAPILLON.

Mercredi 9 avril.

Les oies longeaient l'île étroite d'Œland, que de là-haut elles voyaient en entier. Nils se sentait le cœur léger. Il était aussi heureux, que la veille il avait été découragé.

L'intérieur de l'île semblait être un haut plateau dénudé, entouré d'une large bande de terre riche et fertile le long des côtes. Nils commença à comprendre le sens de quelque chose qu'il avait entendu raconter la veille.

Il se reposait au pied d'un des nombreux moulins à vent qui se dressent sur le plateau, lorsque deux bergers s'étaient approchés, escortés de leurs chiens et précédés d'un grand troupeau de moutons. Le gamin ne s'était pas dérangé, car il était bien caché sous les marches du moulin, mais le hasard avait voulu que les deux bergers vinssent s'installer sur le même escalier, et Nils avait dû rester à sa place jusqu'à leur départ.

L'un des bergers était un jeune homme dont l'aspect n'offrait rien de particulier, l'autre était un vieillard étrange. Son corps était grand et décharné, sa tête petite ; son visage avait des traits doux et tendres. On eût dit que le corps et la tête n'allaient pas ensemble.

Un instant, il resta silencieux, fixant le brouillard d'un regard infiniment las. Puis il se mit à causer avec son camarade. Celui-ci avait tiré de son sac du pain et du fromage pour souper. Il ne répondait rien aux paroles de l'autre, mais semblait l'écouter patiemment.

— Je vais te dire quelque chose, Erik, dit le vieillard. J'ai réfléchi, et je crois que jadis, dans le temps où hommes et bêtes étaient beaucoup plus grands que maintenant, les papillons ont dû être immensément grands. Il y avait une fois un papillon long de plusieurs milles, ses ailes étaient larges comme des lacs, bleues, avec des reflets d'argent, et si belles que tous les autres animaux s'arrêtaient pour contempler le papillon, lorsqu'il volait.

Malheureusement il était trop grand. Ses ailes le portaient difficilement. Tout se serait encore bien passé, si seulement il avait eu la prudence de ne voler qu'au dessus de la terre. Mais il se risqua sur la Baltique. Il n'était pas allé loin que déjà la tempête secouait ses ailes. Tu comprends, Erik, ce qui devait arriver, lorsque de fragiles ailes de papillon étaient exposées à la tempête de la Baltique. Elles furent vite arrachées et emportées par les rafales et le pauvre papillon tomba dans la mer; il y fut bal-

otté par les vagues, jusqu'à ce qu'il échouât sur quelques écueils devant la côte de Smâland. Et là il resta, étendu tout de son long.

Je suppose, Erik, que si le corps du papillon avait reposé sur la terre, il aurait vite pourri et serait tombé en poussière. Mais comme il était plongé dans la mer, il s'y imprégna de chaux et devint dur comme de la pierre. Tu te rappelles, nous avons trouvé sur la rive des pierres qui sont des vers pétrifiés. Je crois que c'est ce qui est arrivé au corps du grand papillon. Je crois qu'il est devenu un long et étroit rocher au milieu de la Baltique. Qu'en penses-tu?

Il s'arrêta pour attendre une réponse, et le camarade hocha la tête : « Continue et dis-moi où tu veux en venir?

— Remarque bien, Erik, que cet Œland où nous vivons toi et moi n'est autre chose que ce corps de papillon. Il n'y a qu'à réfléchir pour voir que l'île est bien un papillon, Au nord, on aperçoit le corselet étroit, et la tête ronde; au sud, c'est l'abdomen, qui d'abord s'élargit, puis s'amincit et finit en pointe.

Il s'arrêta un moment et jeta un regard inquiet sur son camarade pour voir comment il prendrait cette assertion, mais le jeune homme continuait à manger tranquillement son pain et lui fit seulement signe de poursuivre son récit.

— Dès que le papillon fut devenu un rocher de calcaire, une foule de graines d'herbes et d'arbres apportées par le vent essayèrent de s'y enraciner. Elles ne trouvèrent que difficilement à s'accrocher sur le rocher nu et glissant. Longtemps il n'y eut que la laiche qui pût y pousser. Puis vinrent peu à peu la fétuque, et l'hélianthème. Mais encore aujourd'hui, il n'y a pas assez de plantes ici sur le plateau pour cacher tout à fait le roc, car il apparaît partout. Et nul ne pourrait songer à labourer ni à semer ici, tant la couche de terre est mince.

Mais si tu admets que le plateau et les hauteurs sont formés par le corps du papillon, tu as le droit de demander d'où est venue la terre qui s'étend en bas tout autour.

-- J'allais te le demander.

— Eh bien, rappelle-toi que l'île a séjourné dans la mer pendant un grand nombre d'années, et pendant ce temps toutes ces choses que la mer roule, le varech et le sable et les coquilles, se sont amassées là. Et puis des deux côtés du plateau, il y a eu des éboulements de pierres et de terre. C'est ainsi que l'île a eu des côtes larges où le blé et les fleurs et les arbres peuvent pousser.

Ici en haut, sur le dos du papillon, on ne trouve que des brebis et des vaches et de tout petits chevaux, ici ne demeurent que des vanneaux et des pluviers, et il n'y a pas d'autres constructions que les moulins à vent et les pauvres cabanes de pierre où nous autres, bergers, nous abritons. Mais sur les rives, il y a de gros villages de paysans et des églises et des presbytères, des hameaux de pêcheurs et toute une ville.

Il s'arrêta et regarda l'autre. Celui-ci avait fini son repas et était occupé à resserrer son sac à provisions. « Je voudrais savoir, commença-t-il enfin, à quoi tu veux en venir?

— Ah! voici, dit le berger en baissant la voix, il chuchotait presque, et ses petits yeux, fatigués à force d'épier tout ce qui n'existe pas, plongeaient dans le brouillard, voici ce que je voudrais savoir: les paysans qui habitent les cours fermées là-bas sous le plateau, et les pêcheurs qui prennent le hareng dans la mer, et les marchands de Borgholm, les baigneurs qui viennent ici tous les étés, et les voyageurs qui se promènent dans les ruines du château de Borgholm, les chasseurs qui en automne viennent tirer la perdrix, et les peintres qui s'installent ici, en haut, et peignent les moutons et les moulins à vent — je voudrais savoir si jamais quelqu'un d'entre eux a compris que cette île était un papillon qui a volé dans l'air avec de grandes ailes brillantes?

— Oh! si, dit le jeune pâtre; quelqu'un d'entre eux, qui se sera assis un soir au bord de la falaise, qui aura entendu les rossignols chanter dans les bocages au-dessous de lui et aura contemplé le détroit de Kalmar, a dû comprendre que cette île n'a pas pu être créée comme toutes les autres.

— Je voudrais savoir, continua le vieillard, si aucun d'eux n'a eu le désir de donner aux moulins des ailes si grandes, qu'elles montent dans le ciel, si grandes qu'elles auraient la force de soulever toute l'île hors de la mer et de la faire voler comme un papillon parmi les papillons?

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, répliqua le jeune homme, car les nuits d'été, lorsque le ciel forme une immense voûte bleue au-dessus de l'île, il m'a bien semblé parfois qu'elle voulait s'élever de la mer et s'envoler.

Mais le vieillard, qui avait enfin amené le jeune homme à parler, ne l'écoutait pas: « Je voudrais savoir, continua-t-il encore plus bas, si quelqu'un pourrait m'expliquer pourquoi ici, sur le plateau, on éprouve cette nostalgie; je l'ai sentie tous les jours de ma vie, et je crois qu'elle s'insinue dans la poitrine de tous ceux qui vivent ici. Je voudrais savoir si personne n'a compris que cette langueur vient simplement de ce que l'île entière est un papillon qui aspire après ses ailes.

CHATEAUBRIAND ET VICTOR HUGO [1]

[illegible] contient un renseignement de haute importance. Nous croyons avoir inventé les conférences et les lectures publiques ; il [illegible] en 1821 une [illegible] dont voici le programme. « Indépendamment des discours qui seront prononcés sur la morale, la littérature et l'histoire de France, les séances seront encore remplies par des lectures de fragments littéraires en tous genres et par d'autres discours sur les sciences et les arts. » Si je compte bien, huit membres de l'Académie Française ont promis leur concours. Il y a aussi des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de l'Académie des Sciences, et de nombreux hommes de lettres dont il faut convenir que peu ont passé à la postérité. Sur la liste, à côté de M. le vicomte de Chateaubriand, membre de l'Académie Française et pair de France, figurent : MM. Abel Hugo, homme de lettres, et Victor Hugo, membre de l'Académie des Jeux Floraux. La séance du 28 février réunit au programme les noms des deux frères. Abel parle sur la *Littérature Espagnole*. Victor lit une ode intitulée *Quiberon*. Cette ode lui vaut une lettre de Chateaubriand. « J'ai retrouvé, Monsieur, dans votre ode sur *Quiberon*, le talent que j'ai remarqué dans les autres pour la poésie lyrique. Elle est de plus extrêmement touchante et elle m'a fait pleurer. Je suis bien honteux, je vous l'assure, de n'avoir pas fait l'article que je vous avais promis. Je n'y ai pas renoncé et je me ferai un vrai plaisir de rendre la France attentive à un vrai talent inspiré par des sentiments élevés et généreux. Je vois tous les jours vanter dans les journaux des vers qui sont loin de valoir les vôtres. » On comprend qu'un tel compliment flatte la vanité du jeune poète. Il écrit à Alfred de Vigny la joie qu'il en éprouve. « Les séances d'Abel aux *Bonnes Lettres* ont beaucoup de succès. Je n'ai rien lu ni fait lire depuis *Quiberon*. J'ai reçu de M. de Chateaubriand une lettre charmante où il me dit que cette ode *l'a fait pleurer* ! Je vous répète cet éloge, mon ami, parce qu'il vous convaincra aussi, vous qui avez entre les mains le procès-verbal de l'enterrement de cette [illegible] après de votre adorable *Sémétha* ? »

Quel dommage que M. Biré n'ait pas connu ou, ce qui est à craindre, qu'il ait volontairement méconnu des documents de ce caractère ! Ils auraient bien mérité de prendre place à côté du billet, très significatif pourtant, qu'il cite de Victor Hugo à son ami Adolphe de Saint-Valry. « Je dîne mercredi avec cet illustre Chateaubriand et j'en suis plus fier que jamais. » (27 août 1821) Chateaubriand venait d'être reçu maître ès-jeux floraux. Conformément aux statuts de l'Académie toulousaine, c'est un académicien qui devait lui remettre ses lettres. Il y en avait six à Paris. En chargeant Victor Hugo de cette mission, on avait choisi le plus jeune, mais aussi le plus célèbre. Il en fut flatté. Il écrivit au secrétaire perpétuel de l'Académie : « C'est moi, Monsieur, qui vous remercie du fond de l'âme. Ce nouveau rapport a en quelque sorte resserré encore ma liaison avec l'illustre pair et c'est une reconnaissance de plus que je vous dois. M. de Chateaubriand a reçu son diplôme avec toute la grâce possible et m'a dit qu'il écrirait à l'Académie pour la remercier. Tous les amis des lettres félicitent l'Académie de cette acquisition. S'il faut l'avouer, elle m'a semblé, comme à vous, un peu tardive. »

Il y a dans cette dernière phrase une ingénuité touchante, et je sais peu de témoignages dont se dégage avec plus de force le rang auquel Victor Hugo mettait le génie de Chateaubriand. Son admiration s'affirmait partout et avec tous. En janvier 1822, elle fut l'occasion d'une légère brouille avec Mlle Foucher, sa fiancée, dont « le froid adieu », « l'adieu glacé », eut, un certain soir, pour cause inattendue, un dissentiment littéraire relatif à l'auteur des *Martyrs*. Victor écrivait, le 4 janvier, à Adèle :

[illegible] ne t'ai-je quittée alors ! Je serais rentré le cœur content, et [illegible] dans cette discussion qui ait pu te mécontenter. Mes paroles n'étaient certainement pas des paroles de médisance ou d'en[illegible]

La discussion reprit quelques semaines après, car, le 21 février, Victor écrivait à sa fiancée : « Tu aurais découragé l'auteur des *Martyrs* en lui parlant de son livre comme tu m'en parlais l'autre jour, certainement d'après des opinions étrangères ». L'incertitude qui pesait sur la situation matérielle de Victor était un obstacle à son mariage. Ne pouvait-il pas faire appel à ses amis ? On l'y poussait du côté des deux familles, mais sa dignité qu'il mettait très haut se refusait aux démarches qui auraient pour objet une faveur et autre chose que son droit à une pension officiellement promise.

« Toutes les protestations de service des hommes puissants

[1] [illegible]

[illegible] ne me sont pas nécessaires [illegible] Et encore (8 janvier).

[illegible] lant mes moyens d'existence que de les attendre de la hautaine bienveillance des hommes puissants. Il est bien des manières de faire fortune et je l'aurais certainement déjà faite si j'avais voulu acheter des faveurs par des flatteries. Ce n'est pas ma manière.

Il n'est pas douteux que Chateaubriand fut l'un de ces « hommes puissants » vers lesquels les deux familles poussaient les sollicitations de Victor Hugo. Ministre des Affaires Etrangères, ne pouvait-il pas donner une situation au poète qui n'avait cessé de lui témoigner la fidélité d'une admiration passionnée ? Le père de Victor Hugo s'était attaché à ce projet. « Il voulait aussi lui, à toute force, me voir attaché à l'ambassade de Londres : cette idée, qui me désolait, flattait son amour-propre et son ambition. Eh bien ! je lui ai écrit hier une lettre avec laquelle je suis sûr de le dissuader. » La résistance tenace et prévoyante du jeune homme, sa dignité résolue, la conscience qu'il avait de trouver dans son talent à la fois des ressources et la gloire, triomphèrent des suggestions de sa famille. Il resta fidèle aux Lettres.

En juillet 1823, Soumet, Guiraud et Emile Deschamps firent appel à sa collaboration pour la fondation et la rédaction d'un journal littéraire, la *Muse française*. Ce recueil dura un an. Victor Hugo lui donna deux odes et cinq articles de critique. Ces articles lui furent une occasion nouvelle d'exalter la gloire de Chateaubriand.

A propos d'une étude sur *Quentin Durward* une note accordait la « palme épique » à l' « admirable poème des *Martyrs* ». Un article consacré à l'*Essai sur l'indifférence* rappelle « l'enthousiasme avide qu'a éveillé le *Génie du Christianisme*, et « l'impulsion donnée aux esprits par les admirables écrits de Chateaubriand ».

Il faut surtout citer cette phrase :

« M. de Chateaubriand, dont le [illegible] les [illegible] ne [illegible] qui ne [illegible] pas [illegible] [illegible] les [illegible] de [illegible] qui, passant de mémoire en mémoire, n'auraient pas besoin du secours de l'imprimerie pour arriver à la postérité la plus reculée ».

La mort de Byron, auquel il consacre un curieux et puissant article, le conduit à opposer l'une à l'autre les deux écoles :

« [illegible] *génie national* [illegible] *Génie du Christianisme* [illegible] *Génie de la Terre*. Elles [illegible] dans la littérature européenne par deux illustres génies (dont le premier [illegible] et Byron. Lord Byron, dans ses lamentations funèbres, a exprimé les dernières convulsions de la société expirante ; [illegible] Chateaubriand [illegible] aux poèmes [illegible] voix de l'autre est pareille au chant du Phénix renaissant [illegible] cendres ».

Le poète n'est ni moins fidèle, ni moins enthousiaste que le critique. Il s'attache à tous les pas de son héros. La Guerre d'Espagne (*sine clade victor*) lui inspire en novembre 1823 une ode qui ne compte pas parmi ses meilleures, mais la disgrâce de Chateaubriand lui dicte, en juin 1824, de beaux accents. Déjà l'épigraphe, empruntée à Aben-Hamed, est significative. « On ne tourmente pas les arbres stériles et desséchés. Ceux-là seulement sont battus de pierres dont le front est couronné de fruits d'or. » Les quatre derniers vers sont vraiment magnifiques :

[illegible]
Quand le sort l'a frappé tu dois lui rendre grâce.
[illegible]
Tomber plus haut encor que tu n'étais monté !

Il y a peu de documents directs qui éclairent les relations de Victor Hugo et de Chateaubriand de 1824 à 1829. On peut supposer qu'elles se poursuivirent sur le même ton de bienveillance un peu hautaine de la part du maître et de respectueuse admiration de la part du disciple.

Hoffmann ayant publié dans les *Débats* du 14 juin 1824 un article sur les *Nouvelles Odes*, Victor Hugo justifia les principes de la nouvelle école par une lettre fort curieuse qui ne figure pas, on ne sait pourquoi, dans sa correspondance. Il y parlait du « grand homme qui, non content d'avoir, dans le *Génie du Christianisme*, tracé les préceptes de la poésie nouvelle, en a donné, dans ses *Martyrs*, le plus magnifique exemple : généreux écrivain qu'ont trouvé tour à tour fidèle, en leur temps de péril, la Religion, la Monarchie et la Liberté, les trois grandes nécessités d'un grand peuple. »

La Préface de ces *Nouvelles Odes* constatait que « les plus grands poètes du monde sont venus après de grandes calamités publiques ». Elle citait les exemples d'Homère, de Virgile, du Dante, de Milton, de Corneille, de Racine, de Molière, de Boileau. Elle ajoutait : « Après la Révolution Française, Chateaubriand s'élève, et la proportion est gardée. »

Il n'y a rien, dans la [illegible] 16 [illegible] tée du mois d'octobre 1826, qui se rapporte à Chateaubriand. Mais il n'est pas téméraire de croire que Victor Hugo lui envoya son nouveau livre avec une dédicace flatteuse. [illegible] une lettre inédite de Chateaubriand, du 1er décem-

bre de la même année, que j'ai pu copier dans la collection des documents romantiques appartenant à mon ami M. Pierre Lefèvre-Vacquerie. « Je vous dois toujours, Monsieur, de nouveaux remerciments. Vous me louez trop, mais pourtant si bien, que je n'ai pas le courage de m'en plaindre. Je vais relire ce que j'ai lu, et lire ce que je ne connais pas encore. Je vous admire toujours et ne suis fâché que de ne pas vous voir plus souvent. Croyez, Monsieur, à mon dévouement bien sincère. »

S'ils ne se voyaient pas, il est à croire que Chateaubriand et Victor Hugo s'écrivaient. Victor Hugo, s'excusant auprès de V. Pavie, lui disait, en effet, le 17 juillet 1828; « Vous êtes indulgent, vous, et vous voudrez bien m'aimer comme cela, et penser qu'entre les lettres de Lamartine, de l'abbé de Lamennais, de Chateaubriand, les vôtres sont encore de celles auxquelles je réponds le plus vite ».

D'ailleurs les projets et les batailles littéraires de son fidèle et fougueux disciple ne laissaient pas Chateaubriand indifférent. Son regard olympien daignait tomber sur lui.

Marion De Lorme fut reçue en juillet 1829 au Théâtre Français. Interdite par la censure sous Charles X, elle fut jouée pour la première fois à la Porte Saint-Martin, le 11 août 1831. Dans l'intervalle de l'interdiction et de la représentation, Chateaubriand y faisait allusion au cours de la *Préface* qu'il écrivit pour ses *Etudes ou Discours Historiques*. « Tout prend aujourd'hui la forme de l'histoire, polémique, théâtre, roman, poésie. Si nous avons le *Richelieu* de M. Victor Hugo, nous saurons ce qu'un génie à part peut trouver dans une route inconnue aux Corneille et aux Racine. »

Au lendemain d'*Hernani*, le chef triomphant de la nouvelle école avait reçu un témoignage plus significatif. « J'ai vu, Monsieur, la première représentation d'*Hernani*. Vous connaissez mon admiration pour vous. Ma vanité s'attache à votre lyre, vous savez pourquoi. Je m'en vais, Monsieur, et vous venez. Je me recommande au souvenir de votre muse. Une pieuse gloire doit prier pour les morts.

« CHATEAUBRIAND ».

« 25 février 1830 »

Je comprends que l'auteur du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* ait fait à cette lettre l'honneur de la citer seule parmi les témoignages d'admiration qui parvinrent à Victor Hugo au lendemain de la bataille. Je ne comprends pas moins que la partialité mesquine et haineuse de M. Biré l'ait passée sous silence. Elle est vraiment d'un prix exceptionnel. Elle résume, dans une forme qui tient à la fois du grand écrivain et du grand seigneur, les relations de Victor Hugo et de Chateaubriand. Le « génie du poète » s'impose enfin. Le maître salue à son tour un maître dans son disciple. Sa vanité s'attache à la lyre qu'il a aidée et qui l'a chanté. Sa gloire se recommande à la sienne. Homme du passé, et qui s'en va parmi les morts, il confie son souvenir à celui devant qui la vie et l'avenir ouvrent une voie triomphale.

Et de fait, enfermé dans une solitude ennuyée, dédaigneuse et morose, Chateaubriand se survivra pendant dix-huit ans. La Révolution de 1830 a fait de lui un isolé. Il quitte la scène que Victor Hugo va occuper avec un éclat toujours grandissant. Les journées de Juillet ont séparé ces deux hommes qui avaient si longtemps vécu dans une communauté d'opinions si complète. Tandis que l'un prend une retraite qui ne manque pas de noble dignité, l'autre salue dans une ode magnifique *A la Jeune France*, la liberté nouvelle. M. Biré établit un contraste, qu'il veut rendre injurieux pour Victor Hugo, entre son attitude et celle du pair de France démissionnaire. Les mots de désertion et de reniement ne coûtent rien à sa plume vengeresse. Il y aurait bien des choses à dire. Chateaubriand lui-même n'a-t-il pas écrit au lendemain de la Révolution de Juillet, dans une phrase qui explique les vicissitudes et les contradictions de sa propre carrière politique : « Je suis Bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère ». Mais nul ne s'est là-dessus mieux expliqué que Sainte-Beuve. L'ode de Victor Hugo, publiée par *le Globe* le 19 août 1830, était précédée d'un article dont il a plus tard réclamé la responsabilité, et dans lequel, revendiquant le poète au nom du régime qui s'inaugurait, il le *déroyalisait*. Ceux qui liront dans le livre de M. Biré l'article de Sainte-Beuve n'y trouveront qu'une citation habilement tronquée et qui en dénature à la fois le sens et le ton. Je le donne en entier, parce que, cité exactement, il met les choses et les gens au point avec une force admirable.

« La jeunesse s'est montrée empressée de célébrer la grandeur des derniers événements ; ils étaient faits pour inspirer tous ceux qui ont un cœur et une voix. Voici M. Victor Hugo qui se présente à son tour, avec une audace presque militaire, son patriotique amour pour une France libre et glorieuse, sa vive sympathie pour une jeunesse dont il est un des chefs éclatants ; mais en même temps, par ses opinions premières, par les affections de son adolescence, qu'il a consacrées dans plus d'une ode mémorable, le poète était lié au passé qui finit, et avait à le saluer d'un adieu douloureux en s'en détachant. Il a su concilier dans une mesure parfaite les élans de son patriotisme avec ces convenances dues au malheur ; il est resté citoyen de la nouvelle France, sans rougir des souvenirs de l'ancienne ; son cœur a pu être ému, mais sa raison n'a pas fléchi : *mens immota manet, lacrymae volvuntur inanes*. Déjà, dans l'*Ode à la Colonne*, M. Hugo avait prouvé qu'il savait comprendre toutes les

gloires de la patrie : sa conduite, en plus d'une circonstance, avait montré aussi qu'il était fait à la pratique de la liberté son talent vivra et grandira avec elle, et désormais un avenir illimité s'ouvre devant lui. Tandis que Chateaubriand, vieillard, abdique noblement la carrière publique, sacrifiant son reste d'avenir à l'unité d'une belle vie, il est bien que le jeune homme qui a commencé sous la même bannière continue d'aller, en dépit de certains souvenirs, et subisse sans se lasser les destinées diverses de son pays. Chacun fait ainsi ce qu'il doit, et la France, en honorant le sacrifice de l'un, agréera les travaux de l'autre! »

Pourtant Chateaubriand, qui devait tenter quelques années plus tard d'entraîner Berryer dans l'opposition républicaine, ne pardonna pas à Victor Hugo d'avoir accepté et chanté la monarchie libérale. Victor Hugo, malgré cette divergence profonde, lui gardait un profond respect. Je ne saurais attribuer, en effet, à un autre sentiment ce passage du *Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830*. « Il y avait quelque chose de plus beau que la brochure de M. de Chateaubriand, c'était son silence. Il a eu tort de le rompre. Les Achille dans leur tente sont plus formidables que sur le champ de bataille. » (mars 1831).

Achille sortit bientôt, et à nouveau, de sa tente. Cette fois, dans une lettre écrite à une dame, et que M. Léon Séché a empruntée à la *Revue de Paris* d'août 1831, il s'élevait avec une violence indignée contre la démolition qui menaçait Saint-Germain l'Auxerrois. C'était une singulière manière, disait-il, pour la monarchie élective d'imiter le vandalisme révolutionnaire!

« Saint-Germain l'Auxerrois est un des plus vieux monuments de Paris. Il est d'une époque dont il ne reste plus rien. *Que sont devenus vos romantiques?* On porte le marteau dans une église et ils se taisent! Oh! mes fils, combien vous êtes dégénérés! Faut-il que votre grand'père élève seul sa voix cassée en faveur de vos temples? *Vous ferez une ode* mais durera-t-elle autant qu'une ogive de Saint-Germain l'Auxerrois? »

L'allusion était transparente. Elle porta. La voix cassée de l'auteur du *Génie du Christianisme* trouva un écho dans la voix éloquente de l'auteur de *Notre Dame de Paris* et l'article de Victor Hugo contre les démolisseurs sauva l'église des coups de marteau qui la menaçaient.

Mais le « grand-père », dont l'âge rendait l'humeur de plus en plus chagrine, eut d'autres occasions de se plaindre de ceux qu'il appelait injustement ses fils dégénérés. C'est à eux, il n'en faut pas douter, qu'il décochait en 1836 ce passage de l'*Essai sur la littérature anglaise*.

« Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les moricauds, les édentés, cette tendresse pour les verrues, les rides, les escarres, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit : elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. »

En adressant, un an plus tard, à Chateaubriand, un exemplaire, relié à ses armes, des *Voix Intérieures*, Victor Hugo se vengeait par un chef-d'œuvre des excès d'une critique trop passionnée.

D'ailleurs une boutade n'est pas une opinion et Chateaubriand était trop sensible aux belles choses pour ne pas admirer dans la maturité du génie de Victor Hugo les qualités prodigieuses dont ses vers de jeunesse lui avaient révélé l'espérance. Un fait, à cet égard, est décisif. On sait que Victor Hugo fut candidat cinq fois à l'Académie, qui lui préféra successivement M. Dupaty, M. Mignet et M. Flourens, sans compter l'élection du 19 décembre 1839 où sept tours ne purent aboutir à aucun résultat. Chateaubriand ne manqua pas une fois de donner sa voix au poète si étrangement méconnu et si injustement contesté. Il semble pourtant qu'il découragea sa première tentative, non par méconnaissance de ses titres, mais, il faut bien le dire, par dédain de l'Académie elle-même. M. Tristan Legay, dans son livre si documenté sur *Victor Hugo jugé par son siècle*, raconte cette première visite d'après des fragments inédits de *Choses Vues* qui lui avaient été communiqués par Paul Meurice. Le manuscrit de ce passage, dicté par Victor Hugo, est écrit par sa femme. Je n'y ai pas retrouvé, pour ma part, ce relief pittoresque et saisissant, qui fait des *Choses Vues* déjà publiées un des plus beaux livres de la prose française. S'il faut croire ce récit, Chateaubriand aurait blâmé la « folie » du poète qui, comme l'Auguste de Corneille, à peine monté sur le faîte, aurait aspiré à decendre. Il aurait qualifié l'Académie de « coterie ridicule » et il aurait déclaré qu'ayant bien d'autres choses à faire, il ne mettait jamais les pieds à l'Institut. Pourtant s'il ne donnait pas son adhésion au principe de la candidature, il promit sa voix au candidat. Il la lui donna, et aussi les fois suivantes. Quelque temps après l'élection du 20 février 1840, où Flourens fut élu, Chateaubriand écrivait à son rival malheureux une lettre dont le texte est entre les mains de M. Gustave Simon :

Paris, [illegible]

« Vos derniers vers, Monsieur, augmentent mes regrets, mais nous sommes si vieux à l'Académie, que vous n'attendrez pas longtemps. Dans les *Rayons et les Ombres*, il n'y a que l'épigraphe manuscrite qui manque de vérité. »

L'envoi par Victor Hugo à Chateaubriand de l'ode sur *Le Retour de l'Empereur* provoqua entre les deux grands hommes l'échange d'une correspondance curieuse qu'il faut savoir gré à Mme Récamier de nous avoir conservée.

[illegible]

« Monsieur le vicomte, après vingt cinq ans il ne

[illegible] que les grandes choses et les grands [illegible] Napoléon et Chateaubriand. Trouvez bon que je dépose ces quelques vers à votre porte. Depuis longtemps vous [illegible] une paix généreuse avec l'ombre illustre qui les a inspirés. Permettez-moi, Monsieur [illegible] de vous les offrir, comme [illegible] de mon ancienne et profonde admiration. »

[illegible]

[illegible]

« Je ne crois point à moi, Monsieur, je ne crois qu'en Bonaparte. C'est lui qui a fait et écrit la paix qu'il a bien voulu me donner à Sainte-Hélène. Votre dernier poème est digne de votre talent. Je sens, plus que personne, l'immensité du génie de Napoléon, [illegible] que vous avez [illegible] même dans deux ou trois de vos plus belles odes. Quelle que soit la grandeur d'une renommée, je préfèrerai toujours la liberté à la gloire.

« Vous savez, Monsieur, que je vous attends à l'Académie.

« Dévouement et admiration.

« CHATEAUBRIAND. »

« Vous savez, Monsieur, que je vous attends à l'Académie ». Il y avait dans cette phrase à la fois une promesse et une prédiction. Victor Hugo fut, en effet, élu peu de jours après, le 7 janvier 1841. Il se rendit, pour le remercier, chez Chateaubriand, qui lui répondit par une lettre dont je dois encore la communication à M. Gustave Simon.

20 janvier 1841.

« Vous ne devez rien à personne, Monsieur, votre talent a tout fait ; vous avez mis vous même votre couronne sur votre tête. Je suis désolé de la peine que vous avez bien voulu prendre de passer chez moi.

« Agréez, je vous prie, Monsieur, la nouvelle assurance de mon dévouement et le nouvel hommage de mon admiration.

[illegible]

Victor Hugo [illegible] par M. de [illegible] dont le discours contenait un curieux passage : « Nous vous avons vu, homme de lettres avant l'âge d'homme, poursuivre et obtenir, à 15 ans, des palmes dans cette enceinte ; composer coup sur coup, à cet âge où Voltaire ne méditait pas encore *Œdipe*, vos premiers poèmes, qui vous valurent ce nom d'*enfant sublime*, où le mot d'enfant était de trop ». Il me semble que le mot célèbre emprunte au lieu et aux circonstances dans lesquels il fut ainsi rappelé une force d'authenticité tout à fait caractéristique.

Le 29 décembre 1848, l'Académie donna M. de Noailles pour successeur à Chateaubriand. Il y a dans la deuxième série des *Choses Vues* des pages curieuses sur cette élection qui remplaçait un grand écrivain par un grand seigneur. J'en retiens la dernière appréciation que Victor Hugo ait portée sur Chateaubriand. « Il haïssait tout ce qui pouvait le remplacer et souriait de tout ce qui pouvait le faire regretter ».

La phrase est pittoresque, mais le jugement est excessif. Victor Hugo, obsédé par les préocupations présentes, ne faisait pas au passé la part qu'il lui devait. Certes, Chateaubriand fut un grand égoïste, et qui ramenait trop aisément tout à lui, les événements et les hommes, et qui admira moins le romantisme, quand ses disciples devinrent des rivaux et des égaux. Mais il ne faut pas oublier que *les Méditations* furent lues à l'Abbaye-aux-Bois. Et, pour ce qui est de Victor Hugo, n'est-il pas significatif que, de 1819 à 1841, l'appui de Chateaubriand lui soit resté fidèle? Je me suis moins attaché à dégager l'influence littéraire qu'il en reçut, qu'à suivre, étape par étape, les preuves de l'admiration qu'il lui avait vouée. Mais cette influence n'avait pas échappé à Théophile Gautier. L'auteur véhément et passionné de l'*Histoire du Romantisme* avait un sens critique très subtil. S'il déplorait, en parlant de Chateaubriand, que « les deux ailes de la poésie », c'est-à-dire le vers, eussent manqué à « cet esprit si poétique », il n'en saluait pas moins en lui l'aïeul ou le Sachem de la nouvelle école. « Dans le *Génie du Christianisme*, il restaura le cathédrale gothique ; dans *les Natchez*, il rouvrit la grande nature fermée ; dans *René*, il inventa la mélancolie et la passion moderne. » On ne saurait mieux dire, ni plus justement, et je doute que Victor Hugo lui même eût refusé à Chateaubriand un témoignage et un hommage aussi mérités.

LOUIS BARTHOU.

SULLY

HOMME DE GUERRE ET HOMME D'ÉTAT (1)

Quittons le domaine religieux, et suivons Sully dans le gouvernement de l'État.

Comme les deux hommes de l'antiquité auxquels je le comparerais le plus volontiers, Caton le censeur et Caton d'Utique, Sully ne sépara pas le maniement des affaires et les charges publiques du

(1) Voir *Revue Bleue* des 2[illegible] novembre et 2 décembre 1[illegible]

métier des armes. A l'exemple du *dehors* [illegible] du prémier, il eut son *delenda Austria*, auquel tendirent ses inlassables efforts de réorganiser les forces militaires et de développer les ressources matérielles de la France. Il semblait imiter l'autre Caton, celui dont Montaigne a dit qu'il « fut véritablement un patron, que nature choisit pour montrer jusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit atteindre », en mettant ses vertus martiales au service de ses réformes financières.

Sa bravoure, poussée jusqu'à la témérité, ne lui valut pas uniquement l'admonestation célèbre de Henri IV : « Continuez à me bien servir, mais non pas à faire le fol et le simple soldat » (1), quand, au siège de Montmélian, sous le feu de six canons, il dirigeait les travaux d'approche, « ayant son baston en la main, sa mandille verte couverte de passement d'or à jour et son grand pennache blanc et vert au chapeau. » Elle lui valut de plus — témoignage éclatant — l'amitié pour la vie, la fraternité d'armes — analogue à celle de Duguesclin et d'Olivier Clisson, — avec l'homme le plus brave et le plus chevaleresque de son temps, le preux Crillon, qui s'exclama au milieu des arquebusades : « Par le corps-dieu, je voy bien que vous estes bon compagnon et digne d'estre grand maistre, et partant je veux estre toute ma vie vostre serviteur et que nous fassions une amitié inviolable ; me le promettez-vous pas ? » (2).

C'est cette intrépidité que des camps Sully porta dans l'arène de la politique, et si elle contribua à le maintenir en faveur auprès de Henri IV, auquel il dit un jour : « Je sais bien que vous êtes vaillant et aimez ceux qui le sont », elle lui était indispensable pour arriver à ses fins. Résister aux sollicitations des courtisans qui avaient surpris un ordre du roi n'exigeait pas moins d'énergie et de stratégie que de défendre une place forte. De même fallait-il autant de bravoure que d'opiniâtreté et d'audace pour s'attaquer aux dilapidateurs de la fortune publique, non seulement aux financiers, aux partisans italiens, si bien et si puissants en cour, les Gondi, les Zamet, les Sardini, sur lesquels courut la plaisante épigramme :

Qui modo sardini, jam nunc sunt grandia cete,
Sic alit italicos Gallia pisciculos ;

mais surtout aussi aux princes du sang et aux seigneurs les plus redoutés du royaume, un comte de Soissons, un duc d'Epernon, un connétable de Montmorency.

Le comte de Soissons, de connivence avec la maîtresse du roi, Mme de Verneuil, avait obtenu la promesse royale d'un impôt sur les toiles, qui devait lui rapporter, disait-il, quarante à cinquante mille livres. Sully démontra à [illegible] ce projet [illegible] ruine et que le produit, infiniment plus [illegible] près de trois cent mille écus par an. Comme, pour conjurer les surprises, défense avait été faite aux cours souveraines d'enregistrer aucun édit sans une lettre de la main du roi ou de Sully, le comte de Soissons et Mme de Verneuil s'adressèrent à Sully. Ils se heurtèrent à un refus obstiné. D'où colère si violente que le comte de Soissons se plaint au roi, et réclame justice de prétendus propos que Sully aurait tenus sur son compte, propos si offensants « qu'il falloit qu'il eust sa vie ».

Sully lui tint tête : « Si je savois, lui écrivit-il, celui qui m'a presté cette charité... il me cousteroit la vie ou j'aurois la sienne ». Le roi, approuvant son attitude, lui fit dire de « penser à s'asseurer » et de se faire accompagner « si bien que l'on ne puisse pas facilement entreprendre sur sa personne » (1). Il enjoignit par lettre au comte de Soissons de « demeurer satisfait » (2).

Avec le duc d'Epernon une querelle violente éclata en plein conseil et l'on faillit y croiser le fer, « à cause de certains deniers qui se levoient de son autorité dans ses gouvernements, sans aucunes lettres patentes du Roy, et se montoient ces sommes près de soixante mille écus, sur lesquelles quasi *malgré le conseil*, vous fistes faire arrest, défence de continuer la levée, et ordonner aux tresoriers de France d'en informer. De quoi, M. d'Espernon ayant été aussitost adverty par les premiers du conseil, il y vint le lendemain et se mit à parler fort haut... tant y a qu'il y eut de grosses paroles de toutes parts, *jusques* [illegible] *conseil* » (3).

Forbonnais a donc eu raison de dire que « Sully soutint en homme de guerre son opération financière ».

Mais il n'eut pas dans sa carrière politique à combattre seulement des ennemis à visage découvert et à armes loyales. C'était souvent toute une coalition de « personnes bandées contre sa fortune » et menant une campagne sourde d'accusations et de libelles : grands personnages et maîtresses, « bigots espagnolisés » et factieux huguenots, « cajoleurs, marjolets, baguenaudiers de cour et de ville », « sangsues de partisans et donneurs d'avis pour

(1) Ed. originale, I, [illegible].
(2) Ed. originale, II, p. [illegible].

1 *Economies* [illegible]
2 La [illegible] dans le *Ballet* [illegible] 1884, [illegible].
3 Ed. [illegible]

trouver de l'argent à la surcharge du peuple ». Les manœuvres furent si habiles et si perfides, on exploita si bien le souvenir de Coligny et la trahison récente de Biron, qu'au printemps de 1605, Sully se vit à deux doigts de sa perte. C'est à cette occasion encore que fut imaginé un pseudo mot historique. Mot que son inconséquence n'a pas empêché de faire fortune. Henri IV aurait dit à Sully, tombé à ses pieds : « Relevez-vous, mon ami, on croirait que je vous pardonne ». Le récit de Sully est autrement plausible. Il voulait se jeter aux pieds du roi, qui le retint par ces mots : « Non, ne le faites pas, car je ne voudrais pour rien du monde que ceux qui nous regardent creussent que vous eussiez commis aucune faute qui méritast une telle submission » (1).

En cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, Sully n'arriva à triompher de ses ennemis que grâce à un imperturbable sang-froid devant le péril, et une droiture de conscience qui lui permit de se justifier point par point.

Souvent, du reste, l'homme de guerre chez lui dut se doubler du diplomate, et son langage s'en ressentait. Dans un projet de *harangue au Parlement* (2), en vue d'une défense qui ne fut pas nécessaire, il est, contre son habitude, trop modeste en se donnant pour « un viel soldat sans grec et latin » ayant peu d'éloquence « parlant en soldat, c'est-à-dire peu de langage et beaucoup de substance ». La vérité est qu'il a toujours péché par sa verbosité, mais qu'il s'en est adroitement servi pour enlacer ses adversaires, et surtout qu'il l'a relevée par une finesse et une gaieté d'humeur qui rappellent parfois son maître et n'ont pu que lui plaire. Ce surintendant, en effet, auquel ses quémandeurs évincés ont prêté une figure si rébarbative, avait un grand fond de jovialité, tout au contraire de l'hypocondrie qu'on put reprocher plus tard à Colbert.

Ce fut un de ses moyens de succès. Il apparaît sur le vif dans une altercation financière avec le connétable de Montmorency. Sully fit si bien rire le roi, en donnant du même coup satisfaction au connétable et procurant au roi un boni énorme, que Henri IV partagea avec lui une partie du boni (3).

Voilà comment s'édifia et s'accrut, en même temps que sa fortune politique, sa fortune privée, au sujet de laquelle il a pu se rendre le témoignage, non contesté, de n'avoir jamais « favorisé un homme ou une affaire en France au préjudice du service de la couronne ou de la justice ». Intégrité d'autant plus louable, que du haut en bas de l'échelle sociale la grivèlerie — madame Grivelée comme l'appelait Henri IV — régnait en maîtresse.

Que Sully ait été comblé de dignités et de richesses, chacun le sait, qu'il les ait ambitionnées et en ait fait ostentation, cela n'est pas plus douteux. Mais ne soyons trop sévères ni pour sa jactance, ni pour son avidité. Elles ne tiennent pas seulement à son époque où *paraître* était, au dire de d'Aubigné dans son *baron de Faeneste*, le grand travers du siècle, et où l'amour de *gagner*, l'amour du luxe et des richesses faisait rage partout. Ses visées en somme étaient plus hautes. S'il acquiert domaine sur domaine, seigneurie sur seigneurie, s'il peut se vanter que les huit mille livres de rente qui constituaient son avoir patrimonial ont monté à quatre cent mille livres de revenus fonciers, ce qu'il cherche, ce qu'il poursuit, ce qu'il voudrait voir s'étendre à toute la noblesse de sang en France, c'est de fonder son antique maison sur des bases inébranlables de dignité et d'indépendance, la mettre en état de servir glorieusement et utilement, par les armes et les offices, le roi et la patrie.

Nous touchons ici à une conception fondamentale de l'homme d'Etat, une conception dont l'histoire s'est chargée de prouver et la grandeur et la justesse. Au lieu de la noblesse avilie ou fastueuse, turbulente ou domestiquée, qui servira dans le siècle prochain de marche-pied au pouvoir absolu et finira par entraîner la monarchie à sa ruine, Sully voudrait faire revivre « ceste antienne noblesse françoise, qui décidoit de toutes les plus importantes matières de l'Estat », faire rendre aux gentilshommes « le privilège de se pouvoir assembler en corps et de traicter ensemble de ce qui pouvoit concerner en général et en particulier leurs droicts, prérogatives et prééminences », les ramener « au faict des sciences », « à peiner et travailler pour se rendre capables de toutes sortes de charges et fonctions (1) », constituer ainsi avec eux ces grands conseils techniques, le *Conseil des Affaires étrangères*, le *Conseil des Finances*, le *Conseil de la Guerre*, dont il traça le plan (2) et dont une démocratie même pourrait faire son profit.

Pour cela que fallait-il? détacher la noblesse des partisans, dont elle recherchait l'alliance et imitait les mœurs, la libérer des gens de loi, l'arracher à la fainéantise, « à la superfluité et toutes sortes d'excès », la retirer de la grivèlerie et de la rapine. Tels sont, en effet, les buts qu'ouvertement Sully poursuit, — en accord avec le soulagement du peuple, —

(1) [illegible] trois V. II, p. [illegible] Bibl. nat., Ms. fr. 10311, [illegible]

(2) [illegible] inédit publié par Clément. *Portraits historiques*, [illegible] p. [illegible]

(3) [illegible] p. [illegible]

(1) Bib. nat. Ms. fr., 10307, f° 102.

(2) Ces projets de *Conseils* font partie des Mss du château de Peseau communiqués par le marquis de Vogüé à Pierre Clément et publiés par lui dans ses *Portraits historiques*, p. 495 suiv., Paris, 1855.

quand il réforme les finances, quand il fait établir une chambre de justice pour redresser les abus, quand il combat le luxe et s'oppose à cette fameuse plantation de mûriers qui, en développant les manufactures et les arts somptuaires, ne pouvait avoir, à ses yeux, que des conséquences funestes, puisqu'on désaccoutumerait les peuples « de cette opérative, pénible et laborieuse vie, en laquelle ils ont besoin d'estre exercez pour former de *bons soldats* et les jetterait dans le luxe, la volupté, la fainéantise et l'excessive despence, qui ont toujours esté les principales causes de la ruyne des royaumes et républiques, les destituants des *loyaux, vaillants* et *laborieux soldats* desquels le roi a plus de besoin que de tous ces petits marjolets de cour et de ville revestus d'or et de pourpre. » (1)

Sully veut par dessus tout une France vaillante et saine, robuste et bien nourrie. C'est pourquoi il condamne les manufactures que Colbert protègera, et établit la liberté du commerce des grains qu'abolira Colbert. (2)

*
* *

La mort de Henri IV fut un coup de foudre pour le pays, et Sully, je l'ai dit, semble être descendu au tombeau avec son maître.

Dès 1611 il se retire à la campagne, dont il célèbre les charmes dans un joli passage d'une lettre à son ami, le cardinal Du Perron.

On croirait entendre Olivier de Serre, de concert avec qui il avait fait de si vaillants efforts pour soulager et vivifier l'agriculture (c'est lui qui l'a appelée les *mamelles de la France*) et pour pousser les nobles à retourner aux champs. Il crée parcs et jardins, il construit, il aménage, il administre ses vastes domaines.

Et puis il élève à la gloire de Henri IV ces deux monuments qui doivent l'immortaliser : les *Economies royales* et le *Grand dessein* (3).

Le fond du *grand dessein* qu'il imagine, il y fait allusion déjà dans une lettre, du 20 juin 1603, qu'il a écrite d'Angleterre à Henri IV, quand il était en ambassade auprès de Jacques Ier.

Il y engage Henri IV à n'affaiblir en rien ses alliances continentales et surtout à ne compter que sur ses propres forces, sur son peuple guerrier et courageux « ayant toujours creu que jamais les rois de France ne se résoudront de constituer leurs principaux plaisirs en la seulle augmentation de leur grandeur, réputation et accroissement de la monarchie françoise, qu'ils ne deviennent sans difficultés les *seuls arbitres de la chrestienté*, et ne donnent absolument la loy à tous leurs voisins (1) ».

Je crois qu'en effet Sully n'a pas tout inventé. L'idée mère, (le noyau de cristallisation si l'on préfère), a dû être empruntée à Henri IV. Elle devait consister non pas dans une confédération, mais dans une *coalition* contre la maison d'Autriche. De là le rôle d'arbitre du roi de France comme chef, comme tête de la coalition, de là la perspective d'une sorte d'équilibre européen, né de l'agrandissement des petits Etats aux dépens de la maison d'Autriche.

C'est ce plan, plus ou moins nettement conçu, que, sur le tard, avec sa vive imagination et son parti-pris de magnifier Henri-IV, de l'exalter au-dessus de tous les rois de la terre, passés et futurs, Sully a transmué, de proche en proche, en une conception grandiose de République chrétienne dotant le monde d'une paix éternelle, et assurant le triomphe de la Croix sur le Croissant.

Son imagination a été, du reste, mise au champs par deux écrits qui se placent entre la mort de Henri IV et la rédaction définitive des *Economies*. En 1620 Agrippa d'Aubigné avait publié un appendice à son *Histoire universelle*, où, d'après des données que Sully lui-même a dû lui fournir, il célébrait, sur un ton lyrique, le *grand dessein* de Henry IV de « faire un empereur des chrestiens, qui [illegible] ses menaces arresteroit les Turcs, pour réformer l'Italie, dompter l'Espagne, reconquérir l'Europe et faire trembler l'Univers » (2) Trois ans plus tard paraissait le singulier écrit d'un utopiste parisien Emeric de Lacroix qui, sous le nom d'Em. Cruce, proposait de fonder la paix universelle, en instituant à Venise un conseil permanent, chargé par toutes les nations de la terre de régler, sous la présidence du pape, les difficultés ou les conflits qui naîtraient entre elles (3). Sully n'a pu ignorer cette élucubration d'un esprit original, presque célèbre de son temps, et elle a dû surexciter son imagination, en le piquant d'honneur.

Quoi qu'il en soit, il importe que les fantaisies *posthumes* de Sully et ses écarts d'imagination ne

(1) Ed. des trois V, II, p. 181.

(2) Sur la politique économique et financière de Sully voyez le remarquable ouvrage d'un de nos plus savants historiens, M. Franklin, *L'Economie sociale de la France sous Henri IV*, Paris 1897, et la *Revue Henri IV*. — Il y aurait une étude très neuve à faire sur les *Edits* ou *Ordonnances* rédigés par Sully. Peut-être la ferai-je un jour.

(3) Le *Grand dessein* a été soumis à une critique très pénétrante, basée sur les MSS. originaux de Sully, dans une série d'excellents articles de M. Ch. Pfister, que la *Revue historique* a publiés en 1897.

(1) Texte du Ms 10308, fol. [illegible] — L'édition des trois V ajoute II, p. 109 [illegible] par leur prudence et ainsi douce association ».

(2) Edition de Ruble IX, p. [illegible] p. [illegible].

(3) *Le Livre de [illegible] des [illegible] et portraits [illegible]*. Paris, [illegible].

[illegible] passent pas inaperçu[illegible] la grande [illegible] de la politique [illegible] suivie par Henry IV et son ministre : l'abaissement de la maison d'Autriche par une alliance avec les États protestants. N'est-ce pas de cette politique que Richelieu a hérité, qu'il a faite sienne et qu'il a fait triompher. Et tout récemment, M. le marquis de Vogüé n'a-t-il pas, en publiant un mémoire inédit de Sully daté [illegible], [illegible] l'honneur à son auteur d'avoir été, [illegible] Richelieu, le véritable instigateur de la [illegible] qui a rendu la France si puissante et si glorieuse et lui a valu la conquête de l'Alsace.

*

L'œuvre [illegible] de Sully est trop [illegible] pour que je veuille la condenser en quelques traits. Je pourrai dire pourtant, en me servant d'une image, que le fer plus que l'or est son symbole.

Sully a manié le fer pour combattre et pour guérir, pour aider Henri IV à conquérir son royaume et à l'administrer, pour l'aider à lui rendre la vie. Il a porté le fer dans la plaie vive de la France d'alors : l'anarchie, l'anarchie religieuse, morale, politique, matérielle.

L'anarchie religieuse, il l'a combattue à force de [illegible] de respect des consciences et de conviction personnelle, au risque d'être appelé athée par les catholiques et renégat par les huguenots. L'animosité des deux camps fut son naturel salaire. C'est le sort des hommes de juste milieu de recevoir les coups de droite et de gauche. Le seul reproche qu'on puisse lui faire est d'y avoir été trop sensible, d'y avoir répondu avec trop d'acrimonie.

A l'anarchie morale d'une société où le meurtre et l'assassinat semblaient une arme légitime, la débauche et la dissipation l'existence normale des hautes classes, où la corruption et la vénalité étaient des moyens admis par tous de s'enrichir, Sully a opposé le respect de la loi, l'austérité des mœurs antiques, la droiture et l'intégrité érigées en principes souverains.

L'anarchie politique rendait princes, nobles et sujets rebelles au frein, transformait les princes du sang en compétiteurs du trône, les gouverneurs de provinces en satrapes ou en roitelets, les seigneurs en chefs de bande, les soldats en maraudeurs et en brigands, les bourgeois et les paysans en insurgés, tous appelant l'étranger au secours de leurs passions de leurs appétits et de leurs haines, qui l'Espagnol ou l'Italien, qui l'Anglais ou l'Allemand, et lui livrant le royaume pour le mettre en pièces, pour le dilacérer. C'est contre cette anarchie là que le grand maître de l'artillerie a dressé ses batteries les plus glorieuses. Les voulez-vous connaître? Je les nommerai : l'exemple qu'il a donné et qu'il a imposé d'une fidélité inébranlable, enthousiaste à la personne et à l'autorité du roi, l'ardeur d'un patriotisme qui donne le plus éclatant démenti à cette affirmation téméraire, dont on a rebattu nos oreilles, que le patriotisme ne date que de la Révolution française, enfin une coopération, par conseil, action et service, dont l'assiduité n'a d'égale que l'intimité, à l'œuvre merveilleuse de Henri IV.

Que dirai-je de l'anarchie matérielle? Ruine des finances, pénurie du trésor, dettes énormes, pensions exorbitantes, désorganisation militaire, état lamentable des voies de communication par terre et par eau, marasme de l'économie agricole, commerciale, minière, à tout cela Sully s'est appliqué à porter remède. Et en moins de quinze ans il a su y réussir, grâce à une activité qui ne semblait connaître aucune lassitude, n'exiger ni sommeil, ni repos (1), qui fit d'un homme d'épée, d'un soldat, un financier, un ingénieur, un économiste, un administrateur de premier ordre, qu'il s'agît du gouvernement général de la France ou du gouvernement particulier d'une des provinces les plus importantes de ce temps, le Poitou.

Et tous ces services publics, pourquoi a-t-il pu les rendre, cette carrière d'honneur pour lui, de gloire et de salut pour la France, comment a-t-il pu la parcourir? Son secret, tient en deux mots : le caractère et la foi.

Le caractère trempa l'homme, plia son corps à tous les labeurs, dressa et assouplit son esprit à tous les efforts et toutes les disciplines.

La foi lui donna la confiance et la force victorieuse des obstacles et, l'élevant au-dessus des bassesses, des cruautés et des vilenies dont s'alimentait la lutte confessionnelle, fit concevoir à son âme un magnifique idéal d'union et d'harmonie des consciences chrétiennes. Elle fut si forte même et si débordante qu'elle jaillit en cette utopie de paix universelle que l'abbé de Saint-Pierre a recueillie et

---

(1) Nances et [illegible] par la Soc. de l'Histoire de [illegible] 1884, p. 387 sqq.

(1) Sully avait l'œil et la main partout. « Aussi, lui disent ses secrétaires, estiez vous tousjours des les quatre heures du matin, soit esté, soit hyver, dans vostre cabinet [illegible] vous veoir, afin de mettoyer tous les jours le temps, vous avez [illegible] souvent dire que qui en use autrement laisseroit le temps d'affaires indecises, sera cause de grandes crieries [illegible] » Edition des 3 V. II, p. 387.

A propos de Henri IV il le peint bien. Le roi arrive à l'Arsenal : On est M. de Sully ? — Il travaille dans son cabinet. — « Pensies-vous point que l'on me deust dire qu'il fust à la chasse ou au bordeau ou chez Coffier ou chez les dames. [illegible] pas une chose estrange de l'esprit de cet homme [illegible] qu'il se laisse [illegible] au travail des affaires [illegible] Bibl. nat., Ms. [illegible] 20412 p. 128.

captée. Rêve presque mystique, chimérique à coup sûr, mais séduisant et fascinateur, puisque Sully est parvenu à ses fins, puisque la postérité, contre toute vraisemblance, a pris son rêve au sérieux et en a fait, comme il le désirait, un titre de gloire à Henri IV.

La France a pu avoir de plus grands ministres, elle n'en a pas eu d'une intégrité plus pure, d'une énergie plus indomptable, d'un labeur plus acharné, d'une activité plus féconde.

JACQUES FLACH.

CHARLES X

LETTRES INÉDITES AU DUC D'ANGOULÊME (1)

[illegible]

Tu dois être déjà instruit, cher enfant, que le Roi a donné à Lauriston le bâton de maréchal vacant par la mort de Davoust ; ni moi ni personne n'ont été consultés à ce sujet, et nous supposons que c'est un ancien engagement que le Roi a voulu s'empresser de tenir. Je respecte cette volonté en pensant cependant qu'il eût peut-être mieux fait de ne pas se presser à cet égard. Quant au commandement de la réserve que l'on préparait conformément à tes désirs, je suppose qu'on l'a donné à Lauriston pour le mettre à portée de bien justifier la grande grâce que l'on vient de lui accorder. Et au fait, c'est une division de 12.000 hommes que l'on met de plus à tes ordres. Le Roi a voulu également que Lauriston conservât le ministère de sa maison, qui sera exercé en son absence par M. de Senones, sous la direction de M. de V. J'ai reçu ta lettre du 2, et V. m'a communiqué ce que tu lui as écrit. Ta lettre au Roi d'Espagne est fort bien. J'en aurais seulement retranché les conseils qui sont bien plus profitables dans une conversation que dans une lettre. Nous ne concevons pas très bien ce que Molitor t'a écrit du 29, car les nouvelles que l'on a reçues directement de la Catalogne, et qui vont jusqu'au 2 de ce mois, disent encore que Mina continue à rôder dans les montagnes, et qu'il ne paraît pas songer encore à s'enfermer dans Barcelone. Je crains donc que cette vilaine guerre de Chouans ne se prolonge en Catalogne, si, comme tu le dis, Molitor repasse l'Ebre pour se porter sur Teurnal et Valence. Mais ce ne sont, de ma part, que des réflexions, et tu es sur les lieux pour bien juger et combiner les ordres que tu envoies aux généraux. M. de Talaru part décidément demain, et il pourra sûrement t'être utile vis-à-vis de la Régence et des Espagnols, mais je te préviens que ses instructions portent positivement qu'il est à tes ordres. Je conçois parfaitement que tu aimerais mieux n'avoir affaire qu'à une armée dont jusqu'ici la conduite est admirable, mais le commandement de cette armée n'est que la faible moitié du rôle que tu as à jouer, et surtout jusqu'au moment où le Roi sera en liberté. Il faut de nécessité que tu aies affaire à ces Espagnols qui ne sont pas aisés à mener, même les plus fidèles. M. de V. te répondra sur ce que tu lui dis relativement au décret de la Régence, qui t'a un peu effarouché. Je n'ai pas d'opinion sur les choses que je ne connais pas assez à fond ; mais comme la Régence est composée d'hommes sensés, je dois supposer qu'ils n'ont pas envie de nuire à leurs affaires, et qu'ils jugent que la sévérité est nécessaire vis-à-vis des rebelles. Quant à l'Abisbal, c'est un homme trop traître, trop vil et trop méprisé, pour qu'on puisse en tirer aucun parti. Il est tout simple que personne n'ait voulu le suivre, et tout ce qu'il peut espérer, c'est de ne pas être mis entre les mains de la justice. Au nom de Dieu, cher enfant, ne fais donc aucune comparaison entre la France et l'Espagne ; je te le répéterai sans cesse, comme je te l'ai déjà dit dans mes lettres précédentes et si je suis assez malheureux pour n'être pas écouté, j'en pleurerai de douleur et je renfermerai dans mon cœur la pensée cruelle, qu'en te laissant aller à des idées fausses, tu finiras par perdre tout ce que tu as gagné jusqu'ici par ta conduite. Je te conjure de réfléchir dans le fond de ton âme à la position où tu te mettrais si, par une sorte de partialité pour ceux qui ont trahi leur devoir le plus sacré, tu parvenais à aigrir et à mécontenter ceux que tu es venu servir, et qui, avec bien des inconvénients, peuvent du moins s'appuyer sur leur fidélité et sur ce qu'ils ont souffert de la part de leurs ennemis. Je te permets de comparer ce coquin de l'Abisbal à Dumouriez, mais jamais à Pichegru, qui a sacrifié sa vie pour le Roi, et dont le caractère mérite la plus juste estime. La manière dont tu me réponds relativement à Zayas pouvait me faire craindre que mes réflexions ne produisissent aucun effet sur ton esprit ; mais n'importe, rien ne m'empêchera de te dire franchement et positivement tout ce que je penserai dans toutes les occasions, et je conserverai du moins la certitude d'avoir rempli vis-à-vis de toi le devoir d'un ami dévoué et d'un père qui sait si bien aimer.

Je conçois que tu regrettes Bordesoulle, mais tu ne pouvais pas mettre en meilleures mains l'importante expédition dont tu l'as chargé.

(1) Voir la *Revue Bleue* [illegible] 18 et [illegible] novembre [illegible] décembre 1911.

Tout le monde se porte bien. Mon rhume existe encore, mais c'est peu de chose. J'espère que le combat de taureaux t'aura fait plaisir.

Adieu, cher enfant, je te serre dans mes bras.

Paris, 14 juin 1823.

Mon cher enfant, je ne veux pas encore me livrer à tout ce que je puis, et peut-être ce que je dois espérer. Ce peu de mots suffit pour te faire connaître que j'ai reçu ta lettre du 9. Nous savions déjà par le télégraphe les trois excellentes nouvelles de Lisbonne, et dans le fond de mon âme, je me flattais un peu qu'elles auraient un reflet avantageux à Séville; mais ce que tu mandes et ce que tu as appris par cet Anglais, est fort au-delà de ce que j'espérais. Aussitôt que j'ai eu reçu ta lettre, j'ai envoyé chercher M. de V. pour le charger de la porter tout de suite au Roi. Ce dernier m'a fait dire de te mander qu'il était heureux au possible, qu'il approuvait en entier les ordres que tu as transmis à Bordesoulle, et qu'il jouissait presque aussi vivement que moi de te voir enfin au moment de recueillir la gloire que tu as si bien méritée depuis trois mois. Quant à ce bon V., il en pleurait de joie, et en vérité c'était beaucoup plus pour toi que pour lui. Je n'ai qu'un seul reproche à te faire dans ton excellente lettre à Bordesoulle, c'est de lui avoir recommandé de ne pas trop presser sa marche; mais je me flatte qu'il ne t'obéira pas strictement, surtout le Roi ne voulant remettre son sort qu'entre les mains des Français; du reste tout ce que tu as dit est parfait, et V. trouve, ainsi que moi, que tu as bien fait de ne pas presser tes communications à la Régence. Je ne sais plus si tu avais déjà reçu la lettre où je te parlais franchement sur ce que tu avais dit au d. de l'Infantado; mais [*blanc*] tout, et la réponse aux ouvertures et aux supplications de ces vilains Cortès te remet entièrement dans la position où tu dois être vis-à-vis du Roi et vis-à-vis des Espagnols. Enfin, cher et bien cher enfant, ton vieux père est au moment d'être aussi heureux que l'on puisse l'être, et ce qui centuple ce bonheur, c'est de le devoir à un fils qu'il aime si tendrement. Je veux aussi que tu dises de ma part au bon Bordesoulle que je jouis de le voir en position de rendre un si éminent service. J'espère aussi que le Roi suivra tes bons conseils de sagesse, de fermeté et de bonté, et qu'il sentira que toutes les institutions qu'il pourra prendre, pour assurer sa couronne et le bonheur de ses peuples, doivent toutes être prises d'après les lois, les coutumes de son pays et l'esprit de sa nation. Tout ce qui serait ou paraîtrait venir de l'étranger ne pourrait présenter aucune solidité et deviendrait nécessairement dangereux. Ce qui est arrivé à l'Abisbal est affreux en lui-même, et me choque d'autant plus que cet homme, quelque vil et méprisable qu'il puisse être, se trouvait pour ainsi dire sous ta protection, puisqu'il voyageait dans la malle française. Cela ne confirme que trop ce que [*blanc*] t'a dit; mais j'espère que tu auras senti que c'était à la Régence à témoigner sa juste indignation, et à faire punir les coupables; car si tu employais nos troupes à agir dans cette occasion, il pourrait en résulter pour elles, et pour les Français en général, les plus grands inconvénients, et même des dangers que tu dois leur éviter.

Ce que tu me mandes pour les nominations dans la garde est parfait, et a fait un vrai plaisir au Roi. Je lui en parlerai demain matin, et je te manderai ce qu'il m'aura dit. Je remercie le Ciel des grâces qu'il nous vient d'accorder, et je lui demande du fond de l'âme de te les continuer. Mon rhume va bien et ma santé est très bonne. Je ferai ta commission pour ta sœur et pour les enfants. Ils se portent tous à merveille.

Je te serre dans mes bras aussi tendrement que je t'aime.

Paris, 16 juin 1823.

J'ai reçu, cher et bien cher enfant, ta lettre du 11, ainsi que le rapport de Bordesoulle. L'affaire a été aussi brillante que bien conduite, et les grâces que vous avez accordées sont parfaitement placées. Comme tu le dis, j'ai été charmé de retrouver dans le rapport tous les noms qui me sont bien connus, et puisque le prince de Carignan s'est aussi bien montré, tu as très bien fait de lui donner une marque d'affection. Je trouve seulement que la petite croix de la Légion n'est pas grand'chose, surtout pour un étranger. Mais cela aura produit un bon effet dans notre armée, et c'est l'essentiel. Je ferai ta commission pour Lauriston. Quant au bâton, je pense à peu près comme toi, mais je te répète qu'il a été donné par une volonté supérieure et prononcée. — Ce que tu réponds aux réflexions, et même aux [*blanc*] que j'ai dû te faire, ne m'étonne pas de ta part, mais me cause la plus douce et la plus vive satisfaction. Oui, cher ami, je te dirai toujours la vérité comme je la vois, comme je la sens, mais en même temps, j'écouterai toujours, avec le même intérêt et la même confiance, tout ce que tu auras à me répondre. Tes réflexions sur l'état de l'Espagne sont justes au fond; mais, sans répéter ce que je t'ai déjà dit à ce sujet, je te rappellerai que dans tes instructions, il y est bien dit que si, dans ta marche, il te venait des propositions tendant à renverser la constitution des Cortès, et à établir, d'accord avec le Roi, soit deux chambres soit enfin une Junte de

gouvernement qui ne soit pas l'absolu, tu devrais t'arrêter dans ta marche et attendre les ordres du Roi sur ce que tu aurais à faire ou à répondre. Donc ce que je blâmais dans ton discours au d. de l'Infantado, était d'abord d'avoir pris l'initiative sur un tel sujet, et ensuite d'avoir témoigné le désir de voir établir des institutions qui ne s'accorderaient pas avec les lois, les coutumes et les habitudes espagnoles. En voilà assez de dit à ce sujet et j'ai la certitude que tu sentiras que tu dois te renfermer dans le grand rôle que tu as si bien rempli jusqu'à ce moment. Quant à ce qui concerne le ministre de la guerre, la chose est encore plus importante, et c'est après en avoir causé à fond avec M. de V. que je vais te dire ce que j'en pense. Il est hors de doute que le d. de Bellune, trompé par son administration, vous avait trompés vous-même, en t'assurant que tu trouverais tout prêts les services qui étaient bien éloignés de l'être. Il fallait cependant qu'arrivé à Bayonne tu ne perdisses pas un moment pour entrer en Espagne et marcher en avant. Ouvrard, qui est aussi intelligent que fripon, s'est offert pour se charger de tout le service. Tu as pu et tu as dû accepter ses offres, et conclure un marché avec lui, quelque onéreux qu'il puisse être. Tout est fort bien jusque là, et loin de mériter aucun reproche, on doit applaudir à ce que tu as fait, puisque le succès de l'expédition en dépendait. Aujourd'hui la position est toute différente. Le d. de Bellune, qui avait donné des ordres pour les approvisionnements de tous les genres, a continué à presser leur exécution et il a dû le faire pour diminuer autant que possible les doubles dépenses, et pour hâter le moment où tu pourras rompre le marché Ouvrard. Le d. de Bellune assure aujourd'hui que toute son affaire est prête, et pourrait craindre encore qu'il ne soit trompé, mais on t'a envoyé, d'accord avec toi, l'intendant militaire qui passe pour le plus capable de tous ses confrères. Il a résolu de tout voir, de tout examiner par lui-même, afin de ne t'apporter que des résultats positifs. Tu verras, tu examineras tout par toi-même; après cet examen tu prendras ta résolution. Si Joinville te laissait encore dans l'incertitude sur les moyens préparés et obtenus par le ministre de la guerre, tu devrais avant tout assurer le service de l'armée ; mais si au contraire Joinville est en état de te répondre qu'il se charge de tout, avec les moyens du gouvernement, tu devrais ne pas hésiter un moment à rompre le marché Ouvrard, en assurant cet homme qu'on lui paiera avec exactitude ce qui peut lui être dû, et même qu'on ne le recherchera pas sur les irrégularités qui pourront se rencontrer dans sa gestion ; mais qu'à partir de tel jour le marché est rompu et que tu n'as plus rien à traiter avec lui. Cette mesure devient chaque jour d'une nécessité plus absolue, et je ne crains pas de dire que si Joinville est en état de répondre de tout, et que néanmoins tu hésitais à rompre le marché Ouvrard, tu mettrais les ministres du Roi dans un embarras dont tu sentirais facilement les conséquences; surtout d'après la réputation trop méritée de cet Ouvrard. Je ne parle pas de toi, tu es par trop au dessus de toute attaque personnelle, mais tu sais comme on en agit avec nous autres, pauvres princes; on les met toujours de côté, mais les propos, les reproches et les soupçons tombent toujours sur leurs entours, et pour nous faire paraître blancs comme neige, on nous fait passer pour des bêtes qui se laissent tromper et abuser par tous ceux auxquels on suppose le moindre crédit sur notre esprit. Je te citerai à cet égard un exemple bien récent, et qui te touche de près. Rappelle-toi seulement comme cet infâme M. de Cases en a usé vis-à-vis de moi pendant plus de 3 ans. J'ajoute quelque chose de plus, et j'en appelle à ce que cet homme a dit à toi-même à cet égard; pendant ce temps, abusant de la confiance du Roi, il cherchait à te gagner par les plus basses flatteries. Certes ! il ne te disait pas de mal de moi, mais que disait-il de tous ceux qui pouvaient m'approcher ? hé bien, cher enfant, tous ces méchants existent encore, et plus ta conduite est noble et brillante, plus ils chercheraient à t'accabler, s'ils en trouvaient un prétexte. J'espère que tu reçois en Espagne *le Journal de Paris*, et je le désire, car je suis sûr que ton bon esprit t'aura fait reconnaître aisément le poison mêlé avec une sorte d'adresse aux hommages exagérés avec lesquels le perfide rédacteur ne cesse de te poursuivre. Je me suis étendu sur ce sujet, parce que j'en suis pénétré et parce qu'il est nécessaire à mon cœur que tu sois à l'abri de toute responsabilité, et que ta gloire soit aussi pure qu'elle doit l'être.

Ton silence sur Lisbonne et sur Séville me porte un peu à craindre qu'avant hier je me livrais un peu trop à la joie, et que les rapports de cet Anglais n'aient été au moins exagérés. Dieu veuille qu'un prochain télégraphe me prouve que mes craintes ne sont pas fondées ! Malgré cela et quand même, tout ne serait pas fini, ni à Lisbonne ni à Madrid; la situation actuelle n'en est pas moins aussi belle que bonne, et tout me porte à espérer que le Ciel continuera à te protéger.

Le Roi, qui se porte bien, à ça près d'un *œil* bien rouge, me charge de mille choses tendres pour toi ; ta sœur aussi et les enfants qui se portent à merveille. Je tousse encore un peu, mais ce n'est rien du tout.

Adieu, mon cher et bien cher enfant, je t'embrasse mille fois comme je t'aime.

Le vieux Bellisy est mort avant-hier au soir. C'est un digne homme de moins.

[illegible] 1823.

Si ma lettre du 7 t'a causé un moment de peine, cher enfant, sois sûr que je le prévoyais en écrivant, et qu'il en coûtait beaucoup à mon cœur. Mais lorsqu'il s'agit d'une chose qui, dans mon esprit, peut compromettre ton intérêt et celui de ta gloire, rien ne peut ni ne doit m'arrêter, et toute ma vie je te parlerai avec une franchise absolue; mais souviens-toi que tout ce que je te dis, surtout lorsque je me crois obligé de faire quelques reproches, reste toujours entre nous. Souviens-toi aussi que tu m'as demandé toi-même de ne rien te cacher de ce que je penserais, et ajoute à cela que, comme un autre, et peut-être plus qu'un autre, je suis dans le cas de me tromper, et que si tu me prouves que je suis dans l'erreur, non seulement tu ne me blesseras en rien, mais que tu me feras un vrai plaisir. Enfin ta gloire m'est si chère, et tu as tant fait jusqu'ici pour en acquérir une solide et durable, que tu dois trouver simple que je m'élève avec vivacité contre ce qui pourrait la rendre moins belle. J'avoue aussi qu'autant je jouis, de toutes les facultés de mon âme, des éloges mérités qui te sont prodigués partout, ce qui est loyal et honnête, autant je suis blessé des louanges perfides de ceux qui sont les ennemis acharnés du Roi et de son gouvernement; c'est ce qui m'a porté à te parler avant hier comme je l'ai fait, sur les différents articles du *Journal de Paris*, où il était question de toi. Pour terminer ceci en peu de mots, rappelle-toi : 1° que la Régence ne peut statuer en rien sur les institutions de l'Espagne; 2° qu'après la délivrance du Roi, ce sera à lui à juger des mesures qu'il croira devoir adopter; 3° enfin, que tu dois employer tes conseils et ta juste influence à l'empêcher de retomber dans les malheurs dont tu l'auras arraché, en adoptant des institutions purement espagnoles, qui soient capables d'assurer le bonheur de ses sujets et la solidité de son trône. J'ignore si on a remis des instructions particulières à M. de Talaru, mais je ne le crois pas. Car je sais qu'avant tout, on lui a prescrit d'être entièrement à tes ordres et de n'agir que conformément à tes intentions. Ainsi tu vois que la confiance, que l'on te doit, est entière et sans restriction. Je savais par le télégraphe la nouvelle affaire de l'avant-garde de Bordesoulle, mais j'en ai su les détails avec un vrai plaisir. Je jouis presque autant que toi de la gloire de nos armées, surtout quand je vois et entends de tous les côtés ce que l'on dit et pense de toi. J'ai vu Lauriston hier matin, et je lui ai dit ce que tu m'avais mandé relativement à son fils. Il m'a parlé ensuite de la peine qu'il éprouvait de la manière dont le d. de Raguse s'exprimait sur sa nomination, et de la crainte qu'il avait que la grâce que le Roi lui a accordée ne te fût pas agréable. Je n'ai rien répondu à cela, mais je lui ai dit que je vous transmettrais l'état de ses services que je joins ici. Je te répète encore, ce qui est très vrai, qu'il avait depuis longtemps une promesse formelle du Roi, et que si on avait attendu la fin de la campagne pour sa nomination, cela aurait pu être plus pénible pour les généraux qui sont toujours sous tes ordres. J'ai vu hier au soir Mme de Noailles qui est bien heureuse de la conduite de son frère, et bien reconnaissante de la grâce que tu lui as accordée. Nous nous portons fort bien, car l'œil du Roi va mieux et mon rhume finit. Les enfants te disent mille choses, ils sont venus hier et j'irai demain à Saint-Cloud à cheval ou en voiture, si la paresse me prend. Vendredi nous avons la (*blanc*) et samedi j'irai à Marly. Les lapins de Saint-Cloud ne commenceront que la semaine prochaine. Ta sœur va demain à une partie à une à Montmorency et à Enghien. Puisque tu n'as encore aucune nouvelle directe de Séville, je crains que l'on ne finisse par traîner le Roi à Cadix, et cela prolongerait terriblement la campagne. Mais certes, tu as fait l'impossibilité pour l'empêcher. D'après le télégraphe, Bourmont doit arriver à Séville peu de temps après Bordesoulle. Quant au Portugal, je ne conçois pas où il en est; mais si les choses avaient pris une mauvaise tournure, je crois que l'on en serait déjà instruit.

Adieu, cher et bien cher enfant, je te serre dans mes bras, sur mon cœur, et t'aime plus tendrement que jamais, surtout parce que je t'ai causé un moment de peine.

Paris, 22 juin 1823.

J'ai reçu avant hier fort tard, cher enfant, ta lettre du 15. J'ai été hier à la chasse et ce matin j'ai ton intéressante lettre du 17. Nous connaissions le fait, mais nous ignorions les détails; ils sont affreux pour ce malheureux Roi et sa famille. Mais enfin, pour la première fois, le Roi a montré un peu de caractère, et j'espère que ce grand événement produira un effet avantageux en Espagne. Je me flatte aussi que le contre-coup se fera sentir à Londres, et ouvrira tout à fait les yeux à des gens qui voulaient toujours se refuser à la lumière. Au surplus, je ne conçois encore rien à la conduite de M. A. Court, et comment il est possible qu'il ait suivi les Cortès à Cadix, après le crime qu'ils ont commis en prononçant la déchéance. Cela aura de la peine à s'expliquer, même par la suite. M. de V. et les autres ministres étaient chez moi, lorsque j'ai reçu

ta lettre. Je leur en ai lu ce qu'ils devaient savoir, et ensuite je l'ai remise à V. pour la porter au Roi. Tu as parfaitement exécuté d'avance les intentions du Roi, en ordonnant à Bordesoulle et à Bourmont de se porter sur le champ devant Cadix : il n'y avait rien de mieux à faire. Je ne suis pas étonné de la conduite des habitants de Séville ; une population ne peut rien opposer à une troupe armée, mais ce qu'ils ont fait après le départ est la preuve de son opinion. Je n'aime pas plus que toi les vengeances et les pillages, mais ce sont des événements qui doivent arriver dans l'état de convulsion où est l'Espagne. Mais j'aime beaucoup que la tranquillité se soit rétablie aussitôt que les autorités de 1820 ont été rétablies. J'ignore si V. t'écrit aujourd'hui ; je le verrai demain et je t'écrirai ensuite. Je pense comme toi qu'on a fait une bêtise de publier la disposition et le nombre de troupes que tu as conservées à Madrid, je te réponds que cela n'arrivera plus. J'aurai aussi à te parler du Ministre de Prusse qui va à Madrid, et d'une petite recommandation pour le fils de M. Eugène de Montesquiou. A présent, il faut te distraire, en te parlant de la belle chasse que j'ai fait hier. Girardin et St [*blanc*] me persécutaient pour faire une fermeture dans les toiles, pour diminuer le nombre des animaux qui est trop considérable à Marly. Cette fermeture a eu lieu hier dans le g [*blanc*] de St-James. On avait renfermé plus de 150 animaux dans 60 arpens. J'ai tué 1 sanglier et 1 [*blanc*] à leur tiéran, 1 bois royal mâle, 1 laie de 18 mois, 1 marcassin 1 [*blanc*] cerf, 3 biches, 1 faon de biche, 4 daims, 15 fitz james, un sanglier à son tiéran, 1 laie de 18 mois, 1 cerf, 2 biches, 2 daims. Girardin, 1 laie de 18 mois, 1 [*blanc*] cerf, 7 biches, 1 daim seconde tête, 7 biches. Total général 45 animaux. J'aurais pu en tuer le double, mais j'en avais assez et j'ai quitté la chasse avant 2 heures et demie. Nous ferons encore une autre fermeture dans la semaine prochaine. On n'a pas tiré sur un seul cerf, il y avait [*blanc*] ; quant aux [*blanc*] qui n'ont que de petites [*blanc*] il est impossible de les reconnaître avec les biches. Le rhume est fini, mais sans avoir de fluxions, les dents me font souvent mal. Le Roi, ta sœur et les enfants se portent bien et te disent mille choses. Je t'ai fait déjà quelques reproches, il est possible, et l'excès de mon intérêt pour ta gloire me porte à t'en faire encore. Mais ce que je puis te dire avec vérité et ce qui est si doux pour mon cœur, c'est qu'il n'y a que moi, en France et en Europe, qui puisse trouver quelque chose à dire sur ta conduite ; le chorus est universel, mais aussi personne ne t'aime autant que moi.

Adieu, cher et bien cher enfant, je te serre dans mes bras et sur mon cœur.

Je commence, cher enfant, par les deux objets que j'avais laissés en arrière. Le premier a rapport à M. de Roger qui va à Madrid comme ministre de Prusse. Il est né français, mais il est, depuis plus de 30 ans, au service de Prusse. Sans aucune mission apparente, il a séjourné plusieurs années à Paris, depuis la restauration, et il était chargé de rendre compte au cabinet de Berlin de ce qu'il remarquait de plus intéressant. Il a même fait en conséquence quelques voyages dans l'intérieur de la France. Je ne l'avais pas vu, mais, par hasard, j'ai eu beaucoup de communications indirectes avec lui. Arrivé ici pour se rendre à Madrid, il m'a demandé une audience, et j'ai eu, il y a trois jours, une longue conversation avec lui. Je lui ai trouvé beaucoup d'esprit, des connaissances, et des principes très bons et très sages. Il sent, comme nous, toutes les fautes qui ont été commises par le Roi d'Espagne pendant 6 ans, et il paraît effrayé de lui voir reprendre le pouvoir absolu dont il s'est mal servi. Mais il pense, comme nous tous, que si le Roi se décide à adopter des institutions propres à rassurer ses peuples, il ne doit les prendre que dans les lois, les coutumes et les habitudes espagnoles. Il m'a fait du bien en me parlant de toi et de ta conduite, avec un véritable enthousiasme. Au surplus, il désire beaucoup te voir, et, sur sa demande, je lui remettrai un mot pour toi. En tout, il m'a paru fort supérieur à Baruetty et à Bulgary ; mais tu seras à même de le juger par sa conduite et ses paroles. Le second objet a rapport au fils de Mme Eugène de Montesquiou. Le jeune homme a 18 ans. Il est rempli des meilleurs sentiments et désire ardemment d'entrer au service ; mais comme il n'a été ni aux Pages, ni dans aucune école préparatoire, il a adopté le seul moyen qui lui restait, qui est de se faire soldat, et comme on n'admet point à l'avenir de simples volontaires, tout ce qu'il demande, et que je te demande pour lui, c'est de le faire entrer comme soldat dans un bataillon de la garde ; et c'est avec cet espoir qu'il part pour Madrid. Il est adressé à Péank de la Rochefoucauld. J'en ai parlé au Roi, qui prend, comme tu le sais, un grand intérêt aux Montesquiou, et qui espère même que le grand'père, qu'il aimait autrefois, cherche à se rapprocher. Le Roi me charge de te dire qu'il désire, ainsi que moi, que tu prennes intérêt à ce jeune homme. Il faut sûrement qu'il commence par être soldat et par en faire le service, mais s'il se conduit bien, comme nous n'en doutons pas, nous désirons que tu le *fasses* passer promptement comme caporal et sergent, de manière qu'à la fin de la campagne, il put entrer dans les gardes du

corps. Ceci est peut-être contraire aux ordonnances, mais le Roi m'a dit, de lui-même, qu'à l'armée on pouvait ne pas s'y attacher scrupuleusement, surtout pour une si petite chose. Le jeune homme arrivera peu de temps après ma lettre. Dis-moi ce que tu décideras à cet égard, et ce que je pourrai dire au Roi. Je viens de voir M. de V. qui m'a montré ta lettre du 18. Nous regardons comme une chose très importante et très heureuse, que Sir W. A. Court n'ait pas suivi le malheureux Roi à Cadix, et qu'il soit resté à Séville pour y attendre les ordres de sa cour. J'espère que cette sage mesure produira le plus grand effet, et hâtera la fin de cette longue et funeste tragédie. V. m'a instruit de ce qu'il vous avait écrit hier, et de ce qu'il va te mander aujourd'hui, je ne te donnerai donc ici que des têtes de chapitre. 1° Tu peux employer tout l'argent nécessaire pour payer la délivrance du Roi, mais seulement lorsque cette délivrance sera effectuée, sans jamais traiter avec des hommes aussi criminels que les Cortès; 2° Promettre que ceux qui auraient coopéré d'une manière quelconque à cette délivrance seraient admis sur nos escadres et dans nos camps, pour assurer leur existence, et les mettre à l'abri des vengeances, de quelque côté qu'elles viennent; 3° Hâter la marche par Cadix de toutes les troupes dont tu pourras disposer, et reserrer bien exactement le blocus par terre et par mer. Nos escadres doivent t'obéir comme notre armée; 4° Voir toi-même le d. de l'Infantado, pour lui reprocher avec fermeté, sans vivacité ni humeur, les fautes que tu trouveras que la Régence a faites par des décrets inutiles, puisque ce qu'elle ordonne pour les biens, les dîmes et les couvents, se faisait de soi-même partout où le pouvoir des Cortès était aboli; et dangereux parce que ces mesures augmentaient sans profit le nombre des ennemis; 5° Bien dire au d. de l'Infantado, que, malgré ce que nos ennemis cherchent à répandre sur le désir de notre Roi, de faire adopter à l'Espagne des institutions pareilles aux nôtres, toutes les instructions que tu as reçues en partant, et depuis, se bornent à s'en rapporter à la sagesse du Roi, lorsqu'il sera libre, et à lui conseiller à ne prendre, dans les formes qu'il croira devoir adopter pour le bonheur de ses peuples, rien qui ne soit purement et simplement espagnol; 6° Enfin, de bien faire sentir au d. de l'Infantado, que le plus grand service que la Régence puisse rendre au Roi d'Espagne, est de s'occuper, sans perdre de temps, de former un beau noyau d'armée ou de garde royale, et une gendarmerie qui soit en état de maintenir l'ordre et la tranquillité en Espagne.

Adieu, cher et bien cher enfant; toutes nos santés sont bonnes. Tu ne me parles pas assez de la tienne. Je t'embrasse mille fois comme je t'aime.

J'ai communiqué à V. les six articles ci-dessus. Il dit que c'est le narré succinct de ce qu'il te mande par ordre du Roi.

Paris, 27 juin 1823.

Il est 5 heures, cher enfant, et l'estafette n'est pas encore arrivée. Je suis bien sûr cependant que j'ai une lettre de toi, et quoique, grâce au télégraphe, tu n'aies rien d'important à m'apprendre sur nos affaires, je ne suis pas moins impatient de recevoir de tes nouvelles. Je n'ai rien non plus à te dire d'ici. Je n'ai pas vu M. de V. depuis deux jours, et le Roi ne m'a rien appris. Je me bornerai donc à te dire que nous nous portons tous fort bien, et que tout le monde est dans l'enchantement de l'état des affaires en Espagne, et du calme qui règne en France. Pour te donner une idée de la prospérité de notre pays, M. de Chabrol m'a dit avant hier, que, pour la seule partie du timbre et de l'Enregistrement, le mois de mai avait rapporté un million de plus que le même mois, l'année dernière. C'est une grande preuve de prospérité malgré la guerre. Si tu aimais les compliments de nos ennemis, tu en trouverais encore de bien dégoûtants dans le *Journal de Paris* de ce matin. Au surplus le Roi connaît bien à présent la perfidie de ce papier, car hier, après le déjeuner, il m'en a parlé tout haut, comme il le mérite, ce qui a étonné et charmé les auditeurs qui étaient assez nombreux. J'ai donc tué des lapins hier. Le rendez-vous était à la Faisanderie et j'ai fini à la Gerbe. J'ai tué 75 lapins, 1 merle et 1 rossignol. Fitz-James, qui était toujours à ta place, en a tué 40 et 1 chat. Je crois qu'il y a à peu près autant de lapins que l'année dernière, mais ils sont encore bien petits. Cela me fait faire de l'exercice et me donne une occasion de voir les enfants. Mais du reste je ne te voyais pas là. Je n'ai plus trouvé ta femme en rentrant dans le petit jardin, et je t'avoue que j'ai éprouvé plus de noir que de plaisir. Il y aura des perdreaux et des faisandeaux, à peu près comme il y a un an. Toute la famille, grande et petite, se porte à merveille, et te dit mille tendresses. Le vilain estafette m'impatiente, mais il faut que je finisse, en te serrant sur mon cœur, aussi tendrement qu'il t'aime.

Paris, 3 juillet 1823.

J'ai reçu, cher enfant, ta lettre du 28, ainsi que le 16e bulletin. Le ciel continue à favoriser tes efforts; et sans compter tous les avantages politiques et intérieurs que nous retirons de cette campagne, je suis sûr qu'elle marquera beaucoup dans nos Annales militaires. Il n'y aura pour moi qu'un

seul regret, c'est que ces poltrons de constitutionnels ne t'aient pas laissé la chance brillante de gagner toi-même une bonne et belle bataille. Mais il faut y renoncer et me consoler en me disant que ta gloire n'y perdra rien et qu'elle sera solide et durable. Mme Vatens et Forestier ont été bien heureux en voyant cité d'une manière honorable, dans le bulletin, le gendre de l'une et le fils de l'autre. Je ne conçois rien à notre folle marine, les intentions du pauvre *illisible* ne peuvent pas se mettre en doute, mais il y a déjà longtemps que l'on dit beaucoup de mal de ses bureaux. Je t'ajouterai que l'amiral Hamelin est loin d'avoir la réputation d'un homme attaché à notre gouvernement. Tu ne peux rien sur les bureaux, mais tu dois bien surveiller cet Amiral qui est absolument à ta disposition. Tu dis bien que Bourmont a vu Palafox et Mr A. Court, mais je voudrais savoir ce que ces messieurs lui ont dit, et tu es tout à fait silencieux à cet égard. Je ne suis pas étonné de la conduite de Brunetty; du moment où il est question de politique, la Cour de Vienne ne peut jamais marcher droit; mais si, comme je l'espère, M. de Roger est dans un bon accord avec M. Bulgary, il faudra bien que le troisième ne se sépare pas d'eux. Je plains de tout mon cœur ce pauvre Roi; mais je ne crains pas pour sa vie, ni pour celle de sa famille, et je me flatte que sa captivité est bien près de son terme. Puisque tu ne m'en dis rien, je veux encore espérer que le Roi n'a pas eu la faiblesse de suspendre l'ombre de pouvoir qu'il avait à Séville. Je trouve comme toi que M. de Talaru ne voyage pas vite. J'ai su ce matin, par le Roi, qu'il ne comptait être à Madrid que le 30 juin. J'espère et je crois qu'il aura plus d'activité morale que physique. Tu as admiré ma chasse du 22, celle du 30 n'a guère été moins belle, et Girardin m'a assuré que, si je n'en faisais pas encore une avec des toiles, il serait obligé de faire tuer au moins 40 animaux, pour faire place à ceux qu'il fera mettre à Marly, l'automne et l'hiver prochains. Cela m'a assez *blanc*, mais le regret de ne pas te voir, surtout à cette espèce de chasse que tu aimes, détruit presque tout le plaisir que j'y prends. Il faut convenir que Girardin entend supérieurement son affaire, et je voudrais que tous les administrateurs fussent aussi madrés que lui. L'équipage va revenir à Versailles. Il ira du 15 au 20 à Rambouillet, et j'y ferai deux chasses dans la 1re quinzaine d'août. Le mauvais temps continue ici, et il ne vaut rien pour les biens de la terre, mais je remercie Dieu de ce qu'il est bon pour toi et pour nos troupes. J'ai fait tes commissions pour le Roi, ta sœur et les enfants; tout cela se porte à merveille et moi aussi.

Adieu, cher et bien cher enfant, c'est du plus tendre de mon cœur que je t'aime et t'embrasse.

Par[illegible]

J'ai reçu avec un vrai plaisir, cher enfant, ta lettre du 29. Les deux petites affaires du général Huber et de Fimarcon sont fort jolies et brillantes comme toutes les autres. J'aime aussi à voir citer tous officiers que je connais parfaitement. Je suis charmé que mes idées se soient trouvées d'accord avec les tiennes sur les instructions à donner à Bordesoulle. Je te remercie de ce que tu es disposé à faire pour le jeune Montesquiou, et je ne manquerai pas de le dire tout de suite au Roi qui t'en saura bon gré. Au surplus je m'en rapporte entièrement à toi sur ce que tu voudras ou pourras faire en faveur de ce jeune homme. J'ai parlé au Roi pour savoir si tu pourrais nommer des gardes du corps; sa réponse a été drôle. Il m'a dit que pour lui, il ne demanderait pas mieux, mais que les capitaines feraient de tels cris, qu'il préférait que tu te bornasses à proposer ceux que tu voudrais y placer. Je te conseille donc d'agir en conséquence. Quant à mes gardes dont je suis charmé que tu sois content, tu peux en faire ce que tu voudras en cherchant seulement à ne les pas trop augmenter, attendu que c'est le Roi qui les paie. Tu auras eu M. de Talaru le lendemain du jour où tu m'écrivais. Je suis cependant bien aise que tu aies vu encore le d. de l'Infantado armé de la lettre de M. de V.; mais je te connais trop bien pour ne pas concevoir facilement que tu aimeras mieux n'avoir à traiter avec la Régence que par un tiers. Le tranchant de ton caractère peut être un défaut, mais on ne se refait pas et on a encore assez de mérite à se contenir. Le Nonce du Pape est venu chez moi ce matin pour m'annoncer que M. Justiniani avait l'ordre de se rendre de suite à Madrid comme accrédité auprès de la Régence, et il m'a bien prié de te le recommander. Ta femme, qui l'a vu souvent à Bordeaux, a dû t'en parler, et il me paraît qu'elle en a été fort contente. Cette démarche du Pape est bien avantageuse à la cause et doit produire un bon effet sur le clergé espagnol. M. de V. est venu chez moi; il m'a montré les séries de questions sur lesquelles tu demandes des réponses. Sans compliments, V. est aussi content que moi de la clarté et de la précision avec lesquelles tu as posé les questions les plus importantes. V. ne pouvait te donner aucune solution: 1° avant d'avoir consulté le conseil; 2° avant d'avoir pris les ordres du Roi; mais il m'a dit assez en détail tout ce qu'il t'a déjà mandé en son propre et privé nom. Il est sûr qu'il est difficile de fixer ses idées sur des objets aussi importants, avant de savoir le Roi d'Espagne libre et la manière dont sa liberté aura été assurée; mais ce qu'il est très important que tu t'occupes d'avance, c'est le choix des

ministres et celui du Conseil d'État. Toutes les autres idées de V. sur la marche que notre armée devra suivre après la paix conclue avec le Roi, par les anciennes Cortès, pour tout ce qui concerne le crédit et les finances, et enfin sur tout ce qui a rapport aux colonies d'Amérique; toutes ces idées, dis-je, me paraissent sages et utiles; mais elles méritent une très sérieuse réflexion; et à fur et à mesure je te dirai franchement tout ce que j'en penserai. Je te préviens seulement que je mettrai de côté tout ce qui peut tenir à ma satisfaction personnelle et à la tienne, et que je ne m'occuperai que des intérêts de ta gloire et de ta considération.

Il pleut ici presque tous les jours, mais si le temps le permet, j'irai demain voir les enfants et tuer des lapins à Saint-Cloud. Ta chère petite femme est toujours bien bonne pour moi et bien exacte à me donner de ses nouvelles, mais je ne t'en parle jamais, parce que cela ne serait que des répétitions. Adieu, cher et bien cher enfant, je te serre dans mes bras et sur mon cœur comme il t'aime.

J'ai vu un moment ce matin M. de Marialva : il est nommé ambassadeur, et le bonheur qu'il éprouve des heureux événements de Lisbonne fait plaisir à voir. Il dit à qui veut l'entendre, que c'est à la France et particulièrement à toi que le Portugal doit son bonheur. Le ciel te bénit et je voudrais pouvoir lui en bien exprimer ma profonde reconnaissance.

(*A suivre.*)

LE TRIOMPHE DE LA MORALE [1]

Après avoir montré que le triomphe de la morale et la fédération du genre humain sont des faits identiques, je dois examiner comment se produira le triomphe de la morale. Mais j'aborderai cette question en premier lieu, par le côté négatif. Je montrerai comment la fédération ne se fera pas.

« La politique de la force est immorale », dit le professeur W. Schücking (1). « Qu'importe, répondent les hommes d'Etat, si elle est conforme à notre intérêt? » La morale internationale ne triomphera jamais directement par l'appel à l'impératif catégorique, elle triomphera par le chemin détourné de la compréhension de l'intérêt. La politique de la force n'est pas seulement immorale, elle est *désavantageuse*. Dès qu'on prononce ce mot, tout change. Le terme « immoral « ne comporte aucune sanction immédiate, le terme *désavantageuse* comporte la sanction la plus forte qui soit au monde, le bonheur et la vie. Placé dans l'alternative de prendre une machine brûlant 500 grammes de charbon par heure et par cheval ou une autre brûlant 2.000 grammes, personne n'hésitera un instant à choisir la première. De même aucun Etat n'hésiterait à pratiquer la justice internationale la plus stricte, s'il considérait la justice comme avantageuse. Le mal vient de ce que la morale internationale est exposée d'une façon malhabile.

Je ne puis pas m'abstenir de dire, à ce propos, quelques mots sur le mouvement pacifiste qui, dans ces dernières années, commence à attirer l'attention du public.

Le mouvement pacifiste a pour but la fédération du genre humain. A ce compte, le mouvement pacifiste est le plus important de ceux qui agitent nos contemporains, puisqu'il représente le salut même de notre espèce. Les pacifistes sont assurément de nobles caractères qui méritent toute notre sympathie. On peut présenter, cependant, de grandes objections contre la manière dont ils font leur propagande, et on peut exprimer la crainte que cette manière ne fasse plus de mal que de bien, et qu'elle n'éloigne plutôt qu'elle ne rapproche l'heure de la fédération de l'Europe. Les pacifistes font surtout appel aux commandements de Dieu, à la générosité, aux nobles sentiments, en un mot ils font la propagande par l'altruisme. Par suite, ils passent aux yeux du grand public pour des rêveurs, des idéologues, des idéalistes, des mystiques, et non pour des gens pratiques et des gens d'affaires se préoccupant surtout des réalités positives de la vie. Le pacifisme participe du discrédit qui frappe la morale altruiste.

Or, ce fait est profondément regrettable. Si ceux-là mêmes qui ont voué toute leur activité à préparer la fédération universelle en retardent l'avènement, qui donc en hâtera l'avènement? Si un homme est desservi par ses amis, devra-t-il compter sur ses ennemis? Sa situation sera peu enviable.

On peut dire assurément : qu'importe la voie choisie, pourvu qu'on arrive au but. Beaucoup d'esprits, qui resteraient froids aux appels de l'intérêt purement matériel, peuvent être touchés par les appels au sentiment. Il faut accepter les services des alliés, de quelque côté qu'ils se présentent. Tout cela est vrai. Mais je crois, tout de même, que les appels à l'intérêt sont infiniment plus efficaces, et cela parce qu'ils sont des appels à des faits réalisables. Je crois donc que les pacifistes agiraient sagement en abandonnant la méthode idéaliste, pour passer à la méthode réaliste. Leur propagande aurait plus de succès et ferait atteindre plus vite le but désiré.

(1) Voir la *Revue bleue* du 2 décembre 1911.

Ainsi donc la fédération universelle [illegible] le triomphe de la morale, ne sera jamais réalisée par la voie directe de l'appel au bien général. Elle sera réalisée par la voie indirecte de l'appel à l'intérêt particulier.

L'histoire peut nous servir de guide en cette circonstance. Considérons une des plus terribles iniquités et un des pires fléaux qui aient sévi dans le genre humain : l'esclavage. Comment a-t-il été aboli? Depuis des siècles on s'était aperçu de sa cruauté. Les appels à la charité n'ont rien fait. Aussi longtemps que l'esclavage a paru avantageux aux maîtres, il a été maintenu. Peu à peu, les maîtres se sont aperçus que, dans certaines circonstances, la liberté de leurs esclaves leur était plus profitable que leur servitude. Alors, par un long processus qui a duré plusieurs siècles, l'esclavage a disparu dans l'Europe occidentale, après avoir subi différentes transformations (colonat, servage, etc.). Ce que les plus ardents appels à l'amour du prochain, prêchés par le christianisme, n'ont pas pu accomplir, a été accompli par les appels à l'intérêt, moins retentissants, mais beaucoup plus efficaces.

La fédération universelle suivra la même marche que l'esclavage.

Les hommes d'État agiront toujours conformément à leur intérêt individuel et à l'intérêt de la société qu'ils gouvernent. Mais, selon les idées qui seront dans leurs têtes, cet intérêt leur apparaîtra sous un jour différent. Et la transformation pourra être si grande que ce qui semblait le suprême bien à une époque pourra sembler le suprême mal à une autre. William Pitt disait, au dix-huitième siècle : « Si nous voulions être justes pendant un jour, nous serions perdus. » On comprend maintenant que cette sentence est le contre-pied exact de la vérité. C'est, au contraire, en étant toujours justes envers tout le monde que nous serons sauvés.

L'homme suit donc rarement le chemin indirect de la morale ; il suit presque constamment le chemin direct de l'intérêt. C'est ainsi que se sont formées quelques-unes des grandes unions qui existent déjà dans le monde. Les États-Unis d'Amérique, l'empire d'Allemagne. C'est ainsi que se formera la fédération de l'Europe. Les esprits qui veulent combattre les injustices par des appels directs au sentiment ont bien peu de chance de réussir. Parlant des Australiens, un ecclésiastique anglais, le révérend Ch. Strong, dit que lorsqu'ils empêchent l'immigration des jaunes, ils agissent en « égoïstes. » Les Australiens laissent dire et continuent à s'opposer au débarquement des jaunes, parce qu'ils pensent que ceux-ci leur couperont les vivres dès qu'ils seront établis sur leur territoire. C'est seulement lorsque les Australiens comprendront que l'immigration des jaunes leur sera avantageuse, qu'ils abandonneront leur « égoïsme ». L'appel à la justice et à la morale sera resté vain pendant des années; l'appel à l'intérêt pourra triompher en peu de temps. De même, nous autres Européens, nous ne réagissons pas encore contre les jongleries coupables des diplomates, qualifiées de « grande politique ». Mais lorsque nous comprendrons combien elles nous éloignent du moment où nous pourrons jouir du maximum de prospérité, nous ne les tolérerons plus pendant un seul jour.

Il n'y a certainement pas d'autre moyen d'obtenir le triomphe de la morale que d'amener les *forts* à la pratiquer. Il est évident, par exemple, que la Fédération de l'Europe ne pourra pas se faire, aussi longtemps qu'elle ne sera pas voulue par l'Allemagne. Mais la puissance et l'étroitesse d'esprit ne sont pas nécessairement des termes identiques. Il y a même une certaine présomption qui pousserait à dire qu'elles peuvent être souvent des termes opposés. En effet, pour organiser une grande puissance politique, il faut déployer une certaine somme d'intelligence. Affirmer donc que les forts ne voudront jamais le triomphe de la morale, en d'autres termes la fédération universelle, c'est dire qu'ils ne pourront jamais comprendre leur intérêt véritable. Cela est insoutenable.

L'histoire confirme amplement mon dire. Je pourrais donner des preuves innombrables. Je me contenterai d'une seule.

A partir des premières décades du XIXe siècle, la Prusse travailla activement à établir l'union douanière des Etats de la Confédération germanique (Zollverein). Après l'Autriche, la Prusse était alors l'Etat le plus puissant de cette Confédération. Cela ne l'a pas empêchée de vouloir et de faire aboutir une mesure bienfaisante et progressiste. Ce ne furent pas les Etats les plus faibles de la Confédération germanique, les principautés de Reuss Greitz et de Schaumburg Lippe, qui prirent l'initiative du Zollverein, ce fut la Prusse. On voit donc que les puissants travaillent aussi parfois au triomphe du bien. Assurément la Prusse n'a pas eu un seul instant l'idée d'établir le Zollverein par humanitarisme, par altruisme ou même par amour de la Bavière et du Wurtemberg. La Prusse, en établissant le Zollverein, a poursuivi son intérêt exclusif, son intérêt absolument égoïste. Mais cela n'a pas empêché le Zollverein d'être profitable à la Bavière, au Wurtemberg, au Reuss Greitz, au Schaumburg Lippe et aux autres États germaniques ; cela n'a pas empêché le Zollverein d'être une institution progressiste et, dans une certaine mesure, humanitaire et altruiste. Eh bien! de même que la Prusse a été pour-

sée à faire le Zollverein par pur égoïsme, l'Allemagne peut être poussée à faire la fédération de l'Europe pour un motif exactement semblable. Et si l'Allemagne ne travaille pas aujourd'hui de toutes ses forces à établir la fédération de l'Europe, comme la Prusse a travaillé autrefois à établir le Zollverein, c'est uniquement parce que l'Allemagne ne voit pas ses intérêts véritables. Assurément cet aveuglement pourra durer encore de longues années, hélas! Mais qui oserait affirmer qu'il sera éternel? Soutenir qu'une grande nation civilisée, possédant des facultés aussi hautes que la nation allemande, ne comprendra *jamais* son intérêt, c'est soutenir la plus indémontrable des thèses, c'est venir affirmer qu'elle sera une exception unique dans l'humanité, qu'elle sera soustraite aux lois générales de la psychologie humaine, en un mot qu'un miracle s'opérera pour elle. Or les miracles ne sont pas de ce monde. L'Allemagne comprendra donc, tôt ou tard, son intérêt, et elle mettra alors autant d'ardeur à pousser à la fédération de l'Europe qu'elle en met maintenant, hélas, à reculer le jour de son établissement.

J'ai dit que c'est l'intérêt qui a supprimé l'esclavage. Or, c'est l'intérêt *des forts* qui a amené ce résultat bienfaisant pour tous. Encore ici les forts, poussés par une impulsion purement individuelle et égoïste, ont travaillé, en dernière analyse, pour la justice générale et pour l'altruisme.

On entend souvent répéter que les mauvaises passions humaines empêcheront à jamais l'établissement de la fédération universelle et qu'il faut, pour la réaliser, un changement de notre nature imparfaite. Soutenir une proposition de ce genre, c'est méconnaître la base fondamentale de la psychologie humaine, c'est faire preuve d'une étourderie et d'une irréflexion dignes d'exciter un profond étonnement.

Comment peut-on méconnaître ce fait élémentaire que partout et toujours l'intérêt est le moteur de la passion? Dire d'un individu qu'il est animé d'une passion, c'est dire qu'il est poussé par une force interne, arrivée au paroxysme, à réaliser quelque chose qui lui tient particulièrement à cœur, donc qui lui paraît conforme à son intérêt. Les passions humaines dureront éternellement, mais l'histoire montre que le moteur qui les met en action change constamment. La fédération de l'humanité pourra devenir une passion aussi violente que l'est aujourd'hui la passion de l'agrandissement territorial. De notre temps, pour pouvoir arracher une province au voisin, pour se livrer à la folle aberration de la kilométrite, les gouvernements des nations civilisées entretiennent quatre millions d'hommes sous les armes et détruisent le bien-être de centaines de millions de déshérités. Demain on consentira peut-être à des sacrifices encore plus considérables, pour se débarrasser, une fois pour toutes, du cauchemar insupportable de l'anarchie universelle.

Vouloir des hommes sans passions est tout simplement contradictoire. C'est vouloir des hommes sans désirs, en d'autres termes, c'est vouloir des êtres vivants qui ne soient pas vivants, puisque la vie est inconcevable sans le désir. Il n'y aura jamais d'hommes sans passions. Mais il y aura sans aucun doute une époque où ceux-ci, au lieu d'avoir certaines passions destructives, qui viennent maintenant de leur ignorance, auront des passions constructives qui viendront de leur science. Précisément les limites insensées auxquelles arrive de nos jours la passion kilométrique, montrent quelles limites pourront atteindre les passions unionistes, quand l'union paraîtra l'intérêt primordial de chacun de nous. Les passions, loin d'être un obstacle à la fédération, pourront en devenir, à un certain moment, le plus puissant facteur.

Car on a beau dire, on a beau faire, on marche vers l'union fédérale avec une force tous les jours plus accélérée et plus irrésistible. De nombreuses circonstances y poussent en même temps. D'abord les découvertes scientifiques et les progrès techniques. Si grandes que soient, de nos jours, les bévues des hommes d'Etat, elles sont réparées par les inventions et le travail merveilleux des ingénieurs. Par suite, la résultante générale de l'humanité se solde en bénéfice, en d'autres termes, aboutit à une marche en avant. La richesse et le bien-être augmentent malgré tout. Chaque jour, les améliorations nombreuses des moyens de communication viennent comme rapetisser notre globe. Alors la morale internationale remporte de nouveaux triomphes par l'extension du périmètre dans l'intérieur duquel on croit devoir la pratiquer. Autrefois, on ne regardait pas au delà des limites de son État, maintenant on est obligé de regarder au delà des limites de l'Europe et d'embrasser le globe entier dans ses préoccupations.

Imaginez ce que sera le monde, lorsque les hommes d'État se seront mis enfin à la hauteur des ingénieurs. Tandis que ces derniers, armés des plus récentes découvertes de la science, procèdent, par des méthodes réalistes et positives, à la solution des problèmes qui leur sont posés, les premiers sont embourbés dans les préjugés enfantins et les méthodes les plus surannées. Mais l'esprit humain emportera cette dernière digue, comme il en a déjà emporté tant d'autres. Le passé nous est garant de l'avenir. Même dans les heures les plus sombres du moyen âge, on n'a jamais complètement abandonné l'espoir d'une organisation du genre humain ou, au moins, de la chrétienté. Cette idée pourra-t-elle être

complètement éclipsée de nos jours? Cela paraît impossible. Après la forme impérialiste (puissance militaire de Rome) et la forme théocratique (puissance religieuse du Pape), cette idée prendra une forme scientifique et démocratique qui la rendra invincible. Il est contraire à la nature des choses qu'une *plus forte* somme de lumière corresponde à une organisation *moins* parfaite. Plus grandes sont nos connaissances en physique, plus parfaites sont nos dynamos. De même plus avancée sera la sociologie, plus nous tendrons vers la fédération universelle, c'est-à-dire vers l'organisation du genre humain.

La période d'individualisme international farouche et intransigeant, inaugurée vers l'époque de la Réforme, est près de prendre fin. Nous commençons à comprendre que le bonheur et la prospérité de chacun de nous est en raison directe du rapprochement des nations et de leur organisation juridique. L'humanité est devenue consciente de ses fins. Nous voyons nettement désormais que le but vers lequel nous devons tendre est « l'union de notre espèce », terme identique à celui de « triomphe universel de la morale. »

J. Novicow.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Romans

Louis Lefebvre. *Le Seul Amour* (Calmann Lévy).
Lionel Nastorg. *Le Rouge aux Lèvres* (Ollendorff).
Charles d'Ollone. *La Victoire Ailée* (Lemerre).

M. Louis Lefebvre ne nous avait encore rien donné de plus ferme et de plus lumineux que *le Seul Amour*, je veux dire rien qui réalisât plus heureusement la synthèse d'une étude volontaire, précise, et pour tout dire réaliste, proche de la nature telle que la découvrent des yeux fouilleurs et défiants de tous les mirages... la synthèse d'un art exact — d'une sûreté presque sèche — et de cette émotion qui surgit d'on ne sait quelle intimité lointaine et nous révèle par delà cet art une inaccessible et rayonnante splendeur ; cette fermeté, cette logique alliées à cette luminosité, voilà sa marque, le double trait qui caractérise toute son œuvre et détermine la qualité très particulière de l'atmosphère où nous introduisent la *Maison vide*, le *Recueillement*, l'*Ile héroïque*, le *Couple invincible* ; ces beaux livres sont chaleureux et implacables, tout remplis de vérités familières et singulièrement éloquents, âpres et généreux, ardents, tragiques et infiniment sages; je n'en sache guère d'un modernisme plus aigu et tout à la fois plus traditionnellement et plus élégamment français.

Et je veux croire qu'une harmonie préétablie destinait à ce romancier le sujet qu'il lui plut cette fois d'élire; sans doute discerna-t-il la parfaite convenance d'une semblable élection; reconnaissons que les périls où il se hasardait, bien peu de ses émules étaient aussi armés pour les vaincre; la beauté, les difficultés de l'entreprise appelaient son talent; ayant peint d'inoubliables figures de femmes, esquissé de gracieuses silhouettes d'adolescentes, Louis Lefebvre nous devait un portrait de jeune fille; un portrait de jeune fille! quelle souple et délicate vigueur ne faut-il point pour nous en faire agréer le charme fuyant et fort?

Qu'elle soit exquise, cette Anne Béreau, d'une séduction plénière, toute puissante, et d'autant plus dominatrice que cette domination s'exerce sans effort ni excessive coquetterie, je ne puis le taire; devant le redire avec preuves à l'appui, je le dis tout de suite, encore qu'il nous importe d'abord ici d'observer un artiste, de définir sa manière, et de surprendre quelques-uns de ses secrets... Mais serait-elle si charmante, Anne Béreau, si délicieusement digne de nos ferveurs et de nos discrètes louanges, investirait-elle ainsi notre mémoire du souvenir de sa grâce, si l'art du romancier n'était égal à ce charme, à cette grâce, à cette jeune royauté qui s'ignore et triomphe avec une souveraine aisance? la perfection de cette vivante effigie exclut toute erreur, toute faute de goût... Anne Béreau nous persuade elle-même que son portraitiste fut véridique et loyal, exact, clairvoyant, capable de lutter avec la vie de nuances, de mouvement et de flamme... Cette certitude préalable, un examen critique ne peut que la confirmer dans le détail; notre plaisir devient notre guide.

Une jeune fille! une vraie jeune fille! Suivez, je vous prie, le dessin dont Louis Lefebvre cerna ce visage, cette démarche fièrement ondoyante, ces gestes de caresse, qui effleurent et enchantent une aïeule, ces yeux si graves où sommeille l'espoir, toute cette vie frémissante et qui exhale le mystère de la joie : eussiez-vous souhaité un trait plus finement aiguisé, plus serré? un crayon plus impérieux à la fois et plus étroitement soumis au caprice des lignes mouvantes? Anne Béreau apparaît dans la petite gare de Chantaurel où l'attendent son oncle, M. Mourondet, ses tantes, Mme Mourondet et Mlle Hortense Roquille... Anne Béreau précède sur un chemin poudreux le groupe lent de ses parentes; elle embrasse sa grand'mère, Mme Dantran ; elle lit, ou se promène, reçoit des compagnes, se recueille, cu-

rieuse et inquiète du bonheur, devant la tendresse timide de son ami d'enfance, Bernard Foncemin... que voilà bien les occupations, les plaisirs, les simples et honnêtes aventures, la vie toute droite et monotone d'une petite bourgeoise française en l'an 1911 ! On en ferait aisément un tableau uniformément gris, un camaïeu couleur romance ou couleur d'ennui : le sujet toutefois est attirant : on n'oublie pas que Maurice Barrès sut le relever de son idéologie coutumière, que René Boylesve l'éclaira de sa tendresse ironique, qu'André Gide ne redouta point d'y mêler une grande passion mystique... Louis Lefebvre l'ennoblit d'un feu intérieur qui s'adoucit aux prunelles de son héroïne et en reçoit comme une vibration plus humaine. Car l'admirable est que ce dessin si net s'accompagne d'un éclat vaporeux. Comment expliquer cela ? Je songe à telles œuvres de Clouet, à tels portraits de l'école française où la solidité de la psychologie se fonde sur l'impalpable éther, source inaccessible et prodigieuse de notre substance et de nos émois... Les êtres jeunes, plus rapprochés de ce principe bienfaisant, en subissent la puissante influence avec une aisance et un bonheur dont nous demeurons parfois surpris : âge heureux des inspirations subites, des enchantements poétiques, de ce vague voluptueux et brillant où l'on croit discerner les promesses du génie ; respectons le privilège de la jeunesse, cette instinctive communication avec les dieux dont elle sera trop tôt privée. Entre tous les êtres jeunes, la jeune fille bénéficie de ce commerce vivifiant et en tire un inexprimable rayonnement. C'est ce flou, cette lumière diffuse, ce tremblement des forces cosmiques, tout ce que l'on devine, pressent ou souhaite derrière cette floraison commençante qui nous émeut, nous trouble et commande le saisissement de l'observateur le moins sensible... Et que voilà donc de grands mots ! que je suis malhabile à définir ce que le romancier suggère avec une limpide clarté ! ne suffit-il point d'admirer, en redoutant la pesante misère des vocables, ce chef d'œuvre de simplicité, de pudeur, de grâce sensée, une petite fille de France ?

Anne Béreau est délicieuse, elle est vive, spontanée, souple, frêle, encore qu'émane d'elle une force merveilleuse, la douceur : « les doux posséderont la terre », les doux, interprètes d'une harmonie supérieure, vivants éléments d'un accord qui absorbe, humilie, anéantit le désordre, la violence, le mal... Anne Béreau, possédant la douceur, est riche de la plus rare énergie. Quelle n'est point l'opulence de cette modestie résolue !

*
* *

Comme dans ces compositions des maîtres d'autrefois où la beauté pensive ou rieuse de la jeune fille ou de la femme fleurit parmi de poétiques horizons, entre la laideur des monstres et la menace de démons symboliques, la figure d'Anne Béreau surgit d'un livre orné de délicats paysages, animé de passions diversement grimaçantes ; les paysages, ce sont de douces plaines, d'aimables vallées, les collines modérées, les ciels humides du Poitou ; les monstres, j'en aperçois deux au moins : M. Mourondet est un égoïste silencieux, mais terrible ; Mlle Hortense Roquille est une égoïste bavarde, et dont la trépidante loquacité fait expier à tout son entourage la disgrâce d'une vie manquée et d'une triste vieillesse : M. Mourondet est un architecte correct, et dont la vilenie médiocre se manifeste par de perpétuelles réticences ; Mlle Hortense Roquille est une furie, et en a bien l'air et la tournure, rappelant « avec sa figure parcheminée où un nez aquilin rejoignait un dur menton, le type classique de la fée Carabosse, dispensatrice, dans les contes enfantins, des mauvais présents ». L'égoïsme, la violence, ignorante ou raisonneuse, enlaidissent fréquemment maints autres personnages, et jusqu'à ce Bernard Foncemin de qui Anne Béreau allait accueillir la timidité passionnée... Le poème de la douceur qu'on extrairait aisément de ce récit, Louis Lefebvre entendit en faire l'armature d'un ample drame, le support d'un roman nuancé et plein.

Peu d'action, mais un récit mouvementé, rapide : le train d'une paresseuse petite ville, le bourdonnement d'une maison où vivent, auprès de Mme Dantran l'aïeule, M. Mourondet et sa femme, l'excellente Mme Delphine, leur fils Maurice, Mlle Hortense Roquille, Anne Béreau, orpheline et choyée, la pittoresque cuisinière Gonde, le jardinier Lopin... Louis Lefebvre excelle à nous révéler la secrète complexité d'une société familiale, les petites tragédies domestiques dont les péripéties se précipitent et s'enchevêtrent autour d'un minuscule incident : les colères de Mlle Roquille, le renvoi de Lopin, le dévouement de Mme Delphine qui prétend « lutter », mais ne sait point triompher de sa détestable tante, les désespoirs de Lopin, ses protestations courroucées, ses infortunes conjugales, les silences éloquents de M. Mourondet... rien de plus vif que la peinture de ce groupe humain : on le voit nettement s'agiter, comme on voit la vieille maison, le jardin, la gloriette, la « chambre de feuillage ». Les traits de comédie abondent : Louis Lefebvre, qui serait sans effort un peintre de mœurs attachant et divertissant, ne s'y attarde point ; sa conception du roman lui interdit ces complaisances ; il se hâte vers les conflits profonds, les heurts d'âmes, le drame enfin qui fera jaillir de ces êtres médiocres une vérité éclatante et générale.

Catholique, Bernard Foncemin fonde l'œuvre de la Bonne Haine; libre-penseur, Maurice Mourondet préside le groupe advers des Démolisseurs : on devine qu'il n'est nullement question de nous intéresser à l'antagonisme de deux doctrines ou de deux politiques : ici et là mêmes ambitions humanitaires, mêmes vœux de bonheur vulgarisé... et même violence : deux haines qui se revendiquent d'un même amour. Entre son cousin et son presque fiancé Anne Béreau s'efforce de faire renaître l'entente ; elle rêve d'un rapprochement où elle-même ne gagnera rien ; sait-elle, cette généreuse fille, qu'elle est elle-même blessée, d'une grave et terrible blessure? elle aima Bernard Foncemin jusqu'au jour où elle aperçut dans une réunion publique le masque de ce trop ardent propagandiste convulsé, assombri, rendu méconnaissable par la haine : Bernard Foncemin, l'amoureux épris de douceur, en qui elle saluait à l'avance l'époux excellent, le compagnon auprès de qui elle donnerait à tous l'exemple d'un couple bon et doux! Elle ne l'aime plus ; un grand chagrin, et qu'elle n'avoue pas, a pris la place de son amour ; sa vaillance ne connaît plus la gaîté : sa douceur, sa volonté de douceur ne la défendent plus contre une desséchante amertume ; elle était la souriante conciliatrice d'une famille divisée contre elle-même, elle donnait sans compter, et vivait de sa prodigalité ; elle en meurt maintenant, car elle reste incapable de mesurer ses largesses, tandis que s'épuisent et se consument ses réserves profondes.

Un accident banal, et que, moins fidèle à son idéal, elle eût évité, met fin à son supplice ; et sans doute ce dénouement tragique était-il nécessaire pour déterminer l'absolu triomphe d'Anne Béreau, convaincre Bernard et Maurice enfin réconciliés, dissiper les dernières ténèbres dont elle ne supportait point autour d'elle l'hostilité glaciale; mais cette agonie consentante, cette certitude devant la mort et cette soumission commandent les larmes.

Il ne suffit point de dire que la figure d'Anne Béreau domine ce livre ; elle en est l'âme même : sa pensée, qui n'est qu'une forme de sa grâce, et comme l'expression à peine abstraite de la beauté qu'elle porte en elle-même, pénètre chaque page donne son sens à chaque incident : Anne Béreau ne formule point une doctrine, mais une prescience infaillible la guide ; elle n'est point habile :

Elle ne calculait rien, ne recherchait aucune habileté : être douce et recueillir de la paix, c'était accomplir la première condition de son bonheur.

Ainsi, ne pouvant guérir les âmes de ceux qui l'entouraient, elle annulait les effets de leurs vices : rien ne paraissait changé quand elle était là : mais ces tristes voyageurs, alourdis de misère, marchaient du moins sans se heurter ; ils s'étonnaient de voir un peu de lumière; ils éprouvaient parfois cette sorte d'allégement, cette joie instinctive et saine, cette sensation d'heureuse entente avec la nature que donne la pleine assurance du beau temps. Et peuvent-ils davantage approcher le bonheur, ceux qui ne portent pas en eux [illegible]

Une divination où s'affirme la clairvoyance d'un pur regard féminin découvre en effet l'une des conditions essentielles, sinon la seule, du bonheur.

Voit-on la hardiesse de ce livre, la franchise de cet art qui ne redoute point de nous rappeler à la vérité foncière — si méconnue, si décriée — de notre nature et de nos conditions de vie intérieure? Tant de lâchetés, d'hypocrisie, d'aveuglements volontaires nous en détournent! telle est la grossièreté de notre temps, si hostile aux plus délicates élégances, qu'à peine soupçonne-t-il l'unique prestige de la beauté morale; certains ne conçoivent l'art que privé de signification spirituelle... L'art de Louis Lefebvre proteste là-contre : il est comme vibrant de généreuses inquiétudes; il doute et il affirme; il absout, condamne, exalte ; il ose, et son audace nous restitue la plénitude de nos passions, de nos responsabilités, de notre dignité... Une telle résolution l'anime, qu'on en discerne jusque dans le style l'effet inévitable; ce rythme allègre, cette rigoureuse exactitude, cette volonté heureuse, cette joie du style, ne doutez point qu'une puissante nécessité intérieure ne les explique.

Ne doutez point enfin qu'une telle conception de l'art n'ait très spécialement favorisé le portrait d'Anne Béreau : il fallait ce respect des scrupules les plus déliés de la conscience, ce souci de la vie morale, ce sens de la noblesse, pour ne dépouiller cette jeune fille d'aucune de ses vertus gracieuses, pour rendre cette fraîcheur, cette fragilité forte, ce velouté dont nos ironies ignorent l'infinie délicatesse... D'autres jeunes filles se lèvent çà et là des œuvres des romanciers contemporains ; aucune n'est plus complète, n'apparaît plus complètement douée des privilèges féminins, avec tout ce que ce terme implique de clair, d'obscur, voire de mystérieux, que la petite fille de Mme Dantran... Car elle est exquise, Anne Béreau.

Et peut-être bien que ce seul mot dit tout.

MM. Charles d'Ollone et Lionel Nastorg aiment fort la peinture, la sculpture, la musique, et témoignent aux peintres, aux sculpteurs et aux musiciens une bienveillance admirative : ils manifestent des sentiments identiques en deux romans contra-

dictoires, et dont les intrigues semblent combinées pour illustrer deux thèses opposées.

M. Charles d'Ollone, qui aime l'art, affectionne les artistes; ceux-ci bénéficient de l'enthousiasme quelque peu superstitieux dont il honore cette entité majestueuse et vague. « Ils n'étaient ni des critiques ni des philosophes, mais simplement, des amants et des artistes », telle est la définition de ses personnages qu'il inscrit, au-dessous du titre, sur la couverture de son livre ; nous voilà avertis, et j'ose dire presque trop ; qu'il est donc éloquent, indiscrètement éloquent ce « simplement »! Des amoureux, peut-être; des artistes, sans doute, puisque Lucien Fradié, « un maître de la sculpture moderne », possède un élégant et galant atelier, où il s'occupe à ses moments perdus de modeler des commandes officielles; puisque la comtesse Antonia Stanitzka, cantatrice éminente, a mérité la notoriété sous le nom de la Sorrenti. Amoureux et artistes, Charles d'Ollone entend bien nous persuader que ces héros sont des êtres supérieurs, et pour tout dire de prestigieux interprètes de cet Art qu'il vénère, et donc de prodigieux héros. Ces choses-là se peuvent prouver de deux manières : par des affirmations énergiques et répétées, ou par le langage et les actions que l'on prête à des personnages ; la seconde est la bonne; Charles d'Ollone a trop souvent recours à la première, et ne songe pas assez à nous persuader que les pensers et les gestes de Lucien Fradié et d'Antonia Stanitzka sont en effet héroïques, ou rares, ou simplement dignes de ce fameux Art dont ils prétendent s'inspirer. Il en résulte que nous ne souscrivons point toujours aux indulgences et aux étonnements de ce romancier extasié. Au reste, cette histoire est simple : Lucien Fradié, sculpteur célèbre et séduisant, s'éprend de la Sorrenti, lâche provisoirement sa charmante femme, et quelque part aux bords de la Loire s'offre une saison d'amour; la Sorrenti sera son modèle pour une Victoire ailée dont le gouvernement de la République attend impatiemment la maquette : une ardoisière est là, creusée au flanc de la colline, et un funiculaire à demi enfoncé dans le sol; hissée sur un wagonnet, la Sorrenti descendant vers la rive réalise l'attitude d'une vivante Samothrace... Un jour cependant, Lucien Fradié est rappelé auprès de sa femme et de son enfant malade ; la Sorrenti se suicide, en beauté, en se précipitant avec ses ailes de carton dans la Loire...

Un tel livre fut en somme conçu en l'honneur de l'art, et je vois bien que Charles d'Ollone possède en effet une érudition délicate des choses du goût ; il connaît à fond les musées d'Europe, et sait évoquer très opportunément le Christ d'Amiens, le Moïse de Dijon, la Religion de Strasbourg, les divers Ligier Richer de Lorraine. Auteur de deux volumes de vers, il ne compose pas sans quelque souci de la forme, encore qu'il n'hésite pas à écrire : « entre ces deux âmes communicantes, après des flottements de surface, un même niveau s'établissait »; tache exceptionnelle : Charles d'Ollone écrit soigneusement ; là encore apparaît ce respect de l'art, ce souci de la beauté qui demeurent le trait le plus sympathique de ce livre.

Epris de beauté, Charles d'Ollone est étrangement indulgent à la débauche d'art dont s'enorgueillit imprudemment notre temps ; et je crains qu'il ne mette point ses lecteurs en garde contre l'affreux snobisme et l'universelle contrefaçon dont l'art est le prétexte : l'art est partout, l'art est devenu notre « savonnette à vilains », fort incapable hélas! d'ennoblir toutes les âmes laides ou vulgaires ou nulles qui s'en débarbouillent, et n'en attendent qu'un surcroît de prestige ; Charles d'Ollone ne paraît point apercevoir l'infranchissable abîme qui sépare de l'art et des artistes les mondains.

C'est au contraire ce qu'aperçoit très nettement M. Lionel Nastorg : le *Rouge aux Lèvres* fut aussi composé à la gloire de l'art, mais tandis que Charles d'Ollone exalte en ces femmes du monde, qui retiennent sa dévotieuse admiration, les inspiratrices et les collaboratrices d'élection des artistes, Lionel Nastorg dénonce le péril de ces collaborations, la vanité de ces inspirations ; exemple, le peintre Pierny, « diplomate d'amour » portraitiste fêté des Parisiennes élégantes ; il aime la comtesse Yvonne de Verseuil ; tout aussitôt un grand trouble désorganise sa vie laborieuse ; son art s'avilit : comment accueillerait-il encore la vérité et la beauté, quand le dominent les enthousiasmes mensongers, les conventions, tout le factice d'un désolant idéal? Trompé par dessus le marché, affolé, pantelant, Pierny s'enfuit, reconquiert lentement sa sérénité, ses forces, son talent loin de Paris, en un aimable village de la Creuse; il y épousera une bergère... Cette mince intrigue suffit à Lionel Nastorg pour échafauder un grand roman : bohèmes et salons, haute noce, boudoirs, garçonnières et cabarets montmartrois; les perversités d'une grande mondaine nous sont amplement détaillées... Et tout cela n'est pas très neuf, et nous voici revenus aux beaux dimanches du roman psychologique tel qu'on l'applaudissait il y a quelque vingt ans : Lionel Nastorg le rajeunit par son bon garçonisme, il le rajeunit sans malice mais non sans verve; et c'est peut-être sa meilleure excuse.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

Poires.

J'ai lu quelque part qu'un original (Le Dictionnaire dit : *Original : Personne singulière, excentrique.* — Antonyme . *Banal, vulgaire*), j'ai donc lu qu'un homme qui ne doit être ni banal, ni vulgaire, ce qui ne signifie pas, et j'en demande pardon à Notre Père à tous le Dictionnaire, qu'il doive être singulier et excentrique, avait coutume de faire revêtir d'un costume chaque bouteille que son domestique apportait sur sa table.

Je ne me souviens plus très exactement, et je dois sans doute inventer un peu, mais je crois que le vieux bourgogne était vêtu comme un riche vigneron qui s'est endimanché pour la noce de sa fille aînée ; le bordeaux était habillé à la mode archaïque des médecins de la marine marchande, lorsqu'il n'arborait point la redingote pincée à la taille des héros de Paul de Kock (1) ; quant aux bouteilles de vin de Champagne, elles portaient un frac de soirée, et leur tête argentée ou dorée était coiffée d'un chapeau haut de forme.

On pourrait encore, puisqu'on ne prête qu'aux riches, imaginer que cet original se faisait servir les petits vins rustiques, les crus sans célébrité, dans des bouteilles revêtues d'une blouse bleue de paysan et coiffées d'un bonnet de coton ou d'un large chapeau de paille.

J'ai songé à ce fantaisiste en pelant une poire.

C'est la saison de ces beaux fruits qui n'admettent que la perfection. Une pêche, une pomme, un raisin peuvent laisser à désirer, mais les poires, lorsqu'elles ne sont point parfaites, sont ou de la farine humide mêlée à du sable fin, ou bien elles possèdent la chair vigoureuse et sans saveur des raves.

Ma servante m'a dit le nom de celle dont j'ai fait mon dessert ; il est prétentieux et sonore, vaguement étranger, et je pense aux noms des vieilles poires.

Elles s'appelaient : la camouzine, le coquin-rozat, la surintendante, la crapaude, la cuisse de dame, la sensinotte, la double pucelle, la robine, la virgouleuse, la laide et bonne, etc...

Elles n'étaient pas comme celle que je viens de manger, des poires banales et peu racées, des dames vêtues à la dernière mode et dont toute la beauté est en dehors, mais elles étaient rustiques et savoureuses.

Sauf la surintendante que j'habille volontiers de soie feuille-morte et qui devait être une grosse poire paraissant seulement aux dîners des fermiers-généraux ; je vois la camouzine, la crapaude, la robine et la laide et bonne comme de ces villageoises dont les atours étaient modestes, mais dont le miroir décoré d'épis reflétait les blanches épaules et la gorge fraîche, une gorge parfumée qu'une croix de Jeannette ne gardait pas toujours du péché.

Elles avaient vu les berlines rouler sur les pavés de l'Ile de France, elles avaient été un peu mises à mal par quelque beau garde-française ; M. de la Fontaine les avait admirées dans leur enclos, lorsqu'il allait, toujours rêveur, essayant d'enfermer, dans la cage de sa fable, Jeannot lapin, le rat des champs ou les deux pigeons... Elles étaient franches, bonnes et simples, elles portaient des noms qui, dans l'air léger du terroir, sonnaient aussi bien que lorsqu'on dit : Rose, Jacqueline ou Rosine.

Si Vatel revenait des Enfers où il erre percé de cette épée dont il se frappa un jour que le grand Condé traitait le Roi-Soleil et que la marée n'arrivait pas, il ne saurait pas commander son déjeuner dans un de nos restaurants, le menu, la carte, comme on dit, lui paraîtrait écrit en hébreu ou en kophte, et M. de la Quintinie qui s'y connaissait cependant, étant jardinier du roi, ne saurait certainement pas choisir le fruit de son dessert, puisque nous avons changé tous les noms, et il ferait s'esclaffer le maître d'hôtel, s'il lui demandait une double pucelle, une laide et bonne ou un coquin rozat...

*
* *

La Dîme.

L'impôt, lui, ne change pas.

On a glissé sous ma porte une feuille verte qui a fait sur le parquet le bruit furtif d'un pas de procureur et d'exempt.

J'ai lu scrupuleusement tout ce qu'elle contenait :

« [illegible] VILLE DE PARIS [illegible] 1818, *art.* 51).

« [illegible] *vrement sera poursuivi par voie de droit...* »

J'ai pensé d'abord à ces allégories dont les vieux siècles étaient friands. Les grands peintres ont souvent montré Paris recevant une reine, des princes étrangers ou des délégations.

Donc, la Ville de Paris m'invitait à verser mon obole, afin de pouvoir réparer sa couronne, orner ses murs, embellir ses rues, et j'était heureux d'obliger cette importante personne.

Puis, en réfléchissant, le symbole est devenu vague, l'allégorie s'est brouillée, et la Ville de Pa-

(1) Les héros [illegible] les [illegible] un poulet [illegible] deaux.

[illegible] qui [illegible] et [illegible] lustrine.

[illegible] verte pour m'assurer que j'avais encore devant moi, [illegible]

[illegible] qui devait poigner le pauvre cœur des serfs taillables [illegible] casqués et des rudes hommes d'armes qui levaient de force les impôts, et je me suis vu en mauvaise souquenille de bure, portant au baron de mon village la redevance en nature [illegible] mon meilleur vin...

Les Rois.

Dans un torrent de casques, de crinières et de sabres qui luisaient sous la petite pluie monotone d'un éclat cruel, j'ai vu passer la calèche qui emportait, à côté de notre Président, Pierre Ier, roi de Serbie.

Dans un éclair, entre les murs d'argent de l'escorte, j'ai aperçu un rude visage martial, une moustache blanche, un bonnet d'astrakan et une tunique rouge éclaboussée de croix d'or et de crachats diamantés.

Je revenais des quais par la rue Bonaparte, n'imaginant pas qu'il y eût un bonheur comparable au mien, puisque je venais de trouver pour quelques sous un antique et rare bouquin de cuisine et un petit portrait de Banville jeune.

J'avais pris, au hasard des tomes dépareillés, un vers latin bruissant de feuilles, ronflant de guêpes ou lent et vague comme un retour de troupeau au crépuscule; quelque fier alexandrin du temps de la Pléiade, et j'en parfumais ma promenade, lorsque je me heurtai à un barrage d'agents...

Le roi passa. Il saluait machinalement, vêtu d'écarlate, le regard lointain.

A quoi pouvait-il songer ?

J'ai toujours eu idée que les héros des scènes historiques, les triomphateurs et les rois n'ont pas dû être aussi extasiés que nous l'imaginons, et que les petites contingences et les misères communes à tous les hommes, empereurs et porchers, ont dû les assaillir peut-être au moment même où on les glorifiait.

Pendant qu'il montait au Capitole, vêtu de pourpre et lauré d'or, César souffrait dans doute des rayons du soleil trop chaud pour son crâne chauve.

« Ils sont hommes comme nous sommes » a dit un vieux poète; et pourtant, ils arrivent, les monarques, au bruit du canon, dans les villes capitales entourés d'un tel déploiement de forces militaires et de respect, qu'ils en sont presque divinisés.

On se met difficilement à leur place.

Mangent ils? ont-ils quelque joie à tirer leur drap jusqu'au menton et à s'endormir? ce qui nous fait battre le cœur peut-il émouvoir ces poitrines augustes sous leurs rubans, leurs plaques d'ordres et leurs croix ?

A quoi pensent-ils, tandis qu'ils saluent la foule qui les acclame, que les oriflammes aux couleurs de leur patrie flottent dans l'azur en fête aux frontons des grands monuments chargés de siècle et d'histoire, tandis que les porches des arcs de triomphe les accueillent?...

Ils sourient, saluent, et peut-être qu'à ce même moment ils se disent : les chevaux des cavaliers de l'escorte ont vraiment une odeur insupportable, on se croirait dans une écurie, ou encore : le diable emporte le bottier de la cour, fournisseur attitré de Ma Majesté, ses souliers vernis écrasent atrocement mes pieds royaux...

[illegible]

RÉFORME RÉPUBLICAINE

Voici un nouvel appel, convaincant, vigoureux, éloquent, au civisme des républicains qu'alarme à juste titre l'échec de la dernière de nos expériences politiques [illegible] le présent [illegible] — [illegible] non seulement par la date, mais parce que toutes les autres ont vraiment et vainement été faites depuis près d'un siècle et demi et qui se demandent, non sans angoisse, quel sera demain, le sort de la France.

L'auteur en est M. A. Le Chatelier, l'éminent professeur au Collège de France ; ses pages sont intitulées *Réforme Républicaine* [illegible]

Elles ne sont point, est-il besoin de le dire, d'un « satisfait » désireux de maintenir les privilèges, qu'assure à sa vaste clientèle le présent régime. Elles sont d'un esprit que n'effraient nulle idée, aucune innovation, pas même les revendications populaires les plus osées, qu'indigne au contraire la scandaleuse perversion du régime républicain, et qui en souhaite, et qui en exige la transformation profonde.

C'est dans cette attente d'un ordre nouveau, vraiment légal, où l'équité domine, où, dans la liberté des initiatives, le travail ait une situation prépondérante, qu'il réprouve le désordre d'un soulèvement syndical, avec ses destructions et ses cruautés inévitables, et ses conséquences non moins funestes, quant à la civi-

1. 1 vol. [illegible] 1911. E. Leroux [illegible].

lisation française, quant à l'indépendance nationale et à la liberté politique.

M. Le Chatelier veut le rétablissement d'une forte discipline républicaine et sociale, parce que c'est la condition même de l'œuvre démocratique, comme de la grandeur de la France.

Notre nation est-elle capable d'un tel élan de civisme? Est-il en elle des éléments, sur lesquels on puisse étayer une politique fermement légale et réformatrice? L'heure est-elle venue d'une si difficile entreprise? M. Le Chatelier examine, tout d'abord, les ressources matérielles et les dispositions morales de notre pays.

Les forces de la France sont merveilleuses : c'est le génie littéraire et le génie industriel, cette volonté entraînante dont témoigne notre expansion coloniale. « Que de chances pour notre pays de gagner toutes les parties qu'il aurait à jouer! N'a-t-il pas l'intelligence d'une haute culture, la compréhension audacieuse des progrès réalisables, avec d'admirables disponibilités de richesse matérielle, et toutes les volontés d'une énergie conquérante? » Pourquoi faut-il qu'il tolère en lui des causes si manifestes de faiblesse : le mépris de la loi, la rébellion de tous les services publics, la poussée d'organismes corporatifs qui tendent à l'étouffer?

Pourquoi? Parce que la nation a perdu confiance en le parlementarisme républicain et qu'elle laisse libre carrière à ses adversaires ; parce qu'elle se détache peu-à-peu des idées anciennes de liberté, de grandeur nationale, exploitées par des politiciens sans vergogne, pour ne se soucier que d'égalitarisme social. « Elle veut des réformes démocratiques, qui ne soient pas des improvisations ou des leurres, et des progrès positifs dans un fonctionnement social trop détraqué... Elle apprécie dans le syndicalisme l'énergie de vie, qui manque au parlementarisme. Elle ne résiste pas à la révolution de premier plan : elle la laisse venir et peut-être l'espère. »

Mais elle ne demanderait qu'à soutenir un régime républicain réformé. Car « l'autre révolution consécutive, celle qui, après la victoire de l'idée, soumettra le pays au bon plaisir du syndicat et à la loi de ses agents, chefs ou mandataires, ne l'inquiète pas seulement : tout l'en détourne, par trop d'anarchies. »

La France applaudirait d'autant mieux à une réforme républicaine profonde que : « de l'idée nationale à l'idée sociale, il n'est qu'une voie sans barrière, celle de l'idée républicaine » : elle écouterait avec joie un gouvernement qui lui dirait : « Faites taire un moment la clameur syndicale. Donnez la parole à la République ».

*
* *

Cette réforme, comment la concevoir, sur quelles parties de notre Constitution et de la politique gouvernementale doit-elle porter? C'est à l'exposer, dans toute son ampleur, que M. Le Chatelier consacre la seconde partie de son livre.

Il esquisse rapidement — trop succinctement, songeront quelques esprits, enclins aux justifications théoriques — les raisons doctrinales de l'action républicaine et le criterium d'utilité, qui doit-être le sien. Il a hâte d'en venir aux conclusions pratiques.

L'innovation initiale, celle sans laquelle toutes autres deviennent inefficaces, c'est d'instaurer le règne de la loi. Pour cela, il ne suffit pas d'appliquer les prescriptions légales existantes — d'ailleurs partout et constamment tournées et violées : il faut les étendre à tous les groupements sociaux d'origine récente et d'audace inquiétante, que ces coalitions soient d'ordre financier ou d'ordre syndical. Il faut protéger le citoyen isolé contre leurs exactions ou leur tyrannie. A l'heure présente, ce n'est pas seulement l'individu, qui est livré sans défense au bon plaisir de ces puissances collectives, c'est la société même! Elles peuvent à leur gré la dépouiller de son épargne par des émissions trompeuses ou la priver de services publics indispensables. « On ne risque pas de se tromper, en voyant, dans ces lacunes de la loi, un des trous par lesquels la Révolution entrera comme elle voudra dans l'Etat pour prendre sa place. »

Cet acte essentiel accompli, la prépondérance de la loi dûment établie, ce sont ses organes d'application qu'il importe de réformer. M. Le Chatelier envisage alors le rôle du Parlement, des Ministères, de la Présidence de la République. Il indique, avec justesse et avec force, ce que le pays en attend, et comment Présidence, Assemblées et Cabinet pourraient, avec quelques modifications heureuses, lui donner satisfaction. Il montre combien est vieilli le spectre — avec lequel on alarme les bonnes âmes — du pouvoir personnel. « Les chevaux noirs ne servent plus maintenant qu'aux corbillards ». Le gouvernement doit donc être fort et actif; ce qu'on lui demande, c'est « du travail, du métier, de l'ordre et pas de réclame électorale ».

Le Parlement doit être capable de « faire lui-même sa police ». Sinon, avant l'insurrection finale, nous verrons se former dans la nation une « Ligue pour l'épuration du parlementarisme » et réclamer un « statut des parlementaires » qui définisse leurs devoirs! Nos assemblées législatives, dit justement M. Le Chatelier, sont comme « ces êtres qu'on aime, qu'on respecte, mais qu'on sent détournés de leur route. On s'inquiète de ne pouvoir les suivre, on craint qu'ils ne s'égarent davantage, et on serait heureux de les voir reprendre le droit chemin, pour rester avec eux. »

Quant à « la fonction de chef d'Etat », « elle n'a plus, dans la République contemporaine, la place supérieure qui fut sa raison d'être. » Son effacement invite les esprits à demander sa suppression. Et cependant quelle mission, noble autant qu'efficace, n'est pas celle d'un Président! C'est à lui qu'il appartient de seconder les lettres et les arts, jadis soutenus par l'Etat, et exclus maintenant, semble-t-il, de la cité républicaine. C'est à lui qu'il incombe d'encourager les initiatives scientifiques, sociales. « Autorité dirigeante des lettres, des sciences et des arts, par le sentiment passionné d'un noble devoir de solidarité envers le lettré, le savant et l'artiste, la magistrature suprême détiendrait en même temps l'autorité morale. Elle en disposerait, pour en

user, partout où le besoin s'en fait sentir, entre la République et la Révolution ».

Après les pouvoirs dirigeants, l'administration. — Quelles critiques ne mérite-t-elle point : quelle simplification, quel allègement n'exige pas la complication de ses rouages et de ses méthodes! M. Le Chatelier dénonce ses ramifications incessantes, qui enserrent le pays, mettent obstacle à ses activités, lui imposent de lourdes charges : « partout, dans toutes les branches, dans tous les coins, le champignonage grandit, fleurit et s'étale à sa guise. » Il flétrit son esprit, aussi peu soucieux de légalité véritable, que des exigences économiques et sociales du pays, totalement dénué de la notion de responsabilité. Il énumère les mesures qui rendraient à la nation un bon « outillage administratif. »

*
* *

Il ne suffit pas de reconstituer, de haut en bas, tous les pouvoirs publics. Il faut les pénétrer de tendances, d'un idéal modernes, les convaincre qu'ils ont à guider la nation vers des destins nouveaux. Ils ne sont plus, comme autrefois, au service exclusif de l'Etat politique voués à travailler à sa grandeur, ils sont tenus désormais de s'inquiéter aussi des besoins des classes laborieuses, de leur condition, de leur lente ascension. Ils sont ainsi conduits à préparer la conciliation de l'idée nationale et de l'idée sociale. « Quelle qu'ait été la force supérieure de l'une dans le passé, quelle que puisse être la force de l'autre dans l'avenir, » ni l'une ni l'autre de ces conceptions, de ces fins, ne peut être négligée. C'est ainsi, pour prendre un exemple saillant, que l'armée ne saurait se contenter maintenant d'être l'apprentissage de la guerre, elle devient en même temps « l'école de la culture physique de la nation. » C'est ainsi encore que de véritables plaies nationales, comme l'alcoolisme, comme la dépopulation des campagnes, ne sauraient laisser indifférentes les autorités nouvelles, conscientes de leur devoir; elles accapareront au contraire leur sollicitude et seront l'objet d'un ensemble raisonné de mesures préventives, parfois même répressives.

A l'extérieur, l'action du gouvernement, ferme et pacifique, viserait méthodiquement des résultats non moins grands. Elle serait le contrepied des présents modes de négociation, que M. Le Chatelier définit ainsi, à propos de l'épisode le plus grave de ces dernières années, l'affaire marocaine : « Néant de la politique de gouvernement, que chacun mène et persuade, ou discute et combat, dans l'éparpillement de ses soucis. Néant des buts, qui changèrent en trois mois de l'affirmation à la négation. Néant des idées, qui se heurtent et se déchirent entre elles, en tournoiement de petits papiers, dans un remous de courants d'air. Néant de tout ordre et de toute règle. »

Comment propager ces idées, comment informer l'esprit public, et dresser à leur devoir les serviteurs de l'Etat? M. Le Chatelier en vient à l'institution fondamentale dans tout régime de liberté : l'éducation. Sur l'orientation prochaine de l'enseignement primaire sur l'organisation nécessaire de bibliothèques vraiment pratiques dans toute les communes et sur les services à en attendre, sur l'expansion si désirable de l'Université hors de nos frontières, pour résister à « l'essor puissant du Pangermanisme », il expose des vues pénétrantes.

Sa conclusion est nette — et d'une justesse à laquelle chacun rendra hommage. La Révolution est là, menaçante, imminente. Seule, la réforme républicaine peut l'arrêter : une réforme qui « reconstitue une loi républicaine dominant la loi des partis », qui concilie l'idée nationale et l'idée sociale. C'est le devoir de tous les citoyens de la demander, de la faire triompher. « Puisse donc la force de vivre, rajeunie dans la nation par la menace étrangère, s'affermir socialement devant la menace révolutionnaire. Puisse l'autorité d'une doctrine, d'une morale et d'une loi de République nous dispenser de la Révolution par la Réforme. »

*
* *

Le livre de M. Le Chatelier, on le voit, n'est point l'exposé de recherches érudites : c'est un livre d'observation, de réflexion et d'exhortation politiques, un livre de combat, mieux encore un livre d'action.

Il est tout vibrant de colère contre la perversion du régime, de foi ardente en la vertu de la liberté républicaine. Il est animé du plus franc, du plus noble civisme.

Il marque en traits vigoureux, avec humour et avec mépris, les petitesses et les hontes de notre époque. Il exalte ce qui est en elle de sain, de robuste et de hardi. Il prépare, il annonce l'œuvre de reconstitution politique et sociale, qu'appellent de leurs vœux instants tous les esprits éclairés, tous les bons citoyens de ce pays.

Il y a, en ces pages, quelque obscurité; la forme en est assez heurtée, le fond un peu chaotique. Certains lecteurs les trouveront d'accès malaisé. Qu'ils persévèrent et ils seront récompensés. Car ils ne pourront ne point se laisser prendre au mouvement des idées — idées neuves et idées rendues avec assez de relief pour acquérir une originalité nouvelle — à la verdeur de l'expression, à la force de nombreux développements, à cette passion dans une sagesse, une justesse foncières.

Par ces accents vibrants, ces vues impulsives, toute sa vie tumultueuse, ce livre rappelle ceux d'autrefois, ceux d'avant 1870 : l'époque des Quinet, des Michelet et aussi des Lamennais. C'est un acte (1).

JACQUES LUX.

(1) Dans un but de propagande républicaine, M. A. Le Chatelier a collectionné à la *Revue Bleue* une centaine d'exemplaires de son livre pour ceux de ses abonnés qui appartiennent à l'enseignement. Nous le remercions très vivement d'une telle libéralité; et nous tenons ces ouvrages (sans frais) à la disposition des Professeurs, Instituteurs et Etudiants, nos lecteurs, qu'intéresse cette question si grave : l'avenir politique et social de la France.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 25. — 2e SEM. 49e ANNÉE 16 DÉCEMBRE 1911

PHILOSOPHIE ANTÉ-SOCRATIQUE

Ce morceau, resté en manuscrit dans les papiers d'Ernest Renan, ne porte pas de date ; il est extrêmement probable qu'il remonte aux années 1845-1848 ; on trouvera dans les *Cahiers* et *Nouveaux Cahiers de Jeunesse* de nombreux passages qui se rapportent au même sujet. Il semble qu'il ait été inspiré par un cours de philosophie de la Sorbonne et est bien différent des dissertations composées au séminaire. Il porte le caractère, fréquent dans les écrits de Renan de cette époque, d'un travail fait pour lui, destiné à classifier les notions et à noter quelques rapprochements lumineux. C'est par cette particularité, qui jette un jour sur la manière dont se forme cette prodigieuse érudition, qu'il intéressera les lecteurs de la *Revue Bleue*.

Je m'occupe depuis plusieurs jours de la philosophie anté-socratique. Ce sujet a toujours eu pour moi un merveilleux attrait. Il y a dans ces premiers efforts de la pensée tant d'ingénuité, de simplicité, d'ardeur désintéressée !..... Prenez Aristote, par exemple ; le point de vue scientifique est déjà mûr chez lui ; il cherche avec réflexion et en ayant conscience de son procédé ; il fait de la science et de la philosophie, comme Virgile faisait des vers. Ces premiers philosophes, au contraire, sont bien autrement possédés par leur curiosité spontanée. L'objet est là devant eux ; c'est le monde et surtout le ciel. Ils le prennent à expliquer, comme un enfant qui s'impatiente autour d'une machine compliquée, la tente par tous les côtés pour en avoir le secret, et ne s'arrête que quand il a trouvé un mot qu'il croit suffisamment explicatif. La science de ces premiers penseurs n'est pas autre chose que le *pourquoi* répété de l'enfance. Seulement, au lieu que chez nous c'est une personne réfléchie et plus ou moins savante qui répond à la question de l'enfant, là, c'est l'enfant lui-même qui cherche sa réponse avec la même naïveté. De là la charmante simplicité de leurs expériences, ou leurs inductions, la facilité avec laquelle ils se contentent de deux ou trois rapprochements pour conclure au système général de l'univers. Thalès a remarqué que tout ce qui vit est entremêlé de liquide, que la semence est humide, que l'eau de mer s'évaporant laisse un résultat solide. Donc l'eau est le principe universel, et la terre n'est que son résidu. — Anaximène et Diogène d'Apollonie portent leur attention sur d'autres phénomènes : toute semence est écumeuse, le sang aussi est écumeux. Donc l'air est le principe ; l'âme, c'est de l'air ; Dieu, c'est l'air. Des expériences semblables entraînent Héraclite à donner au feu la prééminence. Les Pythagoriciens remarquent que tout est nombre ; le nombre est le principe de toute chose. Voilà l'expérience de ces âges reculés. L'expérimentation est plus naïve encore. Les atomistes prouvent le vide en montrant que dans un vase de cendres, quelque pressées qu'elles soient, on peut toujours faire entrer un peu d'eau. Et quelquefois pourtant, à force de frapper à tort et à travers dans ce monde nouveau pour la science, ils heurtent le vrai. L'observation des marteaux de Pythagore, ses découvertes des rapports numériques de la quarte, de la quinte et de l'octave, l'hypothèse philolaïque sur le système du monde étaient des coups de maître.

La naïveté des hypothèses répondait à celle des expériences. Une pierre tombée du ciel fait conclure à Anaxagore que la voûte du ciel est de pierre, que le soleil lui-même n'est qu'une pierre enflammée plus grande que le Péloponèse. Héraclite ne voit au contraire dans tous les astres que des météores qui s'allument à temps dans des réceptacles préparés à cet effet, sorte de chaudrons qui, en nous tournant leur partie obscure, produisent les phases, les éclipses, etc. Les tremblements de terre viennent de l'éther qui pénètre la terre et sort avec effort. Les vents viennent des mouvements en sens contraire des deux sphères célestes, etc. La même méthode est naïvement portée en psychologie et en métaphysique. L'âme, c'est du feu, ou un agrégat d'atomes ronds, suivant le système. L'idée des dieux, selon Démocrite, est venue d'images gigantesques qui errent dans les airs et nous apparaissent en songe. Homère aussi induisait l'immortalité de l'âme de ce que les héros morts apparaissent en songe.

S'il est dans l'histoire de l'esprit humain un spectacle curieux, c'est sans doute celui de ces premiers efforts, expression si immédiate et si désintéressée du besoin de savoir. Les premiers essais de la science du moyen âge offrent une couleur analogue dans Albert le Grand, Roger Bacon et les alchimistes; mais avec bien moins de naïveté, parce que ces derniers étaient plus érudits, et ne faisaient que continuer en un sens la science de l'antiquité.

Le côté religieux et moral de ces écoles est aussi intéressant à étudier que leur côté scientifique. Elles forment la transition des écoles mythiques et gnomiques aux écoles purement rationalistes et morales. L'école ionienne paraît fort éloignée des mythes du temps; elle peut passer pour athée vis-à-vis des croyances de cette époque; le côté gnomique au contraire est chez elle assez développé. Son fondateur est un des sept sages; la plupart de ceux qui l'ont illustrée ont laissé dans la tradition des sentences morales. Anaxagore et surtout Héraclite s'occupent de politique et semblent des avant-coureurs de Socrate. Les deux écoles de la Grande-Grèce, non moins remarquables sous ce rapport, offrent en outre ce caractère spécial qu'elles se rattachent beaucoup plus directement aux mystagogues primitifs. Au lieu du réalisme ionien, nous trouvons ici le symbole, le mystère, une théologie qui ne renie pas toute fraternité avec les dieux et le sacerdoce vulgaire. Les mythes reçus sont adoptés au moins comme expression poétique. On croit aux miracles, aux hommes divins, aux révélations. Si la Grèce a eu quelque part un analogue des grandes religions organisées, comme le judaïsme, le christianisme, l'islamisme, le bouddhisme, c'est là qu'il faut le chercher. Pythagore est infaillible (αὐτὸς ἔφα). Un disciple blâmé par lui se donne la mort. Il a visité les Enfers, il se souvient de ses transmigrations passées, et reconnaît encore dans un temple de la Grèce les armes qui lui servirent au siège de Troie. Lui-même se prête complaisamment, ou même donne occasion à ces croyances, et cela sans supercherie réfléchie, absolument comme les théurges de l'Orient. Sa morale enfin présente une teinte très sentie d'ascétisme; il y a des degrés, des initiations, des épreuves, comme dans les systèmes religieux et philosophiques de l'Inde.

Cette couleur religieuse est plus frappante encore dans Empédocle, qui représente dans tous ses traits le théurge oriental. Prêtre et poète comme Orphée, médecin et thaumaturge, toute la Sicile racontait ses miracles. Il ressuscitait les morts, arrêtait les vents, détournait la peste. Il ne paraissait en public qu'au milieu d'un cortége de serviteurs, la couronne sacrée sur la tête, les pieds ornés de crépides d'airain retentissantes, les cheveux flottant sur les épaules, une branche de laurier à la main. Sa divinité fut reconnue dans toute la Sicile. Il la proclama lui-même : « Amis qui habitez les hauteurs de la grande ville baignée par le blond Acragas, écrivait-il au début d'un de ses poëmes, zélés observateurs de la justice, salut! Je ne suis pas un homme, je suis un Dieu. A mon entrée dans les villes florissantes, hommes et femmes se prosternent. La multitude suit mes pas. Les uns me demandent des oracles, les autres le remède des maladies cruelles dont ils sont tourmentés. » Les procédés qui servent à la procréation du mythe sont parfaitement caractérisés dans les opinions de miracles répandues à son sujet. Une léthargie à laquelle il mit fin par son art devint une résurrection. Il arrêta les vents étésiens qui désolaient Agrigente, en fermant une ouverture entre deux montagnes; de là le surnom de κωλυσανέμας. Il assainit les marais qui environnent Sélinonte, ce qui suffit pour en faire un égal d'Apollon. C'est identiquement la manière dont se créèrent les miracles chez les Hébreux et les Juifs (1).

Bien que tout ce développement philosophique soit évidemment un essai d'enfance, sur une foule de points, il atteignit plus haut que la philosophie plus analytique qui lui succéda. L'ἄπειρον d'Anaximandre, immuable quant au fond, mais variable quant à ses parties, d'où se dégagent, par des ana-

1 Il y a une différence fort remarquable entre Empédocle et les hommes-dieux de l'Orient. La [illegible] pieuse pour tenir longtemps à ces croyances. De là les [illegible] répandues sur Empédocle, et on se [illegible] une intention évidente de se moquer de lui et de sa divinité : ainsi celle de ses sandales sur le mont Etna.

lyses successives, tous les êtres qui sont maintenant distincts, et cela par une série de transformations au travers desquelles les formes diverses arrivèrent à une individualisation complète, est une conception fort avancée et peu différente de celle à laquelle aboutit la philosophie moderne. Il en faut dire autant de l'écoulement perpétuel (ῥοή) d'Héraclite, de ses deux principes ὁμολογία, ἔρις. Le feu, unité primitive de l'univers, a subi, d'après son système, des transformations diverses, par lesquelles il est devenu vapeur, eau, terre. Mais il faudra qu'il retourne de nouveau à l'unité, ce qui se fera par l'ignition finale. C'est la marche que Hegel assigne à l'être ; le seul tort a été de la borner à un seul élément et de trop particulariser la forme de l'être. Ce qu'il y a surtout d'excellent dans les premiers Ioniens avant Anaxagore, c'est d'avoir présenté tous ces développements comme se faisant d'eux-mêmes et en vertu des lois des choses, et non par la volonté arbitraire d'un être conscient, comme cela a lieu dans toutes les cosmogonies. Si l'on songe à la grossièreté des conceptions qu'on se faisait alors de la providence et du gouvernement des dieux, on sera surpris d'une si vigoureuse doctrine, se posant dès son début en une contradiction si hardie avec toutes les croyances du vulgaire. Le νοῦς d'Anaxagore, loin d'être un progrès, serait une concession fâcheuse aux idées anthropomorphiques, s'il était le Dieu du théisme. Mais loin de là ; le νοῦς n'était que l'intelligence universelle des choses, dont les premiers Ioniens avaient trop fait abstraction pour s'en tenir au point de vue mécanique. Le νοῦς n'était pas distinct des choses, il pénétrait l'univers, il était l'âme de tous les hommes et de tous les animaux, et même des plantes, l'âme de toute chose en un mot. Les homœoméries enfin étaient un premier commencement de chimie en face de la physique toute mécanique des Ioniens.

La théorie des nombres, base de la philosophie pythagoricienne, était une grande vérité mal exprimée. Les nombres ne sont pas des causes ; mais ils sont en effet les lois des choses ; le progrès des sciences de la nature les amènera à être de plus en plus mathématiques. Les mathématiques, l'astronomie, l'acoustique, l'optique doivent à cette école d'importantes découvertes. Sa morale fut une des plus pures de l'antiquité.

L'école éléatique s'élève plus haut encore qu'Anaximandre et Héraclite dans la cosmogonie et la métaphysique transcendantale. Spinoza et Hegel n'ont guère été plus loin. L'être, τὸ ὂν κατ'ἐξοχήν, ἓν τὸ ὂν καὶ πᾶν est éternel, immuable, infini, il est tout, tout est lui. L'individualisme *n'est* pas, exagération peut-être, si l'on entend nier la réalité phénoménale, mais grande vérité, si on ne fait que lui refuser la réalité substantielle. Mais nulle part le panthéisme hégélien n'est mieux caractérisé que dans Empédocle. Le divin sphérus, où tout existe à l'état syncrétique, sans distinction aucune, sous l'empire de la φιλία, n'est autre chose que cette première phase de Dieu où il est en puissance et sans conscience de lui-même. La discorde commence le second âge, elle divise, sépare ; les membres du Dieu se dessinent, chaque être arrive à l'existence, tout vit, mais d'une vie isolée et particulière. C'est l'analyse, seconde phase de Dieu. — Mais le règne de la discorde fera encore place à celui de l'amitié. Empédocle n'a pas vu que ces trois termes épuisaient le développement ; il n'a pas compris cette troisième phase. Il veut que l'amitié et la haine règnent à tour de rôle et sans fin.

L'école atomistique enfin, bien que très faible en métaphysique et en psychologie, possède l'esprit physique à un degré fort remarquable. Elle est athée par faiblesse et faute de s'élever au haut point de vue de l'école d'Elée. Elle a du moins aperçu avec finesse l'impossibilité de la création, la possibilité de l'explication mécanique du monde.

Enfin, les Sophistes eux-mêmes ne doivent point être jugés d'après Platon. Bien qu'ils ne méritent pas le nom de philosophes, puisqu'ils en avaient si peu le sens et la portée, c'étaient au moins des esprits fins et cultivés. Le point de vue de subjectivité et de négation de l'absolu qu'ils cherchaient à faire prévaloir posait au moins sur une distinction finement aperçue, et s'opposait à une doctrine lourde et grossière, celle qui trop facilement mettait l'absolu en toute chose. La préférence du fait sur le droit, comme la prêche Callicles, est immorale et révoltante. Mais elle est préférable à la théorie du droit strict, au point de vue individuel. Le droit n'a de sens qu'au point de vue de l'humanité. Le droit, c'est le progrès de l'humanité : il n'y a pas de droit contre ce progrès, et réciproquement, ce progrès suffit pour tout légitimer. Tout ce qui sert à avancer Dieu est permis.

ERNEST RENAN.

VARIÉTÉS ÉTYMOLOGIQUES

LE LATIN SIGNUM DANS LES LANGUES GERMANIQUES

Il peut être intéressant de voir ce que les langues germaniques ont fait du substantif latin *signum* : ce sera comme une échappée de vue sur les destinées de la civilisation romaine dans un monde nouveau.

Par sa signification, le mot était en quelque sorte prédestiné à des applications variées. Chaque corps de métier, chaque ordre de l'Etat, chaque groupe de population pouvait en faire un vocable à son usage, et dès lors lui donner une physionomie à part. Si, avec le temps, à ces applications diverses venaient se joindre des différences de prononciation, ce mot unique — *signum* — produisait une nombreuse et très bigarrée postérité.

Voyons d'abord ce que le mot est devenu entre les mains de l'Eglise ; car c'est par l'Eglise surtout qu'à partir d'une certaine époque s'est faite la diffusion du latin hors de ses frontières primitives.

Pour l'Eglise, il a été le signe par excellence, le seul qui compte, celui qui symbolise la foi, le signe de la croix. C'est le sens qu'a encore *signum* dans le verbe *se signer* : c'est avec le même sens que *signum* a donné en allemand *der Segen* « la bénédiction ». Dans un glossaire du vieux haut-allemand on trouve la définition suivante : *seganon crucis signum digitis* [illegible].

Ce *seganon*, en allemand moderne, est devenu *segnen* « bénir ».

Il faut ajouter que le mot s'est fortement sécularisé : ceux qui, à propos d'un repas heureusement terminé et même hors de tout propos, prononcent la formule *Gesegnete Mahlzeit*, ne soupçonnent plus la présence de ce canonique *signum*.

Mais l'Eglise n'a pas été la seule héritière du mot latin. On sait l'usage qu'en a fait la langue administrative et judiciaire. De *signum* est venu le *seing*, ainsi que ses dérivés et composés, comme *signer* *désigner*, *contresigner*. La prononciation latine était [illegible] avec un [illegible] devant le *g*. L'orthographe *seing* est donc la copie exacte de la prononciation : les réformateurs auraient tort d'y vouloir rien changer.

De même que le diminutif de *tignum* « la poutre » est *tigillum* « la solive », de même le diminutif de *signum* est *sigillum*. Le goût de nos ancêtres pour une orthographe surabondante, joint au désir d'éviter une équivoque malencontreuse, a fait qu'en français, au lieu de *seel*, *seau* et *seller*, on a écrit *sceau* et *sceller* ; la consonne ainsi ajoutée n'avait aucune raison d'être, pas plus que dans *sçavant*. L'allemand, qui de *sigillum* a fait *siegel*, s'est abstenu de ce genre de superfétation,

C'est peut-être ici le lieu de rappeler que *signum* se trouve aussi dans un composé où l'on ne soupçonne point sa présence : nous voulons parler du mot *tocsin*, qu'on devrait écrire en deux mots *toque-sin* ou *toque-sein*. On a cru pouvoir conclure de ce composé que *signum*, au moyen âge, parmi ses divers sens, avait aussi celui de « cloche ». Mais je crois que ce serait une fausse conclusion : nous avons ici un composé contenant un impératif comme *prête-nom*, *essuie-main*, *gâte-sauce*. Par un tour ingénieux et bien vivant, le langage présente sous la forme d'un commandement ce qui est la destination et l'emploi ordinaire de l'objet ou de la personne. Le *tocsin*, par le nom qu'il porte, est invité à se mettre en branle : il doit *frapper le signal*, comme nous disons frapper les trois coups.

Nous n'avons encore rien dit de l'état militaire. Cependant les *signa* ou étendards des légions romaines sont célèbres. Nous en avons fait, par dérivation plus ou moins immédiate, nos *enseignes*.

Ces enseignes, les langues germaniques les ont conservées sous une forme qui, au premier coup d'œil, ne permet pas de les reconnaître. Cependant, je ne crois pas me tromper en retrouvant l'ancien *signum* latin dans l'allemand *zeichen*.

Ceci demande quelques explications.

Il existe en gothique un substantif neutre *taikns* « signe », dont l'allemand moderne, très régulièrement, a fait *zeichen*. A cause de ce *taikns* on a cru pouvoir nier la parenté avec *signum*, d'autant mieux que des difficultés de phonétique paraissaient s'opposer au rapprochement. Mais je crois qu'un examen plus approfondi fera écarter ces scrupules.

On voudra d'abord remarquer le complet parallélisme de *signum* et *zeichen*, ainsi que de leurs dérivés en latin et en allemand. Comme on dit *désigner* en français, l'on dit en allemand *bezeichnen* ; l'art du *dessin* se dit en allemand *die Zeichen-Kunst* ; *der unter-zeichnete* est celui que nous appelons en français le *soussigné* ; les *signa classica* des Romains sont devenus pour les Germains les *heer-zeichen*, les *signa cœlestia* sont devenus les *himmelszeichen*. On aurait tort de négliger ces sortes d'indices, généralement sûrs, quand ils reposent sur une tradition ininterrompue.

Il est vrai que nous rencontrons en tête de ce *taikns* gothique un *t* qu'on ne s'attendait pas à voir prendre la place d'un *s* latin. Non seulement nous le trouvons en gothique, mais on le retrouve dans l'anglais *token*, dans l'anglo-saxon *tacn*, ainsi que dans les autres dialectes germaniques. Mais il faut observer que nous avons affaire à un mot venu par l'enseignement, et non par voie populaire : les mots de cette origine, une fois adoptés, passent d'un idiome à l'autre, revêtus en quelque sorte d'un caractère technique. La cause du *t*, il la faut chercher dans la confusion avec un autre groupe de mots, de sens approchant, où cette consonne a sa place normale et légitime.

Il existe dans la famille indo-européenne une racine *dik* « montrer », la même qui se trouve dans le grec δείκνυμι, dans le latin *indicare*, le sanscrit *dicâmi* « je montre ». En vertu des lois particulières

qui ont donné aux anciennes consonnes un aspect nouveau dans les langues germaniques, cette racine a donné au gothique le verbe *teihan* « montrer », lequel est devenu en allemand moderne *zeigen*. C'est à ce *zeigen* qu'on a cru pouvoir rapporter le substantif *zeichen*, d'autant plus que la forme semblait d'accord, ou à peu près. Mais c'était enlever sans raison au mot latin *signum* les représentants germaniques qui lui appartiennent. Le *z* (prononcer *ts*) de *zeichen* a pris la place de *s* en vertu de ce durcissement qui est une loi générale du consonantisme germanique, et qui est la cause de ce qu'on est convenu d'appeler « la substitution des consonnes ». C'est ainsi que le français *sucre* donne en allemand *zucker*, que le français *sable* (terme de blason) a donné *zobel*, que le français *soie* nom d'un genre de farce au moyen âge) a donné *zeie*.

Il semble pourtant qu'un certain souvenir se soit conservé dans le style soutenu de *Zeichen* au sens d' « étendard ». « Combattre sous les mêmes drapeaux » se dira très bien *unter denselben zeichen*.

Nous n'avons pas épuisé tous les dérivés du latin *signum* : car ce mot, à lui seul, est comme un index de la culture latine. Mais il faut se borner...

Il resterait à donner l'étymologie de ce terme si important. Les essais d'interprétation n'ont pas manqué. Un savant et excellent maître, qui a beaucoup fait pour l'étude des langues indo-européennes, le professeur Auguste-Frédéric Pott, propose de couper le mot en deux en sorte qu'on aurait d'une part la préposition *sam* (grec σύν) et d'autre part la racine *gnô* (grec γιγνώσκω) ; le mot *signum* aurait donc eu, dès les premiers jours de son existence, le sens exact qu'il a encore aujourd'hui pour nous. La chose en elle-même est peu vraisemblable. De plus, la confiance en ces compositions s'est affaiblie : la préposition, en ces temps lointains, n'adhérait pas au verbe d'une façon si intime.

L'explication la plus vraisemblable est de voir en *signum* une sorte de participe passé, comme *tignum*, *regnum*, *donum*, ayant pris l'aspect de substantifs neutres.

Mais participe de quel verbe ?

Je crois que M. Louis Havet a donné la juste explication, quand il a rapporté le mot à la racine *sec* « couper », la même qui a donné *segmen*, *segmentum*, *prosicia*, *insectum*. La plus ancienne manière de mettre une marque sur les choses, et même sur les personnes, a été de faire une entaille ou une coupure (*signum*). Les fondateurs des religions de l'antiquité ne l'ont pas ignoré...

SEPTIMEL.

Une erreur où sont tombés quelquefois ceux qui se livrent à la recherche amusante, mais périlleuse, des étymologies, est de vouloir expliquer les vocables d'un bout à l'autre, je veux dire sans distinguer entre la partie vraiment caractéristique et la partie qui sert uniquement à la formation du mot. De cette erreur — pour consoler ceux qui s'y sont laissé prendre — je vais citer un exemple que je prends chez l'un des fondateurs de la linguistique. L'exemple en sera d'autant plus remarquable.

Pour expliquer les noms de mois *september*, *october*, *november*, *december*, ce savant supposait que la syllabe *ber* doit exprimer une idée de temps, et il la reconnaissait dans le persan moderne *bâr*, qui se trouve dans *bâra* « une fois ». Je ne crois pas que cette explication ait jamais beaucoup trouvé d'accueil. Mais c'est seulement grâce au progrès des langues romanes et à une connaissance plus complète de la phonétique que la chose est devenue parfaitement claire. Dans *november*, *december* on a reconnu un ancien *novembris*, *decembris*, le *b* étant d'origine purement phonétique, destiné à faciliter le passage de *m* à *r*. C'est au fond le même fait que dans le français *nombre*, *chambre*. L'idée de *temps* est donc sous-entendue : et de fait, il était assez inutile de l'exprimer dans des mots qui appartiennent au calendrier. C'était assez de mettre le nombre qui indique l'ordre et le rang.

A cette explication l'on pourrait objecter le nom de mois *october*, où le *b* n'a pas la même raison d'être. Mais c'est ici qu'il faut faire la part de l'*analogie*, autrement dit de cet instinct de symétrie et de régularité qui intervient pour rendre les langues plus intelligibles et plus faciles. C'est cet instinct dont les linguistes ont l'habitude de médire, mais sans lequel on se trouverait bientôt en pleine barbarie : le même qui, pour ne pas demeurer en reste d'invention, à côté de *primo* et *secundo*, a fait créer, par plaisanterie, le nom de nombre ordinal *deuxio*.

[illegible].

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSSON A TRAVERS LA SUÈDE (1)

[illegible]

Vendredi 15 avril.

.. Les deux oies et le gamin s'élevèrent dans les airs ; ils apercurent bientôt une haute montagne aux flancs presque verticaux, et au sommet comme

(1) V. la [illegible]

[illegible] jeunes oisons. Ce furent une joie, des gloussements, des cris et des battements d'ailes indescriptibles. [illegible]

[illegible] berg, mais le sommet était nu et l'on avait une vue très vaste. A l'est, au sud et à l'ouest, on ne voyait guère qu'un plateau assez pauvre aux sombres forêts de sapins, aux tourbières brunes, avec des lacs encore glacés et des crêtes de montagnes bleuissantes. Cela révélait bien un travail hâtif où le créateur ne s'était guère appliqué. Mais si l'on [illegible] paraissait ordonné amoureusement et avec le plus grand soin. Partout de belles montagnes, de douces vallées et des rivières serpentant jusqu'au grand lac Vettern qui, libre de glace et brillant de clarté, semblait rempli non pas d'eau, mais de lumière bleue.

Le lac Vettern embellissait tout le nord ; on eût dit qu'un reflet azuré en surgissait et se répandait sur la terre. Les bouquets d'arbres, les hauteurs, les toitures, les flèches, la ville de Jönköping baignaient dans une clarté bleu tendre qui était une caresse pour l'œil.

Le lendemain, en continuant leur voyage, les oies remontèrent la vallée bleue. Elles étaient de la meilleure humeur, et criaient tant que personne ayant des oreilles n'aurait pu se dispenser de les entendre.

Or, c'était dans cette région la première belle journée de printemps. Jusque-là, le printemps avait entrepris sa tâche à l'aide de pluies et de tempêtes ; par ce beau temps, la nostalgie de l'été, de la chaleur et des forêts vertes s'empara des hommes et leur rendit très pénible le travail journalier. Lorsque les oies sauvages passaient, libres et allègres, là-haut, très haut au-dessus de la terre, il n'y avait personne qui ne quittât son ouvrage pour les suivre [illegible].

Les premiers qui aperçurent les oies ce jour-là furent les mineurs du Taberg, occupés à arracher le minerai à fleur de terre. Entendant crier les oies, ils cessèrent de creuser leurs trous de mines, et l'un d'eux cria : « Où allez-vous ? où allez-vous ? » Les oies ne comprenaient pas ces paroles, mais le gamin se pencha et cria : « Là où il n'y a pioche ni marteau ». A ces mots, les mineurs crurent que c'était leur propre nostalgie qui leur faisait entendre les cris des oies comme une voix humaine : « Laissez-nous venir avec vous ! Laissez-nous venir avec vous ! appelaient-ils. — Pas cette année, cria Nils. Pas cette année ».

Les oies sauvages, toujours aussi bruyantes, suivaient la rivière de Taberg vers le Munksjö. Sur l'étroite langue de terre entre le Munksjö et le Vettern s'élève la ville de Jönköping avec ses grandes usines. Les oies passèrent d'abord au-dessus de la fabrique de papier de Munksjö. C'était justement l'heure de la rentrée après le déjeuner, et des groupes d'ouvriers se dirigeaient vers la porte de la fabrique. En entendant les oies sauvages, ils s'arrêtèrent un moment pour écouter : « Où allez-vous ? où allez-vous ? » lança un ouvrier. Les oies sauvages ne comprirent pas, mais le gamin répondit : « Là où il n'y a ni machines ni chaudières ». Les ouvriers crurent entendre la voix de leur propre nostalgie : « Laissez-nous venir avec vous ! crièrent plusieurs d'entre eux. Laissez-nous venir avec vous ! — Pas cette année, fit Nils, pas cette année ! »

Les oies passèrent au-dessus de la célèbre fabrique d'allumettes située au bord du Vettern et qui, grande comme une forteresse, tend vers le ciel ses hautes cheminées. Personne ne remuait dans la cour, mais dans une grande salle, de jeunes ouvrières s'occupaient à remplir des boîtes d'allumettes. Elles avaient ouvert une fenêtre à cause du beau temps et par cette fenêtre les cris des oies pénétraient jusqu'à elles. Une jeune fille se pencha dehors, une boîte à la main et cria : « Où allez-vous ? Où allez-vous ? — Au pays où l'on n'a besoin ni de lumière ni d'allumettes ! cria Nils ». La jeune fille pensait bien n'avoir entendu que le gloussement des oies, mais comme elle avait cru distinguer quelques mots, elle répondit cependant : « Laissez-moi venir avec vous ! Laissez-moi venir avec vous ! — Pas cette année, pas cette année, » cria Nils.

A l'est des fabriques, Jönköping s'élève dans le plus beau site que puisse souhaiter une ville. L'étroit lac Vettern a des rives hautes et escarpées à l'est comme à l'ouest, mais à la pointe sud, les remparts de sable semblent démolis comme pour offrir une grande porte par laquelle on arrive à la berge. Au milieu de la porte, entre des montagnes à l'est et des montagnes à l'ouest, avec le lac de Munksjö derrière elle et le Vettern devant elle, s'étend la ville.

Les oies, en passant au dessus de Jönköping, menaient toujours le même bruit, mais, dans la ville, personne ne fit attention à elles. Il ne faut pas s'attendre à ce que les citadins s'arrêtent en pleine rue pour lancer des appels aux oies sauvages.

Le voyage continua le long du Vettern, les oies arrivèrent au dessus du sanatorium de Sanna. Quelques malades étaient sortis sous une vérandah pour jouir de l'air printanier; ils entendirent les oies : « Où allez-vous ? où allez-vous ? demanda l'un d'eux d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

— Au pays où il n'y a ni douleur ni souffrance », répondit le gamin. — Laissez-nous venir avec vous! — Pas cette année, répondit Nils. Pas cette année ». Un peu plus loin, les oies arrivèrent à Huskvarna. Huskvarna est située au fond d'une vallée. De belles montagnes escarpées l'entourent. Un cours d'eau se précipite en une série de longues et étroites cascades. De grandes usines et des fabriques s'accotent aux flancs des montagnes; dans la vallée se dressent les demeures des ouvriers, entourées de jardinets, avec, au centre, les maisons d'école. Au moment où les oies sauvages arrivaient une cloche sonna ; une foule d'enfants sortirent de l'école, en rangs. Ils étaient si nombreux que la cour de récréation en fut bientôt remplie. « Où allez-vous? Où allez-vous? crièrent les enfants en entendant les oies sauvages. — Là où il n'y a ni livres, ni leçons », répondit le gamin. — Emmenez-nous! emmenez-nous! — Pas cette année; une autre année! répondit Nils. Pas cette année, une autre année! »

La Prédiction.

A Ulvåsa, en Ostrogothie, vivait il y a bien longtemps une dame qui avait le don de prévoir l'avenir et de dire aux gens ce qui allait leur arriver aussi sûrement que s'il s'agissait d'événements accomplis. Elle était très célèbre et l'on venait de très loin la consulter.

Un jour la dame d'Ulvåsa filait dans sa grande salle selon la coutume de jadis ; un paysan entra et s'assit tout au fond, près de la porte.

— Je voudrais bien savoir à quoi vous pensez, ma chère dame, dit-il après un instant de silence.

— Je pense à des choses hautes et saintes, répondit-elle.

— Il serait donc indiscret de vous poser une question qui me tient au cœur.

— Tu veux sans doute savoir si ton champ te donnera beaucoup de blé... Mais moi, je reçois des requêtes de l'empereur, inquiet du sort de sa couronne, et du pape, soucieux de l'avenir de ses clefs.

— Il est certain que ce sont des questions auxquelles il est malaisé de répondre, dit le paysan. Aussi bien, ai-je entendu dire qu'on part toujours d'ici mécontent de ce qu'on a appris.

A ces mots, la dame d'Ulvåsa se mordit la lèvre et se raffermit sur son siège : « Ah! tu as entendu dire cela! Eh bien, essaie de m'interroger; nous verrons si je ne sais pas répondre de façon à te contenter ».

Le paysan déclara qu'il était venu dans l'espoir de connaître l'avenir de l'Ostrogothie. Il n'aimait rien au monde autant que son pays, et se sentirait heureux jusqu'à son dernier souffle, s'il emportait une bonne réponse. — Si tu ne désires pas autre chose, répondit la sage dame d'Ulvåsa, je crois que tu seras content. Car je puis te dire ici, sans me déranger, que l'Ostrogothie possédera toujours quelque chose dont elle pourra se vanter auprès des autres provinces.

— Voilà une bonne réponse, ma chère dame, dit le paysan, et je serais complètement satisfait, si seulement je savais comment cela est possible!

— Pourquoi ne serait-ce pas possible? dit la dame d'Ulvåsa. Ne sais-tu donc pas que l'Ostrogothie est déjà une province célèbre? Crois-tu qu'il y ait en Suède une autre province qui puisse se vanter de posséder deux monastères comme ceux de Alvåstra et de Vreta et une cathédrale comme celle de Linköping?

— C'est bien vrai, acquiesça le paysan, mais je suis un vieillard : je sais que l'esprit des hommes est changeant. Je crains qu'il ne vienne un temps où nous ne tirerons plus gloire ni d'Alvåstra, ni de Vreta, ni même de notre cathédrale.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, confessa la dame d'Ulvåsa, mais tu n'as pas besoin pour cela de mettre en doute ma prédiction. Je vais bâtir un nouveau monastère sur le domaine de Vadstena; il sera le plus renommé du Nord. Nobles et vilains y viendront en pélerinage, et tous féliciteront la province de posséder entre ses frontières un lieu aussi saint.

Le paysan se dit heureux d'apprendre cette bonne nouvelle. Mais comme tout est périssable en ce monde, il aurait aimé savoir comment se soutiendrait le renom de la province, si le monastère de Vadstena tombait en décadence.

— Tu n'es pas facile à contenter, dit la dame d'Ulvåsa, mais je puis heureusement voir assez loin dans les temps pour te dire qu'avant même que le monastère de Vadstena ait perdu son prestige, un château s'élèvera dans son voisinage; ce château sera le plus magnifique de l'époque. Rois et princes le visiteront, et ce sera un grand honneur pour la province de posséder un pareil joyau.

— J'en suis certes fort aise, répéta une fois encore le paysan. Mais je suis vieux, et je sais la vanité des splendeurs de ce monde. Et si le château un jour se délabre, qu'est-ce qui pourra alors attirer les regards des hommes sur cette province?

— Tu es bien curieux, dit la dame d'Ulvåsa, mais je vois assez loin pour apercevoir une merveilleuse animation dans les forêts autour de Finspång. J'y vois construire des hauts fourneaux et des forges, et je crois que la province sera très considérée pour son art de travailler le fer.

Le paysan ne nia pas que cela le réjouissait fort.

Mais si jamais la gloire des usines de Finspång déclinait, y aurait-il encore quelque chose dont la province pût [illegible] ?

— Tu es bien difficile à satisfaire, dit la dame d'Ulvåsa, mais je vois encore assez loin pour te dire que des demeures vastes comme des châteaux surgiront sur les rives des lacs, bâties par de grands seigneurs qui auront fait la guerre à l'étranger. Je crois que ces châteaux orneront grandement la province.

— C'est bel et bien, mais s'il vient un temps où les châteaux tombent en ruine! objecta le paysan.

— Ne t'inquiète pas, dit la dame d'Ulvåsa. Je vois sourdre des sources d'eau minérale dans les prés de Medevi non loin du Vettern. Je crois que ces sources procureront à notre province toute la célébrité que tu peux désirer.

— C'est bon à savoir, mais, poursuivit le paysan avec entêtement, s'il vient un temps où les gens demandent la guérison à d'autres sources?

— Ne t'en inquiète pas, répondit la grande dame, je vois un fourmillement d'hommes entre Motala et Mem. Ils creusent un canal de communication à travers le pays et lorsqu'il sera achevé, le nom de l'Ostrogothie sera sur toutes les lèvres.

Le paysan avait toujours son air soucieux.

— Je vois que les chutes d'eau de Motala font tourner des roues, continua la dame d'Ulvåsa, — deux flammes rouges lui étaient montées aux joues, car elle commençait à perdre patience. J'entends les marteaux tonner à Motala et les métiers à tisser résonner à Norrköping.

— C'est une heureuse nouvelle, dit le paysan, mais je pense que tout passe, et j'ai bien peur que cela ne soit oublié un jour.

Alors la patience de la dame d'Ulvåsa prit fin. « Tu dis que tout passe, dit-elle, eh bien je te révélerai moi quelque chose qui ne changera pas. Il y aura toujours jusqu'à la fin du monde en ce pays des paysans têtus et orgueilleux comme toi.

Mais alors le paysan se leva, joyeux et satisfait, et la remercia chaleureusement. Il partait enfin, heureux, dit-il.

— En vérité, je ne comprends pas ta pensée, dit la dame d'Ulvåsa.

— Eh bien, je pense, ma chère dame, expliqua le paysan, que tout ce que les rois et les gens des monastères et les seigneurs et les citadins pourront fonder et construire ne durera que quelques années, mais vous me dites que l'Ostrogothie aura toujours des paysans honnêtes et résistants. Alors, je sais que le pays gardera son vieil honneur. Car seuls ceux qui se penchent sur l'éternel labeur de la terre pourront maintenir de siècle en siècle la prospérité et la gloire de ma province.

Stockholm

[illegible]

Personne n'était plus doux ni doué d'un meilleur cœur que la petite oie cendrée Fin Duvet.

Toutes les oies sauvages l'aimaient beaucoup, et le jars blanc se serait jeté au feu pour elle. Lorsque Fin Duvet demandait quelque chose, Akka elle-même ne pouvait rien lui refuser.

Dès que l'on arriva au lac Mälar, elle reconnut le paysage. Au delà du lac s'étendait la mer où ses parents et ses sœurs habitaient un petit îlot. Elle pria les oies sauvages de faire un détour pour y passer avant de se rendre dans le Nord. Sa famille aurait tant de joie à la savoir vivante. Elle pria si longtemps, qu'on finit par céder à sa prière, bien que les oies sauvages fussent déjà en retard; mais ce détour n'allongerait guère le voyage que d'un seul jour.

On se mit en route un matin après un bon repas et l'on vola vers l'Est au dessus du Mälar. Nils remarqua que plus on avançait, plus les rives étaient habitées et plus il y avait d'animation sur le lac. Des chalands et des voiliers, des goelettes et des barques de pêcheurs se suivaient dans la même direction; une multitude de jolis vapeurs blancs les croisaient ou les dépassaient. Sur les rives, des chemins de fer et des routes couraient vers le même but. Il y avait manifestement là bas à l'Est un endroit, où tout le monde était pressé d'arriver.

Sur une des îles, il aperçut un grand château blanc; un peu plus loin, les rives se couvraient de villas, d'abord espacées, puis de plus en plus serrées, et qui enfin se touchaient et s'alignaient en rangées ininterrompues. Il y en avait de toutes sortes. Certaines étaient pareilles à des châteaux et d'autres à d'humbles fermes. Quelques-unes étaient entourées de jardins: d'autres, c'était le plus grand nombre, étaient construites dans le bois qui bordait le lac. Toutes ces villas, si dissemblables qu'elles fussent, n'en avaient pas moins un trait commun : ce n'étaient point des maisons simples et graves, elles étaient toutes peintes en couleurs vives, en vert, en bleu, en blanc, en rouge comme des maisons de poupées.

Tout à coup, Fin Duvet poussa un cri : « Voilà ! je reconnais la ville-qui-flotte-sur-l'eau ! »

Nils regarda devant lui, mais n'aperçut d'abord que des brumes et de légers brouillards qui roulaient sur le lac. Puis il entrevit des flèches pointues et quelques maisons avec de longues rangées de fenêtres. Elles surgissaient et disparaissaient à chaque instant parmi les brumes mouvantes.

aucune bande de terre n'était visible. Tout semblait reposer sur l'eau.

Et maintenant les villas des rives disparaissaient : on n'apercevait plus que de sombres fabriques. Des dépôts de bois et de charbons se cachaient derrière de hautes clôtures ; de lourds vapeurs étaient amarrés devant des embarcadères noirs et poussiéreux. Mais un léger brouillard transparent baignait tout cela, transformait, élargissait étrangement ce paysage, et lui communiquait une sorte de splendeur.

Les oies sauvages laissèrent derrière elle les usines et les transports, et s'approchèrent des flèches brumeuses. Tout à coup, elles virent tomber les brouillards ; quelques lambeaux légers flottaient encore au-dessus de leurs têtes, délicatement colorés de rose et de bleu tendre ; la masse principale moutonnait sur la terre et les eaux, cachant la base des maisons dont on n'apercevait plus que les toits, les tours, les pignons et les frontons élevés.

Nils comprenait qu'ils volaient au-dessus d'une grande ville. Parfois, un interstice s'ouvrait dans l'amoncellement des brouillards ; il apercevait un fleuve rapide et bruissant, mais point de terre.

Au-delà de la ville, Nils découvrit de nouveau, à travers un brouillard moins dense, des rives, de l'eau et des îles. Il se retourna, espérant mieux voir la ville, mais ce fut en vain ; le spectacle était encore plus fantastique. Vivement colorés par le soleil, les brouillards voguaient, roses, azurés, orangés. Les maisons étaient blanches, si fortement illuminées par le soleil qu'on les eût dites bâties de lumière. Les vitres et les flèches brillaient comme incendiées. Et toujours, la ville flottait sur l'eau.

Les oies sauvages volaient droit vers l'Est. D'abord le paysage ressemblait à celui du Mälar, mais bientôt les nappes d'eau furent plus vastes, les îles plus grandes. La végétation devenait plus pauvre ; les arbres à feuilles, plus rares, cédaient la place aux pins. Les villas disparaissaient ; il n'y avait plus que des fermes et des cabanes de pêcheurs.

Plus loin encore, on n'apercevait aucune grande île habitée ; l'eau était semée d'une infinité de petits îlots et d'écueils ; la mer s'étendait devant les voyageurs, vaste et illimitée.

Les oies s'abattirent sur un rocher, et Nils se tourna vers Fin Duvet :

— Quelle est cette ville que nous avons traversée? demanda-t-il.

— Je ne connais pas son nom parmi les hommes, répondit la petite oie cendrée, mais nous autres oies, nous l'appelons la « Ville qui nage sur l'eau ».

SELMA LAGERLOF.

Traduit du suédois par L. HYMANS.

DES SANCTIONS MORALES DE L'HISTOIRE

L'histoire offre le spectacle d'événements infiniment variés, de l'action et la réaction de forces physiques, économiques et morales ; les acteurs du drame historique paraissent obéir tantôt à des motifs très nobles et généreux ; tantôt à des passions brutales : la cupidité, la jalousie ou la vengeance. Lorsqu'on entreprend des recherches sur ce terrain, il semble qu'on entre dans une forêt touffue, composée d'arbres séculaires et toute peuplée d'hommes et d'animaux féroces, sans clairières et sans avenues, en sorte que, comme dit le proverbe allemand : « On n'aperçoit plus la forêt, tant il y a d'arbres ! »

Telle est la première impression.

Est-elle juste ? L'histoire est-elle une succession de faits et gestes, accomplis par des êtres violents et capricieux, au gré de la force, de la ruse et du hasard? Oui, disait-on au temps de Machiavel et de Froissart.

Les historiens modernes ont tenté de mettre, dans ce chaos, un peu d'ordre ; ils ont fait la philosophie de l'histoire, mais bientôt, ils se sont divisés en deux catégories : ceux qui ramènent tous les événements à des causes matérielles, physiques, ethnographiques, et ceux qui font intervenir les causes morales : Dieu et la liberté humaine.

A la première École, appartiennent Montesquieu, l'abbé Raynal et les encyclopédistes. Taine en a été récemment le représentant le plus brillant. L'histoire, à ses yeux, est un problème de mécanique physiologique. Tout s'explique par trois causes : la race, le milieu et le moment.

Le napolitain Vico est le fondateur de l'École spiritualiste : « L'histoire, dit-il, présente le tableau de la grande Cité des nations, fondée et gouvernée par Dieu... Les vicissitudes de l'histoire ne sont que l'expression des rapports du monde avec cette Cité idéale ». Seulement, il suppose que toutes les nations passent par trois âges, qui se succèdent uniformément ; l'âge divin, l'âge héroïque, et l'âge humain ; après quoi, elles reviennent au premier et par cette hypothèse de cycles récurrent il retombe dans le fatalisme.

Au contraire, Lessing, (2) Herder (3) et Edgar Quinet, traducteur de ce dernier, admettent une évo-

[illegible]

lution progressive de l'humanité, sous l'impulsion d'une raison, d'une bonté, et d'une justice souveraine, tout en sauvegardant la liberté individuelle.

« L'histoire, dit Quinet, offre le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, l'affranchissement de l'esprit, [illegible]. Le jour où la liberté manquerait dans le monde serait celui où l'humanité s'arrêterait. Poussé par une main invisible, non seulement le genre humain a brisé le sceau de l'univers et tenté une carrière immense, mais encore il a triomphé de lui-même. »

Turgot, Condorcet et Guizot ont adopté ce point de vue qu'il y a un ordre moral dans l'histoire ; en d'autres termes, des lois. Or, s'il y a des lois, ceux qui les violent encourent des sanctions. La philosophie de l'Histoire a donc pour objet de remonter des faits à leurs causes, des causes particulières à des causes générales qu'on appelle lois, et de déterminer quelles en ont été les sanctions, dans le domaine politique, moral et religieux. De là le plan logique de cette leçon ; j'examinerai tour à tour ces trois questions. 1° Y a-t-il des lois dans l'histoire générale ? Si oui, quelles en ont été les sanctions ?

2°. La loi morale s'exerce-t-elle en histoire ? Comment ? Et si oui, quelles sont les sanctions ?

3° Y a-t-il aussi certaines lois dans l'Histoire ecclésiastique ? Si oui, quelles sanctions ?

L'erreur des premiers savants qui se sont occupés de philosophie de l'histoire, Herder et Condorcet, est d'avoir trop assimilé les faits et gestes de l'homme aux phénomènes de la nature. Or, les premiers sont d'espèce assez différente et plus complexes. Aussi, est-ce avec raison qu'un des derniers théoriciens de l'histoire (1) a distingué deux catégories de faits : ceux qui se produisent dans l'espace et dans le temps, identiques à eux-mêmes, sans se laisser influencer par des forces morales et qu'on peut appeler avec lui *faits de répétition*, et ceux qui peuvent être transformés par des forces et dont les variations sont continues, qu'il appelle *faits de succession*.

Les premiers sont déterminés par la race, le milieu, le caractère national, et c'est ce qu'on pourrait appeler l'élément fondamental, la trame de l'Histoire.

La première loi qui se dégage des faits de répétition, c'est la loi de continuité ou de cohérence entre l'état actuel et les états antérieurs d'une société. C'est au fond l'application à l'histoire de la grande loi de la Nature, découverte par les physiciens du XVII siècle : « *Natura non facit saltus.* » Voici comment Leibnitz la formulait : « Il y a de l'harmonie, de la géométrie et pour ainsi dire de la morale partout. Le présent est gros de l'avenir, le futur se pourrait lire dans le passé, l'éloigné est exprimé dans le prochain. » Et Condorcet, reprenant l'idée de Leibnitz, l'explique en ces termes : « S'il existe une science de prévoir les progrès de l'espèce humaine, de les diriger, de les accélérer, l'histoire de ceux qu'elle a faits doit en être la base première. La philosophie a dû poursuivre cette superstition, qui croyait presque ne pouvoir trouver des règles de conduite que dans l'histoire du passé. Mais ne doit-elle pas également poursuivre le préjugé qui rejetterait avec orgueil les leçons de l'expérience (1).

En d'autres termes, il y a entre les événements des relations de cause à effet, un enchaînement logique. Bien plus, les facultés, les tendances particulières d'une nation s'accentuent et demeurent opiniâtrement conservatrices, au point que toute tentative faite pour les modifier brusquement provoque une réaction dans le sens de la tradition.

Nulle part, cette loi de continuité ne s'est manifestée d'une façon plus claire que dans l'histoire du peuple d'Israël ; c'est en vertu de cette loi, que, entouré de nations païennes et hostiles, tour à tour vaincu et assujetti par des empires militaires puissants, il a maintenu avec une ténacité admirable ces deux choses : le monothéisme et l'espérance messianique, qui ont fini par triompher.

L'Eglise Chrétienne, sous Constantin, a manqué à cette loi de continuité. Tout son passé lui enseignait la pauvreté et le désintéressement, la tolérance, la sympathie pour les deshérités. Séduite par les présents et les promesses de l'empereur, les chefs de l'Eglise ont accepté de devenir les fonctionnaires salariés de l'Etat. Peu à peu ils ont pris goût aux honneurs et aux richesses. La sanction ne s'est pas fait attendre. La hiérarchie est devenue orgueilleuse et jalouse, les querelles de préséance ont éclaté, les mœurs se sont corrompues, la persécution des prétendus hérétiques a fait rage et a affaibli l'Eglise par des schismes répétés, excès qu'Edmond de Pressensé résumait en un mot : la « césaropapie, » en sorte que lorsque les khalifes musulmans ont entrepris la conquête du monde, toutes les Eglises d'Orient et d'Afrique se sont effondrées d'un seul coup.

Mais, à côté de la loi de continuité, il y en a une autre qui gouverne les faits de succession, c'est la loi d'évolution, de progrès. N'est-ce pas Pascal qui

(1) [illegible]

(1) [illegible]

a dit que l'Humanité ressemble à un Homme qui vivrait toujours, et dont le patrimoine s'accroîtrait sans cesse ?

C'est l'honneur de Turgot, prieur de Sorbonne à 23 ans, d'avoir donné de cette Loi, la définition la plus complète : « Le progrès, dit-il, signifie l'évolution graduelle et l'élévation de la nature humaine dans son ensemble, l'illumination des intelligences, l'expansion et la justification de ses sentiments; l'amélioration de son sort matériel; en un mot l'extension de la vérité, de la vertu, de la liberté et du bien-être à toutes les classes d'hommes. » (1)

Condorcet adopta l'idée et la développa avec une force de conviction d'autant plus admirable, qu'il était alors proscrit et, pour ainsi dire, au pied de la guillotine.

« L'espèce humaine, dit-il, doit-elle s'améliorer, soit par de nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, et par conséquent dans les moyens de bien-être, soit par des progrès de la morale et des mœurs, soit, enfin, par le perfectionnement réel des facultés intellectuelles morales et physiques ? » Et, se fondant sur l'expérience du passé et l'histoire [illegible] (2)

C'est à Dieu que Fichte attribue cette évolution « De même, écrit il, que, pour l'homme, cette terre est un lieu de passage, ainsi pour l'humanité, sa condition présente n'est qu'un échelon dans l'enchaînement progressif de sa destinée. Cette destinée est donc en partie entre ses mains. De là, le rôle capital que jouent les grands hommes dans cette évolution progressive ».

Guizot a repris et soutenu avec éclat, à la Sorbonne, cette thèse de Turgot et de Condorcet, en l'appuyant sur l'idée de Dieu : « L'idée de progrès, de développement me paraît être l'idée fondamentale contenue dans le mot de « civilisation ». Le progrès n'est, sous un autre nom, que la liberté en action ». Et ailleurs: « la marche de la Providence n'est pas assujettie à d'étroites limites, elle ne s'inquiète pas de tirer aujourd'hui la conséquence des principes qu'elle a posés hier; elle la tirera dans des siècles, quand l'heure sera venue et, pour raisonner lentement selon nous, sa logique n'est pas moins sûre (3) ».

La loi du progrès n'a pas manqué d'adversaires, Jean-Jacques Rousseau s'inscrit en faux contre elle et soutient que, à mesure que l'homme devient plus social, il devient plus mauvais. D'autres, Voltaire par exemple, l'ont [illegible] trophes historiques, du déclin de certains États, des haltes et même des reculs qui se produisent dans la marche de l'humanité.

A cela, il est facile de répondre que le mouvement en avant, même dans la nature, ne se fait pas toujours en ligne droite, mais parfois suivant une [illegible] avancement et recul, comme la marée montante (1). En d'autres termes, le progrès, bien que constant, n'est pas continu.

Mais, c'est Ch. Renouvier qui, à mon sens, a fourni la preuve capitale du progrès, en ces termes : « C'est un fait incontestable que la civilisation européenne est l'héritière des conquêtes morales et des travaux de plusieurs grandes races diversement douées. Sur ce fondement, elle est parvenue à prendre conscience [illegible] jusqu'ici inconnu, et s'appuyant sur la notion même du progrès, elle a composé des sciences et des arts qui sont à leur tour des aides puissantes de son développement (2) ».

Si cette loi du progrès est exacte, et il me paraît difficile de la nier après tant de témoignages, elle doit avoir des sanctions. Pas de loi sans sanctions. En effet, toutes les fois que des autorités politiques ou ecclésiastiques ont voulu, au nom des intérêts conservateurs et de l'autorité de la tradition, se mettre en travers des courants, qui emportent la civilisation, après quelques succès dans la résistance elles ont fini par être renversées.

C'est la raison d'être des révolutions et des guerres d'indépendance, et ce qui en fait la légitimité. Ce n'est pas Quinet et Mazzini qui ont soutenu cette thèse, mais des libéraux aussi modérés que Mignet ou Charles de Rémusat. « Les révolutions, a dit ce dernier, c'est l'avènement des idées libérales. C'est presque toujours par les révolutions qu'elles prévalent [illegible] nent, alors ces révolutions sont légitimes (3). »

Comme après les tempêtes qui ont agité les flots de la mer, les maux, inséparables des révolutions, disparaissent, le bien reste, et l'humanité se perfec-

(1) Deuxième discours sur les progrès de l'esprit humain. Décembre 1750.

(2) Ouvrage cité.

(3) Cours d'histoire 182[illegible] *Histoire de la Civilisation en Europe*. — Comp. [illegible] *Marche des Idées*, II, [illegible] « Aucune idée parmi celles qu'on [illegible] à l'ordre des faits [illegible] ne tient de plus près à la famille des idées [illegible] que l'idée de progrès ».

(1) Nemoport [illegible] compilé par [illegible] ayant [illegible]

(2) *Essai de* [illegible] de l'Histoire, 1880.

(3) *Histoire de la Révolution* [illegible] vi.

tionne. Ici, les preuves abondent et je n'ai que l'embarras du choix.

Je ne montrerai pas Charles I, puis Jacques II, voulant imposer aux puritains Anglais, puis aux presbytériens d'Ecosse les formes hiérarchiques et liturgiques de l'Eglise anglicane, et renversés par la révolution. Je n'envisagerai pas la fin tragique de Louis XVI, expiant les fautes de Louis XIV et de Louis XV. Je n'évoquerai pas non plus la figure féodale de Charles X, s'efforçant de restaurer la monarchie personnelle et la domination cléricale, et qui fut balayé par la Révolution de 1830.

Je citerai un exemple, moins remarqué, pris dans l'Histoire des colonies anglaises. De tout temps, les colonies, obéissant à la loi du progrès, se développent : après avoir reçu l'impulsion et l'aide de la Métropole, elles arrivent à se suffire par leurs propres ressources et alors aspirent à jouir d'une large autonomie.

Si, à ce moment, la métropole veut retenir de force la colonie, si elle lui applique des règlements vexatoires, des tarifs de douanes iniques, elle finit tôt ou tard par provoquer une révolte, qui aboutit à l'émancipation de cette dernière. C'est ce qui arriva en 1773 aux colonies anglaises d'Amérique. Eh bien! la guerre de l'indépendance des Etats-Unis n'a été que la sanction d'une loi certaine de l'évolution, prédite par Turgot. Voici en effet ce qu'il avait écrit, en décembre 1780 : » Les colonies sont comme les fruits, qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité ; devenues suffisantes à elles-mêmes, elles font ce que fit Carthage, ce que fera un jour l'Amérique (1) ».

Nous avons essayé de montrer qu'il y a, dans l'histoire, certaines lois qui règlent la marche des événements et auxquelles les gouvernements doivent se conformer, sous peine de provoquer de terribles violences. Nous n'en avons mentionné que deux, les plus évidentes, *Loi de cohésion ou de continuité* qui tend à la stabilité ; *loi de progrès*, qui contribue au développement de la liberté et de la justice. Il n'y a d'ailleurs pas incompatibilité entre ces deux lois, car, selon l'heureuse définition d'Ariste Vignié : « *Le progrès doit être la continuation intelligente du passé.* » On en pourrait dégager d'autres, par exemple, la *Loi de solidarité* ou de dépendance mutuelle, qui se manifeste surtout dans le domaine économique.

Mais n'oublions pas que ces lois de l'histoire, à la différence des lois des sciences physiques, chimiques ou naturelles, ne constituent qu'un des éléments des faits historiques : il y en a d'autres telle que l'action des individualités, spécialement des grands hommes, qui est considérable.

En outre, ces lois ou causes générales, opérant sur des conditions toujours nouvelles, donnent naissance, par un jeu souvent très compliqué de forces, à des séries historiques, qui diffèrent suivant les temps et les lieux.

Comme l'a si bien montré M. Alfred Fouillée (1), les lois de l'histoire ont donc un caractère « *sui generis* ; » elles n'ont pas l'inflexibilité des lois de la nature physique ou de l'économie politique ; elles agissent sur des milieux en voix de transformation perpétuelle et laissent un certain jeu à l'action de la liberté humaine.

Ceci nous amène à le seconde question.

*
* *

La loi morale s'exerce-t-elle dans l'Histoire ? Je réponds hardiment « oui ». — « Cela, il est vrai, a été nié par Hegel, qui a écrit ces mots : « La marche de l'histoire universelle s'exécute en dehors de la vertu, du vice et de la justice. »

Mais, n'est-ce pas le même philosophe qui enseignait que tout ce qui arrive est bien, et que le succès d'une cause en prouve la légitimité ? Pour ma part, je m'inscris en faux contre cette thèse fataliste, au nom de la liberté humaine et je préfère à Hegel Caton d'Utique, qui, il y a plus de 2.000 ans, prononçait cette fière parole : « *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni !* »

Or, c'est la liberté qui met en balance la loi morale avec d'autres mobiles : l'intérêt, la jalousie etc..., et trop souvent hélas ! la balance penche du côté de ces derniers. Deux causes générales, d'après Renouvier, expliquent la marche incertaine de l'humanité : « La liberté, dit-il, l'initiatrice première et constante, m'est apparue comme le moteur des avancements et des retardements au sein des forces opposées ou concourantes, comme l'agent de l'histoire accomplie et des progrès possibles. D'autre part, la solidarité m'a expliqué la généralisation des vertus et des vices primitivement individuels et m'a révélé le coëfficient d'atténuation du mérite ou d'excuse des fautes. » (2)

Ainsi, il y a une morale dans l'histoire, parce que l'homme est doué de liberté ; on ne peut comprendre et juger l'histoire sans faire usage des idées morales qui l'agitent et la dominent, alors même qu'elles en subissent la réaction. C'est le témoignage unanime des historiens depuis Plutarque et Tacite jusqu'à Turgot et Froude. Et c'est ce qui fait de l'Histoire un merveilleux instrument pour l'éducation des

(1) [illegible]
(2) [illegible]

(1) [illegible]
(2) [illegible]

caractères. « L'Histoire, dit Froude, enseigne que le juste et l'injuste sont de réelles distinctions. Les opinions se modifient, les coutumes changent, les credo s'élèvent et déclinent, mais la Loi morale est inscrite sur les tablettes de l'éternité » (1).

Mais, a-t-on objecté, la vie vécue et constatée par l'Histoire ne paraît pas aujourd'hui plus juste, qu'elle ne l'était au temps de Platon et l'on pourrait reprendre les appels que Socrate, dans le *Phédon*, adressait à la justice des dieux (2).

Comment se fait-il qu'il y ait tant d'iniquités dans le monde et qu'il offre si souvent le spectacle de l'injustice triomphante et de la liberté et de la justice opprimées? A quoi je réponds que ces anomalies sont temporaires. Pour juger de la justice immanente des choses, il faut attendre plusieurs générations, parfois plus d'un siècle « Dieu est patient, car il est éternel ». C'était la pensée de Guizot, lorsqu'il prononçait les paroles citées sur la marche et la logique de la Providence.

Mais demanderez-vous, comment s'opère cette lente victoire du bien sur le mal, du juste sur l'iniquité, de la vertu sur le mensonge et l'hypocrisie? En vertu d'un processus psychologique bien des fois observé par les moralistes et proposé comme hypothèse par Renouvier. « L'action constante des bonnes passions fondamentales, jointes à l'accumulation des mérites et des connaissances, conduirait les sociétés à l'amélioration constante de leurs relations et de la moralité; tandis que les déterminations perverses de la volonté se détruiraient mutuellement » (3). Cinquante ans auparavant, Herder avait déjà soutenu cette thèse : « Les pouvoirs producteurs sont plus nombreux que les destructeurs au sein de l'Humanité. Les pouvoirs malfaisants diminuent en puissance et en nombre, à mesure que la raison, la justice et la bonté se développent. »

Pour ma part, environné de cette nuée de témoins, je crois fermement à l'existence d'une loi morale et, partant, à une rétribution du bien et du mal, dans l'histoire. A ceux qui en douteraient, je dirai : Etendez le champ de vos observations, attendez deux, trois, sept générations, s'il le faut, et vous verrez le châtiment s'abattre, sinon sur l'auteur primordial du crime, du moins sur ses complices; vous verrez les suites de certaines iniquités aboutir à des désastres pour la postérité du coupable, et à la réparation pour les descendants des victimes.

Je choisirai deux exemples de sanction de la loi morale, au XVIIIe siècle : l'expulsion des Jésuites et la réhabilitation des Protestants français (1). Vous savez quelle avait été la grande tâche des Jésuites en France, depuis le XVIe siècle : la destruction de l'Hérésie sous toutes ses formes. Ils s'étaient d'abord appliqués à ruiner le protestantisme. Réfrénés quelque temps par Henri IV, par Richelieu et par Mazarin, ils s'étaient donné libre carrière sous Louis XIV; secondés par les assemblées du Clergé et par Mme de Maintenon, ils avaient arraché au Roi la révocation de l'Edit de Nantes. Victoire fructueuse pour l'ordre, qui avait obtenu, pour sa part du butin, une bonne partie des biens des Collèges et Académies des Prétendus Réformés. Après les Huguenots, ce fut le tour des Jansénistes. Les petites écoles de Port-Royal étaient des concurrentes redoutables pour les Collèges des Jésuites. Ils firent tant tant et si bien qu'ils réussirent à supprimer Port-Royal. Le châtiment ne se fit pas longtemps attendre.

En 1761, un scandale financier éclata à la Martinique, dans lequel était impliqué un Père Jésuite débiteur des négociants de Marseille. Le provincial de cette ville ayant refusé de le couvrir, la question fut portée devant le Parlement d'Aix, puis devant celui de Paris. On ordonna une enquête sur leur enseignement moral, elle aboutit à des conclusions si défavorables, que le Parlement ordonna la fermeture de tous leurs collèges en France.

Quelques années avant, la Société de Jésus avait été expulsée tour à tour par les souverains catholiques du Portugal, d'Espagne, de Toscane. Louis XV suivit l'exemple des Bourbons. Enfin, la bulle de Clément XIV : « *Dominus ac Redemptor noster* », mit le couronnement à ces sanctions de l'histoire, en déclarant l'ordre aboli dans toute la chrétienté : L'exposé des motifs du Pape mérite d'être rappelé :

« Notre Seigneur et Rédempteur Jésus Christ, disait-il, annoncé par les prophètes, comme un Prince de la Paix, a confié à ses apôtres le ministère de la parole de réconciliation, afin que tous les Chrétiens s'efforcent de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la Paix. La Société de Jésus avait été créée par son saint fondateur pour le salut des âmes, la conversion des hérétiques et surtout des infidèles. Il avait établi le vœu de pauvreté, sauf pour les collèges.... Or, presque dès le berceau on vit naître, dans son sein, des germes de discorde, la jalousie et l'attaque contre les autres ordres religieux.

« Ayant donc reconnu que la Société de Jésus ne peut plus produire les fruits pour lesquels elle avait été instituée, et qu'il était impossible à l'Eglise

1. [illegible] Lecoq et [illegible]-Andréa. Comp. [illegible] *La [illegible] dans l'Histoire* [illegible].

2. [illegible] *Revue Moderne* [illegible] 1911.

3. [illegible] 11[illegible].

1. On pourrait [illegible] *Parlements* [illegible] *Revolution*.

de jouir de la Paix, tant qu'elle subsisterait, nous la supprimons et l'abolissons. »

Et voici la contre partie : les Huguenots français, malgré leur loyalisme envers le Roi de France, sous Henri IV et sous ses successeurs, furent mis hors la loi par Louis XIV, privés de leurs droits religieux et même civils ; réduits à célébrer leur culte au désert. Leurs prédicateurs, s'ils étaient saisis, étaient pendus au gibet, les hommes qui avaient assisté au culte étaient envoyés aux galères ; les femmes enfermées dans les hôpitaux ou à la Tour de Constance. Depuis l'époque des Dragonnades, on avait épuisé tous les moyens coërcitifs pour les convertir au catholicisme ; au nom de leur libre conscience, ils résistèrent jusqu'au sang et rétablirent, grâce à Antoine Court, leur organisation syndicale.

Mais, en 1787 sonna l'heure de la délivrance, l'Edit rendu cette année là par Louis XVI, cédant à l'opinion publique dont Malesherbes et le Général Lafayette s'étaient faits les interprètes, leur rendit les droits civils. L'assemblée constituante et la Législative complétèrent l'œuvre de réparation. Enfin, Napoléon Ier, par les articles organiques du 18 germinal an X (1802), plaça les cultes protestants sur le pied d'égalité avec le culte catholique, et leur ouvrit des temples. La concession de l'Eglise de l'Oratoire, dons nous venons de célébrer le centenaire, couronna cette série de mesures réparatrices de l'iniquité, commise en 1685.

N'y a-t-il pas là, un exemple éclatant de sanctions morales de l'histoire? Les Protestants français, victimes d'une odieuse injustice, n'avaient cessé de rester fidèles à leur conscience, respectueux observateurs de la loi morale. Cette même loi, enfin, reconnue par des gouvernements plus justes, leur accordait la récompense si bien méritée de leur vertu, et la satisfaction des besoins légitimes de leur conscience.

*
* *

Qu'il y ait, parallèlement à l'évolution morale, un développement de la religion, une révélation progressive de l'idée de Dieu au sein de l'Humanité, c'est ce qu'ont aperçu, il y a longtemps, les philosophes (Vico) et les théologiens (Bossuet) qui ont considéré l'histoire universelle du point de vue divin, et c'est ce qu'a mis en évidence l'étude comparée des religions, faite depuis une soixantaine d'années. C'est, déjà, l'idée qui est au fond de la doctrine d'un Messie, enseignée par les prophètes d'Israël et exposée sous une forme symbolique dans les apocalypses Juives.

Les auteurs du Livre d'Hénoch et de l'apocalypse attribuée à Daniel, et celle de saint Jean, croyaient à un plan qui se déroulait dans les annales de l'humanité. Ils le déduisaient logiquement de leur monothéisme sublime et de leur rigoureuse morale. Ayant exclu de l'histoire le hasard et l'accident, ils avaient coordonné la destinée des nations et assigné à chacune son rôle dans le grand drame conduit par Iahvé. (1).

C'est l'idée dont saint Paul s'est fait l'interprète, lorsqu'il disait aux Romains et aux Athéniens libres-penseurs :

« La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. Ce Dieu que vous adorez sans le connaître, moi, je viens vous le révéler » (Rom. VIII, 19. — Act. XVI, 23) ou qu'il écrivait aux Chrétiens de Corinthe : « Puisque Dieu n'a pas permis au monde de le connaître par sa sagesse, il a jugé bon de sauver le monde par la folie de la prédication du Christ. Or, nous prêchons une sagesse divine, jusqu'ici mystérieuse et cachée, et que Dieu avait décrétée avant tous les siècles et cela pour notre gloire. » (1 Corinth. I., 18-22. II, 6-16).

Saint Augustin a repris cette idée, et dans sa *Cité de Dieu*, a décrit cette marche providentielle de l'humanité, s'avançant par étapes successives.

« Le chiffre de ces âges du monde est sept, comme celui des jours de la création. Le premier s'étend depuis Adam jusqu'au Déluge. Le second, de là jusqu'à Abraham. En suite, se sont succédé trois âges jusqu'à l'avénement du Christ ; cela fait donc cinq en tout. Nous sommes au sixième âge. Après celui-ci, Dieu, comme au septième jour, se reposera. Or, cet âge sera votre Sabbat, dont la fin sera, non pas un soir, mais le jour dominical, comme un octave éternel consacré par la résurrection du Christ. Alors, nous serons en repos et nous contemplerons, nous contemplerons et nous aimerons, nous aimerons et nous louerons Dieu sans fin ; quelle autre fin, en effet pourrions-nous avoir, si ce n'est de parvenir au règne qui n'aura point de fin (2)?

Bossuet, à son tour, a développé cette vue, en termes magnifiques : « Dieu exerce ses redoutables jugements et suit les règles d'une justice infaillible. C'est Lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées. Ne parlons donc plus de hasard ni de fortune. Ce qui est hasard, à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans ce conseil éternel, qui enferme toutes les causes et les effets dans un même ordre » (3).

Lessing se montre plus original dans son *Essai sur l'Éducation du Genre Humain* Ce qu'est l'éducation pour l'homme individuel, la révélation l'est pour l'humanité tout entière, et elle continue de s'y

1. Auguste Sabatier. *L'Apocalypse juive et la Philosophie de l'histoire*. Paris, 1910.
2. *De Civ. de Dei*, cap. XXXII *in fine*.
3. *Discours sur l'Histoire universelle*, 3e partie, chap. VIII.

accomplir. Il termine par cette belle prosopopée :

« Marche ton pas imperceptible, ô éternelle Providence; fais seulement qu'à cause de cette imperceptibilité, je ne désespère pas de ton avènement » (1).

C. C. Josias Bunsen, ce grand théologien laïque, a développé la même notion dans ses « *Signes du Temps* » et « *Dieu dans l'Histoire* », où il passe en revue les diverses religions de l'antiquité encore mal connues.

Je ne puis mieux faire, pour vous donner une idée de cet ouvrage magistral, que d'emprunter les paroles de notre grand historien national Henri Martin :

« Bunsen, dit-il, s'y applique surtout à rechercher les progrès de l'individualité morale. D'après lui, en effet, la personnalité humaine est le levier de l'histoire. Toute grande chose procède de l'individu, pourvu que ce dernier se sacrifie lui-même au tout. L'individu doit se sacrifier au peuple, le peuple à l'humanité, « l'humanité à Dieu. » Bunsen suit parallèlement la révélation de Dieu dans les lois morales, révélation qui domine l'histoire. Son idée originale, c'est que la conscience de l'action de Dieu dans le monde, grandissant dans l'humanité, est le principe de toute religion, et le principe de tout progrès (2).

Cette théorie de l'évolution des religions a été adoptée par Albert Réville, Goblet d'Alviella, Tiele, etc. et elle a été mise en pleine lumière au Congrès religieux de Chicago en 1893. Là, nous avons constaté que les doctrines des grandes religions mondiales : Bouddhisme, Islam et Judaïsme avaient singulièrement évolué depuis leur origine.

Cette thèse, il est vrai, a été combattue par les écrivains de l'école naturaliste, par exemple MM. G. Lebon, Durkheim, etc... qui attribuent tout à l'action des forces physiologiques et économiques.

Mais Xenopol, l'éminent théoricien de l'histoire, a relevé avec raison l'importance du facteur religieux dans la civilisation :

« En beaucoup de cas, dit-il, c'est la conscience religieuse des hommes qui détermina les conditions de leur existence et nullement leur existence matérielle qui détermina leur conscience. » Et il cite, à l'appui de son idée, les cinq à six cent mille Huguenots français, qui, après la Révocation de l'Édit de Nantes, émigrèrent au prix des plus grands sacrifices pécuniaires plutôt que d'abjurer — et celui des Covenantaires d'Écosse — qui résistèrent jusqu'au sang aux tentatives violentes des Stuart pour leur imposer la hiérarchie et la liturgie anglicanes (1).

Mais, qu'ai-je à faire, Messieurs, de vous citer ces autorités? Un simple coup d'œil jeté sur l'histoire de l'Église chrétienne va vous révéler cette ascension graduelle de l'humanité sous l'action de l'esprit du Christ. Un prophète se lève dans un coin perdu de la Palestine, au sein d'une petite nation vaincue et méprisée ; entouré d'une dizaine de paysans et de pêcheurs, il annonce que le Royaume des Cieux est proche, que le pardon est assuré à tout coupable repentant, qu'une ère nouvelle de justice et de fraternité va s'ouvrir sur la terre. Mais il prêche presque dans le désert : bafoué par les chefs religieux de son peuple, ce Messie pacifique est arrêté par eux comme hérétique et livré aux Romains comme perturbateur ; il meurt sur une croix. A peine une centaine de disciples et quelques saintes femmes lui restent fidèles dans sa défaite.

Vingt ans se passent, et l'un de ses disciples, qui ne l'a vu que ressuscité, va prêcher son évangile aux paysans et fonde des églises vivantes. Encouragés par ces succès de Paul de Tarse, les autres apôtres marchent à la conquête du monde. Repoussés par les Juifs, méprisés par les Grecs et les Romains, les adeptes du Nazaréen deviennent « odieux au genre humain », et sont persécutés jusqu'au sang par les Césars pendant deux siècles et demi. Mais en vain. La vérité est en marche, elle ne s'arrêtera point jusqu'à ce qu'elle ait forcé les empereurs à capituler et à reconnaître les droits de la conscience chrétienne. C'est l'âge héroïque des apôtres, des apologistes et des martyrs, triomphant par les seules armes de la foi, de la patience et de la charité.

Ensuite vient l'épanouissement magnifique de la Théologie, avec les écoles d'Alexandrie, d'Antioche et de Césarée, les Pères de l'Église et les missions en Orient.

Il est vrai, dans cette marche victorieuse de l'Église, il y a eu des temps d'arrêt, des phases de déclin, des éclipses de l'idée pure. L'Église, devenue sous les empereurs un service public, a déchu de sa liberté, de sa pauvreté et de son désintéressement primitif. Avec l'entrée en masse des païens d'abord, ensuite des barbares dans l'Église, se sont glissés beaucoup d'éléments vicieux et superstitieux, qui ont altéré le culte en esprit et vérité.

Mais, avec Charlemagne, le progrès recommence. Par la volonté de ce génie, et sous la direction d'Alcuin, son grand ministre, se produisit une floraison d'écoles cathédrales et monastiques, qui s'étendent jusqu'aux parties les plus reculées de son Empire, et opèrent la synthèse de la civilisation

(1) [illegible] par le Père [illegible], 1892.

(2) [illegible] 1868, [illegible] par [illegible] d'Alviella, Maurice [illegible], 1895.

(1) Ouvrage cité [illegible]

romaine avec les coutumes germaniques. Louis le Débonnaire complète.

Ensuite, aux xe et xie siècles, nouvelle éclipse de la conscience, par la faute du clergé, plus soucieux d'acquérir des biens temporels et des droits féodaux que de faire son devoir. Pendant que les Papes, les évêques et les abbés sont absorbés par la défense de leurs biens et de leur pouvoir temporel, la cure d'âmes et la prédication sont négligées, la pensée chrétienne tombe en sommeil.

Tout à coup, aux XII e et XIII e siècles, la conscience chrétienne se réveille avec Saint-Bernard, Abélard, Joachim de Fiore, P. Valdo et Saint-François d'Assise. Penseurs et croyants s'aperçoivent avec indignation et tristesse que le christianisme officiel était devenu une copie défigurée, et, j'allais dire, une caricature de l'Evangile du Christ. Ces hommes furent des précurseurs de la Réforme et travaillèrent à l'émancipation de la conscience. Les cohortes obscures, mais actives, des Vaudois et des Franciscains aux XIIIe et XIVe siècles, au suivant les docteurs des Conciles de Pise, de Constance et Bâle, continuent cette Renaissance. Au XVIIIe, le réveil de Wesley donne l'essor au magnifique mouvement missionnaire du dernier siècle. De sorte qu'on a le droit de dire, que, malgré des temps de halte et de recul, le Christianisme a toujours été grandissant, tantôt en étendue tantôt en profondeur de pensées et de sentiments. Jusqu'au seuil du XXe siècle il a été comme un phare — à éclipse, il est vrai — mais jamais éteint, éclairant la marche en avant de l'Humanité.

Or, dans cette évolution intermittente, mais constante, de l'Eglise, peut-on discerner un certain nombre de lois, auxquelles ont obéi soit les événements, soit les hommes?

Oui, à mon sens, l'une des plus évidentes, celle qui se dégage du tableau même des âges du Christianisme, c'est la Loi du Progrès. En effet, comme les sociétés politiques, comme les arts et les lettres, la religion doit obéir au progrès, sous peine de perdre contact avec les aspirations, les besoins des générations qui se succèdent. Le précepte de Jésus à ses disciples : « Soyez parfaits, comme votre Père, qui est aux cieux, est parfait » s'applique aussi à l'Eglise.

Après la loi du Progrès, une autre se dégage, celle de la Liberté de conscience, celle que Saint-Paul formulait, en cette parole : « *Là où règne l'esprit du Seigneur, là est la liberté* ». C'est la condition *sine qua non* de la sincérité! La contrainte en matière religieuse ne peut faire que des martyrs ou des hypocrites. C'est au nom de cette liberté que les chrétiens refusaient d'offrir ne fût-ce que quelques grains d'encens aux dieux de l'Empire. Ils payaient l'impôt, ils faisaient même le service militaire; mais l'Empire de la loi romaine expirait où commençait celui de leur conscience.

Une troisième loi, importante, est celle du désintéressement. Jésus l'a formulée une fois pour toutes, lorsqu'il a dit : « *Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon* ». Le désintéressement, poussé jusqu'à la pauvreté, est la marque de la vraie piété. Vient ensuite la loi de l'abnégation, allant jusqu'au sacrifice. L'abnégation n'est pas seulement une preuve d'amour donnée à une cause, mais encore un témoignage rendu à la vérité. Les martyrs furent des témoins, et un pareil témoignage est souvent la condition nécessaire du triomphe. Enfin, l'amour est la loi suprême de l'évolution. L'amour ou charité engendre le sacrifice et l'union; l'union à son tour fait la force et la prospérité d'une église.

Tant que les églises ont obéi à ces lois, posées par le Christ, la religion a été florissante et a produit des saints et des œuvres salutaires et bienfaisantes; elles ont accumulé des trésors de perfection morale et de grandeur d'âme. Mais quand les chefs de l'Eglise les ont trangressées, ils ont entraîné l'Eglise à des schismes, à des guerres, à des catastrophes.

J'en choisirai deux exemples, l'un dans l'histoire du catholicisme, l'autre dans celle de la réforme protestante.

Au quinzième siècle, si l'Eglise catholique avait écouté les appels des grands docteurs gallicans Pierre d'Ailly, J. Gerson, N. de Clémangis, et si le Pape avait réalisé le vœu des Conciles généraux, elle eût pu opérer la réforme des abus et erreurs, qui s'étaient glissés dans son sein et s'adapter aux nouveaux besoins de l'esprit humain. Malheureusement, le Saint-Siège, devenu une puissance politique jalouse de sa domination, éluda les décrets des Conciles de Constance et de Bâle; il viola la loi d'évolution progressive.

La sanction ne se fit pas attendre; Wiclef et les Lollards, Jean Huss et les catholiques de Bohême protestèrent contre le maintien d'abus intolérables et se séparèrent de l'Eglise Romaine; au siècle suivant, ce fut le tour de Luther et de l'Allemagne du Nord, de la Suisse, de l'Angleterre et des Pays Scandinaves. En vain Charles Quint, mal secondé par le Concile de Trente, essaya-t-il de réparer le schisme. Le mal était fait. Rome alors, recourant à la force des armes, tenta de reconquérir à l'aide des souverains catholiques le terrain perdu. La guerre de Trente ans, qu'elle provoqua et qui couvrit de ruines le centre de l'Europe, aboutit à un échec. Les traités de Westphalie consacrèrent les droits de la Réforme Luthérienne et la sécularisation des principautés ecclésiastiques dans les États protestants. Napoléon, en 1808, et Victor Emmanuel, roi d'Italie,

en 1870, continuèrent et achevèrent cette œuvre, en abolissant le pouvoir temporel de la Papauté.

Schisme des Eglises protestantes au XVIe siècle et suppression des Etats de l'Eglise au XIXe siècle, telles furent les sanctions de la violation de la loi du progrès religieux, commise par les Papes aux XVe et XVIe siècles.

Les églises issues de la Réforme ont souvent aussi péché contre la loi d'évolution. L'Eglise anglicane, entr'autre par l'organe de la Reine Elisabeth, en qualité de *Summus Episcopus*, puis sous Jacques Ier et Charles Ier, secondé par Laud, Archevêque de Canterbury, a tenté d'arrêter l'évolution légitime qui portait une grande partie des pasteurs et fidèles d'Angleterre et d'Ecosse à compléter la réforme du Protestantisme, en simplifiant la hiérarchie et épurant la liturgie de ses restes de catholicisme. C'est la tendance dite puritaine et presbytérienne. Mais, par ces « actes de conformité » et leur application violente, ces souverains et leurs auxiliaires ecclésiastiques provoquèrent, des réactions vigoureuses et amenèrent des schismes considérables qui démembrèrent l'Eglise anglicane en faisant couler des flots de larmes et de sang. Les presbytériens d'Ecosse établirent une église nationale autonome. Tandis que les puritains d'Angleterre, obéissant à leur conscience et à la loi d'évolution, allèrent fonder au delà de l'Atlantique des colonies de type biblique, qui se développèrent sous le régime de la liberté des cultes, et, finalement, s'affranchirent entièrement de leur mère patrie sous le nom d'Etats-Unis d'Amérique.

Double sanction de la loi de progrès religieux et de liberté, manifestée par le détriment des transgresseurs et par l'avantage de ses observateurs.

*
* *

Arrivé au terme de cette étude, j'espère vous avoir montré qu'il y a dans l'histoire du genre humain certaines lois générales. Ces dernières, sans être de même nature que les lois du monde physique, déterminent des séries de faits, liés par les rapports de causalité, mais laissent un assez grand jeu à l'action de la liberté individuelle.

Les premières sont des lois de continuité et de solidarité. D'autre part il y a une loi d'évolution vers un ordre moral; c'est le progrès de l'individualité, de la liberté qui est le grand moteur de la civilisation.

En vertu d'un décret providentiel, les volontés perverses, les pouvoirs malfaisants finissent par se détruire mutuellement. Par contre l'impulsion répétée des passions nobles et l'accumulation des vertus et des connaissances produisent peu à peu l'amélioration physique et morale de l'humanité, et c'est la loi du Progrès.

Or, ces lois s'appliquent non seulement à l'histoire morale et politique, mais encore à l'histoire des cultes et des religions, à celle de l'Eglise chrétienne. En effet, si l'Eglise, à son origine, a été créée par une effusion extraordinaire de l'Esprit divin et orientée par les paroles du Christ, elle a été organisée par les apôtres et leurs disciples, très humains, et nullement infaillibles. De là, dans l'histoire ecclésiastique comme dans celle des autres cultes, des déviations, des erreurs, des transgressions de ces lois souveraines, qui ont donné lieu à des sanctions redoutables.

Mais, si l'Eglise et ses conducteurs ont pâti par leur faute, le Christianisme, lui, a repris sa marche en avant, sous des formes mieux adaptées aux besoins nouveaux. En effet, ces lois, qui ne sont après tout que l'expression d'une sagesse souveraine et d'une suprême cause, continuent à agir en dépit des obstacles et tendent à réaliser un plan de vérité, de justice et de bonheur

N'y a-t-il pas là une pensée consolante, Messieurs? Non, ce monde n'est pas livré au jeu des forces aveugles de la Nature, ni au gré des passions mauvaises et violentes de l'homme. Dieu règne et c'est lui qui gouverne par des lois morales et bienfaisantes. Soyons donc ses coopérateurs. Faisons notre devoir, sans jamais désespérer, nous remettant à lui du soin de faire triompher la bonne cause, car, suivant la belle parole de Leibniz :

« La pensée de Dieu va à l'être, sa sagesse au vrai, et sa volonté : au bien ».

GASTON BONET-MAURY.

CHARLES X

LETTRES INÉDITES AU DUC D'ANGOULÊME (1)

Paris, 9 juillet 1824.

J'ai à répondre, cher enfant, à tes lettres des 3 et 4, mais avant j'ai besoin de te parler du Roi dont je ne suis pas content. Hier, il a bien dîné, très peu dormi, après; ses yeux étaient dans leur état naturel, et sa santé me paraissait bonne. Il n'en est pas de même aujourd'hui ; il a eu de la fièvre toute la nuit, il en a encore, et jamais je ne l'ai vu aussi accablé qu'il l'était ce matin. Ses yeux étaient enflés

(1) Voir la *Revue Bleue* des 18, 25 novembre, 2 et 9 décembre 1911.

et rouges et son nez coulait beaucoup. Cependant il a servi de ses deux plats et du vin comme à l'ordinaire et il n'a pris que du thé avec du citron. Après le déjeuner, il est resté toujours assoupi, malgré ce que nous avons fait pour le réveiller, et sa tête était plus basse que jamais. J'ai vu Fabre après le conseil; il était à peu près dans le même état. Fabre ni les médecins ne paraissent pas inquiets pour le moment. Il a un commencement d'éruption aux cuisses et ils espèrent que cette crise ne sera que passagère; mais Fabre n'est pas content de l'état de son pied, et il pense, ainsi que Portal et Distel, que l'on doit veiller sans cesse sur lui, et que, d'un moment à l'autre, on peut craindre des accidents fâcheux. Que le Ciel nous en préserve! Je ne connais personne, sans exception, qui forme des vœux plus ardents que moi, pour sa conservation : d'abord pour lui qui est bon et aimable pour nous tous, et ensuite pour moi. Tu en apprécieras aisément les motifs. J'en reviens à présent à tes deux lettres. Personne ne connaît et ne sent mieux que moi ce que tu éprouves, et le désir que tu as de voir arriver le moment où tu pourras ramener en France une armée qui a acquis une belle gloire par sa valeur dans toutes les occasions, et que tu as su maintenir dans une discipline vraiment admirable. Je sais aussi que la grande mission dont tu as été chargé paraîtra accomplie le jour où, après avoir détruit, dans toutes les provinces, le gouvernement des Cortès, tu auras rendu au Roi sa liberté. Si je ne consultais que mon cœur, je sais de reste ce que je te dirais, mais mon devoir est de mettre de côté ma satisfaction personnelle et même la tienne, pour ne m'occuper que de tes grands intérêts, et de te voir compléter entièrement la grande et belle gloire à laquelle tu as tant de droits, et tu n'y parviendras pas, si, trop pressé d'en finir, tu laissais le Roi et les malheureux Espagnols occupés à se déchirer entre eux, au lieu de s'entendre et de s'arranger. Tu sentiras cela ainsi que moi, et je suis bien sûr que si tu vois que tu peux rendre à l'Espagne des services essentiels, en prolongeant un peu ton séjour à Madrid, tu n'hésiteras pas à faire ce nouveau sacrifice. Il est possible que ce sacrifice soit inutile, et certes ce serait avec tout mon cœur que j'en bénirais le Ciel, mais ce qui me paraît très probable, c'est que ce ne sera qu'après la délivrance du Roi, que tu pourras juger toi-même la conduite que tu auras à tenir. Je conçois parfaitement tout l'ennui que te causent tes dissenssions journalières avec la Régence; mais tu sais comme moi que cette Régence est indispensable, et ta conduite vis-à-vis d'elle a été parfaite jusqu'ici. D'ailleurs si, comme je l'espère, tu es content de M. de Talaru, il pourra t'épargner beaucoup de peine et de travail. La remise des drapeaux et ta réponse à Morillo sont deux mesures aussi justes que sages. Je n'ai pas été élevé à aimer les gouvernements représentatifs, mais si j'en vois les inconvénients, je n'en sens pas moins les avantages, et dans la situation où était la France en 1814, il a été trop heureux que le Roi ait adopté un gouvernement qui a puissamment contribué à la prospérité dont nous jouissons, et qui laisse au Roi tout le pouvoir nécessaire pour faire le bien, lorsqu'il se trouve placé dans des mains sages et fermes. Mais je te répète ce qui t'a déjà été dit par M. de V. et par moi, que l'Espagne ne ressemble pas à la France de 1814, et que si (comme je le crois) il lui faut, pour ses finances, des institutions qui inspirent plus de confiance que l'absolu, elle doit les prendre dans ses lois anciennes, ses usages, ses habitudes et ses mœurs. Je doute beaucoup que Bordesoulle puisse réussir à obtenir des propositions acceptables, et je ne me fais point d'illusion sur les dangers auxquels le Roi et sa famille sont exposés de la part des scélérats qui l'ont en leur pouvoir; mais je pense que ces gens-là ne peuvent être menés que par la crainte des châtiments qu'ils méritent, et je t'asssure que je suis loin de blâmer le décret de la Régence, puisqu'il laisse la porte toute ouverte à ceux qui voudraient réparer leurs crimes en contribuant à la délivrance de la famille royale. Je vois avec peine que tu continues à être mécontent de la marine. Souviens-toi seulement qu'elle n'a d'ordre à recevoir que de toi. Quant au bon Bordesoulle, je sais bien qu'il ne peut pas prendre Cadix par force, mais je voudrais au moins qu'il pût s'emparer de l'île de Leon. Au surplus je m'en rapporte absolument à lui, et je ne fais qu'exprimer un désir. Je m'acquitte toujours de tes commissions pour ta sœur et les enfants; ils se portent à merveille, ainsi que ton vieux père. Nous avons vu hier le duc de San Carlos et demain M. de Marialva. Vendredi j'irai pour la dernière fois à Marly. Adieu cher et bien cher enfant, je t'embrasse et t'aime du plus tendre de mon cœur.

Les généraux et les chefs du 5e demandent tous que [*blanc*] succède comme major à Forbin [*blanc*] et je crois que cela se fera.

Paris, 30 juillet 182[illegible]

Je m'empresse de te dire, cher enfant, que mes inquiétudes sur la santé du Roi sont entièrement dissipées pour le moment. Il était déjà mieux, lorsque nous sommes arrivés pour le dîner, et quoiqu'il ait dormi presque tout le temps jusques à son coucher, sa nuit a été fort bonne. Les urines ont très bien coulé; il a pris ce matin un lavement qui a produit le meilleur effet. Il n'y a plus d'apparence

de fièvre; la suppuration de son pied, qui s'était arrêtée hier, a repris absolument son cours habituel, et je l'ai trouvé ce matin dans son état ordinaire. Que Dieu en soit béni mille fois! Fabre est aussi venu avant 9 heures me dire que les médecins étaient fort contents; ils lui ont même permis et ordonné de manger un peu de viande à son dîner. Je n'ai rien reçu de toi comme je m'y attendais, mais M. de V. m'a montré ta lettre du 5, et m'a communiqué en même temps sa réponse. Elle est aussi claire que tes questions (ce qui n'est pas peu dire), et j'espère qu'elle te mettra à ton aise sur tout ce que tu as à faire, et sur les instructions que tu auras à envoyer à Bordesoulle. Je n'ai rien du tout à ajouter ni à retrancher à la lettre de V., je l'aurais signée volontiers, si cela eût été nécessaire. Il est dans l'enchantement de la manière dont tu poses tes questions, et il voudrait bien que tous ses correspondants suivissent ton exemple. Je regrette et regretterai toujours que le marché Ouvrard ne soit pas rompu; mais tu as fait tout ce que tu as dû faire, et la déclaration positive de Joinville te met à l'abri de toute responsabilité, et s'il y a des torts et de la malfaçon dans tout cela, rien ne pourra en retomber sur toi; c'est tout ce que voulais. Cependant tu dois aider Joinville et faire tout ce qui dépendra de toi, pour diminuer le plus possible ce qui est évidemment onéreux dans le marché Ouvrard. Tu as très bien fait de faire arrêter ce M. A. de Jouffroy; c'est un intrigant très dangereux. Quant à l'emprunt de la Régence, je me réfère absolument à ce que V. te mande à ce sujet, il en sait beaucoup plus long que moi. Les Choux sont venus ici aujourd'hui, ils sont bien gentils, et la campagne leur fait beaucoup de bien. Il fait assez chaud aujourd'hui et c'est la première fois depuis six semaines; mais le baromètre qui avait monté commence à descendre, et je sens que je serai mouillé demain pour le dernier Marly. Ma santé est bonne, et c'est du plus tendre de mon cœur que j'aime et embrasse mon bon et excellent enfant.

L'emprunt des 23 millions est pris par les Rothschild au prix de 89 fr. 55 centimes, ce qui est très haut et très avantageux.

[illegible]

Hier, en arrivant de la chasse, j'ai reçu, cher enfant, ta lettre du 6. Je n'avais pas le temps de te répondre tout de suite; d'ailleurs, ainsi que toi, je n'étais pas fâché de me donner un moment de réflexion. Ce matin j'ai vu M. de V. qui m'a montré ta lettre du 7, ainsi que les réflexions qui y étaient jointes sur la lettre du d. de Bellune. A présent mettons de côté tout ce que tu m'as écrit dans un moment de vivacité. Ceci est fort loin d'être un reproche; tout au contraire, je te sais fort bon gré de m'avoir parlé à cœur ouvert, et je conçois parfaitement le mouvement d'humeur que tu as éprouvé. Mon seul blâme ne porte donc que sur ta facilité à mettre le marché à la main; mais tu parlais à ton père et tu as très bien fait de lui tout dire. Au surplus, cher enfant, sois bien tranquille, non seulement de mon côté et de celui de V., mais aussi de la part du Roi. Nous désirerions, par plusieurs raisons faciles à deviner que dans le moment actuel il n'y eût point de mouvement marqué dans le ministère; mais nous sommes d'accord pour blâmer presque toute la marche de l'administration de la Guerre, et surtout pour condamner la conduite ridicule du maréchal vis-à-vis de toi. Sois donc parfaitement sûr que, d'une part, on parlera au maréchal des torts qu'il a avec toi, d'une manière assez ferme pour les lui faire sentir, et que, de l'autre part, s'il continuait sur le même ton, le Roi aurait bientôt prononcé entre son neveu et son ministre. Ne t'embarrasse donc pas de toutes ces bêtises et tracasseries. Va droit ton chemin. Accorde des grâces à ceux que tu en jugeras susceptibles, et sois sûr qu'elles seront toutes ratifiées par le Roi. Mais je dois te recommander de ne les pas trop multiplier, et songe en même temps que tu ne dois pas oublier l'autre moitié de l'armée qui, contre son vœu, a été obligée de rester en France. Je m'en rapporte à ton bon esprit pour juger la vérité de ce dernier raisonnement. Je n'ai pas montré ta lettre au Roi, parce qu'elle était écrite *ab irato*. Mais je lui en ai dit ce qu'il devait en savoir, et ses réponses ont été aussi prononcées que tu pourrais le désirer. Je ne te parlerai pas de ce que Joinville a écrit en envoyant le résumé qu'il t'a présenté. V. doit en parler aujourd'hui au conseil et prendre les ordres du Roi. Sans doute il faut établir un ordre positif dans l'administration de l'armée; sans doute il faut éviter les abus, et mettre le plus d'économie qu'il sera possible, mais il faut avant tout que le service soit assuré. M. de V. t'écrira sûrement à ce sujet, et il te parlera en même temps de la Régence. Je ne défendrai pas les fautes qu'elle fait, mais je dois te bien recommander de ne rien négliger pour éviter ce qui pourrait faire croire à une rupture, ou même à une trop forte dissenssion entre la Régence et toi, jusqu'au moment où le Roi aura enfin recouvré sa liberté. Je souhaite bien vivement que les espérances que La Ville te donne se réalisent, mais je n'ose pas encore m'y livrer malgré tous les moyens que V. a mis à ta disposition.

Je joins ici l'état de ma trop belle chasse d'hier: c'est la dernière, et Girardin assure que nous en trouverons autant l'année prochaine. C'est bien moi qui ai tué le cerf; je n'ai vu sa tête qu'au moment

où mon coup portait, et comme cela arrive toujours je ne l'ai pas manqué. J'ai donné une *blanc* à de Vienne qui était venu voir la chasse, et j'ai donné 3 biches pour l'équipage qui est arrivé à Versailles. Le Roi va très bien et il est sorti aujourd'hui. Portal que j'ai vu ce matin était fort content. J'ai bien embrassé hier les enfants pour toi, ils sont bien gentils et se portent à merveille, ainsi que le vieux père. Ta sœur te dit mille choses. Adieu, cher et bien cher enfant, je te presse sur mon cœur et tu sais combien il t'aime.

Paris, 14 juillet 1823.

J'ai reçu, bien cher enfant, ta lettre du 8. Tu as dû voir, par ma réponse du 6, que j'étais bien loin de t'en vouloir de m'avoir dit tout ce que tu pensais et sentais. J'étais sûr que tu serais plus calme au bout de 24 heures, et j'en ai eu la preuve par celle que tu as écrite le 7 à M. de V. J'espère que tu ne seras plus dans le cas de te plaindre justement du d. de B., et qu'il aura senti que, par devoir et par intérêt, il devait se conduire vis-à-vis de toi d'une manière plus convenable; au surplus tout cela tient à l'école de Buonaparte, et pendant que nous étions (1) le d. de Feltre a voulu aussi prendre vis-à-vis de ton pauvre frère le même ton qu'il aurait pu avoir vis-à-vis d'un simple colonel. Parle-moi toujours avec la même confiance, tu feras du bien à mon cœur, et je te répondrai avec la même franchise. C'est toi qui m'as appris que le ministre avait fait nommer maréchal de camp un de ses aides de camp. Je l'improuvais entièrement et je trouve comme toi qu'il a eu tort; mais ce dont on avait déjà parlé et ce dont j'ai acquis depuis la certitude, c'est que l'on va mettre à la retraite 12 et 14 lieutenants-généraux et 30 maréchaux de camp, qui seront remplacés par des officiers en activité de service. On m'a assuré en même temps que l'intention du Roi était de laisser à ton choix la moitié de ces nominations, pour que tu puisses les distribuer parmi les officiers qui composent ton armée, et de réserver l'autre moitié pour la partie de l'armée qui est restée en France. Cet arrangement me semble bon en lui-même, et je crois qu'il te satisfera jusqu'à l'époque où tu recevras les ordres du Roi à cet égard. J'ai vu V. un moment, qui m'a montré ta lettre du 9. Je suis étonné qu'à cette époque tu n'aies aucune nouvelle de Cadix, ni de la suite de la demi démarche de Morillo, ni enfin du corps de Molitor; mais j'espère que nous aurons bientôt des détails que nous attendons avec impatience. Je désire vivement et j'espère que la grande affaire de Cadix se décidera bientôt d'une manière satisfaisante; mais enfin il faut tout prévoir, et si les misérables, qui tiennent le Roi dans leurs mains, voulaient continuer à se défendre, je voudrais savoir: 1° combien tu pourrais réunir de nos troupes aux 12.000 hommes à peu près, que Bordesoulle et Bourmont ont à leurs ordres, en réunissant devant Cadix une partie du corps de Molitor et une partie de celui qui est à Madrid; 2° quel sera à peu près le nombre de troupes espagnoles qui auraient la même destination, pour former le blocus exact de Cadix ou pour en former le siège; 3° si tu es sûr d'avoir à ta disposition assez d'artillerie de siège et de munitions pour commencer le siège de Cadix et des forts qui l'environnent; 4° enfin si Bordesoulle et Bourmont, aidés par les bâtiments de l'escadre, peuvent attaquer l'île de Léon et la prendre. Ces quatre questions ne sont que de moi, mais j'ai besoin que tu y fasses des réponses claires et positives. Je suis fort aise que tu aies été content de Joinville, on doutait un peu de ses sentiments, mais la confiance qu'on lui a témoignée et la manière dont tu l'as traité, doivent *blanc* si [*blanc*] au [*blanc*] du Roi, et tout le monde rend justice à ses moyens. Je voudrais bien aussi le voir à la place du pauvre et très pauvre Perseval, mais il sera difficile d'y amener le maréchal.

Nous nous portons tous fort bien. Le temps s'est un peu réchauffé, et j'en suis fâché pour toi et nos troupes. Adieu, cher et bien enfant, je t'embrasse mille fois du plus tendre de mon cœur.

J'espère être en sainteté demain matin, et tu sais pour qui je prierai du fond de l'âme.

Paris, 15 juillet 1823.

Je ne comptais pas t'écrire aujourd'hui, cher enfant, mais j'ai reçu ta lettre du 10, et quoique j'aie peu de temps à moi, il faut que j'y réponde tout de suite. Je conçois tout ce que tu éprouves et c'est du fond du cœur que je partage tout ce que tu sens; mais je m'en rapporte à toi pour écarter de ton esprit ce qui te porterait au dégoût et au découragement. D'abord tu te mets entre les mains de Dieu, et certes, en le lui demandant de toute ton âme, il te donnera la force qui t'est nécessaire pour surmonter les obstacles et les embarras auxquels tu es sans cesse exposé. Ensuite je puis t'assurer que tu peux compter sur le Roi. Je te réponds du dévouement de M. de V., pour la chose publique et pour toi en particulier. Enfin je ne parle pas de moi; tu connais mon cœur, et tu sais qu'entre nous c'est à la vie et à la mort. Si je te trouvais un tort je pourrais te le reprocher; mais vis-à-vis de tout le monde mon fils a toujours raison. Avec de pareilles assurances, va droit ton chemin, écarte les obstacles sans y employer de violence, et termine honorable-

(1) [illegible]

ment et glorieusement la grande opération que tu as conduite jusqu'ici d'une manière si brillante et si flatteuse pour l'amour-propre paternel. Je ne te dis rien d'Oudinot, c'est peu de chose ; son caractère est quelquefois insupportable, mais, avec de la bonté et l'apparence de la confiance, tu en feras ce que tu voudras. Pour la Régence, il faut la ménager, parce que tu en as besoin. Il ne faut pas être trop économe vis-à-vis-d'elle, mais il faut la contenir le plus possible et faire agir M. de Talaru d'après tes ordres et tes instructions. Enfin vis-à-vis d'elle, il faut gagner du temps, en la ramenant toujours à la nécessité de former des corps d'armée organisés et en état de servir le Roi pendant sa captivité, et après sa délivrance. Quant au d. de B., je l'ai défendu tant que je l'ai pu, parce qu'il a bien servi sous plus d'un rapport, parce que sa couleur très royaliste lui a fait un grand nombre d'amis et de partisans, et parce que je redoute, ainsi que V., tout changement marquant dans le gouvernement : mais sa conduite vis-à-vis de toi n'est plus soutenable, et à moins qu'il ne la change du tout au tout, ce qui n'est guère probable, il sera promptement éloigné du ministère. J'ai la preuve que le Roi est très éclairé sur son compte, et, d'un mot, tu en seras débarrassé. L'ordre qu'il s'est permis d'envoyer à Joinville, contre l'avis de tout le conseil, est une arme suffisante pour en finir avec lui le jour où on le voudra. V. a voulu faire indirectement une nouvelle tentative vis-à-vis du Roi, je n'en connais pas encore le résultat, mais on ne croyait pas à aucun succès à cet égard. Je crois que V. a bien fait de la tenter pour se donner raison jusqu'au bout. Quant à la Reine de Portugal, tu as répondu à merveille, et ce ne sera que par l'ambassadeur que l'on pourra savoir s'il est convenable de faire parvenir des conseils au Roi, ce dont je doute. Tu as très bien fait de défendre à Joinville de partir et de lui ordonner de continuer son travail sur les bases qu'il t'a soumises.

Toute la famille se porte bien. Ta sœur est à Saint-Cloud pour fêter le petit Henri, elle revient pour dîner, et ce soir il y a spectacle chez elle. Adieu, cher enfant, je te presse sur mon cœur comme il t'aime.

J'ai bien prié Dieu pour toi, ce matin ; j'avais reçu ta lettre avant ma confession.

Paris, 13 [illegible] 18[illegible]

J'ai reçu, cher enfant, ta lettre du 12. Je suis bien peiné de la mort de ce pauvre Saluces. C'est une perte pour toi, et, comme tu le dis, il est vivement regretté par tous ceux qui le connaissaient. Je ne sais pas [illegible] il a un cœur et une âme que l'on retrouve toujours. J'ai vu M. de V. et tu peux compter que le Roi approuvera beaucoup la mission que tu as donnée à d'Osmont. Tu as bien fait de le faire passer par le port Sainte-Marie, et de l'autoriser à accepter les petits bâtiments dont Bordesoulle croyait avoir besoin, si, comme je voudrais l'espérer, on lui en offre à Lisbonne ; mais j'ai peur de l'influence de l'Angleterre qui, pour ne jamais se déclarer contre nous, ne serait pas fâchée de voir notre guerre se prolonger. La soumission de Morillo et sa réunion au général Bourke est sûrement un des évènements les plus heureux que nous puissions espérer ; mais comme malheureusement, dans sa seconde proclamation, il adresse beaucoup de reproches à la Régence, je crains que celle-ci ne se montre bien sévère à son égard. Cependant elle devrait sentir que, sans mettre beaucoup de confiance en Morillo, elle devrait profiter de l'exemple qu'il donne au reste de l'armée qui peut et doit influer beaucoup pour hâter la conclusion de nos affaires. Je désire donc vivement qu'elle écoute les sages conseils que tu lui feras donner à cet égard. M. de V. m'a communiqué la note que le d. de l'Infantado t'a remise. Elle n'est excusable qu'en réfléchissant que cette pauvre Régence est travaillée de tous les côtés. Je trouve cependant qu'elle aurait pu se dispenser de te donner des conseils qui sont inutiles et peu convenables. V. m'a aussi communiqué les réponses qu'il t'envoie aux quatre articles de la note de la Régence. Je les trouve très bien, très positifs, et si tu les juges de même, tu devras charger M. de Talaru de les porter ou de les envoyer à la Régence. Nous avons parlé ensuite d'un objet bien intéressant. Voici en peu de mots ce dont il s'agit. Nous considérons l'un et l'autre la guerre de campagne comme à peu près terminée, et nous croyons qu'à présent, il ne sera plus question que des sièges. Lauriston et le Prince de Hohenlohe sont chargés de ceux de Pampelune et de Saint-Sébastien, Moncey de celui de Barcelone et probablement B. et M. vont s'occuper de ceux de la Corogne et du *blanc*. Reste le plus important et le plus décisif : celui de Cadix. Jusqu'ici ta position à Madrid était indispensable comme point central militaire et, sous le même point de vue, comme centre politique. Mais aujourd'hui que les divers corps de ton armée ont des destinations fixes, et que de l'autre côté la réunion des ministres étrangers à Madrid, et l'arrivée de notre ambassadeur peut te dispenser de continuer, des relations directes journalières et souvent peu agréables avec la Régence, ne sont plus d'une nécessité absolue. Le Roi, V. et moi nous pensons qu'il est temps de te parler d'une idée qui nous a déjà occupés plus d'une fois. Jusqu'ici elle était inexécutable. Tu devines déjà ce dont

il est question. Le dénouement de ce grand drame politique est entièrement renfermé dans Cadix. Eh bien, autant que nous pouvons le juger étant aussi éloignés du théâtre, nous pensons donc que la présence à Séville d'abord, ensuite à Xérès pourrait être de la plus grande utilité pour hâter la conclusion de l'événement, et pour te donner toute la gloire de cette belle campagne. Si nos ennemis persistent à faire une défense opiniâtre, ta présence donnera une nouvelle impulsion à nos troupes et leur fera entreprendre avec ardeur les efforts les plus périlleux. Si au contraire la crainte des châtiments amène les meneurs de Cadix à consentir, pour la vie et pour l'argent, à délivrer le Roi et sa famille, tu terminerais en quelques heures un traité quelconque, que ni Bordesoulle ni aucun de tes généraux ne pourraient peut-être prendre sur eux de signer, quelque latitude que tu puisses leur donner à cet égard. On peut faire ici deux objections : 1° que l'expédition peut ne pas réussir, ou traîner tellement en longueur qu'on puisse la regarder comme manquée : 2° que la Régence, poussée par des têtes exaltées, ne profite de ton absence pour agir de manière à nuire à la cause qu'elle est appelée à défendre. On peut répondre : 1° que si tu restes à Madrid, tu n'en as pas moins le commandement de toute l'armée; et par conséquent la responsabilité morale du résultat de ses opérations. J'ajouterai à cela, que le but de la grande mission qui t'a été confiée est avant tout, et même uniquement, la délivrance du Roi. 2° Que si la Régence est assez dénuée de raison pour faire des actes de folie pendant que tu dirigerais et activerais par ta présence l'opération de Cadix, tu n'en serais responsable en rien. D'ailleurs M. de Talaru étant entièrement à tes ordres, tu lui laisserais toutes les instructions que tu jugerais convenables. Je suppose que M. de V. t'écrit aujourd'hui dans le même sens, mais ce qu'il te dira et ce que je dois te répéter, c'est que ceci est très loin d'être un ordre, pas même une insinuation, c'est tout simplement une idée que nous soumettons à ton jugement et à laquelle tu es libre de faire toutes les objections que tu voudras, même de t'y refuser entièrement. J'ajoute une seule chose : c'est d'exiger de toi que tu ne quittes pas Madrid, si tu croyais que cette nouvelle course pût être nuisible à ta santé. J'ai assez de courage pour te voir exposé aux coups de canon, mais je te préviens que j'en manque absolument pour ce qui pourrait te rendre malade,

Nous avons appris ce matin que le Pape s'est cassé le haut de la cuisse en tombant dans sa chambre, et l'on ne croit pas qu'il survive à cet accident. C'est un vrai malheur pour le moment et pour les suites. — Tu ferais un grand plaisir à Fitz-James et à moi aussi, si tu pouvais placer son fils aîné dans les chasseurs. Je sais que d'Osmont, aux ordres de qui il sert, l'a déjà recommandé pour cela. C'est un bon et brave garçon, et le père, qui connaît et aime d'Argout, serait heureux de le voir dans son régiment. Ci joint l'état de ma chasse d'hier. Toutes nos santés sont bonnes. Je te serre dans mes bras et sur mon cœur comme il t'aime.

Paris, 19 juillet 1823.

J'ai reçu, cher enfant, ta lettre du 14, ainsi que celle de la Reine de Portugal. Je l'ai communiquée tout de suite à M. de V. qui l'a portée au Roi. Le secret restera entre nous trois, tu peux en être sûr. Je n'ai qu'une seule chose à dire sur le contenu de cette triste lettre : c'est de désirer ardemment que la Reine voie trop en noir sur le compte des personnes qui entourent son mari, et sur le résultat qu'elle craint de leurs projets et de leur conduite. La présence de notre armée en Espagne a pu et a dû contribuer essentiellement aux événements qui ont eu lieu à Lisbonne; mais nous n'avons pas fait la moindre démarche à cet égard, et la conduite très prudente que tu as tenue vis-à-vis du comte d'Amarante, lorsqu'il est entré en Espagne, en est la preuve frappante. Tu dois donc continuer à tenir la même ligne de conduite, et en cela, ta réponse verbale à l'envoyé est très juste et très sage. Mais je pense, ainsi que V., qu'il eût été plus prudent encore, de ne rien ajouter en fait d'institutions, et surtout d'éviter le mot de constitution, qui peut s'entendre de bien des sens différents, et qui peut faire dire encore que notre intention est d'établir dans la péninsule des formes de gouvernement semblables aux nôtres, ce qui aurait bien des inconvénients, et ce qui sortirait des bornes renfermées dans le discours du Roi, et dans tes proclamations. Au surplus, ceci est beaucoup plus une réflexion qu'un reproche, et V. conçoit, ainsi que moi, que tu aies été entraîné un peu plus loin que tu ne l'aurais dû, par tout ce que tu vois et entends, tous les jours, autour de toi, de la part de personnes exagérées que nous n'approuvons guère plus que les liberaux. Ce que tu aurais pu mettre à la place de ta seconde phrase, et ce que tu pourrais même écrire si tu réponds à la Reine, c'est que tout le sort de l'Espagne et celui de toute la Péninsule est absolument renfermé dans Cadix, et que le Portugal se servira lui-même, s'il veut joindre ses efforts aux tiens pour hâter le moment de la délivrance du Roi et de sa famille; que c'est le grand et unique but des ordres que tu as recus du Roi de France, et que tu ne peux être occupé que de les exécuter le plus promptement possible. Telle est l'opinion du

Roi, de V. et de ton vieux père. Ceci me ramène naturellement au contenu de ma dernière lettre et celle que V. t'a écrite, et j'espère que Dieu permettra que ton opinion et ta santé ne mettront point d'obstacles à te voir diriger toi-même cette grande et décisive opération. J'attends ta réponse avec un peu d'impatience, mais je te connais trop bien pour ne pas être sûr d'avance que tu lèveras tous les obstacles que ta résolution pourrait rencontrer. Voici maintenant un ordre positif de ma part; c'est qu'en raison de la chaleur, qui est plus forte en Andalousie qu'à Madrid, tu fasses toute la marche en voiture. Cela est indispensable pour ta santé, et pour conserver tes forces dont tu auras besoin plus tard. J'ai dit à Fitz James tes bontés pour son fils aîné, ainsi que ton aimable souvenir. Il en est pénétré de reconnaissance, et je crois qu'il t'en offrira lui-même l'expression. Je vois bien que tu as nommé Chambrun un deuxième écuyer, mais je suppose que tu as fait le d. de (*blanc*) maréchal de camp, et tu n'en dis pas un mot. On a répété dans tous les papiers que tu avais fait Castelbajac maréchal de camp et que tu as donné les dragons de la Garde à Müller. Mais je suppose que c'est une histoire, puisque tu n'en dis pas un mot, et que tu sais que le Roi avait trouvé la nomination de Baillemont un peu prompte. Lord Hastings n'est resté que trois jours à Paris, et je ne l'ai plus vu depuis le dîner chez le Roi. Il m'a dit qu'il reviendrait dans quelque temps à Paris. Il est instruit de notre cadeau, il le recevra à son arrivée à Londres, et comme tu le disais fort justement, en tenant bon j'ai évité la lettre. Ta sœur est partie ce matin pour Rosny avec Mamzelle. C'est pour la saint Henri qu'elle ne doit fêter que demain. Elle revient lundi pour le dîner du Roi. Toutes nos santés sont bonnes. V. m'ayant renvoyé la lettre de la Reine de Portugal, je la joins ici en cas que tu veuilles y répondre. Je garde seulement les trois noms et je n'ai rien à faire du reste.

Adieu, cher et bien cher enfant, je te serre dans mes bras et sur mon cœur, comme il t'aime.

LE SOCIALISME ALLEMAND ET LA CRISE EUROPÉENNE

Le rôle de la Social Démocratie Allemande a été considérable, — et l'on pourrait presque dire — prépondérant, dans la crise que l'Europe a traversée cet été, et dont le « coup » d'Agadir marqua l'ouverture. Il ne semble pas que, jusqu'à présent, les écrivains professionnellement occupés à analyser les événements, et à peser les influences qui s'exercent sur les conflits, et sur leurs solutions, aient suffisamment mis en lumière cette action du « prolétariat organisé » d'Outre-Rhin. Sans doute les publicistes, qui défendent la conservation sociale, répugnaient à faire hommage du maintien de la paix aux masses populaires, ou révolutionnaires, de Berlin, de Hambourg, et de Breslau. Ils estimaient plus commode de constater sans commenter, et plus élégant d'imputer à l'habileté des diplomates, et à la prudence des gouvernements, la convention intervenue. Quant aux esprits qui se piquent de complaisance pour les idées avancées, ils n'ont guère discerné, sous l'enchevêtrement énorme des faits de toute espèce, et à travers les multiples péripéties qui ont marqué les négociations Franco-Allemandes, cette méthodique résistance des travailleurs Prussiens et Saxons aux excitations guerrières, cette féconde opposition de millions d'hommes, — consciemment ou inconsciemment associés, — au déchaînement des forces de destruction.

Et pourtant, au cours des quatre mois qui ont précédé le traité, — durable selon les uns, boiteux et précaire suivant les autres, du 4 novembre 1911, la Social Démocratie n'a pas cessé un seul instant d'exposer son dessein pacifique et de réfréner les provocations.

Non seulement elle s'est montrée constante en ses vues, inébranlable en son orientation, mais encore elle est l'unique parti d'Allemagne qui, du début jusqu'à la fin, ait lutté contre les tendances belliqueuses. Pendant cette période si grave pour l'histoire du monde, en ces jours où d'aucuns se demandaient si les canons ne partiraient pas tout seuls, et si les routes n'allaient pas retentir de la marche cadencée des régiments, elle a concentré, pour ainsi dire, en elle, toute l'humanité du monde germanique. Les partis, entre lesquels se distribue là bas la bourgeoisie industrielle et commerçante, ceux qui embrassent, dans leurs cadres, l'aristocratie terrienne, — défaillante comme partout, — se répandaient en invectives furieuses, et accueillaient sans frémir l'hypothèse d'une gigantesque conflagration européenne. Ils ne discutaient même plus l'opportunité d'une guerre, les chances de succès qu'elle comportait, la puissance des interventions qu'elle pouvait provoquer, les formidables désastres de toute espèce qu'elle suspendrait sur l'Allemagne. Hormis quelques spéculateurs, qui se préoccupaient des répercussions que les nouvelles alarmistes exerçaient sur la Bourse, et quelques gros directeurs de Banque, qui appréhendaient des retraits précipités et une banqueroute éventuelle, toute la classe féodale et toute la classe moyenne appelaient

le conflit armé comme une solution nécessaire, — ou l'admettaient comme une inéluctable fatalité. Non point que ces catégories sociales fussent plus spécialement désireuses d'affonter les périls du champ de bataille; mais elles s'imaginaient que l'Empire ne pouvait sortir qu'en tirant le glaive, de la crise créée par lui, ou tout au moins exploitée par lui; et si cette conviction n'avait point partout pénétré en elles, leurs dirigeants saluaient, dans l'extrême tension continentale, la plus merveilleuse conjoncture politique qui put être offerte à leur propagande.

Il ne faut pas oublier, en effet, que les élections du Reichstag doivent avoir lieu constitutionnellement au début de l'année 1912, et que, pour obéir à une tradition déjà enracinée, le souverain et les classes gouvernantes d'Allemagne surexcitent, aux veilles de scrutins, le chauvinisme contre la Social Démocratie. Cette fois, l'exaltation pangermaniste a dépassé toute mesure, ainsi que le chancelier de Bethmann Hollweg prit soin de le proclamer dans son second discours devant les représentants, le 11 novembre 1911. Mais le chancelier eût dû reconnaître, en cette harangue, qu'il avait lui-même réveillé le pangermanisme. L'envoi de la *Panther* à Agadir n'était guère à l'origine qu'une manifestation électorale, — un acte, en tout cas, destiné à refaire l'unité de la féodalité et de la bourgeoisie allemandes, et à impressionner l'esprit des masses travaillées de plus en plus par les idées subversives. Les passions belliqueuses ou impérialistes s'étaient ensuite déchaînées si fort, que les ministres s'étaient sentis débordés, et qu'ils s'étaient demandé avec anxiété s'ils n'avaient pas suscité une agitation disproportionnée à l'objectif proposé.

Quelque parti bourgeois qu'on considère Outre-Rhin, durant cette période de quatre mois, les aspirations pacifiques innées, en toute catégorie d'hommes, sont refoulées et presque abolies. Les journaux qui représentent les fractions politiques, de la droite à la gauche, (bien entendu je laisse la Social-Démocratie en dehors), rivalisent de violence contre la France et surtout contre l'Angleterre. Dès que la chancellerie de Berlin fait mine d'accepter un compromis, de s'orienter vers un accord amiable, elle est injuriée copieusement, et vilipendée sans réserve par des hommes qui se piquent pourtant de loyalisme et de dévouement à l'Empire. C'est que les gazettes reçoivent le mot d'ordre des chefs de groupes, et que ces leaders ne pensent qu'aux élections futures. L'Allemand est fier des victoires passées, soucieux de la dignité de son pays, convaincu de la supériorité de son armée. Les Bassermann et les Heydebrandt s'imaginent qu'ils assureront le triomphe de leurs programmes et de leurs candidats, s'ils exploitent ces sentiments. L'ennemi, électoralement et socialement parlant, est le socialisme; et comme le socialisme fait profession de défendre la paix et de proclamer la fraternité des nations, il s'agit de le noyer sous une vague formidable de pangermanisme agressif. Telle est la raison majeure de la crise belliqueuse qui a agité nos voisins. On dirait presque que les partis bourgeois se sont pris à leur propre piège, et que pour avoir voulu inculquer, aux masses ouvrières, la notion plus ou moins grisante de la guerre nécessaire, ils ont été séduits et entraînés par leurs déclamations systématiques. Pendant des semaines et des semaines, la *Gazette de Voss*, la *Gazette de Cologne*, la *Deutsche Tageszeitung*, la *Deutsche Rundschau*, la *Post*, et combien d'autres ont propagé les pires excitations. Heureusement la foule ne les lisait point. La Social Démocratie avait déjà assez d'empire sur les masses urbaines, pour les soustraire à ces influences délétères.

Lorsqu'on étudie les discours, qui ont été prononcés, au Reichstag, au cours des mémorables débats des 9, 10, 11 novembre 1911, on est surpris de constater que, le chancelier et les députés socialistes exceptés, tous les orateurs, qui ont pris la parole, ont cédé à un même vertige d'impérialisme. Chacun d'eux songeait à sa clientèle électorale, qu'il espérait retenir ou grossir. Les nationaux libéraux et les conservateurs se tenaient, en vérité, dans leur rôle, car ni les uns ni les autres n'ont contact avec les couches profondes du peuple allemand : ceux-ci représentent les hobereaux de la vieille Prusse, et ceux-là la grande industrie des villes. Mais le centre catholique, s'il a une aile aristocratique en Silésie et en Bavière, se pique, dans les contrées Rhénanes, de recruter ses effectifs parmi le prolétariat minier et manufacturier. Cette fois, il a sacrifié sa gauche à sa droite, bien que le socialisme l'eût déjà fortement entamé aux récentes élections partielles, — et cette attitude pourrait lui attirer de graves mécomptes. Quant aux différentes fractions libérales et radicales, avec plus de formes, elles ont payé aussi tribut au nationalisme; et préoccupées de garder, au scrutin de 1912, le rang que le chancelier de Bulow leur avait assigné au scrutin de 1907, elles n'ont pas été les dernières à pousser des clameurs ultra-chauvines. La discussion parlementaire, qui suivit la communication de l'accord Franco-Allemand, laissa une impression pénible : il semblait que tous les partis, qui contribuent à former les majorités gouvernementales temporaires, fussent irrités du maintien de la paix, et résolus à revendiquer la guerre pour le Maroc. Même si l'on faisait la part, dans ces diatribes, de la préoccupation électorale, elles restaient éminemment dangereuses;

elles correspondaient à un état d'esprit, qui s'était peu à peu accusé au cours des négociations, que les journaux avaient exprimé, mais dont beaucoup de personnes mettaient en doute la stabilité. Or les débats du Reichstag manifestaient une étrange unanimité des élus de la classe dirigeante.

Que ceux ci voulussent réellement ou immédiatement la rupture avec la France et l'Angleterre, qu'ils la tinssent pour inévitable à très bref délai, qu'ils prétendissent seulement en imposer à l'opinion par leurs propos intempérants : peu importait. Si aucun contrepoids ne s'était révélé, si aucun parti organisé n'eût fourni une armature à la résistance des masses éprises de paix, le gouvernement impérial eût risqué d'être entraîné à son tour à des initiatives graves. On a fait grand cas, à de certaines heures, de l'attitude de la finance allemande : dans quelques milieux, on lui a attribué même une part décisive dans la solution du conflit. Son influence a été très exagérée, et dans la réalité les financiers d'outre-Rhin se sont divisés comme les financiers français, en sorte que les deux courants aux prises ont abouti à se neutraliser. Si aux approches des échéances, les grands établissements de crédit de Berlin, de Dresde, de Darmstat, ont supplié M. de Kiderlen Waechter de lancer des notes rassurantes, pour conjurer la panique des déposants, — d'autres banques, dont les chefs étaient affiliés aux partis national libéral et conservateur, escomptaient les profits d'une guerre victorieuse, et d'une conquête coloniale quasi-illimitée.

Le gouvernement impérial s'est donc trouvé devant une étrange situation. Il repoussait l'hypothèse d'une conflagration provoquée par lui, et M. de Kiderlen Waechter, en ordonnant l'envoi de la *Panther* à Agadir, ne semble pas avoir prévu tout le bruit, que cette équipée ferait dans le monde. Guillaume II, personnellement, ne tenait point à mettre en branle ses corps d'armée, car s'il se complaît parfois dans l'évocation des guerres passées, il appréhende, à juste titre, les guerres futures. Mais tous les partis, qui soutiennent d'ordinaire les chanceliers contre la Social Democratie, et qui par suite constituent la charpente même de l'Empire, estimaient l'heure venue de briser les coalitions matérielles et morales qui encerclent l'Allemagne. Un seul parti : la Social Démocratie, résistait à cette poussée d'excitations nationalistes. Et c'est elle qui l'a emporté ; c'est elle, — pour tout dire, — qui avait déterminé, dès les premiers jours d'août, la conduite expectante du Kaiser et de M. de Bethmann Hollweg. On ne saurait prétendre que ceux-ci se soient appuyés sur elle, mais on n'exagère rien en affirmant qu'elle a réussi par sa pression, à balancer, et même à annuler l'effort des partis bourgeois.

Comment a-t-elle pu s'approprier cette victoire retentissante, et qui aura, de toute évidence, sa répercussion au scrutin de Janvier? Par l'organisation.

A aucun moment de l'histoire contemporaine de l'Allemagne, cette Social Démocratie n'a progressé à un égal degré, ni marqué une pareille vigueur d'accroissement. Au lendemain des élections de 1907, elle semble écrasée. De 78 sièges, elle rétrograde à 43. M. de Bulow, au soir même de cette défaite qu'il a préparée, en associant les libéraux aux conservateurs, célèbre ce recul caractéristique de la révolution sociale. Mais les propagandistes du socialisme ne se découragent point : ils s'expliquent, ils argumentent, ils calculent. Sans doute, ils ont perdu près de la moitié de leurs élus, mais le nombre des électeurs, qui leur donnent leurs suffrages, a grossi de 250.000, dépassant notablement trois millions; ni les nationaux libéraux, ni les conservateurs, ni le centre catholique, — ce dernier, malgré ses 106 sièges, — n'atteignent à un semblable chiffre. Près de 30 p. 100 du corps électoral de l'Empire se rangent derrière le drapeau rouge. Le système des découpages abusifs de circonscriptions, la pression administrative, la coalition des fractions bourgeoises sont venus à bout des Social Démocrates : ceux-ci ne tarderont pas à reprendre l'avantage.

Ils ont tenu parole. De 1907 à 1911, ils ont regagné 9 sièges : partout les effectifs de voix, qu'ils obtenaient, grossissaient sensiblement, et ce sont ces succès mêmes qui ont inquiété et irrité leurs adversaires, au point que ces derniers ont envisagé une grande crise extérieure comme nécessaire et désirable. Ne disait-on pas couramment à Berlin, l'été dernier, que le Reichstag de 1912 comprendrait 120 collègues et amis de Bebel?

Si l'on apprécie, à sa juste valeur, la poussée énorme de la Social Démocratie au cours de la période actuelle, cette prophétie ne paraîtra point surprenante. Le contingent des cotisants montait à 530.000 au moment des élections de 1907; il s'élevait à 720.000 l'an dernier, à la veille du congrès de Magdebourg, à 836.000 cette année à la veille du congrès d'Iéna. Les douze mois, qui se sont écoulés de septembre 1910 à août 1911, ont été particulièrement fructueux, parce que le renchérissement des vivres a provoqué, Outre-Rhin, une indignation croissante contre le gouvernement et contre les classes possédantes. J'ai recherché, dans le rapport du comité directeur au congrès d'Iéna, les données qui permettent de mesurer, région par région, l'expansion du parti. L'augmentation globale des effectifs a atteint à 16 p. 100 d'une année à l'autre, pour toute l'Allemagne, mais cette moyenne a été sensiblement dépassée dans certaines contrées. Le coefficient de

majoration a été de 38 p. 100 dans la Prusse orientale, de 31 p. 100 en Posnanie, de 31 p. 100 dans la zone de la Sarre, de 39 p. 100 en Alsace-Lorraine. On compte 128.000 adhérents dans l'agglomération berlinoise, 20.000 à Breslau, 25.000 à Francfort, 54.000 à Hambourg. Ce sont là des indications qui n'étonnent point, puisqu'elles se rapportent à des centres industriels surpeuplés, mais la pénétration dans les campagnes et jusque dans les districts inféodés aux hobereaux et, par nature, difficilement accessibles aux propagandistes, est bien faite pour stupéfier. La Prusse orientale compte 1.000 affiliés, la Prusse occidentale 8.000, la Poméranie 13.500, le Slesvig Holstein, 42.000, le Brunswick 12.000, le Mecklembourg aux institutions féodales 10.000. Il n'est plus un coin du pays où la parole socialiste n'ait retenti, où le *Vorwaerts* n'ait des abonnés, où la lutte contre le régime capitaliste ne soit prêchée avec véhémence. Si le calcul qui fixe la proportion de 7 électeurs environ pour 1 cotisant est juste, le parti socialiste enlèverait, en janvier prochain, plus de 5.500.000 suffrages. Il n'ose aller jusque-là dans ses prévisions les plus ambitieuses, mais il est bien certain de dépasser 4 millions.

On conçoit que ce contingent de 836.000 individus qui, à chaque heure, poursuit son recrutement, et qui s'appuie sur des disponibilités budgétaires considérables, inspire aux pouvoirs publics, empereur, chancelier, ministres, Chambres, une salutaire inquiétude. Le socialisme là-bas est une force qui grandit et dont rien n'a pu encore briser ou ralentir l'expansion. Ni les lois sociales ni les lois d'exception, — les deux formules entre lesquelles oscilla le Bismarckisme, — n'ont abouti à affaiblir son rayonnement, à décourager ses militants. Il a bénéficié de la répression qu'on dirigeait contre lui ; il a profité des concessions que, par intervalles, et dans le fallacieux espoir de le maîtriser, on lui accordait.

Pendant longtemps, il a semblé que l'autorité impériale voulût chercher, dans une crise extérieure, un dérivatif au péril social, qu'elle méditât de noyer dans un bain de sang, à la frontière, les ferments révolutionnaires qui travaillaient le monde germanique. Mais les années se sont écoulées : il est trop tard. A coup sûr une guerre européenne demeure le suprême recours, aux yeux de certains hobereaux qui n'ont rien appris, ni rien oublié. Mais Guillaume II, plus prudent à mesure qu'il vieillit, appréhende les résultats d'un pareil conflit. Il ménage sa couronne, il craint d'avancer la minute de l'écroulement. Il est devenu pacifique par intérêt, et si, dans les derniers mois, il a plutôt calmé qu'attisé les passions chauvines, c'est qu'il ne se souciait pas d'exposer sa fortune, celle de sa maison, les institutions du nouvel Empire, à des risques, qu'il ne pouvait envisager sans frémir.

Et c'est ainsi que la Social Démocratie, par sa seule présence, par le prestige qui se dégage de sa puissance, a déjà contribué à pacifier le Continent. Que serait-il advenu, si son veto n'avait pas servi de contrepoids aux folles déclamations des nationaux libéraux et des conservateurs, et si le gouvernement impérial n'avait pas senti, devant lui, une résistance populaire, l'hostilité des millions d'hommes, — qu'inspire cette Social Démocratie, — à toute aventure belliqueuse ? Au surplus, le parti des travailleurs allemands n'a pas dissimulé, un seul instant, sa volonté très ferme de conjurer la guerre. Qu'on remonte aussi haut que l'on voudra dans l'histoire : on n'y trouvera pas de démonstrations pacifiques comparables, même de très loin, à celles que virent Berlin, Hambourg, Francfort, Leipzig, en août et en septembre derniers. Par centaines de milliers, les ouvriers, les employés allaient sur les places publiques, à l'appel des orateurs socialistes, proclamer leur haine du pangermanisme agressif, leur respect de la solidarité prolétarienne internationale. A côté d'une manifestation telle que le meeting de Treptow, où, de l'avis de certains journaux conservateurs, 400.000 personnes se rendirent en rangs compacts, que signifiaient les parlottes des cénacles et les ordres du jour des coteries coloniales ? L'Allemagne des salariés, toute entière soulevée, a offert un spectacle, que d'aucuns, par intérêt de parti, ont essayé de dissimuler, ou de diminuer, mais qui ne laissa pas d'exercer une action réelle, profonde, sur les personnalités reponsables de la politique.

Jusqu'au dernier moment, je veux dire — jusqu'après la signature de l'accord Franco-Allemand, la Social Démocratie a persévéré dans cette attitude. Séparée des partis bourgeois qui déploraient « l'humiliation » infligée au nom germanique par les conseillers du Kaiser, elle s'est dressée contre tous ces partis dans les séances mémorables du Reichstag. Lorsque le prince héritier, en colonel de hussard, est venu dans le palais de l'assemblée, comme pour seconder les violences des impérialistes, et désavouer la politique qui avait prévalu, ce sont les socialistes qui ont dénoncé l'incorrection du futur monarque. Ce jour-là, ils furent la voix de la nation : ils eurent le courage de proclamer ce que des millions de gens chuchotaient tout bas.

Je ne veux point discuter ici, après tant d'autres, la composition hétérogène de la Social Démocratie ; je n'entends pas rechercher si tous ses membres ont accueilli sans réserves les thèses révolutionnaires, qui sont l'essence du socialisme, et si sa croissance numérique n'a pas été achetée au prix d'un certain fléchissement doctrinal. En Allemagne

comme partout, des tendances diverses s'entrechoquent dans le milieu socialiste : les réformistes coudoient les intransigeants ; les démocrates ennemis des théories abstraites s'y rencontrent avec les purs disciples de Marx ; les querelles du Sud et du Nord, des députés de Bavière et des groupes Berlinois sont traditionnelles et continues ; mais nul n'ignore ces faits.

Ce que je me proposais de montrer, c'est que ce grand et puissant parti, avec une parfaite unanimité, avec une merveilleuse discipline, n'a cessé, durant ces quatre mois, de combattre pour la civilisation ; c'est que par ses journaux, par ses démonstrations publiques, par ses manifestations parlementaires, il a lutté inlassablement contre les fauteurs de guerre et les déclamateurs funestes. Si le sang n'a pas coulé à la frontière des Vosges, l'humanité lui est, pour une forte part, redevable du maintien de la paix. C'est une belle page que la Social Démocratie a écrite dans ses annales. Cette histoire récente est digne de l'épisode trop souvent oublié de 1871, qui valut à Bebel et à Liebknecht une condamnation pour haute trahison, — l'épisode de la protestation contre la conquête brutale de l'Alsace-Lorraine.

Nous saurons, dans quelques semaines, si le peuple allemand a compris cette leçon, ou s'il a été séduit par le nationalisme électoral, par les excitations calculées des partis conservateurs. Quelque faible portée que d'aucuns soient enclins à preter à ces constatations, le scrutin de 1912 aura sa valeur.

Paul Louis.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Maurice Mæterlinck (1).

I. — La Légende.

Qu'une légende vive autour de la réputation de Maurice Mæterlinck ; qu'elle ait servi le renom du poète et paraisse encore tantôt le favoriser et tantôt le combattre ; qu'elle ait été naguère une annonciatrice de gloire et désormais trahisse plus fréquemment qu'elle ne seconde le rayonnement de l'homme et de l'œuvre ; que cette légende, comme elles sont toutes, déformatrice du réel, nous propose, parmi d'étranges exagérations, un fond de vérité, ou mieux un prétexte plausible aux singuliers caprices, aux grossissements, à tous les mensonges de l'interprétation populaire ; qu'il y ait lieu de reviser cette interprétation, de percer cette nuée mensongère, d'écarter ces puériles caprices, et cette fable vaine, voilà, je pense, ce qui apparaîtra avec évidence, si l'on prend la peine de considérer l'homme, de le considérer dans son œuvre, où il s'est mis tout entier, où il s'exprime complètement, si l'on prend la peine de lire toute son œuvre sans parti pris, en oubliant les impressions anciennes, les souvenirs de lectures hâtives ou fragmentaires, dominées par les suggestions de l'heure, et d'envisager dans sa continuité logique l'une des activités littéraires les plus harmonieuses de ce temps.

Peut-être en pourrait-on dire autant de presque tous ceux qui comptent parmi les écrivains contemporains ; il n'est point de grande renommée sans légende, celle-ci précédant celle-là ; au point que les habiles, celle-là décourageant leur indiscrète ambition, travaillent eux-mêmes à fomenter celle-ci... Nul ne songera à prêter à Maurice Mæterlinck un tel dessein : tant son effort, fût-il capable de cette préméditation, eût été superflu ; tant son art et sa pensée, en leur sincérité profonde, suffisaient à provoquer un grossier, un illusoire et inévitable malentendu. Si l'on y insiste, si l'on dénonce ce malentendu, si l'on ne se hasarde point à aborder ce poète et cette poésie avant d'avoir mis en garde le lecteur contre un préjugé courant, c'est qu'en vérité ce préjugé est très fort, accepté, proclamé par des esprits très différents et non point toujours incapables de perspicacité ; c'est qu'entre tant de légendes où collaborent l'ingéniosité intéressée des hommes et des femmes de lettres et la naïveté du public, la légende de Maurice Mæterlinck est l'une des plus spontanées, des plus enveloppantes et des plus spécieuses ; si donc on n'aperçoit point là une exception, un semblable exemple n'en est pas moins rare ; sa rareté paraîtra plus singulière encore pour peu qu'on en dénombre les conséquences absurdes ; car il accrédite les opinions les plus contradictoires aux faits.

Quelle falote, étrange et déconcertante image le public, un certain public, qui pourrait bien être en France le grand public, ne s'est-il point faite de

(1) [illegible] et précédés d'une introduction (Lacomblez éditeur, Bruxelles). [illegible]

Maurice Mæterlinck! Poète des crépuscules, des demi ténèbres, où certains yeux n'aperçoivent qu'une nuit complète, peintre de régions décolorées et indistinctes où il n'y a rien à peindre, chasseur d'insaisissables proies, évocateur de fantômes, musicien d'une musique sans mélodie et presque sans paroles, abstracteur de quintessence, grand maître de l'abscons, ou jongleur de riens...; l'aime-t-on, on vante mystérieusement sa profondeur, son insondable profondeur, l'éloquence de son chuchotement, la sorcellerie de ses demi aveux et de ses réticences; l'aime-t-on moins, on le raille, on le traite de mystificateur, à moins qu'on ne s'irrite de ne saisir jamais, en son œuvre, que le néant... Pour combler d'aise ses admirateurs et légitimer l'incompréhension hostile d'une partie de la foule, il fut enfin entendu que ce Belge introduisait en ses poèmes — mélange délicieux, fraude horrible — l'âme étrangère; au confluent de la pensée française et de la pensée germanique, Maurice Mæterlinck accueillait tous les souffles de l'esprit; son miel était fait de suc flamand et de sève latine; on exaltait, on détestait en lui une double trahison, un enrichissement, une adultération des deux génies rivaux; on tomba d'accord que ce Gantois représentait chez nous la merveilleuse, l'intolérable fantaisie des races du Nord.

Et sans doute Maurice Mæterlinck est belge et peut-être flamand; un jour quelque prudent biographe précisera les conditions, les conséquences de cette hérédité; un jour quelque patient exégète, rapprochant, comparant, définira des parentés, tels cousinages lointains par où ce poète cesse de nous appartenir tout entier... Peut-être; et l'on sait de reste que Ruysbroeck l'admirable et Novalis ne seront point oubliés de ces chercheurs érudits; nous voyons en outre, que Maurice Mæterlinck traduit Macbeth et cite les botanistes allemands; et si quelques Français n'avoueraient guère moins de lectures étrangères, on peut penser toutefois qu'une nuance de familiarité caractérise celles dont l'auteur de Monna Vanna ne se cache point, et que sans doute bien peu de nos poètes s'enquièrent aussi aisément d'auxiliaires ou d'excitateurs par delà la frontière. Cela dit, j'aimerais qu'on n'insistât point outre mesure sur des influences qui ne semblent point avoir modifié notablement le tempérament de Maurice Maeterlinck, et peut-être contribuèrent moins qu'on ne serait tenté de le penser à le former. Qu'on veuille bien ici distinguer imitation et assimilation; sans doute s'apercevra-t-on que les vertus germaniques de ce poète exercent une activité plus subtile qu'on ne prétend d'ordinaire, et en vérité peu perceptible, et non point justement celle dont on a coutume de s'offenser ou de s'émerveiller. Car il faut n'avoir qu'une faible idée de la fantaisie, de ce don prestigieux, de cette veine magique qui court à travers les littératures septentrionales, de Shakespeare à Shelley, à Ibsen, et apparente à ces héros l'aimable génie d'une Selma Lagerlöf, pour en découvrir ici la jaillissante richesse; rien de plus rare chez nous; on citerait Rabelais, quelques poètes secondaires de la première moitié du XVIIe siècle, les essais de Gérard de Nerval, les comédies de Musset... une exception, quelques reflets instables. Maurice Maeterlinck ne nous rend point le prodigieux incendie, ni même les reflets. Un distingué critique suédois, M. Fredrik Böök, qui doit s'y connaître, étant le biographe de ce fou de génie, le lyrique Stagnelius, s'étonnait de n'avoir point tressailli à la représentation de l'*Oiseau bleu* : symbolisme pour salons parisiens, féerie sans élan, machinerie logique et froide. . jugement sévère, injuste en sa sévérité; peut-être le seul tort de Böök fut-il toutefois de juger de son point de vue germanique; de ce point de vue, je crois bien que le jugement demeure inattaquable.

Et l'on a dit que Maurice Mæterlinck, interprète d'une double culture, devait à une sorte d'hybridation de son génie les succès dont les Allemands, les Anglais, les Scandinaves, les Américains ou les Russes lui accordèrent, parfois avant nous, le bruyant réconfort; croient-ils le reconnaître pour l'un des leurs à tels traits qu'ils affectionnent sans en revendiquer le monopole — mélancolie de sa jeunesse, optimisme de son âge mûr, lyrisme latent, sens religieux de la nature, certaines indifférences (qui pourraient être belges) à la forme? Qu'il serait donc malaisé de peser les raisons de cette certitude ou de cette illusion! Qu'il est donc au contraire évident que cette illusion ou cette certitude fut heureusement secondée par des mérites efficaces et partout appréciables, j'entends ces mérites que la légende lui conteste le plus obstinément en France.

Si féru que l'on soit outre-Manche et outre-Rhin de fantaisie, de lyrisme imprécis et peut-être de philosophie nuageuse, si indulgent que l'on y ait toujours été aux caprices, même les plus étranges, du rêve, au vague et peut-être au vide, aux défaillances ou aux insuffisances de la forme, il ne faudrait pas croire que nos voisins méprisassent toujours la volupté de comprendre; ils n'eussent point davantage fêté Maurice Mæterlinck, s'ils l'avaient moins aisément pénétré; car Mæterlinck est aisément pénétrable; certes il n'est point obscur; peu d'auteurs marquent aussi fortement leurs intentions, les annoncent d'aussi loin, s'y tiennent aussi obstinément; cette obstination implique un dessein très net, peu complexe; en effet Maurice Mæterlinck n'embrasse à la fois qu'un très petit nombre de con-

cepts et excelle à les présenter isolés; peut-être cet isolement fait-il que les gens distraits hésitent à les reconnaître; dans le vide quasi absolu où il s'efforce de les faire apparaître, on les voit se déformer et comme grandir jusqu'au fantastique. Ne soyons pas dupes toutefois d'un simple procédé d'analyse; constatons plutôt le parti-pris violent de cette analyse, et que ce poète applique avec un étonnant sang-froid une méthode rigoureuse. Aussi bien ne connaît-on guère de poésie plus propre que la sienne à séduire l'intelligence; rien de plus logique que ses drames, de plus rationnel que son lyrisme; sa carrière tout entière, la croissance d'une pensée infiniment prudente permet d'en rendre compte; l'élément actif de cet art demeure le raisonnement discursif; l'imagination, lente à s'ébranler plutôt que paresseuse, la sensibilité même ne viennent qu'après; elles sont les habilleuses de cette dialectique, et le poète attend de leur complaisance la variété des ajustements symboliques. Disciplinées, elles ne s'émancipent guère; encore moins s'affranchissent-elles au point de commander et d'orienter un envol; et c'est pourquoi certains sommets où s'élève une héroïque exaltation demeurent interdits à Maurice Maeterlinck, et c'est pourquoi parler du mysticisme de Maurice Maeterlinck me semble un étrange abus du mot...

Ce poète est l'ennemi de tous les déréglements; amant placide de l'harmonie, ne redoutez de sa part nulle brusquerie; il aime l'harmonie, l'équilibre de la pensée; il entoure les idées des plus délicats hommages; il ne leur inflige nulle cohue; il leur témoigne une courtoisie insistante, un peu crédule, il est courtois jusqu'à la naïveté.... Je n'aurai point le courage de lui enfoncer un grief.. Mais que nous voici donc éloignés du ténébreux Maeterlinck de la légende, habitant d'on ne sait quels limbes crépusculaires. Une telle fiction est peu honorable pour notre temps; serions-nous aveugles? Aveugles au point de ne pas nous réjouir de cette flamme claire qui illumine une œuvre et une vie? Apprenons donc à aimer la beauté d'une lente et poétique méditation.

*
* *

Néglige-t-on *Serres Chaudes*, mince recueil de poèmes connu seulement des initiés, et où se lamentent une sensibilité adolescente et une raison inactive, mais déjà exigeante, c'est à son théâtre que Maurice Maeterlinck doit sa première réputation, ses plus précieux triomphes d'artistes... et la rançon d'une singulière méprise du public. Théâtre d'ombres où la lumière même ne parle point aux yeux, et qui sembla machiné par je ne sais quelle magicien de la nuit.

Ainsi l'erreur fut commise sur le point où nous sommes bien forcés de la juger le plus inexcusable:

Qu'un vaudevilliste, un habitué de nos scènes du boulevard n'éprouvent nul plaisir à la représentation de la *Princesse Malaine* ou des *Aveugles*, cela prouve la sévérité d'une providentielle justice; que des critiques professionnellement voués à l'admiration des pièces de Dumas fils, de Meilhac et Halévy, ou des divers Scribes qui assureront l'éternelle prééminence de notre florissante industrie dramatique, aient souri ou se soient esclaffés aux premiers drames de Maeterlinck, cela est fâcheux, mais ne l'est que pour la mémoire de ces facétieux et négligeables pontifes. Rien là que de normal, de régulier et de satisfaisant. Mais il n'est pas satisfaisant que la foule ait tressailli de leur niaise hilarité : il n'est point normal, ou du moins il n'est point nécessaire et fatal, que la poésie soit bafouée, raillées les plus terribles fatalités de notre nature et de notre vie. Notre théâtre ne considère généralement que des réalités assez basses; il n'est la plupart du temps qu'une exploitation mécanique des réflexes les plus immédiats, et des passions les plus extérieures; il n'admet qu'un simulacre de pensée; il n'est riche que de fausse monnaie poétique (on connaît quelques belles exceptions). Fallait-il donc condamner un art nouveau, parce qu'il invoquait des réalités d'un autre ordre, parce qu'il visait plus haut et plus loin, parce qu'il nous offrait des spectacles d'où nous ne sortirions ni avilis, ni excédés de fastidieuses redites? Un public égaré par la plus déplorable tradition a bien pu [illegible] préférences de l'avenir, de grands honneurs sont réservés à Maurice Maeterlinck, car son effort fut l'un des plus résolus et des plus cohérents parmi ceux qui tentèrent d'arracher la scène à la platitude, à la bassesse, à l'ignominie.

Est-il donc si déconcertant, ce théâtre dont les personnages essentiels, et presque les seuls personnages, sont l'amour, la terreur et la mort? Sont-ce là des inconnus, de ces passants fortuits qu'il nous est loisible de saluer distraitement ou d'ignorer? Non sans doute; ils se mêlent à notre vie, et sont nos maîtres; nous déguisons toutefois notre servitude; nous maquillons poliment ces tenaces compagnons, nous n'osons jamais les considérer à visage découvert; nous nous détournons d'eux; leur image nous semble moins effrayante, si nous l'enfermons, réduite à notre mesure, en nous-même. Or, il plut à Maurice Maeterlinck de l'en arracher; il dresse devant nous ces invisibles, leur restitue leurs privilèges, leur donne un langage, et presque une figure, les hausse

à la dignité, que nous leur disputons vainement, de [illegible] en tous les drames où s'agite notre sort incertain. A t-il tort? Parce qu'ils n'ont point de corps, en sont-ils moins réels, moins puissants, omniprésents et tyranniques? A leur suite se glissent d'autres acteurs, anonymes souvent, que nous connaissons bien sans les pouvoir désigner, instigateurs de nos pressentiments, auxiliaires de nos passions, de nos enthousiasmes, de nos douleurs, truchements de l'indicible, émanations des forces prodigieuses qui rôdent hors des prises de nos sens et gouvernent l'univers. Certes, nous les connaissons bien, et le cerveau le plus obtus a frémi quelque jour devant leur majesté inconnaissable... Auprès de ces innommés l'humanité ne saurait apparaître que ridiculement chétive; Maurice Maeterlinck nous dépouille de tout ce qu'il leur accorde; quels infortunés fantoches, ses personnages de chair et de sang! poupées hagardes, et qui ne sont guère que les spectatrices épouvantées de conjurations irrésistibles.

Conception dramatique, s'il est vrai que la fatalité et la terreur animent d'un assez beau mouvement le théâtre d'Eschyle et de Shakespeare; conception favorable à une certaine analyse psychologique, puisqu'elle s'applique à considérer des passions isolées, à l'état pur; conception grossissante, car elle accorde à nos plus fugitifs émois un retentissement métaphysique et quasiment divin; conception poétique, étant soucieuse de ne point séparer nos actes de leurs plus lointaines racines et de respecter leur correspondance avec l'infini; conception claire, et qui tombe sous le sens à la première scène d'un ouvrage de Maurice Maeterlinck, claire, et ce n'est point assez dire, limpide; de quoi on ne ferait pas si grand état, si justement cela n'avait été fréquemment nié.

Des voix surhumaines retentissent à travers le drame, si puissantes, si pressantes, et si intelligibles, que nous pardonnons à ces hommes et à ces femmes leur balbutiement, grise mélopée dessinée sur de plus subtils accords; de terribles présences nous sont révélées avec une insistance qui n'autorise ni un doute, ni une hésitation; citerai-je deux drames types, où la technique de Maeterlinck triomphe avec intransigeance, la *Mort de Tintagiles*, ou plus simplement l'*Intruse?* l'intruse, macabre visiteuse, avec quelle terrifiante autorité n'assaille-t-elle point l'Aïeul, le Père, l'Oncle, les Trois filles... ?

Cette autorité, nous la pressentons, nous en subissons la violence démesurée sans qu'une incertitude nous soit permise; passivité poignante, d'un tragique intense, quand l'effet n'en est point exagérément prolongé; minutes d'angoisse où notre faiblesse tremble dans l'épouvante du divin... Toutes les voix que nous révèle Maeterlinck ne sont point aussi dramatiques, ou d'un effet scénique aussi sûr; plusieurs ne sont perceptibles qu'à une oreille attentive au silence: Hjalmar, attendant Uglyanne, s'écrie: « Je veux voir si la nuit la fera réfléchir. Est-ce qu'elle aurait un peu de silence dans le cœur? » Tous les personnages de Maeterlinck ont du silence dans le cœur, tous se penchent sur ce silence et l'interrogent anxieusement; tous sont des méditatifs; leur contemplation hallucinée ralentit l'action; et j'entends bien qu'ils sont en quelque sorte des comparses, que l'action véritable se déroule hors de leur présence, et qu'ils n'ont d'autre raison d'être que de refléter le drame inaccessible. Nous n'en voyons pas moins une sorte de contradiction entre leur attitude et leur mission scénique; nous découvrons que des tendances philosophiques ou lyriques embarrassent le dramaturge après l'avoir secondé, et lui avoir fourni un point de départ et des éléments d'émotion supérieure; et je ne me plains certes pas qu'une sorte de dialogue platonicien éclaire mystérieusement et soutienne la tragédie intérieure qui rapproche et oppose l'une à l'autre Aglavaine et Sélysette; je n'en constate pas moins la double nature du poète, et qu'il penche vers une poésie en quelque sorte spéculative... Mais tout cela est infiniment clair, logique, rationnel; la spéculation de Maurice Maeterlinck n'enchaîne point de théories complexes; elle se joue au bord des abîmes, semblable à la pensée de ses personnages, « petits êtres fragiles, grelottants », et dont les paroles, prononcées si près du gouffre, « y retentissent, dit-il, d'une certaine façon qui donne à croire que l'abîme est très vaste, parce que tout ce qui s'y va perdre y fait un bruit confus et assourdi. » (1)

Poésie, philosophie habiles à capter le retentissement de l'écho, et qui peut-être nous sembleraient un peu froides, si elles n'étaient comme vivifiées par une exquise entente des choses de cœur, l'intuition et la science d'un délicat moraliste; et cela je pense, n'a rien de déconcertant.

Il n'est point enfin jusqu'à la langue de ce théâtre qui ne démente les faussetés de la légende; loyale interprète, servante fidèle, subtile parfois, d'une subtilité modeste et comme humiliée; un rythme incertain, une monotonie voulue; ni élans, ni clameurs, ni couleurs; peu d'invention, si ce n'est dans l'abstrait; Maurice Maeterlinck n'est pas un puissant pétrisseur du verbe; ce qu'y perdent ses drames, on le devine; ce qu'ils y gagnent ne suffit point à atténuer nos regrets... Cette forme souple est transparente à souhait; elle se module sur le dialogue, elle en est l'expression à peine matérielle : « ce n'est

(1) *Théâtre*. Préface.

pas une notation précise, mais une palpitation », écrit excellemment Paul Flat (1). On en garde le souvenir d'une mélodie assez pure, régulière et monotone comme le mouvement d'une pulsation continue; elle tend à une musicalité grise et pénétrante, et que peut-être en effet les ressources de la partition seraient seules capables de réaliser parfaitement; en sorte que le vrai Maeterlinck s'appellerait Debussy, et que le chef-d'œuvre du poète serait la musique de *Pelléas et Mélisande*.

(1) *Suivre*. LUCIEN MAURY.

Chronique des Livres

LIVRES D'ÉTRENNES

Il est deux sortes de livres d'étrennes, l'une pour les grandes personnes et l'autre pour les enfants. La plus nécessaire n'est peut-être pas celle que l'on pense. J'incline à croire que c'est celle destinée aux hommes engagés dans les métiers absorbants et aux femmes qu'occupe la non moins laborieuse direction d'un intérieur. Combien d'entre eux, en effet, ne sont point amenés presque fatalement, à négliger les choses de l'esprit, à perdre la culture générale, les élans intellectuels désintéressés, qu'ils avaient eus naguère, lors de leur adolescence!

Pendant que leur pensée s'arrête, pour leur permettre de concentrer tous leurs efforts sur la rude tâche de vivre — *primo vivere, deinde philosophari*, les lettres, les arts, les sciences continuent à se développer, de sorte que, peu à peu, ils deviennent étrangers au labeur de leur temps, dans ce qu'il a de plus noble.

C'est pourquoi il est opportun de leur offrir des livres d'étrennes, de beaux livres où la science se fasse attrayante et facile et révèle ses découvertes dernières, où l'art et la littérature soient présentés avec goût, sinon avec luxe. Ces recueils, ils les feuilleteront, ils y prendront intérêt, ils sympathiseront avec le génie des maîtres et la beauté des grands spectacles naturels ou humains; une ferveur nouvelle naîtra en eux pour les divertissements et les entraînements intellectuels, les plus sûrs et les plus vivifiants qui soient.

Que d'œuvres tentantes ont été composées, cette année, à leur intention! Il n'en est pas de plus séduisante, ni de plus évocatrice, que le superbe volume qui vient de paraître sous ce titre : *La France*, géographie illustrée, par P. Jousset (2). Songez donc : ce sont les prestigieux aspects des Pyrénées, l'âpre poésie de la Bretagne, la splendeur et la grâce de la vallée de la Loire, le pittoresque du Massif Central, qui sont rendus ici, dans une description précise, et dans une profusion de vues d'une lumière admirable. Montagnes et glaciers, lacs et vallées, cimes neigeuses, cirques et gaves, forêts, grèves, nous revoyons toute la variété, toute l'ampleur de ces paysages français, qui souvent paraissent au voyageur d'une beauté trop achevée, trop parfaite. Et les monuments dont l'art les a parés, la vie laborieuse, familiale, populaire qui s'y déroule, les types, les mœurs et les coutumes qui en forment à nos yeux comme le complément original, sont également décrits, restitués par la lettre et par la plus abondante, la plus éclatante des illustrations.

C'est ce mélange d'éléments si complexes qu'est une région française, le sol, le décor, le labeur économique, l'habitation rurale ou l'épanouissement urbain, l'effort d'art, c'est cette synthèse si puissamment expressive, qui nous apparaît dans cette *géographie* combien différente des recueils d'antan! combien diverse, animée, distrayante et passionnante! Voilà une belle œuvre à offrir à tous ceux qui ne trouvent aucune étude plus prenante, plus suggestive, que celle de leur pays, une belle œuvre en l'honneur de cette terre privilégiée, aimée des dieux, la France!

Est-ce cette féerie perpétuelle des aspects naturels, qui incita nos artistes à un incessant effort pour harmoniser nos édifices et nos temples? Ne sont-ce point plutôt les grandes traditions de l'antiquité classique et de la civilisation byzantine, qui les stimulèrent? Toujours est-il que notre pays s'enorgueillit, depuis une dizaine de siècles, d'une lignée incomparable de grands « maîtres des œuvres » et d'illustres architectes, et qu'il créa ou porta au plus haut degré de perfection ces styles immortels, le roman, le gothique, l'art Renaissance, l'art classique du grand siècle. C'est ce qu'expose, avec autant de sûreté que de clarté, dans une luxueuse *Histoire monumentale de la France*, M. ANTHYME SAINT-PAUL. (1)

Après avoir rappelé ce que fut, à l'époque gallo-romaine, l'art de bâtir, il décrit l'épanouissement de l'art roman, à partir de l'an mille, Notre-Dame la Grande de Poitiers et Saint Sernin de Toulouse, la diversité des écoles, dont la fameuse école auvergnate, la première transformation de l'architecture civile et les châteaux féodaux. Puis il dit les merveilles de l'art gothique, les chefs-d'œuvre que sont les cathédrales de Chartres, d'Amiens, la Sainte-Chapelle, le chœur de Beauvais, Notre-Dame. Viennent les splendeurs païennes de la Renaissance, les Châteaux de la Loire, Fontainebleau, le Louvre. Enfin, c'est, avec Louis XIV, le triomphe de l'art classique, ce sont les Invalides, Versailles, etc. Aucun étalage d'érudition, mais de larges tableaux, amples et sobres, tout-à-fait propres à graver dans l'esprit des lecteurs les caractéristiques de nos grands styles architecturaux. De fort belles gravures,

(1) *Figures de l'histoire de la Révolution*, 1re série, 1911.

(2) Vol. in-8° avec 400 gravures hors-texte, 50 reproductions photographiques, 28 plans hors-texte, 13 cartes en couleurs et 2 cartes en noir. Le 26e tome, avec [illegible] original de Jousset, 2 tomes. La maison Larousse [illegible] forme le tome 1, le tome II paraîtra en 1912.

(1) vol. in-8° avec 66 illustrations hors-texte. Broché, 15 fr. Hachette et Cie.

[illegible] bien choisies que parfaitement exécutées, [illegible] cette description plus intéressante.

*
* *

Les époques consacrées de l'art architectural ont fait l'objet d'une multitude d'études et de nombre d'ouvrages d'ensemble, hautement estimables ; les formes plus contestées sont aussi moins connues. C'est ainsi qu'il est assez peu d'amateurs vraiment informés des maîtres et des œuvres de l'architecture baroque, qui trouva en Italie son sol d'élection, et y fleurit après la Renaissance, aux XVIIe et XVIIIe siècles. Voici un recueil de gravures tout à fait propre à les éclairer à ce sujet, et digne, aussi, de figurer dans les bibliothèques les plus soucieuses d'élégance : *L'architecture baroque en Italie*, par Corrado Ricci (1). L'auteur y rend hommage à cet art, qui se caractérise par la recherche de l'effet, par le sentiment de « la surprise ». « Aujourd'hui, dit-il, on a fait justice des accusations de faussété et de folie, dont on chargeait autrefois le style baroque ». A la vérité, cette manière, cette forme nouvelle, toute parée, empreinte de faste, visant à la mise en scène, a été d'une fécondité admirable. C'est elle qui a imposé à la Rome pontificale son aspect grandiose et doté, ensuite, toutes les grandes villes d'Italie de somptueuses églises, ornées de superbes mausolées, d'une nuée de marbres polychromes, d'une décoration en stuc, etc... C'est elle qui a fait surgir tant de palais opulents, avec de vastes vestibules, des escaliers monumentaux, des galeries de tableaux et des bibliothèques. C'est elle qui a présidé à l'édification des célèbres villas italiennes du XVIIe siècle, Farnèse, Aldobrandini, Borromeo, Falconieri, etc..., entourées de parcs d'une « splendeur royale », embellis eux-mêmes de fontaines sculptées, ouvragées avec une imagination, une luxuriance inouïes!

M. Corrado Ricci esquisse une vigoureuse réhabilitation de l'un des créateurs et des maîtres du genre, Le Bernin, trop longtemps et trop véhémentement décrié. « Certes, écrit-il, Michel-Ange et Vignola avaient imprimé à Rome le cachet grandiose de leur architecture, mais le caractère décoratif, la mise en scène si l'on peut dire, les perspectives des parties aujourd'hui les plus admirées sont l'œuvre du Bernin et de ses élèves.

« Rappelons la place Saint-Pierre, ses flancs recourbés et sa quadruple colonnade, avec ses gigantesques fontaines aux cascades irisées; la place Navone, avec l'église Sainte-Agnès, chef-d'œuvre de Borromini ; le palais Pamphily de Girolamo Rainaldi et les trois fontaines peuplées de statues ; la place d'Espagne dont le bas rayonne de lumière, grâce aux jets d'eau, qui inondent la Barcaccia, tandis qu'en haut elle s'élance vers la Trinité des Monts, par l'escalier majestueux d'Alessandro Specchi... Voilà ce qui donne à Rome son cachet grandiose et somptueux ; ce caractère semblait essentiel à des papes comme Sixte-Quint, Paul V, Urbain VIII, Innocent X, Alexandre VII ; ils voulaient démontrer par là que l'écroulement du catholicisme dans tant de pays d'Europe ne lui enlevait ni sa puissance économique, ni son empire moral. »

Mais combien d'autres grands artistes ne furent point les précurseurs, les initiateurs, les maîtres du style baroque en Italie ! Les œuvres essentielles de plus de cent-cinquante d'entre eux ont été groupées et sont reproduites par M. Corrado Ricci. Et si l'on songe que ce ne sont point les plus communément admirées, mais au contraire, que nombre d'entre elles n'ont point été jusqu'ici étudiées et appréciées selon leur merveilleuse magnificence, on se rendra compte de l'originalité de ce splendide recueil.

*
* *

Dans sa pièce, si puissante et si émouvante, *Le Bonheur*, M. Albert Guinon prête à l'un de ses personnages épisodiques, un tapissier bien parisien, ces propos incisifs : « J'admire profondément l'Angleterre... C'est une très grande nation!... Mais j'avoue que les mobiliers anglais modernes me laissent froid. Assurément, c'est pratique, c'est cossu, mais sans art, sans poésie... Ça manque d'envolée!» Cependant, les grands fabricants de meubles anglais font comme les nôtres : ils *copient l'ancien*. Et il faut avouer qu'aux siècles derniers, il y eut vraiment Outre-Manche *un art* de l'ameublement.

Que ceux qui en doutent considèrent cet autre et non moins superbe recueil. « *Le Meuble et la décoration en Angleterre de 1680 à 1800.* (1) Qu'ils en lisent la substantielle préface, où sont très clairement mis en lumière les traits distincts, le talent personnel des Chippendale et des Robert Adam, des Hepplewhite et des Thomas Sheraton : ils seront vite persuadés, conquis ! Quelle vision d'élégance que celle de tant de tables, de consoles, de crédences qu'ont exécutées ces grands et divers artistes! Ils affectionnent, pour les chaises, des formes un peu tassées, un peu lourdes ; mais quelle sobriété dans le dessin de leurs bibliothèques ! Et quelle fine entente de la décoration d'ensemble d'une pièce, quelles cheminées impeccables, et quelles frises gracieuses!

Il est permis de préférer, pour l'étonnante succession de ses styles, pour leur ampleur, leur pleine harmonie, leur puissante signification, l'art français des XVIIe et XVIIIe siècles. Mais il serait inique de ne point reconnaître aux émules anglais de nos maîtres des qualités rares de perfection précise, d'élégance et de simplicité aristocratiques. La correction un peu sèche, un peu nue de leur meuble répond aussi à certaine prédilection de l'époque contemporaine. Aussi ce beau recueil — véritable musée d'art décoratif anglais — sera-t-il accueilli avec gratitude par tous les gens de goût.

(*A suivre.*) JACQUES LUX.

(1) Vol. in-8° illustré de 313 reproductions [illegible] 6 fr. [illegible] 2° fr. Librairie Hachette.

(1) Vol. in-8° illustré de 201 reproductions; cartonné toile, 20 fr. Librairie Hachette.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 26. — 2e SÉM. 49e ANNÉE 23 DÉCEMBRE 1911

LE RAPPROCHEMENT DES RACES AU POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE [1]

Dans le problème des races, on a négligé un élément sociologique d'importance majeure, à savoir *l'idée* qu'une race a de soi et l'action exercée par cette idée. On sait que, selon nous, toute idée est la forme consciente que prennent nos sentiments et impulsions; toute idée enveloppe donc non seulement un acte intellectuel, mais une certaine direction de la sensibilité et de la volonté. Il en résulte, dans la société comme dans l'individu, que toute idée est une force qui tend à réaliser de plus en plus son propre objet. Il en est ainsi de l'idée de race, comme il en est ainsi de l'idée de nation. De là : 1° une certaine conscience que la race prend de soi et qui lui donne une sorte de moi dans chacun de ses membres; 2° une tendance à affirmer de plus en plus ce *moi*, à l'opposer aux autres et à le faire prédominer. L'idée de la race enveloppe, en d'autres termes, une conscience de race. Il est certain, par exemple, qu'un blanc a l'idée de la race blanche. Résultat d'autant plus inévitable qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour distinguer la couleur blanche de la couleur jaune ou de la couleur noire. Des Français ou des Russes peuvent ne pas se reconnaître à leur simple aspect; mais des blancs ou des noirs ne sauraient se confondre. La couleur est un lien visible et immédiat entre les hommes de race blanche, noire ou jaune. Même parmi les blancs, certains types sont facilement reconnaissables et établissent des liens entre ceux auxquels ils sont communs; tel est le type arabe, dolichocéphale brun, ou turc, brachycéphale brun, par opposition au type anglais, dolichocéphale blond.

Si la conscience ethnique donne à une race plus de cohésion et d'unité intérieure, elle a l'inconvénient d'aboutir presque toujours au sentiment d'une prétendue *supériorité* et, par cela même au sentiment d'une *rivalité* naturelle. Le jaune ne se croit pas moins supérieur au blanc que le blanc se croit supérieur au jaune. En tout cas, il se croit très différent; de là à se croire ennemi, il n'y a qu'un pas.

La division des langues et des mœurs, surtout celle des religions, accroît encore l'hostilité. Toute religion a un caractère sociologique et exprime symboliquement les conditions propres de vie ou de progrès d'une société donnée. La religion d'une race en fait une vaste société ayant les mêmes croyances et les mêmes aspirations. De plus, toute religion positive et dogmatique est intolérante, hostile aux autres religions : elle se croit la vérité et érige ainsi en esprit universel l'esprit particulier d'une race ou d'un peuple, l'esprit juif, l'esprit roumain, l'esprit mahométan, etc. Quand donc la conscience ethnique devient en même temps une conscience religieuse, le *moi* d'une race, en se *posant*, *s'oppose* au moi des autres races : c'est la guerre à l'état latent, qui, dès que l'occasion se présente, passe à l'état patent.

II. — Comment combattre la force de haine et de

[1] Mémoire présenté au Congrès des races tenu à Londres en juillet 1911.

division inhérente à l'idée de la race, jointe à l'idée de la religion? Par la force d'autres idées, enveloppant d'autres sentiments et d'autres tendances. Ces idées-forces sont de deux sortes : les idées scientifiques et les idées morales. Autant les idées ethniques et religieuses divisent, autant les idées scientifiques sont propres à unir. La science n'a pas de couleur, elle n'est ni blanche, ni jaune, ni noire; elle n'est ni chrétienne, ni mahométane. De même que, quand un savant démontre l'égalité de deux triangles, il fait coïncider les côtés de ces triangles, de même sa pensée de géomètre coïncide avec la pensée de tous les autres géomètres, qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs.

Les idées scientifiques développent, au-dessus des consciences de race, de nationalité ou de religion, une conscience *humaine* et *sociale*, pour ne pas dire plus qu'*humaine* et *cosmique*. La science est donc le grand lien des esprits; elle est le germe fécond de la paix universelle; elle réalise pour les intelligences la maxime : *tous en un*. Par la force des idées, l'union tend à passer des intelligences dans les cœurs : un savant jaune et un savant blanc se reconnaissent frères en vérité.

La *technique industrielle*, qui est l'application de la science, en partage le caractère universel. Un chemin de fer chinois ou un chemin de fer anglais, c'est toujours un chemin de fer; une ligne télégraphique russe ou une ligne télégraphique japonaise, c'est toujours un télégraphe; un téléphone turc ou un téléphone autrichien, c'est toujours un téléphone. Toutes les découvertes industrielles, c'est la science visible, c'est la vérité sautant aux yeux, dans son impersonnalité lumineuse, qui, comme le soleil, brille également pour les noirs et pour les blancs.

A la science et à l'industrie se joint le *commerce*, nouveau trait d'union entre les races. Il exige des voies de communication de plus en plus nombreuses et rapides, qui rapprochent les peuples. Il exige en outre des règles de morale et de droit qui, entre les diverses races, établissent des ressemblances morales et juridiques dont l'importance va croissant.

Un autre grand trait d'union entre les peuples et entre les races, qui jouera un rôle plus important dans l'avenir, ce sont les idées philosophiques. Même au moyen âge, elles rapprochaient les chrétiens, les juifs et les musulmans. Les saint Thomas, les Averroès, les Avicennes, les Maimonide, communiaient dans le culte de Platon et d'Aristote. Aujourd'hui un disciple de Confucius ou de Mencius n'aura pas de peine à s'entendre, sur beaucoup de points, avec un disciple de Kant ou de Schopenhauer. Les idées philosophiques, alors même qu'elles semblent diviser les esprits par l'apparente multiplicité des systèmes, les unissent en réalité dans un même amour du vrai, dans une même recherche désintéressée du fond des choses, des lois ultimes de la nature et de la vie. L'esprit critique est le même chez tous les vrais philosophes et l'esprit spéculatif est également le même. Tandis que toutes les religions dogmatiques commettent les deux péchés capitaux par excellence, orgueil et haine, le philosophe sait qu'il ne sait rien, ou peu de chose; il aime la contradiction, qui lui révèle un aspect du vrai différent de son point de vue propre; ses adversaires lui semblent, au fond, ses meilleurs amis. Il n'a nulle envie de les massacrer ou de les brûler. Sa tolérance universelle est faite, non d'indulgence pour ceux qui ne pensent pas comme lui, mais de respect pour la liberté des consciences, de reconnaissance pour les efforts qui complètent son effort propre, pour les clartés qui s'ajoutent aux clartés entrevues par lui. Et ne croyez pas que les idées philosophiques, avec les perspectives qu'elles ouvrent sur le monde et la vie, doivent rester l'apanage d'une élite; peu à peu elles descendent dans les esprits plus humbles; peu à peu elles se mêlent à l'atmosphère intellectuelle où tous respirent. Les pensées d'un Descartes, d'un Voltaire, d'un Rousseau, d'un Kant, flottent pour ainsi dire dans l'air ambiant; une foule d'humbles, qui n'ont jamais entendu prononcer ces noms, subissent inconsciemment les influences philosophiques qui ont contribué à la civilisation contemporaine. Il y a, grâce aux penseurs, quelque chose de changé sous le ciel et dans la conscience humaine. Rien ne se perd, tout se propage; les idées en apparence les plus abstraites, grâce à la force qui leur est immanente, finissent par prendre corps et par vivre chez tous les hommes : c'est là le véritable mystère de l'incarnation.

III. — A la propagation spontanée de la science, de l'industrie, du commerce, de l'art même, qui franchit de plus en plus les frontières, de la morale sociale et du droit, qui imposent des pratiques de plus en plus uniformes dans les contrats et échanges, dans tous les rapports internationaux, faut-il joindre encore la *propagande religieuse*?

La question est si importante pour la sociologie ethnique, qu'elle mérite que nous y insistions. Nous l'avons déjà remarqué et nous ne saurions trop le redire : rien ne divise plus que les dogmes religieux, dont chacun exclut absolument son contraire : *sint ut sunt, aut non sint*. Le sens symbolique et philosophique que pourraient recevoir de tels dogmes (qui d'ailleurs sont pris à la lettre par les vrais croyants) échappe et échappera toujours à ceux qu'on veut convertir. Ils n'en saisissent que le

côté irrationnel, parfois inhumain, anti-social; et ils ne voient pas pourquoi ils trahiraient leur race en renonçant à ses dieux pour ceux d'une race étrangère et souvent ennemie. Ceux des missionnaires qui s'éprennent des dogmes ou des rites et les veulent répandre sont des psychologues et sociologues qui se nourrissent d'illusions généreuses. Ils s'imaginent qu'ils vont convertir des mahométans ou des disciples de Confucius à la Trinité, à l'Incarnation, à la Transsubstantiation, à l'Immaculée Conception et à l'Infaillibilité papale.

Au récent Congrès international de progrès religieux, tenu à Berlin, le représentant des bouddhistes, M. Jayatilaka, après avoir montré les beautés morales et religieuses du bouddhisme, qu'il déclare « la vérité même », a protesté contre les propagandistes des « nations civilisées », qui n'ont fait que du mal dans son pays. « Ne nous envoyez pas des missionnaires bornés et exaltés, qui ne visent qu'à exterminer la foi de nos pères. Envoyez-nous plutôt de braves représentants de la *Science* européenne, des hommes vraiment civilisés et généreux. » Le porte-voix de l'islamisme a soutenu que cette religion a toute la pureté du monothéisme sans aucun paganisme anthropomorphique ; il a déclaré que la première tâche du christianisme moderne est « de s'abstenir de toute activité missionnaire dans le domaine du mahométisme. » Les représentants du judaïsme ont soutenu à leur tour que leur religion est la vraie religion philosophique, où l'idée de Dieu est représentée en toute sa pureté, comme puissance, justice et amour, sans aucun des éléments orientaux, grecs et romains, qui se sont introduits dans le christianisme et l'ont paganisé. Conséquence: « N'essayez pas de nous convertir à une religion, dérivée de la nôtre et qui, à côté de certains progrès qui ne nous sont pas interdits ni étrangers, contient de manifestes déviations du grand idéal monothéiste et supra-anthropomorphique. » On voit que la foi est la même partout et partout demande à être respectée.

Les catéchistes, le plus souvent, ne parviennent à faire que des adeptes isolés, honnis de leurs anciens coreligionnaires et considérés comme des traîtres.

C'est donc une chimère que de compter sur les religions dogmatiques pour rapprocher les races. La conversion de la Chine, du Japon, de l'Hindoustan ou de la Turquie au catholicisme ou même au christianisme est pure utopie. Il faut, au contraire, respecter les diverses religions des peuples étrangers. S'ils veulent croire à Brahma, à Wichnou et à Siva, plutôt qu'au Père, au Fils et au Saint-Esprit, laissez-les croire à Brahma, à Vichnou et à Siva. Les religions, à travers l'histoire, ont trop souvent poussé les peuples les uns contre les autres. Si elles ont produit des rapprochements et des unions, elles ont produit des discordes, des haines et des guerres. Il n'est pas une religion positive et dogmatique qui, comme lady Macbeth, n'ait aux mains des taches de sang que tout l'océan ne pourrait laver.

Il y a d'ailleurs, aux yeux du sociologue comme aux yeux du philosophe, une atteinte au droit et à la liberté de conscience, dans la prédication dogmatique organisée et envahissante qui s'efforce trop souvent de substituer un fanatisme étranger au fanatisme national de ceux que l'on catéchise.

La sociologie a établi que toute religion, si universelle qu'elle se croie, a toujours un fond *ethnique* et *national*, répondant aux besoins et aux traditions d'une race ou d'un peuple. Il est donc illogique de vouloir la transplanter, soit de force, soit en frappant les imaginations, chez des peuples ayant déjà une religion adaptée à leur race et à leur nationalité. La religion n'est pas une « matière d'exportation ». Il n'y a d'universel, encore un coup, et de vraiment « catholique » au sens du mot grec, que la science, la philosophie et la morale. Voilà ce qu'il faut transporter pacifiquement chez les races les plus éloignées de la nôtre. Ce n'est pas la religion chrétienne qui a transformé et transformera le Japon, c'est la science et l'industrie. Les savants, aujourd'hui, sont les vrais et les seuls missionnaires. Les inventeurs des chemins de fer et des télégraphes ont plus fait pour unir les races que tous les François Xavier et tous les Ignaces de Loyola. Chaque vérité découverte est une lumière de plus au firmament que tous contemplent, et cette lumière, tous ceux qui ne sont pas aveugles la voient. Elle devient le patrimoine commun de toutes les races; elle développe chez tous les hommes, comme nous l'avons vu, une conscience commune, une conscience d'hommes.

Il en est de même des idées morales, purement morales, fondées sur la nature des choses et des hommes, exprimant les conditions universelles de la vie en société et du progrès en société, de la *statique sociale* et de la *dynamique sociale*. Prêchez, ou plutôt, pratiquez la morale, cela vaudra mieux que de prêcher la trinité, et tous les mystères, la communion, la confirmation et tous les sacrements. De chaque religion, de chaque race, extrayez ce qu'elle contient de moral et de vraiment social, et acceptez-le, sans vous préoccuper des dogmes et symboles particuliers. La tolérance religieuse universelle, jointe à la morale universelle et à la science, voilà le grand moyen de participation réciproque entre les races. Si pourtant la morale même offre des

différences d'une race à l'autre, tolérez ces différences, qui, peu à peu s'atténueront par le frottement mutuel et par le progrès d'une civilisation de plus en plus uniforme. Laissez les mahométans prendre ouvertement plusieurs femmes, et vous, n'en prenez pas plusieurs en secret. Il doit y avoir une tolérance morale comme il y a une tolérance religieuse et philosophique. Pourvu qu'on n'attente pas formellement aux droits d'autrui, fermez les yeux sur des mœurs qui ne sont pas celles de votre race ou de votre pays ; attendez de la science et de la civilisation la réforme graduelle de ces mœurs.

En somme, des forces nouvelles grandissent et conspirent en faveur de la paix, et ce ne sont pas des forces religieuses. La vie internationale, produit de la science, de l'industrie et des rapports économiques, naît à peine, et cependant elle devient chaque jour une réalité de plus en plus compréhensive, qui s'étend à des objets toujours croissant en nombre et en importance. Et cette vie commune n'est pas seulement internationale, elle est aussi, pourrait-on dire, inter-ethnique, en ce sens qu'elle embrasse les races les plus diverses, non pas seulement en Europe, mais encore en Amérique, en Asie, en Afrique. Sur toute la surface du globe se répandent et se propagent des idées forces qui sont identiques et qui entraînent les divers esprits dans les mêmes directions.

Le moyen pratique de rapprocher les races, pour le sociologue, ne peut être que la diffusion, aussi large qu'il est possible, de l'instruction scientifique, morale et sociale, *à l'exclusion de tout dogme religieux*. Une telle instruction, peu à peu répandue chez les divers peuples, est le grand moyen de *paix*.

Comme nous l'avons montré dans notre *Esquisse psychologique des peuples européens*, c'est une loi de l'histoire que les facteurs scientifiques et sociaux, conséquemment intellectuels ou moraux, l'emportent de plus en plus, avec le progrès des civilisations modernes, sur les facteurs ethniques, géographiques et de climat. Le mouvement des sciences et des découvertes industrielles transforme de plus en plus rapidement les conditions de la vie sociale et du travail, ainsi que les rapports mutuels des différentes classes. Nul peuple ne peut plus se flatter d'une éternelle prééminence ; nul ne peut non plus être condamné à une déchéance irrémédiable, chaque race profite, par la solidarité universelle, des découvertes et expériences d'autrui. Cette loi de solidarité dans le milieu social l'emporte de plus en plus sur les conditions d'originalité propres dues au tempérament de la race et au milieu physique (1).

(1) *Esquisse psychologique des peuples européens*. Conclusions.

L'avenir, avons-nous dit, n'est pas aux Anglo-Saxons, aux Germains, aux Grecs ou aux Latins ; il n'est pas aux chrétiens ou aux bouddhistes ; il est aux plus savants, aux plus industrieux et aux plus moraux.

ALFRED FOUILLÉE,
de l'Institut.

INCURABLE

« Je suis le repoussé parmi les morts, pareil à ceux qui gisent dans le tombeau, et que tu as oubliés, les séparant de Ta Droite. Tu m'as relégué au plus bas fond de l'abîme, dans les ténèbres, dans les profondeurs. Le geste de ta malédiction est sur moi et m'accable. Tu as éloigné de moi ceux qui me connaissaient, tu m'as rendu l'abomination de tous ; je suis prisonnier, et ne puis m'évader. Mes yeux se sont desséchés dans l'affliction et dans les larmes. Je t'implore chaque jour, ô Seigneur, chaque jour je tends les mains vers toi. »

(Psaume 88).

Une certaine agitation régnait au Refuge. Dans quelques minutes, les visiteurs allaient être admis. Les malades pourraient apprendre et discuter les derniers racontars du Ghetto. Car elles tenaient encore au monde, ces vies manquées, elles restaient avides de sensations, et juives jusqu'au bout. C'était un Refuge d'incurables israélites des deux sexes, et de toutes nationalités, situé dans un quartier est de Londres. L'établissement, modeste, formé de deux maisons d'angle, accolées, se maintenait principalement par la subvention de pensionnaires pauvres à quelques pence par nuit ; son existence était à peine soupçonnée par la classe riche, aussi la paraplégie, les vertiges, la goutte, et autres maladies de luxe ne franchissaient guère son portail étroit. Mais c'était néanmoins un établissement modèle, et les malades n'y manquaient de rien, sinon d'être libérés de leurs maux ! Il y avait même une synagogue en miniature, pour leurs besoins spirituels, où le côté des hommes se trouvait soigneusement séparé de celui des femmes, comme si ces lamentables débris de sexes pouvaient encore risquer de se détourner mutuellement de leurs devoirs religieux.

Et pourtant les Rabbis connaissaient bien l'hu-

maine nature : Léah, la vive et enjouée paralytique, hydrocéphale, Léah, n'avait-elle pas fait traîner dans la salle des hommes, pour tromper un peu l'ennui des heures, la chaise qu'elle occupait à poste fixe, et d'où elle souriait avec séduction du côté du sourd et aveugle : celui-ci, ferme comme Saint-Antoine, lisait obstinément, avec le bout des doigts, une Bible de Braille.

Et « Mad Mo » qui s'était mis, lui, à flâner dans la salle des dames; et indifférent aux gentilles infirmières chrétiennes au blanc tablier, s'attardait aux côtés d'une vieille fée toute ridée, au nez en lame de couteau, surmonté d'énormes lunettes ! Elle était, comme la plupart des malades, levée et habillée, et quelques-unes seulement des couchettes blanches rangées le long des murs se trouvaient occupées. Et il lui disait de l'air de quelqu'un qui tourne un compliment : Leah répète toujours qu'elle serait bien heureuse, si elle pouvait marcher comme vous : « Milly marche si bien ! « qu'elle dit toujours. Elle dit que vous pourriez aller jusqu'au bout du jardin ! » Et Milly, infirme, toute ramassée dans sa chaise, souriait lamentablement.

— Allons, voilà que vous pleurez encore, Rebecca ! grondait, en excellent anglais, une petite naine aux yeux noirs, au visage éveillé, en touchant la main jaunie de sa camarade. Vous voilà encore dans vos idées noires ! Voyez, la page est tout humide !

— Non, je me sens si bien, répondait une jeune Russe aux yeux mélancoliques avec son bizarre accent musical. N'allez pas croire que je pleure, parce que je ne suis pas heureuse. Oh non ! quand je lis de tristes choses comme ma vie, alors seulement je suis heureuse.

La naine eut un petit rire qui fit osciller ses longs pendants d'oreille :

— Je pensais, dit elle, que vous rêviez à vos amours...

— Moi ! cria Rébecca. Ah ! j'ai perdu, trop jeune, ma jambe, pour avoir été jamais amoureuse ! Non. C'est la psaume 88 qui me fait venir les larmes aux yeux :

« Je suis affligée, et prête à mourir de ma jeunesse perdue... » Oui, je n'étais encore qu'une enfant, quand je dus partir chez le médecin de Königsberg pour me faire couper la jambe...

« Les amoureux et les amis, tu les as écartés de moi, et tu as repoussé mes connaissances dans les ténèbres. »

Son visage rayonnait d'extase.

— Chut ! murmura la naine, en l'avertissant d'un coup de coude et d'un léger hochement de tête, dans la direction d'un lit voisin, où gisait une femme d'âge moyen, pâle, rigide ; aux yeux clos, mais non par le sommeil.

— Sarah ! Bah ! elle ne comprend pas l'anglais dit-elle avec orgueil.

— Pas si sûr : Voyez les infirmières : Elles ont bien appris le *Yiddisch*. (1)

Rébecca secoua la tête, incrédule.

— Elle est Polonaise, et celles-là vivent des années en Angleterre, sans rien apprendre du tout.

— *Ich bin krank ! krank ! krank !* se mit soudain à crier, comme pour corroborer l'assertion de la jeune fille, une vieille aïeule, polonaise aussi, toute ridée et presque centenaire. Pelotonnée comme un singe sur son lit, elle murmurait de temps à autre son plaintif refrain, et conjurait les infirmières de fermer toutes les fenêtres, car elle avait la terreur de l'air frais, comme d'une viande défendue, ou d'une friandise hétérodoxe.

Tout à coup, des cris, qui couvrirent violemment sa mélopée, se firent entendre de l'étage supérieur ; des cris sinistres, comme pour rappeler au visiteur qu'il ne se trouvait pas là à une exhibition truquée par un « Barnum, » mais que les « monstres » y étaient bien nature.

La jolie sœur Marguerite, que l'accoutumance n'avait pas encore endurcie, tressaillait de compassion, quand une vision intérieure lui représentait le visage terreux, baigné de sueur, de la triste créature, paralysée, frissonnante dans son fauteuil d'infirme; les mains enflées, pareilles à des paquets de gélatine, reposant sur des coussinets d'ouate ; un oreiller à air entre les genoux, et toute la fragile personne secouée par de fréquents spasmes douloureux ; sans autre diversion à sa misère que le pâle et vague reflet, dans le cadre en verre d'un tableau, des petits incidents de la rue, et toujours maladivement persuadée de la présence de poison dans ses aliments ou ses boissons; affligée par dessus tout cela d'une incurable vitalité !

Pendant ce temps, Sarah gisait silencieuse, tandis que d'amères pensées se pressaient derrière son visage blême, aussi impassible qu'une surface congelée sous laquelle s'agitent les vagues.

C'était un visage sévère, durci, racontant tout un passé de souffrances et ne révélant que faiblement un passé de beauté. Elle semblait seule dans la grande salle, remplie de monde. Et en réalité, pour elle, le monde était vide. Née dans le Ghetto de Varsovie, elle s'y était mariée à seize ans, dix-neuf ans auparavant. Le seul de ses enfants qui eût survécu, un fils adolescent révolté, que l'atmosphère anglaise n'avait point adouci, avait dû s'embarquer pour aller commercer chez les Kaffirs. Et depuis quinze jours, son mari n'était pas venu [illegible]

(1) Patois [illegible].

Quand les visiteurs commencèrent à arriver, sa torpeur se dissipa. Elle redressa avec vivacité la moitié de son corps qui n'était pas paralysée et se trouva partiellement assise. Mais peu à peu l'expression d'attente s'effaça de ses grands yeux gris. Dans la pièce régnait un brouhaha de conversations; la fille hydrocéphale devint le centre d'un groupe joyeux : l'aïeule polonaise qui maudissait sans cesse ses petits enfants, quand ils ne venaient pas la voir, et aussi quand ils venaient, leur jetait en plein visage [illegible] négligence ; chacun avait quelqu'un à embrasser ou à quereller. Deux ou trois connaissances s'approchèrent de la femme alitée, mais elle ne voulut point causer, trop fière pour s'informer de son mari; et même, désireuse d'éviter les coups d'œil significatifs qu'on lui jetait de temps à autre, elle fit resserrer autour de son lit l'écran de coton rouge, qui la mit dans une espèce d'enceinte privée : son mari saurait bien l'y découvrir.

— Malheur sur moi! gémit la centenaire en se balançant de droite à gauche. Quel péché ai-je commis pour avoir de pareils enfants! Vous venez vérifier, si la vieille grand'mère n'est pas encore morte, eh! [illegible] Si malade! Si malade!

L'obscurité tombait. Les lits blancs semblaient des fantômes dans la pénombre. Les derniers visiteurs s'éloignaient. Le mari de Sarah n'avait point paru.

— Il est souffrant, Mme Kretznow, se hasarda à prononcer Sœur Marguerite, dans son meilleur Yiddisch. Ou bien il a beaucoup de travail. On ne chôme pas tant que cela chez les tailleurs.

Seule dans l'établissement, elle partageait avec Sarah l'ignorance du scandale Kretznow. Les conversations sur ce sujet s'arrêtaient devant sa jeunesse et sa douceur candides.

— Il aurait écrit, répondait sévérement Sarah. Non, il est las de moi. Voici un an que je suis couchée là. La malédiction de Job est sur moi.

— Dois-je lui... et sœur Marguerite s'arrêta pour trouver le mot cherché, en yiddisch... lui écrire?

— Non! Il m'entend bien frapper à son cœur!

Elles ont des étincelles d'étrange et sauvage poésie, ces âmes à la fois frustes et compliquées.

Sœur Marguerite, qu'on pouvait encore facilement dominer, murmura faiblement : « Mais...

— Laissez-moi en repos, lui jeta l'autre, comme dans un cri d'animal blessé.

La supérieure toucha doucement le bras de la novice :

— Je lui écrirai, moi, chuchota-t-elle.

La nuit tomba, n'amenant le sommeil que pour quelques-unes. Sarah Krestnow s'agitait, inquiète, dans un enfer d'isolement. Ah! sûrement son mari ne l'avait pas oubliée, sûrement elle ne resterait pas ainsi, étendue jusqu'à la mort, cette mort lointaine que ses solides principes religieux lui défendaient de hâter!..

Elle était entrée au Refuge pour lui éviter la vue constante de sa déchéance et de son impuissance, et aussi pour lui économiser le prix de son entretien. Devrait-elle à présent se voir privée à jamais du spectacle de sa force?

Il vint, le jour suivant, par invitation spéciale. Il avait un visage blafard, encadré de cheveux sombres, et la lèvre inférieure sensuelle. Il penchait la tête, voilant à demi un regard gêné, fuyant.

Sœur Marguerite courut l'annoncer à sa femme, dont le visage rayonna.

— Mettez l'écran! murmura-t-elle; et dans cet abri, elle attira sur son sein la tête de son mari et pressa ses lèvres sur les cheveux noirs.

Mais lui, surpris, jusqu'à l'indiscrétion, murmura : « Je croyais que tu étais mourante...

Une belle lueur brilla dans les yeux gris.

— Ton cœur t'a dit vrai, Herzel, ma vie. Je mourais... du désir de te voir.

— Mais la supérieure m'a écrit en insistant, lâcha-t-il étourdiment.

Il sentit alors le cœur battre sous son visage; elle, des mains, l'écarta brusquement.

— Sotte que je suis, j'aurais dû le deviner!.. Ce n'est pas aujourd'hui jour de visite. Ils ont eu pitié de moi; ils voient mon chagrin, c'est la conversation publique.

Le pouls de l'homme s'arrêta.

— Ils ont causé... ils t'ont parlé de moi, dit-il, défaillant.

— Je n'ai pas demandé leur pitié. Mais ils ont vu que je souffrais, on ne peut toujours dissimuler...

— Ils n'avaient pas le droit de parler, murmura-t-il en secouant boudeusement la tête.

— Si! ils ont le droit, reprit-elle avec âpreté. Si tu étais venu me voir une fois seulement! Pourquoi n'es-tu pas venu?

— J'ai... j'ai voyagé dans le pays pour placer de la bijouterie à bon marché... On chôme tant dans le tailleur!

— Regarde-moi en face. Sur la loi de Moïse? Non, tu mens. Dieu te pardonnera. Pourquoi n'es-tu pas venu?

— Je te l'ai dit.

— Va dire cela à la femme qui allume le feu du vendredi soir! (1) Pourquoi n'es-tu pas venu? c'est si peu de me réserver une heure ou deux par semaine! Ah! si je pouvais sortir comme certaines de nos

(1) [illegible] On ne doit pas toucher au feu le vendredi soir, veille du Sabbat. C'est une femme de journée qui en est chargée.

malades, j'irais, moi, te voir! Mais je t'ennuie, tu en as assez.

— Non, non, Sarah, murmura-t-il, gêné.

— Mais pourquoi?

Plein de confusion, il détournait les yeux.

— J'aimais mieux ne pas venir, fit-il enfin, en désespoir de cause.

— Pourquoi, pourquoi?

Et des taches écarlates paraissaient et disparaissaient sur les joues blanches, son cœur battait à se rompre.

— Tu dois sûrement comprendre...

— Comprendre quoi? Je [illegible] ponds noir.

— Je réponds à ce que tu me demandes.

— Tu ne réponds pas du tout.

— Pas de réponse est aussi une réponse, grommela-t-il, poussé dans ses derniers retranchements; et tu comprends bien assez! Tu dis toi-même que c'est le bruit public...

— Aa ah!... Un cri étouffé de désespoir... Elle devinait tout. La vision sombre, sinistre, que par la force de sa volonté, elle avait si longtemps repoussée, prenait subitement forme et vie. La tête retomba sur l'oreiller, les yeux se fermèrent.

Il restait là, penché timidement sur elle.

— « Si malade! si malade! si mal! gémit la vieille aïeule au visage desséché.

— Tu disais qu'ils te plaignaient dans leurs conversations, murmura-t-il à demi-suppliant, à demi-froissé. Ne me plaignent-ils point, moi aussi?

Le silence de Sarah le glaçait.

— Mais tu me plains, *toi*, Sarah. Tu *comprends*.

Elle rouvrit les yeux.

— Tu n'es pas parti? murmura-t-elle.

— Non. Tu vois bien que je ne suis pas las de toi, Sarah, ma vie. Seulement...

— Voudrais-tu me jeter de l'eau et que je ne sois pas mouillée? interrompit-elle amèrement. Rentre. Retourne avec elle.

— Je ne rentrerai pas.

— Alors va-t'en ailleurs!

Il s'éloigna, confus.

Cette nuit-là, l'enfer solitaire de la femme incurable fut rendu plus solitaire encore par cet aperçu ouvert sur le paradis : le paradis d'Adam, d'Ève et du fruit défendu...

Pendant des jours, elle opposa un silence de pierre à la sympathie des autres pensionnaires.

A quoi bon des paroles pour lutter contre les flammes de jalousie dans lesquelles elle se tordait!

Au jour de visite suivant, il vint errer dans les couloirs, mais elle refusa de le voir. Il s'en retourna, vaguement indigné, se faire consoler par sa nouvelle compagne... puis ne revint plus.

Quand on gît sur le dos tout le jour et toute la nuit, on a le temps de penser, surtout si on ne dort pas. Une situation se présente sous des aspects bien différents, quand on la contemple depuis l'aube jusqu'au crépuscule, et du crépuscule jusqu'à l'aube. L'un de ces aspects lui fit revoir le paradis, mais comme le vestibule probable du purgatoire.

Herzel serait damné dans la vie future, comme elle l'était elle-même dans celle-ci. Son âme serait séparée de celle des siens... Et elle se mit à tourner et retourner cette pensée jusqu'à-ce que l'inquiétude la mordît au cœur et lui causât dans sa nuit de cruels tourments. A la fin, elle dicta à la supérieure une lettre, pour prier Herzel de revenir la voir.

Il obéit et se tint près de son lit, le visage plein de honte, tortillant son bonnet pointu. La sombre expression de la femme alitée s'adoucit momentanément, quand elle aperçut son mari. Sa poitrine se souleva et des sanglots mal réprimés montèrent à sa [illegible]

— Tu m'as fait demander? murmura-t-il.

— Oui... tu t'es figuré sans doute que j'étais à l'article de la mort? répliqua-t-elle avec une ironie pleine d'amertume.

— Non pas, Sarah. Je serais venu de moi-même : mais tu ne voulais pas regarder ma figure.

— Je l'ai regardée pendant vingt ans, c'est le tour d'une autre, à présent.

Il garda le silence.

— C'est pourtant vrai. Je suis sur mon lit de mort.

Il tressaillit comme s'il venait de recevoir un coup et jeta sur le visage émacié un rapide regard.

— N'est-ce pas cela? Ne mourrai-je pas dans ce lit? Dieu sait pourtant pour combien d'années j'y suis encore!

Ce calme le fit frissonner.

— Et jusqu'à-ce que le Tout-Puissant — loué soit-il, — me prenne, tu vivras comme un pécheur, comme un pécheur quotidien?

— Je ne suis pas à blâmer. Dieu m'a frappé. Je suis un homme jeune.

— Tu es à blâmer.

Ses yeux gris flamboyaient.

— Blasphémateur! La vie est douce pour toi, et pourtant, de nous deux, c'est peut-être toi qui mourras le premier!

L'homme devint livide.

— Je suis un homme jeune, répéta-t-il d'une voix tremblante.

— As-tu oublié ce que dit Rabbi Eliézer? « Repens-toi un jour avant ta mort » c'est-à-dire aujourd'hui, car, qui sait?...

— Que veux-tu que je fasse?

— Renonce...

— Non, non, interrompit-il. C'est inutile. Je ne peux pas. Je suis si seul...

— Renonce, répéta-t-elle, inexorable, à ta femme.

— Que dis-tu ? Ma femme ! Mais elle n'est pas ma femme. Ma femme, c'est toi.

— C'est cela. Renonce à moi. Répudie-moi. Divorce.

Il sentit sa respiration s'arrêter, et son cœur bondit à cette suggestion.

— Le divorce ! chuchota-t-il.

— Oui. Pourquoi ne me l'as-tu pas signifié par acte, quand j'ai quitté ton foyer pour celui-ci ?

Il détourna le visage.

— J'y ai pensé, mais...

— Mais...

Il crut voir dans ses yeux une expression sardonique.

— Je... j'ai... eu peur... Quand elle est entrée dans ma maison, je n'osais plus venir, c'est pourquoi tu ne m'as pas vu, quoique j'en aie toujours eu l'intention. Sarah, ma vie, je craignais de rencontrer tes yeux. Je prévoyais que tu lirais mon secret dans les miens, et j'avais peur...

— Peur ! répéta-t-elle amèrement. Peur que je ne te les arrache avec mes ongles ! Non, ce sont de bons yeux; n'ont-ils pas vu mon cœur? Pendant vingt ans, ils ont été ma lumière... Ces yeux et les miens ont vu nos enfants mourir...

Un sanglot spasmodique l'étouffait.

Elle s'arrêta et dit :

— Et elle ? Elle ne te demande pas de divorcer?

— Non. Elle consent à passer par là-dessus. Elle dit que c'est comme si tu étais morte. Ne me regarde pas ainsi. C'est la volonté de Dieu. C'est pour toi, Sarah, à cause de toi, qu'elle n'est pas devenue ma femme légitime. Elle aussi aurait voulu t'épargner la connaissance de ce qui est...

— Oui. Vous êtes de tendres cœurs. Elle est une mère en Israël — et tu es une émanation de notre père Abraham !

— Tu ne crois pas mes paroles...

— Je peux bien n'y pas croire et être tout de même une bonne Juive...

Et tout à coup son ironie tomba pour faire place à la violence; elle s'écria passionnément :

— Nous nous lançons des coups inutiles. Crois-tu que je ne connaisse pas les Jugements, moi la petite-fille du Rebbe Shloumi que les fidèles révèrent, et dont la bénédiction est le Trésor de leurs souvenirs? Crois-tu que j'ignore que tu ne pouvais obtenir le divorce contre moi, la mère de tes enfants, moi qui n'ai point commis de faute ? Je ne parle pas du *Beth-Din* de là-bas, car dans ce pays d'impies ils répugnent à obéir aux Jugements du Beth-Din anglais. Tu n'obtiendrais rien contre moi, en aucun cas, quoique nous ne soyons pas mariés selon la loi d'ici; mais je te parle de nos rabbins, ils ne t'accorderont point le divorce, quand tu n'as point de raisons, sinon que ta femme est infirme et condamnée; et voilà, et cela seulement, ce qui t'a fait peur !

— Mais, si tu le voulais... répliqua-t-il avidement, sans prêter attention à son mépris et à son scepticisme.

Et par son empressement à accepter son sacrifice, il jetait du sel sur ses blessures.

— Tu mériterais que je te laisse brûler dans la plus basse géhenne ! lui cria-t-elle.

— Le Tout-Puissant est plus miséricordieux que toi, répondit-il. C'est lui qui a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul... » Et pourtant les gens m'évitent, on cause; et elle... elle peut, un jour aussi, me laisser de nouveau à mon isolement, m'abandonner.

Et dans son apitoiement sur lui-même, la voix lui manqua presque. Il reprit :

— Ici, tu as des infirmières, des amis, des visites. Moi, je n'ai personne. Tu m'as donné des enfants, c'est vrai, mais il se sont flétris comme frappés par par le mauvais œil, et mon fils unique est par delà les mers. Il ne nous aime ni l'un ni l'autre.

La constatation de leurs griefs communs la calma un peu et l'adoucit momentanément.

— Va, chuchota-t-elle. Demande le divorce. Va trouver le *Maggid*; il a connu mon grand-père, il arrangera les choses pour le mieux. Dis-lui que c'est mon désir.

— Dieu te récompensera ! Comment te remercier de me donner ton consentement ?

— Et que puis-je te donner d'autre, mon Herzel, moi qui mange le pain d'autrui ? Ah ! le proverbe dit vrai : « Le Seigneur rit de qui mendie d'un mendiant ! »

— Je vais t'envoyer l'acte de divorce aussitôt que possible...

— Tu as raison. Je suis une épine à ton pied. Arrache-moi d'un coup.

— Tu ne refuseras pas le papier, quand il viendra ? reprit-il, inquiet.

— N'est-ce pas le devoir d'une femme de se soumettre ? demanda-t-elle avec de nouveau son ironie sinistre. Ne crains rien, tu n'auras point de difficulté au sujet du papier. Je ne le lancerai pas à la tête de ton messager. Et... tu l'épouseras?

— Sûrement. Ainsi les gens ne causeront plus. Et elle devra demeurer avec moi. C'est mon souhait.

— C'est le mien aussi. Tu dois sauver ton âme.

Il voulut parler, puis il hésita.

— Et ta dot? articula-t-il enfin. Tu ne vas pas la réclamer en compensation?

— Rassure-toi. Je sais à peine où est mon « Cesubah » (1). Qu'ai-je besoin d'argent? Comme tu disais, j'ai tout ce qu'il me faut. Je ne désire même pas acheter un terrain au cimetière, couchée que je suis sur la tombe de la charité. La coupe d'amertume est vidée.

Il frissonna.

— Tu es bonne, très bonne pour moi, dit-il. Adieu.

Il se pencha, mais elle ramena frénétiquement les draps sur son visage.

— Ne m'embrasse pas!

— Adieu donc, bégaya-t-il, que Dieu te vienne en aide!

Et il s'éloigna.

— Herzel!

Avec ce cri de désespoir, elle avait découvert son visage.

Il revint sur ses pas, agité, tremblant qu'elle ne voulût se rétracter.

— Ne l'envoie pas, apporte-le toi-même. Laisse-moi le recevoir de ta main.

L'homme sentit sa gorge se contracter.

— Je l'apporterai, dit-il, la voix défaillante.

Les longs jours douloureux s'allongèrent encore, l'été approchait, annoncé par des après-midi ensoleillés qui inondaient les salles d'une dérisoire atmosphère d'or. Quand, un soir, Herzel apporta l'acte de divorce, Sarah aurait pu facilement en lire tous les mots sans lumière, si ses yeux n'avaient été obscurcis par de grosses larmes. Elle étendit la main vers son mari, tâtonnant pour se saisir du document. Il plaça dans la paume brûlante le papier sur lequel les doigts se refermèrent automatiquement, puis qui le lâchèrent et le laissèrent tomber sur le tapis.

Désormais Sarah n'était plus une épouse.

Herzel fut bien aise de pouvoir lui cacher son visage cramoisi, en se penchant pour ramasser l'acte de renonciation. Il fut long à se relever; quand leurs yeux se rencontrèrent de nouveau et, qu'elle le lui tendit, elle s'était redressée et s'adossait au bois du lit. Des larmes roulaient le long de ses joues, mais elle reçut avec fermeté le parchemin et le plaça dans sa poitrine.

— Qu'il repose là, dit-elle avec une rigidité de pierre : là où ta tête a si souvent reposé. Que le vrai Juge soit loué!

— Tu n'es pas fâché contre moi, Sarah?

— Et pourquoi serais-je fâchée? Elle avait raison, je suis une morte. Seulement on ne peut pas dire *Kaddisch* sur moi, on ne peut pas prier pour le repos de mon âme.

Non, je ne suis pas fâchée, Herzel. Une épouse doit pouvoir allumer elle-même le chandelier du Sabbath et mettre la pâte au four. Ton foyer était désert, tu n'avais personne pour faire tout cela. Ici j'ai ce qu'il me faut. Maintenant, tu seras heureux, toi aussi.

— Tu as été une bonne femme, Sarah, murmura-t-il, touché.

— Ne rappelle point le passé; nous sommes étrangers à présent, dit-elle avec un retour de dureté.

— Mais je pourrai venir te voir quelquefois?

Il sentait des tiraillements de remords au moment de la séparation définitive.

— Veux-tu rouvrir ma blessure?

— Adieu, alors.

Il tendit timidement la main, elle la saisit, et la serra passionnément.

— Oui, oui, Herzel! Ne m'abandonne pas! Viens ici comme une connaissance, comme un homme que j'ai l'habitude de voir. Les autres sont négligents, ils m'oublient. Il me faut rester là, étendue, et peut-être l'ange de la mort m'oubliera-t-il aussi!

Et l'étreinte se resserrant causa à Herzel une douleur aiguë.

— Oui, je viendrai, je viendrai souvent, dit-il avec un tressaillement d'angoisse physique.

Elle desserra son étreinte, et repoussa la main.

— Mais pas avant d'être marié, dit-elle.

— Soit.

— Naturellement tu feras une noce calme. La synagogue anglaise ne te mariera pas.

— Le *Maggid* me mariera.

— Tu ne montrepas son [illegible] dras?

— Oui, je tâcherai qu'elle me le donne.

Une semaine passa. Il apportait le certificat. Calme en apparence, elle y jeta un coup d'œil.

— Dieu soit loué! murmura-t-elle. Puis elle le lui rendit. Ils parlèrent de choses indifférentes, des faits et gestes de leurs voisins. Quand il s'en alla, elle lui dit :

— Tu reviendras?

— Oui.

— Tu es bon de me consacrer ainsi du temps. Mais ta femme ne sera-t-elle pas jalouse?

Il la regarda, déconcerté par ses étranges façons.

— Ja[illegible]

Elle vit du mépris dans sa réponse et ses lèvres pâles se crispèrent. Mais elle dit seulement :

— Sait-elle que tu es venu?

Il haussa les épaules.

(1) [illegible]

— [illegible]

— Dis-le lui.

— Comme tu voudras.

[illegible]

— [illegible] Elle comprendra alors que [illegible]

[illegible] Après une douloureuse minute, il dit : Parles-tu sérieusement ?

— Je ne plaisante pas sur un sujet comme le mariage. Amène-la moi. Ne voudrait-elle pas venir voir une infirme ? C'est une *mitzwah* (bonne action) de visiter les malades. Cela efface les péchés.

— Elle viendra.

Elle vint. Sarah la contempla pendant un instant avec une poignante curiosité, puis ses paupières retombèrent pour chasser la vision de cette jeunesse et de cette fraîcheur.

La femme d'Herzel avait une démarche un peu gauche et timide. Mais c'était une belle femme, une avenante et enjouée villageoise de la campagne russe, au buste bombé, aux joues roses de santé et de confusion.

Sarah sentit un million d'aiguilles lui percer le cœur. Le souffle lui revint pourtant :

— Dieu vous bénisse, Mme Krestnow, put-elle bégayer.

Et elle prit la main de la jeune femme.

— Vous êtes bonne de venir voir une pauvre malade !

— Mon mari l'a voulu, dit la nouvelle épouse, comme en s'excusant.

Elle avait un air de simplicité un peu niaise qui n'était pas entièrement dû à la gêne de cette situation bizarre.

— Tu as bien fait d'obéir. Sois bonne pour lui, mon enfant. Pendant trois ans, il m'a soignée, quand il n'y avait déjà plus d'espoir. Il a beaucoup souffert. Sois lui bonne.

D'un mouvement impulsif, elle attira la tête de la jeune femme et l'embrassa. Alors, dans un cri d'angoisse, elle jeta : « Laissez-moi pour aujourd'hui ! » Puis elle ramena la couverture sur sa tête et fondit [illegible]

Elle entendit le couple s'éloigner d'un pas hésitant, pendant que la beauté de la femme luisait encore sur elle à travers l'épaisseur des draps.

— O Dieu ! gémit elle, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, fais que je meure, à présent ! Au nom des saints Patriarches, prends-moi, prends-moi vite !

Des cris perçants, des cris d'agonie, mêlés à des accusations d'empoisonnement, crise habituelle de de la sénile paralytique qui se cramponnait à l'existence, vinrent de l'étage supérieur étouffer sa vaine et passionnée prière.

Mais un frisson de pitié fit tressaillir tout l'être de la Sœur Marguerite qui s'approchait. Elle leva ses doux yeux humides.

— O Christ ! murmura-t-elle, si je pouvais mourir pour elle !

I. ZANGWILL

[illegible]

LA MARCHE DE L'ÉVOLUTION INDUSTRIELLE DEPUIS CENT CINQUANTE ANS (1)

Les Compagnies de transport par terre ou par mer, quand elles organisent pour les touristes un voyage ou une croisière, sont volontiers prodigues de promesses ; elles énumèrent les sites enchantés, les monuments merveilleux, les hôtels admirablement aménagés que l'on rencontrera sur la route ; elles passent sous silence les désagréments et les difficultés qui doivent se présenter en même temps. Je ne veux pas imiter ces prospectus trop alléchants ; j'aime mieux, dès le début de la course que nous ferons ensemble, s'il vous plaît de m'accompagner, vous exposer loyalement, je ne dis pas les périls, mais les ennuis dont l'itinéraire projeté vous menace.

Dans les années précédentes, j'ai pu mettre au premier plan des personnes, et, qui plus est, celles qui, par leur constitution frêle et délicate, sont les plus propres à exciter la sympathie et la pitié, les femmes et les enfants, innocents martyrs des usines, esclaves et victimes des machines. Cette année, ce sont les machines et les usines elles-mêmes qui vont devenir les personnages essentiels de ces leçons, engins puissants, organismes compliqués, qui ont certes leur grandeur et, j'ose le dire, leur beauté, mais qui pourtant ne sont point des êtres vivants, capables de pensée, de sentiment et partant de souffrance. Nous serons de plus entraînés dans des considérations abstraites, dans des comparaisons de chiffres, qui ont leur importance et leur intérêt, mais qui ne sont point de nature à soulever l'émotion. Je veux vous dire, en effet, les conséquences économiques qu'ont entraînées les transformations techniques de l'industrie moderne.

(1) [illegible]

Vous me direz que, pour en apprécier les effets, il faut d'abord bien connaître ces transformations. Rien de plus juste. Aussi, l'an dernier, les ai-je étudiées en détail dans celui de mes deux cours, où, au lieu de professer de haut et de loin avec une solennité antique et doctorale, je tâche d'initier mes auditeurs aux méthodes et à la pratique de l'investigation historique. Seulement comme mes auditeurs d'aujourd'hui n'étaient pas nécessairement parmi mes auditeurs d'hier, je crois devoir commencer par résumer à grands traits la marche suivie depuis cent cinquante ans environ par l'évolution industrielle qui s'accomplit autour de nous.

*
* *

Elle a frappé tout le monde par sa rapidité, par sa puissance, par son extension. Sans doute l'homme a su de bonne heure s'épargner du travail en faisant travailler à son profit l'air et l'eau, sans compter l'âne, le bœuf, le cheval. Certains moments du passé ont même vu se multiplier à tel point les inventions auxiliaires de son labeur que l'époque alexandrine, dans l'antiquité, mériterait, comme la nôtre, quoique à un degré bien moindre, d'être appelée l'ère classique des machines et de la science. Mais c'est de nos jours que cette multiplication a pris des proportions inouïes, que des forces jusqu'alors inconnues ou indomptées ont été domestiquées, que des appareils sans nombre ont été construits pour transporter les corps ou pour dissocier et déplacer les éléments dont ils sont composés. Jamais en si peu d'années on ne vit pareille floraison de l'imagination humaine sur le terrain industriel. On se surprend à dire avec le poète :

[illegible]

Figurez-vous, si vous voulez, un contemporain de Louis XIV renaissant parmi nous : fût-ce le songeur le plus aventureux d'alors, il serait stupéfait de trouver réalisés, dépassés, ses rêves les plus audacieux, de rencontrer courant les rues des vérités qui échappaient aux plus grands génies de son temps, d'entendre les enfants des écoles parler de sciences dont les hommes d'avant-garde n'avaient pas même l'idée. Puis il aviserait sur sa route tant de choses prodigieuses et pour lui incompréhensibles, locomotives, tramways et bateaux électriques, automobiles et aéroplanes, téléphones et cinématographes, qu'il serait effrayé, bouleversé, affolé au point de demander bien vite à rentrer dans le calme royaume des ombres. Assurément d'autres époques ont été aussi ou plus fécondes en belles formes artistiques ou littéraires, en grands systèmes philosophiques, en monuments grandioses; mais dans celle où nous vivons, sans qu'il y ait eu abandon des autres champs de culture, il a mûri une merveilleuse moisson de procédés propres à satisfaire les besoins matériels de l'humanité.

Pourquoi cette éclosion magnifique en ce point de la durée?

Mesdames et Messieurs, tous les phénomènes sociaux sont unis par les liens d'une étroite interdépendance. Il y a toujours action et réaction de l'un sur l'autre. Il est, par suite, impossible de dire d'une façon absolue que telle catégorie de faits est toujours cause et telle autre toujours effet. On peut citer des cas où des modifications économiques amènent des modifications politiques; on en peut citer d'autres où c'est l'inverse. Tantôt le développement de l'agriculture ou de l'industrie précède et entraîne celui du commerce; tantôt la réciproque est vraie, comme on dit en géométrie. Toutefois, à certains moments, il est visible que telle variété de l'activité humaine prédomine; qu'elle joue le rôle de force motrice: qu'elle met en branle l'ensemble de la machine.

Ainsi, au début de la période qui nous occupe, le doute n'est point permis : c'est l'évolution commerciale qui devance et qui « déclanche » la transformation industrielle. L'histoire offre maint exemple de cet ordre chronologique et logique. La production ne change, en général, de procédés que pour répondre à des besoins nouveaux. Son intensité dépend de l'étendue des débouchés ouverts à ses produits, du nombre des clients qu'elle vise à satisfaire, de la consommation probable qu'elle escompte, autrement dit d'un développement commercial qui fait désirer et nécessite une augmentation dans le rendement du travail de fabrication.

Le besoin, en pareille occurrence, crée l'organe, ce qui n'empêchera pas l'organe une fois créé de propager et d'accroître le besoin, ou, ce qui revient au même, la production activée de rendre à son tour le commerce plus actif. Un équilibre cherche de la sorte à s'établir entre la production et la consommation, équilibre instable qui se détruit sans cesse et tend sans cesse à se reformer.

Or, depuis la fin du XVe siècle, depuis la découverte de l'Amérique et de la route maritime des Indes, tandis que la technique restait à peu près stationnaire, il y avait eu un agrandissement perpétuel du monde connu, sur lequel l'Europe avait continué à déborder. Non seulement, grâce aux Cook et aux La Pérouse, un continent nouveau, l'Océanie, avait émergé du sein des flots; non seulement sur les côtes d'Asie, d'Afrique, d'Amérique s'égrenaient des comptoirs, des îles et des villes conquises : mais des missions religieuses s'aventuraient dans les solitudes inexplorées, par exemple au Canada, au Paraguay,

et des colonies européennes s'enfonçaient comme des coins de fer au cœur des pays vieux ou neufs devenus de vastes champs d'exploitation. Un va-et-vient de marins, de soldats, de marchands et de marchandises sillonnait les chemins de la mer. Dans les ports de l'Espagne, du Portugal, de la France, de la Grande Bretagne, de la Hollande, des fortunes s'accumulaient aux mains des armateurs, des gros négociants, des Compagnies de commerce, des banquiers. Si le marché n'était pas, à proprement parler, international, parce que chaque nation se barricadait derrière un rempart de douanes, un puissant courant d'échange circulait du moins entre chaque métropole et son empire colonial et les fabricants, dans toute contrée industrielle, travaillaient en vue de consommateurs éparpillés sur toute la surface du globe; ils s'efforçaient de prévoir, de satisfaire et d'exciter la demande d'une clientèle lointaine; ils portaient leurs offres et leurs denrées jusqu'aux antipodes.

En même temps que le marché extérieur se dilatait peu à peu jusqu'aux confins de la terre, le marché intérieur, d'un élan moins vigoureux, mais très sensible quand même, allait aussi s'élargissant entre les diverses parties de chaque État. Si les barrières séparant les provinces n'étaient pas encore tombées, routes et canaux multipliés formaient un réseau serré d'artères et de veines par où passaient les hommes, les idées, les nouvelles, les produits de toute sorte; l'argent, grâce aux banques, acquérait une mobilité singulière; l'aisance, répandue dans la population bourgeoise des villes, dont les mœurs devenaient par là même plus raffinées, lui donnait une puissance d'achat, qui était un énergique stimulant de la production.

Pour le marché ainsi doublé, triplé, décuplé peut-être dans son étendue et dans ses facultés d'absorption, il fallait produire davantage, et, pour produire davantage, il fallait produire autrement. Comme on ne pouvait à volonté accroître le nombre des ouvriers, on songea tout naturellement à la production mécanique. Un mémoire français de la fin du XVIIIe siècle montre bien comment la nécessité d'y recourir s'imposa aux esprits : « La main d'œuvre étant très rare et chère, est-il dit dans ce document (1), il serait bien important de provoquer et de favoriser l'invention de toutes les machines qui tendraient à suppléer l'homme. »

Telle est bien la cause maîtresse de la transformation technique qui s'opère dans les cent cinquante années que nous embrassons.

(1) [illegible]

*
* *

Nous venons de dire le *pourquoi* de cette floraison étonnante : il faut nous demander aussi *comment* elle s'est produite.

La réponse est facile : c'est par une série d'inventions dont chacune essayait de résoudre un problème posé par la réalité. Seulement ici les questions se pressent.

L'invention est-elle pour celui qui la met au jour le fruit d'une longue patience, d'un enfantement pénible? Naît-elle, au contraire, dans la joie et presque dans l'inconscience, par une inspiration subite, par une brusque illumination, soit d'un coup de génie, soit d'un coup de fortune? Fait-elle éruption, comme Minerve sortit un jour tout armée du cerveau de Jupiter?

On peut répondre oui et non. Parfois elle apparaît dans un jet éblouissant de clarté. C'est Archimède qui s'élance nu de son bain en criant avec ravissement : — J'ai trouvé —; c'est Newton, surprenant, comme à la lueur d'un éclair, le mystère de la gravitation universelle en voyant tomber une pomme; c'est Edison qui, en sentant sous ses doigts le fond de son chapeau haut de forme vibrer au son de sa parole, a l'intuition de la plaque téléphonique. Il semble que le hasard se plaise alors à lever un coin du voile qui dérobe les secrets de la nature. Mais qu'on ne se laisse point duper par l'apparence! L'accident heureux ne peut être mis à profit que par une attention déjà éveillée. Le hasard n'est que l'auxiliaire imprévu d'un labeur ancien et profond.

Autre question qui réclame à son tour une réponse. L'invention est-elle la fille d'un seul homme, d'un mortel privilégié, presque divin, dont le nom doit rester auréolé de gloire et enveloppé d'une éternelle reconnaissance? Les Grecs vénéraient ains en Prométhée l'inventeur du feu, en Triptolème celui de la charrue. Et il n'est pas impossible que parfois le parrain d'une découverte en soit le véritable et unique père. Mais il est rare, de plus en plus rare, que les choses se passent avec cette simplicité. Le plus souvent, surtout quand la civilisation revêt sur un vaste espace une certaine uniformité, quand la facilité croissante des communications augmente la solidarité des intelligences, le même désir, la même nécessité de perfectionner ce qui existe se fait sentir chez des peuples différents; la même idée flotte, pour ainsi dire, dans l'air en plusieurs pays à la fois. Une foule de chercheurs, lancés sur la même piste, sont en quête à l'insu les uns des autres : ils trouvent qui ceci, qui cela; chacun ajoute à ce qu'ont découvert ses prédécesseurs ou ses voisins,

et le jour où l'invention est achevée, parfaite, c'est une œuvre collective où il est difficile de démêler ce qui appartient aux divers individus.

A qui, par exemple, faire honneur d'avoir mis à la portée de tous l'éclairage au gaz, quand on sait que, de 1789 à 1870, il n'a pas été pris moins de 4.000 brevets à ce sujet? Rien de plus fréquent que deux inventeurs arrivant séparément au même résultat à quelques jours, voire à quelques heures d'intervalle; c'est ce qui est advenu pour le puddlage et pour le téléphone. Cette involontaire collaboration a lieu maintes fois de nation à nation pardessus les frontières. En 1867, la découverte de la machine dynamo-électrique est simultanément annoncée à la Société royale d'Angleterre par un Berlinois, Siemens, et par un Anglais, Wheatstone. Elle est faite vers la même époque aux Etats-Unis et l'on s'aperçoit bientôt qu'elle avait été déjà l'objet inaperçu d'un mémoire publié en 1854 par un Danois.

En réalité une invention est, d'ordinaire, un arbre de croissance très lente! L'idée première ressemble au gland tombé sur le sol; il s'y enfonce, invisible et, semble-t-il, perdu. Mais laissez passer les pluies et les neiges d'hiver, un jour le germe oublié s'allonge en une petite pointe verte, qui perce la mousse et les feuilles mortes, boit l'air et le soleil, prend force, monte et s'élargit peu à peu, jusqu'à devenir avec les années le grand chêne abritant sous son dôme touffu tout un monde de plantes, d'insectes et d'oiseaux.

Si l'invention résulte d'un enfantement à si long terme, c'est qu'elle se heurte à des difficultés d'ordres divers.

Difficultés d'ordre technique, d'abord. Il s'agit de combiner des éléments matériels qui répugnent à s'associer. Il s'agit de choisir entre de nombreux possibles celui qui sera viable. Aussi la marche de l'invention n'est-elle pas simple; elle n'avance pas en ligne droite; elle décrit une courbe irrégulière et d'allure fantasque. Pour réussir elle doit souvent attendre que des conditions nécessaires à sa réalisation se rencontrent et se réunissent. Elle est le confluent, le point de jonction de perfectionnements qui convergent sans qu'on s'en doute. Par exemple, dans l'aéroplane, moteurs légers empruntés aux automobiles, hélices venant de la marine se rejoignent et se combinent de façon aussi efficace qu'imprévue.

L'invention doit compter ensuite avec des difficultés économiques. Ce n'est pas tout d'avoir construit un appareil nouveau, isolé une matière nouvelle. Pour que l'un ou l'autre passent du laboratoire à l'usine, deviennent communément utilisables, pénètrent dans la vie journalière, il en coûte souvent des années de recherches et des sommes considérables. Il n'a pas fallu moins de vingt années de travail et de vingt millions de francs pour mettre au point le procédé qui permet de reproduire chimiquement l'indigo.

Puis viennent à la traverse les difficultés sociales qui ne sont pas les moindres. Toujours l'invention gêne des habitudes, dérange des traditions, lèse des intérêts. Elle oblige les patrons, dont l'outillage est vieilli, à secouer leur apathie et à se mettre en frais; elle jette sur le pavé des ouvriers qu'elle rend provisoirement inutiles ou elle les force à faire un apprentissage de surcroît; elle tue par ricochet quelque entreprise qui n'en peut mais, comme la teinture par l'aniline a fait dépérir la culture de la garance. Elle a beau se glisser dans un cadre préexistant, respecter en une certaine mesure les usages qu'elle va contribuer à changer; en vain, par exemple, l'écartement des rails dans la plupart des chemins de fer rappelle-t-il celui qu'avaient auparavant les roues des voitures, de même que le nom de cheval-vapeur est une réminiscence des temps où le cheval était « la plus noble conquête que l'homme eût jamais faite »; en vain, lors de l'apparition de l'éclairage électrique, les bougies Iablochkoff commencèrent-elles par emprunter leur forme au système qu'elles visaient à remplacer; malgré tout, l'inventeur offense la routine et amène autour de lui des perturbations. C'est pourquoi il est, trop souvent encore, un martyr de son idée, et l'on comprend cette parole amère de James Watt, qui fut pourtant un des plus chanceux dans son œuvre, puisqu'il y gagna fortune et renom : « De toutes les choses folles de cette vie, il n'en est pas de plus folle que de faire des inventions. »

Il sied, en conséquence, de ne pas s'étonner, si celles que nous admirons le plus ont subi de longues haltes, des piétinements sur place, des fourvoiements dans des impasses où elles paraissaient arrêtées pour toujours par des obstacles insurmontables. Il sied aussi de ne pas oublier que, parmi leurs multiples auteurs, beaucoup ont fait naufrage en route, comme des marins anonymes engloutis par l'Océan; que, pour ceux mêmes dont le nom surnage, la gloire fut fréquemment le soleil des morts; que parfois un ouvrier de la onzième heure a bénéficié de leurs efforts et de leurs désastres; et que, s'il serait cruel de lui envier sa récompense, il est juste également d'honorer en ses précurseurs le courage et le dévouement moins heureux.

Saluons donc au passage ces hommes dont beaucoup furent des héros obscurs: car c'est par leur effort tenace que s'est si formidablement enrichi, depuis un siècle et demi, le patrimoine commun de l'humanité.

*
* *

Mais où a commencé cette production en grand, dont nous venons d'indiquer les principales causes?

Comme on peut le pressentir d'après ce que nous avons dit, c'est dans les pays dont le commerce était le plus étendu, le plus développé, dont l'empire colonial était le plus vaste et le plus vivant, dans ceux où, par conséquent, les négociants en gros jouissaient de l'estime publique et d'un rang social relevé, dans ceux où le capital accumulé, associé, facilitait les grandes entreprises et les puissantes manufactures.

Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, c'était l'Europe, et, parmi les puissances européennes, c'était le Royaume-Uni de Grande-Bretagne en premier lieu, et la France en second, qui possédaient ces caractères au plus haut degré. L'Angleterre était la maîtresse des mers; on pourrait presque dire que, politiquement, le siècle qui s'écoule de 1688 à 1789 fut un siècle anglais. Elle avait conquis les Indes; elle régnait dans toute l'Amérique du Nord, où elle venait de mettre la main sur le Canada; ses ports, comme Liverpool et Bristol, avaient grandi avec une extrême rapidité, et il n'était pas rare que tel opulent marchand ou banquier exerçât une influence notable à la Chambre des Communes. La France, quoique moins prospère, avait vu Nantes, Bordeaux, Marseille s'enrichir par le commerce des Iles, comme on disait. Les manufactures royales lui offraient des modèles de vastes fabriques savamment organisées. L'éloge du commerce était presque devenu un lieu commun littéraire : « Le négociant qui enrichit son pays, écrivait Voltaire, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire et contribue au bonheur du monde... » Et Sedaine répondait en écho : « Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes et en est servi; c'est l'homme de l'univers. » En France comme en Angleterre il était admis qu'on pouvait être noble et commerçant en gros.

Où la grande industrie pouvait se développer, c'était aussi dans les pays où le commerce intérieur était favorisé par les voies de communication. Or, l'Angleterre a connu alors ce qu'on a nommé la fièvre des canaux et les belles routes de France avaient une légitime célébrité, et routes et canaux étaient des preuves et des stimulants de l'accroissement qui se faisait sentir des deux côtés de la Manche dans la consommation indigène.

Le berceau de la grande industrie devait être encore dans des pays qui n'avaient pas, comme l'Espagne, le Portugal, la Hollande, sacrifié et laissé dépérir chez eux la production, en gardant comme source principale et presque unique de richesse les galions chargés d'or et d'argent qui venaient d'Amérique ou les profits que peut rapporter l'office de rouliers de l'Océan. Or, l'Angleterre et la France n'avaient dédaigné ni l'agriculture ni l'industrie, et dans ce dernier domaine il y avait chez l'une comme chez l'autre, sous l'impulsion du grand commerce qui est toujours et partout ennemi des entraves mises à son expansion, un vigoureux mouvement contre les règlements corporatifs et légaux qui depuis des siècles enserraient et gênaient, en les protégeant trop, toutes les fabrications. Le Royaume Uni devenait la patrie du *Laissez faire! Laissez passer!* que proclamait Adam Smith. La France, qui avait déjà placé ses manufactures royales sous un régime d'exception, était la première avec Turgot à supprimer jurandes et maîtrises. Il n'existait donc pas d'Etats où les transformations techniques pussent se donner plus librement carrière.

(*A suivre.*) GEORGES RENARD.

L'ANARCHIE AU LOUVRE

La *Madone de l'étoile* (1), ce joyau du bienheureux Fra Giovanni, a disparu du couvent de Saint-Marc à Florence, pour rejoindre *la Joconde*, en Amérique du Nord. Voilà l'effet de l'impunité assurée, en France, aux voleurs du Louvre.

Avant de raconter les vaudevilles qui se jouent, avec M. Pujalet comme *impresario*, dans notre Métropole d'art, il faut commenter l'affaire quasi fabuleuse de Soudeilles. Elle montrera la nécessité d'une intervention du grand public, qui seul, par son tolle, réveillera notre dangereuse administration, de son sommeil de Fafner.

Il était une fois, une commune pauvre qui possédait une navette à encens, classée : sur la foi du député qui prit la responsabilité du conseil, la municipalité vendit la navette, et le tribunal d'Ussel a condamné le maire à seize francs, et le député à mille.

Ce dernier, très crâne devant le tribunal, ne se déroba pas : « Oui, c'est moi — dit-il — qui ai conseillé de vendre la navette! » On l'applaudit; et soyez sûr qu'il retrouvera le quinzième de son traitement, en économie, lors de sa réélection. Il soldera les seize francs du maire et recevra le titre de Père et Protecteur de Soudeilles.

(1) Ce chef-d'œuvre a été retrouvé. D'après un haut témoignage italien ce vol aurait été fait pour le même personnage qui détient *la Joconde*.

La presse a enregistré ce verdict, sans aucun commentaire.

Vue de Soudeilles, l'affaire se profile simplement. Un cœur de représentant ne résiste pas aux peines de sa circonscription. Que valait une navette à encens pour des municipaux? Il y aurait quelque chose d'héroïque à rester obéré, quand on possède un objet inutile et vendable; l'héroïsme ne rentre pas dans la conception municipale. La navette, au reste, était peut-être fausse, comme le *chief* de Saint-Martin que cette même commune a vendu quarante mille francs, toujours d'après le conseil du même député.

Vue de plus haut, l'affaire prend une gravité extraordinaire. Il y a des milliers de communes pauvres, plus pauvres que Soudeilles. La loi de Séparation les a rendues propriétaires d'objets mobiliers cultuels, classés et non classés. Que de ciboires, de châsses, de chasubles, de vitraux, de lutrins, de crucifix, que de trésors sont ainsi au bon plaisir d'un conseil municipal, gêné en ses finances! Si la sentence du tribunal d'Ussel fait loi en jurisprudence, supputez les merveilleuses affaires en perspective pour d'innombrables villages! J'ignore à quel prix on a vendu la navette, mais le faux chef, en défalquant l'amende, a rapporté à Soudeilles 38.984 francs de bénéfice net.

L'honorable instigateur de ce négoce n'est point déshonoré; au contraire, son prestige a décuplé aux yeux de ses commettants.

Dans ce conflit entre l'intérêt communal et l'intérêt idéal, le premier l'a emporté. Les amendes d'Ussel équivalent à l'impunité.

Si les municipalités françaises peuvent vendre au profit de la commune les œuvres d'art classées, *a fortiori* celles qui ne le sont pas. Or, le classement a été fait par un seul homme pour toute la France, alors que matériellement il aurait fallu un expert par [illegible].

Que le lecteur se pénètre bien de la mentalité des ruraux. L'art n'existe pas pour eux, ni l'histoire ni la tradition. Autrefois, ils respectaient l'objet religieux, car ils croyaient. Maintenant le saint n'est plus pour eux qu'une statue, la navette qu'un bibelot, l'ostensoir qu'une curiosité et le calice du métal. Il faut voir les choses telles qu'elles sont. Le chief reliquaire n'aurait jamais été vendu à cause des reliques; tandis que le chief objet de collection ne signifie rien pour des hommes sans loisirs, que la nécessité courbe vers la terre. Jamais le paysan ne s'élèvera à la notion artistique : elle contredit à sa vie même. L'homme de la glèbe ne regarde pas le paysage. On lui donne à garder des objets précieux dont il ne comprend que la vénalité.

C'est bien l'esprit jacobin raisonnant sans cesse dans un état d'abstraction, qui a conçu l'entité communale, qu'il faut traduire par groupe de paysans.

Comme l'égoïsme se syndique par métier, nous entrons dans un cycle où les groupements d'intérêt, en perpétuel conflit, tendront de plus en plus à ruiner les principes de la civilisation.

Le tribunal d'Ussel a reconnu l'intérêt municipal, supérieur à celui de la nation et de l'esthétique. En 1793, on portait à la Monnaie les châsses inestimables; en 1911, époque moins fiévreuse, plus avisée, on les vend pour leur valeur idéale. On ne détruira plus les chefs-d'œuvre, sauf dans les ateliers du Louvre et de Munich où on les restaure : on les vendra. C'est un progrès sans doute, mais qui ne satisfait pas tous les esprits.

Quelqu'un de très qualifié politiquement entra dans une vraie colère, en entendant les propos qui précèdent : « Une navette à encens, que vous n'avez jamais vue, que vous ne verrez jamais, que très peu de gens ont vue ou verront... voilà bien une raison de crier!... Vous ne seriez pas capable de décrire celles qui sont exposées à Cluny, vous mourrez peut-être sans les voir? Que représentait pour l'humanité, pour l'art, pour l'étude, cette navette... Etait-ce un chef-d'œuvre, la navette des navettes? Pour la *Joconde* je comprends l'émoi : sa disparition nous ridiculise, cala donne au pays un air de débâcle... mais il y a, au Louvre, trois Léonard authentiques : aucun musée n'en a autant. Consolez-vous... »

L'interlocuteur n'est point un sot : il manque de principes philosophiques et juge les choses en cadi d'opérette.

On a appelé le musée le Campo Santo des œuvres d'art, et le public se figure que les ouvrages y reposent en paix, et n'ont à craindre que les voleurs. Quelle illusion! On a révélé, en pleine commission du budget, que les *Pèlerins d'Emmaüs*, de Rembrandt, avaient été brossés à la potasse par un gardien qui les trouvait sales. Inutile de dire qu'aucune sanction ne suivit et que, devant la colère du conservateur, le garde du Louvre remporta le Rembrandt chez lui et le passa au jus de sa pipe. Ce sont des mœurs étranges que celles des janissaires de nos musées.

Jamais l'un d'eux n'aurait eu la fantaisie d'éclaircir un chef d'œuvre de Rembrandt, s'il eut eu à craindre les galères. Il n'avait rien à craindre, et aujourd'hui encore il n'aurait rien à craindre. Le conseil de discipline de ces hommes privilégiés est composé de telle sorte qu'ils ont toujours la majorité pour eux. M. Dujardin-Beaumetz l'a déclaré lui-même à la commission, et il faut l'en croire, puisqu'il a été l'instaurateur du susdit conseil de discipline en 1910. Au reste les propres paroles de M.

sous secrétaire d'Etat aux Beaux Arts méritent d'être rapportées littéralement. « La majorité du conseil de discipline appartient au personnel du gardiennage, de telle sorte que les fautes de discipline, qui lui sont renvoyées, bénéficient presque toujours d'un acquittement de faveur. »

Le 23 octobre nous avons eu une séance du conseil de discipline, composé de trois gardiens et d'un conservateur. Vous croyez que cette garantie pourtant décisive suffit. Point. Les gardiens ne se présentent qu'assistés de leurs avocats et ceux-ci déclarent que M. Dujardin-Beaumetz ayant refusé de se prononcer sur les responsabilités devant la commission du budget, il faut surseoir ; qu'en outre les fautes de leurs clients ont été expiées, selon le Code du Louvre.

Ce Code ne comprend qu'une peine : le tour de lettres.

Le délinquant, son service fini, doit porter en ville le courrier administratif. De ce chef, six gardiens se trouvaient hors de cause : quant à celui qui n'était pas venu au Louvre pendant un mois il sera renvoyé ? Non, blâmé par lettre autographe du ministre.

Il faut connaître ces détails pour comprendre quelle a été et quelle est, à cette heure, la situation intolérable d'un directeur des Musées.

Barbet de Jouy résista aux gardiens, il fut brisé. MM. de Ronchaud et Kaempfen et Homolle se soumirent : mais ce dernier parut moins à ménager qu'un portier et on le révoqua, sans conseil de discipline, sans avocat, alors que le sous-chef Fehrenbacher, de service le 21 août, à cause de son grade ne peut être touché que par une décision du Conseil d'Etat.

Ces faits ont paru dans les journaux, à leur date. De leur groupement ressort un tableau exact de notre grand musée. Les gardiens en sont les maîtres, de par les règlements.

M. Pujalet, qui, d'inspecteur des finances, est devenu directeur de l'école du Louvre (ce qui prouve qu'il a longtemps dissimulé une profonde science de l'archéologie) a mis au service des gardiens qui ont peur des ombres (*sic*) deux chiens de police pour les rondes de nuit. Ces anciens sous-officiers manquent du courage de minuit.

Il y a des années que je signalais, dans cette revue, la lampe à alcool, installée derrière le panneau même de la Joconde où, ces Messieurs du Louvre se préparaient des boissons chaudes. La canne de M. Pujalet, pareille à la verge d'Aaron ou à la baguette de Grandier, a poussé dans un panneau de cimaise et y a disparu. C'était dans ces réduits, tapissés de toiles d'emballage et de journaux illustrés, que les gardiens allaient fumer leur pipe et réparer les détails de leur toilette. Pour ne pas les mécontenter, M. Pujalet s'est hâté de transformer les anciennes écuries du Prince Impérial en vestiaire. Quant aux bronzes et aux plâtres qui étaient là, qu'en a-t-on fait ?

Depuis le 21 août, chaque jour apporte son scandale. On apprend qu'il y avait cent passe-partout, ouvrant toutes les portes du Louvre. On apprend de telles énormités, que je préfère les copier, tellement j'hésite à y croire. « Nous pouvons l'avouer maintenant, pendant les heures matinales où le musée demeurait fermé, puis vers neuf heures où on ouvrait, 70 à 80 salles restaient sans gardien, et trois mille copistes et cent photographes circulaient. »

Il y a exagération au profit de M. Pujalet, sauveur du Louvre : mais en faisant à l'ami de M. Caillaux tout le crédit imaginable, comment aurait il raison des gardiens, puisqu'ils sont seuls juges de leur délit et que le plus coupable ne peut craindre qu'un blâme ministériel ou une rétrogradation de classe ?

L'inamovibilité de ces gens là vaut d'être connue, afin que le visiteur considère curieusement les seuls Français qui n'obéissent point aux lois et qui ont su jeter à la porte les Barbet de Jouy, les de Tauzia, les Homolle, et à qui nous devons la perte de la Joconde. On répondra que, depuis un quart de siècle au moins, le gardiennage du Louvre repousse, d'un pied sur, conservateurs et ministres, et que, si le plus grand événement qui pût se produire, l'enlèvement de la Joconde, n'a pu amener aucune sanction, il faut considérer que notre Musée est une autre bastille, un burg administratif : et que personne ne lui donnera l'assaut. Ils sont 125 qui se moquent de l'univers, et avec une telle sérénité, que cette situation touche à l'invraisemblance, et signifie comme le plus étonnant intersigne de l'anarchie.

Le ridicule est entré au Louvre avec M. Pujalet et ses chiens de police et ses serruriers de la Banque de France. La disparition de la *Joconde* exigea une complicité domestique : il fallait la découvrir. Ce qui rend précaire la sécurité de nos trésors, c'est l'impunité accordée aux voleurs. On n'a pas même osé un soupçon ? *L'habeas corpus* l'a emporté sur l'intérêt de la civilisation. Aussi longtemps que le crime du 21 août restera impuni, les petits cadres précieux seront en péril.

La loi attribue la garde du Louvre exclusivement aux anciens sous-officiers. Ce musée devrait être organisé militairement et selon le code militaire ; sinon pourquoi n'employer que d'anciens soldats qui n'ont d'autre recommandation que leur habitude de la discipline ; et, en l'occurrence, ils manifestent cet esprit d'indépendance qui, selon une fâcheuse expression de M. Dujardin-Beaumetz, « est l'atmosphère même de l'art ».

M. Pujalet, qui fournit d'intéressants échos sur ses

faits et gestes, se vante d'avoir couvert en cinq jours 357 kilomètres et gravi 82,724 marches. Je suppose que les marches sont comprises dans les kilomètres. Soixante et un kilomètres par jour à quatre kilomètres par heure, cela représente quinze heures de marche. Pendant cinq jours M. Pujalet n'a consacré que neuf heures à ses repas, à son sommeil. Ce marcheur en chambre ou en palais, plus étonnant qu'Ahasverus, ne résiste pas au plaisir de donner l'éphéméride de son exploration. Il a découvert des couloirs, des recoins, des cachettes qui suffiraient aux quarante voleurs des « mille et une nuits. » Le voleur de la Joconde avait huit issues pour sortir tranquillement! Voilà qui nous réjouit et cependant il a choisi la cour Visconti en homme du sérail qui en connaît les détours : car dans la susdite cour habitent une quinzaine de ménages d'ouvriers : d'où un va-et-vient perpétuel, avec colis divers. Le portier de cette porte-là jouit d'une certaine célébrité, pour l'ombrelle rouge dont il abritait sa somnolence sur le seuil ouvert, aux tièdes après-midis.

En manches de chemise, dans un large fauteuil, le concierge de la Joconde réjouissait l'œil des voyageurs du tramway Passy-Hôtel-de-Ville.

On doit considérer l'affaire comme virtuellement classée : la Joconde est perdue. Du moins, que les gardiens coupables d'un tel malheur ne continuent pas à *potasser* les Rembrandt et à chasser les conservateurs et les directeurs.

En haut lieu, on souhaite le silence : mais on n'ose ni arracher les quatre clous rouillés du salon carré, ni mettre le Saint Jean à la place de la Joconde : et la honte du Salon Carré s'étale et inspire à chaque visiteur un mouvement de mépris pour ceux qui ne savent ni conserver ni venger les chefs-d'œuvre.

A Soudeille, la Commune a eu raison contre la civilisation; au Louvre, 125 rebelles ont raison contre l'humanité entière. Il faut qu'on réfléchisse et on découvrira qu'une œuvre telle que la Joconde ne peut être considérée seulement comme un panneau de telle valeur. La France se trouve responsable devant tout être cultivé de la perte vraiment irréparable que l'âme universelle pleure et pleurera à jamais.

Quand nos navires sautent en l'air, dans nos ports, on s'émeut, on prend des mesures préventives pour l'avenir. Les hommes sages demandent comme première sanction que le conseil de discipline composé de trois gardiens contre un seul conservateur soit aboli; en d'autres temps, le ridicule en aurait déjà fait justice. Il ne convient pas que Le Louvre soit un objet de risée, pour tout l'Occident.

PITAVAL.

P.-S. — Aux quatre clous rouillés de la *Joconde* on a pendu le *Castiglione* de Raphaël : c'est l'affichage officiel de l'impuissance ou de l'indifférence... nationale! A la place du *Castiglione* on a mis le *Saint Jean* de Léonard, et je tremble, moi qui ai tant réclamé cet honneur pour lui, je tremble que le frère ne soit volé, comme sa divine sœur.

L'EXPANSION INTELLECTUELLE DE LA FRANCE AUX ÉTATS-UNIS

S'il est un pays qui ait le droit d'invoquer ses liens avec les Etats-Unis, c'est bien le nôtre. La France apparaît aux premiers temps de la colonisation américaine, puis joue, lors de la guerre de l'Indépendance, le rôle que l'on sait. C'est là, peut-on dire, le côté héroïque de son action. Depuis, la nation éclose là-bas a démesurément grandi, sans que, pour cela, l'intervention française ait perdu sa raison d'être : sa forme seule s'est modifiée. A la France les Américains ont à s'adresser comme à la traditionnelle semeuse d'idées dont ils ont besoin pour parfaire leur moisson riche déjà de tout l'apport anglo-saxon. Il fut une époque où, à la suite de la guerre de 1870 et 1871, presque tous les regards aux Etats-Unis se tournaient du côté de l'Allemagne. Les Universités, l'organe éducateur par excellence, furent modelées sur le type allemand, et l'empreinte germanique marqua le vieux fonds anglo-saxon. Considéré comme une langue morte, le français n'était plus qu'un cadavre disséqué dans les laboratoires de philologie.

Le réveil commença à venir d'une institution qui n'a peut-être nulle part ailleurs agi plus efficacement qu'aux Etats-Unis : l'Alliance Française. Oh! ce furent d'humbles débuts! Quelques personnes, des dames surtout, généralement groupées autour d'un Français expatrié, attisèrent çà et là le feu abandonné. Le mouvement prit naissance vers 1895. A cette date, l'Alliance Française de San-Francisco, la première sans doute qui fut fondée, affirma son action locale en créant, dans ce grand centre, un enseignement public de notre langue. Cet enseignement toutefois visait de préférence les besoins de la colonie française, la plus importante des Etats-Unis. Malgré le tremblement de terre et l'incendie de 1906 qui avaient détruit une notable partie de la ville, des classes de français réunissant un ensemble de près de 400 élèves fonctionnaient, en 1909, dans une quinzaine d'écoles de San-Francisco ou des cités sœurs : Oakland et Alameda, même des cours

d'adultes avaient lieu au siège de l'Alliance. En 1896, un autre enseignement public du français voit le jour sur les bords du golfe du Mexique, à Galveston, le grand port du Texas. La même année apparaît l'Alliance Française de Boston, suivie, deux ans après, de celle de Chicago où existait déjà, depuis 1881, un Cercle Français. Les quatre points cardinaux de ce gigantesque pays sont ainsi atteints. En cela, nulle œuvre concertée, mais simplement l'effort isolé de bons Français et d'Américains amis de la France, comme MM. Mérou et Thurwanger et Mme Knowles.

Aujourd'hui, environ 70 groupements, sur le sol américain, se réclament de l'Alliance Française et forment une Fédération constituée en 1902 par le zèle de M. James H. Hyde et dont le siège est à New-York. Le but poursuivi est de faciliter la connaissance de la langue et de la culture françaises. Les moyens employés varient suivant le degré de vitalité des groupes et certaines circonstances locales. A la base, est la réunion périodique où les adhérents se retrouvent, ont l'occasion de parler ou d'entendre notre langue. « L'usage de la langue française est de rigueur pour toutes les personnes présentes, lit-on dans les statuts du Salon Français de Boston, et toute personne réfractaire à ce règlement devra être rappelée à l'ordre ». La conversation se trouve du reste guidée par les « débats » qu'on institue à la suite d'une lecture ou d'une conférence. On ne craint pas d'aller jusqu'à la représentation théâtrale; des acteurs improvisés savent s'y faire applaudir. Même une véritable troupe ayant son théâtre existe à New-York sous l'appellation de *Cercle Dramatique de l'Alliance Française* : elle joue régulièrement dans cette ville et se transporte de divers côtés, atteignant, vers le nord, Montréal.

Ces différents modes d'activité se trouvent renforcés, en certains endroits, par une « coopération » avec les Universités: c'est le cas à Chicago, Baltimore, Saint-Louis, Cincinnati, Philadelphie, et cette entente se traduit, dans ces deux dernières villes, par des fondations de bourses qui permettent à des étudiants d'achever leurs études en France. Ou bien, au sein des Universités, s'instituent des Cercles Français autonomes: on en compte à l'heure actuelle une vingtaine dont le plus ancien et le plus important est celui de la puissante Université Harvard. Ici nous sommes sur un sol particulièrement fécond: bien conduites, les associations universitaires de ce genre peuvent vivifier l'enseignement de notre langue et de notre littérature dans un sens grandement profitable à la pénétration des idées françaises aux Etats-Unis. C'est dans les Collèges ou Universités de jeunes filles que les résultats obtenus jusqu'à ce jour à cet égard sont le plus frappants. En Amérique, on l'a souvent remarqué, la femme rend plus que l'homme au point de vue français, sans doute parce que la France est plus femme que n'importe quel autre pays. Allez dans ces centres de rayonnement féminin qui s'appellent *Smith* ou *Wellesley College* et où maisons d'études et d'habitations s'enveloppent de la majesté d'un grand parc. Entrez, avec des essaims de jeunes filles, dans la salle où un conférencier extérieur vient parler en français de la littérature, de l'histoire ou des arts de la France; vous serez frappé de l'attention soutenue des centaines d'auditrices et de l'intérêt qu'elles témoignent.

Ces Cercles Français d'étudiants et d'étudiantes ont, de même que les groupes proprement dits de l'Alliance, leurs représentations dramatiques qui peuvent s'accompagner, comme à l'Université du Michigan, de jolies éditions des œuvres jouées et « dues aux soins du département des langues romanes ». Pour ne citer qu'un exemple, cette Université, qui est la parure de la petite ville d'Ann-Arbor, a vu son Cercle Dramatique Français représenter, depuis 1907, le *Bourgeois gentilhomme*, l'*Avare*, le *Malade imaginaire*, les *Précieuses ridicules*, le *Barbier de Séville*, les *Romanesques*, et consultez la liste des acteurs : ce sont presque exclusivement des étudiants américains. Qu'un enseignement sympathique à la France s'y ajoute, et le contact est établi pour la propagation de notre influence.

Tel autre département de langues romanes — celui de l'Université Columbia à New-York — doit au professeur français qui le dirige, M. Cohn, l'institution de *french lectures* ouvertes au public et où l'on traite de questions assez actuelles, pour qu'à la date d'avril 1909, je trouve comme sujet : la grève des postes. L'actualité française a sa place en effet dans les préoccupations des groupes; voici, par exemple, le programme de celui de Cincinnati en 1908 et 1909 : j'y lis qu'un membre du comité « fera, à chaque réunion, une causerie de dix minutes sur les affaires courantes en France ». Quand on songe qu'il y a seulement quelques années, toutes les nouvelles relatives à notre pays ne parvenaient aux journaux des Etats Unis que par l'intermédiaire de l'Angleterre, qui n'en était pas encore à l'entente cordiale, ou de l'Allemagne, on entrevoit ce qu'a de profitable à nos intérêts une mise au point des questions françaises contemporaines.

Le lien créé entre ces divers centres par la Fédération se manifeste notamment à l'occasion du voyage des Conférenciers Officiels. On désigne, sous ce titre, des professeurs, historiens, littérateurs choisis chaque année en France par le conseil de la Fédération, pour faire une tournée de conférences parmi les différents groupements qui se réclament de l'Alliance. Ce sont comme des missionnaires

intellectuels de la France à travers les Etats-Unis : par eux s'établit le contact, au point de vue qui nous occupe, entre les deux nations. Ceux auxquels cet honneur a été dévolu ne se rappellent pas sans émotion leur odyssée. Au long d'un trajet qui leur donnait le spectacle mouvant des mille aspects de ce vaste pays, de petits coins de France çà et là semés attiraient leur esprit et leur cœur ; à la chaleur de l'accueil qu'ils y trouvaient, souvent se devinait l'attente de longs mois, car cette visite constitue un événement de la vie des groupes : après le travail de l'année dans l'isolement de la ville, c'est là le réconfort français. Mais le conférencier, qui doit aller du nord au sud et de l'ouest à l'est, n'a pas le loisir de s'arrêter : il jette sa semence et passe.

Plus spéciale était l'action d'un autre conférencier qui, sous les auspices du Cercle Français de Harvard, s'adressait à cette dernière Université dont le rôle éducateur est considérable aux Etats-Unis : il s'agissait ici d'un véritable enseignement sur un sujet relatif à l'histoire, à la littérature, aux institutions ou aux arts de la France. C'est à M. James H. Hyde que revient le mérite de cette fondation remontant à l'année 1898 et complétée en 1904 par la création, à la Sorbonne, de conférences qui formaient, au point de vue américain, le pendant des précédentes. La double organisation fonctionna avec succès jusqu'en 1910: elle reçut alors, en même temps qu'un caractère officiel, un changement dans sa nature. Il n'est plus désormais question que d'un échange de professeurs entre la Sorbonne et Harvard, sans que le sujet des cours doive se rapporter aux Etats-Unis ou à la France. Une autre Université, Columbia à New-York, tend à s'engager avec notre pays dans la même voie, que l'Allemagne, en ce qui concerne ses relations intellectuelles avec l'Amérique, suit déjà du reste depuis plusieurs années.

Ce qui précède montre qu'afin de pouvoir remplir entièrement sa mission, l'Alliance Française ne doit pas être, dans une ville des Etats-Unis, qu'un simple centre de réunion à l'usage de ses membres, mais qu'elle a en outre à se créer des ramifications du côté de l'enseignement, qu'il s'agisse de classes élémentaires ou de cours universitaires. Ces derniers sont plus faciles à atteindre. Vous trouverez au contraire très peu de groupes ayant réussi à se prolonger dans le sens de l'enseignement élémentaire du français. En dehors de San-Francisco, on ne peut guère citer présentement que New York, puis, tout près de cette dernière ville, Newark, enfin Philadelphie. Et même dans ce monde qu'est New-York, n'y a-t-il que 365 adultes qui soient touchés par les quatre classes qu'y a instituées l'Alliance ?

Pourtant les *high-schools* — ce qui correspond à une partie de notre enseignement secondaire — offrent un vaste champ à exploiter à cet égard. De ces écoles supérieures, les unes sont officielles, les autres privées. C'est dans ces dernières, fréquentées de préférence par l'élément riche de la population, que la part faite à l'étude du français est la plus grande. D'une statistique fédérale se référant à l'année scolaire 1906-1907, il ressort que les élèves ayant suivi les cours de français des écoles supérieures privées étaient alors dans la proportion de 27,27 0 0, tandis que, pour les écoles supérieures officielles, la proportion n'était que de 8,85. Si l'on compare ces chiffres à ceux fournis par une statistique antérieure de quelques années (1889-1890 par exemple), on s'aperçoit du maintien de cette différence (17,030 0 contre 5,84), tout en constatant un progrès réalisé, entre 1890 et 1907, dans l'étude du français. Mais que ne reste-t-il pas encore à accomplir? Il se remarque présentement une tendance à renforcer dans les *high-schools* l'étude des langues modernes. Sachons en profiter et nous faire une place plus grande à côté de l'allemand qui, des langues étrangères, est celle qui l'emporte, en raison du rôle prédominant joué par l'élément germanique aux Etats-Unis.

Pour atteindre ce but, est venue s'ajouter à l'Alliance une association qui, de même que cette dernière, a droit à tous nos encouragements : c'est la Société nationale des professeurs français en Amérique fondée en 1904. Le programme de l'œuvre tient dans ces mots de son initiateur, M. Georges, directeur du département français à l'Ecole supérieure Wadleigh, à New-York : « Ce n'est que par l'union de tous nos efforts que nous arriverons lentement peut-être, mais sûrement, à assurer à nos compatriotes la place qui devrait leur appartenir ici dans les écoles où l'on enseigne la langue française ». Si l'association est ouverte indistinctement aux divers genres d'enseignement, elle vise de préférence le plus naturel de tous : celui du français par un Français. Sa vitalité s'affirme par le nombre de ses membres (245 professeurs en octobre 1909), la publication d'un Bulletin périodique et la double institution d'un bureau de placement et de conférences pédagogiques. Toutefois, sur 245 sociétaires, 142 seulement appartiennent à l'enseignement public dont plus de la moitié aux écoles supérieures et collèges privés, une trentaine seulement aux mêmes établissements officiels et autant aux universités ; le reste, soit une centaine, représente le professorat libre. On ne rencontre que cinq membres de la Société enseignant dans des écoles primaires municipales, et encore sont-ce celles de la grande cité cosmopolite de New-York ; c'est qu'il est naturellement difficile d'atteindre ainsi l'enfant; on ne peut espé-

rer y arriver que dans des centres où la population de langue ou d'origine française est assez importante pour motiver un semblable enseignement. C'est le cas à San-Francisco et dans la Louisiane.

Ce dernier nom évoque pour nous un brillant passé d'expansion, l'immense bassin du Mississipi conquis à notre influence par la hardiesse de nos explorateurs, la France de Louis XIV par delà les mers, avec, proche de l'embouchure du fleuve géant, ce village de trappeurs tirant son nom du Régent : la Nouvelle-Orléans. Puis, c'est l'oubli de l'héroïsme de la conquête, l'indifférence coutumière, suivis de la perte du vaste empire colonial. Maintenant les souvenirs seuls subsistent et ils se lèvent en nombre dans la puissante cité qui a succédé à l'humble village d'antan. Quoi de plus significatif que ces dénominations : *Royal Street*, *Chartres*, *Bourbon*, *Dauphine*, *Conti*, *Toulouse Street*, *Marais St.* ou *Toulouse Avenue*? C'est comme un parfum de la fleur latine resté sur ces rives lointaines ouvertes aujourd'hui à la vie commerciale la plus intense. Or, en un pareil centre où figure toujours l'élément créole, où d'importantes associations, tel l'Athénée Louisianais, un Opéra Français et un journal vieux déjà de près d'un siècle, l'*Abeille de la Nouvelle-Orléans*, y témoignent de la survivance de la France, notre langue, jusqu'en ces derniers temps, n'était enseignée, en dehors des Universités, que dans les *high-schools*. En août 1908, un de nos agents consulaires, M. Maurice Damour, demanda au Bureau d'enseignement de la Nouvelle-Orléans l'autorisation d'organiser dans les écoles primaires de cette ville des classes de français, aux frais d'une Société qu'il se proposait de constituer. Interviewé à cette occasion par un rédacteur de l'*Abeille*, M. Andrew H. Wilson, président de ce Bureau, n'hésita pas à répondre dans ces termes significatifs : « Nous reconnaissons tous que la langue française a été la première langue parlée à la Nouvelle-Orléans et que notre ville, qui est la ville américaine idéale, doit sa distinction à ses premiers habitants, nos ancêtres, dont nous pouvons nous enorgueillir. Il est de notre devoir de tout faire pour perpétuer cette belle langue de France que nous ont léguée nos pères ». Il ajoutait : « nous ne la connaissons pas suffisamment ; je le dis à notre honte ». La demande de M. Damour fut donc agréée avec empressement, et dès le printemps de l'année suivante, l'enseignement du français existait dans 16 écoles de la ville et s'adressait à 2.458 enfants répartis dans 49 classes. Puis l'œuvre, que vint encourager une subvention du gouvernement français, essaima hors de la Nouvelle-Orléans, dans ces « paroisses » de la Louisiane si hospitalières aux choses de France.

Ainsi, par des modes divers appropriés aux diverses conditions locales, se fait peu à peu la pénétration intellectuelle de la France aux Etats-Unis. Ce qui frappe toutefois, c'est l'absence de centres fixes de rayonnement. Ces groupes que je viens de passer en revue s'assemblent en des locaux empruntés pour la circonstance : salle de cercle ou d'hôtel, de collège ou d'université, ou encore salon d'une dame dévouée. Mais vous ne rencontrerez pour ainsi dire point de lieu permanent de réunion : le club, si répandu en Amérique, n'a pris nulle part la forme d'une Maison Française, si l'on excepte l'établissement, à la Nouvelle-Orléans, d'un cercle visant du reste notre colonie dans cette ville. Cette Maison rêvée aurait pu se constituer avec un noyau de bibliothèque ou de musée ; or, de musée on n'en trouve aucune trace parmi les groupements dont nous nous occupons et, de bibliothèque, il n'en existe qu'au siège de la Fédération à New-York et à l'Alliance de Chicago. Et encore dans ces deux endroits ne s'agit-il que de petits fonds dus, le premier, à la générosité de M. Robert Lebaudy, le second, à l'activité de Mme Channon et logés l'un et l'autre dans une ou deux pièces d'un *building*. Je laisse de côté telle bibliothèque, celle de la Ligue nationale française à San-Francisco qui, comme les institutions similaires se réclamant de la France dans cette cité, ne sort pas du cercle de la colonie française. Une ébauche seulement de ce qu'il y aurait à accomplir a été réalisée à Chicago où la bibliothèque de l'Alliance, pourvue d'une salle spéciale de lecture, est en outre ouverte à des causeries littéraires hebdomadaires.

Comme on le voit, l'œuvre générale est à compléter à bien des égards. C'est ce qu'a excellemment compris un membre du Conseil de la Fédération, M. Mac Dougall Hawkes, grâce à qui vient de se fonder à Paris et à New-York un *Institut Français aux États-Unis*. Le nouvel organisme n'est pas destiné à remplacer, mais à renforcer ce qui existe déjà. Son rôle est en particulier d'aider à la fixation de l'influence intellectuelle de la France par l'action à la fois continue et concordante d'éléments dont le premier est l'art français. Cet art, en effet, s'il est représenté dans les galeries publiques et privées des États-Unis, manque, en ce pays, de la valeur éducative qui découle de l'enseignement. Non-seulement il est négligé par l'Alliance Française, mais il est loin d'occuper, dans les Universités et Ecoles, une place correspondant à celle qui y est donnée à notre littérature. C'est vers l'antiquité et l'Italie que s'orientent les études d'histoire artistique, et, dans le domaine contemporain, le champ est à ce point laissé libre, qu'au *Métropolitan Museum* de New-York s'étalait, en 1909, une exposition des artistes actuels de l'Allemagne, alors

qu'on chercherait vainement de semblables manifestations pour l'art français. Bien plus, en pleine Université Harvard, dans ce cœur intellectuel des États-Unis, Guillaume II a fondé un musée à la glorification de l'art allemand. J'ai sous les yeux une lettre mélancolique d'un vaillant Français de là-bas qui m'écrivait à la date du 23 juin 1909 : « Hier, par une soirée splendide, en présence de milliers de spectateurs, Maud Adams, entourée de 2.500 figurants, a interprété la Jeanne d'Arc de Schiller au milieu d'un enthousiasme indescriptible, dans le *Studium* de Harvard que vous connaissez. Cette représentation unique dans son genre, montée avec un luxe dont seuls les Américains sont capables, était donnée au profit de quelle œuvre?... du musée allemand de Harvard! » Et mon ami concluait : « Pouvons nous demeurer neutres en face d'un tel exemple d'initiative? »

D'aucuns estiment que la France est une trop grande dame pour entrer dans une concurrence de ce genre et qu'elle doit agir par son seul prestige. C'est là certes un sentiment très noble du rôle de notre pays. Mais s'il n'est pas douteux qu'il faille abandonner à d'autres l'usage de certains procédés commerciaux, devons-nous laisser répéter que « Dieu est trop haut et la France trop loin »? Ainsi que l'a fort bien montré dernièrement, dans *Le Temps*, M. d'Estournelles de Constant, les Etats-Unis commencent à constater qu'à côté de l'influence allemande il importe qu'il y ait place chez eux pour la nôtre. L'heure nous est propice, aidons la seulement. C'est à quoi l'*Institut Français aux Etats-Unis* tend à s'employer, et s'il met l'art à la base de son programme, c'est qu'il estime cette forme de notre activité plus propre que d'autres à répandre la notion de la France. Les œuvres d'art rendent notre pays visible à tous. Avec des peintures, dessins ou gravures, il vous est loisible de montrer notre terre nourricière se déroulant depuis le xve siècle jusqu'à nos jours, toute semée de taches de passé, le charme intime du village assemblé autour de l'église, l'étendue des cultures, des prairies et des bois que coupe la ligne blanche des belles routes bordées d'arbres. Ou bien, vous invitez à pénétrer dans les intérieurs humbles ou riches, à assister aux fêtes ou aux deuils de la vie, à considérer nos monuments. Des grands hommes, des jolies dames les portraits sont là qui incitent à la confidence. Et de tout cela, avec le secours d'un enseignement approprié, petit à petit se dégage l'âme française.

Pratiquement, on est ainsi amené à concevoir, à côté de collections permanentes, des expositions temporaires. Les unes et les autres sont destinées à prendre place dans un local qui deviendra la Maison Française de New-York, en attendant que des établissements similaires naissent dans d'autres villes des États-Unis. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'accroître le nombre déjà trop grand de nos œuvres anciennes qui ont franchi l'Atlantique ; il s'agit avant tout de constituer des séries de photographies, gravures à tirage courant, moulages, clichés de projections. Cet ensemble s'augmentera, en vue d'exhibitions volantes, des pièces originales, production de notre art actuel ; ce qui servira en même temps les intérêts des artistes.

Autour du musée et sous le toit de la Maison Française viendront se coordonner de multiples efforts : à l'histoire de l'art et en vertu des liens unissant ce dernier à la société, s'ajoutera, comme enseignement, l'histoire de notre pays, de notre civilisation et de notre littérature ; une bibliothèque méthodiquement composée offrira des ressources d'études servant de complément aux cours ou conférences, tandis qu'une salle de revues et journaux, choisis avec discernement, permettra de se tenir au courant des choses de France.

Une pareille œuvre est certes tout à fait réalisable. N'existe-t-il pas à New-York une institution analogue pour l'Espagne ? La Société hispanique d'Amérique fondée en 1904 doit à M. Archer M. Huntington d'avoir déjà réalisé le type d'établissement préconisé aujourd'hui pour la France. Dans la belle construction affectée à cette Société, vous trouverez musée, bibliothèque, salles de travail et de conférences ; des expositions temporaires d'art espagnol y sont également organisées et des publications manifestent encore au dehors l'activité de cette remarquable institution destinée à un brillant avenir par suite du développement des relations des Etats-Unis avec l'Amérique espagnole.

Allant plus loin, l'*Institut* se préoccupera de faciliter les échanges de professeurs et d'étendre en même temps le professorat français en Amérique. Ce faisant, il travaillera certes pour la France, mais aussi pour les Etats-Unis. Les Américains éclairés sentent le besoin qu'a leur pays de la culture française. En ce qui nous concerne, nous gagnerons grandement à nous faire mieux connaître de cette nation. « On a remarqué avec justesse, écrivait un Anglais au milieu du xviie siècle, qu'un Français paraissait garder de l'enfantillage à tout âge, mais pratiquez-le, traitez avec lui et vous trouverez que cet enfant est un homme », et même des plus humains, peut-on ajouter dans le sens profond du mot.

MARCEL POËTE.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Maurice Mæterlinck (1).

II. — Le Poète.

Parle-t-on d'un poète, je souhaite que l'on m'entretienne sans retard de son rêve, que l'on m'en fasse toucher les origines, que l'on me désigne les cimes idéales où il tend; j'aimerais aussi savoir de quoi ce rêve est fait, s'il y faut apercevoir l'offrande d'un cœur qui spontanément s'élance et se donne, s'il est le jeu précis d'une brillante intelligence, ou la chimère d'une imagination vagabonde ; s'il monte d'un jet brusque et droit, s'il s'égare, s'il grandit en s'élevant ; de quelles vérités il est chargé, et quelle utilité je puis attendre de ces trésors qu'il arrache au sol obscur pour en faire éclater à mes yeux la splendeur ; ce rêve est-il humain, nourri de passion violente, ou douloureuse, ou mélancolique, ou compatissante ? est-il timide, ou fier et puissant ? est-il généreux ? parmi les préoccupations de l'humanité, lesquelles se reflètent sur son beau visage ?... les plus vaines, les plus nobles, les plus angoissantes ? Sa vie s'amplifie-t-elle au contact des éternelles et surhumaines réalités ? connaît-il le mystère ? quelle est dans l'immense univers sa mesure ? quelle est sa couleur ? quel rythme l'anime ? Est-il une éphémère apparition ? un feu durable ? Est-il chaleur ? Est-il lumière ?

Il est tant de sortes de rêves ! Les poètes décorent de ce nom tantôt de pauvres choses et tantôt des êtres magnifiques, et presque éternels ! Il est des rêves mesquins, et comme avares, il en est de futiles et de légers, de frivoles et de galants : pompeusement vêtus, certains n'ont point d'âme ; leur substance n'est qu'un brouillard de mots. Des milliers de poètes croient suivre à travers l'existence la voix, l'appel lointain d'un rêve ; ils rêvent d'un rêve, et ne s'en préoccupent pas : somnambules, aveugles volontaires, humbles ouvriers, fiers d'une modique industrie, et dont nous applaudissons les aimables ouvrages, chefs d'œuvre d'une inefficace virtuosité... Certains rêves épuisent l'homme qui les conçut ; d'autres sont fortifiants ; certains sont d'une insoutenable amertume, ou d'un éclat mortel. On ne découvre point toujours un rapport logique entre la fécondité d'un rêve et la médiocrité de son auteur ; certains rêves trop magnifiques écrasent leurs inventeurs, petits hommes chétifs vêtus d'accoutrements princiers ; on citerait des poètes qui demeureront humiliés à jamais d'une telle aventure. On en citerait qui furent grands par un inexplicable privilège, et sans que nous parvenions à discerner, parmi le miroitement de leurs cadences, aucune forme idéale, si diaphane fût-elle. Son rêve favorise tel poète, l'exalte devant la postérité ; tel autre subit un sort inverse. Les grands morts ne viennent point à nous avec tout leur rêve ; parfois leur rêve précipite, parfois il ralentit leur marche à la gloire.

Pourtant ce serait bien mal me révéler un poète que de ne point me présenter d'abord ce compagnon loyal ou capricieux, hostile ou amical, ardent ou nonchalant de tout homme voué à une œuvre un peu haute ; car je ne jugerai point le rêve d'après l'homme, mais l'homme selon le rêve ; et pour démêler leurs mérites ou leurs torts réciproques, prononcer s'ils furent dignes l'un de l'autre, et égaux, ou si l'un dépasse l'autre, et lequel, ce n'est point l'homme que j'irai interroger.

Telle est la première question qu'il convient de poser et de résoudre toutes les fois qu'on envisage une vie et une œuvre de poète. Maurice Mærterlinck ne me démentira point sans doute, lui qui célèbre la vertu quasi divine de notre esprit, et notre pouvoir de peupler le monde moral d'être puissants et beaux ; me démentira-t-il si j'affirme qu'entre lui et son œuvre, une grande et éblouissante figure surgit source de lumière et de vérité, colonne de feu, issue de lui, mais si indépendante désormais qu'il n'en règle plus les mouvements, non plus qu'il n'en retarde ou accélère le rayonnement ? Son rêve ! il n'en est point le maître. Son rêve lui appartient ? possession illusoire, car il ne le rejoindra jamais ; nous voyons bien quelle distance les sépare, et nous ne saurions les confondre. Pourtant d'avoir suscité cette puissance à l'horizon lointain, voilà la vraie gloire de Mærterlinck ; voilà ce qui recommande son œuvre à notre attentive curiosité.

Son rêve, il fit pour l'embellir un effort dont peu de poètes donnèrent l'exemple ; et l'on n'en sait guère parmi tous ceux que nous proposent les lettres contemporaines d'aussi amples et d'aussi éclatants ; la poésie y rejoint la philosophie, la pensée s'y fait sentiment, le sentiment y fleurit en raison ; les vieilles croyances s'y précisent selon la science ; il est d'hier et d'aujourd'hui ; il annonce l'avenir ; il est noble, il est sain ; les plus purs joyaux dont l'orna Mæterlinck, une immémoriale sagesse en fit présent aux hommes ; mais à son tour Mæterlinck les ajuste, il les polit, les fait scintiller, et semble parfois nous rendre une opulence perdue ; il est un scrupuleux diamantaire, qui enchâsse les trésors de l'Inde et de la Perse, de la Chine, de la Grèce, de Rome, et de l'Arabie, qui sertit les gouttes de lumière dont ruissellent les œuvres des mystiques, acquiert de toutes mains, reçoit des penseurs et des mages

(1) [illegible] du 1[illegible] septembre 19[illegible].

une inaltérable moisson. Son rêve arrache un tribut à toutes les provinces de la terre, à tous les siècles; traînant après soi ces richesses, il assiège l'inconnu, le presse, réussit presque à le corrompre, et nous fait espérer un troc prodigieux. Il est riche d'espérances; il réhabilite le sublime, esquisse un moderne *De natura rerum*, une théorie de la beauté, une science du bonheur. Il est majestueux et humble, tout proche des cœurs simples et sincères, et si parfaitement noble, que de l'avoir seulement considéré avec attention, guérit d'une trop commune grossièreté de pensée. Il est une source de beauté, de bonté, de sagesse, telle que d'en connaître l'existence quelque part, en un firmament poétique, prédispose à ne point désespérer de l'avenir moral et intellectuel de l'humanité.

C'est pourquoi il convient d'environner de quelque respect l'œuvre de Maurice Mæterlinck, et de ne point juger à la légère des livres qui ont quelque lien avec cet idéal répondant.

* * *

Cette œuvre est diversement jugée, vantée exagérément hors de France, en France même critiquée souvent avec injustice, et presque jamais louée de façon pertinente. Préjudice réparable, à condition qu'on veuille bien l'étudier directement, et non point à travers le voile d'une absurde légende, à condition qu'il soit en outre tenu compte d'une certaine atmosphère dont elle est entourée, et dont les vibrations prolongent de façon imprévue le retentissement du strict mérite littéraire. Certes, on critiquerait peut-être avec moins d'âpreté cette œuvre, si l'on en réalisait mieux la bienfaisante efficacité. Et peut-être en ne l'aimant pas moins, la louerait-on avec plus de justesse, s'il était entendu que cette efficacité n'implique point une extraordinaire perfection. Il n'est pas douteux, en effet, que le rêve soit supérieur à l'œuvre, et peut-être à l'homme : méconnaître cette supériorité, en écraser l'œuvre et l'auteur, double méprise dont souffre l'équité.

Le rêve est éblouissant, mais l'œuvre n'est point terne; comment la lumière en jaillirait-elle, si une gangue épaisse l'entourait? C'est un beau livre ce *Trésor des Humbles*, et l'on souhaiterait qu'il fût l'un des plus lus de notre temps; ce n'est point un livre négligeable que la *Sagesse et la Destinée*; et l'on rencontre des pages qui feraient honneur au plus scrupuleux de nos artistes dans *Le Temple enseveli*, *l'Intelligence des Fleurs*, voire *Le Double Jardin*. Versions diverses d'un unique évangile; développements, et conséquences qui s'étalent, et sans doute roulent de précieuses paillettes, mais n'empêchent point que l'on ne regrette la gerbe jaillissante du *Trésor des Humbles*. Au reste, un même esprit, une obstination patiente dans la répétition ou la transposition, une éloquence qui s'ingénie et trahit un souci unique... Résume-t-on un tel ensemble? Il faut voir là un effort systématique, et qui tend à transférer dans le domaine de la poésie les données de cette philosophie de l'inconscient où n'avaient pénétré longtemps que les mystiques et les poètes, où s'accomplissent les plus étonnantes conquêtes de la pensée contemporaine; essai systématique, encore que l'auteur multiplie les haltes, et qu'il excelle surtout aux argumentations limitées; essai systématique, et dont il importe de ne point négliger le principe, qui commande un choix; car s'il est vrai que la psychologie de l'inconscient, qui est celle de nos sentiments les plus profonds, s'allie naturellement aux nécessités poétiques, toute cette psychologie n'est point traduisible en émotion et en beauté. Maurice Mæterlinck choisit donc, guidé par deux risques, soucieux de ne trahir ni la science, ni la poésie... Rendons-nous compte de ces périls opposés; peut-être serons-nous moins prompts à nous irriter de ce qu'il entre d'élémentaire ou de hasardeux en un tel compromis.

Par hasardeux, je n'entends rien qui soit dû à un excès de fantaisie, ou à une exagération romanesque; étudier l'œuvre de Maurice Mæterlinck, c'est découvrir des raisons nouvelles de le montrer fort différent de la figure qu'on lui prête; je ne vois guère que l'on puisse se défier de l'imagination plus que ne le fait Mæterlinck; et ceux qui lui reprochent ou le louent de surajouter à la réalité je ne sais quel roman chimérique et sentimental ne l'ont guère lu; c'est un point sur lequel il revient souvent, avec la préoccupation d'affirmer qu'il est incapable de substituer un merveilleux complaisant et imaginaire au merveilleux réel: « voici longtemps, écrit-il, dans la *Vie des Abeilles*, que j'ai renoncé à chercher en ce monde une merveille plus intéressante et plus belle que la vérité, ou du moins que l'effort de l'homme pour la connaître ». Il y a longtemps, en effet, qu'il s'est interdit de confondre l'activité où se plaît l'inventeur littéraire, et la curiosité attentive de l'observateur. Et l'on montrerait aisément que cette interdiction ne lui coûte guère, que l'attitude de l'observateur lui est naturelle, et que son caractère et sa tournure d'esprit le prédestinaient à une sorte de contemplation active. Son rêve, quand il s'y abandonne, est toujours une hypothèse, proche des faits, dont elle respecte le sens connu ou probable et l'ordonnance; il suit la nature pas à pas, et sa prudence ressemble parfois à une adoration défiante... La science est souvent plus hardie, qui doit aux élans de l'imagination ses plus belles découvertes.

Nous touchons ici au fond même du génie de Maurice Mæterlinck, qui n'est point aisément créateur au sens où l'entendent les artistes ; il créa sans doute en ses premières pièces une forme de théâtre digne de vivre et de se développer, mais semble avoir assez tôt — et très malheureusement — renoncé à échauffer cette vie et à préparer ce développement ; de ses livres la fièvre de l'enfantement est bannie ; aussi bien n'est-il point ambitieux d'inventer vraiment ; il pratique une sorte de consentement aux suggestions de l'esprit universel, attend la nouveauté d'une obéissance, non point passive, mais tendrement solliciteuse aux souffles avertisseurs. On souhaiterait çà et là plus de passion et plus d'accent, mais cette sérénité patiente a bien son charme, et peut-être la paix de ses meilleurs ouvrages serait-elle moins douce aux âmes non prévenues, s'il y entrait moins d'abnégation résignée.

Car ces livres valent surtout par une douceur bienfaisante et cette griserie légère qui font oublier les blessures, les humiliations et la tristesse médiocre de la vie quotidienne ; si l'on y revient, c'est que certains traits essentiels peuvent être répétés sans dommage : cette œuvre est bienfaisante ; elle apporte la paix du cœur et de l'esprit dans une exaltation sans trouble... Oserait-on rompre le charme, critiquer avec une sérénité exigeante cet habile médecin de nos inquiétudes et de nos craintes ? Il est si sage, si délicatement empressé autour de nos plaies, si fraternel à nos détresses ! Il morigène si loyalement notre lâcheté ; il sait si bien quelles paroles, quels espoirs et surtout quels exemples de dignité confiante et de viril optimisme relèvent notre courage ! tels de ses chapitres ont tout l'air de ces « lazarets d'âme » où aspira toujours en vain la neurasthénie d'un Huysmans.

Aux éclopés de l'intellectualisme, aux invalides du nervosisme, aux inquiets, aux aigris, à tous ceux qui saignent, se plaignent ou désespèrent, il ouvre un merveilleux asile ; il rend aux aveugles la vue, l'ouïe aux sourds ; à tous il enseigne le courage, la santé, et la joie. Aux bien portants, il donne un surcroît de force ; il possède une panacée qui convient à tous les maux, un stimulant dont aucune vigueur ne doit faire fi.

Nul sortilège en son cas ; l'empirisme le plus raisonnable, une raison calme, un bon sens avisé ; il nous convie souvent à d'assez lointaines excursions ; quelle prudence toutefois n'est pas la sienne ! avec une sollicitude inlassable il nous avertit que nous atteignons « aux confins de la pensée, bien au-delà du cercle polaire de l'esprit » ; ou encore que nous foulons la dalle extrême du « dernier môle » accessible en face de l'insondable océan du mystère. Nous sommes surpris de respirer si librement en ces régions glaciales ; nous remercions ce guide d'avoir si sagement choisi son jour, et son môle où nulle tempête ne se brise. Nous sommes en sécurité, et devons à cet amical cicerone de n'en jamais perdre le sentiment.

Nous savons bien aussi qu'à nos faiblesses il ne proposera point d'insoutenable régime ; il est pitoyable à notre nature ; nos misères ne l'épouvantent ni le choquent ; et si sa caressante dialectique nous conseille le culte en nous-même de l'héroïsme, il n'ignore pas que la sainteté est parfois inhumaine, et que nos sociétés ne l'agréent plus guère ; il condamne l'ascétisme, le renoncement, et nous invite à vivre sans honte ni réticence.

Et telle est sa sagesse, qu'on éprouve un scrupule à constater sa modération, qui n'est jamais ni médiocre, ni basse. Car il est l'ennemi de toute vulgarité, et triomphe d'abord de nos infirmités par une cure de noblesse.

*
* *

Nul doute, si nous avions en France le sens de l'utilité sociale, que nous n'eussions depuis longtemps accordé à l'œuvre de Maurice Mæterlinck le prestige et la dignité d'une véritable institution nationale ; mais chacun sait que ce sens nous manque, et qu'au moment où nous assistons à la progressive déchéance des entreprises séculaires de prévoyance et d'assistance spirituelles, nous nous soucions peu d'en favoriser une nouvelle, si laïque, incroyante et moderne soit-elle ; l'œuvre de Mæterlinck demeure suspecte en raison de son efficacité même. Les peuples étrangers, qui ne connaissent ni nos scrupules, ni nos pudeurs, ni nos fausses hontes, en jugent autrement ; un intérêt pratique domine leur intellectualité ; un souci de bonne administration et d'hygiène commande leurs enthousiasmes littéraires ; édifiant tant de lazarets confessionnels, et d'asiles, et de sanatoria dont parfois la lourde atmosphère nous choque si désagréablement, comment n'eussent-ils point accueilli le secours de cette séduisante thérapeutique ? Ils l'accueillirent, affectionnèrent tout de suite la maison de Maurice Mæterlinck, sa douce lumière, ses blancheurs ripolinées, et la préférèrent avec la décision émerveillée de gens qui abandonnent un hôpital enfumé et démodé pour un laboratoire médical net, éclairé à l'électricité et pourvu du plus élégant confort.

Déplorer la décadence de notre sens pratique serait superflu. Envisageons cette œuvre du point de vue que nous eûmes toujours le périlleux honneur de choisir.

Notre sincérité intellectuelle est terrible, et serait moins défendable, si nous ne l'exercions souvent à notre détriment ; elle est le gage sanglant de notre

élégance d'esprit ; les peuples germaniques la redoutent et la raillent ou l'admirent, mais ne nous l'envient point.

Or, notre sincérité éprouvera toujours quelque gêne à placer au premier rang de nos admirations une œuvre d'une originalité contestable, ou si vous préférez, d'une demi-originalité. Ceci est à nos yeux très grave, et nous ne saurions esquiver l'objection.

Rien de plus attachant, de plus suggestif, de plus propre à enchaîner, sinon à expliquer tous les phénomènes de notre vie mentale et affective, que cette théorie de l'esprit où se fonde le *Trésor des Humbles* ; rien de plus conforme aux inductions, aux hypothèses et aux constatations dernières de la science ; où est-il le psychologue attardé qui nierait la richesse et la fécondité de nos activités sub-conscientes? Emprunterai-je à Bergson ou à ses disciples une formule universellement admise et d'une parfaite clarté? « autour de notre pensée conceptuelle, un examen persévérant démêle une nébulosité vague, faite de la substance même aux dépens de laquelle s'est formé le noyau lumineux que nous appelons intelligence. » Tel est le postulat qui a révolutionné la psychologie, et jusque dans les œuvres de nos littérateurs ; non que les écrivains de tous les temps ne nous renseignent fréquemment sur cet au-delà de la conscience ; mais les modernes, avertis, l'interrogent avec une curiosité méthodique et pressante que leurs aînés ne connurent point ; c'est cette curiosité qui anime les plus émouvants poèmes, les romans les plus impressionnants et les plus forts de ces vingt-cinq dernières années ; il y a là comme un élargissement de nos idées, et un agrandissement de l'art que personne désormais ne saurait tenir pour nuls et non avenus. Je n'irai donc point faire un grief à Maurice Mæterlinck de s'en être l'un des premiers aperçu, non plus que d'avoir adopté une conception si plausible et si satisfaisante, de l'avoir adoptée avec une ardeur de néophyte et un zèle d'apôtre. Bien plutôt le louerais-je de son zèle, de son désintéressement, et de l'application ingénieuse, et de la persuasive éloquence dont il offrit le précieux concours à une science commençante. Je ne crois pas même qu'on puisse refuser un certain mérite d'invention à la transposition qu'il tenta de cette science en une langue poétique.

Mais si le fond idéologique ne lui appartient point, j'eusse aimé qu'il lui plût d'en faire surgir une floraison plus personnelle. Pour faire éclore l'éthique et l'esthétique que contenait en puissance une psychologie réformée, il réclama les lumières des philosophes et des prophètes, des mystiques, des mystagogues et des poètes ; démarche légitime, et peut-être nécessaire, et suprêmement imprudente ! Un tel flot de splendeurs jaillit que Maurice Mæterlinck en parut d'abord étonné, et bientôt submergé ; canaliser ce flot, endiguer cet océan, notre poète y pouvait-il songer? On le vit s'abandonner au bercement d'une toute puissante houle, incapable de mesurer les profondeurs, mais fort agile à saisir, à portée de la main, les fleurs merveilleuses, les monstres flottants, toutes les végétations madréporiques auprès desquels le hasard guidait sa course errante. Cet héroïque pilleur d'épaves nous fait aujourd'hui admirer son opulence ; je distingue mal ce qui lui appartient en propre.

Je ne le chicanerai point sur ce qu'il put arracher à Plotin, à Porphyre, au soufisme de la Perse, au brahmanisme de l'Inde, au bouddhisme du Thibet, aux livres Zends, aux Gnostiques, à la Kabbale, voire aux mystiques, parmi lesquels Ruysbroeck lui fut le plus familier ; tout cela est de bonne prise, et parfois si éloigné de nous, qu'il est toujours opportun d'en réapprovisionner le domaine public ; plusieurs de ces sources ne firent d'ailleurs qu'alimenter ces immensités océanes où ne s'étendirent jamais les pérégrinations modestes de Maurice Mæterlinck... Mais il y a les modernes : qu'ils sont donc séduisants ! les aimer c'est accueillir leurs pensées et jusqu'à leurs formules : le moyen ensuite de s'en affranchir et de se soustraire aux tenaces réminiscences? il y faudrait une puissance de personnalité, une force de pensée et d'expression dont peu d'hommes sont capables. Il y a Pascal, Swedenborg... j'abrège la liste, il y a Carlyle, Novalis, en quête du moi transcendantal, Hello, Emerson... qui dira quelles affinités relient aux livres d'Emerson ceux de Mæterlinck ? Emerson de qui Mæterlinck traça pieusement un portrait inoubliable :

> .....Emerson, le bon pasteur matinal des prés pâles et verts d'un optimisme nouveau, naturel et plausible. Il ne nous conduit pas du côté des abîmes. Il ne nous fait pas sortir de l'humble clos familier, parce que le glacier, la mer, les neiges éternelles, le palais, l'étable, le poêle éteint du pauvre et le lit du malade, tout est situé sous le même ciel, purifié par les mêmes astres, et soumis aux mêmes puissances infinies.

Par quelle rencontre singulière et inexplicable tels traits de la physionomie intellectuelle du modèle seraient-ils en même temps caractéristiques du peintre, si de l'un à l'autre une puissante influence ne s'était transmise ? Mæterlinck est tout plein d'Emerson, et non point seulement lorsqu'il résume la doctrine du philosophe américain, mais toujours, et parfois à son insu, mais plus souvent consciemment, puisqu'il le cite à l'occasion avec une irréprochable probité.

Il y a aussi Ruskin, que Maurice Mæterlinck ne cite pas, et que je serais fort surpris qu'il eût ignoré.

Qu'on me comprenne bien, je n'adresse point à Maeterlinck un ridicule reproche de plagiat ; mais s'il n'est point un audacieux corsaire, il n'est pas davantage un triomphateur intrépide et qui entraîne au Capitole les multitudes soumises, les chariots d'or et d'aromates et les captives. Il est le prisonnier de son butin ; il erre dans un camp somptueux parmi les dépouilles opimes des penseurs et des poètes : il erre avec une volupté nonchalante et docile : rentré sous sa tente il ne se hasarde point à marteler durement une synthèse ; il se contente de nouer un florilège en jetant autour de ses souvenirs la grâce pensive de son style lent et inégal.

[illegible] LE [illegible] MAURY.

THÉATRES

[illegible] Antoine. — *L'[illegible]* [illegible] MM. [illegible]

[illegible] — *[illegible]* [illegible] M. [illegible]

Une adaptation de Dostoïevsky, une pièce de M. Emile Fabre sur la colonisation : nous n'avons pas à nous plaindre de la semaine qui donne au théâtre ces deux nouveautés. Si partagés que puissent être à leur égard les sentiments du public et les opinions de la critique, il faut bien reconnaître qu'elles ne se confondent ni l'une ni l'autre avec les produits manufacturés de notre industrie dramatique. A ce titre déjà il est intéressant de s'y arrêter.

Rien n'est clair dans *l'Eternel mari*, pas même le titre. Signifie-t-il que l'individu en question est un symbole et représente ce qu'il y a de plus général et de plus caractéristique dans la condition de mari ? S'applique-t-il tout simplement, sans souci de généraliser, au cas particulier de cet homme qui, à peine vient-il d'échapper par le veuvage aux désastres d'une première union, ne songe qu'à en contracter une seconde et manifeste ainsi sa vocation ou sa prédestination ? Il est difficile de répondre, car le personnage est, lui aussi, obscur et mystérieux.

Il apparaît d'abord vêtu de noir, le chapeau recouvert d'un crêpe, et s'attachant, dans les rues de Pétersbourg, aux pas de Vélaninoff, jusqu'à ce qu'un soir il entre dans sa maison. Sa femme est morte ; il a découvert après sa mort qu'elle l'avait trompé avec tous ses amis : pour Vélaninoff seul il n'a pas de preuve : il a cru d'abord, il a voulu croire à l'innocence de celui-ci ; il s'est senti entraîné vers lui par un grand élan ; il a failli venir se jeter dans ses bras. Et puis il a réprimé cette joie trop prompte. Il s'est dit que Vélaninoff, plus prudent, n'avait peut-être pas été plus loyal. Il a attendu ; et maintenant il veut savoir. A vrai dire, il sait : car le doute fait dans un cœur ainsi préparé un rapide chemin, et douter n'est-ce pas déjà croire à la [illegible] et d'espoir, une incertitude, un malaise, qui lui donne je ne sais quel air singulier, quelle attitude étrange, quand il se présente, après neuf années, chez son hôte de jadis. A nous qui savons il ne semble plus possible qu'il ignore ; nous entendons le double sens de ses paroles ; nous voyons s'assurer, quoique peut-être elle vacille encore, la conviction dans son esprit et nous acceptons assez aisément la désinvolture avec laquelle il se débarrasse de l'enfant que Vélaninoff lui offre d'envoyer à la campagne, chez la princesse Belsky.

Le voilà libre, évadé du passé comme d'un cauchemar, tout aux clartés du présent et de l'avenir. En jetant sur la table de Velaninoff le crêpe de son chapeau, il a allégé son cœur du poids qui l'opprimait. Et maintenant il court chez sa fiancée. Pourquoi a-t-il voulu à tout prix y amener le séduisant Velaninoff ? Ils ne sont pas depuis cinq minutes dans le jardin où se donne la fête des fiançailles que la jeune fille est en tendre coquetterie avec le Don Juan, lui demande son amitié et sa protection, lui confie enfin le soin de rendre à l'autre, à ce Trousocki dont elle ne veut pas, le collier qu'il lui a mis au cou comme signe de leur engagement. Trousocki les surprend les mains dans les mains, tels qu'il a vu si souvent jadis sa propre femme d'alors et le même Velaninoff. C'est bien cela : comment pourrait il hésiter encore ? Le présent lui éclaire le passé, ou plutôt le voile du temps se déchire, et le passé redevient présent. Une sorte d'hallucination égare Trousocki et le jette dans les transports du mari trompé, qui chasse l'amant. Cette scène dans le parc est d'une tragique beauté, et tout l'acte nous impressionnerait davantage sans les deux fantoches qui s'y démènent hors de propos : un jeune coquebin ahuri, dont nous n'avons que faire, et le père de la fiancée, vieux fonctionnaire ivrogne et grincheux, occupé seulement à le rabrouer.

Trousocki et Velaninoff ont pris rendez-vous pour le soir même, chez ce dernier, en vue d'une explication. L'accès de fureur du veuf est tombé. Peut-être regrette-t-il cette rencontre, car l'explication est inutile maintenant. Il est venu, parce qu'il avait promis de venir. Il a bu. Il redemande à boire et quand Velaninoff lui met dans la main, avec le collier, le congé de sa fiancée, il vide son cœur. Dans le roman Velaninoff garde chez lui le mari tout

une nuit, dans une chambre voisine de la sienne, pour savoir enfin ce qui se passe dans cette âme fermée, mystérieuse, inquiétante, pour provoquer un acte, pour échapper à l'angoisse de l'insaisissable. Ce ne peut être le cas dans la pièce : Velaninoff est fixé maintenant. Mais il se sent lourdement débiteur de l'autre ; il lui a offert une réparation selon le code mondain de l'honneur : Trousocki l'a refusée. Alors l'élégant Velaninoff, dans son âme de raffiné, dans son cerveau de malade, comme si la vie qu'il a épuisée n'avait laissé dans son cœur qu'un résidu de sauvagerie primitive, conçoit le satanique dessein de se mettre à la merci de son ennemi et de le pousser à l'assassinat. Il l'installe donc dans la pièce voisine de sa propre chambre, la porte grande ouverte entre les deux, près de la table où sont restés ses rasoirs ouverts, et il le prévient qu'il va dormir d'un sommeil profond... Vous imaginez la scène, dans toute son horreur physique : l'homme dégradé par la douleur, dévoré de haine et à moitié ivre, ne veut pourtant pas être un assassin, mais ne peut se débattre parmi tant de sollicitations pressantes et concertées. Nous voyons sa lutte et sa défaite, il entre dans la chambre de Velaninoff, frappe au hasard et ne fait que le blesser à la main : « Nous sommes quittes », lui dit celui-ci, et il le jette dehors.

Mais dans ce mari que sa femme a trompé, il reste un père, plus attaché qu'il ne pouvait le croire à cet enfant qui n'était pas le sien. La fillette est morte, morte de son abandon. Il est là maintenant, dans un cabaret en face du cimetière, à surveiller, à guetter pour enlever de la tombe les fleurs que Vélaninoff y dépose chaque jour. Cela ne peut durer ; les deux hommes se rencontrent. Une nouvelle explication les dresse en face l'un de l'autre, et c'est toute sa douleur encore, sa longue plainte exaspérée que cette pitoyable créature exhale vainement. Que faire? Vélaninoff a pitié : il tend la main à Trousocki ; celui-ci la refuse et sort terrassé, farouche, allant sans doute vers son destin de misère et de dégradation, car il est de ces âmes qui ne se connaissent pas elles-mêmes et qui sont nées pour souffrir plus que d'autres dans l'affreuse mêlée de la vie dont le spectacle émeut jusqu'en ses profondeurs le sombre génie d'un Dostoïevsky.

Quel pessimisme, quelle ironie et quelle amertume dans cette œuvre dont l'adaptation dramatique, si elle en a fortement accentué les défauts, n'a pas supprimé du moins ce qui en fait la tragique beauté! Eh quoi! Est-ce donc la vie? Ce Don Juan blasé, qui sent poindre dans sa conscience un premier remords, quand il découvre dans sa moustache un premier poil blanc ; ce mari trompé qui mêle sa rancune et sa vengeance à la poursuite d'un nouvel amour ; cette fille sans dot qu'on accorde si facilement à un vilain barbon, ce père abruti de boisson, butor et mal appris ; cette amie de la fiancée, toute possédée de l'idée de la desservir et de se substituer à à elle dans la faveur d'un prétendant si peu enviable : tout cela est-ce donc la vie? Est-elle si absurde et si laide, digne de tant de dégoût et de pitié?

Il ne saurait être mauvais pour notre théâtre d'aujourd'hui, si souvent léger, frivole et superficiel, quand il n'est pas d'une brutalité sommaire et facile, de se retremper parfois à ces sources sulfureuses dont l'âcreté brûlante peut nous faire sentir à la longue son pouvoir vivifiant. Le Théâtre de l'Œuvre nous a donné déjà la *Sonate à Kreutzer* et le Théâtre des Arts une très forte transposition scénique des *Frères Karamazov*. Souhaitons que de telles tentatives se multiplient et contribuent sinon à redresser, du moins à approfondir chez nous la notion du drame, que l'agréable et facile article de production courante expose à s'avilir et à se vider.

L'interprétation, vraiment excellente, nous a donné la joie de revoir M. Gémier tel que depuis trop longtemps nous ne l'avions pas revu. Cet admirable artiste, s'il s'est plusieurs fois fourvoyé dans des rôles où il les a compromis, n'a rien perdu de ses moyens. Jamais il n'a mis plus de force dans la composition d'un personnage, dans le dessin des nuances. A travers son jeu serré et transparent, nous voyons se mêler et se confondre tous les mouvements qui composent l'âme douloureuse, pitoyable et trouble, du malheureux qui nous apparaît, non pas tour à tour, mais à la fois grotesque et sacré. Il a su répandre sur ce héros de comédie quelque chose de la grandeur du destin. M. Capellani n'est pas moins parfait dans le rôle, moins difficile, de Vélaninoff, ce Don Juan russe chez qui l'instabilité slave rend plus menaçantes les premières atteintes de la neurasthénie. Louons encore Mmes Nelly Béryl (Princesse Belsky et Denise Mussay (Nadia). La pièce est à vrai dire un drame à deux personnages : l'éternel mari et l'éternel amant.

*
* *

Après les politiciens, qu'il nous a montrés dans *la Vie publique*, après les financiers qu'il nous a représentés dans *les Ventres dorés*, M. Emile Fabre s'en prend aux coloniaux. Son théâtre pose ainsi devant notre esprit les grands problèmes de la société contemporaine et déploie devant nos yeux les diverses formes de l'activité sociale qu'ils intéressent : ce ne sont pas là de médiocres sujets, et l'auteur a prouvé qu'ils étaient riches de substance dramatique, plus riches en vérité que toutes les

histoires d'amour et d'adultère autour desquelles tourne et retourne, hypnotisée, l'invention de nos dramaturges.

Je ne m'égarerai point dans des considérations sur l'importance et la gravité du problème colonial. Les grandes puissances achèvent — et sans doute elles ont raison d'achever — le partage du monde; elles cherchent, dans les pays où n'a pas pénétré encore la vieille civilisation, des clients pour leurs produits, et des contribuables pour leurs impôts et, au besoin, des soldats pour leurs guerres. Trop souvent aussi, malheureusement, les politiciens incapables ou tarés y trouvent un refuge, les ambitieux une carrière et les plus avides une proie. Quel champ merveilleux ouvert aux instincts dominateurs, aux fureurs réformatrices, aux appétits et aux convoitises! Quel tragique conflit que l'opposition et l'antagonisme des races! Et pourtant il faut coloniser! C'est une nécessité que justifie l'histoire et que les circonstances présentes font plus urgente que jamais. Il faut coloniser; mais comment?

M. l'Ambassadeur Jules Harmand vient de traiter le sujet dans son remarquable livre *Domination et Colonisation*. Il y définit la tâche des Gouverneurs généraux qui doivent être là-bas, « des chefs ou des présidents d'États bien plutôt que des fonctionnaires de l'ordre administratif. Intermédiaires entre l'État colonial et la Métropole, préposés à l'ordre et à la fortune des pays qui leur sont confiés, ils sont avant tout les défenseurs des intérêts et des besoins des citoyens et des sujets qui informent la population. » Il semble que l'auteur des *Sauterelles* se soit inspiré de ces vues.

On ne s'attend point qu'une pièce résolve de tels problèmes, ni même en discute tous les aspects. Il lui suffit de les poser avec force et, par quelques coups bien assénés, de les enfoncer dans nos esprits, de les faire pénétrer dans nos préoccupations ordinaires. C'est ce qu'a voulu, je suppose, et, dans une très large mesure, c'est ce qu'a réalisé M. Émile Fabre. Il nous a donné une impression saisissante de *ce qu'il ne faut pas faire* aux colonies. Sans doute il ne prétend point que ce soit exactement et uniquement ce qui se fait. Le raccourci dramatique ne s'accommode point d'une vérité de fait. On ne manquera pas d'objecter à l'auteur que, même si tous les faits sont vrais, l'ensemble peut se trouver faux, précisement parce qu'il ramasse en un seul lieu, en une seule action, des événements, incidents ou épisodes qui se sont passés en plusieurs années, dans diverses colonies européennes. Notre impression dès lors est plus mauvaise, notre jugement plus sévère qu'il ne convient. Mais M. Émile Fabre pourrait répondre qu'il a fait une œuvre d'art, qu'il a voulu nous frapper avec des défauts comme M. Rudyard Kipling, dans certains de ses contes de l'Inde, a voulu nous frapper avec des qualités, et qu'au surplus, si nous voulons savoir ce que peut faire de mieux la colonisation, il faut le demander non point à une satire de ses vices, mais à l'exposé, par exemple, de l'œuvre d'un Galliéni à Madagascar. M. Emile Fabre n'a point prétendu faire œuvre d'historien. Il n'est pas besoin de le dire. Mais il importe davantage peut-être de remarquer que sa pièce n'est pas une pièce « à clef ». Il s'en prend à une conception; il s'efforce même de croire et de nous persuader qu'elle est européenne, c'est-à-dire pratiquée par toutes les nations de l'Europe, par l'Allemagne et l'Angleterre et la Hollande, que toutes également croient à leurs droits de « races supérieures ». En cela, elles n'ont peut-être pas tellement tort : tout dépend de l'usage qu'elles en font. Qui reprochera à la France d'avoir supprimé les sacrifices humains au Dahomey? Qui reprocherait à l'Angleterre de combattre les famines aux Indes? Non, évidemment, les fautes ne commencent qu'avec l'exploitation égoïste, avide, malfaisante, avec la cupidité et la sottise des administrateurs coloniaux. M. Fabre a fort bien distingué les deux points de vue. Le gouverneur général Carvin, le résident supérieur des hautes terres et Bérigny représentent le premier. Mais ils ne sont pas de force. Carvin est remplacé par Maxime Régial; l'influence des deux autres est victorieusement combattue par celle de fonctionnaires cyniques et avides comme Lebray, Marius Tron, ou simplement déformés par le pli professionnel, comme ce procureur général qui ne voit de meilleur emploi aux finances de la colonie que la construction de tribunaux et de prisons, ce général qui veut des canons, etc. Cela est humain, cela peut être bon : chacun s'exagère l'importance de sa tâche et des intérêts légitimes ou des besoins qu'elle représente. Cette partialité est une condition du labeur humain. Il suffit qu'une pensée centrale les coordonne, qu'une volonté supérieure les domine et les contienne. Il suffirait en l'espèce qu'un Carvin ne fût pas remplacé par un Régial. Et ici nous touchons au vice essentiel du régime dénoncé par M. Emile Fabre, qui est, il faut bien le reconnaître, un vice de notre régime actuel. Gardons-nous de dire un vice français. Il n'y a pas de raison pour que la France, qui a un génie si rayonnant, soit inférieure aux autres puissances dans la colonisation et quant à son humanité, à sa générosité, nous savons qu'elle pécherait plutôt par excès que par défaut. Mais la France souffre aux colonies comme chez elle — et le mal développe aux colonies toute sa virulence comme dans un bouillon de culture trop favorable — de deux fléaux : l'ingérence politi-

cienne et l'esprit jacobin. C'est l'ingérence des policiens qui empêche le gouverneur Carvin de mettre en disponibilité le résident Lebray, ce malfaiteur, soutenu par le rapporteur du budget des colonies Dupont-Dutertre; c'est elle qui obtient au contraire le rappel de Carvin, son remplacement par Régial avec intérim de Lebray. A la faveur de cet intérim l'emprunt de 225 millions sera conclu. C'est le jacobinisme inepte de Régial qui l'élève au-dessus de toutes les réalités, dans les nuages d'une idéologie où se gonflent de vent ses paroles sonores. Maxime Régial n'est pas un concussionnaire; il est incapable de mettre dans sa poche un sou de l'emprunt qu'il laisse dilapider. Cet ancien ministre des Beaux-Arts, dont la politique a fait un gouverneur général, ne sait rien, ne voit rien : il est l'incompétence même, une incompétence inébranlable et qui ne doute jamais. Il croit de bonne foi que sa seule présence et les merveilleuses formules qu'il apporte avec lui suffiront à faire le bonheur des indigènes. Il n'a qu'à parler pour improviser parmi eux l'éden des Conventionnels. Aussi bien, où il échoue, il lui suffit de sauver la face, c'est-à-dire de tromper l'opinion avec une version truquée à l'usage des journaux. Ce niais solennel amène sans la voir venir, sans la soupçonner, une catastrophe : la révolte de ses administrés, le siège de son propre palais. Les fonctionnaires et leurs familles qui s'y trouvent rassemblés pour une fête n'échappent au massacre que grâce à l'arrivée des troupes. La mort du jeune empereur permettra de raconter que le peuple s'est soulevé contre son gouvernement national et de transformer le protectorat en annexion. Ainsi cette satire de la mauvaise colonisation en général devient celle de la colonisation par les intrigues politiciennes et l'incapacité jacobine. M. Fabre a voulu nous représenter le mal; pour pousser jusqu'au bout sa peinture, il nous le représente triomphant. Ce n'est pas à l'auteur dramatique qu'il appartient de lui chercher des remèdes : le voilà, dans son horreur. La pièce ne dit rien de plus. Les sauterelles se sont abattues sur ce malheureux pays : il n'y restera rien. Comme dit Hugo, dans les *Orientales*, à propos de Chio, de cette Chio que Fénelon appelle avec douceur « fortunée patrie d'Homère » :

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.

N'y a-t-il donc nulle part faite au sentiment, nulle intrigue d'amour dans cette pièce d'une âpreté si dure? M. Émile Fabre a subordonné et rattaché avec beaucoup d'art à l'action véritable, qui est l'affaire de l'emprunt avec toutes ses intrigues et ses conséquences, l'aventure de la femme d'un ministre de l'empereur, Nam-Trieu, courtisée par un galant Français, le chef de cabinet du gouverneur, et devenue sa maîtresse. Nam-Trieu a tout découvert : mais il feint d'ignorer jusqu'au moment où, suivant la tradition des ancêtres, il condamne sa femme à la mort volontaire. Fut-il d'abord un véritable ami des Français, et son injure personnelle a-t-elle modifié ses sentiments? Le sentiment national reprend-il chez lui le dessus dans une heure de crise? Toujours est-il que nous le voyons à la tête de la révolte. Cet amour, ici, n'est pas un hors-d'œuvre : le thème en participe étroitement à l'esprit de la pièce. Le chef de cabinet traite à la légère, cavalièrement, avec une désinvolture égoïste et une imprudence coupable, la femme indigène; il n'a nul égard aux mœurs du pays qui feront expier si chèrement sa faute à cette malheureuse. Une intrigue pareille compte si peu en France! Combien plus à l'aise doit se sentir un fonctionnaire dans l'empire du Dragon d'or! Cet aveuglement n'est-il pas le symbole de l'ignorance, de l'indifférence et du cynisme que nous voyons chez la plupart des maîtres de la colonie?...

La pièce compte un grand nombre de personnages : elle est fort bien interprétée. Mentionnons à part Mlle Polaire, plus habile, m'a-t-il semblé à nous montrer Mme Nam-Trieu dans sa grâce amoureuse que dans sa terreur d'épouse condamnée, Mme Ellen-André qui combine si drôlement sa dignité de femme d'un gouverneur général avec les restes d'une ancienne chanteuse de café-concert, et Mme Terka-Lyon très gracieuse dans le personnage de Mme Bérigny, cette généreuse et vaillante française qui a le sentiment très simple de tous ses devoirs. M. Duquesne représente d'une très heureuse façon le magnifique néant du gouverneur général; M. Lérand est un mandarin subtil, insinuant, mélancolique et farouche; M. Joffre un impayable Marseillais, jovial, impudent et roublard — ah! ce Marius! — au démeurant le meilleur fils du monde, et « double muscle », quand il s'agit de donner un coup de main pendant le siège du palais. Il convient de louer M. Harry Baur pour la finesse nuancée et savante avec laquelle il a détaillé le couplet de Dong-Hoï, le mandarin qui a vu la France et donne son sentiment sur « les barbares ».

M. Émile Fabre est un moraliste sévère, un dramatiste sobre et dur. On peut voir dans ces caractères des qualités ou des défauts.

FERMIN ROZ.

LA VIE EN BLEU

Vieux Livres et Vieilles Pierres.

Par un de ces grisâtres et brumeux après midi qui sentent l'eau et la feuille morte, j'ai déniché, dans une boîte des quais, un vieux bouquin moisi, enseveli sous des livraisons à deux sous, sous des *Bacchanales* et des *Amours du Château Trompette*. C'était un Homère.

Je ne l'avais pas ouvert depuis que j'étais un grimaud d'écolier, et j'ai voulu le parcourir, en marchant.

Franchement, on peut penser, sans être accusé de vouloir briser les bustes, que l'Iliade est une œuvre manquée et qui n'atteint pas son but.

Les Grecs, qui devraient être sympathiques, ne le sont pas, et ils ne nous intéressent pas.

On dirait des figurants nécessaires.

Nous devrions sortir de cette épopée avec une grande admiration pour eux, et c'est le contraire.

Achille aux pieds légers est une brute sanguinaire; Patrocle un fanfaron et une dupe malheureuse; Nestor un insupportable bavard qui ne peut manger sa tranche de bœuf rôti ou de brebis grasse, en compagnie des autres chefs, sans les endormir par d'interminables discours; Agamemnon, Roi des Rois, n'a aucune majesté; Ménélas est un grotesque, et le gros de l'armée, les soldats n'existent pas.

La guerre de Troie est une guerre de Rois et de généraux qui se défient et se battent en combats singuliers, après s'être injuriés pendant plusieurs journées comme des candidats à la députation.

Il faut franchir les murailles de Troie assiégée pour trouver d'aimables et nobles figures.

Tous nos vœux accompagnent Hector, lorsque, revêtu de son armure et prenant ses armes brillantes, il court à une mort certaine, allant vers le bouillant Achille, ce furieux qui l'attend pour l'égorger, comme un boucher.

Andromaque est une épouse charmante, une mère délicieuse, une belle veuve plaintive, et elle nous attendrit en élevant, dans ses robustes bras blancs, le petit Astyanax, le seul enfant de l'Iliade.

Pâris lui-même ne déplaît point, ce bel homme fat et nonchalant dont les caprices amoureux font se hérisser des peuples; et lorsque blonde, grande et divinement belle, Hélène paraît sur les remparts, dans un éblouissement, devant ses bras radieux et la douceur de ses yeux de violettes, nous murmurons volontiers avec les vieillards troyens prosternés à ses adorables pieds nus: « Heureux ceux qui meurent pour toi! »

* * *

L'Odyssée, au contraire, est une œuvre parfaite.

Le ridicule fracas de l'Iliade n'est plus même un écho, et l'astucieux, le prudent Ulysse, ce subtil coquin, nous réjouit.

Il y a dans cette épopée des tempêtes qui sentent vraiment l'eau marine, et la salure, et l'embrun. De belles naïades y peignent leur glauque chevelure, au seuil de merveilleuses grottes; un prodigieux cyclope y rôde parmi des verdures sylvestres; des reines font la cuisine, et de fraîches jeunes filles aux joues roses frissonnent en trempant leur pieds nus dans le cristal liquide des sources.

On se plaît au milieu de cette humanité primitive aux mœurs simples et doucement agrestes. Il y a des caractères étudiés, de vivantes figures, un peu de mélancolie, et si l'Iliade est un camp grossier où l'on se bat en prononçant de solennels discours et où l'on fait rôtir des bœufs, lorsqu'on s'est battu, l'Odyssée est une grande prairie en fleurs, au bord d'une claire rivière.

De sa cabane, adossée au mur de marbre du rustique palais sur le seuil duquel brode la patiente Pénélope, le vieil Eumée sort derrière ses porcs.

La princesse Nausicaa passe avec ses jeunes compagnes semblables à des Muses, allant laver elle-même ses voiles. Les étrangers sont partout reçus à bras ouverts, tout le monde est bon; le ciel est bleu, d'un bleu infiniment pur qui se souvient encore de l'éblouissement virginal de la première aube; les grands dieux terribles n'interviennent jamais, et les nymphes sont des divinités aimables, heureuses et honorées, si quelque bergère leur apporte, présents bucoliques, un vase de lait ou une guirlande de roses...

* * *

La pluie vint troubler mes réflexions, et mettant les poèmes homériques dans ma poche, je fus obligé de chercher un abri sous le porche de Notre-Dame-de-Paris, ne voulant pas être trempé comme le subtil Ulysse après un naufrage dans la mer poissonneuse.

Bloqué par l'eau du ciel, j'ai examiné patiemment le vieux portail, je l'ai regardé lentement, pierre à pierre, pour la première fois de ma vie.

Toute l'humble, l'immense vie est là: hiver, printemps, été, automne, frimas, neige, oiseaux et fleurs, bêtes et fruits...

Comme il devait être beau, le chantier de Notre-Dame en construction!

Quelle admirable ruche!

Nul ne s'occupait du voisin, chacun taillait sa pierre, sculptait son image naïve et charmante, des

artisans qui travaillaient sous les porches à ceux qui allaient denteler en plein ciel pluvieux les hautes tours fuselées comme des orgues de basalte.

Notre-Dame devait être ainsi merveilleuse. Et quel symbole! D'abord, au ras du sol, ceux qui figuraient nos pauvres et belles saisons, les ouvriers qui représentaient la vieille femme se chauffant au feu de décembre, ou le moissonneur tranchant de sa courte faux le blé de pierre; puis, plus haut, d'autres travaillaient au cadre sculpté de la rosace, plus haut encore, d'autres donnaient aux gargouilles l'aspect monstrueux de leurs cauchemars nocturnes; plus haut enfin, au bout de la montée spirituelle, d'autres artisans ciselaient les clochetons et les tourelles, les flèches suprêmes, les derniers élans du grand poème de pierre.

Au-dessus d'eux, gouffre bleuâtre ou gris, s'ouvrait le ciel de la jeune France, ce ciel qu'ils croyaient habité par Dieu le Père, le Maître et le Sire, par Madame Marie, par son Fils, par les légions des archanges et des anges!

Chacun faisait revivre là son rêve.

Ceux qui étaient pris par la terrible mélancolie de ces âges de fer et de bure, sculptaient les visages tristes des crucifiés et des martyrs; ceux qui avaient vécu aux champs donnaient aux colonnettes l'aspect d'un tronc lisse ou rugueux de pousses et de bourgeons; ils enroulaient la vigne de la cabane paternelle autour d'un chapiteau, et ils faisaient s'épanouir le fût en un chou stylisé pareil à ceux qu'ils avaient vus dans le jardin de l'humble serve qui les avait nourris.

Ils creusaient un bloc, ils le taillaient, feuille à feuille, épine après épine, et ils en faisaient un fouillis crépu, un buisson de pierre semblable à ces ronces qui bordaient le chemin creux où passaient à cheval, une main sur la hanche, le vicomte ou le bailli...

* *

Le soir rapide se fonçait. J'avais, sous la pluie fine et froide, pris exactement la forme grelottante d'une figure du porche, et je me décidai à partir, avec ma canne inutile et mon bouquin d'Homère dont le buste de vieux Saint de la littérature n'eût pas détonné, sous l'ogive du portail, parmi les statues chrétiennes.

Je suis rentré en évoquant le jour où le dernier coup de ciseau et de masse ayant été donné à la cathédrale, tous ceux qui avaient participé à son achèvement avaient quitté les uns une niche obscure, les autres le rebord de pierre, près de la rosace, ou les gargouilles et les tours...

Une cloche tinta à Saint-Étienne-du-Mont, une lanterne éclaboussa d'une lueur rouge le pavé mouillé de la vieille rue de la montagne-Sainte-Geneviève, et je m'acheminai, comme un de ces clercs du moyen âge qui découvraient les vieux poètes païens de la Grèce antique, heureux de m'être abrité sous le porche de Notre-Dame de Paris, avec mon Homère plein de dieux et de déesses, mon vieux bouquin moisi que je n'avais qu'à ouvrir pour voir, sur les remparts, dominant les tentes et les casques, avec ses bras blancs, ses yeux de violettes et ses cheveux de blonde, la belle Hélène!

[illegible]

Chronique des Livres

LIVRES D'ÉTRENNES [1]

[illegible] albums édités, à l'occasion du nouvel an, non point pour [illegible] pour les esprits cultivés, c'est celui de M. Pierre Brissaud, [illegible] [2].

On sait quel artiste de talent original est M. Pierre Brissaud. Voici plusieurs années que ses toiles et ses aquarelles obtiennent, aux salons annuels, avec l'estime des critiques, la faveur du grand public. C'est qu'elles [illegible] dique, d'une vérité pittoresque, quant au sujet, et, quant [illegible] fort heureuse. Elle ont un accent — et une séduction — à nuls autres pareils.

Peintre en vogue, M. Pierre Brissaud s'est occupé d'illustration. Ses tendances d'esprit, son don de la couleur curieuse et du trait spirituel l'y prédestinaient. Il a vite obtenu, dans ce genre, les succès les plus flatteurs.

Quelle fine et sensible perspicacité, quelle charmante virtuosité, dans ces commentaires en couleurs des chansons d'autrefois! dans l'évocation des galants bergers et des naïves bergères, des beaux capitaines et des princesses aux atours ramagés! Dans ce décor de fleurs, de prairies, de sources, de blés d'or, de crépuscules, de chaumières, d'aurores, de bois ombreux, de moutons enrubannés, de charmilles, de ruelles aux nobles hôtels, de cloîtres et de chaises à porteurs et de moulins, où vivaient ces frêles et si gracieux personnages! M. Pierre Brissaud a pénétré tout l'esprit de cette France d'autrefois, sensible et railleuse, légère et émue, et il l'exprime, jusque dans la silhouette des choses et les gestes les plus simples de ses personnages, avec une justesse dans la grâce, tout à fait impressionnante.

---

1. Voir la [illegible]
2. [illegible]

On raffolera de cette suite exquise de compositions, de cet album « poliment vêtu à la mode de 1820, et on rendra grâce à M. Pierre Brissaud d'avoir, avec un tel art, allié à l'évocation musicale celle du pinceau, donné une vision parfaite d'une époque, d'un monde, charmants autant que pâlis dans notre souvenir.

Il existe, depuis une vingtaine d'années, une classe de journalistes dont la mission est de courir le monde et de dire aux gens sédentaires, la diversité de ses spectacles et de ses mœurs. Mais à cet égard, et à l'instant actuel, il y a mieux encore : des artistes qui, systématiquement, vont de pays en pays pour en saisir et en décrire le pittoresque, par la plume et par le crayon. Tel est M. Walter Tyndale, aquarelliste apprécié et aimable écrivain. Sa prose, certes, ne saurait rivaliser avec celle du grand précurseur de ce genre, Fromentin. Mais ses récits sont alertes, attachants, empreints de cette tenue correcte et de ce léger humour, qui caractérisent la pensée britannique. Naguère M. Walter Tyndale avait magnifiquement rendu les aspects pharaoniques et contemporains de l'Egypte. Aujourd'hui, c'est le Japon qu'il décrit, le *Japon fleuri*, tout paré de chrysanthèmes, de lotus, de grenadiers, de lauriers-roses, de cerisiers, d'iris, de vieux sanctuaires, de gracieuses geishas, et baigné de la plus douce de la plus vaporeuse lumière (1). Il en fixe à merveille le charme printanier, poétique, dans ses délicieuses aquarelles; et il se plaît à en conter dans ses anecdotes les vertus hospitalières et familiales. C'est un Japon plein d'urbanité, le Japon de Pierre Loti, qu'a entrevu et que dépeint cet artiste.

Contemplons, aimons ce Japon-là, sans oublier qu'il en est un autre, belliqueux, âpre aux luttes industrielles... Et remercions le lettré qu'est M. Achille Laurent de nous avoir révélé, par une élégante traduction, faite avec la collaboration de M. L. Martin-Dupont, ce très agréable ouvrage.

Avec les pays lointains, l'histoire est la source, toujours jaillissante, de pittoresque, d'émotion, d'imprévu, le divertissement puissant le plus propre à enlever l'esprit à ses préoccupations ordinaires, à le faire vibrer et à l'élever. Nombreux sont les écrivains et les artistes, qui s'attachent à en extraire, pour notre réjouissance, grandes idées et magnifiques images.

Voici un recueil où M. Armand Dayot a assemblé, au prix des plus patientes investigations, la reproduction de toutes les estampes qui ont trait à l'histoire de notre pays, depuis les Mérovingiens jusqu'à la fin du règne de Louis XI. Cet album, intitulé *Le Moyen Age* (2), complète la série de publications iconographiques, que ce critique érudit a consacrées aux grandes époques de l'expansion — et de l'épreuve — françaises, à la Renaissance au règne de Louis XIV, au XVIIIe siècle, à la Révolution, à Napoléon, à la Restauration, aux Journées révolutionnaires (1830-1848), au second Empire, aux Désastres de 1870-1871. C'est un fragment, aussi important que hautement intéressant, d'un travail considérable, où apparaissent toutes les vicissitudes, tous les grands hommes et toutes les grandes œuvres de quatorze cents ans d'histoire française. On se complaira à l'étonnante diversité des exploits de nos pères, au moyen âge, et on admirera la naïveté et la crudité, tout le relief des imagiers d'alors.

M. Jules Monod nous emmène dans *La Cité antique de Pompéi* (1), si souvent, si minutieusement décrite par les archéologues et les artistes, récemment encore, dans son dernier roman, par Mme Marcelle Tinayre. Il en dit fort congrument tout ce qu'en sait la science moderne. Il en évoque l'antique splendeur, l'animation, le raffinement de mœurs, l'entente savante de la décoration. Son livre « documenté avec soin et sur place », nous dit-il, est parfaitement instructif sans cesser d'être attrayant.

C'est une idée extrêmement ingénieuse et heureuse de présenter les grandes œuvres du passé sous une forme qui convienne aux goûts actuels, c'est-à-dire en des éditions élégantes et allégées, que grands et petits, lettrés et gens simplement curieux feuilletteront sans effort, voudront avoir. Dans la masse de nos contemporains occupés aux labeurs économiques, parmi même nos étudiants et écoliers, qui donc a le loisir de lire Homère, ou Rabelais, leurs merveilleux, mais interminables chefs d'œuvre? Et n'est-il pas déplorable, que nous devenions à ce point étrangers aux œuvres, qui ont si puissamment contribué à la formation de l'humanisme, de la culture classique? Désormais, il n'en sera plus ainsi. Des recueils assez brefs, d'une beauté simple, reproduisent les pages les plus justement célèbres de l'*Iliade*, de *Gangantua et Pantagruel* (demain d'autres œuvres maîtresses) les relient par un clair résumé et leur crèent l'atmosphère qui convient grâce à des illustrations faites avec art. M. Louis Morin a déployé sa fine fantaisie dans les scènes imagées et coloriées de Rabelais, M. Clément Gontier s'est chargé, non sans succès, de la tâche assez périlleuse de rendre par des compositions peintes la mythologie d'Homère. Le lecteur le moins prévenu est par là aussitôt placé dans le décor, dans la sphère d'idées, dans l'état d'esprit, qui lui permettent de comprendre pleinement ces immortels auteurs délaissés. Applaudissons très fort à cette audacieuse et heureuse tentative faite pour moderniser, sans les trahir, les maîtres du plus lointain passé! (2)

A suivre. JACQUES LUX.

(1) Vol. in-8° sur papier vergé, avec 24 planches en couleurs d'après les aquarelles de l'auteur, 12 fr. [Pierre Roger, édit.

(2) Album in-4° oblong, 500 illustrations. Br., 10 fr.; relié, 15 fr. Flammarion, éditeur.

1 Vol. in-8° orné de 40 planches photographiques hors texte; broché, 5 fr.; relié, 6 fr. 50. Flammarion, édit.

2 Volumes in-16, avec 24 planches hors texte en couleurs. Introduction par T. de Wyzewa, 3 fr. 50. Laurens, édit.

Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 27. — 2e SEM. 49e ANNÉE 30 DÉCEMBRE 1911

EN LISANT CORINNE

—

NOTES DE STENDHAL

« ... Madame de Staël [illegible] chaque phrase est chargée, à en couler à fond, de sensibilité et de philosophie. »

STENDHAL (*Lettre de Rossini*).

Henri Beyle lisait assidûment Mme de Staël, et tirait bon parti de ses idées. Il ne la pouvait souffrir. Les malveillants diront qu'il lui en voulait de ses bienfaits. Mais il avait en vérité de meilleures raisons pour ne point l'aimer : son style lui paraissait détestable. Il en critiquait l'emphase doublement funeste, pour être une affectation ridicule, et pour fausser surtout la fine rigueur des pensées ; cette éloquence verbeuse et vague le désolait et l'irritait. Comme nous le comprenons bien !

Une si naturelle antipathie le trompa tout le premier. Il ne s'aperçut pas qu'après avoir lu, avec une rageuse ironie, ces livres enflés et pédantesques, il en gardait quelques pensées profondes. Dépouillées de leur brillant vêtement, il ne les reconnaissait plus, et les croyait naïvement siennes.

Ainsi fit-il en l'an XI, quand il annotait studieusement (1) le livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, qu'il relut encore trois ans plus tard. « Enflé en diable », écrit-il ; n'empêche que ce livre lui apprenait à chercher dans l'histoire et dans le milieu l'explication des lettres et des arts : bonne leçon, qu'il n'oubliera point, sans parler de maint détail profitable.

Puis il lut *l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* ; il lut *Delphine*, et la relut ; il trouva même entre l'héroïne et lui d'émouvantes ressemblances. Mais il n'en conserva pas moins, pour l'auteur, une de ces aversions littéraires qui, dans cette âpre nature, ressemblaient à de la haine.

Quand parut *Corinne*, en 1807, il était à Berlin, où la froideur allemande commençait à « l'ennuyer » ; aussi eut-il grande hâte de se procurer ce roman sur l'Italie, patrie des cœurs passionnés. Mais il fut désenchanté. « Que la peinture est loin de l'original ! » écrit-il à sa sœur Pauline (1).

Quatre ans plus tard, il pensait revoir l'Italie, en compagnie de son ami Crozet, aussi friant de psychologie qu'Henri Beyle lui-même. Tous deux n'allaient point à Milan et à Rome pour admirer Léonard ou Raphaël, mais afin d'observer l'âme italienne, *Corinne* leur parut convenable pour les préparer à cette étude philosophique. Beyle la relut, et l'annota. Ce sont ces notes que nous publions ici (2).

Elles feront plaisir à M. Dejob : voici quelque vingt ans, dans un livre plein de précision (3), il recherchait curieusement toutes les idées de Mme de Staël sur l'Italie que l'on peut retrouver chez Stendhal. Et il croyait en discerner à chaque pas. Rien ne paraît mieux justifier la thèse de M. Dejob que la découverte du cahier que voici : avant de connaître le caractère italien, Beyle demande à Mme de Staël ce qu'il en faut penser. On n'oublie guère ces premières leçons, qui précèdent l'expérience.

Ne nous exagérons pas cependant la servilité d'Henri Beyle. Il était homme à savoir observer tout seul le cœur de sa maîtresse. Pour lui comme pour Mme de Staël,

1 Sur un cahier inédit de la bibliothèque de Grenoble.

1 *Corr.*, I, 299.

2 Je les ai trouvées au tome XV des manuscrits de Stendhal à Grenoble (R. 5896).

3 *Mme de Staël et l'Italie*, 1890.

l'amour vint en aide à la psychologie. J'ai peine à croire qu'il pensait à Corinne, aux moments les plus vifs de ses entretiens avec Angela Pietragrua. Mme de Staël, je le veux bien, l'aidait à voir ce qu'il aurait peut-être vu sans elle. Mais bien souvent la similitude des théories ne prouve ici nulle autre chose que leur commune vérité.

N'importe, il n'est point indifférent que Beyle, avant d'aller en Italie (1), ait fait des extraits de *Corinne*. Et ce serait une raison déjà pour s'intéresser à ces notes inachevées.

Elles sont curieuses encore par leur choix. Beyle ne met dans ses lectures ni méthode ni impartialité. Il remarque seulement les idées qui lui plaisent, souvent même qui sont déjà siennes. En copiant Mme de Staël, c'est sa propre pensée qu'il nous fait connaître.

Il nous fait connaître aussi sa manière de travailler. Elle est capricieuse. Ces extraits sont pris avec une déconcertante liberté. A peine s'est-il mis à copier un passage, qu'emporté par son impatience, il coupe la parole à son interlocutrice, achève à sa façon la phrase commencée par Mme de Staël, la corrige, la contredit. Et bientôt, oubliant tout-à-fait Corinne, il se met à monologuer tout seul. Ces notes sont donc le résultat d'une sorte de collaboration involontaire entre Mme de Staël et Henri Beyle ; collaboration brève, orageuse, et presque aussitôt interrompue.

*
* *

ETUDES DU CARACTÈRE ITALIEN

TIRÉES DE « CORINNE »,

A vérifier sur les lieux.

22 février 1811.

Les peuples du midi « ne perdent aucune force de l'âme dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives (2) ».

Voilà un des grands traits, s'il est vrai.

« Ah! qu'elle était heureuse, Corinne, le jour où elle représentait ainsi, devant un amant qu'elle adorait, qui l'adorait aussi, mais qui ne lui avait pas encore avoué sa passion, où elle jouait un noble rôle dans une belle tragédie! Que d'années, combien de vies seraient ternes auprès d'un tel jour! (3) »

(Corinne dit à Oswald : « voyez comme je suis capable d'aimer ! . »

Cela n'explique-t-il pas fort bien l'ennui? Les gens... (2) qui n'ont ni imagination, ni sensibilité ne sentent ni n'imaginent de tels moments; comme rien n'est brillant dans leur vie, rien n'est terne.

La représentation n'eût-elle pas été plus parfaite, si Nelvil eût joué Roméo avec Corinne faisant Juliette? Non. Corinne eût été timide, ou aurait décidé d'écarter les vers des plus grands poètes pour parler elle-même suivant son cœur (3).

Cette supposition me semble fort propre à éclairer sur les limites des beaux arts. Quel sujet est propre à la tragédie, au poème, à la comédie, au roman, à la musique, à la peinture, à la sculpture?

On a répondu généralement et sans nuances à ces questions.

Les réponses fines, qui distinguent entre objets presque semblables, n'ont point été faites. Comme il faut pour les faire beaucoup de sensibilité et beaucoup de justesse dans le raisonnement, ce sera un sujet de conversation pour Cr. [ozet] et pour moi, dans les auberges sales, où il n'y aura décidément rien à observer.

Dans les réunions à Rome, les dames ne parlent qu'à leurs cavaliers. Les étrangers errent en vain autour de ces groupes, où personne n'a rien à leur dire (4).

Trait unique au monde, s'il est vrai.

Les Italiennes « ne savent pas... (5) ce que c'est que la coquetterie, ce que c'est pendant l'amour (6) qu'un succès d'amour propre; elles n'ont envie de plaire qu'à celui qu'elles aiment; il n'y a point de séduction d'esprit avant celle du cœur ou des yeux (7); les commencements les plus rapides sont suivis quelquefois » par une longue passion (8).

---

1. Quoiqu'on sait que Beyle avait déjà vécu deux ans en Italie, de 1800 à 1803. Mais il était à l'âge où l'on ne sait rien voir, et il avait, d'ailleurs, bien autre chose en tête.

2. Livre sixième « Les Mœurs et le Caractère des Italiens », chap. II.

C'est nous qui ajoutons partout les guillemets, pour distinguer les citations textuelles de *Corinne* des résumés faits par Beyle, ou de ses réflexions personnelles.

3. Livre VII, chap. III. Corinne joue le rôle de Juliette et Oswald.

(1) « ...elle semblait dire à lord Nelvil : « Voyez... etc... » Ce passage se trouve après celui que Beyle va citer.

(2) Un mot illisible.

(3) Résumé de ce passage de *Corinne* :

« Si lord Nelvil avait pu jouer avec Corinne le rôle de Roméo, le plaisir qu'elle goûtait n'eût pas été si complet. Elle aurait désiré d'écarter les vers des plus grands poètes, pour parler elle-même selon son cœur : peut-être même qu'un sentiment invincible de timidité eût enchaîné son talent... » (Liv. VII, chap. III).

(4) « Les dames ne parlaient qu'à leurs cavaliers : les étrangers erraient en vain autour de ce cercle, où personne n'avait rien à leur dire... » (Liv. VI, chap. II.) D'ailleurs Mme de Staël ne fait ici que répéter le président de Brosses.

(5) *Id.*

(6) Mme de Staël avait écrit : « en amour ».

(7) M. Dejob citait déjà ce passage, comme un de ceux dont put se souvenir Stendhal.

(8) Corinne : «... par un sincère dévouement, et même une très longue constance. »

Une femme a c... avec un homme au bout de quatre jours de connaissance, et ils se sont aimés pendant dix ans, jusqu'à leur mort (1).

On blâme « plus sévèrement », en Italie, l'infidélité « dans un homme que dans une femme (2). »

« Trois ou quatre hommes, sous des titres différents, suivent la même femme, qui les mène avec elle, sans se donner quelquefois même la peine de dire leur nom au maître de la maison qui les reçoit ; l'un est le préféré, l'autre celui qui aspire à l'être, un troisième s'appelle le souffrant (*il patito*) ; celui-là est tout à fait dédaigné, mais on lui permet cependant de faire le service d'adulateur, et tous ces rivaux vivent paisiblement ensemble (3) ».

On ne donne des coups de poignard que dans le peuple (4).

... « les bonnes qualité viennent de ce qu'on n'y fait rien pour la vanité... les mauvaises, de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt » : intérêt d'amour, intérêt d'ambition, intérêt d'argent (5).

Mme de Staël est comme les Italiennes. Elle mène avec elle quatre ou cinq hommes. Mais probablement ces effets semblables sont produits par des causes bien différentes : chez les unes beaucoup d'imagination et d'amour pour la volupté, chez l'autre le besoin de briller dans la conversation, de l'imagination, et peu d'amour pour la volupté ; je veux dire une âme incapable d'en sentir les finesses, de jouir voluptueusement de la forme des fenêtres du 4e étage d'une maison qu'on bâtit sous vos fenêtres.

En Italie, les distinctions de rang font peu d'effet, non par philosophie, mais parce qu'on dit : « voilà le prince Gabrielli ; que peut-il de plus pour mon bonheur que l'abbé Bernardi ? » — A Paris, on dirait : « Vous honorer d'un bonjour, vous inviter à sa fête. » Mais il y a au delà des Alpes peu de vanité, et la noblesse n'y a aucun pouvoir. (*from myself*) (6)

« C'est l'usage ici », dit Corinne, « de ne faire en société que ce qui plaît ; il n'y a pas une convenance établie, pas un égard exigé : une politesse bienveillante suffit. » (1) Voilà, ce me semble, la société nécessaire au cœur de *myself*, mais non pas à son talent. Nous n'avons pas la liberté anglaise, mais une parfaite indépendance sociale (2). Sous cet aspect, l'Angleterre est le pays du despotisme le plus absolu. (*myself*).

Les écrivains italiens, n'ayant aucune influence n'écrivent que pour avoir de l'esprit, et ils n'en ont pas. Ils n'ont pas de piquant (3).

« Leur imagination », « leur caractère, leur gaîté », sont originales, « et cependant, comme ils ne se donnent plus la peine de réfléchir, leurs idées générales sont communes. » (4) Ils adoptent celles des Français.

« Leur éloquence..., si vive quand ils parlent, » manque de naturel dès qu'ils écrivent (5).

Les productions d'un grand artiste portent l'empreinte de son caractère : l'on veut en France que tout poète ait le caractère de Racine ou de Corneille du moins dans tout ce qui est majeur.

Le Français est trop religieux à ses principes de littérature, a le cœur trop froid, et la tête trop pleine de préjugés pour sentir les poètes étrangers. Figurez-vous M. Cre... (6) lisant Shakespeare. (*myself*) (7).

L'Italie est le pays où il se consomme le plus de comique dans un temps donné. On fait peut-être plus de plaisanteries à Bologne, en 24 heures, et on rit plus qu'à Paris, malgré la différence d'étendue. (*myself*).

« La comédie, qui tient à l'observation des mœurs, ne peut exister que dans un pays où l'on vit habituellement au centre d'une société nombreuse et brillante ; il n'y a en Italie que des passions violentes, ou des jouissances paresseuses ; et les passions violentes produisent des crimes ou des vices d'une

1. Cette glose appartient tout entière à Stendhal.
2. Liv. VI, chap. II.
3. *Id.*, *ibid.*
4. *Corinne*, *id.*, *ib.* — Les gens du peuple seuls ont encore conservé la coutume des coups de poignard.
(5) *Corinne* (liv. VI, ch. II) : «... pour l'intérêt, soit que cet intérêt tienne à l'amour, à l'ambition ou à la fortune. »
(6) *De moi.* — Stendhal en effet a complété et animé ce passage de *Corinne* : « Les distinctions de rang font en général peu d'effet en Italie ; ce n'est point par philosophie, mais par facilité de caractère et familiarité de mœurs qu'on y est peu susceptible des préjugés aristocratiques... » (Liv. VI, chap. II.)

(1) *Id.*, *ibid.*
(2) *Corinne* : « Ce n'est sûrement pas un pays où la liberté subsiste telle que vous l'entendez en Angleterre, mais on y jouit d'une parfaite indépendance sociale. »
(3) *Corinne*, liv. VII : *La Littérature italienne*, chap. I : « Comme l'on était certain de ne pouvoir obtenir par ses écrits aucune influence sur les choses, on n'écrivait que pour montrer de l'esprit, ce qui est le plus sûr moyen de finir bientôt par n'avoir pas même de l'esprit... »
(4) *Id.*, *ibid.*
(5) *Id.*, *ibid.*
(6) Peut-être M. Creuzé de Lesser, dont Beyle lisait alors avec dégoût le voyage d'Italie (Voir *Journal d'Italie*, 62, 63, [illegible]
(7) Ces réflexions [illegible] Beyle, n'en sont pas moins inspirées des chapitres I et II Liv. VII de *Corinne* et en particulier de [illegible] cette orthodoxie littéraire,... qui s'oppose à toute innovation heureuse, doit rendre à la longue votre littérature très stérile. Le génie est essentiellement créateur ; il perte le caractère de l'individu qui le possède... etc... »

couleur si forte, qu'elles font disparaître toutes les nuances des caractères » (1).

« Arlequin, Brighella,... etc. » ont la « physionomie... de tel genre de personnes, et non pas de tel individu. » Les Italiens les ont inventés, et « ces personnages fantasques » (2) portent l'empreinte d'une imagination forte. (*mys[elf]*) « D'un bout de l'Europe à l'autre, » ils « amusent tous les enfants et les hommes que l'imagination rend enfants ».

« L'observation du cœur humain est une source inépuisable pour la littérature. » (3)

Les nations du midi courent après des jouissances vives, l'ironie philosophique (4)...

Beyle n'acheva point sa phrase ; il ne reprit jamais son travail et ses notes. C'est apparemment qu'il n'en eut point le courage. *Corinne* le fatigua vite jusqu'au dégoût. Voici comme il la juge, quelques jours après avoir ébauché et presque aussitôt laissé le cahier de ces extraits :

« Madame de Staël m'a fait mal. Ce style tendu..., cet esprit qui prétend aux honneurs du génie..., cette comédie qui ridiculise ce que j'aime le mieux, m'a fait un mal sensible... En mettant ses phrases en style naturel, je me suis aperçu qu'elles ne cachaient presque que des idées communes, et des sentiments visiblement exagérés... » Et il ne put, ce jour là, pardonner à Mme de Staël cette « enflure pleine de prétention » qui l' « avait séché. » (5)

Il ne la lui pardonna jamais. Longtemps après il comparait, pour le ridicule, au président Dupaty « Madame de Staël, qui nous fait raconter par Corinne que, quand, par l'effet de quelque réparation, les eaux sont retirées à la fontaine de Trevi, *Rome est frappée de stupeur!* »

Ainsi *Corinne*, qui, par un enthousiasme commun pour l'Italie, aurait dû, semble-t-il, rapprocher Beyle de Mme de Staël, le brouilla avec elle plus intimement que n'avaient fait tous ses autres livres. Il ne faut point nous étonner de cette apparente injustice. C'est là susceptibilité d'amoureux. Beyle cachait pour l'Italie une tendresse pudique et discrète, et Mme de Staël avait parlé sans délicatesse de ce qu'il aimait.

PAUL ARBELET.

(1) Ainsi disserte Corinne, liv. VII, ch. II.
(2) Jusqu'ici, copie ou résumé de *Corinne*, *id*, *ibid*.
(3) *Id.*, *ibid*.
(4) Beyle a laissé son travail interrompu au milieu de cette phrase, où il commençait à résumer ce passage de *Corinne* (*id.*, *ibid.*) « ... les nations qui sont plus propres à la poésie qu'à la réflexion se livrent plutôt à l'enivrement de la joie qu'à l'ironie philosophique... »
(5) *Journal d'Italie*, 9 mars 1811.

LA QUESTION DES LANGUES VIVANTES

Il y a une question des langues vivantes, on n'en saurait douter, puisque les conseils universitaires en délibèrent, que les journaux s'en occupent, que l'opinion publique elle-même s'en émeut. Elle passionne ceux qui s'intéressent aux langues vivantes, elle gêne ceux qui affectent de les ignorer, mais elle existe et elle s'impose. J'entendais un jour, dans une commission chargée d'élaborer un de ces programmes éphémères des dernières années, un partisan zélé des études anciennes s'écrier : « Comme nos programmes seraient faciles à faire, si les langues vivantes n'existaient pas ! — Vous parlez, lui répondit un de ses collègues, comme une maîtresse de maison qui trouverait son budget facile à établir, s'il ne fallait pas chaque jour faire un dîner. »

Mais pourquoi cette question existe-t-elle, et pourquoi, à de certains moments, peut-elle devenir embarrassante ? Il y a de cela diverses raisons. Dans ses obscurs commencements, l'enseignement des langues vivantes ne gênait personne, mais il faut dire aussi qu'il n'était très utile à personne. Une heure, deux heures par semaine lui étaient accordées, d'abord hors cadre et à titre facultatif. L'élève, saturé de latin, de français, d'histoire, de sciences exactes, prêtait encore une attention distraite à quelques phrases anglaises ou allemandes qu'on faisait passer devant ses yeux : car c'était un pur travail des yeux, où l'oreille, ce grand truchement de la mémoire, n'entrait pour rien. Il était admis alors, contrairement à l'expérience, que le Français était, de tous les Européens, celui qui s'appropriait le plus difficilement une langue étrangère (1). Il s'ensuivait tout naturellement qu'on ne pouvait exiger d'un petit Français qu'il prononçât convenablement l'anglais ou l'allemand, ou l'italien ou l'espagnol qui s'y ajoutèrent plus tard. Les professeurs mêmes le disaient parfois, et les élèves le croyaient d'autant plus volontiers que leur paresse y trouvait son compte. Ils traduisaient fort bien une phrase sur le livre ; mais qu'on leur répétât la même phrase de vive voix, ils ne comprenaient plus.

En attendant, les langues vivantes étaient entrées dans le cadre régulier des études ; on leur avait même donné çà et là une heure de plus, et, naturellement, la place qu'elles prenaient était retranchée aux autres branches de l'enseignement. Leur ascension datait, du reste, d'une époque où l'on parlait

(1) J'ai connu beaucoup de Français parlant l'anglais ou l'allemand de manière à tromper l'oreille d'un Anglais ou d'un Allemand ; je n'ai rencontré que très exceptionnellement des Allemands ou des Anglais parlant à peu près correctement le français.

beaucoup de surmenage, où l'on considérait dans l'effort plutôt la fatigue qui en résultait que l'habitude salutaire de tendre son esprit. Serrés dans leur domaine, les professeurs d'humanités s'alarmèrent. Le latin, jugé nécessaire à l'intelligence du français, et le grec, dont il restait déjà fort peu, n'allaient-ils pas être sacrifiés aux maigres résultats que donnaient les langues vivantes ? D'ailleurs, celles-ci, à mesure qu'elles gagnaient du terrain, à mesure aussi que l'opinion publique se déclarait pour elles, devenaient plus hardies dans leurs revendications. Un professeur distingué, Hermann Dietz, n'avait-il pas l'audace de proposer un plan d'humanités modernes, où il attribuait la même vertu éducatrice aux langues vivantes qu'aux langues mortes ?

On ne songeait pas que les deux humanités n'étaient pas nécessairement opposées, que, loin de s'exclure, elles pouvaient se compléter et se fortifier mutuellement. Il serait fâcheux que l'introduction des langues vivantes dans les programmes de nos lycées eût pour résultat d'affaiblir la tradition gréco-latine, sur laquelle repose toute notre culture philosophique et littéraire ; il ne le serait pas moins que nos élèves fussent laissés dans l'ignorance des nations voisines, qui ont reçu, elles aussi, les leçons de l'antiquité, et dont la civilisation est parente de la nôtre. En réalité, les deux humanités n'en font qu'une ; le tronc antique n'a pas cessé de reverdir. Mais ici la question de programme se complique d'une question de méthode.

On a souvent cité la page où Montaigne rend compte de la manière dont il apprit le latin. Il était tout jeune et « sa langue à peine dénouée », quand son père, « ayant fait recherche d'une forme d'institution exquise », le mit entre les mains d'un pédagogue étranger, absolument ignorant du français, mais possédant parfaitement le latin. A ce directeur principal étaient adjoints, pour le soulager et le relayer de temps en temps, deux autres maîtres, « moindres en savoir », mais non moins latinisants. Il y a plus : si le tableau n'est pas un peu embelli pour les besoins de la cause, tous les habitants de la maison ne communiquaient avec l'enfant qu'au moyen des vocables latins qu'ils avaient pu s'approprier. Le résultat fut que Michel Montaigne apprit le latin « sans art, sans fouet, et sans larmes », et qu'à six ans il lisait les *Métamorphoses* d'Ovide avec autant de plaisir qu'un autre enfant aurait lu un conte de fée.

On trouverait difficilement aujourd'hui des maîtres aussi parfaits latinistes que les précepteurs du jeune Montaigne. Le latin était, au XVIe siècle, la langue de l'école, avec une prononciation arbitraire, variant d'un pays à l'autre ; c'était, si l'on peut ainsi dire, une langue vivante sans prononciation. Les langues modernes ont l'avantage d'avoir une prononciation à elles, appropriée à leur grammaire, et dont la vérité peut se contrôler sur les lèvres des hommes. Elles se sont répandues au-delà de leurs frontières ; elles servent aux relations politiques, commerciales, littéraires ; elles sont devenues un objet d'échange, en gardant plus ou moins fidèlement leur marque d'origine. On peut dire que dans chaque pays la pureté avec laquelle sont parlées les langues étrangères est en rapport avec le soin donné à la langue maternelle. Nous tenons à bien parler notre langue, et de là vient sans doute que nos professeurs d'anglais ou d'allemand ont, en général, une meilleure diction que les professeurs allemands et anglais qui enseignent le français dans leur pays.

Posséder à fond la langue et la bien parler, ce n'est que la première condition pour l'enseigner avec succès. La méthode, c'est-à-dire la gradation des difficultés, dont la mère peut se passer avec son enfant, est indispensable au professeur devant une classe. Il faut qu'il amène *avec art* ce que le précepteur de Michel Montaigne lui communiquait *sans art*. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails de la méthode ; ils ont été indiqués, il y a nombre d'années, par M. Bréal, dans une série de conférences faites à la Sorbonne ; ils ont été marqués avec précision dans les Instructions officielles de 1890. Mais il faudrait un grand fonds de naïveté et d'inexpérience pour croire qu'il suffit, si l'on veut obtenir des résultats rapides, de parler pendant une heure en langue étrangère devant une classe, ou de mettre entre les mains de l'élève un livre qui ne contient pas un mot de français, et où les passages difficiles sont souvent expliqués par des notes plus difficiles encore. On peut dire, de l'enseignement oral d'une langue, ce que l'on a dit de la musique : plus il prête à l'improvisation et à la fantaisie, plus il a besoin d'être réglé.

Entre des mains maladroites, il se réduit à des redites stériles. Bien dirigé, il peut remplir utilement les premières années d'études, alors que l'intelligence n'est pas encore assez mûre pour aborder des matières plus abstraites. Edmond Scherer pensait qu'on apprend une langue en six semaines. Il n'a pas dit si c'était chez soi ou en pays étranger, avec ou sans maître, et si le maître avait devant lui un groupe d'élèves ou un seul. Six semaines, même pour un cours élémentaire et avec la classe la plus homogène, c'est peu ; mais on peut admettre qu'un professeur, non dépourvu de sens pédagogique, doit réussir en deux années, avec une heure tous les matins, à mettre ses élèves en possession de la langue usuelle. La place de l'enseignement oral est essentiellement dans les classes de début ; il faut

même le reculer le plus possible vers l'âge où les organes de la voix ont toute leur souplesse. Plus tard, une heure ou deux par semaine suffiront pour entretenir les notions acquises, et même pour y ajouter quelques connaissances littéraires, qui donneront à tout l'enseignement son véritable intérêt.

Pour le latin, la question est tout autre. Le latin est tombé à l'état de langue morte ; il s'enseigne par raisonnement et par comparaison, par des exercices écrits et des textes lus. Il peut venir à son heure et s'étaler à l'aise dans les classes où les langues vivantes n'occupent plus qu'une moindre place. J'ai connu un établissement où l'on commençait le latin en quatrième, le grec en troisième, et où les élèves arrivaient néanmoins et sans désavantage à l'inévitable porte de sortie du baccalauréat. Chaque enseignement aurait ainsi sa période, son moment spécial et propice, où les facultés de l'élève seraient le plus aptes à le recevoir ; et les deux humanités, puisqu'il y en a deux, iraient se rejoindre à la fin du stage scolaire. Ce seraient alors les humanités complètes, tenant compte des vraies origines de notre culture française, et ouvrant en même temps des horizons nécessaires sur le monde moderne. Est-ce un idéal impossible à atteindre? Je ne le crois pas.

A. Bossert.

LA MARCHE DE L'ÉVOLUTION INDUSTRIELLE DEPUIS CENT CINQUANTE ANS [1]

Certaines industries se prêtaient aussi plus que d'autres à ces changements. C'étaient naturellement celles que le moyen âge n'avait pas pratiquées, qui par conséquent avaient échappé en grande partie à l'emprise des corporations et de leurs statuts. On peut citer l'imprimerie, la papeterie, surtout l'industrie cotonnière, qui n'était prisonnière d'aucune tradition. Celle-ci fut en Angleterre et en France métamorphosée avant toutes les autres.

Mais il est nécessaire ici de dater. Non pas qu'on ait chance de rencontrer sur la route une de ces dates éclatantes et précises qui s'inscrivent en lettres de feu dans la mémoire des hommes, comme celle d'une bataille, qui a eu le mérite de tuer beaucoup d'êtres humains. Au lieu d'une brusque secousse, on ne peut noter qu'une série de petites modifications, presque insensibles. C'est dans une succession de faits longtemps inaperçus ou dédaignés des historiens qu'il faut aller chercher ceux qui sont vraiment essentiels.

Ces faits se rattachent à trois sciences, la mécanique, la physique, la chimie.

Pour les deux premières, l'Angleterre (1) sans contredit marche alors en tête! Il y a chez elle, durant tout le XVIIIe siècle, une suite ininterrompue d'inventions qui s'engrènent étroitement et qui portent sur quatre choses différentes et connexes : le perfectionnement des métiers dans les textiles, la nature des matériaux et du combustible employés, la force motrice.

C'est d'abord un duel, ou, tout au moins, un *match* entre la machine à filer et la machine à tisser le coton, qui se dépassent et se rattrapent tour à tour, si bien que, de 1733 à 1785, la transformation mécanique de l'industrie cotonnière est accomplie. La France sur ce point est en arrière de l'Angleterre. La preuve en est qu'en 1789 les ouvriers de Caen dénoncent avec amertume l'invasion des « méchaniques de filature anglaises. » Cependant Vaucanson, dès 1744, y invente un engin qui vaudra pour la soie ceux de ses confrères britanniques pour le coton et la laine, et Robert, à Essonnes, trouve, en 1799, le secret de fabriquer le papier continu.

Cette transformation en entraîne deux autres. Les métiers, qui étaient primitivement en bois, ne sont plus capables de la besogne rapide et prolongée qu'on exige d'eux. Il faut une matière plus résistante, le fer; et la métallurgie qui languissait se ranime soudain. Seulement les hauts-fourneaux dévastent les forêts et font craindre qu'elles ne viennent à manquer ; on recourt alors à la houille où dort emmagasinée la chaleur des soleils anciens, et comme l'Angleterre possède en abondance ce trésor dans les entrailles de son pays noir, tout un peuple souterrain y fourmille bientôt. Restait une difficulté. Le fer fabriqué au coke demeurait cassant, médiocre. De 1735 à 1784, une série d'efforts, couronnés par l'invention du puddlage, amène le triomphe industriel du charbon de terre et du fer, si bien que le plus grand métallurgiste du temps, après avoir construit déjà des ponts et des bateaux en fer, se fera lui-même enterrer dans un cercueil de fer.

Mais voyez comme un progrès en nécessite et en détermine un autre. On avait besoin de puissants moyens pour épuiser l'eau des mines, pour en transporter les produits encombrants, pour travailler le métal pesant et rigide. La force humaine n'y pouvait plus suffire; et alors la vapeur, connue des

1. V. la *Revue* du 25 décembre 1904.

1. Consulter pour l'Angleterre Paul Mantoux, *La révolution industrielle au XVIIIe siècle*, Paris, 1906, in 8°.

anciens chez qui elle servait à opérer de petits miracles en faisant ouvrir toutes seules les portes des temples, réduite d'abord, chez les modernes, à l'emploi culinaire et modeste de tourne-broche, la vapeur sort brusquement de ce rôle insignifiant pour s'élancer à la conquête du monde. Ici collaborent sans le savoir des ouvriers et des savants qui appartiennent à des nations diverses, France, Grande Bretagne, États-Unis d'Amérique. Denis Papin le réfugié protestant, le marquis de Jouffroy, dit Jouffroy-la-Pompe, nom de dérision devenu son nom de gloire, l'orfèvre Fulton, figurent à côté de l'officier Savery, du forgeron Newcomen, du chercheur heureux James Watt. Mais, pour la machine fixe, celle qui va renouveler l'industrie, la priorité de l'Angleterre est incontestable. En 1769, fonctionne près d'Edimbourg la première machine à vapeur vraiment digne de ce nom. En 1779, les frères Périer viennent demander à Watt une machine pour le service des eaux de la Ville de Paris et c'est celle qui a subsisté jusqu'à ces dernières années sous l'appellation de pompe à feu de Chaillot. La première machine à vapeur construite en France ne fait son apparition qu'à l'Exposition nationale de 1806. La première qu'on voie en Allemagne y est introduite en 1785 venant d'Outre-Manche, et la même année, en Angleterre, la vapeur prélude à son règne éclatant en fournissant le mouvement et la vie à une filature de coton.

Cependant la fée, qui doit un jour lui enlever sa royauté, s'est déjà révélée aux hommes. C'est l'électricité que je veux dire : une personne redoutable, qu'on se contente d'abord d'empêcher de nuire, que Franklin avec son paratonnerre se flatte de désarmer. Mais voici qu'après s'être manifestée par des étincelles éblouissantes et des décharges retentissantes elle prend la forme discrète d'un courant continu et invisible. Les expériences de Galvani et de Volta sont de 1791 et de 1794. Seulement, quoi qu'on examine avec curiosité ce je ne sais quoi inquiétant et divers, personne ne soupçonne encore les grandes destinées auxquelles il est appelé par sa souplesse infinie.

La pile voltaïque résulte déjà d'une opération chimique. C'est qu'en effet la chimie est entrée en lice et il faut insister sur ce fait dont les historiens n'ont pas assez souligné l'importance. Elle s'est dégagée des rêveries où elle était restée si longtemps enlisée; elle s'est constituée en science, et c'est en France, cette fois, que cet événement capital a eu lieu. Partant de ce principe que rien ne se crée, rien ne se perd, elle a retrouvé, à l'aide de la balance, les éléments, qui, sans être vus, se séparent d'une matière décomposée. Lavoisier, avec l'Anglais Priestley, a reconnu l'oxygène ; puis, à partir de 1777, il a fait l'analyse et la synthèse de l'air, de l'eau, de l'acide carbonique et chose non moins utile, avec Berthollet, Fourcroy, Guyton de Morveau, il a doté la science nouvelle d'une langue précise, qui est à la fois une nomenclature et une classification des corps. Tout aussitôt la grande industrie chimique a pris naissance. Leblanc tire la soude du sel marin; et, au dire de J.-B. Dumas, qui fut chimiste, il est vrai, l'invention n'est pas moins importante pour le bien-être de l'humanité que celle de la machine à vapeur. Thénard produit en masse le blanc de céruse, Berthollet l'eau de Javel où sont encloses les propriétés décolorantes du chlore découvert de la veille, et ses travaux, qui datent de 1785, se répandent en Angleterre, dès 1787, par l'entremise de James Watt. Lebon, en 1785, distille le bois, puis la houille, et, avec l'Anglais Winzer, il en fait sortir le gaz d'éclairage, qui s'en ira de France en Angleterre, pour revenir d'Angleterre en France. La Convention, pendant la Révolution, peut décréter la fabrication du salpêtre comme elle décrète la victoire. Les applications suivent la théorie avec une étonnante vélocité.

En somme, durant le dernier tiers du XVIIIe siècle, grâce aux recherches des professionnels et des savants, dans les industries des mines, du coton, de la laine, du fer, de la papeterie, des transports, de l'éclairage, des produits chimiques, une profonde transformation de l'outillage et des procédés de production s'est ébauchée. Elle est visible surtout en Angleterre, en France, aux États-Unis. La grande industrie, maîtresse de la vapeur et désormais liée à la science, s'organise sur un modèle nouveau qui va se propager à travers le monde.

*
* *

Si nous en avions le loisir, nous pourrions suivre à la trace sa pénétration chez les différents peuples et nous la trouverions marquée par des indices variés : accroissement dans le nombre et la dimension des usines, dans la quantité du personnel employé et des chevaux-vapeur utilisés, dans la consommation de la houille, dans la production de la fonte, du fer, de l'acier, des produits chimiques; dans les importations de matières premières et les exportations d'objets fabriqués; et aussi, symptômes indirects, mais révélateurs, éclosion d'aspirations socialistes, formation d'une législation protectrice du travail.

Nous la verrions tantôt s'insinuer par une infiltration lente et pacifique au travers des frontières à demi ouvertes, tantôt forcer à coups de canon, par une intrusion brusque et violente, l'entrée d'un pays obstinément fermé.

Quel que soit son mode de propagation, il aboutit toujours à la fondation de vastes fabriques sur le sol envahi. Elles sont d'abord créées par des manufacturiers étrangers venus des contrées plus avancées; le capital, ce grand sans-patrie, se transporte partout où il espère des bénéfices; puis elles sont imitées par les indigènes, si bien que les premiers introducteurs des goûts et des procédés nouveaux travaillent en fin de compte contre eux-mêmes et dressent leurs concurrents, arment leurs rivaux et héritiers à venir.

La date où les différentes nations furent tour à tour atteintes par le mouvement parti des bords de la Tamise et de la Seine varie singulièrement de l'une à l'autre. Il en est où il se fit sentir très tôt, telle la Belgique, il en est d'autres qui ne furent touchées que d'hier, comme l'Argentine, le Japon ou l'Empire Chinois. C'est qu'en effet l'expansion de la grande industrie a dépendu de conditions nombreuses.

Ce sont d'abord des conditions naturelles. Là où abondaient la houille et le minerai de fer ont surgi de préférence les hautes cheminées qui crachent le feu et la fumée; le voisinage des mines fut longtemps la région privilégiée, jusqu'au jour récent où l'eau tombant en cascade, la houille blanche comme on l'appelle, est devenue la source d'une force électrique qui peut aisément se transporter à distance; la supériorité a ainsi passé pour le moment aux vallées escarpées où bondissent les torrents de montagne.

Ce sont ensuite des conditions économiques. Tout ce qui favorise la circulation des marchandises et de l'argent, chemins de fer, canaux, rivières navigables, grands ports de mer, établissements de crédit, a poussé à la métamorphose industrielle, de même que la main d'œuvre rare et chère et souvent la grève ont conduit au remplacement partiel des ouvriers par les machines.

Ce sont encore des conditions politiques et sociales, dont quelques-unes méritent d'être mises en relief.

A-t-on remarqué que l'expansion de la grande industrie s'est faite dans le même sens et dans le même temps que celle du gouvernement constitutionnel qui est proprement le régime bourgeois? Ce n'est pas là une coïncidence fortuite. Il est logique que la grande industrie trouve un terrain favorable dans toute société où la royauté absolue, avec la noblesse et le clergé, ses soutiens habituels, est plus ou moins déchue de sa puissance au profit des banquiers, commerçants et fabricants; où la propriété mobilière achève de l'emporter sur la propriété foncière; où la classe moyenne se sent assez forte pour imposer le respect de son activité laborieuse; où, enhardie par son aisance, elle revendique des libertés et une part au pouvoir, puis conquiert peu à peu la prépondérance et imprime aux affaires publiques une direction conforme à ses intérêts.

C'est de la Grande-Bretagne que sont partis de compagnie, pour rayonner sur le monde entier, la transformation technique que nous étudions et ce système parlementaire, qui, après avoir envahi l'Europe et l'Amérique, s'est implanté au Japon et pénètre aujourd'hui en Russie, en Turquie, en Perse et jusqu'en Chine. En France, le règne de Louis-Philippe, au lendemain de la Révolution de 1830 qui consacrait la victoire du capital-argent sur le capital-terre, vit à la fois le triomphe de la haute bourgeoisie et de la monarchie limitée, du cheval-vapeur et de la formule : — Enrichissez-vous ! — En Belgique, l'essor de la grande industrie suivit de près l'avènement de cette classe aisée qui a eu son âge d'or en Europe vers le milieu du XIXe siècle.

En Allemagne, s'il attendit, pour des raisons que nous dirons, l'année 1870, il fut contemporain de l'établissement du suffrage universel. Au Japon, il succéda, vers la même date, à la réforme profonde qui réduisait l'autorité souveraine du mikado. En Russie à peine y-a-t-il un intervalle de quelques années entre l'introduction du machinisme et les premières restrictions subies par l'autocratie du czar. Et voici que de nouveau, en Chine, le droit reconnu à la nation de faire entendre sa voix apparaît presque simultanément avec les chemins de fer et les grands ateliers de constructions navales.

En vérité, cette marche parallèle de la révolution industrielle et de la révolution politique est un des faits les plus saillants et les plus significatifs de l'histoire contemporaine. Cela revient à dire que le milieu social propice à l'éclosion de la grande industrie est un milieu capitaliste, où le gouvernement peut avoir une forme monarchique ou républicaine, mais où le pouvoir réel, exercé par des représentants, est aux mains d'une classe bourgeoise qui, sur la route de la démocratie, fait halte à mi-côte dans une ploutocratie plus ou moins déguisée.

Ai-je besoin de dire que la guerre étrangère ou civile retarde ce que la paix extérieure et intérieure facilite? Pour continuer le même ordre d'idées, les peuples qui ont eu la chance de réaliser de bonne heure leur équilibre et leur unité, de conquérir leur indépendance et leur liberté, ont été en avance sur les autres dans le domaine économique. L'Angleterre et la France n'auraient pas été sur ce terrain les initiatrices qu'elles ont été, si elles n'avaient été déjà politiquement mieux organisées, mieux outillées. Partout où les forces vives de la nation demeuraient absorbées par la tâche difficile de réunir en un tout harmonieux et solidaire des parties séparées et ennemies entre elles, cette besogne pri-

mait et ajournait toutes les autres. L'Allemagne, morcelée depuis deux siècles et plus, ne réussit à s'unifier qu'en 1870, et c'est alors seulement, dans l'enivrement de la victoire et de son unité retrouvée, après une courte période de vertige financier et de frénésie entreprenante, qu'elle put donner une impulsion méthodique et régulière à sa puissance industrielle et commerciale. En Italie aussi, le *risorgimento*, qui, au même moment, aboutissait à faire de Rome la capitale d'un royaume allant des Alpes à la Sicile, fut le prélude nécessaire, sinon suffisant, de la prospérité dont Milan et la Lombardie offrent aujourd'hui l'éclatant témoignage.

L'épanouissement de la grande industrie est commandé par bien d'autres conditions, que vous me pardonnerez d'indiquer à peine en quelques mots. Il va de soi que la direction imprimée à la politique économique d'un Etat n'est pas chose indifférente. Le protectionnisme et le libre échange, suivant les cas, ont pu endormir ou tuer certains genres de production, aussi bien qu'en faire germer ou fleurir certains autres. Ainsi le blocus continental, par lequel Napoléon Ier voulut fermer l'Europe à l'Angleterre, donna naissance à la fabrication du sucre de betteraves, tandis que le Coup d'Etat économique, par lequel Napoléon III, en 1860, ouvrit largement nos frontières aux marchandises anglaises, força nos filateurs de coton à moderniser leur outillage arriéré.

La nature des impôts, les lois qui protègent les travailleurs ont aussi des répercussions sur lesquelles on discute et peut discuter. Mais ce qui ne prête pas à discussion, c'est le fait que l'alliance intime de la science et de l'industrie, de l'atelier et du laboratoire est fructueuse pour les nations qui ont su la réaliser, c'est aussi que l'éducation technique procure un avantage décisif à celles qui ont su l'organiser. Les États-Unis, l'Allemagne, la petite Suisse ont, ces temps derniers, amplement bénéficié d'avoir compris cette vérité.

*
* *

Et maintenant que conclure de ce tableau où nous avons essayé de résumer le chemin parcouru par l'évolution industrielle qui nous enveloppe et nous entraîne? Il en ressort qu'elle est en train de faire son tour du monde. Seulement, depuis le dernier tiers du XIXe siècle, où l'acier a détrôné le fer, où l'électricité fait reculer devant elle la vapeur et le gaz d'éclairage, où les *trusts* et *cartells* concentrent des faisceaux monstrueux de capitaux, un changement s'est opéré dans les positions relatives que les différentes nations occupent sur le terrain industriel. L'Angleterre et la France, après avoir été les premières à frayer la route, se sont laissé atteindre, et sur plus d'un point distancer. L'Union américaine, d'une part, avec plus de hardiesse et d'élan, l'Empire d'Allemagne, d'autre part, avec plus de science et de patience, ont pris momentanément les devants. Mais que sera demain? Nul ne saurait le prévoir. L'émulation ardente qui bouillonne entre pays producteurs réserve sans doute plus d'une surprise.

Toutes les nations, en effet, d'un pas plus ou moins relevé, s'avancent dans la même direction et elles se coudoient sur la route. De là des contacts, des concurrences et des emprunts perpétuels de l'une à l'autre. C'est par centaines qu'on pourrait citer les inventions qui ont émigré de leur contrée natale et voyagé par monts et par vaux pour revenir ensuite, perfectionnées et enrichies, dans leur patrie. Leurs marches et contre-marches forment un réseau étrangement enchevêtré ; mais leurs pérégrinations se marquent souvent par des mots restés dans une langue comme des témoins de leur arrivée ou de leur retour. Les mots de *blooming* et de *puddlage* usités en France dans la métallurgie, de *flint-glass* employé couramment dans la verrerie, de *mule-jenny* familier dans les filatures rappellent que certains procédés, certains produits sont venus chez nous d'Outre-Manche. Qui ne sait, en revanche, que le va-et-vient du gaz d'éclairage à travers le détroit eut un point de départ inverse? Comment oublier que, si l'industrie du sucre de betteraves a aujourd'hui son centre en Allemagne, elle est née de ce côté du Rhin? Au cours du XIXe siècle, si le métier du Lyonnais Jacquart fait la conquête du globe, on rencontre à Saint-Etienne dans les rubans des métiers à la Zurichoise ; à Lille ou à Rouen des métiers Silésiens ou des métiers Northrop, qui nous reviennent d'Amérique après avoir été inventés sur le sol anglais. L'aniline, trouvée à Lyon, s'exploite surtout chez les Allemands. Les linotypes américaines s'imposent à l'imprimerie européenne. Les meules métalliques de Hongrie supplantent, même en France, les meules en pierre de la Ferté-sous-Jouarre. En vérité il s'opère un mélange, une série de croisements où les peuples ont grand'peine à reconnaître ce qui appartient en propre à chacun d'eux. On peut prévoir un temps où tous seront de niveau, c'est-à-dire dotés du même outillage. Mais, en attendant cette unification technique de la planète que nous habitons, le passé d'hier nous permet de constater que, depuis un siècle et demi, il s'est accompli une diffusion du savoir et du pouvoir humains, telle que la terre n'en a jamais connu d'aussi rapide et d'aussi féconde.

Nous [illegible] quand nous aurons dit en quoi elle a consisté, nous pourrons [illegible]

de [illegible] : l'étude des conséquences de cette transformation.

Nul n'ignore qu'elles sont immenses, qu'elles ont modifié la destinée des producteurs autant que les conditions de la production. Si nous voulions parler des producteurs, nous les trouverions devant nous divisés en deux classes hostiles et solidaires, patrons et ouvriers, et nous devrions nous engager dans ce que la question sociale a de plus passionnant et de plus brûlant. Nous y avons touché, nous y reviendrons. Mais, cette année, nous laisserons de côté le contrecoup que les nouveaux procédés ont eu sur le sort des travailleurs; nous rechercherons seulement leurs résultats économiques, c'est-à-dire leurs effets sur la quantité, le prix, la qualité des produits, sur l'organisation des fabriques et principalement sur le gros problème de la concentration industrielle, problème auquel on apporte des réponses troubles ou contradictoires, parce que le plus souvent on considère l'industrie comme un bloc, parce qu'on ne prend pas la peine d'y distinguer différentes catégories, parce qu'on y regarde la forme dominante comme la forme exclusive, parce qu'en un mot on étend à l'ensemble ce qui est vrai des grands établissements, par un raisonnement pareil à celui d'un homme pour qui les plus grands arbres formeraient, à eux seuls, la forêt.

Vous savez désormais, Mesdames et Messieurs, où je veux vous conduire. Me suive qui voudra et [illegible]

GEORGES RENARD.

L'ANCIEN FLIRT

Dans une petite ville, la maison du notaire prend généralement l'aspect un peu cadenassé d'une prison: d'une prison coffre-fort, où l'on enfermerait ces grands vagabonds que sont les billets de banque et les rouleaux de pièces de cent sous. La construction, plus imposante par sa masse que les bicoques voisines, symbolise, par ses assises de larges pierres et l'austérité de ses lignes, la solidité du crédit, la rigidité des principes; elle assure l'inébranlable confiance des grosses comme des petites bourses.

La demeure de maître Desgrands, à Beauval, ne fait pas exception à cette règle. Dans une vieille rue silencieuse et si en dehors du mouvement, que l'herbe croît entre les pavés, une solennelle bâtisse du XVIIe siècle abrite à la fois l'officine financière et le foyer familial. Les panonceaux dorés couvrent d'anciennes armoiries, de fortes grilles arment les fenêtres du rez-de-chaussée, et sous la porte cochère, une plaque de cuivre reluisante porte en grosses lettres noires ce mot : ÉTUDE. Là, on se livre aux austères travaux de la basoche sous la haute garantie de la loi!

Mais si, franchissant la porte vitrée, — vitrée en verres de couleurs, s'il vous plaît, — qui ferme le vestibule d'entrée, on pénètre dans l'enclos familial, on se trouve alors dans le plus riant de ces jardins français, où les plantes mélangées marient en toute liberté les nuances aimables des floraisons printanières. A la façade noire et sévère de la rue, s'oppose sur le jardin la perspective réjouissante d'une disposition toute moderne, avec de gaies fenêtres enguirlandées de glycines, largement ouvertes au soleil; et, en avant de la véranda, une vaste « salle d'ombrage » qu'éclaire d'une lumière de rêve le grand jour tamisé par les jeunes feuilles des marronniers.

A cette heure, Mme Desgrands, renversée dans un rocking, y laisse sa pensée s'envoler... bien loin! qui sait : peut-être revoit-elle d'autres printemps, plus fleuris, plus ensoleillés? Peut-être le renouveau évoque-t-il en elle d'agréables souvenirs de jeunesse? car, elle sourit. Mais, bientôt un nuage passe, le visage reprend sa mélancolie et le regard de la notairesse se reporte sur le journal que, par contenance, elle tient au bout des doigts.

C'est l'humble feuille locale, aux colonnes insuffisamment remplies par d'innocents faits divers, les mutations de fonctionnaires, les variations de l'état-civil, le cours des denrées, les annonces et comptes rendus des réunions, fêtes ou cérémonies, etc... Annette parcourt, par habitude, ces lignes dépourvues d'intérêt, va laisser le journal retomber sur ses genoux, lorsqu'un nom frappe ses yeux. Ce nom, lui semble imprimé en caractères énormes, il se détache au milieu d'une page, elle ne voit que lui : « Lionel de la Ferté! » Après un léger sursaut, son visage épanoui de blonde, auquel la trentaine a conservé toute sa juvénile fraîcheur, se colore d'incarnat, et vivement elle relit l'article où se trouve le nom troublant. Elle apprend ainsi que, le jour même, doit se tenir au chef-lieu de l'arrondissement une réunion d'éleveurs, présidée par ce Lionel de la Ferté.

Annette se renverse sur le rocking qu'elle immobilise, ses paupières s'abaissent, et dans le décor d'un printemps parisien, si éblouissant, si invraisemblable qu'il semble emprunté à quelque idéale féerie; elle voit s'avancer, svelte, élégant, séduisant et charmeur, un jeune homme. A travers les brumes du souvenir, il apparaît très beau; tel le prince des

légendes, en juste-au-corps et maillot collant, le toquet à plume sur l'oreille et le poing à la dague. Les fines moustaches et les cheveux très bruns, les grands yeux noirs, le teint légèrement doré et les lèvres très rouges se précisent. Elle retrouve son sourire pénétrant, son geste enveloppant, gracieux et souple. Elle sent une main ferme et forte retenir doucement la sienne. Elle entend la voix frémissante répéter à son oreille des mots, des phrases, dont elle frissonne encore jusqu'au plus profond d'elle-même; et, comme une caresse lointaine effleure sa joue. C'est tout le roman secret d'un cœur de jeune fille que le nom de Lionel vient d'évoquer.

Ce passé radieux n'était-il pas un rêve? Il ressemblait si peu à la vie, à sa vie monotone, régulière, de notairesse provinciale, entre son mari et ses enfants! Certes, elle les aimait de tout son cœur l'un et les autres : mais, c'était autre chose. C'était la réalité quotidienne avec ses soucis mesquins et ses petites joies terre à terre, c'était le bien que l'on possède à côté de celui que l'on a rêvé, et l'ancien flirt resplendissait dans sa mysticité d'une ineffable poésie. Lionel pouvait avoir, alors, vingt-deux ou vingt-trois ans, elle en avait dix-sept. Ah! les délicieux instants qu'ils avaient vécus. Quelle douce ivresse, lorsque, pour la première fois, elle entendit murmurer à son oreille les paroles ferventes de l'éternel cantique! Quel inexprimable délire, lorsque, abandonnée sur le bras qu'il lui passait autour de la taille, Annette se sentait emportée vers les régions inconnues de l'amour! Et sa joue s'empourpre en songeant aux baisers, aux serments échangés en ce printemps lointain.

La précocité et la violence de leur passion avaient sans doute effrayé les parents, partisans d'unions plus mûres, plus réfléchies. Cette opposition faisait naître en l'esprit du jeune amoureux des projets d'enlèvement, de fuite, il y avait même eu des préparatifs de suicide à deux! Et puis, un beau jour, Lionel disparaissait, relégué dans les terres paternelles. Un peu par dépit, beaucoup pour échapper à la tutelle des parents, elle avait consenti, plusieurs années après, à épouser le notaire Desgrands, à s'exiler en province. Insensiblement, Annette s'était faite à cette existence simple, et il fallait que, quinze ans plus tard, le nom de Lionel, lu par hasard dans une feuille quelconque, à propos d'une réunion d'éleveurs, vînt raviver cette flamme de passion, qui, comme une veilleuse devant des *ex-voto*, éclairait encore ses souvenirs.

Les nuages s'estompent sur le ciel, pour apaiser l'éclat d'un soleil trop ardent sur les jeunes pousses. Une lumière opaline et diffuse enveloppe d'un clair mystère le jardin où s'élabore le grand œuvre des sèves. Il semble monter de la terre des effluves de joie qui vous pénètrent d'un indicible rajeunissement. Annette sent renaître plus intenses ses impressions de jeune fille. L'image de Lionel l'obsède et la ravit. Elle songe qu'il va se trouver près d'elle! Ah! le revoir, le revoir ne serait-ce que la durée d'un éclair, et revivre en cet instant les heures d'extase qu'elle passa près de lui!

Il se trouve toujours un moyen très simple pour favoriser la rencontre d'une femme avec celui qu'elle désire voir. Ce moyen fut fourni à Mme Desgrands par l'administration des chemins de fer départementaux, compagnie qui relie le chef-lieu à la grande ligne. M. de la Ferté, sans aucun doute, rentrerait, le soir, à Paris, pour de là regagner ensuite ses domaines. Il prendrait donc le train départemental, arrivant à sept heures vingt-cinq, en correspondance avec l'express. De la salle d'attente, elle pourrait parfaitement le voir traverser le quai sans être vue.

Plus elle y réfléchit, plus son caprice lui semble facilement réalisable, on ne dîne guère avant huit heures et elle a justement un colis postal à réclamer à la gare. Un scrupule cependant la retient encore; n'est-ce pas, un peu, comme une infidélité conjugale qu'elle va commettre? Une honnête femme ne doit elle pas ensevelir ses flirts au fond de son cœur, ainsi que dans un tombeau?... Quel mal y a-t-il, puisque Lionel ne la verra pas?... Elle aurait pu, d'ailleurs, tout aussi bien le rencontrer, par hasard, à la gare, et même c'eût été beaucoup plus dangereux n'étant pas prévenue...

Lorsque l'heure approcha, la notairesse, légèrement fiévreuse, monta dans sa chambre et, quoique bien résolue à ne pas se montrer, elle ne s'en attarda pas moins quelques instants à sa toilette. Elle hésita entre plusieurs costumes, se décida pour un tailleur gris, qu'elle savait lui aller particulièrement bien. Sa coiffure fut coquettement ébouriffée, et, si le choix du chapeau demanda du temps, il aboutit à un résultat très gracieux, en posant de guingois sur la blonde tête d'Annette un vaste empire enguirlandé de fleurs printanières. Un rien de poudre, un soupçon de rouge sur les lèvres, quelques coups de crayon autour des yeux et en route!

A la vue du bâtiment géométrique en pierre et brique qui borde la voie, Annette ralentit le pas. L'aventure lui paraissait tout à coup grosse de conséquences. Décidément, ce n'était pas la place d'une mère de famille, d'aller dans une gare, voir passer un monsieur qui lui avait fait la cour. S'il l'apercevait? S'il approchait d'elle? Si, en lui, la petite flamme mal éteinte venait aussi subitement à se

rallumer; et, s'il allait comme autrefois murmurer à son oreille des paroles troublantes? Après tout, Lionel ne devait pas avoir conservé trop mauvais souvenir de leur idylle, il voudrait peut-être revivre aussi les heures d'enchantement?... Mme Desgrands se dit qu'il était plus sage de revenir sur ses pas, d'autant plus que, si une pareille rencontre s'ébruitait dans la petite ville, c'en serait fait de sa réputation. Elle n'en persista pas moins à avancer; elle irait purement et simplement réclamer son colis postal.

Annette entra dans la gare et passa sur le quai, pour se rendre au bureau des messageries. Tandis qu'elle attendait qu'on lui remît l'introuvable colis, une sonnerie se fit entendre. Des employés nonchalants se dirigèrent vers l'arrivée du départemental. Son cœur se mit à battre, comme autrefois lorsqu'il devait venir!

Un coup de sifflet, le petit train paraît, décrit rapidement sa courbe étroite et vient se ranger parallèlement à la grande ligne. Les portières s'ouvrent, les voyageurs descendent; où se cacher? Là, sur le banc, derrière la marchande de journaux.

Les naturels de Beauval se précipitent vers la sortie. Elle reconnaît le Dr Pellerin et plusieurs de ses fournisseurs. Puis, ce sont les paysans des environs plus lents, ils reviennent du marché, et discutent encore entre eux. Puis, les voyageurs de commerce, des militaires, une religieuse, qui restent sur le quai pour attendre la correspondance. Un groupe se forme, au milieu duquel pérore Meunier l'entrepreneur. Un autre s'avance très bruyant; des éleveurs, sans doute, revenant de la réunion. Ces messieurs parlent très haut, rient très fort de plaisanteries qui doivent être très salées; tout le quai leur appartient. Encore quelques voyageurs âgés ou infirmes, deux dames surchargées de cartons et de paquets; c'est tout. Il n'y est pas!

Le désir et la crainte, qu'elle avait de revoir Lionel, font place à une profonde déception. La douleur éprouvée soudain est si forte, qu'alors seulement, Annette aperçoit combien était vivace en elle cette séduction de jeune fille, et combien il était imprudent pour la femme de s'y exposer. Elle se lève de son banc et se dirige vers la sortie, cherchant à se persuader, sans y croire, que c'est un grand bonheur de ne pas avoir rencontré son ancien flirt.

Derrière elle, se font entendre les éclats d'une voix dont le timbre ne lui est pas inconnu. D'une voix sympathique qui l'impressionne. D'une voix rappelant celle de quelque être cher... C'est sa voix à lui! Annette s'arrête frissonnant de la tête aux pieds, mais n'ose se retourner. Elle prête avidement l'oreille. Les paroles qu'elle surprend sont grossières et choquantes, de celles que des hommes mal élevés seuls peuvent proférer en public après boire; ce n'est pas lui, ce ne peut pas être lui, elle est victime de sa propre illusion.

Le groupe des éleveurs bons vivants, qui va et vient sur le quai, la dépasse. Au milieu d'eux, le parleur déplaisant, que secoue maintenant un long rire sonore, est un gros homme à la tournure brutale et commune de maquignon, qui se donne des airs d'importance grotesques. Certains de ses gestes, certaines de ses attitudes cependant rappellent les gestes et les attitudes de Lionel! Elle croit voir, comme en une glace déformante, la silhouette caricaturale de son ancien flirt; mais n'est-ce pas encore une illusion?

Arrivé au bout du quai, le groupe fait demi-tour. Annette aperçoit la face rubiconde du promeneur que barre une épaisse moustache noire laquelle se confond avec les favoris. De grosses lèvres rouges, un nez violacé, de petits yeux enfoncés dans des joues trop grasses sous des paupières fripées; c'est pourtant bien Lionel de la Ferté, l'homme pour lequel elle voulut se suicider!

La transformation qui s'est opérée en lui, si effroyable qu'elle soit, la consterne moins que l'indifférence avec laquelle il passe à côté d'elle. Rien ne lui dit donc à cet homme, qu'elle est là? Serait-ce une illusion plus cruelle encore que les autres de s'être imaginé que ce cœur avait conservé quelque souvenir du passé?... Il revient et la dévisage; l'a-t-il reconnue?... Annette croit qu'il a retourné la tête, qu'il va revenir sur ses pas et l'aborder; non, il poursuit sa marche et continue de gesticuler, de rire avec ses amis.

Sans doute, elle aussi s'est transformée, les années ont mûri son visage, et les maternités développé son corps de vierge; mais enfin, si c'est bien Lionel, il devrait retrouver en Mme Desgrands sa chère petite Annette et ressentir l'émoi du cœur qui bat en elle? Il ne sera pas dit qu'elle reste plus longtemps dans l'incertitude; et la voilà carrément arrêtée en travers du chemin que l'éleveur doit suivre.

Tout à sa conversation, sans faire davantage attention à cette femme, Lionel au passage la heurte un peu rudement de l'épaule et se retourne, non pas tant pour s'excuser que pour protester contre l'importune qui se trouvait devant lui. En face de l'élégante jeune femme, il sourit, salue, et, en manière d'excuse, s'apprête à lui décocher un de ces gros compliments qui vont droit au but. Cependant, il hésite, cette figure mélancolique de blonde ne lui est pas totalement inconnue, où diable l'a-t-il vue! Il ne sait plus au juste! Quelques questions

insidieuses l'auront vite mis sur la voie ; et, avec une exclamation de joyeuse surprise.

— Ah! par exemple, chère Madame, s'écrie-t-il, je ne m'attendais pas à vous rencontrer en ce trou de Beauval!

— Mais, monsieur, répond Annette interdite et décontenancée, j'habite ici depuis plus de douze ans avec mon mari et mes enfants.

— C'est vrai! je ne me rappelais plus, fait en riant Lionel, auquel ce renseignement indique seulement une personne honorable ; et il ajoute vivement :

— Il va bien, Monsieur votre mari? Il est toujours dans... le commerce?

— Mon mari est notaire!

— Oui, oui! notaire, c'est ça, j'y suis maintenant.

En réalité, il n'y est pas du tout. C'est peut-être, pense-t-il, une femme de notaire qui fait ses farces. Il lui demande, si elle attend l'express, s'il aura le plaisir de voyager en sa compagnie ; justement, il s'arrête quarante-huit heures à Paris, cela leur permettra de renouer tout à fait connaissance. Annette, étourdie par ce flot de paroles, dont le sens vrai lui échappe, répond qu'elle est venue simplement chercher un colis postal, qu'elle ne va plus maintenant que très rarement à Paris et que, lorsqu'elle s'y rend, c'est pour descendre chez ses parents.

— Ils habitent toujours... du côté de l'Arc de Triomphe, demande au hasard Lionel?

— Mais non, voyons réplique-t-elle, vous savez bien : boulevard des Invalides!

— Boulevard des Invalides... Boulevard des Invalides! répète le gros homme, comme si en même temps, se faisait peu à peu dans son esprit l'évocation d'un très lointain passé. Une image de jeune fille vient se superposer à celle de la femme qu'il a devant lui. Il se frappe le front.

— Imbécile que je suis! ne seriez-vous pas Annette, la petite Annette?

Il ne l'avait pas encore reconnue! Décidément, il est le même au moral qu'au physique! Si cette constatation consterne l'ex-flirteuse, Mme Desgrands n'en est pas moins un peu vexée et réplique non sans quelque ironie :

— Seriez-vous par hasard le beau Lionel?

— Ah! si jamais j'aurais pu penser!... Que c'est donc vieux tout ça!... Mais, vous n'avez pas changé?

— Vous, non plus.

— Hein? en a-t-on joué dans le temps, de bonnes parties ensemble? Vous vous rappelez, vous faisiez sécher mes fleurs, je conservais vos rubans, nous nous lisions des vers! C'est que nous nous aimions pour tout de bon! — Il éclate de rire. — Ce qu'on est bête, quand on est jeune!... On se monte le bourrichon avec un tas de fariboles, on s'imagine avoir épuisé la coupe des voluptés, lorsque l'on a soupiré ensemble au clair de lune et qu'on s'est embrassé en cachette!

L'express entrait en gare. Non content d'avoir détruit le rêve, aboli la légende, le monstre voulut encore bafouer le présent, et à mi-voix, avec un clignement d'œil significatif :

— Vous attendez peut-être quelqu'un, fit-il?

— Non, je n'attends plus personne.

— Vous savez, si je vous demande ça, c'est uniquement pour ne pas vous déranger. Je comprends fort bien que la jeune et jolie femme d'un notaire de province ait besoin de quelques distractions.

Les employés referment les portières, les amis de Lionel l'appellent par la fenêtre de leur compartiment.

— Vous savez, quand vous voudrez tromper votre mari... je suis tout, à votre disposition!

Et, avant qu'Annette soit revenue de son saisissement, elle sent un bras ceindre sa taille, de rudes crins noirs balayer son visage, et deux grosses lèvres humides, s'écraser sur ses joues. Mais déjà, le train part. Une face rubiconde aux yeux luisants, qui grimace un sourire dans l'encadrement d'une portière, s'efface peu à peu et disparaît.

Mme Desgrands, immobile, regarda le train s'enfuir dans la brume du soir. Puis, quand les trois feux rouges d'arrière se furent éteints à l'horizon, sans tristesse, sans mélancolie, elle retraversa la gare. Dehors, elle poussa un soupir de délivrance. Oui, elle était délivrée pour toujours de cette obsession restée si poétique en sa mémoire. C'était à cela que se réduisaient ses illusions de jeunesse!.. Annette n'en voulait pas à Lionel d'avoir si lourdement piétiné le bouquet des fleurs séchées. Elle le remerciait même de la brutalité de son geste. Le souvenir de l'ancien flirt ne lui apparaissait plus maintenant que comme un grand danger auquel elle venait de miraculeusement échapper.

Déjà, autour d'elle, les reverbères incandescaient dans la nuit tombante. Annette reprit allègrement le chemin de la vieille maison notariale. Les enfants vinrent se jeter dans ses bras, elle les pressa ardemment sur son cœur ; puis, passant les bras autour du cou de son mari, elle l'embrassa dans un élan de tendresse infinie.

JEAN JULLIEN.

LA VIE ET LES IDÉES POLITIQUES D'ALPHONSE KARR [1]

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'après avoir longtemps fait fi de la politique et tout à loisir prôné les reposantes délices de la tour d'ivoire, les écrivains en apparence les plus rebelles aux attraits de la vie publique s'y jettent sur le tard à corps perdu : mais c'est en vain qu'ils inclinent leur fierté devant les compromissions des candidatures, froissent leur rêve aux réalités brutales des campagnes électorales ou le salissent dans les troubles intrigues des couloirs ; ils n'ont pas l'échine assez souple, ils trouvent un goût d'amertume aux marchandages et aux désaveux ; bientôt, lourdement désabusés, ils retournent à leurs chères études et usent le reste de leurs jours à déplorer l'erreur d'une heure, trop heureux lorsqu'un échec, naguère pourtant si cuisant, a abrégé pour eux la crise de caractère.

Si pourtant un écrivain put jamais paraître à l'abri des décevantes tentations de la vie publique, ce fut bien le polygraphe ingénieux, moitié romancier et moitié moraliste, en lequel on a voulu voir, avec un peu d'indulgence, le Chamfort, avec beaucoup de flagornerie, le Voltaire du XIXe siècle : Alphonse Karr. Tout paraissait l'éloigner de la mêlée, sa constitution physique aussi bien que ses sentiments et ses goûts. Ce Lorrain trapu, taillé presque en colosse, qui ne fut pour ainsi dire jamais malade et qui, pleinement confiant dans sa vertu centenaire, se laissa sottement emporter par une imprudence à quatre-vingt-deux ans, paraissait bien davantage créé pour la vie au grand air que pour l'atmosphère close des comités. Réduit par la mauvaise chance à passer des examens et à inculquer la grammaire, il s'évada dès qu'il put de l'Université vers le journalisme et fit du journalisme à sa manière, c'est-à-dire à la campagne, dans son jardin, ou à la mer, dans son canot. Il haïssait le travail de cabinet, et, bien davantage que celle des lettres, nourrissait en lui deux passions, la chasse et la pêche. Dès que le printemps exhalait « le parfum du jeune feuillage », dès que les ajoncs en fleurs couvraient « d'un drap d'or » sa chère Normandie, il saisissait son fusil de chasse et disparaissait dans les champs. Ou bien, il allait tendre ses filets, et, muni de cordes, bliourets, trèmails, nasses et verveux, rêvait sur l'eau à la douceur de la paresse. Quant à ses articles, qu'il fallait bien faire, il les rédigeait dans le train, ou à table, mais n'eût, pour rien au monde, prélevé quoi que ce fût sur sa flânerie au bénéfice de son activité.

Au moral, rien ne l'orientait davantage vers le servage politique. Il aimait à penser librement, avait l'humeur indépendante et se flattait de n'appartenir « à aucun parti » (1). « Homme de loisir et de fantaisie », prenant difficilement les choses au sérieux, il regardait s'agiter les hommes « avec le sang-froid et la gaieté tranquille d'un spectateur confortablement assis », et croyait sa position d'autant plus forte qu'il s'était juré de ne jamais rien solliciter de personne, si ce n'était de ses amis, et seulement leur amitié. Pour tout dire, c'était, d'un mot qu'on s'attendrait à trouver au frontispice de ses *Guêpes*, et qu'on est surpris de n'y rencontrer qu'au milieu, c'était un sauvage, au point de ne pas pouvoir écrire dans les journaux des autres et de devoir en créer un pour ne froisser personne, en dehors, bien entendu, des victimes qu'il harcelait.

On ne s'étonnera donc pas qu'en lâchant en 1839 sur le monde l'escadron bourdonnant de ses *Guêpes*, destinées à piquer « les peaux les plus dures » et « les cuirs les plus coriaces », il prît soin de publier une profession de foi lénifiante, comme s'il eût voulu panser par avance les piqûres toujours malignes de leurs aiguillons. Décidé à juger les choses et les hommes « sans colère », ceux-ci surtout, pour leur faire plus de tort et plus de chagrin, il se dégageait à l'avance de toute sorte de patronage, dynastique ou parlementaire, et promettait un livre indépendant. On sait ce que valent les déclarations de principes : on le savait déjà en ce temps-là ; celle d'Alphonse Karr parut faite pour être violée, comme toutes les autres ; et sans doute, parmi les contemporains, s'imagina-t-on sans complaisance qu'elle présiderait tout au plus à quelques semaines d'action. En fait, elle devait se voir maintenir pendant près de dix ans une fidélité intacte et sembler bien près de demeurer jusqu'au bout la charte de sa vie publique.

Qu'on n'aille surtout point croire ici à un éloge aventureux : l'œuvre de l'écrivain s'ouvre d'elle-même pour offrir à l'appui toutes sortes de démonstrations. Si elle n'autorise pas contre lui le grief d'anarchie, elle justifie du moins amplement celui de « sauvagerie ». « Il y a en France une folie bizarre, tout le monde veut être au gouvernement. Cela, vu de trop près, comme nous sommes, ne

[1] [illegible] extraite d'un livre qui va paraître [illegible] *Révolutions* 1789-1848, préface de M. [illegible] à la librairie Leroux.

(1) Nous avons naturellement pris souci, dans notre texte intégral, de justifier chaque citation par renvoi aux œuvres de Karr : toutes ont été utilisées pour cette étude, mais plus spécialement les tomes premier et sixième des *Guêpes*, éd. Levy, 1879, parce qu'ils se réfèrent, l'un aux débuts, l'autre à la phase la plus active de sa vie publique c'est-à-dire à 1848. Mais ici, nous avons laissé tomber la plupart de ces notes.

paraît pas aussi bouffon que ce l'est réellement. Ne ririez-vous pas cependant, si vous voyiez tous les habitants d'une ville se faire bottiers? Il est cependant plus facile de chausser les hommes que de les gouverner ». L'utilité des gouvernements n'est pourtant rien moins que démontrée : on citerait les « maladresses qu'il n'y a qu'*eux* qui sachent faire »; si la tradition les rend indispensables, du moins faut-il souhaiter, quels qu'ils soient, qu'ils changent le moins souvent possible; peu importe qui soit en place, pourvu qu'il y reste; l'humoriste ne paraît pas si loin de croire que des hommes n'y seraient pas absolument nécessaires. « Je suis prêt à crier : Vive n'importe qui premier! pourvu qu'on le laisse en place. »

Du moins, puisque les Français n'ont pas de meilleur plaisir que celui de changer périodiquement de maître, Karr ne se fera-t-il pas faute de s'en amuser. Que de gorges chaudes, lorsque s'écroulera, en mars, un ministère, et lorsqu'en avril Thiers, mis à sa place, fera la même politique, « absolument dans les mêmes termes et sans y changer une virgule »! Il n'y aura même pas à craindre de voir épuiser ainsi le personnel gouvernemental : « La France produit aujourd'hui trop de grands hommes pour sa consommation », elle craindrait plutôt d' « être consommée par eux ».

Au surplus, la vie politique avait-elle été jamais moins tentante en France que sous le règne de Louis-Philippe? La « bancocratie » avait tout envahi; le mercantilisme noyait la pensée : on vendait du haut en bas de l'échelle sociale, et chaque nuit une voiture aux armes d'Orléans allait vendre au marché Saint-Joseph les légumes des châteaux royaux. « Rien d'étonnant : les marchands se sont faits rois de France, le roi de France se fait marchand de légumes : c'est dans l'ordre ». La presse elle-même n'était-elle pas livrée à « d'anciens bonnetiers, d'anciens pharmaciens, d'anciens avoués », voire à des « épiciers, bottiers, pâtissiers, merciers, rôtisseurs, portiers, perruquiers, bouchers, avocats, — et autres citoyens d'une littérature contestable? »

Tout éloignait donc notre homme de la politique vers 1839; et si d'aventure quelqu'un lui eût alors voulu prédire que, moins de dix ans plus tard, il solliciterait un mandat, il l'aurait jeté à la porte, ou, tout au moins, lui aurait éclaté au nez. Que si cependant son interlocuteur eût insisté, et tenu à connaître, sinon dans quel cadre électoral, du moins avec quel programme le pamphlétaire descendrait dans l'arène le jour où la tentation serait le plus forte, il n'aurait pas été sans doute longtemps embarrassé. Chez Karr, l'indifférence est de façade, et il n'y a pas besoin de gratter longtemps pour découvrir, au moins négatives, de solides convictions. Ce n'est que pour tromper les autres et surtout se tromper lui-même qu'il crible à la fois de ses flèches les deux camps; mais, entre celles qu'il distribue négligemment à droite et celles qu'il lance sans relâche à gauche, la mesure est fort inégale. Sans doute « il y a un inconvénient qui empêche de se rallier à aucun des partis », lorsqu'on n'a pas d'ambition, c'est-à-dire lorsqu'on a gardé « du bon sens et de la bonne foi ». D'une part « le parti gouvernemental, à le juger par des sommités, a l'avantage sur le parti de l'opposition. Il possède des hommes de science réelle, d'expérience, d'esprit vrai et de bonne compagnie; mais il traîne à sa suite tout ce qu'il y a de mendiants, de valets et de cuistres ». De l'autre le « parti de l'opposition montre avec un juste orgueil des gens de résolution et même de dévouement, des gens d'une probité sévère et d'une conscience éprouvée; mais sa queue se forme de tout ce qu'il y a de fainéants coureurs d'estaminets, de tapageurs, de braillards, de vauriens, de culotteurs de pipes. » Mais les hommes de bonne compagnie feront bien davantage passer les cuistres que les gens de dévouement les vauriens. Si la royauté n'a plus grand crédit, — « le trône est devenu un fauteuil, la couronne une métaphore » — ce n'est pas une raison pour lui substituer le pire. « Il est difficile de voir en quoi le gouvernement des porteurs d'eau, des marchands de chaînes et de peaux de lapins l'emportera sur celui des prêteurs à la petite semaine et des droguistes ». En quoi la corruption électorale de la monarchie justifierait-elle l'avènement de la démagogie? Si on corrompt quelques centaines d'hommes, on en corrompra aussi bien quelques milliers. Si Karr est suspect de quelque tendresse, ce n'est assurément pas pour les politiciens « radicaux ». « Si le despotisme a ses inconvénients, la liberté a les siens »; si l'égoïsme conservateur ne l'abuse guère (1), la surenchère démagogique ne lui fait pas non plus illusion. Il ne se délecte guère des discours de l'opposition radicale, de « l'éloquence verbeuse et polyglotte » de ses champions. Il passerait volontiers sur la médiocrité oratoire du maréchal Soult, qui confond les *s* avec les *t*, mais ne pardonne pas aux violences de Cormenin, lesquelles sont des fautes, non seulement contre la langue, mais « contre le sens commun ». Il les déteste, ces avocats, qui parlent sans cesse, sur l'armée plutôt que le soldat, sur le commerce plutôt que le marchand, sur toute chose plutôt que l' « homme spécial », « l'homme utile, l'homme qui

(1) VI, 204. « Dehors on dit parfois : conservateur, c'est-à-dire que tu as pris et veux garder ce que les autres ne conservent pas assez ».

sait », et qui « garde le silence ». Il brûlerait volontiers la tribune, plus dangereuse que « le trône et l'autel », la tribune « trône des avocats », « autel où ils immolent chaque jour les intérêts du pays, le bon sens, la bonne foi et le pays lui-même ». Le peuple, le peuple qu'il fréquente et qu'il aime, le peuple pour lequel il s'épuise à réclamer des wagons de troisième classe couverts (1), qu'il défend contre les mauvais administrateurs et les mauvais prêtres, le vrai peuple n'a rien de commun avec la lie des comités électoraux. D'ailleurs il se désintéresse de la République, et, au moment où les avocats radicaux publient qu'il n'a d'autre souci que la réforme électorale et le suffrage universel, il vaque tranquillement à ses occupations; de Paris au Havre, on le voit aux barrières, qui amène au marché des charrettes chargées de légumes, à Mantes qui vend des cochons blancs, à Yvetot qui regarde nager des canards dans une mare, à Bolbec qui commente l'effraction du tronc des pauvres à l'église, garni de quatre sous, au Havre qui assiste au sauvetage de voiliers en danger. Au surplus, les bévues du jury militent-elles en faveur de l'abaissement du cens électoral? « Il y a trois puissances qui rendent impossible en France la réalisation des trois pouvoirs constitutionnels... Ces trois puissances, inhérentes, je le crains, au caractère national, sont l'inconstance, la vanité, et l'ignorance... Faites donc une Chambre des députés avec l'ignorance et le bavardage! » Et qu'on n'aille pas croire ici à un choix insidieux de textes : il n'y a qu'à feuilleter, au hasard même du doigt, l'œuvre copieuse du polygraphe, pour y rencontrer, à foison, les assurances de sa sauvagerie et les aveux tantôt involontaires et tantôt délibérés de ses goûts « bourgeois », de son tempérament résolument modéré.

Faut-il conclure? Alphonse Karr, en façade, détestait la vie politique et méprisait l'agitation des partis, mais, entre ces partis, il choisissait déjà à son insu, et il allait suffire d'une circonstance pour préciser et fixer définitivement ses secrètes préférences. Ses *Guêpes*, par l'incessante critique des choses et des hommes, le préparaient bien à agir; et, pour parler comme Lamartine en 1848, il y avait vraiment, dans ses livres sérieux comme dans ses feuilles les plus légères, « une aptitude politique ».

Mais, pour être un homme politique, il ne suffit pas de porter en soi une doctrine, même inconsciente, et des préjugés, même latents; il faut encore des électeurs et une circonscription.

* * *

Il y avait à peine dix ans qu'Alphonse Karr habitait Paris et il y avait déjà longtemps qu'il s'y ennuyait. Il n'aimait pas l'air « renfermé » des villes, et déclarait à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas fait pour y respirer. Et pourtant il avait des indulgences toutes spéciales pour Paris, la seule ville dont il reconnût « l'utilité et presque l'existence ». Il jeta donc de bonne heure un regard circulaire autour de ses barrières, et, attiré qu'il était à la fois par la campagne et par la mer, on ne s'étonnera pas qu'il ait le plus souvent considéré la partie nord-occidentale de la banlieue. De Paris à la mer, il prit d'ailleurs son temps, et il convient de mesurer au moins quatre étapes. La première compte à peine : l'écrivain ne dépassa pas Montmartre, la seule villégiature à la fois assez pittoresque et assez proche du « Croissant » en un temps où les plus modestes besognes de reportage requéraient sa présence quotidienne sans lui permettre le coût d'onéreux déplacements, — Montmartre alors tout fleuri de guinguettes et tout hérissé de moulins. La seconde fut à Saint-Ouen, que n'avait pas encore sali la fumée des usines, et où, dans l'île, il louait pour l'été une chambre chez un meunier. C'était une délicieuse résidence : l'ameublement était simple, une table et une chaise, auxquelles Karr ajouta « deux gros clous et un hamac », mais, six jours sur sept, on n'eût pu imaginer une plus secrète thébaïde. Les plaisirs y étaient fort divers. Ils changeaient le dimanche : on y venait, à la belle saison, danser et boire, et surtout faire de l'aviron. C'est là que Karr prit le goût du canotage; il vaudrait mieux dire la passion, car peu de semaines s'étaient écoulées que, dans sa fureur de ramer, il hélait les Parisiens sur la rive, et que, pour le plaisir et aussi pour l'orgueil d'étaler ses muscles, il les convoyait en s'épongeant; il va sans dire que c'était au passeur titulaire qu'allait la recette.

Cependant la métallurgie envahissait la banlieue et les panaches de fumée commençaient à lui gâter le ciel. On voyait aussi, même en semaine, débarquer des promeneurs douteux et importuns; Karr s'enfuit, et, abandonnant un temps la Seine pour la Marne, il s'installa à Saint-Maur. Mais il n'y fit qu'une halte. D'ores et déjà, la mer l'attirait; et, quand il l'eut vue à Etretat en 1833, qu'il s'en fut rempli les yeux et le cerveau, il ne put plus s'en passer.

Etretat, qui n'est encore aujourd'hui qu'un bourg, (1) et qui n'était alors qu'un village, fut donc, pendant près de dix ans, le séjour favori de l'écrivain, l'abri où il venait réparer les fatigues professionnelles et goûter le double réconfort de la mer et des champs. Même quand plus tard il l'aura aban-

1 Population [illegible] 2.024 habitants (recensement de 1906).

donné pour Ingouville, il en fera venir ses matelots, comme ce Maître Pierre qui s'enivrait à si bon compte, car il lui suffisait de cidre (1). Mais ce paradis était tout de même trop loin du monde, du moins pour un journaliste. Pour aller à la grande ville voisine, le Havre, à vingt-huit kilomètres, il fallait sacrifier chaque fois une demi-journée, et, dans l'échange des correspondances avec Paris, la poste apportait, même pour un fantaisiste, trop de fantaisie et d'irrégularité. C'est ainsi qu'il envisagea peu à peu l'idée d'aller s'installer au Havre, ou plutôt tout près du Havre, dans le coin le plus frais et le plus riant de sa banlieue, au creux du vallon de Sainte-Adresse.

On ne peut pas dire que ce soit Alphonse Karr qui, au sens propre du mot, ait en 1843 « découvert » Sainte-Adresse. Des Anglais avaient, de longue date, su apprécier le charme, encore presque secret, de ce délicieux coin de terre, tels cet ami de lord Byron et l'amiral Napier qui y résidèrent souvent; à leur suite, des touristes britanniques y étaient venus coloniser l'un des plus séduisants de nos rivages : mais les Français, comme il arrive souvent, étaient demeurés indifférents. En ce sens, c'est bien Karr qui le leur révéla, en s'y installant, en le vantant, en le « lançant » en en faisant la vogue, en prêchant d'exemple par le serment, mainte fois prêté, qu'il avait été « à peu près aussi heureux à Sainte-Adresse, qu'il est permis à l'homme de l'être ».

Mais aussi quel site enchanteur! Est il rien de plus beau que la Normandie au printemps? On y a le double spectacle, on y jouit de la double beauté des champs et de la mer. Les primevères jaunes fleurissant dans l'herbe, les troènes encore pourvus, dans les haies, de « leur feuillage étroit » et de « leurs grappes de haies noires », les genévriers avec « leurs branches épineuses d'un vert glauque », « les toits des chaumières, couverts de mousse, semblant revêtus du plus magnifique velours vert, et sur leur crête... les iris au feuillage allongé comme des fers de lance », les fougères « découpées comme de riches guipures », les tilleuls s'empourprant de la sève prête à jaillir en bourgeons et en feuillage, voilà ce qu'on voit d'une part; et, de l'autre, sur la côté, ce sont des ajoncs couvrant les falaises de leurs fleurs jaunes comme d'un drap d'or », et la mer miroitante, étincelante, si belle, quand « le soleil se lève derrière le Havre et colore le sommet de la falaise blanche de la Hève », quand ses premiers rayons empourprent les voiles hautes des navires qui passent lentement au large et qu'une faible brise souffle de l'Est. Là il acheta une masure, à bon compte, et il l'enfouit tout aussitôt dans un nid de verdure : il planta à l'entour « l'arbre grimpant », la glycine de la Chine, aux grappes bleues odorantes, et aussi les hauts rosiers, le chèvrefeuille et le jasmin. La maison, petite et discrète, eut ainsi comme « une robe verte, fleurie et parfumée ». Tout autour, sur la falaise, il sema de précieuses semences et transplanta les sagittaires. Enfin, réalisant le plus cher de ses désirs, il fit construire deux petits bateaux, les munit de nasses et de tout l'appareil compliqué de la « grande pêche », s'assura un équipage venu en droite ligne d'Etretat, et d'ailleurs exclusivement composé tantôt d'un matelot, tantôt d'un simple mousse, et se mit en devoir de pêcher ainsi le hareng et la limande, et dans les rochers le tourteau, l'étrille et le homard. Il inventa même une charrue d'un type original, laquelle devait pêcher les équilles dans le sable ; mais on ne dit pas qu'il en ait jamais pris brevet.

A Sainte-Adresse, Karr devint vite un personnage. Outre qu'il n'était pas difficile alors, entre si peu de résidants, d'attirer l'attention, on pensera que les contre-élégances qui le faisaient déjà passer à Paris pour un original de marque et, si l'on peut dire, pour un aimable misanthrope, ne pouvaient manquer de frapper encore plus vivement là-bas l'attention. Tout en lui intriguait : ses allures étranges, ses incessants voyages, sa tenue, sa rude bonhomie, ses visiteurs. Il n'avait d'abord offert l'hospitalité qu'aux oiseaux du voisinage. Bientôt il s'abattit chez lui toute une volée d'hôtes non moins originaux que lui, aussi empressés d'ailleurs à s'enfuir au bout de quelques jours qu'ils avaient d'abord été à s'installer. Mais, si au premier abord il n'éveillait qu'une défiante curiosité, il apparaissait sous d'autres traits à l'usage, et, sous l'écorce un peu rude et l'allure volontairement bourrue, on ne tardait pas à découvrir un très brave homme, heureux de rendre de menus services et même de grands, affable presque tous les jours et courageux à l'occasion (1). D'ailleurs il était à l'école de la bravoure : il n'avait pas plus grands amis que les pilotes, notamment Lefèvre et Durécu (2).

1 *Contes et Nouvelles* [illegible] 8[illegible]. Il était né à Yport

1 Déjà à Etretat on l'avait vu [illegible] les sauveteurs faisaient défaut, se jeter [illegible] et jeter l'amarre à une barque en perdition. Il avait reçu une médaille, et non était pas peut-être.

2 Il faut lire dans *Une poignée de Vérités*, nouvelle édition 187[illegible], les *Médailles* [illegible] pp. [illegible] 181, et notamment p. 176 et *seq.* le récit du sauvetage d'une goélette anglaise en 184[illegible], que la mer rejetait sur le roc, près des [illegible] Il y a [illegible] d'une [illegible] Il y en a aussi d'une verve savoureuse et attristée, lorsque l'écrivain raconte comment, pour avoir sauvé tout un équipage, Lefèvre reçut une boîte d'argenterie au nom de la reine Victoria, et [illegible] Durecu rien. Alphonse Karr fit tout pour leur faire obtenir une récompense digne de leur courage. Il s'adressa au ministre [illegible] deux [illegible]

Il devint donc, comme tout le monde, conseiller municipal. Et sans doute c'était peu de chose, et, à en exercer le mandat avec distraction et bonhomie, Karr n'eut sans doute pas d'abord la pensée d'en faire le tremplin de son ambition. Mais il n'en avait pas moins le pied à l'étrier. Il l'en eût retiré très probablement, un jour ou l'autre, par lassitude. Mais il survint une révolution, c'est-à-dire tout un cortège de tentations : il l'y laissa. « Arriva 1848, le feu était à la maison ; il fallait que tout le monde fût à la chaîne. » On va voir que Karr, tout au moins, s'y mit sans se faire longtemps prier.

*
* *

Karr n'était point du tout, on l'a vu, un républicain « de la veille ». Il n'eut du moins aucune hésitation à en être un « du lendemain ». « Parlons de ce qui est », écrira-t-il au lendemain de la révolution, « je n'étais pas, je ne suis pas du parti républicain ; mais la République n'appartient pas à un parti, elle appartient à la France. Je suis de la France républicaine, et j'en suis avec tout ce que je peux avoir de force, d'intelligence et de dévouement. »

Les sévères théoriciens de la fidélité aux doctrines publiques pourront trouver ce ralliement un peu désinvolte. Mais, outre que de pareilles conversions sont de tous les partis et de tous les temps, il faut bien convenir qu'en 1848 et au Havre ce mouvement tournant n'était pas isolé. On a lu avec quelle tiédeur la ruine de la monarchie y fut tout d'abord accueillie, et on pensera sans doute que bon nombre de Normands, fidèlement attachés à la dynastie orléaniste, ne durent se rallier à un régime antidynastique que parce qu'ils estimaient avec Karr, que de grands bouleversements sont parfois indispensables, et qu'on ne saurait d'ailleurs « nettoyer l'étable d'Augias avec un plumeau » (1).

Au surplus, pour se décider, Karr, à défaut d'un certain sens des nécessités publiques et d'une ambition jusque-là tant mal que bien dissimulée, aurait eu l'exemple de Lamartine. On ne sait pas assez quel ascendant exerçait sur lui le poète des *Méditations*. Sceptique par tempérament et par profession, incapable d'enthousiasme pour les hommes et pour les choses, critique, semblait-il, au sens le plus complet de ce mot, il se démentait superbement dès qu'il s'agissait de Lamartine, et c'était en effet sous son égide qu'il allait, reniant ses dégoûts, combattre le bon combat. Pour lui, Lamartine était vraiment l'homme providentiel ; on ne peut imaginer ce que, sans lui, il serait advenu de la République. « C'est ordinairement pendant les basses eaux qu'on construit les digues. Il a fallu cependant en donner à un torrent subitement accru, et heureusement que du sein d'un gouvernement provisoire, improvisé nécessairement par vingt personnes, il s'est élevé un homme qui a passé la moitié de sa vie à écrire des choses entre les plus dignes d'être lues, et qui a commencé alors à faire des choses dignes d'être écrites : grande et belle existence, que Byron n'a pu que rêver ».

La République modérée du poète, aussi sage, aussi pondérée, aussi peu républicaine que possible, tel était son idéal. Il n'avait assurément aucun goût pour les solutions égalitaires d'un Louis-Blanc ; mais il n'en avait guère davantage pour les doctrines radicales de Ledru-Rollin. « Je ne remarque qu'en passant que certaines phrases de la circulaire de M. Ledru-Rollin, relatives aux élections, paraissent entendre la liberté d'une façon singulière, et que M. le ministre provisoire de l'Instruction publique recommande de ne pas se fier aux gens qui ont de l'éducation... On a exigé aussi quelques puérilités : la suppression des titres ; les titres n'en valaient vraiment pas la peine... La république future doit être un progrès et non un replâtrage, un livre nouveau et non un plagiat. Que les commissaires de la République n'aillent pas étaler dans les départements des idées, des langages, des habits et des gilets .... qui leur donnent une attitude de croquemitaine d'une opportunité fort contestable. » Le radicalisme, au surplus, ne l'avait jamais qu'effrayé.

D'ailleurs plus rien n'importait que les élections ; tout disparaissait devant cette échéance suprême. « Il s'agit de les bien faire, de ne se laisser influencer par aucun parti, quel que soit son nom, puisqu'il y a des gens assez bêtes pour vouloir rester un parti, ni par aucune coterie : il s'agit d'être les plus sensés, les plus honnêtes, les plus fermes ; il s'agit de perdre ou de sauver la France. » Pour son salut, qu'on écarte les avocats et les marchands qui ont fait de l'ancienne Chambre une assemblée impuissante et corrompue ; que, au lieu de candidats désignés par les journaux de Paris, la province, ne se laissant ni intimider ni mener, choisisse des hom-

---

rire qu'il mettait comme on met des lunettes : il fut toujours de mon avis, mais ne dit rien : le second, auquel je me suis adressé récemment à propos d'un nouveau trait de dévouement de Durécu, le second, qui me [illegible] l'homme, a mieux aimé quitter le Havre et devenir préfet que de répondre à la lettre que je lui ai écrite à ce sujet : » Durécu avait déjà sauvé vingt-six personnes à cette date. Mais le *Moniteur* insérait l'éloge du maire de Souvignarques, qui s'était brûlé les mains en étouffant les flammes dont une pauvre femme, sa voisine, était entourée, et la presse officieuse le delayait.

(1) [illegible] renvoyons [illegible] les relatives à l'histoire [illegible] du Havre, et [illegible] *Révolutions de 1848 au Havre*, qu'on trouvera dans le livre dont ce chapitre fait partie : *Le Havre entre trois Révolutions*. Paris, E. Leroux, 1912 (sous presse).

mes « qu'elle connaît elle-même » ; qu'elle cherche ceux qui sont bons, humains, intelligents et courageux, qui aiment le peuple, qui secourent le pauvre. Pour recommander de pareils candidats, on imagine bien qu'Alphonse Karr était orfèvre. Mais il n'en donnait pas moins une belle définition du démocrate, lorsqu'il écrivait : « Si l'on vous dit ensuite que cet homme-là n'est pas républicain, n'en croyez rien, et donnez-lui hardiment vos suffrages. Si un autre est avare, vaniteux, égoïste, ambitieux, il aura beau vous dire : Je suis républicain, je le suis depuis vingt ans, depuis trente ans; ne le croyez pas, et refusez-lui votre voix sans hésiter (1). »

A suivre. ROGER LÉVY.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Maurice Mæterlinck (2).

III. — L'ARTISTE

Son style? Il n'en a pour ainsi dire point, il n'en a point un à lui, et les bonheurs d'expression, les façons subtiles d'exprimer les choses de l'âme, les images d'où le sensible se dégage, à demi noyé dans l'abstrait, la poésie des métaphores, la grâce fluente des périodes, tout cela qu'on ne manque point d'apprécier çà et là dans les livres de Maurice Mæterlinck, ce sont des en effet bonheurs, des accidents précieux et plus ou moins fréquents; mais ces présents d'une fortune inconstante, jamais Maurice Mæterlinck ne tenta de les incorporer à une ferme discipline; jamais il ne conçut cette architecture animée, cet ordre, cette passion, ce souffle qui s'emparent des ressources de la langue, se les approprienten les renouvelant, et où nous reconnaissons un style. L'écriture de Maurice Mæterlinck ne s'élève point au style, et je pense qu'il n'est aucune disgrâce dont son œuvre souffre davantage.

Il ne naquit point avec le génie du style, et ne semble guère s'être jamais efforcé de suppléer le passif que la Providence infligeait ainsi à sa valeur professionnelle ; bien plus que l'allure de sa pensée, ou le caractère de son imagination et de sa sensibilité, son indifférence aux rythmes traditionnels, aux consonnances, aux convenances élémentaires de notre langue trahit une origine étrangère ; il écrit par exemple :

C'est à cette condition seulement que quelques-uns apprendront quelque chose, la leur entendre patiemment que cette conscience supérieure se forme peu à peu. Il se peut qu'alors l'un de ceux qui viendront parvienne à exprimer ce que nous sentons tous de ce côté de l'âme, qui est comme la face de la lune qu'on n'a pas aperçue depuis le commencement du monde. (La Morale mystique (*Trésor des Humbles*).

Cela est horrible. Or, cette gaucherie détestable, cette syntaxe à béquilles, cette flagrante désharmonie, les meilleurs écrits de Maurice Mæterlinck en sont constamment affligés. En fait de style, Maurice Mæterlinck professe avec sérénité un détachement qui ne redoute point l'inélégance, ni même la pire vulgarité. Quel dommage! quelle étrange contradiction? pourquoi cette rouille fâcheuse et cette lèpre sur cette œuvre de lumière?

La trame même, qui assure la solidité du tissu verbal, est partout défaillante. J'ai déjà dit qu'on oublie souvent de la chercher sous le luxe des ornements. Or, la pensée de Maurice Mæterlinck, dès qu'elle vit avec intensité, est une brodeuse aimable, qui trouve la couleur, la couleur rare et mieux la nuance lumineuse et, parfois, mais plus rarement le relief; son habileté grandit vite, et l'on en suit les progrès à travers l'œuvre, du vocabulaire si pauvre, à demi-romantique, de la *Princesse Maleine*, aux transpositions délicates du *Trésor des Humbles*, à l'heureuse abondance de la *Vie des Abeilles*... La pensée faiblit-elle, il ne reste qu'une grisaille d'abstractions, terne, froide, insipide, et sans doute transparente, puisque la constante vertu de cette langue est de n'être jamais obscure, mais peu digne d'un poète.

Faiblesse d'autant plus regrettable que nous ne pouvons renoncer à découvrir en Maurice Mæterlinck un artiste, que ce titre est, au total, celui dont il conviendrait de le nommer, qu'enfin le point de vue de l'art permet seul d'embrasser tous les séduisants mérites de cette œuvre, et d'en excuser en même temps les insuffisances doctrinales, voire les contradictions. Presque toutes les objections que l'on pourrait faire aux enseignements de cette œuvre, les plus fortes, les plus cruellement aiguës, sont possibles, parce que l'auteur ne prétendit jamais nous donner un traité cohérent et complet : s'éprendre d'une conception de la vie et du monde qui peut paraître nouvelle, et l'est dans une certaine mesure, et répond aux inquiétudes de notre pensée et de notre tempérament, considérer successivement divers aspects d'une idée fondamentale, grosse de vérités futures, développer logiquement quelques conséquences, les plus émouvantes, les plus propres à suggérer de belles images, et à s'enrichir des dépouilles d'un inépuisable patrimoine

1. *Guepes* VI, 23.
2. Voir la *Revue Bleue* des 16 et 23 décembre 1911.

littéraire, voilà, n'est-il pas vrai, le fait d'un artiste : nous lui sommes reconnaissants des beautés qu'il ajoute à une insensible idéologie, des grâces délicates et nobles qu'il y introduit, de toute la finesse et l'amour par quoi des vérités de détail sont comme renouvelées, et prennent le ton et la couleur qui nous touchent et nous ébranlent profondément; nous sentons trop vivement le prix de ce qu'il apporte pour nous étonner qu'il n'ait point assumé par surcroît la tâche du pur philosophe et du théoricien... Telle est bien l'œuvre de Maurice Mæterlinck, œuvre où la logique se déploie suivant les caprices de la méditation et de la lecture, œuvre d'art, où le choix et l'arrangement dominent, excluant une rigueur exclusive, œuvre d'artiste, et dont l'essence même est ce charme, cette pénétrante chaleur, cet inexplicable reflet de beauté qui nous rendent chères les créations poétiques.

*
* *

Cet art brille aussi bien dans les entreprises accessoires que dans les livres où il faut chercher le centre de la doctrine ; ce fait seul dissiperait nos doutes, si nous en pouvions avoir ; n'est-il pas significatif en effet que plusieurs des pages les plus vigoureuses où se soient manifestés l'écrivain et le poète illustrent l'*Intelligence des Fleurs*, et surtout la *Vie des Abeilles*? Etudiant la vie des fleurs, et l'activité sociale du « royaume de cire », Maurice Mæterlinck n'abandonne point un dessein longuement prémédité ; il ne déserte point les régions d'un attirant psychisme parcequ'il considère ailleurs que dans l'homme des phénomènes d'apparence rationnelle, et conformes aux lois de l'entendement; c'est bien encore la source mystérieuse de l'intelligence et de la raison qu'il s'efforce d'atteindre, lorsqu'il en constate les effets identiques en nous et dans tout ce qui vit, respire, existe. C'est une contre-épreuve qu'il tente, une province extrême de son sujet de prédilection qu'il explore. Cette exploration est utile, elle n'était point indispensable; il n'était surtout point nécessaire qu'elle fût poussée si loin, et s'attardât à de si minutieuses descriptions. Mais le spectacle lui-même, et non point seulement son mystère, captiva l'intérêt passionné de Maurice Mæterlinck; une longue, une amoureuse expérience inspirait le poète; il se laissa, sinon distraire, du moins séduire, et s'efforça d'égaler son art aux magnificences de la ruche, de l'essaim, des blondes métamorphoses des sucs, des parfums et du miel. Il trouvait enfin un support matériel qui avait presque toujours manqué à ses poèmes ; une beauté plastique et colorée se muait sous son regard en valeurs et en volumes qui rehaussaient tout à coup le relief et la sonorité de son verbe ; des impressions vécues, des sensations éprouvées, une mémoire pleine de visions émerveillées, le souvenir de multiples heures animées de l'émoi doré des butineuses, des exploits des reines et des amazones, des aventures grotesques et tragiques des mâles gloutons, grossiers et encombrants, un commerce de sympathie et de curieuse admiration entretenu à la faveur des printemps et des étés avec les laborieuses générations ailées..... quelle mine heureuse, où l'écrivain n'avait qu'à puiser! Tout cela se retrouve dans son livre, et communique à ses pages un éclat de plein air, un frémissement de vie bruissante et innombrable, une force pittoresque et poétique en vérité singulière, et que Mæterlinck n'a point retrouvés ; qui donc n'envierait les joies de l'apiculteur décrites avec une si exacte et si vibrante sincérité ?

S'il est certain que les abeilles communiquent entre elles, on ignore si elles le font à la manière des hommes. Ce bourdonnement parfumé de miel, ce frémissement enivré des belles journées d'été, qui est un des plus doux plaisirs de l'éleveur d'abeilles, ce chant de fête du travail qui monte et qui descend tout autour du rucher dans le cristal de l'heure, et qui semble le murmure d'allégresse des fleurs épanouies, l'hymne de leur bonheur, l'écho de leurs odeurs suaves, la voix des œillets blancs, du thym, des marjolaines, il n'est pas certain qu'elles l'entendent. Elles ont cependant toute une gamme de sons que nous-mêmes discernons, et qui va de la félicité profonde à la menace, à la colère, à la détresse; elles ont l'ode de la reine, les refrains de l'abondance, les psaumes de la douleur ; elles ont enfin les longs et mystérieux cris de guerre des princesses adolescentes dans les combats et les massacres qui précèdent le vol nuptial...

Hymne tout pénétré de curiosité et de pressentiments philosophiques, mais où coule à pleins bords la poésie directe des lointaines Géorgiques.

A pleins bords. Il est clair qu'une veine inépuisable seconde l'ambition du poète : nulle part son aisance n'est plus grande : tout ici favorise sa nature, et contribue à cette joie des sens et de l'esprit qui s'épanche en naturel lyrisme. Retenez en effet que Maurice Mæterlinck peut se livrer sans frein à son goût pour l'observation, à ce zèle contemplatif qui apparaît dès ses premiers écrits. Il contemple, il observe, il expérimente; il note et il classe; il est avec bonheur le naturaliste, l'anatomiste, le botaniste qu'il était peut-être né pour demeurer toute sa vie, si les décrets nominatifs de la Providence s'affirmaient strictement exécutoires... Un tel sujet exalte, en une association merveilleuse, son instinct de la méthode et ses penchants poétiques, son flegme et ses vibrations profondes, son invincible bon sens et les plus délicates inquiétudes de sa sen-

sibilité intelligente... Et peut-être, s'il l'avait moins abondamment traité, serions-nous moins assurés de devoir à Maurice Mæterlinck l'indication et les premiers jalons d'un art complémentaire de la science, capable d'intégrer le rude squelette des connaissances positives sans nous décourager jamais d'envisager et d'admirer de toute notre force intuitive la flottante et immense splendeur de l'inconnu.

Car telle est bien la signification dernière de ce livre ; ceux qui, loin d'applaudir à un exemplaire mariage de l'art et de la science, n'ont découvert en cet ouvrage que des raisons d'affirmer fatal un trop fréquent divorce, je les renvoie à une plus attentive lecture ; nul n'a plus éloquemment célébré la beauté du fait scientifiquement établi ; sommes-nous tentés d'estimer indigente cette beauté simple et nue, « la faute en est à nous qui ne savons pas encore distinguer le rapport toujours étonnant qu'elle doit avoir à notre être encore ignoré et aux lois de l'univers, et dans ce cas, ce n'est pas la vérité qui a besoin d'être agrandie et ennoblie, mais notre intelligence ». Ainsi définie, la vérité scientifique n'est ni exclusive, ni froide, mais prodigieusement suggestive, poétique de tout le rêve qu'elle nous oblige à concevoir. Elle est le fondement solide d'un art qui la prolonge, et que l'on pourrait définir, il me semble, la figuration provisoire de la série infinie des vérités cachées. Les phénomènes naturels sollicitent, en conséquence, le double effort du savant et de l'artiste ; et, par exemple, le vol nuptial de la reine des abeilles n'a d'autre but qu'un acte physiologique d'une révoltante barbarie ; ce n'est pas toutefois en rendre compte que de le décrire sans évoquer le poème de force enivrée, de lumière et d'azur qui en magnifie l'horreur ; le chapitre fameux de Maurice Mæterlinck a toute la valeur d'une démonstration, et l'éclat d'un exemple que les artistes de l'avenir devront méditer.

Que cette évolution de l'art de Maurice Mæterlinck ne nous fasse point oublier son théâtre, ce premier théâtre par quoi doit commencer et finir toute étude de l'œuvre et du poète ; jamais Mæterlinck ne fut plus près de l'originalité qu'en ces menus drames où est comme enclose, précieusement voilée, mais si frappante et si intelligible, la pensée que vulgariseront ses livres ; sur le silence, l'amour, la mort et cet inconscient qui demeure notre racine la plus profonde, et notre lien avec le mystère, presque tout était dit par ces héros et ces héroïnes hallucinés, presque tout, c'est-à-dire l'essentiel ; et sans doute cette pensée ira s'apaisant à mesure que le poète s'éloignera de la scène ; le problème moral, la volonté du bien et du beau, le souci d'un équilibre mollement balancé entre l'agnosticisme et une sorte de souriant panthéisme, voilà les éléments d'une croissante et imperturbable sérénité... Mais justement cette sagesse est un peu le deuil d'un art plus personnel, et qui nous conduisait par des chemins nouveaux près des bords de l'éternel précipice ; cette netteté, cette vigueur saisissante, ce tremblement où s'élevait le poète tragique, cela dépasse tout le reste de l'œuvre d'autant que l'art dépasse le manuel le plus fleuri d'héroïsme usuel et de spiritualité pratique.

Son premier théâtre — après quoi les *Monna Vanna* nous laissent quasi indifférents — c'est là que les artistes s'obstineront toujours à découvrir et à aimer le vrai Mæterlinck.

Ayant parcouru toute l'œuvre de Maurice Mæterlinck, on songe qu'avec une langue plus volontaire, une pensée plus ferme, une ambition plus résolument disciplinée il nous eût donné de vivantes *Méditations*, de modernes *Harmonies*... Notre regret fait que nous mesurons mieux ce qui lui manque. Artiste incomplet, dira-t-on ; comme si l'on connaissait des artistes complets — sauf peut-être quelques artistes de génie ! Entre tant de vertus dont l'absence aussi bien que l'indéniable épanouissement caractérise une personnalité, la nature fit, pour en douer Mæterlinck, un choix singulier : ce dramaturge est un méditatif, et qui n'aime guère l'action ; ce poète ne maîtrisera jamais tout à fait ni même suffisamment la langue ; il a autant de bon sens que de finesse psychologique ; sa très raisonnable fantaisie est tout intellectuelle (on l'a bien vu dans cet *Oiseau bleu*, d'ailleurs charmant, où la scène des Bonheurs nous la montra près de choir dans l'allégorie) ; il a tous les scrupules, la douceur, les façons tendres, la virile cordialité d'un directeur de conscience ; ce confesseur laïque aurait pu naître physiologiste, médecin, botaniste, tant la science et ses prudentes méthodes flattent en lui des instincts de froide et placide et impartiale curiosité ; il fonde toute son œuvre sur ce que l'humanité appela jusqu'ici les vérités mystiques, auxquelles seules il attribue le caractère d'éternité, mais il n'affectionne guère moins le trésor plus humble, incessamment renouvelable, de ce qu'on est convenu d'appeler les vérités positives : la rencontre de ses qualités complémentaires le sert, mais non point si souvent et si constamment qu'on ne souhaite le délester de quelques unes ; à moins que l'on ne suppose à tort une imagination puissante peu conciliable avec les exigences et la modération du parfait sens commun, une sensibilité aiguë contradictoire à une trop sûre pondération, une grande âme sublime ennemie d'une trop humaine sagesse. Cet explorateur

du mystère n'a peut-être d'autre défaut que de se camper trop solidement en deçà des ténèbres: moins philosophe, peut-être nous eût-il paru plus proche du génie. Par ses curiosités et son rationalisme, par ses mérites, et plus encore par ses faiblesses, il est bien un homme d'aujourd'hui, et qui s'efforce d'entrevoir les lendemains de l'art et de la pensée; avec plus d'audace, il fût devenu un précurseur; il s'arrête au moment de foncer; il demeure parmi nous, qui n'envisageons point sans surprise cet élan brisé ou si fort ralenti.

Toute son œuvre est fondée sur le mystère, mais on n'a point vu généralement qu'elle est le contraire du mysticisme; parce qu'un peu imprudemment il fit briller à nos yeux l'énormité des cataractes mystiques, on le crut disciple et continuateur de ces saints, de ces saintes, de tous ces poètes de l'ivresse spirituelle; mais son attitude n'est point la leur; il leur dérobe quelques-uns de leurs plus purs joyaux, mais il les juge, il les juge au nom de sa raison; ce qui chez eux était élan de l'âme, jaillissement prodigieux, miraculeuse clairvoyance, folie sublime, s'ordonne, s'apaise, s'ajuste entre ses mains industrieuses, et compose le poème de l'intuition moderne, sœur et émule de la science qui ne repousse plus ce concours nécessaire; il tâtonne, mesure, se dérobe, insinue des probabilités, propose « des manières de parler, » ne s'arrête point de raisonner, de discuter l'irrationnel, et de lancer sur les fluidités de l'indicible le réseau léger de sa langue limpide... il est à l'antipode du mysticisme, et ceux qui s'y trompèrent ignoraient les tendances, les découvertes et le langage de la philosophie contemporaine; tout cela, les générations qui viennent ne l'ignoreront plus : elles ne jugeront plus Mæterlinck avec une aussi flatteuse sévérité, mais avec une sympathie équitable.

Pour nous, comment ne serions-nous point reconnaissants à ce poète d'avoir transporté parmi la foule — hostile parfois, ou railleuse, qu'importe? — les plus hautes préoccupations de nos penseurs et de nos savants? d'avoir, en ce temps de petites ambitions, ambitionné une poésie digne des plus nobles traditions, soucieuse de nos émois profonds, de nos angoisses, curieuse de notre destinée, de l'infini, du sublime? Et n'est-ce donc rien que la constante révélation de l'inconnu, incommensurable et toujours présent, par delà les certitudes dont nous sommes si vains? Nous sommes reconnaissants à ce poète de son ambition, du rêve éblouissant dont il se fit précéder, n'ignorant point qu'il ne l'atteindrait jamais... Nous aimons la vérité qui est au cœur de son œuvre, cette doctrine de l'esprit si précieuse aux humbles, si bonne gardienne des richesses dissimulées en nous bien loin de notre science, de nos habiletés, de tout ce que nous nous plaisons à nommer notre intelligence. Doctrine réconfortante, et bien propre à exalter nos fiertés et nos espoirs, puisqu'elle nous enseigne notre puissance, et distingue en nous-même le cortège et la cour des dieux éternels.

Il se pourrait qu'en France surtout l'œuvre de Maurice Mæterlinck fût longtemps combattue par une coalition d'hostilités et de dédains contradictoires; quiconque s'affranchira de ces haines aveugles ou de ces mépris hautains pourra bien voir les points faibles de cette œuvre, et qu'elle est à la fois essentielle et annonciatrice, et par certain côtés secondaire; qu'étant bienfaisante — de quoi on ne parvient pas à lui faire un reproche — on la souhaiterait plus constamment solide et inattaquable et plus parfaitement belle; ayant vu cela, je ne crois pas qu'il encourage ces haines, ces mépris, ni même ces dédains; je le défie de ne point les condamner avec quelque mélancolie, et de ne point vouer à ces poèmes un amical souvenir.

LUCIEN MAURY.

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

L'INSTINCT [1]

Forte de ses analyses, la nouvelle psychologie animale s'est attaquée au problème de l'instinct que d'aucuns considèrent comme un don de Dieu. « Après avoir prouvé que les bêtes n'agissent point par raisonnement, écrit Bossuet dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, examinons par quel principe on doit croire qu'elles agissent. Car il faut bien que Dieu ait mis quelque chose en elles pour les faire agir convenablement comme elles font, et pour les pousser aux fins auxquelles elles sont destinées. » L'extraordinaire adaptation des moyens à un but, dont, parfois, le sujet ne sera pas témoin, est le meilleur argument en faveur de cette opinion. Quant l'œstre du cheval dépose ses œufs sur les jambes ou les épaules de celui-ci, n'agit-il pas comme s'il savait — ce qu'il ignore évidemment — que sa larve doit se développer dans l'estomac du cheval et qu'en se lèchant celui-ci l'y transportera? Dieu, en créant chaque animal, l'au-

1 GEORGES BOHN, *La Naissance de l'intelligence*. Flammarion. *La Nouvelle psychologie animale*. (Alcan). — JACQUES LOEB, *La dynamique des phénomènes de la vie*.

Cf. JOHN LUBBOCK, *Les Sens et l'instinct chez les animaux*. Alcan. FABRE, *Souvenirs entomologiques*. 1 vol. Delagrave.

rait pourvu d'un instinct déterminé, qui se serait transmis tel quel, à travers les générations successives, à tous les individus d'une même espèce, dont il aurait assuré la conservation. « Dieu, enseignait Socrate, n'a-t-il pas imprimé dans les pères le désir de se reproduire ; dans les mères le plus tendre désir de nourrir : dans tous les animaux l'amour de la vie, la crainte de la mort ? Certes, on ne peut méconnaître les soins d'un ouvrier qui voulait assurer leur existence. » (1) L'instinct serait ainsi inné, immuable et, par conséquent, incapable de progrès. N'est-il pas parfait dès l'origine ?

Cependant, l'école sensualiste, parce qu'elle rejette toute innéité, ne devait pas souscrire à ces vues, que partagent de nos jours encore de nombreux naturalistes, parmi lesquels il faut citer l'admirable observateur qu'est M. Fabre de Sérignan. « La coutume, a dit Pascal, est une seconde nature qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature ? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume. » C'est la thèse même de Condillac : l'instinct est, d'après lui, une habitude qui a sa source dans l'expérience individuelle. « Tous les individus d'une même espèce, écrit-il, étant donc mus par le même principe, agissant pour les mêmes fins et employant des moyens semblables, il faut qu'ils contractent les mêmes habitudes, qu'ils fassent les mêmes choses et qu'ils les fassent de même manière. » (2) Mais, contre cette théorie la perfection immédiate de l'instinct s'inscrit en faux. L'abeille n'apprend pas à construire ses cellules ; elle ne tâtonne pas : du premier coup elle réussit. Les évolutionnistes, tels que Lamarck, Darwin et Spencer, tournèrent alors la difficulté en faisant intervenir l'hérédité. Les instincts seraient des habitudes ancestrales. A l'expérience individuelle ils substituèrent l'expérience de race. Inné dans l'individu, l'instinct serait acquis par l'espèce.

La nouvelle psychologie animale, elle, estime oiseuses toutes ces discussions. Elle a pour cela une bonne raison, tout au moins à son point de vue : l'instinct n'existerait pas ; à l'en croire, il ne serait qu'un mot, que M. Waxweiler, l'éminent fondateur de l'Institut Solvay, souhaite voir disparaître de la terminologie scientifique, au même titre que la force vitale ou l'horreur du vide, de fâcheuse mémoire. Quant à M. Bohn, il le considère comme un vestige du passé, un legs du moyen-âge, un héritage de la théologie et de la métaphysique réunies. Autant lui parler de la vertu dormitive de l'opium !

(1) Xenophon, *Mémorables* I, 4.
(2) Condillac, *Traité des sensations*, part. II, chap. 3.

Et d'abord, la nouvelle psychologie zoologique s'élève contre la tournure d'esprit finaliste qui seule, à son avis, nous porte à voir dans les démarches de certains animaux une série de moyens en vue d'un but.

Il faudrait commencer par beaucoup en rabattre de toutes les belles choses qu'on nous a décrites ! La prétendue « simulation de la mort » par exemple, que présentent plusieurs crustacés et insectes, quand on les menace, n'en serait véritablement pas une, mais un simple arrêt d'activité sous le coup d'une variation brusque. Effectivement, l'animal s'immobilise dans l'attitude, par conséquent quelconque, qu'il a au moment, tandis que celle de la mort est, au contraire, toujours à peu près pareille. Lorsque, par exemple, on retire de l'eau une ranâtre, qui est un insecte aquatique, elle ne reste pas toujours les pattes repliées au corps, mais très souvent étendues ou disposées à angle droit comme des brindilles sur une tige. Elle ne se met pas d'instinct dans la position qui, présentant le minimum de surface, offrirait un minimum de prise. Le mimétisme, faculté que possèdent certains animaux — tel le caméléon — de prendre, la couleur du milieu ou la forme d'un être, soit indifférent, soit redoutable à leurs ennemis, se trouverait à même enseigne. Dans la plupart des cas, il n'est pas démontré que cette ressemblance soit utile : les espèces que distinguent cette particularité sont aussi bien mangées que d'autres.

Mais il y a mieux. Tout le monde connaît, pour en avoir lu le merveilleux récit dans Fabre, l'habileté avec laquelle les hyménoptères paralyseurs, — sphex, pompiles et ammophiles, — vont piquer les ganglions nerveux d'insectes qu'ils immobilisent par ce procédé, afin de les servir tout vivants à leur progéniture. Ils sauraient trouver sans apprentissage, non seulement la proie convenable, mais encore, dans cette proie, le point précis où se trouve tel centre. Et tout cela pour nourrir des êtres qui sont encore dans l'œuf, qu'ils ne connaissent pas, qu'ils ne connaîtront même jamais, puisque ces incomparables ouvriers meurent avant leur éclosion ! Eh bien, selon M. Marchal (1), tout ceci a été singulièrement exagéré et embelli. N'a-t-il pas observé des erreurs étranges, un *pompilius viaticus*, par exemple, s'élançant, malgré la différence d'odeur, sur une *cicindela hybrida* au lieu d'une lycose, sa proie habituelle ? Les coups d'aiguillon, par ailleurs, seraient portés, à l'encontre de ce

(1) Paul Marchal, [illegible]

qu'assure Fabre, avec une précision rien moins que mathématique. Leur proie a-t-elle des téguments mous comme les chenilles ou les araignées, ammophiles et pompiles piquent un peu au hasard; l'unique coup d'aiguillon célébré par Fabre se multiplie singulièrement. A preuve ce que Ferton rapporte du *pompilius pulcher* qui larde littéralement sa victime. Roland aurait compté jusqu'à vingt coups! Nous sommes loin de l'instinct infaillible. Quand, au contraire, leur proie a une carapace qui ne peut être percée qu'aux jointures, comme les abeilles et les grillons qu'attaquent respectivement les cerceris et les sphex, la précision s'explique de soi-même, puisque les insectes se trouvent dans l'obligation matérielle de piquer là et non ailleurs. C'est, au juste, la conformation de l'abeille, dont il explore la poitrine avec son dard, qui conduit le cerceris à l'enfoncer dans l'interstice des anneaux. L'ordre des piqûres est, enfin, très variable, sans compter que les endroits atteints correspondent, non aux ganglions nerveux eux-mêmes, mais à la moitié de la distance qui les sépare, distance, d'ailleurs, assez faible pour que le venin les attaque immédiatement. Au surplus, au lieu d'obéir à un soi-disant instinct familial ces insectes chirurgiens suivraient uniquement leur propre intérêt. De fait, l'ammophile suce le jus de salade que contient le tube digestif de la chenille qu'il a paralysée, cependant qu'après avoir malaxé la tête de l'abeille, sa victime, le cerceris aspire le miel dans son jabot. Fabre a beau répondre que, si l'ammophile et le cerceris agissent ainsi, ce n'est point pour satisfaire leur gourmandise, mais bien dans l'intérêt même des larves qui sont carnivores et qui mourraient en mangeant du miel ou en absorbant du jus de salade, la réponse est vraiment trop ingénieuse.

Aussi bien, suivant la nouvelle école de psychologie animale, tropismes et sensibilité différentielle suffisent à expliquer nombre d'instincts. Tandis que Bethe rend compte du « retour au nid » chez les fourmis par un tropisme relatif aux pistes odorantes que laisserait leur passage, Bohn assimile la « simulation de la mort » à un simple phénomène de sensibilité différentielle. Quelle différence y a-t-il, en effet, demande-t-il, entre ce prétendu instinct et l'immédiate rétraction d'infusoires, tels que les amibes, — pour ne point parler des globules blancs du sang, — sous l'influence d'un changement brusque, de quelque nature qu'il soit? Si, pendant qu'il rampe, l'élégant rhyzopode qui vit dans la vase au fond des mares, qu'est le *pelomyxa*, subit une excitation mécanique, chimique, thermique ou lumineuse, par addition ou retranchement, il se met aussitôt en boule. Or, l'insecte qu'on dit « simuler la mort » est immobilisé dans les mêmes circonstances, vraisemblablement par une subite constriction des muscles, d'où le pelotonnement, par exemple, des cloportes sur eux-mêmes ou la rentrée dans leur tube des vers appelés tubicoles. Dans un cas comme dans l'autre, le phénomène diminue d'intensité et de durée avec la répétition de l'excitation, ce qui est, — on le sait, — une des lois les plus générales de la physiologie. Ici et là, enfin, le phénomène est soumis à l'influence de la température. Que veut-on de plus, insiste M. Bohn, pour reconnaître dans la « simulation de la mort » un fait de sensibilité différentielle? Des ranâtres, non seulement décapitées, mais coupées en fragments, la simulent encore, je veux dire leurs morceaux, tant il est vrai, conclut la nouvelle psychologie animale, qu'il n'y a rien de psychique là-dedans. Sensibilité différentielle encore, le mimétisme et ces attitudes qualifiées de « terrifiantes » que prennent certains animaux en présence de leurs ennemis, que ce soit la tarentule russe qui se dresse en l'air en étendant les pattes et montrant son ventre vivement coloré, le scolopendre qui soulève d'un coup sa queue ou la blennie, ce petit poisson de mer, qui, en face d'un adversaire, dresse la nageoire longue et relativement très haute qu'il porte sur le dos.

Ajoutez aux tropismes et à la sensibilité différentielle la mémoire associative, avec les habitudes qu'elle fixe dans l'individu et dans la race, et vous aurez, prétend l'école de Loeb, la clef de tout ce qu'on a jusqu'ici attribué à l'instinct. Il n'est pas jusqu'au « retour au nid » qu'on ne puisse ainsi analyser. Il s'expliquerait par la reconnaissance de points de repère. Lorsqu'une abeille sort pour la première fois, elle exécute, en effet, un vol d'orientation: elle tourne autour de la ruche, la tête et les yeux constamment tournés vers elle. Turner a même remarqué que, si l'on apporte quelques changements aux alentours, l'insecte, avant de s'envoler, commence toujours par explorer le voisinage. Aussi, éloignez de leur ruche de jeunes abeilles qui n'ont pas effectué ce premier vol, aucune ne reviendra. La mémoire associative suffirait donc, au dire de la nouvelle psychologie, à expliquer le retour au nid, même dans les circonstances les plus difficiles, telles que celles racontées par Fabre qui, ayant capturé, marqué d'une tache indélébile, enfermé dans un cornet de papier et importé à Carpentras, à trois kilomètres de leur habitation, des cerceris, constata, après les avoir lâchés, qu'une moitié d'entre eux réintégra son domicile. L'expérience de Yung, professeur à Genève, est concluante à cet égard : « Vingt abeilles appartenant à une ruche située près du bord du lac sont enfermées dans une boîte et emportées à six kilomètres dans l'intérieur

des terres. Dix-sept d'entre elles revinrent à la ruche, quelques-unes au bout d'une heure déjà. Le lendemain, ces dix-sept abeilles sont remises en boîte, et emmenées en petit bateau à trois kilomètres du rivage ; là on leur rend leur liberté. Elles voltigent dans tous les sens et disparaissent. Aucune d'elles n'est rentrée au rucher ». Le lac étant un endroit où les abeilles ne fréquentent pas, elles ne pouvaient s'y reconnaître. Dans le même ordre d'idées, Romanes cite le cas d'un rucher établi à deux kilomètres de la mer. Lachées dans les terres, les abeilles regagnent la ruche ; lâchées sur mer, elles se perdent. Voilà qui est probant.

Finalement, l'instinct correspondrait à un ensemble de faits en lesquels on pourrait le résoudre. Loin de s'affirmer quelque chose de spécifique et d'à part, il ne serait qu'une résultante. En vain, à propos de la vie sociale des fourmis et des abeilles, a-t-on parlé, suivant M. Waxweiler, de « pensée unique » ou de « direction commune ». Il n'y en aurait pas plus, au gré de l'éminent sociologue, que d'instinct social. Celui-ci serait dû, à l'origine, aux hasards de la ponte dans un endroit favorable. Des conditions propices seraient, par suite, l'unique cause des sociétés d'insectes. Simples agglomérations au début, on les pourrait comparer à ces forêts qui poussent au bord de la mer dans les endroits protégés, aux groupements d'infusoires dans une goutte d'acide acétique ou encore à ces paquets de vers de terre qui, bien qu'indifférents les uns aux autres, s'entrelacent sous l'action de la température ou de l'humidité. De véritables tropismes surviendraient ensuite sous forme d'attractions olfactives qui maintiendraient l'agglomération. On peut, en effet, tromper des fourmis en leur présentant un individu d'une autre fourmilière après l'avoir trempé au préalable dans un bouillon fabriqué avec quelques-unes des leurs : elles accueillent l'intruse au lieu de la tuer. Quant à la fameuse division du travail que nous avons coutume d'admirer chez ces insectes, elle ne serait qu'un leurre, suivant Turner. Elle se réduirait à de simples coïncidences d'activités : chaque membre ne chercherait en effet, au sein des sociétés animales, qu'à satisfaire ses propres besoins. Pour miss Field entre autres non seulement les soins que les ouvrières donnent aux larves sont inutiles, ils seraient, en outre, déterminés par la recherche purement intéressée de la nourriture agréable que celles-ci se procureraient en léchant leurs prétendus nourrissons. La preuve en est, donne-elle, que, si l'on enlève aux fourmis les segments sensoriels de leurs antennes, elles deviennent totalement indifférentes à leurs pupilles.

Dans cette soi-disant division du travail qui répartit les individus en groupes occupés à une même besogne, il faut compter en outre, fait-on remarquer, avec la contagion des mouvements ou imitation, dont les lois de la mémoire associative suffiraient à rendre compte. Cette contagion n'est-elle pas la cause de bien des actes supposés innés et, par conséqnent héréditaires ? C'est à tort, affirme Wallace, le célèbre émule de Darwin qu'on croit notamment que les oiseaux d'une espèce construisent toujours des nids semblables, même s'ils n'en ont jamais vu. La réalité serait tout autre : ceux qui sont nés en captivité ne savent pas façonner leur nid, même si on leur offre les matériaux nécessaires ; très souvent ils se bornent à les accumuler en un tas informe et ne construisent rien du tout. De même, quand ils n'ont pas entendu le chant caractéristique de leur famille, les jeunes oiseaux sont incapables de le moduler, tandis qu'ils imitent facilement, au contraire, celui du premier venu avec lequel ils vivent.

Ainsi, pour la nouvelle école de psychologie animale, très exactement l'instinct n'est rien. Les actes des animaux qu'on désigne sous ce nom ne seraient pas toujours héréditaires et immuables. Ils ne seraient même pas aussi bien adaptés qu'on se plaît à dire. L'école de Loeb se targue de les décomposer en leurs éléments : tropismes et sensibilité différentielle, d'ordre mécanique, d'une part ; mémoire associative de l'autre. Outre que, d'après la nouvelle école, on aurait beaucoup exagéré les merveilles de l'instinct, elle estime qu'il ne s'agit pas là d'une activité originale, mais d'une somme ou d'un « complexe » d'habitudes et de réactions, d'aucuns disent de réflexes, tant individuels qu'héréditaires. L'appropriation des moyens à un but, qui nous frappe dans ce que nous appelons instinct, ne serait l'œuvre d'aucune finalité — immanente ou divine, — mais une simple rencontre de coïncidences. Maintenus et fixés dans l'individu, puis dans la race, quand ils sont favorables, éliminés au cas contraire, ces agencements d'actes tout fortuits produiraient l'illusion de la finalité grâce à leur apparente ordonnance en vue d'un résultat, qui, loin de les commander, a été atteint par hasard au début.

PAUL GAULTIER.

LIVRES D'ÉTRENNES [1]

Mme Marie Butts compose pour les enfants de faciles adaptations de nos glorieuses et si mal connues chansons de geste. Deux volumes, embellis et éclairés par des images de Fernand Fau d'une naïveté appropriée,

[1] Voir la *Revue Bleue* des 16 et 23 décembre 1911.

réunissant *Floire et Blanchefleur*, *Berte aux grands pieds*, d'une part, et *Roland*, le vaillant paladin, d'autre part. Cette seule dédicace précèdera [illegible] inspirations, tout à fait louables, auxquelles obéit l'auteur : « A la mémoire de Gaston Paris, dont les admirables travaux m'ont révélé le charme et la poésie des vieilles épopées françaises, je dédie en hommage pieux, et comme un faible témoignage de ma gratitude, ces *Contes héroïques de douce France*, modestes adaptations, où j'ai uniquement visé à rendre accessibles aux enfants les épisodes les plus émouvants de notre merveilleuse matière épique... » Combien de grandes personnes, en disciples du bon La Fontaine, prendront aussi, à lire ces récits, un plaisir extrême (1).

Citons aussi un ravissant recueil de vieux *Contes* qu'a composés le poète Maurice Bouchor, et qu'il a fait précéder de la plus jolie préface, — contes de Mme d'Aulnoy, de Mme de Beaumont, contes légendaires et populaires : c'est bien là, vraiment, selon le vœu du maître, « le premier livre classique des enfants (2) ».

Nos grands classiques, Dieu merci, ne sont pas à ce point éloignés de nous, qu'il faille ainsi les rajeunir par d'ingénieux expédients. Il suffit d'en présenter de bonnes éditions : nous sommes aussitôt portés à en orner nos bibliothèques. On appréciera donc la publication, dans la Bibliothèque Larousse, des *Mémoires*, de Saint-Simon (extraits suivis), des *Romans*, de Voltaire, du *Théâtre choisi*, illustré de Beaumarchais, de l'*Anthologie des Ecrivains français du XVIIe siècle* (3) : ce sont d'honnêtes volumes, d'une robuste élégance, ornés de vignettes et portraits du temps, de fac-similés des titres des premières éditions — et qui renferment quelques-unes des pages les plus justement célèbres de notre littérature. Ces œuvres diverses forment le fond même de toute bibliothèque bien comprise : nul don plus opportun.

Enfin, voici le Roman, le roman pour étrennes, rutilant et doré sur tranches, paré de belles images pathétiques et fidèle au genre romanesque. Le roman littéraire n'est trop souvent qu'une thèse sociale, une homélie morale — ou une exhibition de mœurs perverses. Le roman d'étrennes est resté attaché à la tradition, respectueux des lois du genre. Il est fait pour charmer l'imagination, émouvoir la sensibilité, orienter la pensée vers le Beau, le Bien et le Vrai. Il est resté le Roman.

Et quelles ressources inépuisables de pittoresque et de dramatique ne montre-t-il pas! Il emmène ses lecteurs dans les terres lointaines, sur les mers périlleuses au cœur des sociétés disparues ; histoire, géographie, ethnographie, archéologie, arts, sciences, il met tout à contribution; partout il découvre des éléments de comique et de tragique.

Comment établir une hiérarchie entre tant de romans authentiques, habiles à susciter l'intérêt, éclos cette année à l'approche du 1er janvier? — Comment les Pères et les Mères zélés pourront-ils choisir entre *Trois Romans pour tous*, œuvres charmantes de Stevenson, Hector Malot, et Alphonse Daudet (1); *Au service du Cardinal Noir* du Capitaine Danrit, tissu d'aventures guerrières, aériennes et idylliques, qui se déroulent aux confins du soudan Egyptien et de nos territoires du Tchad (2); *Au delà des Mers* d'André Laurie, qui décrit en tous pays la vie des écoliers; ou encore entre *Le Dominateur de la Malaisie* (3), si animé, *Le Petit Roi du Masque Noir* (4) histoire de France anecdotique de J. Chancel; *Les Fils de François Ier* (5) de Jérôme Doucet? Tous ces romans ne mêlent-ils pas la tragique au plaisant, ne content-ils pas des existences émouvantes et ne se terminent-ils pas heureusement? Leurs auteurs ne sont-ils point les maîtres du genre? Opter pour l'un, c'est avouer que l'on préfère le décor saharien au decor historique, les scènes de collège aux épisodes de la vie d'un bandit : c'est se décider, en réalité, pour des raisons extérieures à ces œuvres.

De même, que préférer : Les *Sondeurs d'Abîmes*, de Maurice Champagne, qui pérégrinent dans de mystérieux et périlleux souterrains, en plein Thibet (6), ou le *Chysanthème Rose* (7), de l'auteur italien, fort apprécié, Yolanda (traduction France d'Audiffredy) qui conte, non sans une sorte de poésie voilée, la vie d'une jeune fille, intelligente et belle, dont le bonheur très noble est dans un mariage avec un homme attristé par la mort de sa femme et père de trois enfants ; *Cousine sans-gêne* (8) de l'excellent auteur Roger Dombre — dont le titre indique qu'il s'agit d'un livre sans monotonie spirituellement gai — ou le *Voltigeur hollandais* de G. G. Toudouze, héroïque vaisseau de l'époque révolutionnaire et napoléonienne (9)? La *Revanche d'Absalon*, de Albert Cim, exploits d'un incorrigible braconnier (10), ou *Loin des yeux, près du cœur*, de Pierre Maël (11)? ou encore *le Capitaine Bellormeau*, de Robida, héroïque soldat du temps de Mazarin (12)? Aucun de ces ouvrages n'est dénué d'intérêt : tous sont écrits pour faire les délices de la jeunesse : Quelle bibliothèque, propre à stimuler son initiative, son courage, à étendre ses connaissances,

---

1. Volumes avec illustrations en noir et en couleur et couverture cartonnée en couleur. 2 fr. 50. Libr. Larousse.
2. Vol. in-12, col. Broché, 1 fr. 25; relié, 2 fr. 50. Librairie Armand Colin.
3. Aux volumes in-8°, gravures hors-texte, reliure demi-percaline, tranches dorées, 4 fr. 50; sauf Saint-Simon 7 francs. Librairie Larousse.

1. Grand vol. in-8°, illustré de 150 dessins par L. Bayard, P. Philippoteaux et G. Roux; broché, 9 francs; relié 12 et 14 francs. Collection Hetzel.
(2) Grand in-8°, illustré par J. Dutriac, broché, 10 francs; relié, 12 francs. Ernest Flammarion, éditeur.
(3) Beau vol. in-8° jesus illustré, relié or et couleurs, 8 fr. Librairie Ch. Delagrave.
(4) Illustrations de R. de la Nézière. In-8° jésus, relié or et couleurs, 8 francs. Librairie Charles Delagrave.
(5) Illustrations de L. Burret. In-8° jésus, reliure or et couleurs, 5 francs. Librairie Charles Delagrave.
(6) Illustrations de René Gilley. In-8° jésus, reliure or et couleurs, 5 francs. Librairie Charles Delagrave.
(7-8) Vol. in-18 jésus broch. 3 fr. 50; reliés toile bleue, 4 fr. 50. Librairie Armand Colin.
(9) Illustré de 56 grav. In-8°, br., 3 fr. Hachette et Cie.
(10) Illustré de 60 grav. In-8°, br., 3 fr. Hachette et Cie.
(11) Illustré de 60 grav. In-8°, br., 3 fr. Hachette et Cie.
(12) Illustré par l'auteur. In-8° jésus, broché, 2 francs ; relié or et couleurs, 3 francs. Librairie Armand Colin.

à exciter en elle l'émotion et la joie ! Non, certes, la verve des écrivains d'imagination n'est point tarie en France, et il paraît chez nous, chaque hiver, toute une floraison de romans honnêtes et pathétiques !

Comment les auteurs, qui se donnent la difficile et jolie mission d'instruire et divertir « la jeunesse », n'iraient-ils point butiner dans les domaines magnifiques, sans cesse étendus, de la science ! Plusieurs l'ont fait et ont écrit des livres à la fois aimables et didactiques. *Trente siècles de guerre navale* est ainsi, très expertement combinés, un roman et un traité d'archéologie navale (1). L'auteur, M. G. Clerc Rampal montre, depuis les galères égyptiennes, jusqu'aux sous-marins actuels, la longue suite des navires de tout ordre, en action : les uns au combat, les autres en expéditions commerciales ou dans un rôle cérémoniel ou de plaisance. Des illustrations de L. Haffner montrent avec élégance et précision les vaisseaux légers, adroits, somptueux, téméraires, héroïques, dont on nous conte la carrière.

Les petites causeries d'un ingénieur (2) de l'excellent vulgarisateur, Max de Nansouty, seront également fort appréciées. *Les Explorateurs* de M. P. Foncin, dont nous avons parlé déjà, renseignent sur les conquêtes géographiques du dernier et du présent siècle, en même temps qu'ils disent l'énergie, le courage, l'endurance surhumaine d'hommes comme Livingstone, Stanley, Brazza, Francis Garnier... Blériot et bien d'autres ! (3)

Il convient que l'art soit mis à la portée de tous, grands et petits, mondains et travailleurs, de ceux surtout qui n'ont point le loisir de courir les musées. C'est à quoi vise et réussit l'*Anthologie d'art français* (*XIXe siècle, Peinture*) de M. Ch. Saunier (4). Elle présente, sous un format commode, précédées d'une notice substantielle, les œuvres des écoles qui ont illustré notre art, celles des maîtres, les David, Ingres, Delacroix, Corot, Diaz, Troyon, Millet, Daubigny, Chassériau, Courbet, Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Mairet, Degas, Sisley : une telle série est un enchantement.

L'*Art dans la Famille* (5), de J. Bonnefont, indique très clairement comment il faut procéder, pour s'exercer soi-même, sans peine, à un art, qui crée une distraction et un réconfort. Dessin, aquarelle, pastel, peinture, céramique, gravure, modelage, découpage, pyrogravure, musique, théâtre même, sur tous ces genres d'activité esthétique, et bien d'autres encore, on trouvera là des leçons souriantes et pratiques. *Premiers Paysages* (6) par Maurice Denis, est un ingénieux recueil de gracieux dessins, les uns coloriés, qui sont des modèles, et les autres non teintés, que des enfants ont à peindre [illegible]

1. Vol. in-8° jésus [illegible], 6 fr. ; relié 8 fr. Ch. Delagrave.
2. Vol. in-8° [illegible], 2 fr. 50. [illegible] Ch. Delagrave.
3. In-8° [illegible] 2 fr. 50. Librairie Armand Colin.
4. 2 vol. in-8° [illegible] reproductions. Chaque vol. br., 2 fr. [illegible] relié 3 fr. [illegible] Larousse.
5. In-8°, 130 dessins et reproductions. Br., 5 fr. 60 ; relié, 8 francs. J. Hetzel, éditeur.
6. Vol. [illegible] couvertures en couleurs. 1 fr. 25. H. Laurens.

Les albums forment le rayon préféré des bibliothèques enfantines. Il en est d'ailleurs de remarquables par la fraîcheur, la grâce, la fantaisie. *Paris en l'an 3000* (1) de Henriot mérite de semblables louanges, bien que son texte l'emporte de beaucoup — en étendue sinon en esprit — sur l'illustration. *Les Aventures de Fiammiferino* (2), par L. Bazzini, aquarelles de Pinchon, *Girofla ou la Petite fille de la Mère Michel* (3), textes et dessins coloriés de Henri Avelot, sont amusants au possible, d'une drôlerie échevelée. *Dans les Montagnes* (4), par O. Neves, décrit les plaisirs et les dangers d'un hivernage au Pyrénées. *Les Débuts de M. Jujules à l'Ecole et aux Champs* (5), par P.-J. Stahl, dessins de L. Frœlich, *La Famille Martin, Histoire de plusieurs ours* (6), d'après M. Génin, dessins de A. Lançon, sont de fort gentils albums enfantins.

Des recueils qui combinent tous les genres, où roman, art, science, illustration amusante, se mélangent agréablement : ce sont les journaux composés spécialement pour les petites personnes. L'éloge n'est plus à faire de *Mon Journal* (7), plein de récits et d'images coloriées qui enthousiasment les enfants de 8 à 12 ans, non plus que du *Journal de la Jeunesse* (8), magazine plus académique déjà et où les grands frères et les grandes sœurs trouvent avec joie les romans des maîtres aimés, la relation des découvertes scientifiques et des tentatives sportives... tout ce qu'il faut en un mot pour satisfaire leur immense et légitime curiosité !

Citons enfin deux romans écrits avec cœur et avec charme qui font partie de l'exquise et célèbre Bibliothèque Rose illustrée : *Les Idées de Jacqueline* (9), par Mme Chéron de la Bruyère et *Dans la Bonne Voie* (10) de Mlle Borius : on y voit, à travers maints épisodes touchants ou gais, comment la bonté et la droiture sont, dans la vie familiale, influentes et puissantes !

Et n'omettons pas les courts et gentils romans écrits pour l'enfance *Un honnête petit homme* (11) de J. Lermont et *Après l'Orage* (12) de B. Harraden, non plus que la série fort opportune d'historiettes illustrées (contes, aventures, actions des personnages fameux, voyages, inventions, mœurs des animaux, etc...) accompagnées chacune d'une partie récréative (devinettes, chants, rebus, jeux etc...) éditées sous ce titre suggestif : *Les Livres roses pour la Jeunesse* (13).

JACQUES LUX.

1. Vol. in-8° [illegible] planches [illegible] en noir, broché, 2 fr. 50. H. Laurens.
2. In-[illegible] 2 fr. 50. [illegible]
3. In-[illegible] 2 fr. 50. [illegible]
4. In-8° [illegible] 14 fr. [illegible] Ch. Delagrave.
5. [illegible] Broché 2 fr. J. [illegible]
6. 20 [illegible] in-8° [illegible] Hachette.
7. Recueil [illegible] 2 fr. [illegible]. 20 francs. Hachette.
(9-10) 2 vol. in-16 ill. Br., 2 fr. 25 ; relié 3 fr. 50. Hachette.
(11-12) 2 vol. in-16 ill. Br., 1 fr. 60 ; rel., 2 fr. 25. J. Hetzel.
13. Vol. [illegible] Par 24, un étui, 3 fr. 90. Larousse.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1911

Abbaye grecque (Une ancienne — près de Rome), 298.
Adoption littéraire (Un cas d'—), 463.
Allemagne (Ce qu'on publie en —), 224. — (Ce qu'on joue en —), 224. — (L'esprit public et la littérature en —), 671.
Allemagne en 1815 (En —. — Lettres du marquis de Custine à sa mère), 225, 257.
Alsace-Lorraine (A propos de la « Constitution » d'—), 200.
Ambition romaine (L'—), 657.
Américaine à la Cour de Napoléon III (Une —), 445.
Amitiés françaises (Les —), 286.
Ancêtre du régionalisme (Un — : Le comte Arthur de Gobineau), 271.
Armée allemande (Qui commanderait l'—?), 543.
Art contemporain à Rome (L'—), 74.
Art dramatique français (Le faux — à l'étranger), 422.
Art français en Allemagne (L'—) 62.
Auteurs allemands, 480.
Autographes (Les — collections d'—), 542.
Aventuriers modèles (Quelques —), 108.

Barrès, critique d'art (Maurice —), 297.
Beyerlin (Raabe et —), 480.
Bibliothèques municipales (Les —), 45.
Biornson (Sur —), 127. — (— et Victor Hugo), 608.
Boilly (Les deux —), 134.
Bossuet (A propos de l'inauguration d'un monument de —), 546, 580.
Brandès (Georges — et la littérature allemande), 125. — (Georges — et l'Allemagne), 254.
Bulgarie (Souvenirs d'une mission diplomatique dans la — du Sud), 41, 101.
Bussy (Un ménage de poètes au XVIIe siècle : le comte et la comtesse de —), 491, 517, 564, 589.

Cahiers des paroisses rurales en 1789 (Les —), 104.
Caillaux (Nos hommes d'Etat : M. Joseph —), 690, 724.
Caractère et l'habitude (Le —), 530.
Cas de Jean Bunant (Le — (nouvelle), 650, 684.
Centenaire de Thackeray (A propos du —), 221.
Centenaire de Théophile Gautier (Le —), 488.
Chasses royales du Piémont (Dans les —), 263.
Chateaubriand et Victor Hugo, 705, 742.
Christine de Suède et La Rochefoucauld), 401.
Churton Collins (John —), 605. — (Europe —), 639.
Civilisations tunisiennes (L'évolution des —), 242.
Clémenceau (M. — et la République Argentine), 621.
Collège (Un — (nouvelle), 229.
Compagnie de Jésus (Quatorze ans dans la —), 670.
Constitution » d'Alsace-Lorraine (A propos de la —), 200.
Corse (La — et l'esprit corse), 173.
Corinne (En lisant —). Notes de Stendhal, 833.
Costume d'honneur (Le — de la femme allemande), 477.
Crise anglaise (L'issue de la — et ses conséquences immédiates), 522.
Crise européenne (Le socialisme allemand et la —), 791.

Danse (La — dans l'œuvre de Poussin, de Watteau et de Corot), 78.
Denisot (Nicolas —, dit le comte d'Alsinois, poète et peintre, 442.
Deschanel (Le cas de M. Paul —), 559.
Dieu (L'idée de —), 353.
Disraeli (Les débuts de —), 256.
Divers, 29, 192, 704.
Dostoïewski (Sur —), 62.
Droit du seigneur (Le —) (nouvelle), 265.

Ecoles hôtelières (Les — et l'industrie des hôtels), 141.
Eglise française en Hollande (Une —), 400.
Endivisionnement de la cavalerie (L'— d'après la conception napoléonienne), 86.
Ennemis (Les). Une page de la guerre russo-japonaise (nouvelle), 618.
Esclavage (L'— dans l'industrie antique), 585.
Espagne (L'— au temps de Philippe IV), 592, 627.
Etudes historiques, 94.
Etudiants de Kyushu (Les —), 387, 417.
Europe et l'avènement de Napoléon (L'—) (1804), 344.
Evolution industrielle (La marche de l'— depuis cent cinquante ans), 810, 838.
Expansion intellectuelle de la France (L'— aux Etats-Unis), 817.
Expansion syndicaliste (L'— dans le monde), 398.

Féminisme (Le — et le régime de communauté légale entre époux), 50, 83.
Femmes romaines (Les — et la politique), 118.
Flamands et la culture française (Les —), 430.
Flirt (L'ancien —), 842.
Fondation Schiller (La —), 222.
Formation d'un grand homme (La —. La jeunesse de Richard Wagner), 358.
Français, écrivain anglais (Un — au XVIIe siècle. — Pierre-Antoine Motteux), 282, 300.
France et Allemagne, 190.
Fuller Ossoli (Une romantique d'outre-mer. Margaret — (1810-1850), 307.
Gautier (Le centenaire de Théophile —), 488.
Geoffroy-Saint-Hilaire (Isidore — et Michelet), 481.
Gobineau (Un ancêtre du régionalisme : le comte Arthur de Gobineau), 271.
Gœthe intime, 127.
Gogh (Vincent van —), 413.
Greif (Martin —), 64, 736.
Gondrom (Caroline de —), 276.
Habitude (Le caractère et l'—), 530.
Hearn (Les débuts de Lafcadio —), 736.
Histoire, 160.
Histoire (Des sanctions morales de l'—), 777.
Histoire contemporaine, 509.
Hugo (Châteaubriand et Victor —), 705, 742.

Ibsen (Une épisode de la vie d'—), 191.
Idéalisme romantique (Edouard Schuré et la renaissance de l'idéalisme romantique), 21.
Idée de Dieu (L'—), 353.
Impérialisme japonais (L'—), 17.
Incurable (Nouvelle), 804.
Inde portugaise (L'—. — Bassein), 137, 165, 205.
Instinct (L'—), 854.
Institut français des Etats-Unis (L'—), 4.
Interventionnisme à Rome (L'—), 170.
Israélites en Hongrie (Les), 345.

Jean-Jean (étude de psychologie rurale), 112, 143.
Joconde (Le sourire de la —), 572.
Joé Trimborn (nouvelle), 12.
Journalisme (Sur le —?), 319.

Kakémonos (nouvelles), 179.
Karr (Alphonse). (La vie et les idées politiques d'—), 846.

Langues vivantes (La question des —), 836.
La Rochefoucauld (Christine de Suède et —), 401.
Latin (L'utilité du —), 609.
Lettres de jeunesse de Ledru-Rollin, 161, 193.
Lettres de Richard Wagner à des amies, 7, 37, 65.
Lettres du Maroc, 550.
Lettres du marquis de Custine à sa mère : En Allemagne, en 1815, 225, 257.
Lettres grecques contemporaines (Les —), 417.
Lettres inédites de Charles X au Duc d'Angoulême), 643, 673, 718, 751, 785.
Lettres inédites d'Emile Littré, 97, 129.
Lettres inédites de Montalembert à l'archéologue Didron, 449, 485, 513.
Lettre inédite sur la Commune (Une d'Edmond Rousse), 385.
Listz (Franz — ou le musicien du romantisme), 615.
Littérature économique, 574.
Livres d'art, 158.
Livres d'étrennes, 799, 831, 857.

Louis II de Bavière et le théâtre, 288.
Louvre (Du — et de sa garde), 361. — (L'anarchie au —), 814.

Manuscrit de Lamartine (Sur un — (Milly ou la terre natale), 1.
Ménage de poètes au XVIIIe siècle (Un —). — Le comte et la comtesse de Bussy), 491, 517, 564, 589.
Merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède (Le —), 709, 737, 773.
Michelet (Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire et —), 481.
Ministres anglais (Les — et leur liberté d'action), 289, 321.
Monsieur Charmeret en Italie, 702.
Morale (Le théâtre et la —), 548. — (Le triomphe de la —), 729, 758.
Moscou à Shanghaï (De — Carnet de route), 392, 425, 453, 496.
Motteux (Un Français, écrivain anglais au XVIIIe siècle, Pierre-Antoine —), 282, 300.
Mouvement littéraire dans la Suisse française (Le —), 336, 376.
Mouvement philosophique (Le —). — (La philosophie contemporaine en France), 154. — (La nouvelle psychologie animale), 694.

Ombre (L'—) (conte), 370.
Opiomanie (L'—), 469.

Pendant une nuit de Pâques (nouvelle), 198.
Philosophie anté-socratique, 769.
Philosophie contemporaine (La — en France), 154.
Poésie japonaise, 128.
Police de Londres (La —), 320.
Politique allemande, 479.
« Polyphème » de Samain (La genèse du —), 324.
Psychologie animale (La nouvelle —), 694.
Psychologie du créateur romantique. — Les trente ans de Richard Wagner, 722.

Raabe et Beyerlin, 480.
Races (Le rapprochement des — au point de vue sociologique, 801.
Réforme républicaine, 766.
Roi aveugle (Le — (nouvelle), 409.
Romantique d'outre-mer (Une —), Margaret Fuller Ossoli (1810-1850), 307.

Russie (En —), 480.

Sacrifice aux Dieux (Un — (nouvelle le polonaise), 293, 330.
Sainte Radegonde (ou un ami de Madame Roland, 148.
Salgari (Emilio —), 64.
Sanctions morales de l'histoire (Des —), 777.
Sand et Chopin (George —), 63.
Schuré (Edouard — et la renaissance de l'idéalisme romantique), 21.
Sinistré (Le —) (nouvelle), 524.
Socialisme allemand (Le — et la crise européenne), 791.
Sourire d'Athéna (Le —), 641, 676.
Sourire de la Joconde (Le —), 572.
Spielhagen (Une lettre de F. —), 254.
Statistique littéraire, 416.
Sully, homme de guerre et homme d'État, 679, 713, 746.
Sully Prudhomme, poète et philosophe, 577, 611.
Sympathies italo-germaniques, 640.

Taine et Zola. — L'esthétique naturaliste et l'esthétique réaliste, 214, 236.
Thackeray (A propos du centenaire de —), 221.
Théâtre (Le — et la morale), 548.

Théâtres :
Comédie-Française : *Primerose*, de MM. R. de Flers et G. de Caillavet, 505. — *La Bête parade*, de M. Gabriel Trarieux, 698.
Gymnase : *L'Amour défendu*, de M. Pierre Wolff, 665.
Odéon : *Musotte* de Guy de Maupassant et M. Jacques Normand, 536. — *Le Tribut*, de MM. Adrien Karcher et René Jeanne, 636. — *David Copperfield*, de M. Max Maurey, d'après Ch. Dickens, 665. — *Les jardins de Murcie*, de José Félix y Codina, 732.
Théâtre Antoine : *Le Vagabond*, de M. Fellinger, 505. — *Perdreau*, de M. Robert Dieudonné, 505. — *Le Bonheur*, de M. Albert Guinon, 636. — *L'Éternel Mari*, de MM. Alfred Savoir et Nozière, 826.
Théâtre des Arts : *Le Pain*, de M. Henri Ghéon, 698.
Théâtre Réjane : *La plus heureuse des trois*, de M. Jacques Vergne, 732. — *Les Représentations italiennes*, d'Ermete Novelli, 732.
Vaudeville : *Sa Fille*, de MM. Félix Duquesnel et André Barde, 536. — *Les Sauterelles*, de M. Emile Fabre, 826.
Théâtre littéraire (Un — à Berlin), 640.
Toepffer (Œuvres posthumes de —), 320.
Troupier russe (Le — (nouvelle), 33, 70.
Type (Un — (nouvelle), 583.

Union littéraire internationale (L'—), 672.

Variétés étymologiques (Le temps et l'espace), 545. — (Le latin signum dans les langues germaniques), 771.
Vie en Bleu (La —). — Les touristes, 60. — Concerts, 60. — Les ennemis, 61. — A propos d'un fût de cognac, 124. — Le panier de légumes, 125. — Un jour d'été, 188. — Couronne de carton. Science de papier, 252. — Les hôtes, 253. — Les hôtes, 316. — Devant la Vénus de Milo, 317. — La Joconde, 412. — Vitrines, 412. — Le kiosque rouge, 413. — La mort de l'été, 475. — Les migrations, 476. — Première pluie, 477. — Les cartes postales de Mme de Sévigné, 540. — Souvenirs, 541. — Noms et mots, 604. — Magots, 604. — Les veillées, 668. — Le miracle, 669. — Poires, 765. — La dîme, 765. — Les rois, 766. — Vieux livres et vieilles pierres, 830.
Vie politique (La — dans les deux mondes), 382.
Vieux états et pays coloniaux, 350.
Voltaire politique de clocher, 364.

Wagner (La formation d'un grand homme. — (La jeunesse de Richard —), 358. — (Psychologie du créateur romantique. — Les trente ans de Richard —), 722.
Weimar (— après les classiques), 318. — (Impression sur —), 668.
Wilde (Oscar —), 127.

Zola (Taine et —. — (L'esthétique naturaliste et l'esthétique réaliste), 214, 236.

TABLE DES AUTEURS

Barrès (Maurice), de l'Académie française. — Le sourire d'Athéna, 641, 676.
Bauthot (Louis). — Sur un manuscrit de Lamartine, (Milly ou la terre natale), 1. — Chateaubriand et Victor Hugo, 705, 742.
Bédier (Joseph). — L'Institut français des États-Unis, 4.
Bellet (Daniel). — Les écoles hôtelières et l'industrie des hôtels, 141.
Bocquet (Léon). — Les deux Boilly, 132. — La genèse du « Polyphème » de Samain, 324.
Bonet-Maury (Gaston). — De quelques modèles de l'histoire, 777.
Bonnefon (Paul). — Préface et notes aux « Lettres inédites d'Emile Littré », 17, 149. — Préface aux « Lettres du marquis de Custine à sa mère. La Allemagne en 1815 », 65, 97. — Préface et notes aux « Une lettre inédite sur la Commune », d'Edmond Rousse, 385. — Préface et notes aux « Lettres inédites de Montalembert à l'archéologue Didron », 441, 485, 513. — Préface et notes aux « Lettres inédites de Charles X au Duc d'Angoulême », 673, 693, 718, 751, 785.

[illegible] A. — Cardinal de Gondrecourt, 76. — La procession de Longue-vie, [illegible].
Bérenger (Emile), de l'Institut. — Sully Prudhomme, poète et philosophe, 577, 611.
Bérard (Albert), de l'Institut. — Vacances cycladiques, [illegible]. — L'espérance en temps, 761. — Le sabir et quelques autres langues [illegible], 771.
Carvana (Luigi). — La Espa nouvelle, 580.
Caussy (Fernand). — Voltaire politique de la liberté, 364.
Chadenat (Georges). — Les femmes romaines et la politique, 118. — L'ambition romaine, 457.
Chambon (Edme). — Le cahier des paroisses rurales en 1789, 164.
Chaillanne (Louis). — Un Français, écrivain anglais au XVIe siècle : Pierre Ambroise Molleny, 582, 598.
Charles X. — Lettres inédites au Duc d'Angoulême, 645, 674, 748, 761, 785.
Chaux (Gustave). — Une [illegible] française en Hollande, 46.
Coffinières (Gustave de). — Souvenirs d'une mission diplomatique. — La Bulgarie du Sud, 41, 101.
Coquelle (Alfred), de l'Institut. — L'utilité du latin, 669.
Custine (A. de). — La Allemagne en 1845. — Lettres du marquis de Custine, [illegible], 505, 537.
Dauphin-Meunier. — Un ménage de poètes au XVIIIe siècle. — Le comte et la comtesse de Bussy, 491, 517, 564, 589.
Driault (Edouard). — L'Europe et l'avènement de Napoléon, 186[illegible], 554.
Dupouy (André). — Les Israélites en Hongrie, 345.
Ducrot (Léon). — De Moscou à Shanghaï. — Carnet de route, 39, 145, 453, 496.
Dugas (L.). — L'[illegible] et l'habitude, 560.
Dumont-Wilden (L.). — L'art contemporain à Rome, 74. — Les Flamands et la culture française, 430.
Dupuy (R.). — L'opiomane, 490.
Estaunié (E.). — Les [illegible] de Jean Barrant (nouvelle), 650, 684.
Evans (Sébastien). — Sainte Radegonde [illegible] un ami de Mme Roland, 148.
Faguet (Emile), de l'Académie française. — L'idée de Dieu, 353.
Flach (Jacques). — Sully, homme de guerre et homme d'Etat, 654, 713, 746.
Fleg (Paul). — La formation d'un grand homme. — La jeunesse de Richard Wagner, 358. — [illegible] dramatique français à l'étranger, 429. — Le centenaire de Théophile Gautier, 488. — Le théâtre et le monde, 548. — Franz Liszt ou le musicien du romantisme, 615. — Psychologie du créateur romantique. — Les trente ans de Richard Wagner, 729.
Fouillée (Alfred), de l'Institut. — Le rapprochement des races au point de vue sociologique, 801.
Gaston-Charles (R.). — Le sourire de la Joconde, 559.
Gauthier (Paul). — Le mouvement philosophique : La philosophie contemporaine en France, 154. — La nouvelle psychologie animale, 694. — L'Instinct, 854.
Gherardi (Jeanne). — Le ministère (nouvelle), 574.
Gorki (Maxime). — Le troupier russe (nouvelle), 33, 70.
Groussac (Paul). — M. Clemenceau et la République Argentine, 661.
Hearn (Lafcadio). — Les étudiants de Kyushu, 387, 417.
H[illegible] (E. T.). — [illegible] étude de psychologie [illegible], 118, 143.
Heyse (Paul). — Une collègue (nouvelle), 290.
Hugo (Martine). — L'esprit [illegible] au temps de Philippe IV, [illegible].
Joussain (André). — L'[illegible] Schumann et la renaissance de l'idéalisme romantique, 41.
Jullien (Jean). — L'enfant fou, 842.
Kotoulinsky (A.). — Pâques [illegible] une nuit de Pâques (nouvelle), 198.
Lamouche (Henri). — L'impérialisme japonais, 17.
Lagerlöf (Selma). — Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers le monde, 709, 737, 773.
Lau (Maurice). — A propos de la constitution d'Alsace-Lorraine, 200.
Lalo (Charles). — Taine et Zola. — L'esthétique naturaliste et l'esthétique idéaliste, 314, 356.
Lavedan (Henri). — La vie en bleu : Les touristes, 60. — Concerts, 60. — Les cumulus, 61. — A propos d'un fût de cognac, 124. — Le panier de légumes, 125. — Un jeu [illegible] 188. — Commerce de cadeaux, [illegible] de papier, [illegible]. — Les [illegible], 53. — Les hôtes, 310. — Devant la Vénus de Milo, 317. — La Joconde, 411. — Vitrines, 412. — Le kiosque rouge, 438. — La mort de Fête, 475. — Les [illegible], 476. — Première pluie, 477. — Les cartes postales de Mme de Sévigné, 546. — Souvenirs, 547. — Nouveaux mots, 634. — Magots, 664. — Les veilleuses, 668. — Le monde, [illegible]. — Poires, 765. — La lune, 765. — Les rois, 799. — Vieux livres et vieilles pierres, 830.
Lemaître (Jules). — Lettres de jeunesse, 161, 193.
Lefebvre (Louis). — Le roi aveugle (nouvelle), 449.
Lémonon (Ernest). — L'issue de la crise anglaise et ses conséquences immédiates, 502.
Le Roy (Grégoire). — Joe Trimbour (nouvelle), 12.
Lévy (Roger). — La Vie et les idées d'Alphonse Karr, 840.
Lettré (Emile). — Lettres inédites, 97, 129.
Lloyd (George), membre du Parlement. — Les ministres anglais et leur liberté d'action, 321.
Loth (Gaston). — L'évolution des civilisations tunisiennes, 49.
Lovatelli (Witold). — Une ancienne abbaye grecque près de Rome, 408.
Lux (Jacques). — Divers, 99, 142, 704. — L'art français en Allemagne, 62. — Sur Dostoïewski, 63. — George Sand et Chopin, 63. — Martin Greif, 64. — Emilio Salgari, 64. — Etudes historiques, 94. — Georges Brandès et la littérature allemande, 125. — Gœthe inédit, [illegible]. — Sur Bjornson, [illegible]. — Poésie japonaise, [illegible]. — Faits d'artistes. — Histoire, [illegible]. — France et Allemagne, [illegible]. — Un épisode de la vie d'Ibsen, 191. — A propos du centenaire de Hoffmann, 191. — La fondation Schiller, [illegible]. — Ce qu'on publie en Allemagne, 254. — Ce qu'on joue en Allemagne, 254. — Une lettre de F. Spielhagen, 254. — Georges Brandès et l'Allemagne, [illegible]. — Les débuts de Disraëli, 256. — Les « Amitiés françaises », 286. — Louis II de Bavière et Richard Wagner, 288. — Weimar après les classiques, 318. — Sur le journalisme, 319. — La police de Londres, 320. — Œuvres posthumes de Toppfer, 320. — Vieux Etats et pays coloniaux, 356. — La vie politique dans les deux mondes, 38[illegible]. — Vincent van Gogh, 413. — Les lettres grecques contemporaines, 415. — Statistique littéraire, 416. — Une Américaine à la Cour de Napoléon III, 445. — Le costume d'homme et de femme allemande, 477. — Politique allemande, 479. — Raabe et Beyerlein, 480. — En Russie, 480. — Auteurs allemands, 480. — His-

[illegible] Les [illegible] Dans [illegible] Le théâtre littéraire [illegible] Berlin, [illegible] Quelques ans dans la Compagnie de Jésus, 670. — L'esprit public et la littérature en Allemagne, 671. — L'union littéraire internationale, 672. — Monsieur Charmeret en Italie, 702. — Les débuts de [illegible], 7[illegible]. — Martin Greif, 7[illegible]. — [illegible] 766. — [illegible]

M[illegible] [illegible] Lettres à la jeunesse [illegible] 2[illegible]

Ma[illegible] [illegible] 18 Pe[illegible]

[illegible] [illegible] 55[illegible]

[illegible] Idées ».

Menant [illegible] 105, 105, 205.

M[illegible] [illegible] — [illegible]

M[illegible] [illegible] 7[illegible]

M[illegible] [illegible] 8[illegible]

M[illegible] [illegible] 17[illegible]

Monod (Gabriel), de l'Institut. — Isidore Geoffroy-Saint-[illegible] 181

Montalembert. — Lettres inédites à l'archéologue Di[illegible] 5[illegible] 5[illegible]

Morgan [illegible] 5[illegible]

Mourey (Gabriel). — Maurice Barrès, critique d'art, 297.

Novicow (J.). — Le triomphe de la morale, 729, 758.

Py [illegible] — L'expansion syndicaliste dans le monde, 398. — L'esclavage dans l'industrie antique, 585. — Le socialisme [illegible] 7[illegible]

[illegible] 265.

Pilon (Edmond). — La danse dans l'œuvre de Poussin, de Watteau et de Corot, 78.

[illegible] cauld, 401.

[illegible]

Poète (Marcel). — L'expansion industrielle de la France [illegible] 5[illegible]

Pourcher (Capitaine J.). — L'endivisionnement de la ca[illegible]

Rébelliau (Alfred). — A propos de l'inauguration d'un monument de Bossuet, 546, 580.

[illegible] tielle depuis cent cinquante ans, 810, 838.

[illegible] communauté légale entre époux, 50, 83.

Romain (Yv. de). — Le mouvement littéraire dans la [illegible]

Rousse (Edmond). — Une lettre inédite sur la Commune, 385.

[illegible]

Sieroszewski (Wacław). — En sacrifice aux Dieux (nouvelle polonaise), 293, 330.

Stendhal. — En lisant Corinne, 833.

Véressaief (V.). — Les ennemis. — Une page de la guerre russo-japonaise (nouvelle), 618.

Villat [illegible]

Visan (T. de). — Un ancêtre du régionalisme. — Le comte Arthur de Gobineau, 271.

Wagner [illegible]

Winterton. — Les ministres anglais et leur liberté d'ac[illegible]

Zangwill (I.). — Incurable (nouvelle), 804.

[illegible] La Mu[illegible]

TABLE DES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

A[illegible] [illegible] L'Aube, 601.

[illegible] [illegible] Victoire I. [illegible] VII. Gou[illegible]

Pol[illegible] [illegible] Sur mer, [illegible]

Bé[illegible] [illegible] XVIII[illegible]

Cabanès (Dr). — Balzac ignoré, 313.

[illegible] Vreuse, 661.

[illegible]

Chinard (Gilbert). — L'exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle, d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc., 532.

[illegible]

[illegible]

Dante. — La Divine comédie, 633.

Delzant [illegible]

Dervieu (Robert). — Le couvent des orfèvres, 56.

[illegible]

Dorin (P.). — Sur le sable, 661.

[illegible]

Giraud (Victor). — Les Maîtres de l'heure, 218.

[illegible]

Harel (Paul). — Hobereaux et Villageois, 600.

[illegible]

Huet (René-Paul). — Paul Huet (1803-1869), 129.

[illegible]

La Rose (Louis). — Les Vertiges [illegible], 761.
Lelong (Marcel-Aly). — Aristide et Pierre Destarac, 56.
Lepelley (Louis). — [illegible], 761.
Meuleau (Maurice). — [illegible], 561.
Mallet (Gabriel). — La politique [illegible] Saint-Georgeault, 600.
Maynial (Edouard). — Chasseurs d'un temps, 379.
Merlet (Gustave). — Jean Guillaumet, 761.
Monod (Gustave). — Lettres de Desire Roustan (1870-1871), 91.
Montel (Eugène). — Un flâneur de Messine à Cadix, 761.
Nastorg (Lionel). — Le rouge aux lèvres, 761.
Oberlant (Max). — La vieille [illegible], 468.
Ollone (Charles) (d'). — La victoire ailée, 761.
Pardo-Bazan (Comtesse de). — Mère Nature, 26.
Piton (Camille). — Paris sous Louis XV, 379.
Robin (Auguste). — L'art, [illegible].
Salvat (Gabriel). — La famille [illegible], 661.
Sialelis (Gabriel). — Eugène Carrière, [illegible].
Tharaud (Jérôme et Jean). — La maîtresse servante, 347.
Tinayre (Marcelle). — La douceur de vivre, 502.
Ulric (Pierre). — Parmi les Jeunes, 56.
Yvanovitch (Vladislav M.). — La Guzla de Prosper Mérimée, 184.

TABLE DES COMPTES RENDUS DE LIVRES

Alnaulme (Aug.). — Le commerce américain et les tarifs de douane, 574.
Aulard (A.). — Napoléon Ier et le monopole universitaire. Origines et fonctionnement de l'Université impériale, 95.
Bertrand (Alphonse). — Les origines de la Troisième République (1871-1876), 160.
Boinet (Amédée). — La cathédrale de Bourges, 160.
Boissard (Adéodat). — Contrat de travail et salariat, 32.
Brissaud (Pierre). — Vieilles chansons pour jeunes sensibles, 831.
Cambon (Victor). — La France au travail. — Lyon, Saint-Etienne, Grenoble, Dijon, 31.
Cazamian (Louis). — L'Angleterre moderne, son évolution, 350.
Claretie (Jules). — La vie à Paris, 1910, 96.
Cunisset-Carnot. — La vie à la campagne, [illegible].
Daudet (Ernest). — Nouveaux récits des temps révolutionnaires, 96.
Dayot (Armand). — Le moyen âge, 832.
Delpechalet (Rémi). — La grande succession par le procédé du compte joint, 32.
Enlart (Camille). — Le Musée de sculpture comparée du Trocadéro, 160.
Fleschmann (Hector). — Réquisitoires de Fouquier-Tinville, 31.
Foncin (P.). — Les explorateurs, 704.
Fra Angelico da Fiesole. — L'œuvre du Maître, 159.
Gaston-Charles (R.). — Monsieur Charmeret en Italie, 702.
Gautherot (Gustave). — Gobel, évêque métropolitain constitutionnel de Paris, 95.
Gautier (E.-F.). — La conquête du Sahara, 352.
Grasset (Capitaine). — A travers la Chaouïa, 350.
Guichen (de). — La France morale et religieuse du début de la Restauration, 96.
Guyot (Yves). — Les chemins de fer et la grève, 576.
Hayem (Julien), Guitard (Eugène), Mathieu (Georges). — Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, 512.
Homère. — L'Iliade, 832.
Hémon (Félix). — Boisset et ses amis, 564.
Honoré (Maurice). — L'Amérique du Sud à tort et à travers, six mois de tourisme, 704.
Huaco (Albin). — Les pertes de [illegible] français, 32.
Joly (Henri). — L'Italie contemporaine, 512.
Jousset (P.). — La France, 799.
Lantivy-Trédion (de). — Vers une Bretagne nouvelle, 32.
Laran (Jean). — La cathédrale d'Albi, 160.
Le Chatelier (A.). — Réforme républicaine, 766.
Lesigne (Ernest). — Les droits du travail, l'homme ne veut plus du salariat, 32.
Le Titien. — Son Œuvre, 158.
Meunier (Georges). — Ce qu'ils pensent du merveilleux, 32.
Meynier (O). — L'Afrique noire, 383.
Monod (Jules). — La cité antique de Pompéi, 832.
Nodet (Victor). — L'église de Brou, 160.
Orsi (Piétro). — Histoire de l'Italie moderne, 351.
Périgny (de). — Les cinq Républiques de l'Amérique centrale, 384.
Peyre (Roger). — Téniers, 159.
Rabelais. — Gargantua et Pantagruel, 832.
Raffalovich (Arthur). — Le marché financier, 575.
Ricci (Corrado). — L'architecture baroque en Italie, 800.
Rondet-Saint (Maurice). — L'avenir de la France est sur mer, 32.
Rottach (Edmond). — La Chimie moderne, 511.
Russier (H.) et Brenier (H.). — L'Indo-Chine française, 30.
Sabatier. — Etudes et discours, 30.
Saint-Paul (Anthyme). — Histoire monumentale de la France, 799.
Schnerb (Bernard). — Sandro Botticelli, 159.
Siegfried (A.), Rousiers (P. de), Périgny (de), Roz (Firmin), Tardieu (A.). — Les questions actuelles de politique étrangère dans l'Amérique du Nord, 383.
Tyndale (Walter). — Le Japon fleuri, 832.
Vialay (Amédée). — Les cahiers de doléances du Tiers-Etat aux Etats-Généraux de 1789, 94.
Viallate (A.) et Caubet (M.). — La vie politique dans les deux mondes, 382.
***. — Anthologie d'art français. — Peinture. — XIXe siècle, 160.
***. — Hommes et choses du P.-L.-M., 704.
***. — Jubilé des lycées et collèges de jeunes filles et de l'Ecole normale de Sèvres, [illegible].
***. — Le meuble et la décoration en Angleterre, 800.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

P.B.